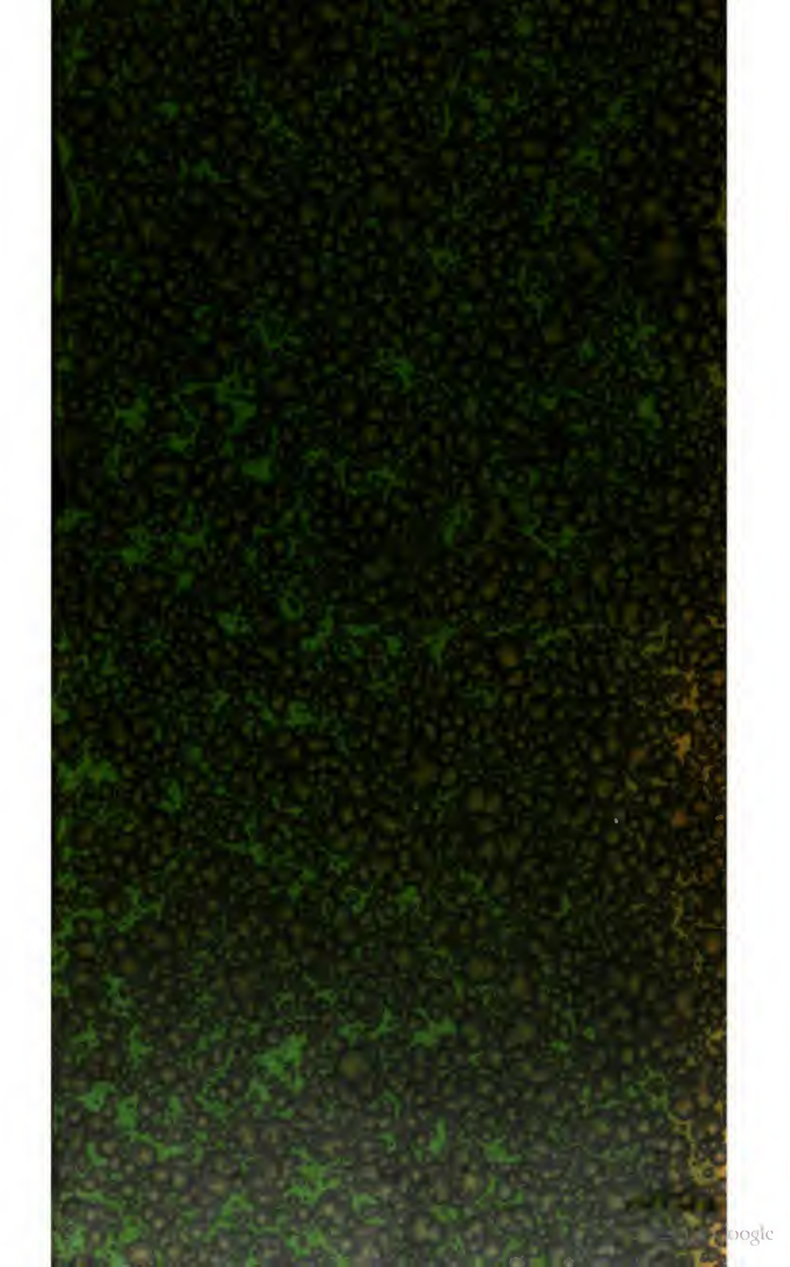


HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU

SEIZIÈME SIÈCLE,

PAR J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ.

Quatrième Edition.

TOME PREMIER.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG J. P. MELINE

1847


138 E6.
Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

J'appelle accessoire, l'estat des affaires de ceste vie caduque et transitoire.

J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la providence de Dieu.

THÉODORE DE BÈZE.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU

SEIZIÈME SIÈCLE

PAR J. H. MERLE D'AUBIGNÉ.

Quatrième édition

Faite sur la dernière publiée à Paris, revue par l'auteur

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1843



PREFACE.

Ce n'est pas l'histoire d'un parti que je me propose d'écrire, c'est celle de l'une des plus grandes révolutions qui se soient opérées dans l'humanité, celle d'une impulsion puissante donnée, il y a trois siècles, au monde, et dont l'influence s'aperçoit encore partout de nos jours. L'histoire de la réformation est autre chose que l'histoire du protestantisme. Dans la première, tout porte la marque d'une régénération de l'humanité, d'une transformation religieuse et sociale qui émane de Dieu. Dans la seconde, on voit trop souvent une dégénération notable des principes primitifs, le jeu des partis, l'esprit de secte, l'empreinte des petites individualités. L'histoire du protestantisme pourrait n'intéresser que les protestants. L'histoire de la réformation est pour tous les chrétiens, ou plutôt pour tous les hommes.

L'historien peut choisir dans le champ qui s'offre à ses travaux; il peut décrire les grands événements qui changent la face d'un peuple ou la face du monde : ou bien il peut raconter ce cours tranquille et progressif ou d'une nation, ou de l'Église, ou de l'humanité, qui succède d'ordinaire à de puissantes mutations sociales. Ces deux champs de l'histoire sont d'une haute importance. Mais l'intérêt a paru se porter de préférence sur ces époques qui, sous le nom de révolutions, enfantent un peuple ou la société tout entière à une nouvelle ère et à une nouvelle vie.

C'est une telle transformation qu'avec de très-petites forces j'essaye de décrire, espérant que la beauté du sujet suppléera à mon insuffisance. Le nom de révolution que je lui donne est discrédité de nos jours auprès de plusieurs, qui le confondent presque avec révolte. C'est à tort. Une révolution est un changement qui s'opère dans les choses du monde. C'est quelque chose de nouveau qui se déroule (*revolvo*) du sein de l'humanité, et même ce mot, avant la fin du dernier siècle, a été pris plus souvent en un bon qu'en un mauvais sens : une heureuse, a-t-on dit, une merveilleuse révolution. La réformation, étant le rétablissement des principes du christianisme primitif, est le contraire d'une révolte. Elle a été un mouvement régénérateur pour ce qui devait revivre, mais conservateur pour ce qui doit toujours subsister. Le christianisme et la réformation, tout en établissant le grand principe de l'égalité des âmes devant Dieu, tout en renversant les usurpations d'un sacerdoce superbe qui prétendait s'établir entre le Créateur et sa créature, posent comme principe primitif de l'ordre social, qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et crient à tous les hommes : « Aimez tous vos frères; craignez Dieu; honorez le roi. »

La réformation se distingue éminemment des révolutions de l'antiquité, et de la plupart de celles des temps modernes. Dans celles-ci, c'est de changements politiques qu'il est question, c'est d'établir ou de renverser la domination d'un seul ou celle de plusieurs. L'amour de la vérité, de la sainteté, de l'éternité, fut le ressort simple et puissant qui opéra celle que nous avons à décrire. Elle signale une marche progressive dans l'humanité. En effet, si l'homme, au lieu de ne rechercher que des intérêts matériels, temporels, terrestres, se propose un but plus élevé, et recherche des biens immatériels et immortels, il avance, il progresse. La réformation est l'un des plus beaux jours de cette marche glorieuse. Elle est un gage que la lutte nouvelle qui maintenant s'accomplit, se terminera, pour la vérité, par un triomphe plus pur, plus spirituel et plus magnifique encore.

Le christianisme et la réformation sont les deux plus grandes révolutions de l'histoire. Elles ne s'opérèrent pas seulement chez un peuple, comme les divers mouvements politiques que l'histoire nous raconte, mais chez plusieurs peuples, et leurs effets doivent se faire ressentir jusqu'au bout du monde.

Le christianisme et la réformation sont la même révolution, mais opérée à des époques et au milieu de circonstances différentes. Elles sont dissemblables dans des traits secondaires; elles sont une dans les lignes premières et principales. L'une est une répétition de l'autre. L'une finit le monde ancien, l'autre commença le monde nouveau; entre elles est l'âge moyen. L'une est la mère de l'autre, et si la fille, à quelques égards, porte des marques d'infériorité, elle a d'un autre côté des caractères qui lui sont tout à fait propres.

La promptitude de son action est l'un de ces caractères. Les grandes révolutions qui ont amené la chute d'une monarchie, le changement de tout un système politique, ou qui ont lancé l'esprit humain dans une nouvelle carrière de développements, ont été lentement, graduellement préparées; l'ancien pouvoir a été longtemps miné, et l'on en a vu les principaux appuis peu à peu disparaître. Il en fut même ainsi lors de l'introduction du christianisme. Mais la réformation semble au premier coup d'œil nous présenter un autre aspect. L'Église de Rome paraît sous Léon X dans toute sa force et sa gloire. Un moine parle, et dans la moitié de l'Europe, cette puissance et cette gloire s'écroulent. Cette révolution rappelle les paroles par lesquelles le Fils de Dieu annonce son second avénement : « Comme l'éclair sort de l'orient et se fait voir jusqu'à l'occident, il en sera de même de l'avénement du Fils de l'homme. »

Cette promptitude est inexplicable pour ceux qui ne voient dans ce grand événement qu'une *réforme*, qui en font simplement un acte de critique, lequel consista à faire un choix parmi des doctrines, à laisser les unes, à garder les autres, et à coordonner celles qu'on avait retenues, de manière à en faire un ensemble nouveau.

Comment tout un peuple, comment plusieurs peuples eussent-ils fait si promptement un si pénible travail? Comment cet examen critique eût-il allumé ce feu de l'enthousiasme, qui est nécessaire à de grandes et surtout à de promptes révolutions? Mais la réformation fut tout autre chose, et c'est ce que son histoire montrera. Elle fut une nouvelle effusion de cette vie que le christianisme a apportée au monde. Elle fut le triomphe de la plus grande des doctrines, de celle qui anime ceux qui l'embrassent de l'enthousiasme le plus pur et le plus puissant, la doctrine de la foi, la doctrine de la grâce. Si la réformation eût été ce que s'imaginent de nos jours beaucoup de catholiques et beaucoup de protestants; si elle eût été ce système négatif d'une raison négative, qui rejette enfantinement ce qui lui déplaît, et méconnaît les grandes idées et les grandes vérités du christianisme universel, elle n'eût jamais dépassé les limites étroites d'une académie, d'un cloître, d'une cellule. Mais elle n'eut aucun rapport avec ce que la plupart entendent par protestantisme. Loin d'être un corps amaigri, épuisé, elle se leva comme un homme plein de puissance et de feu.

Deux considérations expliquent la promptitude et l'étendue de cette révolution. L'une doit être cherchée en Dieu, et l'autre parmi les hommes. L'impulsion fut donnée par une main invisible et puissante, et le changement qui s'accomplit fut une œuvre de Dieu. Voilà la conclusion à laquelle est nécessairement amené un observateur impartial, attentif, et qui ne s'arrête pas à la superficie. Mais il reste à l'historien un autre travail, car Dieu agit par des cau-

ses secondes. Plusieurs circonstances souvent inaperçues préparèrent peu à peu les hommes à la grande transformation du seizième siècle, en sorte que l'esprit humain était mûr quand l'heure de son émancipation sonna.

La tâche de l'historien est de réunir ces deux grands éléments dans le tableau qu'il présente. C'est ce qu'on a cherché à faire dans cette histoire. On nous comprendra facilement quand nous nous appliquerons à découvrir les causes secondes qui contribuèrent à amener la révolution que nous devons décrire. Plusieurs nous comprendront moins bien peut-être, et seront même tentés de nous taxer de superstition, quand nous attribuerons à Dieu l'accomplissement de cette œuvre. C'est cependant là l'idée qui nous est particulièrement chère. Cette histoire, ainsi que l'indique l'épigraphe que nous lui avons donnée, pose avant tout et en tête ce principe simple et fécond : DIEU DANS L'HISTOIRE. Mais ce principe est généralement négligé et quelquefois contesté. Il nous paraît donc convenable d'exposer sur ce sujet notre manière de voir, et de justifier ainsi la méthode que nous avons suivie.

L'histoire ne saurait plus être de nos jours cette lettre morte des événements, que la plupart des historiens antérieurs se sont bornés à nous faire connaître. On a compris qu'il y a dans l'histoire, comme dans l'homme, deux éléments, la matière et l'esprit. Nos grands écrivains ne pouvant se résigner à produire simplement un récit matériel, qui ne serait qu'une chronique stérile, ont cherché un principe de vie, propre à animer les matériaux des siècles passés.

Les uns ont emprunté à l'art ce principe ; ils ont cherché la naïveté, la vérité, le pittoresque de la description, et ont tâché de faire vivre leur récit de la vie des événements mêmes.

D'autres ont demandé à la philosophie l'esprit qui devait féconder leurs travaux. Ils ont uni aux événements, des vues, des enseignements, des vérités politiques et philosophiques, et ont animé leurs récits du sens qu'ils en ont fait jaillir, et des idées qu'ils ont su y rattacher.

Ces deux procédés sont bons sans doute, et doivent être employés dans certaines limites. Mais il est une autre source à laquelle il faut avant tout demander l'intelligence, l'esprit et la vie des temps passés : c'est la religion. Il faut que l'histoire vive de la vie qui lui est propre, et cette vie, c'est Dieu. Dieu doit être reconnu, Dieu doit être proclamé dans l'histoire. L'histoire du monde doit être signalée comme les annales du gouvernement du roi souverain.

Je suis descendu dans la lice où m'appelaient les récits de nos historiens. J'y ai vu les actions des hommes et des peuples se développer avec énergie, s'entre-choquer avec violence ; j'ai entendu je ne sais quel cliquetis d'armes ; mais on ne m'a montré nulle part la figure majestueuse du juge qui préside au combat.

Et pourtant, il y a un principe de vie émanant de Dieu dans tous les mouvements des peuples. Dieu se trouve sur cette vaste scène où viennent successivement s'agiter les générations des hommes. Il y est, il est vrai, un Dieu invisible ; mais si la multitude profane passe devant lui, sans s'en soucier, parce qu'il se cache, les âmes profondes, les esprits qui ont besoin du principe même de leur existence, le cherchent avec d'autant plus d'ardeur, et ne sont satisfaits que lorsqu'ils se sont prosternés à ses pieds. Et leurs recherches sont magnifiquement récompensées. Car, des hauteurs où ils ont dû parvenir pour rencontrer Dieu, l'histoire du monde, au lieu de leur présenter, comme à la foule ignorante, un chaos confus, leur apparaît comme un temple majestueux auquel la main invisible de Dieu même travaille, et qui s'élève à sa gloire sur le roc de l'humanité.

Ne verrons-nous pas Dieu dans ces grandes apparitions, ces grands personnages, ces grands peuples, qui se lèvent, sortent tout à coup, pour ainsi dire, de la poudre de la terre, et donnent à l'humanité une impulsion, une forme, une destinée nouvelle? Ne le verrons-nous pas dans ces héros qui jaillissent de la société, à des époques déterminées, qui déploient une activité et une puissance au-dessus des limites ordinaires de la puissance humaine, et autour desquels se groupent, sans hésiter, comme autour d'un pouvoir supérieur et mystérieux, les individus et les peuples? Qui les a poussées dans l'espace du temps, ces comètes à l'apparence gigantesque, à la queue flamboyante, qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, répandant sur la troupe superstitieuse des mortels, ou l'abondance et la joie, ou les fléaux

et la terreur ? Qui, si ce n'est Dieu ? Alexandre cherche son origine dans les demeures de la Divinité. Et dans le siècle le plus irréligieux, il n'est pas de grande gloire qui ne s'efforce de se rattacher de quelque manière au ciel.

Et ces révolutions qui viennent précipiter des races de rois, ou même des peuples tout entiers dans la poussière, ces décombres immenses que l'on rencontre au milieu des sables, ces ruines majestueuses que présente le champ de l'humanité, ne crient-elles pas assez fort : *Dieu dans l'histoire ?* Gibbon assis au milieu des restes du Capitole, et en contemplant les décombres augustes, y reconnaît l'intervention d'un destin supérieur. Il la voit, il la sent ; en vain voudrait-il détourner les yeux : cette ombre d'une mystérieuse puissance reparait derrière chaque ruine, et il conçoit l'idée d'en décrire l'influence, dans l'histoire de la désorganisation, de la décadence et de la corruption de ce pouvoir romain qui avait asservi les peuples. Cette main puissante qu'aperçut à travers les débris épars des monuments de Romulus, des reliefs de Marc-Aurèle, des bustes de Cicéron et de Virgile, des statues de César et d'Auguste, des trophées de Trajan, et des chevaux de Pompée, un homme d'un génie admirable, mais qui n'avait point fléchi le genou devant Jésus-Christ, ne la découvrirons-nous pas au milieu de toutes les ruines, et ne la reconnaîtrons-nous pas pour celle de notre Dieu ?

Chose étonnante ! des hommes élevés au milieu des grandes idées du christianisme traitent de superstition cette intervention de Dieu dans les choses humaines, et les païens eux-mêmes l'avaient reconnue !

Le nom que l'antiquité hellénique a donné au Dieu souverain, nous montre qu'elle avait reçu des révélations primitives cette grande vérité d'un Dieu, principe de l'histoire et de la vie des peuples. Elle l'a appelé *Zeus* (1), c'est-à-dire, celui qui donne *la vie* à tout ce qui vit, aux individus et aux nations. C'est à ses autels que les rois et les peuples viennent prêter leurs serments, et c'est de ses mystérieuses inspirations que Minos et d'autres législateurs prétendent avoir reçu leurs lois. Il y a plus ; cette grande vérité est figurée par l'un des plus beaux mythes de l'antiquité païenne. La mythologie elle-même pourrait enseigner les sages de nos jours : il nous semble que c'est un fait qu'il est permis de constater ; et peut-être en est-il qui opposeront moins de préjugés aux instructions du paganisme qu'à celles du christianisme lui-même. Ce Zeus, ce Dieu souverain, cet Esprit éternel, ce Principe de vie, est père de Clio, muse de l'histoire, qui a pour mère Mnémosyne ou la mémoire. L'histoire réunit ainsi, selon l'antiquité, une nature céleste et une nature terrestre. Elle est fille de Dieu et de l'homme. Mais, hélas ! la sagesse à courte vue de nos jours orgueilleux est loin de ces hauteurs de la sagesse païenne. On a ôté à l'histoire son divin père ; et fille illégitime, aventurière hardie, elle s'en va çà et là dans le monde, sans trop savoir d'où elle vient ni d'où elle sort.

Mais cette divinité de l'antiquité païenne n'est qu'un pâle reflet, une ombre incertaine de l'Éternel, de Jéhovah. Le vrai Dieu que les Hébreux adorent veut imprimer dans l'esprit de tous les peuples qu'il règne perpétuellement sur la terre : et à cet effet, il donne, si je puis ainsi dire, un corps à ce règne au milieu d'Israël. Une théocratie visible dut exister une fois sur la terre, pour rappeler sans cesse cette théocratie invisible qui à jamais gouvernera le monde.

Et quel éclat cette grande vérité : Dieu dans l'histoire, ne reçoit-elle pas sous l'économie chrétienne ! Qu'est-ce que Jésus-Christ si ce n'est Dieu dans l'histoire ? C'est la découverte de Jésus-Christ qui fit comprendre l'histoire au prince des historiens modernes, à Jean de Müller. « L'Évangile, dit-il, est l'accomplis- « sement de toutes les espérances, le point de « perfection de toute la philosophie, l'explica- « tion de toutes les révolutions, la clef de toutes « les contradictions apparentes du monde phy- « sique et moral, la vie et l'immortalité. Depuis « que je connais le Sauveur, tout est clair à « mes yeux ; avec lui il n'est rien que je ne « puisse résoudre (2). »

Ainsi parle ce grand historien ; et en effet, n'est-ce pas la clef de la voûte, n'est-ce pas le nœud mystérieux qui lie ensemble toutes les choses de la terre et les rattache au ciel, que Dieu a paru dans la nature humaine ? Il y a

(1) De ζάω, je vis.

(2) Lettre à Charles Bonnet.

une naissance de Dieu dans l'histoire du monde, et Dieu ne serait pas dans l'histoire ! Jésus-Christ est le véritable Dieu de l'histoire des hommes. La petitesse même de son apparence le démontre. Si l'homme veut élever sur la terre un ombrage, un abri, attendez les préparatifs, les matériaux, les échafauds, les ouvriers, les gravois, les fossés, les encombres... Mais Dieu, s'il veut le faire, prend la plus petite semence que l'enfant qui vient de naître eût enfermée dans sa faible main, il la dépose dans le sein de la terre, et par ce grain, imperceptible dans son commencement, il produit cet arbre immense sous lequel les familles des hommes peuvent trouver leur ombrage. Faire de grandes choses avec d'imperceptibles moyens, voilà la loi de Dieu.

Cette loi trouve en Jésus-Christ son plus magnifique accomplissement. Le christianisme, qui a pris maintenant possession des portes des peuples, qui règne ou qui plane à cette heure sur toutes les tribus de la terre, de l'orient au couchant, et que la philosophie incrédule elle-même est obligée de reconnaître comme la loi spirituelle et sociale de cet univers, le christianisme, ce qu'il y a de plus grand sous la voûte des cieux, que dis-je? dans l'immensité infinie de la création, quel a été son commencement?... Un enfant né dans la plus petite ville de la nation la plus méprisée de la terre, un enfant dont la mère n'a pas eu même ce qu'a la plus indigente, la plus misérable femme de l'une de nos cités, une chambre pour mettre au monde; un enfant né dans une étable, et couché dans une crèche... O Dieu ! je te reconnais là et je t'adore !...

La réformation a connu cette loi de Dieu et a eu la conscience qu'elle l'accomplissait. L'idée que Dieu est dans l'histoire fut souvent émise par les réformateurs. Nous la trouvons en particulier exprimée une fois par Luther, sous l'une de ces figures familières et bizarres, mais non sans quelque grandeur, dont il aimait à se servir pour être compris du peuple. « Le monde, » disait-il un jour dans une conversation de table avec ses amis, « le monde est « un vaste et magnifique jeu de cartes, com- « posé d'empereurs, de rois, de princes, etc. « Le pape, pendant plusieurs siècles, a « vaincu les empereurs, les princes et les rois. « Ils ont plié et sont tombés sous lui. Alors « notre Seigneur Dieu est venu. Il a donné les « cartes : il a pris pour lui la plus petite « (Luther), et avec elle il a battu le pape, ce « vainqueur des rois de la terre... C'est l'as « de Dieu. Il a renversé de dessus leurs trônes « les puissants, et il a élevé les petits, dit « Marie (1). »

L'époque dont je désire retracer l'histoire est importante pour le temps actuel. L'homme, quand il sent sa faiblesse, est généralement porté à chercher son secours dans les institutions qu'il voit debout autour de lui, ou dans des inventions hasardées de son imagination. L'histoire de la réformation montre que l'on ne fait rien de nouveau avec des choses vieilles, et que si, selon la parole du Sauveur, il faut des vaisseaux neufs pour du vin nouveau, il faut aussi du vin nouveau pour des vaisseaux neufs. Elle adresse l'homme à Dieu qui opère tout dans l'histoire; à cette Parole divine, toujours ancienne par l'éternité des vérités qu'elle renferme, toujours nouvelle par l'influence régénératrice qu'elle exerce, qui épura, il y a trois siècles, la société, qui rendit alors la foi en Dieu aux âmes que la superstition avait affaiblies, et qui, à toutes les époques de l'humanité, est la source d'où procède le salut.

Il est singulier de voir un grand nombre des hommes qu'agite à cette heure un besoin vague de croire à quelque chose de fixe, s'adresser maintenant au vieux catholicisme. En un sens, ce mouvement est naturel; la religion est si peu connue, que l'on ne pense pas la trouver ailleurs que là où on la voit affichée en grandes lettres sur une enseigne que le temps a rendue respectable. Nous ne disons pas que tout catholicisme soit incapable de donner à l'homme ce dont il a besoin. Nous croyons qu'il faut distinguer soigneusement le catholicisme de la papauté. La papauté est, selon nous, un système erroné et destructeur; mais nous sommes loin de confondre le catholicisme avec elle. Que d'hommes respectables, que de vrais chrétiens n'a pas renfermés l'Église catholique ! Quels services immenses le catholicisme n'a-t-il pas rendus aux peuples actuels, au moment de leur formation, dans un temps où il était encore fortement imprégné d'Évangile, et où la pa-

(1) Discours de table, ou Colloquia.

pauté ne se dessinait encore au-dessus de lui que comme une ombre incertaine ! Mais nous n'en sommes plus à ces temps. On s'efforce de nos jours de rattacher le catholicisme à la papauté ; et si l'on présente des vérités catholiques chrétiennes, ce ne sont guère que des appâts dont on se sert pour attirer dans les filets de la hiérarchie ; il n'y a donc rien à attendre de ce côté-là. La papauté a-t-elle renoncé à une de ses pratiques, de ses doctrines, de ses prétentions ? Cette religion, qui n'a pu être supportée par d'autres siècles, ne le sera-t-elle pas bien moins encore par le nôtre ? Quelle régénération a-t-on jamais vue émaner de Rome ? Est-ce de la hiérarchie pontificale, toute remplie de passions terrestres, que peut provenir l'esprit de foi, de charité, d'espérance, qui seul nous sauvera ? Est-ce un système épuisé, qui n'a pas de vie pour lui-même, qui lutte partout avec la mort, et qui ne subsiste que par des secours pris en dehors de lui, qui pourra donner de la vie à d'autres, et animer la société chrétienne du souffle céleste dont elle a besoin ?

Ce vide du cœur et de l'esprit qui commence à agiter plusieurs de nos contemporains, en portera-t-il d'autres à s'adresser au nouveau protestantisme, qui en plusieurs lieux a succédé aux puissantes doctrines du temps des apôtres et des réformateurs ? Un grand vague de doctrine règne dans plusieurs de ces Églises réformées, dont les membres primitifs ont scellé de leur sang la foi précise et vivante qui les animait. Des hommes remarquables par leurs lumières, sensibles à tout ce que cette terre présente de beau, s'y trouvent emportés dans de singulières aberrations. Une foi générale à la divinité de l'Évangile est le seul étendard que l'on veuille maintenir. Mais qu'est-ce que cet Évangile ? C'est là la question essentielle : et pourtant ici l'on se tait, ou bien chacun parle à sa manière. Que sert de savoir qu'il y a au milieu des peuples un vase que Dieu a déposé pour les guérir, si l'on ne se soucie pas de son contenu, si l'on ne s'efforce pas de se l'approprier ? Ce système ne peut remplir le vide du temps actuel. Tandis que la foi des apôtres et des réformateurs se montre maintenant partout active et puissante pour la conversion du monde, ce système vague ne fait rien, n'éclaire rien, ne vivifie rien.

Mais ne soyons pas sans espérance. Le catholicisme romain ne confesse-t-il pas les grandes doctrines du christianisme, ce Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur, Sauveur et Sanctificateur, qui est la vérité ? Le protestantisme vague ne tient-il pas en main le Livre de vie qui est suffisant pour enseigner, pour convaincre, pour instruire selon la justice ? Et que d'âmes droites, nobles aux yeux des hommes, aimables aux yeux de Dieu, ne se trouvent pas parmi ceux qui sont soumis à ces deux systèmes ! Comment ne pas les aimer ? Comment ne pas désirer ardemment leur complet affranchissement des éléments humains ? La charité est vaste ; elle embrasse les opinions les plus éloignées, pour les entraîner aux pieds de Jésus-Christ.

Déjà il est des signes qui montrent que ces deux opinions extrêmes sont en marche pour se rapprocher de Jésus-Christ, qui est le centre de la vérité. N'est-il pas quelques églises catholiques romaines où la lecture de la Bible est recommandée et pratiquée ? Et quant au rationalisme protestant, que de pas il a déjà faits ! Il n'est point sorti de la réformation, car l'histoire de cette grande révolution prouvera qu'elle fut une époque de foi ; mais ne peut-on pas espérer qu'il s'en rapproche ? La force de la vérité ne sortira-t-elle pas pour lui de la Parole de Dieu, et ne viendra-t-elle pas le transformer ? Déjà l'on voit souvent en lui un sentiment religieux, insuffisant sans doute, mais qui est un mouvement vers la sainte doctrine, et qui peut en faire espérer de définitifs.

Mais le nouveau protestantisme, comme le vieux catholicisme, sont, en eux-mêmes, hors de question et hors de combat. Il faut autre chose pour rendre aux hommes de nos jours la puissance qui sauve. Il faut quelque chose qui ne soit pas de l'homme, mais qui vienne de Dieu. « Que l'on me donne, disait Archimède, un « point hors du monde, et je l'enlèverai de ses « pôles. » Le vrai christianisme est ce point hors du monde, qui déplace le cœur de l'homme du double pivot de l'égoïsme et de la sensualité, et qui déplacera un jour le monde tout entier de sa mauvaise voie, et le fera tourner sur un axe nouveau de justice et de paix.

Toutes les fois qu'il a été question de religion, il y a eu trois objets sur lesquels l'attention a été portée : Dieu, l'homme, le prêtre. Il ne

peut y avoir que trois espèces de religion sur la terre, suivant que c'est Dieu, l'homme ou le prêtre qui en est l'auteur et le chef. J'appelle religion du prêtre, celle qui est inventée par le prêtre, pour la gloire du prêtre, et où une caste sacerdotale domine. J'appelle religion de l'homme, ces systèmes, ces opinions diverses que se fait la raison humaine, et qui, créés par l'homme malade, sont par conséquent privés de toute force pour le guérir. J'appelle religion de Dieu, la vérité telle que Dieu lui-même l'a donnée, et qui a pour but et pour effet la gloire de Dieu et le salut de l'homme.

Le hiérarchisme ou la religion du prêtre, le christianisme ou la religion de Dieu, le rationalisme ou la religion de l'homme : voilà les trois doctrines qui se partagent de nos jours la chrétienté. Il n'y a aucun salut ni pour l'homme, ni pour la société, soit dans le hiérarchisme, soit dans le rationalisme. Le christianisme seul donnera la vie au monde; et malheureusement, des trois systèmes dominants, il n'est pas celui qui compte le plus de sectateurs.

Il en a cependant. Le christianisme opère son œuvre de régénération chez beaucoup de catholiques de l'Allemagne, et sans doute d'autres contrées encore. Il l'accomplit avec plus de pureté et de force, selon nous, parmi les chrétiens évangéliques de la Suisse, de la France, de la Grande-Bretagne, des États-Unis, etc. Dieu soit béni de ce que les régénérations individuelles ou sociales que l'Évangile produit ne sont plus, de nos jours, de ces raretés qu'il faut aller chercher dans d'antiques annales. Nous avons eu l'occasion de voir un réveil puissant du christianisme commencer, au milieu de luttes et d'épreuves, dans une petite république dont les citoyens vivent heureux et tranquilles au sein des merveilles dont la création les entoure (1). Ce n'est qu'un commencement, et déjà sortent pour ce peuple, de la corne abondante de l'Évangile, une profession noble, élevée et courageuse des grandes vérités de la religion de Dieu; une liberté vaste et réelle; un gouvernement plein de dévouement et de lumière; une affection, trop rare ailleurs, des magistrats pour le peuple, et du peuple pour les magistrats; une impulsion puissante donnée à l'éducation, à l'instruction générale, et qui fera, à cet égard, de cette contrée un pays modèle; une amélioration lente, mais sûre, dans les mœurs; des hommes de talent, tous chrétiens, et qui rivalisent avec les premiers écrivains de notre langue. Toutes ces richesses se développant entre le noir Jura et les grandeurs des Alpes, le long des rivages magnifiques du Léman, doivent frapper le voyageur qu'attirent les merveilles de ces montagnes et de ces vallées, et lui présenter l'une des pages les plus éloquentes que la providence de Dieu ait écrites en faveur de l'Évangile de Jésus-Christ.

(1) Le canton de Vaud, en Suisse.

C'est l'histoire de la réformation en général que je désire écrire. Je me propose de la suivre chez les divers peuples, de montrer que les mêmes vérités ont produit partout les mêmes effets, tout en signalant aussi les diversités qui proviennent du caractère différent des nations. Cependant, c'est surtout en Allemagne que nous reconnaîtrons et étudierons l'histoire de la réforme. C'est là qu'on en trouve le type primitif; c'est là qu'elle présente les développements les plus organiques; c'est là qu'elle porte surtout le caractère d'une révolution qui n'est pas limitée à tel ou tel peuple, mais qui concerne le monde universel. La réformation en Allemagne est la vraie et fondamentale histoire de la réforme; elle est la grande planète, et les autres tournent plus ou moins autour d'elle, comme des satellites entraînés par son mouvement. La réformation en Suisse doit cependant, à quelques égards, faire exception, soit parce qu'elle s'opéra en même temps que la réforme allemande et indépendamment d'elle, soit parce qu'elle présenta, surtout plus tard, quelques-uns de ces grands traits qui se trouvent dans la réformation germanique. Bien que des souvenirs de famille et de refuge, la pensée de combats, de souffrances, d'exils soutenus pour la cause de la réformation en France, prêtent pour moi à la réforme française un attrait particulier, je ne sais si on peut la placer tout à fait sur le même rang que celles dont il vient d'être question.

Je crois que la réformation est une œuvre de Dieu; on a pu le voir. Cependant, j'espère être impartial en en retraçant l'histoire. Je pense avoir parlé des principaux acteurs catholiques romains de ce grand drame, de Léon X, d'Albert de Magdebourg, de Charles-Quint, du docteur

Eck, par exemple, d'une manière plus favorable que ne l'ont fait la plupart des historiens. D'un autre côté, je n'ai point voulu cacher les défauts et les fautes des réformateurs.

Dès l'hiver de 1831 à 1832, j'ai fait des lectures publiques sur l'époque de la réformation. Je publiai alors mon discours d'ouverture (1). Ces cours ont servi de travail préparatoire à l'histoire que je livre maintenant au public.

Cette histoire a été puisée dans les sources avec lesquelles m'ont familiarisé un long séjour en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse, et l'étude, dans les langues originales, des documents relatifs à l'histoire religieuse de la Grande-Bretagne et de quelques autres contrées encore. On trouve ces sources indiquées en notes dans le cours de l'ouvrage : il est donc inutile de les citer ici.

J'aurais désiré justifier par beaucoup de notes originales les diverses parties de mon récit : j'ai craint que, longues et fréquentes, elles n'interrompissent le cours de la narration d'une manière désagréable pour le lecteur. Je me suis donc borné à quelques passages qui me paraissaient propres à mieux l'initier à l'histoire que je raconte.

Des hommes qui tiennent le premier rang parmi les historiens de notre époque, MM. Michelet et Mignet, s'occupent de travaux qui ont rapport à la réformation. Ils en ont déjà fait connaître oralement quelques fragments, soit dans la faculté des lettres, soit dans une séance de l'Académie des sciences morales et politiques. Mon travail n'a que peu de rapports avec celui de ces écrivains célèbres. C'est une histoire toute simple, tout ordinaire, sans talent, sans art et sans philosophie, qui rapporte ce qui a été, et qui indique les principes créateurs ; voilà tout. Si MM. Michelet et Mignet publient le résultat de leurs recherches, nous aurons des écrits d'une tout autre catégorie. Leurs lecteurs futurs ne liront pas ces feuilles : accoutumés par ces écrivains à la magie du style, à la nouveauté des vues, ou à cette organisation puissante de l'histoire qui développe les événements sous les yeux du lecteur d'une manière si admirable, que trouveraient-ils dans mon simple récit? Je l'adresse à ceux qui aiment à voir les choses passées simplement comme elles furent, et non à l'aide de ce verre magique du génie, qui les colore, les agrandit, mais quelquefois aussi les diminue ou les altère (2).

D'ailleurs, on s'apercevra bientôt que c'est dans un tout autre esprit que cette histoire est écrite. Les vues de MM. Michelet et Mignet sur la réformation diffèrent beaucoup entre elles, mais les miennes diffèrent encore plus des leurs. Ce n'est ni la philosophie du dix-huitième siècle, ni le romantisme du dix-neuvième, qui me fourniront mes jugements et mes couleurs ; j'écris l'histoire de la réformation dans l'esprit de cette œuvre elle-même. Les principes, a-t-on dit, ne sont pas modestes. Leur nature est de dominer, et ils en revendiquent imperturbablement le bénéfice. Rencontrent-ils sur leur chemin d'autres principes qui veuillent leur contester l'empire, ils leur livrent bataille aussitôt. Un principe ne se repose que lorsqu'il a vaincu. Et il n'en peut être autrement, régner est sa vie ; s'il ne règne pas, il est mort. Ainsi, tout en déclarant que je ne puis ni ne veux rivaliser avec les historiens que j'ai nommés, je fais ma réserve pour les principes sur lesquels cette histoire repose, et je maintiens inébranlablement leur supériorité.

Jusqu'à cette heure nous ne possédons pas, ce me semble, en français, une histoire de la mémorable époque qui va m'occuper. Rien n'annonçait qu'une telle lacune dût être remplie quand j'ai commencé cet ouvrage. Cette circonstance seule a pu me porter à l'entreprendre, et je l'allègue ici comme ma justification. La lacune existe encore ; et je demande à Celui duquel procède tout ce qui est bon, de faire que ce faible travail ne demeure pas stérile pour quelques-uns de ceux qui le liront.

(1) Discours sur l'étude de l'histoire du christianisme, et son utilité pour l'époque actuelle. Paris, 1832, chez J. J. Risler.

(2) Depuis que ceci a été écrit, les *Mémoires de Luther*, par M. Michelet, ont paru.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE PREMIER.

ETAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION.

I

Décadence du paganisme. — Le christianisme. — Deux principes distinctifs. — Formation de la papauté. — Premiers envahissements. — Coopération des évêques. — Patriarcats. — Coopération des princes. — Influence des Barbares — Puissance séculière des papes. — Les décrétales. — Désordres de Rome. — Nouvelle époque. — Hildebrand. — Ses successeurs. — L'Église.

Le monde affaibli chancelait sur ses bases quand le christianisme parut. Les religions nationales, qui avaient suffi aux pères, ne satisfaisaient plus les enfants. La nouvelle génération ne pouvait plus se caser dans les anciennes formes. Les dieux de toutes les nations, transportés dans Rome, y avaient perdu leurs oracles, comme les peuples y avaient perdu leur liberté. Mis face à face dans le Capitole, ils s'étaient mutuellement détruits, et leur divinité avait disparu. Un grand vide s'était fait dans la religion du monde.

Un certain déisme, dépourvu d'esprit et de vie, surnagea pendant quelque temps au-dessus de l'abîme où s'étaient engloutiés les vigoureuses superstitions des anciens. Mais, comme toutes les croyances négatives, il ne pouvait édifier. Les étroites nationalités tombèrent avec leurs dieux. Les peuples se fondirent les uns dans les autres. En Europe, en Asie, en Afrique, il n'y eut plus qu'un empire, et le genre humain commença à sentir son universalité et son unité.

Alors la Parole fut faite chair.

Dieu parut parmi les hommes, et comme un homme, afin de sauver ce qui était perdu. En Jésus de Nazareth habita corporellement toute la plénitude de la Divinité.

C'est ici le plus grand événement des annales du monde. Les temps anciens l'avaient préparé : les nouveaux en découlent. Il est leur centre, leur lien et leur unité.

Dès lors toutes les superstitions des peuples n'eurent plus aucun sens, et les minces débris qu'elles avaient sauvés du grand naufrage de l'incrédulité s'engloutirent devant le soleil majestueux de la vérité éternelle.

Le Fils de l'homme vécut trente-trois années ici-bas, guérissant des malades, instruisant des pécheurs, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, et faisant éclater, au sein de cet abaissement, une grandeur, une sainteté, une puissance, une divinité que le monde n'avait jamais connues. Il souffrit, il mourut, il ressuscita, il monta dans les cieux. Ses disciples, en commençant par Jérusalem, parcoururent l'Empire et le monde, annonçant partout leur Maître comme « l'auteur du salut éternel. » Du sein d'un peuple qui rejetait tous les peuples, sortit la miséricorde qui les appelait et les embrassait tous. Un grand nombre d'Asiates, de Grecs, de Romains, conduits jusqu'alors par des prêtres aux pieds de muettes idoles, crurent à la Parole. Elle éclaira soudain la terre, comme un regard du soleil, dit Eusèbe (1). Un souffle de vie commença à se mouvoir sur le vaste champ de la mort. Un nouveau peuple, une nation sainte se forma parmi les hommes ; et le monde étonné contempla dans les disciples du Galiléen une pureté, un renoncement, une cha-

(1) Οἷά τις ἡλίου βολή. (Hist. Eccl., II, 3.)

rité, un héroïsme, dont il avait perdu jusqu'à l'idée.

Deux principes distinguaient surtout la nouvelle religion de tous les systèmes humains qu'elle chassait devant elle. L'un avait rapport aux ministres du culte, l'autre aux doctrines.

Les ministres du paganisme étaient presque les dieux auxquels se rapportaient ces religions humaines. Les prêtres menaient les peuples, aussi longtemps du moins que les yeux des peuples n'étaient pas ouverts. Une vaste et orgueilleuse hiérarchie pesait sur le monde. Jésus-Christ détrôna ces idoles vivantes, détruisit cette hiérarchie superbe, enleva à l'homme ce que l'homme avait enlevé à Dieu, et rétablit l'âme en un contact immédiat avec la source divine de la vérité, se proclamant seul maître et seul médiateur : « Christ seul est votre maître, dit-il : pour vous, vous êtes tous frères (1). »

Quant à la doctrine, les religions humaines avaient enseigné que le salut venait de l'homme. Les religions de la terre avaient fait un salut terrestre. Elles avaient dit à l'homme que le ciel lui serait donné comme un salaire; elles en avaient fixé le prix, et quel prix! La religion de Dieu enseigna que le salut venait de Dieu, qu'il était un don du ciel, qu'il émanait d'une amnistie, d'une grâce du souverain : « Dieu, dit-elle, a donné la vie éternelle (2). »

Sans doute le christianisme ne peut se résumer dans ces deux points; mais ils semblent dominer le sujet, surtout quand il s'agit d'histoire. Et, dans l'impossibilité où nous sommes de suivre l'opposition entre la vérité et l'erreur dans tous ses traits, nous avons dû choisir les plus saillants.

Tels étaient donc deux des principes constitutifs de la religion qui prenait alors possession de l'Empire et du monde. Avec eux on est dans les vrais termes du christianisme; hors d'eux le christianisme s'évanouit. De leur conservation ou de leur perte dépendait sa chute ou sa grandeur. L'un de ces principes devait dominer l'histoire de la religion, l'autre devait en dominer la doctrine. Ils régnèrent au commencement l'un et l'autre. Voyons comment ils se perdirent, et suivons d'abord les destinées du premier.

L'Église fut au commencement un peuple de frères. Tous ensemble étaient enseignés de Dieu, et chacun avait le droit de venir puiser pour soi-même à la source divine de la lumière (3). Les Épîtres, qui décidaient alors des grandes questions de doctrine, ne portaient pas le nom pompeux d'un seul homme, d'un chef. Les saintes Écritures nous apprennent qu'on y lisait simplement ces mots : « Les apôtres, les anciens et les frères, à nos frères (4). »

Mais déjà les écrits mêmes des apôtres nous annoncent que, du milieu de ces frères, s'élèvera un pouvoir qui renversera cet ordre simple et primitif (5).

Contemplons la formation et suivons les développements de ce pouvoir étranger à l'Église.

Paul, de Tarse, l'un des plus grands apôtres de la religion nouvelle, était arrivé à Rome, capitale de l'Empire et du monde, prêchant le salut qui vient de Dieu. Une Église se forma à côté du trône des Césars. Fondée par cet apôtre, elle fut composée d'abord de quelques Juifs convertis, de quelques Grecs, et de quelques citoyens de Rome. Elle brilla longtemps comme une lumière pure placée sur une montagne. Sa foi fut partout renommée; mais bientôt elle dévia de son état primitif. Ce fut par de petits commencements que les deux Rome s'acheminèrent à la domination usurpée du monde.

Les premiers pasteurs ou évêques de Rome s'occupèrent de bonne heure de la conversion des bourgs et des villes qui environnaient cette cité. La nécessité où se trouvaient les évêques et les pasteurs de la Campagne de Rome, de recourir, dans des cas difficiles, à un guide éclairé, et la reconnaissance qu'ils devaient à l'Église de la métropole, les portèrent à demeurer avec elle dans une étroite union. On vit alors ce qui s'est toujours vu en des circonstances analogues : cette union si naturelle dégénéra bientôt en dépendance. Les évêques de Rome regardèrent comme un droit la supériorité que les Églises voisines leur avaient librement concédée. C'est des empiétements des pouvoirs que se compose en grande partie l'histoire, comme la résistance de ceux dont les droits sont envahis en forme l'autre. La puissance ecclésiastique ne pouvait échapper à l'enivrement qui pousse tous ceux qui sont élevés à vouloir s'élever plus encore. Elle subit cette loi de l'humanité.

Néanmoins, la suprématie de l'évêque romain se bornait alors à inspecter les Églises qui se trouvaient dans le territoire soumis civilement au préfet de Rome (6). Mais le rang que cette ville des empereurs occupait dans le monde présentait à l'ambition de son premier pasteur des destinées plus vastes encore. La considération dont jouissaient dans le second siècle les divers évêques de la chrétienté, était proportionnée au rang de la ville où ils résidaient. Or, Rome était la plus grande, la

(1) Matt. XXIII, 8.
(2) 1 Jean V, 11.
(3) Jean VI, 45.
(4) Act. XV, 23.
(5) II Thess. II.

(6) Suburbicaria loca. — Voyez le 6e canon du concile de Nicée, que Rufin (Hist. ecclés., X, 6) cite ainsi : « Et ut apud « Alexandriam et in urbe Romá, vetusta consuetudo servetur, « ut vel ille Egypti, vel hic suburbicariarum ecclesiarum sollicitudinem gerat, etc. »

plus riche et la plus puissante cité du monde. Elle était le siége de l'Empire, la mère des peuples : « Tous les habitants de la terre lui appartiennent, » dit Julien (1) ; et Claudien la proclame « la source des lois (2). »

Si Rome est la reine des cités de l'univers, pourquoi son pasteur ne serait-il pas le roi des évêques ? Pourquoi l'Église romaine ne serait-elle pas mère de la chrétienté? Pourquoi les peuples ne seraient-ils pas ses enfants, et son autorité, leur loi souveraine ? Il était facile au cœur ambitieux de l'homme de faire de tels raisonnements. L'ambitieuse Rome les fit.

Ainsi Rome païenne, en tombant, envoya à l'humble ministre du Dieu de paix, assis au milieu de ses ruines, les titres superbes que son invincible épée avait conquis sur les peuples de la terre.

Les évêques des diverses parties de l'Empire, entraînés par ce charme que Rome exerçait depuis des siècles sur tous les peuples, suivirent l'exemple de la Campagne de Rome, et prêtèrent la main à cette œuvre d'usurpation. Ils se plurent à rendre à l'évêque de Rome quelque chose de l'honneur qui appartenait à la ville reine du monde. Il n'y avait d'abord dans cet honneur aucune dépendance. Ils traitaient le pasteur romain d'égal à égal (3) ; mais les pouvoirs usurpés grossissent comme les avalanches. Des avis, d'abord simplement fraternels, devinrent bientôt, dans la bouche du pontife, des commandements obligatoires. Une première place entre des égaux devint à ses yeux un trône.

Les évêques d'Occident favorisèrent l'entreprise des pasteurs de Rome, soit par jalousie envers les évêques d'Orient, soit parce qu'ils préféraient se trouver sous la suprématie d'un pape plutôt que sous la domination d'une puissance temporelle.

D'un autre côté, les partis théologiques qui déchiraient l'Orient, cherchèrent, chacun de leur côté, à intéresser Rome en leur faveur; ils attendaient leur triomphe de l'appui de la principale Église de l'Occident.

Rome enregistrait avec soin ces requêtes, ces intercessions, et souriait en voyant les peuples se jeter d'eux-mêmes dans ses bras. Elle ne laissait passer aucune occasion d'augmenter et d'étendre son pouvoir. Louanges, flatteries, compliments exagérés, consultations des autres Églises, tout devenait à ses yeux et dans ses mains des titres et des documents de son autorité. Tel est l'homme sur le trône; l'encens l'enivre, la tête lui tourne. Ce qu'il a est à ses yeux un motif pour obtenir davantage encore.

La doctrine de l'Église et de la nécessité de son unité extérieure, qui, déjà au troisième siècle, commençait à s'établir, favorisa les prétentions de Rome. Le grand lien qui unissait primitivement les membres de l'Église était la foi vivante du cœur, par laquelle tous tenaient à Christ comme à leur chef commun. Mais diverses circonstances contribuèrent bientôt à faire naître et à développer l'idée de la nécessité d'une société extérieure. Des hommes accoutumés aux liens et aux formes politiques d'une patrie terrestre transportèrent quelques-unes de leurs vues et de leurs habitudes dans le royaume spirituel et éternel de Jésus-Christ. La persécution, impuissante à détruire et même à ébranler cette société nouvelle, fit qu'elle se sentit davantage elle-même, et qu'elle se forma en une corporation plus compacte. A l'erreur qui naquit dans des écoles théosophiques ou dans des sectes, on opposa la vérité une et universelle reçue des apôtres et conservée dans l'Église. Cela était bien tant que l'Église invisible et spirituelle n'était qu'une avec l'Église visible et extérieure. Mais bientôt un grand divorce commença ; les formes et la vie se séparèrent. L'apparence d'une organisation identique et extérieure fut peu à peu substituée à l'unité intérieure et spirituelle qui est l'essence de la religion de Dieu. On délaissa le parfum précieux de la foi, et l'on se prosterna devant le vase vide qui l'avait contenu. La foi du cœur n'unissant plus les membres de l'Église, on chercha un autre lien, et on les unit à l'aide des évêques, des archevêques, des papes, des mitres, des cérémonies et des canons. L'Église vivante s'étant peu à peu retirée dans le sanctuaire écarté de quelques âmes solitaires, on mit à sa place une Église extérieure que l'on déclara, avec toutes ses formes, d'institution divine. Le salut ne jaillissant plus de la Parole désormais cachée, on établit qu'il était transmis par le moyen des formes qu'on avait inventées, et que personne ne le posséderait, s'il ne le recevait par ce canal. Nul, dit-on, ne peut par sa propre foi parvenir à la vie éternelle. Le Christ a communiqué aux apôtres, les apôtres ont communiqué aux évêques l'onction de l'Esprit saint ; et cet Esprit ne se trouve que dans cet ordre-là ! Primitivement, quiconque avait l'esprit de Jésus-Christ était membre de l'Église ; maintenant on intervertit les termes, et l'on prétendit que celui-là seul qui était membre de l'Église recevait l'esprit de Jésus-Christ.

Dès que l'erreur de la nécessité d'une unité visible de l'Église fut ainsi établie, on vit s'élever une autre erreur, celle de la nécessité d'une représentation extérieure de cette unité. Bien que l'on ne trouve nulle part dans l'Évangile les traces d'une

(1) Julian., Or. I.

(2) Claud., in paneg. Stilic., lib. 3.

(3) Eusebius, Hist. eccl., l. 5, c. 24; Socrat., Hist. eccl., c. 21; Cyprian., ep. 59, 72, 75.

prééminence de saint Pierre sur les autres apôtres; bien que l'idée seule de primauté soit contraire aux rapports fraternels qui unissaient les disciples, et à l'esprit même de la dispensation évangélique, qui, au contraire, appelle tous les enfants du Père à se servir les uns les autres, en ne reconnaissant qu'un seul docteur et un seul chef; bien que Jésus eût fortement tancé ses disciples, chaque fois que des idées ambitieuses de prééminence étaient sorties de leur cœur charnel, on inventa et l'on appuya sur des passages mal compris une primauté de saint Pierre, puis on salua dans cet apôtre et dans son prétendu successeur à Rome les représentants visibles de l'unité visible, les chefs de l'Église.

La constitution patriarcale contribua aussi à l'exaltation de la papauté romaine. Déjà, dans les trois premiers siècles, les Églises des métropoles avaient joui d'une considération particulière. Le concile de Nicée, dans son sixième canon, signala trois villes dont les Églises avaient, selon lui, une ancienne autorité sur celles des provinces environnantes : c'étaient Alexandrie, Rome et Antioche. L'origine politique de cette distinction se trahit par le nom même que l'on donna d'abord à l'évêque de ces cités : on l'appela *Exarque,* comme le gouverneur politique (1). Plus tard on lui donna le nom plus ecclésiastique de *Patriarche.* C'est dans le concile de Constantinople que nous trouvons ce nom pour la première fois employé. Ce même concile créa un nouveau patriarcat, celui de Constantinople même, de la nouvelle Rome, de la seconde capitale de l'Empire. Rome partageait alors avec ces trois Églises la suprématie patriarcale. Mais quand l'envahissement de Mahomet eut fait disparaître les siéges d'Alexandrie et d'Antioche, quand le siége de Constantinople déchut, et plus tard même se sépara de l'Occident, Rome resta seule, et les circonstances rallièrent tout autour de son siége demeuré dès lors sans rival.

Des complices nouveaux et plus puissants que tous les autres vinrent encore à son aide. L'ignorance et la superstition s'emparèrent de l'Église, et la livrèrent à Rome, un bandeau sur les yeux et les mains dans les fers.

Cependant cette captivité ne s'accomplissait point sans combats. Souvent la voix des Églises proclama leur indépendance. Cette voix courageuse retentit surtout dans l'Afrique proconsulaire et dans l'Orient (2).

Mais Rome trouva, pour étouffer les cris des Églises, de nouveaux alliés. Des princes, que les orages des temps faisaient souvent chanceler sur leur trône, lui offrirent leur appui, si elle voulait, en revanche, les soutenir. Ils lui donnaient de l'autorité spirituelle, pourvu qu'elle le leur rendît en pouvoir séculier. Ils lui firent bon marché des âmes, dans l'espérance qu'elle les aiderait à avoir bon marché de leurs ennemis. Le pouvoir hiérarchique qui montait et le pouvoir impérial qui descendait s'appuyèrent ainsi l'un l'autre, et hâtèrent par cette alliance leur double destinée.

Rome n'y pouvait perdre. Un édit de Théodose II et de Valentinien III proclama l'évêque de Rome recteur de toute l'Église (3). Justinien rendit une ordonnance semblable. Ces décrets ne contenaient pas tout ce que les papes prétendaient y voir. Mais, dans ces temps d'ignorance, il leur était facile de faire prévaloir l'interprétation qui leur était la plus favorable. La domination des empereurs en Italie devenant toujours plus chancelante, les évêques de Rome surent en profiter pour se soustraire à leur dépendance.

Mais déjà étaient sortis des forêts du Nord les véritables promoteurs de la puissance papale. Les Barbares qui avaient envahi l'Occident et y avaient établi leur domicile, tout nouveaux dans la chrétienté, ignorant la nature spirituelle de l'Église, ayant besoin dans la religion d'un certain appareil extérieur, se prosternèrent, à demi sauvages et à demi païens, devant le grand prêtre de Rome. Avec eux l'Occident fut à ses pieds. D'abord les Vandales, puis les Ostrogoths, un peu plus tard les Bourguignons et les Alains, ensuite les Visigoths, enfin les Lombards et les Anglo-Saxons vinrent fléchir le genou devant le pontife romain. Ce furent les robustes épaules des enfants du Nord idolâtre qui achevèrent de placer sur le trône suprême de la chrétienté l'un des pasteurs des bords du Tibre.

C'est au commencement du septième siècle que ces choses s'accomplissent en Occident; précisément à la même époque où s'élève en Orient la puissance de Mahomet, prête à envahir aussi une partie de la terre.

Dès lors, le mal ne cesse de croître. On voit, dans

(1) Voyez le concile de Chalcédoine, canons 8 et 18, ὁ ἔξαρχος τῆς διοικήσεως.

(2) Cyprien, évêque de Carthage, dit d'Étienne, évêque de Rome :... « Magis ac magis ejus *errorem* denotabis, qui hæreticorum causam contrà christianos et contrà *Ecclesiam Dei* asserere conatur... qui unitatem et veritatem de divinâ lege venientem non tenens... Consuetudo sine veritate, vetustas erroris est. » (Epist. 74.) Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, dit aussi dans la seconde moitié du troisième siècle : « Eos autem qui Romæ sunt, non ea in omnibus observare quæ sunt ab origine tradita et frustrà auctoritatem apostolorum prætendere... Cæterùm nos (les évêques des Églises d'Asie, plus anciennes que celles de Rome) veritati et consuetudinem jungimus, et consuetudini Romanorum, consuetudinem sed *veritatis* opponimus; ab initio hoc tenentes quod à Christo et ab apostolo traditum est. » (Cypr. Ep. 75.) Ces témoignages sont d'une grande force.

(3) Rector totius Ecclesiæ.

le huitième siècle, les évêques de Rome repousser d'une main les empereurs grecs, leurs souverains légitimes, et chercher à les chasser de l'Italie, tandis que de l'autre ils caressent les majordomes de France, et demandent à cette puissance nouvelle, qui commence à grandir en Occident, quelques-uns des débris de l'Empire. Rome établit son autorité usurpée entre l'Orient qu'elle repousse et l'Occident qu'elle appelle. Elle élève son trône entre deux révoltes. Effrayée du cri des Arabes, qui, maîtres de l'Espagne, se vantent d'arriver bientôt en Italie par les portes des Pyrénées et des Alpes, et de faire proclamer sur les sept collines le nom de Mahomet; épouvantée de l'audace d'Astolphe, qui, à la tête de ses Lombards, fait entendre les rugissements du lion et brandit devant les portes de la cité éternelle son épée, menaçant d'en égorger tous les Romains (1), Rome, près de sa ruine, porte en son épouvante les regards tout autour d'elle, et se jette dans les bras des Francs. L'usurpateur Pepin lui demande pour sa royauté nouvelle une sanction prétendue; la papauté la lui donne, et obtient, en revanche, qu'il se déclare le défenseur de la « République de Dieu. » Pepin enlève aux Lombards ce qu'ils avaient enlevé à l'Empereur; mais au lieu de le rendre à ce prince, il dépose sur l'autel de saint Pierre les clefs des villes qu'il a conquises, et jurant, la main levée, il déclare que ce n'est pas pour un homme qu'il a pris les armes, mais pour obtenir de Dieu la rémission de ses péchés et faire hommage à saint Pierre de ses conquêtes. Ainsi la France établit la puissance temporelle des papes.

Charlemagne paraît; il monte une première fois à la basilique de Saint-Pierre, en en baisant dévotement les degrés. Il s'y présente une seconde fois, maître de tous les peuples qui formaient l'empire d'Occident, et de Rome elle-même. Léon III croit devoir donner le titre à celui qui a déjà la puissance, et l'an 800, à la fête de Noël, il pose sur la tête du fils de Pepin la couronne des empereurs de Rome (2). Dès lors le pape appartient à l'empire des Francs; ses rapports avec l'Orient sont finis. Il se détache d'un arbre pourri qui va tomber, pour se greffer sur un sauvageon vigoureux. Parmi ces races germaniques auxquelles il se donne, l'attend un avenir auquel il n'eût jamais osé prétendre.

Charlemagne ne légua à ses faibles successeurs que des débris de sa puissance. Au neuvième siècle, la désunion affaiblit partout le pouvoir civil. Rome comprit que c'était le moment pour elle de lever la tête. Quand l'Église pouvait-elle mieux se rendre indépendante de l'État qu'à cette époque de décadence, où la couronne que Charles porta se trouvait brisée, et où ses fragments étaient épars sur le sol de son ancien empire?

Ce fut alors que parurent les fausses décrétales d'Isidore. Dans ce recueil de prétendus décrets des papes, les plus anciens évêques, les contemporains de Tacite et de Quintilien, parlaient le latin barbare du neuvième siècle. Les coutumes et les constitutions des Francs étaient gravement attribuées aux Romains du temps des empereurs. Des papes y citaient la Bible dans la traduction latine de saint Jérôme, qui avait vécu un, deux ou trois siècles après eux. Et Victor, évêque de Rome, l'an 192, écrivait à Théophile, qui fut archevêque d'Alexandrie en 385. L'imposteur qui avait fabriqué ce recueil s'efforçait d'établir que tous les évêques tenaient leur autorité de l'évêque de Rome, qui tenait la sienne immédiatement de Jésus-Christ. Non-seulement il enregistrait toutes les conquêtes successives des pontifes, mais encore il les faisait remonter aux temps les plus anciens. Les papes n'eurent pas honte de s'appuyer de cette invention méprisable. Déjà en 865, Nicolas I[er] y choisit des armes (3) pour combattre les princes et les évêques. Cette fable effrontée fut, pendant des siècles, l'arsenal de Rome.

Néanmoins les vices et les crimes des pontifes devaient suspendre pour quelque temps les effets des décrétales. La papauté signale son accès à la table des rois par des libations honteuses. Elle se prend à s'enivrer, et la tête lui tourne au milieu des débauches. C'est vers ces temps que la tradition place sur le trône papal une fille nommée Jeanne, réfugiée à Rome avec son amant, et dont les douleurs de l'enfantement trahirent le sexe au milieu d'une procession solennelle. Mais n'augmentons pas inutilement la honte de la cour des pontifes romains. Des femmes dissolues régnèrent à cette époque dans Rome. Ce trône, qui prétendait s'élever au-dessus de la majesté des rois, s'abaissait sous la fange du vice. Théodora et Marozia installaient et destituaient à leur gré les prétendus maîtres de l'Église du Christ, et plaçaient sur le trône de Pierre leurs amants, leurs fils et leurs petits-fils. Ces scandales trop véritables ont peut-être donné naissance à la tradition de la papesse Jeanne.

Rome devient un vaste théâtre de désordres, dont les plus puissantes familles de l'Italie se disputent la possession. Les comtes de Toscane ont d'ordinaire

(1) Premens ut leo... asserens omnes uno gladio jugulari. (Anastasius, Bibl. Vit. Pontif. p. 83.)

(2) Visum est et ipsi Apostolico Leoni... ut ipsum Carolum, imperatorem nominare debuisset, qui ipsam Romam tenebat ubi semper Cæsares sedere soliti erant et reliqua sedes... (Annalista Lambecianus, ad an. 801.)

(3) Voyez Ep. ad univer. Episc. Gall. (Mansi XV.)

la victoire. En 1033, cette maison ose mettre sur le trône pontifical, sous le nom de Benoît IX, un jeune garçon élevé dans la débauche. Cet enfant de douze ans continue comme pape ses horribles turpitudes (1). Un parti élit à sa place Sylvestre III. Le pape Benoît, la conscience chargée d'adultères et la main teinte du sang de ses homicides (2), vend enfin la papauté à un ecclésiastique de Rome.

Les empereurs d'Allemagne, indignés de tant de désordres, en nettoyèrent Rome avec l'épée. L'Empire, faisant valoir ses droits suzerains, tira la triple couronne de la fange où elle était tombée, et sauva la papauté avilie, en lui donnant des hommes décents pour chefs. Henri III destitua en 1046 les trois papes, et son doigt, orné de l'anneau des patrices romains, désigna l'évêque auquel les clefs de la confession de saint Pierre devaient être remises. Quatre papes, tous Allemands et nommés par l'Empereur, se succédèrent. Quand le pontife de Rome mourait, les députés de cette Église paraissaient à la cour impériale, comme les envoyés des autres diocèses, pour demander un nouvel évêque. L'Empereur vit même avec joie les papes réformer des abus, fortifier l'Église, tenir des conciles, instituer et destituer des prélats en dépit des monarques étrangers : la papauté, par ces prétentions, ne faisait qu'exalter la puissance de l'Empereur, son seigneur suzerain. Mais c'était s'exposer à de grands périls que de permettre de tels jeux. Les forces que les papes reprenaient ainsi peu à peu pouvaient se tourner tout à coup contre l'Empereur lui-même. Quand la bête aurait crû, elle déchirerait le sein qui l'avait réchauffée. Ce fut ce qui arriva.

Ici commence une nouvelle époque pour la papauté. Elle s'élance de son humiliation, et foule bientôt aux pieds les princes de la terre. L'élever, c'est élever l'Église, c'est agrandir la religion, c'est assurer à l'esprit la victoire sur la chair, à Dieu le triomphe sur le monde. Telles sont ses maximes; l'ambition y trouve son profit, le fanatisme son excuse.

Toute cette nouvelle tendance est personnifiée dans un homme : Hildebrand.

Hildebrand, tour à tour indiscrètement exalté ou injustement dénigré, est la personnification du pontificat romain en sa force et sa gloire. Il est l'une de ces apparitions normales de l'histoire, qui renferment en elles tout un ordre de choses nouvelles, semblables à celles qu'offrirent en d'autres sphères Charlemagne, Luther, Napoléon.

Léon IX prit ce moine en passant à Clugny, et le conduisit à Rome. Dès lors Hildebrand devint l'âme de la papauté, jusqu'à ce qu'il fût devenu la papauté même. Il gouverna l'Église sous le nom de plusieurs pontifes, avant de régner lui-même sous celui de Grégoire VII. Une grande idée s'est emparée de ce grand génie. Il veut fonder une théocratie visible, dont le pape, comme vicaire de Jésus-Christ, sera le chef. Le souvenir de l'ancienne domination universelle de Rome païenne poursuit son imagination et anime sa ferveur. Il veut rendre à Rome papale ce que la Rome des empereurs a perdu. « Ce que Marius et César, disent ses flatteurs, n'ont pu faire par des torrents de sang, tu l'accomplis par une parole. »

Grégoire VII ne fut point conduit par l'esprit du Seigneur. Cet esprit de vérité, d'humilité, de douceur, lui fut étranger. Il sacrifiait ce qu'il savait être vrai, quand il le jugeait nécessaire à ses desseins. C'est ce qu'il fit en particulier dans l'affaire de Bérenger. Mais un esprit bien supérieur à celui du vulgaire des pontifes, une conviction intime de la justice de sa cause, l'animèrent sans doute. Hardi, ambitieux, inflexible dans ses desseins, il fut en même temps habile et souple dans l'emploi des moyens qui devaient en assurer la réussite.

Son premier travail fut de constituer la milice de l'Église. Il fallait se rendre fort avant que d'attaquer l'Empire. Un concile tenu à Rome enleva les pasteurs à leurs familles, et les obligea d'être tout à la hiérarchie. La loi du célibat, conçue, exécutée sous des papes, moines eux-mêmes, changea le clergé en une espèce d'ordre monastique. Grégoire VII prétendit avoir sur tous les évêques et prêtres de la chrétienté la même puissance qu'un abbé de Clugny exerçait sur l'ordre qu'il présidait. Les légats d'Hildebrand, qui se comparaient eux-mêmes aux proconsuls de l'ancienne Rome, parcouraient les provinces pour enlever aux pasteurs leurs épouses légitimes, et, s'il le fallait, le pape lui-même soulevait la populace contre les ministres mariés (3).

Mais Grégoire se proposait surtout d'émanciper Rome de l'Empire. Jamais il n'eût osé concevoir un dessein si hardi, si les discordes qui troublaient la minorité de Henri IV, et la révolte des princes allemands contre ce jeune empereur, n'eussent dû

(1) « Cujus quidem post adeptum sacerdotium vita quam turpis, « quam fœda, quamque execranda extiterit, horresco referre. » (DESIDERIUS, abbé de Cassino, plus tard pape Victor III, De miraculis à S. Benedicto, etc., lib. 3, init.)

(2) « Theophylactus... cùm post multa adulteria et homicidia manibus suis perpetrata, etc. » (BONIZO, évêque de Sutri, ensuite de Plaisance, Liber ad amicum.)

(3) « Hi, quocumque prodeunt, clamores insultantium, digitos « ostendentium, colaphos pulsantium, perferunt. Alii membris « mutilati; alii per longos cruciatus superbè necati, etc. » MARTENE et DURAND, Thesaurus nov. Anecd., I, 231.)

en favoriser l'exécution. Le pape était alors comme l'un des magnats de l'Empire. Unissant sa cause à celle des autres grands vassaux, il tire parti de l'intérêt aristocratique, puis il défend à tous les ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de recevoir de l'Empereur l'investiture de leur charge. Il brise les antiques liens qui unissent les Églises et leurs pasteurs à l'autorité du prince, mais c'est pour les rattacher tous au trône pontifical. Il prétend y enchaîner d'une main puissante les prêtres, les rois et les peuples, et faire du pape un monarque universel. C'est Rome seule que tout prêtre doit craindre, c'est en Rome seule qu'il doit espérer. Les royaumes et les principautés de la terre sont son domaine. Tous les rois doivent trembler devant les foudres que lance le Jupiter de la Rome moderne. Malheur à celui qui résiste! les sujets sont déliés du serment de fidélité; tout le pays est frappé d'interdit; tout culte cesse; les temples sont fermés; les cloches sont muettes; les sacrements ne sont plus administrés, et la parole de malédiction atteint jusqu'aux morts eux-mêmes, auxquels la terre, à la voix d'un pontife superbe, refuse la paix des tombeaux.

Le pape soumis, dès les premiers jours de son existence, d'abord aux empereurs romains, puis aux empereurs francs, enfin aux empereurs germains, fut alors émancipé, et marcha pour la première fois leur égal, si ce n'est même leur maître. Cependant Grégoire VII fut à son tour humilié : Rome fut prise; Hildebrand dut s'enfuir. Il mourut à Salerne en disant : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité; c'est pourquoi je meurs dans l'exil (1). » Qui osera accuser d'hypocrisie ces paroles dites aux portes du sépulcre?

Les successeurs de Grégoire, semblables aux soldats qui arrivent après une grande victoire, se jetèrent en vainqueurs sur les Églises asservies. L'Espagne arrachée à l'islamisme, la Prusse enlevée aux idoles, tombèrent dans les bras du prêtre couronné. Les croisades qui s'accomplirent à sa voix répandirent et accrurent partout son autorité; ces pieux pèlerins, qui avaient cru voir les saints et les anges guider leurs troupes armées, qui, entrés humblement, à pieds nus, dans les murs de Jérusalem, brûlèrent les Juifs dans leur synagogue et arrosèrent du sang de plusieurs milliers de Sarrasins les lieux où ils venaient chercher les traces sacrées du Prince de la paix, portèrent dans l'Orient le nom du pape, que l'on n'y connaissait plus, depuis que, pour la suprématie des Francs, il avait abandonné celle des Grecs.

D'un autre côté, ce que les armes de la république romaine et de l'Empire n'avaient pu faire, le pouvoir de l'Église l'accomplit. Les Allemands apportèrent aux pieds d'un évêque les tributs que leurs ancêtres avaient refusés aux plus puissants généraux. Leurs princes, en devenant empereurs, avaient cru recevoir des papes une couronne; mais les papes leur avaient donné un joug. Les royaumes de la chrétienté, déjà soumis à la puissance spirituelle de Rome, devinrent maintenant ses tributaires et ses serfs.

Ainsi tout est changé dans l'Église.

Elle était au commencement un peuple de frères; et maintenant une monarchie absolue s'est établie dans son sein. Tous les chrétiens étaient sacrificateurs du Dieu vivant (2), ayant pour les conduire d'humbles pasteurs. Mais une tête superbe s'est élevée du milieu de ces pasteurs; une bouche mystérieuse prononce des discours pleins d'orgueil; une main de fer contraint tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, à prendre la marque de son pouvoir. La sainte et primitive égalité des âmes devant Dieu s'est perdue. La chrétienté, à la voix d'un homme, s'est partagée en deux camps inégaux : d'un côté une caste de prêtres qui ose usurper le nom d'Église, et qui se prétend revêtue, aux yeux du Seigneur, de grands privilèges; de l'autre, de serviles troupeaux, réduits à une aveugle et passive soumission, un peuple bâillonné et emmaillotté, livré à une caste superbe. Toute tribu, langue et nation de la chrétienté subit la domination de ce roi spirituel qui a reçu le pouvoir de vaincre.

II

Corruption de la doctrine. — La bonne nouvelle. — Le salut aux mains des prêtres. — Les pénitences. — Les indulgences. — Mérites surérogatoires. — Le purgatoire. — Taxe. — Jubilés. — La papauté et le christianisme.

Mais à côté du principe qui devait dominer l'histoire du christianisme, s'en trouvait un qui devait en dominer la doctrine. C'était la grande idée du christianisme, l'idée de grâce, de pardon, d'amnistie, de don de la vie éternelle. Cette idée supposait dans l'homme un éloignement de Dieu et une impossibilité de rentrer par lui-même en communion avec cet être infiniment saint. L'opposition entre la vraie et la fausse doctrine ne saurait sans doute se résumer tout entière dans la question du salut par la foi et du salut par les œuvres. Néanmoins, c'en est le trait le plus saillant. Il y a plus :

(1) Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.

(2) Pierre, II, 9.

le salut, considéré comme venant de l'homme, est le principe créateur de toutes les erreurs et de tous les abus. Ce furent les excès produits par cette erreur fondamentale qui amenèrent la réformation, et ce fut par la profession du principe contraire qu'elle fut opérée. Il faut que ce trait ressorte et soit en saillie dans une introduction à l'histoire de la réforme.

Le salut par grâce, tel était donc le second caractère qui distinguait essentiellement la religion de Dieu de toutes les religions humaines. Qu'était-il devenu? l'Église avait-elle gardé comme un dépôt précieux cette grande et primordiale pensée? Suivons-en l'histoire.

Les habitants de Jérusalem, de l'Asie, de la Grèce et de Rome, au siècle des premiers empereurs, entendirent cette bonne nouvelle : « Vous êtes sauvés « par grâce, par la foi, c'est le don de Dieu (1). » Et à cette voix de paix, à cet évangile, à cette parole puissante, beaucoup d'âmes coupables crurent, furent rapprochées de celui qui est la source de la paix, et de nombreuses Églises chrétiennes se formèrent au milieu des générations abâtardies du siècle.

Mais bientôt on fit une grande méprise sur la nature de la foi qui sauve. La foi, selon saint Paul, est le moyen par lequel tout l'être du croyant, son intelligence, son cœur, sa volonté, entrent en possession du salut, que l'incarnation et la mort du Fils de Dieu lui ont acquis. Jésus-Christ est saisi par la foi, et dès lors il devient tout pour l'homme et dans l'homme. Il communique une vie divine à la nature humaine, et l'homme, ainsi renouvelé, dégagé de la puissance de l'égoïsme et du péché, a de nouvelles affections et fait de nouvelles œuvres. La foi, dit la théologie pour exprimer ces idées, est l'appropriation subjective de l'œuvre objective de Christ. Si la foi n'est pas une appropriation du salut, elle n'est rien; toute l'économie chrétienne est troublée, les sources de la vie nouvelle sont scellées, le christianisme est renversé par sa base.

Ce fut ce qui arriva. Ce côté pratique de la foi fut peu à peu oublié. Bientôt elle ne fut plus que ce qu'elle est encore pour plusieurs, un acte de l'intelligence, une simple soumission à une autorité supérieure.

De cette première erreur en découla nécessairement une seconde. La foi étant ainsi dépouillée de son caractère pratique, il fut impossible de dire qu'elle sauve seule ; les œuvres ne venant plus après elle, force fut de les mettre à côté ; et la doctrine que l'homme est justifié par la foi et par les œuvres entra dans l'Église. A l'unité chrétienne, qui renferme sous le même principe la justification et les œuvres, la grâce et la loi, le dogme et le devoir, succéda cette triste dualité, qui fait de la religion et de la morale deux choses tout à fait distinctes, cette funeste erreur qui, en séparant ce qui, pour vivre, doit être uni, en mettant l'âme d'un côté et le corps de l'autre, cause la mort. La parole de l'apôtre, retentissant à travers tous les siècles, dit : « Vous avez commencé par l'esprit, et vous finissez « maintenant par la chair! »

Une autre grande erreur vint encore troubler la doctrine de la grâce ; ce fut le pélagianisme. Pélage prétendit que la nature humaine n'est point déchue, qu'il n'y a point de corruption héréditaire, et qu'ayant reçu le pouvoir de faire le bien, l'homme n'a qu'à le vouloir pour l'accomplir (2). Si le bien consiste en quelques actions extérieures, Pélage a raison. Mais si l'on regarde aux principes d'où ces actes extérieurs proviennent, à l'ensemble de la vie intime de l'homme, alors on retrouve partout dans l'homme l'égoïsme, l'oubli de Dieu, la souillure, l'impuissance. C'est ce qu'Augustin fit sentir. Il montra que, pour que l'on pût approuver telle ou telle œuvre, il ne fallait pas seulement qu'elle parût bonne quand on l'envisageait d'une manière extérieure et isolée, mais, avant tout, que la source qu'elle avait dans l'âme fût sainte. La doctrine pélagienne, repoussée de l'Église par Augustin, quand elle s'était avancée en face, se représenta bientôt de côté, comme semi-pélagianisme et sous le masque de formules augustiniennes. En vain le grand docteur s'y opposa-t-il encore. Bientôt il ne fut plus. L'erreur se répandit avec une rapidité étonnante dans la chrétienté, elle alla de l'Occident jusqu'à l'Orient, et l'Église en est encore troublée et languissante aujourd'hui. Le danger de ce système se manifesta surtout en ce que, mettant le bien au dehors et non au dedans, il fit attacher un grand prix à des œuvres extérieures, à des observances légales, à des actes de pénitence. Plus on faisait de ces pratiques, plus on était saint ; avec elles on gagnait le ciel, et bientôt on crut voir des hommes (idée très-étonnante assurément) qui allaient en sainteté au delà du nécessaire.

Ainsi l'orgueil du cœur de l'homme ne voulut pas laisser la gloire à ce Dieu à qui toute gloire appartient. Il prétendit mériter ce que Dieu voulait donner. Il se mit à chercher en lui-même ce salut que le christianisme lui apportait tout accompli du ciel. Il jeta un voile sur cette vérité salutaire d'un salut qui vient de Dieu et non de l'homme, d'un salut que Dieu donne, mais ne vend pas : et dès lors toutes les autres vérités de la religion furent voilées ; les ténèbres s'étendirent sur l'Église,

(1) Éphés. II.

(2) Velle et esse ad hominem referenda sunt, quia de arbitrii fonte descendunt (Pelagius in Aug. *de Gratia Dei*, cap. 4.)

et de cette triste et profonde nuit, on vit sortir l'une après l'autre de nombreuses erreurs.

Et d'abord, les deux grandes classes d'erreurs se trouvèrent ici réunies. Le pélagianisme, en même temps qu'il corrompit la doctrine, fortifia la hiérarchie; de la même main dont il abaissa la grâce, il éleva l'Église; car la grâce, c'est Dieu, et l'Église, c'est l'homme.

Dès que le salut fut ôté des mains de Dieu, il tomba dans la main des prêtres. Ceux-ci se mirent à la place du Seigneur; et les âmes avides de pardon ne durent plus regarder vers le ciel, mais vers l'Église, et surtout vers son prétendu chef. Le pontife de Rome fut en place de Dieu aux esprits aveuglés. De là toute la grandeur et toute l'autorité des papes, de là d'indicibles abus.

Sans doute la doctrine d'un salut par la foi ne fut pas entièrement enlevée à l'Église. On la retrouve dans les Pères les plus célèbres, soit après Constantin, soit dans le moyen âge. On ne nia pas formellement la doctrine; les conciles et les papes ne lancèrent pas contre elle leurs bulles et leurs décrets; mais on mit à côté d'elle quelque chose qui l'annulait. Elle subsista pour bien des docteurs, pour bien des âmes humbles et simples; mais la multitude eut tout autre chose. Les hommes avaient inventé tout un système de pardon. La foule s'y porta, s'y attacha, plutôt qu'à la grâce de Jésus-Christ; et le système des hommes étouffa celui de Dieu. Parcourons quelques phases de cette triste métamorphose.

Au temps de Vespasien et de ses fils, celui qui avait été le plus intime ami du Galiléen, le fils de Zébédée, avait dit : « Si nous confessons nos péchés à Dieu, il est fidèle et juste pour nous les pardonner. »

Environ cent vingt ans plus tard, sous Commode et sous Septime-Sévère, un illustre pasteur de Carthage, Tertullien, en parlant du pardon, tient déjà un langage bien différent : « Il faut, dit-il, un changement dans les habits et dans la nourriture. Il faut revêtir le sac et la cendre, renoncer à toute commodité et à tout ornement du corps, se prosterner devant le prêtre, et supplier tous nos frères d'intercéder pour nous (1). » Voilà l'homme détourné de Dieu et retourné sur lui-même.

Les œuvres de la pénitence substituées au salut de Dieu se multiplient dans l'Église, depuis Tertullien jusqu'au treizième siècle. Il faut jeûner, aller pieds nus, ne pas porter de linge, etc.; ou bien quitter sa maison et sa patrie pour des contrées lointaines; ou bien encore, renoncer au monde et embrasser l'état monastique.

Dans le onzième siècle, on joint à tout cela les flagellations volontaires; elles deviennent plus tard dans l'Italie, alors violemment agitée, une vraie manie. Nobles et vilains, jeunes et vieux, et jusqu'à des enfants de cinq ans, vont deux à deux, par centaines, par milliers, et par dizaines de milliers, à travers les villages, les bourgs et les villes, ne portant pour vêtement qu'un tablier lié par le milieu du corps, et visitent en procession les églises au plus fort de l'hiver. Armés d'un fouet, ils se flagellent impitoyablement, et les rues retentissent de cris et de gémissements qui arrachent des larmes à ceux qui les entendent.

Cependant, bien avant que le mal fût venu à un tel degré, les hommes, accablés par les prêtres, avaient soupiré après la délivrance. Les prêtres eux-mêmes avaient compris que, s'ils n'y portaient remède, leur puissance usurpée leur échapperait. Ils inventèrent donc le système d'échange, célèbre sous le nom d'indulgences. C'est sous Jean le Jeûneur, archevêque de Constantinople, que nous en voyons les premiers commencements. Les prêtres dirent : « Vous ne pouvez, ô pénitents! accomplir les tâches qui vous sont imposées. Eh bien! nous, prêtres de Dieu et vos pasteurs, nous prendrons sur nous ce pesant fardeau. Qui jeûnera mieux que nous? Qui saura mieux s'agenouiller et dire avec plus de mérite des psaumes? » Mais chaque ouvrier est digne de son salaire. « Pour un jeûne de sept semaines, dit Regino, abbé de Prum, on payera, si l'on est riche, vingt sous; si on l'est moins, dix sous; si l'on est pauvre, trois sous; ainsi de suite pour autre chose (2). » Des voix courageuses s'élevèrent contre ce commerce, mais en vain.

Le pape découvrit bientôt les avantages qu'il pouvait tirer de ces indulgences. Son besoin d'argent ne cessait de croître. Voilà une ressource facile qui, sous l'apparence d'une contribution volontaire, remplira ses trésors. Il faut donner de solides bases à une si précieuse découverte. Les chefs de Rome s'y emploient. Le docteur irréfragable, Alexandre de Hales, invente, dans le treizième siècle, une doctrine bien propre à assurer cette vaste ressource de la papauté. Une bulle de Clément VII la déclare article de foi. Les plus saintes doctrines doivent contribuer à affermir cette industrie romaine. Jésus-Christ, dit-on, a fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour réconcilier les hommes avec Dieu. Une seule goutte de son sang eût suffi pour cela. Mais il en a beaucoup versé, afin de fonder pour son Église un trésor que l'éternité même ne saurait épuiser. Les mérites surérogatoires des saints, le prix des œuvres qu'ils ont faites au delà de leur obligation, ont encore augmenté ce trésor.

(1) Tertull., De pœnit.

(2) Libri duo de ecclesiasticis disciplinis.

La garde et l'administration en ont été confiées au vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Il applique à chaque pécheur, pour les fautes commises après le baptême, ces mérites de Jésus-Christ et des saints, selon la mesure et dans la quantité que ses péchés le rendent nécessaire. Qui oserait attaquer un usage d'une aussi sainte origine?

Bientôt se déploie et se complique cette inconcevable industrie. La taxe imposait dix, vingt années, pour telle ou telle espèce de péché. Ce n'est pas seulement, s'écrièrent les prêtres avides, pour chaque espèce de péché, mais pour chaque acte qu'il faut autant d'années. Et voilà l'homme accablé sous le poids d'une pénitence presque éternelle.

Mais que signifie cette longue pénitence, puisque la vie est si courte? Quand l'accomplira-t-on? Où l'homme en trouvera-t-il le temps? Vous lui imposez plusieurs siècles de pratiques sévères. A la mort, il s'en rira; elle le déchargera de tout son fardeau. Heureuse mort! On y pourvut. Les philosophes d'Alexandrie avaient parlé d'un feu dans lequel les hommes devaient être purifiés. Plusieurs anciens docteurs avaient admis cette idée. Rome déclara doctrine de l'Église cette opinion philosophique. Le pape réunit par une bulle le purgatoire à son domaine. Il arrêta que l'homme y expierait ce qu'il n'aurait pu expier ici-bas, mais que les indulgences pourraient délivrer les âmes de cet état intermédiaire où leurs péchés devaient les retenir. Thomas d'Aquin l'exposa dans sa fameuse Somme théologique. On n'épargna rien pour remplir les esprits d'épouvante. L'homme est déjà porté de sa nature à craindre un avenir inconnu et les sombres demeures qu'il voit au delà du tombeau. Mais on augmenta cette crainte; on peignit avec d'horribles couleurs les tourments que fait endurer le feu purificateur à ceux qui en deviennent la proie. On voit encore de nos jours, dans bien des pays de la catholicité, de ces tableaux exposés dans les temples ou dans les carrefours, où de pauvres âmes, du milieu des flammes ardentes, invoquent avec angoisse quelque secours. Qui eût pu refuser l'argent rédempteur, qui, en tombant dans le trésor de Rome, devait racheter l'âme de tant de souffrances?

On découvrit un nouveau moyen d'augmenter ce trafic. Jusqu'alors on n'avait exploité que les péchés des vivants; on se mit à exploiter aussi ceux des morts. Au treizième siècle on publia que les vivants pouvaient, au moyen de quelques sacrifices, abréger ou finir les peines qu'enduraient dans le purgatoire leurs ancêtres et leurs amis. Aussitôt le cœur compatissant des fidèles offrit aux prêtres de nouveaux trésors.

Peu après, pour régulariser ce trafic, on inventa (ce fut probablement Jean XXII) la fameuse et scandaleuse taxe des indulgences, dont on a plus de quarante éditions. Les oreilles les moins délicates seraient offensées si l'on répétait toutes les horreurs qui s'y trouvent. L'inceste coûtera, s'il n'est pas connu, cinq gros, et s'il est connu, six gros. Tel prix pour le meurtre, tel pour l'infanticide, pour l'adultère, pour le parjure, pour le vol avec effraction, etc. « O honte de Rome! » s'écrie Claudius d'Esperse, théologien romain, et nous ajoutons : O honte de l'humanité! car on ne peut rien reprocher à Rome qui ne retombe sur l'homme lui-même. Rome, c'est l'humanité exaltée dans quelques-uns de ses mauvais penchants. Nous disons cela pour être vrai : nous le disons aussi pour être juste.

Boniface VIII, le plus hardi et le plus ambitieux des papes après Grégoire VII, sut faire plus encore que ses devanciers.

Il publia, l'an 1300, une bulle par laquelle il annonça à l'Église que, tous les cent ans, tous ceux qui se rendraient à Rome y obtiendraient une indulgence plénière. D'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Hongrie, de toutes parts, on accourut. Des vieillards de soixante et de soixante et dix ans se mettaient en chemin; et l'on compta à Rome dans un mois jusqu'à deux cent mille pèlerins. Tous ces étrangers apportaient de riches offrandes. Le pape et les Romains virent se remplir leurs trésors.

Bientôt l'avidité romaine plaça chaque jubilé à cinquante, plus tard à trente-trois, et enfin à vingt-cinq années. Puis, pour la plus grande commodité des acheteurs et le plus grand profit des marchands, on transporta de Rome sur toutes les places de la chrétienté, et le jubilé et ses indulgences. Il n'était plus besoin de sortir de chez soi. Ce que d'autres avaient été chercher au delà des Alpes, chacun pouvait l'acheter à sa porte.

Le mal ne pouvait devenir plus grand.

Alors le réformateur se leva.

Nous avons vu ce qu'était devenu le principe qui devait dominer l'histoire du christianisme; nous venons de voir ce que devint celui qui devait en dominer la doctrine : tous deux s'étaient perdus.

Établir une caste médiatrice entre l'homme et Dieu, et faire acheter par des œuvres, par des pénitences et à prix d'argent, le salut que Dieu donne, voilà la papauté.

Ouvrir à tous, par Jésus-Christ, sans médiateur humain, sans ce pouvoir qui s'appelle l'Église, un accès libre au grand don de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme, voilà le christianisme et la réformation.

La papauté est un mur immense, élevé par le travail des siècles entre l'homme et Dieu. Si quel-

qu'on veut le franchir, qu'il paye ou qu'il souffre. Et encore ne le franchira-t-il pas.

La réformation est la puissance qui a renversé cette muraille, qui a rendu Christ à l'homme, et qui lui a fait ainsi un sentier uni pour venir à son Créateur.

La papauté interpose l'Église entre Dieu et l'homme.

Le christianisme et la réformation font rencontrer Dieu et l'homme face à face.

La papauté les sépare. L'Évangile les unit.

Après avoir ainsi tracé l'histoire de la décadence et de l'anéantissement des deux grands principes qui devaient distinguer la religion de Dieu de toutes les religions des hommes, voyons quels furent les résultats de cette immense transformation.

Mais rendons d'abord quelque honneur à cette Église du moyen âge, qui succéda à celle des Apôtres et des Pères, et qui précéda celle des réformateurs. L'Église demeura l'Église, bien que déchue et toujours plus captive. C'est dire qu'elle fut toujours l'amie la plus puissante de l'homme. Ses mains, quoique liées, purent encore bénir. De grands serviteurs de Jésus-Christ répandirent, durant ces siècles, une lumière bienfaisante; et dans le plus humble couvent, dans la plus obscure paroisse, il se trouva de pauvres moines et de pauvres prêtres pour soulager de grandes douleurs. L'Église catholique ne fut pas la papauté. Celle-ci eut le rôle d'oppresseur, et celle-là celui d'opprimée. La réformation, qui déclara la guerre à l'une, vint délivrer l'autre. Et, il faut le dire, la papauté elle-même fut quelquefois, dans les mains de Dieu, qui fait sortir le bien du mal, un contre-poids nécessaire à la puissance et à l'ambition des princes.

III

État de la chrétienté. — Théologie. — Dialectique. — Trinité. — Prédestination. — État primitif. — Rédemption. — Grâce. — Pénitence.

Maintenant jetons un coup d'œil sur l'état de la chrétienté.

La théologie et la religion étaient alors bien distinctes. La doctrine des docteurs, et la pratique des prêtres, des moines et du peuple, offraient deux sphères très-différentes. Elles influaient pourtant l'une sur l'autre, et la réformation eut affaire avec l'une et avec l'autre. Parcourons-les toutes deux, et prenons d'abord un aperçu de l'école ou de la théologie.

La théologie se trouvait encore sous l'influence du moyen âge. Le moyen âge s'était réveillé et avait produit de grands docteurs. Mais leur science ne s'était tournée ni vers l'interprétation des saintes Écritures, ni vers l'examen des faits de l'Église. L'exégèse et l'histoire, ces deux grandes sources de la science théologique, continuèrent à dormir.

Une nouvelle science prit leur place : ce fut la dialectique. L'art de raisonner devint la mine féconde de la nouvelle théologie. Le moyen âge fit la découverte d'Aristote. On apprit à le connaître, soit par de vieilles traductions latines, soit par des traductions arabes. Aristote ressuscité apparut dans l'Occident comme un géant, et se soumit les esprits et presque les consciences. Sa méthode philosophique vint fortifier le penchant que cette époque avait pour la dialectique. Cette méthode était très-propre, en effet, à de subtiles recherches et à d'argutieuses distinctions. L'obscurité des traductions du philosophe grec favorisait aussi la subtilité dialectique qui s'était emparée des Occidentaux. L'Église alarmée combattit quelque temps cette tendance nouvelle. Elle craignait que cette humeur raisonneuse n'enfantât des hérésies. Mais la dialectique se montra de bonne composition. Des moines l'employèrent contre les hérétiques, et dès lors son triomphe fut assuré.

Le caractère de cette méthode fut d'inventer une multitude de questions sur toutes les matières théologiques, et de les décider ensuite par une *résolution*. Souvent ces questions roulaient sur les sujets les plus inutiles. On demandait, par exemple, si toutes les bêtes avaient été dans l'arche de Noé, et si un homme mort peut dire la messe (1). Mais ne jugeons pas les scolatiques seulement par de tels traits. Souvent, au contraire, nous devons reconnaître la profondeur et l'étendue de leur esprit.

Plusieurs d'entre eux distinguaient les vérités théologiques et les vérités philosophiques, affirmant que quelque chose pouvait être vrai théologiquement et faux philosophiquement. On pensait de cette manière concilier l'incrédulité avec une froide et morte adhésion aux formes de l'Église. Mais d'autres docteurs, et Thomas d'Aquin à leur tête, maintenaient que la doctrine révélée n'était nullement en contradiction avec une raison éclairée, et que de même que la charité dans le christianisme n'anéantit pas les affections naturelles de l'homme, mais les redresse, les sanctifie, les ennoblit et les domine, de même aussi la foi n'anéantit pas la philosophie, mais peut l'employer en la sanctifiant et l'éclairant de sa lumière.

La doctrine de la Trinité exerça fort la dialec-

(1) Hottinger, Hist. Eccles., V.

tique de ces théologiens. A force de distinctions et de raisonnements, on les vit tomber dans des erreurs opposées. Les uns distinguèrent les trois personnes de manière à en faire trois dieux : c'est ce que firent Roscelin de Compiègne et ses adhérents. Les autres les confondirent de manière à n'en faire qu'une simple distinction d'idées : c'est ce que firent Gilbert de Poitiers et les siens. Mais la doctrine orthodoxe fut maintenue avec force par d'autres docteurs.

La subtilité dialectique de ces temps ne s'en prit pas moins à la doctrine de la volonté divine. Comment mettre en accord la volonté de Dieu avec sa toute-puissance et sa sainteté? Les scolastiques trouvaient là nombre de difficultés, et cherchaient à les faire disparaître par des distinctions dialectiques. « On ne peut dire que Dieu veuille le mal, « disait Pierre Lombard ; mais on ne peut dire non « plus qu'il ne le veuille pas. »

La plupart de ces théologiens cherchèrent à affaiblir par leurs travaux dialectiques la doctrine de la prédestination qu'ils trouvèrent dans l'Église. Alexandre de Hales se servit pour cela de cette distinction d'Aristote, que chaque action suppose deux facteurs, savoir : une cause agissante et une matière qui doit recevoir l'action de cette cause. La prédestination divine, dit-il, agit sans doute pour le salut de l'homme ; mais il doit aussi se trouver une *réceptibilité* pour cette grâce dans l'âme de l'homme. Sans ce second facteur, le premier ne peut rien ; et la prédestination consiste en ce que Dieu, connaissant par sa prescience ceux dans lesquels ce second facteur se trouvera, a arrêté de leur communiquer sa grâce.

Quant à l'état primitif de l'homme, ces théologiens distinguaient les dons naturels et les dons gratuits. Les premiers consistaient dans la pureté des forces primitives de l'âme humaine. Les seconds étaient les dons de la grâce que Dieu accordait à cette âme pour qu'elle pût accomplir le bien. Mais ici ces docteurs se séparaient de nouveau. Les uns prétendaient que l'homme n'avait eu primitivement que les dons naturels, et avait dû, par l'usage qu'il en ferait, mériter ceux de la grâce. Mais Thomas d'Aquin, que l'on trouve en général du côté de la saine doctrine, prétendait que les dons de la grâce avaient été intimement unis, dès le commencement, avec les dons de la nature, puisque le premier homme se trouvait dans une parfaite santé morale. La chute, disaient les premiers, qui inclinaient vers le libre arbitre, a enlevé à l'homme les dons de la grâce, mais elle ne lui a point entièrement ôté les forces primitives de la nature, car toute sanctification eût été impossible, s'il ne se fût plus trouvé en l'homme aucune force morale ; tandis que les théologiens les plus stricts pensaient que la chute avait non-seulement ôté la grâce, mais aussi corrompu la nature.

Tous reconnaissaient l'œuvre de réconciliation que Christ a accomplie par ses souffrances et par sa mort. Mais les uns prétendaient que la rédemption ne pouvait virtuellement être opérée que par la satisfaction expiatoire de la mort de Jésus-Christ, tandis que d'autres cherchaient à prouver que Dieu avait simplement attaché à ce prix la rédemption et la grâce. D'autres encore, et parmi eux Abailard, faisaient consister les suites salutaires de la rédemption en ce qu'elle faisait naître dans le cœur de l'homme la confiance et l'amour de Dieu.

La doctrine de la sanctification ou de la grâce nous manifeste de nouveau, dans toute sa richesse, la subtilité dialectique de ces théologiens. Tous, admettant la distinction d'Aristote dont nous avons parlé, établissent la nécessité de l'existence dans l'homme d'une matière disposée à recevoir la grâce, *materia disposita*. Mais Thomas d'Aquin en attribue la disposition à la grâce même. La grâce, disent-ils, était formatrice pour l'homme avant sa chute : maintenant qu'il y a en lui quelque chose à détruire, elle est grâce réformatrice. Ils distinguent encore la grâce donnée gratuitement, *gratia gratis data*, et la grâce qui rend agréable, *gratia gratum faciens*, et bien d'autres encore.

La doctrine de la pénitence et des indulgences, que nous avons déjà exposée, venait couronner tout ce système et gâter ce qu'il pouvait avoir de bon. Pierre Lombard avait le premier distingué trois genres de pénitence : la pénitence du cœur, ou la componction ; la pénitence de la bouche, ou la confession ; et la pénitence des œuvres, ou la satisfaction extérieure. Il distingua, il est vrai, une absolution devant Dieu et une absolution devant l'Église. Il dit même que la repentance intérieure suffisait pour procurer le pardon des péchés. Mais il sut rentrer, d'un autre côté, dans l'erreur de l'Eglise. Il admit que, pour les péchés commis après le baptême, il fallait ou endurer le feu du purgatoire ou se soumettre à la pénitence ecclésiastique, en en exceptant celui qui aurait une repentance intérieure si parfaite, qu'elle pourrait remplacer toutes les autres douleurs. Puis il se pose des questions que, malgré toute sa dialectique, il se trouve embarrassé de résoudre. Si deux hommes égaux dans leur état spirituel, mais l'un pauvre et l'autre riche, meurent à la fois, que l'un n'ait d'autres secours que les prières ordinaires de l'Église, et que pour l'autre, au contraire, on puisse célébrer beaucoup de messes et faire beaucoup d'œuvres, qu'arrivera-t-il ? Le scolastique se tourne et retourne de tous côtés ; à la fin il dit : Ils auront le même sort, mais non

par les mêmes causes. Le riche ne sera pas délivré plus parfaitement du purgatoire, mais il le sera plus promptement.

Voilà quelques traits de la théologie qui régnait dans les écoles à l'époque de la réformation. Des distinctions, des idées quelquefois justes, souvent fausses, mais rien que des idées. La doctrine chrétienne avait perdu ce parfum du ciel, cette force et cette vie pratique qui viennent de Dieu, et qui la caractérisèrent au temps des apôtres. Elles devaient redescendre d'en haut.

IV

Religion. — Reliques. — Rires de Pâques. — Mœurs. — Corruption. — Désordres des prêtres, — des évêques, — des papes. — Borgia. — Instruction. — Ignorance. — Cicéroniens.

Cependant la science des écoles était pure, si on la compare à l'état réel de l'Église. La théologie des savants était florissante, si on la compare à la religion, aux mœurs, à l'instruction des prêtres, des moines et du peuple. Si la science avait besoin d'un renouvellement, l'Église avait encore plus besoin d'une réforme.

Le peuple de la chrétienté, et dans ce peuple il faut à peu près tout comprendre, n'attendait plus d'un Dieu vivant et saint le don gratuit de la vie éternelle. Il devait donc, pour l'obtenir, recourir à tous les moyens que pouvait inventer une imagination superstitieuse, craintive et alarmée. Le ciel se remplit de saints et de médiateurs, qui devaient solliciter cette grâce. La terre se remplit d'œuvres pies, de sacrifices, de pratiques et de cérémonies qui devaient la mériter. Voici le tableau que nous fait de la religion à cette époque un homme qui fut longtemps moine, et plus tard compagnon d'œuvre de Luther, Myconius :

« Les souffrances et les mérites de Christ étaient « traités comme une vaine histoire ou comme les « fables d'Homère. Il n'était pas question de la foi, « par laquelle on s'assure la justice du Sauveur et « l'héritage de la vie éternelle. Christ était un juge « sévère prêt à condamner tous ceux qui ne recour« raient pas à l'intercession des saints ou aux indul« gences des papes. A sa place figuraient comme « intercesseurs, d'abord la Vierge Marie, semblable « à la Diane du paganisme ; et puis des saints dont « les papes augmentaient sans cesse le catalogue. « Ces médiateurs n'accordaient leurs prières que si « l'on avait bien mérité des ordres fondés par eux. « Pour cela il fallait faire, non pas ce que Dieu « commande dans sa Parole, mais un grand nombre « d'œuvres inventées par les moines et par les prê« tres, et qui rapportaient beaucoup d'argent. C'é« taient des Ave Maria, des prières de sainte Ur« sule, de sainte Brigitte. Il fallait chanter, crier « jour et nuit. Il y avait autant de lieux de pèleri« nage que de montagnes, de forêts ou de vallées. « Mais l'on pouvait avec de l'argent racheter ces « peines. On appportait donc aux couvents et aux « prêtres de l'argent et tout ce qui pouvait avoir « quelque valeur, des poulets, des oies, des canards, « des œufs, de la cire, du chaume, du beurre, du « fromage. Alors les chants retentissaient, les clo« ches sonnaient, les parfums remplissaient le « sanctuaire, les sacrifices étaient offerts, les cui« sines regorgeaient, les verres se heurtaient, et les « messes terminaient et recouvraient toutes ces « œuvres pies. Les évêques ne prêchaient pas, mais « ils consacraient les prêtres, les cloches, les moi« nes, les églises, les chapelles, les images, les li« vres, les cimetières ; et tout cela fournissait de « grands revenus. Des os, des bras, des pieds étaient « conservés dans des boîtes d'argent ou d'or : on « les donnait à baiser pendant la messe ; et cela « aussi rapportait un grand profit.

« Tous ces gens maintenaient que le pape, étant « à la place de Dieu (1), ne pouvait se tromper, et « ils ne souffraient aucune contradiction (2). »

A l'église de Tous les Saints, à Wittemberg, on trouvait un morceau de l'arche de Noé, un peu de suie provenant de la fournaise des trois jeunes hommes, un morceau de bois de la crèche de Jésus-Christ, des cheveux de la barbe du grand Christophe, et dix-neuf mille autres reliques de plus ou moins grand prix. A Schaffouse, on montrait l'haleine de saint Joseph que Nicodème avait reçue dans son gant. Dans le Wurtemberg on rencontrait un vendeur d'indulgences débitant sa marchandise, la tête ornée d'une grande plume tirée de l'aile de l'archange Michel (3). Mais il n'était pas nécessaire d'aller chercher au loin ces précieux trésors. Des fermiers de reliques parcouraient le pays. Ils les colportaient dans les campagnes, comme on l'a fait plus tard des saintes Écritures, et les apportaient aux fidèles dans leurs maisons, pour leur épargner les frais et la peine du pèlerinage. On les exposait avec pompe dans les églises. Ces colporteurs errants payaient une certaine somme aux propriétaires des reliques, et leur donnaient tant pour cent de leurs profits... Le royaume des cieux avait disparu, et les hommes avaient élevé à sa place sur la terre un honteux marché.

Aussi un esprit profane avait-il envahi la religion ;

(1) II Thess. II, 4.
(2) Myconius, Hist. de la réform.; Seckendorf, Hist. du luther.
(3) Muller's Reliquien, 3e vol., p. 22.

et les souvenirs les plus sacrés de l'Église, les temps qui appelaient le plus les fidèles au recueillement et à l'amour, étaient déshonorés par des bouffonneries et des profanations toutes païennes. Les « rires de Pâques » tenaient une grande place dans les actes de l'Église. La fête de la résurrection de Jésus-Christ devant être célébrée avec joie, on recherchait dans les sermons tout ce qui pouvait exciter les rires du peuple. Tel prédicateur chantait comme un coucou; tel autre sifflait comme une oie. L'un traînait à l'autel un laïque revêtu d'un froc; un second récitait les histoires les plus indécentes; un troisième racontait les tours de l'apôtre saint Pierre, entre autres comment au cabaret il avait trompé son hôte en ne payant pas son écot (1). Le bas clergé profitait de l'occasion pour tourner en ridicule ses supérieurs. Les temples étaient changés en tréteaux et les prêtres en bateleurs.

Si telle était la religion, que devaient être les mœurs?

Sans doute la corruption n'était pas alors universelle. Il ne faut point l'oublier; l'équité le demande. On vit jaillir, de la réformation même, une abondance de piété, de justice et de force. L'action spontanée de la puissance de Dieu en fut la cause. Mais comment nier qu'il avait à l'avance déposé les germes de cette vie nouvelle dans le sein de l'Église? Si, de nos jours, on rassemblait toutes les immoralités, toutes les turpitudes qui se commettent dans un seul pays, cette masse de corruption nous effrayerait sans doute encore. Néanmoins le mal eut, à cette époque, des caractères, une généralité qu'il n'a pas eus depuis lors. Et surtout, l'abomination désolait les lieux saints, comme il ne lui a plus été donné de le faire depuis les jours de la réformation.

La vie avait déchu avec la foi. La nouvelle du don de la vie éternelle est la puissance de Dieu pour régénérer les hommes. Otez le salut que Dieu donne, vous ôtez la sanctification et les œuvres. Ce fut ce qui arriva.

La doctrine et le débit des indulgences provoquaient puissamment au mal un peuple ignorant. Il est vrai que, selon l'Église, les indulgences ne pouvaient être utiles qu'à ceux qui promettaient de se corriger et qui tenaient leur parole. Mais qu'attendre d'une doctrine inventée en vue du profit qu'on espérait en retirer? Les vendeurs d'indulgences étaient naturellement tentés, afin de mieux débiter leur marchandise, de présenter la chose au peuple de la manière la plus propre à l'attirer et à le séduire. Les savants eux-mêmes ne comprenaient pas trop cette doctrine. Tout ce que la multitude y voyait, c'est que les indulgences permettaient de pécher : et les marchands ne s'empressaient pas de dissiper une erreur si favorable à la vente.

Que de désordres et de crimes dans ces siècles ténébreux, où l'impunité s'acquérait à prix d'argent! Que pouvait-on craindre, quand une petite contribution pour bâtir une église délivrait des vengeances du monde à venir? Quel espoir de renouvellement, quand il n'y avait plus communication entre Dieu et l'homme, et que l'homme, éloigné du Dieu qui est esprit et vie, ne se mouvait plus qu'au milieu de petites cérémonies, de grossières pratiques, dans une atmosphère de mort?

Les prêtres étaient les premiers soumis à cette influence corruptrice. En voulant s'élever, ils s'étaient abaissés. Ils avaient voulu ravir à Dieu un rayon de sa gloire et le placer dans leur sein; mais leur tentative avait été vaine, et ils n'y avaient caché qu'un levain de corruption dérobé à la puissance du mal. Les annales du temps fourmillent de scandales. En plusieurs lieux, on aimait à voir un prêtre entretenir une femme, afin que les femmes mariées fussent en sûreté contre leurs séductions (2). Que de scènes humiliantes présentait alors la maison d'un pasteur! Le malheureux soutenait la mère et les enfants qu'elle lui avait donnés avec la dîme et les aumônes (3). Sa conscience était troublée, il rougissait devant le peuple, devant ses domestiques, devant Dieu. La mère craignant, si le prêtre venait à mourir, de tomber dans le dénûment, se pourvoyait à l'avance : elle volait dans sa maison. Son honneur était perdu. Ses enfants étaient pour elle une accusation toujours vivante. Méprisés de tous, ils se jetaient dans les querelles et dans les débauches. Voilà la maison d'un prêtre... Ces scènes affreuses étaient une instruction dont le peuple savait profiter (4).

Les campagnes étaient le théâtre de nombreux excès. Les lieux où résidaient les ecclésiastiques étaient souvent des repaires de dissolution. Corneille Adrien à Bruges (5), l'abbé Trinkler à Cappel (6), imitaient les mœurs de l'Orient : ils avaient aussi leurs harems. Des prêtres, s'associant à de méchantes gens, fréquentaient les cabarets, jouaient aux dés, et couronnaient leurs orgies par les querelles et le blasphème (7).

Le conseil de Schaffouse leur défendit la danse publique excepté en cas de noces, et le port de deux espèces d'armes; il ordonna aussi qu'on dé-

(1) OEcolamp., De risu paschali.

(2) Nicol. De Clemangis, de præsulib. simoniacis.

(3) Paroles de Seb. Stor, pasteur de Lichtstall en 1524.

(4) Fusslin Beytræge, II, 224.

(5) Metern. Nederl. Hist. VIII.

(6) Hottinger, Hist. Eccl. IX, 305.

(7) Mandement du 3 mars 1517, de Hugo, évêque de Constance.

pouillât de leurs habits ceux que l'on trouverait dans une maison de mauvaises mœurs (1). Dans l'archevêché de Mayence, ils sautaient durant la nuit par-dessus les murailles, ils faisaient du bruit et toutes sortes de désordres dans les auberges et dans les cabarets, et ils brisaient les portes et les serrures (2). En plusieurs lieux, le prêtre payait à l'évêque une certaine taxe pour la femme avec laquelle il vivait, et par chaque enfant qu'il avait d'elle. Un évêque allemand, se trouvant un jour à un grand festin, dit publiquement que dans une année onze mille prêtres s'étaient présentés chez lui à cet effet. Érasme le rapporte (3).

Si l'on montait dans l'ordre hiérarchique, la corruption n'était pas moins grande. Les dignitaires de l'Église préféraient le tumulte des camps aux chants des autels. Savoir, la lance à la main, contraindre ceux qui les entouraient à l'obéissance, était l'une des premières qualités des évêques. Baudouin, archevêque de Trèves, sans cesse en guerre avec ses voisins et ses vassaux, rasait leurs châteaux, bâtissait des forts, et ne pensait qu'à agrandir son territoire. Certain évêque d'Eichstadt, lorsqu'il rendait la justice, portait sous son habit une cotte de mailles, et tenait en main une grande épée. Il avait coutume de dire qu'il défiait cinq Bavarois, pourvu qu'ils l'attaquassent sans fraude (4). Partout les évêques étaient en guerre continuelle avec leurs villes. Les bourgeois demandaient la liberté, les évêques voulaient une obéissance absolue. Si ceux-ci remportaient la victoire, ils punissaient la révolte en immolant à leur vengeance de nombreuses victimes ; mais la flamme de l'insurrection brillait au moment même où l'on pensait l'avoir étouffée.

Et quel spectacle offrait le trône pontifical aux temps qui précédèrent immédiatement la réformation ! Rome, il faut le dire, ne vit pas souvent tant de honte.

Rodrigue Borgia, après avoir vécu avec une dame romaine, avait continué le même commerce illégitime avec une fille de cette dame, Roza Vanozza, et en avait eu cinq enfants. Il était à Rome cardinal, archevêque, vivant avec Vanozza, avec d'autres encore, fréquentant les églises et les hôpitaux, quand la mort d'Innocent VIII rendit vacant le siége pontifical. Il sut l'obtenir en achetant chaque cardinal à un certain prix. Quatre mulets chargés d'argent entrèrent publiquement dans le palais du plus influent de tous, du cardinal Sforza. Borgia fut fait pape sous le nom d'Alexandre VI, et se réjouit d'être ainsi parvenu au faîte des plaisirs.

Le jour de son couronnement, il fit son fils César, jeune homme de mœurs féroces et dissolues, archevêque de Valence et évêque de Pampelune. Puis il célébra dans le Vatican les noces de sa fille Lucrèce par des fêtes, auxquelles assista sa maîtresse Julia Bella, et qu'égayèrent des comédies et des chansons déshonnêtes. « Tous les ecclésiastiques, dit un his- « torien (5), avaient des maîtresses, et tous les cou- « vents de la capitale étaient des maisons de mau- « vaise vie. » César Borgia épousa le parti des Guelfes ; et quand, avec leur aide, il eut anéanti les Gibelins, il se tourna contre les Guelfes eux-mêmes et les engloutit à leur tour. Mais il voulait être seul à partager toutes ces dépouilles. L'an 1497, Alexandre donna à son fils aîné le duché de Bénévent. Le duc disparut. Un marchand de bois des bords du Tibre, George Schiavoni, avait vu, pendant la nuit, jeter un cadavre dans le fleuve ; mais il n'avait rien dit : c'était chose ordinaire. On retrouva le cadavre du duc. Son frère César avait été l'auteur de sa mort (6). Ce n'était pas assez : un beau-frère l'offusquait encore ; un jour, César le fit frapper sur l'escalier même du palais pontifical. On le transporta ensanglanté dans ses appartements. Sa femme et sa sœur ne le quittaient pas, et craignant le poison de César, elles lui préparaient de leurs propres mains ses aliments. Alexandre plaça des gardes à sa porte ; mais César se moquait de ces précautions, et comme le pape allait voir son gendre : « Ce qui ne se fait « pas à dîner, se fera à souper, » lui dit César. Un jour, en effet, il pénétra dans la chambre du convalescent, en chassa sa femme et sa sœur, appela son bourreau Michilotto, le seul homme auquel il témoignât quelque confiance, et fit étrangler son beau-frère sous ses yeux (7). Alexandre avait un favori, Peroto, dont la faveur importunait aussi le jeune duc. Il le poursuivit ; Peroto se réfugia sous le manteau pontifical, et enlaça le pape de ses bras. César le frappa, et le sang de la victime rejaillit sur le visage du pontife (8). « Le pape, ajoute le témoin « contemporain de ces scènes, aime son fils le duc « et en a grande peur. » César fut l'homme le plus beau et le plus fort de son siècle. Six taureaux sauvages tombaient facilement sous ses coups dans un combat. Chaque matin on trouvait dans Rome des gens assassinés pendant la nuit. Le poison consumait ceux que le glaive ne pouvait atteindre. Nul

(1) Muller's Reliq., III, 251.

(2) Steubing, Gesch. der Nass. Oran. Lande.

(3) « Uno anno ad se delata undecim millia sacerdotum palam concubinariorum. » (Erasmi Opp., tom. IX, p. 401.)

(4) Schmidt, Gesch. der Deutschen, tom. IV.

(5) Infessura.

(6) Amazzò il fratello ducha di Gandia e lo fa butar nel Tevere. (S. M. C. de Capello, ambassad. à Rome en 1500, ext. par Ranke.)

(7) Intrò in camera... fe ussir la moglie e sorella... estrangolò dito zovene. (Ibid.)

(8) Adeo il sangue li saltò in la faza del papa. (Ibid.)

n'osait se mouvoir ni respirer dans Rome, tremblant que son tour ne vînt. César Borgia a été le héros du crime. Le lieu sur la terre où l'iniquité a atteint de telles hauteurs, c'est le trône des pontifes. Quand l'homme s'est livré aux puissances du mal, plus il prétend être élevé devant Dieu, plus il s'enfonce dans les abîmes de l'enfer. Les fêtes dissolues que le pape, son fils César et sa fille Lucrèce se donnaient dans le palais pontifical, ne peuvent se décrire, et l'on ne peut y penser sans horreur. Les bocages impurs de l'antiquité n'en virent peut-être pas de semblables. Des historiens ont accusé Alexandre et Lucrèce d'inceste; mais ce fait ne paraît pas suffisamment prouvé. Le pape ayant préparé des poisons à un riche cardinal dans une petite boîte de confitures qui devait être servie après un somptueux repas, le cardinal averti gagna le maître d'hôtel, et la boîte empoisonnée ayant été placée devant Alexandre, il en mangea et mourut (1). « La ville entière accourut et ne put se « rassasier de contempler cette vipère morte (2). »

Tel était l'homme qui occupait le siége pontifical au commencement du siècle dans lequel la réformation éclata.

Ainsi le clergé avait déconsidéré et la religion et lui-même. Aussi une voix puissante pouvait-elle s'écrier : « L'état ecclésiastique est opposé à Dieu « et à sa gloire. Le peuple le sait bien, et c'est ce « que ne montrent que trop tant de chansons, de « proverbes et de moqueries contre les prêtres, qui « ont cours parmi les gens du commun, et toutes « ces peintures de moines et de prêtres que l'on « voit sur toutes les murailles et jusque sur les « cartes à jeu : chacun éprouve du dégoût lorsqu'il « aperçoit ou qu'il entend de loin un ecclésiastique. » C'est Luther qui parle ainsi (3).

Le mal s'était répandu dans tous les rangs : une efficace d'erreur avait été envoyée aux hommes; la corruption des mœurs répondait à la corruption de la foi; un mystère d'iniquité pesait sur l'Église asservie de Jésus-Christ.

Une autre conséquence découlait nécessairement de l'oubli dans lequel était tombée la doctrine fondamentale de l'Évangile. L'ignorance de l'esprit était la compagne de la corruption du cœur. Les prêtres ayant pris en leurs mains la distribution d'un salut qui n'appartient qu'à Dieu, avaient un titre suffisant au respect des peuples. Qu'avaient-ils besoin d'étudier les saintes Lettres? Il ne s'agissait plus d'expliquer les Écritures, mais de donner des diplômes d'indulgence; et il n'était pas besoin pour ce ministère d'avoir acquis avec peine beaucoup de savoir.

On choisissait pour prédicateurs dans les campagnes, dit Wimpheling, des misérables que l'on avait auparavant enlevés à la mendicité, et qui avaient été cuisiniers, musiciens, chasseurs, garçons d'écurie, et pis encore (4).

Le haut clergé lui-même était souvent plongé dans une grande ignorance. Un évêque de Dunfeld s'estimait heureux de n'avoir jamais appris ni le grec ni l'hébreu. Les moines prétendaient que toutes les hérésies provenaient de ces langues, et surtout du grec. « Le Nouveau Testament, disait « l'un d'eux, est un livre rempli de serpents et « d'épines. Le grec, continuait-il, est une nouvelle « langue récemment inventée, et dont il faut bien « se garder. Quant à l'hébreu, mes chers frères, « il est certain que tous ceux qui l'apprennent de« viennent juifs à l'instant même. » Heresbach, ami d'Érasme, écrivain respectable, rapporte ces paroles. Thomas Linacer, savant et célèbre ecclésiastique, n'avait jamais lu le Nouveau Testament. Dans ses derniers jours (en 1524), il s'en fit apporter un exemplaire; mais aussitôt il le jeta loin de lui avec un jurement, parce qu'en l'ouvrant il était tombé sur ces paroles : « Mais moi je vous « dis, ne jurez en aucune manière. » Or, il était grand jureur. « Ou bien ceci n'est pas l'Évangile, « dit-il, ou bien nous ne sommes pas chrétiens (5)! » La faculté de théologie de Paris elle-même ne craignait pas de dire alors devant le parlement : « C'en « est fait de la religion, si l'on permet l'étude du « grec et de l'hébreu. »

S'il y avait çà et là, parmi les ecclésiastiques, quelques connaissances, ce n'était pas dans les saintes Lettres? Les cicéroniens d'Italie affectaient un grand mépris pour la Bible à cause de son style; de prétendus prêtres de l'Église de Jésus-Christ traduisaient les écrits des saints hommes inspirés par l'Esprit de Dieu en style de Virgile et d'Horace, afin de rendre leurs paroles agréables aux oreilles de la bonne société. Le cardinal Bembus, au lieu du *Saint-Esprit,* écrivait *le souffle du Zéphire céleste;* au lieu de *remettre les péchés, fléchir les mânes et les dieux souverains,* et au lieu de *Christ, fils de Dieu, Minerve sortie du front de Jupiter.* Ayant trouvé un jour le respectable Sadolet occupé d'une traduction de l'Épître aux Romains : « Laisse là ces « enfantillages, lui dit-il; de telles inepties ne con« viennent pas à un homme grave (6). »

Voilà quelques-unes des conséquences du système

(1) E messe la scutola venenata avante il papa. (Sanuto.)

(2) Gordon, Tomasi, Infessura, Guicciardini, etc.

(3) Da man an alle Wände, auf allerley Zeddel, zuletzt auch auf den Kartenspielen, Pfaffen und Münche malete. (L. Epp. II, 674.)

(4) Apologia pro Rep. Christ.

(5) Muller's Reliq., tom. III, p. 253.

(6) Felleri, Mon. ined., p. 400.

qui pesait alors sur la chrétienté. Ce tableau rend évidentes sans doute, et la corruption de l'Église et la nécessité d'une réformation. C'est ce que nous nous sommes proposé en l'esquissant. Les doctrines vitales du christianisme avaient presque entièrement disparu, et, avec elles, la vie et la lumière qui constituent l'essence de la religion de Dieu. Les forces du corps de l'Église s'étaient dissipées. Le corps était affaibli, épuisé, et se trouvait étendu, presque sans vie, sur cette partie du monde que l'empire romain avait occupée.

Qui lui rendra la vie? D'où le remède à tant de maux viendra-t-il?

V

Efforts de réforme. — Les princes. — Les lettrés. — L'Église.

Depuis des siècles, un cri universel demandait une réforme dans l'Église, et toutes les puissances humaines s'y étaient essayées. Mais Dieu seul pouvait l'opérer. Il commença donc par humilier toutes les puissances d'hommes, afin de mettre en évidence leur incapacité. Nous les voyons échouer successivement et se briser aux pieds du colosse qu'elles prétendaient abattre.

Les princes de la terre luttèrent d'abord avec Rome. Toute la puissance des Hohenstaufen, ces héros dont la couronne impériale ceint la tête, semble engagée à abaisser, à réformer Rome, à délivrer les peuples, et l'Allemagne en particulier, de sa tyrannie. Mais le château de Canosse nous révèle ce que peut le pouvoir de l'Empire contre le chef usurpateur de l'Église. Un prince redoutable, l'empereur Henri IV, après avoir longtemps et inutilement lutté contre Rome, est réduit à passer trois jours et trois nuits dans les fossés de cette forteresse italienne, exposé à tous les frimas de l'hiver, dépouillé de ses vêtements impériaux, sans souliers, recouvert d'un peu de laine, implorant, avec des cris qu'étouffent ses larmes, la pitié d'Hildebrand, devant lequel il se prosterne, et qui veut bien à la fin, après trois lamentables nuits, se laisser fléchir et faire grâce au suppliant (1). Voilà la puissance des grands de la terre, des rois et des empereurs du monde contre Rome!

Vinrent ensuite des adversaires plus à craindre peut-être, les hommes du génie et du savoir. Les lettres se réveillent en Italie, et leur réveil est une énergique protestation contre la papauté. Le Dante, ce père de la poésie italienne, place hardiment dans son enfer les papes les plus puissants : il entend dans le ciel l'apôtre Pierre prononcer les paroles les plus dures et les plus humiliantes contre ses indignes successeurs, et il fait les plus horribles descriptions des moines et du clergé. Pétrarque, ce grand génie, d'un esprit si supérieur à tous les empereurs et à tous les papes de son temps, demande avec hardiesse le rétablissement de la constitution primitive de l'Église. Il invoque à cette fin le secours de son siècle et le pouvoir de l'empereur Charles IV. Laurent Valla, l'un des plus illustres savants de l'Italie, attaque avec une grande énergie les prétentions des papes et le prétendu héritage qu'ils tiennent de Constantin. Une légion de poëtes, de savants et de philosophes marchent sur leurs traces. Le flambeau des lettres s'est partout rallumé, et prétend réduire en poudre cet échafaudage romain qui l'offusque. Mais tous ces efforts sont inutiles. Le pape Léon X engage parmi les soutiens et les officiers de sa cour la littérature, la poésie, les sciences et les arts, qui viennent baiser humblement les pieds d'un pouvoir que, dans leur superbe enfantine, ils avaient prétendu détruire... Voilà la puissance des lettres et de la philosophie contre Rome!

Enfin parut un adversaire qui semblait devoir être plus capable de réformer l'Église : ce fut l'Église elle-même. Aux cris de réforme, répétés de toutes parts, et qui retentissent depuis des siècles, se réunit la plus imposante des assemblées ecclésiastiques, le concile de Constance. Un nombre immense de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, dix-huit cents prêtres et docteurs en théologie, l'Empereur avec une suite de mille personnes, l'électeur de Saxe, l'électeur Palatin, les ducs de Bavière et d'Autriche, des ambassadeurs de toutes les puissances, donnent à cette assemblée une autorité telle, qu'il n'y en avait jamais eu de semblable dans la chrétienté. Par-dessus tout, il faut signaler les illustres et immortels docteurs de l'université de Paris, les d'Ailly, les Gerson, les Clémangis, ces hommes pieux, savants et forts, qui, par la vérité de leurs écrits et la puissance de leurs paroles, donnaient au concile une énergique et salutaire im-

(1) Voici comment le pape Hildebrand raconte lui-même cet événement : « Tandem rex ad oppidum Canusii in quo morati « sumus, cum paucis advenit, ibique per triduum antè portam, « deposito omni regio cultu, miserabiliter, utpote discal- « ceatus et laneis induclus, persistens, non priùs cum multo « fletu apostolicæ miserationis auxilium, et consolationem im- « plorare destitit, quàm omnes qui ibi aderant, ad tantam pie- « tatem et compassionis misericordiam movit, ut pro eo multis « precibus et lacrymis intercedentes, omnes quidem insolitam « nostræ mentis duritiam mirarentur, nonnulli verò non apo- « stolicæ severitatis gravitatem, sed quasi tyrannicæ feritatis « crudelitatem esse clamarent. » (Lib. IV, ep. 12, ad Germanos.)

pulsion. Tout plia devant cette assemblée : d'une main elle renversa trois papes à la fois, tandis que de l'autre elle livra Jean Huss aux flammes. Une commission, composée de députés de toutes nations, est nommée pour proposer une réforme fondamentale. L'empereur Sigismond appuie ce dessein de tout le poids de son pouvoir. Il n'y a qu'une voix dans le concile. Tous les cardinaux jurent que celui d'entre eux qui sera élu pape ne congédiera pas l'assemblée, et ne quittera point Constance, avant que la réforme tant demandée soit accomplie. Colonne est choisi, sous le nom de Martin V. Voici le moment qui va décider de la réformation de l'Église. Tous les prélats, l'Empereur, tous les princes et les peuples de la chrétienté l'attendent avec un inconcevable désir...

« Le concile est clos ! » s'écrie Martin V, dès qu'il a posé la tiare sur sa tête. Sigismond et l'Église poussent un cri de surprise, d'indignation et de douleur ; mais ce cri s'évanouit dans les airs. Et le 16 mai 1418, couvert de tous les ornements pontificaux, le pape monte sur une mule richement caparaçonnée. L'Empereur est à sa droite, l'électeur de Brandebourg est à sa gauche, tenant chacun les rênes de son coursier ; quatre comtes élèvent sur la tête papale un dais magnifique ; plusieurs princes tout alentour soutiennent le caparaçon ; une suite à cheval de quarante mille personnes, dit un historien, composée de nobles, de chevaliers, d'ecclésiastiques de tout rang, accompagne solennellement le pontife hors des murs de Constance. Et Rome, seule, sur sa mule, se moque intérieurement de la chrétienté qui l'entoure, et lui apprend que son charme est tel, qu'il faut, pour la vaincre, un autre pouvoir que des empereurs, des rois, des évêques, des docteurs, toute la science et toute la puissance de ce siècle et de l'Église.

Comment ce qui devait être réformé eût-il pu devenir réformateur ? Comment la plaie eût-elle pu trouver la guérison en elle même ?

Néanmoins, les moyens employés pour réformer l'Église, et que l'événement accusa d'impuissance, contribuèrent à affaiblir les obstacles, et préparèrent le terrain aux réformateurs.

VI

Nature impérissable du christianisme. — Deux lois de Dieu. — Force apparente de Rome. — Opposition cachée. — Décadence. — Transformation de l'Église. — Découvertes des rois. — Découvertes des peuples. — Théologie romaine. — Théologie scolastique. — Restes de vie. — Développement de l'esprit humain. — Renaissance des lettres.

Les maux qui affligeaient alors la chrétienté, savoir, la superstition, l'incrédulité, l'ignorance, de vaines spéculations et la corruption des mœurs, fruits naturels du cœur de l'homme, n'étaient pas nouveaux sur la terre. Souvent ils avaient figuré dans l'histoire des peuples. Ils avaient attaqué, surtout dans l'Orient, diverses religions, qui avaient eu leurs jours de gloire. Ces religions énervées avaient succombé à ces maux, étaient tombées sous ces coups, et aucune ne s'en était jamais relevée.

Le christianisme doit-il maintenant subir le même sort ? Se perdra-t-il comme ces antiques religions des peuples ? Le coup qui leur donna la mort, sera-t-il assez puissant pour lui ôter la vie ? N'y aura-t-il rien qui le sauve ? Ces forces ennemies qui l'accablent, et qui ont déjà renversé tant de cultes divers, pourront-elles bien s'asseoir sans contradiction sur les ruines de l'Église de Jésus-Christ ?

Non. Il y a dans le christianisme ce qui n'était dans aucune des religions des peuples. Il ne présente pas, comme elles, certaines idées générales, mêlées de traditions et de fables, destinées à succomber tôt ou tard sous les attaques de la raison humaine ; il renferme une vérité pure, fondée sur des faits capables de soutenir l'examen de tout esprit droit et éclairé. Le christianisme ne se propose pas seulement d'exciter dans l'homme certains sentiments religieux vagues, dont le prestige, une fois dissipé, ne saurait plus renaître ; il a pour but de satisfaire, et il satisfait réellement, tous les besoins religieux de la nature humaine, quel que soit le degré de développement auquel elle soit parvenue. Il n'est pas l'œuvre de l'homme, dont le travail passe et s'efface ; il est l'œuvre de Dieu qui maintient ce qu'il crée ; et il a pour gage de sa durée les promesses de son divin chef.

Il est impossible que l'humanité se mette jamais au-dessus du christianisme. Et si même pendant quelque temps elle a cru pouvoir se passer de lui, il lui apparaît bientôt avec une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie, comme le seul moyen de guérison pour les âmes ; les peuples dégénérés se retournent alors, avec une ardeur toute nouvelle, vers ces vérités antiques, simples et puissantes, qu'ils ont dédaignées à l'heure de leur étourdissement.

Le christianisme déploya en effet au seizième siècle le même pouvoir régénérateur qu'il avait exercé au premier. Après quinze siècles, les mêmes vérités produisirent les mêmes effets. Aux jours de la réformation, comme au temps de Paul et de Pierre, l'Évangile, avec une force invincible, renversa d'immenses obstacles. Sa puissance souveraine manifesta son efficace du Nord jusqu'au Midi, parmi les nations les plus diverses quant à leurs mœurs, à leur caractère, à leur développement in-

tellectuel. Alors, comme au temps d'Étienne et de Jacques, il alluma le feu de l'enthousiasme et du sacrifice dans des nations éteintes, et les éleva jusqu'au martyre.

Comment cette vivification de l'Église et du monde s'accomplit-elle?

On put observer alors deux lois, par lesquelles Dieu gouverne en tout temps le monde.

D'abord il prépare lentement et de loin ce qu'il veut accomplir. Il a les siècles pour le faire.

Ensuite, quand le temps est venu, il opère les plus grandes choses par les plus petits moyens. Il agit ainsi dans la nature et dans l'histoire. Quand il veut faire croître un arbre immense, il dépose un petit grain dans la terre; quand il veut renouveler son *Église*, il se sert du plus chétif instrument pour accomplir ce que les empereurs, les savants et les hommes éminents de l'Église n'ont pu faire. Bientôt nous chercherons et nous découvrirons cette petite semence, qu'une main divine plaça dans la terre aux jours de la réforme. Nous devons maintenant discerner et reconnaître les divers moyens par lesquels Dieu prépara cette grande révolution.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'état de la papauté elle-même; nous passerons ensuite en revue les diverses influences que Dieu fit concourir à ses desseins.

A l'époque où la réformation était près d'éclater, Rome paraissait en paix et en sûreté. On eût dit que rien ne pouvait plus la troubler dans son triomphe; de grandes victoires avaient été remportées par elle. Les conciles généraux, ces chambres hautes et basses de la catholicité, avaient été soumis. Les Vaudois, les Hussites avaient été comprimés. Aucune université, excepté peut-être celle de Paris, qui élevait quelquefois la voix quand ses rois lui en donnaient le signal, ne doutait de l'infaillibilité des oracles de Rome. Chacun semblait avoir pris son parti de sa puissance. Le haut clergé préférait donner à un chef éloigné la dixième partie de ses revenus, et consommer tranquillement les neuf autres, plutôt que de tout hasarder pour une indépendance qui lui coûterait cher et lui rapporterait peu. Le bas clergé, amorcé par la perspective de places brillantes que l'ambition lui faisait imaginer et découvrir dans le lointain, achetait volontiers par un peu d'esclavage l'attente flatteuse qu'il chérissait. D'ailleurs, il était presque partout tellement opprimé par les chefs de la hiérarchie, qu'il pouvait à peine se débattre sous leurs mains puissantes, et bien moins encore se relever hardiment et leur tenir tête. Le peuple fléchissait le genou devant l'autel romain; et les rois eux-mêmes, qui commençaient en secret à mépriser l'évêque de Rome, n'eussent osé porter sur son pouvoir une main que le siècle eût appelée sacrilége.

Mais si l'opposition semblait au dehors s'être ralentie, ou même avoir cessé, quand la réformation éclata, sa force avait crû intérieurement. Si nous considérons de plus près l'édifice, nous découvrons plus d'un symptôme qui en présageait la ruine. Les conciles généraux, en tombant, avaient répandu leurs principes dans l'Église et porté la division dans le camp de leurs adversaires. Les défenseurs de la hiérarchie s'étaient partagés en deux partis : ceux qui soutenaient le système de la domination papale absolue, d'après les principes d'Hildebrand, et ceux qui voulaient un gouvernement papal constitutionnel, offrant des garanties et des libertés aux Églises.

Mais il y avait plus encore : dans tous les partis, la foi à l'infaillibilité de l'évêque romain était fortement ébranlée. Si nulle voix ne s'élevait pour l'attaquer, c'est que chacun cherchait plutôt à retenir avec anxiété le peu de foi qu'il avait encore. On craignait la moindre secousse, parce qu'elle devait renverser l'édifice. La chrétienté retenait son souffle; mais c'était pour prévenir un désastre, au milieu duquel elle eût craint de périr. Dès le moment où l'homme tremble d'abandonner une persuasion longtemps vénérée, c'est que déjà il ne la possède plus. Et il ne gardera pas longtemps encore l'apparence même qu'il veut maintenir.

Voyons ce qui avait amené ce singulier état de choses.

L'Église en était elle-même la première cause. Les erreurs et les superstitions qu'elle avait introduites dans le christianisme n'étaient pas proprement ce qui lui avait porté un coup fatal. Il eût fallu que la chrétienté fût placée au-dessus de l'Église, quant au développement intellectuel et religieux, pour pouvoir la juger à cet égard. Mais il y avait un ordre de choses qui se trouvait à la portée des laïques, et ce fut là que l'Église fut jugée. Elle était devenue terrestre. Cet empire sacerdotal qui dominait les peuples, et qui ne pouvait subsister qu'au moyen des illusions de ses sujets, et en ayant pour couronne une auréole, avait oublié sa nature, laissé le ciel et ses sphères de lumière et de gloire, pour se plonger dans les vulgaires intérêts des bourgeois et des princes. Représentants nés de l'esprit, les prêtres l'avaient échangé pour la chair. Ils avaient abandonné les trésors de la science et la puissance spirituelle de la parole, pour la force brutale et le clinquant du siècle.

La chose s'était passée assez naturellement. C'était bien l'ordre spirituel que l'Église avait d'abord prétendu défendre. Mais pour le protéger contre la

résistance et les attaques des peuples, elle avait eu recours aux moyens terrestres, aux armes vulgaires, dont une fausse prudence l'avait portée à s'emparer. Quand une fois l'Église s'était mise à manier de telles armes, c'en avait été fait de sa spiritualité. Son bras n'avait pu devenir temporel, sans que son cœur le devînt aussi. Bientôt on vit en apparence l'inverse de ce qui avait été d'abord. Après avoir voulu employer la terre pour défendre le ciel, elle employa le ciel pour défendre la terre. Les formes théocratiques ne furent plus dans ses mains que des moyens d'accomplir des entreprises mondaines. Les offrandes que les peuples venaient déposer devant le souverain pontife de la chrétienté, servaient à entretenir le luxe de sa cour et les soldats de ses armées. Sa puissance spirituelle lui servait d'échelons pour mettre sous ses pieds les rois et les peuples de la terre. Le charme tomba, et la puissance de l'Église fut perdue, dès que les hommes du siècle purent dire d'elle : « Elle est devenue comme nous. »

Les grands furent les premiers à examiner les titres de cette puissance imaginaire (1). Cet examen eût peut-être suffi pour renverser Rome. Mais, par bonheur pour elle, l'éducation des princes se trouvait partout dans les mains de ses adeptes. Ceux-ci inspiraient à leurs augustes élèves des sentiments de vénération pour le pontife romain. Les chefs des peuples croissaient dans le sanctuaire de l'Église. Les princes d'une portée ordinaire ne savaient jamais en sortir entièrement. Plusieurs n'aspiraient même qu'à s'y retrouver au moment de leur mort. On aimait mieux mourir sous un froc que sous une couronne.

L'Italie, cette pomme de discorde de l'Europe, fut peut-être ce qui contribua le plus à éclairer les rois. Ils durent entrer avec les papes dans des alliances qui concernaient le prince temporel de l'État de l'Église, et non l'évêque des évêques. Les rois furent très-étonnés de voir les papes prêts à sacrifier les droits qui appartenaient au pontife, pour conserver quelques avantages du prince. Ils aperçurent que ces prétendus organes de la vérité avaient recours à toutes les petites ruses de la politique, à la tromperie, à la dissimulation, au parjure (2). Alors tomba le bandeau que l'éducation avait attaché sur les yeux des princes. Alors l'adroit Ferdinand d'Aragon essaya ruse contre ruse. Alors l'impétueux Louis XII fit frapper une médaille avec cette légende : *Perdam Babylonis nomen* (3). Et l'honnête Maximilien d'Autriche, pénétré de douleur en apprenant la trahison de Léon X, disait ouvertement : « Ce pape aussi n'est plus pour moi qu'un scélérat. « Maintenant je puis dire qu'aucun pape, dans « toute ma vie, ne m'a tenu sa foi et sa parole... « J'espère, si Dieu le veut, que celui-ci sera le der- « nier (4). »

De telles découvertes, faites par les rois, agissaient peu à peu sur les peuples. Plusieurs autres causes avaient ouvert les yeux de la chrétienté, fermés pendant tant de siècles. Les plus sages commencèrent à s'habituer à l'idée que l'évêque de Rome était un homme, et même quelquefois un très-méchant homme. Le peuple se prit à soupçonner qu'il n'était pas beaucoup plus saint que ses évêques dont la réputation était très-équivoque. Mais les papes eux-mêmes contribuèrent plus que toute autre chose à se déshonorer. Libres de toute contrainte, après le concile de Bâle, ils se livrèrent à cette licence sans frein qu'engendre d'ordinaire une victoire. Les dissolus Romains eux-mêmes en frémirent. Le bruit de ces débordements se répandait dans tous les pays de la chrétienté. Les peuples, incapables d'arrêter le torrent qui entraînait leurs trésors dans ce gouffre de dissolution, cherchaient leurs dédommagements dans la haine (5).

Tandis que bien des circonstances concouraient à saper ce qui existait alors, il en était d'autres qui tendaient à produire quelque chose de nouveau.

Le singulier système de théologie qui s'était établi dans l'Église, devait contribuer puissamment à ouvrir les yeux de la nouvelle génération. Fait pour un siècle de ténèbres, comme s'il eût dû subsister éternellement, ce système devait être dépassé et déchiré de toutes parts, dès que le siècle grandirait. C'est ce qui arriva. Les papes avaient ajouté tantôt ceci, tantôt cela, à la doctrine chrétienne. Ils n'avaient changé ou ôté que ce qui pouvait cadrer avec leur hiérarchie ; ce qui ne se trouvait pas contraire à leur plan pouvait rester jusqu'à nouvel ordre. Il y avait dans ce système des doctrines vraies, telles que la rédemption, la puissance de l'esprit de Dieu, dont un théologien habile, s'il s'en trouvait alors, pouvait faire usage pour combattre et pour renverser toutes les autres. L'or pur mêlé au plomb vil dans le trésor du Vatican pouvait facilement faire découvrir la fraude. Il est vrai que si quelque adversaire courageux s'en avisait, le van de Rome rejetait aussitôt ce grain pur. Mais ces condamnations mêmes ne faisaient qu'augmenter le chaos.

(1) Adrien Baillet, Histoire des démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel. (Paris, 1708.)

(2) Guicciardini, Histoire d'Italie.

(3) Je perdrai le nom de Babylone.

(4) Scultet. Annal. ad an. 1520.

(5) « Odium romani nominis penitùs infixum esse multarum « gentium animis opinor, ob ea, quæ vulgò de moribus ejus urbis « jactantur. » (Erasmi Epist. lib. XII, p. 634.)

Il était immense, et la prétendue unité n'était qu'un vaste désordre. A Rome il y avait les doctrines de la cour et les doctrines de l'Église. La foi de la métropole différait de la foi des provinces. Dans les provinces encore, la diversité allait à l'infini. Il y avait la foi des princes, la foi des peuples et la foi des ordres religieux. On y distinguait les opinions de tel couvent, de tel district, de tel docteur et de tel moine.

La vérité, pour passer en paix les temps où Rome l'eût écrasée de son sceptre de fer, avait fait comme l'insecte qui de ses fils forme la chrysalide dans laquelle il se renferme pour la mauvaise saison. Et, chose assez singulière, les instruments dont cette vérité divine s'était servie à cette fin, avaient été les scolastiques tant décriés. Ces industrieux artisans de pensées s'étaient mis à effiler toutes les idées théologiques, et de tous ces fils ils avaient fait un réseau, sous lequel il eût été difficile à de plus habiles que leurs contemporains de reconnaître la vérité dans sa pureté première. On peut trouver dommage que l'insecte plein de vie et quelquefois brillant des plus belles couleurs s'enferme, en apparence inanimé, dans sa coque obscure; mais cette enveloppe le sauve. Il en fut de même de la vérité. Si, aux jours de sa puissance, la politique intéressée et ombrageuse de Rome l'eût rencontrée toute nue, elle l'eût tuée, ou du moins elle eût tenté de le faire. Déguisée, comme elle le fut, par les théologiens du temps, sous des subtilités et des distinctions sans fin, les papes ne l'aperçurent pas, ou comprirent qu'en cet état elle ne pouvait leur nuire. Ils prirent sous leur protection les ouvriers et leur œuvre. Mais le printemps pouvait venir, où la vérité cachée lèverait la tête, et jetterait loin d'elle les fils qui la recouvraient. Ayant pris dans sa tombe apparente de nouvelles forces, on la verrait, aux jours de sa résurrection, remporter la victoire sur Rome et sur ses erreurs. Ce printemps arriva. En même temps que les absurdes enveloppes des scolastiques tombaient l'une après l'autre sous des attaques habiles, et aux rires moqueurs de la nouvelle génération, la vérité s'en échappait, toute jeune et toute belle.

Ce n'était pas seulement des écrits des scolastiques que sortaient de puissants témoignages rendus à la vérité. Le christianisme avait mêlé partout quelque chose de sa vie à la vie des peuples. L'Église du Christ était un bâtiment dégradé; mais en creusant on retrouvait en partie dans ses fondements le roc vif sur lequel il avait été primitivement construit. Plusieurs institutions qui dataient des beaux temps de l'Église, subsistaient encore, et ne pouvaient manquer de faire naître dans bien des âmes des sentiments évangéliques opposés à la superstition dominante. Les hommes inspirés, les anciens docteurs de l'Église, dont les écrits se trouvaient déposés dans plusieurs bibliothèques, faisaient entendre çà et là une voix solitaire. Elle fut, on peut l'espérer, écoutée en silence par plus d'une oreille attentive. Les chrétiens, n'en doutons pas, et que cette pensée est douce! eurent bien des frères et des sœurs dans ces monastères, où trop facilement l'on ne voit autre chose que l'hypocrisie et la dissolution.

Ce n'étaient pas seulement des choses anciennes qui préparaient le réveil religieux; il y avait quelque chose de nouveau qui devait puissamment le favoriser. L'esprit humain croissait. Ce seul fait devait amener son affranchissement. L'arbuste, en grandissant, renverse les murailles près desquelles il avait été planté, et substitue son ombrage au leur. Le pontife de Rome s'était fait le tuteur des peuples. Sa supériorité d'intelligence le lui avait rendu facile. Longtemps il les tint dans un état de minorité, et sut les maintenir sous son obéissance. Mais ils grandissaient et le débordaient de toutes parts. Cette tutelle vénérable, qui avait pour cause première les principes de vie éternelle et de civilisation que Rome avait communiqués aux nations barbares, ne pouvait plus s'exercer sans opposition. Un redoutable adversaire s'était posé vis-à-vis d'elle pour la contrôler. La tendance naturelle de l'esprit humain à se développer, à examiner, à connaître, avait donné naissance à ce nouveau pouvoir. Les yeux de l'homme s'ouvraient : il demandait compte de chaque pas à ce conducteur longtemps respecté, sous la direction duquel on l'avait vu marcher sans mot dire, tant que ses yeux avaient été fermés. L'âge de l'enfance était passé pour les peuples de la nouvelle Europe : l'âge mûr commençait. A la naïve simplicité, disposée à tout croire, avaient succédé un esprit curieux, une raison impatiente de connaître les fondements des choses. On se demandait dans quel but Dieu avait parlé au monde, et si des hommes avaient le droit de s'établir médiateurs entre Dieu et leurs frères.

Une seule chose aurait pu sauver l'Église : c'était de s'élever encore plus haut que les peuples. Marcher à leur niveau n'était pas assez. Mais il se trouva, au contraire, qu'elle leur fut grandement inférieure. Elle se mit à descendre, en même temps qu'ils se mirent à monter. Quand les hommes commencèrent à s'élever vers le domaine de l'intelligence, le sacerdoce se trouva absorbé dans des poursuites terrestres et des intérêts humains. C'est un phénomène qui s'est souvent renouvelé dans l'histoire. Les ailes avaient crû à l'aiglon; et il n'y eut personne qui eût la main assez haute pour l'empêcher de prendre son vol.

Tandis que la lumière sortait en Europe des prisons où elle avait été retenue captive, l'Orient envoyait à l'Occident de nouvelles lueurs. L'étendard des Osmanlis, planté en 1453 sur les murs de Constantinople, en avait fait fuir les savants. Ils avaient transporté en Italie les lettres de la Grèce. Le flambeau des anciens ralluma les esprits éteints depuis tant de siècles. L'imprimerie, récemment inventée, multipliait les voix énergiques qui réclamaient contre la corruption de l'Église, et celles non moins puissantes qui appelaient l'esprit humain dans de nouveaux sentiers. Il y eut alors comme un grand jet de lumière. Les erreurs et les vaines pratiques furent manifestées. Mais cette lumière, propre à détruire, ne l'était pas à édifier. Ce n'est ni à Homère ni à Virgile qu'il pouvait être donné de sauver l'Église.

Le réveil des lettres, des sciences et des arts, ne fut point le principe de la réformation. Le paganisme des poëtes, en reparaissant en Italie, ramena plutôt le paganisme du cœur. De futiles superstitions étaient attaquées; mais c'était l'incrédulité, au ris dédaigneux et moqueur, qui s'établissait à leur place. Se rire de tout, même de ce qu'il y a de plus saint, était de mode et la marque d'un esprit fort. On ne voyait dans la religion qu'un moyen de gouverner le peuple. « J'ai une crainte, s'écriait « Érasme en 1516, c'est qu'avec l'étude de la « littérature ancienne, ne reparaisse le paganisme « ancien. »

On vit alors, il est vrai, comme après les moqueries du temps d'Auguste, et comme, de nos jours, après celles du siècle dernier, percer et paraître une nouvelle philosophie platonicienne, qui attaqua cette impudente incrédulité, et chercha, comme la philosophie actuelle, à inspirer quelque respect pour le christianisme, et à ranimer dans les cœurs le sentiment religieux. Les Médicis favorisèrent à Florence ces efforts des Platoniciens. Mais ce ne sera jamais une religion philosophique qui régénérera l'Église et le monde. Orgueilleuse, dédaignant la prédication de la croix, prétendant ne voir dans les dogmes chrétiens que des figures et des symboles, incompréhensible pour la majorité des hommes, elle pourra se perdre dans un enthousiasme mystique, mais elle sera toujours impuissante pour réformer et pour sauver.

Que fût-il donc arrivé si le vrai christianisme n'eût pas reparu dans le monde, et si la foi n'eût pas rempli de nouveau les cœurs de sa force et de sa sainteté? La réformation sauva la religion et avec elle la société. Si l'Église de Rome avait eu à cœur la gloire de Dieu et la prospérité des peuples, elle eût accueilli la réformation avec joie. Mais que faisait cela à un Léon X?

L'étude de la littérature ancienne eut, en Allemagne, des effets tout différents de ceux qu'elle eut en Italie et en France. Cette étude y fut mêlée avec la foi. Ce qui n'avait produit chez les uns qu'un certain raffinement d'esprit, minutieux et stérile, pénétra toute la vie des autres, échauffa leurs cœurs, et les prépara à une meilleure lumière. Les premiers restaurateurs des lettres, en Italie et en France, se signalèrent par une conduite légère, souvent même immorale. En Allemagne, leurs successeurs, animés d'un esprit grave, recherchèrent avec zèle tout ce qui est vrai. L'Italie, offrant son encens à la littérature et à la science profanes, vit naître une opposition incrédule. L'Allemagne, occupée d'une profonde théologie et repliée sur elle-même, vit naître une opposition pleine de foi. Là on sapait les fondements de l'Église, ici on les rétablissait. Il se forma dans l'Empire une réunion remarquable d'hommes libres, savants et généreux, au milieu desquels brillaient des princes, et qui s'efforçaient de rendre la science utile à la religion. Les uns apportaient à l'étude la foi humble des enfants; d'autres un esprit éclairé, pénétrant, disposé peut-être à dépasser les bornes d'une liberté et d'une critique légitimes; mais les uns et les autres contribuèrent à déblayer les parvis du temple obstrués par tant de superstitions.

Les théologiens moines s'aperçurent du danger, et se mirent à pousser des clameurs contre ces mêmes études qu'ils avaient tolérées en Italie et en France, parce qu'elles y marchaient unies à la légèreté et à la dissolution. Il se forma parmi eux une conjuration contre les langues et les sciences; car derrière elles ils avaient aperçu la foi. Un moine mettait quelqu'un en garde contre les hérésies d'Érasme. « En quoi, lui demanda-t-on, con- « sistent-elles? » Il avoua qu'il n'avait pas lu l'ouvrage dont il parlait, et ne sut alléguer qu'une chose, savoir : « qu'il était écrit en trop bon latin. »

VII

Principe réformateur.— Témoins de la vérité.— Claude de Turin. — Les mystiques. — Les Vaudois.— Valdo. — Wicleff. — Jean Huss. — Témoins dans l'Église.

Cependant toutes ces causes extérieures eussent été insuffisantes pour préparer le renouvellement de l'Église.

Le christianisme était déchu, parce qu'on avait abandonné les deux grands dogmes de l'alliance nouvelle. Le premier, opposé à l'autorité de l'Église, est le contact immédiat de toute âme avec la source

divine de la vérité; le second, opposé au mérite des œuvres humaines, est la doctrine du salut par grâce. De ces deux principes, immuables, immortels, qui n'avaient cessé d'exister, bien que méconnus et altérés, lequel devait prendre l'initiative et donner l'impulsion régénératrice? Était-ce le premier, l'idée ecclésiastique? Était-ce le second, l'idée spirituelle? De nos jours, on prétend aller de l'état social à l'âme, de l'humanité à l'individu. On pensera donc que c'était l'idée ecclésiastique qui devait marcher la première. L'histoire a démontré le contraire; elle a prouvé que c'est par l'action individuelle que l'on agit sur l'ensemble et que, pour régénérer l'état social, il faut régénérer l'âme tout premièrement. Tous les essais de réforme que le moyen âge nous présente, se rattachent à quelque vue de religion : on ne vient à la question d'autorité, que lorsqu'on y est contraint pour soutenir contre la hiérarchie la vérité qu'on a découverte. Ainsi en fut-il plus tard de Luther lui-même. Quand on voit, d'un côté, la vérité qui sauve, avec l'autorité de la Parole de Dieu pour elle, et de l'autre côté, l'erreur qui perd, avec l'autorité de la hiérarchie romaine en sa faveur, on ne balance pas longtemps, et malgré les sophismes les plus spécieux, les preuves en apparence les plus évidentes, la question d'autorité est bientôt vidée.

L'Église était tombée, parce que la grande doctrine de la justification par la foi au Sauveur lui avait été enlevée. Il fallait donc que cette doctrine lui fût rendue, pour qu'elle se relevât. Dès que cette vérité fondamentale était rétablie dans la chrétienté, toutes les erreurs et les pratiques qui avaient pris sa place, toute cette multitude de saints, d'œuvres pies, de pénitences, de messes, d'indulgences, etc., devaient disparaître. Aussitôt qu'on reconnaissait le seul médiateur et son seul sacrifice, tous les autres médiateurs et les autres sacrifices s'effaçaient. « Cet article de la justifica- « tion, dit un homme qu'on peut regarder comme « éclairé sur la matière (1), est ce qui crée l'Église, « la nourrit, l'édifie, la conserve et la défend. « Personne ne peut bien enseigner dans l'Église, « ni résister avec succès à un adversaire, s'il ne « demeure pas attaché à cette vérité. C'est là, ajoute « l'écrivain que nous citons, en faisant allusion à la « première prophétie, c'est là le talon qui écrase la « tête du serpent. »

Dieu, qui préparait son œuvre, suscita, pendant tout le cours des siècles, une longue suite de témoins de la vérité. Mais cette vérité, à laquelle ces hommes généreux rendaient témoignage, ils n'en eurent pas une connaissance assez claire, ou du moins ils ne surent pas l'exposer d'une manière assez distincte. Incapables d'accomplir l'œuvre, ils furent ce qu'ils devaient être pour la préparer. Ajoutons cependant que, s'ils n'étaient pas prêts pour l'œuvre, l'œuvre aussi n'était pas prête pour eux. La mesure n'était pas encore comblée; les siècles n'avaient point encore accompli le cours qui leur était prescrit; le besoin du vrai remède n'était point encore assez généralement senti.

En effet, au lieu d'abattre l'arbre par la racine, en prêchant principalement et à voix élevée la doctrine du salut par grâce, ils s'occupèrent des cérémonies, du gouvernement de l'Église, de l'ordre du culte, de l'adoration des saints et de leurs images, de la transsubstantiation, etc. S'attachant aux branches de l'arbre, ils purent parvenir quelquefois à l'émonder çà et là, mais ils le laissèrent debout. Pour qu'il y ait une salutaire réformation au dehors, il faut qu'il y ait une véritable réformation au dedans. Or, c'est la foi seule qui l'opère.

A peine Rome eut-elle usurpé le pouvoir, qu'il se forma contre elle une puissante opposition qui traversa le moyen âge.

L'archevêque Claude de Turin, dans le neuvième siècle; Pierre de Bruys, son disciple Henri, Arnold de Bresce, dans le douzième siècle, en France et en Italie, cherchent à rétablir l'adoration de Dieu en esprit et en vérité : mais ils cherchent trop cette adoration dans l'absence des images et des pratiques extérieures.

Les mystiques, qui ont existé dans presque tous les âges, recherchant en silence la sainteté du cœur, la justice de la vie et une tranquille communion avec Dieu, jettent des regards de tristesse et d'effroi sur les désolations de l'Église. Ils s'abstiennent avec soin des querelles de l'école et des discussions inutiles, sous lesquelles la véritable piété avait été ensevelie. Ils tâchent de détourner les hommes du vain mécanisme du culte extérieur, du bruit et de l'éclat des cérémonies, pour les amener à ce repos intime d'une âme qui cherche tout son bonheur en Dieu. Ils ne peuvent le faire sans heurter de toutes parts les opinions accréditées, et sans dévoiler la plaie de l'Église. Mais en même temps ils n'ont point une vue claire de la doctrine de la justification par la foi.

Bien supérieurs aux mystiques pour la pureté de la doctrine, les Vaudois forment une longue chaîne de témoins de la vérité. Des hommes plus libres que le reste de l'Église paraissent avoir dès les temps anciens habité les sommités des Alpes du Piémont; leur nombre fut accru et leur doctrine fut épurée par les disciples de Valdo. Du haut de leurs montagnes, les Vaudois protestent, pendant une suite de siècles, contre les superstitions de Rome (2). « Ils combat-

(1) Luther à Brentius.

(2) Nobla Leyçon.

« tent pour l'espérance vivante qu'ils ont en Dieu « par Christ, pour la régénération et le renouvelle- « ment intérieur par la foi, l'espérance et la charité, « pour les mérites de Jésus-Christ et la toute-suf- « fisance de sa grâce et de sa justice (1). »

Cependant cette vérité première de la justification du pécheur, cette doctrine capitale, qui devait surgir du milieu de leurs doctrines comme le Mont-Blanc du sein des Alpes, ne domine pas assez tout leur système. La cime n'en est pas assez élevée.

Pierre Vaud ou Valdo, riche négociant de Lyon (1170), vend tous ses biens et les donne aux pauvres. Il semble, ainsi que ses amis, avoir eu pour but de rétablir dans la vie la perfection du christianisme primitif. Il commence donc aussi par les branches et non par les racines. Néanmoins, sa parole est puissante, parce qu'il en appelle à l'Écriture, et elle ébranle la hiérarchie romaine jusque dans ses fondements.

Wicleff paraît en 1360 en Angleterre, et en appelle du pape à la Parole de Dieu : mais la véritable plaie intérieure du corps de l'Église n'est à ses yeux que l'un des nombreux symptômes de son mal.

Jean Huss parle en Bohême, un siècle avant que Luther ne parle en Saxe. Il semble pénétrer plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demande à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans sa croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Mais il attaque moins les erreurs de l'Église romaine que la vie scandaleuse du clergé. Néanmoins il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre.

Jean Huss fit plus : des paroles prophétiques sortirent du fond de son cachot. Il pressentit qu'une véritable réformation de l'Église était imminente. Déjà quand, chassé de Prague, il avait été obligé d'errer dans les champs de la Bohême, où une foule immense, avide de ses paroles, suivait ses pas, il s'était écrié : « Les méchants ont commencé par préparer à « l'oie (2) de perfides filets. Mais si l'oie même, qui « n'est qu'un oiseau domestique, un animal paisi- « ble, et que son vol ne porte pas bien haut dans « les airs, a pourtant rompu leurs lacs, d'autres « oiseaux, dont le vol s'élèvera hardiment vers les « cieux, les rompront avec bien plus de force en- « core. Au lieu d'une oie débile, la vérité enverra « des aigles et des faucons au regard perçant (3). » Les réformateurs accomplirent cette prédiction.

Et quand le vénérable prêtre eut été appelé par ordre de Sigismond devant le concile de Constance, quand il eut été jeté en prison, la chapelle de Bethléem où il avait annoncé l'Évangile, et les triomphes futurs du Christ, l'occupèrent davantage que sa défense. Une nuit, le saint martyr crut voir, du fond de son cachot, les images de Jésus-Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de son oratoire, effacées par le pape et par les évêques. Ce songe l'afflige ; mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes « et évêques ! ils ne les effaceront plus jamais. » Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléem, et moi avec eux, ajoute Jean Huss. — « Occupez- « vous de votre défense plutôt que de rêves, » lui dit son fidèle ami, le chevalier de Chlum, auquel il avait communiqué ce songe. — « Je ne suis « pas un rêveur, répondit Huss ; mais je tiens ceci « pour certain, que l'image de Christ ne sera jamais « effacée. Ils ont voulu la détruire ; mais elle sera « peinte de nouveau dans les cœurs par des prédi- « cateurs qui vaudront mieux que moi. La nation « qui aime Christ s'en réjouira. Et moi, me réveil- « lant d'entre les morts, et ressuscitant pour ainsi « dire du sépulcre, je tressaillirai d'une grande « joie (4). »

Un siècle s'écoula ; et le flambeau de l'Évangile, rallumé par les réformateurs, éclaira en effet plusieurs peuples qui se réjouirent de sa lumière.

Mais ce n'est pas seulement parmi ceux que l'Église de Rome regarde comme ses adversaires, que se fait entendre en ces siècles une parole de vie. La catholicité elle-même, disons-le pour notre consolation, compte dans son sein de nombreux témoins de la vérité. L'édifice primitif a été consumé ; mais un feu généreux couve sous ses cendres, et l'on voit de temps en temps de brillantes étincelles s'en échapper.

Anselme de Canterbury, dans un écrit où il enseigne à mourir, dit au mourant : « Regarde uni- « quement au mérite de Jésus-Christ. »

Un moine, nommé Arnoldi, fait chaque jour dans sa tranquille cellule cette fervente prière : « O mon « Seigneur Jésus-Christ ! je crois que tu es seul ma « rédemption et ma justice (5). »

Un pieux évêque de Bâle, Christophe de Utenheim, fait écrire son nom sur un tableau peint sur verre, qui est encore à Bâle, et l'entoure de cette devise qu'il veut toujours avoir sous les yeux :

(1) Traité de l'Antechrist, contemporain de la Noble Leçon.

(2) Hüss signifie *oie* en langue bohême.

(3) Epist. J. Huss, tempore anathematis scriptæ.

(4) Hüss Epp. sub temp. concilii scriptæ.

(5) « Credo quod tu, mi Domine Jesu-Christe, solus es mea justitia et redemptio... » (Leibnitz script. Brunsw., III, 396.)

« Mon espérance c'est la croix de Christ ; je cherche « la grâce et non les œuvres (1). »

Un pauvre chartreux, le frère Martin, écrit une touchante confession dans laquelle il dit : « O Dieu « très-charitable ! je sais que je ne puis être sauvé « et satisfaire ta justice autrement que par le mé- « rite, la passion très-innocente et la mort de ton « Fils bien-aimé... Pieux Jésus ! tout mon salut est « dans tes mains. Tu ne peux détourner de moi « les mains de ton amour, car elles m'ont créé, « m'ont formé, m'ont racheté. Tu as inscrit mon « nom d'un style de fer, avec une grande miséri- « corde et d'une manière ineffaçable, sur ton côté, « sur tes mains et sur tes pieds, etc., etc. » Puis le bon chartreux place sa confession dans une boîte de bois, et renferme la boîte dans un trou qu'il fait à la muraille de sa cellule (2).

La piété de frère Martin n'aurait jamais été connue, si l'on n'eût trouvé sa boîte le 21 décembre 1776, en abattant un vieux corps de logis qui avait fait partie du couvent des chartreux de Bâle. Que de couvents ont recélé de tels trésors !

Mais ces saints hommes n'avaient que pour eux-mêmes cette foi si touchante, et ils ne savaient pas la communiquer à d'autres. Vivant dans la retraite, ils pouvaient dire plus ou moins ce que le bon frère Martin écrivit dans sa boîte : « *Et si hæc prædicta confiteri non possim linguâ, confiteor tamen corde et scripto.* Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur. » La parole de la vérité était dans le sanctuaire de quelques âmes pieuses ; mais, pour nous servir d'une expression de l'Évangile, elle ne courait pas dans le monde.

Cependant, si l'on ne confessait pas hautement la doctrine du salut, on ne craignait pas du moins, dans le sein même de l'Église de Rome, de se prononcer ouvertement contre les abus qui la déshonoraient. L'Italie elle-même eut alors ses témoins contre le sacerdoce. Le dominicain Savonarola s'éleva à Florence, en 1498, contre les vices insupportables de Rome. Mais la torture, le bûcher et l'inquisition en firent justice.

Geiler de Kaisersberg fut pendant trente-trois ans le grand prédicateur de l'Allemagne. Il attaqua avec force le clergé. « Les feuilles jaunissantes d'un ar- « bre, disait-il, indiquent que la racine est malade : « ainsi un peuple déréglé annonce un sacerdoce « corrompu. » « Si un homme dissolu ne doit pas « lire la messe, disait-il à son évêque, chassez tous « les prêtres de votre diocèse. » Le peuple, en entendant ce ministre courageux, s'accoutumait à voir soulever dans le sanctuaire même le voile qui couvrait les turpitudes de ses conducteurs.

Cet état de choses dans l'Église est important à signaler. Quand la sagesse d'en haut recommencera à proférer ses enseignements, il y aura partout des intelligences et des cœurs pour la comprendre. Quand le semeur sortira de nouveau pour semer, il se trouvera de la terre préparée à recevoir la semence. Quand la parole de la vérité viendra à retentir, elle rencontrera des échos. Quand la trompette fera entendre un son éclatant dans l'Église, plusieurs de ses enfants se prépareront au combat.

VIII

État des peuples de l'Europe. — L'Empire. — Préparations providentielles. — Tiers état. — Caractère national. — Force native. — Asservissement de l'Allemagne. — État de l'Empire. — Opposition à Rome. — Suisse. — Petits cantons. — Italie. — Obstacles à la réforme. — Espagne. — Portugal. — France. — Espérances trompées. — Pays-Bas. — Angleterre. — Écosse. — Le Nord. — Russie. — Pologne. — Bohême. — Hongrie.

Nous sommes arrivés près de la scène sur laquelle Luther parut. Avant de commencer l'histoire de cette grande commotion qui fit jaillir dans tout son éclat la lumière de la vérité si longtemps cachée, qui, en renouvelant l'Église, renouvela tant de peuples, donna l'existence à d'autres, et créa une nouvelle Europe et une nouvelle chrétienté, jetons un coup d'œil sur ce qu'étaient alors les diverses nations au milieu desquelles s'accomplit cette révolution religieuse.

L'Empire était une confédération de divers États, qui avaient à leur tête un Empereur. Chacun de ces États exerçait la souveraineté sur son propre territoire. La diète impériale, composée de tous les princes ou États souverains, exerçait le pouvoir législatif pour l'ensemble du corps germanique. L'Empereur devait ratifier les lois, décrets ou recez de cette assemblée, et était chargé de leur publication et de leur exécution. Les sept princes les plus puissants avaient, sous le titre d'électeurs, le privilége de décerner la couronne impériale.

Les princes et États de la confédération germanique avaient été anciennement sujets des empereurs et tenaient d'eux leurs terres. Mais, à l'époque de l'avénement au trône de Rodolphe de Habsbourg (1273), avait commencé une période de troubles, pendant laquelle les princes, les villes libres,

(1) « Spes mea crux Christi ; gratiam, non opera quæro. »

(2) « Sciens posse me aliter non salvari et tibi satisfacere nisi per meritum, etc. » (Voyez, pour ces citations et d'autres semblables, Flacius, Catal. Test. Veritatis ; Wolfii Lect. memorabiles Muller's Reliquien, etc., etc.)

les évêques avaient acquis une grande indépendance aux dépens de la souveraineté impériale.

Le nord de l'Allemagne, habité principalement par l'ancienne race saxonne, avait acquis le plus de liberté. L'Empereur, sans cesse attaqué par les Turcs dans ses possessions héréditaires, devait ménager ces princes et ces peuples courageux, qui lui étaient alors nécessaires. Des villes libres, au nord, à l'ouest, au sud de l'Empire, étaient parvenues, par leur commerce, leurs manufactures, leurs travaux en tous genres, à un haut degré de prospérité, et par cela même d'indépendance. La puissante maison d'Autriche, qui portait la couronne impériale, tenait sous sa main la plupart des États du midi de l'Allemagne, et surveillait de près tous leurs mouvements. Elle s'apprêtait à étendre sa domination sur tout l'Empire, et plus loin encore, quand la réformation vint mettre à ses envahissements une digue puissante et sauva l'indépendance européenne.

Si, aux temps de Paul, ou aux temps d'Ambroise, d'Augustin et de Chrysostôme, ou même aux temps d'Anselme et de Bernard, on eût demandé quel serait le peuple dont Dieu se servirait pour réformer l'Église, on aurait pensé peut-être aux contrées apostoliques, si illustres dans l'histoire du christianisme, à l'Asie, à la Grèce ou à Rome; peut-être aussi à cette Grande-Bretagne ou à cette France, où de grands docteurs avaient fait entendre leurs voix; mais les regards ne se fussent point portés sur les barbares Germains. Toutes les contrées chrétiennes avaient brillé à leur tour dans l'Église; l'Allemagne seule était restée sans éclat. Ce fut elle pourtant qui fut choisie.

Dieu, qui prépara pendant quatre mille ans la venue de son Messie, et qui fit passer par diverses dispensations, durant plusieurs siècles, le peuple où il devait naître, préparait aussi l'Allemagne, à l'insu des autres nations, et sans qu'elle s'en doutât elle-même, à devenir le berceau de la régénération religieuse, qui réveillerait plus tard les divers peuples de la chrétienté.

Comme la Judée, où le christianisme naquit, se trouvait au milieu de l'ancien monde, ainsi l'Allemagne était au centre de la chrétienté. Elle se présentait à la fois aux Pays-Bas, à l'Angleterre, à la France, à la Suisse, à l'Italie, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, au Danemark et à tout le Nord. C'était dans le cœur de l'Europe que devait se développer le principe de la vie, et c'étaient ses battements qui devaient faire circuler à travers toutes les artères de ce grand corps le sang généreux destiné à en vivifier tous les membres.

La constitution particulière que l'Empire avait reçue, conformément aux dispensations de la Providence, favorisait la propagation d'idées nouvelles. Si l'Allemagne avait été une monarchie proprement dite, telle que la France ou l'Angleterre, la volonté arbitraire du souverain eût suffi pour arrêter longtemps les progrès de l'Évangile. Mais elle était une confédération. La vérité combattue dans un État pouvait être reçue avec faveur dans un autre. De puissants foyers de lumière, qui sauraient peu à peu percer les ténèbres et éclairer les peuples tout à l'entour, pouvaient se former en peu de temps et sur divers points de l'Empire.

La paix intérieure que Maximilien venait d'assurer à l'Empire n'était pas moins favorable à la réformation. Longtemps les nombreux membres du corps germanique s'étaient plu à s'entre-déchirer. On n'avait vu que troubles, discordes, guerres sans cesse renaissantes, voisins contre voisins, villes contre villes, seigneurs contre seigneurs. Maximilien avait donné de solides bases à l'ordre public, en instituant la chambre impériale, appelée à juger tous les différends entre les divers États. Les peuples germaniques, après tant de troubles et d'inquiétudes, voyaient commencer une nouvelle ère de sûreté et de repos. Cet état de choses contribua puissamment à adoucir et à civiliser l'esprit national. On put, dans les cités et les campagnes pacifiées des Germains, rechercher et adopter des améliorations, que les discordes en eussent bannies. D'ailleurs, c'est au sein de la paix que l'Évangile aime à remporter ses triomphes. Ainsi Dieu avait voulu, quinze siècles auparavant, qu'Auguste présentât la terre pacifiée aux conquêtes bienfaisantes de la religion de Jésus-Christ. Néanmoins, la réformation joua un double rôle dans cette paix qui commença alors pour l'Empire. Elle en fut la cause aussi bien que l'effet. L'Allemagne, quand Luther parut, offrait encore à l'œil observateur ce mouvement qui agite la mer après un temps prolongé d'orages. Le calme n'était pas assuré. Le premier souffle pouvait faire éclater de nouveau la tempête. Nous en verrons plus d'un exemple. La réformation, en imprimant une impulsion toute nouvelle aux peuples germaniques, détruisit pour toujours les anciennes causes d'agitation. Elle mit fin au système de barbarie qui avait dominé jusqu'alors, et donna à l'Europe un système nouveau.

En même temps la religion de Jésus-Christ avait exercé sur l'Allemagne une influence qui lui est propre. Le tiers état y avait pris de rapides développements. On voyait dans les diverses contrées de l'Empire, dans les villes libres en particulier, de nombreuses institutions propres à développer cette masse imposante du peuple. Les arts y fleurissaient. La bourgeoisie se livrait en sécurité aux tranquilles travaux et aux douces relations de la vie sociale.

Elle devenait de plus en plus accessible aux lumières. Elle acquérait ainsi toujours plus de considération et d'autorité. Ce n'étaient pas des magistrats appelés souvent à faire plier leur conduite à des exigences politiques, ou des nobles, amateurs avant tout de la gloire des armes, ou un clergé avide et ambitieux, exploitant la religion comme sa propriété exclusive, qui devaient fonder en Allemagne la réformation. Elle devait être l'affaire de la bourgeoisie, du peuple, de la nation tout entière.

Le caractère particulier des Allemands devait se prêter spécialement à une réformation religieuse. Une fausse civilisation ne l'avait pas délavé. Les semences précieuses que la crainte de Dieu dépose dans un peuple n'avaient point été jetées au vent. Les mœurs antiques subsistaient encore. On retrouvait en Allemagne cette droiture, cette fidélité, cet amour du travail, cette persévérance, cette disposition religieuse, qu'on y reconnaît encore, et qui présagent à l'Évangile plus de succès que le caractère léger, moqueur ou grossier d'autres peuples de notre Europe.

Une autre circonstance contribuait peut-être aussi à rendre l'Allemagne un sol plus favorable que beaucoup d'autres pays au renouvellement du christianisme. Dieu l'avait gardée. Il lui avait conservé ses forces pour le jour de l'enfantement. On ne l'avait pas vue déchoir quant à la foi, après une époque de force spirituelle, comme cela avait été le cas des nations de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne. Jamais l'Évangile n'avait été apporté à la Germanie dans sa pureté primitive : ses premiers missionnaires lui transmirent déjà une religion viciée à plus d'un égard. C'était une loi ecclésiastique, c'était une discipline spirituelle, que Boniface et ses successeurs avaient apportées aux Frisons, aux Saxons et aux autres peuples germains. La foi à la bonne nouvelle, cette foi qui réjouit le cœur de l'homme et le rend véritablement libre, leur était demeurée inconnue. A lieu de se corrompre, la religion des Allemands s'était plutôt épurée ; au lieu de déchoir, elle s'était relevée. On devait s'attendre à trouver chez ce peuple plus de vie, plus de force spirituelle, que chez ces nations déchues de la chrétienté, où de profondes ténèbres avaient succédé à la lumière de la vérité, et une corruption presque universelle à la sainteté des temps primitifs.

On peut faire une remarque analogue quant aux rapports extérieurs de la nation germanique avec l'Église. Les peuples allemands avaient reçu de Rome le grand élément de la civilisation moderne, la foi. Culture, connaissances, législation, tout, sauf leur courage et leurs armes, leur était venu de la ville sacerdotale. Des liens étroits avaient attaché dès lors l'Allemagne à la papauté. La première était comme une conquête spirituelle de la seconde, et l'on sait ce que Rome a toujours su faire de ses conquêtes. Les autres peuples, qui avaient possédé la foi et la civilisation avant que le pontife romain n'existât, étaient demeurés vis-à-vis de lui dans une grande indépendance. Mais cet assujettissement des Germains ne devait servir qu'à rendre la réaction plus puissante au moment du réveil. Quand les yeux de l'Allemagne s'ouvriront, elle déchirera avec indignation les langes dans lesquels on l'a tenue si longtemps captive. L'asservissement qu'elle a eu à subir lui donnera un plus grand besoin de délivrance et de liberté, et de robustes champions de la vérité sortiront de cette maison de force et de discipline, où, depuis des siècles, tout son peuple est renfermé.

Si nous nous rapprochons plus particulièrement du temps de la réforme, nous trouvons dans le gouvernement de l'Allemagne de nouvelles raisons d'admirer la sagesse de Celui par lequel les rois règnent et les gouvernements sont élevés. Il y avait alors quelque chose qui ressemblait assez à ce que la politique de nos jours a appelé « un système de bascule. » Quand le chef de l'Empire était d'un caractère fort, sa puissance augmentait ; quand, au contraire, il était faible, l'influence et l'autorité des princes et des électeurs croissaient. On remarqua surtout sous Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, cette espèce de hausse et de baisse, qui donnait l'avantage tantôt à l'un, tantôt aux autres. Elle fut alors tout au désavantage de l'Empereur. Les princes avaient souvent formé entre eux d'étroites alliances. Les empereurs eux-mêmes les en avaient sollicités dans le dessein de combattre avec eux quelque ennemi commun. Mais la force que ces alliances donnaient aux princes pour résister à un danger passager, pouvait se tourner plus tard contre les empiétements et la puissance de l'Empereur. C'est ce qui alors arriva. Jamais les électeurs ne s'étaient sentis plus forts contre leur chef qu'à l'époque de la réformation. Et le chef ayant pris parti contre elle, on comprend combien cette circonstance fut favorable à la propagation de l'Évangile.

De plus, l'Allemagne s'était lassée de ce que Rome appelait, par dérision, « la patience des Germains. » Ceux-ci avaient, en effet, montré beaucoup de patience depuis les temps de Louis de Bavière. Dès lors les empereurs avaient posé les armes, et la tiare s'était placée sans contradiction au-dessus de la couronne des Césars. Mais le combat n'avait fait que se déplacer. Il était descendu de quelques étages. Ces mêmes luttes, dont les empereurs et les papes avaient donné le spectacle au monde, se renouvelèrent bientôt en petit dans toutes les villes

de l'Allemagne entre les évêques et les magistrats. La bourgeoisie avait ramassé le glaive qu'avaient laissé tomber les chefs de l'Empire. Déjà en 1329, les bourgeois de Francfort-sur-l'Oder avaient tenu tête avec intrépidité à tous leurs supérieurs ecclésiastiques; excommuniés pour être demeurés fidèles au margrave Louis, ils étaient restés vingt-huit ans sans messe, sans baptême, sans mariage, sans sépulture sacerdotale. Lors de la rentrée des moines et des prêtres, ils en avaient ri comme d'une farce et d'une comédie. Tristes écarts sans doute, mais dont le clergé était lui-même la cause. A l'époque de la réformation, l'opposition entre les magistrats et les ecclésiastiques s'était accrue. A tout moment les priviléges et les prétentions temporelles du clergé amenaient entre ces deux corps des frottements et des chocs. Si les magistrats ne voulaient point céder, les évêques et les prêtres recouraient imprudemment aux moyens extrêmes dont ils disposaient. Quelquefois le pape intervenait, et c'était pour donner l'exemple de la plus choquante partialité, ou pour subir l'humiliante nécessité de laisser la victoire à une bourgeoisie opiniâtre et décidée à maintenir son droit. Ces luttes continuelles avaient rempli les villes de haine et de mépris pour le pape, les évêques et les prêtres.

Mais ce n'était pas seulement parmi les bourgmestres, les conseillers et les secrétaires de villes, que Rome et le clergé trouvaient des adversaires; ils en avaient aussi au-dessus et au-dessous des classes moyennes de la société. Dès le commencement du seizième siècle, la diète impériale déploya envers les envoyés du pape une inébranlable fermeté. En mai 1510, les États, assemblés à Augsbourg, remirent à l'Empereur une liste des dix principaux griefs qu'ils avaient contre le pape et le clergé de Rome. Vers le même temps la colère fermentait dans le peuple. Elle éclata, en 1512, dans les contrées du Rhin, et les paysans, indignés du joug qu'appesantissaient sur eux leurs souverains ecclésiastiques, formèrent alors entre eux ce qu'on a nommé l'alliance des souliers.

Ainsi partout, en haut et en bas, retentissait un bruit sourd, précurseur de la foudre qui allait bientôt éclater. L'Allemagne paraissait mûre pour l'œuvre dont le seizième siècle avait reçu la tâche. La Providence, qui marche lentement, avait tout préparé; et les passions mêmes, que Dieu condamne, devaient être tournées par sa main puissante à l'accomplissement de ses desseins.

Voyons ce qu'étaient les autres peuples.

Treize petites républiques, placées avec leurs alliés au centre de l'Europe, dans des montagnes qui en sont comme la citadelle, formaient un peuple simple et courageux. Qui eût été chercher dans ces obscures vallées ceux que Dieu choisirait pour être, avec des enfants des Germains, les libérateurs de l'Église? Qui eût pensé que de petites villes inconnues, sortant à peine de la barbarie, cachées derrière des monts inaccessibles, aux extrémités de lacs qui n'avaient aucun nom dans l'histoire, passeraient, en fait de christianisme, avant Jérusalem, Antioche, Éphèse, Corinthe et Rome? Néanmoins il en fut ainsi. Ainsi le voulut Celui qui fait pleuvoir sur une ville, et qui ne fait point pleuvoir sur une autre; qui veut qu'une pièce de terre soit arrosée de pluie, et qu'une autre pièce, sur laquelle il n'a point plu, demeure desséchée (1).

D'autres circonstances encore paraissaient devoir entourer de nombreux écueils la marche de la réformation au sein des populations helvétiques. Si dans une monarchie on avait à redouter les empêchements du pouvoir, on avait à craindre dans une démocratie la précipitation du peuple. Cette réforme, qui dans les États de l'Empire devait s'avancer lentement, marcher pas à pas, pouvait, il est vrai, se décider en un jour dans les conseils souverains des républiques suisses; toutefois, il fallait se garder d'une hâte imprudente, qui, ne pouvant attendre le moment favorable, introduirait brusquement des innovations, utiles d'ailleurs, et compromettrait ainsi la paix publique, la constitution de l'État, et l'avenir même de la réformation.

Mais la Suisse avait eu aussi ses préparations. C'était un arbre sauvage, mais généreux, qui avait été gardé au fond des vallées, pour y greffer un jour un fruit d'une grande valeur. La Providence avait répandu parmi ce peuple nouveau des principes de courage, d'indépendance et de liberté, destinés à développer tout leur pouvoir, quand l'heure de la lutte avec Rome sonnerait. Le pape avait donné aux Suisses le titre de protecteurs de la liberté de l'Église. Mais ils semblent avoir pris cette dénomination d'honneur dans un tout autre sens que le pontife. Si leurs soldats gardaient le pape près de l'ancien Capitole, leurs citoyens, au sein des Alpes, gardaient avec soin leurs libertés religieuses contre les atteintes du pape et du clergé. Il était défendu aux ecclésiastiques d'avoir recours à une juridiction étrangère. La « lettre des prêtres » (Pfaffenbrief, 1370) était une énergique protestation de la liberté suisse contre les abus et la puissance du clergé. Zurich se distinguait entre tous ces États par son opposition courageuse aux prétentions de Rome. Genève, à l'autre extrémité de la Suisse, luttait avec son évêque. Sans doute l'amour de l'indépendance politique pouvait faire oublier à plusieurs de ses citoyens la liberté véritable; mais Dieu voulut que cet amour en portât d'autres à re-

(1) Amos.

cevoir une doctrine qui affranchirait la nation. Ces deux villes se signalèrent entre toutes dans la grande lutte que nous avons entrepris de décrire.

Mais si les villes helvétiques, accessibles à toute amélioration, devaient être entraînées des premières dans le mouvement de la réforme, il ne devait pas en être ainsi des peuples des montagnes. On eût pu croire que ces peuplades, plus simples et plus énergiques encore que leurs confédérés des villes, auraient embrassé avec ardeur une doctrine dont la simplicité et la force sont les caractères essentiels; mais Celui qui a dit : *Alors deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris, et l'autre laissé* (1), laissa les hommes des montagnes, en prenant ceux de la plaine. Peut-être un observateur attentif eût-il su discerner quelques symptômes de cette différence qui allait se prononcer entre les habitants des villes et ceux du haut pays. Les lumières n'étaient pas parvenues jusque-là. Ces cantons, fondateurs de la liberté suisse, fiers du rôle qu'ils avaient rempli dans la grande lutte de l'indépendance, n'étaient pas disposés à imiter facilement leurs cadets de la plaine. Pourquoi changer cette foi avec laquelle ils avaient chassé l'Autriche et qui avait consacré par des autels toutes les places de leurs triomphes? Leurs prêtres étaient les seuls conducteurs éclairés auxquels ils pussent avoir recours; leur culte, leurs fêtes, faisaient diversion à la monotonie de leur vie tranquille, et rompaient agréablement le silence de leurs paisibles retraites. Ils demeurèrent fermés aux innovations religieuses.

En passant les Alpes, nous nous trouvons dans cette Italie qui était, aux yeux du grand nombre, la terre sainte de la chrétienté. D'où l'Europe eût-elle attendu le bien de l'Église, si ce n'est de l'Italie, si ce n'est de Rome? La puissance qui amenait tour à tour sur le siége pontifical tant de caractères divers, ne pouvait-elle pas un jour y placer un pontife qui devînt un instrument de bénédiction pour les héritages du Seigneur? Si même on devait désespérer des pontifes, n'y avait-il pas là des évêques, des conciles, qui réformeraient l'Église? Il ne sort rien de bon de Nazareth : mais de Jérusalem, mais de Rome!... Telles pouvaient être les pensées des hommes; mais Dieu pensa tout autrement. Il dit : *Que celui qui est souillé, se souille encore* (2), et il abandonna l'Italie à ses injustices. Des causes nombreuses devaient contribuer à priver ce malheureux pays de la lumière de l'Évangile. Ses divers États, toujours rivaux, souvent ennemis, se heurtaient violemment, quand quelque commotion venait les ébranler. Cette terre d'une antique gloire était tour à tour en proie à des guerres intestines et à des invasions étrangères. Les ruses de la politique, la violence des factions, l'agitation des armes paraissaient devoir seules y dominer, et semblaient en bannir pour longtemps l'Évangile et sa paix.

D'ailleurs, l'Italie brisée, hachée, sans unité, paraissait peu propre à recevoir une impulsion commune. Chaque frontière était une barrière nouvelle où la vérité serait arretée, s'il lui prenait envie de traverser les Alpes ou d'aborder sur ses riantes rives. La papauté, il est vrai, rêvait alors une unité italienne. Elle eût voulu, comme le disait le pape Jules, chasser les *barbares*, c'est-à-dire les princes étrangers; et elle planait, comme un oiseau de proie, sur les membres tronqués et palpitants du corps de l'ancienne Italie. Si elle fut parvenue à ses fins, on peut croire que la réformation n'en eût pas été plus facile.

Et si la vérité devait venir du Nord, comment les Italiens, si éclairés, d'un goût si raffiné, et d'une vie sociale à leurs yeux si exquise, eussent-ils pu condescendre à recevoir quelque chose des barbares Germains? Leur orgueil élevait entre eux et la réformation une barrière plus haute que les Alpes. Mais la culture même de leur esprit était un obstacle encore plus grand que la présomption de leur cœur. Des hommes qui admiraient l'élégance d'un sonnet bien cadencé plus que la majesté et la simplicité des Écritures, étaient-ils un sol propice à la semence de la Parole de Dieu? Une fausse civilisation est, de tous les divers états des peuples, celui qui répugne le plus à l'Évangile.

Enfin, quoi qu'il en fût, Rome demeurait Rome pour l'Italie. Non-seulement la puissance temporelle des papes portait les divers partis italiens à rechercher à tout prix leur alliance et leur faveur; mais encore la domination universelle de Rome offrait plus d'un avantage à l'avarice et à la vanité des autres États ultramontains. Dès qu'il s'agissait d'émanciper de Rome le reste du monde, l'Italie redeviendrait l'Italie; les querelles domestiques ne prévaudraient pas en faveur du système étranger; et il suffirait d'atteintes portées au chef de la famille péninsulaire, pour ranimer aussitôt les affections et les intérêts communs longtemps assoupis.

La réformation avait donc peu de chances de ce côté-là. Néanmoins il se trouva aussi au delà des monts des âmes préparées pour recevoir la lumière évangélique, et l'Italie ne fut pas alors entièrement déshéritée.

L'Espagne avait ce que n'avait pas l'Italie, un peuple sérieux, noble, dont l'esprit religieux a résisté même à l'épreuve décisive du dix-huitième siècle et de la révolution, et s'est conservé jusqu'à nos jours. De tout temps ce peuple a compté parmi les membres de son clergé des hommes de piété et

(1) S. Matth., XXIV.

(2) Apoc., XXII.

de science, et il était assez éloigné de Rome pour pouvoir facilement secouer son joug. Il est peu de nations où l'on pût espérer plus raisonnablement un renouvellement de ce christianisme primitif, que l'Espagne avait peut-être reçu de saint Paul lui-même. Et pourtant l'Espagne ne se leva point parmi les peuples. Elle fut destinée à accomplir cette parole de la sagesse divine : *Les premiers seront les derniers.* Diverses circonstances préparaient ce triste avenir.

L'Espagne, vu sa position isolée et son éloignement de l'Allemagne, ne devait ressentir que de faibles secousses de ce grand tremblement de terre qui agita si violemment l'Empire. Elle avait d'ailleurs à s'occuper de trésors bien différents de ceux que la Parole de Dieu présentait alors aux peuples. Le nouveau monde éclipsa le monde éternel. Une terre toute neuve, et qui semblait être d'argent et d'or, enflammait toutes les imaginations. Un désir ardent de s'enrichir ne laissait pas de place dans un cœur espagnol à de plus nobles pensées. Un clergé puissant, ayant à sa disposition des échafauds et des trésors, dominait dans la Péninsule. L'Espagnol rendait volontiers à ses prêtres une servile obéissance, qui, le déchargeant de toute préoccupation spirituelle, le laissait libre de se livrer à ses passions et de courir le chemin des richesses, des découvertes et des continents nouveaux. Victorieuse des Mores, elle avait, au prix du sang le plus noble, fait tomber le croissant des murs de Grenade et de beaucoup d'autres cités, et planté à sa place la croix de Jésus-Christ. Ce grand zèle pour le christianisme, qui paraissait devoir donner de vives espérances, tourna contre la vérité. Comment l'Espagne catholique, qui avait vaincu l'infidélité, ne s'opposerait-elle pas à l'hérésie? Comment ceux qui avaient chassé Mahomet de leurs belles contrées, y laisseraient-ils pénétrer Luther? Leurs rois firent même davantage : ils armèrent des flottes contre la réformation; ils allèrent, pour la vaincre, la chercher en Hollande et en Angleterre. Mais ces attaques firent grandir les nations assaillies; et bientôt leur puissance écrasa l'Espagne. Ainsi ces régions catholiques perdirent par la réformation cette prospérité temporelle même, qui leur avait fait primitivement rejeter la liberté spirituelle de l'Évangile. Néanmoins, c'était un peuple généreux et fort que celui qui habitait au delà des Pyrénées. Plusieurs de ses nobles enfants, avec la même ardeur, mais avec plus de lumière que ceux qui avaient livré leur sang au fer des Arabes, vinrent déposer l'offrande de leur vie sur les bûchers de l'inquisition.

Il en était à peu près du Portugal comme de l'Espagne : Emmanuel l'Heureux lui donnait un « siècle d'or, » qui devait le rendre peu propre au renoncement que l'Évangile exige. La nation portugaise, se précipitant sur les routes récemment découvertes des Indes orientales et du Brésil, tournait le dos à l'Europe et à la réformation.

Peu de pays semblaient devoir être plus disposés que la France à recevoir la doctrine évangélique. Toute la vie intellectuelle et spirituelle du moyen âge s'était presque concentrée en elle. On eût dit que les sentiers y étaient partout battus pour une grande manifestation de la vérité. Les hommes les plus opposés, et dont l'influence avait été la plus puissante sur les peuples français, se trouvaient avoir quelque affinité avec la réformation. Saint Bernard avait donné l'exemple de cette foi du cœur, de cette piété intérieure, qui est le plus beau trait de la réforme. Abailard avait porté dans l'étude de la théologie ce principe rationnel qui, incapable de construire ce qui est vrai, est puissant pour détruire ce qui est faux. De nombreux prétendus hérétiques avaient ravivé dans les provinces françaises les flammes de la Parole de Dieu. L'université de Paris s'était posée en face de l'Église, et n'avait pas craint de la combattre. Au commencement du quinzième siècle, les Clémangis et les Gerson avaient parlé avec hardiesse. La pragmatique sanction avait été un grand acte d'indépendance et paraissait devoir être le palladium des libertés gallicanes. Les nobles français, si nombreux, si jaloux de leur prééminence, et qui, à cette époque, venaient de se voir enlever peu à peu leurs priviléges au profit de la puissance royale, devaient se trouver disposés en faveur d'une révolution religieuse qui pouvait leur rendre un peu de l'indépendance qu'ils avaient perdue. Le peuple, vif, intelligent, susceptible d'émotions généreuses, était accessible, autant ou plus que tout autre, à la vérité. Il semblait que la réformation dût être, en ces contrées, comme l'enfantement qui couronnerait le long travail de plusieurs siècles. Mais le char de la France, qui, depuis tant de générations, semblait se précipiter dans le même sens, tourna brusquement au moment de la réforme, et prit une direction toute contraire. Ainsi le voulut Celui qui conduit les nations et leurs chefs. Le prince qui était alors assis sur le char, qui tenait les rênes, et qui, amateur des lettres, semblait, entre tous les chefs de la catholicité, devoir être le premier à seconder la réforme, jeta son peuple dans une autre voie. Les symptômes de plusieurs siècles furent trompeurs, et l'élan imprimé à la France vint échouer contre l'ambition et le fanatisme de ses rois. Les Valois la privèrent de ce qui devait lui appartenir. Peut-être, si elle avait reçu l'Évangile, fût-elle devenue trop puissante. Dieu voulut prendre des peuples plus faibles, et des peuples qui n'étaient pas encore,

pour en faire les dépositaires de la vérité. La France, après avoir été presque réformée, se trouva finalement catholique romaine. L'épée des princes, mise dans la balance, la fit pencher vers Rome. Hélas! un autre glaive, celui des réformés eux-mêmes, assura la perte de la réformation. Les mains qui s'habituèrent à l'épée se désapprirent de prier. C'est par le sang de ses confesseurs, et non par celui de ses adversaires, que l'Évangile triomphe. Le sang, répandu par l'épée de ses défenseurs, éteint ses flammes et l'étouffe. François I[er] se hâta, dès le commencement de son règne, de sacrifier à la papauté la pragmatique sanction, et de lui substituer un concordat qui était tout au détriment de la France et à l'avantage de la couronne et du pape. Le glaive avec lequel il soutenait les droits des protestants allemands en guerre contre son rival, ce « père des sciences » le plongeait en même temps jusqu'à la poignée dans le cœur de ses sujets réformés. Ses successeurs firent par fanatisme, par faiblesse, ou pour apaiser le cri de leur conscience coupable, ce qu'il avait fait par ambition. Ils rencontrèrent une résistance puissante; mais ce ne fut pas toujours celle que les martyrs des premiers siècles avaient opposée aux païens. La force des protestants fut leur faiblesse; leur triomphe amena leur chute.

Les Pays-Bas étaient alors une des contrées les plus florissantes de l'Europe. On y trouvait un peuple industrieux, éclairé par les nombreux rapports qu'il soutenait avec les diverses parties du monde, plein de courage, passionné pour son indépendance, ses priviléges et sa liberté. Aux portes de l'Allemagne, il devait être l'un des premiers à entendre le bruit de la réformation : il était capable de la recevoir; mais tous ne la reçurent pas. La vérité fut donnée aux plus pauvres. Ceux qui avaient faim furent remplis de biens, et les riches furent renvoyés à vide. Les Pays-Bas, qui avaient toujours été dans des rapports plus ou moins intimes avec l'Empire, étaient devenus depuis quarante ans la possession de l'Autriche, et échurent, après Charles-Quint, à la branche espagnole, au farouche Philippe. Les princes et les gouverneurs de ce malheureux pays y écrasèrent l'Évangile sous leurs pieds et y marchèrent dans le sang des martyrs. Deux parties bien distinctes composaient ces provinces. L'une, plus au sud, regorgeait de richesses; elle céda. Comment toutes ces manufactures portées à la plus haute perfection, comment cet immense commerce par terre et par mer, comment Bruges, ce grand entrepôt du négoce du Nord, Anvers, cette reine des cités commerçantes, eussent-ils pu s'accommoder d'une lutte longue et sanglante pour des questions de foi? Au contraire, les provinces septentrionales, défendues par leurs dunes, la mer, leurs eaux intérieures, et plus encore par la simplicité de leurs mœurs, et la résolution de tout perdre plutôt que l'Évangile, non-seulement sauvèrent leurs franchises, leurs priviléges et leur foi, mais encore conquirent leur indépendance et une glorieuse nationalité.

L'Angleterre ne semblait guère promettre ce qu'elle a tenu depuis. Refoulée du continent, où elle s'était longtemps obstinée à conquérir la France, elle commençait à porter ses regards vers l'Océan, comme vers le royaume qui devait être le vrai but de ses conquêtes, et dont l'héritage lui était réservé. Convertie à deux reprises au christianisme, une fois sous les anciens Bretons, une seconde fois sous les Anglo-Saxons, elle payait alors très-dévotement à Rome le denier annuel de saint Pierre. Cependant elle était réservée à de hautes destinées. Maîtresse de l'Océan, et présente à la fois dans toutes les parties du globe, elle devait être un jour, avec un peuple qu'elle enfanterait, la main de Dieu pour répandre les semences de la vie dans les îles les plus lointaines et sur les plus vastes continents. Déjà quelques circonstances préludaient à ses destinées; de grandes lumières avaient brillé dans les îles Britanniques, et il en restait quelques lueurs. Une foule d'étrangers, artistes, négociants, ouvriers, venus des Pays-Bas, de l'Allemagne, et d'autres contrées encore, remplissaient leurs cités et leurs ports. Les nouvelles idées religieuses y seraient donc facilement et promptement transportées. Enfin l'Angleterre avait alors pour roi un prince bizarre, qui, doué de quelques connaissances et de beaucoup de courage, changeait à tout moment de projets et d'idées, et tournait de côté et d'autre, suivant la direction dans laquelle soufflaient ses violentes passions. Il se pouvait que l'une des inconséquences de Henri VIII fût un jour favorable à la réforme.

L'Écosse était alors agitée par les partis. Un roi de cinq ans, une reine régente, des grands ambitieux, un clergé influent, tiraillaient en tous sens cette nation courageuse. Elle devait néanmoins briller un jour au premier rang parmi celles qui recevraient la réformation.

Les trois royaumes du Nord, le Danemark, la Suède et la Norwége, étaient unis sous un sceptre commun. Ces peuples rudes et amateurs des armes semblaient avoir peu de rapports avec la doctrine de l'amour et de la paix. Cependant, par leur énergie même, ils étaient peut-être plus disposés que les peuples du Midi à recevoir la force de la doctrine évangélique. Mais, fils de guerriers et de pirates, ils apportèrent, ce semble, un caractère trop belliqueux dans la cause protestante : leur épée la défendit plus tard avec héroïsme.

La Russie, acculée à l'extrémité de l'Europe,

n'avait que peu de relations avec les autres États. D'ailleurs, elle appartenait à la communion grecque. La réformation qui s'accomplit dans l'Église d'Occident, n'exerça que peu ou point d'influence sur celle d'Orient.

La Pologne semblait bien préparée à une réforme. Le voisinage des chrétiens de la Bohême et de la Moravie l'avait disposée à recevoir l'impulsion évangélique, que le voisinage de l'Allemagne devait promptement lui communiquer. Déjà en 1500, la noblesse de la Grande Pologne avait demandé la coupe pour le peuple, en en appelant aux usages de l'Église primitive. La liberté dont on jouissait dans ses villes, l'indépendance de ses seigneurs, en faisaient un refuge assuré pour des chrétiens persécutés dans leur patrie. La vérité qu'ils y apportaient y fut reçue avec joie par un grand nombre de ses habitants. C'est un des pays où, de nos jours, elle a le moins de confesseurs.

La flamme de réformation qui, depuis longtemps, avait lui en Bohême, y avait été presque éteinte dans le sang. Néanmoins, de tristes débris, échappés au carnage, subsistaient encore pour voir le jour que Huss avait pressenti.

La Hongrie avait été déchirée par des guerres intestines, sous le gouvernement de princes sans caractère et sans expérience, qui avaient fini par attacher à l'Autriche le sort de leur peuple, en plaçant cette maison puissante parmi les héritiers de leur couronne.

Tel était l'état de l'Europe au commencement du seizième siècle, qui devait opérer une si puissante transformation dans la société chrétienne.

IX

Hommes de l'époque. — Frédéric le Sage. — Maximilien. — Dignitaires de l'Église. — Les lettrés. — Reuchlin. — Reuchlin en Italie. — Ses travaux. — Lutte avec les dominicains.

Mais, nous l'avons dit, c'est sur le vaste plateau de l'Allemagne, et particulièrement dans Wittemberg, cette ville centrale de l'Empire, que doit commencer le grand drame de la réformation.

Voyons quels furent les personnages qui en formèrent comme le prologue, qui préparèrent l'œuvre dont Luther devait être dans la main de Dieu le héros, ou qui même en aidèrent les premiers efforts.

De tous les électeurs de l'Empire, le plus puissant était alors Frédéric de Saxe, surnommé le Sage. L'autorité dont il jouissait, ses richesses, sa libéralité, sa magnificence l'élevaient au-dessus de ses égaux (1). Dieu le choisit pour être comme un arbre à l'abri duquel la semence de la vérité pût pousser son premier jet, sans être déracinée par les tempêtes du dehors.

Né à Torgau, en 1463, il montra dès sa jeunesse beaucoup d'amour pour les sciences, la philosophie et la piété. Parvenu en 1487, avec son frère Jean, au gouvernement des États héréditaires de sa famille, il reçut alors de l'empereur Frédéric III la dignité électorale. En 1493, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem. Henri de Schaumbourg l'arma dans ce lieu vénéré « chevalier du Saint-Sépulcre. » Il revint en Saxe dans le milieu de l'année suivante. En 1502, il fonda l'université de Wittemberg, qui devait être la pépinière de la réformation.

Quand la lumière parut, Frédéric n'embrassa aucun parti, mais il se trouva là pour la garantir. Nul n'était plus propre à le faire; il possédait l'estime générale et avait en particulier toute la confiance de l'Empereur. Il le remplaçait même, quand Maximilien était absent de l'Empire. Sa sagesse ne consistait pas dans les pratiques habiles d'une politique rusée, mais dans une prudence éclairée et prévoyante, dont la première loi était de ne jamais porter atteinte par intérêt aux lois de l'honneur et de la religion.

En même temps, il sentait en son cœur la puissance de la Parole de Dieu. Un jour que le vicaire général Staupitz se trouvait avec lui, la conversation tomba sur ceux qui font entendre au peuple de vaines déclamations : « Tous les discours, dit l'électeur, qui ne sont remplis que de subtilités et de « traditions humaines, sont admirablement froids, « sans nerf et sans force, puisque l'on ne peut rien « avancer de subtil qu'une autre subtilité ne puisse « détruire. L'Écriture sainte seule est revêtue de « tant de puissance et de majesté, que, détruisant « toutes nos savantes machines à raisonnement, « elle nous presse et nous oblige à dire : Jamais « homme n'a ainsi parlé. » Staupitz ayant témoigné qu'il se rangeait tout à fait à cet avis, l'électeur lui tendit cordialement la main, et lui dit : « Promettez-moi que vous penserez toujours de même (2). »

Frédéric était précisément le prince qu'il fallait au commencement de la réformation. Trop de faiblesse de la part des amis de cette œuvre eût permis de l'étouffer. Trop de précipitation eût fait trop tôt éclater l'orage qui, dès son origine, commença sourdement à se former contre elle. Frédéric fut modéré, mais fort. Il eut cette vertu chrétienne, que Dieu a demandée de tout temps à ceux qui ado-

(1) Qui præ multis pollebat principibus aliis, auctoritate, opibus, potentiâ, liberalitate et magnificentiâ (Cochlœus, Acta Lutheri, p. 3.)

(2) Luth. Epp.

rent ses voies. Il attendit Dieu. Il mit en pratique le sage avis de Gamaliel : *Si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même. S'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire* (1). « Les choses, disait ce prince à l'un des hommes « les plus éclairés de son temps, à Spengler de « Nuremberg, en sont venues à un tel point, que « les hommes ne peuvent plus rien y faire ; Dieu seul « doit agir. C'est pourquoi nous remettons en ses « mains puissantes ces grands événements, qui « sont trop difficiles pour nous. » La Providence fut admirable dans le choix qu'elle fit d'un tel prince pour protéger son œuvre naissante.

Maximilien Ier, qui porta la couronne impériale de 1493 à 1519, peut être placé au nombre de ceux qui contribuèrent à préparer la réformation. Il donna aux autres princes de l'Empire et à toute l'Allemagne l'exemple de l'enthousiasme pour les lettres et pour les sciences. Il fut moins que tout autre amateur des papes, et eut même pendant quelque temps l'idée d'accaparer la papauté. On ne peut dire ce qu'elle fût devenue en ses mains ; mais on peut au moins supposer, d'après ce trait, qu'une puissance rivale du pape, telle que la réformation, n'eût pas compté l'empereur d'Allemagne parmi ses adversaires les plus acharnés.

Même parmi les princes de l'Église romaine se trouvaient des hommes vénérables que de saintes études et une sincère piété avaient préparés à l'œuvre divine qui allait se faire dans le monde. Christophe de Stadion, évêque d'Augsbourg, connaissait et aimait la vérité ; mais il eût dû tout sacrifier pour en faire une profession courageuse... Laurent de Bibra, évêque de Wurzbourg, homme honnête, pieux et sage, honoré de l'Empereur et des princes, parlait franchement contre la corruption de l'Église ; mais il mourut en 1519, trop tôt pour la réformation. Jean VI, évêque de Meissen, avait coutume de dire : « Toutes les fois que je lis la Bible, j'y trouve « une autre religion que celle qu'on nous enseigne. » Jean Thurzo, évêque de Breslau, fut appelé par Luther « le meilleur de tous les évêques de son siècle (2). » Mais il mourut en 1520. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, contribua puissamment à la réformation de la France. Qui peut dire à quel point la piété éclairée de ces évêques et de beaucoup d'autres aida à préparer dans leur diocèse, et plus loin encore, la grande œuvre de la réforme ?

Toutefois il était réservé à des hommes moins puissants d'être les principaux instruments de la providence de Dieu, pour préparer la réformation. Ce furent les lettrés et les savants nommés *les humanistes*, qui exercèrent sur leur siècle la plus grande influence.

Il y avait alors guerre ouverte entre ces disciples des lettres et les théologiens scolastiques. Ceux-ci voyaient avec effroi le mouvement qui s'opérait dans le domaine de l'intelligence, et pensaient que l'immobilité et les ténèbres seraient la garde la plus sûre de l'Église. C'était pour sauver Rome qu'ils combattaient la renaissance des lettres ; mais ils contribuèrent ainsi à la perdre. Rome y fut pour beaucoup. Un instant égarée sous le pontificat de Léon X, elle abandonna ses vieux amis et serra dans ses bras ses jeunes adversaires. La papauté et les lettres formèrent un accord qui semblait devoir rompre l'antique alliance du monachisme et de la papauté. Les papes ne s'aperçurent pas au premier abord que ce qu'ils avaient pris pour un jouet était un glaive qui pouvait leur donner la mort. De même, dans le siècle dernier, on vit des princes accueillir à leur cour une politique et une philosophie qui, s'ils en eussent subi toute l'influence, auraient renversé leurs trônes. L'alliance ne dura pas longtemps. Les lettres avancèrent, sans se soucier nullement de ce qui pouvait porter atteinte à la puissance de leur patron. Les moines et les scolastiques comprirent qu'abandonner le pape c'était s'abandonner eux-mêmes. Et le pape, malgré le patronage passager qu'il accorda aux beaux-arts, n'en prit pas moins, quand il en eut le désir, les mesures les plus opposées à l'esprit du temps.

C'était un spectacle plein de vie que celui que présentait alors la renaissance des lettres. Esquissons quelques traits de ce tableau, et choisissons ceux qui se trouvent dans le rapport le plus intime avec la renaissance de la foi.

Pour que la vérité triomphât, il fallait d'abord que les armes par lesquelles elle devait vaincre fussent sorties des arsenaux où depuis des siècles elles étaient enfouies. Ces armes, c'étaient les saintes Écritures du Vieux et du Nouveau Testament. Il fallait ranimer dans la chrétienté l'amour et l'étude des saintes Lettres grecques et hébraïques. L'homme que la providence de Dieu choisit pour cette œuvre, se nommait Jean Reuchlin.

Une très-belle voix d'enfant se faisait remarquer dans le chœur de l'église de Pforzheim. Elle attira l'attention du margrave de Bade. C'était celle de Jean Reuchlin, jeune garçon de manières agréables et d'un caractère enjoué, fils d'un honnête bourgeois du lieu. Le margrave lui accorda bientôt toute sa faveur, et le choisit en 1473 pour accompagner son fils Frédéric à l'université de Paris.

Le fils de l'huissier de Pforzheim arriva avec le prince, le cœur transporté de joie, dans cette école, la plus célèbre de tout l'Occident. Il y trouva le Spartiate Hermonymos, Jean Weissel, surnommé

(1) Actes, V.

(2) Luth. Epp. I, p. 524.

la lumière du monde, et il eut ainsi l'occasion d'étudier sous des maîtres habiles le grec et l'hébreu, dont il n'y avait alors aucun professeur en Allemagne, et dont un jour il devait être le restaurateur dans la patrie de la réformation. Le jeune et pauvre Allemand copiait pour des étudiants riches les chants d'Homère, les discours d'Isocrate, et il gagnait ainsi de quoi continuer ses études et s'acheter des livres.

Mais voici d'autres choses qu'il entend de la bouche de Weissel, et qui font sur son esprit une impression puissante : « Les papes peuvent se tromper. « Toutes satisfactions d'hommes sont un blasphème « contre Christ, qui a réconcilié et justifié parfai- « tement l'espèce humaine. A Dieu seul appartient « le pouvoir de donner une entière absolution. Il « n'est pas nécessaire de confesser ses péchés aux « prêtres. Il n'y a point de purgatoire, à moins que « ce ne soit Dieu lui-même, qui est un feu dévorant « et qui purifie de toute souillure. »

A peine âgé de vingt ans, Reuchlin enseigne à Bâle la philosophie, le grec et le latin; et l'on entend, ce qui était alors un prodige, un Allemand parler grec.

Les partisans de Rome commencent à s'inquiéter en voyant des esprits généreux fouiller dans ces antiques trésors. « Les Romains font la moue, disait « Reuchlin, et poussent des cris, prétendant que « tous ces travaux littéraires sont contraires à la « piété romaine, puisque les Grecs sont schismati- « ques. Oh! que de peines, que de souffrances à « endurer, pour ramener enfin l'Allemagne à la « sagesse et à la science! »

Bientôt après, Eberhard de Wurtemberg appela Reuchlin à Tubingue, pour être l'ornement de cette université naissante. En 1487, il le mena avec lui en Italie. Chalkonydas, Aurispa, Jean Pic de la Mirandole, devinrent à Florence ses compagnons et ses amis. A Rome, lorsque Eberhard reçut du pape, entouré de ses cardinaux, une audience solennelle, Reuchlin prononça un discours d'une latinité si pure et si élégante, que l'assemblée, qui n'attendait rien de pareil d'un barbare Germain, fut dans le plus grand étonnement, et que le pape s'écria : « Certainement cet homme mérite d'être mis à « côté des meilleurs orateurs de la France et de « l'Italie. »

Dix ans plus tard, Reuchlin fut obligé de se réfugier à Heidelberg, à la cour de l'électeur Philippe, pour échapper à la vengeance du successeur d'Eberhard. Philippe, d'accord avec Jean de Dalberg, évêque de Worms, son ami et son chancelier, s'efforçait de répandre les lumières, qui commençaient à poindre de toutes parts en Allemagne. Dalberg avait fondé une bibliothèque, dont l'usage était permis à tous les savants. Reuchlin fit sur ce nouveau théâtre de grands efforts pour détruire la barbarie de son peuple.

Envoyé à Rome par l'électeur, en 1498, pour une importante mission, il profita de tout le temps et de tout l'argent qui lui restèrent, soit pour faire de nouveaux progrès dans la langue hébraïque, auprès du savant israélite Abdias Sphorne, soit pour acheter tout ce qu'il put trouver de manuscrits hébreux et grecs, avec le dessein de s'en servir, comme d'autant de flambeaux, pour accroître dans sa patrie le jour qui commençait à paraître.

Un Grec illustre, Argyropylos, expliquait dans cette métropole à un auditoire nombreux les antiques merveilles de la littérature de son peuple. Le savant ambassadeur se rend avec sa suite à la salle où ce docteur enseignait, et au moment où il y entre il salue le maître, et déplore le malheur de la Grèce expirante sous les coups des Ottomans. L'Hellène étonné demande à l'Allemand : « D'où es-tu, « et comprends-tu le grec? » Reuchlin répond : « Je suis un Germain, et je n'ignore pas entière- « ment la langue. » Sur la demande d'Argyropylos, il lit et explique un morceau de Thucydide, que le professeur avait en ce moment sous les yeux. Alors Argyropylos, saisi d'étonnement et de douleur, s'écrie : « Hélas! hélas! la Grèce chassée et fugi- « tive est allée se cacher au delà des Alpes! »

C'est ainsi que les fils de la rude Germanie et ceux de l'antique et savante Grèce se rencontraient dans les palais de Rome, que l'Orient et l'Occident se donnaient la main dans ce rendez-vous du monde, et que l'un versait dans les bras de l'autre ces trésors intellectuels qu'il avait sauvés en toute hâte de la barbarie des Ottomans. Dieu, quand ses desseins le demandent, rapproche en un instant par quelque grande catastrophe ce qui semblait devoir demeurer toujours éloigné.

A son retour en Allemagne, Reuchlin put rentrer en Wurtemberg. C'est alors surtout qu'il accomplit ces travaux qui furent si utiles à Luther et à la réformation. Il traduisit et expliqua les psaumes pénitentiaux; il corrigea la Vulgate, et, ce qui fit surtout son mérite et sa gloire, il publia, le premier en Allemagne, une grammaire et un dictionnaire hébraïques; Reuchlin rouvrit par ce travail les livres si longtemps fermés de l'Ancien Testament, et éleva ainsi un monument, comme il le dit lui-même, « plus durable que l'airain. »

Mais ce n'était pas seulement par ses écrits, c'était aussi par sa vie que Reuchlin cherchait à avancer le règne de la vérité. Son influence sur la jeunesse était grande, et qui peut mesurer à cet égard tout ce que lui doit la réformation? Nous n'en citerons qu'un exemple. Un jeune homme, son cousin, fils d'un

artiste célèbre comme fabricant d'armes, nommé *Schwarzerd,* vint loger chez sa sœur Élisabeth, afin d'étudier sous sa direction. Reuchlin, rempli de joi en voyant le génie et l'application du jeune disciple, l'adopta. Conseils, présents de livres, exemples, il n'épargna rien pour faire de son parent un homme utile à l'Église et à la patrie. Il se réjouissait de voir son œuvre prospérer sous ses yeux, et trouvant le nom allemand de *Schwarzerd* trop barbare, il le traduisit en grec, selon la coutume du temps, et nomma le jeune étudiant *Mélanchton*. C'est l'illustre ami de Luther.

Bientôt le pacifique Reuchlin se trouva entraîné, bien malgré lui, dans une guerre violente, qui fut un des préludes de la réformation.

Il y avait à Cologne un juif baptisé, nommé Pfefferkorn, intimement lié avec l'inquisiteur Hochstraten. Cet homme et les dominicains sollicitèrent et obtinrent de l'empereur Maximilien, peut-être dans de bonnes intentions, un ordre en vertu duquel les juifs devaient apporter tous leurs livres hébreux (la Bible exceptée) à la maison de ville du lieu où ils résidaient. Là ces écrits devaient être brûlés. On alléguait pour motif qu'ils étaient remplis de blasphèmes contre Jésus-Christ. Il faut avouer qu'ils étaient au moins pleins d'inepties, et que les juifs eux-mêmes n'eussent pas perdu grand'chose à l'exécution qu'on préméditait. Cependant ils ne pensaient pas ainsi, et nul n'avait le droit de leur enlever des ouvrages qui étaient à leurs yeux d'un grand prix. D'ailleurs, les dominicains pouvaient bien avoir d'autres raisons que leur zèle pour l'Évangile. Il est probable qu'ils espéraient extorquer ainsi des juifs de fortes rançons.

L'Empereur invita Reuchlin à donner son avis sur ces ouvrages. Le savant docteur désigna expressément les livres écrits contre le christianisme, les livrant au sort qu'on leur destinait; mais il chercha à sauver les autres : « Le meilleur moyen de con« vertir les Israélites, ajouta-t-il, serait d'établir dans « chaque université deux maîtres de langue hé« braïque, qui enseignassent aux théologiens à « lire la Bible en hébreu et à réfuter ainsi les doc« teurs de ce peuple. » Les juifs obtinrent, par suite de cet avis, qu'on leur restituât leurs livres.

Le prosélyte et l'inquisiteur, semblables à des corbeaux affamés qui voient échapper leur proie, poussèrent alors des cris de fureur. Ils choisirent divers passages de l'écrit de Reuchlin, en dénaturèrent le sens, proclamèrent l'auteur hérétique, l'accusèrent d'avoir une inclination secrète pour le judaïsme, et le menacèrent des chaînes de l'inquisition. Reuchlin se laissa d'abord épouvanter. Mais ces hommes devenant toujours plus orgueilleux et lui prescrivant des conditions honteuses, il publia en 1513 une « Défense contre ses détracteurs de Cologne, » dans laquelle il dépeignit tout ce parti sous de vives couleurs.

Les dominicains jurent d'en tirer vengeance. Hochstraten dresse à Mayence un tribunal contre Reuchlin. Les écrits du savant sont condamnés aux flammes. Reuchlin en appelle à Léon X. Ce pape, qui n'aimait pas beaucoup ces moines ignorants et fanatiques, remet toute l'affaire à l'évêque de Spire; celui-ci déclare Reuchlin innocent, et condamne les moines aux frais du procès.

Cette affaire eut une grande importance et beaucoup de retentissement en Allemagne. Elle fit paraître sous le jour le plus odieux la classe nombreuse des moines théologiens. Elle unit d'une alliance plus intime tous les amis des sciences, appelés alors reuchlinistes, du nom de leur illustre chef. Cette lutte fut un combat d'avant-poste, qui eut de l'influence sur la bataille générale que le courage héroïque de Luther livra bientôt après à l'erreur.

L'union des lettres avec la foi forme un des traits de la réformation, et la distingue, soit de l'établissement du christianisme, soit du renouvellement religieux des jours actuels. Les chrétiens contemporains des apôtres eurent contre eux la culture de leur siècle; et, à quelques exceptions près, il en est de même pour ceux de notre temps. La majorité des hommes lettrés fut avec les réformateurs. L'opinion même leur fut favorable. L'œuvre y gagna en étendue : peut-être y perdit-elle en profondeur.

Luther, reconnaissant tout ce qu'avait fait Reuchlin, lui écrivit, peu après sa victoire sur les dominicains : « Le Seigneur a agi en toi, afin que la « lumière de l'Écriture sainte commençât à reluire « dans cette Germanie, où, depuis tant de siècles, « hélas! elle était non-seulement étouffée, mais tout « à fait éteinte (1).

X

Érasme. — Érasme à Paris. — Sa réputation. — Sa profession. — Ses travaux — Ses défauts. — Une réforme sans secousses était-elle possible? — Sa timidité. — Son indécision.

Reuchlin n'avait pas encore douze ans, quand naquit l'un des plus grands génies de ce siècle. Un homme plein de vivacité et d'esprit, appelé Gérard, natif de Gouda dans les Pays-Bas, aimait la fille d'un médecin, nommée Marguerite. Les principes du christianisme ne dirigeaient point sa vie, ou tout au moins la passion les fit taire. Ses parents et

(1) Mai Vita J. Reuchlin. (Francf., 1687.) Mayerhoff, J. Reuchlin und seine Zeit. (Berlin, 1830.)

neuf frères voulaient le contraindre à embrasser l'état ecclésiastique. Il s'enfuit, laissant celle qu'il aimait sur le point de devenir mère, et se rendit à Rome. La coupable Marguerite mit au monde un fils. Gérard n'en apprit rien, et, quelque temps après, il reçut de ses parents la nouvelle que celle qu'il avait aimée n'était plus. Saisi de douleur, il se fit prêtre et se consacra entièrement au service de Dieu. Il revint en Hollande. Elle vivait encore! Marguerite ne voulut pas se marier à un autre. Gérard resta fidèle à ses vœux sacerdotaux. Leur affection se concentra sur leur jeune fils. La mère en avait pris le soin le plus tendre. Le père, après son retour, l'envoya à l'école, quoiqu'il n'eût alors que quatre ans. Il n'en avait pas treize, lorsque son maître Sinthemius de Deventer, l'embrassant un jour plein de joie, s'écria : « Cet enfant atteindra les plus hautes « sommités de la science! C'était Érasme, de Rot- « terdam. »

Vers ce temps, sa mère mourut, et peu après, son père, accablé de douleur, la suivit dans la tombe.

Le jeune Érasme (1), demeuré seul au monde, témoigna une vive aversion pour la vie monacale, que ses tuteurs voulaient le contraindre à embrasser. A la fin, un ami lui persuada d'entrer dans un couvent de chanoines réguliers, ce qu'il pouvait faire sans prendre les ordres. Nous le trouvons bientôt à la cour de l'archevêque de Cambrai, et plus tard à l'université de Paris. Il y poursuivit ses études dans une grande misère, mais avec l'application la plus infatigable. Dès qu'il pouvait se procurer quelque argent, il l'employait à acheter, d'abord des auteurs grecs, et ensuite des habits. Souvent le pauvre Hollandais recourait en vain à la générosité de ses protecteurs : aussi, plus tard, sa plus grande joie fut-elle de soutenir des jeunes gens studieux, mais pauvres. Appliqué sans relâche à la recherche de la vérité et de la science, il reculait cependant devant l'étude de la théologie, craignant d'y découvrir quelques erreurs, et d'être alors dénoncé comme hérétique.

L'habitude du travail, qu'il contracta à cette époque, lui demeura toute la vie; même dans ses voyages, qu'il faisait ordinairement à cheval, il n'était point oisif. Il composait en route, en chevauchant à travers les campagnes, et, arrivé à l'hôtellerie, il couchait par écrit ses pensées. C'est ainsi qu'il fit son fameux *Éloge de la folie* (2) dans un voyage d'Italie en Angleterre.

Érasme s'acquit de bonne heure une grande réputation parmi les savants. Mais les moines, irrités de son *Éloge de la folie*, où il s'était moqué de la leur, lui vouèrent une haine violente. Recherché des princes, il était inépuisable lorsqu'il s'agissait de trouver des excuses pour échapper à leurs invitations. Il aimait mieux gagner sa vie avec l'imprimeur Frobenius, en corrigeant des livres, que de se trouver, entouré de luxe et de faveur, aux cours magnifiques de Charles-Quint, de Henri VIII, de François Ier, ou que de ceindre sa tête du chapeau de cardinal qui lui fut offert (3).

Depuis 1509 il enseigna à Oxford. Il vint en 1516 à Bâle; il s'y fixa en 1521.

Quelle a été son influence sur la réformation ?

Elle a été trop exaltée d'un côté, et trop dépréciée de l'autre. Érasme n'a jamais été et n'eût jamais pu être un réformateur; mais il a préparé les voies à d'autres. Non-seulement il répandit dans son siècle l'amour de la science et un esprit de recherche et d'examen qui en mena d'autres bien plus loin qu'il n'alla lui-même; mais encore il sut, protégé par de grands prélats et par de puissants princes, dévoiler et combattre les vices de l'Église par les plus piquantes satires.

Érasme fit plus : non content d'attaquer les abus, il chercha à ramener les théologiens, de l'étude des scolastiques à l'étude de l'Écriture sainte. « Le but « le plus élevé du renouvellement des études philoso- « phiques, dit il, sera d'apprendre à connaître le sim- « ple et pur christianisme dans la Bible. » Belle parole! et plût à Dieu que les organes de la philosophie de nos jours comprissent aussi bien leur mission ! « Je suis fermement résolu, disait-il encore, à mourir « sur l'étude de l'Écriture : en elle est ma joie et ma « paix (4). » « Le sommaire de toute la philosophie « chrétienne se réduit à ceci, dit-il ailleurs : Placer « toute notre espérance en Dieu qui, sans notre « mérite, par grâce, nous donne tout par Jésus- « Christ; savoir que nous sommes rachetés par la « mort de son Fils ; mourir aux convoitises mon- « daines et marcher d'une manière conforme à sa « doctrine et à son exemple, non-seulement sans « nuire à personne, mais en faisant du bien à tous ; « supporter patiemment l'épreuve dans l'espérance « de la rémunération future ; enfin, ne nous attri- « buer aucun honneur à cause de nos vertus, mais « rendre grâce à Dieu pour toutes nos forces et « pour toutes nos œuvres. Voilà ce dont il faut péné- « trer l'homme, jusqu'à ce que cela soit devenu « pour lui une seconde nature (5). »

(1) Il s'appelait proprement *Gerhard*, comme son père. Il traduisit ce nom hollandais en latin (*Didier*, Désiré), et en grec (*Érasme*).

(2) Ἐγκώμιον μωρίας. Sept éditions de cet écrit furent enlevées en peu de mois.

(3) A principibus facilè mihi contingeret fortuna, nisi mihi nimiùm dulcis esset libertas. (Epist. ad Pirck.)

(4) Ad Servatium.

(5) Ad Joh. Slechtam 1519. Hæc sunt animis hominum inculcanda, sic, ut velut in naturam transeant. (Er. Epp. I, p. 680.)

Mais Erasme ne se contenta pas de faire une si franche profession de la doctrine évangélique ; ses travaux firent plus que ses paroles. Il rendit surtout à la vérité un important service par la publication de son édition critique du Nouveau Testament, qui fut la première et longtemps la seule ; elle parut en 1516 à Bâle, un an avant que la réformation ne commençât. Il l'accompagna d'une traduction latine où il corrigeait hardiment la Vulgate, et de remarques justificatives. Érasme fit ainsi pour le Nouveau Testament ce que Reuchlin avait fait pour l'Ancien.

Les théologiens purent dès lors lire la parole de Dieu dans les langues originales, et plus tard reconnaître la pureté de la doctrine des réformateurs. « Plût à Dieu, dit Érasme en publiant son ouvrage, « qu'il porte autant de fruit pour le christianisme, « qu'il m'a coûté de peine et d'application ! » Ce vœu fut accompli. Les moines s'écrièrent en vain : « Il veut corriger le Saint-Esprit ! » Le Nouveau Testament d'Érasme fit jaillir une vive lumière. Ce grand homme répandit encore le goût de la Parole de Dieu par ses paraphrases de l'Épître aux Romains. L'effet de ses travaux dépassa ses intentions mêmes. Reuchlin et Érasme rendirent la Bible aux savants ; Luther la rendit au peuple.

Érasme fut pour plusieurs comme un pont de passage. Bien des hommes qui auraient été effrayés par les vérités évangéliques présentées dans toute leur force et leur pureté, se laissèrent attirer par lui, et devinrent plus tard les fauteurs les plus zélés de la réformation.

Mais par cela même qu'il était bon pour préparer, il ne l'eût pas été pour accomplir. « Érasme sait « très-bien signaler les erreurs, dit Luther, mais il « ne sait pas enseigner la vérité. » L'Évangile de Christ ne fut pas le foyer où s'alluma et s'entretint sa vie, le centre autour duquel rayonna son activité. Il était avant tout savant, et seulement ensuite chrétien. La vanité exerçait sur lui trop de pouvoir pour qu'il eût sur son siècle une influence décisive. Il calculait avec anxiété les suites que chacune de ses démarches pourrait avoir pour sa réputation. Il n'y avait rien dont il aimât autant à parler que de lui-même et de sa gloire. « Le pape, » écrivait-il à un ami intime avec une vanité puérile, à l'époque où il se déclara l'adversaire de Luther, « le pape m'a envoyé un diplôme plein de bienveillance et de té« moignages d'honneur. Son secrétaire me jure que « c'est quelque chose d'inouï, et que le pape l'a « dicté lui-même mot à mot. »

Érasme et Luther sont les représentants de deux grandes idées quant à une réforme, de deux grands partis dans leur siècle et dans tous les siècles. L'un se compose des hommes d'une prudence craintive ; l'autre des hommes de résolution et de courage. Ces deux partis existaient à cette époque, et ils se personnifièrent dans ces illustres chefs. Les hommes de prudence croyaient que la culture des sciences théologiques amènerait peu à peu et sans déchirement une réformation de l'Église. Les hommes d'action pensaient que des idées plus justes répandues parmi les savants ne feraient point cesser les superstitions du peuple, et que corriger tel ou tel abus était peu de chose, si toute la vie de l'Église n'était pas renouvelée.

« Une paix désavantageuse, disait Érasme, vaut « mieux encore que la plus juste des guerres (1). » Il pensait (et que d'Érasmes n'ont pas vécu dès lors et ne vivent pas de nos jours !), il pensait qu'une réformation qui ébranlerait l'Église courrait risque de la renverser ; il voyait avec effroi les passions excitées, le mal se mêlant partout au peu de bien que l'on pourrait faire, les institutions existantes détruites, sans que d'autres pussent être mises à leur place, et le vaisseau de l'Église, faisant eau de toutes parts, englouti au milieu de la tempête. « Ceux qui « font entrer la mer dans de nouvelles lagunes, « disait-il, font souvent une œuvre qui les trompe ; « car l'élément redoutable, une fois introduit, ne « se porte pas là où l'on voulait l'avoir, mais il se « jette où il lui plaît, et cause de grandes dévasta« tions (2). »

Mais les courageux d'entre ses contemporains avaient de quoi lui répondre. L'histoire avait suffisamment démontré qu'une exposition franche de la vérité et un combat décidé contre le mensonge pouvaient seuls assurer la victoire. Si l'on eût usé de ménagement, les artifices de la politique, les ruses de la cour papale auraient éteint la lumière dans ses premières lueurs. N'avait-on pas, depuis des siècles, employé tous les moyens de douceur ? n'avait-on pas vu conciles sur conciles convoqués dans le dessein de réformer l'Église. Tout avait été inutile. Pourquoi prétendre faire de nouveau une expérience si souvent déçue ?

Sans doute, une réforme fondamentale ne pouvait s'opérer sans déchirements. Mais quand a-t-il paru quelque chose de grand et de bon parmi les hommes, qui n'ait causé quelque agitation ? Cette crainte de voir le mal se mêler au bien, si elle était légitime, n'arrêterait-elle pas précisément les entreprises les plus nobles et les plus saintes ? Il ne faut pas craindre le mal qui peut surgir d'une grande

(1) Malo hunc, qualisqualis est, rerum humanarum statum quàm novos excitari tumultus, disait-il encore. (Erasm. Epp. I, p. 953.)

(2) Semel admissum non ea fertur, quà destinârat admissor... (Erasm. Epp. I, p. 953.)

agitation, mais il faut se fortifier pour le combattre et le détruire.

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, une différence totale entre la commotion qu'impriment les passions humaines et celle qui émane de l'Esprit de Dieu? L'une ébranle la société, mais l'autre la raffermit. Quelle erreur que de s'imaginer, comme Érasme, que dans l'état où se trouvait alors la chrétienté, avec ce mélange d'éléments contraires, de vérité et de mensonge, de mort et de vie, on pouvait encore prévenir de violentes secousses! Cherchez à fermer le cratère du Vésuve quand les éléments irrités s'agitent déjà dans son sein! Le moyen âge avait vu plus d'une commotion violente, avec une atmosphère moins grosse d'orages que ne l'était celle du temps de la réformation. Ce n'est pas à arrêter et à comprimer qu'il faut penser alors, mais à diriger et à conduire.

Si la réformation n'eût pas éclaté, qui peut dire l'épouvantable ruine qui l'eût remplacée? La société, en proie à mille éléments de destruction, sans éléments régénérateurs et conservateurs, eût été effroyablement bouleversée. Certes, c'eût bien été une réforme à la manière d'Érasme, et telle que la rêvent encore de nos jours beaucoup d'hommes modérés, mais timides, qui eût renversé la société chrétienne. Le peuple, dépourvu de cette lumière et de cette piété que la réformation fit descendre jusque dans les rangs les plus obscurs, abandonné à ses passions violentes et à un esprit inquiet de révolte, se fût déchaîné comme l'animal furieux que des provocations excitent et dont aucun frein ne retient plus la colère.

La réformation ne fut autre chose qu'une intervention de l'esprit de Dieu parmi les hommes, un règlement que Dieu mit en la terre. Elle put, il est vrai, remuer les éléments de fermentation qui sont cachés dans le cœur humain; mais Dieu vainquit. La doctrine évangélique, la vérité de Dieu, pénétrant dans la masse des peuples, détruisit ce qui devait périr, mais affermit partout ce qui devait être maintenu. La réformation a édifié dans le monde. La prévention seule a pu dire qu'elle avait abattu. « Le soc de la charrue, a-t-on dit avec raison, en « parlant de l'œuvre de la réforme, pourrait aussi « penser qu'il nuit à la terre, parce qu'il la déchire; « il ne fait que la féconder. »

Le grand principe d'Érasme était : « Éclaire, et « les ténèbres disparaîtront d'elles-mêmes. » Ce principe est bon, et Luther le suivit. Mais quand les ennemis de la lumière s'efforcent de l'éteindre ou d'enlever le flambeau de la main qui le porte, faudra-t-il, pour l'amour de la paix, les laisser faire? faudra-t-il ne pas résister aux méchants?

Le courage manqua à Érasme. Or, il en faut pour opérer une réformation, aussi bien que pour prendre une ville. Il y avait beaucoup de timidité dans son caractère. Dès sa jeunesse, le nom seul de la mort le faisait trembler. Il prenait pour sa santé des soins inouïs. Nul sacrifice ne lui eût coûté pour s'enfuir loin d'un lieu où régnait une maladie contagieuse. Le désir de jouir des commodités de la vie surpassait sa vanité même, et ce fut cette raison qui lui fit rejeter plus d'une offre brillante.

Aussi ne prétendit-il pas au rôle de réformateur : « Si les mœurs corrompues de la cour de Rome de- « mandent quelque grand et prompt remède, disait- « il, ce n'est ni mon affaire, ni celle de ceux qui me « ressemblent (1). » Il n'avait point cette force de la foi qui animait Luther. Tandis que celui-ci était toujours prêt à laisser sa vie pour la vérité, Érasme disait ingénument : « Que d'autres prétendent au « martyre : pour moi, je ne me crois pas digne de « cet honneur (2). Je crains que, s'il s'élevait « quelque tumulte, je n'imitasse Pierre dans sa « chute. »

Par ses écrits, par ses paroles, Érasme, plus que tout autre, avait préparé la réformation; et puis, quand il vit arriver la tempête, qu'il avait lui-même suscitée, il trembla. Il eût tout donné pour ramener le calme d'autrefois, même avec ses pesantes vapeurs. Mais il n'était plus temps, la digue était rompue. On ne pouvait arrêter le fleuve qui devait à la fois nettoyer et fertiliser le monde. Érasme fut puissant comme instrument de Dieu : quand il cessa de l'être, il ne fut plus rien.

A la fin, Érasme ne savait plus pour quel parti se déclarer. Aucun ne lui plaisait, et il les craignait tous. « Il est dangereux de parler, disait-il, et il est « dangereux de se taire. » Dans tous les grands mouvements religieux, il y a de ces caractères indécis, respectables à quelques égards, mais qui nuisent à la vérité, et qui, en ne voulant déplaire à personne, déplaisent à tout le monde.

Que deviendrait la vérité, si Dieu ne suscitait pas pour elle des champions plus courageux? Voici le conseil qu'Érasme donna à Viglius Zuichem, depuis président de la cour supérieure à Bruxelles, sur la manière dont il devait se comporter vis-à-vis des sectaires (car c'est ainsi qu'il appelait déjà les réformateurs) : « Mon amitié pour toi me fait désirer « que tu te tiennes bien loin de la contagion des « sectes, et que tu ne leur fournisses aucune occa- « sion de dire que Zuichem est des leurs. Si tu « approuves leur doctrine, au moins dissimule, et « surtout ne dispute point avec eux. Un jurisconsulte doit finasser avec ces ens, comme certain

(1) Ingens aliquod et præsens remedium, certè meum non est. (Erasm. Epp. 1, p. 653.)

(2) Ego me non arbitror hoc honore dignum. (*Ibid.*)

« mourant avec le diable. Le diable lui demanda : « Que crois-tu? Le mourant craignant, s'il confes« sait sa foi, d'être surpris dans quelque hérésie, « répondit : Ce que croit l'Église. Le premier in« sista : Que croit l'Église? L'autre répondit : Ce « que je crois. Le diable encore une fois : Et que « crois-tu donc? Et le mourant de nouveau : Ce que « croit l'Église (1). » Aussi le duc George de Saxe, ennemi mortel de Luther, ayant reçu d'Érasme une réponse équivoque à une question qu'il lui avait adressée, disait : « Cher Érasme! lave-moi la four« rure et ne la mouille pas. » Second Curio, dans un de ses ouvrages, décrit deux cieux : le ciel papiste et le ciel chrétien. Il ne trouve Érasme ni dans l'un, *ni* dans l'autre, mais il le découvre se mouvant sans cesse entre eux dans des cercles sans fin.

Tel fut Érasme. Il lui manqua cet affranchissement intérieur, qui rend véritablement libre. Qu'il eût été différent, s'il s'était abandonné lui-même, pour se donner à la vérité! Mais après avoir cherché à opérer quelques réformes avec l'approbation des chefs de l'Église, après avoir pour Rome abandonné la réformation, quand il vit que ces deux choses ne pouvaient marcher ensemble, il se perdit auprès de tous. D'un côté, ses palinodies ne purent comprimer la colère des partisans fanatiques de la papauté. Ils sentaient le mal qu'il leur avait fait, et ne le lui pardonnaient pas. Des moines impétueux l'accablaient d'injures du haut des chaires. Ils l'appelaient un second Lucien, un renard qui avait dévasté la vigne du Seigneur. Un docteur de Constance avait suspendu le portrait d'Érasme dans son cabinet, afin de pouvoir à chaque instant lui cracher au visage. Mais de l'autre côté, Érasme, abandonnant l'étendard de l'Évangile, se vit privé de l'affection et de l'estime des hommes les plus généreux du temps où il vécut, et dut renoncer sans doute à ces consolations célestes que Dieu répand dans les cœurs de ceux qui se comportent en bons soldats de Jésus-Christ. C'est au moins ce que semblent indiquer ces larmes amères, ces veilles pénibles, ce sommeil troublé, ces aliments qui lui deviennent insipides, ce dégoût pour l'étude des Muses, autrefois sa seule consolation, ce front chagrin, ce visage pâle, ces regards tristes et abattus, cette haine d'une vie qu'il appelle cruelle, et ces soupirs après la mort, dont il parle à ses amis (2). Pauvre Érasme!

Les ennemis d'Érasme allèrent, ce nous semble, un peu au delà de la vérité, quand ils s'écrièrent, au moment où Luther parut : « Érasme a pondu l'œuf et Luther l'a couvé (3). »

XI

Les nobles.—Hütten.—Ses écrits.—Lettres de quelques hommes obscurs.—Hutten à Bruxelles.—Ses lettres.—Sa fin.—Sickingen.—Guerre.—Sa mort.—Cronberg.—Hans Sachs.—Fermentation générale.

Ces mêmes symptômes de régénération que l'on voyait parmi les princes, les évêques et les savants, se trouvaient parmi les hommes du monde, les seigneurs, les chevaliers et les gens de guerre. La noblesse allemande joua un rôle important dans la réformation. Plusieurs des plus illustres fils de l'Allemagne formèrent une alliance étroite avec les lettrés, et, enflammés d'un zèle ardent, quelquefois emporté, s'efforcèrent de délivrer leur peuple du joug de Rome.

Diverses causes devaient contribuer à donner des amis à la réformation dans les rangs des nobles. Les uns, ayant fréquenté les universités, y avaient reçu dans leur cœur ce feu qui animait les savants. D'autres, élevés dans des sentiments généreux, avaient l'âme ouverte à la belle doctrine de l'Évangile. Plusieurs trouvaient à la réformation je ne sais quoi de chevaleresque qui les séduisait et les entraînait après elle. D'autres enfin, il faut bien le dire, en voulaient au clergé, qui avait puissamment contribué, sous le règne de Maximilien, à leur enlever leur antique indépendance et à les assujettir aux princes. Remplis d'enthousiasme, ils considéraient la réformation comme le prélude d'un grand renouvellement politique ; ils croyaient voir l'Empire sortir de cette crise avec une splendeur toute nouvelle, et un état meilleur, brillant de la gloire la plus pure, s'établir dans le monde, par l'épée des chevaliers, non moins que par la Parole de Dieu (4).

Ulrich de Hütten, que l'on a surnommé le Démosthène de l'Allemagne, à cause de ses philippiques contre la papauté, forme comme l'anneau qui unit alors les chevaliers et les gens de lettres. Il brilla

(1) Erasm. Epp. 374.

(2) . . . . . Vigilæ molestæ, somnus irrequietus, cibus insipidus omnis, ipsum quoque musarum studium... ipsa frontis meæ mœstitia, vultus palor, oculorum subtristis dejectio... (Erasm. Epp. I, p. 1380.)

(3) Les Œuvres d'Érasme ont été publiées par Jean Le Clerc à Liége, 1703, en dix volumes in-folio. Pour sa vie, voyez Burigny, Vie d'Érasme, Paris, 1757; A. Müller, Leben des Erasmus, Hamb., 1828; et la Biographie insérée par Le Clerc dans sa Bibliothèque choisie. Voyez aussi le beau et consciencieux travail de M. Nisard (Revue des Deux Mondes), qui me paraît pourtant s'être trompé dans son appréciation d'Érasme et de Luther.

(4) « Animus ingens et ferox, viribus pollens... Nam si consilia « et conatus Hutteni non defecissent, quasi nervi copiarum, « atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum exstitisset, et « quasi orbis status publici fuisset conversus. » (Camer., Vita Melanchtonis.)

par ses écrits non moins que par son épée. Issu d'une ancienne famille de Franconie, il fut envoyé à onze ans au couvent de Foulda, où il devait devenir moine. Mais Ulrich, qui ne se sentait point de penchant pour cet état, s'enfuit à seize ans du couvent, et se rendit à l'université de Cologne, où il se livra à l'étude des langues et de la poésie. Il mena plus tard une vie errante, se trouva en 1513 au siége de Padoue comme simple soldat, vit Rome dans tous ses scandales, et aiguisa là ces traits qu'il lança plus tard contre elle.

De retour en Allemagne, Hütten composa contre Rome un écrit intitulé : ***La Trinité romaine.*** Il y dévoile tous les désordres de cette cour, et montre la nécessité de mettre fin par la force à sa tyrannie. « Il y a, dit un voyageur nommé *Vadiscus*, qui figure « dans cet écrit, trois choses que l'on rapporte or- « dinairement de Rome : une mauvaise conscience, « un estomac gâté et une bourse vide. Il y a trois « choses que Rome ne croit pas : l'immortalité de « l'âme, la résurrection des morts et l'enfer. Il y a « trois choses dont Rome fait commerce : la grâce « de Christ, les dignités ecclésiastiques et les fem- « mes. » La publication de cet écrit obligea Hütten à quitter la cour de l'archevêque de Mayence, où il se trouvait quand il le composa.

Lorsque l'affaire de Reuchlin avec les dominicains éclata, Hütten prit fait et cause pour le savant docteur. Un ami qu'il avait connu à l'université, Crotus Robianus, et d'autres Allemands composèrent alors la fameuse satire intitulée : ***Lettres de quelques hommes obscurs,*** qui parut en 1516, un an avant les thèses de Luther. Ce fut surtout à Hütten qu'on attribua cet écrit, et il est bien probable qu'il y eut une grande part. Les moines adversaires de Reuchlin, auteurs supposés de ces lettres, s'y entretiennent des affaires du temps et des sujets théologiques, à leur manière et dans leur barbare latin. Ils adressent à leur correspondant, Ératius, professeur à Cologne, les questions les plus niaises et les plus inutiles ; ils lui donnent les marques les plus naïves de leur grossière ignorance, de leur incrédulité, de leur superstition, de leur esprit bas et vulgaire, et en même temps de leur orgueil et de leur zèle fanatique et persécuteur. Ils lui racontent plusieurs de leurs aventures burlesques, de leurs excès, de leur dissolution, et divers scandales de la vie d'Hochstraten, de Pfefferkorn et d'autres chefs de leur parti. Le ton, tantôt hypocrite, tantôt niais, de ces lettres en rend la lecture très-comique. Et le tout est si naturel, que les dominicains et les franciscains d'Angleterre reçurent cet écrit avec grande approbation, et crurent qu'il était vraiment composé dans les principes de leur ordre et pour sa défense. Un prieur du Brabant, dans sa crédule simplicité, en fit même acheter un grand nombre d'exemplaires, et les envoya en présent aux plus distingués d'entre les dominicains. Les moines, toujours plus irrités, sollicitèrent du pape une bulle sévère contre tous ceux qui oseraient lire ces épîtres ; mais Léon X s'y refusa. Ils durent supporter la risée générale et dévorer leur colère. Aucun ouvrage ne porta à ces colonnes du papisme un coup plus terrible. Mais ce n'était pas avec des moqueries et des satires que l'Évangile devait triompher. Si l'on eût continué à marcher dans cette voie, si la réformation, au lieu d'attaquer l'erreur avec les armes de Dieu, avait eu recours à l'esprit moqueur du monde, sa cause était perdue. Luther condamna hautement ces satires. Un de ses amis lui en ayant envoyé une, intitulée : ***La teneur de la supplication de Pasquin***, il lui répondit : « Ces inepties que tu m'as envoyées « me paraissent avoir été composées par un esprit « sans retenue. Je les ai communiquées à une réu- « nion d'amis, et tous en ont porté le même juge- « ment (1). » Et en parlant du même ouvrage, il écrit à un autre de ses correspondants : « Cette sup- « plication me paraît avoir pour auteur le même « historien qui a composé les ***Lettres des hommes « obscurs.*** J'approuve ses désirs, mais je n'approuve « pas son ouvrage ; car il ne s'abstient point des « injures et des outrages (2). » Ce jugement est sévère, mais il montre quel esprit se trouvait en Luther, et combien il était au-dessus de ses contemporains. Il faut ajouter cependant qu'il ne suivit pas toujours de si sages maximes.

Ulrich ayant dû renoncer à la protection de l'archevêque de Mayence, rechercha celle de Charles-Quint, qui était alors brouillé avec le pape. Il se rendit en conséquence à Bruxelles, où Charles tenait sa cour. Mais loin de rien obtenir, il apprit que le pape avait demandé à l'Empereur de l'envoyer à Rome pieds et mains liés. L'inquisiteur Hochstraten, persécuteur de Reuchlin, était un de ceux que Rome avait chargés de le poursuivre. Indigné qu'on eût osé faire une telle demande à l'Empereur, Ulrich quitta le Brabant. Sorti de Bruxelles, il rencontra Hochstraten sur le grand chemin. L'inquisiteur, effrayé, tombe à genoux et recommande son âme à Dieu et aux saints. « Non ! dit le chevalier, je ne « souille pas mon glaive de ton sang ! » Il lui donna quelques coups du plat de son épée, et le laissa aller en paix.

Hütten se réfugia dans le château d'Ebernbourg, où François de Sickingen offrait un asile à tous ceux qui étaient persécutés par les ultramontains. C'est là que son zèle brûlant pour l'affranchissement de sa nation lui dicta ces lettres si remarquables

(1) L. Epp. I, p. 37.

(2) L. Epp. I, p. 38.

qu'il adressa à Charles-Quint, à Frédéric, électeur de Saxe, à Albert, archevêque de Mayence, aux princes et à la noblesse, et qui le mettent au premier rang des écrivains. C'est là qu'il composa tous ces ouvrages destinés à être lus et compris par le peuple, et qui répandirent dans toutes les contrées germaniques l'horreur de Rome et l'amour de la liberté. Dévoué à la cause du réformateur, son dessein était de porter la noblesse à prendre les armes en faveur de l'Évangile, et à fondre avec le glaive sur cette Rome que Luther ne voulait détruire que par la Parole et par la force invincible de la vérité.

Cependant, au milieu de toute cette exaltation guerrière, on aime à retrouver chez Hütten des sentiments tendres et délicats. Lorsque ses parents moururent, il céda à ses frères tous les biens de la famille, quoiqu'il fût l'aîné, et il les pria même de ne point lui écrire et de ne lui envoyer aucun argent, de peur que, malgré leur innocence, ils n'eussent à souffrir de ses ennemis et ne tombassent avec lui dans la fosse.

Si la vérité ne peut reconnaître en Hütten un de ses enfants, car elle ne marche jamais sans la sainteté de la vie et la charité du cœur, elle lui accordera du moins une mention honorable comme à l'un des plus redoutables adversaires de l'erreur (1).

On peut en dire autant de François de Sickingen, son illustre ami et son protecteur. Ce noble chevalier, que plusieurs de ses contemporains estimaient digne de la couronne impériale, brille au premier rang parmi les guerriers qui furent les antagonistes de Rome. Tout en se plaisant au bruit des armes, il était rempli d'ardeur pour les sciences et de vénération pour ceux qui les professaient. A la tête d'une armée qui menaçait le Wurtemberg, il ordonna, dans le cas où l'on prendrait Stuttgard d'assaut, d'épargner les biens et la maison du grand littérateur Jean Reuchlin. Il le fit ensuite appeler dans son camp, l'embrassa, et lui offrit son secours dans la querelle qu'il avait avec les moines de Cologne. Longtemps la chevalerie s'était fait gloire de mépriser les lettres. L'époque que nous retraçons nous présente un spectacle nouveau. Sous la pesante cuirasse des Sickingen et des Hütten, on aperçoit ce mouvement des intelligences, qui commence partout à se faire sentir. La réformation donne au monde, pour ses prémices, des guerriers amis des arts de la paix.

Hütten, réfugié, à son retour de Bruxelles, dans le château de Sickingen, invita le valeureux chevalier à étudier la doctrine évangélique, et lui expliqua le fondements sur lesquels elle repose. « Et il y a « quelqu'un, s'écria Sickingen tout étonné, qui ose « essayer de renverser un tel édifice!... Qui le « pourrait?... »

Plusieurs hommes, célèbres ensuite comme réformateurs, trouvèrent un refuge dans son château; entre autres Martin Bucer, Aquila, Schwebel, OEcolampade, en sorte que Hütten appelait avec raison Ebernbourg « l'hôtellerie des justes. » OEcolampade devait prêcher chaque jour au château. Cependant les guerriers qui y étaient réunis finissaient par s'ennuyer d'entendre tant parler des douces vertus du christianisme; les sermons leur paraissaient trop longs, quelque bref qu'OEcolampade s'efforçât d'être. Ils se rendaient, il est vrai, presque tous les jours à l'église, mais ce n'était guère que pour entendre la bénédiction et faire une courte prière, en sorte qu'OEcolampade s'écriait : « Hélas! la Parole est semée ici sur des rochers! »

Bientôt Sickingen, voulant servir à sa manière la cause de la vérité, déclara la guerre à l'archevêque de Trèves, « afin, disait-il, d'ouvrir une porte à l'Évangile. » En vain Luther, qui avait déjà paru, l'en dissuada-t-il: il attaqua Trèves avec cinq mille cavaliers et mille fantassins. Le courageux archevêque, aidé de l'électeur palatin et du landgrave de Hesse, le força à la retraite. Au printemps suivant, les princes alliés l'attaquèrent dans son château de Landstein. Après un sanglant assaut, Sickingen fut contraint de se rendre; il avait été blessé mortellement. Les trois princes pénètrent dans la forteresse, la parcourent, et trouvent enfin l'indomptable chevalier dans un souterrain, couché sur son lit de mort. Il tend la main à l'électeur palatin sans paraître faire attention aux princes qui l'accompagnent; mais ceux-ci l'accablent de demandes et de reproches : « Laissez-moi en repos, leur « dit-il, car il faut maintenant que je me prépare « à répondre à un seigneur plus grand que vous!... » Lorsque Luther apprit sa mort, il s'écria : « Le « Seigneur est juste, mais admirable! Ce n'est pas « avec le glaive qu'il veut répandre son Évangile. »

Telle fut la triste fin d'un guerrier qui, comme empereur ou électeur, eût élevé peut-être l'Allemagne à un haut degré de gloire, mais qui, réduit à un cercle restreint, dépensa inutilement les grandes forces dont il était doué. Ce n'était pas dans l'esprit tumultueux de ces guerriers que la vérité divine, descendue du ciel, était venue établir sa demeure. Ce n'était pas par leurs armes qu'elle devait vaincre; et Dieu, en frappant de néant les projets insensés de Sickingen, mit de nouveau en évidence cette parole de saint Paul : *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles; mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu.*

Un autre chevalier, Harmut de Cronberg, ami de Hütten et de Sickingen, paraît avoir eu plus de sa-

(1) Les OEuvres de Hütten ont été publiées à Berlin par Munchen, 1822 à 1825, en cinq volumes in-8°.

gesse et de connaissance de la vérité. Il écrivit avec beaucoup de modestie à Léon X, l'invitant à remettre sa puissance temporelle à celui à qui elle appartenait, à savoir à l'Empereur. S'adressant à ses sujets comme un père, il chercha à leur faire comprendre la doctrine de l'Évangile, et les exhorta à la foi, à l'obéissance et à la confiance en Jésus-Christ, « qui, ajoutait-il, est le seigneur souverain de nous « tous. » Il résigna entre les mains de l'Empereur une pension de deux cents ducats, « parce que, « disait-il, il ne voulait plus servir celui qui prêtait « l'oreille aux ennemis de la vérité. » Nous trouvons quelque part de lui cette parole, qui nous semble le placer bien au-dessus de Hütten et de Sickingen : « Notre docteur céleste, le Saint-Esprit, peut, « quand il veut, enseigner dans une heure bien « plus de la foi qui est en Christ, que l'on n'en ap« prendrait dans dix ans à l'université de Paris. »

Ceux qui ne cherchent que sur les degrés des trônes (1), ou dans les cathédrales et les académies, des amis de la réformation, et qui prétendent qu'il n'y en eut pas parmi le peuple, sont dans une grave erreur. Dieu, qui préparait le cœur des sages et des puissants, préparait aussi dans les retraites du peuple beaucoup d'hommes simples et humbles, qui devaient devenir un jour les serviteurs de sa Parole. L'histoire du temps nous montre la fermentation qui animait alors les classes inférieures. Non-seulement on vit des jeunes gens sortir de ces rangs, pour occuper ensuite les premières places dans l'Église, mais on vit aussi des hommes qui restèrent toute leur vie adonnés aux professions les plus humbles contribuer puissamment au grand réveil de la chrétienté. Nous rappellerons quelques traits de la vie de l'un d'eux.

Un fils naquit, le 5 novembre 1494, à un tailleur de Nuremberg, appelé Hans Sachs. Ce fils, nommé Hans (Jean), comme son père, après avoir fait quelques études auxquelles une forte maladie l'obligea de renoncer, embrassa l'état de cordonnier. Le jeune Hans profita de la liberté que cette humble profession laissait à son esprit, pour pénétrer dans ce monde supérieur qui plaisait à son âme. Depuis que les chants avaient cessé dans les châteaux des preux, ils semblaient avoir cherché et trouvé un asile parmi les bourgeois des joyeuses cités de l'Allemagne. Une école de chant se tenait dans l'église de Nuremberg. Ces exercices, auxquels le jeune garçon venait mêler sa voix, ouvrirent le cœur de Hans aux impressions religieuses, et contribuèrent à exciter en lui le goût de la poésie et de la musique. Cependant le génie du jeune homme ne pouvait longtemps rester renfermé dans les murs de son atelier. Il voulait voir par lui-même ce monde, dont il avait lu dans les livres tant de choses, dont ses camarades lui faisaient tant de récits, et que son imagination peuplait de merveilles. En 1511, il se charge de quelques effets, et part, se dirigeant vers le sud. Bientôt le jeune voyageur, qui rencontre sur sa route de joyeux camarades, des étudiants courant le pays, et bien de dangereux attraits, sent commencer au dedans de lui un redoutable combat. Les convoitises de la vie et ses saintes résolutions se trouvent en présence. Tremblant pour l'issue, il prend la fuite et va se cacher dans la petite ville de Wels, en Autriche (1513), où il vit dans la retraite et se livrant à la culture des beaux-arts. L'empereur Maximilien vient à passer par cette ville avec une suite brillante. Le jeune poëte se laisse entraîner par l'éclat de cette cour. Le prince le reçoit dans sa vénerie, et Hans s'oublie de nouveau sous les voûtes bruyantes du palais d'Inspruck. Mais sa conscience crie encore une fois avec force. Aussitôt le jeune veneur quitte son brillant uniforme de chasse, il part, il arrive à Schwatz, puis à Munich. Ce fut là qu'en 1514, à l'âge de vingt ans, il chanta son premier hymne « à l'honneur de Dieu, » sur un air remarquable. Il fut couvert d'applaudissements. Partout dans ses voyages il avait occasion de remarquer de nombreuses et tristes preuves des abus sous lesquels la religion était étouffée.

De retour à Nuremberg, Hans s'établit, se marie, devient père de famille. Lorsque la réformation éclate, il prête l'oreille. Il saisit cette sainte Écriture qui lui était déjà devenue chère comme poëte, et dans laquelle maintenant il cherche, non plus des images et des chants, mais la lumière de la vérité. Bientôt c'est à cette vérité qu'il consacre sa lyre. D'un humble atelier, situé devant l'une des portes de la ville impériale de Nuremberg, sortent des accents qui retentissent dans toute l'Allemagne, qui préparent les esprits à une ère nouvelle, et qui rendent partout chère au peuple la grande révolution qui s'accomplit. Les cantiques spirituels de Hans Sachs, et sa Bible mise en vers, aidèrent puissamment cette œuvre. Il serait peut-être difficile de dire qui a fait le plus pour elle du prince électeur de Saxe, administrateur de l'Empire, ou du cordonnier de Nuremberg.

Ainsi donc il y avait alors quelque chose dans toutes les classes qui annonçait une réformation. De tous côtés on voyait paraître des signes et se presser des événements qui menaçaient de renverser l'œuvre des siècles de ténèbres, et d'amener pour les hommes « un temps nouveau. » Les lumières dont le siècle venait de faire la découverte avaient répandu dans tous les pays, avec une inconcevable rapidité, une multitude d'idées nouvelles. Les esprits

(1) Voyez Chateaubriand, *Études historiques.*

des hommes, qui avaient dormi depuis tant de siècles, semblaient vouloir racheter par leur activité tout le temps qu'ils avaient perdu. Les laisser oisifs, sans nourriture, ou ne leur présenter d'autres aliments que ceux qui avaient longtemps entretenu leur languissante vie, eût été méconnaître la nature de l'homme. Déjà l'esprit humain voyait clairement ce qui était et ce qui devait être, et il mesurait d'un regard hardi l'immense abîme qui séparait ces deux mondes. De grands princes siégeaient sur le trône; l'antique colosse de Rome chancelait sous son poids; l'ancien esprit de chevalerie quittait la terre, faisant place à un esprit nouveau, qui soufflait à la fois des sanctuaires du savoir et des demeures des petits. La parole imprimée avait pris des ailes qui la portaient, comme le vent porte certaines semences, jusque dans les lieux les plus éloignés. La découverte des deux Indes élargissait le monde... Tout annonçait une grande révolution.

Mais d'où viendra le coup qui fera crouler l'antique édifice, et sortir de ses ruines un édifice nouveau? Personne ne le savait. Qui eut plus de sagesse que Frédéric? Qui eut plus de science que Reuchlin? Qui eut plus de talent qu'Érasme? Qui eut plus d'esprit et de verve que Hütten? Qui eut plus de valeur que Sickingen? Qui fut plus vertueux que Cronberg? Et pourtant ni Frédéric, ni Reuchlin, ni Érasme, ni Sickingen, ni Hütten, ni Cronberg... Les savants, les princes, les guerriers, l'Église elle-même, tous avaient miné quelques fondements; mais on en était resté là : et nulle part on ne voyait paraître la main puissante qui devait être la main de Dieu.

Cependant tous avaient le sentiment qu'elle devait bientôt se montrer. Quelques-uns prétendaient en avoir trouvé dans les étoiles les indices assurés. Ceux-ci, voyant l'état misérable de la religion, annonçaient l'avénement prochain de l'Antechrist. Ceux-là, au contraire, présageaient une réformation imminente. Le monde attendait. — Luther parut.

LIVRE SECOND.

JEUNESSE, CONVERSION ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER,

1483—1517.

I

Parents de Luther. — Sa naissance. — Pauvreté. — La maison paternelle. — Sévérité. — Premières connaissances. — L'école de Magdebourg. — Misère. — Eisenach. — La Sunamite. — La maison de Cotta. — Souvenir de ces temps. — Ses études. — — Trébonius.

Tout était prêt. Dieu, qui prépare son œuvre pendant des siècles, l'accomplit, quand l'heure est venue, par les plus faibles instruments. Faire de grandes choses avec les plus petits moyens, telle est la loi de Dieu. Cette loi, qui se voit partout dans la nature, se retrouve aussi dans l'histoire. Dieu prit les réformateurs de l'Église là où il en avait pris les apôtres. Il les choisit dans cette classe pauvre, qui, sans être le bas peuple, est à peine la bourgeoisie. Tout doit manifester au monde que l'œuvre est, non de l'homme, mais de Dieu. Le réformateur Zwingle sortit de la cabane d'un berger des Alpes; Mélanchton, le théologien de la réformation, de la boutique d'un armurier; et Luther, de la chaumière d'un pauvre mineur.

La première époque de la vie de l'homme, celle où il se forme et se développe sous la main de Dieu, est toujours importante. Elle l'est surtout dans la carrière de Luther. Toute la réformation est déjà là. Les diverses phases de cette œuvre se succédèrent dans l'âme de celui qui en fut l'instrument, avant de s'accomplir dans le monde. La connaissance de la réformation qui s'opéra dans le cœur de Luther donne seule la clef de la réformation de l'Église. Ce n'est que par l'étude de l'œuvre particulière qu'on peut avoir l'intelligence de l'œuvre générale. Ceux qui négligent la première ne connaîtront de la seconde que les formes et les dehors. Ils pourront savoir certains événements et certains résultats, mais ils ne connaîtront pas la nature intrinsèque de ce renouvellement, parce que le principe de vie qui en fut l'âme leur demeurera caché. Étudions donc la réformation dans Luther, avant de l'étudier dans les faits qui changèrent la chrétienté.

Jean Luther, fils d'un paysan du village de Möra, près d'Eisenach, dans le comté de Mansfeld, en Thuringe, issu d'une famille de simples bourgeois,

ancienne et nombreuse (1), épousa la fille d'un habitant de Neustadt, dans l'évêché de Würzbourg, Marguerite Lindemann. Les deux époux quittèrent les campagnes d'Eisenach et vinrent s'établir dans la petite ville d'Eisleben en Saxe.

Seckendorff rapporte, sur le témoignage de Rebhan, surintendant à Eisenach en 1601, que la mère de Luther, croyant son terme encore éloigné, s'était rendue à la foire d'Eisleben, et que contre son attente elle y accoucha d'un fils. Malgré toute la confiance qne Seckendorff mérite, ce récit ne paraît pas exact; en effet, aucun des plus anciens historiens de Luther n'en a fait mention; de plus, il y a près de vingt-quatre lieues de Möra à Eisleben, et l'on ne se décide pas facilement, dans l'état où se trouvait la mère de Luther, à franchir une telle distance, *pour aller à la foire;* enfin, le témoignage de Luther lui-même paraît tout à fait opposé à cette assertion (2).

Jean Luther était un homme droit, ardent au travail, ouvert, et poussant la fermeté de caractère jusqu'à l'opiniâtreté. D'une culture d'esprit plus relevée que la plupart des hommes de sa classe, il lisait beaucoup. Les livres étaient rares alors; mais Jean ne laissait passer aucune occasion de s'en procurer. Ils étaient ses délassements dans les intervalles de repos que lui laissait un travail rude et assidu. Marguerite possédait les vertus qui parent les femmes honnêtes et pieuses. On remarquait surtout sa pudeur, sa crainte de Dieu et son esprit de prière. Elle était regardée par les mères de famille de l'endroit comme un modèle qu'elles devaient s'appliquer à suivre (3).

On ne sait pas d'une manière précise depuis combien de temps les deux époux étaient établis à Eisleben, lorsque, le 10 novembre, une heure avant minuit, Marguerite donna le jour à un fils. Mélanchton interrogea souvent la mère de son ami sur l'époque de la naissance de celui-ci : « Je me rap« pelle très-bien le jour et l'heure, répondait-elle; « mais pour l'année je n'en suis pas certaine. » Mais Jacques, frère de Luther, homme honnête et intègre, a rapporté que, selon l'opinion de toute la famille, Martin naquit l'an de Christ 1483, le 10 novembre, veille de la Saint-Martin (4). La première pensée des pieux parents fut de consacrer à Dieu par le saint baptême l'enfant qu'il venait de leur accorder. Dès le lendemain, qui se trouvait être un mardi, le père porta son fils avec reconnaissance et joie à l'église de Saint-Pierre; ce fut là qu'il reçut le sceau de sa consécration au Seigneur. On l'appela Martin en mémoire de ce jour.

Le jeune Martin n'avait pas encore six mois, lorsque ses parents quittèrent Eisleben pour se rendre à Mansfeld, qui n'en est éloigné que de cinq lieues. Les mines de Mansfeld étaient alors très-célèbres. Jean Luther, homme laborieux, sentant qu'il serait peut-être appelé à élever une famille nombreuse, espérait y gagner plus facilement son pain et celui de ses enfants. C'est dans cette ville que l'intelligence et les forces du jeune Luther reçurent leur premier développement; c'est là que son activité commença à se montrer, que son caractère se prononça dans ses paroles et dans ses actions. Les plaines de Mansfeld, les bords du Wipper, furent le théâtre de ses premiers ébats avec les enfants du voisinage.

Les commencements du séjour à Mansfeld furent pénibles pour l'honnête Jean et pour sa femme. Ils y vécurent d'abord dans une grande pauvreté. « Mes parents, dit le réformateur, ont été très-pau« vres. Mon père était un pauvre bûcheron, et ma « mère a souvent porté son bois sur le dos, afin « d'avoir de quoi nous élever, nous autres enfants. « Ils ont supporté pour nous des travaux rudes jus« qu'au sang. » L'exemple de parents qu'il respectait, les habitudes qu'ils lui inspirèrent, accoutumèrent de bonne heure Luther au travail et à la frugalité. Que de fois sans doute il accompagna sa mère dans le bois, pour y ramasser aussi son petit fagot!

Il y a des promesses faites au travail du juste, et Jean Luther en éprouva la réalité. Ayant acquis un peu plus d'aisance, il établit à Mansfeld deux fourneaux de forge. Ce fut autour de ces fourneaux que grandit le jeune Martin, et ce fut du produit de ce travail que son père pourvut plus tard à ses études. « C'était d'une famille de mineurs, dit le bon Ma« thesius, que devait sortir le fondeur spirituel de « la chrétienté. Image de ce que Dieu voulait faire « en nettoyant par lui les fils de Lévi et en les « épurant dans ses fourneaux, comme l'or (5). » Respecté de tous pour sa droiture, sa vie sans tache et son bon sens, Jean Luther fut fait conseiller de Mansfeld, capitale du comté de ce nom. Une trop grande misère eût pu appesantir l'esprit de l'enfant; l'aisance de la maison paternelle dilata son cœur et éleva son caractère.

Jean profita de sa nouvelle situation pour rechercher la société qu'il préférait. Il faisait grand cas

(1) Vetus familia est et latè propagata mediocrium hominum. (Melancht., Vit. Luth.)

(2) Ego natus sum in Eisleben, baptisatusque apud Sanctum-Petrum ibidem. Parentes mei de prope Isenaco illuc mi rarunt. (L. Epp. I, p. 390.).

(3) Intuebanturque in eam cæteræ honestæ mulieres, ut in exemplar virtutum. (Melancht., Vita Lutheri.)

(4) Melancht., Vita Lutheri.

(5) Drumb musste dieser geistlische Schmetzer... (Mathesius, Historien., 1565, p. 3.)

des hommes instruits, et il invitait souvent à sa table les ecclésiastiques et les maîtres d'école du lieu. Sa maison offrait le spectacle de ces sociétés de simples bourgeois qui honoraient l'Allemagne au commencement du seizième siècle. C'était un miroir où venaient se réfléchir les nombreuses images qui se succédaient sur la scène agitée de ce temps-là. L'enfant en profita. Sans doute, la vue de ces hommes, auxquels on témoignait tant d'égards dans la maison de son père, excita plus d'une fois dans le cœur du jeune Martin le désir ambitieux de devenir lui-même un jour maître d'école ou savant.

Dès qu'il fut en âge de recevoir quelque enseignement, ses parents cherchèrent à lui donner la connaissance de Dieu, à lui en inspirer la crainte, et à le former aux vertus chrétiennes. Ils mettaient tous leurs soins à cette première éducation domestique (1). Cependant ce ne fut pas à cela que se borna leur tendre sollicitude.

Son père, désireux de lui voir acquérir les éléments des connaissances pour lesquelles il avait tant d'estime, invoqua sur lui la bénédiction de Dieu et l'envoya à l'école. Martin était encore très-petit. Son père, ou un jeune homme de Mansfeld, Nicolas Emler, le portaient souvent dans leurs bras à la maison de George Émile, et retournaient ensuite l'y chercher. Emler épousa plus tard une sœur de Luther. Cinquante ans après, le réformateur rappelait au vieux Nicolas cette marque touchante d'affection, reçue dans les premières années de son enfance, et la retraçait sur les premières feuilles d'un livre dont il faisait présent à cet ancien ami (2).

La piété de ses parents, leur activité, leur vertu austère, donnèrent au jeune garçon une impulsion heureuse et formèrent en lui un esprit attentif et grave. Un système qui employait pour principaux mobiles les châtiments et la crainte prévalait alors dans l'éducation. Marguerite, tout en approuvant quelquefois la conduite trop sévère de son mari, ouvrit souvent à Martin ses bras maternels, pour le consoler au milieu de ses larmes. Cependant elle-même dépassait aussi les préceptes de cette sagesse qui nous dit : *Celui qui aime son fils se hâte de le châtier*. Le caractère impétueux de l'enfant donnait lieu à bien des corrections et des réprimandes. « Mes parents, dit plus tard Luther, m'ont traité « durement, ce qui m'a rendu très-craintif. Ma « mère me châtia un jour si fort pour une noisette, « que le sang en coula. Ils croyaient de tout leur « cœur bien faire; mais ils ne savaient pas discerner « les esprits, ce qui est cependant nécessaire pour « savoir quand, à qui et comment les punitions « doivent être infligées (3). »

Le pauvre enfant endurait à l'école des traitements non moins sévères. Son maître le fustigea quinze fois de suite dans une matinée. « Il faut, « disait Luther en rapportant ce fait, fouetter les « enfants, mais il faut en même temps les aimer. » Avec une telle éducation, Luther apprit de bonne heure à mépriser les agréments d'une vie sensuelle. « Ce qui doit devenir grand, doit commencer pe- « titement, » remarque avec justesse l'un de ses plus anciens historiens, « et si les enfants sont élevés « dès leur jeunesse avec trop de délicatesse et de « prévenances, on leur nuit par là pour toute leur « vie (4). »

Martin apprit quelque chose à l'école. On lui enseigna les chapitres du catéchisme, les dix commandements, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, des cantiques, des formules de prières, le *donat*, grammaire latine composée dans le quatrième siècle par Donatus, maître de saint Jérôme, et qui, perfectionnée dans le onzième siècle par un moine français nommé Remigius, fut longtemps en grande réputation dans toutes les écoles; il étudia de plus le Cisio-Janus, calendrier très-singulier, composé dans le dixième ou le onzième siècle; enfin on lui apprit tout ce qu'on savait dans l'école latine de Mansfeld.

Mais l'enfant ne paraît point avoir été conduit à Dieu. Le seul sentiment religieux qu'on pouvait alors découvrir en lui était celui de la crainte. Chaque fois qu'il entendait parler de Jésus-Christ, il pâlissait d'épouvante; car on ne le lui avait représenté que comme un juge irrité. Cette crainte servile, qui est si éloignée de la vraie religion, le prépara peut-être à la bonne nouvelle de l'Évangile, et à cette joie qu'il ressentit plus tard, quand il apprit à connaître celui qui était doux et humble de cœur.

Jean Luther voulait faire de son fils un savant. Le jour nouveau qui commençait partout à rayonner, pénétrait jusque dans la maison du mineur de Mansfeld, et y excitait des pensées d'ambition. Les dispositions remarquables, l'application persévérante de son fils, faisaient concevoir à Jean les plus belles espérances. Aussi, lorsque Martin eut atteint, en 1497, l'âge de quatorze ans, son père prit-il la résolution de se séparer de lui, pour l'envoyer à Magdebourg, à l'école des Franciscains. Marguerite dut y consentir, et Martin se prépara à quitter le toit paternel.

Parmi les jeunes gens qu'il rencontra à Mansfeld,

(1) Ad agnitionem et timorem Dei... domesticâ institutione diligenter adsuefecerunt. (Melancht., Vit. Luth.)

(2) Walther's Nachrichten.

(3) Sed non porterant discernere ingenia, secundum quæ essent temperandæ correctiones. (L. Opp. W. XXII, p. 1785.)

(4) Was gross soll werden, muss klein angehen. (Mathesius, Hist., p. 3.)

était le fils d'un bon bourgeois, Jean Reinecke. Martin et Jean, camarades d'école dans leur enfance, s'étaient liés d'une étroite amitié qui dura toute leur vie. Les deux jeunes garçons partirent ensemble pour Magdebourg. Là, éloignés de leurs familles, ils s'attachèrent encore plus l'un à l'autre.

Magdebourg fut pour Martin comme un monde nouveau. Au milieu de nombreuses privations (car il avait à peine de quoi vivre), il examinait, il écoutait. Andreas Proles, provincial de l'ordre des Augustins, prêchait alors avec beaucoup de chaleur la nécessité de réformer la religion et l'Église. Peut-être ces discours déposèrent-ils dans l'âme du jeune homme le premier germe des idées qui s'y développèrent plus tard.

C'était pour Luther le temps d'un rude apprentissage. Lancé dans le monde à quatorze ans, sans amis et sans protecteurs, il tremblait devant ses maîtres, et, dans les heures de récréation, il cherchait péniblement sa nourriture avec des enfants aussi pauvres que lui. « Je quêtais, dit-il, avec mes « camarades quelque peu d'aliments, afin d'avoir « de quoi pourvoir à nos besoins. Un jour, dans le « temps où l'Église célèbre la fête de la naissance « de Jésus-Christ, nous parcourions ensemble les « villages voisins ; allant de maison en maison et « chantant à quatre voix les cantiques ordinaires « sur le petit Jésus, né à Bethléem. Nous nous ar- « rêtâmes devant une demeure de paysan, isolée, au « bout d'un village. Le paysan, nous entendant « chanter nos hymnes de Noël, sortit avec quelques « provisions qu'il voulait nous donner, et demanda « d'une grosse voix et d'un ton rude : Où êtes-vous, « garçons? Épouvantés à ces paroles, nous nous « sauvâmes à toutes jambes. Nous n'avions aucune « raison de nous effrayer, car le paysan nous offrait « de bon cœur cette assistance; mais nos cœurs « sans doute étaient rendus craintifs par les me- « naces et la tyrannie dont les maîtres accablaient « alors les écoliers, en sorte qu'un subit effroi nous « avait saisis. A la fin, cependant, le paysan nous « appelant toujours, nous nous arrêtâmes, nous « laissâmes nos craintes, nous courûmes vers lui, et « nous reçûmes de sa main la nourriture qu'il nous « destinait. C'est ainsi, ajoute Luther, que nous « avons coutume de trembler et de nous enfuir « quand notre conscience est coupable et effrayée. « Alors nous avons peur même d'un secours qu'on « nous offre, et de ceux qui sont nos amis et qui « veulent nous faire toute sorte de bien (1). »

Un an s'était à peine écoulé, lorsque Jean et Marguerite, apprenant combien leur fils trouvait de difficulté à vivre à Magdebourg, l'envoyèrent à Eisenach, où se trouvait une école célèbre et où ils avaient plusieurs parents (2). Ils avaient d'autres enfants, et bien que leur aisance se fût accrue, ils ne pouvaient entretenir leur fils dans une ville étrangère. Les fourneaux et les veilles de Jean Luther ne faisaient vivre que la famille de Mansfeld. Il espérait que Martin, arrivé à Eisenach, y trouverait plus facilement de quoi subsister. Mais il n'y fut pas plus heureux. Ceux de ses parents qui habitaient cette ville ne se soucièrent pas de lui, ou peut-être que, très-pauvres eux-mêmes, ils ne pouvaient lui être d'aucun secours.

Quand l'écolier était pressé par la faim, il devait, comme à Magdebourg, se joindre à ses camarades d'études, et chanter avec eux devant les maisons pour obtenir un morceau de pain. Cette habitude du temps de Luther s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs villes d'Allemagne; quelquefois les voix des jeunes garçons y forment un chant plein d'harmonie. Souvent le pauvre et modeste Martin ne recevait, au lieu de pain, que de dures paroles. Alors, accablé de tristesse, il versait en secret bien des larmes, et ne pensait qu'en tremblant à l'avenir.

Un jour, entre autres, on l'avait déjà repoussé de trois maisons, et il se disposait à retourner à jeun à son gîte, lorsque, parvenu sur la place Saint-George, il s'arrêta, immobile et plongé dans de tristes réflexions, devant la maison d'un honnête bourgeois. Faudra-t-il, faute de pain, qu'il renonce aux études et qu'il aille travailler avec son père dans les mines de Mansfeld?... Tout à coup une porte s'ouvre; une femme paraît sur le seuil : c'est l'épouse de Conrad Cotta, la fille du bourgmestre d'Ilefeld (3). Elle s'appelait Ursule. Les chroniques d'Eisenach l'appellent « la pieuse *Sunamite*, » en souvenir de celle qui retint avec tant d'instances le prophète Élisée à manger du pain chez elle. La Sunamite chrétienne avait déjà remarqué plus d'une fois le jeune Martin dans les assemblées des fidèles; elle avait été touchée de la douceur de son chant et de sa dévotion (4). Elle venait d'entendre les paroles dures qu'on avait adressées au pauvre écolier, et le voyant tout triste devant sa porte, elle vint à son aide, lui fit signe d'entrer, et lui servit de quoi apaiser sa faim.

Conrad approuva la bienfaisance de sa femme; il trouva même tant d'agrément dans la société du jeune Luther, que, quelques jours après, il le prit entièrement dans sa maison. Dès ce moment ses études sont assurées. Il n'est pas obligé de retourner aux mines de Mansfeld et d'enfouir le talent que

(1) Lutheri Opera (Walch.), II, 2347.

(2) Isenacum enim pene totam parentelam meam habet. (L. Epp., I, p. 390.)

(3) Lingk's Reisegesch. Luth.

(4) Dieweil sie umb seines Singen und herzlichen Gebets willen... (Mathesius, p. 3.)

Dieu lui a confié. Lorsqu'il ne savait plus que devenir, Dieu lui a ouvert le cœur et la porte d'une famille chrétienne. Cet événement disposa son âme à cette confiance en Dieu, que les plus fortes tempêtes ne purent dans la suite ébranler.

Luther trouva dans la maison de Cotta une vie bien différente de celle qu'il avait jusqu'alors connue. Il y eut une existence douce, exempte de soucis et de besoins; son esprit devint plus serein, son caractère plus gai, son cœur plus ouvert. Tout son être se réveilla aux doux rayons de la charité, et commença à s'ébattre, de vie, de joie, de bonheur. Ses prières furent plus ardentes, sa soif de savoir plus grande; il fit de rapides progrès.

Aux lettres et aux sciences il ajouta le charme des arts; car les arts aussi grandissaient en Allemagne. Les hommes que Dieu destine à agir sur leurs contemporains, sont d'abord eux-mêmes saisis et entraînés par toutes les tendances de leur siècle. Luther apprit à jouer de la flûte et du luth. Il accompagnait souvent de ce dernier instrument sa belle voix d'alto : il égayait ainsi son cœur dans ses moments de tristesse. Il se plaisait aussi à témoigner par ses accords sa vive reconnaissance à sa mère adoptive, qui aimait beaucoup la musique. Il a lui-même aimé cet art jusqu'à sa vieillesse, et a composé les paroles et le chant de quelques-uns des plus beaux cantiques que l'Allemagne possède. Plusieurs même ont passé dans notre langue.

Temps heureux pour le jeune homme! Luther se le rappela toujours avec émotion. Un fils de Conrad étant venu, bien des années après, étudier à Wittemberg, lorsque le pauvre écolier d'Eisenach était devenu le docteur de son siècle, il le reçut avec joie à sa table et sous son toit. Il voulait rendre en partie au fils ce qu'il avait reçu du père et de la mère. C'est en se souvenant de la femme chrétienne qui lui avait donné du pain quand tout le monde le repoussait, qu'il dit cette belle parole : « Il n'y a rien « sur la terre de plus doux que le cœur d'une « femme où la piété habite. »

Jamais Luther n'eut honte des jours où, pressé par la faim, il mendiait tristement le pain nécessaire à ses études et à sa vie. Bien loin de là, il pensait avec reconnaissance à cette grande pauvreté de sa jeunesse. Il la regardait comme un des moyens dont Dieu s'était servi pour faire de lui ce qu'il devint plus tard, et il lui en rendait grâce. Les pauvres enfants qui étaient obligés de suivre la même vie, touchaient son cœur. « Ne méprisez pas, disait-« il, les garçons qui cherchent, en chantant devant « les portes, *panem propter Deum*, du pain pour « l'amour de Dieu; moi aussi, j'ai fait de même. Il « est vrai que plus tard mon père m'a entretenu « avec beaucoup d'amour et de bonté à l'université « d'Erfurt, m'y soutenant à la sueur de son front; « toutefois j'ai été un pauvre quêteur. Et maintenant, au moyen de ma plume, je suis venu si « loin, que je ne voudrais pas changer de fortune « avec le Grand Turc lui-même. Bien plus, quand « on entasserait les uns sur les autres tous les biens « de la terre, je ne les prendrais pas en échange de « ce que j'ai. Et cependant je n'en serais pas au « point où je me trouve, si je n'avais été à l'école « et si je n'avais appris à écrire. » Ainsi le grand homme trouve dans ces premiers et humbles commencements l'origine de sa gloire. Il ne craint pas de rappeler que cette voix, dont les accents firent tressaillir l'Empire et le monde, sollicitait naguère un morceau de pain dans les rues d'une pauvre cité. Le chrétien se complaît dans ces souvenirs, parce qu'ils lui rappellent que c'est en Dieu qu'il doit se glorifier.

La force de son intelligence, la vivacité de son imagination, l'excellence de sa mémoire, lui firent bientôt devancer tous ses compagnons d'études (1). Il fit surtout de rapides progrès dans les langues anciennes, dans l'éloquence et dans la poésie. Il écrivait des discours, il faisait des vers. Gai, complaisant, ayant ce qu'on appelle un bon cœur, il était chéri de ses maîtres et de ses camarades.

Parmi ses professeurs, il s'attacha particulièrement à Jean Trébonius, homme savant, d'un débit agréable, et qui avait ces égards pour la jeunesse, qui sont si propres à l'encourager. Martin avait remarqué que lorsque Trébonius entrait dans la classe, il se découvrait la tête pour saluer les écoliers. Grande condescendance en ces temps pédantesques! Cela avait plu au jeune homme. Il avait compris qu'il valait aussi quelque chose. Le respect du maître avait rehaussé l'élève à ses propres yeux. Les collègues de Trébonius, qui n'avaient pas la même habitude, lui ayant un jour témoigné leur étonnement de cette extrême condescendance, il leur répondit, et ceci ne frappa pas moins le jeune Luther : « Il y a parmi ces jeunes garçons des hom-« mes dont Dieu fera, un jour, des bourgmestres, « des chanceliers, des docteurs, des magistrats. « Quand même vous ne les voyez pas encore avec « les signes de leurs dignités, il est juste pourtant « que vous ayez pour eux du respect. » Sans doute le jeune écolier écouta avec plaisir ces paroles, et peut-être se vit-il déjà alors un bonnet de docteur sur la tête.

(1) Cumque et vis ingenii acerrima esset, et imprimis ad eloquentiam idonea, celeriter æqualibus suis præcurrit. (Melancht., Vita Luth.)

II

L'université. — Piété de Luther. — Découverte. — La Bible. — Maladie. — Troubles. — Mort d'Alexis. — Le coup de foudre. — Providence. — Adieux. — Entrée au couvent.

Luther avait atteint sa dix-huitième année. Il avait goûté la douceur des lettres. Il brûlait du désir d'apprendre. Il soupirait après une université. Il souhaitait de se rendre à l'une de ces sources de toutes les sciences, où il pourrait étancher sa soif de savoir (1). Son père exigeait qu'il étudiât le droit. Plein d'espérance dans les talents de son fils, il voulait qu'il les cultivât et qu'il les fît paraître au grand jour. Il le voyait déjà remplir des fonctions honorables parmi ses concitoyens, gagner la faveur des princes et briller sur la scène du monde. Il fut arrêté que le jeune homme se rendrait à Erfurt.

Luther arriva dans cette université, l'an 1501. Jodocus, surnommé le docteur d'Eisenach, y professait la philosophie scolastique avec beaucoup de succès. Mélanchton regrette que l'on n'enseignât alors à Erfurt qu'une dialectique hérissée de difficultés. Il pense que si Luther y avait trouvé d'autres professeurs, si on lui avait enseigné les disciplines plus douces et plus tranquilles de la vraie philosophie, cela eut pu modérer et adoucir la véhémence de sa nature (2). Le nouveau disciple se mit donc à étudier la philosophie du moyen âge dans les écrits d'Occam, de Scot, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin. Plus tard, toute cette scolastique lui fut en horreur. Il tremblait d'indignation lorsqu'on prononçait en sa présence le nom d'Aristote; et il alla jusqu'à dire que si Aristote n'était pas un homme, il ne craindrait pas de le prendre pour le diable. Mais son esprit avide de doctrine avait besoin de meilleurs aliments; il se mit à étudier les beaux monuments de l'antiquité, les écrits de Cicéron, de Virgile et des autres classiques. Il ne se contentait pas, comme le vulgaire des étudiants, d'apprendre par cœur les productions de ces écrivains; il cherchait surtout à approfondir leurs pensées, à se pénétrer de l'esprit qui les animait, à s'approprier leur sagesse, à comprendre le but de leurs écrits, et à enrichir son intelligence de leurs graves sentences et de leurs brillantes images. Il interrogeait souvent ses professeurs, et dépassa bientôt ses condisciples (3). Doué d'une mémoire facile et d'une imagination puissante, tout ce qu'il lisait ou entendait lui restait toujours présent à l'esprit; c'était comme s'il l'eût vu lui-même. « Ainsi brillait Luther dès sa jeunesse. « Toute l'université, dit Mélanchton, admirait son « génie (4). »

Mais déjà à cette époque, le jeune homme de dix-huit ans ne travaillait pas uniquement à cultiver son intelligence; il avait cette pensée sérieuse, ce cœur porté en haut, que Dieu donne à ceux dont il veut faire ses plus zélés serviteurs. Luther sentait qu'il dépendait de Dieu : simple et puissante conviction, qui est à la fois la source d'une profonde humilité et de grandes actions. Il invoquait avec ferveur la bénédiction divine sur ses travaux. Chaque matin il commençait la journée par la prière; puis il se rendait à l'Église; ensuite il se mettait à l'étude, et il ne perdait pas un moment dans tout le cours de la journée. « Bien prier, avait-il coutume de dire, est plus qu'à moitié étudier (5). »

Le jeune étudiant passait à la bibliothèque de l'université tous les moments qu'il pouvait enlever à ses travaux académiques. Les livres étaient encore rares, et c'était pour lui un grand privilége de pouvoir profiter des trésors réunis dans cette vaste collection. Un jour (il y avait alors deux ans qu'il était à Erfurt, et il avait vingt ans), il ouvre l'un après l'autre plusieurs des livres de la bibliothèque, afin d'en connaître les auteurs. Un volume qu'il a ouvert à son tour frappe son attention. Il n'en a point vu de semblable jusqu'à cette heure. Il lit le titre... c'est une Bible! livre rare, inconnu dans ce temps-là (6). Son intérêt est vivement excité; il se sent tout rempli d'admiration de trouver autre chose dans ce volume que ces fragments d'évangiles et d'épîtres que l'Église a choisis pour les lire au peuple dans les temples, chaque dimanche de l'année. Il avait cru jusqu'alors que c'était là toute la Parole de Dieu. Et voilà tant de pages, tant de chapitres, tant de livres, dont il n'avait aucune idée! Son cœur bat en tenant en ses mains toute cette Écriture qui est divinement inspirée. Il parcourt avec avidité et avec des sentiments indicibles toutes ces feuilles de Dieu. La première page sur laquelle se fixe son attention lui raconte l'histoire d'Anne et du jeune Samuel. Il lit, et son âme peut à peine contenir la joie dont elle est pénétrée. Cet enfant que ses parents prêtent à l'Éternel pour tous les jours de sa vie; le cantique d'Anne, où elle déclare que l'Éternel élève le pauvre de la poudre et tire l'indigent de la boue pour le faire asseoir avec les principaux; ce jeune garçon Samuel

(1) Degustata igitur literarum dulcedine, natura flagrans cupiditate discendi, appetit academiam. (Mel., Vit. Luth.)

(2) Et fortassis ad leniendam vehementiam naturæ mitiora studia veræ philosophiæ... (Ibid.)

(3) Et quidem inter primos, ut ingenio studioque multos coæqualium antecellebat. (Cochlœus, Acta Lutheri. p. 1.)

(4) Sic igitur in juventute eminebat, ut toti academiæ Lutheri ingenium admirationi esset. (Vita Luther.)

(5) Fleissig gebet, ist uber die Helfft studirt. (Mathes., 3.)

(6) Auf ein Zeyt, wie er die Bucher fein nacheinander besieht.. kombt er uber die lateinische Biblia... (Ibid.)

qui grandit dans le temple en la présence de l'Éternel ; toute cette histoire, toute cette parole qu'il a découverte, lui font éprouver quelque chose qu'il n'a jamais connu. Il retourne chez lui le cœur plein. « Oh ! pense-t-il, si Dieu voulait une fois me donner « en propre un tel livre (1) ! » Luther ne savait encore ni le grec ni l'hébreu. Il est peu probable qu'il ait étudié ces langues pendant les deux ou trois premières années de son séjour à l'université. C'était en latin qu'était cette Bible qui l'avait transporté de joie. Il revint bientôt à la bibliothèque pour y retrouver son trésor. Il lut et relut, et puis, dans son étonnement et sa joie, il revint lire encore. Les premières lueurs d'une vérité nouvelle se levaient alors pour lui.

Ainsi Dieu lui a fait trouver sa Parole. Il a découvert le livre dont il doit un jour donner à son peuple cette traduction admirable, dans laquelle l'Allemagne, depuis trois siècles, lit les oracles de Dieu. Pour la première fois peut-être une main a sorti ce volume précieux de la place qu'il occupait dans la bibliothèque d'Erfurt. Ce livre, déposé sur les rayons inconnus d'une salle obscure, va devenir pour tout un peuple le livre de vie. La réformation était cachée dans cette Bible-là.

Ce fut dans la même année que Luther obtint le premier grade académique, celui de bachelier.

Les travaux excessifs auxquels il s'était livré pour soutenir ses examens, le firent tomber dangereusement malade. La mort sembla s'approcher de lui. De graves pensées occupaient son esprit. Il croyait que son existence terrestre allait finir. On plaignait le jeune homme. Il était dommage, pensait-on, de voir tant d'espérances si promptement éteintes. Plusieurs amis venaient le visiter sur son lit de maladie. Dans leur nombre se trouva un prêtre, vieillard vénérable, qui avait suivi avec intérêt l'étudiant de Mansfeld dans ses travaux et dans sa vie académique. Luther ne put lui cacher la pensée dont il était frappé. « Bientôt, dit-il, je serai rap- « pelé de ce monde. » Mais le vieillard lui répondit avec bonté : « Mon cher bachelier, ayez bon cou- « rage ! vous ne mourrez pas de cette maladie. « Notre Dieu fera encore de vous un homme qui, « à son tour, en consolera plusieurs (2). Car Dieu « charge de sa croix celui qu'il aime, et ceux qui « la portent avec patience acquièrent beaucoup de « sagesse. » Ces mots frappèrent le jeune malade. C'est quand il est si près de la mort qu'il entend la bouche d'un prêtre lui rappeler que Dieu, comme l'avait dit la mère de Samuel, élève le misérable. Le vieillard a répandu une douce consolation dans son cœur ; il a ranimé ses esprits ; il ne l'oubliera jamais. « C'est là la première prédiction que M. le « docteur ait entendue, » dit Mathesius, l'ami de Luther, qui nous rapporte ce fait, « et il l'a sou- « vent rappelée. » On comprend aisément dans quel sens Mathesius appelle cette parole une prédiction.

Lorsque Luther fut guéri, quelque chose était changé en lui. La Bible, sa maladie, les paroles du vieux prêtre, semblaient lui avoir adressé un nouvel appel. Il n'y avait cependant encore rien d'arrêté en son esprit. Il continua ses études. En 1505 il fut fait maître ès arts ou docteur en philosophie. L'université d'Erfurt était alors la plus célèbre de l'Allemagne. Les autres n'étaient en comparaison que des écoles inférieures. La cérémonie se fit, selon la coutume, avec pompe. Une procession avec des flambeaux vint rendre hommage à Luther (3). La fête fut superbe. Tous étaient dans la joie. Luther, encouragé peut-être par ces honneurs, se disposa à se consacrer entièrement au droit, conformément à la volonté de son père.

Mais Dieu avait une volonté différente. Tandis que Luther s'occupait d'études diverses, tandis qu'il commençait à enseigner la physique et l'éthique d'Aristote, et d'autres branches de la philosophie, son cœur ne cessait de lui crier que la piété était la seule chose nécessaire, et qu'avant tout il devait être sûr de son salut. Il savait le déplaisir que Dieu témoigne contre le péché ; il se rappelait les peines que sa Parole dénonce au pécheur ; et il se demandait avec crainte, s'il était sûr de posséder la faveur divine. Sa conscience lui criait : Non. Son caractère était prompt et décidé : il résolut de faire tout ce qui pourrait lui assurer une espérance ferme de l'immortalité. Deux événements vinrent l'un après l'autre ébranler son âme et précipiter sa détermination.

Parmi ses amis d'université s'en trouvait un, nommé Alexis, avec lequel il était étroitement lié. Un matin, le bruit se répand dans Erfurt qu'Alexis a été assassiné. Luther s'assure en toute hâte de la vérité de ce rapport. Cette perte si subite de son ami l'émeut, et la question qu'il s'adresse : Que deviendrais-je, si j'étais ainsi soudainement appelé ? remplit son âme des plus vives terreurs (4).

C'était pendant l'été de l'an 1505. Luther, que les vacances ordinaires de l'université laissaient libre, forma la résolution de faire un voyage à Mansfeld, pour revoir les lieux chéris de son enfance, et pour embrasser ses parents. Peut-être aussi voulait-il ouvrir son cœur à son père, le sonder sur le dessein qui commençait à se former dans son esprit, et avoir

(1) Avidè percurrit, cœpitque optare ut olim talem librum et ipse nancisci posset... (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

(2) Deus te virum faciet qui alios multos iterùm consolabitur. (Melch. Adami Vita Lutheri, p. 103.)

(3) L. Opp. W. XXII, p. 2229.

(4) Interitu sodalis sui contristatus. (Cochlœus, p. 1.)

son aveu pour embrasser une autre vocation. Il prévoyait toutes les difficultés qui l'attendaient. La vie paresseuse de la majorité des prêtres déplaisait à l'actif mineur de Mansfeld. Les ecclésiastiques étaient d'ailleurs peu estimés dans le monde; ils ne jouissaient la plupart que d'un chétif revenu; et le père, qui avait fait beaucoup de sacrifices pour entretenir son fils à l'université, qui le voyait enseigner publiquement, dès sa vingtième année, dans une école célèbre, n'était pas disposé à renoncer aux espérances dont se nourrissait son orgueil.

Nous ignorons ce qui se passa pendant le séjour de Luther à Mansfeld. Peut-être la volonté prononcée de son père lui fit-elle craindre de lui ouvrir son cœur. Il quitta de nouveau la maison paternelle pour aller s'asseoir sur les bancs de l'académie. Il n'était plus qu'à une petite distance d'Erfurt, quand il fut surpris par un violent orage. La foudre éclate et tombe à ses côtés. Luther se jette à genoux. Son heure est peut-être venue. La mort, le jugement, l'éternité l'entourent de toutes leurs terreurs, et lui font entendre une voix à laquelle il ne peut plus résister. « Enveloppé des angoisses et de l'épouvante de la mort, » comme il le dit lui-même (1), il fait vœu, si le Seigneur le tire de ce danger, d'abandonner le monde et de se donner entièrement à Dieu. Après s'être relevé de terre, voyant toujours devant lui cette mort qui doit un jour l'atteindre, il s'examine sérieusement et se demande ce qu'il doit faire (2). Les pensées qui l'ont agité naguère se représentent avec plus de force. Il a cherché, il est vrai, à remplir tous ses devoirs. Mais dans quel état se trouve son âme? Peut-il, avec un cœur souillé, paraître devant le tribunal d'un Dieu si redoutable? Il faut qu'il devienne saint. Il a soif maintenant de sainteté, comme il avait soif de science. Mais où la trouver? Comment l'acquérir? L'université lui a fourni les moyens de satisfaire ses premiers désirs. Qui éteindra cette angoisse, cette ardeur qui le consume? A quelle école de sainteté portera-t-il ses pas? — Il ira dans un cloître; la vie monastique le sauvera. Que de fois il en a entendu raconter la puissance pour transformer un cœur, pour sanctifier un pécheur, pour rendre un homme parfait! Il entrera dans un ordre monastique. Il y deviendra saint. Il s'assurera ainsi la vie éternelle (3).

Tel fut l'événement qui changea la vocation et toutes les destinées de Luther. On reconnaît ici le doigt de Dieu. Ce fut sa main puissante qui renversa sur un grand chemin le jeune maître ès arts, l'aspirant au barreau, le futur jurisconsulte, pour donner à sa vie une direction toute nouvelle. Rubianus, l'un des amis de Luther à l'université d'Erfurt, lui écrivait plus tard: « La Providence divine « regardait à ce que tu devais un jour devenir, lors« qu'à ton retour de chez tes parents, le feu du « ciel te fit tomber par terre, comme un autre Paul, « près de la ville d'Erfurt, et, t'enlevant à notre « société, te poussa dans la secte d'Augustin. » Des circonstances analogues ont signalé la conversion des deux plus grands organes dont la Providence divine se soit servie dans les deux plus grandes révolutions qu'elle ait opérées sur la terre: saint Paul et Luther (4).

Luther rentre à Erfurt. Sa résolution est inébranlable. Toutefois, ce n'est pas sans peine qu'il va briser des liens qui lui sont chers. Il ne communique à personne son dessein. Mais, un soir, il invite ses amis d'université à un joyeux et frugal repas. La musique égaye encore une fois leur réunion intime. Ce sont les adieux que Luther fait au monde. Désormais, au lieu de ces aimables compagnons de plaisir et de travail, des moines; au lieu de ces entretiens gais et spirituels, le silence du cloître; au lieu de ces chants joyeux, les graves accords de la tranquille chapelle. Dieu le demande: il faut tout immoler. Cependant, une dernière fois encore, les joies de sa jeunesse! La collation excite ses amis. Luther lui-même les anime. Mais au moment où ils se livrent avec abandon à leur gaieté, le jeune homme ne peut retenir plus longtemps les pensées sérieuses qui occupent son cœur. Il parle... Il découvre son dessein à ses amis étonnés. Ceux-ci cherchent à le combattre, mais en vain. Et la nuit même, Luther, craignant peut-être des sollicitations importunes, quitte sa chambre. Il y laisse tous ses effets et tous ses livres, ne prenant avec lui que Virgile et Plaute (il n'avait point encore de Bible). Virgile et Plaute! l'épopée et la comédie! singulière représentation de l'esprit de Luther! Il y a eu, en effet, en lui toute une épopée, un beau, un grand, un sublime poëme; mais, d'un caractère enclin à la gaieté, à la plaisanterie, à la bouffonnerie, il mêla plus d'un trait familier au fond grave et magnifique de sa vie.

Muni de ces deux livres, il se rend seul, dans les ténèbres, au couvent des Ermites de Saint-Augustin. Il demande qu'on l'y reçoive. La porte s'ouvre et se referme. Le voilà séparé pour toujours de ses pa-

(1) Mit Erschrecken und Angst des Todes umgeben. (L. Epp. II, 101.)

(2) Cum esset in campo, fulminis ictu territus. (Cochlœus, 1.)

(3) Occasio autem fuit ingrediendi illud vitæ genus quod pietati et studiis doctrinæ de Deo, existimavit esse convenientius. (Mel., Vit. Luth.)

(4) Quelques historiens disent qu'Alexis fut tué par le coup de tonnerre qui épouvanta Luther; mais deux contemporains, Mathesius (p. 4) et Selneccer (in Orat. de Luth.), distinguent ces deux événements; on pourrait même joindre à leur témoignage celui de Mélanchthon, qui dit: « Sodalem nescio quo casu interfectum. » (Vita Luth.)

rents, de ses compagnons d'étude et du monde! C'était le 17 août 1505. Luther avait alors vingt et un an et neuf mois.

III

Son père. — Superstition. — Travaux serviles. — Courage. — Études. — La Bible. — Ascétisme. — Angoisses.

Enfin il était avec Dieu. Son âme était en sûreté. Cette sainteté tant désirée, il allait donc la trouver. A la vue de ce jeune docteur, les moines étaient dans l'admiration, et exaltaient son courage et son mépris du siècle (1). Luther n'oublia cependant pas ses amis. Il leur écrivit pour prendre congé d'eux et du monde; et le lendemain, il leur envoya ces lettres, avec les habits qu'il avait portés jusqu'alors, et son anneau de maître ès arts, qu'il remit à l'université, pour que rien ne lui rappelât plus ce monde qu'il abandonnait.

Ses amis d'Erfurt furent consternés. Faut-il qu'un génie si éminent aille se cacher dans cette vie monastique qui est une demi-mort (2)? Remplis d'une vive douleur, ils se hâtèrent de se rendre au couvent, dans l'espérance de faire revenir Luther sur une démarche si affligeante; mais tout fut inutile. Les portes leur furent fermées. Tout un mois se passa sans que personne pût voir le nouveau moine, ni lui parler.

Luther s'était aussi empressé de communiquer à ses parents le grand changement qui venait de s'opérer dans sa vie. Son père en fut consterné. Il tremblait pour son fils, nous apprend Luther lui-même, dans la dédicace de son livre sur les vœux monastiques, adressée à son père. Sa faiblesse, sa jeunesse, l'ardeur de ses passions, tout lui faisait craindre qu'après le premier moment d'enthousiasme, l'oisiveté du cloître ne fît tomber le jeune homme, ou dans le désespoir, ou dans de grandes fautes. Il savait que ce genre de vie en avait déjà perdu plusieurs. D'ailleurs, le conseiller mineur de Mansfeld avait de tout autres desseins pour son fils. Il se proposait de lui faire contracter un mariage riche et honorable. Et voilà tous ses ambitieux projets renversés en une nuit, par cette action imprudente.

Jean écrivit à son fils une lettre pleine d'irritation, dans laquelle il le tutoyait, nous dit encore celui-ci, tandis qu'il l'avait vousoyé depuis qu'il avait reçu le grade de maître ès arts. Il lui retirait toute sa faveur, et le déclarait déshérité de l'affection paternelle. En vain les amis de Jean Luther, et sans doute sa femme, cherchèrent-ils à l'adoucir; en vain lui dirent-ils : « Si vous voulez sacrifier quelque chose « à Dieu, que ce soit ce que vous avez de meilleur « et de plus cher, votre fils, votre Isaac; » l'inexorable conseiller de Mansfeld ne voulait rien entendre.

Quelque temps après, cependant (c'est encore Luther qui le raconte dans un sermon prononcé à Wittemberg le 20 janvier 1544), la peste survint, et enleva à Jean Luther deux de ses fils. Sur ces entrefaites, quelqu'un vint dire au père, dont l'âme était déchirée par la douleur : Le moine d'Erfurt est mort aussi!... On saisit cette occasion pour rendre au novice le cœur de son père. « Si c'est une « fausse alarme, lui dirent ses amis, sanctifiez du « moins votre affliction en consentant de bon cœur « à ce que votre fils soit moine!... » — « A la bonne « heure! » répondit Jean Luther d'un cœur brisé et encore à moitié rebelle, « et que Dieu donne qu'il « réussisse! » Plus tard, lorsque Luther, réconcilié avec son père, lui raconta l'événement qui l'avait porté à se jeter dans les ordres monastiques : « Dieu fasse, » répondit l'honnête mineur, « que « vous n'ayez pas pris pour un signe du ciel ce qui « n'était qu'un fantôme du diable (3)! »

Il n'y avait pas alors dans Luther ce qui devait en faire plus tard le réformateur de l'Église. Son entrée dans le couvent en est la preuve. C'était une action conforme à la tendance du siècle dont il allait bientôt contribuer à faire sortir l'Église. Celui qui devait devenir le docteur du monde, en était encore le servile imitateur. Une pierre nouvelle était apportée à l'édifice des superstitions par celui-là même qui devait bientôt le renverser. Luther cherchait son salut en lui-même, en des pratiques et en des observances humaines : il ignorait que le salut vient tout entier de Dieu. Il voulait sa propre justice et sa propre gloire, méconnaissant la justice et la gloire du Seigneur. Mais ce qu'il ignorait encore, il l'apprit peu après. Ce fut dans le cloître d'Erfurt que s'opéra cet immense changement qui substitua dans son cœur Dieu et sa sagesse au monde et à ses traditions, et qui prépara la révolution puissante dont il fut le plus illustre instrument.

Martin Luther, en entrant dans le couvent, changea de nom, et se fit appeler Augustin. « Quoi de « plus insensé et de plus impie, » disait-il en rapportant cette circonstance, « que de rejeter le nom « de son baptême pour l'amour du capuchon! C'est « ainsi que les papes ont honte du nom qu'ils ont

(1) Hujus mundi contemptu, ingressus est repente, multis admirantibus, monasterium.....Cochlœus, I.)

(2) In vitâ semi-mortuâ. (Melch. Adami, V. L., p. 102.)

(3) Got geb dass es nicht ein Betrug und teuflisch Gespenst sey! (L. Epp. II, p. 101.)

« reçu dans le baptême, et montrent de cette ma-
« nière qu'ils sont déserteurs de Jésus-Christ (1). »

Les moines l'avaient accueilli avec joie. Ce n'était pas pour leur amour-propre une petite satisfaction que de voir l'université abandonnée pour une maison de leur ordre par l'un des docteurs les plus estimés. Néanmoins, ils le traitèrent durement, et lui imposèrent les travaux les plus bas. On voulait humilier le docteur en philosophie, et lui apprendre que sa science ne l'élevait pas au-dessus de ses confrères. On pensait d'ailleurs l'empêcher ainsi de se livrer à ses études, dont le couvent n'aurait retiré aucun profit. L'ancien maître ès arts devait faire les fonctions de gardien, ouvrir et fermer les portes, remonter l'horloge, balayer l'église, nettoyer les chambres (2). Puis quand le pauvre moine, à la fois portier, sacristain et domestique du cloître, avait fini son travail : *Cum sacco per civitatem!* Avec le sac par la ville! s'écriaient les frères; et, chargé de son sac à pain, il allait dans toutes les rues d'Erfurt, mendiant de maison en maison, obligé peut-être de se présenter à la porte de ceux qui avaient été ses amis ou ses inférieurs. Mais il supportait tout. Porté par son caractère à se consacrer entièrement à ce qu'il entreprenait, c'était de toute son âme qu'il était devenu moine. Comment d'ailleurs aurait-il songé à épargner son corps, ou eu égard à ce qui pouvait satisfaire sa chair? Ce n'est pas ainsi qu'il eût pu acquérir cette humilité, cette sainteté, qu'il était venu chercher dans les murs du cloître.

Le pauvre moine, accablé de peine, s'empressait de mettre à profit pour la science chaque instant qu'il pouvait dérober à ses viles occupations. Il se retirait volontiers à part pour se livrer à ses études chéries; mais bientôt les frères le découvraient, l'entouraient, murmuraient contre lui, et l'arrachaient à ses travaux en lui disant : « Allons! al-
« lons! ce n'est pas en étudiant, mais en mendiant
« du pain, du blé, des œufs, des poissons, de la
« viande et de l'argent, que l'on se rend utile au
« cloître (3). » Luther se soumettait, il posait ses livres et reprenait son sac. Loin de se repentir d'avoir accepté un tel joug, il veut mener à bonne fin cette œuvre. Ce fut alors que commença à se développer dans son âme l'inflexible persévérance avec laquelle il poursuivit en tout temps les résolutions qu'il avait une fois formées. La résistance qu'il apportait à de rudes assauts donna une forte trempe à sa volonté. Dieu l'exerçait dans de petites choses, pour qu'il apprît à demeurer ferme dans les grandes. D'ailleurs, pour pouvoir délivrer son siècle des misérables superstitions sous lesquelles il gémissait, il fallait qu'il en portât le poids. Pour vider la coupe, il fallait qu'il en bût la lie.

Ce rude apprentissage ne fut pourtant pas aussi long que Luther eût pu le craindre. Le prieur du couvent, sur l'intercession de l'université dont Luther était membre, le déchargea des basses fonctions qu'on lui avait imposées. Le jeune moine se mit alors à l'étude avec un nouveau zèle. Les œuvres des Pères de l'Église, surtout celles d'Augustin, attirèrent son attention. L'exposition que cet illustre docteur a faite des Psaumes, et son livre *De la Lettre et de l'Esprit*, étaient ses écrits favoris. Rien ne le frappait davantage que les sentiments de ce Père sur la corruption de la volonté de l'homme et sur la grâce divine. Il sentait par sa propre expérience la réalité de cette corruption et la nécessité de cette grâce. Les paroles d'Augustin répondaient à son cœur : s'il eût pu être d'une autre école que de celle de Jésus-Christ, c'eût été sans doute de celle du docteur d'Hippone. Il savait presque par cœur les œuvres de Pierre d'Ailly et de Gabriel Biel. Il fut frappé de ce que dit le premier, que si l'Église ne s'était pas décidée pour le contraire, il serait bien préférable d'admettre que l'on reçoit vraiment dans la sainte cène du pain et du vin, et non de simples accidents.

Il étudia aussi avec soin les théologiens Occam et Gerson, qui s'expriment l'un et l'autre si librement sur l'autorité des papes. A ces lectures il joignait d'autres exercices. On l'entendait, dans des disputes publiques, débrouiller les raisonnements les plus compliqués, et se tirer de labyrinthes dont d'autres que lui ne pouvaient trouver l'issue. Tous les auditeurs en étaient dans l'admiration (4).

Mais ce n'était pas pour acquérir la réputation d'un grand génie qu'il était entré dans le cloître : c'était pour y chercher les aliments de la piété (5). Aussi ne regardait-il ces travaux que comme des hors-d'œuvre.

Il aimait, par-dessus tout, à puiser la sagesse à la source pure de la Parole de Dieu. Il trouva dans le couvent une Bible attachée à une chaîne, et il retournait sans cesse à cette Bible enchaînée. Il comprenait peu la Parole; mais elle était pourtant sa plus douce lecture. Il lui arrivait quelquefois de passer un jour entier à méditer sur un seul passage. D'autres fois il apprenait par cœur des fragments des prophètes. Il désirait surtout que les écrits des apôtres et des prophètes servissent à lui faire bien connaître la volonté de Dieu, à augmenter

(1) Sur Genèse, XXXIV, 3.

(2) Loca immunda purgare coactus fuit. (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

(3) Selnecceri Orat. de Luth. (Mathesius, p. 5.)

(4) In disputationibus publicis labyrinthos aliis inextricabiles disertè multis admirantibus explicabat. (Melancht., Vit. Luth.)

(5) In eo vitæ genere non famam ingenii, sed alimenta pietatis quærebat. (Ibid.)

la crainte qu'il avait de son nom, et à nourrir sa foi par les fermes témoignages de la Parole (1).

Ce fut, à ce qu'il paraît, à cette époque qu'il commença à étudier les Écritures dans les langues originales, et à jeter ainsi le fondement de la plus parfaite et de la plus utile de ses œuvres, la traduction de la Bible. Il se servait d'un lexique hébraïque de Reuchlin, qui venait de paraître. Un frère du couvent, versé dans le grec et l'hébreu, et avec lequel il demeura toujours intimement lié, Jean Lange, lui donna probablement les premières directions (2). Il faisait aussi un grand usage des savants commentaires de Nicolas Lyra, mort en 1340. C'est ce qui faisait dire à Pflug, qui fut plus tard évêque de Naumbourg : « Si Lyra n'eût joué de la « lyre, Luther n'eût jamais sauté. *Si Lyra non « lyrasset, Lutherus non saltasset.* »

Le jeune moine étudiait avec tant d'application et de zèle, qu'il lui arriva souvent, pendant deux ou trois semaines, de ne pas dire ses heures. Mais bientôt il s'effrayait à la pensée qu'il avait transgressé les règles de son ordre. Il s'enfermait alors pour réparer sa négligence. Il se mettait à répéter consciencieusement toutes les heures omises, sans penser à manger ni à boire. Une fois même il en perdit le sommeil pendant sept semaines.

Brûlant du désir d'atteindre cette sainteté qu'il était venu chercher dans le cloître, Luther se livrait à toute la rigidité de la vie ascétique. Il cherchait à crucifier la chair par les jeûnes, les macérations et les veilles (3). Renfermé dans sa cellule comme en une prison, il luttait sans relâche contre les mauvaises pensées et les mauvais penchants de son cœur. Un peu de pain et un maigre hareng étaient souvent sa seule nourriture. Du reste, il était naturellement d'une grande sobriété. Aussi ses amis le virent-ils bien des fois, même lorsqu'il ne pensait plus à acheter le ciel par ses abstinences, se contenter des plus chétifs aliments, et rester même quatre jours de suite sans manger et sans boire (4). C'est un témoin digne d'être cru, c'est Mélanchton qui le rapporte; on peut juger par là du cas que l'on doit faire des fables que l'ignorance et la prévention ont débitées sur l'intempérance de Luther. Rien ne lui coûtait, à l'époque qui nous occupe, pour devenir saint, pour acquérir le ciel. Jamais l'Église romaine ne posséda un moine plus pieux. Jamais cloître ne vit un travail plus sincère et plus infatigable pour acheter le bonheur éternel (5). Quand Luther, devenu réformateur, dit que le ciel ne s'achetait pas, il savait bien ce qu'il disait. « Vraiment, écrivait-il « au duc George de Saxe, j'ai été un moine pieux, « et j'ai suivi les règles de mon ordre plus sévère- « ment que je ne saurais l'exprimer. Si jamais « moine était entré dans le ciel par sa moinerie, « certes j'y serais entré. C'est ce dont peuvent ren- « dre témoignage tous les religieux qui m'ont « connu. Si cela eût dû durer longtemps encore, je « me serais martyrisé jusqu'à la mort, à force de « veilles, de prières, de lectures et d'autres tra- « vaux (6). »

Nous touchons à l'époque qui fit de Luther un homme nouveau, et qui, en lui révélant l'immensité de l'amour de Dieu, le mit en état de l'annoncer au monde.

Luther ne trouvait point, dans la tranquillité du cloître et dans la perfection monacale, cette paix qu'il y était venu chercher. Il voulait avoir l'assurance de son salut : c'était le grand besoin de son âme. Sans cela point de repos pour lui. Or, les craintes qui l'avaient agité dans le monde, le poursuivaient dans sa cellule. Bien plus, elles y augmentaient : le moindre cri de son cœur retentissait avec force sous les voûtes silencieuses du cloître. Dieu l'y avait amené pour qu'il apprît à se connaître lui-même, et à désespérer de ses propres forces et de sa propre vertu. Sa conscience, éclairée par la Parole divine, lui disait ce que c'était que d'être saint; mais il était rempli d'effroi, en ne retrouvant, ni dans son cœur ni dans sa vie, cette image de sainteté qu'il avait contemplée avec admiration dans la Parole de Dieu. Triste découverte que fait tout homme sincère! Point de justice au dedans, point de justice au dehors; partout omission, péché, souillure... Plus le caractère naturel de Luther était ardent, plus aussi cette résistance secrète et constante que la nature de l'homme oppose au bien était forte en lui et le jetait dans le désespoir.

Les moines et les théologiens du temps l'invitaient à faire des œuvres pour satisfaire la justice divine. Mais quelles œuvres, pensait-il, pourraient sortir d'un cœur tel que le mien? Comment pourrais-je, avec des œuvres souillées dans leur principe même, subsister devant la sainteté de mon juge? « Je me « trouvais devant Dieu un grand pécheur, dit-il, « et je ne pensais pas qu'il me fût possible de l'a- « paiser par mes mérites. »

Il était agité et pourtant morne, fuyant les con-

(1) Et firmis testimoniis aleret timorem et fidem. (Mel., Vit. Luth.)

(2) Gesch. d. deutsch. Bibelübersetzung.

(3) Summa disciplinæ severitate se ipse regit, et omnibus exercitiis lectionum, disputationum, jejuniorum, precum, omnes longè superat. (Melancht., Vita Luth.)

(4) Erat enim naturâ, valdè modici cibi et potus; vidi continuis quatuor diebus, cum quidem rectè valeret, prorsùs nihil edentem aut bibentem. (Mel., Vita Luth.)

(5) Strenuè in studiis et exercitiis spiritualibus, militavit ibi Deo annis quatuor. (Cochlœus, 1.)

(6) L. Opp. (W.), XIX, 2299.

versations futiles et grossières des moines. Ceux-ci, ne pouvant comprendre les orages qui remuaient son âme, le considéraient avec étonnement (1), et lui reprochaient son air sombre et son silence. Un jour, raconte Cochlœus, qu'on disait la messe dans la chapelle, Luther y avait porté ses soupirs, et se trouvait dans le chœur, au milieu des frères, triste et angoissé. Déjà le prêtre s'était prosterné, l'autel avait été encensé, le *Gloria* était chanté et on lisait l'Évangile, quand le pauvre moine, ne pouvant plus contenir son tourment, s'écria d'un ton lamentable en se jetant à genoux : « Ce n'est pas moi ! ce n'est « pas moi (2) ! » Chacun resta stupéfait, et la solennité fut un instant interrompue. Peut-être Luther pensait-il entendre quelque reproche dont il se savait innocent ; peut-être se déclarait-il indigne d'être l'un de ceux auxquels la mort du Christ apportait la vie éternelle. Cochlœus dit qu'on lisait alors l'histoire de l'homme muet dont Jésus chassa un démon. Il se peut que le cri de Luther, si l'histoire est vraie, se rapportât à cette circonstance, et que, muet comme cet homme, il protestât par ce cri que son silence venait d'une autre cause que d'une possession du diable. En effet, Cochlœus nous apprend que les moines attribuaient quelquefois les angoisses de leur confrère à un commerce occulte avec le démon, et cet écrivain lui-même partage cette opinion (3).

Une conscience délicate portait Luther à regarder la moindre faute comme un grand péché. A peine l'avait-il découverte, qu'il s'efforçait de l'expier par les plus sévères mortifications ; et cela ne servait qu'à lui faire reconnaître l'inutilité de tous les remèdes humains. « Je me suis tourmenté, dit-il, jusqu'à « la mort, afin de procurer à mon cœur troublé, à « ma conscience agitée, la paix avec Dieu ; mais, « entouré d'horribles ténèbres, je ne trouvais la « paix nulle part.

Les pratiques de la sainteté monacale, qui endormaient tant de consciences, et auxquelles, dans son angoisse, il avait lui-même eu recours, ne parurent bientôt à Luther que les inutiles remèdes d'une religion d'empirique et de charlatan. « Lorsqu'étant « encore moine, je sentais quelque tentation m'as- « saillir : Je suis perdu !... me disais-je. Aussitôt je « recourais à mille moyens pour apaiser les cris de « mon cœur. Je me confessais tous les jours ; mais « cela ne me servait à rien. Alors, accablé de tris- « tesse, je me tourmentais par la multitude de mes « pensées. Regarde ! m'écriais-je, te voilà encore « envieux, impatient, colère !... Il ne te sert donc « de rien, ô malheureux ! d'être entré dans cet ordre « sacré... »

Et pourtant, Luther, imbu des préjugés de son temps, avait, dès sa jeunesse, considéré les pratiques dont il éprouvait maintenant l'impuissance, comme des remèdes assurés pour les âmes malades. Que penser de l'étrange découverte qu'il venait de faire dans la solitude du cloître ? On peut donc habiter dans le sanctuaire et porter au dedans de soi un homme de péché !... Il a reçu un autre vêtement, mais non un autre cœur. Ses espérances sont déçues. A quoi s'arrêtera-t-il ? Toutes ces règles et ces observances ne seraient-elles que des inventions d'hommes ? Une telle supposition lui paraît tantôt une séduction du diable, et tantôt une irrésistible vérité. En lutte tour à tour avec la voix sainte qui parlait à son cœur, et avec les institutions vénérables que des siècles avaient sanctionnées, Luther passait sa vie dans un continuel combat. Le jeune moine, semblable à une ombre, se traînait dans les longs corridors du cloître, en les faisant retentir de ses tristes gémissements. Son corps s'usait, ses forces l'abandonnaient ; il lui arrivait quelquefois de rester comme mort (4).

Un jour, accablé de tristesse, il s'enferma dans sa cellule, et, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, il ne permit à personne de l'approcher. Un de ses amis, Lucas Edemberger, inquiet sur le malheureux moine, et ayant quelque pressentiment de l'état dans lequel il se trouvait, prit avec lui quelques jeunes garçons accoutumés à chanter dans les chœurs, et vint heurter à la porte de la cellule. Personne n'ouvre ni ne répond. Le bon Edemberger, encore plus effrayé, enfonce la porte. Luther est étendu sur le plancher sans connaissance et ne donnant aucun signe de vie. Son ami cherche en vain à rappeler ses sens : même immobilité. Alors les jeunes garçons commencent à chanter un doux cantique. Leurs voix pures agissent comme un charme sur le pauvre moine, dont la musique fut toujours une des plus grandes joies ; peu à peu il reprend ses forces, la connaissance et la vie (5). Mais si la musique pouvait pour quelques instants lui rendre un peu de sérénité, il fallait un autre et plus puissant remède pour le guérir réellement ; il fallait ce son doux et subtil de l'Évangile, qui est la voix de Dieu même. Il le comprenait bien. Aussi ses douleurs et ses épouvantes le portaient-elles à étudier avec un zèle nouveau les écrits des apôtres et des prophètes (6).

(1) Visus est fratribus non nihil singularitatis habere. (Cochlœus, 1.)

(2) Cum... repentè ceciderit vociferans : « Non sum ! non sum ! » (Ibid.)

(3) Ex occulto aliquo cum sermone cominario. (Ib.)

(4) Sæpè eum cogitantem attentius de irâ Dei, aut de mirandis pœnarum exemplis, subito tanti terrores concutiebant, ut penè exanimaretur. (Melanchton, Vita Luth.)

(5) Seckend., p. 53.

(6) Hoc studium ut magis expeteret, illis suis doloribus et pavoribus movebatur. (Melancht., Vita Luth.)

IV

Hommes pieux dans les cloîtres. — Staupitz. — Sa visite. — Conversations. — La grâce de Christ. — Repentance. — L'élection. — La Providence. — La Bible. — Le vieux moine. — La rémission des péchés. — Consécration. — Le dîner. — La Fête-Dieu. — Vocation à Wittemberg.

Luther n'était pas le premier moine qui eût passé par de pareils combats. Les cloîtres enveloppaient souvent de l'obscurité de leurs murs des vices abominables, qui eussent fait frémir toute âme honnête, si on les avait mis à découvert; mais souvent aussi ils cachaient des vertus chrétiennes qui s'y développaient dans le silence, et qui, exposées aux regards du monde, en eussent fait l'admiration. Ceux qui possédaient ces vertus, ne vivant qu'avec eux-mêmes et avec Dieu, n'excitaient pas l'attention et étaient souvent même ignorés du modeste couvent où ils étaient renfermés: leur vie n'était connue que de Dieu. Quelquefois ces humbles solitaires tombaient dans cette théologie mystique, triste maladie des esprits les plus nobles, qui fit autrefois les délices des premiers moines sur les bords du Nil, et qui consume inutilement les âmes dont elle s'empare.

Cependant, si l'un de ces hommes se trouvait appelé à une place éminente, il y déployait des vertus dont l'influence salutaire se faisait ressentir longtemps et au loin. La chandelle était mise sur le chandelier, et elle éclairait toute la maison. Plusieurs étaient réveillés par cette lumière. Ainsi ces âmes pieuses se propageaient de génération en génération; on les vit briller comme des flambeaux isolés, dans les temps mêmes où les cloîtres n'étaient souvent que les impurs réceptacles des plus profondes ténèbres.

Un jeune homme s'était ainsi fait remarquer dans l'un des couvents de l'Allemagne. Il se nommait Jean Staupitz et était issu d'une famille noble de la Misnie. Il avait eu, dès sa plus tendre jeunesse, le goût de la science et l'amour de la vertu (1). Il sentit le besoin de la retraite pour s'adonner aux lettres. Bientôt il trouva que la philosophie et l'étude de la nature ne pouvaient pas grand'chose pour le *salut éternel*. Il se mit donc à étudier la théologie. Mais il s'appliquait surtout à joindre la pratique à la science. Car, dit l'un de ses biographes, c'est en vain qu'on se pare du nom de théologien, si l'on ne confirme pas ce beau nom par sa vie (2). L'étude de la Bible et de la théologie de saint Augustin, la connaissance de soi-même, les combats qu'il eut à livrer, comme Luther, contre les ruses et les convoitises de son cœur, l'amenèrent au Rédempteur. Il trouva dans la foi en Christ la paix de son âme. La doctrine de l'élection de grâce s'était surtout emparée de son esprit. La justice de la vie, la profondeur de la science, l'éloquence de la parole, non moins qu'un extérieur distingué et des manières pleines de dignité (3), le recommandaient à ses contemporains. L'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, en fit son ami; il l'employa dans diverses ambassades, et fonda sous sa direction l'université de Wittemberg. Ce disciple de saint Paul et de saint Augustin fut le premier doyen de la faculté de théologie de cette école, d'où la lumière devait un jour jaillir pour éclairer les écoles et les églises de tant de peuples. Il assista au concile de Latran, au nom de l'archevêque de Salzbourg, devint provincial de son ordre en Thuringe et en Saxe, et plus tard vicaire général des Augustins pour toute l'Allemagne.

Staupitz gémissait de la corruption des mœurs et des erreurs de doctrine qui désolaient l'Église. Ses écrits sur l'amour de Dieu, sur la foi chrétienne, sur la ressemblance avec la mort de Christ, et le témoignage de Luther en font foi. Mais il regardait le premier de ces maux comme beaucoup plus grand que le dernier. D'ailleurs, la douceur et l'indécision de son caractère, son désir de ne point sortir du cercle d'action qu'il se croyait assigné, le rendaient plus propre à être le restaurateur d'un couvent que le réformateur de l'Église. Il eût voulu n'élever à des charges de quelque importance que des hommes distingués; mais n'en trouvant pas, il se résignait à en employer d'autres. « Il faut labourer, disait-il, « avec les chevaux que l'on trouve, et si l'on n'a pas « de chevaux, labourer avec des bœufs (4). »

Nous avons vu les angoisses et les luttes intérieures auxquelles Luther était en proie dans son couvent d'Erfurt. A cette époque on annonça la visite du vicaire général. Staupitz arriva en effet pour faire son inspection ordinaire. L'ami de Frédéric, le fondateur de l'université de Wittemberg, le chef des Augustins, témoigna de la bienveillance à ces moines soumis à son autorité. Bientôt l'un des frères attira son attention. C'était un jeune homme d'une stature moyenne, que l'étude, l'abstinence et les veilles avaient amaigri, en sorte que l'on pouvait compter tous ses os (5). Ses yeux, que l'on compara plus tard à ceux du faucon, étaient abattus; sa dé-

(1) A teneris unguiculis, generoso animi impetu, ad virtutem et eruditam doctrinam contendit. (Melch. Adam. Vita Staupitzii.)

(2) Ibid.

(3) Corporis formâ atque staturâ conspicuus. (Cochl., 3.)

(4) L. Opp. (W.), V, 2189.

(5) P. Mosellani Epist.

marche était triste, son regard décelait une âme agitée, en proie à mille combats, mais forte pourtant et portée à la résistance. Il y avait dans tout son être quelque chose de grave, de mélancolique et de solennel. Staupitz, dont une longue expérience avait exercé le discernement, découvrit aisément ce qui se passait dans cette âme, et distingua ce jeune frère entre tous ceux qui l'entouraient. Il se sentit attiré vers lui, pressentit ses grandes destinées, et éprouva pour son subordonné un intérêt tout paternel. Il avait eu à lutter comme Luther, il pouvait donc le comprendre. Il pouvait surtout lui montrer le chemin de la paix qu'il avait lui-même trouvé. Ce qu'il apprit des circonstances qui avaient amené dans le couvent le jeune Augustin, augmenta encore sa sympathie. Il invita le prieur à le traiter avec plus de douceur, et il profita des occasions que sa charge lui offrait pour gagner la confiance du jeune frère. S'approchant de lui avec affection, il chercha de toutes manières à dissiper sa timidité, augmentée encore par le respect et la crainte qu'un homme d'un rang aussi élevé que Staupitz devait lui inspirer.

Le cœur de Luther, que des traitements durs avaient jusqu'alors fermé, s'ouvrit enfin et se dilata aux doux rayons de la charité. *Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur d'un homme répond à celui d'un autre homme* (1). Le cœur de Staupitz répondit au cœur de Luther. Le vicaire général le comprit, et le moine sentit pour lui une confiance qu'il n'avait encore éprouvée pour personne. Il lui révéla la cause de sa tristesse, il lui dépeignit les horribles pensées qui l'agitaient, et alors commencèrent dans le cloître d'Erfurt des entretiens pleins de sagesse et d'instruction.

« C'est en vain, dit avec abattement Luther à « Staupitz, que je fais des promesses à Dieu ; le pé« ché est toujours le plus fort.

— « O mon ami ! » lui répondit le vicaire général en faisant un retour sur lui-même, « j'ai juré « plus de mille fois à notre Dieu saint de vivre « pieusement, et je ne l'ai jamais tenu. Maintenant « je ne veux plus le jurer, car je sais que je ne le « tiendrai pas. Si Dieu ne veut pas user de grâce « envers moi pour l'amour de Christ, et m'accorder « un heureux départ, quand je devrai quitter cette « terre, je ne pourrai, avec tous mes vœux et toutes « mes bonnes œuvres, subsister devant lui. Il fau« dra que je périsse (2). »

Le jeune moine s'effraye à la pensée de la justice divine. Il expose au vicaire général toutes ses craintes. La sainteté ineffable de Dieu, sa majesté souveraine l'épouvantent. Qui pourra soutenir le jour de sa venue? Qui pourra subsister quand il paraîtra?

Staupitz reprend la parole. Il sait où il a trouvé la paix ; il l'enseignera au jeune homme. « Pour« quoi, lui dit-il, te tourmentes-tu de toutes ces « spéculations et de ces hautes pensées? Regarde « aux plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il a répandu « pour toi : c'est là que la grâce de Dieu t'apparaî« tra. Au lieu de te martyriser pour tes fautes, « jette-toi dans les bras du Rédempteur. Confie-toi « en lui, en la justice de sa vie, en l'expiation de sa « mort. Ne recule pas ; Dieu n'est pas irrité contre « toi, c'est toi qui es irrité contre Dieu. Écoute le « Fils de Dieu. Il est devenu homme pour te don« ner l'assurance de la faveur divine. Il te dit : Tu « es ma brebis ; tu entends ma voix ; personne ne « te ravira de ma main (3). »

Mais Luther ne trouve point en lui la repentance qu'il croit nécessaire au salut : il répond, et c'est la réponse ordinaire des âmes angoissées et craintives : « Comment oser croire à la faveur de Dieu, tant « qu'il n'y a point en moi une véritable conversion? « Il faut que je change pour qu'il m'accepte. »

Son vénérable guide lui montre qu'il ne peut y avoir de véritable conversion, aussi longtemps que l'homme craint Dieu comme un juge sévère. « Que direz-vous donc, s'écrie Luther, à tant de « consciences auxquelles on prescrit mille ordon« nances insupportables pour gagner le ciel? »

Alors il entend cette réponse du vicaire général, ou plutôt il ne croit pas qu'elle vienne d'un homme, il lui semble que c'est une voix qui retentit du ciel (4) : « Il n'y a, dit Staupitz, de repentance vé« ritable que celle qui commence par l'amour de « Dieu et de la justice (5). Ce que les autres s'ima« ginent être la fin et l'accomplissement de la re« pentance, n'en est au contraire que le commen« cement. Pour que tu sois rempli d'amour pour « le bien, il faut avant tout que tu sois rempli d'a« mour pour Dieu. Si tu veux te convertir, ne re« cherche pas toutes ces macérations et tous ces « martyres. Aime celui qui t'a aimé le premier ! »

Luther écoute, il écoute encore. Ces consolations le remplissent d'une joie inconnue et lui donnent une lumière nouvelle. « C'est Jésus-Christ, pense« t-il en son cœur, oui, c'est Jésus-Christ lui-même « qui me console si admirablement par ces douces « et salutaires paroles (6). »

(1) Proverbes., XXVII, 19.

(2) L. Opp. (W.), VIII, 2725.

(3) Ibid., II, 264.

(4) Te velut è cœlo sonantem accepimus. (L. Epp., I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

(5) Pœnitentia verò non est, nisi quæ ab amore justitiæ et Dei incipit, etc. (L. Epp. I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

(6) Memini inter jucundissimas et salutares fabulas tuas, quibus me solet Dominus Jesus mirificè consolari. (Ibid.)

Ces paroles, en effet, pénétrèrent au fond du cœur du jeune moine comme la flèche aiguë d'un homme puissant (1). Pour se repentir, il faut aimer Dieu! Éclairé de cette lumière nouvelle, il se met à conférer les Écritures. Il recherche tous les passages où elles parlent de repentance, de conversion. Ces mots, si redoutés jusqu'alors, pour employer ses propres expressions, « sont devenus pour lui un jeu « agréable et la plus douce des récréations. Tous les « passages de l'Écriture qui l'effrayaient, lui sem-« blent maintenant accourir de toutes parts, sou-« rire, sauter autour de lui, et jouer avec lui (2). »

« Auparavant, s'écrie-t-il, quoique je dissimulasse « avec soin devant Dieu l'état de mon cœur, et que « je m'efforçasse de lui exprimer un amour qui « n'était qu'une contrainte et une fiction, il n'y « avait pour moi dans l'Écriture aucune parole plus « amère que celle de *repentance*. Mais maintenant « il n'en est point qui me soit plus douce et plus « agréable (3). Oh! que les préceptes de Dieu sont « doux, quand on ne les lit pas seulement dans les « livres, mais aussi dans les plaies précieuses du « Sauveur (4). »

Cependant Luther, consolé par les paroles de Staupitz, retombait quelquefois dans l'abattement. Le péché se faisait de nouveau sentir à sa conscience craintive, et alors à la joie du salut succédait tout son ancien désespoir. « O mon péché! mon « péché! mon péché! » s'écria un jour le jeune moine en présence du vicaire général, avec l'accent de la plus vive douleur. — « Eh! voudrais-tu n'être « qu'en peinture un pécheur, répliqua celui-ci, et « n'avoir aussi qu'un Sauveur en peinture? » Puis Staupitz ajouta avec autorité : « Sache que Jésus-« Christ est Sauveur, même de ceux qui sont de « grands, de vrais pécheurs, et dignes d'une entière « condamnation. »

Ce qui agitait Luther, ce n'était pas seulement le péché qu'il trouvait dans son cœur : aux troubles de la conscience venaient se joindre ceux de la raison. Si les saints préceptes de la Bible l'effrayaient, telle des doctrines du divin Livre augmentait encore ses tourments. La vérité, qui est le grand moyen par lequel Dieu donne la paix à l'homme, doit nécessairement commencer par lui enlever la fausse sécurité qui le perd. La doctrine de l'élection troublait surtout le jeune homme, et le lançait dans un champ difficile à parcourir. Devait-il croire que c'était l'homme qui, le premier, choisissait Dieu pour sa part? ou que c'était Dieu qui, le premier, choisissait l'homme? La Bible, l'histoire, l'expérience journalière, les écrits d'Augustin, tout lui avait montré qu'il fallait toujours et en toute chose remonter en dernière fin à cette volonté souveraine par laquelle tout existe, et de laquelle tout dépend. Mais son esprit ardent eût voulu aller plus loin. Il eût voulu pénétrer dans le conseil secret de Dieu, en dévoiler les mystères, voir l'invisible et comprendre l'incompréhensible. Staupitz l'arrêta. Il l'invita à ne pas prétendre sonder le Dieu caché, mais à s'en tenir à ce qui nous en est manifesté en Christ. « Regarde les plaies de Christ, lui dit-il, et « tu y verras reluire avec clarté le conseil de Dieu « envers les hommes. On ne peut comprendre Dieu « hors de Jésus-Christ. En Christ vous trouverez ce « que je suis et ce que je demande, a dit le Sei-« gneur. Vous ne le trouverez nulle part ailleurs, « ni dans le ciel, ni sur la terre (5). »

Le vicaire général fit plus encore. Il fit reconnaître à Luther le dessein paternel de la providence de Dieu, en permettant ces tentations et ces combats divers que son âme devait soutenir. Il les lui fit envisager sous un jour bien propre à ranimer son courage. Dieu se prépare par de telles épreuves les âmes qu'il destine à quelque œuvre importante. Il faut éprouver le navire, avant de le lancer sur la vaste mer. S'il est une éducation nécessaire à tout homme, il en est une particulière pour ceux qui doivent agir sur leur génération. C'est ce que Staupitz représenta au moine d'Erfurt. « Ce n'est pas « en vain, lui dit-il, que Dieu t'exerce par tant de « combats : tu le verras, il se servira de toi dans de « grandes choses comme de son ministre. »

Ces paroles, que Luther écoute avec étonnement et avec humilité, le remplissent de courage, et lui font reconnaître en lui des forces qu'il n'avait pas même soupçonnées. La sagesse et la prudence d'un ami éclairé révèlent peu à peu l'homme fort à lui-même. Staupitz n'en reste pas là. Il lui donne pour ses études de précieuses directions. Il l'exhorte à puiser désormais toute sa théologie dans la Bible, en laissant de côté les systèmes des écoles. « Que l'étude « des Écritures, lui dit-il, soit votre occupation « favorite. » Jamais meilleur conseil ne fut mieux suivi. Mais ce qui réjouit surtout Luther, c'est le présent d'une Bible que Staupitz lui fait. Enfin il possède lui-même ce trésor qu'il a du chercher jusqu'à cette heure ou dans la bibliothèque de l'uni-

(1) Hæsit hoc verbum tuum in me, sicut sagitta potentis acuta. (L. Epp. I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

(2) Ecce jucundissimum ludum, verba undique mihi colludebant, planèque huic sententiæ arridebant et assultabant. (Ibid.)

(3) Nunc nihil dulcius aut gratius mihi sonet quàm pœnitentia, etc. (L. Epp. I, 115.)

(4) Ita enim dulcescunt præcepta Dei, quando non in libris tantùm, sed in vulneribus dulcissimi Salvatoris legenda intelligimus. (Ibid.)

(5) L. Opp. (W.) XXII, p. 489.

versité, ou à la chaîne du couvent, ou dans la cellule d'un ami. Dès lors il étudie l'Écriture, et surtout les Épîtres de saint Paul, avec un zèle toujours croissant. Il ne joint plus à l'étude de la Bible que celle de saint Augustin. Tout ce qu'il lit s'imprime avec force dans son âme. Les combats ont préparé son cœur à comprendre la Parole. Le sol a été labouré très-profond; la semence incorruptible le pénètre avec puissance. Quand Staupitz quitta Erfurt, un nouveau jour s'était levé pour Luther.

Néanmoins, l'œuvre n'était pas finie. Le vicaire général l'avait préparée : Dieu réservait à un instrument plus humble de l'accomplir. La conscience du jeune Augustin n'avait pas encore trouvé le repos. Son corps succomba enfin sous les efforts et sous la tension de son âme. Il fut atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. C'était alors la seconde année de son séjour au couvent. Toutes ses angoisses et ses terreurs se réveillèrent à l'approche de la mort. Ses souillures et la sainteté de Dieu troublèrent de nouveau son âme. Un jour que le désespoir l'accablait, un vieux moine entra dans sa cellule et lui adressa quelques paroles consolantes. Luther lui ouvrit son cœur et lui fit connaître les craintes qui l'agitaient. Le respectable vieillard était incapable de suivre cette âme dans tous ses doutes, comme l'avait fait Staupitz; mais il savait son *Credo*, et il y avait trouvé de quoi consoler son cœur. Il appliquera donc au jeune frère ce même remède. Le ramenant à ce symbole des apôtres, que Luther avait appris dans sa première enfance à l'école de Mansfeld, le vieux moine prononça avec bonhomie cet article : ***Je crois la rémission des péchés***. Ces simples paroles, que le pieux frère récita avec candeur, dans ce moment décisif, répandirent une grande consolation dans l'âme de Luther. « Je « crois, répéta-t-il bientôt en lui-même sur son lit « de douleur, je crois la rémission des péchés. — « Ah! dit le moine, il ne faut pas seulement croire « que les péchés sont remis à David ou à Pierre : « c'est là ce que croient les démons. Le commande« ment de Dieu est que nous croyions qu'ils nous « sont remis à nous-mêmes (1). » Que ce commandement parut doux au pauvre Luther! « Voici ce « que dit saint Bernard dans son discours sur l'an« nonciation, ajouta le vieux frère : Le témoignage « que le Saint-Esprit rend dans ton cœur est celui« ci : Tes péchés te sont remis. »

Dès ce moment la lumière jaillit dans le cœur du jeune moine d'Erfurt. La parole de la grâce a été prononcée, il l'a crue. Il renonce à mériter le salut et s'abandonne avec confiance à la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ne saisit point les conséquences du principe qu'il a admis; il est encore sincère dans son attachement à l'Église, et cependant il n'a plus besoin d'elle; car il a reçu le salut immédiatement de Dieu même, et dès lors le catholicisme romain est virtuellement détruit en lui. Il avance, il recherche dans les écrits des apôtres et des prophètes tout ce qui peut fortifier l'espérance qui remplit son cœur. Chaque jour il invoque le secours d'en haut, et chaque jour aussi la lumière croît dans son âme.

La santé qu'avait trouvée son esprit rendit la santé à son corps. Il se releva promptement de son lit de maladie. Il avait reçu doublement une vie nouvelle. Les fêtes de Noël, qui arrivèrent bientôt, lui firent goûter en abondance toutes les consolations de la foi. Il prit part avec une douce émotion à ces saintes solennités; et lorsqu'au milieu des pompes de ce jour, il dut chanter ces paroles : ***O beata culpa quæ talem meruisti Redemptorem*** (2)! tout son être dit ***Amen***, et tressaillit de joie.

Luther était depuis deux ans dans le cloître. Il devait être consacré prêtre. Il avait beaucoup reçu, et il entrevoyait avec joie la perspective que lui offrait le sacerdoce, de donner gratuitement ce qu'il avait reçu gratuitement. Il voulut profiter de la cérémonie qui allait avoir lieu pour se réconcilier pleinement avec son père. Il l'invita à y assister, et lui demanda même d'en fixer le jour. Jean Luther, qui n'était point encore entièrement apaisé envers son fils, accepta néanmoins cette invitation, et indiqua le dimanche 2 mai 1507.

Au nombre des amis de Luther, se trouvait le vicaire d'Eisenach, Jean Braun, qui avait été pour lui un conseiller fidèle pendant son séjour dans cette ville. Luther lui écrivit le 22 avril; c'est la plus ancienne lettre du réformateur. Elle porte l'adresse suivante : « A Jean Braun, saint et vénérable prêtre « de Christ et de Marie. » Ce n'est que dans les deux premières lettres de Luther que le nom de Marie se trouve :

« Le Dieu qui est glorieux et saint dans toutes « ses œuvres, dit le candidat à la prêtrise, ayant « daigné m'élever magnifiquement, moi malheu« reux et de toute manière indigne pécheur, et « m'appeler, par sa seule et très-libérale miséri« corde, à son sublime ministère, je dois, pour « témoigner ma reconnaissance d'une bonté si di« vine et si magnifique (autant du moins que la « poudre peut le faire), remplir de tout mon cœur « l'office qui m'est confié.

« C'est pourquoi, très-cher père, seigneur et « frère, je viens vous demander, si le temps et vos « affaires ecclésiastiques et domestiques le permet« tent, de daigner me secourir de votre présence et

(1) Davidi aut Petro... Sed mandatum Dei esse, ut singuli homines nobis remitti peccata credamus. (Melancht., Vit. L.)

(2) O faute bienheureuse, qui as mérité un tel Rédempteur! (Mathesius, p. 5.)

« de vos prières, afin que mon sacrifice soit agréa-
« ble devant la face de Dieu.

« Mais je vous avertis que vous devez venir directement à notre monastère, et y habiter quelque temps avec nous, sans chercher au dehors dans les carrefours une autre hôtellerie. Il faut que vous deveniez un habitant de nos cellules. »

Enfin le jour arriva. Le mineur de Mansfeld ne manqua pas à la consécration de son fils. Il lui donna même une marque non équivoque de son affection et de sa générosité, en lui faisant, à cette occasion, un cadeau de vingt florins,

La cérémonie eut lieu. C'était Jérôme, évêque de Brandebourg, qui officiait. Au moment où il conféra à Luther la puissance de célébrer la messe, il lui mit en main le calice, et lui dit ces paroles solennelles : « *Accipe potestatem sacrificandi pro vivis et mortuis*. Reçois la puissance de sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Luther écouta alors tranquillement ces paroles, qui lui accordaient le pouvoir de faire l'œuvre même du Fils de Dieu; mais il en frémit plus tard. « Si la terre ne nous a pas alors engloutis tous deux, dit-il, ce fut à tort et par la grande patience et longanimité du Seigneur (1). »

Le père dina ensuite au couvent avec son fils, les amis du jeune prêtre et les moines. La conversation tomba sur l'entrée de Martin dans le cloître. Les frères l'exaltaient fort, comme une œuvre des plus méritoires. Alors, l'inflexible Jean, se tournant vers son fils, lui dit : « N'as-tu pas lu dans l'Écriture qu'on doit obéir à son père et à sa mère (2)? » Ces paroles frappèrent Luther; elles lui présentèrent sous un tout autre aspect l'action qui l'avait amené dans le sein du couvent, et elles retentirent encore longtemps dans son cœur.

Luther, d'après le conseil de Staupitz, fit, peu après sa consécration, de petites courses à pied dans les cures et les couvents des environs, soit pour se distraire et procurer à son corps l'exercice nécessaire, soit pour s'habituer à la prédication.

La Fête-Dieu devait être célébrée avec pompe à Eisleben. Le vicaire général devait s'y trouver. Luther s'y rendit : il avait encore besoin de Staupitz, et il recherchait chaque occasion de se rencontrer avec ce conducteur éclairé qui guidait son âme dans le chemin de la vie. La procession fut nombreuse et brillante. Staupitz lui-même portait le saint sacrement. Luther suivait, revêtu de l'habit sacerdotal. La pensée que c'était Jésus-Christ lui-même que portait le vicaire général, l'idée que le Seigneur était en personne là devant lui, vint tout à coup frapper l'imagination de Luther, et le remplit d'une telle épouvante, qu'il pouvait à peine avancer; la sueur lui coulait goutte à goutte; il chancelait, et il crut qu'il allait mourir d'angoisse et d'effroi. Enfin la procession finit. Ce sacrement, qui avait réveillé toutes les craintes du moine, fut déposé solennellement dans le sanctuaire, et Luther, se trouvant seul avec Staupitz, se jeta dans ses bras, et lui confessa son épouvante. Alors le bon vicaire général, qui connaissait depuis longtemps ce bon Sauveur qui ne brise pas le roseau à moitié cassé, lui dit avec douceur : « Ce n'était pas Jésus-Christ, mon frère; Jésus-Christ n'épouvante pas : il console seulement (3). »

Luther ne devait pas demeurer caché dans un obscur couvent. Le temps était venu pour lui d'être transporté sur un plus grand théâtre. Staupitz, avec qui il resta toujours dans des relations suivies, sentait bien qu'il y avait dans le jeune moine une âme trop active pour qu'elle fût renfermée dans un cercle si étroit. Il parla de lui à Frédéric, électeur de Saxe; et ce prince éclairé appela Luther, en 1508, probablement vers la fin de l'année, comme professeur à l'université de Wittemberg. Wittemberg était un champ sur lequel il devait livrer de rudes combats. Luther sentit que là se trouvait sa vocation. On lui demandait de se rendre promptement à son nouveau poste. Il répondit sans délai à l'appel, et dans la précipitation de son déplacement, il n'eut pas même le temps d'écrire à celui qu'il nommait son maître et son père bien-aimé, au curé d'Eisenach, Jean Braun. Il le fit quelques mois plus tard. « Mon départ a été si subit, lui écrivit-il, que ceux avec lesquels je vivais l'ont presque ignoré. Je suis éloigné, je l'avoue, mais la meilleure partie de moi-même est restée près de toi (4). » Luther avait été trois ans dans le cloître d'Erfurt.

V

Premiers enseignements. — Leçons bibliques. — Sensation. — Prédications à Wittemberg. — La vieille chapelle. — Impression.

Arrivé à Wittemberg, il se rendit au couvent des Augustins, où une cellule lui fut assignée; car quoique professeur, il ne cessa pas d'être moine. Il était appelé à enseigner la physique et la dialectique. On avait eu égard sans doute, en lui assignant ces fonctions, aux études philosophiques qu'il avait faites à Erfurt, et au grade de maître ès arts dont il était revêtu. Ainsi Luther, qui avait alors faim et soif de la Parole de Dieu, se voyait obligé de se livrer pres-

(1) L. Opp. XVI. (W.) 1144.

(2) Et, hast du nicht auch gehört dass man Eltern soll gehorsam seyn. (L. Epp. II, 101.)

(3) Es ist nicht Christus, denn Christus schreckt nicht, sondern tröstet nur. (L. Opp. (W.) XXII, p. 513 et 724.)

(4) L. Epp. I p. 5 du 17 mars 1509.

que exclusivement à l'étude de la philosophie scolastique d'Aristote. Il avait besoin du pain de vie que Dieu donne au monde, et il devait s'occuper de subtilités humaines. Quelle contrainte! que de soupirs ne poussa-t-il pas! « Je suis bien, par la grâce « de Dieu, écrit-il à Braun, si ce n'est que je dois « étudier de toutes mes forces la philosophie. J'ai « désiré vivement, dès mon arrivée à Wittemberg, « d'échanger cette étude contre celle de la théologie; « mais, » ajouta-t-il, pour que l'on ne crût pas que c'était de la théologie du temps qu'il était question, « c'est de cette théologie qui recherche le fruit de « la noix, la pulpe du froment, et la moelle des os, « que je parle (1). Quoi qu'il en soit, Dieu est Dieu, « continue-t-il avec cette confiance qui fut l'âme de « sa vie : l'homme se trompe presque toujours dans « ses jugements; mais celui-ci est notre Dieu. Il « nous conduira avec bonté aux siècles des siècles. » Les travaux que Luther fut alors obligé de faire lui furent d'une grande utilité pour combattre plus tard les erreurs des scolastiques.

Il ne pouvait s'en tenir là. Le désir de son cœur devait s'accomplir. Cette même puissance qui, quelques années auparavant, avait poussé Luther du barreau vers la vie religieuse, le poussait maintenant de la philosophie vers la Bible. Il se mit avec zèle à l'étude des langues anciennes, et surtout du grec et de l'hébreu, afin de puiser la science et la doctrine dans les sources mêmes d'où elles jaillissent. Il fut toute sa vie infatigable au travail (2). Quelques mois après son arrivée à l'université, il demanda le grade de bachelier en théologie. Il l'obtint à la fin de mars 1509, avec la vocation particulière de se livrer à la théologie biblique, *ad Biblia*.

Tous les jours, à une heure après midi, Luther était appelé à parler sur la Bible : heure précieuse pour le professeur et pour les disciples, et qui les faisait pénétrer toujours plus avant dans le sens divin de ces révélations longtemps perdues pour le peuple et pour l'école!

Il commença ses leçons par l'explication des psaumes, et en vint bientôt à l'Épître aux Romains. Ce fut surtout en la méditant que la lumière de la vérité entra dans son cœur. Retiré dans sa tranquille cellule, il consacrait des heures à l'étude de la Parole divine, l'Épître de saint Paul ouverte devant lui. Un jour, parvenu au dix-septième verset du premier chapitre, il y lut ce passage du prophète Habacuc : *Le juste vivra par la foi*. Cet enseignement le frappe. Il y a donc pour le juste une autre vie que celle du reste des hommes; et cette vie, c'est la foi qui la donne. Cette parole, qu'il reçoit dans son cœur comme si Dieu même l'y déposait, lui dévoile le mystère de la vie chrétienne et augmente en lui cette vie. Longtemps après, au milieu de ses nombreux travaux, il croyait encore entendre cette voix : « Le juste vivra par la foi (3). »

Les leçons de Luther, ainsi préparées, ressemblaient peu à ce qu'on avait entendu jusqu'alors. Ce n'était pas un rhéteur disert ou un scolastique pédant qui parlait; c'était un chrétien qui avait éprouvé la puissance des vérités révélées, qui les tirait de la Bible, qui les sortait du trésor de son cœur, et les présentait toutes pleines de vie à ses auditeurs étonnés. Ce n'était pas un enseignement d'homme, c'était un enseignement de Dieu.

Cette exposition toute nouvelle de la vérité fit du bruit; la nouvelle s'en répandit au loin, et attira à l'université récemment fondée une foule de jeunes étudiants étrangers. Plusieurs professeurs même assistaient aux leçons de Luther, entre autres le célèbre Martin Pollich de Mellerstadt, docteur en médecine, en droit et en philosophie, qui avait organisé avec Staupitz l'université de Wittemberg, et en avait été le premier recteur. Mellerstadt, appelé souvent *la lumière du monde*, se mêlait modestement aux disciples du nouveau professeur. « Ce « moine, disait-il, déroutera tous les docteurs; il « introduira une nouvelle doctrine et réformera « toute l'Église; car il se fonde sur la Parole de « Christ, et personne au monde ne peut ni com- « battre ni renverser cette Parole, quand même il « l'attaquerait avec toutes les armes de la philoso- « phie, des sophistes, des scotistes, des albertistes, « des thomistes, et avec tout le tartaret (4)! »

Staupitz, qui était la main de la Providence pour développer les dons et les trésors cachés dans Luther, l'invita à prêcher dans l'église des Augustins. A cette proposition, le jeune professeur recula. Il voulait se borner aux fonctions académiques. Il tremblait à la pensée d'y ajouter celles de la prédication. En vain Staupitz le sollicitait : « Non, non, « répondait-il, ce n'est pas une petite chose que de « parler aux hommes à la place de Dieu (5). » Touchante humilité dans ce grand réformateur de l'Église! Staupitz insista. Mais l'ingénieux Luther trouvait, dit un de ses historiens, quinze arguments, prétextes et défaites pour se défendre de cette vocation. Enfin le chef des Augustins continuant toujours son attaque : « Ah! monsieur le « docteur, dit Luther, en faisant cela vous m'ôtez la « vie. Je ne pourrai pas y tenir trois mois. » — « A

(1) ... Theologia quæ nucleum nucis et medullam tritici et medullam ossium scrutatur. (L. Epp. I, 6.)

(2) In studiis litterarum, corpore ac mente indefessus. (Pallavicini Hist. Conc. Trid. I, 16.)

(3) Seckend., p. 55.

(4) Melch. Adam. Vita Lutheri, p. 104.

(5) Fabricus centifol. Lutheri, p. 33. — Mathesius, p. 6.

« la bonne heure, répondit le vicaire général; qu'il « en soit ainsi au nom de Dieu! Car notre Seigneur « Dieu a aussi besoin là-haut d'hommes dévoués et « habiles. » Luther dut se rendre.

Au milieu de la place de Wittemberg se trouvait une vieille chapelle en bois, de trente pieds de long sur vingt de large, dont les cloisons, soutenues de tous côtés, tombaient en ruine. Une vieille chaire, faite de planches et haute de trois pieds, recevait le prédicateur. C'est dans cette misérable chapelle que commença la prédication de la réforme. Dieu voulut que ce qui devait rétablir sa gloire eût les commencements les plus humbles. On venait seulement de poser les fondements de l'église des Augustins, et en attendant qu'elle fût achevée, on se servait de ce temple chétif. « Ce bâtiment, ajoute le contemporain de Luther, qui nous rapporte ces circonstances (1), peut bien être comparé à l'étable où « Christ naquit. C'est dans cette misérable enceinte « que Dieu a voulu, pour ainsi dire, faire naître « une seconde fois son Fils bien-aimé. Parmi ces « milliers de cathédrales et d'églises paroissiales « dont le monde est rempli, il n'y en eut alors « aucune que Dieu choisit pour la prédication glorieuse de la vie éternelle. »

Luther prêche : tout frappe dans le nouveau prédicateur. Sa figure pleine d'expression, son air noble, sa voix pure et sonore, captivent les auditeurs. Avant lui, la plupart des prédicateurs avaient cherché plutôt ce qui pouvait amuser leur auditoire que ce qui pouvait le convertir. Le grand sérieux qui domine dans les prédications de Luther, et la joie dont la connaissance de l'Évangile a rempli son cœur, donnent à la fois à son éloquence une autorité, une chaleur et une onction que n'eurent point ses devanciers. « Doué d'un esprit prompt et vif, dit l'un « de ses adversaires (2), d'une mémoire heureuse, « et se servant avec une facilité remarquable de sa « langue maternelle, Luther ne le céda en éloquence « à aucun de son âge. Discourant du haut de la « chaire comme s'il eût été agité de quelque forte « passion, accommodant son action à ses paroles, il « frappait d'une manière surprenante les esprits de « ses auditeurs, et comme un torrent il les entraînait où il voulait. Tant de force, de grâce et d'éloquence ne se voient que rarement chez les peuples « du Nord. » — « Il avait, dit Bossuet, une éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les « peuples et les ravissait (3). »

Bientôt la petite chapelle ne put plus contenir les auditeurs qui s'y pressaient en foule. Le conseil de Wittemberg choisit alors Luther pour son prédicateur, et l'appela à prêcher dans l'église de la ville. L'impression qu'il y produisit fut encore plus grande. La force de son génie, l'éloquence de sa diction et l'excellence des doctrines qu'il annonçait, étonnaient également ses auditeurs. Sa réputation se répandit au loin, et Frédéric le Sage vint lui-même une fois à Wittemberg pour l'entendre.

Une vie nouvelle avait commencé pour Luther. A l'inutilité du cloître avait succédé une grande activité. La liberté, le travail, l'action vive et constante à laquelle il pouvait se livrer à Wittemberg, achevèrent de rétablir en lui l'harmonie et la paix. Maintenant il était à sa place, et l'œuvre de Dieu devait développer bientôt sa marche majestueuse.

VI

Voyage à Rome. — Un couvent du Pô. — Souvenirs dans Rome. — Dévotion superstitieuse. — Profanations du clergé. — Conversations. — Désordres dans Rome. — Études bibliques. — Influence sur la foi. — Influence sur la réformation. — La porte du paradis. — Confession.

Luther enseignait à la fois dans la salle académique et dans le temple, lorsqu'il fut arrêté dans ces travaux. En 1510, selon quelques-uns seulement en 1511 ou 1512, on l'envoya à Rome. Sept couvents de son ordre étaient, sur certains points, d'un autre avis que le vicaire général (4). La vivacité d'esprit de Luther, la puissance de sa parole, son talent pour la discussion, le firent choisir pour être auprès du pape l'agent de ces sept monastères (5). Cette dispensation divine était nécessaire à Luther. Il fallait qu'il connût Rome. Plein des préjugés et des illusions du cloître, il se l'était toujours représentée comme le siége de la sainteté.

Il partit. Il traversa les Alpes. Mais à peine était-il descendu dans les plaines de la riche et voluptueuse Italie, qu'il trouva sur tous ses pas des sujets d'étonnement et de scandale. Le pauvre moine allemand fut reçu dans un riche couvent de bénédictins, situé sur le Pô, en Lombardie. Ce couvent avait trente-six mille ducats de rente; douze mille ducats étaient consacrés à la table, douze mille aux édifices, et douze mille aux autres besoins des moines (6). La richesse des appartements, la beauté des habits, la recherche des mets frappèrent également Luther. Le marbre, la soie, le luxe sous toutes ses formes, quel nouveau spectacle pour l'humble frère

(1) Myconius.

(2) Florimond Raymond. Hist. hæres., cap. 5.

(3) Hist. des variat., l. 1er.

(4) Quod septem conventus a vicario in quibusdam dissentirent. (Cochlœus, 2.)

(5) Quod esset acer ingenio et ad contradicendum audax et vehemens. (Cochlœus, 2.)

(6) L. Opp. (W.) XXII, p. 1468.

du pauvre couvent de Wittemberg! Il s'étonna et se tut; mais le vendredi étant arrivé, quelle surprise! des viandes abondantes couvraient encore la table des bénédictins. Alors il se résolut à parler. — « L'Église, leur dit-il, et le pape défendent de « telles choses. » Les bénédictins s'indignèrent de cette réprimande du grossier Germain. Mais Luther ayant insisté et les ayant peut-être menacés de faire connaître leurs désordres, quelques-uns crurent que le plus simple était de se défaire de leur hôte importun. Le portier du couvent l'avertit qu'il courait des dangers en restant davantage. Il se sauva donc de ce monastère épicurien, et arriva à Bologne, où il tomba dangereusement malade (1). On a voulu voir dans cette maladie les suites d'un empoisonnement. Il est plus simple de supposer que le changement de vie affecta le frugal moine de Wittemberg, accoutumé à avoir pour principale nourriture des harengs et du pain. Cette maladie ne devait point être à la mort, mais à la gloire de Dieu. La tristesse, l'accablement qui lui étaient naturels, s'emparèrent de lui. Mourir ainsi, loin de l'Allemagne, sous ce ciel brûlant, en la terre étrangère, quel sort! Les angoisses qu'il avait ressenties à Erfurt, se réveillèrent avec puissance. Le sentiment de ses péchés le troubla, la perspective du jugement de Dieu l'épouvanta. Mais au moment où ces terreurs avaient atteint le plus haut degré, cette parole de saint Paul, qui l'avait déjà frappé à Wittemberg: *Le juste vivra par la foi* (Rom. I, v. 17), se présenta avec force à son esprit, et vint éclairer son âme comme un rayon du ciel. Restauré, consolé, il recouvra bientôt la santé, et il se remit en route pour Rome, s'attendant à y trouver une tout autre vie que celle des couvents lombards, et impatient d'effacer par la vue de la sainteté romaine les tristes impressions qu'avait laissées dans son esprit son séjour sur le Pô.

Enfin, après un pénible voyage sous le soleil brûlant de l'Italie, au commencement de l'été, il approchait de la ville aux sept montagnes. Son cœur était ému : ses yeux cherchaient la reine du monde et de l'Église. Dès qu'il découvrit de loin la cité éternelle, la ville de saint Pierre et de saint Paul, la métropole de la catholicité, il se prosterna en terre en s'écriant : « Rome sainte, je te salue. »

Luther est dans Rome; le professeur de Wittemberg est au milieu des ruines éloquentes de la Rome des consuls et des empereurs, de la Rome des confesseurs de Jésus-Christ et des martyrs. Là se sont trouvés ce Plaute et ce Virgile dont il avait emporté les œuvres dans son cloître, et tous ces grands hommes dont l'histoire a si souvent fait battre son cœur. Il retrouve leurs statues, les décombres des monuments qui attestent leur gloire. Mais toute cette gloire, toute cette puissance a passé : il en foule aux pieds la poussière. Il se rappelle à chaque pas les tristes pressentiments de Scipion, versant des larmes à la vue de Carthage en ruine, de ses palais brûlés, de ses murs détruits, et s'écriant : Il en sera de même de Rome! « Et en effet, dit Luther, la « Rome des Scipion et des César a été changée en « un cadavre. Il y a tant de décombres, que les fon- « dements des maisons reposent à cette heure où « se trouvaient jadis les toits. C'est là, ajoutait-il « en jetant un regard mélancolique sur ces ruines, « c'est là qu'ont été les richesses et les trésors du « monde (2). » Tous ces débris contre lesquels ses pas viennent se heurter disent à Luther, dans les murs de Rome même, que ce qui est le plus fort aux yeux des hommes, peut être facilement détruit par le souffle du Seigneur.

Mais à des cendres profanes se mêlent des cendres saintes : il s'en souvient. Le lieu de sépulture des martyrs n'est pas loin de celui des généraux de Rome et de ses triomphateurs. Rome chrétienne avec ses douleurs a plus de puissance sur le cœur du moine saxon que Rome païenne avec sa gloire. C'est ici qu'arriva cette lettre où Paul écrivait : *Le juste est justifié par la foi*. Il n'est pas loin du marché d'Appius et des trois Hôtelleries. Là était cette maison de Narcisse, ici ce palais de César, où le Seigneur délivra l'apôtre de la gueule du lion. Oh! combien ces souvenirs fortifient le cœur du moine de Wittemberg!

Rome présentait alors un tout autre aspect. Le belliqueux Jules II occupait le siége pontifical, et non Léon X, comme l'ont dit, sans doute par inattention, quelques historiens distingués de l'Allemagne. Luther a souvent raconté un trait de ce pape. Quand on lui apporta la nouvelle que son armée venait d'être battue par les Français devant Ravennes, il était à réciter ses heures; il jeta le livre contre terre, et dit, en prononçant un horrible jurement : « Eh bien! te voilà devenu Français... Est-ce ainsi « que tu protéges ton Église?... » Puis, se tournant du côté du pays aux armes duquel il pensait à avoir recours : « Saint Suisse! priez pour nous (3). » L'ignorance, la légèreté et la dissolution, un esprit profane, le mépris de tout ce qui est sacré, un commerce honteux des choses divines, voilà le spectacle qu'offrait cette malheureuse cité. Cependant le pieux moine demeura quelque temps dans ses illusions.

Arrivé vers l'époque de la fête de saint Jean, il entend les Romains répéter autour de lui un proverbe répandu parmi ce peuple : « Bienheureuse, di-

(1) Matth. Dresser. Hist. Lutheri.

(2) L. Opp. (W.) XXII, p. 2374 et 2377.

(3) Sancte Swizere! ora pro nobis (L. Opp. (W.) XXII, p. 1314 et 1332.)

« sait-on, est la mère dont le fils dit une messe là « veille de la Saint-Jean! » « Oh! que je voudrais « rendre ma mère bienheureuse! » se disait Luther. Le pieux fils de Marguerite chercha donc à dire une messe ce jour-là ; mais il ne le put : la presse était trop grande (1).

Fervent et débonnaire, il parcourait toutes les églises et les chapelles; il croyait tous les mensonges qu'on y débitait ; il s'acquittait avec dévotion des pratiques de sainteté qui y étaient requises : heureux de pouvoir faire tant d'œuvres pies dont ses compatriotes étaient privés! « Oh! combien je re« grette, se disait à lui-même le pieux Allemand, « que mon père et ma mère vivent encore! Que « j'aurais de plaisir à les délivrer du feu du pur« gatoire avec mes messes, mes prières, et tant « d'autres œuvres aussi admirables (2)! » Il avait trouvé la lumière; mais les ténèbres étaient loin d'être entièrement chassées de son entendement. Son cœur était converti; son esprit n'était point encore éclairé ; il avait la foi et l'amour, mais il n'avait pas la science. Ce n'était pas peu de chose que de sortir de cette profonde nuit, qui depuis tant de siècles couvrait la terre.

Luther dit plusieurs fois la messe à Rome. Il le fit avec toute l'onction et la dignité qu'une telle action lui semblait requérir. Mais quelle affliction saisit le cœur du moine saxon, en voyant le triste et profane mécanisme des prêtres romains en célébrant le sacrement de l'autel! Les prêtres, de leur côté, riaient de sa simplicité. Un jour qu'il officiait, il se trouva qu'à l'autel voisin on avait déjà lu sept messes avant qu'il n'en eût lu une seule. « Marche! marche! « lui cria l'un des prêtres, renvoie vite à Notre« Dame son fils; » faisant ainsi une allusion impie à la transsubstantiation du pain en corps et en sang de Jésus-Christ. Une autre fois Luther n'en était encore qu'à l'Évangile, que le prêtre qui était à côté de lui avait déjà fini sa messe. « Passa, passa! lui « cria celui-ci ; dépêche, dépêche! aie donc une fois « fini (3)! »

Son étonnement fut plus grand encore, quand il découvrit dans les dignitaires de la papauté ce qu'il avait trouvé dans les simples prêtres. Il avait mieux espéré d'eux.

Il était de bon ton à la cour papale d'attaquer le christianisme, et l'on ne pouvait passer pour un homme comme il faut si l'on n'avait pas sur les dogmes de l'Église quelque opinion erronée ou hérétique (4). On avait voulu prouver à Érasme, par des passages de Pline, qu'il n'y a aucune différence entre l'âme des hommes et celle des bêtes (5), et de jeunes courtisans du pape prétendaient que la foi orthodoxe était le produit des inventions astucieuses de quelques saints (6).

La qualité d'envoyé des Augustins d'Allemagne qu'avait Luther, le fit inviter à plusieurs réunions d'ecclésiastiques distingués. Un jour, en particulier, il se trouva à table avec divers prélats; ceux-ci se montrèrent ingénument à lui dans leurs mœurs bouffonnes et leurs conversations impies, et ils ne se gênèrent point de faire en sa présence mille plaisanteries, le croyant sans doute du même esprit qu'eux. Ils racontèrent entre autres devant le moine, en riant et en tirant gloire, comment à l'autel, lorsqu'ils disaient la messe, au lieu des paroles sacramentales qui doivent transformer le pain et le vin en chair et en sang du Sauveur, ils prononçaient sur le pain et le vin ces mots dérisoires : *Panis es et panis manebis, vinum es et vinum manebis* (pain tu es et pain tu resteras, vin tu es et vin tu resteras). Puis, continuaient-ils, nous élevons l'ostensoir, et tout le peuple adore. Luther put à peine en croire ses oreilles. Son esprit, doué de beaucoup de vivacité et même de gaieté dans la société de ses amis, avait une grande gravité quand il s'agissait de choses saintes. Les plaisanteries de Rome le scandalisaient. « J'étais, dit-il, un jeune moine grave et « pieux; de telles paroles m'affligeaient vivement. « Si l'on parle ainsi à Rome à table, librement et « publiquement, pensais-je en moi-même, que se« rait-ce si les actions répondaient aux paroles, et « si tous, pape, cardinaux, courtisans, disaient « ainsi la messe! Et moi qui leur en ai entendu lire « dévotement un si grand nombre, comme ils m'au« raient trompé (7)! »

Luther se mêlait souvent aux moines et aux bourgeois de Rome. Si quelques-uns exaltaient le pape et les siens, le plus grand nombre donnaient un libre cours à leurs plaintes et à leurs sarcasmes. Que n'avait-on pas à raconter sur le pape régnant, sur Alexandre VI, et sur tant d'autres! Un jour ses amis romains lui racontaient comment César Borgia, s'étant enfui de Rome, fut pris en Espagne. Comme on allait le juger, il cria miséricorde dans sa prison, et demanda un confesseur. On lui envoya un moine. Il le tua, se couvrit de son capuchon, et s'échappa. « J'ai entendu cela à Rome ; c'est une chose cer-

(1) L. Opp. (W.) Dédicace du 117e ps. VIe vol. L. g.

(2) Ibid.

(3) L. Opp. (W.), XIX von der Winkelmesse, Mathesius, 6.

(4) In quel tempo non pareva fosse galantuomo e buon cortegiano colui che de dogmi della Chiesa non aveva qualche opinione erronea ed heretica. (Carracciola VIt. msc. Paul IV, cité par Ranke.)

(5) Burigny, Vie d'Érasme, I, 139.

(6) E medio Romanæ curiæ, sectam juvenum... qui asserebant, nostram fidem orthodoxam potiùs quibusdam sanctorum astutiis subsistere. (Paul Canensius, Vita Pauli II.)

(7) L. Opp. (W.), XIX von der Winkelmesse.

« taine (1), » dit Luther. Un autre jour, passant par une grande rue qui conduisait à l'église de Saint-Pierre, il s'était arrêté tout étonné devant une statue en pierre, représentant un pape sous la figure d'une femme, tenant un sceptre, revêtu du manteau papal et portant un enfant dans ses bras. C'est une fille de Mayence, lui dit-on, que les cardinaux choisirent pour pape et qui accoucha à cette place. Aussi jamais un pape ne passe dans cette rue. « Je « m'étonne, dit Luther, de ce que les papes laissent « subsister cette figure (2)! »

Luther avait cru trouver l'édifice de l'Église entouré de splendeur et de force; mais ses portes étaient enfoncées et ses murailles consumées par le feu. Il voyait les désolations du sanctuaire, et il reculait d'effroi. Il n'avait rêvé que sainteté, il ne découvrait que profanation.

Les désordres hors des temples ne le frappaient pas moins. « La police est à Rome dure et sévère, « disait-il. Le juge ou capitaine parcourt toutes les « nuits la ville à cheval avec trois cents serviteurs; « il arrête quiconque se trouve dans les rues : ren-« contre-t-il un homme armé, il le pend ou le jette « dans le Tibre. Et cependant la ville est remplie de « désordres et de meurtres; tandis que là où la « Parole de Dieu est purement et droitement annon-« cée, on voit régner l'ordre et la paix, sans qu'il y « ait besoin de la loi et de ses rigueurs (3). — On « ne saurait croire que de péchés et d'actions in-« fâmes se commettent dans Rome, dit-il encore; « il faut le voir et l'entendre pour le croire. Aussi « a-t-on coutume de dire : S'il y a un enfer, Rome « est bâtie au-dessus; c'est un abîme d'où sortent « tous les péchés (4). »

Ce spectacle fit déjà alors une grande impression sur l'esprit de Luther; elle augmenta plus tard. « Plus on approche de Rome, plus on trouve de « mauvais chrétiens, disait-il plusieurs années « après. On dit communément que celui qui va à « Rome, y cherche pour la première fois un fripon; « que la seconde fois il le trouve, et que la troisième « fois il l'emporte avec lui au moment où il en sort. « Mais maintenant on est devenu si habile, que l'on « fait les trois voyages en un (5). » L'un des génies les plus tristement célèbres, mais aussi les plus profonds de l'Italie, Machiavel, qui vivait à Florence quand Luther y passa pour se rendre à Rome, a fait la même remarque : « Le plus grand symptôme, « dit-il, de la ruine prochaine du christianisme « (par où il entendait le catholicisme romain), c'est « que plus les peuples se rapprochent de la capitale « de la chrétienté, moins on trouve en eux d'esprit « chrétien. Les exemples scandaleux et les crimes « de la cour de Rome sont cause que l'Italie a perdu « tout principe de piété et tout sentiment religieux. « Nous autres Italiens, continue le grand historien, « nous devons principalement à l'Église et aux « prêtres d'être devenus des impies et des scélé-« rats (6). » Luther sentit plus tard tout le prix de ce voyage : « Quand on me donnerait cent mille « florins, disait-il, je ne voudrais pas ne pas avoir « vu Rome (7)! »

Ce voyage lui fut aussi très-avantageux sous le rapport de la science. Comme Reuchlin, Luther sut profiter de son séjour en Italie pour pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Écriture sainte. Il y prit des leçons d'hébreu d'un rabbin célèbre, nommé Élie Lévita. Il acquit en partie à Rome la connaissance de cette Parole divine sous les coups de laquelle Rome devait tomber.

Mais ce voyage fut surtout à un autre égard d'une haute importance pour Luther. Non-seulement le voile fut tiré, et le rire sardonique, l'incrédulité bouffonne qui se cachaient derrière les superstitions romaines furent révélés au futur réformateur; mais encore la foi vivante que Dieu avait mise en lui fut alors puissamment fortifiée.

Nous avons vu comment il s'était livré d'abord à toutes les vaines pratiques au prix desquelles l'Église avait mis l'expiation des péchés. Un jour entre autres, voulant gagner une indulgence promise par le pape à quiconque monterait à genoux ce qu'on appelle l'escalier de Pilate, le pauvre moine saxon grimpait humblement ces degrés qu'on lui disait avoir été miraculeusement transportés de Jérusalem à Rome. Mais, tandis qu'il s'acquittait de cet acte méritoire, il crut entendre comme une voix de tonnerre qui lui criait au fond du cœur, comme à Wittemberg et à Bologne : *Le juste vivra par la foi!* Cette parole, qui déjà à deux reprises l'a frappé comme la voix d'un ange de Dieu, retentit incessamment et avec puissance au dedans de lui. Il se lève épouvanté, sur les degrés où il traînait son corps; il a horreur de lui-même; il est honteux de voir jusqu'à quel point la superstition l'a abaissé. Il fuit loin du lieu de sa folie (8).

Ce mot puissant a quelque chose de mystérieux dans la vie de Luther. Ce fut une parole créatrice

(1) Das habe ich zu Rom für gewiss gehört. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1322.)

(2) Es nimmt mich Wunder dass die Päbste solches Bild leiden können. (Ibid., p. 1320.)

(3) Ibid., p. 2376.

(4) Ist irgend eine Hœlle, so muss Rom darauf gebaut seyn. (L. Opp. (W.) XXII, p. 2377.)

(5) Adresse à la noblesse chrétienne de la nation allemande.

(6) Dissert. sur la prem. déc. de Tite-Live.

(7) 100,000 Gulden. (L. Opp. (W.), XXII, p. 2374.

(8) Seckend. p. 56.

pour le réformateur et pour la réformation. Ce fut par elle que Dieu dit alors : Que la lumière soit ! et la lumière fut.

Il faut souvent qu'une vérité soit présentée à plusieurs reprises à notre esprit pour qu'elle produise l'effet qu'elle doit avoir. Luther avait beaucoup étudié l'Épître aux Romains, et cependant jamais la justification par la foi, qui s'y trouve enseignée, n'avait été si claire pour lui. Maintenant il comprend cette justice qui seule subsiste devant Dieu; maintenant il reçoit pour lui-même de la main de Christ cette obéissance que Dieu impute gratuitement au pécheur, dès qu'il porte humblement ses regards sur l'Homme-Dieu crucifié. C'est ici l'époque décisive de la vie intérieure de Luther. Cette foi, qui l'a sauvé des terreurs de la mort, devient l'âme de sa théologie, sa forteresse dans tous les périls, la puissance de ses paroles, la force de sa charité, le fondement de sa paix, l'aiguillon de ses travaux, sa consolation dans la vie et dans la mort.

Mais cette grande doctrine d'un salut qui émane de Dieu, et non de l'homme, ne fut pas seulement la puissance de Dieu pour sauver l'âme de Luther; elle devint encore la puissance de Dieu pour réformer l'Église; arme efficace que manièrent les apôtres; arme trop longtemps négligée, mais tirée enfin, dans son éclat primitif, de l'arsenal du Dieu fort. Au moment où Luther se releva dans Rome, tout ému et saisi par cette parole que Paul avait adressée quinze siècles auparavant aux habitants de cette métropole, la vérité, jusqu'alors tristement captive et liée dans l'Église, se releva aussi pour ne plus retomber.

Il faut ici l'entendre lui-même : « Quoique je « fusse un moine saint et irréprochable, dit-il, ma « conscience était cependant pleine de troubles et « d'angoisses. Je ne pouvais souffrir cette parole : « Justice de Dieu. Je n'aimais point ce Dieu juste « et saint qui punit les pécheurs. J'étais rempli « contre lui d'une secrète colère; je le haïssais de « ce que, non content de nous épouvanter par la « loi et par les misères de la vie, nous pauvres « créatures déjà perdues par le péché originel, il « augmentait encore notre tourment par l'Évan- « gile... Mais lorsque par l'Esprit de Dieu je com- « pris ces paroles, lorsque j'appris comment la « justification du pécheur provient de la pure mi- « séricorde du Seigneur par le moyen de la foi (1),... « alors je me sentis renaître comme un nouvel « homme, et j'entrai à portes ouvertes dans le pa- « radis même de Dieu (2). Je vis aussi dès lors la « chère et sainte Écriture avec des yeux tout nou- « veaux. Je parcourus toute la Bible, je recueillis « un grand nombre de passages qui m'apprenaient « ce qu'était l'œuvre de Dieu. Et comme auparavant « j'avais haï de tout mon cœur ce mot : Justice de « Dieu, je commençai dès lors à l'estimer et à l'ai- « mer, comme le mot le plus doux et le plus conso- « lant. En vérité, cette parole de Paul fut pour moi « la vraie porte du paradis. »

Aussi, quand il fut appelé, en des occasions solennelles, à confesser cette doctrine, Luther retrouva-t-il toujours son enthousiasme et sa rude énergie. « Je vois, dit-il dans un moment important (3), que « le diable attaque sans cesse cet article fondamen- « tal par le moyen de ses docteurs, et qu'il ne peut « à cet égard ni cesser ni prendre aucun repos. Eh « bien ! moi, le docteur Martin Luther, indigne « évangéliste de notre Seigneur Jésus-Christ, je « confesse cet article, que *la foi seule justifie devant* « *Dieu sans les œuvres,* et je déclare que l'empereur « des Romains, l'empereur des Turcs, l'empereur « des Tartares, l'empereur des Perses, le pape, tous « les cardinaux, les évêques, les prêtres, les moines, « les nonnes, les rois, les princes, les seigneurs, « tout le monde et tous les diables, doivent le lais- « ser debout et permettre qu'il demeure à jamais. « Que s'ils veulent entreprendre de combattre cette « vérité, ils attireront sur leur tête les feux de l'en- « fer. C'est là le véritable et saint Évangile, et ma « déclaration, à moi docteur Luther, selon les lu- « mières du Saint-Esprit... Il n'y a personne, con- « tinue-t-il, qui soit mort pour nos péchés, si ce « n'est Jésus-Christ le Fils de Dieu. Je le dis encore « une fois, dussent le monde et tous les diables s'en- « tre-déchirer et crever de fureur, cela n'en est pas « moins véritable. Et si c'est lui seul qui ôte les « péchés, ce ne peut être nous avec nos œuvres. « Mais les bonnes œuvres suivent la rédemption, « comme les fruits paraissent sur l'arbre. C'est là « notre doctrine, c'est celle que le Saint-Esprit en- « seigne avec toute la sainte chrétienté. Nous la « gardons au nom de Dieu. Amen. »

C'est ainsi que Luther trouva ce qui avait manqué, au moins jusqu'à un certain degré, aux docteurs et aux réformateurs, même les plus illustres. Ce fut dans Rome que Dieu lui donna cette vue claire de la doctrine fondamentale du christianisme. Il était venu chercher dans la ville des pontifes la solution de quelques difficultés concernant un ordre monastique; il en remporta dans son cœur le salut de l'Église.

(1) Qua vos Deus misericors justificat per fidem... (L. Opp. lat. in præf.)

(2) Hic me prorsùs renatum esse sensi, et apertis portis in ipsum paradisum intrasse. (L. Opp. lat. in præf.)

(3) Glose sur l'édit impérial, 1531. (L. Opp. (L.), tome XX.)

VII

Retour. — Le doctoral. — Carlstadt. — Serment de Luther. — Principe de la réforme. — Courage de Luther. — Charité. — Les scolastiques. — Spalatin. — Affaire de Reuchlin.

Luther quitta Rome et revint à Wittemberg, le cœur rempli de tristesse et d'indignation. Détournant ses regards avec dégoût de la ville pontificale, il les portait avec espérance sur les saintes Écritures, et sur cette vie nouvelle que la Parole de Dieu semblait alors promettre au monde. Cette Parole grandit dans son cœur de tout ce qu'y perdit l'Église. Il se détacha de l'une pour se tourner vers l'autre. Toute la réformation fut dans ce mouvement-là. Elle mit Dieu où était le prêtre.

Staupitz et l'électeur ne perdaient pas de vue le moine qu'ils avaient appelé à l'université de Wittemberg. Il semble que le vicaire général eut un pressentiment de l'œuvre qu'il y avait à faire dans le monde, et que, la trouvant trop forte pour lui, il voulut y pousser Luther. Rien de plus remarquable et peut-être de plus mystérieux que ce personnage, qui se trouve partout pour précipiter le moine dans le chemin où Dieu l'appelle, et puis qui va lui-même finir tristement ses jours dans un couvent. La prédication du jeune professeur avait fait impression sur le prince; il avait admiré la force de son esprit, le nerf de son éloquence et l'excellence des choses qu'il exposait (1). L'électeur et son ami, voulant avancer un homme qui donnait de si grandes espérances, résolurent de lui faire prendre le grade élevé de docteur en théologie. Staupitz se rendit au couvent. Il conduisit Luther dans le jardin du cloître, et là, seul avec lui sous un arbre, que Luther aimait plus tard à montrer à ses disciples (2), le vénérable père lui dit : « Il faut maintenant, mon ami, que « vous deveniez docteur de la sainte Écriture. » Luther recula à cette pensée. Cet honneur éminent l'effrayait : « Cherchez-en un plus digne, répon- « dit-il. Pour moi, je ne puis y consentir. » Le vicaire général insista : « Le Seigneur Dieu a beau- « coup à faire dans l'Église; il a besoin maintenant « de jeunes et vigoureux docteurs. » Cette parole fut peut-être dite en badinant, ajoute Mélanchton; cependant l'événement y répondit; car d'ordinaire beaucoup de présages précèdent les grandes révolutions (3). Il n'est pas nécessaire de supposer que Mélanchton parle ici de prophéties miraculeuses. Le siècle le plus incrédule, celui qui nous a précédés, a vu se vérifier cette sentence. Que de présages annoncèrent, sans qu'il y eût miracle, la révolution qui le termina !

« Mais je suis faible et maladif, reprit Luther; « je n'ai pas longtemps à vivre. Cherchez un homme « fort. » — « Le Seigneur, répondit le vicaire géné- « ral, a affaire dans le ciel comme sur la terre ; « mort ou vivant, Dieu a besoin de vous dans son « conseil (4). »

« Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse créer « un docteur en théologie (5), » s'écria alors le moine toujours plus épouvanté. — « Faites ce que « demande votre couvent, dit Staupitz, et ce que « moi-même, votre vicaire général, je vous com- « mande; car vous avez promis de nous obéir. » — « Mais ma pauvreté? reprit le frère : je n'ai rien « pour payer les dépenses qu'une telle promotion « entraîne. » — « Ne vous en inquiétez pas, lui « dit son ami : le prince vous fait la grâce de se « charger lui-même de tous les frais. » Pressé de toutes parts, Luther crut devoir se rendre.

C'était vers la fin de l'été de l'an 1512. Luther partit pour Leipzig, afin de recevoir des trésoriers de l'électeur l'argent nécessaire à sa promotion. Mais, selon les usages des cours, l'argent n'arrivait pas. Le frère impatienté voulait partir; l'obéissance monacale le retint. Enfin, le 4 octobre, il reçut de Pfeffinger et de Jean Doltzig cinquante florins. Il leur en donna quittance. Il ne prend dans ce reçu d'autre qualité que celle de moine. « Moi Martin, dit-il, « frère de l'ordre des Ermites (6). » Luther se hâta de retourner à Wittemberg.

André Bodenstein, de la ville de Carlstadt, était alors doyen de la faculté de théologie, et c'est sous le nom de Carlstadt que ce docteur est surtout connu. On l'appellait aussi l'A. B, C. Ce fut Mélanchton qui le désigna d'abord ainsi, à cause des trois initiales de son nom. Bodenstein acquit dans sa patrie les premiers éléments des lettres. Il était d'un caractère grave, sombre, peut-être enclin à la jalousie, et d'un esprit inquiet, mais plein du désir d'apprendre et doué d'une grande capacité. Il parcourut diverses universités pour augmenter ses connaissances, et il étudia la théologie à Rome même. Revenu d'Italie en Allemagne, il s'établit à Wittemberg et y devint docteur en théologie. « A cette époque, « dit-il lui-même plus tard, je n'avais pas encore « lu la sainte Écriture (7). » Ce trait donne une idée très-juste de ce qu'était la théologie d'alors. Carl-

(1) Vim ingenii, nervos orationis, ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat. (Melancht. Vita Luth.)

(2) Unter einem Baum, den er mir und andern gezeigt. (Math. 6.)

(3) Multa præcedunt mutationes præsagia. (Vita Luth.)

(4) Ihr lebet nun oder sterbet, so darff euch Gott in seinem Rathe. (Mathes. 6)

(5) Neminem nisi Spiritum Sanctum creare posse doctorem theologiæ. (Weismanni Hist. Eccl. I, p. 1404.)

(6) L. Epp. I, p. 11.

(7) Weismann, Hist. Eccl., p. 1416.

stadt, outre ses fonctions de professeur, était chanoine et archidiacre. Voilà l'homme qui devait plus tard diviser la réformation. Il ne voyait alors dans Luther qu'un inférieur; mais l'augustin devint bientôt pour lui un objet de jalousie. « Je ne veux pas « être moins grand que Luther (1), » disait-il un jour. Bien éloigné alors de prévoir la grandeur à laquelle était destiné le jeune professeur, Carlstadt conféra à son futur rival la première dignité universitaire.

Le 18 octobre 1512, Luther fut reçu licencié en théologie, et prêta ce serment : « Je jure de défen« dre la vérité évangélique de tout mon pouvoir (2). » Le jour suivant, Bodenstein lui remit solennellement, en présence d'une nombreuse assemblée, les insignes de docteur en théologie. Il fut fait docteur biblique, et non docteur des sentences, et fut appelé ainsi à se consacrer à l'étude de la Bible et non à celle des traditions humaines (3). Il prêta alors serment, comme il le rapporte lui-même (4), à sa bien aimée et sainte Écriture. Il promit de la prêcher fidèlement, de l'enseigner purement, de l'étudier toute sa vie, et de la défendre par ses disputes et par ses écrits contre tous les faux docteurs, autant que Dieu lui serait en aide.

Ce serment solennel fut pour Luther sa vocation de réformateur. En imposant à sa conscience la sainte obligation de rechercher librement et d'annoncer courageusement la vérité chrétienne, ce serment éleva le nouveau docteur au-dessus des étroites limites où son vœu monastique l'eût peut-être confiné. Appelé par l'université, par son souverain, au nom de la majesté impériale et du siége de Rome lui-même, engagé devant Dieu par le serment le plus sacré, il fut dès lors le héraut intrépide de la Parole de vie. Dans ce jour mémorable, Luther fut armé chevalier de la Bible.

Aussi ce serment prêté à la sainte Écriture peut-il être regardé comme l'une des causes du renouvellement de l'Église. L'autorité seule infaillible de la Parole de Dieu, tel fut le premier et fondamental principe de la réformation. Toute réformation de détail opérée plus tard dans la doctrine, dans les mœurs, dans le gouvernement de l'Église et dans le culte, ne fut qu'une conséquence de ce premier principe. On peut à peine s'imaginer maintenant la sensation que dut produire cette vérité élémentaire si simple, mais méconnue pendant tant de siècles. Quelques hommes, d'une vue plus vaste que le vulgaire, en prévirent seuls les immenses conséquences. Bientôt les voix courageuses de tous les réformateurs proclamèrent ce principe puissant, au retentissement duquel Rome s'écroulera : « Les chrétiens ne reçoivent d'autres doctrines que celles qui reposent sur les paroles expresses de Jésus-Christ, des apôtres et des prophètes. Nul homme, nulle assemblée de docteurs, n'ont le droit d'en prescrire de nouvelles. »

La situation de Luther était changée. L'appel qu'il avait reçu devint pour le réformateur comme l'une de ces vocations extraordinaires que le Seigneur adressa aux prophètes sous l'ancienne alliance, et aux apôtres sous la nouvelle. L'engagement solennel qu'il prit fit une si profonde impression sur son âme, que le souvenir de ce serment suffit, dans la suite, pour le consoler au milieu des plus grands dangers et des plus rudes combats. Et lorsqu'il vit toute l'Europe agitée et ébranlée par la Parole qu'il avait annoncée; lorsque les accusations de Rome, les reproches de plusieurs hommes pieux, les doutes et les craintes de son propre cœur, si facilement agité, semblaient pouvoir le faire hésiter, craindre et tomber dans le désespoir, il se rappela le serment qu'il avait prêté, et demeura ferme, tranquille et rempli de joie. « Je me suis avancé au « nom du Seigneur, dit-il en une circonstance cri« tique, et je me suis remis entre ses mains. Que « sa volonté s'accomplisse! Qui lui a demandé de « me créer docteur?... Si c'est lui qui m'a créé, « qu'il me soutienne! ou bien, s'il se repent de l'a« voir fait, qu'il me destitue! Cette tribulation ne « m'épouvante donc point. Je ne cherche qu'une « chose, c'est de me maintenir le Seigneur favora« ble dans tout ce qu'il m'appelle à faire avec lui. » Une autre fois il disait : « Celui qui entreprend « quelque chose sans vocation divine, cherche sa « propre gloire. Mais moi, le docteur Martin Lu« ther, j'ai été contraint à devenir docteur. Le pa« pisme a voulu m'arrêter dans l'acquit de ma « charge; mais vous voyez ce qui lui est arrivé, et « il lui arrivera bien pis encore ; ils ne pourront se « défendre contre moi. Je veux, au nom de Dieu, « marcher sur les lions, et fouler aux pieds les « dragons et les vipères. Cela se commencera pen« dant ma vie et se finira après ma mort (5). »

Depuis l'heure de son serment, Luther ne chercha plus la vérité seulement pour lui-même : il la chercha pour l'Église. Encore tout plein des souvenirs de Rome, il entrevit confusément devant lui une carrière, dans laquelle il se promit de marcher avec toute l'énergie de son âme. La vie spirituelle, qui jusqu'alors s'était manifestée au dedans de lui, s'étendit au dehors. Ce fut la troisième époque de son développement. L'entrée dans le couvent avait tourné vers Dieu ses pensées; la connaissance de la

(1) Weismann, Hist. Eccl., p. 1416.
(2) Juro me veritatem evangelicam viriliter defensurum.
(3) Doctor biblicus, *et non pas* sententiarius. (Melanchton.)
(4) L. Opp. (W.) XVI, p. 2061. — Mathesius, p. 7.
(5) L. Opp. (W.) XXI, p. 2061.

rémission des péchés et de la justice de la foi avait affranchi son âme; le serment de docteur lui donna ce baptême de feu par lequel il devint réformateur de l'Église.

Les premiers adversaires qu'il attaqua furent ces fameux scolastiques qu'il avait lui-même tant étudiés et qui régnaient alors en souverains dans toutes les académies. Il les accusa de pélagianisme, et, s'élevant avec force contre Aristote, le père de l'école, et contre Thomas d'Aquin, il entreprit de les jeter l'un et l'autre à bas du trône d'où ils commandaient, l'un à la philosophie et l'autre à la théologie (1).

« Aristote, Porphyre, les théologiens aux sentences (les scolastiques), écrivait-il à Lange, sont les « études perdues de notre siècle. Je ne désire rien « plus ardemment que de dévoiler à plusieurs cet « histrion qui s'est joué de l'Église en se couvrant « d'un masque grec, et de montrer à tous son ignominie (2). » Dans toutes les disputes publiques on l'entendait répéter : « Les écrits des apôtres et « des prophètes sont plus certains et plus sublimes « que tous les sophismes et toute la théologie de « l'école. » De telles paroles étaient nouvelles; mais peu à peu on s'y habituait. Environ un an après, il put écrire avec triomphe : « Dieu opère. Notre théologie et saint Augustin avancent admirablement « et règnent dans notre université. Aristote décline; « il est déjà penché vers sa ruine prochaine et éternelle. Les leçons sur les sentences donnent un « admirable ennui. Nul ne peut espérer d'avoir des « auditeurs, s'il ne professe pas la théologie biblique (3). » Heureuse l'université dont on peut rendre un tel témoignage!

En même temps que Luther attaquait Aristote, il prenait le parti d'Érasme et de Reuchlin contre leurs ennemis. Il entra en relation avec ces grands hommes et avec d'autres savants, tels que Pirckheimer, Mutian, Hütten, qui appartenaient plus ou moins au même parti. Il forma aussi à cette époque une autre amitié qui fut d'une haute importance pour toute sa vie.

Un homme remarquable par sa sagesse et sa candeur se trouvait alors à la cour de l'électeur : c'était George Spalatin. Né à Spalatus ou Spalt, dans l'évêché d'Eichstadt, il avait d'abord été curé du village de Hohenkirch, près des forêts de la Thuringe. Il fut ensuite choisi par Frédéric le Sage pour être son secrétaire, son chapelain et le précepteur de son neveu, Jean-Frédéric, qui devait un jour porter la couronne électorale. Spalatin était un homme simple au milieu de la cour; il paraissait craintif en présence des grands événements, circonspect et prudent, comme son maître (4), en face de l'ardent Luther, avec qui il était dans une correspondance journalière. Comme Staupitz, il était fait plutôt pour des temps paisibles. De tels hommes sont nécessaires : ils sont comme ces matières délicates dont on enveloppe les bijoux et les cristaux pour les garantir des secousses du voyage. Elles semblent inutiles; cependant sans elles tous ces joyaux précieux eussent été brisés et perdus. Spalatin n'était pas un homme propre à faire de grandes choses; mais il s'acquittait fidèlement et sans bruit de la tâche qui lui était donnée (5). Il fut d'abord un des principaux aides de son maître pour recueillir ces reliques de saints dont Frédéric fut longtemps grand amateur. Mais peu à peu il se tourna avec le prince vers la vérité. La foi, qui reparaissait alors dans l'Église, ne le saisit pas vivement comme Luther : il fut conduit par des voies plus lentes. Il devint l'ami de Luther à la cour, le ministre par lequel passaient toutes les affaires entre le réformateur et les princes, le médiateur entre l'Église et l'État. L'électeur honorait Spalatin d'une grande intimité; en voyage ils étaient toujours dans la même voiture (6). Du reste, l'air de la cour étouffait souvent le bon chapelain; il lui prenait de profondes tristesses; il eût voulu laisser tous ces honneurs et redevenir simple pasteur dans les bois de la Thuringe. Mais Luther le consolait et l'exhortait à demeurer ferme à son poste. Spalatin s'acquit l'estime générale. Les princes et les savants de son temps lui témoignaient les plus sincères égards. Érasme disait : « J'inscris le nom de Spalatin, non-seulement « entre ceux de mes principaux amis, mais encore « entre ceux de mes protecteurs les plus vénérés, « et cela, non sur du papier, mais dans mon propre « cœur (7). »

L'affaire de Reuchlin et des moines faisait alors grand bruit en Allemagne. Les hommes les plus pieux étaient souvent indécis sur le parti qu'ils devaient embrasser; car les moines voulaient détruire des livres judaïques où se trouvaient des blasphèmes contre le Christ. L'électeur chargea son chapelain de consulter à cet égard le docteur de Wittemberg, dont la réputation était déjà grande. Voici la réponse de Luther; c'est la première lettre qu'il adressa au prédicateur de la cour.

(1) Aristotelem in philosophicis, sanctum Thomam in theologicis, evertendos susceperat. (Pallavicini, I, 16.)

(2) Perdita studia nostri sæculi. Epp. I, 15. (8 févr. 1516.)

(3) Ep. I, 57 (du 18 mai 1517.)

(4) Secundùm genium heri sui. (Weismann, Hist. Eccl., I, p. 1434.)

(5) Fideliter et sine strepitu fungens. (Weismann, Hist. Eccl., I, p. 1434.)

(6) Qui cum principe in rhedâ sive lectico solitus est ferri. (Corpus Reformatorum, I, 33.)

(7) Melch. Ad. Vita Spalat., p. 100.

« Que dirai-je? Ces moines prétendent chasser « Beelzébuth, mais ce n'est pas par le doigt de Dieu. « Je ne cesse de m'en plaindre et d'en gémir. Nous « autres chrétiens, nous commençons à être sages « au dehors, et chez nous nous sommes hors de « sens (1). Il y a sur toutes les places de Jérusalem « des blasphèmes cent fois pires que ceux des juifs, « et tout y est rempli d'idoles spirituelles. Nous de- « vrions, pleins d'un beau zèle, enlever et détruire « ces ennemis intérieurs. Mais nous laissons ce qui « nous presse, et le diable lui-même nous persuade « d'abandonner ce qui est à nous, en même temps « qu'il nous empêche de corriger ce qui est aux « autres. »

VIII

La foi.— Déclamations populaires.— Enseignement académique. — Pureté morale de Luther. — Le moine Spenlein. — Justification par la foi. — Érasme. — Les œuvres.

Luther ne se perdit point dans cette querelle. La foi vivante en Christ, voilà ce qui remplissait surtout son cœur et sa vie. « Dans mon cœur, disait- « il, règne seule et doit aussi seule régner la foi en « mon Seigneur Jésus-Christ, qui est seul le com- « mencement, le milieu et la fin de toutes les pen- « sées qui occupent mon esprit, nuit et jour (2). »

Tous ses auditeurs l'entendaient avec admiration parler de cette foi en Jésus-Christ, soit dans sa chaire de professeur, soit dans le temple. Ses enseignements répandaient la lumière. On s'étonnait de n'avoir pas reconnu plus tôt des vérités qui paraissaient si évidentes dans sa bouche. « Le désir « de se justifier soi-même est la source de toutes « les angoisses du cœur, disait-il. Mais celui qui « reçoit Jésus-Christ comme sauveur a la paix; et « non-seulement la paix, mais la pureté du cœur. « Toute sanctification du cœur est un fruit de la « foi. Car la foi est en nous une œuvre divine, qui « nous change et nous donne une naissance nou- « velle émanant de Dieu même. Elle tue Adam en « nous; et par le Saint-Esprit qu'elle nous com- « munique, elle nous donne un nouveau cœur et « nous rend des hommes nouveaux. Ce n'est pas « par des spéculations creuses, s'écriait-il encore, « mais c'est par cette voie pratique, que l'on peut « obtenir une connaissance salutaire de Jésus- « Christ (3). »

Ce fut alors que Luther prêcha sur les dix commandements des discours qui nous ont été conservés sous le titre de *Déclamations populaires*. Sans doute, il s'y trouve encore des erreurs. Luther ne s'éclairait lui-même que peu à peu. *Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection.* Mais que de vérité dans ces discours, que de simplicité, que d'éloquence! Que l'on comprend bien l'effet que le nouveau prédicateur devait produire sur son auditoire et sur son siècle! Nous ne citerons qu'un passage, pris au commencement.

Luther monte dans la chaire de Wittemberg et lit ces paroles : « *Tu n'auras point d'autres dieux.* » Puis s'adressant au peuple qui remplit le sanctuaire, il dit : « Tous les fils d'Adam sont idolâtres et cou- « pables contre ce premier commandement (4). »

Sans doute cette assertion étrange surprend les auditeurs. Il s'agit de la justifier; l'orateur poursuit : « Il y a deux genres d'idolâtrie, l'une du de- « hors, l'autre du dedans.

« Celle du dehors, où l'homme adore le bois, la « pierre, les bêtes, les étoiles.

« Celle du dedans, où l'homme, craignant le châ- « timent, ou cherchant ses aises, ne rend pas de « culte à la créature, mais l'aime intérieurement et « se confie en elle...

« Quelle religion est celle-ci! Vous ne fléchissez « pas le genou devant les richesses et les honneurs, « mais vous leur offrez votre cœur, la partie la « plus noble de vous-mêmes... Ah! vous adorez « Dieu du corps, et de l'esprit la créature.

« Cette idolâtrie règne en tout homme, jusqu'à « ce qu'il en soit guéri gratuitement par la foi qui « est en Jésus-Christ.

« Et comment cette guérison s'accomplit-elle?

« Le voici. La foi en Christ vous ôte toute con- « fiance en votre sagesse, en votre justice, en votre « force; elle vous apprend que si Christ ne fût mort « pour vous et ne vous eût ainsi sauvés, ni vous ni « aucune créature n'eussiez pu le faire (5). Alors, « vous apprenez à mépriser toutes ces choses, qui « vous demeuraient inutiles.

« Il ne vous reste plus que Jésus, Jésus seul, « Jésus suffisant pleinement à votre âme. N'espé- « rant plus rien de toutes les créatures, vous n'avez « plus que Christ, duquel vous espérez tout, et que « vous aimez par-dessus tout.

(1) Foris sapere et domi desipere. (L. Epp. I, p. 8.)

(2) Præf. ad Gal.

(3) Non per speculationem, sed per hanc viam practicam.

(4) Omnes filii Adæ sunt idololatræ. (Decem præcepta Wittembergensi populo prædicata per R. P. D. Martinum Lutherum Aug. anno 1516.) Ces discours furent prononcés en allemand: nous citons l'édition latine, I, p. 1.

(5) Nisi ipse pro te mortuus esset, teque servaret, nec tu, nec omnis creatura tibi posset prodesse. (Ibid.)

« Or, Jésus est le seul, l'unique, le véritable « Dieu. Quand vous l'avez pour Dieu, vous n'avez « plus d'autres dieux (1). »

C'est ainsi que Luther montre comment l'âme est ramenée à Dieu, son souverain bien, par l'Évangile, suivant cette parole de Christ : *Je suis le chemin : nul ne vient au Père que par moi.* L'homme qui parle ainsi à son siècle ne veut pas seulement renverser quelques abus ; il veut avant tout établir la religion véritable. Son œuvre n'est pas seulement négative, elle est premièrement positive.

Luther tourne ensuite son discours contre les superstitions qui remplissaient alors la chrétienté, les signes et les caractères mystérieux, les observations de certains jours et de certains mois, les démons familiers, les fantômes, l'influence des astres, les maléfices, les métamorphoses, les incubes et les succubes, le patronage des saints, etc., etc., etc. ; il attaque l'une après l'autre ces idoles et jette bas vigoureusement ces faux dieux.

Mais c'était surtout à l'académie, devant une jeunesse éclairée et avide de vérité, que Luther exposait tous les trésors de la Parole de Dieu. « Il expli« quait de telle manière les Écritures, dit son « illustre ami Mélanchton, que, d'après le jugement « de tous les hommes pieux et éclairés, c'était « comme si un jour nouveau se fût levé sur la doc« trine après une longue et profonde nuit. Il mon« trait la différence qui existe entre la loi et l'Évan« gile. Il réfutait cette erreur, dominante alors dans « les églises et dans les écoles, que les hommes « méritent par leurs propres œuvres la rémission « des péchés, et sont rendus justes devant Dieu par « une discipline du dehors. Il ramenait ainsi les « cœurs des hommes au Fils de Dieu (2). Comme « Jean-Baptiste, il montrait l'Agneau de Dieu qui « a porté les péchés du monde ; il faisait compren« dre que les péchés sont pardonnés gratuitement « à cause du Fils de Dieu, et que l'homme reçoit « ce bienfait par la foi. Il ne changeait rien dans « les cérémonies. La discipline établie n'avait pas, « au contraire, dans son ordre, un observateur et « un défenseur plus fidèle. Mais il s'efforçait de « plus en plus de faire comprendre à tous ces gran« des et essentielles doctrines de la conversion, de « la rémission des péchés, de la foi, et des vraies « consolations qui se trouvent dans la croix. Les « âmes pieuses étaient saisies et pénétrées de la « douceur de cette doctrine ; les savants la rece« vaient avec joie (3). On eût dit que Christ, les « apôtres et les prophètes sortaient des ténèbres et « d'un cachot impur (4). »

La fermeté avec laquelle Luther s'appuyait sur l'Écriture donnait à son enseignement une grande autorité. Mais d'autres circonstances ajoutaient encore à sa force. Chez lui la vie répondait aux paroles. On savait que ce n'était pas sur ses lèvres que prenaient naissance ses discours (5). Ils provenaient du cœur, et étaient mis en pratique dans toutes ses œuvres. Et quand plus tard la réformation éclata, beaucoup d'hommes influents, qui voyaient avec une grande douleur les déchirements de l'Église, gagnés à l'avance par la sainteté des mœurs du réformateur et la beauté de son génie, non-seulement ne s'opposèrent point à lui, mais encore embrassèrent la doctrine à laquelle ses œuvres rendaient témoignage (6). Plus on aimait les vertus chrétiennes, plus on penchait pour le réformateur. Tous les théologiens honnêtes étaient en sa faveur (7). Voilà ce que disent ceux qui le connurent, et en particulier l'homme le plus sage de son siècle, Mélanchton, et l'illustre adversaire de Luther, Érasme. L'envie et les préjugés ont osé parler de ses débauches. Wittemberg était changé par cette prédication de la foi. Cette ville était devenue le foyer d'une lumière qui devait éclairer bientôt l'Allemagne et se répandre sur toute l'Église.

Luther, doué d'un cœur affectueux et tendre, désirait voir ceux qu'il aimait en possession de cette lumière qui l'avait guidé aux sentiers de la paix. Il profitait de toutes les occasions qu'il avait, comme professeur, comme prédicateur, comme moine, ainsi que de sa correspondance étendue, pour communiquer à d'autres son trésor. Un de ses anciens frères du couvent d'Erfurt, le moine George Spenlein, se trouvait alors dans le couvent de Memmingen, après avoir peut-être passé quelque temps à Wittemberg. Spenlein avait chargé le docteur de vendre divers objets qu'il lui avait laissés, une tunique d'étoffe de Bruxelles, un ouvrage d'un docteur d'Eisenach, et un capuchon. Luther s'acquitta soigneusement de cette commission. Il a eu, dit-il à Spenlein dans une lettre du 7 avril 1516, un florin pour la tunique, un demi-florin pour le livre, un florin pour le capuchon, et il a remis le tout au père vicaire, à qui Spenlein devait trois florins. Mais Luther passe promptement de ce compte de dépouilles monacales à un sujet plus important.

(1) At Jesus est verus, unus, solus Deus, quem cùm habes, non habes alienum deum. (Decem præcepta Wittembergensi populo prædicata, I, p. 1.)

(2) Revocavit igitur Lutherus hominum mentes ad Filium Dei. (Melancht. Vit. Luth.)

(3) Hujus doctrinæ dulcedine pii omnes valdè capiebantur, et eruditis gratum erat. (Ibid.)

(4) Quasi ex tenebris, carcere, squalore educi Christum, prophetas, apostolos. (Melancht. Vita. L.)

(5) Oratio non in labris nasci, sed in pectore. (Ibid.)

(6) Eique propter auctoritatem, quam sanctitate morum anteà pepererat, adsenserunt. (Ibid.)

(7) Puto et hodiè theologos omnes probos favere Luthero (Erasmi Epp. 1, 652.)

« Je voudrais bien, dit-il au frère George, savoir « ce que devient ton âme. N'est-elle pas fatiguée « de sa propre justice? ne respire-t-elle pas enfin, « et ne se confie-t-elle pas dans la justice de Christ? « De nos jours, l'orgueil en séduit plusieurs, et « surtout ceux qui s'appliquent de toutes leurs for- « ces à être justes. Ne comprenant pas la justice de « Dieu qui nous est donnée gratuitement en Jésus- « Christ, ils veulent subsister devant lui avec leurs « mérites. Mais cela ne se peut. Quand tu vivais avec « nous, tu étais dans cette erreur, et j'y étais aussi. « Je la combats encore sans cesse, et je n'en ai point « entièrement triomphé.

« O mon cher frère! apprends à connaître Christ, « et Christ crucifié. Apprends à lui chanter un nou- « veau cantique, à désespérer de toi-même, et à « lui dire : Toi, Seigneur Jésus, tu es ma justice, « et moi je suis ton péché. Tu as pris ce qui est à « moi, et tu m'as donné ce qui est à toi (1). Ce que tu « n'étais pas, tu l'es devenu, afin que ce que je n'étais « pas, je le devinsse! — Prends garde, ô mon cher « George! de ne pas prétendre à une pureté telle, « que tu ne veuilles plus te reconnaître pécheur. « Car Christ n'habite que dans les pécheurs. Il est « descendu du ciel où il habitait dans les justes, « afin d'habiter aussi dans les pécheurs. Médite avec « soin cet amour de Christ, et tu en savoureras « l'ineffable consolation. Si nos travaux et nos af- « flictions pouvaient nous donner le repos de la « conscience, pourquoi Christ serait-il mort? Tu ne « trouveras la paix qu'en lui, en désespérant de « toi et de tes œuvres, et en apprenant avec quel « amour il t'ouvre les bras, prenant sur lui tous « tes péchés, et te donnant toute sa justice. »

Ainsi la doctrine puissante qui avait déjà sauvé le monde au temps des apôtres, et qui devait le sauver une seconde fois au temps des réformateurs, était exposée par Luther avec force et avec clarté. Passant par-dessus des siècles nombreux d'ignorance et de superstition, il donnait ici la main à saint Paul.

Spenlein ne fut pas le seul qu'il chercha à instruire sur cette doctrine fondamentale. Le peu de vérité qu'il trouvait à cet égard dans les écrits d'Érasme, l'inquiétait. Il importait d'éclairer un homme dont l'autorité était si grande et le génie si admirable. Mais comment faire? Son ami de cour, le chapelain de l'électeur, était respecté d'Érasme : c'est à lui que Luther s'adresse. « Ce qui me déplaît dans « Érasme, cet homme d'une si grande érudition, « mon cher Spalatin, lui écrit-il, c'est que par la « justice des œuvres ou de la loi, dont parle l'apôtre, « il entend l'accomplissement de la loi cérémonielle. « La justification de la loi ne consiste pas seulement « dans les cérémonies, mais dans toutes les œuvres « du Décalogue. Quand ces œuvres s'accomplissent « hors de la foi en Christ, elles peuvent, il est vrai, « faire des Fabricius, des Régulus, et d'autres hom- « mes parfaitement intègres aux yeux du monde; « mais elles méritent alors aussi peu d'être nom- « mées *justice*, que le fruit d'un néflier d'être appelé « figue. Car nous ne devenons pas justes, comme « Aristote le prétend, en faisant des œuvres de « justice; mais quand nous sommes devenus justes, « nous faisons de telles œuvres (2). Il faut d'abord « que la personne soit changée, ensuite les œuvres. « Abel fut d'abord agréable à Dieu, et puis son sa- « crifice. » Luther continue : « Je vous en prie, « remplissez le devoir d'un ami et d'un chrétien, « en faisant connaître ces choses à Érasme. » Cette lettre est datée ainsi : « A la hâte, du coin de notre « couvent, le 19 octobre 1516. » Elle met sous leur véritable jour les rapports de Luther avec Érasme. Elle montre l'intérêt sincère qu'il portait à ce qu'il croyait être vraiment avantageux à cet illustre écrivain. Sans doute, plus tard, l'opposition d'Érasme à la vérité le força à le combattre ouvertement; mais il ne le fit qu'après avoir cherché à éclairer son antagoniste.

On entendait donc enfin exposer des idées à la fois claires et profondes sur la nature du bien. On proclamait donc ce principe, que ce qui fait la bonté réelle d'une œuvre, ce n'est pas sa forme extérieure, mais l'esprit dans lequel elle est accomplie. C'était porter un coup de mort à toutes les observances superstitieuses, qui, depuis des siècles, étouffaient l'Église et empêchaient les vertus chrétiennes d'y croître et d'y prospérer.

« Je lis Érasme, écrit encore Luther, mais il perd « de jour en jour de son crédit auprès de moi. « J'aime à le voir reprendre avec tant de science et « de fermeté les prêtres et les moines de leur crou- « pissante ignorance; mais je crains qu'il ne rende « pas de grands services à la doctrine de Jésus- « Christ. Ce qui est de l'homme lui tient plus à « cœur que ce qui est de Dieu (3). Nous vivons dans « des temps dangereux. On n'est pas un bon et ju- « dicieux chrétien parce qu'on comprend le grec et « l'hébreu. Jérôme, qui savait cinq langues, est « inférieur à Augustin qui n'en comprenait qu'une; « bien qu'Érasme pense le contraire. Je cache avec « grand soin mon sentiment touchant Érasme, dans « la crainte de donner gain de cause à ses adver-

(1) Tu, Domine Jesu, es justitia mea; ego autem sum peccatum tuum : tu assumpsisti meum, et dedisti mihi tuum. (L. Epp. I, p. 17.)

(2) Non enim justa agendo justi efficimur : sed justi fiendo et essendo operamur justa. (L. Epp. I, p. 22.)

(3) Humana prævalent in eo plus quàm divina.

« saires. Peut-être le Seigneur lui donnera-t-il l'in-« telligence en son temps (1). »

L'impuissance de l'homme, la toute-puissance de Dieu, telles étaient les deux vérités que Luther voulait rétablir. C'est une triste religion et une triste philosophie que celles qui renvoient l'homme à ses forces naturelles. Les siècles les ont essayées, ces forces si vantées ; et tandis que l'homme est parvenu par lui-même à des choses admirables en ce qui concerne son existence terrestre, il n'a jamais pu ni dissiper les ténèbres qui cachent à son esprit la conscience du vrai Dieu, ni changer un seul penchant de son cœur. Le plus haut degré de sagesse qu'aient atteint des intelligences ambitieuses ou des âmes brûlantes du désir de la perfection, a été de désespérer d'elles-mêmes (2). C'est donc une doctrine généreuse, consolante, et souverainement vraie que celle qui nous dévoile notre impuissance, pour nous annoncer une puissance de Dieu par laquelle nous pourrons toutes choses. Elle est grande cette réformation qui revendique sur la terre la gloire du ciel, et qui plaide auprès des hommes les droits du Dieu fort.

Mais personne ne connut mieux que Luther l'alliance intime et indissoluble qui unit le salut gratuit de Dieu et les œuvres libres de l'homme. Personne ne montra mieux que lui que ce n'est qu'en recevant tout de Christ que l'homme peut beaucoup donner à ses frères. Il présentait toujours ces deux actions, celle de Dieu et celle de l'homme, dans le même tableau. C'est ainsi qu'après avoir exposé au frère Spenlein quelle est la justice qui sauve, il ajoute : « Si tu crois fermement ces choses, comme « tu le dois (car maudit est quiconque ne les croit « pas), accueille tes frères encore ignorants et er-« rants comme Jésus-Christ t'a accueilli toi-même. « Supporte-les avec patience ; fais de leurs péchés « les tiens propres ; et si tu as quelque chose de « bon, communique-le-leur. Recevez-vous les uns « les autres, dit l'apôtre, comme aussi Christ nous « a reçus pour la gloire de Dieu. C'est une triste « justice que celle qui ne veut pas supporter les « autres, parce qu'elle les trouve mauvais, et qui « ne pense qu'à chercher la solitude du désert, au « lieu de leur faire du bien par la patience, la prière « et l'exemple. Si tu es le lis et la rose de Christ, « sache que ta demeure est parmi les épines. Seu-« lement prends garde que, par ton impatience, tes « jugements téméraires et ton orgueil caché, tu ne « deviennes toi-même une épine. Christ règne au « milieu de ses ennemis. S'il n'avait voulu vivre « que parmi les bons, et ne mourir que pour ceux « qui l'aimaient, pour qui, je te le demande, fût-il « mort, et au milieu de qui eût-il vécu ? »

Il est touchant de voir comment Luther mettait lui-même en pratique ces préceptes de charité. Un augustin d'Erfurt, George Leiffer, était en butte à plusieurs épreuves. Luther l'apprit, et, huit jours après avoir écrit la lettre à Spenlein, il vint à lui avec compassion : « J'apprends que vous êtes agité « par bien des tempêtes, et que votre esprit est « poussé çà et là par les flots... La croix de Christ « est divisée par toute la terre, et il en revient à « chacun sa part. Vous donc, ne rejetez pas celle « qui vous est échue. Recevez-la plutôt comme une « relique sainte, non dans un vase d'or ou d'ar-« gent, mais, ce qui est bien préférable, dans un « cœur d'or, dans un cœur plein de douceur. Si le « bois de la croix a été tellement sanctifié par le « sang et la chair de Christ, que nous le considé-« rions comme la relique la plus auguste, combien « plus les injures, les persécutions, les souffrances, « la haine des hommes, doivent-elles être pour nous « de saintes reliques, puisqu'elles n'ont pas été « seulement touchées par la chair de Christ, mais « qu'elles ont été embrassées, baisées, bénies par « son immense charité (3). »

IX

Premières thèses. — Visites des couvents. — Dresde. — Erfurt. — Le prieur Tornator. — Résultats de son voyage. — Travaux. — Peste.

L'enseignement de Luther portait des fruits. Plusieurs de ses disciples se sentaient déjà poussés à professer publiquement les vérités que les leçons du maître leur avaient révélées. Parmi ses auditeurs se trouvait un jeune savant, Bernard de Feldkirchen, professeur de la physique d'Aristote à l'université, et qui, cinq ans plus tard, fut le premier des ecclésiastiques évangéliques qui entra dans les liens du mariage.

Luther désira que Feldkirchen soutînt, sous sa présidence, des thèses dans lesquelles ses principes étaient exposés. Les doctrines professées par Luther acquéraient ainsi une publicité nouvelle. La dispute eut lieu en 1516.

C'est ici la première attaque de Luther contre le règne des sophistes et contre la papauté, comme il

(1) Dabit et Dominus intellectum suo fortè tempore. (L. Epp. I, p. 52.)

(2) Τί οὖν; δυνατὸν ἀναμάρτητον εἶναι ἤδη. Quoi! est-il possible de ne pas pécher? demande Épictète. (IV, 12, 19.) Ἀμήχανον, Impossible! répond-il.

(3) ... Sanctissimæ reliquiæ... deificæ voluntatis suæ charitate amplexæ, osculatæ. (L. Epp. I, 18.)

s'exprime lui-même. Quelque faible qu'elle fût, elle lui causa plus d'une inquiétude. « Je permets qu'on « imprime ces propositions, » dit-il, bien des années après, en les publiant dans ses œuvres, « principalement afin que la grandeur de ma cause, et « le succès dont Dieu l'a couronnée, ne m'élèvent « pas. Car elles manifestent pleinement mon ignominie, c'est-à-dire, l'infirmité et l'ignorance, la « crainte et le tremblement, avec lesquels je commençai cette lutte. J'étais seul ; je m'étais jeté « imprudemment dans cette affaire. Ne pouvant « reculer, j'accordais au pape plusieurs points importants, et même je l'adorais (1). »

Voici quelques-unes de ces propositions (2) :

« Le vieil homme est la vanité des vanités ; il est « l'universelle vanité ; et il rend vaines les autres « créatures, quelque bonnes qu'elles soient.

« Le vieil homme est appelé *la chair*, non pas « seulement parce qu'il est conduit par la convoitise des sens, mais encore parce que, quand « même il serait chaste, prudent et juste, il n'est « pas né de nouveau, de Dieu, par l'Esprit.

« Un homme qui est en dehors de la grâce de « Dieu, ne peut observer le commandement de « Dieu, ni se préparer en tout ou en partie à recevoir la grâce ; mais il reste nécessairement sous le « péché.

« La volonté de l'homme sans la grâce n'est pas « libre, mais elle est esclave, et elle l'est de son « propre gré.

« Jésus-Christ, notre force, notre justice, celui « qui sonde les cœurs et les reins, est seul scrutateur et juge de nos mérites.

« Puisque tout est possible par Christ à celui qui « croit, il est superstitieux de chercher d'autres « secours, soit dans la volonté humaine, soit dans « les saints (3). »

Cette dispute fit grand bruit, et on l'a considérée comme le commencement de la réformation.

Le moment approchait où cette réformation allait éclater. Dieu se hâtait de préparer l'instrument dont il voulait se servir. L'électeur ayant bâti à Wittemberg une nouvelle église, à laquelle il donna le nom d'église de Tous les Saints, envoya Staupitz dans les Pays-Bas pour y recueillir les reliques dont il voulait orner le nouveau temple. Le vicaire général chargea Luther de le remplacer durant son absence, et en particulier de faire la visite de quarante monastères de la Misnie et de la Thuringe.

Luther se rendit d'abord à Grimma et de là à Dresde. Partout il s'efforçait d'établir les vérités qu'il avait reconnues, et d'éclairer les membres de son ordre. — « Ne vous attachez pas à Aristote ou « à d'autres docteurs d'une philosophie trompeuse, « disait-il aux moines ; mais lisez assidûment la « Parole de Dieu. Ne cherchez pas votre salut dans « vos forces et vos bonnes œuvres, mais dans les « mérites de Christ et dans la grâce divine (4). »

Un moine augustin de Dresde s'était enfui de son couvent, et se trouvait à Mayence, où le prieur des augustins l'avait reçu. Luther écrivit à ce prieur (5) pour lui redemander cette brebis perdue, et il ajouta ces paroles pleines de vérité et de charité : « Je sais, je sais qu'il est nécessaire que des scandales arrivent. Ce n'est pas un miracle que l'homme « tombe ; mais c'en est un que l'homme se relève « et se tienne debout. Pierre tomba afin qu'il sût « qu'il était homme. On voit aujourd'hui encore « tomber les cèdres du Liban. Les anges mêmes, « ce qui surpasse toute imagination, sont tombés « dans le ciel, et Adam dans le paradis. Pourquoi « donc s'étonner si un roseau est agité par le tourbillon, et si un lumignon fumant vient à s'éteindre ? »

De Dresde, Luther se rendit à Erfurt, et reparut, pour remplir les fonctions de vicaire général, dans ce même couvent où, onze ans auparavant, il avait remonté l'horloge, ouvert la porte et balayé l'église. Il établit prieur du couvent son ami le bachelier Jean Lange, homme savant et pieux, mais sévère : il l'exhorta à l'affabilité et à la patience. « Revêtez, « lui écrivit-il peu après, un esprit de douceur envers le prieur de Nuremberg ; cela est convenable, « puisque le prieur a revêtu un esprit âpre et amer. « L'amertume ne se chasse pas par l'amertume, « c'est-à-dire, le diable par le diable ; mais le doux « dissipe l'amer, c'est-à-dire, le doigt de Dieu chasse « les démons (6). » Il faut peut-être regretter que Luther ne se soit pas souvenu en diverses occasions de cet excellent conseil.

A Neustadt sur Orla il n'y avait que divisions. Les troubles et les querelles régnaient dans le couvent. Tous les moines étaient en guerre avec leur prieur. Ils assaillirent Luther de leurs plaintes. Le prieur, Michel Dressel, ou Tornator, comme l'appelle Luther en traduisant son nom en latin, exposa de son côté au docteur toutes ses angoisses. « La paix ! « la paix ! » disait-il. — « Vous cherchez la paix, « répondit Luther ; mais vous cherchez la paix du « monde et non celle de Christ. Ne savez-vous donc

(1) Sed etiam ultrò adorabam. (L. Opp. lat. I, p. 50.)

(2) L. Opp. (L.) XVII, p. 142, et dans les œuvres latines, tom. I, p. 51.

(3) Cum credenti omnia sint, auctore Christo, possibilia, superstitiosum est, humano arbitrio, aliis sanctis, alia deputari auxilia. (L. Opp. (L.) XVII, p. 142 et opp. lat. t. I, p. 51)

(4) Hilscher's Luther's Anwesenheit in Alt-Dresden, 1728.

(5) Premier mai 1516, Epp. I, p. 20.

(6) L. Epp. I, p. 36. Non enim asper asperum, id est non diabolus diabolum, sed suavis asperum, id est digitus Dei ejicit dæmonia.

« pas que notre Dieu a placé sa paix au milieu de « la guerre? Il n'a pas la paix, celui que personne « ne trouble. Mais celui qui, troublé par tous les « hommes et par toutes les choses de la vie, sup- « porte tout tranquillement et avec joie, celui-là « possède la paix véritable. Vous dites avec Israël: « La paix, la paix! et il n'y a point de paix. Dites « plutôt avec Christ: La croix, la croix! et il n'y « aura point de croix. Car la croix cesse d'être croix, « dès qu'on dit avec amour: O croix bénie! il n'est « point de bois semblable au tien (1). » Revenu à Wittemberg, Luther, voulant mettre fin à ces divisions, permit aux moines d'élire un autre prieur.

Luther fut de retour à Wittemberg, après une absence de six semaines. Il était attristé de tout ce qu'il avait vu; mais ce voyage lui fit mieux connaître l'Église et le monde, lui donna plus d'assurance dans ses rapports avec les hommes, et lui offrit de nombreuses occasions de fonder des écoles, de presser cette vérité fondamentale que « l'Écriture sainte seule « nous montre le chemin du ciel, » et d'exhorter les frères à vivre ensemble saintement, chastement et pacifiquement (2). Nul doute qu'une abondante semence fut répandue dans les divers couvents augustins pendant ce voyage du réformateur. Les ordres monastiques, qui avaient été longtemps l'appui de Rome, firent peut-être plus pour la réformation que contre elle. Cela est vrai surtout de l'ordre des augustins. Presque tous les hommes pieux, d'un esprit libre et élevé, qui se trouvaient dans les cloîtres, se tournèrent vers l'Évangile. Un sang nouveau et généreux circula bientôt dans ces ordres qui étaient comme les artères de la catholicité allemande. On ne savait rien dans le monde des nouvelles idées de l'augustin de Wittemberg, que déjà elles étaient le grand sujet de conversation des chapitres et des monastères. Plus d'un cloître fut ainsi une pépinière de réformateurs. Au moment où les grands coups furent portés, des hommes pieux et forts sortirent de leur obscurité et abandonnèrent la retraite de la vie monacale pour la carrière active de ministres de la Parole de Dieu. Déjà dans cette inspection de 1516, Luther réveilla par ses paroles bien des esprits endormis. Aussi a-t-on nommé cette année « l'étoile « du matin du jour évangélique. »

Luther se remit à ses occupations ordinaires. Il était à cette époque accablé de travail: ce n'était point assez qu'il fût professeur, prédicateur, confesseur; il était encore chargé d'un grand nombre d'occupations temporelles se rapportant à son ordre et à son couvent. « J'ai besoin presque continuelle- « ment, écrivait-il, de deux secrétaires; car je ne « fais presque rien autre tout le jour qu'écrire des « lettres. Je suis prédicateur du couvent, orateur « de la table, pasteur et prédicateur de la paroisse, « directeur des études, vicaire du prieur (c'est-à- « dire, onze fois prieur!), inspecteur des étangs « de Litzkau, avocat des auberges de Herzberg à « Torgau, lecteur de Saint-Paul, commentateur « des Psaumes... J'ai rarement le temps de dire « mes heures et de chanter; sans parler du combat « avec la chair et le sang, avec le diable et le « monde... Apprends par là quel homme oisif je « suis (3)!... »

Vers ce temps, la peste se déclara à Wittemberg. Une grande partie des étudiants et des docteurs quittèrent la ville. Luther resta. « Je ne sais trop, « écrivait-il à son ami d'Erfurt, si la peste me per- « mettra de finir l'Épître aux Galates. Prompte et « brusque, elle fait de grands ravages, surtout « parmi la jeunesse. Vous me conseillez de fuir. « Où fuirai-je? J'espère que le monde ne s'écroulera « pas si le frère Martin tombe (4). Si la peste fait « des progrès, je disperserai les frères de tous « côtés; mais moi, je suis placé ici; l'obéissance « ne me permet pas de fuir, jusqu'à ce que celui qui « m'a appelé me rappelle. Non que je ne craigne « pas la mort (car je ne suis pas l'apôtre Paul, je « suis seulement son commentateur); mais j'espère « que le Seigneur me délivrera de la crainte. » Telle était la fermeté du docteur de Wittemberg. Celui que la peste ne pouvait faire reculer d'un pas, reculera-t-il devant Rome? cédera-t-il devant la crainte de l'échafaud?

X

Rapports avec l'électeur. — Conseils au chapelain. — Le duc George. — Luther devant la cour. — Le dîner à la cour. — La soirée chez Emser.

Le même courage que Luther montrait en présence des maux les plus redoutables, il le déployait devant les puissants du monde. L'électeur était très-content du vicaire général. Celui-ci avait fait dans les Pays-Bas une bonne récolte de reliques. Luther en rend compte à Spalatin. C'est une chose singulière que cette affaire de reliques, qui se traite au moment où la réformation va commencer. Certes, les réformateurs savaient peu où ils en devaient venir. Un évêché semblait à l'électeur être seul une récompense digne du vicaire général. Luther, à qui

(1) Tam citò enim crux cessat esse crux, quam citò lætus dixeris: Crux benedicta! inter ligna nullum tale. (Epp. 1, 27.)

(2) Heiliglich, freidlich und züchtig. (Matth., p. 10.)

(3) Epp. 1, p. 41, à Lange, du 26 octobre 1516.

(4) Quò fugiam? spero quod non corruet orbis, ruente fratre Martino. (Epp. 1, p. 42, du 26 octobre 1516.)

Spalatin en écrivit, désapprouva fort cette idée. « Il « y a bien des choses qui plaisent à votre prince, « répondit-il, et qui pourtant déplaisent à Dieu. Je « ne nie pas qu'il ne soit habile dans les choses du « monde; mais en ce qui concerne Dieu et le salut « des âmes, je le regarde comme sept fois aveugle, « ainsi que Pfeffinger son conseiller. Je ne dis pas « cela par derrière, comme un calomniateur : ne le « leur cachez pas, car je suis prêt moi-même, et en « toute occasion, à le dire en face à l'un et à l'autre. « Pourquoi voulez-vous, continue-t-il, entourer cet « homme (Staupitz) de tous les tourbillons et de « toutes les tempêtes des soucis épiscopaux (1)? »

L'électeur ne prenait pas en mauvaise part la franchise de Luther. « Le prince, lui écrivait Spa- « latin, parle souvent de vous et avec beaucoup « d'honneur. » Frédéric envoya au moine de quoi se faire un froc de très-beau drap. « Il serait trop « beau, dit Luther, si ce n'était pas un don de « prince. Je ne suis pas digne qu'aucun homme se « souvienne de moi, bien moins encore un prince, « et un si grand prince. Ceux qui me sont le plus « utiles sont ceux qui pensent le plus mal de moi (2). « Rendez grâces à notre prince de sa faveur; mais « sachez que je désire n'être loué ni de vous, ni « d'aucun homme, toute louange d'homme étant « vaine, et la louange qui vient de Dieu étant seule « vraie. »

L'excellent chapelain ne voulait pas se borner à ses fonctions de cour. Il désirait se rendre utile au peuple; mais, comme plusieurs dans tous les temps, il voulait le faire sans blesser les esprits, sans irriter personne, en se conciliant la faveur générale. « In- « diquez-moi, écrivait-il à Luther, quelque écrit à « traduire en langue vulgaire, mais un écrit qui « plaise généralement et qui en même temps soit « utile. » — « Agréable et utile! répondit Luther : « cette demande surpasse mes forces. Plus les cho- « ses sont bonnes, moins elles plaisent. Qu'y a-t-il « de plus salutaire que Jésus-Christ? Et pourtant, « il est pour la plupart une odeur de mort. Vous « me direz que vous ne voulez être utile qu'à ceux « qui aiment ce qui est bon. Alors faites seulement « entendre la voix de Jésus-Christ : vous serez « agréable et utile, n'en doutez pas, mais au très- « petit nombre; car les brebis sont rares dans cette « triste région de loups (3). »

Luther recommanda cependant à son ami les sermons du dominicain Tauler. « Je n'ai jamais vu, « dit-il, ni en latin ni dans notre langue, une théo- « logie plus saine et plus conforme à l'Évangile. « Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est « doux, mais lorsque vous aurez d'abord goûté et vu « combien est amer tout ce que nous sommes (4). »

Ce fut dans le courant de l'année 1517 que Luther entra en rapport avec le duc George de Saxe. La maison de Saxe avait alors deux chefs. Deux princes, Ernest et Albert, enlevés, dans leur jeunesse, du château d'Altenbourg par Kunz de Kaufungen, étaient devenus, par le traité de Leipzig, les fondateurs des deux maisons qui portent encore leur nom. L'électeur Frédéric, fils d'Ernest, était, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, le chef de la branche Ernestine; et son cousin, le duc George, était celui de la branche Albertine. Dresde et Leipzig se trouvaient dans les États du duc, et il résidait dans la première de ces villes. Sa mère, Sidonia, était fille du roi de Bohême, George Podiebrad. La longue lutte que la Bohême avait soutenue avec Rome, depuis les temps de Jean Huss, avait eu quelque influence sur le prince de Saxe. Il s'était souvent montré désireux d'une réformation. « Il l'a « sucée au sein de sa mère, disait-on; il est de sa « nature ennemi du clergé (5). » Il tourmentait de plusieurs manières les évêques, les abbés, les chanoines et les moines; et son cousin l'électeur Frédéric dut plus d'une fois intervenir en leur faveur. Il semblait que le duc George dût être le plus chaud partisan d'une réformation. Le dévot Frédéric, au contraire, qui avait naguère revêtu dans le saint sépulcre les éperons de Godefroy, qui avait ceint la grande et pesante épée du conquérant de Jérusalem, et prêté le serment de combattre pour l'Église, comme autrefois le preux chevalier, paraissait devoir être le plus ardent champion de Rome. Mais, quand il s'agit de l'Évangile, toutes les prévisions de la sagesse humaine sont souvent trompées. Le contraire de ce qu'on devait supposer arriva. Le duc eût pris plaisir à humilier l'Église et les gens d'Église, à abaisser des évêques dont le train de princes surpassait beaucoup le sien; mais recevoir dans son cœur la doctrine évangélique qui devait l'humilier, se reconnaître pécheur, coupable, incapable d'être sauvé si ce n'est par grâce, c'était tout autre chose. Il eût volontiers réformé les autres, mais il ne se souciait point de se réformer lui-même. Il eut peut-être mis la main à l'œuvre pour obliger l'évêque de Mayence à se contenter d'un seul évêché, et à n'avoir que quatorze chevaux dans ses écuries, comme il le dit plus d'une fois (6); mais quand il vit un autre que lui paraître comme réformateur; quand il vit un simple moine entreprendre cette œuvre, et la ré-

(1) Multa placent principi tuo, quæ Deo displicent. (L. Epp. I, p. 25.)

(2) Il mihi maximè prosunt, qui mei pessimè meminerint. (Ibid., p. 45.)

(3) Quò sunt aliqua salubriora, eò minùs placent. (L. Epp. I, p. 46.)

(4) Quàm amarum est, quicquid nos sumus. (Ibid.)

(5) L. Opp. (W.) XXII, p. 1849.

(6) Ibid.

formation gagner de nombreux partisans parmi les gens du peuple, l'orgueilleux petit-fils du roi hussite devint le plus violent adversaire de la réforme, dont il s'était montré partisan.

Au mois de juillet 1517, le duc George demanda à Staupitz de lui envoyer un prédicateur savant et éloquent. Celui-ci envoya Luther, le recommandant comme un homme d'une grande science et d'une conduite irréprochable. Le prince l'invita à prêcher à Dresde dans la chapelle du château, le jour de Jacques le Majeur.

Ce jour arrivé, le duc et sa cour se rendirent à la chapelle, pour entendre le prédicateur de Wittemberg. Luther saisissait avec joie l'occasion de rendre témoignage à la vérité devant une telle assemblée. Il prit pour texte l'évangile du jour : *Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils*, etc. (Saint Matth., ch. 20. v. 20 à 23.) Il prêcha sur les désirs et les prières insensées des hommes ; puis il parla avec force de l'assurance du salut. Il la fit reposer sur ce fondement, que ceux qui entendent la Parole de Dieu avec foi sont les vrais disciples de Jésus-Christ, élus pour la vie éternelle. Ensuite il traita de l'élection gratuite ; il montra que cette doctrine, si on la présente dans son union avec l'œuvre de Christ, a une grande force pour dissiper les terreurs de la conscience, en sorte que les hommes, au lieu de s'enfuir loin du Dieu saint, à la vue de leur indignité, sont amenés avec douceur à chercher en lui leur refuge. Enfin il raconta une parabole de trois vierges, dont il tira d'édifiantes instructions.

La Parole de la vérité fit une impression profonde sur les auditeurs. Deux d'entre eux surtout paraissaient faire une attention particulière au discours du moine de Wittemberg. C'était d'abord une dame d'un extérieur respectable, qui se trouvait dans les bancs de la cour, et sur les traits de laquelle on eût pu lire une émotion profonde. Elle se nommait madame de la Sale, et était grande maîtresse de la duchesse. C'était ensuite un licencié en droit canon, secrétaire et conseiller du duc, Jérôme Emser. Emser était doué de talents et de connaissances étendues. Homme de cour, politique habile, il eût voulu contenter à la fois les deux partis opposés : passer à Rome pour défenseur de la papauté, et en même temps briller en Allemagne parmi les savants du siècle. Mais sous cet esprit flexible se cachait un caractère violent. Ce fut dans la chapelle du château de Dresde que se rencontrèrent pour la première fois Luther et Emser, qui plus tard devaient rompre plus d'une lance.

L'heure du dîner sonna pour les habitants du château, et bientôt la famille ducale et les personnes attachées à la cour furent réunies à table. La conversation tomba naturellement sur le prédicateur du matin. « Comment le sermon vous a-t-il plu? dit le « duc à madame de la Sale.— Si je pouvais entendre « encore un tel discours, répondit-elle, je mourrais « en paix. — Et moi, répondit George avec colère, « je donnerais beaucoup d'argent pour ne l'avoir « pas entendu ; car de tels discours ne sont bons « qu'à faire pécher les gens avec assurance. »

Le maître ayant ainsi fait connaître son opinion, les courtisans se livrèrent sans gêne à leur mécontentement. Chacun avait sa remarque toute prête. Quelques-uns prétendirent que dans sa parabole des trois vierges, Luther avait eu en vue trois dames de la cour ; sur quoi interminables causeries. On plaisante les trois dames que le moine de Wittemberg a ainsi, assure-t-on, publiquement désignées (1). C'est un ignorant, disent les uns ; c'est un moine orgueilleux, disent les autres. Chacun commente le sermon à sa manière et fait dire au prédicateur ce qu'il lui plaît. La vérité était tombée au milieu d'une cour peu préparée à la recevoir. Chacun la déchira à plaisir. Mais tandis que la Parole de Dieu était ainsi une occasion de chute pour plusieurs, elle était pour la grande maîtresse une pierre de relèvement. Un mois après, elle devint malade ; elle embrassa avec confiance la grâce du Sauveur, et elle mourut dans la joie (2).

Quant au duc, ce ne fut peut-être pas en vain qu'il entendit rendre témoignage à la vérité. Quelle qu'ait été son opposition à la réformation pendant sa vie, on sait qu'au moment de sa mort, il déclara n'avoir d'espérance que dans les mérites de Jésus-Christ.

Il était naturel qu'Emser fît les honneurs à Luther au nom de son maître. Il l'invita à souper. Luther refusa ; mais Emser insista et le contraignit à venir. Luther pensait ne se trouver qu'avec quelques amis, mais il s'aperçut bientôt qu'on lui avait tendu un piége (3). Un maître ès arts de Leipzig et plusieurs dominicains étaient chez le secrétaire du prince. Le maître ès arts, plein d'une haute idée de lui-même et de haine contre Luther, l'aborda d'un air amical et mielleux ; mais bientôt il s'emporta et se mit à crier de toutes ses forces (4). Le combat s'engagea. La dispute roula, dit Luther, sur les niaiseries d'Aristote et de saint Thomas (5). A la fin, Luther défia le maître ès arts de définir avec toute l'érudition des thomistes, ce que c'était qu'accomplir les commandements de Dieu. Le maître ès arts embarrassé fit bonne contenance. « Payez-moi mes « honoraires, dit-il en tendant la main, *da pastum*. »

(1) Has tres posteà in aulâ principis à me notatas garrierunt. (L. Epp. 1, 85.)

(2) Keith, Leb. Lut., p. 32.

(3) Inter medias me insidias conjectum. (L. Epp. 1, 85.)

(4) In me acriter et clamosè invectus est. (Ibid.)

(5) Super Aristotelis et Thomæ nugis. (Ibid.)

On eût dit qu'il voulait commencer à donner une leçon dans les formes, prenant les convives pour ses écoliers. A cette folle réponse, ajoute le réformateur, nous nous mîmes tous à rire, et puis nous nous quittâmes.

Pendant cette conversation, un dominicain avait écouté à la porte. Il eût voulu entrer et cracher au visage de Luther (1). Il se retint néanmoins; mais il s'en vanta plus tard. Emser, charmé de voir ses hôtes se battre, et de paraître lui-même garder un juste milieu, mit un grand empressement à s'excuser auprès de Luther sur la manière dont la soirée s'était passée (2). Celui-ci retourna à Wittemberg.

XI

Liberté et servitude. — Thèses. — Nature de l'homme. — Rationalisme. — Demande à Erfurt. — Eck. — Urbain Régius. — Modestie de Luther.

Il se remit avec zèle au travail. Il préparait six ou sept jeunes théologiens qui devaient incessamment subir un examen pour obtenir la licence d'enseigner. Ce qui le réjouissait le plus, c'est que cette promotion devait être à la honte d'Aristote. « Je voudrais « le plus tôt que possible multiplier ses ennemis (3), » disait-il. A cet effet il publia alors des thèses qui méritent notre attention.

La liberté, tel fut le grand sujet qu'il traita. Il l'avait déjà effleuré dans les thèses de Feldkirchen; il l'approfondit maintenant davantage. Il y a eu, dès le commencement du christianisme, une lutte plus ou moins vive entre les deux doctrines de la liberté de l'homme et de son asservissement. Quelques scolastiques avaient enseigné, comme Pélage et d'autres docteurs, que l'homme possédait de lui-même la liberté, ou la puissance d'aimer Dieu et de faire le bien. Luther nia cette liberté; non pas pour en priver l'homme, mais au contraire pour la lui faire obtenir. La lutte dans cette grande question n'est donc point, comme on le dit ordinairement, entre la liberté et la servitude : elle est entre une liberté provenant de l'homme et une liberté provenant de Dieu. Les uns, qui s'appellent les partisans de la liberté, disent à l'homme : « Tu as le pouvoir « de faire le bien, tu n'as pas besoin d'une liberté « plus grande. » Les autres, que l'on a nommés les partisans de la servitude, lui disent au contraire : « La véritable liberté te manque, et Dieu te l'offre « dans l'Évangile. » D'un côté, on parle de liberté pour maintenir la servitude; de l'autre, on parle de servitude pour donner la liberté : telle a été la lutte au temps de saint Paul, au temps d'Augustin, au temps de Luther. Les uns qui disent : Ne changez rien! sont des champions de servitude. Les autres qui disent : Que vos fers tombent! sont des champions de liberté.

Mais ce serait se tromper que de résumer toute la réformation dans cette question particulière. Elle est l'une des nombreuses doctrines que maintint le docteur de Wittemberg : voilà tout. Ce serait surtout se faire une illusion étrange, que de prétendre que la réformation fut un fatalisme, une opposition à la liberté. Elle fut une magnifique émancipation de l'esprit de l'homme. Rompant les cordes nombreuses dont la hiérarchie avait lié la pensée humaine; réintégrant les idées de liberté, de droit, d'examen, elle affranchit son siècle, nous-mêmes et la plus lointaine postérité. Et que l'on ne dise pas que la réformation affranchit, il est vrai, l'homme de tout despotisme humain, mais qu'elle le rendit esclave, en proclamant la souveraineté de la grâce. Sans doute, elle voulut ramener la volonté humaine à la volonté divine, la lui soumettre pleinement, la confondre avec elle; mais quel est le philosophe qui ignore que la pleine conformité à la volonté de Dieu est la seule, la souveraine, la parfaite liberté, et que l'homme ne sera vraiment libre que quand la suprême justice et l'éternelle vérité régneront seules en lui?

Voici quelques-unes des 99 propositions que Luther lança dans l'Église contre le rationalisme pélagien de la théologie scolastique :

« Il est vrai que l'homme, qui est devenu un « mauvais arbre, ne peut que vouloir et faire ce qui « est mal.

« Il est faux que la volonté laissée à elle-même « puisse faire le bien comme le mal; car elle n'est « pas libre, mais captive.

« Il n'est pas au pouvoir de la volonté de l'homme « de vouloir ou de ne pas vouloir tout ce qui lui « est offert.

« L'homme ne peut de sa nature vouloir que Dieu « soit Dieu. Il préférerait être lui-même Dieu, et « que Dieu ne fut pas Dieu.

« L'excellente, l'infaillible, l'unique préparation « à la grâce, est l'élection et la prédestination éternelle de Dieu (4).

« Il est faux de dire que si l'homme fait tout ce « qu'il peut, il dissipe les obstacles à la grâce.

(1) Ne prodiret et in faciem meam spueret. (L. Epp. 1, 85.)

(2) Enixè sese excusavit. (Ibid.)

(3) Cujus vellem hostes citò quàm plurimos fieri. (Ibid., 59.)

(4) Optima et infallibilis ad gratiam præparatio et unica dispositio, est æterna Dei electio et prædestinatio. (L. Opp. lat. 1, 56.)

« En un mot, la nature ne possède ni une raison « pure, ni une volonté bonne (1).

« Du côté de l'homme il n'y a rien qui devance « la grâce, si ce n'est l'impuissance et même la ré- « bellion.

« Il n'y a point de vertu morale sans orgueil, ni « sans tristesse, c'est-à-dire sans péché.

« Du commencement jusqu'à la fin, nous ne som- « mes pas les maîtres de nos actions, mais nous en « sommes les esclaves.

« Nous ne devenons pas justes en faisant ce qui « est juste ; mais étant devenus justes, nous faisons « ce qui est juste.

« Celui qui dit qu'un théologien qui n'est pas lo- « gicien est un hérétique et un aventurier, tient « un propos aventurier et hérétique.

« Il n'y a pas de forme de raisonnement (de « syllogisme) qui s'accorde avec les choses de « Dieu (2).

« Si la forme du syllogisme pouvait s'appliquer « aux choses divines, on saurait l'article de la sainte « Trinité, et on ne le croirait pas.

« En un mot, Aristote est à la théologie comme « les ténèbres à la lumière.

« L'homme est plus ennemi de la grâce de Dieu « qu'il ne l'est de la loi elle-même.

« Celui qui est hors de la grâce de Dieu, pèche « sans cesse, quand même il ne tue, ni ne vole, ni « ne commet adultère.

« Il pèche, car il n'accomplit pas la loi spirituel- « lement.

« Ne pas tuer, ne pas commettre adultère, exté- « rieurement seulement et quant aux actions, c'est « la justice des hypocrites.

« La loi de Dieu et la volonté de l'homme sont « deux adversaires qui, sans la grâce de Dieu, ne « peuvent être mis d'accord (3).

« Ce que la loi veut, la volonté ne le veut jamais, « à moins que par crainte ou par amour elle ne « fasse semblant de le vouloir.

« La loi est le bourreau de la volonté ; mais celle- « ci ne reçoit pour maître que l'Enfant qui nous « est né (4). (Isaïe, IX, 6.)

« La loi fait abonder le péché, car elle irrite et « repousse la volonté.

« Mais la grâce de Dieu fait abonder la justice par « Jésus-Christ, qui fait aimer la loi.

« Toute œuvre de la loi paraît bonne au dehors ; « mais elle est péché au dedans.

« La volonté, quand elle se tourne vers la loi sans « la grâce de Dieu, ne le fait que pour son intérêt « propre.

« Maudits sont tous ceux qui font les œuvres de « la loi.

« Bénis sont tous ceux qui font les œuvres de la « grâce de Dieu.

« La loi qui est bonne et dans laquelle on a la « vie, c'est l'amour de Dieu qui est répandu dans « nos cœurs par le Saint-Esprit. (Rom. V, 5.)

« La grâce n'est pas donnée pour que l'œuvre se « fasse plus souvent et plus aisément, mais parce « que sans la grâce il ne peut se faire aucune œuvre « d'amour.

« Aimer Dieu, c'est se haïr soi-même et ne savoir « rien hors de Dieu (5). »

Ainsi Luther attribue à Dieu tout le bien que l'homme peut faire. Il ne s'agit pas de refaire, de rapiéceter, si l'on peut ainsi dire, la volonté de l'homme ; il faut lui en donner une toute neuve. Dieu seul a pu dire cela, parce que Dieu seul peut l'accomplir. Voilà l'une des plus grandes et des plus importantes vérités que l'esprit humain puisse reconnaître.

Mais Luther, en proclamant l'impuissance de l'homme, ne tombait pas dans l'autre extrême. Il dit, dans la thèse huitième : « Il ne résulte pas de « là que la volonté soit de sa nature mauvaise, c'est- « à-dire, que sa nature soit celle du mal même, « comme les manichéens l'ont enseigné (6). » La nature de l'homme était originairement essentiellement bonne : elle s'est détournée du bien qui est Dieu, et inclinée vers le mal. Cependant son origine sainte et glorieuse demeure, et elle est capable, par la puissance de Dieu, de recouvrer cette origine. L'œuvre du christianisme est de la lui rendre. L'Évangile nous montre, il est vrai, l'homme dans un état d'humiliation et d'impuissance, mais entre deux gloires et deux grandeurs : une gloire passée, dont il a été précipité, et une gloire future, à laquelle il est appelé. C'est là la vérité : l'homme le sait, et pour peu qu'il y pense, il découvre facilement que tout ce qu'on lui dit sur sa pureté, sa puissance et sa gloire actuelles, n'est qu'un mensonge dont on veut bercer et endormir son orgueil.

Luther, dans ses thèses, s'éleva, non-seulement contre la prétendue bonté de la volonté de l'homme, mais encore contre les prétendues lumières de son entendement en ce qui regarde les choses divines. En effet, la scolastique avait exalté la raison aussi

(1) Breviter nec rectum dictamen habet natura, nec bonam voluntatem. (L. Opp. lat. I, 56.)

(2) Nulla forma syllogistica tenet in terminis divinis (Ibid.)

(3) Lex et voluntas sunt adversarii duo, sine gratià Dei implacabiles. (Ibid., 57.)

(4) Lex est exactor voluntatis, qui non superatur nisi per Parvulum qui natus est nobis. (L. Opp. lat. I, 57.)

(5) L. Opp. Lips. XVII, p. 143, et Opp. lat. I.

(6) Nec ideò sequitur quod sit naturaliter mala, id est natura mali, secundùm Manichæos. (Ibid.)

bien que la volonté. Cette théologie, telle que l'avaient faite quelques-uns de ses docteurs, n'était dans le fond qu'une espèce de rationalisme. Les propositions que nous avons rapportées l'indiquent. On pourrait les croire dirigées contre le rationalisme de nos jours. Dans les thèses qui furent le signal de la réformation, Luther s'en prit à l'Église et aux superstitions populaires qui avaient ajouté à l'Évangile les indulgences, le purgatoire et tant d'autres abus. Dans celles que nous venons de rapporter, il s'en prit à l'école et au rationalisme qui avaient ôté de ce même Évangile la doctrine de la souveraineté de Dieu, de sa révélation et de sa grâce. La réformation s'attaqua au rationalisme avant de s'attaquer à la superstition. Elle proclama les droits de Dieu avant de retrancher les excroissances de l'homme. Elle fut positive avant que d'être négative. C'est ce que l'on n'a pas suffisamment reconnu; et cependant, si on ne le remarque, on ne peut parvenir à une juste appréciation de cette révolution religieuse et de sa nature.

Quoi qu'il en soit, c'étaient des vérités bien neuves que celles que Luther venait d'exprimer avec tant d'énergie. Soutenir ces thèses à Wittemberg eût été chose facile. Son influence y dominait. On eût dit qu'il se choisissait un champ de bataille où il savait qu'aucun combattant ne pouvait comparaître. En offrant le combat dans une autre université, c'était leur donner une plus grande publicité; et c'est par la publicité que la réformation s'est opérée. Il jeta les yeux sur Erfurt, dont les théologiens s'étaient montrés si irrités contre lui.

Il envoya donc ses thèses à Jean Lange, prieur d'Erfurt, et lui écrivit : « Mon attente de ce que « vous déciderez sur ces paradoxes est grande, ex- « trême, trop grande peut-être, et pleine d'inquié- « tude. Je soupçonne fort que vos théologiens con- « sidéreront comme paradoxe, et même *kakodoxe* (1), « ce qui ne peut être pour moi que très-orthodoxe. « Apprenez-moi donc ce qui en est, le plus tôt que « vous le pourrez. Veuillez déclarer à la faculté de « théologie, et à tous, que je suis prêt à me rendre « vers vous, et à soutenir publiquement ces propo- « sitions, soit dans l'université, soit dans le monas- « tère. » Il ne paraît pas que le défi de Luther fut accepté. Les moines d'Erfurt se contentèrent de lui faire connaître que ses thèses leur avaient hautement déplu.

Mais il voulut les envoyer aussi dans une autre partie de l'Allemagne. Il jeta pour cela les yeux sur un homme qui joue un grand rôle dans l'histoire de la réformation, et qu'il faut apprendre à connaître.

(1) Imò cacodoxa (mauvaise doctrine) videri suspicor. (L. Epp. I, 6.)

Un professeur distingué, nommé Jean Meyer, enseignait alors à l'université d'Ingolstadt, en Bavière. Il était né à Eck, village de Souabe, et on l'appelait communément le docteur Eck. Il était ami de Luther, qui estimait ses talents et ses connaissances. Plein d'esprit, il avait beaucoup lu, et était doué de beaucoup de mémoire. A l'érudition il joignait l'éloquence. Son geste et sa voix décelaient la vivacité de son génie. Eck était dans le midi de l'Allemagne, sous le rapport du talent, ce que Luther était dans le nord. C'étaient les deux théologiens les plus marquants de l'époque, quoique ayant des tendances bien différentes. Ingolstadt était presque la rivale de Wittemberg. La réputation de ces deux docteurs attirait de toutes parts, dans les universités où ils enseignaient, une foule d'étudiants, avides d'écouter leurs leçons. Leurs qualités personnelles, non moins que leur science, les rendaient chers à leurs disciples. On a attaqué le caractère du docteur Eck. Un trait de sa vie montrera qu'à cette époque du moins, son cœur n'était pas fermé à de généreuses impulsions.

Parmi les étudiants que son nom avait attirés à Ingolstadt, se trouvait un jeune homme, nommé Urbain Régius, né sur les bords d'un lac des Alpes. Il avait d'abord étudié à l'université de Fribourg en Brisgau. Arrivé à Ingolstadt, où l'avait attiré le nom du docteur Eck, Urbain y suivit ses cours de philosophie, et se concilia sa faveur. Appelé à pourvoir lui-même à ses besoins, il se vit obligé de se charger de la direction de quelques jeunes nobles. Il devait non-seulement surveiller leur conduite et leurs études, mais encore acheter lui-même les livres et les vêtements dont ils avaient besoin. Ces jeunes gens s'habillaient avec recherche et faisaient bonne chère. Régius, embarrassé, suppliait les parents de rappeler leurs fils. — « Prenez courage, » lui répondait-on. Ses dettes augmentaient; ses créanciers le pressaient : il ne savait que devenir. L'Empereur assemblait alors une armée contre les Turcs. Des recruteurs arrivèrent à Ingolstadt. Dans son désespoir, Urbain s'enrôla. Revêtu de l'habit militaire, il parut dans les rangs au moment où l'on passait la revue du départ. Le docteur Eck arriva justement alors sur la place, avec plusieurs de ses collègues. A sa grande surprise, il reconnut son étudiant au milieu des recrues. « Urbain Régius! lui dit-il en « fixant sur lui un œil perçant. — Me voici, répon- « dit le conscrit. — Quelle est, je vous prie, la cause « de ce changement? » Le jeune homme raconta son histoire. — « Je me charge de la chose, » répondit Eck. Puis il lui enleva sa hallebarde et le racheta des mains des recruteurs. Les parents, menacés par le docteur de la disgrâce du prince, envoyèrent l'argent nécessaire pour payer les dépenses

de leurs enfants. Urbain Régius fut sauvé, pour devenir plus tard l'un des appuis de la réformation.

Ce fut au docteur Eck que Luther pensa, pour faire connaître dans le midi de l'Empire ses thèses sur le pélagianisme et le rationalisme scolastique. Il ne les envoya pourtant pas directement au professeur d'Ingolstadt, mais il les adressa à leur ami commun, à l'excellent Christophe Scheurl, secrétaire de la ville de Nuremberg, le priant de les envoyer à Eck, à Ingolstadt, ville qui n'est pas très-éloignée de Nuremberg. « Je vous envoie, lui dit-il, « mes propositions entièrement paradoxales, et « même kakistodoxales (κακιστοδόξας), comme il pa« raît à plusieurs; communiquez-les à notre cher « Eck, à cet homme très-érudit et très-spirituel, « afin que j'apprenne et que je sache ce qu'il en « pense (1). » C'est ainsi que Luther parlait alors du docteur Eck; telle était l'amitié qui les unissait. Ce ne fut pas Luther qui la rompit.

Mais ce n'était pas sur ce champ-là que le combat devait s'engager. Ces thèses roulaient sur des doctrines d'une plus haute importance peut-être que celles qui, deux mois plus tard, vinrent mettre l'Église en flammes; et cependant, malgré les provocations de Luther, elles passèrent inaperçues. On les lut tout au plus dans le giron de l'École, et elles ne firent point de sensation au dehors. C'est qu'il n'y avait ici que des propositions d'université et des doctrines de théologie; tandis que les thèses qui suivirent se rapportaient à un mal qui avait grandi au milieu du peuple, et qui débordait alors de toutes parts en Allemagne. Tant que Luther se contenta de relever des doctrines oubliées, on se tut. Quand il signala des abus qui blessaient tout le monde, chacun prêta l'oreille.

Néanmoins, Luther ne se proposa, dans l'un et l'autre de ces cas, que de susciter une de ces discussions théologiques alors si fréquentes dans les universités. C'était le cercle dans lequel se renfermait sa pensée. Il ne songeait point à devenir réformateur. Il était humble, et son humilité allait jusqu'à la défiance et à l'anxiété. « Je ne mérite, vu mon « ignorance, disait-il, que d'être caché dans un « coin, sans être connu de personne sous le so« leil (2). » Mais une main puissante le tira de ce coin, où il eût voulu demeurer inconnu du monde. Une circonstance indépendante de la volonté de Luther vint le jeter sur le champ de bataille, et la guerre commença. C'est cette circonstance providentielle que la suite des événements nous appelle à rapporter.

LIVRE TROISIÈME.

LES INDULGENCES ET LES THÈSES.

1517—MAI 1518.

I

Agitation. — Cortége. — Tezel. — Son discours. — Confession. — Vente. — Pénitence publique. — Une lettre d'indulgence. — Exceptions. — Divertissements et débauches.

Une grande agitation régnait alors en Allemagne parmi le peuple. L'Église avait ouvert un vaste marché sur la terre. A la foule des chalands, aux cris et aux plaisanteries des vendeurs, on eût dit une foire, mais une foire tenue par des moines. La marchandise qu'ils faisaient valoir et qu'ils offraient au rabais, c'était, disaient-ils, le salut des âmes.

Les marchands parcouraient le pays dans une belle voiture, accompagnés de trois cavaliers, menant grand train et faisant de fortes dépenses. On eût dit quelque Éminence en tournée, avec sa suite et ses officiers, et non un débitant vulgaire ou un moine quêteur. Le cortége approchait-il d'une ville, un député se rendait auprès du magistrat : « La « grâce de Dieu et du saint-père est devant vos « portes, » disait l'envoyé. Aussitôt tout était en mouvement dans l'endroit. Le clergé, les prêtres, les nonnes, le conseil, les maîtres d'école, les écoliers, les corps de métiers avec leurs drapeaux, hommes et femmes, jeunes et vieux, allaient à la rencontre des marchands, tenant en main des cierges allumés, s'avançant au son de la musique et de toutes les cloches, « de manière, dit un historien, « que l'on n'eût pu recevoir plus grandement Dieu

(1) Eccio nostro, eruditissimo et ingeniosissimo viro exhibete, ut audiam et videam quid vocet illas. (L. Epp. I, p. 63.)

(2) L. Opp. (W.) XVIII, 1944.

« lui-même. » Les salutations faites, tout le cortége se dirigeait vers l'église. La bulle de grâce du pontife était portée en tête sur un coussin de velours, ou sur un drap d'or. Le chef des marchands d'indulgences venait ensuite, tenant en main une croix rouge en bois. Toute la procession cheminait ainsi au milieu des chants, des prières et de la fumée des parfums. Le son des orgues et une musique retentissante recevaient dans le temple le moine débitant et ceux qui l'accompagnaient. La croix qu'il portait était placée devant l'autel : on y suspendait les armes du pape, et pendant tout le temps qu'elle demeurait là, le clergé du lieu, les pénitenciers et les sous-commissaires venaient chaque jour, après les vêpres ou avant le salut, lui rendre honneur, en portant à la main de petits bâtons blancs (1). Cette grande affaire excitait une vive sensation dans les tranquilles cités germaniques.

Un personnage attirait surtout l'attention des spectateurs dans ces ventes. C'était celui qui portait la grande croix rouge et qui était chargé du principal rôle. Revêtu de l'habit des dominicains, il se présentait avec arrogance. Sa voix était retentissante, et il semblait encore plein de force, quoiqu'il eût déjà atteint sa soixante-troisième année (2). Cet homme, fils d'un orfévre de Leipzig nommé Diez, s'appelait Jean Diezel ou Tezel. Il avait étudié dans sa ville natale, avait été fait bachelier en 1487, et était entré, deux ans après, dans l'ordre des dominicains. De nombreux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête. Bachelier en théologie, prieur des dominicains, commissaire apostolique, inquisiteur, *hæreticæ pravitatis inquisitor*, il n'avait cessé, depuis l'an 1502, de remplir l'office de marchand d'indulgences. L'habileté qu'il avait acquise comme subordonné l'avait bientôt fait nommer commissaire en chef. Il avait quatre-vingts florins par mois; tous ses frais étaient payés; on lui fournissait une voiture et trois chevaux; mais ses gains accessoires, on le comprend sans peine, dépassaient de beaucoup son traitement. En 1507, il gagna en deux jours, à Freiberg, deux mille florins. S'il avait les fonctions d'un charlatan, il en avait aussi les mœurs. Convaincu à Inspruck d'adultère et de conduite déhontée, il fut près d'expier ses vices par sa mort. L'empereur Maximilien avait ordonné qu'il fût mis dans un sac et jeté à la rivière. L'électeur Frédéric de Saxe, étant survenu, obtint sa grâce (3). Mais la leçon qu'il avait reçue ne lui avait pas donné plus de modestie. Il menait avec lui deux de ses enfants. Miltitz, légat du pape, cite ce fait dans une de ses lettres (4). Il eût été difficile de trouver dans tous les cloîtres de l'Allemagne un homme plus propre que lui au commerce dont on le chargea. A la théologie d'un moine, au zèle et à l'esprit d'un inquisiteur, il unissait la plus grande effronterie; et ce qui lui facilitait surtout sa tâche, c'était l'art d'inventer de ces histoires bizarres par lesquelles on captive l'esprit du peuple. Tout moyen lui était bon pour remplir sa caisse. Enflant la voix et se livrant à une éloquence de tréteaux, il offrait à tout venant ses indulgences, et savait mieux qu'aucun marchand de foire faire valoir sa marchandise (5).

Quand la croix avait été élevée et que les armes du pape y étaient suspendues, Tezel montait en chaire, et d'un ton assuré il se mettait à exalter la valeur des indulgences, en présence de la foule que la cérémonie avait attirée dans le lieu saint. Le peuple l'écoutait, et ouvrait de grands yeux, à l'ouïe des vertus admirables qu'il annonçait. Un historien jésuite dit, en parlant des religieux dominicains que Tezel s'était associés : « Quelques-uns de ces « prédicateurs ne manquèrent pas, comme d'ordi« naire, d'outrer le sujet qu'ils traitaient, et d'exa« gérer tellement le prix des indulgences, qu'ils « donnèrent occasion au peuple de croire qu'on était « assuré de son salut et de la délivrance des âmes « du purgatoire aussitôt qu'on avait donné l'ar« gent (6). » Si tels étaient les disciples, on peut penser ce qu'était le maître. Écoutons l'une des harangues qu'il prononça après l'élévation de la croix.

« Les indulgences, dit-il, sont le don le plus pré« cieux et le plus sublime de Dieu.

« Cette croix (en montrant la croix rouge) a « autant d'efficace que la croix même de Jésus« Christ (7).

« Venez, et je vous donnerai des lettres munies « de sceaux, par lesquelles les péchés mêmes que « vous auriez envie de faire à l'avenir, vous seront « tous pardonnés.

« Je ne voudrais pas échanger mes priviléges « contre ceux de saint Pierre dans le ciel; car j'ai « sauvé plus d'âmes par mes indulgences, que l'a« pôtre par ses discours.

« Il n'y a aucun péché si grand que l'indulgence « ne puisse le remettre; et même, si quelqu'un, « ce qui est impossible sans doute, avait fait violence « à la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, qu'il

(1) Mit weissen Stæblein. (Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence, etc., art. 8.)

(2) Ingenio ferox et corpore robustus. (Cochl. 5.)

(3) Welchen Churfurst Friederich vom Sack zu Inspruck erbeten hatte. (Mathes. 10.)

(4) L. Opp. (W.) XV, 862.

(5) Circumferuntur venales indulgentiæ in his regionibus a Tecelio Dominicano impudentissimo sycophanta. (Melancht. Vita Luth.)

(6) Hist. du Luthéranisme par le P. Maimbourg, de la compagnie de Jésus, 1681, p. 21.

(7) L. Opp. (W.) XXII, p. 1393.

« paye, qu'il paye bien seulement, et cela lui sera « pardonné (1).

« La repentance n'est même pas nécessaire.

« Mais il y a plus : les indulgences ne sauvent « pas seulement les vivants, elles sauvent aussi les « morts.

« Prêtre ! noble ! marchand ! femme ! jeune fille ! « jeune homme ! entendez vos parents et vos autres « amis qui sont morts et qui vous crient du fond « de l'abîme : Nous endurons un horrible martyre ! « Une petite aumône nous délivrerait ; vous pouvez « la donner, et vous ne le voulez pas ! »

On frémissait à ces paroles prononcées par la voix formidable du moine charlatan.

« A l'instant même, continuait Tezel, où la pièce « de monnaie retentit au fond du coffre-fort, l'âme « part du purgatoire et s'envole délivrée dans le « ciel (2).

« O gens imbéciles et presque semblables aux « bêtes, qui ne comprenez pas la grâce qui vous « est si richement présentée !... Maintenant le ciel « est partout ouvert !... Refuses-tu à cette heure d'y « entrer ? Quand donc y entreras-tu ?... Maintenant « tu peux racheter tant d'âmes !... Homme dur et « inattentif ! avec douze gros tu peux tirer ton père « du purgatoire, et tu es assez ingrat pour ne pas « le sauver ! Je serai justifié au jour du jugement ; « mais vous, vous serez punis d'autant plus sévè- « rement, pour avoir négligé un si grand salut. « — Je te le déclare, quand tu n'aurais qu'un seul « habit, tu serais obligé de l'ôter et de le vendre, « afin d'obtenir cette grâce... Le Seigneur notre « Dieu n'est plus Dieu. Il a remis tout pouvoir au « pape. »

Puis, cherchant à faire usage d'autres armes encore, il ajoutait : « Savez-vous pourquoi notre très- « saint Seigneur distribue une si grande grâce ? Il « s'agit de relever l'église détruite de Saint-Pierre « et Saint-Paul, en sorte qu'elle n'ait pas sa pareille « dans l'univers. Cette église contient les corps des « saints apôtres Pierre et Paul et ceux d'une mul- « titude de martyrs. Ces corps saints, par l'état « actuel de l'édifice, sont maintenant, hélas !... « continuellement battus, inondés, souillés, dés- « honorés, réduits en pourriture par la pluie, par « la grêle... Ah ! ces cendres sacrées resteront-elles « plus longtemps dans la boue et dans l'oppro- « bre (3) ? »

Cette peinture ne manquait pas de faire impression sur plusieurs. On brûlait du désir de venir à l'aide du pauvre Léon X, qui n'avait pas de quoi mettre à l'abri de la pluie les corps de saint Pierre et de saint Paul.

Alors l'orateur s'élevait contre les ergoteurs et les traîtres qui s'opposaient à son œuvre : « Je les « déclare excommuniés ! » s'écriait-il.

Ensuite, s'adressant aux âmes dociles, et faisant un usage impie de l'Écriture : « Bienheureux sont « les yeux qui voient ce que vous voyez, car je « vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois « ont désiré de voir les choses que vous voyez, et « ils ne les ont pas vues, et d'ouïr les choses que « vous entendez, et ils ne les ont point entendues ! » s'écriait-il. Et pour terminer, montrant le coffre-fort où l'on recevait l'argent, il concluait d'ordinaire son pathétique discours, en adressant à trois reprises au peuple cet appel : « Apportez ! apportez ! « apportez ! » — « Il criait ces mots avec un si hor- « rible beuglement, écrit Luther, qu'on eût dit un « bœuf furieux qui fondait sur les gens et les frap- « pait de ses cornes (4). » Quand son discours était fini, il descendait de chaire, courait vers la caisse, et, en présence de tout le peuple, y jetait une pièce d'argent, qu'il avait soin de faire sonner bien fort (5).

Tels étaient les discours que l'Allemagne étonnée entendait aux jours où Dieu préparait Luther.

Le discours terminé, l'indulgence était considérée comme « ayant établi son trône en ce lieu d'une « manière solennelle. » Des confessionnaux, ornés des armes du pape, étaient disposés. Les sous-commissaires, et les confesseurs qu'ils choisissaient, étaient censés représenter les pénitenciers apostoliques de Rome dans le temps d'un grand jubilé ; et sur chacun de leurs confessionnaux on lisait, en grands caractères, leurs noms, leurs prénoms et leurs titres (6).

Alors on se pressait en foule vers les confesseurs. On venait, non pas avec des cœurs contrits, mais avec une pièce de monnaie dans la main. Hommes, femmes, petits, pauvres, ceux même qui vivaient d'aumônes, chacun trouvait de l'argent. Les pénitenciers, après avoir exposé de nouveau à chacun en particulier la grandeur de l'indulgence, adressaient aux pénitents cette demande : « De combien « d'argent pouvez-vous en conscience vous priver

(1) Tezel défend et maintient cette assertion dans ses antithèses, publiées la même année. Th. 99, 100 et 101. « Sub commissariis insuper ac prædicatoribus veniarum imponere, ut si quis per impossibile Dei genitricem semper virginem violasset, quod eumdem indulgentiarum vigore absolvere possent, luce clarius est. » (Positiones fratris J. Tezelii quibus defendit indulgentias contra Lutherum.)

(2) Thèse 56. (Positiones fratris Tezelii, etc.)

(3) Instruction de l'arch. de Mayence, etc.

(4) Résolut. sur la thèse 32.

(5) Tentzel, Reformationsgesch. — Myconii Ref. Hist. — Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence. — Thèses de Luther.

(6) Instruction, etc., 5, 69.

« pour obtenir une si parfaite rémission ? » Cette demande, dit l'instruction de l'archevêque de Mayence aux commissaires, cette demande doit être faite dans ce moment, afin que les pénitents soient par là mieux disposés à contribuer.

Du reste, c'étaient là toutes les dispositions requises. Dans la bulle du pape, il était au moins question de la repentance du cœur et de la confession de la bouche ; mais Tezel et ses compagnons se gardaient bien d'en faire mention : leur bourse fût restée vide. L'instruction archiépiscopale défendait même de parler de conversion ou de contrition. Trois grandes grâces étaient promises ; il suffit d'indiquer la première. « La première grâce que nous « vous annonçons, » disaient les commissaires, d'après la lettre de leur instruction, « est le pardon « complet de tous les péchés : et l'on ne peut rien « nommer de plus grand qu'une telle grâce, puis- « que l'homme qui vit dans le péché est privé de « la faveur divine, et que, par ce pardon complet, « il obtient de nouveau la grâce de Dieu (1)... Or, « nous déclarons que pour obtenir ces grâces ex- « cellentes, il n'est besoin que d'acheter une indul- « gence (2). Et quant à ceux qui veulent délivrer « des âmes du purgatoire et leur procurer le par- « don de toutes leurs offenses, qu'ils mettent de « l'argent dans la caisse ; mais il n'est pas néces- « saire qu'ils aient la contrition du cœur ou la con- « fession de la bouche (3). Qu'ils se hâtent seulement « d'apporter leur argent ; car ils feront ainsi une « œuvre très-utile aux âmes des trépassés et à la « construction de l'église de Saint-Pierre. » De plus grands biens ne pouvaient être offerts à plus bas prix.

La confession finie, et c'était bientôt fait, les fidèles se hâtaient de se rendre vers le vendeur. Un seul était chargé de la vente. Il tenait son comptoir près de la croix. Il jetait des regards scrutateurs sur ceux qui s'approchaient de lui. Il examinait leur air, leur port, leurs habits ; et il demandait une somme proportionnée à l'apparence de celui qui se présentait. Les rois, les reines, les princes, les archevêques, les évêques, devaient, selon le règlement, payer pour une indulgence ordinaire vingt-cinq ducats. Les abbés, les comtes, les barons, en payaient dix. Les autres nobles, les recteurs, et tous ceux qui avaient un revenu de cinq cents florins, en payaient six. Ceux qui avaient deux cents florins par an, en payaient un, d'autres seulement un demi. Du reste, si cette taxe ne pouvait être suivie à la lettre, de pleins pouvoirs étaient donnés au commissaire apostolique ; et le tout devait être arrangé d'après les données de la « saine raison » et la générosité du donateur (4). Pour des péchés particuliers, Tezel avait une taxe particulière. La polygamie se payait six ducats ; le vol d'église et le parjure, neuf ducats ; le meurtre, huit ducats ; la magie, deux ducats. Samson, qui faisait en Suisse le même commerce que Tezel en Allemagne, avait une taxe un peu différente. Il faisait payer pour un infanticide quatre livres tournois ; pour un parricide ou un fratricide, un ducat (5).

Les commissaires apostoliques rencontraient quelquefois des difficultés dans leur négoce. Il arrivait souvent, soit dans les villes, soit dans les villages, que les maris étaient opposés à tout ce trafic, et défendaient à leurs femmes de rien porter à ces marchands. Qu'avaient à faire leurs dévotes épouses ? « N'avez-vous pas votre dot ou d'autres biens « à votre disposition ? » leur disaient les vendeurs. « Dans ce cas, vous pouvez en disposer pour une « œuvre si sainte, contre le gré de vos maris (6). »

La main qui avait donné l'indulgence ne pouvait pas recevoir l'argent ; cela était défendu sous les peines les plus sévères : on avait de bonnes raisons pour craindre que cette main ne fût pas fidèle. Le pénitent devait déposer lui-même le prix de son pardon dans la caisse (7). On montrait un visage irrité à ceux qui tenaient audacieusement leurs bourses fermées (8).

Si, parmi ceux qui se pressaient dans les confessionnaux, se trouvait quelque homme dont le crime eût été public, sans que les lois civiles l'eussent atteint, il devait faire avant tout pénitence publique. On le conduisait d'abord dans une chapelle ou dans une sacristie ; là, on le dépouillait de ses vêtements, on lui ôtait ses souliers et on ne lui laissait que sa chemise. On lui croisait les bras sur la poitrine ; on lui plaçait une lumière dans une main, un cierge dans l'autre. Puis, le pénitent marchait en tête de la procession qui se rendait à la croix rouge. Il se mettait à genoux jusqu'à ce que le chant et la collecte fussent terminés. Alors le commissaire entonnait le psaume *Miserere mei !* Les confesseurs s'approchaient aussitôt du pénitent et le conduisaient à travers la station vers le commissaire, qui, prenant la verge de sa main et l'en frappant à trois reprises doucement sur le dos (9), lui disait : « Que Dieu

(1) Die erste Gnade ist die vollkommene Vergebung aller Sunden, etc. (Instruction 19.)

(2) Nur den Beichtbrief zu kaufen. (Ib. 36.)

(3) Auch ist nicht nöthig dass sie in dem Herzen zerknirscht sind, und mit dem Mund gebeichtet haben. (Ibid. 38.)

(4) Nach den Satzen der gesunden Vernunft, nach ihrer Magnificenz und Freigebigkeit. (Instruction, 26.)

(5) Muller's Reliq. III, p. 264.

(6) Instr. 27. Wieder den Willen ihres Mannes.

(7) Ib. 87, 90 et 91.

(8) Luth. Opp. Leipz. XVII, 79.

(9) Dreimal gelind auf den Rucken. (Instruction.)

« ait pitié de toi et te pardonne ton péché! » Il entonnait ensuite le *Kyrie eleison*. Le pénitent était ramené devant la croix, et le confesseur prononçait sur lui l'absolution apostolique et le déclarait réintégré dans la compagnie des fidèles. Tristes momeries terminées par une parole sainte, qui, dans un tel moment, était une profanation!

Voici l'une des lettres d'absolution. Il vaut la peine de connaître le contenu de ces diplômes qui furent l'occasion de la réforme de l'Église.

« Que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait pitié de « toi, N. N. **, et t'absolve par les mérites de sa « très-sainte passion! et moi, en vertu de la puis« sance apostolique, qui m'a été confiée, je t'absous « de toutes les censures ecclésiastiques, jugements « et peines que tu as pu mériter; de plus, de tous « les excès, péchés et crimes que tu as pu com« mettre, quelque grands et énormes qu'ils puissent « être et pour quelque cause que ce soit, fussent-ils « même réservés à notre très-saint père le pape et « au siége apostolique. J'efface toutes les taches « d'inhabileté et toutes les notes d'infamie que tu « aurais pu t'attirer à cette occasion. Je te remets « les peines que tu aurais dû endurer dans le pur« gatoire. Je te rends de nouveau participant des « sacrements de l'Église. Je t'incorpore derechef « dans la communion des saints, et je te rétablis « dans l'innocence et la pureté dans laquelle tu as « été à l'heure de ton baptême. En sorte qu'au mo« ment de ta mort, la porte par laquelle on entre « dans le lieu des tourments et des peines te sera « fermée, et qu'au contraire la porte qui conduit « au paradis de la joie te sera ouverte. Et si tu ne « devais pas bientôt mourir, cette grâce demeurera « immuable pour le temps de ta fin dernière.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. « Amen.

« Frère JEAN TEZEL, commissaire, l'a signé de « sa propre main. »

Avec quelle habileté des paroles présomptueuses et mensongères sont ici intercalées entre des paroles saintes et chrétiennes!

Tous les fidèles devaient venir se confesser dans le lieu même où la croix rouge était plantée. Il n'y avait d'exception que pour les malades, les vieillards et les femmes enceintes. Si cependant il se trouvait dans le voisinage quelque noble en son château, quelque grand personnage en son palais, il y avait aussi exemption pour lui (1); car il pouvait ne pas se soucier d'être mêlé à tout ce peuple, et son argent valait bien la peine qu'on allât le chercher dans sa maison.

(1) Instr. 9.
(2) Ibid. 69.
(3) Ibid. 4.

Y avait-il quelque couvent dont les chefs, opposés au commerce de Tezel, défendissent à leurs moines de visiter les lieux où l'indulgence avait érigé son trône, on trouvait encore moyen de remédier au mal en leur envoyant des confesseurs chargés de les absoudre, contre les règles de leur ordre et la volonté de leurs chefs (2). On ne laissait pas un filon de la mine sans trouver moyen de l'exploiter.

Puis arrivait ce qui était le but et la fin de toute l'affaire : la supputation des deniers. Pour plus de sûreté, le coffre avait trois clefs : l'une était dans les mains de Tezel; la seconde, dans celles du trésorier délégué de la maison Fugger d'Augsbourg, à qui l'on avait commis cette vaste entreprise; la troisième était confiée à l'autorité civile. Quand le moment en était venu, les caisses étaient ouvertes en présence d'un notaire public, et le tout était dûment compté et enregistré. Christ ne devait-il pas se lever pour chasser du sanctuaire ces vendeurs profanes?

La mission terminée, les marchands se délassaient de leurs peines. L'instruction du commissaire général leur défendait, il est vrai, de fréquenter les cabarets et les lieux suspects (3); mais ils se souciaient peu de cette interdiction. Les péchés devaient paraître bien peu redoutables à des gens qui en faisaient un si facile trafic. « Les quêteurs menaient « une mauvaise vie, dit un historien catholique ro« main; ils dépensaient dans les cabarets, dans les « brelans et dans les lieux infâmes, tout ce que le « peuple retranchait de ses nécessités (4). » On assure même que lorsqu'ils étaient dans les cabarets, il leur arrivait de jouer aux dés le salut des âmes (5).

II

Tezel à Magdebourg. — L'âme du cimetière. — Le cordonnier d'Haguenau. — Les étudiants. — Myconius. — Conversation avec Tezel. — Ruse d'un gentilhomme. — Discours des sages et du peuple. — Un mineur de Schneeberg.

Mais voyons à quelles scènes cette vente du pardon des péchés donnait alors lieu en Allemagne. Il est des traits qui à eux tout seuls peignent les temps. Nous aimons à laisser parler les hommes dont nous racontons l'histoire.

A Magdebourg, Tezel refusait d'absoudre une femme riche, à moins, lui disait-il, qu'elle ne lui payât à l'avance cent florins. Elle demanda conseil à son confesseur ordinaire qui était franciscain : « Dieu donne gratuitement la rémission des péchés, « lui répondit cet homme, il ne la vend pas. » Ce-

(4) Sarpi, Conc. de Trente, p. 5.
(5) Schrock, K. G. v. d. R. I, 116.

pendant il la pria de ne point dire à Tezel l'avis qu'elle avait reçu de lui. Mais le marchand ayant pourtant entendu rapporter cette parole si contraire à son intérêt : « Un tel conseiller, s'écria-t-il, mérite « qu'on le chasse ou qu'on le brûle (1). »

Tezel ne trouvait que rarement des hommes assez éclairés, et plus rarement encore des hommes assez courageux pour lui résister. D'ordinaire, il avait bon marché de la foule superstitieuse. Il avait érigé à Zwickau la croix rouge des indulgences, et les bons paroissiens s'étaient hâtés de faire sonner au fond de la caisse l'argent qui devait les délivrer. Il s'en allait la bourse pleine. La veille de son départ, les chapelains et leurs acolytes lui demandent un repas d'adieu. La demande était juste. Mais comment faire? l'argent était déjà compté et scellé. Le lendemain matin, il fait sonner la grosse cloche. La foule se précipite dans le temple; chacun pense qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, puisque la station était terminée. « J'étais résolu, « dit-il, à partir ce matin ; mais la nuit dernière « j'ai été réveillé par des gémissements : j'ai prêté « l'oreille... c'était du cimetière qu'ils venaient... « Hélas! c'est une pauvre âme qui m'appelle et qui « me supplie instamment de la délivrer du tour- « ment qui la consume! Je suis donc resté un jour « de plus, afin d'émouvoir à compassion les cœurs « chrétiens en faveur de cette âme malheureuse. « Moi-même je veux être le premier à donner; mais « qui ne suivra pas mon exemple sera digne de la « condamnation. » Quel cœur n'eût pas répondu à un tel appel? Qui sait, d'ailleurs, quelle est cette âme qui crie dans le cimetière? On donne avec abondance, et Tezel offre aux chapelains et à leurs acolytes un joyeux repas dont les offrandes présentées en faveur de l'âme de Zwickau servent à payer les frais (2).

Les marchands d'indulgences s'étaient établis à Haguenau en 1517. La femme d'un cordonnier, profitant de l'autorisation que donnait l'instruction du commissaire général, s'était procuré, malgré la volonté de son mari, une lettre d'indulgence, et l'avait payée un florin d'or. Elle mourut peu après. Le mari n'ayant pas fait dire de messe pour le repos de son âme, le curé l'accusa de mépris pour la religion, et le juge d'Haguenau le somma de comparaître. Le cordonnier prit en poche l'indulgence de sa femme et se rendit à l'audience. — « Votre femme « est-elle morte? » lui demanda le juge. — « Oui, » répondit-il. — « Qu'avez-vous fait pour elle? » — « J'ai enseveli son corps et j'ai recommandé son « âme à Dieu. » — « Mais avez-vous fait dire une « messe pour le salut de son âme? » — « Je ne l'ai « point fait; c'était inutile; elle est entrée dans le « ciel au moment de sa mort. » — « D'où savez- « vous cela? » — « En voici la preuve. » En disant ces mots, il tire l'indulgence de sa poche, et le juge, en présence du curé, y lit en autant de mots, qu'au moment de sa mort, la femme qui l'a reçue n'ira pas dans le purgatoire, mais entrera tout droit dans le ciel. « Si monsieur le curé prétend qu'une messe « est encore nécessaire, ajouta-t-il, ma femme a « été trompée par notre très-saint-père le pape : si « elle ne l'a pas été, c'est alors monsieur le curé qui « me trompe. » Il n'y avait rien à répondre; l'accusé fut renvoyé absous. Ainsi le bon sens du peuple faisait justice de ces fraudes pieuses (3).

Un jour que Tezel prêchait à Leipzig, et qu'il mêlait à sa prédication quelques-unes de ces histoires dont nous avons donné un échantillon, deux étudiants indignés sortirent de l'église, en s'écriant : « Il nous est impossible d'entendre plus longtemps « les facéties et les puérilités de ce moine (4). » L'un d'eux, assure-t-on, était le jeune Camérarius, qui fut plus tard l'intime ami de Mélanchton, et qui écrivit sa vie.

Mais celui de tous les jeunes gens de l'époque sur lequel Tezel fit le plus d'impression fut sans doute Myconius, célèbre plus tard comme réformateur et comme historien de la réformation. Il avait reçu une éducation chrétienne. « Mon fils, lui disait « souvent son père, homme pieux de la Franconie, « prie fréquemment; car toutes choses nous sont « données gratuitement de Dieu seul. Le sang de « Christ, ajoutait-il, est la seule rançon pour les « péchés de tout le monde. O mon fils! quand il n'y « aurait que trois hommes qui dussent être sauvés « par le sang de Christ, crois, et crois avec assu- « rance que tu es l'un de ces trois hommes-là (5). « C'est un affront fait au sang du Sauveur que de « douter qu'il sauve. » Puis, mettant son fils en garde contre le commerce qui commençait alors à s'établir en Allemagne : « Les indulgences romaines, « lui disait-il encore, sont des filets à pêcher l'argent, « qui servent à tromper les simples. La rémission « des péchés et la vie éternelle ne s'achètent pas. »

A l'âge de treize ans, Frédéric fut envoyé à l'école d'Annaberg pour terminer ses études. Peu après, Tezel arriva dans cette ville, et y séjourna deux ans. On accourait en foule à ses prédications. « Il n'y a, s'écriait Tezel de sa voix de tonnerre, il « n'y a d'autre moyen d'obtenir la vie éternelle que

(1) Scultet Annal. evangel., p. IV.

(2) Löschers Ref. Acta, I, 404. L. Opp. XV, 443, etc.

(3) Musculi Loci communes, p. 362.

(4) Hoffmann's Reformationsgesch. v. Leipz., p. 32.

(5) Si tantùm tres homines essent salvandi per sanguinem Christi, certò statueret unum se esse ex tribus illis. (Melch. Adam. Vita Mycon.)

« la satisfaction des œuvres. Mais cette satisfaction « est impossible à l'homme. Il ne peut donc que « l'acheter du pontife romain (1). »

Quand Tezel dut quitter Annaberg, ses discours devinrent plus pressants. « Bientôt, s'écriait-il avec « l'accent de la menace, je mettrai bas la croix, je « fermerai la porte du ciel (2), j'éteindrai l'éclat de « ce soleil de grâce qui reluit à vos yeux. » Puis, reprenant la voix tendre de l'exhortation : « Voici « le jour du salut, disait-il ; voici le temps favora- « ble ! » Haussant de nouveau la voix, le stentor pontifical (3), qui s'adressait aux habitants d'un pays dont les mines faisaient la richesse, s'écriait avec force : « Apportez, bourgeois d'Annaberg ! con- « tribuez largement en faveur des indulgences, et « vos mines et vos montagnes seront remplies d'ar- « gent pur ! » Enfin, à la Pentecôte, il déclara qu'il distribuerait ses lettres aux pauvres gratuitement et pour l'amour de Dieu.

Le jeune Myconius se trouvait au nombre des auditeurs de Tezel. Il sentit en lui un ardent désir de profiter de cette offre. « Je suis, » dit-il en latin aux commissaires vers lesquels il se rendit, « je suis un « pécheur pauvre, et j'ai besoin d'un pardon gra- « tuit. » — « Ceux-là seuls, répondirent les mar- « chands, peuvent avoir part aux mérites de Christ, « qui tendent à l'Église des mains secourables, c'est- « à-dire, qui donnent de l'argent. » — « Que signifient « donc, dit Myconius, ces promesses de don gratuit « affichées aux portes et aux murs des temples ? » « — Donnez au moins un gros, » disent les gens de Tezel, après avoir en vain intercédé auprès de leur maître en faveur du jeune homme. — « Je ne « le puis. » — « Seulement six deniers. » — « Je « ne les ai pas même. » Les dominicains craignent alors qu'il ne soit venu pour les surprendre. « Écoute, « lui disent-ils, nous voulons te faire cadeau des « six deniers. » Alors le jeune homme, élevant la voix avec indignation, répondit : « Je ne veux pas « d'indulgences qu'on achète. Si je voulais en ache- « ter, je n'aurais qu'à vendre un de mes livres d'é- « cole. Je veux un pardon gratuit et pour l'amour « de Dieu seul. Vous rendrez compte à Dieu d'a- « voir, pour six deniers, laissé échapper le salut « d'une âme. » — « Qui t'a envoyé pour nous sur- « prendre ? » s'écrient les marchands. — « Le désir « seul de recevoir la grâce de Dieu a pu me faire « paraître devant de si grands seigneurs, » répond le jeune homme, et il se retire.

« J'étais fort attristé, dit-il, d'être ainsi renvoyé « sans pitié. Mais je sentais cependant en moi un « consolateur qui me disait qu'il y avait un Dieu « dans le ciel, qui pardonnait, sans argent et sans « aucun prix, aux âmes repentantes, pour l'amour « de son Fils Jésus-Christ. Comme je prenais congé « de ces gens, le Saint-Esprit toucha mon cœur. Je « fondis en larmes, et je priai le Seigneur avec san- « glots : O Dieu ! m'écriai-je, puisque ces hommes « m'ont refusé la rémission de mes péchés, parce « que je manquais d'argent pour la payer, toi, Sei- « gneur, aie pitié de moi et me les remets par pure « grâce. Je me rendis dans ma chambre, je pris « mon crucifix, qui se trouvait sur mon pupi- « tre, je le mis sur ma chaise et je me prosternai « devant lui. Je ne saurais pas décrire ce que j'é- « prouvai. Je demandai à Dieu d'être mon père et « de faire de moi tout ce qu'il lui plairait. Je sen- « tis ma nature changée, convertie, transformée. « Ce qui me réjouissait auparavant devint pour moi « un objet de dégoût. Vivre avec Dieu et lui plaire « était mon plus ardent, mon unique désir (4). »

Ainsi Tezel préparait lui-même la réformation. Par de criants abus il frayait la voie à une doctrine plus pure ; et l'indignation qu'il excitait dans une jeunesse généreuse devait éclater un jour avec puissance. On en peut juger par le trait suivant.

Un gentilhomme saxon, qui avait entendu Tezel à Leipzig, avait été indigné de ses mensonges. Il s'approche du moine et lui demande s'il a le droit de pardonner les péchés qu'on a l'intention de commettre. Assurément, répond Tezel, j'ai reçu pour cela plein pouvoir du pape. « Eh bien ! reprend le « chevalier, je voudrais exercer sur l'un de mes « amis une petite vengeance, sans porter atteinte à « sa vie. Je vous donne dix écus si vous voulez me « remettre une lettre d'indulgence qui m'en justifie « pleinement. » Tezel fit quelques difficultés : ils tombèrent cependant d'accord de la chose, moyennant trente écus. Bientôt après, le moine part de Leipzig. Le gentilhomme, accompagné de ses valets, l'attendait dans un bois entre Jüterbock et Treblin ; il fond sur lui, lui fait donner quelques coups de bâton et enlève la riche caisse des indulgences que l'inquisiteur emportait avec lui. Tezel crie à la violence et porte plainte devant les tribunaux. Mais le gentilhomme montre la lettre que Tezel a signée lui-même, et qui l'exempte à l'avance de toute peine. Le duc George, que cette action avait d'abord fort irrité, ordonna, à la vue de cet écrit, qu'on renvoyât l'accusé absous (5).

Partout ce commerce agitait les esprits, partout on s'en entretenait. C'était le sujet des conversations

(1) Si nummis redimatur à pontifice romano. (Melch. Adam. Vita Mycon.)

(2) Clausurum januam cœli. (Ib.)

(3) Stentor pontificius. (Ib.)

(4) Lettre de Mycon. à Eberus dans Hechtii Vita Tezelii, Wittemb., p. 114.

(5) Albinus. Meissn. Chronik. L. W. (W.) XV, 446; etc. Hechtius in Vit. Tezelii.

dans les châteaux, dans les académies, dans les maisons des bourgeois, comme dans les auberges, dans les cabarets et dans tous les lieux de rassemblement du peuple (1). Les opinions étaient partagées; les uns croyaient, les autres s'indignaient. Quant à la partie saine de la nation, elle rejetait avec dégoût le système des indulgences. Cette doctrine était tellement contraire à l'Écriture sainte et à la morale, que tous les hommes qui avaient quelque connaissance de la Bible ou quelque lumière naturelle, la condamnaient intérieurement et n'attendaient qu'un signal pour s'y opposer. D'un autre côté, les moqueurs trouvaient ample matière de raillerie. Le peuple, que la mauvaise conduite des prêtres irritait depuis bien des années, et que la crainte des punitions retenait seule encore dans un certain respect, se laissait aller à toute sa haine. Partout on entendait des plaintes et des sarcasmes sur l'amour de l'argent qui dévorait le clergé.

On ne s'en tenait pas là. On attaquait la puissance des clefs et l'autorité du souverain pontife. « Pourquoi, disait-on, le pape ne délivre-t-il pas à la fois « toutes les âmes du purgatoire, par une sainte « charité et à cause de la grande misère de ces « âmes, puisqu'il en délivre un si grand nombre « pour l'amour d'un argent périssable et de la cathédrale de Saint-Pierre? Pourquoi célèbre-t-on « toujours les fêtes et les anniversaires pour les « morts? Pourquoi le pape ne rend-il pas, ou ne « permet-il pas que l'on reprenne les bénéfices et « les prébendes qui ont été fondés en faveur des « morts, puisque maintenant il est inutile et même « répréhensible de prier pour ceux que les indulgences ont à jamais délivrés? Quelle est donc cette « nouvelle sainteté de Dieu et du pape, que, pour « l'amour de l'argent, ils accordent à un homme « impie et ennemi de Dieu de délivrer du purgatoire une âme pieuse et aimée du Seigneur, plutôt que de la délivrer eux-mêmes gratuitement « par amour, et à cause de sa grande misère (2)? »

On racontait la conduite grossière et immorale des trafiquants d'indulgences. Pour payer, disait on, ce qu'ils doivent aux voituriers qui les transportent avec leurs marchandises, aux aubergistes chez lesquels ils logent, ou à quiconque leur rend quelque service, ils donnent une lettre d'indulgence pour quatre âmes, pour cinq âmes, ou pour tel autre nombre d'âmes, selon les cas. Ainsi les brevets de salut avaient cours dans les hôtelleries et sur les marchés, comme des billets de banque ou comme du papier-monnaie. « Apportez! apportez! disaient « les gens du peuple; voilà la tête, le ventre, la « queue et tout le contenu de leur sermon (3). »

Un mineur de Schneeberg rencontra un vendeur d'indulgences : « Faut-il ajouter foi, lui dit-il, à ce que vous avez souvent dit de la force de l'indulgence et de l'autorité du pape, et croire qu'on peut, en jetant un denier dans la caisse, racheter une âme du purgatoire? » Le marchand d'indulgences l'affirme. « Ah! reprend le mineur, quel homme impitoyable doit donc être le pape, qu'il laisse ainsi, pour un misérable denier, une pauvre âme crier si longtemps dans les flammes! S'il n'a pas d'argent comptant, qu'il amasse quelque cent milliers d'écus, et qu'il délivre tout d'une fois toutes ces âmes. Nous autres pauvres gens, nous lui en payerions volontiers les intérêts et le capital. »

Ainsi l'Allemagne était lasse du trafic honteux qui se faisait au milieu d'elle. On ne pouvait plus y supporter les impostures de ces maîtres fripons de Rome, comme dit Luther (4). Cependant aucun évêque, aucun théologien n'osait s'opposer à leur charlatanisme et à leurs fraudes. Les esprits étaient en suspens. On se demandait si Dieu ne susciterait pas quelque homme puissant pour l'œuvre qu'il y avait à faire; mais on ne voyait paraître cet homme nulle part.

III

Léon X. — Albert de Mayence. — Ferme des indulgences. — Les franciscains et les dominicains.

Le pape qui occupait alors le trône pontifical, n'était pas un Borgia : c'était Léon X, de l'illustre famille des Médicis. Il était habile, sincère, plein de bonté et de douceur. Son commerce était affable, sa libéralité sans bornes, ses mœurs personnelles supérieures à celles de sa cour; le cardinal Pallavicini reconnaît cependant qu'elles ne furent pas à l'abri de tout reproche. A ce caractère aimable il joignait plusieurs des qualités d'un grand prince. Il se montrait l'ami des sciences et des arts. C'est en sa présence que furent représentées les premières comédies italiennes; il en est peu de celles de son temps qu'il n'ait vu jouer. Il était passionné pour la musique; chaque jour son palais retentissait du son des instruments, et on l'entendait souvent lui-même fredonner les airs qu'on avait exécutés devant lui. Il aimait la magnificence, et il n'épargnait rien quand il s'agissait de fêtes, de jeux, de théâtre, de présents ou de récompenses. Aucune cour ne surpassait en éclat et en plaisirs celle du souverain pontife. Aussi, quand

(1) L. Opp. (Leipz.) XVII, p. 111 et 116.

(2) Luther, thèses sur les indulgences. Th. 82, 83 et 84.

(3) L. Opp. (Leipz.) XVII, 79.

(4) Fessi erant Germani omnes, ferendis explicationibus, nundinationibus, et infinitis imposturis Romanensium nebulonum. (L. Opp. lat. in præf.)

on apprit que Julien Médicis pensait à fixer sa résidence à Rome avec sa jeune épouse : « Loué soit « Dieu ! s'écria le cardinal Bibliena, le plus influent « des conseillers de Léon X ; car il ne nous man- « quait rien ici qu'une cour de dames (1). » Une cour de dames était le complément nécessaire de la cour du pape. Mais le sentiment religieux était une chose complétement inconnue à Léon. « Il avait tant « d'agréments dans ses manières , qu'il eût été un « homme accompli , s'il avait eu quelque connais- « sance des choses de la religion et un peu plus d'in- « clination à la piété, de laquelle il ne se mit jamais « guère en peine, » dit Sarpi (2).

Léon avait besoin de beaucoup d'argent. Il devait pourvoir à ses vastes dépenses, suffire à toutes ses libéralités, remplir la bourse d'or qu'il jetait chaque jour au peuple, entretenir les spectacles licencieux du Vatican, satisfaire aux nombreuses demandes de ses parents et de ses courtisans adonnés aux voluptés, doter sa sœur, qui avait épousé le prince Cibo, fils naturel du pape Innocent VIII, et suffire aux dépenses occasionnées par son goût pour les lettres, les arts et les plaisirs. Son cousin, le cardinal Pucci, aussi habile dans l'art d'amasser que Léon dans celui de prodiguer, lui conseilla de recourir à la ressource des indulgences. Le pape publia donc une bulle, annonçant une indulgence générale, dont le produit serait destiné, disait-il, à la construction de l'église de Saint-Pierre, ce monument de la magnificence sacerdotale. Dans une lettre donnée à Rome, sous l'anneau du pêcheur, en novembre 1517, Léon demande à son commissaire des indulgences 147 ducats d'or, pour payer un manuscrit du trente-troisième livre de Tite-Live. De tous les usages qu'il fit de l'argent des Germains , ce fut sans doute là le meilleur. Mais encore était-il étrange de délivrer les âmes du purgatoire pour acheter le manuscrit de l'histoire des guerres du peuple romain.

Alors se trouvait en Allemagne un jeune prince qui était, à beaucoup d'égards, une image vivante de Léon X : c'était Albert, frère cadet de l'électeur Joachim de Brandebourg. Ce jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, avait été fait archevêque et électeur de Mayence et de Magdebourg ; deux ans plus tard , il fut nommé cardinal. Albert n'avait ni les vertus ni les vices qu'on rencontre souvent chez les hauts dignitaires de l'Église. Jeune, léger, mondain, mais non sans quelques sentiments généreux , il voyait fort bien plusieurs abus de la catholicité, et se souciait peu des moines fanatiques qui l'entouraient. Son équité le portait à reconnaître, au moins en partie, la justice de ce que demandaient les amis de l'Évangile. Dans le secret de son cœur, il n'était pas très-opposé à Luther. Capiton , l'un des réformateurs les plus distingués, fut longtemps son chapelain, son conseiller et son confident intime. Albert assistait régulièrement à ses prédications. « Il ne « méprisait pas l'Évangile, dit Capiton ; il l'estimait « beaucoup au contraire , et pendant longtemps il « empêcha les moines d'attaquer Luther. » Mais il eût voulu que celui-ci ne le compromît pas, et que, tout en signalant les erreurs de doctrine et les vices des membres inférieurs du clergé, il se gardât bien de mettre au grand jour les fautes des évêques et des princes. Il craignait par-dessus tout de voir son nom mêlé à cette affaire. « Voyez, » disait plus tard à Luther le confiant Capiton , porté à se faire illusion , comme on l'est souvent dans des situations semblables à la sienne, « voyez l'exemple de Jésus- « Christ et des apôtres : ils ont repris les pharisiens, « l'inceste de Corinthe ; mais ils n'ont jamais nommé « les coupables. Vous ne savez pas ce qui se passe « dans le cœur des évêques. Il s'y trouve plus de « bien que vous ne le pensez peut-être. » Mais l'esprit léger et profane d'Albert devait , encore plus que les susceptibilités et les craintes de son amour-propre, l'éloigner de la réformation. Affable, spirituel, bien fait, somptueux, dissipateur, se plaisant dans les délices de la table , dans les riches équipages , dans la magnificence des édifices , dans les plaisirs licencieux et dans la société des gens de lettres, ce jeune archevêque électeur était en Allemagne ce que Léon X était à Rome. Sa cour était l'une des plus magnifiques de l'Empire. Il était prêt à sacrifier aux plaisirs et aux grandeurs tous les pressentiments de vérité qui pouvaient s'être glissés dans son cœur. Néanmoins on vit en lui, jusqu'à la fin, une certaine résistance de ses convictions meilleures ; plus d'une fois il donna des preuves de sa modération et de son équité.

Albert avait besoin d'argent , comme Léon. De riches négociants d'Augsbourg , les Fugger , lui avaient fait des avances. Il fallait payer ses dettes. En outre , bien qu'il eût su accumuler deux archevêchés et un évêché , il n'avait pas de quoi payer à Rome son pallium. Cet ornement , de laine blanche, semé de croix noires et bénit par le pape, qui l'envoyait aux archevêques comme marque de leur dignité , leur coûtait 26,000 , quelques-uns disent 30,000 florins. Albert eut tout naturellement l'idée de recourir , pour obtenir de l'argent , aux mêmes moyens que le pape. Il lui demanda la ferme générale des indulgences, ou, comme l'on disait à Rome, des « péchés des Germains. »

(1) Ranke, Rœmische Pæbste, I, 71.

(2) Concile de Trente, p. 4. Pallavicini, en prétendant réfuter Sarpi, confirme et même aggrave son témoignage ; Suo planè officio defuit (Leo)... venationes, facetias, pompas adeò frequentes... (Conc. Trid. Hist. I, p. 8, 9.)

Quelquefois les papes les exploitaient eux-mêmes; d'autres fois ils les affermaient, comme quelques gouvernements afferment encore aujourd'hui les maisons de jeu. Albert offrit à Léon de partager avec lui les profits de l'affaire. Léon, en acceptant le bail, exigea qu'il payât immédiatement le prix du pallium. Albert, qui comptait précisément sur les indulgences pour l'acquitter, s'adressa de nouveau aux Fugger, qui, jugeant l'affaire bonne, firent à certaines conditions l'avance demandée, et furent nommés caissiers de l'entreprise. C'étaient les banquiers des princes de cette époque. Plus tard on les fit comtes, pour les services qu'ils avaient rendus.

Le pape et l'archevêque s'étant ainsi partagé à l'avance les dépouilles des bonnes âmes de l'Allemagne, il s'agissait de trouver ceux qui seraient chargés de réaliser l'affaire. On l'offrit d'abord à l'ordre des franciscains, et leur gardien fut adjoint à Albert. Mais ces moines ne s'en souciaient pas, parce qu'elle était déjà en mauvaise réputation auprès des honnêtes gens. Les augustins, parmi lesquels se trouvaient plus de lumières que dans les autres ordres religieux, s'en fussent moins souciés encore. Cependant les franciscains craignaient de déplaire au pape, qui venait d'envoyer à leur général de Forli le chapeau de cardinal, chapeau qui avait coûté 30,000 florins à ce pauvre ordre mendiant. Le gardien jugea plus prudent de ne pas refuser ouvertement; mais il suscita à Albert toutes sortes de difficultés. Jamais ils ne pouvaient s'entendre; aussi l'électeur accepta-t-il avec empressement la proposition qui lui fut faite de se charger seul de l'affaire. Les dominicains, de leur côté, convoitaient une part dans l'exploitation générale qui allait commencer. Tezel, déjà fameux dans le métier, accourut à Mayence pour offrir ses services à l'électeur. On se rappelait le talent dont il avait fait preuve en publiant les indulgences pour les chevaliers de l'ordre Teutonique de la Prusse et de la Livonie; on accepta donc ses propositions, et tout ce trafic passa ainsi dans les mains de son ordre (1).

IV

Tezel s'approche. — Les confessions. — Colère de Tezel. — Luther sans plan. — Discours de Luther. — Songe de l'électeur.

Luther entendit, autant que nous le savons, parler pour la première fois de Tezel à Grimma, en 1516, au moment où il commençait sa visite des églises. On vint rapporter à Staupitz, qui se trouvait encore avec Luther, qu'il y avait à Würzen un marchand d'indulgences nommé Tezel, qui faisait grand bruit. On cita même quelques-unes de ses paroles extravagantes. Luther s'en indigna et s'écria : « Si Dieu « le permet, je ferai un trou à son tambour (2). »

Tezel revenait de Berlin, où il avait reçu l'accueil le plus amical de l'électeur Joachim, frère du fermier général, lorsqu'il vint s'établir à Jüterbock. Staupitz, profitant de la confiance qu'avait en lui l'électeur Frédéric, lui avait souvent représenté les abus des indulgences et les scandales des quêteurs (3). Les princes de Saxe, indignés contre ce commerce honteux, avaient interdit au marchand l'entrée de leurs provinces. Il devait donc demeurer sur les terres de son patron l'archevêque de Magdebourg; mais il approchait de la Saxe autant qu'il le pouvait : Jüterbock n'était qu'à quatre milles de Wittemberg. « Ce batteur de bourses, dit Luther, « se mit à battre (4) bravement le pays, en sorte « que l'argent commença à sauter, à tomber et à « sonner dans les caisses. » Le peuple accourut en foule de Wittemberg au marché d'indulgences de Jüterbock.

Luther était encore, à cette époque, rempli de respect pour l'Église et pour le pape. « J'étais alors, « dit-il, un papiste des plus insensés, tellement « enivré et même tellement noyé dans les doctrines « de Rome, que j'aurais volontiers aidé, si je l'avais « pu, à tuer quiconque eût eu l'audace de refuser « le moins du monde obéissance au pape (5). J'étais « un véritable Saul, comme il en est encore plu- « sieurs. » Mais en même temps son cœur était prêt à s'embraser pour tout ce qu'il reconnaissait être la vérité, et contre tout ce qu'il croyait être l'erreur. « J'étais un jeune docteur sorti récemment de la « forge, ardent et joyeux dans la Parole du Sei- « gneur (6). »

Luther était un jour assis dans le confessionnal à Wittemberg. Plusieurs bourgeois de la ville se présentent successivement; ils se confessent coupables de grands désordres. Adultère, libertinage, usure, bien mal acquis, voilà ce dont viennent entretenir le ministre de la Parole ces âmes dont un jour il devra rendre compte. Il reprend, il corrige, il éclaire. Mais quel est son étonnement quand ces gens lui répondent qu'ils ne veulent point abandonner leurs péchés!... Tout épouvanté, le pieux moine leur déclare que puisqu'ils ne veulent point promettre de se convertir, il ne peut leur donner l'absolution.

(1) Seckendorf, 42.

(2) Lingke, Reisegesch. Luthers, p. 27.

(3) Instillans ejus pectori frequentes indulgentiarum abusus. (Cochlœus, 4.)

(4) En allemand, battre en grange, dreschen. Luthers Opp. XVII.

(5) In præf. Opp. Witt. I. Monachum, et papistam insanissimum, ita ebrium, imò submersum in dogmatibus papæ, etc.

(6) L. Opp. (W.) XXII.

Les malheureux en appellent alors à leurs lettres d'indulgences ; ils les exhibent, et ils en revendiquent la vertu. Mais Luther répond qu'il s'embarrasse peu du papier qu'on lui montre, et ajoute : *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous.* On se récrie, on réclame; le docteur est inébranlable : il faut qu'on cesse de mal faire, qu'on apprenne à bien faire ; autrement point d'absolution. « Gardez-« vous, ajoute-t-il, de prêter l'oreille aux clameurs « des vendeurs d'indulgences : vous avez de meil-« leures choses à faire que d'acheter ces licences « qu'ils vous vendent au prix le plus vil (1). »

Très-alarmés, ces habitants de Wittemberg se hâtent de retourner vers Tezel; ils lui racontent qu'un moine augustin ne fait aucun cas de ses lettres. Tezel, à cette nouvelle, rugit de colère. Il crie en chaire, il insulte, il maudit (2); et pour frapper davantage le peuple de terreur, il fait allumer à plusieurs reprises un feu sur la grande place, et déclare qu'il a reçu du pape l'ordre de brûler les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très-saintes indulgences.

Tel est le fait qui fut, non la cause, mais l'occasion première de la réformation. Un pasteur, voyant les brebis de son troupeau dans une voie où elles doivent se perdre, cherche à les en tirer. Il ne pense point encore à réformer l'Église et le monde. Il a vu Rome et sa corruption; mais il ne s'élève point contre Rome. Il pressent quelques-uns des abus sous lesquels la chrétienté gémit; mais il ne pense pas à corriger ces abus. Il ne veut pas se faire réformateur (3). Il n'a pas plus un plan pour la réformation de l'Église, qu'il n'en a eu un pour la sienne propre. Dieu veut la réforme, et Luther pour la réforme. Ce même remède, qui s'est montré si efficace pour le guérir de ses propres misères, la main de Dieu l'appliquera par lui aux misères de la chrétienté. Il demeure tranquille dans le cercle qui lui est assigné. Il marche simplement où son maître l'appelle. Il remplit à Wittemberg ses devoirs de professeur, de prédicateur, de pasteur. Il est assis dans le temple où les membres de son Église viennent lui ouvrir leur cœur. C'est là, c'est sur ce terrain que le mal vient l'attaquer et que l'erreur vient le chercher elle-même. On veut l'empêcher de s'acquitter de sa charge. Sa conscience liée à la Parole de Dieu se soulève. N'est-ce pas Dieu qui l'appelle? Résister est un devoir : c'est donc aussi un droit. Il doit parler. Ainsi furent ordonnés les événements par ce Dieu qui voulait restaurer la chrétienté par le fils d'un maître de forges, et faire passer par ses fourneaux la doctrine impure de l'Église, afin de la purifier, dit Mathesius (4).

Après cet exposé, il n'est pas nécessaire sans doute de réfuter une imputation mensongère, inventée par quelques-uns des ennemis de Luther, mais seulement après sa mort. Une jalousie d'ordre, a-t-on dit, la douleur de voir un commerce honteux et réprouvé confié aux dominicains plutôt qu'aux augustins, qui en avaient joui jusqu'à cette heure, portèrent le docteur de Wittemberg à attaquer Tezel et ses doctrines. Le fait bien établi, que ce trafic avait d'abord été offert aux franciscains, qui n'en avaient pas voulu, suffit pour réfuter cette fable répétée par des écrivains qui se sont copiés les uns les autres. Le cardinal Pallavicini lui-même affirme que les augustins n'avaient jamais rempli cette charge (5). Au reste, nous avons vu le travail de l'âme de Luther. Sa conduite n'a pas besoin d'une autre explication. Il fallait qu'il confessât hautement la doctrine à laquelle il devait son bonheur. Dans le christianisme, quand on a trouvé un bien pour soi-même, on veut aussi le communiquer aux autres. De nos jours on a abandonné ces explications qu'on trouve puériles et indignes de la grande révolution du seizième siècle. On prétend qu'il faut un levier plus puissant pour soulever un monde. On soutient que la réformation n'était pas dans Luther seulement, mais que son siècle la devait enfanter.

Luther, que l'obéissance à la vérité de Dieu et la charité envers les hommes appelaient également, monta en chaire. Il prémunit ses auditeurs, comme il le devait (6), ainsi qu'il le dit lui-même. Son prince avait obtenu du pape pour l'église du château à Wittemberg des indulgences particulières. Quelques-uns des coups dont il allait frapper les indulgences de l'inquisiteur pourraient bien tomber sur celles de l'électeur. N'importe! il s'exposera à sa disgrâce. S'il cherchait à plaire aux hommes, il ne serait pas serviteur de Christ.

« Nul ne peut prouver par l'Écriture que la justice « de Dieu demande une peine ou une satisfaction « au pécheur, » dit le fidèle ministre de la Parole au peuple de Wittemberg. « Le seul devoir qu'elle « lui impose, c'est une vraie repentance, une sin-« cère conversion, la résolution de porter la croix « de Jésus-Christ et de s'appliquer aux bonnes œu-« vres. C'est une grande erreur que de prétendre

(1) Cœpi dissuadere populis et eos dehortari ne in indulgentiariorum clamoribus aurem præberent... (L. Opp. lat. in præf.)

(2) Wütet, schildt und maledeit græulich auf dem Predigtstuhl. (Myconius Reformationsgesch.)

(3) Hæc initia fuerunt hujus controversiæ, in quâ Lutherus nihil adhuc suspicans aut somnians de futurâ mutatione rituum. (Melancht. Vita Luth.)

(4) Die verseurte Lehr durch den Ofen gehen. (P. 10.)

(5) Falsum est consuevisse hoc munus injungi Eremitanis S. Augustini... (P. 14.)

(6) Säuberlich.

« satisfaire soi-même pour ses péchés à la justice « de Dieu ; car Dieu les pardonne toujours gratui- « tement, par une grâce inestimable.

« L'Église chrétienne, il est vrai, demande quel- « que chose au pécheur, et par conséquent elle peut « le lui remettre. Mais c'est là tout... Et encore, ces « indulgences de l'Église ne sont tolérées qu'à cause « des chrétiens paresseux et imparfaits, qui ne « veulent pas s'exercer avec zèle aux bonnes œu- « vres; car elles n'excitent personne à la sanctifica- « tion, mais elles laissent chacun dans l'imperfec- « tion. »

Puis, abordant le prétexte sous lequel les indulgences sont publiées : « On ferait beaucoup mieux, « continue-t-il, de contribuer pour l'amour de Dieu « à la construction de l'église de Saint-Pierre, que « d'acheter dans ce but des indulgences... — Mais, « dites-vous, n'en achèterons-nous donc jamais? « — Je l'ai déjà dit et je le répète, mon conseil est « que personne n'en achète. Laissez-les aux chré- « tiens qui dorment : mais vous, marchez à part et « pour vous-mêmes ! Il faut détourner les fidèles « des indulgences et les exciter aux œuvres qu'ils « négligent. »

Enfin, jetant un coup d'œil sur ses adversaires, Luther termine en disant : « Et si quelques-uns « crient que je suis un hérétique (car la vérité que « je prêche est très-nuisible à leur coffre-fort), je « m'inquiète peu de leurs criailleries. Ce sont des « cerveaux sombres et malades, des hommes qui « n'ont jamais senti la Bible, jamais lu la doctrine « chrétienne, jamais compris leurs propres doc- « teurs, et qui pourrissent enveloppés dans les « lambeaux troués de leurs vaines opinions (1)... « Que Dieu leur donne à eux et à nous un sens « droit!... Amen. » Après ces mots le docteur descend de chaire, laissant ses auditeurs tout émus de son hardi langage.

Ce sermon fut imprimé; il fit une profonde impression sur tous ceux qui le lurent. Tezel y répondit, et Luther répliqua; mais ces discussions n'eurent lieu que plus tard, en 1518.

La fête de tous les saints approchait. Des chroniques du temps racontent ici une circonstance qui, bien que peu importante pour l'histoire de cette époque, peut servir cependant à la caractériser. C'est un songe de l'électeur, dont le fond est sans doute véritable, bien que quelques circonstances puissent avoir été ajoutées par ceux qui l'ont rapporté. Seckendorf en fait mention (2). La crainte de faire dire aux adversaires que la doctrine de Luther était fondée sur des songes, a peut-être empêché divers historiens d'en parler, remarque ce respectable écrivain.

L'électeur Frédéric de Saxe était à son château de Schweinitz, à six lieues de Wittemberg, disent les chroniques du temps. Le 31 octobre, vers le matin, se trouvant avec son frère le duc Jean, qui était alors corégent et qui régna seul après sa mort, et avec son chancelier, l'électeur dit au duc :

« Il faut, mon frère, que je vous raconte un rêve que j'ai fait cette nuit et dont je voudrais bien savoir la signification. Il m'est si bien gravé dans l'esprit que je ne l'oublierais pas, dussé-je vivre mille ans; car je l'ai eu par trois fois, et toujours avec des circonstances nouvelles.

LE DUC JEAN.

« Est-ce un bon ou un mauvais rêve ?

L'ÉLECTEUR.

« Je ne sais : Dieu le sait.

LE DUC JEAN.

« Ne vous en inquiétez pas ; mais veuillez me le raconter.

L'ÉLECTEUR.

« M'étant mis au lit hier soir, fatigué et abattu, je m'endormis bientôt après ma prière, et je reposai doucement environ deux heures et demie. M'étant alors réveillé, j'eus jusqu'à minuit toutes sortes de pensées. Je réfléchissais comment je voulais fêter tous les saints, je priais pour les pauvres âmes dans le purgatoire, et je demandais à Dieu de me conduire, moi, mes conseils et mon peuple, selon la vérité. Je m'endormis de nouveau ; et alors je rêvai que le Dieu tout-puissant m'envoyait un moine qui était le fils véritable de l'apôtre saint Paul. Tous les saints l'accompagnaient, d'après l'ordre de Dieu, afin de lui rendre témoignage auprès de moi, et de déclarer qu'il ne venait point machiner quelque fraude, mais que tout ce qu'il faisait était selon la volonté de Dieu. Ils me demandèrent de vouloir bien permettre gracieusement qu'il écrivît quelque chose à la porte de l'église du château de Wittemberg, ce que j'accordai par l'organe du chancelier. Là-dessus le moine s'y rendit et se mit à écrire : il le fit en si grosses lettres que je pouvais de Schweinitz lire ce qu'il écrivait. La plume dont il se servait était si grande que l'extrémité atteignait jusqu'à Rome; elle y perçait les oreilles d'un lion qui y était couché (3), et faisait chanceler sur la tête du pape la triple couronne. Tous les cardinaux et les prin-

(1) Sondern in ihren löcherichen und zerrissenen Opinien, viel nahe verwesen. (L. Opp. (L.) XVII. p. 119.)

(2) Il se trouve aussi dans Löscher, I, 46, etc., Tenzels Anf. und Fortg. der Ref. — Junkers Ehrenged., p. 148. — Lehmanns Beschr. d. Meissn. Erzgeb., etc.; et dans un manuscrit des archives de Weimar, écrit d'après le récit de Spalatin. C'est d'après ce manuscrit, publié à l'époque du dernier jubilé de la réformation (1817), que nous rapportons ce songe.

(3) Léon X.

ces, accourant en hâte, s'efforçaient de la soutenir. Moi-même et vous, mon frère, nous voulions aider aussi : j'étendis le bras ;... mais en ce moment je me réveillai, le bras en l'air, tout épouvanté et fort en colère contre ce moine qui ne savait pas mieux gouverner sa plume. Je me remis un peu... ce n'était qu'un songe.

« J'étais encore à moitié endormi et je fermai de nouveau les yeux. Le rêve recommença. Le lion, toujours inquiété par la plume, se mit à rugir de toutes ses forces, en sorte que toute la ville de Rome et tous les États du saint empire accoururent, s'informant de ce que c'était. Le pape demanda qu'on s'opposât à ce moine, et s'adressa surtout à moi, parce que c'était dans mon pays qu'il se trouvait. Je me réveillai encore ; je récitai « Notre Père, » je demandai à Dieu de préserver Sa Sainteté, et je me rendormis de nouveau...

« Alors je rêvai que tous les princes de l'Empire, et nous avec eux, accouraient à Rome, et s'efforçaient les uns après les autres de rompre cette plume ; mais plus on faisait d'efforts, plus elle se roidissait; elle craquait comme si elle eût été de fer : nous nous lassâmes enfin. Je fis alors demander au moine (car j'étais tantôt à Rome et tantôt à Wittemberg) d'où il tenait cette plume et pourquoi elle était si forte. « La plume, répondit-il, a appar- « tenu à une vieille oie de Bohême, âgée de cent « ans (1). Je la tiens d'un de mes anciens maîtres « d'école. Quant à sa force, elle provient de ce qu'on « ne peut pas lui ôter l'âme ou la moelle, et j'en « suis moi-même tout étonné... » Tout à coup j'entendis un grand cri : de la longue plume du moine étaient sorties un grand nombre d'autres plumes... Je me réveillai une troisième fois ; il faisait jour...

LE DUC JEAN.

« Monsieur le chancelier, que vous en semble? Que n'avons-nous ici un Joseph ou un Daniel éclairé de Dieu !...

LE CHANCELIER.

« Vos Altesses connaissent le proverbe populaire, que les songes des jeunes filles, des savants et des grands seigneurs ont ordinairement quelque signification cachée. Mais on ne saura celle de ce songe-ci que dans quelque temps, lorsque les choses auxquelles il a rapport seront arrivées. C'est pourquoi confiez-en l'accomplissement à Dieu, et remettez tout en sa main.

LE DUC JEAN.

« Je pense comme vous, monsieur le chancelier ; il n'est pas à propos que nous nous creusions la tête pour découvrir ce que ceci peut signifier. Dieu saura tout diriger pour sa gloire.

L'ÉLECTEUR.

« Que notre Dieu fidèle le fasse! Cependant je n'oublierai jamais ce rêve. J'ai bien pensé à une interprétation... mais je la garde pour moi. Le temps montrera peut-être si j'ai bien deviné. »

Ainsi se passa, selon le manuscrit de Weimar, la matinée du 31 octobre à Schweinitz : voyons quel en fut le soir à Wittemberg. Nous revenons ici tout à fait sur le terrain de l'histoire.

V

Fête de tous les saints. — Les thèses. — Leur force. — Modération. — Providence. — Lettre à Albert. — Insouciance des évêques. — Dissémination des thèses.

Les paroles de Luther avaient produit peu d'effet. Tezel, sans se troubler, continuait son commerce et ses discours impies (2). Luther se résignera-t-il à ces criants abus, et gardera-t-il le silence ? Pasteur, il a vivement exhorté ceux qui avaient recours à son ministère; prédicateur, il a fait retentir du haut de la chaire une voix d'avertissement. Il lui reste encore à parler comme théologien ; il lui reste à s'adresser, non plus à quelques âmes dans le confessionnal, non plus à l'assemblée des fidèles de Wittemberg dans le temple, mais à tous ceux qui sont, comme lui, docteurs de la Parole de Dieu. Sa résolution est prise.

Ce n'est pas l'Église qu'il pense attaquer ; ce n'est pas le pape qu'il va mettre en cause : au contraire, c'est son respect pour le pape qui ne lui permet pas de se taire plus longtemps sur des prétentions par lesquelles on l'offense. Il faut prendre le parti du pape contre des hommes audacieux qui osent mêler son nom vénérable à leur honteux trafic. Bien loin de penser à une révolution qui renverse la primauté de Rome, Luther croit avoir le pape et la catholicité pour alliés contre des moines impudents (3).

La fête de tous les saints était un jour très-important pour Wittemberg, et surtout pour l'église que l'électeur y avait construite, et qu'il avait remplie de reliques. On sortait alors ces reliques ornées d'argent, d'or et de pierres précieuses, et on les étalait aux yeux du peuple étonné et ébloui de tant de magnificence (4). Quiconque visitait ce

(1) Jean Huss. C'est ici une circonstance qu'on a peut-être ajoutée plus tard, pour faire allusion à la parole de Jean Huss que nous avons citée. Voyez le premier livre.

(2) Cujus impiis et nefariis concionibus incitatus Lutherus, studio pietatis ardens, edidit propositiones de indulgentiis. (Melanchi. Vita Luth.)

(3) Et in iis certus mihi videbar, me habiturum patronum papam, cujus fiduciâ tunc fortiter nitebar. (L. Opp. lat. in præf.)

(4) ... Quas magnifico apparatu publicè populis ostendi curavit. (Cochlæus, 4.)

jour-là cette église et s'y confessait, obtenait une riche indulgence. Aussi dans ce grand jour les pèlerins arrivaient-ils en foule à Wittemberg.

Luther, déjà décidé, s'achemine courageusement, le soir du 31 octobre 1517, vers l'église où se portait la foule superstitieuse des pèlerins, et affiche à la porte de ce temple quatre-vingt-quinze thèses ou propositions contre la doctrine des indulgences. Ni l'électeur, ni Staupitz, ni Spalatin, ni aucun de ses amis, même les plus intimes, n'avaient été instruits de cette démarche (1).

Luther y déclare, dans une espèce de préambule, qu'il a écrit ces thèses dans une véritable charité, et avec le désir exprès d'exposer la vérité au grand jour. Il s'annonce prêt à les défendre le lendemain, à l'université même, envers et contre tous. L'attention qu'elles excitent est grande : on les lit, on se les répète. Bientôt les pèlerins, l'université, toute la ville sont en rumeur.

Voici quelques-unes de ces propositions écrites de la plume du moine et affichées à la porte de l'église de Wittemberg :

1. « Lorsque notre Maître et Seigneur Jésus-« Christ dit : Repentez-vous, il veut que toute la « vie de ses fidèles sur la terre soit une constante « et continuelle repentance.

2. « Cette parole ne peut être entendue du sacre-« ment de la pénitence (c'est-à-dire de la confession « et de la satisfaction), ainsi qu'il est administré « par le prêtre.

3. « Cependant le Seigneur ne veut pas seule-« ment parler ici de la repentance intérieure : la « repentance intérieure est nulle, si elle ne produit « pas extérieurement toutes sortes de mortifica-« tions de la chair.

4. « La repentance et la douleur, c'est-à-dire, la « vraie pénitence, durent aussi longtemps qu'un « homme se déplaît en lui-même, c'est-à-dire, jus-« qu'à ce qu'il passe de cette vie dans la vie éter-« nelle.

5. « Le pape ne peut ni ne veut remettre aucune « autre peine que celle qu'il a imposée selon son « bon plaisir, ou conformément aux canons, c'est-« à-dire, aux ordonnances papales.

6. « Le pape ne peut remettre aucune condamna-« tion, mais seulement déclarer et confirmer la ré-« mission que Dieu lui-même en a faite ; à moins « qu'il ne le fasse dans les cas qui lui appartien-« nent. S'il fait autrement, la condamnation reste « entièrement la même.

8. « Les lois de la pénitence ecclésiastique ne « doivent être imposées qu'aux vivants et ne re-« gardent nullement les morts.

(1) Cum hujus disputationis nullus etiam intimorum amicorum fuerit conscius. (L. Epp. I, p. 186.)

21. « Les commissaires d'indulgences se trom-« pent quand ils disent que, par l'indulgence du « pape, l'homme est délivré de toute punition et « sauvé.

25. « Le même pouvoir que le pape a sur le pur-« gatoire dans toute l'Église, chaque évêque l'a en « particulier dans son diocèse et chaque curé dans « sa paroisse.

27. « Ceux-là prêchent des folies humaines qui « prétendent qu'au moment même où l'argent « sonne dans le coffre-fort, l'âme s'envole du pur-« gatoire.

28. « Ceci est sûr, savoir qu'aussitôt que l'argent « sonne, l'avarice et l'amour du gain arrivent, « croissent et se multiplient. Mais le secours et les « prières de l'Église ne dépendent que de la volonté « et du bon plaisir de Dieu.

32. « Ceux qui s'imaginent être sûrs de leur « salut par les indulgences, iront au diable avec « ceux qui le leur enseignent.

35. « Ils enseignent des doctrines antichrétien-« nes, ceux qui prétendent que pour délivrer une « âme du purgatoire, ou pour acheter une indul-« gence, il n'est besoin ni de tristesse, ni de re-« pentir.

36. « Chaque chrétien qui éprouve une vraie re-« pentance pour ses péchés, a une entière rémission « de la peine et de la faute, sans qu'il ait besoin « pour cela d'indulgence.

37. « Chaque vrai chrétien, mort ou vivant, a « part à tous les biens de Christ ou de l'Église, par le « don de Dieu et sans lettre d'indulgence.

38. « Cependant il ne faut pas mépriser la dis-« tribution et le pardon du pape ; car son pardon « est une déclaration du pardon de Dieu.

40. « La repentance et la douleur véritables « cherchent et aiment la punition ; mais la douceur « de l'indulgence délie de la punition, et fait que « l'on conçoit de la haine contre elle.

42. « Il faut apprendre aux chrétiens que le « pape ne pense ni ne veut que l'on compare en « rien l'action d'acheter des indulgences à une œu-« vre quelconque de miséricorde.

43. « Il faut apprendre aux chrétiens, que celui « qui donne aux pauvres ou qui prête aux nécessi-« teux, fait mieux que celui qui achète une indul-« gence.

44. « Car l'œuvre de la charité fait croître la « charité et rend l'homme plus pieux ; tandis que « l'indulgence ne le rend pas meilleur, mais seule-« ment plus assuré en lui-même, et mieux à l'abri « de la punition.

45. « Il faut apprendre aux chrétiens, que celui « qui voit son prochain dans le besoin, et qui « malgré cela achète une indulgence, n'achète pas

« l'indulgence du pape, mais charge sur lui la « colère de Dieu.

46. « Il faut apprendre aux chrétiens, que s'ils « n'ont pas du superflu, ils sont obligés de garder « pour leurs maisons de quoi se procurer le néces- « saire, et ne doivent point le prodiguer en indul- « gences.

47. « Il faut apprendre aux chrétiens, qu'acheter « une indulgence est une chose libre, et non de « commandement.

48. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape, ayant plus besoin d'une prière faite avec « foi que d'argent, désire la prière plus que l'argent, « quand il distribue les indulgences.

49. « Il faut apprendre aux chrétiens, que l'in- « dulgence du pape est bonne, si l'on ne met pas « sa confiance en elle ; mais qu'il n'y a rien de plus « nuisible, si elle fait perdre la piété.

50. « Il faut apprendre aux chrétiens, que si le « pape connaissait les exactions des prédicateurs « d'indulgences, il aimerait mieux que la métropole « de Saint-Pierre fût brûlée et réduite en cendres, « que de la voir édifiée avec la peau, la chair et les « os de ses brebis.

51. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape, ainsi que c'est son devoir, distribuerait de « son propre argent aux pauvres gens que les pré- « dicateurs d'indulgences dépouillent maintenant « de leur dernier sou, dût-il même pour cela vendre « la métropole de Saint-Pierre.

52. « Espérer être sauvé par les indulgences est « une espérance de mensonge et de néant, quand « même le commissaire d'indulgences, et que dis- « je? le pape lui-même, voudrait, pour l'assurer, « mettre son âme en gage.

53. « Ils sont les ennemis du pape et de Jésus- « Christ ceux qui, à cause de la prédication des in- « dulgences, défendent de prêcher la Parole de « Dieu.

55. « Le pape ne peut avoir d'autre pensée que « celle-ci : Si l'on célèbre l'indulgence, qui est « moindre, avec une cloche, une pompe et une céré- « monie, il faut, et à bien plus forte raison, hono- « rer et célébrer l'Évangile, qui est plus grand, « avec cent cloches, cent pompes et cent cérémo- « nies.

62. « Le véritable et précieux trésor de l'Église « est le saint Évangile de la gloire et de la grâce de « Dieu.

65. « Les trésors de l'Évangile sont des filets « dans lesquels il est arrivé de pêcher autrefois des « gens riches et à leur aise.

66. « Mais les trésors de l'indulgence sont des « filets avec lesquels on pêche à cette heure les « richesses des gens.

67. « Il est du devoir des évêques et des pasteurs « de recevoir avec tout respect les commissaires des « indulgences apostoliques.

68. « Mais il est bien plus encore de leur devoir « de s'assurer, des yeux et des oreilles, que lesdits « commissaires ne prêchent pas les rêves de leur « propre imagination, au lieu des ordres du pape.

71. « Que celui qui parle contre l'indulgence du « pape, soit maudit.

72. « Mais que celui qui parle contre les paroles « folles et imprudentes des prédicateurs d'indul- « gences, soit béni.

76. « L'indulgence du pape ne peut pas ôter le « moindre péché journalier, pour ce qui regarde la « coulpe ou l'offense.

79. « Dire que la croix ornée des armes du pape « est aussi puissante que la croix de Christ, est un « blasphème.

80. « Les évêques, pasteurs et théologiens qui « permettent que l'on dise de telles choses au peu- « ple, devront en rendre compte.

81. « Cette prédication déhontée, ces éloges im- « pudents des indulgences, font qu'il est difficile « aux savants de défendre la dignité et l'honneur « du pape contre les calomnies des prédicateurs et « les questions subtiles et rusées des gens du peuple.

86. « Pourquoi, disent-ils, le pape ne bâtit-il pas « la métropole de Saint-Pierre de son propre argent, « plutôt que de celui des chrétiens pauvres, lui dont « la fortune est plus grande que celle du plus riche « Crassus ?

92. « Puissions-nous donc être débarrassés de tous « les prédicateurs qui disent à l'Église de Christ : « Paix! paix! et il n'y a point de paix.

94. « Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer à « suivre Christ, leur chef, à travers les croix, la « mort et l'enfer.

95. « Car il vaut mieux qu'ils entrent par beau- « coup de tribulations dans le royaume des cieux, « que d'acquérir une sécurité charnelle par les con- « solations d'une fausse paix. »

Voilà donc le commencement de l'œuvre. Les germes de la réformation étaient renfermés dans ces thèses de Luther. Les abus des indulgences y étaient attaqués, et c'est ce qui frappa le plus ; mais sous ces attaques se trouvait, en outre, un principe qui, quoique attirant beaucoup moins l'attention de la multitude, devait un jour renverser l'édifice de la papauté. La doctrine évangélique d'une rémission libre et gratuite des péchés y était pour la première fois publiquement professée. Maintenant l'œuvre devait grandir. En effet, il était évident que quiconque aurait cette foi à la rémission des péchés annoncée par le docteur de Wittemberg, que quiconque aurait cette repentance, cette conversion et

cette sanctification dont il prêchait la nécessité, ne se soucierait plus des ordonnances humaines, échapperait aux langes et aux liens de Rome, et acquerrait la liberté des enfants de Dieu. Toutes les erreurs devaient tomber devant cette vérité. C'est par elle que la lumière avait commencé à entrer dans l'âme de Luther; c'était de même par elle que la lumière devait se répandre dans l'Église. Une connaissance claire de cette vérité était ce qui avait manqué aux précédents réformateurs. De là la stérilité de leurs efforts. Luther reconnut lui-même plus tard, qu'en proclamant la justification par la foi, il avait mis la hache à la racine de l'arbre. « C'est la doctrine « que nous attaquons dans les sectateurs de la papauté, dit-il. Huss et Wiclef n'ont attaqué que « leur vie; mais en attaquant leur doctrine, nous « saisissons l'oie par la gorge. Tout dépend de la « Parole, que le pape nous a ôtée et a falsifiée. J'ai « vaincu le pape parce que ma doctrine est selon « Dieu, et que la sienne est selon le diable (1). »

Nous avons aussi oublié de nos jours cette doctrine capitale de la justification par la foi, quoiqu'en un sens opposé à celui de nos pères. « Du temps « de Luther, a dit l'un de nos contemporains (2), la « rémission des péchés coûtait au moins de l'argent; « mais, de nos jours, chacun se l'administre gratis « à lui-même. » Ces deux travers se ressemblent fort. Il y a même peut-être plus d'oubli de Dieu dans le nôtre que dans celui du seizième siècle. Le principe de la justification par la grâce de Dieu, qui tira l'Église de tant de ténèbres à l'époque de la réformation, peut seul aussi renouveler notre génération, mettre fin à ses doutes et à ses oscillations, détruire l'égoïsme qui la ronge, établir la moralité et la justice parmi les peuples, en un mot, rattacher à Dieu le monde qui s'en est séparé.

Mais si les thèses de Luther étaient fortes de la force de la vérité qui y était proclamée, elles ne l'étaient pas moins de la foi de celui qui s'en déclarait le défenseur. Il avait tiré avec courage le glaive de la Parole. Il avait fait cet acte dans la foi à la puissance de la vérité. Il avait senti qu'en s'appuyant sur les promesses de Dieu, on pouvait hasarder quelque chose, selon le langage du monde. « Que « celui qui veut commencer quelque chose de bon, « dit-il en parlant de cette attaque hardie, l'entre- « prenne en se confiant dans la bonté de cette chose, « et non pas, qu'il s'en garde! dans le secours et « la consolation des hommes. De plus, qu'il ne « craigne pas les hommes ni le monde tout entier. « Car cette parole ne mentira pas : *Il est bon de se « confier dans le Seigneur. Et certes, pas un de « ceux qui se confient en lui ne sera confus.* Mais « que celui qui ne veut ni ne peut hasarder quel- « que chose en se confiant en Dieu, se garde bien « de rien entreprendre (3). » Sans doute Luther, après avoir affiché ses thèses à la porte de l'église de Tous les Saints, se retira dans sa tranquille cellule, rempli de cette paix et de cette joie que donne une action faite au nom du Seigneur et pour la vérité éternelle.

Quelle que soit la hardiesse qui règne dans ces thèses, on y retrouve encore le moine qui refuse d'admettre un seul doute sur l'autorité du siége de Rome. Mais en attaquant la doctrine des indulgences, Luther s'en était pris, sans s'en apercevoir, à plusieurs erreurs, dont la découverte ne pouvait être agréable au pape, vu qu'elle devait conduire tôt ou tard à mettre en question sa suprématie. Luther ne vit pas alors si loin; mais il sentit combien était hardi le pas qu'il venait de faire, et il crut, en conséquence, devoir en tempérer l'audace, autant que le comportait le respect dû à la vérité. Il ne présenta donc ses thèses que comme des propositions douteuses, sur lesquelles il sollicitait les lumières des savants; et il y joignit, se conformant en cela à un usage établi, une solennelle protestation, par laquelle il déclarait qu'il ne voulait rien dire ou affirmer qui ne fût fondé dans la sainte Écriture, les Pères de l'Église et les droits et décrétales du siége de Rome.

Souvent, dans la suite, Luther, à la vue des conséquences immenses et inattendues de cette courageuse attaque, s'étonna de lui-même, et ne put comprendre qu'il eût osé la faire. C'est qu'une main invisible et plus puissante que la sienne tenait les fils conducteurs, et poussait le héraut de la vérité dans un chemin qu'elle lui cachait encore, et devant les difficultés duquel il eût reculé peut-être, s'il les avait connues et s'il se fût avancé seul et de lui-même. « Je suis, dit-il, entré dans cette dispute « sans propos arrêté, sans le savoir ni le vouloir; « j'ai été pris entièrement au dépourvu. J'en prends « à témoin le Dieu qui sonde tous les cœurs (4). »

Luther avait appris à connaître la source de ces abus. On lui avait apporté un livret orné des armes de l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, qui contenait les règles à suivre dans le débit des indulgences. C'était donc ce jeune prélat, ce prince élégant, qui avait prescrit ou du moins sanctionné tout ce charlatanisme. Luther ne voit en lui qu'un supérieur qu'il doit craindre et vénérer (5). Ne voulant

(1) Wenn man die Lehre angreifft, so wird die Gans am Krage gegriffen. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1369.)

(2) Harms de Kiel.

(3) L. Opp. Leips. VI, p. 518.

(4) Casu enim, non voluntate nec studio, in has turbas incidi; Deum ipsum testor. (L. Opp. lat. in præf.)

(5) Domino suo et pastori in Christo venerabiliter metuendo. Adresse de la lettre. (Epp. I, p. 68.)

point battre l'air au hasard, mais plutôt s'adresser à ceux qui ont charge de gouverner l'Église, il lui envoie une lettre remplie à la fois de franchise et d'humilité. C'est le jour même où il affiche ses thèses, que Luther écrit à Albert.

« Pardonnez-moi, très-révérend père en Christ « et très-illustre prince, lui dit-il, si moi qui ne « suis que la lie des hommes (1), j'ai la témérité « d'écrire à Votre Sublime Grandeur. Le Seigneur « Jésus m'est témoin que, sentant combien je suis « petit et misérable, j'ai longtemps renvoyé de le « faire... Que Votre Altesse cependant laisse tom- « ber un regard sur un grain de poudre, et, selon « sa douceur épiscopale, reçoive gracieusement ma « requête.

« On transporte çà et là dans le pays l'indulgence « papale, sous le nom de Votre Grâce. Je ne veux « pas tant accuser les clameurs des prédicateurs, « je ne les ai pas entendues, que les fausses idées « des gens simples et grossiers du peuple, qui, en « achetant des indulgences, s'imaginent être sûrs « de leur salut...

« Grand Dieu! les âmes confiées à vos soins, « très-excellent père, sont instruites, non pour la « vie, mais pour la mort. Le compte juste et sévère « qui vous en sera demandé, croît et augmente de « jour en jour... Je n'ai pu me taire plus long- « temps. Non! l'homme n'est point sauvé par l'œu- « vre ou par l'office de son évêque... Le juste même « est difficilement sauvé, et le chemin qui conduit « à la vie est étroit. Pourquoi donc les prédicateurs « d'indulgences, par des fables de néant, remplis- « sent-ils le peuple d'une sécurité charnelle?

« L'indulgence seule, à les entendre, doit être « proclamée, doit être exaltée... Eh quoi!... le « principal et le seul devoir des évêques n'est-il pas « d'enseigner au peuple l'Évangile et la charité de « Jésus-Christ (2)? Jésus-Christ lui-même n'a nulle « part ordonné de prêcher l'indulgence; mais il a « commandé avec force de prêcher l'Évangile (3). « Quelle horreur donc et quel danger pour un évê- « que s'il permet qu'on se taise sur l'Évangile, et « que le bruit des indulgences retentisse seul et « sans cesse aux oreilles de son peuple!...

« Très-digne père en Dieu, dans l'instruction « des commissaires qui a été publiée sous le nom « de Votre Grâce (sans doute, sans votre savoir), il « est dit que l'indulgence est le plus précieux tré- « sor, que par elle l'homme est réconcilié avec Dieu, « et que le repentir n'est pas nécessaire à ceux qui « l'achètent.

« Que puis-je et que dois-je donc faire, très-di- « gne évêque, sérénissime prince? Ah! je supplie « Votre Altesse par le Seigneur Jésus-Christ, de « porter sur cette affaire le regard d'une paternelle « vigilance, de faire entièrement disparaître ce li- « vre, et d'ordonner aux prédicateurs de tenir au « peuple d'autres discours. Si vous ne le faites, « craignez de voir un jour s'élever quelque voix qui « réfutera ces prédicateurs, à la grande honte de « Votre Altesse Sérénissime. »

Luther envoyait en même temps à l'archevêque ses thèses, et l'invitait par post-scriptum à les lire, afin de se convaincre du peu de certitude qu'avait la doctrine des indulgences.

Ainsi tout le désir de Luther était que les sentinelles de l'Église se réveillassent et pensassent enfin à faire cesser les maux qui la désolaient. Rien de plus noble et de plus respectueux que cette lettre d'un moine à l'un des plus grands princes de l'Église et de l'Empire. Jamais on n'agit plus dans l'esprit du précepte de Jésus-Christ : « Rendez à César ce qui « appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à « Dieu. » Ce n'est pas là la marche des révolutionnaires fougueux qui méprisent les dominations et qui blâment les dignités. C'est le cri de la conscience d'un chrétien et d'un prêtre qui porte honneur à tous, mais qui avant tout a la crainte de Dieu. Mais toutes les prières et les supplications étaient inutiles. Le jeune Albert, préoccupé de ses plaisirs et de ses desseins ambitieux, ne fit point de réponse à un appel si solennel. L'évêque de Brandebourg, ordinaire de Luther, homme savant et pieux, auquel il envoya aussi ses thèses, répondit qu'il attaquait le pouvoir de l'Église; qu'il s'attirerait à lui-même beaucoup de tracas et de chagrin; que la chose était au-dessus de ses forces, et qu'il lui conseillait fort de demeurer tranquille (4). Les princes de l'Église fermaient l'oreille à la voix de Dieu qui se manifestait d'une manière si énergique et si touchante par l'organe de Luther. Ils ne voulaient point comprendre les signes du temps; ils étaient frappés de cet aveuglement qui a entraîné déjà la ruine de tant de puissances et de dignités. « Ils pensèrent alors tous deux, dit Luther « plus tard, que le pape serait beaucoup trop fort « pour un misérable mendiant tel que moi. »

Mais Luther pouvait mieux que les évêques juger de l'effet désastreux des indulgences sur les mœurs et la vie du peuple; car il était en rapport direct avec lui. Il voyait constamment et de près ce que les évêques ne connaissaient que par des rapports infidèles. Si les évêques lui manquèrent, Dieu ne lui manqua pas. Le chef de l'Église, qui siége dans le ciel et à qui seul toute puissance a été donnée sur

(1) Fex hominum. (Epp. I, p. 68.)

(2) Ut populus Evangelium discat atque charitatem Christi. (Ibid.)

(3) Vehementer præcipit. (Epp. I, p. 68.)

(4) Er sollte still halten; es wäre eine grosse Sache. (Matth. 13.)

la terre, avait lui-même préparé le terrain et déposé le grain dans la main de son serviteur ; il donna des ailes à la semence de la vérité, et il la répandit en un instant sur toute l'étendue de son Église.

Personne ne se présenta le lendemain à l'université pour attaquer les propositions de Luther. Le commerce de Tezel était trop décrié et trop honteux pour qu'un autre que lui-même ou l'un des siens osât relever le gant. Mais ces thèses étaient destinées à retentir ailleurs que sous les voûtes d'une salle académique. A peine avaient-elles été clouées à la porte de l'église du château à Wittemberg, qu'au faible retentissement de ces coups de marteau, succéda, dans toute l'Allemagne, un coup tel qu'il atteignit jusqu'aux fondements de la superbe Rome, menaçant d'une ruine soudaine les murs, les portes et les poteaux de la papauté, étourdissant et épouvantant ses héros, et réveillant en même temps plusieurs milliers d'hommes du sommeil de l'erreur (1).

Ces thèses se répandirent avec la rapidité de l'éclair. Un mois ne s'était pas encore écoulé qu'elles étaient déjà à Rome. « Dans quinze jours, dit un « historien contemporain, elles furent dans toute « l'Allemagne, et dans quatre semaines elles eurent « parcouru à peu près toute la chrétienté, comme « si les anges mêmes en eussent été les messagers et « les eussent portées devant les yeux de tous les « hommes. Personne ne saurait croire le bruit « qu'elles occasionnèrent (2). » Elles furent plus tard traduites en hollandais et en espagnol, et un voyageur les vendit à Jérusalem. « Chacun, dit Lu- « ther, se plaignait des indulgences, et comme tous « les évêques et les docteurs avaient gardé le silence « et que personne n'avait voulu attacher le grelot, « le pauvre Luther devint un fameux docteur, parce « qu'à la fin pourtant, disait-on, il en était venu un « qui l'avait osé. Mais je n'aimais pas cette gloire, « et le chant me paraissait trop haut pour les pa- « roles (3). »

Une partie des pèlerins qui étaient accourus de tous pays à Wittemberg pour la fête de tous les saints, rapportèrent chez eux, au lieu d'indulgences, les fameuses thèses du moine augustin. Ils contribuèrent ainsi à les répandre. Chacun les lisait, les méditait, les commentait. On s'en occupait dans tous les couvents et dans toutes les universités (4). Tous les moines pieux, qui étaient entrés au cloître pour sauver leur âme, tous les hommes droits et honnêtes se réjouissaient de cette confession simple et frappante de la vérité, et souhaitaient de tout leur cœur que Luther continuât l'œuvre qu'il avait commencée. « Je remarque, » dit à un cardinal un homme très-digne de foi, l'un des grands rivaux du réformateur, Érasme, « que plus on a des mœurs pures « et une piété évangélique, moins aussi l'on est op- « posé à Luther. Sa vie est louée par ceux mêmes « qui ne peuvent supporter sa foi. Le monde était « ennuyé d'une doctrine où se trouvaient tant de « fables puériles et d'ordonnances humaines, et il « avait soif de cette eau vive, pure et cachée, qui « sort des veines des évangélistes et des apôtres. Le « génie de Luther était fait pour accomplir ces cho- « ses, et son zèle devait l'enflammer pour une en- « treprise si belle (5). »

(1) Walther, Nachr. v. Luther, p. 45.

(2) Myconius, Hist. ref., p. 23.

(3) Das Lied wollte meiner Stimme zu hochwerden. (L. Opp.)

(4) In alle hohe Schulen und Klöster. (Matth. 13.)

(5) Ad hoc præstandum mihi videbatur ille, et naturâ compositus et accensus studio. (Erasm. Epp. Campegio Cardinali. I, p. 650.)

VI

Reuchlin. — Érasme. — Fleck. — Bibra. — L'Empereur. — Le pape. — Myconius. — Appréhensions. — Adelmann. — Un vieux prêtre. — L'évêque. — L'électeur. — Les gens d'Erfurt. — Réponse de Luther. — Trouble. — Mobile de Luther.

Il faut suivre ces propositions partout où elles pénétrèrent, dans le cabinet des savants, dans la cellule des moines, dans le palais des princes, pour se faire quelque idée des effets divers, mais prodigieux, qu'elles produisirent en Allemagne.

Reuchlin les reçut. Il était las du rude combat qu'il avait eu à livrer contre les moines. La force que le nouvel athlète déployait dans ses thèses, ranima les esprits abattus du vieux champion des lettres, et rendit la joie à son cœur attristé. « Grâces « en soient rendues à Dieu ! s'écria-t-il après les « avoir lues, maintenant ils ont trouvé un homme « qui leur donnera tant à faire, qu'ils seront bien « obligés de laisser ma vieillesse s'achever en paix. »

Le prudent Érasme se trouvait dans les Pays-Bas lorsque les thèses lui parvinrent. Il se réjouit intérieurement de voir ses vœux secrets pour le redressement des abus exprimés avec tant de courage : il approuva leur auteur, l'exhortant seulement à plus de modération et de prudence. Néanmoins, quelques-uns reprochant devant lui à Luther sa violence : « Dieu, dit-il, a donné aux hommes un médecin, « qui tranche ainsi dans les chairs, parce que sans « lui la maladie serait devenue incurable. » Et plus tard, l'électeur de Saxe lui demandant son avis sur l'affaire de Luther : « Je ne m'étonne pas du tout, » répondit-il en souriant, « qu'il ait occasionné tant « de bruit ; car il a commis deux fautes impardon-

« nables, qui sont d'avoir attaqué la tiare du pape « et le ventre des moines (1). »

Le docteur Fleck, prieur du cloître de Steinlausitz, ne lisait plus la messe depuis longtemps, mais il n'en avait dit à personne la véritable cause. Un jour il trouva affichées dans le réfectoire de son couvent les thèses de Luther : il s'approcha, il les lut, et il n'en avait encore parcouru que quelques-unes, que, ne se tenant plus de joie, il s'écria : « Oh ! oh ! il « est venu enfin celui que nous avons si longtemps « attendu et qui vous en fera voir, à vous autres « moines !... » Puis, lisant dans l'avenir, dit Mathésius, et jouant sur le sens du mot Wittemberg : « Tout le monde, dit-il, viendra chercher la sagesse « à cette montagne et l'y trouvera (2). » Il écrivit au docteur de continuer avec courage ce glorieux combat. Luther l'appelle un homme plein de joie et de consolation.

Alors se trouvait sur l'antique et célèbre siége épiscopal de Würzbourg un homme pieux, honnête et sage, selon le témoignage de ses contemporains, Lorence de Bibra, que nous avons déjà eu occasion de nommer. Lorsqu'un gentilhomme venait lui annoncer qu'il destinait sa fille au cloître : « Donnez-« lui plutôt un mari, » lui disait-il. Puis il ajoutait : « Avez-vous besoin d'argent pour cela ? je vous en « prêterai. » L'Empereur et tous les princes avaient pour lui la plus haute estime. Il gémissait sur les désordres de l'Église, et surtout sur ceux des couvents. Les thèses parvinrent aussi dans son palais : il les lut avec grande joie, et déclara publiquement qu'il approuvait Luther. Plus tard, il écrivit à l'électeur Frédéric : « Ne laissez pas partir le pieux « docteur Martin Luther, car on lui fait tort. » L'électeur, réjoui de ce témoignage, écrivit de sa propre main au réformateur, pour lui en faire part.

L'empereur Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, lut lui-même avec admiration les thèses du moine de Wittemberg ; il découvrit la portée de cet homme ; il prévit que cet obscur augustin pourrait bien devenir un puissant allié pour l'Allemagne dans sa lutte avec Rome. Aussi fit-il dire à l'électeur de Saxe par un envoyé : « Gardez avec soin le moine « Luther, car il pourra venir un temps où l'on aura « besoin de lui (3). » Et peu après, se trouvant en diète avec Pfeffinger, conseiller intime de l'électeur : « Eh bien ! lui dit-il, que fait votre augustin ? Vrai-« ment ses propositions ne sont pas à mépriser ! Il « en fera voir de belles aux moines (4). »

A Rome même, et dans le Vatican, les thèses ne furent pas aussi mal reçues qu'on pourrait le croire. Léon X les jugea en ami des lettres plutôt qu'en pape. Le divertissement qu'elles lui causèrent lui fit oublier les vérités sévères qu'elles contenaient ; et comme le maître du sacré palais, qui avait la charge d'examiner les livres, Sylvestre Prierias, l'invitait à traiter Luther en hérétique : « Ce frère « Martin Luther, répondit-il, est un très-beau gé-« nie, et tout ce qu'on dit contre lui n'est que ja-« lousie de moines (5). »

Il y eut peu d'hommes sur lesquels les thèses de Luther eurent plus d'influence que sur l'écolier d'Annaberg que Tezel avait si impitoyablement repoussé. Myconius était entré dans un couvent. La nuit même de son arrivée, il avait cru voir en songe un champ immense tout couvert d'épis mûrs. « Coupe, » lui avait dit la voix de celui qui le conduisait ; et comme il s'était excusé sur son inhabileté, son guide lui avait montré un moissonneur qui travaillait avec une inconcevable activité. « Suis-le et fais comme « lui, » avait dit le guide (6). Myconius, avide de sainteté comme Luther, se livra dans le couvent aux veilles, aux jeûnes, aux macérations et à toutes les œuvres inventées par les hommes. Mais à la fin il désespéra d'arriver jamais au but de ses efforts. Il abandonna les études et ne se livra plus qu'à des travaux manuels. Tantôt il reliait des livres, tantôt il tournait, tantôt il faisait quelque autre ouvrage. Cette activité extérieure ne pouvait néanmoins apaiser sa conscience troublée. Dieu lui avait parlé, et il ne pouvait retomber dans son ancien sommeil. Cet état d'angoisse dura plusieurs années. On s'imagine quelquefois que les sentiers des réformateurs furent tout à fait faciles, et qu'en rejetant les pratiques de l'Église, il ne leur restait plus qu'agréments et commodités. On ne sait pas qu'ils n'arrivèrent à la vérité que par des luttes intérieures, mille fois plus pénibles que les observances auxquelles se soumettaient facilement des esprits serviles.

Enfin, l'an 1517 arriva ; les thèses de Luther furent publiées ; elles parcoururent la chrétienté, et arrivèrent aussi dans le couvent où se trouvait alors l'écolier d'Annaberg. Il se cacha avec un autre moine, Jean Voit, dans un coin du cloître, pour les lire tout à son aise (7). C'était bien là la vérité qu'il avait apprise de son père ; ses yeux s'ouvrirent ; il sentit en lui une voix qui répondait à celle qui retentissait alors dans toute l'Allemagne, et une

(1) Mullers Denkw. IV, 256.

(2) Alle Welt von diesem Weissenberg, Weissheit holen und bekommen. (P. 13.)

(3) Dass er uns den Munch Luther fleissig beware. (Math. 15.)

(4) Schmidt, Brand. Reformationsgesch., p. 124.

(5) Che frate Martino Luthero aveva un bellissimo ingegno, e che coteste erano invidie fratesche. (Brandelli, contemporain de Léon et dominicain, Hist. trag., pars 3.)

(6) Melch. Adami Vita Myconii.

(7) Legit tunc cum Joanne Voito, in angulum abditus, libellos Lutheri. (Melch. Adam.)

grande consolation remplit son cœur. « Je vois bien, « dit-il, que Martin Luther est le moissonneur que « j'ai vu en songe, et qui m'a enseigné à cueillir « les épis. » Il se mit aussitôt à professer la doctrine que Luther avait proclamée. Les moines s'effrayèrent en l'entendant; ils le combattirent; ils s'élevèrent contre Luther et contre son couvent. « Ce couvent, répondait Myconius, est comme le « sépulcre du Seigneur : on voudrait empêcher que « Christ n'y ressuscite; mais on n'y parviendra pas.» Enfin, ses supérieurs, voyant qu'ils ne pouvaient le convaincre, lui interdirent pendant un an et demi tout commerce au dehors, ne lui permettant ni d'écrire, ni de recevoir des lettres, et le menaçant d'une prison éternelle. Cependant l'heure de la délivrance vint aussi pour lui. Nommé plus tard pasteur à Zwickau, il fut le premier qui se prononça contre la papauté dans les églises de la Thuringe. « Alors je pus, dit-il, travailler avec mon véné- « ble père Luther, dans la moisson de l'Évangile. » Jonas l'a nommé un homme qui pouvait ce qu'il voulait (1).

Sans doute il y eut d'autres âmes encore pour lesquelles les thèses de Luther furent le signal de la vie. Elles allumèrent une lumière nouvelle dans bien des cellules, des cabanes, des palais. Tandis que ceux qui étaient venus chercher dans les couvents une bonne table, une vie fainéante ou de la considération et des honneurs, dit Mathésius, se mirent à couvrir d'injures le nom de Luther, les religieux qui vivaient dans la prière, le jeûne et les macérations, rendirent grâces à Dieu, dès qu'ils entendirent le cri de cet aigle, que Jean Huss avait annoncé un siècle auparavant (2). Le peuple même, qui ne comprenait pas trop la question théologique, mais qui savait seulement que cet homme s'élevait contre l'empire des quêteurs et des moines fainéants, l'accueillit avec des éclats de joie. Une sensation immense fut produite en Allemagne par ses propositions hardies. Toutefois, quelques-uns des contemporains du réformateur prévirent les suites graves qu'elles pourraient avoir et les nombreux obstacles qu'elles devaient rencontrer. Ils exprimèrent hautement leurs craintes et ne se réjouirent qu'en tremblant.

« Je crains bien, » écrivait l'excellent chanoine d'Augsbourg, Bernard Adelmann, à son ami Pirckheimer, « que le digne homme ne doive enfin céder « à l'avarice et au pouvoir des partisans des indul- « gences. Ses représentations ont eu si peu d'effet, « que l'évêque d'Augsbourg, notre primat et notre « métropolitain (3), vient d'ordonner au nom du « pape, de nouvelles indulgences pour Saint-Pierre « de Rome. Qu'il se hâte de rechercher le secours « des princes; qu'il se garde de tenter Dieu; car il « faudrait être destitué de sens pour méconnaître « le danger imminent dans lequel il se trouve. » Adelmann se réjouit fort quand le bruit se répandit que Henri VIII avait appelé Luther en Angleterre. « Il pourra, pensa-t-il, y enseigner en paix la vé- « rité. » Plusieurs s'imaginèrent ainsi que la doctrine de l'Évangile devait avoir pour appui le pouvoir des princes. Ils ne savaient pas qu'elle marche sans ce pouvoir, et que quand il est avec elle, souvent il l'entrave et il l'affaiblit.

Le fameux historien Albert Kranz se trouvait à Hambourg sur son lit de mort, lorsqu'on lui apporta les thèses de Luther : « Tu as raison, frère Martin! « s'écria le mourant, mais tu n'y parviendras pas.., « Pauvre moine! va dans ta cellule et crie : O Dieu! « aie pitié de moi (4)! »

Un vieux prêtre de Hexter en Westphalie, ayant reçu et lu les thèses dans son presbytère, dit en bas allemand, en branlant la tête : « Cher frère Martin! « si tu parviens à renverser ce purgatoire et tous « ces marchands de papier, vraiment tu es un grand « monsieur! » Erbénius, qui vivait un siècle plus tard, écrivit ces rimes au-dessous de ces paroles :

« *Quid vero nunc si viveret,*
« *Bonus iste clericus diceret* (5)? »

Non-seulement un grand nombre des amis de Luther conçurent des craintes sur sa démarche; plusieurs encore lui témoignèrent leur désapprobation.

L'évêque de Brandebourg, affligé de voir une si importante querelle s'engager dans son diocèse, eût voulu l'étouffer. Il résolut de s'y prendre par la douceur. « Je ne trouve,» fit-il dire à Luther par l'abbé de Lénin, « dans les thèses sur les indulgences, « rien qui soit contraire à la vérité catholique; je « condamne moi-même ces indiscrètes proclama- « tions; mais pour l'amour de la paix et par égard « pour votre évêque, cessez d'écrire sur ce sujet. » Luther fut confus de ce qu'un si grand abbé et un si grand évêque s'adressaient à lui avec tant d'humilité. Touché, entraîné par le premier mouvement de son cœur, il répondit : « J'y consens : j'aime « mieux obéir que faire même des miracles, si cela « m'était possible (6). »

(1) Qui potuit quod voluit.

(2) Darvon Magister Johann Huss geweissaget. (Matth. 13.)

(3) Totque uxorum vir, ajoute-t-il. (Heumani Documenta litt., p. 167).

(4) Frater, abi in cellam, et dic : Miserere mei. (Lindner in Luthers Leben, p. 93.)

(5) Que si maintenant il vivait,
Qu'est-ce que le bon clerc dirait?

(6) Bene sum contentus : malo obedire quàm miracula facere etiamsi possem. (Epp. I, 71.)

L'électeur vit avec peine le commencement d'un combat, légitime sans doute, mais dont on ne pouvait prévoir la fin. Nul prince ne désirait plus que Frédéric le maintien de la paix publique. Or, quel immense incendie ce petit feu ne pouvait-il pas allumer! quelles grandes discordes, quel déchirement des peuples, cette querelle de moines ne pouvait-elle pas produire! L'électeur fit donc signifier à plusieurs reprises à Luther toute la peine qu'il ressentait (1).

Dans son ordre même et jusque dans son couvent de Wittemberg, Luther rencontra des désapprobateurs. Le prieur et le sous-prieur furent épouvantés des hauts cris que poussaient Tezel et ses compagnons. Ils se rendirent dans la cellule du frère Martin, émus et tremblants : « De grâce, lui dirent-ils, « ne couvrez pas notre ordre de honte! Déjà les « autres ordres, et surtout les dominicains, sau- « tent de joie de ce qu'ils ne sont pas seuls à porter « l'opprobre. » Luther fut ému de ces paroles; mais se remettant bientôt, il répondit : « Chers pères! si « la chose n'est pas faite au nom de Dieu, elle tom- « bera; sinon, laissez-la marcher. » Le prieur et le sous-prieur se turent. « La chose marche encore « maintenant, ajoute Luther après avoir raconté « ce trait, et, s'il plaît à Dieu, elle ira toujours « mieux jusqu'à la fin. Amen (2). »

Luther eut encore bien d'autres attaques à soutenir. A Erfurt, on l'accusait de violence et d'orgueil dans la manière dont il condamnait les opinions des autres; c'est le reproche qu'on fait d'ordinaire aux hommes qui ont cette force de conviction que donne la Parole de Dieu. On lui reprochait aussi de la précipitation et de la légèreté.

« Ils demandent de moi de la modestie, répondit « Luther, et ils la foulent eux-mêmes aux pieds « dans le jugement qu'ils portent de moi!... Nous « voyons toujours la paille dans l'œil d'autrui, et « ne remarquons pas la poutre qui est dans le nô- « tre... La vérité ne gagnera pas plus par ma mo- « destie, qu'elle ne perdra par ma témérité. Je « désire savoir, continua-t-il en s'adressant à Lange, « quelles erreurs vous et vos théologiens avez trou- « vées dans mes thèses. Qui ne sait que l'on met « rarement en avant une idée nouvelle, sans avoir « une apparence d'orgueil et sans être accusé de « chercher des disputes? Si l'humilité elle-même « voulait entreprendre quelque chose de nouveau, « ceux qui sont d'une autre opinion crieraient « qu'elle est une orgueilleuse (3)! Pourquoi Christ « et tous les martyrs ont-ils été mis à mort? Parce « qu'ils ont paru d'orgueilleux contempteurs de la « sagesse du temps, et qu'ils ont avancé des nou- « veautés, sans avoir auparavant pris humblement « conseil des organes de l'ancienne opinion.

« Que les sages d'aujourd'hui n'attendent donc pas « de moi assez d'humilité, ou plutôt d'hypocrisie, « pour demander leur avis, avant que de publier ce « que mon devoir m'appelle à dire. Ce que je fais ne « se fera pas par la prudence des hommes, mais par « le conseil de Dieu. Si l'œuvre est de Dieu, qui « l'arrêtera? si elle n'est pas de lui, qui l'avancera?... « Non pas ma volonté, ni la leur, ni la nôtre, mais « ta volonté, ô Père saint qui es dans le ciel! »

Quel courage, quel noble enthousiasme, quelle confiance en Dieu, et surtout quelle vérité dans ces paroles, et quelle vérité de tous les temps!

Cependant les reproches et les accusations, qui arrivaient de tous côtés à Luther, ne laissaient pas que de faire quelque impression sur son esprit. Il s'était trompé dans ses espérances. Il s'était attendu à voir les chefs de l'Église, les savants les plus distingués de la nation, s'unir publiquement à lui; mais il en fut autrement. Une parole d'approbation échappée dans un premier moment d'entraînement fut ce que les mieux disposés lui accordèrent; plusieurs de ceux qu'il avait jusqu'alors le plus vénérés, le blâmèrent au contraire hautement. Il se sentit seul dans toute l'Église, seul contre Rome, seul au pied de cet édifice antique et redoutable dont les fondements pénétraient dans les entrailles de la terre, dont les murailles s'élevaient vers les nues, et sur lequel il venait de porter un coup audacieux (4). Il en fut troublé, abattu. Des doutes qu'il croyait avoir surmontés revinrent dans son esprit avec plus de force. Il tremblait à la pensée qu'il avait contre lui l'autorité de toute l'Église : se soustraire à cette autorité, récuser cette voix à laquelle les peuples et les siècles avaient humblement obéi, se mettre en opposition avec cette Église qu'il avait été accoutumé, dès son enfance, à vénérer comme la mère des fidèles... lui moine chétif... c'était un effort au-dessus de la puissance humaine (5). Aucun pas ne lui coûta plus que celui-là. Aussi fut-ce celui qui décida de la réformation.

Personne ne peut décrire mieux que lui le combat qui se livrait alors dans son âme : « J'ai commencé « cette affaire, dit-il, avec une grande crainte et « un grand tremblement. Qui étais-je alors, moi « pauvre, misérable, méprisable frère, plus sem- « blable à un cadavre qu'à un homme (6), qui étais-je

(1) Suumque dolorem sæpè significavit, metuens discordias majores. (Melancht. Vita Luth.)

(2) L. Opp. (L.) VI, p. 518.

(3) Finge enim ipsam humilitatem nova conari, statim superbiæ subjicietur ab iis qui aliter sapiunt. (L. Epp. 1, p. 73.)

(4) Solus primò eram. (L. Opp. lat. in præf.)

(5) Concilium immanis audaciæ plenum. (Pallavicini, I, 17.)

(6) Miserrimus tunc fraterculus, cadaveri similior quàm homini. (L. Opp. lat. 1, p. 49.)

« pour m'opposer à la majesté du pape, devant laquelle tremblaient, non-seulement les rois de la « terre et le monde entier, mais encore, si je puis « ainsi dire, le ciel et l'enfer, contraints d'obéir à « un signe de ses yeux! Personne ne peut savoir ce « que mon cœur a souffert dans ces deux premières « années, et dans quel abattement, je pourrais dire « dans quel désespoir, j'ai souvent été plongé. Ils « ne peuvent s'en faire une idée, ces esprits orgueilleux qui ont ensuite attaqué le pape avec une « grande hardiesse, bien qu'avec toute leur habileté ils n'eussent pu lui faire le moindre mal, si « Jésus-Christ ne lui eût déjà fait par moi, son faible « et indigne instrument, une blessure dont il ne « guérira jamais... Mais, tandis qu'ils se contentaient de regarder et me laissaient seul dans le « péril, je n'étais pas si joyeux, si tranquille et si « sûr de l'affaire; car je ne savais pas alors beaucoup « de choses que je sais maintenant, grâce à Dieu. « Il se trouva, il est vrai, plusieurs chrétiens pieux « à qui mes propositions plurent fort et qui en firent « grand cas; mais je ne pouvais les reconnaître et « les considérer comme des organes du Saint-Esprit; « je ne regardais qu'au pape, aux cardinaux, aux « évêques, aux théologiens, aux jurisconsultes, « aux moines, aux prêtres... C'était de là que je « m'attendais à voir souffler l'Esprit. Cependant, « après être demeuré victorieux par l'Écriture de « tous les arguments contraires, j'ai enfin surmonté « par la grâce de Christ, avec beaucoup d'angoisse, « de travail, et à grand'peine, le seul argument « qui m'arrêtât encore, savoir, « qu'il faut écouter « l'Église (1); » car j'honorais, et du fond du cœur, « l'Église du pape comme la véritable Église; et je « le faisais avec bien plus de sincérité et de vénération que ne le font ces corrupteurs honteux et « infâmes, qui, pour s'opposer à moi, la prônent « si fort maintenant. Si j'avais méprisé le pape, « comme le méprisent dans leur cœur ceux qui le « louent tant des lèvres, j'eusse tremblé que la terre « ne se fût entr'ouverte à l'heure même, et ne m'eût « englouti tout vivant comme Coré et tous ceux qui « étaient avec lui. »

Combien ces combats honorent Luther! quelle sincérité, quelle droiture ils nous font découvrir dans son âme! et que ces assauts pénibles qu'il eut à soutenir au dedans et au dehors le rendent plus digne de notre respect que n'eût pu le faire une intrépidité sans lutte semblable! Ce travail de son âme nous montre bien la vérité et la divinité de son œuvre. On voit que la cause et le principe en étaient dans le ciel. Qui osera, après tous les traits que nous avons signalés, dire que la réformation fut une affaire de politique? Non certes, elle ne fut pas l'effet de la politique des hommes, mais celui de la puissance de Dieu. Si Luther n'avait été poussé que par des passions humaines, il eût succombé à ses craintes; ses mécomptes, ses scrupules eussent étouffé le feu qui avait été allumé dans son âme, et il n'eût jeté dans l'Église qu'une lueur passagère, comme l'ont fait tant d'hommes zélés et pieux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Mais maintenant le temps de Dieu était arrivé; l'œuvre ne devait pas s'arrêter; l'affranchissement de l'Église devait être accompli. Luther devait tout au moins préparer ce complet affranchissement et ces vastes développements qui sont promis au règne de Jésus-Christ. Aussi éprouva-t-il la vérité de cette magnifique promesse: *Les jeunes gens d'élite se lassent et se travaillent; même les jeunes gens tombent sans force; mais ceux qui s'attendent à l'Éternel prennent de nouvelles forces, les ailes leur reviennent comme aux aigles.* Cette puissance divine qui remplissait le cœur du docteur de Wittemberg, et qui l'avait jeté dans le combat, lui rendit bientôt toute sa résolution première.

VII

Attaque de Tezel. — Réponse de Luther. — Bonnes œuvres. — Luther et Spalatin. — Étude de l'Écriture. — Scheurl et Luther. — Luther et Staupitz. — Luther et son peuple. — Un habit neuf.

Les reproches, la timidité ou le silence de ses amis avaient découragé Luther; les attaques de ses ennemis firent sur lui l'effet opposé : c'est ce qui arrive souvent. Les adversaires de la vérité, en croyant par leur violence faire leur œuvre, font celle de Dieu même (2). Tezel releva, mais d'une main faible, le gant qui lui avait été jeté. Le sermon de Luther, qui avait été pour le peuple ce que les thèses avaient été pour les savants, fut l'objet de sa première réponse. Il réfuta ce discours point par point et à sa manière; puis il annonça qu'il se préparait à combattre plus amplement son adversaire dans des thèses qu'il soutiendrait à l'université de Francfort-sur-l'Oder. « Alors, » dit-il, répondant par ces mots à la conclusion du sermon de Luther, « alors chacun pourra reconnaître qui est

(1) Et cum omnia argumenta superassem per scripturas, hoc unum cum summâ difficultate et angustiâ, tandem Christo favente, vix superavi, Ecclesiam scilicet esse audiendam. (L. Opp. lat. I, p. 49.)

(2) Hi furores Tezelii et ejus satellitum imponunt necessitatem Luthero, de rebus iisdem copiosiùs disserendi et tuendæ veritatis. (Melancht. Vita Luth.)

« hérésiarque, hérétique, schismatique, erroné,
« téméraire, calomniateur. Alors il paraîtra aux
« yeux de tous, qui a une sombre cervelle, qui n'a
« jamais senti la Bible, lu les doctrines chrétiennes,
« compris ses propres docteurs... Pour soutenir les
« propositions que j'avance, je suis prêt à souffrir
« toutes choses, la prison, le bâton, l'eau et le
« feu... »

Une chose frappe en lisant cet écrit de Tezel, c'est la différence qui existe entre l'allemand dont il se sert et celui de Luther. On dirait qu'une distance de quelques siècles les sépare. Un étranger surtout a quelquefois de la peine à comprendre Tezel, tandis que le langage de Luther est presque entièrement celui de nos jours. Il suffit de comparer leurs écrits entre eux, pour voir que Luther est le créateur de la langue allemande. C'est sans doute l'un de ses moindres mérites, mais c'en est un pourtant.

Luther répondit sans nommer Tezel; Tezel ne l'avait point nommé. Mais il n'y avait personne en Allemagne qui ne pût écrire en tête de leurs publications les noms qu'ils jugeaient convenable de taire. Tezel cherchait à confondre la repentance que Dieu demande avec la pénitence que l'Église impose, afin de donner un plus haut prix à ses indulgences. Luther s'attacha à éclaircir ce point.

« Pour éviter beaucoup de mots, » dit-il dans son langage pittoresque, « j'abandonne au vent (qui
« d'ailleurs a plus de loisir que moi) ses autres pa-
« roles, qui ne sont que des fleurs de papier et des
« feuilles sèches, et je me contente d'examiner les
« bases de son édifice de glouteron.

« La pénitence que le saint-père impose ne peut
« être celle que demande Jésus-Christ; car ce que
« le saint-père impose, il peut en dispenser, et si
« ces deux pénitences étaient une seule et même
« chose, il s'ensuivrait que le saint-père ôte ce que
« Jésus-Christ met, et qu'il déchire le commande-
« ment de Dieu... Ah! si bon lui semble, qu'il me
« maltraite, continue Luther, après avoir cité d'au-
« tres interprétations fausses de Tezel, qu'il m'ap-
« pelle hérétique, schismatique, calomniateur, et
« tout ce qu'il lui plaira; je ne serai pas pour cela
« son ennemi, et je prierai pour lui comme pour
« un ami... Mais il n'est pas possible de souffrir
« qu'il traite l'Écriture sainte, notre consolation
« (Rom. XV, 4), comme une truie traite un sac
« d'avoine (1)... »

Il faut s'accoutumer à voir Luther se servir quelquefois d'expressions acerbes et trop familières pour notre siècle: c'était l'usage du temps; et l'on trouve d'ordinaire sous ces paroles, qui de nos jours choqueraient les convenances du langage, une force et une justesse qui en font pardonner la verdeur. Il continue ainsi:

« Celui qui achète des indulgences, disent encore
« les adversaires, fait mieux que celui qui donne
« une aumône à un pauvre qui n'est pas réduit à
« l'extrémité. — Maintenant, qu'on nous apporte
« la nouvelle que les Turcs profanent nos églises et
« nos croix : nous pourrons l'apprendre sans fré-
« mir; car nous avons chez nous des Turcs cent
« fois pires, qui profanent et anéantissent le seul
« véritable sanctuaire, la Parole de Dieu, qui sanc-
« tifie toutes choses... — Que celui qui veut suivre
« ce précepte prenne bien garde de ne pas donner
« à manger à celui qui a faim, ou de ne pas vêtir
« celui qui est nu, avant qu'ils ne rendent l'âme et
« n'aient par conséquent plus besoin de son se-
« cours. »

Il est important de comparer ce zèle de Luther pour les bonnes œuvres, avec ce qu'il dit sur la justification par la foi. Au reste, quiconque a quelque expérience et quelque connaissance du christianisme, n'a pas besoin de cette nouvelle preuve d'une vérité dont il a reconnu l'évidence : savoir, que plus on est attaché à la justification par la foi, plus aussi l'on connaît la nécessité des œuvres et l'on est attaché à leur pratique; tandis que le relâchement quant à la doctrine de la foi entraîne nécessairement le relâchement quant aux œuvres. Luther, avant lui saint Paul, après lui Howard, sont des preuves de la première assertion. Tous les hommes sans foi, dont le monde est rempli, sont des preuves de la seconde.

Puis Luther, arrivant aux injures de Tezel, les lui rend à sa manière. « A l'ouïe de ces invectives,
« il me semble, dit-il, entendre braire un gros âne
« contre moi. Je m'en réjouis fort, et je serais bien
« triste que de telles gens m'appelassent un bon
« chrétien... » Il faut donner Luther tel qu'il est et avec ses faiblesses. Ce penchant à la plaisanterie, et à une plaisanterie grossière, en était une. Le réformateur était un grand homme, un homme de Dieu, sans doute, mais il était homme et non pas ange, et même il n'était pas un homme parfait. Qui a le droit de lui demander la perfection?

« Au reste, ajoute-t-il, en provoquant ses ad-
« versaires au combat, bien que, pour de tels
« points, il ne soit pas d'usage de brûler les héré-
« tiques, me voici à Wittemberg, moi, le docteur
« Martin Luther! Y a-t-il quelque inquisiteur qui
« prétende mâcher du fer et faire sauter en l'air des
« rochers? je lui fais savoir qu'il a un sauf-conduit
« pour s'y rendre, portes ouvertes, table et loge-
« ment assurés, le tout par les soins gracieux
« du louable prince le duc Frédéric, électeur de

(1) Dass er die Schrift, unsern Trost, nicht anders behandelt wie die Sau einen Habersack.

« Saxe, qui ne protégera jamais l'hérésie... (1). »

On voit que le courage ne manquait pas à Luther. Il s'appuyait sur la Parole de Dieu ; et c'est un rocher qui ne fait jamais défaut dans la tempête. Mais Dieu, dans sa fidélité, lui accordait aussi d'autres secours. Aux éclats de joie avec lesquels la multitude accueillit les thèses de Luther, avait succédé bientôt un morne silence. Les savants s'étaient retirés timidement à l'ouïe des calomnies et des insultes de Tezel et des dominicains. Les évêques, qui avaient auparavant blâmé hautement les abus des indulgences, les voyant enfin attaqués, n'avaient pas manqué, par une contradiction dont il n'y a que trop d'exemples, de trouver alors l'attaque inopportune. La plupart des amis du réformateur s'étaient effrayés. Plusieurs s'étaient enfuis. Mais quand la première terreur fut passée, un mouvement contraire s'opéra dans les esprits. Le moine de Wittemberg, qui pendant quelque temps s'était trouvé presque seul au milieu de l'Église, se vit bientôt entouré de nouveau d'un grand nombre d'amis et d'approbateurs.

Il y en eut un qui, quoique timide, lui demeura pourtant fidèle dans toute cette crise, et dont l'amitié fut pour lui une consolation et un appui. C'était Spalatin. Leur correspondance ne discontinua pas. « Je te rends grâces, » lui dit-il, en parlant d'une marque particulière d'amitié qu'il avait reçue de lui ; « mais que ne te dois-je pas (2) ? » C'est le 11 novembre 1517, onze jours après la publication des thèses, et par conséquent dans le moment où la fermentation des esprits était sans doute le plus grande, que Luther aime ainsi à épancher sa reconnaissance dans le cœur de son ami. Il est intéressant de voir, dans cette même lettre à Spalatin, cet homme fort, qui venait de faire l'action la plus courageuse, déclarer d'où la force provient. « Nous ne pouvons « rien de nous-mêmes ; nous pouvons tout par la « grâce de Dieu. Toute ignorance est invincible « pour nous : nulle ignorance n'est invincible pour « la grâce de Dieu. Plus nous nous efforçons de « nous-mêmes de parvenir à la sagesse, plus nous « approchons de la folie (3). Il n'est point vrai que « cette ignorance invincible excuse le pécheur ; « car autrement il n'y aurait aucun péché dans le « monde. »

Luther n'avait envoyé ses propositions ni au prince ni à aucun de ses courtisans. Il paraît que le chapelain en témoigna à son ami quelque étonnement : « Je n'ai pas voulu, répond Luther, que mes « thèses parvinssent à notre très-illustre prince, ou « à quelqu'un des siens, avant que ceux qui pen- « sent y être désignés les eussent eux-mêmes reçues, « de peur qu'ils ne crussent que je les ai publiées « par ordre du prince, ou pour me concilier sa fa- « veur, et par opposition à l'évêque de Mayence. « J'apprends qu'il en est déjà plusieurs qui rêvent « de telles choses. Mais maintenant, je puis jurer « en toute sécurité que mes thèses ont été publiées « sans la connaissance du duc Frédéric (4). »

Si Spalatin consolait son ami et le soutenait de son influence, Luther de son côté cherchait à répondre aux demandes que lui adressait le modeste chapelain. Entre autres questions, celui-ci lui en fit alors une, qui est encore souvent répétée de nos jours : « Quelle est, lui demanda-t-il, la meilleure « manière d'étudier l'Écriture sainte ? »

« Jusqu'à présent, répondit Luther, vous ne « m'avez demandé, très-excellent Spalatin, que « des choses qui étaient en mon pouvoir. Mais vous « diriger dans l'étude des saintes Écritures est au- « dessus de mes forces. Si cependant vous voulez « absolument connaître ma méthode, je ne vous la « cacherai point.

« Il est très-certain qu'on ne peut parvenir à « comprendre les Écritures ni par l'étude, ni par « l'intelligence. Votre premier devoir est donc de « commencer par la prière (5). Demandez au Sei- « gneur qu'il daigne vous accorder, en sa grande « miséricorde, la véritable intelligence de sa Pa- « role. Il n'y a point d'autre interprète de la Parole « de Dieu que l'auteur même de cette Parole, selon « ce qu'il a dit : *Ils seront tous enseignés de Dieu.* « N'espérez rien de vos travaux, rien de votre in- « telligence ; confiez-vous uniquement en Dieu et « en l'influence de son Esprit. Croyez-en un homme « qui en a fait l'expérience (6). » On voit ici comment Luther parvint à la possession de la vérité, dont il fut le prédicateur. Ce ne fut pas, comme le prétendent quelques-uns, en se confiant en une raison orgueilleuse ; ce ne fut pas, comme d'autres le soutiennent, en se livrant à des passions haineuses. La source la plus pure, la plus sainte, la plus sublime, Dieu même, interrogé par l'humilité, la confiance et la prière, fut celle où il puisa. Mais il est peu d'hommes de notre siècle qui l'imitent, et de là vient qu'il en est peu qui le comprennent. Ces mots de Luther sont à eux seuls pour un

(1) L. Opp. Leips. XVII, 132.

(2) Tibi gratias ago : imò quid tibi non debeo ? (L. Epp. I, p. 74.)

(3) Quantò magis conamur ex nobis ad sapientiam, tantò amplius appropinquamus insipientiæ. (Ibid.)

(4) Sed salvum est nunc etiam jurare, quòd sine scitu ducis Frederici exierint. (Ibid, p. 76.)

(5) Primùm, id certissimum est, sacras literas non posse vel studio, vel ingenio penetrari. Ideò primum officium est ut ab oratione incipias.

(6) Igitur de tuo studio desperes oportet omninò, simul et ingenio. Deo autem soli confidas et influxui spiritûs. Experto crede ista. (L. Epp. I, p. 88, du 18 janvier.

esprit sérieux une justification de la réforme.

Luther trouva aussi des consolations dans l'amitié de laïques respectables. Christophore Scheurl, l'excellent secrétaire de la ville impériale de Nuremberg, lui donna des marques touchantes de son amitié (1). On sait combien les témoignages d'intérêt sont doux au cœur de l'homme, quand il se voit attaqué de toutes parts. Le secrétaire de Nuremberg faisait plus encore : il eût voulu gagner à son ami de nombreux amis. Il l'invitait à dédier l'un de ses ouvrages à un jurisconsulte nurembergeois alors célèbre, nommé Jérôme Ebner : « Tu as une haute « idée de mes études, lui répond Luther avec mo- « destie ; mais je n'en ai que la plus abjecte. Néan- « moins j'ai voulu me conformer à tes désirs. J'ai « cherché... Mais dans toute ma provision, que je « n'ai jamais trouvée si chétive, il ne s'est rien of- « fert à moi qui ne me parût tout à fait indigne « d'être dédié à un si grand homme par un si petit « homme que moi. » Touchante humilité! C'est Luther qui parle, et c'est avec le docteur Ebner, dont le nom nous est inconnu, qu'il se compare ainsi. La postérité n'a pas ratifié ce jugement.

Luther, qui n'avait rien fait pour répandre ses thèses, ne les avait pas plus envoyées à Scheurl qu'à l'électeur et à ses courtisans. Le secrétaire de Nuremberg lui en témoigna son étonnement. « Mon « dessein, lui répondit-il, n'avait point été de donner « à mes thèses une telle publicité. Je voulais seu- « lement conférer sur leur contenu avec quelques- « uns de ceux qui demeurent avec nous ou près « de nous (2). S'ils les avaient condamnées, je vou- « lais les détruire. S'ils les avaient approuvées, je « me proposais de les publier. Mais maintenant « elles sont imprimées, réimprimées et répandues « bien au delà de toutes mes espérances ; tellement « que je me repens de cette production (3) ; non que « je craigne que la vérité soit connue du peuple, « c'est cela seul que j'ai cherché ; mais ce n'est pas « là la manière de l'instruire. Il s'y trouve des « questions qui sont encore douteuses pour moi, « et si j'avais pensé que mes thèses fissent une telle « sensation, il est des choses que j'eusse omises et « d'autres que j'eusse affirmées avec une plus en- « tière assurance. » Luther pensa autrement plus tard. Loin de craindre d'en avoir trop dit, il déclara qu'il aurait dû dire bien plus encore. Mais les appréhensions que Luther manifeste à Scheurl honorent sa sincérité. Elles montrent qu'il n'y avait en lui ni plan fait à l'avance ni esprit de parti, qu'il n'abondait pas dans son sens et qu'il ne cherchait que la vérité. Quand il l'eut pleinement trouvée, il changea de langage : « Vous trouverez dans mes « premiers écrits, dit-il bien des années après, que « j'ai très-humblement accordé au pape beaucoup « de choses, et même des choses importantes, que « maintenant je regarde et je déteste comme abo- « minables et blasphématoires (4). »

Scheurl n'était pas le seul laïque considéré qui donnât alors à Luther des marques de son amitié. Le célèbre peintre Albert Durer lui envoya un présent, peut-être était-ce un de ses tableaux, et le docteur lui en fit exprimer toute sa reconnaissance (5).

Ainsi Luther éprouvait alors pour lui-même la vérité de cette parole de la sagesse divine : *L'intime ami aime en tout temps, et il naîtra comme un frère dans la détresse.* Mais il s'en souvenait aussi pour les autres. Il plaidait la cause de tout son peuple. L'électeur venait de lever un impôt, et on assurait qu'il allait en lever un autre, probablement d'après l'avis de Pfeffinger, conseiller du prince, contre lequel Luther lance souvent des paroles piquantes. Le docteur se mit hardiment à la brèche : « Que Votre Altesse, dit-il, ne méprise pas la prière « d'un pauvre mendiant. Je vous le demande au « nom de Dieu, n'ordonnez pas une nouvelle taxe. « J'ai eu le cœur brisé, ainsi que plusieurs de ceux « qui vous sont le plus dévoués, en voyant combien « la dernière avait nui à la bonne renommée et à « la popularité dont jouissait Votre Altesse. Il est « vrai que Dieu vous a doué d'une raison élevée, « en sorte que vous voyez en ces choses plus loin « que moi, et sans doute que tous vos sujets. Mais « peut-être est-ce la volonté de Dieu qu'une petite « raison en instruise une grande, afin que personne « ne se confie en soi-même, mais seulement en « Dieu notre Seigneur, lequel daigne garder pour « notre bien votre corps en santé, et votre âme « pour la béatitude éternelle. Amen. » C'est ainsi que l'Évangile, qui fait honorer les rois, fait aussi plaider la cause du peuple. Il prêche à la nation ses devoirs ; et les droits qu'elle possède, il les rappelle au prince. La voix d'un chrétien tel que Luther, retentissant dans le cabinet d'un souverain, pourrait souvent tenir lieu de toute une assemblée de législateurs.

Dans cette même lettre, où Luther adresse une

(1) Litteræ tuæ, lui écrit Luther le 11 décembre 1517, animum tuum erga meam parvitatem candidum et longè ultrà merita benevolentissimum probaverunt. (L. Epp. 1, p. 79.)

(2) Non fuit consilium neque votum eas evulgari, sed cum paucis apud et circùm nos habitantibus primùm super ipsis conferri. (Ibid., p. 95.)

(3) Ut me pœniteat hujus fœturæ. (Epp. I, p. 95.)

(4) Quæ istis temporibus pro summâ blasphemiâ et abominatione habeo et execror. (L. Opp. lat. Wit. in præf.)

(5) Accepi... simul et donum insignis viri Alberti Durer. (L. Epp. I, 95.)

sévère leçon à l'électeur, il ne craint pas de lui faire une demande, ou plutôt de lui rappeler une promesse, celle de lui donner un habit neuf. Cette liberté de Luther, dans un moment où il pouvait craindre d'avoir offensé Frédéric, honore également et le prince et le réformateur. « Mais si c'est Pfef-« finger qui en est chargé, ajoute-t-il, qu'il me le « donne en réalité et non en protestations d'amitié. « Car tisser de bonnes paroles, c'est ce qu'il sait « faire, mais il n'en sort jamais de bon drap. » Luther pensait que, par les avis fidèles qu'il avait donnés à son prince, il avait bien mérité son habit de cour (1). Quoi qu'il en soit, deux ans plus tard il ne l'avait pas reçu, et il le demandait encore (2). Cela *semble* indiquer que Frédéric n'était pas autant qu'on l'a dit à la disposition de Luther.

VIII

Dispute de Francfort. — Thèses de Tezel. — Menaces. — Opposition de Knipstrow. — Thèses de Luther brûlées. — Les moines. — Paix de Luther. — Thèses de Tezel brûlées. — Peine de Luther. — Visite de l'évêque.

Ainsi les esprits étaient peu à peu revenus de leur premier effroi. Luther lui-même était disposé à déclarer que ses paroles n'avaient pas la portée qu'on leur avait attribuée. De nouvelles circonstances pouvaient détourner l'attention générale, et ce coup porté à la doctrine romaine finir par se perdre dans les airs comme tant d'autres. Mais les partisans de Rome empêchèrent que l'affaire n'eût une telle issue. Ils agrandirent la flamme au lieu de l'étouffer.

Tezel et les dominicains répondirent fièrement à l'attaque qu'on leur avait faite. Brûlant du désir d'écraser le moine audacieux qui était venu troubler leur trafic, et de se concilier la faveur du pontife romain, ils poussèrent un cri de fureur; ils prétendirent qu'attaquer l'indulgence ordonnée par le pape, c'était attaquer le pape lui-même, et ils appelèrent à leur aide tous les moines et les théologiens de leur école (3). En effet, Tezel sentit bien qu'un adversaire tel que Luther était trop fort pour lui seul. Tout déconcerté de l'attaque du docteur, mais surtout plein de colère, il quitta les environs de Wittemberg, et se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il arriva déjà au mois de novembre 1517. L'université de cette ville était de date récente comme celle de Wittemberg, mais elle avait été fondée par le parti contraire. Conrad Wimpina, homme de beaucoup d'éloquence, ancien rival de Pollich de Mellerstadt, et l'un des théologiens les plus distingués de ce temps, y était professeur. Wimpina jetait des regards envieux sur le docteur et sur l'université de Wittemberg. Leur réputation l'offusquait. Tezel lui demanda une réponse aux thèses de Luther, et Wimpina écrivit deux séries d'antithèses, ayant pour but de défendre, la première, la doctrine des indulgences, et la seconde, l'autorité du pape.

Le 20 janvier 1518 eut lieu cette dispute préparée longtemps à l'avance, annoncée avec éclat, et sur laquelle Tezel fondait tant d'espérances. Il avait battu le rappel. Des moines avaient été envoyés de tous les cloîtres des environs; ils s'y rencontrèrent au nombre de plus de trois cents. Tezel lut ses thèses. On y retrouvait jusqu'à cette déclaration, « que quiconque dit que l'âme ne s'envole pas du « purgatoire aussitôt que le denier sonne au fond « du coffre-fort, est dans l'erreur (4). »

Mais surtout il établissait des propositions d'après lesquelles le pape semblait vraiment ***assis comme Dieu dans le temple de Dieu***, selon le langage d'un apôtre. Il était commode pour ce marchand effronté de se réfugier avec tous ses désordres et ses scandales sous le manteau du pape.

Voici ce qu'il se déclara prêt à défendre en présence de la nombreuse assemblée qui l'entourait :

3. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le pape, « par la grandeur de sa puissance, est au-dessus « de toute l'Église universelle et des conciles, et « que l'on doit obéir à ses ordonnances en toute « soumission.

4. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le pape « seul a droit de décider dans les choses de la foi « chrétienne; que seul il a la puissance, et que « personne ne l'a, excepté lui, d'expliquer d'après « son sens le sens de l'Écriture sainte, et d'approu-« ver ou condamner toutes paroles ou œuvres des « autres.

5. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le ju-« gement du pape, dans les choses qui concernent « la foi chrétienne et qui sont nécessaires au salut « du genre humain, ne peut nullement errer.

6. « Il faut enseigner aux chrétiens, que l'on « doit plus s'appuyer et se reposer, dans les choses « de la foi, sur la pensée du pape, telle que ses « jugements la manifestent, que sur la pensée de « tous les hommes sages, telle qu'ils la tirent de « l'Écriture.

(1) Mein Hofkleid verdienen. (Epp. L. I, p. 77 et 78.)

(2) Ibid., p. 283.

(3) Suum senatum convocat; monachos aliquot et theologos suâ sophisticâ utcunque tinctos. (Melancht. Vita Luth.)

(4) Quisquis ergò dicit, non citiùs posse animam volare, quàm in fundo cistæ denarius possit tinnire, errat. (Positiones fratris Joh. Tezelii, pos. 56, L. Opp. I, p. 94.)

8. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui portent atteinte à l'honneur et à la dignité « du pape, se rendent coupables du crime de lèse-« majesté et méritent la malédiction.

17. « Il faut enseigner aux chrétiens, qu'il y a « beaucoup de choses que l'Église regarde comme « des articles certains de la vérité universelle, « quoiqu'elles ne se trouvent ni dans le canon de la « Bible, ni dans les anciens docteurs.

44. « Il faut enseigner aux chrétiens, que l'on « doit tenir pour hérétiques obstinés, ceux qui « déclarent par leurs paroles, leurs actions ou « leurs écrits, qu'ils ne rétracteraient pas leurs pro-« positions hérétiques, dût-il pleuvoir ou grêler sur « eux excommunications sur excommunications.

48. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui protégent l'erreur des hérétiques, et qui em-« pêchent par leur autorité qu'ils ne soient amenés « par-devant le juge qui a le droit de les entendre, « sont excommuniés; que si dans l'espace d'une « année ils ne s'abstiennent pas de le faire, ils « seront déclarés infâmes et cruellement punis de « plusieurs châtiments, d'après les règles du droit « et pour l'épouvante de tous les hommes (1).

50. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui barbouillent tant de livres et de papier, qui « prêchent ou disputent publiquement et mé-« chamment sur la confession de la bouche, sur la « satisfaction des œuvres, sur les riches et grandes « indulgences de l'évêque de Rome et sur son pou-« voir; que ceux qui se rangent avec ceux qui « prêchent ou qui écrivent de telles choses, qui « prennent plaisir à leurs écrits et qui les répan-« dent parmi le peuple et dans le monde; que ceux « enfin qui parlent de ces choses en cachette, d'une « manière méprisable et sans pudeur, doivent tous « trembler d'encourir les peines que nous venons « de nommer, et de se précipiter eux-mêmes, et « d'autres avec eux, au jour à venir, dans l'éternelle « condamnation, et ici-bas déjà dans un grand op-« probre. Car chaque bête qui touche la montagne « sera lapidée. »

On voit que Tezel n'attaquait pas Luther seul. Il avait probablement en vue dans la 48e thèse l'électeur de Saxe. Ces propositions, du reste, sentent bien le dominicain. Menacer tout contradicteur de châtiments cruels, était un argument d'inquisiteur, auquel il n'y avait guère moyen de répondre. Les trois cents moines que Tezel avait rassemblés, ouvraient tous de grands yeux et admiraient ce qu'il avait dit. Les théologiens de l'université craignaient trop d'être mis au nombre des fauteurs de l'hérésie, ou étaient trop attachés aux principes de Wimpina, pour attaquer franchement les étonnantes thèses qui venaient d'être lues.

Toute cette affaire, dont on avait fait si grand bruit, semblait donc ne devoir être qu'un combat simulé; mais parmi la foule des étudiants qui assistaient à la dispute, était un jeune homme d'environ vingt ans, nommé Jean Knipstrow. Il avait lu les thèses de Luther et les avait trouvées conformes aux doctrines de l'Écriture. Indigné de voir la vérité foulée publiquement aux pieds, sans que personne se présentât pour la défendre, ce jeune homme éleva la voix, au grand étonnement de toute l'assemblée, et attaqua le présomptueux Tezel. Le pauvre dominicain, qui n'avait pas compté sur une telle opposition, en fut tout troublé. Après quelques efforts, il abandonna le champ de bataille et céda la place à Wimpina. Celui-ci résista avec plus de vigueur; mais Knipstrow le pressa de telle sorte que, pour mettre fin à une lutte si inconvenante à ses yeux, Wimpina, qui présidait, déclara la discussion close, et passa sans autres à la promotion de Tezel au grade de docteur, récompense de ce glorieux combat. Wimpina, pour se débarrasser du jeune orateur, le fit envoyer au couvent de Pyritz en Poméranie, avec ordre de l'y garder sévèrement. Mais cette lumière naissante ne fut enlevée des bords de l'Oder que pour répandre plus tard en Poméranie une grande clarté (2). Dieu, quand il le trouve bon, emploie des écoliers pour confondre des docteurs.

Tezel, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu, eut recours à l'*ultima ratio* de Rome et des inquisiteurs, nous voulons dire au feu. Il fit dresser sur une promenade de l'un des faubourgs de Francfort une chaire et un échafaud. Il s'y rendit en procession solennelle avec ses insignes d'inquisiteur de la foi. Il déchaîna du haut de la chaire toute sa fureur. Il lança des foudres, et s'écria, de sa puissante voix, que l'hérétique Luther devait être mis à mort par le feu. Puis, plaçant les propositions et le sermon du docteur sur l'échafaud, il les brûla (3). Il s'entendait mieux à cela qu'à défendre des thèses. Cette fois il ne trouva point de contradicteurs; sa victoire fut complète. L'impudent dominicain rentra triomphant dans Francfort. Quand les partis puissants sont vaincus, ils ont recours à certaines démonstrations qu'il faut bien leur passer comme une consolation de leur honte.

(1) Pro infamibus sunt tenendi, qui etiam per juris capitula terribiliter multis plectentur pœnis in omnium hominum terrorem. (Positiones fratris Joh. Tezelii, pos. 56, L. Opp. I, p. 98.)

(2) Spieker, Gesch. Dr. M. Luthers. Beckmani Notitia Univ. Francofurt. VIII, etc.

(3) Fulmina in Lutherum torquet : vociferatur ubique hunc hæreticum igni perdendum esse; propositiones etiam Lutheri et concionem de indulgentiis publicè conjicit in flammas. (Melancht. Vita Luth.)

Les secondes thèses de Tezel forment une époque importante de la réformation. Elles déplacèrent la dispute ; elles la transportèrent des marchés d'indulgences dans les salles du Vatican, et la détournèrent de Tezel sur le pape. A ce méprisable courtier que Luther avait pris à bras-le-corps, elles substituèrent la personne sacrée du chef de l'Église. Luther en fut étonné. Il est probable que plus tard il eût fait de lui-même ce pas ; mais ses ennemis lui en épargnèrent la peine. Dès lors il ne fut plus seulement question d'un commerce décrié, mais de Rome ; et le coup dont une main courageuse avait voulu abattre la boutique de Tezel, vint ébranler jusque dans ses bases le trône du pontife-roi.

Les thèses de Tezel ne furent, au reste, que le signal donné à la troupe de Rome. Un cri s'éleva contre Luther parmi les moines, furieux de voir paraître un adversaire plus redoutable que ne l'avaient été Érasme et Reuchlin. Le nom de Luther retentit du haut des chaires des dominicains. Ils s'adressaient aux passions du peuple ; ils appelaient le courageux docteur un insensé, un séducteur, un possédé du démon. Sa doctrine était décriée comme la plus horrible hérésie. « Attendez seulement encore quinze jours, quatre semaines tout au plus, « disaient-ils, et cet hérétique insigne sera brûlé. » Si cela n'eût dépendu que des dominicains, le sort de Huss et de Jérôme eût bientôt été celui du docteur saxon ; mais Dieu veillait sur lui. Sa vie devait accomplir ce que les cendres de Huss avaient commencé ; car chacun sert à l'œuvre de Dieu, l'un par sa vie, l'autre par sa mort. Plusieurs s'écriaient déjà que l'université de Wittemberg tout entière était atteinte d'hérésie, et ils la déclaraient infâme (1). « Poursuivons ce scélérat et tous ses partisans ! » continuaient-ils. En plusieurs endroits ces cris réussissaient à soulever les passions du peuple. Ceux qui partageaient les opinions du réformateur étaient signalés à l'attention publique, et partout où les moines se trouvaient les plus forts, les amis de l'Évangile éprouvaient les effets de leur haine. Ainsi commençait à s'accomplir pour la réformation cette prophétie du Sauveur : *On vous injuriera, on vous persécutera, on dira faussement contre vous, à cause de moi, toute sorte de mal.* Cette rétribution du monde ne manque en aucun temps aux disciples décidés de l'Évangile.

Quand Luther eut connaissance des thèses de Tezel, et de l'attaque générale dont elles furent le signal, son courage s'enflamma. Il sentit qu'il fallait résister en face à de tels adversaires ; son âme intrépide n'eut pas de peine à s'y résoudre. Mais en même temps leur faiblesse lui révéla sa force, et lui donna le sentiment de ce qu'il était lui-même.

Il ne se laissa pourtant point aller à ces mouvements d'orgueil si naturels au cœur de l'homme. « J'ai plus de peine, écrivait-il alors à Spalatin, à « m'empêcher de mépriser mes adversaires et de « pécher ainsi contre Jésus-Christ, que je n'en « aurais à les vaincre. Ils sont tellement ignorants « des choses divines et humaines, que c'est une « honte que d'avoir à combattre contre eux. Et « cependant c'est cette ignorance même qui leur « donne leur inconcevable audace et leur front « d'airain (2). » Mais ce qui fortifiait surtout son cœur au milieu de ce déchaînement universel, c'était l'intime conviction que sa cause était celle de la vérité. « Ne vous étonnez pas, écrivait-il à « Spalatin au commencement de l'année 1518, de « ce qu'on m'insulte si fort. J'entends avec joie ces « injures. Si l'on ne me maudissait pas, nous ne « pourrions pas croire si fermement que la cause que « j'ai entreprise est celle de Dieu même (3). Christ a « été mis pour être un signe auquel on contredira. Je « sais, disait-il encore, que la Parole de Dieu a été dès « le commencement du monde d'une nature telle, « que quiconque a voulu la porter dans le monde, « a dû, comme les apôtres, abandonner toutes « choses et attendre la mort. S'il n'en était pas ainsi, « ce ne serait pas la Parole de Jésus-Christ (4). » Cette paix au milieu de l'agitation est une chose inconnue aux héros du monde. On voit des hommes qui sont à la tête d'un gouvernement, d'un parti politique, succomber sous leurs travaux et sous leurs peines. Le chrétien acquiert d'ordinaire dans la lutte de nouvelles forces. C'est qu'il connaît une source mystérieuse de repos et de courage qu'ignore celui dont les yeux sont fermés à l'Évangile.

Une chose pourtant agitait quelquefois Luther : c'était la pensée des dissentiments que sa courageuse opposition pourrait produire. Il savait qu'une parole peut suffire pour enflammer tout le monde. Il voyait quelquefois prince contre prince, peut-être peuple contre peuple. Son cœur allemand en était attristé ; sa charité chrétienne en était effrayée. Il eût voulu la paix. Cependant il fallait parler. Ainsi le voulait le Seigneur. « Je tremble, disait-« il, je frémis à la pensée que je pourrais être une « cause de discorde entre de si grands princes (5). »

Il garda encore le silence sur les propositions de

(1) Eò furunt usquè, ut Universitatem Wittembergensem propter me infamem conantur facere et hæreticam. (L. Epp. I, p. 92.)

(2) Ibid.

(3) Nisi maledicerer, non crederem ex Deo esse quæ tracto. (Ibid., p. 85.)

(4) Morte emptum est (verbum Dei), continue-t-il dans un langage plein d'énergie, mortibus vulgatum, mortibus servatum, mortibus quoque servandum aut referendum est.

(5) Inter tantos principes dissidii origo esse, valdè horreo et timeo (L. Epp. I, p. 93.)

Tezel concernant le pape. Si la passion l'avait emporté, il se serait sans doute jeté aussitôt avec impétuosité sur cette étonnante doctrine à l'abri de laquelle son adversaire prétendait se cacher. Il ne le fit point. Il y a dans son attente, dans sa réserve, dans son silence, quelque chose de grave et de solennel, qui révèle suffisamment l'esprit qui l'animait. Il attendit, mais non par faiblesse ; car le coup n'en fut que plus fort.

Tezel, après son auto-da-fé de Francfort-sur-l'Oder, s'était hâté d'envoyer ses thèses en Saxe. Elles y serviront d'antidote, pensait-il, à celles de Luther. Un homme arriva de Halle à Wittemberg, chargé par l'inquisiteur d'y répandre ses propositions. Les étudiants de l'université, encore tout indignés de ce que Tezel avait brûlé les thèses de leur maître, apprirent à peine l'arrivée de son messager, qu'ils le cherchèrent, l'entourèrent, le pressèrent, l'effrayèrent : « Comment oses-tu apporter ici de « telles choses ? » lui dirent-ils. Quelques-uns lui achetèrent une partie des exemplaires dont il était muni ; d'autres se saisirent du reste ; ils s'emparèrent ainsi de toute sa provision, qui montait à huit cents exemplaires ; puis, à l'insu de l'électeur, du sénat, du recteur, de Luther et de tous les professeurs (1), ils affichèrent ces mots aux poteaux de l'université : « Que celui qui a envie d'assister à « l'embrasement et aux funérailles des thèses de « Tezel, se trouve à deux heures sur la place du « marché. »

Ils s'y rassemblèrent en foule à cette heure et livrèrent aux flammes les propositions du dominicain, au milieu de bruyantes acclamations. Un exemplaire échappa à l'incendie. Luther l'envoya plus tard à son ami Lange d'Erfurt. Cette jeunesse généreuse, mais imprudente, suivait le précepte des anciens : *OEil pour œil et dent pour dent,* et non celui de Jésus-Christ. Mais quand les docteurs et les professeurs donnaient un tel exemple à Francfort, faut-il s'étonner que de jeunes étudiants le suivissent à Wittemberg ? La nouvelle de cette exécution académique se répandit dans toute l'Allemagne, et y fit grand bruit (2). Luther en ressentit une vive peine.

« Je m'étonne, écrivit-il à son ancien maître « Jodocus à Erfurt, que vous ayez pu croire que « c'était moi qui avais fait brûler les thèses de « Tezel. Pensez-vous donc que j'aie tellement perdu « l'esprit ? Mais que puis-je y faire ? Quand il s'agit « de moi, tous croient tout de tous (3). Puis-je « enchaîner les langues du monde entier ? Eh bien ! « qu'ils disent, qu'ils écoutent, qu'ils voient, qu'ils « prétendent ce qu'il leur plaira. J'agirai tant que « le Seigneur m'en donnera la force, et, Dieu ai« dant, je ne craindrai jamais rien. » « Ce qu'il « en aviendra, dit-il à Lange, je l'ignore, si ce « n'est que le péril dans lequel je me trouve devient « par cela même beaucoup plus grand (4). » Cet acte montre combien les cœurs des jeunes gens brûlaient déjà pour la cause que défendait Luther. C'était un signe d'une haute importance ; car un mouvement qui a lieu dans la jeunesse est bientôt porté nécessairement dans la nation tout entière.

Les thèses de Tezel et de Wimpina, quoique peu estimées, produisirent un certain effet. Elles agrandissaient la dispute, elles élargissaient la déchirure faite au manteau de l'Église, elles lançaient dans la querelle des questions du plus haut intérêt. Aussi les chefs de l'Église commencèrent-ils à y regarder de plus près, et à se prononcer avec force contre le réformateur. « Je ne sais vraiment en qui Luther se « confie, dit l'évêque de Brandebourg, qu'il ose « ainsi porter atteinte à la puissance des évêques. » Comprenant que cette nouvelle circonstance demandait de nouvelles démarches, l'évêque vint lui-même à Wittemberg. Mais il trouva Luther animé de cette joie intérieure que donne une bonne conscience, et décidé à livrer le combat. L'évêque sentit que le moine augustin obéissait à une puissance supérieure à la sienne, et il s'en retourna irrité à Brandebourg. Un jour, c'était encore pendant l'hiver de 1518, étant assis devant son foyer, il dit, en se tournant vers ceux qui l'entouraient : « Je ne veux pas re« poser en paix ma tête, que je n'aie jeté Martin « au feu, comme ce tison ; » et il jeta dans le brasier le tison qu'il tenait. La révolution du seizième siècle ne devait pas plus s'accomplir par les chefs de l'Église, que celle du premier ne l'avait été par le sanhédrin et par la synagogue. Les chefs du clergé furent opposés, au seizième siècle, à Luther, à la réformation, à ses ministres, comme ils l'avaient été à Jésus-Christ, à l'Évangile, à ses apôtres, et comme trop souvent, dans tous les temps, ils le sont à la vérité. — « Les évêques, » dit Luther en parlant de la visite que lui avait faite le prélat de Brandebourg, « commencent à s'apercevoir qu'ils « auraient dû faire ce que je fais, et ils en sont hon« teux. Ils m'appellent orgueilleux, audacieux, et « je ne nie pas que je le sois. Mais ils ne sont pas « gens à savoir ce que Dieu est et ce que nous « sommes (5). »

(1) Hæc inscio principe, senatu, rectore, denique omnibus nobis. (L. Epp. I, p. 99.)

(2) Fit ex eâ re ingens undique fabula. (Ibid.)

(3) Omnes omnibus omnia credunt de me. (L. Epp. I, p. 109.)

(4) Ibid., p. 98.

(5) Quid vel Deus vel ipsi sumus. (Ibid., p. 224.)

IX

Prierio. — Système de Rome. — Le dialogue. — Système de la réforme. — Réponse à Prierio. — La Parole. — Le pape et l'Église. — Hochstraten. — Les moines. — Luther répond. — Eck.—L'École. — Les Obélisques. — Sentiments de Luther.— Les Astérisques. — Rupture.

Une résistance plus grave que celle de Tezel était déjà opposée à Luther. Rome avait répondu. Une réplique était partie des murailles du sacré palais. Ce n'était pas Léon X qui s'était avisé de parler théologie : « Querelle de moines, avait-il dit un « jour; le mieux est de ne pas s'en mêler. » Et une autre fois : « C'est un Allemand ivre qui a écrit « ces thèses; quand son vin aura passé, il parlera « tout autrement (1). » Un dominicain de Rome, Sylvestre Mazolini de Prierio ou Prierias, maître du sacré palais, exerçait les fonctions de censeur et fut en cette qualité le premier qui eut connaissance en Italie des thèses du moine saxon.

Un censeur romain et les thèses de Luther, quelle rencontre! La liberté de la parole, la liberté d'examen, la liberté de la foi viennent heurter, dans la ville de Rome, ce pouvoir qui prétend tenir en ses mains le monopole des intelligences, et ouvrir et fermer, comme il lui plaît, la bouche de la chrétienté. La lutte de la liberté chrétienne, qui produit des enfants de Dieu, avec le despotisme pontifical, qui produit des esclaves de Rome, est comme symbolisée, dès les premiers jours de la réformation, dans la rencontre de Luther et de Prierio.

Le censeur romain, prieur général des dominicains, chargé de décider ce que la chrétienté doit dire ou taire, et ce qu'elle doit savoir ou ignorer, se hâta de répondre. Il publia un écrit qu'il dédia à Léon X. Il y parlait avec mépris du moine allemand, et déclarait, avec une suffisance toute romaine, « qu'il serait curieux de s'assurer si ce Martin-là « avait un nez de fer ou une tête d'airain, qu'on « ne pût le briser (2)!... » Puis sous la forme du dialogue, il attaquait les thèses de Luther, en employant tour à tour la moquerie, les injures et les menaces.

Ce combat entre l'augustin de Wittemberg et le dominicain de Rome se livra sur la question même qui est le principe de la réforme, savoir : « Quelle « est pour les chrétiens la seule autorité infailli- « ble? » Voici le système de l'Église exposé d'après ses organes les plus indépendants (3) :

La lettre de la Parole écrite est morte, sans l'esprit d'interprétation qui seul en fait connaître le sens caché. Or, cet esprit n'est point accordé à chaque chrétien, mais à l'Église, c'est-à-dire aux prêtres. C'est une grande témérité que de prétendre que celui qui a promis à l'Église d'être toujours avec elle jusqu'à la fin du monde, ait pu l'abandonner à la puissance de l'erreur. On dira peut-être que la doctrine et la constitution de l'Église ne sont plus telles qu'on les trouve dans les saints oracles. Sans doute; mais ce changement n'est qu'apparent : il se rapporte à la forme et non au fond. Il y a plus, ce changement est un progrès. La force vivifiante de l'Esprit divin a donné de la réalité à ce qui, dans l'Écriture, n'était qu'en idée; elle a donné un corps aux esquisses de la Parole; elle a mis la dernière main à ses ébauches, et elle a achevé l'ouvrage dont la Bible n'avait fourni que les premiers traits. Il faut donc comprendre le sens de la sainte Écriture ainsi que l'a déterminé l'Église, conduite par l'Esprit saint. Ici les docteurs catholiques se divisaient. Les conciles généraux, disaient les uns, et Gerson était de ce nombre, sont les représentants de l'Église. Le pape, disaient les autres, est le dépositaire de l'esprit d'interprétation, et personne n'a le droit de comprendre l'Écriture autrement que l'arrête le pontife romain. C'était l'avis de Prierio.

Telle fut la doctrine que le maître du sacré palais opposa à la réformation naissante. Il avança, sur la puissance de l'Église et du pape, des propositions dont les flatteurs les plus déhontés de la cour de Rome auraient eux-mêmes rougi. Voici l'un des points qu'il établit en tête de son écrit : « Quiconque ne s'ap- « puie pas sur la doctrine de l'Église romaine et « du pontife romain, comme sur la règle infaillible « de la foi, de laquelle l'Écriture sainte elle-même « tire sa force et son autorité, est un hérétique (4). »

Puis, dans un dialogue, dont les interlocuteurs sont Luther et Sylvestre, ce dernier cherche à réfuter les propositions du docteur. Les sentiments du moine saxon étaient chose toute nouvelle pour un censeur romain; aussi Prierio montre-t-il qu'il n'a compris ni les émotions de son cœur, ni les mobiles de sa conduite. Il mesurait le docteur de la vérité à la petite mesure des valets de Rome. « O cher Luther! lui dit-il, si tu recevais de notre « seigneur le pape un bon évêché et une indul- « gence plénière pour la réparation de ton église, « tu filerais plus doux, et tu prônerais même l'in- « dulgence que maintenant tu te plais à noircir! » L'Italien, si fier de l'élégance de ses mœurs, prend quelquefois le ton le plus grossier : « Si le propre « des chiens est de mordre, dit-il à Luther, je

(1) Ein voller trunkener Deutscher. (L. Opp.* (W.) XXII, p. 1337.)

(2) An ferreum nasum aut caput æneum gerat iste Lutherus, ut effringi non possit. (Sylv. Prieratis Dialogus.)

(3) Voyez Joh. Gersonis Propositiones de sensu litterali S. Scripturæ. (Opp. tom. I.)

(4) A quâ etiam sacra Scriptura robur trahit et auctoritatem, hæreticus est (fundamentum tertium).

« crains bien que tu n'aies eu un chien pour « père (1). » Le dominicain s'étonne presque, à la fin, de la condescendance qu'il a eue de parler au moine rebelle, et il termine en montrant à son adversaire les dents cruelles d'un inquisiteur : « L'É« glise romaine, dit-il, qui a dans le pape le faîte « de son pouvoir spirituel et temporel, peut con« traindre par le bras séculier ceux qui, ayant « d'abord reçu la foi, s'en écartent. Elle n'est point « tenue d'employer des raisons pour combattre et « pour vaincre les rebelles (2). »

Ces mots, tracés par la plume de l'un des dignitaires de la cour romaine, avaient un sens très-positif. Ils n'épouvantèrent cependant pas Luther. Il crut, ou feignit de croire, que ce Dialogue n'était point de Prierio, mais d'Ulrich de Hütten, ou de l'un des autres auteurs des *Lettres de quelques hommes obscurs*, qui, disait-il, dans sa satirique humeur et pour exciter Luther contre Prierio, avait compilé cet amas de sottises (3). Il ne désirait pas voir la cour de Rome soulevée contre lui. Toutefois, après avoir gardé quelque temps le silence, ses doutes, s'il en avait, furent dissipés : il se mit à l'œuvre, et, deux jours après, sa réponse fut prête (4).

La Bible avait formé le réformateur et commencé la réformation. Luther n'avait pas eu besoin du témoignage de l'Église pour croire. Sa foi était venue de la Bible elle-même, du dedans et non du dehors. Il était si intimement convaincu que la doctrine évangélique était inébranlablement fondée sur la Parole de Dieu, que toute autorité extérieure était inutile à ses yeux. Cette expérience que Luther avait faite, ouvrait à l'Église un nouvel avenir. La source vive qui venait de jaillir pour le moine de Wittemberg devait devenir un fleuve qui désaltérerait les peuples.

Pour comprendre la Parole, il faut que l'Esprit de Dieu en donne l'intelligence, avait dit l'Église ; et elle avait eu raison jusque-là. Mais son erreur avait été de considérer l'Esprit saint comme un monopole accordé à une certaine caste, et de penser qu'il pouvait être renfermé exclusivement dans des assemblées, dans des colléges, dans une ville, dans un conclave. *Le vent souffle où il veut*, avait dit le Fils de Dieu en parlant de l'Esprit de Dieu ; et en une autre occasion : *Ils seront* TOUS *enseignés de Dieu*. La corruption de l'Église, l'ambition des pontifes, les passions des conciles, les querelles du clergé, la pompe des prélats, avaient fait fuir loin des demeures sacerdotales cet Esprit saint, ce souffle d'humilité et de paix. Il avait déserté les assemblées des superbes, les palais des princes de l'Église, et s'était retiré chez de simples chrétiens et de modestes prêtres. Il avait fui une hiérarchie dominatrice, qui faisait souvent jaillir le sang des pauvres, en les foulant aux pieds ; un clergé fier et ignorant, dont les chefs savaient se servir, non de la Bible, mais de l'épée ; et il se rencontrait tantôt dans des sectes méprisées, tantôt dans les hommes d'intelligence et de savoir. La nuée sainte, qui s'était éloignée des superbes basiliques et des orgueilleuses cathédrales, était descendue sur les lieux obscurs habités par les humbles, ou sur les cabinets, tranquilles témoins d'un consciencieux travail. L'Église, dégradée par son amour du pouvoir et des richesses, déshonorée aux yeux du peuple par l'usage vénal qu'elle faisait de la doctrine de vie, l'Église qui vendait le salut pour remplir les trésors que vidaient son faste et ses débauches, avait perdu toute considération, et les hommes sensés n'ajoutaient plus aucun prix à son témoignage. Méprisant une autorité si avilie, ils se tournaient avec joie vers la Parole divine et son autorité infaillible, comme vers le seul refuge qui leur demeurât en un désordre si général.

Le siècle était donc préparé. Le mouvement hardi par lequel Luther changea le point d'appui des plus grandes espérances du cœur de l'homme, et, d'une main puissante, les transporta des murs du Vatican sur le rocher de la Parole de Dieu, fut salué avec enthousiasme. C'est l'œuvre que se proposa le réformateur dans sa réponse à Prierio.

Il laisse de côté les fondements que le dominicain avait posés en tête de son ouvrage : « Mais, dit-il, « à votre exemple, je vais aussi, moi, poser quel« ques fondements.

« Le premier est cette parole de saint Paul : « *Si « quelqu'un vous annonce un autre Évangile que « celui que nous vous avons annoncé, quand ce se« rait nous-mêmes ou un ange du ciel, qu'il soit « anathème.* »

« Le second est ce passage de saint Augustin à « saint Jérôme : « J'ai appris à ne rendre qu'aux « seuls livres canoniques l'honneur de croire très« fermement qu'aucun d'eux n'a erré : quant aux « autres, je ne crois pas ce qu'ils disent, par cela « seul qu'ils le disent. »

Luther pose donc ici d'une main ferme les principes essentiels de la réformation : la Parole de Dieu, toute la Parole de Dieu, rien que la Parole de Dieu. « Si vous comprenez bien ces points, continue-t-il,

(1) Si mordere canum est proprium, vereor ne tibi pater canis fuerit. (Sylvestri Prieratis Dialog.)

(2) Seculari brachio potest eos compescere, nec tenetur rationibus certare ad vincendos protervientes. (Ibid.)

(3) Convenit inter nos, esse personatum aliquem Sylvestrum ex obscuris viris, qui tantas ineptias in hominem luserit ad provocandum me adversùs eum. (Epp. I, p. 87, du 14 janvier.)

(4) T. I, Witt. lat., p. 170.

« vous comprendrez aussi que tout votre Dialogue « est renversé de fond en comble; car vous n'avez « fait autre chose que mettre en avant des mots et « des opinions de saint Thomas. » Puis, attaquant les axiomes de son adversaire, il déclare franchement qu'il pense que papes et conciles peuvent errer. Il se plaint des flatteries des courtisans romains, qui attribuent au pape l'un et l'autre pouvoir. Il déclare que l'Église n'existe virtuellement qu'en Christ, et représentativement que dans les conciles (1). En venant ensuite à la supposition que Prierio avait faite : « Sans doute vous me jugez « d'après vous-même, lui dit-il; mais si j'aspirais « à l'épiscopat, certainement je ne tiendrais pas ces « discours qui sonnent si mal à vos oreilles. Vous « imaginez-vous que j'ignore comment l'on parvient « à Rome aux évêchés et au sacerdoce? Les enfants « eux-mêmes ne chantent-ils pas dans toutes les « places de cette cité ces paroles si connues :

« Maintenant, Rome est plus immonde
« Que tout ce qu'on voit dans le monde (2)? »

C'étaient des chansons qui avaient cours à Rome, avant l'élection de l'un des derniers papes. Néanmoins Luther parle de Léon avec estime : « Je sais, « dit-il, que nous avons en lui comme un Daniel « dans Babylone; son innocence a déjà souvent mis « sa vie en danger. » Il termine en répondant quelques mots aux menaces de Prierio : « Enfin, vous « dites que le pape est à la fois pontife et empereur, « et qu'il est puissant pour contraindre par le bras « séculier. Avez-vous soif du meurtre?... Je vous « le déclare : vous ne m'épouvanterez ni par vos « rodomontades ni par le bruit menaçant de vos pa« roles. Si l'on me tue, Christ vit, Christ mon Sei« gneur et le Seigneur de tous, béni éternellement. « Amen (3). »

Ainsi, Luther élève d'une main ferme, contre l'autel infidèle de la papauté, l'autel de la Parole de Dieu, seule sainte, seule infaillible, devant lequel il veut que tout genou fléchisse, et sur lequel il se déclare prêt à immoler sa vie.

Prierio publia une réplique, puis un troisième livre sur « la vérité irréfragable de l'Église et du pontife romain » dans lequel, s'appuyant sur le droit ecclésiastique, il disait que quand même le pape ferait aller les peuples en masse au diable avec lui, on ne pourrait pour cela ni le juger, ni le destituer (4). Le pape, à la fin fut obligé d'imposer silence à Prierio.

Bientôt un nouvel adversaire se présenta dans la lice; c'était encore un dominicain. Jacques Hochstraten, inquisiteur à Cologne, que nous avons déjà entendu s'élever contre Reuchlin et les amis des lettres, frémit quand il vit la hardiesse de Luther. Il fallait bien que l'obscurantisme et le fanatisme monacal en vinssent aux mains avec celui qui devait leur donner le coup de mort. Le monachisme s'était formé quand la vérité primitive avait commencé à se perdre. Depuis lors les moines et les erreurs avaient crû de pair. L'homme qui devait hâter leur ruine avait paru; mais ces robustes champions ne pouvaient abandonner le champ de bataille sans lui avoir livré un rude combat. Ils le lui livrèrent pendant toute sa vie; mais c'est dans Hochstraten que ce combat est particulièrement personnifié. Hochstraten et Luther : le chrétien libre et fort, et l'esclave fougueux des superstitions monacales! Hochstraten s'irrite, il se déchaîne, il demande à grands cris la mort de l'hérétique... C'est par les flammes qu'il veut qu'on fasse triompher Rome. « C'est un crime de haute trahison contre l'Église, « s'écrie-t-il, que de laisser vivre une heure de plus « un si horrible hérétique. Qu'on élève à l'instant « même un échafaud pour lui! » Ce conseil de sang ne fut, hélas! que trop bien suivi dans beaucoup de contrées; la voix de bien des martyrs, comme aux premiers temps de l'Église, rendit, au milieu des flammes, témoignage à la vérité. Mais le fer et le feu furent en vain invoqués contre Luther. L'ange de l'Éternel campa continuellement auprès de lui et le garantit.

Luther répondit à Hochstraten en peu de mots, mais avec une grande énergie : « Va, lui dit-il en « finissant, meurtrier en délire, qui n'es altéré que « du sang des frères; mon sincère désir est que tu « te gardes bien de m'appeler chrétien et fidèle, « et que tu ne cesses, au contraire, de me décrier « comme un hérétique. Comprends bien ces choses, « homme sanguinaire! ennemi de la vérité! et si ta « rage furibonde te porte à entreprendre quelque « chose contre moi, prends garde d'agir avec cir« conspection, et de bien prendre ton temps. Dieu « sait ce que je me propose s'il m'accorde la vie... « Mon espérance et mon attente, si Dieu le veut, « ne me tromperont pas (5). » Hochstraten se tut.

Une attaque plus pénible attendait le réformateur. Le docteur Eck, le célèbre professeur d'Ingolstadt, le libérateur d'Urbain Régius, l'ami de Luther, avait reçu les fameuses thèses. Eck n'était pas homme à

(1) Ego ecclesiam virtualiter non scio nisi in Christo, repræsentativè non nisi in concilio. (L. Opp. lat., p. 174.)

(2) Quandò hanc pueri in omnibus plateis urbis cantant : Denique nunc facta est... fœdissima Roma. (Ibid., p. 183.)

(3) Si occidor, vivit Christus, Dominus meus et omnium. (L. Opp. lat., p. 186.)

(4) De juridicâ et irrefragabili veritate romanæ ecclesiæ, lib. tertius, cap. 12.

(5) L. Opp. Leips., XVII, p. 140.

défendre les abus des indulgences; mais il était docteur de l'École et non de la Bible, versé dans les scolastiques et non dans la Parole de Dieu. Si Prierio avait représenté Rome, si Hochstraten avait représenté les moines, Eck représentait l'École. L'École, qui depuis environ cinq siècles dominait la chrétienté, loin de céder aux premiers coups du réformateur, se leva avec orgueil pour écraser celui qui osait verser sur elle des flots de mépris. Eck et Luther, l'École et la Parole, en vinrent encore plus d'une fois aux mains; mais c'est alors que le combat s'ouvrit.

Eck dut trouver des erreurs dans plusieurs assertions de Luther. Rien ne nous oblige à mettre en doute la sincérité de ses convictions. Il défendit avec enthousiasme les opinions scolastiques, comme Luther les déclarations de la Parole de Dieu. On peut même supposer qu'il éprouva quelque peine, en se voyant obligé de s'opposer à son ancien ami; cependant, à la manière dont il l'attaqua, il semble que la passion et la jalousie ne furent pas étrangères à sa détermination.

Il donna le nom d'*Obélisques* à ses remarques contre les thèses de Luther. Voulant d'abord sauver les apparences, il ne publia pas son ouvrage, et se contenta de le communiquer confidentiellement à son ordinaire, l'évêque d'Eichstadt. Mais bientôt les *Obélisques* furent partout répandus, soit que l'indiscrétion vînt de l'évêque, soit qu'elle vînt du docteur. Il en tomba une copie entre les mains de Link, ami de Luther et prédicateur à Nuremberg. Celui-ci se hâta de l'envoyer au réformateur. Eck était un adversaire tout autrement redoutable que Tezel, Prierio et Hochstraten : plus son écrit surpassait les leurs en science et en subtilité, plus il était dangereux. Il prenait un ton de compassion pour son « faible adversaire, » sachant bien que la pitié fait plus de mal que la colère. Il insinuait que les propositions de Luther répandaient le poison bohémien, qu'elles sentaient la Bohême, et, par ces malignes allusions, il faisait tomber sur Luther la défaveur et la haine attachées en Allemagne au nom de Huss et à celui des schismatiques de sa patrie.

La méchanceté qui perçait dans cet écrit indigna Luther; mais la pensée que ce coup venait d'un ancien ami l'affligea encore plus. C'est donc au prix de l'affection des siens qu'il faut défendre la vérité! Luther épancha son cœur et sa tristesse dans une lettre à Egranus, pasteur à Zwickau. « On m'appelle dans les *Obélisques* un homme venimeux, « lui dit-il, un bohémien, un hérétique, un sédi-« tieux, un insolent, un téméraire... Je passe sur « les injures plus légères, telles qu'endormi, imbé-« cile, ignorant, contempteur du souverain pontife « et autres. Ce livre est plein des insultes les plus « noires. Cependant celui qui les a écrites est un « homme distingué, d'un esprit plein de science, « d'une science pleine d'esprit, et, ce qui me cause « le plus de chagrin, un homme qui m'était uni « par une grande amitié récemment contractée (1) : « c'est Jean Eck, docteur en théologie, chancelier « d'Ingolstadt, homme célèbre et illustre par ses « écrits. Si je ne connaissais pas les pensées de Sa-« tan, je m'étonnerais de la fureur qui a porté cet « homme à rompre une amitié si douce et si nou-« velle (2), et cela sans m'avertir, sans m'écrire, sans « me dire un seul mot. »

Mais si Luther a le cœur brisé, son courage n'est point abattu. Il s'anime, au contraire, pour le combat. « Réjouis-toi, mon frère, dit-il à Egranus qu'un « violent ennemi avait aussi attaqué, réjouis-toi, « et que toutes ces feuilles volantes ne t'épouvan-« tent pas! Plus mes adversaires se livrent à leur « furie, plus j'avance. Je laisse les choses qui sont « derrière moi, afin qu'ils aboient après elles, et je « poursuis celles qui sont devant moi, pour qu'ils « aboient contre elles à leur tour. »

Eck sentit tout ce que sa conduite avait de honteux, et il s'efforça de se justifier dans une lettre à Carlstadt. Il y appelait Luther « leur ami commun. » Il rejetait toute la faute sur l'évêque d'Eichstadt, à la sollicitation duquel il prétendait avoir écrit son ouvrage. Son intention n'avait pas été de publier les *Obélisques*. Il eût eu sans cela plus égard aux liens d'amitié qui l'unissaient à Luther. Il demandait enfin qu'au lieu d'en venir publiquement aux mains avec lui, Luther tournât plutôt ses armes contre les théologiens de Francfort. Le professeur d'Ingolstadt, qui n'avait pas craint de porter le premier coup, commençait à craindre, en pensant à la force de l'adversaire auquel il avait eu l'imprudence de s'attaquer. Il eût volontiers éludé la lutte; mais il était trop tard.

Toutes ces belles paroles ne persuadèrent pas Luther; il était cependant disposé à se taire : « J'ava-« lerai en patience, dit-il, ce morceau digne de Cer-« bère (3). » Mais ses amis furent d'un autre avis. Ils le sollicitèrent, ils le contraignirent même. Il répondit donc aux *Obélisques* par ses *Astérisques*, opposant, dit-il en jouant sur ce mot, à la rouille et à la couleur livide des Obélisques du docteur d'Ingolstadt, la lumière et la blancheur éclatante des étoiles du ciel. Dans cet ouvrage il traitait son nouvel adversaire moins durement que ceux qu'il avait

(1) Et quod magis urit, anteà mihi magnâ recenterque contractâ amicitiâ conjunctus. (L. Epp. I, p. 100.)

(2) Quo furore ille amicitias recentissimas et jucundissimas solveret. (L. Epp. I, p. 100.)

(3) Volui tamen hanc offam Cerbero dignam absorbere patientiâ. (Ibid.)

eus à combattre avant lui; mais son indignation perçait à travers ses paroles.

Il montrait que, dans le chaos des *Obélisques*, ne se trouvait rien des saintes Écritures, rien des Pères de l'Église, rien des canons ecclésiastiques; qu'on n'y rencontrait que gloses scolastiques, opinions, opinions encore et purs songes (1); en un mot, tout cela même que Luther avait attaqué. Les *Astérisques* sont pleins de mouvement et de vie. L'auteur s'indigne des erreurs du livre de son ami; mais il a pitié de l'homme (2). Il professe de nouveau le principe fondamental qu'il a posé dans sa réponse à Prierio : « Le souverain pontife est un homme, et « il peut être induit en erreur, mais Dieu est la vé« rité et nul ne peut le tromper (3). » Plus loin, usant envers le docteur scolastique d'un argument *ad hominem*, il lui dit : « C'est certes une impudence, « si quelqu'un enseigne dans la philosophie d'Aris« tote ce qu'il ne peut prouver par l'autorité de cet « ancien. — Vous l'accordez. — Eh bien, c'est à « plus forte raison la plus impudente de toutes les « témérités, que d'affirmer dans l'Église et parmi « les chrétiens ce que Jésus-Christ n'a pas lui-même « enseigné (4). Or, que le trésor des mérites de Christ « soit dans les mains du pape, où cela se trouve-t-il « dans la Bible? »

Il ajoute encore : « Quant au reproche malicieux « d'hérésie bohémienne, je porte avec patience cet « opprobre pour l'amour de Jésus-Christ. Je vis « dans une université célèbre, dans une ville esti« mée, dans un évêché considérable, dans un puis« sant duché, où tous sont orthodoxes, et où l'on « ne tolérerait pas, sans doute, un si méchant héré« tique. »

Luther ne publia pas les *Astérisques*; il ne les communiqua qu'à des amis. Ce ne fut que plus tard qu'ils furent livrés au public (5).

Cette rupture entre le docteur d'Ingolstadt et le docteur de Wittemberg fit sensation en Allemagne. Ils avaient des amis communs. Scheurl surtout, qui paraît avoir été celui par le moyen duquel les deux docteurs s'étaient liés, Scheurl en fut alarmé. Il était de ceux qui désiraient voir la réforme s'opérer dans toute l'étendue de l'Église germanique par le moyen de ses organes les plus distingués. Mais si, dès le principe, les théologiens les plus éminents de l'époque en venaient aux mains; si, tandis que Luther s'avançait avec des choses nouvelles, Eck se faisait le représentant des choses anciennes, quel déchirement n'y avait-il pas à craindre! De nombreux adhérents ne se grouperaient-ils pas autour de chacun de ces deux chefs? et ne verrait-on pas deux camps ennemis se former au sein de l'Empire?

Scheurl s'efforça donc de réconcilier Eck et Luther. Celui-ci déclara qu'il était prêt à tout oublier, qu'il aimait le génie, qu'il admirait la science du docteur Eck (6), et que ce qu'avait fait cet ancien ami lui avait causé plus de douleur que de colère. « Je suis prêt, dit-il à Scheurl, pour la paix et pour « la guerre; mais je préfère la paix. Mettez-vous « donc à l'œuvre; affligez-vous avec nous de ce que « le diable a jeté parmi nous ce commencement de « discorde, et puis réjouissez-vous de ce que Christ « dans sa miséricorde l'a anéanti. » Il écrivit vers le même temps à Eck une lettre pleine d'affection (7); mais Eck ne répondit point à la lettre de Luther; il ne lui fit même faire aucun message (8). Il n'était plus temps de réconcilier les esprits. Le combat s'engagea toujours plus. L'orgueil de Eck et son esprit implacable rompirent bientôt entièrement les derniers fils de cette amitié qui se relâchait toujours plus.

X

Écrits populaires. — Notre Père. — Ton règne vienne. — Ta volonté soit faite. — Notre pain. — Sermon sur la repentance. — La rémission vient de Christ.

Telles étaient les luttes que le champion de la Parole de Dieu avait à soutenir dès son entrée dans la carrière. Mais ces combats avec les sommités de la société, ces disputes d'académie sont peu de chose pour le chrétien. Les docteurs humains s'imaginent avoir remporté le plus beau des triomphes, s'ils réussissent à remplir du bruit de leurs systèmes quelques journaux et quelques salons. Comme il s'agit chez eux d'une affaire d'amour-propre ou de parti, plus que du bien de l'humanité, ces succès du monde leur suffisent. Aussi leurs travaux ne sont-ils qu'une fumée, qui, après avoir aveuglé, passe sans laisser de traces. Ils ont négligé de déposer le feu dans les masses; ils n'ont fait qu'effleurer l'espèce humaine.

Il n'en est pas ainsi du chrétien; il ne s'agit pas pour lui d'un succès de société ou d'académie, mais

(1) Omnia scholasticissima, opiniosissima, meraque somnia. (Asterisci. Opp. L. lat. I, p. 145.)

(2) Indignor rei et misereor hominis. Ibid., p. 150.)

(3) Homo est summus pontifex, falli potest. Sed veritas est Deus, qui falli non potest. (Ibid., p. 155.)

(4) Longè ergò impudentissima omnium temeritas est, aliquid in ecclesiâ asserere, et inter christianos, quod non docuit Christus. (Ib., p. 156.)

(5) Cum privatim dederim Asteriscos meos non fit ei respondendi necessitas. (L. Epp. p. 126.)

(6) Diligimus hominis ingenium et admiramur eruditionem. (L. Epp. ad Scheurlum, 15 juin 1518, I, p. 125.)

(7) Quod ad me attinet, scripsi ad eum ipsum has, ut vides, amicissimas et plenas litteras humanitate ergà eum. (Ibid.)

(8) Nihil neque litterarum neque verborum me participem fecit. (Ibid.)

du salut des âmes. Il néglige donc volontiers l'escrime brillante à laquelle il pourrait se livrer tout à son aise avec les champions du monde, et préfère les travaux obscurs qui apportent la lumière et la vie dans les cabanes des champs et dans les réduits du peuple. C'est ce que fit Luther, ou plutôt, selon le précepte de son maître, *il fit ces choses-ci, sans laisser celles-là*. Tout en combattant les inquisiteurs, les chanceliers d'université, les maîtres du sacré palais, il s'efforça de répandre parmi la multitude des connaissances saines en matière de religion. C'est à ce but que se rapportent divers écrits populaires qu'il publia alors, tels que ses *Discours sur les dix commandements*, prononcés deux ans auparavant dans l'église de Wittemberg, et dont nous avons déjà parlé, et son *Exposition de l'oraison dominicale pour les laïques simples et ignorants* (1). Qui n'aimerait à savoir comment le réformateur s'adressait alors au peuple? Nous citerons donc quelques-unes des paroles qu'il envoyait « courir le pays, » comme il le dit dans la préface du second de ces écrits.

La prière, cet acte intime du cœur, sera sans doute toujours un des points par lesquels une réformation de vérité et de vie devra commencer; aussi Luther s'en occupe-t-il sans retard. Il est impossible de rendre son style énergique, et la force de cette langue qui se formait, pour ainsi dire, sous sa plume, à mesure qu'il écrivait; cependant nous essayerons.

« Quand tu pries, dit-il, aie peu de paroles, « mais beaucoup de pensées et d'affections, et sur- « tout qu'elles soient profondes. Moins tu parles, « mieux tu pries. Peu de paroles et beaucoup de « pensées, c'est chrétien. Beaucoup de paroles et « peu de pensées, c'est païen...

« La prière d'apparence et du corps, c'est ce « bourdonnement des lèvres, ce babil extérieur qui « se fait sans aucune attention, et qui frappe les « yeux et les oreilles des hommes; mais la prière « en esprit et en vérité, c'est le désir intime, le « mouvement, les soupirs, qui partent des profon- « deurs du cœur. La première est la prière des hy- « pocrites et de tous ceux qui se confient en eux- « mêmes. La seconde est la prière des enfants de « Dieu qui marchent dans sa crainte... »

Puis, en venant aux premiers mots de la prière du Seigneur, *Notre Père*, il s'exprime ainsi : « Il « n'y a point de nom entre tous les noms qui nous « dispose mieux à l'égard de Dieu que le nom de « Père. Il n'y aurait pas pour nous autant de « bonheur et de consolation à l'appeler Seigneur, « ou Dieu, ou Juge... Par ce nom de Père les en- « trailles du Seigneur sont émues; car il n'y a pas « de voix plus aimable et plus touchante que ne « l'est celle d'un enfant pour son père.

« *Qui es au ciel.* — Celui qui confesse qu'il a un « père qui est dans le ciel, se reconnaît ainsi comme « abandonné sur la terre. De là vient qu'il y a dans « son cœur un désir ardent, comme l'est celui d'un « enfant qui vit hors du pays de son père, parmi « des étrangers, dans la misère et dans le deuil. « C'est comme s'il disait : Hélas! mon père! tu es « dans le ciel, et moi, ton misérable enfant, je suis « sur la terre, loin de toi, dans toutes sortes de dan- « gers, de nécessités et de deuils.

« *Ton nom soit sanctifié.* — Celui qui est colère, « envieux, qui maudit, qui calomnie, déshonore le « nom de ce Dieu, au nom duquel il a été baptisé. « Employant à des usages impies le vase que Dieu « s'est consacré, il ressemble à un prêtre qui se « servirait de la coupe sainte pour donner à boire « à une truie, ou pour ramasser du fumier...

« *Ton règne vienne.* — Ceux qui amassent des « biens, qui bâtissent avec magnificence, qui cher- « chent tout ce que le monde peut donner, et pro- « noncent des lèvres cette prière, ressemblent à ces « grands tuyaux d'orgue qui chantent et crient de « toutes forces et sans cesser dans les églises, sans « avoir ni paroles, ni sentiment, ni raison... »

Plus loin Luther attaque l'erreur des pèlerinages si répandue alors : « L'un va à Rome, l'autre à « Saint-Jacques; celui-ci bâtit une chapelle, celui- « là fait une fondation, pour parvenir au règne de « Dieu; mais tous négligent le point essentiel, qui « est de devenir eux-mêmes son royaume. Pour- « quoi vas-tu chercher le règne de Dieu au delà « des mers?... c'est dans ton cœur qu'il doit s'é- « lever.

« C'est une chose terrible, poursuit-il, que de « nous entendre faire cette prière : *Ta volonté soit* « *faite!* Où voit-on faire dans l'Église cette volonté « de Dieu?... Un évêque s'élève contre un autre « évêque, une Église contre une autre Église. Prê- « tres, moines, nonnes, querellent, combattent, « guerroient; il n'y a en tout lieu que discorde. Et « cependant chaque parti s'écrie qu'il a une volonté « bonne, une intention droite; et ainsi, à l'honneur « et à la gloire de Dieu, ils font tous ensemble une « œuvre du diable...

« Pourquoi disons-nous *notre pain?* » continue-t-il en expliquant ces paroles : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* « Parce que nous ne « prions pas pour avoir le pain ordinaire que les « païens mangent et que Dieu donne à tous les « hommes, mais pour notre pain, à nous qui sommes « enfants du Père céleste.

« Et quel est donc ce pain de Dieu? — C'est

(1) L. Opp. Leips. VII, 1086.

« Jésus-Christ notre Seigneur : *Je suis le pain vi-« vant qui est descendu du ciel et qui donne la vie « au monde.* C'est pourquoi, qu'on ne s'y trompe « pas, tous les sermons et toutes les instructions « qui ne nous représentent pas et ne nous font pas « connaître Jésus-Christ, ne sauraient être le pain « journalier et la nourriture de nos âmes...

« A quoi sert-il qu'un tel pain nous ait été pré-« paré, s'il ne nous est pas servi, et qu'ainsi nous « ne puissions en goûter?... C'est comme si l'on « avait préparé un magnifique festin, et qu'il n'y « eût personne pour distribuer le pain, pour ap-« porter les mets, pour verser à boire, en sorte que « les convives dussent se nourrir de la vue et du « parfum... C'est pour cela qu'il faut prêcher Jésus-« Christ seul.

« Mais qu'est-ce donc que connaître Jésus-Christ, « dis-tu, et quel profit en revient-il?... Réponse : « Apprendre à connaître Jésus-Christ, c'est com-« prendre ce que dit l'apôtre : *Christ nous a été « fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctifi-« cation et rédemption.* Or, tu comprends cela, si « tu reconnais que toute ta sagesse est une con-« damnable folie, ta justice une condamnable « iniquité, ta sainteté une condamnable souillure, « ta rédemption une misérable condamnation ; si « tu sens que tu es vraiment, devant Dieu et devant « toutes les créatures, un fou, un pécheur, un « impur, un homme condamné, et si tu montres, « non-seulement par des paroles, mais du fond de « ton cœur et par tes œuvres, qu'il ne te reste au-« cune consolation et aucun salut si ce n'est Jésus-« Christ. Croire n'est autre chose que manger ce « pain du ciel. »

C'est ainsi que Luther demeurait fidèle à sa réso-lution d'ouvrir les yeux à un peuple aveugle que des prêtres menaient où bon leur semblait. Ses écrits, répandus en peu de temps dans toute l'Alle-magne, y faisaient lever un jour nouveau, et ré-pandaient abondamment les semences de la vérité sur une terre bien préparée. Mais en pensant à ceux qui étaient loin, il n'oubliait pas ceux qui étaient près.

Les dominicains damnaient, du haut de toutes les chaires, l'infâme hérétique. Luther, l'homme du peuple, et qui, s'il l'avait voulu, eût pu avec quel-ques paroles en soulever les flots, dédaigna toujours de tels triomphes, et ne songea jamais qu'à instruire ses auditeurs.

Sa réputation, qui s'étendait de plus en plus, le courage avec lequel il élevait la bannière de Christ au milieu de l'Église asservie, faisaient suivre ses prédications avec toujours plus d'intérêt. Jamais l'affluence n'avait été si grande. Luther allait droit au but. Un jour, étant monté dans la chaire de Wittemberg, il entreprit d'établir la doctrine de la repentance, et à cette occasion il prononça un dis-cours qui devint depuis très-célèbre, et dans lequel il posa plusieurs des bases de la doctrine évangélique.

Il oppose d'abord le pardon des hommes au par-don du ciel : « Il y a, dit-il, deux rémissions : la « rémission de la peine et la rémission de la faute. « La première réconcilie extérieurement l'homme « avec l'Église chrétienne. La seconde, qui est l'in-« dulgence céleste, réconcilie l'homme avec Dieu. « Si un homme ne trouve pas en lui cette conscience « tranquille, ce cœur joyeux que donne la rémis-« sion de Dieu, il n'y a pas d'indulgence qui puisse « l'aider, dût-il acheter toutes celles qui ont jamais « été sur la terre. »

Il continue ensuite ainsi : « Ils veulent faire de « bonnes œuvres avant que les péchés ne soient « pardonnés, tandis qu'il faut que les péchés soient « pardonnés avant que les bonnes œuvres ne puissent « se faire. Ce ne sont pas les œuvres qui chassent le « péché ; mais chasse le péché et tu auras les œu-« vres (1)! Car les bonnes œuvres doivent être « faites avec un cœur joyeux et une bonne con-« science envers Dieu, c'est-à-dire, avec la rémission « des péchés. »

Puis, il en vient au but principal de son sermon, et ce but fut aussi celui de toute la réformation. L'Église s'était mise à la place de Dieu et de sa Parole ; il la récuse, et fait tout dépendre de la foi à la Parole de Dieu.

« La rémission de la faute, dit-il, n'est au pou-« voir ni du pape, ni de l'évêque, ni du prêtre, ni « de quelque homme que ce soit, mais elle repose « uniquement sur la Parole de Christ et sur ta « propre foi. Car Christ n'a pas voulu édifier notre « consolation, notre salut sur une parole ou sur une « œuvre d'homme, mais uniquement sur lui-même, « sur son œuvre et sur sa Parole... Ton repentir et « tes œuvres peuvent te tromper ; mais Christ, ton « Dieu, ne te mentira pas, il ne chancellera pas, et « le diable ne renversera pas ses paroles (2).

« Un pape, un évêque n'ont pas plus de pouvoir « que le moindre prêtre, quand il s'agit de remettre « une faute. Et même, s'il n'y a pas de prêtre, cha-« que chrétien, fût-ce une femme, fût-ce un en-« fant (3), peut faire la même chose. Car si un « simple chrétien te dit : « Dieu pardonne le péché « au nom de Jésus-Christ, » et que toi tu reçoives « cette parole avec une foi ferme, et comme si Dieu « lui-même te l'adressait, tu es absous...

(1) Nicht die Werke treiben die Sünde aus; sondern die Austreibung der Sünde thut gute Werke. (L. Opp. (L.) XVII, p. 162.)

(2) Christus dein Gott wird dir nicht lugen, noch wanken. (L. Opp. (L.) XVII, p. 162.)

(3) Ob es schon ein Weib oder ein Kind wäre. (Ibid.)

« Si tu ne crois pas que tes péchés te sont pardonnés, tu fais ton Dieu menteur, et tu te déclares plus sûr de tes vaines pensées que de Dieu et de sa Parole...

« Sous l'Ancien Testament, ni prêtre, ni roi, ni prophète n'avaient la puissance d'annoncer la rémission des péchés. Mais sous le Nouveau, chaque fidèle a ce pouvoir. L'Église est toute pleine de rémission des péchés (1) ! Si un chrétien pieux console ta conscience par la parole de la croix, qu'il soit homme ou femme, jeune ou vieux, reçois cette consolation avec une foi telle que tu te laisses mettre plusieurs fois à mort, plutôt que de douter qu'il en soit ainsi devant Dieu... Repens-toi, fais toutes les œuvres que tu peux faire; mais que la foi que tu as dans le pardon de Jésus-Christ tienne le premier rang, et commande seule sur le champ de bataille (2). »

Ainsi parlait Luther à ses auditeurs étonnés et ravis. Tous les échafaudages que des prêtres impudents avaient élevés à leur profit entre Dieu et l'âme de l'homme, étaient abattus, et l'homme était mis face à face de son Dieu. La parole du pardon descendait pure d'en haut, sans passer par mille canaux corrupteurs. Pour que le témoignage de Dieu fût valable, il n'était plus besoin que des hommes y imposassent leur cachet trompeur. Le monopole de la caste sacerdotale était aboli; l'Église était émancipée.

XI

Appréhensions de ses amis. — Voyage à Heidelberg. — Bibra. — Le château palatin. — Rupture. — Les Paradoxes. — Dispute. — Les auditeurs. — Bucer. — Brenz. — Snepf. — Conversations avec Luther. — Travaux de ces jeunes docteurs. — Effets sur Luther. — Le vieux professeur. — La vraie lumière. — Arrivée.

Cependant, il fallait que le feu qui avait été allumé à Wittemberg le fût aussi ailleurs. Luther, non content d'annoncer la vérité de l'Évangile dans le lieu de sa résidence, soit à la jeunesse académique, soit au peuple, désirait répandre en d'autres lieux les semences de la sainte doctrine. L'ordre des augustins devait tenir, au printemps de l'an 1518, son chapitre général à Heidelberg. Luther y fut convoqué comme l'un des hommes les plus distingués de l'ordre. Ses amis firent tout ce qu'ils purent pour le dissuader d'entreprendre ce voyage. En effet, les moines s'étaient efforcés de rendre le nom de Luther odieux dans tous les lieux qu'il devait traverser. Aux insultes ils ajoutaient les menaces. Il fallait peu de chose pour exciter sur son passage un tumulte populaire dont il pouvait être la victime. « Ou bien, disaient ses amis, ce qu'ils n'oseront faire par violence, ils le feront par embûches et par fraude (3). » Mais Luther ne se laissa jamais arrêter dans l'accomplissement d'un devoir par la crainte du danger, même le plus imminent. Il ferma donc l'oreille aux timides discours de ses amis : il leur montra Celui dans lequel était sa confiance et sous la garde duquel il voulait entreprendre ce voyage si redouté. Puis, les fêtes de Pâques étant passées, il se mit tranquillement en route, à pied (4), le 13 avril 1518.

Il avait avec lui un guide, nommé Urbain, qui portait son petit bagage et qui devait l'accompagner jusqu'à Wurzbourg. Que de pensées durent se presser dans le cœur du serviteur du Seigneur pendant ce voyage ! A Weissenfels, le pasteur, qu'il ne connaissait pas, le reconnut aussitôt pour le docteur de Wittemberg, et lui fit bon accueil (5). A Erfurt, deux autres frères de l'ordre des augustins se joignirent à lui. A Judenbach, ils rencontrèrent tous trois le conseiller intime de l'électeur, Degenhard Pfeffinger, qui leur fit les honneurs de l'auberge où ils le trouvèrent. « J'ai eu du plaisir, écrivit Luther à Spalatin, à rendre ce riche seigneur plus pauvre de quelques gros; vous savez combien j'aime en toute occasion faire quelque brèche aux riches, au profit des pauvres, surtout si les riches sont de mes amis (6). » Il arriva à Cobourg accablé de fatigue. « Tout va bien par la grâce de Dieu, écrivit-il, si ce n'est que j'avoue avoir péché en entreprenant à pied ce voyage. Mais je n'ai pas besoin, je pense, pour ce péché-là de la rémission des indulgences ; car la contrition est parfaite et la satisfaction est pleine. Je suis abîmé de fatigue, et toutes les voitures sont remplies. N'est-ce pas assez et même trop de pénitence, de contrition et de satisfaction (7) ? »

Le réformateur de l'Allemagne, ne trouvant pas une place dans les voitures publiques, ni quelqu'un qui voulût lui céder la sienne, fut obligé, le lendemain matin, malgré sa lassitude, de repartir de Cobourg, modestement à pied. Il arriva à Wurzbourg le second dimanche après Pâques, vers le soir. Là, il renvoya son guide.

C'était dans cette ville que se trouvait l'évêque de Bibra, qui avait accueilli ses thèses avec tant d'approbation. Luther était porteur pour lui d'une lettre de l'électeur de Saxe. L'évêque, tout joyeux de l'oc-

(1) Also siehst du dass die ganze Kirche voll von Vergebung der Sünden ist. (L. Opp. (L.) XVII, p. 162.)

(2) Und Hauptmann im Felde bleibe. (Ibid.)

(3) L. Epp. I, p. 98.

(4) Pedester veniam. (L. Epp. I, p. 98.)

(5) Ibid., p. 105.

(6) Ibid., p. 104.

(7) Ibid., p. 106.

casion qui se présentait de connaître personnellement ce hardi champion de la vérité, se hâta de le faire appeler au palais épiscopal. Il alla à sa rencontre, lui parla avec beaucoup d'affection, et offrit de lui fournir un guide jusqu'à Heidelberg. Mais Luther avait rencontré à Wurzbourg ses deux amis, le vicaire général Staupitz et Lange, le prieur d'Erfurt, qui lui avaient offert une place dans leur voiture. Il remercia donc Bibra de son offre; et le lendemain les trois amis partirent de Wurzbourg. Ils voyagèrent ainsi pendant trois jours, conversant ensemble. Le 21 avril, ils atteignirent Heidelberg. Luther alla loger au couvent des augustins.

L'électeur de Saxe lui avait donné une lettre pour le comte palatin Wolfgang, duc de Bavière. Luther se rendit à son superbe château, dont la situation fait encore à cette heure l'admiration des étrangers. Le moine des plaines de la Saxe avait un cœur pour admirer cette position de Heidelberg, où se réunissent les deux belles vallées du Rhin et du Necker. Il remit sa lettre à Jacques Simler, intendant de la cour. Celui-ci, l'ayant lue, lui dit : « Vraiment, vous « avez là une précieuse lettre de créance (1). » Le comte palatin reçut Luther avec beaucoup de bienveillance. Il l'invita souvent à sa table, ainsi que Lange et Staupitz. Une réception si amicale était une grande consolation pour Luther. « Nous nous « réjouissions et nous nous divertissions les uns les « autres par une agréable et douce causerie, dit-il, « mangeant, buvant, passant en revue toutes les « magnificences du palais palatin, admirant les or- « nements, les armures, les cuirasses, enfin tout « ce que contient de remarquable ce château illustre « et vraiment royal (2). »

Cependant Luther avait une autre œuvre à faire. Il devait travailler tandis qu'il était jour. Transporté dans une université qui exerçait une grande influence sur l'ouest et sur le sud de l'Allemagne, il devait y frapper un coup qui ébranlât les églises de ces contrées. Il se mit donc à écrire des thèses qu'il se proposait de soutenir dans une dispute publique. De telles disputes n'avaient rien que d'ordinaire; mais Luther sentait que pour que celle-ci fût utile, elle devait occuper vivement les esprits. Son caractère le portait d'ailleurs à présenter la vérité sous une forme paradoxale. Les professeurs de l'université ne voulurent pas permettre que la dispute eût lieu dans leur grand auditoire. On fut donc obligé de prendre une salle du couvent des augustins. Le 26 avril fut fixé pour le jour du combat.

Heidelberg reçut plus tard la parole évangélique : en assistant à la conférence du couvent, on pouvait prévoir déjà qu'elle y porterait des fruits.

La réputation de Luther attira un grand concours d'auditeurs : professeurs, courtisans, bourgeois, étudiants, s'y trouvaient en foule. Voici quelques-uns des *Paradoxes* du docteur : c'est le nom qu'il donna à ses thèses; peut-être le leur donnerait-on encore de nos jours; il serait facile pourtant de traduire ces paradoxes en propositions évidentes :

1. « La loi de Dieu est une doctrine salutaire de « la vie. Néanmoins elle ne peut point aider l'homme « dans la recherche de la justice; au contraire, elle « lui nuit.

3. « Des œuvres d'homme, quelque belles et « bonnes qu'elles puissent être, ne sont cependant, « selon toute apparence, que des péchés mortels.

4. « Des œuvres de Dieu, quelque difformes et « mauvaises qu'elles puissent paraître, ont toute- « fois un mérite immortel.

7. « Les œuvres des justes eux-mêmes seraient « des péchés mortels, si, remplis d'une sainte ré- « vérence du Seigneur, ils ne craignaient pas que « leurs œuvres ne fussent en effet des péchés mor- « tels (3).

9. « Dire que les œuvres faites sans Christ sont, « il est vrai, mortes, mais ne sont pas mortelles, « est un oubli dangereux de la crainte de Dieu.

13. « Le libre arbitre après la chute de l'homme « n'est plus qu'un simple mot; et si l'homme fait « ce qu'il lui est possible de faire, il pèche mortel- « lement.

16. « Un homme qui s'imagine parvenir à la grâce « en faisant tout ce qu'il lui est possible de faire, « ajoute un péché à un autre péché, et il est deux « fois coupable.

18. « Il est certain que l'homme doit entièrement « désespérer de lui-même, afin d'être rendu capable « de recevoir la grâce de Christ.

21. « Un théologien d'honneur appelle mal ce « qui est bien, et bien ce qui est mal; mais un théo- « logien de la croix parle justement de la chose.

22. « La sagesse qui apprend à connaître les per- « fections invisibles de Dieu dans ses œuvres, enfle « l'homme, l'aveugle et l'endurcit.

23. « La loi excite la colère de Dieu, tue, maudit, « accuse, juge et condamne tout ce qui n'est pas « en Christ (4).

24. « Cependant cette sagesse (§ 22) n'est pas « mauvaise, et la loi (§ 23) n'est pas à rejeter; mais « l'homme qui n'étudie pas la science de Dieu sous « la croix change en mal tout ce qui est bon.

25. « Celui-là n'est pas justifié qui fait beaucoup

(1) Ihr habt bei Gott einen köstlichen Credenz. (L. Epp. I, p. 111.)

(2) Ibid.

(3) Justorum opera essent mortalia nisi pio Dei timore, ab ipsismet justis, ut mortalia timerentur. (L. Opp. lat. I, 55.)

(4) Lex iram Dei operatur, occidit, maledicit, reum facit, judicat, damnat, quicquid non est in Christo. (Ibid.)

« d'œuvres, mais celui qui, sans œuvres, croit beau-« coup en Jésus-Christ.

26. « La loi dit : Fais cela ! et ce qu'elle com-« mande n'est jamais fait. La grâce dit : Crois en « celui-ci ! et déjà toutes choses sont accomplies (1).

28. « L'amour de Dieu ne trouve rien dans « l'homme ; mais il y crée ce qu'il aime. L'amour « de l'homme provient de son bien-aimé (2). »

Cinq docteurs en théologie attaquèrent ces thèses. Ils les avaient lues avec l'étonnement que la nouveauté excite. Cette théologie leur paraissait fort étrange. Cependant ils disputèrent, d'après le témoignage de Luther lui-même, avec une affabilité qui lui inspira pour eux beaucoup d'estime, mais en même temps avec force et discernement. Luther, de son côté, montra une admirable douceur dans ses réponses, une incomparable patience à écouter les objections de ses adversaires, et toute la vivacité de saint Paul à résoudre les difficultés qui lui étaient faites. Ses réponses, courtes, mais pleines de la Parole de Dieu, remplissaient d'admiration tous ceux qui l'entendaient. « Il est en tout semblable à Érasme, disaient « plusieurs; mais en une chose il le surpasse : c'est « qu'il professe ouvertement ce qu'Érasme se con-« tente d'insinuer (3). »

La dispute approchait de sa fin. Les adversaires de Luther s'étaient retirés avec honneur du champ de bataille; le plus jeune d'entre eux, le docteur George Niger, restait seul aux prises avec le puissant athlète : effrayé des propositions hardies du moine augustin, et ne sachant plus à quels arguments recourir, il s'écria avec l'accent de la crainte : « Si nos paysans entendaient de telles choses, ils « vous lapideraient et vous tueraient (4) ! » A ces mots, une hilarité générale éclata dans l'auditoire.

Jamais auditeurs n'avaient cependant écouté avec autant d'attention une dispute théologique. Les premières paroles du réformateur avaient réveillé les esprits. Des questions, qui peu auparavant n'eussent trouvé qu'indifférence, étaient, à cette heure, pleines d'intérêt. On lisait sur les physionomies de plusieurs des assistants les idées nouvelles que les assertions hardies du docteur saxon faisaient naître dans leur esprit.

Trois jeunes gens surtout étaient vivement émus. L'un d'eux, nommé Martin Bucer, était un dominicain, âgé de vingt-sept ans, qui, malgré les préjugés de son ordre, paraissait ne pas vouloir perdre une seule des paroles du docteur. Né dans une petite ville de l'Alsace, il était entré à seize ans dans un couvent. Il montra bientôt tant de moyens, que les moines les plus éclairés conçurent de lui de hautes espérances (5). « Il sera un jour l'ornement « de notre ordre, » disaient-ils. Ses supérieurs l'avaient envoyé à Heidelberg pour qu'il s'y livrât à l'étude de la philosophie, de la théologie, du grec et de l'hébreu. A cette époque Érasme publiait plusieurs de ses ouvrages. Bucer les lut avec avidité.

Bientôt parurent les premiers écrits de Luther. L'étudiant alsacien s'empressa de comparer la doctrine du réformateur avec les saintes Écritures. Quelques soupçons sur la vérité de la religion du pape s'élevèrent dans son esprit (6). C'est ainsi que la lumière se répandait en ces jours. L'électeur palatin distingua ce jeune homme. Sa voix forte et sonore, l'agrément de ses manières, l'éloquence de sa parole, la liberté avec laquelle il attaquait les vices dominants, faisaient de lui un prédicateur distingué. Il fut nommé chapelain de la cour, et il remplissait ces fonctions quand on annonça le voyage de Luther à Heidelberg. Quelle joie pour Bucer! Personne ne se rendit avec plus d'empressement dans la salle du couvent des augustins. Il s'était muni de papier, de plumes et d'encre : il voulait coucher par écrit tout ce que dirait le docteur. Mais, pendant que sa main traçait avec rapidité les paroles de Luther, la main de Dieu écrivait en caractères plus ineffaçables dans son cœur les grandes vérités qu'il entendait. Les premières lueurs de la doctrine de la grâce se répandirent dans son âme pendant cette heure mémorable (7). Le dominicain fut gagné à Christ.

Non loin de Bucer se trouvait Jean Brenz, ou Brentius, alors âgé de dix-neuf ans. Brenz, fils d'un magistrat d'une ville de la Souabe, avait été inscrit à treize ans sur le rôle des étudiants de Heidelberg. Nul ne montrait tant d'application. Quand minuit avait sonné, Brenz se levait et se mettait à l'ouvrage. Il en contracta tellement l'habitude, que durant toute sa vie il ne put plus dormir après cette heure. Plus tard il consacra ces moments tranquilles à la méditation des Écritures. Brenz fut un des premiers à s'apercevoir de la lumière nouvelle qui paraissait alors en Allemagne. Il l'accueillit avec une âme pleine d'amour (8). Il lut avidement les écrits de

(1) Lex dicit : Fac hoc ! et nunquàm fit. Gratia dicit : Crede in hunc ! et jàm facta sunt omnia. (L. Opp. lat. I, p. 55.)

(2) Amor Dei non invenit, sed creat suum diligibile; amor hominis fit à suo diligibili. (Ibid.)

(3) Bucer, dans Scultetei. Annal. evangel. renoval., p. 22.

(4) Si rustici hæc audirent, certè lapidibus vos obruerent et interficerent. (L. Epp. I, p. 111.)

(5) Prudentioribus monachis spem de se præclaram excitavit. (Melch. Adam. Vit. Buceri, p. 211.)

(6) Cùm doctrinam in eis traditam cum sacris litteris contulisset, quædam in pontificiâ religione suspecta habere cœpit. (Ibid.)

(7) Primam lucem purioris sententiæ de justificatione in suo pectore sensit. (Ibid.)

(8) Ingens Dei beneficium lætus Brentius agnovit, et gratâ mente amplexus est. (Ibid.)

Luther. Mais quel ne fut pas son bonheur, quand il put l'entendre lui-même à Heidelberg! L'une des propositions du docteur frappa surtout le jeune Brenz; ce fut celle-ci : « Celui-là n'est pas justifié « devant Dieu qui fait beaucoup d'œuvres, mais « celui qui, sans œuvres, croit beaucoup en Jésus-« Christ. »

Une femme pieuse de Heilbronn sur le Necker, épouse d'un sénateur de cette ville, nommé Snepf, avait, à l'exemple d'Anne, consacré au Seigneur son fils premier-né, avec le vif désir de le voir se vouer à la théologie. Ce jeune homme, né en 1495, fit de rapides progrès dans les lettres; mais, soit par goût, soit par ambition, soit pour suivre le désir de son père, il se livra à l'étude de la jurisprudence. La pieuse mère voyait avec douleur son fils, son Ebrhard, suivre une autre carrière que celle à laquelle elle l'avait consacré. Elle l'avertissait, elle le pressait, elle le sommait sans cesse de se souvenir du vœu qu'elle avait fait au jour de sa naissance (1). Enfin, vaincu par la constance de sa mère, Ebrhard Snepf se rendit. Bientôt il goûta lui-même tellement ses nouvelles études, que rien au monde n'eût pu l'en détourner.

Il était intimement lié avec Bucer et Brenz, et ils demeurèrent amis toute leur vie; « car, dit l'un « de leurs historiens, les amitiés fondées sur l'a-« mour des lettres et de la vertu ne s'éteignent ja-« mais. » Il assistait avec ses deux amis à la dispute de Heidelberg. Les paradoxes et la lutte courageuse du docteur de Wittemberg lui imprimèrent un nouvel élan. Rejetant l'opinion vaine des mérites humains, il embrassa la doctrine de la justification gratuite du pécheur.

Le lendemain, Bucer se rendit auprès de Luther. « J'eus avec lui, dit-il, une conversation familière « et sans témoins, le repas le plus exquis, non par « les mets, mais par les vérités qui m'étaient pro-« posées. Quoi que ce fût que j'objectasse, le doc-« teur répondait à tout et expliquait tout avec la « plus parfaite clarté. Oh! plût à Dieu que j'eusse « le temps de t'en écrire davantage (2)!... » Luther lui-même fut touché des sentiments de Bucer. « C'est le seul frère de son ordre, écrivait-il à Spa-« latin, qui ait de la bonne foi; c'est un jeune « homme de grandes espérances. Il m'a reçu avec « simplicité; il a conversé avec moi avec avidité. « Il est digne de notre confiance et de notre « amour (3). »

Brenz, Snepf, d'autres encore, pressés par les vérités nouvelles qui commencent à se faire jour dans leur esprit, vont de même voir Luther; ils parlent, ils confèrent avec lui; ils lui demandent des éclaircissements sur ce qu'ils n'ont pas compris. Le réformateur, appuyé sur la Bible, leur répond. Chacune de ses paroles fait jaillir pour eux une nouvelle lumière. Un nouveau monde s'ouvre devant eux.

Après le départ de Luther, ces hommes généreux commencèrent à enseigner à Heidelberg. Il fallait poursuivre ce que l'homme de Dieu avait commencé, et ne pas laisser s'éteindre le flambeau qu'il avait allumé. Les écoliers parleront, si les docteurs se taisent. Brenz, quoiqu'il fût encore si jeune, expliqua saint Matthieu, d'abord dans sa propre chambre; puis, le local devenant trop petit, dans l'auditoire de philosophie. Les théologiens, pleins d'envie à la vue du grand concours d'auditeurs que ce jeune homme attirait, s'irritèrent. Brenz prit alors les ordres, et transporta ses lectures dans le collége des chanoines du Saint-Esprit. Ainsi le feu déjà allumé en Saxe le fut aussi dans Heidelberg. La lumière multipliait ses foyers. Ce fut, comme on l'a dit, le temps des semailles pour le Palatinat.

Mais ce ne fut pas le Palatinat seulement qui recueillit les fruits de la dispute de Heidelberg. Ces amis courageux de la vérité devinrent bientôt de grands flambeaux dans l'Église. Ils occupèrent tous des places éminentes, et prirent part à beaucoup de débats auxquels la réformation donna lieu. Strasbourg, et plus tard l'Angleterre, durent aux travaux de Bucer une connaissance plus pure de la vérité. Snepf la professa d'abord à Marbourg, puis à Stuttgard, à Tubingue et à Iéna. Brenz, après avoir enseigné à Heidelberg, le fit longtemps à Halle, en Souabe et à Tubingue. Nous retrouverons plus tard ces trois hommes.

Cette dispute fit avancer Luther lui-même. Il croissait de jour en jour dans la connaissance de la vérité. « Je suis, disait-il, de ceux qui ont fait des « progrès en écrivant et en instruisant les autres, « et non pas de ceux qui de rien deviennent tout à « coup de grands et de savants docteurs. »

Il était plein de joie de voir avec quelle avidité la jeunesse des écoles recevait la vérité naissante, et il se consolait ainsi de ce que les vieux docteurs étaient si fort enracinés dans leurs opinions. « J'ai la ma-« gnifique espérance, disait-il, que de même que « Christ, rejeté par les juifs, est allé vers les gen-« tils, nous verrons maintenant aussi la vraie théo-« logie, que rejettent ces vieillards aux opinions « vaines et fantastiques, accueillie par la génération « nouvelle (4). »

Le chapitre étant terminé, Luther pensa à retourner à Wittemberg. Le comte palatin lui remit pour

(1) Crebris interpellationibus eum voti quod de nato ipso fecerat, admoneret; et à studio juris ad theologiam quasi convicils avocaret. (Melch. Adami Snepfii Vita.)

(2) Gerdesius, Monument. antiq., etc.

(3) L. Epp., I. p. 412.

(4) Ibid., p. 112.

l'électeur une lettre datée du 1er mai, dans laquelle il disait, « que Luther avait montré tant d'habileté « dans la dispute, qu'il en rejaillissait une grande « gloire sur l'université de Wittemberg. » On ne voulut point permettre qu'il s'en retournât à pied (1). Les augustins de Nuremberg le conduisirent jusqu'à Wurzbourg. De là il alla à Erfurt avec les frères de cette ville. A peine y était-il arrivé, qu'il se rendit à la maison de Jodocus, son ancien maître. Le vieux professeur, très-affecté et très-scandalisé de la route que son disciple avait prise, avait coutume de mettre devant toutes les sentences de Luther un thêta, lettre dont se servaient les Grecs pour indiquer la condamnation (2). Il avait écrit au jeune docteur pour lui adresser des reproches, et celui-ci désirait répondre de bouche à ses lettres. N'ayant pas été reçu, il écrivit à Jodocus : « Toute l'université, à l'exception d'un seul licencié, pense comme moi. Il y a « plus : le prince, l'évêque, plusieurs autres prélats, et tout ce que nous avons de citoyens éclairés, déclarent d'une voix unanime que jusqu'à « présent ils n'avaient ni connu ni entendu Jésus-Christ et son Évangile. Je suis prêt à recevoir vos « corrections ; et quand même elles seraient dures, « elles me paraîtraient très-douces. Épanchez donc « votre cœur sans crainte ; déchargez votre colère. « Je ne veux ni ne puis être irrité contre vous. Dieu « et ma conscience en sont témoins (3) ! »

Le vieux docteur fut touché des sentiments de son ancien élève. Il voulut voir s'il n'y avait pas moyen d'enlever le thêta condamnateur. Ils eurent une explication, mais elle fut sans résultat. « Je lui ai du « moins fait comprendre, dit Luther, que toutes « leurs sentences étaient semblables à cette bête qui, « à ce qu'on dit, se mange elle-même. Mais on a « beau parler à un sourd. Ces docteurs s'attachent « obstinément à leurs petites distinctions, bien « qu'ils avouent n'avoir pour les soutenir que les « lumières de la raison naturelle, comme ils disent, « chaos ténébreux pour nous qui n'annonçons d'autre lumière que Jésus-Christ, seule et véritable « lumière (4). »

Luther quitta Erfurt dans la voiture du couvent, qui le conduisit à Eisleben. De là, les augustins du lieu, fiers d'un docteur qui jetait tant d'éclat sur leur ordre et sur leur ville, où il avait vu le jour, le firent mener à Wittemberg avec leurs propres chevaux, et à leurs frais. Chacun voulait donner une marque d'affection et d'estime à cet homme extraordinaire qui grandissait à chaque pas.

Il arriva le samedi après l'Ascension. Le voyage lui avait fait du bien, et ses amis le trouvèrent plus fort et de meilleure mine qu'avant son départ (5). Ils se réjouirent de tout ce qu'il leur rapporta. Luther se reposa quelque temps des fatigues de sa course et de la dispute de Heidelberg ; mais ce repos ne fut qu'une préparation à de plus rudes travaux.

LIVRE QUATRIÈME.

LUTHER DEVANT LE LÉGAT.

MAI—DÉCEMBRE 1518.

I

Repentance. — Le pape. — Léon X. — Luther à son évêque. — Luther au pape. — Luther au vicairegénéral. — Rovere à l'électeur. — Discours sur l'excommunication. — Influence et force de Luther.

La vérité avait enfin levé la tête au sein de la chrétienté. Victorieuse des organes inférieurs de la papauté, elle devait entrer en lutte avec son chef même. Nous allons voir Luther aux prises avec Rome.

Ce fut à son retour de Heidelberg qu'il prit cet essor. Ses premières thèses sur les indulgences avaient été mal comprises. Il se décida à en exposer le sens avec plus de clarté. Aux cris qu'une haine aveugle faisait pousser à ses ennemis, il avait reconnu combien il était important de gagner en faveur de la vérité la partie la plus éclairée de la nation : il résolut d'en appeler à son jugement, en lui présentant les bases sur lesquelles reposaient ses convictions nouvelles. Il fallait bien une fois provoquer les décisions de Rome : il n'hésite pas à y

(1) Veni autem curru qui ieram pedester (L. Epp. I, p. 110.)

(2) Omnibus placitis meis nigrum theta præfigit. (Ibid., p. 111.)

(3) Ibid.

(4) Nisi dictamine rationis naturalis, quod apud nos idem est quod chaos tenebratum, qui non prædicamus aliam lucem, quàm Christum Jesum lucem veram et solam. (L. Epp. I, p. 111.)

(5) Ita ut nonnullis videar factus habitior et corpulentior. (Ibid.)

envoyer ses explications. Les présentant d'une main aux hommes impartiaux et éclairés de son peuple, de l'autre il les pose devant le trône du souverain pontife.

Ces explications de ses thèses, qu'il appela *résolutions* (1), étaient écrites avec beaucoup de modération. Luther cherchait à adoucir les passages qui avaient le plus irrité, et il faisait preuve d'une vraie modestie. Mais en même temps il se montrait inébranlable dans ses convictions, et il défendait avec courage toutes les propositions que la vérité l'obligeait à soutenir. Il répétait de nouveau que tout chrétien qui a une vraie repentance possède sans indulgence la rémission des péchés; que le pape, comme le moindre des prêtres, ne peut que déclarer simplement ce que Dieu a déjà pardonné; que le trésor des mérites des saints, administré par le pape, était une chimère; et que l'Écriture sainte était la seule règle de la foi. Mais entendons-le lui-même sur quelques-uns de ces points.

Il commence par établir la nature de la vraie pénitence, et oppose cet acte de Dieu qui renouvelle l'homme aux momeries de l'Église romaine. « Le « mot grec μετανοεῖτε, dit-il, signifie : revêtez un « nouvel esprit, un nouveau sentiment, ayez une « nouvelle nature, en sorte que, cessant d'être ter« restres, vous deveniez des hommes du ciel... Christ « est un docteur de l'esprit et non de la lettre, et « ses paroles sont esprit et vie. Il enseigne donc une « repentance selon l'esprit et la vérité, et non ces « pénitences du dehors dont peuvent s'acquitter, « sans s'humilier, les pécheurs les plus orgueilleux; « il veut une repentance qui puisse s'accomplir dans « toutes les situations de la vie, sous la pourpre des « rois, sous la soutane des prêtres, sous le cha« peau des princes, au milieu de ces pompes de « Babylone où se trouvait un Daniel, comme sous « le froc des moines et sous les haillons des men« diants (2). »

Plus loin on trouve ces paroles hardies : « Je ne « m'embarrasse pas de ce qui plaît ou déplaît au « pape. Il est homme comme les autres hommes. « Il y a eu plusieurs papes qui ont aimé, non-seu« lement des erreurs et des vices, mais encore des « choses plus extraordinaires. J'écoute le pape « comme pape, c'est-à-dire quand il parle dans les « canons, d'après les canons, ou quand il arrête « quelque article avec un concile, mais non quand « il parle d'après sa tête. Si je faisais autrement, « ne devrais-je pas dire avec ceux qui ne connais« sent pas Jésus-Christ, que les horribles massacres « de chrétiens dont Jules II s'est souillé ont été les « bienfaits d'un pieux berger envers les brebis du « Seigneur (3)?...

« Je dois m'étonner, continue-t-il, de la simplicité « de ceux qui ont dit que les deux glaives de l'Évan« gile représentaient, l'un le pouvoir spirituel, « l'autre le pouvoir matériel. Oui, le pape tient un « glaive de fer; et il s'offre ainsi à la chrétienté, non « comme un tendre père, mais comme un tyran « redoutable. Ah! Dieu irrité nous a donné le glaive « que nous avons voulu, et nous a retiré celui que « nous avons dédaigné. En aucun lieu du monde il « n'y a eu des guerres plus terribles que parmi les « chrétiens... Pourquoi l'esprit habile qui a trouvé « ce beau commentaire n'a-t-il pas interprété d'une « manière aussi subtile l'histoire des deux clefs re« mises à saint Pierre, et établi comme dogme de « l'Église, que l'une sert à ouvrir les trésors du « ciel, et l'autre les trésors du monde (4)?

« Il est impossible, dit-il encore, qu'un homme « soit chrétien sans avoir Christ; et s'il a Christ, il « a en même temps tout ce qui est à Christ. Ce qui « donne la paix à nos consciences, c'est que par la « foi nos péchés ne sont plus à nous, mais à Christ, « sur qui Dieu les a tous jetés; et que, d'autre part, « toute la justice de Christ est à nous, à qui Dieu « l'a donnée. Christ pose sa main sur nous et nous « sommes guéris. Il jette sur nous son manteau, et « nous sommes couverts; car il est le Sauveur de « gloire béni éternellement (5). »

Avec de telles vues de la richesse du salut de Jésus-Christ, il n'y avait plus besoin d'indulgences.

Luther, tout en attaquant la papauté, parle honorablement de Léon X. « Les temps où nous som« mes sont si mauvais, dit-il, que même les plus « grands personnages ne peuvent venir au secours « de l'Église. Nous avons maintenant un très-bon « pape en Léon X. Sa sincérité, sa science, nous « remplissent de joie. Mais que peut faire seul cet « homme si aimable et si agréable? Il était digne « certainement d'être pape dans des temps meil« leurs. Nous ne méritons de nos jours que des « Jules II et des Alexandre VI. »

Il en vient ensuite au fait : « Je veux dire la chose « en peu de mots et hardiment : l'Église a besoin « d'une réformation. Et ce ne peut être l'œuvre ni « d'un seul homme, comme le pape, ni de beau« coup d'hommes, comme les cardinaux et les Pères « des conciles; mais ce doit être celle du monde « entier, ou plutôt c'est une œuvre qui appartient « à Dieu seul. Quant au temps où une telle réfor« mation doit commencer, celui-là seul le sait qui « a créé les temps... La digue est enfoncée, et il

(1) L. Opp. Leipz. XVII, p. 29 à 113.
(2) Sur la première thèse.
(3) Thèse 26.
(4) Thèse 80.
(5) Thèse 37.

« n'est plus en notre pouvoir de retenir les flots « qui se précipitent avec impétuosité. »

Telles sont quelques-unes des déclarations et des pensées que Luther adressait aux hommes éclairés de sa patrie. La fête de la Pentecôte approchait, et ce fut à cette époque où les apôtres rendirent à Jésus-Christ ressuscité le premier témoignage de leur foi, que Luther, nouvel apôtre, publia ce livre plein de vie, où il appelait de tous ses vœux une résurrection de l'Église. Le samedi 22 mai 1518, veille de la Pentecôte, il envoya son ouvrage à l'évêque de Brandebourg, son ordinaire, en lui écrivant :

« Très-digne père en Dieu ! il y a quelque temps, « lorsqu'une doctrine nouvelle et inouïe touchant « les indulgences apostoliques commença à retentir « en ces contrées, les savants et les ignorants s'en « émurent, et plusieurs personnes qui m'étaient les « unes connues, les autres inconnues de visage, « me sollicitèrent de publier de vive voix ou par « écrit ce que je pensais de la nouveauté, je ne veux « pas dire de l'impudence de cette doctrine. Je « me tins d'abord silencieux et retiré. Mais enfin « les choses en vinrent à un tel point, que la sainteté du pape en fut compromise.

« Que devais-je faire? Je crus ne devoir ni approuver, ni condamner ces doctrines, mais établir « une dispute sur ce point important, jusqu'à ce « que la sainte Église eût prononcé.

« Personne ne s'étant présenté au combat auquel « j'avais convoqué tout le monde, et mes thèses « ayant été considérées, non comme matière à discussion, mais comme des propositions arrêtées (1), je me vois obligé d'en publier une explication. Daignez donc recevoir ces pauvretés (2) « que je vous présente, très-clément évêque. Et « afin que tout le monde puisse voir que je n'agis « point avec audace, je supplie Votre Révérence « de prendre la plume et l'encre, d'effacer ou même « de jeter au feu et de brûler tout ce qui peut lui déplaire. Je sais que Jésus-Christ n'a pas besoin de « mon travail et de mes services, et qu'il saura bien « sans moi annoncer à son Église de bonnes nouvelles. Non que les bulles et les menaces de mes « ennemis m'épouvantent ; bien au contraire. S'ils « n'étaient pas si impudents et si déhontés, personne n'entendrait parler de moi ; je me blottirais « dans un coin et j'y étudierais seul pour moi-même. « Si cette affaire n'est pas celle de Dieu, elle ne sera « certes pas non plus la mienne, ni celle d'aucun « homme, mais chose de néant. Que la gloire et l'honneur soient à Celui auquel seul ils appartiennent ! »

Luther était encore rempli de respect pour le chef de l'Église. Il supposait à Léon de la justice et un amour sincère de la vérité. Il veut donc s'adresser aussi à lui. Huit jours après, le dimanche de la Trinité, 30 mai 1518, il lui écrivit une lettre dont voici quelques fragments.

« Au très-bienheureux père Léon X, souverain « évêque, le frère Martin Luther, augustin, souhaite « le salut éternel !

« J'apprends, très-saint père, que de mauvais « bruits courent à mon égard, et que l'on met mon « nom en mauvaise odeur devant Votre Sainteté. « On m'appelle hérétique, apostat, perfide, et de « mille autres noms injurieux. Ce que je vois m'étonne, ce que j'entends m'épouvante. Mais l'unique fondement de ma tranquillité demeure : c'est « une conscience pure et paisible. Veuillez m'écouter, ô très-saint père, moi qui ne suis qu'un enfant et qu'un ignorant. »

Luther raconte l'origine de toute l'affaire, puis il continue ainsi :

« On n'entendait dans toutes les tavernes que des « plaintes sur l'avarice des prêtres, que des attaques contre la puissance des clefs et du souverain « évêque. Toute l'Allemagne en est témoin. A « l'ouïe de ces choses, mon zèle s'est ému pour la « gloire de Christ, me semble-t-il, ou, si l'on veut « l'expliquer autrement, mon sang jeune et bouillant s'est enflammé.

« J'avertis quelques-uns des princes de l'Église. « Mais les uns se moquèrent de moi, d'autres firent « la sourde oreille. La terreur de votre nom semblait les enchaîner tous. Alors je publiai cette « dispute.

« Et voilà, ô très-saint père, voilà l'incendie que « l'on dit avoir mis en flammes le monde entier.

« Maintenant que dois-je faire ? Je ne puis me rétracter, et je vois que cette publication attire sur « moi de toutes parts une inconcevable haine. Je « n'aime point à paraître au milieu du monde ; car « je suis sans science, sans esprit, et beaucoup trop « petit pour de si grandes choses, surtout dans ce « siècle illustre, où Cicéron lui-même, s'il vivait, « serait obligé de se cacher en un coin obscur (3). »

« Mais, afin d'apaiser mes adversaires, et de répondre aux sollicitations de plusieurs, voici, je « publie mes pensées. Je les publie, saint-père, afin « d'être d'autant plus en sûreté à l'ombre de vos « ailes. Tous ceux qui le voudront, pourront ainsi « comprendre avec quelle simplicité de cœur j'ai « demandé à l'autorité ecclésiastique de m'instruire, « et quel respect j'ai témoigné à la puissance des « clefs (4). Si je n'avais pas mené convenablement

(1) Non ut disputabilia sed asserta acciperentur. (L. Epp. I, 114.)

(2) Ineptias.

(3) Sed cogit necessitas, me anserem strepere inter olores, ajoute-t-il. (L. Epp. I, p. 121.)

(4) Quàm purè simpliciterque ecclesiasticam potestatem et reverentiam clavium quæsierim et coluerim. (Ibid.)

« mon affaire, il eût été impossible que le sérénissime seigneur Frédéric, duc et électeur de Saxe, « qui brille parmi les amis de la vérité apostolique « et chrétienne, eût jamais souffert dans son université de Wittemberg un homme aussi dangereux qu'on prétend que je le suis.

« C'est pourquoi, très-saint père, je tombe aux « pieds de Votre Sainteté, et je me soumets à elle « avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Perdez « ma cause ou embrassez-la ; donnez-moi droit ou « donnez-moi tort ; ôtez-moi la vie ou rendez-la-moi, comme il vous plaira. Je reconnaîtrai votre « voix pour la voix de Jésus-Christ, qui préside et « qui parle par vous. Si j'ai mérité la mort, je ne « me refuse pas à mourir (1) ; la terre appartient au « Seigneur avec tout ce qui est en elle. Qu'il soit « loué dans toute l'éternité! Amen. Qu'il vous « maintienne éternellement! Amen.

« Donné au jour de la Sainte-Trinité, l'an 1518.

« Frère MARTIN LUTHER, augustin. »

Que d'humilité et que de vérité dans cette crainte de Luther, ou plutôt dans cet aveu qu'il fait, que son sang jeune et bouillant s'est peut-être trop vite enflammé! On reconnaît ici l'homme sincère, qui, ne présumant point de lui-même, redoute l'influence des passions dans ses actions même les plus conformes à la Parole de Dieu. Il y a loin de ce langage à celui d'un fanatique orgueilleux. On voit dans Luther le désir qui le travaille de gagner Léon à la cause de la vérité, de prévenir tout déchirement et de faire procéder du faîte de l'Église cette réformation dont il proclame la nécessité. Certes, ce n'est pas lui qu'on peut accuser d'avoir détruit en Occident cette unité que tant de personnes de tous les partis ont plus tard regrettée. Il sacrifia tout pour la maintenir : tout, sauf la vérité. Ce furent ses adversaires et non lui, qui, en refusant de reconnaître la plénitude et la suffisance du salut opéré par Jésus-Christ, déchirèrent, au pied de la croix, la robe du Seigneur.

Après avoir écrit cette lettre, le même jour encore, Luther s'adressa à son ami Staupitz, vicaire général de son ordre. C'était par son entremise qu'il voulait faire parvenir à Léon ses Résolutions et son épître.

« Je vous prie, lui dit-il, d'accepter avec bienveillance les misères (2) que je vous envoie, et de « les faire parvenir à l'excellent pape Léon X. Non « que je veuille par là vous entraîner dans le péril « où je me trouve ; je veux seul en courir le danger. Jésus-Christ verra si ce que j'ai dit vient de « lui ou de moi ; Jésus-Christ, sans la volonté duquel la langue du pape ne peut se mouvoir, et le « cœur des rois ne peut rien résoudre.

« Quant à ceux qui me menacent, je n'ai rien à « leur répondre, si ce n'est le mot de Reuchlin : « Le pauvre n'a rien à craindre, car il n'a rien à « perdre (3). » Je n'ai ni biens, ni argent, et je n'en « demande pas. Si j'ai possédé autrefois quelque « honneur et quelque bonne renommée, celui qui a « commencé à me les ravir achève son œuvre. Il ne « me reste que ce misérable corps affaibli par tant « d'épreuves : qu'ils le tuent, par ruse ou par force, « à la gloire de Dieu! Ils abrégeront peut-être ainsi « d'une heure ou deux le temps de ma vie. Il me « suffit d'avoir un précieux Rédempteur, un puissant Sacrificateur, Jésus-Christ mon Seigneur. Je « le louerai tant que j'aurai un souffle de vie. Si « quelqu'un ne veut pas le louer avec moi, que « m'importe! »

Ces paroles nous font bien lire dans le cœur de Luther!

Tandis qu'il regardait ainsi vers Rome avec confiance, Rome avait déjà contre lui des pensées de vengeance. Dès le 3 avril, le cardinal Raphaël de Rovere avait écrit à l'électeur Frédéric, au nom du pape, qu'on avait quelques soupçons sur sa foi, et qu'il devait se garder de protéger Luther. « Le « cardinal Raphaël, dit celui-ci, aurait eu grand « plaisir à me voir brûler par le duc Frédéric (4). » Ainsi Rome commençait à aiguiser ses armes contre Luther. C'était dans l'esprit de son protecteur qu'elle voulait lui porter le premier coup. Si elle parvenait à détruire cet abri sous lequel reposait le moine de Wittemberg, il devenait pour elle une proie facile.

Les princes allemands tenaient fort à leur réputation de princes chrétiens. Le plus léger soupçon d'hérésie les remplissait de crainte. La cour de Rome avait habilement profité de cette disposition. Frédéric avait d'ailleurs toujours été attaché à la religion de ses pères. La lettre de Raphaël fit sur son esprit une très-vive impression. Mais l'électeur avait pour principe de ne se hâter en rien. Il savait que la vérité n'était pas toujours du côté du plus fort. Les affaires de l'Empire avec Rome lui avaient appris à se défier des vues intéressées de cette cour. Il avait reconnu que, pour être prince chrétien, il n'était pas nécessaire d'être esclave du pape.

(1) Quarè, beatissime Pater, prostratum me pedibus tuæ Beatitudinis offero, cum omnibus quæ sum et habeo : vivifica, occide ; voca, revoca ; approba, reproba, ut placuerit. Vocem tuam, vocem Christi in te præsidentis et loquentis agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. (L. Epp. I, p. 121.)

(2) Ses Résolutions.

(3) Qui pauper est nihil timet, nihil potest perdere. (L. Epp. I, p. 118.)

(4) L. Opp. (W.) XV, p. 339.

« Il n'était pas de ces esprits profanes, dit Mé-« lanchton, qui veulent qu'on étouffe tous les chan-« gements, aussitôt qu'on en aperçoit le principe (1). « Frédéric se soumit à Dieu. Il lut avec soin les écrits « qui paraissaient, et il ne permit pas qu'on dé-« truisît ce qu'il jugea véritable (2). » Il en avait la puissance. Maître dans ses États, il jouissait dans l'Empire d'une considération au moins aussi grande que celle qu'on portait à l'Empereur lui-même.

Il est probable que Luther apprit quelque chose de cette lettre du cardinal Raphaël, remise à l'électeur le 7 juillet. Peut-être fut-ce la perspective de l'excommunication que cette missive romaine semblait présager, qui le porta à monter en chaire à Wittemberg, le 15 du même mois, et à prononcer sur ce sujet un discours qui fit une impression profonde. Il y distingua l'excommunication intérieure de l'excommunication extérieure; la première, qui exclut de la communion de Dieu, de la seconde qui n'exclut que des cérémonies de l'Église. « Personne, « dit-il, ne peut réconcilier avec Dieu l'âme déchue, « si ce n'est l'Éternel. Personne ne peut séparer un « homme de la communion avec Dieu, si ce n'est « cet homme lui-même, par ses propres péchés. « Bienheureux celui qui meurt dans une injuste « excommunication! Tandis qu'il endure un grave « châtiment de la part des hommes, pour l'amour « de la justice, il reçoit de la main de Dieu la cou-« ronne de l'éternelle félicité... »

Les uns approuvèrent hautement ce langage hardi; d'autres s'en irritèrent encore davantage.

Mais déjà Luther n'était plus seul; et bien que sa foi n'eût besoin d'aucun autre appui que de celui de Dieu, une phalange qui le défendait contre ses ennemis s'était formée tout autour de lui. Le peuple allemand avait entendu la voix du réformateur. De ses discours, de ses écrits, partaient des éclairs qui réveillaient et illuminaient ses contemporains. L'énergie de sa foi se précipitait en torrents de feu sur les cœurs engourdis. La vie que Dieu avait mise en cette âme extraordinaire, se communiquait au corps mort de l'Église. La chrétienté, immobile depuis tant de siècles, s'animait d'un religieux enthousiasme. La dévotion du peuple aux superstitions de Rome diminuait de jour en jour; il y avait toujours moins de mains qui offrissent de l'argent pour acheter le pardon (3), et en même temps la renommée de Luther ne cessait de croître. On se tournait vers lui, et on le saluait avec amour et avec respect comme l'intrépide défenseur de la vérité et de la liberté (4). Sans doute tous ne découvraient pas la profondeur des doctrines qu'il annonçait. Il suffisait au grand nombre de savoir que le nouveau docteur s'élevait contre le pape, et qu'à sa puissante parole l'empire des prêtres et des moines s'ébranlait. L'attaque de Luther était pour eux comme un de ces feux allumés sur les montagnes, qui annoncent à toute une nation le moment de briser ses chaînes. Le réformateur ne se doutait pas de ce qu'il avait fait, que déjà tout ce qu'il y avait de généreux parmi son peuple, l'avait par acclamation reconnu pour son chef. Mais, pour un grand nombre, l'apparition de Luther fut davantage encore. La Parole de Dieu, qu'il maniait avec tant de puissance, pénétra dans les esprits comme une épée à deux tranchants. On vit s'allumer dans beaucoup de cœurs un désir ardent d'obtenir l'assurance du pardon et la vie éternelle. Depuis les premiers siècles, l'Église n'avait pas connu une telle faim et une telle soif de la justice. Si la parole de Pierre l'ermite et de Bernard avait agi sur les peuples du moyen âge pour leur faire prendre une croix périssable, la parole de Luther porta ceux de son temps à embrasser la croix véritable, la vérité qui sauve. L'échafaudage qui pesait alors sur l'Église avait tout étouffé; les formes avaient détruit la vie. La parole puissante donnée à cet homme répandit un souffle vivifiant sur le sol de la chrétienté. Au premier abord, les écrits de Luther entraînèrent également les croyants et les incrédules : les incrédules, parce que les doctrines positives, qui devaient être plus tard établies, n'y étaient pas encore pleinement développées; les croyants, parce qu'elles se trouvaient en germe dans cette foi vivante qui s'y exprimait avec une si grande puissance. Aussi l'influence de ces écrits fut-elle immense; ils remplirent en un instant l'Allemagne et le monde. Partout régnait le sentiment intime qu'on assistait, non à l'établissement d'une secte, mais à une nouvelle naissance de l'Église et de la société. Ceux qui naquirent alors du souffle de l'Esprit de Dieu se rangèrent autour de celui qui en était l'organe. La chrétienté fut partagée en deux camps : les uns combattirent avec l'esprit contre la forme, et les autres avec la forme contre l'esprit. Du côté de la forme étaient, il est vrai, toutes les apparences de la force et de la grandeur; du côté de l'esprit étaient l'impuissance et la petitesse. Mais la forme, dépourvue de l'esprit, n'est qu'un corps vide que le premier souffle peut abattre. Son apparence de pouvoir ne sert même qu'à irriter contre elle, et à précipiter sa fin. Ainsi la simple parole de la vérité avait créé à Luther une puissante armée.

(1) Nec profana judicia sequens quæ tenera initia omnium mutationum celerrimè opprimi jubent. (Melancht. Vit. Luth.)

(2) Deo cessit, et ea quæ vera esse judicavit, deleri non voluit. (Ibid.)

(3) Rarescebant manus largentium. (Cochlœus, 7.)

(4) Luthero autem contrà augebatur auctoritas, favor, fides, existimatio, fama : quòd tam liber acerque videretur veritatis assertor. (Ibid.)

II

Diète à Augsbourg. — L'Empereur au pape. — L'électeur à Rovere. — Luther cité à Rome. — Paix de Luther. — Intercession de l'université. — Bref du pape. — Indignation de Luther. — Le pape à l'électeur.

Il en était besoin, car les grands commençaient à s'émouvoir, et l'Empire et l'Église unissaient déjà leurs efforts pour écarter ce moine importun. Si un prince fort et courageux eût occupé alors le trône impérial, il eût pu profiter de ces agitations religieuses, et, appuyé sur la Parole de Dieu et sur la nation, donner un nouvel élan à l'ancienne opposition contre la papauté. Mais Maximilien était trop âgé, et il était décidé d'ailleurs à tous les sacrifices, pour atteindre ce qu'il regardait comme le but de sa vie, la grandeur de sa maison et par conséquent l'élévation de son petit-fils. L'empereur Maximilien tenait alors une diète impériale à Augsbourg. Six électeurs s'étaient rendus en personne à son appel. Tous les États germaniques y étaient représentés. Les rois de France, de Hongrie et de Pologne y avaient leurs ambassadeurs. Ces princes et ces envoyés déployaient tous une grande magnificence. La guerre contre les Turcs était l'un des sujets pour lesquels la diète était assemblée. Le légat de Léon X y exhorta vivement la diète. Les États, instruits par le mauvais usage qu'on avait fait auparavant de leurs contributions, et sagement conseillés par l'électeur Frédéric, se contentèrent de déclarer qu'ils réfléchiraient à la chose, et produisirent en même temps de nouveaux griefs contre Rome. Un discours latin publié pendant la diète signalait courageusement aux princes allemands le véritable danger. « Vous « voulez, disait l'auteur, mettre le Turc en fuite. « C'est très-bien ; mais je crains fort que vous ne « vous trompiez sur sa personne. C'est en Italie et « non en Asie que vous devez le chercher (1). »

Une autre affaire non moins importante devait occuper la diète. Maximilien désirait faire proclamer roi des Romains et son successeur dans la dignité impériale, son petit-fils Charles, déjà roi d'Espagne et de Naples. Le pape connaissait trop bien ses intérêts pour désirer de voir le trône impérial occupé par un prince dont la puissance en Italie pourrait lui devenir redoutable. L'Empereur pensait avoir déjà gagné en sa faveur la plupart des électeurs et des États; mais il trouva une énergique opposition chez Frédéric. En vain le sollicita-t-il ; en vain les ministres et les meilleurs amis de l'électeur joignirent-ils leurs prières à celles de l'Empereur; il fut inébranlable et montra en cette occasion, ainsi qu'on l'a dit, qu'il était d'une fermeté d'âme à ne se départir jamais d'une résolution, quand il en avait une fois reconnu la justice. Le dessein de l'Empereur échoua.

Dès lors ce prince chercha à obtenir la bienveillance du pape, pour le rendre favorable à ses plans ; et pour lui donner une preuve particulière de son dévouement, il lui écrivit le 5 août la lettre suivante : « Très-saint père, nous avons appris, il y a « quelques jours, qu'un frère de l'ordre des augus- « tins, nommé Martin Luther, s'est mis à soutenir « diverses propositions sur le commerce des indul- « gences ; ce qui nous déplaît d'autant plus que le- « dit frère trouve beaucoup de protecteurs, parmi « lesquels sont des personnages puissants (2). Si « Votre Sainteté et les très-dignes Pères de l'Église « (les cardinaux) n'emploient pas bientôt leur auto- « rité pour mettre fin à ces scandales, non-seule- « ment ces pernicieux docteurs séduiront les gens « simples, mais ils entraîneront de grands princes « dans leur ruine. Nous veillerons à ce que tout ce « que Votre Sainteté arrêtera à cet égard pour la « gloire du Dieu tout-puissant, soit observé par « tous dans notre Empire. »

Cette lettre a dû être écrite à la suite de quelque discussion un peu vive entre Maximilien et Frédéric. Le même jour, l'électeur écrivit à Raphaël de Rovere. Il avait sans doute appris que l'Empereur s'adressait au pontife romain, et, pour parer le coup, il se mettait lui-même en communication avec Rome.

« Je n'aurai jamais d'autre volonté, dit-il que de « me montrer soumis à l'Église universelle.

« Aussi n'ai-je jamais défendu les écrits et les « sermons du docteur Martin Luther. J'apprends « d'ailleurs qu'il s'est toujours offert à paraître, « avec un sauf-conduit, devant des juges impar- « tiaux, savants et chrétiens, afin de défendre sa « doctrine et de se soumettre, dans le cas où on le « convaincrait par l'Écriture elle-même (3). »

Léon X, qui, jusqu'à cette heure, avait laissé l'affaire aller son train, réveillé par les cris des théologiens et des moines, institua à Rome une cour ecclésiastique chargée de juger Luther, et près laquelle Sylvestre Prierio, le grand ennemi du réformateur, était à la fois accusateur et juge. La cause fut bientôt instruite, et la cour somma Luther de comparaître en personne devant elle, dans un délai de soixante jours.

Luther attendait tranquillement à Wittemberg le bon effet que la lettre pleine de soumission adressée par lui au pape devait, à ce qu'il pensait, produire, lorsque, le 7 août, deux jours seulement après le départ des lettres de Maximilien et de Frédéric,

(1) Schröck, K. Gesch. n. d. R. I, p. 156.

(2) Defensores et patronos etiam potentes quos dictus frater consecutus est. (Raynald., ad ann. 1518.)

(3) L. Opp. (L.) XVII, p. 169.

on lui remit la citation du tribunal romain. « Au « moment où j'attendais la bénédiction, dit-il, je « vis fondre sur moi la foudre. J'étais la brebis qui « trouble l'eau du loup. Tezel échappa, et moi je « devais me laisser manger. »

Cette citation jeta Wittemberg dans la consternation; car quelque parti que prît Luther, il ne pouvait échapper au danger. S'il se rendait à Rome, il devait y devenir la victime de ses ennemis. S'il refusait d'y aller, il serait, selon l'usage, condamné par contumace, sans pouvoir échapper; car on savait que le légat avait reçu du pape l'ordre de tout faire pour irriter l'Empereur et les princes allemands contre lui. Ses amis étaient consternés. Le docteur de la vérité ira-t-il porter sa vie à cette grande cité *enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus?* Suffira-t-il qu'une tête s'élève du sein de la chrétienté asservie, pour qu'elle tombe? Cet homme, que Dieu paraît avoir formé pour résister à une puissance à laquelle, jusqu'à présent, rien n'a pu résister, sera-t-il aussi renversé? Luther lui-même ne voyait que l'électeur qui pût le sauver; mais il préférait mourir plutôt que de compromettre son prince. Ses amis tombèrent enfin d'accord sur un expédient qui n'exposerait pas Frédéric. Qu'il refuse à Luther un sauf-conduit, et celui-ci aura une cause légitime pour ne pas comparaître à Rome.

Le 8 août, Luther écrivit à Spalatin pour lui demander que l'électeur employât son influence pour le faire citer en Allemagne. « Voyez, écrivit-il aussi « à Staupitz, de quelles embûches on use pour « s'approcher de moi, et comment je suis entouré « d'épines. Mais Christ vit et règne, hier, aujour- « d'hui et éternellement. Ma conscience m'assure « que c'est la vérité que j'ai enseignée, bien qu'elle « devienne plus odieuse encore quand c'est moi qui « l'enseigne. L'Église est le ventre de Rébecca. Il « faut que les enfants s'entre-poussent, même jus- « qu'à mettre la mère en danger (1). Au reste de- « mandez au Seigneur que je n'aie pas trop de joie « dans cette épreuve. Que Dieu ne leur impute pas « ce mal ! »

Les amis de Luther ne se bornèrent pas à des consultations et à des plaintes. Spalatin écrivit, de la part de l'électeur, à Renner, secrétaire de l'Empereur : « Le docteur Martin consent volontiers à « avoir pour juges toutes les universités d'Allema- « gne, excepté celles d'Erfurt, de Leipzig et de « Francfort-sur-l'Oder, qui se sont rendues suspec- « tes. Il lui est impossible de paraître à Rome en « personne (2). »

(1) Uterus Rebeccæ est : parvulos in eo collidi necesse est, etiam usque ad periculum matris. (L. Epp. I, p. 138.)

(2) L. Opp. (L.) XVII, p. 173.

L'université de Wittemberg écrivit au pape lui-même une lettre d'intercession. « La faiblesse de « son corps, disait-elle en parlant de Luther, et « les dangers du voyage lui rendent difficile et « même impossible d'obéir à l'ordre de Votre Sain- « teté. Sa peine et ses prières nous portent à avoir « compassion de lui. Nous vous prions donc, très- « saint père, comme des fils obéissants, de vou- « loir bien le tenir pour un homme qui n'a jamais « été entaché de doctrines opposées à l'opinion de « l'Église romaine. »

L'université, dans sa sollicitude, s'adressa le même jour à Charles de Miltitz, gentilhomme saxon et camérier du pape, très-aimé de Léon X. Elle rendit à Luther dans cette lettre un témoignage plus fort encore que celui qu'elle avait osé insérer dans la première. « Le digne père Martin Luther, augus- « tin, disait-elle, est le plus noble et le plus hono- « rable membre de notre université. Depuis plu- « sieurs années, nous avons vu et connu son habi- « leté, son savoir, sa haute intelligence dans les « arts et dans les lettres, ses mœurs irréprochables « et sa conduite toute chrétienne (3). »

Cette active charité de tous ceux qui entouraient Luther, est son plus bel éloge.

Tandis qu'on attendait avec anxiété l'issue de cette affaire, elle se termina plus facilement qu'on n'eût pu l'espérer. Le légat de Vio, humilié de n'avoir pas réussi dans la commission qu'il avait reçue de préparer une guerre générale contre les Turcs, désirait relever et illustrer son ambassade en Allemagne par quelque autre acte éclatant. Il pensait que, s'il éteignait l'hérésie, il reparaîtrait dans Rome avec gloire. Il demanda donc au pape qu'on lui remît cette affaire. Léon, de son côté, savait bon gré à Frédéric de s'être opposé si fortement à l'élection du jeune Charles. Il sentait qu'il pourrait avoir encore besoin de son secours. Sans parler davantage de la citation, il chargea son légat, par un bref daté du 23 août, d'examiner l'affaire en Allemagne. Le pape ne perdait rien à cette manière de procéder; et même, si l'on pouvait amener Luther à une rétractation, on évitait le bruit et le scandale que sa comparution à Rome eût occasionnés.

« Nous vous chargeons, disait il, de faire compa- « raître personnellement devant vous, de pour- « suivre et de contraindre sans aucun retard, et « aussitôt que vous aurez reçu cet écrit de nous, « ledit Luther, qui a déjà été déclaré hérétique « par notre cher frère Jérôme, évêque d'Ascu- « lan (4). »

(3) L. Opp. (lat.) I, 183 et 184 L. Opp. (L.) XVII, 171 et 172.

(4) Dictum Lutherum hæreticum per prædictum auditorem jam declaratum. (Breve Leonis X ad Thomam.)

Puis le pape prescrivait contre Luther les mesures les plus sévères :

« Invoquez à cet effet le bras et le secours de « notre très-cher fils en Christ, Maximilien, et des « autres princes de l'Allemagne, de toutes les com« munautés, universités et potentats, ecclésiasti« ques ou séculiers. Et si vous l'atteignez, faites-le « garder sûrement, afin qu'il soit amené devant « nous (1). »

On voit que cette indulgente concession du pape n'était guère qu'une voie plus sûre d'entraîner Luther à Rome. Viennent ensuite les mesures de douceur :

« S'il rentre en lui-même, et demande grâce « pour un tel forfait, de lui-même et sans y être in« vité, nous vous donnons le pouvoir de le recevoir « dans l'unité de la sainte mère l'Église. »

Le pape en revient bientôt aux malédictions :

« S'il persiste dans son opiniâtreté, et que vous « ne puissiez vous rendre maître de lui, nous vous « donnons le pouvoir de le proscrire dans tous les « lieux de l'Allemagne, de bannir, de maudire, « d'excommunier tous ceux qui lui sont attachés, « et d'ordonner à tous les chrétiens de fuir leur « présence. »

Cependant ce n'est pas encore assez :

« Et afin, continue le pape, que cette contagion « soit d'autant plus facilement extirpée, vous ex« communierez tous les prélats, ordres religieux, « universités, communautés, comtes, ducs et po« tentats, excepté l'empereur Maximilien, qui ne « saisiraient pas ledit Martin Luther et ses adhérents, « et ne vous les enverraient pas sous due et bonne « garde. — Et si, ce que Dieu préserve, lesdits « princes, communautés, universités et potentats, « ou quelqu'un à eux appartenant, offraient de « quelque manière un asile audit Martin et à ses « adhérents, lui donnaient publiquement ou en se« cret, par eux ou par d'autres, secours et conseils, « nous mettons en interdit ces princes, communau« tés, universités et potentats, avec leurs villes, « bourgs, campagnes et villages, aussi bien que les « villes, bourgs, campagnes et villages où ledit « Martin pourrait s'enfuir, aussi longtemps qu'il y « demeurera, et trois jours après qu'il les aura quit« tés. »

Cette chaire audacieuse qui prétend représenter sur la terre celui qui a dit : *Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde, pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui*, continue ses anathèmes ; et, après avoir prononcé les peines contre les ecclésiastiques, elle dit :

« Quant à ce qui regarde les laïques, s'ils n'o« béissent pas aussitôt, sans aucun retard et aucune « opposition, à vos ordres, nous les déclarons in« fâmes, à l'exception du très-digne Empereur, « inhabiles à s'acquitter de toute action convena« ble, privés de la sépulture des chrétiens, et dé« pouillés de tous fiefs, qu'ils les tiennent, soit du « siége apostolique, soit de quelque seigneur que « ce puisse être (2). »

Tel était le sort qui attendait Luther. Le monarque de Rome a tout conjuré pour sa perte. Il a tout remué, jusqu'à la paix des tombeaux. Sa ruine semble assurée. Comment échappera-t-il à cette immense conjuration? Mais Rome s'était trompée ; le mouvement suscité par l'Esprit de Dieu ne pouvait être dompté par les décrets de sa chancellerie.

On n'avait pas même gardé les apparences d'une enquête juste et impartiale. Luther avait été déclaré hérétique, non-seulement avant d'avoir été entendu, mais encore bien avant la fin du temps qui lui avait été donné pour comparaître. Les passions, et nulle part elles ne se montrent plus fortes que dans les discussions religieuses, font passer par-dessus toutes les formes de la justice. Ce n'est pas seulement dans l'Église romaine, c'est dans les Églises protestantes qui se sont détournées de l'Évangile, c'est partout où n'est pas la vérité, que l'on retrouve à son égard de si étranges procédés. Tout est bon contre l'Évangile. On voit souvent des hommes qui, dans tout autre cas, se feraient scrupule de commettre la moindre injustice, ne pas craindre de fouler aux pieds toutes les règles et tous les droits, dès qu'il s'agit du christianisme et du témoignage qu'on lui rend.

Lorsque plus tard Luther eut connaissance de ce bref, il en exprima son indignation : « Voici, dit-il, « le plus remarquable de l'affaire : le bref a été « donné le 23 août, et moi, j'ai été cité le 7 août, « en sorte qu'entre la citation et le bref il s'est « écoulé seize jours. Or, faites le compte, et vous « trouverez que monseigneur Jérôme, évêque d'As« culan, a procédé contre moi, a prononcé le juge« ment, m'a condamné et déclaré hérétique, avant « que la citation me fût parvenue, ou tout au « plus seize jours après qu'on me l'avait remise. « Maintenant, je le demande, où sont donc les « soixante jours qui me sont accordés dans la cita« tion? Ils ont commencé le 7 août, ils devaient « finir le 7 octobre... Est-ce là le style et la mode « de la cour de Rome, qu'en un même jour elle cite, « exhorte, accuse, juge, condamne et déclare con« damné un homme qui est si éloigné de Rome, et

(1) Brachio cogas atque compellas, et eo in potestate tuâ redacto eum sub fideli custodiâ retineas, ut coràm nobis sistatur. (Breve Leonis X ad Thomam.)

(2) Infamiæ et inhabilitatis ad omnes actus legitimos, ecclesiasticæ sepulturæ, privationis quoque feudorum. (Breve Leonis X ad Thomam.)

« qui ne sait rien de toutes ces choses? Que répondent-ils à tout cela? Sans doute qu'ils ont oublié de se purger le cerveau avec de l'ellébore, avant de mettre en œuvre de tels mensonges (1). »

Mais en même temps que Rome déposait en cachette ses foudres dans les mains de son légat, elle cherchait, par de douces et flatteuses paroles, à détacher de la cause de Luther le prince dont elle redoutait le plus le pouvoir. Le même jour, 23 août 1518, le pape écrivait à l'électeur de Saxe. Il avait recours aux arts de cette vieille politique que nous avons déjà signalée, et il essayait de flatter l'amour-propre du prince.

« Cher fils, disait le pontife de Rome, quand nous pensons à votre noble et louable race, à vous qui en êtes le chef et l'ornement ; quand nous nous rappelons comment vous et vos ancêtres avez toujours désiré maintenir la foi chrétienne, l'honneur et la dignité du saint-siége, nous ne pouvons croire qu'un homme qui abandonne la foi puisse s'appuyer sur la faveur de Votre Altesse, et lâcher hardiment la bride à sa méchanceté. Cependant, il nous est rapporté de toutes parts qu'un certain frère Martin Luther, ermite de l'ordre de Saint-Augustin, a oublié, comme enfant de malice et contempteur de Dieu, son habit et son ordre, qui consiste dans l'humilité et l'obéissance, et qu'il se vante de ne craindre ni l'autorité ni la punition d'aucun homme, assuré qu'il est de votre faveur et de votre protection.

« Mais comme nous savons qu'il se trompe, nous avons trouvé bon d'écrire à Votre Altesse et de vous exhorter, selon le Seigneur, à veiller à l'honneur du nom d'un prince aussi chrétien que vous, à vous défendre de ces calomnies, vous l'ornement, la gloire et la bonne odeur de votre noble race, et à vous garder, non-seulement d'une faute aussi grave que celle qu'on vous impute, mais encore du soupçon même que la hardiesse insensée de ce frère tend à faire planer sur vous. »

Léon X annonçait en même temps à Frédéric, qu'il avait chargé le cardinal de Saint-Sixte d'examiner la chose, et il lui ordonnait de remettre Luther entre les mains du légat, « de peur, » ajoutait-il en revenant encore à son argument favori, « que des gens pieux de notre temps ou des temps futurs ne puissent un jour se lamenter et dire : La plus pernicieuse hérésie dont ait été affligée l'Église de Dieu, s'est élevée par le secours et la faveur de cette haute et louable maison (2). »

Ainsi Rome avait pris toutes ses mesures. D'une main elle faisait respirer le parfum toujours si enivrant de la louange, et de l'autre elle tenait cachées ses vengeances et ses terreurs.

Toutes les puissances de la terre, Empereur, pape, princes et légats, commençaient à s'émouvoir contre cet humble frère d'Erfurt, dont nous avons suivi les combats intérieurs. *Les rois de la terre se trouvent en personne, et les princes consultent ensemble contre le Seigneur et contre son oint.*

(1) L. Opp. (L.) XVII, p. 176.
(2) Ibid., p. 173.

III

L'armurier Schwarzerd. — Sa femme. — Philippe. — Son génie. — Ses études. — La Bible. — Appel à Wittemberg. — Départ et voyage de Mélanchton. — Leipzig. — Mécompte. — Joie de Luther. — Parallèle. — Révolution dans l'enseignement. — Étude du grec.

Cette lettre et ce bref n'étaient point arrivés en Allemagne, et Luther était encore dans la crainte de se voir obligé de comparaître à Rome, lorsqu'un heureux événement vint consoler son cœur. Il lui fallait un ami dans le sein duquel il pût verser ses peines, et dont l'amour fidèle le consolât à l'heure de l'abattement. Dieu lui fit trouver tout cela dans Mélanchton.

George Schwarzerd était un habile maître armurier de Bretten, petite ville du Palatinat. Le 14 février 1497, il lui naquit un fils qui fut nommé Philippe, et qui s'illustra plus tard sous le nom de Mélanchton. Bien vu des princes palatins, de ceux de Bavière et de Saxe, George était doué de la plus parfaite droiture. Souvent il refusait des acheteurs le prix qu'ils lui offraient, et s'il apprenait qu'ils étaient pauvres, il les obligeait à reprendre leur argent. Il se levait habituellement à minuit, et faisait alors, à genoux, sa prière. S'il lui arrivait de voir venir le matin sans l'avoir faite, il était mécontent de soi tout le jour. Barbara, femme de Schwarzerd, était fille d'un magistrat honorable nommé Jean Reuter. Elle était d'un caractère tendre, un peu portée à la superstition, du reste pleine de sagesse et de prudence. C'est d'elle que sont ces vieilles rimes allemandes bien connues :

« Faire aumône n'appauvrit pas.
« Être au temple n'empêche pas.
« Graisser le char n'arrête pas.
« Bien mal acquis ne produit pas.
« Livre de Dieu ne trompe pas. »

Et ces autres rimes :

« Ceux qui veulent plus dépenser
« Que leur champ ne peut rendre,
« Devront finir par se ruiner,
« Plus d'un se fera pendre (3). »

(3) Almosen geben armt nicht, etc. Wer mehr will verzehren, etc. (Muller's Reliquien.)

Le jeune Philippe n'avait pas onze ans lorsque son père mourut. Deux jours avant d'expirer, George fit venir son fils près de son lit de mort, et l'exhorta à avoir toujours présente la pensée de Dieu : « Je « prévois, dit l'armurier mourant, que de terribles « tempêtes viendront ébranler le monde. J'ai vu de « grandes choses ; mais de plus grandes se prépa- « rent. Que Dieu te conduise et te dirige ! » Après que Philippe eut reçu la bénédiction paternelle, on l'envoya à Spire pour qu'il ne fût pas témoin de la mort de son père. Il s'éloigna tout en larmes.

L'aïeul du jeune garçon, le digne bailli Reuter, qui lui-même avait un fils, tint lieu de père à Philippe et le prit dans sa maison avec George son frère. Peu de temps après, il donna pour précepteur aux trois jeunes garçons Jean Hungarus, homme excellent, qui plus tard, et jusque dans l'âge le plus avancé, annonça l'Évangile avec une grande force. Il ne passait rien au jeune homme. Il le punissait pour chaque faute, mais avec sagesse : « C'est « ainsi, dit Mélanchton en 1554, qu'il a fait de moi « un grammairien. Il m'aimait comme un fils, je « l'aimais comme un père, et nous nous rencon- « trerons, je l'espère, dans la vie éternelle (1). »

Philippe se distingua par l'excellence de son esprit, par sa facilité à apprendre et à exposer ce qu'il avait appris. Il ne pouvait demeurer dans l'oisiveté, et il cherchait toujours quelqu'un avec qui il pût discuter sur ce qu'il avait entendu (2). Il arrivait souvent que des étrangers instruits passaient par Bretten et visitaient Reuter. Aussitôt le petit-fils du bailli les abordait, entrait en conversation avec eux, et les pressait tellement dans la discussion, que les auditeurs en étaient dans l'admiration. A la force du génie il joignait une grande douceur, et il se conciliait ainsi la faveur de tous. Il bégayait ; mais, comme l'illustre orateur des Grecs, il s'appliqua avec tant de soin à se corriger de ce défaut, que plus tard on n'en aperçut plus aucune trace.

Son grand-père étant mort, le jeune Philippe fut envoyé avec son frère et son jeune oncle Jean à l'école de Pforzheim. Ces jeunes garçons demeuraient chez une de leurs parentes, sœur du fameux Reuchlin. Avide de connaissances, Philippe fit, sous la conduite de George Simler, de rapides progrès dans les sciences et surtout dans l'étude de la langue grecque, pour laquelle il avait une véritable passion. Reuchlin venait souvent à Pforzheim. Il fit chez sa sœur la connaissance de ses jeunes pensionnaires, et il fut bientôt frappé des réponses de Philippe. Il lui donna une grammaire grecque et une Bible. Ces deux livres devaient faire l'étude de toute sa vie.

Lorsque Reuchlin revint de son second voyage en Italie, son jeune parent, âgé de douze ans, fêta le jour de son arrivée, en jouant devant lui, avec quelques amis, une comédie latine qu'il avait lui-même composée. Reuchlin, ravi du talent du jeune homme, l'embrassa tendrement, l'appela son fils bien-aimé, et lui donna en riant le chapeau rouge qu'il avait reçu lorsqu'il avait été fait docteur. Ce fut alors que Reuchlin changea son nom de Schwarzerd en celui de Mélanchton. Ces deux mots signifient *terre noire,* l'un en allemand et l'autre en grec. La plupart des savants du temps traduisaient ainsi leur nom en grec ou en latin.

Mélanchton, à douze ans, se rendit à l'université de Heidelberg. Ce fut là qu'il commença à étancher la soif de science qui le consumait. Il fut reçu bachelier à quatorze ans. En 1512, Reuchlin l'appela à Tubingue, où un grand nombre de savants distingués se trouvaient réunis. Il fréquentait à la fois les leçons des théologiens, celles des médecins et celles des jurisconsultes. Il n'y avait aucune connaissance qu'il ne crût devoir rechercher. Ce n'était pas la louange qu'il poursuivait, mais la possession et les fruits de la science.

L'Écriture sainte l'occupait surtout. Ceux qui fréquentaient l'église de Tubingue avaient remarqué qu'il avait souvent en main un livre dont il s'occupait entre les services. Ce volume inconnu paraissait plus grand que les manuels de prières, et l'on répandit le bruit que Philippe lisait alors des ouvrages profanes. Mais il se trouva que le livre objet de leurs soupçons était un exemplaire des saintes Écritures, imprimé peu auparavant à Bâle par Jean Frobenius. Il continua toute sa vie cette lecture avec l'application la plus assidue. Toujours il avait sur lui ce volume précieux, et il le portait à toutes les assemblées publiques auxquelles il était appelé (3). Rejetant les vains systèmes des scolastiques, il s'attachait à la simple parole de l'Évangile. « J'ai « de Mélanchton, écrivait alors Érasme à Écolam- « pade, les sentiments les plus distingués et des « espérances magnifiques. Que Christ fasse seule- « ment que ce jeune homme nous survive longtemps. « Il éclipsera entièrement Érasme (4). » Néanmoins Mélanchton partageait les erreurs de son siècle. « Je frémis, dit-il à une époque avancée de sa vie, « quand je pense à l'honneur que je rendais aux « statues, lorsque je me trouvais encore dans la « papauté (5). »

(1) Dilexit me ut filium et ego eum ut patrem : et conveniemus, spero, in vitâ æternâ. (Melancht. Explicat. Evang.)

(2) Quiescere non poterat, sed quærebat ubique aliquem cum quo de auditis disputaret (Camerarius, Vit. Melancht., p. 7.)

(3) Camerarius, Vita Melancht. p. 16.

(4) Is prorsùs obscurabit Erasmum. (Er. Epp. I, p. 405.)

(5) Cohorresco quandò cogito quomodò ipse accesserim ad statuas in papatu. (Explicat. Evangel.)

En 1514, il fut fait docteur en philosophie, et il commença alors à enseigner. Il avait dix-sept ans. La grâce, l'attrait qu'il savait donner à ses enseignements, faisaient le plus frappant contraste avec la méthode dépourvue de goût que les docteurs, et surtout les moines, avaient jusqu'alors suivie. Il prit une vive part au combat dans lequel Reuchlin se trouvait engagé avec les obscurants de son siècle. D'une conversation agréable, de mœurs douces et élégantes, aimé de tous ceux qui le connaissaient, il jouit bientôt dans le monde savant d'une grande autorité et d'une solide réputation.

Ce fut alors que l'électeur Frédéric conçut l'idée d'appeler un savant distingué comme professeur des langues anciennes à son université de Wittemberg. Il s'adressa à Reuchlin, qui lui indiqua Mélanchton. Frédéric comprit tout l'éclat que ce jeune helléniste répandrait sur une institution qui lui était si chère. Reuchlin, ravi de voir un si beau champ s'ouvrir pour son jeune ami, lui écrivit ces paroles de l'Éternel à Abraham : « *Sors de ton pays et d'avec ta parenté et de la maison de ton père, et je rendrai ton nom grand et tu seras béni.* Oui, continue le « vieillard, j'espère qu'il en sera ainsi de toi, mon « cher Philippe, mon œuvre et ma consolation (1). » Mélanchton reconnut dans cette vocation un appel de Dieu. A son départ, l'université fut dans la douleur; il y avait pourtant des jaloux et des ennemis. Il quitta sa patrie en s'écriant : « Que la volonté « du Seigneur s'accomplisse! » Il avait alors vingt et un ans.

Mélanchton fit le voyage à cheval, dans la compagnie de quelques marchands saxons, comme on se joint à une caravane dans le désert; car, dit Reuchlin, il ne connaissait ni les lieux ni les routes (2). Il présenta ses hommages à l'électeur qui se trouvait à Augsbourg. A Nuremberg, il vit l'excellent Pirckheimer qu'il connaissait déjà; à Leipzig, il se lia avec le savant helléniste Mosellanus. L'université donna dans cette dernière ville un festin à son honneur. C'était un repas vraiment académique. Les plats se succédaient en grand nombre, et à chaque plat nouveau, l'un des professeurs se levait et adressait à Mélanchton un discours latin préparé d'avance. Celui-ci improvisait aussitôt une réponse. A la fin, lassé de tant d'éloquence : « Hommes très-illustres, leur dit-il, permettez-moi de « répondre une fois pour toutes à vos harangues; « car n'étant point préparé, je ne saurais mettre « dans mes réponses autant de variété que vous « dans vos allocutions. » Dès lors les plats arrivèrent sans l'accompagnement d'un discours (3).

Le jeune parent de Reuchlin arriva à Wittemberg le 25 août 1518, deux jours après que Léon X eut signé le bref adressé à Cajetan et la lettre à l'électeur.

Les professeurs de Wittemberg ne reçurent pas Mélanchton avec autant de faveur que l'avaient fait ceux de Leipzig. La première impression qu'il produisit sur eux ne répondit pas à leur attente. Ils virent un jeune homme qui semblait plus jeune encore que son âge, d'une stature peu apparente, d'un air faible et timide. Est-ce là cet illustre docteur que les plus grands hommes du temps, Érasme et Reuchlin, élèvent si haut?... Ni Luther, dont il fit d'abord la connaissance, ni ses collègues, ne conçurent de grandes espérances, en voyant sa jeunesse, son embarras et ses manières.

Quatre jours après son arrivée, le 29 août, il prononça un discours d'inauguration. Toute l'université était assemblée. Le jeune garçon, comme l'appelle Luther (4), parla en une latinité si élégante, et montra tant de science, un esprit si cultivé, un jugement si sain, que tous ses auditeurs furent dans l'admiration.

Le discours terminé, tous s'empressèrent de le féliciter; mais personne ne ressentait plus de joie que Luther. Il se hâta de communiquer à ses amis les sentiments qui remplissaient son cœur. « Mélanchton, écrivit-il à Spalatin le 31 août, a pro- « noncé, quatre jours après son arrivée, une si « belle et si savante harangue, que tous l'ont écouté « avec approbation et avec étonnement. Nous som- « mes bientôt revenus des préjugés qu'avaient fait « naître sa stature et sa personne; nous louons et « nous admirons ses paroles; nous rendons grâce au « prince et à vous, pour le service que vous nous « avez rendu. Je ne demande pas d'autre maître de « grec. Mais je crains que son corps délicat ne « puisse supporter nos aliments, et que nous ne le « gardions pas longtemps, à cause de la modicité « de son traitement. J'apprends que les gens de « Leipzig se vantent déjà de pouvoir nous l'enlever. « O mon cher Spalatin! prenez garde de ne pas « mépriser son âge et sa personne. Cet homme est « digne de tout honneur (5). »

Mélanchton se mit aussitôt à expliquer Homère et l'Épître de saint Paul à Tite. Il était plein d'ardeur. « Je ferai tous mes efforts, écrivait-il à Spalatin, « pour me concilier à Wittemberg la faveur de tous « ceux qui aiment les lettres et la vertu (6). » Quatre jours après l'inauguration, Luther écrivait encore à Spalatin : « Je vous recommande très-par-

(1) Meum opus et meum solatium. (Corp. Ref. I, 33.)

(2) Des Wegs und der Orte unbekannt. (Ibid., 30.)

(3) Camer. Vit. Mel. 26.

(4) Puer et adolescentulus, si ætatem consideres. (L. Epp. I, p. 141.)

(5) Ibid., p. 135.

(6) Ut Wittembergam litteratis ac bonis omnibus conciliem. (Corp. Ref. I, 51.)

« ticulièrement le très-savant et très-aimable grec « Philippe. Son auditoire est toujours plein. Tous « les théologiens surtout viennent l'entendre. Il fait « que tous, de haut, de bas et de moyen étage, se « mettent à apprendre le grec (1). »

Mélanchton savait répondre à cette affection de Luther. Il découvrit bientôt en lui une bonté de caractère, une force d'esprit, un courage, une sagesse qu'il n'avait trouvés jusqu'alors chez aucun homme. Il le vénéra et il l'aima. « S'il est quelqu'un, « disait-il, que j'aime avec force, et que mon esprit « tout entier embrasse, c'est Martin Luther (2). »

Ainsi se rencontrèrent Luther et Mélanchton ; ils furent amis jusqu'à la mort. On ne peut assez admirer la bonté et la sagesse de Dieu, qui réunissait deux hommes si différents et pourtant si nécessaires l'un à l'autre. Ce que Luther avait en chaleur, en élan, en force, Mélanchton l'avait en clarté, en sagesse, en douceur. Luther animait Mélanchton, Mélanchton modérait Luther. Ils étaient comme ces couches de matière électrique, l'une en plus, l'autre en moins, qui se tempèrent mutuellement. Si Mélanchton avait manqué à Luther, peut-être le fleuve se fût-il débordé. Lorsque Luther manqua à Mélanchton, Mélanchton hésita, céda même, là où il n'aurait pas dû céder (3). Luther fit beaucoup avec puissance. Mélanchton ne fit pas moins peut-être en suivant une voie plus lente et plus tranquille. Tous deux étaient droits, ouverts, généreux ; tous deux pleins d'amour pour la Parole de la vie éternelle, la servirent avec une fidélité et un dévouement qui dominèrent toute leur vie.

Au reste, l'arrivée de Mélanchton opéra une révolution, non-seulement à Wittemberg, mais encore dans toute l'Allemagne et dans tout le monde savant. L'étude qu'il avait faite des classiques grecs et latins et de la philosophie lui avait donné un ordre, une clarté, une précision d'idées, qui répandaient sur tous les sujets qu'il traitait une nouvelle lumière, une inexprimable beauté. Le doux esprit de l'Évangile fécondait, animait ses méditations, et les sciences les plus arides se trouvaient revêtues, dans ses expositions, d'une grâce infinie qui captivait tous les auditeurs. La stérilité que la scolastique avait répandue sur l'enseignement cessa. Une nouvelle manière d'enseigner et d'étudier commença avec Mélanchton. « Grâce à lui, dit un « illustre historien allemand (4), Wittemberg de-« vint l'école de la nation. »

Il était en effet d'une grande importance qu'un homme qui connaissait à fond le grec enseignât dans cette université, où les nouveaux développements de la théologie appelaient maîtres et disciples à étudier dans la langue originale les documents primitifs de la foi chrétienne. Dès lors Luther se mit avec zèle à ce travail. Le sens de tel ou tel mot grec qu'il avait jusqu'alors ignoré, éclaircissait tout à coup ses idées théologiques. Quel soulagement et quelle joie n'éprouva-t-il pas, quand il vit, par exemple, que le mot grec μετάνοια qui selon l'Église latine, désignait une pénitence, une expiation humaine, signifiait en grec une transformation ou une conversion du cœur ? Un épais brouillard se dissipa alors tout à coup devant ses yeux. Les deux sens donnés à ce mot suffisent pour caractériser les deux Églises.

L'impulsion que Mélanchton donna à Luther pour la traduction de la Bible, est l'une des circonstances les plus remarquables de l'amitié de ces deux grands hommes. Déjà en 1517, Luther avait commencé quelques essais de traduction. Il se procurait autant de livres grecs et latins qu'il pouvait en acquérir. Maintenant, aidé de son cher Philippe, son travail prit un nouvel essor ; Luther obligeait Mélanchton à prendre part à ses recherches ; il le consultait sur les passages difficiles ; et cette œuvre, qui devait être l'un des grands travaux du réformateur, avançait plus sûrement et plus vite.

Mélanchton, de son côté, apprenait à connaître une théologie nouvelle. La belle et profonde doctrine de la justification par la foi le remplissait d'étonnement et de joie ; mais il recevait le système que professait Luther avec indépendance, en lui faisant subir la forme particulière de son intelligence ; car, quoi qu'il n'eût que vingt et un ans, il était de ces esprits prématurés qui entrent de bonne heure en une pleine possession de toutes leurs forces, et qui sont eux-mêmes, dès leurs premiers pas.

Bientôt le zèle des maîtres se communiqua aux disciples. On pensa à réformer la méthode. On supprima, avec l'agrément de l'électeur, certains cours qui n'avaient qu'une importance scolastique ; on donna en même temps aux études classiques un nouvel essor. L'école de Wittemberg se transformait, et le contraste avec les autres universités devenait toujours plus saillant. Cependant on se tenait encore dans les limites de l'Église, et l'on ne se doutait nullement d'être à la veille d'une grande bataille avec le pape.

(1) Summos cum mediis et infimis, studiosos facit græcitatis. (L. Epp. I, 140.)

(2) Martinum, si omninò in rebus humanis quidquam, vehementissimè diligo et animo integerrimo complector. (Mel. Epp. I, 411.)

(3) Calvin écrit à Sleidan : Dominus cum fortiore spiritu instruat, ne gravem ex ejus timiditate jacturam sentiat posteritas.

(4) Plank.

IV

Sentiments de Luther et de Staupitz. — Ordre de comparaître. — Alarmes et courage. — L'électeur chez le légat. — Départ pour Augsbourg. — Séjour à Weimar. — Nuremberg.— Arrivée à Augsbourg.

Sans doute l'arrivée de Mélanchton procura une douce distraction à Luther, dans un moment si critique pour lui; sans doute, dans les doux épanchements d'une amitié naissante, et au milieu des travaux bibliques auxquels il se livrait avec un nouveau zèle, il oublia quelquefois Rome, Prierio, Léon et la cour ecclésiastique devant laquelle il devait comparaître. Cependant ce n'étaient là que des moments fugitifs, et ses pensées se reportaient toujours sur le tribunal redoutable devant lequel d'implacables ennemis l'avaient fait citer. De quelles terreurs cette pensée n'eût-elle pas rempli une âme qui eût cherché autre chose que la vérité! Mais Luther ne tremblait pas; plein de foi en la fidélité et en la puissance de Dieu, il demeurait ferme, et il était tout prêt à s'exposer seul à la colère d'ennemis plus terribles que ceux qui avaient allumé le bûcher de Jean Huss.

Peu de jours après l'arrivée de Mélanchton, et avant que la résolution du pape qui transportait de Rome à Augsbourg la citation de Luther, pût être connue, celui-ci écrivit à Spalatin. « Je ne demande pas, lui dit-il, que notre souverain fasse « la moindre chose pour la défense de mes thèses; « je veux être livré et jeté seul entre les mains de « tous mes adversaires. Qu'il laisse tout l'orage « éclater sur moi. Ce que j'ai entrepris de défendre, j'espère pouvoir le soutenir, avec le secours « de Christ. Quant à la violence, il faut bien lui céder; néanmoins, sans abandonner la vérité (1). »

Le courage de Luther se communiquait; les hommes les plus doux et les plus timides trouvaient, à la vue du danger qui menaçait le témoin de la vérité, des paroles pleines de force et d'indignation. Le prudent, le pacifique Staupitz écrivit à Spalatin, le 7 septembre : « Ne cessez d'exhorter le prince, votre « maître et le mien, à ne pas se laisser épouvanter « par le rugissement des lions. Qu'il défende la « vérité, sans s'inquiéter ni de Luther, ni de Staupitz, ni de l'ordre. Qu'il y ait un lieu où l'on « puisse parler librement et sans crainte. Je sais « que la peste de Babylone, j'allais presque dire de « Rome, se déchaîne contre quiconque attaque les « abus de ceux qui vendent Jésus-Christ. J'ai vu « moi-même précipiter de la chaire un prédicateur « qui enseignait la vérité; je l'ai vu, bien que ce « fût un jour de fête, lier et traîner dans un cachot. « D'autres ont vu des choses plus cruelles encore. « C'est pourquoi, ô très-cher! faites en sorte que « Son Altesse persiste dans ses sentiments (2). »

L'ordre de comparaître à Augsbourg devant le cardinal légat, arriva enfin. C'est à l'un des princes de l'Église de Rome que Luther allait maintenant avoir affaire. Tous ses amis le sollicitèrent de ne point partir (3). Ils craignaient que déjà pendant le voyage on ne lui tendît des piéges et qu'on n'attentât à sa vie. Quelques-uns s'occupaient à lui chercher un asile. Staupitz lui-même, le craintif Staupitz, se sentit ému à la pensée des dangers auxquels allait être exposé ce frère Martin, qu'il avait tiré de l'obscurité du cloître, et qu'il avait lancé sur cette scène agitée, où maintenant sa vie était en péril. Ah! n'eût-il pas mieux valu pour le pauvre frère demeurer à jamais inconnu? Il était trop tard. Du moins il voulut tout faire pour le sauver. Il lui écrivit donc, de son couvent de Salzbourg, le 15 septembre, pour le solliciter de fuir et de chercher un asile auprès de lui. « Il me semble, lui disait-il, « que le monde entier est irrité et coalisé contre la « vérité. Jésus crucifié fut haï de même. Je ne vois « pas que vous ayez autre chose à attendre que la « persécution. Personne ne pourra bientôt, sans la « permission du pape, sonder les Écritures et y « chercher Jésus-Christ, ce que Christ pourtant « ordonne. Vous n'avez que peu d'amis, et plût à « Dieu que la crainte de vos adversaires n'empêchât « pas ce petit nombre de se déclarer en votre faveur! Le plus sage est que vous abandonniez « pour quelque temps Wittemberg, et que vous « veniez vers moi. Alors nous vivrons et nous « mourrons ensemble. C'est aussi là l'avis du « prince, » ajoute Staupitz (4).

De divers côtés, Luther recevait les avis les plus alarmants. Le comte Albert de Mansfeld lui fit dire de se garder de se mettre en route, attendu que quelques grands seigneurs avaient juré de se rendre maîtres de sa personne et de l'étrangler ou de le noyer (5). Mais rien ne pouvait l'épouvanter. Il ne pensa point à profiter de l'offre du vicaire général. Il n'ira point se cacher dans l'obscurité du couvent de Salzbourg; il demeurera fidèlement sur cette scène orageuse où la main de Dieu l'a placé. C'est en persévérant malgré les adversaires, c'est en proclamant à haute voix la vérité au milieu du monde, que le règne de cette vérité s'avance. Pourquoi donc fuirait-il? Il n'est pas de ceux qui se retirent pour périr, mais de ceux qui gardent la foi pour

(1) L. Epp. I, p. 139.
(2) Jen. Aug. I, p. 384.
(3) Contra omnium amicorum consilium comparui.
(4) L. Epp. I, 61.
(5) Ut vel stranguler, vel baptizer ad mortem. (Ibid., 129.)

sauver leur âme. Sans cesse retentit dans son cœur cette parole du maître qu'il veut servir et qu'il aime plus que la vie : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon père qui est aux cieux*. On retrouve partout dans Luther et dans la réformation ce courage intrépide, cette haute moralité, cette charité immense, que le premier avénement du christianisme avait déjà fait voir au monde. « Je suis comme Jérémie, dit Luther « au moment dont nous nous occupons, l'homme « des querelles et des discordes ; mais plus ils aug« mentent leurs menaces, plus ils multiplient ma « joie. Ma femme et mes enfants sont bien pourvus ; « mes champs, mes maisons et tous mes biens sont « en bon ordre (1). Ils ont déjà déchiré mon hon« neur et ma réputation. Une seule chose me reste ; « c'est mon misérable corps : qu'ils le prennent ; « ils abrégeront ainsi ma vie de quelques heures. « Mais quant à mon âme, ils ne me la prendront « pas. Celui qui veut porter la Parole de Christ « dans le monde, doit s'attendre à chaque heure « à la mort ; car notre époux est un époux de « sang (2). »

L'électeur se trouvait alors à Augsbourg. Peu avant de quitter cette ville et la diète, il avait pris sur lui de faire une visite au légat. Le cardinal, très-flatté de cette prévenance d'un prince si illustre, promit à l'électeur, que si le moine se présentait devant lui, il l'écouterait paternellement et le congédierait avec bienveillance. Spalatin écrivit à son ami, de la part du prince, que le pape avait nommé une commission pour l'entendre en Allemagne, que l'électeur ne permettrait pas qu'on le traînât à Rome, et qu'il devait se préparer à partir pour Augbourg. Luther résolut d'obéir. L'avis que le comte de Mansfeld lui avait fait parvenir le porta à demander à Frédéric un sauf-conduit. Celui-ci répondit que ce n'était pas nécessaire, et lui envoya seulement des recommandations pour quelques-uns des conseillers les plus distingués d'Augsbourg. Il lui fit remettre quelque argent pour son voyage ; et le réformateur, pauvre et sans défense, partit à pied pour venir se mettre entre les mains de ses adversaires (3).

Avec quels sentiments ne dut-il pas quitter Wittemberg et se diriger vers Augsbourg, où le légat du pape l'attendait! Le but de ce voyage n'était pas, comme celui du voyage à Heidelberg, une réunion amicale ; il allait comparaître en présence du délégué de Rome sans sauf-conduit ; peut-être marchait-il à la mort. Mais sa foi n'était pas seulement une foi d'apparat ; elle était une réalité en lui. Aussi lui donna-t-elle la paix, et put-il s'avancer sans crainte, au nom du Dieu des armées, pour rendre témoignage à l'Évangile.

Il arriva à Weimar le 28 septembre, et logea dans le couvent des cordeliers. L'un des moines ne pouvait détourner de dessus lui ses regards ; c'était Myconius. Il voyait Luther pour la première fois ; il voulait s'approcher, lui dire qu'il lui devait la paix de son âme, que tout son désir était de travailler avec lui. Mais Myconius était gardé de près par ses chefs : on ne lui permit point de parler à Luther (4).

L'électeur de Saxe tenait alors sa cour à Weimar, et c'est probablement pour cette cause que les cordeliers firent accueil au docteur. Le lendemain de son arrivée, on célébrait la fête de saint Michel. Luther dit la messe, et fut même invité à prêcher dans l'église du château. C'était une marque de faveur que son prince aimait à lui donner. Il prêcha d'abondance, en présence de la cour, sur le texte du jour, qui était tiré de l'Évangile selon saint Matthieu, chapitre XVIII, versets 1 et 2. Il parla avec force contre les hypocrites et contre ceux qui se vantent de leur propre justice. Mais il ne parla point des anges, quoique ce fût la coutume le jour de la Saint-Michel.

Ce courage du docteur de Wittemberg, qui se rendait tranquillement et à pied à un appel qui, pour tant d'autres avant lui, avait abouti à la mort, étonnait ceux qui le voyaient. L'intérêt, l'admiration, la compassion se succédaient dans les cœurs. Jean Kestner, proviseur des cordeliers, frappé d'épouvante à la pensée des dangers qui attendaient son hôte, lui dit : « Mon frère, vous trouverez à « Augsbourg des Italiens, qui sont de savantes gens, « de subtils antagonistes, et qui vous donneront « beaucoup à faire. Je crains que vous ne puissiez « défendre contre eux votre cause. Ils vous jette« ront au feu, et leurs flammes vous consume« ront (5). » Luther répondit avec gravité : « Cher « ami, priez notre Seigneur Dieu, qui est dans le « ciel, et présentez-lui un *Pater noster* pour moi « et pour son cher enfant Jésus, dont ma cause est « la cause, afin qu'il use de grâce envers lui. S'il « maintient sa cause, la mienne est maintenue. « Mais s'il ne veut pas la maintenir, certes ce n'est

(1) Uxor mea et liberi mei provisi sunt. (L. Epp. I, 129.) Il n'avait rien de tout cela.

(2) Sic enim sponsus noster, sponsus sanguinum nobis est. (Ibid.) Voyez Exode, IV, 25.

(3) Veni igitur pedester et pauper Augustam... (L. Opp. lat. in præf.)

(4) Ibi Myconius primum vidit Lutherum : sed ab accessu et colloquio ejus tunc est prohibitus. (M. Adami Vita Myconii, p. 176.)

(5) Profectò in ignem te conjicient et flammis exurent. M. Adami Vita Myconii, p. 176. Myconis ref. hist., p. 30.)

« pas moi qui la maintiendrai, et c'est lui qui en « portera l'opprobre. »

Luther continua à pied son voyage et arriva à Nuremberg. Il allait se présenter devant un prince de l'Église, et il voulait être mis convenablement. L'habit qu'il portait était déjà vieux, et avait d'ailleurs beaucoup souffert dans le voyage. Il emprunta donc un froc à son fidèle ami Wenceslas Link, prédicateur à Nuremberg.

Luther ne se borna pas sans doute à voir Link; il vit également ses autres amis de Nuremberg, Scheurl, le secrétaire de la ville, l'illustre peintre Albert Durer, auquel Nuremberg élève maintenant une statue, et d'autres encore. Il se fortifia dans le commerce de ces excellents de la terre, tandis que beaucoup de moines et de laïques s'effrayaient de son passage et essayaient de l'ébranler en le conjurant de rebrousser chemin. Des lettres qu'il écrivit de cette ville montrent l'esprit qui l'animait alors : « J'ai rencontré, dit-il, des hommes pusillanimes « qui veulent me persuader de ne pas me rendre à « Augsbourg; mais je suis déterminé à y aller. Que « la volonté du Seigneur s'accomplisse! Même à « Augsbourg, même au milieu de ses ennemis, Jésus-Christ règne. Que Christ vive; que Luther « meure, et tout pécheur, selon ce qui est écrit! « Que le Dieu de mon salut soit exalté! Portez-vous « bien, persévérez, demeurez ferme; car il est nécessaire d'être réprouvé ou par les hommes ou « par Dieu : mais Dieu est véritable et l'homme est « menteur (1). »

Link et un moine augustin, nommé Léonard, ne purent se décider à laisser Luther marcher seul à la rencontre des dangers qui le menaçaient. Ils connaissaient son caractère, et savaient que, plein d'abandon et de courage, il aurait peut-être peu de prudence. Ils l'accompagnèrent donc. Comme ils étaient à environ cinq lieues d'Augsbourg, Luther, que la fatigue du voyage et les agitations diverses de son cœur avaient sans doute épuisé, fut saisi de violentes douleurs d'estomac. Il crut en mourir. Ses deux amis, très-inquiets, louèrent un char sur lequel on transporta le docteur. Ils arrivèrent à Augsbourg le vendredi 7 octobre au soir, et descendirent au convent des augustins. Luther était très-fatigué. Mais il se remit bientôt; sans doute sa foi et la vivacité de son esprit relevèrent promptement son corps affaibli.

(1) Vivat Christus, moriatur Martinus... (Weismanni Hist. sacr. novi Test., p. 1465.) Weismann avait lu cette lettre en manuscrit. Elle n'existe pas dans le recueil de M. de Wette.

V

De Vio. — Son caractère. — Serra-Longa. — Conversation préliminaire. — Visite des conseillers. — Retour de Serra-Longa. — Le prieur. — Sagesse de Luther. — Luther à Serra-Longa. — Le sauf-conduit. — Luther à Mélanchton.

A peine à Augsbourg, et avant même d'y avoir vu personne, Luther, voulant rendre au légat tous les honneurs qui lui étaient dus, pria Wenceslas Link d'aller lui annoncer son arrivée. Link le fit, et déclara humblement au cardinal, de la part du docteur de Wittemberg, que celui-ci était prêt à comparaître devant lui, quand il l'ordonnerait. De Vio se réjouit à cette nouvelle. Il tenait donc enfin le fougueux hérétique! il se promettait bien qu'il ne sortirait pas des murs d'Augsbourg comme il y était entré. En même temps que Link se rendait vers le légat, le moine Léonard partit pour aller annoncer à Staupitz l'arrivée de Luther à Augsbourg. Le vicaire général avait écrit au docteur qu'il viendrait certainement aussitôt qu'il le saurait dans cette ville. Luther ne voulait pas tarder un instant de lui faire connaître sa présence (2).

La diète était terminée. L'Empereur et les électeurs s'étaient déjà séparés. L'Empereur, il est vrai, n'était pas parti; mais il se trouvait à la chasse dans les environs. L'ambassadeur de Rome restait donc seul à Augsbourg. Si Luther y était venu pendant la diète, il y eût trouvé de puissants défenseurs; mais tout semblait maintenant devoir plier sous le poids de l'autorité papale.

Le nom du juge devant lequel Luther devait comparaître n'était pas propre à le rassurer. Thomas de Vio, surnommé Cajetan, de la ville de Gaëte, dans le royaume de Naples, où il était né en 1469, avait donné dès sa jeunesse de grandes espérances. A seize ans, il était entré dans l'ordre des dominicains, contre la volonté expresse de ses parents. Plus tard, il était devenu général de son ordre et cardinal de l'Église romaine. Mais ce qui était pis pour Luther, ce savant docteur était l'un des plus zélés défenseurs de cette théologie scolastique que le réformateur avait toujours si impitoyablement traitée. Sa mère, assurait-on, avait rêvé, durant sa grossesse, que saint Thomas en personne instruirait l'enfant qu'elle mettrait au monde et l'introduirait dans le ciel. Aussi de Vio, en devenant dominicain, avait-il changé son nom de Jacques contre celui de Thomas. Il avait défendu avec zèle les prérogatives de la papauté et les doctrines de Thomas d'Aquin, qu'il regardait comme le plus parfait des théologiens (3). Amateur de la pompe et

(2) L. Epp. I, p. 144.

(3) Divi Thomas summa cum commentariis Thomas de Vio. Lugduni, 1587.

de la représentation, il prenait presque au sérieux cette maxime romaine, que les légats sont au-dessus des rois, et s'entourait d'un grand apparat. Le 1er août, il avait célébré dans la cathédrale d'Augsbourg une messe solennelle, et en présence de tous les princes de l'Empire, il avait placé le chapeau de cardinal sur la tête de l'archevêque de Mayence, agenouillé devant l'autel, et remis à l'Empereur lui-même le chapeau et l'épée consacrés par le pape. Tel était l'homme devant lequel le moine de Wittemberg allait comparaître, couvert d'un froc qui n'était pas même à lui. Au reste, la science du légat, la sévérité de son caractère et la pureté de ses mœurs, lui assuraient d'ailleurs en Allemagne une influence et une autorité que d'autres courtisans romains n'auraient pas facilement obtenues. Ce fut sans doute à cette réputation de sainteté qu'il dut sa mission. Rome avait compris qu'elle servirait admirablement ses vues. Ainsi les qualités mêmes de Cajetan le rendaient plus redoutable encore. Du reste, l'affaire dont il était chargé était peu compliquée. Luther était déjà déclaré hérétique. S'il ne voulait pas se rétracter, le légat devait le faire mettre en prison; et s'il lui échappait, il devait frapper d'excommunication quiconque oserait lui donner asile. Voilà ce qu'avait à faire de la part de Rome le prince de l'Église devant lequel Luther était cité (1).

Luther avait repris des forces pendant la nuit. Le samedi matin, 8 octobre, déjà un peu reposé du voyage, il se mit à considérer son étrange situation. Il était soumis, et il attendait que la volonté de Dieu se manifestât par les événements. Il n'eut pas longtemps à attendre. Un personnage, qui lui était inconnu, lui fit dire, comme s'il lui eût été entièrement dévoué, qu'il allait se rendre chez lui, et que Luther devait bien se garder de paraître devant le légat avant de l'avoir vu. Ce message venait d'un courtisan italien, nommé Urbain de Serra-Longa, qui avait été souvent en Allemagne comme envoyé du margrave de Montferrat. Il avait connu l'électeur de Saxe auprès duquel il avait été accrédité, et après la mort du margrave, il s'était attaché au cardinal de Vio.

La finesse et les manières de cet homme formaient le plus frappant contraste avec la noble franchise et la généreuse droiture de Luther. L'Italien arriva bientôt au monastère des augustins. Le cardinal l'envoyait afin de sonder le réformateur et de le préparer à la rétractation qu'on attendait de lui. Serra-Longa s'imaginait que le séjour qu'il avait fait en Allemagne lui donnait de grands avantages sur les autres courtisans de la suite du légat; il espérait avoir beau jeu de ce moine allemand. Il arriva accompagné de deux domestiques, et se présenta comme venant de son propre mouvement, à cause de l'amitié qu'il portait à un favori de l'électeur de Saxe, et de son attachement à la sainte Église. Après avoir fait à Luther les salutations les plus empressées, le diplomate ajouta affectueusement :

« Je viens vous donner un bon et sage conseil. Rattachez-vous à l'Église. Soumettez-vous sans réserve au cardinal. Rétractez vos injures. Rappelez-vous l'abbé Joachim de Florence : il avait, vous le savez, dit des choses hérétiques, et cependant il fut déclaré non hérétique, parce qu'il rétracta ses erreurs. »

Luther parle alors de se justifier.

SERRA-LONGA.

« Gardez-vous de le faire!... prétendriez-vous combattre comme en un tournoi le légat de Sa Sainteté?...

LUTHER.

« Si l'on me prouve que j'ai enseigné quelque chose de contraire à l'Église romaine, je serai mon propre juge et je me rétracterai aussitôt. Le tout sera de savoir si le légat s'appuie sur saint Thomas plus que la foi ne l'y autorise. S'il le fait, je ne lui céderai pas.

SERRA-LONGA.

« Eh! eh! vous prétendez donc rompre des lances?... »

Puis l'Italien se mit à dire des choses que Luther appelle horribles. Il prétendit que l'on pouvait soutenir des propositions fausses, pourvu qu'elles rapportassent de l'argent et qu'elles remplissent les coffres-forts; qu'il fallait bien se garder de disputer dans les universités sur l'autorité du pape; qu'on devait maintenir, au contraire, que le pontife peut d'un clin d'œil changer, supprimer des articles de foi, et autres choses semblables (2). Mais le rusé Italien s'aperçut bientôt qu'il s'oubliait; il en revint aux paroles douces, et s'efforça de persuader à Luther de se soumettre en toutes choses au légat, et de rétracter sa doctrine, ses serments et ses thèses.

Le docteur, qui dans le premier moment avait ajouté quelque foi aux belles protestations de l'orateur Urbain (comme il l'appelle dans ses rapports), se convainquit alors qu'elles se réduisaient à peu de chose, et qu'il était beaucoup plus du côté du légat que du sien. Il devint donc un peu moins communicatif, et il se contenta de dire qu'il était tout dis-

(1) Bulle du pape. (L. Opp. (L.) XVII, p. 174.)

(2) Et nutu solo omnia abrogare, etiam ea quæ fidei essent. (L. Epp. I, p. 144.)

posé à montrer de l'humilité, à faire preuve d'obéissance, et à donner satisfaction dans les choses où il se serait trompé. A ces paroles, Serra-Longa s'écria tout joyeux : « Je cours chez le légat; vous allez me suivre. Tout ira le mieux du monde, et ce sera bientôt fini (1)... »

Il sortit. Le moine saxon, qui avait plus de discernement que le courtisan romain, pensa en lui-même : « Ce rusé Sinon s'est laissé bien mal dresser et bien mal instruire par ses Grecs (2). » Luther était suspendu entre l'espérance et la crainte. Cependant l'espérance prit le dessus. La visite et les assertions étranges de Serra-Longa, qu'il appelle plus tard un médiateur maladroit (3), lui firent reprendre courage.

Les conseillers et les autres habitants d'Ausbourg, auxquels l'électeur avait recommandé Luther, s'empressèrent tous de venir voir le moine dont le nom retentissait déjà dans toute l'Allemagne. Peutinger, conseiller de l'Empire, l'un des patriciens les plus distingués de la ville, qui invita souvent Luther à sa table, le conseiller Langemantel, le docteur Auerbach de Leipzig, les deux frères Adelmann, tous deux chanoines, plusieurs autres encore, se rendirent au couvent des augustins. Ils abordèrent avec cordialité cet homme extraordinaire qui avait fait un long voyage pour venir se mettre entre les mains des suppôts de Rome. « Avez-vous un sauf-« conduit ? » lui demandèrent-ils. — « Non, » répondit le moine intrépide. — « Quelle hardiesse ! » s'écrièrent-ils alors. « C'était, dit Luther, un mot « honnête pour désigner ma téméraire folie. » Tous, d'une voix unanime, le sollicitèrent de ne pas se rendre chez le légat avant d'avoir obtenu un sauf-conduit de l'Empereur lui-même. Il est probable que le public avait déjà appris quelque chose du bref du pape, dont le légat était porteur.

« Mais, répliqua Luther, je me suis bien rendu sans sauf-conduit à Augsbourg, et j'y suis arrivé à bon port. »

« — L'électeur vous a recommandé à nous ; vous « devez donc nous obéir et faire ce que nous vous « disons, » reprit Langemantel avec affection, mais avec fermeté.

Le docteur Auerbach se joignit à ces représentations. « Nous savons, dit-il, qu'au fond du cœur le « cardinal est irrité au plus haut point contre « vous (4). On ne peut se fier aux Italiens (5). »

Le chanoine Adelmann insista de même : « On « vous a envoyé sans défense, et l'on a précisément « oublié de vous pourvoir de ce dont vous aviez le « plus besoin (6). »

Ces amis se chargèrent d'obtenir de l'Empereur le sauf-conduit nécessaire. Ils dirent ensuite à Luther combien de personnes, même d'un rang élevé, penchaient en sa faveur. « Le ministre de France « lui-même, qui a quitté il y a peu de jours Augs-« bourg, a parlé de vous de la manière la plus ho-« norable (7). » Ce propos frappa Luther, et il s'en ressouvint plus tard. Ainsi, ce qu'il y avait de plus respectable dans la bourgeoisie de l'une des premières villes de l'Empire, était déjà gagné à la réformation.

On en était là de l'entretien, lorsque Serra-Longa reparut. « Venez, dit-il à Luther, le cardinal vous « attend. Je vais moi-même vous conduire vers lui. « Apprenez comment vous devez paraître en sa pré-« sence. Quand vous entrerez dans la salle où il se « trouve, vous vous prosternerez devant lui la face « contre terre; quand il vous aura dit de vous le-« ver, vous vous mettrez à genoux ; et pour vous « tenir debout, vous attendrez encore qu'il vous « l'ordonne (8). Rappelez-vous que c'est devant un « prince de l'Église que vous allez comparaître. Du « reste, ne craignez rien : tout se terminera vite et « sans difficulté. »

Luther, qui avait promis à cet Italien de le suivre dès qu'il l'y inviterait, se sentit embarrassé. Cependant il n'hésita pas à lui faire part du conseil de ses amis d'Augsbourg, et il lui parla d'un sauf-conduit.

« Gardez-vous bien d'en demander un, reprit aus-« sitôt Serra-Longa ; vous n'en avez pas besoin. Le « légat est bien disposé et tout prêt à finir la chose « amicalement. Si vous demandez un sauf-conduit, « vous gâterez toute votre affaire (9) ? »

« — Mon gracieux seigneur, l'électeur de Saxe, « répondit Luther, m'a recommandé en cette ville « à plusieurs hommes honorables. Ils me conseil-« lent de ne rien entreprendre sans sauf-conduit : « je dois suivre leur avis; car si je ne le faisais pas « et qu'il arrivât quelque chose, ils écriraient à « l'électeur mon maître que je n'ai pas voulu les « écouter. »

Luther persista dans sa résolution, et Serra-Longa se vit obligé de retourner vers son chef pour lui annoncer l'écueil qu'avait rencontré sa mission, au moment où il se flattait de la voir couronnée de succès.

(1) L. Opp. (L.) XVII, p. 179.

(2) Hunc Sinonem, parùm consultè instructum arte pelasgâ. (L. Epp. I, p. 144.) Voyez Énéide de Virgile, chant. II.

(3) Mediator ineptus. (L. Epp. I, 144.)

(4) Sciunt enim eum in me exacerbatissimum intùs, quicquid simulet foris... (Ibid., p. 143.)

(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 201.

(6) Ibid., p. 203.

(7) Seckend., p. 114.

(8) Ibid., p. 130.

(9) L. Opp. (L.) 179.

Ainsi se terminèrent les conférences de ce jour avec l'orateur de Montferrat.

Une autre invitation fut adressée à Luther, mais dans une intention bien différente. Le prieur des carmélites, Jean Frosch, était son ancien ami. Il avait soutenu des thèses, deux ans auparavant, comme licencié en théologie, sous la présidence de Luther. Il vint le voir et le pria instamment de venir demeurer chez lui. Il réclamait l'honneur d'avoir pour hôte le docteur de l'Allemagne. Déjà l'on ne craignait pas de lui rendre hommage en présence de Rome; déjà le faible était devenu le plus fort. Luther accepta, et se rendit du couvent des augustins à celui des carmélites.

Le jour ne se termina pas sans qu'il fît de sérieuses réflexions. L'empressement de Serra-Longa et les craintes des conseillers lui faisaient également comprendre la position difficile dans laquelle il se trouvait. Néanmoins, il avait pour protecteur le Dieu qui est dans le ciel, et, gardé par lui, il pouvait s'endormir sans frayeur.

Le lendemain était un dimanche (1) : il eut ce jour-là un peu plus de repos. Cependant, il dut endurer un autre genre de fatigue. Il n'était question dans toute la ville que du docteur Luther, et tout le monde désirait voir, comme il l'écrit à Mélanchton, « ce nouvel Érostrate qui avait allumé un si immense incendie (2). » On se pressait sur ses pas, et le bon docteur souriait sans doute de ce singulier empressement.

Mais il dut subir encore un autre genre d'importunités. Si l'on était désireux de le voir, on l'était encore plus de l'entendre. De tous côtés on lui demandait de prêcher. Luther n'avait pas de plus grande joie que d'annoncer la Parole. Il eût été doux pour lui de prêcher Jésus-Christ dans cette grande ville et dans les circonstances solennelles où il se trouvait. Mais il montra en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, un sentiment très-juste des convenances et beaucoup de respect pour ses supérieurs. Il refusa de prêcher, dans la crainte que le légat ne pût croire qu'il le faisait pour lui faire de la peine et pour le braver. Cette modération et cette sagesse valaient bien un sermon sans doute.

Cependant les gens du cardinal ne le laissaient pas tranquille. Ils revinrent à la charge. « Le cardinal, « lui dirent-ils, vous fait assurer de toute sa grâce « et sa faveur : pourquoi craignez-vous? » Ils s'efforçaient, en lui alléguant mille raisons, de le décider à se rendre auprès de lui. « C'est un père plein « de miséricorde, » lui dit l'un de ces envoyés. Mais un autre, s'approchant, lui dit à l'oreille : « Ne croyez « pas ce qu'on vous dit. Il ne tient pas sa parole (3). » Luther demeura ferme dans sa résolution.

Le lundi matin, 10 octobre, Serra-Longa revint encore à la charge. Le courtisan s'était fait un point d'honneur de réussir dans sa négociation. A peine arrivé : « Pourquoi, dit-il en latin, ne venez-vous « pas chez le cardinal?... Il vous attend plein d'in- « dulgence. Il ne s'agit pourtant que de six lettres : « REVOCA, rétracte. Venez! vous n'avez rien à « craindre. »

Luther pensa en lui-même que c'étaient des lettres importantes que ces six lettres-là; mais sans entrer en discussion sur le fond de la chose, il répondit : « Dès que j'aurai obtenu le sauf-conduit, « je comparaîtrai. »

Serra-Longa s'emporta en entendant ces paroles. Il insista, il fit de nouvelles représentations; mais il trouva Luther inébranlable. Alors s'irritant toujours plus : « Tu t'imagines sans doute, s'écria-t-il, « que l'électeur prendra les armes en ta faveur, et « s'exposera pour toi à perdre les pays qu'il a reçus « de ses pères?

LUTHER.

« Dieu m'en garde!

SERRA-LONGA.

« Abandonné de tous, où donc te réfugieras-tu?

LUTHER, en élevant en haut le regard de la foi.

« Sous le ciel (4). »

Serra-Longa demeura un instant silencieux, frappé de cette réponse sublime à laquelle il ne s'attendait pas; puis il continua ainsi :

« Que ferais-tu si tu avais en tes mains le légat, « le pape et tous les cardinaux, comme maintenant « ils t'ont dans les leurs?

LUTHER.

« Je leur rendrais tout respect et tout honneur. « Mais la Parole de Dieu passe pour moi avant tout.

SERRA-LONGA riant, et agitant un de ses doigts à la manière italienne.

« Hem! hem! tout honneur!... Je n'en crois « rien... »

Puis il sortit, sauta en selle et disparut.

Serra-Longa ne revint plus chez Luther; mais il se rappela longtemps et la résistance qu'il avait trouvée chez le réformateur et celle que son maître dut bientôt éprouver lui-même. Nous le retrouverons plus tard demandant à grands cris le sang de Luther.

Il n'y avait pas longtemps que Serra-Longa avait quitté le docteur, lorsque celui-ci reçut enfin le sauf-conduit qu'il désirait. Ses amis l'avaient obtenu des conseillers de l'Empire. Il est probable que

(1) 9 octobre.

(2) Omnes cupiunt videre hominem, tanti incendii Herostratum. (L. Epp. I, p. 146.)

(3) L. Opp. (L.) XVII, p. 205.

(4) Et ubi manebis?... Respondi : Sub cœlo. (L. Opp. in præf.)

ceux-ci avaient consulté à cet égard l'Empereur, qui n'était pas loin d'Augsbourg. Il paraîtrait même, d'après ce que le cardinal dit plus tard, que, ne voulant pas l'offenser, on lui demanda son consentement. Peut-être est-ce pour cela que de Vio fit travailler Luther par Serra-Longa, car s'opposer ouvertement à ce qu'on donnât un sauf-conduit, eût été révéler des intentions qu'on voulait tenir cachées. Il était plus sûr de porter Luther lui-même à se désister de sa demande. Mais on s'aperçut bientôt que le moine saxon n'était pas homme à plier.

Luther va comparaître. En demandant un sauf-conduit, il ne s'est pas appuyé sur un bras charnel; car il sait fort bien qu'un sauf-conduit impérial n'a pas sauvé Jean Huss des flammes. Il a seulement voulu faire son devoir en se soumettant aux avis des amis de son maître. L'Éternel en décidera. Si Dieu lui redemande sa vie, il est prêt à la donner joyeusement. En ce moment solennel, il éprouve le besoin de s'entretenir encore avec ses amis, surtout avec ce Mélanchton, déjà si cher à son cœur, et il profite de quelques instants de solitude pour lui écrire.

« Comporte-toi en homme, lui dit-il, comme d'ailleurs tu le fais. Enseigne à notre chère jeunesse ce qui est droit et selon Dieu. Pour moi, je vais être immolé pour vous et pour elle, si c'est la volonté du Seigneur (1). J'aime mieux mourir, et même, ce qui serait pour moi le plus grand malheur, être privé éternellement de votre douce société, que de rétracter ce que j'ai dû enseigner, et de perdre ainsi, peut-être par ma faute, les excellentes études auxquelles nous nous adonnons maintenant.

« L'Italie est plongée, comme autrefois l'Égypte, dans des ténèbres si épaisses qu'on peut les toucher de la main. Personne n'y sait rien de Christ, ni de ce qui se rapporte à lui; et cependant, ils sont nos seigneurs et nos maîtres pour la foi et pour les mœurs. Ainsi la colère de Dieu s'accomplit sur nous, comme parle le prophète : *Je leur donnerai des jeunes gens pour gouverneurs, et des enfants domineront sur eux*. Comporte-toi bien selon le Seigneur, mon cher Philippe, et éloigne la colère de Dieu par des prières ferventes et pures. »

Le légat, informé que Luther devait comparaître le lendemain devant lui, réunit les Italiens et les Allemands en qui il avait le plus de confiance, afin de considérer avec eux comment il fallait en agir avec le moine saxon. Les avis furent partagés. Il faut, dit l'un, le contraindre à se rétracter. Il faut le saisir, dit un autre, et le mettre en prison. Un troisième pensa qu'il valait mieux s'en défaire. Un quatrième, qu'on devait essayer de le gagner par la bonté et la douceur. Le cardinal paraît s'être arrêté d'abord à ce dernier avis (2).

(1) Ego pro illis et vobis vado immolari... (L. Epp. I, 146.)

(2) L. Opp. (L.) XVII, p. 183.

VI

Première comparution. — Premières paroles. — Conditions de Rome. — Propositions à rétracter. — Réponse de Luther. — Il se retire. — Impression des deux parts. — Arrivée de Staupitz. — Communication au légat.

Le jour de la conférence arriva enfin (3). Le légat, sachant que Luther s'était déclaré prêt à rétracter ce qu'on lui prouverait être contraire à la vérité, était plein d'espérance ; il ne doutait pas qu'il ne fût facile à un homme de son rang et de son savoir, de ramener ce moine à l'obéissance envers l'Église.

Luther se rendit chez le légat, accompagné du prieur des carmélites, son hôte et son ami, de deux frères de ce couvent, du docteur Link et d'un augustin, probablement celui qui était venu de Nuremberg avec lui. A peine était-il entré dans le palais du légat, que tous les Italiens qui formaient la suite de ce prince de l'Église accoururent; chacun voulait voir le fameux docteur, et ils se pressaient tellement autour de lui qu'il avait peine à avancer. Luther trouva le nonce apostolique et Serra-Longa dans la salle où l'attendait le cardinal. La réception fut froide, mais honnête, et conforme à l'étiquette romaine. Luther, suivant l'avis que Serra-Longa lui avait donné, se prosterna devant le cardinal; lorsque celui-ci lui dit de se relever, il se mit à genoux ; et sur un nouvel ordre du légat, il se releva entièrement. Plusieurs des Italiens les plus distingués attachés au légat pénétrèrent dans la salle pour assister à l'entrevue; ils désiraient surtout voir le moine germain s'humilier devant le représentant du pape.

Le légat garda le silence. Il haïssait Luther comme adversaire de la suprématie théologique de saint Thomas et chef d'un parti nouveau, actif, contraire, dans une université naissante, dont les premiers pas inquiétaient fort les Thomistes. Il aimait à le voir humilié devant lui et pensait que Luther allait chanter la palinodie, dit un contemporain. Luther, de son côté, attendait humblement que le prince lui adressât la parole; mais voyant qu'il n'en faisait rien, il prit son silence pour une invitation à parler le premier, et il le fit en ces mots :

« Très-digne père, sur la citation de Sa Sainteté

(3) Mardi 11 octobre.

« papale, et sur la demande de mon gracieux sei-« gneur l'électeur de Saxe, je comparais devant « vous comme un fils soumis et obéissant de la « sainte Église chrétienne, et je reconnais que c'est « moi qui ai publié les propositions et les thèses « dont il s'agit. Je suis prêt à écouter en toute « obéissance ce dont on m'accuse, et, si je me suis « trompé, à me laisser instruire selon la vé-« rité. »

Le cardinal, résolu à se donner les airs d'un père tendre et plein de compassion pour un enfant égaré, prit alors le ton le plus amical; il loua l'humilité de Luther; il lui en exprima toute sa joie, et il lui dit : « Mon cher fils, tu as soulevé toute l'Allemagne par « ta dispute sur les indulgences. J'apprends que tu « es un docteur très-savant dans les Écritures, et « que tu as beaucoup de disciples. C'est pourquoi, « si tu veux être membre de l'Église, et trouver « dans le pape un seigneur plein de grâce, écoute-« moi. »

Après cet exorde, le légat n'hésita pas à lui découvrir d'une seule fois tout ce qu'il attendait de lui, tant sa confiance en sa soumission était grande : « Voici, lui dit-il, trois articles, que, d'après l'ordre « de notre très-saint père, le pape Léon X, je dois « te présenter. Il faut premièrement que tu rentres « en toi-même, que tu reconnaisses tes torts et que « tu rétractes tes erreurs, tes propositions et tes « discours; secondement, que tu promettes de « t'abstenir à l'avenir de répandre tes opinions, et « troisièmement, que tu t'engages à être plus mo-« déré et à éviter tout ce qui pourrait attrister ou « bouleverser l'Église. »

LUTHER.

« Je demande, très-digne père, qu'il me soit donné communication du bref du pape, en vertu duquel vous avez reçu plein pouvoir de traiter cette affaire. »

Serra-Longa et les autres Italiens de la suite du cardinal ouvrirent de grands yeux en entendant une telle demande, et, bien que le moine allemand leur eût déjà paru un homme fort étrange, ils ne purent revenir de l'étonnement que leur causa une parole aussi hardie. Les chrétiens, accoutumés aux idées de justice, veulent qu'on procède justement envers les autres et envers eux-mêmes; mais ceux qui agissent habituellement d'une façon arbitraire, sont tout surpris quand on leur demande de procéder selon les règles, les formes et les lois.

DE VIO.

« Cette demande, très-cher fils, ne peut t'être accordée. Tu dois reconnaître tes erreurs, prendre garde à l'avenir à tes paroles, et ne pas manger de nouveau ce que tu auras vomi, en sorte que nous puissions dormir sans trouble et sans soucis; alors, d'après l'ordre et l'autorité de notre très-saint père le pape, j'arrangerai l'affaire.

LUTHER.

« Veuillez donc me faire connaître en quoi je puis avoir erré. »

A cette nouvelle demande, les courtisans italiens, qui s'étaient attendus à voir le pauvre Allemand crier grâce à genoux, furent frappés d'une surprise plus grande encore. Aucun d'eux n'eût voulu s'abaisser à répondre à une question si impertinente. Mais de Vio, qui regardait comme peu généreux d'écraser ce chétif moine du poids de toute son autorité, et qui se confiait d'ailleurs en sa science pour remporter une victoire facile, consentit à dire à Luther ce dont on l'accusait, et même à entrer en discussion avec lui. Il faut rendre justice à ce général des dominicains. On doit reconnaître en lui plus d'équité, plus de sentiment des convenances, et moins de passion, qu'on n'en a montré souvent depuis dans des affaires semblables. Il prit un ton de condescendance et il dit :

« Très-cher fils! voici deux propositions que tu « as avancées et que tu dois avant tout rétracter : « 1° Le trésor des indulgences n'est point composé « des mérites et des souffrances de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. 2° L'homme qui reçoit le saint sa-« crement doit avoir la foi en la grâce qui lui est « offerte. »

L'une et l'autre de ces propositions portaient, en effet, un coup mortel au négoce romain. Si le pape n'avait pas le pouvoir de disposer à son gré des mérites du Sauveur; si, en recevant les billets que négociaient les courtiers de l'Église, on ne recevait pas une partie de cette justice infinie, ces papiers perdaient toute leur valeur, et on ne devait pas en faire plus de cas que d'un chiffon de papier. Il en était de même pour les sacrements. Les indulgences étaient plus ou moins une branche extraordinaire du commerce de Rome; les sacrements rentraient dans son commerce habituel. Les revenus qu'ils produisaient n'étaient pas minces. Prétendre que la foi était nécessaire pour qu'ils apportassent à l'âme chrétienne un bienfait véritable, c'était leur ôter tout attrait aux yeux du peuple; car la foi, ce n'est pas le pape qui la donne; elle est hors de son pouvoir; elle ne procède que de Dieu. La déclarer nécessaire, c'était donc enlever des mains de Rome et la spéculation et ses profits. Luther, en attaquant ces deux doctrines, avait imité Jésus-Christ. Dès le commencement de son ministère, il avait renversé les tables des changeurs et chassé les marchands du temple. *Ne faites pas de la maison de mon père un lieu de marché*, avait-il dit.

« Je ne veux point, pour combattre ces erreurs, « continua Cajetan, invoquer l'autorité de saint

« Thomas et des autres docteurs scolastiques ; je ne « veux m'appuyer que sur la sainte Écriture et par- « ler avec toi en toute amitié. »

Mais à peine de Vio avait-il commencé à développer ses preuves, qu'il s'écarta de la règle qu'il avait déclaré vouloir suivre (1). Il combattit la première proposition de Luther par une Extravagante (2) du pape Clément, et la seconde par toutes sortes d'opinions des scolastiques. La dispute s'établit d'abord sur cette constitution du pape en faveur des indulgences. Luther, indigné de voir quelle autorité le légat attribuait à un décret de Rome, s'écria :

« Je ne puis recevoir de telles constitutions comme des preuves suffisantes pour de si grandes choses. Car elles tordent la sainte Écriture et ne la citent jamais à propos.

DE VIO.

« Le pape a autorité et pouvoir sur toutes choses.

LUTHER, vivement.

« Sauf l'Écriture (3) !

DE VIO, se moquant.

« Sauf l'Écriture !... Le pape, ne le sais-tu pas? est au-dessus des conciles ; récemment encore il a condamné et puni le concile de Bâle.

LUTHER.

« L'université de Paris en a appelé.

DE VIO.

« Messieurs de Paris en recevront la peine. »

La dispute entre le cardinal et Luther roula ensuite sur le second point, savoir sur la foi que Luther déclarait être nécessaire pour que les sacrements fussent utiles. Luther, suivant son habitude, cita plusieurs passages de l'Écriture en faveur de l'opinion qu'il soutenait ; mais le légat les accueillit par des éclats de rire. « C'est de la foi générale que vous « parlez là, » dit-il. — « Non ! » répondit Luther.

L'un des Italiens, maître des cérémonies du légat, impatienté de la résistance de Luther et de ses réponses, brûlait du désir de parler. Il voulait constamment prendre la parole, mais le légat lui imposait silence. A la fin il dut le réprimander si fort, que le maître des cérémonies tout confus quitta la chambre (4).

« Quant aux indulgences, dit Luther au légat, si l'on peut me montrer que je me trompe, je suis prêt à me laisser instruire. On peut passer là-dessus sans être pour cela mauvais chrétien. Mais quant à l'article de la foi, si je cédais quelque chose, ce serait renier Jésus-Christ. Je ne puis donc ni ne veux céder à cet égard, et, avec la grâce de Dieu, je ne céderai jamais.

DE VIO, commençant à s'irriter.

« Que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, il faut qu'aujourd'hui même tu rétractes cet article, ou bien, pour cet article seul, je vais rejeter et condamner toute ta doctrine.

LUTHER.

« Je n'ai pas d'autre volonté que celle du Seigneur. Il fera de moi ce qu'il voudra. Mais quand j'aurais quatre cents têtes, j'aimerais mieux les perdre toutes, que de rétracter le témoignage que j'ai rendu à la sainte foi des chrétiens.

DE VIO.

« Je ne suis point venu ici pour disputer avec toi. Rétracte, ou prépare-toi à souffrir les peines que tu as méritées (5). »

Luther vit bien qu'il était impossible de terminer la chose dans un entretien. Son adversaire siégeait devant lui comme s'il était le pape lui-même, et prétendait qu'il reçût humblement et avec soumission tout ce qu'il lui disait, tandis qu'il n'accueillait ses réponses, lors même qu'elles étaient fondées sur l'Écriture sainte, qu'en haussant les épaules, et en exprimant de toutes manières l'ironie et le mépris. Il crut que le parti le plus sage serait de répondre par écrit au cardinal. Ce moyen, pensait-il, laisse au moins aux opprimés une consolation. D'autres pourront juger de l'affaire ; et l'adversaire injuste, qui par ses clameurs reste maître du champ de bataille, peut en être effrayé (6).

Luther ayant témoigné l'intention de se retirer : « Veux-tu, lui dit le légat, que je te donne un sauf- « conduit pour te rendre à Rome? »

Rien n'eût été plus agréable à Cajetan que l'acceptation de cette offre. Il eût été débarrassé ainsi d'une tâche dont il commençait à comprendre les difficultés, et Luther et son hérésie fussent tombés en des mains qui auraient su y mettre bon ordre. Mais le réformateur, qui voyait tous les dangers dont il était environné, même à Augsbourg, se garda bien d'accepter une proposition qui n'eût abouti qu'à le livrer, pieds et mains liés, à la vengeance de ses ennemis. Il la rejeta chaque fois qu'il plut à de Vio de la renouveler, ce qui arriva souvent. Le légat dissimula la peine que lui causait le refus de Luther ; il s'enveloppa de sa dignité, et congédia le moine avec un sourire de compassion, sous lequel il cherchait à cacher son désappointement, et en même temps avec la politesse d'un homme qui espère mieux réussir une autre fois.

A peine Luther était-il dans la cour du palais, que cet Italien babillard, ce maître des cérémonies,

(1) L. Opp. (L.) XVII, p. 180.
(2) On nomme ainsi certaines constitutions des papes, recueillies et ajoutées au corps du droit canon.
(3) Salvâ Scripturâ.
(4) L. Opp. (L.) XVII, p. 180.
(5) Ibid., p. 180, 183, 206, etc.
(6) Ibid., p. 209.

que les réprimandes de son seigneur avaient obligé de quitter la salle de la conférence, joyeux de pouvoir parler, loin du regard de Cajetan, et brûlant du désir de confondre par ses raisons lumineuses cet abominable hérétique, courut après lui et commença, tout en marchant, à lui débiter ses sophismes. Mais Luther, ennuyé de ce sot personnage, lui répondit par une de ces paroles mordantes qu'il avait si fort à commandement, et le pauvre maître des cérémonies, tout confus, lâcha la partie et rentra honteux dans le palais du cardinal.

Luther n'emportait pas une très-haute idée de son adversaire. Il avait entendu de lui, comme il l'écrivit plus tard à Spalatin, des propositions qui étaient tout à fait contraires à la théologie, et qui, dans la bouche d'un autre, auraient été regardées comme archihérétiques. Et pourtant, de Vio était estimé comme le plus savant des dominicains. Le second après lui était Prierio. « On peut conclure « de là, dit Luther, ce que doivent être ceux « qui se trouvent au dixième ou au centième « rang (1) ! »

D'un autre côté, la manière noble et décidée du docteur de Wittemberg avait fort surpris le cardinal et ses courtisans. Au lieu d'un pauvre moine réclamant son pardon comme une faveur, ils avaient trouvé un homme libre, un chrétien ferme, un docteur éclairé, qui demandait qu'on appuyât des accusations injustes par des preuves, et qui défendait victorieusement sa doctrine. Tout le monde se récriait dans le palais de Cajetan sur l'orgueil, l'obstination et l'effronterie de cet hérétique. Luther et de Vio avaient mutuellement appris à se connaître, et l'un et l'autre se préparaient à leur seconde entrevue.

Une surprise bien agréable attendait Luther à son retour dans le couvent des carmélites. Le vicaire général de l'ordre des augustins, son ami, son père, Staupitz était arrivé à Augsbourg. N'ayant pu empêcher Luther de se rendre en cette ville, Staupitz donnait à son ami une nouvelle et touchante preuve de son attachement en s'y rendant lui-même dans l'espérance de lui être utile. Cet excellent homme prévoyait que la conférence avec le légat aurait les conséquences les plus graves. Ses craintes et l'amitié qu'il avait pour Luther l'agitaient également. Après une séance aussi pénible, ce fut un rafraîchissement pour le docteur que de serrer dans ses bras un ami aussi précieux. Il lui raconta comment il lui avait été impossible d'obtenir une réponse de quelque valeur, comment on s'était contenté d'exiger de lui une rétractation, sans avoir essayé de le convaincre. — « Il faut absolument, dit Staupitz, répondre au « légat par écrit. »

D'après ce qu'il venait d'apprendre de la première entrevue, Staupitz n'espérait rien des autres. Il se détermina donc à un acte qu'il crut désormais nécessaire ; il résolut de délier Luther de l'obéissance envers son ordre. Staupitz pensait atteindre par là deux buts : si, comme tout le présageait, Luther succombait dans cette affaire, il empêchait ainsi que la honte de sa condamnation ne rejaillît sur l'ordre entier ; et si le cardinal lui ordonnait d'obliger Luther au silence ou à une rétractation, il aurait une excuse pour ne le pas faire (2). — La cérémonie s'accomplit selon les formes accoutumées. Luther sentit tout ce qu'il devait désormais attendre. Son âme fut vivement émue en voyant rompre des liens qu'il avait formés dans l'enthousiasme de sa jeunesse. L'ordre qu'il a choisi le rejette. Ses protecteurs naturels s'éloignent. Déjà il devient étranger à ses frères. Mais, quoique son cœur soit saisi de tristesse à cette pensée, il retrouve toute sa joie en portant ses regards sur les promesses de ce Dieu fidèle qui a dit : *Je ne te délaisserai point ; je ne t'abandonnerai point.*

Les conseillers de l'Empereur ayant fait savoir au légat, par l'évêque de Trente, que Luther était muni d'un sauf-conduit impérial, et lui ayant fait dire en même temps de ne rien entreprendre contre le docteur, de Vio s'emporta et répondit brusquement par ces paroles toutes romaines : « C'est bien ; mais je « ferai ce que le pape commande (3). » Nous savons ce que le pape avait commandé.

VII

Seconde comparution. — Déclaration de Luther. — Réponse du légat. — Volubilité du légat. — Demande de Luther.

Le lendemain (4), on se prépara de part et d'autre à la seconde entrevue qui paraissait devoir être décisive. Les amis de Luther, résolus à l'accompagner chez le légat, se rendirent au couvent des carmélites. Le doyen de Trente, Peutinger, l'un et l'autre conseillers de l'Empereur, et Staupitz, y arrivèrent successivement. Peu après, le docteur eut la joie de voir se joindre à eux le chevalier Philippe de Feilitzsch et le docteur Ruhel, conseillers de l'électeur, qui avaient reçu de leur maître l'ordre d'assister aux conférences et de protéger la liberté de Luther.

(1) L. Epp. I, 173.

(2) Darinn ihn Dr Staupitz von dem Kloster-Gehorsam absolvirt. (Math. 15.)

(3) L. Opp. (L.) XVII, 201.

(4) Mercredi 12 octobre.

Ils étaient depuis la veille à Augsbourg. Ils devaient se tenir à ses côtés, dit Mathesius, comme à Constance le chevalier de Chlum se tint aux côtés de Jean Huss. Le docteur prit de plus un notaire, et, accompagné de tous ces amis, il se rendit chez le légat.

Dans ce moment, Staupitz s'approcha de lui : il comprenait toute la situation de Luther ; il savait que si son regard n'était fixé sur le Seigneur, qui est la délivrance de son peuple, il devait succomber : « Mon cher frère, lui dit-il avec gravité, rap« pelez-vous constamment que vous avez commencé « ces choses au nom du Seigneur Jésus-Christ (1). » Ainsi Dieu entourait son humble serviteur de consolations et d'encouragements.

Luther, en arrivant chez le cardinal, y trouva un nouvel adversaire : c'était le prieur des dominicains d'Augsbourg, qui était assis à côté de son chef. Luther, conformément à la résolution qu'il avait prise, avait écrit sa réponse. Les salutations d'usage étant terminées, il lut d'une voix forte la déclaration suivante :

« Je déclare que j'honore la sainte Église ro« maine, et que je continuerai à l'honorer. J'ai « cherché la vérité dans des disputes publiques, et « tout ce que j'ai dit, je le regarde, encore à cette « heure, comme juste, véritable et chrétien. Ce« pendant je suis homme et je puis me tromper. Je « suis donc disposé à me laisser instruire et corri« ger dans les choses où je puis avoir erré. Je me « déclare prêt à répondre de bouche ou par écrit à « toutes les objections et à tous les reproches que « peut me faire le seigneur légat. Je me déclare « prêt à soumettre mes thèses aux quatre univer« sités de Bâle, de Fribourg en Brisgau, de Lou« vain et de Paris, et à rétracter ce qu'elles décla« reront erroné. En un mot, je suis prêt à tout ce « qu'on peut exiger d'un chrétien. Mais je proteste « solennellement contre la marche qu'on a voulu « imprimer à cette affaire, et contre la prétention « étrange de me contraindre à me rétracter sans « m'avoir réfuté (2). »

Sans doute rien n'était plus équitable que ces propositions de Luther, et elles devaient mettre très-fort dans l'embarras un juge auquel avait été prescrit à l'avance le jugement qu'il devait rendre. Le légat, qui ne s'était pas attendu à cette protestation, chercha à cacher son trouble, en affectant de rire de la chose et en revêtant tous les dehors de la douceur. « Cette protestation, dit-il à Luther en « souriant, n'est point nécessaire ; je ne veux dis« puter avec toi ni en public ni en particulier, mais « je me propose d'arranger l'affaire avec bonté et « comme un père. » Toute la politique du cardinal consistait à mettre de côté les formes sévères de la justice, qui protége ceux qui sont poursuivis, et à ne traiter la chose que comme une affaire d'administration entre un supérieur et son inférieur : voie commode en ce qu'elle ouvre à l'arbitraire le champ le plus vaste.

Continuant de l'air le plus affectueux : « Mon « cher ami, dit de Vio, abandonne, je te prie, un « dessein inutile ; rentre plutôt en toi-même, re« connais la vérité, et je suis prêt à te réconcilier « avec l'Église et le souverain évêque... Rétracte, « mon ami, rétracte, telle est la volonté du pape. « Que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas, « peu importe ! Il te serait difficile de regimber « contre l'aiguillon... »

Luther, qui se voyait traité comme s'il était déjà un enfant rebelle et rejeté par l'Église, s'écria : « Je « ne puis me rétracter ! mais je m'offre à répondre, « et par écrit. Hier nous avons assez débattu (3). »

De Vio fut irrité de cette expression, qui lui rappelait qu'il n'avait pas agi avec assez de prudence ; mais il se remit et dit en souriant : « Dé« battu ! mon cher fils, je n'ai pas débattu avec « toi : je ne veux pas non plus débattre ; mais je « suis prêt, pour plaire au sérénissime électeur « Frédéric, à t'entendre et à t'exhorter amicalement « et paternellement. »

Luther ne comprenait pas que le légat fût si fort scandalisé de l'expression qu'il avait employée ; car, pensait-il, si je n'avais pas voulu parler avec politesse, j'aurais dû dire, non débattre, mais disputer et quereller ; car c'est vraiment ce que nous avons fait hier.

Cependant, de Vio, qui sentait qu'en présence des témoins respectables qui assistaient à la conférence, il fallait au moins paraître chercher à convaincre Luther, en revint aux deux propositions qu'il lui avait signalées comme des erreurs fondamentales, bien résolu à laisser le réformateur prendre la parole le moins possible. Fort de sa volubilité italienne, il l'accable d'objections, auxquelles il n'attend pas la réponse. Tantôt il plaisante, tantôt il gronde ; il déclame avec une chaleur passionnée ; il mêle les choses les plus bizarres ; il cite saint Thomas et Aristote ; il crie et s'emporte contre tous ceux qui pensent autrement que lui ; il apostrophe Luther. Celui-ci plus de dix fois veut prendre la parole ; mais le légat l'interrompt aussitôt et l'accable de menaces. Rétractation ! rétractation ! voilà tout ce qu'il demande de lui ; il tonne, il règne, il veut seul parler (4). Staupitz prend sur lui d'arrêter

(1) Seckend., p. 137.

(2) Löscher, 2, 463. L. Opp. (L.) XVII, 181, 209.

(3) Digladiatum, bataillé. (L. Epp. I, p. 181.)

(4) (L. Opp. (L.) XVII, p. 181, 209.) Decies ferè cœpi ut loquerer, toties rursùs tonabat et solus regnabat.

le légat. « Veuillez permettre, lui dit-il, que le « docteur Martin ait le temps de vous répondre. » Mais le légat recommence ses discours : il cite les Extravagantes et les opinions de saint Thomas; il a pris son parti de pérorer pendant toute l'entrevue. S'il ne peut convaincre et s'il n'ose frapper, il prétend du moins étourdir.

Luther et Staupitz virent clairement qu'il fallait renoncer à l'espérance, non-seulement d'éclairer de Vio par une discussion, mais encore de faire une profession de foi utile. Luther en revint donc à la requête qu'il avait faite au commencement de la séance, et que le cardinal avait alors éludée. Puisqu'il ne lui était pas permis de parler, il demandait qu'il lui fût au moins permis d'écrire et de remettre sa réponse écrite au légat. Staupitz l'appuya; plusieurs autres assistants joignirent leurs instances aux siennes, et Cajetan, malgré toute sa répugnance pour ce qui est écrit, car il se souvenait que les écrits restent, y consentit enfin. On se sépara. L'espérance qu'on avait eue de terminer l'affaire dans cet entretien, était ajournée; il fallait attendre ce qui résulterait de la conférence suivante.

La permission que le général des dominicains avait donnée à Luther de prendre du temps pour répondre, et pour répondre par écrit, sur les deux accusations clairement articulées qu'il lui avait faites touchant les indulgences et la foi, n'était rien de plus que ce que la justice exigeait, et pourtant nous devons en savoir gré à de Vio, comme d'une marque de modération et d'impartialité.

Luther sortit de chez le cardinal, joyeux de ce que sa demande lui était accordée. En allant chez Cajetan, et en en revenant, il était l'objet de l'attention publique. Tous les hommes éclairés s'intéressaient de son affaire, comme s'ils avaient dû être jugés eux-mêmes. On sentait que c'était la cause de l'Évangile, de la justice et de la liberté, qui se plaidait alors à Augsbourg. Le bas peuple seul tenait pour Cajetan, et il en donna sans doute quelques marques significatives au réformateur, car celui-ci s'en aperçut (1).

Il était toujours plus évident que le légat ne voulait entendre de Luther que ces paroles : « Je ré« tracte; » et Luther était résolu à ne pas les prononcer. Quelle sera l'issue d'une lutte si inégale? Comment imaginer que toute la puissance de Rome, aux prises avec un seul homme, ne parviendra pas à l'écraser? Luther voit ces choses; il sent le poids de cette main terrible sous laquelle il est venu se placer; il perd l'espérance de retourner jamais à Wittemberg, de revoir son cher Philippe, de se retrouver au milieu de cette jeunesse généreuse dans les cœurs de laquelle il aimait tant à répandre les semences de la vie. Il voit l'excommunication suspendue sur sa tête et il ne doute nullement qu'elle ne vienne bientôt le frapper (2). Ces prévisions affligent son âme, mais elles ne l'abattent point. Sa confiance en Dieu n'en est pas ébranlée. Dieu peut briser l'instrument qu'il lui a plu d'employer jusqu'à cette heure; mais il maintiendra la vérité. Quoi qu'il arrive, Luther doit la défendre jusqu'à la fin. Il se met donc à préparer la protestation qu'il veut présenter au légat. Il paraît qu'il y consacra une partie de la journée du 13.

(1) L. Opp. (L.) XVII, p. 186.
(2) Ibid., p. 185.
(3) Ibid., p. 187.

VIII

Troisième comparution. — Trésor des indulgences. — La foi. — Humble requête. — Réponse du légat. — Réplique de Luther. — Colère du légat. — Luther sort. — Première défection.

Le vendredi, 14 octobre, Luther retourna chez le cardinal, accompagné des conseillers de l'électeur. Les Italiens se pressaient comme à l'ordinaire autour de lui et assistaient en grand nombre à la conférence. Luther s'avança et présenta au légat sa protestation. Les gens du cardinal regardaient avec étonnement cet écrit, si audacieux à leurs yeux. Voici ce que le docteur de Wittemberg y déclarait à leur maître (3) :

« Vous m'attaquez sur deux points. D'abord, « vous m'opposez la constitution du pape Clé« ment VI, dans laquelle il doit être dit que le « trésor des indulgences est le mérite du Seigneur « Jésus-Christ et des saints, ce que je nie dans mes « thèses.

« Panormitanus » (Luther désignait par ce nom Ives, auteur du fameux recueil de droit ecclésiastique intitulé *Panormia,* et évêque de Chartres à la fin du onzième siècle) « Panormitanus déclare, dans « son premier livre, qu'en ce qui regarde la sainte « foi, non-seulement un concile général, mais en« core chaque fidèle, est au-dessus du pape, s'il « peut citer des déclarations de l'Écriture et des rai« sons meilleures que celles du pape (4). La voix de « Notre Seigneur Jésus-Christ s'élève beaucoup au« dessus de toutes les voix des hommes, quels que « soient les noms qu'ils portent.

(4) ...Ostendit in materià fidei, non modò generale concilium esse super papam, sed etiam quemlibet fidelium, si melioribus nitatur auctoritate et ratione quàm papa. (L. Opp. lat. I, p. 209.)

« Ce qui me cause le plus de peine et me donne « le plus à penser, c'est que cette constitution renferme des doctrines tout à fait opposées à la vérité. Elle déclare que le mérite des saints est un « trésor, tandis que toute l'Écriture témoigne que « Dieu récompense bien plus richement que nous « ne l'avons mérité. Le prophète s'écrie : *Seigneur,* « *n'entre point en jugement avec ton serviteur, car* « *nul homme vivant ne sera trouvé juste devant* « *toi* (1) ! Malheur aux hommes, quelque honorable et quelque louable que leur vie puisse être, « dit saint Augustin, s'il devait être prononcé sur « elle un jugement dont la miséricorde fût exclue (2) !

« Ainsi les saints ne sont pas sauvés par leurs mérites, mais uniquement par la miséricorde de « Dieu, comme je l'ai déclaré. Je maintiens ceci et « j'y demeure ferme. Les paroles de l'Écriture « sainte qui déclarent que les saints n'ont pas assez « de mérites, doivent être mises au-dessus des paroles des hommes qui affirment qu'ils en ont trop. « Car le pape n'est pas au-dessus, mais au-dessous « de la Parole de Dieu. »

Luther ne s'en tient pas là : il montre que si les indulgences ne peuvent être le mérite des saints, elles ne sont pas davantage le mérite de Christ. Il fait voir que les indulgences sont stériles et sans fruit, puisqu'elles n'ont d'autre effet que d'exempter les hommes de faire de bonnes œuvres, telles que la prière et l'aumône. « Non, s'écrie-t-il, le mérite de « Christ n'est pas un trésor d'indulgences qui « exempte du bien, mais un trésor de grâce qui « vivifie. Le mérite de Christ est appliqué au fidèle « sans indulgences, sans clefs, par le Saint-Esprit « seul, et non par le pape. Si quelqu'un a une « opinion mieux fondée que la mienne, ajoute-t-il en terminant ce qui regarde ce premier « point, qu'il la fasse connaître, et alors je me rétracterai.

« J'ai affirmé, dit-il en en venant au second « article, qu'aucun homme ne peut être justifié devant Dieu, si ce n'est par la foi, en sorte qu'il est « nécessaire que l'homme croie avec une entière assurance qu'il a obtenu grâce. Douter de cette « grâce, c'est la rejeter. La foi du juste est sa justice « et sa vie (3).

Luther prouve sa proposition par une multitude de déclarations de l'Écriture.

« Veuillez donc intercéder pour moi auprès de « notre très-saint seigneur le pape Léon X, ajoute-t-il, afin qu'il ne me traite pas avec tant de défaveur... Mon âme cherche la lumière de la vérité. « Je ne suis pas tellement orgueilleux, tellement « désireux d'une vaine gloire, que j'aie honte de me « rétracter si j'ai enseigné des choses fausses. Ma « plus grande joie sera de voir triompher ce qui « est selon Dieu. Seulement qu'on ne me force pas « à faire quoi que ce soit contre le cri de ma conscience. »

Le légat avait pris la déclaration des mains de Luther. Après l'avoir parcourue, il lui dit froidement : « Tu as fait là un verbiage inutile ; tu as écrit « beaucoup de paroles vaines; tu as répondu follement aux deux articles, et tu as noirci ton papier « d'un grand nombre de passages de la sainte Écriture qui ne se rapportent point au sujet. » Puis, d'un air dédaigneux, de Vio jeta la protestation de Luther, comme n'en faisant aucun cas, et recommençant sur le ton qui lui avait assez bien réussi dans la dernière entrevue, il se mit à crier de toutes ses forces que Luther devait se rétracter. Celui-ci fut inébranlable. « Frère ! frère ! s'écria alors de Vio « en italien, la dernière fois tu as été très-bon, « mais aujourd'hui tu es tout à fait méchant. » Puis le cardinal commence un long discours, tiré des écrits de saint Thomas ; il élève de nouveau de toutes ses forces la constitution de Clément VI ; il persiste à soutenir qu'en vertu de cette constitution, ce sont les mérites mêmes de Jésus-Christ qui sont distribués aux fidèles par le moyen des indulgences. Il croit avoir réduit Luther au silence : celui-ci prend quelquefois la parole ; mais de Vio gronde, tonne sans cesse, et prétend, comme l'avant-veille, s'agiter seul sur le champ de bataille.

Cette manière avait pu avoir quelque succès une première fois ; mais Luther n'était pas homme à la souffrir une seconde. Son indignation éclate à la fin ; c'est à son tour de frapper d'étonnement les spectateurs qui le croient déjà vaincu par la volubilité du prélat. Il élève sa voix retentissante, il saisit l'objection favorite du cardinal, et lui fait payer cher la témérité qu'il a eue d'entrer en lutte avec lui. « Rétracte ! rétracte ! » lui répétait de Vio en lui montrant la constitution du pape. « Eh bien ! « dit Luther, s'il peut être prouvé par cette constitution que le trésor des indulgences est le mérite « même de Jésus-Christ, je consens à rétracter, « selon la volonté et le bon plaisir de Votre Éminence... »

Les Italiens, qui n'attendaient rien de pareil, ouvrent de grands yeux à ces paroles, et ne peuvent se contenir de joie de voir l'adversaire pris enfin dans le filet. Pour le cardinal, il est comme hors de lui ; il rit tout haut, mais d'un rire auquel se mêlent l'indignation et la colère ; il s'élance, il saisit le

(1) Psaume 143, 2.
(2) Confess. IX.
(3) Justitia justi et vita ejus, est fides ejus. (L. Opp. lat. I, p. 211.)

livre dans lequel est contenue la fameuse constitution, il la cherche, il la trouve, et, tout fier de la victoire dont il se croit sûr, il lit à haute voix, avec fougue et tout haletant (1). Les Italiens triomphent; les conseillers de l'électeur sont inquiets et embarrassés; Luther attend son adversaire. Enfin, quand le cardinal en vient à ces paroles : « Le Seigneur « Jésus-Christ a acquis ce trésor par sa souffrance, » Luther l'arrête : « Très-digne père, lui dit-il, veuil- « lez bien considérer et méditer avec soin cette pa- « role : *Il a acquis* (2). Christ a acquis un trésor « par ses mérites; les mérites ne sont donc pas le « trésor; car, pour parler avec les philosophes, la « cause est autre chose que ce qui en découle. Les « mérites de Christ ont acquis au pape le pouvoir « de donner de telles indulgences au peuple; mais « ce ne sont pas les mérites mêmes du Seigneur « que la main du pontife distribue. Ainsi donc, ma « conclusion est véritable, et cette constitution « que vous invoquez avec tant de bruit, rend « témoignage avec moi à la vérité que je pro- « clame. »

De Vio tient encore le livre en ses mains; ses regards sont encore arrêtés sur le fatal passage : il n'y a rien à répondre. Le voilà pris lui-même dans le piége qu'il a tendu; et Luther l'y retient d'une main puissante, à l'inexprimable étonnement des courtisans italiens qui l'entourent. Le légat voudrait éluder la difficulté; mais il n'y a pas moyen : il avait abandonné depuis longtemps et les témoignages de l'Écriture et les témoignages des Pères; il s'était réfugié dans cette Extravagante de Clément VI, et l'y voilà pris. Cependant il est trop fin pour laisser paraître son embarras. Voulant cacher sa honte, le prince de l'Église change brusquement de sujet, et se jette avec violence sur d'autres articles. Luther, qui s'aperçoit de cette manœuvre habile, ne lui permet pas de s'échapper : il serre et ferme de tous côtés le réseau qu'il a jeté sur le cardinal, et rend l'évasion impossible : « Très-révérend « père, » dit-il avec une ironie revêtue de toutes les apparences du respect, « Votre Éminence ne « peut pourtant pas penser que nous autres Alle- « mands nous ne sachions pas la grammaire : être « un trésor et acquérir un trésor sont deux choses « très-différentes. »

« Rétracte! lui dit de Vio, rétracte! ou si tu ne « le fais, je t'envoie à Rome pour y comparaître « devant les juges qui ont été chargés de prendre « connaissance de ta cause. Je t'excommunie, toi, « tous tes partisans, tous ceux qui te sont ou te « deviendront favorables, et je les rejette de l'É- « glise. Tout pouvoir m'a été donné à cet égard par « le saint-siége apostolique (3). Penses-tu que tes « protecteurs m'arrêtent? T'imagines-tu que le « pape se soucie de l'Allemagne? Le petit doigt du « pape est plus fort que tous les princes allemands « ne le sont (4). »

« Daignez, répond Luther, envoyer au pape « Léon X, avec mes très-humbles prières, la ré- « ponse que je vous ai remise par écrit. »

Le légat, à ces paroles, tout content de trouver un moment de relâche, s'enveloppe de nouveau dans le sentiment de sa dignité, et dit à Luther avec fierté et colère :

« Rétracte-toi, ou ne reviens pas (5). »

Cette parole frappe Luther. Cette fois-ci il va répondre autrement que par des discours : il s'incline et il sort. Les conseillers de l'électeur le suivent. Le cardinal et ses Italiens, demeurés seuls, se regardent, tout confus d'une telle issue du débat.

Ainsi le système dominicain, recouvert de l'éclat de la pourpre romaine, avait orgueilleusement éconduit son humble adversaire. Mais Luther sentait qu'il est une puissance, la doctrine chrétienne, la vérité, qu'aucune autorité, séculière ou spirituelle, ne saurait jamais subjuguer. Des deux combattants, celui qui se retira demeura maître du champ de bataille.

C'est ici le premier pas par lequel l'Église se détacha de la papauté.

Luther et de Vio ne se revirent plus; mais le réformateur avait fait sur le légat une impression puissante qui ne s'effaça jamais entièrement. Ce que Luther avait dit sur la foi, ce que de Vio lut dans des écrits postérieurs du docteur de Wittemberg, modifia beaucoup les sentiments du cardinal. Les théologiens de Rome virent avec surprise et mécontentement ce qu'il avança sur la justification, dans son commentaire sur l'Épître aux Romains. La réformation ne recula pas et ne se rétracta pas; mais son juge, celui qui n'avait cessé de s'écrier : Rétracte! changea de vues, et rétracta indirectement ses erreurs. Ainsi fut couronnée l'inébranlable fidélité du réformateur.

Luther retourna dans le monastère où il avait trouvé l'hospitalité. Il était demeuré ferme; il avait rendu témoignage à la vérité; il avait fait ce qu'il lui appartenait de faire : Dieu fera le reste! Son cœur était rempli de paix et de joie.

(1) Legit fervens et anhelans. (L. Epp. I, p. 145.)
(2) Acquisivit. (Ibid.)
(3) L. Opp. (L.) XVII, p. 197.
(4) L. Opp. (W.) XXII, p. 1331.
(5) Revoca aut non revertere. (L. Opp. (L.) XVII, p. 202.)

IX

De Vio et Staupitz. — Staupitz et Luther. — Luther à Spalatin. — Luther à Carlstadt. — La communion. — Link et de Vio. — Départ de Staupitz et de Link. — Luther à Cajetan. — Silence du cardinal. — Adieux de Luther. — Départ. — Appel au pape.

Cependant les nouvelles qu'on lui annonçait n'étaient pas rassurantes ; le bruit courait dans toute la ville que, s'il ne voulait pas se rétracter, on devait le saisir et le plonger dans un cachot. Le vicaire général de l'ordre, Staupitz lui-même, assurait-on, devait y avoir consenti (1). Luther ne peut croire ce qu'on dit de son ami. Non ! Staupitz ne le trahira pas ! Quant aux desseins du cardinal, à en juger d'après ses propres paroles, il est difficile d'en douter. Cependant il ne veut pas fuir devant le péril ; sa vie, comme la vérité elle-même, est en des mains puissantes, et malgré le danger qui le menace, il se décide à ne pas quitter Augsbourg.

Le légat se repentit bientôt de sa violence ; il sentit qu'il était sorti de son rôle, et il voulut tâcher d'y rentrer. A peine Staupitz avait-il terminé son dîner (c'était le matin que l'entrevue avait eu lieu, et l'on dînait à midi), qu'il reçut un message du cardinal, l'invitant à se rendre chez lui. Staupitz y alla, accompagné de Wenceslas Link (2). Le vicaire général trouva le légat seul avec Serra-Longa. De Vio s'approcha aussitôt de Staupitz et lui adressa les plus douces paroles. « Tâchez donc, lui dit-il, « de persuader votre moine et de l'engager à faire « une rétractation. Vraiment, je suis d'ailleurs « content de lui, et il n'a pas de meilleur ami que « moi (3). »

STAUPITZ.

« Je l'ai déjà fait, et je lui conseillerai encore maintenant de se soumettre en toute humilité à l'Église.

DE VIO.

« Il vous faut répondre aux arguments qu'il tire de la sainte Écriture.

STAUPITZ.

« Je dois vous avouer, monseigneur, que cela est au-dessus de mes forces ; car le docteur Martin m'est supérieur et en esprit et en connaissance des saintes Écritures. »

Le cardinal sourit sans doute à cette franchise du vicaire général. Il savait du reste lui-même à quoi s'en tenir sur la difficulté de convaincre Luther. Il continua et dit à Staupitz et à Link :

« Savez-vous bien que, comme partisans d'une doctrine hérétique, vous êtes vous-mêmes exposés aux peines de l'Église ?

STAUPITZ.

« Daignez reprendre la conférence avec Luther ; instituez une dispute publique sur les points controversés.

DE VIO, frappé d'effroi à cette seule pensée.

« Je ne veux plus disputer avec cette bête ; car elle a dans la tête des yeux profonds et d'étonnantes spéculations (4). »

Staupitz obtint enfin du cardinal qu'il remettrait par écrit à Luther ce qu'il devait rétracter.

Le vicaire général retourna vers Luther. Ébranlé par les représentations du cardinal, il essaya de l'amener à quelque accommodement. « Réfutez donc, « lui dit Luther, les déclarations de l'Écriture que « j'ai avancées. » — « C'est au-dessus de mon pou- « voir, » dit Staupitz. — « Eh bien, reprit Luther, « il est contre ma conscience de me rétracter, aussi « longtemps qu'on n'aura pu m'expliquer ces pas- « sages de l'Écriture. Quoi ! continua-t-il, le car- « dinal prétend, à ce que vous m'assurez, qu'il « veut arranger ainsi l'affaire, sans qu'il y ait pour « moi ni honte ni désavantage. Ah ! ce sont là des « paroles romaines, qui signifient en bon allemand « que ce serait mon opprobre et ma ruine éter- « nelle. Qu'a-t-il d'autre à attendre, celui qui, par « crainte des hommes et contre la voix de sa con- « science, renie la vérité (5) ? »

Staupitz n'insista pas ; il annonça seulement à Luther que le cardinal avait consenti à lui remettre par écrit les points dont il demandait la rétractation. Puis, sans doute, il lui apprit la résolution où il était de quitter Augsbourg, où il n'avait plus rien à faire. Luther lui communiqua un dessein qu'il avait formé pour consoler et fortifier leurs âmes. Staupitz promit de revenir, et ils se séparèrent pour quelques instants.

Demeuré seul dans sa cellule, Luther tourna ses pensées vers des amis chers à son cœur. Il se transporta à Weimar, à Wittemberg. Il désira informer l'électeur de ce qui se passait, et, craignant d'être indiscret en s'adressant au prince lui-même, il écrivit à Spalatin, et pria le chapelain de faire connaître l'état des choses à son maître. Il lui raconta toute l'affaire, jusqu'à la promesse faite par le légat de donner par écrit les points controversés, et il termina en disant : « C'est là qu'en est la chose ; « mais je n'ai ni espérance ni confiance dans le lé- « gat. Je ne veux pas rétracter une seule syllabe. Je « publierai la réponse que je lui ai remise, afin que,

(1) L. Opp. (L.) XVII, p. 210.

(2) Ibid., p. 204.

(3) Ibid., p. 185.

(4) Ego nolo ampliùs cum hâc bestiâ disputare. Habet enim profundos oculos et mirabiles speculationes in capite suo. (Myconius, p. 33.)

(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 210.

« s'il en vient à la violence, il soit couvert de honte « dans toute la chrétienté (1). »

Puis, le docteur profita de quelques moments qui lui restaient encore, pour donner de ses nouvelles à ses amis de Wittemberg.

« Paix et félicité, écrivait-il au docteur Carlstadt. « Acceptez ce peu de mots comme si c'était une « longue lettre ; car le temps et les événements me « pressent. Une autre fois, je vous écrirai à vous et « à d'autres plus longuement. Voilà trois jours que « mon affaire se traite, et les choses en sont au « point que je n'ai plus aucun espoir de retourner « vers vous, et que je n'ai plus que l'excommuni- « cation à attendre. Le légat ne veut absolument « pas que je dispute ni publiquement ni en parti- « culier. Il ne veut pas être pour moi un juge, « dit-il, mais un père; et pourtant il ne veut enten- « dre de moi que ces paroles : Je me rétracte, et je « reconnais que je me suis trompé. Et moi, je ne « veux pas les dire.

« Les périls de ma cause sont d'autant plus grands, « qu'elle a pour juges, non-seulement des ennemis « implacables, mais encore des hommes incapables « de la comprendre. Cependant le Seigneur Dieu « vit et règne : c'est à sa garde que je me recom- « mande, et je ne doute pas que, répondant aux « prières de quelques âmes pieuses, il ne m'envoie « du secours : je crois sentir que l'on prie pour moi.

« Ou bien je retournerai vers vous sans qu'on « m'ait fait du mal; ou bien, frappé d'excommuni- « cation, je devrai chercher ailleurs un refuge.

« Quoi qu'il en soit, comportez-vous vaillam « ment, tenez ferme, et exaltez Christ intrépide- « ment et avec joie...

« Le cardinal me nomme toujours son cher fils. « Je sais ce qu'il en faut croire. Je suis néanmoins « persuadé que je serais pour lui l'homme le plus « agréable et le plus cher, si je voulais prononcer « cette seule parole : *Revoco*, c'est-à-dire, je me « rétracte. Mais je ne deviendrai pas hérétique, en « rétractant la foi qui m'a fait devenir chrétien. « Plutôt être chassé, maudit, brûlé, mis à mort...

« Portez-vous bien, mon cher docteur, et mon- « trez cette lettre à nos théologiens, à Amsdorff, « à Philippe, à Otten et aux autres, afin que vous « priiez pour moi, et aussi pour vous; car c'est « aussi votre affaire qui se traite ici. C'est celle de « la foi au Seigneur Jésus-Christ et de la grâce de « Dieu (2). »

Douce pensée, qui remplit toujours de consolation et de paix ceux qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ, à sa divinité et à sa grâce, quand le monde fait pleuvoir sur eux de toutes parts ses jugements, ses exclusions et sa défaveur : « Notre affaire est « celle de la foi au Seigneur! » Et que de douceur aussi dans cette conviction qu'exprime le réformateur : « Je sens que l'on prie pour moi! » La réformation fut l'œuvre de la prière et de la piété. La lutte de Luther et de Vio fut celle de l'élément religieux, qui reparaissait plein de vie, avec les débris expirants de la dialectique raisonneuse du moyen âge.

Ainsi s'entretenait Luther avec ses amis absents. Bientôt Staupitz revint; le docteur Ruhel et le chevalier de Feilitzsch, l'un et l'autre envoyés de l'électeur, arrivèrent aussi chez Luther, après avoir pris congé du cardinal. Quelques autres amis de l'Évangile se joignirent à eux. Luther, voyant ainsi réunis ces hommes généreux, sur le point de se disperser, et desquels il allait peut-être se séparer lui-même pour toujours, leur proposa de célébrer tous ensemble la cène du Seigneur. Ils acceptent, et ce petit troupeau d'hommes fidèles communie au corps et au sang de Jésus-Christ. Quels sentiments remplissent le cœur de ces amis du réformateur, dans le moment où, célébrant avec lui l'eucharistie, ils pensent que c'est peut-être la dernière fois qu'il lui sera permis de le faire! Quelle joie et quel amour animent le cœur de Luther, en se voyant si gracieusement reçu par son Maître, dans le moment où les hommes le repoussent! Que cette cène dut être solennelle! Que cette soirée dut être sainte (3)!

Le lendemain (4), Luther attendait les articles que le légat devait lui envoyer. Mais, ne recevant de lui aucun message, il pria son ami le docteur Wenceslas Link de se rendre chez le cardinal. De Vio reçut Link de la manière la plus affable, et l'assura qu'il ne voulait agir qu'en ami. « Je ne regarde plus, « lui dit-il, le docteur Martin Luther comme un « hérétique. Je ne veux point cette fois-ci l'excom- « munier, à moins qu'il ne me vienne d'autres « ordres de Rome. J'ai envoyé sa réponse au pape « par un exprès. » Puis, pour faire preuve de ses bonnes dispositions, il ajoute : « Si le docteur Lu- « ther voulait seulement rétracter ce qui regarde les « indulgences, l'affaire serait bientôt finie; car, pour « ce qui concerne la foi dans les sacrements, c'est « un article que chacun peut interpréter et entendre « à sa manière. » Spalatin, qui rapporte ces paroles, ajoute cette remarque maligne, mais juste : « Il résulte clairement de là que Rome recherche « l'argent plus que la sainte foi et que le salut des « âmes (5). »

(1) L. Epp. I, 149.
(2) Ibid., 159.
(3) L. Opp. (L.) XVII, p. 178.
(4) Samedi 15 octobre.
(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 182,

Link revint chez Luther : il y trouva Staupitz, et leur rendit compte de sa visite. Lorsqu'il rapporta la concession inattendue du légat : « Il eût valu la « peine, dit Staupitz, que le docteur Wenceslas eût « eu avec lui un notaire et des témoins, pour cou- « cher par écrit cette parole; car si un tel dessein « venait à être connu, cela porterait un grand pré- « judice aux Romains. »

Cependant, plus les paroles du prélat devenaient douces, et moins les honnêtes Germains se confiaient en lui. Plusieurs des hommes de bien auxquels Luther avait été recommandé tinrent conseil. « Le « légat, dirent-ils, prépare quelque malheur par « ce courrier dont il parle, et il est fort à craindre « que vous ne soyez tous ensemble saisis et jetés en « prison. »

Staupitz et Wenceslas se décidèrent donc à quitter la ville : ils embrassèrent Luther, qui persistait à demeurer à Augsbourg, et partirent en toute hâte, par deux routes différentes, pour se rendre à Nuremberg, non sans ressentir bien des inquiétudes sur le sort du témoin courageux qu'ils laissaient derrière eux.

Le dimanche se passa assez tranquillement. Mais Luther attendait en vain un message du légat : celui-ci ne lui faisait rien dire. Il résolut enfin de lui écrire. Staupitz et Link, avant de partir, l'avaient supplié de témoigner au cardinal toute la condescendance possible. Luther n'a pas encore essayé de Rome et de ses envoyés : il en est à sa première épreuve. Si la condescendance ne réussit pas, il pourra se tenir pour averti. Maintenant du moins il en doit faire l'essai. Pour ce qui le concerne, il n'y a pas de jour qu'il ne se condamne lui-même, qu'il ne gémisse sur la facilité avec laquelle il se laisse entraîner à des expressions dont la force dépasse la mesure convenable : pourquoi n'avouerait-il pas au cardinal ce que tous les jours il avoue à Dieu ? Luther avait d'ailleurs un cœur facile à émouvoir et qui ne soupçonnait pas le mal. Il prend donc la plume, et, dans le sentiment d'une bienveillance respectueuse, il écrit au cardinal ce qui suit (1) :

« Très-digne père en Dieu, je viens encore une « fois, non de vive voix, mais par écrit, supplier « votre bonté paternelle de m'écouter avec faveur. « Le révérend docteur Staupitz, mon très-cher père « en Christ, m'a invité à m'humilier, à renoncer à « mon propre sens, et à soumettre mon opinion au « jugement d'hommes pieux et impartiaux. Il a « aussi loué votre bonté paternelle et m'a tout à fait « convaincu des sentiments favorables dont vous « êtes animé à mon égard. Cette nouvelle m'a rem- « pli de joie.

« Maintenant donc, très-digne père, je confesse, « ainsi que je l'ai déjà fait auparavant, que je n'ai « pas montré, comme on dit, assez de modestie, « assez de douceur, ni assez de respect pour le nom « du souverain pontife ; et bien que l'on m'ait gran- « dement provoqué, je comprends qu'il eût été « mieux pour moi de traiter l'affaire avec plus « d'humilité, de débonnaireté et de vénération, « et *de ne pas répondre au fou selon sa folie,* « *de peur de lui devenir semblable* (Proverbes, « XXVI, 4).

« Cela m'afflige fort et j'en demande pardon. Je « veux en donner connaissance au peuple du haut « de la chaire, comme au reste je l'ai déjà fait sou- « vent. Je veux m'appliquer, avec la grâce de Dieu, « à parler autrement. Il y a plus : je suis prêt à « promettre, sans qu'on me le demande, de ne plus « dire un seul mot sur le sujet des indulgences, si « cette affaire est arrangée. Mais aussi, que ceux « qui m'ont porté à la commencer soient obligés, « de leur côté, à se modérer désormais dans leurs « discours ou à se taire.

« Pour ce qui regarde la vérité de ma doctrine, « l'autorité de saint Thomas et des autres docteurs « ne saurait me suffire. Il faut que j'entende, si j'en « suis digne, la voix de l'épouse, qui est l'Église. « Car il est certain qu'elle entend la voix de l'époux, « qui est Christ.

« Je prie donc, en toute humilité et soumission, « votre amour paternel de référer toute cette ma- « tière, si incertaine jusqu'à cette heure, à notre « très-saint seigneur Léon X, afin que l'Église dé- « cide, prononce, ordonne, et que l'on puisse se « rétracter avec une bonne conscience ou croire « avec sincérité (2). »

En lisant cette lettre, une réflexion se présente encore. On voit que Luther n'agissait point par suite d'un système formé à l'avance, mais uniquement en vertu de convictions imprimées successivement dans son esprit et dans son cœur. Bien loin qu'il y eût chez lui système arrêté, opposition calculée, il était parfois, sans s'en douter, en contradiction avec lui-même. D'anciennes convictions régnaient encore dans son esprit, bien que des convictions opposées y eussent déjà pris place. Et cependant, c'est dans ces marques de sincérité et de vérité qu'on est allé chercher des armes contre la réforme; c'est parce qu'elle a suivi cette loi obligatoire de progrès, qui est imposée en toutes choses à l'esprit humain, qu'on a écrit l'histoire de ses variations; c'est dans les traits mêmes qui montrent sa sincérité, et qui par conséquent la rendent honorable, que l'un des génies chrétiens les plus éminents a trouvé ses objections

(1) La lettre est datée du 17 octobre.

(2) L. Opp. (L.) 198.

les plus puissantes (1)!... Inconcevables aberrations de l'esprit de l'homme!

Luther ne reçut pas de réponse à sa lettre. Cajetan et ses courtisans, après s'être si fort agités, étaient devenus tout à coup immobiles. Quelle pouvait en être la raison? Ne serait-ce pas le calme qui précède un orage? Quelques-uns sont de l'avis de Pallavicini : « Le cardinal s'attendait, remarque-t-il, « à ce que le moine orgueilleux, semblable à un « soufflet enflé, perdrait peu à peu le vent dont il « était rempli et deviendrait tout à fait humble (2). » D'autres, pensant mieux connaître les voies de Rome, se croient assurés que le légat veut se saisir de Luther, mais que, n'osant en venir de lui-même à de telles extrémités, à cause du sauf-conduit impérial, il attend de Rome la réponse à son message. D'autres encore ne peuvent pas admettre que le cardinal veuille attendre si longtemps. L'empereur Maximilien, disent-ils, et ceci pourrait bien être la vérité, ne se fera pas plus scrupule de livrer Luther au jugement de l'Église, malgré le sauf-conduit, que Sigismond ne s'en est fait de livrer Huss au concile de Constance. Le légat est peut-être maintenant en négociation avec l'Empereur. L'autorisation de Maximilien peut arriver à toute heure. Autant il montrait auparavant d'opposition au pape, autant, dans ce moment, et jusqu'à ce que la couronne impériale ceigne la tête de son petit-fils, semble-t-il le flatter. Il n'y a pas un instant à perdre. « Préparez, « disent à Luther les hommes généreux qui l'en- « tourent, préparez un appel au pape, et quittez « Augsbourg sans retard. »

Luther, dont la présence dans cette ville est depuis quatre jours tout à fait inutile, et qui a suffisamment montré, en restant après le départ des conseillers saxons envoyés par l'électeur pour veiller à sa sûreté, qu'il ne craint rien et qu'il est prêt à répondre à tout, se rend enfin aux vœux de ses amis. Mais auparavant il veut instruire de Vio de son dessein; il lui écrit le mardi, veille de son départ. Cette seconde lettre est plus ferme que la première. Il semble que Luther, voyant que toutes ses avances sont vaines, commence à relever la tête, dans le sentiment de son droit et de l'injustice de ses ennemis.

« Très-digne père en Dieu, écrit-il à de Vio, votre « bonté paternelle a vu, oui, vu, dis-je, et suffisam- « ment reconnu mon obéissance. J'ai entrepris un « si lointain voyage, au milieu de grands dangers, « avec une grande faiblesse de corps, et malgré mon « extrême pauvreté; sur l'ordre de notre très-saint « seigneur Léon X, j'ai comparu en personne de- « vant Votre Éminence; enfin, je me suis jeté aux « pieds de Sa Sainteté, et j'attends maintenant ce « qui lui semblera bon, prêt à reconnaître son « jugement, soit qu'il me condamne, soit qu'il me « justifie. J'ai donc le sentiment de n'avoir rien « omis de ce qui est bienséant à un fils obéissant de « l'Église.

« Je pense, en conséquence, ne pas devoir pro- « longer ici inutilement mon séjour; cela me serait « d'ailleurs impossible; je manque de ressources; « et votre bonté paternelle m'a commandé d'une « voix élevée de ne plus paraître devant ses yeux, « si je ne voulais pas me rétracter.

« Ainsi donc, je pars au nom du Seigneur, vou- « lant chercher s'il me sera possible de me rendre « dans quelque lieu où je puisse vivre en paix. « Divers personnages plus importants que moi « m'ont invité à en appeler de votre bonté pater- « nelle, et même, de notre très-saint seigneur « Léon X, mal informé, à lui-même mieux informé. « Bien que je sache qu'un tel appel sera beaucoup « plus agréable à notre sérénissime électeur qu'une « rétractation, néanmoins, si je n'avais dû con- « sulter que moi-même, je ne l'aurais pas fait... Je « n'ai commis aucune faute, je ne dois donc rien « craindre. »

Luther ayant écrit cette lettre, qui ne fut remise au légat qu'après son départ, se disposa à quitter Augsbourg. Dieu l'y avait gardé jusqu'à cette heure, et son cœur en louait le Seigneur; mais il ne devait pas tenter Dieu. Il embrassa ses amis, Peutinger, Langemantel, les Adelman, Auerbach et le prieur des carmélites, qui lui avait donné une hospitalité si chrétienne. Le mercredi, avant le jour, il était levé et prêt à partir. Ses amis lui avaient recommandé de prendre beaucoup de précautions, de peur que, remarquant son dessein, on n'y mît obstacle. Il suivit autant qu'il le put ces conseils. Un bidet, que Staupitz lui avait laissé, fut amené devant la porte du couvent. Encore une fois il dit adieu à ses frères; puis il monte et part, sans avoir de bride pour son cheval, sans bottes, sans éperons, sans armes. Le magistrat de la ville lui avait donné pour l'accompagner un huissier à cheval, qui connaissait parfaitement les chemins. Ce serviteur le conduit, au milieu des ténèbres, par les rues silencieuses d'Augsbourg. Ils se dirigent vers une petite porte pratiquée dans le mur de la ville. L'un des conseillers, Langemantel, avait donné ordre qu'elle lui fût ouverte. Il est encore en la puissance du légat. La main de Rome peut encore s'étendre sur lui. Sans doute si les Italiens savaient que leur proie leur échappe, ils pousseraient un cri de fureur. Qui sait si l'adversaire intrépide de Rome ne sera pas encore

(1) Hist. des variations, de Bossuet, (Livre I, p. 25, etc.)

(2) Ut follis ille ventosâ elatione distentus...'(P. 40.

saisi et plongé dans un cachot?... Enfin Luther et son guide arrivent à la petite porte : ils la passent. Ils sont hors d'Augsbourg, et bientôt ils lancent leurs chevaux au galop et s'éloignent en toute hâte.

Luther, en partant, avait laissé son appel au pape entre les mains du prieur de Pomesaw. Ses amis n'avaient pas été d'avis de le remettre au légat. Le prieur était chargé de le faire afficher, deux ou trois jours après le départ du docteur, à la porte de la cathédrale, en présence d'un notaire et de témoins. C'est ce qui eut lieu.

Luther, dans cet écrit, déclare qu'il en appelle du très-saint père le pape, mal informé, au très-saint seigneur et père en Christ, Léon X[me] du nom, par la grâce de Dieu, mieux informé (1). Cet appel avait été dressé dans le style et les formes voulus, par le ministère du notaire impérial Gall de Herbrachtingen, en présence des deux moines augustins Barthélemy Utzmair et Wenzel Steinbies. Il était daté du 16 octobre.

Quand le cardinal apprit le départ de Luther, il s'en étonna; et même, à ce qu'il assure dans une lettre à l'électeur, il s'en effraya et il s'en épouvanta. En effet, il y avait de quoi l'irriter. Ce départ, qui mettait fin d'une manière si brusque à toutes les négociations, déjouait les espérances dont son orgueil s'était si longtemps flatté. Il avait ambitionné l'honneur de guérir les plaies de l'Église, de rétablir en Allemagne l'influence chancelante du pape; et non-seulement l'hérétique lui échappait sans qu'il l'eût puni, mais même sans qu'il fût parvenu à l'humilier. La conférence n'avait servi qu'à mettre dans un plus grand jour, d'un côté la simplicité, la droiture, la fermeté de Luther, et de l'autre, la conduite impérieuse et déraisonnable du pape et de son ambassadeur. Puisque Rome n'y avait rien gagné, elle devait y perdre; son autorité, n'ayant pas été raffermie, devait avoir reçu un nouvel échec. Que va-t-on dire au Vatican? Quels messages vont arriver de Rome? On oubliera les difficultés de sa situation; on imputera à son inhabileté la mauvaise issue de cette affaire. Serra-Longa et les Italiens sont furieux de se voir, eux gens si habiles, déjoués par un moine allemand. De Vio a peine à cacher son irritation. Un tel affront crie vengeance, et nous le verrons bientôt exhaler sa colère dans sa lettre à l'électeur.

(1) Meliùs informandum. (L. Opp. lat. I, p. 219.)

(2) Weissmann, Hist. Eccl. I, p. 1237.

X

Fuite de Luther. — Admiration. — Désir de Luther. — Le légat à l'électeur. — L'électeur au légat. — Prospérité de l'université.

Luther continuait, avec son guide, à fuir loin d'Augsbourg. Il pressait son cheval et le faisait aller aussi vite que le permettaient les forces du pauvre animal. Il se rappelait la fuite réelle ou supposée de Jean Huss, la manière dont on l'atteignit, et l'assertion de ses adversaires, qui prétendirent que Huss ayant, par cette fuite, annulé le sauf-conduit de l'Empereur, on avait eu le droit de le condamner aux flammes (2). Cependant, ces inquiétudes ne firent que traverser le cœur de Luther. Sorti de la ville où il a passé dix jours sous la main terrible de Rome, qui a déjà écrasé tant de milliers de témoins de la vérité et fait rejaillir autour d'elle tant de sang, maintenant qu'il est libre, qu'il respire l'air pur des champs, qu'il traverse les villages et les campagnes, qu'il se voit admirablement délivré par le bras du Seigneur, toute son âme bénit l'Éternel. C'est bien lui qui peut dire à cette heure : *Notre âme est échappée, comme l'oiseau, du filet des oiseleurs. Le filet a été rompu, et nous sommes échappés... Notre aide soit au nom de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre* (3)! Le cœur de Luther est ainsi rempli de joie. Mais ses pensées se reportent aussi sur de Vio : « Le cardinal, se dit-il, aurait aimé m'avoir entre « ses mains et m'envoyer à Rome. Il est sans doute « chagrin que je lui aie échappé. Il s'imaginait « qu'il était maître de moi à Augsbourg; il croyait « m'avoir : mais il tenait l'anguille par la queue. « N'est-ce pas une honte que ces gens m'estiment à « un si haut prix? Ils donneraient plusieurs écus « pour m'avoir, tandis que Notre-Seigneur Jésus-« Christ a été vendu à peine trente pièces d'ar-« gent (4). »

Luther fit ce premier jour quatorze lieues. Le soir, arrivé à l'auberge où il voulait passer la nuit, il était si fatigué (son cheval avait un trot très-dur, nous dit un historien), que, descendu de cheval, il ne put se tenir debout et il s'étendit sur la paille. Il goûta néanmoins quelque repos. Le lendemain il continua son voyage. Il trouva à Nuremberg Staupitz qui y visitait les couvents de son ordre. Ce fut dans cette ville qu'il vit pour la première fois le bref que le pape avait envoyé à Cajetan à son sujet. Il en fut indigné, et il est bien probable que, s'il avait pu lire ce bref avant son départ de Wittemberg, il n'eût jamais comparu devant le cardinal. « Il est impossi-« ble de croire, dit-il, que quelque chose de si mon-

(3) Ps. 124.

(4) L. Opp. (L.) XVII, p. 202.

« strueux soit émané d'un souverain pontife (1). »

Partout sur la route, Luther était l'objet de l'intérêt général. Il n'avait cédé en rien. Une telle victoire, remportée par un moine mendiant sur un représentant de Rome, remplissait d'admiration tous les cœurs. L'Allemagne semblait vengée des mépris de l'Italie. La Parole éternelle a été plus honorée que la parole du pape. Cette vaste puissance, qui depuis tant de siècles dominait le monde, a reçu un formidable échec. La marche de Luther fut un triomphe. On s'applaudissait de l'opiniâtreté de Rome, dans l'espoir qu'elle amènerait sa chute. Si elle n'avait pas voulu conserver des gains honteux, si elle avait été assez sage pour ne pas mépriser les Allemands, si elle avait réformé de criants abus, peut-être, selon les vues humaines, tout fût-il rentré dans cet état de mort duquel Luther s'était réveillé. Mais la papauté ne veut pas céder; et le docteur se verra contraint d'amener à la lumière bien d'autres erreurs, et d'avancer dans la connaissance et dans la manifestation de la vérité.

Luther arriva le 26 octobre à Græfenthal, situé à l'extrémité des forêts de la Thuringe. Il y rencontra le comte Albert de Mansfeld, le même qui l'avait si fort dissuadé de se rendre à Augsbourg. Le comte rit beaucoup en voyant son singulier équipage. Il s'empara de lui et l'obligea à devenir son hôte. Bientôt Luther se remit en route.

Il se hâtait, désirant être à Wittemberg le 31 octobre, dans la pensée que l'électeur s'y trouverait pour la fête de tous les saints, et qu'il pourrait l'y voir. Le bref qu'il avait lu à Nuremberg lui avait révélé tout le danger de sa situation. En effet, déjà condamné à Rome, il ne pouvait espérer ni de demeurer à Wittemberg, ni d'obtenir un asile dans un couvent, ni de se trouver quelque autre part en paix et en sûreté. La protection de l'électeur pourrait peut-être le défendre; mais il était loin d'en être assuré. Il ne pouvait plus rien attendre des deux amis qu'il avait eus jusqu'alors à la cour de ce prince. Staupitz avait perdu la faveur dont il avait longtemps joui, et quittait la Saxe. Spalatin était aimé de Frédéric, mais il n'avait pas sur lui une grande influence. L'électeur lui-même ne connaissait pas assez la doctrine de l'Évangile pour s'exposer, à cause d'elle, à des périls manifestes. Cependant Luther pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de retourner à Wittemberg, et d'y attendre ce que le Dieu éternel et miséricordieux déciderait de lui. Si, comme c'était la pensée de plusieurs, on le laissait tranquille, il voulait se donner tout entier à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse (2).

Luther fut de retour à Wittemberg le 30 octobre. Il s'était hâté inutilement. Ni l'électeur ni Spalatin n'étaient venus pour la fête. Ses amis furent tout joyeux en le revoyant parmi eux. Il s'empressa d'annoncer, le même jour, son arrivée à Spalatin : « Je « suis revenu aujourd'hui à Wittemberg sain et « sauf, par la grâce de Dieu, lui dit-il; mais com- « bien de temps j'y resterai, c'est ce que j'ignore... « Je suis rempli de joie et de paix, en sorte que je « m'étonne fort que l'épreuve que j'endure puisse « paraître si grande à tant de grands person- « nages. »

De Vio n'avait pas attendu longtemps, après le départ de Luther, pour exhaler auprès de l'électeur toute son indignation. Sa lettre respire la vengeance. Il rend compte à Frédéric de la conférence, avec un air de confiance : « Puisque le frère Martin, dit-il « en terminant, ne peut être amené par des voies « paternelles à reconnaître son erreur et à demeurer « fidèle à l'Église catholique, je prie Votre Altesse « de l'envoyer à Rome, ou de le chasser de ses « États. Sachez bien que cette affaire difficile, mé- « chante et pleine de venin, ne peut durer long- « temps encore; car dès que j'aurai fait connaître « à notre très-saint seigneur tant de ruse et de « malice, on en aura bientôt fini. » Dans un post-sciptum écrit de sa propre main, le cardinal sollicite l'électeur de ne pas souiller honteusement son honneur et celui de ses illustres ancêtres, pour un misérable petit frère (3).

Jamais peut-être l'âme de Luther ne fut remplie d'une plus noble indignation, que lorsqu'il lut la copie de cette lettre que l'électeur lui envoya. Le sentiment des souffrances qu'il est destiné à endurer, le prix de la vérité pour laquelle il combat, le mépris que lui inspire la conduite du légat de Rome, remplissent à la fois son cœur. Sa réponse, écrite dans cette agitation d'âme, est pleine de ce courage, de cette élévation, de cette foi, qu'on retrouve toujours en lui dans les époques les plus difficiles de sa vie. Il rend compte, à son tour, de la conférence d'Augsbourg; il expose ensuite la conduite du cardinal; puis il continue ainsi :

« Je voudrais répondre au légat à la place de « l'électeur :

« Prouve que tu parles avec science, lui dirais-je; « qu'on couche par écrit toute l'affaire : alors j'en- « verrai le frère Martin à Rome, ou bien je le ferai « moi-même saisir et mettre à mort. Je prendrai « soin de ma conscience et de mon honneur, et je « ne permettrai pas qu'aucune tache vienne souiller « ma gloire. Mais aussi longtemps que ta science « certaine fuit la lumière et ne se fait connaître « que par des clameurs, je ne puis ajouter foi aux « ténèbres. »

(1) Epp. I, p. 166.
(2) L. Opp. (L.) XVII, p. 183.
(3) Ibid., p. 203.

« C'est ainsi que je voudrais répondre, très-ex-« cellent prince.

« Que le révérend légat, ou le pape lui-même, « spécifient par écrit mes erreurs ; qu'ils exposent « leurs raisons ; qu'ils m'instruisent, moi qui désire « être instruit, qui le demande, qui le veux, qui « l'attends, tellement qu'un Turc même ne refuse-« rait pas de le faire. Si je ne me rétracte pas, et ne « me condamne pas, quand on m'aura prouvé que les « passages que j'ai cités doivent être compris autre-« ment que je ne l'ai fait, alors, ô très-excellent « électeur, que Votre Altesse soit la première à me « poursuivre et à me chasser ; que l'université me « repousse et m'accable de sa colère... Il y a plus, « et j'en prends à témoin le ciel et la terre, que le « Seigneur Jésus-Christ me rejette et me con-« damne!... Les paroles que je dis ne me sont pas « dictées par une présomption vaine, mais par une « inébranlable conviction. Je veux que le Seigneur « Dieu me retire sa grâce, et que toute créature de « Dieu me refuse sa faveur, si, lorsqu'on m'aura « montré une meilleure doctrine, je ne l'embrasse « pas.

« S'ils me méprisent trop, à cause de la bas-« sesse de mon état, moi pauvre petit frère men-« diant, et s'ils refusent de m'instruire dans le che-« min de la vérité, que Votre Altesse prie le légat « de lui indiquer par écrit en quoi j'ai erré ; et s'ils « refusent cette faveur à Votre Altesse même, qu'ils « écrivent leur pensée, soit à Sa Majesté Impériale, « soit à quelque archevêque de l'Allemagne. Que « dois-je, que puis-je dire de plus ?

« Que Votre Altesse écoute la voix de sa con-« science et de son honneur, et ne m'envoie pas à « Rome. Aucun homme ne peut vous le comman-« der ; car il est impossible que je sois en sûreté « dans Rome. Le pape lui-même n'y est pas en « sûreté. Ce serait vous ordonner de trahir le sang « d'un chrétien. Ils y ont du papier, des plumes et « de l'encre ; ils y ont aussi des notaires en nombre « infini. Il leur est facile d'écrire en quoi et pour-« quoi j'ai erré. Absent, il en coûtera moins de « m'instruire par écrit, que, présent, de me faire « mourir par ruse.

« Je me résigne à l'exil. Mes adversaires me ten-« dent de tous côtés des piéges, en sorte que je ne « puis nulle part vivre en sûreté. Afin qu'il ne vous « arrive aucun mal à mon sujet, j'abandonne, au « nom de Dieu, vos États. Je veux aller où le Dieu « éternel et miséricordieux veut m'avoir. Qu'il « fasse de moi ce qu'il voudra !

« Ainsi donc, sérénissime électeur, je vous salue « avec vénération ; je vous recommande au Dieu « éternel, et je vous rends d'immortelles actions de « grâces pour tous vos bienfaits envers moi. Quel « que soit le peuple au milieu duquel je demeure-« rai à l'avenir, je me souviendrai éternellement de « vous, et je prierai sans cesse avec reconnaissance « pour votre bonheur et pour celui des vôtres (1)... « Je suis encore, grâce à Dieu, plein de joie, et « je le bénis de ce que Christ, le fils de Dieu, me « juge digne de souffrir dans une cause si sainte. « Qu'il garde éternellement Votre Altesse illustre ! « Amen. »

Cette lettre, si pleine de vérité, fit une profonde impression sur l'électeur. « Il fut ébranlé par une « lettre très-éloquente, » dit Maimbourg. Jamais il n'eût pensé à livrer un innocent entre les mains de Rome ; peut-être eût-il invité Luther à se tenir quelque temps caché ; mais il ne voulut pas même avoir l'apparence de céder en quelque manière aux menaces du légat. Il écrivit à son conseiller Pfeffinger, qui se trouvait auprès de l'Empereur, de faire connaître à ce prince le véritable état des choses, et de le supplier d'écrire à Rome, qu'on mît fin à cette affaire, ou du moins qu'on la fît juger en Allemagne par des juges impartiaux (2).

Quelques jours après, l'électeur répondit au légat : « Puisque le docteur Martin a paru devant vous à « Augsbourg, vous devez être satisfait. Nous ne « nous étions pas attendu à ce que, sans l'avoir « convaincu, vous prétendriez le contraindre à se « rétracter. Aucun des savants qui se trouvent dans « nos principautés ne nous a dit que la doctrine de « Martin fût impie, antichrétienne et hérétique. » Le prince refuse ensuite d'envoyer Luther à Rome, et de le chasser de ses États.

Cette lettre, qui fut communiquée à Luther, le remplit de joie. « Bon Dieu ! écrivit-il à Spalatin, « avec quelle joie je l'ai lue et relue ! Je sais quelle « confiance on peut avoir en ces paroles, pleines à « la fois d'une force et d'une modestie si admira-« bles. Je crains que les Romains ne comprennent « pas tout ce qu'elles signifient ; mais ils compren-« dront du moins que ce qu'ils croyaient déjà « fini, n'est pas même commencé. Veuillez présen-« ter au prince mes actions de grâces. Il est étrange « que celui (de Vio) qui, il y a peu de temps en-« core, était moine mendiant comme moi, ne « craigne pas d'aborder sans respect les princes les « plus puissants, de les interpeller, de les menacer, « de leur commander et de les traiter avec un in-« concevable orgueil. Qu'il apprenne que la puis-« sance temporelle est de Dieu, et qu'il n'est pas « permis d'en fouler aux pieds la gloire (3). »

Ce qui avait sans doute encouragé Frédéric à ré-

(1) Ego enim ubicumque ero gentium, illustrissimæ Dominationis tuæ nunquam non ero memor... (L. Epp. I, 187.)

(2) L. Opp. (L.) XVII, p. 244.

(3) L. Epp. I, p. 198.

pondre au légat sur un ton auquel celui-ci ne s'était pas attendu, c'était une lettre que l'université de Wittemberg lui avait adressée. Elle avait de bonnes raisons pour se prononcer en faveur du docteur; car elle florissait de plus en plus, et elle éclipsait toutes les autres écoles. Une foule d'étudiants y accouraient de toutes les parties de l'Allemagne, pour entendre cet homme extraordinaire, dont les enseignements paraissaient ouvrir à la religion et à la science une ère nouvelle. Ces jeunes gens, venus de toutes les provinces, s'arrêtaient au moment où ils découvraient dans le lointain les clochers de Wittemberg; ils élevaient alors leurs mains vers le ciel, et ils louaient Dieu de ce qu'il faisait luire de cette ville, comme autrefois de Sion, la lumière de la vérité, et l'envoyait jusqu'aux contrées les plus éloignées (1). Une vie, une activité inconnue jusque-là, animait l'université. « On s'excite ici à « l'étude à la manière des fourmis, » écrivait Luther (2).

XI

Pensées de départ. — Adieux à l'Église. — Moment critique. — Délivrance. — Courage de Luther. — Mécontentement à Rome. — Bulle. — Appel à un concile.

Luther, pensant qu'il pouvait être bientôt chassé de l'Allemagne, s'occupait de la publication des actes de la conférence d'Augsbourg. Il voulait que ces actes demeurassent comme un témoignage de la lutte entre Rome et lui. Il voyait l'orage près d'éclater, mais il ne le craignait pas. Il attendait de jour en jour les malédictions de Rome; et il disposait et ordonnait tout, afin d'être prêt lorsqu'elles arriveraient. « Ayant retroussé ma robe et ceint mes « reins, disait-il, je suis prêt à partir comme Abra« ham, sans savoir où j'irai; ou plutôt sachant bien « où, puisque Dieu est toutes parts (3). » Il avait le dessein de laisser derrière lui une lettre d'adieu. « Aie alors le courage, écrivait-il à Spalatin, de « lire la lettre d'un homme maudit et excommu« nié. »

Ses amis étaient remplis pour lui de crainte et de sollicitude. Ils le suppliaient de se constituer prisonnier entre les mains de l'électeur, afin que ce prince le fit garder sûrement quelque part (4).

Ses ennemis ne pouvaient comprendre ce qui lui donnait tant d'assurance. Un jour, on s'entretenait de lui à la cour de l'évêque de Brandebourg, et l'on demandait sur quel appui il pouvait se fonder. « C'est Érasme, disait-on, c'est Capiton, ce sont « d'autres hommes savants qui sont sa confiance. « — Non, non, reprit l'évêque, le pape s'inquiéte« rait fort peu de ces gens-là. C'est sur l'université « de Wittemberg et sur le duc de Saxe qu'il se « repose... » Ainsi les uns et les autres ignoraient quelle était la forteresse où s'était réfugié le réformateur.

Des pensées de départ traversaient l'esprit de Luther. Ce n'était pas la crainte des dangers qui les faisait naître, mais la prévision des obstacles sans cesse renaissants que trouverait en Allemagne la libre profession de la vérité. « Si je demeure ici, « disait-il, la liberté de dire et d'écrire bien des « choses me sera ravie. Si je pars, j'épancherai li« brement les pensées de mon cœur, et j'offrirai ma « vie à Jésus-Christ (5). »

La France était le pays où Luther espérait pouvoir annoncer la vérité sans entraves. La liberté dont jouissaient les docteurs et l'université de Paris lui paraissait digne d'envie. Il était d'ailleurs d'accord avec eux sur beaucoup de points. Que fût-il arrivé s'il eût été transporté de Wittemberg en France? La réformation s'y fût-elle établie comme en Allemagne? La puissance de Rome y eût-elle été détrônée, et la France, qui était destinée à voir les principes hiérarchiques de Rome et les principes destructifs d'une philosophie irréligieuse se combattre longtemps dans son sein, fût-elle devenue un grand foyer de lumière évangélique? Il est inutile de faire à ce sujet de vaines suppositions; mais peut-être Luther à Paris eût-il changé quelque chose aux destinées de l'Europe et de la France.

L'âme de Luther était vivement émue. Il prêchait souvent dans l'église de la ville, à la place de Simon Heyens Pontanus, pasteur de Wittemberg, qui était presque toujours malade. Il crut devoir, à toute aventure, prendre congé de ce peuple auquel il avait si souvent annoncé le salut. « Je suis, dit-il un jour « en chaire, un prédicateur bien peu stable et bien « incertain. Que de fois déjà ne suis-je pas parti « tout à coup sans vous avoir salués!... Si ce cas « se représentait encore et que je ne dusse pas re« venir, recevez ici mes adieux. » Puis, ayant ajouté quelques autres mots, il finit en disant avec modération et avec douceur : « Je vous avertis, enfin, de « ne pas vous laisser épouvanter, si les censures « papales se déchaînent sur moi avec furie. Ne l'im« putez pas au pape, et n'en veuillez de mal ni à

(1) Scultet. Annal. I, p. 17.

(2) Studium nostrum more formicarum fervet. (L. Epp. I, p. 193.)

(3) Quia Deus ubique. (Ibid., p. 188.)

(4) Ut principi me in captivitatem darem. (L. Epp. I, p. 189.)

(5) Si fero totum effundam et vitam offeram Christo. (Ibid., p. 190.)

« lui, ni à quelque mortel que ce soit; mais remettez toute la chose à Dieu (1). »

Le moment parut enfin arrivé. Le prince fit entendre à Luther qu'il désirait le voir s'éloigner de Wittemberg. Les volontés de l'électeur lui étaient trop sacrées pour qu'il ne s'empressât pas de s'y conformer. Il fit donc ses préparatifs de départ, sans trop savoir de quel côté il dirigerait ses pas. Il voulut pourtant réunir une dernière fois ses amis, et il leur prépara, dans ce dessein, un repas d'adieu. Assis avec eux à la même table, il jouit encore de leur douce conversation, de leur tendre et craintive amitié. On lui apporte une lettre... Elle vient de la cour. Il l'ouvre et la lit; son cœur se serre : elle renferme un nouvel ordre de départ. Le prince lui demande « pourquoi il tarde si longtemps à s'éloigner. » Son âme fut accablée de tristesse. Cependant il reprit courage, et relevant la tête, il dit avec fermeté et avec joie, en portant ses regards sur ceux qui l'entouraient : « Père et mère m'abandonnent, « mais le Seigneur me recueille (2). » Il fallait partir. Ses amis étaient émus. — Qu'allait-il devenir? Si le protecteur de Luther le rejette, qui voudra le recevoir? Et l'Évangile, et la vérité, et cette œuvre admirable... tout sans doute va tomber avec l'illustre témoin. La réformation semble ne plus tenir qu'à un fil, et au moment où Luther quittera les murs de Wittemberg, ce fil ne se rompra-t-il pas? Luther et ses amis parlaient peu. Frappés du coup qui atteignait leur frère, des larmes coulaient de leurs yeux. Mais, quelques instants après, un second message arrive. Luther ouvre la lettre, ne doutant point d'y trouver une sommation nouvelle. Mais, ô main puissante du Seigneur! pour le moment il est sauvé. Tout a changé d'aspect. « Comme « le nouvel envoyé du pape espère, lui écrit-on, « que tout pourra s'arranger au moyen d'un col- « loque, restez encore (3). » Que cette heure fut importante! et que fût-il arrivé si Luther, toujours empressé à obéir à la volonté de son prince, eût quitté Wittemberg aussitôt après sa première lettre? Jamais Luther et l'œuvre de la réformation ne furent plus bas que dans ce moment-là. C'en était fait, semblait-il, de leurs destinées : un instant suffit pour les changer. Parvenu au plus bas degré de sa carrière, le docteur de Wittemberg remonta rapidement, et son influence dès lors ne cessa de croître. L'Éternel commande, selon le langage d'un prophète, et ses serviteurs descendent aux abîmes et remontent aux cieux.

Spalatin fit appeler Luther à Lichtemberg pour avoir, d'après les ordres de Frédéric, une entrevue avec lui. Ils y parlèrent longtemps de la situation des choses. « Si les censures de Rome arrivent, « certainement, dit Luther, je ne demeurerai pas « à Wittemberg. » — « Gardez-vous, reprit Spalatin, « de trop précipiter votre voyage en France (4)!... » Il le quitta en lui disant d'attendre ses avis. « Re- « commandez seulement mon âme à Christ, disait « Luther à ses amis. Je vois que mes adversaires « s'affermissent dans le dessein de me perdre; mais « Christ m'affermit en même temps dans celui de « ne pas leur céder (5). »

Luther publia alors les *Actes de la conférence d'Augsbourg*. Spalatin lui avait écrit, de la part de l'électeur, de ne point le faire; mais il était trop tard. Le prince, une fois la publication faite, y donna son approbation : « Grand Dieu! disait Lu- « ther dans la préface, quel nouveau, quel étonnant « crime, que de chercher la lumière et la vérité!... « et surtout dans l'Église, c'est-à-dire dans le « royaume de la vérité. » — « Je t'envoie mes *Actes*, « écrivait-il à Link : ils sont plus tranchants que le « seigneur légat ne l'a sans doute espéré; mais ma « plume est prête à enfanter de bien plus grandes « choses. Je ne sais moi-même d'où me viennent « ces pensées. A mon avis, l'affaire n'est pas même « commencée (6), tant il s'en faut que les grands de « Rome puissent déjà en espérer la fin. Je t'enverrai « ce que j'ai écrit, afin que tu voies si j'ai bien de- « viné en croyant que l'Antechrist dont parle saint « Paul règne maintenant dans la cour de Rome. Je « crois pouvoir démontrer qu'il est pire aujourd'hui « que les Turcs eux-mêmes. »

De partout revenaient à Luther de sinistres rumeurs. Un de ses amis lui écrivit que le nouvel envoyé de Rome avait reçu l'ordre de se saisir de lui et de le livrer au pape. Un autre lui rapporta qu'étant en voyage il s'était rencontré quelque part avec un courtisan, et que la conversation s'étant engagée sur les affaires qui préoccupaient alors l'Allemagne, celui-ci lui avait déclaré avoir pris l'engagement de remettre Luther entre les mains du souverain pontife. « Mais plus leur furie et leur violence aug- « mentent, écrivait le réformateur, moins je trem- « ble (7). »

On était à Rome très-mécontent de Cajetan. Le dépit qu'on éprouvait de voir échouer cette affaire se porta d'abord sur lui. Les courtisans romains se crurent en droit de lui reprocher d'avoir manqué

(1) Deo rem committerent. (Luth. Epp. I, p. 191.)

(2) Vater und Mutter verlassen mich, aber der Herr nimmt mich auf.

(3) L. Opp. XV, 824.

(4) Ne tam cito in Galliam irem. (L. Epp. I, p. 195.)

(5) Firmat Christus propositum non cedendi in me. (L. Epp. I, p. 195.)

(6) Res ista necdum habet initium suum meo judicio. (Ib., p. 193.)

(7) Quo illi magis furunt, et vi affectant viam, eo minus ego terreor. (Ibid., p. 191.)

de cette prudence et de cette finesse qui, à les en croire, devaient être les premières qualités d'un légat, et de n'avoir pas su faire plier, dans une occasion si importante, la roideur de sa théologie scolastique. C'est à lui qu'est toute la faute, disait-on. Sa lourde pédanterie a tout gâté. Pourquoi avoir irrité Luther par des injures et des menaces, au lieu de le ramener par la promesse d'un bon évêché, ou même d'un chapeau de cardinal (1)? Ces mercenaires jugeaient du réformateur d'après eux-mêmes. Cependant il fallait réparer cette faute. D'un côté, Rome devait se prononcer; de l'autre, elle devait ménager l'électeur, qui pouvait lui être très-utile pour le choix qu'on allait bientôt être appelé à faire d'un Empereur. Comme il était impossible à des ecclésiastiques romains de soupçonner ce qui faisait la force et le courage de Luther, ils s'imaginaient que l'électeur était beaucoup plus impliqué dans l'affaire qu'il ne l'était réellement. Le pape résolut donc de suivre une autre ligne de conduite. Il fit publier en Allemagne, par son légat, une bulle dans laquelle il confirmait la doctrine des indulgences, précisément dans les points attaqués, mais où il ne parlait ni de l'électeur, ni de Luther. Comme le réformateur avait toujours dit qu'il se soumettrait à la décision de l'Église romaine, le pape pensait qu'il devait maintenant, ou tenir sa parole, ou se montrer ouvertement perturbateur de la paix de l'Église et contempteur du saint-siége apostolique. Dans l'un et dans l'autre cas, le pape semblait n'avoir qu'à gagner; mais on ne gagne rien à s'opposer avec obstination à la vérité. En vain le pape avait-il menacé de l'excommunication quiconque enseignerait autrement qu'il ne l'ordonnait; la lumière ne s'arrête pas à de tels ordres. Il eût été plus sage de tempérer par certaines restrictions les prétentions des vendeurs d'indulgences. Ce décret de Rome fut donc une nouvelle faute. En légalisant des erreurs criantes, il irrita tous les hommes sages, et il rendit impossible le retour de Luther. « On crut, dit un « historien catholique, grand ennemi de la réfor« mation (2), que cette bulle n'avait été faite que « pour l'intérêt du pape et des quêteurs, qui com« mençaient à ne plus trouver personne qui leur « voulût rien donner pour ces indulgences. »

(1) Sarpi, *Concile de Trente*, p. 8.
(2) Maimbourg, p. 38.

Le cardinal de Vio publia le décret à Lintz en Autriche, le 13 décembre 1518; mais déjà Luther s'était mis à l'abri de ses atteintes. Le 28 novembre, il en avait appelé, dans la chapelle du Corps de Christ à Wittemberg, du pape à un concile général de l'Église. Il prévoyait l'orage qui allait fondre sur lui; il savait que Dieu seul pouvait le conjurer; mais ce qu'il était lui-même appelé à faire, il le fit. Il devait sans doute quitter Wittemberg, ne fût-ce même qu'à cause de l'électeur, aussitôt que les malédictions romaines y seraient arrivées; toutefois il ne voulait pas abandonner la Saxe et l'Allemagne sans une éclatante protestation. Il la rédigea donc, et afin qu'elle fût prête à être répandue au moment où l'atteindraient les fureurs de Rome, comme il s'exprime, il la fit imprimer, sous la condition expresse que le libraire en déposerait chez lui tous les exemplaires. Mais cet homme, avide de gain, les vendit presque tous, tandis que Luther en attendait tranquillement le dépôt. Luther s'en fâcha; mais la chose était faite. Cette protestation hardie se répandit partout. Luther y déclarait de nouveau qu'il n'avait l'intention de rien dire contre la sainte Église, ni contre l'autorité du siége apostolique et du pape bien conseillé. « Mais, continue-t-il, at« tendu que le pape, qui est le vicaire de Dieu sur « la terre, peut, comme tout autre homme, errer, « pécher, mentir, et que l'appel à un concile géné« ral est le seul moyen de salut contre des actions « injustes auxquelles il est impossible de résister, « je me vois obligé d'y avoir recours (3). »

Voilà donc la réformation lancée sur un terrain nouveau. Ce n'est plus du pape et de ses résolutions qu'on la fait dépendre, c'est d'un concile universel. Luther s'adresse à toute l'Église, et la voix qui part de la chapelle du Corps de Christ doit parcourir tous les troupeaux du Seigneur. Ce n'est pas le courage qui manque au réformateur; il en donne une preuve nouvelle. Dieu lui manquera-t-il? c'est ce que nous apprendront les périodes diverses de la réformation qui doivent encore se dérouler sous nos yeux.

(3) Loscher, Ref. Act.

LIVRE CINQUIÈME.

LA DISPUTE DE LEIPZIG.

(1519.)

I

Dangers de Luther. — Dieu sauve Luther. — Le pape envoie un chambellan. — Voyage du légat. — Brefs de Rome. — Circonstances favorables à la réforme. — Miltitz chez Spalatin. — Terreur de Tezel. — Caresses de Miltitz. — Il demande une rétractation. — Luther refuse et offre de se taire. — Accord entre Luther et le nonce. — Le baiser du légat. — Tezel accablé par le légat. — Luther au pape. — Nature de la réformation. Luther contre la séparation — De Vio et Miltitz à Trèves. — La cause de Luther s'étend en divers pays. — Les écrits de Luther commencent la réforme.

Les dangers s'étaient accumulés autour de Luther et de la réformation. L'appel du docteur de Wittemberg à un concile général était un nouvel attentat envers la puissance papale. Une bulle de Pie II avait prononcé la grande excommunication contre les Empereurs même qui oseraient se rendre coupables d'une telle révolte. Frédéric de Saxe, peu affermi encore dans la doctrine évangélique, était prêt à renvoyer Luther de ses États (1). Un nouveau message de Léon X aurait donc jeté le réformateur au milieu d'étrangers qui eussent craint de se compromettre en recevant un moine que Rome avait maudit. Et si même l'épée de quelque noble se fût élevée pour le défendre, ces simples chevaliers, méprisés des puissants princes de l'Allemagne, eussent dû bientôt succomber dans leur hasardeuse entreprise.

Mais au moment où tous les courtisans de Léon X le poussaient à des mesures de rigueur, et où un dernier coup eût fait tomber son adversaire en ses mains, ce pape changea subitement de conduite et entra dans des voies de conciliation et d'apparente douceur (2). On peut dire sans doute qu'il se fit illusion sur les dispositions de l'électeur, et les crut plus favorables à Luther qu'elles ne l'étaient en réalité; on peut admettre que la voix publique, l'esprit du siècle, ces puissances toutes nouvelles alors, lui parurent entourer le réformateur d'un inaccessible boulevard; on peut supposer, comme l'a fait un de ses historiens (3), qu'il suivit les mouvements de son jugement et de son cœur qui inclinait à la douceur et à la modération; mais cette nouvelle manière d'agir de Rome, dans un tel moment, est si étrange, qu'il est impossible d'y méconnaître une plus haute et plus puissante main.

Un noble saxon, chambellan du pape et chanoine de Mayence, de Trèves et de Meissen, se trouvait alors à la cour de Rome. Il avait su s'y faire valoir. Il s'était vanté d'être un peu parent des princes saxons, en sorte que les courtisans romains lui donnaient quelquefois le titre de duc de Saxe. En Italie, il étalait sottement sa noblesse germanique; en Allemagne, il imitait gauchement les manières et l'élégance italiennes. Il aimait le vin (4), et son séjour à la cour de Rome avait accru ce vice. Cependant les courtisans romains fondaient sur lui de grandes espérances. Son origine allemande, ses manières insinuantes, son habileté dans les affaires, tout leur faisait espérer que Charles de Miltitz (c'était son nom) réussirait à arrêter par sa prudence la puissante révolution qui menaçait d'ébranler le monde.

Il importait de cacher le véritable objet de la mission du chambellan romain. On y réussit sans peine. Quatre ans auparavant, le pieux électeur avait fait demander au pape la rose d'or. Cette rose, la plus belle des fleurs, représentait le corps de Jésus-Christ; elle était consacrée chaque année par le souverain pontife et offerte à l'un des premiers princes de l'Europe. On résolut de l'envoyer cette fois à l'électeur. Miltitz partit, chargé d'examiner l'état des affaires et de gagner Spalatin et Pfeffinger, conseillers de l'électeur. Il avait pour eux des lettres particulières. En cherchant à se concilier ainsi ceux qui entouraient le prince, Rome espérait devenir bientôt maîtresse de son redoutable adversaire.

(1) Lettre de l'électeur à son envoyé à Rome. (L. Opp. (L.) XVII, p. 298.)

(2) Rationem agendi prorsus oppositam inire statuit. (Cardinal Pallavicini, Hist. Concil. Trid. vol. I, p. 51.)

(3) Vie de Léon X par Roscoe. Vol. IV, p. 2.

(4) Nec ab usu immoderato vini abstinuit. (Pallavicini, Hist. Concil. Trid. I, p. 69.)

Arrivé en Allemagne au mois de décembre 1518, le nouveau légat s'appliqua, sur sa route, à sonder l'opinion publique. A son grand étonnement, il remarqua, partout où il s'arrêta, que la plupart des habitants étaient pour la réformation (1). On parlait de Luther avec enthousiasme. Pour une personne favorable au pape, il en trouvait trois favorables au réformateur (2). Luther nous a conservé un trait de sa mission. « Que pensez-vous du siége de Rome? » demandait souvent le légat à des hôtesses et à des servantes d'auberge. Un jour, l'une de ces pauvres femmes lui répondit naïvement : « Vraiment, nous « ne savons si les siéges que vous avez à Rome sont « de pierre ou de bois (3). »

Le seul bruit de l'arrivée du nouveau légat remplit la cour de l'électeur, l'université, la ville de Wittemberg et toute la Saxe, de soupçons et de méfiance. « Grâce à Dieu, Martin respire encore, » écrivait Mélanchton effrayé (4). On assurait que le chambellan romain avait reçu l'ordre de s'emparer de Luther par ruse ou par violence. On recommandait de tous côtés au docteur de se tenir en garde contre les embûches de Miltitz. « Il arrive, lui di- « sait-on, pour se saisir de vous et vous livrer au « pape. Des personnes dignes de foi ont vu les brefs « dont il est porteur. » — « J'attends la volonté de « Dieu, » répondit Luther (5).

En effet, Miltitz arrivait chargé de lettres adressées à l'électeur, à ses conseillers, aux évêques, et au bourgmestre de la ville de Wittemberg. Il était muni de soixante et dix brefs apostoliques. Si les flatteries et les faveurs de Rome atteignaient leur but, si Frédéric livrait Luther entre ses mains, ces soixante et dix brefs devaient, en quelque sorte, lui servir de passe-ports. Il voulait en produire et en afficher un dans chacune des villes qu'il aurait à traverser, et il espérait réussir ainsi à traîner sans opposition son prisonnier jusqu'à Rome (6).

Le pape semblait avoir pris toutes ses mesures. Déjà, à la cour électorale, on ne savait plus quel parti prendre. On eût résisté à la violence; mais qu'opposer au chef de la chrétienté, parlant avec tant de douceur et une si grande apparence de raison? Ne serait-il pas à propos, disait-on, de cacher Luther quelque part, jusqu'à ce que l'orage fût passé?... Un événement imprévu vint sortir Luther, l'électeur et la réformation de cette situation difficile. L'aspect du monde changea tout à coup.

Le 12 janvier 1519, Maximilien, empereur d'Allemagne, mourut. Frédéric de Saxe, conformément à la constitution germanique, devint administrateur de l'Empire. Dès lors l'électeur ne craignit plus les projets des nonces. Des intérêts nouveaux vinrent agiter la cour de Rome, la forcèrent à user de ménagement dans ses négociations avec Frédéric, et arrêtèrent le coup que méditaient sans doute Miltitz et de Vio.

Le pape avait un vif désir d'éloigner Charles d'Autriche, déjà roi de Naples, du trône impérial. Il pensait qu'un roi, son voisin, était plus à craindre qu'un moine d'Allemagne. Désireux de s'assurer l'électeur, qui, en cette affaire, pouvait lui être d'un grand secours, il résolut de donner quelque relâche au moine, pour mieux s'opposer au roi; mais l'un et l'autre firent des progrès malgré lui. Ainsi changea Léon X.

Une autre circonstance vint encore détourner l'orage suspendu sur la réformation. Des troubles politiques éclatèrent aussitôt après la mort de l'Empereur. Au sud de l'Empire, la confédération souabe voulait punir Ulric de Wurtemberg, qui lui était devenu infidèle. Au nord, l'évêque de Hildesheim se jetait, les armes à la main, sur l'évêché de Minden et sur les terres du duc de Brunswick. Comment, au milieu de ces agitations, les grands du siècle auraient-ils pu attacher quelque importance à une dispute sur la rémission des péchés? Mais Dieu fit surtout servir aux progrès de la réforme la réputation de sagesse de l'électeur, devenu vicaire de l'Empire, et la protection qu'il accordait aux nouveaux docteurs. « La tempête suspendit ses « fureurs, dit Luther; l'excommunication papale « commença à tomber dans le mépris. A l'ombre « du vicariat de l'électeur, l'Évangile se répandit « au loin, et il en résulta un grand dommage pour « le papisme (7). »

D'ailleurs, pendant un interrègne, les défenses les plus sévères perdaient naturellement de leur force. Tout devenait plus libre et plus facile. Le rayon de liberté qui vint luire sur ces commencements de la réforme développa puissamment cette plante encore délicate, et l'on put reconnaître dès lors combien la liberté politique serait favorable aux progrès du christianisme évangélique.

Miltitz, arrivé en Saxe déjà avant la mort de Maximilien, s'était empressé de se rendre auprès de son ancien ami Spalatin; mais à peine avait-il commencé ses plaintes contre Luther, que le chape-

(1) Sciscitatus per viam Miltitzius quánam esset in æstimatione Lutherus.., sensit de eo cum admiratione homines loqui. (Pallavicini, Hist. Concil. Trid. tom. I, p. 51.)

(2) Ecce ubi unum pro papâ stare inveni, tres pro te contra papam stabant. (L. Opp. Lat. in Præf.)

(3) Quid nos scire possumus quales vos Romæ habeatis sellas, ligneasne an lapideas? (Ibid.)

(4) Martinus noster, Deo gratias, adhuc spirat. (Corpus refor matorum edidit Bretschneider, I, 61.)

(5) Expecto consilium Dei. (L. Epp. I, p. 191.)

(6) Per singula oppida affigeret unum, et itâ tutus me perduceret Romam. (L. Opp. Lat. in præf.)

(7) Tunc desiit paululùm sævire tempestas... (Ibid.)

lain avait éclaté contre Tezel. Il avait instruit le nonce des mensonges et des blasphèmes du vendeur d'indulgences, et lui avait déclaré que toute l'Allemagne attribuait au dominicain la division qui déchirait l'Église.

Miltitz avait été étonné. D'accusateur il était devenu accusé. Ce fut sur Tezel que se porta alors toute sa colère. Il le somma de se rendre à Altenbourg pour se justifier devant lui.

Le dominicain, aussi lâche que fanfaron, craignant le peuple que ses fraudes avaient irrité, avait cessé de courir les villes et les campagnes, et se tenait caché à Leipzig, dans le collége de Saint-Paul. Il pâlit en recevant la lettre de Miltitz. Rome même l'abandonne; elle le menace, elle le condamne; elle veut le tirer du seul asile où il se croit en sûreté, et l'exposer à la colère de ses ennemis... Tezel refusa de se rendre à l'invitation du nonce. « Certes, « écrivit-il à Miltitz le 31 décembre 1518, je ne « regretterais pas la peine du voyage si je pouvais « sortir de Leipzig sans péril pour ma vie; mais « l'augustin Martin Luther a tellement ému et sou- « levé les hommes puissants contre moi, que je ne « suis en sûreté nulle part. Un grand nombre de « partisans de Luther ont juré ma mort. Je ne puis « donc me rendre vers vous (1). » Il y avait un contraste frappant entre ces deux hommes, que renfermaient alors le collége de Saint-Paul à Leipzig et le cloître des augustins à Wittemberg. Le serviteur de Dieu montrait un courage intrépide en présence du danger; le serviteur des hommes, une méprisable lâcheté.

Miltitz avait ordre d'employer d'abord les armes de la persuasion; et ce n'était que si cette voie ne réussissait pas, qu'il devait produire ses soixante et dix brefs, et faire en même temps usage de toutes les faveurs romaines pour porter l'électeur à réprimer Luther. Il témoigna donc le désir d'avoir une entrevue avec le réformateur. Leur ami commun, Spalatin, offrit sa maison pour cet usage, et Luther quitta Wittemberg le 2 ou le 3 janvier, pour se rendre à Altenbourg.

Miltitz épuisa dans cette entrevue toutes les finesses d'un diplomate et d'un courtisan romain. A peine Luther fut-il arrivé, que le nonce s'approcha de lui avec de grandes démonstrations d'amitié : « Oh! pensa Luther, comme sa violence s'est chan- « gée en douceur! Ce nouveau Saul venait en Alle- « magne, armé de plus de soixante et dix brefs « apostoliques, pour me conduire vivant et chargé « de chaînes dans l'homicide Rome; mais le Seigneur « l'a renversé en chemin (2). »

« Cher Martin, lui dit le chambellan du pape « d'une voix caressante, je croyais que vous étiez « un vieux théologien, qui, assis tranquillement « derrière son poêle, avait des quintes théologiques; « mais je vois que vous êtes encore un jeune « homme, et dans vos meilleures années (3). Savez- « vous, continua-t-il en prenant un ton plus grave, « que vous avez enlevé le monde entier au pape, et « que vous vous l'êtes attaché (4)? » Miltitz n'ignorait pas que c'est en flattant l'orgueil des hommes qu'on réussit le mieux à les séduire; mais il ne connaissait pas celui auquel il avait affaire. « Quand « j'aurais une armée de vingt-cinq mille hommes, « ajouta-t-il, je n'entreprendrais vraiment pas de « vous enlever de ce pays et de vous conduire à « Rome (5). » Rome, malgré sa puissance, se sentait faible devant un pauvre moine; et le moine se sentait fort devant Rome. « Dieu arrête sur le rivage « les flots de la mer, disait Luther, et il les arrête... « avec du sable (6). »

Le nonce, croyant avoir ainsi préparé l'esprit de son adversaire, poursuivit en ces termes : « Bandez « vous-même la plaie que vous avez faite à l'Église, « et que seul vous pouvez guérir. Gardez-vous, « ajouta-t-il en laissant couler quelques larmes, « gardez-vous d'exciter une tempête qui causerait « la ruine de la chrétienté (7). » Puis il en vint peu à peu à insinuer qu'une rétractation pouvait seule réparer le mal; mais il adoucit aussitôt ce que ce mot pouvait avoir de choquant, en donnant à entendre à Luther qu'il avait pour lui la plus haute estime, et en s'emportant contre Tezel. Le filet était tendu d'une main habile : comment ne pas y être pris? « Si l'archevêque de Mayence m'avait « parlé ainsi dès le commencement, dit plus tard le « réformateur, cette affaire n'aurait pas fait tant de « bruit (8). »

Luther prit alors la parole, et exposa avec calme, mais avec dignité et avec force, les justes plaintes de l'Église; il exprima toute son indignation contre l'archevêque de Mayence, et se plaignit noblement de la manière indigne dont Rome l'avait traité, malgré la pureté de ses intentions. Miltitz, qui ne s'était pas attendu à un langage aussi ferme, sut cependant maîtriser sa colère.

« Je vous offre, reprit Luther, de garder à l'ave-

(1) Löscher, II, 567.

(2) Sed per viam à Domino prostratus... mutavit violentiam in benevolentiam fallacissimè simulatam. (L. Epp. I, p. 206.)

(3) Martine, ego credebam te esse senem aliquem theologum, qui post fornacem sedens... (L. Opp. Lat. in Præf.)

(4) Quod orbem totum mihi conjunxerim et papæ abstraxerim. (L. Epp. I, p. 231.)

(5) Si haberem 25 millia armatorum, non confiderem te posse à me Romam perduci. (L. Opp. Lat. in Præf.)

(6) L. Opp. (W.) XXII.

(7) Profusis lacrymis ipsum oravit, ne tam perniciosam christiano generi tempestatem cieret. (Pallavicini, I, 52.)

(8) Non evasisset res in tantum tumultum. (L. Opp. Lat. in Præf.)

« nir le silence sur ces matières et de laisser cette « affaire mourir d'elle-même (1), pourvu que de « leur côté mes adversaires se taisent; mais si l'on « continue à m'attaquer, bientôt d'une petite que- « relle naîtra un combat sérieux. Mes armes sont « toutes prêtes. — Je ferai plus encore, ajouta-t-il « un instant après, j'écrirai à Sa Sainteté, pour « reconnaître que j'ai été un peu trop violent, et « pour lui déclarer que c'est comme un enfant fi- « dèle de l'Église que j'ai combattu des prédications « qui attiraient sur elle les moqueries et les injures « du peuple; je consens même à publier un écrit « dans lequel j'inviterai tous ceux qui lisent mes « livres à ne point y voir d'attaques contre l'Église « *romaine*, et à lui demeurer soumis. Oui, je suis « disposé à tout faire et à tout supporter; mais « quant à une rétractation, ne l'espérez jamais de « moi. »

Miltitz comprit, au ton décidé de Luther, que le plus sage était de paraître satisfait de ce que le réformateur voulait bien promettre. Il proposa seulement qu'on prît un archevêque pour arbitre de quelques points qu'il y aurait à débattre. « Soit, dit « Luther; mais je crains fort que le pape ne veuille « pas accepter un juge; dans ce cas, je n'accepte- « rai pas non plus le jugement du pape, et alors la « lutte recommencera. Le pape composera le texte, « et moi j'en ferai le commentaire. »

Ainsi se termina la première entrevue de Luther et de Miltitz. Ils en eurent une seconde, dans laquelle la trêve ou plutôt la paix fut signée. Luther fit aussitôt part à l'électeur de ce qui s'était passé. « Sérénissime prince et très-gracieux seigneur, lui « écrivait-il, je m'empresse de faire connaître « très-humblement à Votre Altesse Électorale que « Charles de Miltitz et moi sommes enfin tombés « d'accord, et avons terminé l'affaire en arrêtant les « deux articles suivants :

« Premièrement : il est défendu aux deux partis « de prêcher, d'écrire et d'agir davantage quant à « la dispute qui s'est élevée.

« Secondement : Miltitz fera immédiatement con- « naître au saint-père l'état des choses. Sa Sainteté « ordonnera à un évêque éclairé de s'enquérir de « l'affaire, et d'indiquer les articles erronés que je « dois rétracter. Si l'on me prouve que je suis dans « l'erreur, je me rétracterai volontiers, et je ne ferai « plus rien qui puisse nuire à l'honneur ni à l'auto- « rité de la sainte Église romaine (2). »

L'accord ainsi fait, Miltitz parut tout joyeux. « Depuis cent ans, s'écria-t-il, aucune affaire n'a « causé plus de souci que celle-ci aux cardinaux et « aux courtisans romains. Ils auraient donné dix « mille ducats plutôt que de consentir à ce qu'elle « durât plus longtemps (3). »

Le chambellan du pape n'épargnait aucune démonstration auprès du moine de Wittemberg. Tantôt il témoignait de la joie, tantôt il versait des larmes. Cet étalage de sensibilité toucha peu le réformateur; mais il se garda de faire connaître ce qu'il en pensait. « Je n'eus pas l'air de comprendre « ce que signifiaient ces larmes de crocodile (4), » dit-il. On prétend que le crocodile pleure quand il ne peut saisir sa proie.

Miltitz invita Luther à souper. Le docteur accepta. Son hôte mit de côté la roideur attribuée à sa charge, et Luther se laissa aller à la gaieté de son caractère. Le repas fut joyeux (5), et le moment de se séparer étant venu, le légat tendit les bras au docteur hérétique, et le baisa (6). « Baiser de Judas, » pensa Luther. « J'eus l'air, écrivit-il à Staupitz, de ne pas « comprendre toutes ces manières italiennes (7). »

Ce baiser devait-il véritablement réconcilier entre elles Rome et la réforme naissante? Miltitz l'espérait, et il s'en réjouissait, car il voyait de plus près que les courtisans de Rome les terribles suites que la réformation pouvait avoir pour la papauté. Si Luther et ses adversaires se taisent, se disait-il, la dispute sera finie, et Rome, en faisant naître des circonstances favorables, regagnera toute son ancienne influence. Il semblait donc qu'on fût bien près de la fin du débat. Rome avait tendu les bras, et le réformateur paraissait s'y être jeté; mais cette œuvre était, non d'un homme, mais de Dieu. L'erreur de Rome a été de voir la querelle d'un moine, là où il y avait un réveil de l'Église. Les baisers d'un chambellan du pape ne pouvaient pas arrêter le renouvellement de la chrétienté.

Miltitz, fidèle à l'accord qu'il venait de conclure, se rendit d'Altenbourg à Leipzig, où se trouvait Tezel. Il n'était pas besoin de lui fermer la bouche; car, plutôt que de parler, il se fût caché, s'il l'eût pu, dans les entrailles de la terre; mais le nonce voulait décharger sur lui sa colère. A peine arrivé à Leipzig, Miltitz fit citer le malheureux Tezel. Il l'accabla de reproches, l'accusa d'être l'auteur de tout le mal, et le menaça de l'indignation du pape (8). Ce n'était pas assez. L'agent de la maison Fugger,

(1) Und die Sache sich zu Tode bluten. (L. Epp. 1, 207.)

(2) L. Epp. 1, p. 209.

(3) Ab integro jam sæculo nullum negotium Ecclesiæ contigisse quod majorem illi sollicitudinem incussisset. (Pallavicini, tom. I. p. 52.)

(4) Ego dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. (L. Epp. 1, p. 216.)

(5) Atque vesperi, me accepto, convivio lætati sumus. (L. Epp. I, p. 231.)

(6) Sic amicè discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet). (Ib., 216.)

(7) Has italitates. (Ibid., 231.)

(8) Verbis minisque pontificiis ita fregit hominem, hactenùs terribilem cunctis et imperterritum stentorem. (L. Opp. in Præf.)

qui se trouvait alors à Leipzig, fut confronté avec lui. Miltitz présenta au dominicain les comptes de cette maison, les papiers qu'il avait lui-même signés, et lui prouva qu'il avait dépensé inutilement ou volé des sommes considérables... Le malheureux, que rien n'épouvantait au jour de ses triomphes, fut accablé sous ces justes accusations; il tomba dans le désespoir; sa santé s'altéra; il ne savait plus où cacher sa honte. Luther apprit le misérable état de son ancien adversaire, et seul il en fut touché. « J'ai pitié de Tezel, » écrivait-il à Spalatin (1). Il ne s'en tint pas à ces paroles. Ce n'était pas l'homme qu'il avait haï, c'étaient ses mauvaises actions. Au moment où Rome l'accablait de sa colère, il lui écrivit une lettre pleine de consolations. Mais tout fut inutile. Tezel, poursuivi par les remords de sa conscience, effrayé par les reproches de ses meilleurs amis, et redoutant la colère du pape, mourut misérablement quelque temps après. On crut que la douleur avait causé sa mort (2).

Luther, fidèle aux promesses qu'il avait faites à Miltitz, écrivit, le 3 mars, au pape la lettre suivante :

« Bienheureux père! que Votre Béatitude daigne « tourner ses oreilles paternelles, qui sont comme « celles de Christ même, vers votre pauvre brebis, « et écouter avec bonté son bêlement. Que ferai-je, « très-saint père? Je ne puis supporter l'éclat de « votre colère, et je ne sais comment y échapper. « On me demande de me rétracter. Je me hâterais « de le faire, si cela pouvait conduire au but que « l'on se propose. Mais les persécutions de mes ad- « versaires ont répandu au loin mes écrits, et ils « sont trop profondément gravés dans les cœurs, « pour qu'il soit possible de les en retirer. Une ré- « tractation ne ferait que déshonorer toujours plus « l'Église de Rome, et placer sur les lèvres de tous « un cri d'accusation contre elle. Très-saint père! « je le déclare en présence de Dieu et de toutes ses « créatures; je n'ai jamais voulu et je ne veux point « encore porter atteinte, par la force ou par la ruse, « à la puissance de l'Église romaine, ni à celle de « Votre Sainteté. Je reconnais que rien dans le ciel « ni sur la terre ne doit être mis au-dessus de cette « Église, si ce n'est Jésus-Christ, le Seigneur de « tous (3). »

Ces paroles pourraient paraître étranges, et même répréhensibles, dans la bouche de Luther, si l'on ne se rappelait qu'il vint à la lumière, non tout à coup, mais par une marche lente et progressive. Elles témoignent, ce qui est fort important, que la réformation n'a pas été simplement une opposition à la papauté. Ce n'est pas la guerre faite à telle ou telle forme, ce n'est pas telle ou telle tendance négative qui l'ont accomplie. L'opposition au pape n'y fut qu'en seconde ligne. Une vie nouvelle, une doctrine positive en furent le principe générateur. « Jésus-Christ Seigneur de tous, et qui doit être « préféré à tout, » et à Rome elle-même, comme le dit Luther à la fin de sa lettre, voilà la cause essentielle de la révolution du seizième siècle.

Il est probable que, quelque temps auparavant, le pape n'eût pas laissé passer inaperçue une lettre où le moine de Wittemberg refusait nettement toute rétractation. Mais Maximilien était mort : on s'occupait du choix de son successeur, et la lettre de Luther fut négligée, au milieu des intrigues politiques qui agitaient alors la ville du pontife.

Le réformateur employait mieux son temps que son puissant adversaire. Tandis que Léon X, occupé des intérêts qu'il avait comme prince temporel, mettait tout en œuvre pour écarter du trône un voisin qu'il redoutait, Luther croissait chaque jour en connaissances et en foi. Il étudiait les décrets des papes; et les découvertes qu'il faisait modifiaient beaucoup ses idées. « Je lis les décrets des pontifes, « écrit-il à Spalatin, et (je te le dis à l'oreille) je ne « sais si le pape est l'Antechrist lui-même ou s'il « est son apôtre, tellement Christ y est dénaturé et « crucifié (4). »

Cependant il estimait toujours l'ancienne Église de Rome, et ne pensait point à une séparation. « Que « l'Église romaine, dit-il dans l'explication qu'il « avait promis à Miltitz de publier, soit honorée de « Dieu par-dessus toutes les autres, c'est ce dont « on ne peut douter. Saint Pierre, saint Paul, qua- « rante-six papes, plusieurs centaines de milliers « de martyrs, ont répandu leur sang dans son sein « et y ont vaincu l'enfer et le monde, en sorte que « le regard de Dieu repose particulièrement sur « elle. Quoique tout s'y trouve maintenant en un « bien triste état, ce n'est pas un motif pour se sé- « parer d'elle. Au contraire, plus les choses y vont « mal, plus on doit lui demeurer attaché; car ce « n'est pas par la séparation qu'on la rendra meil- « leure. Il ne faut pas abandonner Dieu à cause du « diable, et les enfants de Dieu qui se trouvent en- « core à Rome, à cause de la multitude des mé- « chants. Il n'y a aucun péché, aucun mal qui « doive détruire la charité, ni rompre l'unité. Car « la charité peut toute chose, et rien n'est difficile « à l'unité (5). »

Ce ne fut pas Luther qui se sépara de Rome : ce

(1) Doleo Tetzelium... (L. Epp, I. p. 233.)

(2) sed conscientia indignitate papæ forté occubuit. (L. Opp. in Præf.)

(3) Præter unum Jesum Christum Dominum omnium. (L. Epp. I, p. 234.)

(4) Nescio an papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus. (Ibid., p. 239.)

(5) L. Opp. L. XVII, 224.

fut Rome qui se sépara de Luther, et qui rejeta ainsi la foi antique de l'Église catholique dont il était alors le représentant. Ce ne fut pas Luther qui enleva à Rome son pouvoir, et qui fit descendre son évêque d'un trône usurpé; les doctrines qu'il annonçait, la parole des apôtres que Dieu manifestait de nouveau dans l'Église universelle avec un grand pouvoir et une admirable pureté, purent seules prévaloir contre cette puissance, qui depuis des siècles asservissait l'Église.

Ces déclarations de Luther, publiées à la fin de février, ne satisfaisaient point encore Miltitz et de Vio. Ces deux vautours, ayant l'un et l'autre manqué leur proie, s'étaient retirés dans les murs antiques de Trèves. Là, secondés par le prince archevêque, ils espéraient atteindre ensemble le but que chacun d'eux avait manqué isolément. Les deux nonces comprenaient qu'il n'y avait plus rien à attendre de Frédéric, revêtu dans l'Empire du pouvoir suprême. Ils voyaient que Luther persistait à refuser toute rétractation. Le seul moyen de réussir était de soustraire le moine hérétique à la protection de l'électeur et de l'attirer près d'eux. Quand une fois le réformateur sera à Trèves, dans un État soumis à un prince de l'Église, il sera bien habile s'il en sort sans avoir pleinement satisfait aux exigences du souverain pontife. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre. « Luther, dit Miltitz à l'électeur archevêque de Trèves, a accepté Votre Grâce comme « arbitre. Appelez-le donc devant vous. » L'électeur de Trèves écrivit en conséquence, le 3 mai, à l'électeur de Saxe, pour le prier de lui envoyer Luther. De Vio, et ensuite Miltitz lui-même, écrivirent aussi à Frédéric, pour lui annoncer que la rose d'or était arrivée à Augsbourg chez les Fugger. C'était, pensaient-ils, le moment de frapper le coup décisif.

Mais les choses sont changées; ni Frédéric, ni Luther ne se laissent ébranler. L'électeur a compris sa nouvelle position. Il ne craint plus le pape; bien moins encore craint-il ses serviteurs. Le réformateur, voyant Miltitz et de Vio réunis, devine le sort qui l'attend, s'il se rend à leur invitation. « Partout, dit-il, et de toute manière, on cherche « ma vie (1). » D'ailleurs il a demandé que le pape se prononce, et le pape, tout occupé de couronnes et d'intrigues, n'a point parlé. Luther écrivit à Miltitz : « Comment pourrais-je me mettre en route « sans un ordre de Rome, au milieu des troubles « dont l'Empire est agité? Comment affronter tant « de périls, et m'exposer à des dépenses si considé« rables, moi le plus pauvre des hommes? »

L'électeur de Trèves, homme sage, modéré, ami de Frédéric, voulait ménager celui-ci. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de se mêler de cette affaire, à moins d'y être positivement appelé. Il convint donc avec l'électeur de Saxe qu'on en renverrait l'examen à la prochaine diète, et ce ne fut que deux ans plus tard, à Worms, qu'elle s'assembla.

Tandis qu'une main providentielle écartait l'un après l'autre tous les dangers qui menaçaient Luther, celui-ci s'avançait avec courage vers un but qu'il ignorait lui-même. Sa réputation grandissait; la cause de la vérité se fortifiait; le nombre des étudiants de Wittemberg augmentait, et parmi eux se trouvaient les jeunes hommes les plus distingués de l'Allemagne. « Notre ville, écrivait Luther, peut « à peine recevoir tous ceux qui y arrivent; » et dans une autre occasion : « Le nombre des étudiants « augmente excessivement et comme une eau qui « déborde (2). »

Mais déjà ce n'était plus en Allemagne seulement que la voix du réformateur se faisait entendre. Elle avait passé les frontières de l'Empire, et commençait à ébranler, parmi les divers peuples de la chrétienté, les fondements de la puissance romaine. Frobenius, fameux imprimeur de Bâle, avait publié la collection des œuvres de Luther. Elle se répandit avec rapidité. A Bâle, l'évêque lui-même applaudissait à Luther. Le cardinal de Sion, après avoir lu ses ouvrages, s'écriait avec un peu d'ironie, en jouant sur son nom : « O Luther! tu es un véritable Lu« ther (un véritable purificateur, *Lauterer*)! »

Érasme se trouvait à Louvain quand les écrits de Luther parvinrent dans les Pays-Bas. Le prieur des augustins d'Anvers, qui avait étudié à Wittemberg, et qui, d'après le témoignage d'Érasme, possédait le vrai christianisme primitif, d'autres Belges encore, les lurent avec avidité. Mais ceux qui ne cherchaient que leurs intérêts, dit le savant de Rotterdam, et qui nourrissaient le peuple de contes de vieilles femmes, firent éclater un sombre fanatisme. « Je « ne saurais vous dire, écrit Érasme à Luther, les « émotions, les agitations vraiment tragiques, aux« quelles vos écrits ont donné lieu (3). »

Frobenius envoya six cents exemplaires de ces ouvrages en France et en Espagne. On les vendit publiquement à Paris. Les docteurs de la Sorbonne les lurent alors, à ce qu'il paraît, avec approbation. Il était temps, dirent plusieurs d'entre eux, que ceux qui s'occupent des saintes lettres parlassent avec une telle liberté. En Angleterre, ces livres furent reçus avec plus d'empressement encore. Des négociants espagnols les firent traduire en leur langue,

(1) Video ubiquè, undiquè, quocumque modo, animam meam quæri. (L. Epp. I, 274. 16 mai.)

(2) Sicut aqua inundans. (Ibid., p. 278 et 279.)

(3) Nullo sermone consequi queam, quas tragœdias hic excitarint tui libelli... (Erasm. Epp. VI, 4.)

et envoyer d'Anvers dans leur patrie. « Certainement ces négociants étaient de sang more, » dit Pallavicini (1).

Calvi, savant libraire de Pavie, porta en Italie un grand nombre d'exemplaires de ces livres, et les répandit dans toutes les villes transalpines. Ce n'était point l'amour du gain qui animait cet homme de lettres, mais le désir de contribuer au réveil de la piété. La force avec laquelle Luther soutenait la cause de Christ, le pénétrait de joie. « Tous les hommes savants de l'Italie, écrivait-il, se joindront à moi, et nous vous enverrons des vers composés par nos écrivains les plus distingués. »

Frobenius, en faisant parvenir à Luther un exemplaire de cette publication, lui raconta toutes ces réjouissantes nouvelles, et ajouta : « J'ai vendu tous les exemplaires, excepté dix, et je n'ai jamais fait une si bonne affaire. » D'autres lettres encore exprimaient à Luther la joie que causaient ses ouvrages. « Je me réjouis, dit-il, de ce que la vérité plaît si fort, bien qu'elle parle avec si peu de science et d'une manière si barbare (2). »

Tel fut le commencement du réveil dans les divers pays de l'Europe. Si l'on en excepte la Suisse, et même la France, où l'Évangile s'était déjà fait entendre, l'arrivée des écrits du docteur de Wittemberg forme partout la première page de l'histoire de la réformation. Un imprimeur de Bâle répandit ces premiers germes de la vérité. Au moment où le pontife romain pense étouffer l'œuvre en Allemagne, elle commence en France, dans les Pays-Bas, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Suisse. Quand Rome abattrait le tronc primitif, qu'importe?... les semences sont déjà partout répandues.

II

Le combat semble fini en Allemagne. — Eck ranime la lutte. — Débats entre Eck et Carlstadt. — La question du pape. — Luther répond. — Craintes des amis de Luther. — Courage de Luther. — La vérité triomphe seule. — Refus du duc George. — — Gaîté de Mosellanus, craintes d'Érasme.

Tandis que le combat commençait au dehors de l'Empire, il paraissait presque cesser au dedans. Les plus fougueux soldats de Rome, des moines franciscains de Jüterbock, qui avaient imprudemment attaqué Luther, s'étaient hâtés, après une vigoureuse réponse du réformateur, de rentrer dans le silence. Les partisans du pape se taisaient. Tezel était hors de combat. Les amis de Luther le conjuraient de ne pas continuer la lutte, et il le leur avait promis. Les thèses commençaient à être oubliées. Cette perfide paix frappait d'impuissance la bouche éloquente du réformateur. La réformation paraissait arrêtée. « Mais, dit plus tard Luther en parlant de cette époque, les hommes projetaient des choses vaines ; car le Seigneur s'est réveillé pour juger les peuples (3). — Dieu ne me conduit pas, dit-il ailleurs ; il me pousse, il m'enlève. Je ne suis pas maître de moi-même. Je voudrais vivre dans le repos ; mais je suis précipité au milieu du tumulte et des révolutions (4). »

Eck le scolastique, l'ancien ami de Luther, l'auteur des *Obélisques*, fut celui qui recommença le combat. Il était sincèrement attaché à la papauté ; mais il semble avoir été dépourvu de véritables sentiments religieux, et avoir fait partie de cette classe d'hommes trop nombreux en tout temps, qui considèrent la science, et même la théologie et la religion, comme des moyens de se faire un nom dans le monde. La vaine gloire se cache sous la soutane du pasteur comme sous l'armure du guerrier. Eck s'était appliqué à l'art de la dispute selon les règles des scolastiques, et était passé maître dans ce genre de lutte. Tandis que les chevaliers du moyen âge et les guerriers du siècle de la réformation cherchaient la gloire dans les tournois, les scolastiques la cherchaient dans les disputes syllogistiques, dont les académies offraient souvent le spectacle. Eck, rempli d'une haute idée de lui-même, fier de ses talents, de la popularité de sa cause, et des victoires qu'il avait remportées dans huit universités de Hongrie, de Lombardie et d'Allemagne, désirait ardemment avoir l'occasion de déployer contre le réformateur ses forces et son adresse. Il n'avait rien épargné pour acquérir le renom de l'un des savants les plus célèbres du siècle. Il cherchait toujours à susciter quelques disputes nouvelles, à faire sensation, et aspirait à se procurer par ses exploits toutes les jouissances de la vie. Un voyage qu'il avait fait en Italie n'avait été, à l'entendre, qu'une suite de triomphes. Les plus savants des savants avaient dû souscrire à ses thèses. Spadassin exercé, il fixait ses regards sur un nouveau champ de bataille, où déjà il croyait remporter une victoire assurée. Ce *petit moine*, qui avait crû tout à coup jusqu'à devenir géant, ce Luther que jusqu'alors personne n'avait pu vaincre, offusquait son orgueil et excitait sa jalousie (5).

(1) Maurorum stirpe prognatis. (Pallav. I, 91.)

(2) In his id gaudeo, quod veritas tam barbarè et indoctè loquens, adeò placet. (L. Epp. I, p. 255.)

(3) Dominus evigilavit et stat ad judicandos populos. (L. Opp. lat. in Præf.)

(4) Deus rapuit, pellit, nedùm ducit me : non sum compos mei : volo esse quietus et rapior in medios tumultus. (L. Epp. I, 231.)

(5) Nihil cupiebat ardentiùs, quam sui specimen præbere in solemni disputatione cum æmulo. (Pallavicini, tom. I, p. 55.)

Peut-être, en recherchant sa propre gloire, Eck perdrait-il Rome... Mais la vanité scolastique ne se laisse pas arrêter par une telle considération. Les théologiens, comme les princes, ont su plus d'une fois immoler l'intérêt général à leur gloire particulière. Nous allons voir quelles circonstances fournirent au docteur d'Ingolstadt le moyen d'entrer en lice avec son importun rival.

Le zélé mais trop ardent Carlstadt s'entendait encore avec Luther. Ces deux théologiens étaient surtout unis par leur attachement à la doctrine de la grâce et par leur admiration pour saint Augustin. Carlstadt, enclin à l'enthousiasme, et possédant peu de prudence, n'était pas un homme que l'adresse et la politique d'un Miltitz pussent arrêter. Il avait publié contre les *Obélisques* du docteur Eck des thèses où il défendait Luther et la foi qui leur était commune. Eck avait répondu, et Carlstadt ne lui avait pas laissé le dernier mot (1). Le combat s'était échauffé. Eck, désireux de saisir une occasion si favorable, avait jeté le gant à Carlstadt; l'impétueux Carlstadt l'avait relevé. Dieu se servit des passions de ces deux hommes pour accomplir ses desseins. Luther n'avait pris aucune part à ces débats, et cependant il devait être le héros de la bataille. Il est des hommes que la force des choses ramène toujours sur la scène. On convint que Leipzig serait le lieu de la discussion. Telle fut l'origine de cette dispute de Leipzig devenue si célèbre.

Eck se souciait assez peu de combattre Carlstadt, et même de le vaincre. C'était à Luther qu'il en voulait. Il mit donc tout en œuvre pour l'attirer sur le champ de bataille, et publia à cet effet treize thèses (2), qu'il dirigea contre les doctrines principales déjà professées par le réformateur. La treizième était ainsi conçue: « Nous nions que l'Église romaine n'ait pas été élevée au-dessus des autres « Églises avant le temps du pape Sylvestre; et nous « reconnaissons en tout temps comme successeur « de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ, celui « qui a occupé le siége de saint Pierre et qui a eu « sa foi. » Sylvestre vivait du temps de Constantin le Grand; Eck niait donc par cette thèse que la primauté dont Rome jouissait lui eût été donnée par cet empereur.

Luther, qui avait consenti, non sans quelque peine, à garder désormais le silence, fut vivement ému à la lecture de ces propositions. Il reconnut que c'était à lui qu'on en voulait, et sentit qu'il ne pouvait avec honneur éviter le combat. « Cet homme, « dit-il, nomme Carlstadt son antagoniste, et en « même temps il se jette sur moi. Mais Dieu règne. « Il sait ce qu'il veut faire résulter de cette tragé« die (3). Ce n'est ni du docteur Eck ni de moi « qu'il sera question. Le dessein de Dieu s'accom« plira. Grâce à Eck, cette affaire, qui jusqu'à pré« sent n'a été qu'un jeu, deviendra à la fin sérieuse, « et portera un coup funeste à la tyrannie de Rome « et du pontife romain. »

Rome elle-même a déchiré l'accord. Elle a fait plus; en donnant de nouveau le signal du combat, elle a engagé la lutte sur un point que Luther n'avait pas encore directement attaqué. C'était la primauté du pape que le docteur Eck signalait à ses adversaires. Il suivait ainsi le dangereux exemple que Tezel avait déjà donné (4). Rome appela les coups de l'athlète, et si elle laissa dans le gymnase des membres palpitants, c'est qu'elle avait attiré elle-même sur sa tête son bras redoutable.

La suprématie pontificale une fois renversée, tout l'échafaudage romain s'écroulait. Le plus grand danger menaçait donc la papauté. Et cependant, ni Miltitz ni Cajetan ne faisaient rien pour empêcher cette nouvelle lutte. S'imaginaient-ils que la réformation serait vaincue, ou étaient-ils frappés de cet aveuglement qui entraîne les puissants dans leur chute?

Luther, qui avait donné un rare exemple de modération en gardant si longtemps le silence, répondit sans crainte à la provocation de son antagoniste. Il opposa aussitôt de nouvelles thèses aux thèses du docteur Eck. La dernière était en ces termes: « C'est « par de pitoyables décrétales des pontifes romains, « composées il y a quatre cents ans et moins, que « l'on prouve la primauté de l'Église de Rome; « mais cette primauté a contre elle l'histoire digne « de foi de onze cents années, les déclarations des « saintes Écritures, et les conclusions du concile de « Nicée, le plus saint de tous les conciles (5). »

« Dieu sait, écrivit-il en même temps à l'élec« teur, que ma ferme intention était de me taire, et « que j'étais joyeux de voir enfin ce jeu terminé. « J'ai si fidèlement observé le pacte conclu avec le « commissaire du pape, que je n'ai pas répliqué à « Sylvestre Priérias, malgré les insultes des adver« saires et les conseils de mes amis. Mais mainte« nant le docteur Eck m'attaque, et non-seulement « moi, mais encore toute l'université de Wittem« berg. Je ne puis permettre que la vérité soit ainsi « couverte d'opprobre (6). »

En même temps Luther écrivit à Carlstadt: « Je « ne veux pas, excellent André, que vous entriez

(1) Defensio adversùs Eckii monomachiam.

(2) L. Opp. (L.) XVII, p. 242.

(3) Sed Deus in medio deorum; ipse novit quid ex eâ tragœdiâ deducere voluerit. (L. Epp. I. 230, 232.)

(4) *Suprà*, p. 113.

(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 245.

(6) L. Epp. I, p. 237.

« dans cette querelle, lui dit-il, puisque c'est à « moi qu'il en veut. Je laisserai là avec joie mes « travaux sérieux, pour m'occuper des jeux de ces « adulateurs du pontife romain (1). » Puis apostrophant son adversaire : « Maintenant donc, mon « cher Eck, lui crie-t-il de Wittemberg à Ingolstadt « avec un superbe dédain, homme fort ! sois cou« rageux et ceins ton épée sur ta cuisse (2). Si je « n'ai pu te plaire comme médiateur, peut-être te « plairai-je davantage comme antagoniste. Non pas « que je me propose de te vaincre, mais parce que, « après tous les triomphes que tu as remportés en « Hongrie, en Lombardie, en Bavière (si du moins « nous devons t'en croire), je te fournirai l'occa« sion d'obtenir le nom de triomphateur de la Saxe « et de la Misnie, en sorte que tu seras à jamais « salué du titre glorieux d'Auguste (3). »

Tous les amis de Luther ne partageaient pas son courage, car personne jusqu'à cette heure n'avait pu résister aux sophismes du docteur Eck. Mais ce qui leur donnait surtout de vives alarmes, c'était le sujet de la querelle : la primauté du pape !... Comment le pauvre moine de Wittemberg ose-t-il s'en prendre à ce géant qui, depuis des siècles, a écrasé tous ses ennemis? Les courtisans tremblent à la cour de l'électeur. Spalatin, le confident du prince et l'intime ami du réformateur, est rempli d'anxiété. Frédéric est inquiet ; le glaive même de chevalier du Saint-Sépulcre, dont il a été armé à Jérusalem, ne suffirait pas à cette guerre. Luther seul ne s'épouvante pas. *L'Éternel*, pense-t-il, *le livrera entre mes mains*. Il trouve dans la foi qui l'anime de quoi fortifier ses amis : « Je vous en « supplie, mon cher Spalatin, dit-il, ne vous laissez « pas aller à la crainte : vous savez bien que si « Christ n'était pas pour moi, tout ce que j'ai fait « jusqu'à cette heure eût dû causer ma perte. Der« nièrement encore, n'a-t-on pas écrit d'Italie au « chancelier du duc de Poméranie que j'avais bou« leversé Rome, et qu'on ne savait comment apaiser « le tumulte, en sorte qu'on se proposait de m'at« taquer, non suivant les règles de la justice, mais « par les finesses romaines (ce sont les expressions « qu'on a employées), c'est-à-dire, je pense, par le « poison, les embûches et l'assassinat?

« Je me modère, et, pour l'amour de l'électeur et « de l'université, je garde par-devers moi bien des « choses que je ferais servir contre Babylone si « j'étais ailleurs. O mon pauvre Spalatin ! il est « impossible de parler avec vérité de l'Écriture et « de l'Église sans irriter la bête. N'espérez donc « jamais me voir en repos, à moins que je ne re« nonce à la théologie. Si cette affaire est de Dieu, « elle ne se terminera pas avant que tous mes amis « m'aient abandonné, comme tous les disciples de « Christ l'abandonnèrent. La vérité demeurera « seule, et triomphera par sa droite et non par la « mienne, ni par la vôtre, ni par celle d'aucun « homme (4). Si je succombe, le monde ne périra « pas avec moi. Mais, misérable que je suis, je « crains de n'être pas digne de mourir pour une « telle cause. » — « Rome, écrit-il encore vers « le même temps, Rome brûle du désir de me « perdre, et moi, je me morfonds à me moquer « d'elle. On m'assure qu'on a brûlé publiquement « à Rome, dans le Champ de Flore, un Martin Lu« ther en papier, après l'avoir couvert d'exécrations. « J'attends leur fureur (5). Le monde entier, pour« suit-il, s'agite et chancelle ; qu'arrivera-t-il ? Dieu « le sait. Pour moi, je prévois des guerres et des « désastres. Dieu ait pitié de nous (6) ! »

Luther écrivait lettre sur lettre au duc George (7), afin que ce prince, dans les États duquel Leipzig se trouvait, lui permît de s'y rendre et de prendre part à la dispute ; mais il n'en recevait pas de réponse. Le petit-fils du roi de Bohème Podiebrad, épouvanté par la proposition de Luther sur l'autorité du pape, et craignant de voir naître en Saxe les guerres dont la Bohême avait été si longtemps le théâtre, ne voulait pas consentir à la demande du docteur. Celui-ci résolut alors de publier des explications sur cette treizième thèse. Mais cet écrit, loin de persuader le duc George, l'affermit au contraire dans sa résolution ; il refusa absolument au réformateur l'autorisation qu'il demandait de disputer, lui permettant seulement d'assister comme spectateur au débat (8). C'était une grande contrariété pour Luther. Néanmoins il n'a qu'une volonté, celle d'obéir à Dieu. Il ira, il verra, il attendra.

En même temps le prince favorisait de tout son pouvoir la dispute entre Eck et Carlstadt. George était dévoué à l'ancienne doctrine ; mais il était droit, sincère, ami du libre examen, et il ne pensait pas que toute opinion dût être accusée d'hérésie par cela seul qu'elle déplaisait à la cour de Rome. D'ailleurs l'électeur insistait auprès de son cousin, et George, affermi par les paroles de Frédéric, ordonna que la dispute eût lieu (9).

(1) Gaudens et videns posthabeo istorum mea seria ludo. (L. Epp. I, p. 251.)

(2) Esto vir fortis et accinge gladium tuum super femur tuum, potentissime ! (Ibid.)

(3) Ac si voles semper Augustus salutaberis in æternum. (Ibid.)

(4) Et sola sit veritas, quæ salvet se dexterâ suâ, non meâ, non tuâ, non illius hominis... (Ibid., p. 261.)

(5) Expecto furorem illorum. (L. Epp. I, p. 280, du 30 mai 1519.)

(6) Totus orbis nutat et movetur, tam corpore quàm animâ. (Ib.)

(7) Ternis litteris, à duce Georgio non potui certum obtinere responsum. (Ibid., p. 282.)

(8) Ita ut non disputator sed spectator futurus Lipsiam ingrederer (L. Opp. in Præf.)

(9) Principis nostri verbo firmatus. (L. Epp. I, 255.)

L'évêque Adolphe de Mersebourg, dans le diocèse duquel Leipzig était situé, comprit mieux que Miltitz et que Cajetan le danger d'abandonner des questions si importantes aux chances d'un combat singulier. Rome ne pouvait exposer à de tels hasards le fruit du travail de plusieurs siècles. Tous les théologiens de Leipzig, non moins alarmés, suppliaient leur évêque d'empêcher la dispute. Adolphe fit donc au duc George les représentations les plus énergiques. Le duc lui répondit avec beaucoup de sens (1) : « Je suis surpris de voir un évêque « avoir tant d'horreur pour l'antique et louable « coutume de nos pères, d'examiner les questions « douteuses dans les choses de la foi. Si vos « théologiens se refusent à défendre leurs doc- « trines, mieux vaudrait, avec l'argent qu'on leur « donne, entretenir de vieilles femmes et de pe- « tits enfants, qui sauraient au moins filer et « chanter. »

Cette lettre fit peu d'effet sur l'évêque et sur ses théologiens. L'erreur a une conscience secrète qui lui fait craindre qu'on n'examine, même quand elle parle le plus de libre examen. Après s'être avancée avec imprudence, elle se retire avec lâcheté. La vérité ne provoque pas, mais elle tient ferme. L'erreur provoque et s'enfuit. La prospérité de l'université de Wittemberg était d'ailleurs pour celle de Leipzig un objet de jalousie. Les moines et les prêtres de Leipzig suppliaient le peuple, du haut de la chaire, de fuir les nouveaux hérétiques. Ils déchiraient Luther; ils le représentaient, ainsi que ses amis, sous les couleurs les plus noires, afin de fanatiser la classe ignorante contre les docteurs de la réformation (2). Tezel, qui vivait encore, se réveilla, pour crier du fond de sa retraite : « C'est le diable qui pousse à ce combat (3)! »

Tous les professeurs de Leipzig n'étaient pourtant pas dans les mêmes sentiments; quelques-uns appartenaient à la classe des indifférents, toujours prêts à rire des fautes des deux partis. De ce nombre était le professeur de grec, Pierre Mosellanus. Il se souciait assez peu de Jean Eck, de Carlstadt et de Martin Luther; mais il se promettait un grand divertissement de leur lutte. « Jean Eck, le plus « illustre des gladiateurs de plume et des rodo- « monts, écrivit-il à son ami Érasme; Jean Eck, « qui, comme Socrate dans Aristophane, méprise « les dieux mêmes, en viendra aux mains dans une « dispute avec André Carlstadt. Le combat finira « par de grands cris. Dix Démocrites y auront de « quoi rire (4). »

Le timide Érasme, au contraire, était effrayé à l'idée d'un combat, et sa prudence craintive eût voulu arrêter la dispute. « Si vous vouliez en croire « Érasme, écrivit-il à Mélanchton, vous vous appli- « queriez plus à faire fleurir les bonnes lettres qu'à « en poursuivre les ennemis (5). Je crois que de « cette manière nous avancerions davantage. Sur- « tout n'oublions pas dans la lutte que nous devons « vaincre non-seulement par l'éloquence, mais aussi « par la modestie et la douceur. » Ni les alarmes des prêtres ni la prudence des pacificateurs ne pouvaient plus prévenir le combat. Chacun prépara ses armes.

III

Arrivée de Eck et des Wittembergeois. — Amsdorf. — Les étudiants. — Chute de Carlstadt, placards, etc. — Eck et Luther. — La Pleissenbourg. — Nommera-t-on des juges? — Luther s'y oppose. — Il consent.

Dans le même temps où les électeurs se réunissaient à Francfort, pour donner un Empereur à l'Allemagne (juin 1519), les théologiens se réunissaient à Leipzig pour un acte inaperçu du monde, mais dont l'importance devait être tout aussi grande pour l'avenir.

Eck arriva le premier au rendez-vous. Le 21 juin, il entra dans Leipzig avec Poliandre, jeune homme qu'il avait amené d'Ingolstadt pour écrire la relation de la dispute. On rendit toutes sortes d'honneurs au docteur scolastique. Revêtu d'habits sacerdotaux, et à la tête d'une nombreuse procession, il parcourut les rues de la ville le jour de la Fête-Dieu. Chacun voulait le voir. Tous les habitants étaient pour lui, dit-il lui-même; « pourtant, ajoute-t-il, « le bruit courait dans toute la ville que je succom- « berais dans ce combat. »

Le lendemain de la fête, le vendredi 24 juin, jour de la Saint-Jean, les Wittembergeois arrivèrent. Carlstadt, qui devait combattre le docteur Eck, était seul dans son char, et précédait tous les autres. Le duc Barnim de Poméranie, qui étudiait alors à Wittemberg, et qui avait été élu recteur de l'université, venait ensuite dans une voiture découverte; à ses côtés étaient assis les deux grands théologiens, les pères de la réformation, Mélanchton et Luther. Mélanchton n'avait pas voulu quitter son ami. « Martin, le soldat du Seigneur, avait-il dit à

(1) Schneider. Lips. Chr. IV, 168.

(2) Theologi interim me proscindunt... populum Lipziæ inclamant (L. Epp. I, p. 255.)

(3) Das walt der Teufel! (Ibid.)

(4) Seckend., p. 201.

(5) Malim te plus operæ sumere in asserendis bonis literis, quàm in sectandis harum hostibus. (Corpus Reform. ed. Bretschneider. I, 78, du 22 avril 1519.)

« Spalatin, a remué ce marais fétide (1). Mon es- « prit s'indigne quand je pense à la honteuse con- « duite des théologiens du pape. Soyez ferme et « demeurez avec nous ! » Luther lui-même avait désiré que son Achate, comme on l'a appelé, l'accompagnât.

Jean Lange, vicaire des augustins, plusieurs docteurs en droit, quelques maîtres ès arts, deux licenciés en théologie, et d'autres ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait Nicolas Amsdorf, fermaient la marche. Amsdorf, issu d'une famille noble de la Saxe, faisant peu de cas de la carrière brillante à laquelle sa naissance eût pu l'appeler, s'était consacré à la théologie. Les thèses sur les indulgences l'avaient amené à la connaissance de la vérité. Il avait fait aussitôt une courageuse profession de foi (2). Doué d'une âme forte et d'un caractère véhément, Amsdorf poussa souvent Luther, déjà assez prompt de sa nature, à des actes peut-être imprudents. Né dans un rang élevé, il ne craignait pas les grands, et il leur parla quelquefois avec une liberté qui approchait de la rudesse. « L'Évangile de Jésus-Christ, disait-il un jour de- « vant une noble assemblée, appartient aux pau- « vres et aux affligés, et non pas à vous, princes, « seigneurs et courtisans, qui vivez sans cesse dans « les délices et dans la joie (3). »

Mais ce n'était pas là tout le cortége de Wittemberg. Des étudiants accompagnaient en grand nombre leurs maîtres. Eck prétend qu'il y en avait jusqu'à deux cents. Armés de piques et de hallebardes, ils entouraient les chars des docteurs, prêts à les défendre et fiers de leur cause.

Tel était l'ordre dans lequel le cortége des réformateurs arrivait à Leipzig. Comme il avait déjà passé la porte de Grimma, et qu'il se trouvait devant le cimetière de Saint-Paul, une roue du char de Carlstadt se brisa. L'archidiacre, dont l'amour-propre jouissait d'une entrée aussi solennelle, tomba dans la boue. Il ne se fit pas de mal, mais il fut obligé de gagner à pied le lieu de sa demeure. Le char de Luther, qui suivait celui de Carlstadt, le devança rapidement et amena le réformateur sain et sauf devant son logis. Le peuple de Leipzig, rassemblé pour voir l'entrée des champions de Wittemberg, vit dans cet accident un fâcheux présage pour Carlstadt ; et bientôt on en conclut dans toute la ville qu'il succomberait dans le combat, mais que Luther y serait vainqueur (4).

Adolphe de Mersebourg ne demeurait pas oisif. Aussitôt qu'il apprit l'approche de Luther et de Carlstadt, et avant même qu'ils fussent descendus de leurs voitures, il fit afficher à toutes les portes des églises la défense de commencer la dispute, sous peine d'excommunication. Le duc George, étonné de cette audace, enjoignit au conseil de la ville de faire lacérer le placard de l'évêque, et fit jeter en prison le hardi entremetteur qui avait osé exécuter cet ordre (5). George s'était en effet rendu lui-même à Leipzig. Il était accompagné de toute sa cour, entre autres de ce Jérôme Emser, chez qui Luther avait passé à Dresde une soirée fameuse (6). George fit aux combattants des deux partis les cadeaux d'usage. « Le duc, dit Eck avec orgueil, me fit présent « d'un beau cerf, et il ne donna à Carlstadt qu'un « chevreuil (7). »

A peine Eck eut-il appris l'arrivée de Luther, qu'il se rendit chez le docteur. « Eh quoi ! lui dit-il, « j'ai ouï dire que vous vous refusez à disputer avec « moi ! »

LUTHER.

« Comment disputerais-je, puisque le duc me le « défend ? »

ECK.

« Si je ne puis disputer avec vous, je me soucie « fort peu d'en venir aux mains avec Carlstadt. « C'est pour vous que je suis venu ici (8). » Puis, après un moment de silence, il ajouta : « Si je vous « procure la permission du duc, paraîtrez-vous sur « le champ de bataille ? »

LUTHER, *avec joie.*

« Procurez-la-moi, et nous combattrons. »

Eck se rendit aussitôt chez le duc. Il chercha à dissiper ses craintes. Il lui représenta qu'il était certain de la victoire, et que l'autorité du pape, loin de souffrir de la dispute, en sortirait couverte de gloire. C'est au chef qu'il faut s'en prendre. Si Luther demeure debout, tout demeure debout ; s'il tombe, tout tombe. George accorda la permission demandée.

Le duc avait fait préparer une grande salle dans son palais nommé la Pleissenbourg. On y avait élevé deux chaires en face l'une de l'autre ; des tables y étaient placées pour les notaires chargés de coucher par écrit la dispute, et des bancs pour les spectateurs. Les chaires et les bancs étaient recouverts de belles tapisseries. A la chaire du docteur de Wittemberg était suspendu le portrait de saint Martin,

(1) Martinus, Domini miles, hanc camarinam movit. (Corp. Ref. I, 82.)

(2) Nec cum carne et sanguine diu contulit, sed statim palàm ad alios, fidei confessionem constanter edidit. (M. Adami Vita Amsdorf.)

(3) Weismann, Hist. Eccl. I, p. 1444.

(4) Seb. Fröschel vom Priesterthum. Wittemb. 1585. In Præf.

(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 245.

(6) *Suprà*, p. 84.

(7) Seck., p. 190.

(8) Si tecum non licet disputare, neque enim Carlstadio volo; propter te enim hùc veni. (L. Opp. in Præf.)

dont il portait le nom ; à celle du docteur Eck, le portrait du chevalier saint George. « Nous verrons, « dit le présomptueux Eck en regardant cet em- « blème, si je ne me mettrai pas à cheval sur mes « ennemis. » Tout annonçait l'importance qu'on attachait au combat.

Le 25 juin, on se réunit au château pour s'entendre sur l'ordre qu'on devait suivre. Eck, qui avait plus de confiance en ses déclamations et ses gestes qu'en ses arguments, s'écria : « Nous dispu- « terons librement, d'abondance ; et les notaires ne « coucheront point nos paroles par écrit. »

CARLSTADT.

« Il a été convenu que la dispute serait écrite, « publiée, et soumise au jugement de tous. »

ECK.

« Écrire tout ce qui est dit, c'est alanguir l'es- « prit des combattants et faire traîner la bataille. « C'en est fait alors de cette verve que demande une « dispute animée. N'arrêtez pas le torrent des pa- « roles (1). »

Les amis du docteur Eck appuyèrent sa demande, Carlstadt persista dans ses objections. Le champion de Rome dut céder.

ECK.

« Soit, on écrira ; mais du moins la dispute écrite « par les notaires ne sera pas publiée avant qu'elle « ait été soumise à l'examen de certains juges. »

LUTHER.

« La vérité du docteur Eck et des eckiens craint « donc la lumière? »

ECK.

« Il faut des juges! »

LUTHER.

« Et quels juges? »

ECK.

« Quand la dispute sera finie, nous nous enten- « drons pour les nommer. »

Le but des partisans de Rome était évident. Si les théologiens de Wittemberg acceptaient des juges, ils étaient perdus ; car leurs adversaires étaient sûrs à l'avance de ceux auxquels on s'adresserait. S'ils les refusaient, on les couvrirait de honte, en répandant partout qu'ils craignaient de se soumettre à des juges impartiaux.

Les réformateurs voulaient pour juges, non tels ou tels *individus* dont l'opinion était arrêtée d'avance, mais la chrétienté tout entière. C'était à un suffrage universel qu'ils en appelaient. Du reste, peu leur importe qu'ils soient condamnés, si, en plaidant leur cause en présence du monde chrétien, ils ont amené quelques âmes à la lumière. « Luther, « dit un historien romain, demandait pour juges « tous les fidèles, c'est-à-dire, un tribunal tel qu'il « n'y aurait pas eu d'urne assez vaste pour contenir « ses votes (2). »

On se sépara. « Voyez quelle ruse ils emploient, « se dirent les uns aux autres Luther et ses amis. « Ils veulent sans doute demander pour juges le « pape ou les universités. »

En effet, le lendemain matin, les théologiens de Rome envoyèrent à Luther un des leurs, chargé de lui proposer pour juge... le pape !... — « Le pape ! « dit Luther ; comment pourrais-je l'admettre?... »

« Gardez-vous, s'écrièrent tous ses amis, d'ac- « cepter des conditions aussi injustes. » Eck et les siens consultèrent de nouveau. Ils renoncèrent au pape et proposèrent quelques universités. « Ne nous « enlevez pas la liberté que vous nous avez aupara- « vant accordée, » répondit Luther. — « Nous ne « pouvons vous céder sur ce point, » répliquèrent-ils. — « Eh bien ! s'écria Luther, je ne disputerai « pas (3) ! »

On se sépare, et toute la ville s'entretient de ce qui vient de se passer. « Luther, s'écrient partout « les Romains, Luther ne veut pas accepter la dis- « pute !... Il ne veut reconnaître aucun juge !... » On commente, on torture ses paroles, on s'efforce de les représenter de la manière la plus défavorable. « Quoi ! vraiment? il ne veut pas disputer? » disent les meilleurs amis du réformateur. Ils se rendent auprès de lui, et lui expriment leurs alarmes. « Vous « refusez le combat ! s'écrient-ils. Votre refus va « faire rejaillir une honte éternelle sur votre uni- « versité et sur votre cause. » C'était attaquer Luther par son côté le plus sensible. — « Eh bien ! ré- « pondit-il, le cœur rempli d'indignation, j'accepte « les conditions qu'on m'impose ; mais je me ré- « serve le droit d'appel, et je récuse la cour de « Rome (4). »

IV

Le cortége. — Messe. — Mosellanus. — Veni, sancte Spiritus! — Portraits de Luther et de Carlstadt. — Le docteur Eck. — Les livres de Carlstadt. — Mérite de convenance, forces naturelles. — Distinction scolastique. — Point où Rome et la réforme se séparent. — La grâce donnée à l'homme la liberté. — Les cahiers de Carlstadt. — Bruit des tribunes. — Mélanchton pendant la dispute. — Opinion de Mélanchton. — Manœuvres de Eck. — Luther prêche. — La bourgeoisie de Leipzig. — Querelles des étudiants et des docteurs.

Le 27 juin était le jour fixé pour le commencement de la dispute. Dès le matin, on se rassembla

(1) Melancht. opp. 1, p. 139. (Koethe ed.)

(2) Alebat, ad universos mortales pertinere judicium, hoc est ad tribunal cujus colligendis calculis nulla urna satis capax. (Pallavicini, t. I, p. 55.)

(3) L. Opp. (L.) XVII, p. 245.

(4) Ibid., p. 246.

dans le collége de l'université, et de là on se rendit en procession à l'église de Saint-Thomas, où une messe solennelle fut célébrée, d'après les ordres et aux frais du duc. Le service fini, les assistants allèrent en procession au château ducal. A leur tête marchaient le duc George et le duc de Poméranie ; puis venaient des comtes, des abbés, des chevaliers et d'autres personnages de distinction, enfin les docteurs des deux partis. Une garde composée de soixante et seize bourgeois armés de hallebardes accompagnait le cortége, bannières déployées, au son d'une musique guerrière. Elle s'arrêta aux portes du château.

Le cortége étant arrivé au palais, chacun prit place dans la salle où la dispute devait avoir lieu. Le duc George, le prince héréditaire Jean, le prince George d'Anhalt, âgé de douze ans, et le duc de Poméranie occupaient les siéges qui leur étaient destinés.

Mosellanus monta en chaire, pour rappeler, par ordre du duc, aux théologiens de quelle manière ils devaient disputer. « Si vous vous jetez dans des « querelles, leur dit l'orateur, quelle différence y « aura-t-il entre un théologien qui discute et un « duelliste effronté ? Qu'est-ce ici que remporter la « victoire, si ce n'est ramener un frère de l'er« reur?... Il semble que chacun doit plus désirer « d'être vaincu que de vaincre (1) !... »

Ce discours fini, une musique religieuse retentit sous les voûtes de la Pleissenbourg ; toute l'assemblée se mit à genoux, et l'hymne antique pour l'invocation du Saint-Esprit, *Veni, Sancte Spiritus !* fut chantée. Heure solennelle dans les fastes de la réformation ! Trois fois l'invocation fut répétée ; et pendant que ce chant grave se faisait entendre, réunis, confondus, les défenseurs de l'ancienne doctrine et les champions de la doctrine nouvelle, les hommes de l'Église du moyen âge et ceux qui voulaient rétablir l'Église des apôtres inclinaient très humblement leur front vers la terre. L'antique lien d'une seule et même communion réunissait encore en faisceau tous ces esprits divers : la même prière sortait encore de toutes ces bouches, comme si un seul cœur l'avait prononcée.

C'étaient les derniers moments de l'unité extérieure, de l'unité morte : une nouvelle unité d'esprit et de vie allait commencer. Le Saint-Esprit était invoqué sur l'Église, et le Saint-Esprit allait répondre et renouveler la chrétienté.

Les chants et la prière finis, on se releva. La dispute devait commencer ; mais l'heure de midi ayant sonné, on la renvoya jusqu'à deux heures.

Le duc réunit à sa table les principaux personnages qui se proposaient d'assister au débat. Après le repas, on retourna au château. La salle était remplie de spectateurs. Les disputes de ce genre étaient les assemblées publiques de cet âge. C'était là que les représentants du siècle agitaient les questions qui préoccupaient tous les esprits. Bientôt les orateurs furent à leur poste. Afin qu'on puisse mieux se les représenter, nous donnerons leurs portraits, tels qu'ils ont été tracés par l'un des témoins les plus impartiaux de la lutte.

« Martin Luther est de taille moyenne, et si mai« gre, à cause de ses nombreuses études, qu'on « peut presque compter ses os. Il est dans la force « de l'âge et a une voix claire et sonore. Sa science « et son intelligence des Écritures saintes sont in« comparables ; la Parole de Dieu est tout entière « sous sa main (2). Il a outre cela une grande pro« vision d'arguments et d'idées. Peut-être pourrait« on désirer en lui un peu plus de jugement pour « mettre chaque chose à sa place. Dans la conver« sation il est honnête et affable ; il n'a rien de « stoïque ni d'orgueilleux ; il sait s'accommoder à « chacun ; sa manière de parler est agréable et « pleine de jovialité. Il montre de la fermeté, et a « toujours un air satisfait, quelles que soient les « menaces de ses adversaires ; en sorte qu'on est « obligé de croire que ce n'est pas sans l'aide de « Dieu qu'il fait de si grandes choses. On le blâme « cependant d'être, en reprenant les autres, plus « mordant que cela ne convient à un théologien, « surtout lorsqu'il annonce des choses nouvelles en « religion.

« Carlstadt est plus petit ; il a la figure noire et « hâlée ; sa voix est désagréable ; sa mémoire est « moins sûre que celle de Luther, et il est plus en« clin que lui à la colère. Néanmoins on retrouve en « lui, quoique à un moindre degré, les qualités « qui distinguent son ami.

« Eck est d'une stature élevée ; il est large des « épaules ; sa voix est forte et vraiment allemande. « Il a de bons reins, en sorte qu'il se ferait très« bien entendre sur un théâtre et qu'il ferait même « un excellent crieur public. Son accent est plutôt « grossier que distingué. Il n'a pas cette grâce que « louent tant Fabius et Cicéron. Sa bouche, ses « yeux et tout son visage vous donnent plutôt l'idée « d'un soldat ou d'un boucher que d'un théolo« gien (3). Il a une excellente mémoire, et s'il « avait autant d'intelligence, ce serait vraiment un

(1) Seckend., p. 209.

(2) Seine Gelehrsamkeit aber und Verstand in heiliger Schrift ist unvergleichlich, so dass er fast alles im Griff hat. (Mosellanus in Seckend., p. 206.)

(3) Das Maul, Augen und ganze Gesicht, presentirt ehe einen Fleischer oder Soldaten, als einen Theologum. (Mosellanus in Seckend., p. 206.)

« homme parfait. Mais il est lent à comprendre, et « il lui manque du jugement, sans lequel tous les « autres dons sont inutiles. Aussi, en disputant, « entasse-t-il sans choix et sans discernement une « masse de passages de la Bible, de citations des « Pères et de preuves de tous genres. Il est, outre « cela, d'une impudence inconcevable. S'il se trouve « embarrassé, il sort du sujet qu'il traite, s'élance « sur un autre, quelquefois même s'empare de l'o- « pinion de son antagoniste, en se servant d'autres « expressions, et attribue à son adversaire avec une « adresse extraordinaire l'absurdité qu'il défendait « lui-même. »

Tels étaient, selon Mosellanus, les hommes qui attiraient alors l'attention de la foule qui se pressait dans la grande salle de la Pleissenbourg.

La dispute commença entre Eck et Carlstadt.

Eck fixait depuis quelques moments ses regards sur des objets qui couvraient la tablette de la chaire de son rival et qui semblaient l'inquiéter : c'étaient la Bible et les saints Pères. « Je me refuse à la dis- « pute, s'écria-t-il tout à coup, s'il vous est permis « d'apporter des livres avec vous. » Un théologien avoir recours à ses livres pour disputer ! L'étonnement du docteur Eck était plus étonnant encore. « C'est une feuille de figuier dont cet Adam se sert « pour cacher sa honte, dit Luther. Augustin n'a-t-il « pas consulté des livres en combattant contre les « manichéens (1)? » N'importe! les partisans d'Eck font grand bruit. On se récrie : « Cet homme n'a « pas la moindre mémoire, » disait Eck. Enfin on arrêta, selon le désir du chancelier d'Ingolstadt, que chacun ne pourrait se servir que de sa mémoire et de sa langue. « Ainsi donc, dirent plusieurs, il ne « s'agira point dans cette dispute de la recherche « de la vérité, mais des éloges à donner à la langue « et à la mémoire des combattants. »

Ne pouvant rapporter en entier cette dispute qui dura dix-sept jours, nous devons, comme le dit un historien, imiter les peintres, qui, lorsqu'il s'agit de représenter une bataille, retracent sur le premier plan les actions les plus célèbres, et laissent les autres dans le lointain (2).

Le sujet de la dispute d'Eck et de Carlstadt était important : « La volonté de l'homme, avant sa con- « version, disait Carlstadt, ne peut rien faire de « bon : toute bonne œuvre vient entièrement et « exclusivement de Dieu, qui donne à l'homme, « d'abord la volonté de la faire, et ensuite la force « de l'accomplir. » Cette vérité avait été proclamée par la sainte Écriture qui dit : *C'est Dieu qui produit en vous avec efficace le vouloir et l'exécution selon son bon plaisir* (3), et par saint Augustin, qui, dans sa dispute avec les pélagiens, l'avait énoncée à peu près dans les mêmes termes. Toute œuvre dans laquelle l'amour de Dieu, l'obéissance envers Dieu manque, est dépouillée aux yeux de Dieu de ce qui seul peut la rendre vraiment bonne, fût-elle du reste produite par les motifs humains les plus honorables. Or, il y a dans l'homme une opposition naturelle à Dieu. Il est au-dessus des forces de l'homme de la surmonter. Il n'en a pas le pouvoir, il n'en a pas même la volonté. Cela doit donc se faire par la puissance divine.

C'est là la question, si décriée dans le monde, et pourtant si simple, du libre arbitre. Telle avait été la doctrine de l'Église. Mais les scolastiques l'avaient expliquée de manière à la rendre méconnaissable. Sans doute, disaient-ils, la volonté naturelle de l'homme ne peut rien faire qui soit véritablement agréable à Dieu ; mais elle peut faire beaucoup pour rendre l'homme plus capable de recevoir la grâce de Dieu et plus digne de l'obtenir. Ils appelaient ces préparations, un mérite de convenance (4) : « Parce qu'il « est *convenable*, disait Thomas d'Aquin, que Dieu « traite avec une faveur toute particulière celui qui « fait un bon emploi de sa propre volonté. » Et quant à la conversion qui doit être opérée dans l'homme, sans doute c'était la grâce de Dieu qui, selon les scolastiques, devait l'accomplir, mais sans exclure les forces naturelles. Ces forces, disaient-ils, n'ont pas été anéanties par le péché : le péché ne fait que mettre obstacle à leur développement; mais aussitôt que cet obstacle est enlevé (et c'était là, à les entendre, ce que la grâce de Dieu avait à faire), l'action de ces forces recommence. L'oiseau, pour rappeler l'une de leurs comparaisons favorites, l'oiseau qui a été lié quelque temps, n'a dans cet état ni perdu ses forces, ni oublié l'art de voler; mais il faut qu'une main étrangère enlève ses liens, afin qu'il puisse de nouveau se servir de ses ailes. Il en est ainsi de l'homme, disaient-ils (5).

Telle était la question agitée entre Eck et Carlstadt. Eck avait paru d'abord s'opposer tout à fait aux propositions de Carlstadt sur ce sujet; mais sentant qu'il était difficile de se maintenir sur le terrain qu'il avait choisi, il dit : « J'accorde que la « volonté n'a pas le pouvoir de faire une bonne « œuvre, et qu'elle le reçoit de Dieu. » — « Recon- « naissez-vous donc, lui demanda Carlstadt, tout « joyeux d'avoir obtenu une telle concession, qu'une « bonne œuvre vient tout entière de Dieu? » — « Toute la bonne œuvre vient bien de Dieu, répon- « dit subtilement le scolastique, mais non pas

(1) Prætexit tamen et hic Adam ille folium fici pulcherrimum. (L. Epp. I, p. 294.)

(2) Pallavicini, I, 65.

(3) Épître de saint Paul aux Philippiens, II, 13.

(4) Meritum congruum.

(5) Planck, I, p. 176.

« entièrement. » Voilà, s'écria Mélanchton, une trouvaille bien digne de la science théologique. « Une pomme, ajoutait Eck, est produite toute par « le soleil, mais non pas totalement et sans le con« cours de la plante (1). » Jamais on n'a soutenu sans doute qu'une pomme soit toute produite par le soleil.

Eh bien, dirent alors les opposants, pénétrant plus avant dans cette question si délicate et si importante en philosophie et en religion, examinons donc comment Dieu agit sur l'homme et comment l'homme se comporte dans cette action. « Je recon« nais, disait Eck, que la première impulsion pour « la conversion de l'homme vient de Dieu, et que « la volonté de l'homme y est entièrement pas« sive (2). » Jusqu'ici les deux antagonistes étaient d'accord. « Je reconnais, disait de son côté Carlstadt, « qu'après cette première action qui vient de Dieu, « il faut qu'il vienne quelque chose de la part de « l'homme, ce que saint Paul appelle *volonté*, ce que « les Pères nomment *consentement*. » Et ici, de nouveau, l'un et l'autre étaient d'accord. Mais de ce moment ils cessaient de l'être. « Ce consentement de « l'homme, disait Eck, vient en partie de notre vo« lonté naturelle, en partie de la grâce de Dieu (3). » — « Non, disait Carlstadt, mais il faut que Dieu « crée entièrement cette volonté dans l'homme (4). » — Là-dessus Eck de s'étonner et de s'irriter en entendant des paroles si propres à faire sentir à l'homme tout son néant. « Votre doctrine, s'écrie« t-il, fait de l'homme une pierre, une bûche, inca« pable d'aucune réaction!... » — « Eh quoi! ré« pondent les réformateurs, la faculté de recevoir « ces forces que Dieu opère en lui, cette faculté que « l'homme possède selon nous, ne le distingue-t-elle « pas suffisamment d'une pierre et d'une bûche?... » — « Mais, reprend leur antagoniste, vous vous « mettez en contradiction avec l'expérience, en re« fusant à l'homme toute force naturelle. » — « Nous « ne nions pas, répliquent ses adversaires, que « l'homme ne possède des forces, et qu'il n'y ait en « lui la faculté de réfléchir, de méditer, de choisir. « Nous considérons seulement ces forces et ces « facultés comme de simples instruments, qui ne « peuvent rien faire de bon avant que la main de « Dieu les ait mis en mouvement. Elles sont comme « la scie dans la main de l'homme qui la tient (5). »

La grande question de la liberté était ici débattue, et il était facile de montrer que la doctrine des réformateurs n'ôtait pas à l'homme la liberté d'un agent moral, et ne faisait pas de lui une machine passive. La liberté d'un agent moral consiste dans le pouvoir d'agir conformément à son choix. Toute action faite sans contrainte extérieure, et en conséquence de la détermination de l'âme elle-même, est une action libre. L'âme se détermine par des motifs; mais on voit sans cesse que les mêmes motifs agissent diversement sur diverses âmes. Beaucoup d'hommes n'agissent point conformément aux motifs dont ils reconnaissent pourtant toute la force. Cette inefficacité des motifs provient des obstacles que leur oppose la corruption de l'intelligence et du cœur. Or, Dieu, en donnant à l'homme un nouveau cœur et un nouvel esprit, enlève ces obstacles. Et, en les enlevant, bien loin d'ôter à l'homme la liberté, il ôte au contraire ce qui empêchait l'homme d'agir librement, de suivre la voix de sa conscience, et, selon la parole évangélique, il le rend *véritablement libre*. (Jean, VIII, 36.)

Un petit incident vint interrompre la dispute. Carlstadt, c'est Eck qui le rapporte (6), avait préparé divers arguments, et semblable en cela à beaucoup d'orateurs de nos jours, il lisait ce qu'il avait écrit. Eck ne vit là qu'une tactique d'écolier. Il s'y opposa. Calstadt, embarrassé, et craignant de ne pas bien se tirer d'affaire si on lui enlevait son cahier, insista. « Ah! dit le docteur scolastique, tout « fier de l'avantage qu'il croyait avoir sur lui, il n'a « pas si bonne mémoire que moi. » On s'en remit à des arbitres, qui permirent de lire les passages des Pères, mais arrêtèrent que du reste on parlerait d'abondance.

Cette première partie de la dispute fut souvent interrompue par le bruit des assistants. On s'agitait, on criait. Une proposition malsonnante aux oreilles de la majorité des auditeurs excitait aussitôt leurs clameurs, et alors, comme de nos jours, il fallait rappeler les tribunes au silence. Les combattants eux-mêmes se laissaient quelquefois emporter par le feu de la discussion.

Près de Luther se trouvait Mélanchton, qui attirait presque autant que lui les regards. Il était de petite taille, et on ne lui eût pas donné au delà de dix-huit ans. Luther, qui le dépassait de toute la tête, semblait lui être uni par la plus intime amitié; ils entraient, ils sortaient et se promenaient ensemble. « A voir Mélanchton, raconte un théologien « suisse qui étudia à Wittemberg (7), on dirait un

(1) Quanquàm totum opus Dei sit, non tamen *totaliter* à Deo esse, quemadmodùm totum pomum efficitur à sole, sed non à sole *totaliter* et sine plantæ efficentiâ. (Pallavicini, t. I, p. 58.)

(2) Motionem seu inspirationem prævenientem esse à solo Deo; et ibi liberum arbitrium habet se passivè.

(3) Partim à Deo, partim à libero arbitrio.

(4) Consentit homo, sed consensus est donum Dei. Consentire non est agere.

(5) Ut serra in manu hominis trahentis.

(6) Seckendorf, p. 192.

(7) Jean Kessler, plus tard réformateur de Saint-Gall.

« jeune garçon ; mais pour l'intelligence, la science « et le talent, c'est un géant, et on ne peut com« prendre que de telles hauteurs de sagesse et de « génie se trouvent renfermées dans un si petit « corps. » Entre les séances, Mélanchton conversait avec Carlstadt et Luther. Il les aidait à se préparer au combat, et leur suggérait les arguments que sa vaste érudition lui faisait découvrir ; mais pendant la dispute il demeurait tranquillement assis au milieu des spectateurs, et suivait avec attention les paroles des théologiens (1). Quelquefois, cependant, il vint à l'aide de Carlstadt ; quand celui-ci était près de succomber sous la puissante déclamation du chancelier d'Ingolstadt, le jeune professeur lui soufflait un mot ou lui glissait un papier où il avait tracé la réponse. Eck, s'en étant une fois aperçu, indigné de ce que ce grammairien, comme il l'appelait, osât se mêler à la dispute, se tourna vers lui et lui dit avec orgueil : « Taisez-vous, Philippe ; « occupez-vous de vos études et me laissez tran« quille (2). » Peut-être Eck prévit-il dès lors quel redoutable adversaire il trouverait plus tard dans ce jeune homme. Luther fut offensé de la grossière insulte dirigée contre son ami. « Le jugement de « Philippe, dit-il, a plus de poids pour moi que « celui de mille docteurs Eck. »

Le calme Mélanchton discerna facilement les côtés faibles de cette discussion. « On ne peut « qu'être surpris, dit-il avec la sagesse et le charme « qui se retrouvent dans toutes ses paroles, en pen« sant à la violence qu'on a mise à traiter toutes « ces choses. Comment eût-on pu en retirer quel« que profit ? L'Esprit de Dieu aime la retraite et « le silence : c'est quand on y demeure qu'il pé« nètre dans les cœurs. L'épouse de Christ ne se « tient pas dans les rues et les carrefours, mais « elle conduit son époux dans la maison de sa « mère (3). »

Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire. Eck mit en œuvre toute sa finesse pour paraître l'avoir remportée. Comme les points de divergence se touchaient presque, il lui arrivait souvent de s'écrier qu'il avait amené son adversaire à son opinion ; ou bien, nouveau Protée, dit Luther, il se tournait tout à coup, exposait sous d'autres expressions l'opinion de Carlstadt lui-même, et lui demandait, avec l'accent du triomphe, s'il ne se voyait pas contraint de lui céder... Et les gens inhabiles, qui n'avaient pu discerner la manœuvre du sophiste, d'applaudir et de triompher avec lui !... A plusieurs égards la partie n'était point égale. Carlstadt avait l'esprit lent et ne répondait quelquefois que le lendemain aux objections faites par son adversaire. Eck, au contraire, était maître de sa science, et y trouvait à l'instant même ce qui lui était nécessaire. Il se présentait d'un air superbe ; d'un pas résolu il montait dans sa chaire ; là il s'agitait, il allait, il venait, faisait retentir sa voix perçante, opposait une réponse à chaque argument, et étourdissait les auditeurs par sa mémoire et son adresse. Cependant Eck, sans s'en apercevoir, concéda dans la dispute beaucoup plus qu'il ne se l'était proposé. Ses partisans riaient à gorge déployée à chacun de ses tours ; « mais, dit Luther, je crois fort qu'ils « faisaient semblant de rire, et que c'était dans le « fond pour eux une grande croix, que de voir leur « chef, qui avait commencé le combat par tant de « bravades, abandonner son étendard, déserter son « armée, et devenir un honteux transfuge (4). »

Trois ou quatre jours après le commencement de la conférence, on avait interrompu la dispute à cause de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Le duc de Poméranie pria Luther de prêcher, à cette occasion, devant lui dans sa chapelle. Luther accepta avec joie. Mais la chapelle fut bientôt remplie, et les auditeurs arrivant toujours en grand nombre, l'assemblée dut se transporter dans la grande salle du château, où se tenait ordinairement la dispute. Luther prêcha, selon le texte du jour, sur la grâce de Dieu et la puissance de Pierre. Ce que Luther soutenait ordinairement devant un auditoire composé de savants, il l'exposa alors devant le peuple. Le christianisme fait également pénétrer la lumière de la vérité dans les plus hautes intelligences et dans les esprits les plus humbles. C'est là ce qui le distingue de toutes les religions et de toutes les philosophies. Les théologiens de Leipzig, qui avaient entendu Luther prêcher, s'empressèrent de rapporter à Eck les paroles scandaleuses dont leurs oreilles avaient été offensées. « Il faut répondre, s'é« crièrent-ils, il faut réfuter publiquement ces sub« tiles erreurs. » Eck ne demandait pas mieux. Toutes les églises lui étaient ouvertes, et quatre fois de suite il monta en chaire pour décrier Luther et son sermon. Les amis de Luther en furent indignés. Ils demandèrent qu'on entendît à son tour le théologien de Wittemberg. Mais ce fut en vain. Les chaires sont ouvertes aux adversaires de la doctrine évangélique ; elles sont fermées à ceux qui la proclament. « Je gardai le silence, dit Luther, et je dus me lais« ser attaquer, injurier, calomnier, sans pouvoir « même m'excuser et me défendre (5). »

(1) Lipsicæ pugnæ otiosus spectator in reliquo vulgo sedi. (Corpus Reformatorum, I, p. 111.)

(2) Tace, tu, Philippe, ac tua studia cura, nec me perturba. (Ibid., I, p. 149.)

(3) Melancht. Opp. p. 134,

(4) Relictis signis, desertorem exercitûs et transfugam factum. (L. Epp. I, p. 295.)

(5) Mich verklagen, schelten und schmæhen... (L. Opp. (L.) XVII, p. 247.)

Ce n'étaient pas seulement les ecclésiastiques qui se montraient opposés aux docteurs évangéliques : la bourgeoisie de Leipzig était en cela d'accord avec son clergé. Un fanatisme aveugle la livrait aux mensonges et aux haines que l'on cherchait à propager. Les principaux habitants ne visitèrent ni Luther ni Carlstadt. S'ils les rencontraient dans la rue, ils ne les saluaient pas, et ils cherchaient à les noircir dans l'esprit du duc. Mais, au contraire, ils allaient et venaient, mangeaient et buvaient chaque jour avec le docteur d'Ingolstadt. Celui-ci faisait bonne chère avec eux, comparant savamment la bière de Saxe à la bière de Bavière ; ses manières un peu libres n'indiquaient pas une haute moralité (1). On se contenta d'offrir à Luther le présent de vin dû aux combattants. Du reste, ceux qui lui voulaient du bien se cachaient des autres ; plusieurs nicodémites le visitèrent de nuit ou en secret. Deux hommes seuls s'honorèrent en se déclarant publiquement ses amis. Ce furent le docteur Auerbach, que nous avons déjà rencontré à Augsbourg, et le docteur Pistor le jeune.

La plus grande agitation régnait dans la ville. Les deux partis formaient comme deux camps ennemis, qui en venaient quelquefois aux mains. Les étudiants de Leipzig et ceux de Wittemberg se querellaient souvent dans les auberges. On disait hautement, jusque dans les assemblées du clergé, que Luther portait sur lui un diable renfermé dans une petite boîte. « Si c'est dans la boîte que le diable se « trouve, ou si c'est simplement sous son froc, ré« pondait malignement Eck, je l'ignore; mais à coup « sûr c'est dans l'un des deux. »

Plusieurs docteurs des deux partis logeaient pendant la dispute chez l'imprimeur Herbipolis. Ils en vinrent à de tels excès, que leur hôte fut obligé de faire tenir au haut de la table un sergent de ville armé d'une hallebarde et chargé d'empêcher les convives, s'il en était besoin, de se laisser aller à des voies de fait. Un jour, le vendeur d'indulgences Baumgartner en vint aux prises avec un gentilhomme ami de Luther, et s'abandonna à une telle colère qu'il en rendit l'esprit. « J'ai été de ceux qui l'ont porté dans la tombe, » dit Froschel, qui raconte ce fait (2). Ainsi se révélait la fermentation générale des esprits. Alors, comme à présent, les discours de la tribune avaient du retentissement dans le salon et dans la rue.

Le duc George, bien que penchant très-fort pour Eck, ne se montra pas si passionné que ses sujets. Il invita Eck, Luther et Carlstadt à dîner tous trois avec lui. Il pria même Luther de venir le voir en particulier; mais il lui montra bientôt toutes les préventions qu'on lui avait inspirées. « Par votre « écrit sur l'Oraison dominicale, lui dit le duc avec « humeur, vous avez égaré bien des consciences. Il « est des personnes qui se plaignent de n'avoir pu dire « un seul *Pater* pendant plus de quatre jours. »

V

Hiérarchie et rationalisme. — Deux fils de paysans. — Eck et Luther commencent. — Le chef de l'Église. — La primauté de Rome. — Égalité des évêques. — Pierre est le fondement. — Christ est le fondement. — Eck insinue que Luther est hussite. — Luther pour la doctrine de Huss. — Agitation dans l'auditoire. — Plaisanterie du docteur Eck. — La parole seule. — Le fou de cour. — Luther à la messe. — Paroles du duc. — Le purgatoire. — Fin de la dispute.

Ce fut le 4 juillet que le combat commença entre Eck et Luther. Tout annonçait qu'il serait plus violent, plus décisif et plus intéressant que celui qui venait de finir et qui peu à peu avait fait vider la salle. Les deux combattants s'avançaient dans l'arène, décidés à ne déposer les armes que lorsque la victoire se serait déclarée en faveur de l'un ou de l'autre. Tout le monde était dans la plus vive attente; car la primauté du pape devait être le sujet débattu. Le christianisme a deux grands adversaires : le hiérarchisme et le rationalisme. C'est le rationalisme, dans son application à la doctrine des forces de l'homme, qui avait été attaqué par la réformation dans la première partie de la dispute de Leipzig. C'était le hiérarchisme, considéré dans ce qui en est à la fois et le faîte et la base, la doctrine du pape, qui devait être combattu dans la seconde. D'un côté paraissait Eck, défenseur de la religion établie, et se glorifiant des disputes qu'il avait soutenues, comme un général d'armée se vante de ses batailles (3). De l'autre côté s'avançait Luther, qui semblait devoir recueillir de cette lutte les persécutions et l'ignominie, mais qui se présentait avec une bonne conscience, une ferme résolution de tout sacrifier à la cause de la vérité, et une attente pleine de foi en Dieu et dans les délivrances qu'il accorde. Des convictions toutes nouvelles avaient pénétré dans son âme ; elles n'y étaient point encore coordonnées en système, mais, dans la chaleur du combat, elles jaillissaient comme des éclairs. Grave, hardi, il montrait une décision qui ne tenait compte d'aucune entrave. On voyait sur ses traits l'empreinte des orages que son âme avait soutenus, et le courage avec lequel il se préparait à affronter de

(1) Eck à Haven et Bourkard, 1er juillet 1519. (Walch, XV, p. 1456.)
(2) Löscher, III, p. 278.
(3) Faciebat hoc Eccius quia certam sibi gloriam propositam cernebat, propter propositionem meam, in quâ negabam Papam esse jure divino caput Ecclesiæ : hic patuit ei campus magnus. (L. Opp. in Præf.)

nouvelles tempêtes. Deux fils de paysans, représentants des deux tendances qui divisent encore à cette heure la chrétienté, allaient livrer un combat d'où dépendait en grande partie l'avenir de l'État et de l'Église.

A sept heures du matin, les deux antagonistes étaient dans leurs chaires, entourés d'une assemblée nombreuse et attentive.

Luther se leva, et usant d'une précaution nécessaire, il dit avec modestie :

« Au nom du Seigneur! Amen. Je déclare que le respect que je porte au souverain pontife m'aurait engagé à ne point soutenir cette dispute, si l'excellent docteur Eck ne m'y eût entraîné. »

ECK.

« En ton nom, doux Jésus! avant de descendre dans l'arène, je proteste en votre présence, magnifiques seigneurs, que tout ce que je dirai est soumis au jugement du premier de tous les siéges et du maître qui y est assis. »

Après un moment de silence, Eck continua :

« Il y a dans l'Église de Dieu une primauté qui vient de Christ lui-même. L'Église militante a été établie à l'image de l'Église triomphante. Or celle-ci est une monarchie où tout s'élève hiérarchiquement jusqu'au seul chef qui est Dieu. C'est pourquoi Christ a établi un tel ordre sur la terre. Quel monstre serait l'Église, si elle était sans tête (1)!... »

LUTHER, se tournant vers l'assemblée.

« Quand monsieur le docteur déclare qu'il faut que l'Église universelle ait un chef, il fait bien. S'il est quelqu'un parmi nous qui prétende le contraire, qu'il se lève ! quant à moi, cela ne me regarde pas. »

ECK.

« Si l'Église militante n'a jamais été sans monarque, je voudrais bien savoir quel il peut être, si ce n'est le pontife de Rome? »

LUTHER.

« Le chef de l'Église militante est Christ lui-même, et non un homme. Je le crois en vertu du témoignage de Dieu. *Il faut*, dit l'Écriture, *que Christ règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds* (2). N'écoutons donc pas ceux qui relèguent Christ dans l'Église triomphante du ciel. Son règne est un règne de foi. Nous ne pouvons voir notre chef, et cependant nous l'avons (3). »

Eck, ne se tenant pas pour battu, et ayant recours à d'autres arguments, reprit :

« C'est de Rome, comme le dit saint Cyprien, que l'unité sacerdotale est provenue (4). »

LUTHER.

« Pour l'Église d'Occident, je l'accorde. Mais cette Église romaine elle-même n'est-elle pas issue de celle de Jérusalem ? C'est celle-ci proprement qui est la mère et la nourricière de toutes les Églises (5). »

ECK.

« Saint Jérôme déclare que si une puissance extraordinaire et supérieure à toutes les autres n'est pas donnée au pape, il y aura dans les Églises autant de schismes que de pontifes (6). »

LUTHER.

« *Donnée*, dit-il, c'est-à-dire que si tous les autres fidèles y consentaient, cette puissance pourrait être attribuée de droit humain au premier pontife (7). Et moi non plus, je ne nie pas que si tous les fidèles du monde entier tombaient d'accord de reconnaître comme premier et souverain pontife l'évêque de Rome, ou celui de Paris, ou celui de Magdebourg, il faudrait le reconnaître pour tel, à cause du respect que l'on devrait à cet accord de toute l'Église; mais cela ne s'est jamais vu, et jamais cela ne se verra. De nos jours même, l'Église grecque ne refuse-t-elle pas à Rome son assentiment ? »

Luther était tout prêt alors à reconnaître le pape comme le premier magistrat de l'Église, élu librement par elle ; mais il niait qu'il fût établi de Dieu. Ce ne fut que plus tard qu'il nia que l'on dût en aucune manière se soumettre à lui. C'est là un pas que la dispute de Leipzig lui fit faire. Mais Eck s'était avancé sur un terrain que Luther connaissait mieux que lui. Celui-ci ne put, il est vrai, soutenir sa thèse, que la papauté n'existait que depuis quatre siècles. Eck cita des autorités d'une date antérieure, auxquelles Luther ne sut que répondre. La critique n'avait point encore attaqué les fausses décrétales. Mais plus la dispute se rapprochait des temps primitifs, plus Luther devenait fort. Eck en appelait aux Pères; Luther lui répondait par les Pères, et tous les auditeurs étaient frappés de sa supériorité sur son rival.

« Que le sens que j'expose, dit-il, soit celui de saint Jérôme, c'est ce que je prouve par l'épître de saint Jérôme lui-même à Évagrius : Tout évêque, dit-il, soit à Rome, soit à Eugubium, soit à Constantinople, soit à Regium, soit à Alexandrie, soit à Tanis, a le même mérite et le même sacerdoce (8).

(1) Nam quod monstrum esset, Ecclesiam esse acephalam! (L. Opp. lat. I, p. 243.)

(2) 1re Épître aux Corinthiens, XV, 25.

(3) Prorsùs audiendi non sunt qui Christum extra Ecclesiam militantem tendunt in triumphantem, cùm sit regnum fidei. Caput nostrum non videmus; tamen habemus. (L. Opp. lat. I, p. 243.)

(4) Unde sacerdotalis unitas exorta est. (Ibid.)

(5) Hæc est matrix propriè omnium ecclesiarum. (L. Opp. lat. I, p. 244.)

(6) Cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas. (Ibid., p. 243.)

(7) *Detur*, inquit, hoc est jure humano, posset fieri, consentientibus cæteris omnibus fidelibus. (Ibid., p. 244.)

(8) Ejusdem meriti et ejusdem sacerdotii est. (Ibid.)

La puissance des richesses, l'humiliation de la pauvreté, placent seules les évêques ou plus haut ou plus bas. »

Des écrits des Pères, Luther passa aux décrets des conciles, qui ne voient dans l'évêque de Rome que le premier entre ses pairs (1).

« Nous lisons, dit-il, dans le décret du concile d'Afrique : Que l'évêque du premier siége ne soit appelé ni prince des pontifes ni souverain pontife, ni de quelque autre nom de ce genre, mais seulement évêque du premier siége. Si la monarchie de l'évêque de Rome était de droit divin, continue Luther, ne serait-ce pas là une parole hérétique? »

Eck répond par une de ces distinctions subtiles qui lui sont si familières :

« L'évêque de Rome, si vous le voulez, n'est pas évêque universel, mais évêque de l'Église universelle (2). »

LUTHER.

« Je veux bien me taire sur cette réponse : que nos auditeurs en jugent eux-mêmes! »

« Certes, dit-il ensuite, voilà une glose digne d'un théologien et bien propre à satisfaire un disputeur avide de gloire. Ce n'est pas pour rien que je suis resté à grands frais à Leipzig, puisque j'y ai appris que le pape n'est pas, il est vrai, l'évêque universel, mais qu'il est l'évêque de l'Église universelle (3) !... »

ECK.

« Eh bien! j'en viens à l'essentiel. Le vénérable docteur me demande de prouver que la primauté de l'Église de Rome est de droit divin; je le prouve par ces paroles de Christ : *Tu es Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église.* Saint Augustin, dans une de ses épîtres, a ainsi exposé le sens de ce passage : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, c'est-à-dire « sur Pierre, j'édifierai mon Église. » Il est vrai que ce même Augustin a exposé ailleurs que par cette pierre il fallait entendre Christ lui-même; mais il n'a point rétracté sa première exposition. »

LUTHER.

« Si le révérend docteur veut m'attaquer, qu'il concilie d'abord lui-même ces paroles contraires de saint Augustin. Car il est certain que saint Augustin a dit *très-souvent* que la pierre était Christ, et peut-être à peine *une fois* que c'était Pierre lui-même. Mais quand même saint Augustin et tous les Pères diraient que l'apôtre est la pierre dont Christ parle, moi seul je leur résisterais, appuyé sur l'autorité de la sainte Écriture, c'est-à-dire sur le droit divin (4); car il est écrit : *Personne ne peut poser* D'AUTRE *fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ* (5). Pierre lui-même appelle Christ *la pierre angulaire et vive sur laquelle nous sommes édifiés pour être une maison en esprit* (6). »

ECK.

« Je m'étonne de l'humilité et de la modestie avec lesquelles le révérend docteur promet de s'opposer seul à tant d'illustres Pères, et prétend en savoir plus que les souverains pontifes, les conciles, les docteurs et les universités!... Il serait étonnant sans doute que Dieu eût caché la vérité à tant de saints et de martyrs... jusqu'à la venue du révérend père! »

LUTHER.

« Les Pères ne sont pas contre moi. Saint Augustin, saint Ambroise, les plus excellents docteurs, parlent comme je parle. *Super isto articulo fidei fundata est Ecclesia* (7), dit saint Ambroise, en expliquant ce qu'il faut entendre par la pierre sur laquelle l'Église repose. Que mon adversaire retienne donc sa langue. S'exprimer comme il le fait, c'est attiser la haine et non disculer en vrai docteur. »

Eck ne s'était pas attendu à ce que son adversaire possédât tant de connaissances, et sût se tirer du labyrinthe où il cherchait à l'égarer. « Le révérend « docteur, dit-il, est descendu dans l'arène après « avoir bien préparé son sujet. Que vos seigneuries « m'excusent si je ne leur présente pas des recher- « ches aussi exactes : je suis venu pour disputer et « non pour faire un livre. » — Eck était étonné, mais il n'était pas battu. N'ayant plus de raisons à donner, il eut recours à un artifice méprisable, odieux, qui devait, sinon vaincre son adversaire, du moins le jeter dans un grand embarras. Si l'accusation d'être un Bohémien, un hérétique, un hussite, plane sur Luther, il est vaincu; car les Bohémiens sont détestés dans l'Église. Le lieu du combat n'était pas éloigné des frontières de la Bohême; la Saxe, à la suite de la condamnation prononcée par le concile de Constance contre Jean Huss, avait été exposée à toutes les horreurs d'une guerre longue et ruineuse; elle se faisait une gloire d'avoir alors résisté aux hussites; l'université de Leipzig avait été fondée en opposition à la tendance de Jean Huss; et la dispute avait lieu en présence de princes, de nobles et de bourgeois, dont les pères avaient succombé dans cette lutte célèbre. Donner à entendre que Luther et Huss sont d'accord, c'est porter au premier le coup le plus terrible. C'est à cette ruse

(1) Primus inter pares.

(2) Non episcopus universalis, sed universalis Ecclesiæ episcopus. (L. Opp. lat. I, p. 246.)

(3) Ego glorior me tot expensis non frustrà... (L. Epp. I, p. 299.)

(4) Resistam eis ego unus, auctoritate apostoli, id est divino jure. (L. Opp. lat. 1, p. 237.)

(5) Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens, III, 11.

(6) Ire Épître de saint Pierre, II, 4, 5.

(7) L'Église est fondée sur cet article de foi. (L. Opp. lat. 1, p. 254.)

de guerre que le docteur d'Ingolstadt a recours. « Dès les temps primitifs, dit-il, il a été reconnu « par tous les bons chrétiens que l'Église de Rome « tient sa primauté de Christ lui-même, et non du « droit humain. Je dois avouer cependant que les « Bohémiens, en défendant avec opiniâtreté leurs « erreurs, ont attaqué cette doctrine. Je demande « pardon au vénérable père, si je suis ennemi des « Bohémiens, parce qu'ils sont ennemis de l'Église, « et si la dispute actuelle m'a rappelé ces héréti- « ques; car... d'après mon faible jugement... les « conclusions que le docteur a prises favorisent tout « à fait ces erreurs. On assure même que les hus- « sites s'en glorifient hautement (1). »

Eck avait bien calculé. Tous ses partisans accueillirent avec grande faveur cette perfide insinuation. Il y eut un mouvement de joie dans l'auditoire. « Ces injures, dit plus tard le réformateur, les « chatouillaient beaucoup plus agréablement que la « dispute elle-même. »

LUTHER.

« Je n'aime et n'aimerai jamais un schisme. Puisque, de leur propre autorité, les Bohémiens se séparent de notre unité, ils font mal, quand même le droit divin prononcerait en faveur de leur doctrine; car le droit divin suprême, c'est la charité et l'unité de l'esprit (2). »

C'était le 5 juillet, dans la séance du matin, que Luther avait dit ces paroles. On se sépara peu après, l'heure du dîner étant arrivée. Luther se sent mal à son aise. N'avait-il pas été bien loin en condamnant ainsi les chrétiens de la Bohême. N'ont-ils pas maintenu des doctrines que Luther soutient à cette heure? Il vit combien le pas où il se trouvait engagé était difficile. S'élèvera-t-il contre un concile qui a condamné Jean Huss, ou reniera-t-il cette grande idée d'une Église universelle de Christ, qui s'était emparée de son âme?... L'inébranlable Luther n'hésita pas. « Fais ce que dois; arrive que pourra. » Aussi l'assemblée s'étant de nouveau réunie à deux heures après midi, il prit la parole et dit avec fermeté :

« Parmi les articles de Jean Huss et des Bohé- « miens, il en est de très-chrétiens. C'est une chose « certaine. Tel est celui-ci : Qu'il n'y a qu'une « seule Église universelle; et cet autre : Qu'il n'est « pas nécessaire au salut de croire l'Église romaine « supérieure aux autres. Que ce soit Wicleff, que « ce soit Huss qui l'ait dit, peu m'importe... C'est « la vérité. »

Cette déclaration de Luther produisit une sensation immense sur l'auditoire. Huss, Wicleff, ces noms abhorrés, prononcés avec éloge par un moine, au sein d'une assemblée catholique!... Une rumeur presque générale se fit entendre. Le duc George lui-même fut tout effrayé. Il lui sembla voir élever dans la Saxe cet étendard de guerre civile, qui avait si longtemps désolé les États de ses ancêtres maternels. Ne pouvant contenir son émotion, il mit ses mains sur ses hanches, branla la tête, et s'écria à haute voix, en sorte que toute l'assemblée pût l'entendre : « C'est la rage qui le pousse (3)! » Tout l'auditoire était dans une vive agitation. On se levait; chacun parlait avec son voisin. Ceux qui avaient cédé au sommeil se réveillaient. Les adversaires triomphaient; les amis de Luther étaient dans un grand embarras. Plusieurs personnes, qui jusqu'alors l'avaient entendu avec plaisir, commencèrent à douter de son orthodoxie. L'impression de cette parole ne s'affaiblit jamais dans l'esprit de George; dès ce moment il vit le réformateur de mauvais œil et devint son ennemi (4).

Pour Luther, il ne se laissa pas intimider par cette explosion de murmures. L'un de ses principaux arguments était que les Grecs n'avaient jamais reconnu le pape, et pourtant n'avaient jamais été déclarés hérétiques; que l'Église grecque avait subsisté, subsistait et subsisterait sans le pape, et qu'elle appartenait à Christ aussi bien que l'Église de Rome. Eck, au contraire, affirmait effrontément que l'Église chrétienne et l'Église romaine étaient une seule et même Église; que les Grecs et les Orientaux, en abandonnant le pape, avaient aussi abandonné la foi chrétienne, et qu'ils étaient incontestablement hérétiques. « Quoi! Grégoire de Nazianze, s'écria « Luther, Basile le Grand, Épiphane, Chrysostome, « un nombre immense d'autres évêques grecs, « ne sont-ils pas sauvés? et pourtant ils n'ont pas « cru que l'Église de Rome fût supérieure aux « autres Églises!... Il n'est pas au pouvoir des « pontifes de Rome de faire de nouveaux articles « de foi. Il n'y a pour le chrétien fidèle d'autre au- « torité que la sainte Écriture. Elle est seule le « *droit divin*. Je supplie M. le docteur d'accorder « que les pontifes de Rome ont été des hommes, et « de vouloir bien ne pas en faire des dieux (5). »

Eck eut recours alors à une de ces plaisanteries qui donnent gratuitement à celui qui les fait un petit air de triomphe.

« Le révérend père, qui n'entend pas bien l'art

(1) Et, ut fama est, de hoc plurimùm gratulantur. (L. Opp. lat. I, p. 250.)

(2) Nunquàm mihi placuit, nec in æternum placebit quodcumque schisma... Cùm supremum jus divinum sit charitas et unitas spiritûs. (Ibid.)

(3) Das walt die Sucht!

(4) Nam adhuc erat dux Georgius mihi non inimicus, quod sciebam certo. (L. Opp. in Præf.)

(5) Nec potest fidelis christianus cogi ultrà sacram Scripturam, quæ est propriè jus divinum. (L. Opp. lat. I, p. 252.)

de la cuisine, dit-il, fait un mauvais mélange des saints et des hérétiques grecs, en sorte que le parfum de sainteté des uns empêche de sentir le poison des autres (1). »

LUTHER, interrompant Eck avec vivacité.

« L'excellent docteur parle avec impudence. Il n'y a pour moi point de communion entre Christ et Bélial. »

Luther avait fait un grand pas. Il n'avait attaqué, en 1516 et 1517, que les prédications des vendeurs d'indulgences et les doctrines scolastiques, et avait respecté les décrets des papes. Plus tard, il avait rejeté ces décrets, mais en avait appelé à un concile. Maintenant il avait repoussé cette dernière autorité elle-même, déclarant que nul concile ne pouvait établir un nouvel article de foi, et prétendre n'être pas sujet à l'erreur. Ainsi toutes les autorités humaines étaient successivement tombées devant lui; le sable que la pluie et les torrents entraînent avait disparu; il ne restait, pour relever les ruines de la maison du Seigneur, que le roc éternel de la Parole de Dieu. « Vénérable père! lui dit Eck, si « vous croyez qu'un concile, légitimement assem- « blé, peut errer, vous êtes pour moi un païen et « un péager! »

Telles étaient les discussions qui occupaient les deux docteurs. L'assemblée était attentive. L'attention baissait pourtant quelquefois, et les auditeurs aimaient assez qu'un incident vînt les égayer et les distraire. Souvent aux choses les plus graves se mêlent les plus comiques : c'est ce qui arriva à Leipzig.

Le duc George, selon la coutume du temps, avait un fou de cour. Quelques plaisants dirent à celui-ci : « Luther soutient qu'un fou de cour peut se « marier. Eck défend la proposition contraire. » Là-dessus le fou prit Eck en grande aversion, et chaque fois qu'il entrait dans la salle à la suite du duc, il regardait le théologien d'un air menaçant. Le chancelier d'Ingolstadt, ne dédaignant pas de descendre jusqu'à la plaisanterie, ferma un jour un œil (le fou était borgne), et de l'autre se mit à regarder de travers le petit personnage. Celui-ci, hors de lui, accabla d'injures le grave docteur. Toute l'assemblée, dit Peifer, se mit à rire, et ce divertissement diminua un peu la tension extrême des esprits (2).

En même temps se passaient dans la ville et dans les églises des scènes qui montraient l'horreur que les assertions hardies de Luther inspiraient aux partisans de Rome. On criait surtout au scandale dans les couvents attachés au pape. Un dimanche, le docteur de Wittemberg s'était rendu dans l'église des dominicains avant la grand'messe. Il ne s'y trouvait que quelques moines qui disaient des messes basses sur de petits autels. A peine apprend-on dans le cloître que l'hérétique Luther est dans l'église, que les moines accourent en toute hâte, saisissent l'ostensoir, le portent dans le tabernacle, l'enferment et le gardent avec soin, de peur que le très-saint sacrement ne soit profané par les regards hérétiques de l'augustin de Wittemberg. En même temps, ceux qui lisaient la messe ramassent avec précipitation tout ce qui sert à la célébrer; ils abandonnent l'autel, traversent l'église, et s'enfuient dans la sacristie, comme si le diable eût été derrière eux, dit un historien.

On s'entretenait partout du sujet de la dispute. Dans les hôtelleries, à l'université, à la cour, chacun en disait son sentiment. Le duc George, quelle que fût son irritation, ne refusait pas obstinément de se laisser convaincre. Un jour qu'il avait Eck et Luther à dîner, il interrompit leur conversation, en disant : « Que le pape soit pape de droit divin ou de droit « humain, toujours est-il qu'il est pape (3). » Luther fut très-satisfait de ces paroles. « Le prince, « dit-il, ne les eût jamais prononcées, si mes argu- « ments ne l'avaient pas frappé. »

On avait disputé pendant cinq jours sur la primauté du pape. Le 8 juillet, on en vint à la doctrine du purgatoire. La dispute dura un peu plus de deux jours. Luther admettait encore l'existence du purgatoire; mais il niait que cette doctrine se trouvât enseignée dans l'Écriture et dans les Pères, de la manière dont les scolastiques et son adversaire le prétendaient. « Notre docteur Eck, dit-il, en faisant « allusion à l'esprit superficiel de son adversaire, a « aujourd'hui couru sur la sainte Écriture sans « presque la toucher!... comme une araignée sur « l'eau. »

Le 11 juillet, on en vint aux indulgences. « Ce « ne fut qu'un jeu et une dispute pour rire, dit Lu- « ther. Les indulgences tombèrent tout à plat, et « Eck fut presque en tout de mon avis (4). » Eck lui-même dit : « Si je n'avais pas disputé avec le « docteur Martin sur la primauté du pape, je pour- « rais presque être d'accord avec lui (5). »

La discussion roula ensuite sur la repentance, l'absolution des prêtres, les satisfactions. Eck, comme à son ordinaire, cita les scolastiques, les do-

(1) At Rev. Pater, *artis coquinariæ* minùs instructus, comiscet sanctos græcos cum schismaticis et hæreticis, ut fuco sanctitatis Patrum, hæreticorum tueatur perfidiam. (L. Opp. lat. 1, 252)

(2) L. Opp. W. XV, p. 1440. — Loscher, III, p. 281.

(3) Ita ut ipse dux Georgius inter prandendum, ad Eccium et me diceat : « Sive sit jure humano, sive sit jure divino, papa; ipse est papa. » (L. Opp. in Præf.)

(4) L. Opp. (L.) XVII, p. 246.

(5) So wollt'er fast einig mit mir gewest seyn. (Ibid.)

minicains, les canons du pape. Luther termina la dispute par ces mots :

« Le révérend docteur s'enfuit de devant les « saintes Écritures, comme le diable de devant la « croix. Quant à moi, sauf le respect dû aux Pères, « je préfère l'autorité de l'Écriture, et c'est elle que « je recommande à nos juges (1). »

Ici finit la dispute d'Eck et de Luther. Carlstadt et le docteur d'Ingolstadt discutèrent encore pendant deux jours sur les mérites de l'homme dans les bonnes œuvres. Le 16 juillet, l'action se termina, après avoir duré vingt jours, par un discours du recteur de Leipzig. A peine eut-il achevé qu'une musique éclatante se fit entendre, et la solennité fut conclue par le chant du *Te Deum*.

Mais, pendant ce chant solennel, les esprits n'étaient déjà plus ce qu'ils avaient été pendant le *Veni Spiritus*. Déjà les pressentiments de plusieurs semblaient s'être réalisés. Les coups que les champions des deux doctrines s'étaient portés avaient fait à la papauté une large blessure.

VI

Intérêt des laïques. — Opinion de Luther. — Aveux et vanteries du docteur Eck. — Effets de la dispute. — Poliandre. — Cellarius. — Le jeune prince d'Anhalt. — Les étudiants de Leipzig. — Cruciger. — Vocation de Mélanchton. — Affranchissement de Luther.

Ces disputes théologiques, auxquelles maintenant les gens du monde ne voudraient pas consacrer quelques courts instants, avaient été suivies et écoutées pendant vingt jours avec beaucoup d'attention : laïques, chevaliers, princes, avaient montré un intérêt soutenu. Le duc Barnim de Poméranie et le duc George se firent surtout remarquer par leur assiduité. Mais quelques-uns des théologiens de Leipzig, amis du docteur Eck, dormaient au contraire « tout doucement, » dit un témoin oculaire. Il fallait même les réveiller, quand la dispute était finie, pour qu'ils ne manquassent pas leur dîner.

Luther quitta le premier Leipzig ; Carlstadt partit ensuite; Eck y resta quelques jours après leur départ.

Il n'y eut point de décision rendue sur la dispute (2). Chacun en parla à sa manière. « Il y a eu « à Leipzig, dit Luther, perte de temps et non re« cherche de la vérité. Depuis deux ans que nous « examinons les doctrines des adversaires, nous « avons compté tous leurs os. Eck, au contraire, a « à peine effleuré la surface (3); mais il a crié dans « une heure plus que nous dans deux longues an« nées. »

Eck, écrivant en particulier à ses amis, avouait à divers égards sa défaite; mais il ne manquait pas de raisons pour l'expliquer. « Les Wittembergeois « m'ont vaincu sur plusieurs points, écrivit-il, le « 24 juillet, à Hoehstraten (4), premièrement, « parce qu'ils ont apporté avec eux des livres; se« condement, parce qu'on leur écrivait la dispute « et qu'ils l'examinaient chez eux à loisir; troisiè« mement, parce qu'ils étaient plusieurs, deux doc« teurs (Carlstadt et Luther), Lange, vicaire des « augustins, deux licenciés, Amsdorff et un très« arrogant neveu de Reuchlin (Mélanchton), trois « docteurs en droit, et plusieurs maîtres ès arts : « tous aidaient à la dispute, soit en public, soit en « particulier. Mais moi, je me présentais seul, « n'ayant que l'équité pour compagne. » Eck oubliait Emser, l'évêque et tous les docteurs de Leipzig.

Si de tels aveux échappaient à Eck dans une correspondance familière, il en était tout autrement en public. Le docteur d'Ingolstadt et les théologiens de Leipzig faisaient grand bruit de ce qu'ils appelaient *leur victoire*. Ils répandaient partout de faux rapports. Toutes les langues du parti répétaient leurs paroles suffisantes. « Eck triomphe partout, » écrivait Luther (5). Mais on se disputait les lauriers dans le camp de Rome. « Si nous n'eussions secouru « Eck, disaient ceux de Leipzig, l'illustre docteur « eût été renversé. » — « Les théologiens de Leipzig « sont de bonnes gens, disait de son côté le doc« teur d'Ingolstadt, mais j'ai trop espéré d'eux; « moi seul j'ai tout fait. » — « Tu vois, dit Luther à « Spalatin, qu'ils chantent une nouvelle Iliade et « une nouvelle Énéide. Ils ont la bonté de faire de « moi un Hector ou un Turnus, tandis que Eck « est pour eux Achille ou Énée. Le seul doute qui « leur reste, c'est de savoir si la victoire a été rem« portée par les armées d'Eck ou par celles de Leip« zig. Tout ce que je puis dire pour éclaircir la « chose, c'est que le docteur Eck n'a cessé de crier « et que ceux de Leipzig n'ont cessé de se taire (6). »

(1) Videtur fugere à facie Scripturarum, sicut diabolus crucem. Quare, salvis reverentiis Patrum, præfero ego auctoritatem Scripturæ, quod commendo judicibus futuris. (L. Opp. lat. 1, p. 291.)

(2) Ad exitum certaminis, uti solet, nulla prodiit decisio. (Palavicini, 1, 65.)

(3) Totam istam conclusionum cohortem multò acriùs et validiùs nostri Wittembergenses... oppugnaverunt et ita examinaverunt ut ossa eorum numerare licuerit, quas Eccius vix in facie cutis leviter perstrinxit. (L. Epp. I, p. 291.)

(4) Verùm in multis me obruerunt. (Corpus Reform., 1, 83.)

(5) Eccius triumphat ubiquè. (L. Epp. 1, p. 290.)

(6) Novam quamdam Iliada et Æneida illos cantare... (Ibid., p. 305.)

« Eck a triomphé aux yeux de ceux qui ne com« prennent pas l'affaire et qui ont vieilli sur les « scolastiques, dit l'élégant, le spirituel, le sage » Mosellanus; mais Luther et Carlstadt sont demeu« rés vainqueurs pour tous ceux qui ont de la « science, de l'intelligence et de la modestie (1). »

La dispute de Leipzig ne devait pourtant pas s'évanouir en fumée. Toute œuvre faite avec dévouement porte ses fruits. Les paroles de Luther avaient pénétré avec une puissance irrésistible dans l'esprit de ses auditeurs. Plusieurs de ceux qui chaque jour avaient rempli la salle du château furent subjugués par la vérité. Ce fut même au milieu de ses adversaires les plus prononcés qu'elle fit surtout des conquêtes. Le secrétaire du docteur Eck, son familier, son disciple, Poliandre fut gagné à la réforme, et dès l'an 1522 il prêcha publiquement l'Évangile à Leipzig. Jean Cellarius, professeur d'hébreu, l'un des hommes les plus opposés à la réforme, saisi par les paroles du puissant docteur, commença à sonder davantage la sainte Écriture. Bientôt il quitta sa place, et, plein d'humilité, vint étudier à Wittemberg, aux pieds de Luther. Il fut plus tard pasteur à Francfort et à Dresde.

Parmi ceux qui avaient pris place sur les siéges réservés à la cour, et qui entouraient le duc George, était un jeune prince âgé de douze ans, issu d'une famille célèbre par ses combats contre les Sarrasins, George d'Anhalt. Il étudiait alors à Leipzig sous la direction d'un gouverneur. Une grande ardeur pour la science et un vif attrait pour la vérité distinguaient déjà cet illustre jeune homme. Souvent on l'entendait répéter cette sentence de Salomon : *La parole de mensonge ne convient pas au prince.* La dispute de Leipzig fit naître en cet enfant des réflexions sérieuses et un penchant décidé pour Luther (2). Quelque temps après, on lui offrit un évêché. Ses frères, tous ses parents, le sollicitaient de l'accepter, voulant le pousser aux hautes dignités de l'Église. Il fut inébranlable dans son refus. Sa pieuse mère, amie secrète de Luther, étant morte, il se trouva en possession de tous les écrits du réformateur. Il présentait à Dieu de constantes et ferventes prières, le suppliant de fléchir son cœur à la vérité, et souvent, dans la solitude de son cabinet, il s'écriait avec larmes : *Fais à ton serviteur selon ta miséricorde, et enseigne-moi tes ordonnances* (3) ! Ses prières furent entendues. Convaincu, entraîné, il se rangea sans crainte du côté de l'Évangile. En vain ses tuteurs, et surtout le duc George, l'obsédèrent-ils de prières et de représentations. Il demeura inflexible, et George, à demi convaincu par les raisons de son pupille, s'écria : « Je ne puis rien lui « répondre; mais je resterai pourtant dans mon « Église, car dresser un vieux chien n'est pas chose « possible. » Nous retrouverons plus tard ce prince si aimable, l'un des beaux caractères de la réformation, qui prêcha lui-même à ses sujets la parole de vie, et auquel on a appliqué ce mot de Dion sur l'empereur Marc-Antonin : « Il fut durant toute sa vie « semblable à lui-même; il était un homme de « bien, et il n'y eut aucune feinte en lui (4). »

Ce fut surtout par les étudiants que les paroles de Luther furent reçues avec enthousiasme. Ils sentirent la différence qu'il y avait entre l'esprit et la vie du docteur de Wittemberg et les distinctions sophistiques, les spéculations vaines du chancelier d'Ingolstadt. Ils voyaient Luther s'appuyant sur la Parole de Dieu. Ils voyaient le docteur Eck ne se fondant que sur les traditions des hommes. L'effet fut prompt. Les auditoires de l'université de Leipzig se vidèrent presque après la dispute. Une circonstance y contribua : la peste semblait s'y déclarer. Mais il était bien d'autres universités, Erfurt, Ingolstadt, par exemple, où les étudiants auraient pu se rendre. La force de la vérité les attira à Wittemberg. Le nombre des étudiants y doubla (5).

Parmi ceux qui se transportèrent de l'une de ces universités à l'autre, on remarqua un jeune homme de seize ans, d'un caractère mélancolique, parlant peu, et qui souvent, au milieu des conversations et des jeux de ses condisciples, semblait absorbé dans ses propres pensées (6). Ses parents lui avaient cru d'abord un esprit faible; mais bientôt ils le virent si prompt à apprendre, si continuellement occupé de ses études, qu'ils conçurent de lui de grandes espérances. Sa droiture, sa candeur, sa modestie et sa piété le faisaient aimer de tous, et Mosellanus le signala comme un modèle à toute l'université. Il s'appelait Gaspard Cruciger et était originaire de Leipzig. Le nouvel étudiant de Wittemberg fut plus tard l'ami de Mélanchton et l'aide de Luther dans la traduction de la Bible.

La dispute de Leipzig eut des effets plus grands encore. Ce fut là que le théologien de la réformation reçut son appel. Modeste et silencieux, Mélanchton avait assisté à la discussion sans presque y prendre part. Il ne s'était occupé jusqu'alors que

(1) Lutheri Sieg sey um so viel weniger berühmt, weil der Gelehrten, Verständigen, und derer die sich selbst nicht hoch rühmen, wenig seyen (Seckendorff, p. 207.)

(2) L. Opp. (W.) XV, p. 1440.

(3) ... A Deo petivit, flecti pectus suum ad veritatem, ac lacrymans sæpè hæc verba repetivit... (M. Adami Vita Georgii Anhalt. p. 248.)

(4) (Vid. Melch. Adam. p. 255.)

(5) Peifer Histor. Lipsiensis. 356.

(6) Et cogitabundus et sæpè in medios sodalitios quasi peregrinante animo. (Melch. Adami Vita Crucigeri, page 193.)

de littérature. La conférence lui donna une impulsion nouvelle, et lança l'éloquent professeur dans la théologie. Dès lors il fit plier la hauteur de sa science devant la Parole de Dieu. Il reçut la vérité évangélique avec la simplicité d'un enfant. Ses auditeurs l'entendirent exposer les doctrines du salut avec une grâce et une clarté qui ravissaient tout le monde. Il avançait avec courage dans cette carrière nouvelle pour lui, car, disait-il, « Christ ne manquera pas aux siens (1). » Dès ce moment, les deux amis marchèrent ensemble, combattant pour la liberté et la vérité, l'un avec la force d'un saint Paul, l'autre avec la douceur d'un saint Jean. Luther a admirablement exprimé la différence de leurs vocations. « Je suis né, dit-il, pour me mettre « aux prises sur le champ de bataille avec les partis et avec les démons. C'est pourquoi mes écrits « sont pleins de guerre et de tempête. Il faut que « je déracine les souches et les troncs, que j'enlève « les épines et les broussailles, que je comble « les flaques et les bourbiers. Je suis le grossier « bûcheron qui doit préparer les voies et égaliser « le chemin. Mais le maître ès arts Philippe s'avance tout tranquillement et tout doucement; il « cultive et il plante; il sème et il arrose joyeusement, selon les dons que Dieu lui a faits d'une « main si libérale (2). »

Si Mélanchton, le tranquille semeur, fut appelé à l'œuvre par la dispute de Leipzig, Luther, le vigoureux bûcheron, sentit ses bras fortifiés par elle, et son courage s'enflamma davantage encore. L'effet le plus puissant de cette discussion s'accomplit en Luther lui-même. « La théologie scolastique, dit-il, « s'écroula alors entièrement à mes yeux, sous la « présidence triomphante du docteur Eck. » Le voile que l'École et l'Église avaient tendu ensemble devant le sanctuaire, fut déchiré pour le réformateur, du haut jusqu'en bas. Contraint à des recherches nouvelles, il parvint à des découvertes inattendues. Il vit avec autant d'étonnement que d'indignation le mal dans toute sa grandeur. Sondant les annales de l'Église, il découvrit que la suprématie de Rome n'avait d'autre origine que l'ambition d'un côté, et une crédule ignorance de l'autre. Au point de vue étroit sous lequel il avait jusqu'alors envisagé l'Église, en succéda un plus large et plus profond. Il reconnut dans les chrétiens de la Grèce et de l'Orient de véritables membre de l'Église catholique; et au lieu d'un chef visible, assis au bord du Tibre, il adora comme chef unique du peuple de Dieu ce Rédempteur invisible, éternel, qui, selon sa promesse, est tous les jours au milieu de tous les peuples de la terre, avec ceux qui croient en son nom. L'Église latine ne fut plus pour Luther l'Église universelle; il vit tomber les étroites barrières de Rome, et poussa un cri de joie en découvrant bien au delà le glorieux domaine de Jésus-Christ. Dès lors il comprit qu'il pouvait être membre de l'Église de Christ, sans l'être de l'Église du pape. Mais les écrits de Jean Huss firent surtout sur lui une forte impression. Il y retrouva, à sa grande surprise, la doctrine de saint Paul et de saint Augustin, cette doctrine à laquelle il n'était arrivé lui-même qu'après tant de combats. « J'ai cru, j'ai « enseigné sans le savoir, dit-il, toutes les doc« trines de Jean Huss (3) : Staupitz de même. Bref, « sans nous en douter, nous sommes tous hussites! « saint Paul, saint Augustin eux-mêmes le sont. Je « suis confondu et ne sais que penser... Oh! quels « terribles jugements de Dieu les hommes n'ont-ils « pas mérités, puisque la vérité évangélique, dé« voilée et publiée depuis plus d'un siècle, a été « condamnée, brûlée, étouffée!... Malheur, malheur « à la terre!... »

Luther se détacha de la papauté, il conçut alors pour elle une aversion prononcée et une sainte indignation; et tous les témoins qui dans chaque siècle s'étaient élevés contre Rome, vinrent tour à tour devant lui déposer contre elle et lui révéler quelques abus ou quelques erreurs. « O ténèbres! » s'écriait-il.

On ne lui permit pas de se taire sur ces tristes découvertes. L'orgueil de ses adversaires, leur prétendu triomphe, les efforts qu'ils faisaient pour éteindre la lumière, décidèrent son âme. Il avança dans la voie où Dieu le menait, sans s'inquiéter du but où elle pouvait le conduire. Luther a signalé ce moment comme celui de son affranchissement du joug papal. « Apprenez de moi, dit-il, combien il « est difficile de se débarrasser d'erreurs que le « monde entier confirme par son exemple, et qui, « par une longue habitude, sont devenues pour « nous une seconde nature (4). Il y avait alors sept « ans que je lisais et que j'expliquais publiquement « avec un grand zèle la sainte Écriture, en sorte « que je la savais presque tout entière par cœur (5). « J'avais aussi toutes les prémices de la connais« sance et de la foi en mon Seigneur Jésus-Christ; « c'est-à-dire, je savais que nous ne sommes pas « justifiés et sauvés par nos œuvres, mais par la « foi en Christ; et même je maintenais ouvertement « que ce n'est pas par droit divin que le pape est

(1) Christus suis non deerit. (Corp. Reform. I, p. 104.)

(2) L. Opp. (W.) XIV, p. 200.

(3) Ego imprudens hucusque omnia Johannes Huss et docui et tenui... (L. Epp. II, p. 452.)

(4) Quàm difficile sit eluctari et emergere ex erroribus, totius orbis exemplo firmatis... (L. Opp. lat. in Præf.)

(5) Per septem annos, ita ut memoriter penè omnia tenerem... (Ibid.)

« le chef de l'Église chrétienne. Et pourtant... je « ne pouvais pas voir ce qui en découle, savoir que « nécessairement et certainement le pape est du « diable. Car ce qui n'est pas de Dieu doit néces- « sairement être du diable (1). » Luther ajoute plus loin : « Je ne me laisse plus aller à mon indignation « contre ceux qui sont encore attachés au pape, « puisque moi, qui depuis tant d'années lisais avec « tant de soin les saintes Écritures, je tenais encore « au papisme avec tant d'opiniâtreté (2). »

Telles furent les suites véritables de la dispute de Leipzig, bien plus importantes que la dispute elle-même. Elle fut semblable à ces premiers succès qui exercent une armée et qui enflamment son courage.

VII

Eck attaque Mélanchton. — Défense de Mélanchton. — Interprétation de l'Écriture sainte. — Fermeté de Luther. — Les frères de Bohême. — Emser. — Staupitz.

Eck s'abandonnait à toute l'ivresse de ce qu'il voulait faire passer pour une victoire. Il déchirait Luther. Il entassait accusations sur accusations (3). Il écrivait à Frédéric. Il voulait, comme un général habile, profiter du trouble qui suit toujours une bataille, pour obtenir du prince d'importantes concessions. En attendant les mesures à prendre contre son adversaire lui-même, il appelait les flammes contre ses écrits, et même contre ceux qu'il n'avait pas lus. Il suppliait l'électeur de convoquer un concile provincial : « Exterminons toute cette ver- « mine, disait le grossier docteur, avant qu'elle se « soit multipliée à l'excès (4). »

Ce ne fut pas seulement contre Luther qu'il déchargea sa colère. Son imprudence appela Mélanchton dans la lice. Celui-ci, lié par une tendre amitié avec l'excellent Écolampade, lui rendit compte de la dispute, en parlant avec éloges du docteur Eck (5). L'orgueil du chancelier d'Ingolstadt fut néanmoins blessé. Il prit aussitôt la plume contre « ce gram- « mairien de Wittemberg, qui n'ignorait pas, il « est vrai, disait-il, le latin et le grec, mais qui « avait osé publier une lettre où il l'avait insulté, « lui, le docteur Eck (6) ! »

Mélanchton répondit. C'est ici son premier écrit théologique. On y trouve cette exquise urbanité qui distinguait cet homme excellent. Posant les principes fondamentaux de l'herméneutique, il montre qu'il ne faut pas expliquer l'Écriture sainte d'après les Pères, mais les Pères d'après l'Écriture sainte. « Que de fois Jérôme ne s'est-il pas trompé ! « dit-il, que de fois Augustin ! que de fois Am- « broise ! que de fois ils sont d'avis différents ! que « de fois ils rétractent leurs erreurs !... Il n'y a « qu'une seule Écriture, inspirée de l'Esprit du « ciel, pure et vraie en toutes choses (7).

« Luther ne suit pas quelques expositions am- « biguës des anciens, dit-on ; et pourquoi les sui- « vrait-il ? Quand il expose le passage de saint Mat- « thieu : *Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai* « *mon Église*, il parle comme Origène, qui à lui « seul en vaut plusieurs ; comme Augustin dans « son homélie ; comme Ambroise dans son sixième « livre sur saint Luc : je passe les autres sous si- « lence. — Quoi donc, direz-vous, les Pères se « contredisent ! — Et qu'y a-t-il là d'étonnant (8) ? « Je crois aux Pères parce que je crois à la sainte « Écriture. Le sens de l'Écriture est un et simple, « comme la vérité céleste elle-même. On l'obtient « en comparant les Écritures ; on le déduit du fil « et de l'enchaînement du discours (9). Il y a une « philosophie qui nous est ordonnée par rapport « aux Écritures de Dieu : c'est de rapprocher « d'elles toutes les opinions et toutes les maximes « des hommes, comme de la pierre de touche qui « doit les éprouver (10). »

Il y avait longtemps que l'on n'avait exposé avec tant d'élégance de si puissantes vérités. La Parole de Dieu était remise à sa place ; les Pères, à la leur. La voie simple par laquelle on obtient le sens véritable de l'Écriture était fermement tracée. La Parole surnageait au-dessus de toutes les difficultés et de toutes les explications de l'École. Mélanchton fournissait de quoi répondre à ceux qui, comme le docteur Eck, embrouilleraient ce sujet, jusque dans les temps les plus éloignés. Le frêle *grammairien* s'était levé ; et les larges et robustes épaules du gladiateur scolastique avaient plié sous le premier mouvement de son bras.

Plus Eck était faible, plus il criait fort. Il pré-

(1) Quod enim ex Deo non est, necessè est ex diabolo esse. (L. Opp. lat. in Præf.)

(2) Cùm ego tot annis sacra legens diligentissimè, tamen ita hæsi tenaciter. (Ibid.)

(3) Proscidit, post abitum nostrum, Martinum inhumanissimè. (Melancht. Corp. Reform. I, p. 106.)

(4) Ehe das Ungeziffer uberhand nehme. (L. Opp. (L.) XVII, p. 271.)

(5) Eccius ob varias et insignes ingenii dotes... (L. Opp. lat. I, p. 337.)

(6) Ausus est grammaticus Wittembergensis, græcè et latinè sanè non indoctus, epistolam edere... (L. Opp. lat. I, p. 338.)

(7) Una est Scriptura, cœlestis spiritus, pura, et per omnia verax. (Contra Eckium Defensio. Corp. Reform. I, p. 113.)

(8) Quid igitur? Ipsi secum pugnant! quid mirum? (Ibid.)

(9) Quem collatis Scripturis è filo ductuque orationis licet assequi. (Ibid., p. 114.)

(10) Ut hominum sententias, decretaque, ad ipsas, ceu ad Lydium lapidem exigamus. (Ibid., p. 115.)

tendait par ses rodomontades et ses accusations s'assurer la victoire qui avait échappé à ses disputes. Les moines et tous les partisans de Rome répondaient à ces cris par les leurs. De toutes les parties de l'Allemagne s'élevaient des reproches contre Luther; mais il demeurait impassible. « Plus je « vois mon nom couvert d'opprobre, plus je m'en « glorifie, dit-il en finissant des explications qu'il « publia sur les propositions de Leipzig. Il faut que « la vérité, c'est-à-dire Christ, croisse, et que moi « je diminue. La voix de l'Époux et de l'Épouse me « cause plus de joie que toutes ces clameurs ne « m'inspirent de terreur. Les hommes ne sont pas les « auteurs de mes maux, et je n'ai pour eux aucune « haine. C'est Satan, le prince du mal, qui voudrait « m'épouvanter. Mais celui qui est en nous est plus « grand que celui qui est dans le monde. Le juge- « ment de nos contemporains est mauvais, celui de « la postérité sera meilleur (1). »

Si la dispute de Leipzig multiplia en Allemagne les ennemis de Luther, elle augmenta aussi au loin le nombre de ses amis. « Ce que Huss a été autre- « fois en Bohême, vous l'êtes maintenant en Saxe, « ô Martin! lui écrivirent les frères de Bohême; « c'est pourquoi priez et soyez fort au Seigneur! »

La guerre éclata vers ce temps entre Luther et Emser, alors professeur à Leipzig. Celui-ci écrivit au docteur Zack, zélé catholique romain de Prague, une lettre où il paraissait se proposer d'ôter aux hussites l'idée que Luther fût des leurs. Luther ne put douter qu'en paraissant le justifier, le savant Leipzickois ne se proposât de faire planer sur lui le soupçon d'adhérer à l'hérésie bohémienne, et il voulut déchirer violemment le voile dont son ancien hôte de Dresde prétendait couvrir son inimitié. A cet effet il publia une lettre adressée « au bouc Emser. » Emser avait pour armes un bouc. Luther termine cet écrit par ces mots qui peignent bien son caractère : « Aimer tous les hommes, mais ne « craindre personne (2). »

Tandis que de nouveaux amis et de nouveaux ennemis se montraient ainsi, d'anciens amis semblaient s'éloigner de Luther. Staupitz, qui avait fait sortir le réformateur de l'obscurité du cloître d'Erfurt, commença à lui témoigner quelque froideur. Luther s'élevait trop haut pour Staupitz, qui ne pouvait plus le suivre. « Vous m'abandonnez, « lui écrivit Luther; j'ai été tout le jour très-triste « à cause de vous, comme l'enfant qu'on a sevré et « qui pleure sa mère (3). J'ai rêvé de vous cette « nuit, continue le réformateur. Vous vous éloi- « gniez de moi, et moi je sanglotais et je versais « d'amères larmes. Mais vous, me tendant la main, « vous me disiez de me calmer, que vous revien- « driez à moi. »

Le pacificateur Miltitz voulut tenter de nouveaux efforts pour calmer les esprits. Mais quelle prise peut-on avoir sur des hommes qu'agite encore l'émotion de la lutte! Ses démarches n'aboutirent à rien. Il apporta la fameuse rose d'or à l'électeur, et ce prince ne se soucia pas même de la recevoir en personne (4). Frédéric connaissait les artifices de Rome; il fallait renoncer à le tromper (5).

VIII

Épître aux Galates. — Christ pour nous. — Aveuglement des adversaires. — Premières idées sur la cène. — Le sacrement suffit-il sans la foi? — Luther Bohémien. — Eck attaqué. — Eck part pour Rome.

Bien loin de reculer, Luther avançait toujours. Ce fut alors qu'il porta à l'erreur l'un de ses coups les plus rudes, en publiant son premier commentaire sur l'Épître aux Galates (6). Le second commentaire surpassa sans doute le premier; mais déjà dans celui-ci il exposait avec une grande force la doctrine de la justification par la foi. Chaque parole du nouvel apôtre était pleine de vie, et Dieu s'en servit pour faire pénétrer sa connaissance dans les cœurs des peuples : « Christ s'est donné soi-même « pour nos péchés, disait Luther à ses contempo- « rains (7). Ce n'est pas de l'argent ou de l'or qu'il « a donné pour nous; ce n'est pas un homme, ce « n'est pas tous les anges : c'est lui-même, lui, « hors duquel il n'y a rien de grand, qu'il a donné. « Et ce trésor incomparable, il l'a donné... pour « nos péchés! Où sont maintenant ceux qui van- « tent avec orgueil la puissance de notre volonté? « où sont les enseignements de la philosophie mo- « rale? où sont le pouvoir et la force de la loi? « Puisque nos péchés sont si grands, que rien n'a « pu les ôter, si ce n'est une si immense rançon, « prétendrons-nous encore obtenir la justice par la « force de notre volonté, par la puissance de la « loi, par les doctrines des hommes? Que ferons- « nous avec tous ces tours d'adresse, toutes ces illu- « sions? Ah! nous couvrirons nos iniquités d'une

(1) Præsens malè judicat ætas; judicium melius posteritatis erit. (L. Opp. lat. I, p. 310.)

(2) Ibid., p. 252.

(3) Ego super te, sicut ablactatus super matre suâ, tristissimus hâc die fui. (Epp. I, p. 342.)

(4) Rosam quam vocant auream nullo honore dignatus est; imo pro ridiculâ habuit. (L. Opp. lat. in Præf.)

(5) Intellexit princeps artes romanæ curiæ et eos (legatos) dignè tractare novit. (Ibid.)

(6) Septembre 1519.

(7) L. Opp. (L.) X, 461.

« justice mensongère, et nous ferons de nous-mêmes « des hypocrites, que rien au monde ne pourra « sauver. »

Mais si Luther établit ainsi qu'il n'y a de salut pour l'homme qu'en Christ, il montre aussi que ce salut change l'homme et le fait abonder en bonnes œuvres. « Celui, dit-il, qui a vraiment entendu la « parole de Christ et qui la garde, est aussitôt re- « vêtu de l'esprit de charité. Si tu aimes celui qui « t'a fait cadeau de vingt florins, ou rendu quel- « que service, ou témoigné de quelque autre ma- « nière son affection, combien plus dois-tu aimer « celui qui n'a pas donné pour toi de l'or ou de « l'argent, mais qui s'est donné lui-même, qui « même a reçu pour toi tant de blessures, qui a « eu pour toi une sueur de sang, qui est mort pour « toi; en un mot, qui, en payant pour tous tes « péchés, a englouti la mort, et t'a acquis dans le « ciel un Père plein d'amour!... Si tu ne l'aimes « pas, tu n'as pas entendu du cœur les choses qu'il « a faites; tu ne les as pas crues; car la foi est agis- « sante par la charité. » — « Cette épître est mon « épître, disait Luther en parlant de l'Épître aux « Galates. Je me suis marié avec elle. »

Ses adversaires le faisaient marcher plus vite qu'il ne l'eût fait sans eux. Eck excita à cette époque contre lui une nouvelle attaque des franciscains de Juterbock. Luther, dans sa réponse (1), non content de répéter ce qu'il avait déjà enseigné, attaqua des erreurs qu'il avait découvertes depuis peu : « Je voudrais bien savoir, dit-il, dans quel « endroit de l'Écriture le pouvoir de canoniser les « saints a été donné aux papes; et aussi, quelle « nécessité, quelle utilité même il y a à les cano- « niser.... Au reste, ajouta-t-il avec ironie, qu'on « canonise tant qu'on voudra (2)! »

Ces nouvelles attaques de Luther demeuraient sans réponse. L'aveuglement de ses ennemis lui était aussi favorable que son propre courage. Ils défendaient avec passion des choses accessoires, et quand Luther portait la main sur les fondements de la doctrine romaine, ils les voyaient ébranler sans dire mot. Ils s'agitaient pour défendre quelques redoutes avancées, et pendant ce temps leur intrépide adversaire pénétrait dans le corps de la place et y plantait hardiment l'étendard de la vérité. Aussi plus tard furent-ils très-étonnés de voir la forteresse dont ils s'étaient faits les défenseurs, minée, incendiée, s'écrouler au milieu des flammes, tandis qu'ils la croyaient imprenable et qu'ils bravaient encore ceux qui lui donnaient l'assaut. Ainsi s'accomplissent les grandes chutes.

Le sacrement de la cène du Seigneur commençait à occuper les pensées de Luther. Il cherchait en vain cette cène sainte dans la messe. Un jour, c'était peu de temps après son retour de Leipzig, il monta en chaire. Faisons attention à ses paroles, car ce sont les premières qu'il prononça sur un sujet qui depuis a déchiré en deux parties l'Église de la réformation : « Il y a, dit-il, dans le saint sacrement « de l'autel trois choses qu'il faut connaître : le « signe, qui doit être extérieur, visible, et sous « une forme corporelle; la signification, qui est « intérieure, spirituelle, et dans l'esprit de l'homme; « la foi, qui fait usage de l'un et de l'autre (3). » Si l'on n'eût pas poussé plus loin les définitions, l'unité n'eût point été détruite.

Luther continue : « Il serait bon que l'Église, « dans un concile général, ordonnât de distribuer « les deux espèces à tous les fidèles; non toutefois « qu'une seule espèce ne suffise pas, car la foi seule « serait déjà suffisante. » Ces paroles hardies plaisent à l'assemblée. Cependant quelques-uns des auditeurs s'étonnent et s'irritent. « C'est une fausseté, disent-ils, c'est un scandale (4)! »

Le prédicateur continue : « Il n'y a pas, dit-il, « d'union plus intime, plus profonde, plus indivi- « sible que celle qui a lieu entre l'aliment et le « corps que l'aliment nourrit. Christ s'unit à nous « dans le sacrement, de telle manière qu'il agit « comme s'il était nous-mêmes. Nos péchés l'assail- « lent. Sa justice nous défend. »

Mais Luther ne se contente pas d'exposer la vérité : il attaque l'une des erreurs les plus fondamentales de Rome (5). L'Église romaine prétend que le sacrement opère par lui-même, indépendamment de la disposition de celui qui le reçoit. Rien de plus commode qu'une telle opinion. De là l'ardeur avec laquelle on recherche le sacrement, de là les profits du clergé romain. Luther attaque cette doctrine (6), et lui oppose la doctrine contraire (7), en vertu de laquelle la foi, la bonne volonté du cœur, sont nécessaires.

Cette protestation énergique devait renverser d'antiques superstitions. Mais, chose étonnante! nul n'y fit attention. Rome laissa passer ce qui eût dû lui faire pousser un cri de détresse, et elle se rua avec impétuosité sur la remarque de peu d'importance que Luther avait jetée au commencement de son discours, touchant la communion sous les deux

(1) Defensio contra malignum Eccii judicium. (L. Opp. lat. I, p. 356.)

(2) Canoniset quisque quantùm volet. (Ibid., p. 367.)

(3) L. Opp. (L.) XVII, p. 272.

(4) Ibid., p. 281.

(5) Si quis dixerit per ipsa novæ legis sacramenta *ex opere operato* non conferri gratiam, sed solam fidem divinæ promissionis, ad gratiam consequendam sufficere, anathema sit. (Concile de Trente, Sess. 7, can. 8.)

(6) Connue sous le nom d'*opus operatum*.

(7) Celle de l'*opus operantis*.

espèces. Ce discours ayant été publié au mois de décembre, de toutes parts s'éleva un cri contre l'hérésie. « C'est la doctrine de Prague toute pure ! « s'écria-t-on à la cour de Dresde, où le sermon « parvint durant les fêtes de Noël ; de plus, l'ou- « vrage est en allemand, pour que les gens simples « le comprennent (1). » La dévotion du prince en fut troublée, et, le troisième jour de la fête, il écri- « vit à son cousin Frédéric : « Depuis la publica- « tion de ce discours, le nombre de ceux qui « reçoivent la cène sous les deux espèces s'est aug- « menté en Bohême de six mille personnes. Votre « Luther, de professeur de Wittemberg, va devenir « évêque de Prague et archihérétique !... » — « Il « est né en Bohême ! s'écriait-on, de parents bohé- « miens ; il a été élevé à Prague et instruit dans les « livres de Wicleff ! »

Luther crut devoir contredire ces bruits, dans un écrit où il fit gravement l'histoire de son origine. « Je suis né à Eisleben, dit-il, et j'y ai été baptisé « dans l'église de Saint-Pierre. Dresde est le lieu le « plus rapproché de la Bohême où j'aie été de ma « vie (2). »

La lettre du duc George n'indisposa pas l'électeur contre Luther. Peu de jours après, ce prince invita le docteur à un repas splendide qu'il donnait à l'ambassadeur d'Espagne, et Luther y combattit vaillamment contre le ministre de Charles (3). L'électeur l'avait fait prier par son chapelain de défendre sa cause avec modération. « Trop de folie déplaît « aux hommes, répondit Luther à Spalatin, mais « trop de sagesse déplaît à Dieu. On ne peut défen- « dre l'Évangile sans tumulte et sans scandale. La « Parole de Dieu est une épée, elle est une guerre, « elle est une ruine, elle est un scandale, elle est « une destruction, elle est un poison (4), et, ainsi « que le dit Amos, elle se présente comme un ours « dans le chemin, et comme une lionne dans la « forêt. Je ne cherche rien, je ne demande rien. Il « en est un plus grand que moi, qui cherche et qui « demande. S'il tombe, je n'y perds rien ; s'il de- « meure debout, je n'en tire aucun avantage (5). »

Tout annonçait que Luther allait avoir besoin plus que jamais de foi et de courage. Eck formait des projets de vengeance. Au lieu des lauriers qu'il avait compté recueillir, le gladiateur de Leipzig était devenu la risée de tous les hommes d'esprit de sa nation. On publiait contre lui de piquantes satires. C'était une *Épître de chanoines ignorants* écrite par Écolampade, et qui blessa Eck au fond de l'âme. C'était une complainte sur Eck, probablement de l'excellent Pirckheimer de Nuremberg, pleine à la fois d'un mordant et d'une dignité dont *les Provinciales* de Pascal peuvent seules donner quelque idée.

Luther témoigna son mécontentement de plusieurs de ces écrits. « Il vaut mieux, dit-il, attaquer « ouvertement que de mordre en se tenant caché « derrière une haie (6). »

Quel mécompte pour le chancelier d'Ingolstadt ! Ses compatriotes l'abandonnent. Il s'apprête à aller au delà des Alpes invoquer un secours étranger. Partout où il passe, il vomit des menaces contre Luther, contre Mélanchton, contre Carlstadt et contre l'électeur lui-même. « A la hauteur de ses paro- « les, dit le docteur de Wittemberg, on dirait qu'il « s'imagine être le Dieu tout-puissant (7). » Enflammé de colère et de désirs de vengeance, Eck, après avoir publié en février 1520, sur la primauté de saint Pierre, un écrit dépourvu de toute saine critique, et dans lequel il prétendait que cet apôtre, le premier des papes, avait résidé vingt-cinq ans à Rome. Eck part pour l'Italie, afin d'y recevoir la récompense de ses prétendus triomphes, et de forger à Rome, près du capitole papal, des foudres plus puissantes que les frêles armes scolastiques qui se sont brisées entre ses mains.

Luther comprit tous les dangers que ce voyage de son antagoniste allait attirer sur lui ; mais il ne craignit point. Spalatin, alarmé, l'invita à offrir la paix. « Non, répondit Luther, tant qu'il crie, je ne « puis retirer mes mains de la bataille. Je remets « à Dieu toute la chose. Je livre mon navire aux « flots et aux vents. La guerre est du Seigneur. « Pourquoi vous imaginer que c'est par la paix que « Christ avancera sa cause ? N'a-t-il pas combattu « avec son propre sang, et tous les martyrs après « lui (8) ? »

Telle était, au commencement de l'année 1520, la position des deux combattants de Leipzig. L'un remuait toute la papauté pour frapper son rival. L'autre attendait la guerre avec le calme avec lequel on attend la paix. L'année qui s'ouvre verra éclater l'orage.

(1) L. Opp. (L.) XVII, p. 281.

(2) Cæterùm ego natus sum in Eisleben... (Luth. Epp. I, p. 389.)

(3) Cum quo heri ego et Philippus certavimus, splendidè invitati. (Ibid., p. 396.)

(4) Verbum Dei gladius est, bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est... (Ibid., p. 417.)

(5) Ego nihil quæro : est, qui quærat. Stet ergo, sive cadat : ego nihil lucror, aut amitto. (Luth. Epp. p. 418.)

(6) Melior est aperta criminatio, quàm iste sub sepe morsus. (Ibid., p. 426.)

(7) Deum crederes omnipotentem loqui. (Ibid., p. 380.)

(8) Cogor rem Deo committere, datâ flatibus et fluctibus nave. Bellum Domini est... (Ibid., p. 425.)

LIVRE SIXIEME.

LA BULLE DE ROME.

(1520.)

I

Caractère de Maximilien. — Les prétendants à l'Empire. — Charles V. — François Ier. — Dispositions des Allemands. — La couronne offerte à Frédéric. — Charles est élu.

Un nouveau personnage allait paraître sur la scène. Dieu voulait mettre en présence du moine de Wittemberg le monarque le plus puissant qui depuis Charlemagne eût paru dans la chrétienté. Il choisit un prince dans la force de la jeunesse et à qui tout annonçait un règne d'une longue durée, un prince dont le sceptre s'étendait sur une partie considérable de l'ancien monde et sur un monde nouveau, en sorte que, selon une expression célèbre, le soleil ne se couchait jamais sur ses vastes États; et il l'opposa à cette humble réformation, commencée dans la cellule obscure d'un couvent d'Erfurt, par les angoisses et les soupirs d'un pauvre moine. L'histoire de ce monarque et de son règne était destinée, ce semble, à donner au monde une grande leçon. Elle devait montrer le néant de toute « la puissance de l'homme, » quand elle prétend lutter avec « la faiblesse de Dieu. » Si un prince, ami de Luther, avait été appelé à l'Empire, on eût attribué les succès de la réforme à sa protection. Si même un Empereur opposé à la doctrine nouvelle, mais faible, avait occupé le trône, on eût expliqué les triomphes de cette œuvre par la faiblesse du monarque. Mais ce fut le superbe vainqueur de Pavie qui dut humilier son orgueil devant la puissance de la Parole divine; et tout le monde put voir que celui pour qui c'était chose facile que de traîner François Ier captif à Madrid, devait déposer son épée devant le fils d'un pauvre mineur.

L'empereur Maximilien était mort, et les électeurs s'étaient réunis à Francfort pour lui donner un successeur. C'était une affaire importante pour l'Europe dans les circonstances où elle se trouvait. Toute la chrétienté était occupée de cette élection. Maximilien n'avait pas été un grand prince; mais sa mémoire était chère au peuple. On aimait à rappeler sa présence d'esprit et sa débonnaireté. Luther s'entretenait souvent de lui avec ses amis. Il leur raconta un jour le trait suivant de ce monarque :

Un mendiant s'était attaché à ses pas, et lui demandait l'aumône, en l'appelant son *frère;* « car, « disait-il, nous descendons l'un et l'autre du même « père, d'Adam. Je suis pauvre, continuait-il, mais « vous êtes riche, vous devez donc me secourir. « L'Empereur se retourna à ces mots, et lui dit : « Tiens, voilà deux sous; va vers tes autres frères, « et si chacun t'en donne autant, tu seras plus riche « que moi (1). »

Ce n'était pas un débonnaire Maximilien qui devait être appelé à porter la couronne impériale. Les temps allaient changer; de puissantes ambitions devaient se disputer le trône des empereurs d'Occident; une main énergique devait s'emparer des rênes de l'Empire, et des guerres longues et sanglantes étaient sur le point de succéder à une profonde paix.

Trois rois demandaient à l'assemblée de Francfort la couronne des Césars. Un jeune prince, petit-fils du dernier Empereur, né avec le siècle, et par conséquent âgé de dix-neuf ans, se présentait le premier. Il s'appelait Charles, et était né à Gand. Sa grand'mère, du côté de son père, Marie, fille de Charles le Hardi, lui avait laissé les Flandres et les riches États de Bourgogne. Sa mère, Jeanne, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, et femme de Philippe, fils de l'empereur Maximilien, lui avait transmis les couronnes réunies des Espagnes, de Naples et de Sicile, auxquelles Christophe Colomb avait ajouté un nouveau monde. La mort de son grand-père le mettait en ce moment en possession des États héréditaires d'Autriche. Ce jeune prince, doué de beaucoup d'intelligence, aimable quand il le voulait, joignait au goût des exercices militaires, dans lesquels s'étaient distingués si longtemps les brillants ducs de Bourgogne, à la finesse et à la pénétration des Italiens, au respect pour les institutions existantes, qui caractérise encore la maison d'Autriche, et qui promettait à la papauté un ferme défenseur, une grande connaissance des

(1) L. Opp. (W.) XXII, 1869.

affaires publiques, acquise sous la direction de Chièvres; car dès l'âge de quinze ans, il avait assisté à toutes les délibérations de ses conseils (1). Ces qualités si diverses étaient comme couvertes et voilées par le recueillement et la taciturnité espagnols; il y avait quelque chose de triste dans sa figure allongée. « Il est pieux et tranquille, disait Luther; « je soutiens qu'il ne parle pas autant dans une « année que moi dans un jour (2). » Si Charles s'était développé sous une influence libre et chrétienne, il eût été peut-être l'un des princes les plus dignes d'admiration dont parle l'histoire; mais la politique absorba sa vie et flétrit ses heureuses dispositions.

Non content de tous les sceptres qu'il réunissait en sa main, le jeune Charles ambitionnait la dignité impériale. « C'est un rayon du soleil qui jette de « l'éclat sur la maison qu'il éclaire, disaient plu« sieurs; mais avancez la main pour le saisir, vous « ne trouverez rien. » Charles y voyait, au contraire, le faîte de toute grandeur terrestre, et un moyen d'obtenir sur l'esprit des peuples une influence magique.

François Ier, roi de France, était le second des compétiteurs. Les jeunes paladins de la cour de ce roi chevalier lui répétaient sans cesse qu'il devait, comme Charlemagne, être empereur de tout l'Occident, et, ressuscitant les exploits des anciens preux, attaquer le Croissant qui menaçait l'Empire, pourfendre les infidèles, et recouvrer le saint sépulcre.

« Il faut prouver aux ducs d'Autriche que la « couronne de l'Empire n'est pas héréditaire, di« saient aux électeurs les ambassadeurs de Fran« çois. L'Allemagne d'ailleurs a besoin, dans les « circonstances actuelles, non d'un jeune homme « de dix-neuf ans, mais d'un prince qui, à un ju« gement éprouvé, joigne des talents déjà recon« nus. François réunira les armes de la France et « de la Lombardie à celles de l'Allemagne pour faire « la guerre aux musulmans. Souverain du duché « de Milan, il est d'ailleurs déjà membre de l'Em« pire. » Les ambassadeurs français appuyaient ces raisons de quatre cent mille écus qu'ils distribuaient pour acheter les suffrages, et de festins d'où l'on devait emporter les convives.

Enfin, Henri VIII, roi d'Angleterre, jaloux de l'influence que le choix des électeurs donnerait à François ou à Charles, se mit aussi sur les rangs; mais il laissa bientôt ces deux puissants rivaux se disputer seuls la couronne.

Les électeurs étaient peu disposés en faveur de ceux-ci. Leurs peuples, pensaient-ils, verraient dans le roi de France un maître étranger, et ce maître pourrait bien leur enlever à eux-mêmes cette indépendance dont les grands de ses États s'étaient vus naguère privés. Quant à Charles, c'était un antique principe des électeurs de ne point choisir un prince qui jouât déjà un rôle important dans l'Empire. Le pape partageait ces craintes. Il ne voulait ni du roi de Naples, son voisin, ni du roi de France, dont il redoutait l'esprit entreprenant. « Choisissez plutôt « l'un d'entre vous, » fit-il dire aux électeurs. L'électeur de Trèves proposa de nommer Frédéric de Saxe. La couronne impériale fut déposée aux pieds de cet ami de Luther.

Ce choix eut obtenu l'approbation de toute l'Allemagne. La sagesse de Frédéric et son amour pour le peuple étaient connus. Lors de la révolte d'Erfurt, on l'avait engagé à prendre cette ville d'assaut. Il s'y refusa, pour épargner le sang. « Mais, lui ré« pondit-on, cela ne coûtera pas cinq hommes. » — « Un seul homme serait trop, » répliqua le prince (3). Il semblait que l'élection du protecteur de la réformation allait assurer le triomphe de cette œuvre. Frédéric n'aurait-il pas dû voir dans le désir des électeurs un appel de Dieu même? Qui eût pu mieux présider aux destinées de l'Empire qu'un prince si sage? Qui mieux qu'un Empereur plein de foi eût pu être fort contre les Turcs? Peut-être le refus de l'électeur de Saxe, si loué par les historiens, fut-il une faute de ce prince. Peut-être faut il lui attribuer en partie les luttes qui déchirèrent plus tard l'Allemagne. Mais il est difficile de dire si Frédéric mérite d'être blâmé pour son manque de foi, ou d'être honoré pour son humilité. Il crut que le salut même de l'Empire exigeait qu'il refusât la couronne (4). « Il faut, dit ce prince modeste et « désintéressé, un Empereur plus puissant que moi « pour sauver l'Allemagne. Le Turc est à nos portes. « Le roi d'Espagne, dont les possessions hérédi« taires d'Autriche bordent la frontière menacée, « en est le défenseur naturel. »

Le légat de Rome, voyant que Charles allait être choisi, déclara que le pape retirait ses objections; et le 28 juin, le petit-fils de Maximilien fut élu. « Dieu, « dit plus tard Frédéric, nous l'a donné dans sa fa« veur et dans sa colère (5). » Les envoyés espagnols présentèrent trente mille florins d'or à l'électeur de Saxe, comme marque de la reconnaissance de leur maître; mais ce prince les refusa, et défendit à ses ministres d'accepter aucun présent. En même temps, il assura les libertés allemandes par une capitulation que les envoyés de Charles jurèrent en son nom. Les circonstances dans lesquelles celui-ci cei-

(1) Mémoires de du Bellay, I, p. 45.
(2) L. Opp. (W.) XXII, p. 1874.
(3) Ibid., p. 1858.
(4) Is vero heroica planè moderatione animi magnificè repudiavit... (Pallavicini, I, p. 79.)
(5) L. Opp. (W.) XXII, p. 1880.

gnait sa tête de la couronne impériale, paraissaient, au surplus, devoir assurer, mieux encore que ces serments, les libertés germaniques et l'œuvre de la réformation. Ce jeune prince était offusqué des palmes que son rival François I[er] avait cueillies à Marignan. La lutte devait se poursuivre en Italie, et ce temps suffirait sans doute à la réformation pour s'affermir. Charles quitta l'Espagne en mai 1520, et fut couronné le 22 octobre à Aix-la-Chapelle.

II

Luther écrit à l'Empereur. — Dangers de Luther. — Instruction de Frédéric pour la cour de Rome. — Sentiments de Luther. — Craintes de Mélanchton. — Les nobles allemands pour la réforme. — Schaumbourg. — Sickingen. — Ulric de Hutten. — Confiance de Luther. — Luther devient plus libre. — La foi, source des œuvres. — Ce que donne la foi. — Luther jugeant ses écrits.

Luther avait prévu que la cause de la réformation serait bientôt portée devant le nouvel Empereur. Il écrivit à Charles, lorsque ce prince se trouvait encore à Madrid : « Si la cause que je défends, « lui dit-il, est digne de se présenter devant le trône « de la Majesté céleste, elle ne doit pas être indigne « d'occuper un prince de ce monde. O Charles ! « prince des rois de la terre ! je me jette en sup- « pliant aux pieds de Votre Sérénissime Majesté, et « je vous conjure de daigner recevoir sous l'ombre « de vos ailes, non pas moi, mais la cause même « de cette éternelle vérité, pour la défense de la- « quelle Dieu vous a confié l'épée (1). » Le jeune roi d'Espagne mit de côté cette singulière lettre d'un moine allemand, et n'y répondit pas.

Tandis que Luther se tournait vainement vers Madrid, l'orage semblait croître autour de lui. Le fanatisme s'allumait en Allemagne. Hochstraten, infatigable dans ses efforts de persécution, avait extrait quelques thèses des écrits de Luther. Sur sa demande, les universités de Cologne et de Louvain avaient condamné ces ouvrages. Celle d'Erfurt, toujours irritée de ce que Luther lui avait préféré Wittemberg, allait suivre leur exemple. Mais l'ayant appris, le docteur écrivit à Lange une lettre si énergique, que les théologiens d'Erfurt, tout effrayés, se turent. La condamnation prononcée à Cologne et à Louvain suffisait cependant pour enflammer les esprits. Il y a plus : les prêtres de la Misnie, qui avaient épousé la querelle d'Emser, disaient hautement, c'est Mélanchton qui le rapporte, que celui qui tuerait Luther serait sans péché (2). « Voici le « temps, dit Luther, où les hommes croiront ren- « dre service à Jésus-Christ en nous mettant à « mort. » Ces paroles homicides devaient porter des fruits.

Un jour, dit un biographe, que Luther était devant le cloître des augustins, un étranger, qui tenait un pistolet caché dans sa manche, l'aborda, et lui dit : « Pourquoi allez-vous ainsi tout seul ? » — « Je « suis dans les mains de Dieu, répondit Luther. Il « est ma force et mon bouclier. Que peut me faire « l'homme mortel ? » Là-dessus, cet inconnu pâlit, ajoute l'historien, et s'enfuit en tremblant (3). Serra-Longa, l'orateur de la conférence d'Augsbourg, écrivit, vers le même temps, à l'électeur : « Que « Luther ne trouve aucun asile dans les États de « Votre Altesse; que, repoussé de tous, il soit la- « pidé à la face du ciel : cela me sera plus agréable « que si je recevais de vous dix mille écus (4). »

Mais c'était surtout du côté de Rome que grondait l'orage. Un noble de Thuringe, Valentin Teutleben, vicaire de l'archevêque de Mayence, et zélé partisan de la papauté, représentait à Rome l'électeur de Saxe. Teutleben, honteux de la protection que son maître accordait au moine hérétique, voyait avec impatience sa mission paralysée par cette conduite imprudente. Il s'imagina qu'en alarmant l'électeur, il le déciderait à abandonner le théologien rebelle. « On ne veut point m'entendre, écrivait-il « à son maître, à cause de la protection que vous « accordez à Luther. » Mais les Romains se trompaient, s'ils pensaient effrayer le sage Frédéric. Ce prince savait que la volonté de Dieu et le mouvement des peuples étaient plus irrésistibles que des décrets de la chancellerie papale. Il ordonna à son envoyé d'insinuer au pape que, loin de défendre Luther, il l'avait toujours laissé se défendre lui-même ; qu'au reste, il lui avait déjà demandé de quitter la Saxe et l'université ; que le docteur s'était déclaré prêt à obéir, et qu'il ne serait plus dans les États électoraux, si le légat lui-même, Charles de Miltitz, n'avait supplié le prince de le garder près de lui, dans la crainte qu'en se rendant dans d'autres contrées, Luther n'agît avec plus de liberté qu'en Saxe même (5). Frédéric fit plus encore : il voulait éclairer Rome. « L'Allemagne, continue-t-il « dans sa lettre, possède maintenant un grand nom- « bre d'hommes savants, instruits en toutes sortes « de langues et de sciences ; les laïques eux-mêmes « commencent à avoir de l'intelligence, et à aimer

(1) Causam ipsam veritatis... (L. Epp. I, p. 392 ; 15 janvier 1520.)

(2) Ut sine peccato esse eum censebant qui me interfecerit. (Ibid., p. 383.)

(3) Was kann mir ein Mensch thun? (Keith, L. Umstände, p. 89.)

(4) Tenzel hist. Ber. II, p. 168.

(5) Da er viel freyer und sicherer schreiben und handeln möchte was er wollte... (L. Opp. (L.) XVII, p. 298.)

« l'Écriture sainte ; si donc l'on refuse les conditions « équitables du docteur Luther, il est fort à craindre que la paix ne puisse jamais se rétablir. La « doctrine de Luther a jeté de profondes racines dans « un grand nombre de cœurs. Si, au lieu de la réfuter par des témoignages de la Bible, on cherche à l'anéantir par les foudres de la puissance « ecclésiastique, on causera de grands scandales, et « l'on suscitera de pernicieuses et terribles révoltes (1). »

L'électeur, plein de confiance dans Luther, lui fit communiquer la lettre de Teutleben, et une autre lettre qu'il avait reçue du cardinal Saint-George. Le réformateur fut ému en les lisant. Il vit aussitôt tous les dangers qui l'entouraient. Son âme en fut un instant accablée. Mais c'était en de tels moments qu'éclatait toute la puissance de sa foi. Souvent faible, prêt à tomber dans l'abattement, on le voyait se relever et paraître plus grand au sein de la tempête. Il voudrait être délivré de tant d'épreuves; mais il comprend à quel prix on lui offre le repos..., et il le rejette avec indignation. « Me taire! dit-il; « je suis disposé à le faire, si l'on me le permet, « c'est-à-dire, si l'on fait taire les autres. Si quelqu'un a envie de mes places, qu'il les prenne. Si « quelqu'un veut détruire mes écrits, qu'il les « brûle. Je suis prêt à me tenir en repos, pourvu « qu'on n'exige pas que la vérité évangélique se repose (2). Je ne demande pas le chapeau de cardinal; je ne demande ni de l'or, ni rien de ce que « Rome estime. Il n'y a rien au monde qu'on ne « puisse obtenir de moi, pourvu qu'on ne ferme pas « aux chrétiens le chemin du salut (3). Toutes leurs « menaces ne m'épouvantent pas, toutes leurs promesses ne peuvent me séduire. »

Animé de tels sentiments, Luther retrouva bientôt son humeur guerrière, et préféra au calme de la solitude le combat du chrétien. Une nuit suffit pour lui rendre le désir de renverser Rome. « Mon parti « est pris, écrivit-il le lendemain : je méprise la fureur de Rome, et je méprise sa faveur. Plus de « réconciliation, plus de communication avec elle « à jamais (4). Qu'elle condamne et qu'elle brûle « mes écrits! A mon tour, je condamnerai et je « brûlerai publiquement le droit pontifical, ce nid « de toutes les hérésies. La modération que j'ai « montrée jusqu'à cette heure a été inutile; j'y renonce! »

Ses amis étaient loin d'être aussi tranquilles. La consternation était grande à Wittemberg. « Nous « sommes dans une attente extraordinaire, disait « Mélanchton. J'aimerais mieux mourir que d'être « séparé de Luther (5). Si Dieu ne nous prête secours, nous périssons. — Notre Luther vit encore, « écrivit-il un mois plus tard, dans son anxiété; « plaise à Dieu qu'il vive longtemps! car les sycophantes romains mettent tout en œuvre pour le « faire périr. Priez, afin qu'il vive, cet unique vengeur de la sainte théologie (6). »

Ces prières devaient être entendues. Les avertissements que l'électeur avait fait donner à Rome par son chargé d'affaires n'étaient pas sans fondement. La parole de Luther avait retenti partout, dans les cabanes, dans les couvents, dans les demeures des bourgeois, dans les châteaux des nobles, dans les académies, et dans les palais des rois. « Que ma vie, « avait-il dit au duc Jean de Saxe, ait seulement « servi à la conversion d'un seul homme, et je consentirai volontiers à ce que tous mes livres périssent (7). » Ce n'était pas un homme seul, c'était une grande multitude, qui avait trouvé la lumière dans les écrits de l'humble docteur. Aussi partout se trouvaient des hommes prêts à le protéger. L'épée qui devait l'atteindre se forgeait au Vatican; mais des héros se levaient en Allemagne pour lui faire un bouclier de leur corps. Au moment où les évêques s'irritaient, où les princes gardaient le silence, où le peuple était dans l'attente, et où les foudres grondaient déjà sur les sept collines, Dieu suscita la noblesse allemande pour en faire un boulevard à son serviteur.

Sylvestre de Schaumbourg, l'un des plus puissants chevaliers de la Franconie, envoya à cette époque son fils à Wittemberg, avec une lettre pour le réformateur. « Votre vie court des dangers, lui « écrivait Schaumbourg. Si le secours des électeurs, « des princes ou des magistrats vous manque, je « vous en supplie, gardez-vous de vous rendre en « Bohême, où jadis des hommes très-savants ont eu « beaucoup à souffrir; venez plutôt vers moi. J'aurai bientôt, si Dieu le veut, rassemblé plus de « cent gentilshommes, et, avec leur secours, je « saurai vous préserver de tout péril (8). »

François de Sickingen, ce héros de son siècle, dont nous avons déjà vu l'intrépide courage (9), aimait le réformateur, parce qu'il le trouvait digne

(1) Schreckliche, grausame, schädliche und verderbliche Emporungen erregen (L. Opp. (L.) XVII, p. 298.)

(2) Semper quiescere paratus, modò veritatem evangelicam non jubeant quiescere. (L. Epp. I, p. 462.)

(3) Si salutis viam Christianis permittant esse liberam, hoc unum peto ab illis, ac præterea nihil... (Ibid.)

(4) Nolo eis reconciliari nec communicare in perpetuum... (Ibid., p. 466; 10 juillet 1520.)

(5) Emori mallim, quam ab hoc viro avelli. (Corp. Reform., p. 160, 163.)

(6) Martinus noster spirat, atque utinam diû... (Ib., I, p. 190, 208.)

(7) L. Opp. (Leips.) XVII, p. 392.

(8) Denn ich, und hundert von Adel, die ich (ob Gott will) aufbringen will, euch redlich anhalten... (Ibid., p. 381.)

(9) « Equitum Germaniæ rarum decus, » dit à cette occasion Mélanchton. (Corp. Reform. I, p. 201.)

d'être aimé, et aussi parce qu'il était haï des moines (1). « Mes services, mes biens et mon corps, tout « ce que je possède, lui écrivait-il, est à votre dis« position. Vous voulez maintenir la vérité chré« tienne : je suis prêt à vous aider en cela (2). » Harmuth de Cronberg tenait le même langage. Enfin, Ulric de Hutten, ce poëte, ce vaillant chevalier du seizième siècle, ne cessait de parler en faveur de Luther. Mais quel contraste entre ces deux hommes! Hutten écrivait au réformateur : « C'est des « glaives, c'est des arcs, c'est des javelots, c'est des « bombes qu'il nous faut pour détruire la fureur « du diable. » Luther, en recevant ces lettres, s'écriait : « Je ne veux pas que l'on ait recours, pour « défendre l'Évangile, aux armes et au carnage. « C'est par la parole que le monde a été vaincu; « c'est par la parole que l'Église a été sauvée; c'est « par la parole aussi qu'elle sera rétablie. » — « Je « ne méprise point ses offres, disait-il encore en re« cevant la lettre de Schaumbourg dont nous avons « fait mention, mais je ne veux cependant m'ap« puyer sur aucun autre que sur Christ (3). » Ce n'était pas ainsi que parlaient les pontifes de Rome, quand ils marchaient dans le sang des Vaudois et des Albigeois. Hutten sentit la différence qu'il y avait entre la cause de Luther et la sienne; aussi lui écrivit-il avec noblesse : « Moi, je m'occupe des « choses de l'homme; mais toi, t'élevant bien plus « haut, tu es tout entier à celles de Dieu (4); » puis il partit pour gagner à la vérité, s'il lui était possible, Ferdinand et Charles-Quint (5).

Ainsi, tantôt les ennemis de Luther l'accablent, et tantôt ses amis se lèvent pour le défendre. « Mon « navire, dit-il, flotte çà et là au gré des vents;... « l'espérance et la crainte y règnent tour à tour; « mais qu'importe (6)! » Cependant les témoignages de sympathie qu'il recevait, ne furent pas sans influence sur son esprit. « Le Seigneur règne, dit-il; « il est là, nous pouvons le toucher (7). » Luther vit qu'il n'était plus seul; ses paroles avaient porté des fruits, et cette pensée le remplit d'un nouveau courage. La crainte de compromettre l'électeur ne l'arrêtera plus, maintenant qu'il a d'autres défenseurs, disposés à braver le courroux de Rome. Il en devient plus libre et, s'il est possible, plus décidé. C'est une époque importante dans le développement de Luther. « Il faut que Rome comprenne, écrivit-il « alors au chapelain de l'électeur, que, quand elle « parviendrait par ses menaces à me chasser de « Wittemberg, elle ne ferait qu'empirer sa cause. « Ce n'est pas en Bohême, c'est au sein de l'Allema« gne que se trouvent ceux qui sont prêts à me dé« fendre contre les foudres de la papauté. Si je n'ai « pas fait encore à mes ennemis tout ce que je « leur prépare, ce n'est ni à ma modestie ni à leur « tyrannie qu'ils doivent l'attribuer, mais au nom « de l'électeur et à la prospérité de l'université de « Wittemberg, que j'ai craint de compromettre : « maintenant que je n'ai plus de telles craintes, on « me verra avec une force nouvelle me précipiter « sur Rome et sur ses courtisans (8). »

Et cependant, ce n'était pas dans les grands que Luther mettait son espoir. On l'avait souvent sollicité de dédier un livre au duc Jean, frère de l'électeur. Il n'en avait rien fait. « Je crains, avait-il dit, « que cette suggestion ne vienne de lui-même. La « sainte Écriture ne doit servir qu'à la gloire du « seul nom de Dieu (9). » Luther revint de ses craintes, et dédia au duc Jean son discours sur les bonnes œuvres. C'est l'un des écrits dans lesquels le réformateur expose avec le plus de force la doctrine de la justification par la foi, cette vérité puissante dont il met la force bien au-dessus de l'épée de Hutten, de l'armée de Sickingen, de la protection des ducs et des électeurs.

« La première, la plus noble, la plus sublime de « toutes les œuvres, dit-il, c'est la foi en Jésus« Christ (10). C'est de cette œuvre que toutes les « œuvres doivent procéder : elles sont toutes les « vassales de la foi, et reçoivent d'elle seule leur « efficace.

« Si un homme trouve dans son cœur l'assurance « que ce qu'il fait est agréable à Dieu, l'œuvre est « bonne, ne fût-il même que relever un brin de « paille; mais s'il n'y a point en lui cette assu« rance, son œuvre n'est pas bonne, quand même « il ressusciterait les morts. Un païen, un juif, un « Turc, un pécheur, peuvent faire toutes les autres « œuvres; mais se confier fermement en Dieu et « avoir l'assurance qu'on lui est agréable, c'est ce « que le chrétien affermi dans la grâce est seul ca« pable de faire.

« Un chrétien qui a la foi en Dieu fait tout avec « liberté et avec joie; tandis que l'homme qui n'est « pas un avec Dieu est plein de soucis et retenu « dans la servitude; il se demande avec angoisse

(1) Et ob id invisus illis. (Corp. Reform., p. 132.)

(2) Ibid.

(3) Nolo nisi Christo protectore niti. (L. Epp. I, p. 148.)

(4) Mea humana sunt : tu perfectior, jam totus ex divinis pendes (L. Opp. lat. II, p. 175.)

(5) Viam facturus libertati (cod. Bavar. veritati) per maximos principes. (Corp. Ref. I, p. 201.)

(6) Ita fluctuat navis mea : nunc spes, nunc timor regnat... (L. Epp. I, p. 443.)

(7) Dominus regnat, ut palpare possimus. (Ibid., p. 451.)

(8) Sævius in Romanenses grassaturus... (Ibid., p. 465.)

(9) Scripturam sacram nollim alicujus nomini nisi Dei servire. (Ibid., p. 431.)

(10) Das erste und höchste, alleredelste... gute Werck ist der Glaube in Christum... (L. Opp. (L.) XVII, p. 394.)

« combien d'œuvres il devra faire ; il court çà et « là ; il interroge celui-ci, il interroge celui-là ; il « ne trouve nulle part aucune paix, et fait tout « avec déplaisir et avec crainte.

« En conséquence, j'ai toujours exalté la foi. « Mais il en est autrement dans le monde. Là, l'es- « sentiel est d'avoir beaucoup d'œuvres, grandes, « hautes et de toutes les dimensions, sans que l'on « se soucie nullement que la foi les anime. On bâtit « ainsi sa paix, non sur le bon plaisir de Dieu, « mais sur ses propres mérites, c'est-à-dire, sur le « sable... (Matthieu, VII, 27.)

« Prêcher la foi, c'est, dit-on, empêcher les « bonnes œuvres ; mais quand un homme aurait « à lui seul les forces de tous les hommes ou même « de toutes les créatures (1), cette seule obligation « de vivre dans la foi serait une tâche trop grande « pour qu'il pût jamais l'accomplir. Si je dis à un « malade : Aie la santé, et tu auras l'usage de tes « membres, dira-t-on que je lui défends l'usage de « ses membres ? La santé ne doit-elle pas précéder « le travail ? Il en est de même quand nous prê- « chons la foi : elle doit être avant les œuvres, pour « que les œuvres elles-mêmes puissent exister.

« Où peut-on donc trouver cette foi, direz-vous, « et comment la recevoir ? C'est en effet ce qu'il im- « porte le plus de connaître. La foi vient unique- « ment de Jésus-Christ, promis et donné gratuite- « ment...

« O homme ! représente-toi Christ, et contemple « comment en lui Dieu te montre sa miséricorde, « sans être prévenu par aucun mérite de ta part (2). « Puise dans cette image de sa grâce la foi et l'assu- « rance que tous tes péchés te sont remis. Les « œuvres ne sauraient la produire. C'est du sang, « c'est des plaies, c'est de la mort de Christ qu'elle « découle, c'est de là qu'elle jaillit dans les cœurs. « Christ est le rocher d'où découlent le lait et le « miel. » (Deut., XXXII.)

Ne pouvant faire connaître tous les ouvrages de Luther, nous avons cité quelques courts fragments de ce discours sur les bonnes œuvres, à cause de ce qu'en pensait le réformateur lui-même. « C'est, à « mon jugement, dit-il, le meilleur des écrits que « j'aie publiés. » Et il ajoute aussitôt cette remarque profonde : « Mais je sais que quand je me plais « dans ce que j'écris, l'infection de ce mauvais le- « vain empêche que cela ne plaise aux autres (3). » Mélanchton, en envoyant ce discours à un ami, l'accompagnait de ces mots : « Il n'est personne « entre tous les écrivains grecs et latins qui ait ap- « proché davantage que Luther de l'esprit de saint « Paul (4). »

III

La papauté attaquée. — Appel à la noblesse. — Les trois murailles. — Tous les chrétiens sont prêtres. — Le magistrat doit corriger le clergé. — Abus de Rome. — Ruine de l'Italie. — Dangers de l'Allemagne. — Le pape. — Les légats. — Les moines. — Le mariage des prêtres. — Le célibat. — Les fêtes. — Les Bohémiens. — La charité. — Les universités. — L'Empire. — L'Empereur doit reprendre Rome. — Livre non publié. — Modestie de Luther. — Succès de l'adresse.

Mais il y avait eu dans l'Église un autre mal que la substitution d'un système d'œuvres méritoires à l'idée de grâce et d'amnistie (5). Un pouvoir superbe s'était élevé du milieu des humbles pasteurs des troupeaux de Jésus-Christ. Luther attaquera cette autorité usurpée. Déjà un bruit vague et lointain annonçait les intrigues et les succès du docteur Eck à Rome. Ce bruit réveilla l'humeur belliqueuse du réformateur, qui, au milieu de toutes ses agitations, avait étudié dans sa retraite la naissance, les progrès et les usurpations de la papauté. Ses découvertes l'avaient rempli de surprise. Il n'hésita plus à les faire connaître, et à frapper le coup qui, comme jadis la verge de Moïse, devait réveiller tout un peuple endormi par une longue captivité. Avant même que Rome ait eu le temps de publier sa redoutable bulle, c'est lui qui lance sa déclaration de guerre. « Le temps de se taire est passé, s'écrie-t-il ; « le temps de parler est venu ! Enfin, il faut dévoiler « les mystères de l'Antechrist. » Le 23 juin 1502, il publie son fameux *Appel à Sa Majesté Impériale et à la noblesse chrétienne de la nation allemande, sur la réformation du christianisme* (6). Cet écrit fut le signal de l'attaque, qui devait décider et la rupture et la victoire.

« Ce n'est pas par témérité, dit-il à l'entrée de « cet écrit, que j'entreprends, moi, homme du peu- « ple, de parler à Vos Seigneuries. La misère et « l'oppression qui accablent à cette heure tous les « États de la chrétienté, et surtout l'Allemagne, « m'arrachent un cri de détresse. Il faut que j'ap- « pelle au secours ; il faut que je voie si Dieu ne

(1) Wenn ein Mensch tausend, oder alle Menschen, oder alle Creaturen wäre. (L. Opp. (L.) XVII, p. 393.)

(2) Siehe, also must du Christum in dich bilden, und sehen wie in ihm Gott seine Barmherzigkeit dir fürhält und anbeut... (Ibid., p. 401.)

(3) Erit meo judicio omnium quæ ediderim, optimum : quamquam scio quæ mihi mea placent, hoc ipso fermento infecta, non solere aliis placere. (L. Epp. I, p. 431.)

(4) Quo ad Pauli spiritum nemo propiùs accessit. (Corp. Ref. I, p. 202.)

(5) *Suprà*, p. 1 à 10.

(6) L. Opp. (L.) XVII, p. 457 à 502.

« donnera pas son Esprit à quelque homme de notre « patrie, et ne tendra pas sa main à notre malheu- « reuse nation. Dieu nous a donné pour chef un « prince jeune et généreux (l'empereur Charles- « Quint) (1), et il a rempli ainsi nos cœurs de gran- « des espérances. Mais il faut que nous fassions de « notre côté tout ce que nous pourrons faire.

« Or, la première chose nécessaire, c'est de ne « pas nous confier dans notre grande force, ou « dans notre haute sagesse. Si l'on commence une « bonne œuvre en se confiant en soi-même, Dieu « la jette bas et la détruit. Frédéric I[er], Frédéric II « et bien d'autres Empereurs encore, devant qui le « monde tremblait, ont été foulés aux pieds par les « papes, parce qu'ils se sont confiés en leur force « plus qu'en Dieu. Il a fallu qu'ils tombassent. C'est « contre les puissances de l'enfer que nous avons « à combattre dans cette guerre. Ne rien atten- « dre de la force des armes et se confier humble- « ment au Seigneur, voir la détresse de la chrétienté « plus encore que les crimes des méchants, voilà « comment il faut s'y prendre. Autrement l'œuvre « commencera peut-être avec de belles apparences; « mais tout à coup, au milieu de la lutte, la confu- « sion s'y mettra, les mauvais esprits causeront un « immense désastre, et le monde entier nagera « dans le sang... Plus on a de pouvoir et plus aussi « on s'expose, si l'on ne marche pas dans la crainte « du Seigneur. »

Après cet exorde, Luther continue ainsi :

« Les Romains ont élevé autour d'eux trois mu- « railles pour se mettre en garde contre toute « espèce de réformation. La puissance temporelle les « a-t-elle attaqués, ils ont dit qu'elle n'avait aucun « droit sur eux, et que la puissance spirituelle lui « était supérieure. A-t-on voulu les reprendre par « l'Écriture sainte, ils ont répliqué que personne « ne pouvait l'interpréter, si ce n'est le pape. Les « a-t-on menacés d'un concile, nul, ont-ils dit, ne « peut en convoquer un, si ce n'est le souverain « pontife.

« Ils nous ont ainsi enlevé les trois verges desti- « nées à les corriger, et se sont abandonnés à toute « malice. Mais maintenant, Dieu nous soit en aide « et nous donne une de ces trompettes qui renver- « sèrent les murailles de Jéricho! Abattons de notre « souffle les murs de papier et de paille que les Ro- « mains ont bâtis autour d'eux, et élevons les verges « qui punissent les méchants, en mettant au grand « jour les ruses du diable. »

Luther commence ensuite l'attaque. Il ébranle dans ses fondements cette monarchie papale qui depuis des siècles réunissait en un seul corps les peuples d'Occident sous le sceptre de l'évêque romain. Il n'y a pas de caste sacerdotale dans le christianisme; telle est la vérité dérobée à l'Église depuis ses premiers âges, qu'il expose d'abord avec force :

« On a dit, ainsi parle Luther, que le pape, les « évêques, les prêtres et tous ceux qui peuplent les « couvents, forment l'État spirituel ou ecclésiasti- « que; et que les princes, les nobles, les bourgeois « et les paysans forment l'État séculier ou laïque. « C'est là une belle histoire. Cependant que per- « sonne ne s'en effraye. Tous les chrétiens sont « d'état spirituel, et il n'y a entre eux d'autre diffé- « rence que celle des fonctions qu'ils remplissent. « Nous avons tous un seul baptême, une seule foi, « et c'est là ce qui constitue un homme spirituel. « L'onction, la tonsure, l'ordination, la consécra- « tion que donnent l'évêque ou le pape, peuvent « faire un hypocrite, mais jamais un homme spiri- « tuel. Nous sommes tous ensemble consacrés prê- « tres par le baptême, ainsi que le dit saint Pierre : « *Vous êtes prêtres et rois;* bien qu'il n'appartienne « pas à tous d'exercer de telles charges, car nul ne « peut prendre ce qui est commun à tous sans la « volonté de la communauté. Mais si cette consé- « cration de Dieu n'était pas sur nous, l'onction du « pape ne pourrait jamais faire un prêtre. Si dix « frères, fils du roi, ayant des droits égaux à l'hé- « ritage, choisissaient l'un d'entre eux, afin de « l'administrer pour eux, ils seraient tous rois, et « cependant l'un d'eux seulement serait l'adminis- « trateur de leur puissance commune. Il en est de « même dans l'Église. Si quelques laïques pieux « étaient relégués dans un désert, et que, n'ayant « point avec eux de prêtre consacré par un évêque, « ils tombassent d'accord de choisir l'un d'entre « eux, marié ou non, cet homme serait véritable- « ment prêtre, comme si tous les évêques du monde « l'avaient consacré. Ainsi furent choisis Augustin, « Ambroise, Cyprien.

« Il suit de là que les laïques et les prêtres, les « princes et les évêques, ou, comme on dit, les « ecclésiastiques et les laïques, n'ont rien qui les « distingue, excepté leurs fonctions. Ils ont tous le « même état, mais ils n'ont pas tous la même œu- « vre à faire.

« S'il en est ainsi, pourquoi le magistrat ne cor- « rigerait-il pas le clergé?... Le pouvoir séculier a « été établi de Dieu pour punir les méchants et « protéger les bons. Il faut le laisser agir dans toute « la chrétienté, qui que ce soit qu'il atteigne, pape, « évêques, prêtres, moines, nonnes, etc. Saint Paul « dit à tous les chrétiens : *Que toute personne* (2) « (et par conséquent le pape aussi) *soit soumise aux*

(1) Gott hat uns ein junges edles Blutt zum Haupt gegeben... (L. Opp. (L.) XVII, p. 457.)

(2) Πᾶσα ψυχή, Rom. XIII, 1, 4.

« *puissances supérieures, car ce n'est pas en vain* « *qu'elles portent l'épée.* »

Luther, après avoir renversé de même les deux « autres murailles, » passe en revue tous les abus de Rome. Il expose, avec une éloquence toute populaire, les maux signalés depuis des siècles. Jamais opposition plus noble ne se fit entendre. L'assemblée en présence de laquelle Luther parle, c'est l'Église; le pouvoir dont il attaque les abus, c'est cette papauté qui depuis des siècles pèse sur tous les peuples; et la réforme, qu'il appelle à grands cris, doit exercer sa puissante influence sur toute la chrétienté, dans tout le monde, pendant toute la durée de l'humanité.

Il commence par le pape. « C'est une chose horrible, dit-il, que de voir celui qui s'appelle vicaire « de Jésus-Christ déployer une magnificence que « celle d'aucun Empereur n'égale. Est-ce là ressembler au pauvre Jésus ou à l'humble saint Pierre? « Il est, disent-ils, le seigneur du monde! Mais « Christ, dont il se vante d'être le vicaire, a dit : « *Mon règne n'est pas de ce monde.* Le règne d'un « vicaire s'étendrait-il au delà de celui de son seigneur?... »

Luther va maintenant dépeindre les effets de la domination papale. « Savez-vous à quoi servent les « cardinaux? Je veux vous le dire. L'Italie et l'Allemagne ont beaucoup de couvents, de fondations, « de cures richement dotées. Comment amener ces « richesses à Rome?... On a créé des cardinaux; on « leur a donné ces cloîtres et ces prélatures; et à « cette heure... l'Italie est presque déserte, les couvents sont détruits, les évêchés dévorés, les villes « déchues, les habitants corrompus, le culte est « expirant et la prédication abolie!... Pourquoi? « Parce qu'il faut que tous les biens des églises « aillent à Rome. Jamais le Turc lui-même n'eût « ainsi ruiné l'Italie! »

Luther se tourne ensuite vers son peuple :

« Et maintenant qu'ils ont ainsi tiré tout le sang « de leur nation, ils viennent en Allemagne; ils « commencent doucement; mais prenons-y garde! « l'Allemagne deviendra bientôt semblable à l'Italie. « Nous avons déjà quelques cardinaux. Avant que « les grossiers Allemands comprennent notre dessein, pensent-ils, ils n'auront déjà plus ni évêché, « ni couvent, ni cure, ni sou, ni denier. Il faut que « l'Antechrist possède les trésors de la terre. On « créera trente ou quarante cardinaux en un jour : « on donnera à celui-ci Bamberg, à celui-là l'évêché « de Wurtzbourg; on y attachera de riches cures, « jusqu'à ce que les églises et les cités soient désolées. Et alors le pape dira : Je suis vicaire de « Christ et pasteur de ses troupeaux. Que les Allemands se résignent! »

L'indignation de Luther s'enflamme :

« Comment, nous Allemands, souffrons-nous, de « la part du pape, de tels vols et de telles concussions? Si le royaume de France a su s'en défendre, pourquoi nous laissons-nous ainsi jouer et « berner? Ah! si encore ils ne nous enlevaient que « nos biens! Mais ils ravagent les églises; ils dépouillent les brebis de Christ; ils abolissent le « culte et anéantissent la Parole de Dieu. »

Luther expose ici « les pratiques de Rome » pour avoir l'argent et le revenu de l'Allemagne. Annates, palliums, commendes, administrations, grâces expectatives, incorporations, réservations, etc., il passe tout en revue; puis il dit : « Efforçons-nous « d'arrêter tant de désolations et de misères. Si « nous voulons marcher contre les Turcs, commençons par ces Turcs qui sont les pires de tous. Si « nous pendons les filous et décapitons les voleurs, « ne laissons pas échapper l'avarice romaine, qui « est le plus grand des voleurs et des filous, et qui « l'est au nom de saint Pierre et de Jésus-Christ! « Qui peut l'endurer? Qui peut se taire? Tout ce « que le pape possède, n'est-il pas volé? car il ne l'a « ni acheté, ni hérité de saint Pierre, ni gagné par « ses sueurs. D'où lui vient donc tout cela?... »

Luther propose des remèdes à tous ces maux. Il excite énergiquement la noblesse allemande à faire cesser les déprédations romaines. Puis il en vient à la réforme du pape lui-même : « N'est-il pas risible, « dit-il, que le pape prétende être héritier légitime « de l'Empire? Qui le lui a donné? Est-ce Jésus-Christ, quand il a dit : *Les rois des nations les* « *maîtrisent; mais il n'en sera pas ainsi de vous?* « (Luc, XXII, 25, 26.) Comment gouverner un « empire et en même temps prêcher, prier, étudier « et prendre soin des pauvres? Jésus-Christ a défendu à ses ministres de porter sur eux ni or, ni « habits, parce qu'on ne peut s'acquitter du ministère, si l'on n'est libre de tout autre soin; et le « pape voudrait gouverner l'Empire et en même « temps demeurer pape! »

Luther continue à dépouiller le souverain pontife : « Que le pape renonce à toute espèce de titre « sur le royaume de Naples et de Sicile. Il n'y a « pas plus de droit que moi. C'est injustement et « contre tous les commandements de Jésus-Christ, « qu'il possède Bologne, Imola, Ravenne, la Romagne, la Marche d'Ancône, etc. *Nul,* dit saint Paul, « *qui va à la guerre ne s'embarrasse des affaires de* « *cette vie* (2 Tim. II, 2). Et le pape, qui prétend « être le chef dans la guerre de l'Évangile, s'embarrasse plus des affaires de cette vie qu'aucun empereur ou aucun roi. Il faut le débarrasser de tout « ce travail. Que l'Empereur mette aux mains du « pape la Bible et un livre de prières, afin que le

« pape laisse les rois gouverner, et que lui, il prêche et il prie (1). »

Luther ne veut pas plus du pouvoir ecclésiastique du pape en Allemagne que de son pouvoir temporel en Italie. « Avant tout, dit-il, il faut chasser de tous les pays allemands les légats du pape, « avec ces prétendus biens qu'ils nous vendent au « poids de l'or et qui ne sont que pure duperie. Ils « nous prennent de l'argent, et pourquoi? pour « légitimer le bien mal acquis, pour délier les ser« ments, pour nous apprendre à manquer de fidé« lité, pour nous enseigner à pécher et nous mener « droit en enfer... L'entends-tu, ô pape! non pas « pape très-saint! mais très-pécheur!... Que Dieu, « du haut de son ciel, précipite bientôt ton trône « dans l'abîme infernal! »

Le tribun chrétien poursuit sa course. Après avoir cité le pape à sa barre, il cite tous les abus qui sont le cortége de la papauté, et prétend balayer du sol de l'Église ces déblais qui l'encombrent. Il commence par les moines :

« Et maintenant j'en viens à cette lourde bande, « qui promet beaucoup et qui tient peu. Ne vous « irritez pas, chers messieurs! mon intention est « bonne; ce que j'ai à dire est une vérité à la fois « douce et amère, savoir, qu'il ne faut plus bâtir « de cloîtres pour les moines mendiants. Grand « Dieu! nous n'en avons que trop, et plût à Dieu « qu'ils fussent tous à bas... Vagabonder par le « pays n'a jamais fait de bien et n'en saurait jamais « faire. »

Le mariage des ecclésiastiques a ensuite son tour. C'est la première fois que Luther en parle :

« Dans quel état est tombé le clergé, et que de « prêtres ne trouve-t-on pas chargés de femmes, « d'enfants, de remords, sans que personne vienne « à leur aide! Que le pape et les évêques laissent « courir ce qui court, et se perdre ce qui se perd, « à la bonne heure! mais moi je veux sauver ma « conscience, je veux ouvrir librement la bouche : « se scandalisent ensuite pape, évêques, et qui vou« dra!... Je dis donc que, d'après l'institution de « Jésus-Christ et des apôtres, chaque ville doit « avoir un pasteur, ou évêque, et que ce pasteur « peut avoir une femme, comme saint Paul l'écrit à « Timothée : *Que l'évêque soit mari d'une seule « femme* (1 Tim. III, 2), et comme cela est encore « pratiqué dans l'Église grecque. Mais le diable a « persuadé au pape, comme le dit saint Paul à Ti« mothée (1 Tim. IV, 1 à 3), de défendre le ma« riage au clergé. Et de là sont découlées des « misères si nombreuses qu'on ne peut faire men« tion de toutes. Que faire? comment sauver tant « de pasteurs, auxquels on n'a rien à reprendre, si « ce n'est qu'ils vivent avec une femme, à laquelle « ils voudraient de tout leur cœur être légitime« ment unis? Ah! qu'ils sauvent leur conscience! « qu'ils prennent cette femme pour leur épouse « légitime, et qu'ils vivent honnêtement avec elle, « sans s'inquiéter si cela plaît ou déplaît au pape. « Le salut de ton âme t'importe davantage que des « lois tyranniques et arbitraires, qui n'émanent « point du Seigneur. »

C'est ainsi que la réformation voulait rétablir dans l'Église la sainteté des mœurs. Le réformateur continue :

« Que l'on abolisse les fêtes et que l'on ne garde « que le dimanche, ou, si l'on veut garder les gran« des fêtes chrétiennes, qu'on ne les célèbre que le « matin, et que le reste du jour soit comme un « jour ouvrable. Car comme on ne fait alors que « boire, jouer, commettre toutes sortes de péchés, « ou rester dans l'oisiveté, on offense Dieu les jours « de fête, beaucoup plus que les autres jours. »

Il attaque ensuite les dédicaces, qu'il nomme de vraies tavernes; puis les jeûnes et les confréries. Non-seulement il veut détruire les abus, il veut aussi mettre fin aux schismes. « Il est temps, dit-il, « que nous nous occupions sérieusement de la « cause des Bohémiens, que nous fassions cesser la « haine et l'envie, et que nous nous réunissions à « eux. » Il propose d'excellents moyens de conciliation, et ajoute : « C'est ainsi qu'il faut convaincre « les hérétiques par l'Écriture, comme l'ont fait les « anciens Pères, et non les vaincre par le feu. Dans « le système contraire, les bourreaux seraient les « plus savants docteurs de l'univers... Oh! plût à « Dieu que des deux côtés nous nous tendissions la « main en humilité fraternelle, plutôt que de nous « roidir dans le sentiment de notre force et de notre « droit. La charité est plus nécessaire que la pa« pauté de Rome. Maintenant, j'ai fait ce qui était « en mon pouvoir. Si le pape ou les siens s'y oppo« sent, ils en rendront compte. Le pape devrait être « prêt à renoncer à la papauté, à tous ses biens et « à tous ses honneurs, s'il pouvait par là sauver une « seule âme. Mais il aimerait mieux voir périr tout « l'univers que de céder l'épaisseur d'un cheveu « de la puissance qu'il a usurpée (2)!... Je suis net « de ces choses. »

Luther en vient ensuite aux universités et aux écoles :

« Je crains fort, dit-il, que les universités ne « soient de grandes portes de l'enfer, si l'on ne s'ap-

(1) Ihm die Biblien und Betbücher dafür anzeigen... und er predige und bete. (L. Opp. (L.) XVII, p. 472.)

(2) Nun liess er ehe die Welt untergehen, ehe er ein Haarbreit seiner vermessenen Gewalt liesse abbrechen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 483.)

« plique pas avec soin à y expliquer la sainte Écri-« ture et à la graver dans le cœur des jeunes gens. « Je ne conseille à personne de placer son enfant là « où la sainte Écriture ne règne pas. Toute institu-« tion où l'on ne s'occupe pas sans relâche de la « Parole de Dieu doit se corrompre (1). » Paroles graves que les gouvernements, les savants, les pères de tous les siècles devraient méditer.

Vers la fin de sa harangue, il revient à l'Empire et à l'Empereur :

« Le pape, dit-il, ne pouvant mener à sa volonté « les anciens maîtres de l'empire romain, a imaginé « de leur ravir leur titre et leur empire, et de nous « les donner à nous autres Allemands. Ainsi a été « fait, et nous sommes devenus les serviteurs du « pape. Car le pape s'est emparé de Rome, et a « obligé l'Empereur par serment à ne jamais y de-« meurer ; d'où il résulte que l'Empereur est empe-« reur de Rome, sans Rome. Nous avons le nom : « le pape a le pays et les villes. Nous avons le titre, « les armes de l'Empire ; le pape en a le trésor, le « pouvoir, les priviléges et la liberté. Le pape « mange le fruit, et nous, nous jouons avec l'écorce. « C'est ainsi que l'orgueil et la tyrannie des Ro-« mains ont toujours abusé de notre simplicité.

« Mais maintenant, Dieu qui nous a donné un tel « empire nous soit en aide ! Agissons conformé-« ment à notre nom, à notre titre, à nos armes ; « sauvons notre liberté ! et que les Romains appren-« nent à connaître ce que Dieu nous a remis par « leurs mains. Ils se vantent de nous avoir donné « un empire. Eh bien ! prenons ce qui nous appar-« tient. Que le pape nous cède Rome et tout ce qu'il « possède de l'Empire. Qu'il mette fin à ses taxes et « à ses concussions ! qu'il nous rende notre liberté, « notre pouvoir, nos biens, notre honneur, notre « âme et notre corps ! Que l'Empire soit tout ce « que doit être un empire, et que le glaive des « princes ne soit plus contraint à se baisser devant « l'hypocrite prétention d'un pape ! »

Il y a dans ces paroles, non-seulement de la force et de l'entraînement, mais encore une haute raison. Jamais orateur parla-t-il ainsi à toute la noblesse de l'Empire et à l'Empereur lui-même ? Loin d'être surpris que tant d'États germaniques se soient détachés de Rome, ne doit-on pas s'étonner plutôt que l'Allemagne entière n'ait pas été reprendre sur les bords mêmes du Tibre ce pouvoir impérial dont les papes avaient imprudemment posé les attributs sur la tête de son chef ?

Luther termine cette courageuse harangue en ces mots :

« Je pense bien que j'ai chanté trop haut, pro-« posé bien des choses qui paraîtront impossibles, « et attaqué un peu trop fortement beaucoup d'er-« reurs. Mais qu'y puis-je ? que le monde soit irrité « contre moi, plutôt que Dieu !... On ne pourra ja-« mais m'enlever que la vie. J'ai souvent offert la « paix à mes adversaires. Mais Dieu m'a forcé, par « leur organe, à ouvrir toujours plus la bouche « contre eux. J'ai encore en réserve une chanson « sur Rome. Si l'oreille leur démange, je la leur « chanterai, et à haute voix... Comprends-tu bien, « ô Rome, ce que je veux dire ?... »

Il s'agit probablement ici d'un écrit sur le papisme que Luther se proposait de faire paraître, et qui n'a pas été publié. Le recteur Burkhard écrivait alors à Spengler : « Il y a encore un petit livre *de execrandâ* « *venere Romanorum* ; mais on le tient en réserve. » Le titre promettait un grand scandale. On doit se réjouir de ce que Luther a eu la modération de ne pas publier cet ouvrage.

« Si ma cause est juste, continue-t-il, elle doit « être condamnée sur la terre, et justifiée unique-« ment par Christ dans le ciel. Qu'ils s'avancent « donc, pape, évêques, prêtres, moines, docteurs ! « qu'ils déploient tout leur zèle ! qu'ils fassent écla-« ter leur fureur ! Ce sont vraiment là les gens qui « doivent persécuter la vérité, comme tous les siè-« cles l'ont vu. »

Où ce moine a-t-il pris une si claire intelligence des choses publiques, que les États de l'Empire eux-mêmes trouvent souvent si difficiles à éclaircir ? Où cet Allemand puise-t-il ce courage qui, du sein de sa nation, asservie depuis tant de siècles, lui fait lever la tête et porter de si rudes coups à la papauté ? Quelle est cette force mystérieuse qui l'anime ? Ne dirait-on pas qu'il a entendu ces paroles de Dieu adressées à un homme des anciens jours : *Voici, j'ai renforcé ta face contre leurs faces, j'ai rendu ton front semblable à un diamant et plus fort qu'un caillou : ne t'effraye donc point à cause d'eux.*

Adressée à la noblesse germanique, cette exhortation parvint bientôt à tous ceux pour qui elle était écrite. Elle se répandit en Allemagne avec une inconcevable célérité. Les amis de Luther tremblèrent ; Staupitz et ceux qui voulaient suivre les voies de la douceur trouvèrent le coup trop fort : « De « nos jours, répondit Luther, tout ce qui se traite « tranquillement tombe en oubli, et personne ne « s'en soucie (2). » En même temps il montrait une simplicité et une humilité étonnantes. Il s'ignorait lui-même : « Je ne sais que dire de moi, écrivait-il. « Peut-être suis-je le précurseur de Philippe (Mé-« lanchton). Je lui prépare, comme Élie, la voie,

(1) Es muss verderben, alles was nicht Gottes Wort ohn Unterlass treibt. (L. Opp. (L.) XVII. p. 486.)

(2) Quæ nostro sæculo quiete tractantur, mox cadere in oblivionem... (L. Epp. I, p. 470.)

« en esprit et en force. Et c'est lui qui un jour « troublera Israël et la maison d'Achab (1). »

Mais il n'était pas besoin d'en attendre un autre que celui qui avait paru. La maison d'Achab était déjà ébranlée. L'*Adresse à la noblesse germanique* avait paru le 26 juin 1520 ; en peu de temps, quatre mille exemplaires furent vendus, et ce chiffre est inouï pour ce temps-là. L'étonnement était universel. Cet écrit communiqua à tout le peuple une commotion puissante. La force, la vie, la clarté, la généreuse hardiesse qui y régnaient, en faisaient un véritable écrit populaire. Le peuple sent enfin que celui qui lui parle ainsi l'aime. Les vues confuses d'un grand nombre d'hommes sages s'éclaircissent. Les usurpations de Rome deviennent évidentes à tous les esprits. Personne ne doute plus à Wittemberg que le pape ne soit l'Antechrist. La cour de l'électeur elle-même, si circonspecte, si timide, ne désapprouve pas le réformateur ; elle attend. Mais la noblesse et le peuple n'attendent pas. La nation s'anime. La voix de Luther l'a émue ; elle est gagnée, et elle se range autour de l'étendard qu'il élève. Rien n'eût pu être plus avantageux au réformateur que cette publication. Dans les palais, dans les châteaux, dans les demeures des bourgeois, et jusque dans les chaumières, on est préparé maintenant et comme cuirassé contre la sentence de condamnation qui va fondre sur ce prophète du peuple. Toute l'Allemagne est en feu. Que la bulle arrive ! ce n'est pas elle qui éteindra l'incendie.

IV

On se prépare à Rome. — Motifs de la résistance de la papauté. — Eck à Rome. — Eck l'emporte. — Le pape est le monde. — Dieu opère la séparation. — Un prêtre suisse plaide pour Luther. — Le consistoire romain. — Exorde de la bulle. — Condamnation de Luther.

Tout se préparait à Rome pour la condamnation du défenseur de la liberté de l'Église. On y avait vécu longtemps dans une orgueilleuse sécurité. Longtemps les moines de Rome avaient accusé Léon X de ne songer qu'au luxe et au plaisir, de ne s'occuper que de chasse, de comédie et de musique (2), tandis que l'Église allait s'écrouler. A la fin, aux cris du docteur Eck, qui est venu de Leipzig invoquer la puissance du Vatican, pape, cardinaux, moines, tout dans Rome se réveille et pense à sauver la papauté.

Rome, en effet, devait en venir aux mesures les plus sévères. Le gant était jeté ; le combat devait être à mort. Luther n'attaquait pas les abus du pontificat romain, mais ce pontificat lui-même. A sa voix, le pape eût dû humblement descendre de son trône, et redevenir simple pasteur ou évêque des bords du Tibre. Tous les dignitaires de la hiérarchie romaine eussent dû renoncer à leurs richesses et à leur gloire mondaine, et redevenir anciens et diacres des églises de l'Italie. Tout cet éclat, toute cette puissance, qui depuis des siècles éblouissaient l'Occident, eussent dû s'évanouir et faire place à l'humble simplicité du culte des premiers chrétiens. Dieu aurait pu faire ces choses : il les fera un jour ; mais on ne pouvait les attendre des hommes. Et quand même un pape eût été assez désintéressé et assez hardi pour vouloir renverser l'antique et somptueux édifice de l'Église romaine, des milliers de prêtres et d'évêques auraient étendu la main pour l'empêcher de crouler. Le pape n'avait reçu le pouvoir que sous la condition expresse de maintenir ce qu'on lui confiait. Rome se croyait instituée de Dieu pour gouverner l'Église. On ne peut donc pas s'étonner qu'elle se soit apprêtée à frapper les plus terribles coups. Et pourtant elle hésita d'abord. Plusieurs cardinaux et le pape lui-même n'étaient pas pour les mesures sévères. L'habile Léon comprenait bien qu'un jugement dont l'accomplissement dépendait de la volonté très-douteuse de la puissance civile, pouvait gravement compromettre l'autorité de l'Église. Il voyait d'ailleurs que les moyens violents déjà mis en œuvre n'avaient fait qu'augmenter le mal. Est-il impossible de gagner ce moine saxon ? se demandaient les politiques de Rome. Toute la force de l'Église, toutes les ruses de l'Italie y échoueront-elles ? Il faut négocier encore.

Eck rencontra donc de puissants obstacles. Il ne négligea rien pour empêcher des concessions impies. Parcourant Rome, il exhalait sa colère et criait vengeance. Le parti fanatique des moines se ligua promptement avec lui. Fort de cette alliance, il assaillit avec un nouveau courage et le pape et les cardinaux. Selon lui, tout essai de conciliation était inutile. Ce sont là, disait-il, de vains rêves dont on se berce dans le lointain. Il connaît le péril, car il a lutté avec ce moine audacieux. Il sait qu'il faut se hâter de couper ce membre gangrené, de peur que le mal n'envahisse tout le corps. Le fougueux combattant de Leipzig résout objection après objection, et a de la peine à persuader le pape (3). Il veut sauver Rome malgré Rome elle-même. Il met tout en œuvre. Il passe des heures entières en délibération dans le cabinet du pontife (4). Il remue et la cour

(1) L. Epp. I, p. 478.

(2) E sopra tutto musico eccellentissimo, e quando el canta con qualche uno, il fa donar cento e più ducati. (Zorsi Msc.)

(3) Sarpi, Hist. du Concile de Trente.

(4) Stetimus nuper, papa, duo cardinales... et ego per quinque horas in deliberatione... (Eckii epistola 3 maii. L. Opp. lat. II, p. 48.)

et les cloîtres, et le peuple et l'Église. « Eck conjure « les abîmes des abîmes contre moi, disait Luther; « il met le feu aux forêts du Liban (1). » A la fin, il l'emporte. Les politiques sont vaincus par les fanatiques dans les conseils de la papauté. Léon cède. La condamnation de Luther est résolue. Eck respire. Son orgueil se complaît dans la pensée que c'est lui qui a décidé la ruine de son hérétique rival, et qui a ainsi sauvé l'Église. « Il était bon, dit-il, que « je vinsse en ce temps à Rome, car on y connaît « peu les erreurs de Luther. On apprendra un jour « ce que j'ai fait dans cette cause (2). »

Nul ne fit autant d'efforts pour soutenir le docteur Eck que le maître du sacré palais, Silvestre Mazzolini de Prierio. Il venait de publier un écrit, dans lequel il établissait que, non-seulement c'était au pape seul qu'appartenait la décision infaillible de tous les points discutés, mais encore que la domination papale était la cinquième monarchie de Daniel et la seule véritable; que le pape était le prince de tous les princes ecclésiastiques, le père de tous les princes séculiers, le chef du monde, et même en essence, le monde entier (3). Dans un autre écrit, il affirmait que le pape était aussi élevé au-dessus de l'Empereur, que l'or l'est au-dessus du plomb (4); que le pape peut élire et destituer les Empereurs et les électeurs, établir et annuler les droits positifs, et que l'Empereur, avec toutes les lois et tous les peuples de la chrétienté, ne peut décider la moindre chose contre la volonté du pape. Telle était la voix qui sortait du palais du souverain pontife; telle était la gigantesque fiction qui, unie au dogme scolastique, prétendait étouffer la vérité renaissante. Si cette fable n'eût été démasquée comme elle l'a été, et même par des savants de l'Église catholique, il n'y eût eu ni véritable histoire, ni véritable religion. La papauté n'est pas seulement un mensonge devant la Bible; elle l'est encore devant les annales des peuples. Aussi la réformation, en brisant son charme, a affranchi, non-seulement l'Église, mais encore les rois et les nations. On a dit que la réformation était une œuvre politique : en ce sens, cela est vrai; mais ce n'est que le sens secondaire.

Ainsi, Dieu répandait un esprit d'étourdissement sur les docteurs de Rome. Il fallait maintenant que la séparation entre la vérité et l'erreur s'accomplît, et c'était l'erreur qui devait la faire. Si l'on en fût venu à un accommodement, ce n'eût pu être qu'aux dépens de la vérité; or, lui enlever la moindre partie d'elle-même, c'est préparer son complet anéantissement. Elle est comme cet insecte dont il suffit, dit-on, d'ôter une antenne pour qu'il meure. Elle veut être entière en tous ses membres, pour déployer cette énergie qui lui fait remporter des victoires étendues et salutaires, et pour se propager dans les siècles à venir. Mêler un peu d'erreur à la vérité, c'est jeter un grain de poison dans un mets abondant; ce grain suffit pour en changer toute la nature; il en résultera la mort, lentement peut-être, mais certainement. Ceux qui gardent la doctrine de Christ contre les adversaires qui l'attaquent, veillent avec jalousie sur ses ouvrages les plus avancés, comme sur le corps de la place lui-même; car dès que l'ennemi s'est emparé de la moindre de ces positions, il n'est pas loin de la conquête. Le pontife romain se décida, à l'époque où nous sommes parvenus, à déchirer l'Église, et le fragment qui lui en est resté en main, quelque magnifique qu'il soit, cache inutilement sous des ornements pompeux le principe délétère dont il est attaqué. Là où est la Parole de Dieu, là seulement est la vie. Luther, quel que fût son courage, se fût probablement tu, si Rome s'était tue elle-même, et avait affecté quelques concessions apparentes. Mais Dieu n'avait pas abandonné la réformation à un faible cœur d'homme. Luther était dans les mains d'un plus clairvoyant que lui. La Providence divine se servit du pape pour rompre tout lien entre le passé et l'avenir, et pour jeter le réformateur dans une carrière nouvelle, inconnue, incertaine à ses yeux, et dont il n'eût pas su trouver seul les difficiles abords. La bulle pontificale fut la lettre de divorce que Rome envoya à l'Église pure de Jésus-Christ, en la personne de celui qui était alors son représentant humble mais fidèle; et l'Église l'accepta pour ne plus relever dès cette heure que du chef qui est dans le ciel.

Pendant qu'à Rome on poursuivait avec tant de violence la condamnation de Luther, un humble prêtre, habitant l'une des simples cités de l'Helvétie, et qui n'avait jamais eu aucun rapport avec le réformateur, s'était vivement ému à la pensée du coup qui allait le frapper; et tandis que les amis mêmes du docteur de Wittemberg tremblaient et se taisaient, ce fils des montagnes de la Suisse prenait la résolution de tout employer pour arrêter la bulle redoutable. Il se nommait Ulric Zwingle. Guillaume des Faucons, secrétaire du légat du pape en Suisse, qui, en l'absence du légat, se trouvait chargé des affaires de Rome, était son ami. « Tant que je vi- « vrai, lui avait dit peu de jours auparavant le « nonce *ad interim*, vous devez vous promettre de « moi tout ce qu'on peut attendre d'un ami vérita-

(1) Impetraturus abyssos abyssorum... succensurus saltum Libani... (L. Epp. I, p. 421, 429.)

(2) Bonum fuit me venisse hoc tempore Romam... (Ep. Eckii.)

(3) Caput orbis et consequenter orbis totus in virtute. (De juridicâ et irrefragabili veritate Romanæ Ecclesiæ. Bibl. Max. XIX, cap. IV.)

(4) Papa est imperatore major dignitate plus quam aurum plumbo. (De papâ et ejus potestate, p. 371.)

« ble. » Le prêtre helvétien, se fiant à cette parole, se rendit à la nonciature romaine (au moins c'est ce que nous pouvons conclure de l'une de ses lettres). Il ne craignait pas pour lui-même les dangers auxquels la foi évangélique expose; il savait qu'un disciple de Jésus-Christ doit toujours être prêt à sacrifier sa vie. « Tout ce que je demande à Christ « pour moi, disait-il à un ami auquel il confiait « alors ses sollicitudes à l'égard de Luther, c'est « que je supporte avec un cœur d'homme les maux « qui m'attendent. Je suis un vase d'argile entre ses « mains ; qu'il me brise ou qu'il m'affermisse, « comme il lui plaît (1). » Mais l'évangéliste suisse craignait pour l'Église chrétienne, si un coup si redouté venait atteindre le réformateur. Il s'efforça de persuader au représentant de Rome d'éclairer le pape, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher qu'il ne frappât Luther d'excommunication (2). « La dignité du saint-siége lui-même y « est intéressée, lui dit-il ; car si les choses en vien« nent à un tel point, l'Allemagne, pleine d'en« thousiasme pour l'Évangile et pour le docteur qui « le lui annonce, méprisera le pape et ses anathè« mes (3). » Cette démarche fut inutile ; il paraît même que, quand elle fut faite, le coup était déjà porté. Telle fut la première occasion dans laquelle les sentiers du docteur saxon et ceux du prêtre suisse se rencontrèrent. Nous retrouverons celui-ci dans le cours de cette histoire, et nous le verrons se développer et croître peu à peu jusqu'à une haute stature dans l'Église du Seigneur.

La condamnation de Luther une fois résolue, de nouvelles difficultés furent soulevées au sein du consistoire. Les théologiens voulaient qu'on en vînt immédiatement à la fulmination; les jurisconsultes, au contraire, que l'on commençât par une citation. « Adam, disaient-ils aux théologiens leurs collè« gues, ne fut-il pas d'abord cité? *Adam, où es-tu?* « dit le Seigneur. Il en fut de même pour Caïn : « *Où est ton frère Abel?* lui demanda l'Éternel. » A ces singuliers arguments tirés de l'Écriture sainte, les canonistes joignaient des motifs puisés dans le droit naturel : « L'évidence d'un crime, disaient-ils, « ne saurait enlever à aucun criminel le droit de se « défendre (4). » On aime à retrouver ces principes de justice dans une congrégation romaine. Mais ces scrupules n'arrangeaient pas les théologiens de l'assemblée, qui, conduits par la passion, ne pensaient qu'à aller vite en besogne. On tomba enfin d'accord que l'on condamnerait immédiatement la doctrine de Luther, et que, quant à lui et à ses adhérents, on leur accorderait un terme de soixante jours, après lesquels, s'ils ne se rétractaient pas, ils seraient tous, *ipso facto*, frappés d'excommunication. De Vio, revenu malade d'Allemagne, se fit porter dans l'assemblée. Il ne voulut pas manquer à ce petit triomphe, qui lui offrait quelque consolation. Battu à Augsbourg, il prétendait au moins condamner à Rome ce moine indomptable, devant lequel il avait vu échouer sa science, sa finesse et son autorité. Luther n'était plus là pour répondre : de Vio se sentait fort. Une dernière conférence, à laquelle Eck assista, eut lieu en présence du pape lui-même, dans sa villa de Malliano. Ce fut le 15 juin que le sacré collége arrêta la condamnation et approuva la fameuse bulle.

« Lève-toi, Seigneur, dit le pontife romain, par« lant en ce moment solennel comme vicaire de « Dieu et chef de l'Église; lève-toi, sois juge dans « ta cause, souviens-toi de l'opprobre dont les in« sensés t'accablent tout le jour. Lève-toi, ô Pierre! « souviens-toi de ta sainte Église romaine, mère de « toutes les églises et maîtresse de la foi! Lève-toi, « ô Paul! car voici un nouveau Porphyre qui atta« que tes doctrines et les saints papes nos prédé« cesseurs. Lève-toi enfin, assemblée de tous les « saints! sainte Église de Dieu! et intercède auprès « du Dieu tout-puissant (5). »

Le pape cite ensuite comme pernicieuses, scandaleuses et empoisonnées, quarante et une propositions de Luther, dans lesquelles celui-ci exposait la sainte doctrine de l'Évangile. On trouve dans le nombre les propositions suivantes :

« Nier que le péché demeure dans l'enfant après « le baptême, c'est fouler à la fois aux pieds saint « Paul et notre Seigneur Jésus-Christ. »

« Une vie nouvelle est la meilleure et la plus su« blime pénitence. »

« Brûler les hérétiques est contre la volonté du « Saint-Esprit, etc., etc. »

« Dès l'heure même où cette bulle sera publiée, « continue le pape, les évêques devront rechercher « avec soin les écrits de Martin Luther qui renfer« ment ces erreurs, et les brûler publiquement et « solennellement en présence du clergé et des laï« ques. Quant à Martin lui-même, bon Dieu! que « n'avons-nous pas fait? Imitant la bonté du Dieu « tout-puissant, nous sommes prêt pourtant à le

(1) Hoc unum Christum obtestans, ut masculo omnia pectore ferre donet, et me figulinum suum rumpat aut firmet, ut illi placitum sit. (Zwinglii epistolæ, curant. Schulero et Schulthessio, p. 144.)

(2) Ut pontificem admoneat, ne excommunicationem ferat. (Ibid.)

(3) Nam si feratur, auguror Germanos cum excommunicatione pontificem quoque contempturos. (Zwinglii epistolæ, curant. Schulero et Schultessio, p. 144.)

(4) Sarpi, Hist. du Conc. de Tr. I, p. 12.

(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 305, et Opp. lat. I, p. 32.

« recevoir encore dans le sein de l'Église, et nous lui « accordons soixante jours pour nous faire parvenir « sa rétractation dans un écrit scellé par deux pré- « lats ; ou bien, ce qui nous serait plus agréable, « pour venir lui-même à Rome, afin que personne « ne puisse plus douter de son obéissance. En at- « tendant, et dès cet instant même, il doit renon- « cer à prêcher, à enseigner, à écrire, et livrer ses « ouvrages aux flammes. Et s'il ne se rétracte pas « dans l'espace de soixante jours, nous le condam- « nons par la présente, lui et ses adhérents, comme « hérétiques publics et obstinés. » Le pape prononce ensuite un grand nombre d'excommunications, de malédictions, d'interdits contre Luther et contre tous les siens, avec ordre de saisir leurs personnes et de les envoyer à Rome (1). On peut deviner sans peine ce que ces généreux confesseurs de l'Évangile seraient devenus dans les cachots de la papauté.

Ainsi la foudre se formait sur la tête de Luther. On avait pu croire, lors de l'affaire de Reuchlin, que la cour de Rome ne voulait plus faire cause commune avec les dominicains et les inquisiteurs. Maintenant ceux-ci avaient le dessus, et l'antique alliance était solennellement renouvelée. La bulle était publiée, et depuis des siècles la bouche de Rome n'avait pas prononcé une parole de condamnation, sans que son bras frappât de mort. Ce message meurtrier allait partir des sept collines et atteindre dans son cloître le moine saxon. Le moment était bien choisi. On pouvait supposer que le nouvel Empereur, qui avait tant de raison pour rechercher l'amitié du pape, s'empresserait de la mériter, en lui sacrifiant un moine obscur. Déjà Léon X, les cardinaux, Rome entière, triomphaient et croyaient voir leur ennemi à leurs pieds.

V

Wittemberg. — Mélanchton. — Son mariage. — Catherine. — Vie domestique. — Bienfaisance. — Débonnaireté. — Christ et l'antiquité. — Travail. — Amour des lettres. — Sa mère. — Révolte d'étudiants.

Tandis que les habitants de la ville éternelle s'agitaient ainsi, des scènes plus tranquilles se passaient à Wittemberg. Mélanchton y répandait une douce mais éclatante lumière. Quinze cents ou deux mille auditeurs, accourus d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas, de France, d'Italie, de Hongrie et de Grèce, étaient souvent réunis autour de lui. Il avait vingt-quatre ans et n'était pas ecclésiastique. Chacun à Wittemberg aimait à recevoir dans sa maison ce jeune professeur si savant et si aimable. Des universités étrangères, Ingolstadt en particulier, désiraient l'attirer dans leur sein. Ses amis de Wittemberg voulaient, en le mariant, le retenir auprès d'eux. Tout en souhaitant une compagne à son cher Philippe, Luther déclarait hautement ne vouloir pas être son conseiller en cette affaire. D'autres s'en chargèrent. Le jeune docteur fréquentait surtout la maison du bourgmestre Krapp, qui appartenait à une ancienne famille. Krapp avait une fille nommée Catherine, d'un caractère doux et d'une grande sensibilité. On invita Mélanchton à la demander en mariage ; mais le jeune savant était enfoncé dans ses livres et ne voulait entendre parler de rien autre. Ses auteurs grecs, son Testament, étaient ses délices. Aux arguments de ses amis, il opposait d'autres arguments. Enfin, on lui arracha son consentement. On fit pour lui toutes les démarches, et on lui donna Catherine pour femme. Il l'accueillit très-froidement (2), et dit en poussant un soupir : « Dieu « l'a donc voulu ainsi ! Il faut que je renonce à mes « études et à mes joies, pour suivre la volonté de « mes amis (3). » Il appréciait cependant les qualités de Catherine. « La jeune fille, dit-il, a un ca- « ractère et une éducation tels que je pouvais le « demander à Dieu. δεξιᾷ δ' Θεὸς τεκμαίροιτο (4). Certai- « nement elle eût été digne d'un meilleur mari. » Ce fut au mois d'août que la chose se décida ; le 25 septembre, les fiançailles eurent lieu, et à la fin de novembre le mariage fut célébré. Le vieux Jean Luther et sa femme vinrent à cette occasion à Wittemberg avec leurs filles (5). Beaucoup de savants et de notables assistèrent à la fête.

La jeune épouse montrait autant d'affection que le jeune professeur témoignait de froideur. Toujours pleine de sollicitude pour son mari, Catherine s'alarmait dès qu'elle voyait l'apparence d'un danger menacer cet être chéri. Quand Mélanchton se proposait de faire quelque démarche de nature à le compromettre, elle l'accablait de prières pour l'y faire renoncer. « Je dus, écrivait Mélanchton, dans « une semblable occasion, céder à sa faiblesse... « c'est là notre lot. » Que d'infidélités dans l'Église ont eu une semblable origine ! Peut-être est-ce à l'influence de Catherine qu'il faut attribuer la timidité et les craintes que souvent on a reprochées à

(1) Sub prædictis pœnis, præfatum Lutherum, complices, adhærentes, receptatores et fautatores, personaliter capiant et ad nos mittant. (Bulla Leonis, loc. cit.)

(2) t xor enim datur mihi non dico quam frigenti. (Corp. Ref. I, p. 211.)

(3) Ego meis studiis, meâ me voluptate fraudo. (Corp. Reform., I, p. 265.)

(4) Que Dieu, par sa droite, amène la chose à une bonne fin ! (Ibid., I, p. 212.)

(5) Parentes mei cum sororibus nuptias honorarunt Philippi. (L. Epp. I, p. 528.)

son mari. Catherine fut aussi tendre mère que tendre épouse. Elle donnait avec abondance aux pauvres. « O Dieu ! ne m'abandonne pas dans ma « vieillesse, quand mes cheveux commenceront à « blanchir ! » Tel était le soupir ordinaire de cette âme pieuse et craintive. Mélanchton fut bientôt gagné par l'affection de sa femme. Quand il eut goûté les joies domestiques, il en comprit les douceurs ; il était fait pour les sentir. Nulle part il ne se trouvait plus heureux qu'auprès de sa Catherine et de ses enfants. Un voyageur français, ayant trouvé un jour le « maître de l'Allemagne » berçant d'une main son enfant et tenant de l'autre un livre, recula de surprise. Mais Mélanchton, sans se déranger, lui exposa avec tant de chaleur le prix des enfants devant Dieu, que l'étranger sortit de la maison plus savant, dit-il, qu'il n'y était entré.

Le mariage de Mélanchton donna un foyer domestique à la réformation. Il y eut dès lors dans Wittemberg une famille dont la maison était ouverte à tous ceux que la vie nouvelle animait. Le concours d'étrangers y était immense (1). On venait à Mélanchton pour mille affaires diverses ; et l'ordre établi défendait de rien refuser à personne (2). Le jeune professeur était surtout habile à s'effacer quand il s'agissait de faire le bien. S'il n'avait plus d'argent, il portait en cachette sa vaisselle à quelque marchand, se souciant peu de s'en priver, pourvu qu'il eût de quoi soulager ceux qui souffraient. « Aussi, « lui eut-il été impossible de pourvoir à ses besoins « et à ceux des siens, dit son ami Camerarius, si « une bénédiction divine et cachée ne lui en eût « fourni de temps en temps les moyens. » Sa débonnaireté était extrême. Il avait des médailles antiques d'or et d'argent, remarquables par leurs inscriptions et leurs figures. Il les montra un jour à un étranger qui lui faisait visite. « Prenez, lui dit « Mélanchton, celle que vous désirez. — Je les dé- « sire toutes, répondit l'étranger. J'avoue, dit Phi- « lippe, que cette demande indiscrète m'offensa « d'abord : néanmoins je les lui donnai (3). »

Il y avait dans les écrits de Mélanchton un parfum d'antiquité, qui n'empêchait pas pourtant que la bonne odeur de Christ ne s'exhalât de toutes parts, et qui leur donnait un charme inexprimable. Il n'y a pas une de ses lettres à ses amis où ne se trouve rappelée, de la manière la plus naturelle, la sagesse d'Homère, de Platon, de Cicéron et de Pline, Christ demeurant toujours son Maître et son Dieu. Spalatin lui avait demandé l'explication de cette parole de Jésus-Christ : *Hors de moi vous ne pouvez rien faire* (Jean, XV, 5). Mélanchton le renvoie à Luther. « *Cur agam gestum spectante Roscio?* pour parler « avec Cicéron (4), » dit-il. Puis il poursuit : « Ce « passage signifie qu'il faut que nous soyons absor- « bés par Christ, en sorte que nous n'agissions plus, « mais que Christ vive en nous. Comme la nature « divine a été incorporée à l'homme en Christ, ainsi « faut-il que l'homme soit incorporé à Jésus-Christ « par la foi. »

L'illustre savant se couchait habituellement peu de temps après son souper. A deux ou trois heures du matin, il était à l'ouvrage (5). C'est dans ces heures matinales que ses meilleurs écrits furent composés. Ses manuscrits se trouvaient d'ordinaire sur sa table, exposés à la vue de tous ceux qui allaient et venaient, en sorte qu'on lui en vola plusieurs. Quand il avait invité quelques amis, il priait l'un ou l'autre de lire avant le repas quelque petite composition en prose ou en vers. Dans ses voyages il se faisait toujours accompagner par quelques jeunes gens. Il s'entretenait avec eux d'une manière à la fois instructive et amusante. Si la conversation languissait, chacun d'eux devait réciter à son tour des sentences tirées des anciens poëtes. Il employait souvent l'ironie, en la tempérant toutefois par une grande douceur. « Il pique et il coupe, disait-il de « lui-même, et ne fait cependant aucun mal. »

La science était sa passion. Le but de sa vie était de répandre les lettres et les lumières. N'oublions pas que les lettres pour lui, c'étaient avant tout les saintes Écritures, et ensuite seulement, la science des païens. « Je ne m'applique, disait-il, qu'à une chose, « la défense des lettres. Il faut par notre exemple « enflammer la jeunesse d'admiration pour les let- « tres, et faire qu'elle les aime pour elles-mêmes, et « non pour le profit qu'on en peut tirer. La ruine « des lettres entraîne la désolation de tout ce qui est « bon : religion, mœurs, choses de Dieu, choses de « l'homme (6)... Plus un homme est bon, plus est « grande l'ardeur qu'il met à sauver les lettres ; car « il sait que de toutes les pestes, l'ignorance est la « plus pernicieuse. »

Quelque temps après son mariage, Mélanchton se rendit dans le Palatinat, à Bretten, pour visiter sa tendre mère, dans la compagnie de Camerarius et d'autres amis. Lorsqu'il aperçut sa ville natale, il descendit de cheval, se jeta à genoux et rendit grâ-

(1) Videres in ædibus illis perpetuò accedentes et introeuntes et discedentes atque exeuntes aliquos. (Camerar. Vita Melancht., p. 40.)

(2) Ea domus disciplina erat, ut nihil cuiquam negaretur. (Ibid.)

(3) Sed dedisse nihilominus illos. (Ibid., p. 43.)

(4) Pourquoi déclamerais-je en présence de Roscius? (Corp. Reform. Ep. 13 avril 1520.)

(5) Surgebat mox aut non longo intervallo post mediam noctem. (Camerar., p. 56.)

(6) Religionem, mores, humana divinaque omnia labefactat literarum inscitia. (Corp. Ref. I, p. 207. 22 juillet 1520.)

ces à Dieu de ce qu'il lui permettait de la revoir. Marguerite en embrassant son fils s'évanouit presque de joie. Elle voulait qu'il restât à Bretten, et le pria avec instance de demeurer dans la foi de ses pères. Mélanchton s'excusa à cet égard, mais avec beaucoup de ménagement, dans la crainte de blesser la conscience de sa mère. Il eut bien de la peine à se séparer d'elle ; et chaque fois qu'un voyageur lui apportait des nouvelles de sa ville natale, il se réjouissait, comme s'il fût revenu, disait-il, aux joies de son enfance. Tel était dans son intérieur l'un des plus grands organes de la révolution religieuse du seizième siècle.

Une émeute vint cependant troubler les scènes domestiques et l'activité studieuse de Wittemberg. Les étudiants en vinrent aux prises avec les bourgeois. Le recteur montra beaucoup de faiblesse. On peut penser quelle fut la tristesse de Mélanchton, en voyant ces disciples des lettres tomber dans de tels excès. Luther s'indigna. Il était loin de vouloir gagner les esprits par une fausse condescendance. L'opprobre que ces désordres jetaient sur l'université lui perçait l'âme (1). Il monta en chaire et prêcha avec force contre ces séditions, invitant les deux partis à se soumettre aux magistrats (2). Son discours excita une grande irritation. « Satan, dit-il, « ne pouvant nous attaquer au dehors, veut nous « nuire au dedans. Je ne le crains pas ; mais je « crains que la colère de Dieu ne nous frappe, parce « que nous n'avons pas assez bien reçu sa Parole. « Durant ces trois dernières années, j'ai été exposé « trois fois à de grands dangers : en 1518 à Augsbourg, en 1519 à Leipzig, et maintenant en 1520 « à Wittemberg. Ce n'est ni par la sagesse, ni par « les armes, que l'œuvre du renouvellement de « l'Église s'accomplira, mais par d'humbles prières, « et par une foi courageuse qui mette Jésus-Christ « avec nous (3). O mon ami, joins tes oraisons aux « miennes, de peur que le mauvais esprit ne se « serve de cette petite étincelle pour allumer un « vaste incendie. »

VI

L'Évangile en Italie. — Discours sur la messe. — La captivité babylonienne de l'Église. — Le baptême. — Abolition des autres vœux. — Marche de la réforme.

Mais de plus terribles combats attendaient Luther. Rome brandissait le glaive dont elle allait frapper l'Évangile. Le bruit de la condamnation qui devait l'atteindre, loin d'abattre le réformateur, augmenta son courage. Il s'inquiète peu de parer les coups de cette puissance superbe. C'est en en portant lui-même de plus terribles, qu'il rendra inutiles ceux de ses adversaires. Tandis que les congrégations transalpines fulminent contre lui leurs anathèmes, il portera le glaive de la Parole au sein des peuples italiens. Des lettres de Venise parlaient de la faveur avec laquelle on y accueillait les sentiments de Luther. Il brûle du désir de faire passer les Alpes à l'Évangile. Il faut que les évangélistes l'y transportent. « Je désirerais, dit-il, que nous eussions des livres vivants, c'est-à-dire des prédicateurs (4), et que « nous pussions les multiplier et les protéger partout, afin qu'ils transmissent au peuple la connaissance des choses saintes. Le prince ne pourrait « faire une œuvre plus digne de lui. Si le peuple « d'Italie recevait la vérité, alors notre cause serait « inattaquable. » Il ne paraît pas que ce projet de Luther se soit réalisé. Plus tard, il est vrai, des hommes évangéliques, Calvin lui-même, firent quelque séjour en Italie ; mais, pour le moment, le dessein de Luther n'eut pas de suite. Il s'était adressé à un puissant du monde. S'il avait fait appel à des hommes humbles, mais pleins de zèle pour le royaume de Dieu, l'issue eut été bien différente. A cette époque, on avait l'idée que tout devait se faire par les gouvernements, et l'association de simples individus, cette puissance qui opère maintenant de si grandes choses dans la chrétienté, était presque inconnue.

Si Luther ne réussissait pas dans ses projets pour répandre au loin la vérité, il n'en était que plus zélé à l'annoncer lui-même. Ce fut alors qu'il prononça à Wittemberg son discours sur la sainte messe (5). Il s'y éleva contre de nombreuses sectes de l'Église romaine, et lui reprocha avec une haute raison son manque d'unité. « La multiplicité des lois spirituelles, dit-il, a rempli le monde de sectes et de « divisions. Les prêtres, les moines et les laïques « en sont venus à se haïr plus que ne le font les « chrétiens et les Turcs. Que dis-je? les prêtres « entre eux, les moines entre eux sont ennemis à « mort. Chacun est attaché à sa secte et méprise « toutes les autres. C'en est fait de l'unité et de la « charité de Christ. » — Puis il attaque l'idée que la messe soit un sacrifice et ait quelque puissance en elle-même. « Ce qu'il y a de meilleur dans tout « sacrement, et par conséquent dans la cène, dit-il, « ce sont la Parole et les promesses de Dieu. Sans

(1) Urit me ista confusio academiæ nostræ. (L. Epp. I, p. 467.)

(2) Commendans potestatem magistratuum. (Ibid.)

(3) ... Nec prudentiâ nec armis, sed humili oratione et forti fide, quibus obtineamus Christum pro nobis. (Ibid., p. 466.)

(4) Si vivos libros, hoc est concionatores possemus multiplicare... (L. Epp. I, p. 491.)

(5) L. Opp. (L.) XVII, p. 490.

« la foi à cette Parole et à ces promesses, le sacrement est mort; il est un corps sans âme, un vase sans vin, une bourse sans argent, une figure sans accomplissement, une lettre sans esprit, un étui sans diamant, un fourreau sans épée. »

La voix de Luther n'était pourtant pas renfermée dans Wittemberg, et s'il ne se trouva pas des missionnaires pour porter au loin ses instructions, Dieu avait pourvu à un missionnaire d'un nouveau genre. L'imprimerie devait remplacer les évangélistes. La presse devait battre en brèche la forteresse romaine. Luther avait préparé une mine dont l'explosion ébranla l'édifice de Rome jusque dans ses fondements. Ce fut la publication de son fameux livre sur la *Captivité babylonienne de l'Église,* qui parut le 6 octobre 1520 (1). Jamais homme, dans une situation aussi critique, n'avait montré tant de courage.

Il expose d'abord dans cet écrit, avec une superbe ironie, tous les avantages dont il est redevable à ses ennemis :

« Que je le veuille ou non, dit-il, je deviens de jour en jour plus savant, poussé comme je le suis par tant de maîtres célèbres. Il y a deux ans, j'attaquai les indulgences, mais avec tant d'indécision et de crainte, que maintenant j'en ai honte. Il ne faut pourtant pas s'en étonner, car j'étais seul alors à rouler ce rocher. » Il rend grâces à Prierio, à Eck, à Emser, et à ses autres adversaires. « Je niais, poursuit-il, que la papauté fût de Dieu, mais j'accordais qu'elle était de droit humain. Maintenant, après avoir lu toutes les subtilités sur lesquelles ces damerets établissent leur idole, je sais que la papauté n'est que le royaume de Babylone et la violence du grand chasseur Nimrod. Je prie donc tous mes amis et tous les libraires de brûler les livres que j'ai écrits à ce sujet, et de leur substituer cette proposition unique : *La papauté est une chasse générale commandée par l'évêque romain, pour atteindre et perdre les âmes* (2). »

Luther attaque ensuite les erreurs dominantes sur les sacrements, sur les vœux monastiques, etc. Il réduit à trois, baptême, pénitence et sainte cène, les sept sacrements de l'Église. Il expose la véritable nature de la cène du Seigneur. Puis il passe au baptême, et c'est ici surtout qu'il établit l'excellence de la foi et qu'il attaque Rome avec puissance. « Dieu, dit-il, nous a conservé ce seul sacrement net des traditions humaines. Dieu a dit : *Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera sauvé.* Cette promesse de Dieu doit être préférée à tout l'éclat des œuvres, à tous les vœux, à toutes les satisfactions, à toutes les indulgences, et à tout ce que l'homme a inventé. Or, de cette promesse, si nous la recevons avec foi, dépend tout notre salut. Si nous croyons, notre cœur est fortifié par la promesse divine; et quand tout abandonnerait le fidèle, cette promesse qu'il croit ne l'abandonnerait pas. Avec elle il résistera à l'adversaire qui fond sur son âme, et il répondra à l'impitoyable mort et au jugement même de Dieu. Sa consolation dans toutes ses épreuves sera de dire : Dieu est véritable en ses promesses; j'en ai reçu le gage dans le baptême; si Dieu est pour moi, qui sera contre moi? Oh! que le chrétien, que le baptisé est riche! rien ne peut le perdre, à moins qu'il ne se refuse à croire.

« Peut-être qu'à ce que je dis sur la nécessité de la foi, on opposera le baptême des petits enfants. Mais comme la parole de Dieu est puissante pour changer même le cœur d'un impie, qui n'est pourtant ni moins sourd ni moins inhabile qu'un petit enfant, de même aussi la prière de l'Église, à qui toutes choses sont possibles, change le petit enfant, par la foi qu'il plaît à Dieu de verser dans son âme, et ainsi le nettoie et le renouvelle (3). »

Après avoir exposé la doctrine du baptême, Luther s'en sert comme d'une arme contre la papauté. En effet, si le chrétien trouve tout son salut dans le renouvellement de son baptême par la foi, qu'a-t-il besoin des prescriptions de Rome?

« C'est pourquoi, dit Luther, je le déclare, ni le pape, ni l'évêque, ni quelque homme que ce soit, n'a le pouvoir d'imposer la moindre chose à un chrétien, à moins que ce ne soit avec son consentement. Tout ce qui se fait autrement se fait tyranniquement (4). Nous sommes libres à l'égard de tous. Le vœu que nous avons fait dans le baptême suffit à lui seul, et est plus que tout ce que nous pouvions jamais accomplir (5). Tous les autres vœux peuvent donc être abolis. Que quiconque entre dans le sacerdoce ou dans un ordre religieux comprenne bien que les œuvres d'un religieux ou d'un prêtre, quelque difficiles qu'elles puissent être, ne diffèrent en rien devant Dieu de celles d'un paysan qui travaille à son champ, ou

(1) L. Opp. lat. II, p. 63, et Leip. XVII, p. 511.

(2) Papatus est robusta venatio Romani episcopi. (L. Opp. lat. II, p. 64.)

(3) Sicut enim Verbum Dei potens est dum sonat, etiam impii cor immutare, quod non minùs est surdum et incapax quàm ullus parvulus, ita per orationem Ecclesiæ offerentis et credentis, parvulus fide infusâ mutatur, mundatur et renovatur. (Ibid., p. 77.)

(4) Dico itaque, neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu; quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. (L. Opp. lat. II, p. 77.)

(5) Generali edicto tollere vota... abundè enim vovimus in baptismo, et plus quàm possimus implere. (Ibid., p. 78.)

« d'une femme qui prend soin de sa maison (1). « Dieu estime toutes choses d'après la foi. Et il « arrive souvent que le simple travail d'un servi- « teur ou d'une servante est plus agréable à Dieu « que les jeûnes et les œuvres d'un moine, parce « que la foi manque à ceux-ci... Le peuple chrétien « est le véritable peuple de Dieu, transporté en cap- « tivité à Babylone, où on lui a ravi ce que le bap- « tême lui avait donné. »

Telles étaient les armes par lesquelles s'accomplissait la révolution religieuse dont nous retraçons l'histoire. D'abord la nécessité de la foi était rétablie; et alors les réformateurs s'en servaient comme d'une massue pour pulvériser les superstitions. C'était avec cette puissance de Dieu qui transporte des montagnes, qu'ils attaquaient tant d'erreurs. Ces paroles de Luther, et tant d'autres semblables, répandues dans les cités, dans les couvents, dans les campagnes, étaient le levain qui faisait lever toute la pâte.

Luther termine ce fameux écrit sur la captivité de Babylone par ces paroles :

« J'apprends que de nouvelles excommunications « papales doivent avoir été fabriquées contre moi. « S'il en est ainsi, on peut regarder le présent livre « comme une partie de ma future rétractation. Le « reste suivra bientôt pour faire preuve de mon « obéissance, et le tout formera, avec l'aide de « Christ, un ensemble tel, que Rome n'aura jamais « rien vu ni entendu de pareil. »

VII

Nouvelles négociations. — Les augustins à Eisleben et Miltitz. — Députation à Luther. — Miltitz et l'électeur. — Conférence à Lichtemberg. — Lettre de Luther au pape. — Livre donné au pape. — Union de Christ et du fidèle. — Liberté et servitude.

Après un tel écrit, toute espérance de réconciliation entre le pape et Luther devait s'évanouir. L'incompatibilité de la foi du réformateur avec la doctrine de l'Église devait frapper les moins clairvoyants. Mais précisement alors de nouvelles négociations venaient de commencer. Cinq semaines avant la publication de la *Captivité de Babylone*, à la fin d'août 1520, le chapitre général des augustins s'était assemblé à Eisleben. Le vénérable Staupitz y résigna le vicariat général de l'ordre, et Wenceslas Link, qui avait accompagné Luther à Augsbourg, en fut revêtu. L'infatigable Miltitz arriva tout à coup au milieu du chapitre (2). Il brûlait du désir de réconcilier le pape et Luther. Son amour-propre, son avarice, et surtout sa jalousie et sa haine, y étaient intéressés. Eck et ses fanfaronnades le gênaient; il savait que le docteur d'Ingolstadt l'avait décrié à Rome, et il eût tout sacrifié pour faire échouer, par une paix promptement conclue, les trames de cet importun rival. L'intérêt religieux était nul pour lui. Un jour, à ce qu'il raconte, il était à table chez l'évêque de Leissen. Les convives avaient déjà fait de nombreuses libations, lorsqu'on leur apporta un nouvel écrit de Luther. On l'ouvre, on le lit; l'évêque s'emporte; l'official jure; mais Miltitz rit de tout son cœur (3). Miltitz traitait la réformation en homme du monde; Eck, en théologien.

Réveillé par l'arrivée du docteur Eck, Miltitz adressa au chapitre des augustins un discours prononcé avec un accent italien très-marqué (4), pensant imposer ainsi à ses bons compatriotes. « Tout « l'ordre des augustins est compromis dans cette « affaire, dit-il. Indiquez-moi un moyen de répri- « mer Luther (5). » — « Nous n'avons rien à faire « avec le docteur, répondirent les pères, et nous ne « saurions quel conseil vous donner. » Ils s'appuyaient sans doute sur ce que Staupitz avait délié Luther, à Augsbourg, de ses obligations à l'égard de l'ordre. Miltitz insista. « Qu'une députation de ce vé- « nérable chapitre se rende vers Luther, et le sollicite « d'écrire au pape, en l'assurant qu'il n'a jamais rien « tramé contre sa personne (6). Cela suffira pour « terminer l'affaire. » Le chapitre se rendit à la requête du nonce, et chargea, sans doute sur sa demande, l'ancien vicaire général et son successeur, Staupitz et Link, de parler à Luther. Cette députation partit aussitôt pour Wittemberg avec une lettre de Miltitz pour le docteur, remplie des expressions les plus respectueuses. « Il n'y avait pas de temps à « perdre, disait-il : la foudre, déjà suspendue sur « la tête du réformateur, allait bientôt éclater; et « alors tout serait fini. »

Ni Luther, ni les députés qui partageaient ses sentiments (7), n'espéraient rien d'une lettre au pape. Mais c'était même là une raison pour ne pas se refuser à l'écrire. Une telle lettre ne pouvait être qu'une simple affaire de forme, qui ferait encore mieux

(1) Opera quantum libet sacra et ardua religiosorum et sacerdotum, in oculis Dei prorsùs nihil distare ab operibus rustici in agro laborantis, aut mulieris in domo sua curantis. (L. Opp. lat. II, p. 78.)

(2) Nondùm tot pressus difficultatibus animum desponderat Miltitius... dignus profectò non mediocri laude. (Pallavicini, I, p. 68.)

(3) Der Bischof entrüslet, der Official gefluchet, et aber gelachet habe. (Seckend., p. 266.)

(4) Orationem habuit italica pronuntiatione vestitam. (L. Epp. I, p. 483.)

(5) Petens consilium super me compescendo. (Ibid.)

(6) Nihil me in personam suam fuisse molitum. (Ibid., p. 484.)

(7) Quibus omnibus causa mea non displicet. (Ibid., p. 486.)

ressortir le droit de Luther. « Cet Italien de la « Saxe (Miltitz), pensait Luther, a sans doute en « vue dans cette demande son intérêt particulier. « Eh bien ! soit. J'écrirai, conformément à la vérité, « que je n'ai jamais rien eu contre la personne du « pape. Il faudra me tenir sur mes gardes pour ne « pas attaquer trop fortement le siége même de « Rome. Cependant je le saupoudrerai de sel (1). »

Mais, bientôt après, le docteur apprit l'arrivée de la bulle en Allemagne ; le 3 octobre, il déclara à Spalatin qu'il n'écrirait point au pape, et le 6 du même mois il publia son livre sur la *Captivité de Babylone*. Miltitz ne se découragea point encore. Le désir d'humilier Eck lui faisait croire l'impossible. Le 2 octobre, il avait écrit, plein d'espérance, à l'électeur : « Tout ira bien ; mais pour l'amour de « Dieu, ne tardez pas davantage à me faire payer « la pension que vous et votre frère me faites depuis « quelques années. Il me faut de l'argent pour me « faire de nouveau des amis à Rome. Écrivez au « pape, faites hommage aux jeunes cardinaux, pa- « rents de Sa Sainteté, de pièces d'or et d'argent au « coin de Votre Altesse électorale, et joignez-en « aussi pour moi, car on m'a volé celles que vous « m'aviez données (2). »

Même après que Luther eut eu connaissance de la bulle, l'intrigant Miltitz ne se découragea pas encore. Il demanda d'avoir à Lichtemberg une conférence avec Luther. L'électeur ordonna à celui-ci de s'y rendre (3). Mais ses amis, et surtout l'affectueux Mélanchton, s'y opposèrent (4). « Quoi ! « pensaient-ils, dans le moment où paraît la bulle « qui ordonne qu'on s'empare de Luther pour le « conduire à Rome, accepter, en un endroit éloi- « gné, une conférence avec le nonce du pape ! « N'est-il pas évident que le docteur Eck ne pou- « vant s'approcher du réformateur, parce qu'il a « trop ouvertement affiché toute sa haine, le rusé « chambellan s'est chargé de prendre Luther dans « ses filets ? »

Ces craintes ne pouvaient arrêter le docteur de Wittemberg. Le prince a commandé : il obéira. « Je pars pour Lichtemberg, écrit-il le 11 octobre « au chapelain ; priez pour moi. » Ses amis ne voulurent pas l'abandonner. Le même jour, vers le soir, Luther entra dans Lichtemberg, à cheval, entouré de trente cavaliers, parmi lesquels se trouvait Mélanchton. Le nonce du pape y arriva à peu près en même temps, avec une suite de quatre personnes (5). Cette modeste escorte n'était-elle pas une ruse pour inspirer de la confiance à Luther et à ses amis ?...

Miltitz fit à Luther les plus pressantes sollicitations, l'assurant que la faute serait jetée sur Eck et sur ses folles jactances (6), et que tout se terminerait à la satisfaction des deux parties. « Eh bien ! « répondit Luther, je m'offre à garder dorénavant « le silence, pourvu que mes adversaires le gardent « de même. Je veux faire pour la paix tout ce qu'il « m'est possible de faire (7). »

Miltitz fut rempli de joie. Il accompagna Luther jusqu'à Wittemberg. Le réformateur et le nonce papal entrèrent l'un à côté de l'autre dans cette ville, de laquelle le docteur Eck s'approchait déjà, présentant d'une main menaçante la bulle formidable qui devait renverser la réformation. « Nous « amènerons la chose à bonne fin, écrivit aussitôt « Miltitz à l'électeur ; remerciez le pape de sa rose, « et envoyez en même temps quarante ou cinquante « florins au cardinal *Quatuor Sanctorum* (8). »

Luther devait remplir sa promesse et écrire au pape. Avant de dire à Rome un adieu éternel, il voulait lui faire entendre encore une fois d'importantes et salutaires vérités. On ne verra peut-être dans sa lettre qu'un écrit caustique, une amère et insultante satire ; mais c'est ne pas connaître les sentiments qui l'animaient. Il attribuait sincèrement à Rome tous les maux de la chrétienté : dès lors toutes ses paroles sont, non des insultes, mais de solennels avertissements. Plus il aime Léon, plus il aime l'Église de Christ ; plus il veut dévoiler la grandeur de sa plaie. L'énergie de ses expressions est la mesure de l'énergie de son affection. Le moment est venu de frapper de grands coups. On croit voir un prophète faisant pour la dernière fois le tour de la cité, lui reprochant toutes ses abominations, lui révélant les jugements de l'Éternel, et lui criant : « Encore quelques jours !... » Voici la lettre :

« Au très-saint père en Dieu, Léon X, pape à « Rome, soit tout salut en Christ Jésus, notre Sei- « gneur. Amen.

« Du milieu de cette violente guerre que depuis « trois ans je livre à des hommes déréglés, je ne « puis m'empêcher quelquefois de regarder à vous, « ô Léon, très-saint père en Dieu ! Et bien que la « folie de vos impies flatteurs m'ait contraint à en « appeler de votre jugement à un concile futur, « mon cœur ne s'est pas détourné de Votre Sain- « teté, et je n'ai cessé de demander à Dieu, par de

(1) Aspergetur tamen sale suo. (L. Epp. I, p. 486.)

(2) Den Pabsts Nepoten, 2 oder 3 Churfürstliche Gold und Silberstucke, zu verehren... (Seckend., p. 267.)

(3) Sicut princeps ordinavit. (L. Epp. I, p. 455.)

(4) Invito præceptore (Melanchton) nescio quanta metuente. (Ibid.)

(5) Jener von mehr als 30, dieser aber kaum mit 4 Pferden begleitet. (Seckend., p. 268.)

(6) Totum pondus in Eccium versurus. (L. Epp. I, p. 496.)

(7) Ut nihil videar omittere quod in me ad pacem quoquo modo facere possit. (Ibid.)

(8) Seckend., p. 268.

« constantes prières et de profonds soupirs, votre « prospérité et celle de votre pontificat (1).

« J'ai attaqué, il est vrai, quelques doctrines « antichrétiennes, et j'ai fait une profonde bles« sure à mes adversaires, à cause de leur impiété. « Je ne m'en repens pas, car j'ai ici l'exemple de « Christ. A quoi sert le sel, s'il ne mord pas? A « quoi le tranchant de l'épée, s'il ne coupe pas (2)? « Maudit soit l'homme qui fait nonchalamment « l'œuvre du Seigneur! O très-excellent Léon, loin « d'avoir jamais conçu une mauvaise pensée à votre « égard, je vous souhaite pour l'éternité les biens « les plus précieux. Je n'ai fait qu'une chose : j'ai « maintenu la Parole de la vérité. Je suis prêt à « céder à tous, en tout; mais quant à cette Parole, « je ne veux, je ne puis l'abandonner (3). Celui qui « pense autrement que moi, pense mal.

« Il est vrai que j'ai attaqué la cour de Rome; « mais ni vous-même, ni aucun homme sur la terre, « ne pouvez nier que la corruption n'y soit plus « grande qu'à Sodome et à Gomorrhe, et que l'im« piété qui y règne ne soit sans espoir de guérison. « Oui, j'ai été rempli d'horreur en voyant que sous « votre nom on trompait le pauvre peuple de Christ. « Je m'y suis opposé, et je m'y opposerai encore; « non que je m'imagine pouvoir, malgré l'opposi« tion des flatteurs, venir à bout de quelque chose « dans cette Babylone, qui est la confusion même, « mais je me dois à mes frères, afin que quelques« uns échappent, s'il est possible, à ces terribles « fléaux.

« Vous le savez, Rome depuis beaucoup d'années « a inondé le monde de tout ce qui pouvait perdre « l'âme et le corps. L'Église de Rome, autrefois la « première en sainteté, est devenue une caverne de « voleurs, un théâtre de prostitution, un royaume « de la mort et de l'enfer (4), en sorte que l'Ante« christ lui-même, s'il paraissait, ne pourrait en « augmenter la malice. Tout cela est plus évident « que la lumière même du soleil.

« Et cependant, vous, ô Léon, vous êtes comme « un agneau au milieu des loups, et comme Daniel « dans la fosse aux lions! Seul, que pouvez-vous « opposer à ces monstres? Peut-être est-il trois ou « quatre cardinaux qui joignent à la science la vertu. « Mais qu'est-ce que cela contre un si grand nom« bre? Vous péririez par le poison, avant même que « de pouvoir essayer quelque remède. C'en est fait « de la cour de Rome; la colère de Dieu l'a atteinte, « et elle la consumera (5). Elle hait les avis; elle « craint la réforme; elle ne veut point modérer la « fureur de son impiété, et mérite ainsi qu'on dise « d'elle comme de sa mère : *Nous avons traité Ba« bylone, et elle n'est point guérie : abandonnons« la* (6)! C'était à vous et à vos cardinaux d'appli« quer le remède; mais la malade se rit du médecin, « et le cheval ne veut point sentir les rênes...

« Plein d'affection pour vous, très-excellent Léon, « j'ai toujours regretté que, formé pour un siècle « meilleur, vous ayez été élevé au pontificat en ce « temps-ci. Rome n'est pas digne de vous et de ceux « qui vous ressemblent; elle ne mérite d'avoir pour « chef que Satan lui-même. Aussi est-il vrai qu'il « règne plus que vous dans cette Babylone. Plût à « Dieu que, déposant cette gloire qu'exaltent si fort « vos ennemis, vous pussiez l'échanger contre un « modeste pastorat, ou vivre de votre héritage pa« ternel; car il n'y a que des Iscariots qui soient « dignes d'une telle gloire... O mon cher Léon! à « quoi servez-vous donc dans cette cour romaine, « si ce n'est à ce que les hommes les plus exécra« bles usent de votre nom et de votre pouvoir pour « ruiner les fortunes, perdre les âmes, multiplier « les crimes, opprimer la foi, la vérité et toute « l'Église de Dieu? O Léon! Léon! vous êtes le plus « malheureux des hommes, et vous siégez sur le « plus dangereux des trônes! Je vous dis la vérité, « parce que je vous veux du bien.

« N'est-il pas vrai que, sous la vaste étendue du « ciel, il n'y a rien de plus corrompu, de plus haïs« sable que la cour romaine? Elle dépasse infi« niment les Turcs en vices et en corruption. Au« trefois la porte du ciel, elle est devenue la bouche « de l'enfer; bouche large et que la colère de Dieu « tient ouverte (7), en sorte que voyant tant de « malheureux qui s'y précipitent, il me faut crier, « comme en une tempête, afin que quelques-uns du « moins soient sauvés de l'affreux abîme.

« Voilà, ô Léon, mon père, pourquoi je me suis « déchaîné contre ce siége qui donne la mort. Loin « de m'élever contre votre personne, j'ai cru tra« vailler pour votre salut, en attaquant vaillamment « cette prison ou plutôt cet enfer, dans lequel vous « êtes renfermé. Faire à la cour de Rome toute « sorte de mal, c'est s'acquitter de votre propre de« voir. La couvrir de honte, c'est honorer Christ;

(1) Ut non totis viribus, sedulis atque quantum in me fuit gemebundis precibus apud Deum quæsierim. (L. Epp. I, p. 498.)

(2) Quid proderit sal, si non mordeat? Quid os gladii, si non cædat? (Ibid., p. 499.)

(3) Verbum deserere et negare nec possum, nec volo. (Ibid.)

(4) Facta est... spelunca latronum licentiosissima, lupanar omnium impudentissimum, regnum peccati, mortis et inferni... (L. Epp. I, p. 500.)

(5) Actum est de Romanâ curiâ : pervenit in eam ira Dei usque in finem... (Ibid.)

(6) Jérémie, ch. LI, v. 9.

(7) Olim janua cœli, nunc patens quoddam os inferni et tale os, quod, urgente irâ Dei, obstrui non potest... (L. Epp. I, p. 501.)

« en un mot, c'est être chrétien que de ne pas être « Romain.

« Cependant, voyant que je perdais à secourir le « siége de Rome et mes soins et mes peines, je lui « ai remis la lettre de divorce ; je lui ai dit : Adieu, « Rome ! *que ce qui est injuste soit injuste encore ;* « *que ce qui est souillé se souille encore davan-* « *tage* (1) ! et je me suis livré aux tranquilles et soli- « taires études de la sainte Écriture. Alors, Satan a « ouvert les yeux, et réveillé son serviteur Jean « Eck, grand ennemi de Jésus-Christ, afin qu'il me « fît redescendre dans l'arène. Il voulait établir, « non la primauté de Pierre, mais la sienne, et pour « cela mener en triomphe Luther vaincu. C'est à lui « qu'est la faute de tout l'opprobre dont le siége « de Rome est couvert. »

Luther raconte ses rapports avec de Vio, Miltitz et Eck ; puis il poursuit :

« Maintenant donc, je viens à vous, ô très-saint « père, et, prosterné à vos pieds, je vous prie de « mettre un frein, si cela est possible, aux ennemis « de la paix. Mais je ne puis rétracter ma doctrine. « Je ne puis permettre que l'on impose à la sainte « Écriture des règles d'interprétation. Il faut qu'on « laisse libre la Parole de Dieu, qui est la source « même d'où jaillit toute liberté (2).

« O Léon ! mon père ! n'écoutez pas ces flatteuses « sirènes qui vous disent que vous êtes non un « simple homme, mais un demi-dieu, et que vous « pouvez ordonner tout ce qu'il vous plaît. Vous « êtes le serviteur des serviteurs, et la place où vous « êtes assis est la plus dangereuse et la plus misé- « rable de toutes. Croyez, non ceux qui vous élè- « vent, mais ceux qui vous humilient. Je suis peut- « être trop hardi en enseignant une si haute majesté, « qui doit instruire tous les hommes. Mais je vois « les dangers qui vous entourent à Rome ; je vous « y vois poussé çà et là, comme sur les vagues de « la haute mer en tourmente. La charité me presse, « et je dois pousser un cri d'avertissement et de « salut.

« Pour ne pas paraître les mains vides devant « Votre Sainteté, je vous présente un petit livre « qui a paru sous votre nom, et qui vous fera con- « naître de quels sujets je pourrai m'occuper si vos « flatteurs me le permettent. C'est peu de chose, si « l'on regarde au volume ; mais c'est beaucoup, si « l'on regarde au contenu ; car le sommaire de la « vie chrétienne s'y trouve renfermé. Je suis pau- « vre, et je n'ai rien autre à vous offrir ; d'ailleurs, « avez-vous besoin d'autre chose que de dons spiri- « tuels ? Je me recommande à Votre Sainteté, que « le Seigneur Jésus garde éternellement ! Amen !! »

Le petit livre dont Luther faisait hommage au pape, était son discours sur « *la liberté du chrétien*. » Le réformateur y démontre sans polémique comment, sans porter atteinte à la liberté que la foi lui a donnée, le chrétien peut se soumettre à toute ordonnance extérieure, dans un esprit de liberté et de charité. Deux vérités servent de base à tout le reste : « Le chrétien est libre et maître de toutes « choses. Le chrétien est serviteur et soumis en « tout et à tous. Il est libre et maître par la foi ; il « est soumis et serviteur par la charité. »

Il expose d'abord la puissance de la foi pour rendre le chrétien libre : « La foi unit l'âme avec Christ, « comme une épouse avec son époux, dit Luther « au pape. Tout ce que Christ a, devient la propriété « de l'âme fidèle : tout ce que l'âme a, devient la « propriété de Christ. Christ possède tous les biens « et le salut éternel : ils sont dès lors la propriété « de l'âme. L'âme possède tous les vices et tous les « péchés : ils deviennent dès lors la propriété de « Christ. C'est alors que commence un bienheureux « échange : Christ qui est Dieu et homme, Christ « qui n'a jamais péché, et dont la sainteté est in- « vincible, Christ le Tout-Puissant et l'Éternel, « s'appropriant par son anneau nuptial, c'est-à-dire « par la foi, tous les péchés de l'âme fidèle, ces « péchés sont engloutis en lui et abolis en lui ; car « il n'est aucun péché qui puisse subsister devant « son infinie justice. Ainsi, par le moyen de la foi, « l'âme est délivrée de tous péchés et revêtue de la « justice éternelle de son époux Jésus-Christ. O « heureuse union ! le riche, le noble, le saint époux, « Jésus-Christ, prend en mariage cette épouse pau- « vre, coupable, méprisée (3), la délivre de tout « mal, et la pare des biens les plus exquis... Christ, « roi et sacrificateur, partage cet honneur et cette « gloire avec tous les chrétiens. Le chrétien est roi, « et par conséquent il possède toutes choses ; il est « sacrificateur, et par conséquent il possède Dieu. « Et c'est la foi, et non les œuvres, qui lui apporte « un tel honneur. Le chrétien est libre de toutes « choses, au-dessus de toutes choses, la foi lui don- « nant tout abondamment. »

Dans la seconde partie de son discours, Luther présente l'autre côté de la vérité. « Bien que le chré- « tien soit ainsi devenu libre, il devient volontai- « rement serviteur, pour en agir avec ses frères « comme Dieu en a agi avec lui-même par Jésus- « Christ. Je veux, dit-il, servir librement, joyeuse-

(1) Apocalypse de saint Jean, ch. XXII, v. 11.

(2) Leges interpretandi verbi Dei non patior, cum oporteat verbum Dei esse non alligatum, quod libertatem docet... (L. Epp. I, p. 504.)

(3) Ist nun das nicht eine fröhliche Wirthschafft, da der reiche, edle, fromme Bräutigam Christus, das arme, verachtete, böse Huhrlein zur Ehe nimmt... (L. Opp. (L.) XVII, p. 385.)

« ment, gratuitement, un père qui a ainsi répandu « sur moi toute l'abondance de ses biens : je veux « tout devenir pour mon prochain, comme Christ « est tout devenu pour moi. » — « De la foi, con- « tinue Luther, découle l'amour de Dieu ; de l'amour « découle une vie pleine de liberté, de charité et de « joie. Oh ! que la vie chrétienne est une vie noble « et élevée ! Mais, hélas ! personne ne la connaît et « personne ne la prêche. Par la foi, le chrétien s'é- « lève jusqu'à Dieu ; par l'amour, il descend jus- « qu'à l'homme, et cependant il demeure toujours « en Dieu. Voilà la véritable liberté, liberté qui « surpasse toute autre liberté, autant que les cieux « sont élevés par-dessus la terre. »

Tel est l'écrit dont Luther accompagna sa lettre à Léon X.

VIII

La bulle en Allemagne. — Comment Eck est accueilli. — La bulle à Wittemberg. — Intervention de Zwingle.

Tandis que le réformateur s'adressait ainsi pour la dernière fois au pontife romain, la bulle qui l'anathématisait était déjà dans les mains des chefs de l'Église germanique et aux portes de la demeure de Luther. Il paraît que l'on ne doutait nullement à Rome du succès de la mesure que l'on venait d'y prendre contre la réformation. Le pape avait chargé deux hauts fonctionnaires de sa cour, Caraccioli et Aléandre, de la porter à l'archevêque de Mayence, en l'invitant à pourvoir à son exécution. Mais Eck lui-même paraissait en Saxe comme héraut et exécuteur de la grande œuvre pontificale. Le docteur d'Ingolstadt avait compris mieux qu'un autre la puissance des coups de Luther ; il avait vu le danger, et avait avancé la main pour soutenir l'édifice ébranlé de Rome. Il était, à ce qu'il pensait, l'Atlas destiné à porter sur ses robustes épaules l'antique monde romain près de s'écrouler. Fier des succès de son voyage à Rome, fier de la charge qu'il avait reçue du souverain pontife, fier de paraître en Allemagne avec le nouveau titre de protonotaire et nonce pontifical, fier de cette bulle qu'il tenait en sa main, et dans laquelle se trouvait la condamnation de son indomptable rival, sa mission actuelle était pour lui un triomphe plus magnifique que toutes les victoires qu'il avait remportées en Hongrie, en Bavière, en Lombardie, en Saxe, et dont il avait auparavant tiré tant de gloire. Mais cet orgueil devait être promptement abaissé. Le pape, en confiant à Eck la publication de la bulle, avait commis une faute qui devait en détruire l'effet. Une si grande distinction, accordée à un homme qui n'occupait pas un rang élevé dans l'Église, choquait les esprits susceptibles. Les évêques, accoutumés à recevoir directement les bulles du pape, trouvaient mauvais que celle-ci fût publiée dans leurs diocèses par ce nonce improvisé. La nation, qui avait sifflé le prétendu vainqueur de Leipzig, au moment où il s'était enfui en Italie, le voyait avec étonnement et indignation repasser les Alpes, muni des insignes de nonce pontifical et du pouvoir d'écraser ses hommes d'élite. Luther regardait ce jugement apporté par son implacable adversaire comme un acte de vengeance personnelle ; cette condamnation était pour lui, dit Pallavicini, comme le poignard perfide d'un ennemi mortel, et non comme la hache légitime d'un licteur romain (1). On ne considérait plus cet écrit comme la bulle du souverain pontife, mais comme la bulle du docteur Eck. Ainsi le coup était émoussé et affaibli à l'avance par celui-là même qui l'avait provoqué.

Le chancelier d'Ingolstadt s'était hâté de se rendre en Saxe. C'est là qu'il avait livré le combat ; c'est là qu'il voulait faire éclater sa victoire. Il parvint à afficher la bulle à Meissen, à Mersebourg et à Brandebourg, vers la fin de septembre. Mais dans la première de ces villes, on la placarda dans un lieu où personne ne pouvait la lire, et les évêques de ces trois siéges ne se pressèrent point de la publier. Son grand protecteur même, le duc George, défendit au conseil de Leipzig de la rendre publique avant d'en avoir reçu l'ordre de l'évêque de Mersebourg ; et cet ordre ne vint que l'année suivante. « Ces diffi- « cultés ne sont que pour la forme, » pensait d'abord Jean Eck ; car tout semblait d'ailleurs lui sourire. Le duc George lui envoya une coupe dorée et quelques ducats. Miltitz même, accouru à Leipzig à la nouvelle de l'arrivée de son rival, l'invita à dîner. Les deux légats étaient amis de la table, et Miltitz croyait ne pouvoir mieux sonder le docteur Eck que le verre à la main. « Quand il eut bien bu, il « commença, dit le camérier du pape, à se vanter « de plus belle ; il étala sa bulle, et raconta com- « ment il prétendait mettre à la raison ce drôle de « Martin (2). » Mais bientôt le docteur d'Ingolstadt eut occasion de remarquer que le vent tournait. Un grand changement s'était opéré à Leipzig depuis une année (3). Le jour de la Saint-Michel, quelques

(1) Non tanquam à securi legitimi lictoris, sed è telo infensissimi hostis... (Pallavicini, I, p. 74.)

(2) Nachdem (écrit Miltitz) er nun tapfer getrunken hatte, fieng er gleich an trefflich von seiner Ordre zu prahlen, etc. (Seckend., p. 238.)

(3) Longè aliam faciem et mentem Lipsiæ cum invenire quam sperasset... (L. Epp. I, p. 492.)

étudiants affichèrent en dix places différentes des placards, où ils attaquaient vivement le nouveau nonce. Épouvanté, il se sauva dans le cloître de Saint-Paul, où s'était déjà réfugié Tezel, y refusa toute visite, et obtint du recteur qu'on mît à la raison ses jeunes adversaires. Mais le pauvre Eck y gagna peu. Les étudiants firent sur lui une chanson, et la chantèrent dans les rues ; Eck l'entendait de sa prison. Alors tout son courage se perd ; le redoutable champion tremble de tous ses membres. Chaque jour, il reçoit des lettres menaçantes. Cent cinquante étudiants arrivent de Wittemberg, parlant hardiment contre l'envoyé papal. Pour le coup, le pauvre nonce apostolique n'y tient plus. « Je ne « veux pas qu'on le tue, dit Luther, mais je désire « que ses desseins échouent (1). » Eck quitte de nuit sa retraite, se sauve clandestinement de Leipzig, et va se cacher à Cobourg. Miltitz, qui le rapporte, en triomphait plus que le réformateur. Ce triomphe ne fut pas de longue durée ; tous les projets de conciliation du camérier échouèrent, et il finit tristement sa vie. Miltitz tomba ivre dans le Rhin, à Mayence, et y mourut.

Peu à peu Eck reprit courage. Il se rendit à Erfurt, dont les théologiens avaient donné au docteur de Wittemberg plus d'une marque de leur jalousie. Il insista pour que sa bulle fût publiée dans cette ville ; mais les étudiants saisirent les exemplaires, les déchirèrent et les jetèrent à la rivière, en disant : « Puisque c'est une bulle, qu'elle nage (2) ! » — « Maintenant, dit Luther en l'apprenant, le papier « du pape est une vraie bulle. »

Eck n'osait pas paraître à Wittemberg ; il envoya la bulle au recteur, en menaçant, si l'on ne s'y conformait pas, de détruire l'université. Il écrivit en même temps au duc Jean, frère et corégent de Frédéric : « Ne prenez pas en mauvaise part ce « que je fais, lui dit-il, car c'est pour la foi que j'agis, « et cela me coûte bien des soucis, bien du travail « et bien de l'argent (3). »

L'évêque de Brandebourg ne pouvait, quand même il en eût eu l'intention, agir dans Wittemberg en sa qualité d'ordinaire ; car l'université était protégée par ses priviléges. On voulut que Luther et Carlstadt, condamnés par la bulle, prissent part aux séances dans lesquelles on délibéra sur son contenu. Le recteur déclara que ne recevant pas avec la bulle une lettre du pape, il se refusait à la publier. L'université jouissait déjà dans ces contrées d'une plus grande autorité que le souverain pontife lui-même. Sa déclaration servit de modèle au gouvernement de l'électeur. Ainsi l'esprit qui était dans Luther triomphait de la bulle de Rome.

Tandis que cette affaire agitait en Allemagne si fortement les esprits, une voix grave se fit entendre dans une autre contrée de l'Europe. Un homme, prévoyant les déchirements immenses que la bulle du pape allait opérer dans l'Église, se présenta pour donner un avertissement sérieux et défendre le réformateur. Ce fut ce même prêtre suisse, dont nous avons déjà parlé, Ulric Zwingle, qui, sans aucune relation d'amitié avec Luther, publia un écrit plein de sagesse et de dignité, le premier de ses nombreux ouvrages (4). Une affection fraternelle semblait l'entraîner vers le docteur de Wittemberg. « La piété du pontife, disait-il, demande qu'il sa- « crifie avec joie ce qu'il peut avoir de plus cher, « à la gloire de Christ son roi et à la paix publique « de l'Église. Rien ne nuit plus à sa dignité, que « quand il ne la défend que par des salaires ou des « terreurs. On n'avait point encore lu les écrits de « Luther, que déjà on le décriait auprès du peuple, « comme un hérétique, un schismatique et l'Ante- « christ même. Personne ne l'avertissait, personne « ne le réfutait ; il demandait une discussion, et on « se contentait de le condamner. La bulle qu'on « publie contre lui déplaît à ceux mêmes qui hono- « rent la grandeur du pape ; car on y reconnaît « partout les marques de la haine impuissante de « quelques moines, et non celles de la douceur « d'un pontife qui doit être le vicaire d'un Sauveur « plein de charité. Tous reconnaissent que la vraie « doctrine de l'Évangile de Jésus-Christ a grande- « ment dégénéré, et qu'il faut une restauration pu- « blique et éclatante des lois et des mœurs (5). « Voyez tous les hommes de science et de vertu ; « plus ils sont sincères, plus ils sont attachés à la « vérité évangélique, moins aussi les livres de Lu- « ther les scandalisent. Il n'y a personne qui n'avoue « que ces livres l'ont rendu meilleur (6), quand « même il s'y trouverait peut-être des passages « qu'on ne saurait approuver. — Que l'on choisisse « des hommes d'une doctrine pure, d'une probité « reconnue ; que trois princes au-dessus de tout « soupçon, l'empereur Charles, le roi d'Angleterre « et le roi de Hongrie, nomment eux-mêmes les ar- « bitres ; que ces hommes lisent les écrits de Lu- « ther, l'entendent lui-même, et qu'on ratifie tout

(1) Nollem eum occidi, quanquam optem ejus consilia irrita fieri. (L. Epp. I, p. 492.)

(2) A studiosis discerpta et in aquam projecta, dicentibus : Bulla est, in aquam natet! (Ibid., p. 520.)

(3) Mit viel Mühe, Arbeit und Kosten. (L. Opp. (L.) XVII, p. 317.)

(4) Consilium cujusdam ex animo cupientis esse consultum et pontificis dignitati, et christianæ religionis tranquillitati. (Zwinglii Opera, curantibus Schulero et Schulthessio, III, p. 1-5.)

(5) Multum degenerasse ab illâ sincerâ Christi evangelicâ doctrinâ, adeò ut nemo non fateatur opus esse publicâ aliquâ et insigni legum ac morum instauratione. (Ibid., p. 3.)

(6) Nemo non fatetur se ex illius libris factum esse meliorem. (Ibid., p. 4.)

« ce qu'ils décideront! Νικησάτω ἡ τοῦ Χριστοῦ παιδεία « καὶ ἀλήθεια (1)! »

Cette proposition venue du pays des Suisses n'eut pas de suite. Il fallait que le grand divorce s'accomplît ; il fallait que la chrétienté fût déchirée ; c'était dans ses blessures mêmes qu'elle devait trouver le remède à ses maux.

IX

Luther se recueille devant Dieu. — Ce que Luther pense de la bulle. — Une famille neutre. — Luther sur la bulle. — contre la bulle de l'Antechrist. — Le pape défend de croire. — Effets de la bulle. — Le bûcher de Louvain.

En effet, que signifiaient toutes ces résistances d'étudiants, de recteurs et de prêtres? Si la puissante main de Charles-Quint s'unit à la puissante main du pape, n'écraseront-elles pas ces écoliers et ces grammairiens? Quelqu'un résistera-t-il au pouvoir du pontife de la chrétienté et de l'empereur d'Occident? Le coup est frappé ; Luther est retranché ; l'Évangile semble perdu. Le réformateur, en ce moment solennel, ne se dissimule pas la grandeur du danger où il se trouve. Il regarde en haut. Il s'apprête à recevoir, comme de la main du Seigneur même, le coup qui semble devoir l'anéantir. Son âme se recueille au pied du trône de Dieu. « Que « va-t-il arriver? dit-il, je l'ignore, et je ne me sou« cie pas de le savoir, certain que celui qui siége « dans le ciel, a prévu de toute éternité le commen« cement, la continuation et la fin de cette affaire. « Où que ce soit que le coup frappe, je suis sans « crainte. Une feuille d'un arbre ne tombe pas sans « la volonté de notre Père. Combien moins nous« mêmes!... C'est peu de chose que de mourir pour « la Parole, puisque cette Parole qui s'est incarnée « pour nous, est morte d'abord elle-même. Nous « ressusciterons avec elle, si nous mourons avec « elle, et passant par où elle a passé, nous arrive« rons où elle est arrivée, et demeurerons près d'elle « pendant toute l'éternité (2). » Quelquefois, cependant, Luther ne peut retenir le mépris que lui inspirent les manœuvres de ses ennemis ; nous retrouvons alors en lui ce mélange de sublime et d'ironie qui le caractérise. « Je ne sais rien d'Eck, dit-il, si ce n'est « qu'il est arrivé avec une longue barbe, une lon« gue bulle et une longue bourse;... mais je me « moquerai de sa bulle (3). »

Le 3 octobre, il eut connaissance de la lettre papale. « La voilà enfin arrivée cette bulle romaine, « dit-il. Je la méprise et l'attaque comme impie, « mensongère, et digne d'Eck à tous égards. C'est « Christ lui-même qui y est condamné. On n'y « donne aucune raison; on m'y cite, non pour « m'entendre, mais pour que je chante palinodie. « Je la traiterai comme fausse, bien que je la croie « véritable. Oh! si Charles-Quint était un homme! « et si pour l'amour de Christ il attaquait ces dé« mons (4)! Je me réjouis d'avoir à supporter quel« ques maux pour la meilleure des causes. Je sens « déjà plus de liberté dans mon cœur; car je sais « enfin que le pape est l'Antechrist, et que son siége « est celui de Satan même. »

Ce n'était pas dans la Saxe seulement que les foudres de Rome avaient jeté l'alarme. Une tranquille famille de la Souabe, une famille neutre, vit sa paix tout à coup troublée. Bilibald Pirckheimer, de Nuremberg, l'un des hommes les plus distingués de son siècle, privé de bonne heure de son épouse bien-aimée, Crescentia, était uni par la plus étroite affection à ses deux jeunes sœurs, Charitas, abbesse de Sainte-Claire, et Clara, nonne du même couvent. Ces deux pieuses filles servaient Dieu dans la solitude, et partageaient leur temps entre l'étude, le soin des pauvres et les pensées de l'éternité. Bilibald, homme d'État, se délassait des affaires publiques par la correspondance qu'il entretenait avec elles. Elles étaient savantes, lisaient le latin, et étudiaient les Pères ; mais il n'y avait rien qu'elles aimassent autant que la sainte Écriture. Elles n'eurent jamais d'autre maître que leur frère. Les lettres de Charitas sont empreintes de délicatesse et d'amabilité. Pleine d'une tendre affection pour Bilibald, elle redoutait pour lui le moindre danger. Pirckheimer, pour rassurer cette âme craintive, écrivit un dialogue entre Charitas et Veritas (charité et vérité), où Veritas cherche à affermir Charitas (5). Rien de plus touchant et de plus propre à consoler un cœur tendre et angoissé.

Quel dut être l'effroi de Charitas, quand le bruit se répandit que le nom de Bilibald était affiché sous la bulle du pape, aux portes des cathédrales, à côté de celui de Luther! En effet, Eck, poussé par une aveugle fureur, avait associé à Luther six des hommes les plus distingués de l'Allemagne, Carlstadt, Feldkirchen, Égranus, qui s'en soucièrent fort peu,

(1) Que l'enseignement et la vérité de Christ remportent la victoire!

(2) Parum est nos pro Verbo mori, cum ipsum incarnatum pro nobis prius mortuum sit... (L. Epp. I, p. 490.)

(3) Venisse eum barbatum, bullatum, nummatum... Ridebo et ego bullam sive ampullam. (L. Epp. I, p. 488.)

(4) Utinam Carolus vir esset, et pro Christo hos satanas aggrederetur. (Ibid., p. 494.)

(5) Pirckheimeri Opp. Francfort.

Adelmann, Pirckheimer et son ami Spengler, que les fonctions publiques dont ils étaient revêtus rendaient particulièrement sensibles à cette injure. L'agitation fut grande dans le couvent de Sainte-Claire. Comment supporter la honte de Bilibald? Rien n'affecte plus des parents que de telles épreuves. Le danger était en effet pressant. En vain la ville de Nuremberg, l'évêque de Bamberg, les ducs même de Bavière intervinrent-ils en faveur de Spengler et de Pirckheimer; ces hommes généreux durent s'humilier devant le docteur Eck, qui leur fit sentir toute l'importance d'un protonotaire romain, et les obligea à écrire au pape une lettre dans laquelle ils déclarèrent n'adhérer aux doctrines de Luther qu'en tant qu'elles étaient conformes à la foi chrétienne. En même temps Adelmann, avec lequel Eck s'était une fois battu, en se levant de table, à la suite d'une discussion sur la grande question qui occupait tous les esprits, dut comparaître devant l'évêque d'Augsbourg, et se laver, par serment, de toute participation à l'hérésie luthérienne. Cependant la vengeance et la colère avaient été pour Eck de mauvais conseillers. Les noms de Bilibald et de ses amis nuisirent à la bulle. Le caractère de ces hommes éminents, leurs relations nombreuses, rendirent l'irritation plus générale.

Luther feignit d'abord de douter de l'authenticité de la bulle. « J'apprends, dit-il dans le premier écrit « qu'il publia, qu'Eck a apporté de Rome une nou« velle bulle, qui lui ressemble si fort, qu'on pour« rait la nommer *Docteur Eck*, tant elle est pleine « de faussetés et d'erreurs. Il donne à croire qu'elle « est l'ouvrage du pape, tandis que ce n'est qu'une « œuvre de mensonge. » Après avoir exposé les fondements de ses doutes, Luther finit en disant : « Je veux voir de mes yeux le plomb, le sceau, les « cordons, la clause, la signature de la bulle, tout « en un mot, ou ne pas estimer l'épaisseur d'un « cheveu toutes ces criailleries (1). »

Mais personne ne doutait, pas même Luther, que la bulle ne fût du pape. L'Allemagne attendait ce que le réformateur allait faire. Demeurerait-il ferme? Les regards étaient fixés sur Wittemberg. Luther ne tint pas longtemps ses contemporains en suspens; il répondit par une décharge foudroyante, en publiant, le 4 novembre 1520, son écrit « *Contre « la bulle de l'Antechrist.* »

« Que d'erreurs, que de fraudes, dit-il, se sont « glissées parmi le pauvre peuple sous le manteau « de l'Église et de la prétendue infaillibilité du pape! « que d'âmes ainsi perdues! que de sang répandu! « que de meurtres commis! que de royaumes rui« nés!...

« Je sais fort bien distinguer, dit-il plus loin avec « ironie, entre art et malice, et j'estime fort peu « une malice sans art. Brûler des livres est chose si « facile, que des enfants même peuvent le faire; à « combien plus forte raison le saint-père et ses doc« teurs (2). Il leur conviendrait de montrer plus « d'habileté qu'il n'en faut pour brûler des livres... « D'ailleurs, qu'on détruise mes ouvrages! Je ne « désire rien davantage; car je n'ai voulu que con« duire des âmes à la Bible, pour qu'on laissât en« suite tous mes écrits (3). Grand Dieu! si nous « avions la connaissance de l'Écriture, quel besoin « serait-il de mes livres?... Je suis libre, par la grâce « de Dieu, et des bulles ne me consolent ni ne m'é« pouvantent. Ma force et ma consolation sont en « un lieu où ni les hommes ni les diables ne sau« raient les atteindre. »

La dixième proposition de Luther, condamnée par le pape, était ainsi conçue : « Les péchés ne sont « pardonnés à aucun homme, à moins qu'il ne croie « qu'ils lui sont pardonnés quand le prêtre l'ab« sout. » Le pape, en la condamnant, niait que la foi fût nécessaire dans le sacrement. « Ils préten« dent, s'écrie Luther, que nous ne devons pas « croire que les péchés nous sont pardonnés quand « nous sommes absous par le prêtre. Et que devons« nous donc faire?... Écoutez maintenant, ô chré« tiens, une nouvelle venue de Rome. Condamnation « est prononcée contre cet article de foi que nous « professons en disant : Je crois au Saint-Esprit, « l'Église chrétienne, et la rémission des péchés. « Si je savais que le pape eût vraiment donné à « Rome cette bulle (et il n'en doutait pas) et qu'elle « n'eût pas été inventée par Eck, l'archimenteur, « je voudrais crier à tous les chrétiens, qu'ils doi« vent tenir le pape pour le véritable Antechrist « dont parle l'Écriture. Et s'il ne voulait cesser de « proscrire publiquement la foi de l'Église, alors... « que le glaive temporel même lui résiste, plutôt « qu'au Turc!... Car le Turc permet de croire, « mais le pape le défend. »

Tandis que Luther parlait avec tant de force, ses dangers augmentaient. Le plan de ses ennemis était de le faire chasser de Wittemberg. Si Luther et Wittemberg sont séparés, Luther et Wittemberg seront perdus. Un seul coup débarrasserait ainsi Rome et du docteur et de l'université hérétiques. Le duc George, l'évêque de Mersebourg, les théologiens de Leipzig, travaillaient sous main à cette œuvre (4).

(1) Oder nicht ein Haarbreit geben... (L. Opp. (L.) XVII, p. 323.)

(2) So ist Bücher verbrennen so leicht, dass es auch Kinder können, schweig denn der heilige Vater Pabst... (Ibid., p. 324.)

(3) ... In Biblien zu führen, dass man derselben Verstand erlangte, und denn meine Büchlein verschwinden liess. (L. Opp. (L.) XVII, p. 324.)

(4) Ut Wittembergâ pelleret. (L. Epp. 1, p. 519.)

Luther dit en l'apprenant : « Je remets cette af- « faire entre les mains de Dieu (1). » Ces menées n'étaient pas sans effets : Adrien, professeur d'hébreu à Wittemberg, se tourna tout à coup contre le docteur. Il fallait être bien ferme dans la foi pour soutenir le coup que portait la bulle de Rome. Il est des caractères qui ne vont avec la vérité que jusqu'à un certain point. Tel fut Adrien. Épouvanté par cette condamnation, il quitta Wittemberg, pour se rendre à Leipzig auprès du docteur Eck.

La bulle commençait à s'exécuter. La parole du pontife de la chrétienté n'était pas vaine. Depuis longtemps le feu et le glaive avaient enseigné à s'y soumettre. Les bûchers se dressaient à sa voix. Tout annonçait qu'une terrible catastrophe allait mettre fin à la révolte audacieuse du moine augustin. En octobre 1520, les livres de Luther furent enlevés, à Ingolstadt, de toutes les boutiques des libraires et mis sous scellé. L'électeur-archevêque de Mayence, tout modéré qu'il était, dut bannir de sa cour Ulric de Hutten et jeter en prison son imprimeur. Les nonces du pape avaient assiégé le jeune empereur : Charles déclara qu'il protégerait l'ancienne religion (2); et l'on vit s'élever dans quelques-unes de ses possessions héréditaires des échafauds où les écrits de l'hérétique devaient être réduits en cendres. Des princes de l'Église et des conseillers assistèrent à ces auto-da-fé. Aléandre était tout enflé de ses succès. « Le pape, disait-il, comme Prierio, peut détrôner les rois! Il peut, s'il le veut, dire à l'Empereur : Tu n'es qu'un tanneur! Il saura bien mettre à la raison un ou deux misérables grammairiens, et nous ferons façon de ce duc Frédéric lui-même. » A entendre l'orgueilleux nonce, on eût dit que le bûcher qui consuma à Mayence les livres de Luther était « le commencement de la fin. » Ces flammes, se disait-on à Rome, porteront partout l'épouvante. Il en fut ainsi pour beaucoup d'esprits superstitieux et timides; mais même dans les États héréditaires de Charles, les seuls où l'on osât exécuter la bulle, le peuple et quelquefois les grands ne répondaient souvent à ces démonstrations pontificales que par des rires ou des marques d'indignation. « Luther, » dirent les docteurs de Louvain, en se présentant devant Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, « Luther renverse la foi chrétienne. » — « Qui est « ce Luther? » demanda la princesse. — « Un moine « ignorant. » — « Eh bien, répondit-elle, vous qui « êtes savants et en si grand nombre, écrivez con- « tre lui. Le monde croira plutôt beaucoup de « savants qu'un homme isolé et sans science. » Les docteurs de Louvain préférèrent une méthode plus facile. Ils firent élever à leurs frais un vaste bûcher. Une grande multitude couvrit la place de l'exécution. On voyait des étudiants, des bourgeois traverser en toute hâte la foule, portant sous les bras de gros volumes qu'ils jetaient dans les flammes. Leur zèle édifiait les moines et les docteurs; mais la ruse fut plus tard découverte : c'étaient les *Sermones discipuli*, *Tartaret*, et d'autres livres scolastiques et papistes, qu'on avait jetés au feu au lieu des écrits de Luther (3)...

Le comte de Nassau, vice-roi de Hollande, dit aux dominicains qui sollicitaient la faveur de brûler les livres du docteur : « Allez et prêchez l'Évangile « aussi purement que Luther, et vous n'aurez à « vous plaindre de personne. » Comme on parlait du réformateur à un festin où se trouvaient les principaux princes de l'Empire, le seigneur de Ravenstein dit tout haut : « Dans l'espace de quatre siècles, « un seul homme chrétien a osé lever la tête, et le « pape veut le mettre à mort (4) ! »

Luther, ayant le sentiment de la puissance de sa cause, demeurait tranquille au milieu du tumulte que la bulle avait soulevé (5). « Si vous ne me pres- « siez si vivement, disait-il à Spalatin, je me tairais, « sachant bien que c'est par le conseil et le pouvoir « de Dieu que cette œuvre doit s'accomplir (6). » Le timide voulait que l'on parlât, et le fort voulait se taire. C'est que Luther discernait un pouvoir qui échappait aux regards de son ami. « Ayez bonne « espérance, continue le réformateur. C'est Christ « qui a commencé ces choses, et c'est lui qui les « accomplira, soit que je sois mis en fuite, ou que « je sois mis à mort. Jésus-Christ est ici présent, et « celui qui est en nous est plus puissant que celui « qui est dans le monde (7). »

X

Démarche décisive du réformateur. — Appel de Luther à un concile universel. — Lutte corps à corps. — La bulle brûlée par Luther. — Signification de cet acte hardi. — Luther dans l'académie. — Luther contre le pape. — Nouvel écrit de Mélanchton. — Comment Luther rassure ses amis. — Progrès de la lutte. — Opinion de Mélanchton sur les timides. — Écrit de Luther sur la Bible. — Doctrine de la grâce. — Rétractation de Luther.

Mais le devoir l'obligeait à parler pour manifester

(1) Id quod in manum Dei refero. (L. Epp. 1, p. 520.)

(2) A ministris pontificis maturè præoccupatus, declaravit se velle veterem fidem tutari... (Pallavicini, 1, p. 80.)

(3) Seckend., p. 289.

(4) Es ist in 400 Jahren ein christlicher Mann aufgestanden, den will der Pabst todt haben. (Seckend., p. 288.)

(5) In bullosis illis tumultibus. (L. Epp. 1, p. 519.)

(6) Rem totam Deo committerem. (Ibid., p. 521.)

(7) Christus ista cœpit, ipse perficiet, etiam me sive extincto, sive fugato. (Ibid., p. 526.)

la vérité au monde. Rome a frappé ; il fera connaître comment il accepte ses coups. Le pape l'a mis au ban de l'Église ; il le mettra lui-même au ban de la chrétienté. La parole du pontife a été jusqu'à cette heure toute-puissante ; il opposera parole à parole, et le monde connaîtra quelle est celle qui a le plus de pouvoir. « Je veux, dit-il, mettre ma conscience « en repos, en révélant aux hommes le danger où « ils se trouvent (1) ; » et en même temps il se prépare à renouveler son appel à un concile universel. Un appel du pape à un concile était un crime. C'est donc par un nouvel attentat envers la puissance pontificale que Luther prétend se justifier de ceux qui ont précédé.

Le 17 novembre, un notaire et cinq témoins, parmi lesquels se trouvait Cruciger, se réunissent à dix heures du matin dans l'une des salles du couvent des augustins, où habitait le docteur. Là, l'officier public, Sarctor d'Eisleben, se mettant aussitôt en devoir de rédiger la minute de sa protestation, le réformateur dit en présence de ces témoins, d'un ton solennel :

« Attendu qu'un concile général de l'Église chré« tienne est au-dessus du pape, surtout en ce qui « concerne la foi ;

« Attendu que la puissance du pape est, non au« dessus, mais au-dessous de l'Écriture, et qu'il « n'a pas le droit d'égorger les brebis de Christ, et « de les jeter à la gueule du loup :

« Moi, Martin Luther, augustin, docteur de la « sainte Écriture à Wittemberg, j'en appelle, par « cet écrit, pour moi et pour ceux qui sont ou se« ront avec moi, du très-saint pape Léon à un futur « concile universel et chrétien.

« J'en appelle dudit pape Léon, premièrement, « comme d'un juge inique, téméraire, tyrannique, « qui me condamne sans m'entendre et sans en ex« poser les motifs ; secondement, comme d'un « hérétique et d'un apostat égaré, endurci, con« damné par les saintes Écritures, qui m'ordonne « de nier que la foi chrétienne soit nécessaire dans « l'usage des sacrements (2) ; troisièmement, comme « d'un ennemi, d'un antechrist, d'un adversaire, « d'un tyran de la sainte Écriture (3), qui ose op« poser ses propres paroles à toutes les paroles de « Dieu ; quatrièmement, comme d'un contempteur, « d'un calomniateur, d'un blasphémateur de la « sainte Église chrétienne et d'un concile libre, « qui prétend qu'un concile n'est rien en lui-même.

« C'est pourquoi je supplie très-humblement les « sérénissimes, très-illustres, excellents, généreux, « nobles, forts, sages et prudents seigneurs, Charles, « empereur romain, les électeurs, princes, comtes, « barons, chevaliers, gentilshommes, conseillers, « villes et communautés de toute la nation alle« mande, d'adhérer à ma protestation et de résister « avec moi à la conduite antichrétienne du pape, « pour la gloire de Dieu, pour la défense de l'Église « et de la doctrine chrétienne, et pour le maintien « des conciles libres de la chrétienté ; et Christ, « notre seigneur, les récompensera richement par « sa grâce éternelle. Mais s'il en est qui méprisent « ma prière et qui continuent à obéir au pape, à « cet homme impie, plutôt qu'à Dieu (4), j'en re« pousse par la présente la responsabilité, ayant « fidèlement averti leurs consciences, et je les « abandonne au jugement suprême de Dieu, ainsi « que le pape et tous ses adhérents. »

Tel est l'acte de divorce de Luther ; c'est ainsi qu'il répond à la bulle du pontife. Il y a un grand sérieux dans cette déclaration. Les accusations qu'il porte contre le pape sont d'une haute gravité, et ce n'est pas à la légère qu'il les a faites. Cette protestation fut répandue dans toute l'Allemagne, et envoyée dans la plupart des cours de la chrétienté.

Luther avait cependant en réserve une démarche plus hardie encore, bien que celle qu'il venait de faire parût le comble de l'audace. Il ne voulait rester en rien en arrière de Rome. Le moine de Wittemberg fera tout ce que le souverain pontife ose faire. Il prononce parole contre parole ; il élève bûcher contre bûcher. Le fils des Médicis et le fils du mineur de Mansfeld sont descendus dans la lice ; et, dans cette lutte corps à corps qui ébranle le monde, l'un ne porte pas un coup que l'autre ne le rende. Le 10 décembre, on pouvait lire une affiche sur les murs de l'université de Wittemberg. Elle invitait les professeurs et les étudiants à se trouver, à neuf heures du matin, à la porte Orientale, près de la sainte croix. Un grand nombre de docteurs et de disciples se réunirent, et Luther, marchant à leur tête, conduisit le cortége au lieu indiqué. Que de bûchers Rome a allumés dans le cours des siècles ! Luther veut faire une application meilleure du grand principe romain. Ce n'est que de quelques vieux papiers qu'il s'agit de se défaire ; et le feu, pense-t-il, est fait pour cela. Un échafaud était préparé. Un des plus anciens maîtres ès arts y mit le feu. Au moment où les flammes s'élevèrent, on vit le redoutable augustin, revêtu de son froc, s'approcher du bûcher, tenant en mains le Droit canon, les Décrétales, les Clémentines, les Extravagantes des

(1) Ut meam conscientiam redimam. (L. Epp. I, p. 522.)

(2) Ab erroneo, indurato, per Scripturas sanctas damnato, hæretico et apostatâ. (L. Opp. lat. II, p. 50. Voyez aussi L. Opp. (L.) XVII, p. 332.) Il y a dans l'allemand quelques paragraphes qui ne sont pas dans le latin.

(3) Oppressore totius sacræ Scripturæ... (Ibid.)

(4) Et papæ, impio homini, plus quam Deo obediant. (Ibid.)

papes, quelques écrits d'Eck et d'Emser, et la bulle du pape. Les Décrétales ayant d'abord été consumées, Luther éleva la bulle et dit : « Puisque tu as « contristé le Saint du Seigneur, que le feu éternel « te contriste et te consume! » et il la jeta aux flammes. Jamais guerre ne fut déclarée avec plus d'énergie et de résolution. Alors Luther reprit tranquillement le chemin de la ville, et la foule des docteurs, des professeurs, des étudiants, faisant éclater son approbation, rentra avec lui dans Wittemberg. « Les Décrétales, disait Luther, ressem« blent à un corps dont la tête est douce comme une « vierge, dont les membres sont pleins de violence « comme un lion, et dont la queue est remplie de « ruses comme un serpent. Dans toutes les lois des « papes, il n'y a pas une parole qui nous apprenne « qui est Jésus-Christ (1). Mes ennemis, dit-il en« core, ont pu, en brûlant mes livres, nuire à la « vérité dans l'esprit du commun peuple, et per« dre des âmes ; c'est pourquoi j'ai consumé leurs « livres à mon tour. Une lutte sérieuse vient de « s'ouvrir. Jusqu'ici je n'ai fait que badiner avec « le pape. J'ai commencé cette œuvre au nom de « Dieu ; elle se finira sans moi et par sa puissance. « S'ils osent brûler mes livres, où il se trouve plus « d'Évangile, pour parler sans vanterie, que dans « tous les livres du pape, je puis à plus forte raison « brûler les leurs, où il n'y a rien de bon. »

Si Luther avait ainsi commencé la réformation, une telle démarche eût pu sans doute avoir des suites funestes. Le fanatisme eût pu s'en emparer, et jeter l'Église dans une voie de désordre et de violence. Mais c'était en exposant avec gravité les enseignements de l'Écriture que le réformateur avait prélude à son œuvre. Les fondements avaient été posés avec sagesse. Maintenant un coup de force comme celui qu'il venait de porter pouvait non-seulement être sans inconvénient, mais même accélérer le moment où la chrétienté verrait tomber ses chaînes.

Luther déclarait ainsi solennellement qu'il se séparait du pape et de son Église. Après sa lettre à Léon X, cela pouvait lui paraître nécessaire. Il acceptait l'excommunication que Rome avait prononcée. Il faisait savoir au monde chrétien que maintenant il y avait guerre à mort entre lui et le pape. Il brûlait ses navires sur le rivage, et s'imposait la nécessité d'avancer et de combattre.

Luther était rentré dans Wittemberg. Le lendemain, la salle académique était plus remplie que de coutume. Les esprits étaient émus ; il y avait dans cette assemblée quelque chose de solennel ; on s'attendait à une allocution du docteur. Il commenta les Psaumes ; c'était un travail qu'il avait commencé au mois de mars de l'année précédente. Puis, ayant fini son explication, il s'arrêta quelques instants, et dit enfin avec force : « Tenez-vous en garde contre « les lois et les statuts du pape. J'ai brûlé les Décré« tales, mais ce n'est qu'un jeu d'enfant. Il serait « temps, et plus que temps, que l'on brûlât le « pape ; c'est-à-dire, reprit-il aussitôt, le siége de « Rome avec toutes ses doctrines et ses abomina« tions. » Prenant ensuite un ton plus solennel : « Si vous ne combattez pas de tout votre cœur le « gouvernement impie du pape, dit-il, vous ne pou« vez être sauvés. Quiconque se complaît dans la « religion et dans le culte de la papauté, sera éter« nellement perdu dans la vie qui est à venir (2). »

« Si on la rejette, ajouta-t-il, il faut s'attendre « à courir toute espèce de danger, et même à « perdre la vie. Mais il vaut mieux encore s'exposer « à de tels périls dans ce monde, que se taire! Tant « que je vivrai, je dénoncerai à mes frères la plaie « et la peste de Babylone, de peur que plusieurs, « qui sont avec nous, ne retombent avec les autres « dans l'abîme de l'enfer. »

On peut à peine imaginer l'effet que produisit sur l'assemblée ce discours, dont l'énergie nous étonne. « Aucun de nous, ajoute le candide étudiant qui « nous l'a conservé, à moins qu'il ne soit une bûche « sans intelligence (comme le sont tous les papistes, « dit-il en parenthèse) ; aucun de nous ne doute « que ce ne soit là la pure vérité. Il est évident à « tous les fidèles que le docteur Luther est un ange « du Dieu vivant (3), appelé à paître de la Parole « de Dieu les brebis de Christ si longtemps éga« rées. »

Ce discours et l'acte même qui le couronna signalent une époque importante de la réformation. La dispute de Leipzig avait détaché intérieurement Luther du pape. Mais le moment où il brûla la bulle fut celui où il déclara de la manière la plus expresse son entière séparation de l'évêque de Rome et de son Église, et son attachement à l'Église universelle, telle qu'elle a été fondée par les apôtres de Jésus-Christ. Il alluma vers la porte Orientale un incendie qui dure depuis trois siècles.

« Le pape, disait-il, a trois couronnes ; voici « pourquoi : la première est contre Dieu, car il con« damne la religion ; la seconde, contre l'Empereur, « car il condamne la puissance séculière ; la troi« sième, contre la société, car il condamne le ma« riage (4). » Quand on lui reprochait de s'élever trop violemment contre le papisme : « Ah ! répon-

(1) L. Opp. (W.) XXII, p. 1493-1496.

(2) Muss ewig in jenem Leben verlohren seyn. (L. Opp. (L.) XVII, p. 333.)

(3) Lutherum esse Dei viventis angelum qui palabundas Christi oves pascat. (L. Opp. lat. II, p. 123.)

(4) L. Opp. (W.) XXII, p. 1313.

« dait-il, je voudrais pouvoir ne faire entendre contre « lui que des coups de tonnerre, et que chacune de « mes paroles fût un carreau de la foudre (1) : »

Cette fermeté se communiquait aux amis et aux compatriotes de Luther. Tout un peuple se ralliait à lui. L'université de Wittemberg surtout se rattachait toujours plus à ce héros, auquel elle devait son importance et sa gloire. Carlstadt éleva alors la voix contre le « lion furieux de Florence, » qui déchirait les lois divines et humaines, et foulait aux pieds les principes de l'éternelle vérité. Mélanchton aussi adressa vers cette époque aux États de l'Empire un écrit où l'on retrouve l'élégance et la sagesse qui distinguent cet homme aimable. Il répondait à un livre attribué à Emser, mais publié sous le nom du théologien romain Rhadinus. Jamais Luther lui-même ne parla avec plus de force ; et cependant il y a dans les paroles de Mélanchton une grâce qui leur fait trouver accès dans les cœurs.

Après avoir montré, par des passages de l'Écriture, que le pape n'est pas supérieur aux autres évêques : « Qu'est-ce qui empêche, dit-il aux États « de l'Empire, que nous ôtions au pape le droit que « nous lui avons donné (2)? Peu importe à Luther « que nos richesses, c'est-à-dire, que les trésors de « l'Europe soient envoyés à Rome. Mais ce qui « cause sa douleur et la nôtre, c'est que les lois des « pontifes et le règne du pape, non-seulement met-« tent en danger les âmes des hommes, mais les « perdent entièrement. Chacun peut juger par lui-« même s'il lui convient ou non de donner son ar-« gent pour entretenir le luxe romain ; mais juger « des choses de la religion et des mystères sacrés, « n'est pas à la portée du vulgaire. C'est donc ici « que Luther implore votre foi, votre zèle, et que « tous les hommes pieux l'implorent avec lui, les « uns à haute voix, les autres par leurs gémisse-« ments et leurs soupirs. Souvenez-vous que vous « êtes chrétiens, princes du peuple chrétien, et ar-« rachez les tristes débris du christianisme à la « tyrannie de l'Antechrist. Ils vous trompent, ceux « qui prétendent que vous n'avez aucune autorité « contre les prêtres. Ce même esprit qui anima Jéhu « contre les prêtres de Baal vous presse, par cet « antique exemple, d'abolir la superstition romaine, « bien plus horrible que l'idolâtrie de Baal (3). » Ainsi parlait aux princes de l'Allemagne le doux Mélanchton.

Quelques cris d'effroi se firent entendre parmi les amis de la réformation. Des esprits timides, enclins à des ménagements extrêmes, Staupitz en particulier, exprimèrent de vives angoisses. « Toute « cette affaire n'a été jusqu'à présent qu'un jeu, « lui dit Luther. Vous l'avez dit vous-même : si « Dieu ne fait ces choses, il est impossible qu'elles « se fassent. Le tumulte devient de plus en plus « tumultueux, et je ne pense pas qu'il puisse s'apai-« ser, si ce n'est au dernier jour (4). » C'est ainsi que Luther rassurait les esprits alarmés. Depuis trois siècles, le tumulte ne s'est pas apaisé !

« La papauté, continua-t-il, n'est plus mainte-« nant ce qu'elle était hier et avant-hier. Qu'elle « excommunie et brûle mes écrits !... qu'elle me « tue !... elle n'arrêtera pas ce qui s'avance. Quel-« que chose de prodigieux est à la porte (5). J'ai « brûlé la bulle, d'abord avec un grand tremble-« ment, mais maintenant j'en éprouve plus de joie « que d'aucune action que j'aie faite dans toute ma « vie (6). »

On s'arrête involontairement, et l'on se plaît à lire dans la grande âme de Luther tout l'avenir qui se prépare. « O mon père, dit-il à Staupitz en ter-« minant, priez pour la Parole de Dieu et pour moi. « Je suis enlevé par ces flots, et comme tournoyé « par leurs tourbillons (7). »

Ainsi le combat se déclare de tous côtés. Les combattants ont jeté les fourreaux de leurs épées. La Parole de Dieu a repris ses droits, et dépose celui qui avait pris la place de Dieu même. Toute la société s'ébranle. Dans tous les temps, il ne manque pas d'hommes égoïstes qui voudraient laisser dormir la société humaine dans l'erreur et dans la corruption ; mais les hommes sages, fussent-ils même timides, pensent autrement. « Nous savons bien, dit le « doux et modéré Mélanchton, que les hommes « d'État ont horreur de toute innovation ; et il faut « avouer que, dans cette triste confusion qui s'ap-« pelle la vie humaine, les discordes, et même celles « qui proviennent des causes les plus justes, sont « toujours entachées de quelque mal. Cependant il « est nécessaire que la Parole et le commandement « de Dieu passent dans l'Église avant toutes les « choses humaines (8). Dieu menace de la colère « éternelle ceux qui s'efforcent d'anéantir la vérité. « C'est pourquoi c'était un devoir pour Luther, un « devoir chrétien, et auquel il ne pouvait se sous-

(1) Und ein jeglich Wort eine Donneraxt wäre. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1350.)

(2) Quid obstat quominùs papæ quod dedimus jus adimamus? (Corp. Reform. I, p. 337.)

(3) ... Ut extinguaris illam, multo tetriorem Baalis idololatriâ, romanam superstitionem. (Ibid.)

(4) Tumultus egregiè tumultuatur, ut nisi extremo die sedari mihi posse non videatur. (L. Epp. I, p. 541.)

(5) Omninò aliquid portenti præ foribus est. (L. Epp. I, p. 542.) Quel sentiment de l'avenir !

(6) ... Primum trepidus et orans, sed nunc lætior quam ullo totius vitæ meæ facto. (Ibid.)

(7) ... Ego fluctibus his rapior et volvor... (Ibid.)

(8) Sed tamen in Ecclesiâ necessè est anteferri mandatum Dei omnibus rebus humanis. (Melancht., Vit. Lutheri.)

« traire, surtout puisqu'il était docteur de l'Église « de Dieu, de reprendre les erreurs pernicieuses « que des hommes déréglés répandaient avec une « inconcevable effronterie. Si la discorde enfante « beaucoup de maux, ainsi que je le vois à ma « grande douleur, ajoute le sage Philippe, c'est la « faute de ceux qui au commencement ont répandu « des erreurs, et de ceux qui, pleins d'une haine « diabolique, cherchent à présent à les maintenir. »

Mais tous ne pensaient pas de même. On accabla Luther de reproches; l'orage fondit sur lui de toutes parts. Il est tout seul ! disaient les uns; il enseigne des choses nouvelles ! disaient les autres.

« Qui sait, répondit Luther, dans le sentiment « de la vocation qui lui était adressée d'en haut; « qui sait si ce n'est pas Dieu qui m'a choisi et ap« pelé (1), et s'ils ne doivent pas craindre, en me « méprisant, de mépriser Dieu lui-même?... Moïse « était seul, à la sortie d'Égypte; Élie seul, au temps « du roi Achab; Ésaïe seul, à Jérusalem; Ézéchiel « seul, à Babylone... Dieu n'a jamais choisi pour « prophète ni le souverain sacrificateur, ni quelque « autre grand personnage; mais ordinairement il a « choisi des personnes basses et méprisées, une fois « même un berger, Amos. En tout temps, les saints « ont dû reprendre les grands, les rois, les princes, « les prêtres, les savants, au péril de leur vie... Et « sous le Nouveau Testament n'en a-t-il pas été de « même? Ambroise était seul de son temps; après « lui, Jérôme fut seul ; plus tard encore, Augustin « fut seul... Je ne dis pas que je sois un prophète (2); « mais je dis qu'ils doivent craindre, précisément « parce que je suis seul et qu'ils sont plusieurs. Ce « dont je suis sûr, c'est que la Parole de Dieu est « avec moi, et qu'elle n'est point avec eux.

« On dit aussi, continue-t-il, que je mets en avant « des choses nouvelles, et qu'il est impossible de « croire que tous les autres docteurs se soient si « longtemps trompés.

« Non, je ne prêche pas des choses nouvelles. « Mais je dis que toutes les doctrines chrétiennes « ont disparu chez ceux mêmes qui eussent dû les « conserver, savoir, les savants et les évêques. Je ne « doute pas cependant que la vérité ne soit demeu« rée dans quelques cœurs, ne fût-ce même que chez « des enfants au berceau (3). De pauvres paysans, « de simples enfants comprennent mieux mainte« nant Jésus-Christ que le pape, les évêques et les « docteurs...

« On m'accuse de rejeter les saints docteurs de « l'Église. Je ne les rejette point ; mais, puisque « tous ces docteurs cherchent à prouver leurs écrits « par la sainte Écriture, il faut qu'elle soit plus « claire et plus certaine qu'ils ne le sont. Qui pen« sera à prouver un discours obscur par un discours « plus obscur encore? Ainsi donc la nécessité nous « contraint à recourir à la Bible, comme le font tous « les docteurs, et à lui demander de prononcer sur « leurs écrits; car la Bible seule est seigneur et maî« tre.

« Mais, dit-on, des hommes puissants le poursui« vent. Et n'est-il pas clair, d'après l'Écriture, que « les persécuteurs ont ordinairement tort et les per« sécutés raison, que le grand nombre a été toujours « avec le mensonge, et le petit nombre avec la vé« rité? La vérité a fait de tout temps rumeur (4). »

Luther passe ensuite en revue les propositions condamnées dans la bulle comme hérétiques, et il en démontre la vérité par des preuves tirées de l'Écriture sainte. Avec quelle force, en particulier, ne soutient-il pas la doctrine de la grâce!

« Quoi, dit-il, la nature pourra, avant et sans « la grâce, haïr le péché, l'éviter, s'en repentir, « tandis que, même quand la grâce est venue, cette « nature aime le péché, le recherche, le désire, et « ne cesse de combattre la grâce et d'être irritée « contre elle; ce dont tous les saints gémissent « continuellement!... C'est comme si l'on disait « qu'un grand arbre que je ne puis fléchir en y « employant toutes mes forces, fléchit de lui-même « quand je l'abandonne, ou qu'un torrent que les « digues et les murailles ne peuvent arrêter, s'arrête « aussitôt, quand je le laisse à lui-même... Non, ce « n'est pas en considérant le péché et ses suites que « l'on parvient à la repentance; mais c'est en con« templant Jésus-Christ, ses plaies et son immense « charité (5). Il faut que la connaissance du péché « provienne de la repentance, et non la repentance « de la connaissance du péché. La connaissance est « le fruit, la repentance est l'arbre. Chez nous, les « fruits croissent sur les arbres; mais il paraît que « dans les États du saint-père les arbres croissent « sur les fruits. »

Le courageux docteur, quoiqu'il proteste, rétracte cependant quelques-unes de ses propositions. L'étonnement cessera quand on saura la manière dont il le fait. Après avoir cité les quatre propositions sur les indulgences, condamnées par la bulle (6), il ajoute simplement :

« A l'honneur de la sainte et savante bulle, je ré-

(1) Wer weiss ob mich Gott dazu berufen und erwæhlt hat. Fondement des articles condamnés par la bulle de Rome. (L. Opp. (L.) XVII, p. 338.)

(2) Ich sage nicht dass Ich ein Prophet sey. (Ibid.)

(3) Und sollten's eitel Kinder in der Wiege seyn. (Ibid., p. 339.)

(4) Warheit hat allezeit rumort. (L. Opp. (L.) XVII, p. 340.)

(5) Man soll zuvor Christum in seine Wunden sehen, und aus denselben seine Liebe gegen uns. (Ibid., p. 351.)

(6) 19 à 22, ibid., p. 363.

« tracte tout ce que j'ai jamais enseigné touchant « les indulgences. Si c'est justement que l'on a « brûlé mes livres, cela est certainement arrivé « parce que j'y ai accordé quelque chose au pape « dans la doctrine des indulgences ; c'est pourquoi « je les condamne moi-même au feu. »

Il se rétracte aussi quant à Jean Huss : « Je dis « maintenant, non pas *quelques* articles, mais *tous* « les articles de Jean Huss sont tout à fait chrétiens. « Le pape, en condamnant Huss, a condamné « l'Évangile. J'ai fait cinq fois plus que lui, et « pourtant je crains fort de n'avoir pas fait assez. « Huss dit seulement qu'un méchant pape n'est pas « un membre de la chrétienté ; mais moi, si au« jourd'hui saint Pierre même siégeait à Rome, je « nierais qu'il fût pape par l'institution de Dieu. »

XI

Couronnement de Charles-Quint. — Le nonce Aléandre. — Les livres de Luther seront-ils brûlés? — Aléandre et l'Empereur. — Les nonces et l'électeur. — Le fils du duc Jean parle pour Luther. — Calme de Luther. — L'électeur protége Luther. — Réponse des nonces. — Érasme à Cologne. — Érasme chez l'électeur. — Déclaration d'Érasme. — Conseils d'Érasme. — Système de Charles-Quint.

Les paroles puissantes du réformateur pénétraient dans tous les esprits, et servaient à les affranchir. L'étincelle qui s'échappait de chacune d'elles se communiquait à la nation entière. Mais une grande question restait à résoudre. Le prince dans les États duquel demeurait Luther favoriserait-il l'exécution de la bulle, ou s'y opposerait-il ? La réponse paraissait douteuse. L'électeur se trouvait alors, ainsi que tous les princes de l'Empire, à Aix-la-Chapelle. C'est là que la couronne de Charlemagne fut posée sur la tête du plus jeune, mais du plus puissant monarque de la chrétienté. On déploya dans cette cérémonie une pompe et une magnificence inouïes. Charles-Quint, Frédéric, les princes, les ministres et les ambassadeurs se rendirent aussitôt après à Cologne. Aix-la-Chapelle, où régnait la peste, parut se vider dans cette ville antique des bords du Rhin.

Parmi la foule d'étrangers qui se pressaient dans cette cité, se trouvaient les deux nonces du pape, Marino Caraccioli et Jérôme Aléandre. Caraccioli, qui avait déjà rempli une mission auprès de Maximilien, était chargé de féliciter le nouvel Empereur et de traiter avec lui des choses politiques. Mais Rome avait compris que pour mener à bonne fin l'extinction de la réforme, il fallait envoyer en Allemagne un nonce chargé spécialement de cette œuvre, et d'un caractère, d'une adresse, d'une activité, propres à l'accomplir. Aléandre avait été choisi (1). Cet homme, qui fut plus tard décoré de la pourpre des cardinaux, était, à ce qu'il paraît, issu d'une famille assez ancienne, et non de parents juifs, comme on l'a dit. Le criminel Borgia l'appela à Rome pour le faire secrétaire de son fils, de ce César devant le glaive meurtrier duquel Rome tout entière tremblait (2). « Tel maître, tel serviteur, » dit un historien, qui compare ainsi Aléandre à Alexandre VI. Ce jugement nous paraît trop sévère. Après la mort de Borgia, Aléandre se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Ses connaissances en grec, en hébreu, en chaldéen, en arabe, lui valurent la réputation d'être l'homme le plus savant de son siècle. Il se livrait de toute son âme à tout ce qu'il entreprenait. Le zèle avec lequel il étudiait les langues ne le cède en rien à celui qu'il mit plus tard à persécuter la réformation. Léon X l'attacha à son service. Les historiens protestants parlent de ses mœurs épicuriennes ; les historiens romains, de l'honnêteté de sa vie (3). Il paraît qu'il aimait le luxe, la représentation, les divertissements. « Aléan« dre vit à Venise en bas épicurien et dans de hau« tes dignités, » dit de lui son ancien ami Érasme. On s'accorde à reconnaître qu'il était véhément, prompt dans ses actions, plein d'ardeur, infatigable, impérieux, et dévoué au pape. Eck est le fougueux et intrépide champion de l'école ; Aléandre, le superbe ambassadeur de l'orgueilleuse cour des pontifes. Il semblait fait pour être nonce.

Rome avait tout préparé pour perdre le moine de Wittemberg. Le devoir d'assister au couronnement de l'Empereur, comme représentant du pape, n'était pour Aléandre qu'une mission secondaire, propre à lui faciliter sa tâche par la considération qu'elle lui assurait. Mais il était essentiellement chargé de porter Charles à écraser la réformation naissante (4). « Le pape, avait dit le nonce à l'Empereur, en lui « remettant la bulle ; le pape, qui est venu à bout « de tant et de si grands princes, saura bien mettre « à l'ordre trois grammairiens. » Il entendait par là Luther, Mélanchton et Érasme. Érasme était présent à cette audience.

A peine arrivé à Cologne, Aléandre mit tout en mouvement avec Caraccioli, pour qu'on brûlât dans

(1) Studium flagrantissimum religionis, ardor indolis... incredibile quantâ solertiâ... (Pallavicini, I, p. 84.)

(2) Capello, ambassadeur vénitien à Rome en 1500, dit de lui : Tutta Roma trema di esso ducha non li faza amazzar... (Relation Mss., Archives de Vienne, extraite par Ranke.)

(3) Er wird übel als ein gebohrner Jude und schändlicher Epicurer beschrieben. (Seckend., p. 288.) — Integritas vitæ quâ prænoscebatur... (Pallavicini, I, p. 84.)

(4) Cui tota sollicitudo innitereretur nascentis hæresis evellendæ. (Cardinal Pallavicini, I, p. 83.)

tout l'Empire, mais surtout sous les yeux des princes d'Allemagne réunis à Cologne, les écrits hérétiques de Luther. Charles-Quint y avait déjà consenti pour ses États héréditaires. L'agitation des esprits était grande. « De telles mesures, dit-on aux ministres « de Charles et aux nonces eux-mêmes, loin de « guérir la plaie, ne feront que l'accroître. Pensez-« vous que la doctrine de Luther ne se trouve que « dans ces livres que vous jetez aux flammes? Elle « est écrite où vous ne sauriez l'atteindre, dans le « cœur de la nation (1)... Si vous voulez employer « la force, il faut que ce soit celle de glaives in-« nombrables tirés pour égorger un peuple im-« mense (2). Quelques morceaux de bois assemblés « pour consumer quelques feuilles de papier, ne « feront rien; et de telles armes ne conviennent ni « à la dignité de l'Empereur, ni à celle du pontife. » — Le nonce défendait ses bûchers : « Ces flammes, « disait-il, sont une sentence de condamnation « écrite en caractères gigantesques, et que com-« prennent également ceux qui sont près et ceux « qui sont loin, les savants et les ignorants, et ceux « même qui ne savent pas lire. »

Mais au fond, ce n'est pas des papiers et des livres qu'il fallait au nonce, c'était Luther lui-même. « Ces flammes, reprit-il, ne suffisent pas pour pu-« rifier l'air infect de l'Allemagne (3). Si elles épou-« vantent les simples, elles ne corrigent pas les mé-« chants. Il faut un édit de l'Empereur contre la « tête même de Luther (4). »

Aléandre ne trouva pas l'Empereur aussi facile quand il s'agit de la personne du réformateur que quand il n'était question que de livres.

« A peine monté sur le trône, dit-il à Aléandre, « je ne puis, sans l'avis de mes conseillers et le « consentement des princes, frapper d'un tel coup « une faction immense qu'entourent de si puissants « défenseurs. Sachons d'abord ce que pense de « cette affaire notre père l'électeur de Saxe; nous « verrons ensuite ce qu'il faudra répondre au « pape (5). » C'est donc auprès de l'électeur que les nonces vont essayer leurs artifices et le pouvoir de leur éloquence.

Le premier dimanche de novembre, Frédéric, ayant assisté à la messe dans le couvent des cordeliers, Caraccioli et Aléandre lui firent demander audience. Il les reçut en présence de l'évêque de Trente et de plusieurs de ses conseillers. Caraccioli présenta d'abord à l'électeur le bref du pape. Plus doux qu'Aléandre, il pensa devoir gagner le prince par des flatteries, et se mit à l'exalter, lui et ses ancêtres. « C'est en vous, dit-il, que l'on espère pour « le salut de l'Église romaine et de l'Empire ro-« main. »

Mais l'impétueux Aléandre, voulant en venir au fait, s'avança brusquement et interrompit son collègue, qui lui céda modestement la parole (6). « C'est « à moi, dit-il, et à Eck, que l'affaire de Martin a « été confiée. Voyez les dangers immenses dans « lesquels cet homme plonge la république chré-« tienne. Si l'on ne s'empresse d'y porter remède, « c'en est fait de l'Empire. Pourquoi les Grecs sont-« ils perdus, si ce n'est parce qu'ils ont abandonné « le pape? Vous ne pouvez demeurer uni à Luther, « sans vous séparer de Jésus-Christ (7). Je vous « demande deux choses, au nom de Sa Sainteté : « la première, que vous brûliez les écrits de Lu-« ther; la seconde, que vous le punissiez lui-même « du supplice qu'il mérite, ou tout au moins que « vous le livriez captif au pape (8). L'Empereur et « tous les princes de l'Empire se sont déclarés « prêts à accéder à nos demandes; vous seul tardez « encore... »

Frédéric répondit par l'intermédiaire de l'évêque de Trente : « Cette affaire est trop grave pour la dé-« cider en ce moment. Nous vous ferons connaître « notre résolution. »

La position dans laquelle se trouvait Frédéric était difficile. Quel parti prendra-t-il? D'un côté sont l'Empereur, les princes de l'Empire et le grand pontife de la chrétienté, à l'autorité duquel l'électeur ne pensait point encore à se soustraire; de l'autre, un moine, un faible moine; car ce n'est que lui seul qu'on demande. Le règne de Charles vient de commencer. Sera-ce Frédéric, le plus ancien, le plus sage de tous les princes de l'Allemagne, qui jettera la désunion dans l'Empire? D'ailleurs cette antique piété qui l'a conduit jusqu'au sépulcre de Christ, peut-il y renoncer?...

D'autres voix se firent alors entendre. Un jeune prince, qui porta plus tard la couronne électorale, Jean Frédéric, fils du duc Jean, neveu de l'électeur, élève de Spalatin, âgé de dix-sept ans, et dont le règne fut signalé par de grandes infortunes, avait reçu dans son cœur un grand amour pour la vérité, et était vivement attaché à Luther (9). Quand il le

(1) Altiusque insculptam in mentibus universæ ferè Germaniæ. (Cardinal Pallavicini, I, p. 88.)

(2) In vi innumerabilium gladiorum qui infinitum populum trucidarent. (Ibid.)

(3) Non satis ad expurgandum aerem Germaniæ jam tabificum. (Ibid., p. 89.)

(4) Cæsaris edictum in caput... Lutheri. (Ibid.)

(5) Audiamus antea hâc in re patrem nostrum Fredericum. (L. Opp. lat. II, p. 117.)

(6) Cui ita loquenti de improviso sese addit Aleander... (Ibid.)

(7) Non posse cum Luthero conjungi, quin sejungeretur à Christo. (Pallavicini, I, p. 86.)

(8) Ut de eo supplicium sumeret, vel captum pontifici transmitteret. (L. Opp. lat. II, p. 117.)

(9) ... Sonderliche Gunst und Gnade zu mir unwirdiglich, und den grossen Willen und Lust zu der heiligen göttlichen Wahr-

vit frappé des anathèmes de Rome, il embrassa sa cause avec la chaleur d'un jeune chrétien et d'un jeune prince. Il écrivit au docteur, il écrivit à son oncle, et sollicita ce dernier avec noblesse de protéger Luther contre ses ennemis. D'un autre côté Spalatin, souvent, il est vrai, très-abattu, Pontanus et les autres conseillers qui étaient avec l'électeur à Cologne, représentaient au prince qu'il ne pouvait abandonner le réformateur (1).

Au milieu de cette agitation générale, un seul homme demeurait paisible : c'était Luther. Tandis qu'on cherchait à le sauver par l'influence des grands, le moine, dans son cloître de Wittemberg, pensait que c'était plutôt à lui de sauver ces grands du monde. « Si l'Évangile, écrivait-il à Spalatin, « était de nature à être propagé ou maintenu par « les puissances du monde, Dieu ne l'eût pas confié « à des pêcheurs (2). Ce n'est pas aux princes et aux « pontifes de ce siècle qu'il appartient de défendre « la Parole de Dieu. Ils ont assez affaire de se mettre à l'abri des jugements du Seigneur et de son « Oint. Si je parle, je le fais afin qu'ils obtiennent « la connaissance de la Parole divine et qu'ils soient « sauvés par elle. »

L'attente de Luther ne devait pas être trompée. Cette foi, que recélait un couvent de Wittemberg, exerçait sa puissance dans les palais de Cologne. Le cœur de Frédéric, ébranlé un instant peut-être, se fortifiait de plus en plus. Il était indigné que le pape, malgré ses instantes prières de faire informer l'affaire en Allemagne, l'eût jugée à Rome sur la demande d'un ennemi personnel du réformateur, et qu'en son absence, cet adversaire eût osé publier, en Saxe, une bulle qui menaçait l'existence de l'université et la paix de son peuple. D'ailleurs l'électeur était convaincu que l'on faisait tort à Luther. Il frémissait à la pensée de livrer un innocent aux mains cruelles de ses ennemis. La justice plutôt que le pape, voilà la règle qu'il adopte. Il prit la résolution de ne pas céder à Rome. Le 4 novembre, ses conseillers dirent de sa part aux nonces romains réunis chez l'électeur, en présence de l'évêque de Trente, qu'il avait vu avec beaucoup de peine le docteur Eck profiter de son absence, pour envelopper dans la condamnation divers personnages dont il n'était point question dans la bulle; qu'il se pouvait que depuis son départ de la Saxe, un nombre immense de savants, d'ignorants, d'ecclésiastiques, de laïques, se fussent unis et eussent adhéré à la cause et à l'appel de Luther (3); que ni Sa Majesté Impériale, ni qui que ce fût, ne lui avait montré que les écrits de Luther eussent été réfutés, et qu'il ne restât plus qu'à les jeter au feu, et qu'il demandait que le docteur Luther, pourvu d'un sauf-conduit, pût comparaître devant des juges savants, pieux et impartiaux.

Après cette déclaration, Aléandre, Caraccioli et ceux de leur suite se retirèrent pour délibérer (4). C'était la première fois que l'électeur faisait connaître publiquement ses intentions à l'égard du réformateur. Les nonces avaient attendu tout autre chose de sa part. Maintenant, avaient-ils pensé, que l'électeur, en persistant dans son rôle d'impartialité, attirerait sur lui des dangers dont il ne saurait prévoir toute l'étendue, il n'hésitera pas à sacrifier le moine. Ainsi avait raisonné Rome. Mais ses machinations devaient échouer contre une force qui n'était pas dans ses calculs : l'amour de la justice et de la vérité.

Admis de nouveau en présence des conseillers de l'électeur : « Je voudrais bien savoir, dit l'impé- « rieux Aléandre, ce que penserait l'électeur, si « l'un de ses sujets choisissait pour juge le roi de « France ou quelque autre prince étranger. » Et voyant enfin que rien ne pouvait ébranler les conseillers saxons : « Nous exécuterons la bulle, dit-il, « nous poursuivrons et brûlerons les écrits de Lu- « ther. Quant à sa personne, ajouta-t-il, en affec- « tant une indifférence dédaigneuse, le pape ne se « soucie point de tremper ses mains dans le sang « de ce misérable. »

La nouvelle de la réponse que l'électeur avait faite aux nonces, étant parvenue à Wittemberg, remplit de joie les amis de Luther. Mélanchton et Amsdorff surtout se livrent aux plus flatteuses espérances. « La noblesse allemande, dit Mélanchton, se diri- « gera d'après l'exemple de ce prince, qu'elle suit « en tout comme son Nestor. Si Homère appelait « son héros *la muraille des Grecs*, pourquoi n'ap- « pellerait-on pas Frédéric *la muraille des Ger- « mains* (5)? »

L'oracle des cours, le flambeau des écoles, la lumière du monde, Érasme, se trouvait alors à Cologne. Plusieurs princes l'avaient appelé pour le consulter. Érasme fut, à l'époque de la réforme, le chef du juste-milieu; du moins il s'imagina de l'être, mais faussement; car quand la vérité et l'erreur sont en présence, la justice n'est pas au milieu. Il

heit. (L. Epp. I, p. 548, à Jean Frédéric, le 30 octobre 1520.)

(1) Assiduo flabello ministrorum, illi jugiter suadentium ne Lutherum desereret. (Pallavicini, I, p. 86.)

(2) Evangelium si tale esset, quod potentatibus mundi aut propagaretur aut servaretur, non illud piscatoribus Deus demandasset. (L. Epp. I, p. 521.)

(3) Ut ingens vis populi, doctorum et rudium, sacrorum et profanorum, sese conjunxerint... (L. Opp. lat. II, p. 116.)

(4) Quo audito, Marinus et Aleander seorsim cum suis locuti sunt... (Ibid., p. 117.)

(5) Homericâ appellatione murum Germaniæ. (Corp. Ref. I, p. 272.)

était le prince de ce parti philosophe et universitaire qui, depuis des siècles, avait prétendu corriger Rome sans pouvoir jamais y parvenir; il était le représentant de la sagesse humaine; mais cette sagesse était trop faible pour abattre les hauteurs de la papauté. Il fallait cette sagesse de Dieu, que les hommes appellent souvent une folie, mais à la voix de laquelle des montagnes s'écroulent. Érasme ne voulait ni se jeter dans les bras de Luther, ni s'asseoir aux pieds du pape. Il hésitait, et souvent chancelait entre ces deux pouvoirs, attiré quelquefois vers Luther, puis tout à coup repoussé vers le pape. Il s'était prononcé pour Luther dans une lettre à l'archevêque de Mayence. « La dernière étincelle de piété chrétienne semble près de s'éteindre, avait-il dit à Albert, et c'est là ce qui a ému le cœur de Luther; il ne se soucie ni d'argent ni d'honneurs (1). » Mais cette lettre que l'imprudent Ulric de Hutten avait publiée, attira à Érasme tant d'ennuis, qu'il se promit d'agir à l'avenir avec plus de prudence. D'ailleurs, on l'accusait de complicité avec Luther, et celui-ci le blessait par des discours imprudents. « Presque tous les gens de bien sont pour Luther (2), dit-il; mais je vois que nous marchons vers une révolte... Je ne voudrais pas que l'on joignît jamais mon nom au sien. Cela me nuit sans lui être utile (3). » — « Soit, répondit Luther; puisque cela vous peine, je vous promets de ne jamais faire mention de vous ni d'aucun de vos amis. » Tel était l'homme auquel s'adressèrent les ennemis et les amis du réformateur.

L'électeur, comprenant que l'opinion d'un homme aussi respecté qu'Érasme serait d'une grande autorité, invita l'illustre Hollandais à se rendre auprès de lui. Érasme obéit à cet ordre. C'était le 5 décembre. Les amis de Luther ne virent pas cette démarche sans de secrètes appréhensions. L'électeur était devant le foyer, ayant Spalatin à son côté, quand Érasme fut introduit. « Que pensez-vous de Luther? » lui demanda aussitôt Frédéric. Le prudent Érasme, supris d'une question si directe, chercha d'abord à éluder la réponse. Il se tordait la bouche, se mordait les lèvres, et ne disait mot. Alors l'électeur, ouvrant de grands yeux, comme il avait coutume de faire quand il parlait avec des gens dont il voulait avoir une réponse précise, dit Spalatin, fixa des regards perçants sur Érasme (4). Celui-ci, ne sachant comment se tirer d'embarras, dit enfin d'un ton moitié plaisant : « Luther a commis deux grands péchés, car il a attaqué la couronne du pape et le ventre des moines (5). » L'électeur sourit; mais il fit comprendre à son interlocuteur qu'il parlait sérieusement. Alors Érasme sortant de sa réserve : « La source de toute cette dispute, dit-il, est la haine des moines pour les lettres, et la crainte qu'ils ont de voir finir leur tyrannie. Qu'ont-ils mis en œuvre contre Luther? des clameurs, des cabales, des haines, des libelles. Plus un homme est vertueux et attaché à la doctrine de l'Évangile, moins aussi il est opposé à Luther (6). La dureté de la bulle a excité l'indignation de tous les gens de bien, et personne n'a pu y reconnaître la douceur d'un vicaire de Jésus-Christ (7). De tant d'universités, deux seulement ont condamné Luther; encore l'ont-elles condamné et non convaincu. Que l'on ne s'y trompe pas: le danger est plus grand que quelques-uns ne l'imaginent. Des choses difficiles, ardues, sont à la porte (8)... Commencer le règne de Charles par un acte aussi odieux que l'emprisonnement de Luther, serait d'un triste augure. Le monde a soif de la vérité évangélique (9); gardons-nous de lui opposer une résistance coupable. Qu'on fasse examiner l'affaire par des hommes graves et d'un jugement sain; c'est ce qu'il y a de plus convenable pour la dignité du pape lui-même. »

Ainsi parla Érasme à l'électeur. Une telle franchise étonnera peut-être; mais Érasme savait à qui il tenait ce langage. Spalatin en était dans la joie. Il sortit avec Érasme, et l'accompagna jusque chez le comte de Nuenar, prévôt de Cologne, où l'illustre savant demeurait. Celui-ci, dans un accès de franchise, rentré chez lui, prit la plume, s'assit, écrivit le sommaire de ce qu'il avait dit à l'électeur, et remit ce papier à Spalatin; mais bientôt la peur d'Aléandre s'empara du timide Érasme; le courage que lui avait donné la présence de l'électeur et de son chapelain s'évanouit, et il supplia Spalatin de lui renvoyer son écrit trop hardi, de peur qu'il ne tombât entre les mains du terrible nonce. Il n'était plus temps.

(1) Et futurum erat.., ut tandem prorsùs extingueretur illa scintilla christianæ pietatis; hæc moverunt animum Lutheri... qui nec honores ambit, nec pecuniam cupit. (Erasm. Epp. Londini, 1642, p. 586.)

(2) Favent verò fermè boni omnes. (Corp. Ref. I, p. 205.)

(3) Er will von mir ungennent seyn. (L. Epp. I, p. 525.) Nam ea res me gravat, et Lutherum non sublevat. (Corp. Reform. I, p. 206.)

(4) Da sperret such wahrlich mein gnädister Herr seine Augen nur wohl auf... (Spalatin, Hist. M. S. in Seckend, p. 291.)

(5) Lutherus peccavit in duobus, nempè quod tetigit coronam pontificis et ventres monachorum.

(6) Cum optimus quisque et evangelicæ doctrinæ proximus dicatur, minimè offensus Luthero. (Axiomata Erasmi in L. Opp. lat. II, p. 115.)

(7) Bullæ sævitia probos omnes offendit, ut indigna mitissimo Christi vicario. (Ibid.)

(8) Urgent ardua negotia... (Ibid.)

(9) Mundus sitit veritatem evangelicam. (Ibid.)

L'électeur, se sentant fort de l'opinion d'Érasme, parla d'une manière plus décidée à l'Empereur. Érasme lui-même s'efforça, dans des conférences tenues pendant la nuit (1), comme autrefois celles de Nicodème, de persuader aux conseillers de Charles qu'il fallait renvoyer toute l'affaire à des juges impartiaux. Peut-être espérait-il être nommé lui-même arbitre dans cette cause qui menaçait de diviser le monde chrétien. Sa vanité eût été flattée d'un tel rôle. Mais en même temps, pour ne pas se perdre à Rome, il écrivit à Léon X les lettres les plus soumises, et Léon lui répondait avec bienveillance, ce qui mettait à la torture le pauvre Aléandre (2). Il eût volontiers, pour l'amour du pape, repris vivement le pape; car Érasme communiquait ces lettres du pontife, et elles ajoutaient encore à son crédit. Le nonce s'en plaignit à Rome. « Faites semblant, « lui écrivait-on, de ne pas remarquer la méchan- « ceté de cet homme. La prudence l'ordonne; il « faut laisser une porte ouverte au repentir (3). »

Charles-Quint embrassa lui-même un système de bascule, qui consistait à flatter et le pape et l'électeur, et à paraître incliner tour à tour vers l'un ou vers l'autre, suivant les besoins du moment. Un de ses ministres, qu'il avait envoyé à Rome, pour certaines affaires espagnoles, y était justement arrivé, au moment où le docteur Eck y poursuivait à grand bruit la condamnation de Luther. Le rusé ambassadeur reconnut aussitôt quels avantages son maître pouvait tirer du moine saxon. « Votre Majesté, « écrivit-il, le 12 mai 1520, à l'Empereur qui se « trouvait encore en Espagne, doit aller en Allema- « gne, et y montrer quelque faveur à un certain « Martin Luther, qui se trouve à la cour de Saxe, « et qui, par les choses qu'il prêche, donne beau- « coup de souci à la cour de Rome (4). » Voilà quel fut, dès le commencement, le point de vue de Charles. Il ne s'agissait pas pour lui de savoir de quel côté se trouvaient et la vérité et l'erreur, ou de connaître ce que demandaient les grands intérêts de la nation allemande. Qu'exige la politique et que faut-il faire pour porter le pape à soutenir l'Empereur? C'était là toute la question; et on le savait bien à Rome. Les ministres de Charles insinuèrent à Aléandre le plan que leur maître voulait suivre. « L'Empereur, dirent-ils, se conduira envers « le pape, comme le pape envers l'Empereur; car « il ne se soucie pas d'augmenter la puissance de « ses rivaux, et en particulier du roi de France (5). » A ces paroles, l'impérieux nonce fit éclater son indignation. « Eh quoi! répondit-il, quand même le « pape abandonnerait l'Empereur, faut-il que ce- « lui-ci abandonne la religion? Si Charles veut ainsi « se venger... qu'il tremble! cette lâcheté tournera « contre lui-même. » Mais les menaces du nonce n'ébranlèrent pas les diplomates impériaux.

XII

Luther sur la confession. — La vraie absolution. — L'Antechrist. — On se rallie à Luther. — Satires. — Ulric de Hutten. — Lucas Cranach. — Le carnaval à Wittemberg. — Staupitz intimidé. — Travaux de Luther. — Humilité de Luther. — Progrès de la réforme.

Si les légats de Rome échouaient auprès des puissants du monde, les agents inférieurs de la papauté parvenaient à porter le trouble parmi les petits. La milice de Rome avait entendu le commandement de son chef. Des prêtres fanatiques se servaient de la bulle pour épouvanter les consciences, et des ecclésiastiques honnêtes, mais peu éclairés, regardaient comme un devoir sacré d'agir conformément aux instructions du pape. C'était dans le confessionnal que Luther avait commencé la lutte contre Rome (6); ce fut dans le confessionnal que Rome engagea la bataille contre les adhérents du réformateur. Bafouée à la face de la nation, la bulle devint une puissance dans ces tribunaux solitaires. « Avez- « vous lu les écrits de Luther? demandent les « confesseurs; les possédez-vous? les regardez-vous « comme vrais ou comme hérétiques? » Et si le pénitent hésite à prononcer l'anathème, le prêtre lui refuse l'absolution. Plusieurs consciences sont troublées. Il y a une grande agitation parmi le peuple. Cette manœuvre habile va ramener sous le joug du pape des populations déjà gagnées à l'Évangile. Rome se félicite d'avoir élevé dans le treizième siècle ce tribunal destiné à asservir aux prêtres les consciences libres des chrétiens (7). Tant qu'il demeure debout, son règne n'est pas fini.

Luther apprit ces choses. Seul pour déjouer cette manœuvre, que fera-t-il? La parole, une parole prononcée hautement, courageusement, voilà son arme. La parole ira chercher ces consciences alarmées, ces âmes effrayées, et les fortifiera. Il fallait

(1) Sollicitatis per nocturnos congressus... (Pallavicini, I, p. 87.)

(2) Quæ malè torquebant Aleandrum. (Ibid.)

(3) Prudentis erat consilii, hominis pravitatem dissimulare... (Ibid., p. 88.)

(4) Dépêches de Manuel Llorente, I, p. 398.

(5) Cæsarem ita se gesturum erga Pontificem, uti se Pontifex erga Cæsarem gereret... (Pallavicini, I, p. 91.)

(6) Voyez p. 97.

(7) En 1215, par le quatrième concile de Latran, sous Innocent III.

donner une impulsion puissante. La voix de Luther se fit entendre. Il s'adressa aux pénitents avec une courageuse fierté, un noble dédain de toutes les considérations secondaires. « Quand on vous de« mande si vous approuvez ou non mes livres, leur « dit-il, répondez : Vous êtes un confesseur, et non « un inquisiteur ou un geôlier. Mon devoir est de « confesser ce que ma conscience me porte à dire : « le vôtre n'est pas de sonder et de découvrir les « secrets de mon cœur. Donnez-moi l'absolution et « disputez ensuite avec Luther, avec le pape, et « avec qui il vous plaira ; mais ne faites pas du sa« crement de la pénitence une querelle et un com« bat. — Et si le confesseur ne veut pas céder, « alors, continue Luther, je me passerai plutôt « de son absolution. Soyez sans inquiétude : si « l'homme ne vous absout pas, Dieu vous absou« dra. Réjouissez-vous de ce que vous êtes absous « de Dieu même, et présentez-vous sans crainte au « sacrement de l'autel. Le prêtre rendra compte, « au jugement dernier, de l'absolution qu'il vous « aura refusée. Ils peuvent bien nous refuser le « sacrement, mais ils ne peuvent pas nous priver « de la force et de la grâce que Dieu y a attachées. « Ce n'est ni dans leur volonté ni dans leur pouvoir, « mais dans notre foi, que Dieu a placé le salut. « Laissez là sacrement, autel, prêtre, église ; la Pa« role de Dieu condamnée dans la bulle est plus que « toutes ces choses. L'âme peut se passer du sacre« ment, mais elle ne peut vivre sans la Parole. « Christ, le véritable évêque, se chargera de vous « nourrir spirituellement (1). »

Ainsi la voix de Luther pénétrait dans les familles et dans les consciences alarmées, pour leur communiquer le courage et la foi. Mais ce n'était pas assez pour lui de se défendre ; il sentait qu'il devait attaquer et porter coup après coup. Un théologien romain, Ambroise Catharin, avait écrit contre lui. « Je remuerai la bile de cette bête italienne (2), » dit Luther. Il tint parole. Dans sa réponse il prouva, par les révélations de Daniel et de saint Jean, par les épîtres de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jude, que le règne de l'Antechrist, prédit et décrit dans la Bible, était la papauté. « Je sais pour « certain, dit-il en terminant, que Notre-Seigneur « Jésus-Christ vit et règne. Fort de cette assurance, « je ne craindrais pas plusieurs milliers de papes. « Que Dieu vous visite enfin selon sa puissance in« finie, et fasse luire le jour de l'avénement glorieux « de son Fils, dans lequel il détruira le méchant. « Et que tout le peuple dise : Amen (3) ! »

Et tout le peuple disait : Amen. Un saint effroi s'emparait des âmes. C'était l'Antechrist qu'on voyait assis sur le trône pontifical. Cette idée nouvelle, qui empruntait une grande force des descriptions des prophètes, lancée par Luther au milieu de son siècle, porta à Rome le coup le plus terrible. La foi à la Parole divine remplaçait celle que l'Église avait seule obtenue jusqu'alors ; et la puissance du pape, longtemps l'objet des adorations du peuple, était devenue celui de sa haine et de sa terreur.

L'Allemagne répondait à la bulle du pape en entourant Luther de ses acclamations. La peste était dans Wittemberg, et cependant on voyait chaque jour arriver de nouveaux étudiants, et quatre à six cents disciples étaient assis habituellement dans les salles académiques, aux pieds de Luther et de Mélanchton. L'église du couvent et l'église de la ville étaient trop petites pour la foule, avide des paroles du réformateur. Le prieur des augustins tremblait de voir ces deux temples s'écrouler sous le poids des auditeurs (4). Mais ce mouvement des esprits n'était pas renfermé dans les murs de Wittemberg ; il parcourait l'Allemagne. Des princes, des seigneurs, des savants écrivaient de tous côtés à Luther des lettres pleines de consolation et de foi. Le docteur en montra plus de trente au chapelain (5).

Le margrave de Brandebourg arriva un jour à Wittemberg avec plusieurs autres princes pour visiter Luther. « Ils ont voulu voir l'homme (6), » dit celui-ci. En effet, tous voulaient *voir l'homme* dont la parole remuait les peuples et faisait chanceler sur son trône le pontife de l'Occident.

L'enthousiasme des amis de Luther augmentait de jour en jour. « O folie inouïe d'Emser, s'écriait « Mélanchton, qu'il ait osé se mesurer avec notre « Hercule, méconnaissant le doigt de Dieu dans les « actions de Luther (7), comme le roi des Égyptiens « le méconnut dans celles de Moïse. » Le doux Mélanchton trouvait des paroles puissantes pour exciter ceux qui lui paraissaient faire des pas rétrogrades ou demeurer stationnaires. « Luther s'est levé pour « la vérité, écrivait-il à Jean Hess, et pourtant tu « gardes le silence !... Il respire encore, il prospère « encore, bien que Léon s'indigne et frémisse. « Souviens-toi qu'il est impossible que l'impiété « romaine donne son approbation à l'Évangile (8).

(1) Und wird dich der rechte Bischoff Christus selber speisen... (L. Opp. LXVII, p. 565.)

(2) Italicæ bestiæ bilem movebo. (L. Epp. I, p. 570.)

(3) Ostendat illum diem adventus gloriæ Filii sui, quo destruatur iniquus iste. (L. Opp. lat. II, p. 162.)

(4) Es möchte noch gar die Kirche und Capelle um der Menge willen einfallen. (Spalatin in Seckend., p. 296.)

(5) Mehr als 30 Briefe von Fürsten... (Spalatin in Seckend., p. 296.)

(6) Videre enim hominem voluerunt. (L. Epp. I, p. 544, 16 janvier 1521.)

(7) ... Dei digitum esse, quæ à Martino fiant. (Corp. Reform. I, p. 282.)

(8) Non posse Evangelium romanæ impietati probari... (Ibid., p. 280.)

« Comment manquerait-il à ce siècle malheureux « des Judas, des Caïphes, des Pilates, des Hérodes ? « Arme-toi donc de la puissance de la Parole de « Dieu contre de tels adversaires. »

Tous les écrits de Luther, son *Oraison dominicale*, surtout la nouvelle édition de la *Théologie allemande*, étaient dévorés avec avidité. Il se formait des sociétés de lecture, dont les membres se communiquaient ces ouvrages. Des amis les réimprimaient et les faisaient répandre par des colporteurs. On les recommandait du haut des chaires. On voulait une Église allemande ; on demandait que nul ne fût à l'avenir revêtu de quelque dignité, s'il ne pouvait prêcher au peuple en allemand, et que les évêques germains s'opposassent partout à la puissance papale.

Il y avait plus : des satires mordantes, dirigées contre les principaux ultramontains, circulaient dans les provinces de l'Empire. L'opposition réunissait toutes ses forces autour de cette doctrine nouvelle qui lui donnait précisément ce qui lui manquait, en la justifiant aux yeux de la religion. La plupart des jurisconsultes, fatigués des empiétements des tribunaux ecclésiastiques, se rattachaient à la réforme, mais les humanistes surtout embrassaient vivement ce parti. Ulric de Hutten était infatigable. Il écrivait à Luther, aux légats, aux hommes les plus considérés de l'Allemagne : « Je te « le dis et je te le dis encore, ô Marinus, disait-il au « légat Caraccioli dans une de ses publications, les « ténèbres dont vous aviez obscurci nos yeux sont « dissipées, l'Évangile est prêché, la vérité est an- « noncée, les niaiseries de Rome sont couvertes de « mépris, vos ordonnances languissent et meurent, « la liberté commence (1)... »

Ne se contentant pas de la prose, Hutten recourait aussi aux vers. Il publiait ses *Cris sur l'incendie de Luther* (2). En appelant à Jésus-Christ, il le conjurait de consumer du feu de ses regards ceux qui osaient méconnaître sa puissance. Il se mit surtout à écrire en allemand. « Jusqu'à présent, disait-il, « j'ai écrit en latin, langue que tous ne pouvaient « comprendre ; mais maintenant c'est à la patrie « que je m'adresse ! » Ses *rimes* allemandes ouvraient et faisaient lire au peuple le honteux et volumineux registre des péchés de la cour de Rome. Mais Hutten ne voulait pas s'en tenir à de simples paroles ; il était impatient de faire intervenir son épée dans la lutte ; et il pensait que ce serait avec les glaives et les hallebardes de tant de vaillants guerriers, dont s'enorgueillissait l'Allemagne, que l'on accomplirait la vengeance de Dieu. Luther s'opposa à ses projets insensés : « Je ne veux pas, dit-il, « que l'on combatte pour l'Évangile par la violence « et par le carnage. Je l'ai écrit à Hutten (3). »

Le célèbre peintre Lucas Cranach publia, sous le titre de *Passion de Christ et de l'Antechrist*, des gravures qui représentaient, d'un côté la gloire et la magnificence du pape, et de l'autre l'humiliation et les souffrances du Rédempteur. Luther en composa les inscriptions. Ces gravures, faites avec beaucoup d'esprit, produisirent un effet inouï. Le peuple se détachait d'une Église qui paraissait en tout point si opposée à l'esprit de son fondateur. « Cet ou- « vrage, dit Luther, est excellent pour les laï- « ques (4). »

Plusieurs employaient contre la papauté des armes peu en rapport avec la sainteté de la vie chrétienne. Emser avait répondu à l'ouvrage de Luther intitulé : *Au bouc de Leipzig*, par un écrit qui avait pour titre : *Au taureau de Wittemberg ;* le nom n'était pas mal trouvé. Mais à Magdebourg, on pendit le livre d'Emser à la potence, avec cette inscription : « Ce livre est digne d'un tel lieu, » et l'on plaça une verge à côté, pour indiquer la punition que méritait son auteur (5). A Dœblin, on écrivit sous la bulle du pape, pour se moquer de l'impuissance de ses foudres : « Le nid est ici ; mais les oi- « seaux s'en sont envolés (6). »

A Wittemberg, profitant des jours du carnaval, les étudiants revêtirent l'un d'eux d'un costume semblable à celui du pape et le promenèrent dans les rues de la ville avec pompe, mais d'une manière un peu trop folâtre, dit Luther (7). Arrivés sur la grande place, ils s'approchèrent de la rivière, et quelques-uns, feignant une subite attaque, parurent vouloir jeter le pape à l'eau. Mais le pontife, peu désireux de ce bain-là, prit la fuite ; ses cardinaux, ses évêques et ses familiers firent de même, se dispersant dans tous les quartiers de la ville ; et les

(1) Ablata illa est vobis inducta olim nostris oculus caligo, prædicatur Evangelium... Spes est libertatis... (Ulrich ab Hutten Eques Mar. Carac. L. Opp. lat. II, p. 176.)

(2) Quo tu oculos, pie Christe, tuos, frontisque severæ
Tende supercilium, teque esse ostende neganti.
Qui te contemnunt igitur, mediumque tonanti
Ostendunt digitum, tandem iis te ostende potentem,
Te videat ferus ille Leo, te tota malorum
Sentiat inluvies, scelerataque Roma tremiscat,
Ultorem scelerum discant te vivere saltem,
Qui regnare negant... (In Incendium Lutheranum Exclamatio, etc. ; ibid.)

(3) Nollem vi et cæde pro Evangelio certari ; ita scripsi ad hominem. (L. Epp. I, p. 543)

(4) Bonus est pro laicis liber. (Ibid., p. 571.) Il vaudrait la peine de faire une réimpression de ce livre. Je l'ai trouvé dans la bibliothèque de Zurich.

(5) In publico infamiæ loco affixus. (Ibid., p. 560.)

(6) Das Nest ist hie, die Vögel sind ausgeflogen. (Ibid., p. 570.)

(7) Nimis ludicrè papam personatum circumvenerunt sublimem et pompaticum... (Ibid., p. 561.)

étudiants de les poursuivre par les rues : il n'y avait pas un coin de Wittemberg où quelque dignitaire romain ne s'enfuît devant les cris et les risées de la population ameutée (1). « L'ennemi de Christ, dit « Luther, qui se joue et des rois et de Christ lui-« même, mérite bien qu'on se joue ainsi de lui. » Erreur, selon nous : la vérité est trop belle pour la faire descendre dans la boue. Elle doit combattre sans l'auxiliaire des chansons, des caricatures et des scènes de carnaval. Peut-être, sans ces démonstrations populaires, ses succès seront-ils moins apparents ; mais ils seront plus purs, et par conséquent plus durables. Quoi qu'il en soit, la conduite imprudente et passionnée de la cour de Rome avait excité une antipathie universelle ; et cette bulle par laquelle la papauté croyait tout étouffer, fut précisément ce qui fit éclater partout la révolte.

Cependant, tout n'était pas enivrement et triomphe pour le réformateur. Derrière ce char où le traînait son peuple ému, transporté d'admiration, ne manqua pas de se trouver l'esclave chargé de lui rappeler sa misère. Quelques-uns de ses amis semblaient disposés à rebrousser chemin. Staupitz, qu'il nommait son père, paraissait ébranlé. Le pape l'avait accusé, et Staupitz s'était déclaré prêt à se soumettre au jugement de Sa Sainteté. « Je crains, « lui dit Luther, qu'en acceptant le pape pour juge, « vous ne paraissiez me rejeter moi et les doctrines « que j'ai soutenues. Si Christ vous aime, il vous « contraindra à rétracter votre lettre. Christ est « condamné, dépouillé, blasphémé ; c'est le temps, « non de craindre, mais d'élever la voix (2). C'est « pourquoi, tandis que vous m'exhortez à l'humi-« lité, je vous exhorte à la fierté ; car vous avez trop « d'humilité, de même que moi j'ai trop d'orgueil. « On m'appellera orgueilleux, avare, adultère, ho-« micide, antipape, homme coupable de tous les « crimes... N'importe! pourvu qu'on ne puisse pas « me reprocher d'avoir gardé un silence impie au « moment où le Seigneur disait avec douleur : *Je « regarde à ma droite, et il n'y a personne qui me « reconnaisse.* (Psaume 142.) La parole de Jésus-« Christ est une parole, non de paix, mais d'épée. « Si vous ne voulez pas suivre Jésus-Christ, moi je « marcherai seul, je m'avancerai seul, et j'empor-« terai la place (3). »

Ainsi Luther, comme un général d'armée, embrassait tout le champ de bataille ; et tandis que sa voix poussait dans la mêlée de nouveaux soldats, il découvrait ceux des siens qui paraissaient faibles, et les rappelait à la ligne du devoir. Partout ses exhortations se faisaient entendre. Ses lettres se succédaient rapidement. Trois presses étaient sans cesse occupées à multiplier ses écrits (4). Ses paroles couraient au milieu du peuple, affermissaient dans les confessionnaux les consciences effrayées, relevaient dans les couvents les âmes prêtes à céder, et maintenaient les droits de la vérité dans les palais des princes.

« Au milieu des tempêtes qui m'assaillent, écri-« vait-il à l'électeur, j'espérais toujours trouver une « fois la paix. Mais je vois maintenant que ce n'é-« tait là qu'une pensée d'homme. De jour en jour « l'onde se soulève, et déjà l'Océan m'entoure tout « entier. La tempête se déchaîne avec un effroyable « fracas (5). Je saisis d'une main le glaive des ba-« tailles, et de l'autre j'édifie les murs de Sion (6). » Ses anciens liens sont rompus : la main qui a lancé contre lui les foudres de l'excommunication les a brisés. « Excommunié par la bulle, dit-il, je suis « délié de l'autorité du pape et des lois monastiques. « J'embrasse avec joie cette délivrance. Mais je ne « quitte ni l'habit de l'ordre, ni le couvent (7). » Et cependant, au milieu de toute cette agitation, il ne perd pas de vue les dangers auxquels cette lutte expose son âme. Il sent la nécessité de veiller sur lui-même. « Tu fais bien de prier pour moi, écri-« vait-il à Pellican, qui demeurait à Bâle. Je ne puis « me livrer suffisamment à de saints exercices ; la « vie m'est une croix. Tu fais bien de m'exhorter à « la modestie : j'en sens le besoin ; mais je ne suis « pas maître de moi-même. Je ne sais quel esprit « m'emporte. Je ne veux de mal à personne (8) ; « mais mes ennemis me pressent avec une telle fu-« reur, que je ne prends pas assez garde aux séduc-« tions de Satan. Prie donc pour moi... »

Ainsi et le réformateur et la réformation couraient vers le but auquel Dieu les appelait. L'ébranlement se communiquait. Les hommes qui paraissaient devoir être les plus fidèles à la hiérarchie commençaient à s'émouvoir. « Ceux-là mêmes, dit Eck assez « ingénument, qui tiennent du pape les meilleurs « bénéfices et les plus riches canonicats, demeurent « muets comme des poissons. Plusieurs d'entre eux « exaltent même Luther comme un homme rempli « de l'esprit de Dieu, et appellent les défenseurs du

(1) ... Fugitivum cum cardinalibus, episcopis, familiisque suis, in diversas partes oppidi disperserunt et insecuti sunt... (L. Epp. I, p. 561. 17 février 1521.)

(2) Non enim hic tempus timendi sed clamandi... (Ibid., p. 557.)

(3) Quod si tu non vis sequi, sine me ire et rapi... (Ibid., p. 558.)

(4) Cum tria prela solus ego occupare cogar. (Ibid., p. 536.)

(5) Videns rem tumultuosissimo tumultu tumultuantem. (Ib., p. 546.)

(6) Unâ manu gladium apprehendens, et alterâ murum ædificaturus. (Ibid., p. 565.)

(7) Ab ordinis et papæ legibus solutus... quod gaudeo et amplector. (Ibid., p. 558.)

(8) ... Compos mei non sum, rapior nescio quo spiritu, cum nemini me male velle conscius sim... (Ibid., p. 555.)

« pape des sophistes et des flatteurs (1). » L'Église, en apparence pleine de force, soutenue par les trésors, les puissances, les armées du monde, mais en réalité affaiblie, amaigrie, sans amour de Dieu, sans vie chrétienne, sans enthousiasme pour la vérité, se trouvait en présence d'hommes simples mais courageux, et qui, sachant que Dieu est avec ceux qui combattent pour sa Parole, ne doutaient point de la victoire. On a vu de tout temps quelle est la puissance d'une idée pour pénétrer les masses, pour soulever les nations, et entraîner, s'il le faut, des milliers d'hommes sur le champ de bataille et à la mort. Mais si une idée humaine a une telle force, quel pouvoir n'aura pas une idée descendue du ciel, quand Dieu lui ouvre la porte des cœurs? Le monde n'a pas vu souvent à l'œuvre une telle puissance; il l'a vu cependant aux premiers jours du christianisme, à ceux de la réformation, et il le verra en des jours futurs. Des hommes qui dédaignaient les richesses et les grandeurs du monde, qui se contentaient d'une vie de peine et de pauvreté, commençaient à s'émouvoir pour ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la doctrine de la foi, de la grâce. Tous les éléments religieux entraient en fermentation dans la société ébranlée; et le feu de l'enthousiasme portait les âmes à s'élancer avec courage dans cette vie nouvelle, dans cette époque de renouvellement qui venait de s'ouvrir avec tant de grandeur, et où la Providence précipitait les peuples.

(1) Reynald. Epist. J. Eckii ad cardinal. Contarenum.

LIVRE SEPTIÈME.

LA DIÈTE DE WORMS.

1521 (janvier — mai).

—

I

Victoires de la Parole de Dieu.— La diète à Worms.— Difficultés. — Charles demande Luther. — L'électeur à Charles-Quint. — État des esprits. — Frayeur d'Aléandre.— L'électeur part sans Luther. — Aléandre réveille Rome. — Excommunication du pape et communion de Christ. — Fulmination de la bulle. — Les motifs de Luther dans la réforme.

La réformation, commencée par les luttes d'une âme humble, dans une cellule d'un couvent d'Erfurt, n'avait cessé de grandir. Un homme obscur, portant en sa main la Parole de vie, s'était tenu debout en présence des grandeurs du monde, et elles avaient chancelé. Il avait opposé cette Parole, d'abord à Tezel et à sa nombreuse armée; et ces vendeurs avides, après quelques instants de lutte, s'étaient enfuis : ensuite, au légat de Rome, à Augsbourg; et le légat, interdit, avait laissé échapper sa proie : plus tard, aux champions de la science dans les salles de Leipzig; et les théologiens étonnés avaient vu les armes du syllogisme se briser en leurs mains : enfin, il l'avait opposée au pape, quand celui-ci, troublé dans son sommeil, s'était levé sur son trône pour foudroyer le moine importun; et cette Parole avait paralysé toute la puissance du chef de la chrétienté. Il lui restait une dernière lutte à soutenir. Elle devait triompher de l'empereur d'Occident, des rois et des princes de la terre; et alors, victorieuse de toutes les grandeurs du monde, s'élever dans l'Église et y régner comme la Parole même de Dieu.

La nation entière était agitée. Princes et nobles; chevaliers et bourgeois, ecclésiastiques et laïques, villes et campagnes, tout était en lutte. Une puissante révolution religieuse, dont Dieu même était le premier moteur, mais qui avait aussi de profondes racines dans la vie du peuple, menaçait de renverser le chef si longtemps vénéré de la hiérarchie romaine. Une génération nouvelle, d'un esprit grave, profond, actif, énergique, remplissait les universités, les villes, les cours, les châteaux, les campagnes et même souvent les cloîtres. Le sentiment qu'une grande transformation de la société était proche, animait tous les esprits d'un saint enthousiasme. Dans quels rapports se trouverait le nouvel Empereur avec ce mouvement du siècle? et où devait aboutir la redoutable impulsion par laquelle tous se sentaient ensemble entraînés?...

Une diète solennelle allait s'ouvrir : c'était la première assemblée de l'Empire que devait présider le jeune Charles. Nuremberg, où elle eût dû se tenir, en vertu de la bulle d'or, étant désolée par la peste, c'est à Worms qu'on l'avait convoquée pour le 6 janvier 1521 (2). Jamais tant de princes ne s'é-

(2) Sleidan, tome Ier, p. 80.

taient trouvés à la diète; chacun avait voulu assister à ce premier acte du gouvernement du jeune Empereur; chacun se plaisait à étaler sa puissance. Le jeune landgrave Philippe de Hesse, entre autres, qui devait plus tard jouer un si grand rôle dans la réformation, arriva à Worms, au milieu de janvier, avec six cents cavaliers, parmi lesquels se trouvaient des hommes célèbres par leur vaillance.

Cependant, un plus puissant motif portait les électeurs, les ducs, les archevêques, les landgraves, les margraves, les comtes, les évêques, les barons et les seigneurs de l'Empire, ainsi que les députés des villes et les ambassadeurs des rois de la chrétienté, à couvrir en ce moment de leurs brillants cortéges les chemins qui conduisaient à Worms. On avait annoncé qu'on s'occuperait en diète de la nomination d'un conseil de régence, pour gouverner l'Empire pendant les absences de Charles, de la juridiction de la chambre impériale, et d'autres questions graves; mais l'attention publique se portait surtout sur une autre affaire, que l'Empereur avait aussi mentionnée dans sa lettre de convocation : c'était celle de la réformation. Les grands intérêts de la politique pâlissaient devant la cause du moine de Wittemberg. C'était d'elle principalement que s'entretenaient les nobles personnages qui arrivaient à Worms.

Tout annonçait que la diète serait difficile et orageuse. Charles, à peine âgé de vingt ans, pâle, d'une santé faible, sachant pourtant monter à cheval avec élégance et rompre une lance tout comme un autre; d'un caractère peu développé, d'un air grave, mélancolique, quoique d'une expression bienveillante, ne faisait point encore preuve d'un esprit éminent et semblait n'avoir pas adopté une marche bien arrêtée. L'habile et actif Guillaume de Croi, seigneur de Chièvres, son grand chambellan, son gouverneur et son premier ministre, qui jouissait à la cour d'une autorité absolue, mourut à Worms; de nombreuses ambitions étaient en présence; beaucoup de passions se heurtaient; les Espagnols et les Belges cherchaient à l'envi à s'insinuer dans les conseils du jeune prince; les nonces multipliaient leurs intrigues, les princes de l'Allemagne parlaient avec courage. On pouvait prévoir une lutte où les sourdes menées des partis joueraient le principal rôle (1).

Charles ouvrit la diète le 28 janvier 1521, fête de Charlemagne. Son âme était pleine de la haute importance de la dignité impériale. Il dit, dans son discours d'ouverture, qu'aucune monarchie ne pouvait se comparer à l'empire romain, auquel l'univers presque entier avait jadis été soumis; que malheureusement cet empire n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été; mais qu'au moyen de ses royaumes et de ses alliances puissantes, il espérait le rétablir dans son antique gloire.

Mais aussitôt de nombreuses difficultés se présentèrent au jeune Empereur. Que fera Charles, placé entre le nonce du pape et l'électeur auquel il doit sa couronne? Comment ne pas mécontenter Aléandre ou Frédéric? Le premier sollicitait l'Empereur de faire exécuter la bulle du pape, et le second le suppliait de ne rien entreprendre contre le moine; sans l'avoir entendu. Voulant satisfaire ces deux partis opposés, le jeune prince, pendant un séjour à Oppenheim, avait écrit à l'électeur d'amener Luther à la diète, en l'assurant qu'on ne commettrait à son égard aucune injustice, qu'on n'userait envers lui d'aucune violence, et que des hommes savants y conféreraient avec lui.

Cette lettre de Charles, accompagnée de lettres de Chièvres et du comte de Nassau, jeta l'électeur dans une grande perplexité. A chaque instant l'alliance du pape pouvait devenir nécessaire au jeune et ambitieux Empereur, et alors c'en était fait de Luther. Si Frédéric conduit à Worms le réformateur, c'est peut-être à l'échafaud qu'il le mène. Et pourtant les ordres de Charles sont précis. L'électeur ordonna à Spalatin de communiquer à Luther les lettres qu'il avait reçues. « Les adversaires, lui dit le chapelain, mettent tout en œuvre pour hâter cette affaire (2). »

Les amis de Luther tremblèrent, mais lui ne trembla pas. Sa santé était alors très-faible; n'importe! « Si je ne puis aller à Worms en santé, répondit-il à l'électeur, je m'y ferai porter malade. « Car si l'Empereur m'appelle, je ne puis douter « que ce ne soit l'appel de Dieu même. S'ils veulent « employer contre moi la violence, comme cela est « vraisemblable (car ce n'est certes pas pour s'instruire qu'ils me font comparaître), je remets la « chose entre les mains du Seigneur. Il vit et règne « encore, celui qui conserva les trois jeunes hommes dans la fournaise. S'il ne veut pas me sauver, « c'est peu de chose que ma vie. Empêchons seulement que l'Évangile ne soit exposé aux railleries « des impies, et répandons pour lui notre sang, de « peur qu'ils ne triomphent. Sera-ce ma vie ou ma « mort qui contribuera le plus au salut de tous? Ce « n'est pas à nous à le décider. Prions Dieu seulement que notre jeune Empereur ne commence pas « son règne en trempant ses mains dans mon sang. « J'aimerais mieux périr par le glaive des Romains. « Vous savez de quels châtiments l'empereur Sigismond fut frappé après le meurtre de Jean « Huss. Attendez tout de moi... sauf la fuite et la

(1) Es gieng aber auf diesem Reichstag gar schlüpferig zu.. (Seckend., p. 326.)

(2) Adversarios omnia moliri ad maturandum id negotii. (L. Epp. I, p. 534.)

« rétractation (1). Fuir, je ne puis, et me rétracter, « moins encore. »

Avant de recevoir cette lettre de Luther, l'électeur avait déjà pris une résolution. Ce prince, qui avançait dans la connaissance de l'Évangile, mettait alors plus de décision dans sa marche. Il comprenait que la conférence de Worms ne pouvait avoir une heureuse issue. « Il me paraît difficile, écrivit-il à « Charles-Quint, d'amener Luther à Worms avec « moi ; déchargez-moi de ce souci. Au reste, je n'ai « jamais voulu prendre sa doctrine sous ma protec« tion, mais seulement empêcher qu'on ne le con« damnât sans l'entendre. Les légats, sans attendre « vos ordres, se sont laissés aller à une démarche dés« honorante pour Luther et pour moi, et je crains « fort qu'ils n'aient ainsi entraîné Luther à un acte « imprudent, qui pourrait l'exposer à de grands « dangers s'il paraissait à la diète. » C'était au bûcher qui avait consumé la bulle du pape que l'électeur faisait allusion.

Mais déjà le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu à Worms. Les hommes avides de nouveauté s'en réjouissaient; les courtisans de l'Empereur s'en effrayaient; mais nul ne s'en indigna comme le légat du pape. Aléandre avait pu voir sur la route à quel point l'Évangile annoncé par Luther avait retenti dans toutes les classes de la société. Les lettrés, les jurisconsultes, les nobles, le bas clergé, les ordres réguliers, le peuple, étaient gagnés à la réformation (2). Ces amis de la nouvelle doctrine marchaient la tête levée; leur parole était hardie; une invincible terreur glaçait les partisans de Rome. La papauté était encore debout, mais ses soutiens chancelaient; c'est que leurs oreilles discernaient déjà un bruit de ruine, semblable à ce sourd craquement qui se fait entendre au moment où des montagnes vont s'écrouler (3). Aléandre, pendant son voyage à Worms, était souvent hors de lui. S'agissait-il de faire un repas, de coucher quelque part, ni lettrés, ni nobles, ni prêtres, même parmi les amis supposés du pape, n'osaient le recevoir; et le superbe nonce était obligé de chercher un asile dans des hôtelleries du dernier rang (4). Aléandre, effrayé, ne doutait pas que sa tête ne courût de grands périls. Ce fut ainsi qu'il arriva à Worms, et à son fanatisme romain se joignit dès lors le sentiment des injures personnelles qu'il avait reçues. Il mit aussitôt tout en œuvre pour prévenir l'audacieuse comparution du redoutable Luther. « Ne « serait-ce pas un scandale, dit-il, que de voir des « laïques soumettre à un nouvel examen une cause « que le pape a déjà condamnée? » Rien n'épouvante un courtisan de Rome comme un examen; et encore celui-ci aurait-il lieu en Allemagne, et non à Rome : quelle humiliation! quand même la condamnation de Luther serait unanimement prononcée; mais une telle issue ne paraissait pas certaine. Cette puissante parole de Luther, qui a déjà fait tant de ravages, n'entraînera-t-elle pas dans une inévitable ruine beaucoup de princes et de seigneurs? Aléandre insista auprès de Charles; il supplia, il menaça, il parla en nonce du chef de l'Église (5). Charles se rendit, et écrivit à l'électeur que le temps accordé à Luther étant déjà écoulé, ce moine se trouvait sous l'excommunication du pape, en sorte que, s'il ne voulait point rétracter ses écrits, Frédéric devait le laisser à Wittemberg. Mais déjà ce prince avait quitté la Saxe sans Luther. « Je supplie le Seigneur d'être favorable à notre « électeur, avait dit Mélanchton, en le voyant par« tir. C'est sur lui que reposent nos espérances « pour la restauration de la chrétienté. Ses ennemis « osent tout, *καὶ πάντα λίθον κινουμένους* (6); mais « Dieu dissipera le conseil d'Achitophel. Quant à « nous, soutenons notre part du combat, par nos « enseignements et par nos prières. » Luther s'affligea vivement qu'on lui défendît de comparaître à Worms (7).

Ce n'était pas assez pour Aléandre que Luther ne vînt point à Worms; il voulait sa condamnation. Il revenait sans cesse à la charge auprès des princes, des prélats, des divers membres de la diète; il accusait le moine augustin, non-seulement de désobéissance et d'hérésie, mais encore de sédition, de rébellion, d'impiété et de blasphème. Mais l'accent même de sa voix décelait les passions dont il était animé. « C'est la haine, c'est l'amour de la « vengeance qui l'excite, disait-on, plutôt que le « zèle et la piété (8); » et quelque fréquents, quelque véhéments que fussent ses discours, il ne gagnait personne (9). Quelques-uns lui faisaient remarquer que la bulle du pape n'avait condamné

(1) Omnia de me præsumas præter fugam et palinodiam. (L. Epp. I, p. 536.)

(2) Multitudo... turba pauperum, nobilium... grammatici, causidici... inferiores ecclesiastici... factio multorum regularium... (Pallavicini, I, p. 93.)

(3) Hæ omnes conditiones petulanter grassantium... metum cuilibet incutiebant. (Ibid.)

(4) Neminem nactus qui auderet ipsum excipere, ad vilia, sordidaque hospitia ægrè divertit. (Ibid.)

(5) Legati romani nolunt ut audiatur homo hæreticus. Minantur multa. (Zw. Epp., p. 157.)

(6) Et il n'y a pas une pierre qu'ils ne remuent. (Corp. Ref. I, p. 279. 24 janvier.)

(7) Cum dolore legi novissimas Caroli litteras. (L. Epp. I, p. 542.)

(8) Magis invidia et vindictæ libidine quam zelo pietatis. (Historia Johannis Cochlæi, de actis et scriptis Martini Lutheri. *Parisiis*, 1565, p. 27 verso.) Cochléus fut toute sa vie un des plus grands ennemis de Luther. Nous le verrons bientôt paraître.

(9) Vehementibus suis orationibus parùm promovit. (Ibid.)

Luther que conditionnellement ; d'autres ne cachaient pas entièrement la joie que leur faisait éprouver l'humiliation de l'orgueil romain. Les ministres de l'Empereur d'un côté, les électeurs ecclésiastiques de l'autre, affectaient une grande froideur : ceux-là, afin que le pape sentît davantage le besoin de se liguer avec leur maître ; ceux-ci, afin que le pontife achetât plus cher leur faveur. Le sentiment de l'innocence de Luther dominait l'assemblée ; et Aléandre ne pouvait contenir son indignation.

Mais la froideur de la diète impatientait le légat moins encore que la froideur de Rome. Rome, qui avait eu tant de peine à prendre au sérieux la querelle de « l'Allemand ivre, » ne s'imaginait pas qu'une bulle du souverain pontife ne pût suffire à le rendre humble et soumis. Elle avait repris toute sa sécurité (1), et n'envoyait plus ni bulle ni bourses. Or, comment, sans argent, venir à bout d'une telle affaire (2)? Il faut réveiller Rome. Aléandre pousse un cri d'alarme. « L'Allemagne se détache de Rome, « écrit-il au cardinal de Médicis ; les princes se dé« tachent du pape... Encore quelques délais, en« core quelques ménagements, et plus d'espérance. « De l'argent ! de l'argent ! ou l'Allemagne est per« due (3). »

A ce cri, Rome s'éveille ; les serviteurs de la papauté, sortis de leur torpeur, forgent en toute hâte au Vatican leurs foudres redoutés. Le pape lance une bulle nouvelle (4) ; et l'excommunication, dont jusqu'alors on avait seulement menacé le docteur hérétique, est décidément prononcée contre lui et contre tous ses adhérents. Rome, en rompant elle-même le dernier fil qui le rattachait encore à son Église, augmenta la liberté de Luther, et par là même sa force. Foudroyé par le pape, il se réfugia avec un nouvel amour auprès de Jésus-Christ. Rejeté du temple extérieur, il sentit davantage qu'il était lui-même un temple dans lequel Dieu habitait.

« C'est une grande gloire, disait-il, que nous « pécheurs, en croyant en Jésus-Christ, et en man« geant sa chair, nous l'ayons en nous avec toute « sa force, sa puissance, sa sagesse, sa justice, « selon qu'il est écrit : *Celui qui croit en moi, en lui* « *je demeure*. Demeure admirable ! merveilleux « tabernacle, bien supérieur à celui de Moïse, et « tout orné au dedans, d'une manière magnifique, « de tapis superbes, de voiles de pourpre et de « meubles d'or, tandis qu'au dehors, comme sur « le tabernacle que Dieu ordonna de construire au « désert de Sinaï, on n'aperçoit qu'une apparence « grossière de peaux de bélier ou de poils de chè« vre (5). Souvent les chrétiens bronchent, et, à ne « les voir qu'extérieurement, ils ne semblent que « faiblesse et opprobre. Mais n'importe ! au dedans « de cette infirmité et de cette folie habite secrète« ment une puissance que le monde ne peut con« naître, et qui pourtant surmonte le monde ; car « Christ demeure en eux. J'ai vu quelquefois des « chrétiens qui marchaient en clochant et dans une « grande faiblesse ; mais quand venait l'heure de « combattre ou de comparaître à la barre du monde, « Christ s'agitait soudainement en eux, et ils deve« naient si forts et si résolus, que le diable effrayé « s'enfuyait à leur vue (6). »

Une telle heure allait bientôt sonner pour Luther, et Christ, dans la communion duquel il demeurait, ne devait pas lui manquer. En attendant, Rome le rejetait avec violence. Le réformateur et tous ses partisans étaient maudits, quels que fussent leur rang et leur pouvoir, et dépossédés, ainsi que leurs descendants, de tous leurs honneurs et de tous leurs biens. Tout chrétien fidèle, auquel est cher le salut de son âme, doit fuir à la vue de cette tourbe maudite. Partout où l'hérésie s'est introduite, les prêtres doivent, les dimanches et les jours de fête, à l'heure où le peuple remplit les églises, publier solennellement l'excommunication. On enlèvera les vases et les ornements de l'autel ; on déposera la croix par terre ; douze prêtres, tenant des torches à la main, les allumeront, puis les jetteront à terre avec violence, et les éteindront en les foulant aux pieds ; alors l'évêque publiera la condamnation de ces impies ; toutes les cloches retentiront ; l'évêque et les prêtres proféreront des anathèmes et des malédictions, et on prêchera avec hardiesse contre Luther et contre ses adhérents.

Il y avait vingt-deux jours que l'excommunication avait été publiée à Rome, et elle n'était peut-être pas encore connue en Allemagne, quand Luther, apprenant qu'on parlait de nouveau de l'appeler à Worms, écrivit à l'électeur une lettre rédigée de telle manière que Frédéric pût la montrer à la diète. Luther voulait corriger les idées fausses des princes, et exposer franchement à cet auguste tribunal la nature véritable d'une cause si méconnue. « Je me « réjouis de tout mon cœur, sérénissime seigneur, « dit-il, de ce que Sa Majesté Impériale veut appe« ler devant elle cette affaire. J'en prends à témoin « Jésus-Christ, c'est la cause de la nation germa-

(1) Negligens quædam securitas Romam pervaserat. (Pallavicini, I, p. 94.)

(2) Nec pecunia ad varios pro eadem sumptus. (Ibid.)

(3) Periculum denique amittendæ Germaniæ ex parcimoniâ monetæ cujus'am (Ibid.)

(4) Decet romanum Pontificem, etc. (Roman. Bullarium.)

(5) Exode, XXVI, 7, 14.

(6) So regete sich der Christus, dass sie so fest wurden, dass der Teufel fliehen musste. (L. Opp. t. IX, p. 613, sur Jean VI, v. 56.)

« nique, de l'Église catholique, du monde chré-« tien, de Dieu même... et non d'un seul homme, « et surtout d'un homme tel que moi (1). Je suis « prêt à me rendre à Worms, pourvu qu'on me « donne un sauf-conduit et des juges savants, pieux « et impartiaux. Je suis prêt à répondre... car ce « n'est pas par un esprit téméraire ou pour en reti-« rer quelque profit, que j'ai enseigné la doctrine « qu'on me reproche : c'est pour obéir à ma con-« science et à mon serment de docteur de la sainte « Écriture : c'est pour la gloire de Dieu, pour le « salut de l'Église chrétienne, pour le bien de la « nation allemande, pour l'extirpation de tant de « superstitions, d'abus, de maux, d'opprobre, de « tyrannie, de blasphèmes et d'impiétés. »

Cette déclaration, faite dans un moment si solennel pour Luther, mérite qu'on y fasse attention. Voilà les motifs qui le firent agir, et les intimes ressorts qui amenèrent la rénovation de la société chrétienne. C'est autre chose que la jalousie d'un moine, ou que le désir de se marier.

II

Un prince étranger. — Conseil des politiques. — Conférence entre le confesseur et le chancelier. — Inutilité de ces manœuvres. — Activité d'Aléandre. — Paroles de Luther. — Charles se rend au pape.

Mais tout cela importait peu aux politiques. Quelle que fût la haute idée que Charles se faisait de la dignité impériale, l'Allemagne n'était point le centre de ses intérêts et de sa politique. Il ne comprenait ni la langue ni l'esprit allemand. Il fut toujours un duc de Bourgogne qui, à plusieurs autres sceptres, joignait la première couronne de la chrétienté. Chose remarquable! au moment de sa transformation la plus intime, l'Allemagne se donnait pour chef un prince étranger, aux yeux duquel les besoins et les tendances de la nation n'avaient qu'une importance secondaire. Le mouvement religieux n'était point sans doute indifférent au jeune Empereur, mais il n'avait de signification pour lui qu'en tant qu'il menaçait le pape. La guerre entre Charles et la France ne pouvait être évitée; cette guerre devait avoir lieu principalement en Italie. L'alliance du pape devenait donc toujours plus nécessaire aux projets de Charles. Il eût voulu ou détacher Frédéric de Luther, où satisfaire le pape sans blesser Frédéric. Plusieurs de ceux qui l'entouraient montraient, dans l'affaire du moine augustin, cette froideur dédaigneuse que les hommes politiques affectent d'ordinaire quand il s'agit de religion. « Rejetons les partis extrêmes, disaient-ils. Enla-« çons Luther par des négociations, et réduisons-le « au silence en lui cédant quelque chose. Étouffer, « et non attiser, voilà la vraie marche à suivre. Si « le moine se prend au filet, nous sommes vain-« queurs! En acceptant une transaction, il se sera « interdit et perdu lui-même. On décrétera pour « l'apparence quelques réformes extérieures; l'é-« lecteur sera satisfait; le pape sera gagné; et les « choses reprendront leur cours ordinaire. »

Tel est le projet que formèrent les intimes de l'Empereur. Les docteurs de Wittemberg paraissent avoir deviné cette politique nouvelle. « Ils essayent en cachette de gagner les esprits, dit Mélanchton, et travaillent dans les ténèbres (2). » Le confesseur de Charles-Quint, Jean Glapion, homme considéré, courtisan habile, moine plein de finesse, se chargea de l'exécution du projet. Glapion possédait toute la confiance de Charles, et ce prince, suivant en cela les mœurs espagnoles, lui remettait presque entièrement le soin des affaires qui se rapportaient à la religion. Dès que Charles eut été nommé Empereur, Léon X s'était empressé de gagner Glapion par des faveurs auxquelles le confesseur avait été très-sensible (3). Il ne pouvait mieux répondre aux grâces du pontife qu'en réduisant l'hérésie au silence, et il se mit à l'œuvre (4).

Parmi les conseillers de l'électeur se trouvait le chancelier Grégoire Bruck, ou Pontanus, homme plein de lumières, de décision, de courage, qui en savait plus en théologie que tous les docteurs, et dont la sagesse pouvait tenir tête à la ruse des moines de la cour de Charles-Quint. Glapion, connaissant l'influence du chancelier, lui demanda un entretien, et s'approchant de lui, comme s'il eût été l'ami du réformateur : « Je fus rempli de joie, lui « dit-il avec un air de bienveillance, quand, en « lisant les premiers écrits de Luther, je reconnus « en lui un arbre vigoureux, qui avait poussé de « beaux rameaux et qui promettait à l'Église les « fruits les plus précieux. Plusieurs, il est vrai, ont « reconnu avant lui les mêmes choses; toutefois « nul, si ce n'est lui, n'a eu le noble courage de pu-« blier sans crainte la vérité. Mais quand je lus son « livre sur *la Captivité de Babylone*, il me sembla « qu'on me rouait de coups et qu'on me brisait

(1) Causam, quæ, Christo teste, Dei, christiani orbis, Ecclesiæ catholicæ, et totius germanicæ nationis, et non unius et privati est hominis... (L. Epp. I, p. 551.)

(2) Clanculum tentent et experiantur... (Corp. Ref. I, p. 281. 3 février.)

(3) Benignis officiis recens à Pontifice delinitus. (Pallavicini, I, p. 90.)

(4) Et sanè in eo toto negotio singulare probitatis ardorisque specimen dedit. (Ibid.)

« de la tête aux pieds. Je ne crois pas, ajouta le « moine, que le frère Martin s'en déclare l'auteur; « je n'y trouve ni son style, ni sa science... » Après quelque discussion, le confesseur poursuivit : « Introduisez-moi auprès de l'électeur, et je lui « exposerai en votre présence les erreurs de Lu- « ther. »

Le chancelier répondit que les occupations de la diète ne laissaient pas de loisir à Son Altesse, qui d'ailleurs ne se mêlait point de cette affaire. Le moine se vit avec peine débouté de sa demande. « Au reste, lui dit le chancelier, puisque vous dites « vous-même qu'il n'y a pas de mal sans remède, « expliquez-vous. »

Prenant alors un air confidentiel, le confesseur répondit : « L'Empereur désire ardemment voir un « homme tel que Luther réconcilié avec l'Église; « car ses livres (avant la publication du traité sur « *la Captivité de Babylone*) ont passablement plu à « Sa Majesté (1)... La colère que la bulle causait à « Luther lui a seule sans doute dicté ce dernier « écrit. Qu'il déclare n'avoir point voulu troubler « le repos de l'Église, et les savants de toutes les « nations se rangeront avec lui... Procurez-moi « une audience de Son Altesse. »

Le chancelier se rendit auprès de Frédéric. L'électeur savait bien qu'une rétractation quelconque était impossible : « Dites au confesseur, répondit-il, « que je ne puis condescendre à sa requête, et con- « tinuez la conférence. »

Glapion reçut ce message avec de grandes démonstrations de respect; et changeant de batteries, il dit : « Que l'électeur nomme quelques hommes « de confiance pour délibérer sur cette affaire.

LE CHANCELIER.

« L'électeur ne prétend point défendre la cause « de Luther.

LE CONFESSEUR.

« Eh bien! vous, du moins, traitez-en avec moi... « Jésus-Christ m'est témoin que je fais tout cela « par amour pour l'Église et pour Luther, qui a « ouvert tant de cœurs à la vérité (2). »

Le chancelier, ayant refusé de se charger d'une tâche qui était celle du réformateur, se disposa à se retirer.

« Restez, » lui dit le moine.

LE CHANCELIER.

« Qu'y a-t-il donc à faire?

LE CONFESSEUR.

« Que Luther nie être l'auteur de *la Captivité de* « *Babylone*.

LE CHANCELIER.

« Mais la bulle du pape condamne tous ses au- « tres ouvrages.

LE CONFESSEUR.

« C'est à cause de son opiniâtreté. S'il rétracte « son livre, le pape, dans sa toute-puissance, peut « facilement le remettre en grâce. Quelles espé- « rances ne pouvons-nous pas concevoir, main- « tenant que nous avons un si excellent Empe- « reur!... »

S'apercevant que ces paroles faisaient quelque effet sur le chancelier, le moine se hâta d'ajouter; « Luther veut toujours argumenter d'après la Bible. « La Bible... elle est comme de la cire, et se laisse « étendre et plier comme l'on veut. Je me fais fort « de trouver dans la Bible des opinions plus étran- « ges encore que celles de Luther. Il se trompe « quand il change en commandements toutes les « paroles de Jésus-Christ. » Puis, voulant agir aussi par la crainte sur son interlocuteur, il ajouta : « Qu'arriverait-il, si aujourd'hui ou demain l'Empe- « reur en venait aux armes? Pensez-y. » Il permit ensuite à Pontanus de se retirer.

Le confesseur préparait de nouveaux piéges. « Quand on aurait vécu dix ans avec lui, disait « Érasme, on ne le connaîtrait pas encore. »

« Quel excellent livre que celui de Luther sur la « liberté du chrétien! dit-il au chancelier, quand « il le revit quelques jours après; que de sagesse! « que de talent! que d'esprit! c'est ainsi que doit « écrire un vrai savant... Qu'on choisisse de part « et d'autre des hommes irréprochables, et que le « pape et Luther s'en remettent à leur jugement. « Nul doute que Luther n'ait le dessus sur plusieurs « articles (3). J'en parlerai avec l'Empereur lui- « même. Croyez-moi : ce n'est pas de mon chef que « je vous dis ces choses. J'ai dit à l'Empereur que « Dieu le châtierait ainsi que tous les princes, si « l'Église, qui est l'épouse de Christ, n'était pas la- « vée de toutes les taches qui la souillent. J'ai ajouté « que Dieu lui-même avait suscité Luther, et lui « avait ordonné de reprendre vivement les hom- « mes, se servant de lui comme d'une verge pour « punir les péchés du monde (4). »

Le chancelier, entendant ces paroles (qui reproduisent les impressions du temps et qui montrent quelle opinion on avait alors de Luther, même parmi ses adversaires), crut devoir exprimer son étonnement de ce qu'on ne témoignait pas plus d'égards à son maître. « On délibère chaque jour chez l'Empe- « reur sur cette affaire, dit-il, et l'électeur n'y est

(1) Es haben dessen Bücher Ihro Majestät... um etwas gefallen... (Archives de Weimar. Seckend., p. 315.)

(2) Der andern das Hertz zu vielem Guten eroffnet... (Seckend., p. 315.)

(3) Es sey nicht zu zweifeln dass Lutherus in vielen Artickeln werde den Sieg davon tragen... (Seck., p. 319.)

(4) Dass Gott diesen Mann gesandt... dass er eine Geissel seye um der Sunden willen. (Weymar. Archiv. — Seckend., p. 320.)

« pas invité. Il lui semble étrange que l'Empereur, « qui lui doit quelque reconnaissance, l'exclue de « ses conseils.

LE CONFESSEUR.

« Je n'ai assisté qu'une seule fois à ces délibéra« tions, et j'ai entendu l'Empereur résister aux sol« licitations des nonces. D'ici à cinq ans, on aura vu « ce que Charles aura fait pour la réformation de « l'Église. »

« L'électeur, répondit Pontanus, ignore les in« tentions de Luther. Qu'on le fasse venir et qu'on « l'entende. »

Le confesseur répondit en soupirant profondément (1) : « Je prends Dieu à témoin de l'ardent dé« sir qui m'anime de voir s'accomplir la réforma« tion de la chrétienté. »

Traîner l'affaire en longueur, fermer en attendant la bouche à Luther, voilà tout ce que se proposait Glapion. En tout cas, que Luther ne vienne pas à Worms. Un mort revenant de l'autre monde, et apparaissant au milieu de la diète, eût moins effrayé les nonces, les moines et toute l'armée du peuple, que la vue du docteur de Wittemberg.

« Combien de jours faut-il pour se rendre de « Wittemberg à Worms? » demanda le moine au chancelier, en affectant un air indifférent ; puis, priant Pontanus de présenter à l'électeur ses très-humbles salutations, il le quitta.

Telles furent les manœuvres des courtisans. La fermeté de Pontanus les déjoua. Cet homme juste fut inébranlable comme un roc dans toutes les négociations. Au reste, les moines romains tombaient eux-mêmes dans les piéges qu'ils tendaient à leurs ennemis. « Le chrétien, disait Luther dans son « langage figuré, est comme l'oiseau que l'on atta« che près d'une trappe. Les loups et les renards « tournent autour et s'élancent pour le dévorer ; « mais ils tombent dans le trou et périssent, tandis « que l'oiseau timide demeure en vie. C'est ainsi « que les saints anges nous gardent, et que les loups « dévorants, les hypocrites et les persécuteurs ne « peuvent nous faire aucun mal (2). » Non-seulement les artifices du confesseur furent inutiles, mais encore ses aveux affermirent Frédéric dans la pensée que Luther avait raison, et que son devoir était de le défendre.

Les cœurs inclinaient toujours plus vers l'Évangile. Un prieur des dominicains proposa que l'Empereur, les rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Portugal, de Hongrie et de Pologne, le pape et les électeurs, nommassent des représentants auxquels on confierait la décision de cette affaire. « Ja« mais, disait-il, on ne s'en est rapporté au pape « seul (3). » Les dispositions des esprits devenaient telles, qu'il semblait impossible de condamner Luther sans l'entendre et le convaincre (4).

Aléandre s'en inquiéta, et déploya une énergie toute nouvelle. Ce n'est plus seulement à l'électeur et à Luther qu'il doit tenir tête. Il voit avec horreur les négociations secrètes du confesseur, la proposition du prieur, le consentement des ministres de Charles, l'extrême froideur de la piété romaine chez les amis les plus dévoués du pontife, « en sorte « qu'on eût cru, dit Pallavicini, qu'un torrent d'eau « glacée avait passé par-dessus (5). » Il avait enfin reçu de Rome de l'or et de l'argent ; il avait en main les brefs énergiques adressés aux hommes les plus puissants de l'Empire (6). Craignant de voir échapper sa proie, il comprit que c'était le moment d'un coup décisif. Il remit les brefs ; il répandit l'or et l'argent à pleines mains ; il distribua les promesses les plus attrayantes ; « et armé de cette triple in« dustrie, dit l'historien cardinal, il s'efforça d'in« cliner de nouveau en faveur du pape l'assemblée « chancelante des électeurs (7). » Mais ce fut surtout l'Empereur qu'il entoura de ses piéges. Il profita des dissensions des ministres belges avec les ministres espagnols. Il obséda le prince. Tous les amis de Rome, réveillés par sa voix, sollicitèrent le jeune Charles. « Chaque jour, écrit l'électeur à son frère « Jean, on délibère contre Luther ; on demande « qu'il soit mis au ban par le pape et par l'Empe« reur ; on s'efforce de toutes manières de lui nuire. « Ceux qui font parade de leurs chapeaux rouges, « les Romains, avec toute leur secte, déploient pour « cette œuvre un zèle infatigable (8). »

En effet, Aléandre pressait la condamnation du réformateur avec une violence que Luther appelle une merveilleuse furie (9). Le nonce apostat (10), comme le nomme Luther, entraîné par la colère au delà des bornes de la prudence, s'écria même un jour : « Si vous prétendez, ô Germains, secouer le « joug de l'obéissance romaine, nous ferons en sorte « que, levant les uns contre les autres un glaive

(1) Glapio that hierauf einen tiefen Seufzer, und rufte Gott zum Zeugen... (Seckend., p. 321.)

(2) L. Opp. (W.) XXII, p. 1655.

(3) Und niemals dem Papst allein geglaubt. (Seck., p. 323.)

(4) Spalatinus scribit tantum favoris evangelio esse istic, ut me inauditum et inconvictum damnari non speret. (L. Epp. I, p. 536, du 9 février.)

(5) Hinc aqua manabat, quæ succensæ pietatis æstum restinguebat. (Pallavicini, I, p. 96.)

(6) Mandata, pecuniæ ac diplomata. (Ibid., p. 95.)

(7) Triplici hâc industriâ nunc Aleander... (Ibid.)

(8) Das thun die in rothen Hüten prangen... (Seck., p. 364.)

(9) Miro furore Papistæ moliuntur mihi mala... (L. Epp. I, p. 556.)

(10) Nuntius apostaticus (jeu de mots pour apostolicus) agit summis viribus (Ibid., p. 569.)

« exterminateur, vous périssiez tous dans votre « propre sang (1). » — « Voilà comment le pape « pait les brebis de Christ, » ajoute le réformateur.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il parlait lui-même. Il ne demandait rien pour sa personne. « Luther est « prêt, disait Mélanchton, à acheter au prix de sa « vie la gloire et l'avancement de l'Évangile (2). » Mais il tremblait, en pensant aux désolations dont sa mort pourrait être le signal. Il voyait un peuple égaré venger peut-être son martyre dans le sang de ses adversaires, et surtout des prêtres. Il repoussait une si terrible responsabilité. « Dieu, disait-il, ar- « rête la furie de ses ennemis ; mais si elle éclate... « alors on verra fondre sur les prêtres un orage « semblable à celui qui a ravagé la Bohême... J'en « suis net, car j'ai demandé avec instance que la « noblesse germanique arrêtât les Romains par la « sagesse, et non par le glaive (3). Faire la guerre « contre des prêtres, peuple sans courage et sans « force, c'est la faire contre des femmes et des en- « fants. »

Charles-Quint ne résista pas aux sollicitations du nonce. Sa dévotion belge et espagnole avait été développée par son précepteur Adrien, qui occupa plus tard le trône pontifical. Le pape lui avait adressé un bref pour le supplier de donner force légale à sa bulle, par un édit impérial. « C'est en vain, lui di- « sait-il, que Dieu vous aurait revêtu du glaive de « la puissance suprême, si vous ne vous en servez, « soit contre les infidèles, soit contre les hérétiques « qui sont bien pires qu'eux. » Un jour donc, au commencement de février, au moment où tout s'apprêtait dans Worms pour un brillant tournoi, et où la tente de l'Empereur était déjà dressée, les princes qui se préparaient à assister à la fête, furent invités à se rendre au palais impérial. Là, après leur avoir lu la bulle du pape, on leur présenta un édit sévère, qui ordonnait son exécution. « Si vous sa- « vez quelque chose de mieux, ajoutait l'Empe- « reur, suivant la coutume, je suis prêt à vous « entendre. »

Alors commencèrent en diète des débats animés. « Le moine, écrivait un député d'une ville libre « d'Allemagne, nous donne beaucoup à faire. Les « uns voudraient le mettre en croix, et je pense qu'il « n'y échappera pas ; seulement il est à craindre « qu'il ressuscite le troisième jour. » L'Empereur avait cru qu'il pourrait publier son édit sans opposition de la part des États ; mais il n'en fut pas ainsi. Les esprits n'y étaient point préparés. Il fallait gagner la diète. « Convainquez cette assemblée, » dit le jeune monarque au nonce. C'était tout ce que désirait Aléandre ; on lui promit qu'il serait admis en diète le 13 février.

III

Aléandre admis en diète. — Discours d'Aléandre. — Luther accusé. — Rome justifiée. — Appel à Charles contre Luther. — Effet du discours du nonce.

Le nonce se prépara à cette audience solennelle. L'œuvre était importante ; mais Aléandre en était digne. Ambassadeur du souverain pontife, et entouré de tout l'éclat de sa charge, il était aussi l'un des hommes les plus éloquents de son siècle. Les amis de la réformation n'attendaient pas sans crainte cette séance. L'électeur, prétextant une indisposition, s'abstint d'y assister ; mais il donna à quelques-uns de ses conseillers l'ordre de s'y rendre et de recueillir le discours du nonce.

Le jour arrivé, Aléandre s'achemina vers l'assemblée des princes. Les esprits étaient échauffés : plusieurs se rappelaient Anne ou Caïphe se rendant au prétoire pour demander la mort de *cet homme qui séduisait la nation* (4). Au moment où le nonce allait franchir le seuil de la porte, l'huissier de la diète, dit Pallavicini, s'approchant de lui vivement, lui mit les poings sur la poitrine et le repoussa (5). « Il était luthérien dans l'âme, » ajoute l'historien romain. Si cette histoire est vraie, elle montre sans doute une étrange passion ; mais en même temps, elle donne la mesure de la puissance avec laquelle la parole de Luther avait ému jusqu'à ceux-là mêmes qui gardaient la porte du conseil de l'Empire. Le superbe Aléandre, se redressant avec dignité, poursuivit son chemin et entra dans la salle. Jamais Rome n'avait été appelée à faire son apologie devant une si auguste assemblée. Le nonce plaça devant soi les pièces de conviction qu'il avait jugées nécessaires, les livres de Luther et les bulles des papes ; puis la diète ayant fait silence, il dit :

« Très-auguste Empereur, très-puissants princes, « très-excellents députés ! je viens soutenir devant « vous une cause, pour laquelle je sens brûler en « mon cœur la plus véhémente affection. Il s'agit de « retenir sur la tête de mon maître cette tiare que « tous adorent ; il s'agit de maintenir ce trône papal, « pour lequel je serais prêt à livrer mon corps aux « flammes, si le monstre qui a enfanté l'hérésie « naissante que je viens combattre pouvait, con-

(1) Ut mutuis cædibus absumpti, vestro cruore pereatis. (L. Epp. I, p. 556.)

(2) Libenter etiam morte suâ Evangelii gloriam et profectum emerit. (Corp. Reform. I, p. 285.)

(3) Non ferro, sed consiliis et edictis. (L. Epp. I, p. 563.)

(4) Saint Luc, XXIII, 2.

(5) ... Pugnis ejus pectori admotis repulerit. (Pallavicini, I, p. 112.)

« sumé par le même bûcher, mêler ses cendres aux « miennes (1).

« Non! tout le dissentiment entre Luther et Rome « ne roule pas sur les intérêts du pape. J'ai devant « moi les livres de Luther, et il suffit d'avoir des « yeux au front pour reconnaître que ce sont les « saintes doctrines de l'Église qu'il attaque. Il en« seigne que ceux-là seuls communient dignement, « dont les consciences sont remplies de tristesse et « de confusion sur leurs péchés, et que le baptême « ne justifie personne, si l'on n'a la foi en la pro« messe dont le baptême est le gage (2). Il nie la « nécessité de nos œuvres pour obtenir la gloire « céleste. Il nie que nous ayons la liberté et la « puissance d'observer la loi naturelle et divine. Il « affirme que nous péchons nécessairement dans « toutes nos actions. Est-il jamais sorti de l'arsenal « de l'enfer des traits plus propres à rompre le frein « de la pudeur?... Il prêche l'abolition des vœux « religieux. Peut-on imaginer une impiété plus sa« crilége?... Quelle désolation ne verra-t-on pas « dans le monde, quand ceux qui devaient être le « levain des peuples, jetteront leurs vêtements sa« crés, abandonneront les temples qu'ils faisaient « retentir de leurs saints cantiques, et se plonge« ront dans l'adultère, l'inceste et la dissipation!...

« Énumérerai-je tous les crimes de ce moine au« dacieux? Il pèche contre les morts, car il nie le « purgatoire; il pèche contre le ciel, car il dit qu'il « ne croirait pas même un ange des cieux; il pèche « contre l'Église, car il prétend que tous les chré« tiens sont prêtres; il pèche contre les saints, car « il méprise leurs écrits vénérables; il pèche contre « les conciles, car il nomme celui de Constance une « assemblée de démons; il pèche contre le monde, « car il défend de punir de mort quiconque n'a « pas commis un péché mortel (3). Quelques-uns « disent qu'il est un homme pieux... Je ne veux pas « attaquer sa vie, mais seulement rappeler à cette « assemblée que le diable trompe les peuples sous « les apparences de la vérité. »

Aléandre, ayant parlé du purgatoire condamné par le concile de Florence, déposa aux pieds de l'Empereur la bulle du pape sur ce concile. L'archevêque de Mayence la releva et la remit aux archevêques de Cologne et de Trêves, qui la reçurent avec gravité et la firent passer aux autres princes. Puis, le nonce ayant ainsi accusé Luther, en vint à son second point, qui était de justifier Rome.

« A Rome, dit Luther, on promet une chose de « la bouche et l'on fait le contraire de la main. Si « ce fait est vrai, ne faut-il pas en tirer une consé« quence tout opposée? Si les ministres d'une reli« gion vivent conformément à ses préceptes, c'est « une marque qu'elle est fausse. Telle fut la religion « des anciens Romains... Telle est celle de Maho« met, et celle de Luther lui-même; mais telle n'est « pas la religion que les pontifes de Rome nous en« seignent. Oui, la doctrine qu'ils professent les « condamne tous, comme ayant commis des fautes : « plusieurs, comme coupables, et même quelques« uns (je le dis ingénument), comme crimi« nels (4)... Cette doctrine livre leurs actions au « blâme des hommes pendant leur vie, à l'infamie « de l'histoire après leur mort (5). Or, quel plaisir, « quelle utilité, je le demande, eussent trouvée les « pontifes à inventer une telle religion?

« L'Église, dira-t-on, n'était point aux premiers « siècles gouvernée par les pontifes romains. — « Qu'en conclura-t-on? Avec de tels arguments, on « pourrait persuader aux hommes de se nourrir de « glands et aux princesses de laver elles-mêmes « leur linge. »

Mais c'était à son adversaire, au réformateur, qu'en voulait surtout le nonce. Plein d'indignation contre ceux qui disaient qu'il devait être entendu : « Luther, s'écria-t-il, ne se laissera instruire par « personne. Déjà le pape l'avait cité à Rome, et il « ne s'y est point rendu. Alors le pape l'a cité à « Augsbourg devant son légat, et il n'a paru qu'a« vec un sauf-conduit de l'Empereur, c'est-à-dire, « après qu'on eut lié les bras du légat, et qu'on ne « lui eut laissé de libre que la langue (6)... Ah! dit « Aléandre en se tournant vers Charles-Quint, je « supplie Votre Majesté Impériale de ne pas faire « une chose qui tournerait à son opprobre! Qu'elle « ne se mêle pas dans une affaire où les laïques n'ont « rien à voir. Faites votre œuvre. Que la doctrine « de Luther soit interdite par vous dans tout l'Em« pire; que ses écrits soient partout brûlés. Ne

(1) Dummodo mecum una monstrum nascentis hæresis arderet. (Pallavicini, I, p. 97.) Seckendorff et après lui plusieurs historiens protestants ont avancé que Pallavicini avait composé lui-même le discours qu'il met dans la bouche d'Aléandre. Il est vrai que l'historien cardinal annonce lui avoir donné la forme sous laquelle il le présente : mais il indique les sources où il l'a puisé, en particulier les lettres d'Aléandre déposées dans les archives du Vatican (Acta Wormatiæ, fol. 66 et 99); je crois donc qu'il y aurait de la partialité à le rejeter en entier. Je rapporte quelques traits de ce discours d'après les sources protestantes et romaines.

(2) Baptismum neminem justificare, sed fidem in verbum promissionis, cui additur Baptismus. (Cochlœus, Act. Luth. p. 28.)

(3) Weil er verbiete jemand mit Todes Strafe zu belegen, der nicht eine Todsünde begangen. (Seckendorff, p. 333.)

(4) ... Multos ut quadantenus reos, nonnullos (dicam ingenuè) ut scelestos. (Cardinal Pallavicini, I, p. 101.)

(5) Linguarum vituperationi dum vivunt, historiarum infamiæ post mortem. (Ibid.)

(6) Quod idem erat, ac revinctis legati brachiis, et linguâ solum solutâ. (Ibid., p. 100.)

« craignez point. Il y a dans les erreurs de Luther « de quoi faire brûler cent mille hérétiques (1)... « Et qui avons-nous à craindre?... Cette popu- « lace?... Elle se montre terrible avant la bataille « par son insolence, mais méprisable dans le com- « bat par sa lâcheté. Les princes étrangers?... Mais « le roi de France a défendu l'entrée de son royaume « à la doctrine de Luther; le roi de la Grande- « Bretagne lui prépare un coup de sa royale main. « Ce que pensent la Hongrie, l'Italie, l'Espagne, « vous le savez, et il n'est aucun de vos voisins, « quelle que soit sa haine contre vous, qui vous « souhaite un mal tel que cette hérésie. Car si la « maison de notre ennemi est proche de la nôtre, « nous pouvons lui désirer la fièvre, mais non la « peste... Que sont tous ces luthériens? un ramas « de grammairiens insolents, de prêtres corrom- « pus, de moines déréglés, d'avocats ignorants, de « nobles dégradés, et de gens du commun égarés « et pervertis. Combien le parti catholique n'est-il « pas plus nombreux, plus habile, plus puissant! « Un décret unanime de cette illustre assemblée « éclairera les simples, avertira les imprudents, « décidera ceux qui hésitent, affermira les fai- « bles... Mais si la cognée n'est pas mise à la racine « de cette plante vénéneuse, si le coup de mort « ne lui est pas porté, alors... je la vois couvrir de « ses rameaux l'héritage de Jésus-Christ, chan- « ger la vigne du Seigneur en une horrible forêt, « transformer le royaume de Dieu en une tanière « de bêtes sauvages, et mettre l'Allemagne en cet « affreux état de barbarie et de désolation auquel « l'Asie a été réduite par la superstition de Ma- « homet. »

Le nonce se tut. Il avait parlé durant trois heures. L'entraînement de son éloquence avait ému l'assemblée. Les princes ébranlés, effrayés, dit Cochleus, se regardaient les uns les autres, et bientôt des murmures se firent entendre de divers côtés contre Luther et ses partisans (2). Si le puissant Luther eût été présent; s'il eût pu répondre à ce discours; si, profitant des aveux qu'avait arrachés à l'orateur romain le souvenir de son ancien maître, l'infâme Borgia, il eût montré que ces arguments, destinés à défendre Rome, étaient sa condamnation même; s'il eût fait voir que la doctrine qui mettait en évidence son iniquité, n'était pas inventée par lui, comme le disait l'orateur, mais était cette religion que Christ avait donnée au monde, et que la réformation rétablissait en son éclat primitif; s'il eût présenté un tableau exact et animé des erreurs, des abus de la papauté, et fait voir comment elle faisait de la religion de Jésus-Christ un moyen d'élévation et de rapine, l'effet de la harangue du nonce eût au moment même été nul : mais personne ne se leva pour parler. L'assemblée resta sous l'impression de ce discours; et émue, entraînée, elle se montra prête à arracher avec violence du sol de l'Empire l'hérésie de Luther (3).

Néanmoins cette victoire n'était qu'apparente. Il était dans la volonté de Dieu que Rome eût l'occasion de déployer ses raisons et ses forces. Le plus grand de ses orateurs avait parlé dans l'assemblée des princes; il avait dit ce que Rome avait à dire. Mais c'était précisément ce dernier effort de la papauté, qui, pour plusieurs de ceux qui l'entendaient devait devenir le signe de sa défaite. S'il faut confesser hautement la vérité pour qu'elle triomphe, pour que l'erreur périsse, il n'y a aussi qu'à la publier sans réserve. Ni l'une ni l'autre, pour accomplir sa course, ne doit être cachée. La lumière juge de toutes choses.

IV

Sentiments des princes. — Discours du duc George. — Caractère de la réforme. — Cent un griefs. — Charles cède. — Pratiques d'Aléandre. — Les grands d'Espagne. — Paix de Luther. — La mort et non la rétractation.

Peu de jours suffirent pour dissiper ces premières impressions, comme cela arrive toujours quand un orateur couvre de paroles sonores le vide de ses arguments.

Le plus grand nombre des princes étaient prêts à sacrifier Luther; mais nul ne voulait immoler les droits de l'Empire et les griefs de la nation germanique. On voulait bien livrer le moine insolent qui avait osé parler si haut, mais on prétendait faire sentir d'autant plus au pape la justice d'une réforme, quand c'était la bouche des chefs de la nation qui la réclamait. Aussi fut-ce le plus grand ennemi personnel de Luther, le duc George de Saxe, qui parla avec le plus d'énergie contre les empiétements de Rome. Le petit-fils de Podiebrad, roi de Bohême, repoussé par les doctrines de la grâce qu'annonçait le réformateur, n'avait pas encore perdu l'espérance de voir s'opérer une réforme morale et ecclésiastique. Ce qui l'irritait si fort contre le moine de Wittemberg, c'était qu'avec ses doctrines méprisées, il gâtait toute l'affaire. Mais maintenant,

(1) ... Dass 100,000 Ketzer ihrenthalben verbrannt werden... (Seckend., p. 332.)

(2) Vehementer exterriti atque commoti, alter alterum intuebantur, atque in Lutherum ejusque fautores murmurare cœperunt. (Cochlœus, p. 28.)

(3) Lutheranam hæresim esse funditus evellendam. (Pallavicini, I, p. 101. Vie de Léon X par Roscoe, IV, p. 30.)

voyant le nonce affecter de confondre Luther et la réforme de l'Église dans une même condamnation, George se leva tout à coup dans l'assemblée des princes, au grand étonnement de ceux qui connaissaient sa haine contre le réformateur. « La diète, « dit-il, ne doit point oublier ses griefs contre la « cour de Rome. Que d'abus se sont glissés dans « nos États! Les annates que l'Empereur accorda « librement pour le bien de la chrétienté, mainte« nant exigées comme une dette; les courtisans « romains inventant chaque jour de nouvelles or« donnances, pour accaparer, pour vendre, pour « amodier à d'autres les bénéfices ecclésiastiques; « une multitude de transgressions permises; les « transgresseurs riches, indignement tolérés, tan« dis que ceux qui n'ont rien pour se racheter, « sont impitoyablement punis; les papes ne cessent « de donner aux gens de leur palais des expectatives « et des réserves, au détriment de ceux auxquels « les bénéfices appartiennent; les commendes des « abbayes et des couvents de Rome remises aux « cardinaux, aux évêques, aux prélats qui s'en ap« proprient les revenus, en sorte que l'on ne trouve « plus de religieux dans des couvents qui devraient « en avoir vingt ou trente; les stations se multi« pliant à l'infini, et des boutiques d'indulgences « établies dans toutes les rues et sur toutes les « places de nos cités, les boutiques de Saint-An« toine, celles du Saint-Esprit, celles de Saint-Hu« bert, celles de Saint-Corneille, celles de Saint« Vincent, et bien d'autres encore; des sociétés « achetant à Rome le droit de tenir de tels marchés, « puis achetant de leur évêque le droit d'étaler leur « marchandise, et pour avoir tant d'argent, pres« sant, vidant la bourse des pauvres; l'indulgence, « qui ne doit être accordée que pour le salut des « âmes, et que l'on ne doit mériter que par des « prières, des jeûnes, des œuvres de charité, se « vendant à prix; les officials des évêques accablant « les petits de pénitences, pour des blasphèmes, « des adultères, des débauches, des violations de « tel ou tel jour de fête, mais n'adressant pas même « une réprimande aux ecclésiastiques qui se ren« dent coupables de tels crimes; des peines impo« sées au pénitent, et combinées de manière à ce « qu'il retombe bientôt dans la même faute et donne « d'autant plus d'argent (1) :... voilà quelques-uns « de ces abus qui crient contre Rome. On a mis de « côté toute honte, et l'on ne s'applique plus qu'à « une seule chose.... de l'argent! encore de l'ar« gent!... en sorte que les prédicateurs qui de« vraient enseigner la vérité, ne débitent plus que « des mensonges, et que non-seulement on les to« lère, mais on les récompense, parce que plus ils « mentent, plus ils gagnent. C'est de ce puits fan« geux que proviennent tant d'eaux corrompues. « La débauche donne la main à l'avarice. Les offi« cials font venir chez eux des femmes sous divers « prétextes, et s'efforçent de les séduire, tantôt par « des menaces, tantôt par des présents, ou s'ils ne « le peuvent, ils les perdent dans leur réputation (2). « Ah! c'est le scandale que le clergé donne qui pré« cipite tant de pauvres âmes dans une condamna« tion éternelle. Il faut opérer une réforme univer« selle. Il faut réunir un concile général pour « accomplir cette réforme. C'est pourquoi, très« excellents princes et seigneurs, je vous supplie « avec soumission de vous en occuper en toute « diligence. » Le duc George remit la liste des griefs qu'il avait énumérés. Ce fut quelques jours après le discours d'Aléandre. Cet écrit important nous a été conservé dans les archives de Weimar.

Luther n'avait pas parlé avec plus de force contre les abus de Rome; mais il avait fait quelque chose de plus. Le duc signalait le mal; Luther avec le mal en avait signalé et la cause et le remède. Il avait montré que le pécheur reçoit l'indulgence véritable, celle qui vient de Dieu, uniquement par la foi à la grâce et au mérite de Jésus-Christ; et cette simple mais puissante doctrine avait renversé tous les lieux de marché établis par les prêtres. « Comment deve« nir pieux? demandait-il un jour. Un cordelier « répondra : Revêtez un capuchon gris, et ceignez« vous d'une corde. Un Romain répliquera : En« tendez la messe et jeûnez. Mais un chrétien dira : « La foi en Christ seule justifie et sauve. Avant les « œuvres nous devons avoir la vie éternelle. Mais « quand nous sommes nés de nouveau et faits en« fants de Dieu par la parole de la grâce, alors nous « faisons de bonnes œuvres (3). »

Le discours du duc était celui d'un prince séculier; le discours de Luther était celui d'un réformateur. Le grand mal de l'Église était de s'être jetée tout entière au dehors, d'avoir fait de toutes ses œuvres et de toutes ses grâces, des choses extérieures et matérielles. Les indulgences avaient été le point extrême de cette marche, et ce qu'il y a de plus spirituel dans le christianisme, le pardon, s'était acheté dans des boutiques comme le manger et le boire. La grande œuvre de Luther consista précisément en ce qu'il se servit de ce point extrême de la dégénération de la chrétienté, pour reconduire

(1) Sondern dass er bald wieder begehe und mehr Geld erlegen müsse. (Archives de Weimar, Seckend., p. 328.)

(2) Dass die Weibesbilder unter mancherley Schein beschicken, selbige sodann mit Drohungen und Geschenken zu fällen suchen, oder in einen bösen Verdacht bringen. (Weimar. Arch. Seckend., p. 330.)

(3) L. Opp. (W.) XXII, p. 748, 752.

l'homme et l'Église à la source primitive de la vie et rétablir dans le sanctuaire du cœur, le règne du Saint-Esprit. Le remède sortit ici, comme cela arrive souvent, du mal même, et les deux extrêmes se touchèrent. Dès lors l'Église, qui pendant tant de siècles s'était développée au dehors, en cérémonies, en observances et en pratiques humaines, recommença à se développer au dedans, en foi, en espérance et en charité.

Le discours du duc fit d'autant plus d'effet que son opposition à Luther était plus connue. D'autres membres de la diète firent valoir des griefs différents. Les princes ecclésiastiques eux-mêmes appuyèrent ces plaintes (1). « Nous avons un pontife « qui n'aime que la chasse et les plaisirs, disaient-« ils ; les bénéfices de la nation germanique se don-« nent à Rome à des bombardiers, à des faucon-« niers, à des chambrelans, à des âniers, à des « garçons d'écurie, à des gardes du corps, et à « d'autres gens de cette espèce, ignorants, inhabiles « et étrangers à l'Allemagne (2). »

La diète nomma une commission chargée de recueillir tous les griefs; elle en trouva cent un. Une députation, composée de princes séculiers et ecclésiastiques, en présenta le relevé à l'Empereur, le conjurant d'y faire droit, comme il s'y était engagé dans sa capitulation. « Que d'âmes chrétiennes per-« dues! dirent-ils à Charles-Quint; que de dépréda-« tions, que de concussions, à cause des scandales « dont s'entoure le chef spirituel de la chrétienté! « Il faut prévenir la ruine et le déshonneur de notre « peuple. C'est pourquoi tous ensemble nous vous « supplions très-humblement, mais de la manière la « plus pressante, d'ordonner une réformation géné-« rale, de l'entreprendre et de l'accomplir (3). » Il y avait alors dans la société chrétienne un pouvoir inconnu qui travaillait les princes et les peuples, une sagesse d'en haut qui entraînait les adversaires mêmes de la réforme, et qui préparait l'émancipation dont l'heure avait enfin sonné.

Charles ne pouvait être insensible à ces représentations de l'Empire. Ni le nonce, ni lui ne s'y étaient attendus. Son confesseur lui avait même dénoncé les vengeances du ciel, s'il ne réformait pas l'Église. L'Empereur retira aussitôt l'édit qui ordonnait de livrer aux flammes les écrits de Luther dans tout l'Empire, et y substitua un ordre provisoire de remettre ces livres aux magistrats.

Cela ne satisfit point l'assemblée; elle voulait que le réformateur comparût. « Il est injuste, disaient ses amis, de condamner Luther sans l'avoir entendu, et sans savoir par lui-même s'il est l'auteur des livres que l'on veut brûler. — Sa doctrine, disaient ses adversaires, s'est tellement emparée des cœurs, qu'il est impossible d'en arrêter les progrès, si nous ne l'entendons pas lui-même. On ne disputera point avec lui; et s'il avoue ses écrits et refuse de les rétracter, alors, électeurs, princes, états du saint-empire, tous ensemble, fidèles à la foi de nos ancêtres, nous aiderons Votre Majesté de toutes nos forces dans l'exécution de ses décrets (4). »

Aléandre alarmé, redoutant tout de l'intrépidité de Luther et de l'ignorance des princes, se mit aussitôt à l'œuvre pour empêcher la comparution du réformateur. Il allait des ministres de Charles aux princes les mieux disposés en faveur du pape, et de ces princes à l'Empereur lui-même (5). « Il n'est pas « permis, disait-il, de mettre en question ce que le « souverain pontife a arrêté. On ne disputera pas « avec Luther, dites-vous; mais, poursuivait-il, la « puissance de cet homme audacieux, le feu de ses « regards, l'éloquence de ses paroles, l'esprit mys-« térieux qui l'anime, ne suffiront-ils pas pour ex-« citer quelque sédition (6)? Déjà plusieurs le vénè-« rent comme un saint, et l'on trouve partout son « image entourée d'une auréole de gloire, comme « la tête des bienheureux... Si l'on veut le citer à « comparaître, que du moins on ne le mette pas « sous la protection de la foi publique (7)! » Ces dernières paroles devaient effrayer Luther ou préparer sa ruine.

Le nonce trouva un accès facile auprès des grands d'Espagne. En Espagne, comme en Allemagne, l'opposition aux inquisiteurs dominicains était nationale. Le joug de l'inquisition, qui avait été pour un temps écarté, venait d'être rétabli par Charles. Un parti nombreux sympathisait dans la Péninsule avec Luther; mais il n'en était pas ainsi des grands, qui retrouvaient près du Rhin ce qu'ils haïssaient au delà des Pyrénées. Enflammés du plus ardent fanatisme, ils étaient impatients d'anéantir la nouvelle hérésie. Frédéric, duc d'Albe, était surtout transporté de rage, chaque fois qu'il était question de la réforme (8). Il eût voulu marcher dans le sang de tous ses sectateurs. Luther n'était pas encore appelé à comparaître, que déjà son nom seul agitait tous les seigneurs de la chrétienté, réunis alors dans Worms.

(1) Seckend. Vorrede von Frick.

(2) Büchsenmeistern, Falknern, Pfistern, Eseltreibern, Stallknechten, Trabanten... (Kapp's Nachlese nutzl. Ref. Urkunden, III, p. 262.)

(3) Dass eine Besserung und gemeine Reformation geschehe. (Ibid., p. 275.)

(4) L. Opp. (L.) XXII, p. 567.

(5) Quam ob rem sedulò contestatus est apud Cæsaris administros... (Pallivicini, I, p. 113.)

(6) Linguâ promptus, ardore vultûs, et oris spiritu ad concitandam seditionem... (Ibid.)

(7) Haud certè fidem publicam illi præbendam... (Ibid.)

(8) Albæ dux videbatur aliquandò furentibus modis agitari... (Ibid., p. 362.)

L'homme qui remuait ainsi les puissances de la terre, semblait seul en paix. Les nouvelles de Worms étaient alarmantes. Les amis de Luther eux-mêmes étaient effrayés. « Il ne nous reste rien « que vos vœux et vos prières, écrivait Mélanchton « à Spalatin. Oh! si Dieu daignait racheter au prix « de notre sang le salut du peuple chrétien (1). » Mais Luther, étranger à la crainte, s'enfermant dans sa paisible cellule, y méditait, en se les appliquant, ces paroles où Marie, mère de Jésus, s'écrie : *Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon sauveur. Le Puissant m'a fait de grandes choses et son nom est saint. Il a puissamment opéré par son bras. Il a renversé de dessus leurs trônes les puissants et il a élevé les petits* (2). Voici quelques-unes des pensées qui se pressaient dans le cœur de Luther : « Le Puissant... dit Marie. « Oh! c'est une grande hardiesse de la part d'une « jeune fille! D'un seul mot elle frappe de langueur « tous les forts, de faiblesse tous les puissants, de « folie tous les sages, d'opprobre tous ceux dont le « nom est glorieux sur la terre, et elle dépose aux « pieds de Dieu seul toute force, toute puissance, « toute sagesse et toute gloire (3).—*Son bras*, con« tinue-t-elle, et elle appelle ainsi ce pouvoir par « lequel il agit de lui-même, et sans le secours des « créatures : pouvoir mystérieux!... qui s'exerce « en secret et dans le silence, jusqu'à ce qu'il ait « accompli ce qu'il s'était proposé. La destruction « est là, sans que personne l'ait vue venir. Le relè« vement est là, sans que personne s'en soit douté. « Il laisse ses enfants dans l'oppression et la fai« blesse, en sorte que chacun se dit : Ils sont per« dus!... Mais c'est alors même qu'il est le plus « fort; car c'est quand la force des hommes finit, « que la force de Dieu commence. Seulement, que « la foi s'attende à lui... Et, d'autre part, Dieu « permet à ses adversaires de s'élever dans leur « grandeur et leur puissance. Il leur retire le se« cours de sa force, et les laisse s'enfler de la leur « propre (4). Il les met à vide de sa sagesse éternelle « et les laisse se remplir de leur sagesse d'un jour. « Et tandis qu'ils se lèvent dans l'éclat de leur pou« voir, le bras de Dieu s'est éloigné, et leur œu« vre... s'évanouit comme une bulle de savon qui « éclate dans les airs. »

C'est le 10 mars, au moment où son nom remplissait de crainte la ville impériale, que Luther termina cette exposition du *Magnificat*.

On ne le laissa pas tranquille dans sa retraite. Spalatin, se conformant aux ordres de l'électeur, lui envoya la note des articles dont on voulait lui demander la rétractation. Une rétractation, après le refus d'Augsbourg!... « Ne craignez point, écrit-il à Spala« tin, que je rétracte une seule syllabe, puisque « leur unique argument est de prétendre que mes « écrits sont opposés aux rites de ce qu'ils appellent « l'Église. Si l'empereur Charles m'appelle seule« ment pour que je me rétracte, je lui répondrai « que je resterai ici, et ce sera comme si j'eusse été « à Worms et que j'en fusse revenu. Mais si au con« traire l'Empereur veut m'appeler pour me mettre « à mort, comme un ennemi de l'Empire, je suis « prêt à me rendre à son appel (5); car, avec le « secours de Christ, je n'abandonnerai pas la pa« role sur le champ de bataille. Je le sais; ces hom« mes sanguinaires ne prendront aucun repos qu'ils « ne m'aient ôté la vie. Oh! si seulement il n'y avait « que les papistes qui se rendissent coupables de « mon sang! »

V

Donnera-t-on un sauf-conduit? — Sauf-conduit. — Luther viendra-t-il? — Le jeudi saint à Rome. — Le pape et Luther.

Enfin, l'Empereur se décida. La comparution de Luther devant la diète parut seule propre à terminer de quelque manière cette affaire qui occupait tout l'Empire. Charles-Quint résolut de le faire citer, mais sans lui donner de sauf-conduit. Ici recommençait pour Frédéric le rôle de protecteur. Le danger qui menaçait le réformateur n'échappait à personne. Les amis de Luther, dit Cochleus, craignaient qu'on ne le livrât au pape, ou que l'Empereur lui-même ne le fît périr, comme indigne, à cause de son hérésie obstinée; qu'on ne lui tînt aucune promesse (6). Il y eut à cet égard entre les princes un débat long et difficile (7). Frappés, enfin, de la vaste agitation qui remuait alors les peuples dans presque toute l'Allemagne, craignant qu'il n'éclatât sur le passage de Luther quelque tumulte soudain ou quelque dangereuse sédition (8) (sans doute en faveur du réformateur lui-même), les princes jugèrent plus sage de tranquilliser les esprits à son sujet, et non-seulement l'Empereur, mais encore

(1) Utinam Deus redimat nostro sanguine salutem Christiani populi. (Corp. Reform. I, p. 362.)

(2) Év. selon saint Luc, chap. Ier, vers. 46 à 55.

(3) *Magnificat*. L. Opp. Wittemberg. Deutsch. Ausg. III, p. 11, etc.

(4) Er zieht seine Krafft heraus und læsst sie von eigener Krafft sich aufblasen. (Ibid.)

(5) Si ad me occidendum deinceps vocare velit... offeram me venturum. (L. Epp. I, p. 574.)

(6) Tanquam perfido hæretico nulla sit servanda fides. (Cochlœus, p. 28.)

(7) Longa consultatio difficilisque disceptatio. (Ibid.)

(8) Cum autem grandis ubique per Germaniam ferè totam excitata esset... animorum commotio. (Ibid.)

l'électeur de Saxe, le duc George et le landgrave de Hesse, par les États desquels il devait passer, lui donnèrent chacun un sauf-conduit.

Le 6 mars 1521, Charles-Quint signa la sommation suivante adressée à Luther :

« Charles, par la grâce de Dieu élu empereur ro-« main, toujours auguste, etc., etc.

« Honorable, cher et pieux ! Nous et les états du « saint-empire ici assemblés, ayant résolu de faire « une enquête touchant la doctrine et les livres que « tu as publiés depuis quelque temps, nous t'avons « donné pour venir ici et retourner en lieu de sû-« reté, notre sauf-conduit et celui de l'Empire, que « nous t'envoyons ci-joint. Notre sincère désir est « que tu te prépares aussitôt à ce voyage, afin que « dans l'espace des vingt et un jours fixés dans no-« tre sauf-conduit, tu te trouves certainement ici « près de nous et que tu n'y manques pas. N'ap-« préhende ni injustice ni violence. Nous voulons « maintenir fermement notre sauf-conduit susdit, « et nous nous attendons à ce que tu répondes à « notre appel. Tu suivras en cela notre sérieux avis.

« Donné dans notre ville impériale de Worms, « le sixième jour du mois de mars, l'an du Sei-« gneur 1521 et le second de notre règne.

« Charles. »

« D'après l'ordre de mon seigneur l'Empereur, de « propre main,

« Albert, cardinal de Mayence, archichancelier.

« *Nicolas Zwyl.* »

Le sauf-conduit renfermé dans cette lettre portait sur l'adresse : « *A l'honorable, notre cher et « pieux docteur Martin Luther, de l'ordre des au-« gustins.* »

Il commençait ainsi :

« Nous Charles, cinquième du nom, par la grâce « de Dieu élu empereur romain, toujours auguste, « roi d'Espagne, des Deux-Siciles, de Jérusalem, « de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, etc., archi-« duc d'Autriche, duc de Bourgogne, comte de « Habsbourg, des Flandres et du Tyrol, etc., etc. »

Puis, le roi de tant de peuples, faisant savoir qu'il avait cité devant lui un moine augustin nommé Luther, ordonnait à tous les princes, seigneurs, magistrats et autres, de respecter le sauf-conduit qu'il lui donnait, sous peine de la punition de l'Empereur et de l'Empire (1).

Ainsi l'Empereur donnait les titres de « cher, d'honorable et de pieux, » à un homme que le chef de l'Église avait frappé d'excommunication. On avait voulu, par la rédaction de ce document, éloigner toute défiance de l'esprit de Luther et de celui de ses amis. Gaspard Sturm fut nommé pour porter ce message au réformateur, et l'accompagner à Worms. L'électeur, craignant l'indignation publique, écrivit, le 12 mars, aux magistrats de Wittemberg de pourvoir à la sûreté de cet officier de l'Empereur, et de lui donner une garde, si cela était jugé nécessaire. Le héraut partit.

Ainsi s'accomplissaient les desseins de Dieu. Dieu voulait mettre sur une montagne cette lumière qu'il avait allumée dans le monde ; et Empereur, rois et princes s'agitaient aussitôt pour exécuter, sans le savoir, son dessein. Il lui en coûte peu pour exalter ce qu'il y a de plus bas. Un acte de sa puissance suffit pour élever l'humble enfant de Mansfeld, d'une cabane obscure jusqu'au palais où les rois s'assemblent. Il n'y a devant lui ni petitesse ni grandeur, et quand il le veut, Charles-Quint et Luther se rencontrent.

Mais Luther se rendra-t-il à cette citation? Ses meilleurs amis en doutaient. « Le docteur Martin « est appelé ici, écrivait l'électeur, le 25 mars, à « son frère; mais je ne sais s'il viendra. Je ne sau-« rais rien augurer de bon. » Trois semaines plus tard, le 16 avril, cet excellent prince, voyant croître le danger, écrivit de nouveau au duc Jean : « Il « y a des ordres affichés contre Luther. Les car-« dinaux et les évêques l'attaquent avec beaucoup « de dureté. Que Dieu tourne tout à bien ! Plût à « Dieu que je pusse lui procurer un accueil équi-« table (2) ! »

Tandis que ces choses se passaient à Worms et à Wittemberg, la papauté multipliait ses coups. Le 28 mars, qui était le jeudi avant Pâques, Rome retentit d'une excommunication solennelle. C'est la coutume d'y publier à cette époque la terrible bulle *in Cœnâ Domini*, qui n'est qu'une longue suite d'imprécations. Ce jour-là, les abords du temple où devait officier le souverain pontife étaient occupés de bonne heure par la garde papale, et par une foule de peuple, accourue de toutes les parties de l'Italie pour recevoir la bénédiction du saint-père. Des branches de laurier et de myrte décoraient la place devant la basilique; des cierges brûlaient sur le balcon du temple, et l'ostensoir y était élevé. Tout à coup les cloches font retentir l'air de sons solennels; le pape, revêtu de ses ornements pontificaux, paraît sur le balcon, porté sur un fauteuil; le peuple tombe à genoux ; les têtes se découvrent ; les drapeaux s'inclinent; les armes sont couchées par terre, et il

(1) Lucas Cranach's Stammbuch, etc., herausgegeben v. Chr. v. Mecheln., p. 12.

(2) Die Cardinæle und Bischöfe sind ihm hart zuwieder... (Seckend., p. 365.)

se fait un silence solennel. Quelques instants après, le pape étend lentement les mains, les lève vers le ciel, puis les incline lentement vers la terre, en faisant le signe de la croix. Il répète ce mouvement par trois fois. Alors l'air retentit de nouveau du son des cloches, qui annoncent aux campagnes éloignées la bénédiction du pontife; des prêtres s'avancent avec impétuosité, tenant des flambeaux allumés; ils les renversent, les secouent, ils les lancent avec violence, et comme si c'étaient les flammes de l'enfer; le peuple s'émeut, s'agite; et les paroles de la malédiction tombent du haut du temple (1).

Quand Luther eut connaissance de cette excommunication, il en publia la teneur avec quelques remarques écrites de ce style mordant qu'il savait si bien prendre. Quoique cette publication n'ait paru que plus tard, nous en rapporterons ici quelques traits. Nous entendrons le grand prêtre de la chrétienté sur le balcon de sa basilique, et le moine de Wittemberg lui répondant du fond de l'Allemagne (2).

Il y a quelque chose de caractéristique dans le contraste de ces deux voix.

LE PAPE.

« Léon, évêque...

LUTHER.

« Évêque... comme un loup est un berger : car l'évêque doit exhorter selon la doctrine du salut, et non vomir des imprécations et des malédictions...

LE PAPE.

« ... Serviteur de tous les serviteurs de Dieu...

LUTHER.

« Le soir, quand nous sommes ivre; mais le matin, nous nous appelons Léon, seigneur de tous les seigneurs.

LE PAPE.

« Les évêques romains, nos prédécesseurs, ont coutume de se servir à cette fête des armes de la justice...

LUTHER.

« Qui, selon toi, sont l'excommunication et l'anathème; mais selon saint Paul, la patience, la douceur et la charité. (2 Cor. VI, vers. 6, 7.)

LE PAPE.

« Selon le devoir de la charge apostolique, et pour maintenir la pureté de la foi chrétienne...

LUTHER.

« C'est-à-dire les possessions temporelles du pape.

LE PAPE.

« Et son unité, qui consiste dans l'union des membres avec Christ leur chef... et avec son vicaire...

LUTHER.

« Car Christ n'est pas suffisant : il en faut encore un autre.

LE PAPE.

« Pour garder la sainte communion des fidèles, nous suivons l'antique coutume, et nous excommunions et maudissons de la part du Dieu tout-puissant, le Père...

LUTHER.

« Dont il est dit : *Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde, pour condamner le monde.* (Jean, III, 17.)

LE PAPE.

« ... Et le Fils et le Saint-Esprit, et selon la puissance des apôtres Pierre et Paul... et la nôtre propre...

LUTHER.

« ET MOI ! dit le loup dévorant, comme si la puissance de Dieu était trop faible sans lui.

LE PAPE.

« Nous maudissons tous les hérétiques, les Garases (3), les Patarins, les Pauvres de Lyon, les Arnoldistes, les Spéronistes, les Passagens, les Wicléfites, les Hussites, les Fraticelles...

LUTHER.

« Car ils ont voulu posséder les saintes Écritures, et ils ont demandé que le pape fût sobre et prêchât la Parole de Dieu.

LE PAPE.

« ... Et Martin Luther, nouvellement condamné par nous pour une semblable hérésie, ainsi que tous ses adhérents et tous ceux, quels qu'ils soient, qui lui témoignent quelque faveur...

LUTHER.

« Je te rends grâces, ô très-gracieux pontife, de ce que tu me condamnes avec tous ces chrétiens ! C'est un honneur pour moi que mon nom soit proclamé à Rome au temps de la fête, d'une manière si glorieuse, et qu'il coure le monde avec les noms de tous ces humbles confesseurs de Jésus-Christ !

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et maudissons tous les pirates et les corsaires...

LUTHER.

« Qui donc est le plus grand des pirates et des corsaires, si ce n'est celui qui ravit les âmes, les enchaîne et les met à mort?...

LE PAPE.

« ... Particulièrement ceux qui naviguent sur notre mer...

(1) Cette cérémonie est décrite dans divers ouvrages, entre autres : Tagebuch einer Reise durch Deutschland und Italien. (Berlin, 1817, IV, p. 94.) Les traits principaux remontent plus loin encore que les temps de Luther.

(2) Voyez, pour la bulle du pape et le commentaire de Luther. « Die Bulla vom Abendfressen... » (L. Opp. (L.) XVIII, p. 1.)

(3) Ce nom est altéré; lisez Gazares ou Cathares.

LUTHER.

« NOTRE mer !... Saint Pierre, *notre* prédécesseur, a dit : *Je n'ai ni argent ni or.* (Actes, III, 6.) Jésus-Christ a dit : *Les rois des nations les maîtrisent; il n'en doit pas être de même de vous.* (Luc, XXII, 25.) Mais si une voiture chargée de foin doit céder le chemin à un homme ivre, à combien plus forte raison saint Pierre et Jésus-Christ lui-même doivent-ils céder le pas au pape!

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et nous maudissons tous ceux qui falsifient nos bulles et nos lettres apostoliques...

LUTHER.

« Mais les lettres de Dieu, les Écritures de Dieu, tout le monde peut les condamner et les brûler.

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et nous maudissons tous ceux qui arrêtent les vivres que l'on apporte à la cour de Rome...

LUTHER.

« Il aboie et il mord, comme le chien à qui l'on veut ôter son os (1).

LE PAPE.

« De même, nous condamnons et nous maudissons tous ceux qui retiennent des droits judiciaires, fruits, dîmes, revenus, appartenants au clergé...

LUTHER.

« Car Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit* (Matth. V, 40), et nous venons d'en donner le commentaire.

LE PAPE.

« Quels que soient leur élévation, leur dignité, leur ordre, leur puissance, leur rang ; fussent-ils même évêques ou rois...

LUTHER.

« Car *il y aura parmi vous de faux docteurs qui mépriseront les puissances et parleront mal des dignités,* dit l'Écriture (Jude, 8).

LE PAPE.

« De même, nous condamnons et nous maudissons tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, portent atteinte à la ville de Rome, au royaume de Sicile, aux îles de Sardaigne et de Corse, au patrimoine de saint Pierre en Toscane, au duché de Spolète, au margraviat d'Ancône, à la Campagne, aux villes de Ferrare et de Bénévent, et à toutes autres villes ou pays appartenants à l'Église de Rome.

LUTHER.

« O Pierre! pauvre pêcheur! d'où te viennent Rome et tous ces royaumes? Je te salue, Pierre! roi de Sicile!... et pêcheur à Bethsaïda!

(1) Gleich wie ein Hund ums Beines willen. (L. Opp. (L.) XVIII, p. 12.)

LE PAPE.

« Nous excommunions et maudissons tous les chanceliers, conseillers, parlements, procureurs, gouverneurs, officials, évêques ou autres, qui s'opposent à nos lettres d'exhortation, d'invitation, de défense, de médiation, d'exécution...

LUTHER.

« Car le saint-siége ne cherche qu'à vivre dans l'oisiveté, dans la magnificence et dans la débauche, à commander, à tempêter, à tromper, à mentir, à déshonorer, à séduire et à commettre toutes sortes d'actes de malice, en paix et en sûreté...

« ... Seigneur, lève-toi! il n'en est pas comme les papistes le prétendent; tu ne nous as point abandonnés, et tes yeux ne se sont pas détournés de nous! »

Ainsi parlèrent Léon X à Rome et Luther à Wittemberg.

Le pontife ayant terminé ces condamnations, le parchemin sur lequel elles étaient écrites fut déchiré, et les fragments en furent jetés au peuple. Aussitôt une grande agitation se manifesta dans la foule; chacun se précipitait et s'efforçait de saisir un des morceaux de la terrible bulle. C'étaient là les saintes reliques que la papauté offrait à ses fidèles, la veille du grand jour de grâce et d'expiation. Bientôt la multitude se dispersa, et les alentours de la basilique rentrèrent dans le silence accoutumé. Retournons à Wittemberg.

VI

Courage de Luther. — Bugenhagen à Wittemberg. — Persécutions en Poméranie. — Mélanchton veut partir avec Luther. — Amsdorff, Schurff, Suaven. — Hutten à Charles-Quint.

C'était le 24 mars. Enfin le héraut impérial avait passé les portes de la ville où se trouvait Luther. Gaspard Sturm se présenta chez le docteur et lui remit la sommation de Charles-Quint. Moment grave et solennel pour le réformateur! Tous ses amis étaient consternés. Aucun prince, sans excepter Frédéric le Sage, ne s'était encore déclaré pour lui. Les chevaliers, il est vrai, faisaient entendre des menaces; mais le puissant Charles les méprisait. Luther cependant ne fut point troublé. « Les papistes, dit-il, en voyant l'angoisse de ses amis, ne « désirent pas ma venue à Worms, mais ma con- « damnation et ma mort (2). N'importe! priez, non « pour moi, mais pour la Parole de Dieu. Mon sang « n'aura point encore perdu sa chaleur, que déjà

(2) Damnatum et perditum. (L. Epp. I, p. 556.)

« des milliers d'hommes dans tout l'univers seront « rendus responsables de l'avoir versé! Le très-« saint adversaire de Christ, le père, le maître, le « généralissime des homicides, insiste pour le ré-« pandre. Amen! Que la volonté de Dieu s'accom-« plisse! Christ me donnera son esprit pour vaincre « ces ministres de l'erreur. Je les méprise pendant « ma vie et j'en triompherai par ma mort (1). On « s'agite à Worms pour me contraindre à me rétrac-« ter. Voici quelle sera ma rétractation : J'ai dit « autrefois que le pape était le vicaire de Christ; « maintenant je dis qu'il est l'adversaire du Sei-« gneur et l'apôtre du diable. » Et quand il apprit que toutes les chaires des franciscains et des dominicains retentissaient d'imprécations et de malédictions contre lui : « Oh! quelle merveilleuse joie « j'en éprouvé (2)! » s'écria-t-il. Il savait qu'il avait fait la volonté de Dieu, et que Dieu était avec lui : pourquoi donc ne partirait-il pas avec courage? Cette pureté de l'intention, cette liberté de la conscience, est une force cachée, mais incalculable, qui ne manque jamais au serviteur de Dieu, et qui le rend plus invincible que ne pourraient le faire toutes les cuirasses et toutes les armées.

Luther vit alors arriver dans Wittemberg un homme qui devait être, comme Mélanchton, l'ami de toute sa vie, et qui était destiné à le consoler au moment de son départ (3). C'était un prêtre de trente-six ans, nommé Bugenhagen, qui fuyait les rigueurs dont l'évêque de Camin et le prince Bogislas de Poméranie poursuivaient les amis de l'Évangile, ecclésiastiques, bourgeois ou lettrés (4). D'une famille sénatoriale, né à Wollin en Poméranie, d'où on l'a appelé communément Pomeranus, Bugenhagen enseignait depuis l'âge de vingt ans à Treptow. Les jeunes gens accouraient pour l'entendre; les nobles et les savants se disputaient sa société. Il étudiait assidûment les saintes lettres, suppliant Dieu de l'instruire (5). Un jour, c'était vers la fin de décembre 1520, on lui remit, comme il était à souper avec plusieurs amis, le livre de Luther sur la *Captivité de Babylone*. « Depuis que Christ est mort, « dit-il, après l'avoir parcouru, bien des héréti-« ques ont infesté l'Église; mais il n'exista jamais « une peste semblable à l'auteur de ce livre. » Ayant emporté le livre chez lui, l'ayant lu et relu, toutes ses pensées changèrent; des vérités toutes nouvelles se présentèrent à son esprit; et étant retourné, quelques jours après, vers ses collègues, il leur dit : « Le monde entier est tombé dans les plus « obscures ténèbres. Cet homme seul voit la vé-« rité (6). » Des prêtres, un diacre, l'abbé lui-même, reçurent la pure doctrine du salut, et bientôt, prêchant avec puissance, ils amenèrent leurs auditeurs, dit un historien, des superstitions humaines, au mérite seul puissant de Jésus-Christ (7). Alors la persécution éclata. Déjà plusieurs gémissaient dans les prisons. Bugenhagen se déroba à ses ennemis et arriva à Wittemberg. « Il souffre pour l'amour de l'Évan-« gile, écrivit aussitôt Mélanchton au chapelain de « l'électeur. Où pouvait-il s'enfuir, si ce n'est dans « notre ἄσυλον, et sous la garde de notre prince (8)? »

Mais nul ne reçut Bugenhagen avec autant de joie que Luther. Il fut convenu entre eux, qu'aussitôt après le départ du réformateur, Bugenhagen commencerait à expliquer les Psaumes. C'est ainsi que la providence divine amena alors cet homme puissant pour remplacer en partie celui que Wittemberg allait perdre. Placé un an plus tard à la tête de l'Église de cette ville, Bugenhagen la présida durant trente-six ans. Luther le nommait par excellence *le Pasteur*.

Luther devait partir. Ses amis alarmés pensaient que si Dieu n'intervenait par un miracle, c'était à la mort qu'il marchait. Mélanchton, éloigné de sa patrie, s'était attaché à Luther avec toute l'affection d'une âme tendre. « Luther, disait-il, me tient lieu « de tous mes amis; il est pour moi plus grand, « plus admirable que je ne puis le dire. Vous savez « combien Alcibiade admirait son Socrate (9); mais « c'est autrement encore que j'admire Luther, car « c'est en chrétien. » Puis il ajoutait cette parole si belle et si simple : « Chaque fois que je le contem-« ple, je le trouve de nouveau plus grand que lui-« même (10). » Mélanchton voulait suivre Luther dans ses dangers. Mais leurs amis communs, et sans doute le docteur lui-même, s'opposèrent à ce désir. Philippe ne devait-il pas remplacer son ami? et si celui-ci ne revenait jamais, qui dirigerait alors l'œuvre de la réforme? « Ah! plût à Dieu, dit Mélanch-« ton résigné, mais chagrin, qu'il m'eût été permis « de partir avec lui (11)! »

(1) ... Ut hos Satanæ ministros et contemnam vivens et vincam moriens. (L. Epp. I, p. 579.)

(2) ... Quod mirè quam gaudeam! (Ibid., p. 567.)

(3) Venit Vittembergam paulò antè iter Lutheri ad comitia Wormatiæ indicta. (Melch. Adam. vita Bugenhagii, p. 314.)

(4) Sacerdotes, cives et scholasticos in vincula conjecit. (Ibid., p. 313.)

(5) Precesque adjunxit, quibus divinitùs se regi ac doceri petivit. (Ibid., p. 312.)

(6) ... In cimmeriis tenebris versatur : hic vir unus et solus verum videt. (Melch. Adam vita Bugenhagii, p. 313.)

(7) A superstitionibus ad unicum Christi meritum traducere. (Ibid.)

(8) Corpus Reform., I, p. 361.

(9) Alcibiade fut persuadé que le commerce de Socrate était un secours que les dieux envoyaient pour instruire et pour sauver. » (Plutarque, Vie d'Alcibiade.)

(10) Quem quoties contemplor, se ipso subindè majorem judico. (Corp. Reform. I, p. 264.)

(11) Utinam licuisset mihi unà proficisci. (Ibid., p. 365.)

Le véhément Amsdorff déclara aussitôt qu'il accompagnerait le docteur. Son âme forte trouvait plaisir à s'exposer au danger. Sa fierté lui permettait de paraître sans crainte devant une assemblée de rois. L'électeur avait appelé à Wittemberg, comme professeur de droit, un homme célèbre, d'une grande douceur, fils d'un médecin de Saint-Gall, Jérôme Schurff, qui vivait avec Luther dans une grande intimité. « Il n'a pas encore pu se résoudre, disait « Luther, à prononcer la sentence de mort contre « un seul malfaiteur (1). » Cet homme timide désira néanmoins assister le docteur en qualité de conseil dans ce voyage dangereux. Un jeune étudiant danois, Pierre Suaven, qui logeait chez Mélanchton, célèbre plus tard par ses travaux évangéliques en Poméranie et en Danemark, déclara aussi qu'il accompagnerait son maître. La jeunesse des écoles devait être représentée à côté du champion de la vérité.

L'Allemagne était émue à la pensée des périls qui menaçaient le représentant de son peuple. Elle trouva alors une voix digne d'elle pour exprimer ses craintes. Ulric de Hutten tressaillit à la pensée du coup dont la patrie allait être frappée; il écrivit, le 1er avril, à Charles-Quint lui-même. « Très-« excellent Empereur, lui dit-il, vous êtes sur le « point de nous perdre et vous-même avec nous. « Que se propose-t-on dans cette affaire de Luther, « si ce n'est de détruire notre liberté, et d'abattre « votre puissance? Il n'y a pas dans toute l'étendue « de l'Empire un homme juste qui ne porte à « cette affaire l'intérêt le plus vif (2). Les prêtres « seuls s'élèvent contre Luther, parce qu'il s'est « opposé à leur puissance excessive, à leur luxe « honteux, à leur vie dépravée, et qu'il a plaidé « pour la doctrine de Christ, pour la liberté de la « patrie et pour la sainteté des mœurs.

« O Empereur! éloignez de votre présence ces « orateurs de Rome, ces évêques, ces cardinaux, « qui veulent empêcher toute réforme. N'avez-vous « pas remarqué la tristesse du peuple, en vous « voyant, à votre arrivée, vous approcher du Rhin, « entouré de ces gens à chapeau rouge... d'un trou-« peau de prêtres, et non d'une cohorte de vail-« lants guerriers?...

« Ne livrez pas votre majesté souveraine à ceux « qui veulent la fouler aux pieds! Ayez pitié de « nous! N'entraînez pas dans votre ruine la nation « tout entière!... Conduisez-nous au milieu des « plus grands périls, sous les glaives des soldats, « sous les bouches de feu (3); que toutes les nations « conspirent contre nous; que toutes les armées « nous assaillent; en sorte que nous puissions « montrer ouvertement notre valeur, plutôt que « d'être ainsi vaincus et asservis obscurément et en « cachette, comme des femmes, sans armes et sans « combats... Ah! nous espérions que ce serait vous « qui nous délivreriez du joug des Romains, et « qui renverseriez la tyrannie pontificale. Dieu « fasse que l'avenir vaille mieux que ces commen-« cements!

« L'Allemagne tout entière tombe à vos ge-« noux (4); elle vous supplie avec larmes; elle im-« plore votre secours, votre compassion, votre fidé-« lité; et par la sainte mémoire de ces Germains « qui, lorsque le monde entier était soumis à Rome, « ne baissèrent point la tête devant cette ville su-« perbe, elle vous conjure de la sauver, de la ren-« dre à elle-même; de la délivrer de l'esclavage, et « de la venger de ses tyrans!...

Ainsi parlait à Charles-Quint la nation allemande, par l'organe du chevalier. L'Empereur n'y fit pas attention, et jeta probablement avec dédain cette épître à l'un de ses secrétaires. Il était Flamand et non Germain. Sa puissance personnelle, et non la liberté et la gloire de l'Empire, était l'objet de tous ses désirs.

VII

Départ pour la diète de Worms. — Adieux de Luther. — On affiche sa condamnation.—Cavalcade près d'Erfurt.— Rencontre de Jonas avec Luther. — Luther dans son ancien couvent. — Luther prêche à Erfurt. — Incident. — Foi et œuvres. — Concours du peuple et courage de Luther. — Luther à Spalatin. — Séjour à Francfort. — Craintes à Worms. — Plan des Impériaux. — Fermeté de Luther.

Le 2 avril était arrivé : Luther devait prendre congé de ses amis. Après avoir annoncé à Lange, par un billet, qu'il passerait le jeudi ou le vendredi suivant à Erfurt (5), il dit adieu à ses collègues. Se tournant vers Mélanchton : « Si je ne reviens pas, « lui dit-il d'une voix émue, et que mes ennemis « me mettent à mort, ô mon frère! ne cesse pas « d'enseigner, et demeure ferme dans la vérité. « Travaille à ma place, puisque je ne pourrai plus « travailler moi-même. Si tu vis, peu importe que « je périsse. » Puis, remettant son âme entre les mains de celui qui est fidèle, Luther monta dans son char et quitta Wittemberg. Le conseil de la

(1) L. Opp. (W.) XXII, p. 2067, 1819.

(2) Neque enim quam lata est Germania, nili boni sunt... (L. Opp. lat. II, p. 182 verso.)

(3) Duc nos in manifestum potius periculum, duc in ferrum, duc in ignes... (L. Opp. lat. II, p. 183.)

(4) Omnem nunc Germaniam quasi ad genua provolutam tibi... (Ibid., p. 184.)

(5) L. Epp. I, p. 580.

ville lui avait fourni une voiture modeste, recouverte d'une toile, que les voyageurs pouvaient mettre ou ôter à volonté. Le héraut impérial, revêtu de ses ornements et portant l'aigle de l'Empire, était à cheval, en avant, suivi de son domestique. Puis venaient Luther, Schurff, Amsdorff et Suaven dans leur char. Les amis de l'Évangile, les bourgeois de Wittemberg, émus, invoquant Dieu, fondaient en larmes. Ainsi partit Luther.

Il remarqua bientôt que de sinistres pressentiments remplissaient les cœurs de ceux qu'il rencontrait. A Leipzig on ne lui rendit aucun honneur, et l'on se contenta de lui présenter le vin d'usage. A Naumbourg, il rencontra un prêtre, probablement J. Langer, homme d'un zèle sévère, qui gardait soigneusement dans son cabinet le portrait du fameux Jérôme Savonarola de Ferrare, brûlé en 1498, à Florence, par ordre du pape Alexandre VI, comme martyr de la liberté et de la morale, aussi bien que comme confesseur de la vérité évangélique. Ayant pris le portrait du martyr italien, le prêtre s'approcha de Luther et le lui tendit en silence. Celui-ci comprit ce que cette image muette lui annonçait, mais son âme intrépide demeura ferme. « C'est Satan, dit-il, qui voudrait empêcher, par « ces terreurs, que la vérité ne fût confessée dans « l'assemblée des princes, car il prévoit le coup « que cela va porter à son règne (1). » — « Demeure « fermement en la vérité que tu as reconnue, lui « dit alors gravement le prêtre, et ton Dieu demeu- « rera aussi fermement avec toi (2). »

Ayant passé la nuit à Naumbourg, où le bourgmestre l'avait reçu avec hospitalité, Luther arriva le lendemain au soir à Weimar. A peine y était-il depuis un instant, qu'il entendit des cris de toutes parts : c'était sa condamnation qu'on annonçait. « Voyez! » lui dit le héraut. Il regarda, et ses yeux étonnés aperçurent des messagers impériaux parcourant la ville, et affichant partout l'édit de l'Empereur, qui prescrivait de remettre aux magistrats ses écrits. Luther ne douta pas qu'on n'étalât à l'avance ces rigueurs pour le retenir par la crainte, et ensuite le condamner comme ayant refusé de comparaître. « Eh bien! monsieur le docteur, vou- « lez-vous continuer? » dit le héraut impérial effrayé. — « Oui, répondit Luther; quoique mis à l'interdit « dans toutes les villes, je continuerai! Je me re- « pose sur le sauf-conduit de l'Empereur. »

Luther eut à Weimar une audience du duc Jean, frère de l'électeur de Saxe, qui y résidait alors. Le prince l'invita à prêcher. Il y consentit. Des paroles de vie s'échappaient du cœur ému du docteur. Un moine franciscain, qui l'entendit, Jean Voït, l'ami de Frédéric Myconius, fut alors converti à la doctrine évangélique. Il quitta le couvent deux ans après, et devint plus tard professeur de théologie à Wittemberg. Le duc donna à Luther l'argent nécessaire pour son voyage.

De Weimar le réformateur se rendit à Erfurt. C'était la ville de sa jeunesse. Il espérait y voir son ami Lange, si, comme il le lui avait écrit, il n'y avait pas de danger à entrer dans la ville (3). Il en était encore à trois ou quatre lieues, près du village de Nora, quand il vit paraître dans le lointain une troupe de cavaliers. Étaient-ce des amis? étaient-ce des ennemis? Bientôt, Crotus, recteur de l'université, Eobanus Hesse, l'ami de Mélanchton, que Luther appelait le roi des poëtes, Euricius Cordus, Jean Draco, d'autres encore, au nombre de quarante, membres du sénat, de l'université, de la bourgeoisie, tous à cheval, le saluent avec acclamations. Une multitude d'habitants d'Erfurt couvre le chemin et fait éclater sa joie. On était avide de voir l'homme puissant qui avait osé déclarer la guerre au pape.

Un jeune homme de vingt-huit ans, nommé Juste Jonas, avait devancé le cortége (4). Jonas, après avoir étudié le droit à Erfurt, avait été nommé recteur de l'université en 1519. Éclairé par la lumière évangélique, qui se répandait alors de toutes parts, il avait conçu le désir de devenir théologien. « Je « crois, lui écrivit Érasme, que Dieu t'a élu comme « un organe, pour faire briller la gloire de son fils « Jésus (5). » Toutes les pensées de Jonas étaient portées sur Wittemberg, sur Luther. Quelques années auparavant, n'étant encore qu'étudiant en droit, Jonas, d'un esprit prompt et entreprenant, était parti à pied, accompagné de quelques amis, et avait traversé, pour arriver jusqu'à Érasme, alors à Bruxelles, des forêts infestées de voleurs et des villes ravagées par la peste. N'affrontera-t-il pas maintenant d'autres dangers pour accompagner à Worms le réformateur? Il lui demanda vivement de lui accorder cette faveur. Luther y consentit. Ainsi se rencontrèrent ces deux docteurs, qui devaient travailler ensemble toute leur vie à l'œuvre du renouvellement de l'Église. La Providence divine groupait autour de Luther les hommes destinés à être la lumière de l'Allemagne, les Mélanchton, les Amsdorff,

(1) Terrorem hunc à Sathanâ sibi dixit adferri... (Melch. Adami, p. 117.)

(2) Er wolle bey der erkandten Wahrheyt mit breytem Fuss aushalten... (Mathesius Historien, p. 23 : nous citons d'après la première édition de 1566.)

(3) Nisi periculum sit Erfordiam ingredi (L. Epp. I, p. 55?.)

(4) Hos inter, qui nos prævenerat, ibat Ionas,
Ille decus nostri, primaque fama Chori.
(Eob. Hessi, Elegia secunda.)

(5) Velut organum quoddam electum ad illustrandam filii sui Jesu gloriam. (Erasm. Epp. V, p. 27.)

les Bugenhagen, les Jonas. A son retour de Worms, Jonas fut nommé prévôt de l'Église de Wittemberg, et docteur en théologie. « Jonas, disait Luther, est « un homme dont il faudrait acheter la vie à grand « prix pour le retenir sur la terre (1). » Aucun prédicateur n'avait reçu comme lui le don de captiver ses auditeurs. « Poméranus est exégète, disait « Mélanchton, moi je suis dialecticien, Jonas est ora- « teur. Les paroles découlent de ses lèvres avec une « admirable beauté, et son éloquence est pleine de « force. Mais Luther nous surpasse tous (2). » Il paraît qu'à peu près vers le même temps un ami d'enfance et un frère de Luther vinrent augmenter son escorte.

La députation d'Erfurt avait tourné bride. Cavaliers et gens à pied, entourant la voiture de Luther, entrèrent dans les murs de la ville. A la porte, sur les places, dans les rues, où le pauvre moine avait si souvent mendié son pain, la foule des spectateurs était immense. Luther descendit au couvent des augustins, où l'Évangile avait consolé son cœur. Lange le reçut avec joie; Usingen et quelques-uns des pères les plus âgés lui témoignèrent beaucoup de froideur. On désirait l'entendre; la prédication lui était interdite; mais le héraut, entraîné lui-même, céda.

Le dimanche après Pâques, l'église des augustins d'Erfurt était remplie d'une grande foule. Ce frère, qui autrefois ouvrait les portes et balayait l'église, monta dans la chaire, et ayant ouvert la Bible, il y lut ces mots : « *La paix soit avec vous ; et quand* « *Jésus eut dit cela, il leur montra ses mains et son* « *côté.* (Jean, XX, 19, 20.) Tous les philosophes, « dit-il, les docteurs, les écrivains, se sont appliqués « à enseigner comment l'homme peut obtenir la vie « éternelle, et ils n'y sont pas parvenus. Je veux « maintenant vous le dire. »

C'est dans tous les siècles la grande question ; aussi les auditeurs de Luther redoublèrent-ils d'attention.

« Il y a deux espèces d'œuvres, continua le ré- « formateur ; des œuvres étrangères : ce sont les « bonnes ; des œuvres propres : elles sont peu de « chose. L'un bâtit une église, l'autre va en pèle- « rinage à Saint-Jacques ou à Saint-Pierre ; un troi- « sième jeûne, prie, prend le capuchon, va nu- « pieds; un autre fait quelque autre chose encore. « Toutes ces œuvres ne sont rien et périront; car « nos œuvres propres sont sans aucune force. Mais « je vais vous dire maintenant quelle est l'œuvre « véritable. Dieu a ressuscité un homme, le Sei- « gneur Jésus-Christ, pour qu'il écrase la mort, « détruise le péché, et ferme les portes de l'enfer. « Voilà l'œuvre du salut. Le démon crut qu'il tenait « le Seigneur en son pouvoir, quand il le vit entre « deux brigands, souffrant le plus honteux mar- « tyre, maudit de Dieu et des hommes... Mais la « Divinité déploya sa puissance et anéantit la mort, « le péché et l'enfer...

« Christ a vaincu ! voilà la grande nouvelle ! et « nous sommes sauvés par son œuvre, et non par « les nôtres. — Le pape dit tout autre chose. Mais « je le déclare, la sainte mère de Dieu elle-même a « été sauvée, non par sa virginité ni par sa mater- « nité, ni par sa pureté ou ses œuvres, mais uni- « quement par le moyen de la foi et par les œuvres « de Dieu... »

Comme Luther parlait, un bruit soudain se fit entendre ; une des galeries craqua, et l'on crut qu'elle allait céder sous le poids de la foule. Cela causa une grande agitation dans tout l'auditoire. Les uns s'enfuyaient, les autres restaient frappés d'effroi. L'orateur s'arrêta un moment; puis, étendant la main, il s'écria d'une voix forte : « Ne craignez rien ! il n'y « a pas de danger : le diable cherche ainsi à m'em- « pêcher d'annoncer l'Évangile, mais il n'y réussira « pas (3). » A cet ordre, ceux qui s'enfuyaient s'arrêtèrent, étonnés et saisis ; l'assemblée se calma, et Luther, sans s'inquiéter des tentatives du diable, continua : « Vous nous parlez beaucoup de la foi, « me direz-vous peut-être. Apprenez-nous donc com- « ment on peut l'obtenir. — Eh bien, oui, je veux « vous l'apprendre. Notre-Seigneur Jésus-Christ « dit : *La paix soit avec vous ! regardez mes mains,* « c'est-à-dire : Regarde, ô homme ! c'est moi, c'est « moi seul qui ai ôté ton péché, et qui t'ai racheté ; « et maintenant tu as la paix ! dit le Seigneur...

« Je n'ai point mangé le fruit de l'arbre, reprit « Luther ; vous ne l'avez pas non plus mangé ; mais « nous avons reçu le péché qu'Adam nous a trans- « mis, et nous l'avons fait. De même, je n'ai point « souffert sur la croix et vous n'y avez pas non plus « souffert ; mais Christ a souffert pour nous; nous « sommes justifiés par l'œuvre de Dieu, et non par « la nôtre... Je suis, dit le Seigneur, ta justice et ta « rédemption...

« Croyons à l'Évangile, croyons à saint Paul, et « non aux lettres et aux décrétales des papes... »

Luther, après avoir prêché la foi comme cause de la justification du pécheur, prêche les œuvres comme conséquence et manifestation du salut.

« Puisque Dieu nous a sauvés, continue-t-il, or- « donnons tellement nos œuvres qu'il y mette son « bon plaisir. Es-tu riche ? que ton bien soit utile

(1) Vir est quem oportuit multo pretio emptum et servatum in terrâ. (Weismann., I, p. 1436.)

(2) Pomeranus est grammaticus, ego sum dialecticus, Jonas est orator... Lutherus verò nobis omnibus antecellit. (Knapp. Narrat. de J. Jonâ, p. 581.)

(3) Agnosco insidias, hostis acerbe, tuas. (Hessi Eleg. tertia.)

« aux pauvres! Es-tu pauvre? que ton service soit « utile aux riches! Si ton travail n'est utile qu'à « toi-même, le service que tu prétends rendre à « Dieu n'est qu'un mensonge (1). »

Pas un mot sur lui dans ce sermon de Luther; point d'allusion aux circonstances où il se trouve; rien sur Worms, ni sur Charles, ni sur les nonces; il prêche Christ, et Christ seul; dans ce moment où le monde a les yeux sur lui, il n'a aucune préoccupation de lui-même; c'est la marque d'un véritable serviteur de Dieu.

Luther partit d'Erfurt et traversa Gotha, où il prêcha de nouveau. Myconius ajoute qu'au moment où l'on sortait du sermon, le diable détacha du fronton de l'Église quelques pierres qui n'avaient pas bougé depuis deux cents ans. Le docteur alla coucher dans le couvent des bénédictins, à Reinhardsbrunn, et il se rendit de là à Eisenach, où il se sentit indisposé. Amsdorff, Jonas, Schurff, tous ses amis en furent effrayés. On le saigna; on lui prodigua des soins empressés; le schulthess de la ville, Jean Oswald, accourut lui-même, apportant une eau cordiale. Luther en ayant bu s'endormit, et les forces que lui donna le repos lui permirent de repartir le lendemain.

Partout les peuples se précipitaient sur ses pas (2). Son voyage était la marche d'un triomphateur. On contemplait avec émotion cet homme hardi, qui allait présenter sa tête à l'Empereur et à l'Empire (3). Un concours immense l'entourait. On lui parlait : « Ah! lui disaient quelques-uns, il y a à Worms tant « de cardinaux, tant d'évêques!... On vous brûlera, « on réduira votre corps en cendres, comme on l'a « fait de celui de Jean Huss. » Mais rien n'épouvantait le moine. « Quand ils feraient un feu, dit-il, « qui s'étendît de Worms à Wittemberg, et qui « s'élevât jusqu'au ciel, je le traverserais au nom « du Seigneur, je paraîtrais devant eux, j'entre« rais dans la gueule de ce Béhémoth, je briserais « ses dents, et je confesserais le Seigneur Jésus« Christ (4). »

Un jour, comme il venait d'entrer dans une auberge et que la foule se pressait comme de coutume autour de lui, un officier s'avança et lui dit : « Êtes« vous l'homme qui a entrepris de réformer la pa« pauté?... Comment y parviendrez-vous?... » — « Oui, répondit Luther, je suis l'homme. Je me « repose sur le Dieu tout-puissant, dont j'ai devant « moi la parole et le commandement. » L'officier ému le regarda alors d'un œil plus doux, et lui dit : « Cher ami, ce que vous dites là est quelque chose. « Je suis serviteur de Charles; mais votre maître « est plus grand que le mien. Il vous aidera et vous « gardera (5). » Telle était l'impression que produisait Luther. Ses ennemis mêmes étaient frappés à la vue de cette multitude qui l'entourait; mais c'est sous d'autres couleurs qu'ils ont dépeint ce voyage (6). Le docteur arriva enfin à Francfort, le dimanche 14 avril.

Déjà la nouvelle de la marche de Luther était parvenue à Worms. Les amis du pape n'avaient pas cru qu'il obéirait à la citation de l'Empereur. Albert, cardinal archevêque de Mayence, eût tout donné pour l'arrêter sur la route. De nouvelles pratiques furent mises en œuvre pour y parvenir.

Luther, arrivé à Francfort, y prit quelque repos, puis il annonça son approche à Spalatin, qui se trouvait alors à Worms avec l'électeur. C'est la seule lettre qu'il ait écrite pendant la route. « J'arrive, lui « dit-il, bien que Satan se soit efforcé de m'arrêter « dans le chemin par des maladies. D'Eisenach ici, je « n'ai cessé de languir, et je suis encore comme je « n'ai jamais été. J'apprends que Charles a publié un « édit pour m'épouvanter. Mais Christ vit, et nous « entrerons dans Worms, en dépit de toutes les « portes de l'enfer et de toutes les puissances de « l'air (7). Préparez donc mon logement. »

Le lendemain, Luther alla visiter l'école savante de Guillaume Nesse, célèbre géographe de ce temps. « Appliquez-vous, dit-il aux jeunes garçons, à la « lecture de la Bible et à la recherche de la vérité. » Puis, posant sa droite sur l'un de ces enfants et sa gauche sur un autre, il prononça une bénédiction sur toute l'école.

Si Luther bénissait les enfants, il était l'espérance des vieillards. Une veuve avancée en âge et servant Dieu, Catherine de Holzhausen, se rendit vers lui et lui dit : « Mon père et ma mère m'ont annoncé que « Dieu susciterait un homme qui s'opposerait aux « vanités papales, et qui sauverait la Parole de Dieu. « J'espère que tu es cet homme-là, et je te sou« haite pour ton œuvre la grâce et le Saint-Esprit « de Dieu (8). »

Ces sentiments furent loin d'être ceux de tout le monde à Francfort. Le doyen de l'église de Notre-Dame, Jean Cochleus, était l'un des hommes les plus

(1) L. Opp. (L.) XII, p. 485.

(2) Iter facienti occurrebant populi. (Pallavicini, Hist. C. Tr. I, p. 114.)

(3) Quacunque iter faciebant, frequens erat concursus hominum, videndi Lutheri studio. (Cochlœus, p. 29.)

(4) Ein Feuer das bis an den Himmel reichte... (Keil I, p. 98.)

(5) Nun habt ihr einen grossern Herrn, denn ich. (Ibid., p. 99.)

(6) In diversoriis multa propinatio, læta compotatio, musices quoque gaudia : adeo ut Lutherus ipse alicubi sonorâ testudine ludens, omnium in se oculos converteret, velut Orpheus quidam, sed rasus adhuc et cucullatus, eoque mirabilior. (Cochlœus, p. 29.)

(7) Intrabimus Wormatiam, invitis omnibus portis inferni et potentatibus aeris. (L. Epp. I, p. 987.)

(8) Ich hoffe dass du der Verheissene... (Cypr. Hilar. Ev., p. 608.)

dévoués à l'Église romaine. En voyant Luther traverser Francfort pour se rendre à Worms, il ne put comprimer ses craintes. Il pensa que l'Église avait besoin de défenseurs dévoués. Personne ne l'avait appelé, il est vrai ; n'importe ! A peine Luther eut-il quitté la ville, que Cochleus partit aussitôt sur ses traces, prêt, dit-il, à donner sa vie pour défendre l'honneur de l'Église (1).

L'épouvante était grande dans le camp des amis du pape. L'hérésiarque arrivait ; chaque journée, chaque heure le rapprochait de Worms. S'il y entrait, tout était peut-être perdu. L'archevêque Albert, le confesseur Glapion et tous les politiques qui entouraient l'Empereur étaient troublés. Comment empêcher ce moine de venir ? L'enlever est chose impossible, car il a le sauf-conduit de Charles. La ruse seule peut l'arrêter. Aussitôt ces hommes habiles forment le plan suivant. Le confesseur de l'Empereur et son grand chambellan, Paul de Armsdorf, partent en toute hâte de Worms (2). Ils se dirigent vers le château d'Ebernbourg, à dix lieues environ de cette ville, où résidait François de Sickingen, ce chevalier qui avait offert un asile à Luther. Bucer, jeune dominicain, chapelain de l'électeur palatin, converti à la doctrine évangélique, lors de la dispute de Heidelberg, était alors réfugié dans cette « hôtellerie des justes. » Le chevalier, qui n'entendait pas grand'chose aux affaires de religion, était facile à tromper, et le caractère de l'ancien chapelain palatin favorisait les desseins du confesseur. En effet, Bucer était pacifique. Distinguant les points fondamentaux des points secondaires, il croyait pouvoir sacrifier ceux-ci à l'unité et à la paix (3).

Le chambellan et le confesseur de Charles commencent leur attaque. Ils font comprendre à Sickingen et à Bucer que c'en est fait de Luther s'il se rend à Worms. Ils leur déclarent que l'Empereur est prêt à envoyer quelques savants à Ebernbourg, afin d'y conférer avec le docteur. « C'est sous votre garde, « disent-ils au chevalier, que les deux parties se « placeront. — Nous sommes d'accord avec Luther « sur toutes les choses essentielles, disent-ils à « Bucer ; il s'agit seulement de quelques points se-« condaires : vous nous servirez de médiateur. » Le chevalier et le docteur sont ébranlés. Le confesseur et le chambellan poursuivent. « Il faut que l'invita-« tion adressée à Luther vienne de vous, disent-ils « à Sickingen, et que Bucer en soit le porteur (4). » On convint de tout selon leurs désirs. Que Luther trop crédule vienne seulement à Ebernbourg, son sauf-conduit sera bientôt expiré, et alors qui pourra le défendre ?

Luther était arrivé à Oppenheim. Son sauf-conduit n'était plus valable que pour trois jours. Il voit une troupe de cavaliers qui s'approchent, et bientôt il reconnaît à leur tête ce Bucer avec lequel il avait eu à Heidelberg des conversations si intimes (5). « Ces cavaliers appartiennent à François de Sic-« kingen, lui dit Bucer, après les premiers épan-« chements de l'amitié. Il m'envoie vers vous, pour « vous conduire à son château fort (6). Le confesseur « de l'Empereur désire avoir avec vous un entretien. « Son influence sur Charles est sans bornes ; tout peut « s'arranger. Mais évitez Aléandre ! » Jonas, Amsdorff, Schurff, ne savent que penser. Bucer insiste ; mais Luther n'hésite pas. « Je continue mon chemin, « répondit-il à Bucer, et si le confesseur de l'Em-« pereur a quelque chose à me dire, il me trouvera « à Worms. Je me rends là où je suis appelé. »

Cependant Spalatin lui-même commençait à se troubler et à craindre. Entouré à Worms des ennemis de la réformation, il entendait dire qu'on ne devait point respecter le sauf-conduit d'un hérétique. Il s'alarma pour son ami. Au moment où celui-ci approchait de la ville, un messager se présenta et lui dit de la part du chapelain : « N'entrez point « dans Worms ! » Ainsi son meilleur ami, le confident de l'électeur, Spalatin lui-même !... Luther, inébranlable, porte ses regards sur cet envoyé, et répond : « Allez, et dites à votre maître que quand « même il y aurait autant de diables à Worms qu'il « y a de tuiles sur les toits, j'y entrerais (7)... » Jamais peut-être Luther n'a été si grand. L'envoyé retourna à Worms et y rapporta cet étonnant message. « J'étais alors intrépide, dit Luther peu de « jours avant sa mort ; je ne craignais rien. Dieu « peut donner à un homme une telle audace. Je ne « sais si à présent j'aurais autant de liberté et de « joie. » — « Quand la cause est bonne, ajoute son « disciple Mathésius, le cœur grandit, et il donne « du courage et de la force aux évangélistes et aux « soldats (8). »

(1) Lutherum illac transeuntem subsequutus, ut pro honore Ecclesiæ vitam suam... exponeret. (Cochlœus, p. 36.) C'est celui que nous citons souvent.

(2) Dass der Keyser seinen Beichtvater und ihrer Majest. Ober-Kammerling, zu Sickingen schickt. (L. Opp. XVII, p. 587.)

(3) Condocefaciebat τὰ ἀναγκαῖα a probabilibus distinguere, ut scirent quæ retinenda... (M. Adam. Vit. Buceri, p. 223.)

(4) Dass er sollte den Luther zu sich fodern. (L. Opp. XVII, p. 587.)

(5) Da kam Bucer zu, mit etlichen Reutern. (L. Opp. XVII, p. 587.)

(6) Und wollte mir uberreden zu Sickingen gegen Ebernburg zu kommen. (Ibid.)

(7) Wenn so viel Teufel zu Worms wæren, als Ziegel auf den Dæchern, noch wollt ich hinein ! (Ibid.)

(8) So wæchst das Herz im Leibe... (Math., p. 24.)

VIII

Entrée dans Worms. — Chant des morts. — Conseil tenu par Charles-Quint. — Capiton et les temporiseurs. — Concours autour de Luther. — Citation. — Hutten à Luther. — Marche vers la diète. — Parole de Freundsberg. — Imposante assemblée. — Allocution du chancelier. — Réponse de Luther. — Sa sagesse. — Parole de Charles-Quint. — Alarme. — Triomphe. — Fermeté de Luther. — Outrages des Espagnols. — Conseil. — Trouble et prière de Luther. — Force de la réformation. — Son serment à l'Écriture. — La cour de la diète. — Discours de Luther. — Trois genres d'écrits. — Il demande qu'on prouve son erreur. — Graves avertissements. — Il répète son discours en latin. — Me voici; je ne puis autrement. — La faiblesse de Dieu. — Nouvelle tentative.

Enfin, le 16 avril, au matin, Luther découvrit les murs de l'antique cité. On l'attendait. Il n'y avait plus dans Worms qu'une seule pensée. De jeunes nobles, ne pouvant contenir leur impatience, Bernard de Hirschfeld, Albert de Lindenau, avec six cavaliers et d'autres gentilshommes de la suite des princes, au nombre de cent, si l'on en croit Pallavicini, coururent à cheval au-devant de lui, et l'entourèrent, pour l'escorter au moment de son entrée. Il approchait. Devant lui le héraut impérial cavalcadait, revêtu de tous les insignes de sa charge. Luther venait ensuite dans son modeste char. Jonas le suivait à cheval; les cavaliers l'entouraient. Une grande foule l'attendait devant les portes. Il était près de midi quand il franchit ces murailles, d'où tant de personnes lui avaient prédit qu'il ne sortirait plus. Chacun était à table. Au moment où le guet du clocher de la cathédrale sonna de la trompette, tout le monde courut dans la rue pour voir le moine. Voilà Luther dans Worms.

Deux mille personnes l'accompagnaient à travers les rues de la ville. On se précipitait à sa rencontre. De moment en moment la foule grossissait. Elle était beaucoup plus grande que lors de l'entrée de l'Empereur. Tout à coup, rapporte un historien, un homme revêtu d'habits singuliers, et portant devant lui une grande croix, comme c'est l'usage dans les convois funèbres, se détache de la foule, s'avance vers Luther, puis, d'une voix haute et de ce ton plaintif et cadencé dont on dit les messes pour le repos de l'âme des morts, il chante ces paroles, comme s'il les eût fait entendre de l'empire des trépassés :

Advenisti, o desiderabilis!
Quem expectabamus in tenebris (1)!

C'est par un *Requiem* que l'on célèbre l'arrivée de Luther. C'était le fou de cour de l'un des ducs de Bavière, qui, si l'histoire est vraie, donnait à Luther un de ces avertissements, pleins à la fois de sagesse et d'ironie, dont on cite tant d'exemples de la part de ces personnages. Mais le bruit de la multitude couvrit bientôt le *De profundis* du porte-croix. Le cortége n'avançait qu'avec peine à travers les flots du peuple. Enfin, le héraut de l'Empire s'arrêta devant l'hôtel des chevaliers de Rhodes. C'était là que logeaient deux conseillers de l'électeur, Frédéric de Thun et Philippe de Feilitsch, ainsi que le maréchal de l'Empire, Ulric de Pappenheim. Luther descendit de son char, et, mettant pied à terre, il dit « Dieu sera ma défense (2). » — « Je suis entré « dans Worms sur un char couvert et dans mon « froc, dit-il plus tard. Tout le monde accou- « rait dans les rues, et voulait voir le moine « Martin (3). »

La nouvelle de son arrivée remplit d'épouvante et l'électeur de Saxe et Aléandre. Le jeune et élégant archevêque Albert, qui tenait le milieu entre ces deux partis, était consterné de tant d'audace. « Si je n'avais pas eu plus de courage que lui, dit « Luther, il est vrai qu'on ne m'aurait jamais vu « dans Worms. »

Charles-Quint convoqua aussitôt son conseil. Les conseillers intimes de l'Empereur se rendirent en hâte au palais; car l'effroi les gagnait. « Luther est « arrivé, dit Charles, que faut-il faire? »

Modo, évêque de Palerme et chancelier des Flandres, répondit, si nous en devons croire le témoignage de Luther lui-même : « Nous nous sommes « longtemps consultés à ce sujet. Que Votre Ma- « jesté Impériale se défasse promptement de cet « homme. Sigismond n'a-t-il pas fait brûler Jean « Huss? On n'est tenu, ni de donner, ni de tenir « un sauf-conduit à un hérétique (4). » — « Non, « dit Charles : ce qu'on a promis, il faut qu'on le « tienne. » On se résigna donc à faire comparaître le réformateur.

Tandis que les grands s'agitaient ainsi dans leurs conseils au sujet de Luther, il y avait bien des hommes dans Worms qui se réjouissaient de pouvoir enfin contempler cet illustre serviteur de Dieu. Capiton, chapelain et conseiller de l'archevêque de Mayence, était parmi eux au premier rang. Cet homme remarquable, qui peu auparavant avait annoncé l'Évangile en Suisse avec beaucoup de liberté (5), croyait alors devoir à la place qu'il occupait, une conduite qui le faisait accuser de lâcheté par les évangéliques, et de dissimulation par les

(1) Te voilà arrivé, ô toi que nous désirions et que nous attendions dans les ténèbres du sépulcre! (M. Adam. Vita Lutheri, p. 118.)

(2) Deus stabit pro me. (Pallavicini, I, p. 114.)

(3) L. Opp. XVII, p. 587.

(4) ... Dass Ihre Majestæt den Luther aufs erste beyseit thæte und umbringen liess... (Ibid.)

(5) Voyez huitième livre.

Romains (1). Il avait cependant prêché à Mayence avec clarté la doctrine de la foi. Au moment de son départ, il s'était fait remplacer par un jeune prédicateur plein de zèle, nommé Hédion. La Parole de Dieu n'était point liée dans cette ville, siége antique du primat de l'Église germanique. On y écoutait avec avidité l'Évangile; en vain les moines s'efforçaient-ils de prêcher à leur manière la sainte Écriture, et employaient-ils tous les moyens en leur pouvoir, afin d'arrêter l'élan des esprits; ils ne pouvaient y parvenir (2). Mais, tout en prêchant la doctrine nouvelle, Capiton s'efforçait de demeurer l'ami de ceux qui la persécutaient. Il se flattait, avec quelques hommes qui pensaient comme lui, d'être ainsi d'une grande utilité à l'Église. A les entendre, si Luther n'était pas brûlé, si tous les luthériens n'étaient pas excommuniés, cela n'était dû qu'à l'influence que Capiton avait sur l'archevêque Albert (3). Le doyen de Francfort, Cochleus, qui arriva à Worms presque en même temps que Luther, alla aussitôt chez Capiton. Celui-ci, qui était, au moins extérieurement, dans de très-bons rapports avec Aléandre, lui présenta Cochleus, servant ainsi de lien entre les deux plus grands ennemis du réformateur (4). Capiton crut sans doute être très-utile à la cause de Christ en gardant tous ces ménagements; mais on ne saurait dire qu'il en résulta quelque bien. L'événement déjoue presque toujours ces calculs d'une sagesse tout humaine, et prouve qu'une marche décidée, en étant la plus franche, est aussi la plus sage.

Cependant la foule ne cessait d'entourer l'hôtel de Rhodes, où Luther était descendu. Il était pour les uns un prodige de sagesse, pour les autres un monstre d'iniquité. Toute la ville voulait le voir (5). On lui laissa pourtant les premières heures pour se remettre de sa fatigue, et converser avec ses plus intimes amis. Mais à peine le soir fut-il venu, que des comtes, des barons, des chevaliers, de simples gentilshommes, des ecclésiastiques, des bourgeois, s'empressèrent autour de lui. Tous, et ses plus grands ennemis mêmes, étaient frappés de la hardiesse de sa démarche, de la joie qui paraissait l'animer, de la puissance de ses paroles, de cette élévation et de cet enthousiasme si imposants, qui donnaient à ce simple moine une irrésistible autorité. Mais les uns attribuaient cette grandeur à quelque chose de divin qui se trouvait en lui, tandis que les amis du pape s'écriaient hautement qu'il était possédé d'un démon (6). Les visites se succédaient, et cette foule de curieux retint Luther debout jusqu'avant dans la nuit.

Le lendemain mercredi, 17 avril, au matin, le maréchal héréditaire de l'Empire, Ulric de Pappenheim, le cita à comparaître, à quatre heures après midi, en présence de Sa Majesté Impériale et des états de l'Empire. Luther reçut ce message avec un profond respect.

Ainsi tout est arrêté; il va paraître pour Jésus-Christ devant la plus auguste assemblée de l'univers. Les encouragements ne lui manquent pas. Le bouillant chevalier Ulric de Hutten se trouvait alors dans le château d'Ebernbourg. Ne pouvant se rendre à Worms (car Léon X avait demandé à Charles-Quint de l'envoyer à Rome pieds et poings liés), il voulut du moins tendre à Luther la main d'un ami, et ce même jour, 17 avril, il lui écrivit, en empruntant les paroles d'un roi d'Israël (7) : « *Que l'Éternel te réponde au jour de ta détresse! Que le nom du Dieu de Jacob te mette en une haute retraite! Qu'il envoie ton secours du saint lieu, et qu'il te soutienne de Sion! Qu'il te donne le désir de ton cœur, et qu'il fasse réussir tes desseins!* O bien-aimé Luther! mon respectable père!... ne craignez point et soyez fort. Le conseil des méchants vous a assiégé, et ils ont ouvert contre vous la bouche, comme des lions rugissants. Mais le Seigneur se lèvera contre les impies et les dispersera. Combattez donc vaillamment pour Christ. Quant à moi, je combattrai aussi avec courage. Plût à Dieu qu'il me fût permis de voir comme ils froncent les sourcils. Mais le Seigneur nettoiera sa vigne, que le sanglier de la forêt a dévastée... Christ vous sauve (8)! » Bucer fit ce que Hutten n'avait pu faire; il arriva lui-même d'Ebernbourg à Worms, et ne quitta pas son ami durant tout son séjour (9).

Quatre heures avaient sonné. Le maréchal de l'Empire se présenta; il fallait partir; Luther s'y disposa. Il était ému à la pensée du congrès auguste devant lequel il allait paraître. Le héraut marchait le premier; après lui, le maréchal de l'Empire, et ensuite le réformateur. La multitude qui remplissait les rues était encore plus considérable que la veille. Il était impossible d'avancer; en vain criait-on de faire place; la foule augmentait. Enfin, le hé-

(1) Astutia plusquam vulpina vehementer callidum... Lutherismum versutissimè dissimulabat. (Cochlœus, p. 36.)

(2) Evangelium audiunt avidissimè, Verbum Dei alligatum non est... (Caspar Hedio. Zw. Epp., p. 157.)

(3) Lutherus in hoc districtu dudum esset combustus, Lutherani ἀποκεκηρυγμένοι, nisi Capito aliter persuasisset principi. (Ibid, p. 148.)

(4) Hic (Capito) illum (Cochlœum) insinuavit Hieronymo Aleandro, nuncio Leonis X. (Cochlœus, p. 36.)

(5) Eâdem die tota civitas solicitè confluxit... (Pallavicini, I, p. 114.)

(6) Nescio quid divinum suspicabantur; ex adverso alii, malo dæmone obsessum existimabant. (Ibid.)

(7) David, Psaume XX.

(8) Servet te Christus. (L. Opp. II, p. 175.)

(9) Bucerus eodem venit, (M. Adam. Vit. Buceri, p. 212.)

raut, reconnaissant l'impossibilité d'atteindre l'hôtel de ville, fit ouvrir des maisons particulières, et conduisit Luther par des jardins et des passages cachés jusqu'au lieu de la diète (1). Le peuple, qui s'en aperçut, se précipita dans les maisons, sur les pas du moine de Wittemberg, se mit aux fenêtres qui donnaient sur les jardins, et un grand nombre de personnes montèrent sur les toits. Le faîte des maisons, le pavé des rues, en haut, en bas, tout était couvert de spectateurs (2).

Parvenus enfin à l'hôtel de ville, Luther et ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient de nouveau en franchir la porte, à cause de la foule. On criait : Place! place! Nul ne bougeait. Alors les soldats impériaux frayèrent de force un chemin où Luther passa. Le peuple se précipitant pour entrer après lui, les soldats le retinrent avec leurs hallebardes. Luther pénétra dans l'intérieur de l'hôtel; mais encore là tout était rempli de monde. Il se trouvait, tant dans les antichambres qu'aux fenêtres, plus de cinq mille spectateurs, allemands, italiens, espagnols et autres. Luther avançait avec peine. Comme il approchait enfin de la porte qui devait le mettre en présence de ses juges, il rencontra un vaillant chevalier, le célèbre général George de Freundsberg, qui, quatre ans plus tard, à la tête des lansquenets allemands, fléchit le genou avec ses soldats sur le champ de Pavie, et se précipitant sur la gauche de l'armée française, la jeta dans le Tessin et décida en grande partie la captivité du roi de France. Le vieux général, voyant passer Luther, lui frappa sur l'épaule, et, secouant sa tête blanchie dans les combats, lui dit avec bonté : « Petit moine! petit « moine! tu as devant toi une marche et une affaire « telles, que ni moi ni bien des capitaines n'en avons « jamais vu de pareilles dans la plus sanglante de « nos batailles! Mais si ta cause est juste et si tu en « as l'assurance, avance au nom de Dieu, et ne « crains rien! Dieu ne t'abandonnera pas (3)! » Bel hommage rendu par le courage de l'épée au courage de l'esprit! *Celui qui est maître de son cœur est plus grand que celui qui prend des villes*, a dit un roi (4).

Enfin, les portes de la salle s'ouvrirent. Luther y entra, et beaucoup de personnes, qui ne faisaient pas partie de la diète, y pénétrèrent avec lui. Jamais homme n'avait comparu devant une assemblée aussi auguste. L'empereur Charles-Quint, dont les royaumes dominaient l'ancien et le nouveau monde; son frère l'archiduc Ferdinand; six électeurs de l'Empire, dont les descendants portent maintenant presque tous la couronne des rois; vingt-quatre ducs, la plupart régnant sur des pays plus ou moins étendus, et entre lesquels il en est qui portent un nom qui deviendra plus tard redoutable à la réformation; le duc d'Albe et ses deux fils; huit margraves; trente archevêques, évêques ou prélats; sept ambassadeurs, parmi lesquels sont ceux des rois de France et d'Angleterre; les députés de dix villes libres; un grand nombre de princes, de comtes et de barons souverains; les nonces du pape; en tout deux cent quatre personnages : telle est la cour imposante devant laquelle paraît Martin Luther.

Cette comparution était déjà une éclatante victoire remportée sur la papauté. Le pape avait condamné cet homme, et cet homme se trouvait devant un tribunal qui se plaçait ainsi au-dessus du pape. Le pape l'avait mis à l'interdit, séparé de toute société humaine, et il était convoqué en termes honorables et reçu devant la plus auguste assemblée de l'univers. Le pape avait ordonné que sa bouche fut à jamais muette, et il allait l'ouvrir devant des milliers d'auditeurs assemblés des demeures lointaines de toute la chrétienté. Une immense révolution s'était ainsi accomplie par le moyen de Luther. Rome descendait déjà de son trône, et c'est la parole d'un moine qui l'en faisait descendre.

Quelques-uns des princes, voyant l'humble fils du mineur de Mansfeld ému en présence de cette assemblée de rois, s'approchèrent de lui avec bienveillance, et l'un d'eux lui dit : « *Ne craignez point* « *ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui ne* « *peuvent tuer l'âme.* » Un autre ajouta même : « *Quand vous serez mené devant les rois, l'Esprit de* « *votre Père parlera par votre bouche* (5). » Ainsi les paroles mêmes de son Maître consolaient le réformateur, par l'organe des puissants du monde.

Pendant ce temps, les gardes faisaient faire place à Luther. Il avança et arriva devant le trône de Charles-Quint. La vue d'une si auguste assemblée parut un moment l'éblouir et l'intimider. Tous les regards se fixèrent sur lui. L'agitation commença à s'apaiser; il se fit un grand silence. « Ne dites rien, « lui dit le maréchal de l'Empire, avant que l'on « vous interroge. » Puis il le quitta.

Après un moment d'un calme solennel, le chancelier de l'archevêque de Trèves, Jean de Eck, ami d'Aléandre, et qu'il faut bien distinguer du théolo-

(1) Und ward also durch heimliche Gänge geführt. (L. Opp. (L.) XVII, p. 574.)

(2) Doch lief das Volk häufig zu, und stieg sogar auf Dächer. (Seckendorf, p. 348.)

(3) Münchlein, Münchlein, du gehest jetzt einen Gang, einen solchen Stand zu thun, dergleichen ich und mancher Obrister, auch in unser allerernestesten Schlacht-Ordnung nicht gethan haben... (Seck., p. 348.)

(4) Proverbes de Salomon, XVI, 32.

(5) Einige aus denen Reichs-Gliedern sprachen Ihm einen Muth, mit Christi Worten, ein... (S. Matthieu, X, 20, 28. Seck., p. 348.)

gien du même nom, se leva et dit à haute et intelligible voix, d'abord en latin, puis en allemand : « Martin Luther! sa sainte et invincible Majesté « Impériale t'a cité devant son trône, d'après l'avis « et le conseil des états du saint-empire romain, « afin de te sommer de répondre à ces deux questions : Premièrement, reconnais-tu que ces livres « ont été composés par toi? » — En même temps l'orateur impérial montrait du doigt environ vingt ouvrages placés sur une table au milieu de la salle, devant Luther. « Je ne sais trop comment ils se les « étaient procurés, » dit Luther en racontant cette circonstance. C'était Aléandre qui s'en était donné la peine. « Secondement, continua le chancelier, « veux-tu rétracter ces livres et leur contenu, « ou persistes-tu dans les choses que tu y as avan- « cées? »

Luther, sans défiance, allait répondre affirmativement à la première de ces questions, quand son conseil, Jérôme Schurff, prenant promptement la parole, cria à haute voix : « Qu'on lise les titres des « livres (1). »

Le chancelier, s'approchant de la table, lut les titres. Il y avait dans le nombre plusieurs ouvrages de dévotion, étrangers à la controverse.

Cette énumération finie, Luther dit d'abord en latin, puis en allemand :

« Très-gracieux empereur! Gracieux princes et « seigneurs!

« Sa Majesté Impériale m'adresse deux questions.

« Quant à la première, je reconnais les livres qui « viennent d'être nommés, comme étant de moi; je « ne puis les renier.

« Quant à la seconde : attendu que c'est là une « question qui concerne la foi et le salut des « âmes, où se trouve intéressée la Parole de Dieu, « c'est-à-dire le plus grand et le plus précieux trésor « qu'il y ait dans les cieux et sur la terre (2), j'agi- « rais avec imprudence si je répondais sans ré- « flexion. Je pourrais affirmer moins que la chose « ne le demande, ou plus que la vérité ne l'exige, « et me rendre ainsi coupable contre cette parole « de Christ : *Quiconque me reniera devant les hom- « mes, je le renierai devant mon Père qui est dans « le ciel*. C'est pourquoi, je prie Sa Majesté Impé- « riale avec toute soumission, de me donner du « temps, afin que je réponde sans porter atteinte à « la Parole de Dieu. »

Cette réponse, loin de pouvoir faire supposer quelque hésitation dans Luther, était digne du réformateur et de l'assemblée. Il devait se montrer calme, circonspect, dans une chose si grave, et éloigner de cet instant solennel tout ce qui aurait pu faire soupçonner de la passion ou de la légèreté. En prenant le temps convenable, il prouverait d'ailleurs d'autant mieux l'inébranlable fermeté de sa résolution. Beaucoup d'hommes dans l'histoire ont, par une parole trop prompte, attiré de grands maux sur eux et sur le monde. Luther bride son caractère naturellement impétueux; il contient sa parole toujours prête à s'échapper; il s'arrête, quand tous les sentiments qui l'animent voudraient se faire jour au dehors. Cette retenue, ce calme si étonnant dans un tel homme, centuplent sa force et le mettent en état de répondre plus tard avec une sagesse, une puissance, une dignité qui tromperont l'attente de ses adversaires et confondront leur malice et leur orgueil.

Néanmoins, comme il avait parlé d'un ton respectueux et d'une voix peu élevée, plusieurs crurent qu'il hésitait, qu'il était même épouvanté. Un rayon d'espérance vint luire dans l'âme des partisans de Rome. Charles, impatient de connaître l'homme dont la parole remuait l'Empire, n'avait pas détourné ses regards de dessus lui. Il se tourna alors vers l'un de ses courtisans, et dit avec dédain : « Certes, ce ne sera jamais cet homme-là qui me « fera devenir hérétique (3). » Puis, se levant, le jeune Empereur se retira avec ses ministres dans une salle de conseil; les électeurs se renfermèrent dans une autre avec les princes; les députés des villes libres, dans une troisième. La diète s'étant ensuite réunie, convint d'accorder la demande. Ce fut un grand mécompte pour les hommes passionnés.

« Martin Luther, dit le chancelier de Trèves, Sa « Majesté Impériale, selon la bonté qui lui est na- « turelle, veut bien te donner encore un jour, mais « sous la condition que tu fasses ta réponse de vive « voix, et non par écrit. »

Alors le héraut impérial s'avança et reconduisit Luther à son hôtel. Des menaces et des cris de joie se firent entendre tour à tour sur son passage. Les bruits les plus sinistres se répandirent parmi les amis de Luther. « La diète est mécontente, di- « sait-on; les envoyés du pape triomphent; le ré- « formateur sera immolé. » Les passions s'échauffaient. Plusieurs gentilshommes accoururent chez Luther. « Monsieur le docteur! lui dirent-ils tout « émus, qu'en est-il? On assure qu'ils veulent vous « brûler (4)!... Cela ne se fera pas, continuaient ces

(1) Legantur tituli librorum! (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

(2) Weil dies eine Frage vom Glauben und der Seelen Seligkeit ist, und Gottes Wort belanget... (Ibid., p. 573.)

(3) Hic certè nunquam efficeret ut hæreticus evaderem. (Pallavicini, I, p. 115.)

(4) Wie geht's? man sagt sie wollen euch verbrennen... (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

« chevaliers, sans qu'ils payent cette action de « leur vie ! » — « Et cela fût aussi arrivé, » dit Luther, en citant ces paroles à Eisleben, vingt ans plus tard.

D'un autre côté, les ennemis de Luther triomphaient. « Il a demandé du temps, disaient-ils; il « se rétractera. De loin sa parole était arrogante; « maintenant son courage l'abandonne... Il est « vaincu. »

Luther était peut-être seul tranquille dans Worms. Peu de moments après son retour de la diète, il écrivit au conseiller impérial Cuspianus : « Je t'é- « cris du milieu du tumulte » (probablement voulait-il parler du bruit que faisait la foule qui entourait son hôtel). « J'ai comparu en cette heure même « devant l'Empereur et son frère (1)... Je me suis « reconnu l'auteur de mes livres, et j'ai déclaré que « je répondrais demain concernant la rétractation. « Je ne rétracterai pas un trait de lettre de tous « mes ouvrages, moyennant l'aide de Jésus- « Christ (2). »

L'émotion du peuple et des soldats étrangers croissait d'heure en heure. Tandis que les partis procédaient avec calme au sein de la diète, ils en venaient aux mains dans les rues. Les soldats espagnols, fiers, impitoyables, blessaient par leur impudence les bourgeois de la cité. Un de ces satellites de Charles, trouvant chez un libraire la bulle du pape publiée par Hutten avec un commentaire de ce chevalier, la prit, la mit en pièces; puis, en jetant les fragments, il les foula aux pieds. D'autres, ayant découvert plusieurs exemplaires de l'écrit de Luther sur la *Captivité de Babylone*, les enlevèrent et les déchirèrent. Le peuple indigné accourut, se jeta sur les soldats et les obligea à s'enfuir. Une autre fois encore, un Espagnol à cheval, le sabre au poing, poursuivait dans l'une des principales rues de Worms un Allemand qui s'enfuyait devant lui, et le peuple effrayé n'osait s'opposer à ce furieux (3).

Quelques hommes politiques crurent avoir trouvé un moyen de sauver Luther. « Rétractez, lui di- « rent-ils, vos erreurs de doctrine; mais persistez « dans tout ce que vous avez dit contre le pape et « sa cour; et vous êtes sauvé. » Aléandre frémit de ce conseil. Mais Luther, inébranlable dans son dessein, déclara qu'il se souciait peu d'une réforme politique, si elle ne reposait pas sur la foi.

Le 18 avril étant arrivé, Glapion, le chancelier de Eck et Aléandre se réunirent de bon matin, d'après l'ordre de Charles-Quint, pour arrêter comment on procéderait à l'égard de Luther.

Luther avait été un instant surpris, quand il avait dû comparaître la veille devant une assemblée si auguste. Son cœur avait été ému en présence de tant de princes devant lesquels de grands peuples fléchissaient humblement le genou. La pensée qu'il allait refuser obéissance à ces hommes que Dieu avait revêtus du pouvoir souverain, troublait son âme ; et il sentait la nécessité de chercher sa force plus haut qu'ici-bas. « Celui qui, attaqué par l'en- « nemi, tient le bouclier de la foi, disait-il un jour, « est comme Persée tenant la tête de la Gorgone. « Quiconque la regardait était mort. Ainsi devons- « nous présenter le Fils de Dieu aux embûches du « diable (4). » Il eut dans cette matinée du 18 avril des moments de trouble, où la face de Dieu lui était voilée. Sa foi défaille; ses ennemis se multiplient devant lui; son imagination en est frappée... Son âme est comme un navire qu'agite la plus violente tempête, qui chancelle, qui tombe au fond de l'abîme, et puis qui remonte jusqu'aux cieux. Dans cette heure d'une douleur amère, où il boit la coupe de Christ, et qui est pour lui comme un jardin de Gethsémané, il se jette le visage contre terre, et fait entendre ces cris entrecoupés, qu'on ne saurait comprendre si l'on ne se représente la profondeur de l'angoisse d'où ils montaient jusqu'à Dieu (5) : « Dieu tout-puissant ! Dieu éternel ! que « le monde est terrible ! comme il ouvre la bouche « pour m'engloutir ! et que j'ai peu de confiance « en toi !... Que la chair est faible, et que Satan « est puissant ! Si c'est dans ce qui est puissant « selon le monde que je dois mettre mon espé- « rance, c'en est fait de moi !... La cloche est fon- « due (6), le jugement est prononcé !... O Dieu ! ô « Dieu !... ô toi, mon Dieu !... assiste-moi contre « toute la sagesse du monde ! Fais-le; tu dois le « faire... toi seul... car ce n'est pas mon œuvre, « mais la tienne. Je n'ai ici rien à faire, je n'ai rien « à débattre, moi, avec ces grands du monde ! Moi « aussi je voudrais couler des jours heureux et « tranquilles. Mais la cause est la tienne... et elle « est juste et éternelle ! O Seigneur ! sois-moi en « aide ! Dieu fidèle, Dieu immuable ! Je ne me re- « pose sur aucun homme. C'est en vain ! Tout ce « qui est de l'homme chancelle; tout ce qui vient « de l'homme défaille. O Dieu ! ô Dieu... n'en- « tends-tu pas ?... Mon Dieu ! es-tu mort ?... Non, « tu ne peux mourir ! Tu te caches seulement. Tu « m'as élu pour cette œuvre. Je le sais !... Eh bien ! « agis donc, ô Dieu !... tiens-toi à côté de moi, pour

(1) Hâc horâ coram Cæsare et fratre romano constiti. (L. Epp. I, p. 587.)

(2) Verum ego ne apicem quidem revocabo. (Ibid.)

(3) Kappens, Ref. Urkunden, II, p. 448.

(4) Also sollen wir den Sohn Gottes als Gorgonis Haupt... (L. Opp. (W.) XXII, p. 1659.)

(5) Voyez L. Opp. (L.) XVII, p. 589.

(6) Die Glocke ist schon gegossen : l'affaire est décidée. (Ibid.)

« le nom de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ, qui « est ma défense, mon bouclier et ma forteresse. »

Après un moment de silence et de lutte, il poursuit ainsi : « Seigneur! où restes-tu?... O mon « Dieu! où es-tu?... Viens! viens! je suis prêt!... « Je suis prêt à laisser ma vie pour ta vérité... pa- « tient comme un agneau. Car la cause est juste, « et c'est la tienne!... Je ne me détacherai pas de « toi, ni maintenant, ni dans toute l'éternité!... Et « quand le monde serait rempli de démons, quand « mon corps, qui est pourtant l'œuvre de tes mains, « devrait mordre la poussière, être étendu sur le « carreau, coupé en morceaux... réduit en poudre... « mon âme est à toi!... Oui, j'en ai pour garant ta « Parole. Elle t'appartient, mon âme! elle demeu- « rera éternellement près de toi... amen!... O « Dieu! aide-moi!... amen (1)! »

Cette prière explique Luther et la réformation. L'histoire soulève ici le voile du sanctuaire, et nous montre le lieu secret où la force et le courage furent communiqués à cet homme humble et chétif, qui fut l'organe de Dieu pour affranchir l'âme et la pensée des hommes, et commencer les temps nouveaux. Luther et la réformation sont ici pris sur le fait. On découvre leurs plus intimes ressorts. On reconnaît où fut leur puissance. Cette parole d'une âme qui s'immole à la cause de la vérité, se trouve dans le recueil des pièces relatives à la comparution de Luther à Worms, sous le numéro XVI, au milieu des sauf-conduits et d'autres documents de ce genre. Quelqu'un de ses amis l'entendit sans doute et nous la conserva. C'est, à notre avis, l'un des beaux documents de l'histoire.

Après avoir ainsi prié, Luther trouva cette paix de l'âme sans laquelle l'homme ne peut rien faire de grand. Il lut la Parole de Dieu, il parcourut ses écrits, et chercha à donner à sa réponse les formes convenables. La pensée qu'il allait rendre un témoignage à Jésus-Christ et à sa Parole, en présence de l'Empereur et de l'Empire, remplissait son cœur de joie. Le moment de paraître n'étant plus éloigné, il s'approcha avec émotion de l'Écriture sainte, ouverte sur sa table, y posa la main gauche, et, élevant la droite vers Dieu, il jura de demeurer fidèle à l'Évangile, et de confesser librement sa foi, dût-il même sceller cette confession de son sang. Après cela, il se sentit plus de paix encore.

A quatre heures, le héraut se présenta et le conduisit au lieu des séances de la diète. La curiosité générale s'était accrue, car la réponse devait être décisive. La diète étant occupée, Luther fut obligé d'attendre dans la cour au milieu d'une foule immense, qui s'agitait comme une mer en tourmente et pressait de ses flots le réformateur. Deux longues heures s'écoulèrent pour le docteur de Wittemberg au milieu de cette multitude avide de le voir. « Je « n'étais pas accoutumé, dit-il, à toutes ces ma- « nières et à tout ce bruit (2). C'eût été une triste préparation pour un homme ordinaire. Mais Luther était avec Dieu. Son regard était serein; ses traits étaient tranquilles; l'Éternel l'élevait sur un roc. La nuit commençait à tomber. On alluma les flambeaux dans la salle de l'assemblée. Leur lueur arrivait à travers les antiques vitraux jusque dans la cour. Tout prenait un aspect solennel. Enfin on introduisit le docteur. Beaucoup de personnes entrèrent avec lui, car chacun voulait entendre sa réponse. Tous les esprits étaient tendus; chacun attendait avec impatience le moment si décisif qui approchait. Cette fois-ci Luther était libre, calme, assuré, et sans qu'on pût découvrir en lui la moindre gêne. La prière avait porté ses fruits. Les princes s'étant assis, non sans quelque peine, car leurs places étaient presque envahies, et le moine de Wittemberg se trouvant de nouveau en face de Charles-Quint, le chancelier de l'électeur de Trèves prit la parole et dit :

« Martin Luther! tu demandas hier un délai qui « est maintenant expiré. On n'eût certes pas dû te « l'accorder, puisque chacun doit être assez instruit « dans les choses de la foi pour être toujours prêt à « en rendre compte à tous ceux qui le lui deman- « dent; toi surtout, qui es un si grand et si habile « docteur de la sainte Écriture... Maintenant donc, « réponds à la requête de Sa Majesté, qui t'a mon- « tré tant de douceur. Veux-tu défendre tes livres « en leur entier, ou veux-tu en rétracter quelque « chose? »

Après avoir dit ces mots en latin, le chancelier les répéta en allemand.

« Alors le docteur Martin Luther, disent les actes « de Worms, répondit de la manière la plus sou- « mise et la plus humble. Il ne cria point, il ne « parla point avec violence, mais avec honnêteté, « douceur, convenance et modestie, et cependant avec beaucoup de joie et de fermeté chré- « tienne (3). »

« Sérénissime empereur! illustres princes, gra- « cieux seigneurs! dit Luther en portant ses re- « gards sur Charles et sur l'assemblée. Je compa- « rais humblement aujourd'hui devant vous, selon « l'ordre qui m'en fut donné hier, et je conjure, par « les miséricordes de Dieu, Votre Majesté et Vos « Altesses augustes, d'écouter avec bonté la défense

(1) Die Seele ist dein. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

(2) Des Getümmels und Wesens war Ich gar nicht gewohnt. (Ibid., p. 535, 588.)

(3) Schreyt nicht sehr noch heftig, sondern redet fein, sittlich, züchtig und bescheiden... (L. Opp. (L.) XVII, p. 576.)

« d'une cause qui, j'en ai l'assurance, est juste et « véritable. Si, par ignorance, je manque aux usa- « ges et aux bienséances des cours, pardonnez-le- « moi ; car je n'ai point été élevé dans les palais des « rois, mais dans l'obscurité d'un cloître.

« On me demanda hier deux choses de la part de « Sa Majesté Impériale : la première, si j'étais l'au- « teur des livres dont on lut les titres ; la seconde, « si je voulais révoquer ou défendre la doctrine que « j'ai enseignée. Je répondis sur le premier article « et je persévère dans cette réponse.

« Quant au second, j'ai composé des livres sur « des matières très-différentes. Il en est où j'ai « traité de la foi et des bonnes œuvres, d'une ma- « nière si pure, si simple et si chrétienne, que mes « adversaires mêmes, loin d'y trouver à reprendre, « avouent que ces écrits sont utiles et dignes d'être « lus par des cœurs pieux. La bulle du pape, quel- « que violente qu'elle soit, le reconnaît elle-même. « Si donc j'allais les rétracter, que ferais-je?... « Malheureux ! Seul entre tous les hommes, j'aban- « donnerais des vérités que d'une voix unanime « mes amis et mes ennemis approuvent, et je m'op- « poserais à ce que le monde entier se fait une gloire « de confesser...

« J'ai composé, en second lieu, des livres contre « le papisme, où j'ai attaqué ceux qui par leur « fausse doctrine, leur mauvaise vie et leurs exem- « ples scandaleux, désolent le monde chrétien, et « perdent les corps et les âmes. Les plaintes de tous « ceux qui craignent Dieu n'en font-elles pas foi? « N'est-il pas évident que les lois et les doctrines « humaines des papes enlacent, tourmentent, mar- « tyrisent les consciences des fidèles, tandis que les « extorsions criantes et perpétuelles de Rome en- « gloutissent les biens et les richesses de la chré- « tienté, et particulièrement de cette nation si « illustre?...

« Si je révoquais ce que j'ai écrit à ce sujet, que « ferais-je... que fortifier cette tyrannie, et ouvrir « à tant et de si grandes impiétés une porte plus « large encore (1)? Débordant alors avec plus de « fureur que jamais, on les verrait, ces hommes « orgueilleux, s'accroître, s'emporter, et tempêter « toujours davantage. Et non-seulement le joug « qui pèse sur le peuple chrétien serait rendu plus « dur par ma rétractation, il deviendrait, pour « ainsi dire, plus légitime, car il aurait reçu, par « cette rétractation même, la confirmation de Vo- « tre Sérénissime Majesté et de tous les états du « saint-empire. Grand Dieu ! je serais ainsi comme « un manteau infâme, destiné à cacher et à recou- « vrir toutes sortes de malices et de tyrannie !...

(1) Nicht allein die Fenster, sondern auch Thür und Thor aufthäte. (L. Opp. (L.) XVII, p. 573.)

« Troisièmement enfin, j'ai écrit des livres contre « des personnes privées qui voulaient défendre la « tyrannie romaine et détruire la foi. Je confesse « avec franchise que je les ai peut-être attaquées « avec plus de violence que ma profession ecclé- « siastique ne le demandait. Je ne me regarde pas « comme un saint, mais je ne puis non plus rétrac- « ter ces livres, parce que j'autoriserais ainsi les « impiétés de mes adversaires, et qu'ils prendraient « occasion d'écraser avec plus de cruauté encore le « peuple de Dieu.

« Cependant je suis un simple homme, et non « pas Dieu ; je me défendrai donc comme l'a fait « Jésus-Christ. *Si j'ai mal parlé, faites connaître « ce que j'ai dit de mal* (Jean, XVIII, v. 23), dit-il. « Combien plus moi, qui ne suis que cendre et que « poudre, et qui peux si aisément errer, dois-je « désirer que chacun propose ce qu'il peut avoir « contre ma doctrine !

« C'est pourquoi je vous conjure, par les miséri- « cordes de Dieu, vous Sérénissime empereur, et « vous très-illustres princes, et qui que ce puisse « être, qu'il soit de haut ou de bas étage, de me « prouver par les écrits des prophètes et des apô- « tres que je me suis trompé. Dès que j'aurai été « convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes er- « reurs, et je serai le premier à saisir mes écrits et « à les jeter dans les flammes.

« Ce que je viens de dire montre clairement, je « pense, que j'ai bien considéré et pesé les dangers « auxquels je m'expose ; mais, loin d'en être épou- « vanté, c'est pour moi une grande joie de voir que « l'Évangile est aujourd'hui comme autrefois une « cause de trouble et de discorde. C'est là le carac- « tère et la destinée de la Parole de Dieu. *Je ne « suis pas venu mettre la paix sur la terre, mais « l'épée*, a dit Jésus-Christ (Matth. X, v. 34). Dieu « est admirable et terrible dans ses conseils ; crai- « gnons qu'en prétendant arrêter les discordes, « nous ne persécutions la sainte Parole de Dieu, et « ne fassions fondre sur nous un affreux déluge « d'insurmontables dangers, de désastres présents « et de désolations éternelles... Craignons que le « règne de ce jeune et noble prince, l'empereur « Charles, sur lequel, après Dieu, nous fondons de « si hautes espérances, non-seulement ne com- « mence, mais encore ne continue et ne s'achève « sous les plus funestes auspices. Je pourrais citer « des exemples tirés des oracles de Dieu, » continue Luther, parlant en présence du plus grand monar- que du monde, avec un courage plein de noblesse ; « je pourrais vous parler des Pharaons, des rois de « Babylone et de ceux d'Israël, qui n'ont jamais « travaillé plus efficacement à leur ruine que lors- « que, par des conseils en apparence très-sages, ils

« pensaient affermir leur empire. *Dieu transporte* « *les montagnes, et les renverse même avant qu'elles* « *s'en soient aperçues.* (Job. X, v. 5.)

« Si je dis ces choses, ce n'est pas que je pense « que de si grands princes aient besoin de mes pau- « vres conseils, mais c'est que je veux rendre à « l'Allemagne ce qu'elle a droit d'attendre de ses « enfants. Ainsi, me recommandant à Votre Au- « guste Majesté et à Vos Altesses Sérénissimes, je « les supplie avec humilité de ne pas souffrir que « la haine de mes ennemis fasse fondre sur moi une « indignation que je n'ai pas méritée (1). »

Luther avait prononcé ces paroles en allemand, avec modestie, mais avec beaucoup de chaleur et de fermeté (2); on lui ordonna de les répéter en latin. L'Empereur n'aimait pas la langue allemande. L'assemblée imposante qui entourait le réformateur, le bruit, l'émotion, l'avaient fatigué. « J'étais tout en « transpiration, dit-il, échauffé par le tumulte, de- « bout au milieu des princes. » Frédéric de Thun, conseiller intime de l'électeur de Saxe, placé par ordre de son maître à côté du réformateur, afin de veiller à ce qu'on ne lui fît ni surprise ni violence, voyant l'état du pauvre moine, lui dit : « Si vous « ne pouvez répéter votre discours, cela suffira, « monsieur le docteur. » Mais Luther s'étant arrêté un moment pour respirer, reprit la parole, et prononça son discours en latin avec la même force que la première fois (3).

« Cela plut extrêmement à l'électeur Frédéric, » raconte le réformateur.

Dès qu'il eut cessé de parler, le chancelier de Trèves, orateur de la diète, lui dit avec indignation : « Vous n'avez pas répondu à la question « qu'on vous a faite. Vous n'êtes pas ici pour révo- « quer en doute ce qui a été décidé par les conciles. « On vous demande une réponse claire et précise. « Voulez-vous, ou non, vous rétracter? » Luther répliqua alors sans hésiter : « Puisque Votre Séré- « nissime Majesté et Vos Hautes Puissances exigent « de moi une réponse simple, claire et précise, je « la leur donnerai (4), et la voici : Je ne puis sou- « mettre ma foi ni au pape ni aux conciles, parce « qu'il est clair comme le jour qu'ils sont tombés « souvent dans l'erreur, et même dans de grandes « contradictions avec eux-mêmes. Si donc je ne suis « convaincu par des témoignages de l'Écriture, ou « par des raisons évidentes, et si l'on ne me per- « suade par les passages mêmes que j'ai cités, et si « l'on ne rend ainsi ma conscience captive de la « Parole de Dieu, *je ne puis et ne veux rien ré-* « *tracter,* car il n'est pas sûr pour le chrétien de « parler contre sa conscience. » Puis, portant son regard sur cette assemblée, devant laquelle il est debout, et qui tient sa vie en ses mains : « ME VOICI, dit- « il. JE NE PUIS AUTREMENT ; DIEU M'ASSISTE ! AMEN (5). »

Ainsi Luther, contraint d'obéir à sa foi, traîné par sa conscience à la mort, opprimé sous la plus noble nécessité, esclave de ce qu'il croit, et dans cet esclavage souverainement libre, semblable au navire que secoue une effroyable tempête, et qui, pour sauver ce qui est plus précieux que lui-même, va volontairement se briser contre un roc, prononce ces paroles sublimes, qui, à trois siècles de distance, nous font encore tressaillir : ainsi parle un moine devant l'Empereur et les grands de la nation; et cet homme, faible et chétif, seul, mais appuyé sur la grâce du Très-Haut, paraît plus grand et plus fort qu'eux tous. Sa parole a une force contre laquelle tous ces puissants ne peuvent rien. C'est ici cette faiblesse de Dieu, qui est plus forte que les hommes. L'Empire et l'Église d'un côté, l'homme obscur de l'autre, ont été en présence. Dieu avait rassemblé ces rois et ces prélats pour abolir publiquement leur sagesse. La bataille est perdue ; et les suites de cette défaite des puissants de la terre se feront sentir parmi tous les peuples et dans tous les siècles à venir.

L'assemblée demeurait étonnée. Plusieurs des princes avaient peine à cacher leur admiration. L'Empereur, revenant de sa première impression, s'écriait : « Le moine parle avec un cœur intrépide « et un inébranlable courage (6). » Les Espagnols et les Italiens seuls étaient confus, et bientôt ils se moquèrent d'une grandeur d'âme qu'ils ne pouvaient comprendre.

« Si tu ne te rétractes, reprend le chancelier, « après qu'on est revenu de l'impression produite « par ce discours, l'Empereur et les états de l'Em- « pire verront ce qu'ils ont à faire envers un héré- « tique obstiné. » A ces mots, les amis de Luther tremblent ; mais le moine répète : « Dieu me soit en « aide! car je ne puis rien rétracter (7). »

Alors Luther se retire, et les princes délibèrent. Chacun comprenait que c'était un moment de crise pour la chrétienté. Le oui ou le non de ce moine devait décider, pour des siècles peut-être, du repos de l'Église et du monde. On a voulu l'épouvanter, et

(1) Ce discours, comme toutes les paroles que nous citons, est tiré textuellement de documents authentiques. (Voyez L. Opp. (L.) XVII, p. 776 à 780.)

(2) Non clamosè at modestè, non tamen sine christianâ animositate et constantiâ. (L. Opp. lat. II, p. 165.)

(3) Voyez ibid., p. 165 à 167.

(4) Dabo illud neque dentatum, neque cornutum. (L. Opp. lat. II, p. 166)

(5) Hier stehe Ich : Ich kann nicht anders : Gott helfe mir. Amen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 580.)

(6) Der Mönch redet unerschrocken, mit getrostem Muth (Seckend., p. 350.)

(7) L. Opp (W.) XV, p. 2236.

on n'a fait que l'élever sur une tribune, en présence de la nation ; on a cru donner plus de publicité à sa défaite, et on n'a fait qu'accroître sa victoire. Les partisans de Rome ne purent se résoudre à subir leur humiliation. On fit rentrer Luther, et l'orateur lui dit : « Martin, tu n'as pas parlé avec la « modestie qui convenait à ta personne. La dis« tinction que tu as faite, quant à tes livres, était « inutile ; car si tu rétractais ceux qui contiennent « des erreurs, l'Empereur ne souffrirait pas qu'on « fît brûler les autres. Il est extravagant de deman« der qu'on te réfute par l'Écriture, lorsque tu « ressuscites des hérésies condamnées par le con« cile universel de Constance. L'Empereur t'ordonne « donc de dire simplement, par oui ou par non, si « tu prétends soutenir ce que tu as avancé, ou si « tu veux en rétracter une partie. » — « Je n'ai « point d'autre réponse à faire que celle que j'ai « déjà faite, » répondit tranquillement Luther. On le comprit. Ferme comme un roc, tous les flots de la puissance humaine venaient se briser inutilement contre lui. La force de sa parole, sa contenance courageuse, les éclairs de ses regards, l'inébranlable fermeté qu'on lisait sur les traits rudes de son visage germanique, avaient produit sur cette illustre assemblée la plus profonde impression. Il n'y avait plus d'espoir. Les Espagnols, les Belges, les Romains eux-mêmes, étaient muets. Le moine avait vaincu ces grandeurs de la terre. Il avait dit non à l'Église et à l'Empire. Charles-Quint se leva, et toute l'assemblée avec lui : « La diète se réunira « demain matin pour entendre l'avis de l'Empe« reur, » dit le chancelier d'une voix élevée.

IX

Victoire. — Tumulte et calme. — Le verre du duc Éric. — L'électeur et Spalatin. — Message de l'Empereur. — On veut violer le sauf-conduit. — Vive opposition. — Enthousiasme pour Luther. — Voix de conciliation. — Craintes de l'électeur. — Concours chez Luther. — Philippe de Hesse.

Il faisait nuit. Chacun regagnait sa demeure dans les ténèbres. On donna à Luther deux officiers impériaux pour l'accompagner. Quelques-uns s'imaginèrent que son sort était arrêté, qu'on le conduisait en prison, et qu'il n'en sortirait que pour aller à l'échafaud ; un immense tumulte s'éleva. Plusieurs gentilshommes s'écrièrent : « Est-ce en prison qu'on « le mène ? » — « Non, répondit Luther, ils m'ac« compagnent à mon hôtel. » A ces mots les esprits se calmèrent. Alors des Espagnols de la maison de l'Empereur, suivant cet homme audacieux, l'accompagnèrent de huées et de moqueries (1), à travers les rues qu'il devait traverser, tandis que d'autres faisaient entendre les cris de la bête féroce à qui l'on vient d'enlever sa proie. Mais Luther demeura ferme et en paix.

Telle fut la scène de Worms. Ce moine intrépide, qui jusqu'alors avait bravé avec quelque audace tous ses ennemis, parla dans cette heure, où il se trouvait en présence de ceux qui avaient soif de son sang, avec calme, noblesse et humilité. Pas d'exagération, pas d'enthousiasme humain, pas de colère ; il fut en paix dans l'émotion la plus vive ; modeste en résistant aux puissances de la terre ; grand en présence de toutes les majestés du monde. C'est là un irrécusable indice que Luther obéissait alors à Dieu, et non aux suggestions de son orgueil. Il y avait dans la salle de Worms quelqu'un de plus grand que Luther et que Charles. *Quand vous me rendrez témoignage devant les nations, ne soyez point en peine*, a dit Jésus-Christ, *car ce n'est pas vous qui parlerez* (2). Jamais peut-être cette promesse ne s'accomplit d'une manière si manifeste.

Une impression profonde avait été produite sur les chefs de l'Empire. Luther l'avait remarqué, et son courage s'en était accru. Les serviteurs du pape s'irritèrent de ce que Jean de Eck n'avait pas interrompu plus tôt le moine coupable. Plusieurs princes et seigneurs furent gagnés à une cause soutenue avec une telle conviction. Chez quelques-uns, il est vrai, l'impression ne fut que passagère ; mais d'autres, au contraire, qui se cachèrent alors, se manifestèrent plus tard avec un grand courage.

Luther était de retour dans son hôtel, reposant son corps fatigué par un si rude assaut. Spalatin et d'autres amis l'entouraient, et tous ensemble louaient Dieu. Comme ils conversaient, un valet entre, portant un vase en argent, rempli de bière d'Eimbek : « Mon maître, dit-il en le présentant à Luther, vous « invite à vous restaurer avec cette boisson. » — « Quel est le prince, dit le docteur de Wittemberg, « qui se souvient si gracieusement de moi ? » C'était le vieux duc Éric de Brunswick. Le réformateur fut touché de cette offrande d'un seigneur si puissant, et qui appartenait au parti du pape. « Son « Altesse, continua le valet, a voulu goûter elle« même cette boisson avant de vous l'envoyer. » Alors Luther altéré se versa de la bière du duc, et après l'avoir bue, il dit : « Comme aujourd'hui le duc Éric « s'est souvenu de moi, qu'ainsi notre Seigneur « Jésus-Christ se souvienne de lui à l'heure de son « dernier combat (3). » C'était peu de chose que ce

(1) Subsannatione hominem Dei et longo rugitu prosecuti sunt. (L. Opp. lat. II, p. 166.)

(2) Év. selon saint Matthieu. Ch. X, versets 18, 20.

(3) Also gedencke seiner unser Herr Christus in seinem letzten Kampff. (Sock., p. 354.)

présent ; mais Luther, voulant témoigner sa reconnaissance à un prince qui se souvenait de lui en un tel moment, lui donnait ce qu'il avait, une prière. Le valet alla porter ce message à son maître. Le vieux duc se rappela ces paroles au moment de sa mort, et s'adressant à un jeune page, François de Kramm, qui se tenait debout à côté de son lit : « Prends l'Évangile, lui dit-il, et lis-le-moi. » L'enfant lut les paroles de Christ, et l'âme du mourant fut restaurée. *Quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous appartenez à Christ,* a dit le Sauveur, *je vous dis, en vérité, qu'il ne perdra pas sa récompense.*

A peine le valet du duc de Brunswick était-il sorti, qu'un envoyé de l'électeur de Saxe vint ordonner à Spalatin de se rendre à l'instant près de lui. Frédéric était venu à la diète plein d'inquiétude. Il avait cru qu'en présence de l'Empereur, Luther verrait son courage s'évanouir. Aussi la fermeté du réformateur l'avait-elle profondément ému. Il était fier d'avoir pris sous sa protection un tel homme. Quand le chapelain arriva, la table était mise ; l'électeur allait s'asseoir pour souper avec sa cour, et déjà les valets avaient emporté le vase où l'on se lavait les mains. Voyant entrer Spalatin, Frédéric lui fit aussitôt signe de le suivre, et seul avec lui dans sa chambre à coucher, il lui dit, avec une grande émotion : « Oh ! comme le père Luther « a parlé devant l'Empereur et devant tous les états « de l'Empire ! Je tremblais seulement qu'il ne fût « trop hardi (1). » Frédéric prit alors la résolution de protéger à l'avenir le docteur avec plus de courage.

Aléandre voyait l'impression que Luther avait produite ; il n'y avait pas de temps à perdre ; il fallait décider le jeune Empereur à agir vigoureusement. Le moment était favorable : la guerre avec la France était imminente. Léon X, voulant agrandir ses États, et se souciant peu de la paix de la chrétienté, faisait en même temps négocier secrètement deux traités, l'un avec Charles contre François, l'autre avec François contre Charles (2). Par le premier, il demandait pour lui à l'Empereur Parme, Plaisance et Ferrare ; par le second, il réclamait du roi une partie du royaume de Naples, qui serait ainsi enlevée à Charles. Celui-ci sentait l'importance de gagner Léon en sa faveur, afin de l'avoir pour allié dans la guerre contre son rival de France. C'était peu que d'acheter au prix de Luther l'amitié du puissant pontife.

Le lendemain de la comparution, le vendredi 19 avril, l'Empereur fit lire à la diète un message écrit en français de sa propre main (3). « Issu, di« sait-il, des empereurs chrétiens d'Allemagne, « des rois catholiques d'Espagne, des archiducs « d'Autriche, et des ducs de Bourgogne, qui se « sont tous illustrés comme défenseurs de la foi « romaine, j'ai le ferme dessein de suivre l'exemple « de mes ancêtres. Un seul moine, égaré par sa pro« pre folie, s'élève contre la foi de la chrétienté. Je « sacrifierai mes royaumes, ma puissance, mes « amis, mes trésors, mon corps, mon sang, mon « esprit et ma vie pour arrêter cette impiété (4). Je « vais renvoyer l'augustin Luther, en lui défendant « de causer le moindre tumulte parmi le peuple ; « puis je procéderai contre lui et ses adhérents, « comme contre des hérétiques manifestes, par « l'excommunication, par l'interdit, et par tous les « moyens propres à les détruire (5). Je demande « aux membres des états de se conduire comme de « fidèles chrétiens. »

Cette allocution ne plut pas à tout le monde. Charles, jeune et passionné, n'avait pas suivi les formes ordinaires ; il eût dû premièrement demander l'avis de la diète. Deux opinions extrêmes se prononcèrent aussitôt. Les créatures du pape, l'électeur de Brandebourg, et plusieurs princes ecclésiastiques, demandèrent que l'on ne respectât point le sauf-conduit donné à Luther (6). « Le Rhin, dirent-ils, « doit recevoir ses cendres, comme il a reçu, il y a « un siècle, celles de Jean Huss. » Charles, s'il faut en croire un historien, se repentit vivement plus tard de n'avoir pas suivi ce lâche conseil. « Je con« fesse, dit-il vers la fin de sa vie, que j'ai fait une « grande faute, en laissant vivre Luther. Je n'étais « point obligé de lui tenir ma promesse, cet héré« tique ayant offensé un maître plus grand que moi, « Dieu lui-même. Je pouvais, je devais même ou« blier ma parole, et venger l'injure qu'il faisait à « Dieu : c'est parce que je ne l'ai pas fait mourir, « que l'hérésie n'a pas cessé de faire des progrès. « Sa mort l'eût étouffée au berceau (7). »

Une si horrible proposition remplit d'effroi l'électeur et tous les amis de Luther. « Le supplice de « Jean Huss, dit l'électeur palatin, a fait fondre sur « la nation allemande trop de malheurs, pour qu'il

(1) O wie schön hat Pater Martinus geredet. (Seck., p. 355.)

(2) Guicciardini, l. XIV, p. 175. Dumont. Corp. dipl. T. IV, p. 96. — Dicesi del papa Leone, che quando l' aveva fatto lega con alcuno, prima soleva dir che pero non si dovea restar de tratar con lo altro principe opposto. (Suriano, ambassadeur vénitien à Rome, Mss. Archives de Venise.)

(3) Autographum in linguâ Burgundicâ, ab ipsomet exarratum. Cochlœus, p. 32.)

(4) Regna, thesauros, amicos, corpus, sanguinem, vitam, spiritumque profundere. (Pallav., I, p. 118.)

(5) Und andern Wegen sie zu vertilgen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 581.)

(6) Dass Luthero das sichere Geleit nicht möchte gehalten werden. (Seckend., p. 357.)

(7) *Sandoval : Hist. de Carlos V*, citée dans *Llorente*, *Hist. de l'Inquisition*, II, p. 57. [illegible] la supposition que

« faille une seconde fois élever un tel échafaud. » — « Les princes de l'Allemagne, s'écria George de « Saxe lui-même, cet irréconciliable ennemi de « Luther, ne permettront pas qu'on viole un sauf-« conduit. Cette première diète tenue par notre « nouvel Empereur ne se rendra pas coupable « d'une action si honteuse. Une telle perfidie ne « s'accorde pas avec l'antique droiture germani-« que. » Les princes de Bavière, dévoués aussi à l'Église de Rome, appuyèrent cette protestation. La scène de mort que les amis de Luther avaient déjà devant les yeux, parut s'éloigner.

Le bruit de ces débats, qui durèrent deux jours, se répandit dans la ville. Les partis s'exaltèrent. Des gentilshommes, partisans de la réforme, commencèrent à parler d'une voix ferme contre la trahison qu'Aléandre demandait. « L'Empereur, disaient-ils, « est un jeune homme que les papistes et les évê-« ques mènent à leur gré, par leurs flatteries (1). » Pallavicini fait mention de quatre cents nobles prêts à soutenir de leur glaive le sauf-conduit de Luther. Le samedi matin, on trouva des placards affichés aux portes des maisons et sur les places publiques, les uns contre Luther, et les autres en sa faveur. Sur l'un d'eux on lisait simplement ces paroles énergiques de l'Ecclésiaste : *Malheur à toi, terre! dont le roi est un enfant.* Sickingen, disait-on, a rassemblé, à quelques lieues de Worms, derrière les remparts imprenables de sa forteresse, beaucoup de chevaliers et de soldats, et il n'attend pour agir que de savoir l'issue de l'affaire. L'enthousiasme du peuple, non-seulement dans Worms, mais encore dans les villes les plus éloignées de l'Empire (2), l'intrépidité des chevaliers, l'attachement de plusieurs princes pour le réformateur, tout devait faire comprendre à Charles et à la diète, que la démarche réclamée par les Romains pourrait compromettre l'autorité suprême, exciter des révoltes, et même ébranler l'Empire (3). Ce n'était qu'un simple moine qu'il s'agissait de brûler ; mais les princes et les partisans de Rome n'avaient à eux tous ni assez de force, ni assez de courage pour le faire. Sans doute aussi, Charles-Quint, jeune alors, craignait encore le parjure. C'est ce qu'indiquerait, si elle est vraie, cette parole que, selon quelques historiens, il prononça dans cette circonstance : « Quand la bonne foi et la « fidélité seraient bannies de tout l'univers, elles « devraient trouver un refuge dans le cœur des « princes. » Il est triste qu'il l'ait peut-être oubliée près de la tombe. Au reste, d'autres motifs encore pouvaient agir sur l'Empereur. Le Florentin Vettori, ami de Léon X et de Machiavel, prétend que Charles n'épargna Luther que pour tenir ainsi le pape en échec (4).

Dans la séance du samedi, les conseils violents d'Aléandre furent écartés. On aimait Luther, on voulait sauver cet homme si simple, dont la confiance en Dieu était si touchante ; mais on voulait aussi sauver l'Église. On frémissait à la pensée des conséquences qu'auraient également ou le triomphe ou le supplice du réformateur. Des voix de conciliation se firent entendre ; on proposa de faire auprès du docteur de Wittemberg une nouvelle tentative. L'archevêque-électeur de Mayence lui-même, le jeune et somptueux Albert, plus dévot que courageux, dit Pallavicini (5), avait pris peur en voyant l'intérêt que le peuple et la noblesse témoignaient au moine saxon. Son chapelain, Capiton, qui avait été lié, pendant son séjour à Bâle, avec ce prêtre évangélique de Zurich, nommé Zwingle, homme intrépide dans la défense de la vérité, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, avait aussi sans doute représenté à Albert la justice de la cause du réformateur. Le mondain archevêque eut un de ces retours à des sentiments chrétiens qu'on remarque quelquefois dans sa vie, et consentit à se rendre auprès de l'Empereur, pour lui demander de permettre un dernier effort. Mais Charles se refusa à tout. Le lundi, 22 avril, les princes vinrent en corps renouveler les sollicitations d'Albert. « Je ne me départirai point de ce « que j'ai arrêté, répondit l'Empereur. Je ne char-« gerai personne de se rendre officiellement vers « Luther. Mais, ajouta-t-il, au grand scandale « d'Aléandre, j'accorde trois jours de réflexion à « cet homme ; pendant ce temps, chacun pourra, « en son particulier, lui faire les exhortations con-« venables (6). » C'était tout ce qu'on demandait. Le réformateur, pensait-on, exalté par la solennité de la comparution, cédera dans une conférence plus amicale, et peut-être le sauvera-t-on de l'abîme où il est près de tomber.

L'électeur de Saxe savait le contraire ; aussi était-il rempli de crainte. « Si cela était en mon pouvoir,

Charles, vers la fin de sa vie, pencha vers les sentiments évangéliques, n'est qu'une invention des protestants et des ennemis de Philippe II. Cette question est un problème historique, que les citations nombreuses de Llorente paraissent résoudre malheureusement tout à fait dans son sens.

(1) Eum esse puerum, qui nutu et blanditiis Papistarum et Episcoporum trahatur quòcunque velint. (Cochlœus, p. 33.)

(2) Verum etiam in longinquis Germaniæ civitatibus, motus et murmura plebium. (Ibid.)

(3) Es wäre ein Aufruhr daraus worden, dit Luther.

(4) Carlo si excusò di non poter procedere più oltre, rispetto al salvocondotto, ma la verità fu che conoscendo che il Papa temeva molto di questa doctrina di Luthero, lo volle tenere con questo freno. (Vettori, Istoria d'Italia Mss. Biblioth. Corsini à Rome, extraite par Ranke.)

(5) Qui plo magis animo erat quam forti. (Pallav., I, p. 118.)

(6) Quibus privatim exhortari hominem possent. (Ibid, p. 119.)

« écrivait-il le lendemain à son frère le duc Jean, « je serais prêt à soutenir Luther. Vous ne sauriez « croire jusqu'à quel point les partisans de Rome « m'attaquent. Si je pouvais tout vous raconter, « vous entendriez des choses étonnantes (1). Ils « veulent sa ruine; et pour peu qu'on manifeste « quelque intérêt pour sa personne, on est aussi- « tôt décrié comme hérétique. Que Dieu, qui « n'abandonne pas la cause de la justice, amène « tout à une bonne fin! » Fréderic, sans montrer la vive affection qu'il portait au réformateur, se contenta de ne pas perdre de vue un seul de ses mouvements.

Il n'en était pas de même des hommes de tout rang qui se trouvaient alors dans Worms. Ils faisaient sans crainte éclater leur sympathie. Dès le vendredi, une foule de princes, de comtes, de barons, de chevaliers, de gentilshommes, d'ecclésiastiques, de laïques, d'hommes du peuple, entouraient l'hôtel où logeait le réformateur : ils entraient, ils sortaient, et ne pouvaient se rassasier de le voir (2). Il était devenu l'homme de l'Allemagne. Ceux mêmes qui ne doutaient pas qu'il ne fût dans l'erreur, étaient touchés de la noblesse d'âme qui le portait à immoler sa vie à la voix de sa conscience. Luther avait avec plusieurs des personnages présents à Worms, l'élite de la nation, des entretiens pleins de ce sel dont toutes ses paroles étaient assaisonnées. On ne le quittait pas sans se sentir animé d'un généreux enthousiasme pour la vérité. « Que « de choses j'aurais à vous raconter! écrivait alors « à l'un de ses amis le secrétaire privé du margrave « Casimir de Brandebourg, George Vogler. Que de « conversations pleines de piété et de bonté Luther « a eues avec moi et avec d'autres! Que cet homme « est plein de grâces (3)! »

Un jour, un jeune prince de dix-sept ans entra en caracolant dans la cour de l'hôtel; c'était Philippe, qui, depuis deux ans, régnait sur la Hesse. Le jeune landgrave était d'un caractère prompt et entreprenant, d'une sagesse qui devançait les années, d'une humeur belliqueuse, d'un esprit impétueux, et n'aimant guère à se diriger que d'après ses propres idées. Frappé des discours de Luther, il désirait le voir de plus près. « Il n'était pourtant « pas encore pour moi, » dit Luther en le racontant (4). Il sauta à terre, monta sans autre compliment dans la chambre du réformateur, et l'apostrophant, il lui dit : « Eh bien! cher docteur, comment « cela va-t-il? » — « Gracieux seigneur, répondit « Luther, j'espère que cela ira bien. » — « A ce « que j'apprends, reprit le landgrave en riant, vous « enseignez, docteur, qu'une femme peut quitter « son mari et en prendre un autre quand le premier « est reconnu trop vieux! » C'étaient les gens de la cour impériale qui avaient fait ce conte au landgrave. Les ennemis de la vérité ne manquent jamais de répandre des fables sur de prétendus enseignements des docteurs chrétiens. — « Non, « monseigneur, répondit Luther gravement; que « Votre Altesse ne parle pas ainsi, de grâce! » Là-dessus, le prince tendit brusquement la main au docteur, serra cordialement la sienne, et lui dit : « Cher docteur, si vous avez raison, que Dieu vous « soit en aide!... » Puis il quitta la chambre, remonta à cheval et partit. Ce fut la première entrevue de ces deux hommes qui devaient plus tard se trouver à la tête de la réformation, et la défendre, l'un avec l'épée de la parole, et l'autre avec celle des rois.

C'était l'archevêque de Trèves, Richard de Greifenklau, qui, avec la permission de Charles-Quint, avait entrepris le rôle de médiateur. Richard, intimement lié avec l'électeur de Saxe, et bon catholique romain, désirait, en arrangeant cette difficile affaire, rendre à la fois service à son ami et à son Église. Le lundi soir, 22 avril, au moment où Luther allait se mettre à table, un envoyé de l'archevêque vint lui annoncer que ce prélat désirait le voir le surlendemain, mercredi, à six heures du matin.

X

Conférence chez l'archevêque de Trèves.— Exhortation de Wehe à Luther. — Réponses de Luther. — Conversation privée. — Visite de Cochlœus. — Souper chez l'archevêque. — Tentative à l'hôtel de Rhodes. — Un concile proposé. — Dernier entretien de Luther et de l'archevêque. — Visite à un ami malade. — Luther reçoit l'ordre de quitter Worms.

Le chapelain et le hérant impérial Sturm étaient ce jour-là avant six heures chez Luther. Mais déjà, à quatre heures du matin, Aléandre avait fait appeler Cochlœus. Le nonce n'avait pas tardé à reconnaître dans l'homme que lui avait présenté Capiton un serviteur dévoué de la cour de Rome, sur lequel il pouvait compter comme sur lui-même. Ne pouvant être présent à cette entrevue, Aléandre voulait y avoir un remplaçant. « Trouvez-vous chez l'ar- « chevêque de Trèves, dit-il au doyen de Franc- « fort; n'entrez pas en discussion avec Luther, « mais contentez-vous de prêter l'oreille la plus

(1) Wunder hören werden. (Seckend., p. 365.)

(2) Und konnten nicht satt werden ihn zu sehen. (L. Opp. XVII, p. 581.)

(3) Wie eine holdselige Person er ist. (Meuzel. Magaz. I, p. 207.)

(4) War noch nicht auf meiner Seite. (L. Opp. XVII, p. 589.)

« attentive à tout ce qui sera dit, en sorte que vous « puissiez me le rapporter fidèlement (1). » Le réformateur arriva avec quelques amis chez l'archevêque. Il trouva ce prélat entouré du margrave Joachim de Brandebourg, du duc George de Saxe, des évêques de Brandebourg et d'Augsbourg, de quelques nobles, de députés des villes libres, de jurisconsultes et de théologiens, parmi lesquels étaient Cochlœus et Jérôme Wehe, chancelier de Bade. Celui-ci, habile jurisconsulte, voulait une réformation dans les mœurs et dans la discipline ; il allait même plus loin : « Il faut, disait-il, que la « Parole de Dieu, si longtemps cachée sous le bois« seau, reparaisse dans tout son éclat (2). » C'était cet homme conciliant qui était chargé de la conférence. Se tournant avec bonté vers Luther : « On « ne vous a pas fait venir, lui dit-il, pour disputer « avec vous, mais pour vous faire entendre des « exhortations fraternelles. Vous savez avec quel « soin l'Écriture nous invite à nous donner garde « *de la flèche volante et du démon du midi*. Cet en« nemi du genre humain vous a poussé à publier « des choses contraires à la religion. Pensez à vôtre « salut et à celui de l'Empire. Prenez garde que « ceux que Jésus-Christ a rachetés par sa mort de « la mort éternelle, ne soient séduits par vous, et « ne périssent à jamais... Ne vous élevez pas contre « les saints conciles. Si nous ne maintenons les dé« crets de nos pères, il n'y aura que confusion dans « l'Église. Les princes éminents qui m'écoutent « prennent à votre salut un intérêt particulier ; « mais si vous persistez, alors l'Empereur vous « bannira de l'Empire (3), et nul lieu dans le monde « ne pourra vous offrir un asile... Réfléchissez au « sort qui vous attend ! »

« Sérénissimes princes, répondit Luther, je vous « rends grâce de votre sollicitude; car je ne suis « qu'un pauvre homme, trop chétif pour être ex« horté par de si grands seigneurs (4). » Puis il continua : « Je n'ai point blâmé tous les conciles, « mais seulement celui de Constance, parce qu'en « condamnant cette doctrine de Jean Huss : *Que « l'Église chrétienne est l'assemblée de ceux qui sont « prédestinés au salut* (5), il a condamné cet article « de notre foi : *Je crois la sainte Église universelle*, « et la Parole de Dieu elle-même. Mes enseigne« ments excitent, dit-on, des scandales, ajouta-t-il. « Je réponds que l'Évangile de Christ ne peut « être prêché sans scandales. Comment donc cette « crainte ou l'appréhension du danger me détache« rait-elle du Seigneur et de cette Parole divine qui « est l'unique vérité ? Non, plutôt donner mon corps, « mon sang et ma vie !... »

Les princes et les docteurs ayant délibéré, on rappela Luther, et Wehe reprit avec douceur : « Il faut « honorer les puissances, même quand elles se trom« pent, et faire de grands sacrifices à la charité. » Puis il dit d'un ton plus pressant : « Remettez-vous« en au jugement de l'Empereur, et soyez sans « crainte. »

LUTHER.

« Je consens de grand cœur à ce que l'Empereur, les princes, et même le plus chétif des chrétiens, examinent et jugent mes livres ; mais à une condition, c'est qu'ils prennent pour règle la Parole de Dieu. Les hommes n'ont autre chose à faire qu'à lui obéir. Ma conscience est dans sa dépendance, et je suis prisonnier sous son obéissance (6).

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

« Si je vous comprends bien, monsieur le docteur, vous ne voulez reconnaître d'autre juge que la sainte Écriture ?

LUTHER.

« Oui, monseigneur, précisément; c'est là mon dernier mot (7). »

Alors les princes et les docteurs se retirèrent ; mais l'excellent archevêque de Trèves ne pouvait se résoudre à abandonner son entreprise. « Venez, » dit-il à Luther, en passant dans sa chambre particulière ; et en même temps il ordonna à Jean de Eck et à Cochlœus d'un côté, à Schurff et à Amsdorff de l'autre, de les suivre. « Pourquoi en appeler sans « cesse à la sainte Écriture? dit vivement Eck ; c'est « d'elle que sont venues toutes les hérésies. » Mais Luther, dit son ami Mathesius, demeurait inébranlable comme un roc qui repose sur le roc véritable, la Parole du Seigneur. « Le pape, répondit-il, n'est « point juge dans les choses de la Parole de Dieu. « Chaque chrétien doit voir et comprendre lui« même comment il doit vivre et mourir (8). » On se sépara. Les partisans de la papauté sentaient la supériorité de Luther, et l'attribuaient à ce qu'il n'y avait là personne qui fût capable de lui répondre. « Si l'Empereur avait agi sagement, dit Cochlœus, « en appelant Luther à Worms, il y eût aussi

(1) Aleander, mane horâ quartâ vocaverit ad se Cochlœum, jubens ut... audiret solum... (Cochlœus, p. 36.)

(2) Dass das Wort Gottes, welches so lange unter dem Scheffel verborgen gesteckt, heller scheine... (Seckend., p. 364.)

(3) Und aus dem Reich verstossen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 582 ; Sleidan, I, p. 97.)

(4) Agnosco enim me homuncionem longè viliorem esse, quam ut à tanti principibus... L. Opp. lat. p. 167.)

(5) Ecclesia Christi est universitas prædestinatorum. (L. Opp. lat., p. 167.)

(6) Sie wollten sein Gewissen, das mit Gottes Wort und heiliger Schrifft gebunden und gefangen wäre, nicht dringen. (Math., p. 27.)

(7) Ja darauf stehe ich. (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

(8) Ein Christenmensch muss zusehen und richten... (L. Epp. I, p. 5[illegible])

« appelé des théologiens qui réfutassent ses er« reurs. »

L'archevêque de Trèves se rendit à la diète et annonça le peu de succès de sa médiation. L'étonnement du jeune Empereur égalait son indignation. « Il est temps, dit-il, de mettre fin à cette affaire. » L'archevêque demanda encore deux jours ; toute la diète se joignit à lui ; Charles-Quint céda. Aléandre, hors de lui, éclata en reproches (1).

Pendant que ces choses se passaient à la diète, Cochlœus brûlait de remporter la victoire refusée aux prélats et aux rois. Quoiqu'il eût de temps en temps lancé quelques mots chez l'archevêque de Trèves, l'ordre qu'Aléandre lui avait donné de garder le silence l'avait retenu. Il résolut de se dédommager, et à peine eut-il rendu compte de sa mission au nonce du pape, qu'il se présenta chez Luther. Il l'aborda comme un ami, et lui exprima le chagrin que la résolution de l'Empereur lui faisait éprouver. Après le dîner, la conversation s'anima (2). Cochlœus pressait Luther de se rétracter. Celui-ci fit un signe négatif. Plusieurs nobles qui se trouvaient à table avaient peine à se contenir. Ils se montraient indignés de ce que les partisans de Rome voulaient, non convaincre le réformateur par l'Écriture, mais le contraindre par la force. « Eh bien! dit à Luther « Cochlœus, impatient de ces reproches, je vous of« fre de disputer publiquement avec vous, si vous « renoncez au sauf-conduit (3). » Tout ce que Luther demandait, c'était une dispute publique. Que devait-il faire? Renoncer au sauf-conduit, c'était se perdre ; refuser le défi de Cochlœus, c'était paraître douter de sa cause. Les convives voyaient dans cette offre une perfidie tramée avec Aléandre, que le doyen de Francfort venait de quitter. Vollrat de Watzdorf, l'un d'entre eux, ôta à Luther l'embarras d'un choix si difficile. Ce seigneur, d'un caractère bouillant, indigné d'un piége qui n'allait à rien moins qu'à livrer Luther aux mains du bourreau (4), se leva avec impétuosité, saisit le prêtre effrayé, le poussa dehors, et même le sang eût coulé si les autres convives n'eussent à l'instant quitté la table, et interposé leur médiation entre le chevalier furieux et Cochlœus tremblant d'effroi (5). Celui-ci s'éloigna confus de l'hôtel des Chevaliers de Rhodes. Sans doute c'était dans le feu de la discussion que cette parole était échappée au doyen, et il n'y avait point eu entre lui et Aléandre un dessein formé à l'avance de faire tomber Luther dans un piége si perfide. Cochlœus le nie, et nous nous plaisons à ajouter foi à son témoignage. Cependant il sortait d'une conférence avec le nonce quand il se présenta chez Luther.

Le soir, l'archevêque de Trèves réunit à souper les personnes qui avaient assisté à la conférence du matin : il pensait que ce serait un moyen de détendre les esprits et de les rapprocher. Luther, si intrépide et si inébranlable devant des arbitres ou des juges, avait dans le commerce intime une bonhomie, une gaieté, qui faisaient qu'on osait tout espérer de lui. Le chancelier de l'archevêque, qui avait montré tant de roideur dans son caractère officiel, se prêta lui-même à cet essai, et vers la fin du repas il porta la santé de Luther. Celui-ci se préparait à rendre cet honneur ; le vin était versé, et déjà il faisait selon sa coutume le signe de la croix sur son verre, lorsque tout à coup le verre éclata dans ses mains, et le vin se répandit sur la table. Les convives furent consternés. « Il faut qu'il y ait du poison (6)! » dirent tout haut quelques amis de Luther. Mais le docteur, sans s'émouvoir, répondit en souriant : « Chers messieurs, ou ce vin ne m'était pas destiné, « ou il m'eût été nuisible. » Puis il ajouta avec calme : « Sans doute le verre a sauté parce qu'en le « lavant on l'a plongé trop tôt dans l'eau froide. » Ces paroles si simples ont quelque chose de grand en une telle circonstance, et montrent une paix inaltérable. On ne saurait présumer que les catholiques romains eussent voulu empoisonner Luther, surtout chez l'archevêque de Trèves. Ce repas n'éloigna ni ne rapprocha les esprits. Ni la faveur ni la haine des hommes ne pouvaient influer sur la résolution du réformateur ; elle provenait de plus haut.

Le jeudi matin, 25 avril, le chancelier Wehe et le docteur Peutinger d'Augsbourg, conseiller de l'Empereur, qui avait témoigné à Luther beaucoup d'affection, lors de son entrevue avec de Vio, se rendirent à l'hôtel des Chevaliers de Rhodes. L'électeur de Saxe envoya Frédéric de Thun et un autre de ses conseillers pour assister à la conférence. « Remet« tez-vous-en à nous, dirent avec émotion Wehe « et Peutinger, qui volontiers auraient tout sacrifié « pour prévenir la division qui allait déchirer l'É« glise. Cette affaire se terminera chrétiennement ; « nous vous en donnons l'assurance. » — « En deux « mots voici ma réponse, leur dit Luther. Je con« sens à renoncer au sauf-conduit (7). Je remets

(1) De iis Aleander acerrimè conquestus est. (Pallavicini, I, p. 120.)

(2) Peracto prandio. (Cochlœus, p. 36.)

(3) Und wollte mit mir disputiren, ich sollte allein das Geleit aufsagen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

(4) Atque ita traderet eum carnificinæ. (Cochlœus, p. 36.)

(5) Dass ihm das Blut über den Kopff gelaufen wäre [illegible] nicht gewehret hätte (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

(6) Es müsse Gift darinnen gewesen seyn. — Luther ne parle pas de cette circonstance ; mais Razeberg, ami de Luther, médecin de l'électeur Jean-Frédéric, la rapporte dans une histoire manuscrite qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, et dit la tenir d'un témoin oculaire.

(7) Er wollte ehe das Geleit aufsagen... (L. Opp. (L.) XVII, p. 5[illegible])

« entre les mains de l'Empereur ma personne et ma « vie, mais la Parole de Dieu... jamais ! » Frédéric de Thun, ému, se leva et dit aux envoyés : « N'est-ce pas assez? Le sacrifice n'est-il pas assez « grand? » Puis, déclarant qu'il ne voulait plus rien entendre, il sortit. Alors Wehe et Peutinger, espérant avoir meilleur marché du docteur, vinrent se rasseoir à ses côtés. « Remettez-vous-en à la « diète, » lui dirent-ils. — « Non, répliqua Luther, « car *maudit soit quiconque se confie en l'homme!* « (Jérémie, 17.) » Wehe et Peutinger redoublent leurs exhortations et leurs attaques ; ils pressent de plus près le réformateur. Luther, lassé, se lève et les congédie en disant : « Je ne permettrai pas « qu'aucun homme se place au-dessus de la Parole « de Dieu (1). » — « Réfléchissez encore, dirent-ils « en se retirant, nous reviendrons après midi. »

Ils revinrent en effet ; mais, convaincus que Luther ne céderait pas, ils apportaient une proposition nouvelle. Luther avait refusé de reconnaître le pape, puis l'Empereur, puis la diète ; il restait un juge que lui-même avait une fois invoqué : un concile général. Sans doute une telle proposition aurait indigné Rome ; mais c'était la dernière planche de salut. Les délégués offrirent un concile à Luther. Celui-ci aurait pu accepter sans rien préciser. Des années se seraient passées avant qu'on eût pu écarter les difficultés que la convocation d'un concile aurait rencontrées de la part du pape. Gagner des années, c'était pour la réforme et pour le réformateur tout gagner. Dieu et le temps auraient fait alors de grandes choses. Mais Luther mettait la droiture au-dessus de tout ; il ne voulait pas se sauver aux dépens de la vérité, ne fallût-il même, pour la dissimuler, que garder le silence. — « J'y consens, répondit-il, mais « (et faire cette demande, c'était refuser le concile) « à condition que le concile ne jugera que d'après « la sainte Écriture (2). »

Peutinger et Wehe, ne pensant pas qu'un concile pût juger autrement, coururent tout joyeux chez l'archevêque : « Le docteur Martin, lui dirent-ils, « soumet ses livres à un concile. » L'archevêque allait porter cette heureuse nouvelle à l'Empereur, lorsqu'il lui vint quelque doute ; il fit appeler Luther.

Richard de Greifenklau était seul quand le docteur arriva. « Cher M. le docteur, dit l'archevêque, « avec beaucoup de bienveillance et de bonté (3), « mes docteurs m'assurent que vous consentez à sou- « mettre sans réserve votre cause à un concile. » — « Monseigneur, répondit Luther, je puis tout « supporter, mais non abandonner la sainte Écri- « ture. » L'archevêque comprit alors que Wehe et Peutinger s'étaient mal expliqués. Jamais Rome ne pouvait consentir à un concile qui ne jugeât que d'après l'Écriture. « C'était, dit Pallavicini, vouloir « qu'un œil faible lût des caractères très-fins, et lui « refuser en même temps des lunettes (4). » Le bon archevêque soupira. « Bien m'en a pris, dit-il, de « vous avoir fait venir. Que serais-je devenu, si « j'avais aussitôt été porter cette nouvelle à l'Em- « pereur? »

L'inébranlable fermeté, la roideur de Luther, étonnent sans doute ; mais elles seront comprises et respectées de tous ceux qui connaissent le droit de Dieu. Rarement un plus noble hommage fut rendu à la Parole immuable du ciel ; et cela au péril de la liberté et de la vie de l'homme qui le rendait.

« Eh bien! dit à Luther le vénérable prélat, indiquez donc vous-même un remède.

LUTHER, après un moment de silence.

« Monseigneur, je n'en connais d'autre que celui de Gamaliel : *Si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même. Mais s'il vient de Dieu, vous ne pouvez le détruire, et prenez garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu.* Que l'Empereur, les électeurs, les princes et les états de l'Empire mandent cette réponse au pape!

L'ARCHEVÊQUE.

« Rétractez au moins quelques articles.

LUTHER.

« Pourvu que ce ne soient pas ceux que le concile de Constance a condamnés.

L'ARCHEVÊQUE.

« Ah! je crains bien que ce ne soient précisément ceux-là qu'on vous demande.

LUTHER.

« Alors plutôt immoler mon corps et ma vie, plutôt me laisser couper bras et jambes, que d'abandonner la Parole claire et véritable de Dieu (5). »

L'archevêque comprit enfin Luther. « Retirez- « vous, » lui dit-il, toujours avec la même douceur. — « Monseigneur, reprit Luther, veuillez faire en « sorte que Sa Majesté me fasse expédier le sauf- « conduit nécessaire pour mon retour. » — « J'y « pourvoirai, » répondit le bon archevêque, et ils se quittèrent.

Ainsi finirent ces négociations. L'Empire tout entier s'était tourné vers cet homme (6) avec les plus

(1) Er wollte kurtzrum Menschen über Gottes Wort nicht erkennen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 583.)

(2) Dass daruber aus der heiligen Schrifft gesprochen. (Ibid., p. 584.)

(3) Ganz gut und mehr denn gnædig. (L. Epp. I, p. 604.)

(4) Simulque conspicilliorum omnium usum negare. (L. Epp. I, p. 110.)

(5) Ehe Stumpf und Stiel fahren lassen.., (L. Opp. (L.) XVII, p. 584.)

(6) Totum imperium ad se conversum spectabat. (Pallavicini, I, p. 120.)

ardentes prières et les plus terribles menaces, et cet homme n'avait pas bronché. Son refus de fléchir sous le bras de fer du pape émancipait l'Église et commençait des temps nouveaux. L'intervention providentielle était évidente. C'est ici l'une de ces grandes scènes de l'histoire au-dessus desquelles plane et s'élève la figure majestueuse de la Divinité.

Luther sortit avec Spalatin, qui était survenu pendant la visite chez l'archevêque. Le conseiller de l'électeur de Saxe, Jean de Minkwitz, était tombé malade à Worms. Les deux amis se rendirent dans sa maison. Luther présenta au malade les plus touchantes consolations. « Adieu, lui dit-il en s'éloi« gnant, demain je quitterai Worms. »

Luther ne se trompait pas. Il n'y avait pas trois heures qu'il était de retour à l'hôtel des Chevaliers de Rhodes, lorsque le chancelier de Eck, accompagné du chancelier de l'Empereur et d'un notaire, se présenta chez lui.

Le chancelier lui dit : « Martin Luther, Sa Ma« jesté Impériale, les électeurs, princes et états de « l'Empire t'ayant exhorté à la soumission, à plu« sieurs reprises et de plusieurs manières, mais tou« jours en vain, l'Empereur, en sa qualité d'avocat « et de défenseur de la foi catholique, se voit obligé « de passer outre. Il t'ordonne donc de retourner « chez toi dans l'espace de vingt et un jours, et te « défend de troubler la paix publique sur la route, « soit par des prédications, soit par des écrits. »

Luther sentait bien que ce message était le commencement de sa condamnation : « Il en est arrivé « comme il a plu à l'Éternel, répondit-il avec dou« ceur. Le nom de l'Éternel soit béni ! » Puis il ajouta : « Avant toutes choses, je remercie très« humblement et du fond de mon cœur Sa Majesté, « les électeurs, les princes et autres états de l'Em« pire, de ce qu'ils m'ont écouté avec tant de bien« veillance. Je n'ai désiré et je ne désire qu'une « seule chose, une réformation de l'Église d'après « la sainte Écriture. Je suis prêt à tout faire, à tout « souffrir, pour me soumettre humblement à la « volonté de l'Empereur. Vie et mort, honneur et « opprobre, tout m'est égal ; je ne fais qu'une seule « réserve : la prédication de l'Évangile ; car, dit « saint Paul, *la Parole de Dieu ne peut être liée.* » Les députés sortirent.

Le vendredi, 26 avril, au matin, les amis du réformateur et plusieurs seigneurs se réunirent chez Luther (1). On se plaisait, en voyant la constance chrétienne qu'il avait opposée à Charles et à l'Empire, à reconnaître en lui les traits de ce portrait célèbre de l'antiquité :

> Justum ac tenacem propositi virum
> Non civium ardor prava jubentium,
> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solida (2)...

On voulait encore une fois, et peut-être pour toujours, dire adieu à ce moine intrépide. Luther fit un modeste repas. Maintenant il fallait prendre congé de ses amis, et fuir loin d'eux, sous un ciel gros d'orages. Il voulut passer ce moment solennel en la présence de Dieu. Il éleva son âme. Il bénit ceux qui l'entouraient (3). Dix heures du matin sonnèrent. Luther sortit de l'hôtel avec les amis qui l'avaient accompagné à Worms. Vingt gentilshommes à cheval entouraient son char. Une grande foule de peuple l'accompagna hors des murs de la ville. Le héraut impérial Sturm le rejoignit quelque temps après à Oppenheim, et le lendemain ils arrivèrent à Francfort.

XI

Départ de Luther. — La journée de Worms. — Luther à Cranach. — Luther à Charles-Quint. — Luther chez l'abbé de Hirschfeld. — Le curé d'Eisenach. — Plusieurs princes quittent la diète. — Charles V signe la condamnation de Luther. — L'édit de Worms. — Luther chez ses parents. — Luther attaqué et enlevé. — Les voies de Dieu. — La Wartbourg. — Luther captif.

Ainsi Luther avait échappé à ces murs de Worms qui semblaient devoir être son tombeau. Tout son cœur rendait gloire à Dieu. « Le diable lui-même, « dit-il, gardait la citadelle du pape ; mais Christ « y a fait une large brèche, et Satan a dû confesser « que le Seigneur est plus puissant que lui (4). »

« Le jour de la diète de Worms, dit le pieux « Mathésius, disciple et ami de Luther, est un des « jours les plus grands et les plus glorieux accor« dés à la terre avant la fin du monde (5). » Le combat qui s'était livré à Worms retentit au loin, et au bruit qui en vint dans toute la chrétienté, depuis les régions du nord jusqu'aux montagnes de la Suisse et aux cités de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, plusieurs saisirent avec ardeur les armes puissantes de la Parole de Dieu.

Luther, arrivé à Francfort le samedi soir, 27 avril, profita le lendemain d'un moment de liberté, le premier qu'il eût eu depuis longtemps, pour écrire

(1) Salutatis patronis et amicis qui eum frequentissimi convenerunt... (L. Opp. lat. II, p. 168.)

(2) Horat. Od. lib. III, 3.

(3) Seine Freunde gesegnet. (Mathesius, p. 27.)

(4) Aber Christus macht ein Loch derein. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

(5) Diss ist der herrlichen grossen Tag einer vorm Ende der Welt. (P. 28.)

un billet plein de familiarité à la fois et d'énergie à son ami le célèbre peintre Lucas Cranach, à Wittemberg. « Votre serviteur, cher compère Lucas, « lui dit-il. Je croyais que Sa Majesté assemblerait « à Worms une cinquantaine de docteurs pour con« vaincre droitement le moine. Mais pas du tout. « — Ces livres sont-ils de toi? — Oui. — Veux-tu « les rétracter? — Non. — Eh bien! va-t'en! — « Voilà quelle a été toute l'histoire. O Allemands « aveugles!... comme nous agissons en enfants et « nous nous laissons jouer et duper par Rome!... « Il faut que les Juifs chantent une fois Yo! Yo! « Yo! Mais Pâques viendra aussi pour nous; et alors « nous chanterons : Alléluia (1)!... Il faut se taire « et souffrir pour un peu de temps. *Dans peu de « temps vous ne me verrez plus, et un peu de temps « après vous me reverrez,* dit Jésus-Christ (Jean, « XVI, 16). — J'espère qu'il en sera de même pour « moi. Adieu. Je vous recommande tous ensemble « à l'Éternel. Qu'il garde en Christ votre entende« ment et votre foi contre les attaques des loups et « des dragons de Rome. Amen. »

Après avoir écrit cette lettre un peu énigmatique, Luther, comme le temps pressait, partit aussitôt pour Friedberg, qui est à six lieues de Francfort. Le lendemain, Luther se recueillit de nouveau. Il désirait écrire encore une fois à Charles-Quint, ne voulant pas qu'on le confondît avec de coupables rebelles. Il exposa avec clarté, dans sa lettre à l'Empereur, quelle est l'obéissance due aux rois, quelle est celle qui est due à Dieu, et quelle est la limite où l'une doit s'arrêter pour faire place à l'autre. On se rappelle involontairement, en lisant Luther, cette parole du plus grand autocrate des temps modernes : « Ma domination finit où celle de la con« science commence (2). »

« Dieu, qui est le scrutateur des cœurs, m'est « témoin, dit Luther, que je suis prêt à obéir avec « empressement à Votre Majesté, soit dans la gloire, « soit dans l'opprobre, soit par la vie, soit par la « mort, et en n'exceptant absolument rien que la « Parole de Dieu, par laquelle l'homme a la vie. « Dans toutes les affaires du temps présent, ma fi« délité sera immuable, car ici perdre ou gagner « sont choses indifférentes au salut. Mais Dieu ne « veut pas, quand il s'agit des biens éternels, que « l'homme se soumette à l'homme. La soumission « dans le monde spirituel est un culte véritable et « qui ne doit être rendu qu'au Créateur (3). »

Luther écrivit aussi, mais en allemand, une lettre adressée aux états de l'Empire. Elle était à peu près du même contenu que celle qu'il venait d'écrire à l'Empereur. Il y rapportait tout ce qui s'était passé à Worms. Cette lettre fut copiée plusieurs fois et répandue dans toute l'Allemagne; partout, dit Cochlœus, elle excita l'indignation des peuples contre l'Empereur et contre le haut clergé (4).

Le lendemain de bonne heure, Luther écrivit un billet à Spalatin, en mettant sous son couvert les deux lettres de la veille; il renvoya à Worms le héraut Sturm, gagné à la cause de l'Évangile; il embrassa cet homme, et partit en hâte pour Grunberg.

Le mardi, il était encore à deux lieues de Hirschfeld, lorsqu'il rencontra le chancelier du prince-abbé de cette ville, qui venait le recevoir. Bientôt parut une troupe de cavaliers ayant l'abbé à leur tête. Celui-ci sauta à bas de son cheval; Luther descendit de son char. Le prince et le réformateur s'embrassèrent; puis ils entrèrent dans Hirschfeld. Le sénat les reçut aux portes de la ville (5). Les princes de l'Église couraient à la rencontre d'un moine maudit par le pape, et les notables du peuple baissaient la tête devant un homme mis au ban par l'Empereur.

« A cinq heures du matin, nous serons à l'é« glise, » dit le prince en se levant le soir de la table à laquelle il avait invité le réformateur. Il voulut qu'il couchât dans son propre lit. Le lendemain Luther prêcha, et le prince-abbé l'accompagna avec sa suite.

Le soir, Luther arriva à Eisenach, le lieu de son enfance. Tous ses amis de cette ville l'entourèrent et le supplièrent de prêcher; le lendemain ils le conduisirent à l'église. Alors parut le curé du lieu, accompagné d'un notaire et de témoins : il s'avançait tout tremblant, partagé entre la crainte de perdre sa place, et celle de s'opposer à l'homme puissant qu'il avait devant lui. « Je proteste contre la liberté « que vous allez prendre, » dit enfin le prêtre d'un ton embarrassé. Luther monta dans la chaire, et bientôt cette voix qui, vingt-trois ans auparavant, chantait, dans les rues de cette ville, pour obtenir du pain, fit retentir sous les voûtes de cette antique église ces accents qui commençaient à agiter le monde. Après le sermon, le curé, confus, se glissa vers Luther. Le notaire avait rédigé l'acte, les témoins l'avaient signé, tout était en règle pour mettre en sûreté la place du prêtre. « Pardonnez-moi,

(1) Es mussen die Juden einmal singen : Io, Io, Io!... (L. Epp. I, p. 589.) Ces cris de joie des Juifs au temps du crucifiement représentent les chants de triomphe des partisans de la papauté à l'occasion de la catastrophe qui va fondre sur Luther; mais le réformateur découvre dans l'avenir les alléluia de la délivrance.

(2) Napoléon à la députation protestante, après son accession à l'empire.

(3) Nam ea fides et submissio propriè est vera illa latria et adoratio Dei... (L. Epp. I, p. 592.)

(4) Per chalcographos multiplicata et in populos dispersa est ea epistola... Cæsari autem et clericis odium populare, etc. (Cochlœus, p. 38.)

(5) Senatus intrà portas nos excepit. (L. Epp. II, p. 6.)

« dit-il humblement au docteur, je l'ai fait par « crainte des tyrans qui oppriment l'Église (1). »

Il y avait en effet de quoi les craindre. Les choses avaient changé d'aspect à Worms ; Aléandre paraissait seul y régner. « L'exil est le seul avenir de « Luther, écrivit Frédéric à son frère le duc Jean. « Rien ne saurait le sauver. Si Dieu permet que je « retourne auprès de vous, j'aurai des choses in« croyables à vous raconter. Ce ne sont pas seule« ment Anne et Caïphe, mais aussi Pilate et Hérode, « qui se sont unis contre lui. » Frédéric se souciait peu de demeurer plus longtemps à Worms ; il partit. L'électeur palatin fit de même. L'électeur-archevêque de Cologne quitta aussi la diète. Des princes d'un rang moins élevé les imitèrent. Jugeant impossible de détourner le coup qui allait être frappé, ils préféraient, peut-être à tort, abandonner la place. Les Espagnols, les Italiens et les plus ultramontains des princes allemands demeurèrent seuls.

Le champ était libre ; Aléandre triomphait. Il présenta à Charles un projet d'édit destiné par lui à servir de modèle à celui que la diète devait rendre contre le moine. Le travail du nonce plut à l'Empereur irrité. Il réunit dans sa chambre les restes de la diète et y fit lire l'édit d'Aléandre ; tous ceux qui étaient présents, assure Pallavicini, l'acceptèrent.

Le lendemain, jour d'une grande fête, l'Empereur était dans le temple, entouré des seigneurs de sa cour. La solennité religieuse était finie, une multitude de peuple remplissait le sanctuaire, lorsque Aléandre, revêtu de tous les insignes de sa dignité, s'approcha de Charles-Quint (2). Il tenait en main deux exemplaires de l'édit contre Luther, l'un en latin, l'autre en allemand, et s'humiliant devant la Majesté Impériale, il supplia Charles d'y apposer sa signature et le sceau de l'Empire. C'était au moment où le sacrifice venait d'être offert, où l'encens remplissait le temple, où les chants retentissaient encore sous les voûtes, et comme en présence de la Divinité, que la perte de l'ennemi de Rome devait être signée. L'Empereur, prenant l'air le plus gracieux (3), saisit la plume et signa. Aléandre sortit triomphant, livra aussitôt le décret à la presse, et l'envoya dans toute la chrétienté (4). Ce fruit des labeurs de Rome avait coûté quelque peine à la papauté ! Pallavicini lui-même nous apprend que cet édit, quoique daté du 8 mai, fut signé plus tard ; mais on l'antidata pour donner à croire qu'il était d'une époque où tous les membres de la diète se trouvaient encore assemblés.

« Nous CHARLES CINQUIÈME, disait l'Empereur (puis « venaient ses titres), à tous les électeurs, princes, « prélats et autres à qui il appartient.

« Le Tout-Puissant nous ayant confié, pour dé« fendre sa sainte foi, plus de royaumes et de puis« sance qu'il n'en a jamais donné à aucun de nos « prédécesseurs, nous prétendons employer toutes « nos forces à empêcher que quelque hérésie ne « vienne souiller notre saint empire.

« Le moine augustin Martin Luther, bien qu'ex« horté par nous, s'est jeté comme un furieux sur « la sainte Église, et a prétendu l'étouffer par des « livres pleins de blasphèmes. Il a souillé d'une « manière honteuse l'indestructible loi du saint « mariage ; il s'est efforcé d'exciter les laïques à « laver leurs mains dans le sang des prêtres (5), et « renversant toute obéissance, il n'a cessé d'exciter « à la révolte, à la division, à la guerre, au meurtre, « au vol, à l'incendie, et de travailler à ruiner com« plétement la foi des chrétiens... En un mot, et « pour passer sous silence tant d'autres malices, « cet être, qui n'est pas un homme, mais Satan « lui-même sous la forme d'un homme et recouvert « du capuchon d'un moine (6), a réuni en un bour« bier puant toutes les hérésies les plus coupables « des temps passés, et en a ajouté encore lui-même « de nouvelles...

« Nous avons donc renvoyé de devant notre face « ce Luther, que tous les hommes pieux et sensés « tiennent pour un fou ou pour un homme possédé « du diable, et entendons qu'après l'expiration de « son sauf-conduit, on ait aussitôt recours à des « moyens efficaces pour arrêter sa rage furieuse.

« C'est pourquoi, sous peine d'encourir les châ« timents dus aux crimes de lèse-majesté, nous « vous défendons de loger ledit Luther dès que le « terme fatal sera expiré, de le cacher, le nourrir, « l'abreuver, et lui prêter par parole ou par œuvre, « publiquement ou secrètement, aucune espèce de « secours. Nous vous enjoignons de plus de le saisir « ou faire saisir partout où vous le trouverez, de « nous l'amener sans aucun délai, ou de le retenir « en toute sûreté, jusqu'à ce que vous ayez appris « de nous comment vous devez agir à son égard, et « que vous ayez reçu les rétributions dues à vos « peines pour une œuvre si sainte.

« Quant à ses adhérents, vous les saisirez, vous « les terrasserez et vous confisquerez leurs biens.

(1) Humiliter tamen excusante... ob metum tyrannorum suorum. (L. Epp. II, p. 6.)

(2) Cum Cæsar in templo adesset... processit illi obviam Aleander. (Pallavicini, I, p. 122.)

(3) Festivissimo vultu. (Ibid.)

(4) Et undique pervulgata. (Pallavicini, I, p. 122.)

(5) Ihre Hände in der Priester Blut zu waschen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 598.)

(6) Nicht ein Mensch, sondern als der bœse Feind in Gestalt eines Menschen mit angenommener Mœnchskutten... (Ibid.)

« Quant à ses écrits, si la meilleure nourriture « elle-même devient l'horreur de tous les hommes « dès qu'il s'y mêle une goutte de poison, combien « plus de tels livres, dans lesquels se trouve pour « l'âme un venin mortel, doivent-ils être, non-seu- « lement rejetés, mais encore anéantis! Vous les « brûlerez donc, ou les détruirez entièrement de « quelque autre manière.

« Quant aux auteurs, poëtes, imprimeurs, pein- « tres, vendeurs ou acheteurs de placards, écrits « ou peintures contre le pape ou l'Église, vous les « saisirez de corps et de biens, et les traiterez selon « votre bon plaisir.

« Et si quelqu'un, quelle que soit sa dignité, « osait agir en contradiction avec le décret de Notre « Majesté Impériale, nous ordonnons qu'il soit mis « au ban de l'Empire.

« Que chacun se comporte d'après ceci. »

Tel était l'édit signé dans la cathédrale de Worms. C'était plus qu'une bulle de Rome, qui, bien que publiée en Italie, pouvait ne pas être exécutée en Allemagne. L'Empereur lui-même avait parlé, et la diète avait ratifié ce décret. Tous les partisans de Rome poussèrent un cri de triomphe. « C'est la fin « de la tragédie! » s'écrièrent-ils. — « Pour moi, « dit un Espagnol de la cour de Charles, Alphonse « Valdez, je me persuade que ce n'est pas la fin, « mais le commencement (1). » Valdez comprenait que le mouvement était dans l'Église, dans le peuple, dans le siècle, et que, Luther tombât-il, sa cause ne tomberait pas avec lui. Mais personne ne se dissimulait le danger imminent, inévitable, où se trouvait le réformateur lui-même; et la grande foule des superstitieux se sentait saisie d'horreur à la pensée de ce Satan incarné, recouvert du froc d'un moine, que l'Empereur signalait à la nation.

L'homme contre lequel les puissants de la terre forgeaient ainsi leurs foudres était sorti de l'église d'Eisenach, et se préparait à se séparer de quelques-uns de ses amis les plus chers. Il ne voulait pas suivre le chemin de Gotha et d'Erfurt, mais se rendre dans le village de Mora, d'où son père était originaire, pour y voir encore une fois sa grand'mère, qui mourut quatre mois après, et visiter son oncle Henri Luther et d'autres parents. Schurff, Jonas et Suaven partirent pour Wittemberg; Luther monta en char avec Amsdorff qui restait auprès de lui, et entra dans les forêts de la Thuringe (2).

Il arriva le même soir au village de ses pères. La pauvre vieille paysanne serra dans ses bras ce petit-fils qui venait de tenir tête à l'empereur Charles et au pape Léon. Luther passa le lendemain avec sa famille; heureux, après le tumulte de Worms, de cette douce tranquillité. Le surlendemain il se remit en route, accompagné d'Amsdorff et de son frère Jacques. C'était dans ces lieux solitaires que le sort du réformateur allait se décider. Ils longeaient les bois de la Thuringe, suivant le chemin de Waltershausen. Comme le char roulait dans un chemin creux, près de l'église abandonnée de Glisbach, à quelque distance du château d'Altenstein, un bruit soudain se fait entendre, et à l'instant cinq cavaliers masqués et armés de pied en cap fondent sur les voyageurs. Le frère Jacques, dès qu'il aperçoit les assaillants, saute du char et se sauve à toutes jambes, sans prononcer une parole. Le voiturier veut se défendre. « Arrête! » lui crie d'une voix terrible l'un des inconnus, qui se jette sur lui et le renverse par terre (3). Un second homme masqué saisit Amsdorff et le tient éloigné. Pendant ce temps, les trois autres cavaliers s'emparent de Luther, en gardant le plus profond silence. Ils l'arrachent avec violence du char, lui jettent sur les épaules un manteau de chevalier, et le placent sur un cheval qu'ils tiennent en laisse. Alors les deux autres inconnus abandonnent Amsdorff et le voiturier; tous cinq sautent en selle; le chapeau de l'un d'eux tombe, mais ils ne s'arrêtent pas même pour le relever; et en un clin d'œil ils ont disparu avec leur prisonnier dans la sombre forêt. Ils prennent d'abord la route de Broderode; mais bientôt ils reviennent sur leurs pas par un autre chemin; et sans sortir du bois, ils y font en tous sens des tours et des détours, pour tromper ceux qui pourraient être à leur piste.

Luther, peu accoutumé à aller à cheval, fut bientôt accablé de fatigue (4). On lui permit de descendre quelques instants; il se reposa près d'un hêtre, et but de l'eau fraîche d'une source, que l'on nomme encore *la source de Luther*. Son frère Jacques, fuyant toujours, arriva le soir à Waltershausen. Le voiturier, tout effrayé, était sauté sur son char où était remonté Amsdorff, et avait frappé ses chevaux, qui, s'éloignant rapidement de ces lieux, conduisirent l'ami de Luther jusqu'à Wittemberg. A Waltershausen, à Wittemberg, dans les campagnes, les villages, les villes intermédiaires, partout sur la route, on apprenait l'enlèvement du docteur; cette nouvelle, qui réjouissait quelques-uns, frappait la plupart des autres d'étonnement et d'indignation. Bientôt un cri de douleur retentit dans toute l'Allemagne : « Luther est tombé dans les mains de ses « ennemis! »

Après le violent combat que Luther avait dû soutenir, Dieu voulait le conduire dans un lieu de

(1) Non finem, sed initium. (P. Martyris Epp., p. 412.)

(2) Ad carnem meam trans sylvam profectus. (L. Epp. II, p. 7.)

(3) Dejectoque in solum auriga et verberato. (Pallavicini, I, p. 122.)

(4) Longo itinere, novus eques, fessus. (L. Epp. II, p. 3.)

repos et de paix. Après l'avoir placé sur le théâtre éclatant de Worms, où toutes les puissances de l'âme du réformateur avaient été si fort exaltées, il lui donnait la retraite obscure et humiliante d'une prison. Il tire de l'obscurité la plus profonde les débiles instruments par lesquels il se propose d'accomplir de grandes choses; et puis, quand il les a laissés briller pour un temps d'un grand éclat sur une scène illustre, il les renvoie dans la plus profonde obscurité. La réformation devait s'accomplir autrement que par des luttes violentes ou de pompeuses comparutions. Ce n'est pas ainsi que le levain pénètre dans la masse du peuple; il faut à l'Esprit de Dieu des chemins plus tranquilles. L'homme que poursuivaient toujours impitoyablement les champions de Rome devait disparaître pendant quelque temps du monde. Il fallait que cette grande individualité s'éclipsât, pour que la révolution qui allait s'accomplir ne portât pas l'empreinte d'un individu. Il fallait que l'homme s'en allât, pour que Dieu demeurât seul, se mouvant par son esprit sur l'abîme, où déjà s'engloutissaient les ténèbres du moyen âge, et disant : *Que la lumière soit !* afin que la lumière fût.

La nuit étant enfin venue, et personne ne pouvant plus suivre les traces des gardiens de Luther, ceux-ci prirent une route nouvelle. Il était près de onze heures avant minuit, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une montagne (1). Les chevaux la gravirent lentement. Sur la hauteur se trouvait une vieille forteresse, entourée de tous les côtés, sauf celui par lequel on y arrivait, des bois noirs qui recouvrent les montagnes de la Thuringe.

C'est dans ce château élevé et isolé, nommé *la Wartbourg*, où se cachaient jadis les anciens landgraves, que l'on conduit Luther. Les verrous se tirent, les barres de fer tombent, les portes s'ouvrent; le réformateur franchit le seuil; les battants se referment sur lui. Il descend de cheval dans une cour. L'un des cavaliers, Burkard de Hund, seigneur d'Altenstein, se retire; un autre, Jean de Berlepsch, prévôt de la Wartbourg, conduit le docteur dans la chambre qui doit être sa prison, et où se trouvent déposés un vêtement de chevalier et une épée. Les trois autres cavaliers, qui dépendent du prévôt, lui enlèvent ses habits ecclésiastiques et le revêtent du costume équestre qu'on lui a préparé, en lui enjoignant de laisser croître sa barbe et sa chevelure (2), afin que nul dans le château même ne puisse savoir qui il est. Les gens de la Wartbourg ne doivent connaître le prisonnier que sous le nom du chevalier George. Luther, sous le vêtement qu'on lui impose, a peine à se reconnaître lui-même (3). Enfin on le laisse seul, et son esprit peut se porter tour à tour sur les choses étonnantes qui viennent de se passer à Worms, sur l'avenir incertain qui l'attend, et sur son nouveau et étrange séjour. Des étroites fenêtres de son donjon, il découvre les sombres, solitaires et immenses forêts qui l'environnent. « C'est là, dit le biographe et l'ami de Luther, « Mathésius, que le docteur demeura, comme saint « Paul dans sa prison de Rome. »

Frédéric de Thun, Philippe Feilitsch et Spalatin n'avaient pas caché à Luther, dans un entretien intime qu'ils avaient eu avec lui à Worms d'après les ordres de l'électeur, que sa liberté devait être sacrifiée à la colère de Charles et du pape (4). Cependant cet enlèvement fut entouré de tant de mystère, que Frédéric lui-même ignora longtemps le lieu où Luther était renfermé. Le deuil des amis de la réformation se prolongea. Le printemps s'écoula, un été, un automne, un hiver, lui succédèrent, le soleil accomplit sa course annuelle, et les murs de la Wartbourg renfermaient encore leur prisonnier. La vérité a été frappée d'interdit par la diète; son défenseur, renfermé dans les murs d'un château fort, a disparu de la scène du monde, sans que personne sache ce qu'il est devenu; Aléandre triomphe; la réformation semble perdue... mais Dieu règne, et le coup qui paraissait devoir anéantir la cause de l'Évangile ne servira qu'à sauver son courageux ministre et à étendre au loin la lumière de la foi.

Laissons Luther captif en Allemagne, sur les hauteurs de la Wartbourg, et voyons ce que Dieu faisait alors dans d'autres pays de la chrétienté.

(1) Horâ ferme undecimâ ad mansionem noctis pervenl in tenebris. (L. Epp. I, p. 3.)

(2) Exutus vestibus meis et equestribus indutus, comam et barbam nutriens... (L. Epp. I, p. 7.)

(3) Cum ipse me jam dudum non noverim. (Ibid., II, p. 7.)

(4) Seckend., p. 365.

LIVRE HUITIÈME.

LES SUISSES.

(1484 — 1522.)

I

Mouvement en Suisse. — Source de la réformation. — Caractère démocratique. — Service étranger. — Moralité. — Le Tockenbourg. — Un chalet des Alpes. — Une famille de pâtres.

Au moment où parut le décret de la diète de Worms, un mouvement toujours croissant commençait à ébranler les tranquilles vallées de la Suisse. Aux voix qui se faisaient entendre dans les plaines de la haute et de la basse Saxe répondaient, du sein des montagnes helvétiques, les voix énergiques de ses prêtres, de ses pâtres et des bourgeois de ses belliqueuses cités. Les partisans de Rome, saisis d'épouvante, s'écriaient qu'une vaste et terrible conjuration se formait partout dans l'Église contre l'Église. Les amis de l'Évangile, remplis de joie, disaient que, comme au printemps le souffle de la vie se fait sentir, des rives de la mer jusqu'au sommet des monts, ainsi l'Esprit de Dieu fondait maintenant dans toute la chrétienté les glaces d'un long hiver, et recouvrait de verdure et de fleurs depuis les plus basses plaines jusqu'aux rochers les plus arides et les plus escarpés.

Ce ne fut pas l'Allemagne qui communiqua la lumière de la vérité à la Suisse, la Suisse à la France, la France à l'Angleterre : tous ces pays la reçurent de Dieu ; de même que ce n'est pas une partie du monde qui transmet la lumière à l'autre, mais que le même globe éclatant la communique immédiatement à toute la terre. Infiniment élevé au-dessus des hommes, Christ, *l'Orient d'en haut,* fut à l'époque de la réformation, comme à celle de l'établissement du christianisme, le feu divin d'où émana la vie du monde. Une seule et même doctrine s'établit tout à coup au seizième siècle, dans les foyers et dans les temples des peuples les plus lointains et les plus divers ; c'est que le même Esprit fut partout, produisant partout la même foi.

La réformation de l'Allemagne et celle de la Suisse démontrent cette vérité. Zwingle ne communiqua pas avec Luther. Il y eut sans doute un lien entre ces deux hommes ; mais il faut le chercher au-dessus de la terre. Celui qui du ciel donna la vérité à Luther, la donna à Zwingle. Ils communiquèrent par Dieu. « J'ai commencé à prêcher « l'Évangile, dit Zwingle, l'an de grâce 1516, c'est-« à-dire en un temps où le nom de Luther n'avait « encore jamais été prononcé dans nos contrées. Ce « n'est pas de Luther que j'ai appris la doctrine de « Christ, c'est de la Parole de Dieu. Si Luther « prêche Christ, il fait ce que je fais, voilà tout (1). »

Mais si les diverses réformations tinrent du même Esprit, dont elles émanèrent toutes, une vaste unité, elles reçurent aussi certains traits particuliers des divers peuples au milieu desquels elles s'accomplirent.

Nous avons déjà esquissé l'état de la Suisse à l'époque de la réformation (2). Nous n'ajouterons que peu de mots à ce que nous avons dit. En Allemagne le principe monarchique dominait ; en Suisse, le principe démocratique. En Allemagne la réformation eut à lutter avec la volonté des princes ; en Suisse, avec la volonté du peuple. Une assemblée d'hommes, plus facilement entraînée qu'un seul, prend aussi des décisions plus promptes. La victoire sur la papauté, qui coûta des années au delà du Rhin, n'eut besoin, en deçà de ce fleuve, que de mois ou de jours.

En Allemagne, la personne de Luther s'élève imposante au milieu des populations saxonnes ; il semble être seul à attaquer le colosse romain ; et partout où le combat se livre, nous découvrons de loin sur le champ de bataille cette haute stature. Luther est comme le monarque de la révolution qui s'opère. En Suisse, la lutte s'engage à la fois dans plusieurs cantons ; il y a une confédération de réformateurs ; leur nombre nous étonne ; une tête s'élève sans doute au-dessus des autres, mais nul ne commande ; c'est une magistrature républicaine, où tous se présentent avec des physionomies originales

(1) ... 1516, eo scilicet tempore, quum Lutheri nomen in nostris regionibus inauditum adhuc erat... doctrinam Christi non à Luthero, sed ex verbo Dei didici. (Zwinglii Opera curant. Schulero et Schulthesio, Turici, 1829, vol. I, p. 273, 276.)

(2) Plus haut, p. 36.

et des influences distinctes. C'est Wittembach, c'est Zwingle, c'est Capiton, c'est Haller, c'est Écolampade; ce sont Oswald Myconius, Léon Juda, Farel, Calvin; c'est à Glaris, à Bâle, à Zurich, à Berne, à Neuchâtel, à Genève, à Lucerne, à Schaffouse, à Appenzel, à Saint-Gall, dans les Grisons. Il n'y a dans la réformation d'Allemagne qu'une scène, une et plane comme le pays. Mais en Suisse, la réformation est divisée, comme la Suisse l'est elle-même par ses mille montagnes. Chaque vallée a pour ainsi dire son réveil, et chaque hauteur des Alpes ses clartés.

Une époque lamentable avait commencé pour les Suisses depuis leurs exploits contre les ducs de Bourgogne. L'Europe, qui avait appris à connaître la force de leurs bras, les avait sortis de leurs montagnes, et leur avait ravi leur indépendance, en les rendant dispensateurs, sur les champs de bataille, du sort de ses États. La main d'un Suisse brandissait l'épée contre la poitrine d'un Suisse aux plaines d'Italie et de France, et l'intrigue des étrangers remplissait de discordes et d'envie ces hautes vallées des Alpes, si longtemps le théâtre de la simplicité et de la paix. Attirés par le brillant de l'or, fils, journaliers, valets, quittaient à la dérobée le chalet des pacages alpestres, pour courir sur les bords du Rhône ou du Pô. L'unité helvétique s'était rompue sous les pas lents des mulets chargés d'or. La réformation, car dans la Suisse elle eut aussi un côté politique, se proposa de rétablir l'unité et les vertus antiques des cantons. Son premier cri fut pour que les Suisses déchirassent les filets perfides des étrangers, et s'embrassassent, dans une étroite union, au pied de la croix. Mais sa voix généreuse ne fut pas écoutée. Rome, accoutumée à acheter dans ces vallées le sang qu'elle versait pour accroître son pouvoir, se leva avec colère. Elle excita des Suisses contre d'autres Suisses; de nouvelles passions surgirent et déchirèrent le corps de la nation.

La Suisse avait besoin d'une réformation. Il y avait, il est vrai, chez les Helvétiens, une simplicité, une bonhomie, que les Italiens raffinés trouvaient ridicule; mais en même temps ils passaient pour le peuple qui transgressait le plus habituellement les lois de la chasteté. Les astrologues l'attribuaient aux constellations (1); les philosophes, à la force du tempérament de ces peuples indomptés; les moralistes, aux principes des Suisses, qui regardaient la ruse, le manque d'honnêteté, la calomnie, comme des péchés beaucoup plus graves que l'impureté (2). Le mariage était interdit aux prêtres, mais il eût été difficile d'en trouver un qui vécût dans un vrai célibat. On leur demandait de se conduire, non chastement, mais prudemment. Ce fut un des premiers désordres contre lesquels s'éleva la réformation. Il est temps de retracer les commencements de ce jour nouveau dans les vallées des Alpes.

. Vers le milieu du onzième siècle, deux solitaires s'avancèrent de Saint-Gall vers les montagnes qui sont au sud de cet ancien monastère, et arrivèrent dans une vallée déserte, d'environ dix lieues de long (3). Au nord, les hautes montagnes du Sentis, le Sommerigkopf et le Vieux-Homme, séparent cette vallée du canton d'Appenzel; au sud, le Kuhfirsten avec ses sept têtes s'élève entre elle et le Wallensée, Sargans et les Grisons; du côté de l'orient, la vallée s'ouvre aux rayons du soleil levant et découvre l'aspect magnifique des Alpes du Tyrol. Les deux solitaires, arrivés près de la source d'une petite rivière, la Thur, y bâtirent deux cellules. Peu à peu la vallée se peupla; sur la partie la plus élevée, à 2,010 pieds au-dessus du lac de Zurich, se forma, autour d'une église, un village nommé *Wildhaus* ou *la maison sauvage*, dont dépendent maintenant deux hameaux, Lisighaus ou la maison d'Élisabeth, et Schœnenboden. Les fruits de la terre ne viennent plus sur ces hauteurs. Un tapis vert d'une fraîcheur alpestre recouvre toute la vallée, et s'élève sur les flancs des montagnes, au-dessus desquelles des masses d'énormes rochers portent vers le ciel leur sauvage grandeur.

A un quart de lieue de l'église, près de Lisighaus, à côté d'un sentier qui conduit dans les pacages au delà de la rivière, se trouve encore maintenant une maison isolée. La tradition rapporte que le bois nécessaire à sa construction fut jadis abattu sur la place même (4). Tout indique qu'elle a été construite dans des temps reculés. Les murs sont minces; les fenêtres ont de petites vitres rondes; le toit est formé de bardeaux chargés de pierres pour empêcher que le vent ne les emporte. Devant la maison jaillit une source limpide.

Dans cette maison vivait, vers la fin du quinzième siècle, un homme nommé Zwingle, amman ou bailli de la commune. La famille des Zwingle ou Zwingli était ancienne et en grande estime parmi les habitants de ces montagnes (5). Barthélemy, frère du bailli,

(1) Wirz, Helvetische Kirchen Geschichte, III, p. 201.

(2) Sodomitis melius erit in die judicii, quam rerum vel honoris ablatoribus. (Hemmerlin, De anno jubilæo.)

(3) Le Tockenbourg.

(4) Schuler's, Zwingli's Bildungs Gesch., p. 290.

(5) Diss Geschlacht der Zwinglinen, wass in guter Achtung diesser Landen, als ein gut alt ehrlich Geschlächt. (H. Bullinger's Histor. Beschreibung der Eidg. Geschichten.) Ce précieux ouvrage n'existait en 1837 qu'en manuscrit; j'en dois la communication à l'obligeance de M. J. G. Hess. Je conserve dans les citations l'orthographe du temps et du manuscrit. Des amis de l'histoire l'ont livré dès lors à l'impression.

d'abord curé de la paroisse, et depuis 1487 doyen de Wesen, jouissait dans le pays d'une certaine célébrité (1). La femme de l'amman de Wildhaus, Marguerite Meili, dont le frère, nommé Jean, fut plus tard abbé du couvent de Fischingen en Thurgovie, lui avait déjà donné deux fils, Heini et Klaus, lorsque, le premier jour de l'an 1484, sept semaines après la naissance de Luther, un troisième fils, qui fut nommé Ulric, naquit dans ce solitaire chalet (2). Cinq autres fils, Jean, Wolfgang, Barthélemy, Jacques, André, et une fille, Anna, vinrent encore enrichir cette famille alpestre. Personne dans la contrée n'était plus vénéré que l'amman Zwingle (3). Son caractère, sa charge, ses nombreux enfants, en faisaient le patriarche de ces montagnes. Il était berger ainsi que ses fils. A peine les premiers jours de mai venaient-ils faire épanouir les montagnes, que le père et les enfants partaient pour les pâturages avec leurs troupeaux, s'élevant peu à peu de station en station, et parvenant ainsi, vers la fin de juillet, aux sommités les plus élevées des Alpes. Alors ils commençaient à redescendre graduellement vers la vallée, et tout le peuple de Wildhaus rentrait en automne dans ses humbles cabanes. Quelquefois, durant l'été, les jeunes gens qui avaient dû rester dans les habitations, avides de l'air des montagnes, partaient en troupes pour les chalets, en unissant leurs voix aux mélodies de leurs instruments rustiques, car tous étaient musiciens. A leur arrivée sur les Alpes, les bergers les saluaient de loin de leurs cornets et de leurs chants, puis ils leur présentaient une collation de laitage; ensuite la bande joyeuse, après des tours et des détours, redescendait dans la vallée au son de ses musettes. Ulric, dans son jeune âge, se joignit sans doute quelquefois à ces jeux. Il grandit au pied de ces rocs qui semblent éternels, et dont les cimes montrent les cieux. « J'ai souvent pensé, dit l'un de ses « amis, que, rapproché du ciel sur ces sublimes « hauteurs, il y contracta quelque chose de céleste « et de divin (4). »

Il y avait de longues soirées, pendant l'hiver, dans les cabanes de Wildhaus. Alors le jeune Ulric écoutait près du foyer paternel les conversations du bailli et des anciens de la commune. Il entendait raconter comment les habitants de la vallée avaient gémi autrefois sous un joug très-dur. Il tressaillait de joie avec les vieillards, à la pensée de l'indépendance que le Tockenbourg avait acquise, et que l'alliance avec les Suisses lui avait assurée. L'amour de la patrie s'allumait dans son cœur; la Suisse lui devenait chère, et si quelqu'un prononçait une parole défavorable aux confédérés, l'enfant se levait aussitôt et défendait leur cause avec chaleur (5). Souvent encore on le voyait assis paisiblement, dans ces longues soirées, aux pieds de sa pieuse grand'-mère; les yeux fixés sur elle, il écoutait ses récits bibliques, ses dévotes légendes, et les recevait avec avidité dans son cœur.

II

Le jeune Ulric. — Ulric à Wesen et à Bâle, — à Berne. — Le couvent des dominicains. — Jetzer. — Les apparitions. — La passion du frère lai. — L'imposture. — Découverte et supplice. — Zwingle à Vienne, — à Bâle. — La musique à Bâle. — Wittembach enseigne l'Évangile. — Léon Juda. — La cure de Glaris.

Le bon amman se réjouissait des heureuses dispositions de son fils. Il comprit qu'Ulric pourrait faire autre chose que garder ses vaches sur le mont Sentis, en chantant les ranz des bergers. Un jour il le prit par la main et se dirigea avec lui vers Wesen. Il traversa les croupes verdoyantes de l'Ammon, évitant les rochers sauvages et hardis qui bordent le lac de Wallenstadt; arrivé au bourg, il entra chez son frère le doyen, et lui confia le jeune montagnard, afin qu'on examinât quelles étaient ses capacités (6). Ce qui le distinguait surtout, c'était une horreur naturelle du mensonge et un grand amour de la vérité. Il raconte lui-même qu'un jour, lorsqu'il commençait à réfléchir, la pensée lui vint que le mensonge devait être puni plus sévèrement que le vol même; « car, ajoute-t-il, la véracité est la mère « de toutes les vertus. » Le doyen aima bientôt son neveu comme un fils; charmé de la vivacité de son esprit, il confia son instruction à un maître d'école, qui en peu de temps lui apprit ce qu'il savait lui-même. A dix ans, on remarquait déjà dans le jeune Ulric les signes d'un esprit élevé (7). Son père et son oncle résolurent de l'envoyer à Bâle.

Quand l'enfant du Tockenbourg arriva dans cette célèbre cité, avec cette droiture, cette netteté de cœur, qu'il semblait avoir puisées dans l'air pur de ces montagnes, mais qui venaient de plus haut, un

(1) Ein Verrumbter Mann. (H. Bullinger's Histor. Beschreibung der Eidg. Geschichten.)

(2) « Quadragesimum octavum agimus, » écrit Zwingle à Vadian, le 17 septembre 1531.

(3) Clarus fuit pater ob spectatam vitæ sanctimoniam. (Oswald Myconius, Vita Zwingli.)

(4) Divinitatis nonnihil cœlo propiorem contraxisse. (Oswald Myconius, Vita Zwingli.)

(5) Schuler's Zw. Bildung., p. 291.

(6) Tenerrimum adhuc ad fratrem sacrificum adduxit, ut ingenii ejus periculum faceret. (Melch. Ad. Vit. Zw., p. 25.)

(7) Und in ihm erschinen merkliche Zeichen eines edlen Gemuths. (Manuscrit de Bullinger.)

monde tout nouveau s'ouvrit devant lui. L'éclat du fameux concile de Bâle, l'université que Pie II avait fondée en 1460 dans cette ville, les imprimeries qui y ressuscitaient les chefs-d'œuvre de l'antiquité et qui répandaient dans le monde les premiers fruits du réveil des lettres, le séjour d'hommes distingués, des Wessel, des Wittembach, et en particulier du prince des savants, du soleil des écoles, d'Érasme, rendaient Bâle, à l'époque de la réformation, l'un des grands foyers des lumières en Occident.

Ulric entra dans l'école de Saint-Théodore. Un homme d'un cœur affectueux et d'une douceur rare, à cette époque, parmi les instituteurs, Grégoire Binzli, y enseignait. Le jeune Zwingle y fit de rapides progrès. Les disputes savantes, de mode alors parmi les docteurs des universités, étaient descendues jusqu'aux jeunes garçons des écoles. Ulric y prit part; il exerça ses forces naissantes contre les enfants des autres institutions, et fut toujours vainqueur dans ces luttes par lesquelles il préludait à celles qui devaient renverser en Suisse la papauté (1). Ces succès remplirent de jalousie ses rivaux plus âgés que lui. Bientôt l'école de Bâle fut dépassée par lui comme l'avait été celle de Wesen.

Un savant distingué, Lupulus, venait d'ouvrir à Berne la première école savante fondée en Suisse. Le bailli de Wildhaus et le curé de Wesen résolurent d'y envoyer leur enfant; Zwingle quitta en 1497 les plaines riantes de Bâle et se rapprocha de ces hautes Alpes où il avait passé son enfance, et dont il découvrait de Berne les cimes neigeuses dorées par l'éclat du soleil. Lupulus, poëte distingué, introduisit son élève dans le sanctuaire des lettres classiques, retraite inconnue alors, dont quelques initiés seulement avaient passé le seuil (2). Le jeune néophyte respirait avec ardeur ces parfums d'antiquité. Son esprit se développa, son style se forma. Il devint poëte.

Parmi les couvents de Berne se distinguait celui des dominicains. Ces moines étaient engagés dans une querelle grave avec les franciscains. Les derniers maintenaient la conception immaculée de la Vierge que les premiers niaient. Partout où ils portaient leurs pas, devant les riches autels qui décoraient leur église, et entre les douze colonnes qui en supportaient les voûtes, les dominicains ne pensaient qu'à humilier leurs rivaux. Ils remarquèrent la belle voix de Zwingle; ils entendirent parler de son intelligence précoce, et pensant qu'il pourrait jeter de l'éclat sur leur ordre, ils s'efforcèrent de l'attirer à eux (3) et l'invitèrent à demeurer dans leur couvent jusqu'à l'époque où il pourrait y faire son noviciat. Tout l'avenir de Zwingle était menacé. L'amman de Wildhaus ayant appris les appâts auxquels les dominicains avaient recours, trembla pour l'innocence de son fils, et lui ordonna aussitôt de quitter Berne. Zwingle échappa ainsi à ces enceintes monastiques, dans lesquelles se précipita volontairement Luther. Ce qui se passa plus tard peut nous faire comprendre l'imminence du danger que Zwingle courut alors.

Une grande agitation régnait en 1507 dans la ville de Berne. Un jeune homme de Zurzach, nommé Jean Jetzer, s'étant présenté un jour à ce même couvent des dominicains, en avait été repoussé. Le pauvre garçon, désolé, était revenu à la charge, et tenant en main cinquante-trois florins et des étoffes de soie : « C'est tout ce que je possède, avait-« il dit, prenez-le et me recevez dans votre ordre. » Il fut admis, le 6 janvier, parmi les frères lais. Mais dès la première nuit, un bruit singulier qui se fit dans sa cellule le remplit de terreur. Il s'enfuit au couvent des chartreux, d'où il fut renvoyé à celui des dominicains.

La nuit suivante, veille de la fête de saint Matthias, de profonds soupirs le réveillèrent; il ouvrit les yeux, et découvrit près de son lit un grand fantôme blanc. « Je suis, dit une voix sépulcrale, une « âme échappée au feu du purgatoire. » Le frère lai tremblant répondit : « Dieu te sauve! moi je n'y « puis rien! » Alors l'esprit s'avança vers le pauvre frère, et, le saisissant par la gorge, lui reprocha avec indignation son refus. Jetzer plein d'effroi s'écria : « Que puis-je donc pour te sauver? — « Flagelle-toi pendant huit jours jusqu'au sang, et « demeure prosterné contre terre dans la chapelle « de Saint-Jean. » Ainsi répondit l'esprit, puis il disparut. Le frère lai confia cette apparition à son confesseur, prédicateur du couvent, et, d'après son conseil, se soumit à la discipline demandée. Bientôt on raconta dans toute la ville qu'une âme s'était adressée aux dominicains pour être délivrée du purgatoire. On abandonne les franciscains, et chacun accourt dans l'église, où l'on voit le saint homme prosterné contre terre. L'âme du purgatoire avait annoncé qu'elle reparaîtrait dans huit jours. La nuit fixée, elle apparut en effet, accompagnée de deux esprits qui la tourmentaient et qui faisaient entendre d'horribles gémissements. « Scot, « dit-elle, Scot, inventeur de la doctrine des fran-« ciscains sur la conception immaculée de la Vierge, « est parmi ceux qui souffrent avec moi de si vives « douleurs. » A cette nouvelle, bientôt répandue

(1) In disputationibus, quæ pro more tum erant inter pueros usitatæ, victoriam semper reportavit. (Osw. Myc. VII. Zw.)

(2) Ab eo in adyta classicorum scriptorum introductus. (Ibid.)

(3) Und als er wol singen kondt, lockten ihn die prediger Mœnchen in dass Kloster. (Bullinger. Ms.)

dans Berne, les partisans des franciscains furent encore plus épouvantés. Mais l'âme en disparaissant avait annoncé la visite de la Vierge elle-même. En effet, au jour indiqué, le frère étonné vit apparaître Marie dans sa cellule. Il n'en pouvait croire ses yeux. Elle s'approcha avec bonté, lui remit trois larmes de Jésus, trois gouttes de son sang, un crucifix et une lettre adressée au pape Jules II, « qui, « dit-elle, était l'homme choisi de Dieu pour abolir « la fête de sa prétendue immaculée conception. » Puis, s'approchant encore davantage du lit où le frère était couché, elle lui annonça d'une voix solennelle qu'une grande grâce allait lui être faite, et lui perça la main d'un clou. Le frère lai poussa un horrible cri; mais Marie lui enveloppa la main d'un linge que son fils, dit-elle, avait porté lors de la fuite en Égypte. Cette blessure ne suffisait pas; pour que la gloire des dominicains égalât celle des franciscains, Jetzer devait avoir les cinq blessures de Christ et de saint François aux mains, aux pieds et au côté. Les quatre autres lui furent faites; puis, après lui avoir donné un breuvage, on le plaça dans une salle tapissée de tableaux qui représentaient la passion du Seigneur, où il passa dans le jeûne de longues journées, et où bientôt son imagination s'enflamma. Alors on commença à ouvrir de temps en temps les portes de cette salle au peuple, qui venait en foule contempler avec un dévot étonnement le frère aux cinq plaies, étendant les bras, penchant la tête, imitant par ses poses et ses gestes le crucifiement du Seigneur. Quelquefois, hors de lui-même, il écumait, il semblait rendre l'âme. « Il « endure la croix de Christ! » murmurait-on autour de lui. La multitude, avide de miracles, remplissait sans cesse le couvent. Des hommes dignes d'une haute estime, Lupulus lui-même, le maître de Zwingle, étaient remplis de crainte, et les dominicains, du haut de la chaire, exaltaient la gloire dont Dieu couvrait leur ordre.

Cet ordre avait senti depuis quelques années la nécessité d'humilier celui des franciscains et d'augmenter par des miracles le respect et la libéralité du peuple. On avait choisi pour théâtre de ces opérations Berne, « ville simple, rustique et ignorante, » avait dit le sous-prieur de Berne au chapitre tenu à Wimpfen sur le Necker. Le prieur, le sous-prieur, le prédicateur et le pourvoyeur du couvent s'étaient chargés des principaux rôles, mais ils ne surent pas les jouer jusqu'à la fin. Une nouvelle apparition de Marie ayant eu lieu, Jetzer crut reconnaître la voix de son confesseur, et, l'ayant dit tout haut, Marie disparut. Elle se montra bientôt de nouveau pour censurer le frère incrédule. « Cette fois c'est le « prieur! » s'écria Jetzer, en se jetant en avant, un couteau à la main. La sainte lança un plat d'étain à la tête du pauvre frère et disparut encore.

Consterné de la découverte que Jetzer venait de faire, les dominicains cherchèrent à se débarrasser de lui par le poison. Il s'en aperçut, et, s'étant enfui, révéla leur imposture. Ils firent bonne contenance et envoyèrent des députés à Rome. Le pape chargea son légat en Suisse et les évêques de Lausanne et de Sion de juger la chose. Les quatre dominicains convaincus furent condamnés à être brûlés vifs, et, le 1er mai 1509, ils furent consumés par les flammes, en présence de plus de trente mille spectateurs. Cette affaire retentit dans toute l'Europe, et, en dévoilant une des plus grandes plaies de l'Église, elle prépara la réformation (1).

Tels étaient les hommes aux mains desquels le jeune Ulric Zwingle échappa. Il avait étudié les lettres à Berne; maintenant il devait se livrer à la philosophie, et il se rendit à cet effet à Vienne en Autriche. Un jeune Saint-Gallois, Joachim Vadian, dont le génie promettait à la Suisse un savant et un homme d'État distingué; Henri Loreti, du canton de Glaris, communément appelé Glaréan, et qui semblait devoir briller parmi les poëtes; un jeune Souabe, Jean Heigerlin, fils d'un forgeron et appelé à cause de cela Faber, d'un caractère souple, amateur des honneurs et de la gloire, et qui annonçait toutes les qualités d'un courtisan; tels étaient dans la capitale de l'Autriche les compagnons d'étude et de divertissement d'Ulric.

Zwingle revint en 1502 à Wildhaus; mais en revoyant ses montagnes, il sentit qu'il avait bu à la coupe de la science, et qu'il ne pouvait plus vivre au milieu des chants de ses frères et des bêlements de leurs troupeaux. Il avait dix-huit ans; il se rendit à Bâle (2) pour y retrouver les lettres; et là, à la fois maître et disciple, il enseignait à l'école de Saint-Martin et étudiait à l'université; il put dès lors se passer des secours de son père. Il prit, peu de temps après, le grade de maître ès arts. Un Alsacien nommé Capiton, qui avait neuf ans de plus que lui, y fut au nombre de ses meilleurs amis.

Zwingle se livra à l'étude de la théologie scolastique; car, appelé à combattre un jour ses sophismes, il en devait explorer l'obscur labyrinthe. Mais on voyait souvent le joyeux étudiant des montagnes du Sentis secouer tout à coup cette poussière de l'école, et faisant succéder les jeux à ses philosophiques travaux, saisir le luth, ou la harpe, ou le violon, ou la flûte, ou le tympanon, ou le cornet à

(1) Wirz, Helvetische Kirchen Gesch. vol. III, p. 387. Anshelms, Chronik III et IV. Aucun événement de l'époque de la réformation n'a fait naître autant d'ouvrages. Voyez Haller's Biblioth. der Schw. Gesch. III.

(2) Ne diutius ab exercitio literarum cessaret. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

bouquin, ou le cor de chasse, tirer de ces instruments des sons allègres, comme aux prairies de Lisighaus, faire retentir sa chambre ou la demeure de ses amis des airs de sa patrie, et y mêler les accents de sa voix. Il était pour la musique un véritable enfant du Tockenbourg, un maître entre tous (1). Il jouait des instruments que nous avons nommés et d'autres encore. Plein d'enthousiasme pour cet art, il en répandit le goût dans l'université; non qu'il y cherchât la dissipation, mais parce qu'il aimait à délasser ainsi son esprit fatigué par les études sérieuses, et à se mettre en état de retourner avec plus de zèle à de difficiles travaux (2). Personne n'avait l'humeur plus gaie, un caractère plus aimable, une conversation plus attrayante (3). C'était un arbre vigoureux des Alpes, se développant dans toute sa grâce et toute sa force, et qui, n'ayant point encore été émondé, jetait de tous côtés de robustes rameaux. Le moment devait venir où ces rameaux se tourneraient avec puissance vers le ciel.

Après avoir forcé l'entrée de la théologie scolastique, il ressortit de ses landes arides, fatigué, dégoûté, n'y ayant trouvé que des idées confuses, un vain babil, de la vaine gloire, de la barbarie, mais pas une idée saine de doctrine. « C'est une perte de « temps, » dit-il; et il attendait.

Alors, c'était en novembre 1505, arriva à Bâle Thomas Wittembach, fils d'un bourgmestre de Bienne. Wittembach avait enseigné jusqu'alors à Tubingue, à côté de Reuchlin. Il était dans la force de l'âge, sincère, pieux, savant dans les arts libéraux, dans les mathématiques, dans la connaissance des saintes Écritures. Zwingle et toute la jeunesse académique se pressèrent aussitôt autour de lui. Une vie inconnue jusqu'alors animait ses discours, et des mots prophétiques s'échappaient de ses lèvres. « Le temps n'est pas loin, disait-il, où « la théologie scolastique sera abolie, et l'ancienne « doctrine de l'Église restaurée (4)... » — « La mort « du Christ, ajoutait-il, est la seule rançon de nos « âmes (5). » Le cœur de Zwingle recevait avec avidité ces semences de la vie (6). C'était alors l'époque où les études classiques commençaient à remplacer partout la scolastique du moyen âge. Zwingle, comme ses maîtres et ses amis, se jeta dans cette voie nouvelle.

Parmi les étudiants qui suivaient avec le plus d'enthousiasme les leçons du nouveau docteur, se trouvait un jeune homme de vingt-trois ans, d'une petite stature, d'une apparence faible et maladive, mais dont le regard annonçait à la fois la douceur et l'intrépidité. C'était Léon Juda, fils d'un curé alsacien, et dont un oncle était mort à Rhodes sous l'étendard des chevaliers teutoniques, pour la défense de la chrétienté. Léon et Ulric s'étaient intimement liés. Léon jouait du tympanon et avait une fort belle voix. Souvent c'était dans sa chambre que se faisaient entendre les chants joyeux des jeunes amis des arts. Léon Juda devint plus tard le collègue de Zwingle, et la mort même ne put détruire une si sainte amitié.

La place de pasteur de Glaris devint alors vacante. Un jeune courtisan du pape, Henri Goldli, palefrenier de Sa Sainteté, et déjà revêtu de plusieurs bénéfices, accourut à Glaris avec une lettre d'appointement du pontife. Mais les bergers glaronais, fiers de l'antiquité de leur race et de leurs combats pour la liberté, n'étaient pas disposés à baisser la tête devant un parchemin de Rome. Wildhaus n'est pas loin de Glaris, et Wesen, dont l'oncle de Zwingle était curé, est le lieu où se tient le marché de ce peuple. La réputation du jeune maître ès arts de Bâle avait pénétré jusque dans ces montagnes. C'est lui que les Glaronais veulent avoir pour prêtre. Ils l'appellent en 1506. Zwingle, consacré à Constance par l'évêque, fit son premier sermon à Rapperswil, lut sa première messe à Wildhaus le jour de la Saint-Michel, en présence de tous ses parents et des amis de sa famille, et arriva vers la fin de l'année à Glaris.

III

Amour de la guerre. — Schinner. — Pension du pape. — Le Labyrinthe. — Zwingle en Italie. — Principe de réforme. — Zwingle et Luther. — Zwingle et Erasme. — Zwingle et les anciens. — Paris et Glaris.

Zwingle s'appliqua aussitôt avec zèle aux devoirs que lui imposait sa vaste paroisse. Cependant il n'avait que vingt-deux ans, et il se laissait souvent entraîner par la dissipation et par les idées relâchées de son siècle. Prêtre de Rome, il fut ce qu'étaient alors autour de lui les autres prêtres. Mais

(1) Ich habe auch nie von Keinem gehœrt, der in der Kunst Musica... so erfahren gewesen. (B. Weysen, Füsslin Beyträge zur Ref. Gesch. IV, 35.)

(2) Ut ingenium seriis defatigatum recrearetur et paratius ad solita studia rediretur... (Melch. Ad. VII. Zw.)

(3) Ingenio amœnus, et ore jucundus, supra quam dici possit, erat. (Osw. Myc. VII. Zw.)

(4) Et doctrinam Ecclesiæ veterem... instaurari oporteat. (Gualterus, Misc. Tig. III, 102.)

(5) Der Tod Christy sey die einige Bezahlung fur unsere Sunde... (Füsslin Beytr. II, p. 268.)

(6) Quum à tanto viro semina quædam... Zwinglianο pectori injecta essent. (Leo. Jud. in præf. ad Ann. Zw. in N. T.)

même en ces temps où la doctrine évangélique n'avait point encore changé son cœur, Zwingle ne donna jamais de ces scandales qui affligeaient souvent l'Église (1), et éprouva toujours le besoin de soumettre ses passions à la règle sainte de l'Évangile.

L'amour de la guerre enflammait alors les tranquilles vallées de Glaris. Il y avait là des familles de héros, les Tschudi, les Wala, les Æhli, dont le sang avait coulé sur les champs de bataille. Les vieux guerriers racontaient à une jeunesse avide de ces récits les guerres de Bourgogne et de Souabe, les combats de Saint-Jacques et de Ragatz. Mais ce n'était plus, hélas! contre les ennemis de leur liberté que ces bergers belliqueux prenaient les armes. On les voyait, à la voix des rois de France, des empereurs, des ducs de Milan, ou du saint-père lui-même, descendre des Alpes comme une avalanche, et se heurter avec un bruit de tonnerre contre les troupes rangées de la plaine.

Un pauvre garçon nommé Matthieu Schinner, qui suivait l'école de Sion en Valais (c'était vers le milieu de la seconde moitié du quinzième siècle), chantant un jour devant les maisons, comme le fit un peu plus tard le jeune Martin Luther, s'entendit appeler par un vieillard. Celui-ci, frappé de la liberté avec laquelle l'enfant répondait à ses questions, lui dit avec cet accent prophétique que l'homme, dit-on, trouve quelquefois près de la tombe : « Tu seras « évêque et prince (2). » Cette parole saisit le jeune mendiant, et dès ce moment une ambition démesurée s'empara de son cœur. A Zurich, à Côme, il fit des progrès qui étonnèrent ses maîtres. Il devint curé d'une petite paroisse du Valais, s'éleva rapidement, et envoyé plus tard à Rome pour demander au pape la confirmation d'un évêque de Sion qu'on venait d'élire, il obtint pour lui-même cet évêché et ceignit la mitre épiscopale. Cet homme ambitieux et rusé, souvent noble et généreux, ne regarda jamais une dignité que comme un degré destiné à le faire parvenir à une autre dignité plus élevée encore. Ayant fait offrir ses services à Louis XII, en en fixant le prix : « C'est trop pour un homme, » dit le roi. « Je lui montrerai, répondit l'évêque de Sion irrité, « que je suis un homme qui en vaut plusieurs. » En effet, il se tourna vers le pape Jules II, qui l'accueillit avec joie; et Schinner parvint, en 1510, à lier la confédération suisse tout entière à la politique de cet ambitieux pontife. L'évêque, ayant reçu pour récompense le chapeau de cardinal, sourit en voyant qu'il ne restait plus qu'un degré entre lui et le trône des papes.

Les regards de Schinner se promenaient sans cesse sur les cantons de la Suisse, et dès qu'il y découvrait quelque part un homme influent, il se hâtait de se l'attacher. Le pasteur de Glaris fixa son attention, et bientôt Zwingle apprit que le pape lui accordait une pension annuelle de cinquante florins, pour l'encourager dans la culture des lettres. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'acheter des livres; cet argent, pendant le peu de temps qu'Ulric le reçut, fut entièrement consacré à l'acquisition d'ouvrages classiques ou théologiques, qu'il faisait venir de Bâle (3). Zwingle se lia dès lors avec le cardinal et entra ainsi dans le parti romain. Schinner et Jules II laissèrent enfin percer le but de leurs intrigues; huit mille Suisses, que l'éloquence du cardinal-évêque avait rassemblés, passèrent les Alpes; mais la disette, les armes et l'argent des Français les firent retourner sans gloire dans leurs montagnes. Ils y rapportèrent les suites accoutumées de ces guerres étrangères : la défiance, la licence, l'esprit de parti, les violences et les désordres de tous genres. Les citoyens refusaient d'obéir aux magistrats; les enfants, à leurs pères; on négligeait l'agriculture et les soins des troupeaux; on voyait s'accroître à la fois le luxe et la mendicité; les liens les plus sacrés se rompaient, et la confédération semblait près de se dissoudre.

Alors se dessillèrent les yeux et s'alluma l'indignation du jeune curé de Glaris. Sa forte voix s'éleva pour signaler à son peuple l'abîme où il allait se perdre. Ce fut l'an 1510 qu'il publia son poëme intitulé *le Labyrinthe*. Derrière les détours de ce jardin mystérieux, Minos a caché le Minotaure, ce monstre moitié homme, moitié taureau, qu'il nourrit de la chair des jeunes Athéniens. Le Minotaure... ce sont, dit Zwingle, les péchés, les vices, l'irréligion, le service étranger des Suisses, qui dévorent les fils de son peuple.

Un homme courageux, Thésée, veut délivrer sa patrie; mais des obstacles nombreux l'arrêtent, d'abord un lion avec un œil : c'est l'Espagne et l'Aragon; ensuite un aigle couronné, dont le gosier s'entr'ouvre pour engloutir : c'est l'Empire; puis un coq, dont la crête se dresse et qui semble provoquer au combat : c'est la France. Le héros surmonte tous ces obstacles, parvient jusqu'au monstre, le frappe et sauve sa patrie.

« Ainsi maintenant, s'écrie le poëte, les hommes « errent dans un labyrinthe, mais étant sans fil, « ils ne peuvent regagner la lumière. On ne trouve « plus nulle part l'imitation de Jésus-Christ. Un « peu de gloire nous fait hasarder notre vie, tourmenter notre prochain, courir aux disputes, aux « guerres et aux combats... On dirait que des fu-

(1) Sic reverentia pudoris, imprimis autem officii divini, perpetuo cavit. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(2) Helvet. Kirch. Gesch. von Wirz, III, p. 314.

(3) Welches er an die Bücher verwandet. (Bullinger Ms.)

« ries se sont échappées des gouffres de l'enfer (1). »

Il fallait un Thésée, un réformateur ; Zwingle le comprit, et dès lors il pressentit sa mission. Il composa peu après une autre allégorie d'un sens encore plus clair (2).

En avril 1512, les confédérés se levèrent de nouveau, à la voix du cardinal, pour la délivrance de l'Église. Glaris était au premier rang. La commune entière était censée en campagne, rangée autour de sa bannière, avec son landammau et son pasteur. Zwingle dut marcher. L'armée passa les Alpes, et le cardinal parut au milieu des confédérés, avec les présents du pontife, un chapeau ducal orné de perles et d'or, et surmonté du Saint-Esprit, représenté sous la forme d'une colombe. Les Suisses escaladaient les forteresses et les villes, et passaient, en présence des ennemis, les rivières à la nage, sans vêtements, et la hallebarde à la main ; les Français étaient partout mis en fuite ; les cloches et les trompettes retentissaient ; les populations accouraient de toutes parts ; les nobles faisaient apporter à l'armée du vin et des fruits en abondance ; les moines et les prêtres montaient sur des estrades, et publiaient que les confédérés étaient le peuple de Dieu, qui vengeait de ses ennemis l'épouse du Seigneur ; et le pape, prophète comme autrefois Caïphe, donnait aux confédérés le titre de « défenseurs de la liberté de l'Église (3). »

Ce séjour en Italie ne demeura pas sans effet sur Zwingle, quant à sa vocation de réformateur. Ce fut au retour de cette campagne qu'il se mit à étudier le grec, « afin, dit-il, de pouvoir puiser dans les « sources mêmes de la vérité la doctrine de Jésus-« Christ (4). J'ai résolu de m'appliquer tellement « au grec, écrivait-il à Vadian, le 23 février 1513, « que personne ne pourra m'en détourner, si ce « n'est Dieu : je le fais, non pour la gloire, mais « pour l'amour des saintes lettres. » Plus tard, un bon prêtre, qui avait été son camarade d'école, étant venu le voir : « Maître Ulric, lui dit-il, on m'assure « que vous donnez dans cette nouvelle erreur, que « vous êtes luthérien. » — « Je ne suis pas luthérien, « dit Zwingle, car j'ai su le grec avant que d'avoir « jamais entendu le nom de Luther (5). » Savoir le grec, étudier l'Évangile dans la langue originale, telle était, selon Zwingle, la base de la réforme.

Zwingle fit plus que de reconnaître de si bonne heure le grand principe du christianisme évangélique, l'autorité infaillible de la sainte Écriture. Il comprit de plus comment on devait déterminer le sens de la Parole divine. « Ils ont une idée bien peu « élevée de l'Évangile, dit-il, ceux qui regardent « comme frivole, vain et injuste, ce qu'ils pensent « n'être pas d'accord avec leur raison (6). Il n'est « pas permis aux hommes de plier comme il leur « plaît l'Évangile à leur propre sens et à leur propre « interprétation (7). » — « Zwingle leva les yeux au « ciel, dit son meilleur ami, ne voulant avoir d'au-« tre interprète que le Saint-Esprit lui-même (8). »

Tel fut, dès le commencement de sa carrière, l'homme que l'on ne craint pas de représenter comme ayant voulu soumettre la Bible à la raison humaine. « La philosophie et la théologie, disait-il, « ne cessaient de me susciter des objections. Alors « j'en vins enfin à me dire : Il faut laisser là toutes « ces choses, et chercher la pensée de Dieu unique-« ment dans sa propre Parole. Je me mis, conti-« nue-t-il, à supplier instamment le Seigneur de « m'accorder sa lumière, et bien que je ne lusse « que l'Écriture, elle devint pour moi beaucoup « plus claire que si j'eusse lu bien des commenta-« teurs. » Il comparait les Écritures avec elles-mêmes ; il expliquait les passages obscurs par les passages plus clairs (9). Bientôt il connut à fond la Bible, et surtout le Nouveau Testament (10). Quand Zwingle se tourna ainsi vers la sainte Écriture, la Suisse fit le premier pas vers la réformation. Aussi quand il exposait les Écritures, chacun sentait que ses enseignements venaient de Dieu, et non d'un homme (11). « Œuvre toute divine ! s'écrie ici Oswald « Myconius, c'est ainsi que nous fut rendue la con-« naissance de la céleste vérité ! »

Zwingle ne dédaigna pas cependant les explications des docteurs les plus célèbres : il étudia plus tard Origène, Ambroise, Jérôme, Augustin, Chrysostôme, mais non comme des autorités. « J'étudie « les docteurs, dit-il, dans le même but dans lequel « on demande à un ami : Comment comprenez-

(1) Das wir die hœlischen wüterinn'n,
Hœgend denken abbrochen syn.
(Zw. Opp. (Edit de Schuler et Schulthess) II, deuxième partie, p. 250.)

(2) Fabelgedicht vom Ochsen und etlichen Thieren, iez loufender dinge begriffenlich. (Ibid., p. 257.)

(3) De Gestis inter Gallos et Helvetios, relatio H. Zwinglii.

(4) Ante decem annos, operam dedi græcis literis, ut ex fontibus doctrinam Christi haurire possem. (Zw. Opp. I, p. 274, dans son Explan. Artic., qui est de 1523.)

(5) Ich hab graecae konnen, ehe ich ni nut von Luther gehöt hab. (Salat Chronik. Ms.)

(6) Nihil sublimius de evangelio sentiunt, quam quod, quidquid eorum rationi non est consentaneum, hoc iniquum, vanum et frivolum existimant. (Zw. Opp. I, p. 202.)

(7) Nec posse evangelium ad sensum et interpretationem hominum redigi. (Ibid., p. 215.)

(8) In cœlum suspexit, doctorem quærens Spiritum. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(9) Scripta contulit et obscura claris elucidavit. (Ibid.)

(10) In summa, er macht im, die H. Schrifft, insonders dass N. T gantz gemein. (Bullinger Ms.)

(11) Ut nemo non videret Spiritum doctorem, non hominem. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

« vous ceci ? » L'Écriture sainte était, selon lui, la pierre de touche avec laquelle il fallait éprouver les plus saints des docteurs eux-mêmes (1).

La marche de Zwingle fut lente, mais progressive. Il ne vint pas à la vérité comme Luther, par ces tempêtes qui obligent l'âme à chercher en toute hâte un refuge ; il y arriva par l'influence paisible de l'Écriture, dont la puissance grandit peu à peu dans les cœurs. Luther parvint au rivage désiré à travers les orages de la vaste mer ; Zwingle, en se laissant glisser le long du fleuve. Ce sont les deux principales voies par lesquelles Dieu conduit les hommes. Zwingle ne fut converti pleinement à Dieu et à son Évangile que dans les premiers temps de son séjour à Zurich ; cependant le moment où, en 1514 ou en 1515, cet homme fort fléchit le genou devant Dieu, pour lui demander de comprendre sa Parole, fut celui où commencèrent les premières lueurs du beau jour qui l'éclaira plus tard.

Ce fut à cette époque qu'une poésie d'Érasme, dans laquelle il introduisait Jésus-Christ s'adressant à l'homme qui périt par sa propre faute, fit sur Zwingle une impression puissante. Seul dans son cabinet, il répétait ce morceau où Jésus se plaignait de ce qu'on ne cherchait pas toute grâce auprès de lui, bien qu'il fût la source de tout ce qui est bon. « Tout ! dit Zwingle, tout ! » Et ce mot est sans cesse présent à son esprit. « Y a-t-il donc « des créatures, des saints, auxquels nous devions « demander quelque secours? Non, Christ est notre « seul trésor (2). »

Zwingle ne se bornait pas à lire des écrits chrétiens. L'un des traits qui caractérisent les réformateurs du seizième siècle, c'est l'étude approfondie des auteurs grecs et romains. Les poésies d'Hésiode, d'Homère, de Pindare, ravissaient Zwingle, et il nous a laissé des commentaires ou des caractéristiques de ces deux derniers poëtes. Il lui semblait que Pindare parlait de ses dieux d'une manière si sublime, qu'il devait y avoir eu en lui un pressentiment du vrai Dieu. Il étudia à fond Cicéron et Démosthène, qui lui apprenaient et les arts de l'orateur et les devoirs du citoyen. Il appelait Sénèque un saint homme. L'enfant des montagnes de la Suisse aimait aussi à s'initier aux mystères de la nature dans les écrits de Pline. Thucydide, Salluste, Tite-Live, César, Suétone, Plutarque, Tacite, lui apprenaient à connaître le monde. On lui a reproché son enthousiasme pour les grands hommes de l'antiquité, et il est vrai que quelques-unes de ses paroles sur ce sujet ne sauraient être justifiées. Mais s'il les honora si fort, c'est qu'il croyait voir en eux, non des vertus humaines, mais l'influence de l'Esprit-Saint. L'action de Dieu, loin de se renfermer, aux temps anciens, dans les limites de la Palestine, s'étendait, selon lui, au monde universel (3). « Platon, disait-il, a aussi bu « à la source divine. Et si les deux Caton, si Ca- « mille, si Scipion n'avaient pas été vraiment reli- « gieux, auraient-ils été si magnanimes (4)? »

Zwingle répandait autour de lui l'amour des lettres. Plusieurs jeunes gens d'élite se formaient à son école : « Vous m'avez offert non-seulement « des livres, mais encore vous-même, » lui écrivait Valentin Tschudi, fils de l'un des héros des guerres de Bourgogne ; et ce jeune homme, qui alors avait déjà étudié à Vienne et à Bâle sous les plus célèbres docteurs, ajoutait : « Je n'ai trouvé personne qui « explique les auteurs classiques avec autant de « justesse et de profondeur que vous (5). » Tschudi se rendit à Paris. Il put comparer l'esprit qui régnait dans cette université, avec celui qu'il avait trouvé dans l'étroite vallée des Alpes que dominent les sommités gigantesques et les neiges éternelles du Dodi, du Glarnisch, du Viggis et du Freyberg. « Dans quelles niaiseries on élève la jeunesse fran- « çaise ! dit-il. Nul venin n'égale l'art sophistique « qu'on lui enseigne. Cet art émousse les sens, ôte « le jugement, rend semblable à la bête. L'homme « n'est plus alors, comme l'écho, qu'un vain son. « Dix femmes ne sauraient tenir tête à un seul de « ces rhéteurs (6). Dans leurs prières mêmes, j'en « suis sûr, ils présentent à Dieu leurs sophismes, « et prétendent, par leurs syllogismes, contraindre « l'Esprit-Saint à les exaucer. » Tels étaient alors Paris et Glaris ; la métropole intellectuelle de la chrétienté, et un bourg de pâtres des Alpes. Une lueur de la Parole de Dieu éclaire plus que toute la sagesse humaine.

IV

Zwingle vers Érasme. — Oswald Myconius. — Les brigands. — Écolampade. — Zwingle à Marignan. — Zwingle et l'Italie. — Méthode de Zwingle. — Commencement de la réforme. — Découverte.

Un grand homme de ce siècle, Érasme, eut beau-

(1) Scriptura canonica, seu Lydio lapide probandos. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(2) Dass Christus unser armen seelen ein einziger Schatz sey. (Zw. Opp. I, p. 298.) Zwingle dit en 1523 qu'il lut cette poésie d'Érasme huit ou neuf ans auparavant.

(3) Spiritus ille cœlestis non solam Palestinam vel creaverat vel fovebat, sed mundum universum... (Œcol. et Zw. Epp., p. 9.)

(4) Nisi religiosi, nunquam fuissent magnanimi. (Œcol et Zw. Epp., p. 9.)

(5) Nam qui sit acrioris in enodandis autoribus judicii, vidi neminem. (Zw. Epp., p. 13.)

(6) Ut nec decem mulierculæ .. uni sophistæ adæquari queant. (Ibid., p. 45.)

coup d'influence sur Zwingle. Il ne paraissait pas un de ses écrits sans que Zwingle se le procurât aussitôt. En 1514, Érasme était arrivé à Bâle, où l'évêque l'avait reçu avec les marques d'une haute estime. Tous les amis des lettres s'étaient aussitôt groupés autour de lui. Mais le roi des écoles avait facilement discerné celui qui devait être la gloire de la Suisse. « Je félicite la nation helvétique, « écrivit-il à Zwingle, de ce que vous travaillez, « par vos études et par vos mœurs également « excellentes, à la polir et à l'ennoblir (1). » Zwingle brûlait du désir de le voir. « Des Espagnols et des « Gaulois ont bien été à Rome pour voir Tite-« Live, » disait-il. Il part; il arrive à Bâle : il y trouve un homme d'environ quarante ans, d'une petite taille, d'un corps frêle, d'une apparence délicate, mais plein d'amabilité et de grâce (2). C'était Érasme. L'agrément de sa personne dissipe la timidité de Zwingle; la puissance de son esprit le subjugue. « Pauvre, lui dit Ulric, comme Eschine, « lorsque chacun des disciples de Socrate offrait « un présent à son maître, je te donne ce qu'Eschine « donna... je me donne moi-même! »

Parmi les hommes de lettres qui formaient la cour d'Érasme, les Amerbach, les Rhenan, les Frobenius, les Nessen, les Glaréan, Zwingle remarqua un jeune Lucernois de vingt-sept ans, nommé Oswald Geisshüsler. Érasme, hellénisant son nom, l'avait appelé Myconius. Nous le désignerons souvent par son prénom, pour distinguer l'ami de Zwingle, de Frédéric Myconius, le disciple de Luther. Oswald, après avoir étudié à Rothwyl avec un jeune homme de son âge, nommé Berthold Haller, puis à Berne, puis à Bâle, était devenu dans cette dernière ville recteur de l'école de Saint-Théodore, et ensuite de celle de Saint-Pierre. L'humble maître d'école n'avait qu'un bien petit revenu; cependant il s'était marié à une jeune fille d'une simplicité et d'une pureté d'âme qui gagnaient tous les cœurs. Nous avons déjà vu que c'était alors en Suisse un temps de trouble, où les guerres étrangères suscitaient de violents désordres, et où les soldats, en revenant dans leur patrie, y rapportaient la licence et la brutalité. Un jour d'hiver, sombre et nébuleux, quelques-uns de ces hommes grossiers attaquèrent, en l'absence d'Oswald, sa tranquille demeure. Ils frappent à la porte, jettent des pierres, appellent avec des expressions déshonnêtes sa modeste épouse; enfin ils enfoncent les fenêtres, et ayant pénétré dans l'école et brisé ce qui s'y trouvait, ils se retirent. Peu après, Oswald arrive. Son fils, le petit Félix, court à sa rencontre en poussant des cris, et sa femme, ne pouvant parler, donne les signes du plus grand effroi. Il comprend ce qui est arrivé. Au même moment, un bruit se fait entendre dans la rue. Hors de lui, le maître d'école saisit une arme et poursuit les mutins jusqu'au cimetière. Ils s'y retirent, prêts à se défendre : trois d'entre eux se jettent sur Myconius, le blessent, et tandis qu'on panse sa plaie, ces misérables envahissent de nouveau sa maison, en poussant des cris furieux. Oswald n'en dit pas davantage (3). Voilà ce qui se passait dans les villes de la Suisse, au commencement du seizième siècle, et avant que la réformation eût adouci et discipliné les mœurs.

La droiture d'Oswald Myconius, sa soif de science et de vertu, le rapprochèrent de Zwingle. Le recteur de l'école de Bâle reconnut tout ce qu'il y avait de grand dans le curé de Glaris. Plein d'humilité, il se dérobait lui-même aux éloges que lui donnaient et Zwingle et Érasme. « Vous, maîtres d'école, disait « souvent ce dernier, je vous estime à l'égal des « rois. » Mais le modeste Myconius ne pensait pas de même. « Je ne fais que ramper terre à terre, « disait-il. Il y a eu en moi dès l'enfance je ne sais « quoi d'humble et de petit (4). »

Un prédicateur, arrivé à Bâle à peu près en même temps que Zwingle, attirait alors l'attention. D'un caractère doux et pacifique, il aimait une vie tranquille; lent et circonspect dans les affaires, il se plaisait surtout à travailler dans son cabinet et à faire régner la concorde parmi les chrétiens (5). Il se nommait Jean Hausschein, en grec Écolampade, c'est-à-dire « lumière de la maison, » et était né en Franconie, de parents riches, un an avant Zwingle. Sa pieuse mère désirait consacrer aux lettres et à Dieu même le seul enfant que Dieu lui eût laissé. Le père le voua d'abord au commerce, puis à la jurisprudence. Mais comme Écolampade était de retour de Bologne, où il avait étudié le droit, le Seigneur, qui voulait faire de lui une lampe dans l'Église (6), l'appela à l'étude de la théologie. Il prêchait dans sa ville natale, quand Capiton, qui l'avait connu à Heidelberg, le fit nommer prédicateur à Bâle. Il y annonça Christ avec une éloquence qui remplit d'admiration ses auditeurs (7). Érasme l'admit dans son intimité. Écolampade était ravi des heures qu'il passait dans la société de ce grand

(1) Tu, tuique similes optimis etiam studiis ac moribus et expolietis et nobilitabitis. (Zw. Epp., p. 10.)

(2) Et corpusculo hoc tuo minuto, verum minimè inconcinno, urbanissimè gestientem videre videar. (Ibid.)

(3) Erasmi Laus stultitiæ, cum annot. Myconii.

(4) Equidem humi repere didici hactenus, et est natura nescio quid humile vel à cunabulis in me. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(5) Ingenio miti et tranquillo, pacis et concordiæ studiosissimus. (Melch. Ad. Vit. Œc., p. 58.)

(6) Flectente et vocante Deo, qui eo in domo suâ pro lampade usurus erat. (Ibid., p. 46.)

(7) Omnium vere spiritualium et eruditorum admiratione Christum prædicavit. (Ibid.)

génie. « Il n'y a qu'une chose, lui disait le prince « des lettres, qu'il faille chercher dans les saintes « Écritures, c'est Jésus-Christ (1). » Il donna au jeune prédicateur, en souvenir de son amitié, le commencement de l'Évangile selon saint Jean. Écolampade baisait souvent ce gage d'une si précieuse affection, et le tenait suspendu à son crucifix, « afin, disait-il, de me souvenir toujours « d'Érasme dans mes prières. »

Zwingle revint dans ses montagnes, l'esprit et le cœur remplis de tout ce qu'il avait vu et entendu à Bâle. « Je ne saurais goûter le sommeil, écrivait-il « à Érasme peu après son retour, si je ne me suis « entretenu quelque temps avec vous. Il n'y a rien « dont je me glorifie comme d'avoir vu Érasme. » Zwingle avait reçu une impulsion nouvelle. De tels voyages exercent souvent une grande influence sur la carrière du chrétien. Les disciples de Zwingle, Valentin, Jost, Louis Pierre et Égidius Tschudi ; ses amis, le landaman Æbli, le curé Binzli de Wesen, Fridolin Brunner, et le célèbre professeur Glaréan, le voyaient avec admiration grandir en sagesse et en connaissances. Les vieillards honoraient en lui un courageux serviteur de la patrie ; les pasteurs fidèles, un zélé ministre du Seigneur. Rien ne se faisait dans le pays sans qu'on eût pris son avis. Tous les gens de bien espéraient que l'antique vertu des Suisses serait un jour rétablie par lui (2).

François I[er] étant monté sur le trône et voulant venger en Italie l'honneur du nom français, le pape effrayé chercha à gagner les cantons. Ulric revit ainsi, en 1515, les champs de l'Italie, au milieu des phalanges de ses concitoyens. Mais la division que les intrigues des Français portèrent dans l'armée confédérée brisa son cœur. On le voyait souvent au milieu des camps haranguer avec énergie, et en même temps avec une grande sagesse, ses auditeurs armés de pied en cap, et prêts au combat (3). Le 8 septembre, cinq jours avant la bataille de Marignan, il prêcha sur la place publique de Monza, où les soldats suisses, demeurés fidèles à leurs drapeaux, étaient rassemblés. « Si l'on avait « alors et plus tard suivi les conseils de Zwingle, « dit Werner Steiner de Zug, que de maux auraient « été épargnés à notre patrie ! » Mais les oreilles étaient fermées aux paroles de concorde, de prudence et de soumission. La véhémente éloquence du cardinal Schinner électrisait les confédérés, et les faisait fondre avec impétuosité sur les champs funestes de Marignan. La fleur de la jeunesse helvétique y succombait. Zwingle, qui n'avait pu empêcher tant de désastres, se précipitait lui-même, pour la cause de Rome, au sein des dangers. Sa main saisissait l'épée (4). Triste erreur de Zwingle ! Ministre de Christ, il oublia plus d'une fois qu'il ne devait combattre qu'avec les armes de l'Esprit, et il dut voir s'accomplir en sa personne, d'une manière frappante, cette prophétie du Seigneur : *Celui qui prend l'épée périra par l'épée.*

Zwingle et ses Suisses n'avaient pu sauver Rome. L'ambassadeur de Venise apprit le premier, dans la ville des pontifes, la défaite de Marignan. Tout joyeux, il se rendit de grand matin au Vatican. Le pape sortit à demi vêtu de ses appartements pour lui donner audience. Léon X, en apprenant cette nouvelle, ne cacha point sa terreur. Dans ce moment d'une grande épouvante, il ne vit que François I[er], il n'espéra qu'en lui : « Seigneur ambassadeur, dit-il en « tremblant à Zorsi, il faut nous jeter dans les bras « du roi et crier miséricorde ! » Luther et Zwingle, dans leur danger, connaissaient un autre bras et invoquaient une autre miséricorde (5).

Ce second séjour en Italie ne fut pas inutile à Zwingle. Il remarqua les différences qui se trouvent entre le rituel ambrosien, en usage à Milan, et celui de Rome. Il rassembla et compara entre eux les plus anciens canons de la messe. Ainsi l'esprit d'examen se développait en lui, même au milieu du tumulte des camps. En même temps la vue des enfants de sa patrie, menés au delà des Alpes et livrés à la boucherie comme leur bétail, le remplit d'indignation. « La chair des confédérés, disait-on, est à « plus bas prix que celle de leurs bœufs et de leurs « veaux. » La déloyauté et l'ambition du pape (6), l'avarice et l'ignorance des prêtres, la licence et la dissipation des moines, l'orgueil et le luxe des prélats, la corruption et la vénalité, qui de toutes parts gagnaient les Suisses, tous ces maux, frappant plus que jamais ses regards, lui firent sentir plus vivement encore la nécessité d'une réforme dans l'Église.

Zwingle prêcha dès lors plus clairement la Parole de Dieu. Il expliquait les fragments des Évangiles et des Épîtres choisis pour le culte, en comparant toujours l'Écriture avec l'Écriture (7). Il parlait avec animation et puissance (8), et suivait avec ses auditeurs la même marche que Dieu suivait avec lui. Il

(1) Nihil in sacris literis præter Christum quærendum. (Erasmi Epp., p. 403.)

(2) Justitiam avitam per hunc olim restitutum iri. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(3) In dem Heerlager hat er Flyssig geprediget. (Bullinger Ms.)

(4) ... In den Schachten sich redlich und dapfer gestellt mit Rathen, Worten und Thaten. (Ibid.)

(5) Domine orator vederemo quel fara il re christmo se metteremo in le so man dimandando misericordia. (Zorsi Relatione. Ms.)

(6) Bellissimo parlador : (Léon X) prometea assa ma non atendea... (Relatione Ms. di Gradenigo, venuto orator di Roma.)

(7) Non hominum commentis, sed solâ scripturarum biblicarum collatione. (Zw. Opp. I, p. 273.)

(8) Sondern auch mit predigen, dorrinen er heftig wass. (Bullinger Ms.)

ne proclamait pas, comme Luther, les plaies de l'Église; mais à mesure que l'étude de la Bible lui manifestait quelque enseignement utile, il le communiquait à ses ouailles. Il cherchait à leur faire recevoir la vérité dans le cœur, et puis il se reposait sur elle de l'œuvre qu'elle devait y faire (1). « Si l'on comprend ce qui est vrai, pensait-il, on « discernera ce qui est faux. » Cette maxime est bonne pour les commencements d'une réformation; mais il vient un temps où, d'une voix courageuse, il faut signaler l'erreur. C'est ce que Zwingle savait fort bien. « Le printemps, disait-il, est la saison « pour semer. » C'était alors pour lui le printemps.

Zwingle a indiqué ce temps (1516) comme le commencement de la réformation suisse. En effet, si quatre ans auparavant il avait incliné la tête sur le livre de Dieu, il la releva alors et se tourna vers son peuple, pour lui faire part de la lumière qu'il y avait trouvée. C'est une époque nouvelle et importante dans l'histoire du développement de la révolution religieuse de ces contrées; mais c'est à tort qu'on a conclu de ces dates que la réforme de Zwingle a précédé celle de Luther. Peut-être Zwingle prêcha-t-il l'Évangile un an avant les thèses de Luther, mais Luther le prêcha lui-même quatre ans avant ces fameuses propositions Si Luther et Zwingle s'en fussent tenus à de simples prédications, la réformation n'eût pas envahi si promptement l'Église. Luther et Zwingle n'étaient ni le premier moine ni le premier prêtre qui prêchassent une doctrine plus pure que celle des scolastiques. Mais Luther fut le premier à élever publiquement et avec un courage indomptable l'étendard de la vérité contre l'empire de l'erreur; à appeler l'attention générale sur la doctrine fondamentale de l'Évangile, le salut par la grâce; à introduire son siècle dans cette carrière nouvelle de science, de foi et de vie, de laquelle un nouveau monde est sorti; en un mot, à commencer une salutaire et véritable révolution. La grande lutte dont les thèses de 1517 furent le signal, enfanta vraiment la réforme dans le monde, et lui donna tout à la fois une âme et un corps. Luther fut le premier réformateur.

Un esprit d'examen commençait à souffler sur les montagnes de la Suisse. Un jour, le curé de Glaris, se trouvant dans la riante contrée de Mollis, chez Adam, curé du lieu, avec Bunzli, curé de Wesen, et Varschon, curé de Kerensen, ces amis découvrirent une vieille liturgie, où ils lurent ces mots : « Qu'après avoir baptisé l'enfant, on lui donne le « sacrement de l'Eucharistie et la coupe du sang (2). » Donc, dit Zwingle, la cène était alors donnée dans nos églises sous ces deux espèces. Cette liturgie avait environ deux cents ans. C'était une grande découverte pour ces prêtres des Alpes.

La défaite de Marignan portait ses fruits dans l'intérieur des cantons. François I[er], vainqueur, prodiguait l'or et les flatteries pour gagner les confédérés, et l'Empereur les sollicitait par leur honneur, par les larmes des veuves et des orphelins, et par le sang de leurs frères, de ne pas se vendre à leurs meurtriers. Le parti français eut le dessus dans Glaris, et dès lors ce séjour devint à charge à Ulric.

Zwingle, à Glaris, fût peut-être resté un homme du siècle. Les intrigues des partis, les préoccupations politiques, l'Empire, la France, le duc de Milan, eussent presque absorbé sa vie. Dieu ne laisse jamais au milieu du tumulte du monde ceux qu'il veut préparer pour les peuples. Il les mène à part; il les place dans une retraite, où ils se trouvent vis-à-vis de Dieu et d'eux-mêmes, et recueillent d'inépuisables leçons. Le Fils de Dieu même, type en cela des voies qu'il impose à ses serviteurs, passa quarante jours dans le désert. Il était temps d'enlever Zwingle à ce mouvement politique, qui, en se répétant sans cesse dans son âme, y eût éteint l'Esprit de Dieu. Il était temps de le former pour une autre scène que celle où s'agitent les hommes des cours, des cabinets et des partis, et où il eût dépensé inutilement des forces dignes d'un emploi plus relevé. Son peuple avait bien besoin d'autre chose. Il fallait qu'une nouvelle vie descendît maintenant des cieux, et que l'organe qui devait la communiquer désapprît les choses du siècle, pour apprendre celles d'en haut. Ce sont là deux sphères entièrement distinctes : un grand espace sépare ces deux mondes; et avant que de passer entièrement de l'un à l'autre, Zwingle devait séjourner quelque temps dans un espace neutre, sur un terrain intermédiaire et préparatoire, pour y être enseigné de Dieu. Dieu le prit alors au milieu des partis de Glaris, et le conduisit pour ce noviciat dans la solitude d'un ermitage. Il renferma dans les murs étroits d'une abbaye ce germe généreux de la réformation, qui bientôt, transplanté dans un sol meilleur, devait couvrir les montagnes de son ombre.

V

Passage d'un monde à l'autre. — Notre-Dame d'Einsidlen. — Vocation de Zwingle. — L'abbé. — Géroldseck. — Société d'études. — La Bible copiée. — Zwingle et la superstition. — Première opposition aux erreurs. — Sensalion. — Hédion. — Zwingle et

(1) Volebat veritatem cognitam, in cordibus auditorum, agere suum officium. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(2) Detur Eucharistiæ sacramentum, similiter poculum sanguinis. Zw. Opp. I, p. 266.)

les légats. — Les honneurs de Rome. — L'évêque de Constance. — Samson et les indulgences. — Stapfer. — Charité de Zwingle. — Ses amis.

Un moine allemand, Meinrad de Hohenzollern, s'étant avancé, vers le milieu du neuvième siècle, entre le lac de Zurich et celui des Wallstetten, s'était arrêté sur un monticule adossé à un amphithéâtre de sapins, et y avait bâti une cellule. Des brigands trempèrent leurs mains dans le sang du saint. La cellule ensanglantée demeura longtemps déserte. Vers la fin du dixième siècle, on éleva sur ce sol sacré un couvent et une église à l'honneur de la Vierge. La veille du jour de la consécration, à minuit, l'évêque de Constance et ses prêtres étaient en prière dans l'église; un chant céleste, provenant d'êtres invisibles, retentit tout à coup dans la chapelle. Ils l'écoutèrent prosternés et dans l'admiration. Le lendemain, comme l'évêque allait consacrer la chapelle, une voix répéta à trois reprises : « Arrête! Arrête! « Dieu l'a lui-même consacrée (1)! » Christ lui-même, dit-on, l'avait bénie pendant la nuit : les chants que l'on avait entendus étaient ceux des anges, des apôtres et des saints, et la Vierge, debout sur l'autel, avait brillé comme un éclair. Une bulle du pape Léon VIII défendit aux fidèles de révoquer en doute la vérité de cette légende. Dès lors une foule immense de pèlerins n'a cessé de se rendre à Notre-Dame des Ermites pour la « consécration des « anges. » Delphes et Éphèse dans l'antiquité, Lorette dans les temps modernes, ont seules égalé la gloire d'Einsidlen. C'est dans ce lieu étrange qu'Ulric Zwingle fut appelé, l'an 1516, comme prêtre et prédicateur.

Zwingle n'hésita pas. « Ce n'est ni l'ambition « ni la cupidité qui m'y portent, dit-il, mais les « intrigues des Français (2). » Des raisons plus élevées achevèrent de le décider. D'un côté, ayant plus de solitude, plus de calme et une paroisse moins considérable, il pourra donner plus de temps à l'étude et à la méditation; d'autre part, ce lieu de pèlerinage lui offrira la facilité de répandre jusque dans les contrées les plus lointaines la connaissance de Jésus-Christ (3).

Les amis de la prédication évangélique à Glaris témoignèrent hautement leur douleur. « Que pour-« rait-il arriver de plus triste pour Glaris, dit Pierre « Tschudi, l'un des citoyens les plus distingués de ce « canton, que d'être privé d'un si grand homme (4)? » Ses paroissiens, le voyant inébranlable, résolurent de lui laisser le titre de pasteur de Glaris, avec une partie du bénéfice et la facilité d'y revenir quand il voudrait (5).

Un gentilhomme issu d'une antique famille, grave, ouvert, intrépide et quelquefois un peu rude, Conrad de Rechberg, était l'un des plus célèbres chasseurs des contrées où Zwingle se rendait. Il avait établi dans une de ses terres, le Silthal, un haras où il éleva une race de chevaux qui devint célèbre en Italie. Tel était l'abbé de Notre-Dame des Ermites. Rechberg avait également horreur des prétentions de Rome et des discussions des théologiens. Un jour que, dans une visite de l'ordre, on lui faisait quelques remarques : « Je suis maître « ici, et non pas vous, dit-il un peu brusquement; « passez votre chemin. » Un autre jour, comme Léon Judas discutait à table avec l'administrateur du couvent, sur des questions difficiles, l'abbé-chasseur s'écria : « Laissez-moi là vos disputes! Je « m'écrie avec David : *Aie pitié de moi, ô Dieu! se-« lon ta bonté, et n'entre pas en jugement avec ton « serviteur*, et je n'ai pas besoin de savoir autre « chose (6). »

Le baron Théobald de Géroldseck était administrateur du monastère; il avait un esprit doux, une piété sincère, et beaucoup d'amour pour les lettres. Son dessein favori était de réunir dans son couvent une société d'hommes instruits; c'est pourquoi il avait adressé vocation à Zwingle. Avide d'instruction et de lectures, il supplia son nouvel ami de le diriger. « Lisez les saintes Écritures, répondit « Zwingle, et pour les mieux comprendre, étudiez « saint Jérôme. Cependant, ajouta-t-il, il arrivera « (et bientôt, avec l'aide du Seigneur) que les chré-« tiens n'estimeront à un haut prix ni saint Jérôme « ni aucun autre docteur, mais seulement la Pa-« role de Dieu (7). » La conduite de Géroldseck se ressentit de ses progrès dans la foi. Il permit aux religieuses d'un couvent de femmes, dépendant d'Einsidlen, de lire la Bible en langue vulgaire; et quelques années après, Géroldseck vint demeurer à Zurich, auprès de Zwingle, et mourir avec lui sur le champ de Cappel. Le même charme unit bientôt tendrement à Zwingle, non-seulement Géroldseck, mais encore le chapelain Zink, l'excellent OExlin, Lucas et d'autres habitants de l'abbaye. Ces hommes studieux, éloignés du bruit des partis, lisaient en-

(1) Cessa, cessa, frater, divinitùs capella consecrata est. (Hartm. Annal. Einsidl., p. 51.)

(2) Locum mutavimus non cupidinis aut cupiditatis moti stimulis, verum Gallorum technis. (Zw. Epp., p. 24.)

(3) Christum et ejus veritatem in regiones et varias et remotas divulgari tam felici opportunitate. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(4) Quid enim Glareanæ nostræ tristius accidere poterat, tanto videlicet privari viro? (Zw. Epp., p. 16.)

(5) Zwingle signe encore deux ans plus tard : Pastor Glaronæ, Minister Eremi. (Zw. Epp., p. 30.)

(6) Wirz, K. Gesch. III, p. 363. Zwingli's Bildung v. Schüler, p. 174. Miscell. Tigur. III, p. 28.

(7) Fore, idque brevi, Deo sic juvante, ut neque Hieronymus neque cæteri, sed sola Scriptura divina apud Christianos in prætio sit futura. (Zw. Opp. I, p. 273.)

semble les Écritures, les Pères de l'Église, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et les écrits des restaurateurs des lettres. Souvent des amis étrangers venaient grossir ce cercle intéressant. Un jour, entre autres, Capiton arriva à Einsidlen. Les deux anciens amis de Bâle parcouraient ensemble le couvent et ses sauvages alentours, absorbés dans leurs conversations, examinant l'Écriture et cherchant à connaître la volonté divine. Il y eut un point sur lequel ils tombèrent d'accord ; ce fut celui-ci : « Le pape « de Rome doit tomber! » Capiton était dans ce temps plus courageux qu'il ne le fut plus tard.

Repos, loisirs, livres, amis, Zwingle avait tout dans cette tranquille retraite, et il croissait en intelligence et en foi. Ce fut alors (mai 1517) qu'il se mit à un travail qui lui fut très-utile. Comme autrefois les rois d'Israël écrivaient de leur propre main la loi de Dieu, Zwingle copia de la sienne les épîtres de saint Paul. Il n'existait alors que des éditions volumineuses du Nouveau Testament, et Zwingle voulait pouvoir le porter partout avec lui (1). Il apprit par cœur ces épîtres, plus tard les autres livres du Nouveau Testament, puis une partie de l'Ancien. Ainsi son cœur s'attachait toujours plus à l'autorité souveraine de la Parole de Dieu. Il ne se contentait pas de la reconnaître; il voulait encore lui soumettre vraiment sa vie. Il entrait peu à peu dans des voies toujours plus chrétiennes. La tâche pour laquelle il avait été amené dans ce désert s'accomplissait. Sans doute ce ne fut qu'à Zurich que la vie chrétienne pénétra avec puissance toute son âme; mais déjà à Einsidlen il fit des progrès marqués dans la sanctification. A Glaris, on l'avait vu prendre part aux divertissements du monde; à Einsidlen, il rechercha davantage une vie pure de toute souillure et de toute mondanité; il commença à mieux comprendre les grands intérêts spirituels du peuple, et il apprit peu à peu ce que Dieu voulait lui enseigner.

La Providence avait eu encore d'autres vues en l'amenant à Einsidlen. Il devait voir de plus près les superstitions et les abus qui avaient envahi l'Église. L'image de la Vierge, gardée précieusement dans le monastère, avait, disait-on, le pouvoir d'opérer des miracles. Au-dessus de la porte de l'abbaye se lisait cette inscription orgueilleuse : « Ici « l'on trouve une pleine rémission de tous les pé-« chés. » Une multidude de pèlerins accouraient à Einsidlen de tous les pays de la chrétienté, pour mériter cette grâce par leur pèlerinage. L'église, l'abbaye, toute la vallée, se remplissaient aux fêtes de la Vierge de ses dévots adorateurs. Mais ce fut surtout à la grande fête de la « consécration des « anges » que la foule inonda l'ermitage. Des rangées de plusieurs milliers d'individus des deux sexes gravissaient la pente de la montagne qui conduit à l'oratoire, en chantant des cantiques ou en roulant entre les doigts les grains de leurs chapelets. Ces dévots pèlerins se pressaient dans l'église, croyant être là plus près de Dieu que partout ailleurs.

Le séjour de Zwingle à Einsidlen eut, sous le rapport de la connaissance des abus de la papauté, un effet analogue à celui de Luther à Rome. Zwingle acheva à Einsidlen son éducation de réformateur. — Dieu seul est la source du salut, et il l'est partout : — ce fut là ce qu'il apprit à Einsidlen, et ces deux vérités devinrent les articles fondamentaux de la théologie de Zwingle. Le sérieux qu'il avait acquis dans son âme agit bientôt au dehors. Frappé de tant de maux, il résolut de s'y opposer avec courage. Il n'hésita pas entre sa conscience et ses intérêts; il se leva hardiment, et sa parole énergique attaqua sans détour la superstition de la foule qui l'entourait. « Ne pensez pas, lui dit-il du haut de la chaire, « que Dieu soit dans ce temple plus qu'en aucun « autre lieu de sa création. Quelle que soit la con-« trée de la terre que vous habitiez, Dieu vous en-« toure et vous entend aussi bien qu'à Notre-Dame « d'Einsidlen. Seraient-ce des œuvres inutiles, de « longs pèlerinages, des offrandes, des images, l'in-« vocation de la Vierge ou des saints, qui vous ob-« tiendraient la grâce de Dieu?... Qu'importe la « multitude des paroles dont nous formons nos « prières! Qu'importent un capuchon brillant, une « tête bien rasée, une robe longue et bien plissée, « et des mulets ornés d'or!... C'est au cœur que « Dieu regarde, et notre cœur est éloigné de « Dieu (2)!... »

Mais Zwingle voulait faire plus que de s'élever contre les superstitions; il voulait satisfaire le désir ardent d'une réconciliation avec Dieu qu'éprouvaient plusieurs des pèlerins accourus à la chapelle de Notre-Dame d'Einsidlen. « Christ, criait-il comme « Jean-Baptiste, dans ce nouveau désert des mon-« tagnes de Judée; Christ, qui s'est offert une fois « sur la croix, est l'hostie et la victime qui satisfait, « jusque dans toute l'éternité, pour les péchés de « tous les fidèles (3). » Ainsi Zwingle avançait. Le jour où l'on entendit une prédication si courageuse dans le sanctuaire le plus vénéré de la Suisse, l'étendard dressé contre Rome commença à paraître plus distinctement au-dessus de ses montagnes, et

(1) Ce manuscrit se trouve à la bibliothèque de la ville de Zurich.

(2) Vestis oblonga et plicis plena, muli auro ornati... Cor verò interim procul à Deo est. (Zw. Opp. I, p. 236.)

(3) Christus qui sese semel in cruce obtulit, hostia est et victima satisfaciens in æternum, pro peccatis omnium fidelium. (Zw. Opp. I, p. 263.)

il y eut comme un tremblement de réformation qui en ébranla les fondements.

En effet, un étonnement universel saisissait la foule à l'ouïe des discours du prêtre éloquent. Les uns s'éloignaient avec horreur; d'autres hésitaient entre la foi de leurs pères et cette doctrine qui devait assurer leur paix; plusieurs allaient à Jésus qu'on leur annonçait être rempli de douceur, et remportaient les cierges qu'ils étaient venus présenter à la Vierge. Une foule de pèlerins retournaient dans leur patrie annonçant partout ce qu'ils avaient ouï à Einsidlen : « Christ SEUL sauve, et il « sauve PARTOUT. » Souvent des troupes, étonnées de ce qu'elles entendaient raconter, rebroussaient chemin, sans avoir terminé leur pèlerinage. Les adorateurs de Marie diminuaient de jour en jour. C'était de leurs offrandes que se composait à peu près tout le revenu de Zwingle et de Géroldseck. Mais ce hardi témoin de la vérité était heureux de s'appauvrir pour enrichir spirituellement les âmes.

Lors des fêtes de la Pentecôte, l'an 1518, au milieu des nombreux auditeurs de Zwingle, se trouvait un homme savant, d'un caractère doux et d'une active charité, Gaspard Hédion, docteur en théologie à Bâle. Zwingle prêchait sur l'histoire du paralytique (Luc, V), où se trouve cette déclaration du Seigneur : *Le Fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés*, parole bien propre à frapper la foule réunie dans le temple de la Vierge. Le sermon du prédicateur remuait, ravissait, embrasait l'assemblée et en particulier le docteur de Bâle (1). Longtemps après, Hédion en exprimait encore toute son admiration. « Que ce discours, « disait-il, est beau, profond, grave, complet, pé« nétrant, évangélique, et comme il rappelle « l'*ἐνέργεια* (la force) des anciens docteurs (2)! » Dès cet instant, Hédion admira et aima Zwingle (3). Il eût voulu aller à lui, lui ouvrir son cœur; il errait autour de l'abbaye, et n'osait avancer, retenu, dit-il, par une timidité superstitieuse. Il remonta à cheval, et s'éloigna lentement de Notre-Dame, tournant la tête vers les lieux qui renfermaient un si grand trésor, et emportant dans son cœur les regrets les plus vifs (4).

Ainsi prêchait Zwingle; avec moins de force sans doute, mais avec plus de modération et non moins de succès que Luther : il ne précipitait rien; il heurtait moins les esprits que ne le faisait le réformateur saxon; il attendait tout de la puissance de la vérité. Il agissait avec la même sagesse dans ses rapports avec les chefs de l'Église. Loin de se montrer immédiatement leur adversaire comme Luther, il demeura longtemps leur ami. Ceux-ci le ménageaient extrêmement, non-seulement à cause de sa science et de ses talents (Luther eût eu les mêmes droits aux égards des évêques de Mayence et de Brandebourg), mais surtout à cause de son attachement au parti politique du pape et de l'influence que possédait un homme tel que Zwingle dans un État républicain.

En effet, divers cantons, dégoûtés du service du pape, étaient près de rompre avec lui. Mais les légats se flattaient d'en retenir plusieurs en gagnant Zwingle, comme ils gagnaient Érasme, par des pensions et des honneurs. Les légats Ennius et Pucci allaient souvent alors à Einsidlen, d'où, vu la proximité des cantons démocratiques, leurs négociations avec ces États étaient plus faciles. Mais Zwingle, loin de sacrifier la vérité aux demandes et aux offres de Rome, ne laissait passer aucune occasion de défendre l'Évangile. Le fameux Schinner, qui avait alors des désagréments dans son diocèse, passa quelque temps à Einsidlen. « Toute la pa« pauté, dit un jour Zwingle, repose sur de mau« vais fondements (5). Mettez la main à l'œuvre, « rejetez les erreurs et les abus, ou bien vous « verrez s'écrouler tout l'édifice avec un effroyable « vacarme (6). »

Il parlait avec la même franchise au légat Pucci. Quatre fois il revint à la charge. « Avec l'aide de « Dieu, lui dit-il, je continuerai à prêcher l'Évan« gile, et cette prédication ébranlera Rome. » Puis il lui exposa ce qu'il y avait à faire pour sauver l'Église. Pucci promit tout, mais ne tint rien. Zwingle déclara qu'il renonçait à la pension du pape. Le légat le supplia de la garder, et Zwingle, qui ne se proposait point alors de se mettre en hostilité ouverte avec le chef de l'Église, consentit encore pendant trois ans à la recevoir. « Mais ne « pensez pas, ajouta-t-il, que pour l'amour de l'ar« gent, je retranche de la vérité une seule syl« labe (7). » Pucci, alarmé, fit nommer le réformateur chapelain acolyte du pape. C'était un acheminement à de nouveaux honneurs. Rome voulait effrayer Luther par des jugements et gagner Zwingle par des grâces. Elle lançait à l'un ses excommunications et jetait à l'autre son or et ses splendeurs. C'étaient deux voies diverses pour arri-

(1) Is sermo ita me inflammavit... (Zw. Epp., p. 90.)

(2) Elegans ille, doctus, gravis, copiosus, penetrans et evangelicus... (Ibid., p. 89.)

(3) Ut inciperem Zwinglium arctissimè complecti, suscipere et admirari. (Ibid.)

(4) Sicque abequitavi, non sine molestiâ, quam tamen ipse mihi pepereram. (Ibid., p. 90.)

(5) Dass das ganz Papstum einen schlechten grund habe. (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

(6) Oder aber sy werdind mit grosser Unrüw selbs umfallen. (Ibid.)

(7) Frustrà sperari me vel verbulum de veritate deminuturum esse, pecuniæ gratiâ. (Ibid. I, p. 365.)

ver au même but, et faire taire les lèvres hardies qui osaient, malgré le pape, proclamer en Allemagne et en Suisse la Parole de Dieu. La dernière était la plus habile; mais ni l'une ni l'autre ne réussirent. Les âmes affranchies des prédicateurs de la vérité se montrèrent également inaccessibles aux vengeances et aux faveurs.

Un autre prélat suisse, Hugues de Landenberg, évêque de Constance, donna alors quelques espérances à Zwingle. Il ordonna une visite générale des églises. Mais Landenberg, homme sans caractère, se laissait conduire un jour par Faber, son vicaire, un autre jour par une méchante femme, à l'empire de laquelle il ne savait échapper. Il semblait quelquefois honorer l'Évangile, et pourtant, si on l'annonçait avec courage, on n'était plus à ses yeux qu'un perturbateur. Il était de ces hommes, trop communs dans l'Église, qui, en aimant mieux la vérité que l'erreur, ont plus de ménagements pour l'erreur que pour la vérité, et qui finissent souvent par se tourner contre ceux avec lesquels ils devraient combattre. Zwingle s'adressa à lui, mais en vain. Il devait faire l'expérience qu'avait faite Luther, et reconnaître qu'il était inutile d'invoquer le secours des chefs de l'Église, et que la seule voie pour restaurer le christianisme, était de se comporter en fidèle docteur de la Parole de Dieu. L'occasion s'en offrit bientôt.

Sur les hauteurs du Saint-Gothard, dans ces passages élevés qu'on y a frayés avec peine à travers les rocs escarpés qui séparent la Suisse de l'Italie, s'avançait, en août 1518, un moine franciscain. Sorti d'un couvent italien, il portait avec lui des indulgences papales, qu'il avait été chargé de vendre aux bons chrétiens des ligues helvétiques. De brillants succès, remportés sous deux papes précédents, l'avaient illustré dans ce honteux commerce. Des compagnons, destinés à faire valoir la marchandise qu'il allait débiter, passaient avec lui ces neiges et ces glaces aussi anciennes que le monde. Cette caravane avide, d'une apparence assez misérable, ne ressemblant pas mal à une bande d'aventuriers qui cherchent à butiner, marchant en silence au bruit de ces torrents fougueux qui forment le Rhin, la Reuss, l'Aar, le Rhône, le Tessin et d'autres fleuves, méditait la spoliation des simples peuples de l'Helvétie. Samson, c'était le nom du franciscain, et sa compagnie arrivèrent d'abord dans Uri, et y commencèrent leur trafic. Ils en eurent bientôt fini avec ces pauvres campagnards, et passèrent dans le canton de Schwitz. C'est là que se trouvait Zwingle, et que devait s'engager le combat entre ces deux serviteurs de deux maîtres bien différents. « Je puis pardonner tous les péchés, disait dans « Schwitz le moine italien, le Tezel de la Suisse. « Le ciel et l'enfer sont soumis à mon pouvoir; et « je vends les mérites de Jésus-Christ à quiconque « veut les acheter en payant comptant une indul- « gence. »

Zwingle apprend ces discours, et son zèle s'enflamme. Il prêche avec force. « Jésus-Christ, dit-il, « le fils de Dieu, a dit : *Venez à moi, vous tous qui « êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai.* « N'est-ce donc pas une audacieuse folie et une « témérité insensée que de dire, au contraire : « Achète des lettres d'indulgence ! cours à Rome ! « donne aux moines! sacrifie aux prêtres! Si tu fais « ces choses, je t'absoudrai de tes péchés (1). Jésus- « Christ est la seule offrande; Jésus-Christ est le « seul sacrifice; Jésus-Christ est le seul chemin (2). »

Partout à Schwitz on appela bientôt Samson un fripon et un séducteur. Il prit le chemin de Zug, et pour le moment, les deux champions se manquèrent.

A peine Samson s'était-il éloigné de Schwitz, qu'un citoyen de ce canton, d'un esprit distingué, et qui fut plus tard secrétaire d'État, Stapfer, tomba avec sa famille dans une grande détresse. « Hélas! « dit-il en s'adressant à Zwingle dans son angoisse, « je ne sais comment subvenir à ma faim et à la « faim de mes pauvres enfants (3)... » Zwingle savait donner quand Rome savait prendre, et il était aussi prêt à pratiquer les bonnes œuvres qu'à combattre ceux qui enseignaient que par elles on acquiert le salut. Chaque jour il apportait à Stapfer d'abondants secours (4). « C'est Dieu, disait-il, « désireux de ne garder pour lui aucune gloire; « c'est Dieu qui engendre la charité dans le fidèle « et lui donne tout à la fois la pensée, la résolution « et l'œuvre elle-même. Tout ce que le juste fait de « bien, c'est Dieu qui le fait par sa propre puis- « sance (5). » Stapfer lui demeura attaché toute sa vie, et quatre ans plus tard, devenu secrétaire d'État à Schwitz, et se sentant poussé par des besoins plus élevés, il se tourna vers Zwingle et lui dit avec noblesse et candeur : « Puisque vous avez pourvu « à mes besoins temporels, combien plus attendrai-je maintenant de vous de quoi apaiser la « faim de mon âme! »

Les amis de Zwingle se multipliaient. Ce n'était

(1) Romam curre! redime literas indulgentiarum! da tantumdem monachis! offer sacerdotibus, etc. (Zw. Opp. I, p. 222.)

(2) Christus una est oblatio, unum sacrificium, una via. (Ibid., p. 201.)

(3) Ut meæ, meorumque liberorum inediæ corporali subvenietis. (Zw. Epp., p. 234.)

(4) Largas mihi quotidiè suppetias tulistis. (Ibid.)

(5) Caritatem ingenerat Deus, consilium, propositum et opus. Quidquid boni præstat justus, hoc Deus suâ virtute præstat. (Zw. Opp. I, p. 226.)

plus seulement à Glaris, à Bâle et à Schwitz, qu'il se trouvait des âmes en accord avec la sienne : dans Uri, c'était le secrétaire d'État Schmidt; à Zug, Colin, Müller et Werner Steiner, son ancien compagnon d'armes à Marignan; à Lucerne, Xylotect et Kilchmeyer; Wittembach à Bienne, et beaucoup d'autres en d'autres lieux encore. Mais le curé d'Einsidlen n'avait pas d'ami plus dévoué qu'Oswald Myconius. Oswald avait quitté Bâle, en 1516, pour diriger à Zurich l'école de la cathédrale. Il ne se trouvait alors dans cette ville ni savants ni écoles savantes. Oswald y travaillait, avec quelques hommes bien disposés, et entre autres avec Utinger, notaire du pape, à faire sortir de l'ignorance le peuple zurichois, et à l'initier à la littérature de l'antiquité. En même temps il défendait l'immuable vérité de la sainte Écriture, et déclarait que si le pape ou l'Empereur commandait des choses contraires à l'Évangile, l'homme était tenu d'obéir à Dieu seul, qui est au-dessus de l'Empereur et du pape.

VI

Zurich. — Le collége des chanoines. — Élection à la cathédrale. — Fable. — Accusations. — Confession de Zwingle. — Les desseins de Dieu se développent. — Adieux à Einsidlen. — Arrivée à Zurich. — Déclaration courageuse de Zwingle. — Premières prédications. — Effets. — Opposition. — Caractère de Zwingle. — Goût pour la musique. — Ordre de la journée.

Il y avait sept siècles que Charlemagne avait attaché un collége de chanoines à cette même cathédrale dont Oswald Myconius présidait alors l'école. Ces chanoines, déchus de leur institution première, et voulant savourer leurs bénéfices dans les douceurs d'une vie oisive, élisaient un prêtre qu'ils chargeaient de la prédication et de la cure d'âmes. Cette place devint vacante quelque temps après l'arrivée d'Oswald. Celui-ci pensa aussitôt à son ami. Quel gain ce serait pour Zurich! L'extérieur de Zwingle prévenait en sa faveur. C'était un bel homme (1), d'un abord gracieux, d'un commerce agréable; son éloquence l'avait déjà rendu célèbre, et il brillait par l'éclat de son esprit au milieu de tous les confédérés. Myconius parla de lui au prévôt du chapitre, Félix Frey, que la bonne mine et les talents de Zwingle prévenaient pour lui (2), à Utinger, vieillard qui jouissait d'une grande considération, et au chanoine Hoffman, homme d'un caractère droit et franc, qui, ayant longtemps prêché lui-même contre le service étranger, était bien disposé en faveur d'Ulric. D'autres Zurichois avaient, en diverses occasions, entendu Zwingle à Einsidlen, et en étaient revenus pleins d'admiration. L'élection du prédicateur de la cathédrale mit bientôt tout le monde en mouvement dans Zurich. On s'agitait en sens divers. Plusieurs travaillaient nuit et jour à faire élire le prédicateur éloquent de Notre-Dame des Ermites (3). Myconius en informa son ami. — « Mercredi prochain, répondit Zwingle, j'irai « dîner à Zurich, et nous parlerons de tout cela. » Il arriva en effet. Se trouvant en visite chez un chanoine : « Pourriez-vous, lui dit celui-ci, venir au « milieu de nous, pour y prêcher la Parole de « Dieu? » — « Je le puis, répondit-il, mais je ne « viendrai que si l'on m'appelle. » Puis il retourna dans son abbaye.

Cette visite répandit l'alarme dans le camp de ses ennemis. On pressa plusieurs prêtres de se présenter pour la place vacante. Un Souabe, nommé Laurent Fable, prononça même un sermon d'épreuve, et le bruit se répandit qu'il était élu. « Il est donc « bien vrai, dit Zwingle en l'apprenant, que nul « n'est prophète en son pays, puisqu'on préfère un « Souabe à un Suisse. Je sais ce que valent les ap« plaudissements du peuple (4). » Zwingle reçut aussitôt après une lettre du secrétaire du cardinal Schinner, qui lui apprenait que l'élection n'avait pas eu lieu. Mais la fausse nouvelle qui lui avait d'abord été donnée aiguillonna néanmoins le curé d'Einsidlen. Sachant qu'un homme aussi indigne que ce Fable aspirait à cette place, il la désira davantage pour lui-même, et en écrivit à Myconius. Oswald lui répondit le jour suivant : « Fable restera « toujours fable; ces messieurs ont appris qu'il est « père de six garçons et déjà pourvu de je ne sais « combien de bénéfices (5). »

Les ennemis de Zwingle ne se tinrent pas pour battus. Tout le monde, il est vrai, s'accordait à porter aux nues l'éclat de ses connaissances (6); mais quelques-uns disaient : « Il aime trop la musique! » D'autres : « Il aime le monde et les plaisirs! » D'autres encore : « Il a été anciennement trop lié avec « des gens d'une conduite légère. » Il se trouva même un homme qui lui reprocha un cas de séduction. Zwingle n'était pas sans tache, et quoique su-

(1) Dan Zwingli vom lyb ein hubscher man wass. (Bullinger, Mss.)

(2) Und als Imme seine gestalt und geschiklichkeit wol gefiel, gab er Im syn stimm. (Ibid.)

(3) Qui dies et noctes laborarent ut vir ille subrogaretur. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(4) Scio vulgi acclamationes et illud blandum Euge! Euge! (Zw. Epp. p. 53.)

(5) Fabula manebit fabula; quem domini mei acceperunt sex pueris esse patrem... (Ibid., p. 53.)

(6) Neminem tamen, qui tuam doctrinam non ad cœlum ferat... (Ibid.)

périeur aux ecclésiastiques de son temps, il s'était laissé entraîner plus d'une fois, dans les premières années de son ministère, aux penchants de la jeunesse. On ne saurait facilement comprendre l'influence que peut exercer sur une âme l'atmosphère corrompue dans laquelle elle vit. Il y avait dans la papauté, et parmi les prêtres, des désordres établis, admis et autorisés, comme conformes aux lois de la nature. Une parole d'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, nous donne une idée du triste état des mœurs publiques à cette époque : nous la rapportons en note (1). Le désordre était devenu l'ordre généralement admis.

Oswald déployait une inconcevable activité en faveur de son ami ; il employait toutes ses forces à le justifier, et heureusement il y parvenait (2). Il allait vers le bourgmestre Roust, vers Hoffman, vers Frey, vers Utinger. Il louait la probité, l'honnêteté, la pureté de la conduite de Zwingle, et affermissait les Zurichois dans l'opinion favorable qu'ils avaient du curé d'Einsidlen. On ajoutait peu de foi aux discours des adversaires. Les hommes les plus influents disaient que Zwingle serait évangéliste à Zurich. Les chanoines le disaient aussi, mais à voix basse. « Espère, lui écrivait Oswald, le cœur ému ; car « j'espère. » Néanmoins il lui fit connaître les accusations de ses ennemis. Bien que Zwingle ne fût pas encore devenu tout à fait un nouvel homme, il était de ces âmes dont la conscience est réveillée, qui peuvent tomber dans le mal, mais qui n'y tombent jamais sans résistance et sans remords. Souvent il avait formé le dessein de vivre dans la sainteté, seul de son espèce, au milieu du monde. Mais quand il se vit accusé, il ne voulut pas se vanter d'être sans péché. « N'ayant personne, écrivit-il au « chanoine Utinger, pour marcher avec moi dans les « résolutions que j'avais prises, plusieurs même de « mes alentours s'en scandalisant, hélas ! je suis « tombé, et comme le chien dont parle saint Pierre « (IIe Ép. II, 22), je suis retourné à ce que j'avais « vomi (3). Ah ! Dieu sait avec quelle honte et quelle « angoisse j'ai tiré ces fautes des profondeurs de « mon cœur et je les ai exposées à ce grand Dieu, « à qui je confesse pourtant ma misère bien plus vo- « lontiers qu'à l'homme mortel (4). » Mais si Zwingle se reconnut pécheur, il se justifia en même temps des inculpations les plus odieuses qui lui étaient faites. Il déclara qu'il avait toujours rejeté loin de lui la pensée même de monter dans un lit adultère ou de séduire l'innocence (5), tristes excès trop ordinaires alors. « J'appelle ici en témoignage, dit-il, « tous ceux avec lesquels j'ai vécu (6). »

Le 11 décembre, l'élection eut lieu. Zwingle fut nommé par une majorité de dix-sept voix sur vingt-quatre. Il était temps que la réformation commençât pour la Suisse. L'instrument d'élite que la Providence divine avait préparé pendant trois ans dans la retraite d'Einsidlen était prêt ; il devait être transporté quelque part. Dieu, qui avait choisi la nouvelle université de Wittemberg, située au centre de l'Allemagne, sous la protection du plus sage des princes, pour y appeler Luther, choisit dans l'Helvétie la cité de Zurich, regardée comme la tête de la confédération, pour y placer Zwingle. Là il allait se trouver en rapport, non-seulement avec l'un des peuples les plus intelligents, les plus simples, les plus prompts et les plus forts de la Suisse, mais encore avec tous les cantons qui se groupaient autour de cet antique et puissant État. La main qui avait été prendre un jeune pâtre du mont Sentis pour le conduire dans l'école de Wesen, l'établissait maintenant, puissant en œuvres et en paroles, à la face de tous, pour régénérer son peuple. Zurich allait devenir un foyer de lumière pour l'Helvétie.

Ce fut pour Einsidlen un jour de joie et de douleur que celui où l'on apprit la nomination de Zwingle. Le cercle qui s'y était formé allait être détruit par la retraite du plus précieux de ses membres ; et qui sait si la superstition n'allait pas rentrer en possession de cet antique lieu de pèlerinage ?... Le conseil d'État de Schwitz fit parvenir à Ulric l'expression de ses sentiments, en l'appelant « ré- « vérend, savant, très-gracieux seigneur et bon « ami (7). » — « Donnez-nous au moins vous-même « un successeur digne de vous, » dit à Zwingle Géroldseck désolé. — « J'ai pour vous, répondit-il, « un petit lion simple et prudent, un homme initié « dans les mystères de la science sainte. » — « Je « veux l'avoir, » dit aussitôt l'administrateur. C'était Léon Juda, cet homme à la fois doux et intrépide, avec lequel Zwingle avait été intimement uni à Bâle. Léon accepta cette vocation, qui le rapprochait de son cher Ulric. Celui-ci embrassa ses amis, quitta la solitude d'Einsidlen, arriva dans

(1) Non esse qui vigesimum annum excessit, nec virginem tetigerit. (Zw. Epp., p. 57.)

(2) Reprimo hæc pro viribus, imò et repressi. (Ibid., p. 54.)

(3) Quippè neminem habens comitem hujus instituti, scandalisantes verò non paucos, heu ! cecidi et factus sum canis ad vomitum. (Ibid., p. 55.)

(4) En, cum verecundiâ (Deus novit !) magnâ, hæc ex pectoris specubus deprompsi, apud eum scilicet, cum quo etiam coram minus quàm cum ullo fermè mortalium confiteri vererer. (Zw. Epp., p. 55.)

(5) Ea ratio nobis perpetuò fuit, nec alienum torum conscendere, nec virginem vitiare. (Ibid.)

(6) Testes invoco cunctos, quibuscum vixi. (Ibid.)

(7) Reverende, perdocte, admodum gratiose domine ac bone amice... (Ibid., p. 60.)

ces lieux délicieux où s'élève, riante et animée, la ville de Zurich, avec son enceinte de coteaux, que recouvrent des vignes, qu'ornent des prairies et des vergers, que couronnent des forêts, et au-dessus desquels apparaissent les plus hautes sommités de l'Albis.

Zurich, le centre des intérêts politiques de la Suisse, et où se réunissaient souvent les hommes les plus influents de la nation, était le lieu le plus propre pour agir sur l'Helvétie, et répandre dans tous les cantons les semences de la vérité. Aussi les amis des lettres et de la Bible saluèrent-ils par des acclamations la nomination de Zwingle. A Paris, en particulier, les étudiants suisses, qui y étaient très-nombreux, tressaillirent de joie à cette nouvelle (1). Mais si Zwingle avait à Zurich la perspective d'une grande victoire, il devait s'y attendre aussi à un rude combat. Glaréan lui écrivit de Paris : « Je prévois que votre science suscitera une « grande haine (2), mais ayez bon courage, et, « comme Hercule, vous dompterez les monstres. »

Ce fut le 27 décembre 1518 que Zwingle arriva à Zurich ; il descendit à l'hôtel d'Einsidlen. On lui fit un cordial et honorable accueil (3). Le chapitre s'assembla aussitôt pour le recevoir, et l'invita à se rendre dans son sein. Félix Frey présidait ; les chanoines, amis ou ennemis de Zwingle, siégeaient indistinctement autour de leur prévôt. Il régnait de l'agitation dans l'assemblée : chacun sentait, sans s'en rendre compte peut-être, combien était sérieux le commencement de ce ministère. On convint d'exposer au jeune prêtre, dont on craignait l'esprit novateur, les devoirs les plus importants de sa charge. « Vous mettrez tous vos soins, lui dit-on « gravement, à faire rentrer les revenus du cha- « pitre, sans en négliger le moindre. Vous exhor- « terez les fidèles, soit du haut de la chaire, soit « au confessionnal, à payer les redevances et les « dîmes, et à montrer par leurs offrandes qu'ils « aiment l'Église. Vous vous appliquerez à multi- « plier les revenus qui proviennent des malades, « des sacrifices, et en général de tout acte ecclé- « siastique. » Le chapitre ajouta : « Quant à l'ad- « ministration des sacrements, à la prédication, et « à la présence au milieu du troupeau, ce sont aussi « des devoirs du prêtre. Cependant, vous pouvez « vous faire remplacer par un vicaire à ces divers « égards, et surtout pour la prédication. Vous ne « devez administrer les sacrements qu'aux notables, « et après en avoir été requis ; il vous est interdit « de le faire sans distinction de personnes (4). »

Quelle règle pour Zwingle ! de l'argent, de l'argent, encore de l'argent !... Est-ce donc pour cela que Christ a établi le ministère ? Cependant, la prudence modère son zèle ; il sait que l'on ne peut à la fois déposer en terre la semence, voir l'arbre croître, et en recueillir les fruits. Sans donc s'expliquer sur ce qu'on lui imposait, Zwingle, après avoir humblement témoigné sa reconnaissance pour le choix honorable dont il avait été l'objet, annonça ce qu'il comptait faire : « La vie de Jésus, dit-il, a été trop « longtemps cachée au peuple. Je prêcherai sur « tout l'Évangile selon saint Matthieu, chapitre « après chapitre, en suivant le sens du Saint-Es- « prit, en puisant uniquement aux sources de « l'Écriture (5), en la sondant, en la comparant « avec elle-même, et en en recherchant l'intelli- « gence par de constantes et ardentes prières (6). « C'est à la gloire de Dieu, à la louange de son « Fils unique, au véritable salut des âmes, et à « leur enseignement dans la vraie foi, que je con- « sacrerai mon ministère (7). » Un langage si nouveau fit une profonde impression sur le chapitre. Quelques-uns en témoignèrent leur joie ; mais la plupart firent éclater leur douleur (8). « Cette ma- « nière de prêcher est une innovation ! s'écrièrent- « ils ; cette innovation mènera bientôt à une autre, « et où s'arrêtera-t-on ? » Le chanoine Hoffman, surtout, crut devoir prévenir les funestes effets d'une élection qu'il avait lui-même sollicitée. « Cette « explication de l'Écriture, dit-il, sera plus nuisible « qu'utile au peuple. » — « Ce n'est pas une nouvelle « manière, répondit Zwingle ; c'est l'ancienne. « Rappelez-vous les homélies de saint Chrysostôme « sur saint Matthieu et de saint Augustin sur saint « Jean. Au reste, je parlerai avec modestie et ne « donnerai à personne sujet de se plaindre. »

Ainsi Zwingle abandonnait l'usage exclusif des fragments d'évangiles, établi depuis Charlemagne ; réintégrant la sainte Écriture dans ses antiques droits, il rattachait la réformation, dès le commencement de son ministère, aux temps primitifs du christianisme, et préparait pour les âges futurs une étude plus profonde de la Parole de Dieu. Mais il y a plus : cette position ferme et indépendante qu'il prenait vis-à-vis de l'Église annonçait une œuvre

(1) Omnes adeò quotquot et Helvetiis adsunt juvenes fremere et gaudere. (Zw. Epp., p. 63.)

(2) Quantum invidiæ tibi inter istos eruditio tua conflabit. (Ibid., p. 64.)

(3) Do er ehrlich und wol empfangen ward. (Bullinger, Ms.)

(4) Schuler's Zwingli's Bildung, p. 227.

(5) Absque humanis commentationibus, ex solis fontibus Scripturæ Sacræ. (Zw. Opp. I, p. 273.)

(6) Sed mente spiritus, quam diligenti Scripturarum collectione, precibusque ex corde fusis, se nacturum. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(7) Alles Gott und seinen einigen Sohn zu Lob und Ehren und zu rechten Heilder Seelen, zur Underrichtung im rechten Glauben. (Bullinger, Ms.)

(8) Quibus auditis, mœror simul et lætitia. (Osw. Myc.)

nouvelle; sa stature de réformateur se dessinait hardiment aux yeux de son peuple, et la réforme avançait.

Hoffman, ayant échoué dans le chapitre, adressa une requête écrite au prévôt, pour qu'il défendît à Zwingle d'ébranler le peuple dans ses croyances. Le prévôt fit venir le nouveau prédicateur, et lui parla avec beaucoup d'affection. Mais nulle puissance humaine ne pouvait fermer ses lèvres. Le 31 décembre, il écrivit au conseil de Glaris qu'il renonçait entièrement à la charge d'âmes qu'on lui avait jusqu'alors conservée, et il fut tout à Zurich et à l'œuvre que Dieu lui préparait dans cette ville.

Le samedi, premier jour de l'an 1519, Zwingle, ayant ce jour-là même trente-cinq ans accomplis, monta dans la chaire de la cathédrale. Une grande foule, désireuse de voir cet homme déjà célèbre, et d'entendre ce nouvel Évangile, dont chacun commençait à parler, remplissait le temple. « C'est à « Christ, dit Zwingle, que je veux vous conduire; « à Christ, vraie source du salut. Sa divine Parole « est la seule nourriture que je veuille donner à « votre vie et à votre cœur. » Puis il annonça que dès le jour suivant, premier dimanche de l'année, il commencerait à expliquer l'Évangile selon saint Matthieu. Le lendemain, le prédicateur et un auditoire plus nombreux encore se trouvaient à leur poste. Zwingle ouvrit l'Évangile, ce livre depuis si longtemps fermé, et en lut la première page. Parcourant l'histoire des patriarches et des prophètes (premier chapitre de saint Matthieu), il l'exposa de telle manière que chacun, étonné et ravi, s'écriait : « On n'a jamais rien entendu de pareil (1) ! »

Il continua à expliquer ainsi saint Matthieu d'après le texte grec. Il montrait comment toute la Bible trouvait à la fois son explication et son application dans la nature même de l'homme. Exposant, dans un langage facile, les plus hautes vérités de l'Évangile, sa prédication allait à toutes les classes, aux sages et aux savants, comme aux ignorants et aux simples (2). Il exaltait les miséricordes infinies de Dieu le Père, et il conjurait tous ses auditeurs de mettre leur confiance uniquement en Jésus-Christ, comme dans le seul Sauveur (3). En même temps, il les appelait à la repentance avec une grande énergie; il attaquait avec force les erreurs qui dominaient parmi son peuple; il s'élevait avec intrépidité contre le luxe, l'intempérance, l'éclat des vêtements, l'oppression des pauvres, l'oisiveté, le service étranger et les pensions des princes. « En « chaire, dit l'un de ses contemporains, il ne mé« nageait personne, ni pape, ni empereur, ni rois, « ni ducs, ni princes, ni seigneurs, ni même les « confédérés. Toute sa force et toute la joie de son « cœur étaient en Dieu; aussi exhortait-il toute la « ville de Zurich à se confier uniquement en lui (4). » — « Jamais on n'avait vu un homme parler avec « tant d'autorité, » dit Oswald Myconius, qui suivait avec joie et grande espérance les travaux de son ami.

L'Évangile ne pouvait être annoncé en vain dans Zurich. Une multitude toujours plus nombreuse d'hommes de toutes les classes, et surtout d'hommes du peuple, accourait pour l'entendre (5). Plusieurs Zurichois avaient cessé de fréquenter le culte public. « Je ne retire aucun profit des discours de ces « prêtres, disait souvent Füsslin, poëte, historien « et conseiller d'État; ils ne prêchent pas les choses « du salut, car ils ne les comprennent pas. Je ne « sais voir en eux que convoitises et volupté. » Henri Rauschlin, trésorier d'État, homme qui lisait assidûment l'Écriture, pensait de même : « Les prê« tres, disait-il, se sont réunis par milliers au con« cile de Constance... pour y brûler le meilleur « d'eux tous. » Ces hommes distingués, attirés par la curiosité, vinrent entendre le premier discours de Zwingle. On pouvait lire sur leur visage l'émotion avec laquelle ils suivaient l'orateur. « Gloire « soit à Dieu! dirent-ils en sortant; celui-ci est un « prédicateur de la vérité! Il sera notre Moïse, pour « nous sortir des ténèbres d'Égypte (6). » Dès ce moment ils devinrent amis intimes du réformateur. « Puissants de ce monde, disait Füsslin, ces« sez de proscrire la doctrine de Christ! Christ, le « fils de Dieu, ayant été mis à mort, des pêcheurs « se levèrent. Et maintenant, si vous faites périr « les prédicateurs de la vérité, vous verrez paraître « à leur place des vitriers, des menuisiers, des « potiers, des fondeurs, des cordonniers et des tail« leurs, qui enseigneront avec puissance (7). »

Il n'y eut d'abord dans Zurich qu'un cri d'admiration; mais, le premier moment d'enthousiasme passé, les adversaires reprirent courage. Des hommes honnêtes, que la crainte d'une réformation épouvantait, se détachèrent peu à peu de Zwingle. La violence des moines, un instant voilée, reparut, et le collége des chanoines retentit de plaintes. Zwingle se montrait inébranlable. Ses amis, en contemplant

(1) Dessgleichen wie jederman redt, nie gehört worden war. (B. Weise, contemporain de Zwingle, Fusslin Beytrage, IV, p. 36.)

(2) Nam ita simplices æqualiter cum prudentissimis et acutissimis quibusque, proficiebant. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(3) In welchem er Gott den Vater prysset und alle Menschen allein uff Jesum Christum, als den einigen Heiland vertrauwen lehrte. (Bullinger, Ms.)

(4) All sein Trost stuhnd allein mit frölichem Gemüth zu Gott... (B. Weise, Fusslin Beytr. IV, p. 36.)

(5) Do ward bald ein gross gelauff von allerley menschen, innsonders von dem gemeinen Mann. (Bullinger, Ms.)

(6) Und unser Moses seyn der uns aus Egypten führt. (Ibid.)

(7) Werden die Glaser, Muller, Hafner, Giesser, Schuhmacher und Schneider lehren. (Muller's Reliq. III, p. 185.)

son courage, croyaient voir reparaître devant eux un homme des temps apostoliques (1). Parmi ses ennemis, les uns riaient et plaisantaient, d'autres faisaient entendre d'outrageantes menaces; mais il endurait tout avec la patience du chrétien (2). « Si « l'on veut gagner les méchants à Jésus-Christ, « avait-il coutume de dire, il faut fermer les yeux « sur beaucoup de choses (3). » Parole admirable, qui ne doit pas être perdue.

Son caractère, sa manière d'être avec tous les hommes, contribuaient, autant que ses discours, à gagner les cœurs. Il était à la fois un vrai chrétien et un vrai républicain. L'égalité de tous les hommes n'était pas pour lui une phrase banale; écrite dans son cœur, elle se retrouvait dans sa vie. Il n'avait ni cet orgueil pharisaïque, ni cette grossièreté monacale qui choquent également les simples et les sages du monde; on se sentait attiré vers lui, et à l'aise dans sa conversation. Fort et puissant en chaire, il était affable envers tous ceux qu'il rencontrait dans les rues et sur les places publiques; souvent on le voyait dans les lieux où se réunissaient les tribus, les corps de métier, exposer aux bourgeois de la cité les principaux points de la doctrine chrétienne, ou converser familièrement avec eux. Il accueillait avec la même cordialité les paysans et les patriciens. « Il invitait les gens de la campagne « à dîner, dit l'un de ses plus violents ennemis, se « promenait avec eux, leur parlait de Dieu, faisait « entrer le diable dans leur cœur et ses écrits dans « leur poche. Il fit même si bien, que les notables « de Zurich visitaient ces paysans, leur donnaient « à boire, allaient avec eux par la ville, et leur té- « moignaient toutes sortes d'attentions (4)!... »

Il continua à cultiver la musique, « avec modes- « tie, » dit Bullinger; néanmoins, les adversaires de l'Évangile en profitèrent et l'appelèrent « l'évan- « gélique joueur de flûte et de luth (5). » Faber lui ayant un jour reproché ce goût : « Mon cher Faber, « lui répondit Zwingle avec une noble candeur, « tu ne sais pas ce que c'est que la musique. J'ai, « il est vrai, appris à jouer du luth, du violon et « d'autres instruments, et ils me servent à faire « taire les petits enfants (6); mais tu es trop saint, « toi, pour la musique!... Ne sais-tu pas que David « était un bon joueur de harpe, et qu'il chassait « ainsi de Saül l'esprit malin?... Ah! si tu connais- « sais le son du luth céleste, l'esprit malin de l'am- « bition et de l'amour des richesses, qui te possède, « sortirait aussi de toi. » Peut-être y eut-il ici un faible dans Zwingle; cependant c'était dans un esprit de débonnaireté et de liberté évangélique qu'il cultivait cet art, que la religion a constamment associé à ses plus sublimes élans. Il a composé la musique de quelques-unes de ses poésies chrétiennes, et il ne craignait pas quelquefois d'amuser avec son luth les plus petits du troupeau. Il se conduisait avec la même débonnaireté envers les pauvres. « Il mangeait et buvait, dit un de ses contem- « porains, avec tous ceux qui l'invitaient; il ne « méprisait personne; il était plein de compassion « pour les pauvres, toujours ferme et toujours « joyeux dans la bonne comme dans la mauvaise « fortune. Aucun mal ne l'épouvantait; sa parole « était en tout temps pleine de force, et son cœur « rempli de consolations (7). » Ainsi grossissait la popularité de Zwingle, assis tour à tour à la table du peuple et au festin des grands, comme jadis son Maître, et faisant partout l'œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé.

Aussi était-il infatigable à l'étude. Depuis le matin jusqu'à dix heures, il lisait, il écrivait, il traduisait; l'hébreu était surtout alors l'objet de son application. Après le dîner, il écoutait ceux qui avaient quelque chose à lui raconter ou quelque conseil à lui demander; il se promenait avec ses amis et il visitait ses ouailles. A deux heures, il se remettait au travail. Il faisait une petite promenade après souper, et écrivait ensuite des lettres, qui le retenaient souvent jusqu'à minuit. Il travaillait toujours debout, et ne permettait qu'on le détournât que pour des causes très-graves (8).

Mais il fallait plus que les travaux d'un seul homme. Un certain Lucien arriva un jour chez lui avec des écrits du réformateur allemand. Rhenan, savant fixé alors à Bâle, et infatigable propagateur des écrits de Luther en Suisse, envoyait cet homme à Zwingle. Rhenan avait compris que le colportage de livres était un puissant moyen pour répandre la doctrine de l'Évangile. Lucien avait parcouru presque toute la Suisse et y connaissait tout le monde. « Voyez, disait Rhenan à Zwingle, si ce « Lucien possède assez de prudence et d'habileté; « s'il en est ainsi, qu'il porte de ville en ville, de

(1) Nobis, apostolici illius sæculi virum repræsentas. (Zw. Epp., p. 74.)

(2) Obganniunt quidam, rident, minantur, petulanter incessunt... at tu vere, christianâ patientiâ, suffers omnia... (Ibid., 7 mai 1519.)

(3) Connivendum ad multa, ei qui velit malos Christo lucrifacere... (Ibid.)

(4) Dass der Rath gemeldete Bauern besucht... (Salat's Chronick, p. 155.)

(5) Der Lauthenschlager und Evangelischer pfyffer. (Bullinger, Ms.)

(6) Dass kombi mir ia wol die kind zu geschweigen. (Ibid.)

(7) War allwegen trostlichen Gemüths und tapferer Red. (B. Weise, Füssl. Beytr. IV, p. 36.)

(8) Certas studiis vindicans horas, quas etiam non omisit nisi seriis coactus. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

« bourg en bourg, de village en village, et même « de maison en maison, parmi les Suisses, les « écrits de Luther, et en particulier l'exposition de « la prière du Seigneur, écrite pour les laïques (1). « Plus il est connu, plus il trouvera d'acheteurs. « Mais il faut prendre garde qu'il ne colporte pas « d'autres livres ; car s'il n'a que ceux de Luther, « il les vendra d'autant mieux. » Beaucoup de familles en Suisse virent ainsi quelques rayons de lumière pénétrer sous leur humble toit. Il y a pourtant un livre que Zwingle eût dû faire colporter avant ceux de Luther, c'est l'Évangile de Jésus-Christ.

VII

Les indulgences.—Samson à Berne.— Samson à Bade.— Le doyen de Bremgarten.— Le jeune Henri Bullinger. — Samson et le doyen.— Combats intérieurs de Zwingle.— Zwingle contre les indulgences. — Samson renvoyé.

L'occasion de déployer son zèle dans une vocation nouvelle ne se fit pas longtemps attendre. Samson, le fameux marchand d'indulgences, s'approchait alors à pas lents de Zurich. Ce misérable trafiquant était arrivé de Schwitz à Zoug le 20 septembre 1518, et y était resté trois jours. Une foule immense s'était rassemblée autour de lui. Les plus pauvres étaient les plus ardents, et empêchaient ainsi les riches de venir. Ce n'était pas le compte du moine ; aussi l'un de ses serviteurs se mit-il à crier à la populace : « Bonnes gens, ne vous pres« sez pas si fort ! Laissez venir ceux qui ont de « l'argent ! Nous chercherons ensuite à contenter « ceux qui n'en ont pas. » De Zoug, Samson et sa bande se rendirent à Lucerne ; de Lucerne à Underwald ; puis traversant des Alpes fertiles, de riches vallées, passant au pied des glaces éternelles de l'Oberland, et exposant dans ces sites, les plus beaux de la Suisse, leurs marchandises romaines, ils arrivèrent près de Berne. Le moine reçut d'abord défense d'entrer dans la ville ; mais il parvint enfin à s'y introduire, au moyen d'intelligences qu'il y entretenait, et étala dans l'église de Saint-Vincent. Là il se mit à crier plus fort que jamais : « Voici, « disait-il aux riches, des indulgences sur parche« min, pour une couronne. Voilà, disait-il aux « pauvres, des absolutions sur papier ordinaire, « pour deux batz ! » Un jour, un chevalier célèbre, Jacques de Stein, se présenta à lui, caracolant sur un cheval gris pommelé ; le moine admirait fort le cheval. « Donnez-moi, dit le chevalier, « une indulgence pour moi, pour ma troupe forte « de cinq cents hommes, pour tous mes vassaux « de Belp et pour tous mes ancêtres ; je vous offre « en échange mon cheval gris pommelé. » C'était demander beaucoup pour un cheval. Cependant, le coursier plaisait au franciscain. On tomba d'accord ; la bête entra dans l'écurie du moine, et toutes ces âmes furent déclarées par lui exemptes à jamais de l'enfer (2). Un autre jour, un bourgeois obtint de lui, pour treize florins, une indulgence en vertu de laquelle son confesseur était autorisé à l'absoudre, entre autres choses, de toute espèce de parjure (3). On avait tant de respect pour Samson, que le conseiller de May, homme âgé et d'un esprit éclairé, ayant dit contre lui quelques mots, fut obligé de demander pardon au moine orgueilleux, en se mettant à genoux devant lui.

C'était le dernier jour. Un son bruyant de cloches annonçait à Berne le départ du moine. Samson était dans l'église, debout sur les marches du grand autel. Le chanoine Henri Lupulus, autrefois maître de Zwingle, lui servait d'interprète. « Quand le « loup et le renard se mettent ensemble en campa« gne, dit le chanoine Anshelm, en se tournant « vers le schultheiss de Watteville, le plus sûr pour « vous, gracieux seigneur, est de mettre prompte« ment en sûreté vos brebis et vos oies. » Mais le moine se souciait peu de ces jugements, qui d'ailleurs ne parvenaient pas à ses oreilles : « Tombez à « genoux, dit-il à la foule superstitieuse, récitez « trois *Pater*, trois *Ave Maria*, et vos âmes seront « immédiatement aussi pures qu'au moment de « leur baptême. » Alors tout le peuple s'agenouilla. Puis, voulant se surpasser lui-même, Samson s'écria : « Je délivre des tourments du purgatoire et « de l'enfer tous les esprits des Bernois trépassés, « quels qu'aient été le genre et le lieu de leur « mort ! » Ces bateleurs gardaient, comme ceux des foires, leur plus beau coup pour le dernier.

Samson s'achemina, chargé d'argent, vers Zurich, en traversant l'Argovie et Bade. A mesure qu'il avançait, le moine, dont l'apparence était si chétive en passant les Alpes, marchait avec plus d'éclat et d'orgueil. L'évêque de Constance, irrité de ce qu'il n'avait pas voulu faire légaliser par lui ses bulles, avait défendu à tous les curés de son diocèse de lui ouvrir leurs églises. A Bade, néanmoins, le curé n'osa s'opposer longtemps à son trafic. Le moine redoubla d'effronterie. Faisant, à la tête d'une procession, le tour du cimetière, il sem-

(1) ... Oppidatim, municipatim, vicatim, imo domesticatim per Helvetios circumferat... (Zw. Epp., p. 81.)

(2) Um einen Kutgrowen Hengst (Anshelm, V, p. 335. J. J. Hotting. Helv. K. Gesch. III, p. 29.)

(3) A quovis perjurio. (Muller's Reliq., IV, p. 403.)

blait fixer ses regards sur quelque objet dans l'air, tandis que ses acolytes chantaient l'hymne des morts, et, prétendant voir les âmes voler du cimetière dans le ciel, il s'écriait : « *Ecce volant!* Voyez « comme elles volent ! » Un jour, un homme de l'endroit se jette dans la tour de l'église, et monte au clocher; bientôt une multitude de plumes blanches, voltigeant dans les airs, recouvre la procession étonnée : « Voyez comme elles volent! » s'écriait le plaisant de Bade, en secouant un coussin du haut de la tour. Beaucoup de gens se mirent à rire (1). Samson, irrité, ne s'apaisa qu'en apprenant que cet homme avait quelquefois la tête dérangée; il sortit de Bade tout honteux.

Continuant sa route, il arriva, vers la fin de février 1519, à Bremgarten, où le schultheiss et le second curé de la ville, qui l'avaient vu à Bade, l'avaient supplié de se rendre. Personne n'avait, dans tout ce pays, plus de réputation que le doyen Bullinger, de Bremgarten. Cet homme, peu éclairé sur les erreurs de l'Église et sur la Parole de Dieu, mais ouvert, plein de zèle, éloquent, bienfaisant envers les pauvres, et prêt à rendre service aux petits, était aimé de tout le monde. Il avait dans sa jeunesse contracté une union de conscience avec une fille d'un conseiller de l'endroit. C'était la coutume de ceux d'entre les prêtres qui ne voulaient pas vivre dans la dissolution. Anna lui avait donné cinq fils, et cette nombreuse famille n'avait nullement diminué la considération dont le doyen jouissait. Il n'y avait pas dans toute la Suisse une maison plus hospitalière que la sienne. Grand ami de la chasse, on le voyait, entouré de dix ou douze chiens, et accompagné des seigneurs de Hallwyll, de l'abbé de Mury, des patriciens de Zurich, battre les campagnes et les forêts d'alentour. Il tenait table ouverte, et nul de ses convives n'était plus gai que lui. Lorsque les députés à la diète se rendaient à Bade, en passant par Bremgarten, ils ne manquaient pas de s'asseoir à la table du doyen. « Bul« linger, disait-on, tient cour comme le plus puis« sant seigneur. »

Les étrangers remarquaient dans cette maison un enfant d'une figure intelligente. Henri, l'un des fils du doyen, avait, dès ses premières années, couru bien des périls. Un jour, atteint de la peste, on allait le mettre en terre, quand quelques signes de vie rendirent la joie à ses parents. Un autre jour, un vagabond, l'ayant attiré par des caresses, l'enlevait à sa famille, lorsque des passants le reconnurent et le délivrèrent. A trois ans, il savait déjà l'oraison dominicale et le symbole des apôtres; et se glissant dans l'église, il montait dans la chaire de son père, s'y posait avec gravité, et disait de toutes les forces de sa voix : « Je crois en Dieu le « Père, » et ce qui suit. A douze ans, ses parents l'envoyèrent à l'école latine d'Emmerick, le cœur rempli de craintes, car ces temps étaient dangereux pour un jeune garçon sans expérience. On voyait souvent des étudiants, si la règle d'une université leur paraissait trop sévère, quitter par troupes l'école, entraîner avec eux des enfants, et camper dans des bois, d'où ils envoyaient mendier les plus jeunes d'entre eux, ou bien se jetaient, les armes à la main, sur les passants, les dépouillaient, et consommaient ensuite dans la débauche le fruit de leurs rapines. Henri fut heureusement gardé du mal dans ces lieux éloignés. Comme Luther, il gagna sa vie en chantant devant les portes des maisons; car son père voulait qu'il apprît à vivre de ses propres moyens. Il avait seize ans, quand il ouvrit un Nouveau Testament. « J'y trouvai, dit-il, tout ce « qui est nécessaire au salut de l'homme, et dès « lors je m'attachai à ce principe, qu'il faut suivre « uniquement la sainte Écriture, et rejeter toutes « les additions humaines. Je n'en crois ni les Pères, « ni moi-même, mais j'explique l'Écriture par l'É« criture, sans rien ajouter et sans rien ôter (2). » Dieu préparait ainsi ce jeune homme, qui devait un jour succéder à Zwingle. Il est l'auteur de la Chronique manuscrite que nous citons souvent.

Ce fut vers ce temps que Samson arriva à Bremgarten avec toute sa suite. Le courageux doyen, que cette petite armée italienne n'épouvantait pas, défendit au moine de débiter chez lui sa marchandise. Le schultheiss, le conseil de ville et le second pasteur, amis de Samson, étaient réunis dans une chambre de l'auberge où celui-ci était descendu, et entouraient, tout déconcertés, le moine impatient. Le doyen arriva. « Voici les bulles du pape, lui dit le moine, ouvrez votre église! »

LE DOYEN.

« Je ne permettrai pas qu'au moyen de lettres non authentiques (car l'évêque ne les a pas légalisées), on vide la bourse de mes paroissiens.

LE MOINE, d'un ton solennel.

« Le pape est au-dessus de l'évêque. Je vous défends de priver votre troupeau d'une grâce si éclatante.

LE DOYEN.

« Dût-il m'en coûter la vie, je n'ouvrirai pas mon église!

LE MOINE, avec indignation.

« Prêtre rebelle! au nom de notre très-saint seigneur le pape, je prononce contre toi la grande excommunication, et je ne t'absoudrai pas que tu n'aies racheté, au prix de trois cents ducats, une hardiesse si inouïe...

(1) Dessen viel luth gnug lachten. (Bullinger, Ms.)

(2) Bulling. Epp. Franz's Merkw.-Züge, p. 19.

LE DOYEN, tournant le dos et se retirant.

« Je saurai répondre devant mes juges légitimes : quant à toi et à ton excommunication, je n'en ai que faire.

LE MOINE, hors de lui.

« Impudente bête ! je vais à Zurich, et là je porterai ma plainte devant les députés de la confédération (1).

LE DOYEN.

« Je puis y paraître aussi bien que toi, et de ce pas je m'y rends. »

Pendant que ces choses se passaient à Bremgarten, Zwingle, qui voyait l'ennemi s'approcher peu à peu de lui, prêchait avec force contre les indulgences (2). Le vicaire Faber, de Constance, l'encourageait, lui promettant l'appui de l'évêque (3). « Je « sais, disait Samson en marchant vers Zurich, « que Zwingle parlera contre moi, mais je lui fer« merai la bouche. » Zwingle sentait en effet trop vivement la douceur du pardon de Christ, pour ne pas attaquer l'indulgence de papier de ces hommes téméraires. Souvent il tremblait comme Luther à cause du péché, mais il trouvait dans le Sauveur la délivrance de ses craintes. Cet homme modeste, mais fort, avançait dans la connaissance de Dieu. « Lorsque Satan, disait-il, m'effraye, en me criant : « Tu ne fais pas ceci ou cela, et pourtant Dieu le « commande ! aussitôt la douce voix de l'Évangile « me console, en me disant : Ce que tu ne peux « faire (et certainement tu ne peux rien), Christ le « fait et l'accomplit. Oui, continuait le pieux évan« géliste, lorsque mon cœur est angoissé à cause « de mon impuissance et de la faiblesse de ma chair, « mon esprit se ranime à l'ouïe de cette joyeuse « nouvelle : Christ est ton innocence ! Christ est ta « justice ! Christ est ton salut ! Tu n'es rien, tu ne « peux rien ! Christ est l'alpha et l'oméga ; Christ « est la proue et la poupe ; Christ est tout ; il peut « tout (4). Toutes les choses créées t'abandonne« ront et te tromperont ; mais Christ, l'Innocent et « le Juste, te recevra, et te justifiera... Oui, c'est « lui, s'écriait Zwingle, qui est notre justice et « celle de tous ceux qui paraîtront jamais comme « justes devant le trône de Dieu !... »

En présence de telles vérités, les indulgences tombaient d'elles-mêmes ; aussi Zwingle ne craignit-il pas de les attaquer. « Aucun homme, disait-il, ne « peut remettre les péchés. Christ seul, qui est vrai « Dieu et vrai homme, en a le pouvoir (5). Va, achète « des indulgences... Mais sois certain que tu n'es « nullement absous. Ceux qui pour de l'argent ven« dent la rémission des péchés, sont les compa« gnons de Simon le magicien, les amis de Balaam, « et les ambassadeurs de Satan. »

Le doyen Bullinger, encore tout échauffé de sa conversation avec le moine, arriva avant lui à Zurich. Il venait porter plainte à la diète contre ce marchand déhonté et contre son trafic. Des envoyés de l'évêque s'y trouvaient pour le même motif. Il fit cause commune avec eux. Tous lui promirent de l'appuyer. L'esprit qui animait Zwingle soufflait sur cette ville. Le conseil d'État résolut de s'opposer à ce que le moine entrât dans Zurich.

Samson était arrivé dans les faubourgs et descendu dans une auberge. Déjà il avait un pied à l'étrier pour faire son entrée, lorsque des députés du conseil vinrent, en lui offrant le vin d'honneur comme à un envoyé du pape, lui annoncer qu'il pouvait se passer de paraître dans Zurich. « J'ai « quelque chose à communiquer à la diète au nom « de Sa Sainteté, » répliqua le moine. C'était une ruse. On résolut cependant de l'admettre ; mais comme il ne parla que de ses bulles, on le renvoya, après lui avoir fait retirer l'excommunication prononcée contre le doyen de Bremgarten. Il sortit plein de colère, et bientôt le pape le rappela en Italie. Un char, traîné par trois chevaux et chargé de l'argent que ses mensonges avaient enlevé aux pauvres, le précédait sur ces chemins escarpés du Saint-Gothard, qu'il avait traversés huit mois auparavant, pauvre, sans apparence, et chargé seulement de quelques papiers (6).

La diète helvétique montra alors plus de résolution que la diète germanique. C'est qu'il n'y siégeait pas des évêques et des cardinaux. Aussi le pape, privé de ces soutiens, agissait-il plus doucement avec la Suisse qu'avec l'Allemagne. Au reste, l'affaire des indulgences, qui joua un si grand rôle dans la réformation de l'Allemagne, n'est qu'un épisode dans la réformation suisse.

VIII

Fatigues de Zwingle. — Les bains de Pfeffers. — Le moment de Dieu. — La grande mort. — Zwingle attaqué de la peste. — Ses adversaires. — Ses amis. — Convalescence. — Joie générale. — Effet du fléau. — Myconius à Lucerne. — Oswald encou-

(1) Du freche Bestie... etc. (Bullinger, Ms.)

(2) Ich prengete streng wider des Pabsts Ablass... (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

(3) Und hat mich darin gestarkt : er welle mir mit aller truw byston. (Ibid.)

(4) Christus est innocentia tua, Christus est justitia et puritas tua, Christus est salus tua ; tu nihil es, tu nihil potes : Christus est A et Ω ; Christus est prora et puppis ; Christus est omnia... (Zw. Opp. I, p. 207.)

(5) Nisi Christus Jesus, verus Deus et verus homo... (Ibid., p. 412.)

(6) Und fuhrt mit Ihm ein threspendiger Schatz an gelt, den er armen luthen abgelogen hat. (Bullinger, Ms.)

rage Zwingle. — Zwingle à Bâle. — Capiton appelé à Mayence. — Hédion à Bâle. — Un fils dénaturé. — On se prépare au combat.

Zwingle ne s'épargnait pas. Tant de travaux demandaient un peu de relâche. On lui ordonna de se rendre aux bains de Pfeffers. « Ah! » dit en se séparant de lui Hérus, l'un des disciples qu'il avait dans sa maison, et qui exprimait ainsi la pensée de tous ceux qui connaissaient Zwingle, « quand j'aurais « cent langues, cent bouches, une voix de fer, « comme dit Virgile, ou plutôt l'éloquence de Cicé- « ron, pourrais-je dire tout ce que je vous dois et « tout ce que me coûte cette séparation (1)? » Cependant Zwingle partit. Il arriva à Pfeffers par cette gorge épouvantable que forme l'impétueux torrent de la Jamina. Il descendit dans ce gouffre infernal, comme parlait Daniel l'ermite, et parvint à ces bains perpétuellement ébranlés par la chute du torrent et arrosés par la poussière humide des ondes brisées. On avait besoin de flambeaux en plein midi dans le logis où Zwingle habita. On assurait même autour de lui que d'affreux spectres y apparaissaient quelquefois dans les ténèbres.

Et cependant encore là il trouva l'occasion de servir son Maître. Son affabilité gagna le cœur de plusieurs malades. De ce nombre fut un poëte célèbre, Philippe Ingentinus, professeur à Fribourg en Brisgau (2), qui se montra dès lors plein de zèle pour la réformation.

Dieu veillait à son œuvre et voulait la hâter. Le défaut de Zwingle était dans sa force. Fort de corps, fort de caractère, fort de talents, il devait voir toutes ces forces brisées, pour devenir un instrument tel que Dieu les aime. Il lui manquait un baptême, celui de l'adversité, de l'infirmité, de la faiblesse et de la douleur. Luther l'avait reçu dans ce temps d'angoisse, où il faisait retentir de cris perçants la cellule et les longs corridors du couvent d'Erfurt. Zwingle devait le recevoir en se trouvant en contact avec la maladie et la mort. Il y a pour les héros du monde, les Charles XII, les Napoléon, un moment qui décide de leur carrière et de leur gloire : c'est celui où tout à coup leur force se révèle à eux. Un moment analogue existe dans la vie des héros selon Dieu, mais il est en un sens contraire ; c'est celui où ils viennent à reconnaître leur impuissance et leur néant ; dès lors ils reçoivent d'en haut la force de Dieu. Une œuvre telle que celle dont Zwingle devait être l'organe, ne s'accomplit jamais dans la force naturelle de l'homme ; elle se flétrirait aussitôt, comme un arbre que l'on plante dans tout son développement et toute sa vigueur. Il faut qu'une plante soit faible, pour qu'elle prenne racine, et qu'un grain meure dans la terre, pour qu'il porte beaucoup de fruits. Dieu conduisit Zwingle, et avec lui l'œuvre dont il était l'espoir, aux portes du sépulcre. C'est parmi les ossements, les ténèbres et la poudre de la mort, que Dieu se plaît à prendre les organes par le moyen desquels il veut répandre sur la terre la lumière, la régénération et la vie.

Zwingle était caché entre les immenses rochers qui enceignent le torrent furieux de la Jamina, lorsque tout à coup il apprit que la peste ou, comme on l'appelait, *la grande mort* (3), était à Zurich. Terrible, elle éclata en août, le jour de la Saint-Laurent, dura jusqu'à la Chandeleur, et moissonna deux mille cinq cents personnes. Les jeunes gens qui demeuraient chez Zwingle étaient aussitôt partis, d'après les instructions qu'il avait laissées. Sa maison était vide ; mais c'était pour lui le moment d'y retourner. Il quitta précipitamment Pfeffers et reparut au sein de son troupeau décimé par la maladie ; il renvoya aussitôt à Wildhaus son jeune frère André, qui avait voulu l'attendre, et dès ce moment il se consacra tout entier aux victimes de cet affreux fléau. Chaque jour, il annonçait aux malades Christ et ses consolations (4). Ses amis, joyeux de le voir sain et sauf au milieu de tant de traits mortels (5), éprouvaient pourtant un secret effroi. « Faites le bien, lui écrivait de Bâle Conrad Brun- « ner, qui mourut lui-même de la peste quelques « mois plus tard, mais en même temps souvenez- « vous de prendre soin de votre vie! » Il était trop tard ; Zwingle était atteint de la peste. Le grand prédicateur de la Suisse fut couché sur un lit dont il devait peut-être ne se relever jamais. Il rentra en lui-même et porta en haut ses regards. Il savait que Christ lui avait donné un sûr héritage, et épanchant les sentiments de son cœur dans un chant rempli d'onction et de simplicité, dont, ne pouvant rendre le langage antique et naïf, nous cherchons au moins à reproduire le rhythme et les expressions littérales, il s'écria :

Ma porte s'ouvre...
Et c'est la Mort (6)!
Ta main me couvre!
Mon Dieu, mon Fort!

(1) Etiamsi mihi sint linguæ centum, sint oraque centum, ferrea vox, ut Virgilius ait, aut potius Ciceronia eloquentia. (Zw. Epp., p. 81.)

(2) Illic tum comitatem tuam e sinu uberrimo profluentem, non injucundè sum experius. (Ibid., p. 119.)

(3) Der grosse Tod. (Bullinger, Ms.)

(4) Ut in majori periculo sis, quod in die te novo exponas, dum invisis ægrotos. (Bullinger, Ms., p. 67. M. de Chateaubriand avait oublié ce fait et des milliers d'autres semblables, quand il a écrit « que le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort et ne se précipite point au milieu de la peste. » (Essai sur la littérature anglaise.)

(5) Plurimum gaudeo, te inter tot jactus telorum versantem, illæsum, hactenus evasisse. (Ibid.)

(6) Ich mein der Tod
Syg an der Thür. (Zw., Opp. II, 2me partie, p. 270.)

O Jésus, lève
Ton bras percé ;
Brise le glaive
Qui m'a blessé.

Mais si mon âme,
En son midi,
Ta voix réclame (1)...
Christ ! me voici.

Ah ! que je meure,
Je suis à toi ;
Et ta demeure
S'ouvre à ma foi.

Cependant la maladie augmente ; ses amis contemplent avec désolation cet homme, l'espérance de la Suisse et de l'Église, près de devenir la proie du sépulcre. Ses sens et ses forces l'abandonnent. Son cœur s'effraye, mais il trouve encore quelque force pour se tourner vers Dieu, et s'écrie :

Mon mal s'enflamme :
Console-moi.
Le corps et l'âme
Fondent d'effroi.

La mort s'apprête,
Je perds mes sens :
Ma voix s'arrête,
Christ... il est temps (2) !

Satan m'enlace
Pour m'engloutir ;
Sa main m'embrasse...
Vais-je périr ?...

Rien ne me touche,
Ses traits, sa voix...
Car je me couche
Devant ta croix.

Le chanoine Hoffman, sincère dans sa foi, ne pouvait supporter l'idée de voir mourir Zwingle dans les erreurs qu'il avait prêchées. Il se rendit vers le prévôt du chapitre. « Pensez, lui dit-il, aux « dangers de son âme ! N'appelle-t-il pas novateurs « et fantasques tous les docteurs qui ont enseigné « depuis trois cent quatre-vingts ans et plus, « Alexandre de Hales, saint Bonaventure, Albert le « Grand, Thomas d'Aquin, et tous les canonistes ? « Ne prétend-il pas que leurs doctrines sont des « rêves qu'ils ont faits dans leurs capuchons, entre « les murs de leurs cloîtres ?... Ah ! il eût mieux « valu pour la ville de Zurich que Zwingle eût « ruiné pour plusieurs années nos vendanges et « nos moissons ! Maintenant le voilà à la mort... Je « vous en supplie, sauvez sa pauvre âme ! » Il paraît que le prévôt, plus éclairé que le chanoine, ne crut pas nécessaire de convertir Zwingle à saint Bonaventure et au grand Albert. On le laissa en paix.

Le trouble était dans toute la ville. Tous les croyants criaient à Dieu nuit et jour, et lui demandaient de rétablir leur fidèle pasteur (3). La terreur avait passé de Zurich aux montagnes du Tockenbourg. La peste était aussi arrivée sur ces hauteurs. Sept ou huit personnes avaient succombé dans le village ; parmi elles était un domestique de Nicolas, frère de Zwingle (4). On ne recevait point de lettre du réformateur. « Apprends-moi, lui écrivit le « jeune André Zwingle, en quel état tu te trouves, « ô frère bien-aimé ! L'abbé et tous nos frères te « saluent. » Il paraît que le père et la mère de Zwingle étaient déjà morts, puisqu'il n'est point ici question d'eux.

La nouvelle de la maladie de Zwingle et même le bruit de sa mort coururent en Suisse et en Allemagne. « Ah ! s'écria Hédion avec larmes, le salut de « la patrie, la trompette de l'Évangile, le magna- « nime héraut de la vérité, est frappé de mort à la « fleur et pour ainsi dire au printemps de son « âge (5) ! » Quand la nouvelle que Zwingle avait succombé arriva à Bâle, toute la ville retentit de gémissements et de deuil (6).

Cependant l'étincelle de vie qui restait encore à Zwingle se ranime. Bien que tous ses membres soient encore frappés de langueur, son âme a l'inébranlable conviction que Dieu l'appelle à replacer sur le chandelier éteint de l'Église le flambeau de sa Parole. La peste a abandonné sa victime ; Zwingle s'écrie avec émotion :

Mon Dieu, mon père !
Tu m'as guéri.
Sur cette terre
Me revoici.

Plus ne me touche
L'iniquité !
Mais par ma bouche,
Seul, sois chanté !

(1) Willit du dann glych
Tod haben mich
In mits der Tagen min,
So soll's willig sin. (Zw. Opp. II, 2me p., p. 270.)

(2) Nun ist est um.
Min Zung ist stumm
. . . .
Darum ist Zyt
Dass du min stryt. (Ibid., p. 271.)

(3) Alle glaubige rufften Gott treuwillich an, dass er ihren getreuwen Hirten wieder ufrichte. (Bullinger, Ms.)

(4) Nicolao verò germano nostro, etiam obiit servus suus, attamen non in ædibus suis. (Zw. Epp., p. 88.)

(5) Quis enim non doleat, publicam patriæ salutem, tubam Evangelii, magnanimum veritatis buccinatorem languere, intercidere... (Ibid., p. 90.)

(6) Heu quantum luctus, fatis Zinglium concecisse, importunus ille rumor, suo vehementi impetu divulgavit. (Ibid., p. 91.)

L'heure incertaine
Viendra sur moi...
Peut-être pleine
De plus d'effroi (1).

Mais que m'importe?
Toujours joyeux,
Mon joug je porte...
Jusques aux cieux (2)!

A peine Zwingle pouvait-il tenir la plume (c'était au commencement de novembre), qu'il écrivit à sa famille. Ce furent des transports indicibles de joie (3), surtout pour son jeune frère André, qui mourut lui-même, l'année suivante, de la peste, et sur la mort duquel Ulric versa des larmes et poussa des cris, comme une femme ne l'eût pas fait, dit-il lui-même (4). A Bâle, Conrad Brunner, ami de Zwingle, et Bruno Amerbach, fameux imprimeur, jeunes l'un et l'autre, étaient, après trois jours de maladie, descendus au tombeau. On croyait dans cette ville que Zwingle avait aussi succombé. L'université était dans le deuil. « Celui que Dieu aime, « disait-on, est rendu accompli à la fleur de sa « vie (5). » Mais quelle joie, lorsque Collinus, étudiant lucernois, et ensuite un négociant de Zurich, apportèrent la nouvelle que Zwingle avait échappé aux redoutables avenues du sépulcre (6)! Le vicaire de l'évêque de Constance lui-même, Jean Faber, cet ancien ami de Zwingle, qui fut plus tard son plus violent adversaire, lui écrivit : « O mon bien-aimé « Ulric, quelle joie j'éprouve, en apprenant que tu « as échappé à la gueule de la cruelle mort! Si tu « es en danger, la république chrétienne est me- « nacée. Le Seigneur a voulu par des épreuves « te pousser à rechercher davantage la vie éter- « nelle. »

C'était, en effet, le but pour lequel Dieu avait éprouvé Zwingle, et ce but fut atteint, mais autrement que ne le pensait Faber. Cette peste de 1519, dont les ravages furent si grands dans le nord de la Suisse, fut dans la main de Dieu un puissant moyen de conversion pour un grand nombre d'âmes (7). Mais elle n'eut sur personne une influence aussi grande que sur Zwingle. L'Évangile, qui jusqu'alors avait trop été pour lui une simple doctrine, devint une grande réalité. Il se releva des profondeurs du sépulcre avec un cœur nouveau. Son zèle devint plus actif, sa vie plus sainte, sa prédication plus libre, plus chrétienne, plus puissante. Cette époque fut celle de l'entier affranchissement de Zwingle; dès lors il se consacra tout à Dieu. Mais en même temps que le réformateur, la réforme de la Suisse reçut une vie nouvelle. La verge de Dieu, *la grande mort*, en passant sur toutes ces montagnes, et descendant dans toutes ces vallées, donna quelque chose de plus saint au mouvement qui s'y opérait. La réforme plongea, comme Zwingle, dans les eaux de la douleur et de la grâce, et en ressortit plus pure et plus vivante. C'est un grand jour dans la marche de Dieu pour la régénération de ce peuple.

Zwingle puisa de nouvelles forces, dont il sentait si fort le besoin, dans la communion de ses amis. Une vive affection l'unissait surtout à Myconius. Ils marchaient appuyés l'un sur l'autre, comme Luther et Mélanchton. Oswald était heureux à Zurich. Sa position y était, il est vrai, gênée, mais les vertus de sa modeste épouse l'adoucissaient. C'est d'elle que Glaréan disait : « Si je rencontrais une jeune « fille qui lui ressemblât, je la préférerais à la fille « d'un roi. » Cependant, une voix fidèle venait souvent troubler la douce amitié de Zwingle et de Myconius; c'était celle du chanoine Xyloctect, qui appelant Oswald, de Lucerne, le sommait de revenir dans son pays. « Zurich n'est pas ta patrie, lui di- « sait-il, c'est Lucerne! Tu dis que les Zurichois « sont tes amis, j'en conviens; mais sais-tu ce que « l'étoile du soir t'apportera? Sers ta patrie (8) : je « te le conseille, je t'en conjure, et si je le puis, je « te le commande! » Xyloctect, ajoutant l'action aux paroles, fit nommer Myconius maître de l'école collégiale de Lucerne. Alors Oswald n'hésita plus; il vit le doigt de Dieu dans cette nomination, et quelque grand que fût le sacrifice, il se résolut à le faire. Qui sait s'il ne sera pas un instrument du Seigneur, pour faire parvenir la doctrine de la paix dans la belliqueuse Lucerne? Mais quelle séparation que celle de Zwingle et de Myconius! Ils se quittèrent en larmes. « Ton départ, écrivait, peu de temps « après, Ulric à Oswald, a porté à la cause que je « défends une aussi grande atteinte, que celle dont

(1) Paroles qui s'accomplirent d'une manière frappante douze ans plus tard, sur les champs sanglants de Cappel.

(2) So will ich doch
Den trutz und poch
In diser welt
Tragen frölich,
Um widergelt.

Bien que ces trois morceaux de poésie portent pour date, « au commencement, au milieu, à la fin de la maladie, » et qu'ils expriment les sentiments qu'éprouva réellement Zwingle à ces divers moments, il est probable qu'ils ne furent rédigés dans l'état où nous les avons, qu'après sa guérison. (V. Bullinger, Ms.)

(3) Inspectis tuis litteris, incredibilis quidam æstus lætitiæ pectus meum subiit. (Zw. Epp., p. 88.)

(4) Ejulatum et luctum plusquam fœmineum. (Ibid., p. 155.)

(5) Ὃν τι θεοὶ φιλέωσι, νεανίσκος τελευτᾷ. (Ibid., p. 90.)

(6) E diris te mortis faucibus feliciter ereptum negotiator quidam tigurinus... (Ibid., p. 91.)

(7) Als die Pestilentz im Jahre 1519, in diesser Gegend grassirte, viele neigten sich zu einem bessern Leben. (Georg. Vogelin. Ref. Hist. Füsslin Beytr. IV, p. 174.)

(8) Patriam cole, suadeo et obsecro, et si hoc possum, jubeo. (Xyloctect. Myconio.)

« est frappée une armée rangée en bataille, quand « l'une de ses ailes est détruite (1). Ah! je comprends maintenant tout ce qu'a pu mon Myconius, et combien de fois, sans que je le susse, il « a soutenu la cause de Christ!... »

Zwingle sentait d'autant plus la privation de son ami que la peste l'avait laissé dans un état de grande faiblesse. « Elle a diminué ma mémoire, écrivait-il « le 30 novembre 1519, et épuisé mes esprits. » A peine convalescent, il avait repris tous ses travaux. « Mais, dit-il, souvent en prêchant je perds « le fil du discours. Tous mes membres sont frappés de langueur, et je suis presque semblable à « un mort. » Outre cela, l'opposition de Zwingle aux indulgences avait excité la colère de leurs partisans. Oswald fortifiait son ami par des lettres qu'il lui écrivait de Lucerne. Le Seigneur ne donnait-il pas, en ce moment même, des gages de son secours dans la protection dont il entourait en Saxe l'athlète puissant qui remportait sur Rome de si grandes victoires?... « Que penses-tu, disait Myconius à Zwingle, de la cause de Luther? Pour « moi, je n'ai aucune crainte, ni pour l'Évangile, « ni pour lui. Si Dieu ne protége pas sa vérité, qui « la protégera? Tout ce que je demande au Seigneur, c'est de ne pas retirer sa main de ceux qui « n'ont rien de plus cher que son Évangile. Continue comme tu as commencé, et une récompense « abondante te sera décernée dans les cieux. »

Un ancien ami vint consoler Zwingle du départ de Myconius. Bunzli, qui avait été à Bâle le maître d'Ulric, et qui avait succédé au doyen de Wesen, oncle du réformateur, arriva à Zurich dans la première semaine de l'an 1520, et Zwingle et lui formèrent le projet d'aller ensemble voir à Bâle leurs amis communs (2). Le séjour de Zwingle à Bâle porta des fruits. « Oh! mon cher Zwingle! lui écrivait plus tard Jean Glother, jamais je ne vous « oublierai. Ce qui me lie à vous, c'est cette bonté « avec laquelle, pendant votre séjour à Bâle, vous « m'êtes venu voir, moi petit maître d'école, homme « obscur, sans science, sans mérite et de basse condition! Ce qui me gagne, c'est cette élégance de « mœurs, cette douceur indicible par laquelle « vous subjuguez tous les cœurs, et même les « pierres, si je puis ainsi dire (3). » Mais les anciens amis de Zwingle profitèrent encore plus de son séjour. Capiton, Hédion, d'autres encore, furent électrisés par sa parole puissante, et le premier, commençant dans Bâle l'œuvre que Zwingle faisait à Zurich, se mit à exposer l'Évangile selon saint Matthieu devant un auditoire qui ne cessait de s'accroître. La doctrine de Christ pénétrait et enflammait les cœurs. Le peuple la recevait avec joie et saluait avec acclamations la renaissance du christianisme (4). C'était l'aurore de la réformation. Aussi vit-on bientôt se former contre Capiton une conjuration de prêtres et de moines. Ce fut alors que le jeune cardinal-archevêque de Mayence, Albert, désireux d'attacher à sa personne un homme aussi savant, l'appela à sa cour (5). Capiton, voyant les difficultés qu'on lui suscitait, accepta cette vocation. Le peuple s'émut; son indignation se porta contre les prêtres, et il y eut du tumulte dans la ville (6). On pensa à Hédion pour le remplacer; mais les uns objectaient sa jeunesse, les autres disaient : « Il est son disciple! » — « La vérité mord, « dit Hédion; il n'est pas avantageux d'écorcher, « en la disant, les oreilles trop délicates (7). N'importe! rien ne m'éloignera du droit chemin. » Les moines redoublèrent d'efforts : « Ne croyez pas, « s'écriaient-ils du haut de la chaire, ceux qui disent que le sommaire de la doctrine chrétienne « se trouve dans l'Évangile et dans saint Paul. Scot « a été plus utile au christianisme que saint Paul « lui-même. Tout ce qui a jamais été dit et imprimé « de savant est volé à Scot. Ce que des gens avides « de gloire ont pu faire au delà, c'est d'y mêler « quelques mots grecs et hébreux, pour obscurcir « toute la matière (8). »

Le tumulte croissait; il était à craindre que quand Capiton serait parti, l'opposition ne devînt plus puissante. « Je serai presque seul, pensait Hédion, « moi, faible et misérable, seul à lutter avec ces « monstres redoutables (9). » Aussi invoquait-il le secours de Dieu et écrivait-il à Zwingle : « Enflammez mon courage par des lettres fréquentes. La « science et le christianisme se trouvent maintenant « entre l'enclume et le marteau. Luther vient d'être « condamné par les universités de Louvain et de « Cologne. Si jamais il y eut pour l'Église un danger imminent, c'est à cette heure (10).... »

(1) Nam res meæ, te abeunte, non sunt minus accisæ, quam si exercitui in procinctu stanti altera alarum abstergatur. (Zw. Epp., p. 98.)

(2) Ibid., p. 103 et 111.

(3) Morum tuorum elegantia, suavitasque incredibilis, qua omnes tibi devincis, etiam lapides, ut sic dixerim. (Ibid., p. 133.)

(4) Renascenti Christianismo mirum quàm faveant. (Ibid., p. 120.)

(5) Cardinalis illic invitavit amplissimis conditionibus. (Ibid.)

(6) Tumultus exoritur et maxima indignatio vulgi erga ἱερεῖς (Ibid.)

(7) Auriculas teneras mordaci radere vero, non usque adeo tutum est. (Ibid.)

(8) Scotum plus profuisse rei christianæ quàm ipsum Paulum... quicquid eruditum, furatum ex Scoto... (Ibid.)

(9) Cum pestilentissimis monstris. (Ibid. Epp., p. 121.)

(10) Si unquam imminebat periculum, jam imminet. (Ibid., du 17 mars 1520.)

Capiton quitta Bâle pour Mayence, le 28 avril, et Hédion le remplaça. Non content des assemblées publiques qui avaient lieu dans le temple, et où il continua l'explication de saint Matthieu, il se proposa, dès le mois de juin, ainsi qu'il l'écrivit à Luther, d'avoir dans sa maison des réunions particulières, pour donner une instruction évangélique plus intime à ceux qui en sentiraient le besoin. Ce moyen puissant d'instruire dans la vérité et de vivifier l'intérêt et le zèle des fidèles pour les choses divines, ne pouvait manquer, alors comme toujours, de susciter l'opposition, soit des gens du monde, soit de prêtres dominateurs, qui, les uns et les autres, quoique par des motifs différents, veulent également que l'on n'adore Dieu que dans l'enceinte de certaines murailles. Mais Hédion fut invincible.

A la même époque où il formait à Bâle cette bonne résolution, arrivait à Zurich l'un de ces caractères qui jaillissent d'ordinaire du sein des révolutions, comme une impure écume.

Le sénateur Grébel, homme fort considéré dans Zurich, avait un fils nommé Conrad, jeune homme de talents remarquables, ennemi impitoyable de l'ignorance et de la superstition, qu'il attaquait par de sanglantes satires; bruyant, emporté, mordant et amer dans ses discours; sans affection naturelle, adonné à la débauche, parlant toujours et hautement de son innocence, et ne sachant voir que mal chez autrui. Nous parlons ici de lui parce que plus tard il doit jouer un triste rôle. A cette époque, Vadian épousait une sœur de Conrad. Celui-ci, qui étudiait à Paris, où son inconduite le rendait incapable de marcher, désireux d'assister aux noces, tomba tout à coup, vers le commencement de juin, au milieu de sa famille. Son pauvre père reçut cet enfant prodigue avec un doux sourire; sa tendre mère, avec des larmes. La tendresse de ses parents ne changea point ce cœur dénaturé. Sa bonne et malheureuse mère ayant été plus tard près de la mort, Conrad écrivit à son beau-frère Vadian : « Ma mère est rétablie; elle gouverne de nouveau la maison, dort, « se lève, gronde, déjeune, querelle, dîne, fait du « tapage, soupe, et nous est constamment à charge. « Elle court, cuit et recuit, rafle, amoncelle, travaille, se tue de fatigue, et s'attirera bientôt une « rechute (1). » Tel était l'homme qui prétendit plus tard maîtriser Zwingle, et qui se signala à la tête de fanatiques anabaptistes. La Providence divine permit peut-être que de tels caractères parussent à l'époque de la réformation, pour faire ressortir par leurs désordres mêmes l'esprit sage, chrétien et réglé des réformateurs.

Tout annonçait que le combat entre l'Évangile et le papisme allait s'engager. « Excitons les temporiseurs, écrivait Hédion à Zurich; la paix est « rompue : armons nos cœurs! nous aurons à combattre contre les plus rudes ennemis (2). » Myconius écrivait sur le même ton à Ulric; mais celui-ci répondait à ces appels guerriers avec une admirable douceur. « Je voudrais, disait-il, gagner ces hommes « opiniâtres par la bienveillance et les bons offices, « plutôt que de les renverser par la violence et la « dispute (3). Que s'ils appellent notre doctrine (qui « n'est pourtant pas la nôtre), une doctrine du « diable, il n'y a là rien que de naturel, et à cela je « reconnais que nous sommes bien les ambassadeurs de Dieu. Les démons ne peuvent se taire « en présence de Jésus-Christ. »

IX

Les deux réformateurs. — Chute de l'homme. — Expiation de l'homme-Dieu. — Non mérite des œuvres. — Objections réfutées. — Puissance de l'amour pour Christ. — Élection. — Christ seul le maître. — Effets de cette prédication. — Abattement et courage. — Premier acte du magistrat. — L'Église et l'État. — Attaques. — Galster.

Tout en désirant suivre la voie de la douceur, Zwingle ne demeurait pas oisif. Depuis sa maladie, sa prédication était devenue plus profonde, plus vivante. Deux mille personnes et plus avaient reçu la Parole de Dieu dans leur cœur, confessaient la doctrine évangélique dans Zurich, et pouvaient déjà l'annoncer elles-mêmes (4).

Zwingle a la même foi que Luther, mais une foi plus raisonnée. Chez Luther, c'est l'élan qui domine; chez Zwingle, c'est la clarté de l'exposition. Il y a dans les écrits de Luther un sentiment intime et personnel du prix dont est pour lui-même la croix de Jésus-Christ; et ce sentiment, plein de chaleur et de vie, est l'âme de tout ce qu'il dit. La même chose se retrouve sans doute chez Zwingle, mais à un moindre degré. Il a vu davantage l'ensemble du système chrétien; il l'admire surtout à cause de la beauté qu'il y trouve, de la lumière qu'il répand dans l'esprit humain, et de la vie éternelle qu'il apporte au monde. L'un est plus l'homme du cœur;

(1) Sie regiert das Haus, schlaft, steht auf, zankt, fruhstuckt, keift... (Simml. Samml. IV, Wirz I, p. 76.)

(2) Armemus pectora nostra! pugnandum erit contra teterrimos hostes. (Zw. Epp., p. 101.)

(3) Benevolentia honestoque obsequio potius allici, quam antimosa oppugnatione trahi. (Zw. Epp., p. 103.)

(4) Non enim soli sumus : Tiguri plus duobus millibus permultorum est rationalium, qui lac jam spirituale sugentes... (Ibid., p. 104.)

l'autre est plus l'homme de l'intelligence, et voilà pourquoi ceux qui ne connaissent point par leur propre expérience la foi qui animait ces deux grands disciples du Seigneur, tombant dans l'erreur la plus grossière, ont fait de l'un un mystique et de l'autre un rationaliste. L'un est plus pathétique peut-être dans l'exposition de sa foi, l'autre est plus philosophique ; mais l'un et l'autre croient les mêmes vérités. Ils n'envisagent peut-être pas du même point de vue toutes les questions secondaires ; mais cette foi qui est une, cette foi qui vivifie et qui justifie quiconque la possède, cette foi qu'aucune confession, aucun article de doctrine ne peut exprimer, est dans l'un comme dans l'autre. La doctrine de Zwingle a été souvent si mal représentée, qu'il convient de rappeler ce qu'il prêchait alors au peuple, dont la foule remplissait toujours de nouveau la cathédrale de Zurich.

Zwingle voyait dans la chute du premier homme la clef de l'histoire de l'humanité. « Avant la chute, « disait-il un jour, l'homme avait été créé avec une « volonté libre, en sorte que s'il l'eût voulu, il eût « pu observer la loi ; sa nature était pure ; la ma- « ladie du péché ne l'avait point encore atteint : il « avait sa vie en sa main. Mais ayant voulu être « semblable à Dieu, il est mort... et non pas lui « seulement, mais aussi tout ce qui naît de lui. Tous « les hommes étant morts en Adam, nul ne peut les « rappeler à la vie, jusqu'à ce que l'Esprit, qui est « Dieu lui-même, les ressuscite de la mort (1). »

Le peuple de Zurich, qui écoutait avec avidité ce puissant orateur, frappé de tristesse en voyant déployer à ses yeux l'état de péché dans lequel se trouve l'humanité, entendait bientôt après une parole de joie, et apprenait à connaître le remède qui peut rappeler l'homme à la vie : « Christ, vrai « homme et vrai Dieu (2), disait la voix éloquente « du fils des pâtres du Toekenbourg, nous a acquis « une rédemption qui ne finira pas. C'est le Dieu « éternel qui est mort pour nous : sa passion est « donc éternelle ; elle apporte à jamais le salut (3) ; « elle apaise à jamais la justice divine en faveur de « tous ceux qui s'appuient sur ce sacrifice avec « une foi ferme et inébranlable. Là où le péché « existe, s'écriait le réformateur, il est nécessaire « que la mort survienne. Christ n'avait point de « péché, il n'y a point eu de fraude dans sa bouche ; « cependant il est mort !... Ah ! c'est que cette « mort, il l'a reçue à notre place ! Il a voulu mourir « pour nous rendre à la vie ; et comme il n'avait « point de péchés propres, le Père, plein de misé- « ricorde, a transporté sur lui nos péchés (4). « Puisque la volonté de l'homme, disait encore l'o- « rateur chrétien, s'est mise en rébellion contre le « Dieu suprême, il était nécessaire, pour que l'or- « dre éternel fût rétabli et que l'homme fût sauvé, « que la volonté humaine se soumît en Christ à la « volonté divine (5). » Il répétait souvent que c'était pour les fidèles, pour le peuple de Dieu, qu'avait eu lieu la mort expiatoire de Jésus-Christ (6).

Les âmes avides de salut, dans la cité de Zurich, trouvaient du repos en entendant cette bonne nouvelle ; mais il y avait dans les esprits de vieilles erreurs, qu'il fallait détruire. Partant de cette grande vérité d'un salut qui est le don de Dieu, Zwingle s'élevait avec force contre le prétendu mérite des œuvres humaines. « Puisque le salut éternel, disait- « il, provient uniquement du mérite et de la mort « de Jésus-Christ, le mérite de nos œuvres n'est « que folie, pour ne pas dire téméraire impiété (7). « Si nous avions pu être sauvés par nos œuvres, il « n'eût pas été nécessaire que Jésus-Christ fût « mort. Quiconque est jamais venu à Dieu, est venu « à lui par la mort de Jésus-Christ (8). »

Zwingle voyait les objections que cette doctrine suscitait parmi quelques-uns de ses auditeurs. On allait à lui, on les lui présentait. Il montait en chaire et disait : « Des gens, plus curieux que pieux peut- « être, objectent que cette doctrine rend les hom- « mes légers et dissolus. Mais qu'importe ce que la « curiosité des hommes peut objecter ou peut « craindre ? Quiconque croit en Jésus-Christ est « certain que tout ce qui vient de Dieu est néces- « sairement bon. Si donc l'Évangile est de Dieu, il « est bon (9). Et quel autre pouvoir serait capable « d'implanter parmi les hommes l'innocence, la vé- « rité, l'amour ?... O Dieu très-clément, très-juste, « père des miséricordes, s'écriait-il dans l'effusion

(1) Quum ergò omnes homines in Adamo mortui sunt .. donec per Spiritum et gratiam Dei ad vitam quæ Deus est excitentur. (Zw. Opp. 1, p. 203.) — Ces paroles et d'autres que nous avons citées, ou que nous citerons encore, sont tirées d'un écrit que Zwingle publia en 1523, et où il recueillit en corps de doctrine ce qu'il prêchait déjà alors depuis plusieurs années. — Hic recensere cœpi, dit-il lui-même, quæ ex verbo Dei prædicavi. (Ibid., p. 228.)

(2) Christus verus homo et verus Deus... (Ibid., p. 206.)

(3) Deus enim æternus, quum sit qui pro nobis moritur, passionem ejus æternam et perpetuò salutarem esse oportet. (Ibid.)

(4) Mori voluit ut nos vitæ restitueret... (Ibid., p. 204.)

(5) Necesse fuit ut voluntas humana in Christo se divinæ submitteret. (Zw. Opp. 1, p. 204.)

(6) Hostia est et victima, satisfaciens in æternum pro peccatis omnium fidelium. (Ibid., p. 253.) Expurgata peccata multitudinis, hoc est, fidelis populi. (Ibid., p. 264.)

(7) Sequitur meritum nostrorum operum, nihil esse quàm vanitatem et stultitiam, ne dicam impietatem et ignorantem impudentiam. (Ibid., p. 290.)

(8) Quotquot ad Deum venerunt unquam, per mortem Christi ad Deum venisse. (Ibid.)

(9) Certus est quod quidquid ex Deo est, bonum sit. Si ergo Evangelium ex Deo, bonum est. (Ibid., p. 208.)

« de sa piété, avec quelle charité tu nous as embrassés, nous tes ennemis (1)!... De quelles « grandes et certaines espérances tu nous as remplis, « nous qui n'eussions dû connaître que le désespoir! et à quelle gloire tu as appelé en ton Fils « notre petitesse et notre néant!... Tu veux, par « cet ineffable amour, nous contraindre à te rendre « amour pour amour!... »

Puis, s'attachant à cette idée, il montrait que l'amour pour le Rédempteur est une loi plus puissante que les commandements. « Le chrétien, « disait-il, délivré de la loi, dépend entièrement de « Christ. Christ est sa raison, son conseil, sa justice « et tout son salut. Christ vit en lui et agit en lui. « Christ le conduit seul, et il n'a pas besoin d'un « autre conducteur (2). » Et, se servant d'une comparaison à la portée de ses auditeurs, il ajoutait : « Si un gouvernement défend sous peine de mort « aux citoyens de recevoir de la main des étrangers « des pensions et des largesses, que cette loi est « douce et facile à ceux qui, par amour de la patrie « et de la liberté, s'abstiendraient déjà d'une action « si coupable! Mais, au contraire, comme elle tourmente, comme elle accable ceux qui ne pensent « qu'à leur intérêt! Ainsi le juste vit joyeux dans « l'amour de la justice, et l'injuste marche en frémissant sous le poids pesant de la loi qui l'opprime (3). »

Il y avait dans la cathédrale de Zurich bon nombre d'anciens soldats qui comprenaient la vérité de ces paroles. L'amour n'est-il pas le plus puissant des législateurs? Ce qu'il commande n'est-il pas aussitôt accompli? Celui que nous aimons n'habite-t-il pas dans notre cœur, et n'y fait-il pas lui-même ce qu'il ordonne? Aussi Zwingle, s'enhardissant, affirmait-il au peuple de Zurich que l'amour pour le Rédempteur était seul capable de faire faire à l'homme des choses agréables à Dieu. « Les œuvres « faites hors de Jésus-Christ ne sont point utiles, « disait l'orateur chrétien. Puisque tout se fait de « lui, en lui et par lui, que prétendons-nous nous « arroger à nous-mêmes? Partout où l'on croit en « Dieu, là est Dieu; et là où Dieu se trouve, il y a « un zèle qui presse, qui pousse aux bonnes œuvres (4). Prends soin seulement que Christ soit en « toi et que tu sois en Christ, et ne doute pas qu'alors il n'opère. La vie du chrétien n'est qu'une « opération continuelle, par laquelle Dieu commence, continue et accomplit le bien dans « l'homme (5). »

Frappé de la grandeur de cet amour de Dieu, qui est dès les temps éternels, le héraut de la grâce renforçait les accents de sa voix, pour appeler les âmes irrésolues ou craintives. « Craindriez-vous, « disait-il, de vous approcher de ce tendre Père « qui vous a élus? pourquoi nous a-t-il élus en sa « grâce? pourquoi nous a-t-il appelés? pourquoi « nous a-t-il attirés? est-ce pour que nous n'osions « pas aller à lui (6)?... »

Telle était la doctrine de Zwingle. C'était celle de Jésus-Christ même. « Si Luther prêche Christ, il « fait ce que je fais, disait le prédicateur de Zurich; ceux qui ont été amenés par lui à Christ « surpassent en nombre ceux qui l'ont été par moi. « Mais n'importe! je ne veux porter d'autre nom « que celui de Christ, dont je suis le soldat, et qui « seul est mon chef. Jamais un seul trait de lettre « n'a été écrit ni par moi à Luther, ni par Luther à « moi. Et pourquoi? afin de montrer à tous combien l'Esprit de Dieu est d'accord avec lui-même, « puisque, sans nous être jamais entendus, nous « enseignons avec tant d'harmonie la doctrine de « Jésus-Christ (7). »

Ainsi Zwingle prêchait avec courage, avec entraînement (8). La vaste cathédrale ne pouvait contenir la foule des auditeurs. Tous louaient Dieu de ce qu'une vie nouvelle commençait à ranimer le corps éteint de l'Église. Des Suisses de tous les cantons, venus à Zurich, soit pour la diète, soit pour d'autres motifs, touchés par cette prédication nouvelle, en portaient les précieuses semences dans toutes les vallées helvétiques. Une acclamation s'élevait des montagnes et des cités. « La Suisse, écrivait de Lucerne à Zurich Nicolas Hageus; la « Suisse a jusqu'à présent donné le jour à des Scipions, à des Césars et à des Brutus; mais à peine « a-t-elle produit un ou deux hommes qui connussent Jésus-Christ et qui nourrissent les cœurs, « non de vaines disputes, mais de la Parole de « Dieu. Maintenant que la Providence divine donne « à la Suisse Zwingle pour orateur et Oswald Myconius pour docteur, les vertus et les saintes

(1) Quantâ caritate nos fures et perduelles... (Zw. Opp., I, p. 207.)

(2) Tum enim totus à Christo pendet. Christus est ei ratio, consilium, justitia, innocentia et tota salus. Christus in eo vivit, in eo agit. (Ibid, p. 233.)

(3) Bonus vir in amore justitiæ liber et lætus vivit. (Ibid., p. 234.)

(4) Ubi Deus, illic cura est et studium, ad opera bona urgens et impellens... (Ibid., p. 213.)

(5) Vita ergo pii hominis nihil aliud est, nisi perpetua quædam et indefessa boni operatio, quam Deus incipit, ducit et absolvit... (Zw. Opp. I, p. 295.)

(6) Quum ergo Deus pater nos elegit ex gratiâ suâ, traxitque et vocavit, cur eum accedere non auderemus? (Ibid., p. 287.)

(7) Quam concors sit spiritus Dei, dum nos tam procul dissiti, nihil colludentes, tam concorditer Christi doctrinam docemus. (Ibid., p. 276.)

(8) Quam fortis sis in Christo prædicando. (Zw. Epp., p. 160.)

« lettres renaissent parmi nous. O heureuse Helvétie! si tu savais enfin te reposer de tant de « guerres, et, déjà si célèbre par les armes, te « rendre plus célèbre encore par la justice et la « paix (1)! » — « On disait, écrivait Myconius à « Zwingle, que ta voix ne pouvait s'entendre à trois « pas. Mais je vois maintenant que c'est un mensonge, car la Suisse entière t'entend (2)! » — « Tu « t'es revêtu d'un courage intrépide, lui écrivait, de « Bâle, Hédion; je te suivrai tant que je pour« rai (3). » — « Je t'ai entendu, lui disait, de Constance, Sébastien Hofmeister de Schaffouse. Ah! « plût à Dieu que Zurich, qui est à la tête de notre « heureuse confédération, fût arrachée à la maladie, et que la santé revînt ainsi dans tout le « corps (4)! »

Mais Zwingle rencontrait des adversaires aussi bien que des admirateurs. « A quel propos, disaient « les uns, s'occupe-t-il des affaires de la Suisse? « Pourquoi dans ses instructions religieuses, disaient les autres, répète-t-il chaque fois les « mêmes choses? » Au milieu de tous ces combats, souvent la tristesse s'emparait de l'âme de Zwingle. Tout lui semblait se confondre, et la société lui paraissait se mouvoir sens dessus dessous (5). Il croyait impossible que quelque chose de nouveau parût, sans que quelque chose de tout opposé se montrât aussitôt (6). Une espérance naissait-elle en son cœur, tout à côté y naissait une crainte. Cependant bientôt il relevait fièrement la tête : « La vie de « l'homme ici-bas est une guerre, disait-il; celui « qui désire obtenir la gloire doit attaquer en face « le monde, et, comme David, faire mordre la « poussière à ce Goliath superbe, qui paraît si fier « de sa haute stature. L'Église, disait-il comme « Luther, a été acquise par le sang, et doit être « restaurée par le sang (7). Plus il y a en elle de « souillures, plus aussi il nous faut armer d'Her« cules, pour nettoyer ces étables d'Augias (8). Je « crains peu pour Luther, ajoutait-il, même s'il « est foudroyé par les carreaux de ce Jupiter (9). »

Zwingle avait besoin de repos; il se rendit aux eaux de Bade. Le curé du lieu, ancien garde du pape, homme d'un bon caractère, mais d'une complète ignorance, avait obtenu son bénéfice en portant la hallebarde. Tandis que, fidèle à ses habitudes de soldat, il passait le jour et une partie de la nuit en joyeuse compagnie, Staheli, son vicaire, était infatigable à remplir tous les devoirs de sa charge (10). Zwingle fit venir chez lui le jeune ministre. « J'ai besoin d'aides suisses, » lui dit-il; et dès ce moment Staheli fut son collaborateur. Zwingle, Staheli et Luti, plus tard pasteur de Winterthour, vivaient sous le même toit.

Le dévouement de Zwingle ne devait pas rester sans récompense. La parole de Christ, prêchée avec tant d'énergie, devait porter des fruits. Plusieurs magistrats étaient gagnés; ils avaient trouvé dans la Parole de Dieu leur consolation et leur force. Affligé de voir les prêtres, et surtout les moines, dire effrontément, du haut de la chaire, tout ce qui leur venait à l'esprit, le conseil rendit un arrêté par lequel il leur ordonna de n'avancer dans leurs discours « que ce qu'ils auraient puisé dans les « sources sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testa« ment (11). » Ce fut en 1520 que le pouvoir civil intervint ainsi pour la première fois dans l'œuvre de la réformation, agissant en magistrat chrétien, disent les uns, puisque le premier devoir du magistrat est de maintenir la Parole divine et de défendre les intérêts les plus précieux des citoyens ; — ôtant à l'Église sa liberté, disent les autres, l'asservissant au pouvoir séculier et donnant le signal de cette série de maux qu'a enfantés depuis lors l'union de l'Église et de l'État. Nous ne prononcerons point ici dans cette grande controverse, qui de nos jours est soutenue en plusieurs pays avec tant de chaleur. Il nous suffit d'en signaler l'origine à l'époque de la réformation. Mais il y a autre chose encore à signaler ; l'acte de ces magistrats fut lui-même un effet produit par la prédication de la Parole de Dieu. La réformation sortit alors en Suisse des simples individualités et entra dans le domaine de la nation. Née dans le cœur de quelques prêtres et de quelques lettrés, elle s'étend, elle s'élève, elle prend position dans les lieux supérieurs. Comme les eaux de la mer, elle monte peu à peu, jusqu'à ce qu'elle recouvre une immense étendue.

Les moines étaient interdits ; on leur ordonnait de ne prêcher que la Parole de Dieu, et la plupart ne l'avaient jamais lue. L'opposition provoque l'opposition. Cet arrêté devint le signal d'attaques plus

(1) O Helvetiam longè feliciorem, si tandem liceat te à bellis conquiescere! (Zw. Epp., p. 128.)

(2) At video mendacium esse quum audiaris per totam Helvetiam. (Ibid., p. 135.)

(3) Sequam te quoad potero... (Ibid., p. 134.)

(4) Ut capite felicis patriæ nostræ à morbo erepto, sanitas tandem in reliqua membra reciperetur. (Ibid., p. 147.)

(5) Omnia sursum deorsumque moventur. (Ibid., p. 142.)

(6) Ut nihil proferre caput queat, cujus non contrarium è regione emergat. (Ibid.)

(7) Ecclesiam puto, ut sanguine parta est, ita sanguine instaurari. (Zw. Epp., p. 143.)

(8) Eo plures armabis Hercules qui fimum tot hactenus boum efferant. (Ibid., p. 144.)

(9) Etiamsi fulmine Jovis istius fulminetur. (Ibid.)

(10) Misc. Tig. II, 679-696. Wirz I, p. 79, 78.

(11) Vetuit eos Senatus quicquam prædicare quod non ex Sacrarum Literarum utriusque Testamenti fontibus hausissent. (Zw. Opp. III, p. 28.)

violentes contre la réformation. On commença à comploter contre le curé de Zurich. Sa vie fut en danger. Un soir que Zwingle et ses vicaires s'entretenaient tranquillement dans leur maison, des bourgeois arrivèrent avec précipitation, leur disant : « Avez-vous de solides verrous aux portes ? Soyez « cette nuit sur vos gardes. — Nous avions souvent « de telles alarmes, ajoute Staheli ; mais nous « étions bien armés (1), et l'on faisait pour nous la « garde dans la rue. »

On avait pourtant recours ailleurs à des moyens plus violents encore. Un vieillard de Schaffouse, nommé Galster, homme juste et d'une ardeur rare à son âge, heureux de la lumière qu'il avait trouvée dans l'Evangile, s'efforçait de la communiquer à sa femme et à ses enfants ; son zèle, peut-être indiscret, attaquait ouvertement les reliques, les prêtres et les superstitions dont ce canton était rempli. Il devint bientôt un objet de haine et d'effroi, même pour sa famille. Le vieillard, prévoyant de funestes desseins, quitta, le cœur brisé, sa maison, et s'enfuit dans les forêts voisines. Il vécut là quelques jours, se nourrissant de ce qu'il pouvait trouver, quand tout à coup, c'était la dernière nuit de l'an 1520, des flambeaux éclairèrent en tous sens la forêt, et des cris d'hommes, des aboiements de chiens furieux, retentirent sous ses sombres ombrages. Le conseil avait ordonné une battue dans les bois pour le découvrir. Les chiens trouvèrent leur proie. Le malheureux vieillard fut traîné devant le magistrat, et sommé d'abjurer sa foi ; comme il demeurait inébranlable, il fut décapité (2).

X

Un nouveau combattant. — Le réformateur de Berne. — Zwingle encourage Haller. — L'Évangile à Lucerne. — Oswald persécuté. — Prédications de Zwingle. — Henri Bullinger et Gérold de Knonau. — Roubli à Bâle. — Le chapelain de l'hôpital. — Guerre en Italie. — Zwingle contre les capitulations.

L'année dont cette sanglante exécution signala le premier jour, était à peine commencée, lorsque Zwingle vit arriver chez lui à Zurich un jeune homme d'environ vingt-huit ans, d'une belle stature, dont les dehors annonçaient la candeur, la simplicité et la timidité (3). Il dit se nommer Berthold Haller. Zwingle, à ce nom, embrassa le célèbre prédicateur de Berne, avec cette affabilité qui donnait tant d'agrément à ses manières. Haller, né à Aldingen en Wurtemberg (4), avait d'abord étudié à Rotweil sous Rubellus, puis à Pforzheim, où il avait eu Simler pour maître et Mélanchton pour condisciple. Les Bernois étaient alors décidés à appeler les lettres dans le sein de leur république, que les armes avaient rendue si puissante. Rubellus et Berthold, âgé de vingt et un ans, s'y rendirent. Quelque temps après, Haller fut nommé chanoine et plus tard prédicateur de la cathédrale. L'Évangile, que Zwingle prêchait, était parvenu jusqu'à Berne ; Haller crut, et dès lors il désira voir cet homme puissant qu'il respectait déjà comme un père. Il alla à Zurich, où Myconius l'avait annoncé. Ainsi se rencontrèrent Haller et Zwingle. Haller, l'homme plein de douceur, faisait à Zwingle la confidence de ses peines, et Zwingle, l'homme fort, lui inspirait du courage. « Mon esprit, disait un jour « Berthold à Zwingle, est accablé ;... je ne puis « supporter tant d'injustices. Je veux abandonner « la chaire et me retirer à Bâle auprès de Wittem« bach, pour ne plus m'occuper que des saintes « lettres. » — « Ah ! répondit Zwingle, moi aussi je « sens le découragement s'emparer de moi, quand « je me vois injustement déchiré ; mais Christ ré« veille ma conscience par le puissant aiguillon de « ses terreurs et de ses promesses. Il m'alarme en « disant : *Celui qui aura honte de moi devant les « hommes, j'aurai honte de lui devant mon Père ;* « et il me rend la paix en ajoutant : *Celui qui me « confessera devant les hommes, je le confesserai « devant mon Père.* O mon cher Berthold, réjouis« sez-vous ! Notre nom est écrit en traits ineffaça« bles dans les fastes des citoyens d'en haut (5). Je « suis prêt à mourir pour Christ (6). Que vos fa« rouches oursins, ajoutait-il, entendent la doc« trine de Jésus-Christ, et vous les verrez s'adou« cir (7). Mais il faut entreprendre cette tâche avec « une grande douceur, de peur que, se retournant, « ils ne se jettent sur vous avec furie. » Le courage revint à Haller. « Mon âme, dit-il à Zwingle, « s'est réveillée de son sommeil. Il faut que j'évan« gélise. Il faut que Jésus-Christ soit rétabli dans « ces murs, d'où il a été si longtemps exilé (8). » Ainsi le flambeau de Berthold s'alluma au flambeau

(1) Wir waren aber gut gerüstet. (Msc. Tig. II, p. 681. Wirz I, p. 334.)

(2) Wirz I, p. 510. Sebast. Wagner, von Kirchhofer, p. 18.

(3) Animi tui candorem simplicem et simplicitatem candidissimam, hac tua pusilla quidem epistola. (Zw. Epp., p. 186.)

(4) Ita ipse in literis Msc. (J. J. Hott. III, p. 54.)

(5) Scripta tamen habeatur in fastis supernorum civium. (Zw. Epp., p. 186.)

(6) Ut mori pro Christo non usque adeo detrectem apud me. (Zw. Epp. p. 187.)

(7) Ut ursi tui ferociusculi, auditâ Christi doctrinâ, mansuescere incipiant. (Ibid.) — On sait que Berne porte un ours dans ses armes.

(8) Donec Christum, cucullatis nugis longè à nobis exulem... pro virili... (Ibid., p. 187.)

d'Ulric, et le timide Haller se jeta au milieu d'ours féroces, qui, grinçant les dents, dit Zwingle, cherchaient à le dévorer.

C'était cependant ailleurs que la persécution devait commencer en Suisse. La belliqueuse Lucerne se présentait comme un adversaire armé de pied en cap, et la lance en arrêt. L'esprit militaire dominait dans ce canton, ami des capitulations, et les grands de la cité fronçaient le sourcil dès qu'ils entendaient une parole de paix propre à mettre un frein à leur humeur guerrière. Cependant des écrits de Luther ayant pénétré dans cette ville, quelques habitants se mirent à les parcourir, et en furent saisis d'horreur. Il leur semble qu'une main infernale a tracé ces lignes; leur imagination s'effraye, leurs yeux s'égarent, et ils pensent voir leurs chambres se remplir de démons, qui les entourent, et qui fixent sur eux leurs regards avec un sarcastique sourire (1)... Ils ferment précipitamment le livre et le jettent loin d'eux avec effroi. Oswald, qui avait entendu raconter ces singulières visions, ne parlait de Luther qu'avec ses amis les plus intimes, et se contentait d'annoncer simplement l'Évangile de Christ. On entendait néanmoins dans toute la ville ces cris : « Il faut brûler Luther et le maître « d'école (Myconius) (2)! » — « Je suis assailli par « mes adversaires, comme un navire par les « tourmentes de la mer (3), » disait Oswald à l'un de ses amis. Un jour, au commencement de l'an 1520, il fut à l'improviste sommé de comparaître devant le conseil. « Il vous est enjoint, lui « dit-on, de ne point lire les écrits de Luther à vos « élèves, de ne pas le nommer devant eux, et même « de ne jamais penser à lui (4). » Les seigneurs de Lucerne prétendaient, on le voit, étendre bien loin leur juridiction. Peu après, un prédicateur s'éleva en chaire contre l'hérésie. Tout l'auditoire était ému; les regards se portaient sur Oswald, car quel autre que lui le prédicateur aurait-il pu avoir en vue? Oswald demeurait tranquille à sa place, comme si la chose ne l'eût pas concerné. Mais au sortir de l'église, comme il marchait avec son ami le chanoine Xylotect, l'un des conseillers passa près d'eux, encore tout agité : « Eh bien! leur dit-il avec violence, disciples de Luther, pourquoi ne défendez-vous pas votre maître? » Ils ne répondirent rien. « Je vis, disait Myconius, parmi des loups « sauvages; mais j'ai cette consolation que les dents « manquent à la plupart. Ils mordraient, s'ils le « pouvaient, et ne le pouvant, ils aboient. »

Le sénat s'assembla, car le tumulte croissait parmi le peuple. « C'est un luthérien! » dit l'un des conseillers; « c'est un propagateur de nouvelles « doctrines! » dit un autre; « c'est un séducteur « de la jeunesse! » dit un troisième. — « Qu'il comparaisse! qu'il comparaisse! » Le pauvre maître d'école comparut, et entendit de nouveau défenses et menaces. Son âme simple était froissée, abattue. Sa douce épouse ne le consolait qu'en versant des larmes. « Chacun s'élève contre moi, » s'écriait-il dans son angoisse. « Assailli par tant de tempêtes, « où me tourner et comment échapper?... N'était « le secours de Christ, j'aurais depuis longtemps « succombé sous tant de coups (5)... » — « Qu'importe, lui écrivit le docteur Sébastien Hofmeister, « de Constance, que Lucerne veuille ou non vous « garder? La terre est toute au Seigneur. Tout pays « est la patrie de l'homme courageux. Quand nous « serions les plus méchants des hommes, notre entreprise est juste, car nous enseignons la Parole « de Christ. »

Tandis que la vérité rencontrait à Lucerne tant d'obstacles, elle était victorieuse à Zurich. Zwingle travaillait sans relâche. Voulant méditer la sainte Écriture tout entière dans les langues originales, il s'était mis avec zèle à l'étude de l'hébreu, sous la direction de Jean Boschenstein, élève de Reuchlin. Mais s'il étudiait l'Écriture, c'était pour la prêcher. Le vendredi, les paysans, qui venaient en foule apporter leurs denrées au marché de la ville, se montraient avides de la Parole de Dieu. Pour satisfaire à ces besoins, Zwingle s'était mis dès le mois de décembre 1520 à exposer les Psaumes chaque vendredi, en se préparant sur le texte même. Les réformateurs unirent toujours des études savantes à des travaux pratiques; ces travaux étaient le but, ces études n'étaient que le moyen. Ils étaient à la fois hommes de cabinet et hommes du peuple. Cette union de la science et de la charité est un trait caractéristique de cette époque. Quant à ses prédications du dimanche, Zwingle, après avoir exposé selon saint Matthieu la vie du Seigneur, montra ensuite, en expliquant les Actes des apôtres, comment la doctrine de Christ s'était répandue. Puis il exposa les règles de la vie chrétienne d'après les Épîtres à Timothée; il se servit de l'Épître aux Galates pour combattre les erreurs de doctrine, et il y joignit les deux Épîtres de saint Pierre, pour montrer aux contempteurs de saint Paul qu'un même esprit animait ces deux apôtres; il termina par l'Épître aux Hébreux, afin d'exposer, dans toute leur étendue, les bienfaits qui découlent du don de

(1) Dum Lutherum semel legerint, ut putarent stubellam suam plenam esse dæmonibus... (Zw. Epp., p. 137.)

(2) Clamatur hic per totam civitatem : Lutherum comburendum et ludi magistrum. (Ibid., p. 153.)

(3) Non aliter me impellunt quam procellæ marinæ navem aliquam. (Zw. Epp., p. 159.)

(4) Imò ne in mentem eum admitterem. (Ibid.)

(5) Si Christus non esset, jam olim defecissem. (Ibid., p. 160.)

Jésus-Christ, le souverain sacrificateur des chrétiens.

Mais Zwingle ne s'occupait pas seulement des hommes faits ; il cherchait à apporter aussi à la jeunesse un feu sacré qui l'animât. Un jour de cette année 1521, comme il était occupé dans son cabinet à étudier les Pères de l'Église, en recueillant les passages les plus frappants et les classant avec soin dans un gros volume, il vit entrer un jeune homme dont la figure l'intéressa vivement (1). C'était Henri Bullinger, qui, de retour d'Allemagne, venait le voir, impatient de connaître ce docteur de sa patrie, dont le nom était déjà célèbre dans la chrétienté. Le beau jeune homme fixait successivement ses regards sur le réformateur et sur ses livres, et il sentait une vocation à faire ce que faisait Zwingle. Celui-ci l'accueillit avec cette cordialité qui lui gagnait tous les cœurs. Cette première visite eut une grande influence sur toute la vie de l'étudiant, de retour aux foyers paternels. Un autre jeune homme avait aussi gagné le cœur de Zwingle ; c'était Gérold Meyer de Knonau. Sa mère, Anna Reinhardt, qui occupa plus tard une place importante dans la vie du réformateur, avait été d'une grande beauté, et ses vertus la distinguaient encore. Un jeune homme d'une famille noble, Jean Meyer de Knonau, élevé à la cour de l'évêque de Constance, dont il était parent, avait conçu une vive passion pour Anna ; mais celle-ci appartenait à une famille bourgeoise. Le vieux Meyer de Knonau avait refusé son consentement à leur union, et après le mariage, avait déshérité son fils. En 1513, Anna resta veuve avec un fils et deux filles, et ne vécut plus que pour l'éducation de ses pauvres orphelins. Le grand-père était impitoyable. Un jour cependant, la servante de la veuve ayant pris avec elle le jeune Gérold, enfant plein de grâce et de vivacité, alors âgé de trois ans, et s'étant arrêtée avec lui sur le Marché aux poissons, le vieux Meyer, qui se trouvait à une fenêtre (2), le remarqua, suivit des yeux ses mouvements, et demanda à qui appartenait ce bel enfant, si brillant de fraîcheur et de vie. « C'est celui « de votre fils ! » lui répondit-on. Le cœur du vieillard s'émut ; aussitôt ses glaces se fondirent ; tout fut oublié, et il serra dans ses bras la femme et les enfants de son fils. Zwingle s'était attaché, comme à son propre enfant, à ce jeune, noble et courageux Gérold, qui devait mourir à la fleur de son âge, près du réformateur, le glaive à la main, et entouré, hélas ! des cadavres de ses ennemis. Pensant que Gérold ne trouverait pas à Zurich assez de ressources pour ses études, Zwingle l'envoya, en 1521, à Bâle.

Le jeune de Knonau n'y rencontra pas Hédion, l'ami de Zwingle. Capiton, obligé d'accompagner l'archevêque Albert au couronnement de Charles-Quint, s'était fait remplacer à Mayence par Hédion. Bâle avait ainsi perdu coup sur coup ses plus fidèles prédicateurs ; cette Église semblait abandonnée ; mais d'autres hommes parurent. Quatre mille auditeurs se pressaient dans l'église de Guillaume Roubli, curé de Saint-Alban. Il attaquait la messe, le purgatoire et l'invocation des saints ; mais cet homme turbulent et avide d'attirer sur soi l'attention publique, s'élevait contre les erreurs plutôt qu'en faveur de la vérité. Le jour de la Fête-Dieu, il se joignit à la grande procession, et, au lieu des reliques qu'on avait coutume de promener, il fit porter devant lui les saintes Écritures, magnifiquement reliées, avec ces mots en grands caractères : « LA BIBLE : c'est ici la vraie relique ; les au-« tres ne sont que des ossements de morts. » Le courage orne les serviteurs de Dieu ; l'affectation les dépare. L'œuvre d'un évangéliste est de prêcher la Bible, et non d'en faire un orgueilleux étalage. Les prêtres irrités accusèrent Roubli devant le conseil. Un attroupement couvrit aussitôt la place des Cordeliers. « Protégez notre prédicateur, » dirent les bourgeois au conseil. Cinquante dames de distinction intercédèrent en sa faveur ; mais Roubli dut quitter Bâle. Il trempa plus tard, comme Grébel, dans les désordres anabaptistes. La réformation, en se développant, rejeta partout la paille qui se trouvait mêlée au bon grain.

Alors, de la plus modeste des chapelles, se fit entendre une voix humble, annonçant avec clarté la doctrine évangélique. C'était celle du jeune Wolfgang Wissemburger, fils d'un conseiller d'État et chapelain de l'hôpital. Tous ceux qui dans Bâle avaient des besoins nouveaux s'attachèrent au débonnaire chapelain plus qu'à l'orgueilleux Roubli lui-même. Wolfgang se mit à lire la messe en allemand. Les moines renouvelèrent leurs clameurs ; mais cette fois ils échouèrent, et Wissemburger put continuer à prêcher l'Évangile ; « car, dit un « vieux chroniqueur, il était bourgeois, et son « père conseiller (3). » Ces premiers succès de la réforme à Bâle en annonçaient de plus grands encore. En même temps, ils étaient d'une haute impor-

(1) Ich hab by Im ein gross Buch gesehen, *Locorum communium*, als ich by Ihm wass, A° 1521, dorinnen er *Sententias* und *dogmata Patrum*, flyssig Jedes an seinem ort verzeichnet. (Bullinger, Ms.)

(2) Luget des Kindts grossvater zum fanster uss, und ersach das kind in der fischerbränten (Kufe), so frach (frisch) und frölich sitzen... (Archives des Meyer de Knonau, citées dans une notice sur *Anna Reinhardt*, Erlangen 1835, par M. Gérold Meyer de Knonau.) Je dois à la complaisance de cet ami quelques recherches sur des points obscurs de la vie de Zwingle.

(3) Dieweil er ein Burger war und sein Vater des Raths. (Fridolin Ryff's Chronik.)

tance pour les progrès de cette œuvre dans toute la confédération. Zurich n'était plus seule. La savante Bâle commençait à entendre avec charme la nouvelle parole. Les bases du nouveau temple s'élargissaient. La réformation atteignait en Suisse un développement plus avancé.

C'était pourtant à Zurich que se trouvait le centre du mouvement. Mais des événements politiques importants, et qui déchirèrent le cœur de Zwingle, vinrent, pendant le cours de l'an 1521, distraire en quelque manière les esprits de la prédication de l'Évangile. Léon X, qui avait offert à la fois son alliance à Charles-Quint et à François Ier, s'était enfin décidé pour l'Empereur. La guerre entre les deux rivaux allait éclater en Italie. « Il ne restera « du pape que ses oreilles (1), » avait dit le général français Lautrec. Cette mauvaise plaisanterie augmenta la colère du pontife. Le roi de France réclama le secours des cantons suisses, qui, à l'exception de Zurich, s'étaient alliés avec lui ; il l'obtint. Le pape se flatta d'engager Zurich dans sa cause, et le cardinal de Sion, toujours intrigant, se confiant en son habileté et en son éloquence, accourut dans cette cité, pour obtenir des soldats en faveur de son maître. Mais il éprouva de la part de son ancien ami Zwingle une vigoureuse opposition. Celui ci s'indignait à la pensée de voir des Suisses vendre leur sang à l'étranger ; son imagination lui représentait déjà les glaives des Zurichois se croisant, sous l'étendard du pape et de l'Empereur, dans les plaines de l'Italie, avec les glaives des confédérés réunis sous les drapeaux de la France ; et à ces scènes fratricides son âme patriotique et chrétienne frémissait d'horreur. Il tonnait de la chaire : « Voulez-vous, s'écriait-il, déchirer « et renverser la confédération (2) ?... On se jette « sur les loups qui dévorent les bêtes de nos trou« peaux, et l'on ne fait aucune résistance à ceux « qui tournent autour de nous pour dévorer des « hommes !... Ah ! c'est avec raison que les man« teaux et les chapeaux qu'ils portent sont rou« ges ; secouez ces vêtements, il en tombera des « ducats et des couronnes : mais tordez-les, et vous « en verrez ruisseler le sang de votre frère, de vo« tre père, de votre fils et de votre meilleur « ami (3)... » Zwingle fit entendre en vain sa voix énergique. Le cardinal au chapeau rouge réussit ; et deux mille sept cents Zurichois partirent sous le commandement de George Bergner. Zwingle en eut l'âme brisée. Son influence ne fut pourtant pas perdue. De longtemps les bannières de Zurich ne devaient plus se déployer et sortir des portes de la ville pour des princes étrangers.

XI

Zwingle contre les préceptes d'homme. — Fermentation pendant le carême. — La vérité croît dans les combats. — Les députés de l'évêque. — Accusation devant le clergé et le conseil. — Appel au grand conseil. — Le coadjuteur et Zwingle. — Réponse de Zwingle. — Arrêté du grand conseil. — Situation. — Attaque d'Hoffman.

Froissé dans ses sentiments comme citoyen, Zwingle se consacra avec un nouveau zèle à annoncer l'Évangile. Il prêchait avec une énergie croissante. « Je ne cesserai, dit-il, de travailler à res« taurer l'antique unité de l'Église de Christ (4). » Il commença l'année 1522, en montrant quelle différence il y a entre les préceptes de l'Évangile et les préceptes des hommes. Le temps du carême étant arrivé, il éleva la voix avec plus de force encore. Après avoir posé les fondements de l'édifice nouveau, il voulait déblayer les décombres de l'ancien. « Depuis quatre ans, dit-il à la foule assem« blée dans la cathédrale, vous avez reçu avec une « soif ardente la sainte doctrine de l'Évangile. Em« brasés des flammes de la charité, rassasiés des « douceurs de la manne céleste, il vous est impos« sible de trouver encore quelque goût aux tristes « aliments des traditions humaines (5). » Puis, attaquant l'abstinence obligée des viandes en certains temps : « Il en est, s'écria-t-il avec sa rude « éloquence, qui prétendent que manger de la « viande est un mal, et même un grand péché, « bien que Dieu ne l'ait jamais défendu, et qui ne « regardent pas comme un crime de vendre à l'é« tranger de la chair humaine et de la traîner à « la boucherie (6) !... » A ces mots hardis, les amis des capitulations militaires, qui se trouvaient dans l'assemblée, tressaillirent d'indignation et de colère, et jurèrent de ne pas l'oublier.

Tout en prêchant avec tant de force, Zwingle disait encore la messe ; il observait les usages établis par l'Église, et s'abstenait même de viande aux

(1) Disse che M. di Lutrech et M. de l'Escu havia ditto che 'l voleva che le recchia del papa fusse la major parte restasse di la so persona. (Gradenigo, ambass. vénit. à Rome, Ms. 1523.)

(2) Sagt wie es eim fromme Eidtgnosschafft zertrennen und umbkehren würde. (Bullinger Ms.)

(3) Sie trägen billig rothe hüt und mäntel, dsm schüte man sie, so fallen Cronen und Duggaten heraus, winde man sie, so rünt deines Bruders, Vaters, Sohns und guten Freunds Blut hersus. (Bullinger, Ms.)

(4) Ego veterem Christi Ecclesiæ unitatem instaurare non desinam. (Zw. Opp. III, p. 47.)

(5) Gustum non aliquis humanarum traditionum cibus vobis arridere potuerit. (Ibid., I, p. 2.)

(6) Aber menschenfleisch verkaufen und ze Tod schlahen... (Zw. Opp. II, deuxième partie, p. 301.)

jours fixés. Il était persuadé qu'il fallait d'abord éclairer le peuple. Mais certains esprits turbulents n'agissaient pas avec autant de sagesse. Roubli, réfugié à Zurich, se laissait aller aux écarts d'un zèle exagéré. L'ancien curé de Saint-Alban, un capitaine bernois, et un membre du grand conseil, Conrad Huber, se réunissaient souvent chez ce dernier pour manger de la viande le vendredi et le samedi, et ils en tiraient gloire. La question du maigre préoccupait tous les esprits. Un Lucernois étant venu à Zurich : « Vous autres, chers confédérés de Zurich, dit-il à l'un de ses amis de cette « ville, vous faites mal de manger de la viande « pendant le carême. » — Le Zurichois : « Vous « prenez pourtant aussi la liberté, messieurs de Lu« cerne, d'en manger dans les jours défendus. » — Le Lucernois : « Nous l'avons achetée du pape. » — Le Zurichois : « Et nous, du boucher... Si c'est « d'argent qu'il s'agit en cette affaire, l'un vaut « bien l'autre assurément (1). » Le conseil, ayant reçu plainte contre les transgresseurs des ordonnances ecclésiastiques, demanda l'avis des curés. Zwingle répondit que l'action de manger de la viande tous les jours n'était pas blâmable en elle-même ; mais que l'on devait s'abstenir de le faire, tant que l'autorité compétente n'aurait rien décidé à cet égard. Les autres membres du clergé adhérèrent à cet avis.

Les ennemis de la vérité profitèrent de cette circonstance heureuse. L'influence leur échappait ; la victoire demeurait à Zwingle ; il fallait se hâter de frapper un grand coup. Ils assaillirent l'évêque de Constance. « Zwingle, s'écriaient-ils, est le des« tructeur du troupeau, et non son pasteur (2). »

L'ambitieux Faber, l'ancien ami de Zwingle, était revenu plein de zèle pour la papauté, d'un voyage qu'il venait de faire à Rome. C'est des inspirations de cette ville superbe que devaient sortir les premiers troubles de la Suisse. Il fallait une lutte décidée entre la vérité évangélique et les représentants du pontife romain. C'est dans les attaques qu'on lui livre, que la vérité prend surtout ses forces. Ce fut déjà à l'ombre de l'opposition et de la persécution que le christianisme naissant acquit la puissance qui renversa tous ses ennemis. Dieu voulut aussi conduire sa vérité, à l'époque de renaissance dont nous faisons l'histoire, dans ces sentiers difficiles. Les sacrificateurs se levèrent alors, comme au temps des apôtres, contre la doctrine nouvelle. Sans ces attaques, elle fût peut-être demeurée obscurément cachée dans quelques âmes fidèles. Mais Dieu veillait pour la manifester au monde. L'opposition lui ouvrit de nouvelles portes, la lança dans une carrière nouvelle, et fixa sur elle les yeux de la nation. Ce fut comme le coup de vent, dispersant au loin des semences, qui sans cela peut-être fussent restées oisives dans le lieu qui les recélait. L'arbre qui devait abriter les populations helvétiques était bien planté au fond de leurs vallées, mais il fallait des orages pour affermir ses racines et pour déployer ses rameaux. Les partisans de la papauté, voyant le feu qui couvait dans Zurich, se précipitèrent dessus pour l'étouffer, et ils ne firent qu'étendre au loin ses flammes.

Le 7 avril 1522, après midi, on vit entrer dans les murs de Zurich trois ecclésiastiques, députés de l'évêque de Constance ; deux d'entre eux avaient un air grave et irrité ; le troisième paraissait plus doux ; c'étaient le coadjuteur de l'évêque, Melchior Battli, le docteur Brendi, et Jean Vanner, prédicateur de la cathédrale, homme évangélique, et qui garda le silence pendant toute l'affaire (3). Il était déjà nuit, quand Luti, accourant chez Zwingle, lui dit : « Des officiers de l'évêque sont arrivés ; « un grand coup se prépare ; tous les partisans des « anciennes coutumes s'agitent. Un notaire convo« que tous les prêtres pour demain matin de bonne « heure, dans la salle du chapitre. »

L'assemblée du clergé s'étant en effet réunie le lendemain, le coadjuteur se leva et prononça un discours que ses adversaires trouvèrent plein de violence et d'orgueil (4) ; il affecta cependant de ne pas prononcer le nom de Zwingle. Quelques prêtres, récemment gagnés à l'Évangile, et faibles encore, furent anéantis ; leur pâleur, leur silence, leurs soupirs montraient qu'ils avaient perdu tout courage (5). Zwingle se leva et prononça un discours qui ferma la bouche aux adversaires. A Zurich, comme dans les autres cantons, les plus violents ennemis de la nouvelle doctrine se trouvaient dans le petit conseil. La députation, battue devant le clergé, porta ses plaintes devant les magistrats ; Zwingle était absent, elle n'avait donc pas de réplique à redouter. L'effet parut décisif. On allait condamner l'Évangile et son défenseur sans l'entendre. Jamais la réformation ne courut en Suisse de plus

(1) So haben wir's von dem Metzger erkaufft... (Bullinger, Ms.)

(2) Ovilis dominici populator esse, non custos aut pastor. (Zw. Opp. III, p. 28.)

(3) Ibid., p. 8. — J. J. Hottinger (III, p. 77), Ruchat (I, p. 134, deuxième édition) et d'autres, disent que Faber était à la tête de la députation. Zwingle nomme les trois députés et ne parle pas de Faber. Ces auteurs ont confondu sans doute deux charges différentes de la hiérarchie romaine, celle de coadjuteur et celle de vicaire général.

(4) Erat tota oratio vehemens et stomachi superciliique plena. (Zw. Opp. III, p. 8.)

(5) Infirmos quosdam nuper Christo lucrifactos sacerdotes offensos ea sentirem, ex tacitis palloribus ac suspiriis. (Ibid., p. 9.)

grands dangers. Elle allait être étouffée dans son berceau. Les conseillers, amis de Zwingle, invoquèrent alors la juridiction du grand conseil; c'était la seule planche de salut qui leur restât encore, et Dieu s'en servit pour sauver la cause de l'Évangile. Les Deux-Cents furent convoqués. Les partisans de la papauté firent tout pour que Zwingle n'y fût pas admis. Zwingle fit tout pour y paraître. Il frappait à toutes les portes et remuait, dit-il, toutes les pierres (1); mais en vain! — « Cela est impossible, « disaient les bourgmestres; le conseil a arrêté le « contraire. » — « Alors, rapporte Zwingle, je de- « meurai tranquille, et je portai la chose avec « de grands soupirs devant celui qui entend les « gémissements des captifs, le suppliant de défen- « dre lui-même son Évangile (2). » L'attente pleine de patience et de soumission des serviteurs de Dieu ne les a jamais trompés.

Le 9 avril, les Deux-Cents s'assemblèrent. « Nous « voulons avoir ici nos pasteurs! » dirent aussitôt les amis de la réformation qui en étaient membres. Le petit conseil résistait; mais le grand conseil arrêta que les pasteurs seraient présents à l'accusation, et répondraient même s'ils le jugeaient convenable. Les députés de Constance furent introduits, puis les trois curés de Zurich, Zwingle, Engelhard et le vieux Rœschli.

Après que les adversaires, ainsi en présence les uns des autres, se furent quelque temps mesurés de l'œil, le coadjuteur se leva. « Si son cœur et sa « tête eussent été à l'égal de sa voix, dit Zwingle, « il eût surpassé pour la douceur Apollon et Orphée, « et pour la force les Gracques et Démosthène. »

« La constitution civile, dit le champion de « la papauté, et la foi chrétienne elle-même, sont « menacées. Il a paru des hommes qui enseignent « des doctrines nouvelles, choquantes, séditieu- « ses. » Puis, après bien des paroles, fixant ses regards sur le sénat assemblé devant lui : « Demeu- « rez avec l'Église! dit-il, demeurez dans l'Église! « Hors d'elle nul ne peut être sauvé. Les cérémo- « nies seules peuvent amener les simples à la con- « naissance du salut (3); et les pasteurs des trou- « peaux n'ont autre chose à faire qu'à en expliquer « au peuple la signification. »

Aussitôt que le coadjuteur eut achevé son discours, il se leva; et déjà il s'apprêtait avec les siens à quitter la salle du conseil, quand Zwingle lui dit vivement : « Monsieur le coadjuteur, et vous qui « l'accompagnez, demeurez, je vous prie, jusqu'à « ce que je me sois justifié.

LE COADJUTEUR.

« Nous ne sommes chargés de disputer avec qui « que ce soit.

ZWINGLE.

« Je veux, non disputer, mais vous exposer sans crainte ce que j'ai enseigné jusqu'à cette heure.

LE BOURGMESTRE ROUST aux députés de Constance.

« Je vous en prie, écoutez ce que le curé veut répondre.

LE COADJUTEUR.

« Je sais trop à quel homme j'aurais affaire. Ulric Zwingle est trop violent pour qu'on discute avec lui!

ZWINGLE.

« Depuis quand attaque-t-on un innocent avec tant de force et refuse-t-on ensuite de l'entendre? Au nom de la foi qui nous est commune, au nom du baptême que nous avons reçu l'un et l'autre, au nom de Christ, l'auteur du salut et de la vie, écoutez-moi (4). Si vous ne le pouvez comme députés, faites-le du moins comme chrétiens. »

Après avoir fait une décharge en l'air, Rome quittait à pas précipités le champ de bataille. Le réformateur ne demandait qu'à parler, et les agents de la papauté ne pensaient qu'à fuir. Une cause ainsi plaidée était déjà gagnée d'un côté, et perdue de l'autre. Les Deux-Cents ne pouvaient plus contenir leur indignation; un murmure éclatait dans l'assemblée (5); le bourgmestre pressa de nouveau les députés. Honteux, interdits, ils retournèrent à leurs places. Alors Zwingle dit :

« Monsieur le coadjuteur parle de doctrines sé- « ditieuses et qui renversent les lois civiles. Qu'il « sache que Zurich est plus tranquille et plus sou- « mise aux lois qu'aucune autre ville des Helvétiens, « ce que tous les bons citoyens attribuent à l'Évan- « gile. Le christianisme n'est-il pas le plus puissant « boulevard pour garder la justice au milieu d'un « peuple (6)? Que font toutes les cérémonies, que « farder honteusement le visage de Christ et des « chrétiens (7)? Oui, il est une autre voie que ces « vaines pratiques, pour amener le simple peuple « à la connaissance de la vérité. C'est celle que « Christ et les apôtres ont suivie; c'est l'Évangile « même! Ne craignons pas que le peuple ne le com- « prenne! Quiconque croit, comprend. Le peuple « peut croire, donc il peut comprendre. C'est ici

(1) Frustrà diù movi omnem lapidem. (Zw. Opp. III, p. 9.)

(2) Ibi ego quiescere ac suspiriis rem agere cœpi apud eum qui audit gemitum compeditorum. (Ibid.)

(3) Unicas esse per quas simplices christiani ad agnitionem salutis inducerentur. (Ibid., p. 10.)

(4) Ob communem fidem, ob communem baptismum, ob Christum vitæ salutisque auctorem. (Zw. Opp. III, p. 11.)

(5) Cœpit murmur audiri civium indignantium. (Ibid.)

(6) Imò Christianismum ad communem justitiam servandam esse potentissimum. (Ibid., p. 13.)

(7) Ceremonias haudquicquam aliud agere, quam et Christo et ejus fidelibus os oblinere. (Ibid.)

« une œuvre de l'Esprit divin, et non de la raison « humaine (1). Au reste, que celui qui n'a pas assez « de quarante jours, jeûne, s'il le veut, toute l'an- « née, peu m'importe! Tout ce que je demande, « c'est qu'on ne contraigne personne à le faire, et « que pour une minime observance, on n'accuse « pas les Zurichois de se séparer de la communion « des chrétiens... »

« Je n'ai pas dit cela, » s'écria le coadjuteur. — « Non, dit son collègue le docteur Brendi, il ne l'a « point dit. » Mais tout le sénat confirma l'assertion de Zwingle.

« Excellents citoyens, continua celui-ci, que « cette accusation ne vous émeuve pas! Le fonde- « ment de l'Église, c'est ce rocher, ce Christ, qui a « donné à Pierre son nom, parce qu'il le confessait « avec fidélité. En toute nation, quiconque croit « du cœur au Seigneur Jésus est sauvé. C'est hors « de cette Église-là que personne ne peut avoir la « vie (2). Expliquer l'Évangile et le suivre, voilà « pour nous, ministres de Christ, tout notre de- « voir. Que ceux qui vivent des cérémonies, se « chargent de les expliquer! » C'était mettre le doigt sur la plaie.

Le coadjuteur rougit et se tut. Les Deux-Cents se séparèrent. Le même jour ils arrêtèrent que le pape et les cardinaux seraient invités à expliquer le point controversé, et qu'en attendant on s'abstiendrait de viande pendant le carême. C'était laisser les choses sur le même pied, et répondre à l'évêque en cherchant à gagner du temps.

Ce combat avait avancé l'œuvre de la réformation. Les champions de Rome et ceux de la doctrine nouvelle avaient été en présence, comme sous les yeux de tout le peuple; et l'avantage n'était pas demeuré au pape. C'était le premier engagement d'une campagne qui devait être longue, rude, et passer par bien des alternatives de deuil et de joie. Mais une première victoire, à l'ouverture d'une lutte, donne du courage à toute une armée et frappe d'épouvante l'ennemi. La réformation s'était emparée d'un terrain qu'elle ne devait plus perdre. Si le conseil se croyait encore obligé à quelques ménagements, le peuple proclamait hautement la défaite de Rome. « Jamais, disait-il dans l'exaltation « du moment, ils ne pourront réunir de nouveau « leurs troupes battues et dispersées (3). » « Vous « avez, disait-on à Zwingle, attaqué avec l'esprit « de saint Paul ces faux apôtres et leur Ananias, « ces parois blanchies... Les satellites de l'Ante- « christ ne peuvent plus que grincer les dents con- « tre vous! » Des voix qui venaient du fond de l'Allemagne le proclamaient avec joie « la gloire « de la théologie renaissante (4). »

Mais en même temps les ennemis de l'Évangile rassemblaient leurs forces. Il n'y avait pas de temps à perdre si on voulait l'atteindre; car il devait être bientôt hors de la portée de leurs coups. Hoffman remit au chapitre une longue accusation contre le réformateur. « Quand même, disait-il, le curé « pourrait prouver par témoins quels péchés, quels « désordres ont été commis par des ecclésiasti- « ques dans tel couvent, dans telle rue, dans tel « cabaret, il ne devrait cependant nommer per- « sonne! Pourquoi donne-t-il à comprendre (il est « vrai que je ne l'ai presque jamais entendu moi- « même) que lui seul puise sa doctrine à la source « même, et que les autres ne la cherchent que dans « des égouts et dans des bourbiers (5)? N'est-il pas « impossible, vu la diversité des esprits, que tous « les prédicateurs prêchent de même? »

Zwingle se justifia en plein chapitre, dissipant les accusations de son adversaire, « comme un tau- « reau qui de ses cornes disperse de la paille dans « les airs (6). » L'affaire, qui avait paru si grave, se termina par des rires aux dépens du chanoine. Mais Zwingle ne s'arrêta pas là; le 16 avril, il publia un écrit sur le *libre usage des aliments* (7).

XII

Deuil et joie en Allemagne. — Embûches contre Zwingle. — Mandement de l'évêque. — Archétélès. — L'évêque s'adresse à la diète. — Défense d'attaquer les moines. — Déclaration de Zwingle. — Les nonnes d'Œtenbach. — Adresse de Zwingle à Schwitz.

Cette fermeté inébranlable du réformateur réjouissait les amis de la vérité, et particulièrement les chrétiens évangéliques de l'Allemagne, si longtemps privés, par la captivité de la Wartbourg, du puissant apôtre qui avait le premier levé la tête au sein de l'Église. Déjà des pasteurs et des fidèles fugitifs, à la suite du décret impitoyable que la papauté avait obtenu à Worms, de Charles-Quint, trouvaient un asile dans Zurich. « Oh! comme je

(1) Quidquid hic agitur divino fit afflatu, non humano ratiocinio. (Zw. Opp. III, p. 13.)

(2) Extrà illam neminem salvari. (Ibid., p. 15.)

(3) Ut vulgò jactatum sit, nunquam ultrà copias sarturos. (Zw. Epp., p. 203.)

(4) Vale, renascentis Theologiæ decus. (Lettre d'Urbain Regius, Zw. Epp., p. 225.)

(5) Die andern aus Rinnen und Pfützen. (Simml. Samml. Wirz. I, 244.)

(6) Ut cornu vehemens taurus aristas. (Zw. Epp., p. 203.)

(7) De delectu et libero ciborum usu. (Zw. Opp. I, p. 1.)

« me réjouis, » écrivait à Zwingle, Nesse, ce professeur de Francfort, que Luther visita en se rendant à Worms, « d'apprendre avec quelle autorité « vous annoncez Jésus-Christ! Affermissez par vos « paroles ceux que la cruauté des mauvais évêques « oblige à fuir loin de nos églises en deuil (1). »

Mais ce n'était pas seulement en Allemagne que les adversaires tramaient des complots funestes contre les amis de la réformation. Il ne se passait pas d'heure où on ne s'entretînt à Zurich des moyens de se débarrasser de Zwingle (2). Un jour, il reçut une lettre anonyme, qu'il communiqua aussitôt à ses deux vicaires. « De tous côtés des embûches vous « entourent, lui disait-on; un poison mortel est « prêt pour vous ôter la vie (3). Ne mangez que « dans votre maison, et que du pain fait par votre « propre cuisinière. Les murs de Zurich renferment « des hommes qui machinent votre ruine. L'oracle « qui me l'a révélé est plus véritable que celui de « Delphes. Je suis des vôtres, vous me connaîtrez « plus tard (4). »

Le lendemain du jour où Zwingle reçut cette mystérieuse épître, au moment où Staheli allait entrer dans l'église de l'Eau, un chapelain l'arrêta et lui dit : « Quittez en toute hâte la maison de Zwingle; « une catastrophe se prépare. » Des séides, désespérant de voir la réformation arrêtée par la parole, s'armaient du poignard. Lorsque de puissantes révolutions s'accomplissent dans la société, des assassins jaillissent ordinairement du fond impur des populations émues. Dieu garda Zwingle.

Tandis que les meurtriers voyaient échouer leurs trames, les organes légitimes de la papauté s'agitaient de nouveau. L'évêque et ses conseillers résolurent de recommencer la guerre. De toutes parts la nouvelle en parvint à Zwingle. Le réformateur, s'appuyant sur la parole de Dieu, dit avec une noble fierté : « Je les crains... comme un rivage escarpé « craint les ondes menaçantes...—σὺν τῷ Θεῷ—avec « Dieu! » ajouta-t-il (5). Le 2 mai, l'évêque de Constance publia un mandement où, sans nommer ni Zurich ni Zwingle, il se plaignait de ce que des gens artificieux renouvelaient des doctrines condamnées, et de ce que savants et ignorants discutaient en tous lieux sur les plus redoutables mystères. Le prédicateur de la cathédrale de Constance, Jean Wanner, fut le premier attaqué : « J'aime mieux, dit-il, être « chrétien avec la haine de plusieurs que d'aban« donner Christ pour l'amitié du monde (6). »

Mais c'était à Zurich qu'il fallait écraser l'hérésie naissante. Faber et l'évêque savaient que Zwingle avait plusieurs ennemis parmi les chanoines. On voulut se servir de cette haine. Vers la fin de mai arriva à Zurich une lettre de l'évêque, adressée au prévôt et à son chapitre. « Fils de l'Église, disait le « prélat, que ceux qui veulent périr, périssent! « mais que personne ne vous enlève à l'Église (7). » En même temps l'évêque sollicitait les chanoines d'empêcher que les coupables doctrines qui enfantaient des sectes pernicieuses ne fussent prêchées auprès d'eux et discutées, soit en particulier, soit en public. Cette lettre ayant été lue dans le chapitre, tous les yeux se fixèrent sur Zwingle. Celui-ci, comprenant ce que ce regard signifiait : « Vous « pensez, dit-il, je le vois, que c'est moi que cette « lettre concerne; veuillez me la remettre, et, Dieu « aidant, j'y répondrai. »

Zwingle répondit dans son *Archétélès*, mot qui signifie : « commencement et fin ; » — « car, dit-il, « j'espère que cette première réponse sera aussi la « dernière. » Il y parlait d'une manière très-respectueuse de l'évêque, et rejetait sur quelques intrigants toutes les attaques de ses ennemis. « Qu'ai« je donc fait? disait-il; j'ai appelé tous les hommes « à la connaissance de leurs propres plaies; je me « suis efforcé de les amener au seul vrai Dieu et à « Jésus-Christ, son Fils. Je me suis servi pour cela, « non d'exhortations captieuses, mais de paroles « simples et vraies, telles que les fils de la Suisse « peuvent les comprendre. » Puis, passant de la défense à l'attaque : « Jules César, ajoutait-il avec « finesse, se voyant frappé à mort, s'efforça de « rapprocher les bords de son vêtement, afin de « tomber avec décence. La chute de vos cérémo« nies est proche! faites du moins qu'elles tombent « convenablement, et que la lumière soit partout « promptement substituée aux ténèbres (8). »

Ce fut là tout le succès qu'obtint la lettre de l'évêque au chapitre de Zurich. Puisque toutes les remontrances amicales étaient vaines, il fallait frapper des coups plus décisifs. Faber et Landenberg portent ailleurs leurs regards; c'est vers la diète, vers le conseil de la nation helvétique, qu'ils se tournent enfin (9). Des députés de l'évêque y arrivent;

(1) Et ut iis, qui ob malorum episcoporum sævitiam à nobis submoventur, prodesse velis. (Zw. Epp., p. 208.)

(2) Nulla præteribat hora, in quâ non fierent... consultationes insidiosissimæ. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

(3) Ἕτοιμα φάρμακα λυγρά. (Zw. Epp., p. 199.)

(4) Σές εἰμι; agnosces me posteà. (Ibid.)

(5) Quos ità metuo, ut littus altum fluctuum undas minacium. (Ibid., p. 203.)

(6) Malo esse Christianus cum multorum invidiâ, quam relinquere Christum propter mundanorum amicitiam. (Zw. Epp., p. 200, du 22 mai.)

(7) Nemo vos filios Ecclesiæ, de Ecclesiâ tollat! (Zw. Opp. III, 35.)

(8) In umbrarum locum lux quàm ocissimè inducatur. (Ibid., p. 69.)

(9) Nam er ein anderen weg an die Hand; schike seine Boten... etc. (Bullinger, Ms.)

ils exposent que leur maître a défendu par un mandement à tous les prêtres de son diocèse d'innover dans les choses de doctrine ; que son autorité étant méconnue, il invoque le secours des chefs de la confédération, pour l'aider à maintenir dans l'obéissance les rebelles et défendre l'antique et véritable foi (1). Les ennemis de la réformation dominaient dans cette première assemblée de la nation. Déjà, peu auparavant, elle avait rendu un arrêté qui interdisait la prédication à tous les prêtres dont les discours portaient, disait-on, la discorde parmi le peuple. Cet arrêté de la diète qui, pour la première fois, s'occupait de la réformation, n'avait pas eu de suite : mais maintenant, voulant sévir, cette assemblée cita devant elle Urbain Weiss, pasteur de Fislispach, près de Bade, que le bruit public accusait de prêcher la nouvelle foi et de rejeter l'ancienne. Weiss fut relâché pour quelque temps sur l'intercession de plusieurs et sous la caution de cent florins, que ses paroissiens présentèrent.

Mais la diète avait pris parti ; elle venait d'en faire preuve ; partout le courage revenait aux moines et aux prêtres. A Zurich, déjà après le premier arrêté de cette assemblée, on les avait vus se montrer plus impérieux. Plusieurs membres du conseil avaient l'habitude de visiter, matin et soir, les trois couvents, et même d'y prendre leurs repas. Les moines endoctrinaient ces bénévoles commensaux, et les sollicitaient de faire rendre au gouvernement un arrêté en leur faveur. « Si Zwingle ne veut pas « se taire, disaient-ils, nous crierons encore plus « fort ! » La diète s'était rangée du côté des oppresseurs. Le conseil de Zurich ne savait que faire. Le 7 juin, il rendit une ordonnance par laquelle il défendit de prêcher contre les moines : mais à peine l'arrêté était-il rendu « qu'il se fit dans la chambre « du conseil un bruit soudain, dit la chronique de « Bullinger, en sorte que chacun se regarda (2). » La paix ne se rétablit point ; le combat qui se livrait du haut de la chaire, s'échauffait toujours plus. Le conseil nomma une députation qui fit comparaître, dans la demeure du prévôt, les pasteurs de Zurich et les lecteurs et prédicateurs des couvents ; après une vive discussion, le bourgmestre enjoignit aux deux partis de ne rien prêcher qui pût troubler la concorde. « Je ne puis accepter cette injonc- « tion, dit Zwingle ; je veux prêcher l'Évangile « librement et sans condition aucune, conformé- « ment à l'arrêté qui a été rendu précédemment. « Je suis évêque et pasteur de Zurich ; c'est à moi « que le soin des âmes a été confié. J'ai prêté ser- « ment, et non les moines. Ce sont eux qui doivent « céder, et non pas moi. S'ils prêchent des men- « songes, je les contredirai, et jusque dans la « chaire de leur propre couvent. Si moi-même je « prêche une doctrine contraire au saint Évangile, « alors je demande à être repris, non-seulement par « le chapitre, mais encore par quelque citoyen que « ce soit (3) ; et de plus, à être puni par le con- « seil. » — « Nous, dirent les moines, nous deman- « dons qu'il nous soit permis de prêcher les doctri- « nes de saint Thomas. » La commission du conseil ayant délibéré, ordonna « qu'on laissât là Thomas, « Scot et les autres docteurs, et qu'on ne prêchât « que le saint Évangile. » Ainsi, la vérité avait encore une fois remporté la victoire. Mais la colère des partisans de la papauté s'en accrut. Les chanoines ultramontains ne pouvaient cacher leur colère. Ils regardaient Zwingle dans le chapitre avec impudence, et semblaient de leurs yeux demander sa vie (4).

Ces menaces n'arrêtaient pas Zwingle. Il y avait un lieu dans Zurich où, grâce aux dominicains, la lumière n'avait point encore pénétré : c'était le couvent de femmes d'OEtenbach. Les filles des premières familles de Zurich y prenaient le voile. Il parut injuste que ces pauvres personnes, renfermées dans les murs de leur monastère, fussent les seules à ne point entendre la Parole de Dieu. Le grand conseil ordonna à Zwingle de s'y rendre. Le réformateur monta dans cette chaire, livrée jusqu'alors aux dominicains, et y prêcha « sur la « clarté et la certitude de la Parole de Dieu (5). » Il publia plus tard ce discours remarquable, qui ne demeura pas sans fruit et qui irrita encore plus les moines.

Une circonstance vint étendre cette haine et la porter dans beaucoup d'autres cœurs. Les Suisses, ayant à leur tête Stein et Winkelried, venaient d'essuyer à la Bicoque une sanglante défaite. Ils s'étaient élancés avec impétuosité sur l'ennemi ; mais l'artillerie de Pescaire et les lansquenets de ce Freundsberg, que Luther avait rencontré à la porte de la salle de Worms, avaient renversé et chefs et drapeaux, et l'on avait vu tomber et disparaître tout à la fois des compagnies entières. Winkelried et Stein, des Mulinen, des Diesbach, des Bonstetten, des Tschoudi, des Pfyffer, étaient restés sur le champ de bataille. Schwitz, surtout, avait été moissonné. Les débris sanglants de cet affreux combat étaient rentrés en Suisse, portant partout le deuil sur leurs pas. Un cri de douleur avait retenti des Alpes au Jura, et du Rhône jusqu'au Rhin.

(1) Und den wahren alten glauben erhallten. (Bullinger, Ms.)

(2) Liess die Rathstuben einen grossen Knall. (Ibid.)

(3) Sondern von einem jedem Burger wyssen. (Ibid.)

(4) Oculos in me procacius torquent, ut cujus caput peti gauderent. (Zw. Opp. III, p. 29.)

(5) De claritate et certitudine Verbi Dei. (Zw. Opp. I, p. 56.)

Mais personne n'avait ressenti une peine aussi vive que Zwingle. Il écrivit aussitôt une adresse à Schwitz pour détourner les citoyens de ce canton du service étranger. « Vos ancêtres, leur dit-il « avec toute la chaleur d'un cœur suisse, ont com- « battu leurs ennemis pour défendre leur liberté; « mais ils n'ont jamais mis des chrétiens à mort « pour gagner de l'argent. Ces guerres étrangères « font fondre sur notre patrie d'innombrables ca- « lamités. Les fléaux de Dieu châtient nos peuples « confédérés, et la liberté helvétique est près de se « perdre entre les caresses intéressées et les haines « mortelles de princes étrangers (1). » Zwingle donnait la main à Nicolas de Flue, et renouvelait les instances de cet homme de paix. Cette exhortation ayant été présentée à l'assemblée du peuple de Schwitz, y produisit un tel effet qu'il y fut arrêté de s'abstenir provisoirement pendant vingt-cinq ans de toute capitulation. Mais bientôt le parti français fit révoquer cette résolution généreuse, et Schwitz fut dès lors le canton le plus opposé à Zwingle et à son œuvre. Les disgrâces mêmes que les partisans des capitulations étrangères attiraient sur leur pays, ne faisaient qu'accroître la haine de ces hommes contre le ministre courageux qui s'efforçait d'éloigner de sa patrie tant d'infortunes et de honte. Il se forma de plus en plus dans la confédération un parti violent contre Zurich et contre Zwingle. Les coutumes de l'Église et les pratiques des embaucheurs, ensemble attaquées, s'appuyaient mutuellement, pour résister au souffle impétueux de la réforme qui menaçait de les abattre. En même temps les ennemis se multiplièrent au dehors. Ce ne fut plus seulement le pape, mais ce furent encore les autres princes étrangers, qui jurèrent une haine impitoyable à la réformation. Ne prétendait-elle pas leur enlever ces hallebardes helvétiques auxquelles leur ambition et leur orgueil avaient dû tant de triomphes? Mais il resta à la cause de l'Évangile Dieu et les plus excellents du peuple : c'était assez. D'ailleurs, de diverses contrées, la Providence divine amenait à son aide des hommes poursuivis pour leur foi.

XIII

Un moine français. — Il enseigne en Suisse. — Dispute entre le moine et Zwingle. — Discours du commandeur des johannites. — Le carnaval à Berne. — Les mangeurs de morts. — Le crâne de sainte Anne. — Appenzell. — Les Grisons. — Meurtres et adultères. — Mariage de Zwingle.

Le samedi 12 juillet, on vit entrer dans les rues de Zurich un moine, grand, maigre, roide et tout d'une pièce, revêtu du froc gris des cordeliers, monté sur une ânesse, portant une physionomie étrangère, et dont les pieds nus touchaient presque à terre (2). Il arrivait ainsi d'Avignon, et ne savait pas un mot d'allemand. Cependant, au moyen du latin, il parvint à se faire comprendre. François Lambert, c'était son nom, demanda Zwingle, et lui remit une lettre de Berthold Haller. « Ce père fran- « ciscain, y disait le curé bernois, qui n'est rien « moins que le prédicateur apostolique du couvent « général d'Avignon, enseigne depuis près de cinq « ans la vérité chrétienne; il a prêché en latin à « nos prêtres, à Genève, à Lausanne, en présence « de l'évêque, à Fribourg, et enfin à Berne, traitant « de l'Église, du sacerdoce, du sacrifice de la messe, « des traditions des évêques romains, et des su- « perstitions des ordres religieux. Il me semblait « inouï d'entendre de telles choses d'un cordelier « et d'un Français, qualités qui supposent l'une « et l'autre, vous le savez, une mer de supersti- « tions (3). » Le Français raconta lui-même à Zwingle comment les écrits de Luther ayant été découverts dans sa cellule, il avait été obligé de quitter en toute hâte Avignon; comment, le premier, il avait annoncé l'Évangile dans la ville de Genève, et ensuite près du même lac à Lausanne. Zwingle, plein de joie, ouvrit au moine l'église de Notre-Dame, et le fit asseoir dans le chœur, sur un siége, devant le maître-autel. Lambert y prononça quatre sermons, où il attaqua avec force les erreurs de Rome; mais dans le quatrième il défendit l'invocation des saints et de Marie.

« Frère! tu te trompes (4), » lui cria aussitôt une voix animée. C'était celle de Zwingle. Chanoines et chapelains tressaillirent de joie en voyant s'élever une querelle entre le Français et l'hérétique curé. « Il vous a attaqué, dirent-ils tous à Lambert : de- « mandez-lui une dispute publique! » Ainsi fit l'homme d'Avignon, et le 12 juillet, à dix heures, les deux champions se réunirent dans la chambre de conférences des chanoines. Zwingle ouvrit l'Ancien et le Nouveau Testament, en grec et en latin; il discuta, il enseigna jusqu'à deux heures; et alors le moine français, joignant les mains et les levant vers le ciel (5) : « Je te rends grâces, ô Dieu, dit-il, « de ce que, par un organe si illustre, tu m'as

(1) Ein gottlich Vermanung an die eersamen, etc., eidgnossen zu Schwyz. (Zw. Opp. I, 2e partie, p. 206.)

(2) . . . Kam ein langer, gerader barfusser Mönch.., ritte auf einer Eselin. (Fusslin. Beytrage. IV, p. 39.)

(3) A tali Franciscano, Gallo, quæ omnia mare superstitionum confluere faciunt, inaudita. (Zw. Epp., p. 207.)

(4) Bruder da irrest du. (Fusslin, Beytr. IV, p. 40.)

(5) Dass er beyde Hände zusammen heb. (Ibid. p. 40.)

« donné une connaissance si claire de la vérité ! « Désormais, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée, « dans toutes mes détresses j'invoquerai Dieu « seul, et je laisserai là tous les chapelets. Demain « je me remets en route, et je vais à Bâle voir « Érasme de Rotterdam, et de là à Wittemberg voir « le moine augustin Martin Luther. » Et il repartit en effet sur son âne. Nous le retrouverons plus tard. C'était le premier homme sorti, pour la cause de l'Évangile, du pays de France, qui parût en Suisse et en Allemagne; modeste avant-coureur de beaucoup de milliers de réfugiés et de confesseurs.

Myconius n'avait pas de telles consolations : il dut voir, au contraire, Sébastien Hofmeister, qui était venu de Constance à Lucerne, et y avait prêché avec courage l'Évangile, obligé de quitter cette cité. Alors la tristesse d'Oswald augmenta. Le climat humide de Lucerne lui était contraire; la fièvre le consumait; les médecins lui déclarèrent que, s'il ne changeait de séjour, il mourrait. « Je ne désire être « nulle part plus que près de toi, écrivait-il à Zwingle, « et nulle part moins qu'à Lucerne. Les hommes « me tourmentent, et le climat me consume. « Ma maladie, dit-on, est la peine de mon iniquité : « ah ! j'ai beau dire, beau faire, tout est poison « pour eux... Il en est un dans le ciel sur qui seul « mon espérance repose (1). »

Cette espérance ne fut pas vaine. C'était vers la fin de mars, et le jour de l'Annonciation approchait. L'avant-veille on célébrait une grande fête, en mémoire d'un incendie qui, en 1340, avait réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Déjà une multitude de peuple des contrées environnantes se trouvait dans Lucerne, et plusieurs centaines de prêtres y étaient assemblés. Un orateur célèbre prêchait ordinairement en ce jour solennel. Le commandeur des johannites, Conrad Schmid de Küsnacht, arriva pour s'acquitter de cette fonction. Une foule immense remplissait l'église. Quel fut l'étonnement général en entendant le commandeur laisser là l'étalage latin auquel on était accoutumé, parler en bon allemand (2), afin que chacun pût le comprendre, exposer avec autorité, avec une sainte ferveur, l'amour de Dieu dans l'envoi de son fils, prouver avec éloquence que les œuvres extérieures ne sauraient sauver, et que les promesses de Dieu sont véritablement l'essence de l'Évangile ! « A Dieu « ne plaise, s'écria le commandeur devant le peuple « étonné, que nous recevions un chef aussi plein « de péchés que l'est l'évêque de Rome, et que « nous rejetions Jésus-Christ (3)! Si l'évêque de « Rome distribue le pain de l'Évangile, recevons-« le comme pasteur, mais non comme chef; et s'il « ne le distribue pas, ne le recevons en aucune ma« nière. » Oswald ne se possédait pas de joie. « Quel « homme ! s'écriait-il ; quel discours ! quelle ma« jesté ! quelle autorité ! quelle abondance de l'Es« prit de Christ ! » L'impression fut générale. A l'agitation qui remplissait la ville succéda un silence solennel ; mais tout cela ne fut que passager. Si les peuples ferment l'oreille aux appels de Dieu, ces appels diminuent de jour en jour, et bientôt ils cessent. Ainsi en fut-il à Lucerne.

Tandis que la vérité y était annoncée du haut de la chaire, la papauté était attaquée à Berne dans les réunions joyeuses du peuple. Un laïque distingué, célèbre par ses talents poétiques, et qui fut porté aux premières charges de l'État, Nicolas Manuel, indigné de voir ses compatriotes pillés impitoyablement par Samson, composa des drames de carnaval, où il attaqua, avec les armes mordantes de la satire, l'avarice, l'orgueil, le faste du pape et de son clergé. Le mardi gras « des seigneurs » (les seigneurs étaient alors le clergé, et le clergé commençait le carême huit jours avant le peuple), il n'était question dans Berne que d'un drame, d'un mystère, intitulé *les Mangeurs de morts*, que de jeunes garçons allaient représenter dans la rue de la Croix ; et le peuple se pressait en foule à ce spectacle. Sous le rapport de l'art, ces ébauches dramatiques du commencement du seizième siècle offrent quelque intérêt ; mais c'est sous un tout autre point de vue que nous les rappelons ; nous préférerions sans doute ne pas avoir à citer du côté de la réforme des attaques de ce genre ; c'est par d'autres armes que la vérité triomphe. Mais l'histoire ne crée pas, elle donne ce qu'elle trouve.

Enfin le spectacle commence au gré du public impatient, assemblé à la rue de la Croix. On voit le pape, recouvert d'habits éclatants, assis sur un trône. Autour de lui sont rangés ses courtisans, ses gardes du corps, et une foule confuse de prêtres de haut et de bas étage ; derrière eux sont des nobles, des laïques, des mendiants. Bientôt paraît un convoi funèbre, c'est un riche fermier que l'on porte à sa dernière demeure. Deux parents marchent lentement devant le cercueil, un mouchoir à la main. Le convoi étant parvenu devant le pape, la bière est déposée à ses pieds, et alors commence l'action :

PREMIER PARENT, *d'un ton lamentable.*

Que des saints les nobles armées
Aient pitié de notre sort!

(1) Quicquid facio venenum est illis. Sed est in quem omnis spes mea reclinat. (Zw. Epp., p. 192.)

(2) Woll er keine pracht tryben mit latein schwätzen, sondern gut teutsch reden. (Bullinger, Ms.)

(3) Absit à grege Christiano, ut caput tam lutulentum et peccatis plenum acceptans, Christum abjiciat. (Zw. Epp., p. 193.)

Notre cousin, hélas! est mort
Dans la force de ses années.

SECOND PARENT.

Aucun frais ne nous coûtera
Pour avoir prêtres, moines, nonnes.
Fallût-il donner cent couronnes,
Sa famille le sauvera
De ce terrible purgatoire
Dont on nous fait si fort frémir (1).

LE SACRISTAIN, *se détachant de la foule qui entoure le pape, et courant en toute hâte vers le curé Robert Toujours-Plus.*

Seigneur curé! donnez pour boire!
Un gros fermier vient de mourir.

LE CURÉ.

Un!... Ma soif n'est pas assouvie ;
Un mort!... mais c'est dix que j'en veux!
Plus il en meurt, mieux va la vie (2)!
La mort est le meilleur des jeux.

LE SACRISTAIN.

Ah! si cela pouvait se faire!
J'aime mieux sonner pour un mort
Que de travailler à la terre.
Il paye bien et n'a pas tort.

LE CURÉ.

Si la cloche des morts du ciel ouvre la porte...
Je ne sais... mais qu'importe?
Elle entasse dans ma maison
Barbeau, brochet, truite et saumon.

LA NIÈCE DU CURÉ (3).

C'est bien ; mais ma part je réclame ;
Dès ce jour il faut que cette âme
Me donne un habit blanc, vert, rouge et noir,
Avec un joli mouchoir.

LE CARDINAL DE HAUT-ORGUEIL, *orné du chapeau rouge, près du pape.*

Si nous n'aimions des morts le sanglant héritage,
Aurions-nous fait périr, à la fleur de leur âge,
Des milliers de soldats
En de sanglants combats,
Excités par l'intrigue, allumés par l'envie (4)?
Par le sang des chrétiens Rome s'est enrichie,
C'est pourquoi mon chapeau porte cette couleur.
Les morts m'ont engraissé de trésors et d'honneur.

L'ÉVÊQUE VENTRE-DE-LOUP.

Avec le droit papal je veux vivre et mourir.
Je suis vêtu de soie et dépense à plaisir ;
Je parais aux combats et je chasse à ma guise.
Si je vivais aux temps de la première Église,
J'aurais un drap grossier tout comme un villageois (5).
Nous étions des bergers et nous sommes des rois!
Mais avec les bergers je prétends me confondre...

UNE VOIX.

Quand donc?...

L'ÉVÊQUE.

Quand du troupeau la laine il faudra tondre.
Nous sommes des brebis les bergers et les loups ;
Elles doivent nous paître ou tomber sous nos coups.
Le pape à nos curés défend le mariage :
— C'est très-bien. — A ce joug le prêtre le plus sage
Ne saurait se soumettre. — Eh bien! c'est mieux encor.
Qu'importe le scandale? Il accroît mon trésor,
Et je puis d'autant mieux mener un train de prince.
Je ne dédaigne pas le profit le plus mince.
Un prêtre avec l'argent a la femme qu'il veut.
Quatre florins par an... je me bouche les yeux.
Lui naît-il des enfants... de nouveau la saignée...
Sur deux mille florins je compte par année.
S'ils étaient vertueux, je n'aurais pas deux sous (6).
Au pape en soit l'honneur!... Je l'adore à genoux.
Je veux vivre en sa foi, défendre son Église ;
Je veux jusqu'à la mort que ce dieu me suffise.

LE PAPE.

Le peuple croit enfin qu'un prêtre ambitieux
Peut à sa volonté fermer, ouvrir les cieux.
Prêchez bien les décrets de l'élu du conclave :
Alors nous sommes rois, et le laïque esclave.
Mais, si de l'Évangile on dresse l'étendard,
Tout est perdu pour nous. Il ne dit nulle part
Qu'il faut sacrifier, qu'il faut donner au prêtre.
Pour suivre l'Évangile, il nous faudrait peut-être...
Vivre pauvre et mourir dans la simplicité.
Au lieu de ces coursiers où ma richesse brille,
De ces chars somptueux qui traînent ma famille,
Un ânon porterait ma sainte majesté (7).
Non, je saurai garder ce qu'ont légué mes pères.
Ma foudre arrêtera des efforts téméraires.
Nous n'avons qu'à vouloir, l'univers est à nous.
C'est un dieu que le peuple adore à mes genoux.
Je monte, en l'écrasant, sur le trône du monde.
Je donne tout aux miens ; mais le laïque immonde
Doit fuir loin de nos biens, nos tributs et notre or.
Trois gouttes d'eau bénite empliront son trésor.

Nous ne poursuivrons pas cette traduction littérale du drame de Manuel. L'angoisse du clergé, lorsqu'il apprend les efforts des réformateurs, sa colère contre ceux qui menacent de troubler ses désordres, tout cela est peint des couleurs les plus vives. Les mœurs dissolues dont ce mystère présentait une si frappante image, étaient trop communes pour que chacun ne fût pas frappé de la vérité du

(1) Kein kosten soll uns dauern dran,
Wo wir Mönch und Priester mogen ha'n.
Und sollt'es kosten hundert kronen...
(Bern. Mausol. IV. Wirz. K. Gesch. I, p. 383.)

(2) Je mehr, je besser! Kämen doch noch zehn! (Ibid.)

(3) L'allemand emploie une expression plus claire, mais moins honnête, *Pfaffenmetze*.

(4) Wenn mir nicht wär' mit Todten wohl,
So lag nicht mancher Acker, voll, etc.
(Bern. Mausol. IV. Wirz. K. Gesch. I, p. 383.)

(5) Wenn es stund, wie im Anfang der Kilchen
Ich trüge vielleicht grobes Tuch und Zwilchen. (Ibid.)

(6) Les expressions allemandes sont très-fortes :
So bin ich auf gut Deutsch ein Hurenwirth, etc. (Ibid., p. 383.)

(7) Wir möchten fast kaum ein Eselein ha'n. (Ibid.)

tableau. Le peuple était agité. On entendait bien des plaisanteries en sortant du spectacle de la rue de la Croix; mais quelques-uns étaient plus sérieux: ils parlaient de la liberté chrétienne, du despotisme du pape; ils opposaient la simplicité évangélique aux pompes romaines. Bientôt les mépris du peuple débordèrent dans la rue. Le mercredi des cendres, on promena les indulgences dans toute la ville, en accompagnant cette procession de chants satiriques. Un grand coup avait été porté, dans Berne et dans toute la Suisse, à l'antique édifice de la papauté.

Quelque temps après cette représentation, eut lieu à Berne une autre comédie; mais ici rien n'était inventé. Le clergé, le conseil, la bourgeoisie, étaient assemblés devant la Porte-Supérieure; ils attendaient le crâne de sainte Anne, que le fameux chevalier Albert de Stein avait été chercher à Lyon. A la fin Stein parut, tenant enveloppée dans une étoffe de soie la sainte relique, devant laquelle l'évêque de Lausanne avait, à son passage, plié le genou. Le crâne précieux est porté en procession à l'église des Dominicains, les cloches retentissent, on entre dans l'église, on place avec grande solennité le crâne de la mère de Marie sur l'autel qui lui est consacré, derrière un somptueux treillis. Mais au milieu de toute cette joie arrive une lettre de l'abbé du couvent de Lyon où reposaient les restes de la sainte, annonçant que les moines avaient vendu au chevalier un os profane pris dans le cimetière, parmi les débris des morts. Cette mystification faite à l'illustre ville de Berne indigna profondément ses citoyens.

La réformation avançait sur d'autres points de la Suisse. En 1521, un jeune Appenzellois, Walter Klarer, retourna de l'université de Paris dans son canton. Les écrits de Luther lui tombèrent entre les mains, et en 1522 il prêcha la doctrine évangélique avec tout le feu d'un jeune chrétien. Un aubergiste, membre du conseil appenzellois, nommé Rausberg, homme riche et pieux, ouvrit sa maison à tous les amis de la vérité. Un fameux capitaine, Barthélemy Berweger, qui s'était battu pour Jules II et pour Léon X, étant alors revenu de Rome, persécuta aussitôt les ministres évangéliques. Un jour pourtant, se souvenant d'avoir vu à Rome bien du mal, il se mit à lire la Bible et à suivre les sermons des nouveaux prédicateurs: ses yeux s'ouvrirent, et il embrassa l'Évangile. Voyant que la foule du peuple ne pouvait trouver place dans les temples: « Que l'on prêche « dans les champs et sur les places publiques, » dit-il; et malgré une vive opposition, les collines, les prairies et les montagnes d'Appenzell retentirent souvent dès lors de la nouvelle du salut.

Cette doctrine, remontant le Rhin, parvenait même jusque dans l'antique Rhétie. Un jour, un étranger, venant de Zurich, passa le fleuve et se présenta chez le maître sellier de Flasch, premier village des Grisons. Le sellier, Chrétien Anhorn, écouta avec étonnement les discours de son hôte. « Prêchez, » dit tout le village à l'étranger, qui s'appelait Jacques Burkli. Celui-ci se plaça devant l'autel; une troupe de gens armés, ayant Anhorn en tête, l'entoura pour le défendre d'une attaque imprévue, et il leur annonça l'Évangile. Le bruit de cette prédication se répandit au loin, et le dimanche suivant une foule immense accourut. Bientôt une grande partie des habitants de ces contrées demandèrent la cène selon l'institution de Jésus-Christ. Mais, un jour, le tocsin retentit tout à coup dans Mayenfeld; le peuple effrayé accourut; les prêtres lui dépeignent le danger qui menace l'Église; puis, à la tête de cette population fanatisée, ils courent à Flasch. Anhorn, qui travaillait dans les champs, frappé d'entendre le son des cloches à une heure si inusitée, retourne précipitamment chez lui, et cache Burkli dans une fosse profonde, creusée dans sa cave. Déjà la maison était entourée, les portes sont enfoncées, on cherche partout le prédicateur hérétique, mais en vain; à la fin, les persécuteurs abandonnent la place (1).

La parole de Dieu se répandit dans toute la ligne des dix juridictions. Le curé de Mayenfeld, de retour de Rome, où, furieux des succès de l'Évangile, il s'était enfui, s'écria: « Rome m'a rendu évangé« lique! » et il devint un fervent réformateur. Bientôt la réforme s'étendit dans la ligue de la « maison de Dieu » : « Oh! si tu voyais comment les « habitants des montagnes de la Rhétie jettent loin « d'eux le joug de la captivité babylonienne! » écrivait Salandronius à Vadian.

De révoltants désordres hâtaient le jour où Zurich et les pays voisins briseraient entièrement ce joug. Un maître d'école marié, désirant devenir prêtre, obtint à cet effet le consentement de sa femme, et ils se séparèrent. Le nouveau curé, trouvant impossible l'accomplissement du vœu de célibat, quitta, par ménagement pour sa femme, le lieu qu'elle habitait, et s'étant établi dans l'évêché de Constance, y forma des liens coupables. Sa femme accourut. Le pauvre prêtre eut compassion d'elle, et renvoyant celle qui avait usurpé ses droits, il reprit son épouse légitime. Aussitôt le procureur fiscal dressa sa plainte; le vicaire général s'agita, les conseillers du consistoire délibérèrent... et l'on ordonna au curé d'abandonner ou sa femme ou son bénéfice. La pauvre épouse quitta, tout en larmes, la maison de son mari: sa rivale y rentra triomphante. L'Église se

(1) Anhorn, Wiedergeburt der Ev. Kirchen in den 3 Bündten. Chur. 1680. Wirz, I, p. 557.

déclara satisfaite, et laissa dès lors tranquille le prêtre adultère (1).

Peu après, un curé de Lucerne enleva une femme mariée et vécut avec elle. Le mari, s'étant rendu à Lucerne, profita de l'absence du prêtre pour reprendre sa femme. Comme il la ramenait, le curé séducteur les rencontra : aussitôt il se jeta sur le mari offensé, et lui fit une blessure, dont celui-ci mourut (2). Tous les hommes pieux sentaient la nécessité de rétablir la loi de Dieu, qui déclare *le mariage honorable entre tous* (3). Les ministres évangéliques avaient reconnu que la loi du célibat était d'une origine tout humaine, imposée par les pontifes romains et contraire à la Parole de Dieu, qui, en décrivant le véritable évêque, le représente comme époux et comme père (1 Timothée, ch. III, v. 2 et 4). Ils voyaient en même temps que, de tous les abus qui s'étaient glissés dans l'Église, aucun n'avait causé plus de vices et de scandales. Ils croyaient donc que c'était, non-seulement une chose légitime, mais encore un devoir devant Dieu, de s'y soustraire. Plusieurs d'entre eux rentrèrent alors dans l'ancienne voie des temps apostoliques. Xylotect était marié. Zwingle se maria aussi à cette époque. Nulle femme n'était plus considérée dans Zurich qu'Anna Reinhard, veuve de Meyer de Knonau, mère de Gérold. Elle avait été, dès l'arrivée de Zwingle, parmi ses auditeurs les plus assidus; elle demeurait dans son voisinage, et il avait remarqué sa piété, sa modestie, sa tendresse pour ses enfants. Le jeune Gérold, qui était devenu comme son fils adoptif, le rapprocha encore plus de sa mère. Les épreuves par lesquelles avait déjà passé cette femme chrétienne, qui devait être un jour la plus cruellement éprouvée de toutes les femmes dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, lui avaient donné une gravité qui faisait ressortir davantage encore ses vertus évangéliques (4). Elle avait alors environ trente-cinq ans, et sa fortune propre ne montait qu'à quatre cents florins. Ce fut sur elle que Zwingle jeta les yeux pour en faire la compagne de sa vie. Il comprenait tout ce qu'il y avait de sacré, d'intime dans l'union conjugale. Il l'appelait « une très-sainte alliance (5). » De même que Christ, « disait-il, est mort pour les siens et s'est donné « ainsi tout entier à eux, de même aussi des époux « doivent tout faire et tout souffrir l'un pour l'au- « tre. » Mais Zwingle, en prenant Anna Reinhard pour femme, ne fit point encore connaître son mariage. C'est une faiblesse, sans doute condamnable, de cet homme d'ailleurs si résolu. Les lumières que lui et ses amis avaient acquises sur la question du célibat, n'étaient pas générales. Des faibles pouvaient être scandalisés. Il craignit que son utilité dans l'Église ne fût paralysée si son mariage était rendu public (6). Il sacrifia une partie de son bonheur à ces craintes, respectables peut-être, mais dont il eût dû s'affranchir (7).

XIV

Comment la vérité triomphe. — Réunion à Einsidlen. — Requête à l'évêque, — aux confédérés. — Les hommes d'Einsidlen se séparent. — Une scène dans un couvent. — Un dîner chez Myconius. — La force des réformateurs. — Effet des requêtes à Lucerne. — Le conseil de la diète. — Haller à l'hôtel de ville. — Fribourg. — Destitution d'Oswald. — Zwingle le console. — Oswald quitte Lucerne. — Premier acte de rigueur de la diète. — Consternation des frères de Zwingle. — Résolution de Zwingle. — L'avenir. — Prière de Zwingle.

Cependant, des intérêts plus élevés encore préoccupaient alors les pensées des amis de la vérité. La diète, comme nous l'avons vu, pressée par les ennemis de la réformation, avait enjoint aux prédicateurs évangéliques de ne plus prêcher des doctrines qui troublaient le peuple. Zwingle sentit que le mo-

(1) Simml. Samml. VI. — Wirz K. Gesch. 1, p. 275.

(2) Hinc cum scorto redeuntem in itinere deprehendit, adgreditur, lethiferoque vulnere cædit et tandem moritur. (Zw. Epp., p. 206.)

(3) Ép. aux Hébr., chap. XIII, v. 4.

(4) Anna Reinhard, von Gerold Meyer von Knonau, p. 25.

(5) Ein hochheiliges Bündniss. (Ibid.)

(6) Qui veritus sis, te marito non tam feliciter usurum Christum in negotio verbi sui. (Zw. Epp., p. 335.)

(7) Les biographes, les historiens les plus respectables, et tous les auteurs qui les ont copiés, placent deux ans plus tard le mariage de Zwingle, savoir en avril 1524. Sans vouloir exposer ici toutes les raisons qui m'ont convaincu que c'était une erreur, j'indiquerai seulement les autorités les plus décisives. Une lettre de l'ami intime de Zwingle, Myconius, du 22 juillet 1522, porte : *Vale cum uxore quam felicissime.* Une autre lettre du même ami, écrite vers la fin de cette année, porte aussi : *Vale cum uxore.* Le contenu même de ces deux lettres prouve que la date est bien exacte. Mais ce qui est plus fort encore, une lettre écrite de Strasbourg par Bucer, au moment où le mariage de Zwingle fut rendu public, le 14 avril 1524 (la date de l'année manque, mais il est évident que cette lettre est de 1524), contient plusieurs passages qui montrent que Zwingle était marié depuis longtemps; en voici quelques-uns, outre celui qui est cité dans la note précédente : — « Professum *palam* te maritum legi. Unum hoc desiderabam in te. — Quæ multo facilius quam *connubii tui confessionem* Antichristus posset ferre. — Ἄγαμος, ab eo, quod cum fratribus... episcopo Constantiensi congressus es, nullus credidi. — Qua ratione id *tam diu celares*... non dubitarim, rationibus huc adductum, quæ apud virum evangelicum non queant omnino repudiari... etc. » (Zw. Epp., p. 335.) Zwingle ne se maria donc pas en 1524 ; mais il fit alors connaître son mariage, contracté deux ans auparavant. Les savants éditeurs des lettres de Zwingle disent : « Num fortè jam Zwinglius Annam Reinhardam, clandestino in matrimonio habebat ? » P. 210. Cela me paraît, non une chose douteuse, mais un fait qui a toute la vérité historique requise.

ment d'agir était arrivé; et avec cette énergie qui le caractérisait, il convoqua à Einsidlen les ministres du Seigneur, amis de l'Évangile. La force des chrétiens n'est ni dans la puissance des armes, ni dans les flammes des bûchers, ni dans les intrigues des partis, ni dans la protection des puissants du monde; elle est dans une profession simple, mais unanime et courageuse, de ces grandes vérités auxquelles le monde doit être un jour soumis. Dieu appelle surtout ceux qui le servent à tenir ces doctrines célestes fermement élevées en présence de tout le peuple, sans se laisser épouvanter par les cris des adversaires. Ces vérités se chargent elles-mêmes d'assurer leur triomphe; et devant elles, comme jadis devant l'arche de Dieu, tombent les idoles. Le temps était venu où Dieu voulait que la grande doctrine du salut fût ainsi confessée dans la Suisse; il fallait que l'étendard évangélique fût planté sur quelque hauteur. La Providence allait tirer de retraites ignorées des hommes humbles, mais intrépides, pour leur faire rendre un éclatant témoignage à la face de la nation.

Vers la fin de juin et le commencement de juillet 1522, on voyait de pieux ministres se diriger de toutes parts vers la célèbre chapelle d'Einsidlen, pour un pèlerinage nouveau (1). D'Art, dans le canton de Schwitz, venait le curé du lieu, Balthasar Trachsel; de Weiningen, près Bade, le curé Staheli; de Zug, Werner Steiner; de Lucerne, le chanoine Kilchmeyer; d'Uster, le curé Pfister; de Hongg, près de Zurich, le curé Stumpff; de Zurich même, le chanoine Fabricius, le chapelain Schmid, le prédicateur de l'hôpital Grosmann, et Zwingle. Léon Juda, curé d'Einsidlen, reçut avec une grande joie dans l'antique abbaye tous ces ministres de Jésus-Christ. Depuis le séjour de Zwingle, ce lieu était devenu une citadelle de la vérité et une hôtellerie des justes (2). Ainsi, deux cent quinze ans auparavant, s'étaient réunis dans la plaine solitaire du Grutli trente-trois patriotes courageux, décidés à rompre le joug de l'Autriche. Il s'agissait à Einsidlen de briser le joug de l'autorité humaine dans les choses de Dieu. Zwingle proposa à ses amis d'adresser aux cantons et à l'évêque une requête pressante, dans le but d'obtenir la libre prédication de l'Évangile, et en même temps l'abolition du célibat forcé, source de si criminels désordres. Tous furent de cet avis (3). Ulric avait lui-même préparé les adresses. La requête à l'évêque fut d'abord lue; c'était le 2 juillet 1522; tous les évangélistes que nous avons nommés la signèrent. Une affection cordiale unissait en Suisse les prédicateurs de la vérité. Bien d'autres encore sympathisaient avec les hommes réunis à Einsidlen; tels étaient Haller, Myconius, Hédion, Capiton, Écolampade, Sébastien Meyer, Hofmeister et Wanner. Cette harmonie est l'un des plus beaux traits de la réformation suisse. Ces personnages excellents agirent toujours comme un seul homme, et demeurèrent amis jusqu'à la mort.

Les hommes d'Einsidlen comprenaient que ce n'était que par la puissance de la foi que les membres de la confédération, divisés par les capitulations étrangères, pourraient devenir un seul corps. Mais leurs regards se portaient plus haut. « La céleste « doctrine, dirent-ils à leur chef ecclésiastique dans « l'adresse du 2 juillet, cette vérité que le Dieu « créateur a manifestée par son Fils au genre hu- « main plongé dans le mal, a été longtemps voilée « à nos yeux par l'ignorance, pour ne pas dire par la « malice de quelques hommes. Mais ce Dieu tout- « puissant a résolu de la rétablir en son état pri- « mitif. Joignez-vous à ceux qui demandent que la « multitude des chrétiens retourne à son chef qui « est le Christ (4).... Pour nous, nous avons résolu « de promulguer son Évangile avec une infatigable « persévérance, et en même temps avec une sa- « gesse telle, que personne ne puisse se plaindre (5). « Favorisez cette entreprise, étonnante peut-être, « mais non téméraire. Soyez comme Moïse, sur le « chemin, à la tête du peuple, au sortir de l'Égypte, « et renversez vous-même les obstacles qui s'oppo- « sent à la marche triomphante de la vérité. »

Après ce chaleureux appel, les évangélistes réunis à Einsidlen en venaient au célibat. Zwingle n'avait plus rien à demander à cet égard; il avait pour épouse cette femme du ministre de Christ que décrit saint Paul, *grave, sobre, fidèle en toutes choses* (1 Timoth., III, 2). Mais il pensait à ses frères, dont les consciences n'étaient point encore, comme la sienne, affranchies des ordonnances humaines. Il soupirait d'ailleurs après le moment où tous les serviteurs de Dieu pourraient vivre ouvertement et sans crainte au sein de leur propre famille, *tenant leurs enfants*, dit l'apôtre, *dans la soumission et dans toute sorte d'honnêteté*. « Vous n'ignorez pas, « disaient les hommes d'Einsidlen, combien jusqu'à « présent la chasteté a été déplorablement violée « par les prêtres. Lorsque, dans la consécration

(1) Thaten sich zusammen etliche priester. (Bullinger, Ms.)

(2) Zu Einsidlen hatten sie alle Sicherheit dahin zu gehen und dort zu wohnen. (J. J. Hottinger Helv. K. Gesch. III, p. 86.)

(3) Und wurden eins an den Bischoff zu Constantz und gmein Eidtgnossen ein Supplication zu stellen. (Bullinger, Ms.)

(4) Ut universa Christianorum multitudo ad caput suum quod Christus est, redeat. (Supplicatio quorumdam apud Helvetios Evangelistarum. Zw. Opp. III, p. 18.)

(5) Evangelium irremisso tenore promulgare statuimus... (Ibid.)

« des ministres du Seigneur, on demande à celui « qui parle au nom de tous : Ceux que vous pré« sentez sont-ils justes? il répond : Ils sont justes. « — Sont-ils savants? — Ils sont savants. Mais « quand on demande : Sont-ils chastes? il répond : « Autant que le permet la faiblesse humaine (1). « Tout dans le Nouveau Testament condamne un « commerce licencieux, tout y autorise le mariage.» Ici vient la citation d'un grand nombre de passages. « C'est pourquoi, continuent-ils, nous vous en « supplions, par l'amour de Christ, par la liberté « qu'il nous a acquise, par la misère de tant d'âmes « faibles et chancelantes, par les blessures de tant « de consciences ulcérées, par tout ce qu'il y a de « divin ou d'humain... permettez que ce qui a été « fait avec témérité soit annulé avec sagesse; de « peur que le majestueux édifice de l'Église ne s'é« croule avec un affreux fracas, et n'entraîne après « lui une immense ruine (2). Voyez de quels orages « le monde est menacé! Si la sagesse n'intervient, « c'en est fait de l'ordre des prêtres. »

La requête à la confédération était plus longue (3). « Hommes excellents, » ainsi parlaient aux confédérés, à la fin de cette requête, les alliés d'Einsidlen, « nous sommes tous Suisses, et vous « êtes nos pères. Il en est parmi nous qui se sont « montrés fidèles dans les combats, dans les pestes « et dans d'autres calamités. C'est au nom de la « véritable chasteté que nous vous parlons. Qui ne « sait que nous satisferions beaucoup mieux la « licence de la chair, en ne nous soumettant point « aux lois d'une union légitime? Mais il faut faire « cesser les scandales qui affligent l'Église de Christ. « Si la tyrannie du pontife de Rome veut nous op« primer, ne craignez rien, héros courageux! L'au« torité de la Parole de Dieu, les droits de la liberté « chrétienne et la puissance souveraine de la grâce « nous gardent et nous entourent (4). Nous avons « la même patrie, nous avons la même foi, nous « sommes Suisses, et la vertu de nos illustres ancê« tres a toujours manifesté sa puissance par une « défense indomptable de ceux qu'opprimait l'ini« quité. »

Ainsi c'est dans Einsidlen même, dans cet antique boulevard de la superstition, qui de nos jours encore est l'un des plus fameux sanctuaires des pratiques romaines, que Zwingle et ses amis levaient d'une main hardie l'étendard de la vérité et de la liberté. Ils en appelaient aux chefs de l'État et de l'Église. Ils affichaient leurs thèses comme Luther, mais à la porte du palais épiscopal et à celle des conseils de la nation. Les amis réunis à Einsidlen se séparèrent calmes, joyeux, pleins d'espérance en ce Dieu auquel ils avaient remis leur cause; et passant, les uns près du champ de bataille de Morgarten, les autres au-dessus de la chaîne de l'Albis, d'autres encore par d'autres vallées ou d'autres monts, ils retournèrent tous à leur poste. « C'était vraiment « quelque chose de grand pour ces temps-là (5), « dit Henri Bullinger, que ces hommes eussent « ainsi osé se mettre en avant, et, se rangeant au« tour de l'Évangile, se fussent exposés à tous les « dangers. Mais Dieu les a tous gardés, en sorte « qu'aucun mal ne les a atteints, car Dieu conserve « les siens en tout temps. » C'était en effet quelque chose de grand; c'était un grand pas dans la marche de la réforme, un des jours les plus illustres de la régénération religieuse de la Suisse. Une sainte confédération s'était formée à Einsidlen. Des hommes humbles et courageux avaient saisi l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu, et le bouclier de la foi. Le gant était jeté; le défi était donné, non plus seulement par un seul homme, mais par des hommes de divers cantons, prêts à sacrifier leur vie; il fallait attendre la bataille.

Tout annonçait qu'elle serait rude. Déjà cinq jours après, le 7 juillet, le magistrat de Zurich, voulant donner quelque satisfaction au parti romain, fit comparaître Conrad Grebel et Claus Hottinger, deux de ces hommes extrêmes qui semblaient vouloir aller au delà d'une sage réformation. « Nous « vous défendons, dit le bourgmestre Roust, de par« ler contre les moines et sur les points controver« sés. » A ces mots, il se fit dans la chambre un bruit éclatant, dit une ancienne chronique. Dieu se manifestait tellement dans cette œuvre, que l'on voulait voir partout des signes de son intervention. Chacun regarda étonné autour de soi, sans que l'on pût reconnaître la cause de cette mystérieuse circonstance (6).

Mais c'était surtout dans les couvents que l'indignation était portée à un haut degré. Chaque réunion qui s'y tenait, soit pour discuter, soit pour se réjouir, voyait éclater quelque attaque nouvelle. Un

(1) Suntne casti? reddidit: Quatenùs humana imbecillitas permittit. (Supplicatio quorumdam apud Helvetios Evangelistarum. Zw. Opp. III, p. 18.)

(2) Ne quando moles ista non ex patris cœlestis sententiâ constructa, cum fragore longè perniciosiore corruat. (Ibid., p. 24.)

(3) Amica et pia parænesis ad communem Helvetiorum civitatem scripta, ne evangelicæ doctrinæ cursum impediant, etc. (Zw. Opp. I, p. 39.)

(4) Divini enim Verbi auctoritatem, libertatis christianæ et divinæ gratiæ præsidium nobis adesse conspicietis. (Ibid., p. 63.)

(5) Es was zwahren gros zu denen Zyten... (Bullinger, Ms.)

(6) Da liess die Stube einen grossen Knall. (Füsslin, Beytr. IV, p. 39.)

jour qu'il y avait grand festin dans le couvent de Fraubrunn, le vin étant monté à la tête des convives, ils commencèrent à lancer contre l'Évangile les traits les plus acérés (1). Ce qui excitait surtout la colère de ces prêtres et de ces moines, c'était cette doctrine évangélique que, dans l'Église chrétienne, il ne doit pas y avoir de caste sacerdotale élevée au-dessus des croyants. Un seul ami de la réformation, simple laïque, Macrin, maître d'école à Soleure, était présent. Il évita d'abord le combat, passant d'une table à l'autre. Mais enfin, ne pouvant plus endurer les cris emportés des convives, il se leva avec courage, et dit à haute voix : « Oui, tous les « vrais chrétiens sont prêtres et sacrificateurs, sui« vant ce que dit saint Pierre : *Vous êtes sacrifica« teurs et rois*. » A ces mots, l'un des plus intrépides crieurs, le doyen de Burgdorff, homme grand, fort et d'une voix retentissante, partit d'un éclat de rire : « Ainsi donc, vous autres petits Grecs et rats « d'école, vous êtes la sacrificature royale?... Belle « sacrificature!... rois mendiants... prêtres sans « prébendes et sans bénéfices (2). » Et à l'instant prêtres et moines tombèrent d'un même accord sur le laïque impudent.

C'était pourtant dans Lucerne que la démarche hardie des hommes d'Einsidlen devait produire la plus forte commotion. La diète était assemblée dans cette ville, et il y arrivait de toutes parts des plaintes sur ces prédicateurs téméraires qui empêchaient l'Helvétie de vendre tranquillement aux étrangers le sang de ses fils. Le 22 juillet 1522, comme Oswald Myconius était à dîner chez lui, avec le chanoine Kilchmeyer et plusieurs autres hommes bien disposés pour l'Évangile, un jeune garçon, envoyé par Zwingle, se présenta à sa porte (3). Il apportait les deux fameuses pétitions d'Einsidlen, et une lettre de Zwingle, qui demandait à Oswald de les répandre dans Lucerne. « Mon avis, ajoutait le réforma« teur, est que la chose se fasse tranquillement, « peu à peu, plutôt que d'un seul coup; car, pour « l'amour de Christ, il faut savoir abandonner tout, « et même sa femme. »

La crise approchait ainsi pour Lucerne; la bombe y était tombée et devait éclater. Les convives lisaient les requêtes... « Que Dieu bénisse ce commence« ment (4)! » s'écria Oswald en regardant au ciel. Puis il ajouta : « Cette prière doit être dès cet in« stant l'occupation constante de nos cœurs. » Aussitôt les requêtes furent répandues, peut-être avec plus d'ardeur que Zwingle ne l'avait demandé. Mais le moment était unique. Onze hommes, l'élite du clergé, s'étaient mis à la brèche; il fallait éclairer les esprits, décider les caractères irrésolus, entraîner les membres les plus influents de la diète.

Oswald, au milieu de ce travail, n'oubliait pas son ami. Le jeune messager lui avait raconté les attaques que Zwingle avait à endurer de la part des moines de Zurich. « La vérité de l'Esprit saint est « invincible, lui écrivit Myconius le jour même. « Armé du bouclier des saintes Écritures, tu es « demeuré vainqueur, non dans un combat seule« ment, non dans deux, mais dans trois, et déjà le « quatrième commence... Saisis ces armes puissan« tes, plus dures que le diamant! Christ, pour pro« téger les siens, n'a besoin que de sa Parole. Tes « luttes inspirent un indomptable courage à tous « ceux qui se sont consacrés à Jésus-Christ (5). »

Les deux requêtes ne produisirent point à Lucerne l'effet attendu. Quelques hommes pieux les approuvaient; mais ils étaient en fort petit nombre. Plusieurs, craignant de se compromettre, ne voulaient ni louer, ni blâmer (6). « Ces gens, disaient « d'autres, n'amèneront jamais à bonne fin cette « affaire! » Tous les prêtres murmuraient, parlaient bas, grommelaient entre les dents. Quant au peuple, il s'emportait contre l'Évangile. La fureur des combats s'était réveillée dans Lucerne après la sanglante défaite de la Bicoque, et la guerre occupait seule tous les esprits (7). Oswald, qui observait attentivement ces impressions différentes, sentit alors son courage s'ébranler. L'avenir évangélique qu'il avait rêvé pour Lucerne et la Suisse semblait s'évanouir. « Notre peuple est aveugle quant aux « choses du ciel, dit-il en poussant un profond « soupir. Il n'y a rien à espérer des Suisses, pour « ce qui regarde la gloire de Christ (8). »

C'était surtout dans le conseil et à la diète que la colère était grande. Le pape, la France, l'Angleterre, l'Empire, tout s'agitait autour de la Suisse, après la défaite de la Bicoque et l'évacuation de la Lombardie par les Français, sous les ordres de Lautrec. Les intérêts politiques n'étaient-ils pas en ce moment assez compliqués, sans que ces onze hommes vinssent avec leurs requêtes y ajouter encore des questions religieuses? Les députés de Zurich penchaient seuls du côté de l'Évangile. Le chanoine Xylotect, craignant pour sa vie et pour celle de sa femme (car il avait épousé une fille de

(1) Cum invalescente Baccho, disputationes imò verius jurgia... (Zw. Epp., p. 230.)

(2) Estote ergò Græculi ac Donatistæ regale sacerdotium... (Ibid.)

(3) Venit puer, quem misisti, inter prandendum... (Ibid., p. 209.)

(4) Deus cœpta fortunet! (Ibid.)

(5) Is permaneas, qui es, in Christo Jesu... (Zw. Epp., p. 210.)

(6) Boni qui pauci sunt, commendant libellos vestros; alii non laudant nec vituperant. (Ibid., p. 210.)

(7) Belli furor occupat omnia. (Ibid.)

(8) Nihil ob id apud Helvetios agendum de iis rebus quæ Christi gloriam possunt augere. (Ibid.)

l'une des premières maisons du pays), avait, en versant des larmes de regret, refusé de se rendre à Einsidlen et de signer les adresses. Le chanoine Kilchmeyer s'était montré plus courageux. Aussi avait-il tout à craindre. « Un jugement me menace, « écrivait-il le 13 août à Zwingle, je l'attends avec « courage... » Comme il traçait ces mots, l'huissier du conseil entra dans sa chambre et l'assigna à comparaître pour le lendemain (1). « Si l'on me jette « dans les fers, dit-il en continuant sa lettre, je « réclame ton secours; mais il sera plus facile de « transporter un rocher de nos Alpes que de m'é- « loigner de la largeur d'un doigt de la Parole de « Jésus-Christ. » Les égards que l'on crut devoir à sa famille, et la résolution que l'on prit de faire fondre l'orage sur Oswald, sauvèrent le chanoine.

Berthold Haller, peut-être parce qu'il n'était pas Suisse, n'avait pas signé les requêtes. Mais, plein de courage, il expliquait comme Zwingle l'Évangile selon saint Matthieu. Une grande foule remplissait la cathédrale de Berne. La Parole de Dieu agissait avec plus de puissance sur le peuple que les drames de Manuel. Haller fut cité à l'hôtel de ville; le peuple y accompagna cet homme débonnaire et demeura réuni sur la place. Le conseil était partagé. « Cela concerne l'évêque, disaient les hommes les « plus influents. Il faut livrer le prédicateur à mon- « seigneur de Lausanne. » Les amis de Haller tremblèrent à ces paroles et lui firent dire de se retirer en toute hâte. Le peuple l'entoura, l'accompagna, et un grand nombre de bourgeois armés demeurèrent devant sa maison, prêts à faire à leur humble pasteur un boulevard de leurs corps. L'évêque et le conseil reculèrent devant cette énergique manifestation, et Haller fut sauvé. Au reste, Haller n'était pas le seul qui combattit à Berne. Sébastien Meyer réfuta alors la lettre pastorale de l'évêque de Constance, et en particulier cette banale accusation, « que les disciples de l'Évangile enseignent une « nouvelle doctrine; que c'est l'ancienne qui est « la vraie. » — « Avoir tort depuis mille ans, dit-il, « n'est pas avoir raison pendant une heure; autre- « ment, les païens auraient dû demeurer dans leur « foi. Si les doctrines les plus anciennes doivent « l'emporter, quinze cents ans sont plus que cinq « cents ans, et l'Évangile est plus ancien que les « ordonnances du pape (2). »

A cette époque, les magistrats de Fribourg surprirent des lettres adressées à Haller et à Meyer par un chanoine de Fribourg nommé Jean Hollard, natif d'Orbe. Ils l'emprisonnèrent, puis le destituèrent, et enfin le bannirent. Un chantre de la cathédrale, Jean Vannius, se déclara bientôt pour la doctrine évangélique; car, dans cette guerre, un soldat n'est pas tombé qu'un autre déjà occupe sa place. « Comment l'eau bourbeuse du Tibre, disait Van- « nius, pourrait-elle subsister à côté de l'onde pure « que Luther a puisée à la source de saint Paul? » Mais le chantre aussi eut la bouche fermée. « Il y a « à peine dans toute la Suisse des hommes plus « mal disposés envers la saine doctrine que ne le « sont les Fribourgeois, » écrivait Myconius à Zwingle (3).

Il y avait pourtant une exception à faire à l'égard de Lucerne; et Myconius le savait. Il n'avait pas signé les fameuses requêtes; mais si ce n'était lui, c'étaient ses amis, et il fallait une victime. Les lettres antiques de la Grèce et de Rome commençaient, grâce à lui, à jeter quelque éclat dans Lucerne; on y accourait de divers lieux pour entendre le savant professeur; et les amis de la paix y écoutaient avec charme un son plus doux que celui des hallebardes, des épées et des cuirasses, qui seul jusqu'alors avait retenti dans la belliqueuse cité. Oswald avait tout sacrifié pour sa patrie; il avait quitté Zurich et Zwingle; il avait perdu la santé; sa femme était languissante (4); son fils était en bas âge; si une fois Lucerne le rejetait, il ne pouvait nulle part espérer un asile. Mais n'importe; les partis sont impitoyables, et ce qui devrait émouvoir leur compassion, excite leur colère. Hertenstein, bourgmestre de Lucerne, vieux et vaillant guerrier, qui avait acquis un nom célèbre dans les guerres de Souabe et de Bourgogne, poursuivait la destitution du maître d'école, et voulait chasser avec lui du canton son grec, son latin et son Évangile. Il réussit. En sortant de la séance du conseil dans laquelle on avait destitué Myconius, Hertenstein rencontra le député zurichois Berguer : « Nous vous renvoyons votre « maître d'école, lui dit-il ironiquement; préparez- « lui un bon logement. » — « Nous ne le laisserons « pas coucher en plein air (5), » répondit aussitôt le courageux député. Mais Berguer promettait plus qu'il ne pouvait tenir.

La nouvelle donnée par le bourgmestre n'était que trop vraie. Elle fut bientôt signifiée au triste Myconius. Il est destitué, banni, et le seul crime qu'on lui reproche, c'est d'être disciple de Luther (6). Il porte partout ses regards, et nulle part il ne trouve un abri. Il voit sa femme, son fils, lui-

(1) Tu verò audi. Hæc dum scriberem, irruit præco, à Senatoribus missus... (Zw. Epp., p. 213.)

(2) Simml. Samml. VI.

(3) Hoc audio vix alios esse per Helvetiam, qui pejus velint sanæ doctrinæ. (Zw. Epp., p. 226.)

(4) Conjux infirma. (Zw. Epp., p. 192.)

(5) Venial! efficiemus enim ne dormiendum sit et sub dio. (Ibid., p. 216.)

(6) Nil exprobrârunt nisi quod sim Lutheranus. (Ibid.)

même, êtres faibles et maladifs, repoussés de leur patrie... et tout autour de lui la Suisse agitée par une forte tourmente, qui brise et détruit tout ce qui ose la braver. « Voici, dit-il alors à Zwingle, le « pauvre Myconius est chassé par le conseil de Lu- « cerne (1)... Où irai-je?... Je ne sais... Assailli « vous-même par de si furieux orages, comment « pourriez-vous m'abriter? Je crie donc dans mes « tribulations à ce Dieu qui est le premier en qui « j'espère. Toujours riche, toujours bon, il ne per- « met pas qu'aucun de ceux qui l'invoquent s'éloi- « gne de sa face sans être exaucé. Qu'il pourvoie à « mes besoins! »

Ainsi disait Oswald. La parole de consolation ne se fit pas longtemps attendre. Il y avait en Suisse un homme aguerri aux combats de la foi. Zwingle s'approcha de son ami et le releva. « Les coups par « lesquels on s'efforce de renverser la maison de « Dieu sont si rudes, lui dit Zwingle, et les assauts « qu'on lui livre sont si fréquents, que ce ne sont « plus seulement les vents et la pluie qui fondent « sur elle, comme l'a prédit le Seigneur (Mat- « thieu, VII, 27), mais la grêle et la foudre (2). Si « je n'apercevais le Seigneur qui garde le navire, « j'eusse dès longtemps jeté le gouvernail à la mer; « mais je le vois, à travers la tempête, affermir « les cordages, diriger les vergues, tendre les voiles, « que dis-je? commander aux vents mêmes... Ne « serais-je donc pas un lâche, indigne du nom « d'homme, si j'abandonnais mon poste pour trou- « ver dans la fuite une honteuse mort? Je me con- « fie tout entier en sa bonté souveraine. Qu'il gou- « verne, qu'il transporte, qu'il se hâte, qu'il « retarde, qu'il précipite, qu'il arrête, qu'il brise, « qu'il submerge, qu'il nous plonge même jusqu'au « fond de l'abîme... nous ne craignons rien (3). « Nous sommes des vases qui lui appartiennent. Il « peut se servir de nous comme il lui plaît, pour « l'honneur et pour l'ignominie. » Après ces paroles pleines d'une foi si vive, Zwingle continue: « Quant « à toi, voici mon avis. Présente-toi devant le con- « seil, et prononces-y un discours digne de Christ « et de toi, c'est-à-dire, propre à toucher et non à « irriter les cœurs. Nie que tu sois disciple de Lu- « ther, déclare que tu l'es de Jésus-Christ. Que tes « élèves t'entourent et qu'ils parlent; et si tout cela « ne réussit pas, viens vers ton ami, viens vers « Zwingle, et regarde notre ville comme tes propres « foyers. »

Oswald, fortifié par ces paroles, suivit le noble conseil du réformateur; mais tous ses efforts furent inutiles. Le témoin de la vérité devait quitter sa patrie; et les Lucernois le décriaient tellement, que partout les magistrats s'opposaient à ce qu'on lui offrît un asile. « Il ne me reste plus, s'écria le con- « fesseur de Jésus-Christ, l'âme brisée à la vue de « tant d'inimitié, qu'à mendier de porte en porte « de quoi soutenir ma triste vie (4). » Bientôt l'ami de Zwingle, son aide le plus puissant, le premier homme qui eût uni en Suisse l'enseignement des lettres et l'amour de l'Évangile, le réformateur de Lucerne, et plus tard l'un des chefs de l'Église helvétique, dut quitter, avec sa faible épouse et son petit enfant, cette ingrate cité, où, de toute sa famille, une seule de ses sœurs avait reçu l'Évangile. Il passa ses ponts antiques; il salua ces montagnes qui semblent s'élever du sein du lac des Waldstetten jusqu'à la région des nues. Les chanoines Xylotect et Kilchmeyer, les seuls amis que la réformation comptât encore parmi ses compatriotes, le suivirent de près. Et au moment où ce pauvre homme, accompagné de deux êtres faibles, dont l'existence dépendait de lui, les regards tournés vers son lac, versant des larmes sur son aveugle patrie, dit adieu à cette nature sublime, dont la majesté avait entouré son berceau, l'Évangile lui-même sortit de Lucerne, et Rome y règne jusqu'à ce jour.

Bientôt la diète elle-même, assemblée à Bade, excitée par les rigueurs déployées contre Myconius, irritée par les requêtes d'Einsidlen, qui, livrées à la presse, produisaient partout une grande sensation, sollicitée par l'évêque de Constance, qui lui demandait de frapper enfin les novateurs, se jeta dans la voie des persécutions, ordonna aux autorités des bailliages communs de lui dénoncer tous les prêtres et laïques qui parleraient contre la foi, fit saisir dans son impatience l'évangéliste qu'elle trouva le plus près d'elle, Urbain Weiss, pasteur de Fislispach, qui avait été antérieurement relâché sous caution, et le fit mener à Constance, où elle le livra à l'évêque, qui le retint longtemps en prison. « Ce « fut ainsi, dit la chronique de Bullinger, que com- « mencèrent les persécutions des confédérés contre « l'Évangile; et cela eut lieu à l'instigation du « clergé, qui en tout temps a traduit Jésus-Christ « devant Hérode et Pilate (5). »

Zwingle ne devait pas être à l'abri de l'épreuve. Les coups les plus sensibles lui furent alors portés. Le bruit de ses doctrines et de ses combats avait passé le Säntis, pénétré dans le Tockenbourg et at-

(1) Expellitur ecce miser Myconius à Senatu Lucernano. (Zw. Epp., p. 215.)

(2) Nec ventos esse, nec imbres, sed grandines et fulmina. (Ibid., p. 217.)

(3) Regat, vehat, festinet, maneat, acceleret, moretur, mergat !... (Zw. Epp., p. 217.)

(4) Ostiatim quærere quod edam. (Ibid., p. 245.)

(5) Uss anstifften der geistlichen, Die zu allen Zyten, Christum Pilato und Herodi vürstellen. (Bs.)

teint les hauteurs de Wildhaus. La famille de pâtres d'où le réformateur était sorti en avait été émue. Des cinq frères de Zwingle, quelques-uns n'avaient pas cessé de s'occuper paisiblement des travaux des montagnes, tandis que d'autres, à la grande douleur de leur frère, avaient pris quelquefois les armes, quitté leurs troupeaux et servi les princes étrangers. Les uns et les autres étaient consternés des nouvelles que la renommée apportait jusque dans leurs chalets. Déjà ils voyaient leur frère saisi, traîné peut-être à Constance vers son évêque, et un bûcher s'élevant pour lui à la même place qui avait consumé le corps de Jean Huss. Ces fiers bergers ne pouvaient supporter l'idée d'être appelés les frères d'un hérétique. Ils écrivirent à Ulric; ils lui dépeignirent leur peine et leurs craintes. Zwingle leur répondit : « Tant que Dieu me le per« mettra, je m'acquitterai du travail qu'il m'a con« fié, sans craindre le monde et ses tyrans superbes. « Je sais tout ce qui peut m'arriver. Il n'est pas de « danger, pas de malheur, que je n'aie dès long« temps pesé avec soin. Mes forces sont le néant « même, et je sais la puissance de mes ennemis; « mais je sais aussi que je puis tout en Christ qui « me fortifie. Quand je me tairais, un autre serait « contraint de faire ce que Dieu fait maintenant par « moi, et moi je serais puni de Dieu. Rejetez loin « de vous, ô mes chers frères, toutes vos sollici« tudes. Si j'ai une crainte, moi, c'est d'avoir été « plus doux et plus traitable que notre siècle ne le « comporte (1). Quelle honte, dites-vous, ne rejaillira « pas sur toute notre famille, si tu es ou brûlé, ou « mis à mort de quelque autre manière (2) ! O frères « bien-aimés! l'Évangile tient du sang de Christ « cette nature étonnante, que les persécutions les « plus violentes, loin d'arrêter sa marche, ne font « que la hâter. Ceux-là seuls sont de vrais soldats « de Christ, qui ne craignent pas de porter en leurs « corps les blessures de leur maître. Tous mes tra« vaux n'ont d'autre but que de faire connaître aux « hommes les trésors de bonheur que Christ nous « a acquis, afin que tous se réfugient vers le Père, « par la mort de son fils. Si cette doctrine vous « offense, votre colère ne saurait m'arrêter. Vous « êtes mes frères, oui, mes propres frères, les fils « de mon père, et le même sein nous a portés;... « mais si vous n'étiez pas mes frères en Christ et « dans l'œuvre de la foi, alors ma douleur serait si « véhémente, que rien ne saurait l'égaler. Adieu. « — Je ne cesserai jamais d'être votre véritable « frère, si seulement vous ne cessez pas vous« mêmes d'être les frères de Jésus-Christ (3). »

Les confédérés semblaient se lever comme un seul homme contre l'Évangile. Les requêtes d'Einsidlen leur en avaient donné le signal. Zwingle, ému du sort de son cher Myconius, ne voyait dans son infortune que le commencement des calamités. Des ennemis dans Zurich, des ennemis au dehors; les propres parents d'un homme devenant ses adversaires; opposition furieuse de la part des moines et des prêtres; mesures violentes de la diète et des conseils; attaques grossières, sanglantes peut-être, de la part des partisans du service étranger; les plus hautes vallées de la Suisse, ce berceau de la confédération, vomissant des phalanges de soldats invincibles, pour sauver Rome et pour anéantir, au prix de la vie, la foi renaissante des fils de la réformation, voilà ce que découvrait dans le lointain, en frémissant, l'esprit pénétrant du réformateur. Quel avenir! L'œuvre à peine commencé n'allait-il pas se dissoudre? Zwingle, pensif, agité, exposa alors à son Dieu toute son angoisse : « O Jésus, dit« il, tu vois comment des méchants et des blas« phémateurs étourdissent de leurs cris les oreilles « de ton peuple (4). Tu sais combien, dès mon en« fance, j'ai haï les disputes, et cependant, malgré « moi, tu n'as cessé de me pousser au combat... « C'est pourquoi je t'appelle avec confiance, afin « que ce que tu as commencé, tu l'achèves. Si j'ai « mal édifié quelque chose, abats-le de ta puissante « main. Si j'ai posé quelque autre fondement à côté « de toi, que ton bras redoutable le renverse (5). « O cep plein de douceur, dont le Père est le vigne« ron, et dont nous sommes les sarments, n'aban« donne pas tes provins (6)! Car tu as promis « d'être avec nous jusqu'à la consommation des « siècles! »

Ce fut le 22 août 1522 qu'Ulric Zwingle, réformateur de la Suisse, voyant descendre des montagnes de gros orages sur la frêle nacelle de la foi, épancha ainsi devant Dieu les troubles et les espérances de son âme.

(1) Plus enim metuo ne fortè lenior, mitiorque fuerim. (De semper castâ virgine Mariâ. Zw. Opp. 1, p. 104.)

(2) Si vel igni vel alio quodam supplicii genere tollaris è medio. (Ibid.)

(3) Frater vester germanus nunquam desinam, si modò vos fratres Christi esse perrexeritis. (Ibid., p. 107.)

(4) Vides enim, piissime Jesu, aures eorum septas esse nequissimis susurronibus, sycophantis, lucrionibus... (Zw. Opp. III, p. 74.)

(5) Si fundamentum aliud præter te jecero, demoliaris. (Ibid.)

(6) O suavissima vitis, cujus vinitor Pater, palmites vere nos sumus, stationem tuam ne deseras! (Ibid.)



Un esprit d'examen et de recherche pousse toujours plus les hommes studieux en France, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre, à s'enquérir des documents originaux sur lesquels repose l'histoire moderne. Je désire apporter ma pite à l'accomplissement de la tâche importante que notre époque semble s'être proposée. Je ne me suis point contenté jusqu'à présent de la lecture des historiens contemporains. J'ai interrogé les témoins oculaires, les lettres, les relations primitives, et j'ai fait usage de quelques manuscrits, en particulier de celui de Bullinger, qui a été dès lors livré à l'impression. (Frauenfeld, 1838-1840.)

Mais l'obligation d'avoir recours à des documents inédits devenait bien plus pressante en abordant, comme je le fais dans le douzième livre, la réformation de la France. Nous n'avons, sur cette histoire, que peu de mémoires imprimés, vu la continuelle tourmente au milieu de laquelle a vécu l'Église réformée de ce pays. Au printemps de 1838, j'ai exploité, aussi bien qu'il m'a été possible, les manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques publiques de Paris; on verra qu'un manuscrit de la Bibliothèque Royale, jusqu'à ce jour, je crois, inconnu, jette beaucoup de lumière sur les commencements de la réforme. En automne 1839, j'ai consulté les manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque du conclave des pasteurs de Neuchâtel, collection très-riche pour ce qui regarde cette époque, parce qu'elle a hérité des manuscrits de la bibliothèque de Farel; et j'ai obtenu de l'obligeance de M. le châtelain de Meuron la communication de la vie manuscrite de Farel par Choupard, où la plupart de ces documents se trouvent reproduits. Ces manuscrits m'ont mis en état de reconstruire toute une phase de la réforme en France. Outre ces secours et ceux que m'offre la bibliothèque de Genève, j'ai fait, par l'organe des *Archives du Christianisme*, un appel à tous les amis de l'histoire et de la réformation qui peuvent avoir à leur disposition quelques manuscrits; et je témoigne ici ma reconnaissance de diverses communications qui m'ont été faites, en particulier par M. le pasteur Ladevèze, de Meaux. Mais quoique les guerres religieuses et les persécutions aient détruit bien des documents précieux, il en existe, sans doute, encore plusieurs çà et là en France, qui seraient d'une haute importance pour l'histoire de la réforme; et je demande instamment à tous ceux qui pourraient en posséder ou en connaître, de vouloir bien m'en donner avis. On sent de nos jours que ce sont là des biens communs; c'est pourquoi j'espère que cet appel ne sera pas inutile.

Peut-être trouvera-t-on que, écrivant une histoire générale de la réformation, je suis entré dans trop de détails sur les premiers temps de cette œuvre en France. Mais ces commencements sont peu connus; les événements qui forment le sujet de mon livre douzième n'occupent que trois ou quatre pages dans l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France*, par Théodore de Bèze; et les autres historiens ne racontent guère que les développements politiques de la nation. Ce ne sont pas, sans doute, des scènes aussi imposantes que la diète

de Worms que j'ai pu découvrir, et que j'ai maintenant à retracer. Néanmoins, outre l'intérêt chrétien qui s'y rattache, le mouvement humble, mais venu vraiment du ciel, que j'ai essayé de décrire, a eu peut-être plus d'influence sur les destinées de la France que les guerres illustres de Charles-Quint et de François Ier. Dans une grande machine, ce n'est pas ce qui a le plus d'apparence qui est l'essentiel, ce sont souvent les ressorts les plus inaperçus.

On m'a reproché les délais qu'a dû subir la publication de cette deuxième partie; on eût même voulu que je n'eusse pas imprimé la première avant que d'avoir fini tout l'ouvrage. Il est peut-être certains esprits supérieurs auxquels on peut faire des conditions; mais il en est d'autres de l'impuissance desquels il faut en recevoir, et je suis de ce nombre. Publier une fois un volume, puis une autre fois, quand je le puis, un second, ensuite un troisième, telle est la marche que mes premiers devoirs et la petitesse de mes forces me permettent d'accepter. Des circonstances extraordinaires sont encore survenues; de grandes douleurs ont, à deux reprises, interrompu la composition de cette deuxième partie, et concentré toutes mes affections et toutes mes pensées sur la tombe d'enfants bien-aimés. La pensée que mon devoir était de glorifier le Maître adorable qui m'adressait de si puissants appels et m'accordait de si divines consolations, a seule pu me donner le courage nécessaire pour poursuivre mon travail.

J'ai cru devoir ces explications à la bienveillance avec laquelle on a accueilli cet ouvrage, soit en France, soit surtout en Angleterre, où il va atteindre en anglais sa quatrième édition, outre deux autres en plus petit format, qui, m'écrit-on, se préparent. De là vient sans doute que le *Journal des Débats*, dans un article signé de M. Chasles, a annoncé, comme un ouvrage anglais, cette histoire de la réformation. L'approbation des chrétiens protestants de la Grande-Bretagne, représentants des principes et des doctrines évangéliques jusque dans les contrées les plus lointaines de la terre, est pour moi d'une haute valeur; et j'ai besoin de leur dire que j'y trouve, pour mon travail, un encouragement précieux. Le premier livre de la dernière partie sera consacré, s'il plaît à Dieu, à la réformation de l'Angleterre et de l'Écosse.

La cause de la vérité récompense ceux qui l'embrassent et la défendent; et c'est ce qui est arrivé aux peuples qui ont reçu la réformation. Dès le dix-huitième siècle, au moment où Rome croyait triompher par les jésuites et les échafauds, la victoire échappait de ses mains. Rome tomba, comme Naples, comme le Portugal, comme l'Espagne, dans d'interminables difficultés; et en même temps deux nations protestantes s'élevèrent et commencèrent à exercer sur l'Europe une influence qui avait appartenu jusqu'alors à des peuples catholiques romains. L'Angleterre sortit victorieuse des attaques espagnoles et françaises, que le pape avait, si longtemps, suscitées contre elle; et l'électeur de Brandebourg, malgré la colère de Clément XI, ceignit sa tête d'une couronne royale. L'Angleterre a, dès lors, étendu sa domination dans tout le monde, et la Prusse a pris un rang nouveau parmi les puissances continentales, tandis qu'un autre pouvoir, aussi séparé de Rome, la Russie, croissait dans ses immenses déserts. C'est ainsi que les principes évangéliques ont exercé leur efficace sur les pays qui les ont reçus, et que *la justice a élevé des nations*. Que les peuples évangéliques le comprennent bien, c'est au protestantisme qu'ils doivent leur grandeur. Du moment où ils abandonneraient la position que Dieu leur a faite et où ils pencheraient de nouveau vers Rome, ils perdraient leur puissance et leur gloire. Rome s'efforce maintenant de les gagner; elle y emploie, tour à tour, les flatteries et les menaces; elle voudrait, comme Dalila, les endormir sur ses genoux... mais c'est pour couper les cheveux de leur tête, afin que les adversaires leur crèvent les yeux et les lient de chaînes d'airain (1).

Il y a là aussi une grande leçon pour cette France, à laquelle l'auteur se sent si intimement uni par le lien des pères. Si, comme l'ont fait ses divers gouvernements, la France penche de nouveau vers la papauté, ce sera pour elle, nous le croyons, le signal de grandes chutes. Quiconque s'attachera à la papauté sera compromis dans sa ruine. Il n'y a, pour la France, de perspective de force et de grandeur, qu'en se tournant vers l'Évangile. Puisse cette grande vérité être comprise des chefs et du peuple!

(1) Juges, XVI, 21.

Il est vrai que la papauté se donne, de nos jours, beaucoup de mouvement. Quoique attaquée d'une inévitable consomption, elle voudrait, par des couleurs éclatantes et une activité fébrile, persuader aux autres, et se persuader à elle-même, qu'elle est encore pleine de vigueur. C'est ce qu'un théologien de Turin s'est efforcé de faire, dans un écrit occasionné par cette histoire, et dans lequel nous nous plaisons à reconnaitre un certain talent à présenter les témoignages, même les plus faibles, avec un ton honnête auquel nous sommes peu habitués, et des manières comme il faut, sauf cependant la triste et coupable facilité avec laquelle l'auteur, dans son chapitre douzième, renouvelle, contre les réformateurs, des accusations dont la fausseté a été si authentiquement démontrée et si hautement reconnue (1).

Nous en donnerons un exemple se rapportant aux matières contenues dans cet ouvrage. Jacques le Vasseur, docteur de la Sorbonne, chanoine et doyen de l'église de Noyon, a écrit des « Annales de l'église de Noyon » (1633), où il ne sait trouver assez d'expressions contre notre réformateur, et ne se console que par la pensée que *saint Éloi donna le coup mortel à Calvin* (p. 1164). Après avoir dit que le réformateur avait eu de bonne heure des bénéfices dans l'église de Noyon, le chanoine rapporte, en la confirmant, une déclaration de Jacques Desmay, aussi docteur en théologie, dans sa « Vie de Calvin, hérésiarque, » qui ayant fait une très-exacte recherche de tout ce qui concerne le réformateur, dit : « *Je n'ai su découvrir* AUTRE CHOSE *dans lesdits registres* » (Annales de Noyon, p. 1162). Puis le dévot historien de l'église de Noyon, après avoir versé toute sa colère sur Calvin et sur tous les membres de sa famille, sans jamais rapporter aucune action du réformateur contraire à la moralité, et en se contentant de remarquer que, *qui dit hérésiarque, dit le comble de tous les crimes* (ib.), ajoute un chapitre XCVI[me] intitulé : « *D'un autre Jean Cauvin, chapelain vicaire de la même église de Noyon*, NON HÉRÉTIQUE, » dans lequel il dit : « Un autre Jean Cauvin se présenta et fut reçu en notre chœur, à une chapelle vicariale, et fut, peu après, congédié « *pour son incontinence*, après quelques punitions dont il ne tint compte. Il fut vicaire par les diocèses, et la croyance de nos anciens est qu'il décéda en la cure de Trachy-le-Val, en ce diocèse, qu'il desservit en qualité de vicaire, et mourut *bon catholique*. Il ne fut néanmoins battu de verges sous la custode, comme l'écrit Desmay, en son petit livret, p. 39 et 40. Aussi était-il prêtre et non sujet à telle discipline. Il s'est donc équivoqué, prenant cestui-ci pour un autre vicaire, aussi chapelain, nommé Balduin le Jeune, doublement jeune de nom et de mœurs, non encore adonné à la prêtrise ni à aucun ordre sacré. En voici la conclusion capitulaire... *Quod Balduinus le Jeune, capellanus vicarialis... pro scandalis commissis, ordinarunt præfati domini* IPSUM CÆDI VIRGIS, *quia puer et nondum in sacris constitutus*. J'ai cru devoir (continue le doyen de Noyon) ajouter ce chapitre à l'histoire du premier Cauvin, *ad diluendam homonymiam*, crainte qu'on ne prenne l'un pour l'autre, le catholique au lieu de l'hérétique. » Ainsi parle le chanoine et doyen de Noyon, p. 1170 et 1171. Maintenant, que font le docteur Magnin et les écrivains de la papauté qu'il cite? Ils annoncent bien gravement que Calvin fut banni de sa patrie à cause de sa mauvaise conduite; que, convaincu d'un crime horrible, il aurait été condamné à être brûlé publiquement, si, à la prière de l'évêque, la peine du feu n'eût été commuée en celle des verges et du fer chaud, etc. (La Papauté, page 109.) Ainsi, malgré toute la peine qu'a prise le doyen de Noyon, d'ajouter un chapitre, *crainte qu'on ne prenne l'un pour l'autre, le catholique au lieu de l'hérétique*, les écrivains de la papauté ne manquent pas d'attribuer au réformateur les méfaits de son homonyme. Ce qui préoccupait le chanoine de Noyon, c'était la gloire de ce Jean Cauvin, *mort bon catholique*, et il tremblait qu'on ne lui attribuât l'*hérésie* de Calvin. Aussi il les distingue bien nettement : à l'un les *hérésies*, à l'autre l'*incontinence*. Mais le contraire de ce qu'il pensait est arrivé. Ce n'est pas « l'hérésie de Calvin » qui a couvert d'opprobre Jean Cauvin; mais c'est l'incontinence et les châtiments de

(1) LA PAPAUTÉ *considérée dans son origine et dans son développement au moyen âge, ou Réponse aux allégations de M. Merle d'Aubigné dans son Histoire de la Réformation au seizième siècle, par l'abbé* C. MAGNIN, *docteur en théologie*, GENÈVE, *chez Berthier-Guers*, 1840.

Jean Cauvin dont on veut faire un opprobre au réformateur. Et voilà comme on écrit l'histoire!... voilà, nous ne dirons pas la mauvaise foi, mais la légèreté et l'ignorance des apologistes de la papauté. Ce sont de telles bévues qui se trouvent dans les écrits d'hommes, du reste, estimables, et qui ne devraient rien avoir de commun avec le nom odieux de calomniateur. On lira plus loin la véritable histoire de l'enfance de Calvin.

M. Audin, pour faire suite à son Histoire de Luther, a publié récemment une Histoire de Calvin, écrite sous l'influence de déplorables préjugés, et où l'on a peine à reconnaître les réformateurs et la réformation. Néanmoins on ne trouve pas dans cet auteur les honteuses inculpations que nous venons de signaler : il en a fait justice par son silence. Nul homme qui se respecte ne peut plus réchauffer ces sottes et grossières calomnies.

Peut-être que, dans une autre occasion, nous ajouterons quelques mots à ce que nous avons déjà dit dans notre premier livre, sur les origines de la papauté. Ce n'est pas ici le lieu de le faire.

Je rappellerai seulement d'une manière générale que ce sont précisément les causes *humaines* et toutes naturelles qui expliquent si bien son origine, que la papauté invoque pour démontrer sa *divine* institution. Ainsi l'antiquité chrétienne nous déclare que l'épiscopat universel était commis à tous les évêques, en sorte que les évêques de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche, d'Éphèse, de Rome, de Carthage, de Lyon, d'Arles, de Milan, d'Hippone, de Césarée, etc., s'intéressaient à ce qui se passait dans tout le monde chrétien et y intervenaient. Aussitôt Rome s'empare de ce devoir qui incombait à tous, et raisonnant comme s'il ne concernait qu'elle, elle en fait la démonstration de sa primauté.

Citons un autre exemple. Les Églises chrétiennes, établies dans les grandes villes de l'empire, envoyaient des missionnaires aux contrées avec lesquelles elles étaient en rapport. C'est ce que fit, avant tout, Jérusalem; puis Antioche, Alexandrie, Éphèse; puis enfin Rome; et Rome aussitôt conclut de ce qu'elle a fait après les autres, moins que les autres, pour s'établir au-dessus de toutes les autres. Ces exemples suffiront.

Remarquons seulement encore que Rome possédait seule, dans l'Occident, l'honneur qu'avaient en Orient, Corinthe, Philippes, Thessalonique, Éphèse, Antioche, et, à un bien plus haut degré, Jérusalem (1), celui d'avoir eu un apôtre ou des apôtres, parmi ses premiers docteurs. Aussi les Églises latines devaient-elles avoir naturellement pour Rome un certain respect. Mais jamais les chrétiens orientaux, qui honoraient en elle l'Église de la métropole politique de l'empire, ne voulurent lui reconnaître quelque supériorité ecclésiastique. Le célèbre concile universel de Chalcédoine attribua à Constantinople, auparavant l'obscure Byzance, les mêmes priviléges (*τὰ ἴσα πρεσβεῖα*) qu'à Rome, et déclara qu'elle devait être élevée *comme elle*. Aussi, quand la papauté se forma décidément dans Rome, l'Orient ne se souciat-il pas de reconnaître un maître dont il n'avait jamais ouï parler; et demeurant sur l'antique terrain de sa catholicité, il abandonna l'Occident à la puissance de la secte nouvelle qui venait de se former dans son sein. L'Orient s'appelle encore par excellence aujourd'hui *catholique et orthodoxe;* et quand on demande à l'un de ces chrétiens orientaux que Rome s'est unis, en leur faisant des concessions nombreuses : « Êtes-vous *catholique?* — Non, répond-il aussitôt, je suis *papistian* (papiste). » (Journal du rév. Jos. Wolf. Londres, 1839, p. 225.)

Si cette histoire a subi ainsi quelques critiques parties du point de vue romain, elle semble en avoir rencontré d'autres qui partaient d'un point de vue purement littéraire. Des hommes pour lesquels j'ai beaucoup d'estime paraissent attacher plus d'importance à une description politique ou littéraire de la réforme, qu'à une exposition qui prenne pour point de départ ses principes spirituels et ses ressorts intimes. Je puis comprendre cette manière de voir, mais je ne puis la partager. L'essentiel, à mon avis, dans la réformation, ce sont ses doctrines et sa vie intérieure. Tout travail dans lequel ces deux choses ne sont pas les premières, pourra être brillant, mais ne

(1) Saint Épiphane dit que le Seigneur remit à Jacques le premier, à Jérusalem, *son trône sur la terre* (τὸν θρόνον αὐτοῦ ἐπὶ τῆς γῆς); et parlant d'évêques réunis à Jérusalem, il déclare que *tout le monde* (πάντα κόσμον) doit suivre leur autorité. (Epiph. Hæres., 70, 10.—78, 7.)

sera pas fidèlement et candidement historique. On ressemblera à un philosophe qui, voulant décrire l'homme, exposerait avec une grande exactitude et une pittoresque beauté tout ce qui concerne son corps, mais accorderait à l'âme, cet hôte divin, un rang tout au plus subordonné.

Il manque, sans doute, beaucoup au faible travail dont je viens présenter un nouveau fragment au public chrétien ; mais ce que je trouve le plus à y reprendre, c'est qu'on n'y sente pas davantage encore l'âme de la réformation. Plus j'aurais réussi à signaler ce qui manifeste la gloire de Christ, plus j'aurais été historique et fidèle. Je prends volontiers pour loi ces paroles, qu'un historien du seizième siècle, homme d'épée plus encore que de plume, après avoir écrit une partie de l'histoire du protestantisme en France, que je ne me propose pas de traiter, adresse à ceux qui se proposeraient de compléter son travail : « Je leur donne pour loi « celle que je prends pour moi-même : c'est « qu'en cherchant la gloire de ce précieux « instrument, ils aient pour but principal « celle du bras qui l'a déployé, employé et « ployé quand il lui a plu. Car toutes les louanges qu'on donne aux princes, sont hors « d'œuvre et mal assises, si elles n'ont pour « feuille et fondement celle du Dieu vivant, « à qui seul appartient honneur et empire à « l'éternité. »

Aux Eaux-Vives, près Genève, février 1841.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE NEUVIÈME.

PREMIÈRES RÉFORMES.

(1521 et 1522.)

I

Marche de la réformation. — Nouvelle période. — Utilité de la captivité de Luther. — Agitation de l'Allemagne. — Mélanchton et Luther. — Enthousiasme.

Depuis quatre ans, une ancienne doctrine était de nouveau annoncée dans l'Église. La grande parole d'un salut par grâce, publiée autrefois en Asie, en Grèce, en Italie, par Paul et par ses frères, et retrouvée dans la Bible, après plusieurs siècles, par un moine de Wittemberg, avait retenti des plaines de la Saxe jusqu'à Rome, à Paris, à Londres; et les hautes montagnes de la Suisse en avaient répété les énergiques accents. Les sources de la vérité, de la liberté et de la vie avaient été rouvertes à l'humanité. On y était accouru en foule, on y avait bu avec joie; mais ceux qui y avaient trempé leurs lèvres avec empressement, avaient gardé les mêmes apparences. Tout au dedans était nouveau, et cependant tout au dehors semblait être resté de même.

La constitution de l'Église, son service, sa discipline, n'avaient subi aucun changement. En Saxe, à Wittemberg même, partout où la nouvelle pensée avait pénétré, le culte papal continuait gravement ses pompes; le prêtre, au pied des autels, offrant à Dieu l'hostie, semblait opérer un changement ineffable; les religieux et les nonnes venaient prendre dans les couvents des engagements éternels; les pasteurs des troupeaux vivaient sans famille; les confréries s'assemblaient; les pèlerinages s'accomplissaient; les fidèles appendaient leurs ex-voto aux piliers des chapelles, et toutes les cérémonies se célébraient comme autrefois, jusqu'à l'acte le plus insignifiant du sanctuaire. Il y avait une nouvelle parole dans le monde, mais elle ne s'était pas créé un nouveau corps. Les discours du prêtre formaient avec les actions du prêtre le contraste le plus frappant. On l'entendait tonner du haut de la chaire contre la messe, comme contre un culte idolâtre; puis on le voyait descendre et célébrer, scrupuleusement, devant l'autel, les pompes de ce mystère. Partout le nouvel Évangile retentissait au milieu des rites anciens. Le sacrificateur lui-même ne s'apercevait pas de cette contradiction étrange; et le peuple, qui écoutait avec acclamation les discours hardis des nouveaux prédicateurs, pratiquait dévotement ses anciennes coutumes, comme s'il n'eût jamais dû s'en séparer. Tout demeurait de même, au foyer domestique et dans la vie sociale, comme dans la maison de Dieu. Il y avait une nouvelle foi dans le monde, il n'y avait pas de nouvelles œuvres. Le soleil du printemps avait paru, et l'hiver semblait encore enchaîner la nature; point de fleurs, point de feuilles, rien au dehors qui annonçât la saison nouvelle; mais ces apparences étaient trompeuses; une sève puissante, quoique cachée, circulait déjà dans les profondeurs, et allait changer le monde.

C'est à cette marche, pleine de sagesse, que la réformation doit peut-être ses triomphes. Toute révolution doit se faire dans la pensée avant de s'accomplir extérieurement. La contradiction que nous avons signalée ne frappa même point Luther au premier abord. Il parut trouver tout naturel qu'en recevant avec enthousiasme ses écrits, on restât dévotement attaché aux abus qu'ils attaquaient. On pourrait croire même qu'il traça son plan à l'avance, et résolut de transformer les esprits, avant de chan-

ger les formes. Mais ce serait lui attribuer une sagesse dont l'honneur revient à une intelligence plus élevée. Il exécutait un plan qu'il n'avait pas conçu. Plus tard il put reconnaître et comprendre ces choses : mais il ne les imagina et ne les régla pas ainsi. Dieu marchait à la tête ; son rôle à lui était de suivre.

Si Luther avait commencé par une réforme extérieure ; si, aussitôt après avoir parlé, il avait voulu abolir les vœux monastiques, la messe, la confession, les formes du culte, certes il eût rencontré la plus vive résistance. Il faut du temps à l'homme pour se faire aux grandes révolutions. Mais Luther ne fut nullement ce novateur violent, imprudent, hasardeux, que quelques historiens nous ont dépeint (1). Le peuple, ne voyant rien de changé dans ses dévotions routinières, s'abandonna sans crainte à son nouveau maître. Il s'étonna même des attaques dirigées contre un homme qui lui laissait sa messe, son chapelet, son confesseur ; et il les attribua à la basse jalousie de rivaux obscurs, ou à la cruelle injustice d'adversaires puissants. Les idées de Luther cependant agitaient les esprits, renouvelaient les cœurs, et minaient tellement l'ancien édifice, qu'il tomba bientôt de lui-même et sans main d'homme. Les idées n'agissent pas d'une manière instantanée ; elles font leur chemin dans le silence, comme les eaux qui, filtrant derrière nos rochers, les détachent du mont sur lequel ils reposent ; tout à coup le travail fait en secret se montre, et un seul jour suffit pour mettre en évidence l'œuvre de plusieurs années, peut-être même de plusieurs siècles.

Une période nouvelle commence pour la réformation. Déjà la vérité est rétablie dans la doctrine ; maintenant la doctrine va rétablir la vérité dans toutes les formes de l'Église et de la société. L'agitation est trop grande pour que les esprits demeurent fixes et immobiles au point où ils sont parvenus. Sur ces dogmes si fortement ébranlés, s'appuient des usages qui déjà chancellent, et qui doivent avec eux disparaître. Il y a trop de courage et de vie dans la nouvelle génération pour qu'elle se contienne devant l'erreur. Sacrements, culte, hiérarchie, vœux, constitution, vie domestique, vie publique, tout va être modifié. Le navire, construit lentement et avec peine, va quitter enfin le chantier, et être lancé sur la vaste mer. Nous aurons à suivre sa marche à travers bien des écueils.

La captivité de la Wartbourg sépare ces deux périodes. La Providence, qui se disposait à donner à la réforme une si grande impulsion, en avait préparé les progrès, en conduisant dans une profonde retraite l'instrument dont elle voulait se servir. L'œuvre semblait, pour un temps, ensevelie avec l'ouvrier ; mais le grain doit être mis en terre afin de porter des fruits ; et c'est de cette prison, qui paraissait devoir être le tombeau du réformateur, que la réformation va sortir pour faire de nouvelles conquêtes et se répandre bientôt dans le monde entier.

Jusqu'alors la réformation avait été concentrée dans la personne de Luther. Sa comparution devant la diète de Worms fut sans doute le moment le plus sublime de sa vie. Son caractère parut alors presque exempt de taches ; et c'est ce qui a fait dire que si Dieu, qui cacha pendant dix mois le réformateur dans les murs de la Wartbourg, l'eût en cet instant pour toujours dérobé aux regards du monde, sa fin eût été comme une apothéose. Mais Dieu ne veut point d'apothéose pour ses serviteurs ; et Luther fut conservé à l'Église, afin d'enseigner, par ses fautes mêmes, que ce n'est que sur la Parole de Dieu que la foi des chrétiens doit être fondée. Il fut transporté brusquement loin de la scène où s'accomplissait la grande révolution du seizième siècle ; la vérité, que depuis quatre ans il avait si puissamment annoncée, continua en son absence à agir sur la chrétienté, et l'œuvre dont il n'était qu'un faible instrument porta dès lors, non le cachet d'un homme, mais le sceau même de Dieu.

L'Allemagne était émue de la captivité de Luther. Les bruits les plus contradictoires se répandaient dans toutes les provinces. L'absence du réformateur agitait les esprits, plus que sa présence n'eût jamais pu le faire. Ici, l'on assurait que des amis venus de France l'avaient mis en sûreté sur l'autre rive du Rhin (2). Là, on disait que des assassins lui avaient donné la mort. On s'informait de Luther jusque dans les moindres villages ; on interrogeait les voyageurs ; on se rassemblait sur les places publiques. Quelquefois un orateur inconnu faisait au peuple un récit animé de la manière dont le docteur avait été enlevé ; il montrait de barbares cavaliers liant étroitement les mains à leur prisonnier, précipitant leur course, le traînant à pied après eux, épuisant ses forces, fermant l'oreille à ses cris, faisant jaillir le sang de ses membres (3). « On a vu, ajoutait-il, le « cadavre de Luther percé de part en part (4). » Alors des cris douloureux se faisaient entendre ; « Ah ! di- « sait la multitude, nous ne le verrons plus, nous ne « l'entendrons plus, cet homme généreux, dont la « voix remuait nos cœurs ! » Les amis de Luther,

(1) Voyez Hume, etc.

(2) Hic... invaluit opinio, me esse ab amicis captum è Franciâ missis. (L. Epp., II. p. 5.)

(3) Et iter festinantes cursu equites ipsum pedestrem raptim tractum fuisse ut sanguis è digitis erumperet. (Cochlœus, p. 39.)

(4) Fuit qui testatus sit, visum à se Lutheri cadaver transfossum... (Pallavicini, Hist. Conc. Trid. I, p. 122.)

frémissant de colère, juraient de venger sa mort. Les femmes, les enfants, les hommes paisibles, les vieillards, prévoyaient avec effroi de nouvelles luttes. Rien n'égalait la terreur des partisans de Rome. Les prêtres et les moines, qui d'abord n'avaient pu cacher leur joie, se croyant sûrs de la victoire, parce qu'un homme était mort, et qui avaient relevé la tête avec un air insultant de triomphe, eussent maintenant voulu fuir loin de la colère menaçante du peuple (1). Ces hommes qui, pendant que Luther était libre, avaient fait éclater si fort leur furie, tremblaient maintenant qu'il était captif (2). Aléandre surtout était consterné. « Le seul moyen « qui nous reste pour nous sauver, écrivait un ca- « tholique romain à l'archevêque de Mayence, c'est « d'allumer des torches et de chercher Luther dans « le monde entier, pour le rendre à la nation qui « le réclame (3). » On eût dit que l'ombre du réformateur, pâle et traînant des chaînes, venait répandre la terreur et demander vengeance. « La « mort de Luther, s'écriait-on, fera couler des tor- « rents de sang (4). »

Nulle part les esprits n'étaient plus émus qu'à Worms même; d'énergiques murmures se faisaient entendre parmi le peuple et parmi les princes. Ulric de Hutten et Hermann Busch remplissaient ces contrées de leurs chants plaintifs et de leurs cris de guerre. On accusait hautement Charles-Quint et les nonces. La nation s'emparait de la cause du pauvre moine, qui, par la puissance de sa foi, était devenu son chef.

A Wittemberg, ses collègues, ses amis, Mélanchton surtout, furent d'abord plongés dans une morne douleur. Luther avait communiqué à ce jeune savant les trésors de cette sainte théologie qui dès lors avait entièrement rempli son âme. C'était Luther qui avait donné de la substance et de la vie à la culture purement intellectuelle que Mélanchton avait apportée à Wittemberg. La profondeur de la doctrine du réformateur avait frappé le jeune helléniste, et le courage du docteur à soutenir les droits de la Parole éternelle contre toutes les autorités humaines, l'avait rempli d'enthousiasme. Il s'était associé à son œuvre; il avait saisi la plume, et, avec cette perfection de style qu'il avait puisée dans l'étude de l'antiquité, il avait successivement, et d'une main puissante, abaissé l'autorité des Pères et l'autorité des conciles, devant la Parole souveraine de Dieu.

La décision que Luther avait dans la vie, Mélanchton l'avait dans la science. Jamais on ne vit en deux hommes plus de diversité et plus d'unité. « L'Écriture, disait Mélanchton, abreuve l'âme d'une « sainte et merveilleuse volupté; elle est une céleste « ambroisie (5). » — « La Parole de Dieu, s'écriait « Luther, est un glaive, une guerre, une destruc- « tion; elle fond sur les enfants d'Éphraïm comme « la lionne dans la forêt. » Ainsi, l'un voyait surtout dans l'Écriture une puissance de consolation, et l'autre une énergique opposition à la corruption du monde. Mais pour l'un comme pour l'autre, elle était ce qu'il y a de plus grand sur la terre; aussi s'entendaient-ils parfaitement. « Mélanchton, disait « Luther, est une merveille : tous le reconnaissent « maintenant. Il est l'ennemi le plus redoutable de « Satan et des scolastiques, car il connaît leur « folie et le rocher qui est Christ. Ce petit Grec me « surpasse, même dans la théologie; il vous sera « aussi utile que beaucoup de Luthers. » Et il ajoutait qu'il était prêt à abandonner une opinion, si Philippe ne l'approuvait pas. Mélanchton, de son côté, plein d'admiration pour la connaissance que Luther avait de l'Écriture, le mettait bien au-dessus des Pères de l'Église. Il aimait à excuser les plaisanteries que quelques-uns lui reprochaient, et le comparait alors à un vase d'argile qui renferme un trésor précieux sous une grossière enveloppe. « Je « me garderai bien de l'en reprendre inconsidéré- « ment (6), » disait-il.

Mais maintenant ces deux âmes, si intimement unies, les voilà séparées. Ces deux vaillants soldats ne peuvent plus marcher ensemble à la délivrance de l'Église. Luther a disparu; il est peut-être perdu pour jamais. La consternation de Wittemberg est extrême : on dirait une armée, le regard morne et abattu, devant le cadavre sanglant du général qui la menait à la victoire.

Tout à coup l'on reçut des nouvelles plus consolantes. « Notre père bien-aimé vit (7), s'écria Phi- « lippe dans la joie de son âme; prenez courage « et soyez forts. » Mais bientôt l'accablement reprit le dessus. Luther vivait, mais en prison. L'édit de Worms, avec ses proscriptions terribles (8), était répandu par milliers d'exemplaires dans tout l'Empire, et jusque dans les montagnes du Tyrol (9). La réformation n'allait-elle pas être écrasée par la main de fer qui s'appesantissait sur elle? L'âme si

(1) Molem vulgi imminentis ferre non possunt. (L. Epp. II, p. 13.)

(2) Qui me libero insanierunt, nunc me captivo ita formidant ut incipiant mitigare. (Ibid.)

(3) Nos vitam vix redempturos, nisi accensis candelis undique eum requiramus. (Ibid.)

(4) Gerbelii Ep. in Msc. Heckelianis. Lindner, Leb. Luth., p. 244.

(5) Mirabilis in iis voluptas, imo ambrosia quædam cœlestis. (Corp. Ref. I, p. 128.)

(6) Spiritum Martini nolim temere in hâc causâ interpellare. (Ibid., p. 211.)

(7) Pater noster charissimus vivit. (Ibid., p. 389.)

(8) Dicitur parari proscriptio horrenda. (Ibid.)

(9) Dicuntur signatæ chartæ proscriptionis bis mille missæ quoque ad Insbruck. (Ibid.)

douce de Mélanchton se replia sur elle-même, avec un cri de douleur.

Mais au-dessus de la main des hommes, une main plus puissante se faisait sentir ; Dieu lui-même ôtait au redoutable édit toute sa force. Les princes allemands, qui avaient toujours cherché à abaisser dans l'Empire la puissance de Rome, tremblaient en voyant l'alliance de l'Empereur avec le pape, et craignaient qu'elle n'eût pour résultat la ruine de toutes leurs libertés. Aussi, tandis que Charles, en traversant les Pays-Bas, saluait d'un sourire ironique les flammes que quelques flatteurs et quelques fanatiques allumaient sur les places publiques avec les livres de Luther, ces écrits étaient lus en Allemagne avec une avidité toujours croissante, et de nombreux pamphlets, dans le sens de la réforme, venaient chaque jour porter de nouveaux coups à la papauté. Les nonces étaient hors d'eux-mêmes en voyant que cet édit, qui leur avait coûté tant d'intrigues, produisait si peu d'effet. « L'encre dont « Charles-Quint a signé son arrêt, disaient-ils avec « amertume, n'a pas eu le temps de sécher, que « déjà en tout lieu ce décret impérial est mis en « pièces... » Le peuple s'attachait de plus en plus à l'homme admirable qui, sans tenir compte des foudres de Charles et du pape, avait confessé sa foi avec le courage d'un martyr. « Il a offert de se rétracter, « si on le réfutait, disait-on, et personne n'a osé « l'entreprendre. N'est-ce pas la preuve de la vérité « de ses enseignements ? » Aussi, au premier mouvement d'effroi, succéda à Wittemberg et dans tout l'Empire un mouvement d'enthousiasme. L'archevêque de Mayence lui-même, voyant éclater ainsi les sympathies du peuple, n'osa accorder aux cordeliers la permission de prêcher contre le réformateur. L'université, qui semblait devoir être renversée, releva la tête. Les nouvelles doctrines y étaient trop bien établies pour que l'absence de Luther les ébranlât ; et les salles académiques eurent bientôt peine à contenir la foule des auditeurs (1).

II

Luther à la Wartbourg. — Buts de la captivité. — Angoisses. — Maladie. — Travail de Luther. — Sur la confession. — A Latomus. — Promenades.

Cependant le chevalier George, c'était le nom de Luther à la Wartbourg, vivait solitaire et inconnu. « Si vous me voyiez, écrivait-il à Mélanchton, vous « croiriez voir un chevalier, et c'est à peine si vous-« même me reconnaîtriez (2). » Luther prit d'abord quelque repos, goûtant un loisir qui ne lui avait pas été accordé jusqu'à cette heure. Il circulait librement dans la forteresse, mais il ne pouvait en franchir les murs (3). On satisfaisait à tous ses désirs, et jamais il n'avait été mieux traité (4). Beaucoup de pensées venaient remplir son âme ; mais nulle ne pouvait le troubler. Tour à tour il abaissait ses regards sur les forêts qui l'entouraient, et il les élevait vers le ciel. « Singulier captif ! s'écriait-il, « moi qui le suis avec et contre ma volonté (5) ! »

« Priez pour moi, écrivait-il à Spalatin ; vos « prières sont la seule chose dont j'aie besoin. Je « ne m'embarrasse point de tout ce qu'on dit et « fait de moi dans le monde. Je suis enfin en « repos (6). » Cette lettre, ainsi que plusieurs autres de la même époque, est datée de l'île de Patmos. Luther comparait la Wartbourg à cette île célèbre où la colère de l'empereur Domitien relégua autrefois l'apôtre saint Jean.

Le réformateur se reposait, au milieu des sombres forêts de la Thuringe, des luttes violentes qui avaient agité son âme. Il y étudiait la vérité chrétienne, non pour combattre, mais comme moyen de régénération et de vie. Le commencement de la réforme avait dû être polémique ; de nouveaux temps demandaient de nouveaux travaux. Après avoir arraché avec le fer les épines et les broussailles, il fallait semer paisiblement la Parole de Dieu dans les cœurs. Si Luther avait dû livrer sans cesse de nouvelles batailles, il n'eût point accompli une œuvre durable dans l'Église. Il échappa par sa captivité à un danger qui eût peut-être perdu la réforme, celui de toujours attaquer et détruire, sans jamais défendre et édifier.

Cette humble retraite eut un résultat plus précieux encore. Élevé comme sur un pavois par son peuple, il était à deux doigts de l'abîme ; et un vertige eût suffi pour l'y précipiter. Quelques-uns des premiers acteurs de la réformation, en Allemagne et en Suisse, vinrent se briser contre l'écueil de l'orgueil spirituel et du fanatisme. Luther était un homme très-sujet aux infirmités de notre nature, et il ne sut pas échapper complétement à ces dangers. Cependant la main de Dieu l'en délivra pour un temps, en le dérobant subitement à d'enivrantes ovations, et le jetant au fond d'une retraite ignorée. Son âme s'y recueillit près de Dieu ; elle y fut re-

(1) Scholastici quorum supra millia ibi tunc fuerunt. (Spalatini Annales. 1521. October.)

(2) Equitem videres ac ipse vix agnosceres. (L. Epp. II, p. 11.)

(3) Nunc sum hic otiosus, sicut inter captivos liber. (Ibid., p. 3. 12 mai.)

(4) Quanquam et hilariter et libenter omnia mihi ministret. (L. Epp. II, p. 13. 15 août.)

(5) Ego mirabilis captivus qui et volens et nolens hic sedeo. (Ibid., p. 4. 12 mai.)

(6) Tu fac ut pro me ores : hâc unâ re opus mihi est. Quicquid de me fit in publico, nihil moror ; ego in quiete tandem sedeo. (Ibid., p. 4. 10 juin 1521.)

trempée dans les eaux de l'adversité; ses souffrances, ses humiliations, le contraignirent à marcher, quelque temps du moins, avec les humbles, et les principes de la vie chrétienne se développèrent dès lors dans son âme, avec plus d'énergie et de liberté.

La paix de Luther ne dura pas longtemps. Assis solitairement sur les murs de la Wartbourg, il restait des jours entiers plongé dans de profondes méditations. Tantôt, l'Église se présentait à son esprit et étalait à ses yeux toutes ses misères (1). Tantôt, portant avec espérance ses regards vers le ciel, il disait : « Pourquoi, ô Seigneur! aurais-tu en vain « créé les hommes?... » (Ps. 89, 48.) Tantôt encore, laissant cet espoir, il s'écriait dans son abattement : « Hélas! il n'est personne, dans ce dernier « jour de sa colère, qui se tienne comme un mur « devant le Seigneur pour sauver Israël!... »

Puis, revenant à sa propre destinée, il craignait qu'on ne l'accusât d'avoir abandonné le champ de bataille (2); et cette supposition accablait son âme. « J'aimerais mieux, disait-il, être couché sur des « charbons ardents, que de croupir ici à demi « mort (3). »

Se transportant ensuite en imagination à Worms, à Wittemberg, au milieu de ses adversaires, il regrettait d'avoir cédé aux conseils de ses amis, de n'être pas demeuré dans le monde, et de n'avoir pas offert sa poitrine à la fureur des hommes (4). « Ah! « disait-il, il n'y a rien que je désire plus que de « me présenter devant mes cruels ennemis (5). »

Quelques douces pensées venaient cependant faire trêve à ces angoisses. Tout n'était pas tourment pour Luther; son esprit agité trouvait de temps à autre un peu de calme et de soulagement. Après la certitude du secours de Dieu, une chose surtout le consolait dans sa douleur; c'était le souvenir de Mélanchton. « Si je péris, lui écrivait-il, l'Évangile « ne perdra rien (6) : vous me succéderez comme « Élisée à Élie, ayant une double mesure de mon « esprit. » Mais se rappelant la timidité de Philippe, il lui criait avec force : « Ministre de la Parole! « garde les murs et les tours de Jérusalem, jusqu'à « ce que les adversaires t'aient atteint. Seuls, nous « sommes encore debout sur le champ de bataille; « après moi, c'est toi qu'ils frapperont (7). »

Cette pensée de la dernière attaque que Rome allait livrer à l'Église naissante, le jetait dans de nouveaux tourments. Le pauvre moine, prisonnier solitaire, livrait à lui seul de rudes combats. Mais tout à coup il croyait entrevoir sa délivrance. Il lui semblait que les attaques de la papauté soulèveraient les peuples de l'Allemagne, et que les soldats de l'Évangile, vainqueurs, et entourant la Wartbourg, rendraient la liberté au prisonnier. « Si le « pape, disait-il, met la main sur tous ceux qui « sont pour moi, il y aura du tumulte en Alle- « magne; plus il se hâtera de nous écraser, plus « aussi sa fin et celle de tous les siens sera prompte. « Et moi... je vous serai rendu... (8). Dieu réveille « l'esprit de plusieurs et il émeut les peuples. Que « nos ennemis serrent seulement notre cause dans « leurs bras, et cherchent à l'étouffer; elle grandira « sous leurs étreintes et en sortira dix fois plus « redoutable. »

Mais la maladie le faisait retomber de ces hauteurs où l'élevaient son courage et sa foi. Déjà il avait beaucoup souffert à Worms; son mal s'accrut dans la solitude (9). Il ne pouvait supporter la nourriture de la Wartbourg, un peu moins grossière que celle de son couvent; on dut lui rendre les chétifs aliments auxquels il était accoutumé. Il passait des nuits entières sans sommeil. Les angoisses de son âme venaient se joindre aux souffrances de son corps. Nulle œuvre ne s'accomplit sans douleur et sans martyre. Luther, seul sur son rocher, endurait alors dans sa puissante nature une passion que l'affranchissement de l'humanité rendait nécessaire. « Assis la nuit dans ma chambre, « je poussais des cris, dit-il, comme une femme « qui enfante; déchiré, blessé, sanglant... (10). » Puis, interrompant ses plaintes, pénétré de la pensée que ses souffrances sont des bienfaits de Dieu, il s'écriait avec amour : « Grâces te soient rendues, « ô Christ! de ce que tu ne veux pas me laisser sans « les reliques précieuses de ta sainte croix (11). » Mais bientôt il s'indignait contre lui-même. « In- « sensé, endurci que je suis, s'écriait-il. O douleur! « je prie peu, je lutte peu avec le Seigneur, je ne « gémis point pour l'Église de Dieu (12). Au lieu « d'être fervent d'esprit, ce sont mes passions qui « s'enflamment; je demeure dans la paresse, dans « le sommeil, dans l'oisiveté... » Puis, ne sachant à

(1) Ego hic sedens tota die faciem Ecclesiæ ante me constituo. (L. Epp. II, p. 1.)

(2) Verebar ego ne aciem deserere viderer. (Ibid., p. 1.)

(3) Mallem inter carbones vivos ardere, quam solus semivivus, atque utinam non mortuus putere. (Ibid., p. 10.)

(4) Cervicem esse objectandam publico furori. (Ibid., p. 89.)

(5) Nihil magis opto, quam furoribus adversariorum occurrere, objecto jugulo. (Ibid., p. 1.)

(6) Etiam si peream, nihil peribit Evangelio. (Ibid., p. 10.)

(7) Nos soli adhuc stamus in acie : te quærent post me. (L. Epp. II, p. 2.)

(8) Quo citius id tentaverit, hoc citius et ipse et sui peribunt, et ego revertar. (Ibid., p. 10.)

(9) Auctum est malum, quo Wormatiæ laborabam. (Ibid., p. 17.)

(10) Sedeo dolens, sicut puerpera, lacer et saucius et cruentus. (Ibid., p. 50. 9 sept.)

(11) Gratias Christo, qui me sine reliquiis sanctæ crucis non derelinquit. (Ibid.)

(12) Nihil gemens pro ecclesiâ Dei. (Ibid., p. 22. 13 juillet.)

quoi attribuer cet état, et accoutumé à tout attendre de l'affection de ses frères, il s'écriait, dans la désolation de son âme : « O mes amis ! oubliez-vous « donc de prier pour moi, que Dieu s'éloigne ainsi « de moi ?... »

Ceux qui l'entouraient, ainsi que ses amis de Wittemberg et de la cour de l'électeur, étaient inquiets et effrayés de cet état de souffrance. Ils tremblaient de voir cette vie arrachée au bûcher du pape et au glaive de Charles-Quint, déchoir tristement et s'évanouir. La Wartbourg serait-elle destinée à être le tombeau de Luther? « Je crains, « disait Mélanchton, que la douleur qu'il ressent « pour l'Église ne le fasse mourir. Un flambeau a « été allumé par lui en Israël ; s'il s'éteint, quelle « espérance nous restera-t-il? Plût à Dieu que je « pusse, au prix de ma misérable vie, retenir dans « ce monde cette âme qui en est le plus bel orne- « ment (1)!... » — « Oh ! quel homme ! s'écriait-il, « comme s'il était déjà sur le bord de sa tombe ; « nous ne l'avons pas apprécié assez ! »

Ce que Luther appelait l'indigne oisiveté de sa prison, était un travail qui surpassait presque toutes les forces d'un homme. « Je suis ici tout le « jour, disait-il le 14 mai, dans l'oisiveté et dans « les délices (il faisait allusion sans doute à la nour- « riture un peu moins grossière qu'on lui donna « d'abord). Je lis la Bible en hébreu et en grec ; je « vais écrire un discours en langue allemande sur « la confession auriculaire ; je continuerai la tra- « duction des psaumes, et je composerai un ser- « monnaire, quand j'aurai reçu de Wittemberg ce « dont j'ai besoin. J'écris sans relâche (2). » Encore n'était-ce là qu'une partie des travaux de Luther.

Ses ennemis pensaient que, s'il n'était pas mort, du moins on n'en entendrait plus parler ; mais leur joie ne fut pas de longue durée, et l'on ne put longtemps douter dans le monde de sa vie. Une multitude d'écrits composés à la Wartbourg se succédèrent rapidement, et partout la voix si chère du réformateur fut accueillie avec enthousiasme. Luther publia à la fois des ouvrages propres à édifier l'Église, et des livres de polémique qui troublèrent la joie trop prompte de ses ennemis. Pendant près d'une année, tour à tour il instruisait, il exhortait, il reprenait, il tonnait du haut de sa montagne ; et ses adversaires confondus se demandaient s'il n'y avait pas quelque mystère surnaturel dans cette prodigieuse activité. « Il ne pouvait prendre aucun « repos (3), » dit Cochlœus.

Mais il n'y avait d'autre mystère que l'imprudence des partisans de Rome. Ils se hâtaient de profiter de l'édit de Worms, pour donner à la réformation le dernier coup ; et Luther, condamné, mis au ban de l'Empire, enfermé dans la Wartbourg, prétendait défendre la saine doctrine, comme s'il eût été encore libre et victorieux. C'était surtout dans le tribunal de la pénitence que les prêtres s'efforçaient de river les chaînes de leurs dociles paroissiens ; aussi est-ce à la confession que Luther s'attaqua d'abord. « On allègue, dit-il, cette parole « de saint Jacques : *Confessez vos péchés l'un à « l'autre*. Singulier confesseur ! Il s'appelle *l'un à « l'autre !* D'où il résulterait que les confesseurs « devraient aussi se confesser à leurs pénitents ; « que chaque chrétien serait à son tour pape, évê- « que, prêtre ; et que le pape lui-même devrait se « confesser à tous (4) ! »

A peine Luther avait-il terminé cet opuscule, qu'il en commença un autre. Un théologien de Louvain, nommé Latomus, déjà célèbre par son opposition à Reuchlin et à Érasme, avait attaqué les sentiments du réformateur. En douze jours la réfutation de Luther fut prête, et c'est l'un de ses chefs-d'œuvre. Il s'y lave du reproche qui lui était fait de manquer de modération. « La modération « du siècle, dit-il, c'est de fléchir le genou devant « des pontifes sacriléges, des sophistes impies, et « de leur dire : Gracieux seigneur ! Excellent maî- « tre ! Puis, quand vous l'avez fait, mettez à mort « qui vous voudrez ; renversez même le monde, « vous n'en serez pas moins un homme modéré... « Loin de moi cette modération-là ; j'aime mieux « être franc et ne tromper personne. L'écorce est « dure peut-être, mais la noix est douce et ten- « dre (5). »

La santé de Luther continuant à être altérée, il songea à sortir de la Wartbourg, où il était renfermé. Mais comment faire? Paraître en public, c'était exposer sa vie. Le revers de la montagne sur laquelle s'élevait la forteresse était traversé par de nombreux sentiers, dont des touffes de fraises tapissaient les bords. La pesante porte du château s'ouvrit, et le prisonnier se hasarda, non sans crainte, à cueillir furtivement quelques-uns de ces fruits (6). Peu à peu il s'enhardit et se mit à parcourir, sous ses habits de chevalier, les campagnes environnantes, avec un garde du château, homme brusque mais fidèle. Un jour, étant entré dans une auberge, Luther jeta son épée qui l'embarrassait, et courut

(1) Utinam hâc vili animâ me â ipsius vitam emere queam. (Corp. Ref. I, p. 415. 6 juillet.)

(2) Sine intermissione scribo. (L. Epp. II, p. 6 et 16.)

(3) Cum quiescere non posset. (Cochlœus, Acta Lutheri, p. 39.)

(4) Und der Papst müsse ihm beichten. (L. Opp. XVII, p. 701.)

(5) Cortex meus esse potest durior, sed nucleus meus mollis et dulcis est. (Ibid. Lat. II, p. 213.)

(6) Zu zeiten gehet er inn die Erdbeer am Schlossberg. (Mathesius, p. 33.)

vers des livres qui se trouvaient là. La nature était plus forte que la prudence. Son gardien en frémit, craignant qu'à ce mouvement, si étrange chez un homme d'armes, on ne se doutât que le docteur n'était pas un vrai chevalier. Une autre fois, les deux soldats descendirent dans le couvent de Reinhardsbrunn, où peu de mois auparavant Luther avait couché en se rendant à Worms (1). Tout à coup un frère convers laisse échapper un signe de surprise. Luther est reconnu... Son gardien s'en aperçoit; il l'entraîne en toute hâte, et déjà ils galopent tous deux loin du cloître, que le pauvre frère interdit revient à peine de son étonnement.

La vie chevaleresque du docteur avait parfois quelque chose de très-théologique. Un jour, on prépare des filets, on ouvre les portes de la forteresse; les chiens, aux oreilles longues et pendantes, s'élancent. Luther avait voulu goûter le plaisir de la chasse. Bientôt les chasseurs s'animent; les chiens se précipitent; ils forcent les bêtes fauves dans les broussailles. Au milieu de ce tumulte, le chevalier George, immobile, avait l'esprit rempli de sérieuses pensées; à la vue de ce qui l'entourait, son cœur se brisait de douleur (2). « N'est-ce pas là, disait-il, « l'image du diable, qui excite ses chiens, c'est-à-« dire, les évêques, ces mandataires de l'Antechrist, « et les lance à la poursuite des pauvres âmes (3)? » Un jeune lièvre venait d'être pris; heureux de le sauver, Luther l'enveloppe soigneusement dans son manteau, et le dépose au milieu d'un buisson; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que les chiens sentent l'animal et le tuent. Luther, attiré par le bruit, pousse un cri de douleur. « O pape! dit-il; et toi, « Satan! c'est ainsi que vous vous efforcez de perdre « les âmes mêmes qui ont déjà été sauvées de la « mort (4)! »

III

La réforme commence. — Mariage de Feldkirchen. — Le mariage des moines. — Thèses. — Écrit contre le monachisme. — Le monachisme cesse pour Luther.

Tandis que le docteur de Wittemberg, mort au monde, se délassait par ces jeux, aux environs de la Wartbourg, l'œuvre marchait comme d'elle-même; la réformation commençait; elle ne se bornait plus à la doctrine, elle pénétrait avec puissance dans la vie. Bernard de Feldkirchen, pasteur de Kemberg, qui le premier, sous la direction de Luther, avait attaqué les erreurs de Rome (5), fut aussi le premier qui rejeta le joug de ses institutions. Il se maria.

Le caractère allemand aime la vie de famille et les joies domestiques; aussi, entre toutes les ordonnances de la papauté, le célibat forcé était-il celle qui avait eu les plus tristes conséquences. Imposée aux chefs du clergé, cette loi avait empêché que les fiefs de l'Église ne devinssent des biens héréditaires. Mais étendue par Grégoire VII au bas clergé, elle avait eu des effets déplorables. Beaucoup de prêtres s'étaient dérobés aux obligations qu'on leur imposait, par de honteux désordres, et avaient attiré sur leur caste la haine et le mépris; tandis que ceux qui s'étaient soumis à la loi de Hildebrand, s'indignaient intérieurement contre l'Église, de ce que, tout en donnant à ses hauts dignitaires tant de pouvoir, de richesses et de jouissances terrestres, elle contraignait les humbles ministres, qui étaient pourtant ses plus utiles soutiens, à des abnégations si contraires à l'Évangile.

« Ni les papes, ni les conciles, » dirent Feldkirchen et un autre pasteur nommé Seidler, qui suivit son exemple, « ne peuvent imposer à l'Église un « commandement qui met en danger l'âme et le « corps. L'obligation de maintenir la loi de Dieu « nous contraint à violer les traditions des hom-« mes (6). » Le rétablissement du mariage fut, au seizième siècle, un hommage rendu à la loi morale. L'autorité ecclésiastique alarmée lança aussitôt ses arrêts contre les deux prêtres. Seidler, qui se trouvait sur les terres du duc George, fut livré à ses supérieurs et mourut en prison. Mais l'électeur Frédéric refusa Feldkirchen à l'archevêque de Magdebourg. « Son Altesse, dit Spalatin, ne veut pas « faire l'office de gendarme. » Feldkirchen demeura donc pasteur de son troupeau, quoique devenu époux et père.

Le premier mouvement du réformateur en apprenant ces choses, fut de se livrer à la joie. « J'admire, « dit-il, ce nouvel époux de Kemberg, qui ne craint « rien et se hâte au milieu du tumulte. » Luther était convaincu que les prêtres devaient être mariés. Mais cette question conduisait à une autre, celle du mariage des moines; et ici Luther eut à soutenir un de ces combats intérieurs dont toute sa vie fut composée; car chaque réforme devait être emportée par une lutte spirituelle. Mélanchton et Carl-

(1) Voyez plus haut 250.

(2) Theologisabar etiam ibi inter retia et canes... tantum misericordiæ et doloris miscuit mysterium. (L. Epp. II, p. 43.)

(3) Quid enim ista imago, nisi Diabolum significat per insidias suas et impios magistros canes suos... (Ibid.)

(4) Sic sævit Papa et Satan ut servatas etiam animas perdat. (Ibid., p. 44.)

(5) Voyez plus haut p. 80.

(6) Coegit me ergò ut humanas traditiones violarem, necessitas servandi juris divini. (Corp. Ref. I, p. 441.)

stadt, l'un laïque et l'autre prêtre, pensaient que la liberté d'entrer dans les liens du mariage devait être entière pour les moines comme pour les prêtres. Luther, moine, ne pensa pas d'abord de même. Un jour, le commandant de la Wartbourg lui ayant apporté des thèses de Carlstadt sur le célibat : « Bon Dieu ! s'écria-t-il, nos Wittembergeois donneront-ils donc des femmes même aux moines !... » Cette idée l'étonnait, le confondait ; son âme en était troublée. Il rejetait pour lui-même la liberté qu'il réclamait pour les autres. « Ah ! s'écria-t-il avec indignation, ils ne me forceront pas du moins, moi, à prendre une femme (1). » Cette parole n'est pas connue sans doute de ceux qui prétendent que Luther fit la réformation pour se marier. Recherchant la vérité, non par passion, mais avec droiture, il défendait ce qui se présentait à lui comme vrai, bien que contraire à l'ensemble de son système. Il marchait dans un mélange de vérité et d'erreur, en attendant que toute l'erreur tombât et que la vérité demeurât seule.

Il y avait, en effet, entre les deux questions, une grande différence. Le mariage des prêtres n'était pas la fin du sacerdoce ; seul, au contraire, il pouvait rendre au clergé séculier le respect des peuples ; mais le mariage des moines était la destruction du monachisme. Il s'agissait donc de savoir s'il fallait dissoudre et congédier cette puissante armée que les papes tenaient sous leur commandement. « Les prêtres, écrivit Luther à Mélanchton, sont « institués de Dieu, et par conséquent ils sont libres « quant aux commandements humains. Mais c'est « de leur propre volonté que les moines ont choisi « le célibat ; ils ne sont donc pas libres de se retirer de dessous le joug qu'ils ont eux-mêmes « choisi (2). »

Le réformateur devait avancer et emporter par une nouvelle lutte cette nouvelle position de l'adversaire. Déjà il avait mis sous ses pieds tant d'abus de Rome et Rome elle-même ; mais le monachisme était encore debout. Le monachisme, qui avait jadis apporté la vie dans tant de déserts, et qui, après avoir traversé beaucoup de siècles, remplissait maintenant tant de cloîtres d'oisiveté et souvent de luxure, semblait avoir pris un corps, et être venu défendre ses droits dans ce château de la Thuringe, où s'agitait, dans la conscience d'un homme, sa question de vie ou de mort. Luther luttait avec lui ; tantôt il était près de le renverser, et tantôt près d'être vaincu. Enfin, ne pouvant plus soutenir le combat, il se jeta en prière aux pieds de Jésus-Christ, et il s'écria : « Instruis-nous ! délivre-nous ! « Établis-nous, par ta miséricorde, dans la liberté « qui nous appartient ; car certainement nous sommes ton peuple (3) ! »

La délivrance ne se fit pas attendre ; une importante révolution s'opéra dans l'esprit du réformateur ; et ce fut encore la doctrine de la justification par la foi, qui lui donna la victoire. Cette arme, qui avait fait tomber les indulgences, les pratiques de Rome et le pape lui-même, fit aussi tomber les moines, dans l'esprit de Luther et dans la chrétienté. Luther vit que le monachisme et la doctrine d'un salut par grâce étaient en une flagrante opposition, et que la vie monastique était tout entière fondée sur de prétendus mérites de l'homme. Dès lors, convaincu que la gloire de Jésus-Christ y était intéressée, il entendit dans sa conscience une voix qui répétait sans cesse : « Il faut que le monachisme « tombe ! » — « Tant que la doctrine de la justification par la foi demeurera pure dans l'Église, nul « ne deviendra moine (4), » dit-il. Cette conviction prit toujours plus de force dans son cœur, et dès le commencement de septembre, il envoya « aux évêques et aux diacres de l'église de Wittemberg » les thèses suivantes, qui étaient sa déclaration de guerre à la vie monacale :

« Tout ce qui ne provient pas de la foi est péché. « (Rom. XIV, 23.)

« Quiconque fait vœu de virginité, de chasteté, « de service de Dieu sans foi, fait un vœu impie, « idolâtre, et il le fait au diable même.

« Faire de tels vœux, c'est être pire que les prêtres de Cybèle, ou que les vestales des païens ; « car les moines prononcent leurs vœux dans la « pensée d'être justifiés et sauvés par ces vœux ; et « ce qu'on devrait attribuer uniquement à la miséricorde de Dieu, on l'attribue ainsi à des œuvres « méritoires.

« Il faut renverser de fond en comble de tels « couvents, comme étant des maisons du diable.

« Il n'y a qu'un seul ordre qui soit saint et qui « rende saint, c'est le christianisme ou la foi (5).

« Pour que les couvents fussent utiles, il faudrait « qu'ils fussent des écoles, où les enfants seraient « amenés à l'état d'hommes faits ; tandis que ce « sont des maisons où les hommes faits redeviennent enfants et le demeurent à jamais. »

Luther, on le voit, eût encore toléré les couvents, à cette époque, comme maisons d'éducation ; mais

(1) At mihi non obtrudent uxorem. (L. Epp. II, p. 40.)

(2) Me enim vehementer movet, quod sacerdotum ordo, à Deo institutus, est liber, non autem monachorum qui suâ sponte statum eligerunt. (L. Epp. II, p. 34.)

(3) Dominus Jesus erudiat et liberet nos, per misericordiam suam, in libertatem nostram. (A Mélanchton, sur le célibat. 6 août 1521. Ibid., p. 40.)

(4) L. Opp. (W.) XXII, p. 1466.

(5) Es ist nicht mehr denn eine einige Geistlichheit, die da heilig ist, und heilig macht... (L. Opp. XVII, p. 718.)

bientôt ses attaques contre ces établissements devinrent plus énergiques. L'immoralité des cloîtres et les pratiques honteuses qui y régnaient se représentèrent avec force à son âme. « Je veux, écrivit-il « à Spalatin le 11 novembre, délivrer les jeunes « gens des flammes infernales du célibat (1). » Puis il écrivit contre les vœux monastiques un livre qu'il dédia à son père : « Voulez-vous, dit-il dans sa dé« dicace au vieillard de Mansfeld, voulez-vous « encore m'arracher au monachisme? Vous en avez « le droit ; car vous êtes encore mon père, et je suis « encore votre fils : mais cela n'est plus nécessaire ; « Dieu vous a devancé, et il m'en a lui-même ar« raché avec puissance. Qu'importe que je porte « ou que je dépose la tonsure et le capuchon? Est« ce le capuchon, est-ce la tonsure qui font un « moine? *Toutes choses sont à vous,* dit saint Paul, « *et vous êtes à Christ.* Je ne suis pas au capuchon, « mais le capuchon est à moi. Je suis un moine, « et pourtant pas un moine ; je suis une nouvelle « créature, non du pape, mais de Jésus-Christ. « Christ, seul et sans intermédiaire, est mon évê« que, mon abbé, mon prieur, mon seigneur, mon « père, mon maître ; et je n'en connais pas d'au« tre. Que m'importe si le pape me condamne et « m'égorge? Il ne pourra pas me faire sortir de la « tombe pour m'égorger une seconde fois... Le « grand jour approche où le royaume des abomi« nations sera renversé. Plût à Dieu qu'il valût la « peine que nous fussions égorgés par le pape! « Notre sang crierait contre lui jusqu'au ciel, et « ainsi son jugement se hâterait et sa fin serait « proche (2). »

La transformation s'était opérée dans Luther lui-même ; il n'était plus moine. Ce n'étaient pas des causes extérieures, des passions humaines, une précipitation charnelle, qui avaient amené ce changement. Il y avait eu lutte : Luther s'était d'abord rangé du côté du monachisme ; mais la vérité était aussi descendue dans la lice, et le monachisme avait été vaincu. Les victoires que la passion remporte sont éphémères ; mais celles de la vérité sont durables et décisives.

IV

L'archevêque Albert. — L'idole de Halle. — Luther se lève. — Effroi à la cour.— Luther à l'archevêque.—Réponse d'Albert.— Joachim de Brandebourg.

Tandis que Luther préludait ainsi à l'une des plus grandes révolutions qui devaient s'opérer dans l'Église, et que la réformation commençait à entrer avec tant de puissance dans la vie de la chrétienté, les partisans de Rome, aveuglés comme le sont d'ordinaire ceux qui ont été longtemps en possession du pouvoir, s'imaginaient que, parce que Luther était à la Wartbourg, la réforme était morte et ensevelie pour jamais ; aussi pensaient-ils pouvoir recommencer en paix leurs anciennes pratiques, un instant troublées par le moine de Wittemberg. L'électeur-archevêque de Mayence, Albert, était de ces âmes faibles qui, toutes choses égales, se décident pour le bien, mais qui, dès que leur intérêt se trouve dans la balance, sont toutes prêtes à se ranger du parti de l'erreur. L'important pour lui était que sa cour fût aussi brillante que celle d'aucun autre prince de l'Allemagne, ses équipages aussi riches, et sa table aussi bien servie ; or, le commerce des indulgences servait admirablement à atteindre ce but. Aussi, à peine le décret de condamnation contre Luther et la réforme fut-il sorti de la chancellerie impériale, qu'Albert, qui était alors avec sa cour à Halle, fit assembler les marchands d'indulgences, encore épouvantés de la parole du réformateur, et chercha à les rassurer par des paroles comme celles-ci : « Ne craignez plus, nous « l'avons réduit au silence ; recommençons en paix « à tondre le troupeau ; le moine est captif ; on a « fermé verrous et serrures ; il sera bien habile « cette fois, s'il vient encore troubler nos affaires. » Le marché fut rouvert, la marchandise fut étalée, et les églises de Halle retentirent de nouveau des discours des charlatans.

Mais Luther vivait encore, et sa voix était assez puissante pour franchir les murailles et les grilles derrière lesquelles on l'avait caché. Rien ne pouvait enflammer à un plus haut degré son indignation. Quoi! les combats les plus violents ont été livrés ; il a affronté tous les périls ; la vérité est restée victorieuse, et l'on ose la fouler aux pieds comme si elle eût été vaincue!... Elle retentira encore cette parole, qui déjà une fois a renversé ce commerce criminel. « Je n'aurai de repos, écrivit-il à Spalatin, que je « n'aie attaqué l'idole de Mayence et ses prostitu« tions de Halle (3). »

Luther se mit aussitôt à l'œuvre ; il se souciait fort peu du mystère dont on cherchait à envelopper son séjour à la Wartbourg. Élie au désert forge des foudres nouvelles contre l'impie Achab. Le 1er novembre, il termina un écrit *contre la nouvelle idole de Halle.*

L'archevêque eut connaissance du dessein de

(1) Adolescentes liberare ex isto inferno cœlibatûs. (L. Epp., II, p. 95.)

(2) Dass unser Blut möcht schreien, und dringen sein Gericht, dass sein bald ein Ende würde. (L. Epp. II, p. 105.)

(3) Non continebor quin idolum Moguntinum invadam, cum suo lupanari Hallensi. (L. Epp. II, p. 59. 7 octobre.)

Luther. Emu, effrayé à cette pensée, il envoya, vers le milieu d'octobre, deux officiers de sa cour, Capiton et Aurbach, à Wittemberg, pour conjurer l'orage. « Il faut, » dirent-ils à Mélanchton, qui les reçut avec empressement, « que Luther modère « son impétuosité. » Mais Mélanchton, quoique doux lui-même, n'était pas de ceux qui s'imaginent que la sagesse consiste à toujours céder, à toujours tergiverser, à toujours se taire. « C'est Dieu même « qui l'appelle, répondit-il, et notre siècle a besoin « d'un sel âpre et mordant (1). » Capiton alors se tourna vers Jonas, et chercha par son moyen à agir sur la cour. Déjà la nouvelle du dessein de Luther y était parvenue, et l'on en était tout consterné. « Quoi! avaient dit les courtisans, ranimer la « flamme que l'on a eu tant de peine à éteindre! « Luther ne peut être sauvé qu'en se faisant ou« blier, et il s'élève contre le premier prince de « l'Empire! » — « Je ne permettrai pas, dit l'élec« teur, que Luther écrive contre l'archevêque de « Mayence et trouble ainsi la paix publique (2). »

Luther, quand on lui rapporta ces paroles, en fut indigné. Ce n'est pas assez de faire son corps prisonnier, on prétend enchaîner son esprit, et la vérité elle-même!... S'imagine-t-on qu'il se cache parce qu'il a peur, et que sa retraite soit l'aveu de sa défaite? Il prétend, lui, qu'elle est une victoire. Qui donc à Worms a osé s'élever contre lui et contredire à la vérité? Aussi, quand le prisonnier de la Wartbourg eut lu la lettre du chapelain, qui l'informait des sentiments du prince, la jeta-t-il loin de lui, résolu à n'y pas répondre. Mais il ne put longtemps se contenir; il releva l'épître. « L'électeur ne « permettra pas!... écrivit-il à Spalatin; — et moi « je ne souffrirai pas que l'électeur ne me permette « pas d'écrire... Plutôt vous perdre à jamais, vous, « l'électeur..., le monde entier (3)! Si j'ai résisté « au pape, qui est le créateur de votre cardinal, « pourquoi céderais-je à sa créature? Il est beau « vraiment de vous entendre dire qu'il ne faut pas « troubler la paix publique, tandis que vous per« mettez qu'on trouble la paix éternelle de Dieu!... « Il n'en sera point ainsi, ô Spalatin! Il n'en sera « point ainsi, ô prince (4)! Je vous envoie un livre « que j'avais déjà préparé contre le cardinal, lors« que je reçus votre lettre. Remettez-le à Mélan« chton... »

La lecture de ce manuscrit fit trembler Spalatin; il représenta de nouveau au réformateur l'imprudence qu'il y aurait à publier un ouvrage qui forcerait le gouvernement impérial à sortir de son apparente ignorance du sort de Luther, et à punir un prisonnier qui osait attaquer le premier prince de l'Empire et de l'Église. Si Luther persistait dans son dessein, la paix était de nouveau troublée, et la réformation était peut-être perdue. Luther consentit à différer la publication de son écrit; il permit même que Mélanchton en effaçât les passages les plus rudes (5). Mais indigné de la timidité de son ami, il écrivit au chapelain : « Il vit, il règne le « Seigneur auquel vous ne croyez pas, vous autres « gens de cour, à moins qu'il n'accommode telle« ment ses œuvres à votre raison, qu'il n'y ait plus « besoin de rien croire. » Puis il prit la résolution d'écrire directement à l'électeur-cardinal.

C'est l'épiscopat tout entier que Luther traduit à sa barre dans la personne du primat germanique. Ses paroles sont celles d'un homme hardi, brûlant de zèle pour la vérité, et qui a la conscience de parler au nom de Dieu même.

« Votre Altesse Électorale, écrit-il du fond de la « retraite où on l'a caché, a relevé dans Halle l'idole « qui engloutit l'argent et l'âme des pauvres chré« tiens. Vous pensez peut-être que je suis hors de « combat, et que la majesté impériale étouffera ai« sément les cris du pauvre moine... Mais sachez « que je m'acquitterai du devoir que la charité « chrétienne m'impose, sans craindre les portes de « l'enfer, et à plus forte raison sans craindre les « papes, les évêques et les cardinaux.

« C'est pourquoi ma très-humble prière est que « Votre Altesse Électorale se rappelle le commen« cement de cette affaire, et comment d'une petite « étincelle est sorti un terrible incendie. Tout le « monde alors était aussi dans la sécurité. Ce pau« vre mendiant, pensait-on, qui veut à lui seul « attaquer le pape, est trop petit pour une telle œu« vre. Mais Dieu est intervenu; et il a donné au « pape plus de travail et de souci qu'il n'en avait « jamais eu depuis qu'il s'est assis dans le temple « de Dieu pour dominer l'Église. Ce même Dieu « vit encore; que nul n'en doute (6). Il saura résis« ter à un cardinal de Mayence, fût-il même sou« tenu par quatre empereurs; car il aime par-des« sus toutes choses à abattre les cèdres élevés et à « humilier les superbes Pharaons.

« C'est pourquoi je fais savoir par écrit à Votre « Altesse, que si l'idole n'est pas abattue, je dois, « pour obéir à la doctrine de Dieu, attaquer publi-

(1) Huic seculo opus esse acerrimo sale. (Corp. Ref. I, p. 463.)

(2) Non passurum principem scribi in Moguntinum. (L. Epp. II, p. 94.)

(3) Potiùs te et principem ipsum perdam et omnem creaturam. (Ibid.)

(4) Non sic, Spalatine; non sic, princeps. (L. Epp. II, p. 94.)

(5) Ut acerbiora tradat. (Ibid., p. 110.) Il faut sans doute lire *radat*.

(6) Derselbig Gott lebet noch, da zweifel nur niemand an... (Ibid., p. 113.)

« quement Votre Altesse, comme j'ai attaqué le « pape lui-même. Que Votre Altesse se conduise « d'après cet avis ; j'attends une prompte et bonne « réponse dans l'intervalle de quinze jours. Donné « dans mon désert, le dimanche après le jour de « Sainte-Catherine, 1521.

« De Votre Altesse Électorale le dévoué et soumis,

« MARTIN LUTHER. »

Cette épître fut envoyée à Wittemberg, et de Wittemberg à Halle, où résidait alors l'électeur-cardinal; car on n'osa pas l'arrêter au passage, prévoyant quel orage une pareille audace eût fait éclater. Mais Mélanchton l'accompagna d'une lettre adressée au prudent Capiton, par laquelle il s'efforçait de préparer une bonne issue à cette difficile affaire.

On ne peut dire quels furent les sentiments du jeune et faible archevêque en recevant la lettre du réformateur. L'ouvrage annoncé *contre l'idole de Halle* était comme une épée suspendue sur sa tête. Et, en même temps, quelle colère ne devait pas allumer en son cœur l'insolence de ce fils de paysan, de ce moine excommunié, qui osait tenir un pareil langage à un prince de la maison de Brandebourg, au primat de l'Église germanique! Capiton suppliait l'archevêque de donner satisfaction au moine. L'effroi, l'orgueil, la conscience dont il ne pouvait étouffer la voix, se livraient un terrible combat dans l'âme d'Albert. Enfin, la terreur du livre et peut-être aussi les remords l'emportèrent; il s'humilia; il recueillit tout ce qu'il pensa propre à apaiser l'homme de la Wartbourg, et à peine les quinze jours étaient-ils écoulés que Luther reçut la lettre suivante, plus étonnante encore que sa terrible épître :

« Mon cher monsieur le docteur, j'ai reçu et lu « votre lettre, et je l'ai prise en grâce et bonne « intention. Mais je pense que le motif qui vous a « porté à m'écrire une telle épître n'existe plus de- « puis longtemps. Je veux, avec l'aide de Dieu, me « conduire en évêque pieux et en prince chrétien, « et je reconnais que la grâce de Dieu m'est néces- « saire. Je ne nie point que je sois un homme pé- « cheur, qui peut pécher et se tromper, et même « qui pèche et qui se trompe chaque jour. Je sais « bien que, sans la grâce de Dieu, je ne suis qu'une « fange inutile et fétide, comme les autres hom- « mes, si même ce n'est plus. En réponse à votre « lettre je n'ai pas voulu vous cacher cette dis- « position gracieuse; car je suis plus que dési- « reux de vous témoigner, pour l'amour de Christ, « toute sorte de bien et de faveur. Je sais rece- « voir une réprimande chrétienne et fraternelle.

« De ma propre main,

« ALBERT. »

Tel fut le langage tenu par l'électeur, archevêque de Mayence et de Magdebourg, chargé de représenter et de maintenir en Allemagne la constitution de l'Église, à l'excommunié de la Wartbourg. Albert, en l'écrivant, avait-il obéi aux généreuses inspirations de sa conscience, ou à de serviles craintes? Dans le premier cas, cette lettre est noble; dans le second, elle est digne de mépris. Nous préférons supposer qu'elle provint d'un bon mouvement de son cœur. Quoi qu'il en soit, elle montre l'immense supériorité des serviteurs de Dieu sur les grandeurs de la terre. Tandis que Luther, seul, captif, condamné, trouvait dans sa foi un indomptable courage, l'archevêque-électeur-cardinal, entouré de toute la puissance et de toute la faveur du monde, tremblait sur son siége. Ce contraste se représente sans cesse, et il renferme la clef de l'énigme étonnante que nous offre l'histoire de la réformation. Le chrétien n'est pas appelé à supputer ses forces et à faire le dénombrement de ses moyens de victoire. La seule chose dont il doive s'inquiéter, c'est de savoir si la cause qu'il soutient est bien celle de Dieu même, et s'il ne s'y propose que la gloire de son maître. Il a un examen à faire, sans doute; mais cet examen est tout spirituel; le chrétien regarde au cœur et non au bras; il pèse la justice et non la force. Et quand cette question est une fois résolue, son chemin est tracé. Il doit s'avancer courageusement, fût-ce même contre le monde et toutes ses armées, dans l'inébranlable conviction que Dieu lui-même combattra pour lui.

Les ennemis de la réformation passaient ainsi d'une extrême rigueur à une extrême faiblesse; ils l'avaient déjà fait à Worms; et ces brusques transitions se retrouvent toujours dans la guerre que l'erreur fait à la vérité. Toute cause destinée à succomber est atteinte d'un malaise intérieur qui la rend chancelante, incertaine, et la pousse tour à tour d'un extrême à l'autre. Mieux vaudrait de la conséquence et de l'énergie; on précipiterait peut-être ainsi sa chute, mais du moins, si l'on tombait, on tomberait avec gloire.

Un frère d'Albert, l'électeur de Brandebourg, Joachim I[er], donna l'exemple de cette force de caractère si rare, surtout dans notre siècle. Inébranlable dans ses principes, ferme dans son action, sachant, quand il le fallait, résister aux empiétements du pape, il opposa une main de fer à la marche de la réforme. Déjà à Worms il avait insisté pour qu'on n'entendît pas Luther et qu'on le punît même comme hérétique, malgré son sauf-conduit. A peine l'édit de Worms fut-il rendu, qu'il en or-

donna la rigoureuse exécution dans tous ses États. Luther savait estimer un caractère si énergique, et, distinguant Joachim de ses autres adversaires : « On peut encore prier pour l'électeur de Brande« bourg (1), » disait-il. Cet esprit du prince semble s'être communiqué à son peuple. Berlin et le Brandebourg restèrent longtemps complétement fermés à la réforme. Mais ce que l'on reçoit avec lenteur, on le garde avec fidélité. Tandis que des contrées qui accueillaient alors l'Évangile avec joie, la Belgique, par exemple, et la Westphalie, devaient bientôt l'abandonner, le Brandebourg qui, le dernier des États de l'Allemagne, entra dans les sentiers de la foi, devait se placer plus tard aux premiers rangs de la réformation (2).

Luther ne reçut pas la lettre du cardinal Albert sans soupçonner qu'elle avait été écrite par hypocrisie, et pour suivre les conseils de Capiton. Il se tut cependant, se contentant de déclarer à ce dernier qu'aussi longtemps que l'archevêque, à peine capable d'administrer une petite paroisse, ne déposerait pas le masque du cardinalat et la pompe épiscopale, et ne deviendrait pas un simple ministre de la Parole, il était impossible qu'il fût dans la voie du salut (3).

V

Traduction de la Bible. — Besoins de l'Église. — Principes de la Sorbonne. — Réponse de Mélanchton. — Visite à Wittemberg.

Tandis qu'il luttait ainsi avec l'erreur comme s'il eût été encore sur le champ de bataille, Luther était à l'œuvre dans sa retraite de la Wartbourg comme s'il ne se fût mêlé en rien de ce qui se passait dans le monde. Le moment était venu où la réforme devait passer de la science des théologiens dans la vie des peuples ; et pourtant la grande machine par laquelle ce progrès devait être opéré n'existait pas encore. Cet instrument puissant et merveilleux, destiné à lancer de toutes parts, contre l'édifice de Rome, des carreaux qui en feraient tomber les murailles, à soulever le poids énorme sous lequel la papauté tenait l'Église étouffée, à donner à toute l'humanité une impulsion qu'elle garderait jusqu'à la fin des siècles, devait sortir du vieux château de Wartbourg, et entrer dans le monde avec le réformateur, le jour où finirait sa captivité.

Plus l'Église s'éloignait des temps où Jésus, la véritable lumière du monde, était sur la terre, plus elle avait besoin du flambeau de la Parole de Dieu, qui doit porter intacte aux hommes des derniers siècles la clarté de Jésus-Christ. Mais cette Parole divine était alors inconnue au peuple. Des essais de traduction faits d'après la Vulgate en 1477, en 1490 et en 1518, avaient mal réussi, étaient presque inintelligibles, et se trouvaient, vu leur prix élevé, hors de la portée du peuple. Une défense avait même été faite de donner la Bible en langue vulgaire à l'Église germanique (4). D'ailleurs le nombre de ceux qui étaient en état de lire ne devint considérable que lorsqu'il y eut en langue allemande un livre présentant un intérêt vif et universel.

Luther était appelé à donner à sa nation les Écritures de Dieu. Le même Dieu qui avait conduit saint Jean à Patmos pour y écrire ses révélations, avait renfermé Luther dans la Wartbourg pour y traduire sa Parole. Ce grand travail, qu'il eût difficilement entrepris au milieu des distractions et des occupations de Wittemberg, devait établir le nouvel édifice sur le roc primitif, et, après tant de siècles, ramener les chrétiens, des subtilités scolastiques, à la source pure et première de la rédemption et du salut.

Les besoins de l'Église parlaient avec force ; ils demandaient ce grand travail ; et Luther, par ses expériences intimes, devait être conduit à le faire. En effet, il avait trouvé dans la foi ce repos de l'âme que sa conscience agitée et ses idées monacales lui avaient longtemps fait chercher dans des mérites et une sainteté propres. La doctrine de l'Église, la théologie scolastique, ne savaient rien de ces consolations que la foi donne ; mais l'Écriture les annonçait avec une grande force, et c'était là qu'il les avait trouvées. La foi à la Parole de Dieu l'avait rendu libre. Par elle, il se sentait affranchi de l'autorité dogmatique de l'Église, de sa hiérarchie, de sa tradition, des opinions scolastiques, de la puissance des préjugés et de toute domination d'homme. Ces nombreux et puissants liens qui, pendant des siècles, avaient enchaîné et bâillonné la chrétienté, étaient brisés, détruits, épars tout autour de lui, et il élevait noblement la tête, libre de tout, sauf la Parole. Cette indépendance des hommes, cette soumission à Dieu, qu'il avait trouvées dans les saintes Écritures, il les voulait pour l'Église. Mais pour les lui donner, il fallait lui rendre les révélations de Dieu. Il fallait qu'une main puissante fît rouler sur leurs gonds les pesantes portes de cet

(1) Helwing, Gesch. der Brandeb., II, p. 605.

(2) Hoc enim proprium est illorum hominum (ex March. Brandeburg), ut quam semel in religione sententiam approbaverint, non facile deserant (Leutingeri Opp. I, p. 41.)

(3) Larvam cardinalatûs et pompam episcopalem ablegare. (L. Epp. II, p. 132.)

(4) Codex diplom. Ecclesiæ Mogunt. IV, p. 460.

arsenal de la Parole de Dieu, où Luther lui-même avait trouvé ses armes, et que ces voûtes et ces salles antiques que, depuis des siècles, nul pied n'avait parcourues, fussent enfin rouvertes au peuple chrétien pour le jour du combat.

Luther avait déjà traduit divers fragments de la sainte Écriture; les sept psaumes pénitentiaux avaient été son premier travail (1). Jean-Baptiste, Jésus-Christ et la réformation commencèrent également par la parole de la repentance. Elle est le principe de tout renouvellement pour l'homme et pour l'humanité tout entière. Ces essais avaient été reçus avec avidité; tous en voulaient avoir davantage, et cette voix du peuple était pour Luther la voix de Dieu lui-même. Il conçut le dessein d'y répondre. Il était captif derrière de hautes murailles; eh bien! il consacrera ses loisirs à transporter la Parole de Dieu dans la langue de son peuple. Bientôt cette Parole descendra avec lui de la Wartbourg; elle parcourra les tribus de l'Allemagne et les mettra en possession de ces trésors spirituels renfermés jusqu'à cette heure dans les cœurs de quelques hommes pieux. « Que ce seul livre, s'écria-t-il, soit dans toutes les « langues, dans toutes les mains, sous tous les « yeux, dans toutes les oreilles et dans tous les « cœurs (2)! » Paroles admirables, qu'une société illustre, transportant la Bible dans les idiomes de tous les peuples, se charge après trois siècles d'accomplir (3). « L'Écriture sans aucun commentaire, « dit-il encore, est le soleil duquel tous les doc« teurs reçoivent la lumière. »

Tels sont les principes du christianisme et de la réformation. Selon ces voix vénérables, ce ne sont pas les Pères que l'on doit prendre pour éclairer l'Écriture, mais c'est l'Écriture qui doit éclairer les Pères. Les réformateurs et les apôtres élèvent la Parole de Dieu seul pour lumière, comme ils élèvent le sacrifice de Christ seul pour justice. Vouloir mêler quelque autorité humaine à cette autorité absolue de Dieu, ou quelque justice humaine à cette justice parfaite de Christ, c'est vicier le christianisme dans ses deux bases. Ce sont là les deux hérésies fondamentales de Rome, et ce sont aussi celles que quelques docteurs voudraient introduire, quoiqu'à un moindre degré sans doute, dans le sein de la réformation.

Luther ouvrit les écrits helléniques des évangélistes et des apôtres, et il entreprit la tâche difficile de faire parler sa langue maternelle à ces divins docteurs. Époque importante dans l'histoire de la réformation! La réforme ne fut plus dès lors dans la main du réformateur. La Bible s'avança; Luther se retira. Dieu se montra, et l'homme disparut. Le réformateur a remis le LIVRE dans les mains de ses contemporains. Chacun peut maintenant entendre Dieu lui-même. Pour lui, il se mêle dès lors à la foule et se place dans les rangs de ceux qui viennent puiser ensemble à la source commune de la lumière et de la vie.

Luther trouva dans la traduction des saintes Écritures une abondance de consolations et de force qui lui était bien nécessaire. Malade, isolé, attristé par les efforts de ses ennemis et les écarts de quelques-uns de ses partisans, voyant sa vie se consumer dans l'ombre de ce vieux château, il avait quelquefois des combats terribles à soutenir. On était enclin, dans ces temps, à transporter dans le monde visible les luttes que l'âme soutient avec ses ennemis spirituels; l'imagination vive de Luther donnait facilement un corps aux émotions de son cœur, et les superstitions du moyen âge avaient encore quelque prise sur son esprit; en sorte que l'on pourrait dire de lui à cet égard ce que l'on a dit de Calvin quant aux châtiments dus aux hérétiques : il avait un reste de papisme (4). Satan n'était pas simplement pour Luther un être invisible, quoique très-réel : il pensait que cet ennemi de Dieu apparaissait aux hommes comme il était apparu à Jésus-Christ. Bien que l'authenticité de plusieurs des récits faits à ce sujet dans les « *Propos de table* » et ailleurs, soit plus que douteuse, l'histoire doit cependant signaler ce faible du réformateur. Jamais ces idées sombres ne l'assaillirent davantage que dans la solitude de la Wartbourg. Il avait bravé le diable dans Worms, aux jours de sa force; mais maintenant toute la puissance du réformateur semblait brisée et sa gloire ternie. Il était jeté à l'écart; Satan était victorieux à son tour, et, dans l'angoisse de son esprit, Luther croyait le voir dresser devant lui sa forme gigantesque, élever son doigt menaçant, triompher avec un sourire amer et infernal, et grincer les dents avec une affreuse colère. Un jour, entre autres, dit-on, comme Luther travaillait à sa traduction du Nouveau Testament, il crut voir Satan qui, plein d'horreur pour cette œuvre, le harcelait, et tournait tout autour de lui comme un lion qui va fondre sur sa proie. Luther effrayé, irrité, saisit son écritoire et la jeta à la tête de son ennemi. La figure s'évanouit, et l'encrier vint se briser contre le mur (5).

Le séjour de la Wartbourg commençait à être insupportable à Luther. Il s'indignait de la pusillani-

(1) Ps. 6, 32, 38, 51, 102, 130, 147.

(2) Et solus hic liber omnium linguâ, manu, oculis, auribus, cordibus, versaretur. (L. Epp. II, p. 116.)

(3) La Société biblique.

(4) M. Michelet, dans ses *Mémoires de Luther*, consacre plus de trente pages aux divers récits sur les apparitions du diable.

(5) Le gardien de la Wartbourg montre encore soigneusement au voyageur la tache faite par l'encrier de Luther...

mité de ses protecteurs. Quelquefois il restait plongé tout un jour dans une méditation silencieuse et profonde, et n'en sortait que pour s'écrier : « Ah ! « si j'étais à Wittemberg ! » Enfin il ne put y tenir plus longtemps ; c'est assez de ménagements : il faut qu'il revoie ses amis, qu'il les entende, qu'il leur parle. Il s'expose, il est vrai, à tomber entre les mains de ses adversaires ; mais rien ne l'arrête. Vers la fin de novembre, il sort secrètement de la Wartbourg et part pour Wittemberg (1).

Un nouvel orage venait justement de fondre sur lui. La Sorbonne avait enfin rompu le silence. Cette illustre école de Paris, première autorité dans l'Église après le pape, source antique et vénérable d'où les doctrines théologiques étaient sorties, venait de lancer son verdict contre la réformation.

Voici quelques-unes des propositions qu'elle condamnait. Luther avait dit : « Dieu pardonne et re- « met toujours gratuitement les péchés, et il ne « demande rien de nous en retour, si ce n'est qu'à « l'avenir nous vivions selon la justice. » Il avait ajouté : « De tous les péchés mortels c'est ici le plus « mortel, savoir, que quelqu'un croie qu'il n'est « pas coupable devant Dieu d'un péché damnable « et mortel. » Il avait dit encore : « Brûler les héré- « tiques est contraire à la volonté du Saint-Es- « prit. »

A toutes ces propositions et à bien d'autres encore qu'elle avait citées, la faculté de théologie de Paris répondait : « Hérésie, anathème (2) ! »

Mais un jeune homme de vingt-quatre ans, de petite taille, modeste et sans apparence, osa relever le gant que venait de jeter la première école du monde. On n'ignorait pas à Wittemberg ce qu'il fallait penser de ces pompeuses condamnations ; on y savait que Rome avait cédé aux inspirations des dominicains, et que la Sorbonne était entraînée par deux ou trois docteurs fanatiques qu'on désignait à Paris par des sobriquets ridicules (3). Aussi, dans son apologie, Mélanchton ne se borna-t-il pas à défendre Luther ; mais, avec la hardiesse qui caractérise ses écrits, il porta lui-même l'attaque dans le camp de ses adversaires. « Vous dites : Il est mani- « chéen ! il est montaniste ! que les flammes et le « feu répriment sa folie ! Et qui est montaniste ? « Luther, qui veut qu'on ne croie qu'à la sainte « Écriture, ou vous-mêmes, qui voulez que l'on « croie à des esprits d'hommes plutôt qu'à la Pa- « role de Dieu (4) ? »

Attribuer plus à une parole d'homme qu'à la Parole de Dieu, était en effet l'hérésie de Montanus, comme c'est encore celle du pape et de tous ceux qui mettent l'autorité hiérarchique de l'Église ou les inspirations intérieures du mysticisme au-dessus des déclarations positives des écrits sacrés. Aussi le jeune maître ès arts qui avait dit : « Je perdrai la « vie plutôt que la foi (5), » ne s'arrêta-t-il point là. Il accusa la Sorbonne d'avoir obscurci l'Évangile, d'avoir éteint la foi, d'avoir substitué au christianisme une vaine philosophie (6). Après ce livre de Mélanchton, la position de la question était changée ; il démontrait sans réplique que l'hérésie était à Paris et à Rome, et la vérité catholique à Wittemberg.

Cependant Luther, se souciant peu des condamnations de la Sorbonne, se rendait, en habits équestres, à la ville universitaire. Divers rapports lui parvinrent en route sur un esprit d'impatience et d'indépendance qui se manifestait parmi quelques-uns de ses adhérents, et il en était navré de douleur (7). Enfin il arriva à Wittemberg sans avoir été reconnu, et s'arrêta à la maison d'Amsdorf. Aussitôt on va chercher en secret tous ses amis (8), Mélanchton surtout, qui avait dit si souvent : « Si « je dois être privé de lui, je préfère la mort (9). » Ils arrivent : quelle entrevue ! quelle joie ! Le captif de la Wartbourg goûte au milieu d'eux toutes les douceurs de l'amitié chrétienne. Il apprend les progrès de la réforme, les espérances de ses frères ; et, ravi de ce qu'il voit et de ce qu'il entend (10), il prie, il rend grâce, puis, sans de longs retards, il retourne à la Wartbourg.

VI

Nouvelles réformes. — Gabriel Zwilling sur la messe. — L'université. — L'électeur. — Le monachisme attaqué. — Émancipation des moines. — Troubles. — Chapitre des augustins. — La messe et Carstadt. — Première cène. — Importance de la messe dans le système romain.

La joie de Luther était fondée : l'œuvre de la

(1) Machete er sich heimlich aus seiner Patmo auf. (L. Opp. XVIII, p. 238.)

(2) Determinatio theologorum Parisiensium super doctrina Lutherana. (Corp. Ref. I, p. 366 à 388.)

(3) Damnarunt triumviri *Beda*, *Quercus et Christophorus*. Nomina sunt horum monstrorum etiam vulgò nunc nota *Bellua*, *Stercus*, *Christotomus*. (Zwinglii Epp. I, p. 176.)

(4) Corp. Ref. I. p. 396.

(5) Scias me positurum animam citiùs quam fidem. (Ibid.)

(6) Evangelium obscuratum est, fides extincta... Ex Christianismo, contra omnem sensum spiritus, facta est quædam philosophica vivendi ratio. (Corp. Ref. I, p. 400.)

(7) Per viam vexatus rumore vario de nostrorum quorumdam importunitate. (L. Epp. II, p. 109.)

(8) Liess in der Stille seine Freunde fodern. (L. Opp. XVIII, p. 238.)

(9) Quo si mihi carendum est, mortem fortiùs tulero. (Corp. Ref. I, p. 453, 455.)

(10) Omnia vehementer placent quæ video et audio. (L. Epp. II, p. 109.)

réforme faisait alors un pas immense. Feldkirchen, toujours à l'avant-garde, était monté le premier à l'assaut ; maintenant le corps d'armée s'ébranlait, et cette puissance qui faisait passer la réforme, de la doctrine qu'elle avait épurée, dans le culte, dans la vie, dans la constitution de l'Église, se manifestait alors par une nouvelle explosion, plus redoutable encore pour la papauté que ne l'avait été la première.

Rome, débarrassée du réformateur, pensait en avoir fini avec l'hérésie. Mais en peu de temps tout changea. La mort précipita du trône pontifical l'homme qui avait mis Luther à l'interdit. Des troubles survinrent en Espagne, et obligèrent Charles-Quint à se rendre au delà des Pyrénées. La guerre éclata entre ce prince et François I[er], et comme si ce n'était pas assez pour occuper l'Empereur, Soliman s'avança en Hongrie. Charles, attaqué de toutes parts, se vit contraint d'oublier le moine de Worms et ses innovations religieuses.

Vers le même temps, le navire de la réformation, qui, poussé en tous sens par les vents contraires, avait été près de sombrer, se releva et se rassit fièrement sur les eaux.

Ce fut dans le couvent des augustins de Wittemberg que la réformation éclata. On ne doit pas en être surpris : le réformateur ne s'y trouvait plus, il est vrai ; mais toutes les puissances humaines ne pouvaient en bannir l'esprit qui l'avait animé.

Déjà, depuis quelque temps, l'église où Luther avait si souvent parlé retentissait d'étranges discours. Un moine plein de zèle, le prédicateur du couvent, Gabriel Zwilling, y prêchait avec feu la réforme. Comme si Luther, dont le nom était alors partout proclamé, fût devenu trop fort et trop illustre, Dieu choisissait, pour commencer la réformation que le célèbre docteur avait préparée, des hommes faibles et obscurs. « Jésus-Christ, disait le « prédicateur, a institué le sacrement de l'autel « pour rappeler sa mort, et non pour en faire un « objet d'adoration. L'adorer est une vraie idolâ« trie. Le prêtre qui communie seul commet un « péché. Nul prieur n'a le droit de contraindre un « moine à dire seul la messe. Qu'un, deux ou trois « officient, et que tous les autres reçoivent sous « les deux espèces le sacrement du Seigneur (1). »

Voilà ce que demandait le frère Gabriel, et ces paroles audacieuses étaient écoutées avec approbation par les autres frères, et surtout par ceux qui venaient des Pays-Bas (2). Disciples de l'Évangile, pourquoi ne se conformeraient-ils pas en tout à ses commandements? Luther n'avait-il pas lui-même écrit, au mois d'août, à Mélanchton : « Dès main« tenant et à jamais, je ne dirai plus de messe « privée (3). » Ainsi les moines, ces soldats de la hiérarchie, mis en liberté par la Parole de Dieu, prenaient hardiment parti contre Rome.

A Wittemberg ils éprouvèrent de la part du prieur une résistance opiniâtre. Se rappelant que toutes choses doivent se faire avec ordre, ils cédèrent, mais en déclarant que soutenir la messe était s'opposer à l'Évangile de Dieu.

Le prieur l'avait emporté ; un seul avait été plus fort que tous. On pouvait donc croire que le mouvement des augustins n'avait été que l'une de ces fantaisies d'insubordination, dont les couvents étaient si souvent le théâtre. Mais c'était en réalité l'esprit de Dieu même qui agitait alors la chrétienté. Un cri isolé, poussé au fond d'un monastère, trouvait mille voix pour y répondre ; et ce qu'on eût voulu tenir enfermé dans les murs d'un couvent, en sortait et prenait un corps au sein même de la cité.

Le bruit des dissentiments des moines retentit bientôt dans la ville. Les bourgeois et les étudiants de l'université prirent parti, soit pour, soit contre la messe. La cour électorale s'en émut. Frédéric, étonné, envoya à Wittemberg son chancelier Pontanus, avec ordre de dompter les moines, en les mettant, si c'était nécessaire, au pain et à l'eau (4) ; et le 12 octobre, à sept heures du matin, une députation de professeurs, dont Mélanchton faisait partie, se rendit au couvent pour exhorter les frères à ne rien innover (5), ou du moins à attendre encore. Alors tout leur zèle se ranima ; unanimes dans leur foi, sauf le prieur qui les combattait, ils en appelèrent à l'Écriture sainte, à l'intelligence des fidèles, à la conscience des théologiens ; et deux jours plus tard ils leur remirent une déclaration écrite.

Les docteurs examinèrent alors de plus près la question, et reconnurent que la vérité était du côté des moines. Venus pour convaincre, ils furent eux-mêmes convaincus. Que faire? leur conscience parlait avec force ; leur angoisse devenait toujours plus grande ; enfin, après avoir longtemps hésité, ils prirent une résolution courageuse.

Le 20 octobre, l'université fit son rapport à l'électeur. « Que Votre Altesse Électorale, lui dit-elle, « après avoir exposé les erreurs de la messe, abo« lisse tous les abus, de peur que Christ, au jour

(1) Einem 2 oder 3 befehlen Mess zu halten, und die andern 12 von denen, das Sacrament *sub utrâque specie*, mit empfahen. (Corp. Ref. I, p. 460.)

(2) Der meiste Theil jener Parthei Niederlænder seyn. (Ibid., p. 476.)

(3) Sed et ego ampliùs non faciam missam privatam in æternum. (L. Epp. II, p. 36.)

(4) Wollen die Mönche nicht Mess halten, sie werden's bald in der Küchen und Keller empfinden.. (Corp. Ref. I, p. 461.)

(5) Mit dem Messhalten keine Neuerung machen. (Ibid.)

« du jugement, ne nous adresse le reproche qu'il « fit autrefois à Capharnaüm. »

Ainsi ce ne sont plus quelques moines obscurs qui parlent : c'est cette université que tous les hommes graves saluent, depuis quelques années, comme l'école de la nation; et les moyens mêmes qu'on a voulu employer pour étouffer la réforme, sont ceux qui vont servir à la répandre.

Mélanchton, avec cette hardiesse qu'il portait dans la science, publia cinquante-cinq propositions, destinées à éclairer les esprits :

« De même, dit-il, que regarder une croix n'est « pas faire une bonne œuvre, mais simplement « contempler un signe qui nous rappelle la mort de « Christ;

« De même que regarder le soleil n'est pas faire « une bonne œuvre, mais simplement contempler « un signe qui nous rappelle Christ et son Évan- « gile;

« De même, participer à la table du Seigneur, « n'est pas faire une bonne œuvre, mais simple- « ment faire usage d'un signe qui nous rappelle la « grâce qui nous a été donnée par Christ.

« Mais c'est ici la différence, savoir, que les sym- « boles trouvés par les hommes rappellent simple- « ment ce qu'ils signifient, tandis que les signes « donnés de Dieu, non-seulement rappellent les « choses, mais encore rendent le cœur certain de « la volonté de Dieu.

« Comme la vue d'une croix ne justifie pas, ainsi « la messe ne justifie pas.

« Comme la vue d'une croix n'est pas un sacri- « fice pour nos péchés ni pour ceux des autres, ainsi « la messe n'est point un sacrifice.

« Il n'y a qu'un sacrifice, il n'y a qu'une satis- « faction : Jésus-Christ. Hors de lui, il n'y en a « point.

« Que les évêques qui ne s'opposent pas à l'im- « piété de la messe soient anathèmes (1)... »

Ainsi parlait le pieux et doux Philippe.

L'électeur fut consterné. Il avait voulu compri- mer de jeunes moines, et voilà toute l'université et Mélanchton lui-même qui se lèvent pour les appuyer. Attendre, lui paraissait, en toutes choses, le plus sûr moyen de succès. Il n'aimait pas les réformes brusques, et il voulait que chaque opinion pût li- brement se faire jour. « Le temps, pensait-il, éclaire « et amène seul toutes choses à maturité. » Et pourtant la réforme marchait malgré lui à pas pré- cipités, et menaçait de tout entrainer avec elle. Fré- déric fit tous ses efforts pour l'arrêter. Son autorité, l'influence de son caractère, les raisons qui lui paraissaient les plus décisives, tout fut par lui mis en œuvre. « Ne vous hâtez point, fit-il dire aux « théologiens; vous êtes en trop petit nombre pour « faire réussir une telle réforme. Si elle est fondée « sur le saint Évangile, d'autres s'en apercevront, « et ce sera avec toute l'Église que vous abolirez « ces abus. Parlez, disputez, prêchez sur ces choses « tant que vous le voudrez; mais conservez les an- « ciens usages. »

Tel était le combat qui se livrait au sujet de la messe. Les moines étaient montés courageusement à l'assaut; les théologiens, un instant indécis, les avaient bientôt appuyés. Le prince et ses ministres défendaient seuls la place. On a dit que la réfor- mation avait été accomplie par la puissance et par l'autorité de l'électeur; mais loin de là, les assail- lants durent reculer à la voix vénérée de Frédéric; et la messe fut sauvée pour quelques jours.

Du reste, l'ardeur de l'attaque s'était déjà portée sur un autre point. Le frère Gabriel continuait dans l'église des augustins ses ferventes harangues. C'é- tait contre le monachisme même qu'il dirigeait maintenant des coups redoublés; si la messe était la force de la doctrine de Rome, le monachisme était la force de sa hiérarchie. C'étaient donc là deux des premières positions qui devaient être en- levées.

« Personne, s'écriait Gabriel, à ce que rapporte « le prieur, personne dans les couvents n'observe « les commandements de Dieu; personne ne peut « être sauvé sous le capuchon (2); quiconque est « dans un cloître y est entré au nom du diable. « Les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéis- « sance sont contraires à l'Évangile. »

On rapportait ces discours étranges au prieur, qui se gardait bien de se rendre à l'église, de peur de les entendre.

« Gabriel, lui disait-on encore, veut que l'on « mette tout en œuvre pour vider les cloîtres. Si « l'on rencontre des moines dans la rue, il faut, « selon lui, les tirer par l'habit et se moquer d'eux; « et si l'on ne parvient par la moquerie à les faire « sortir du couvent, il faut les en chasser de force. « Brisez, détruisez, renversez les monastères, dit- « il, en sorte qu'il n'en reste plus de trace; et que « jamais sur la place qu'ils ont si longtemps occu- « pée on ne puisse retrouver une seule des pierres « qui ont servi à abriter tant de paresse et de su- « perstitions (3). »

Les moines étaient étonnés; leur conscience leur criait que ce que disait Gabriel n'était que trop véritable, que la vie d'un moine n'était pas con-

(1) Signa ab hominibus reperta admonent tantum; signa à Deo tradita, præterquam quod admonent, certificant etiam cor de voluntate Dei. (Corp. Ref. I. p. 478.)

(2) Kein Mönch werde in der Kappe selig. (Corp. Ref. I. p. 433.)

(3) Dass man nicht oben Stück von einem Kloster da sey gestanden, merken möge. (Ibid., p. 483.)

forme à la volonté de Dieu, et que personne ne pouvait disposer d'eux, qu'eux-mêmes.

Treize augustins sortirent à la fois du couvent et, quittant l'habit de leur ordre, ils prirent des vêtements ordinaires. Ceux d'entre eux qui avaient quelque instruction suivirent les leçons de l'université, afin de pouvoir un jour se rendre utiles à l'Église, et ceux dont l'esprit était peu cultivé cherchèrent à gagner leur vie, en travaillant de leurs propres mains, selon le précepte de l'apôtre et à l'exemple des bons bourgeois de Wittemberg (1). L'un d'eux, qui connaissait l'état de menuisier, demanda la bourgeoisie et résolut de se marier.

Si l'entrée de Luther dans le couvent des augustins d'Erfurt avait été le premier germe de la réformation, la sortie de ces treize moines du couvent des augustins de Wittemberg était le signe qu'elle prenait possession de la chrétienté. Érasme, depuis trente ans, avait mis à découvert l'inutilité, la folie et les vices des moines; et toute l'Europe de rire et de s'indigner avec lui : mais il ne s'agissait plus de sarcasmes. Treize hommes fiers et courageux rentraient au milieu de leurs frères, pour se rendre utiles à la société et y accomplir les ordres de Dieu. Le mariage de Feldkirchen avait été la première défaite de la hiérarchie; l'émancipation de ces treize augustins fut la seconde. Le monachisme, qui s'était formé au moment où l'Église était entrée dans la période de son asservissement et de ses erreurs, devait tomber au moment où elle retrouvait la liberté et la vérité.

Cette action hardie excita dans Wittemberg une fermentation générale. On admirait ces hommes qui venaient partager les travaux de tous, et on les recevait comme des frères. En même temps, quelques cris se faisaient entendre contre ceux qui s'obstinaient à demeurer oisivement cachés derrière les murs du monastère. Les moines restés fidèles au prieur tremblaient dans leurs cellules; et celui-ci, entraîné par le mouvement universel, interrompit la célébration des messes basses.

La moindre concession, en un moment si critique, devait précipiter la marche des événements. Cet ordre du prieur fit dans la ville et dans l'université une sensation très-vive, et produisit une explosion soudaine. Parmi les étudiants et les bourgeois de Wittemberg se trouvaient de ces hommes turbulents que la moindre excitation soulève et précipite dans de coupables désordres. Ils s'indignèrent à la pensée que les messes basses, suspendues même par le superstitieux prieur, se disaient encore dans l'église paroissiale; et le mardi 3 décembre, comme on allait y chanter la messe, ils s'avancèrent tout à coup vers l'autel, en enlevèrent les livres et en chassèrent les prêtres. Le conseil et l'université, indignés, s'assemblèrent pour sévir contre les auteurs de ces méfaits. Mais les passions, une fois excitées, ne se calment que difficilement. Les cordeliers n'avaient point pris part au mouvement de réforme des augustins. Le lendemain, des étudiants affichèrent à la porte de leur monastère un placard menaçant; puis quarante étudiants entrèrent dans leur église et, sans en venir à des voies de fait, ils se moquèrent des moines, en sorte que ceux-ci n'osèrent dire la messe que dans le chœur. Vers le soir, on vint prévenir les pères de se tenir sur leurs gardes : « Les étudiants, leur dit-on, veu« lent envahir le monastère !... » Les religieux épouvantés, ne sachant comment se mettre à l'abri de ces attaques réelles ou supposées, firent en toute hâte prier le conseil de les défendre; on leur envoya des soldats; mais l'ennemi ne se présenta pas. L'université fit arrêter les étudiants qui avaient pris part à ces troubles. Il se trouva que c'étaient des étudiants d'Erfurt, déjà connus pour leur insubordination (2). On leur appliqua les peines universitaires.

Cependant on sentait la nécessité d'examiner avec soin la légitimité des vœux monastiques. Un chapitre, composé des augustins de la Thuringe et de la Misnie, se réunit au mois de décembre à Wittemberg. La pensée de Luther était la leur. Ils déclarèrent, d'un côté, que les vœux monastiques n'étaient pas coupables, mais, de l'autre, qu'ils n'étaient pas obligatoires. « En Christ, dirent-ils, il n'y a ni « laïque ni moine; chacun est libre de quitter le « monastère ou d'y demeurer. Que celui qui sort, « n'abuse pas de sa liberté; que celui qui reste, « obéisse à ses supérieurs, mais par amour. » Puis ils abolirent la mendicité et les messes dites pour de l'argent; ils arrêtèrent aussi que les plus savants d'entre eux s'appliqueraient à l'enseignement de la Parole de Dieu, et que les autres nourriraient leurs frères du travail de leurs mains (3).

Ainsi la question des vœux semblait décidée; mais celle de la messe demeurait indécise. L'électeur s'opposait toujours au torrent, et protégeait une institution qu'il voyait encore debout dans toute la chrétienté. Les ordres d'un prince si indulgent ne pouvaient cependant contenir longtemps les esprits. La tête de Carlstadt fermentait surtout au milieu de la fermentation générale. Plein de

(1) Etliche unter den Bürgern, etliche unter den Studenten, dit le prieur, dans sa plainte à l'électeur. (Corp. Ref. I, p. 483.)

(2) In summa es sollen die Aufruhr etliche Studenten von Erffurth erwerckt haben. (Ibid., p. 490.)

(3) Corpus Ref. I, p. 456. Les éditeurs placent ce décret en octobre, avant que les frères eussent quitté le couvent de Wittemberg.

zèle, de droiture, de hardiesse; prêt, comme Luther, à tout sacrifier pour la vérité, il avait moins de sagesse et de modération que le réformateur; il n'était pas sans quelque amour de la vaine gloire, et, avec une disposition prononcée à aller jusqu'au fond des questions, il avait peu de jugement et peu de clarté dans les idées. Luther l'avait tiré du milieu des scolastiques et dirigé vers l'étude de l'Écriture; mais Carlstadt n'avait pas eu la patience d'étudier les langues originales, et n'avait pas reconnu, comme son ami, la pleine suffisance de la Parole de Dieu. Aussi le vit-on s'attacher souvent aux interprétations les plus singulières. Tant que Luther fut à ses côtés, la supériorité du maître retint le disciple dans de justes bornes. Mais alors Carlstadt était libre. On entendait à l'université, à l'église, partout dans Wittemberg, ce petit homme au teint basané, qui n'avait jamais brillé par son éloquence, exprimer avec entraînement des idées quelquefois profondes, mais souvent enthousiastes et exagérées. « Quelle folie, s'écriait-il, que de penser qu'il faut « laisser la réforme à l'action de Dieu seul! Un « nouvel ordre de choses commence. La main de « l'homme doit intervenir. Malheur à celui qui de« meurera en arrière, et ne montera pas à la brèche « pour la cause du Dieu fort!... »

La parole de l'archidiacre communiquait à d'autres l'impatience qui l'animait lui-même. « Tout ce « que les papes ont institué est impie, disaient, à « son exemple, des hommes sincères et droits. Ne « nous rendons-nous pas complices de ces abomi« nations en les laissant subsister? Ce qui est con« damné par la parole de Dieu doit être aboli dans « la chrétienté, quelles que soient les ordonnances « des hommes. Si les chefs de l'État et de l'Église « ne veulent pas faire leur devoir, faisons le nôtre. « Renonçons aux négociations, aux conférences, « aux thèses, aux débats, et appliquons le vrai re« mède à tant de maux. Il faut un second Élie pour « détruire les autels de Baal. »

Le rétablissement de la cène, dans ce moment de fermentation et d'enthousiasme, ne pouvait sans doute présenter la solennité et la sainteté de son institution par le Fils de Dieu, la veille de sa mort, et presque au pied de sa croix. Mais si Dieu se servait maintenant d'hommes faibles et peut-être passionnés, c'était pourtant sa main qui rétablissait au milieu de l'Église le repas de son amour.

Déjà au mois d'octobre, Carlstadt avait célébré en secret le repas du Seigneur, selon l'institution de Christ, avec douze de ses amis. Le dimanche avant Noël, il annonça du haut de la chaire que le jour de la Circoncision du Seigneur, premier de l'an, il distribuerait la cène, sous les deux espèces du pain et du vin, à tous ceux qui se présenteraient à l'autel; qu'il omettrait toutes les cérémonies inutiles (1), et ne mettrait, pour célébrer cette messe, ni chape ni chasuble.

Le conseil, effrayé, demanda au conseiller Beyer d'empêcher un si grand désordre. Alors Carlstadt résolut de ne pas attendre le temps fixé. Le jour même de Noël 1521, il prêche dans l'église paroissiale sur la nécessité d'abandonner la messe et de recevoir le sacrement sous les deux espèces. Après le sermon, il descend à l'autel; il prononce en allemand les paroles de la consécration; puis, se tournant vers le peuple attentif, il dit d'une voix solennelle : « Que quiconque sent le poids de ses péchés, « et a faim et soif de la grâce de Dieu, vienne et « reçoive le corps et le sang du Seigneur (2). » Ensuite, sans élever l'hostie, il distribue à tous le pain et le vin, en disant : « Ceci est le calice de « mon sang, du sang du Testament nouveau et « éternel. »

Des sentiments divers régnaient dans l'assemblée. Les uns, sentant qu'une grâce nouvelle de Dieu était donnée à l'Église, venaient avec émotion et en silence à l'autel. D'autres, attirés surtout par la nouveauté, s'en approchaient avec agitation et une certaine impatience. Cinq communiants seulement s'étaient présentés au confessionnal. Les autres prirent simplement part à la confession publique des péchés. Carlstadt donna à tous l'absolution générale, en n'imposant d'autre pénitence que celle-ci : « Ne péchez plus désormais. » En finissant, on chanta le cantique : *Agneau de Dieu* (3).

Personne ne s'opposa à Carlstadt; ces réformes avaient déjà obtenu l'assentiment public. L'archidiacre donna de nouveau la cène le jour de l'an, puis le dimanche suivant; et dès lors l'institution fut maintenue. Einsideln, conseiller de l'électeur, ayant reproché à Carlstadt de rechercher sa gloire plus que le salut de ses auditeurs : « Puissant sei« gneur, répondit-il, il n'y a pas de mort qui puisse « me faire désister de l'Écriture. La Parole est ar« rivée à moi avec tant de promptitude... Malheur « à moi si je ne prêche pas (4)! » Peu après Carlstadt se maria.

Au mois de janvier, le conseil de la ville de Wittemberg et l'université réglèrent la célébration de la cène suivant le nouveau rit. On s'occupa en même temps des moyens de rendre à la religion

(1) Und die anderen *Schirymstege* alle aussen lassen. (Corp. Ref. I, p. 512.)

(2) Wer mit Sünden beschwert und nach der Gnade Gottes hungrig und durstig. (Ibid., p. 540.)

(3) Wenn man communicirt hat, so singt man : *Agnus Dei* carmen. (Corp. I, p. 540.)

(4) Mir ist das Wort fast in grosser Geschwindigkeit eingefallen. (Ibid., p. 545.)

son influence morale; car la réformation devait rétablir simultanément la foi, le culte et les mœurs. Il fut arrêté qu'on ne tolérerait plus de mendiants, qu'ils fussent moines ou non; et que, dans chaque rue, il y aurait un homme pieux chargé de prendre soin des pauvres, et de citer les pécheurs scandaleux devant l'université ou le conseil (1).

Ainsi tomba le principal boulevard de Rome, la messe; ainsi la réformation passa de la doctrine dans le culte. Il y avait trois siècles que la messe et la transsubstantiation avaient été définitivement établies (2). Dès lors tout avait pris dans l'Église une marche nouvelle; tout s'était rapporté à la gloire de l'homme et au culte du prêtre. Le saint sacrement avait été adoré; des fêtes avaient été instituées en l'honneur du plus grand des miracles; l'adoration de Marie avait acquis une haute importance; le prêtre qui, dans sa consécration, recevait la puissance admirable de « faire le corps de Christ, » avait été séparé des laïques, et était devenu, selon Thomas d'Aquin, médiateur entre Dieu et l'homme (3); le célibat avait été proclamé une inviolable loi; la confession auriculaire avait été imposée au peuple, et la coupe lui avait été enlevée; car, comment placer d'humbles laïques sur le même rang que les prêtres, chargés du plus auguste ministère? La messe était une injure au Fils de Dieu; elle était opposée à la grâce parfaite de sa croix et à la gloire sans tache de son règne éternel; mais si elle abaissait le Seigneur, elle élevait le prêtre, qu'elle revêtait de la puissance inouïe de reproduire à son gré, dans ses mains, le souverain Créateur. L'Église parut dès lors exister, non pour prêcher l'Évangile, mais simplement pour reproduire corporellement le Christ au milieu d'elle (4). Le pontife de Rome, dont les plus humbles serviteurs créaient à leur gré le corps de Dieu même, s'assit comme Dieu dans le temple de Dieu, et s'attribua un trésor spirituel, dont il tirait à son gré des indulgences, pour le pardon des âmes.

Telles étaient les grossières erreurs qui, depuis trois siècles, s'étaient avec la messe imposées à l'Église. La réformation, en abolissant cette institution des hommes, abolissait tous ces abus. C'était donc une action d'une haute portée que celle de l'archidiacre de Wittemberg. Les fêtes somptueuses qui amusaient le peuple, le culte de Marie, l'orgueil du sacerdoce, la puissance du pape, tout chancelait avec la messe. La gloire se retirait des prêtres pour retourner à Jésus-Christ, et la réformation faisait en avant un pas immense.

(1) Keinen offenbaren Sünder zu dulden... (Corp. Ref. I, p. 540.)

(2) Par le concile de Latran de l'an 1215.

(3) Sacerdos constituitur medius inter Deum et populum. (Th. Aquin. Summa, III, p. 22.)

(4) Perfectio hujus sacramenti non est in usu fidelium, sed in consecratione materiæ. (Th. Aquin. Summa, Quest. 80.)

VII

Fausse réforme. — Les nouveaux prophètes. — Les prophètes à Wittemberg. — Mélanchton. — L'électeur. — Luther. — Carlstadt et les images. — Désordres. — On appelle Luther. — Il n'hésite pas. — Dangers.

Cependant des hommes prévenus eussent pu ne voir dans l'œuvre qui s'accomplissait que l'effet d'un vain enthousiasme. Les faits mêmes devaient prouver le contraire, et démontrer qu'il y a un abîme entre une réformation fondée sur la Parole de Dieu et une exaltation fanatique.

Lorsqu'une grande fermentation religieuse s'accomplit dans l'Église, quelques éléments impurs se mêlent toujours aux manifestations de la vérité. On voit surgir une ou plusieurs fausses réformes provenant de l'homme, et qui servent de témoignage ou de contre-seing à la réforme véritable. Ainsi plusieurs faux Messies attestèrent au temps de Christ que le vrai Messie avait paru. La réformation du seizième siècle ne pouvait s'accomplir sans présenter un tel phénomène. Ce fut dans la petite ville de Zwickau qu'il se manifesta.

Il s'y trouva quelques hommes qui, agités par les grands événements qui remuaient alors la chrétienté, aspirèrent à des révélations directes de la Divinité, au lieu de rechercher avec simplicité la sanctification du cœur, et qui prétendirent être appelés à compléter la réformation, faiblement ébauchée par Luther. « A quoi bon, disaient-ils, s'attacher si étroitement à la Bible? La Bible! toujours la Bible! La Bible peut-elle nous parler? « N'est-elle pas insuffisante pour nous instruire? Si « Dieu eût voulu nous enseigner par un livre, ne « nous eût-il pas envoyé du ciel une Bible? C'est « par l'Esprit seul que nous pouvons être illuminés. Dieu lui-même nous parle. Dieu lui-même « nous révèle ce que nous devons faire et ce que « nous devons dire. » Ainsi, comme les partisans de Rome, ces fanatiques attaquaient le principe fondamental sur lequel toute la réformation repose, la pleine suffisance de la Parole de Dieu.

Un simple fabricant de drap, nommé Nicolas Storck, annonça que l'ange Gabriel lui était apparu pendant la nuit, et qu'après lui avoir communiqué des choses qu'il ne pouvait encore révéler, il lui avait dit: « Toi, tu seras assis sur mon trône (5). » Un ancien étudiant de Wittemberg, nommé Marc Stubner, s'unit à Storck, et abandonna aussitôt ses études; car il reçut immédiatement de Dieu, dit-il,

(5) Advolasse Gabrielem Angelum. (Camerarii Vita Melanch., p. 48.)

le don d'interpréter les saintes Écritures. Marc Thomas, fabricant de drap, vint grossir leur nombre; et un nouvel adepte, Thomas Munzer, homme d'un esprit fanatique, donna une organisation régulière à cette secte nouvelle. Storck, voulant suivre l'exemple de Christ, choisit parmi ses adhérents douze apôtres et soixante et douze disciples. Tous annoncèrent hautement, comme l'a fait une secte de nos jours, que des apôtres et des prophètes étaient enfin rendus à l'Église de Dieu (1).

Bientôt les nouveaux prophètes, prétendant marcher sur les traces des anciens, firent entendre leur message : « Malheur! malheur! disaient-ils. Une « Église gouvernée par des hommes aussi corrompus que le sont les évêques, ne peut être l'Église « du Christ. Les magistrats impies de la chrétienté « vont être renversés. Dans cinq, six ou sept ans, « une désolation universelle éclatera dans le monde. « Le Turc s'emparera de l'Allemagne; tous les prêtres seront mis à mort, même ceux qui sont « mariés. Nul impie, nul pécheur ne demeurera « vivant; et après que la terre aura été purifiée par « le sang, Dieu y établira un royaume; Storck sera « mis en possession de l'autorité suprême, et remettra à des saints le gouvernement des peu« ples (2). Alors il n'y aura plus qu'une foi et « qu'un baptême. Le jour du Seigneur est proche, « et nous touchons à la fin du monde. Malheur! « malheur! malheur! » Puis, déclarant que le baptême reçu dans l'enfance était de nulle valeur, les nouveaux prophètes invitèrent tous les hommes à venir recevoir de leurs mains le baptême véritable, en signe d'introduction dans la nouvelle Église de Dieu.

Ces prédications firent une vive impression sur le peuple. Quelques âmes pieuses furent émues à la pensée que des prophètes étaient rendus à l'Église, et tous ceux qui aimaient le merveilleux se précipitèrent dans les bras des hommes excentriques de Zwickau.

Mais à peine cette vieille hérésie, qui avait déjà paru aux temps du montanisme, et dans le moyen âge, eut-elle retrouvé des sectateurs, qu'elle rencontra dans la réformation un puissant adversaire. Nicolas Haussmann, à qui Luther rendait ce beau témoignage : « Ce que nous enseignons, il le fait (3), » était pasteur de Zwickau. Cet homme de bien ne se laissa pas égarer par les prétentions des faux prophètes. Il arrêta les innovations que Storck et ses adhérents voulaient introduire, et ses deux diacres agirent d'accord avec lui. Les fanatiques, repoussés par les ministres de l'Église, se jetèrent alors dans un autre excès. Ils formèrent des assemblées où des doctrines subversives étaient professées. Le peuple s'émut, des troubles éclatèrent; un prêtre qui portait le saint sacrement fut assailli de coups de pierres (4); l'autorité civile intervint et jeta les plus violents en prison (5). Indignés de cet acte, et impatients de se justifier et de se plaindre, Storck, Marc Thomas et Stubner se rendirent à Wittemberg (6).

Ils y arrivèrent le 27 décembre 1521. Storck marchait en tête avec la démarche et le maintien d'un lansquenet (7). Marc Thomas et Stubner le suivaient. Le trouble qui régnait dans Wittemberg favorisait leurs desseins. La jeunesse académique et la bourgeoisie, profondément émues et déjà en fermentation, étaient un sol bien préparé pour les nouveaux prophètes.

Se croyant sûrs de leur appui, ils se rendirent aussitôt vers les professeurs de l'université, afin d'obtenir leur témoignage. « Nous sommes, di« rent-ils, envoyés de Dieu pour instruire le peu« ple. Nous avons avec le Seigneur des conversa« tions familières; nous connaissons les choses à « venir (8); en un mot, nous sommes apôtres « et prophètes, et nous en appelons au docteur « Luther. » Ce langage étrange étonna les docteurs.

« Qui vous a ordonné de prêcher? demanda Mé« lanchton à Stubner, son ancien étudiant, qu'il « reçut dans sa maison. — Notre Seigneur Dieu. « — Avez-vous écrit des livres? — Notre Seigneur « Dieu me l'a défendu. » Mélanchton est ému, il s'étonne et s'effraye...

« Il y a, dit-il, des esprits extraordinaires dans « ces hommes; mais quels esprits?... Luther seul « peut en décider. D'un côté, prenons garde d'é« teindre l'esprit de Dieu; et de l'autre, d'être sé« duits par l'esprit du diable. »

Storck, d'un caractère remuant, quitta bientôt Wittemberg. Stubner y demeura. Animé d'un ardent prosélytisme, il parcourait toute la ville, parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre; et plusieurs le reconnaissaient comme prophète de Dieu. Il s'adressa surtout à un Souabe, nommé Cellarius, ami de Mélanchton, qui tenait une école où il instruisait dans les lettres un grand nombre de jeunes

(1) Breviter, de sese prædicant viros esse propheticos et apostolicos. (Corp. Ref. I, p. 514.)

(2) Ut rerum potiatur et instauret sacra et respublicas tradat sanctis viris tenendas. (Camerar. Vit. Mel., p. 45.)

(3) Quod nos docemus, ille facit.

(4) Einen Priester der das Venerabile getragen mit Steinen geworfen. (Seck., p. 482.)

(5) Sunt et illic in vincula conjecti. (Mel. Corp. Ref. I, p. 513.)

(6) Huc advolarunt tres viri, duo lanifices, literarum rudes, literatus tertius est. (Ibid.)

(7) Incedens more et habitu militum istorum quos *Lanzknecht* dicimus. (L. Epp. II, p. 245.)

(8) Esse sibi cum Deo familiaria colloquia, videre futura... Mel. Electori. 27 déc. 1521. Corp. Ref. I, p. 514.)

gens, et qui bientôt admit pleinement la mission des nouveaux apôtres.

Mélanchton était de plus en plus incertain et inquiet. Ce n'étaient pas tant les visions des prophètes de Zwickau qui l'agitaient, que leur nouvelle doctrine sur le baptême. Elle lui semblait conforme à la raison, et il trouvait qu'il valait la peine d'examiner la chose; « car, disait-il, il ne faut rien ad« mettre ni rien rejeter à la légère (1). »

Tel est l'esprit de la réformation. Il y a, dans ces hésitations et ces angoisses de Mélanchton, une preuve de la droiture de son cœur, qui l'honore plus, peut-être, qu'une opposition systématique n'eût pu le faire.

L'électeur, que Mélanchton nommait « la lampe « d'Israël (2), » hésitait lui-même. Des prophètes, des apôtres, dans l'électorat de Saxe, comme autrefois à Jérusalem! « C'est une grande affaire, « dit-il; et comme laïque je ne saurais la compren« dre. Mais plutôt que d'agir contre Dieu, je pren« drais un bâton à la main, et j'abandonnerais mon « trône. »

Enfin il fit dire aux docteurs, par ses conseillers, qu'on avait à Wittemberg assez d'embarras sur les bras; qu'il était fort probable que les prétentions des hommes de Zwickau n'étaient qu'une séduction du diable, et que le parti le plus sage lui semblait être de laisser tomber toute cette affaire; néanmoins, qu'en toute circonstance où Son Altesse verrait clairement la volonté de Dieu, elle ne prendrait conseil ni de frère, ni de mère, et qu'elle était prête à tout souffrir pour la cause de la vérité (3).

Luther apprit à la Wartbourg l'agitation qui régnait à la cour et à Wittemberg. Des hommes étranges avait paru, et l'on ne savait d'où venait leur message. Il comprit aussitôt que Dieu avait permis ces tristes événements pour humilier ses serviteurs, et pour les exciter par l'épreuve à rechercher davantage la sanctification.

« Votre Grâce Électorale, écrivit-il à Frédéric, a « fait chercher pendant longues années des reli« ques en tous pays. Dieu a exaucé vos désirs et « vous a envoyé sans frais et sans peine une *croix* « tout entière, avec des clous, des lances et des « fouets.... Grâce et prospérité pour la nouvelle re« lique!... Seulement que Votre Altesse étende sans « crainte ses bras, et laisse les clous s'enfoncer « dans sa chair!... Je me suis toujours attendu « à ce que Satan nous enverrait cette plaie... »

Mais en même temps, rien ne lui parut plus urgent que d'assurer aux autres la liberté qu'il réclamait pour lui-même. Il n'avait pas deux poids et deux mesures. « Qu'on se garde de les jeter en pri« son, écrit-il à Spalatin; que le prince ne trempe « pas sa main dans le sang de ces nouveaux pro« phètes (4)! » Luther devança de beaucoup son siècle, et même plusieurs autres réformateurs, au sujet de la liberté religieuse.

Les circonstances devenaient de plus en plus graves à Wittemberg (5).

Carlstadt rejetait plusieurs des doctrines des nouveaux prophètes, et en particulier leur anabaptisme; mais il y a dans l'enthousiasme religieux quelque chose de contagieux, dont une tête comme la sienne ne pouvait aisément se défendre. Dès que les hommes de Zwickau furent arrivés à Wittemberg, Carlstadt précipita sa marche dans le sens des réformes violentes. « Il faut, disait-il, fondre « sur toutes les coutumes impies et les renverser « en un jour (6). » Il rappelait tous les passages de l'Écriture contre les images, et s'élevait avec une énergie croissante contre l'idolâtrie de Rome. « On « s'agenouille, on rampe devant ces idoles, s'é« criait-il; on leur allume des cierges, on leur pré« sente des offrandes... Levons-nous et arrachons« les de leurs autels! »

Ces paroles ne retentirent pas en vain aux oreilles du peuple. On entra dans les églises, on enleva les images, on les brisa, on les brûla (7). Il eût mieux valu attendre que leur abolition eût été légitimement prononcée; mais on trouvait que la lenteur des chefs compromettait la réformation elle-même.

Bientôt, à entendre ces enthousiastes, il n'y eut plus dans Wittemberg de vrais chrétiens que ceux qui ne se confessaient pas, qui poursuivaient les prêtres, et qui mangeaient de la viande les jours de maigre. Quelqu'un était-il soupçonné de ne pas rejeter comme invention du diable toutes les pratiques de l'Église, c'était un adorateur de Baal. « Il faut, « s'écriaient-ils, former une Église qui ne soit com« posée que de saints! »

Les bourgeois de Wittemberg présentèrent au conseil quelques articles auxquels il dut adhérer. Plusieurs de ces articles étaient conformes à la morale évangélique. On demandait en particulier que l'on fermât toutes les maisons de divertissement public.

(1) Censebat enim neque admittendum neque rejiciendum quicquam temere. (Camer. Vit. Mel., p. 49.)

(2) Electori lucernæ Israel. (Ibid., p. 513.)

(3) Darüber auch leiden was S. C. G. leiden sollt. (Ibid., p. 537.)

(4) Ne princeps manus cruentet in prophetis. (L. Epp. II, p. 135.)

(5) Ubi fiebant omnia in dies difficiliora. (Camer. Vit. Mel., p. 49.)

(6) Irruendum et demoliendum statim. (Ibid.)

(7) Die Bilder zu stürmen und aus den Kirchen z werfen. (Matth., p. 31.)

Mais bientôt Carlstadt alla plus loin encore : il se mit à mépriser les études ; et l'on vit le vieux professeur conseiller, du haut de sa chaire, à ses étudiants de retourner chez eux, de reprendre la bêche, de pousser la charrue et de cultiver tranquillement la terre, puisque c'était à la sueur de son front que l'homme devait manger son pain. Le maître d'école des garçons à Wittemberg, George Mohr, entraîné par le même vertige, criait, de la fenêtre de son école, aux bourgeois assemblés, de venir reprendre leurs enfants. A quoi bon les faire étudier, puisque Storck et Stubner n'avaient jamais été à l'université, et que pourtant ils étaient prophètes?... Un artisan valait donc autant, et mieux peut-être, que tous les docteurs du monde pour prêcher l'Évangile.

Ainsi s'élevaient des doctrines directement opposées à la réformation. La renaissance des lettres l'avait préparée; c'était avec les armes de la science théologique que Luther avait attaqué Rome ; et les enthousiastes de Wittemberg, comme les moines fanatiques qu'Érasme et Reuchlin avaient combattus, prétendaient fouler aux pieds toutes les connaissances humaines. Si le vandalisme venait à s'établir, l'espérance du monde était perdue; et une nouvelle invasion des barbares allait étouffer la lumière que Dieu avait rallumée dans la chrétienté.

On vit bientôt les effets de ces étranges discours. Les esprits étaient préoccupés, agités, détournés de l'Évangile; l'académie était désorganisée; les étudiants, démoralisés, se débandaient et se dispersaient ; et les gouvernements de l'Allemagne rappelaient leurs ressortissants (1). Ainsi les hommes qui voulaient tout réformer, tout vivifier, allaient tout détruire. Encore un dernier effort, s'écriaient les amis de Rome, qui de tous côtés reprenaient courage; encore un dernier effort, et tout sera gagné (2)!...

Réprimer promptement les excès des fanatiques, était le seul moyen de sauver la réforme. Mais qui pouvait le faire? Mélanchton ? Il était trop jeune, trop faible, trop agité lui-même par ces étranges apparitions. L'électeur ? Il était l'homme le plus pacifique de son siècle. Bâtir ses châteaux d'Altenbourg, de Weimar, de Lochau et de Cobourg, orner ses églises des beaux tableaux de Lucas Cranach, perfectionner le chant de ses chapelles, faire fleurir son université, rendre heureux son peuple, s'arrêter même au milieu des enfants qu'il rencontrait jouant sur la route et leur distribuer de petits présents, telles étaient les plus douces occupations de sa vie. Et maintenant, dans son âge avancé, il en viendrait aux mains avec des hommes fanatiques ; il opposerait la violence à la violence! Comment le bon, le pieux Frédéric eût-il pu s'y résoudre?

Le mal continuait donc, et personne ne se présentait pour l'arrêter. Luther était absent de Wittemberg. Le trouble et la ruine avaient envahi la cité. La réformation avait vu naître dans son sein un ennemi plus redoutable que les papes et que les empereurs. Elle se trouvait sur le bord de l'abîme.

Luther! Luther ! s'écriait-on unanimement à Wittemberg. Les bourgeois le demandaient avec instance ; les docteurs réclamaient ses conseils; les prophètes eux-mêmes en appelaient à lui. Tous le suppliaient de revenir (3).

On peut comprendre ce qui se passait dans l'esprit du réformateur. Toutes les rigueurs de Rome n'étaient rien en comparaison de ce qui maintenant affligeait son âme. C'est du milieu de la réformation même que sortent ses ennemis. Elle déchire ses propres entrailles; et cette doctrine, qui seule a rendu la paix à son cœur agité, devient pour l'Église l'occasion de troubles funestes.

« Si je savais, avait-il dit, que ma doctrine nuisît à un homme, à un seul homme simple et « obscur (ce qui ne peut être, car elle est l'Évan- « gile même), plutôt dix fois mourir que de ne « pas la rétracter (4). » Et maintenant toute une ville, et cette ville est Wittemberg, tombe dans l'égarement! Sa doctrine n'y est pour rien, il est vrai; mais de tous les points de l'Allemagne, des voix s'élèvent pour l'accuser. Des douleurs plus vives que toutes celles qu'il a jamais ressenties l'assaillent alors, et des tentations toutes nouvelles l'agitent. « Serait-ce donc là, se dit-il, la fin à laquelle de- « vait aboutir l'œuvre de la réformation ?... » Mais non; il rejette ses doutes : Dieu a commencé... Dieu accomplira. « Je me traîne en rampant vers « la grâce de l'Éternel, s'écrie-t-il, et je lui de- « mande que son nom demeure attaché à cette « œuvre; et que, s'il s'y est mêlé quelque chose « d'impur, il se souvienne que je suis un homme « pécheur (5). »

Ce qu'on écrivait à Luther de l'inspiration des nouveaux prophètes et de leurs entretiens sublimes avec Dieu, ne l'ébranla pas un moment. Il connaissait les profondeurs, les angoisses et les humiliations de la vie spirituelle ; il avait fait à Erfurt et à Wittemberg des expériences de la puissance de Dieu, qui ne lui laissaient pas croire si facilement que Dieu apparût à la créature et s'entretînt avec

(1) Etliche Fürsten ihre Bewandten abgefordert. (Corp. Ref. I, p. 560.)

(2) Perdita et funditùs diruta. (Camer. Vit. Mel., p. 52.)

(3) Lutherum revocavimus ex eremo suo magnis de causis. (Corp. Ref. I, p. 566.)

(4) Möchte ich ehe zehn Tode leyden. (*Wieder Emser.* L. Opp. XVIII, p. 613.)

(5) Ich krieche zu seiner Gnaden. (Ibid., p. 615.)

elle. « Demande-leur, écrivit-il à Mélanchton, s'ils « ont éprouvé ces tourments spirituels, ces créa- « tions de Dieu, ces morts et ces enfers qui accom- « pagnent une régénération véritable (1)... Et s'ils « ne te parlent que de choses agréables, d'impres- « sions tranquilles, de dévotion et de piété, comme « ils disent, ne les crois pas, quand même ils pré- « tendraient avoir été ravis au troisième ciel. Pour « que Christ parvînt à sa gloire, il a dû passer par « la mort ; ainsi le fidèle doit passer par l'angoisse « du péché avant de parvenir à la paix. Veux-tu « connaître le temps, le lieu, la manière dont Dieu « parle avec les hommes? Écoute : *Il a brisé tous « mes os comme un lion : je suis rejeté de devant sa « face, et mon âme est abaissée jusqu'aux portes « de l'enfer*... Non, la majesté divine (comme ils « l'appellent) ne parle pas à l'homme immédiate- « ment, en sorte que l'homme la voie; *car nul « homme*, dit-elle, *ne peut me voir et vivre.* »

Mais la conviction de l'erreur où se trouvaient les prophètes ne faisait qu'augmenter la douleur de Luther. La grande vérité d'un salut par grâce a-t-elle donc si promptement perdu ses attraits, que l'on s'en détourne pour s'attacher à des fables? Il commence à éprouver que l'œuvre n'est pas si facile qu'il l'avait cru d'abord. Il se heurte contre cette première pierre que les égarements de l'esprit humain viennent placer sur sa route; il s'afflige, il est dans l'angoisse. Il veut, au prix de sa vie, l'ôter du chemin de son peuple, et se décide à retourner à Wittemberg.

De grands dangers le menaçaient alors. Les ennemis de la réformation se croyaient près de la détruire. George de Saxe, qui ne voulait ni de Rome, ni de Wittemberg, avait écrit dès le 16 octobre 1821 au duc Jean, frère de l'électeur, pour l'entraîner dans les rangs des ennemis de la réforme. « Les uns, lui avait-il dit, nient que l'âme soit « immortelle. D'autres (et ce sont des moines!) « traînent les reliques de saint Antoine avec des « grelots et des cochons, et les jettent dans la « boue (2). Et tout cela provient de la doctrine de « Luther! Suppliez votre frère l'électeur ou de pu- « nir les auteurs impies de ces innovations, ou de « faire connaître publiquement le fond de sa pen- « sée. Nos barbes et nos cheveux qui blanchissent, « nous avertissent que nous avons atteint le der- « nier quartier de la vie, et nous pressent de mettre « fin à tant de maux. »

Puis George partit pour siéger au sein du gouvernement impérial établi à Nuremberg. A peine arrivé, il mit tout en œuvre pour lui faire adopter des mesures sévères. En effet, ce corps rendit, le 21 janvier, un édit où il se plaignait amèrement de ce que des prêtres disaient la messe sans être revêtus de l'habit sacerdotal, consacraient le saint sacrement en langue allemande, le donnaient sans avoir reçu la confession nécessaire, le plaçaient dans des mains laïques, et ne s'inquiétaient pas même si ceux qui se présentaient pour le prendre étaient à jeun (3).

Le gouvernement impérial sollicitait en conséquence les évêques de rechercher et de punir avec rigueur tous les novateurs qui pourraient se trouver dans leurs diocèses respectifs. Ceux-ci s'empressèrent de se conformer à ces ordres.

Tel était le moment que Luther choisissait pour reparaître sur la scène. Il voyait le danger, il prévoyait d'immenses désastres. « Il y aura bientôt « dans l'Empire, disait-il, un tumulte qui entraî- « nera pêle-mêle princes, magistrats, évêques. Le « peuple a des yeux; il ne veut, il ne peut être « mené par la force. L'Allemagne nagera dans son « sang (4). Plaçons-nous comme un mur pour sau- « ver notre nation, dans ce jour de la grande fu- « reur de l'Éternel. »

VIII

Départ de la Wartbourg. — Nouvelle position. — Luther et le catholicisme primitif. — Rencontre à l'Ours noir. — Luther à l'électeur. — Retour à Wittemberg. — Discours à Wittemberg. — La charité. — La Parole. — Comment la réformation s'est opérée. — La foi en Christ. — Effet. — Didyme. — Carlstadt. — Les prophètes. — Conférence avec Luther. — Fin de cette lutte.

Telle était la pensée de Luther; mais il voyait un danger plus pressant encore. A Wittemberg, le feu, loin de s'éteindre, devenait plus violent de jour en jour. Des hauteurs de la Wartbourg, Luther pouvait découvrir à l'horizon d'effroyables clartés, signes de la dévastation, s'élançant coup sur coup dans les airs. N'est-ce pas lui qui seul peut porter secours en cette extrémité? Ne se jettera-t-il pas au milieu des flammes pour étouffer l'incendie? En vain ses ennemis s'apprêtent-ils à frapper le dernier coup; en vain l'électeur le supplie-t-il de ne pas quitter la Wartbourg, et de préparer sa justification pour la prochaine diète. Il a quelque chose de plus important à faire, c'est de justifier l'Évangile lui-même. « Des nouvelles plus graves me parviennent

(1) Quæras num experti sint spirituales illas angustias et nativitates divinas, mortes infernosque. (L. Epp. II, p. 215.)

(2) Mit Schweinen und Schellen... in Koth geworfen. (Weym. Ann. Seck., p. 482.)

(3) In ihre laische Hände reiche. (L. Opp. XVIII, p. 285.)

(4) Germaniam in sanguine natare. (L. Epp. II, p. 157.)

« de jour en jour, écrit-il. Je vais partir : ainsi « l'exigent les affaires (1). »

En effet, le 3 mars, il se lève, avec la résolution de quitter pour jamais la Wartbourg. Il dit adieu à ses vieilles tours, à ses sombres forêts. Il franchit les murailles où les excommunications de Léon X et le glaive de Charles-Quint n'ont pu l'atteindre. Il descend la montagne. Ce monde, qui s'étend à ses pieds et au milieu duquel il va reparaître, poussera peut-être bientôt contre lui des cris de mort. Mais n'importe; il avance avec joie; car c'est au nom du Seigneur qu'il retourne vers les hommes (2).

Les temps avaient marché. Luther sortait de la Wartbourg pour une autre cause que celle pour laquelle il y était entré. Il y était venu comme agresseur de l'ancienne tradition et des anciens docteurs; il en sortait comme défenseur de la parole des apôtres contre de nouveaux adversaires. Il y était entré comme novateur, et pour avoir attaqué l'antique hiérarchie; il en sortait comme conservateur, et pour défendre la foi des chrétiens. Jusqu'alors Luther n'avait vu qu'une chose dans son œuvre, le triomphe de la justification par la foi; et, avec cette arme, il avait abattu de puissantes superstitions. Mais s'il y avait eu un temps pour détruire, il devait y en avoir un pour édifier. Derrière ces ruines dont son bras avait couvert le sol, derrière ces lettres d'indulgence froissées, ces tiares brisées et ces capuchons déchirés; derrière tant d'abus et tant d'erreurs de Rome, qui gisaient pêle-mêle sur le champ de bataille, il discerna et découvrit l'Église catholique primitive, reparaissant toujours la même, et sortant comme d'une longue épreuve, avec ses doctrines immuables et ses célestes accents. Il sut la distinguer de Rome, il la salua et l'embrassa avec joie. Luther ne fit pas quelque chose de nouveau dans le monde, comme faussement on l'en accuse; il n'édifia pas pour l'avenir un édifice sans liaison avec le passé; il découvrit, il remit au jour les anciens fondements, sur lesquels avaient crû des ronces et des épines, et, continuant la structure du temple, il édifia simplement sur la base que les apôtres avaient posée. Luther comprit que l'Église antique et primitive des apôtres devait, d'un côté, être reconstituée en opposition à la papauté qui l'avait si longtemps opprimée; et de l'autre, être défendue contre les enthousiastes et les incrédules, qui prétendaient la méconnaître, et qui, ne tenant aucun compte de tout ce que Dieu avait fait dans les temps passés, voulaient recommencer une œuvre toute nouvelle. Luther ne fut plus exclusivement l'homme d'une seule doctrine, celle de la justification, quoiqu'il lui conservât toujours sa place première; il devint l'homme de toute la théologie chrétienne; et tout en croyant que l'Église est essentiellement la congrégation des saints, il se garda de mépriser l'Église visible, et reconnut l'assemblée de tous ceux qui sont appelés, comme le royaume de Dieu. Ainsi, un grand mouvement s'accomplit alors dans l'âme de Luther, dans sa théologie et dans l'œuvre de renouvellement que Dieu opérait dans le monde. La hiérarchie de Rome eût peut-être jeté le réformateur dans un extrême; les sectes, qui levèrent alors si hardiment la tête, le ramenèrent dans le juste milieu de la vérité. Le séjour à la Wartbourg sépare en deux périodes l'histoire de la réformation.

Luther chevauchait sur la route de Wittemberg; déjà il en était au second jour de son voyage; c'était le mardi gras. Sur le soir, un terrible orage éclate et inonde les routes. Deux jeunes Suisses, qui se dirigeaient du même côté que lui, pressaient le pas pour trouver un abri dans la ville d'Iéna. Ils avaient étudié à Bâle, et la grande réputation de Wittemberg les attirait vers cette université. Voyageant à pied, fatigués, inondés, Jean Kessler de Saint-Gall et son compagnon précipitaient leurs pas. La ville était toute remplie des joies du carnaval; les danses, les déguisements, les repas bruyants, occupaient tous les habitants d'Iéna; et quand les deux voyageurs arrivèrent, ils ne purent trouver place dans aucune hôtellerie. Enfin on leur indiqua *l'Ours noir*, devant la porte de la ville. Abattus, harassés, ils s'y rendirent tristement. L'hôte les reçut avec bonté (3). Ils s'assirent près de la porte entr'ouverte de la salle commune, honteux de l'état où l'orage les avait mis, sans oser entrer. A l'une des tables était assis un homme seul, en habit de chevalier, la tête couverte d'un bonnet rouge et portant un haut-de-chausse sur lequel retombaient les basques de son pourpoint; sa main droite reposait sur le pommeau de son épée, sa main gauche en tenait la poignée; un livre était ouvert devant lui, et il paraissait le lire avec une grande attention (4). Au bruit que firent les deux jeunes gens, cet homme releva la tête, les salua d'un air affable, et les invita à s'approcher et à s'asseoir à table avec lui; puis, leur offrant un verre de bière, et faisant allusion à leur accent, il leur dit : « Vous êtes Suisses, je le vois, « mais de quel canton? — De Saint-Gall. — Si vous

(1) Ita enim res postulat ipsa. (L. Epp. II, p. 135.)

(2) So machte er sich mit unglaublicher Freudigkeit des Geistes, im Nahmen Gottes auf den Weg. (Seck., p. 458.)

(3) Voyez ce récit de Kessler, avec tous ses détails et dans le langage naïf du temps, dans Bernet, Johann Kessler, p. 27; Hahnhard, Erzählungen, III, p. 300; et Marheinecke, Gesch. der Ref. II, p. 321, 2e édit.

(4) In einem rothen Schlöpli, in blossen Hosen und Wamms... (Ibid.)

« allez à Wittemberg, vous y trouverez un compa-« triote, le docteur Schurff. » Encouragés par ce bon accueil, ils ajoutèrent : « Messire, ne sauriez-« vous pas nous dire où est maintenant Martin Lu-« ther? — Je sais d'une manière certaine, répondit « le chevalier, que Luther n'est pas à Wittemberg; « mais il doit bientôt s'y rendre. Philippe Mélan-« chton est là. Étudiez le grec et l'hébreu pour bien « comprendre la sainte Écriture. — Si Dieu nous « conserve la vie, reprit un des jeunes Saint-Gal-« lois, nous ne retournerons pas chez nous sans « avoir vu et entendu le docteur Luther; car c'est « à cause de lui que nous avons entrepris ce grand « voyage. Nous savons qu'il veut renverser le sa-« cerdoce et la messe; et comme nos parents nous « ont, dès notre enfance, destinés à la prêtrise, nous « voudrions bien connaître sur quels fondements « il fait reposer son entreprise. » Le chevalier se tut un moment; puis il dit : « Où avez-vous étudié « jusqu'à présent? — A Bâle. — Érasme de Rotter-« dam est-il encore là? que fait-il? » Ils répondirent à ces questions, puis il y eut un nouveau silence. Les deux Suisses ne savaient à quoi s'en tenir. « N'est-ce pas une chose étrange, se disaient-ils, « que ce chevalier nous parle de Schurff, de Mé-« lanchton, d'Érasme, et de la nécessité d'ap-« prendre le grec et l'hébreu? » — « Chers amis, « leur dit tout à coup l'inconnu, que pense-t-on de « Luther en Suisse? — Messire, répondit Kessler, « on a de lui des opinions très-diverses, comme « partout. Quelques-uns ne peuvent assez l'élever; « et d'autres le condamnent comme un abominable « hérétique. — Ah! les prêtres sans doute, » dit l'inconnu.

La cordialité du chevalier avait mis à l'aise les deux étudiants. Ils brûlaient du désir de savoir quel livre il lisait au moment de leur arrivée. Le chevalier l'avait fermé et posé près de lui. Le compagnon de Kessler s'enhardit enfin jusqu'à le prendre. Quel ne fut pas l'étonnement des deux jeunes gens! Les Psaumes en hébreu! L'étudiant repose aussitôt le livre, et, voulant faire oublier son indiscrétion, il dit : « Je donnerais volontiers un doigt de ma main pour « savoir cette langue. — Vous y parviendrez cer-« tainement, lui dit l'inconnu, si vous voulez vous « donner la peine de l'apprendre. »

Quelques instants après, Kessler entendit l'hôte qui l'appelait; le pauvre jeune Suisse craignait quelque mésaventure; mais l'hôte lui dit à voix basse : « Je m'aperçois que vous avez un grand désir de « voir et d'entendre Luther; eh bien, c'est lui qui « est assis à côté de vous. » Kessler, prenant cela pour une raillerie, lui dit : « Ah! monsieur l'hôte, « vous voudriez bien vous moquer de moi. — C'est « lui certainement, répondit l'hôte; seulement, ne « laissez pas voir que vous savez qui il est. » Kessler ne répondit rien, retourna dans la chambre et se remit à table, brûlant de répéter à son camarade ce qu'on lui avait dit. Mais comment faire? Enfin il eut l'idée de se pencher, comme s'il regardait vers la porte, et, se trouvant près de l'oreille de son ami, il lui dit tout bas : « L'hôte assure que cet homme « est Luther. — Il a dit peut-être que c'est Hutten, « reprit son camarade; tu ne l'auras pas bien com-« pris. — Peut-être bien, reprit Kessler; l'hôte aura « dit : C'est Hutten; ces deux noms se ressemblant « assez, j'aurai pris l'un pour l'autre. »

Dans ce moment on entendit un bruit de chevaux devant l'hôtellerie; deux marchands qui voulaient y coucher entrèrent dans la chambre; ils ôtèrent leurs éperons, posèrent leurs manteaux, et l'un d'eux mit à côté de lui sur la table un livre non relié, qui attira aussitôt les regards du chevalier. « Quel « est ce livre? dit-il. — C'est l'explication de quel-« ques évangiles et épîtres par le docteur Luther, « répondit le marchand; cela vient de paraître. » — « Je l'aurai bientôt, » dit le chevalier.

L'hôte vint dire en ce moment : « Le souper est « prêt, mettons-nous à table. » Les deux étudiants, craignant la dépense d'un repas fait en compagnie du chevalier Ulric de Hutten et de deux riches marchands, tirèrent l'hôte à part, et le prièrent de leur faire servir quelque chose pour eux seuls. « Allons, « mes amis, répondit l'aubergiste de l'Ours noir, « mettez-vous seulement à table à côté de ce mon-« sieur; je vous traiterai à prix discret. » — « Venez, « dit le chevalier; je réglerai le compte. »

Pendant le repas, le chevalier inconnu dit beaucoup de paroles simples et édifiantes. Les marchands et les étudiants étaient tout oreilles, et faisaient plus d'attention à ses discours qu'aux mets qu'on leur servait. « Il faut que Luther soit ou un ange « du ciel ou un diable de l'enfer, » dit l'un des marchands dans le courant de l'entretien. Puis il ajouta : « Je donnerais volontiers dix florins si je rencon-« trais Luther et si je pouvais me confesser à lui. »

Le souper fini, les marchands se levèrent; les deux Suisses restèrent seuls avec le chevalier, qui, prenant un grand verre de bière, le leva et dit gravement, selon l'usage du pays : « Suisses! encore « un verre en actions de grâces. » Comme Kessler voulait prendre le verre, l'inconnu le posa et lui en offrit un rempli de vin. « Vous n'êtes pas accou-« tumés à la bière, » lui dit-il.

Puis il se leva, jeta une cotte d'armes sur ses épaules, tendit la main aux étudiants et leur dit : « Quand vous arriverez à Wittemberg, saluez de « ma part le docteur Jérôme Schurff. — Volontiers, « répondirent-ils; mais de la part de qui? — Dites « lui simplement, répliqua-t-il : Celui qui doit ve-

« nir vous salue. » A ces mots il sortit, les laissant dans l'admiration de sa grâce et de sa douceur.

Luther, car c'était bien lui, continua son voyage. On se rappelle qu'il avait été mis au ban de l'Empire; quiconque le rencontrait et le reconnaissait, pouvait donc mettre la main sur lui. Mais au moment où il accomplissait une entreprise qui l'exposait à tout, il était calme et serein, et il s'entretenait gaiement avec ceux qu'il rencontrait sur sa route.

Ce n'était pas qu'il se fît illusion. Il voyait l'avenir gros d'orages. « Satan, disait-il, est transporté de « rage, et tous autour de moi ne méditent que « mort et qu'enfer (1). Je m'avance néanmoins, et « je me jette au-devant de l'Empereur et du pape, « n'ayant personne qui me garde, si ce n'est Dieu « dans le ciel. Il a été donné pouvoir à tous, de « par les hommes, de me tuer partout où l'on me « trouvera. Mais Christ est le Seigneur de tous; s'il « veut qu'on me tue, qu'ainsi soit! »

Ce jour même, le mercredi des Cendres, Luther arriva à Borne, petite ville près de Leipzig. Il comprenait qu'il devait donner connaissance à son prince de la démarche hardie qu'il allait faire; il lui écrivit donc la lettre suivante, de l'auberge du Conducteur, où il était descendu :

« Grâce et paix de la part de Dieu notre père, et « de notre Seigneur Jésus-Christ.

« Sérénissime électeur! gracieux seigneur! ce « qui est arrivé à Wittemberg, à la grande honte « de l'Évangile, m'a rempli d'une telle douleur, « que, si je n'étais pas certain de la vérité de notre « cause, j'en eusse désespéré.

« Votre Altesse le sait, ou, si elle ne le sait pas, « qu'elle l'apprenne. J'ai reçu l'Évangile, non des « hommes, mais du ciel, par notre Seigneur Jésus-« Christ. Si j'ai demandé des conférences, ce n'était « pas que je doutasse de la vérité; mais c'était par « humilité et pour en attirer d'autres. Mais puisque « mon humilité tourne contre l'Évangile, ma con-« science m'ordonne maintenant d'agir d'une autre « manière. J'ai assez cédé à Votre Altesse en m'é-« loignant pendant cette année. Le diable sait que « ce n'est pas par peur que je l'ai fait. Je serais « entré à Worms, quand même il y aurait eu dans « la ville autant de diables que de tuiles sur les « toits. Or, le duc George, dont Votre Altesse me « fait si peur, est pourtant bien moins à craindre « qu'un seul diable. Si c'était à Leipzig (résidence « du duc) qu'eût eu lieu ce qui se passe à Wittem-« berg, je monterais aussitôt à cheval pour m'y « rendre, quand même (que Votre Altesse me par-« donne ces discours), quand même pendant neuf « jours on n'y aurait vu pleuvoir que ducs George, « et que chacun d'eux serait neuf fois plus furieux « que ne l'est celui-ci. A quoi songe-t-il de m'atta-« quer? Prend-il donc Christ, mon Seigneur, pour « un homme de paille (2)? Seigneur, daigne détour-« ner de lui le terrible jugement qui le menace!

« Il faut que Votre Altesse sache que je me rends « à Wittemberg, sous une protection plus puis-« sante que celle d'un électeur. Je ne pense nulle-« ment à solliciter le secours de Votre Altesse; et, « bien loin de désirer qu'elle me protége, je vou-« drais plutôt la protéger moi-même. Si je savais « que Votre Altesse pût ou voulût me protéger, je « n'irais pas à Wittemberg. Il n'y a point d'épée « qui puisse venir en aide à cette cause. Dieu seul « doit tout faire, sans secours ni concours humain. « Celui qui a le plus de foi est celui qui protége le « plus. Or, je remarque que Votre Altesse est en-« core bien faible dans la foi.

« Mais, puisque Votre Altesse désire savoir ce « qu'elle a à faire, je lui répondrai très-humble-« ment : Votre Altesse électorale a déjà trop fait, et « ne doit rien faire du tout. Dieu ne veut et ne peut « souffrir ni vos soucis et vos travaux, ni les miens. « Que Votre Altesse se dirige donc d'après cela.

« Quant à ce qui me concerne, Votre Altesse « doit agir en électeur. Elle doit permettre que les « ordres de Sa Majesté Impériale s'accomplissent « dans ses villes et ses campagnes. Elle ne doit faire « aucune difficulté, si l'on veut me prendre ou me « tuer (3); car personne ne doit s'opposer aux puis-« sances, si ce n'est celui qui les a établies.

« Que Votre Altesse laisse donc les portes ou-« vertes; qu'elle respecte les sauf-conduits, si mes « ennemis eux-mêmes ou leurs envoyés viennent « me chercher dans les États de Votre Altesse. Tout « se fera sans embarras et sans péril pour elle.

« J'ai écrit à la hâte cette lettre, pour que vous « ne vous attristiez pas en apprenant mon arrivée. « J'ai affaire avec un autre homme que le duc « George. Il me connaît bien, et je ne le connais « pas mal.

« Donné à Borne, à l'hôtellerie du Conducteur, « le mercredi des Cendres, 1522.

« Le très-humble serviteur de
« Votre Altesse Électorale,
« MARTIN LUTHER. »

C'est ainsi que Luther s'approchait de Wittemberg. Il écrit à son prince, mais non pour s'excuser. Une confiance inébranlable remplit son cœur.

(1) Furit Satanas; et fremunt vicini undique, nescio quot mortibus et infernis. (L. Epp. II, p. 153.)

(2) Er hält meinen Herrn Christum für ein Mann aus Stroh geflochten. (L. Epp. II, p. 139.)

(3) Und ja nicht wehren..., so sie mich fahen oder tödten will. (Ibid., p. 140.)

Il voit la main de Dieu dans cette cause, et cela lui suffit. L'héroïsme de la foi ne fut peut-être jamais poussé plus loin. L'une des éditions des ouvrages de Luther porte en marge de cette lettre la note suivante : « Ceci est un écrit merveilleux du troisième « et dernier Élie (1). »

Ce fut le vendredi 7 mars que Luther rentra dans sa ville, après avoir mis cinq jours à venir d'Eisenach. Docteurs, étudiants, bourgeois, tous faisaient éclater leur joie ; car ils retrouvaient le pilote qui seul pouvait tirer le navire des récifs où on l'avait engagé.

L'électeur, qui était avec sa cour à Lockau, fut fort ému en lisant la lettre du réformateur. Il voulait le justifier auprès de la diète : « Qu'il m'adresse « une lettre, écrivit-il à Schurff, dans laquelle il « expose les motifs de son retour à Wittemberg, « et qu'il y dise aussi qu'il est revenu sans ma per- « mission. » Luther y consentit,

« Je suis prêt, écrivit-il au prince, à supporter la « défaveur de Votre Altesse et la colère du monde « entier. Les habitants de Wittemberg ne sont-ils « pas mes ouailles ? N'est-ce pas Dieu qui me les a « confiés ? Et ne dois-je pas, s'il le faut, m'expo- « ser pour eux à la mort ? Je crains d'ailleurs de « voir éclater en Allemagne une grande révolte, « par laquelle Dieu punira notre nation. Que Votre « Altesse le sache bien et n'en doute pas, il en a « été arrêté dans le ciel tout autrement qu'à Nu- « remberg (2). » Cette lettre fut écrite le jour même de l'arrivée de Luther à Wittemberg.

Le lendemain, veille du premier dimanche du carême, Luther se rendit chez Jérôme Schurff. Mélanchton, Jonas, Amsdorff, Augustin Schurff, frère de Jérôme, y étaient réunis. Luther les interrogeait avec avidité, et ils l'informaient de tout ce qui s'était passé, lorsqu'on vint annoncer deux étudiants étrangers, qui demandaient à parler au docteur Jérôme. En paraissant au milieu de cette assemblée de docteurs, les deux Saint-Gallois furent d'abord intimidés : mais bientôt ils se rassurèrent, en découvrant au milieu d'eux le chevalier de l'Ours noir. Celui-ci s'approcha d'eux aussitôt, les salua comme d'anciennes connaissances, leur sourit, et montrant du doigt l'un des docteurs, il leur dit : « Voilà « Philippe Mélanchton, dont je vous ai parlé. » Les deux Suisses demeurèrent tout le jour, en souvenir de la rencontre d'Iéna, avec les docteurs de Wittemberg.

Une grande pensée occupait le réformateur, et lui faisait oublier la joie de se retrouver au milieu de ses amis. Sans doute le théâtre sur lequel il reparaissait était obscur ; c'était dans une petite ville de la Saxe qu'il allait élever la voix ; et pourtant son entreprise avait toute l'importance d'un événement qui devait influer sur les destinées du monde. Beaucoup de peuples et beaucoup de siècles devaient s'en ressentir. Il s'agissait de savoir si cette doctrine, qu'il avait puisée dans la Parole de Dieu, et qui devait exercer une si grande influence sur le développement futur de l'humanité, serait plus forte que les principes de destruction qui menaçaient son existence. Il s'agissait de savoir si l'on pouvait réformer sans détruire, et frayer les voies à des développements nouveaux, sans anéantir les développements anciens. Réduire au silence des fanatiques que l'ardeur du premier enthousiasme anime ; s'emparer de toute une multitude déchaînée, l'apaiser, la ramener à l'ordre, à la paix, à la vérité ; briser la violence de ce torrent impétueux, qui menaçait de renverser l'édifice naissant de la réforme, et d'en disperser au loin les débris : voilà l'œuvre pour laquelle Luther était revenu à Wittemberg. Mais son influence serait-elle suffisante pour cela ? C'est ce que les événements seuls pouvaient lui apprendre.

L'âme du réformateur frémit à la pensée du combat qui l'attendait. Il releva la tête comme un lion que l'on provoque à la bataille, et qui secoue sa longue crinière. « Il faut à cette heure, dit-il, « fouler aux pieds Satan et combattre avec l'ange « des ténèbres. Si nos adversaires ne se retirent pas « d'eux-mêmes, Christ saura bien les y contraindre. « Nous sommes maîtres de la vie et de la mort, « nous qui croyons au maître de la vie et de la « mort (3). »

Mais en même temps l'impétueux réformateur, comme s'il était dompté par une puissance supérieure, refusa de se servir des anathèmes et des foudres de la Parole, et devint un humble pasteur, un doux berger des âmes. « C'est par la Parole qu'il « faut combattre, dit-il, par la Parole qu'il faut « renverser et détruire ce que l'on a établi par la « violence. Je ne veux pas qu'on emploie la force « contre les superstitieux ni contre les incrédules. « Que celui qui croit s'approche ! que celui qui ne « croit pas, se tienne éloigné ! Nul ne doit être con- « traint. La liberté est de l'essence de la foi (4). »

Le lendemain était un dimanche. C'est ce jour-là, c'est dans l'église, dans la chaire, que reparaîtra aux yeux du peuple le docteur que depuis près d'une année les murailles élevées de la Wartbourg ont

(1) Der wahre, dritte und lezte Elias.... (L. Opp. L. XVIII, p. 271.)

(2) L. Epp. II, p. 143. Luther dut changer cette phrase de sa lettre, sur la demande de l'électeur.

(3) Domini enim sumus vitæ et mortis. (L. Epp. II, p. 150.)

(4) Non enim ad fidem et ad ea quæ fidei sunt, ullus cogendus est.... (Ibid., p. 151.)

dérobé à tous les regards. Luther, dit-on dans Wittemberg, est de retour; Luther va prêcher! Déjà ce mot, qui passe de bouche en bouche, fait à lui seul une diversion puissante aux idées qui égarent le peuple. On va revoir le héros de Worms. On se presse, on s'agite en sens divers : et le dimanche matin, le temple est rempli d'une foule attentive et émue.

Luther devine toutes ces dispositions de son auditoire; il monte dans la chaire; le voilà en présence de ce troupeau qu'il conduisait jadis comme une brebis docile, mais qui vient de s'échapper comme un taureau indompté. Sa parole est simple, noble, pleine à la fois de force et de douceur : on dirait un père tendre, de retour auprès de ses enfants, qui s'informe de leur conduite et leur rapporte avec bonté ce qu'on lui a dit à leur égard. Il reconnaît avec candeur les progrès que l'on a faits dans la foi; il prépare ainsi, il captive les esprits; puis il continue en ces mots :

« Mais il faut plus que la foi; il faut la charité. « Si un homme ayant en main une épée se trouve « seul, peu importe qu'il la tienne ou non dans le « fourreau; mais s'il est au milieu de la foule, il « doit faire en sorte de ne blesser personne.

« Que fait une mère à son enfant? Elle lui donne « d'abord du lait, puis une nourriture très-délicate. « Si elle voulait commencer par lui donner de la « viande et du vin, qu'en résulterait-il?...

« Ainsi devons-nous agir avec nos frères. As-tu « assez de la mamelle, ô mon ami! à la bonne « heure : mais permets que ton frère la prenne « aussi longtemps que tu l'as prise toi-même.

« Voyez le soleil... Il nous apporte deux choses, « la lumière et la chaleur. Il n'est pas de roi assez « puissant pour rompre ses rayons; ils arrivent « en droite ligne jusqu'à nous; mais la chaleur « rayonne et se communique en tous sens. Ainsi « la foi, semblable à la lumière, doit toujours être « droite et inflexible; mais la charité, semblable « à la chaleur, doit rayonner de tous côtés et se « plier à tous les besoins de nos frères. »

Luther ayant ainsi préparé ses auditeurs, il les serre de plus près :

« L'abolition de la messe, dites-vous, est conforme « à l'Écriture : d'accord; mais quel ordre, quelle « bienséance avez-vous observés? Il fallait présen- « ter au Seigneur de ferventes prières, il fallait « s'adresser à l'autorité; alors chacun eût pu recon- « naître que la chose venait de Dieu... »

Ainsi parlait Luther. Cet homme de grand courage, qui avait résisté à Worms aux princes de la terre, faisait sur les esprits une impression profonde, par des paroles de sagesse et de paix. Carlstadt et les prophètes de Zwickau, si grands, si puissants, pendant quelques semaines, et qui avaient dominé et agité Wittemberg, étaient devenus petits, à côté du prisonnier de la Wartbourg.

« La messe, continue-t-il, est une mauvaise « chose; Dieu en est l'ennemi; elle doit être abolie; « et je voudrais qu'elle fût, dans l'univers entier, « remplacée par la cène de l'Évangile. Mais que « l'on n'en arrache personne avec violence. C'est à « Dieu qu'il faut remettre la chose. C'est sa Parole « qui doit agir, et non pas nous. — Et pourquoi? « direz-vous. — Parce que je ne tiens pas les cœurs « des hommes en ma main, comme le potier tient « l'argile dans la sienne. Nous avons le droit de « dire; nous n'avons pas celui de faire. Prêchons : « le reste appartient à Dieu. Si j'emploie la force, « qu'obtiendrai-je? Des grimaces, des apparences, « des singeries, des ordonnances humaines, des « hypocrisies... Mais il n'y aura ni sincérité du « cœur, ni foi, ni charité. Tout manque dans une « œuvre où manquent ces trois choses, et je n'en « donnerais pas... la queue d'une poire (1).

« Ce qu'il faut avant tout prendre aux gens, c'est « leur cœur; et pour cela, il faut prêcher l'Évan- « gile. Alors la Parole tombera aujourd'hui dans « un cœur, demain dans un autre, et elle agira de « telle manière que chacun se retirera de la messe « et l'abandonnera. Dieu fait plus par sa seule Pa- « role, que si vous, si moi, si le monde entier, « nous réunissions toutes nos forces. Dieu s'empare « du cœur; et le cœur pris, tout est pris.

« Je ne dis pas cela pour rétablir la messe. Puis- « qu'elle est à bas, au nom de Dieu qu'elle y reste! « Mais fallait-il s'y prendre comme on s'y est pris? « Paul étant un jour arrivé à Athènes, ville puis- « sante, y trouva des autels élevés aux faux dieux. « Il alla de l'un à l'autre, les considéra tous et n'en « toucha aucun. Mais il se rendit paisiblement au « milieu de la place, et déclara au peuple que tous « ses dieux n'étaient que des idoles. Cette parole « s'empara des cœurs, et les idoles tombèrent, sans « que Paul les touchât.

« Je veux prêcher, je veux parler, je veux écrire; « mais je ne veux contraindre personne; car la foi « est une chose volontaire. Voyez ce que j'ai fait! « Je me suis élevé contre le pape, les indulgences « et les papistes, mais sans tumulte et sans vio- « lence. J'ai mis en avant la Parole de Dieu, j'ai « prêché, j'ai écrit; je n'ai pas fait autre chose. Et « tandis que je dormais, ou qu'assis familièrement « à table avec Amsdorff et Mélanchton, nous bu- « vions, en causant, de la bière de Wittemberg, « cette Parole que j'avais prêchée a renversé le pa- « pisme, tellement que jamais ni prince ni empe-

(1) Ich wollte nicht einen Birnstiel darauf geben. (L. Opp. L. XVIII, p. 255.)

« reur ne lui ont causé tant de mal. Je n'ai rien « fait : la Parole seule a tout fait. Si j'avais voulu en « appeler à la force, l'Allemagne eût peut-être été « baignée dans le sang. Mais qu'en fût-il résulté? « Ruine et désolation pour l'âme et pour le corps. « Je suis donc resté tranquille et j'ai laissé la Pa-« role elle-même courir le monde. Savez-vous ce « que le diable pense quand il voit recourir à la « force pour répandre l'Évangile parmi les hommes? « Assis, les bras croisés, derrière le feu de l'enfer, « Satan dit avec un œil malin et un affreux sourire: « Ah! comme ces fous sont des gens sages de jouer « ainsi mon jeu! — Mais s'il voit la Parole courir et « lutter seule sur le champ de bataille, alors il se « trouble, ses genoux se heurtent; il frémit et se « pâme d'effroi. »

Luther reparut en chaire le mardi; et sa puissante parole retentit de nouveau au milieu de la foule émue. Il y remonta le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi, le dimanche. Il passa en revue la destruction des images, la distinction des viandes, les ordonnances de la cène, la restitution de la coupe, l'abolition de la confession. Il montra que ces points étaient encore plus indifférents que la messe, et que les auteurs des désordres qui avaient eu lieu dans Wittemberg avaient fait un grossier abus de leur liberté. Il fit entendre tour à tour la voix d'une charité toute chrétienne et l'éclat d'une sainte indignation.

Il s'éleva surtout avec force contre ceux qui prenaient part à la légère à la cène de Jésus-Christ. « Ce « n'est pas la manducation extérieure qui fait le « chrétien, dit-il, c'est la manducation intérieure, « spirituelle, qui s'opère par la foi, et sans laquelle « toutes les formes ne sont que des apparences et « de vaines grimaces. Or, cette foi consiste à croire « fermement que Jésus-Christ est le Fils de Dieu; « que s'étant chargé de nos péchés et de nos ini-« quités, et les ayant portés sur la croix, il en est « lui-même la seule, la toute-puissante expiation; « qu'il se tient maintenant sans cesse devant Dieu, « qu'il nous réconcilie avec le Père, et qu'il nous a « donné le sacrement de son corps, pour affermir « notre foi dans cette miséricorde ineffable. Si je « crois ces choses, Dieu est mon défenseur; avec « lui je brave le péché, la mort, l'enfer, les démons; « ils ne peuvent me faire aucun mal, ni même « froisser un seul cheveu de ma tête. Ce pain spi-« rituel est la consolation des affligés, le remède des « malades, la vie des mourants, la nourriture de « ceux qui ont faim, et le trésor des pauvres. Celui « que ses péchés n'attristent pas, ne doit donc point « venir vers cet autel : qu'y ferait-il? Ah! que « notre conscience nous accuse, que notre cœur se « fende à la pensée de nos fautes, et nous ne nous « approcherons pas du saint sacrement avec tant « d'imprudence. »

La foule ne cessait de remplir le temple; on accourait même des villes voisines pour entendre le nouvel Élie. Capiton, entre autres, vint passer deux jours à Wittemberg, et entendit deux des sermons du docteur. Jamais Luther et le chapelain du cardinal Albert n'avaient été si bien d'accord. Mélanchton, les magistrats, les professeurs, tout le peuple, étaient dans l'allégresse (1). Schurff, ravi de cette issue d'une si triste affaire, se hâta de la communiquer à l'électeur. Le vendredi 15 mars, jour où Luther avait prononcé son sixième discours, il lui écrivit: « Ah! quelle joie le retour du doc-« teur Martin répand parmi nous! ses paroles, avec « le secours de la grâce divine, ramènent chaque « jour davantage dans le chemin de la vérité nos « pauvres âmes égarées. Il est clair comme le so-« leil que l'Esprit de Dieu est en lui, et que c'est « par sa dispensation spéciale qu'il est revenu à « Wittemberg (2). »

En effet, ces discours sont des modèles d'éloquence populaire, mais non pas de celle qui, aux temps de Démosthène, ou même de Savonarola, enflammait les esprits. La tâche de l'orateur de Wittemberg était plus difficile à remplir. Il est plus aisé d'exciter une bête féroce, que de la calmer quand elle est en fureur. Il s'agissait d'apaiser une multitude fanatisée, de dompter des passions déchaînées; et Luther le fit. Dans ses huit discours, le réformateur ne laissa pas échapper, contre les auteurs des troubles, une allusion pénible, un seul mot propre à les blesser. Mais plus il était modéré, plus il était fort; plus il ménageait ceux qui s'égaraient, plus il vengeait la vérité offensée. Comment le peuple de Wittemberg eût-il pu résister à sa puissante éloquence? On attribue d'ordinaire les discours qui prêchent la modération à la timidité, aux ménagements, à la crainte. Ici, rien de semblable. Luther se présentait au peuple de Wittemberg, en bravant l'excommunication du pape et la proscription de l'Empereur. Il revenait malgré la défense de l'électeur, qui lui avait déclaré ne pouvoir le défendre. Luther, à Worms même, n'avait pas montré tant de courage. Il affrontait les dangers les plus pressants; aussi sa voix ne fut pas méconnue : cet homme qui bravait l'échafaud avait le droit d'exhorter à la soumission. Il peut hardiment parler d'obéissance à Dieu, celui qui, pour le faire, brave toutes les persécutions des hommes. A la parole de Luther, les objections s'évanouirent, le tumulte s'apaisa, la sédition cessa de faire entendre ses cris, et les bourgeois de Wit-

(1) Grosse Freude und Frohlocken unter Gelahrten und Ungelahrten. (L. Opp. XVIII, p. 266.)

(2) Aus sonderlicher Schickung des Allmachtigen.... (Ibid.)

temberg rentrèrent dans leurs tranquilles demeures.

Celui des moines augustins qui s'était montré le plus enthousiaste, Gabriel Didyme, n'avait pas perdu une parole du réformateur. « Ne trouvez-« vous pas que Luther est un docteur admirable ?» lui demanda un auditeur tout ému. — « Ah ! ré-« pondit-il, je crois entendre la voix, non d'un « homme, mais d'un ange (1). » Bientôt Didyme reconnut hautement qu'il s'était trompé. « Il est « devenu un autre homme, » disait Luther (2).

Il n'en fut pas d'abord ainsi de Carlstadt. Méprisant les études, affectant de se trouver dans les ateliers des artisans de Wittemberg, pour y recevoir l'intelligence des Écritures, il fut blessé de voir son œuvre s'écrouler à l'apparition de Luther (3). C'était à ses yeux arrêter la réforme elle-même. Aussi avait-il toujours l'air abattu, sombre et mécontent. Cependant il fit à la paix le sacrifice de son amour-propre; il réprima ses désirs de vengeance; il se réconcilia, au moins en apparence, avec son collègue, et reprit peu après ses cours à l'université (4).

Les principaux prophètes ne se trouvaient pas à Wittemberg lors de l'arrivée de Luther. Nicolas Storck avait été courir le pays; Marc Stübner avait quitté le toit hospitalier de Mélanchton. Peut-être leur esprit prophétique s'était-il évanoui, et n'avaient-ils eu *ni voix ni réponse* (5), dès qu'ils avaient appris que le nouvel Élie dirigeait ses pas vers ce nouveau Carmel. L'ancien maître d'école Cellarius y était seul demeuré. Cependant Stübner, ayant été informé que les brebis de son troupeau s'étaient dispersées, revint en toute hâte. Ceux qui étaient demeurés fidèles à « la prophétie céleste, » entourèrent leur maître, lui racontèrent les discours de Luther, et lui demandèrent avec inquiétude ce qu'ils devaient penser et faire (6). Stübner les exhorta à demeurer fermes dans leur foi. « Qu'il « se présente, s'écria Cellarius, qu'il nous accorde « une conférence, qu'il nous laisse exposer notre « doctrine, et nous verrons... »

Luther se souciait peu de se rencontrer avec ces hommes; il savait qu'il y avait en eux un esprit violent, impatient, superbe, qui ne pouvait supporter des avertissements, même charitables, et qui prétendait que chacun se soumît au premier mot, comme à une autorité souveraine (7). Tels sont les enthousiastes dans tous les temps. Cependant, puisqu'on lui demandait une entrevue, le docteur ne pouvait la refuser. D'ailleurs, il pouvait être utile aux simples du troupeau qu'il démasquât l'imposture des prophètes. La conférence eut lieu. Stübner prit le premier la parole. Il exposa comment il voulait renouveler l'Église et changer le monde. Luther l'écouta avec un grand calme (8). « Rien de ce que vous avez dit, répondit-il enfin « avec gravité, ne repose sur la sainte Écriture. Ce « ne sont que des fables. » A ces mots, Cellarius ne se possède plus; il élève la voix; il fait les gestes d'un furieux; il trépigne; il frappe la table qui est devant lui (9); il s'irrite; il s'écrie que c'est une indignité d'oser parler ainsi à un homme de Dieu. Alors Luther reprend : « Saint Paul déclare que les « preuves de son apostolat ont éclaté par des pro-« diges; prouvez le vôtre par des miracles. » — « Nous le ferons, » répondirent les prophètes (10). — « Le Dieu que j'adore, dit Luther, saura bien « tenir vos dieux en bride. » Stübner, qui était demeuré plus calme, arrêtant alors les yeux sur le réformateur, lui dit d'un air inspiré : « Martin Lu-« ther ! je vais te déclarer ce qui se passe mainte-« nant dans ton âme... Tu commences à croire que « ma doctrine est vraie. » Luther, ayant quelques instants gardé le silence, reprit : « Dieu te châtie, « Satan !... » A ces mots, tous les prophètes sont hors d'eux-mêmes. « L'Esprit ! l'Esprit ! » s'écrient-ils. Luther, reprenant avec ce ton froid du dédain et ce langage incisif et familier qui lui était propre : « Je donne sur le museau à votre *Esprit* (11), » dit-il. Les clameurs redoublent; Cellarius surtout se distingue par ses emportements. Il est furieux, il frémit, il écume (12). On ne pouvait plus s'entendre dans la chambre de la conférence. Enfin les trois prophètes abandonnent la place, et s'éloignent le même jour de Wittemberg.

Ainsi Luther avait accompli l'œuvre pour laquelle il avait quitté sa retraite. Il avait tenu tête au fanatisme et chassé du sein de l'Église renouvelée l'enthousiasme et le désordre qui prétendaient l'envahir. Si, d'une main, la réformation jetait bas les poudreuses décrétales de Rome, de l'autre elle repoussait les prétentions des mystiques, et elle affermissait sur le terrain qu'elle avait conquis, la Parole vivante

(1) Imò, inquit, angeli, non hominis vocem mihi audisse videor. (Camerarius, p. 12.)

(2) In alium virum mutatus est. (L. Epp. II, p. 156.)

(3) Ego Carlstadium offendi, quod ordinationes suas cessavi. (Ibid., p. 177.)

(4) Philippi et Carlstadii lectiones, ut sunt optimæ... (Ibid., p. 284.)

(5) I Rois, chap. XVIII, v. 29.

(6) Rursum ad ipsum confluere... (Camer., p. 52.)

(7) Vehementer superbus et impatiens... credi vult plenâ auctoritate, ad primam vocem... (L. Epp. II, p. 179.)

(8) Audivit Lutherus placidè... (Camer., p. 52.)

(9) Cum ei solum pedibus et præpositam mensulam manibus feriret. (Ibid.)

(10) Quid pollicentes de mirabilibus affectionibus. (Ibid., p. 53.)

(11) Ihren Geist haue er über die Schnauze. (L. Opp. Altenburg. Ausg. III, p. 137.)

(12) Spumabat et fremebat et furebat. (L. Epp. II, p. 179.)

et immuable de Dieu. Le caractère de la réformation était ainsi bien établi. Elle devait toujours se mouvoir entre ces deux extrêmes, également éloignée des convulsions des fanatiques et de l'état de mort de la papauté.

Alors une population passionnée, égarée, qui avait rompu tout frein, s'apaise, se calme, se soumet; et la tranquillité la plus parfaite se rétablit dans cette cité qui, il y a peu de jours encore, était comme une mer en tourmente.

Une entière liberté fut aussitôt établie à Wittemberg. Luther continua à demeurer dans le couvent et à porter l'habit monastique; mais chacun était libre de faire autrement. On pouvait, en prenant la cène, se contenter de l'absolution générale, ou en demander une particulière. On établit en principe de ne rien rejeter que ce qui était opposé à une déclaration claire et formelle de l'Écriture sainte (1). Ce n'était pas de l'indifférence; au contraire, la religion fut ramenée ainsi à ce qui est son essence; le sentiment religieux se retira des formes accessoires, où il avait failli se perdre, et se reporta sur ce qui en est la base. Ainsi la réformation fut sauvée, et la doctrine put continuer à se développer au sein de l'Église, selon la charité et la vérité.

IX

Traduction du Nouveau Testament. — La foi et l'Écriture. — Opposition. — Importance de la publication de Luther. — Besoin d'un exposé systématique. — Les lieux communs. — Le péché originel. — Salut. — Libre arbitre. — Effet des lieux communs.

A peine le calme fut-il rétabli, que le réformateur se tourna vers son cher Mélanchton, et lui demanda son assistance pour mettre la dernière main à la version du Nouveau Testament, qu'il avait rapportée de la Wartbourg (2). Mélanchton avait, dès l'an 1519, établi le grand principe, qu'il faut expliquer les Pères d'après l'Écriture, et non l'Écriture d'après les Pères. Approfondissant toujours plus les écrits du Nouveau Testament, il se sentait à la fois ravi de leur simplicité et frappé de leur profondeur. « Ce n'est que là, » disait hautement cet homme si familier avec tous les philosophes de l'antiquité, « que se trouve la vraie nourriture de l'âme. » Aussi se rendit-il avec joie à l'invitation de Luther; et dès lors les deux amis passèrent ensemble de longues heures à étudier et à traduire la Parole inspirée. Souvent ils s'arrêtaient dans leurs laborieuses recherches pour donner cours à leur admiration. « La raison pense, disait Luther. Oh! si « seulement une fois je pouvais entendre Dieu! je « courrais pour cela au bout du monde... Écoute « donc, ô homme, mon frère!... Dieu, le créateur « des cieux et de la terre, te parle... »

On se mit à travailler à l'impression du Nouveau Testament avec un zèle sans exemple (3). On eût dit que les ouvriers eux-mêmes sentaient l'importance de l'œuvre qu'ils préparaient. Trois presses étaient employées à ce travail, et dix mille feuilles étaient imprimées chaque jour (4).

Enfin, le 21 septembre, parut l'édition complète, de trois mille exemplaires, en deux volumes in-folio, avec ce simple titre : *Le Nouveau Testament — Allemand. — Wittemberg.* Il n'y avait point de nom d'homme. Chaque Allemand put dès lors se procurer la Parole de Dieu pour une somme modique (5).

La traduction nouvelle, écrite dans l'esprit même des livres saints, dans une langue vierge encore, et qui déployait pour la première fois ses grandes beautés, saisissait, ravissait, ébranlait les plus petits du peuple comme les plus élevés. C'était une œuvre nationale; c'était le livre du peuple; c'était plus, c'était vraiment le livre de Dieu. Des adversaires même ne purent refuser leur approbation à ce travail admirable; et l'on vit des amis indiscrets de la réformation, frappés de la beauté de cette œuvre, s'imaginer y reconnaître une seconde inspiration. Cette traduction servit à propager la piété chrétienne, plus que tous les autres écrits de Luther. L'œuvre du seizième siècle fut ainsi placée sur une base, où rien ne pourra l'ébranler. La Bible, donnée au peuple, ramena l'esprit humain, qui depuis des siècles errait dans le labyrinthe tortueux de la scolastique, à la source divine du salut. Aussi le succès de ce travail fut-il prodigieux. En peu de temps, tous les exemplaires furent enlevés. Au mois de décembre, une seconde édition parut. En 1533, on comptait déjà dix-sept éditions du Nouveau Testament de Luther, imprimées à Wittemberg, treize à Augsbourg, douze à Bâle, une à Erfurt, une à Grimma, une à Leipzig, treize à Strasbourg (6)... Tels étaient les ressorts puissants qui soulevaient et transformaient l'Église et le monde.

La première édition du Nouveau Testament s'imprimait encore, que Luther entreprit déjà de traduire l'Ancien. Commencé en 1522, ce travail fut poursuivi sans interruption. Il publia cette traduc-

(1) Ganz klare und gründliche Schrift.

(2) Verum omnia nunc elimare cœpimus Philippus et ego. (L. Epp. II, p. 176.)

(3) Ingenti labore et studio. (Ibid., p. 236.)

(4) Singulis diebus decies millia chartarum sub tribus prelis... (L. Epp. II, p. 236.)

(5) Un florin et demi, environ trois francs.

(6) Gesch. d. deutsch. Bibel Uebersetz.

tion par parties, à mesure qu'elle avançait, afin de satisfaire plus vite l'impatience qu'on témoignait de toutes parts, et de faciliter aux pauvres l'acquisition du livre.

C'est de l'Écriture et de la foi, deux sources qui au fond n'en forment qu'une seule, que la vie évangélique a découlé et qu'elle se répand encore dans le monde. Ces deux principes combattaient deux erreurs fondamentales. La foi était opposée à la tendance pélagienne du catholicisme; l'Écriture l'était à la théorie de la tradition et de l'autorité de Rome. L'Écriture amenait à la foi, et la foi ramenait à l'Écriture. « L'homme ne peut faire aucune œuvre méritoire; la grâce libre de Dieu, qu'il reçoit par la foi en Christ, le sauve seule. » Telle était la doctrine proclamée dans la chrétienté. Or, cette doctrine devait pousser la chrétienté vers l'Écriture. En effet, si la foi en Christ est tout dans le christianisme, si les pratiques et les ordonnances de l'Église ne sont rien, ce n'est pas à la parole de l'Église, mais à la parole de Christ que l'on doit adhérer. Le lien qui attache à Christ deviendra tout pour l'âme fidèle. Que lui importe le lien extérieur qui l'unit à une Église extérieure, asservie à des opinions d'hommes?... Ainsi, comme la parole de la Bible avait poussé les contemporains de Luther vers Jésus-Christ, l'amour qu'ils avaient pour Jésus-Christ les poussait à son tour vers la Bible. Ce n'était pas, comme on se l'imagine de nos jours, par un principe philosophique, par suite d'un doute, ou par un besoin d'examen, qu'ils revenaient à l'Écriture; c'était parce qu'ils y trouvaient la Parole de Celui qu'ils aimaient. « Vous nous avez annoncé Christ, « disaient-ils au réformateur, faites-le-nous main« tenant entendre lui-même. » Et ils se précipitaient sur les feuilles qui leur étaient livrées, comme sur une lettre venue du ciel.

Mais, si la Bible fut reçue avec tant de joie par ceux qui aimaient Christ, elle fut repoussée avec haine par ceux qui préféraient les traditions et les pratiques des hommes. Une persécution violente accueillit cette œuvre du réformateur. A l'ouïe de la publication de Luther, Rome trembla. La plume qui transcrivit les oracles sacrés fut vraiment celle que l'électeur Frédéric avait vue en songe, et qui, s'étendant jusqu'aux sept collines, avait fait chanceler la tiare de la papauté. Le moine dans sa cellule, le prince sur son trône, poussèrent un cri de colère. Les prêtres ignorants frémirent, à la pensée que tout bourgeois, tout paysan même, serait maintenant en état de discuter avec eux sur les enseignements du Seigneur. Le roi d'Angleterre dénonça cette œuvre à l'électeur Frédéric et au duc George de Saxe. Mais déjà, dès le mois de novembre, le duc avait ordonné à tous ses sujets de remettre tout exemplaire du Nouveau Testament de Luther entre les mains du magistrat. La Bavière, le Brandebourg, l'Autriche, tous les États dévoués à Rome, rendirent les mêmes arrêts. En quelques lieux on fit de ces livres saints, sur la place publique, un bûcher sacrilége (1). Ainsi Rome renouvelait, au seizième siècle, les attentats par lesquels le paganisme avait voulu détruire la religion de Jésus-Christ, au moment où l'empire échappait aux prêtres et à leurs idoles. Mais qui peut arrêter la marche triomphante de l'Évangile? « Même après mes défenses, écrivait « le duc George, plusieurs milliers d'exemplaires « ont été vendus et lus dans mes États. »

Dieu se servit même, pour répandre sa Parole, des mains qui prétendaient la détruire. Les théologiens catholiques, voyant qu'ils ne pouvaient arrêter l'œuvre du réformateur, publièrent eux-mêmes une traduction du Nouveau Testament. C'était la traduction de Luther, çà et là corrigée par les éditeurs. On ne fit aucune difficulté de la laisser lire. Rome ne savait pas encore que partout où la Parole de Dieu s'établit, sa puissance chancelle. Joachim de Brandebourg permit à tous ses sujets de lire toute traduction de la Bible, latine ou allemande, pourvu qu'elle ne vînt pas de Wittemberg. Les peuples de l'Allemagne, ceux du Brandebourg en particulier, firent ainsi un grand pas dans la connaissance de la vérité.

La publication du Nouveau Testament en langue vulgaire est une des époques importantes de la réformation. Si le mariage de Feldkirchen avait été le premier pas qu'avait fait la réforme pour passer de la doctrine dans la vie; si l'abolition des vœux monastiques fut le second; si l'établissement de la cène du Seigneur fut le troisième, la publication du Nouveau Testament fut peut-être le plus important de tous. Elle opéra un changement total dans la société : non-seulement dans le presbytère du prêtre, dans la cellule du moine ou dans le sanctuaire du Seigneur, mais encore dans les maisons des grands, dans celles des bourgeois des villes et des habitants des campagnes. Quand on commença à lire la Bible dans les familles de la chrétienté, la chrétienté fut changée. Il y eut dès lors d'autres habitudes, d'autres mœurs, d'autres conversations, une autre vie. Avec la publication du Nouveau Testament, la réformation sortit de l'école et de l'Église, et prit possession des foyers du peuple.

L'effet produit fut immense. Le christianisme de l'Église primitive, tiré, par la publication des saintes Écritures, de l'oubli où depuis des siècles il était tombé, fut ainsi présenté aux regards de la nation; et cette vue suffit pour justifier les attaques

(1) Qui et alicubi in unum congesti rogum publicè combusti sunt.

dont Rome avait été l'objet. Les hommes les plus simples, pourvu qu'ils connussent les lettres allemandes, des femmes, des artisans (c'est un contemporain, grand ennemi de la réformation, qui nous le raconte), étudiaient avec avidité le Nouveau Testament (1). Ils le portaient partout avec eux; bientôt ils le surent par cœur, et les pages de ce livre proclamaient hautement le parfait accord de la réformation de Luther et de la révélation de Dieu.

Cependant ce n'était que par fragments que la doctrine de la Bible et de la réformation avait été jusqu'alors établie. Telle vérité avait été exposée dans un écrit; telle erreur, attaquée dans un autre. Sur un vaste terrain se trouvaient épars et confus les débris de l'ancien édifice et les matériaux du nouveau; mais l'édifice lui-même manquait encore. La publication du Nouveau Testament répondait sans doute à ce besoin. La réformation pouvait dire, en donnant ce livre : Voilà mon système! Mais comme chacun est libre de prétendre qu'il n'a d'autre système que la Bible, la réformation devait formuler ce qu'elle avait trouvé dans l'Écriture. C'est ce que Mélanchton fit en son nom.

Il avait marché à pas comptés, mais à pas assurés, dans son développement théologique, et avait toujours publié avec courage le fruit de ses recherches. Déjà, en 1520, il avait déclaré ne voir dans plusieurs des sept sacrements qu'une imitation des cérémonies judaïques; et dans l'infaillibilité du pape, qu'une prétention orgueilleuse, également opposée à la sainte Écriture et au bon sens. « Pour « combattre ces doctrines, il nous faut, avait-il dit, « plus qu'un Hercule (2). » Ainsi Mélanchton était parvenu au même point que Luther, quoique par une voie plus scientifique et plus calme. Le moment était arrivé où il devait à son tour confesser sa foi.

Dès 1521, pendant la captivité de Luther, son célèbre ouvrage « *Sur les lieux communs théologiques* » avait présenté à l'Europe chrétienne un corps de doctrine, dont les bases étaient solides et les proportions admirables. Un ensemble simple et majestueux se dessinait devant les yeux étonnés de la génération nouvelle. La traduction du Nouveau Testament justifia la réformation auprès du peuple; les *Lieux communs* de Mélanchton la justifièrent auprès des savants.

L'Église subsistait depuis quinze siècles et n'avait pas encore vu un pareil ouvrage. Abandonnant les développements ordinaires de la théologie scolastique, l'ami de Luther donnait enfin à la chrétienté un système théologique tiré uniquement de l'Écriture. On y trouvait un souffle de vie, un mouvement d'intelligence, une force de vérité, une simplicité d'exposition, qui faisaient un étonnant contraste avec les subtils et pédantesques systèmes des écoles. Les esprits les plus philosophiques, comme les théologiens les plus sévères, en furent dans une égale admiration.

Érasme appela cet écrit : une armée merveilleusement rangée en bataille contre la tyrannie pharisaïque des faux docteurs (3); et, tout en avouant qu'il n'était pas d'accord avec l'auteur sur tous les points, il ajouta que, quoiqu'il l'eût toujours aimé, il ne l'avait jamais tant aimé qu'après avoir lu cet ouvrage. « Tant il y a, » dit Calvin plus tard, en le présentant à la France, « que la plus grande sim- « plicité est la plus grande vertu à traiter la doc- « trine chrétienne (4). »

Mais nul n'éprouva une joie semblable à celle de Luther. Cet ouvrage fut toute sa vie l'objet de son admiration. Ces sons isolés que sa main agitée avait arrachés, dans la vive émotion de son âme, à la harpe des prophètes et des apôtres, se trouvaient ici ordonnés en une ravissante harmonie. Ces pierres éparses, qu'il avait détachées avec effort de la carrière des Écritures, étaient maintenant assemblées en un édifice majestueux. Aussi ne cessa-t-il de conseiller la lecture de cet écrit aux jeunes gens qui venaient chercher la science à Wittemberg, en leur disant : « Si vous voulez être théologiens, lisez « Mélanchton (5). »

Selon Mélanchton, le sentiment profond de la misère à laquelle l'homme se trouve réduit par le péché, est la base sur laquelle doit s'élever l'édifice de la théologie chrétienne. Ce mal immense est le fait primitif, l'idée mère dont la science part; il est le caractère qui distingue la théologie de toutes les sciences qui n'ont que la raison pour instrument.

Le théologien chrétien, plongeant au fond du cœur de l'homme, en expose les lois et les attractions mystérieuses, comme un autre savant exposa plus tard les lois et les attractions des corps. « Le « péché originel, dit-il, est une inclination née « avec nous, un certain élan qui nous est agréable, « une certaine force qui nous entraîne à pécher, et « qui a été répandue par Adam dans toute sa pos- « térité. De même qu'il y a dans le feu une force « native qui le porte en haut, de même qu'il y a « dans l'aimant une force naturelle par laquelle il

(1) Ut sutores, mulieres et quilibet idiotæ.... avidissimè legerent. (Cochlœus, p. 50.)

(2) Adversus quas non uno nobis, ut ita dicam, Hercule opus est. (Corp. Ref. I, p. 137.)

(3) Video dogmatum aciem pulchrè instructam adversus tyrannidem pharisaicam. (Er. Epp., p. 949.)

(4) La Somme de théologie, par Philippe Mélanchton. Genève, 1551. Jehan Calvin aux lecteurs.

(5) Librum invictum, disait-il encore, non solum immortalitate, sed et canone ecclesiastico dignum. (De servo arbitrio.)

« attire à soi le fer, de même aussi il y a dans « l'homme une force première qui le porte au mal. « Je veux que dans Socrate, dans Xénocrate, dans « Zénon, se soient trouvées la constance, la tempé- « rance, la chasteté; ces ombres de vertus étaient « dans des esprits impurs et provenaient de l'amour « de soi-même; c'est pourquoi il faut les regarder, « non comme de vraies vertus, mais comme des « vices (1). » Ces paroles peuvent paraître dures; mais elles ne le sont que si l'on méconnaît le sens de Mélanchton. Nul n'était plus que lui disposé à reconnaître, dans les païens, des vertus dignes de l'estime des hommes; mais il établit cette grande vérité, que la loi souveraine, donnée de Dieu à toutes ses créatures, c'est de l'aimer par-dessus toutes choses; or, si l'homme, en faisant ce que Dieu commande, le fait non par amour pour Dieu, mais par amour pour soi-même, Dieu pourra-t-il lui tenir compte de ce qu'il ose se substituer lui-même à son infinie majesté? et n'y aura-t-il point de vice dans un acte où se trouve une rébellion expresse contre le Dieu souverain?

Le théologien de Wittemberg montre ensuite comment l'homme est sauvé de cette misère. « L'a- « pôtre, dit-il, t'appelle à contempler, à la droite « du Père, le Fils de Dieu, puissant médiateur, « qui intercède pour nous, et il te demande d'être « assuré que tes péchés te sont remis, et que tu es « réputé juste et reçu du Père, à cause de ce Fils, « victime immolée sur la croix (2). »

Ce qui rend surtout remarquable cette première édition des *Lieux communs*, c'est la manière dont le théologien de l'Allemagne y parle du libre arbitre. Il reconnaît, mieux peut-être encore que ne l'avait fait Luther, parce qu'il était plus théologien que lui, que cette doctrine ne pouvait être séparée de celle qui était l'essence de la réformation. La justification de l'homme devant Dieu ne procède que de la foi, voilà le premier point; cette foi ne procède dans le cœur de l'homme que de la grâce de Dieu, voilà le second. Mélanchton sent fort bien que si l'on accorde à l'homme quelque habileté naturelle pour croire, on renversera dans le second point cette grande doctrine de la grâce que l'on a établie dans le premier. Il avait trop de discernement et d'intelligence des Écritures pour se tromper en une si grave matière. Mais il alla trop loin. Au lieu de se renfermer dans les limites de la question religieuse, il aborda la question métaphysique. Il établit un fatalisme qui pourrait faire regarder Dieu comme l'auteur du mal, et qui, par conséquent, n'a aucun fondement dans l'Écriture. « Tout « ce qui arrive, dit-il, arrivant nécessairement en « conformité avec la prédestination divine, il est « évident que notre volonté n'a aucune liberté (3). »

Mais ce que Mélanchton surtout se propose, c'est de présenter la théologie comme un système de piété. L'école avait disséqué le dogme jusqu'à lui faire perdre la vie. La tâche de la réformation était donc de ramener la vie dans le dogme mort. Dans les éditions subséquentes, Mélanchton sentit le besoin d'exposer avec une grande clarté les doctrines (4). Mais il n'en fut pas tout à fait ainsi en 1521. « C'est connaître Christ, dit-il, que de connaître « ses bienfaits. Paul, dans son Épître aux Ro- « mains, voulant donner un sommaire de la doc- « trine chrétienne, ne philosophe pas sur le mys « tère de la Trinité, sur le mode de l'incarnation, « sur la création active et passive. De quoi parle-t-il « donc? — De la loi, — du péché, — de la grâce. « C'est de cela que la connaissance de Christ dé- « pend (5). »

La publication de cette dogmatique fut d'un prix inestimable pour la cause de l'Évangile. Les calomnies furent réfutées; les préjugés tombèrent. Dans les églises, dans les cours, dans les universités, on admirait le génie de Mélanchton, et l'on aimait les grâces de son caractère. Ceux même qui ne connaissaient pas l'auteur, furent attirés à ses croyances par son ouvrage. La rudesse et quelquefois la violence du langage de Luther en avaient repoussé plusieurs. Mais voici un homme qui, avec une grande élégance de style, un goût exquis, une clarté admirable, un ordre parfait, expose ces vérités puissantes dont la soudaine explosion a ébranlé le monde. On cherche l'ouvrage, on le lit avec avidité, on l'étudie avec ardeur. Tant de douceur et de modestie gagnèrent les cœurs; tant de noblesse et de force leur imposèrent; et les classes supérieures de la société, jusqu'alors indécises, furent conquises à une sagesse qui adoptait enfin un si beau langage.

D'un autre côté, les ennemis de la vérité, que les coups terribles de Luther n'avaient pas abattus, demeurèrent quelque temps muets et déconcertés, lors de l'apparition de l'écrit de Mélanchton. Ils reconnurent qu'il y avait un autre homme aussi

(1) *Loci communes theologici*. Bâle, 1521, p. 35. Cette édition est très-rare. Voyez, pour les révisions postérieures, celle d'Erlangen, 1828, faite sur celle de Bâle, 1561.

(2) Vult te intueri Filium Dei sedentem ad dexteram Patris, mediatorem interpellantem pro nobis. (Ibid.)

(3) Quandoquidem omnia quæ eveniunt, necessario eveniunt juxta divinam prædestinationem, nulla est voluntatis nostræ libertas. (Loci comm. theolog. Bâle, 1521, p. 35.)

(4) Voyez édit. de 1561, réimprimée en 1829, pages 14 à 44, les divers chapitres: De tribus personis; — De divinitate Filii; — De duabus naturis in Christo; — Testimonia quod Filius sit persona; — Testimonia refutantia Arianos; — De discernendis proprietatibus humanæ et divinæ naturæ Christi; — De Spiritu sancto; etc., etc.

(5) Hoc est Christum cognoscere, beneficia ejus cognoscere, etc. (Ibid.)

digne que Luther de leur haine. « Hélas! s'écriè« rent-ils, malheureuse Allemagne! à quelle ex« trémité va te réduire cet enfantement nou« veau (1)! »

Les *Lieux communs* eurent, de 1521 à 1595, soixante-sept éditions, sans parler des traductions. Ce livre est peut-être, après la Bible, celui qui a le plus contribué à l'établissement de la doctrine évangélique.

X

Opposition. — Henri VIII. — Wolsey. — La reine. — Fisher. — Thomas Morus. — Livres de Luther brûlés. — Henri attaque Luther. — Présentation au pape. — Effet sur Luther. — Force et violence. — Son livre. — Réponse de l'évêque de Rochester. — Réponse de Morus. — Démarche du roi...

Tandis que le « grammairien » Mélanchton apportait, par de si doux accords, un si puissant secours à Luther, des hommes redoutables, hostiles au réformateur, se tournaient avec violence contre lui. Échappé de la Wartbourg, il avait reparu sur la scène du monde; et à cette nouvelle, ses anciens adversaires avaient retrouvé toute leur rage.

Il y avait trois mois et demi que Luther était de retour à Wittemberg, lorsqu'un bruit, que grossissaient toutes les voix de la renommée, lui apporta la nouvelle qu'un des plus grands rois de la chrétienté s'était levé contre lui. Le chef de la maison des Tudor, prince issu à la fois des York et des Lancastre, et sur la tête duquel, après tant de sang répandu, la Rose rouge et la Rose blanche se trouvaient enfin réunies, le puissant roi de l'Angleterre, qui prétendait rétablir sur le continent, et sur la France en particulier, l'antique influence de sa couronne, Henri VIII venait de composer un livre contre le pauvre moine de Wittemberg. « On « vante fort, écrivit Luther à Lange, le 26 juin « 1522, un petit livre du roi d'Angleterre (2). »

Henri VIII avait alors trente et un ans, il était grand, bien fait; un air de majesté et de domination était répandu sur toute sa personne (3); et sa physionomie annonçait la vivacité de son esprit. Véhément, prétendant tout faire plier sous la violence de ses passions, et ayant soif de gloire, il cacha d'abord ses défauts sous une certaine fougue qui est le propre de la jeunesse, et ne manqua pas de flatteurs qui les encouragèrent. Souvent il se rendait, avec la troupe de ses favoris, dans la demeure de son chapelain, Thomas Wolsey, fils d'un boucher d'Ipswich. Doué d'une grande habileté, d'une excessive ambition et d'une audace sans bornes, cet homme, protégé par l'évêque de Winchester, chancelier du royaume, s'était rapidement avancé dans la faveur de son maître, et l'attirait dans sa maison par la séduction de plaisirs et de désordres auxquels le jeune prince n'eût osé se livrer dans son propre palais. Polydore Virgile, alors sous-collecteur du pape en Angleterre, le rapporte (4). Dans ces folles réunions, le chapelain dépassait en licence les jeunes courtisans qui accompagnaient Henri VIII. On le voyait, oubliant la gravité qui convient à un ministre des autels, chanter, danser, rire, folâtrer, tenir des discours obscènes, et faire des armes (5). Il réussit bientôt ainsi à obtenir la première place dans le conseil du roi, et, gouvernant seul le royaume, fit acheter ses bonnes grâces à tous les princes de la chrétienté.

Henri vivait au milieu des bals, des festins, des joutes, et dissipait follement les trésors que l'avarice de son père avait lentement amassés. Des tournois magnifiques se succédaient sans cesse. Le roi, qui, par sa mâle beauté, se distinguait entre tous les combattants (6), y jouait le premier rôle. Si la lutte paraissait un instant douteuse, l'adresse, la force du prince, ou l'adroite politique de ses adversaires, lui assuraient la victoire, et l'enceinte retentissait de cris et d'applaudissements en son honneur. La vanité du jeune prince s'exaltait de ces faciles triomphes, et il n'y avait succès au monde auquel il ne crût pouvoir prétendre. Parmi les spectateurs se trouvait quelquefois la reine. Sa figure grave, son regard triste, son air recueilli et abattu, contrastaient avec le bruyant éclat de ces fêtes. Henri VIII, peu après son avénement au trône, avait épousé, par des raisons d'État, Catherine d'Aragon, plus âgée que lui de cinq ans, veuve de

(1) Heu! infelicem hoc novo partu Germaniam!... (Cochl.)

(2) Jactant libellum regis Angliæ; sed leum illum suspicor sub pelle tectum. (Allusion à Lee, chapelain de Henri VIII, et jeu de mots avec *leo* (lion). L. Epp. II, p. 213.)

(3) He was tall, strong built and proportion'd, and had an air of authority and empire. (Collier, Eccl. Hist. of G. Brit., in-fol. II, p. 1.)

(4) Domi suæ voluptatum omnium sacrarium fecit, quo regem frequenter ducebat. (Polyd. Virgilius, Angl. Hist. Bâle, 1570, in-fol., p. 633.) Polydore Virgile parait avoir souffert de l'orgueil de Wolsey et être plutôt porté à exagérer les torts de ce ministre.

(5) Cum illis adolescentibus unà psallebat, saltabat, sermones lepôris plenos habebat, ridebat, jocabatur. (Polyd. Virg., loc. cit.)

(6) Eximià corporis formà præditus, in quà etiam regiæ majestatis augusta quædam species elucebat. (Sanderus, De schismate anglicano, p. 4.) L'ouvrage de Sanders, nonce du pape en Irlande, doit être lu avec beaucoup de précaution; car les assertions fausses et calomnieuses n'y manquent pas, comme l'ont remarqué le cardinal Quirini et le docteur catholique romain Lingard eux-mêmes. Voyez l'Histoire d'Angleterre de ce dernier, t. VI, p. 173.

son frère Arthur et tante de Charles-Quint. Tandis que son époux se livrait aux plaisirs, la vertueuse Catherine, d'une piété tout espagnole, se levait au milieu de la nuit pour prendre part en silence aux prières des moines (1). Elle se jetait à genoux, sans coussin, sans tapis. A cinq heures du matin, après avoir pris un peu de repos, elle était de nouveau debout; elle se revêtait de l'habit de Saint-François, car elle s'était fait recevoir dans l'ordre tertiaire de ce saint; puis, le recouvrant à la hâte des vêtements royaux (2), elle se rendait à l'église à six heures, pour assister aux saints offices.

Deux êtres vivant dans deux mondes si différents ne pouvaient longtemps demeurer unis.

La piété romaine avait pourtant d'autres représentants que Catherine à la cour de Henri VIII. Jean Fisher, évêque de Rochester, presque septuagénaire, aussi distingué par sa science que par la sévérité de ses mœurs, était l'objet de la vénération générale. Il avait été le plus ancien conseiller de Henri VII, et la duchesse de Richmond, aïeule de Henri VIII, l'appelant auprès de son lit de mort, lui avait recommandé la jeunesse et l'inexpérience de son petit-fils. Longtemps le roi, au milieu de ses écarts, vénéra le vieux évêque comme un père.

Un homme beaucoup plus jeune que Fisher, laïque et jurisconsulte, attirait déjà alors par son génie et la noblesse de son caractère les regards de tous. Il s'appelait Thomas Morus. Fils d'un juge du banc du roi, pauvre, austère, ardent au travail, il avait cherché à vingt ans à éteindre les passions de la jeunesse, en portant un cilice et en se donnant la discipline. Appelé un jour par Henri VIII, au moment où il assistait à la messe, il répondit que le service de Dieu devait passer avant le service du roi. Wolsey le présenta à Henri VIII, qui l'employa dans diverses ambassades et lui voua une grande affection. Il l'envoyait souvent chercher et s'entretenait avec lui des planètes, de Wolsey et de la théologie.

En effet, le roi lui-même n'était point étranger aux doctrines romaines. Il paraît même que si Arthur eût vécu, Henri eût été destiné au siége archiépiscopal de Cantorbéry. Thomas d'Aquin, saint Bonaventure (3), les tournois, les festins, Élisabeth Blount et d'autres maîtresses encore, tout cela se mêlait dans l'esprit et la vie de ce prince, qui faisait chanter dans sa chapelle des messes de sa composition.

Dès que Henri VIII ouït parler de Luther, il se courrouça contre lui, et à peine le décret de la diète de Worms fut-il connu en Angleterre, qu'il ordonna d'exécuter la bulle du pontife contre les livres du réformateur (4). Le 12 mai 1521, Thomas Wolsey, qui à la charge de chancelier d'Angleterre, unissait celles de cardinal et de légat de Rome se rendit à Saint-Paul en procession solennelle. Cet homme, parvenu au plus haut degré de l'orgueil, se croyait l'égal des rois. Il ne s'asseyait que sur un siége d'or, il couchait dans un lit d'or, et une nappe de drap d'or couvrait la table sur laquelle il mangeait (5). Il étala en cette occasion une grande pompe. Sa maison, composée de huit cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient des barons, des chevaliers, des fils des familles les plus distinguées, qui espéraient, en le servant, parvenir aux charges publiques, entourait le superbe prélat. L'or et la soie brillaient non-seulement sur ses habits (il était le premier ecclésiastique qui eût osé se vêtir si somptueusement) (6), mais encore sur les housses et les harnais de ses chevaux. Devant lui, un prêtre de la plus belle figure portait une colonne d'argent terminée par une croix; derrière lui, un autre ecclésiastique, d'une figure non moins remarquable, tenait dans sa main la croix archiépiscopale d'York; un seigneur, qui marchait à son côté, était chargé de son chapeau de cardinal (7). Des nobles, des prélats, des ambassadeurs du pape et de l'Empereur, l'accompagnaient, suivis d'une longue troupe de mules, ayant sur leur dos des coffres couverts des étoffes les plus riches et les plus brillantes. C'est au milieu de ce cortége magnifique qu'on portait au bûcher, à Londres, les écrits du pauvre moine de Wittemberg. Arrivé dans la basilique, le prêtre orgueilleux fit déposer sur l'autel même son chapeau de cardinal. Le vertueux évêque de Rochester se rendit au pied de la croix, et, faisant entendre une voix émue, il prêcha avec force contre l'hérésie. Puis on apporta les écrits impies de l'hérésiarque, et on les brûla dévotement, en présence d'une foule immense. Telle fut la première nouvelle que l'Angleterre reçut de la réformation.

Henri ne voulut pas s'en tenir là. « C'est le « diable, » écrivit à l'électeur palatin ce prince dont le glaive ne cessa jamais d'être levé sur ses

(1) Surgebat mediâ nocte ut nocturnis religiosorum precibus interesset. (Sander., p. 5.)

(2) Sub regio vestitu *Divi Francisci* habitu utebatur. (Ibid.)

(3) Legebat studiosè libros divi Thomæ Aquinatis. (Polyd. Virgil., p. 634.)

(4) Primum libros lutheranos, quorum magnus jam numerus pervenerat in manus suorum Anglorum, comburendos curavit. (Polyd. Virgil., p. 664.)

(5) Uti sellâ aureâ, uti pulvino aureo, uti velo aureo ad mensam. (Ibid.)

(6) Primus episcoporum et cardinalium, vestitum exteriorem sericum sibi induit. (Ibid., p. 633.)

(7) Galerum cardinalium, ordinis insignem, sublimè à ministro præferebat... super altare collocabat... (Ibid., p. 645.)

adversaires, ses femmes et ses favoris; « c'est le « diable qui, par Luther, a allumé cet immense « incendie. Si Luther ne veut pas se convertir, que « les flammes le consument avec ses écrits (1)! »

Ce n'était point encore assez. Henri, convaincu que les progrès de l'hérésie provenaient de l'extrême ignorance des princes allemands, pensa que le moment était venu de déployer tout son savoir. Les victoires de sa hache d'armes ne lui permettaient pas de douter de celles qui étaient réservées à sa plume. Mais une autre passion encore, toujours grande dans les petites âmes, la vanité, aiguillonnait le roi. Il était humilié de n'avoir aucun titre à opposer à ceux de « Catholique » et de « Très-Chré« tien » que portaient les rois d'Espagne et de France, et il mendiait depuis longtemps, près de la cour romaine, une semblable distinction. Quoi de plus propre à la lui faire enfin obtenir, qu'une attaque contre l'hérésie? Henri jeta donc de côté la pourpre royale et descendit des hauteurs du trône dans l'arène des théologiens. Il compulsa Thomas d'Aquin, Pierre Lombard, Alexandre de Hales et Bonaventure, et le monde vit paraître la « *Défense « des sept sacrements, contre Martin Luther, par « le très-invincible roi d'Angleterre et de France, « seigneur d'Irlande, Henri, huitième du nom.* »

« Je me jetterai au-devant de l'Église pour la « sauver, disait le roi d'Angleterre dans cet écrit; « je recevrai dans mon sein les traits empoisonnés « de l'ennemi qui l'assaille (2). L'état présent des « choses m'y appelle. Il faut que tout serviteur de « Jésus-Christ, quels que soient son âge, son sexe, « son rang, se lève contre l'ennemi commun de la « chrétienté (3).

« Armons-nous d'une double armure, d'une ar« mure céleste, pour vaincre par les armes de la « vérité celui qui combat avec celles de l'erreur; « mais aussi d'une armure terrestre, afin que, s'il « se montre obstiné dans sa malice, la main du « bourreau le contraigne à se taire, et qu'une fois « du moins il soit utile au monde, par l'exemple « terrible de sa mort (4). »

Henri VIII ne pouvait cacher le mépris que lui inspirait son faible adversaire. « Cet homme, dit le « théologien couronné, semble être en travail d'en« fantement; il fait des efforts inouïs; puis il n'en« fante que du vent (5). Otez l'enveloppe audacieuse « des paroles superbes, dont il revêt ses absurdités, « comme on revêt un singe de la pourpre, que vous « restera-t-il?... un misérable et vide sophisme. »

Le roi défend successivement la messe, la pénitence, la confirmation, le mariage, les ordres, l'extrême-onction; il n'épargne pas les épithètes injurieuses à son adversaire; il l'appelle tour à tour un loup infernal, une vipère empoisonnée, un membre du diable. L'honnêteté même de Luther est attaquée. Henri VIII écrase le moine mendiant de sa colère royale, et « écrit comme avec son scep« tre, » dit un historien (6).

Cependant, il faut le reconnaître, l'ouvrage n'était pas mauvais pour l'auteur et pour son siècle. Le style ne manque pas d'une certaine force. Mais le public d'alors ne sut pas se borner à lui rendre justice. Une explosion de louanges accueillit le traité théologique du puissant roi d'Angleterre. « Jamais « le soleil n'a vu encore un livre aussi savant (7), » disaient ceux-ci. — « On ne peut le comparer, « reprenaient d'autres, qu'aux œuvres de saint « Augustin. C'est un Constantin, c'est un Charle« magne! — C'est plus encore disaient d'autres « voix, c'est un second Salomon! »

Ces exclamations dépassèrent bientôt les limites de l'Angleterre. Henri voulut que le doyen de Windsor, Jean Clarke, son ambassadeur auprès du pape, remît son livre au souverain pontife. Léon X reçut l'ambassadeur en plein consistoire. Clarke lui présenta l'œuvre royale, en disant : « Le roi mon maître « vous donne l'assurance qu'après avoir réfuté les « erreurs de Luther avec la plume, il est prêt à « combattre ses adhérents avec le fer. » Léon, touché de cette promesse, répondit que le livre du roi n'avait pu être composé qu'avec l'aide du Saint-Esprit; et il nomma Henri « *défenseur de la foi :* » titre que portent encore les souverains de l'Angleterre.

L'accueil fait à Rome à l'ouvrage du roi contribua beaucoup à le faire lire. En quelques mois, il en sortit, de diverses presses, plusieurs milliers d'exemplaires (8). « Tout le monde chrétien, dit Cochléus, « fut rempli d'admiration et de joie (9). »

Ces louanges extravagantes augmentèrent l'insupportable vanité du chef des Tudor. Il ne douta point

(1) Knapps Nachlese. II, p. 458.

(2) Neque adversus venenata jacula hostis eam oppugnantis objicerem. (*Assertio septem sacramentorum adv. M. Lutherum*, in prologo.)

(3) Omnis Christi servus, omnis ætas, omnis sexus, omnis ordo consurgat. (Ibid.)

(4) Et qui nocuit verbo malitiæ, supplicii prosit exemplo. (Ibid.)

(5) Mirum est quanto nixu parturiens, quam nihil peperit, nisi merum ventum... (*Assertio septem sacramentorum adv. M. Lutherum*.)

(6) And writes as 'twere with his scepter. (Collier, Eccl. Hist. of Gr. Britain, p. 17.)

(7) The most learned work that ever the sun saw. (Burnet, Hist. of the Ref. of England, I, p. 30.)

(8) Intra paucos menses, liber ejus à multis chalcographis in multa millia multiplicatus. (Cochlœus, p. 44.)

(9) Ut totum orbem christianum et gaudio et admiratione repleverit. (Ibid.)

qu'il ne fût lui-même inspiré du Saint-Esprit (1). Dès lors il ne voulut plus supporter aucune contradiction. La papauté n'était plus pour lui à Rome, mais à Greenwich; l'infaillibilité reposait sur sa tête : ceci contribua grandement plus tard à la réformation de l'Angleterre.

Luther lut le livre de Henri avec un sourire mêlé de dédain, d'impatience et d'indignation. Les mensonges, les injures qu'il contenait, mais surtout l'air de mépris et de compassion que le roi y affectait, irritèrent au plus haut degré le docteur de Wittemberg. La pensée que le pape avait couronné cet écrit, et que partout les ennemis de l'Évangile insultaient à la réforme et au réformateur, comme déjà renversés et vaincus, ajouta encore à son indignation. D'ailleurs, qu'avait-il à ménager? Ne combattait-il pas pour un roi plus grand que tous les rois de la terre? La douceur évangélique ne lui sembla pas de saison. OEil pour œil, dent pour dent. Il dépassa toute mesure. Poursuivi, outragé, traqué, blessé, le lion furieux se retourna et se dressa avec fierté pour écraser son ennemi. L'électeur, Spalatin, Mélanchton, Bugenhagen, cherchèrent en vain à l'apaiser. Ils voulaient l'empêcher de répondre; mais rien ne put l'arrêter. « Je ne serai « pas doux avec le roi d'Angleterre, dit-il. C'est en « vain, je le sais, que je m'humilie, que je cède, « que je conjure, que j'essaye les voies de la paix. « Je vais enfin me montrer plus terrible avec ces « furieux, qui chaque jour me heurtent de leurs « cornes. Je dresserai contre eux les miennes; je « provoquerai, j'irriterai Satan, jusqu'à ce que, « épuisé, il tombe anéanti (2). Si cet hérétique ne « se rétracte pas, dit le nouveau Thomas, Henri VIII, « il faut qu'on le brûle! Telles sont les armes que « l'on emploie maintenant contre moi : la fureur « d'ânes stupides et de porcs à la Thomas d'Aquin; « puis le feu (3). Eh bien, à la bonne heure! Que « ces porcs s'avancent, s'ils l'osent, et qu'ils me « brûlent! Me voici, je les attends. Je veux que « mes cendres, jetées après ma mort dans mille « mers, se soulèvent, poursuivent et engloutissent « cet abominable troupeau. Vivant, je serai l'en« nemi de la papauté, et brûlé, je serai sa ruine. « Allez, porcs de saint Thomas, faites ce que bon « vous semble. Toujours vous trouverez Luther « comme un ours sur votre chemin, et comme un « lion sur votre sentier. Il fondra sur vous de toutes « parts et ne vous laissera aucune paix, jusqu'à ce « qu'il ait broyé vos cervelles de fer, et réduit en « poudre vos fronts d'airain. »

Luther reproche d'abord à Henri VIII de n'avoir appuyé ses doctrines que sur des décrets et des sentences d'hommes. « Moi, dit-il, je ne cesse de « crier : Évangile! Évangile! — Christ! Christ!... « Et mes adversaires ne cessent de répondre : « Usages! usages! — Ordonnances! ordonnances! « — Pères! Pères! *Que votre foi,* dit saint Paul, « *soit fondée, non sur la sagesse des hommes, mais* « *sur la puissance de Dieu.* — Et l'apôtre, par ce « coup de tonnerre qui part du ciel, renverse et « disperse, comme le vent disperse la poussière, « tous les esprits follets de ce Henri-là. Confus, « épouvantés, les Thomistes, les papistes, les Henri, « tombent prosternés devant la foudre de ces pa« roles (4). »

Il réfute ensuite en détail l'écrit du roi, et renverse l'un après l'autre ses arguments, avec une clarté, un esprit, une connaissance des saintes Écritures et de l'histoire de l'Église, mais aussi avec une assurance, un dédain, et quelquefois une violence, qui ne doivent pas nous surprendre.

Parvenu à la fin de son discours, Luther s'indigne de nouveau de ce que son adversaire ne puise ses arguments que dans les Pères; c'était là la base de toute la controverse. « A toutes les paroles des « Pères, des hommes, des anges, des diables, dit-il, « j'oppose, non l'antiquité de l'usage, non la mul« titude, mais la Parole de la Majesté éternelle, « l'Évangile, qu'eux-mêmes sont contraints d'ap« prouver. C'est à lui que je m'en tiens, c'est sur « lui que je me repose, c'est en lui que je me glori« fie, que je triomphe et que j'insulte aux papistes, « aux Thomistes, aux Henri, aux sophistes, et à « tous les pourceaux de l'enfer (5). Le roi du ciel « est avec moi; c'est pourquoi je ne crains rien, « quand même mille augustins, mille cypriens, et « mille de ces Églises dont Henri est le défenseur, « se lèveraient contre moi. C'est peu de chose que « je méprise et morde un roi de la terre, puisque « lui-même n'a pas craint de blasphémer dans ses « discours le roi du ciel, et de profaner sa sainteté « par les plus audacieux mensonges (6).

« Papistes! s'écrie-t-il en finissant, ne mettrez-

(1) He was brought to fancy it was written with some degree of inspiration. (Burnet, in præf.)

(2) Mea in ipsos exercebo cornua, irritaturus Satanam, donec effusis viribus et conatibus corruat in se ipso. (L. Epp. II, p. 236.)

(3) Ignis et furor insulsissimorum asinorum et Thomisticorum porcorum. (Contra Henricum regem, Opp. lat. II, p. 331.) Il y a dans ce discours quelque chose qui rappelle ceux du grand agitateur de la Grande-Bretagne. Il y a pourtant plus de force et plus de noblesse dans l'orateur du seizième siècle que dans celui du dix-neuvième. (Voyez *Revue britannique*, novembre 1835. *Le règne d'O'Connell.*) « Pourceaux savonnés de la société civilisée, » etc.

(4) Confusi et prostrati jacent à facie verborum istius tonitrui. (Contra Henricum regem, Opp. lat. II, p. 336.)

(5) Hic sto, hic sedeo, hic maneo, hic glorior, hic triumpho, hic insulto papistis... (Ibid., p. 342.)

(6) Nec magnum si ego regem terræ contemno. (Ibid., p. 344, verso.)

« vous pas fin à vos vaines poursuites? Faites tout « ce que vous voudrez. Il faudra pourtant que de-« vant cet Évangile, que moi, Martin Luther, j'ai « prêché, tombent et périssent papes, évêques, « prêtres, moines, princes, diables, la mort, le pé-« ché, et tout ce qui n'est pas Jésus-Christ ou en « Jésus-Christ (1). »

Ainsi parlait le pauvre moine. Sa violence ne peut certes être excusée, si on la juge d'après la règle qu'il invoque lui-même, d'après la Parole de Dieu. On ne peut même le justifier en alléguant soit la grossièreté du siècle, car Mélanchton savait observer les bienséances dans ses écrits; soit l'énergie de son caractère, car si cette énergie était pour quelque chose dans son langage, la passion aussi y était pour beaucoup. Il vaut donc mieux passer condamnation. Cependant, pour être juste, remarquons qu'au seizième siècle cette violence ne semblait pas si étrange qu'elle le paraîtrait aujourd'hui. Les savants étaient alors une puissance, aussi bien que les princes. Henri avait attaqué Luther, en se faisant écrivain. Luther lui répondait, d'après cette loi reçue dans la république des lettres, qu'il faut considérer la vérité de ce qui est dit, et non la qualité de celui qui parle. Ajoutons aussi que quand ce même roi se tourna contre le pape, les insultes dont les écrivains romains et le pape lui-même l'accablèrent, dépassèrent de beaucoup tout ce que Luther lui avait jamais dit.

Au reste, si Luther appelait le docteur Eck un âne, et Henri VIII un porc, il rejetait avec indignation l'intervention du bras séculier; tandis que le docteur Eck écrivait une dissertation pour prouver qu'il fallait brûler les hérétiques, et que Henri VIII élevait des échafauds pour se conformer aux préceptes du chancelier d'Ingolstadt.

L'émotion fut grande à la cour du roi. Surrey, Wolsey, et la multitude des courtisans, firent trêve aux fêtes et aux pompes de Greenwich, pour exhaler leur indignation en injures et en sarcasmes. Le vénérable évêque de Rochester, qui avait vu avec joie le jeune prince, confié naguère à ses soins, rompre une lance pour l'Église, fut vivement blessé de l'attaque du moine. Il y répondit aussitôt. Ses paroles caractérisent bien son temps et son Église. « Prenez-nous les petits renards qui gâtent les « vignes, dit Christ dans le Cantique des cantiques. « Ce qui montre, disait Fisher, qu'il faut mettre la « main sur les hérétiques avant qu'ils grandissent. « Maintenant Luther est devenu un grand renard, « si vieux, si fin et si malin, qu'il est très-difficile à « prendre. Que dis-je, un renard?... c'est un chien « enragé, un loup ravissant, une ourse cruelle; ou « plutôt tous ces animaux à la fois; car le monstre « renferme plusieurs bêtes en son sein (2). »

Thomas Morus descendit aussi dans l'arène pour y rencontrer le moine de Wittemberg. Quoique laïque, il poussa le zèle contre la réformation jusqu'au fanatisme, s'il ne le poussa pas jusqu'au sang. Quand de jeunes nobles se mettent à soutenir la papauté, ils dépassent souvent dans leur violence les ecclésiastiques eux-mêmes. « Révérend frère, « père, buveur, Luther, fugitif de l'ordre de Saint-« Augustin, bacchante informe de l'un et de l'autre « droit, indocte docteur de la sacrée théologie (3). » C'est ainsi que s'adresse au réformateur l'un des hommes les plus illustres de son temps; puis, expliquant la manière dont Luther a composé son livre contre Henri VIII : « Il rassembla, dit-il, ses « compagnons, et les invita à aller chacun de son « côté ramasser des bouffonneries et des injures. « L'un hanta les voitures et les bateaux; l'autre, les « bains et les maisons de jeu; celui-ci, les bou-« tiques de barbier et les tavernes; celui-là, les mou-« lins et les maisons de prostitution. Ils couchèrent « sur leurs tablettes tout ce qu'ils entendaient de « plus insolent, de plus immonde, de plus infâme; « et rapportant toutes ces injures et ces indécences, « ils en chargèrent l'impur cloaque qu'on appelle « l'esprit de Luther. S'il rétracte, continue-t-il, ses « mensonges et ses calomnies, s'il dépose ses folies « et ses fureurs, s'il ravale ses excréments... (4), il « trouvera quelqu'un qui discutera gravement avec « lui. Mais s'il continue comme il a commencé, ba-« dinant, enrageant, folâtrant, calomniant, ne vo-« missant que cloaques et égouts... (5), que d'autres « alors fassent ce qu'ils voudront : pour nous, nous « préférons laisser le petit frère avec ses fureurs et « ses saletés... (6) » Thomas Morus eût mieux fait de garder les siennes. Jamais Luther n'a abaissé son style à un tel point. Il ne répondit pas.

Cet écrit ajouta encore à l'attachement de Henri VIII pour Morus. Il allait lui-même le voir à Chelsea, dans sa modeste maison. Après dîner, le bras appuyé sur l'épaule de son favori, le roi parcourait avec lui son jardin; tandis que lady Morus

(1) L. Opp. Leipz. XVIII, p. 209.

(2) Canem dixissem rabidum, imò lupum rapacissimum, aut sævissimam quamdam ursam... (Cochlœus, p. 60.)

(3) Reverendus frater, pater, potator, Lutherus. (Ibid., p. 61.)

(4) Si... suas resorbeat et sua relingat stercora. (Ibid., p. 62.)

(5) Sentinas, cloacas, latrinas... stercora. (Ibid., p. 63.)

(6) Cum suis... et stercoribus... relinquere. (Ibid.) Cochléus triomphe en citant ces passages, qu'il choisit parmi ce qu'il y a de plus beau, à son goût, dans l'écrit de Thomas Morus. M. Nisard, au contraire, reconnaît dans son travail sur Morus, dont il fait l'apologie avec tant de chaleur et d'érudition, que dans cet écrit « les saletés inspirées par l'emportement du catholique « sont telles, que la traduction en devient impossible. » (Revue des deux Mondes, V, p. 592.)

et ses enfants, cachés derrière la croisée, ne pouvaient détacher d'eux leurs regards étonnés. Après l'une de ces promenades, Morus, qui connaissait son homme, dit un jour à sa femme : « Si ma tête « pouvait lui faire gagner un seul château en « France, il n'hésiterait pas à la faire tomber. »

Le roi, ainsi défendu par l'évêque de Rochester et par son futur chancelier, n'avait pas besoin de reprendre la plume. Confus de se voir traité, à la face de l'Europe, comme un simple écrivain, Henri VIII abandonna la position dangereuse qu'il avait prise; et jetant loin de lui la plume des théologiens, il recourut aux voies plus efficaces de la diplomatie.

Un ambassadeur partit de la cour de Greenwich pour porter à l'électeur et aux ducs de Saxe une lettre du roi. « Véritable vipère tombée du ciel, y « disait Henri, Luther verse à flots son venin sur la « terre. Il excite la révolte dans l'Église de Jésus-« Christ, il abolit les lois, il insulte les puissances, « il soulève les laïques contre les prêtres, les laïques « et les prêtres contre le pape, les peuples contre « les rois, et ne demande rien autre que de voir les « chrétiens s'entre-combattre et se détruire, et les « ennemis de notre foi saluer d'un rire affreux cette « scène de carnage (1).

« Qu'est-ce que cette doctrine qu'il appelle évan-« gélique, sinon la doctrine de Wiclef? Or, très-« honorés oncles, je sais ce qu'ont fait vos ancêtres « pour la détruire. Ils l'ont poursuivie en Bohême « comme une bête sauvage, et, la faisant tomber « dans une fosse, ils l'y ont enfermée et barrica-« dée. Vous ne permettrez pas qu'elle s'échappe par « votre négligence, qu'elle se glisse dans la Saxe, « qu'elle s'empare de toute l'Allemagne, et que ses « naseaux fumants vomissent le feu de l'enfer, et « répandent au loin l'incendie, que votre nation a « voulu tant de fois éteindre dans son sang (2).

« C'est pourquoi, très-dignes hommes, je me « sens porté à vous exhorter, et même à vous sup-« plier par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'étouf-« fer promptement la secte maudite de Luther : ne « mettez personne à mort, si cela est possible; mais « si l'opiniâtreté hérétique continue, répandez sans « crainte le sang, afin que cette secte abominable « disparaisse de dessous le ciel (3). »

L'électeur et son frère renvoyèrent le roi au futur concile. Ainsi Henri VIII fut loin d'atteindre son but. « Un si grand nom mêlé dans la dispute, dit « fra Paolo Sarpi, servit à la rendre plus curieuse, « et à concilier la faveur universelle à Luther, « comme il arrive d'ordinaire dans les combats « et les tournois, où les spectateurs ont toujours « du penchant pour le plus faible, et prennent « plaisir à relever le prix médiocre de ses ac-« tions (4). »

XI

Mouvement général. — Les moines. — Comment la réforme s'opère. — Les simples fidèles. — Les vieux et les nouveaux docteurs. — Imprimerie et littérature. — Librairie et colportage.

En effet, un mouvement immense s'accomplissait. La réformation, que l'on avait crue renfermée, après la diète de Worms, avec son premier docteur, dans la chambre étroite d'un château fort, éclatait dans tout l'Empire, et pour ainsi dire dans toute la chrétienté. Les deux peuples, jusqu'alors confondus, commençaient à se séparer; et les partisans d'un moine, qui n'avait pour lui que sa parole, se posaient sans crainte en face des serviteurs de Charles-Quint et de Léon X. Luther était à peine sorti des murailles de la Wartbourg, le pape avait excommunié tous ses adhérents, la diète impériale venait de condamner sa doctrine, les princes s'efforçaient de l'écraser dans la plus grande partie des États germaniques, les ministres de Rome la déchiraient, aux yeux du peuple, de leurs violentes invectives, les autres États de la chrétienté demandaient à l'Allemagne d'immoler un ennemi dont, même de loin, ils redoutaient les atteintes; et cependant, ce parti nouveau, peu nombreux, et entre les membres duquel il n'y avait point d'organisation, point de liens, rien en un mot qui concentrât la force commune, épouvantait déjà la vaste, l'antique, la puissante domination de Rome, par l'énergie de sa foi et la rapidité de ses conquêtes. Partout, comme aux premières chaleurs du printemps, on voyait la semence sortir de terre sans effort et comme d'elle-même. Chaque jour manifestait un progrès nouveau. Des individus, des villages, des bourgs, des villes entières, s'associaient à la nouvelle confession du nom de Jésus-Christ. Il y avait d'impitoyables résistances, de terribles persécutions; mais la force mystérieuse, qui poussait tout ce peuple, était irrésistible; et les persécutés, hâtant leur marche, s'avançant à travers les exils, les prisons et les bûchers, l'emportaient partout sur les persécuteurs.

(1) So ergiest er, gleich wie eine Schlang vom Himmel geworfen... (L. Opp. XVIII, p. 212.) L'original est en latin. Velut à cœlo dejectus serpens, virus effundit in terras.

(2) Und durch sein schädlich Anblasen das höllische Feuer aussprühe. (L. Opp. XVIII, p. 213.)

(3) Oder aber auch mit Blut vergiessen. (Ibid.)

(4) Hist. du concile de Trente, p. 15, 16.

Les ordres monastiques, que Rome avait étendus sur toute la chrétienté, comme un filet destiné à prendre les âmes et à les tenir captives, furent des premiers à rompre leurs liens et à propager rapidement la nouvelle doctrine dans toute l'Église d'Occident. Les augustins de la Saxe avaient marché avec Luther, et fait avec lui ces expériences intimes de la Parole sainte, qui, mettant en possession de Dieu même, désabusent de Rome et de ses superbes prétentions. Mais dans les autres couvents de l'ordre, la lumière évangélique s'était aussi levée. Quelquefois c'étaient des vieillards, qui, comme Staupitz, avaient conservé, au sein de la chrétienté abusée, les saines doctrines de la vérité, et qui maintenant demandaient à Dieu de les laisser aller en paix, parce qu'ils avaient vu paraître son salut. D'autres fois, c'étaient des jeunes gens qui avaient reçu avec l'avidité de leur âge les enseignements de Luther. A Nuremberg, à Osnabruck, à Dillingen, à Ratisbonne, en Hesse, en Wurtemberg, à Strasbourg, à Anvers, les couvents des augustins se tournaient vers Jésus-Christ, et provoquaient par leur courage la colère de Rome.

Mais ce n'était pas aux augustins seulement que le mouvement se bornait. Des hommes énergiques les imitaient dans les monastères des autres ordres, et malgré les clameurs des moines, qui ne voulaient pas abandonner leurs observances charnelles, malgré les colères, les mépris, les jugements, la discipline et les prisons claustrales, ils élevaient sans crainte la voix pour cette sainte et précieuse vérité, qu'après tant de recherches pénibles, tant de doutes désolants, tant de luttes intérieures, ils avaient enfin trouvée. Dans la plupart des cloîtres, les religieux les plus spirituels, les plus pieux, les plus instruits, se déclaraient pour la réforme. Éberlin et Kettenbach attaquaient dans le couvent des franciscains à Ulm les œuvres serviles du monachisme et les pratiques superstitieuses de l'Église, avec une éloquence qui eût pu entraîner toute la nation; et ils demandaient qu'on abolît à la fois les maisons de moines et les maisons de débauche. Un autre franciscain, Étienne Kempe, prêchait seul l'Évangile à Hambourg, et opposait un front d'airain à la haine, à l'envie, aux menaces, aux embûches et aux attaques des prêtres, irrités de voir la foule abandonner leurs autels et se porter avec enthousiasme à ses prédications (1).

Souvent c'étaient les chefs mêmes des couvents qui étaient les premiers entraînés dans le sens de la réforme. On voyait des prieurs à Halberstadt, à Neuenwerk, à Halle, à Sagan, donner l'exemple à leurs religieux, ou du moins déclarer que, si un moine sentait sa conscience chargée par les vœux monastiques, bien loin de le retenir dans le couvent, ils le prendraient sur leurs épaules pour le porter dehors (2).

En effet, partout en Allemagne, on voyait des moines déposer à la porte de leur monastère leur froc et leur capuchon. Les uns étaient chassés par la violence des frères et des abbés; d'autres, d'un caractère doux et pacifique, ne pouvaient plus supporter des disputes sans cesse renaissantes, des injures, des cris, des haines, qui les poursuivaient jusque dans leur sommeil; la plupart étaient convaincus que la vie monastique était opposée à la volonté de Dieu et à la vie chrétienne; quelques-uns étaient arrivés peu à peu à cette assurance; d'autres y étaient venus tout à coup par la lecture d'un passage de la Bible. L'oisiveté, la grossièreté, l'ignorance, la bassesse, qui faisaient l'essence des ordres mendiants, remplissaient d'un inexprimable dégoût les hommes doués d'une âme élevée, qui ne pouvaient supporter plus longtemps la compagnie de leurs vulgaires associés. Un franciscain, faisant sa quête, se présenta un jour, sa boîte à la main et demandant l'aumône, dans une forge de Nuremberg. « Pourquoi, lui dit le maître forgeron, ne « gagnez-vous pas plutôt votre pain en travaillant « de vos propres mains? » A ces mots, le robuste moine jette son habit loin de lui, et, saisissant le marteau d'une main vigoureuse, le fait tomber avec force sur l'enclume. L'inutile mendiant était devenu un honnête ouvrier. On renvoya au monastère sa boîte et son froc (3).

Cependant ce n'étaient pas seulement les moines qui se rangeaient sous l'étendard de l'Évangile; des prêtres, en plus grand nombre encore, annonçaient la doctrine nouvelle. Mais elle n'avait pas même besoin de prédicateurs pour se répandre; souvent elle agissait sur les esprits et les réveillait de leur profond sommeil, sans qu'aucun homme eût parlé.

Les écrits de Luther étaient lus dans les villes, dans les bourgs, et jusque dans les villages; c'était le soir, près du foyer, souvent chez le maître d'école. Quelques-uns des hommes de l'endroit étaient saisis par cette lecture; ils prenaient la Bible, pour éclaircir leurs doutes, et ils étaient frappés de surprise en voyant l'étonnant contraste que le christianisme de la Bible formait avec le leur. Quelque temps incertains entre Rome et la sainte Écriture, ils se réfugiaient bientôt auprès de cette Parole vivante qui répandait dans leur cœur une si nouvelle et si douce lumière. Sur ces entrefaites, un prédicateur évangélique survenait, peut-être un prêtre, peut-être un moine. Il parlait avec éloquence et

(1) Der übrigen Prediger Feindschafft, Neid, Nachstellungen, Praticken und Schrecken. (Seckendorff, p. 559.)

(2) Seckendorff, p. 811. Stentzel, Script. Rer, Siles. I, p. 457.

(3) Ranke, Deutsche Geschichte. II, p. 70.

conviction (1); il annonçait que Christ avait pleinement satisfait pour les péchés de son peuple; il démontrait par les Écritures la vanité des œuvres et des pénitences humaines. Une terrible opposition éclatait alors; le clergé, souvent les magistrats, mettaient tout en œuvre pour ramener ces âmes qu'ils allaient perdre. Mais il y avait dans la prédication nouvelle un accord avec l'Écriture et une énergie cachée qui gagnaient les cœurs et domptaient les plus rebelles. On se jetait, au péril de ses biens, et, s'il le fallait, au péril de sa vie, du côté de l'Évangile, et l'on abandonnait les arides et fanatiques orateurs de la papauté (2). Quelquefois le peuple, irrité d'avoir été si longtemps abusé par eux, les contraignait à s'éloigner; plus souvent les prêtres, délaissés de leurs troupeaux, sans dîmes, sans offrandes, s'en allaient tristement d'eux-mêmes chercher ailleurs à gagner leur vie (3). Et tandis que les soutiens de l'ancienne hiérarchie se retiraient de ces lieux, mornes, abattus et quelquefois en laissant à leurs anciens troupeaux des paroles de malédiction pour adieu, le peuple, que la vérité et la liberté transportaient de joie, entourait les nouveaux prédicateurs de ses acclamations, et, avide d'entendre la Parole, les portait comme en triomphe dans l'église et dans la chaire (4).

Une parole puissante qui venait de Dieu, renouvelait alors la société. Souvent le peuple ou les principaux écrivaient à quelque homme connu par sa foi de venir les éclairer; et aussitôt, pour l'amour de l'Évangile, il abandonnait intérêts, famille, amis, patrie (5). Souvent la persécution obligeait les partisans de la réformation à quitter leur demeure; ils arrivaient dans quelque lieu où elle n'était pas encore connue; ils y trouvaient une maison qui offrait un refuge aux pauvres voyageurs, ils y parlaient de l'Évangile, en lisaient quelque page aux bourgeois attentifs, obtenaient, peut-être sur la demande de leurs nouveaux amis, de prêcher une fois publiquement dans le temple... Alors un vaste incendie éclatait dans la ville, et les efforts les plus grands ne parvenaient pas à l'éteindre (6). Si l'on ne pouvait prêcher dans l'église, on prêchait ailleurs. Tous les lieux devenaient des temples. A Husum, en Holstein, Herman Tast, qui revenait de Wittemberg, et à qui le clergé de la paroisse avait fermé l'église, prêchait à une foule immense, sur le cimetière, à l'ombre de deux grands arbres, non loin des lieux où, sept siècles auparavant, Anschar avait annoncé l'Évangile aux païens. A Arnstadt, l'augustin Gaspard Güttel prêchait sur le marché. A Dantzig, l'Évangile était annoncé sur une colline voisine de la ville. A Gosslar, un étudiant de Wittemberg enseignait la nouvelle doctrine dans une plaine plantée de tilleuls, ce qui fit donner aux chrétiens évangéliques le nom de *Frères aux tilleuls*.

Tandis que les prêtres étalaient aux yeux du peuple une sordide avidité, les nouveaux prédicateurs lui disaient : « Nous l'avons reçu gratuitement, « nous vous le donnons gratuitement (7). » L'idée, souvent exprimée du haut de la chaire par les nouveaux prédicateurs, que Rome avait envoyé jadis aux Germains un Évangile corrompu, et que l'Allemagne entendait maintenant pour la première fois la Parole de Christ dans sa divine et primitive beauté, faisait sur les esprits une impression profonde (8). Et la grande pensée de l'égalité de tous les hommes, d'une fraternité universelle en Jésus-Christ, saisissait les âmes, sur lesquelles avait pesé si longtemps le joug de la féodalité et de la papauté du moyen âge (9).

Souvent de simples chrétiens,, le Nouveau Testament à la main, offraient de justifier la doctrine de la réforme. Les catholiques fidèles à Rome se retiraient effrayés; car c'était aux prêtres et aux moines seuls qu'était remis le soin d'étudier les saintes lettres. Ceux-ci se voyaient donc obligés de se présenter; un colloque s'engageait; mais bientôt, accablés par les déclarations des saintes Écritures, citées par les laïques, les prêtres et les moines ne savaient que leur opposer (10).... « Malheureu« sement Luther avait persuadé aux siens, dit Co« chléus, qu'il ne fallait ajouter foi qu'aux oracles « des livres saints. » Un cri s'élevait dans l'assemblée et proclamait la honteuse ignorance de ces vieux théologiens qui jusqu'alors avaient passé pour si savants aux yeux de leur parti (11).

Les hommes les plus humbles, le sexe le plus faible, avec le secours de la Parole, persuadaient et entraînaient les cœurs. Il se fait des œuvres extraordinaires dans les temps extraordinaires. Un jeune tisserand lisait les écrits de Luther, à Ingolstadt, sous les yeux du docteur Eck, à la foule as-

(1) Eaque omnia promptè, alacriter, eloquenter. (Cochlœus, p. 52.)

(2) Populo odibiles catholici concionatores. (Ibid.)

(3) Ad extremam redacti inopiam, aliundè sibi victum quærere cogerentur. (Ibid., p. 53.)

(4) Triumphantibus novis prædicatoribus qui sequacem populum verbo novi Evangelii sui ducebant (Ibid.)

(5) Multi, omissâ re domesticâ, in speciem veri Evangelii, parentes et amicos relinquebant. (Ibid.)

(6) Ubi verò aliquos nacti fuissent amicos in eâ civitate.... (Cochlœus, p. 54.)

(7) Mira eis erat liberalitas. (Ibid., p. 53.)

(8) Eam usque diem nunquam germanè prædicatam. (Ibid.)

(9) Omnes æquales et fratres in Christo. (Ibid.)

(10) A laicis lutheranis, plures Scripturæ locos, quam à monachis et presbyteris. (Ibid., p. 54.)

(11) Reputabantur catholici ab illis ignari Scripturarum. (Ibid.)

semblée. Dans la même ville, l'université ayant voulu contraindre un disciple de Mélanchton à se rétracter, une femme, Argula de Staufen, prit sa défense et invita les docteurs à disputer publiquement avec elle. Des femmes et des enfants, des artisans et des soldats, en savaient plus sur la Bible que les docteurs des écoles et les prêtres des autels.

Deux camps se partageaient la chrétienté, et leur aspect offrait un frappant contraste. En face des vieux soutiens de la hiérarchie, qui avaient négligé la connaissance des langues et la culture des lettres (c'est l'un d'eux qui nous l'apprend), se trouvait une jeunesse généreuse, adonnée à l'étude, approfondissant les Écritures et se familiarisant avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité (1). Doués d'un esprit prompt, d'une âme élevée, d'un cœur intrépide, ces jeunes hommes acquirent bientôt de telles connaissances, que de longtemps nul ne put se mesurer avec eux. Ce n'était pas seulement leur foi pleine de vie qui les rendait supérieurs à leurs contemporains, mais encore une élégance de style, un parfum d'antiquité, une vraie philosophie, une connaissance du monde, complétement étrangers aux théologiens *veteris farinæ*, comme les nomme Cochléus lui-même. Aussi, quand ces jeunes défenseurs de la réforme se rencontraient dans quelque assemblée avec les docteurs de Rome, ils les attaquaient avec une aisance et une assurance telles, que ces hommes grossiers hésitaient, se troublaient et tombaient aux yeux de tous dans un juste mépris.

L'ancien édifice s'écroulait sous le poids de la superstition et de l'ignorance; le nouveau s'élevait sur les bases de la foi et du savoir. Des éléments nouveaux pénétraient dans la vie des peuples. A l'engourdissement, à la stupidité succédaient partout l'esprit d'examen et la soif de l'instruction. Une foi active, éclairée et vivante remplaçait une piété superstitieuse et d'ascétiques contemplations. Les œuvres du dévouement succédaient aux dévotes pratiques et aux pénitences. La chaire l'emportait sur les cérémonies de l'autel; et le règne antique et souverain de la Parole de Dieu était enfin restauré dans l'Église.

L'imprimerie, cette puissante machine que le quinzième siècle avait découverte, venait en aide à tant d'efforts, et ses puissants projectiles battaient incessamment en brèche les murs de l'ennemi.

L'élan que la réformation donna à la littérature populaire, en Allemagne, est immense. Tandis qu'il n'avait paru en 1513 que trente-cinq publications, et trente-sept en 1517, le nombre des livres augmenta avec une étonnante rapidité après l'apparition des thèses de Luther. Nous trouvons, en 1518, soixante et onze écrits divers; en 1519, cent onze; en 1520, deux cent huit; en 1521, deux cent onze; en 1522, trois cent quarante-sept; en 1523, quatre cent quatre-vingt-dix-huit.... Et où tout cela se publiait-il? Presque toujours à Wittemberg. Et quel en était l'auteur? Le plus souvent, Luther. L'an 1522 vit paraître cent trente écrits du réformateur; l'année suivante, cent quatre-vingt-trois. Cette même année, il n'y eut en tout que vingt publications catholiques (2). La littérature de l'Allemagne se formait ainsi au milieu des combats, en même temps que sa religion. Elle se montrait déjà savante, profonde, pleine de hardiesse et de mouvement, comme on l'a vue plus tard. L'esprit national se manifestait pour la première fois sans mélange, et, au moment même de sa naissance, il recevait le baptême de feu de l'enthousiasme chrétien.

Ce que Luther et ses amis composaient, d'autres le répandaient. Des moines, convaincus de l'illégalité des liens monastiques, désireux de faire succéder une vie active à leur longue paresse, mais trop ignorants pour annoncer eux-mêmes la Parole de Dieu, parcouraient les provinces, les hameaux, les chaumières, en vendant les livres de Luther et de ses amis. L'Allemagne fut bientôt couverte de ces hardis colporteurs (3). Les imprimeurs et les libraires accueillaient avec avidité tous les écrits consacrés à la réformation; mais ils rejetaient les livres du parti opposé, où l'on ne trouvait ordinairement qu'ignorance et barbarie (4). Si l'un d'eux pourtant se hasardait à vendre un livre en faveur de la papauté et l'exposait dans les foires, à Francfort ou ailleurs, marchands, acheteurs, hommes lettrés, faisaient pleuvoir sur lui la moquerie et les sarcasmes (5). En vain l'Empereur et les princes avaient-ils rendu des édits sévères contre les écrits des réformateurs. Dès qu'une visite inquisitoriale devait être faite, les marchands, qui en recevaient avis en secret, cachaient les livres qu'on voulait proscrire; et la foule, toujours avide de ce dont on veut la priver, enlevait ensuite ces écrits et les lisait avec encore plus d'ardeur. Ce n'était pas seulement en Allemagne que ces choses se passaient; les écrits de Luther étaient traduits en français, en espagnol, en anglais, en italien, et répandus parmi ces peuples.

(1) Totam verò juventutem, eloquentiæ litteris, linguarumque studio deditam.... in partem suam traxit. (Cochlœus, p. 54.)

(2) Panzer's Annalen der Deutsch. Litt. — Ranke's Deutsch. Gesch. II, p. 79.

(3) Apostatarum, monasteriis relictis, infinitus jam erat numerus, in speciem bibliopolarum. (Cochlœus, p. 54.)

(4) Catholicorum, velut indocta et veteris barbariei trivialia scripta, contemnebant. (Ibid.)

(5) In publicis mercatibus Francofordiæ et alibi, vexabantur ac ridebantur. (Ibid.)

XII

Luther à Zwickau. — Le château de Freyberg. — Worms. — Francfort. — Mouvement universel. — Wittemberg, centre de la réforme. — Sentiments de Luther.

Si les plus chétifs instruments portaient à Rome de si terribles coups, qu'était-ce quand la parole du moine de Wittemberg se faisait entendre? Peu après la défaite des nouveaux prophètes, Luther traversait dans un char, en habit de laïque, le territoire du duc George. Son froc était caché, et le réformateur semblait être un simple bourgeois du pays. S'il avait été reconnu, s'il était tombé entre les mains du duc irrité, peut-être en était-ce fait de lui. Il allait prêcher à Zwickau, berceau des prétendus prophètes. A peine l'apprit-on à Schneeberg, à Annaberg et dans les lieux environnants, qu'on accourut en foule. Quatorze mille personnes arrivèrent dans la ville; et comme il n'y avait pas de temple qui pût contenir une telle multitude, Luther monta sur le balcon de l'hôtel de ville, et prêcha en présence de vingt-cinq mille auditeurs qui couvraient la place, et dont quelques-uns étaient montés sur des pierres de construction entassées près de l'hôtel (1). Le serviteur de Christ parlait avec ferveur sur l'élection de grâce, lorsque tout à coup, du milieu de l'auditoire, on entendit pousser quelques cris. Une vieille femme, l'œil hagard, étendait ses bras amaigris, du haut de la pierre sur laquelle elle s'était placée, et semblait vouloir, de sa main décharnée, retenir cette foule qui allait se précipiter aux pieds de Jésus-Christ. Ses cris sauvages interrompaient le prédicateur. « C'était le diable, dit Seckendorff, qui, prenant la « forme d'une vieille femme, voulait exciter un tu« multe (2). » Mais ce fut en vain; la parole du réformateur fit taire le mauvais esprit; l'enthousiasme gagna ces milliers d'auditeurs; on se saluait du regard, on se serrait les mains, et bientôt les moines, interdits, ne pouvant conjurer l'orage, se virent obligés à quitter Zwickau.

Dans le château de Freyberg résidait le duc Henri, frère du duc George. Sa femme, princesse de Mecklembourg, lui avait donné, l'année précédente, un fils qui avait été nommé Maurice. Le duc Henri joignait à l'amour de la table et du plaisir la brusquerie et la grossièreté d'un soldat. Du reste, pieux à la manière du temps, il avait fait un voyage à la terre sainte et un autre à Saint-Jacques de Compostelle. « A Compostelle, disait-il souvent, j'ai « déposé cent florins d'or sur l'autel du saint, et je « lui ai dit : O saint Jacques, c'est pour te plaire « que je suis venu jusqu'ici; je te fais cadeau de « cet argent; mais si ces coquins-là (les prêtres) te « le prennent, je n'y puis rien; prends-y donc « garde (3). »

Un franciscain et un dominicain, disciples de Luther, prêchaient depuis quelque temps l'Évangile à Freyberg. La duchesse, à qui sa piété avait inspiré l'horreur de l'hérésie, écoutait ces prédications, tout étonnée que cette douce parole d'un Sauveur fût ce dont on lui avait tant fait peur. Peu à peu ses yeux s'ouvrirent, et elle trouva la paix en Jésus-Christ. A peine le duc George apprit-il qu'on prêchait l'Évangile à Freyberg, qu'il pria son frère de s'opposer à ces nouveautés. Le chancelier Strehlin et les chanoines le secondèrent de leur fanatisme. Il y eut un grand éclat à la cour de Freyberg. Le duc Henri faisait à sa femme de brusques réprimandes et de durs reproches, et plus d'une fois la pieuse duchesse arrosa de ses larmes le berceau de son enfant. Cependant, peu à peu ses prières et sa douceur gagnèrent le cœur de son mari; cet homme si rude s'amollit; une douce harmonie s'établit entre les deux époux, et ils purent prier ensemble près de leur fils. Sur cet enfant planaient de grandes destinées; et de ce berceau, près duquel une mère chrétienne avait si souvent épanché ses douleurs, Dieu devait faire sortir un jour le défenseur de la réformation.

L'intrépidité de Luther avait ému les habitants de Worms. L'arrêt impérial faisait trembler les magistrats; toutes les églises étaient fermées; mais sur une place couverte d'une foule immense, un prédicateur, du haut d'une chaire grossièrement construite, annonçait avec entraînement l'Évangile. L'autorité paraissait-elle vouloir intervenir, la foule se dissipait en un moment, on emportait furtivement la chaire; mais l'orage passé, on la redressait aussitôt dans quelque endroit plus reculé, où la foule accourait pour entendre de nouveau la Parole de Christ. Cette chaire improvisée était portée chaque jour d'un lieu à un autre, et elle servait à affermir ce peuple, encore ébranlé par les émotions de la grande scène de Worms (4).

Dans une des principales villes libres de l'Empire, à Francfort-sur-le-Mein, tout était dans l'agitation. Un courageux évangéliste, Ibach, y prêchait le salut par Jésus-Christ. Le clergé, dont Cochléus, si célèbre par ses écrits et sa haine, faisait partie,

(1) Von dem Rathhaus unter einem Zulauf von 25,000 Menschen. (Seck., p. 539.)

(2) Der Teufel indem er sich in Gestalt eines alten Weibes... (Ibid.)

(3) Lasst du dir's die Buben nehmen... (Seck., p. 430.)

(4) So liessen sie eine Canzel machen, die man von einem Ort zum andern. (Ibid., p. 436.)

plein d'irritation contre cet audacieux collègue, le dénonça à l'archevêque de Mayence. Le conseil, quoique timide, prit pourtant sa défense, mais en vain ; le clergé destitua le ministre évangélique et le chassa. Rome triomphait ; tout semblait perdu ; les simples fidèles se croyaient privés pour toujours de la Parole ; mais dans le moment où la bourgeoisie se montrait disposée à céder à ces prêtres tyranniques, plusieurs nobles se déclarèrent pour l'Évangile. Max de Molnheim, Harmut de Cronberg, George de Stockheim, Emeric de Reiffenstein, dont les biens se trouvaient près de Francfort, écrivirent au conseil : « Nous sommes contraints de nous lever « contre ces loups spirituels. » Et, s'adressant au clergé : « Embrassez, lui dirent-ils, la doctrine « évangélique ; rappelez Ibach, ou nous vous reti- « rerons les dîmes !.... »

Le peuple, qui goûtait la réforme, encouragé par le langage des nobles, s'émut ; et un jour, au moment où le prêtre le plus opposé à la réformation, le persécuteur d'Ibach, Pierre Mayer, allait prêcher contre les hérétiques, un grand tumulte se fit entendre. Mayer, effrayé, abandonna précipitamment l'église. Ce mouvement décida le conseil. Une ordonnance enjoignit à tous les prédicateurs de prêcher purement la Parole de Dieu, ou de quitter la ville.

La lumière qui était partie de Wittemberg, comme du centre de la nation, se répandait ainsi dans tout l'Empire. A l'occident, le pays de Berg, Clèves, Lippstadt, Münster, Wesel, Miltenberg, Mayence, Deux-Ponts, Strasbourg, entendaient l'Évangile. Au midi, Hof, Schlesstadt, Bamberg, Esslingen, Halle en Souabe, Heilbronn, Augsbourg, Ulm et beaucoup d'autres lieux le saluaient avec joie. A l'orient, le duché de Liegnitz, la Prusse et la Poméranie lui ouvraient leurs portes. Au nord, Brunswick, Halberstadt, Gosslar, Celle, la Frise, Brême, Hambourg, le Holstein, et même le Danemark et d'autres contrées voisines, s'émouvaient au son de la nouvelle parole.

L'électeur avait déclaré qu'il laisserait les évêques prêcher librement dans ses États, mais qu'il ne leur livrerait personne. Aussi vit-on bientôt les prédicateurs évangéliques, poursuivis dans d'autres contrées, se réfugier en Saxe. Ibach de Francfort, Eberlin d'Ulm, Kauxdorf de Magdebourg, Valentin Musteus, que les chanoines de Halberstadt avaient horriblement mutilé (1), et d'autres fidèles ministres, venus de toute l'Allemagne, accouraient à Wittemberg, comme au seul asile qui leur fût assuré. Ils s'y entretenaient avec les réformateurs ; ils s'affermissaient auprès d'eux dans la foi, et ils leur faisaient part eux-mêmes des expériences qu'ils avaient faites et des lumières qu'ils avaient acquises. C'est ainsi que l'eau des fleuves revient, par les nues, des vastes étendues de l'Océan, nourrir les glaciers d'où elle descendit autrefois dans la plaine.

L'œuvre qui se développait à Wittemberg, formée ainsi de beaucoup d'éléments divers, devenait toujours plus l'œuvre de la nation, de l'Europe, de la chrétienté. Cette école fondée par Frédéric, vivifiée par Luther, était le centre de l'immense révolution qui renouvelait l'Église, et elle lui imprimait une unité réelle et vivante, bien supérieure à l'unité apparente de Rome. La Bible régnait à Wittemberg, et ses oracles étaient partout entendus. Cette académie, la plus récente de toutes, avait acquis dans la chrétienté le rang et l'influence qui avaient appartenu jusque-là à l'antique université de Paris. La foule qui y accourait de toute l'Europe y faisait connaître les besoins de l'Église et des peuples ; et en quittant ces murs, devenus sacrés pour elle, elle rapportait à l'Église et aux peuples la Parole de la grâce, destinée à guérir et à sauver les nations.

Luther, à la vue de ces succès, sentait son courage croître dans son cœur. Il voyait cette faible entreprise, commencée au milieu de tant de craintes et avec tant d'angoisses, changer la face du monde chrétien, et il en était étonné lui-même. Il n'avait rien prévu de semblable, à l'heure où il se leva contre Tezel. Prosterné devant le Dieu qu'il adorait, il reconnaissait que cette œuvre était son œuvre, et il triomphait dans le sentiment d'une victoire qui ne pouvait plus lui être ravie. « Nos ennemis nous « menacent de la mort, disait-il au chevalier Har- « mut de Cronberg ; s'ils avaient autant de sagesse « qu'ils ont de folie, ce serait, au contraire, de la « vie qu'ils nous menaceraient. Quelle plaisanterie « ou quel outrage n'est-ce pas que de prétendre « menacer de la mort Christ et les chrétiens, eux « qui sont les maîtres et les vainqueurs de la « mort (2)?... C'est comme si je voulais effrayer un « homme en sellant son coursier et en l'aidant à « monter dessus. Ils ne savent donc pas que Christ « est ressuscité des morts ? Il est encore pour eux « couché dans le sépulcre ; que dis-je ?... dans l'en- « fer. Mais nous, nous savons qu'il vit. » Il s'indignait à la pensée qu'on pût regarder à lui comme à l'auteur d'une œuvre, dans les plus petits détails de laquelle il reconnaissait la main de son Dieu. « Plusieurs croient à cause de moi, disait-il. Mais « ceux-là seuls sont dans la vérité qui demeureraien « fidèles, alors même qu'ils apprendraient, ce dont « Dieu me préserve, que j'ai renié Jésus-Christ.

(1) Aliquot ministri canonicorum capiunt D. Valentinum Mustæum, et vinctum manibus pedibusque, injecto in ejus os freno, deferunt per trabes in inferiores cœnobii partes, ibique in cellâ cerevisiariâ eum castrant. (Hamelmann, Historia renati Evangelii, p. 880.)

(2) Herren und Siegmänner des Todes. (L. Epp. II, p. 164.)

« Les vrais disciples ne croient pas en Luther, mais « en Jésus-Christ. Moi-même je ne me soucie pas de « Luther (1). Qu'il soit un saint ou un fripon, que « m'importe? Ce n'est pas lui que je prêche, c'est « Christ. Si le diable peut le prendre, qu'il le prenne! « Mais que Christ nous demeure, et nous demeure- « rons aussi. »

En effet, en vain voudrait-on expliquer ce grand mouvement par des circonstances humaines. Les lettrés, il est vrai, aiguisaient leur esprit et lançaient des traits acérés contre les moines et contre le pape; le cri de la liberté, que l'Allemagne avait si souvent poussé contre la tyrannie des Italiens, retentissait de nouveau dans les châteaux et dans les provinces; le peuple se réjouissait en entendant les chants du « rossignol de Wittemberg, » présage du printemps qui partout commençait à poindre (2). Mais ce n'était pas un mouvement extérieur, semblable à celui que le besoin d'une liberté terrestre imprime, qui s'accomplissait alors. Ceux qui disent que la réformation fut opérée en offrant aux princes les biens des couvents, aux prêtres le mariage, aux peuples la liberté, en méconnaissent étrangement la nature. Sans doute un emploi utile des fonds qui avaient nourri jusqu'alors la paresse des moines, sans doute le mariage, la liberté, qui viennent de Dieu même, purent favoriser le développement de la réforme; mais la force motrice n'était pas là. Une révolution intime s'opérait alors dans les profondeurs du cœur humain. Le peuple chrétien apprenait de nouveau à aimer, à pardonner, à prier, à souffrir et même à mourir pour une vérité qui ne lui promettait du repos que dans le ciel. L'Église se transformait. Le christianisme brisait les enveloppes dans lesquelles on l'avait si longtemps retenu, et rentrait vivant dans un monde qui avait oublié son ancien pouvoir. La main qui fit le monde s'était retournée vers lui; et l'Évangile, reparaissant au milieu des nations, précipitait sa course, malgré les efforts puissants et répétés des prêtres et des rois; semblable à l'Océan qui, quand la main de Dieu pèse sur ses flots, s'élève avec un calme majestueux le long des rivages, sans que nulle puissance humaine soit capable d'arrêter ses progrès.

LIVRE DIXIÈME.

AGITATIONS, REVERS ET PROGRÈS.

(1522—1526.)

—

I

Élément politique. — Manque d'enthousiasme à Rome. — Siége de Pampelune. — Courage d'Inigo. — Transformation. — Luther et Loyola. — Visions. — Les deux principes.

La réformation, qui n'avait d'abord existé que dans le cœur de quelques hommes pieux, était entrée dans le culte et dans la vie de l'Église; il était naturel qu'elle fît un nouveau pas et pénétrât de là dans les rapports civils et dans la vie des nations. Sa marche fut toujours du dedans au dehors. Nous allons voir cette grande révolution prendre possession de la vie politique des peuples.

Depuis près de huit siècles, l'Europe formait un vaste État sacerdotal. Les empereurs et les rois avaient été sous le patronage des papes. S'il y avait eu, surtout en France et en Allemagne, d'énergiques résistances à d'audacieuses prétentions, Rome avait eu finalement le dessus, et l'on avait vu des princes, dociles exécuteurs de ses terribles jugements, combattre, pour assurer son empire, contre de simples fidèles soumis à leur domination, et répandre pour elle avec profusion le sang des enfants de leur peuple.

Aucune atteinte ne pouvait être portée à ce vaste État ecclésiastique dont le pape était le chef, sans que les rapports politiques en fussent aussi ébranlés.

Deux grandes idées agitaient alors l'Allemagne. D'un côté, on voulait un renouvellement de la foi; de l'autre, on demandait un gouvernement national, au sein duquel les États germaniques fussent représentés, et qui pût faire contre-poids à la puissance des empereurs (3).

L'électeur Frédéric avait insisté sur ce point, lors de l'élection qui avait donné un successeur à Maximilien; et le jeune Charles s'était soumis. Un gouvernement national, composé du gouverneur im-

(1) Ich kenne auch selbst nicht den Luther. (L. Epp. II, p. 168.)

(2) *Wittemberger Nachtigall*, poésie de Hans Sachs, 1523.

(3) Pfeffel, Droit publ. de l'All. p. 590. — Robertson, Charles V, III, p. 114. — Ranke, Deutsche Gesch.

périal et des représentants des électeurs et des cercles, avait été en conséquence formé.

Ainsi Luther réformait l'Église, et Frédéric de Saxe réformait l'État.

Mais tandis que, parallèlement à la réforme religieuse, d'importantes modifications politiques étaient introduites par les chefs de la nation, il était à craindre que « la commune » ne vînt aussi à s'émouvoir, et ne compromît, par ses excès religieux et politiques, les deux réformations.

Cette intrusion violente et fanatique de la populace et de quelques meneurs, qui semble inévitable dès que la société s'ébranle et se transforme, ne manqua pas d'avoir lieu en Allemagne, aux temps qui nous occupent.

Il y avait encore d'autres causes pour faire naître de telles agitations.

L'Empereur et le pape s'étaient unis contre la réforme, et elle semblait devoir succomber sous les coups de si puissants adversaires. La politique, l'intérêt, l'ambition, imposaient à Charles-Quint et à Léon X l'obligation de la détruire. Mais ce sont là de mauvais champions pour combattre la vérité. Le dévouement à une cause que l'on regarde comme sacrée ne peut être vaincu que par un dévouement contraire. Or, Rome, docile à l'impulsion d'un Léon X, s'enthousiasmait pour un sonnet ou pour une mélodie, mais était insensible à la religion de Jésus-Christ; et si quelque pensée moins futile venait la visiter, au lieu de se purifier et de se retremper dans le christianisme des apôtres, elle s'occupait d'alliances, de guerres, de conquêtes, de traités, qui lui assurassent des provinces nouvelles, et elle laissait, avec un froid dédain, la réformation ranimer partout l'enthousiasme religieux, et marcher triomphante vers de plus nobles conquêtes. L'ennemi qu'on avait juré d'écraser dans la basilique de Worms se présentait plein d'audace et de force; la lutte devait être vive; le sang allait couler.

Cependant quelques-uns des dangers les plus pressants dont la réformation était menacée parurent alors s'éloigner. Le jeune Charles se trouvant un jour, avant la publication de l'édit de Worms, à une fenêtre du palais, avec son confesseur, avait dit, il est vrai, en portant la main droite sur son cœur : « Je jure de faire pendre à cette fenêtre le « premier qui, après la publication de mon édit, « osera se montrer luthérien (1). » Mais bientôt son zèle s'était grandement ralenti. Son projet de rétablir la gloire antique du saint Empire, c'est-à-dire d'augmenter sa puissance, avait été reçu avec froideur (2). Mécontent de l'Allemagne, il quitta les bords du Rhin, se rendit dans les Pays-Bas, et profita du séjour qu'il y fit pour donner aux moines quelques satisfactions, qu'il se voyait hors d'état de leur accorder dans l'Empire. Les œuvres de Luther furent brûlées à Gand, par la main du bourreau, avec toute la solennité possible. Plus de cinquante mille spectateurs furent présents à cet auto-da-fé; l'Empereur lui-même y assista avec un sourire approbateur (3). Puis il se rendit en Espagne, où des guerres et des troubles le contraignirent, pour quelque temps du moins, à laisser l'Allemagne tranquille. Puisqu'on lui refuse dans l'Empire la puissance qu'il réclame, que d'autres y poursuivent l'hérétique de Wittemberg. De plus graves soucis le préoccupent.

En effet, François I[er], impatient d'en venir aux mains avec son rival, lui avait jeté le gant. Sous le prétexte de rétablir dans leur patrimoine les enfants de Jean d'Albret, roi de Navarre, il avait commencé une lutte, longue et sanglante, qui devait durer toute sa vie, en faisant entrer dans ce royaume, sous le commandement de Lesparre, une armée dont les conquêtes rapides ne s'arrêtèrent que devant la forteresse de Pampelune.

Sur ces fortes murailles devait s'enflammer un enthousiasme destiné à s'opposer un jour à l'enthousiasme du réformateur, et à souffler dans la papauté un esprit nouveau d'énergie, de dévouement et de domination. Pampelune devait être comme le berceau du rival du moine de Wittemberg.

L'esprit chevaleresque, qui avait si longtemps animé le monde chrétien, ne se trouvait plus qu'en Espagne. Les guerres contre les Mores, à peine finies dans la Péninsule et toujours renouvelées en Afrique, des expéditions lointaines et aventureuses au delà des mers, entretenaient dans la jeunesse castillane cette vaillance enthousiaste et naïve dont Amadis avait été l'idéal.

Parmi les défenseurs de Pampelune se trouvait un jeune gentilhomme nommé don Inigo Lopez de Recalde, cadet d'une famille de treize enfants. Élevé à la cour de Ferdinand le Catholique, Recalde, doué des grâces et de la beauté du corps (4), habile à manier l'épée et la lance, recherchait avec ardeur la gloire de la chevalerie. Se couvrir d'armes étincelantes, monter un coursier généreux (5), s'ex-

(1) Sancte juro.... eum ex hâc fenestrâ meo jussu suspensum iri. (Pallavicini, I, p. 130.)

(2) Essendo tornato dalla Dieta che sua Maestà haveva fatta in Wormatia, escluso d'ogni conclusion buona d'ajuti e di favori che si fussi proposto d'ottenere in essa. (Instruttione al card. Farnese. Manuscrit de la bibl. Corsini, publié par Ranke.)

(3) Ipso Cæsare, ore subridenti, spectaculo plausit. (Pallavicini, I, p. 130.)

(4) Cum esset in corporis ornatu elegantissimus. (Maffæi Vita Loyolæ, 1586, p. 3.)

(5) Equorumque et armorum usu præcelleret. (Ibid.)

poser aux brillants dangers d'un tournoi, courir de hasardeuses aventures, prendre part aux débats passionnés des factions (1), et déployer pour saint Pierre autant de dévotion que pour sa dame, telle était la vie du jeune chevalier.

Le gouverneur de la Navarre, étant allé chercher du secours en Espagne, avait laissé à Inigo et à quelques nobles la garde de Pampelune. Ces derniers, voyant la supériorité des troupes françaises, résolurent de se retirer. Inigo les conjura de tenir tête à Lesparre; les trouvant inébranlables dans leur dessein, il les regarda avec indignation, les accusa de lâcheté, de perfidie; puis se jeta seul dans la citadelle, décidé à la défendre au prix de sa vie (2).

Les Français, reçus avec enthousiasme dans Pampelune, ayant proposé au commandant de la forteresse de capituler : « Supportons tout, dit Inigo « avec feu à ses compagnons, plutôt que de nous « rendre (3). » Les Français commencent alors à battre les murs avec leurs puissantes machines, et bientôt ils tentent l'assaut. Le courage et les paroles d'Inigo excitent les Espagnols; ils repoussent les assaillants de leurs traits, de leurs épées, de leurs hallebardes; Inigo combat à leur tête; debout sur la muraille, l'œil enflammé, le jeune chevalier brandit son épée, et ses coups tombent sur l'ennemi. Soudain un boulet vient frapper le mur, à la place même qu'il défend; une pierre se détache, blesse grièvement le chevalier à la jambe droite, et le boulet, renvoyé par la violence du coup, brise sa jambe gauche. Inigo tombe sans connaissance (4). Aussitôt la garnison se rend, et les Français, pleins d'admiration pour le courage de leur jeune adversaire, le font conduire en litière chez ses parents, au château de Loyola. C'est dans ce manoir seigneurial, dont il a plus tard porté le nom, qu'Inigo était né, huit ans après Luther, de l'une des familles les plus illustres de ces contrées.

Une opération douloureuse était devenue nécessaire. Au milieu des souffrances les plus aiguës, Inigo fermait ses poings avec effort, mais ne poussait pas un seul cri (5).

Contraint à un pénible repos, il avait besoin d'occuper de quelque manière sa vive imagination. A défaut des romans de chevalerie, dont il s'était nourri jusqu'alors, on lui donna la vie de Jésus-Christ et les légendes ou les *Fleurs des saints*. Cette lecture, dans l'état de solitude et de maladie où il se trouvait, fit sur son esprit une impression extraordinaire. Il crut voir s'éloigner, s'effacer et s'éteindre la vie bruyante des tournois et des combats, qui seule jusqu'alors avait occupé sa jeunesse, et en même temps s'ouvrir devant ses yeux étonnés une carrière plus glorieuse. Les humbles actions des saints et leurs souffrances héroïques lui parurent tout à coup bien plus dignes de louange que tous les hauts faits d'armes de la chevalerie. Étendu sur son lit, agité par la fièvre, il se livrait aux pensées les plus contradictoires. Le monde qu'il abandonnait et celui dont il saluait les saintes macérations lui apparaissaient à la fois, l'un avec ses voluptés, l'autre avec ses rigueurs; et ces deux mondes se livraient dans son esprit un combat acharné. « Que serait-ce, disait-il, si je faisais ce « qu'ont fait saint François ou saint Dominique (6)? » Puis l'image de la dame à laquelle il avait voué son cœur se présentant à lui : « Ce n'est pas une com-« tesse, s'écriait-il avec une naïve vanité, ce n'est « pas une duchesse, c'est plus que tout cela (7)... » Mais ces pensées le laissaient plein d'amertume et d'ennui, tandis que son projet d'imiter les saints le remplissait de paix et de joie.

Dès lors son choix fut arrêté. A peine rétabli, il résolut de faire ses adieux au siècle. Après avoir, comme Luther, fait encore un repas avec ses anciens compagnons d'armes, il partit seul, dans le plus grand secret (8), pour se rendre vers les demeures solitaires que des ermites de Saint-Benoît avaient taillées dans le roc des montagnes de Montserrat. Pressé, non par le sentiment de ses péchés, ou par le besoin de la grâce divine, mais par le désir de devenir « chevalier de Marie, » et de se rendre illustre par des macérations ou des œuvres pies, comme toute l'armée des saints, il se confessa pendant trois jours, donna à un mendiant ses riches vêtements, se couvrit d'un sac et se ceignit d'une corde (9). Puis se rappelant la célèbre veille d'armes d'Amadis de Gaule, il suspendit son épée devant une image de Marie, passa la nuit en veille dans son nouveau et étrange costume, et se livra, tantôt à genoux et tantôt debout, mais toujours en prière et le bâton de pèlerin à la main, à tous les dévots

(1) Partim in factionum rixarumque periculis, partim in amatoriâ vesaniâ... tempus consumeret. (Maffæi Vita Loyolæ, 1586, p. 3.)

(2) Ardentibus oculis, detestatus ignaviam perfidiamque, spectantibus omnibus, in arcem solus introit. (Ibid., p. 6.)

(3) Tam acri ac vehementi oratione commilitonibus dissuasit. (Ibid.)

(4) Ut è vestigio semianimis alienatâ mente corruerit. (Ibid., p. 7.)

(5) Nullum aliud indicium dedit doloris, nisi ut coactos in pugnum digitos valdè constringeret. (Maff., Vita Loyolæ. 1586, p. 8.)

(6) Quid si ego hoc agerem quod fecit B. Franciscus, quid si hoc quod B. Dominicus? (Acta Sanct. VII, p. 634.)

(7) Non era condessa, ni duquessa, mas era su estado mas alto... (Ibid.)

(8) Ibi duce amicisque ita salutatis, ut arcana consiliorum suorum quam accuratissimè tegeret. (Maff., p. 16.)

(9) Pretiosa vestimenta quibus erat ornatus pannoso cuidam largitus, saccosese dacer induit, ac fune præcinxit. (Ibid., p. 20.)

exercices que l'illustre Amadis avait jadis pratiqués. « C'est ainsi, » dit l'un des biographes du saint, le jésuite Maffei, « que tandis que Satan armait « Martin Luther contre toutes les lois divines et « humaines, et que cet infâme hérésiarque com« paraissait à Worms et y déclarait une guerre im« pie au siége apostolique, Christ, par un appel de « sa divine providence, suscitait ce nouveau com« battant, et le liant, lui et plus tard tous ses sec« tateurs, au service du pontife romain, l'opposait « à la licence et à la fureur de la perversité héré« tique (1). »

Loyola, boitant encore d'une jambe, se traîna par des chemins détournés et déserts à Manresa, et y entra dans un couvent de dominicains, afin de se livrer dans ce lieu obscur aux plus dures pénitences. Comme Luther, il allait chaque jour mendier de porte en porte sa nourriture (2). Il demeurait sept heures à genoux et se flagellait trois fois par jour; à minuit, il était de nouveau en prière; il laissait croître en désordre ses cheveux et ses ongles, et il eût été impossible de reconnaître, dans le moine pâle et défait de visage de Manresa, le jeune et brillant chevalier de Pampelune.

Cependant le moment était venu où les idées religieuses, qui n'avaient guère été jusqu'alors pour Inigo qu'un jeu de chevalerie, devaient se révéler à lui avec plus de gravité, et lui faire sentir une puissance qu'il ignorait encore. Tout à coup, sans que rien eût pu le lui faire pressentir, la joie qu'il avait jusqu'alors éprouvée disparut (3). En vain eut-il recours à la prière et au chant des cantiques, il ne put trouver le repos (4). Son imagination avait cessé de l'entourer d'aimables prestiges; il était laissé seul avec sa conscience. Il ne pouvait comprendre un état si nouveau pour lui, et il se demandait avec effroi si Dieu, après tant de sacrifices qu'il lui avait faits, était encore irrité contre lui. Nuit et jour, de sombres terreurs agitaient son âme; il versait des larmes amères; il appelait à grands cris la paix qu'il avait perdue... mais tout cela en vain (5). Il recommença alors la longue confession qu'il avait faite à Montserrat. « Peut-être, pensait-il, « ai-je oublié quelque chose. » Mais cette confession augmenta encore son angoisse; car elle lui rappela toutes ses fautes. Il errait morne, abattu; sa conscience lui criait qu'il n'avait fait pendant toute sa vie qu'entasser péchés sur péchés, et le malheureux, livré à d'accablantes terreurs, faisait retentir le cloître de ses gémissements.

D'étranges pensées trouvèrent alors accès dans son cœur. N'éprouvant aucun soulagement de la confession et des diverses ordonnances de l'Église (6), il se mit, comme Luther, à douter de leur efficace. Mais, au lieu de se détourner des œuvres des hommes, pour rechercher l'œuvre pleinement suffisante de Christ, il se demanda s'il ne devrait pas poursuivre de nouveau les gloires du siècle. Son âme s'élança avec impétuosité vers ce monde qu'il avait fui (7); mais aussitôt il recula saisi d'épouvante.

Y avait-il alors quelque différence entre le moine de Manresa et le moine d'Erfurt? Dans des traits secondaires, sans doute; mais l'état de leur âme était le même. Tous deux ils sentaient avec énergie la grandeur de leurs péchés. Tous deux ils cherchaient la réconciliation avec Dieu, et ils en voulaient l'assurance dans leur cœur. Si un Staupitz, la Bible à la main, s'était présenté dans le couvent de Manresa, peut-être Inigo fût-il devenu le Luther de la Péninsule. Ces deux grands hommes du seizième siècle, ces deux fondateurs des deux puissances spirituelles qui depuis trois cents ans se font la guerre, étaient frères alors; et peut-être, s'ils s'étaient rencontrés, Luther et Loyola fussent-ils tombés dans les bras l'un de l'autre, et eussent-ils mêlé leurs larmes et leurs vœux.

Mais ces deux moines, à dater de ce moment, devaient suivre des voies toutes différentes.

Inigo, au lieu de reconnaître que ses remords lui étaient envoyés pour le pousser au pied de la croix, se persuada que ces reproches intérieurs venaient, non de Dieu, mais du diable, et il prit la résolution de ne plus penser à ses péchés, de les effacer et de les anéantir lui-même dans un oubli éternel (8). Luther se tourna vers Christ; Loyola ne fit que se replier sur lui-même.

Bientôt des visions vinrent confirmer Inigo dans la conviction qu'il s'était faite. Ses propres résolutions lui avaient tenu lieu de la grâce du Seigneur; ses propres imaginations lui tinrent lieu de sa Parole. Il avait regardé la voix de Dieu dans sa conscience, comme une voix du démon; aussi le reste de son histoire nous le représente-t-il livré aux inspirations de l'esprit des ténèbres.

Un jour, Loyola rencontra une vieille femme, comme Luther, dans le temps de son angoisse,

(1) Furori ac libidini hæreticæ pravitatis opponeret. (Maff., p. 21.)

(2) Victum ostiatim precibus infimis emendicare quotidie. (Ibid., p. 23.)

(3) Tunc subitò, nulla præcedente significatione, prorsus exui nudarique se omni gaudio sentiret. (Ibid., p. 27.)

(4) Nec jam in precibus, neque in psalmis... ullam inveniret delectationem aut requiem. (Ibid.)

(5) Vanis agitari terroribus, dies noctesque fletibus jungere. (Maff., p. 28.)

(6) Ut nulla jam res mitigare dolorem posse videretur. (Ibid., p. 29.)

(7) Et sæculi commodis repetendis magno quodam impetu cogitaverit. (Ibid., p. 30.)

(8) Sine ullâ dubitatione constituit præteritæ vitæ labes perpetuâ oblivione conterere. (Ibid., p. 31.)

avait été visité par un vieillard. Mais la vieille Espagnole, au lieu d'annoncer au pénitent de Manresa la rémission des péchés, lui prédit des apparitions de Jésus. Tel fut le christianisme auquel, comme les prophètes de Zwickau, Loyola eut recours. Inigo ne chercha pas la vérité dans les saintes Écritures; mais il imagina, à leur place, des communications immédiates avec le royaume des esprits. Bientôt il ne vécut plus que dans des extases et des contemplations.

Un jour, se rendant à l'église de Saint-Paul, située hors de la ville, il suivait, plongé dans ses méditations, les rives du Llobrégat, et finit par s'y asseoir. Ses yeux s'étaient arrêtés sur la rivière, qui roulait silencieusement devant lui ses profondes eaux, et il s'abîma dans ses pensées. Tout à coup il entra en extase; il vit de ses yeux ce que les hommes ne comprennent qu'à peine après beaucoup de lectures, de veilles et de travaux (1). Il se releva, se tint debout sur le bord du fleuve, et il lui sembla être devenu un autre homme; puis il se mit à genoux au pied d'une croix qui se trouvait dans le voisinage, disposé à sacrifier sa vie au service de la cause dont les mystères venaient de lui être révélés.

Dès lors ses visions devinrent plus fréquentes. Assis sur l'escalier de Saint-Dominique à Manresa, il chantait un jour des psaumes à la sainte Vierge. Tout à coup son âme fut ravie d'extase; il demeura immobile, plongé dans sa contemplation; le mystère de la sainte Trinité se révéla à ses yeux sous de magnifiques symboles (2); il versait des larmes, il faisait entendre des sanglots, et tout le jour il ne cessa de parler de cette vision ineffable.

Ces apparitions nombreuses avaient détruit tous ses doutes; il croyait, non comme Luther, parce que les choses de la foi étaient écrites dans la Parole de Dieu, mais à cause des visions qu'il avait eues. « Quand même il n'y aurait point eu de Bible, disent ses apologistes, quand même ces mystères « n'eussent jamais été révélés dans l'Écriture (3), il « les eût crus, car Dieu s'était ouvert à lui (4). » Luther, à l'époque de son doctorat, avait prêté serment à la sainte Écriture, et l'autorité, seule infaillible, de la Parole de Dieu était devenue le principe fondamental de la réformation. Loyola prêta alors serment aux rêves et aux visions; et des apparitions fantastiques devinrent le principe de sa vie et de sa foi.

Le séjour de Luther au couvent d'Erfurt, et celui de Loyola au couvent de Manresa, nous expliquent, l'un la réformation, l'autre le papisme moderne. Nous ne suivrons pas à Jérusalem, où il se rendit en quittant le cloître, le moine qui devait ranimer les forces épuisées de Rome. Nous le rencontrerons plus tard, dans le cours de cette histoire.

II

Victoire du pape. — Mort de Léon X. — Oratoire du divin amour. — Adrien VI. — Plan de réforme. — Opposition.

Tandis que ces choses se passaient en Espagne, Rome elle même semblait prendre un caractère plus sérieux. Le grand patron de la musique, de la chasse et des fêtes, disparaissait du trône pontifical, pour faire place à un moine pieux et grave.

Léon X avait ressenti une grande joie en apprenant l'édit de Worms et la captivité de Luther; aussitôt, en signe de sa victoire, il avait fait livrer aux flammes l'image et les écrits du réformateur (5). C'était la seconde ou la troisième fois que la papauté se donnait cet innocent plaisir. En même temps, Léon X, voulant témoigner sa reconnaissance à Charles-Quint, réunit son armée à celle de l'Empereur. Les Français durent quitter Parme, Plaisance, Milan; et le cousin du pape, le cardinal Jules de Médicis, entra dans cette dernière ville. Le pape allait ainsi se trouver au faîte de la puissance.

C'était au commencement de l'hiver de l'an 1521; Léon X avait coutume de passer l'automne à la campagne. On le voyait alors quitter Rome sans surplis, et, ce qui est encore bien plus scandaleux, dit son maître des cérémonies, avec des bottes. Il chassait au vol à Viterbe, au cerf à Corneto; le lac de Bolsena lui offrait les plaisirs de la pêche; puis il allait passer quelque temps au milieu des fêtes à Malliana, son séjour favori. Des musiciens, des improvisateurs, tous les artistes dont les talents pouvaient égayer cette délicieuse villa, y entouraient le souverain pontife. C'était là qu'il se trouvait au moment où on lui apporta la nouvelle de la prise de Milan. Aussitôt grande agitation dans la villa. Les courtisans et les officiers ne se contiennent pas de joie; les Suisses tirent des coups de carabine, et Léon, hors de lui, se promène toute la nuit dans sa chambre, regardant souvent de la fenêtre les réjouis-

(1) Quæ vix demum solent homines intelligentiâ comprehendere. (Maff., p. 32.)

(2) En figuras de tres teclas.

(3) Quod etsi nulla Scriptura mysteria illa fidei doceret. (Act. Sanct.)

(4) Quæ Deo sibi aperiente cognoverat. (Maff., p. 34.)

(5) Comburi jussit alteram vultus in ejus statua, alteram animi ejus in libris. (Pallavicini, I, p. 128.)

sances des Suisses et du peuple. Il revint à Rome, fatigué, mais dans l'ivresse. A peine était-il de retour au Vatican, qu'un mal soudain se déclare. « Priez pour moi, » dit-il à ses serviteurs. Il n'eut pas même le temps de recevoir le saint sacrement, et mourut à la force de l'âge (quarante-sept ans), à l'heure du triomphe et au bruit des fêtes.

Le peuple fit entendre des invectives en accompagnant le cercueil du souverain pontife. Il ne pouvait lui pardonner d'être mort sans sacrements et d'avoir laissé des dettes à la suite de ses grandes dépenses. « Tu es parvenu au pontificat comme un « renard, disaient les Romains; tu t'y es montré « comme un lion, et tu l'as quitté comme un « chien. »

Tel fut le deuil dont Rome honora le pape qui excommunia la réformation, et dont le nom sert à désigner l'une des grandes époques de l'histoire.

Cependant une faible réaction contre l'esprit de Léon et de Rome avait déjà commencé dans Rome même. Quelques hommes pieux y avaient fondé un oratoire, pour leur édification commune (1), près du lieu où la tradition assure que se réunirent les premières assemblées des chrétiens. Contarini, qui avait entendu Luther à Worms, était le principal de ces prêtres. Ainsi commençait à Rome, presque en même temps qu'à Wittemberg, une espèce de réformation. On l'a dit avec vérité : partout où il y a des germes de piété, il y a aussi des germes de réforme. Mais ces bonnes intentions devaient se dissiper bientôt.

En d'autres temps, pour succéder à Léon X, on eût choisi un Grégoire VII, un Innocent III, s'ils se fussent trouvés toutefois; mais l'intérêt de l'Empire allait maintenant avant celui de l'Église, et il fallait à Charles-Quint un pape qui lui fût dévoué. Le cardinal de Médicis, plus tard pape sous le nom de Clément VII, voyant qu'il ne pouvait encore obtenir la tiare, s'écria : « Prenez le cardinal de Tor« tose, homme âgé, et que chacun regarde comme « un saint. » Ce prélat, né à Utrecht, au sein d'une famille bourgeoise, fut en effet élu et régna sous le nom d'Adrien VI. Il avait autrefois été professeur à Louvain, puis il était devenu précepteur de Charles, et avait été revêtu, en 1517, par l'influence de l'Empereur, de la pourpre romaine. Le cardinal de Vio appuya la proposition. « Adrien a eu une grande « part, dit-il, à la condamnation de Luther par les « docteurs de Louvain (2). » Les cardinaux, fatigués, surpris, nommèrent cet étranger; mais bientôt revenus à eux-mêmes, ils en furent, dit un chroniqueur, comme morts d'épouvante. La pensée que le rigide Néerlandais n'accepterait pas la tiare leur donna d'abord quelque soulagement; mais cet espoir dura peu. Pasquin représenta le pontife élu sous la figure d'un maître d'école, et les cardinaux sous celle de jeunes garçons qu'il châtie. Le peuple fut dans une telle colère, que les membres du conclave durent se trouver heureux de n'être pas jetés à la rivière (3). En Hollande, au contraire, on témoigna par de grandes démonstrations la joie qu'on ressentait de donner un pape à l'Église. « Utrecht a « planté; Louvain a arrosé; l'Empereur a donné « l'accroissement, » écrivit-on sur des tapisseries suspendues en dehors des maisons. Quelqu'un écrivit au-dessous ces mots : « Et Dieu n'y a été pour « rien! »

Malgré le mécontentement exprimé d'abord par le peuple de Rome, Adrien VI se rendit dans cette ville au mois d'aout 1522, et il y fut bien reçu. On se disait qu'il avait plus de cinq mille bénéfices à donner, et chacun comptait en avoir sa part. Depuis longtemps le trône papal n'avait été occupé par un tel pontife. Juste, actif, savant, pieux, simple, de mœurs irréprochables, il ne se laissait aveugler ni par la faveur, ni par la colère. Il arriva au Vatican avec son ancienne gouvernante, qu'il chargea de continuer à pourvoir humblement à ses modiques besoins, dans le palais magnifique que Léon avait rempli de son luxe et de ses dissipations. Il n'avait aucun des goûts de son prédécesseur. Comme on lui montrait le magnifique groupe de Laocoon, retrouvé depuis quelques années, et acquis à grand prix par Jules II, il s'en détourna froidement en disant : « Ce sont les idoles des païens! » « J'aime« rais bien mieux, écrivait-il, servir Dieu dans ma « prévôté de Louvain, qu'être pape à Rome. »

Adrien, frappé des dangers dont la réformation menaçait la religion du moyen âge, et non, comme les Italiens, de ceux auxquels elle exposait Rome et sa hiérarchie, désirait sérieusement la combattre et l'arrêter, et le meilleur moyen pour y réussir lui paraissait être une réforme de l'Église, opérée par l'Église elle-même. « L'Église a besoin d'une ré« forme, disait-il, mais il faut y aller pas à pas. » — « L'opinion du pape, dit Luther, est qu'entre deux « pas il faut mettre quelques siècles. » En effet, il y avait des siècles que l'Église marchait vers une réformation. Il n'y avait plus lieu de temporiser; il fallait agir.

Fidèle à son plan, Adrien entreprit d'éloigner de la ville les impies, les prévaricateurs, les usuriers; ce qui n'était pas chose facile : car ils formaient une partie considérable de la population.

(1) Si unirono in un oratorio, chiamato del divino amore, circa sessanta di loro. (Caracciolo, Vita di Paolo IV. Ms. Ranke.)

(2) Doctores Lovanienses accepisse consilium à tam conspicuo alumno. (Pallavicini, p. 136.)

(3) Sleidan, Hist. de la Réf. I, p. 124.

D'abord les Romains se moquèrent de lui ; bientôt ils le haïrent. La domination sacerdotale, les profits immenses qu'elle rapportait, la puissance de Rome, les jeux, les fêtes, le luxe, qui la remplissaient, tout était perdu sans retour, si l'on retournait aux mœurs apostoliques.

Le rétablissement de la discipline rencontra surtout une énergique opposition. « Pour y parvenir, « dit le cardinal grand pénitencier, il faudrait d'a- « bord rétablir la ferveur des chrétiens. Le remède « passe les forces du malade et lui donnera la mort. « Tremblez que, pour vouloir conserver l'Allema- « gne, vous ne perdiez l'Italie (1). » En effet, Adrien eut bientôt plus à redouter le romanisme que le luthéranisme lui-même.

On s'efforça de le faire rentrer dans la voie qu'il voulait quitter. Le vieux et rusé cardinal Soderin de Volterre, familier d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X (2), faisait souvent entendre à l'honnête Adrien des mots propres à le mettre au fait du rôle, si nouveau pour lui, qu'il était appelé à remplir. « Les hérétiques, lui dit-il un jour, ont de tout « temps parlé des mœurs corrompues de la cour de « Rome, et néanmoins jamais les papes ne les ont « changées. » — « Ce n'est jamais par des réformes, « dit-il en une autre occasion, que les hérésies ont « jusqu'ici été éteintes ; c'est par des croisades. » — « Ah ! répondait le pontife en poussant un pro- « fond soupir, que la condition des papes est mal- « heureuse, puisqu'ils n'ont pas même la liberté de « faire le bien (3) ! »

III

Diète de Nuremberg. — Invasion de Soliman. — Le nonce demande la mort de Luther. — Les prédicateurs de Nuremberg. — Promesse de réforme. — Griefs de la nation. — Arrêté de la diète. — Lettre foudroyante du pape. — Avis de Luther.

Le 23 mars 1522, avant l'arrivée d'Adrien à Rome, la diète s'était assemblée à Nuremberg. Déjà avant cette époque, les évêques de Mersbourg et de Misnie avaient demandé à l'électeur de Saxe la permission de faire, dans ses États, la visite des couvents et des églises. Frédéric, pensant que la vérité devait être assez forte pour résister à l'erreur, avait répondu favorablement à cette demande. La visite se fit. Les évêques et leurs docteurs prêchèrent avec violence contre la réforme ; ils exhortèrent, ils menacèrent, ils supplièrent ; mais leurs argumentations paraissaient sans force ; et quand, voulant recourir à des armes plus efficaces, ils demandèrent au bras séculier de faire exécuter leurs décrets, les ministres de l'électeur leur répondirent qu'il fallait examiner l'affaire d'après la Bible, et que l'électeur, dans son âge avancé, ne pouvait pas se mettre à étudier la théologie. Ces efforts des évêques ne ramenèrent pas une seule âme dans le bercail de Rome, et Luther, qui, peu de temps après, parcourut ces contrées et y fit entendre sa parole puissante, effaça les faibles impressions qu'ils avaient produites çà et là.

Ce que Frédéric avait refusé de faire, on pouvait craindre que le frère de l'Empereur, l'archiduc Ferdinand, ne le fît. Ce jeune prince, qui présida une partie des séances de la diète, prenant peu à peu plus de fermeté, pouvait bien, dans son zèle, tirer témérairement l'épée, que son frère, plus prudent et plus politique, laissait sagement dans le fourreau. En effet, Ferdinand avait commencé à poursuivre avec cruauté, dans ses États héréditaires d'Autriche, les partisans de la réformation. Mais Dieu employa à diverses reprises, pour délivrer le christianisme renaissant, le même instrument dont il s'était servi pour détruire le christianisme corrompu. Le croissant parut dans les provinces épouvantées de la Hongrie. Le 9 août, après six semaines de siége, Belgrade, le boulevard de ce royaume et de l'Empire, tomba sous les coups de Soliman. Les sectateurs de Mahomet, après avoir évacué l'Espagne, semblaient vouloir rentrer en Europe par l'Orient. La diète de Nuremberg oublia le moine de Worms, pour ne penser qu'au sultan de Constantinople. Mais Charles-Quint réunit dans son esprit ces deux adversaires. « Il faut, écrivit-il au pape, de Valladolid, le « 31 octobre, il faut arrêter les Turcs et punir par « l'épée les partisans de la doctrine empoisonnée de « Luther (4). »

Bientôt l'orage, qui avait paru se détourner de la réforme et se diriger vers l'Orient, s'amoncela de nouveau sur la tête du réformateur. Son retour à Wittemberg et le zèle qu'il y déployait avaient réveillé toutes les haines. « Maintenant que l'on sait « où le prendre, disait le duc George, qu'on exé- « cute contre lui l'arrêt de Worms ! » On assurait même en Allemagne que Charles-Quint et Adrien se trouveraient ensemble à Nuremberg pour y aviser (5). « Satan sent la blessure qui lui est faite, « dit Luther ; c'est pourquoi il se met dans une

(1) Sarpi, Hist. du concile de Trente, p. 20.

(2) Per longa esperienza delle cose del mundo, molto prudente e accorto. (Nardi, Hist. Flor., lib. 7.)

(3) Sarpi, Hist. du conc. de Tr., p. 21.

(4) Dass man die Nachfolger derselben vergiften Lehre, mit dem Schwert strafen mag. (L. Opp. XVII, p. 321.)

(5) Cum fama sit fortis et Cæsarem et papam Nurnbergam conventuros. (L. Epp. II, p. 214.)

« telle fureur. Mais Christ a déjà étendu sa main « et il le foulera bientôt sous ses pieds, malgré les « portes de l'enfer (1). »

Au mois de décembre 1522, la diète s'assembla de nouveau à Nuremberg. Tout paraissait annoncer que, si Soliman avait été le grand ennemi dont elle s'était occupée dans sa session du printemps, Luther serait celui dont elle s'occuperait dans la session d'hiver. Adrien VI, d'origine allemande, se flattait de trouver auprès de sa nation un accueil dont un pape d'origine italienne n'eût jamais pu se flatter (2). Il chargea en conséquence Chieregati, qu'il avait connu en Espagne, de se rendre à Nuremberg.

A peine la diète fut-elle assemblée, que plusieurs princes parlèrent avec violence contre Luther. Le cardinal-archevêque de Salzbourg, qui jouissait de toute la confiance de l'Empereur, voulait que l'on prît des mesures promptes et décisives avant l'arrivée de l'électeur de Saxe. L'électeur Joachim de Brandebourg, toujours ferme dans sa marche, et le chancelier de Trèves, pressaient également l'exécution de l'édit de Worms. Les autres princes étaient en grande partie indécis, partagés. L'état de tourmente dans lequel se trouvait l'Église remplissait d'angoisse ses plus fidèles serviteurs. « Je don« nerais, s'écria en pleine diète l'évêque de Stras« bourg, un de mes dix doigts pour n'être pas « prêtre (3). »

Chieregati, d'accord avec le cardinal de Salzbourg, demandait la mort de Luther. « Il faut, « disait-il de la part du pape, et en tenant dans « ses mains un bref du pontife, il faut séparer en« tièrement du corps ce membre gangrené (4). Vos « pères ont fait périr à Constance Jean Huss et Jé« rôme de Prague; mais ils revivent dans Luther. « Suivez l'exemple glorieux de vos ancêtres, et « remportez, avec le secours de Dieu et de saint « Pierre, une victoire magnifique sur le dragon « infernal. »

A l'ouïe du bref du pieux et modéré Adrien, la plupart des princes furent saisis d'effroi (5). Plusieurs commençaient à mieux comprendre les arguments de Luther, et ils avaient espéré autre chose du pape. Ainsi donc Rome, sous un Adrien, ne veut pas reconnaître ses fautes; elle agite encore ses foudres, et les provinces germaniques vont être couvertes de désolation et de sang. Tandis que les princes gardaient tristement le silence, les prélats et les membres de la diète dévoués à Rome s'agitaient en tumulte. « Qu'on le mette à mort (6), » criaient-ils, au dire de l'envoyé de Saxe, qui assistait à la séance.

Des paroles bien différentes se faisaient entendre dans les temples de Nuremberg. La foule se précipitait dans la chapelle de l'hôpital et dans les églises des Augustins, de Saint-Sébald et de Saint-Laurent, pour y assister à la prédication de l'Évangile. André Osiandre prêchait dans ce dernier temple avec une grande force. Plusieurs princes, et en particulier Albert, margrave de Brandebourg, qui, en sa qualité de grand maître de l'ordre Teutonique, prenait rang immédiatement après les archevêques, s'y rendaient fréquemment. Des moines qui abandonnaient les couvents de la ville, apprenaient des métiers pour gagner leur vie par leur travail.

Chieregati ne pouvait tolérer tant d'audace. Il demanda qu'on fît jeter en prison les prêtres et les moines rebelles. La diète, malgré la vive opposition des envoyés de l'électeur de Saxe et du margrave Casimir, résolut de faire saisir les moines; mais elle consentit à communiquer d'abord à Osiandre et à ses collègues les plaintes du nonce. Un comité, présidé par le fanatique cardinal de Salzbourg, fut chargé de l'exécution. Le péril était imminent; la lutte allait commencer, et c'était le conseil même de la nation qui l'engageait.

Toutefois, la bourgeoisie la prévint. Pendant que la diète délibérait sur ce qu'il fallait faire à l'égard de ces ministres, le conseil de la ville de Nuremberg délibérait sur ce qu'il devait faire à l'égard de la résolution de la diète. Il arrêta, sans outre-passer par là ses attributions, que si l'on voulait enlever de force les prédicateurs de la ville, on les mettrait de force en liberté. Une telle résolution était significative. La diète étonnée répondit au nonce, qu'il n'était pas permis de saisir les prédicateurs de la ville libre de Nuremberg, sans les avoir convaincus d'hérésie.

Chieregati fut vivement ému de ce nouvel outrage fait à la toute-puissance de la papauté. « Eh bien, « dit-il fièrement à Ferdinand, ne faites rien, mais « laissez-moi agir. Je ferai saisir ces prédicateurs « hérétiques au nom du pape (7). » A peine le cardinal-archevêque Albert de Mayence et le margrave Casimir eurent-ils appris cette étrange résolution, qu'ils se rendirent en hâte auprès du légat et le supplièrent d'y renoncer. Le nonce se montrait

(1) Sed Christus qui cœpit conteret eum. (L. Epp. II, p. 215.)

(2) Quod ex eâ regione venirent, undè nobis secundum carnem origo est. (Bref du pape. L. Opp. lat. II, p. 352.)

(3) Er wollte einen Finger drum geben. (Seck., p. 568.)

(4) Resecandos uti membra jam putrida à sano corpore. (Pall. I, p. 158.)

(5) Einen grossen Schrecken eingejagt. (Seck., p. 552.)

(6) Nicht anders geschrien denn : *Crucifige! Crucifige!* (L. Opp. XVIII, p. 367.)

(7) Sese auctoritate pontificâ curaturum ut isti caperentur. (Corp. Ref. I, p. 606.)

inébranlable, soutenant qu'il fallait qu'on obéît au pape au sein de la chrétienté. Les deux princes quittèrent le légat en lui disant : « Si vous persis« tez dans votre dessein, nous vous sommons de « nous le faire savoir; car nous quitterons la ville « avant que vous ayez osé mettre la main sur ces « prédicateurs (1). » Le légat abandonna son projet.

Désespérant de réussir par la voie d'autorité, il résolut d'avoir recours à d'autres expédients, et fit dans ce but connaître à la diète les desseins et les mandats du pontife, qu'il avait jusqu'alors tenus secrets.

Mais l'honnête Adrien, étranger au monde, nuisait, par sa franchise même, à la cause qu'il avait tant à cœur de servir. « Nous savons bien, disait-il « dans les résolutions remises à son légat, que de« puis plusieurs années on voit dans la sainte cité « beaucoup d'abus et d'abominations (2). La con« tagion a passé de la tête dans les membres; elle « est descendue des papes aux autres ecclésiasti« ques. Nous voulons réformer cette cour romaine « de laquelle proviennent tant de maux; le monde « entier le désire, et c'est pour le faire que nous « nous sommes résigné à monter sur le trône des « pontifes. »

Les partisans de Rome rougirent de honte en entendant ces paroles. Ils trouvaient, comme Pallavicini, ces aveux trop sincères (3). Les amis de la réformation, au contraire, se réjouissaient de voir Rome elle-même proclamer sa corruption. On ne doutait plus que Luther n'eût raison, puisque le pape le déclarait.

La réponse de la diète fit voir combien l'autorité du souverain pontife avait baissé dans l'Empire. L'esprit de Luther semblait avoir passé dans le cœur des représentants de la nation. Le moment était favorable : l'oreille d'Adrien semblait ouverte; l'Empereur était absent; la diète résolut de rassembler en un corps tous les griefs que, depuis des siècles, l'Allemagne avait contre Rome, et de les envoyer au pape.

Le légat fut effrayé d'une telle détermination. Il supplia et menaça tour à tour, mais en vain. Les États séculiers étaient décidés, et les États ecclésiastiques ne s'opposaient pas à leur dessein. Quatre-vingts griefs furent signalés. Les abus et les ruses des papes et de la cour romaine pour pressurer l'Allemagne, les scandales et les profanations du clergé, les désordres et les simonies des tribunaux ecclésiastiques, les empiétements sur le pouvoir séculier pour l'asservissement des consciences, étaient exposés avec autant de franchise que de force. Les États donnaient à entendre que c'étaient des traditions d'hommes qui étaient la source de toute cette corruption, et ils terminaient en disant : « Si ces griefs ne sont pas redressés en un temps « déterminé, nous aviserons à d'autres moyens, « pour échapper à tant d'oppressions et de souf« frances (4). » Chieregati, prévoyant le terrible recez que la diète ferait rédiger, quitta en hâte Nuremberg, afin de ne pas être porteur d'un si triste et si insolent message.

Cependant n'était-il pas à craindre que la diète cherchât à racheter sa hardiesse en sacrifiant Luther? On le pensa d'abord; mais un esprit de justice et de vérité avait soufflé sur cette assemblée. Elle demanda, comme Luther, la convocation dans l'Empire d'un concile libre, et ajouta qu'en attendant qu'il eût lieu, on ne prêcherait que le pur Évangile et l'on n'imprimerait rien sans l'approbation d'un certain nombre de gens de bien et de savoir (5). Ces résolutions nous permettent d'apprécier les pas immenses que la réformation avait faits depuis Worms; et cependant l'envoyé saxon, le chevalier de Feilitsch, protesta solennellement contre la censure, quelque modérée qu'elle fût, que la diète prescrivait. On vit dans l'arrêté de la diète une première victoire de la réformation, à laquelle de plus décisives encore allaient succéder. Les Suisses eux-mêmes en tressaillirent dans leurs montagnes. « Le « pontife romain est vaincu en Allemagne, dit « Zwingle. Il n'y a plus qu'à lui arracher ses ar« mes. Voilà la bataille qu'il nous reste à livrer, et « ce sera la plus furieuse; mais nous avons Christ « pour témoin du combat (6). » Luther dit hautement que c'était Dieu même qui avait inspiré un tel édit aux princes (7).

La colère fut grande au Vatican, parmi les ministres de la papauté. Quoi! ce n'est pas assez d'avoir un pape qui trompe toutes les espérances des Romains, et dans le palais duquel on ne chante ni ne joue; il faut encore voir des princes séculiers tenir un langage que Rome déteste, et refuser la mort de l'hérétique de Wittemberg!

Adrien lui-même fut rempli d'indignation de ce qui se passait en Allemagne, et ce fut sur l'électeur

(1) Priusquam illi caperentur, se urbe cessuros esse. (Corp. Ref. I, p. 606.)

(2) In eam sedem aliquot jam annos quædam vitia irrepsisse, abusus in rebus sacris, in legibus violationes, in cunctis denique perversionem. (Pallav. I, p. 160. Voy. aussi Sarpi, p. 25. L. Opp. XVIII, p. 329, etc.)

(3) Liberioris tamen quam par erat sinceritatis fuisse visum est, ea conventui patefacere. (Ibid., p. 162.)

(4) Wie sie solcher Beschwerung und Drangsaal entladen werden. (L. Opp. XVIII, p. 354.)

(5) Ut piè placidèque purum Evangelium prædicaretur. (Pal. I, p. 166. — Sleidan, I, p. 135.)

(6) Victus est ac fermè profligatus è Germania romanus pontifex. (Zw. Epp. 313, 11 octobre 1523.)

(7) Gott habe solches E. G. eingeben. (L. Opp. XVIII, p. 476.)

de Saxe qu'il déchargea sa colère. Jamais les pontifes de Rome ne firent entendre un cri d'alarme plus énergique, plus sincère et peut-être plus touchant.

« Nous avons attendu longtemps et peut-être trop « longtemps, dit le pieux Adrien, dans le bref qu'il « adressa à l'électeur ; nous voulions voir si Dieu « ne visiterait pas ton âme, et si tu n'échapperais « pas enfin aux embûches de Satan. Mais là où « nous espérions cueillir des raisins, il ne s'est « trouvé que du verjus. Le souffleur a soufflé en « vain ; tes méchancetés ne se sont point fondues. « Ouvre donc les yeux pour voir la grandeur de ta « chute !....

« Si l'unité de l'Église a cessé, si les simples ont « été détournés de la foi qu'ils avaient puisée aux « mamelles de leur mère, si les temples sont dé- « serts, si les peuples sont sans prêtres, si les prê- « tres ne reçoivent plus l'honneur qui leur est dû, « si les chrétiens sont sans Christ, à qui le devons- « nous, si ce n'est à toi (1)?... Si la paix chrétienne « s'est enfuie de la terre, s'il n'y a plus dans le « monde que discorde, rébellion, brigandage, as- « sassinat, incendie ; si le cri de guerre retentit « de l'Orient à l'Occident, si une bataille univer- « selle se prépare, c'est toi, c'est encore toi qui en « es l'auteur !

« Ne vois-tu pas cet homme sacrilége (Luther) « déchirer de ses mains coupables et fouler de ses « pieds impurs les images des saints, et même la « croix sacrée de Jésus-Christ ?... Ne le vois-tu « pas, dans sa colère impie, exciter les laïques à « laver leurs mains dans le sang des prêtres et à « renverser les églises du Seigneur ?

« Et qu'importe que les prêtres qu'il attaque « soient de mauvais prêtres ? Le Seigneur n'a- « t-il pas dit : *Faites ce qu'ils disent et non ce « qu'ils font;* montrant ainsi l'honneur qui leur « appartient, quand même leur vie est coupa- « ble (2) ?

« Apostat rebelle, il n'a pas honte de souiller « les vases consacrés à Dieu ; il arrache de leurs « sanctuaires les vierges saintes consacrées à Christ, « et il les donne au diable ; il prend les prêtres du « Seigneur et il les livre à d'infâmes prostituées... « Épouvantable profanation, que les païens mêmes « eussent condamnée avec effroi, s'ils l'avaient « trouvée dans les pontifes de leurs idoles !

« De quelle peine, de quel martyre penses-tu « donc que nous te jugerons digne ?.... Aie pitié « de toi-même, aie pitié de tes misérables Saxons ; « car si vous ne vous convertissez bientôt, Dieu « fera fondre sur vous ses vengeances.

« Au nom du Dieu Tout-Puissant et de notre « Seigneur Jésus-Christ, dont je suis le représen- « tant sur la terre, je te déclare que tu seras puni « dans ce monde, et que tu seras plongé au feu « éternel dans celui qui est à venir. Repens-toi et « te convertis !... Les deux glaives sont suspendus « sur ta tête, le glaive de l'Empire et le glaive de « la papauté.... »

Le pieux Frédéric frémit en lisant ce bref menaçant. Il avait écrit peu auparavant à l'Empereur, pour lui dire que la vieillesse et la maladie le rendaient incapable de s'occuper de ces affaires ; et on lui répondait par la lettre la plus audacieuse que jamais prince souverain eût reçue. Affaibli par l'âge, il jeta les yeux sur cette épée qu'il avait portée au saint sépulcre, dans les jours de sa force. Il commença à croire qu'il faudrait la tirer du fourreau pour protéger la conscience de ses sujets, et que, déjà sur le bord de la tombe, il ne pourrait y descendre en paix. Il écrivit aussitôt à Wittemberg pour avoir l'avis des pères de la réformation.

Là aussi l'on prévoyait des troubles et des persécutions. « Que dirai-je ? s'écriait le doux Mélan- « chton, de quel côté me tournerai-je ? La haine nous « accable, et le monde est transporté de rage con- « tre nous (3). » Luther, Linck, Mélanchton, Bugenhagen et Amsdorff consultèrent ensemble sur ce qu'il fallait répondre à l'électeur. Ils le firent tous à peu près dans le même sens, et les avis qu'ils lui donnèrent sont bien remarquables :

« Nul prince, dirent-ils, ne peut entreprendre « une guerre sans le consentement du peuple, des « mains duquel il a reçu l'empire (4). Or, le peu- « ple ne veut pas que l'on se batte pour l'Évangile, « car il ne croit pas. Que les princes ne prennent « donc pas les armes : ils sont princes des nations, « c'est-à-dire des infidèles. » Ainsi, c'était l'impétueux Luther qui demandait au sage Frédéric de remettre l'épée dans le fourreau. Il ne pouvait mieux répondre au reproche que le pape venait de lui faire, d'exciter les laïques à laver leurs mains dans le sang du clergé. Peu de caractères ont été moins bien compris que le sien. Cet avis est du 8 février 1523. Frédéric se contint.

La colère du pape porta bientôt ses fruits. Les princes qui avaient exposé leurs griefs contre Rome, effrayés de leur hardiesse, voulurent l'expier par leurs complaisances. Plusieurs se disaient d'ailleurs que la victoire demeurerait au pontife de Rome,

(1) Dass die Kirchen ohne Volk sind, dass die Volker ohne Priester sind, dass die Priester ohne Ehre sind, und dass die Christen ohne Christo sind. (L. Opp. XVIII, p. 371.)

(2) Wenn sie gleich eines verdammten Lebens sind. (Ib., p. 379.)

(3) Quid dicam ? quò me vertam ? (Corp. Ref. I, p. 627.)

(4) Principi nullum licet suscipere bellum, nisi consentiente populo, à quo accepit imperium. (Ibid., p. 601.)

puisqu'il paraissait le plus fort. « De nos jours, dit « Luther, les princes se contentent de dire : Trois « fois trois font neuf; ou bien, deux fois sept font « quatorze : le compte est juste; l'affaire réussira. « Alors notre Seigneur Dieu se lève et dit : « Pour « combien donc me comptez-vous, moi?... Pour « un zéro peut-être?.. » Puis il tourne sens dessus « dessous leurs supputations, et leurs comptes se « trouvent faux (1). »

IV

Persécution. — Efforts du duc George. — Le couvent d'Anvers. — Miltenberg. — Les trois moines d'Anvers. — L'échafaud. — Le martyre à Bruxelles.

Les flammes de feu que vomissait l'humble et doux Adrien allumèrent l'incendie, et son frémissement imprima à toute la chrétienté une immense agitation. La persécution, quelque temps arrêtée, recommença. Luther trembla pour l'Allemagne et s'efforça de conjurer l'orage. « Si les princes, dit-il, « s'opposent à la vérité, il en résultera un tumulte « qui perdra princes, magistrats, prêtres et peu- « ple. Je tremble de voir bientôt l'Allemagne tout « entière nager dans le sang (2). Élevons-nous « comme une muraille et préservons notre peuple « de la fureur de notre Dieu! Les peuples ne sont « plus maintenant ce qu'ils ont été jusqu'à cette « heure (3). Le glaive des guerres civiles est sus- « pendu sur la tête des rois. Ils veulent perdre Lu- « ther, mais Luther veut les sauver. Christ vit et « règne; je vivrai et je régnerai avec lui (4). »

Ces paroles furent sans effet; Rome se hâtait vers les échafauds et vers le sang. La réformation, comme Jésus-Christ, n'était pas venue apporter la paix, mais l'épée. La persécution était nécessaire dans les voies de Dieu. Comme on durcit les objets par le feu, pour les mettre à l'abri de l'influence de l'atmosphère, ainsi le feu de l'épreuve devait garantir la vérité évangélique de l'influence du monde. Mais ce feu fit plus encore : il servit, comme dans les premiers temps du christianisme, à allumer dans les cœurs un enthousiasme universel pour une cause poursuivie avec tant de fureur. Il y a dans l'homme, quand il commence à connaître la vérité, une sainte indignation contre l'injustice et la violence. Un instinct qui vient de Dieu le pousse à se ranger du côté de ceux qu'on opprime; et en même temps la foi des martyrs l'élève, le gagne, l'entraîne vers cette doctrine salutaire, qui donne tant de courage et tant de paix.

Le duc George se montra à la tête de la persécution. Mais c'était peu que de l'exercer dans ses propres États; il eût voulu surtout qu'elle ravageât la Saxe électorale, ce foyer de l'hérésie, et il fit tout pour ébranler l'électeur Frédéric et le duc Jean. « Des marchands, leur écrivait-il de Nuremberg, « venant de la Saxe, rapportent sur ce pays des « choses étranges et contraires à l'honneur de Dieu « et des saints : on y reçoit avec la main le sacre- « ment de la cène!... On consacre *dans la langue* « *du peuple* le pain et le vin; on met le sang de « Christ dans des vases ordinaires; et même un « homme, à Eulenbourg, pour insulter le prêtre, « est entré dans l'église monté sur un âne!... Aussi « qu'arrive-t-il? Les mines dont Dieu avait enrichi « la Saxe s'épuisent depuis les prédications nova- « trices de Luther. Oh! plût à Dieu que ceux qui « se vantent d'avoir relevé l'Évangile dans l'électorat « l'eussent porté plutôt à Constantinople. Luther a « un chant doux et agréable, mais une queue em- « poisonnée, qui pique comme celle du scorpion. « Dressons nos mains au combat! Jetons dans les « chaînes ces moines apostats et ces prêtres impies; « et cela sans retard, car les cheveux qui nous res- « tent blanchissent aussi bien que nos barbes, et « nous montrent que nous n'avons plus que quel- « ques jours pour agir (5). »

Ainsi écrivait le duc George à l'électeur. Celui-ci lui répondit avec fermeté et douceur, que quiconque ferait une mauvaise action dans ses États n'échapperait pas à la condamnation qui lui serait due; mais que, pour ce qui regardait les consciences, il fallait s'en remettre à Dieu (6).

George, ne pouvant persuader Frédéric, se hâta de sévir autour de lui contre l'œuvre qu'il haïssait. Il jeta en prison les moines et les prêtres sectateurs de Luther; il rappela les étudiants de ses États, des universités que la réforme avait atteintes; et il ordonna qu'on livrât au magistrat tous les Nouveaux Testaments en langue vulgaire. Les mêmes mesures furent prises en Autriche, en Wurtemberg et dans le duché de Brunswick,

Mais ce fut dans les Pays-Bas, soumis à l'autorité immédiate de Charles-Quint, que la persécution se déchaîna avec le plus de force. Le couvent des augustins, à Anvers, était rempli de moines qui

(1) So kehrt er ihnen auch die Rechnung gar um. (L. Opp. XXII, p. 1831.)

(2) Ut videar mihi videre Germaniam in sanguine natare. (L. Epp. II, p. 156.)

(3) Cogitent populos non esse tales modo, quales hactenus fuerunt. (L. Epp. II, p. 157.)

(4) Christus meus vivit et regnat, et ego vivam et regnabo. (Ibid., p. 158.)

(5) Wie ihre Bärt und Haare ausweisen. (Seckend., p. 482.)

(6) Müsse man solche Dinge Gott überlassen. (Ibid., p. 485.)

avaient accueilli les vérités de l'Évangile. Plusieurs des frères qui s'y trouvaient, avaient séjourné quelque temps à Wittemberg, et depuis 1519, on prêchait le salut par grâce dans leur église avec une grande énergie. Le prieur Jacques Probst, homme ardent, et Melchior Mirisch, qui se distinguait au contraire par son habileté et sa prudence, furent arrêtés et conduits à Bruxelles, vers la fin de l'année 1521. Ils y comparurent devant Aléandre, Glapion et divers autres prélats. Surpris, interdit, effrayé, Probst se rétracta. Melchior Mirisch sut adoucir ses juges ; il échappa à la fois à la condamnation et à la rétractation.

Ces persécutions n'épouvantèrent point les moines restés dans le couvent d'Anvers. Ils continuèrent à annoncer l'Évangile avec force. Le peuple accourait en foule, et l'église des Augustins de cette ville se trouvait trop petite, comme l'avait été celle de Wittemberg. En octobre 1522, l'orage qui grondait sur leur tête éclata ; le couvent fut fermé, et les moines furent jetés en prison et condamnés à mort (1). Quelques-uns parvinrent à s'échapper. Des femmes, oubliant la timidité de leur sexe, arrachèrent l'un d'eux, Henri de Zuphten, à ses bourreaux (2). Trois jeunes moines, Henri Voes, Jean Esch et Lambert Thorn, se dérobèrent pendant quelque temps aux recherches des inquisiteurs. On vendit tous les vases du couvent ; on barricada l'édifice ; on en sortit, comme d'un lieu infâme, le saint sacrement ; la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite, le reçut solennellement dans l'église de la Sainte-Vierge (3) ; on ordonna de ne pas laisser pierre sur pierre de ce monastère hérétique, et l'on jeta en prison plusieurs bourgeois et des femmes de la ville qui y avaient avec joie écouté l'Évangile (4).

Luther fut rempli de douleur en apprenant ces nouvelles. « La cause que nous défendons, dit-il, « n'est plus un simple jeu ; elle veut du sang, elle « demande la vie (5). »

Mirisch et Probst devaient avoir un sort bien différent. Le prudent Mirisch devint bientôt le serviteur docile de Rome et l'exécuteur des arrêts impériaux contre les partisans de la réformation (6). Probst, au contraire, échappé aux inquisiteurs, pleura sa faute ; il rétracta sa rétractation, et il prêcha avec courage à Bruges, en Flandre, la doctrine qu'il avait abjurée. Arrêté de nouveau et jeté dans les prisons de Bruxelles, sa mort paraissait inévitable (7). Un franciscain prit pitié de lui, l'aida à fuir ; et Probst, « sauvé par un miracle de Dieu, » dit Luther, arriva à Wittemberg, où sa double délivrance remplit de joie les cœurs des amis de la réforme (8).

Partout les prêtres romains étaient sous les armes. La ville de Miltenberg sur le Mein, qui appartenait à l'électeur-archevêque de Mayence, était une des cités germaniques qui avaient reçu la Parole de Dieu avec le plus d'empressement. Les habitants avaient une grande affection pour leur pasteur Jean Dracon, l'un des hommes les plus éclairés de son temps. Il fut contraint de s'éloigner ; mais les ecclésiastiques romains, effrayés, sortirent en même temps, redoutant la vengeance du peuple. Un diacre évangélique demeura seul pour consoler les âmes. En même temps des troupes de Mayence entrèrent et se répandirent dans la ville, la bouche remplie de blasphèmes, brandissant l'épée, et se livrant à la débauche (9).

Quelques chrétiens évangéliques tombèrent sous leurs coups (10) ; d'autres furent saisis et jetés dans les cachots ; les rites de Rome furent rétablis ; la lecture de la Bible fut interdite, et il fut défendu aux habitants de parler de l'Évangile, même dans leurs plus intimes entretiens. Le diacre s'était réfugié, au moment de l'entrée des troupes, dans la maison d'une pauvre veuve. On vint le dénoncer aux chefs, qui envoyèrent un soldat pour s'en emparer. L'humble diacre, entendant le soldat qui cherchait sa vie s'avancer à grands pas, l'attendit en paix, et au moment où la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, il alla avec douceur à sa rencontre, l'embrassa avec cordialité, et lui dit : « Je te « salue, mon frère ; me voici ; plonge ton glaive « dans mon sein (11). » Le farouche soldat, étonné, laissa tomber son glaive de ses mains, et empêcha qu'on ne fît aucun mal au pieux évangéliste.

Cependant les inquisiteurs des Pays-Bas, altérés de sang, battaient le pays et cherchaient partout les jeunes augustins échappés à la persécution d'Anvers. Esch, Voes et Lambert furent enfin découverts, jetés dans les chaînes et conduits à Bruxelles.

(1) Zum Tode verurtheilet. (Seck., p. 548.)

(2) Quomodò mulieres vi Henricum liberarint. (L. Epp. II, p. 265.)

(3) Susceptum honorificè à dominâ Margaretâ. (Ibid.)

(4) Cives aliquos, et mulieres vexatæ et punitæ. (Ibid.)

(5) Et vitam exiget et sanguinem. (Ibid., p. 181.)

(6) Est executor Cæsaris contra nostros. (Ibid., p. 207.)

(7) Domo captum, exustum credimus. (Ibid., p. 214.)

(8) Jacobus, Dei miraculo liberatus, qui nunc agit nobiscum. (Ibid., p. 182.) Cette lettre, portée dans le recueil de M. de Wette sous la date du 14 avril, doit être postérieure au mois de juin, puisque le 26 juin Luther dit encore que Probst a été pris pour la seconde fois et va être brûlé. On ne peut admettre que Probst ait été à Wittemberg entre ses deux captivités, car Luther n'eût pas dit d'un chrétien qui se serait sauvé par une rétractation, qu'il avait été délivré par un miracle de Dieu. Peut-être faut-il lire dans la date de la lettre, au lieu de *in die S. Tiburtii*, *in die S. Turiafi*, ce qui la porterait au 13 juillet, date qui me semble plus probable.

(9) So die doch schändlicher leben denn Huren und Buben. (L. Epp. II, p. 482.)

(10) Schlug etliche todt. (Seck., p. 604.)

(11) Sey gegrüsst, mein Bruder. (Scultet. ann. I, p. 173.)

Egmondanus, Hoogstraeten et quelques autres inquisiteurs les firent comparaître devant eux. « Ré-« tractez-vous, leur demanda Hoogstraeten, votre « assertion que le prêtre n'a pas la puissance de « pardonner les péchés et que cela n'appartient qu'à « Dieu seul? » Puis, il énuméra toutes les autres doctrines évangéliques qu'il les sommait d'abjurer. « Non, nous ne rétracterons rien, s'écrièrent Esch « et Voes avec fermeté; nous ne renierons pas la « Parole de Dieu; nous mourrons plutôt pour la « foi. »

L'INQUISITEUR.

« Avouez que vous avez été séduits par Luther. »

LES JEUNES AUGUSTINS.

« Comme les apôtres ont été séduits par Jésus-« Christ. »

LES INQUISITEURS.

« Nous vous déclarons hérétiques, dignes d'être « brûlés vifs, et nous vous livrons au bras sécu-« lier. »

Lambert gardait le silence; la mort l'épouvantait; l'angoisse et le doute agitaient son âme. « Je de-« mande quatre jours, » dit-il d'une voix étouffée. On le ramena en prison. Aussitôt que ce délai fut expiré, on retira solennellement à Esch et à Voes la consécration sacerdotale, et on les livra au conseil de la gouvernante des Pays-Bas. Le conseil les remit, les mains liées, au bourreau. Hoogstraeten et trois autres inquisiteurs les accompagnèrent jusqu'au bûcher (1).

Arrivés près de l'échafaud, les jeunes martyrs le regardèrent avec calme; leur constance, leur piété, leur âge (2), arrachaient des larmes, même aux inquisiteurs. Quand ils furent liés, les confesseurs s'approchèrent : « Nous vous le demandons encore « une fois : voulez-vous recevoir la foi chrétienne? »

LES MARTYRS.

« Nous croyons à l'Église chrétienne, mais non à « votre Église. »

Une demi-heure se passa; on hésitait, on espérait que la vue d'une si affreuse mort intimiderait ces jeunes hommes. Mais, seuls tranquilles au milieu de la foule qui s'agitait sur la place, ils entonnèrent des psaumes, s'interrompant de temps en temps pour dire avec courage : « Nous voulons mourir « pour le nom de Jésus-Christ. »

« Convertissez-vous, convertissez-vous, s'écriaient « les inquisiteurs, ou vous mourrez au nom du « diable. » — « Non, répondirent les martyrs, nous « mourrons comme chrétiens et pour la vérité de « l'Évangile. »

On mit le feu au bûcher. Tandis que la flamme s'élevait lentement, une paix divine remplissait leurs cœurs, et l'un d'eux alla jusqu'à dire : « Il me « semble reposer sur un lit de roses (3). » L'heure solennelle était venue; la mort était proche : les deux martyrs s'écrièrent d'une voix forte : « *O Do-« mine Jesu! Fili David, miserere nostri!* Seigneur « Jésus, Fils de David, aie pitié de nous! » Puis ils se mirent à réciter d'une voix grave le symbole de la foi (4). Enfin les flammes les atteignirent; mais elles brûlèrent les liens qui les retenaient au pilier, avant que de leur faire perdre le souffle de la vie. L'un d'eux, profitant de cette liberté, se jeta à genoux dans le feu, et adorant ainsi son maître (5), il s'écria, en joignant les mains : « Seigneur Jésus, fils « de David, aie pitié de nous! » Le feu entoura leurs corps; ils entonnèrent le *Te Deum laudamus;* bientôt la flamme étouffa leur voix, et il ne resta plus d'eux que des cendres.

Cette exécution avait duré quatre heures. Ce fut le 1er juillet 1523 que les premiers martyrs de la réformation donnèrent ainsi leur vie pour l'Évangile.

Tous les hommes de bien frémirent en l'apprenant. L'avenir inspirait de vives craintes. « Les sup-« plices commencent, » dit Érasme (6). — « Enfin, « s'écria Luther, Jésus-Christ recueille quelque « fruit de notre parole et il crée de nouveaux « martyrs. »

Mais la joie que la fidélité de ces deux jeunes chrétiens avait causée à Luther était troublée par la pensée de Lambert. Celui-ci était le plus savant des trois; il avait remplacé Probst à Anvers dans ses fonctions de prédicateur. Agité dans son cachot, effrayé par la mort, il l'était encore plus par sa conscience qui lui reprochait sa lâcheté, et qui le pressait de confesser l'Évangile. Bientôt, délivré de ses craintes, il proclama hardiment la vérité, et il mourut comme ses frères (7).

Une riche moisson s'éleva du sang de ces martyrs, Bruxelles se tourna vers l'Évangile (8). « Par-« tout où Aléandre élève un bûcher, dit Érasme, « c'est comme s'il semait des hérétiques (9). »

(1) Facta est hæc res Bruxellæ in publico foro. (L. Epp. II, p. 361.)

(2) Nondum triginta annorum. (Ibid.)

(3) Dit schijnen mij als roosen te zijn. (Brandt. Hist. der Reformatie. I, p. 79.)

(4) Admoto igni, canere cœperunt symbolum fidei, dit Érasme. (Epp. I, p. 1278.)

(5) Da ist der eine im Feuer auf die Knie gefallen. (L. Opp. VIII, p. 481.)

(6) Cœpta est carnificina. (Epp., p. 1429.)

(7) Quarta post exustus est tertius frater Lambertus. (L. Epp. II, p. 361.)

(8) Ea mors multos fecit lutheranos. (Er. Epp., p. 952.) Tum demum cœpit civitas favere Luthero. (Ibid., p. 1676. Érasme au duc George.) Ea civitas anteà purissima. (Ibid., p. 1430.)

(9) Ubicumque fumos excitavit nuntius, ibi diceres fuisse factam hæreseon sementem. (Ibid.)

« Vos liens sont mes liens, s'écria Luther, vos « cachots sont mes cachots, et vos bûchers sont mes « bûchers (1)!... Nous sommes tous avec vous, et « le Seigneur est à notre tête! » Puis il célébra dans un beau cantique la mort des jeunes moines, et bientôt, en Allemagne et dans les Pays-Bas, dans les villes et dans les campagnes, on entendit retentir ces chants, qui partout répandaient l'enthousiasme pour la foi de ces martyrs :

Non, leur cendre ne périt pas;
Partout cette sainte poussière,
Dispersée au loin sur la terre,
Sème à Dieu de nouveaux soldats.
Satan, en éteignant leur vie,
Au silence les contraignit;
Mais leur mort brave sa furie,
Et chante en tous lieux Jésus-Christ (2).

V

Nouveau pape. — Le légat Campeggi. — Diète de Nuremberg. — Demande du légat. — Réponse de la diète. — Projet d'un concile séculier. — Effroi et efforts du pape. — La Bavière. — Ligue de Ratisbonne. — Rigueurs et réformes. — Scission politique. — Opposition. — Intrigues de Rome. — Décret de Burgos. — Rupture.

Adrien eût sans doute persévéré dans cette voie de violence; l'inutilité de ses efforts pour arrêter la réforme, son orthodoxie, son zèle, sa rigidité, sa conscience même, en eussent fait un cruel persécuteur. La Providence ne le permit pas. Le 14 septembre 1523, il mourut, et les Romains, tout joyeux d'être délivrés de ce rigide étranger, couronnèrent de fleurs la porte de son médecin, en y mettant cette inscription : « Au sauveur de la patrie! »

Jules de Médicis, cousin de Léon X, succéda à Adrien VI, sous le nom de Clément VII. Du jour de son élection, il ne fut plus question de réforme religieuse. Le nouveau pape, comme beaucoup de ses prédécesseurs, ne pensait qu'à maintenir les priviléges de la papauté, et à en faire servir les forces à l'agrandissement de sa puissance.

Voulant réparer les fautes d'Adrien, Clément envoya à Nuremberg un légat de son caractère, l'un des prélats les plus habiles de sa cour, le cardinal Campeggi, homme d'une grande expérience des affaires, et qui connaissait presque tous les princes de l'Allemagne. Reçu avec magnificence dans les villes d'Italie, le légat s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré dans l'Empire. En entrant à Augsbourg il voulut, selon l'usage, donner la bénédiction au peuple; mais on se mit à rire. Il se le tint pour dit, et entra incognito à Nuremberg, sans se rendre à l'église de Saint-Sébalde où le clergé l'attendait. Point de prêtres qui le devançassent en ornements sacerdotaux; point de croix portée solennellement devant lui (3); on eût dit qu'un homme vulgaire traversait les rues de la ville. Tout annonçait à la papauté que son règne allait finir.

La diète s'était rouverte à Nuremberg au mois de janvier de l'an 1524. Un orage menaçait le gouvernement national, qu'on devait à la fermeté de Frédéric. La ligue de Souabe, les villes les plus riches de l'Empire, Charles-Quint surtout, avaient juré sa perte. On l'accusait de favoriser la nouvelle hérésie. Aussi résolut-on de renouveler cette administration, sans y maintenir un seul de ses anciens membres. Frédéric, plein de douleur, quitta aussitôt Nuremberg.

Les fêtes de Pâques approchaient. Osiandre et les prédicateurs évangéliques redoublèrent alors de zèle. Le premier prêchait publiquement que l'Antechrist était entré dans Rome, le jour où Constantin le Grand en était sorti pour établir sa résidence à Constantinople. On omit la consécration des rameaux et plusieurs cérémonies de cette fête; quatre mille personnes reçurent la cène sous les deux espèces, et la reine de Danemark, sœur de l'Empereur, la reçut ainsi publiquement au château. « Ah! s'é« cria l'archiduc Ferdinand hors de lui, je voudrais « que vous ne fussiez pas ma sœur! — Le même « sein nous a portés, répondit la reine, et je sacri« fierai tout pour vous plaire, sauf la Parole de « Dieu (4). »

Campeggi frémit à la vue de tant d'audace; mais, affectant de mépriser les rires du peuple et les discours des prédicateurs, et s'appuyant sur l'autorité de l'Empereur et du pape, il rappela à la diète l'édit de Worms, et demanda qu'on étouffât la réformation par la force. A ces mots, plusieurs des princes et des députés témoignèrent leur indignation : « Que « sont devenus, dirent-ils à Campeggi, les griefs « présentés au pape par la nation germanique? » Le légat, suivant ses instructions, prit un air honnête et étonné : « Il est parvenu, dit-il, trois exem« plaires de cet écrit à Rome; mais nous n'en avons « reçu aucune communication officielle, et je n'ai « pu croire qu'une si inconvenante brochure fût « émanée de Vos Seigneuries. »

La diète fut indignée de cette réponse. Si c'est

(1) Vestra vincula mea sunt, vestri carceres et ignes mei sunt. (L. Epp. II, p. 464.)

(2) Die Asche will nicht lassen ab,
Sie staubt in allen Landen,
Hie hilft kein Bach, Loch, noch Grab...
(L. Opp. XVIII, p. 484.)

(3) Communi habitu, quod per sylvas et campos ierat, per medium urbem... sine clero, sine prævià cruce. (Cochl., p. 82.)

(4) Wolle sich des Wortes Gottes halten. (Seckend., p. 613.)

ainsi que le pape accueille ses représentations, elle sait, elle aussi, comment accueillir celles qu'il voudra lui adresser. « Le peuple, dirent plusieurs députés, a soif de la Parole de Dieu; et la lui enlever, « comme l'ordonne l'édit de Worms, serait faire « couler des ruisseaux de sang. »

Aussitôt la diète s'occupa de la réponse à faire au pape. Ne pouvant abolir l'édit de Worms, elle y ajouta une clause qui l'annulait. « Il faut, dit-elle, « s'y conformer *autant que possible* (1). » Or, plusieurs États avaient déclaré qu'il était *impossible* de l'observer. En même temps, évoquant l'ombre importune des conciles de Constance et de Bâle, la diète demanda la convocation, en Allemagne, d'un concile universel de la chrétienté.

Les amis de la réforme ne s'en tinrent pas là. Qu'attendre d'un concile qui peut-être ne sera jamais convoqué, et qui, dans tous les cas, sera composé d'évêques de toutes les nations? L'Allemagne soumettra-t-elle ses tendances antiromaines à des prélats venus d'Espagne, de France, d'Angleterre et d'Italie? Le gouvernement national a été renversé; il faut lui substituer une assemblée nationale qui protége les intérêts du peuple.

En vain Hannaart, envoyé d'Espagne par Charles-Quint, et tous les partisans de Rome et de l'Empereur voulurent-ils s'opposer à ce plan; la majorité de la diète fut inébranlable. On convint qu'une diète, une assemblée séculière se réunirait à Spire, au mois de novembre, pour régler toutes les questions religieuses, et que les États feraient immédiatement dresser, par leurs théologiens, une liste des points controversés, qui seraient déférés à cette auguste assemblée.

On se mit aussitôt à l'œuvre. Chaque province rédigea ses cahiers; et jamais Rome n'avait été menacée d'une explosion plus puissante. La Franconie, le Brandebourg, Henneberg, Windsheim, Wertheim, Nuremberg, se prononcèrent dans le sens évangélique, contre les sept sacrements, les abus de la messe, l'adoration des saints, la suprématie du pape. « Voilà de l'argent de bonne empreinte, » dit Luther. Pas une des questions qui agitent le peuple ne sera passée sous silence dans ce concile national. La majorité obtiendra des mesures générales... L'unité de l'Allemagne, son indépendance, sa réformation vont être sauvées.

A cette nouvelle le pape ne put contenir sa colère. Quoi! l'on ose établir un tribunal séculier qui décidera des choses religieuses contre son autorité même (2)! Si cette inconcevable résolution s'accomplit, sans doute l'Allemagne est sauvée, mais Rome est perdue. Un consistoire fut assemblé en grande hâte, et, à voir les sénateurs hors d'eux-mêmes, on eût dit que les Germains marchaient sur le Capitole. « Il faut, dit Aléandre, faire tomber de la tête de « Frédéric le chapeau d'électeur. » — « Il faut, dit « un autre cardinal, que les rois d'Angleterre et « d'Espagne menacent les villes libres de rompre « tout commerce avec elles. » Enfin la congrégation décida que le seul moyen de salut était de remuer ciel et terre pour empêcher l'assemblée de Spire.

Le pape écrivit aussitôt à l'Empereur: « Si c'est « moi, le premier, qui fais tête à l'orage, ce n'est « pas que je sois le seul que la tempête menace; « mais c'est que le gouvernail est dans mes mains. « Les droits de l'Empire sont encore plus attaqués « que la dignité de la cour de Rome elle-même. »

Tandis que le pape envoyait cette lettre en Castille, il s'efforçait de se faire des alliés en Allemagne. Bientôt il eut gagné l'une des plus puissantes maisons de l'Empire, celle des ducs de Bavière. L'édit de Worms n'avait pas été mieux observé dans ce pays qu'ailleurs, et la doctrine évangélique y avait fait de grands progrès. Mais, dès la fin de l'an 1521, les princes de ce pays, ébranlés par le docteur Eck, chancelier de leur université d'Ingolstadt, s'étaient rapprochés de Rome, et avaient rendu un édit par lequel ils ordonnaient à tous leurs sujets de demeurer fidèles à la religion de leurs pères (3).

Les évêques bavarois se montrèrent alarmés de cet empiétement de la puissance séculière. Eck partit alors pour Rome, afin de demander au pape pour les princes une extension de pouvoir. Le pape accorda tout, et même il attribua aux ducs le cinquième des revenus ecclésiastiques de leur pays.

Ainsi, dans un temps où la réformation n'avait encore rien organisé, le catholicisme romain avait déjà recours, pour son maintien, à de puissantes institutions; et des princes catholiques, soutenus par le pape, mettaient la main sur les revenus de l'Église, bien avant que la réforme eût osé y toucher. Que faut-il donc penser des reproches que les catholiques romains lui ont faits si souvent à cet égard?

Clément VII pouvait compter sur la Bavière pour conjurer la redoutable assemblée de Spire. Bientôt l'archiduc Ferdinand, l'archevêque de Salzbourg et d'autres princes encore furent gagnés à leur tour.

Mais Campeggi voulait faire plus encore; il fallait diviser l'Allemagne en deux camps; il fallait exciter Germains contre Germains.

Déjà pendant son séjour à Stuttgard le légat avait

(1) Quantum eis possibile sit... (Cochlœus, p. 84.)

(2) Pontifex ægerrimè tulit... intelligens novum de religione tribunal eo pacto excitari citra ipsius auctoritatem. (Pallav. I, p. 182.)

(3) Erstes baierisches Religions Mandat. (Winter, Gesch. der Evang. Lehre in Baiern. I, p. 310.)

conçu, d'accord avec Ferdinand, le plan d'une ligue contre la réformation. « Il y a tout à craindre, disait-il, d'une assemblée où la voix du peuple se « fera entendre. La diète de Spire peut perdre « Rome et sauver Wittemberg. Serrons nos rangs; « entendons-nous pour le jour de la bataille (1). » Ratisbonne fut fixé pour le lieu du rendez-vous.

Malgré la jalousie qui divisait les maisons de Bavière et d'Autriche, Campeggi parvint à réunir dans cette ville, à la fin de juin 1524, les ducs de Bavière et l'archiduc Ferdinand. L'archevêque de Salzbourg et les évêques de Trente et de Ratisbonne se joignirent à eux. Les évêques de Spire, Bamberg, Augsbourg, Strasbourg, Bâle, Constance, Freisingen, Passau et Brixen se firent représenter par des députés.

Le légat ouvrit l'assemblée, en peignant avec énergie les dangers que la réforme faisait courir aux princes et au clergé. « Extirpons l'hérésie et sau« vons l'Église, » s'écria-t-il.

Les conférences continuèrent pendant quinze jours, dans la maison de ville de Ratisbonne. Un grand bal, qui dura toute une nuit, vint égayer cette première assemblée catholique, tenue par la papauté contre la réforme naissante (2). On arrêta ensuite les mesures destinées à détruire les hérétiques.

Les princes et les évêques s'engagèrent à faire exécuter les édits de Worms et de Nuremberg, à ne permettre dans le culte aucun changement, à ne tolérer dans leurs États aucun ecclésiastique marié, à rappeler tous les étudiants de leurs pays qui pouvaient se trouver à Wittemberg, et à employer tous les moyens en leur pouvoir pour la destruction de l'hérésie. Ils ordonnèrent aux prédicateurs de s'en tenir, pour les passages difficiles, à l'interprétation des Pères de l'Église latine, Ambroise, Jérôme, Augustin et Grégoire. N'osant, en présence de la réformation, rappeler l'autorité des scolastiques, ils se contentaient de poser les premiers fondements de l'orthodoxie romaine.

Mais, d'autre part, ne pouvant fermer les yeux sur les scandales et sur les mœurs corrompues des prêtres (3), ils convinrent d'un projet de réforme, dans lequel ils cherchèrent à tenir compte de ceux des griefs de l'Allemagne qui concernaient le moins la cour de Rome. On défendit aux prêtres de faire le commerce, de hanter les cabarets, « de fréquen« ter les danses » et de se livrer, la bouteille à la main, à des disputes sur des articles de foi.

Tel fut le résultat de la confédération de Ratisbonne (4). Tout en s'armant alors contre la réformation, Rome lui céda quelque chose, et l'on put remarquer, dans ces arrêtés, la première influence de la réforme du seizième siècle, pour opérer une restauration intérieure du catholicisme. L'Évangile ne peut déployer sa force, sans que ses adversaires cherchent de quelque manière à l'imiter. Emser avait opposé une traduction de la Bible à la traduction de Luther; Eck, des *lieux communs* à ceux de Mélanchton (5); et maintenant Rome opposait à la réformation ces essais partiels de réforme, auxquels on doit le catholicisme moderne. Mais toutes ces œuvres de Rome n'étaient en réalité que des expédients subtils pour échapper aux dangers qui la menaçaient; des rameaux arrachés, il est vrai, à l'arbre de la réformation, mais plantés en un sol qui devait leur donner la mort; la vie y manquait, et elle manquera toujours à des tentatives semblables.

Un autre fait s'offre ici à nous. Le parti romain forma à Ratisbonne la première ligue qui rompit l'unité germanique. Ce fut dans le camp du pape que le signal des combats fut donné. Ratisbonne fut le berceau de cette scission, de ce déchirement politique de l'Allemagne, que tant d'Allemands déplorent encore de nos jours. L'assemblée nationale de Spire devait, en sanctionnant et en généralisant la réforme de l'Église, assurer l'unité de l'Empire. Le conventicule séparatiste de Ratisbonne déchira pour jamais la nation en deux partis (6).

Cependant les projets de Campeggi ne réussirent pas d'abord aussi bien qu'on l'avait imaginé. Peu de princes répondirent à cet appel. Les adversaires les plus décidés de Luther, le duc George de Saxe, l'électeur Joachim de Brandebourg, les électeurs ecclésiastiques, les villes impériales n'y prirent aucune part. On sentait que le légat du pape formait en Allemagne un parti romain contre la nation ellemême. Les sympathies populaires contre-balançaient les antipathies religieuses, et bientôt *la réformation de Ratisbonne* devint l'objet des risées du peuple. Mais le premier pas était fait; l'exemple était donné. On pensait qu'il en coûterait peu par la suite pour affermir et agrandir cette ligue romaine. Ceux qui hésitaient encore devaient être nécessairement entraînés par la marche des événements. Au légat Campeggi demeure la gloire d'avoir inventé la mine qui devait mettre à deux doigts de leur perte les libertés germaniques, l'existence de l'Empire et celle de la réformation. Dès lors la cause de Luther cessait d'être une affaire purement reli-

(1) Winter, Gesch. der Evang. Lehre in Baiern. I, p. 156.

(2) Ranke, Deutsche Gesch. II, p. 159.

(3) Improbis clericorum abusibus et perditis moribus. (Cochlœus, p. 91.)

(4) Ut Lutheranæ factioni efficaciùs resistere possint, ultroneâ confederatione sese constrixerunt. (Cochlœus, p. 91.)

(5) Enchiridion, seu loci communes contrà hæreticos, 1525.

(6) Ranke, Deutsche Gesch. II, p. 163.

gieuse; la dispute du moine de Wittemberg prenait place dans l'ordre des événements politiques de l'Europe. Luther va se trouver éclipsé; et Charles-Quint, le pape et les princes seront les principaux personnages sur le théâtre où le grand drame du seizième siècle doit s'accomplir.

On avait cependant toujours en perspective l'assemblée de Spire; elle pouvait réparer le mal que Campeggi avait fait à Ratisbonne. Rome mit donc tout en œuvre pour l'empêcher. « Quoi! » disaient les députés du pape, non-seulement à Charles-Quint, mais à son allié Henri VIII, et à d'autres princes de la chrétienté, « quoi! ces orgueilleux Germains « prétendent décider, dans une assemblée natio- « nale, des choses de la foi! Il faudra apparemment « que les rois, la majesté impériale, toute la chré- « tienté, le monde universel, se soumettent à leurs « arrêts! »

Le moment était bien choisi pour agir sur l'Empereur. La guerre entre ce prince et François I[er] était dans toute sa force. Pescaire et le connétable de Bourbon avaient quitté l'Italie, et, entrés en France au mois de mai, ils y faisaient le siége de Marseille. Le pape, qui ne voyait point de bon œil cette attaque, pouvait faire sur les derrières de l'armée impériale une puissante diversion. Charles, qui devait craindre de le mécontenter, n'hésita pas, et sacrifia aussitôt l'indépendance de l'Empire à la faveur de Rome et au succès de sa lutte avec la France.

Le 15 juillet, Charles rendit, à Burgos en Castille, un décret dans lequel, d'un ton impérieux et passionné, il déclarait: « que c'était au pape seul à « convoquer un concile, à l'Empereur seul à le de- « mander; que la réunion fixée à Spire ne pouvait « ni ne devait être tolérée; qu'il était étrange que « la nation allemande entreprît une œuvre que « toutes les autres nations de l'univers, même avec « le pape, ne seraient pas en droit de faire; qu'on « devait se hâter d'exécuter le décret de Worms « contre le nouveau Mahomet. »

Ainsi venait d'Espagne et d'Italie le coup qui arrêtait en Allemagne les développements de l'Évangile. Ce n'était pas assez pour Charles. Il avait offert, en 1519, au duc Jean, frère de l'électeur, d'unir sa sœur, l'archiduchesse Catherine, au fils de celui-ci, Jean Frédéric, héritier de l'électorat. Mais n'était-ce pas cette maison de Saxe qui soutenait en Allemagne les principes d'indépendance religieuse et politique, que Charles haïssait? Il se décida à rompre entièrement avec le représentant importun et coupable des idées évangéliques et nationales, et donna sa sœur en mariage à Jean III, roi de Portugal. Frédéric qui, en 1519, s'était montré indifférent aux ouvertures du roi d'Espagne, sut surmonter en 1524 l'indignation que la conduite de l'Empereur lui fit éprouver; mais le duc Jean fit connaître avec fierté que ce coup l'avait profondément blessé.

On voyait ainsi se dessiner plus nettement dans l'Empire les deux camps ennemis qui devaient longtemps le déchirer.

VI

Persécution. — Gaspard Tauber. — Un libraire. — Cruautés en Wurtemberg, en Salzbourg, en Bavière. — Poméranie. — Henri de Zuphten.

Le parti romain ne s'en tint pas là. L'alliance de Ratisbonne ne devait pas être seulement pour la forme; il fallait qu'elle fût scellée par le sang. Ferdinand et Campeggi descendirent ensemble le Danube, de Ratisbonne à Vienne, et se firent l'un à l'autre, pendant le voyage, de cruelles promesses. La persécution commença aussitôt dans les États autrichiens.

Un bourgeois de Vienne, Gaspard Tauber, avait répandu les livres de Luther, et avait lui-même écrit contre l'invocation des saints, le purgatoire et la transsubstantiation (1). Jeté en prison, il fut sommé par les juges, tant théologiens que jurisconsultes, de rétracter ses erreurs. On crut qu'il y consentait, et tout se prépara dans Vienne pour donner au peuple ce spectacle solennel. Le jour de la naissance de Marie, deux chaires furent élevées sur le cimetière de Saint-Étienne, l'une pour le chef du chœur qui devait célébrer par ses chants la repentance de l'hérétique, et l'autre pour Tauber lui-même. On mit en sa main la formule de rétractation (2); le peuple, les chantres et les prêtres attendaient en silence. Soit que Tauber n'eût fait aucune promesse, soit qu'au moment d'abjurer, sa foi se ranimât tout à coup avec une force nouvelle: « Je ne suis point convaincu, s'écria-t-il, et j'en « appelle au saint-empire romain! » Les ecclésiastiques, le chœur, le peuple, sont saisis d'étonnement et d'effroi. Mais Tauber continue à demander la mort plutôt que de renier l'Évangile. Il fut décapité, son corps fut brûlé (3); et son courage fit sur les bourgeois de Vienne une impression ineffaçable.

(1) Atque etiam proprios ipse tractatus perscripserim. (Cochlæus, p. 93, verso.)

(2) Voir Cochl., ib. Cum igitur ego Casparus Tauber, etc.

(3) Credo te vidisse Casparis Tauber historiam martyris novi Viennæ, quem cæsum capite scribunt et igne exustum pro verbo Dei. (Luther à Haussman, 12 novembre 1524. II, p. 563.)

A Bude, en Hongrie, un libraire évangélique, nommé Jean, avait répandu dans le pays le Nouveau Testament et les livres de Luther. On l'attacha à un poteau, puis on éleva peu à peu autour de lui tous ses livres, de manière à l'enfermer comme dans une tour, et on y mit le feu. Jean témoignait un inébranlable courage, s'écriant, du milieu des flammes, qu'il était heureux de souffrir pour le Seigneur (1). « Le sang succède au sang, s'écria Luther en apprenant cette mort; mais ce sang généreux que Rome se plaît à répandre, étouffera à la fin le pape avec tous ses royaumes et tous ses rois (2). »

Le fanatisme s'enflammait toujours plus; on chassait les ministres évangéliques des églises; on bannissait les magistrats; on en venait quelquefois aux plus terribles supplices. Dans le Wurtemberg, un inquisiteur, nommé Reichler, faisait pendre aux arbres les luthériens, et surtout les prédicateurs. On voyait des hommes barbares clouer froidement, par la langue, des ministres au poteau; en sorte que ces malheureux, faisant un effort et s'arrachant avec violence de la pièce de bois où ils étaient retenus, se mutilaient horriblement pour retrouver la liberté, et se privaient eux-mêmes de ce don de la parole qu'ils avaient longtemps fait servir à annoncer l'Évangile (3).

Les mêmes persécutions avaient lieu dans les autres États de la ligue catholique. Un ministre évangélique du pays de Salzbourg était conduit à la prison où il devait finir ses jours; pendant que les archers qui le menaient buvaient dans une auberge de la route, deux jeunes paysans, émus de compassion, trompèrent leur vigilance et délivrèrent le pasteur. La colère de l'archevêque s'enflamma contre ces pauvres gens, et sans leur faire subir aucun procès, il ordonna qu'ils fussent décapités. Ils furent conduits secrètement, et de grand matin, hors de la ville; arrivés dans la plaine où ils devaient mourir, le bourreau hésitait lui-même; car, disait-il, ils n'ont pas été jugés. « Fais ce que je te commande, lui répondit brusquement l'émissaire de l'archevêque, et laisses-en au prince la responsabilité! » Et les têtes des jeunes libérateurs tombèrent aussitôt sous le glaive (4).

La persécution désolait surtout les États des ducs de Bavière; les prêtres étaient destitués, les nobles chassés de leurs châteaux; la délation s'exerçait dans tout le pays; dans tous les cœurs régnaient la défiance et l'effroi. Un magistrat, Bernard Fichtel, se rendait à Nuremberg pour les affaires du duc; il rencontra sur le grand chemin François Bourkard, professeur d'Ingolstadt, ami du docteur Eck. Bourkard l'aborda, et ils firent route ensemble. Après le souper, le professeur vint à parler religion; Fichtel, connaissant son compagnon de voyage, lui rappela que le nouvel édit interdisait de tels entretiens. « Entre nous, répondit Bourkard, il n'y a rien à craindre. » — « Je ne crois pas, dit alors Fichtel, que cet édit puisse jamais s'exécuter; » puis il s'exprima d'une manière équivoque sur le purgatoire, et dit que c'était une chose horrible que de punir de mort pour des opinions religieuses. A ces mots, Bourkard ne put se contenir : « Quoi de plus juste, s'écria-t-il, que de couper la tête à tous ces scélérats de luthériens? » Il quitta pourtant Fichtel de bonne grâce, mais il courut le dénoncer. Fichtel fut jeté en prison, et ce malheureux, qui n'avait jamais pensé à devenir martyr et dont les convictions n'étaient pas profondes, n'échappa à la mort que par une honteuse rétractation. Il n'y avait plus de sûreté nulle part, et même dans le sein d'un ami.

Mais la mort à laquelle Fichtel échappa, d'autres la trouvèrent. En vain l'Évangile ne se prêchait-il plus qu'en secret (5); les ducs le poursuivaient dans l'ombre, dans le mystère, sous les toits des maisons, dans les retraites cachées des campagnes.

« La croix et la persécution, disait Luther, règnent dans la Bavière; ces bêtes féroces s'emportent avec fureur (6). »

Le nord de l'Allemagne même n'était point à l'abri de ces cruautés. Bogislas, duc de Poméranie, étant mort, son fils, élevé à la cour du duc George, persécuta l'Évangile; Suaven et Knipstraw durent s'enfuir.

Mais ce fut dans le Holstein que l'un des plus grands exemples de fanatisme fut alors donné.

Henri de Zuphten, échappé, comme nous l'avons vu, du couvent d'Anvers, prêchait l'Évangile à Brême; Nicolas Boye, pasteur à Meldorf, dans le pays de Ditmarschen, et plusieurs hommes pieux de ces contrées, l'appelèrent pour leur annoncer Jésus-Christ; il se rendit à leurs vœux. Aussitôt le prieur des dominicains et le vicaire de l'official de Hambourg tinrent conseil. « S'il prêche et que le peuple l'entende, dirent-ils, tout est perdu! » Le prieur, après avoir passé une nuit agitée, se leva de grand matin et se rendit à l'inculte et stérile bruyère où s'assemblaient d'ordinaire les quarante-

(1) Idem accidit Budæ in Ungariâ bibliopolæ cuidam Johanni, simul cum libris circà eum positis exusto, fortissimèque passo pro Domino. (Luther à Hausmann, 12 novembre 1524. II, p. 563.)

(2) Sanguis sanguinem tangit, qui suffocabit papam cum regibus et regnis suis. (Ibid.)

(3) Ranke, Deutsche Gesch. II, p. 174.

(4) Zauner, Salzburger Chronik. IV, p. 381.

(5) Verbi non palàm seminati. (L. Epp. II, p. 559.)

(6) In Bavariâ multum regnat crux et persecutio... (Ibid.)

huit régents du pays. « Le moine de Brême est arrivé, leur dit-il, pour perdre tous les Ditmarschens! » Ces quarante-huit hommes simples et ignorants, auxquels on assura qu'ils acquerraient une grande gloire en délivrant le monde du moine hérétique, résolurent de le mettre à mort, sans l'avoir encore ni vu, ni entendu.

C'était un samedi, et le prieur voulait empêcher que Henri ne prêchât le dimanche. Il arriva chez le pasteur Boye au milieu de la nuit, avec la lettre des quarante-huit régents. « Si Dieu veut que je « meure chez les Ditmarcshens, dit Henri de Zuphten, le ciel est aussi près de là qu'ailleurs (1); je « prêcherai. »

Il monta en chaire et prêcha avec force. Les auditeurs, touchés, enflammés par son éloquence chrétienne, avaient à peine quitté le temple, que le prieur leur remit une lettre des quarante-huit régents, défendant de laisser prêcher le moine. Ils envoyèrent aussitôt leurs représentants à la bruyère, et après bien des débats, les Ditmarcshens tombèrent d'accord que, vu leur grande ignorance, ils attendraient jusqu'à Pâques. Mais le prieur, irrité, vint vers quelques-uns des régents, et enflamma de nouveau leur zèle. « Nous lui écrirons, » dirent-ils. — « Gardez-vous-en, répondit le prieur; s'il com« mence à parler, on ne peut plus rien contre lui. « Il faut le saisir pendant la nuit et le brûler avant « qu'il ait pu ouvrir la bouche. »

Ainsi fut arrêté. Le lendemain de la fête de la Conception, la nuit étant venue, on sonna l'*Ave Maria*. A ce signal, tous les paysans des villages voisins se rassemblèrent au nombre de cinq cents, et les chefs ayant fait défoncer trois tonneaux de bière de Hambourg, leur communiquèrent ainsi un grand courage. Minuit sonnait comme on arrivait à Meldorf; les paysans étaient en armes; les moines tenaient des flambeaux; tous marchaient sans ordre, échangeant des cris de fureur; en arrivant au village, on fit un profond silence, de peur que Henri ne s'échappât.

Tout à coup on enfonça les portes de la cure; les paysans ivres s'y précipitèrent et frappèrent tout ce qui se présenta devant eux; ils jetèrent pêle-mêle vases, chaudrons, gobelets, vêtements, saisirent l'or et l'argent qu'ils purent trouver, et, se précipitant sur le pauvre pasteur, ils le frappèrent en criant : « Tue! tue! » puis ils le jetèrent dans la boue. Mais c'était à Henri qu'ils en voulaient; ils le tirèrent de son lit, lui lièrent les mains derrière le dos et le traînèrent après eux, sans vêtements, et par un froid rigoureux. « Qu'es-tu donc venu « faire ici? » lui dirent-ils. Henri ayant répondu avec douceur : « A bas! à bas! dirent-ils; si nous « l'écoutons, nous deviendrons hérétiques comme « lui! » On l'avait traîné nu sur la glace et la neige; ses pieds étaient en sang; il pria qu'on le mît à cheval : « Vraiment oui, répondirent-ils en se mo« quant, nous allons fournir des chevaux aux hé« rétiques!... Marche! » Et ils continuèrent à le traîner jusqu'à la bruyère. Une femme, qui était sur la porte de sa maison au moment où passait le pauvre serviteur de Dieu, se mit à pleurer : « Bonne « femme, lui dit Henri, ne pleurez pas sur moi. » Le bailli prononça sa condamnation. Alors l'un des furieux qui l'avaient amené frappa, d'un coup d'épée sur le crâne, le prédicateur de Jésus-Christ; un autre lui donna un coup de massue; puis on lui amena un pauvre moine, afin qu'il se confessât. « Frère, lui dit Henri, vous ai-je fait quelque « mal? — Aucun, répondit le moine. — Je n'ai donc « rien à vous confesser, reprit Henri, et vous n'a« vez rien à me pardonner. » Le moine confus se retira. En vain s'efforçait-on d'allumer le bûcher, le feu ne voulait pas prendre. Le martyr demeura ainsi deux heures devant les paysans hors d'eux-mêmes, paisible et élevant les yeux vers le ciel. Comme on le liait pour le jeter sur le bûcher, il commença à confesser sa foi. « Brûle d'abord, lui « dit un paysan en le frappant du poing sur la « bouche, et ensuite tu parleras! » On le jeta, mais il tomba de côté; Jean Holme, saisissant une massue, lui frappa la poitrine, et on l'étendit mort sur des charbons ardents. « Telle est l'histoire vérita« ble des souffrances du saint martyr Henri de « Zuphten (2). »

VII

Divisions. — Cène. — Deux extrêmes. — Carlstadt. — Luther. — Mysticisme des anabaptistes. — Carlstadt à Orlamunde. — Mission de Luther. — Entrevue au dîner. — Conférence d'Orlamunde. — Carlstadt banni.

Tandis que le parti romain tirait partout le glaive contre la réformation, cette œuvre subissait de nouveaux développements. Ce n'est pas à Zurich ou à Genève, c'est dans Wittemberg même, au foyer du réveil luthérien, qu'il faut chercher les commencements de cette Église réformée, dont Calvin est devenu le plus grand docteur. Ces deux grandes familles ont dormi dans le même berceau. L'union eût dû couronner leur âge mûr. Mais la question de la cène une fois soulevée, Luther rejeta avec

(1) Der Himmel wäre da so nahe als anderswo. (L. Opp. XIX, p. 330.)

(2) Das ist die wahre Historie, etc. (L. Opp. XIX, p. 333.)

violence l'élément réformé et se fixa lui et son Église dans un luthéranisme exclusif. Le chagrin qu'il ressentit de cette doctrine rivale lui fit perdre quelque chose de la bonhomie qui lui était naturelle, et lui donna un esprit de méfiance, un mécontentement habituel et une irritation qu'il n'avait pas eus jusque-là.

C'est entre les deux anciens amis, entre les champions qui, à Leipzig, avaient combattu ensemble contre Rome, entre Carlstadt et Luther, que cette dispute éclata. Leur attachement à des doctrines contraires provint, soit chez l'un, soit chez l'autre, de tendances dignes d'estime. En effet, il y a deux extrêmes en matière de religion : l'un consiste à tout matérialiser; l'autre, à tout spiritualiser. Le premier de ces extrêmes est celui de Rome; le second est celui des mystiques. La religion, comme l'homme lui-même, est composée d'un esprit et d'un corps; les idéalistes purs, comme les matérialistes, en fait de religion ou de philosophie ont également tort.

Telle est la grande discussion qui se trouve cachée sous la dispute de la cène. Tandis qu'un œil superficiel n'y voit qu'une petite querelle de mots, un regard plus profond y découvre l'une des plus importantes controverses qui puissent occuper l'esprit humain.

Les réformateurs se partagent ici en deux camps; mais chacun de ces camps emporte avec lui une partie de la vérité. Luther, avec ses partisans, prétend combattre un spiritualisme exagéré; Carlstadt et les réformés attaquent un matérialisme odieux. Chacun d'eux se prend à l'erreur qui lui semble la plus funeste, et, en la combattant, il va peut-être au delà de la vérité. Mais n'importe; chacun d'eux est vrai dans sa tendance générale, et, quoique appartenant à deux armées différentes, ces deux illustres docteurs se trouvent rangés l'un et l'autre sous un drapeau commun, sous celui de Jésus-Christ qui est seul la vérité dans son étendue infinie.

Carlstadt croyait que rien ne pouvait nuire davantage à la véritable piété que la confiance en des cérémonies extérieures et en une certaine influence magique des sacrements. La participation extérieure au sacrement de la cène suffit pour sauver, avait dit Rome, et ce principe avait matérialisé la religion. Carlstadt ne vit rien de mieux, pour la spiritualiser de nouveau, que de nier toute présence du corps de Christ, et il enseigna que le repas sacré était simplement pour les fidèles un gage de leur rédemption.

Quant à Luther, il prit, en cette occasion, une direction tout opposée. Il avait, au commencement, combattu dans le sens même que nous venons d'indiquer. Dans son écrit sur la messe, qui parut en 1520, il disait : « Je puis, chaque jour, jouir des « sacrements, si seulement je me rappelle la parole « et la promesse de Christ, et si j'en nourris et for- « tifie ma foi. » Jamais Carlstadt, Zwingle ni Calvin n'ont dit quelque chose de plus fort. Il paraît même que la pensée lui vint souvent, à cette époque, qu'une explication symbolique de la cène serait l'arme la plus puissante pour renverser de fond en comble tout le système papiste; car il dit, en 1525, que cinq ans auparavant il avait soutenu de rudes combats pour cette doctrine (1), et que celui qui lui aurait prouvé qu'il n'y avait que du pain et du vin dans la cène lui aurait rendu un service immense.

Mais des circonstances nouvelles vinrent le jeter dans une opposition, quelquefois passionnée, à ces vues mêmes dont il s'était si fort rapproché. Le fanatisme des anabaptistes explique la direction que prit alors Luther. Ces enthousiastes ne se contentèrent pas d'estimer peu ce qu'ils appelaient la parole extérieure, c'est-à-dire, la Bible, et de prétendre à des révélations spéciales de l'Esprit saint; ils en vinrent aussi à mépriser le sacrement de la cène, comme quelque chose d'extérieur, et à parler d'une communion intérieure comme de la seule véritable. Dès lors, dans tous les essais que l'on fit pour exposer d'une manière symbolique la doctrine de la cène, Luther ne vit plus que le danger d'ébranler l'autorité des saintes Écritures, de substituer à leur sens véritable des allégories arbitraires, de tout spiritualiser dans la religion, de la faire consister, non dans des grâces de Dieu, mais dans des impressions d'homme, et de substituer ainsi au vrai christianisme un mysticisme, une théosophie, un fanatisme qui deviendraient infailliblement son tombeau. Il faut le reconnaître, sans la forte opposition de Luther, la tendance mystique, enthousiaste, subjective, eût peut-être fait alors de rapides progrès, et eût refoulé tous les bienfaits que la réformation devait répandre dans le monde.

Carlstadt, impatient de ne pouvoir développer librement sa foi dans Wittemberg, pressé dans sa conscience de combattre un système qui selon lui « abaissait la mort de Christ et anéantissait sa jus- « tice, » résolut « de faire un éclat pour l'amour « de la pauvre chrétienté cruellement trompée. » Il quitta Wittemberg au commencement de l'année 1524, sans prévenir ni l'université, ni le chapitre, et se rendit dans la petite ville d'Orlamunde, dont l'église était placée sous son inspection. Il en fit destituer le vicaire, se fit nommer pasteur à sa place, et, en dépit du chapitre, de l'université et de l'électeur, il s'établit dans ce nouveau poste.

(1) Ich habe wohl so harte Anfechtungen da erlitten. (L. Epp. II, p. 577.)

Bientôt il y répandit sa doctrine. « Il est impos-« sible, disait-il, de trouver dans la présence réelle « quelque avantage qui ne découle pas déjà de la « foi; elle est donc inutile. » Il avait recours, pour expliquer les paroles de Christ dans l'institution de la cène, à une interprétation que n'ont point admise les Églises réformées. Luther, dans la dispute de Leipzig, avait expliqué ces mots : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, en séparant ces deux propositions, et appliquant la dernière à la personne du Sauveur. « De même, disait Carl-« stadt, *prenez, mangez*, se rapporte au pain, « mais *ceci est mon corps*, se rapporte à Jésus-« Christ, qui se montra alors lui-même, et qui « faisait connaître, par le signe symbolique de la « rupture du pain, que ce corps allait être bientôt « détruit. »

Carlstadt ne s'en tint pas là. A peine affranchi de la tutelle de Luther, il sentit se ranimer son zèle contre les images. Ses discours imprudents, ses paroles enthousiastes pouvaient facilement, dans ces temps de fermentation, enflammer les esprits. Le peuple, croyant entendre un second Élie, brisa les idoles de Baal. Cette ferveur gagna bientôt les villages d'alentour. L'électeur voulut intervenir, mais les paysans lui répondirent qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Alors le prince résolut d'envoyer Luther à Orlamunde, pour y rétablir la paix. Luther voyait dans Carlstadt un homme consumé par l'amour de la gloire (1), un fanatique qui se laisserait emporter à faire la guerre à Jésus-Christ lui-même. Peut-être Frédéric eût-il pu faire un choix plus sage. Luther partit, et Carlstadt dut voir cet importun rival venir troubler encore une fois ses plans de réforme et arrêter son essor.

Iéna était sur la route d'Orlamunde. Arrivé dans cette ville le 23 août, Luther monta en chaire le 24, à sept heures du matin; il y parla pendant une heure et demie, en présence d'un nombreux auditoire, contre le fanatisme, la rébellion, la destruction des images et le mépris de la présence réelle, s'élevant surtout avec force contre les innovations d'Orlamunde. Il ne nomma pas Carlstadt, mais chacun put deviner qui il avait en vue.

Carlstadt, soit par hasard, soit à dessein, se trouvait à Iéna, et était au nombre des auditeurs de Luther. Il n'hésita pas à chercher d'obtenir raison de ce discours. Luther était à dîner avec le prieur de Wittemberg, le bourgmestre, le secrétaire, le pasteur de la ville d'Iéna et plusieurs officiers de l'Empereur et du margrave, quand on lui remit une lettre de Carlstadt qui lui demandait un entretien; il la donna à ses voisins, et répondit au porteur : « Si le docteur Carlstadt veut venir vers moi, soit; « s'il ne le veut pas, je m'en passerai. » Carlstadt arriva. Sa venue produisit une vive sensation sur toute l'assemblée. La plupart, impatients de voir les deux lions aux prises, suspendirent leur repas et ouvrirent de grands yeux, tandis que les plus timides pâlissaient d'effroi.

Carlstadt, sur l'invitation de Luther, s'assit en face de lui, puis il dit : « M. le docteur, vous « m'avez mis aujourd'hui, dans votre sermon, sur « le même rang que ceux qui prêchent la révolte « et l'assassinat. Je déclare fausse une telle incul-« pation.

LUTHER.

« Je ne vous ai point nommé; mais puisque vous « vous êtes senti atteint, à la bonne heure. »

Il y eut un moment de silence. Carlstadt reprit :

« Je me charge de prouver que, sur la doctrine « du sacrement, vous vous êtes contredit vous-« même, et que personne, depuis le temps des apô-« tres, ne l'a enseignée aussi purement que moi.

LUTHER.

« Écrivez; combattez!

CARLSTADT.

« Je vous offre une dispute publique à Wittem-« berg ou à Erfurt, si vous me procurez un sauf-« conduit.

LUTHER.

« Ne craignez rien, M. le docteur.

CARLSTADT.

« Vous me liez mains et pieds, et quand vous « m'avez mis hors d'état de me défendre, vous me « frappez (2). »

Il se fit un moment de silence. Luther reprit :

« Écrivez contre moi, mais publiquement, et non « en secret.

CARLSTADT.

« Si je savais que vous me parlassiez sincèrement, « je le ferais.

LUTHER.

« Faites-le, et je vous donnerai un florin.

CARLSTADT.

« Donnez-le-moi; je l'accepte. »

A ces mots, Luther mit la main à la poche, en tira un florin d'or, et, le donnant à Carlstadt, il dit : « Prenez-le, et attaquez-moi vaillamment. »

Carlstadt, tenant en main le florin d'or, se tourna vers l'assemblée, et dit : « Chers frères, ceci est « pour moi *arrabo*, un gage que j'ai le pouvoir « d'écrire contre le docteur Luther; je vous en « prends tous à témoin. »

Puis, courbant le florin pour qu'on pût le reconnaître, il le mit dans sa bourse et tendit la main à

(1) Hùc perpulit eum insanâ gloriæ et laudis libido. (L. Epp. II, p. 551.)

(2) Ihr bandet mir Hände und Füsse, darnach schlugt Ihr mich. (L. Opp. XIX, p. 150.)

Luther. Celui-ci but à sa santé; Carlstadt le lui rendit. « Plus vos attaques seront vigoureuses, plus « elles me seront agréables, » reprit Luther.

« Si je vous manque, répondit Carlstadt, ce sera « ma faute. »

Ils se donnèrent encore une fois la main, et Carlstadt retourna chez lui.

Ainsi, dit un historien, de même que d'une seule étincelle procède souvent l'incendie de toute une forêt, on vit d'un petit commencement naître une grande division dans l'Église (1).

Luther partit pour Orlamunde, et y arriva, mal préparé par la scène d'Iéna. Il assembla le conseil et l'Église, et dit : « Ni l'électeur ni l'université ne « veulent reconnaître Carlstadt pour votre pasteur. « — Si Carlstadt n'est pas notre pasteur, répondit « le trésorier du conseil de ville, saint Paul est un « faux docteur, et vos livres sont des mensonges, « car nous l'avons élu. »

Comme il disait ces mots, Carlstadt entra. Quelques-uns de ceux qui se trouvaient près de Luther lui firent signe de s'asseoir; mais Carlstadt, allant droit à Luther, lui dit : « Cher M. le docteur, si vous voulez le permettre, je vous recevrai.

LUTHER.

« Vous êtes mon ennemi. Je vous ai donné un « florin d'or pour cela.

CARLSTADT.

« Je veux demeurer votre ennemi aussi longtemps « que vous demeurerez vous-même l'ennemi de « Dieu et de sa vérité.

LUTHER.

« Sortez; je ne puis permettre que vous soyez présent ici.

CARLSTADT.

« Cette réunion est publique. Si votre cause est « juste, pourquoi me craindre?

LUTHER, à son domestique.

« Attelez, attelez; je n'ai rien à faire avec Carl- « stadt; et puisqu'il ne veut pas sortir, je pars (2). »

En même temps Luther se leva; alors Carlstadt sortit.

Après un moment de silence, Luther reprit : « Prouvez par l'Écriture qu'il faut détruire les ima- « ges. »

UN CONSEILLER.

« M. le docteur, vous m'accorderez pourtant que « Moïse a su les commandements de Dieu? (*Ou- « vrant une Bible.*) Eh bien! voici ses paroles : *Tu « ne te feras point d'image taillée, ni aucune res- « semblance.* »

LUTHER.

« Il n'est question dans ce passage que des images « d'idoles. Si j'ai suspendu dans ma chambre un « crucifix que je n'adore pas, en quoi peut-il me « nuire?

UN CORDONNIER.

« J'ai souvent ôté mon chapeau devant une image « qui se trouvait dans une chambre ou sur le che- « min; c'est une idolâtrie qui enlève à Dieu la gloire « qui n'est due qu'à lui seul.

LUTHER.

« Il faudra donc aussi, à cause de l'abus, dé- « truire les femmes et jeter le vin à la rue (3)?

UN AUTRE MEMBRE DE L'ÉGLISE.

« Non, ce sont des créatures de Dieu, qu'il ne « nous est pas ordonné de détruire. »

Après que la conférence eut duré encore quelque temps, Luther et les siens montèrent en voiture, étonnés de cette scène, et sans avoir pu convaincre les habitants qui réclamaient aussi pour eux le droit d'interpréter et d'exposer librement les Écritures. L'agitation était grande dans Orlamunde; le peuple insultait Luther; quelques hommes même lui crièrent : « Va-t'en, au nom de tous les démons! « Et puisses-tu te rompre le cou avant d'être sorti « de notre ville (4)! » Jamais le réformateur n'avait encore eu à subir de telles humiliations.

Il se rendit à Kale, où le pasteur avait aussi embrassé les doctrines de Carlstadt, et il résolut d'y prêcher. Mais en entrant dans la chaire, il y trouva les débris d'un crucifix. Il en éprouva d'abord une vive émotion; puis, se remettant aussitôt, il en rassembla les morceaux dans un coin de la chaire et fit un sermon dans lequel ne se trouvait aucune allusion à cette circonstance. « C'est par le mépris, « dit-il plus tard, que j'ai voulu me venger du « diable. »

Plus l'électeur approchait de sa fin, plus il paraissait craindre qu'on n'allât trop loin dans la réformation. Il ordonna que Carlstadt fût privé de ses charges et qu'il quittât non-seulement Orlamunde, mais encore les États électoraux. En vain l'Église de ce lieu intercéda-t-elle en sa faveur; en vain demanda-t-elle qu'on lui permît au moins d'y résider comme bourgeois, en lui accordant de faire un sermon de temps à autre; en vain représenta-t-elle qu'elle estimait la vérité de Dieu plus que le monde

(1) Sicut una scintilla sæpè totam sylvam comburit. (M. Adam, Vit. Carlst., p. 83.) Notre récit est tiré en grande partie des Actes de Reinhard, pasteur d'Iéna, témoin oculaire, mais ami de Carlstadt et que Luther a accusé d'inexactitude.

(2) Spann an, spann an. (L. Opp. XIX, p. 154.)

(3) So muss du des Missbrauchs halber auch. (L. Opp. XIX, p. 155.)

(4) Deux des historiens les plus distingués que l'Allemagne possède à cette heure ajoutent que les gens d'Orlamunde jetèrent à Luther des pierres et de la boue; mais Luther dit tout le contraire : « Dass ich nit mit Steinen und Dreck ausgeworffen ward. » (L. Epp. II, p. 579.)

entier, et même que mille mondes, si Dieu en avait créé mille (1), Frédéric fut inflexible ; il alla même jusqu'à refuser au malheureux Carlstadt l'argent nécessaire pour son voyage. Luther n'était pour rien dans cette dureté du prince ; elle était loin de son caractère, et il le prouva plus tard. Mais Carlstadt le regarda comme l'auteur de son infortune, et remplit l'Allemagne de ses plaintes et de ses gémissements. Il écrivit une lettre d'adieu à ses amis d'Orlamunde. Cette lettre, pour la lecture de laquelle on sonna les cloches, et qui fut lue à l'Église assemblée et fondant en larmes (2), était signée : « André Bodenstein, chassé par Luther sans avoir « été ni entendu ni convaincu par lui. »

On ne peut sans peine voir ainsi aux prises ces deux hommes, amis autrefois, et excellents l'un et l'autre. Un sentiment de tristesse s'empara de tous les disciples de la réformation. Qu'allait-elle devenir, maintenant que ses plus illustres défenseurs en venaient aux mains? Luther s'aperçut de ces craintes et chercha à les calmer. « Combattons, « dit-il, comme combattant pour un autre. La cause « est de Dieu, le soin est de Dieu, l'œuvre est de « Dieu, la victoire est de Dieu, la gloire est de « Dieu (3). Il combattra et il vaincra sans nous. « Que ce qui doit tomber, tombe ! Que ce qui doit « demeurer debout, demeure debout ! Ce n'est pas « de notre cause qu'il s'agit, et ce n'est pas notre « gloire que nous cherchons ! »

Carlstadt se réfugia à Strasbourg, où il publia plusieurs écrits. Il possédait à fond, dit le docteur Scheur, le latin, le grec et l'hébreu ; et Luther reconnaissait la supériorité de son érudition. Doué d'une âme élevée, il sacrifia à ses convictions sa réputation, son rang, sa patrie, son pain même. Plus tard il se rendit en Suisse ; c'est là qu'il eût dû commencer ses enseignements : son indépendance avait besoin de l'atmosphère libre où respiraient les Écolampade et les Zwingle. Sa doctrine excita bientôt une attention presque aussi grande que celle qu'avaient obtenue les premières thèses de Luther. La Suisse parut gagnée ; Bucer, Capiton semblèrent entraînés avec elle.

Alors l'indignation de Luther fut à son comble, et il publia l'un des plus forts, mais aussi l'un des plus violents de ses écrits de controverse, son livre « *Contre les prophètes célestes.* »

Ainsi la réforme, attaquée par le pape, attaquée par l'Empereur, attaquée par les princes, commençait aussi à se déchirer elle-même. Elle paraissait près de succomber à tant de maux ; et certes elle y eût succombé, si elle eût été une œuvre d'homme. Mais bientôt, sur le point d'échouer, elle se releva avec une nouvelle énergie.

(1) Höher als tausend Welten. (Seck., p. 628.)

(2) Quæ publicè vocatis per campanas lectæ sunt omnibus simul flentibus. (L. Epp. II, p. 558.)

(3) Causa Dei est, cura Dei est, opus Dei est, victoria Dei est, gloria Dei est. (P. 556.)

VIII

Progrès. — Résistance aux ligueurs. — Rencontre de Philippe de Hesse et de Mélanchton. — Le landgrave gagné à l'Évangile. — Palatinat, Lunebourg, Holstein. — Le grand maître à Wittemberg.

La ligue catholique de Ratisbonne et les persécutions qui la suivirent excitèrent une puissante réaction dans les populations germaniques. Les Allemands n'étaient pas disposés à se laisser enlever cette parole de Dieu qui leur avait enfin été rendue ; et aux ordres de Charles-Quint, aux bulles du pape, aux menaces et aux bûchers de Ferdinand et des autres princes catholiques, ils répondirent : « Nous la garderons ! »

A peine les ligueurs avaient-ils quitté Ratisbonne, que les députés des villes, dont les évêques avaient pris part à cette alliance, surpris et indignés, se réunirent à Spire et arrêtèrent que leurs prédicateurs, malgré les défenses des évêques, n'annonceraient que l'Évangile, et l'Évangile seul, conformément à la parole des prophètes et des apôtres. Puis ils se préparèrent à présenter à l'assemblée nationale un avis ferme et uniforme.

La lettre impériale datée de Burgos vint, il est vrai, troubler toutes leurs pensées. Néanmoins, vers la fin de l'année, les députés de ces villes et plusieurs seigneurs réunis à Ulm jurèrent de se prêter, en cas d'attaque, un secours mutuel.

Ainsi, au camp formé par l'Autriche, la Bavière et les évêques, les villes libres en opposaient aussitôt un autre où elles arboraient l'étendard de l'Évangile et des libertés nationales.

Tandis que les villes se plaçaient aux avant-postes de la réforme, plusieurs princes étaient gagnés à sa cause. Un des premiers jours du mois de juin 1524, Mélanchton revenait à cheval de voir sa mère, accompagné de Camérarius et de quelques autres amis, lorsque, près de Francfort, il rencontra un brillant cortége. C'était Philippe, landgrave de Hesse, qui, trois ans auparavant, avait visité Luther à Worms, et qui se rendait alors aux jeux de Heidelberg, où devaient se trouver tous les princes de l'Allemagne.

Ainsi la Providence rapprochait successivement Philippe des deux réformateurs. On savait que

l'illustre docteur était allé dans sa patrie; l'un des chevaliers du landgrave lui dit : « C'est, je pense, « Mélanchton. » Aussitôt le jeune prince pique des deux, et, arrivant auprès du docteur, il lui dit : « Es-tu Philippe? » — « Je le suis, » répondit le savant un peu intimidé, et s'apprêtant à mettre respectueusement pied à terre (1). « Demeure, dit le « prince, fais volte-face et viens passer la nuit avec « moi; il est des sujets sur lesquels je désire t'en- « tretenir; ne crains rien. » — « Que pourrais-je « craindre d'un prince tel que vous? » répondit le docteur. — « Eh, eh ! dit le landgrave en riant, si « je t'emmenais et te livrais à Campeggi, il n'en « serait pas fâché, je pense. » Les deux Philippe font route, l'un à côté de l'autre; le prince interroge, le docteur répond, et le landgrave est ravi des vues claires et frappantes qui lui sont présentées. Mélanchton le suppliant enfin de lui laisser continuer sa route, Philippe de Hesse ne se sépare de lui qu'avec peine. « A une condition, lui dit-il, « c'est que, de retour chez vous, vous traitiez avec « soin les questions que nous avons débattues et « m'envoyiez votre écrit (2). » Mélanchton le promit. « Allez donc, lui dit Philippe, et passez par mes « États. »

Mélanchton rédigea, avec son talent ordinaire, un *Abrégé de la doctrine renouvelée du christianisme* (3); et cet écrit, plein de concision et de force, fit une impression décisive sur l'esprit du landgrave. Peu après son retour des jeux de Heidelberg, ce prince, sans se joindre aux villes libres, rendit de son côté une ordonnance, par laquelle, s'opposant à la ligue de Ratisbonne, il commandait que l'Évangile fût prêché dans toute sa pureté. Il l'embrassa lui-même avec l'énergie de son caractère. « Plutôt, s'écriait-il, abandonner mon corps et ma « vie, mes États et mes sujets, que la Parole de « Dieu. » Un moine, le frère mineur Ferber, s'apercevant de ce penchant du prince pour la réforme, lui écrivit une lettre pleine de reproches, dans laquelle il le conjurait de demeurer fidèle à Rome. « Je veux, répondit Philippe, demeurer fidèle à « l'ancienne doctrine, mais telle qu'elle est contenue « dans l'Écriture. » Puis il établit, avec une grande force, que l'homme est justifié uniquement par la foi. Le moine se tut, tout étonné (4). On appela le landgrave « le disciple de Mélanchton (5). »

D'autres princes suivaient une direction semblable. L'électeur palatin refusait de se prêter à aucune persécution; le duc de Lunebourg, neveu de l'électeur de Saxe, commençait à réformer ses États; et le roi de Danemark ordonnait que, dans le Schleswig et le Holstein, chacun fût libre de servir Dieu comme sa conscience le lui commanderait.

La réforme fit une conquête plus importante encore. Un prince, dont la conversion à l'Évangile devait avoir jusqu'à nos jours de grandes conséquences, commençait alors à se détourner de Rome. Un jour, vers la fin de juin, peu après le retour de Mélanchton à Wittemberg, entrait dans la chambre de Luther le grand maître de l'ordre Teutonique, Albert, margrave de Brandebourg. Ce chef des moines-chevaliers de l'Allemagne, qui possédaient alors la Prusse, s'était rendu à la diète de Nuremberg, pour invoquer contre la Pologne le secours de l'Empire. Il en revenait l'âme brisée. D'un côté, les prédications d'Osiandre et la lecture de l'Évangile l'avaient convaincu que son état de moine était contraire à la Parole de Dieu; de l'autre, la chute du gouvernement national en Allemagne lui avait ôté toute espérance d'obtenir le secours qu'il était venu réclamer. Que fera-t-il donc?... Le conseiller saxon de Planitz, avec lequel il avait quitté Nuremberg, l'invita à voir le réformateur. « Que pensez- « vous, dit à Luther le prince inquiet et agité, de « la règle de mon ordre? » Luther n'hésita pas; il vit qu'une conduite conforme à l'Évangile pouvait seule aussi sauver la Prusse. « Invoquez, dit-il au « grand maître, le secours de Dieu; rejetez la règle « insensée et confuse de votre ordre; faites cesser « cette abominable principauté, véritable herma- « phrodite, qui n'est ni religieuse ni séculière (6); « fuyez la fausse chasteté, recherchez la véritable; « mariez-vous; et à la place de ce monstre sans nom, « fondez un empire légitime (7). » Ces paroles dessinaient nettement, dans l'âme du grand maître, une situation qu'il n'avait jusqu'alors que vaguement entrevue. Un sourire éclaira ses traits; mais il avait trop de prudence pour se prononcer; il se tut (8). Mélanchton, qui était présent, parla comme Luther, et le prince repartit pour ses États, laissant les réformateurs convaincus que la semence qu'ils avaient jetée dans son cœur, porterait un jour des fruits.

Ainsi Charles-Quint et le pape s'étaient opposés à l'assemblée nationale de Spire, de peur que la Parole de Dieu ne gagnât tous les assistants; mais la Parole de Dieu ne peut être liée : on refusait de lui per-

(1) Honoris causâ de equo descensurus. (Camerarius, p. 94.)

(2) Ut de quæstionibus quas audiisset moveri, aliquid diligenter conscriptum curaret. (Ibid.)

(3) Epitome renovatæ ecclesiasticæ doctrinæ.

(4) Seckendorf, p. 738.

(5) Princeps ille discipulus Philippi fuit à quibusdam appellatus. (Camer., p. 95.)

(6) Ut loco illius abominabilis principatûs, qui hermaphrodita quidam. (L. Epp. II, p. 527.)

(7) Et contempta ista stulta confusaque regula, uxorem duceret. (Ibid.)

(8) Ille tum arrisit, sed nihil respondit. (L. Epp. II, p. 527.)

mettre de retentir dans une des salles d'une ville du bas Palatinat; eh bien, elle s'en vengeait en se répandant dans toutes les provinces; elle remuait les peuples, éclairait les princes, et elle déployait dans tout l'Empire cette force divine, que ni bulles, ni ordonnances, ne pourront jamais lui ravir.

IX

Réformes. — Église de Tous-les-Saints. — Chute de la messe. — Les lettres. — Écoles chrétiennes. — La science offerte aux laïques. — Les arts. — Religion morale, religion esthétique. — Musique. — Poésie. — Peinture.

Tandis que les peuples et leurs chefs se pressaient ainsi vers la lumière, les réformateurs s'efforçaient de tout renouveler, de tout pénétrer des principes du christianisme. Le culte les occupa d'abord. Le temps fixé par le réformateur, à son retour de la Wartbourg, était arrivé. « Maintenant, dit-il, que « les cœurs ont été fortifiés par la grâce divine, il « faut faire disparaître les scandales qui souillent le « royaume du Seigneur, et oser quelque chose au « nom de Jésus. » Il demanda que l'on communiât sous les deux espèces; qu'on retranchât de la cène tout ce qui tendait à en faire un sacrifice (1); que les assemblées chrétiennes ne se réunissent jamais sans que la Parole de Dieu y fût prêchée (2); que les fidèles, ou tout au moins les prêtres et les écoliers, se réunissent chaque matin, à quatre ou cinq heures, pour lire l'Ancien Testament; et chaque soir, à cinq ou six heures, pour lire le Nouveau; que le dimanche, l'église tout entière s'assemblât le matin et l'après-midi, et que la règle suprême du culte fût de faire retentir la cloche de la Parole de Dieu (3).

L'église de Tous-les-Saints, à Wittemberg, excitait surtout son indignation. On y célébrait annuellement 9,901 messes, et l'on y brûlait 35,570 livres de cire, nous dit Seckendorf. Luther l'appelait « la « sacrilége Topheth. » « Il n'y a, disait-il, que « trois ou quatre ventres paresseux qui adorent en- « core ce honteux Mammon, et si je ne retenais le « peuple, il y a longtemps que cette maison de tous « les saints, ou plutôt de tous les diables, eût fait « dans le monde un bruit tel, que l'on n'en a jamais « entendu un pareil. »

La lutte commença autour de cette église. Elle était comme ces antiques sanctuaires du paganisme en Égypte, en Gaule et en Germanie, qui devaient tomber pour que le christianisme s'établît.

Luther, voulant qu'on abolît la messe dans cette cathédrale, adressa à cet effet, le 1er mars 1523, une première requête au chapitre, et le 11 juillet, il lui en adressa une seconde (4). Les chanoines lui ayant opposé les ordres de l'électeur : « Que nous « importe ici l'ordre du prince? répondit Luther. « Il est un prince séculier; c'est du glaive qu'il « doit s'occuper, et non du ministère de l'Évan- « gile (5). » Luther exprime ici avec clarté la distinction de l'État et de l'Église. « Il n'y a qu'un seul « sacrifice qui efface les péchés, dit-il encore, Christ « qui s'est offert une seule fois; et nous y avons « part, non par des œuvres ou par des sacrifices, « mais uniquement par la foi à la Parole de Dieu. »

L'électeur, qui se sentait près de sa fin, répugnait à des réformes nouvelles.

Mais de nouvelles instances vinrent se joindre à celles de Luther. « Il est temps d'agir, dit à l'élec- « teur, Jonas, prévôt de la cathédrale. Une mani- « festation de l'Évangile, aussi éclatante que celle « que nous avons à cette heure, ne dure d'ordinaire « pas plus longtemps qu'un rayon de soleil. Hâtons- « nous donc (6). »

Cette lettre de Jonas n'ayant pas changé les vues de l'électeur, Luther perdit patience; il crut que le moment était venu de porter le dernier coup, et adressa au chapitre une lettre menaçante : « Je « vous prie amicalement, y dit-il, et je vous solli- « cite sérieusement de mettre fin à tout ce culte « sectaire. Si vous vous y refusez, vous en recevrez, « Dieu aidant, la récompense que vous aurez méri- « tée. Je dis ceci pour votre gouverne, et je de- « mande une réponse positive et immédiate, oui « ou non, avant dimanche prochain, afin que je « sache ce que j'ai à faire. Dieu vous donne sa grâce, « pour suivre sa lumière!

« Jeudi, le 8 décembre 1524.

« MARTIN LUTHER,

« *Prédicateur à Wittemberg* (7). »

En même temps le recteur, deux bourgmestres et dix conseillers se rendirent chez le doyen, et le sollicitèrent, au nom de l'université, du conseil et de la commune de Wittemberg, « d'abolir la grande « et horrible impiété commise dans la messe contre « la majesté de Dieu. »

(1) Weise christliche Messe zu halten. (L. Opp. L. XXII, p. 232.)

(2) Die christliche Gemeine nimmer soll zusammen kommen, es werde denn daselbst Gottes Wort geprediget. (L. Opp. XXII, p. 226.)

(3) Dass das Wort im Schwange gehe. (Ibid., p. 227.)

(4) L. Epp. II, p. 308 et 354.

(5) Welchem gebührt das Schwerd, nicht das Predigtamt zu versorgen. (L. Opp. XVIII, p. 497.)

(6) Corp. Reformat. I, p. 636.

(7) L. Epp. II, p. 565.

Le chapitre dut se rendre ; il déclara qu'éclairé par la sainte Parole de Dieu (1), il reconnaissait les abus qu'on lui signalait, et publia un nouvel ordre de service, qui commença à être suivi le jour de Noël 1524.

Ainsi tomba la messe dans ce fameux sanctuaire, où si longtemps elle avait résisté aux attaques réitérées des réformateurs. L'électeur Frédéric, attaqué de la goutte, et près de rendre le dernier soupir, ne put, malgré tous ses efforts, empêcher ce grand acte de réformation. Il y reconnut la volonté divine et se soumit. La chute des pratiques romaines dans l'église de Tous-les-Saints précipita leur fin dans un grand nombre d'églises de la chrétienté; il y eut partout la même résistance, mais aussi la même victoire. En vain les prêtres et même les princes voulurent-ils, en bien des lieux, y mettre obstacle; ils ne le purent.

Ce n'était pas le culte seulement que la réformation devait changer. L'école fut de bonne heure placée par elle à côté de l'Église; et ces deux grandes institutions, puissantes pour régénérer les peuples, furent également vivifiées par elle. C'était par une alliance intime avec les lettres que la réformation était entrée dans le monde; au jour de son triomphe, elle n'oublia pas son alliée.

Le christianisme n'est pas un simple développement du judaïsme ; il ne se propose pas de renfermer de nouveau l'homme, comme voudrait le faire la papauté, dans les langes étroits d'ordonnances extérieures et de doctrines humaines. Le christianisme est une nouvelle création; il saisit l'homme au dedans ; il le transforme dans ce que la nature humaine a de plus intime, en sorte que l'homme n'a plus besoin que d'autres hommes lui imposent des règles; mais aidé de Dieu, il peut, de lui-même et par lui-même, reconnaître ce qui est vrai et faire ce qui est bon (2).

Pour amener l'humanité à cet état de majorité que Christ lui a acquis, et pour la sortir de la tutelle où Rome l'avait si longtemps tenue, la réformation devait développer l'homme tout entier; et en régénérant son cœur et sa volonté par la Parole de Dieu, éclairer son intelligence par l'étude des lettres sacrées et profanes.

Luther le comprit; il sentit que pour affermir la réformation, il fallait travailler sur la jeunesse, perfectionner les écoles, et propager dans la chrétienté les connaissances nécessaires à une étude approfondie des saintes Écritures. Aussi, fut-ce là l'un des buts de sa vie. Il le comprit surtout à l'époque à laquelle nous sommes parvenus, et s'adressa alors aux conseillers de toutes les villes de l'Allemagne, pour leur demander la fondation d'écoles chrétiennes. « Chers messieurs, leur dit-il, on dépense annuellement tant d'argent pour des arquebuses, des chemins, des digues : pourquoi « n'en dépenserait-on pas un peu pour donner à la « pauvre jeunesse un ou deux maîtres d'école? « Dieu est à notre porte, et il heurte; bienheureux « sommes-nous, si nous lui ouvrons! Maintenant « la Parole divine abonde. O chers Allemands, « achetez, achetez, tandis que le marché se tient « devant votre maison. La Parole de Dieu et sa « grâce sont comme une ondée qui tombe et s'en « va. Elle a été chez les Juifs; mais elle a passé, « maintenant ils ne l'ont plus. Paul l'a apportée en « Grèce; mais là aussi elle a passé, et ce sont les « Turcs qui s'y trouvent. Elle vint à Rome et dans « le pays latin; mais là encore elle a passé, et Rome « a maintenant le pape (3). O Allemands, ne pensez « pas que vous aurez éternellement cette Parole. « Le mépris qu'on lui témoigne la chassera. C'est « pourquoi, que celui qui veut l'avoir, la saisisse « et la garde !

« Occupez-vous des enfants, continue-t-il, en « s'adressant toujours aux magistrats; car beau- « coup de parents sont comme les autruches; ils « s'endurcissent envers leurs petits, et, contents « d'avoir pondu l'œuf, ils ne s'en soucient plus en- « suite. La prospérité d'une ville ne consiste pas « seulement à assembler de grands trésors, à bâtir « de fortes murailles, à élever de belles maisons, « à posséder des armes brillantes. Si des fous vien- « nent à fondre sur elle, son malheur n'en sera « alors que plus grand. Le bien véritable d'une « ville, son salut et sa force, c'est de compter beau- « coup de citoyens savants, sérieux, honnêtes et « bien élevés. Et à qui faut-il s'en prendre de ce « qu'il y en a si peu maintenant, si ce n'est à vous, « magistrats, qui avez laissé croître la jeunesse « comme la futaie dans la forêt? »

C'est surtout de l'étude des lettres et des langues que Luther maintient avec force la nécessité : « Quelle utilité y a-t-il, demande-t-on, à apprendre le latin, le grec, l'hébreu? Nous pouvons « bien lire la Bible en allemand. Sans les langues, « répond-il, nous n'eussions pas reçu l'Évangile... « Les langues sont le fourreau où se trouve le glaive « de l'Esprit (4); elles sont l'écrin qui contient ces « joyaux; elles sont le vase qui renferme cette li- « queur; et, comme parle l'Évangile, elles sont les

(1) Durch das Licht des heiligen gottlichen Wortes.... (L. Opp. XVIII, p. 502.)

(2) Ép. aux Hébr., chap. VIII, v. 11.

(3) Aber hin ist hin ; sie haben nun den Pabst. (L. Opp. W. X, p. 535.)

(4) Die sprachen sind die Scheide, darinnen dies Messer des Geistes stecket. (L. Opp. W. X, p. 535.)

« corbeilles où l'on conserve les pains et les poissons qui doivent nourrir le peuple. Si nous abandonnons les langues, nous en viendrons non-seulement à perdre l'Évangile, mais encore à ne plus pouvoir parler et écrire en latin ou en allemand. Dès qu'on a cessé de les cultiver, la chrétienté est déchue, jusqu'à tomber sous la puissance du pape. Mais maintenant que les langues sont de nouveau en honneur, elles répandent tant de lumière que tout le monde s'en étonne, et que chacun doit confesser que notre Évangile est presque aussi pur que celui des apôtres eux-mêmes. Les saints Pères autrefois se sont souvent trompés, parce qu'ils n'ont pas connu les langues; de nos jours, quelques-uns, comme les vaudois du Piémont, ne croient pas les langues utiles; mais, quoique leur doctrine soit bonne, ils sont souvent privés du véritable sens du texte sacré, ils se trouvent sans armes contre l'erreur, et je crains fort que leur foi ne demeure pas pure (1). Si les langues ne m'avaient rendu certain du sens de la Parole, j'eusse pu être un moine pieux et prêcher paisiblement la vérité dans l'obscurité d'un cloître; mais j'eusse laissé debout le pape, les sophistes et leur empire antichrétien (2). »

Ce n'est pas seulement de l'enseignement des ecclésiastiques que Luther s'occupe; il veut que la science ne soit plus uniquement dans l'Église; il se propose d'y faire participer les laïques, qui en ont été jusqu'à cette heure déshérités. Il demande qu'on fonde des bibliothèques, et qu'on ne se borne pas à y recueillir des éditions et des commentaires des scolastiques et des Pères de l'Église, mais aussi les livres des orateurs et des poëtes, fussent-ils même païens, ainsi que les ouvrages consacrés aux beaux-arts, au droit, à la médecine, à l'histoire. « Ces écrits servent, dit-il, à faire reconnaître les œuvres et les miracles de Dieu. »

Cet ouvrage de Luther est l'un des plus importants de ceux que la réformation a produits. Il sortit la science des mains des prêtres qui l'avaient accaparée, comme jadis ceux de l'Égypte, et il la rendit à tous. De cette impulsion de la réforme sont provenus les plus grands développements des temps modernes. Ces laïques, hommes de lettres ou savants, qui maintenant déchirent la réformation, oublient qu'ils sont eux-mêmes son œuvre, et que, sans elle, ils seraient encore placés, comme des enfants ignorants, sous la verge du clergé. La réforme s'aperçut de l'union intime qu'il y avait entre toutes les sciences; elle comprit que toute science partant de Dieu, ramène à Dieu. Elle voulut que tous apprissent, et que l'on apprît tout. « Ceux qui méprisent les lettres profanes, disait Mélanchton, n'estiment pas davantage la sainte théologie. Leur mépris n'est qu'un prétexte, dont ils cherchent à couvrir leur lâcheté (3). »

La réformation ne se contenta pas de donner une forte impulsion aux lettres; elle imprima encore aux arts un nouvel élan. On reproche souvent au protestantisme d'avoir été l'ennemi des arts. Plusieurs protestants acceptent volontiers ce reproche. Nous n'examinerons pas si la réformation devrait ou non s'en prévaloir; nous nous contenterons de remarquer que l'impartiale histoire ne confirme pas le fait sur lequel cette accusation repose. Que le catholicisme romain s'enorgueillisse d'être plus favorable aux arts que le protestantisme, à la bonne heure; le paganisme leur fut plus favorable encore, et le protestantisme met ailleurs sa gloire. Il est des religions où les tendances esthétiques de l'homme tiennent une place plus importante que sa nature morale. Le christianisme se distingue de ces religions, en ce que son essence est l'élément moral. Le sentiment chrétien s'exprime, non par les productions des beaux-arts, mais par les œuvres de la vie chrétienne. Toute secte qui abandonnerait cette tendance morale du christianisme, perdrait par là même ses droits au nom chrétien. Rome ne l'a point entièrement abandonnée, mais le protestantisme garde avec bien plus de pureté ce caractère essentiel. Il met, lui, sa gloire à approfondir tout ce qui est du ressort de l'être moral, à juger des actes religieux, non d'après leur beauté extérieure et la manière dont ils frappent l'imagination, mais d'après leur valeur intime et le rapport qu'ils ont avec la conscience; en sorte que, si la papauté est avant tout une religion esthétique, comme l'a prouvé un illustre écrivain (4), le protestantisme est avant tout une religion morale.

Cependant, bien que la réformation s'adressât d'abord à l'homme comme être moral, elle s'adressait à l'homme tout entier. Nous venons de voir comment elle parla à son intelligence et ce qu'elle fit pour les lettres; elle parla aussi à sa sensibilité, à son imagination, et contribua au développement des arts. L'Église n'était plus composée uniquement de prêtres et de moines; c'était l'assemblée des fidèles. Tous devaient prendre part au culte; et aux chants du clergé devaient succéder les chants du peuple. Aussi Luther, en traduisant les Psaumes, pensa-t-il à les adapter au chant de l'Église. Ainsi le goût de la musique fut répandu dans toute la nation.

(1) Es sey onder werde nicht lauter bleiben. (L. Opp. W. X, p. 535.)
(2) Ich hätte wohl auch können fromm seyn und in der Stille recht predigen. (Ibid.)

(3) Hunc titulum ignaviæ suæ prætextunt. (Corp. Ref. I, p. 613.)
(4) Chateaubriand, Génie du Christianisme.

« Après la théologie, disait Luther, c'est à la « musique que je donne la première place et le « plus grand honneur (1). — Il faut qu'un maître « d'école sache chanter, disait-il encore, sans quoi « je ne le regarde même pas. »

Un jour qu'on chantait chez lui quelques beaux morceaux, il s'écria avec ravissement : « Si notre « Seigneur Dieu a répandu des dons si admirables « sur cette terre, qui n'est qu'un réduit obscur, « que n'y aura-t-il pas dans cette vie éternelle où « la perfection sera venue!... » Depuis Luther, le peuple chanta ; la Bible inspira ses chants, et l'impulsion donnée à l'époque de la réforme enfanta plus tard ces magnifiques oratorios qui semblent être le dernier mot de cet art.

La poésie prit le même élan. On ne pouvait, pour célébrer les louanges de Dieu, s'en tenir à de simples traductions des hymnes antiques. L'âme de Luther et celle de plusieurs de ses contemporains, élevées par la foi aux pensées les plus sublimes, excitées à l'enthousiasme par les combats et les dangers qui menaçaient sans cesse l'Église naissante, inspirées enfin par le génie poétique de l'Ancien Testament, et la foi au Nouveau, épanchèrent bientôt leurs sentiments en des chants religieux, où la poésie et la musique unirent et confondirent ce qu'elles ont de plus céleste. Ainsi l'on vit renaître, au seizième siècle, le cantique, qui, déjà au premier, avait consolé les douleurs des martyrs. En 1523, Luther, nous l'avons vu, le consacra à chanter les martyrs de Bruxelles; d'autres enfants de la réforme suivirent ses traces; les chants se multiplièrent, ils se répandirent avec promptitude parmi le peuple, et ils contribuèrent puissamment à le réveiller de son sommeil. Ce fut dans la même année que Hans Sachs chanta *le rossignol de Wittemberg*. La doctrine qui, depuis quatre siècles, avait régné dans l'Église, est pour lui comme le clair de lune, pendant lequel on s'est égaré dans les déserts. Maintenant le rossignol annonce le soleil, et s'élève, en chantant la lumière du jour, au-dessus des nuages du matin.

Tandis que la poésie lyrique sortait ainsi des inspirations les plus élevées de la réforme, la poésie et le drame satiriques attaquaient, sous la plume de Hutten, de Mürner, de Manuel, les plus criants abus.

C'est à la réforme que les grands poëtes de l'Angleterre, de l'Allemagne et peut-être de la France, ont dû leur essor.

La peinture est, de tous les arts, celui sur lequel la réformation eut le moins d'influence. Néanmoins elle fut renouvelée et comme sanctifiée par le mouvement universel qui agitait alors toutes les puissances de l'homme. Le grand maître de cette époque, Lucas Cranach, se fixa à Wittemberg, y vécut dans l'intimité de Luther, et devint le peintre de la réformation. Nous avons vu comment il représenta les contrastes de Christ et de l'Antechrist (le pape), et prit rang ainsi parmi les instruments les plus influents de la révolution qui transformait les peuples. Dès qu'il eut accueilli des convictions nouvelles, il ne consacra son chaste pinceau qu'à des peintures en harmonie avec les croyances chrétiennes, et il répandit sur des groupes d'enfants, bénis par le Sauveur, la grâce dont il avait auparavant orné les saints et les saintes de la légende. Albert Durer fut gagné aussi par la parole de l'Évangile, et son génie en prit un nouvel élan. Ses chefs-d'œuvre datent de cette époque. On voit aux traits dont il peignit dès lors les évangélistes et les apôtres, que la Bible était rendue au peuple, et que le peintre y puisait une profondeur, une force, une vie, une grandeur, qu'il n'eût jamais trouvées en lui-même (2).

Cependant, il faut le reconnaître, la peinture est, de tous les arts, celui dont l'influence religieuse est la plus susceptible d'objections fondées et pressantes. La poésie et la musique viennent du ciel et se retrouveront au ciel; mais on voit sans cesse la peinture unie à de graves immoralités ou à de funestes erreurs. Quand on a étudié l'histoire ou vu l'Italie, on n'attend pour l'humanité rien de bon de cet art-là. Quoi qu'il en soit de cette exception que nous croyons devoir faire, notre remarque générale subsiste.

La réformation de l'Allemagne, tout en s'adressant avant tout à la nature morale de l'homme, a donné aux arts une impulsion qu'ils n'eussent point reçue du catholicisme romain.

Ainsi tout avançait, les arts, les lettres, la spiritualité du culte, et les âmes des peuples et des rois. Mais cette magnifique harmonie, que l'Évangile, aux jours de sa renaissance, produisait de toutes parts, allait être troublée. Les chants du rossignol de Wittemberg allaient être interrompus par le sifflement de la tempête et le rugissement des lions. Un nuage s'étendit en un moment sur toute l'Allemagne, et à un beau jour succéda une profonde nuit.



X

Fermentation politique. — Luther contre la révolte. — Thomas Munzer. — Agitation. — La forêt Noire. — Les douze articles.

(1) Ich gebe nach der Theologie, der Musica den nähesten Locum und höchste Ehre. (L. Opp. W. XXII, p. 2253.)

(2) Ranke, Deutsche Geschichte, II, p. 85.

— Avis de Luther. — Helfenstein. — Marche des paysans. — Marche de l'armée impériale. — Défaite des paysans. — Cruauté des princes.

Une fermentation politique bien différente de celle que l'Évangile opère, travaillait depuis longtemps l'Empire. Accablé sous l'oppression civile et ecclésiastique, attaché en plusieurs pays aux terres seigneuriales et vendu avec elles, le peuple menaçait de se soulever avec fureur et de briser enfin ses chaînes. Cette agitation s'était manifestée bien avant la réforme, par plusieurs symptômes, et déjà alors l'élément religieux s'était uni à l'élément politique ; il était impossible au seizième siècle de séparer ces deux principes, si intimement associés dans la vie des nations. En Hollande, à la fin du siècle précédent, les paysans s'étaient soulevés, en mettant sur leurs étendards, en guise d'armoiries, du pain et du fromage, les deux grands biens de ces pauvres gens. « L'alliance des souliers » avait éclaté dans le voisinage de Spire, en 1503. En 1513, elle s'était renouvelée en Brisgau, encouragée par des prêtres. Le Wurtemberg avait vu, en 1514, « la ligue du « pauvre Conrad, » dont le but était de soutenir par la révolte « le droit de Dieu. » La Carinthie et la Hongrie avaient été, en 1515, le théâtre de terribles agitations. Ces séditions avaient été étouffées par des torrents de sang; mais aucun soulagement n'avait été accordé aux peuples. Une réforme politique n'était donc pas moins nécessaire qu'une réforme religieuse. Le peuple y avait droit; mais, il faut le dire, il n'était pas mûr pour en jouir.

Depuis que la réformation avait commencé, ces agitations populaires ne s'étaient pas renouvelées; les esprits avaient été absorbés par d'autres pensées. Luther, dont l'œil perçant avait discerné l'état de son peuple, lui avait adressé, déjà du haut de la Wartbourg, de graves exhortations, pour contenir ainsi les esprits agités :

« La révolte, avait-il dit, ne produit point l'amé-« lioration que l'on désire, et Dieu la condamne. « Qu'est-ce que se révolter, si ce n'est se venger « soi-même? Le diable s'efforce d'exciter à la ré-« volte ceux qui embrassent l'Évangile, afin de le « couvrir d'opprobre ; mais ceux qui ont bien com-« pris ma doctrine, ne se révoltent pas (1). »

Tout faisait craindre que l'agitation populaire ne pût être plus longtemps contenue. Le gouvernement que Frédéric de Saxe avait eu tant de peine à former, et qui avait la confiance de la nation, était dissous. L'Empereur, dont l'énergie eût peut-être remplacé l'influence de cette administration nationale, était absent; les princes, dont l'union avait toujours fait la force de l'Allemagne, étaient divisés; et les nouvelles déclarations de Charles-Quint contre Luther, en enlevant toute espérance d'un futur accord, dépouillaient le réformateur d'une partie de l'autorité morale par laquelle, en 1522, il avait réussi à calmer l'orage. Les principales digues qui jusqu'à cette heure avaient retenu le torrent, étant rompues, rien ne pouvait plus contenir sa furie.

Ce ne fut pas le mouvement religieux qui enfanta l'agitation politique; mais en plusieurs lieux il se laissa entraîner par ses flots tumultueux. Peut-être même faut-il aller plus loin; peut-être faut-il reconnaître que le mouvement imprimé au peuple par la réforme, donna une force nouvelle au mécontentement qui fermentait dans la nation. La violence des écrits de Luther, l'intrépidité de ses actions et de ses paroles, les dures vérités qu'il disait, non-seulement au pape et aux prélats, mais aussi aux princes eux-mêmes, tout cela devait contribuer à enflammer des esprits déjà en effervescence. Aussi Érasme ne manqua-t-il pas de lui dire : « Nous re-« cueillons maintenant les fruits que tu as se-« més (2). » D'ailleurs, les réjouissantes vérités de l'Évangile, mises enfin au grand jour, remuaient tous les cœurs et les remplissaient d'attente et d'espoir. Mais beaucoup d'âmes irrégénérées n'étaient point préparées par la repentance à la foi et à la liberté chrétiennes. Elles voulaient bien rejeter le joug du pape, mais elles ne voulaient pas accepter le joug de Christ. Aussi, quand des princes dévoués à Rome cherchaient dans leur colère à étouffer la réformation, les véritables chrétiens, il est vrai, savaient supporter avec patience ces persécutions cruelles, mais la multitude bouillonnait, éclatait, et voyant ses désirs comprimés d'un côté, elle leur procurait une issue de l'autre. « Pourquoi, disait-on, « tandis que l'Église appelle tous les hommes à une « noble liberté, la servitude se perpétuerait-elle « dans l'État? Pourquoi, tandis que l'Évangile ne « parle que de douceur, les gouvernements ne « régneraient-ils que par la force? » Malheureusement alors que la réforme religieuse était reçue, avec une joie égale, et des princes et du peuple, la réforme politique, au contraire, avait contre elle la partie la plus puissante de la nation; et pendant que celle-là avait l'Évangile pour règle et pour point d'appui, celle-ci n'eut bientôt d'autres principes que la violence et l'arbitraire. Aussi, tandis que l'une fut contenue dans les limites de la vérité, l'autre dépassa rapidement et comme un torrent fougueux toutes celles de la justice. Mais vouloir méconnaître une influence indirecte de la réformation sur les troubles qui éclatèrent dans l'Empire, me semble-

(1) Luther's treue Ermahnung an alle Christen sich vor Aufruhr und Empörung zu hüten. (Opp. XVIII, p. 288.)

(2) Habemus fructum tui spiritûs. (Erasm. Hyperasp. B, 4.)

rait faire preuve de partialité. Un feu avait été allumé en Allemagne par les discussions religieuses; il était impossible qu'il ne s'en échappât point quelques étincelles, propres à enflammer les passions du peuple.

Les prétentions de quelques fanatiques à des inspirations célestes vinrent augmenter le mal. Tandis que la réformation en avait sans cesse appelé de la prétendue autorité de l'Église à l'autorité réelle de l'Écriture sainte, ces enthousiastes rejetèrent non-seulement l'autorité de l'Église, mais encore celle de l'Écriture; ils ne parlèrent plus que d'une parole intérieure, d'une révélation de Dieu au dedans; et, méconnaissant la corruption naturelle de leur cœur, ils se livrèrent à toute l'ivresse de l'orgueil spirituel, et s'imaginèrent être des saints.

« L'Écriture sainte ne fut pour eux qu'une lettre « morte, dit Luther, et tous se mirent à crier : « *Esprit! Esprit!* Mais certes, je ne les suivrai « pas là où leur esprit les mène! Que Dieu, dans sa « miséricorde, me préserve d'une Église où il n'y a « que des saints (1). Je veux demeurer là où il y a « des humbles, des faibles, des malades, qui con-« naissent et sentent leur péché, et qui soupirent « et crient sans cesse à Dieu, du fond de leur cœur, « pour obtenir sa consolation et son secours. » Ces paroles de Luther ont une grande profondeur, et signalent le changement qui s'opérait dans ses vues sur la nature de l'Église. Elles montrent en même temps combien les principes religieux des révoltés étaient en opposition avec ceux de la réforme.

Le plus distingué de ces enthousiastes fut Thomas Münzer; il n'était pas sans talents, avait lu la Bible, avait du zèle, et eût pu faire du bien, s'il avait su recueillir ses esprits agités et trouver la paix du cœur. Mais ne se connaissant pas lui-même et dépourvu d'une vraie humilité, il était possédé du désir de réformer le monde, et oubliait, comme tous les enthousiastes, que c'était par lui-même que la réforme devait commencer. Des écrits mystiques, qu'il avait lus dans sa jeunesse, avaient donné une fausse direction à son esprit. Il parut d'abord à Zwickau, quitta Wittemberg après le retour de Luther, mécontent du rôle inférieur qu'il y jouait, et devint pasteur de la petite ville d'Alstadt, en Thuringe. Il ne put longtemps s'y tenir tranquille, et accusa les réformateurs de fonder, par leur attachement à la lettre, un nouveau papisme, et de former des Églises qui n'étaient point saintes et pures.

« Luther, disait-il, a délivré les consciences du « joug du pape, mais il les a laissées dans une li-« berté charnelle, et ne les a point fait avancer en « esprit vers Dieu (2). »

Il se regardait comme appelé de Dieu à porter remède à un si grand mal. Les révélations de l'*Esprit* étaient selon lui le moyen par lequel sa réforme devait s'accomplir. « Celui qui possède cet Esprit, « dit-il, a la vraie foi, quand même il ne verrait pas « l'Écriture sainte de toute sa vie. Les païens et les « Turcs sont plus propres à le recevoir que bien « des chrétiens qui nous nomment enthousiastes. » C'était Luther qu'il avait en vue par ces mots. « Pour recevoir cet Esprit, il faut châtier son corps, « disait-il encore, porter de mauvais habits, laisser « croître sa barbe, avoir l'air triste, garder le si-« lence (3), aller dans des lieux retirés, et sup-« plier Dieu de nous donner un signe de sa faveur. « Alors Dieu viendra et parlera avec nous, comme « autrefois avec Abraham, Isaac et Jacob. S'il ne « le faisait pas, il ne mériterait pas que l'homme s'oc-« cupât de lui (4). J'ai reçu de Dieu la charge d'assem-« bler ses élus en une alliance sainte et éternelle. »

L'agitation et la fermentation qui travaillaient les esprits, ne favorisaient que trop la propagation de ces idées enthousiastes. L'homme aime le merveilleux et ce qui flatte son orgueil. Münzer, ayant entraîné dans ses vues une partie de son troupeau, abolit le chant ecclésiastique et toutes les cérémonies. Il soutint qu'obéir à des princes « dépourvus « de raison, » c'était servir à la fois Dieu et Bélial. Puis marchant, à la tête de ses paroissiens, sur une chapelle qui se trouvait près d'Alstadt, et où l'on allait de tous côtés en pèlerinage, il la renversa. Obligé après cet exploit de quitter le pays, il erra en Allemagne et vint jusqu'en Suisse, emportant avec lui et communiquant à tous ceux qui voulaient l'entendre le plan d'une révolution universelle. Partout aussi il trouva les esprits préparés; il jetait de la poudre sur des charbons ardents, et bientôt l'explosion se fit avec violence.

Luther, qui avait repoussé les entreprises guerrières de Sickingen (5), ne pouvait se laisser entraîner par les mouvements tumultueux des paysans. L'Évangile le gardait, heureusement pour l'ordre social; car, que fût-il arrivé, s'il eût porté dans leur camp sa vaste influence?... Il maintint toujours fermement la distinction entre le spirituel et le séculier; il ne cessa de répéter que c'étaient les âmes immortelles que Christ affranchissait par sa Parole;

(1) Der barmherzige Gott behüte mich ja für der christlichen Kirche, darin eitel heilige sind. (Sur Jean I, 2. L. Opp. (W.) VII, p. 1469.)

(2) Führete sie nicht weiter in Geist und zu Gott. (L. Opp. XIX, p. 294.)

(3) Saur sehen, den Bart nicht abschneiden. (L. Opp. XIX, p. 294.)

(4) L'expression de Münzer est ignoble et impie : Er wollt in Gott scheissen wenn er nicht mit ihm redet, wie mit Abraham. (Hist. de Munzer par Mélanchton. Ibid., p. 295.)

(5) Livre I, p. 49.

et si, d'une main, il attaqua l'autorité de l'Église, il soutint de l'autre avec la même force la puissance des princes. « Un chrétien, disait-il, doit endurer « cent fois la mort, plutôt que de tremper le moins « du monde dans la révolte des paysans. » Il écrivit à l'électeur : « Ce qui me cause une joie particu- « lière, c'est que ces enthousiastes se vantent eux- « mêmes, à qui veut les entendre, qu'ils ne sont « pas des nôtres. C'est l'Esprit qui les pousse, « disent-ils ; et moi je réponds : C'est un mauvais « Esprit que celui qui ne porte d'autres fruits que « le pillage des couvents et des églises ; les plus « grands brigands de la terre en sauraient faire au- « tant. »

En même temps, Luther, qui voulait pour les autres la liberté qu'il réclamait pour lui-même, détourna le prince de toute mesure de rigueur : « Laissez-les prêcher ce qu'ils veulent et contre qui « bon leur semble, dit-il ; car il faut que ce soit la « Parole de Dieu qui marche elle-même en avant, « et qui leur livre bataille. Si leur Esprit est le véri- « table, il ne craindra pas nos rigueurs ; si le nôtre « est le véritable, il ne craindra pas leur violence. « Laissons les Esprits lutter entre eux et se combat- « tre (1). Peut-être quelques-uns seront-ils séduits ; « il n'y a pas de bataille sans blessures ; mais celui « qui combat fidèlement sera couronné. Néan- « moins, s'ils veulent prendre l'épée, que Vos Al- « tesses le leur défendent, et leur ordonnent de « quitter le pays. »

La révolte commença dans les contrées de la forêt Noire et des sources du Danube, si souvent agitées par des troubles populaires. Le 19 juillet 1524, des paysans thurgoviens se soulevèrent contre l'abbé de Reichenau, qui ne voulait pas leur accorder un prédicateur évangélique. Bientôt des milliers se réunirent autour de la petite ville de Tengen, pour délivrer un ecclésiastique qu'on tenait prisonnier. La révolte s'étendit avec une inconcevable rapidité, depuis la Souabe jusque dans les contrées du Rhin, de la Franconie, de la Thuringe et de la Saxe. Tous ces pays étaient soulevés en janvier 1525.

Vers la fin de ce mois, les paysans publièrent une déclaration en douze articles, par laquelle ils demandaient la liberté de se choisir eux-mêmes leurs pasteurs, l'abolition de la petite dîme, de la servitude, des droits sur les héritages, la liberté de la chasse, de la pêche, de la coupe des bois, etc. Chaque demande était appuyée par un passage. « Si « nous nous trompons, disaient-ils en terminant, « que Luther nous corrige par l'Écriture. »

On demanda leur avis aux théologiens de Wittemberg. Mélanchton et Luther donnèrent le leur, chacun séparément. On y reconnaît la différence de leurs caractères. Mélanchton, pour lequel toute espèce de trouble était un grand crime, sort des limites de sa douceur ordinaire, et ne peut exprimer assez fortement son indignation. Les paysans sont des criminels, contre lesquels il invoque toutes les lois divines et humaines. Si des négociations bénévoles sont inutiles, les magistrats doivent les poursuivre comme des brigands et des assassins. « Cependant, ajoute-t-il (et il faut bien qu'un trait « du moins nous rappelle Mélanchton), qu'on ait « pitié des orphelins, dans l'application de la peine « de mort ! »

Luther pensait sur la révolte comme Mélanchton, mais il y avait en lui un cœur qui battait pour les misères du peuple. Il se montra en cette occasion d'une haute impartialité, et il dit franchement la vérité aux deux partis. Il s'adressa d'abord aux princes, et plus particulièrement aux évêques :

« C'est vous, leur dit-il, qui êtes cause de la « révolte ; ce sont vos déclamations contre l'Évan- « gile, c'est votre oppression coupable des petits « de l'Église, qui ont porté le peuple au désespoir. « Ce ne sont pas des paysans, chers seigneurs, « qui se soulèvent contre vous ; c'est Dieu lui- « même qui veut s'opposer à votre fureur (2). Les « paysans ne sont que les instruments qu'il em- « ploie pour vous humilier. Ne pensez pas échap- « per à la punition qu'il vous prépare. Quand « même vous parviendriez à détruire tous ces pay- « sans, Dieu pourrait, des pierres même, en faire « naître de nouveaux, pour châtier votre orgueil. « Si je voulais me venger, je pourrais rire sous « cape, regarder faire les paysans, ou même aug- « menter leur colère ; mais Dieu m'en garde !... « Chers seigneurs, pour l'amour de Dieu ! revenez « de votre indignation, traitez avec raison ce pau- « vre peuple, comme des gens ivres et égarés. « Apaisez ces troubles par la douceur, de peur « qu'il n'en sorte un incendie qui embrase toute « l'Allemagne. Parmi leurs douze articles, il y en a « qui sont justes et équitables. »

Cet exorde était propre à concilier à Luther la confiance des paysans, et à leur faire écouter avec patience les vérités qu'il avait à leur dire. Il leur représenta qu'une grande partie de leurs demandes était, il est vrai, fondée ; mais que se révolter, c'était agir en païens ; que le devoir des chrétiens était la patience, et non la guerre ; que s'ils continuaient à se lever au nom de l'Évangile contre l'Évangile même, il les regarderait comme des ennemis plus dangereux que le pape. « Le pape et

(1) Man lasse die Geister auf einander platzen und treffen. (L. Epp. II, p. 547.)

(2) Gott ist's selber der setzt sich wider euch. (L. Opp. XIX, p. 254.)

« l'Empereur, continuait-il, se sont unis contre « moi ; mais plus le pape et l'Empereur ont tempêté, plus l'Évangile a fait de progrès... Pour« quoi cela ? C'est que je n'ai jamais ni tiré l'épée, « ni demandé vengeance ; c'est que je n'ai eu re« cours ni au tumulte ni à la révolte : j'ai remis « tout à Dieu, et je me suis attendu à sa main « puissante. Ce n'est ni avec le glaive, ni avec « l'arquebuse, que les chrétiens combattent, mais « avec les souffrances et avec la croix. Christ, leur « capitaine, n'a pas manié l'épée.... il a été sus« pendu au bois. »

Mais en vain Luther faisait-il entendre des paroles si chrétiennes. Le peuple était trop exalté par les discours fanatiques des chefs de la révolte, pour prêter, comme autrefois, l'oreille au réformateur. « Il fait l'hypocrite, disait-on ; il flatte les princes ; « il a déclaré la guerre au pape, et il veut que « nous nous soumettions à nos oppresseurs ! »

La révolte, au lieu de s'apaiser, devint donc plus formidable. A Weinsberg, le comte Louis de Helfenstein et les soixante et dix hommes qu'il commandait furent condamnés à mort. Une partie des paysans tenaient leurs piques en avant, fermes et immobiles ; d'autres chassaient et acculaient contre cette forêt de fer le comte et ses soldats (1). La femme du malheureux Helfenstein, fille naturelle de l'empereur Maximilien, tenant en ses bras un enfant de deux ans, demandait à genoux, avec de grands cris, la vie de son époux, et s'efforçait en vain d'arrêter cette marche meurtrière ; un jeune garçon, qui avait été au service du comte, et qui s'était joint aux rebelles, gambadait gaiement près de lui, et jouait sur un fifre la marche de la mort, comme s'il eût conduit à la danse les victimes. Tous périrent ; l'enfant fut blessé dans les bras de sa mère ; elle-même fut jetée sur un char de fumier et conduite ainsi à Heilbronn.

A l'ouïe de ces cruautés, un cri d'horreur se fit entendre parmi les amis de la réformation, et un terrible combat se livra dans l'âme sensible de Luther. D'un côté, les paysans, se moquant de ses représentations, prétendaient à des révélations du ciel, faisaient un usage impie des menaces de l'Ancien Testament, proclamaient l'égalité des conditions et la communauté des biens, défendaient leur cause avec le fer et le feu, et se livraient à des exécutions barbares. De l'autre, les ennemis de la réforme demandaient, avec un malin sourire, au réformateur, s'il ne savait donc pas qu'il était plus facile d'allumer un incendie que de l'éteindre. Indigné de ces excès, épouvanté de la pensée qu'ils pourraient arrêter les progrès de l'Évangile, Luther n'hésita plus ; il ne ménagea rien ; il se déchaîna contre les rebelles avec toute la force de son caractère, et dépassa peut-être les justes bornes dans lesquelles il eût dû se contenir.

« Les paysans, dit-il, commettent trois horri« bles péchés envers Dieu et envers les hommes, et « méritent ainsi la mort du corps et celle de l'âme. « D'abord, ils se révoltent contre leurs magistrats, « auxquels ils ont juré fidélité. Ensuite, ils volent, « ils pillent les couvents et les châteaux. Enfin, ils « couvrent ces crimes du manteau de l'Évangile. « Si vous ne mettez à mort un chien enragé, vous « périrez et tout le pays avec vous. Celui qui sera « tué en combattant pour les magistrats, sera un « véritable martyr, s'il a combattu avec une bonne « conscience. » Luther dépeint ensuite avec énergie la coupable violence des paysans, qui contraignent des hommes simples et paisibles à entrer dans leur alliance, et les entraînent ainsi dans la même condamnation. Puis il ajoute : « C'est pourquoi, chers « seigneurs, aidez, sauvez, délivrez, ayez pitié de « ce pauvre peuple. Frappe, transperce et tue qui « peut... Si tu meurs, tu ne pouvais avoir une « fin plus heureuse ; car tu meurs au service de « Dieu et pour sauver ton prochain de l'enfer (2). »

Ni la douceur, ni la force ne purent arrêter le torrent populaire. Ce n'était plus pour le service divin qu'on sonnait la cloche des églises ; dès qu'au sein des campagnes on entendait retentir ses sons graves et prolongés, c'était le tocsin, et tous couraient aux armes. Le peuple de la forêt Noire s'était réuni autour de Jean Muller de Bulgenbach. D'un aspect imposant, couvert d'un manteau rouge, un bonnet rouge sur la tête, ce chef s'avança fièrement, de village en village, suivi de ses paysans. Derrière lui, sur un char orné de rubans et de feuillage, s'élevait le drapeau tricolore, noir, rouge et blanc, signal de la révolte. Un héraut, bariolé de même, lisait les douze articles, et invitait le peuple à se joindre à l'émeute. Quiconque s'y refusait était exclu de la communauté.

Bientôt cette marche, d'abord pacifique, devint plus inquiétante : « Il faut, s'écria-t-on, forcer les « seigneurs à se soumettre à l'alliance. » Et pour les y amener, on pille les greniers à blé, on vide les caves, on pêche les étangs seigneuriaux, on réduit en ruine les châteaux des nobles qui résistent, et l'on brûle les couvents. La résistance a enflammé la colère de ces hommes grossiers ; l'égalité ne leur suffit plus ; ils veulent du sang... et ils jurent de faire mordre la poussière à quiconque porte un éperon au pied.

A l'approche des paysans, les villes hors d'état

(1) Und Jechten ein Grafen durch die Spiesse. (Mathesius, p. 40.)

(2) Deinen Nehesten zu retten aus der Hölle. (L. Opp. XIX p. 266.)

de résister ouvrent leurs portes et s'unissent à eux. Dans tous les lieux où ils entrent, les images sont déchirées, les crucifix brisés; des femmes armées parcourent les rues et menacent les moines. Sont-ils battus en un endroit, ils se rassemblent en un autre, et bravent les forces les plus redoutables. Un comité de paysans s'établit à Heilbronn. Les comtes de Lowenstein sont pris; on les revêt d'une blouse, on leur met un bâton blanc à la main, et on les contraint de jurer les douze articles. « Frère George, et toi, frère Albert, » dit un chaudronnier d'Ohringen aux comtes de Hohenlohe, qui s'étaient rendus au camp, « jurez-nous de vous conduire en « frères; car vous aussi vous êtes maintenant des « paysans; vous n'êtes plus seigneurs. » L'égalité des conditions, ce rêve de tous les démocrates, est établie dans l'aristocratique Allemagne.

Un grand nombre de nobles, les uns par crainte, les autres par ambition, se joignirent alors aux révoltés. Le fameux Gœtz de Berlichingen, voyant les siens lui refuser obéissance, voulut s'enfuir vers l'électeur de Saxe; mais sa femme, qui se trouvait en couche, cacha, pour le retenir près d'elle, la réponse de l'électeur. Gœtz, serré de près, fut obligé de se mettre à la tête de l'armée des rebelles. Le 7 mai, les paysans entrèrent dans Wurtzbourg, où les bourgeois les reçurent avec acclamations. Les forces des princes et des chevaliers de la Souabe et de la Franconie, qui étaient réunies dans cette cité, l'évacuèrent, et se retirèrent avec précipitation dans la citadelle, dernier boulevard de la noblesse.

Mais déjà le mouvement s'est étendu à d'autres parties de l'Allemagne. Spire, le Palatinat, l'Alsace, la Hesse ont reconnu les douze articles, et les paysans menacent la Bavière, la Westphalie, le Tyrol, la Saxe et la Lorraine. Le margrave de Bade, ayant repoussé les articles, est forcé de s'enfuir. Le coadjuteur de Foulde y accède en riant. Les petites villes disent qu'elles n'ont pas de lances à opposer aux révoltés. Mayence, Trèves, Francfort, obtiennent les libertés qu'elles réclament.

Une immense révolution se prépare dans tout l'Empire. Les droits ecclésiastiques et séculiers qui oppriment les paysans, seront supprimés; on sécularisera les biens du clergé, pour dédommager les princes et pourvoir aux besoins de l'Empire; les impôts seront abolis, sauf un tribut qui se payera tous les dix ans; la puissance impériale, reconnue par le Nouveau Testament, subsistera seule; tous les autres princes cesseront de régner; soixante-quatre tribunaux libres seront établis, et des hommes de toutes les classes y siégeront; tous les états retourneront à leur destination primitive; les ecclésiastiques ne seront plus que pasteurs des églises; les princes et les chevaliers ne seront que défenseurs des faibles; l'unité des poids et mesures sera introduite, et l'on ne frappera dans tout l'Empire qu'une seule monnaie.

Cependant les princes étaient sortis de leur première stupeur, et George de Truchsess, général en chef de l'armée impériale, s'avançait du côté du lac de Constance. Il bat les paysans, le 2 mai, à Beblingen, marche sur la ville de Weinsberg, où le malheureux comte de Helfenstein avait péri, la brûle, la rase, et ordonne que les ruines en soient respectées, comme un éternel monument de la trahison de ses habitants. A Fürfeld, il se réunit à l'électeur palatin et à l'électeur de Trèves, et tous ensemble s'avancent vers la Franconie.

La Frauenbourg, citadelle de Wurtzbourg, tenait encore pour les princes, et la grande armée des paysans était toujours réunie sous ses murs. En apprenant la marche de Truchsess, ils se décidèrent à l'assaut, et le 15 mai, à neuf heures du soir, les trompettes sonnent, le drapeau tricolore se déploie, et les paysans se précipitent à l'attaque, en poussant d'horribles cris. Sébastien de Rotenhan, l'un des plus chauds partisans de la réforme, commandait dans le château. Il avait mis la défense sur un pied redoutable, et ayant exhorté les soldats à repousser l'assaut avec courage, tous avaient juré de le faire, en élevant trois doigts vers le ciel. Le combat le plus terrible s'engagea alors. A l'énergie et au désespoir des paysans, la forteresse répond de ses murs et de ses tours par des pétards, des pluies de soufre et de poix bouillante, et les décharges de son artillerie. Les paysans, frappés ainsi par leurs ennemis invisibles, sont un moment surpris, mais bientôt leur rage ne fait que s'accroître; la nuit s'avance et la lutte se prolonge. La forteresse, éclairée par les milliers de feux de la bataille, semble dans les ténèbres un géant superbe, qui, vomissant des flammes, lutte seul, au milieu de foudroyantes détonations, pour le salut de l'Empire, contre la farouche valeur de hordes furieuses. A deux heures après minuit, les paysans, dont tous les efforts ont échoué, se retirent enfin.

Ils voulurent entrer en négociation, soit avec la garnison, soit avec Truchsess, qui s'avançait à la tête de son armée. Mais c'était sortir de leur rôle; la violence et la victoire pouvaient seules les sauver. Après quelques irrésolutions, ils se décident à marcher à la rencontre de l'armée impériale; mais l'artillerie et la cavalerie firent des ravages affreux dans leurs rangs. A Konigshofen, puis à Engelstadt, ces malheureux furent complétement défaits. Alors, abusant de leur victoire, les princes, les nobles et les évêques déployèrent la cruauté la plus inouïe. Les prisonniers furent pendus le long des chemins.

L'évêque de Wurtzbourg, qui s'était enfui, revint, parcourut avec des bourreaux tout son diocèse, et l'arrosa à la fois du sang des rebelles et du sang des tranquilles amis de la Parole de Dieu. Gœtz de Berlichingen fut condamné à une prison perpétuelle. Le margrave Casimir d'Anspach fit arracher les yeux à quatre-vingt-cinq paysans rebelles, qui avaient juré que leurs yeux ne reverraient jamais ce prince, et il jeta dans le monde cette troupe d'aveugles, qui s'en allèrent çà et là, se tenant par la main, tâtonnant, chancelant, et mendiant leur pauvre existence. Le malheureux garçon qui avait joué sur son fifre la marche de mort de Helfenstein, fut attaché à un pieu par une chaîne; on alluma un feu tout autour de lui, et les chevaliers assistèrent en riant à ses horribles contorsions.

Le culte fut partout rétabli sous son ancienne forme. Les pays les plus florissants et les plus peuplés de l'Empire ne présentèrent plus à ceux qui les parcouraient que des monceaux de cadavres et des ruines fumantes. Cinquante mille hommes avaient péri, et le peuple perdit presque partout le peu de liberté dont il avait joui jusqu'alors. Telle fut, dans le sud de l'Allemagne, l'horrible fin de cette révolte.

XI

Münzer à Mulhouse. — Appel au peuple. — Marche des princes. — Fin de la révolte. — Influence des réformateurs. — Souffrances. — Changement.

Mais ce n'était pas au midi et à l'ouest de l'Allemagne que le mal devait se borner. Münzer, après avoir parcouru une partie de la Suisse, de l'Alsace et de la Souabe, avait dirigé de nouveau ses pas du côté de la Saxe. Quelques bourgeois de Mulhouse en Thuringe l'appelèrent dans leur ville, et le nommèrent leur pasteur. Le conseil de la ville ayant résisté, Münzer le destitua et en nomma un autre, composé de ses amis, et dont il se fit lui-même le chef. Plein de mépris pour le Christ « doux comme le miel que prêchait Luther, » décidé à recourir aux moyens les plus énergiques : « Il faut, disait-il, « faire périr par le glaive, comme Josué, tous les « peuples de Chanaan. » Il établit la communauté des biens et pilla les couvents (1). « Münzer, écri« vait Luther, le 11 avril 1525, à Amsdorff, Münzer « est roi et empereur de Mulhouse, et non plus seu« lement son pasteur. » Les pauvres ne travaillaient plus; si quelqu'un avait besoin de drap ou de blé, il allait en demander à un riche; si celui-ci le refusait, le pauvre s'en emparait; si le riche résistait, on le pendait. Mulhouse étant une ville indépendante, Münzer put sans opposition y exercer son pouvoir pendant près d'une année. La révolte du midi de l'Allemagne lui fit croire qu'il était temps d'étendre son nouveau royaume. Il fit fondre des canons de gros calibre, dans le couvent des Franciscains, et tâcha de soulever les paysans et les mineurs de Mansfeld. « Combien de temps voulez-vous dormir « encore? leur dit-il dans une proclamation fanati« que; levez-vous et combattez le combat du Sei« gneur! Il en est temps. La France, l'Allemagne « et l'Italie sont en marche. En avant! en avant! « en avant! Dran!... dran!... dran!... N'ayez pas « égard à la douleur des impies. Ils vous supplie« ront comme des enfants; mais demeurez impi« toyables. Dran!... dran!... dran!... Le feu brûle: « que votre glaive soit toujours teint de sang (2). « Dran!... dran!... dran!... Travaillez tandis qu'il « est jour. » La lettre était signée : « Münzer, ser« viteur de Dieu contre les impies. »

Le peuple des campagnes, avide de richesses, accourt en foule sous ses drapeaux. Partout dans les pays de Mansfeld, Stolberg, Schwarzbourg, dans la Hesse, le duché de Brunswick, les paysans se soulevèrent. Les couvents de Michelstein, Ilsenbourg, Walkenried, Rossleben et beaucoup d'autres près du Hartz, ou dans les plaines de la Thuringe, furent dévastés. A Reinhardsbrunn, que Luther avait visité, les tombes des anciens landgraves furent profanées et la bibliothèque détruite.

La terreur se répandit au loin. A Wittemberg même, on n'était pas sans inquiétude. Ces docteurs, qui n'avaient craint ni l'Empereur, ni le pape, se voyaient obligés de trembler devant un insensé. On était à la piste de toutes les nouvelles; on comptait pas à pas les progrès des révoltés. « Nous sommes « ici, disait Mélanchton, dans un grand danger. « Si Münzer réussit, c'en est fait de nous, à moins « que Christ ne nous sauve. Münzer s'avance avec « une cruauté qui dépasse celle des Scythes (3), « et l'on ne peut dire les affreuses menaces qu'il « profère. »

Le pieux électeur avait longtemps hésité sur ce qu'il devait faire. Münzer l'avait exhorté, lui et tous les princes, à se convertir, parce que, disait-il, leur heure était venue; et il avait signé ces lettres: « Münzer, armé du glaive de Gédéon. » Frédéric eût voulu employer la douceur pour ramener ces hommes égarés. Dangereusement malade, il avait

(1) Omnia simul communia. (L. Opp. XIX, p. 292.)

(2) Lasset euer Schwerdt nicht kalt werden von Blut. (L. Opp., XIX, p. 289.)

(3) Moncerus plus quam scythicam crudelitatem præ se fert. (Corp. Ref. I, p. 741.)

écrit, le 14 avril, à son frère Jean : « Peut-être « a-t-on donné à ces pauvres gens plus d'un motif « de révolte. Ah ! les petits sont opprimés de plu- « sieurs manières par leurs seigneurs temporels et « spirituels. » Et comme on lui représentait les humiliations, les révolutions, les dangers auxquels il s'exposait, s'il n'étouffait pas promptement cette rébellion : « J'ai été jusqu'à présent, répondit-il, un « électeur puissant, ayant en abondance chevaux « et carrosses ; si maintenant Dieu veut me les pren- « dre, eh bien, j'irai à pied (1). »

Le premier des princes qui prit les armes, fut le jeune landgrave Philippe de Hesse. Ses chevaliers et ses soldats jurèrent de vivre et de mourir avec lui. Après avoir pacifié ses États, il se dirigea vers la Saxe. De leur côté, le duc Jean, frère de l'électeur, le duc George de Saxe et le duc Henri de Brunswick s'avancèrent et réunirent leurs troupes à celles de la Hesse. Les paysans, effrayés à la vue de cette armée, se réfugièrent sur une colline, où, sans discipline, sans armes et la plupart sans courage, ils se firent un rempart de leurs chars. Münzer n'avait pas même su préparer de la poudre pour ses immenses canons. Aucun secours ne paraissait ; l'armée serrait de près les rebelles ; le découragement les saisit. Les princes, ayant pitié d'eux, leur firent des propositions qu'ils semblaient vouloir accepter. Münzer eut alors recours au plus puissant ressort que puisse faire jouer l'enthousiasme. « Nous verrons aujourd'hui le bras « de Dieu, dit-il, et tous nos ennemis seront dé- « truits. » En ce moment même parut un arc-en-ciel ; cette foule fanatique, qui portait un arc-en-ciel sur ses drapeaux, y vit un signe assuré de la protection du ciel. Münzer en profita : « Ne craignez « point, dit-il aux bourgeois et aux paysans ; je re- « cevrai dans ma manche toutes les balles qu'on « tirera sur vous (2). » En même temps il fit massacrer cruellement un jeune gentilhomme, Maternus de Geholfen, envoyé des princes, afin d'ôter ainsi aux rebelles toute espérance de pardon.

Le landgrave, ayant rassemblé ses cavaliers, leur dit : « Je sais bien que nous sommes souvent en « faute, nous autres princes ; car nous sommes des « hommes ; mais Dieu veut que l'on honore les « puissances. Sauvons nos femmes et nos enfants « de la furie de ces meurtriers. Le Seigneur nous « donnera la victoire ; car il a dit : *Celui qui s'op- « pose à la puissance, s'oppose à l'ordre de Dieu.* » Puis Philippe donna le signal de l'attaque ; c'était le 15 mai 1525. L'armée s'ébranla ; mais la foule des paysans demeura immobile, entonnant le cantique : « Viens, Saint-Esprit, » et attendant que le ciel se déclarât en sa faveur. Bientôt l'artillerie brisa leur grossier rempart, et porta au milieu d'eux le trouble et la mort. Alors le fanatisme et le courage les abandonnèrent à la fois ; une terreur panique les saisit, et ils s'enfuirent à la débandade. Cinq mille d'entre eux perdirent la vie dans leur fuite.

Les princes et leurs troupes victorieuses entrèrent, après la bataille, dans Frankenhausen. Un soldat, étant monté jusqu'au grenier de la maison où il logeait, aperçut un homme couché (3) : « Qui « es-tu ? lui dit-il ; es-tu un rebelle ? » Puis, ayant découvert un portefeuille, il le prit et y trouva des lettres adressées à Thomas Münzer. « Es-tu Tho- « mas ? » dit le cavalier. Le malade consterné répondit : « Non. » Mais le soldat lui faisant de terribles menaces, Münzer, car c'était bien lui, avoua qui il était. « Tu es mon prisonnier, » dit le soldat. Conduit devant le duc George et le landgrave, Münzer ne cessa de dire qu'il avait eu raison de vouloir châtier les princes, puisqu'ils s'opposaient à l'Évangile. « Malheureux, lui dit-on, pense à tous ceux « dont tu as causé la perte ! » Mais lui leur répondit, en souriant, au milieu de son angoisse : « *Ils* « l'ont ainsi voulu ! » Il prit le sacrement sous une seule espèce. Sa tête et celle de Pfeiffer, son lieutenant, tombèrent en même temps. Mulhouse fut pris, et les paysans furent chargés de liens.

Un seigneur ayant remarqué dans la foule des prisonniers un paysan de bonne mine, s'approcha de lui et lui dit : « Eh bien, mon garçon, quel gou- « vernement te plaît le mieux, celui des paysans, « ou celui des princes ? » Le pauvre homme répondit en poussant un profond soupir : « Ah ! mon cher « seigneur, il n'y a pas de couteau dont le tranchant « fasse autant de mal que la domination d'un paysan « sur un autre (4). »

Les restes de la révolte furent éteints dans le sang ; le duc George montra surtout une grande sévérité. Dans les États de l'électeur, il n'y eut ni châtiment ni supplice (5). La Parole de Dieu, prêchée dans toute sa pureté, s'y était montrée efficace pour contenir les passions tumultueuses du peuple.

En effet, Luther n'avait pas cessé de combattre la rébellion, qui était pour lui l'avant-coureur du jugement universel. Instructions, prières, ironie même, il n'avait rien épargné. A la fin des articles dressés à Erfurt par les rebelles, il avait ajouté comme article supplémentaire : « *Item :* l'article « suivant a été omis : Dorénavant l'honorable con-

(1) So wolle er hinkünftig zu fuss gehen. (Seck., p. 685.)

(2) Ihr sollt sehen dass ich alle Büchsensteine in Ermel fassen will. (L. Opp. XIX, p. 297.)

(3) So findet er einen am Bett.

(4) Kein Messer scherpfer schirrt denn wenn ein Baur des andern Herr wird. (Mathesius, p. 48.)

(5) Hic nulla carnificina, nullum supplicium. (Corp. Ref. I, p. 752.)

« seil n'aura aucun pouvoir ; il ne pourra rien faire, « il siégera comme une idole, ou comme une bû« che ; la commune lui mâchera tous les morceaux « et il gouvernera pieds et mains liés ; désormais « le char conduira les chevaux, les chevaux tien« dront les rênes, et ainsi tout marchera admira« blement, conformément au beau projet que ces « articles exposent. »

Luther ne se contenta pas d'écrire. Tandis que le tumulte était encore dans toute sa force, il quitta Wittemberg et parcourut quelques-uns des pays où régnait le plus d'agitation. Il prêchait, il s'efforçait d'adoucir les esprits, et sa main, que Dieu rendait puissante, détournait, apaisait, faisait rentrer dans leur lit des torrents furieux et débordés.

Partout les docteurs de la réforme exerçaient la même influence. A Halle, Brentz avait relevé, par les promesses de la Parole divine, les esprits abattus des bourgeois, et quatre mille paysans s'étaient enfuis devant six cents citoyens (1). A Ichterhausen, une multitude de paysans s'étant réunis dans l'intention de démolir plusieurs châteaux et de mettre les seigneurs à mort, Frédéric Myconius alla seul vers eux, et telle fut la force de sa parole, qu'ils abandonnèrent aussitôt leur dessein (2).

Tel fut le rôle des réformateurs et de la réformation au milieu de cette révolte ; ils la combattirent de tout leur pouvoir par le glaive de la Parole, et maintinrent avec énergie les principes, qui seuls, en tout temps, peuvent conserver l'ordre et l'obéissance dans les nations. Aussi Luther prétendit-il que si la puissance de la saine doctrine n'eût arrêté la furie du peuple, la révolte eût exercé de bien plus grands ravages, et eût renversé partout et l'Église et l'État. Tout fait croire que ces tristes prévisions se fussent en effet réalisées.

Si les réformateurs combattirent ainsi la sédition, ce ne fut pas sans en recevoir de terribles atteintes. Cette agonie morale, qui avait commencé pour Luther dans la cellule d'Erfurt, s'éleva peut-être au plus haut degré, après la révolte des paysans. Une grande transformation de l'humanité ne s'opère point sans souffrances, pour ceux qui en sont les instruments. Il a fallu, pour accomplir la création du christianisme, l'agonie de la croix ; mais Celui qui a été mis sur cette croix, adresse à chacun de ses disciples cette parole : « *Pouvez-vous être bap« tisés du même baptême dont j'ai été baptisé ?* »

Du côté des princes, on ne cessait de répéter que Luther et sa doctrine étaient la cause de la révolte, et, quelque absurde que fût cette idée, le réformateur ne pouvait la voir si généralement accueillie, sans en éprouver une vive douleur. Du côté du peuple, Münzer et tous les chefs de la sédition le représentaient comme un vil hypocrite, un flatteur des grands (3), et l'on croyait facilement ces calomnies. La violence avec laquelle Luther s'était prononcé contre les rebelles avait déplu, même aux hommes modérés. Les amis de Rome triomphaient (4) ; tous étaient contre lui, et il portait le poids de la colère de son siècle. Mais ce qui déchirait le plus son âme, c'était de voir l'œuvre du ciel ainsi traînée dans la fange et mise au rang des projets les plus fanatiques. Il reconnut ici son Gethsémané ; il vit la coupe amère qui lui était présentée ; et, prévoyant un abandon universel, il s'écria : « Bientôt, peut-être, moi aussi, je pourrai « dire : *Omnes vos scandalum patiemini in ista « nocte* (5). »

Cependant, au sein d'une si grande amertume, il conserva sa foi : « Celui, dit-il, qui m'a fait fouler « aux pieds l'ennemi, quand il se levait contre moi « comme un dragon cruel, ou comme un lion fu« rieux, ne permettra pas que cet ennemi m'écrase, « maintenant qu'il se présente avec le regard perfide « du basilic (6). Je contemple ces malheurs et j'en « gémis. Souvent je me suis demandé à moi-même, « s'il n'eût pas mieux valu laisser la papauté suivre « tranquillement sa marche, plutôt que de voir « éclater dans le monde tant de troubles et de sédi« tions. Mais non ! mieux vaut en arracher quel« ques-uns de la gueule du diable, que de les laisser « tous sous sa dent meurtrière (7). »

Ce fut alors que se termina, dans l'esprit de Luther, cette révolution qui avait commencé au retour de la Wartbourg. La vie intérieure ne lui suffit plus ; l'Église et ses institutions prirent à ses yeux une grande importance. La hardiesse avec laquelle il avait tout abattu, s'arrêta à la vue de destructions bien plus radicales ; il sentit qu'il fallait conserver, gouverner, construire ; et ce fut du milieu des ruines sanglantes dont la guerre des paysans couvrit toute l'Allemagne, que l'édifice de la nouvelle Église commença lentement à s'élever.

Ces troubles laissèrent dans les esprits une vive et longue émotion. Les peuples étaient frappés d'effroi. Les masses, qui n'avaient cherché dans la réforme que la liberté politique, s'en retirèrent

(1) Eorum animos fractos et perturbatos verbo Dei erexit. (M. Adam. Vit. Brentii, p. 441.)

(2) Agmen rusticorum qui convenerant ad demoliendas arces, unica oratione sic compescuit. (M. Adam. Vit. Fred. Myconii, p. 178.)

(3) Quod adulator principum vocer. (L. Epp. II, p. 671.)

(4) Gaudent papistæ de nostro dissidio. (Ibid., p. 612.)

(5) Cette nuit vous vous scandaliserez tous en moi. Matth. XXVI, 31, 33. (L. Epp. II, p. 671.)

(6) Qui cum toties hactenùs sub pedibus meis calcavit et contrivit leonem et draconem, non sinet etiam basiliscum super me calcare. (Ibid.)

(7) Es ist besser einige aus dem Rachen des Teufels heraus reissen. (L. Opp. H. Ed. IX, p. 961.)

spontanément, quand elles virent que la liberté spirituelle seule leur y était offerte. L'opposition de Luther aux paysans fut sa renonciation à la faveur éphémère du peuple. Bientôt un calme apparent s'établit, et au fracas de l'enthousiasme et de la sédition (1) succéda dans toute l'Allemagne un silence inspiré par la terreur.

Ainsi les passions populaires, la cause révolutionnaire, les intérêts d'une égalité radicale succombèrent dans l'Empire : mais la réformation n'y succomba pas. Ces deux mouvements, confondus par plusieurs, furent nettement tranchés par la diversité de leur issue. La révolte venait d'en bas ; la réformation d'en haut. Il suffit de quelques cavaliers et de quelques canons pour abattre la première ; mais l'autre ne cessa de s'élever, de se fortifier et de croître, malgré les attaques sans cesse renouvelées de l'Empire et de l'Église.

XII

Deux issues. — Mort de Frédéric. — Le prince et le réformateur. — Alliance catholique. — Projets de Charles. — Dangers.

Cependant la cause de la réforme elle-même parut d'abord devoir périr dans le gouffre qui engloutit les libertés populaires. Un triste événement sembla devoir hâter sa fin. Au moment où les princes marchaient contre Münzer, dix jours avant sa défaite, le vieux électeur de Saxe, cet homme que Dieu avait établi pour défendre la réformation contre les attaques du dehors, descendait dans la tombe.

Ses forces diminuaient de jour en jour ; les horreurs dont la guerre des paysans était accompagnée, brisaient son âme compatissante. « Ah ! s'écriait-il « avec un profond soupir, si c'était la volonté de « Dieu, je mourrais avec joie. Je ne vois plus ni « amour, ni vérité, ni foi, ni quoi que ce soit de « bon sur la terre (2). »

Détournant ses regards des combats qui remplissaient alors l'Allemagne, ce prince pieux se préparait en paix « au départ, » dans son château de Lochau. Le 4 mai, il fit demander son chapelain, le fidèle Spalatin : « Vous faites bien, lui dit-il avec « douceur, en le voyant entrer, de venir me voir ; « car il faut visiter les malades. » Puis, ordonnant qu'on roulât sa chaise longue vers la table près de laquelle Spalatin s'était assis, il fit sortir tous ceux qui l'entouraient, prit affectueusement la main de son ami et parla familièrement avec lui de Luther, des paysans et de son prochain départ. Le soir, à huit heures, Spalatin revint ; le vieux prince lui ouvrit alors toute son âme, et confessa ses fautes en la présence de Dieu. Le lendemain, 5 mai, il reçut la communion sous les deux espèces. Il n'avait près de lui aucun membre de sa famille ; son frère et son neveu étaient partis avec l'armée ; mais ses domestiques l'entouraient, selon l'ancien usage de ces temps. Les yeux arrêtés sur ce prince vénérable, qu'il leur avait été si doux de servir, tous fondaient en larmes (3) : « Mes petits enfants, dit-il d'une voix « tendre, si j'ai offensé l'un de vous, qu'il me le « pardonne, pour l'amour de Dieu ; car nous autres « princes nous faisons souvent de la peine aux pau- « vres gens, et cela est mal. » Ainsi Frédéric accomplissait cette parole d'un apôtre : *Que celui qui est élevé s'humilie dans sa bassesse, car il passera comme la fleur de l'herbe* (4).

Spalatin ne le quitta plus, il lui présentait avec ferveur les riches promesses de l'Évangile, et le pieux électeur en goûtait avec une paix ineffable les puissantes consolations. La doctrine évangélique n'était plus pour lui cette épée qui attaque l'erreur, qui la poursuit partout où elle se trouve, et qui, après un combat vigoureux, enfin en triomphe ; elle distillait comme la pluie et comme la rosée sur son cœur, et le remplissait d'espérance et de joie. Frédéric avait oublié le monde présent ; il ne voyait plus que Dieu et l'éternité.

Sentant sa mort approcher à grands pas, il fit détruire le testament qu'il avait écrit plusieurs années auparavant, et où il recommandait son âme à la « mère de Dieu » ; puis il en dicta un autre, où il invoqua le saint et unique mérite de Jésus-Christ, « pour la rémission de ses fautes, » et déclara sa ferme assurance « qu'il était racheté par le sang « précieux de son bien-aimé Sauveur (5). » Ensuite il dit : « Je n'en puis plus ! » et le soir, à cinq heures, il s'endormit doucement. « C'était un enfant « de paix, s'écria son médecin ; et il a délogé dans « la paix ! » — « O mort pleine d'amertume pour « tous ceux qu'il laisse dans la vie (6) ! » dit Luther.

Luther, qui parcourait alors la Thuringe pour l'apaiser, n'avait jamais vu l'électeur, si ce n'est de loin, à Worms, aux côtés de Charles-Quint. Mais ces deux hommes s'étaient rencontrés en leur âme du premier moment que le réformateur avait paru. Frédéric avait besoin de nationalité et d'indépendance, comme Luther de vérité et de réformation. Sans doute la réforme fut avant tout une œuvre

(1) Ea res incussit... vulgo terrorem, ut nihil usquam moveatur. (Corp. Ref. I, p. 752.)

(2) Noch etwas gutes mehr in der Welt. (Seckend., p. 702.)

(3) Dass alle Umstehende zum weinen bewegt. (Ibid.)

(4) Ép. de saint Jacq. I, v, 10.

(5) Durch das theure Blut meines allerliebsten Heylandes erlöset. (Seck., p. 703.)

(6) O mors amara ! (L. Epp. II, p. 659.)

spirituelle; mais il était nécessaire peut-être à ses premiers succès qu'elle se liât à quelque intérêt national. Aussi, à peine Luther se fut-il élevé contre les indulgences, que l'alliance entre le prince et le moine fut tacitement conclue; alliance purement morale, sans contrat, sans lettres, sans paroles même, et où le fort ne prêta d'autre secours au faible que de le laisser faire. Mais maintenant que le chêne vigoureux à l'abri duquel la réformation s'était peu à peu élevée était abattu, maintenant que les ennemis de l'Évangile déployaient partout une haine et une force nouvelle, et que ses partisans étaient réduits à se cacher ou à se taire, rien ne semblait plus pouvoir le défendre contre le glaive de ceux qui le poursuivaient avec fureur.

Les confédérés de Ratisbonne, qui avaient vaincu les paysans au midi et à l'ouest de l'Empire, frappaient partout la réforme en même temps que la révolte. A Wurtzbourg, à Bamberg, on fit mourir plusieurs des citoyens les plus tranquilles et de ceux même qui avaient résisté aux paysans. « N'importe! « disait-on ouvertement, ils tenaient à l'Évangile! » C'était assez pour que leur tête tombât (1).

Le duc George espérait faire partager au landgrave et au duc Jean de Saxe ses affections et ses haines. « Voyez, » leur dit-il après la défaite des paysans, en leur montrant le champ de bataille, « voyez les maux que Luther a enfantés! » Jean et Philippe parurent lui donner quelque espoir d'adopter ses idées. « Le duc George, dit le réformateur, s'imagine triompher, maintenant que Frédéric est mort; mais Christ règne au milieu de « ses ennemis : en vain grincent-ils les dents... « leur désir périra (2). »

George ne perdit pas de temps pour former dans le nord de l'Allemagne une confédération semblable à celle de Ratisbonne. Les électeurs de Mayence et de Brandebourg, les ducs Henri et Éric de Brunswick et le duc George se réunirent à Dessau, et y conclurent, au mois de juillet, une alliance romaine (3). George pressa le nouvel électeur et son gendre, le landgrave, d'y adhérer. Puis, comme pour annoncer ce que l'on devait en attendre, il fit trancher la tête à deux bourgeois de Leipzig, dans la maison desquels on avait trouvé des livres du réformateur.

En même temps arrivaient en Allemagne des lettres de Charles-Quint, datées de Tolède, qui convoquaient une nouvelle diète à Augsbourg. Charles voulait donner à l'Empire une constitution qui lui permît de disposer à son gré des forces de l'Allemagne. Les divisions religieuses lui en offraient le moyen; il n'avait qu'à lâcher les catholiques contre les évangéliques, et, quand ils se seraient mutuellement affaiblis, il triompherait facilement des uns et des autres. Plus de luthériens! tel était donc le cri de l'Empereur (4).

Ainsi tout se réunissait contre la réformation. Jamais l'âme de Luther n'avait dû être accablée de tant de craintes. Les restes de la secte de Münzer avaient juré qu'ils auraient sa vie; son unique protecteur n'était plus; le duc George, lui écrivait-on, avait l'intention de le faire saisir dans Wittemberg même (5); les princes qui eussent pu le défendre baissaient la tête et paraissaient avoir abandonné l'Évangile; l'université, déjà diminuée par les troubles, allait, disait-on, être supprimée par le nouvel électeur; Charles, victorieux à Pavie, assemblait une nouvelle diète dans le but de donner à la réforme le coup de mort. Quels dangers ne devait-il donc pas prévoir!... Ces angoisses, ces souffrances intimes, qui avaient souvent arraché des cris à Luther, déchiraient son âme. Comment résistera-t-il à tant d'ennemis? Au milieu de ces agitations, en présence de tant de périls, à côté du cadavre de Frédéric, qui avait à peine perdu sa chaleur, et des corps morts des paysans qui couvraient les plaines de l'Allemagne, Luther — personne sans doute ne l'eût imaginé — Luther se maria.

XIII

Les nonnes de Nimptsch. — Sentiment de Luther. — Fin du couvent. — Le mariage de Luther. — Bonheur domestique.

Dans le monastère de Nimptsch, près de Grimma en Saxe, se trouvaient, en 1523, neuf nonnes assidues à lire la Parole de Dieu et qui avaient reconnu le contraste qui se trouve entre la vie chrétienne et la vie du cloître. C'étaient Madeleine Staupitz, Élisa de Canitz, Ave Grossn, Ave et Marguerite Schonfeld, Laneta de Golis, Marguerite et Catherine Zeschau, et Catherine de Bora. Le premier mouvement de ces jeunes filles, après s'être détachées des superstitions du monastère, fut d'écrire à leurs parents. « Le salut de notre âme, leur dirent-elles, ne nous « permet pas de continuer plus longtemps à vivre « dans un cloître (6). » Les parents, craignant l'embarras qu'une pareille résolution devait leur donner,

(1) Ranke, Deutsche Gesch. II, p. 226.

(2) Dux Georgius, mortuo Frederico, putat se omnia posse. (L. Epp. III, p. 22.)

(3) Habito conciliabulo conjuraverunt restituros sese esse omnia... (L. Epp. III, p. 22.)

(4) Sleidan. Hist. de la Réf. I, p. 214.

(5) Keil, Luther's Leben, p. 160.

(6) Der Seelen Seligkeit halber. (L. Epp. II, p. 323.)

repoussèrent avec dureté la prière de leurs filles. Les pauvres religieuses furent consternées. Comment abandonner le monastère ? Leur timidité s'effrayait d'une action aussi désespérée. A la fin, l'horreur que leur causait le culte de la papauté l'emporta, et elles se promirent de ne point se quitter, mais de se rendre toutes ensemble en un lieu honorable, avec ordre et avec décence (1). Deux respectables et pieux citoyens de Torgau, Léonard Koppe et Wolff Tomitzsch, leur offrirent leur appui (2); elles l'acceptèrent comme venant de Dieu même, et sortirent du couvent de Nimptsch sans que personne s'y opposât, et comme si la main du Seigneur leur en eût ouvert les portes (3). Koppe et Tomitzsch les reçurent dans leur char, et, le 7 avril 1523, les neuf religieuses, étonnées elles-mêmes de leur hardiesse, s'arrêtèrent avec émotion devant la porte de l'ancien couvent des Augustins, où demeurait Luther.

« Ce n'est pas moi qui l'ai fait, dit Luther en les « recevant, mais plût à Dieu que je pusse sauver « ainsi toutes les consciences captives, et vider tous « les cloîtres (4); la brèche est faite ! » Plusieurs personnes offrirent au docteur de recevoir les religieuses dans leur maison, et Catherine de Bora fut accueillie dans la famille du bourgmestre de Wittemberg.

Si Luther pensait alors devoir se préparer à quelque événement solennel, c'était à monter à l'échafaud et non à s'avancer vers l'autel. Bien des mois plus tard, il répondait encore à ceux qui lui parlaient de mariage : « Dieu peut changer mon cœur « comme il lui plaît; mais, maintenant du moins, « je ne pense en aucune manière à prendre femme ; « non que je ne sente aucun attrait pour cet état ; « je ne suis ni de bois ni de pierre; mais j'attends « chaque jour la mort et le supplice dû à un héré- « tique (5). »

Cependant tout était en progrès dans l'Église. A la vie monastique, invention des hommes, succédaient partout les habitudes de la vie domestique, instituée de Dieu. Le dimanche 9 octobre 1524, Luther, s'étant levé comme à l'ordinaire, mit de côté son froc de moine augustin, se revêtit d'un habit de prêtre séculier, puis parut ainsi dans le temple, où ce changement excita une vive joie. La chrétienté rajeunie saluait avec transport tout ce qui lui annonçait que les choses vieilles étaient passées.

Peu après, le dernier moine quitta le couvent, mais Luther y resta ; ses pas se faisaient seuls entendre dans les longs corridors, et seul il s'asseyait silencieusement au réfectoire qui retentissait naguère du babil des moines. Solitude éloquente et qui attestait les triomphes de la Parole de Dieu. Le couvent avait cessé d'exister. Luther envoya, vers la fin de décembre de l'an 1524, les clefs du monastère à l'électeur, en lui annonçant qu'il verrait où il plairait à Dieu de le nourrir (6). L'électeur donna le couvent à l'université et invita Luther à continuer à l'habiter. La demeure des moines devait bientôt devenir le sanctuaire d'une famille chrétienne.

Luther, dont le cœur était si bien fait pour goûter les douceurs de la vie domestique, honorait et aimait l'état du mariage ; il est même probable qu'il avait quelque penchant pour Catherine de Bora. Longtemps ses scrupules et la pensée des calomnies auxquelles donnerait lieu une telle démarche, l'avaient empêché de penser à elle, et il avait offert la pauvre Catherine, d'abord à Baumgartner de Nuremberg (7), puis au docteur Glatz d'Orlamunde. Mais quand il vit Baumgartner refuser Catherine, et Glatz être refusé par elle, il se demanda plus sérieusement s'il ne devait point songer lui-même à cette union.

Son vieux père, qui l'avait vu avec tant de peine embrasser l'état ecclésiastique, le sollicitait d'entrer dans l'état conjugal (8). Mais une idée surtout se représentait chaque jour à la conscience de Luther, avec une nouvelle énergie : le mariage est une institution de Dieu, le célibat est une institution des hommes. Il avait horreur de tout ce qui venait de Rome. « Je veux, disait-il à ses amis, ne rien con- « server de ma vie papistique (9). » Jour et nuit il priait, conjurait le Seigneur de le tirer de son incertitude. Enfin une pensée vint rompre les derniers liens qui le retenaient encore. A tous les motifs de convenance et d'obéissance personnelle qui le portaient à s'appliquer à lui-même cette déclaration de Dieu : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* (10), se joignit un motif d'une nature plus élevée, et d'une plus grande puissance. Il vit que s'il était appelé au mariage comme homme, il l'était aussi comme réformateur ; cela le décida.

« Si ce moine se marie, disait son ami le juris- « consulte Schurff, il fera éclater de rire le monde « et le diable, et il détruira l'œuvre qu'il a com-

(1) Mit aller Zucht und Ehre an redliche Stätte und Orte kommen. (L. Epp. II, p. 322.)

(2) Per honestos cives Torgavienses adductæ. (Ibid., p. 319.)

(3) Mirabiliter evaserunt. (Ibid.)

(4) Und alle Klöster ledig machen. (Ibid., p. 322.)

(5) Cum expectem quotidie mortem et meritum hæretici supplicium. (L. Epp. II, p. 570, du 30 novembre 1524.)

(6) Muss und will ich sehen wo mich Gott ernähret. (Ibid., p. 582.)

(7) Si vis Ketam tuam a Bora tenere. (Ibid., p. 553.)

(8) Aus Begehren meines lieben Vaters. (Ibid., III, p. 2.)

(9) Ibid., p. 1.

(10) Genèse II, v. 18.

« mencée (1). » Ce mot fit sur Luther une tout autre impression que celle qu'on aurait pu supposer. Braver le monde, le diable et ses ennemis; empêcher, par une action propre, pensait-on, à perdre l'œuvre de la Réforme, qu'on ne lui en attribue en aucune manière le succès, voilà ce qu'il désire. Aussi, relevant hardiment la tête : « Eh bien, répondit-il, « je le ferai ; je jouerai ce tour au monde et au « diable ; je causerai cette joie à mon père ; j'é« pouserai Catherine ! » En se mariant, Luther rompait plus complétement encore avec les institutions de la papauté ; il confirmait par son exemple la doctrine qu'il avait prêchée, et il encourageait les hommes timides à renoncer entièrement à leurs erreurs (2). Rome paraissait alors regagner çà et là une partie du terrain qu'elle avait perdu; elle se berçait peut-être de l'espoir de la victoire ; et voilà qu'une détonation puissante porte dans ses rangs la surprise et l'effroi, et lui révèle plus pleinement encore quel est le courage de l'ennemi qu'elle pense avoir abattu. « Je veux, dit Luther, rendre té« moignage à l'Évangile, non par mes paroles seule« ment, mais aussi par mes œuvres. Je veux, à la « face de mes ennemis, qui déjà triomphent et font « entendre leurs jubilations, épouser une nonne, « afin qu'ils sachent et qu'ils connaissent qu'ils ne « m'ont pas vaincu (3). Je n'épouse point une femme « pour vivre longtemps avec elle ; mais, voyant les « peuples et les princes déchaîner contre moi leur « furie, prévoyant que ma fin est proche, et qu'a« près ma mort on foulera de nouveau aux pieds « ma doctrine, je veux, pour l'édification des fai« bles, laisser une éclatante confirmation de ce que « j'ai enseigné ici-bas (4). »

Le 11 juin 1525, Luther se rendit à la maison de son ami et collègue Amsdorff. Il demanda à Pomeranus, qu'il appelait par excellence « le Pasteur, » de bénir son union. Le célèbre peintre Lucas Cranach et le docteur Jean Apelle lui servirent de témoins. Mélanchton n'était pas présent.

A peine Luther fut-il marié que toute la chrétienté s'en émut. De toutes parts on le poursuivait d'accusations et de calomnies. « C'est un inceste, » s'écriait Henri VIII. « Un moine épouse une vestale, » disaient les uns (5). — « L'Antechrist doit naître de « cette union, disaient les autres, car une prophétie « annonce qu'il naîtra d'un moine et d'une reli« gieuse. » A quoi Érasme répondait avec son sourire malin : « Si la prophétie est vraie, que de mil« liers d'Antechrists n'y a-t-il pas déjà eu dans le « monde (6) ! » Mais tandis qu'on assaillait ainsi Luther, plusieurs des hommes sages et modérés que l'Église romaine comptait dans son sein prenaient sa défense. « Luther, dit Érasme, a pris « pour épouse une femme de l'illustre famille de « Bora, mais elle est sans dot (7). » Un témoignage plus vénéré encore lui fut alors rendu. Le maître de l'Allemagne, Philippe Mélanchton, que cette démarche hardie avait d'abord épouvanté, dit de cette voix grave que ses ennemis mêmes écoutaient avec respect : « Si l'on prétend qu'il y a eu quelque « chose d'inconvenant dans le mariage de Luther, « c'est un mensonge et une calomnie (8). Je crois « qu'il a dû se faire violence pour se marier. La « vie du mariage est une vie humble, mais elle est « une vie sainte, s'il en est une au monde, et par« tout les Écritures nous la représentent comme ho« norable devant Dieu. »

Luther fut d'abord ému en voyant fondre sur lui tant de mépris et de colère; Mélanchton redoubla d'amitié et d'égards envers lui (9); et bientôt le réformateur sut voir dans l'opposition des hommes une marque de l'approbation de Dieu. « Si je ne « scandalisais pas le monde, dit-il, j'aurais lieu « de trembler que ce que j'ai fait ne fût pas selon « Dieu (10). »

Huit ans s'étaient écoulés depuis le moment où Luther avait attaqué les indulgences jusqu'à celui où il s'unit à Catherine de Bora : il serait difficile d'attribuer, comme on le fait encore, son zèle contre les abus de l'Église à un « désir impatient » de se marier. Il avait alors quarante-deux ans, et Catherine de Bora avait déjà passé deux années à Wittemberg.

Luther fut heureux dans cette union. « Le plus « grand don de Dieu, disait-il, c'est une épouse « pieuse, aimable, craignant Dieu, aimant sa mai« son, avec laquelle on puisse vivre en paix, et à « qui l'on puisse se confier entièrement. » Quelques mois après son mariage, il annonça à l'un de ses amis la grossesse de Catherine (11); et en effet elle

(1) Risuros mundum universum et diabolum ipsum. (M. Ad. Vit. Luth., p. 130.)

(2) Ut confirmem facto quæ docui, tam multos invenio pusillanimes in tantâ luce Evangelii. (L. Epp. III, p. 13.)

(3) Nonnâ ductâ uxore in despectum triumphantium et clamantium Io! Io! hostium. (Ibid., p. 21.)

(4) Non duxi uxorem ut diù viverem, sed quod nunc propiorem finem meum suspicarer. (Ibid., p. 32.)

(5) Monachus cum vestali copularetur. (M. Ad. Vit. Luth., p. 131.)

(6) Quot Antichristorum millia jam olim habet mundus. (Er. Epp., p. 789.)

(7) Érasme ajoute : Partu maturo sponsæ vanus erat rumor. (Ibid., p. 780, 789.)

(8) Ὅτι ψεῦδος τοῦτο καὶ διαβολή ἐστι (Corp. Ref. I, p. 753 ad Cam.)

(9) Πᾶσα σπουδῇ καὶ εὔνοια. (Ibid.)

(10) Offenditur etiam in carne ipsius divinitatis et creatoris, ajoute-t-il. (L. Epp. III, p. 32.)

(11) 21 octobre 1525. Catena mea simulat vel vere implet illud Genes. 3 : Tu dolore gravida eris. (Ibid., p. 35.)

accoucha d'un fils un an après leur union (1). Les douceurs du bonheur domestique dissipèrent bientôt les nuages que l'irritation de ses ennemis avait d'abord soulevés autour de lui. Sa Ketha, comme il l'appelait, lui témoignait l'affection la plus tendre, le consolait quand il était abattu, en lui récitant des passages de la Bible, le déchargeait de tous les soins de la vie extérieure, s'asseyait près de lui dans ses heures de loisir, brodait le portrait de son mari, lui rappelait les amis auxquels il oubliait d'écrire, et l'amusait souvent par ses questions naïves. Une certaine fierté paraît avoir été dans son caractère; aussi Luther l'appelait-il quelquefois : « Seigneur « Ketha; » il disait un jour en plaisantant que, s'il avait encore à se marier, il se sculpterait en pierre une femme obéissante; car, ajoutait-il, il est impossible d'en trouver une telle en réalité. Ses lettres étaient pleines de tendresse pour Catherine; il la nommait : « Sa chère et gracieuse femme, sa chère « et aimable Ketha. » L'humeur de Luther prit plus d'enjouement dans la société de Catherine, et cette heureuse disposition d'esprit lui demeura dès lors, même au milieu des plus grandes alarmes.

La corruption presque universelle des ecclésiastiques avait fait tomber le sacerdoce dans le plus grand mépris, et les vertus isolées de quelques vrais serviteurs de Dieu n'avaient pu l'en retirer. La paix domestique, la fidélité conjugale, ces fondements les plus sûrs du bonheur terrestre, étaient sans cesse troublés, dans les villes et les campagnes, par les passions grossières des prêtres et des moines. Personne n'était à l'abri de leurs tentatives de séduction. Ils profitaient de l'accès qu'ils avaient dans le sein des familles, et même quelquefois de l'intimité du tribunal de la pénitence, pour faire pénétrer dans les âmes un venin mortel et satisfaire leurs coupables penchants. La réformation, en abolissant le célibat des prêtres, rétablit la sainteté de l'union conjugale. Le mariage des ecclésiastiques mit fin à un nombre immense de crimes cachés. Les réformateurs devinrent les modèles de leurs troupeaux dans la relation la plus intime et la plus importante de la vie; et le peuple ne tarda pas à se réjouir de voir de nouveau les ministres de la religion époux et pères.

XIV

Le landgrave. — L'électeur. — La Prusse. — Réformation. — Sécularisation. — L'archevêque de Mayence. — Conférence de Friedewalt. — Diète. — Alliance de Torgau. — Résistance des réformateurs. — Alliance de Magdebourg. — Les catholiques redoublent d'efforts. — Mariage de l'Empereur. — Lettres menaçantes. — Les deux partis.

Au premier abord, le mariage de Luther avait, il est vrai, paru ajouter aux embarras de la réforme. Elle était encore sous le coup que la révolte des paysans lui avait porté; le glaive de l'Empereur et des princes était toujours tiré contre elle; et ses amis, le landgrave Philippe et le nouvel électeur Jean, semblaient eux-mêmes découragés et interdits.

Toutefois, cet état de choses ne dura pas longtemps. Bientôt le jeune landgrave releva fièrement la tête. Ardent et courageux comme Luther, le beau caractère du réformateur l'avait subjugué. Il se jeta dans la réformation avec l'entraînement d'un jeune homme, et il l'étudia en même temps avec le sérieux d'un homme supérieur.

En Saxe, Frédéric n'était remplacé, ni quant à la sagesse, ni quant à l'influence; mais son frère, l'électeur Jean, au lieu de se contenter du rôle passif de protecteur, intervenait plus directement et avec plus de courage dans les affaires religieuses. « Je veux, fit-il dire, le 16 août 1525, au moment « de quitter Weimar, à tous les prêtres assemblés, « que vous prêchiez à l'avenir la pure Parole de « Dieu, sans aucune addition humaine. » Quelques vieux ecclésiastiques qui ne savaient comment s'y prendre pour lui obéir, répondirent naïvement : « On ne nous défend pas pourtant de dire la messe « pour les morts, ni de bénir l'eau et le sel. » — « Tout, reprit l'électeur, les cérémonies aussi bien « que la prédication, doit être soumis à la Parole « de Dieu. »

Bientôt le jeune landgrave forma le projet inouï de convertir le duc George, son beau-père. Tantôt il établissait la suffisance de l'Écriture, tantôt il attaquait la messe, la papauté et les vœux obligatoires. Une lettre succédait à une autre lettre; et toutes les déclarations de la Parole de Dieu étaient tour à tour opposées à la foi du vieux duc (2).

Ces efforts ne furent pas inutiles. Le fils du duc George fut gagné à la nouvelle doctrine. Mais Philippe échoua auprès du père. « Dans cent ans, dit « celui-ci, on verra qui a raison. » — « Parole terrible, dit l'électeur de Saxe. Qu'est-ce, je vous « prie, qu'une foi qui a besoin d'une telle épreuve (3)? « Pauvre duc.... Il attendra longtemps. Dieu, je le « crains, l'a endurci, comme autrefois Pharaon. »

Le parti évangélique trouva en Philippe un chef intelligent et hardi, capable de tenir tête aux attaques terribles que ses ennemis lui préparaient. Mais

(1) Mir meine liebe Kethe einen Hansen Luther bracht hat, gestern um zwei. (8 juin 1526. L. Epp. III, p. 119.)

(2) Rommels Urkundenbuch, I, p. 2.

(3) Was das für ein Glaube sey, der eine solche Erfahrung erfordert. (Seckend., p. 739.)

n'y a-t-il pas lieu de regretter que le chef de la réforme fût dès ce moment un homme d'épée et non un simple disciple de la Parole de Dieu?.. L'élément humain grandit dans la réformation, et l'élément spirituel y diminua. Ce fut au détriment de l'œuvre; car c'est selon les lois de sa nature propre que toute œuvre doit se développer, et la réforme était d'une nature essentiellement spirituelle.

Dieu multipliait ses soutiens. Déjà un État puissant, aux frontières de l'Allemagne, la Prusse, se rangeait avec joie sous l'étendard de l'Évangile. L'esprit chevaleresque et religieux qui avait fondé l'ordre Teutonique s'était éteint peu à peu avec les siècles qui l'avaient vu naître. Les chevaliers, ne cherchant plus que leur intérêt particulier, avaient mécontenté les populations qui leur étaient soumises. La Pologne en avait profité, en 1466, pour faire reconnaître à l'ordre sa suzeraineté. Le peuple, les chevaliers, le grand maître, la domination polonaise étaient autant de puissances contraires qui se heurtaient mutuellement, et qui rendaient la prospérité du pays impossible.

Alors vint la réformation, et l'on y reconnut le seul moyen de salut qui demeurât à ce malheureux peuple. Brismann, Speratus, Poliandre, secrétaire du docteur Eck à la dispute de Leipzig, d'autres encore prêchèrent l'Évangile en Prusse.

Un jour, un mendiant, venant des contrées soumises aux chevaliers teutoniques, arriva à Wittemberg, et, s'arrêtant devant la maison de Luther, il chanta d'une voix grave ce beau cantique de Poliandre :

Le salut jusqu'à nous enfin est arrivé (1) !

Le réformateur, qui n'avait jamais entendu ce chant chrétien, écoutait, étonné et ravi; l'accent étranger du chanteur augmentait sa joie. « Encore! encore! » s'écria-t-il, quand le mendiant eut fini. Puis il lui demanda d'où pouvait venir cet hymne; et ses larmes commencèrent à couler, quand il apprit du pauvre homme, que c'était des bords de la Baltique qu'un cri de délivrance retentissait jusqu'à Wittemberg; alors, joignant les mains, il rendit grâces (2).

En effet, le salut était là.

« Prenez pitié de notre misère, disait le peuple « de la Prusse au grand maître, et donnez-nous « des prédicateurs qui nous annoncent le pur Évan- « gile de Jésus-Christ. » Albert ne répondit rien d'abord; mais il entra en pourparler avec Sigismond, roi de Pologne, son oncle et son seigneur suzerain. Celui-ci le reconnut comme duc héréditaire de la Prusse (3); et le nouveau prince entra dans sa capitale de Kœnigsberg, au son des cloches et aux acclamations du peuple; toutes les maisons étaient magnifiquement ornées, et les rues jonchées de fleurs. « Il n'y a qu'un seul ordre, dit Albert, c'est « la chrétienté. » Les ordres monastiques s'en allaient, et cet ordre divin était rétabli.

Les évêques remirent au nouveau duc leurs droits séculiers; les couvents furent changés en hospices; l'Évangile fut annoncé jusque dans les plus pauvres villages, et l'année suivante, Albert épousa Dorothée, fille du roi de Danemark, dont « la foi au seul « Sauveur » était inébranlable.

Le pape somma l'Empereur de sévir contre ce moine « apostat », et Charles mit Albert à l'interdit.

Un autre prince de la famille de Brandebourg, le cardinal-archevêque de Mayence, fut alors sur le point de suivre l'exemple de son cousin. La guerre des paysans menaçait surtout les principautés ecclésiastiques; l'électeur, Luther, toute l'Allemagne croyaient être à la veille d'une grande révolution. L'archevêque, pensant que le seul moyen de garder sa principauté était de la séculariser, invita secrètement Luther à préparer le peuple à cette démarche hardie (4); ce que celui-ci fit, par une lettre destinée à être rendue publique, qu'il lui adressa : « Dieu, y disait-il, a appesanti la main « sur le clergé; il faut qu'il tombe; rien ne peut « le sauver (5). » Mais, la guerre des paysans s'étant terminée beaucoup plus promptement qu'on ne l'avait imaginé, le cardinal garda ses biens temporels; ses inquiétudes se dissipèrent, et il renonça à ses projets de sécularisation.

Tandis que Jean de Saxe, Philippe de Hesse et Albert de Prusse confessaient si hautement la réformation, et qu'à la place du prudent Frédéric se trouvaient ainsi trois princes, pleins de résolution et de courage, l'œuvre sainte faisait des progrès dans l'Église et parmi les nations. Luther sollicitait l'électeur d'établir partout le ministère évangélique, à la place du sacerdoce de Rome, et d'instituer une visite générale des églises (6). Vers le même temps on commençait à Wittemberg à exercer les droits épiscopaux et à consacrer les ministres. « Que le « pape, les évêques, les moines et les prêtres, di- « sait Mélanchton, ne s'écrient pas : « Nous sommes « l'Église; celui qui se sépare de nous se sépare de « l'Église! » Il n'y a d'autre Église que l'assemblée « de ceux qui ont la Parole de Dieu et qui sont pu- « rifiés par elle (7). »

(1) Es ist das Heyl uns kommen her.

(2) Dankte Gott mit Freuden. (Seck., p. 668.)

(3) Sleidan. Hist. de la Ref., p. 220.

(4) Seckend., p. 712.

(5) Er muss herunter. (L. Epp. II, p. 674.)

(6) L. Epp. III, p. 28, 38, 51, etc.

(7) Dass Kirche sey allein diejenige, so Gottes Wort haben und damit gereiniget werden. (Corp. Ref. I, p. 766.)

Tout cela ne pouvait se dire et se faire sans produire une réaction énergique. Rome avait cru la réformation éteinte dans le sang des paysans rebelles; mais partout ses flammes reparaissaient plus brillantes et plus vives. Elle résolut de faire un nouvel effort. Le pape et l'Empereur écrivirent des lettres menaçantes, l'un de Rome, l'autre d'Espagne. Le gouvernement impérial se prépara à remettre les choses sur l'ancien pied; et l'on songea sérieusement à écraser définitivement la réforme à la prochaine diète.

Le prince électoral de Saxe et le landgrave, alarmés, se réunirent, le 7 novembre, au château de Friedewalt, et convinrent que leurs députés à la diète agiraient d'un commun accord. Ainsi, dans la forêt de Sullinge, se formaient les premiers éléments d'une alliance évangélique, opposée aux ligues de Ratisbonne et de Dessau.

La diète s'ouvrit le 11 décembre à Augsbourg. Les princes évangéliques ne s'y trouvaient pas en personne. Les députés de Saxe et de Hesse tinrent, dès l'entrée, un courageux langage : « C'est à une « imprudente sévérité, dirent-ils, qu'est due la ré« volte des paysans. Ce n'est ni par le feu ni par le « glaive qu'on arrache des cœurs la vérité de Dieu. « Si vous voulez employer la violence contre la « réformation, il en résultera des maux plus terri« bles que ceux auxquels vous venez d'échapper à « peine. »

On sentait que la résolution qui serait prise, ne pouvait manquer d'être d'une immense portée. Chacun désirait reculer le moment décisif, afin d'augmenter ses forces. On résolut donc de se réunir de nouveau à Spire, au mois de mai suivant; et l'on maintint jusque-là le recez de Nuremberg. Alors, dit-on, nous traiterons à fond « de la sainte foi, de « la justice et de la paix. »

Le landgrave poursuivit son dessein. A la fin de février 1526, il eut à Gotha une conférence avec l'électeur. Les deux princes convinrent que, s'ils étaient attaqués pour la Parole de Dieu, ils réuniraient toutes leurs forces pour résister à leurs adversaires. Cette alliance fut ratifiée à Torgau; elle devait avoir de grandes conséquences.

L'alliance de Torgau ne suffisait pas au landgrave. Convaincu que Charles-Quint cherchait à former une ligue « contre Christ et sa sainte parole, » il écrivait à l'électeur lettre sur lettre, lui représentant la nécessité de s'unir avec d'autres États. « Pour moi, lui disait-il, plutôt mourir que de « renier la Parole de Dieu et de me laisser chasser « de mon trône (1). »

A la cour électorale, on était dans une grande incertitude. En effet, un obstacle sérieux s'opposait à l'union des princes évangéliques; et cet obstacle, c'étaient Luther et Mélanchton. Luther voulait que la doctrine évangélique ne fût défendue que par Dieu seul. Il croyait que moins les hommes s'en mêleraient, plus l'intervention de Dieu serait éclatante. Toutes ces mesures qu'on voulait prendre lui semblaient devoir être attribuées à une lâche timidité et à une défiance coupable. Mélanchton craignait qu'une alliance des princes évangéliques n'amenât précisément la guerre qu'on voulait éviter.

Le landgrave ne se laissa point arrêter par ces considérations, et s'efforça de faire entrer dans l'alliance les États qui l'entouraient; mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Francfort refusa d'en faire partie. L'électeur de Trèves cessa son opposition, et accepta une pension de l'Empereur. L'électeur Palatin lui-même, dont les dispositions évangéliques étaient connues, rejeta les propositions de Philippe.

Ainsi, du côté du Rhin, le landgrave échouait; mais l'électeur, malgré les avis des théologiens de la réforme, entra en négociation avec les princes qui, de tout temps, s'étaient rangés autour de la puissante maison de Saxe. Le 12 juin, l'électeur et son fils, les ducs Philippe, Ernest, Othon et François de Brunswick et Lunebourg, le duc Henri de Mecklembourg, le prince Wolf d'Anhalt, les comtes Albert et Gebhard de Mansfeld, se réunirent à Magdebourg; et là, sous la présidence de l'électeur, ils formèrent une alliance semblable à celle de Torgau.

« Le Dieu tout-puissant, disaient ces princes, « ayant, dans son ineffable miséricorde, fait repa« raître au milieu des hommes sa sainte et éter« nelle Parole, la nourriture de nos âmes et notre « plus grand trésor ici-bas; et des manœuvres « puissantes ayant lieu de la part du clergé et de « ses adhérents pour l'anéantir et l'extirper; fer« mement assurés que celui qui l'a envoyée pour « glorifier son nom sur la terre, saura aussi la « maintenir, nous nous engageons à conserver cette « Parole sainte à nos peuples, et à employer à cet « effet nos biens, nos vies, nos États, nos sujets, « tout ce que nous possédons; mettant notre con« fiance, non point en nos armées, mais unique« ment dans la toute-puissance du Seigneur, dont « nous ne voulons être que les instruments (1). » Ainsi parlaient les princes.

La ville de Magdebourg fut, deux jours après, reçue dans l'alliance, et le nouveau duc de Prusse, Albert de Brandebourg, y adhéra sous une forme particulière.

(1) Seckendorff, p. 768.

(2) Allein auf Gott den Allmächtigen, als dessen Werkzeuge sie handeln. (Hortleber, Ursache des deutschen Krieges. I, p. 1490.)

L'alliance évangélique était formée; mais les dangers qu'elle était destinée à écarter devenaient chaque jour plus menaçants. Les prêtres et les princes amis de Rome avaient vu grandir tout à coup devant eux, d'une manière redoutable, cette réformation qu'ils avaient crue étouffée. Déjà les partisans de la réforme étaient presque aussi puissants que ceux du pape. S'ils ont la majorité dans la diète, on peut deviner ce que les États ecclésiastiques en doivent attendre. Maintenant donc, ou jamais! Il ne s'agit plus seulement de réfuter une hérésie; il faut combattre un parti puissant. Ce sont d'autres victoires que celles du docteur Eck, qui doivent à cette heure sauver la chrétienté.

Déjà des mesures efficaces avaient été prises. Le chapitre métropolitain de l'église primatiale de Mayence avait convoqué une assemblée de tous ses suffragants, et arrêté qu'une députation serait envoyée à l'Empereur et au pape, pour leur demander de sauver l'Église.

En même temps, le duc George de Saxe, le duc Henri de Brunswick et le cardinal électeur Albert s'étaient réunis à Halle, et avaient aussi résolu de s'adresser à Charles-Quint. « La détestable doctrine « de Luther, lui disaient-ils, fait de rapides pro- « grès. Chaque jour on cherche à nous gagner « nous-mêmes; et comme on ne peut y parvenir « par la douceur, on veut nous y contraindre en « soulevant nos sujets. Nous invoquons le secours « de l'Empereur (1). » Aussitôt après cette conférence, Brunswick lui-même partit pour l'Espagne, afin de décider Charles.

Il ne pouvait arriver dans un moment plus favorable; l'Empereur venait de conclure avec la France la fameuse paix de Madrid; il semblait n'avoir plus rien à craindre de ce côté, et ses regards ne se tournaient plus que vers l'Allemagne. François Ier lui avait offert de payer la moitié des frais de la guerre, soit contre les hérétiques, soit contre les Turcs.

L'Empereur était à Séville; il allait épouser une princesse de Portugal, et les rives du Guadalquivir retentissaient du bruit des fêtes. Une brillante noblesse, un peuple immense remplissaient l'ancienne capitale des Mores. Sous les voûtes de la superbe cathédrale étaient étalées toutes les pompes de l'Église; un légat du pape officiait, et jamais, même au temps des Arabes, l'Andalousie n'avait vu une cérémonie plus magnifique et plus solennelle.

Ce fut alors que Henri de Brunswick arriva d'Allemagne, et supplia Charles-Quint de sauver l'Église et l'Empire, attaqués par le moine de Wittemberg. Sa demande fut aussitôt prise en considération, et l'Empereur se décida pour des mesures énergiques.

Le 23 mars 1526, il écrivit à plusieurs des princes et des villes demeurés fidèles à Rome. Il chargea en même temps, par une instruction spéciale, le duc de Brunswick de leur dire, qu'il avait appris avec une vive douleur que les progrès continuels de l'hérésie de Luther menaçaient de remplir l'Allemagne de sacrilége, de désolation et de sang; qu'il voyait au contraire avec un plaisir extrême la fidélité du plus grand nombre des États; que, négligeant toute autre affaire, il allait quitter l'Espagne, se rendre à Rome, pour s'entendre avec le pape, et de là retourner en Allemagne, pour combattre la peste détestable de Wittemberg; que, quant à eux, ils devaient demeurer fidèles à leur foi; et si les luthériens voulaient les entraîner dans l'erreur par la ruse ou par la force, s'unir étroitement et résister avec courage; qu'il arriverait bientôt et les soutiendrait de tout son pouvoir (2).

Au retour de Brunswick en Allemagne, le parti catholique fut dans la joie et releva fièrement la tête. Les ducs de Brunswick, de Poméranie, Albert de Mecklembourg, Jean de Juliers, George de Saxe, les ducs de Bavière, tous les princes ecclésiastiques se crurent sûrs de la victoire, après avoir lu les lettres menaçantes du vainqueur de François Ier. On se rendra encore à la prochaine diète, on humiliera les princes hérétiques, et s'ils ne se soumettent pas, on les contraindra par le glaive. « Quand je « le voudrai, dit, à ce qu'on assure, le duc George, « je serai électeur de Saxe (3); » parole à laquelle il chercha plus tard à donner un autre sens. « La « cause de Luther ne tiendra pas longtemps, dit un « jour à Torgau, d'un air de triomphe, le chance- « lier du duc; qu'on y prenne garde! »

Luther, en effet, y prenait garde, mais non comme on l'entendait; il suivait avec attention les desseins des ennemis de la Parole de Dieu, et pensait, ainsi que Mélanchton, voir bientôt des milliers de glaives tirés contre l'Évangile. Mais il cherchait sa force plus haut que dans les hommes. « Satan, « écrivait-il à Frédéric Myconius, fait éclater sa « fureur; d'impies pontifes conspirent; et l'on nous « menace de la guerre. Exhortez le peuple à com- « battre vaillamment devant le trône du Seigneur, « par la foi et par la prière, en sorte que nos ennemis, « vaincus par l'Esprit de Dieu, soient contraints à « la paix. Le premier besoin, le premier travail, « c'est la prière; que le peuple sache qu'il est main-

(1) Schmidt, Deutsche Gesch. VIII, p. 202.

(2) Archives de Weymar. (Seckend., p. 768.)

(3) Ranke, Deutsche Gesch. II, p. 349. Rommel Urkunden., p. 22.

« tenant exposé au tranchant des épées et aux fu-« reurs du diable, et qu'il prie (1). »

Ainsi tout se préparait pour un combat décisif. La réformation avait pour elle les prières des chrétiens, la sympathie du peuple, le mouvement ascendant des esprits, que nulle puissance ne pouvait arrêter. La papauté avait en sa faveur l'ancien ordre de choses, la force des coutumes antiques, le zèle et les haines de princes redoutables, et la puissance de ce grand Empereur, qui régnait sur les deux mondes et qui venait de porter un rude échec à la gloire de François I[er].

Tel était l'état des choses quand la diète de Spire s'ouvrit. Maintenant retournons à la Suisse.

LIVRE ONZIÈME.

DIVISIONS.

SUISSE. — ALLEMAGNE.

(1523—1527.)

I

Unité dans la diversité. — Fidélité et liberté primitives. — Formation de l'unité romaine. — Un moine et Léon Juda. — Thèses de Zwingle. — La dispute de janvier.

Nous allons voir paraître les diversités, ou, comme on les a appelées, les *variations* de la réforme. Ces diversités sont un de ses caractères les plus essentiels.

Unité dans la diversité et diversité dans l'unité, telle est la loi de la nature et telle est aussi celle de l'Église.

La vérité est comme la lumière du soleil. La lumière descend du ciel une et toujours la même; et cependant elle revêt différentes couleurs sur la terre, selon les objets sur lesquels elle tombe. De même, des formules un peu différentes peuvent quelquefois exprimer la même idée chrétienne, envisagée sous des points de vue divers.

Que la création serait triste, si cette immense variété de formes et de couleurs, qui en fait la richesse, était remplacée par une absolue uniformité! Mais aussi quel désolant aspect, si tous les êtres créés ne formaient pas une seule et magnifique unité!

L'unité divine a des droits; la diversité humaine en a aussi. Il ne faut dans la religion anéantir ni Dieu ni l'homme. Si vous n'avez pas d'unité, la religion n'est pas de Dieu; si vous n'avez pas de diversité, la religion n'est pas de l'homme; or elle doit être de l'un et de l'autre. Voulez-vous rayer de la création l'une des lois que Dieu lui a imposées, celle d'une immense diversité? *Si les choses inanimées, qui rendent leur son*, dit saint Paul, *soit un hautbois, soit une harpe, ne forment des tons différents, comment connaîtra-t-on ce qui est sonné sur le hautbois ou sur la harpe* (2)? Mais s'il est dans les choses religieuses une diversité qui provient de la différence d'individualité, et qui par conséquent doit subsister même dans le ciel, il en est une qui provient de la révolte de l'homme, et celle-là est un grand mal.

Il est deux tendances qui entraînent également dans l'erreur. La première exagère la diversité, et la seconde l'unité. Les doctrines essentielles au salut forment la limite entre ces deux directions. Exiger plus que ces doctrines, c'est porter atteinte à la diversité; exiger moins, c'est porter atteinte à l'unité.

Ce dernier excès est celui d'esprits téméraires et rebelles, qui se jettent en dehors de Jésus-Christ, pour former des systèmes et des doctrines d'hommes.

Le premier se trouve dans diverses sectes exclusives, et en particulier dans celle de Rome.

L'Église doit rejeter l'erreur; si elle ne le faisait pas, le christianisme ne pourrait être maintenu. Mais si l'on veut pousser à l'extrême cette pensée, il en résultera que l'Église devra prendre parti contre la moindre déviation, qu'elle s'émouvra pour une dispute de mots; la foi sera bâillonnée, et

(1) Ut in mediis gladiis et furoribus Satanæ posito et periclitanti. (L. Epp. III, p. 100.)

(2) 1re Ép. aux Corinth. XIV, v. 7.

le sentiment chrétien réduit en servitude. Tel ne fut point l'état de l'Église dans les temps du vrai catholicisme, de celui des premiers siècles. Il rejeta les sectes qui portaient atteinte aux vérités fondamentales de l'Évangile; mais, ces vérités admises, il laissa à la foi une pleine liberté. Rome s'éloigna bientôt de ces sages errements; et à mesure qu'une domination et une doctrine d'hommes se formèrent dans l'Église, on y vit aussi paraître une unité d'hommes.

Un système humain une fois inventé, les rigueurs s'accrurent de siècle en siècle. La liberté chrétienne, respectée par le catholicisme des premiers âges, fut d'abord limitée, puis enchaînée, puis étouffée. La conviction, qui, selon les lois de la nature humaine et de la Parole de Dieu, doit se former librement dans le cœur et dans l'intelligence de l'homme, fût imposée du dehors, toute faite et symétriquement arrangée par les maîtres de l'homme. La réflexion, la volonté, le sentiment, toutes les facultés de l'être humain, qui, soumises à la parole et à l'esprit de Dieu, doivent travailler et produire librement, furent comprimées dans leur liberté et contraintes à se répandre dans des formes à l'avance déterminées. L'esprit de l'homme devint semblable à un miroir où viennent se représenter des images étrangères, mais qui ne possède rien par lui-même. Il y eut sans doute encore des âmes enseignées immédiatement de Dieu. Mais la grande majorité des chrétiens n'eut dès lors que les convictions d'autrui; une foi propre à l'individu devint chose rare; la réformation seule rendit à l'Église ce trésor.

Cependant il y eut pendant quelque temps encore un espace dans lequel il était permis à l'esprit humain de se mouvoir, certaines opinions que l'on pouvait admettre ou rejeter à son gré. Mais de même qu'une armée ennemie serre toujours de plus près une ville assiégée, contraint la garnison à ne plus se mouvoir que dans l'enceinte étroite de ses murs, l'oblige enfin à se rendre; de même on a vu la hiérarchie rétrécir, chaque siècle et presque chaque année, l'espace qu'elle avait provisoirement accordé à l'esprit de l'homme, jusqu'à ce qu'enfin cet espace, envahi entièrement par elle, ait cessé d'exister. Tout ce qu'il faut croire, aimer ou faire, a été réglé et arrêté dans les bureaux de la chancellerie romaine. On a déchargé les fidèles de la fatigue d'examiner, de penser, de combattre; ils n'ont plus eu qu'à répéter les formules qu'on leur avait apprises.

Dès lors s'il a paru, au sein du catholicisme romain, quelque homme héritier du catholicisme des temps apostoliques, cet homme, incapable de se développer dans les liens où il était retenu, a dû les briser, et montrer de nouveau au monde étonné la libre allure du chrétien, qui n'accepte d'autre loi que celle de Dieu.

La réformation, en rendant la liberté à l'Église, devait donc lui rendre sa diversité originelle et la peupler de familles, unies par les grands traits de ressemblance qu'elles tirent de leur chef commun, mais diverses dans les traits secondaires, et rappelant les variétés inhérentes à la nature humaine. Peut-être eût-il été à désirer que cette diversité subsistât dans l'Église universelle, sans qu'il en résultât de sectes. Néanmoins il faut se rappeler que les sectes ne sont que l'expression de cette diversité.

La Suisse et l'Allemagne, qui s'étaient jusqu'alors développées indépendamment l'une de l'autre, commencèrent à se rencontrer dans les années dont nous devons retracer l'histoire, et elles réalisèrent la diversité dont nous parlons, et qui devait être l'un des caractères du protestantisme. Nous y verrons des hommes parfaitement d'accord sur tous les grands points de la foi, différant pourtant sur quelques questions secondaires. Sans doute la passion intervint dans ces débats; mais tout en déplorant ce triste mélange, le protestantisme, loin de chercher à déguiser sa diversité, l'annonce et la proclame. C'est par un chemin long et difficile qu'il tend à l'unité; mais cette unité est la vraie.

Zwingle faisait des progrès dans la vie chrétienne. Tandis que l'Évangile avait délivré Luther de cette profonde mélancolie à laquelle il s'était abandonné autrefois dans le couvent d'Erfurt, et avait développé en lui une sérénité, qui devenait souvent de la gaieté, et dont le réformateur donna dès lors tant de preuves, même en face des plus grands périls, le christianisme avait eu un effet tout contraire sur le joyeux enfant des montagnes du Tockenbourg. Arrachant Zwingle à sa vie légère et mondaine, il avait imprimé à son caractère une gravité qui ne lui était pas naturelle. Ce sérieux lui était bien nécessaire. Nous avons vu comment, vers la fin de l'an 1522, de nombreux ennemis semblaient se lever contre la réforme (1). Partout on accablait Zwingle d'invectives, et souvent des disputes s'engageaient jusque dans les temples mêmes.

Léon Juda, de petite taille (2), dit un historien, mais plein de charité pour les pauvres et de zèle contre les faux docteurs, était arrivé à Zurich, vers la fin de l'an 1522, pour remplir les fonctions de pasteur de l'église de Saint-Pierre. Il avait été remplacé à Einsidlen par Oswald Myconius (3). C'était

(1) Livre VIII, à la fin.

(2) Er war ein kurzer Mann. (Füsslin Beyträge IV, p. 44.)

(3) Ut post abitum Leonis, monachis aliquid legam. (Zw. Epp., p. 253.)

une acquisition précieuse pour Zwingle et pour la réforme.

Un jour, peu après son arrivée, il entendit, dans l'église où il venait d'être appelé comme pasteur, un moine augustin prêcher avec force que l'homme peut satisfaire par lui-même à la justice de Dieu. « Révérend père prieur, s'écria Léon, écoutez-moi « un instant; et vous, chers bourgeois, soyez tran-« quilles; je parlerai comme il convient à un chré-« tien. » Puis il prouva au peuple la fausseté de la doctrine qu'il venait d'entendre (1). Il en résulta une vive agitation dans le temple; plusieurs attaquèrent aussitôt avec colère le « petit prêtre » venu d'Einsidlen. Zwingle se rendit devant le grand conseil; il demanda à rendre compte de sa doctrine, en présence des députés de l'évêque; et le conseil, désireux de voir finir ces discordes, convoqua une conférence pour le 29 janvier 1523. La nouvelle se répandit promptement dans toute la Suisse. « Il va « y avoir à Zurich, disaient avec dépit les adver-« saires, une *diète* de vagabonds; tous les coureurs « de grand chemin y seront réunis. »

Zwingle, voulant préparer le combat, publia soixante-sept thèses. Le montagnard du Tockenbourg attaquait hardiment le pape aux yeux de la Suisse entière.

« Tous ceux qui prétendent que l'Évangile n'est « rien sans la confirmation de l'Église, disait-il, « blasphèment Dieu.

« Le seul chemin du salut pour tous ceux qui « ont été, qui sont ou qui seront, c'est Jésus-« Christ.

« Tous les chrétiens sont frères de Christ et frères « entre eux, et ils n'ont point de pères sur la terre : « ainsi tombent les ordres, les sectes et les partis.

« On ne doit faire subir aucune contrainte à ceux « qui ne reconnaissent pas leur erreur, à moins « que, par leur conduite séditieuse, ils ne troublent « la paix. »

Telles étaient quelques-unes des paroles de Zwingle.

Le jeudi, 29 janvier, dès le matin, plus de six cents personnes étaient réunies dans la salle du grand conseil, à Zurich. Des Zuricois et des étrangers, des savants, des gens de distinction et des ecclésiastiques avaient répondu à l'appel du conseil. « Qu'ar-« rivera-t-il de tout cela? » se demandait-on (2). Nul n'osait répondre; mais l'attention, l'émotion, l'agitation qui régnaient dans cette assemblée, montraient assez que l'on s'attendait à de grandes choses.

Le bourgmestre Roust, qui avait combattu à Marignan, présidait la conférence. Le chevalier Jacques d'Anwyl, grand maître de la cour épiscopale de Constance, Faber, vicaire général, et plusieurs docteurs y représentaient l'évêque. Schaffouse avait envoyé le docteur Sébastien Hofmeister; c'était le seul député des cantons, tant la réforme était encore faible en Suisse. Sur une table au milieu de la salle, était la Bible, et devant elle un docteur; c'était Zwingle. « Je suis agité et tourmenté de toutes « parts, avait-il dit; mais cependant je demeure « ferme, appuyé, non sur ma propre force, mais « sur le rocher qui est Christ, avec l'aide duquel je « puis tout (3). »

Zwingle se leva : « J'ai prêché que le salut ne se « trouve qu'en Jésus-Christ, dit-il, et à cause de « cela on m'appelle dans toute la Suisse un héré-« tique, un séducteur, un rebelle... Maintenant « donc, au nom de Dieu, me voici (4). »

Tous les regards se tournèrent alors vers Faber, qui se leva et répondit : « Je n'ai pas été envoyé ici « pour disputer, mais seulement pour écouter. » L'assemblée surprise se mit à rire. « La diète de « Nuremberg, continua Faber, a promis un concile « dans une année; il faut attendre qu'il ait lieu. »

« Quoi! dit Zwingle, cette grande et savante as-« semblée ne vaut-elle donc pas un concile? » Puis, s'adressant au conseil : « Gracieux seigneurs, dit-il, « défendez la Parole de Dieu. »

Un profond silence suivit cet appel; comme il se prolongeait, le bourgmestre le rompit. « S'il y a « quelqu'un, dit-il, qui ait quelque chose à dire, « qu'il le fasse!... » Nouveau silence. « Je conjure « tous ceux qui m'ont accusé (et je sais qu'il y en « a ici plusieurs), dit alors Zwingle, de s'avancer « et de me reprendre pour l'amour de la vérité. » Personne ne dit mot. Zwingle renouvela une seconde et une troisième fois sa demande; ce fut en vain. Faber, serré de près, sortit un instant de la réserve qu'il s'était imposée, pour déclarer qu'il avait convaincu de son erreur le pasteur de Filispach, retenu en prison; mais il rentra aussitôt après dans son rôle. On eut beau le presser d'exposer les raisons par lesquelles il avait convaincu ce pasteur; il se tut obstinément. Le silence des docteurs de Rome impatientait les spectateurs. Une voix se fit entendre du fond de la salle, s'écriant : « Où sont donc « maintenant ces vaillants hommes (5), qui parlent « si haut dans les rues? Allons, avancez, voilà « l'homme! » Personne ne se présenta. Alors le

(1) J. J. Hottinger, Helw. Kirch. Gesch. III, p. 105.

(2) Ein grosses Verwunderen, was doch uss der Sach werden wollte. (Bullinger, Chron. I, p. 97.)

(3) Immotus tamen maneo, non meis nervis nixus, sed petrâ Christo, in quo omnia possum. (Zw. Epp. I, p. 261.)

(4) Nun wohlan in dem Namen Gottes, hie bin ich. (Bulling. Chr., p. 98.)

(5) Les moines. Wo sind nun die grossen Hansen... (Zw. Opp. I, p. 124.)

bourgmestre dit en souriant : « Il paraît que cette « fameuse épée, dont on a frappé le pasteur de Fi- « lispach, ne veut pas sortir aujourd'hui de son « fourreau ; » et il leva la séance.

L'après-midi, l'assemblée s'étant de nouveau réunie, le conseil déclara que maître Ulric Zwingle, n'ayant été repris par personne, continuerait à prêcher le saint Évangile, et que tous les autres prêtres du canton n'enseigneraient que ce qu'ils pourraient établir par la sainte Écriture.

« Loué soit Dieu, qui veut faire dominer sa sainte « Parole dans le ciel et sur la terre ! » s'écria Zwingle. Alors Faber ne put retenir son indignation. « Les « thèses de maître Ulric, dit-il, sont contraires à « l'honneur de l'Église et à la doctrine de Christ, et « je le prouverai. » — « Faites-le ! » s'écria Zwingle. Mais Faber refusa de le faire ailleurs qu'à Paris, à Cologne ou à Fribourg. « Je ne veux pas d'autre « juge que l'Évangile, dit Zwingle. Avant que vous « parveniez à ébranler une seule de ses paroles, la « terre elle-même s'entr'ouvrira (1). » — « L'Évan- « gile, dit Faber, toujours l'Évangile !... On pour- « rait vivre saintement, dans la paix et la charité, « quand même il n'y aurait pas d'Évangile (2). »

A ces paroles, les assistants indignés se levèrent. Ainsi finit la dispute.

II

Caresses du pape. — Progrès de la réforme. — L'image de Stadelhofen. — Sacrilége. — Les ornements des saints.

La réformation l'emportait; elle devait maintenant hâter ses conquêtes. Après cette bataille de Zurich où les plus habiles champions de la papauté étaient demeurés muets, qui aurait encore le courage de s'opposer à la doctrine nouvelle ?... Cependant on essaya d'autres armes. La fermeté de Zwingle et ses allures républicaines imposaient à ses adversaires ; aussi recourut-on, pour le subjuguer, à des moyens particuliers. Tandis que Rome poursuivait Luther de ses anathèmes, elle s'efforça de gagner par la douceur le réformateur de Zurich. A peine la dispute était-elle terminée, que Zwingle vit arriver le capitaine des gardes du pape, fils du bourgmestre Roust, accompagné du légat Einsius, chargé pour lui d'un bref pontifical, où Adrien VI appelait Zwingle son fils bien-aimé, et lui faisait connaître « sa faveur toute particulière (3). » En même temps le pape faisait presser Zink de gagner Zwingle. « Et qu'est-ce que le pape vous charge donc « de lui offrir ? » demanda Oswald Myconius. — « Tout, répondit Zink, excepté le siége ponti- « fical (4). »

Il n'y avait pas de mitre et de crosse, il n'y avait pas de chapeau de cardinal, au prix duquel le pape n'eût voulu gagner le réformateur zuricois. Mais Rome se faisait sur son compte d'étranges illusions ; toutes ces offres étaient inutiles. L'Église romaine avait en Zwingle un ennemi plus impitoyable encore que Luther. Il se souciait moins que celui-ci des idées et des rites des siècles antérieurs ; et il lui suffisait qu'à une coutume, innocente en elle-même, se trouvât attaché quelque abus, pour faire main basse sur elle. La Parole de Dieu, pensait-il, devait seule demeurer debout.

Mais si Rome avait si peu l'intelligence des choses qui se passaient alors dans la chrétienté, elle trouvait des conseillers qui cherchaient à la remettre dans la voie.

Faber, irrité de voir le pape s'abaisser ainsi devant son adversaire, se hâta de l'éclairer. Homme de cour, ayant toujours le sourire sur les lèvres, des paroles mielleuses dans la bouche, il était, à l'entendre, l'ami de tout le monde, et de ceux même qu'il accusait d'hérésie. Mais ses haines étaient mortelles. Aussi, jouant sur le nom de Faber, le réformateur disait-il : « Le vicaire de Con- « stance est un forgeron... de mensonges. Qu'il « coure franchement aux armes et qu'il voie com- « ment Christ nous défend (5). »

Ces paroles n'étaient pas une vaine bravade ; car tandis que le pape parlait à Zwingle de ses éminentes vertus et de la confiance particulière qu'il avait en lui, les ennemis du réformateur se multipliaient en Suisse. Les anciens soldats, les grandes familles, les pâtres des montagnes, unissaient leurs haines contre cette doctrine qui contrariait leurs goûts. A Lucerne, on annonçait le spectacle pompeux de la *Passion* de Zwingle ; en effet, on traînait au supplice un mannequin qui représentait le réformateur, en criant qu'on allait mettre à mort l'hérétique ; et saisissant quelques Zuricois qui étaient à Lucerne, on les obligeait à être spectateurs de cette ridicule exécution. « Ils ne troubleront pas ma paix, « dit Zwingle ; Christ ne manquera jamais aux « siens (6). » La diète elle-même retentissait de menaces contre lui. « Chers confédérés, disait aux

(1) Ee müss das Erdrych brechen. (Zw. Opp. I, p. 148.)

(2) Man möcht denocht früntlich, fridlich und tugendlich läben, wenn glich kein Evangelium were. (Bull. Chr., p. 107. Zw. Opp. I, p. 152.)

(3) Cum de tuâ egregiâ virtute specialiter nobis sit cognitum. (Zw. Epp., p. 266.)

(4) Serio respondit : Omnia certè præter sedem papalem. (Vit. Zwinglii per Osw. Myc.)

(5) Prodeant volo, palamque arma capiant... (Zw. Epp., p. 292.)

(6) Christum suis nunquam defecturum. (Ibid., p. 278.)

« cantons le conseiller de Mullinen, opposez-vous « à temps à la cause luthérienne... A Zurich on « n'est déjà plus maître dans sa maison ! »

Cette agitation des adversaires annonçait ce qui se passait dans Zurich, mieux encore que toutes les proclamations n'eussent pu le faire. En effet, la victoire portait ses fruits; les vainqueurs prenaient peu à peu possession du pays, et chaque jour l'Évangile faisait de nouveaux progrès. Vingt-quatre chanoines, un grand nombre de chapelains, vinrent eux-mêmes demander au conseil une réforme de leurs statuts. On résolut de substituer à ces prêtres paresseux, des hommes pieux et savants, chargés de donner à la jeunesse zuricoise une instruction chrétienne et libérale, et d'établir à la place de leurs vêpres et de leurs messes latines, une explication quotidienne d'un chapitre de la Bible, d'après les textes hébreu et grec, d'abord pour les savants, puis, aussitôt après, pour le peuple.

Il y a malheureusement, dans toutes les armées, de ces enfants perdus, qui se détachent des corps de bataille et portent trop tôt l'attaque sur des points qu'il fallait encore respecter. Un jeune prêtre, Louis Hetzer, ayant publié en allemand un livre intitulé : « *Jugement de Dieu contre les images*, » cet écrit produisit un grand effet, et les images devinrent la préoccupation constante d'une partie de la population. Ce n'est qu'au détriment des choses essentielles qui doivent l'occuper, que l'homme se préoccupe de choses secondaires. Un crucifix ciselé avec soin et richement orné était placé en dehors de l'une des portes de la ville, au lieu appelé Stadelhofen. Les hommes les plus ardents de la réforme, choqués des superstitions auxquelles cette image donnait lieu, ne pouvaient plus passer près d'elle sans exprimer leur indignation. Un bourgeois, nommé Claude Hottinger, « homme honnête, dit Bullinger, « et bien instruit dans la sainte Écriture, » ayant rencontré le meunier de Stadelhofen, auquel le crucifix appartenait, lui demanda quand il ferait abattre ses idoles. « Personne ne t'oblige à les adorer, « avait répondu le meunier. — Mais ne sais-tu pas, « avait repris Hottinger, que la Parole de Dieu « nous défend d'avoir des images taillées? — Eh « bien, reprit le meunier, si tu es autorisé à les « abattre, je te les abandonne. » Hottinger se crut en droit d'agir, et peu après, c'était un des derniers jours de septembre, on le vit sortir de la ville avec une compagnie de bourgeois. Arrivés près du crucifix, ils creusèrent tranquillement tout alentour, jusqu'à ce que l'image cédât à leurs efforts et tombât à terre avec bruit.

(1) On peut voir l'exposition des mêmes principes dans les discours de MM. de Broglie et Royer-Collard, lors des fameux débats sur la loi du sacrilége.)

Cette action hardie répandit partout l'effroi ; on eût dit qu'avec le crucifix de Stadelhofen la religion même avait été renversée. « Ce sont des sa« criléges! Ils sont dignes de mort! » s'écriaient les amis de Rome. Le conseil fit saisir les bourgeois iconoclastes.

« Non, » dirent alors du haut des chaires Zwingle et ses collègues, « Hottinger et ses amis ne sont « pas coupables envers Dieu et dignes de mort (1). « Mais ils peuvent être châtiés pour avoir agi avec « violence et sans l'autorisation des magistrats (2). »

Cependant des actes semblables se multipliaient. Un vicaire de l'église de Saint-Pierre, voyant un jour devant l'église beaucoup de pauvres sans vêtements et sans nourriture, dit à l'un de ses collègues, en portant les yeux sur les images pompeusement parées des saints : « Je voudrais dépouiller « ces idoles de bois, pour revêtir ces pauvres mem« bres de Jésus-Christ. » Peu de jours après, à trois heures du matin, les saints et tous leurs ornements disparurent. Le conseil fit jeter le vicaire en prison, bien qu'il déclarât n'être point coupable de ce fait. « Eh quoi! s'écria le peuple, est-ce des morceaux « de bois que Jésus nous a ordonné de vêtir? Est-ce « à l'occasion de ces images qu'il dira aux justes ; « *J'étais nu et vous m'avez vêtu ?...* » Ainsi la réformation repoussée s'élevait avec d'autant plus de force ; et plus on la comprimait, plus elle s'élançait avec violence et menaçait de tout renverser.

III

Dispute d'octobre. — Zwingle sur l'Église. — L'Église. — Commencements du presbytérianisme. — Dispute sur la messe. — Des enthousiastes. — Une voix sage. — Victoire. — Un caractère de la réforme suisse. — Modération. — Oswald Myconius à Zurich. — Les lettres renaissent. — Thomas Plater du Valais.

Ces excès mêmes devaient être salutaires ; il fallait un nouveau combat pour assurer de nouveaux triomphes ; car pour les choses de l'esprit comme pour les royaumes de la terre, il n'y a pas de conquête sans lutte ; et puisque les soldats de Rome demeuraient immobiles, le combat devait être provoqué par les enfants perdus de la réformation. En effet, les magistrats étaient incertains, agités ; ils sentaient le besoin d'éclairer leur conscience, et ils résolurent dans ce but d'instituer une seconde dispute publique, en langue allemande, où l'on examinerait, d'après l'Écriture, la question des images.

(2) Dorum habend ir unser Herren kein rächt zu inen, sy zu töden. (Bull. Chr., p. 127.)

Les évêques de Coire, de Constance et de Bâle, l'université de Bâle et les douze cantons furent en conséquence invités à envoyer des députés à Zurich. Mais les évêques se refusèrent à cette invitation. Ils se rappelaient la triste figure que leurs députés avaient faite, lors de la première dispute, et ils ne se souciaient nullement de renouveler ces scènes humiliantes. Que les évangéliques disputent, à la bonne heure ; mais qu'ils disputent seuls. La première fois on s'était tu ; la seconde, on ne se présentera même pas ; Rome s'imaginait peut-être que le combat cesserait faute de combattants. Les évêques ne furent pas seuls à refuser de venir. Les hommes d'Underwald répondirent qu'il n'y avait pas chez eux des savants, mais seulement des prêtres honnêtes et pieux, qui expliquaient l'Évangile, comme avaient fait leurs pères ; qu'ils n'enverraient donc aucun député à Zwingle « et à ses pareils ; » mais que, s'ils le tenaient en leurs mains, ils le traiteraient de façon à lui ôter l'envie de retomber dans les mêmes fautes (1). Schaffouse et Saint-Gall se firent seuls représenter.

Le lundi, 26 octobre, une assemblée de plus de neuf cents personnes, composée des membres du grand conseil, et de trois cent cinquante prêtres, remplit, après le sermon, la grande salle de l'hôtel de ville. Zwingle et Léon Juda étaient assis devant une table, sur laquelle se trouvaient l'Ancien et le Nouveau Testament dans les langues originales. Zwingle prit le premier la parole, et renversant d'un bras vigoureux l'autorité de la hiérarchie et de ses conciles, il établit les droits de chaque Église chrétienne, et réclama la liberté des premiers siècles, de ces temps où l'Église n'avait encore ni conciles œcuméniques, ni conciles provinciaux. « L'Église « universelle, dit-il, est répandue dans tout le « monde, partout où l'on croit en Jésus-Christ, aux « Indes aussi bien qu'à Zurich... Et quant à des « Églises particulières, nous en avons à Berne, à « Schaffouse, ici même. Mais les papes, leurs cardi« naux et leurs conciles ne sont ni l'Église univer« selle, ni une Église particulière (2). Cette assem« blée où je parle, continua-t-il avec énergie, est « l'Église de Zurich ; elle veut entendre la Parole « de Dieu, et elle a droit d'ordonner tout ce qui lui « paraîtra conforme à la sainte Écriture. »

Ainsi Zwingle s'appuyait sur l'Église, mais sur la véritable ; non pas sur les prêtres seulement, mais sur l'assemblée des chrétiens, sur le peuple. Tout ce que l'Écriture dit de l'Église en général, il l'appliquait aux Églises particulières. Il ne pensait pas qu'une Église, qui écoute avec docilité la Parole de Dieu, pût se tromper. L'Église était pour lui représentée politiquement et ecclésiastiquement par le grand conseil (3). Il expliquait d'abord chaque question du haut de la chaire ; puis, quand les esprits étaient convaincus de la vérité, il portait la chose au grand conseil, qui, d'accord avec les ministres de l'Église, prenait les décisions qu'elle réclamait (4).

En l'absence des députés de l'évêque, ce fut le vieux chanoine Conrad Hoffmann, le même qui avait fait appeler Zwingle à Zurich, qui prit la défense du pape. Il soutint que l'Église, le troupeau, le « tiers état, » n'avaient point le droit de discuter de telles matières. « J'ai été treize ans à Heidelberg, « dit-il, j'ai demeuré chez un grand savant, il s'ap« pelait le docteur Josse, homme honnête et pieux, « avec lequel j'ai mangé et bu longtemps et mené « bonne vie ; mais je lui ai toujours entendu dire « qu'il ne convenait pas de discuter sur ces choses. « Vous voyez bien !... » Chacun était prêt à rire ; le bourgmestre arrêta l'explosion. « Ainsi donc, « continua Hoffmann, attendons un concile. Pour « le moment, je ne veux pas disputer, mais être « soumis à l'évêque, fût-il même un coquin ! »

« Attendre un concile ! reprit Zwingle. Et qui « se rendra à un concile ? Le pape et des évêques « oisifs et ignorants, qui ne feront rien qu'à leur « propre tête. Non, ce n'est pas là l'Église ! Hong « et Küssnacht (deux villages zuricois) sont bien « plus certainement une Église, que tous les évê« ques et les papes réunis ! »

Ainsi Zwingle revendiquait les droits du peuple chrétien, que Rome avait déshérité de ses attributs. L'assemblée devant laquelle il parlait, n'était pas selon lui l'Église de Zurich ; mais elle en était la première représentation. Ce sont ici les commencements du système presbytérien. Zwingle enlevait Zurich à la juridiction de l'évêché de Constance, il la détachait de la hiérarchie latine, et il fondait, sur l'idée du troupeau, de l'assemblée chrétienne, une nouvelle constitution ecclésiastique, à laquelle d'autres contrées devaient plus tard adhérer.

La dispute continua. Plusieurs prêtres s'étant levés pour défendre les images, mais sans avoir recours pour cela à la sainte Écriture, Zwingle et les autres réformateurs les réfutèrent par la Bible. « Si personne, dit l'un des présidents, ne se lève « pour présenter des arguments bibliques en fa-

(1) So wollten wir Ihm den Lohn geben, dass er's nimmer mehr thäte. (Simmler Samml. MSC. IX.)

(2) Der Pabste, Cardinäle und Bischoffe Concilia sind nicht die christliche Kirche. (Füssl. Beytr. III, p. 20.)

(3) Diacosion Senatus summa est potestas Ecclesiæ vice. (Zw. Opp. III, p. 339.)

(4) Ante omnia multitudinem de quæstione probè docere ita factum est, ut quidquid diacosii (le grand conseil) cum verbi ministris ordinarent, jamdudum in animis fidelium ordinatum esset. (Ibid.)

« veur des images, nous appellerons par leur nom « quelques-uns de leurs défenseurs. » Personne ne se présentant, on appela le curé de Wadischwyl. « Il dort, » répondit l'un des assistants. On appela alors le curé de Horgen. « Il m'a envoyé à sa place, « dit son vicaire, mais je ne veux pas répondre « pour lui. » La Parole de Dieu faisait évidemment sentir sa puissance au milieu de cette assemblée. Les partisans de la réforme étaient pleins de force, de liberté, de joie; leurs adversaires paraissaient interdits, inquiets, abattus. On appela successivement les curés de Laufen, de Glattfelden, de Wetzikon, le recteur et le curé de Pfaffikon, le doyen de Elgg, le curé de Baretschwyl, les frères dominicains et cordeliers connus pour prêcher partout les images, la Vierge, les saints et la messe; mais tous répondirent qu'ils ne pouvaient rien dire en leur faveur, et que dorénavant ils s'appliqueraient à l'étude de la vérité. « J'ai cru jusqu'à présent les « anciens docteurs, dit l'un d'eux; maintenant je « veux croire les nouveaux. — Ce n'est pas nous « que vous devez croire, s'écria Zwingle, c'est la « Parole de Dieu! Il n'y a que la seule Écriture de « Dieu qui ne puisse jamais tromper! » La séance s'était prolongée; il commençait à faire nuit. Le président Hofmeister, de Schaffouse, se leva et dit: « Béni soit le Dieu tout-puissant, éternel, de ce « qu'en toutes choses il remporte en nous la vic- « toire; » et il exhorta les conseillers de Zurich à abolir les images.

On se réunit de nouveau le mardi, sous la présidence de Vadian, afin de discuter la doctrine de la messe. « Frères en Christ, dit Zwingle, loin de nous « la pensée qu'il y ait quelque tromperie ou quel- « que fausseté dans le corps et le sang de Christ (1). « Tout notre but est de montrer que la messe n'est « pas un sacrifice qu'un homme puisse présenter à « Dieu pour un autre homme, à moins qu'on ne « prétende aussi qu'un homme peut manger et « boire pour son ami. »

Vadian, ayant demandé à deux reprises si aucun des assistants ne voulait soutenir par l'Écriture la doctrine attaquée, et personne n'ayant répondu, les chanoines de Zurich, les chapelains et plusieurs autres ecclésiastiques déclarèrent qu'ils étaient d'accord avec Zwingle.

Mais à peine les réformateurs avaient-ils ainsi vaincu les partisans des anciennes doctrines, qu'ils durent lutter contre ces hommes impatients, qui demandent des innovations brusques et violentes, et non des réformes sages et graduelles. Le malheureux Conrad Grebel se leva et dit: « Ce n'est pas « assez d'avoir discuté sur la messe, il faut en « abolir les abus. » — « Le conseil, répliqua Zwin- « gle, rendra un arrêté à cet égard. » Alors Simon Stumpf s'écria: « L'Esprit de Dieu a déjà décidé! « pourquoi donc renvoyer la décision au conseil (2)? »

Le commandeur Schmidt de Küssnacht se leva avec gravité, et faisant entendre des paroles pleines de sagesse: « Apprenons aux chrétiens, dit-il, à « recevoir Christ dans leurs cœurs (3). Jusqu'à cette « heure, vous avez tous marché après les idoles. « Ceux de la plaine ont couru dans les montagnes, « et ceux des montagnes dans la plaine; les Fran- « çais en Allemagne, et les Allemands en France. « Maintenant, vous savez où vous devez vous ren- « dre. Dieu a réuni toutes choses en Christ. Nobles « hommes de Zurich, courez à la source véritable; « et que Jésus-Christ rentre enfin sur votre terri- « toire, et y reprenne son antique empire. »

Ce discours fit une impression profonde, et personne n'ayant paru pour le contredire, Zwingle ému se leva et parla ainsi: « Gracieux seigneurs, « Dieu est avec nous!... Il défendra sa cause. Main- « tenant donc... au nom de Dieu... en avant!... » Ici l'émotion de Zwingle devint si forte qu'il fut obligé de s'arrêter. Il pleurait, et plusieurs pleuraient comme lui (4).

Ainsi se termina la dispute. Les présidents se levèrent; le bourgmestre les remercia; puis ce vieux guerrier, s'adressant au conseil, dit avec gravité, de cette voix qui avait si souvent retenti sur les champs de bataille: « Maintenant donc... pre- « nons en main le glaive de la parole de Dieu..., « et que Dieu donne prospérité à son œuvre! »

Cette dispute du mois d'octobre 1523 avait été décisive. La plupart des prêtres qui y avaient assisté retournèrent dans les diverses parties du canton pleins de zèle, et l'effet de ces journées se fit sentir dans toute la Suisse. L'Église de Zurich, qui avait toujours maintenu, à l'égard de l'évêché de Constance, une certaine indépendance, fut alors pleinement émancipée. Au lieu de reposer par l'évêque sur le pape, elle reposa dès lors par le peuple sur la Parole de Dieu. Zurich reprit les droits que Rome lui avait enlevés. La ville et la campagne rivalisèrent d'intérêt pour l'œuvre de la réformation, et le grand conseil ne fit que suivre le mouvement du peuple. Dans les occasions importantes, la ville et les villages faisaient connaître ce qu'ils pensaient. Luther avait rendu la Bible au peuple chrétien; Zwingle alla plus loin: il lui rendit ses droits. C'est

(1) Dass einigerley Betrug oder Falsch syg in dem reinen Blut und Fleisch Christi. (Zw. Opp. I, p. 498.)

(2) Der Geist Gottes urtheilet. (Ibid., p. 529.)

(3) Wie sy Christum in iren Herzen sollind bilden und machen. (Zw. Opp. I, p. 534.)

(4) Dass er sich selbst mit vil andren bewegt zu weinen. (Ibid., p. 537.)

ici un trait caractéristique de la réforme en Suisse Le maintien de la saine doctrine y fut confié, après Dieu, au peuple; et des événements récents ont montré que le peuple sait garder ce dépôt, mieux que les prêtres et les pontifes.

Zwingle ne se laissa point enfler par la victoire; au contraire, on procéda à la réforme, d'après son désir, avec une grande modération. « Dieu connaît « mon cœur, dit-il, quand le conseil lui demanda « son avis; il sait que je suis porté à édifier et non « à démolir. Je connais des âmes timides qui méri- « tent qu'on les ménage; que la messe soit donc, « pendant quelque temps encore, lue le dimanche « dans toutes les églises, et que l'on se garde d'in- « sulter ceux qui la célèbrent (1). »

Le conseil prit un arrêté dans ce sens. Hottinger et Hochrutiner, l'un de ses amis, furent bannis du canton pour deux ans, avec défense d'y rentrer sans permission.

La réformation suivait à Zurich une marche sage et chrétienne. Élevant toujours plus cette cité, elle l'entourait de gloire aux yeux de tous les amis de la Parole de Dieu. Aussi, ceux qui en Suisse avaient salué le jour nouveau qui se levait sur l'Église, se sentaient-ils attirés avec force vers Zurich. Oswald Myconius, chassé de Lucerne, demeurait depuis six mois dans la vallée d'Einsidlen, lorsqu'un jour, au moment où il revenait d'un voyage fait à Glaris (2), accablé par la fatigue et par la chaleur du soleil, il vit son fils, le jeune Félix, courir à sa rencontre, et lui annoncer qu'il était appelé à Zurich, pour la direction de l'une des écoles. Oswald, ne pouvant croire une si heureuse nouvelle, hésitait entre la crainte et l'espoir (3). « Je suis à toi, » écrivit-il enfin à Zwingle. Geroldseck le laissa partir à regret; de tristes pensées occupaient son esprit. « Ah! lui « dit-il, tous ceux qui confessent Christ se rendent « à Zurich; je crains qu'un jour nous n'y péris- « sions tous à la fois (4). » Pressentiments douloureux, que la mort de Geroldseck lui-même et de tant d'autres amis de l'Évangile ne devait réaliser que trop dans les plaines de Cappel.

Myconius trouvait enfin dans Zurich un port assuré. Son prédécesseur, qu'on avait nommé à Paris, à cause de sa taille, « le grand diable, » avait négligé ses devoirs; Oswald consacra toutes ses forces et tout son cœur à remplir les siens. Il expliquait les classiques latins et grecs; il enseignait la rhétorique et la dialectique; et la jeunesse de la ville l'écoutait avec joie (5). Myconius devait être pour la nouvelle génération ce que Zwingle était pour les hommes faits.

D'abord Myconius s'était effrayé des grands écoliers qu'il allait avoir; mais il avait peu à peu repris courage, et il n'avait pas tardé à distinguer parmi ses élèves un jeune homme de vingt-quatre ans, dans le regard duquel on voyait briller l'amour de l'étude. Il se nommait Thomas Plater, et était originaire du Valais. Dans la belle vallée où le torrent de la Viége, après s'être échappé de cet océan de glaciers et de neiges qui entourent le mont Rosa, roule ses ondes tumultueuses, entre Saint-Nicolas et Stalden, sur la montagne qui s'élève à la droite de la rivière, est encore le village de Grachen. Ce fut le lieu de naissance de Plater. Du voisinage de ces colosses des Alpes devait sortir l'un des personnages les plus originaux qui figurent dans le grand drame du seizième siècle. Placé à l'âge de neuf ans chez un curé, son parent, le petit rustre, souvent accablé de coups, criait, dit-il lui-même, comme un chevreau qu'on tue. Un de ses cousins le prit avec lui pour visiter les écoles allemandes. Mais il avait déjà plus de vingt ans que, tout en courant d'école en école, il savait à peine lire (6). Arrivé à Zurich, il prit la ferme résolution de s'instruire; il se fit un banc dans un coin de l'école de Myconius, et il se dit: « Là tu apprendras, ou tu y mourras. » La lumière de l'Évangile pénétra dans son cœur. Un matin qu'il faisait très-froid, et qu'il n'avait rien pour chauffer le poêle de l'école, qu'il était chargé d'entretenir, il se dit à lui-même: « Tu n'as « point de bois, et il y a dans l'église tant d'ido- « les! » Personne n'était encore dans le temple, où Zwingle cependant devait prêcher et où déjà les cloches appelaient les fidèles. Plater y entra sans bruit, saisit un saint Jean placé sur un autel, et le mit dans le poêle, en disant: « Baisse-toi, car il « faut que tu y passes. » Sans doute ni Myconius, ni Zwingle n'auraient approuvé un tel acte.

C'était en effet avec de meilleures armes que l'incrédulité et la superstition devaient être combattues. Zwingle et ses collègues avaient tendu la main d'association à Myconius; et celui-ci exposait chaque jour le Nouveau Testament dans l'église de Notre-Dame à une foule avide de l'entendre (7). Une dispute publique, tenue le 13 et le 14 janvier 1524, avait été de nouveau funeste à Rome; et c'était en vain que le chanoine Koch s'était écrié: « Les papes, « les cardinaux, les évêques et les conciles, voilà « mon Église!... »

(1) Ohne dass jemand sich unterstehe die Messpriester zu beschimpfen. (Wirtz, H. K. G.; V, p. 208.)

(2) Inesperato nuntio excepit me filius redeuntem ex Glareanâ. (Zw. Epp., p. 322.)

(3) Inter spem et metum. (Ibid.)

(4) Ac deindè omnes simul pereamus. (Zw. Epp., p. 323.)

(5) Juventus illum lubens audit. (Ibid., p. 264.)

(6) Voir son autobiographie.

(7) Weise, Füsslin Beyt. IV, p. 66.

Tout avançait dans Zurich; les esprits s'éclairaient, les cœurs se décidaient, la réforme s'établissait. Zurich était une forteresse conquise par la doctrine nouvelle, et de ses murs elle allait se répandre dans toute la confédération.

IV

Diète de Lucerne. — Hottinger arrêté. — Sa mort. — Députation de la diète à Zurich. — Abolition des processions. — Abolition des images. — Les deux réformations. — Appel au peuple.

Les adversaires le comprirent. Ils sentirent qu'il fallait se décider à frapper un coup énergique. Assez longtemps ils étaient restés muets. Les hommes forts de la Suisse, tout cuirassés et bardés de fer, résolurent enfin de se lever; et ils ne s'étaient jamais levés sans que le sang rougît le champ de bataille.

La diète était réunie à Lucerne; les prêtres s'efforçaient de soulever en leur faveur le premier conseil de la nation. Fribourg et les Waldstettes se montraient leurs instruments dociles; Berne, Bâle, Soleure, Glaris, Appenzel étaient incertains. Schaffouse était presque décidé pour l'Évangile; mais Zurich seul se posait avec hardiesse comme son défenseur. Les partisans de Rome pressaient l'assemblée de céder à leurs exigences et à leurs préjugés. « Qu'il soit défendu, disaient-ils, de prêcher « ou de raconter quelque chose de nouveau ou de « luthérien, secrètement ou publiquement, et de « parler ou disputer de ces choses dans les au« berges et entre les verres (1). » Tel était le droit ecclésiastique que l'on voulait établir dans la confédération.

Dix-neuf articles furent rédigés dans ce sens, approuvés, le 26 janvier 1523, par tous les États, sauf Zurich, et envoyés à tous les baillis, avec ordre de les faire sévèrement observer; « ce qui « causa, dit Bullinger, une grande joie parmi les « prêtres et beaucoup de tristesse parmi les fi« dèles. » La persécution commençait, régulièrement organisée par l'autorité supérieure de la confédération.

L'un des premiers qui reçurent le mandat de la diète fut Henri Flackenstein de Lucerne, bailli de Bade. C'était sur son territoire que s'était retiré Hottinger, banni de Zurich, après avoir renversé le crucifix de Stadelhofen, et il n'avait pas imposé silence à sa langue. Un jour, se trouvant à table à l'auberge de l'Ange, à Zurzach, il avait dit que les prêtres interprétaient mal la sainte Écriture, et qu'il fallait mettre toute sa confiance en Dieu seul (2). L'hôte, qui entrait et sortait sans cesse, pour apporter du pain et du vin, prêtait l'oreille à des discours qui lui paraissaient fort étranges. Un autre jour, Hottinger avait été voir un de ses amis, Jean Schutz de Schneyssingen : « Qu'est-ce « donc, dit Schutz, après qu'ils eurent bu et « mangé ensemble, que cette nouvelle foi que les « prêtres de Zurich annoncent? » — « Ils prêchent, « répondit Hottinger, que Christ s'est immolé une « seule fois pour tous les chrétiens, que par ce « seul sacrifice il les a purifiés et rachetés de tous « leurs péchés, et ils montrent par l'Écriture sainte « que la messe est un mensonge. »

Hottinger avait ensuite quitté la Suisse (c'était en février 1523), et s'était rendu pour affaires au delà du Rhin, à Waldshut. On prit des mesures pour s'assurer de lui, et vers la fin de février, le pauvre Zuricois, qui ne soupçonnait rien, ayant traversé le Rhin, était à peine à Coblence, village sur la rive gauche du fleuve, qu'on l'arrêta. On le conduisit à Klingenau, et comme il y confessait sa foi avec franchise : « Je vous conduirai en un lieu, « lui dit Flackenstein irrité, où l'on saura bien « vous répondre. »

En effet, le bailli le conduisit successivement devant les juges de Klingenau, devant le tribunal supérieur de Bade, et enfin, ne pouvant trouver personne qui le déclarât coupable, devant la diète assemblée à Lucerne. Il lui fallait absolument des juges qui le condamnassent.

La diète ne perdit pas de temps et condamna Hottinger à perdre la tête. En apprenant son arrêt, il rendit gloire à Jésus-Christ. « C'est bon, c'est « bon, dit Jacques Troger, l'un des juges; nous ne « sommes pas ici pour entendre des sermons. Tu « babilleras une autre fois! » — « Il faut que sa tête « lui soit une fois ôtée, dit en riant le bailli Am« Ort de Lucerne; mais si elle lui revient, nous « embrasserons tous sa foi. » — « Que Dieu, dit « l'accusé, pardonne à tous ceux qui me con« damnent! » Alors un moine ayant mis sur sa bouche un crucifix : « C'est dans le cœur, dit-il « en le repoussant, que nous devons recevoir le « Christ. »

Quand on le conduisit au supplice, plusieurs dans la foule ne pouvaient retenir leurs larmes. « Je vais au bonheur éternel, » dit-il en se tournant vers eux. Arrivé au lieu de l'exécution, il leva les yeux au ciel et dit : « Je remets mon âme en tes

(1) Es soll nieman in den Wirtzhüseren oder sunst hinter dem Wyn von Lutherischen oder nuwen Sachen uzid reden. (Bull. Chr., p. 144.)

(2) Wie wir unser pitt Hoffnung und Trost allein uf Gott. (Bull. Chr., p. 146.)

« mains, ô mon Rédempteur! » Puis sa tête roula sur l'échafaud.

A peine le sang de Hottinger avait-il coulé, que les ennemis de la réforme en profitèrent pour enflammer encore plus la colère des confédérés. C'était dans Zurich même qu'il fallait aller étouffer le mal. L'exemple terrible qui venait d'être donné devait remplir de terreur Zwingle et ses partisans. Encore un effort vigoureux, et la mort de Hottinger sera suivie de celle de la réforme... On résolut aussitôt en diète qu'une députation se rendrait à Zurich, pour demander aux conseils et aux citoyens de renoncer à leur foi.

Ce fut le 21 mars que la députation fut admise. « L'antique unité chrétienne, dirent les députés, « est rompue; le mal s'étend; déjà le clergé des « quatre Waldstettes a déclaré aux magistrats que « s'ils ne venaient à son aide, il devrait cesser ses « fonctions. Confédérés de Zurich, joignez vos « efforts aux nôtres; étouffez cette foi nouvelle (1); « destituez Zwingle et ses disciples; puis réunis- « sons-nous tous pour porter remède aux atteintes « des papes et de leurs courtisans. »

Ainsi parlaient les adversaires. Qu'allait faire Zurich? Le cœur lui défaudrait-il, et son courage se serait-il écoulé avec le sang de son concitoyen?

Zurich ne laissa pas longtemps ses amis et ses adversaires dans l'incertitude. Le conseil répondit avec calme et avec noblesse qu'il ne pouvait rien céder en ce qui concernait la Parole de Dieu. Puis il procéda aussitôt à une réponse plus éloquente encore.

Il était d'usage, depuis l'an 1351, que, le lundi de la Pentecôte, une nombreuse procession, dont chaque pèlerin portait une croix, se rendit à Einsidlen pour adorer la Vierge. De grands désordres accompagnaient cette fête (2), établie en mémoire de la bataille de Tatwyll. La procession devait avoir lieu le 7 mai. Sur la demande des trois pasteurs, les conseils l'abolirent, et toutes les autres processions furent successivement réformées.

On ne s'en tint pas là. Les reliques, source de beaucoup de superstitions, furent honorablement ensevelies (3). Puis, sur la demande des trois pasteurs, le conseil rendit une ordonnance, portant que, Dieu seul devant être honoré, les images seraient enlevées de toutes les églises du canton, et leurs ornements employés au soulagement des pauvres. Douze conseillers, un de chaque tribu, les trois pasteurs, l'architecte de la ville, des forgerons, des serruriers, des charpentiers et des maçons se rendirent dans les divers temples, et, les portes ayant d'abord été fermées (4), ils descendirent les croix, piquèrent les fresques, blanchirent les murs et enlevèrent les images, à la grande joie des fidèles qui voyaient dans cet acte, dit Bullinger, un hommage éclatant rendu au vrai Dieu. Dans quelques églises de la campagne, on brûla les ornements des églises, « à l'honneur et à « la gloire de Dieu. » Bientôt on abolit les orgues, dont le jeu se trouvait en rapport avec diverses superstitions; et l'on rédigea pour le baptême une nouvelle formule, de laquelle on bannit tout ce qui n'était pas scripturaire.

Le bourgmestre Roust et son collègue saluèrent avec joie de leurs derniers regards le triomphe de la réforme. Ils avaient assez vécu, et ils moururent dans les jours mêmes de cette grande rénovation du culte.

La réformation suisse nous apparaît ici sous un aspect un peu différent de celui que nous présente la réformation allemande. Luther s'était élevé contre les excès de ceux qui avaient brisé les images dans les églises de Wittemberg; et les images tombent en présence de Zwingle, dans les temples de Zurich. Cette différence s'explique par les points de vue différents des deux réformateurs. Luther voulait maintenir dans l'Église tout ce qui n'était pas expressément contraire à l'Écriture, et Zwingle voulait abolir tout ce qu'on ne pouvait pas prouver par l'Écriture. Le réformateur allemand voulait rester uni à l'Église de tous les siècles, et se contentait de la purifier de tout ce qui y était opposé à la Parole de Dieu. Le réformateur zuricois passait sur tous ces siècles, revenait aux temps apostoliques, et, faisant subir à l'Église une transformation complète, s'efforçait de la rétablir dans son état primitif.

La réforme de Zwingle était donc plus complète. L'œuvre que la Providence avait confiée à Luther, le rétablissement de la justification par la foi, était sans doute la grande œuvre de la réforme; mais cette œuvre une fois achevée, il en restait d'autres à faire, qui, peut-être secondaires, étaient pourtant importantes; et ce fut là plus spécialement l'œuvre de Zwingle.

En effet, deux grandes tâches étaient imposées aux réformateurs. Le catholicisme chrétien, né au milieu du pharisaïsme juif et du paganisme grec, avait peu à peu subi l'influence de ces deux religions, qui l'avaient transformé en catholicisme romain. Or, la réformation, appelée à purifier l'Église, devait la dégager également de l'élément païen et de l'élément juif.

L'élément juif se trouvait surtout dans cette partie

(1) Zurich selbigen ausreuten und untertrucken helfe. (Hott. Helv. K. G. III, p. 170.)

(2) Uff einen Creitzgang, sieben unehelicher kinden überkommen wurdend. (Bullinger Chr., p. 160.)

(3) Und es eerlich bestattet hat. (Ibid., p. 161.)

(4) Habend die nach inen zu beschlossen. (Ibid., p. 175.)

de la doctrine chrétienne qui a rapport à l'homme. Le catholicisme avait reçu du judaïsme les idées pharisaïques de propre justice, de salut par des forces ou des œuvres humaines.

L'élément païen se trouvait surtout dans cette partie de la doctrine chrétienne qui a rapport à Dieu. Le paganisme avait altéré dans le catholicisme l'idée d'un Dieu infini, dont la puissance, parfaitement suffisante, agit partout et sans cesse. Il avait établi dans l'Église le règne des symboles, des images, des cérémonies; et les saints étaient devenus les demi-dieux de la papauté.

La réformation de Luther fut dirigée essentiellement contre l'élément judaïque. C'était avec cet élément qu'il avait eu à lutter, lorsqu'un moine audacieux vendait, argent comptant, de la part du pape, le salut des âmes.

La réformation de Zwingle fut spécialement dirigée contre l'élément païen. C'était cet élément qu'il avait rencontré, quand, au temple de Notre-Dame d'Einsidlen, comme jadis à celui de la Diane des Éphésiens, une foule, accourue de toutes parts, se prosternait stupidement devant une idole couverte d'or.

Le réformateur de l'Allemagne proclama la grande doctrine de la justification par la foi, et par elle porta le coup de mort à la justice pharisaïque de Rome. Le réformateur de la Suisse le fit sans doute aussi; l'incapacité de l'homme de se sauver lui-même forme la base de l'œuvre de tous les réformateurs. Mais Zwingle fit encore autre chose; il établit l'existence et l'action souveraine, universelle et exclusive de Dieu, et il porta ainsi une mortelle atteinte au culte païen de Rome.

Le catholicisme romain avait élevé l'homme et abaissé Dieu. Luther abaissa l'homme et Zwingle releva Dieu.

Ces deux tâches, qui furent spécialement, mais non exclusivement, les leurs, se complétaient l'une l'autre. Celle de Luther jeta les fondements de l'édifice; celle de Zwingle en posa le faîte.

Il était réservé à un génie plus vaste encore d'imprimer, des bords du Léman, ces deux caractères à l'ensemble de la réforme (1).

Mais tandis que Zwingle avançait ainsi à grands pas à la tête de la confédération, les dispositions des cantons devenaient toujours plus hostiles. Le gouvernement zuricois sentait la nécessité de pouvoir s'appuyer sur le peuple. Le peuple, c'est-à-dire l'assemblée des croyants, était d'ailleurs, selon les principes de Zwingle, la puissance la plus élevée à laquelle on dût en appeler sur la terre. Le conseil résolut de sonder l'opinion, et ordonna aux baillis de demander à toutes les communes si elles étaient prêtes à tout endurer pour notre Seigneur Jésus-Christ, « qui, disait le conseil, a « donné pour nous, pécheurs, sa vie et son « sang (2). » Tout le canton avait suivi attentivement la marche de la réformation dans la ville; et en bien des lieux, les maisons des paysans étaient devenues des écoles chrétiennes, où l'on lisait les saintes Écritures.

La proclamation du conseil, lue dans toutes les communes, fut reçue par elles avec enthousiasme. « Que nos seigneurs, répondirent-elles, demeu« rent courageusement attachés à la parole de « Dieu : nous les aiderons à la maintenir (3); et si « l'on veut leur faire de la peine, nous leur porte« rons secours en braves concitoyens. » Les campagnards de Zurich montrèrent alors, comme ils l'ont montré naguère, que la force de l'Église est dans le peuple chrétien.

Mais le peuple n'était pas seul. L'homme que Dieu avait mis à sa tête répondait dignement à son appel. Zwingle se multipliait pour le service de Dieu. Tous ceux qui, dans les cantons helvétiques, enduraient quelque persécution pour l'Évangile s'adressaient à lui (4). La responsabilité des affaires, le soin des églises, les soucis du combat glorieux qui s'engageait dans toutes les vallées de la Suisse, pesaient sur l'évangéliste zuricois (5). A Wittemberg, on apprenait avec joie son courage. Luther et Zwingle étaient deux grandes lumières placées dans la haute et la basse Allemagne; et la doctrine du salut, annoncée par eux avec tant de force, remplissait les vastes contrées qui descendent des hauteurs des Alpes jusqu'aux rives de la mer Baltique et de la mer du Nord.

V

Nouvelle opposition. — Enlèvement d'Œxlin. — La famille des Wirth. — La populace au couvent d'Ittingen. — La diète de Zoug. — Les Wirth sont saisis et livrés à la diète. — Condamnation.

La Parole de Dieu ne pouvait envahir ainsi de vastes contrées, sans que ses triomphes remplissent

(1) Litterarischer Anzeiger 1840, n° 27.

(2) Der sin rosenfarw blüt alein fur uns arme Sünder vergossen hat. (Bull. Chr., p. 180.)

(3) Meine Herrn sollten auch nur dapfer bey dem Gottsworte verbleiben. (Fussl. Beytr. IV, p. 107, où se trouvent les réponses de toutes les communes.)

(4) Scribunt ex Helvetiis fermè omnes qui propter Christum premuntur. (Zw. Epp., p. 348.)

(5) Negotiorum strepitus et ecclesiarum curæ ita me undique quatiunt. (Ibid.)

d'indignation le pape dans son palais, les curés dans leurs presbytères et les magistrats suisses dans leurs conseils. Leur terreur augmentait chaque jour. Le peuple était consulté ; le peuple chrétien redevenait quelque chose dans l'Église chrétienne, et on en appelait à ses sympathies et à sa foi, au lieu d'en appeler aux décrets de la chancellerie romaine !... Une attaque aussi redoutable demandait une résistance plus formidable encore. Le 18 avril, le pape adressa un bref aux confédérés, et la diète assemblée à Zoug, au mois de juillet, cédant aux pressantes exhortations du pontife, envoya à Zurich, à Schaffouse et à Appenzel, une députation chargée de déclarer à ces États la ferme résolution où elle était de détruire la nouvelle doctrine, et de poursuivre ses adhérents dans leurs biens, dans leurs honneurs et même dans leur vie. Ce ne fut pas sans émotion que Zurich entendit cet avertissement ; mais on y répondit avec fermeté que, dans les choses de la foi, on n'obéirait qu'à la Parole de Dieu. A l'ouïe de cette réponse, Lucerne, Schwitz, Uri, Underwald, Fribourg et Zoug frémirent de colère, et, oubliant la réputation et la force que l'accession de Zurich avait jadis apportées à la confédération naissante, oubliant la préséance qui lui avait aussitôt été accordée, les serments simples et solennels qui lui avaient été prêtés, et tant de victoires et de revers communs, ces États déclarèrent qu'ils ne siégeraient plus en diète avec Zurich. Ainsi en Suisse, comme en Allemagne, c'étaient les partisans de Rome qui rompaient les premiers l'unité fédérale. Mais des menaces, des ruptures d'alliance ne suffisaient pas encore. Le fanatisme des cantons demandait du sang ; et l'on vit bientôt avec quelles armes la papauté prétendait combattre la Parole de Dieu.

Un ami de Zwingle, l'excellent OExlin (1), était pasteur à Burg, près de Stein, sur le Rhin. Le bailli Am-Berg, qui avait paru écouter avec joie l'Évangile (2), voulant obtenir ce bailliage, avait promis aux hommes puissants de Schwitz de détruire la foi nouvelle. Oexlin, quoiqu'il n'appartînt pas à sa juridiction, était le premier contre qui il devait sévir.

Dans la nuit du 7 juillet 1524, on frappe vers minuit à la porte du pasteur ; on entre ; c'étaient les soldats du bailli ; ils se saisissent de lui et l'emmènent prisonnier, malgré ses cris. Oexlin, de son côté, croyant qu'on veut l'assassiner, crie au meurtre ; les habitants se lèvent effrayés, et bientôt il y a dans tout le village un affreux tumulte qui retentit jusqu'à Stein. La sentinelle qui se trouvait de garde au château de Hohenklingen tire le canon d'alarme ; le tocsin sonne, et les habitants de Stein, de Stammheim et des lieux environnants sont en quelques moments debout, et s'informent, au milieu des ténèbres, de ce qui arrive dans le pays.

A Stammheim se trouvait le vice-bailli Wirth, dont les deux fils aînés, Adrien et Jean, jeunes prêtres pleins de piété et de courage, prêchaient avec entraînement l'Évangile. Jean surtout, rempli de foi, était prêt à donner sa vie pour celui qui l'avait sauvé. C'était une famille patriarcale. La mère, Anna, qui avait donné au bailli de nombreux enfants et les avait élevés dans la crainte de Dieu, était vénérée pour ses vertus dans toute cette contrée. A l'ouïe du tumulte de Burg, le père et les deux fils aînés sortent aussi de leur maison. Le père voit avec indignation que le bailli de Frauenfeld a fait un acte d'autorité contraire à la législation du pays. Les fils apprennent avec douleur que leur frère, leur ami, celui dont ils aiment à suivre les bons exemples, est enlevé comme un criminel. Chacun d'eux saisit une hallebarde, et malgré les craintes d'une épouse, d'une mère pleine de tendresse, le père et les deux fils se joignent à la troupe des bourgeois de Stein, décidés à délivrer leur pasteur. Malheureusement une foule de ces hommes sans aveu qui surgissent partout dès qu'il y a quelque trouble, se mettent aussi en marche ; on poursuit les sergents du bailli ; ceux-ci, entendant le tocsin et les cris d'alarme, précipitent leurs pas, traînent après eux leur victime et mettent bientôt la Thur entre eux et leurs adversaires.

Les gens de Stein et de Stammheim, arrivés sur le bord de l'eau, et ne trouvant rien pour passer la rivière, s'arrêtèrent là, et résolurent d'envoyer une députation à Frauenfeld. « Ah ! disait le bailli « Wirth, le pasteur de Stein nous est si cher, que « je donnerais volontiers pour lui mes biens, ma « liberté et jusqu'à mes propres entrailles (3). » La populace, se trouvant près du couvent des chartreux d'Ittingen, qui passaient pour exciter la tyrannie du bailli Am-Berg, y entra et s'établit au réfectoire. Bientôt la tête tourna à ces misérables, et des scènes de désordre s'ensuivirent. Wirth les supplia, mais en vain, de sortir du couvent (4) ; il courut risque d'être maltraité par eux. Son fils Adrien s'arrêta hors du cloître. Jean y entra ; mais, affligé de ce qu'il y vit, il en sortit aussitôt (5). Les paysans enivrés se mirent à parcourir les caves et les greniers, à briser les meubles et à brûler les livres.

(1) Voyez livre VIII, chap. V.

(2) Der war anfangs dem Evangelio günstig. (Bull. Chr., p. 180.)

(3) Sunder die Kuttlen im Buch fur in wagen. (Ibid., p. 193.)

(4) Und badt sy um Gottes willen uss dem Kloster zu gand. (Bull. Chr., p. 183.)

(5) Dan es im leid was. (Ibid., p. 195.)

La nouvelle de ces désordres étant parvenue à Zurich, des députés du conseil accoururent et ordonnèrent aux ressortissants du canton de retourner dans leurs foyers, ce qui eut lieu. Mais une foule de Thurgoviens, attirés par le tumulte, s'installèrent dans le couvent, pour y faire bonne chère. Tout à coup le feu éclata sans qu'on sût comment, et le monastère fut réduit en cendres.

Cinq jours après, les députés des cantons se réunirent à Zoug. On n'entendait dans l'assemblée que des cris de vengeance et de mort. « Marchons à « étendards déployés sur Stein et sur Stammheim, « disait-on, et frappons de l'épée leurs habitants. » Le vice-bailli et ses deux fils étaient depuis longtemps, à cause de leur foi, les objets d'une haine particulière. « Si quelqu'un est coupable, dit le « député de Zurich, il doit être puni, mais selon « les lois de la justice et non par violence. » Vadian, député de Saint-Gall, appuya cet avis. Alors l'avoyer Jean Hug, de Lucerne, ne se contenant plus, s'écria avec d'affreuses malédictions (1) : « L'hérétique « Zwingle est le père de toutes ces révoltes; et toi, « docteur de Saint-Gall, tu favorises son infâme « cause, et tu l'aides à la faire triompher... Tu ne « dois plus siéger parmi nous ! » Le député de Zoug s'efforça de rétablir la paix, mais en vain. Vadian sortit, et comme des gens du peuple en voulaient à sa vie, il quitta la ville en secret et arriva par des chemins détournés au couvent de Cappel.

Zurich, décidé à réprimer tout désordre, résolut de faire provisoirement saisir ceux que désignait la colère des confédérés. Wirth et ses fils étaient paisiblement à Stammheim. « Jamais les ennemis « de Dieu ne pourront vaincre ses amis, » disait, du haut de la chaire, Adrien Wirth. On informa le père du sort qui l'attendait, et on le supplia de s'enfuir avec ses fils. « Non, dit-il; me confiant en Dieu, « je veux attendre les sergents. » Et quand les soldats se présentèrent chez lui : « Messeigneurs de « Zurich, dit-il, eussent pu s'épargner tant de peine : « ils n'avaient qu'à m'envoyer un enfant, j'aurais « obéi (2). » Les trois Wirth furent conduits dans les prisons de Zurich. Rutiman, bailli de Nussbaum, partagea leur sort. On les examina avec soin, mais on ne trouva rien à reprendre dans la conduite qu'ils avaient tenue.

Dès que les députés des cantons eurent appris l'emprisonnement de ces quatre citoyens, ils demandèrent qu'on les envoyât à Bade, et ils donnèrent ordre, en cas de refus, de marcher sur Zurich, afin de les enlever. « C'est à Zurich, répondirent les « députés de cet État, qu'il appartient de connaître « si ces hommes sont coupables ou non; et nous « n'avons trouvé aucune faute en eux. » Alors les députés des cantons s'écrièrent : « Voulez-vous « nous les livrer ? Répondez oui ou non, rien de « plus. » Deux députés de Zurich montèrent à cheval et se rendirent en toute hâte auprès de leurs commettants.

A leur arrivée, toute la ville fut dans une grande agitation. Si l'on refusait les prisonniers, les confédérés viendraient les chercher les armes à la main; et si on les livrait... c'était consentir à leur mort. Les avis étaient partagés; Zwingle se prononçait pour le refus. « Zurich, disait-il, doit demeurer « fidèle à ses constitutions. » Enfin on crut avoir trouvé un terme moyen. « Nous vous remettrons « les prisonniers, dit-on à la diète, mais à condition « que vous ne les examinerez que sur l'affaire d'It- « tingen et non sur leur foi. » La diète accéda à cette proposition; et le vendredi avant la Saint-Barthélemy (août 1524), les trois Wirth et leur ami, accompagnés de quatre conseillers d'État et de quelques hommes armés, sortirent de Zurich.

L'affliction était générale; on prévoyait le sort qui attendait ces deux vieillards et ces deux jeunes hommes. On n'entendait sur leur passage que des sanglots. « Hélas ! s'écrie un contemporain, quelle « marche douloureuse (3) ! » Les églises se remplirent. « Dieu, s'écria Zwingle, Dieu nous punira. « Ah ! prions-le du moins de communiquer sa « grâce à ces pauvres prisonniers et de les fortifier « dans la foi (4). »

Le vendredi soir, les accusés arrivèrent à Bade, où une foule immense les attendait. On les conduisit d'abord dans une auberge, puis à la prison. Ils avaient peine à avancer, tant le peuple les serrait de près pour les voir. Le père, qui marchait en tête, se tourna vers ses fils et leur dit avec douceur : « Voyez, mes chers enfants, nous sommes, comme « le dit l'apôtre, des gens dévoués à la mort, ser- « vant de spectacle au monde, aux anges et aux « hommes (I. Cor. IV, 9). » Puis apercevant dans la foule son ennemi mortel, le bailli Am-Berg, cause de tous ses malheurs, il alla à lui et lui tendit la main, bien que le bailli se détournât : « Dieu vit « dans le ciel et il sait toutes choses, » dit-il avec calme en lui serrant la sienne.

L'enquête commença le lendemain; le bailli Wirth fut amené le premier. On le mit à la torture, sans respect pour son caractère et pour son âge; mais il persista à déclarer qu'il était innocent du pillage et de l'incendie d'Ittingen. On l'accusa alors d'avoir détruit une image représentant sainte Anne... On

(1) Mit fluchen und wüten. (Bull. Chr., p. 184.)

(2) Dann hättind sy mir ein Kind geschickt... (Ibid., p. 186.)

(3) O weh ! was elender Fahrt war das ! (Bern. Weyss. Fussl. Beyt. IV, p. 56.)

(4) Sy troste und in warem glouben starckte. (Bull. Chr., p. 188.)

ne put rien établir à la charge des autres prisonniers, si ce n'est qu'Adrien Wirth était marié et prêchait à la manière de Zwingle et de Luther; et que Jean Wirth avait donné le saint sacrement à un malade sans cierge et sans sonnette (1).

Mais plus leur innocence éclatait, plus augmentait la rage de leurs adversaires. Depuis le matin jusqu'à midi on fit subir une cruelle torture au vieillard; ses larmes ne purent attendrir ses juges, Jean Wirth fut encore plus cruellement tourmenté. « Dis-nous, lui demandait-on au milieu de ses douleurs, d'où te vient ta foi hérétique? Est-ce de « Zwingle ou d'un autre? » Et comme il s'écriait : « O Dieu miséricordieux et éternel, viens à mon « aide et me console! » — « Eh bien, lui dit un « des députés, où est maintenant ton Christ? » Quand Adrien parut, Sébastien de Stein, député de Berne, lui dit : « Jeune homme, dis-nous la vé« rité; car si tu refuses de la dire, je te jure par « ma chevalerie que j'ai acquise dans les lieux « mêmes où Dieu a souffert le martyre, que nous « t'ouvrirons les veines l'une après l'autre. » Alors on attacha le jeune homme à une corde, et comme on le hissait en l'air : « Mon petit monsieur, lui dit « Stein avec un sourire diabolique, voilà notre pré« sent de noces (2) », faisant allusion au mariage du jeune ministre du Seigneur.

L'instruction finie, les députés retournèrent dans leurs cantons pour faire leur rapport et ne revinrent qu'après quatre semaines. La femme du bailli, la mère des deux jeunes prêtres, se rendit à Bade, un enfant en bas âge dans les bras, pour intercéder auprès des juges. Jean Escher de Zurich l'accompagnait comme avocat. Voyant parmi les juges le landamman de Zoug, Jérôme Stocker, qui avait été bailli à deux reprises à Frauenfeld : « Landam« man! lui dit-il, vous connaissez le bailli Wirth; « vous savez qu'il a été un honnête homme toute sa « vie? » — « Tu dis vrai, mon cher Escher, ré« pondit Stocker, il n'a jamais fait de mal à per« sonne; concitoyens et étrangers ont toujours été « accueillis avec bonté à sa table; sa maison res« semblait à un couvent, à une auberge et à un « hôpital (3). Aussi s'il avait volé ou assassiné, je « ferais tous mes efforts pour obtenir sa grâce. Mais « puisqu'il a brûlé sainte Anne, la grand'mère du « Christ, il faut qu'il meure!... » — « Dieu ait « pitié de nous! » s'écria Escher.

On ferma les portes; c'était le 28 septembre, et les députés de Berne, de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Underwald, de Zoug, de Glaris, de Fribourg et de Soleure, ayant procédé au jugement à huis clos, selon leur usage, condamnèrent à mort le bailli Wirth, son fils Jean, qui était le plus ferme dans sa foi et qui paraissait avoir entraîné les autres, et le bailli Rutiman. Ils accordèrent Adrien, le second des fils, aux pleurs de sa mère.

On se rendit à la tour pour chercher les prisonniers : « Mon fils, dit le père à Adrien, ne vengez « jamais notre mort, bien que nous n'ayons pas « mérité le supplice... » Adrien versa d'abondantes larmes. « Mon frère, lui dit Jean, la croix de Christ « doit toujours suivre sa Parole (4). »

Après la lecture du jugement, on conduisit ces trois chrétiens en prison; Jean Wirth marchait le premier, les deux vice-baillis venaient après, et un vicaire les suivait. Comme ils passaient sur le pont du château, où se trouvait une chapelle consacrée à saint Joseph : « Prosternez-vous et invoquez les « saints, » dit le prêtre aux deux vieillards. Jean Wirth, qui était en avant, se retournant à ces mots, s'écria : « Mon père, demeurez ferme. Vous savez « qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et « les hommes, savoir Jésus-Christ. — Certaine« ment, mon fils, répondit le vieillard, et avec le « secours de sa grâce, je lui demeurerai fidèle « jusqu'à la fin. » Alors ils se mirent tous trois à prononcer la prière du Seigneur : « Notre « père qui es aux cieux... » Puis ils passèrent le pont.

On les conduisit ensuite à l'échafaud. Jean Wirth, dont le cœur était rempli pour son père de la plus tendre sollicitude, lui fit ses adieux. « Mon bien« aimé père, lui dit-il, désormais tu n'es plus « mon père et je ne suis plus ton fils, mais nous « sommes frères en Christ notre Seigneur, pour le « nom duquel je dois endurer la mort (5). Aujour« d'hui, s'il plaît à Dieu, ô mon frère bien-aimé, « nous irons vers celui qui est notre père à tous. « Ne crains rien. » — « Amen! répondit le vieil« lard, et que le Dieu tout-puissant te bénisse, fils « bien-aimé, et mon frère en Christ! »

Ainsi, sur le seuil de l'éternité, prenaient congé l'un de l'autre ce fils et ce père, en saluant les temps nouveaux où des liens éternels allaient les unir. La plupart de ceux qui les entouraient versaient des larmes abondantes (6). Le bailli Rutiman priait en silence.

(1) On Kerzen, schellen und anders so bisshar geüpt ist. (Bull. Chr., p. 196.)

(2) Als man inn am folter seyl uffzog, sagt der zum Stein : Herrli, das ist die gaab die wir üch zu üwer Hussfrowen schänckend. (Ibid., p. 190.)

(3) Sin huss ist allwey gsin wie ein Kloster, wirtshuss und pitall. (Bull. Chr., p. 198.)

(4) Doch allwag das crütz darby. (Ibid.)

(5) Furohin bist du nitt me min Vatter und ich din sun, sondern wir sind brüdern in Christo. (Ibid., p. 204.)

(6) Des gnadens weyneten vil Luthen herzlich. (Ibid.)

Tous trois ayant mis le genou en terre, « au « nom de Christ, » furent décapités.

La multitude, en voyant sur leurs corps les traces de la torture, témoigna hautement sa douleur. Les deux baillis laissaient vingt-deux enfants et quarante-cinq petits-enfants. Anna dut payer douze couronnes d'or au bourreau qui avait ôté la vie à son mari et à son fils.

Ainsi le sang, et un sang pur, avait coulé. La Suisse et la réformation étaient baptisées du sang des martyrs. Le grand ennemi de l'Évangile avait fait son œuvre; mais, en la faisant, sa puissance s'était rompue. La mort de Wirth devait hâter les triomphes de la réformation.

VI

Abolition de la messe. — Songe de Zwingle. — Célébration de la cène. — Charité fraternelle.— Péché originel. — Les oligarques contre la réforme. — Attaques diverses.

On n'avait pas voulu procéder à l'abolition de la messe dans Zurich aussitôt après l'abolition des images; maintenant le moment paraissait arrivé.

Non-seulement les lumières évangéliques s'étaient répandues dans le peuple, mais encore les coups que frappaient les adversaires appelaient les amis de la Parole de Dieu à y répondre par des démonstrations éclatantes de leur inébranlable fidélité. Chaque fois que Rome élève un échafaud et fait tomber quelques têtes, la réformation élèvera la sainte Parole du Seigneur et fera tomber quelques abus. Quand Hottinger fut exécuté, Zurich abolit les images; maintenant que les têtes des Wirth ont roulé à terre, Zurich répondra par l'abolition de la messe. Plus Rome accroîtra ses cruautés, plus la réformation verra croître sa force.

Le 11 avril 1525, les trois pasteurs de Zurich se présentèrent, avec Mégandre et Oswald Myconius, devant le grand conseil et demandèrent qu'on rétablît la cène du Seigneur. Leur parole était grave (1); les esprits étaient recueillis; chacun sentait combien était importante la résolution que ce conseil était appelé à prendre. La messe, ce mystère qui depuis plus de trois siècles était l'âme de tout le culte de l'Église latine, devait être abolie; la présence corporelle de Christ devait être déclarée une illusion, et cette illusion même devait être enlevée au peuple; il fallait du courage pour s'y résoudre, et il se trouva dans le conseil des hommes que cette audacieuse pensée fit frémir. Joachim Am-Grüt, sous-secrétaire d'État, effrayé de la demande hardie des pasteurs, s'y opposa de tout son pouvoir. « Ces paroles : *Ceci est mon corps,* dit-il, « prouvent irrésistiblement que le pain est le corps « de Christ lui-même. » Zwingle fit remarquer qu'il n'y a pas d'autre mot dans la langue grecque que ἐστι (est) pour exprimer *signifie,* et il cita plusieurs exemples où ce mot est employé en un sens figuré. Le grand conseil, convaincu, n'hésita pas; les doctrines évangéliques avaient pénétré dans tous les cœurs; d'ailleurs, puisqu'on se séparait de l'Église de Rome, on trouvait une certaine satisfaction à le faire aussi complétement que possible et à creuser un abîme entre elle et la réformation. Le conseil ordonna donc l'abolition de la messe, et arrêta que le lendemain, jeudi saint, la cène se célébrerait conformément aux usages apostoliques.

Zwingle était vivement occupé de ces pensées, et le soir, quand il ferma les yeux, il cherchait encore des arguments à opposer à ses adversaires. Ce qui l'avait si fort occupé le jour se représenta à lui en songe. Il rêva qu'il disputait avec Am-Grüt et qu'il ne pouvait répondre à sa principale objection. Tout à coup un personnage se présenta à lui dans son rêve, et lui dit : « Pourquoi ne lui cites- « tu pas Exode XII, verset 11 : *Vous mangerez « l'agneau à la hâte, il est le passage* (*la pâque*) *de « l'Éternel.* » Zwingle se réveilla, sortit du lit, prit la traduction des Septante, et y trouva le même mot ἐστι (est) dont le sens ici, de l'aveu de tous, ne peut être que « *signifie.* »

Voici donc dans l'institution même de la Pâque, sous l'ancienne alliance, le sens que Zwingle réclame. Comment ne pas en conclure que les deux passages sont parallèles?

Le jour suivant, Zwingle prit ce passage pour texte de son sermon, et parla avec tant de force qu'il détruisit tous les doutes.

Cette circonstance qui s'explique si naturellement, et l'expression dont Zwingle se servit pour dire qu'il ne se rappelait pas l'apparence du personnage qu'il avait vu en songe (2), ont fait avancer que ce fut du diable que ce réformateur apprit sa doctrine.

Les autels avaient disparu; de simples tables couvertes du pain et du vin de l'eucharistie les remplaçaient, et une foule attentive se pressait à l'entour. Il y avait quelque chose de solennel dans cette multitude. Le jeudi saint, les jeunes gens; le vendredi, jour de la Passion, les hommes et les femmes; le jour de Pâques, les vieillards célébrèrent successivement la mort du Seigneur (3).

Les diacres lurent les passages des Écritures qui

(1) Und vermanlend die ernstlich. (Bull. Chr., p. 263.)

(2) Ater fuerit an albus nihil memini; somnium enim narro.

(3) Fusslin Beytr. IV, p. 64.

se rapportent à ce sacrement ; les pasteurs adressèrent au troupeau une pressante exhortation, invitant tous ceux qui, en persévérant dans le péché, souilleraient le corps de Jésus-Christ, à s'éloigner de cette cène sacrée ; le peuple se mit à genoux, on apporta le pain sur de grandes patènes ou assiettes en bois, et chacun en rompit un morceau ; on fit passer le vin dans des gobelets de bois : on croyait ainsi se rapprocher mieux de la cène primitive. La surprise ou la joie remplissaient tous les cœurs (1).

Ainsi la réforme s'opérait dans Zurich. La simple célébration de la mort du Seigneur semblait avoir répandu de nouveau dans l'Église l'amour de Dieu et l'amour des frères. Les paroles de Jésus-Christ étaient de nouveau esprit et vie. Tandis que les divers ordres et les divers partis de l'Église de Rome n'avaient cessé de se disputer entre eux, le premier effet de l'Évangile, en rentrant dans l'Église, était de rétablir la charité parmi les frères. L'amour des premiers siècles était rendu alors à la chrétienté. On vit des ennemis renoncer à des haines antiques et invétérées, et s'embrasser après avoir mangé ensemble le pain de l'eucharistie. Zwingle, heureux de ces touchantes manifestations, rendit grâces à Dieu de ce que la cène du Seigneur opérait de nouveau ces miracles de charité, que le sacrifice de la messe avait dès longtemps cessé d'accomplir (2).

« La paix demeure dans notre ville, s'écria-t-il ;
« parmi nous point de feinte, point de dissension,
« point d'envie, point de querelle. D'où peut venir
« un tel accord, si ce n'est du Seigneur et de ce
« que la doctrine que nous annonçons nous porte
« à l'innocence et à la paix (3) ? »

Il y avait alors charité et unité, quoiqu'il n'y eût pas uniformité. Zwingle, dans son « *Commentaire de la vraie et de la fausse religion,* » qu'il dédia à François I[er], en mars 1525, année de la bataille de Pavie (4), avait présenté quelques vérités de la manière la plus propre à les faire accueillir par la raison humaine, suivant en cela l'exemple de plusieurs des théologiens scolastiques les plus distingués. C'est ainsi qu'il avait appelé *maladie,* la corruption originelle, et réservé le nom de *péché* pour la transgression actuelle de la loi (5). Mais ces assertions, qui excitèrent quelques réclamations, ne nuisirent pourtant point à l'amour fraternel ; car Zwingle, tout en persistant à appeler le péché originel une maladie, ajouta que tous les hommes étaient perdus par ce mal, et que l'unique remède était Jésus-Christ (6). Il n'y avait donc ici aucune erreur pélagienne.

Mais, tandis que la célébration de la cène était accompagnée dans Zurich d'un retour à la fraternité chrétienne, Zwingle et ses amis avaient d'autant plus à soutenir au dehors l'irritation des adversaires. Zwingle n'était pas seulement un docteur chrétien, il était aussi un vrai patriote ; et nous savons avec quel zèle il combattait les capitulations, les pensions et les alliances étrangères. Il était convaincu que ces influences du dehors détruisaient la piété, aveuglaient la raison et semaient partout la discorde. Mais ses courageuses protestations devaient nuire aux progrès de la réforme. Dans presque tous les cantons, les chefs qui recevaient les pensions étrangères, et les officiers qui conduisaient au combat la jeunesse helvétique, formaient de puissantes factions, des oligarchies redoutables, qui attaquaient la réformation, non pas tant en vue de l'Église qu'à cause du préjudice qu'elle devait porter à leurs intérêts et à leurs honneurs. Déjà ils l'avaient emporté à Schwitz ; et ce canton où Zwingle, Léon Juda et Oswald Myconius avaient enseigné, et qui semblait devoir suivre la marche de Zurich, s'était tout à coup rouvert aux capitulations mercenaires et fermé à la réforme.

A Zurich même, quelques misérables, soulevés par des intrigues étrangères, attaquaient Zwingle au milieu de la nuit, jetaient des pierres contre sa maison, en brisaient les fenêtres et appelaient à grands cris « le roux Uli, le vautour de Glaris, » en sorte que Zwingle réveillé courait à son épée (7). Ce trait le caractérise.

Mais ces attaques isolées ne pouvaient paralyser le mouvement qui entraînait Zurich et qui commençait à ébranler la Suisse. C'étaient quelques cailloux jetés pour arrêter un torrent. Partout ses eaux grossissant menaçaient de vaincre les plus grands obstacles.

Les Bernois ayant déclaré aux Zuricois que plusieurs États avaient refusé de siéger à l'avenir avec eux en diète : « Eh bien ! » répondirent ceux de Zurich avec calme, et en levant, comme autrefois les hommes du Rutli, leurs mains vers le ciel,
« nous avons la ferme assurance que Dieu le Père,
« le Fils et le Saint-Esprit, au nom duquel la con-

(1) Mit grossem verwundern viler Lüthen und noch mit vil grössern fröuden der glöubigen. (Bull. Chr., p. 264.)

(2) Expositio fidei. (Zw. Opp. II, p. 241.)

(3) Ut tranquillitatis et innocentiæ studiosos reddat. (Zw. Epp., p. 390.)

(4) De verâ et falsâ religione commentarius. (Zw. Opp. III, p. 145-325.)

(5) Peccatum ergo *morbus* est cognatus nobis, quo fugimus aspera et gravia, sectamur jucunda et voluptuosa : secundo loco accipitur peccatum pro eo quod contrà legem fit. (Zw. Opp. III, p. 204.)

(6) Originali morbo perdimur omnes ; remedio verò quod contrà ipsum invenit Deus, incolumitati restituimur. (De peccato originali declaratio ad Urbanum Rhegium. (Ibid., p. 632.)

(7) Intereà surgere Zwinglius ad ensem suum. (Ibid., p. 411.)

« fédération a été formée, ne s'éloignera point de « nous, et nous fera à la fin siéger, par miséricorde, « à côté de sa majesté souveraine (1). » Avec une telle foi, la réforme n'avait rien à craindre. Mais remporterait-elle de semblables victoires dans les autres États de la confédération? Zurich ne demeurerait-il pas seul du côté de la Parole? Berne, Bâle, d'autres cantons encore, resteront-ils assujettis à la puissance de Rome? C'est ce que maintenant nous allons voir. Tournons-nous donc vers Berne, et étudions la marche de la réforme dans l'État le plus influent de la confédération.

VII

Berne. — Le prévôt de Watteville. — Premiers avantages de la réforme. — Haller au couvent. — Accusation et délivrance. — Le monastère de Konigsfeld. — Marguerite de Watteville à Zwingle. — Le couvent ouvert. — Deux champions opposés. — Clara May et le prévôt de Watteville.

Nulle part la lutte ne devait être aussi vive qu'à Berne, car l'Évangile y comptait à la fois de puissants amis et de redoutables adversaires. A la tête du parti de la réformation se trouvaient le banneret Jean de Weingarten, Barthélemy de May, membre du petit conseil, ses fils Wolfgang et Claudius, ses petits-fils Jacques et Benoît, et surtout la famille de Watteville. L'avoyer Jacques de Watteville, qui occupait depuis 1512 la première place de la république, avait lu de bonne heure les écrits de Luther et de Zwingle, et s'était souvent entretenu de l'Évangile avec Jean Haller, pasteur à Anseltingen, qu'il avait protégé contre ses persécuteurs.

Son fils Nicolas, âgé alors de trente et un ans, était depuis deux ans prévôt de l'Église de Berne, et jouissait comme tel, en vertu d'ordonnances papales, de grands priviléges; aussi Berthold Haller l'appelait-il « notre évêque (2). »

Les prélats et le pape s'efforçaient à l'envi de le lier aux intérêts de Rome (3); et tout paraissait devoir l'éloigner de la connaissance de l'Évangile; mais l'action de Dieu fut plus puissante que les flatteries des hommes. Watteville fut converti des ténèbres à la douce lumière de l'Évangile, dit Zwingle (4). Ami de Berthold Haller, il lisait toutes les lettres que celui-ci recevait de Zwingle, et il ne pouvait assez en témoigner son admiration (5).

L'influence des deux de Watteville, qui se trouvaient à la tête, l'un de l'État, l'autre de l'Église, devait, ce semble, entraîner la république. Mais le parti opposé n'était pas moins puissant.

On remarquait parmi ses chefs le schultheiss d'Erlach, le banneret Willading, et plusieurs patriciens, dont les intérêts étaient les mêmes que ceux des couvents placés sous leur administration. Derrière ces hommes influents était un clergé ignorant et corrompu, qui appelait la doctrine évangélique « une invention de l'enfer. » « Chers confédé- « rés, » dit au mois de juillet, en pleine assemblée, le conseiller de Mullinen, « prenez garde que cette « réformation ne nous gagne; on n'est pas en sû- « reté à Zurich dans sa propre maison, et il faut « des hommes d'armes pour s'y défendre. » En conséquence on fit venir à Berne le lecteur des dominicains de Mayence, Jean Heim, qui se mit à déployer, du haut des chaires, contre la réforme, toute l'éloquence de saint Thomas (6).

Ainsi les deux partis étaient rangés l'un contre l'autre; la lutte paraissait inévitable, et déjà l'issue n'en semblait pas douteuse. En effet, une foi commune unissait une partie du peuple aux familles les plus distinguées de l'État. Berthold Haller s'écriait, plein de confiance en l'avenir: « A moins que la « colère de Dieu ne se tourne contre nous, il est « impossible que la Parole du Seigneur soit bannie « de cette ville, car les Bernois ont faim (7). »

Bientôt deux actes du gouvernement parurent faire pencher la balance du côté de la réforme. L'évêque de Lausanne ayant annoncé une visite épiscopale, le conseil lui fit dire par le prévôt de Watteville qu'il eût à s'en abstenir (8). Et en même temps, les conseils de Berne rendirent une ordonnance, qui, tout en accordant en apparence quelque chose aux ennemis de la réforme, en consacrait les principes. Ils arrêtèrent qu'on prêcherait exclusivement, librement, ouvertement, le saint Évangile et la doctrine de Dieu, telle qu'elle pouvait être établie par les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qu'on s'abstiendrait de toute doctrine, dispute ou écrit provenant de Luther ou d'autres docteurs (9). La surprise des adversaires de la réforme fut grande, quand ils virent les ministres évangéliques en appeler hautement à cette ordonnance. Cet arrêté, qui

(1) Bey ihm zuletzt sitzen... (Kirchhofer Ref. v. Bern. p. 55.)

(2) Episcopus noster *Vadivillius*. (Zw. Epp., p. 285.)

(3) Tantum favoris et amicitiæ quæ tibi cum tanto summorum pontificum et potentissimorum episcoporum cœtu hactenus intercessit. (Zw. Opp. I, anc. ed. lat., p. 305.)

(4) Ex obscuris ignorantiæ tenebris in amœnam Evangelii lucem productum. (Ibid.)

(5) Epistolas tuæ et eruditionis et humanitatis testes locupletissimas... (Zw. Epp., p. 287.)

(6) Suo Thomistico Marte omnia invertere. (Ibid.)

(7) Famem verbi Bernates habent. (Ibid., p. 295.)

(8) Ut nec oppidum, nec pagos Bernatum visitare prætendat omninò. (Ibid.)

(9) Alein das heilig Evangelium und die leer Gottes frey, offentlich und unverborgen. (Bull. Chr., p. 111.)

fut la base de tous ceux qui suivirent, commença légalement la réforme dans Berne. Il y eut dès lors plus de décision dans la marche de cet État, et Zwingle, dont le regard était attentif à tout ce qui se passait dans la Suisse, put écrire au prévôt de Watteville : « Tous les chrétiens sont dans la joie, « à cause de cette foi que la pieuse ville de Berne « vient de recevoir (1). » « La cause est celle de « Christ, » s'écrièrent les amis de l'Évangile (2); et ils s'y consacrèrent avec plus de courage encore.

Les adversaires de la réforme, alarmés de ces premiers avantages, serrèrent leurs rangs, et résolurent de porter un coup qui leur assurât la victoire. Ils conçurent le projet de se débarrasser de ces ministres, dont l'audacieuse parole renversait les plus antiques coutumes; et bientôt une occasion favorable se présenta. Il y avait à Berne, à la place où se trouve maintenant l'hôpital de l'Ile, un couvent de religieuses de Saint-Dominique, consacré à saint Michel. Le jour de cet archange (29 septembre) était pour le monastère une grande fête. Plusieurs ecclésiastiques s'y rendirent cette année, entre autres Wittenbach, de Bienne, Sébastien Meyer et Berthold Haller. Étant entrés en conversation avec les religieuses, parmi lesquelles se trouvait Clara, fille de Claudius May, l'un des appuis de la réformation : « Les mérites de l'état monastique « sont imaginaires, lui dit Haller, en présence de « sa grand'mère, et le mariage est un état honorable, institué de Dieu même. » Quelques nonnes auxquelles Clara raconta les discours de Berthold, en poussèrent des cris d'effroi. « Haller prétend, « dit-on bientôt dans la ville, que toutes les reli« gieuses sont des enfants du diable... » L'occasion que les ennemis de la réforme cherchaient était trouvée; ils se présentèrent au petit conseil; ils rappelèrent une ancienne ordonnance qui portait que quiconque enlèverait une religieuse du monastère perdrait la tête, et ils demandèrent qu'on « adoucît la sentence, » et que, sans entendre les trois ministres, on se contentât de les bannir à perpétuité. Le petit conseil accorda la demande, et la chose fut promptement portée au grand conseil.

Ainsi Berne allait être privée de ses réformateurs; les intrigues du parti papal avaient le dessus. Mais Rome, qui triomphait quand elle s'adressait aux oligarques, était battue devant le peuple ou ses représentants. A peine les noms de Haller, de Meyer, de Wittenbach, ces hommes que la Suisse entière vénérait, eurent-ils été prononcés dans le grand conseil, qu'il se manifesta une opposition puissante contre le petit conseil et le clergé. « Nous ne pou« vons, s'écria Tillmann, condamner ces accusés « sans les entendre!... Leur témoignage vaut bien « le témoignage de quelques femmes. » Les ministres furent donc appelés. On ne savait comment se tirer de cette affaire. « Croyons-en l'un et l'autre « parti, » dit enfin Jean de Weingarten. Ainsi fut fait; on renvoya les ministres de la plainte, en les invitant pourtant à se mêler de leur chaire et non du cloître. Mais la chaire leur suffisait. Les efforts des adversaires avaient tourné à leur honte. C'était une grande victoire pour la réforme. Aussi l'un des patriciens s'écria-t-il : « Maintenant tout est dit, il « faut que l'affaire de Luther marche (3). »

Elle marchait en effet, et dans les lieux même où l'on s'y fût le moins attendu. A Konigsfeld, sur l'Aar, près du château de Hapsbourg, s'élevait un monastère tout rempli de la magnificence monacale du moyen âge, et où reposaient les cendres de plusieurs membres de cette maison illustre, qui donna tant d'Empereurs à l'Allemagne. Les plus grandes familles de la Suisse et de la Souabe y faisaient prendre le voile à leurs filles. C'était non loin de là que, le 1er mai 1308, l'empereur Albert était tombé sous les coups de son neveu Jean de Souabe; et les beaux vitraux de l'église de Konigsfeld représentaient les horribles supplices dont on avait poursuivi les parents et les vassaux des coupables. Catherine de Waldbourg-Truchsess, abbesse du couvent à l'époque de la réformation, comptait parmi ses religieuses Béatrix de Landenberg, sœur de l'évêque de Constance, Agnès de Mullinen, Catherine de Bonnstetten et Marguerite de Watteville, sœur du prévôt. La liberté dont jouissait ce couvent, qui, dans des temps antérieurs, avait favorisé de coupables désordres, permit d'y faire pénétrer les saintes Ecritures, les écrits de Luther et de Zwingle; et bientôt une vie nouvelle en changea entièrement l'aspect. Près de cette cellule, où s'était retirée la reine Agnès, fille d'Albert, après s'être baignée dans des torrents de sang, comme dans une « rosée de mai, » et où, filant de la laine ou brodant des ornements d'église, elle avait mêlé des exercices de dévotion à des pensées de vengeance, Marguerite de Watteville n'avait que des pensées de paix, lisait les Écritures, et composait de plusieurs ingrédients salutaires un électuaire excellent. Puis, se recueillant dans sa cellule, la jeune nonne prenait la hardiesse d'écrire au docteur de la Suisse. Sa lettre montre mieux que beaucoup de réflexions ne pourraient le faire, l'esprit chrétien qui se trouvait dans ces pieuses femmes, de nos jours encore si fort calomniées.

(1) Alle Christen sich allenthalben fröuwend des glaubens.. (Zw. Opp. I, p. 426.)

(2) Christi negotium agitur. (Zw. Epp. 9 mai 1523.)

(3) Es ist nun gethan. Der Lutherische Handel muss vorgehen. (Anshelm. Wirtz. K. G. V, p. 290.)

« Que la grâce et la paix, dans le Seigneur Jésus, « vous soient toujours données et multipliées par « Dieu le Père céleste, » disait à Zwingle la nonne de Konigsfeld. « Très-savant, révérend et bien cher « monsieur, je vous conjure de ne pas prendre en « mauvaise part la lettre que je vous écris. L'amour « qui est en Christ me presse de le faire, surtout « depuis que j'ai appris que la doctrine du salut « croît de jour en jour par votre prédication de la « Parole de Dieu. C'est pourquoi je présente mes « louanges au Dieu éternel, de ce qu'il nous a éclai- « rés de nouveau et nous a envoyé, par son Saint- « Esprit, tant de hérauts de sa sainte Parole ; et « en même temps je lui offre d'ardentes prières « pour qu'il vous revête de sa force, vous et tous « ceux qui annoncent sa bonne nouvelle, et pour « que, vous armant contre tous les ennemis de la « vérité, il fasse croître dans tous les hommes son « verbe divin. Très-savant monsieur, j'ose envoyer « à Votre Révérence cette petite marque de mon af- « fection ; veuillez ne pas la mépriser, car c'est la « charité chrétienne qui vous l'offre. Si cet élec- « tuaire vous fait du bien et que vous en désiriez « davantage, faites-le-moi connaître ; car ce serait « une grande joie pour moi que de faire quelque « chose qui vous fût agréable ; et ce n'est pas moi « seulement qui pense ainsi, mais toutes celles qui « aiment l'Évangile dans notre couvent de Konigs- « feld. Elles présentent à Votre Révérence leurs « salutations en Jésus-Christ, et toutes ensemble « nous vous recommandons sans cesse à sa très- « puissante garde (1).

« Le samedi avant *Lætare*, 1525. »

Telle fut la pieuse lettre que la nonne de Konigsfeld écrivit au docteur de la Suisse.

Un couvent, dans lequel la lumière évangélique avait ainsi pénétré, ne pouvait persévérer longtemps dans les pratiques de la vie monacale. Marguerite de Watteville et ses sœurs, persuadées qu'elles pourraient mieux servir Dieu dans leurs familles que dans le cloître, demandèrent à en sortir. Le conseil de Berne effrayé voulut d'abord mettre ces nonnes à la raison, et le provincial et l'abbesse employèrent tour à tour les menaces et les promesses ; mais les sœurs Marguerite, Agnès, Catherine, et leurs amies, se montrèrent inébranlables. Alors on adoucit la règle du couvent, on exempta les nonnes des jeûnes et des matines, et on augmenta leur bénéfice. « Ce « n'est pas, répondirent-elles au conseil, la liberté « de la chair que nous demandons, c'est celle de « l'esprit. Nous, vos pauvres et innocentes prison- « nières, nous demandons qu'on ait pitié de nous ! » — « *Nos* prisonnières, *nos* prisonnières ! s'écria le « banneret Krauchthaler, je ne veux pas qu'elles « soient mes prisonnières ! » Cette parole de l'un des plus fermes appuis des couvents décida le conseil ; le couvent fut ouvert ; et peu après, Catherine de Bonnstetten épousa Guillaume de Diesbach.

Cependant, loin de se ranger franchement du côté des réformateurs, Berne tenait un certain milieu et s'appliquait à suivre un système de bascule. Une occasion fit bientôt ressortir cette marche mitoyenne. Sébastien Meyer, lecteur des franciscains, publia une rétractation des erreurs romaines, qui fit grande sensation, et où, peignant la vie des couvents, il disait : « On y vit plus impurement, on y « tombe plus fréquemment, on s'y lève plus tar- « divement, on y marche plus incertainement, « on s'y repose plus dangereusement, on y a « pitié plus rarement, on y est lavé plus lente- « ment, on y meurt plus désespérément et l'on y « est condamné plus durement (2). » Au moment où Meyer se prononçait ainsi contre les cloîtres, Jean Heim, lecteur des dominicains, s'écriait, du haut des chaires : « Non ! Christ n'a pas, comme « les évangéliques l'enseignent, satisfait une fois « pour toutes à son père. Il faut encore que chaque « jour Dieu soit réconcilié avec les hommes par le « sacrifice de la messe et les bonnes œuvres. » Deux bourgeois qui se trouvaient dans le temple l'interrompirent en disant : « Ce n'est pas vrai ! » Aussitôt grand bruit dans l'église ; Heim restait muet ; plusieurs le pressaient de continuer, mais il descendit de la chaire sans finir son discours. Le lendemain, le grand conseil frappa à la fois Rome et la réforme ; il renvoya de la ville les deux grands controversistes, Meyer et Heim. « Ils ne sont ni « clairs, ni troubles (3), » disait-on des Bernois, en se servant d'un mot à double sens ; *Luther* voulant dire *clair* en vieux allemand (4).

Mais en vain voulait-on étouffer la réforme dans

(1) Cujus præsidio auxilioque præsentissimo, nos vestram dignitatem assiduè commendamus. (Zw. Epp., p. 280.)

(2) Langsamer gereinigel, verzweifelter stirbt, härter verdammet. (Kirchhofer, Reform. v. Bern., p. 48.)

(3) Dass sie weder luther noch trüb seyen. (Kirchhofer's Ref. v. Bern., p. 50.)

(4) Des écrivains romains, et en particulier M. de Haller, ont cité, d'après Salat et Tschudi, ennemis de la réformation, une prétendue lettre de Zwingle adressée dans ce temps à Kolb à Berne. La voici.

« Salut et bénédiction de Dieu notre Seigneur. Cher François, « allez doucement dans l'affaire ; ne jetez d'abord à l'ours qu'une « poire aigre parmi plusieurs douces, ensuite deux, puis trois ; « et quand il aura commencé à les manger, jetez-lui-en toujours « davantage : aigres et douces, pêle-mêle ; enfin secouez entiè- « rement le sac ; molles, dures, douces, aigres et crues, il les « mangera toutes, et ne permettra plus qu'on les lui ôte ni qu'on « le chasse. Zurich, lundi avant Saint-George, 1525.

« Votre serviteur en Christ, ULRICH ZWINGLE. »

Des raisons décisives s'opposent à ce qu'on admette l'authen-

Berne. Elle faisait de toutes parts des progrès. Les religieuses du monastère de l'Ile avaient gardé le souvenir de la visite de Haller. Clara May et plusieurs de ses amies, se demandant avec anxiété ce qu'elles devaient faire, écrivirent au savant Henri Bullinger. « Saint Paul, répondit celui-ci, prescrit « aux jeunes femmes, non de faire des vœux, mais « de se marier, et de ne pas vivre dans l'oisiveté, « sous une fausse apparence de piété. (1 Timothée, « chap. V, v. 13, 14.) Suivez Jésus dans l'humi- « lité, la charité, la patience, la pureté et l'honnê- « teté (1). » Clara, invoquant le secours d'en haut, résolut de suivre ce conseil et de quitter une vie contraire à la Parole de Dieu, inventée par les hommes et pleine de séductions et de péchés. Son père Barthélemi, qui avait passé cinquante années sur les champs de bataille et dans les conseils, apprit avec joie la résolution de sa fille. Clara quitta le couvent.

Le prévôt Nicolas de Watteville, que tous ses intérêts liaient à la hiérarchie romaine, et qui devait être porté sur le premier siége épiscopal vacant en Suisse, renonça aussi à ses titres, à ses revenus et à ses espérances, pour garder une conscience pure; et rompant tous les liens par lesquels les papes avaient cherché à l'enlacer, il entra dans l'état du mariage, établi de Dieu dès la création du monde. Nicolas de Watteville épousa Clara May; et sa sœur Marguerite, la nonne de Konigsfeld, s'unit presque en même temps à Lucius Tscharner de Coire (2).

VIII

Bâle.—Écolampade.—Il va à Augsbourg.— Il entre au couvent.— Il se retire chez Sickingen.— Retour à Bâle.— Ulric de Hutten. — Ses plans.— Dernier effort de la chevalerie.— Hutten meurt à Ufnau.

Ainsi tout annonçait les triomphes que la réformation devait bientôt remporter dans Berne. Une cité non moins importante, et qui était alors comme l'Athènes de la Suisse, Bâle, commençait aussi à se préparer au grand combat qui a signalé le seizième siècle.

Chacune des villes de la confédération avait son aspect particulier. Berne était la ville des grandes familles, et la question paraissait devoir y être décidée par le parti que prendraient tels et tels des chefs de cette cité. A Zurich, les ministres de la Parole, les Zwingle, les Léon Juda, les Myconius, les Schmidt, entraînaient après eux une bourgeoisie puissante. Lucerne était la ville des armes et des capitulations militaires; Bâle était celle du savoir et des imprimeries. Le chef de la république des lettres au seizième siècle, Érasme, y avait fixé son séjour; et préférant la liberté dont il y jouissait, aux séduisantes invitations des papes et des rois, il y était devenu le centre d'un concours nombreux de lettrés.

Mais un homme humble, doux et pieux, d'un génie inférieur à celui d'Érasme, devait bientôt exercer sur cette ville une influence plus puissante que celle du prince des écoles. L'évêque de Bâle, Christophe de Utenheim, d'accord avec Érasme, cherchait à s'entourer d'hommes propres à accomplir une réformation de juste milieu. Dans ce dessein, il avait appelé près de lui Capiton et Écolampade. Il y avait dans ce dernier quelque chose de monastique, qui heurtait souvent l'illustre philosophe. Mais Écolampade s'attacha bientôt à lui avec enthousiasme; et peut-être eût-il perdu toute indépendance dans cette étroite relation, si la Providence ne l'eût éloigné de son idole. Il retourna en 1517, à Weinsberg, sa ville natale, et là les désordres et les plaisanteries profanes des prêtres le révoltèrent; il nous a laissé un beau monument de l'esprit grave qui l'animait dès lors, dans son ouvrage célèbre sur *« les rires de Pâques, »* qui paraît avoir été écrit dans ce temps-là (3).

Appelé à Augsbourg vers la fin de 1518, comme prédicateur de la cathédrale, il trouva cette ville

ticité de cette lettre. 1° En 1525, Kolb était pasteur à Wertheimer; il ne vint à Berne qu'en 1527. (Voyez Zw. Epp., p. 526.) M. de Haller substitue, il est vrai, mais très-arbitrairement, 1527 à 1525: cette correction est sans doute très-bien entendue; mais malheureusement M. de Haller est en cela en contradiction avec Salat et Tschudi, qui, tout en ne s'accordant pas sur le jour où l'on parla en diète de cette lettre, s'accordent sur l'année, qui chez l'un et l'autre est bien 1525. 2° On ne s'entend pas sur la manière dont on eut connaissance de la lettre: d'après une version, elle fut interceptée; d'après une autre, des paroissiens de Kolb la communiquèrent à un homme des petits cantons qui se trouvait à Berne. 3° L'original est en allemand; or Zwingle écrivait toujours en latin à ses amis lettrés; de plus il les saluait comme leur *frère*, non comme leur *serviteur*. 4° Si on lit les lettres de Zwingle, on verra qu'il est impossible d'avoir un style plus opposé à celui de cette prétendue lettre. Jamais Zwingle n'eût écrit une lettre pour dire si peu de chose; ses épîtres sont ordinairement longues et pleines de nouvelles. Appeler la petite plaisanterie recueillie par Salat *une lettre*, est une vraie dérision. 5° Salat mérite peu de confiance comme historien, et Tschudi paraît l'avoir copié, avec quelques variantes. — Il se peut qu'un homme des petits cantons ait reçu de quelque Bernois communication de la lettre de Zwingle à Haller, dont nous avons parlé (V. plus haut, page 304), où Zwingle emploie avec beaucoup de noblesse cette comparaison des ours, que l'on retrouve du reste chez tous les auteurs de ce temps. Cela aura donné l'idée à quelque plaisant d'inventer cette fausse lettre, qu'on aura supposé avoir été adressée à Kolb par Zwingle.

(1) Euerem Herrn Jesu nachfolget in Demuth... (Kirchh. Ref. v. B. 60.)

(2) Zw. Epp. annotatio, p. 451. — C'est de cette union que descendent les Tscharner de Berne.

(3) Herzog, Studien und Kritiken, 1840, p. 334.

encore émue de la fameuse conférence que Luther y avait eue, au mois de mai, avec le légat du pape. Il fallait se décider pour ou contre; Écolampade n'hésita pas et se prononça pour le réformateur. Cette franchise lui suscita bientôt une vive opposition; et convaincu que sa timidité et la faiblesse de sa voix ne lui permettaient pas de réussir dans le monde, il se mit à promener ses regards tout autour de lui, et les arrêta sur un couvent de moines de Sainte-Brigitte, célèbre par sa piété et par ses études profondes et libérales, qui se trouvait près d'Augsbourg. Sentant le besoin du repos, du loisir, du travail et de la prière, il se tourna vers ces religieux, et leur dit : « Peut-on vivre chez vous selon « la Parole de Dieu? » Ceux-ci lui en ayant donné l'assurance, Écolampade franchit la porte du couvent le 23 avril 1520, sous la condition expresse qu'il serait libre, si jamais le service de la Parole de Dieu le réclamait quelque part.

Il était bon que le futur réformateur de Bâle connût, comme Luther, cette vie monastique, qui était la plus haute expression du catholicisme romain. Mais il n'y trouva pas le repos; ses amis blâmaient sa démarche; et lui-même déclarait hautement que Luther était plus près de la vérité que ses adversaires. Aussi le docteur Eck et d'autres docteurs romains le poursuivirent-ils de leurs menaces, jusque dans sa tranquille retraite.

Écolampade n'était alors ni réformé, ni sectateur de Rome; il voulait un certain catholicisme purifié, qui n'existe nulle part dans l'histoire, mais dont l'idée a été souvent comme un pont qui a servi de passage à plusieurs. Il se mit à corriger par la Parole de Dieu les statuts de son ordre. « Je vous en sup- « plie, disait-il aux frères, n'estimez pas vos or- « donnances plus que les commandements du Sei- « gneur! » — « Nous ne voulons, répondirent les « religieux, d'autre règle que celle du Sauveur; « prenez nos livres, et marquez, comme en pré- « sence de Christ lui-même, ce que vous trouverez « de contraire à sa Parole. » Écolampade commença ce travail; mais il se lassait presque à la peine. « O Dieu tout-puissant! s'écriait-il, quelles abomi- « nations Rome n'a-t-elle pas approuvées dans ces « statuts! »

A peine en eut-il signalé quelques-unes, que la colère des frères s'enflamma. « Hérétique! lui dit- « on, apostat! tu mérites d'être jeté pour la fin de « tes jours dans un cachot obscur! » On l'exclut des prières communes. Mais le danger était encore plus grand au dehors. Eck et les siens n'avaient point abandonné leurs projets. « Dans trois jours, « lui fit-on dire, on doit venir vous arrêter. » Il se rendit vers les frères : « Voulez-vous, leur dit-il, « me livrer aux assassins? » Les religieux étaient interdits, irrésolus...; ils ne voulaient ni le sauver, ni le perdre. Dans ce moment arrivèrent près du cloître des amis d'Écolampade, avec des chevaux pour le mener en lieu sûr. A cette nouvelle, les moines se décidèrent à laisser partir un frère qui avait apporté le trouble dans leur couvent. « Adieu, » leur dit-il, et il fut libre. Il était resté près de deux ans dans le cloître de Sainte-Brigitte.

Écolampade était sauvé; il respirait enfin : « J'ai « sacrifié le moine, écrivait-il à un ami, et j'ai re- « trouvé le chrétien. » Mais sa fuite du couvent et ses écrits hérétiques étaient partout connus; partout aussi on reculait à son approche. Il ne savait que devenir, quand Sickingen lui offrit une retraite, au printemps de l'an 1522; il l'accepta.

Son esprit opprimé par la servitude monacale prit un élan tout nouveau au milieu des nobles guerriers d'Ebernbourg. « Christ est notre liberté, « s'écriait-il; et ce que les hommes regardent comme « le plus grand malheur, la mort elle-même, est « pour nous un gain véritable. » Aussitôt il se mit à lire au peuple, en allemand, les Évangiles et les Épîtres. « Dès que ces trompettes-là retentissent, « disait-il, les murs de Jéricho s'écroulent. »

Ainsi l'homme le plus modeste de son siècle préludait dans une forteresse des bords du Rhin, au milieu de rudes chevaliers, à cette transformation du culte, que la chrétienté allait bientôt subir. Cependant Ebernbourg était trop étroit pour lui, et il sentait le besoin d'une autre société que celle de ces hommes d'armes. Le libraire Cratandre l'invita à se rendre à Bâle; Sickingen le lui permit, et Écolampade, heureux de revoir ses anciens amis, y arriva le 16 novembre 1522. Après avoir vécu quelque temps comme simple savant, sans vocation publique, il fut nommé vicaire de l'église de Saint-Martin, et ce fut cette vocation à un emploi humble et ignoré (1), qui décida peut-être de la réformation de Bâle. Chaque fois qu'Écolampade montait en chaire, une foule immense remplissait l'église (2). En même temps les leçons publiques données, soit par lui, soit par Pellican, étaient couronnées de tant de succès, qu'Érasme lui-même fut obligé de s'écrier : « Écolampade triomphe (3)! »

En effet, cet homme doux et ferme répandait tout autour de lui, dit Zwingle, la bonne odeur de Christ, et tous ceux qui l'entouraient croissaient

(1) Meis sumtibus non sine contemptu et invidiâ. (OEcol. ad Pirckh. de Eucharistiâ.)

(2) Dass er kein Predigt thäte, er hatte ein mächtig Volk darinn, dit Pierre Ryf, son contemporain. (Wirtz, v. 350.)

(3) OEcolampadius apud nos triumphat! (Erasm. ad Zwingl. Zw. Epp., p. 312.)

dans la vérité (1). Souvent, il est vrai, la nouvelle se répandait qu'il allait être obligé de quitter Bâle et de recommencer ses aventureux voyages. Ses amis, Zwingle en particulier, étaient dans la consternation ; mais bientôt le bruit de nouveaux succès remportés par Écolampade dissipait leurs craintes et augmentait leur espoir. La renommée de ses travaux parvint même jusqu'à Wittemberg et réjouit Luther, qui s'entretenait de lui tous les jours avec Mélanchton. Cependant le réformateur saxon n'était pas sans inquiétudes. Érasme était à Bâle, et Érasme était l'ami d'Écolampade... Luther crut devoir mettre sur ses gardes cet homme qu'il aimait. « Je « crains fort, lui écrivit-il, que comme Moïse, « Érasme ne meure dans les campagnes de Moab, « sans nous conduire dans le pays de la pro« messe (2). »

Érasme s'était réfugié à Bâle, comme dans une ville tranquille, située au centre du mouvement littéraire, et du sein de laquelle il pouvait, au moyen de l'imprimerie de Frobenius, agir sur la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'Angleterre. Mais il n'aimait pas qu'on vînt l'y troubler; et s'il voyait avec quelque ombrage Écolampade, un autre homme lui inspirait encore plus de crainte. Ulric de Hütten avait suivi Écolampade à Bâle. Longtemps il avait attaqué le pape, comme un chevalier en attaque un autre. « La hache, disait-il, « est déjà mise à la racine de l'arbre. Allemands ! « ne succombez pas au fort de la bataille; le sort « en est jeté; l'entreprise est commencée... Vive la « liberté ! » Il avait abandonné la langue latine et n'écrivait plus qu'en allemand ; car c'était au peuple qu'il voulait s'adresser.

Ses pensées étaient grandes et généreuses. Une assemblée annuelle des évêques devait, selon lui, régler les intérêts de l'Église. Une constitution chrétienne, et surtout un esprit chrétien, devaient, de l'Allemagne, comme autrefois de la Judée, se répandre dans le monde entier. Charles-Quint serait le jeune héros destiné à réaliser cet âge d'or; mais Hütten, ayant vu ses espérances déçues à cet égard, s'était tourné vers Sickingen et avait demandé à la chevalerie ce que l'empire lui refusait. Sickingen, à la tête de la noblesse féodale, avait joué un grand rôle en Allemagne ; mais bientôt les princes l'avaient assiégé dans son château de Landstein, et les armes nouvelles, les canons, les boulets, avaient fait crouler ces vieilles murailles accoutumées à d'autres coups. La prise de Landstein avait été la défaite finale de la chevalerie, la victoire décisive de l'artillerie sur les lances et les boucliers, le triomphe des temps modernes sur le moyen âge. Ainsi le dernier exploit des chevaliers devait être en faveur de la réformation ; le premier effort des armes et des guerres nouvelles devait être contre elle. Les hommes armés de fer qui tombaient sous les coups inattendus des boulets et gisaient parmi les ruines de Landstein, faisaient place à d'autres chevaliers. C'étaient d'autres faits d'armes qui allaient commencer ; une chevalerie spirituelle succédait à celle des du Guesclin et des Bayard. Et ces vieux créneaux brisés, ces murailles en ruine, ces héros expirants, proclamaient, avec plus de force encore que n'avait pu le faire Luther, que ce n'était pas par de tels alliés et de telles armes que l'Évangile du Prince de la paix remporterait la victoire.

Avec la chute de Landstein et de la chevalerie, s'étaient écroulées toutes les espérances de Hütten. Il dit adieu, près du cadavre de Sickingen, aux beaux jours que son imagination avait rêvés, et perdant toute confiance dans les hommes, il ne demanda plus qu'un peu d'obscurité et de repos. Il vint les chercher en Suisse, auprès d'Érasme. Longtemps ces deux hommes avaient été amis ; mais le rude et bruyant chevalier, bravant le jugement d'autrui, toujours prêt à porter la main sur son épée, attaquant à droite et à gauche tous ceux qu'il rencontrait, ne pouvait guère marcher d'accord avec le délicat et timide Érasme, aux manières fines, au ton doux et poli, avide d'approbation, prêt à tout sacrifier pour l'obtenir, et ne craignant rien au monde autant qu'une dispute. Hütten, arrivé à Bâle pauvre, malade et fugitif, s'enquit aussitôt de son ancien ami. Mais Érasme trembla à la pensée de partager sa table avec un homme mis au ban par le pape et par l'Empereur, qui ne ménagerait personne, qui lui emprunterait de l'argent et qui traînerait après lui sans doute une foule de ces « évangéliques » qu'Érasme craignait toujours plus (3). Il refusa de le voir, et bientôt le magistrat bâlois pria Hütten de quitter la ville. Hütten navré, irrité contre son timide ami, se rendit à Mulhouse et y publia contre Érasme un écrit plein de violence, auquel celui-ci fit une réponse pleine d'esprit. Le chevalier avait saisi des deux mains son glaive et l'avait fait tomber avec

(1) Illi magis ac magis in omni bono augescunt. (Erasm. ad Zwingl. Zw. Epp., p. 312.)

(2) Et in terram promissionis ducere non potest. (L. Epp. II, p. 353.)

(3) Ille egens et omnibus rebus destitutus quærebat nidum aliquem ubi moreretur. Erat mihi gloriosus ille miles cum suâ scabie in ædes recipiendus, simulque recipiendus ille chorus titulo *Evangelicorum*, » écrit Érasme à Mélanchton, dans une lettre où il cherche à s'excuser. (Er. Epp., p. 949.)

force sur son adversaire ; le savant, s'échappant avec adresse, avait répondu aux coups d'épée par des coups de bec (1).

Hütten dut de nouveau s'enfuir ; il arriva à Zurich, où il trouva auprès du noble Zwingle un généreux accueil. Mais des cabales le contraignirent à quitter encore cette ville, et, après avoir passé quelque temps aux bains de Pfeffers, il se rendit, avec une lettre du réformateur suisse, chez le pasteur Jean Schnepp, qui habitait la petite île d'Ufnau, sur le lac de Zurich. Ce pauvre ministre reçut avec la plus touchante charité le chevalier malade et fugitif ; ce fut dans cette retraite paisible et ignorée que, après la vie la plus agitée, chassé des uns, poursuivi des autres, délaissé presque de tous, ayant toujours combattu la superstition, sans avoir jamais, à ce qu'il semble, possédé la vérité, Ulric de Hütten, l'un des génies les plus remarquables du seizième siècle, mourut obscurément, vers la fin d'août 1523. Le pauvre pasteur, habile dans l'art de guérir, lui avait en vain donné tous ses soins. Avec lui mourut la chevalerie. Il ne laissa ni argent, ni meubles, ni livres, rien au monde, excepté une plume (2). Ainsi fut brisé le bras de fer qui avait osé soutenir l'arche de Dieu.

IX

Érasme et Luther.— Incertitudes d'Érasme. — Luther à Érasme. — Écrit d'Érasme contre Luther sur le libre arbitre. — Trois opinions. — Effet sur Luther. — Luther sur le libre arbitre. — Les jansénistes et les réformateurs. — Hommage à Érasme. — Colère d'Érasme. — Les trois journées.

Il y avait en Allemagne un homme plus redoutable pour Érasme que le malheureux chevalier ; c'était Luther. Le moment était arrivé où les deux grands lutteurs du siècle devaient mesurer leurs forces en un champ clos. C'étaient deux réformations très-différentes que celles qu'ils poursuivaient. Tandis que Luther voulait une entière réforme, Érasme, ami du juste milieu, cherchait à obtenir de la hiérarchie des concessions qui réunissent les deux partis extrêmes. Les oscillations et les incertitudes d'Érasme révoltaient Luther. « Vous voulez « marcher sur des œufs sans les casser, lui disait-il, « et entre des verres sans les briser (3). »

En même temps il opposait aux oscillations d'Érasme une entière décision. « Nous chrétiens, « disait-il, nous devons être sûrs de notre doctrine, « et savoir dire oui ou non sans hésiter. Prétendre « nous empêcher d'affirmer avec une conviction « parfaite ce que nous croyons, c'est nous ôter la « foi même. Le Saint-Esprit n'est pas sceptique (4) ; « et il a écrit dans nos cœurs une ferme et puissante assurance, qui nous rend aussi certains de « notre foi, que nous le sommes de notre vie « même. »

Ces paroles seules nous disent de quel côté la force se trouvait. Pour accomplir une transformation religieuse, il faut une foi ferme et vivante. Une révolution salutaire dans l'Église ne proviendra jamais de vues philosophiques et d'opinions humaines. Pour fertiliser la terre après une longue sécheresse, il faut que l'éclair sillonne la nue et que les réservoirs des cieux s'ouvrent. La critique, la philosophie, l'histoire même, peuvent préparer les voies à la foi véritable, mais elles ne peuvent en tenir la place. En vain nettoyez-vous les canaux, rétablissez-vous les digues, tant que l'eau ne descend pas du ciel. Toutes les sciences humaines sans la foi ne sont que des canaux à sec.

Quelle que fût la différence essentielle qu'il y eût entre Luther et Érasme, longtemps les amis de Luther, et Luther lui-même, espérèrent voir Érasme s'unir à eux contre Rome. On racontait de lui des paroles échappées à son humeur caustique, qui le montraient en dissentiment avec les hommes les plus zélés du catholicisme. Un jour, par exemple, qu'il était en Angleterre, disputant vivement avec Thomas Morus, sur la transsubstantiation : « Croyez que vous avez le corps de Christ, dit « celui-ci, et vous l'avez réellement. » Érasme ne répondit rien. Il quitta peu après les bords de la Tamise, et Morus lui prêta son cheval jusqu'à la mer ; mais Érasme l'emmena sur le continent. Aussitôt que Morus l'apprit, il lui en fit les plus vifs reproches. Érasme, pour toute réponse, lui envoya le quatrain suivant :

Ce que tu me disais du repas de la foi :
Quiconque croit qu'il l'a sans manquer le possède ;
Je t'écris à mon tour touchant ton quadrupède :
Crois ferme que tu l'as ; tu l'as ; il est chez toi (5).

Ce n'était pas seulement en Allemagne et en Angleterre qu'Érasme s'était ainsi fait connaître. —

(1) Expostulatio Hutteni. — Erasmi spongia.

(2) Libros nullos habuit, supellectilem nullam, præter calamum. (Zw. Epp., p. 313.)

(3) Auf Eyern gehen und keines zutreten. (L. Opp. XIX, p. 11.)

(4) Der heilige Geist ist kein Scepticus. (Ibid., p. 8.)

(5) « Quod mihi dixisti nuper de corpore Christi :
Crede quod habes et habes :
Hoc tibi rescribo tantum de tuo caballo :
Crede quod habes et habes. »
(Paravicini, Singularia, p. 71.)

« Luther, disait-on à Paris, n'a fait qu'élargir l'ou-
« verture de l'huis, duquel Érasme avait jà cro-
« cheté la serrure (1). »

La situation d'Érasme était difficile : « Je ne serai « point infidèle à la cause de Christ, écrivait-il à « Zwingle, du moins tant que le siècle le permet- « tra (2). » A mesure qu'il voyait Rome se lever contre les amis de la réformation, il se retirait prudemment. De toutes parts on se tournait vers lui; le pape, l'Empereur, des rois, des princes, des savants et jusqu'à ses plus intimes amis le sollicitaient d'écrire contre le réformateur (3) : « Nulle œuvre, « lui écrivait le pape, ne saurait être plus agréable « à Dieu et plus digne de vous et de votre gé- « nie (4). »

Longtemps Érasme rejeta ces sollicitations; il ne pouvait se cacher à lui-même que la cause des réformateurs était celle de la religion aussi bien que celle des lettres. D'ailleurs Luther était un adversaire avec lequel on craignait de se mesurer, et Érasme croyait déjà sentir les coups redoublés et vigoureux de l'athlète de Wittemberg. « Il est facile « de dire, » répondait-il à un théologien de Rome : « Écris contre Luther; » « mais c'est une affaire « pleine de périls (5). » Ainsi, il voulait... et pourtant il ne voulait pas.

Cette conduite irrésolue d'Érasme déchaîna contre lui les hommes les plus violents des deux partis. Luther lui-même ne savait comment mettre en accord le respect qu'il avait pour la science d'Érasme, avec l'indignation que lui faisait ressentir sa timidité. Il résolut de sortir de cet état pénible, et lui écrivit, en avril 1524, une lettre, dont il chargea Camerarius. « Vous n'avez pas encore reçu du Sei- « gneur, lui disait-il, le courage nécessaire pour « marcher avec nous à la rencontre des papistes. « Nous supportons votre faiblesse. Si les lettres « fleurissent, si elles ouvrent à tous les trésors des « Écritures, c'est un don que Dieu nous a fait par « vous; don magnifique et pour lequel nos actions « de grâces montent au ciel! Mais n'abandonnez « pas la tâche qui vous a été imposée, pour passer « dans notre camp. Sans doute votre éloquence et « votre génie pourraient nous être utiles; mais « puisque le courage vous manque, restez là où « vous êtes. Je voudrais que les nôtres permissent « à votre vieillesse de s'endormir en paix dans le « Seigneur. La grandeur de notre cause a dès long- « temps dépassé vos forces. Mais d'un autre côté, « mon cher Erasme, abstenez-vous de nous jeter à « pleines mains ce sel piquant que vous savez si « bien cacher sous des fleurs de rhétorique; car il « est plus douloureux d'être légèrement mordu « d'Érasme, que d'être réduit en poudre par tous « les papistes réunis. Contentez-vous d'être le spec- « tateur de notre tragédie (6); et ne publiez pas de « livres contre moi; moi, de mon côté, je n'en pu- « blierai pas contre vous. »

Ainsi Luther, l'homme de guerre, demandait la concorde; ce fut Érasme, l'homme de paix, qui la troubla.

Érasme accueillit la démarche du réformateur comme la plus vive des insultes; et, s'il n'avait pas encore formé la résolution d'écrire contre Luther, il est probable qu'il la prit alors. « Peut-être qu'É- « rasme, en écrivant contre vous, lui répondit-il, « sera plus utile à l'Évangile que quelques insensés « qui écrivent pour vous (7) et qui ne me permet- « tent plus d'être simple spectateur de cette tra- « gédie. »

Mais il avait d'autres motifs encore.

Henri VIII, roi d'Angleterre, et les grands de ce royaume insistaient avec énergie pour qu'il se déclarât publiquement contre la réformation. Érasme, dans un moment de courage, s'en laissa arracher la promesse. Sa situation équivoque était d'ailleurs devenue pour lui un continuel tourment; il aimait le repos, et l'obligation où il était de se justifier sans cesse troublait sa vie; il aimait la gloire, et déjà on l'accusait de craindre Luther et d'être trop faible pour lui répondre; il était accoutumé au premier rang, et le petit moine de Wittemberg avait détrôné le puissant Érasme. Il lui fallait donc, par un acte courageux, reconquérir la place qu'il avait perdue. Toute l'ancienne chrétienté s'adressait à lui pour l'en supplier. On voulait une capacité, la plus grande réputation du siècle, pour l'opposer à la réforme. Érasme se donna.

Mais de quelle arme va-t-il se servir? Fera-t-il retentir les tonnerres du Vatican? Défendra-t-il les abus qui sont la honte de la papauté? Érasme ne le pouvait. Le grand mouvement qui agitait les esprits, après la mort qui avait duré tant de siècles, le remplissait de joie, et il eût craint de l'entraver. Ne pouvant se faire le champion du catholicisme romain, dans ce qu'il a ajouté au christianisme, il entreprit de le défendre dans ce qu'il en a retranché. Érasme choisit, pour attaquer Luther, le point

(1) Histoire cathol. de notre temps, par S. Fontaine, de l'ordre de Saint-François. Paris, 1562.

(2) Quantum hoc seculum patitur. (Zw. Epp., p. 221.)

(3) A Pontifice, a Cæsare, a regibus et principibus, a doctissimis etiam et carissimis amicis huc provocor. (Erasm. Zw. Epp., p. 308.)

(4) Nulla te et ingenio, eruditione, eloquentiâque tuâ dignior esse potest. (Adrianus Papa, Epp. Er., p. 1202.)

(5) Res est periculi plena. (Er. Epp., p. 758.)

(6) Spectator tantum sis tragœdiæ nostræ. (L. Epp. II, p. 501.)

(7) Quidam stolidi scribentes pro te. (Unschuldige Nachricht, p. 545.)

où le catholicisme se confond avec le rationalisme, la doctrine du libre arbitre ou de la puissance naturelle de l'homme. Ainsi, tout en prenant la défense de l'Église, Érasme plaisait aux gens du monde, et en se battant pour les papes, il se battait aussi pour les philosophes. On a dit qu'il s'était ainsi enfermé mal à propos dans une question obscure et inutile (1). Luther, les réformateurs et leur siècle en jugèrent tout autrement; et nous pensons comme eux. « Je dois reconnaître, dit Luther, que, seul « dans ce combat, vous avez saisi à la gorge le com« battant. Je vous en remercie de tout mon cœur; « car j'aime mieux m'occuper de ce sujet-là, que « de toutes ces questions secondaires sur le pape, « le purgatoire, les indulgences, dont m'ont pour« suivi jusqu'à cette heure les ennemis de l'Évan« gile (2). »

Ses propres expériences, et l'étude attentive des saintes Écritures et de saint Augustin, avaient convaincu Luther que les forces actuelles de l'homme inclinent tellement au mal, qu'il ne peut parvenir de lui-même qu'à une certaine honnêteté extérieure, complétement insuffisante aux yeux de la Divinité. Il avait reconnu en même temps que c'était Dieu, qui, opérant librement dans l'homme, par son Saint-Esprit, l'œuvre de la foi, lui donnait une justice véritable. Cette doctrine était devenue le principe de sa vie religieuse, l'idée dominante de sa théologie, et le pivot sur lequel roulait toute la réformation.

Tandis que Luther soutenait que tout bien dans l'homme venait de Dieu, Érasme se rangea du côté de ceux qui pensaient que ce bien venait de l'homme même. — Dieu ou l'homme... — le bien ou le mal... — ce ne sont certes pas là de petites questions; et s'il est des billevesées, c'est ailleurs qu'il faut les chercher.

Ce fut dans l'automne de l'an 1524 qu'Érasme publia son fameux écrit intitulé : « *Diatribe sur la liberté de la volonté;* » et dès qu'il eut paru, le philosophe put à peine en croire son courage. Il regardait en tremblant, les yeux fixés sur l'arène, le gant qu'il venait de lancer à son adversaire. « Le « sort en est jeté, écrivit-il avec émotion à Henri VIII, « le livre sur le *libre arbitre* a paru... C'est là, « croyez-moi, une action audacieuse. Je m'attends « à être lapidé... Mais je me console par l'exemple « de Votre Majesté que la colère de ces gens-là n'a « point épargnée (3). »

Bientôt son effroi s'accrut à tel point, qu'il regretta amèrement sa démarche. « Que ne m'était-il « permis, s'écria-t-il, de vieillir dans le jardin des « Muses! Me voilà, moi sexagénaire, poussé de « force dans l'arène, et au lieu de la lyre tenant le « ceste et le filet!... Je sais, dit-il à l'évêque de « Rochester, qu'en écrivant sur le libre arbitre, je « n'étais pas dans ma sphère... Vous me félicitez « de mes triomphes... Ah! je ne sais pas de qui je « triomphe! La faction (la réformation) croît de « jour en jour (4). Était-il donc dans ma destinée « qu'à l'âge où je suis, d'ami des Muses je devinsse « un misérable gladiateur!... »

C'était sans doute beaucoup pour le timide Érasme, que de s'être élevé contre Luther; mais il était loin cependant d'avoir fait preuve de grande hardiesse. Il semble, dans son livre, attribuer peu à la volonté de l'homme, et laisser à la grâce divine la plus forte part; mais en même temps il choisit ses arguments de manière à faire croire que c'est l'homme qui fait tout, et que Dieu ne fait rien. N'osant dire clairement ce qu'il pense, il affirme une chose et il en prouve une autre; en sorte qu'il est permis de supposer qu'il croyait celle qu'il prouvait et non celle qu'il affirmait.

Il distingue trois opinions, opposées à divers degrés à celle de Pélage. « Les uns, dit-il, pensent « que l'homme ne peut ni vouloir, ni commencer, « ni encore moins accomplir rien de bon, sans un « secours particulier et constant de la grâce divine; « et cette opinion semble assez vraisemblable. D'au« tres enseignent que la volonté de l'homme n'a de « puissance que pour le mal, et que c'est la grâce « seule qui opère en nous le bien; et enfin il en est « qui prétendent qu'il n'y a jamais eu de libre ar« bitre, ni dans les anges, ni en Adam, ni en nous, « soit avant, soit après la grâce; mais que Dieu « accomplit en l'homme soit le bien, soit le mal, et « que tout ce qui a lieu, arrive par une nécessité « absolue (5). »

Érasme, tout en semblant admettre la première de ces opinions, emploie des arguments qui la combattent, et dont le pélagien le plus décidé peut faire usage. C'est ainsi que, rapportant les passages des Écritures où Dieu présente à l'homme le choix entre le bien et le mal, il ajoute : « Il faut donc que « l'homme puisse vouloir et choisir; car il serait « risible de dire à quelqu'un : Choisis! quand il ne « serait pas en son pouvoir de le faire. »

(1) On se prend à peine pour notre propre espèce, dit à ce sujet M. Nisard (Érasme, Revue des deux mondes, III, p. 411), quand on voit que des hommes capables de se prendre corps à corps avec des vérités éternelles, se sont escrimés toute leur vie contre des billevesées; pareils à des gladiateurs qui se tendraient contre des mouches. »

(2) L. Opp. XIX, p. 146.

(3) Jacta est alea... audax, mihi crede, facinus... expecto lapidationem. (Er. Epp., p. 811.)

(4) Quomodo triumphans nescio... Factio crescit in dies latius. (Er. Epp., p. 809.)

(5) De libero arbitrio Διατριβή. (Erasmi Opp. IX, p. 1215 sq.)

Luther ne craignait pas Érasme. « La vérité, disait-il, est plus puissante que l'éloquence. La victoire est à celui qui balbutie la vérité, et non à celui qui débite éloquemment le mensonge (1). » Mais quand il reçut l'ouvrage d'Érasme, au mois d'octobre 1524, il trouva le livre si faible qu'il hésita à répondre. « Quoi ! tant d'éloquence pour une si mauvaise cause ! lui dit-il ; on dirait un homme qui sur des plats d'or et d'argent sert de la boue et du fumier (2). On ne peut vous saisir nulle part. Vous êtes comme une anguille qui glisse entre les mains ; ou comme le Protée des poëtes, qui se change dans les bras mêmes de celui qui veut l'étreindre. »

Cependant Luther ne répondant pas, les moines et les théologiens scolastiques se mirent à pousser des cris : « Eh bien, où est donc à présent votre Luther ? Où est-il le grand Machabée ? Qu'il paraisse dans la lice ! qu'il s'avance ! Ah ! ah ! il a donc enfin trouvé l'homme qu'il lui fallait ! Il sait donc maintenant rester sur les derrières ; il a appris à se taire (3). »

Luther comprit qu'il devait répondre ; mais ce ne fut qu'à la fin de l'année 1525 qu'il se disposa à le faire ; et Mélanchton ayant annoncé à Érasme que Luther userait de modération, le philosophe en fut tout épouvanté. « Si j'ai écrit avec modération, dit-il, c'est mon caractère ; mais il y a dans Luther l'indignation du fils de Pélée (Achille). Et comment pourrait-il en être autrement ? Quand un navire brave une tempête semblable à celle qui s'élève contre Luther, quelle ancre, quel lest, quel gouvernail ne lui faudrait-il pas pour ne pas être jeté hors de sa route ? Si donc il me répond d'une manière qui ne soit pas en rapport avec son caractère, ces sycophantes s'écrieront que nous sommes d'accord (4). » Érasme, on le verra, dut être bientôt débarrassé de ces craintes.

La doctrine d'une élection de Dieu, cause unique du salut de l'homme, avait toujours été chère au réformateur ; mais jusqu'alors il ne l'avait considérée que du point de vue pratique. Dans sa réponse à Érasme, il l'envisagea surtout du point de vue de la spéculation, et il s'efforça d'établir, par les arguments qui lui parurent les plus concluants, que Dieu opère tout dans la conversion de l'homme, et que notre cœur est tellement éloigné de l'amour de Dieu, qu'il ne peut avoir une sincère volonté du bien, que par l'action régénératrice du Saint-Esprit.

« Nommer notre volonté une volonté libre, dit-il, c'est faire comme les princes qui entassent de longs titres, se nommant seigneurs de tels royaumes, de telles principautés et îles lointaines (de Rhodes, Chypre et Jérusalem), tandis qu'ils n'y exercent pas le moindre pouvoir. » Cependant Luther fait ici une distinction importante, qui montre bien qu'il ne partageait nullement la troisième opinion qu'Érasme avait signalée, en la lui attribuant. « La volonté de l'homme, dit-il, peut être nommée une volonté libre, non par rapport à ce qui est au-dessus de lui, c'est-à-dire à Dieu, mais par rapport à ce qui est au-dessous, c'est-à-dire aux choses de la terre (5). Quand il s'agit de mes biens, de mes champs, de ma maison, de ma métairie, je puis agir, faire, administrer librement. Mais dans les choses qui regardent le salut, l'homme est captif ; il est soumis à la volonté de Dieu, ou plutôt à celle du diable (6). Montrez-moi un seul d'entre tous ces docteurs du libre arbitre, s'écrie-t-il, qui ait su trouver en lui-même assez de force pour endurer une petite injure, une attaque de colère, ou seulement un regard de son ennemi, et pour le faire avec joie ; alors, sans lui demander même d'être prêt à abandonner son corps, sa vie, ses biens, son honneur et toutes choses, je déclare que vous avez gagné votre cause (7). »

Luther avait le regard trop pénétrant pour ne pas découvrir les contradictions dans lesquelles son adversaire était tombé. Aussi s'appliqua-t-il, dans sa réponse, à enfermer le philosophe dans le filet où il s'était placé lui-même. « Si les passages que vous citez, lui dit-il, établissent qu'il nous est facile de faire le bien, pourquoi disputons-nous ? Quel besoin avons-nous du Christ et du Saint-Esprit ? Christ a donc agi follement en répandant son sang pour nous obtenir une force que nous avons déjà de notre nature ! » En effet, c'est dans un tout autre sens que doivent être pris les passages cités par Érasme. Cette question, si débattue, est plus claire qu'il ne semble au premier abord. Quand la Bible dit à l'homme : Choisis ! c'est qu'elle suppose le secours de la grâce de Dieu, par lequel seul il peut faire ce qu'elle commande. Dieu, en donnant le commandement, donne aussi la force pour l'accomplir. Si Christ dit à Lazare : « Sors ! » ce n'est pas que Lazare pût se ressusciter lui-même ; mais c'est que Christ, en lui commandant de sortir du tombeau, lui donnait la force de le faire, et accom-

(1) Victoria est penes balbutientem veritatem, non apud mendacem eloquentiam. (L. Epp. II, p. 200.)

(2) Als wenn einer in silbern oder guldern Schüsseln wollte Mist und Unflath Auftragen. (L. Opp. XIX, p. 4.)

(3) Sehet, sehet nun da zu! wo ist nun Luther... (Ibid., p. 3.)

(4) Ille si hic multum sui dissimilis fuerit, clamabunt sycophantæ colludere nos. (Er. Epp., p. 819.)

(5) Der Wille des Menschen mag... (L. Opp. XIX, p. 29.)

(6) Ibid., p. 33.

(7) Ibid.

pagnait sa parole de sa puissance créatrice. Il dit, et la chose a son être. D'ailleurs il est très-vrai que l'homme auquel Dieu s'adresse doit vouloir : c'est lui qui veut et non pas un autre ; il ne peut recevoir cette volonté que de Dieu : mais c'est bien en lui qu'elle doit être, et même ce commandement que Dieu lui adresse, et qui, selon Érasme, établit la puissance de l'homme, est si conciliable avec l'action de Dieu, qu'il est précisément le moyen par lequel cette action s'opère. C'est en disant à l'homme : Convertissez-vous! que Dieu convertit l'homme.

Mais l'idée à laquelle Luther s'attacha surtout dans sa réponse, est celle que les passages cités par Érasme ont pour but d'enseigner aux hommes ce qu'ils doivent faire et l'impuissance où ils sont de l'accomplir, mais nullement de leur faire connaître ce prétendu pouvoir qu'on leur attribue. « Que de « fois, dit Luther, n'arrive-t-il pas qu'un père ap- « pelle à lui son faible enfant et lui dit : « Mon « fils ! veux-tu venir? Viens! viens donc ! » afin « que l'enfant apprenne à invoquer son secours et à « se laisser porter par lui (1). »

Après avoir combattu les raisons d'Érasme en faveur du libre arbitre, Luther défend les siennes contre les attaques de son adversaire. « Chère Dia- « tribe ! dit-il ironiquement, puissante héroïne, toi « qui prétends avoir renversé cette parole du Sei- « gneur dans saint Jean : « *Hors de moi vous ne « pouvez* RIEN *faire,* » que tu regardes pourtant « comme la parole la plus forte, et que tu appelles « l'*Achille de Luther,* écoute-moi un peu. A moins « que tu ne prouves que ce mot *rien*, non-seule- « ment peut, mais encore doit signifier *peu de chose,* « toutes tes hautes paroles, tous tes magnifiques « exemples, ne font pas plus d'effet, que si un « homme voulait avec des brins de paille com- « battre un immense incendie. Que nous importent « ces assertions : *Cela peut vouloir dire; on peut « ainsi l'entendre*... tandis que tu devrais nous « démontrer que cela *doit* être ainsi entendu... Si « tu ne le fais pas, nous prenons cette déclaration « dans le sens naturel, et nous nous moquons de « tous tes exemples, de tes grands préparatifs et de « ton pompeux triomphe (2). »

Enfin, dans une dernière partie, Luther montre, et toujours par l'Écriture, que c'est la grâce de Dieu qui fait tout. « En somme, dit-il à la fin, puisque « l'Écriture oppose partout Christ à ce qui n'a pas « l'esprit de Christ ; puisqu'elle déclare que tout ce « qui n'est pas Christ et en Christ, est sous la puis- « sance de l'erreur, des ténèbres, du diable, de la « mort, du péché et de la colère de Dieu, il en ré- « sulte que tous les passages de la Bible qui parlent « de Christ sont contre le libre arbitre. Or, ces pas- « sages sont innombrables ; ils remplissent toutes « les saintes Écritures (3). »

On le voit, la discussion qui s'éleva entre Luther et Érasme est la même que celle qui, un siècle plus tard, eut lieu entre les jansénistes et les jésuites, entre Pascal et Molina (4). Pourquoi, tandis que la réformation a eu des suites si immenses, le jansénisme, illustré par les plus beaux génies, s'est-il éteint sans force? C'est que le jansénisme remonta à saint Augustin et s'appuya sur les Pères, tandis que la réformation remonta à la Bible et s'appuya sur la Parole de Dieu. C'est que le jansénisme fit un compromis avec Rome et voulut établir un juste milieu de vérité et d'erreur, tandis que la réformation, s'appuyant sur Dieu seul, déblaya le terrain, enleva tous les emblais humains qui le recouvraient depuis des siècles, et mit à nu le rocher primitif. Rester à moitié chemin, est une œuvre inutile; en toutes choses, il faut aller jusqu'au bout. Aussi, tandis que le jansénisme a passé, c'est au christianisme évangélique qu'appartiennent les destinées du monde.

Au reste, après avoir réfuté vivement l'erreur Luther rendit à la personne même d'Érasme un hommage éclatant, mais peut-être un peu malin : « Je confesse, lui dit-il, que vous êtes un grand « homme : où a-t-on jamais vu plus de science, « d'intelligence, d'aptitude à parler et à écrire? « Quant à moi, je n'ai rien de tout cela ; il est une « seule chose dont je puisse tirer gloire... je suis « chrétien. Que Dieu vous élève dans la connais- « sance de l'Évangile infiniment au-dessus de « moi, en sorte que vous me surpassiez autant à « cet égard que vous le faites déjà en toute autre « chose (5) ! »

Érasme fut hors de lui en lisant la réponse de Luther ; et il ne voulut voir dans ses éloges que le miel d'une coupe empoisonnée ou l'embrassement du serpent, au moment où il enfonce son aiguillon. Il écrivit aussitôt à l'électeur de Saxe, pour lui demander justice ; et Luther ayant voulu l'apaiser, il sortit de son assiette ordinaire, et se mit, comme le dit un de ses apologistes les plus fervents, à « invectiver d'une voix cassée et en cheveux « blancs (6). »

Érasme était vaincu. La modération avait été jusqu'alors sa force, et il venait de la perdre. En

(1) L. Opp. XIX, p. 55.
(2) Ibid., p. 116.
(3) Ibid. p. 143.
(4) Il est inutile de dire que je ne parle pas de débats personnels entre ces deux hommes, dont l'un mourut en 1600 et l'autre ne naquit qu'en 1623.
(5) L. Opp. XIX, p. 146, 147.
(6) M. Nisard, Érasme, p. 419.

présence de l'énergie de Luther il ne trouvait que de la colère. La sagesse faisait défaut au sage. Il répondit publiquement dans son *Hyperaspistes*, accusant le réformateur de barbarie, de mensonge, de blasphème. Le philosophe en vint jusqu'aux prophéties : « Je prophétise, dit-il, qu'aucun nom, « sous le soleil, ne sera plus en exécration que « celui de Luther. » Le jubilé de 1817 a répondu à cette prophétie, après trois cents ans, par l'enthousiasme et les acclamations de tout le monde protestant.

Ainsi, tandis que Luther se mettait avec la Bible à la tête de son siècle, Érasme, s'élevant contre lui, voulait s'y placer avec la philosophie. De ces deux chefs lequel a été suivi? Tous deux sans doute. Néanmoins l'influence de Luther sur les nations de la chrétienté a été infiniment plus grande que celle d'Érasme. Ceux mêmes qui ne comprenaient pas bien le fond de la dispute, voyant la conviction de l'un des antagonistes et les doutes de l'autre, ne purent s'empêcher de croire que le premier avait raison et que le second avait tort. On a dit que les trois derniers siècles, le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, se peuvent figurer à l'esprit comme une immense bataille en trois journées (1). Nous acceptons volontiers cette belle expression, mais non la part que l'on donne à chacun de ces jours. On attribue le même travail au seizième et au dix-huitième siècle. Le premier jour, comme le dernier, c'est la philosophie qui enfonce les rangs. Le seizième siècle philosophique!... Singulière erreur. Non, chacune de ces journées eut son caractère frappant et distinct. Le premier jour de la bataille, ce furent la Parole de Dieu, l'Évangile de Christ, qui triomphèrent; et alors Rome fut défaite, aussi bien que la philosophie humaine, dans la personne d'Érasme et d'autres de ses représentants. Le second jour, nous l'accordons, Rome, son autorité, sa discipline, sa doctrine, reparaissent et vont triompher par les intrigues d'une société célèbre et la puissance des échafauds, aussi bien que par des caractères d'une grande beauté et des génies sublimes. Le troisième jour, la philosophie humaine surgit dans toute sa superbe, et trouvant sur le champ de bataille Rome, et non pas l'Évangile, elle fait une œuvre facile et emporte bientôt tous les retranchements. La première journée est la bataille de Dieu, la seconde est la bataille du prêtre, la troisième est la bataille de la raison. Que sera la quatrième?... le démêlé confus, pensons-nous, la bataille acharnée de toutes ces puissances ensemble, pour finir par le triomphe de Celui à qui le triomphe appartient.

(1) Port-Royal, par Sainte-Beuve, vol. I, p. 20.

X

Les trois adversaires. — Source de la vérité. — L'anabaptisme. — L'anabaptisme et Zwingle. — Constitution de l'Église. — Prison. — Le prophète Blaurock. — L'anabaptisme à Saint-Gall. — Une famille anabaptiste. — Dispute à Zurich. — Les limites de la réformation. — Punition des anabaptistes.

Mais la bataille que livra la réformation dans la grande journée du seizième siècle, sous l'étendard de la Parole de Dieu, ne fut pas une et simple; elle fut multiple. La réformation eut à la fois plusieurs ennemis à combattre ; et après avoir protesté contre les décrétales et la souveraineté des papes, puis contre les froids apophthegmes des rationalistes, philosophes ou scolastiques, elle s'éleva également contre les rêveries de l'enthousiasme et les hallucinations du mysticisme; opposant à la fois à ces trois puissances, le bouclier et le glaive des saintes révélations de Dieu.

Il y a, on doit le reconnaître, une grande ressemblance, une frappante unité entre ces trois puissants adversaires. Les faux systèmes qui, dans tous les siècles, se sont le plus opposés au christianisme évangélique, se distinguent toujours en ce qu'ils font provenir la connaissance religieuse du dedans même de l'homme. Le rationalisme la fait procéder de la raison; le mysticisme, de certaines lumières intérieures; le catholicisme romain, d'une illumination du pape. Ces trois erreurs cherchent la vérité dans l'homme; le christianisme évangélique la cherche toute en Dieu; et tandis que le rationalisme, le mysticisme et le catholicisme romain admettent une inspiration permanente dans quelques-uns de nos semblables, et ouvrent ainsi la porte à tous les écarts et à toutes les variations, le christianisme évangélique ne reconnaît cette inspiration que dans les écrits des apôtres et des prophètes, et offre seul cette grande, belle et vivante unité, qui court, toujours la même, à travers tous les siècles.

L'œuvre de la réformation a été de rétablir les droits de la Parole de Dieu, en opposition, non-seulement au catholicisme romain, mais encore au rationalisme et au mysticisme lui-même.

Le fanatisme des anabaptistes, éteint en Allemagne, par le retour de Luther à Wittemberg, reparaissait avec force en Suisse, et il menaçait l'édifice que Zwingle, Haller et Écolampade avaient édifié sur la Parole de Dieu. Thomas Münzer, obligé de quitter la Saxe en 1521, était arrivé jusqu'aux frontières de la Suisse. Conrad Grebel, dont nous avons déjà signalé le caractère inquiet et ardent, s'était lié avec lui, ainsi que Félix Manz, fils d'un chanoine, et quelques autres Zuricois; et aussitôt Grebel avait cherché à gagner Zwingle. En vain celui-ci avait-il été plus loin que Luther, il voyait

surgir un parti qui voulait aller encore plus loin que lui. « Formons, lui dit Grebel, une communauté « de vrais croyants; car c'est à eux seuls que la « promesse appartient, et établissons une Église où « il n'y ait aucun péché (1). » — « On ne peut, ré- « pondit Zwingle, introduire le ciel sur la terre; et « Christ nous a enseigné qu'il fallait laisser croître « l'ivraie parmi le bon grain (2). »

Grebel, ayant échoué auprès du réformateur, eût voulu en appeler au peuple. « Toute la commune « zuricoise, disait-il, doit décider souverainement « des choses de la foi. » Mais Zwingle craignait l'influence que des radicaux enthousiastes pourraient exercer sur une grande assemblée. Il croyait que, sauf des cas extraordinaires où le peuple serait appelé à donner son adhésion, il valait mieux confier les intérêts religieux à un collége qui pût être considéré comme l'élite de la représentation de l'Église. En conséquence, le conseil des Deux-Cents, qui exerçait la souveraineté politique, était aussi chargé dans Zurich de la puissance ecclésiastique, sous la condition expresse qu'il se conformerait en tout à la règle de la sainte Écriture. Sans doute, il eût mieux valu constituer complétement l'Église, et l'appeler à nommer elle-même des représentants, qui ne seraient chargés que des intérêts religieux du peuple; car celui qui est capable d'administrer les intérêts de l'État, peut être très-inhabile à administrer ceux de l'Église, comme le contraire aussi est vrai. Néanmoins les inconvénients n'étaient point alors aussi graves qu'ils pourraient l'être à cette heure, puisque les membres du grand conseil étaient entrés franchement dans le mouvement religieux. Quoi qu'il en soit, Zwingle, tout en appelant à l'Église, évita de la mettre trop en scène, et préféra, à la souveraineté active du peuple, le système représentatif. C'est ce que, après trois siècles, les États de l'Europe font depuis cinquante ans dans la sphère politique.

Repoussé par Zwingle, Grebel se tourna d'un autre côté. Roubli, ancien pasteur à Bâle, Brodtlein, pasteur à Zollikon, et Louis Herzer, l'accueillirent avec empressement. Ils résolurent de former une commune indépendante au milieu de la grande commune, une Église au milieu de l'Église. Un nouveau baptême devait leur servir à rassembler leur congrégation, composée exclusivement de croyants véritables. « Le baptême des enfants, di- « saient-ils, est une horrible abomination, une im- « piété manifeste, inventée par le mauvais esprit et « par Nicolas II, pape de Rome (3). »

Le conseil de Zurich, alarmé, ordonna une discussion publique; et les anabaptistes se refusant encore à revenir de leurs erreurs, quelques Zuricois d'entre eux furent mis en prison et quelques étrangers bannis. Mais la persécution ne fit qu'augmenter leur ferveur : « Ce n'est pas avec des pa- « roles seulement, s'écriaient-ils, c'est avec notre « sang que nous sommes prêts à rendre témoignage « à la vérité de notre cause. » Quelques-uns, se ceignant de cordes ou de verges d'osier, parcouraient les rues en s'écriant : « Dans quelques jours « Zurich sera détruite! Malheur à toi, Zurich! mal- « heur! malheur! » Plusieurs prononçaient des blasphèmes : « Le baptême, disaient-ils, est un bain « de chien; il ne sert pas plus de baptiser un en- « fant que de baptiser un chat (4). » Les gens simples et pieux étaient émus et épouvantés. Quatorze hommes, parmi lesquels Félix Mantz, et sept femmes, furent saisis, malgré l'intercession de Zwingle, et mis au pain et à l'eau dans la tour des hérétiques. Après quinze jours de reclusion, ils parvinrent à lever de nuit quelques planches, et, s'aidant les uns les autres, ils s'échappèrent. « Un ange, dirent-ils, « leur avait ouvert la prison et les avait mis de- « hors (5). »

Un moine échappé de son couvent, George Jacob de Coire, surnommé Blaurock, parce qu'il portait toujours, à ce qu'il paraît, un habit bleu, se joignit à eux et fut, à cause de son éloquence, appelé le *second saint Paul*. Ce moine hardi allait de lieu en lieu, contraignant à recevoir son baptême par son imposante ferveur. Un dimanche, à Zollikon, au moment où le diacre prêchait, l'impétueux anabaptiste l'interrompant, s'écria d'une voix de tonnerre : « Il est écrit : *Ma maison est une maison de prières,* « *mais vous en avez fait une caverne de voleurs.* » Puis, levant un bâton qu'il avait à la main, il en frappa violemment quatre coups.

« Je suis une porte, s'écriait-il; celui qui entrera « par moi trouvera de la pâture. Je suis un bon « berger. Mon corps, je le donne à la prison; ma « vie, je la donne au glaive, au bûcher ou à la « roue. Je suis le commencement du baptême et du « pain du Seigneur (6). »

Cependant Zwingle s'opposant, dans Zurich, au torrent de l'anabaptisme, Saint-Gall en fut bientôt inondé. Grebel y arriva et fut reçu par les

(1) Vermeintend ein kilchen ze versammlen die one Sünd wär. (Zw. Opp. II, p. 231.)

(2) Ibid. III, p. 362.

(3) Impietatem manifestissimam, a cacodæmone, a Nicolao II, esse. (Hottinger, III, p. 219.)

(4) Nützete eben so viel als wenn man eine Katze taufet. (Füssl. Beytr. I, p. 243.)

(5) Wie die Apostel von dem Engel Gottes gelediget. (Bull. Chr., p. 261.)

(6) Ich bin ein Anfänger der Taufe und des Herrn Brodes. (Füssl. Beytr. I, p. 264.)

frères avec acclamations ; et le dimanche des Rameaux, s'étant rendu avec un grand nombre de ses adhérents sur les bords de la Sitter, il les y baptisa.

La nouvelle en parvint aussitôt dans les cantons voisins ; et une grande foule accourut de Zurich, d'Appenzell et de divers autres lieux, dans « la petite Jérusalem. »

Zwingle avait l'âme brisée à la vue de cette agitation. Il voyait un orage fondre sur ces contrées où la semence de l'Évangile commençait à peine à percer (1). Il résolut de s'opposer à ces désordres, et composa un écrit « sur le baptême (2), » que le conseil de Saint-Gall, auquel il l'adressa, fit lire dans l'église devant tout le peuple.

« Très-chers frères en Dieu, disait Zwingle, « l'eau du torrent qui jaillit de nos rochers en« traîne rapidement tout ce qu'elle atteint. D'a« bord ce ne sont que de petites pierres ; mais « celles-ci vont heurter avec violence contre de « plus grandes, jusqu'à ce que le torrent devienne « si fort, qu'il emporte tout ce qu'il rencontre, et « ne laisse après lui que cris, que regrets inutiles, « que fertiles prairies changées en désert. L'esprit « de dispute et de propre justice agit de même : « il excite les discordes, il détruit la charité, et « là où se trouvaient des églises belles et florissan« tes, il ne laisse après lui que des troupeaux « plongés dans le deuil et dans la désolation. »

Ainsi parlait Zwingle, l'enfant des montagnes du Tockenbourg. « Dites-nous la parole de Dieu, « s'écria un anabaptiste qui était dans le temple, « et non la parole de Zwingle. » Aussitôt des voix confuses se firent entendre : « Qu'il ôte le livre ! « qu'il ôte le livre ! » s'écriaient les anabaptistes. Puis ils se levèrent et sortirent de l'église en criant : « Gardez la doctrine de Zwingle ; pour nous, nous « garderons la parole de Dieu (3). »

Alors le fanatisme se manifesta par les plus tristes désordres. Prétextant que le Seigneur nous exhorte à devenir semblables aux enfants, ces malheureux se mirent à sauter dans les rues en frappant des mains, à danser tous ensemble un branle, à s'asseoir par terre, et à se rouler les uns les autres dans le sable. Quelques-uns brûlèrent le Nouveau Testament en disant : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie ; » et plusieurs, tombant dans des convulsions, prétendirent avoir des révélations de l'Esprit.

Dans une maison isolée, située près de Saint-Gall, sur le Müllegg, vivait un agriculteur octogénaire, Jean Schucker, avec ses cinq fils. Ils avaient tous, ainsi que leurs domestiques, reçu le nouveau baptême ; et deux des fils, Thomas et Léonard, se distinguaient par leur fanatisme. Le 7 février 1526, jour du mardi gras, ils invitèrent un grand nombre d'anabaptistes à se réunir chez eux, et le père fit tuer un veau pour le festin. Les viandes, le vin, cette réunion nombreuse échauffèrent les imaginations ; ils passèrent toute la nuit dans des entretiens et des gesticulations fanatiques, des convulsions, des visions, des révélations (4).

Le matin, Thomas, encore agité de cette nuit de désordre, et ayant même, à ce qu'il paraît, perdu la raison, prend la vessie du veau, y met du fiel de la bête, voulant ainsi imiter le langage symbolique des prophètes, et s'approchant de son frère Léonard, il lui dit d'une voix sombre : « Ainsi est amère la mort que tu dois endurer ! » Puis il ajouta : « Frère Léonard, mets-toi à genoux ! » Léonard s'agenouilla ; peu après : « Frère Léonard ! relève-toi ; » Léonard se releva. Le père, les frères et les autres anabaptistes regardaient étonnés, se demandant ce que Dieu voulait faire. Bientôt Thomas reprit : « Léonard ! agenouille-toi de nouveau. » Léonard le fit. Les spectateurs, effrayés de l'air sombre de ce malheureux, lui dirent : « Réfléchis à « ce que tu veux faire, et prends garde qu'il n'ar« rive point de mal. » — « N'ayez pas de crainte, « répondit Thomas, il n'arrivera que la volonté du « Père... » En même temps il saisit précipitamment un glaive, et frappant avec force son frère agenouillé devant lui comme un criminel devant le bourreau, il lui trancha la tête, et s'écria : « Main« tenant la volonté du Père est accomplie !... » Tous ceux qui l'entouraient reculèrent épouvantés, et la ferme retentit de gémissements et de cris. Thomas, qui avait pour tout vêtement une chemise et un pantalon, sortit pieds nus, tête nue, de la maison, courut vers Saint-Gall, en faisant des gestes frénétiques, entra chez le bourgmestre Joachim Vadian, et lui dit, l'œil hagard et en poussant des cris : « Je t'annonce le jour du Seigneur ! » L'affreuse nouvelle se répandit dans Saint-Gall. « Il a, comme Caïn, tué son frère Abel ! » disait-on (5). On saisit le coupable. « Il est vrai ; je l'ai « fait, répétait-il sans cesse ; mais c'est Dieu qui l'a « fait par moi. » Le 16 février, ce malheureux eut la tête tranchée par la main du bourreau. Le fanatisme avait fait son dernier effort. Les yeux de tous s'ouvrirent, et, comme le dit un ancien historien, le même coup trancha la tête de Thomas

(1) Mich duret seer das ungewitter... (Zw. au conseil de Saint-Gall, Opp. II, p. 230.)

(2) Vom Touf, vom Widertouf, und vom Kindertouf. (Ibid.)

(3) So wollen wir Gottes Wort haben. (Ibid., p. 237.)

(4) Mit wunderbaren geperden und gesprächen, verzucken, gesichten und offenbarungen. (Bulling. Chr., I, p. 324.)

(5) Glych wie Kain den Abel sinen bruder ermort hat ! (Ibid.)

Schucker et celle de l'anabaptisme dans Saint-Gall.

Il régnait encore à Zurich. Le 6 novembre de l'année précédente, une dispute publique y avait eu lieu, afin de donner satisfaction aux anabaptistes, qui ne cessaient de crier qu'on condamnait des innocents sans les entendre. Les trois thèses suivantes furent proposées par Zwingle et ses amis comme sujet de la conférence, et soutenues victorieusement par eux dans la salle du conseil :

« Les enfants nés de parents fidèles sont enfants « de Dieu, comme ceux qui naissaient sous l'An« cien Testament ; et par conséquent ils peuvent « recevoir le baptême.

« Le baptême est sous le Nouveau Testament ce « que la circoncision était sous l'Ancien ; par con« séquent, on doit administrer maintenant le « baptême aux enfants, comme on leur adminis« trait autrefois la circoncision.

« On ne peut prouver l'usage de baptiser de « nouveau, ni par des exemples, ni par des passages, « ni par des raisonnements tirés de l'Écriture ; « et ceux qui se font rebaptiser crucifient Jésus« Christ. »

Mais les anabaptistes ne se bornaient pas seulement aux questions religieuses ; ils demandaient l'abolition des dîmes, attendu, disaient-ils, qu'elles ne sont pas de droit divin. Zwingle répondit que c'était sur les dîmes que reposait l'entretien des églises et des écoles. Il voulait une réforme religieuse complète ; mais il était décidé à ne pas permettre que l'ordre public ni les institutions politiques fussent le moins du monde ébranlés. C'était la limite où se trouvait écrite pour lui, de la main de Dieu, cette parole émanée du ciel : « Tu vien« dras jusque-là, et tu ne passeras point plus « avant (1). » Il fallait s'arrêter quelque part, et ce fut là que s'arrêtèrent Zwingle et les réformateurs, malgré les hommes impétueux qui s'efforçaient de les entraîner plus loin encore.

Cependant, si les réformateurs s'arrêtèrent, ils ne purent arrêter les enthousiastes, qui semblent placés à côté d'eux pour faire ressortir leur sagesse et leur sobriété. Ce n'était pas assez, pour les anabaptistes, d'avoir formé une Église ; cette Église était à leurs yeux l'État véritable. Les citait-on devant les tribunaux, ils déclaraient qu'ils ne reconnaissaient pas l'autorité civile, qu'elle n'était qu'un reste de paganisme, et qu'ils n'obéissaient à d'autre puissance que Dieu. Ils enseignaient qu'il n'était permis aux chrétiens, ni d'exercer des fonctions publiques, ni de porter l'épée, et, semblables en cela à certains enthousiastes irréligieux que nos jours ont vus paraître, ils regardaient la communauté des biens comme l'idéal de l'humanité (2).

Ainsi le danger s'accroissait ; la société civile était menacée. Elle se souleva alors pour rejeter de son sein ces éléments destructeurs. Le gouvernement, alarmé, se laissa entraîner à d'étranges mesures. Décidé à faire un exemple, il condamna Mantz à être noyé. Le 5 janvier 1527, on le plaça dans une barque ; sa mère, l'ancienne concubine du chanoine, et son frère, se trouvaient dans la foule qui l'accompagnait jusqu'au bord de l'eau. « Persévère « jusqu'à la fin ! » lui criaient-ils. Au moment où le bourreau s'apprêta à jeter Mantz dans le lac, son frère fondit en larmes ; mais sa mère assista, calme, le cœur résolu, l'œil sec et ardent, au martyre de son fils (3).

Le même jour, Blaurock fut battu de verges. Comme on le conduisait hors de la ville, il secoua contre elle son habit bleu et la poussière de ses pieds (4) : il paraît que ce malheureux fut, deux ans plus tard, brûlé vif par les catholiques romains du Tyrol.

Sans doute il y avait dans les anabaptistes un esprit de révolte ; sans doute l'ancien droit ecclésiastique, qui condamnait les hérétiques au dernier supplice, subsistait, et la réformation ne pouvait, en une ou deux années, réformer toutes les erreurs ; sans doute encore, les États catholiques eussent accusé les États protestants de favoriser le désordre, s'ils n'eussent pas sévi contre ces enthousiastes : mais ces considérations, qui expliquent la rigueur du magistrat, ne peuvent la justifier. On pouvait prendre quelque mesure contre ce qui portait atteinte à la constitution civile ; mais les erreurs religieuses combattues par les docteurs, devaient trouver devant les tribunaux civils une liberté entière. Ce n'est pas avec le fouet qu'on chasse de telles opinions ; on ne les noie pas en jetant à l'eau ceux qui les professent ; elles ressortent du plus profond de l'abîme, et le feu ne fait qu'enflammer davantage dans leurs adhérents l'enthousiasme et la soif du martyre. Zwingle, dont nous connaissons les sentiments à cet égard, ne prit aucune part à ces rigueurs (5).

(1) Job, XXXIII, v. 11.

(2) Füssli Beytr. I, p. 229-258 ; II, p. 263.

(3) Ohne das er oder die Mutter, sondern nur der Bruder, geweinet. (Hott. Helv. K. Gesch. III, p. 385.)

(4) Und Schüttlet sinen blauen rock und sine schûh über die Statt Zurich. (Bull. Chr. I, p. 382.)

(5) Quod homines seditiosi, reipublicæ turbatores, magistratuum hostes, justâ Senatus sententiâ, damnati sunt, num id Zwinglio fraudi esse poterit? (Rod. Gualtheri Epist. ad lectorem, Opp., II, p. 1544.)

XI

Mouvement et immobilité. — Zwingle et Luther. — Retour de Luther à la scolastique. — Respect pour la tradition. — Occam. — Tendance contraire de Zwingle. — Commencement de la controverse. — Écolampade et le syngramme de Souabe. — Strasbourg médiateur.

Cependant, ce n'était pas sur le baptême seulement qu'il devait y avoir des dissentiments; de plus graves encore devaient se manifester sur la doctrine de la cène.

L'esprit humain, affranchi du joug qui avait pesé sur lui pendant tant de siècles, faisait usage de sa liberté; et si le catholicisme romain a les écueils du despotisme, le protestantisme doit craindre ceux de l'anarchie. Le caractère du protestantisme, c'est le mouvement; comme celui de Rome, c'est l'immobilité.

Le catholicisme romain, qui possède dans la papauté un moyen d'établir sans cesse de nouvelles doctrines, paraît d'abord, il est vrai, avoir un principe éminemment favorable aux variations. Il en a, en effet, largement usé; et nous voyons Rome, de siècle en siècle, produire ou ratifier de nouveaux dogmes. Mais, son système une fois complété, le catholicisme romain s'est établi le champion de l'immobilité. Son salut est là; il est semblable à ces bâtiments facilement ébranlés, desquels on ne peut rien ôter, sans en amener la ruine. Rendez le mariage aux prêtres de Rome, ou bien portez atteinte à la doctrine de la transsubstantiation, tout le système est ébranlé, et tout l'édifice tombe.

Il n'en est pas ainsi du christianisme évangélique. Son principe est beaucoup moins favorable aux variations, et il l'est beaucoup plus au mouvement et à la vie. En effet, d'un côté il ne reconnaît comme source de la vérité qu'une Écriture, seule et toujours la même, depuis le commencement de l'Église jusqu'à la fin : comment donc varierait-il, ainsi que l'a fait la papauté? Mais d'un autre côté, c'est chaque chrétien qui doit aller lui-même puiser à cette source; et de là naissent le mouvement et la liberté. Aussi le christianisme évangélique, tout en étant au dix-neuvième siècle ce qu'il était au seizième et ce qu'il était au premier, est-il dans tous les temps plein de spontanéité et d'activité, et remplit-il actuellement le monde de recherches, de travaux, de Bibles, de missionnaires, de lumière, de salut et de vie.

C'est une grande erreur que de coordonner et presque de confondre avec le christianisme évangélique le mysticisme et le rationalisme, et de lui imputer leurs travers. Le mouvement est dans la nature du protestantisme chrétien; il est antipathique à l'immobilité et à la mort; mais c'est le mouvement de la santé et de la vie qui le caractérise, et non les aberrations de l'homme privé de sens, ou les agitations de la maladie. Nous allons voir ce caractère se manifester dans la doctrine de la cène.

On devait s'y attendre. Cette doctrine avait été comprise de manières très-diverses dans les temps anciens de l'Église. Cette diversité subsista jusqu'à l'époque où la doctrine de la transsubstantiation et la théologie scolastique commencèrent en même temps à régner sur le moyen âge. Mais cette domination étant ébranlée, les anciennes diversités devaient reparaître.

Zwingle et Luther, après s'être développés chacun à part, l'un en Suisse, l'autre en Saxe, devaient pourtant un jour se trouver en présence. Le même esprit et, à beaucoup d'égards, le même caractère les animaient. Tous deux étaient remplis d'amour pour la vérité et de haine pour l'injustice, tous deux étaient violents de leur nature; et cette violence était tempérée, dans l'un et dans l'autre, par une sincère piété. Mais il y avait dans le caractère de Zwingle un trait qui devait le pousser plus loin que Luther. Ce n'était pas seulement comme homme qu'il aimait la liberté, c'était aussi comme républicain et comme compatriote de Tell. Accoutumé à la décision d'un État libre, il ne se laissa point arrêter par les considérations devant lesquelles recula Luther. Il avait d'ailleurs moins étudié que celui-ci la théologie scolastique, et il se trouvait ainsi avoir de plus franches allures. Tous deux attachés avec ardeur à leurs convictions intimes, tous deux décidés à les défendre et peu habitués à fléchir devant les convictions d'autrui, ils devaient se rencontrer, comme deux coursiers superbes, qui, lancés à travers la bataille, se heurtent tout à coup dans le combat.

Une tendance pratique dominait dans le caractère de Zwingle et de la réformation dont il fut l'auteur, et cette tendance se proposait deux grands résultats : dans le culte, la simplicité; dans la vie, la sanctification. Mettre le culte en accord avec les besoins de l'esprit, qui cherche non les pompes du dehors, mais les choses invisibles, tel était le premier besoin de Zwingle. L'idée d'une présence corporelle de Jésus-Christ dans la cène, source de toutes les cérémonies et de toutes les superstitions de l'Église, devait donc être abolie. Mais un autre besoin du réformateur suisse le conduisait aux mêmes résultats. Il trouvait que la doctine de Rome sur la cène, et même celle de Luther, supposait une certaine influence magique, nuisible à la sanctification; il craignait que le chrétien, s'imaginant recevoir Jésus-Christ dans le pain consacré, ne recherchât plus avec autant de zèle à s'unir à lui par

la foi du cœur. « La foi, disait-il, n'est pas une « connaissance, une opinion, une imagination; « c'est une réalité (1). Elle entraîne une union réelle « avec les choses divines. » Ainsi, quoi qu'aient pu dire les adversaires de Zwingle, ce fut, non un penchant au rationalisme, mais une vue profondément religieuse, qui l'amena aux doctrines qui lui furent propres.

Le résultat des travaux de Zwingle coïncida avec ses tendances. En étudiant l'Écriture dans son ensemble, comme il avait coutume de le faire, et non-seulement par morceaux détachés, et en ayant recours, pour résoudre les difficultés de langage, à l'antiquité classique, il parvint à la conviction que le mot *est* qui se trouve dans les paroles de l'institution, doit être pris dans le sens de *signifie*, et dès l'an 1523, il écrivit à un ami que le pain et le vin ne sont dans la sainte cène que ce que l'eau est dans le baptême. « C'est en vain, ajoutait-il, que « l'on plongerait mille fois dans l'eau un homme « qui ne croit pas. La foi, voilà donc ce qui est « requis (2). »

Luther partit d'abord de principes assez semblables à ceux du docteur de Zurich. « Ce n'est pas le « sacrement qui sanctifie, dit-il, c'est la foi dans « le sacrement. » Mais les écarts des anabaptistes, dont le mysticisme spiritualisait tout, amenèrent un grand changement dans ses vues. Quand il vit des enthousiastes qui prétendaient à une inspiration particulière, briser les images, rejeter le baptême, nier la présence du Christ dans la cène, il en fut effrayé; il y eut en lui comme une sorte de pressentiment prophétique de dangers qui menaceraient l'Église, si cette tendance ultraspiritualiste y prenait le dessus, et il se précipita dans une voie toute différente; semblable à un pilote qui, voyant sa nacelle pencher fortement d'un côté et près de sombrer, se jette avec force de l'autre côté, pour rétablir l'équilibre.

Dès lors, Luther donna aux sacrements une plus haute importance. Il établit qu'ils n'étaient pas seulement des signes, au moyen desquels on reconnaissait extérieurement les chrétiens, comme le disait Zwingle, mais des témoignages de la volonté divine propres à fortifier notre foi. Il y a plus: Christ, selon lui, avait voulu communiquer aux fidèles une pleine assurance de leur salut, et afin de sceller cette promesse de la manière la plus efficace, il y avait ajouté son véritable corps, dans le pain et dans le vin. « De même, ajoutait-il, que le « fer et le feu, qui sont pourtant deux substances « distinctes, se confondent dans un fer ardent, en « sorte que dans chacune de ses parties il y a à la « fois fer et feu, de même, et à plus forte raison, « le corps glorifié de Christ se trouve dans toutes « les parties du pain. »

Ainsi il y eut peut-être à cette époque, de la part de Luther, quelque retour à la théologie scolastique. Il avait fait pleinement divorce avec elle dans la doctrine de la justification par la foi; mais dans celle du sacrement il n'abandonna qu'un point, la transsubstantiation, et garda l'autre, la présence corporelle. Il alla même jusqu'à dire qu'il aimerait mieux ne recevoir avec le pape que du sang, que de ne recevoir que du vin avec Zwingle.

Le grand principe de Luther était de ne s'éloigner de la doctrine et de la coutume de l'Église, que quand les paroles de l'Écriture le rendaient absolument nécessaire. « Où Christ a-t-il ordonné « d'élever l'hostie et de la montrer au peuple? » avait dit Carlstadt. — « Et où Christ l'a-t-il dé- « fendu? » avait répondu Luther. Il y a là le principe de deux réformations. Les traditions ecclésiastiques étaient chères au réformateur saxon. S'il s'en sépara en plusieurs points, ce ne fut qu'après de terribles combats, et parce que, avant tout, il faut obéir à la Parole. Mais quand la lettre de la Parole de Dieu lui paraissait en harmonie avec la tradition et l'usage de l'Église, alors il s'y attachait avec une inébranlable fermeté. Or, c'est là ce qui arrivait dans la question de la cène. Il ne niait point que le mot *est* ne pût être pris dans le sens que signalait Zwingle. Il reconnaissait, par exemple, qu'il fallait l'entendre ainsi dans ces paroles: « *La* « *pierre était Christ* (3); » mais il niait que ce mot dût avoir ce sens dans l'institution de la cène.

Il trouvait dans l'un des derniers scolastiques, celui qu'il préférait à tous les autres, Occam (4), une opinion qu'il embrassa. Comme Occam, il abandonna le miracle sans cesse répété, en vertu duquel, selon l'Église romaine, le corps et le sang remplacent chaque fois, après la consécration du prêtre, le pain et le vin; et, comme ce docteur, il y substitua un miracle universel, opéré une fois pour toutes, celui de l'ubiquité ou de la toute-présence du corps de Jésus-Christ. « Christ, dit-il, est « présent dans le pain et le vin, parce qu'il est « présent partout, et surtout partout où il veut (5). »

Zwingle avait une tout autre tendance que Luther. Il tenait moins à conserver une certaine union avec l'Église universelle et à rester en rapport avec la tradition des siècles passés. Comme théologien,

(1) Fidem rem esse, non scientiam, opinionem vel imaginationem. (Comment. de verâ relig. Zw. Opp. III, p. 230.)

(2) Haud aliter hic panem et vinum esse puto quam aqua est in baptismo. (Ad Wittenbachium Epp. 15 juin 1523.)

(3) I Cor. X, v. 4.

(4) Diu multumque legit scripta Occam cujus acumen anteferebat Thomæ et Scoto. (Melancht., Vita Luth.)

(5) Occam und Luther, *Studien und Kritiken*, 1839, p. 69.

Il regardait à l'Écriture seule, et c'était d'elle qu'il voulait recevoir librement et immédiatement sa foi, sans s'inquiéter de ce que d'autres avaient auparavant pensé. Comme républicain, il regardait à sa commune de Zurich. C'était l'idée de l'Église présente qui le préoccupait, et non l'idée de l'Église d'autrefois. Il s'attachait surtout à cette parole de saint Paul : *Parce qu'il n'y a qu'un seul pain, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps.* Et il voyait dans la cène le signe d'une communion spirituelle entre Christ et tous les chrétiens. « Quiconque, disait-il, se conduit indignement, se rend coupable envers le corps de Christ, dont il fait partie. » Cette pensée eut une grande influence pratique sur les esprits; et les effets qu'elle opéra dans la vie de plusieurs, y confirmèrent Zwingle.

Ainsi Luther et Zwingle s'étaient insensiblement éloignés l'un de l'autre. Peut-être cependant la paix eût-elle subsisté plus longtemps entre eux, si le turbulent Carlstadt, qui allait d'Allemagne en Suisse, et de Suisse en Allemagne, ne fût venu mettre le feu à ces opinions contraires.

Une démarche faite pour maintenir la paix, fit éclater la guerre. Le conseil de Zurich, voulant prévenir toute controverse, prohiba la vente des écrits de Carlstadt. Zwingle, qui désapprouvait la violence de Carlstadt et blâmait ses expressions mystiques et obscures (1), crut alors devoir défendre sa doctrine, soit en chaire, soit devant le conseil; et bientôt après il écrivit au pasteur Albert de Reutlingen une lettre, où il disait : « Que Christ parle ou non du sacrement, dans le chapitre VI de l'Évangile selon saint Jean, toujours est-il évident qu'il y enseigne une manière de manger sa chair et de boire son sang, dans laquelle il n'y a rien de corporel (2). » Puis il s'efforçait de prouver que la cène, en rappelant aux fidèles, selon l'intention de Christ, son corps rompu pour eux, leur procurait cette manducation spirituelle, qui seule leur est vraiment salutaire.

Cependant Zwingle reculait encore devant une rupture avec Luther; il tremblait à la pensée que de tristes discussions déchireraient cette société nouvelle, qui se formait alors au milieu de la chrétienté déchue. Mais il n'en fut pas de même de Luther. Il n'hésita pas à mettre Zwingle au rang de ces enthousiastes avec lesquels il avait déjà rompu tant de lances. Il ne réfléchit pas que si les images avaient été enlevées à Zurich, c'était légalement et par ordre de l'autorité publique. Accoutumé aux formes des principautés germaniques, il ne comprenait pas grand'chose à la marche des républiques suisses; et il se prononça contre les graves théologiens helvétiques, comme contre des Müntzer et des Carlstadt.

Luther ayant fait paraître son écrit « *contre les prophètes célestes,* » Zwingle n'hésita plus et publia presque en même temps sa *Lettre à Albert* et son *Commentaire sur la vraie et la fausse religion,* dédié à François I[er]. Il y disait : « Puisque Christ attribue à la foi, dans le VI[e] chapitre de saint Jean, la puissance de communiquer la vie éternelle et d'unir avec lui le fidèle, de la manière la plus intime, qu'avons-nous besoin d'autre chose? Pourquoi aurait-il ensuite attribué cette vertu à sa chair, tandis qu'il déclare lui-même que sa chair ne sert de rien? La chair de Christ, en tant que mise à mort pour nous, nous est d'une utilité immense; car elle nous sauve de la perdition; mais en tant que mangée par nous, elle ne nous est d'aucun usage. »

La lutte s'engageait. Poméranus, l'ami de Luther, se jeta dans le combat et attaqua un peu trop dédaigneusement l'évangéliste de Zurich. Écolampade commença alors à rougir d'avoir combattu si longtemps ses doutes et d'avoir prêché des doctrines qui chancelaient déjà dans son esprit; il prit courage et écrivit de Bâle, à Zwingle : « Le dogme de la présence réelle est la forteresse et la sauvegarde de leur impiété. Tant qu'ils garderont cette idole, nul ne pourra les vaincre. » Puis il entra aussi en lice, en publiant un livre sur le sens des paroles du Seigneur : *Ceci est mon corps* (3).

Le fait seul qu'Écolampade se joignait au réformateur de Zurich excita, non-seulement à Bâle, mais dans toute l'Allemagne, une immense sensation. Luther en fut profondément ému. Brenz, Schnepff et douze autres pasteurs de la Souabe, à qui Écolampade avait dédié son livre, et qui presque tous avaient été ses disciples, en éprouvèrent la peine la plus vive. « Dans ce moment même, où je me sépare de lui pour une cause juste, dit Brenz en prenant la plume pour lui répondre, je l'honore et je l'admire autant qu'il est possible de le faire. Le lien de l'amour n'est pas rompu entre nous, parce que nous ne sommes pas d'accord. » Puis il publia avec ses amis le fameux *Syngramme de Souabe,* dans lequel il répondait à Écolampade avec fermeté, mais avec charité et respect. « Si un empereur, disaient les auteurs du *Syngramme,* donne un bâton à un juge, en lui

(1) Quod morosior est (Carlstadius) in cæremoniis non ferendis, non admodum probo. (Zw. Epp., p. 369.)

(2) A manducatione cibi, qui ventrem implet, transiit ad verbi manducationem, quam cibum vocat cœlestem, qui mundum vivificet... (Zw. Opp. III, p. 573.)

(3) Il laissait au mot *est* sa signification ordinaire, mais il entendait par *corps* un signe du corps.

« disant : « Prends! ceci est la puissance de ju-« ger : » le bâton, sans doute, est un simple signe; « mais la parole y étant ajoutée, le juge n'a pas « seulement le signe de la puissance, il a aussi la « puissance elle-même. » Les vrais réformés peuvent admettre cette comparaison. Le *Syngramme* fut accueilli avec acclamation; ses auteurs furent regardés comme les champions de la vérité; plusieurs théologiens, et même des laïques, voulant avoir part à leur gloire, se mirent à défendre la doctrine attaquée et se précipitèrent sur Écolampade.

Alors Strasbourg se présenta comme médiateur entre la Suisse et l'Allemagne. Capiton et Bucer étaient amis de la paix, et la question débattue était, selon eux, d'une importance secondaire; ils se jetèrent donc au milieu des deux partis, envoyèrent à Luther un de leurs collègues, George Cassel, et le conjurèrent de se garder de rompre le lien de fraternité qui l'unissait aux docteurs de la Suisse.

Nulle part le caractère de Luther ne parut d'une manière plus frappante que dans cette controverse sur la cène. Jamais on ne vit si bien la fermeté avec laquelle il gardait une conviction qu'il croyait chrétienne, sa fidélité à ne chercher pour elle des fondements que dans la sainte Écriture, la sagacité de sa défense, et son argumentation animée, éloquente, souvent accablante. Mais jamais aussi on ne vit mieux l'opiniâtreté avec laquelle il abondait dans son sens, le peu d'attention qu'il accordait aux raisons de ses adversaires et la promptitude peu charitable qui le portait à attribuer leurs erreurs à la méchanceté de leur cœur et aux ruses du démon. « Il faut, dit-il au médiateur de Strasbourg, que « les uns ou les autres nous soyons les ministres « de Satan, les Suisses ou nous... »

C'était là ce que Capiton appelait « les fureurs de « l'Oreste saxon; » et ces fureurs étaient suivies de défaillances. La santé de Luther en était affectée; un jour il tomba évanoui dans les bras de sa femme et de ses amis; et il fut toute une semaine comme « dans la mort et dans l'enfer (1). » « Il avait, « dit-il, perdu Jésus-Christ et était poussé çà et là « par les tempêtes du désespoir... Le monde s'é-« croulait et annonçait par des prodiges que le der-« nier jour était proche. »

Mais les divisions des amis de la réformation devaient avoir encore des conséquences plus funestes. Les théologiens romains triomphaient, surtout en Suisse, de pouvoir opposer Luther à Zwingle. Cependant si, après trois siècles, le souvenir de ces divisions apportait aux chrétiens évangéliques le fruit précieux de l'unité dans la diversité, et de la charité dans la liberté, elles n'auraient pas été inutiles. Même alors, les réformateurs, en se mettant en opposition les uns avec les autres, montraient que ce n'était pas une haine aveugle de Rome qui les dominait, et que la vérité était le premier objet de leurs recherches. Il y a là, il faut le reconnaître, quelque chose de généreux; et une conduite si désintéressée ne laissa pas de porter quelques fruits et d'arracher, même à des ennemis, un sentiment d'intérêt et d'estime.

Il y a plus; et ici encore l'on peut reconnaître que cette main souveraine, qui dirige toutes choses, ne permet rien sans un dessein plein de sagesse. Luther, malgré son opposition à la papauté, avait éminemment un instinct conservateur. Zwingle, au contraire, était porté à une réformation radicale. Ces deux tendances opposées étaient nécessaires. Si Luther et les siens avaient été seuls au jour de la réforme, l'œuvre se fût trop tôt arrêtée, et le principe réformateur n'eût point accompli sa tâche. Si, au contraire, il n'y avait eu que Zwingle, le fil eût été trop brusquement rompu, et la réformation se serait trouvée isolée des siècles qui l'avaient précédée.

Ces deux tendances, qui, à un œil superficiel, peuvent sembler n'être là que pour se combattre, avaient au contraire charge de se compléter; et nous pouvons le dire après trois siècles, elles ont rempli leur mission.

XII

Le Tockenbourg. — Une assemblée du peuple. — Réformation. — Les Grisons. — Dispute d'Ilantz. — Résultats. — Réforme à Zurich.

Ainsi la réformation avait de tous côtés des luttes à soutenir; et après avoir combattu avec la philosophie rationaliste d'Érasme et l'enthousiasme fanatique des anabaptistes, elle avait encore affaire avec elle-même. Mais sa grande lutte était toujours avec la papauté; et elle poursuivait maintenant jusque sur les montagnes les plus reculées, l'attaque commencée dans les villes de la plaine.

Les montagnes du Tockenbourg avaient entendu sur leurs hauteurs le son de l'Évangile, et trois ecclésiastiques y étaient poursuivis par ordre de l'évêque, comme inclinant à l'hérésie. « Qu'on nous « convainque, la Parole de Dieu à la main, di-« saient Militus, Doring et Farer, et nous nous « soumettrons non-seulement au chapitre, mais « encore au moindre des frères de Jésus-Christ;

(1) In morte et in inferno jactatus. (L. Epp. III, p. 132.)

« autrement nous n'obéirons à personne, pas même « au plus puissant des hommes (1). »

C'était bien là l'esprit de Zwingle et de la réformation. Bientôt une nouvelle circonstance vint échauffer les esprits dans ces hautes vallées. Une assemblée du peuple y avait lieu le jour de Sainte-Catherine; les citoyens étaient réunis, et deux hommes de Schwitz, venus pour affaires dans le Tockenbourg, se trouvaient à l'une des tables; la conversation s'engagea : « Ulric Zwingle, s'écria « l'un d'eux, est un hérétique et un voleur! » Le secrétaire d'État Steiger prit la défense du réformateur; le bruit attira l'attention de toute l'assemblée; George Bruggmann, oncle de Zwingle, qui se trouvait à une table voisine, s'élança de sa place avec colère, s'écriant : « Certainement c'est de « maître Ulric que l'on parle! » et tous les convives se levèrent et le suivirent, craignant une bataille (2). Le tumulte devenant toujours plus grand, le bailli rassembla à la hâte le conseil en pleine rue, et l'on pria Bruggmann, pour l'amour de la paix, de se contenter de dire à ces hommes : « Si vous ne vous rétractez pas, c'est vous qui « êtes coupables de mensonges et de vol. » — « Rappelez-vous ce que vous venez de dire, répon- « dirent les hommes de Schwitz; nous nous en « souviendrons nous-mêmes. » Puis ils montèrent à cheval et reprirent en toute hâte le chemin de Schwitz (3).

Le gouvernement de Schwitz adressa alors aux habitants du Tockenbourg une lettre menaçante, qui répandit la terreur dans les esprits. « Soyez « forts et sans aucune crainte (4), écrivit Zwingle « au conseil de sa patrie. Que les mensonges qu'on « débite contre moi ne vous inquiètent pas! Il n'y « pas un criailleur qui ne puisse m'appeler héréti- « que; mais vous, abstenez-vous d'injures, de dés- « ordres, de débauches et de guerres mercenai- « res; secourez les pauvres, protégez les opprimés, « et quelles que soient les insultes dont on vous « accable, ayez une assurance inébranlable dans le « Dieu tout-puissant (5). »

Les encouragements de Zwingle firent effet. Le conseil hésitait encore; mais le peuple, réuni en paroisses, arrêta d'un accord unanime que la messe serait abolie, et qu'on serait fidèle à la Parole de Dieu (6).

Les conquêtes n'étaient pas moins grandes dans la Rhétie que Salandronius avait dû quitter, mais où Comandre annonçait l'Évangile avec courage. Les anabaptistes, il est vrai, en prêchant dans les Grisons leurs doctrines fanatiques, avaient fait d'abord un grand tort à la réformation. Le peuple s'était trouvé partagé en trois partis. Les uns s'étaient jetés dans les bras de ces nouveaux prophètes. D'autres, étonnés, interdits, considéraient ce schisme avec inquiétude. Les partisans de Rome, enfin, poussaient des cris de triomphe (7).

On s'assembla à Ilantz, dans la ligue grise, pour une dispute; les soutiens de la papauté, d'un côté, les amis de la réforme, de l'autre, réunirent leurs forces. Le vicaire de l'évêque chercha d'abord un moyen d'éviter le combat : « Ces disputes entraî- « nant de fortes dépenses, dit-il, je suis prêt à dé- « poser, pour les couvrir, dix mille florins; mais « j'en exige autant de la partie adverse. » — « Si « l'évêque a dix mille florins à sa disposition, s'é- « cria du milieu de la foule une voix rude de pay- « san, c'est de nous qu'il les a extorqués; en don- « ner encore une fois autant à ces pauvres prêtres, « serait trop vraiment. » — « Nous sommes de « pauvres gens à bourse vide, dit alors Coman- « dre, pasteur de Coire; à peine avons-nous de « quoi payer notre soupe : où trouverions-nous dix « mille florins (8)? » Chacun rit de cet expédient et l'on passa outre.

Parmi les assistants se trouvaient Sébastien Hofmeister et Jacques Amman de Zurich; ils tenaient en main les saintes Écritures en hébreu et en grec. Le vicaire de l'évêque demanda qu'on exclût les étrangers. Hofmeister comprit que cela le regardait : « Nous sommes venus, dit-il, munis d'une « Bible grecque et hébraïque, afin qu'en aucune « manière on ne fasse violence à l'Écriture. Cepen- « dant, plutôt que d'empêcher le colloque, nous « sommes prêts à nous retirer. » — « Ah! s'écria le « curé de Dintzen, en regardant les livres des deux « Zuricois, si la langue grecque et la langue hé- « braïque n'étaient jamais entrées dans notre pays, « il y aurait moins d'hérésies (9)! » — « Saint Jé- « rôme, dit un autre, nous a traduit la Bible; nous « n'avons pas besoin des livres des juifs! » — « Si « l'on exclut les Zuricois, dit le banneret d'I- « lantz, la commune s'en mêlera. » — « Eh bien,

(1) Ne potentissimo quidem, sed soli Deo ejusque verbo. (Zw. Epp., p. 370.)

(2) Totumque convivium sequi, grandem conflictum timentes. (Ibid., p. 371.)

(3) Auf solches, ritten sie wieder heim. (Ibid., p. 374.)

(4) Macti animo este et interriti. (Ibid., p. 351.)

(5) Verbis diris abstinete... opem ferte egenis... spem certissimam in Deo reponatis omnipotente. (Ibid.) Il faut que l'une des dates des lettres, 14 et 23 de 1524, soit erronée, ou qu'une lettre de Zwingle à ses compatriotes du Tockenbourg soit perdue.

(6) Parochiæ uno consensu statuerunt in verbo Dei manere. (Zw. Epp., p. 423.)

(7) Pars tertia papistarum est in immensum gloriantium de schismate inter nos facto. (Ibid., p. 400.)

(8) Sie wären gute arme Gesellen mit lehren Seckeln. (Füssl. Beytr. I, p. 358.)

(9) Wäre die Griechische und Hebraische Sprache nicht in das Land gekommen. (Ibid., p. 360.)

« dit-on, qu'ils écoutent, mais qu'ils se taisent ! » Les Zuricois restèrent donc, et leur Bible avec eux.

Alors Comandre se levant lut la première des thèses qu'il avait publiées : « L'Église chrétienne, « y était-il dit, est née de la Parole de Dieu; elle « doit s'en tenir à cette Parole et ne pas écouter « d'autre voix que la sienne. » Puis il prouva ce qu'il avait avancé par de nombreux passages des Écritures. « Il marchait d'un pas assuré, dit un té- « moin oculaire (1), et posait chaque fois son pied « avec la fermeté du bœuf. » — « Cela dure trop « longtemps, » dit le vicaire. — « Quand, à table « avec ses amis, il entend les joueurs de flûte, dit « Hofmeister, il ne trouve pas que cela dure trop « longtemps (2). »

Alors on vit se lever et s'avancer du milieu de la foule un homme qui agitait les bras, qui clignait des yeux, qui fronçait les sourcils (3), et qui semblait avoir perdu le sens; il s'élança vers Comandre, et plusieurs crurent qu'il allait le frapper. C'était un maître d'école de Coire. « Je vous ai « posé par écrit diverses questions, dit-il à Co- « mandre; répondez-y à cette heure. » — « Je suis « ici, dit le réformateur grison, pour défendre ma « doctrine; attaque-la et je la défendrai; sinon re- « tourne à ta place; je te répondrai quand j'aurai « fini. » Le maître d'école demeura un moment en suspens : « A la bonne heure, » dit-il enfin, et il retourna s'asseoir.

On proposa de passer à la doctrine des sacrements. L'abbé de Saint-Luc déclara que ce n'était pas sans crainte qu'il abordait un tel sujet, et le vicaire effrayé fit le signe de la croix.

Le maître d'école de Coire, qui déjà une fois avait voulu attaquer Comandre, se mit à établir, avec beaucoup de volubilité la doctrine du sacrement, d'après cette parole : « Ceci *est* mon corps. » « Cher Berre, lui dit Comandre, comment com- « prends-tu ces paroles? Jean est Élie. » — « Je « comprends, reprit Berre, qui vit où Comandre « en voulait venir, qu'il a été Élie véritablement « et essentiellement. » — « Et pourquoi donc, « continua Comandre, Jean-Baptiste a-t-il dit « lui-même aux pharisiens qu'il n'était pas Élie ? » Le maître d'école garda le silence, et reprit enfin : « Il est vrai ! » Tout le monde se mit à rire, même ceux qui l'avaient engagé à parler.

L'abbé de Saint-Luc fit un long discours sur la cène et l'on termina la conférence. Sept prêtres embrassèrent la doctrine évangélique; une pleine liberté religieuse fut proclamée, et le culte romain fut aboli dans plusieurs églises. « Christ, selon l'ex- « pression de Salandronius, croissait partout « dans ces montagnes comme l'herbe tendre du « printemps; et les pasteurs étaient comme des « sources vivantes qui arrosaient ces hautes val- « lées (4). »

La réforme faisait des pas encore plus rapides à Zurich. Les dominicains, les augustins, les capucins, si longtemps ennemis, étaient réduits à vivre ensemble ; enfer anticipé pour ces pauvres moines. A la place de ces institutions corrompues, on fondait des écoles, un hôpital, un séminaire de théologie; la science, la charité prenaient partout la place de la paresse et de l'égoïsme.

XIII

Supplices.— Dispute de Bade.— Règles de la dispute.—Richesses et pauvreté.— Eck et Écolampade.— Dispute.—Part de Zwingle. — Vanteries des Romains. — Injures d'un moine. — Fin de la dispute.

Ces victoires de la réforme ne pouvaient demeurer inaperçues. Les moines, les prêtres, les prélats, hors d'eux-mêmes, sentaient partout que le terrain leur manquait sous les pieds, et que l'Église était près de succomber à des dangers inouis. Les oligarques des cantons, les hommes des pensions et des capitulations étrangères, comprenaient qu'ils ne devaient plus tarder, s'ils voulaient sauver leurs priviléges; et au moment où l'Église avait peur et commençait à s'enfoncer, ils lui rendirent leurs bras armés de fer. Un de Stein et un Jean Hug de Lucerne se joignirent à un Jean Faber; et l'autorité civile se précipita au secours de cette puissance hiérarchique qui prononce des discours pleins d'orgueil et fait la guerre aux saints (5).

Depuis longtemps l'opinion publique réclamait une dispute; il n'y avait plus que ce moyen de calmer le peuple (6). « Convainquez-nous par la sainte « Écriture, avaient dit les conseils de Zurich à la « diète, et nous nous rendrons à vos invitations. » — « Les Zuricois, disait-on partout, vous ont fait « une promesse : si vous pouvez les convaincre par « la Bible, pourquoi ne le faites-vous pas? Et si « vous ne le pouvez pas, pourquoi ne vous confor- « mez-vous pas à la Bible? »

Les colloques tenus à Zurich avaient exercé une

(1) Satzte den Fuss wie ein muder Ochs. (Füssl. Beytr. I, p. 362.)

(2) Den Pfeiffern zuzuhören, die... wie den Fürsten hofierten. (Ibid.)

(3) Blintzete mit den Augen, rumpfete die Stirne. (Ibid., p. 368.)

(4) Vita, moribus et doctrina herbescenti Christo apud Rhætos fons irrigans. Zw. Epp., p. 485.)

(5) Apocalypse de saint Jean, chap. XIII.

(6) Das der gmein man, one eine offne disputation, nitt zu stillen was. (Bulling. Chr. I, p. 331.)

influence immense; il fallait leur opposer une conférence tenue dans une ville romaine, en prenant toutes les précautions nécessaires pour assurer la victoire au parti du pape.

Il est vrai qu'on avait déclaré ces disputes illégitimes; mais on trouva moyen d'échapper à cette difficulté : « Il ne s'agit, dit-on, que d'arrêter et de « condamner les doctrines pernicieuses de Zwin« gle (1). » Ceci convenu, on chercha un fort athlète, et le docteur Eck s'offrit. Il ne craignait rien. «Zwin« gle a sans doute plus trait de vaches que lu de « livres..., » disait-il, selon Hofmeister (2).

Le grand conseil de Zurich envoya un sauf-conduit au docteur Eck, pour se rendre à Zurich même; mais Eck répliqua qu'il attendrait la réponse de la confédération. Zwingle offrit alors de disputer à Saint-Gall ou à Schaffouse; mais le conseil, se fondant sur un article du pacte fédéral, qui portait : « que tout accusé serait jugé dans le lieu où il demeure, » ordonna à Zwingle de retirer son offre.

La diète enfin arrêta qu'une conférence aurait lieu à Bade et fixa le 16 mai 1526. Cette conférence devait être importante; car elle était le résultat et le sceau de l'alliance qui venait de se conclure entre la puissance ecclésiastique et les oligarques de la confédération. « Voyez, disait Zwingle à Vadian, « ce qu'osent entreprendre à cette heure les oligar« ques et Faber (3). »

Aussi la décision de la diète fit-elle une vive impression en Suisse. On ne doutait pas qu'une conférence, tenue sous de tels auspices, ne fût défavorable à la réformation. Les cinq cantons les plus dévoués au pape, disait-on à Zurich, ne dominent-ils pas dans Bade? N'ont-ils pas déjà déclaré hérétique la doctrine de Zwingle et employé contre elle le fer et le feu? L'image de Zwingle n'a-t-elle pas été brûlée à Lucerne, après avoir subi toutes sortes d'injures? A Fribourg, ses livres n'ont-ils pas été livrés au feu? Partout ne désire-t-on pas sa mort? Les cantons qui exercent dans Bade les droits suzerains n'ont-ils pas déclaré que, quel que fût le lieu de leur territoire où Zwingle se ferait voir, il y serait fait prisonnier (4)? Uberlinger, l'un de leurs chefs, n'a-t-il pas dit que la seule chose au monde qu'il souhaitât, c'était de pendre Zwingle, dût-il être nommé bourreau, jusqu'à la fin de ses jours (5)?... Et le docteur Eck lui-même ne crie-t-il pas, depuis des années, qu'il ne faut attaquer les hérétiques qu'avec le fer et le feu? Que sera donc cette dispute, et que peut-il en résulter, si ce n'est la mort du réformateur?

Telles étaient les craintes qui agitaient la commission nommée à Zurich pour examiner cette affaire. Zwingle, témoin de cette agitation, se leva et dit : « Vous savez quel a été dans Bade le sort des vail« lants hommes de Stammheim, et comment le sang « des Wirth a rougi l'échafaud... et c'est sur le lieu « même de leur supplice qu'on nous appelle... Que « l'on choisisse pour la conférence Zurich, Berne, « Saint-Gall, ou même Bâle, Constance, Schaffouse; « qu'on convienne de n'y traiter que des points es« sentiels, en ne se servant que de la Parole de « Dieu; qu'on n'établisse aucun juge au-dessus « d'elle; et alors je suis prêt à me présenter (6). »

Cependant, déjà le fanatisme se remuait et frappait des victimes. Un consistoire, à la tête duquel se trouvait ce même Faber qui provoquait Zwingle, condamna au feu, comme hérétique, le 10 mai 1526, c'est-à-dire environ huit jours avant la dispute de Bade, un ministre évangélique nommé Jean Hügle, pasteur de Lindau (7), qui marcha au supplice en chantant le *Te Deum*. En même temps un autre ministre, Pierre Spengler, était noyé à Fribourg, par ordre de l'évêque de Constance.

De tous côtés, de sinistres avis arrivaient à Zwingle. Son beau-frère Léonard Tremp lui écrivait de Berne : « Je vous conjure par votre vie de ne pas « vous rendre à Bade. Je sais qu'ils n'observeront « point le sauf-conduit (8). »

On assurait qu'on avait formé le projet de l'enlever, de lui mettre un bâillon sur la bouche, de le jeter dans un bateau et de le déporter dans quelque lieu secret (9). En présence de ces menaces et de ces échafauds, le conseil de Zurich arrêta que Zwingle n'irait point à Bade (10).

Le jour de la dispute étant fixé pour le 19 mai, on vit peu à peu arriver les combattants et les représentants des cantons et des évêques. Du côté des catholiques romains paraissait surtout le belliqueux et glorieux docteur Eck; du côté des protestants le modeste et doux Écolampade. Celui-ci avait bien compris les périls de cette discussion. Semblable, dit un ancien historien, à un cerf timide harcelé par des chiens furieux, il avait longtemps hésité; il se décida pourtant à se rendre à Bade, mais en

(1) Diète de Lucerne, du 13 mars 1526.

(2) Er habe wohl mehr Kuhe gemolken als Bucher gelesen. (Zw. Opp. II, p. 405.)

(3) Vide nunc quid audeant oligarchi atque Faber. (Zw. Epp., p. 484.)

(4) Zwingli in ihrem Gebiet, wo er betreten werde, gefangen zu nehmen. (Zw. Opp. II, p. 422.)

(5) Da wollte er gern all sein Lebtag ein Henker genannt werden. (Ibid., p. 451.)

(6) Wellend wir ganz geneigt syn ze erschynen. (Zw. Opp. II, p. 423.)

(7) Hunc hominem hæreticum damnamus, projicimus et conculcamus. (Hotting. Helv. K. Gesch. III, p. 300.)

(8) Caveatis per caput vestrum... (Zw. Epp., p. 483.)

(9) Navigio captum, ore mox obturato, clam fuisse deportandum. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

(10) Zwinglium Senatus Tigurinus Badenam dimittere recusavit. (Ibid.)

faisant à l'avance cette protestation solennelle : « Je « ne reconnais pour règle du jugement que la Parole « de Dieu. » Il avait d'abord vivement désiré que Zwingle vînt partager ses périls (1); mais bientôt il ne douta pas que, si l'intrépide docteur eût paru dans cette ville fanatique, la colère des catholiques romains s'enflammant à sa vue, ils n'eussent tous deux été mis à mort.

On commença par décider quelles seraient les règles du combat. Le docteur Eck proposa que les députés des Waldstetten fussent chargés de prononcer le jugement définitif; ce qui était décider à l'avance la condamnation de la réforme. Thomas Plater, venu de Zurich à Bade pour assister au colloque, fut dépêché à Zwingle par Écolampade, pour avoir son avis. Arrivé de nuit, il fut admis à grand'peine dans la maison du réformateur. « Malheureux « perturbateur, lui dit Zwingle en se frottant les « yeux, voilà six semaines que, grâce à cette dis« pute, je ne m'étais pas couché (2)... Que m'ap« portes-tu? » Plater exposa les prétentions du docteur Eck. « Et qui, reprit Zwingle, mettrait ces « paysans en état de comprendre ces choses? Ils « s'entendraient mieux vraiment à traire les va« ches (3). »

Le 21 mai, la conférence commença. Eck et Faber, accompagnés de prélats, de magistrats, de docteurs, couverts de vêtements de damas et de soie, et parés d'anneaux, de chaînes et de croix (4), se rendirent dans l'église. Eck monta fièrement dans une chaire magnifiquement ornée, tandis que l'humble Écolampade, chétivement vêtu, dut se mettre en face de son superbe adversaire sur un tréteau grossièrement travaillé. « Tout le temps que dura « la conférence, dit le chroniqueur Bullinger, Eck « et les siens furent hébergés à la cure de Bade, fai« sant bonne chère, menant une vie gaie et scan« daleuse, et buvant beaucoup de vin, que l'abbé « de Wettingen leur fournissait (5). Eck se baigne « à Bade, disait-on, mais... dans le vin. Les évangé« liques, au contraire, étaient de pauvre apparence, « et l'on se riait d'eux comme d'une bande de men« diants. Leur genre de vie contrastait fort avec « celui des champions de la papauté. L'hôte de « l'auberge du Brochet, où logeait Écolampade, « ayant voulu voir ce que celui-ci faisait dans sa « chambre, rapporta que, toutes les fois qu'il y « avait regardé, il l'avait vu lisant ou priant. Il « faut avouer, disait-il, que c'est un bien pieux « hérétique. »

La dispute dura dix-huit jours, et pendant tout ce temps le clergé de Bade fit chaque jour une procession solennelle, chantant des litanies afin d'obtenir la victoire. Eck parla seul pour la doctrine romaine. C'était toujours le champion de la dispute de Leipzig, à la voix allemande, aux épaules larges et aux reins forts, excellent crieur public, et tenant plutôt, pour l'extérieur, du boucher que du théologien. Il disputa selon sa coutume avec une grande violence, cherchant à blesser ses adversaires par des mots piquants, et laissant même quelquefois échapper un jurement (6). Mais jamais le président ne le rappela à l'ordre.

Eck frappe des pieds et des mains;
Il jure, il peste, il injurie :
« Ce que vous croyez, je le crie,
« O pape et cardinaux romains (7). »

Écolampade, au contraire, d'une figure sereine, d'un air noble et patriarcal, parla avec tant de douceur, mais en même temps d'habileté et de courage, que ses adversaires mêmes, émus et saisis, se disaient les uns aux autres : « Oh! si le long homme « jaune était avec nous (8)!... » Il était pourtant quelquefois ému en voyant la haine et la violence des auditeurs : « Oh! disait-il, avec quelle impa« tience ils m'écoutent; mais Dieu n'abandonne « pas sa gloire, et c'est elle seule que nous recher« chons (9). »

Écolampade ayant combattu la première thèse du docteur Eck, qui roulait sur la présence réelle, Haller, arrivé à Bade après le commencement de la dispute, entra en lice contre la seconde. Peu accoutumé à de telles conférences, d'un caractère timide, lié par les ordres de son gouvernement, embarrassé par les regards de son avoyer Gaspard de Mullinen, grand ennemi de la réforme, Haller n'avait pas la superbe confiance de son antagoniste; mais il avait plus de véritable force. Après que Haller eut fini, Écolampade rentra en lice et pressa si vivement le docteur Eck, que celui-ci fut réduit à ne plus invoquer que l'usage de l'Église. « L'usage, répondit Éco« lampade, n'a de force dans notre Suisse qu'après « la constitution; or, en matière de foi, la consti« tution c'est la Bible. »

La troisième thèse, sur l'invocation des saints;

(1) Si periclitaberis, periclitabimur omnes tecum. (Zw. Epp., p. 312.)

(2) Ich bin in 6 Wochen nie in das Beth kommen. (Plater's Leben, p. 263.)

(3) Sie verstunden sich bas auf Kuh mälken. (Ibid.)

(4) Mit Syden, Damast und Sammet bekleydet. (Bull. Chr. I, p. 351.)

(5) Verbruchten vil wyn. (Ibid.)

(6) So entwuscht imm ettwan ein Schwür. (Bull. Chr., I, p. 351.)

(7) Egg zablet mit fussen und henden
Fing an schelken und schenden, etc.
(Poésies contemporaines de Nicolas Manuel, de Berne.)

(8) O were der lange gal man uff unser syten. (Bull. Chr. I, p. 353.)

(9) Domino suam gloriam, quam salvam cupimus ne utiquam deserturo. (Zw. Epp., p. 511.)

la quatrième, sur les images; la cinquième, sur le purgatoire, furent successivement débattues. Personne ne se leva pour contester la vérité des deux dernières, qui roulaient sur le péché originel et sur le baptême.

Zwingle prit une part active à toute la dispute. Le parti catholique, qui avait nommé quatre secrétaires, avait défendu, sous peine de mort, à toute autre personne de rien écrire (1). Mais un étudiant valaisan, Jérôme Walsch, doué d'une forte mémoire, gravait dans son esprit ce qu'il entendait, puis, revenant chez lui, se hâtait de l'écrire. Thomas Plater et Zimmermann de Winterthur portaient chaque jour à Zwingle ces notes et les lettres d'Écolampade, et rapportaient les réponses du réformateur. Toutes les portes de Bade étaient gardées par des soldats armés de hallebardes, et les deux courriers n'échappaient que par diverses excuses aux questions de ces soldats, qui ne comprenaient pas pourquoi ces jeunes gens revenaient sans cesse dans la ville (2). Ainsi Zwingle, quoique absent de Bade, de corps, y était présent en esprit.

Il conseillait, affermissait ses amis, et réfutait ses adversaires. « Zwingle, dit Oswald Myconius, « a plus travaillé, par ses méditations, ses veilles, « ses conseils, envoyés à Bade, qu'il ne l'eût fait « en discutant lui-même au milieu de ses ennemis (3). »

Pendant tout le colloque, les catholiques romains s'agitaient, écrivaient partout et entonnaient le chant de victoire. « Écolampade, s'écriaient-ils, « vaincu par le docteur Eck et étendu dans la lice, « a chanté palinodie (4); le règne du pape va être « partout rétabli (5). » Ces cris se propageaient dans tous les cantons, et le peuple, prompt à croire tout ce qu'il entend, ajoutait foi à toutes ces vanteries des partisans de Rome.

La dispute étant finie, le moine Murner de Lucerne, qu'on appelait « le matou, » s'avança, et lut quarante accusations dirigées contre Zwingle. « Je « pensais, dit-il, que le lâche viendrait répondre; « il n'a point paru. Eh bien, par tous les droits qui « régissent les choses divines et humaines, je dé- « clare quarante fois que le tyran de Zurich et tous « ses partisans sont des gens déloyaux, des men- « teurs, des parjures, des adultères, des infidèles, « des voleurs, des sacriléges, du vrai gibier de « potence, et que tout honnête homme doit rougir « d'avoir quelque rapport que ce soit avec eux. » Telles sont les injures que déjà, à cette époque, des docteurs que l'Église catholique romaine elle-même devrait désavouer, décoraient du nom de « polémique chrétienne. »

L'agitation était grande dans Bade; le sentiment général était que les champions romains avaient crié le plus fort, mais raisonné le plus faiblement (6). Écolampade et dix de ses amis signèrent seuls le rejet des thèses du docteur Eck; tandis que quatre-vingts personnes, parmi lesquelles se trouvaient les présidents du débat et tous les moines de Wittingen, les adoptèrent. Haller avait quitté Bade avant la fin du colloque.

Alors la majorité de la diète arrêta que Zwingle, chef de cette pernicieuse doctrine, ayant refusé de comparaître, et les ministres venus à Bade n'ayant pas voulu se laisser convaincre, ils étaient les uns et les autres rejetés de l'Église universelle (7).

XIV

Conséquences à Bâle, à Berne, à Saint-Gall, en d'autres lieux. — Diète à Zurich. — Les petits cantons. — Menaces à Berne. — Secours étranger.

Mais cette fameuse conférence, due au zèle des oligarques et du clergé, devait devenir funeste à tous deux. Ceux qui y avaient combattu pour l'Évangile devaient, en retournant dans leurs foyers, remplir leurs concitoyens d'enthousiasme pour la cause qu'ils avaient défendue, et deux des plus importants cantons de l'alliance helvétique, Berne et Bâle, devaient commencer dès lors à se détacher de la papauté.

C'était sur Écolampade, étranger à la Suisse, que devaient tomber les premiers coups; et ce n'était pas sans quelque crainte qu'il retournait à Bâle. Mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées. La douceur de ses paroles avait frappé les témoins impartiaux, plus que les clameurs du docteur Eck, et il fut reçu aux acclamations de tous les hommes pieux. Les adversaires firent, il est vrai, tous leurs efforts pour qu'on le chassât des chaires, mais en

(1) Man sollte einem ohne aller weiter Urtheilen, den Kopf abhauen. (Thom. Plateri Lebens Beschreib., p. 263.)

(2) Quand on me demandait: Que viens-tu faire? Je répondais: Je porte des poulets à vendre pour les messieurs qui sont aux bains; car on me donnait des poulets à Zurich, et les gardes ne pouvaient comprendre que j'en trouvasse toujours et si vite de nouveaux. (Vie de Plater, écrite par lui-même, p. 262.)

(3) Quam laborasset disputando vel inter medios hostes. (Osw. Myc., Vit. Zw.) Voyez les divers écrits de Zwingle qui se rapportent à la dispute de Bade. (Opp. II, p. 398-520.)

(4) Œcolampadius victus jacet in arenâ prostratus ab Eccio, herbam porrexit. (Zw. Epp., p. 514.)

(5) Spem concipiunt lætam fore ut regnum ipsorum restituatur. (Ibid., p. 513.)

(6) Die Evangelische weren wol *überschryen*, nicht aber *überdisputiert* worden. (Hotting. Helv. K. Gesch. III, p. 320.)

(7) Von gemeiner Kylchen ussgeslossen. (Bull. Chr., p. 355.)

vain ; il enseignait et prêchait avec plus de force qu'auparavant, et jamais le peuple n'avait montré une telle soif de la Parole (1).

Des choses à peu près semblables se passaient à Berne. La conférence de Bade, qui avait dû étouffer la réforme, lui donnait un nouvel élan dans ce canton, le plus puissant de toute la ligue des Suisses. A peine Haller était-il arrivé dans la capitale, que le petit conseil l'avait cité devant lui et lui avait ordonné de célébrer la messe. Haller demanda à répondre devant le grand conseil, et le peuple, croyant qu'il devait défendre son pasteur, accourut. Haller, effrayé, déclara qu'il aimait mieux quitter la ville que d'y causer quelque désordre. Alors le calme s'étant rétabli : « Si l'on exige, dit le réformateur, « que je célèbre cette cérémonie, je résigne ma « charge ; l'honneur de Dieu et la vérité de sa sainte « Parole me tiennent plus à cœur que le souci de « savoir ce que je mangerai ou de quoi je serai « vêtu. » Haller prononçait ces paroles avec émotion ; les membres du conseil étaient touchés ; quelques-uns même de ses adversaires fondaient en larmes (2). La modération était encore une fois plus forte que la force elle-même. Pour donner à Rome quelque satisfaction, on ôta à Haller les fonctions de chanoine ; mais on l'établit prédicateur. Ses plus violents ennemis, Louis et Antoine de Diesbach et Antoine d'Erlach, indignés de cette résolution, quittèrent aussitôt le conseil et la ville, et renoncèrent à leur droit de bourgeoisie. « Berne a fait une « chute, dit Haller, mais s'est relevée avec plus de « force que jamais. » Cette fermeté des Bernois fit une grande impression en Suisse (3).

Mais les suites de la conférence de Bade ne se bornèrent pas à Berne et à Bâle. En même temps que ces choses se passaient dans ces villes puissantes, un mouvement plus ou moins semblable s'opérait dans plusieurs des États de la confédération. Les prédicateurs de Saint-Gall, revenus de Bade, y annonçaient l'Évangile (4) ; à la suite d'une conférence, on enlevait les images de l'église paroissiale de Saint-Laurent, et les habitants vendaient leurs habits précieux, leurs joyaux, leurs bagues, leurs chaînes d'or, pour fonder des maisons de charité. La réformation dépouillait, mais pour revêtir les pauvres ; et les dépouilles étaient celles des réformés eux-mêmes (5).

A Mulhouse on prêchait avec un nouveau courage ; la Thurgovie et le Rheinthal se rapprochaient toujours plus de Zurich. Immédiatement après la dispute, Zurzach enleva les images de ses églises, et presque partout le district de Bade reçut l'Évangile.

Rien de plus propre que de tels faits à prouver à quel parti la victoire était vraiment demeurée. Aussi Zwingle, regardant tout autour de lui, rendait-il gloire à Dieu. « On nous attaque de beaucoup « de manières, disait-il ; mais le Seigneur est plus « fort, non-seulement que les menaces, mais aussi « que les guerres elles-mêmes. Il y a dans la ville et « dans le canton de Zurich un accord admirable en « faveur de l'Évangile. Nous surmonterons toutes « choses par des prières faites avec foi (6). » Peu après, s'adressant à Haller, Zwingle lui disait : « Tout suit ici-bas sa destinée. Au rude vent du « nord succède un souffle plus doux. Après les jours « brulants de l'été, l'automne nous prodigue ses « trésors. Et maintenant, après de durs combats, « le Créateur de toutes choses, au service duquel « nous sommes, nous ouvre le chemin pour pénétrer dans le camp de nos adversaires. Nous pou- « vons enfin accueillir la doctrine chrétienne, cette « colombe si longtemps repoussée, et qui ne cessait « d'épier l'heure de son retour. Sois le Noé qui la « reçoit et la sauve... »

Cette année même, Zurich avait fait une importante acquisition. Conrad Pellican, gardien du couvent des Franciscains à Bâle, professeur de théologie depuis l'âge de vingt-quatre ans, avait été appelé, par le zèle de Zwingle, comme professeur d'hébreu à Zurich. « Il y a longtemps, dit-il en y arrivant, « que j'ai renoncé au pape et que je désire vivre « pour Jésus-Christ (7). » Pellican devint, par ses talents exégétiques, l'un des ouvriers les plus utiles dans l'œuvre de la réforme.

Zurich, toujours exclu de la diète par les cantons romains, voulant profiter des dispositions meilleures qui se manifestaient chez quelques-uns des confédérés, convoqua, au commencement de 1527, une diète à Zurich même. Les députés de Berne, de Bâle, de Schaffouse, d'Appenzell et de Saint-Gall s'y rendirent. « Nous voulons, dirent les députés de « Zurich, que la Parole de Dieu, qui nous conduit « uniquement à Jésus-Christ crucifié, soit seule « prêchée, seule enseignée, seule magnifiée. Nous « abandonnons toutes les doctrines humaines, quel « qu'ait été l'usage antique de nos pères ; certains « que s'ils avaient eu cette lumière de la Parole di- « vine dont nous jouissons, ils l'eussent embrassée « avec plus de respect que nous, leurs faibles ne-

(1) Plebe Verbi Domini admodum sitiente. (Zw. Epp., p. 518.)

(2) Tillier, Gesch. v. Bern, III, p. 242.

(3) Profuit hic nobis Bernates tam dextrè in servando Berchtoldo suo egisse. (Ecol. ad Zw. Epp., p. 518.)

(4) San-Gallenses officiis suis restitutos. (Zw. Epp., p. 518.)

(5) Kostbare Kleider, Kleinodien, Ring, Ketten, etc., freywillig verkauft. (Bull. III, p. 338.)

(6) Fideli enim oratione omnia superabimus. (Zw. Epp., p. 519.)

(7) Jam dudum papæ renuntiavi et Christo vivere concupivi. (Ibid., p. 455.)

« veux (1)... » Les députés présents promirent de prendre en considération les représentations de Zurich.

Ainsi la brèche faite à Rome s'agrandissait chaque jour. La dispute de Bade avait dû tout réparer, et dès lors, au contraire, des cantons incertains semblaient vouloir marcher avec Zurich. Déjà les peuples de la plaine penchaient pour la réformation ; déjà elle serrait de près les montagnes ; elle les envahissait, et les cantons primitifs, qui furent comme le berceau et qui sont comme la citadelle de la Suisse, semblaient, serrés dans leurs hautes Alpes, tenir seuls encore avec fermeté pour la doctrine de leurs pères. Ces montagnards, exposés sans cesse aux grandes tempêtes, aux avalanches, aux débordements des torrents et des fleuves, doivent lutter toute leur vie contre ces redoutables ennemis et tout sacrifier pour conserver la prairie où paissent leurs troupeaux, la cabane où ils se mettent à l'abri des orages et que la première inondation emporte. Aussi l'instinct conservateur est-il fortement développé en eux et se transmet-il, depuis des siècles, de génération en génération. Conserver ce qu'on a reçu de ses pères est toute la sagesse de ces montagnes. Ces rudes Helvétiens luttaient donc alors contre la réformation qui voulait changer leur foi et leur culte, comme ils luttent encore à cette heure contre les torrents qui tombent avec fracas de leurs sommités neigeuses, ou contre les nouvelles idées politiques qui se sont établies à leurs portes, dans les cantons qui les entourent. Ils seront les derniers qui mettront bas les armes devant la double puissance qui déjà élève ses signaux sur toutes les collines environnantes et menace toujours de plus près ces peuples conservateurs.

Aussi ces cantons, à l'époque dont je parle, encore plus irrités contre Berne que contre Zurich, et tremblant de voir cet État puissant leur échapper, réunirent-ils leurs députés à Berne même, huit jours après la conférence de Zurich. Ils demandèrent au conseil de déposer les nouveaux docteurs, de proscrire leurs doctrines et de maintenir l'antique et véritable foi chrétienne, telle qu'elle avait été confirmée par les siècles et confessée par les martyrs. « Convoquez tous les bailliages du canton, ajoutè-« rent-ils ; si vous vous y refusez, nous nous en « chargerons. » Les Bernois irrités répondirent : « Nous avons assez de puissance pour parler nous-« mêmes à nos ressortissants. »

Cette réponse de Berne ne fit qu'accroître la colère des Waldstettes ; et ces cantons, qui avaient été le berceau de la liberté politique de la Suisse, effrayés des progrès que faisait la liberté religieuse, commencèrent à chercher, même au dehors, des alliés pour la détruire. Pour combattre les ennemis des capitulations, on pouvait bien s'appuyer des capitulations mêmes ; et si les oligarques de la Suisse ne pouvaient y suffire, n'était-il pas naturel de recourir aux princes leurs alliés ? En effet, l'Autriche, qui n'avait pu maintenir sa puissance dans la confédération, était prête à intervenir pour y affermir la puissance de Rome. Berne apprit avec effroi que Ferdinand, frère de Charles-Quint, faisait des préparatifs contre Zurich et contre tous les adhérents de la réforme (2).

Les circonstances devenaient plus critiques. Une succession d'événements plus ou moins malheureux, les excès des anabaptistes, les disputes avec Luther sur la cène, d'autres encore, semblaient avoir grandement compromis en Suisse la réformation. La dispute de Bade avait trompé l'attente des amis de la papauté, et l'épée qu'ils avaient brandie contre leurs adversaires s'était brisée dans leurs mains ; mais le dépit et la colère n'avaient fait que s'accroître, et l'on se préparait à un nouvel effort. Déjà la puissance impériale elle-même commençait à s'émouvoir ; et les bandes autrichiennes qui avaient dû s'enfuir des défilés de Morgarten et des hauteurs de Sempach, étaient prêtes à rentrer dans la Suisse, enseignes déployées, pour y raffermir Rome chancelante. Le moment était décisif : on ne pouvait plus clocher des deux côtés et n'être « ni troubles ni « clairs. » Berne et d'autres cantons, si longtemps hésitants, devaient prendre une résolution. Il fallait retourner promptement à la papauté, ou se ranger sous l'étendard de Christ avec un nouveau courage.

Un homme venu de France, des montagnes du Dauphiné, nommé Guillaume Farel, donna alors à la Suisse une puissante impulsion, décida la réforme de l'Helvétie romane, qui dormait encore d'un profond sommeil, et fit ainsi pencher la balance, dans toute la confédération, en faveur des nouvelles doctrines. Farel arriva sur le champ de bataille comme ces troupes fraîches qui, au moment où le sort des armes est encore incertain, se précipitent au fort de la mêlée et décident la victoire. Il prépara les voies en Suisse à un autre Français, dont la foi austère et le puissant génie devaient mettre la dernière main à la réforme, et la rendre une œuvre accomplie. La France prenait ainsi rang, par ces hommes illustres, dans cette grande commotion qui agitait la société chrétienne. Il est temps que nos regards se tournent vers elle.

(1) Mit höherem Werth und mehr Dankbarkeit dann wir angenommen. (Zurich Archiv. Absch. Sonntag nach Lichtmesse.)

(2) Berne à Zurich, le lundi après *Miséricorde*. (Kirchhoff, B. Haller, p. 85.)

LIVRE DOUZIÈME.

LES FRANÇAIS.

(1500 à 1526.)

I

Universalité du christianisme. — Ennemis de la réforme en France. — Hérésie et persécution dans le Dauphiné. — Une gentilhommière. — La famille Farel. — Pèlerinage à la Sainte-Croix. — Immoralité et superstition. — Guillaume veut étudier.

L'universalité est l'un des caractères essentiels du christianisme. Il n'en est pas ainsi des religions humaines. Elles s'adaptent à certains peuples et au degré de culture qu'ils ont atteint ; elles maintiennent ces peuples dans l'immobilité, ou si, par quelque circonstance extraordinaire, ils grandissent, la religion, dépassée par eux, leur devient par cela même inutile.

Il y a eu une religion égyptienne, une grecque, une latine et même une judaïque ; le christianisme est la seule religion *humaine*.

Il a pour point de départ dans l'homme, le péché ; et c'est là un caractère qui n'appartient pas à une race spéciale, mais qui est l'apanage de l'humanité. Aussi, satisfaisant les besoins les plus universels et les plus élevés de notre nature, l'Évangile est-il reçu comme venant de Dieu, par les nations les plus barbares et par les peuples les plus civilisés. Il ne divinise pas les spécialités nationales, comme le faisaient les religions de l'antiquité ; mais il ne les détruit pas, comme voudrait le faire le cosmopolisme moderne. Il fait mieux : il les sanctifie, les ennoblit et les élève à une sainte unité, par le principe nouveau et vivant qu'il leur communique.

L'introduction du christianisme dans le monde a opéré une grande révolution dans l'histoire. Il n'y avait eu jusque-là qu'une histoire des peuples ; il y a maintenant une histoire de l'humanité ; et l'idée d'une éducation universelle de l'espèce humaine, accomplie par Jésus-Christ, est devenue la boussole de l'historien, la clef de l'histoire et l'espérance des peuples.

Mais ce n'est pas seulement sur tous les peuples que le christianisme agit, c'est aussi sur toutes les époques de leur histoire.

Au moment de son apparition, le monde était comme un flambeau près de s'éteindre, et le christianisme y fit revivre une flamme céleste.

Plus tard, les peuples barbares, s'étant précipités sur l'empire romain, y avaient tout brisé et confondu ; et le christianisme, opposant la croix à ce torrent dévastateur, dompta par elle le sauvage enfant du Nord, et forma une humanité nouvelle.

Cependant un élément corrupteur se trouvait déjà caché dans la religion apportée par des missionnaires courageux à ces tribus grossières. Leur foi venait de Rome presque autant que de la Bible. Bientôt cet élément s'accrut ; l'homme se substitua partout à Dieu : caractère essentiel de l'Église romaine ; et un renouvellement de la religion devint nécessaire. Le christianisme l'accomplit à l'époque qui nous occupe.

L'histoire de la réformation dans les contrées que nous avons jusqu'à présent parcourues nous a montré la doctrine nouvelle rejetant les écarts des anabaptistes et des nouveaux prophètes ; mais c'est l'écueil de l'incrédulité qu'elle rencontre surtout dans le pays vers lequel nous nous tournons maintenant. Nulle part il ne s'était élevé des réclamations aussi hardies contre les superstitions et les abus de l'Église. Nulle part on ne vit se développer avec plus de force un certain amour des lettres, indépendant du christianisme, qui conduit souvent à l'irréligion. La France se trouva porter à la fois dans son sein deux réformations, l'une de l'homme, l'autre de Dieu. « Deux nations étaient dans son ventre et « deux peuples devaient sortir de ses entrailles (1). »

Non-seulement en France la réforme eut à combattre l'incrédulité aussi bien que la superstition, elle y trouva encore un troisième ennemi qu'elle n'avait pas rencontré, au moins aussi puissant, chez les peuples de race germanique : ce fut l'immoralité. Les désordres étaient grands dans l'Église ; la débauche siégeait sur le trône de François Ier et de Catherine de Médicis, et les vertus austères des ré-

(1) Genèse, XXV, v, 23.

formateurs irritaient ces « Sardanapales (1). » Partout sans doute, mais surtout en France, la réforme devait être, non-seulement dogmatique et ecclésiastique, mais en outre morale.

Ces ennemis pleins de violence que la réforme rencontra à la fois chez les Français lui imprimèrent un caractère tout particulier. Nulle part elle n'habita autant les cachots et ne ressembla plus au christianisme primitif, par la foi, la charité et le nombre de ses martyrs. Si, dans les pays dont nous avons parlé jusqu'à cette heure, la réformation fut plus glorieuse par ses triomphes, dans ceux dont nous allons nous occuper elle le fut davantage par ses défaites. Si ailleurs elle eut à montrer plus de trônes et plus de conseils souverains, ici elle put citer plus d'échafauds et plus d'assemblées du désert. Quiconque connaît ce qui fait la vraie gloire du christianisme sur la terre, et les traits qui le font ressembler à son chef, étudiera donc avec un vif sentiment de respect et d'amour l'histoire, souvent sanglante, que nous allons raconter.

C'est dans les provinces que sont nés et qu'ont commencé à se développer la plupart des hommes qui ont ensuite brillé sur la scène du monde. Paris est un arbre qui étale à la vue beaucoup de fleurs et de fruits, mais dont les racines vont chercher au loin, dans les entrailles de la terre, les sucs nourriciers qu'elles transforment. La réformation suivit aussi cette loi.

Les Alpes, qui virent paraître dans chaque canton et presque dans chaque vallée de la Suisse des hommes chrétiens et courageux, devaient, en France aussi, couvrir de leurs grandes ombres l'enfance de quelques-uns des premiers réformateurs. Il y avait des siècles qu'elles en gardaient le trésor plus ou moins pur dans leurs hautes vallées, parmi les habitants des contrées piémontaises de Lucerne, d'Angrogne, de la Peyrouse. La vérité, que Rome n'avait pu y atteindre, s'était répandue de ces vallées sur les revers et au pied de ces montagnes, dans la Provence et dans le Dauphiné.

L'année qui suivit l'avénement au trône de Charles VIII, fils de Louis XI, enfant maladif et timide, Innocent VIII avait ceint la tiare pontificale (1484). Il avait sept ou huit fils de différentes femmes ; aussi, selon une épigramme du temps, Rome fut unanime à le saluer du nom de *Père* (2).

Il y eut alors sur tous les revers des Alpes du Dauphiné et sur toutes les rives de la Durance, une recrudescence des anciens principes vaudois. « Les « racines, dit un ancien chroniqueur, poussaient « sans cesse et partout de nouveaux bourgeons (3). » Des hommes audacieux appelaient l'Église romaine, l'Église des malins, et soutenaient qu'il est aussi profitable de prier dans une étable que dans une église.

Les prêtres, les évêques, les légats de Rome poussèrent un cri d'alarme, et le 5 des calendes de mai 1487, Innocent VIII, le père des Romains, lança une bulle contre ces humbles chrétiens. « Courez aux armes, dit le pontife, et foulez ces héré« tiques aux pieds comme des aspics venimeux (4). »

A l'approche du légat, suivi d'une armée de dix-huit mille hommes et d'une multitude de volontaires qui voulaient partager les dépouilles des Vaudois, ceux-ci abandonnèrent leurs maisons et se retirèrent dans les montagnes, dans les cavernes et dans les fentes des rochers, comme les oiseaux s'enfuient au moment où commence à gronder l'orage. Pas une vallée, pas un bois, pas un rocher n'échappa aux persécuteurs ; partout dans cette partie des Alpes, et particulièrement du côté de l'Italie, ces pauvres disciples de Christ étaient traqués comme des bêtes fauves. A la fin les satellites du pape se lassèrent ; leurs forces étaient épuisées, leurs pieds ne pouvaient plus escalader les retraites escarpées des « hérétiques, » et leurs bras se refusaient à frapper.

Dans ces contrées alpestres qu'agitait alors le fanatisme de Rome, à trois lieues de la ville antique de Gap (5), du côté de Grenoble, non loin des gazons fleuris qui tapissent le plateau de la montagne de Bayard, au bas du mont de l'Aiguille et près du col de Glaize, vers le lieu où le Buzon prend sa source, se trouvait et se trouve encore un groupe de maisons, caché à demi par les arbres qui l'entourent, et qui porte le nom de Farel, ou en patois Fareau (6). Sur un vaste emplacement élevé au-dessus des chaumières voisines, se voyait alors une maison, de celles qu'on appelle une gentilhommière. Un verger l'entourait et conduisait au village. Là vivait dans ces

(1) Sardanapalus (Henri II) inter scorta. (Calvini Epp. MS.)

(2) Octo nocens pueros genuit totidemque puellas.
Hunc merito poterit dicere Roma Patrem.

(3) In Ebredunensi archiepiscopatu veteres Waldensium hæreticorum fibræ repullularunt. (Raynald. Annales ecclesiast. ad ann. 1487.)

(4) Armis insurgant, eosque veluti aspides venenosos... conculcent. (Bulle d'Innocent VIII, conservée à Cambridge. Léger, II, p. 8.)

(5) Chef-lieu des Hautes-Alpes.

(6) Revue du Dauphiné, juillet 1837, p. 35. En allant de Grenoble à Gap, un quart d'heure après avoir passé le dernier relais de poste, à un jet de fronde à droite de la grande route se voit le village de Farel. On montre encore l'emplacement qui était celui de la maison du père de Farel. Il n'est plus occupé, il est vrai, que par une chaumière, mais on voit à ses dimensions qu'il ne pouvait être celui d'une maison ordinaire. L'habitant de cette chaumière porte le nom de Farel. Je dois ces renseignements à M. le pasteur Blanc, de Mens.

temps de trouble une famille d'une antique piété, noble à ce qu'il paraît, et du nom de Farel (1). L'année où la papauté déployait le plus ses rigueurs dans le Dauphiné, en 1489, naquit dans le modeste château un fils qui fut nommé Guillaume. Trois frères, Daniel, Gautier, Claude, et une sœur, grandirent avec Guillaume, et partagèrent ses jeux, sur les bords du Buzon et au pied du Bayard.

C'est là que s'écoulèrent l'enfance et la première jeunesse de Guillaume. Son père et sa mère faisaient partie des serviteurs les plus dévoués de la papauté. « Mon père et ma mère croyaient tout, » dit-il lui-même (2). Aussi élevèrent-ils leurs enfants dans les pratiques de la dévotion romaine.

Dieu avait doué Guillaume Farel de qualités rares, propres à donner un grand ascendant. D'un esprit pénétrant, d'une imagination vive, plein de sincérité et de droiture, d'une grandeur d'âme qui ne lui permit jamais de trahir, à quelque prix que ce fût, les convictions de son cœur, il avait surtout une ardeur, un feu, un courage indomptable, une hardiesse qui ne reculait devant aucun obstacle. Mais en même temps, il avait les défauts de ses qualités, et ses parents eurent souvent à réprimer sa violence.

Guillaume se jeta de toute son âme dans la voie superstitieuse de sa crédule famille. « L'horreur me « prend, dit-il, vu les heures, les prières et les « services divins que j'ai faits et fait faire à la croix « et à autres telles choses (3). »

A quatre lieues au sud de Gap, près de Tallard, sur une montagne qui s'élève au-dessus des flots impétueux de la Durance, était un lieu fort réputé, nommé la Sainte-Croix. Guillaume n'avait guère que sept ou huit ans quand son père et sa mère résolurent de l'y conduire en pèlerinage (4). « La « croix qui est en ce lieu, disait-on, est du propre « bois en lequel Jésus-Christ a été crucifié. »

La famille se mit en marche, et atteignit enfin la croix tant vénérée, devant laquelle elle se prosterna. Après avoir considéré le bois sacré et le cuivre de la croix, fait, dit le prêtre, du bassin dans lequel notre Seigneur lava les pieds à ses apôtres, les regards des pèlerins se portèrent sur un petit crucifix attaché à la croix. « Quand les diables, reprit le « prêtre, font les grêles et les foudres, ce crucifix « se meut tellement qu'il semble se détacher de la « croix, comme voulant courir contre le diable, et « il jette des étincelles de feu contre le mauvais « temps ; si cela ne se faisait, il ne resterait rien « sur la terre (5). »

Les pieux pèlerins étaient tout émus en entendant raconter de si grands prodiges. « Personne, « continua le prêtre, ne sait et ne voit rien de ces « choses, si ce n'est moi et cet homme... » Les pèlerins tournèrent la tête et virent près d'eux un homme d'un extérieur étrange. « A le voir, il faisait frayeur, » dit Farel (6). Des mailles blanches couvraient les deux prunelles de ses yeux ; « soit qu'elles y fussent « en vérité, ou que Satan les fit apparaître. » Cet homme extraordinaire, que les incrédules appelaient le « sorcier du prêtre, » interpellé par celui-ci, répondit aussitôt que le prodige était véritable (7).

Un nouvel épisode vint achever le tableau et ajouter aux superstitions la pensée de coupables désordres. « Voicy une jeune femme, ayant autre « dévotion que la croix, laquelle portoit son petit « enfant couvert d'un drap. Et puis voicy le prestre « qui vint au-devant et vous prend la femme avec « l'enfant et les mène dedans la chapelle. J'ose bien « dire que oncques danseur ne print femme et ne « la mena faisant meilleure mine que ces deus fai- « soyent. Mais l'aveuglement estoit tel, que ne le « regard de l'un et l'autre, et mesmes quand ils « eussent fait devant nous des choses inconvenantes, « tout nous eust esté bon et sainct. C'estoit trop que « la femme et mon galant de prestre savoyent bien « le miracle et avoyent la belle couverture de leur « visitation (8). »

Voilà un fidèle tableau de la religion et des mœurs en France au moment où commença la réformation. La morale et la doctrine étaient également empoisonnées, et il fallait pour l'une et pour l'autre une puissante régénération. Plus on avait attaché de prix aux œuvres extérieures, plus on s'était éloigné de la sanctification du cœur ; des ordonnances mortes avaient été partout substituées à la vie chrétienne, et l'on avait vu, union étrange et pourtant naturelle, les débauches les plus scandaleuses s'unir aux plus superstitieuses dévotions. On avait dérobé devant l'autel, on avait séduit au confessionnal, on avait empoisonné dans la messe, on avait commis adultère au pied d'une croix... La superstition, en détruisant la doctrine, avait détruit la moralité.

Il y eut cependant de nombreuses exceptions dans la chrétienté du moyen âge. Une foi, même superstitieuse, peut être sincère. Guillaume Farel en est

(1) Guillelmum Farellum, Delphinatem, nobili familià ortum. (Bezæ Icones.) Calvin, écrivant au cardinal Sadolet, fait ressortir le désintéressement de Farel, *sorti de si noble maison*. (Opuscula, p. 148.)

(2) Du vrai usage de la croix, par Guillaume Farel, p. 237.

(3) Ibid., p. 232.

(4) J'estoye fort petit et à peine je savoye lire. (Ibid., p. 247.) Le premier pèlerinage auquel j'ay esté a esté à la saincte croix. (Du vrai usage de la croix, par Guillaume Farel, p. 233.)

(5) Ibid., p. 235, 239.

(6) Ibid., p. 237.

(7) Ibid., p. 238.

(8) Ibid., p. 235. On a adouci quelques mots de ce récit.

un exemple. Le même zèle qui lui fit plus tard parcourir tant de lieux divers pour y répandre la connaissance de Jésus-Christ, l'attirait alors partout où l'Église étalait quelque miracle ou réclamait quelque adoration. Le Dauphiné avait ses sept merveilles, dès longtemps en possession de frapper l'imagination du peuple (1). Mais les beautés de la nature qui l'entouraient avaient aussi de quoi élever son âme au Créateur.

La chaîne magnifique des Alpes, ces cimes couvertes de neiges éternelles, ces vastes rochers qui tantôt élancent leurs sommets aigus dans les airs, tantôt prolongent leurs immenses croupes arquées au-dessus des nuages, et semblent être comme une île isolée dans les cieux ; toutes ces grandeurs de la création qui élevaient alors l'âme d'Ulric Zwingle dans le Tockenbourg, parlaient aussi avec force au cœur de Guillaume Farel dans les montagnes du Dauphiné. Il avait soif de vie, de connaissances, de lumière ; il aspirait à quelque chose de grand... il demanda à étudier.

Ce fut un grand coup pour son père qui pensait qu'un jeune noble ne devait connaître que son chapelet et son épée. On exaltait partout alors la vaillance d'un jeune compatriote de Guillaume Farel, Dauphinois comme lui, nommé du Terrail, mais connu davantage sous le nom de Bayard, qui, dans la bataille du Tar, de l'autre côté des Alpes, venait de déployer un étonnant courage. « De tels fils, « disait-on, sont comme des flèches en la main d'un « homme puissant. Bienheureux est l'homme qui « en a rempli son carquois ! » Aussi le père de Farel résistait au goût que Guillaume montrait pour les lettres. Mais le jeune homme se montrait inébranlable. Dieu le destinait à de plus nobles conquêtes que celles des Bayard. Il revint toujours à la charge, et le vieux gentilhomme céda enfin (2).

Farel se livra aussitôt au travail avec une étonnante ardeur. Les maîtres qu'il trouva dans le Dauphiné lui furent peu en aide, et il dut lutter contre les mauvaises méthodes et l'ineptie de ses instituteurs (3). Ces difficultés l'excitèrent au lieu de le décourager, et il eut bientôt surmonté ces obstacles. Ses frères suivirent son exemple. Daniel entra plus tard dans la carrière politique et fut employé dans des négociations importantes concernant la religion (4). Gautier gagna toute la confiance du comte de Furstemberg.

Farel, avide de connaissances, ayant appris tout ce qu'il pouvait apprendre dans sa province, porta ailleurs ses regards. La gloire de l'université de Paris remplissait depuis longtemps le monde chrétien. Il voulait voir « cette mère de toutes les scien- « ces, cette véritable lumière de l'Église qui ne « souffre jamais d'éclipse, ce miroir net et poli de « la foi, qu'aucun nuage n'obscurcit et qu'aucun « attouchement ne macule (5) ; » il en obtint la permission de ses parents et partit pour la capitale de la France.

II

Louis XII et l'assemblée de Tours. — François et Marguerite. — Les lettrés. — Lefèvre. — Son enseignement à l'université. — Lefèvre et Farel se rencontrent. — Hésitations et recherches de Farel. — Premier réveil. — Prophétie de Lefèvre. — Il enseigne la justification par la foi — Objections. — Désordres des colléges. — Effets sur Farel. — L'élection. — Sanctification de la vie.

L'un des jours de l'an 1510, ou peu après, le jeune Dauphinois arriva à Paris. La province avait fait de lui un ardent sectateur de la papauté ; la capitale devait en faire autre chose. En France, ce n'était pas d'une petite ville, comme en Allemagne, que la réformation devait sortir. C'est de la métropole que partent toutes les impulsions qui ébranlent le peuple. Un concours de circonstances providentielles faisait de Paris, au commencement du seizième siècle, un foyer, d'où pouvait aisément s'échapper une étincelle de vie. Le jeune homme des environs de Gap, qui y arrivait alors, humble et ignoré, devait recevoir cette étincelle dans son cœur, et plusieurs autres avec lui.

Louis XII, le père du peuple, venait de convoquer à Tours les représentants du clergé de France. Ce prince semble avoir devancé les temps de la réformation ; en sorte que, si cette grande révolution avait eu lieu sous son règne, la France entière fût peut-être devenue protestante. L'assemblée de Tours avait déclaré que le roi avait le droit de faire la guerre au pape et d'exécuter les décrets du concile de Bâle. Ces mesures étaient l'objet de toutes les conversations dans les colléges, comme à la ville et à la cour, et elles durent faire une vive impression sur l'esprit du jeune Farel.

Deux enfants grandissaient alors à la cour de

(1) La fontaine ardente, les cuves de Sassenage, la manne de Briançon, etc.

(2) Cum a parentibus vix impetrassem ad litteras concessum. (Farel, Natali Galeoto, 1527. Lettres manuscrites du conclave de Neuchâtel.)

(3) A præceptoribus præcipue in latinâ linguâ ineptissimis institutus. (Farelli Epist.)

(4) Vie de Farel, manuscrit de Genève.

(5) Universitatem Parisiensem, matrem omnium scientiarum... speculum fidei torsum et politum... (Prima Apellat. Universit. an. 1396. Bulæus, IV, p. 806.)

Louis XII. L'un était un jeune prince, d'une taille élevée, d'une figure remarquable, qui montrait peu de mesure dans son caractère et se jetait étourdiment partout où sa passion l'emportait; en sorte que le roi avait coutume de dire : « Ce gros garçon « gâtera tout (1). » C'était François d'Angoulême, duc de Valois et cousin du roi. Boisy, son gouverneur, lui apprit cependant à honorer les lettres.

Auprès de François était sa sœur Marguerite, plus âgée que lui de deux ans, « princesse de très-« grand esprit et fort habile, dit Brantôme, tant « de son naturel que de son acquisitif (2). » Aussi Louis XII n'avait-il rien épargné pour son instruction; et les gens les plus savants du royaume ne tardèrent pas à appeler Marguerite leur Mécène.

En effet, un cortége d'hommes illustres entourait déjà ces deux Valois. Guillaume Budé, qui, à vingt-trois ans, livré aux passions et surtout à la chasse, ne vivant plus qu'avec des oiseaux, des chevaux et des chiens, avait tout à coup tourné court, vendu son équipage, et s'était mis à l'étude avec la même passion qui l'avait fait courir, entouré de sa meute, les campagnes et les forêts (3); le médecin Cop; François Vatable, dont les docteurs juifs eux-mêmes admiraient les connaissances hébraïques; Jacques Tusan, célèbre helléniste; d'autres lettrés encore, encouragés par l'évêque de Paris, Étienne Poncher, par Louis Ruzé, lieutenant civil, et par François de Luynes, et déjà protégés par les deux jeunes Valois, résistaient aux attaques violentes de la Sorbonne, qui regardait l'étude du grec et de l'hébreu comme la plus funeste hérésie. A Paris, comme en Allemagne et en Suisse, le rétablissement de la saine doctrine devait être précédé de la restauration des lettres. Mais les mains qui préparaient ainsi les matériaux, ne devaient pas, en France, être celles qui élèveraient l'édifice.

Entre tous ces docteurs qui illustraient alors la capitale, on remarquait un homme de très-petite taille, de chétive apparence et de basse origine (4), dont l'esprit, la science et la puissante parole avaient, pour tous ceux qui l'entendaient, un attrait indicible. Il se nommait Lefèvre et était né vers l'an 1455, à Étaples, petit endroit de la Picardie. Il n'avait reçu qu'une éducation grossière, barbare même, dit Théodore de Bèze; mais son génie lui avait tenu lieu de tous les maîtres; et sa piété, sa science et la noblesse de son âme n'en brillaient que d'un plus grand éclat. Il avait beaucoup voyagé, et il paraît même que le désir d'étendre ses connaissances l'avait conduit en Asie et en Afrique (5). Dès l'an 1493, Lefèvre, docteur en théologie, professait à l'université de Paris. Il y occupa aussitôt une place éminente et fut le premier aux yeux d'Érasme (6).

Lefèvre comprit qu'il avait une tâche à remplir. Quoique attaché aux pratiques de Rome, il se proposa de combattre la barbarie qui régnait dans l'université (7); il se mit à enseigner les sciences philosophiques, avec une clarté jusqu'alors inconnue. Il s'efforçait de ranimer l'étude des langues et de l'antiquité savante. Il allait plus loin : il comprenait que quand il s'agit d'une œuvre de régénération, la philosophie et les lettres sont insuffisantes. Sortant donc de la scolastique, qui depuis tant de siècles avait seule occupé l'école, il revenait à la Bible et rétablissait dans la chrétienté l'étude des saintes Écritures et les sciences évangéliques. Ce n'était pas à des recherches arides qu'il se livrait; il allait au cœur de la Bible. Son éloquence, sa franchise, son amabilité captivaient les cœurs. Grave et onctueux dans la chaire, il était dans ses rapports avec ses élèves d'une douce familiarité. « Il m'aime extré-« mement, écrivait l'un d'eux, Glaréan, à son ami « Zwingle. Plein de candeur et de bonté, il chante, « il joue, il dispute avec moi, et souvent il rit de « la folie de ce monde (8). » Aussi un grand nombre de disciples de toute nation se réunissaient-ils à ses pieds.

Cet homme si savant était en même temps soumis avec la simplicité d'un enfant à toutes les ordonnances de l'Église. Il passait autant de temps dans les temples que dans son cabinet, en sorte qu'un rapport intime semblait devoir unir le vieux docteur de la Picardie et le jeune écolier du Dauphiné. Quand deux natures si semblables se rencontrent, fût-ce même dans l'immense enceinte d'une capitale, elles tendent à se rapprocher. Dans ses pieux pèlerinages, le jeune Farel remarqua bientôt un homme âgé qui le frappa par sa dévotion. Il se prosternait devant les images, et, demeurant longuement à genoux, il priait avec ferveur et disait dévotement ses heures. « Jamais, dit Farel, je n'avais vu chanteur « de messe, qui en plus grande révérence la chan-« tât (9). » C'était Lefèvre. Guillaume Farel désira aussitôt se rapprocher de lui; et il ne put contenir

(1) Mézeray, vol. IV, p. 127.

(2) Brant. Dames illustres, p. 331.

(3) Sa femme et ses fils vinrent à Genève, en 1540, après sa mort.

(4) Homunculi unius neque genere insignis. (Bezæ Icones.)

(5) Dans son Commentaire sur la seconde Ép. aux Thessal., chap. II, se trouve une histoire singulière sur la Mecque et son temple qu'il raconte d'après un voyageur.

(6) Fabro, viro quo vix in multis millibus reperias vel integriorem vel humaniorem, dit Érasme. (Er. Epp., p. 174.)

(7) Barbariem nobilissimæ academiæ... incumbentem detrudi. (Bezæ Icones.)

(8) Supra modum me amat totus integer et candidus, mecum cantillat, ludit, disputat, ridet mecum. (Zw. Epp., p. 26.)

(9) Ép. de Farel. A tous seigneurs, peuples et pasteurs.

sa joie quand il vit cet homme si célèbre l'accueillir avec bonté. Guillaume avait trouvé ce qu'il était venu chercher dans la capitale. Dès lors son plus grand bonheur fut de s'entretenir avec le docteur d'Étaples, de l'entendre, de suivre ses admirables enseignements, de se prosterner dévotement avec lui devant les mêmes images. Souvent on voyait le vieux Lefèvre et son jeune disciple orner avec soin de fleurs une figure de la Vierge et murmurer seuls, ensemble, loin de tout Paris, loin des écoliers et des docteurs, les ferventes prières qu'ils adressaient à Marie (1).

L'attachement de Farel pour Lefèvre fut remarqué de plusieurs. Le respect que l'on portait au vieux docteur rejaillit sur son jeune disciple. Cette amitié illustre sortit le Dauphinois de son obscurité. Il acquit bientôt un nom par son zèle, et plusieurs gens riches et dévots de Paris lui confièrent diverses sommes destinées à l'entretien des étudiants pauvres (2).

Il s'écoula quelque temps avant que Lefèvre et son disciple parvinssent à une vue claire de la vérité. Ce n'était pas l'espoir de quelque riche bénéfice, ou le penchant à une vie dissolue, qui attachait Farel au pape; ces liens vulgaires n'étaient pas faits pour une telle âme. Le pape était pour lui le chef visible de l'Église, une sorte de Dieu, dont les commandements sauvaient les âmes. Entendait-il parler contre ce pontife tant vénéré, il grinçait les dents, comme un loup furieux, et il eût voulu que la foudre frappât le coupable, en sorte qu'il en fût « du tout abattu et ruiné. « Je crois, disait-il, à la « croix, aux pèlerinages, aux images, aux vœux, « aux ossements. Ce que le prêtre tient en ses « mains, met en la boîte, enferme, mange et donne « à manger, est mon seul vrai Dieu, et pour moi « il n'y en a point d'autre que lui, ni au ciel ni sur « la terre (3). » — « Satan, dit-il encore, avait logé « le pape, la papauté et tout ce qui est de lui en « mon cœur, de sorte que le pape même n'en avait « pas tant en soi. »

Aussi, plus Farel semblait rechercher Dieu, plus sa piété languissait et la superstition croissait dans son âme; tout allait de mal en pis. Il a décrit lui-même cet état avec beaucoup d'énergie (4). « Oh! « que j'ai horreur de moi et de mes fautes, quand « j'y pense, dit-il, et quelle œuvre de Dieu, grande « et admirable, que l'homme ait pu être sorti de tels « gouffres! »

Mais ce ne fut que peu à peu qu'il en sortit. Il avait lu d'abord les auteurs profanes; sa piété n'y ayant trouvé aucune nourriture, il s'était mis à méditer les vies des saints; de fou qu'il était, ces vies l'avaient fait devenir plus fou encore (5). Il s'attacha alors à plusieurs docteurs du siècle; mais venu vers eux malheureux, il en sortit plus misérable. Il se mit enfin à étudier les anciens philosophes, et prétendit apprendre d'Aristote à être chrétien; son espérance fut encore déçue. Les livres, les images, les reliques, Aristote, Marie et les saints, tout était inutile. Cette âme ardente passait d'une sagesse humaine à une autre sagesse humaine, sans jamais trouver de quoi apaiser la faim qui la consumait.

Cependant le pape souffrant qu'on appelât *sainte Bible* les écrits du Vieux et du Nouveau Testament, Farel se mit à les lire, comme autrefois Luther dans le cloître d'Erfurt; et il fut fort ébahi (6) en voyant que tout était autrement sur la terre que ne le porte la sainte Écriture. Peut-être allait-il arriver à la vérité; mais tout à coup un redoublement de ténèbres vint le précipiter dans un nouvel abîme. « Satan soudain survint, dit-il, afin qu'il ne perdît « sa possession, et besogna en moi selon sa cou- « tume (7). » Une lutte terrible entre la Parole de Dieu et la parole de l'Église s'éleva alors dans son cœur. Rencontrait-il quelques passages de l'Écriture opposés aux pratiques de Rome, il baissait les yeux, rougissait et n'osait croire ce qu'il lisait (8). « Ah! « disait-il, craignant d'arrêter ses regards sur sa « Bible, je n'entends pas bien de telles choses; il « me faut donner à ces Écritures un autre sens que « celui qu'elles me semblent avoir; il faut que je « m'en tienne à l'intelligence de l'Église, et voire du « pape! »

Un jour qu'il lisait la Bible, un docteur, étant survenu, le reprit fortement : « Nul, lui dit-il, ne doit « lire la sainte Écriture avant d'avoir appris la phi- « losophie et fait son cours ès arts. » C'était là une préparation que les apôtres n'avaient pas demandée; mais Farel le crut. « J'étais, dit-il, le plus malheu- « reux de tous les hommes, fermant les yeux pour « ne pas voir (9). »

Dès lors il y eut dans le jeune Dauphinois une recrudescence de ferveur romaine. Les légendes des saints exaltaient son imagination. Plus les règles monastiques étaient sévères, plus il se sentait de penchant pour elles. Des chartreux habitaient de

(1) Floribus jubebat Marianum idolum, dum una soli murmuraremus preces Marianas ad idolum, ornari. (Farellus Pellicano, an. 1556.)

(2) Manuscrit de Genève.

(3) Ép. de Farel. A tous seigneurs, peuples et pasteurs.

(4) Quo plus pergere et promovere adnitebar, eo amplius retrocedebam. (Far. Galeoto. Lettres manuscr. de Neuchâtel.)

(5) Quæ de sanctis conscripta offendebam, verum ex stulto insanum faciebant. (Far. Galeoto. Lett. manuscr. de Neuchâtel.)

(6) Farel. A tous seigneurs.

(7) Ibid.

(8) Oculos demittens, visis non credebam. (Farel Natali Galeoto.)

(9) Oculos à luce avertebam. (Ibid.)

sombres cellules au milieu des bois ; il les visitait avec respect et se joignait à leurs abstinences. « Je « m'employais entièrement, jour et nuit, pour ser- « vir le diable, dit-il, selon l'homme de péché, le « pape. J'avais mon Panthéon dans mon cœur, et « tant d'avocats, tant de sauveurs, tant de dieux, « que je pouvais bien être tenu pour un registre « papal. »

Les ténèbres ne pouvaient devenir plus épaisses; l'étoile du matin devait bientôt se lever, et c'était à la parole de Lefèvre qu'elle devait paraître. Il y avait déjà dans le docteur d'Étaples quelques rayons de lumière; un sentiment intime lui disait que l'Église ne pouvait demeurer dans l'état où elle était alors; et souvent, au moment même où il revenait de chanter la messe, ou de se lever de devant quelque image, le vieillard se tournait vers son jeune disciple, et, lui saisissant la main, lui disait d'un ton grave : « Mon cher Guillaume, Dieu renouvel- « lera le monde et vous le verrez (1) ! » Farel ne comprenait pas parfaitement ces paroles. Cependant Lefèvre ne s'en tint pas à ces mots mystérieux ; un grand changement qui s'opéra alors chez lui devait en produire un semblable chez son disciple.

Le vieux docteur s'occupait d'un vaste travail ; il recueillait avec soin les légendes des saints et des martyrs, et les rangeait selon l'ordre où leurs noms se trouvent dans le calendrier. Déjà deux mois étaient imprimés, quand une de ces lueurs qui viennent d'en haut éclaira tout à coup son âme. Il ne put résister au dégoût que de puériles superstitions font naître dans un cœur chrétien. La grandeur de la Parole de Dieu lui fit sentir la misère de ces fables. Elles ne lui parurent plus que « du soufre « propre à allumer le feu de l'idolâtrie (2). » Il abandonna son travail, et jetant loin de lui ces légendes, il se tourna avec amour vers la sainte Écriture. Ce moment où Lefèvre, quittant les merveilleux récits des saints, mit la main sur la Parole de Dieu, commence une ère nouvelle en France, et est le principe de la réformation.

En effet, Lefèvre, revenu des fables du Bréviaire, se mit à étudier les Épîtres de saint Paul ; la lumière crût rapidement dans son cœur, et il communiqua aussitôt à ses disciples cette connaissance de la vérité que nous trouvons dans ses Commentaires (3). C'étaient des doctrines étranges pour l'école et pour le siècle, que celles que l'on entendait alors dans Paris, et que la presse répandait dans le monde chrétien. On comprend que les jeunes disciples qui les écoutaient en fussent frappés, émus, changés, et qu'ainsi, déjà avant l'an 1512, se préparât pour la France l'aurore d'un nouveau jour.

La doctrine de la justification par la foi, qui renversait d'un seul coup les subtilités des scolastiques et les pratiques de la papauté, était hautement annoncée au sein de la Sorbonne. « C'est Dieu seul, » disait le docteur, et les voûtes de l'université devaient être étonnées de répéter d'aussi étranges paroles, « c'est Dieu seul qui par sa grâce, par la « foi, justifie pour la vie éternelle (4). Il y a une « justice des œuvres, il y a une justice de la grâce ; « l'une vient de l'homme, l'autre vient de Dieu ; « l'une est terrestre et passagère, l'autre est divine « et éternelle ; l'une est l'ombre et le signe, l'autre « est la lumière et la vérité ; l'une fait connaître le « péché pour fuir la mort, l'autre fait connaître la « grâce pour acquérir la vie (5). »

« Quoi donc ! » disait-on à l'ouïe de ces enseignements qui contredisaient ceux de quatre siècles, « y eut-il jamais un seul homme justifié sans les « œuvres ? » — « Un seul ! répliquait Lefèvre : il « en est d'innombrables. Combien d'entre les gens « de mauvaise vie qui ont demandé avec ardeur la « grâce du baptême, n'ayant que la foi seule en « Christ, et qui, s'ils sont morts aussitôt après, sont « entrés dans la vie des bienheureux, sans les œu- « vres ! » — « Si donc nous ne sommes pas justifiés « par les œuvres, c'est en vain que nous les ferions ? » répondaient quelques-uns. Le docteur de Paris répliquait, et peut-être les autres réformateurs n'eussent-ils pas entièrement approuvé cette réponse : « Certes non, ce n'est pas en vain. Si je tiens un « miroir tourné vers l'éclat du soleil, il en reçoit « l'image ; plus on le polit et on le nettoie, plus « l'image du soleil y brille ; mais si on le laisse se « ternir, cet éclat du soleil se perd. Il en est de « même de la justification dans ceux qui mènent « une vie impure. » Lefèvre, dans ce passage, comme saint Augustin dans plusieurs, ne distingue peut-être pas assez la justification et la sanctification. Le docteur d'Étaples rappelle assez l'évêque d'Hippone. Ceux qui mènent une vie impure n'ont jamais eu la justification, et par conséquent ils ne peuvent pas la perdre. Mais peut-être Lefèvre a-t-il voulu dire que le chrétien, quand il tombe dans quelque

(1) A tous seigneurs. — Voyez aussi la lettre à Pellican. Ante annos plus minus quadraginta, me manu apprehensum ita alloquebatur : « Guillelme, oportet orbem immutari, et tu videbis ! »

(2) A tous seigneurs, peuples et pasteurs.

(3) La première édition de son Commentaire sur les Épîtres de saint Paul est, je crois de 1512 ; elle se trouve dans la Bibliothèque Royale à Paris. La seconde édition est celle d'après laquelle je cite. Le savant Simon dit (Observations sur le N. T.) que « Jacques Lefèvre doit être placé parmi les plus habiles commentateurs de son siècle. » Nous dirions plus encore.

(4) Solus enim Deus est qui hanc justitiam per fidem tradit, qui sola gratia ad vitam justificat æternam. (Fabri Comm. in Epp. Pauli, p. 70.)

(5) Illa umbratile vestigium atque signum, hæc lux et veritas est. (Ibid.)

faute, perd le sentiment de son salut et non son salut même. Alors il n'y a rien à objecter à sa doctrine.

Ainsi une vie nouvelle et un enseignement nouveau avaient pénétré dans l'université de Paris. La doctrine de la foi qu'avaient prêchée jadis dans les Gaules les Pothin et les Irénée, y retentissait de nouveau. Dès lors il y eut deux partis et deux peuples dans cette grande école de la chrétienté. Les leçons de Lefèvre, le zèle de ses disciples, formaient le contraste le plus frappant avec l'enseignement scolastique de la plupart des docteurs, et la vie légère et folâtre de la plupart des étudiants. On s'occupait bien plus, dans les colléges, à apprendre des rôles de comédie, à se couvrir de vêtements bizarres et à jouer des farces sur les tréteaux, qu'à s'instruire dans les oracles de Dieu. Souvent même ces farces attaquaient l'honneur des grands, des princes, du roi lui-même. Le parlement intervint, vers le temps dont nous parlons; il appela devant lui les principaux de plusieurs colléges, et défendit à ces maîtres indulgents de laisser jouer de telles comédies dans leurs maisons (1).

Mais une diversion plus puissante que les arrêts du parlement venait tout à coup corriger ces désordres. On enseignait Jésus-Christ. La rumeur était grande sur les bancs de l'université, et l'on commençait presque à s'y occuper autant des doctrines évangéliques que des subtilités de l'école ou des comédies. Plusieurs de ceux dont la vie était le moins irréprochable tenaient cependant pour les œuvres, et comprenant que la doctrine de la foi condamnait leur vie, ils prétendaient que saint Jacques était opposé à saint Paul. Lefèvre, décidé à défendre le trésor qu'il avait découvert, montrait l'accord des deux apôtres : « Saint Jacques ne dit-il « pas (chap. I[er]) que toute grâce excellente et tout « don parfait viennent *d'en haut?* Or qui nie « que la justification soit le don parfait, la grâce « excellente?... Si nous voyons un homme se mou« voir, la respiration que nous remarquons en lui « est pour nous le signe de la vie. Ainsi les œuvres « sont nécessaires, mais seulement comme signes « d'une foi vivante que la justification accom« pagne (2). Sont-ce des collyres, des purifications « qui illuminent l'œil?... Non, c'est la vertu du « soleil. Eh bien, ces purifications et ces collyres, « ce sont nos œuvres. Le rayon seul que le soleil « darde d'en haut est la justification même (3). »

Farel écoutait ces enseignements avec avidité. Cette parole d'un salut par grâce eut aussitôt pour lui un attrait indicible. Toute objection tomba; toute lutte cessa. A peine Lefèvre eut-il fait entendre cette doctrine, que Farel l'embrassa avec toute l'ardeur de son âme. Il avait soutenu assez de travaux et de combats pour savoir qu'il ne pouvait se sauver lui-même. Aussi, dès qu'il vit dans la Parole que Dieu sauve gratuitement, il le crut. « Lefèvre, « dit-il, me retira de la fausse opinion du mérite, « et m'enseigna que tout venait de la grâce; ce que « je crus, sitôt qu'il me fut dit (4). » Ainsi fut amené à la foi, par une conversion prompte et décisive, comme celle de saint Paul, ce Farel qui, comme le dit Théodore de Bèze, n'étant épouvanté ni par les menaces, ni par les injures, ni par les coups, gagna à Jésus-Christ Montbelliard, Neuchâtel, Lausanne, Aigle et enfin Genève (5).

Cependant Lefèvre poursuivant ses enseignements, et se plaisant, comme Luther, à employer des contrastes et des paradoxes, qui couvrent de grandes vérités, exaltait les grandeurs du mystère de la rédemption : « Échange ineffable, s'écriait-il, « l'innocence est condamnée et le coupable est ab« sous; la bénédiction est maudite, et celui qui « était maudit est béni; la vie meurt et le mort « reçoit la vie; la gloire est couverte de confusion, « et celui qui était confus est couvert de gloire (6). » Le pieux docteur, pénétrant même plus avant, reconnaissait que c'est de la souveraineté de l'amour de Dieu que tout salut émane. « Ceux qui sont sau« vés, disait-il, le sont par l'élection, par la grâce, « par la volonté de Dieu et non par la leur. Notre « élection, notre volonté, notre œuvre sont sans « efficace; l'élection seule de Dieu est très-puis« sante. Quand nous nous convertissons, ce n'est « pas notre conversion qui nous rend élus de Dieu, « mais c'est la grâce, la volonté, l'élection de Dieu « qui nous convertissent (7). »

Mais Lefèvre ne s'arrêtait pas à des doctrines; s'il rendait à Dieu la gloire, il demandait à l'homme l'obéissance, et il pressait les obligations qui découlent des grands priviléges du chrétien. « Si tu es « de l'Église de Christ, tu es du corps de Christ, « disait-il; et si tu es du corps de Christ, tu es « rempli de la divinité; car la plénitude de la di« vinité habite en lui corporellement. Oh! si les « hommes pouvaient comprendre ce privilége, « comme ils se maintiendraient purs, chastes et

(1) Crévier. Hist. de l'université, t. V, p. 93.

(2) Opera signa vivæ fidei, quam justificatio sequitur. (Fabri Comm. in Epp. Pauli, p. 73.)

(3) Sed radius desuper à sole vibratus, justificatio est. (Ibid., p. 73.)

(4) Farel. A tous seigneurs.

(5) Nullis difficultatibus fractus, nullis minis, conviciis, verberibus denique inflictis territus. (Bezæ Icones.)

(6) O ineffabile commercium!... (Fabri Comm., 145 verso.)

(7) Inefficax est ad hoc ipsum nostra voluntas, nostra electio; Dei autem electio efficacissima et potentissima, etc. (Ibid., p. 89 verso.)

« saints, et comme ils estimeraient toute la gloire « du monde une ignominie, en comparaison de « cette gloire intérieure, qui est cachée aux yeux « de la chair (1). »

Lefèvre comprenait que la charge de docteur de la Parole est une haute magistrature ; il l'exerçait avec une inébranlable fidélité. La corruption du temps, et en particulier celle des ecclésiastiques, excitait son indignation et devenait le sujet de leçons sévères : « Qu'il est honteux, disait-il, de voir « un évêque solliciter les gens à boire avec lui, ne « s'appliquer qu'au jeu, manier sans cesse les dés « et le cornet, ne s'occuper que d'oiseaux, de « chiens, chasser sans cesse, pousser des cris après « les corneilles et les bêtes fauves, entrer dans des « maisons de débauche (2)!... O hommes dignes « d'un plus grand supplice que Sardanapale lui-« même ! »

III

Farel et les saints.— L'université. — Conversion de Farel.— Farel et Luther.— Autres disciples.— Date de la réforme en France. — Spontanéité des diverses réformes. — Qui le premier? — Place de Lefèvre.

Ainsi parlait Lefèvre. Farel écoutait, tressaillait de joie, recevait tout, et se précipitait dans la voie nouvelle soudainement ouverte devant lui. Il était cependant un point de son ancienne foi qu'il ne pouvait céder entièrement encore; c'était les saints et leur invocation. Les meilleurs esprits ont souvent de ces restes de ténèbres, qu'ils gardent après leur illumination. Farel entendait avec étonnement l'illustre docteur déclarer que Christ seul devait être invoqué. « La religion n'a qu'un fondement, disait « Lefèvre, qu'un but, qu'un chef, Jésus-Christ béni « éternellement; il a seul foulé au pressoir. Ne « nous nommons donc pas du nom de saint Paul, « d'Apollos ou de saint Pierre. La croix de Christ « seule ouvre le ciel et seule ferme la porte de l'en-« fer. » A l'ouïe de ces paroles, un grand combat se livrait dans l'âme de Farel. D'un côté, il voyait la multitude des saints avec l'Église ; de l'autre, Jésus-Christ seul avec son maître. Tantôt il penchait d'un côté et tantôt de l'autre ; c'était sa dernière erreur et son dernier combat ; il hésitait, il s'attachait encore à ces hommes vénérables aux pieds desquels Rome se prosterne. A la fin, le coup décisif fut donné d'en haut. Les écailles tombèrent de ses yeux. Jésus lui parut seul adorable. « Alors, dit-il, « la papauté fut entièrement renversée; je com-« mençai à la détester comme diabolique, et la « sainte Parole de Dieu eut le premier lieu en mon « cœur (3). »

Des événements publics précipitaient la marche de Farel et de ses amis. Thomas de Vio, qui lutta plus tard à Augsbourg avec Luther, ayant avancé dans un ouvrage que le pape était monarque absolu de l'Église, Louis XII déféra ce livre à l'université au mois de février 1512. Jacques Allmain, l'un des plus jeunes docteurs, homme d'un génie profond et d'un travail infatigable, lut en pleine assemblée de la faculté de théologie une réfutation des assertions du cardinal, qui fut couverte d'applaudissements (4).

Quelle impression ne devaient pas produire de tels discours sur les jeunes disciples de Lefèvre! Hésiteraient-ils quand l'université semblait impatiente du joug de la papauté? Si le corps d'armée lui-même s'ébranle, ne doivent-ils pas, eux, se précipiter en avant, comme les éclaireurs ? « Il a fallu, « dit Farel, que petit à petit la papauté soit tombée « de mon cœur, car par le premier ébranlement elle « n'est venue bas (5). » Il contemplait l'abîme de superstitions dans lequel il avait été plongé. Arrêté sur ses bords, il en parcourait encore une fois avec inquiétude toutes les profondeurs, et il fuyait avec un sentiment de terreur. « Oh! que j'ai horreur « de moi et de mes fautes, quand j'y pense ! » s'écriait-il (6). « O Seigneur! continuait-il, si mon « âme t'eût servi en vive foi, ainsi que l'ont fait tes « serviteurs fidèles; si elle t'eût prié et honoré « comme j'ai mis tant plus mon cœur à la messe et « à servir ce morceau enchanté, lui donnant tout « honneur! » Ainsi le jeune Dauphinois déplorait sa vie passée et répétait avec larmes, comme jadis saint Augustin : « Je t'ai connu trop tard; je t'ai « aimé trop tard ! »

Farel avait trouvé Jésus-Christ; et arrivé dans le port, il était heureux de s'y reposer après de longues tempêtes (7). « Maintenant, disait-il, tout se « présente à moi sous une face nouvelle (8). L'Écri-« ture est éclairée; les prophètes sont ouverts; les « apôtres jettent une grande lumière dans mon « âme (9). Une voix jusqu'alors inconnue, la voix « de Christ, mon berger, mon maître, mon doc-

(1) Si de corpore Christi, divinitate repletus es. (Fabri Comm., p. 176 verso.)

(2) Et virgunculas gremio tenentem, cum suavis sermones miscentem. (Ibid., p. 208.)

(3) Farel. A tous seigneurs.

(4) Crévier. Hist. de l'univ. de Paris, t. V, p. 81.

(5) Farel. A tous seigneurs.

(6) Farel. A tous seigneurs.

(7) Animus per varia jactatus, verum nactus portum, soli hæsit. (Farel Galeoto.)

(8) Jam rerum nova facies. (Ibid.)

(9) Notior scriptura, apertiores prophetæ, lucidiores apostoli. (Ibid.)

« teur, me parle avec puissance (1)... » Il était tellement changé que, « au lieu du cœur meurtrier « d'un loup enragé, il s'en retournait, disait-il, « tranquillement, comme un agneau doux et aimable, ayant le cœur entièrement retiré du pape et « adonné à Jésus-Christ (2). »

Échappé à un si grand mal, il se tourna vers la Bible (3), et se mit à étudier avec zèle le grec et l'hébreu (4). Il lisait constamment la sainte Écriture, avec une affection toujours plus vive, et Dieu l'éclairait de jour en jour. Il continuait encore à se rendre dans les églises de l'ancien culte ; mais qu'y trouvait-il? des cris, des chants innombrables, des paroles prononcées sans intelligence (5)... Aussi, souvent au milieu de la multitude qui se pressait près d'une image ou d'un autel, il s'écriait : « Toi « seul, tu es Dieu ; toi seul, tu es sage ; toi seul, « tu es bon (6)! Il ne faut rien ôter de ta loi sainte, « il ne faut rien y ajouter ; car tu es le seul Seigneur, et c'est toi seul qui veux et qui dois com« mander ! »

Ainsi tous les hommes et tous les docteurs tombèrent à ses yeux des hauteurs où son imagination les avait placés, et il ne vit plus dans le monde que Dieu et sa Parole. Déjà les persécutions que les autres docteurs de Paris avaient fait subir à Lefèvre, les avaient perdus dans son esprit ; mais bientôt Lefèvre lui-même, son guide bien-aimé, ne fut pour lui qu'un homme. Il l'aima, le vénéra toujours ; mais Dieu seul devint son maître.

De tous les réformateurs, Farel et Luther sont peut-être ceux dont nous connaissons le mieux les premiers développements spirituels, et qui durent passer par les plus grands combats. Vifs, ardents, hommes d'attaque et de bataille, ils soutinrent de plus fortes luttes avant d'arriver à la paix. Farel est le pionnier de la réforme en Suisse et en France ; il se jette dans le taillis ; il frappe de la hache les forêts séculaires. Calvin vient plus tard, comme Mélanchton, dont il diffère sans doute quant au caractère, mais avec lequel il partage le rôle de théologien et d'organisateur. Ces deux hommes, qui, l'un dans le genre gracieux, l'autre dans le genre sévère, ont quelque chose des législateurs de l'antiquité, édifient, constituent, font des lois, dans les contrées que les deux premiers réformateurs ont conquises. Cependant, si Luther et Farel se touchent par quelques traits, il faut reconnaître que celui-ci n'a qu'un côté du réformateur saxon. Outre son génie supérieur, Luther avait, dans ce qui concernait l'Église, une modération, une sagesse, une vue du passé, un aperçu de l'ensemble, et même une force organisatrice, qui ne se trouvent point au même degré dans le réformateur dauphinois.

Farel ne fut pas le seul jeune Français dans l'esprit duquel se leva alors une nouvelle lumière. Les doctrines que proférait la bouche de l'illustre docteur d'Étaples fermentaient dans la foule qui suivait ses leçons, et c'est dans son école que se formaient les soldats courageux qui, au jour de la bataille, devaient combattre jusqu'au pied de l'échafaud. On écoutait, on comparait, on discutait ; on parlait avec vivacité pour et contre. Il y a quelque probabilité que l'on comptait dans le petit nombre des écoliers qui défendaient la vérité, le jeune Pierre Robert Olivetan, né à Noyon vers la fin du quinzième siècle, qui traduisit plus tard la Bible en français, d'après la traduction de Lefèvre, et qui paraît avoir le premier attiré sur les doctrines de l'Évangile l'attention d'un jeune homme de sa famille, natif aussi de Noyon, et qui devint le chef le plus illustre de l'œuvre de la réforme (7).

Ainsi, avant 1512, dans un temps où Luther n'avait encore nullement marqué dans le monde et s'en allait à Rome pour une affaire de moines, à une époque où Zwingle n'avait pas même commencé à s'appliquer avec zèle aux saintes lettres et passait les Alpes avec les confédérés, afin de combattre pour le pape, Paris et la France entendaient l'enseignement de ces vérités vitales, desquelles devait sortir la réformation ; et des âmes propres à les propager les recevaient avec une sainte avidité. Aussi Théodore de Bèze, parlant de Lefèvre d'Étaples, le salue-t-il comme celui « qui commença avec courage le « renouvellement de la pure religion de Jésus« Christ (8) ; » et il remarque que « de même qu'on « vit autrefois l'école d'Isocrate fournir les meil« leurs orateurs, de même on a vu sortir de l'audi« toire du docteur d'Étaples plusieurs des hommes « les plus excellents de leur siècle et de l'Église (9). »

La réformation n'a donc point été en France une importation étrangère. Elle est née sur le sol français ; elle a germé dans Paris ; elle a eu ses premières racines dans l'université même, cette seconde puissance de la chrétienté romaine. Dieu plaçait les principes de cette œuvre dans le cœur honnête d'hommes de la Picardie et du Dauphiné, avant qu'elle eût commencé dans aucun autre pays de la

(1) Agnita pastoris, magistri et præceptoris Christi vox. (Farel Galeoto.)

(2) Farel. A tous seigneurs.

(3) Lego sacra ut causam inveniam. (Farel Galeoto.)

(4) Vie de Farel, manuscrits de Genève et de Choupard.

(5) Clamores multi, cantiones innumeræ. (Farel Galeoto, manuscrits de Neuchâtel.)

(6) Vere tu solus Deus! (Farel Galeoto, mss. de Neuchâtel.)

(7) Biogr. univ., art. *Olivetan*. Histoire du Calvinisme, par Maimbourg, p. 53.

(8) Et purioris religionis instaurationem fortiter aggressus. (Bezæ Icones.)

(9) Sic ex Stapulensis auditorio præstantissimi viri plurimi prodierint. (Ibid.)

terre. La réformation suisse, nous l'avons vu (1), fut indépendante de la réformation allemande; la réformation de la France le fut à son tour de celle de la Suisse et de celle de l'Allemagne. L'œuvre commençait à la fois dans ces divers pays, sans que l'un communiquât avec l'autre; comme dans une bataille tous les corps de l'armée s'ébranlent au même instant, bien que l'un n'ait pas dit à l'autre de marcher, mais parce qu'un seul et même commandement, provenant de plus haut, s'est fait entendre à tous. Les temps étaient accomplis, les peuples étaient préparés, et Dieu commençait partout à la fois le renouvellement de son Église. De tels faits démontrent que la grande révolution du seizième siècle fut une œuvre de Dieu.

Si l'on ne regarde qu'aux dates, il faut donc le reconnaître, ce n'est ni à la Suisse, ni à l'Allemagne qu'appartient la gloire d'avoir commencé cette œuvre, bien que seules jusqu'à présent ces deux contrées se la soient disputée. Cette gloire revient à la France. C'est une vérité de fait que nous tenons à établir, parce qu'elle a été peut-être jusqu'à présent méconnue. Sans nous arrêter à l'influence que Lefèvre exerça directement ou indirectement sur plusieurs hommes, et en particulier peut-être sur Calvin lui-même, réfléchissons à celle qu'il eut sur un seul de ses disciples, sur Farel, et à l'énergique activité que ce serviteur de Dieu déploya dès lors. Pouvons-nous après cela nous refuser à la conviction que, quand même Zwingle et Luther n'auraient jamais paru, il y aurait eu pourtant en France un mouvement de réforme? Il est impossible sans doute de calculer quelle en eût été l'étendue; il faut même reconnaître que le retentissement de ce qui se passait au delà du Rhin et du Jura anima et précipita plus tard la marche des réformateurs français. Mais c'est eux que la trompette qui retentit du ciel au seizième siècle éveilla les premiers, et ils furent avant tous sur le champ de bataille, debout et armés.

Néanmoins Luther est le grand ouvrier du seizième siècle, et, dans le sens le plus vaste, le premier réformateur. Lefèvre n'est point complet, comme Calvin, comme Farel, comme Luther. Il est de Wittemberg et de Genève, mais encore un peu de la Sorbonne; il est le premier catholique dans le mouvement de la réforme et le dernier réformé dans le mouvement catholique. Il reste jusqu'à la fin comme un entre-deux, personnage médiateur un peu mystérieux, destiné à rappeler qu'il y a quelque connexion entre ces choses anciennes et ces choses nouvelles, qu'un abîme semble à toujours séparer. Repoussé, persécuté par Rome, il tient pourtant à Rome par un fil menu qu'il ne veut pas rompre. Lefèvre d'Étaples a une place à part dans la théologie du seizième siècle : il est l'anneau qui unit les temps anciens aux temps modernes, et l'homme dans lequel s'accomplit le passage de la théologie du moyen âge à la théologie de la réformation.

(1) Voyez plus haut, livre VIII, chapitre I.

IV

Caractère de François Ier. — Commencement des temps modernes. — Liberté et obéissance. — Marguerite de Valois. — La cour. — Briçonnet, comte de Montbrun. — Lefèvre l'adresse à la Bible. — François Ier et ses « fils. » — L'Évangile apporté à Marguerite. — Une conversion. — Adoration. — Caractère de Marguerite.

Ainsi tout fermentait dans l'université. Mais la réformation en France ne devait pas être seulement une œuvre de savants. Elle devait s'établir parmi les grands du monde et à la cour même du roi.

Le jeune François d'Angoulême, cousin germain de Louis XII et son gendre, lui avait succédé. Sa beauté, son adresse, sa bravoure, son amour du plaisir, en faisaient le premier chevalier de son temps. Il visait pourtant plus haut; il voulait être un grand et même un bon roi, pourvu que tout pliât sous sa volonté souveraine. Valeur, amour des lettres et galanterie : ces trois mots expriment assez bien le caractère de François et l'esprit de son siècle. Deux autres rois illustres, Henri IV et surtout Louis XIV, offrirent plus tard les mêmes traits. Il manqua à ces princes ce que l'Évangile donne; et bien qu'il y ait toujours eu dans la nation des éléments de sainteté et d'élévation chrétienne, on peut dire que ces trois grands monarques de la France moderne ont en quelque sorte imprimé sur leur peuple l'empreinte de leur caractère, ou plutôt qu'ils en ont été les fidèles images. Si l'Évangile était entré en France par le plus illustre des Valois, il eût apporté à la nation ce qu'elle n'a pas, une tendance spirituelle, une sainteté chrétienne, une intelligence des choses divines, et il l'eût ainsi complétée, dans ce qui fait le plus la force et la grandeur des peuples.

C'est sous le règne de François Ier que la France et l'Europe passèrent du moyen âge aux temps modernes. Le monde nouveau, qui était en germe quand ce prince monta sur le trône, grandit alors et prit possession. Deux classes d'hommes imposèrent leur influence à la société nouvelle. On vit naître d'un côté les hommes de la foi, qui étaient en même temps ceux de la sagesse et de la sainteté, et tout près d'eux les écrivains courtisans, les amis du monde et du désordre, qui, par la liberté de leurs

principes, contribuèrent autant à la corruption des mœurs que les premiers servirent à leur réformation.

Si l'Europe, aux jours de François Ier, n'eût pas vu naître les réformateurs et qu'elle eût été livrée par un jugement sévère de la Providence aux novateurs incrédules, c'en était fait d'elle et du christianisme. Le danger fut grand. Pendant quelque temps ces deux classes de combattants, les adversaires du pape et ceux de Jésus-Christ, se confondirent, et invoquant l'un et l'autre la liberté, ils parurent se servir des mêmes armes contre les mêmes ennemis. Un œil non exercé ne pouvait les distinguer sous la poussière du champ de bataille. Si les premiers se fussent laissé entraîner avec les autres, tout était perdu. Les ennemis de la hiérarchie passaient rapidement aux extrêmes de l'impiété, et poussaient la société chrétienne dans un effroyable abîme; la papauté elle-même aidait à cette horrible catastrophe, et hâtait par son ambition et ses désordres la ruine des débris de vérité et de vie qui étaient demeurés dans l'Église. Mais Dieu suscita la réformation, et le christianisme fut sauvé. Les réformateurs qui avaient crié : Liberté! crièrent bientôt : Obéissance! Ces mêmes hommes qui avaient renversé le trône d'où le pontife romain rendait ses oracles, se prosternèrent devant la Parole de Dieu. Alors il y eut séparation nette et décisive; il y eut même guerre entre les deux corps d'armée. Les uns n'avaient voulu la liberté que pour eux-mêmes, les autres l'avaient réclamée pour la Parole de Dieu. La réformation devint le plus redoutable ennemi de cette incrédulité, pour laquelle Rome sait trouver souvent des douceurs. Après avoir rendu la liberté à l'Église, les réformateurs rendirent la religion au monde. De ces deux présents, le dernier était alors le plus nécessaire.

Les hommes de l'incrédulité espérèrent quelque temps compter parmi les leurs Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, que François aimait uniquement et appelait toujours sa mignonne, dit Brantôme (1). Les mêmes goûts et les mêmes lumières se trouvaient dans le frère et dans la sœur. Belle de corps, comme François, Marguerite joignait aux fortes qualités qui font les grands caractères, ces vertus douces qui captivent. Dans le monde, dans les fêtes, à la cour du roi comme à celle de l'Empereur, elle brillait en reine, charmait, étonnait, conquérait les cœurs. Passionnée des lettres et douée d'un rare génie, elle se livrait avec délices dans son cabinet au plaisir de penser, d'étudier et de connaître. Mais le plus grand de ses besoins était de faire le bien et d'empêcher le mal. Quand les ambassadeurs avaient été reçus du roi, ils allaient rendre hommage à Marguerite : « Ils en étaient « grandement ravis, dit Brantôme, et en faisaient « de grands rapports à ceux de leur nation. » Et souvent le roi lui renvoyait les affaires importantes, « lui en laissant la totale résolution (2). »

Cette princesse célèbre fut toujours d'une grande sévérité de mœurs; mais tandis que bien des gens placent la sévérité dans les paroles et mettent la liberté dans les mœurs, Marguerite fit le contraire. Irréprochable dans sa conduite, elle ne le fut pas entièrement sous le rapport de ses écrits. Au lieu d'en être surpris, peut-être faut-il plutôt s'étonner qu'une femme aussi corrompue que Louise de Savoie ait eu une fille aussi pure que Marguerite. Tandis qu'elle parcourait le pays à la suite de la cour, elle s'appliquait à peindre les mœurs du temps, et surtout la corruption des prêtres et des moines. « Je « l'ai ouï, dit Brantôme, ainsi conter à ma grand'- « mère, qui allait toujours avec elle dans sa litière, « comme sa dame d'honneur, et lui tenait l'écri- « toire (3). » Telle fut, selon quelques-uns, l'origine de l'Heptaméron; mais des critiques modernes justement estimés sont convaincus que Marguerite fut étrangère à ce recueil, quelquefois plus que léger, et qu'il fut l'ouvrage de Despériers, valet de chambre de la reine (4).

Cette Marguerite si belle, si pleine d'esprit, et vivant au sein d'une atmosphère corrompue, devait être entraînée l'une des premières par le mouvement religieux qui commençait alors à remuer la France. Mais comment, au milieu d'une cour si profane et des libres récits dont on l'amusait, la duchesse d'Alençon pouvait-elle être atteinte par la réforme? Son âme élevée avait des besoins que l'Évangile seul pouvait satisfaire; la grâce agit partout; et le christianisme, qui, avant même qu'un apôtre eût paru dans Rome, avait déjà des partisans dans la maison de Narcisse et à la cour de Néron (5), pé-

(1) Vie des Dames illustres, p. 333, édit. de la Haye, 1740.

(2) Ibid., p. 337.

(3) Ibid., p. 346.

(4) C'est ce qu'établit l'un des littérateurs les plus distingués de nos jours, M. Ch. Nodier, dans la *Revue des Deux Mondes*, tom. XX, où il dit entre autres, page 350 : « Despériers est le « véritable et presque seul auteur de l'Heptaméron. Je ne fais « pas difficulté d'avancer que je n'en doute pas et que je par- « tage complétement l'opinion de Boaistuau, qui n'a pas eu d'au- « tre motif pour *obmettre et celer* le nom de la reine de Na- « varre. » Si, comme je le pense, Marguerite a composé quelques nouvelles (sans doute les plus décentes de celles qui se trouvent dans l'Heptaméron), ce dut être dans sa première jeunesse, aussitôt après son mariage avec le duc d'Alençon (1509). La circonstance mentionnée par Brantôme (page 346), que la mère du roi et madame de Savoie, « étant jeunes, » voulurent « imiter » Marguerite, le prouve. A ce témoignage nous pouvons joindre celui de de Thou, qui dit : « Si tempora et *juvenilem ætatem* in qua scriptum est respicias, non prorsus damnandum, certe gravitate tantæ heroinæ et extrema vita minus dignum. »(Thuan., VI, p. 117.) Brantôme et de Thou sont deux témoins irrécusables.

(5) Romains, XVI, 11. Phil., IV, 22.

nétra rapidement, lors de sa renaissance, à la cour de François Ier. Des dames, des seigneurs parlèrent à la princesse le langage de la foi ; et ce soleil qui se levait alors sur la France fit tomber l'un de ses premiers rayons sur une tête illustre, qui les reflèta tout aussitôt sur la duchesse d'Alençon.

Parmi les seigneurs les plus distingués de la cour, se trouvait le comte Guillaume de Montbrun, fils du cardinal Briçonnet de Saint-Malo, entré dans l'Église après veuvage. Le comte Guillaume, plein d'amour pour l'étude, prit lui-même les ordres et devint successivement évêque de Lodève et de Meaux. Envoyé deux fois à Rome comme ambassadeur, il revint à Paris, sans avoir été séduit par les charmes et les pompes de Léon X.

Au moment où il reparut en France, tout commençait à fermenter. Farel, maître ès arts, enseignait dans le célèbre collége du cardinal Lemoine, l'une des quatre principales maisons de la faculté de théologie de Paris, égale en rang à la Sorbonne. Deux compatriotes de Lefèvre, Arnaud et Gérard Roussel, et d'autres hommes encore, grossissaient ce cercle d'esprits libres et généreux. Briçonnet, à peine sorti des fêtes de Rome, fut étonné de ce qui s'était fait à Paris en son absence. Altéré de vérité, il renoua ses anciennes relations avec Lefèvre, et passa bientôt des heures précieuses avec le docteur de la Sorbonne, Farel, les deux Roussel et leurs autres amis (1). Plein d'humilité, cet illustre prélat voulait être instruit par les plus humbles, mais surtout par le Seigneur lui-même. « Je suis dans les « ténèbres, disait-il, attendant la grâce de la bé« nignité divine, de laquelle par mes démérites je « suis exilé. » Son esprit était comme ébloui par l'éclat de l'Évangile. Ses paupières se baissaient devant cette splendeur inouïe. « Tous les yeux ensem« ble, ajoute-t-il, ne sont suffisants pour recevoir « toute la lumière de ce soleil (2). »

Lefèvre avait renvoyé l'évêque à la Bible ; il la lui avait montrée comme le fil conducteur qui ramène toujours à la vérité originelle du christianisme, à ce qu'il était avant toutes les écoles, les sectes, les ordonnances et les traditions, et comme le moyen puissant par lequel la religion de Jésus-Christ est renouvelée. Briçonnet lisait l'Écriture. « La dou« ceur de la viande divine est si grande, disait-il, « qu'elle rend un esprit insatiable ; plus on la goûte, « plus on la désire (3). » La vérité simple et puissante du salut le ravissait ; il trouvait Christ, il trouvait Dieu lui-même. « Quel vaisseau est capa« ble, disait-il, de recevoir si grande amplitude « d'inexhaustible douceur ? Mais le logis croît selon « le désir que l'on a de recevoir le bon hôte. La « foi est le fourrier qui seul peut le loger, ou, pour « mieux parler, qui nous fait loger en lui. » Mais en même temps le bon évêque s'affligeait de voir cette doctrine de vie que la réformation rendait au monde, si peu estimée à la cour, dans la ville et parmi le peuple ; et il s'écriait : « O singulière, très« digne et peu par mes semblables savourée inno« vation !... »

C'est ainsi que les sentiments évangéliques se frayèrent un chemin au milieu de la cour légère, dissolue et lettrée de François Ier. Plusieurs des hommes qui s'y trouvaient et qui jouissaient de toute la confiance du roi, Jean du Bellay, de Budé, Cop, médecin de la cour, et même Petit, confesseur du roi, semblaient favorables aux sentiments de Briçonnet et de Lefèvre. François, qui aimait les lettres, qui attirait dans ses États des savants enclins au « luthéranisme, » et qui « pensait, dit « Érasme, orner et illustrer ainsi son règne d'une « manière plus magnifique qu'il ne l'eût fait par « des trophées, des pyramides ou les plus pom« peuses constructions, » fut lui-même entraîné par sa sœur, par Briçonnet, par les gens de lettres de sa cour et de ses universités. Il assistait aux disputes de ses savants, se plaisait à table à entendre leurs discours et les appelait « ses fils. » Il préparait les voies à la Parole de Dieu en fondant des chaires pour l'étude de l'hébreu et du grec. Aussi Théodore de Bèze dit-il, en plaçant son image en tête de celles des réformateurs : « O pieux specta« teur ! ne frémis pas à la vue de cet adversaire ! « Ne doit-il pas avoir part à cet honneur, celui qui, « ayant chassé du monde la barbarie, mit à sa place « d'une main ferme trois langues et les bonnes let« tres, pour être comme les portières de l'édifice « nouveau qui allait bientôt s'élever (4) ? »

Mais il était une âme surtout, à la cour de François Ier, qui semblait préparée à l'influence évangélique du docteur d'Étaples et de l'évêque de Meaux. Marguerite, incertaine et chancelante, au milieu de la société corrompue qui l'entourait, cherchait un appui, et elle le trouva dans l'Évangile. Elle se tourna vers ce souffle nouveau qui ranimait le monde, et le respira avec délices comme une émanation du ciel. Elle apprenait de quelques-unes des

(1) Hist. de la révocat. de l'édit de Nantes, vol. I, p. 7. Maimbourg, Hist. du calv., p. 12.

(2) Ces paroles de Briçonnet sont extraites du manuscrit de la Bibliothèque Royale qui porte pour titre : *Lettres de Marguerite, reine de Navarre*, et pour marque S. F., 337. J'aurai plus d'une fois occasion de citer ce manuscrit, que j'ai eu souvent de la peine à déchiffrer. Je laisse dans mes citations le langage du temps.

(3) Ibid.

(4) Neque rex potentissime pudeat... quasi atrienses hujus ædis futuras. (Bezæ Icones.) — Disputationibus eorum ipse interfuit. Flor. Ræmundi, Hist. de ortu hæresium, VII, p. 2.)

dames de sa cour ce qu'enseignaient les nouveaux docteurs; on lui communiquait leurs écrits, leurs petits livres, appelés dans le langage du temps « tracts; » on lui parlait de « primitive Église, de « pure Parole de Dieu, d'adoration en esprit et en « vérité, de liberté chrétienne qui secoue le joug « des superstitions et des traditions des hommes « pour s'attacher uniquement à Dieu (1). » Bientôt cette princesse vit Lefèvre, Farel et Roussel; leur zèle, leur piété, leurs mœurs, tout en eux la frappa; mais ce fut surtout l'évêque de Meaux, lié depuis longtemps avec elle, qui devint son guide dans le chemin de la foi.

Ainsi s'accomplit, au milieu de la cour brillante de François Ier et de la maison dissolue de Louise de Savoie, une de ces conversions du cœur, qui, dans tous les siècles, sont l'œuvre de la Parole de Dieu. Marguerite déposa plus tard dans ses poésies les divers mouvements de son âme à cette époque importante de sa vie; et nous pourrons y retrouver les traces du chemin qu'elle parcourut alors. On voit que le sentiment du péché la saisit avec une grande force, et qu'elle pleura sur la légèreté avec laquelle elle avait traité les scandales du monde. Elle s'écria :

« Est-il de mal nul si profond abîme,
« Qui suffisant fût pour punir la dîme
« De mes péchés ?... »

Cette corruption qu'elle avait si longtemps ignorée, elle la retrouvait partout, maintenant que ses yeux étaient ouverts.

« Bien sens en moi que j'en ai la racine
« Et au dehors branche, fleur, feuille et fruit (2). »

Cependant, au milieu de l'effroi que lui causait l'état de son âme, elle reconnaissait qu'un Dieu de paix s'était approché d'elle :

« Mon Dieu, ci-bas à moi êtes venu,
« A moi qui suis ver de terre tout nud (3). »

Et bientôt le sentiment de l'amour de Dieu en Christ était répandu en son cœur :

« Mon père donc... mais quel père?... éternel,
« Invisible, immuable, immortel,
« Qui pardonnez par grâce tout forfait,
« Je me jette, Seigneur, ainsi qu'un criminel,
« A vos saints pieds. O doux Emmanuel!
« Ayez pitié de moi, père parfait!
« Vous êtes sacrifice et vous êtes autel,
« Vous qui nous avez fait un sacrifice tel,
« Que vous-même, grand Dieu, en êtes satisfait (4). »

Marguerite avait trouvé la foi, et son âme ravie se livrait à de saints transports :

« Verbe divin, Jésus-Christ salvateur,
« Unique fils de l'éternel Auteur,
« Premier, dernier, de tous instaurateur,
« Évêque et roi, puissant triomphateur,
« Et de la mort, par mort libérateur.
« L'homme est par foi fait fils du Créateur;
« L'homme est par foi juste, saint, bienfaiteur;
« L'homme est par foi remis en innocence;
« L'homme est par foi roi en Christ régnateur;
« Par foi j'ai CHRIST et tout en affluence (5). »

Dès lors un grand changement s'était opéré dans la duchesse d'Alençon :

« Elle pauvrette, ignorante, impotente,
« Se sent en vous riche, sage et puissante (6). »

Cependant la puissance du mal n'était pas encore abolie pour elle. Elle trouvait en son âme un désaccord, une lutte qui l'étonnait :

« Noble d'esprit et serf suis de nature;
« Extrait du ciel et vile géniture,
« Siége de Dieu, vaisseau d'iniquité;
« Immortel suis, tendant à pourriture;
« Dieu me nourrit, en terre est ma pâture;
« Je fuis le mal, en aimant forfaiture;
« J'aime raison, en fuyant équité.
« Tant que j'aurai vie dessus la terre,
« Vivre me faut étant toujours en guerre (7). »

Marguerite, cherchant dans la nature des symboles qui exprimassent les besoins et les affections de son âme, prit pour emblème, dit Brantôme, la fleur du souci, « qui par ses rayons et ses feuilles « a le plus d'affinité avec le soleil et se tourne de « toutes parts là où il va (8). » — Elle y ajouta cette devise :

« *Non inferiora secutus.* »

« Je ne recherche point les choses d'ici-bas; »

« en signe, ajoute cet écrivain courtisan, qu'elle « dirigeait toutes ses actions, pensées, volontés et « affections à ce grand soleil qui était Dieu; et « pour cela la soupçonnait-on de la religion de « Luther (9). »

En effet, la princesse éprouva bientôt la vérité de cette parole, que *nul ne peut vivre selon la piété*

(1) Maimbourg, Hist. du calvinisme, p. 17.

(2) Marguerites de la Marguerite des princesses (Lyon, 1547), tome Ier, Miroir de l'âme pécheresse, p. 15. L'exemplaire dont je me suis servi paraît avoir appartenu à la reine de Navarre elle-même, et quelques notes qui s'y trouvent sont, à ce qu'on assure, de sa main. Il appartient aujourd'hui à un ami de l'auteur.

(3) Ibid., p. 18, 19.

(4) Marguerites de la Marguerite des princesses. Oraison à J. C., p. 143.

(5) Ibid. Discord de l'esprit et de la chair, p. 73.

(6) Ibid. Miroir de l'âme, p. 22.

(7) Ibid. Discord de l'esprit et de la chair, p. 71.

(8) Vie des Femmes illustres, p. 33.

(9) Ibid.

qui est en Jésus-Christ, sans endurer persécution. On parla à la cour des nouvelles opinions de Marguerite, et l'éclat fut grand. Quoi! la sœur même du roi faisait partie de ces gens-là! On put croire quelques moments que c'en était fait de Marguerite. On la dénonça à François Ier. Mais le roi, qui aimait fort sa sœur, affecta de penser qu'il n'en était rien. Le caractère de Marguerite diminua peu à peu l'opposition. Chacun l'aimait, car, dit Brantôme, « elle « était très-bonne, douce, gracieuse, charitable, « fort accostable, grande aumônière, ne dédaignant « personne, et gagnant tous les cœurs pour les « belles parties qu'elle avait en elle (1). »

Au milieu de la corruption et de la légèreté de ce siècle, l'esprit se repose avec joie sur cette âme d'élite, que la grâce de Dieu sut saisir sous tant de vanités et tant de grandeurs. Mais son caractère de femme l'arrêta. Si François Ier avait eu les convictions de sa sœur, il eût été sans doute jusqu'au bout. Le cœur craintif de la princesse trembla devant la colère de son roi. Elle est sans cesse agitée entre son frère et son Sauveur, et ne veut sacrifier ni l'un ni l'autre. On ne peut reconnaître en elle une chrétienne pleinement parvenue à la liberté des enfants de Dieu; type parfait de ces âmes élevées, si nombreuses dans tous les siècles, surtout parmi les femmes, qui, puissamment attirées vers le ciel, n'ont pourtant pas la force de se dégager entièrement des liens de la terre.

Cependant telle qu'elle est, elle est une touchante apparition dans l'histoire. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre ne nous présentent une Marguerite de Valois. C'est un astre un peu voilé sans doute, mais dont l'éclat possède une incomparable douceur; et même aux temps dont je parle, sa lumière se fait assez librement connaître. Ce n'est que plus tard, quand le regard irrité de François Ier dénoncera à l'Évangile une mortelle haine, que sa sœur épouvantée couvrira sa sainte foi d'un voile. Mais maintenant elle lève la tête au sein de cette cour corrompue et y paraît comme une épouse de Jésus-Christ. Le respect qu'on lui porte, la haute idée qu'on a de son intelligence et de son cœur, plaident à la cour de France la cause de l'Évangile mieux que n'eût pu le faire aucun prédicateur. Cette douce influence de femme donne accès à la doctrine nouvelle. C'est peut-être à ce temps qu'il faut faire remonter le penchant de la noblesse française à embrasser le protestantisme. Si François eût aussi suivi sa sœur, si toute la nation se fût ouverte au christianisme, la conversion de Marguerite eût pu devenir le salut de la France. Mais tandis que les nobles accueillaient l'Évangile, le trône et le peuple restèrent fidèles à Rome; et ce fut un jour pour la réforme la source de grandes infortunes, que de compter dans son sein des Navarre et des Condé.

V

Ennemis de la réforme. — Louise. — Duprat. — Concordat à Bologne. — Opposition du parlement et de l'université. — La Sorbonne. — Beda. — Son caractère. — Sa tyrannie. — Berquin le plus savant des nobles. — Les meneurs de la Sorbonne. — Hérésie des trois Madeleine. — Luther condamné à Paris. — La Sorbonne s'adresse au roi. — Lefèvre quitte Paris pour Meaux.

Ainsi l'Évangile faisait déjà en France d'illustres conquêtes. Lefèvre, Briçonnet, Farel, Marguerite se livraient avec joie, dans Paris, au mouvement qui commençait à ébranler le monde. François Ier lui-même semblait alors plus attiré par l'éclat des lettres que repoussé par la sévérité de l'Évangile. Les amis de la Parole de Dieu entretenaient les plus douces espérances; ils croyaient que la doctrine céleste se répandrait sans obstacles dans leur patrie, quand une opposition redoutable se forma à la Sorbonne et à la cour. La France, qui devait s'illustrer dans la catholicité romaine, pendant près de trois siècles, par ses persécutions, s'éleva contre la réforme avec une impitoyable rigueur. Si le dix-septième siècle fut celui d'une sanglante victoire, le seizième fut celui d'une lutte cruelle. Nulle part peut-être les chrétiens réformés ne trouvèrent, sur les lieux mêmes où ils arboraient l'Évangile, de plus impitoyables adversaires. En Allemagne, c'était dans d'autres États que les ennemis se dressaient en leur colère; en Suisse, c'était dans d'autres cantons; mais en France, c'était face à face. Une femme dissolue et un ministre avide ouvrirent alors la liste étendue des ennemis de la réformation.

Louise de Savoie, mère du roi et de Marguerite, connue par ses galanteries, absolue en ses volontés, et entourée d'une cour de dames d'honneur dont la licence commença à la cour de France une longue suite d'immoralités et de scandales, devait se ranger naturellement contre la Parole de Dieu; elle était d'autant plus à craindre, qu'elle conserva toujours une influence presque sans bornes sur son fils. Mais l'Évangile trouva un adversaire plus redoutable encore dans le favori de Louise, Antoine Duprat, qu'elle fit nommer chancelier du royaume. Cet homme, qu'un historien contemporain appelle le plus vicieux de tous les bipèdes (2), était encore plus avare que Louise n'était dissolue. S'étant d'a-

(1) Vie des femmes illustres, p. 341.

(2) Bipedum omnium nequissimus. (Belcarius, XV, p. 435.)

bord enrichi aux dépens de la justice, il voulut plus tard s'enrichir aux dépens de la religion, et entra dans les ordres pour s'emparer des plus riches bénéfices.

La luxure et l'avarice caractérisaient ainsi ces deux personnages, qui, dévoués l'un et l'autre au pape, cherchèrent à couvrir les scandales de leur vie du sang des hérétiques (1).

L'un de leurs premiers actes fut de livrer le royaume à la domination ecclésiastique du pape. Le roi, après la bataille de Marignan, se rencontra avec Léon X à Bologne, et là fut conclu le fameux concordat, en vertu duquel ces deux princes partagèrent entre eux les dépouilles de l'Église. Ils enlevèrent aux conciles la suprématie, pour la donner au pape; et aux églises la nomination aux évêchés et aux bénéfices, pour la donner au roi. Puis François Ier, tenant la queue de la robe du pontife, parut dans l'église cathédrale de Bologne, pour ratifier cette négociation. Il sentait l'injustice du concordat, et, se tournant vers Duprat, il lui dit à l'oreille : « Il y en a assez pour nous damner tous deux (2). » Mais que lui importait son salut ? C'était l'argent et l'alliance du pape qu'il lui fallait.

Le parlement opposa au concordat une vigoureuse résistance. Le roi fit attendre plusieurs semaines à Amboise ses députés ; et les ayant fait venir un jour, au moment où il sortait de table : « Il y a « un roi en France, leur dit-il, et je n'entends pas « qu'il s'y forme, comme à Venise, un sénat. » Puis il leur ordonna de partir avant le coucher du soleil. La liberté évangélique n'avait rien à espérer d'un tel prince. Trois jours après, le grand chambellan, la Trémouille, parut en parlement et ordonna que le concordat fût enregistré.

Alors l'université s'ébranla. Le 18 mars 1518, une procession solennelle, à laquelle assistèrent tous les étudiants et bacheliers avec leurs chapes, vint dans l'église de Sainte-Catherine des Écoliers demander à Dieu la conservation des libertés de l'Église et du royaume (3). « On voyoit colléges fermez, escholliers « armez aller par la ville en grosses troupes, mena- « cer et parfois maltraicter gros personnages, qui « par le commandement du roy faisoient publier et « exécuter le dict concordat (4). » L'université finit pourtant par tolérer l'exécution de ce pacte, mais sans jamais révoquer les actes par lesquels elle avait manifesté son opposition ; et dès lors « le roi, dit « l'ambassadeur de Venise, Correro, commença à « distribuer libéralement des évêchés sur la de- « mande des dames de la cour, et à donner des ab- « bayes à ses soldats ; en sorte qu'on faisait à la « cour de France commerce d'évêchés et d'abbayes, « comme à Venise de poivre et de cannelle (5). »

(1) Sismondi, Hist. des Français, XVI, p. 387.
(2) Mathieu, I, p. 16.
(3) Crévier, V, p. 110.
(4) Fontaine, Hist. cathol. Paris. 1562, p. 16.

Tandis que Louise et Duprat se préparaient à détruire l'Évangile, par la destruction des libertés de l'Église gallicane elle-même, un parti fanatique et puissant se formait d'autre part contre la Bible. La vérité chrétienne a toujours eu deux grands adversaires, la dissolution du monde et le fanatisme des prêtres. La scolastique Sorbonne et une cour impudique devaient se donner la main pour marcher contre les confesseurs de Jésus-Christ. Les incrédules saducéens et les pharisiens hypocrites furent, aux premiers jours de l'Église, les ennemis les plus ardents du christianisme ; et ils le sont dans tous les siècles. Les ténèbres de l'école vomirent bientôt contre l'Évangile ses plus impitoyables adversaires. A leur tête se trouvait Noël Bédier, appelé communément Beda, Picard d'origine et syndic de la Sorbonne, qu'on a nommé le plus grand clabaudeur et l'esprit le plus factieux de son temps. Élevé dans les arides sentences de la scolastique, ayant grandi au milieu des thèses et des antithèses de la Sorbonne, vénérant chacune des distinctions de l'école, bien plus encore que la Parole de Dieu, il était transporté de colère contre ceux dont la bouche audacieuse osait proférer d'autres doctrines. Doué d'un esprit inquiet, ne pouvant se donner aucun repos, ayant toujours besoin de poursuites nouvelles, il harcelait tous ceux qui se trouvaient près de lui ; le trouble était son élément ; il semblait fait pour créer des tempêtes, et quand il n'avait pas d'adversaires, il se jetait sur ses amis. Charlatan impétueux, il faisait retentir la ville et l'université de déclamations ignares et violentes contre les lettres, contre les innovations de ce temps et contre tous ceux qui n'étaient pas, à son gré, assez ardents à les réprimer. Plusieurs riaient en l'entendant, mais d'autres ajoutaient foi aux paroles du fougueux orateur, et la violence de son caractère lui assurait dans la Sorbonne une domination tyrannique. Il lui fallait toujours quelque ennemi à combattre, quelque victime à traîner à l'échafaud ; aussi s'était-il créé des hérétiques avant qu'il y en eût, et avait-il demandé qu'on brûlât Merlin, vicaire général de Paris, pour avoir essayé de justifier Origène. Mais, quand il vit paraître les nouveaux docteurs, il bondit comme la bête féroce qui aperçoit tout à coup près d'elle une proie facile à dévorer. « Il y a dans un « seul Beda trois milliers de moines, » disait le prudent Érasme (6).

(5) Raumer, Gesch. Europ. I, p. 270.
(6) In uno Beda sunt tria millia monachorum. (Erasmi Epp. p. 373.)

Cependant ses excès mêmes nuisaient à sa cause. « Eh quoi ! » disaient les hommes les plus sages du siècle, « est-ce sur un tel Atlas que l'Église romaine « reposerait (1)? D'où vient l'incendie, si ce n'est « des folies de Beda ? »

En effet, cette même parole qui terrorisait les esprits faibles, révoltait les âmes généreuses. A la cour de François Ier se trouvait un gentilhomme du pays d'Artois, nommé Louis de Berquin, âgé alors d'environ trente ans, et qui ne se maria jamais. La pureté de sa vie (2), ses connaissances profondes qui le firent appeler « le plus savant des nobles (3), » la franchise de son caractère, les soins tendres qu'il donnait aux pauvres, le dévouement sans bornes qu'il portait à ses amis, le distinguaient entre ses égaux (4). Les rites de l'Église, les jeûnes, les fêtes, les messes, n'avaient pas de plus strict observateur (5) ; il montrait surtout une grande horreur pour tout ce qu'on appelait hérésie. C'était chose merveilleuse que de voir tant de dévotion à la cour.

Il semblait que rien ne pût faire pencher un tel homme du côté de la réformation ; il y avait pourtant un ou deux traits dans son caractère qui devaient l'amener à l'Évangile ; il avait horreur de toute dissimulation, et comme il n'avait jamais voulu faire tort à qui que ce fût, il ne pouvait non plus souffrir que l'on fît injure à personne. Or, la tyrannie de Beda et d'autres fanatiques, leurs tracasseries et leurs persécutions indignaient son âme généreuse ; et comme il ne faisait rien à demi, on le vit bientôt partout où il allait, à la ville, à la cour, « voire entre les plus apparents du royaume (6), » jeter feu et flamme contre la tyrannie de ces docteurs et attaquer « jusque dans leurs trous, dit « Théodore de Bèze, ces odieux frelons qui étaient « alors la terreur du monde (7). »

Ce n'était pas assez ; l'opposition à l'injustice amena Berquin à rechercher la vérité. Il voulut connaître cette Écriture sainte tant aimée des hommes contre qui s'agitaient Beda et ses suppôts ; et à peine eut-il commencé à la lire, qu'elle lui gagna le cœur. Berquin se rapprocha aussitôt de Marguerite, de Briçonnet, de Lefèvre, de tous ceux qui aimaient la Parole, et il goûta dans leurs entretiens les jouissances les plus pures. Il sentit qu'il y avait autre chose à faire que de s'opposer à la Sorbonne, et il eût voulu communiquer à toute la France les convictions de son âme. Il se mit donc à écrire et à traduire en français plusieurs livres chrétiens. Il lui semblait que chacun devait reconnaître et embrasser la vérité, aussi promptement qu'il l'avait fait lui-même. Cette impétuosité que Beda avait mise au service des traditions humaines, Berquin la mettait au service de la Parole de Dieu. Plus jeune que le syndic de la Sorbonne, moins prudent, moins habile, il avait pour lui le noble entraînement de la vérité. C'étaient deux puissants lutteurs qui devaient faire effort à qui renverserait l'autre. Mais Berquin se proposait autre chose que de jeter Beda par terre. Il eût voulu répandre des flots de vérité sur tout son peuple. Aussi Théodore de Bèze dit-il que la France eût peut-être trouvé dans Berquin un autre Luther, si lui-même eût trouvé dans François Ier un autre électeur (8).

De nombreux obstacles devaient entraver ses efforts. Le fanatisme rencontre toujours des sectateurs ; c'est un feu qui gagne de proche en proche. Les moines et les prêtres ignorants se rangèrent à la suite du syndic de la Sorbonne. L'esprit de corps régnait dans cette compagnie, conduite par quelques hommes intrigants et fanatiques qui savaient habilement profiter de la nullité ou de la vanité de leurs collègues, pour les entraîner dans leurs haines. A chaque séance, on voyait ces meneurs prendre la parole, dominer les esprits par leur violence, et réduire au silence les hommes faibles ou modérés. A peine avaient-ils fait une proposition, qu'ils s'écriaient d'un ton menaçant : « Ici l'on verra qui sont « ceux qui appartiennent à la faction de Luther (9). » Quelqu'un énonçait-il un sentiment équitable, un frémissement saisissait Beda, Lecouturier, Duchesne et toute leur bande ; ils s'écriaient tous à la fois : « Il est pire que Luther !... » Le succès couronnait cette manœuvre ; les esprits timides qui aiment mieux vivre en paix que de disputer, ceux qui sont prêts à abandonner leur sentiment propre pour leur avantage particulier, ceux qui ne comprennent pas les questions les plus simples, ceux enfin que les clameurs des autres parviennent toujours à faire sortir d'eux-mêmes, étaient entraînés par Beda et ses acolytes. Les uns restaient muets, d'autres poussaient des cris, tous se montraient soumis à cette puissance qu'un esprit superbe et tyrannique exerce sur des âmes vulgaires. Tel était l'état de cette compagnie, que l'on regardait comme si vénérable, et

(1) Talibus Atlantibus nititur Ecclesia romana? (Er. Epp., p. 1113.)

(2) Ut ne ramusculus quidem impudicitiæ sit unquam in illum exortus. (Ibid., p. 1278.)

(3) Gaillard, Hist. de François Ier.

(4) Mirere benignus in egenos et amicos. (Er. Epp., p. 1238.)

(5) Constitutionum ac rituum ecclesiasticorum observantissimus... (Er. Epp., pag. 1238.)

(6) Actes des Martyrs de Crespin, p. 103.

(7) Ut maxime omnium tunc metuendos crabrones in ipsis eorum cavis... (Bezæ Icones.)

(8) Gallia fortassis alterum esset Lutherum nacta. (Ibid.)

(9) Hic, inquiunt, apparebit qui sint lutheranæ factionis. (Er. Epp., p. 889.)

qui fut alors l'ennemi le plus passionné du christianisme évangélique. Il suffirait souvent de jeter un coup d'œil dans les corps les plus célèbres pour estimer à son juste prix la guerre qu'ils font à la vérité.

Ainsi l'université qui, sous Louis XII, avait applaudi aux velléités d'indépendance d'Allmain, se replongeait tout à coup, sous Duprat et Louise de Savoie, dans le fanatisme et la servilité. Si l'on excepte les jansénistes et quelques autres docteurs, on ne trouve jamais une noble et véritable indépendance dans le clergé gallican. Il n'a jamais fait qu'osciller entre la servilité envers la cour et la servilité envers le pape. Si, sous Louis XII ou sous Louis XIV, il a quelque apparence de liberté, c'est que son maître de Paris est en lutte avec son maître de Rome. Ainsi s'explique la transformation que nous venons de signaler. L'université et l'épiscopat cessèrent de se rappeler leurs droits et leurs devoirs, dès que le roi cessa de le leur commander.

Depuis longtemps Beda était irrité contre Lefèvre; l'éclat de l'enseignement du docteur picard irritait son compatriote et froissait son orgueil; il eût voulu lui fermer la bouche. Déjà une fois Beda avait attaqué le docteur d'Étaples, et, peu habile encore à discerner les doctrines évangéliques, il avait saisi son collègue sur un point qui, quelque étrange que cela puisse nous paraître, faillit faire monter Lefèvre sur l'échafaud (1). Ce docteur avait avancé que Marie, sœur de Lazare, Marie-Madeleine et la pécheresse dont saint Luc parle au chapitre septième de son Évangile, étaient trois personnes distinctes. Les Pères grecs les avaient distinguées, mais les Pères latins les avaient confondues. Cette terrible *hérésie* des trois Madeleine mit en mouvemement Beda et toute son armée; la chrétienté en fut émue; Fisher, évêque de Rochester, l'un des prélats les plus distingués de ce siècle, écrivit contre Lefèvre, et toute l'Église se déclara alors contre une opinion maintenant admise par tous les catholiques romains. Déjà Lefèvre, condamné par la Sorbonne, était poursuivi par le parlement comme hérétique, quand François Ier, charmé de trouver cette occasion de porter un coup à la Sorbonne et d'humilier la moinerie, l'arracha des mains de ses persécuteurs.

Beda, indigné de ce qu'on lui avait enlevé sa victime, résolut de mieux viser une seconde fois. Le nom de Luther commençait à retentir en France. Le réformateur, après la dispute de Leipzig avec le docteur Eck, avait consenti à reconnaître pour juges les universités d'Erfurt et de Paris. Le zèle que l'université avait déployé contre le concordat lui faisait sans doute espérer de trouver dans son sein des juges impartiaux. Mais les temps avaient changé, et plus la faculté avait montré de décision contre les empiétements de Rome, plus elle avait à cœur d'établir son orthodoxie. Beda la trouva donc toute disposée à entrer dans ses vues.

Dès le 20 janvier 1520, le questeur de la nation de France acheta vingt exemplaires de la conférence de Luther avec le docteur Eck, pour les distribuer aux membres de la compagnie qui devaient rendre compte de cette affaire. On mit plus d'un an à l'examen. La réformation d'Allemagne commençait à faire en France une immense sensation. Les universités, qui étaient alors des institutions d'une vraie catholicité, où l'on accourait de tous les pays de la chrétienté, mettaient l'Allemagne, la France, la Suisse, l'Angleterre, dans des rapports bien plus prompts et plus intimes, quant à la théologie et à la philosophie, que ceux qui existent à cette heure. Le retentissement qu'avait à Paris l'œuvre de Luther fortifiait les mains des Lefèvre, des Briçonnet, des Farel. Chacune de ses victoires animait leur courage. Plusieurs des docteurs de la Sorbonne étaient frappés des vérités admirables qu'ils trouvaient dans les écrits du moine de Wittemberg. Il y avait déjà des confessions pleines de franchise, mais aussi de terribles résistances. « Toute l'Europe, dit Crévier, « était dans l'attente de ce que déciderait l'univer« sité de Paris. » La lutte semblait douteuse. Enfin Beda l'emporta; en avril 1521, l'université ordonna qu'on livrât publiquement aux flammes les écrits de Luther, et qu'on contraignît l'auteur à une rétractation.

Ce n'était pas assez. En effet, les disciples de Luther avaient passé le Rhin encore plus promptement que ses écrits. « En peu de temps, dit le jésuite Maimbourg, l'université se trouva remplie d'étrangers, qui, parce qu'ils savaient un peu d'hébreu et assez de grec, acquirent de la réputation, s'insinuèrent dans les maisons des personnes de qualité, et se donnèrent une insolente liberté d'interpréter la Bible (2). » La faculté nomma donc une députation pour faire des remontrances au roi.

François Ier, se souciant peu des querelles des théologiens, continuait le cours de ses plaisirs; et, conduisant ses gentilshommes et les dames de la cour de sa mère et de sa sœur de château en château, il s'y livrait à toutes sortes de désordres, loin des regards importuns des bourgeois de sa capitale. Il parcourait ainsi la Bretagne, l'Anjou, la Guienne, l'Angoumois, le Poitou, se faisant servir dans des villages et dans des forêts, comme s'il eût été à Paris, au château des Tournelles. C'étaient des tour-

(1) Gaillard, Hist. de François Ier, IV, p. 228.

(2) Hist. du Calvinisme, p. 10.

nois, des combats, des mascarades, des somptuosités, des tables couvertes de vivres, dont celles de Lucullus, dit Brantôme, n'approchèrent jamais (1).

Il interrompit cependant un moment le cours de ses plaisirs pour recevoir les graves députés de la Sorbonne; mais il ne vit que des savants dans ceux que la faculté lui signalait comme des hérétiques. Un prince qui se vante d'avoir mis les rois de France *hors de page*, baisserait-il la tête devant quelques fanatiques docteurs? « Je ne veux point, répondit-il, « qu'on inquiète ces gens-là. Persécuter ceux qui « nous enseignent, serait empêcher les habiles gens « de venir dans notre pays (2). »

La députation quitta le roi pleine de colère. Que va-t-il arriver? Le mal croît de jour en jour; déjà on appelle les opinions hérétiques « sentiments de « beaux esprits; » la flamme dévastatrice se glisse dans les recoins les plus secrets; bientôt l'incendie éclatera, et l'édifice de la foi s'écroulera dans la France entière avec fracas.

Beda et les siens, n'ayant pu obtenir du roi les échafauds, cherchèrent des persécutions plus cachées. Il n'y avait sortes de vexations que l'on ne fît subir aux docteurs évangéliques. C'étaient toujours de nouveaux rapports et de nouvelles dénonciations. Le vieux Lefèvre, tourmenté par ces zélateurs ignorants, soupirait après le repos. Le pieux Briçonnet, qui ne cessait de donner au docteur d'Étaples des marques de sa vénération (3), lui offrit un asile. Lefèvre quitta Paris et se rendit à Meaux. C'était une première victoire remportée sur l'Évangile, et l'on vit dès lors que si le parti ne peut réussir à mettre de son côté la puissance civile, il a une secrète et fanatique police, au moyen de laquelle il sait atteindre sûrement son but.

VI

Briçonnet visite son diocèse. — Réforme. — Les docteurs poursuivis dans Paris. — Philiberte de Savoie. — Correspondance de Marguerite et de Briçonnet.

Ainsi Paris commençait à se soulever contre la réformation, et à tracer les premières lignes de cette enceinte qui, pendant près de trois siècles, devait éloigner de la capitale le culte réformé. Dieu avait voulu que ce fût dans Paris même que parussent les premières lueurs; mais les hommes se soulevèrent aussitôt pour les éteindre; l'esprit des Seize fomentait déjà dans la métropole, et d'autres villes du royaume allaient s'éclairer de la lumière qu'elle rejetait loin d'elle.

Briçonnet, de retour dans son diocèse, y avait déployé le zèle d'un chrétien, d'un évêque. Il avait visité toutes les paroisses, et, assemblant les doyens, les curés, les vicaires, les marguilliers et les principaux paroissiens, il s'était informé de la doctrine et de la vie des prédicateurs. Au temps des quêtes, lui avait-on répondu, les franciscains de Meaux se mettent en course; un seul prédicateur parcourt quatre ou cinq paroisses en un même jour, répétant autant de fois le même sermon, non pour nourrir les âmes des auditeurs, mais pour remplir son ventre, sa bourse et son couvent (4). Les besaces une fois garnies, le but est atteint, les prédications finissent, et les moines ne reparaissent dans les églises que quand un autre temps de quête est arrivé. La seule affaire de ces bergers est de tondre la laine de leurs troupeaux (5).

La plupart des curés, de leur côté, mangeaient leurs revenus à Paris. « Oh! » disait le pieux évêque, en trouvant vide le presbytère qu'il venait visiter, « ne sont-ce pas des traîtres ceux qui aban- « donnent ainsi la milice de Christ (6)? » Briçonnet résolut de porter remède à ces maux, et convoqua un synode de tout son clergé, pour le 13 octobre 1519. Mais ces prêtres mondains qui s'inquiétaient peu des remontrances de leur évêque, et pour lesquels Paris avait tant de charmes, se prévalurent d'une coutume en vertu de laquelle ils pouvaient présenter un ou plusieurs vicaires pour paître leurs troupeaux en leur absence. Sur cent vingt-sept vicaires, l'enquête en fit trouver à Briçonnet seulement quatorze qu'il approuva.

Des curés mondains, des vicaires imbéciles, des moines qui ne pensaient qu'à leur ventre, tel était donc l'état de l'Église. Briçonnet interdit la chaire aux franciscains (7): et persuadé que le seul moyen de peupler son évêché de bons ministres, c'était de les former lui-même, il se décida à fonder à Meaux une école de théologie, dirigée par de pieux et savants docteurs. Il fallait les trouver: Beda les lui fournit.

En effet, cet homme fanatique et sa compagnie ne se relâchaient pas; et, se plaignant avec amertume de la tolérance du gouvernement, ils déclaraient

(1) Vie des Hommes illustres, I, p. 326.

(2) Maimbourg, p. 11.

(3) Pro innumeris beneficiis, pro tantis ad studia commodis. (Epist. dedicatoria Epp. Pauli.)

(4) Ea solum doceri quæ ad cœnobium illorum ac ventrem explendum pertinerent. (Acta Mart., p. 334.)

(5) Manuscrit de Meaux. Je dois à l'obligeance de M. Ladevèze, pasteur de Meaux, la communication d'une copie de ce manuscrit, conservé dans cette ville.

(6) Manuscrit de Meaux.

(7) Eis in universa diocesi sua prædicationem interdixit. (Act. Mart., p. 334.)

qu'ils feraient la guerre aux nouvelles doctrines avec lui, sans lui et contre lui. En vain Lefèvre avait-il quitté la capitale; Farel et ses autres amis n'y demeuraient-ils pas? Farel ne montait pas, il est vrai, dans les chaires, car il n'était pas prêtre; mais à l'université, dans la ville, avec les professeurs, les prêtres, les étudiants, les bourgeois, il débattait courageusement la cause de la réforme. D'autres, animés par son exemple, répandaient toujours plus ouvertement la Parole de Dieu. Un célèbre prédicateur, Martial Mazurier, président du collége de Saint-Michel, ne ménageait rien, peignait les désordres du temps sous les couleurs les plus sombres, et pourtant les plus vraies, et il semblait impossible de résister à la force de son éloquence (1). La colère de Beda et des théologiens ses amis était à son comble. « Si nous tolérons ces novateurs, disait-il, « ils envahiront toute la compagnie, et ce sera fait « de nos enseignements, de nos traditions, de nos « places et du respect que nous portent la France « et la chrétienté tout entière! »

Les théologiens de la Sorbonne furent en effet les plus forts. Farel, Mazurier, Gérard Roussel, son frère Arnaud, virent bientôt leur activité partout contrariée. L'évêque de Meaux pressa ses amis de venir rejoindre Lefèvre; et ces hommes excellents, traqués par la Sorbonne, espérant former près de Briçonnet une sainte phalange pour le triomphe de la vérité; acceptèrent l'invitation de l'évêque, et se rendirent à Meaux (2). Ainsi la lumière évangélique se retirait peu à peu de la capitale, où la Providence avait allumé ses premiers feux. *C'est ici le sujet de la condamnation, que la lumière est venue, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* (3). Il est impossible de ne pas reconnaître que Paris attira alors sur ses murs le jugement de Dieu que ces paroles de Jésus-Christ signalent.

Marguerite de Valois, privée successivement de Briçonnet, de Lefèvre, de leurs amis, se vit alors avec inquiétude seule au milieu de Paris et de la cour licencieuse de François Ier. Une jeune princesse, sœur de sa mère, Philiberte de Savoie, vivait dans son intimité. Philiberte, que le roi de France, pour sceller le concordat, avait donnée en mariage à Julien le Magnifique, frère de Léon X, s'était, après son union, rendue à Rome, où le pape, ravi d'une si illustre alliance, avait dépensé 150,000 ducats à lui donner des fêtes somptueuses (4). En 1516, Julien, qui commandait alors l'armée du pape, était mort, laissant sa veuve âgée de dix-huit ans. Elle s'attacha à Marguerite, qui, par son esprit et ses vertus, exerçait sur tout ce qui l'entourait une grande influence. Le chagrin de Philiberte ouvrit son cœur à la voix de la religion : Marguerite lui communiqua tout ce qu'elle lisait, et la veuve du lieutenant général de l'Église commença à goûter les douceurs de la doctrine du salut. Mais Philiberte était trop inexpérimentée pour soutenir son amie. Souvent Marguerite tremblait en pensant à sa grande faiblesse. Si l'amour qu'elle portait au roi et la crainte qu'elle avait de lui déplaire l'entraînaient à quelque action contraire à sa conscience, aussitôt le trouble était dans son âme, et, se retournant avec tristesse vers le Seigneur, elle trouvait en lui un maître, un frère plus miséricordieux et plus doux à son cœur que ne l'était François lui-même. C'est alors qu'elle disait à Jésus-Christ :

« O frère doux, qui en lieu de punir
« Sa folle sœur, la veut à lui unir,
« Et pour murmure, injure ou grande offense,
« Grâce et amour lui donne en récompense,
« C'est trop! c'est trop! hélas, c'est trop, mon frère;
« Point ne devez à moi si grand bien faire (5). »

Marguerite, voyant tous ses amis se retirer à Meaux, portait sur eux de tristes regards du milieu des fêtes de la cour. Tout semblait de nouveau l'abandonner. Son mari, le duc d'Alençon, partait pour l'armée; sa jeune tante Philiberte se rendait en Savoie. La duchesse se tourna vers Briçonnet.

« M. de Meaux, lui écrivit-elle, connaissant que « un seul est nécessaire, je m'adresse à vous, pour « vous prier vouloir être par oraison, moyen qu'il « lui plaise conduire selon sa sainte volonté M. d'Alençon, qui par le commandement du roi s'en va « son lieutenant général en son armée, qui, je « doute, ne se départira sans guerre. Et pensant « que, outre le bien public du royaume, vous avez « bon droit de ce qui touche son salut et le mien, « je vous demande le secours spirituel. Demain s'en « va ma tante de Nemours en Savoie. Il me faut « mêler de beaucoup de choses qui me donnent « bien des craintes. Par quoi, si connaissiez que « maître Michel pût faire un voyage, ce me serait « consolation que je ne requiers que pour l'honneur « de Dieu (6). »

Michel d'Arande, dont Marguerite réclamait le

(1) Frequentissimas de reformandis hominum moribus conciones habuit. (Launoi, Navarræ gymnasii Hist., p. 261.)

(2) Ce fut la persécution qui se suscita contre eux à Paris en 1521, qui les obligea à quitter cette ville. (Vie de Farel, par Choupard.)

(3) Ev. selon saint Jean, III, 19.

(4) Guichenon, Hist. gén. de Savoie, II, p. 180.

(5) Miroir de l'âme pécheresse. Marguerites de la Marguerite, etc., I, p. 36.

(6) Lettres de Marguerite, reine de Navarre. Bibl. Royale. Manuscrit. S. F. 337 (1521).

secours, était l'un des membres de la réunion évangélique de Meaux, qui s'exposa plus tard à bien des dangers pour la prédication de l'Évangile.

Cette pieuse princesse voyait avec crainte une opposition toujours plus formidable se former contre la vérité. Duprat et les hommes du gouvernement. Beda et ceux de la Sorbonne, la remplissaient d'effroi. « C'est la guerre, » lui répondit Briçonnet, pour la raffermir, « c'est la guerre que « le débonnaire Jésus a dit en l'Évangile être venu « mettre en terre... et aussi le feu... le feu grand, « qui la terrestuité transforme en divinité. Je dé« sire de tout mon cœur vous aider, madame ; « mais de ma propre nihilité n'attendez rien que « le vouloir. Qui a foi, espérance et amour, a son « seul nécessaire et n'a besoin d'aide ni de se« cours... Seul Dieu est tout, et hors de lui ne se « peut aucune chose chercher. Pour combattre, « ayez le grand géant... l'amour insupérable... La « guerre est conduite par amour. Jésus demande du « cœur la présence : malheureux est qui s'éloigne « de lui. Qui en personne combat est certain de « victoire. Souvent déchoit qui par autrui ba« taille (1). »

L'évêque de Meaux commençait lui-même à connaître ce que c'est que le combat pour la Parole de Dieu. Les théologiens et les moines, indignés de l'asile qu'il donnait aux amis de la réformation, l'accusaient avec violence, en sorte que son frère, l'évêque de Saint-Malo, vint à Paris examiner la chose (2). Marguerite fut d'autant plus touchée des consolations que Briçonnet lui présentait, et elle y répondit en lui offrant son secours.

« Si en quelque chose, lui écrivit-elle, vous pen« sez que je puisse à vous ou aux vôtres faire plai« sir, devez croire que toute peine me tournera à « consolation. Vous soit donnée la paix éternelle, « après ces longues guerres que portez pour la foi, « en laquelle bataille désirez mourir...

« La toute votre fille,

« Marguerite (3). »

Il est à déplorer que Briçonnet ne soit pas mort en combattant. Cependant il était alors plein de zèle. Philiberte de Nemours, respectée de tous pour sa sincère dévotion, sa libéralité envers les pauvres, et la grande pureté de ses mœurs, lisait avec un intérêt toujours plus vif les écrits évangéliques que lui faisait parvenir l'évêque de Meaux. « J'ai tous « les traits que vous m'avez envoyés, » écrivait Marguerite à Briçonnet, « desquels ma tante de « Nemours a eu sa part, et lui enverrai encore les « derniers ; car elle est en Savoie aux noces de son « frère, qui ne m'est petite perte ; par quoi vous « prie avoir pitié de me voir si seule. » Malheureusement Philiberte ne vécut pas assez pour se prononcer franchement dans le sens de la réforme. Elle mourut en 1524, au château de Virieu-le-Grand, en Bugey, âgée de vingt-six ans (4). Ce fut pour Marguerite un coup douloureux. Son amie, sa sœur, celle qui pouvait entièrement la comprendre, lui était ravie. Il n'y eut peut-être qu'une seule mort, celle de son frère, dont la douleur surpassa pour elle l'angoisse qu'elle ressentit alors.

« Tant de larmes jettent mes yeux
« Qu'ils ne voyent terre ni cieux.
« Telle est de leurs pleurs l'abondance (5). »

Marguerite, se trouvant bien faible contre la douleur et contre les séductions de la cour, supplia Briçonnet de l'exhorter à l'amour de Dieu. — « Le « doux et débonnaire Jésus qui veut, et seul peut « ce qu'il puissamment veut, répondit l'humble « évêque, visite par son infinie bonté votre cœur, « l'exhortant à de tout soi l'aimer. Autre que lui, « madame, n'a de ce faire pouvoir ; et ne faut que « attendiez de ténèbres lumière, ou chaleur de « froideur. En attirant, il embrase ; et par chaleur, « attire à le suivre en dilatant le cœur. Madame, « vous m'écrivez avoir pitié de vous, parce que « êtes seule ; je n'entends point ce propos. Qui au « monde vit et y a le cœur, seule reste ; car trop « et mal est accompagné. Mais celle dont le cœur « dort au monde et veille au doux et débonnaire « Jésus, son vrai et loyal époux, est vraiment seule, « car vit en son seul nécessaire, et toutes fois « seule n'est pas, n'étant abandonnée de celui qui « tout remplit et garde. Pitié ne puis et ne dois avoir « de telle solitude, qui est plus à estimer que tout « le monde, duquel je suis assuré que l'amour de « Dieu vous a sauvée et n'êtes plus l'enfant... De« meurez, madame, seule en votre seul... qui a « voulu souffrir douloureuse et ignominieuse mort « et passion.

« Madame, en me recommandant à votre bonne « grâce, je vous supplie qu'il vous plaise ne user « plus de semblables paroles que avez fait par vos « dernières. De Dieu seul êtes fille et épouse ; autre « père ne devez réclamer... Je vous exhorte et ad« moneste que lui soyez une telle et si bonne fille, « qu'il vous est bon père... et pour ce que ne pour« riez y parvenir, parce que finitude ne peut cor« respondre à infinitude, je lui supplie qu'il lui

(1) Lettres de Marguerite. Manusc. S. F. 12 juin 1521.
(2) Manuscrit de Meaux.
(3) Manuscrit. S. F. 227, de la Bibl. Royale.
(4) Guichemon, Hist. de la maison de Savoie, II. p. 181.
(5) Chanson spirituelle après la mort du roi. Marguerites, I, p. 473.

« plaise accroître votre force, pour, de tout vous, « l'aimer et servir (1). »

Malgré ces paroles, Marguerite n'était point encore consolée. Elle regrettait amèrement les conducteurs spirituels qui lui avaient été enlevés; les nouveaux pasteurs qu'on prétendait lui imposer, afin de la ramener, n'avaient point sa confiance, et quoi qu'en dît l'évêque, elle se sentait seule au milieu de la cour, et tout autour d'elle lui paraissait nuit et désert. « Ainsi qu'une brebis en pays étranger, « écrivit-elle à Briçonnet, errante, ignorant sa pâ« ture, par méconnaissance des nouveaux pasteurs, « lève naturellement la tête, pour prendre l'air du « coin où le grand berger lui a accoutumé donner « douce nourriture, en cette sorte je suis contrainte « de prier votre charité... Descendez de la haute « montagne, et en pitié regardez, entre ce peuple « éloigné de clarté, la plus aveugle de toutes les « ouailles.

« Marguerite (2). »

L'évêque de Meaux, dans sa réponse, s'emparant de l'image d'une brebis errante, sous laquelle Marguerite s'est représentée, s'en sert pour dépeindre sous celle d'une forêt, les mystères du salut : « En« trant la brebis en la forêt, menée par le Saint« Esprit, dit-il, elle se trouve incontinent ravie par « la bonté, beauté, rectitude, longueur, largeur, « profondeur et hauteur, douceur fortifiante et « odoriférante d'icelle forêt... et quand partout a « regardé, n'a vu que : *Lui en tout et tout en* « *Lui* (3); et cheminant grands pas par la longueur « d'icelle, la trouve si plaisante, que le chemin lui « est vie, joie et consolation (4). » Puis l'évêque montre la brebis cherchant inutilement le bout de la forêt (image de l'âme qui veut sonder les mystères de Dieu), rencontrant devant elle de hautes montagnes qu'elle s'efforce d'escalader, trouvant partout « infinitude inaccessible et incompréhen« sible. » Alors il lui apprend le chemin par lequel l'âme qui cherche Dieu surmonte ces difficultés; il lui montre comment la brebis, au milieu des mercenaires, trouve « le coin du grand berger. » « Elle « entre, dit-il, en vol de contemplation par la foi; » tout est aplani, tout est expliqué; et elle commence à chanter : « J'ai trouvé celui que mon âme « aime. »

Ainsi parlait l'évêque de Meaux. Brûlant alors de zèle, il eût voulu voir la France renouvelée par l'Évangile (5). Souvent surtout son esprit se fixait sur ces trois grands personnages qui semblaient présider aux destinées de son peuple, le roi, sa mère et sa sœur. Il pensait que si la famille royale était éclairée, tout le peuple le serait, et que les prêtres, émus à jalousie, sortiraient enfin de leur état de mort. « Madame, écrivit-il à Marguerite, « je supplie Dieu très-humblement qu'il lui plaise « par sa bonté allumer un feu dans les cœurs du « roi, de madame et de vous... tellement que de « vous trois puisse yssir (brûler) d'un feu brûlant « et allumant le surplus du royaume; et spéciale« ment l'état, par la froideur duquel tous les autres « sont gelés. »

Marguerite ne partageait pas ces espérances. Elle ne parle ni de son frère ni de sa mère : c'étaient des sujets qu'elle n'osait toucher; mais, répondant à l'évêque, en janvier 1522, le cœur serré de l'indifférence et de la mondanité qui l'entourent, elle lui dit : « Le temps est si froid, le cœur si glacé, » et elle signe : « Votre gelée, altérée et affamée fille.

« Marguerite. »

Cette lettre ne découragea point Briçonnet, mais elle le fit rentrer en lui-même; et sentant alors combien lui, qui voulait ranimer les autres, avait besoin d'être vivifié, il se recommanda aux prières de Marguerite et de madame de Nemours. « Madame, « écrivit-il avec une grande simplicité, je vous prie « réveiller par vos prières le pauvre endormi (6). »

Tels étaient, en 1521, les propos qui s'échangeaient à la cour du roi de France. Propos étranges sans doute, et qu'après plus de trois siècles, un manuscrit de la Bibliothèque Royale nous est venu révéler. Cette influence de la réforme en si haut lieu fut-elle un bien pour elle, fut-elle un mal? L'aiguillon de la vérité pénétra à la cour; mais peut-être ne servit-il qu'à réveiller la bête féroce assoupie, à exciter sa colère et à la faire fondre avec d'autant plus de fureur sur les plus humbles du troupeau.

VII

Commencement de l'Église de Meaux. — Les Écritures en français. — Les artisans et l'évêque. — Moisson évangélique. — Les Épîtres de saint Paul envoyées au roi. — Lefèvre et Roma. — Les moines devant l'évêque. — Les moines devant le parlement. — Briçonnet cède.

Les temps approchaient, en effet, où l'orage allait éclater contre la réforme; mais elle devait auparavant répandre encore quelques semailles et mois-

(1) Ms. S. F. 337, de la Bibl. Royale, le 10 juillet.
(2) Ibid.
(3) Tout en Christ.
(4) Ms. S. F. 337. Bibl. Roy.
(5) Studio veritatis aliis declarandæ inflammatus. (Act. Martyrum, p. 334.)
(6) Ms. de la Bibl. Royale.

sonner quelques gerbes. Cette ville de Meaux qu'illustra un siècle et demi plus tard le sublime défenseur du système gallican contre les prétentions autocrates de Rome, était appelée à devenir la première ville de France où le christianisme renouvelé établirait son empire. Elle était alors le champ auquel les cultivateurs prodiguaient les labours et les semences, et où déjà ils couchaient les javelles. Briçonnet, moins endormi qu'il ne le disait, animait, inspectait, dirigeait tout. Sa fortune égalait son zèle; jamais homme ne fit de ses biens un plus noble usage, et jamais si noble dévouement ne parut d'abord devoir porter de si beaux fruits. Transportés à Meaux, les pieux docteurs de Paris agirent dès lors avec une nouvelle liberté. Il y eut une émancipation de la Parole, et ce fut un grand pas que la réformation fit alors en France. Lefèvre exposait avec force cet Évangile, dont il eût voulu remplir le monde. « Il faut, disait-il, que les rois, les princes, « les grands, les peuples, toutes les nations ne pen« sent et n'aspirent qu'à Jésus-Christ (1). Il faut « que chaque prêtre ressemble à cet ange que Jean « vit dans l'Apocalypse, volant par le milieu du « ciel, tenant en main l'Évangile éternel, et le por« tant à tout peuple, langue, tribu, nation. Venez, « pontifes; venez, rois; venez, cœurs généreux!... « Nations, réveillez-vous à la lumière de l'Évangile « et respirez la vie éternelle (2). La Parole de Dieu « suffit (3). »

Telle était, en effet, la devise de cette école: « LA PAROLE DE DIEU SUFFIT. » Toute la réformation est renfermée dans ce mot-là. « Connaître Christ « et sa Parole, disaient Lefèvre, Roussel, Farel, « voilà la théologie seule vivante, seule universelle... « Celui qui connaît cela, connaît tout (4). »

La vérité faisait dans Meaux une grande impression. Il se forma des assemblées particulières, puis des conférences, puis enfin on prêcha l'Évangile dans les églises. Mais un nouvel effort vint porter à Rome un coup plus redoutable encore.

Lefèvre voulait mettre les chrétiens de France en état de lire la sainte Écriture. Le 30 octobre 1522, il publia la traduction française des quatre Évangiles; le 6 novembre, celle des autres livres du Nouveau Testament; le 12 octobre 1524, tous ces livres réunis à Meaux, chez Collin; et en 1525 une version française des Psaumes (5). Ainsi commençait en France, presque en même temps qu'en Allemagne, cette impression et cette dissémination des Écritures en langue vulgaire, qui devait prendre trois siècles plus tard, dans tout le monde, de si grands développements. La Bible eut en France, comme de l'autre côté du Rhin, une influence décisive. L'expérience avait appris à bien des Français, que quand ils cherchaient à connaître les choses divines, le doute et l'obscurité les enveloppaient de toutes parts. Combien de moments et peut-être d'années dans leur vie, où ils avaient été tentés de regarder comme des illusions les vérités les plus certaines! Il nous faut une lumière d'en haut qui vienne éclairer nos ténèbres! Tel était le soupir de beaucoup d'âmes à l'époque de la réformation. C'est avec ces désirs que plusieurs recevaient les livres saints des mains de Lefèvre; on les lisait dans les familles et dans la retraite; les conversations sur la Bible se multipliaient; Christ apparaissait à ces esprits longtemps égarés, comme le centre et le soleil de toutes les révélations. Alors il n'était plus besoin de démonstrations pour leur prouver que l'Écriture était du Seigneur; ils le savaient, car elle les avait transportés des ténèbres à la lumière.

Telle fut la marche par laquelle des esprits distingués parvinrent alors en France à la connaissance de Dieu. Mais il y eut des voies plus simples encore et plus vulgaires, s'il est possible, par lesquelles beaucoup d'hommes du peuple arrivèrent à la vérité. La ville de Meaux n'était presque peuplée que d'artisans et de gens trafiquant en laine. « Il s'en« gendra en plusieurs, nous dit un chroniqueur du « seizième siècle, un si ardent désir de connaître « la voie du salut, qu'artisans, cardeurs, foulons, « et peigneurs n'avaient autre exercice, en travail« lant de leurs mains, que conférer de la Parole de « Dieu et se consoler en icelle. Spécialement les « jours de dimanche et fête étaient employés à lire « les Écritures et s'enquérir de la bonne volonté du « Seigneur (6). »

Briçonnet se réjouissait de voir la piété remplacer ainsi la superstition dans son diocèse. « Lefèvre, « aidé du renom de son grand savoir, dit un histo« rien contemporain (7), sut tant bien amadouer et « circonvenir par son probable parler messire Guil« laume Briçonnet qu'il le fit dévoyer lourdement, « de sorte que depuis n'a été possible d'évacuer de « la ville et diocèse de Meaux cette doctrine mé« chante, jusqu'à ce jour qu'elle est merveilleuse« ment crue. Ce fut grand dommage de la subver« sion de ce bon évêque, qui jusqu'alors avait

(1) Reges, principes, magnates omnes et subindè omnium nationum populi, ut nihil aliud cogitent..., ac Christum... (Fabri Comment. in Evang. præfat.)

(2) Ubivis gentium expergiscimini ad Evangelii lucem... (Ibid.)

(3) Verbum Dei sufficit. (Ibid.)

(4) Hæc est universa et sola vivifica Theologia..., Christum et verbum ejus esse omnia. (Fabri Comment. in Ev. Johan., p. 271.)

(5) Le Long. Bibliothèque sacrée, 2e édit., p. 42.

(6) Act. des Mart., p. 182.

(7) Hist. catholique de notre temps, par Fontaine, de l'ordre de Saint-François. Paris, 1562.

« été tant dévot à Dieu et à la Vierge Marie. »

Cependant tous ne s'étaient pas lourdement dévoyés comme parle le franciscain que nous venons de citer. La ville était partagée en deux camps. D'un côté étaient les moines de Saint-François et les amis de la doctrine romaine ; de l'autre, Briçonnet, Lefèvre, Farel, et tous ceux qui aimaient la nouvelle Parole. Un homme du peuple, nommé Leclerc, était parmi les plus serviles adhérents des moines ; mais sa femme et ses deux fils, Pierre et Jean, avaient reçu l'Evangile avec avidité, et Jean, qui était cardeur de laine, se distingua bientôt parmi les nouveaux chrétiens. Un jeune savant picard, Jacques Pavanne, « homme de grande sincérité et intégrité, » que Briçonnet avait attiré à Meaux, montrait beaucoup d'ardeur pour la réforme. Meaux était devenu un foyer de lumière. Souvent des personnes appelées à s'y rendre, y entendaient l'Évangile, et l'apportaient chez elles. Ce n'était pas seulement dans la ville que l'on cherchait la sainte Écriture ; « plusieurs des villages faisaient de semblable, dit une chronique, en sorte que l'on voyait « en ce diocèse-là reluire une image de l'Église « renouvelée. »

Les environs de Meaux étant couverts de riches moissons, à l'époque de la récolte, une foule d'ouvriers y accouraient des contrées environnantes. Se reposant au milieu du jour de leur fatigue, ils s'entretenaient avec les gens du pays, qui leur parlaient d'autres semailles et d'autres moissons. Plusieurs paysans venus de la Thiérache, et surtout de Landouzy, persistèrent, de retour chez eux, dans la doctrine qu'ils avaient entendue, et il se forma bientôt en ce lieu une Église évangélique, qui est l'une des plus anciennes du royaume (1). « La renommée de « ce grand bien s'épandait par la France, » dit le chroniqueur (2). Briçonnet lui-même annonçait l'Évangile du haut de la chaire, et cherchait à répandre partout « cette infinie, douce, débonnaire, « vraie et seule lumière, comme il s'exprime, qui « aveugle et illumine toute créature capable de la « recevoir, et qui, en l'illuminant, la dignifie de « l'adoption filiale de Dieu (3). » Il suppliait son troupeau de ne point prêter l'oreille à ceux qui voulaient le détourner de la Parole. « Quand même, « disait-il, un ange du ciel vous annoncerait un « autre Évangile, ne l'écoutez pas. » Quelquefois de sombres pensées assiégeaient son esprit. Il n'était pas sûr de lui-même ; il reculait d'effroi, en songeant aux funestes effets que pourrait avoir son infidélité ; et prémunissant son peuple, il lui disait : « Quand même, moi votre évêque, je changerais « de discours et de doctrine, vous, gardez-vous « alors de changer comme moi (4). » Pour le moment, rien ne semblait annoncer un tel malheur. « Non-seulement la Parole de Dieu était prêchée, « dit la chronique, mais elle était pratiquée ; toutes « œuvres de charité et de dilection s'exerçaient là ; « les mœurs se réformaient et les superstitions s'en « allaient bas (5). »

Toujours plein de l'idée de gagner le roi et sa mère, l'évêque envoya à Marguerite « les Épîtres de « saint Paul, translatées et magnifiquement enlu- « minées, la priant très-humblement d'en faire « l'offre au roi ; ce qui ne peut de vos mains, ajou- « tait-il, être que très-agréable. Elles sont mets « royal, continuait le bon évêque, engraissant sans « corruption et guérissant de toutes maladies. Plus « on en goûte, plus la faim croît en désirs assouvis « et insatiables (6). »

Quel plus cher message Marguerite pouvait-elle recevoir ?... Le moment lui semblait favorable. Michel d'Arande était à Paris, retenu par le commandement de la mère du roi, pour laquelle il traduisait des portions de la sainte Écriture (7). Mais Marguerite eût voulu que Briçonnet lui-même offrît saint Paul à son frère. « Vous feriez bien d'y venir, « lui écrivait-elle, car vous savez la fiance que le « roi et elle ont à vous (8). »

Ainsi la Parole de Dieu était placée alors (en 1522 et 1523) sous les yeux de François Ier et de Louise de Savoie. Ils entraient en rapport avec cet Évangile qu'ils devaient plus tard persécuter. Nous ne voyons pas que cette Parole ait fait sur eux quelque impression salutaire. Un mouvement de curiosité leur faisait ouvrir cette Bible dont on faisait alors tant de bruit ; mais ils la refermaient bientôt comme ils l'avaient ouverte.

Marguerite elle-même luttait avec peine contre la mondanité qui l'environnait de toutes parts. La tendresse qu'elle avait pour son frère, l'obéissance qu'elle devait à sa mère, les flatteries dont la cour l'entourait, tout semblait conspirer contre l'amour qu'elle avait voué à Jésus-Christ. Christ était seul contre plusieurs. Quelquefois l'âme de Marguerite, assaillie par tant d'adversaires, étourdie par le bruit du monde, se détournait de son maître. Alors reconnaissant sa faute, la princesse s'enfermait dans

(1) Ces faits sont tirés de vieux papiers fort altérés, trouvés dans l'église de Landouzy-la-Ville (Aisne), par M. Colany, lorsqu'il était pasteur de ce lieu.

(2) Actes des Mart., p. 182.

(3) Ms. de la Bibl. Royale. S. F., n° 337.

(4) Histoire catholique de Fontaine.

(5) Actes des Mart., p. 183.

(6) Ms. de la Bibl. Royale. S. F., n° 337.

(7) Par le commandement de Madame à quy il a livré quelque chose de la saincte Escripture qu'elle désire parfaire. (Ibid.)

(8) Ibid.

ses appartements, et se livrant à sa douleur, elle les faisait retentir de cris bien différents de ces chants joyeux dont François et les jeunes seigneurs associés à ses débauches remplissaient, au milieu de leurs fêtes et de leurs festins, les maisons royales :

Laissé vous ai, pour suivre mon plaisir,
Laissé vous ai, pour un mauvais choisir,
Laissé vous ai... mais où me suis-je mise?...
Au lieu où n'a que malédiction !
Laissé vous ai, l'ami sans fiction.
Laissé vous ai... et pour mieux me retraire
De votre amour..., j'ai pris votre contraire (1).

Puis Marguerite se tournant vers Meaux écrivait dans son angoisse : « Je retourne à vous, à M. Fabry « (Lefèvre) et tous vos sieurs, vous priant par vos « oraisons impétrer de l'indicible miséricorde un « réveille-matin pour la pauvre endormie, affai- « blie... de son pesant et mortel somme (2). »

Ainsi Meaux était devenu un foyer d'où se répandait la lumière. Les amis de la réformation se livraient à de flatteuses illusions. Qui pourrait s'opposer à l'Évangile si la puissance de François Ier lui frayait le chemin? L'influence corruptrice de la cour se changerait alors en une influence sainte, et la France acquerrait une force morale, qui la rendrait la bienfaitrice des nations.

Mais, de leur côté, les amis de Rome s'effrayaient. Parmi eux se distinguait, à Meaux, un moine jacobin, nommé de Roma. Un jour que Lefèvre, Farel et leurs amis s'entretenaient avec lui et avec quelques autres partisans de la papauté, Lefèvre ne put contenir ses espérances. « Déjà l'Évangile, dit-il, « gagne les cœurs des grands et du peuple, et bien- « tôt, se répandant dans toute la France, il y fera « tomber partout les inventions des hommes... » Le vieux docteur s'était animé ; ses yeux éteints brillaient, sa voix usée était devenue sonore ; on eût dit le vieux Siméon rendant grâces au Seigneur de ce que ses yeux voyaient son salut. Les amis de Lefèvre partageaient son émotion ; les adversaires étonnés restaient muets... Tout à coup de Roma se lève avec violence, et s'écrie du ton d'un tribun populaire : « Alors, moi et tous les autres religieux, « nous prêcherons une croisade ; nous soulèverons « le peuple ; et si le roi permet la prédication de « votre Évangile, nous le ferons chasser par ses « propres sujets, de son propre royaume (3). »

Ainsi un moine osait s'élever contre le roi-chevalier. Les franciscains applaudirent à ces paroles. Il ne faut point laisser se réaliser l'avenir que le vieux docteur prophétise. Déjà les frères reviennent, de jour en jour, avec de moindres quêtes. Les franciscains alarmés se répandent dans les familles. « Ces nouveaux docteurs sont des hérétiques, « s'écriaient-ils ; les plus saintes pratiques, ils les « attaquent ; les plus sacrés mystères, ils les « nient... » Puis, s'enhardissant encore, les plus irrités sortent de leur cloître, se rendent à la demeure épiscopale, et ayant été admis devant le prélat : « Écrasez cette hérésie, disent-ils, ou la peste, « qui déjà désole cette ville de Meaux, se répandra « bientôt dans le royaume ! »

Briçonnet fut ému et un instant troublé de cette attaque ; mais il ne céda pas ; il méprisait trop ces moines grossiers et leurs clameurs intéressées. Il monta en chaire, justifia Lefèvre, et nomma les moines des pharisiens et des hypocrites. Cependant déjà cette opposition excitait dans son âme des troubles et des luttes intérieures ; il cherchait à se raffermir par la persuasion que ces combats spirituels étaient nécessaires. « Par icelle bataille, disait-il « dans son langage un peu mystique, on parvient à « mort vivifiante, et toutefois mortifiant la vie, en « vivant on meurt, et en mourant on vit (4). » Le chemin eût été plus sûr, si, se précipitant vers le Sauveur, comme les apôtres ballottés par les vagues et par les vents, il se fût écrié : « Sauvez-nous, Sei- « gneur ! nous périssons. »

Les moines de Meaux, furieux de se voir repoussés par l'évêque, résolurent de porter plus haut leurs plaintes. Il y avait appel pour eux. Si l'évêque ne veut céder, on peut le contraindre. Leurs chefs partirent pour Paris, et s'entendirent avec Beda et Duchesne. Ils coururent au parlement, et y dénoncèrent l'évêque et les docteurs hérétiques. « La ville, « dirent-ils, et tous les environs sont infectés d'hé- « résie, et c'est du palais épiscopal même qu'en « sortent les flots fangeux. »

Ainsi l'on commençait en France à pousser des cris de persécution contre l'Évangile. La puissance sacerdotale et la puissance civile, la Sorbonne et le parlement, saisissaient les armes ; et ces armes devaient être teintes de sang. Le christianisme avait appris à l'homme qu'il est des devoirs et des droits antérieurs à toutes les associations civiles ; il avait émancipé la pensée religieuse, fondé la liberté de conscience et opéré une grande révolution dans la société ; car l'antiquité, qui voyait partout le citoyen et l'homme nulle part, n'avait fait de la religion qu'une simple affaire de l'État. Mais à peine ces idées de liberté avaient-elles été données au monde, que la papauté les avait corrompues. Au despotisme du prince elle avait substitué le despotisme

(1) Les Marguerites, I, p. 40.
(2) Ms. de la Bibl. Royale. S. F., n° 337.
(3) Farel. Épître au duc de Lorraine. Gen. 1634.
(4) Ms. Bibl. Royale. S. F., n° 337.

du prêtre; souvent même elle avait soulevé et le prince et le prêtre contre le peuple chrétien. Il fallait une nouvelle émancipation; elle eut lieu au seizième siècle. Dans tous les lieux où la réformation s'établit, elle brisa le joug de Rome, et la pensée religieuse fut de nouveau affranchie. Mais il est tellement dans la nature de l'homme de vouloir dominer la vérité, que chez bien des nations protestantes, l'Église, dégagée du pouvoir arbitraire du prêtre, est de nos jours près de retomber sous le joug du pouvoir civil; destinée, comme son chef, à osciller sans cesse entre ces deux despotismes, et à aller toujours de Caïphe à Pilate, et de Pilate à Caïphe.

Briçonnet, qui jouissait à Paris d'une haute considération, se justifia facilement. Mais en vain chercha-t-il à défendre ses amis; les moines ne voulaient pas retourner à Meaux les mains vides. Si l'évêque voulait échapper, il devait sacrifier ses frères. D'un caractère timide, peu disposé à abandonner pour Jésus-Christ ses richesses et son rang, déjà effrayé, ébranlé, tout triste, de faux conseils vinrent encore plus l'égarer : si les docteurs évangéliques quittent Meaux, lui disait-on, ils porteront ailleurs la réforme! Une lutte pleine d'angoisses se livrait dans son cœur. A la fin, la prudence du monde eut le dessus; il céda, et rendit, le 12 avril 1523, une ordonnance par laquelle il retirait à ces pieux docteurs la licence de prêcher. Ce fut la première chute de Briçonnet.

C'était surtout à Lefèvre qu'on en voulait. Son commentaire sur les quatre Évangiles, et spécialement l'épître « aux lecteurs chrétiens, » dont il l'avait fait précéder, avaient accru la colère de Beda et de ses pareils. Ils dénoncèrent cet écrit à la faculté. « N'ose-t-il pas, disait le fougueux syndic, « y recommander à tous les fidèles la lecture de « l'Écriture sainte? N'y lisons-nous pas que quiconque n'aime pas la Parole de Christ, n'est pas « chrétien (1); et que la Parole de Dieu suffit pour « faire trouver la vie éternelle? »

Mais François Ier ne vit dans cette accusation qu'une tracasserie de théologiens. Il nomma une commission; et Lefèvre s'étant justifié devant elle, sortit de cette attaque avec les honneurs de la guerre.

Farel, qui avait moins de protecteurs à la cour, fut obligé de quitter Meaux. Il paraît qu'il se rendit d'abord à Paris (2); et qu'y ayant attaqué sans ménagement les erreurs de Rome, il ne put y rester, et dut se retirer en Dauphiné, où il avait à cœur de porter l'Évangile.

VIII

Lefèvre et Farel poursuivis. — Différence entre les Églises luthériennes et réformées. — Leclerc affiche ses pancartes. — Leclerc marqué. — Zèle de Berquin. — Berquin devant le parlement. — François Ier le délivre. — Apostasie de Mazurier. — Chute et deuil de Pavanne. — Metz. — Châtelain. — Pierre Toussaint devient attentif. — Leclerc brise les images. — Condamnation et tortures de Leclerc. — Martyre de Châtelain. — Fuite.

Lefèvre intimidé, Briçonnet faisant un pas en arrière, Farel contraint à s'enfuir, c'était une première victoire. Déjà, à la Sorbonne, on se croyait maître du mouvement; les docteurs et les moines se félicitaient de leur triomphe. Pourtant ce n'était pas assez; le sang n'avait pas coulé. On se remit donc à l'œuvre; et du sang, puisqu'il en fallait, devait bientôt satisfaire le fanatisme de Rome.

Les chrétiens évangéliques de Meaux, voyant leurs conducteurs dispersés, cherchèrent à s'édifier entre eux. Le cardeur de laine, Jean Leclerc, que les enseignements des docteurs, la lecture de la Bible, et celle de plusieurs traités, avaient instruit dans la doctrine chrétienne (3), se signalait par son zèle et sa facilité à exposer l'Écriture. Il était de ces hommes que l'Esprit de Dieu (4) remplit de courage, et place bientôt à la tête d'un mouvement religieux. L'Église de Meaux ne tarda pas à le regarder comme son ministre.

L'idée d'un sacerdoce universel, si vivante chez les premiers chrétiens, avait été rétablie au seizième siècle par Luther. Mais cette idée sembla rester alors à l'état de théorie dans l'Église luthérienne, et ne passa réellement dans la vie que chez les chrétiens réformés. Les Églises luthériennes (et en cela elles sont d'accord avec l'Église anglicane) tenaient peut-être un certain milieu à cet égard entre l'Église romaine et l'Église réformée. Chez les Luthériens, tout procédait du pasteur ou du prêtre, et il n'y avait de bon dans l'Église que ce qui découlait organiquement de ces chefs. Mais les Églises réformées, tout en maintenant l'institution divine du ministère, que quelques sectes méconnaissent, se rapprochèrent davantage de l'état primitif des communautés apostoliques. Elles reconnurent et proclamèrent, dès les temps où nous parlons, que les troupeaux chrétiens ne doivent pas recevoir simplement ce que le prêtre donne; que les membres de l'Église, aussi bien que ses conducteurs, possèdent la clef du trésor où ceux-ci puisent leurs enseignements, puisque la Bible est dans les mains

(1) Qui verbum ejus hoc modo non diligunt, quo pacto hi Christiani essent. (Præf. Comm. in Evang.)

(2) « Farel, après avoir subsisté tant qu'il put à Paris. » (Bèze, Hist. eccl., I, p. 6.)

(3) Aliis pauculis libellis diligenter lectis. (Bezæ Icones.)

(4) Animosæ fidei plenus. (Ibid.)

de tous; que les grâces de Dieu, l'esprit de foi, de sagesse, de consolation, de lumière, ne sont pas accordés seulement au pasteur; que chacun est appelé à faire servir le don qu'il a reçu à l'utilité commune; que souvent même un certain don, nécessaire à l'édification de l'Église, peut être refusé au ministre et accordé à un membre de son troupeau. Ainsi l'état passif des Églises fut alors changé en un état d'activité générale; et ce fut en France surtout que cette révolution s'accomplit. Dans d'autres contrées, les réformateurs sont presque exclusivement des pasteurs et des docteurs. Mais en France, aux hommes de la science se joignent aussitôt les hommes du peuple. Dieu y prend pour ses premiers ouvriers un docteur de la Sorbonne et un cardeur de laine.

Le cardeur Leclerc se mit donc à aller de maison en maison, fortifiant les disciples. Mais ne s'arrêtant pas à ces soins ordinaires, il eut voulu voir s'écrouler l'édifice de la papauté, et la France, du sein de ces décombres, se tourner, avec un cri de joie, vers l'Évangile. Son zèle peu modéré rappelait celui d'Hottinger à Zurich et de Carlstadt à Wittemberg. Il écrivit donc une proclamation contre l'Antechrist de Rome, y annonçant que le Seigneur allait le détruire par le souffle de sa bouche. Puis il afficha courageusement ses « pancartes » à la porte même de la cathédrale (1). Bientôt tout fut en confusion autour de l'antique édifice. Les fidèles s'étonnaient; les prêtres s'irritaient. Quoi! un homme dont l'état est de peigner la laine, oser s'en prendre au pape!... Les franciscains étaient hors d'eux-mêmes. Ils demandaient que cette fois du moins on fit un terrible exemple. Leclerc fut jeté en prison.

Son procès fut en peu de jours terminé, sous les yeux mêmes de Briçonnet, qui devait tout voir et tout tolérer. Le cardeur fut condamné à être frappé de verges, trois jours de suite, à travers les rues de la ville, puis marqué au front le troisième jour. Bientôt commença ce triste spectacle. Leclerc, les mains liées, le dos nu, était conduit par les rues, et les bourreaux faisaient tomber sur son corps les coups qu'il s'était attirés en s'élevant contre l'évêque de Rome. Une immense foule suivait le cortége qui marquait sa marche par les traces du sang du martyr. Les uns poussaient des cris de colère contre l'hérétique; les autres lui donnaient, par leur silence même, des marques non équivoques de leur tendre compassion; une femme encourageait le malheureux de ses paroles et de son regard: c'était sa mère.

Enfin le troisième jour, après qu'on eut achevé cette procession sanglante, on fit arrêter Leclerc sur la place ordinaire des exécutions. Le bourreau prépara le feu, y chauffa le fer dont l'empreinte devait brûler l'évangéliste, et, s'approchant de lui, le marqua au front comme hérétique. Un cri se fit alors entendre, mais ce n'était pas le martyr qui l'avait poussé. Sa mère, présente à cet affreux spectacle, déchirée par la douleur, sentait en elle un violent combat; c'était l'enthousiasme de la foi qui luttait dans son cœur avec l'amour maternel; à la fin, la foi eut le dessus; et elle s'écria d'une voix qui fit tressaillir tous ses adversaires: « Vive Jésus-« Christ et ses enseignes (2)! » Ainsi, cette Française du seizième siècle accomplissait le commandement du Fils de Dieu: « Celui qui aime son fils « plus que moi n'est pas digne de moi. » Tant d'audace en un tel moment méritait une punition éclatante; mais cette mère chrétienne avait glacé d'épouvante les prêtres et les soldats. Toute leur furie était bâillonnée par un bras plus puissant que le leur. La foule, se rangeant avec respect, laissa la mère du martyr regagner d'un pas lent sa pauvre demeure. Les moines, les sergents de ville eux-mêmes la regardaient immobiles. « Pas un de ses « ennemis n'osa lui mettre la main dessus », dit Théodore de Bèze. Après cette exécution, Leclerc ayant été relâché, se retira à Rosay en Brie, bourg à six lieues de Meaux, et plus tard il se rendit à Metz où nous le retrouverons.

Les adversaires triomphaient. « Les cordeliers, « ayant reconquis la chaire, semaient leurs men-« songes et fariboles comme de coutume (3). » Mais les pauvres ouvriers de cette ville, privés d'entendre la Parole dans des réunions régulières, « commen-« cèrent à s'assembler en cachette, dit notre chro-« niqueur, à l'exemple des fils des prophètes du « temps d'Achab et des chrétiens de la primitive « Église; et selon que l'opportunité s'offrait, ils se « réunissaient une fois en une maison, une autre « fois en quelque caverne, quelquefois aussi en « quelque vigne ou bois. Là, celui d'entre eux qui « était le plus exercé ès saintes Écritures les exhor-« tait; et ce fait, ils priaient tous ensemble d'un « grand courage, s'entretenant en l'espérance que « l'Évangile serait reçu en France et que la tyran-« nie de l'Antechrist prendrait fin (4). » Il n'est aucune puissance capable d'arrêter la vérité.

Cependant une victime ne suffisait pas; et si le premier contre lequel se déchaîna la persécution fut un ouvrier en laine, le second fut un gentilhomme

(1) Cet hérétique écrivit des pancartes qu'il attacha aux portes de la grande église de Meaux. (Manuscrit de Meaux.) Voyez aussi Bèze Icones, Crespin, Actes des Martyrs, etc.

(2) Hist. Ecclés. de Th. de Bèze, p. 4. Hist. des Martyrs de Crespin, p. 92.

(3) Actes des Martyrs, p. 183.

(4) Ibid.

de la cour. Il fallait effrayer les nobles aussi bien que le peuple. Messieurs de la Sorbonne, à Paris, n'entendaient pas d'ailleurs se laisser devancer par les franciscains de Meaux. « Le plus savant des nobles, » Berquin, avait puisé dans les Écritures toujours plus de courage ; et après avoir attaqué par quelques épigrammes « les frelons de la Sorbonne, » il les avait accusés ouvertement d'impiété (1).

Beda, Duchesne, qui n'avaient osé répondre à leur manière aux saillies spirituelles d'un gentilhomme du roi, changèrent de pensée, dès qu'ils découvrirent derrière ces attaques des convictions sérieuses. Berquin était devenu chrétien ; sa perte était assurée. Beda et Duchesne, ayant saisi quelques-unes de ses traductions, y trouvèrent de quoi faire brûler plus d'un hérétique. « Il prétend, dirent-« ils, qu'il ne convient pas d'invoquer la Vierge « Marie à la place de l'Esprit-Saint, et de l'appeler « la source de toute grâce (2)! Il s'élève contre l'ha-« bitude de la nommer *notre espérance*, *notre vie*, « et dit que ces titres ne conviennent qu'au Fils de « Dieu ! » Il y avait plus encore. Le cabinet de Berquin était comme une librairie d'où se répandaient dans tout le royaume des livres corrupteurs. Les *Lieux communs* de Mélanchton, surtout, écrits avec tant d'élégance, ébranlaient les lettrés de la France. Le pieux gentilhomme, ne vivant qu'au milieu des in-folio et des *tracts*, s'était fait, par charité chrétienne, traducteur, correcteur, imprimeur, libraire... Il fallait arrêter ce torrent redoutable, à sa source même.

Un jour donc que Berquin était tranquillement à ses études, au milieu de ses livres chéris, sa demeure fut tout à coup entourée de sergents d'armes, et l'on frappa violemment à la porte ; c'étaient la Sorbonne et ses agents qui, munis de l'autorité du parlement, venaient faire chez lui une descente. Beda, le redoutable syndic, était à leur tête, et jamais inquisiteur ne remplit mieux son devoir ; il pénétra avec ses satellites dans la bibliothèque de Berquin, lui dénonça la mission dont il se disait chargé, ordonna qu'on eût l'œil sur lui, et commença son enquête ; pas un livre n'échappa à son regard perçant, et l'on dressa, de tous, par son ordre, un exact inventaire. Ici, un traité de Mélanchton ; là, un écrit de Carlstadt ; plus loin, un ouvrage de Luther ! Voici des livres hérétiques traduits du latin en français par Berquin ; en voici d'autres de sa composition. Tous les ouvrages que Beda saisit, à l'exception de deux, étaient remplis d'erreurs luthériennes. Il sortit de la maison, emportant son butin, et plus glorieux que ne le fut jamais un général d'armée chargé des dépouilles des peuples vaincus (3).

Berquin comprit qu'un grand orage venait de fondre sur sa tête ; mais son courage ne faillit point : il méprisait trop ses adversaires pour les craindre. Cependant Beda ne perdait pas de temps. Le 13 mai 1523, le parlement rendit un arrêt portant que tous les livres saisis chez Berquin seraient communiqués à la faculté de théologie. L'avis de la compagnie ne se fit pas attendre ; le 25 juin, elle condamna au feu comme hérétiques ces ouvrages, à l'exception des deux dont nous avons parlé, et ordonna que Berquin abjurât ses erreurs. Le parlement admit ces conclusions.

Le gentilhomme parut devant ce corps redoutable. Il savait que derrière cette assemblée était peut-être un échafaud ; mais, comme Luther à Worms, il demeura ferme. En vain le parlement lui ordonna-t-il de se rétracter ; Berquin n'était pas de ceux qui *retombent après avoir été faits participants du Saint-Esprit. Celui qui est né de Dieu se conserve soi-même, et le Malin ne le touche point* (4). Toute chute prouve que la conversion n'a été qu'apparente ou que partielle ; or, la conversion de Berquin était véritable. Il répondit avec décision à la cour devant laquelle il comparaissait. Le parlement, plus sévère que ne l'avait été la diète de Worms, ordonna à ses agents de se saisir de l'accusé, et le fit conduire à la Conciergerie. C'était le 1er aout 1523. Le 5 aout, le parlement remit l'hérétique entre les mains de l'évêque de Paris, afin que ce prélat prît connaissance de l'affaire, et que, assisté de docteurs et de conseillers, il prononçât la peine due au coupable. On le transféra dans les prisons de l'officialité (5).

Ainsi Berquin passait de tribunaux en tribunaux et de prison en prison. Beda, Duchesne et leur compagnie tenaient leur victime ; mais la cour en voulait toujours à la Sorbonne, et François était plus puissant que Beda. Il y eut alors parmi les nobles un mouvement d'indignation. Ces moines et ces prêtres oubliaient-ils donc ce que valait l'épée d'un gentilhomme ?... « De quoi l'accuse-t-on ? disait-on « à François Ier ; de blâmer l'usage d'invoquer la « Vierge au lieu du Saint-Esprit ? Mais Érasme et « beaucoup d'autres le blâment de même. Est-ce « pour de tels riens qu'on met en prison un officier « du roi (6) ? C'est aux lettres, à la vraie religion,

(1) Impietatis etiam accusatos, tum voce, tum scriptis. (Bezæ Icones.)

(2) Incongruè beatam Virginem invocari pro Spiritu sancto (Erasmi Epp., p. 1279.)

(3) Gaillard, Hist. de François Ier, IV, p. 241. Crévier, Univ. de Paris, V, p. 171.

(4) Héb. VI, 4 ; I, Jean, V, 16.

(5) Ductus est in carcerem, reus hæreseos periclitatus. (Erasm. Epp., p. 1279. Crévier, Gaillard, loc. cit.)

(6) Ob hujusmodi nænias. (Er. Epist., p. 1279.)

« aux nobles, à la chevalerie, à la couronne même « qu'on en veut. » Le roi voulut encore cette fois faire pousser des cris à toute la compagnie. Il donna des lettres d'évocation au conseil, et le 8 août un huissier se présenta à la prison de l'officialité, portant ordre du roi de mettre Berquin en liberté.

La question était de savoir si les moines céderaient. François Ier, qui avait prévu quelques difficultés, avait dit à l'agent chargé de ses ordres : « Si « vous trouvez de la résistance, je vous autorise à « enfoncer les portes. » Ces paroles étaient claires. Les moines et la Sorbonne cédèrent, en dévorant l'affront ; et Berquin, mis en liberté, comparut devant le conseil du roi qui le renvoya absous (1).

Ainsi François Ier avait humilié l'Église. Berquin s'imagina que la France, sous son règne, pourrait s'émanciper de la papauté, et pensa à recommencer la guerre. Il entra à cet effet en rapport avec Érasme, qui reconnut aussitôt en lui un homme de bien (2). Mais, toujours timide et temporiseur : « Rappelez-vous, dit le philosophe, qu'il ne faut « pas irriter les frelons, et jouissez en paix de vos « études (3). Surtout ne me mêlez pas dans votre « affaire; cela ne serait utile ni à moi, ni à « vous (4). »

Ces refus ne découragèrent pas Berquin ; si le génie le plus puissant du siècle se retire, il s'appuiera sur Dieu qui ne se retire jamais. L'œuvre de Dieu veut être faite avec ou sans les hommes. « Berquin, dit Érasme lui-même, avait quelque « chose de semblable au palmier; il se relevait et « devenait fier et superbe, contre quiconque cher- « chait à l'épouvanter (5). »

Tels n'étaient pas tous ceux qui avaient accueilli la doctrine évangélique. Martial Mazurier avait été l'un des prédicateurs les plus zélés. On l'accusa d'avoir prêché des propositions fort erronées (6), et même d'avoir commis, pendant qu'il était à Meaux, certains actes de violence. « Ce Martial Mazurier « étant à Meaux, dit un manuscrit de cette ville « que nous avons cité, allant à l'église des révé- « rends pères cordeliers, et voyant la figure de « saint François stigmatisée sur le dehors de la « porte du couvent où est à présent mis un saint « Roch, le jeta à bas et le rompit. » Mazurier fut saisi et mis à la Conciergerie (7), où il tomba soudain dans de profondes rêveries et de vives angoisses. C'était la morale plutôt que la doctrine évangélique qui l'avait attiré dans les rangs des réformateurs, et la morale le laissait sans force. Effrayé du bûcher qui l'attendait, croyant que décidément la victoire demeurerait en France au parti de Rome, il se convainquit facilement qu'il trouverait plus d'influence et d'honneurs en retournant à la papauté. Il rétracta donc ses enseignements, et fit prêcher dans sa paroisse les doctrines opposées à celles qu'on l'accusait d'y avoir enseignées (8); et se liant plus tard avec les docteurs les plus fanatiques, et en particulier avec l'illustre Ignace de Loyola, il se montra dès lors le plus ardent soutien de la cause papale (9). Depuis le temps de l'empereur Julien, les apostats sont toujours devenus, après leur infidélité, les plus impitoyables adversaires de la doctrine qu'ils avaient quelque temps professée.

Mazurier trouva bientôt une occasion d'exercer son zèle. Le jeune Jacques Pavanne avait aussi été jeté en prison. Martial espérait, en le faisant tomber comme lui, couvrir sa propre chute. La jeunesse, l'amabilité, la science, l'intégrité de Pavanne, intéressaient vivement en sa faveur, et Mazurier s'imaginait qu'il serait lui-même moins coupable, s'il entraînait maître Jacques à le devenir autant que lui. Il se rendit dans son cachot, et commença ses manœuvres. Il affecta d'avoir été plus loin que lui dans la connaissance de la vérité : « Vous errez, « Jacques, lui répétait-il souvent; vous n'avez pas « vu au fond de la mer, vous ne connaissez que la « surface des ondes et des vagues (10). » Les sophismes, les promesses, les menaces, rien n'était épargné. Le malheureux jeune homme, séduit, agité, ébranlé, succomba enfin à ces perfides attaques, et rétracta publiquement ses prétendues erreurs, le lendemain de Noël 1524. Mais dès lors un esprit d'accablement et de deuil envoyé de l'Éternel fut sur Pavanne. Une profonde tristesse le consuma, et il ne cessa de pousser des soupirs. « Ah! répé- « tait-il, il n'y a plus pour moi qu'amertume dans « la vie. » Triste salaire de l'infidélité.

Cependant, parmi ceux qui avaient reçu la Parole de Dieu en France, se trouvaient des hommes d'un esprit plus intrépide que Pavanne et que Mazurier. Leclerc s'était retiré vers la fin de l'an 1523 à Metz en Lorraine, et là, dit Théodore de Bèze, il avait suivi l'exemple de saint Paul à Corinthe, qui, tout en faisant des tentes, persuadait les Juifs et les

(1) At judices, ubi viderunt causam esse nullius momenti, absolverunt hominem. (Er. Epp., p. 1279.)

(2) Ex epistolâ visus est mihi vir bonus. (Ibid.)

(3) Sineret crabrones et suis se studiis oblectaret. (Ibid.)

(4) Deinde ne me involveret suæ causæ. (Ibid.)

(5) Ille, ut habebat quiddam cum palmâ commune, adversus deterrentem tollebat animos. (Ibid.) Allusion probablement à Pline. *Natural. Histor.*, XVI, 42.

(6) Hist. de l'Université, par Crévier, V, p. 203.

(7) Gaillard, Hist. de François Ier, V., p. 234.

(8) « Comme il était homme adroit, il esquiva la condamnation, » dit Crévier, V, p. 203.

(9) Cum Ignatio Loyolâ init amicitiam. (Launoi, Navarræ gymnasii historia, p. 621.)

(10) Actes des Martyrs, p. 99.

Grecs (1). Leclerc, tout en exerçant son métier de cardeur de laine, éclairait les gens de son état; et plusieurs d'entre eux avaient été réellement convertis. Ainsi cet humble artisan avait jeté les fondements d'une Église qui devint plus tard célèbre.

Leclerc n'était pas seul à Metz. Il y avait parmi les ecclésiastiques de la ville un moine augustin de Tournay, docteur en théologie, nommé Jean Châtelain, qui avait été amené à la connaissance de Dieu (2) par ses communications avec les augustins d'Anvers. Châtelain s'était attiré le respect du peuple par l'austérité de ses mœurs (3), et la doctrine de Christ prêchée par lui avec la chasuble et l'étole, avait paru moins extraordinaire aux habitants de Metz, que quand elle leur venait du pauvre artisan, qui quittait le peigne dont il cardait la laine, pour expliquer un Évangile imprimé en français.

La lumière évangélique, grâce au zèle de ces deux hommes, commençait à se répandre dans toute la ville. Une femme très-dévote, nommée Toussaint, d'une famille bourgeoise, avait un fils appelé Pierre, à qui, au milieu de ses jeux, elle adressait souvent de graves paroles. Partout, et jusque dans les maisons des bourgeois, on s'attendait alors à quelque chose d'extraordinaire. Un jour l'enfant, se livrant aux divertissements de son âge, allait à cheval sur un long bâton, dans la chambre de sa mère, lorsque celle-ci, qui s'entretenait avec des amis des choses de Dieu, leur dit d'une voix émue : « L'Antechrist viendra bientôt avec une « grande puissance, et il perdra ceux qui se seront « convertis à la prédication d'Élie (4). » Ces paroles souvent répétées frappèrent l'esprit de l'enfant, qui se les rappela plus tard. Pierre Toussaint était devenu grand à l'époque où le docteur en théologie et le cardeur de laine prêchaient l'Évangile à Metz. Ses parents et ses amis, surpris de son jeune génie, espéraient le voir un jour occuper une place éminente dans l'Église. Un de ses oncles, frère de son père, était primicier de Metz ; c'était la première dignité dans le chapitre (5). Le cardinal Jean de Lorraine, fils du duc René, qui tenait une grande maison, témoignait beaucoup d'affection au primicier et à son neveu. Celui-ci, malgré sa jeunesse, venait d'obtenir un canonicat lorsqu'il commença à devenir attentif à l'Évangile. La prédication de Châtelain et de Leclerc ne serait-elle pas peut-être celle d'Élie? Déjà, il est vrai, l'Antechrist s'arme partout contre elle. Mais qu'importe? « Élevons, dit-il, la « tête vers le Seigneur, qui viendra et qui ne tar- « dera point (6). »

La doctrine évangélique pénétrait dans les premières familles de Metz. Un homme fort considéré, le chevalier d'Esch, ami intime du primicier, venait de se convertir (7). Les amis de l'Évangile étaient dans la joie. « Le chevalier notre bon maître... « répétait Pierre : si toutefois, ajoutait-il avec no- « blesse et candeur, il nous est permis d'avoir un « maître sur la terre (8). »

Ainsi Metz allait devenir un foyer de lumière, quand le zèle imprudent de Leclerc arrêta brusquement cette marche lente, mais sûre, et suscita un orage qui pensa ruiner entièrement cette Église naissante. La multitude du peuple messin continuait à marcher dans ses antiques superstitions, et Leclerc avait le cœur navré en voyant cette ville plongée dans « l'idolâtrie. » Le jour d'une grande fête approchait. A une lieue environ de la ville se trouvait une chapelle qui renfermait des images de la Vierge et des saints les plus célèbres du pays, et où tous les habitants de Metz avaient coutume de se rendre en pèlerinage, un certain jour de l'année, pour adorer ces images et obtenir le pardon de leurs péchés.

La veille de la fête étant arrivée, l'âme pieuse et courageuse de Leclerc était violemment agitée. Dieu n'a-t-il pas dit : ***Tu ne te prosterneras point devant leurs dieux ; mais tu les détruiras et tu briseras entièrement leurs statues*** (9) ? Leclerc crut que ce commandement lui était adressé, et, sans consulter ni Châtelain, ni Esch, ni aucun de ceux dont il eût pu craindre des avis contraires à son projet, le soir, au moment où la nuit commençait, il sortit de la ville et se rendit près de la chapelle. Là, il se recueillit quelque temps, assis silencieusement en présence de ces statues. Il pouvait encore s'enfuir ; mais... demain, dans quelques heures, toute une cité, qui devrait n'adorer que Dieu seul, allait être prosternée devant ces morceaux de pierre et de bois. Un combat semblable à celui que nous trouvons chez tant de chrétiens des premiers siècles de l'Église, se livre dans l'esprit du cardeur de laine. Que lui importe que ce soient les images des saints et des saintes

(1) Actes des Apôtres, ch. XVIII, v. 3 et 4. — Apostoli apud Corinthios exemplum secutus. (Bezæ Icones.)

(2) Vocatus ad cognitionem Dei. (Act. Mart., p. 180.)

(3) Gaillard, Hist. de François Ier, V, p. 232.

(4) Cùm equitabam in arundine longâ, memini sæpe audisse me à matre, venturum antichristum cum potentiâ magnâ, perditurumque eos qui essent ad Eliæ prædicationem conversi. (Tossanus Farello, 4 sept. 1525 : manuscrit du conclave de Neuchâtel.)

(5) Tossanus Farello, 21 juillet 1525.

(6) Levemus interim capita nostra ad Dominum qui veniet et non tardabit. (Ibid., du 4 sept. 1525.)

(7) Clarissimum illum equitem... cui multum familiaritatis et amicitiæ, cum primicerio Metensi, patruo meo. (Ibid., du 2 août 1524.)

(8) Ibid., du 21 juillet 1525. Manuscrit de Neuchâtel.

(9) Exode, XX, 4. — XXIV, 24.

qui se trouvent dans ces lieux, et non celles des dieux et des déesses du paganisme? le culte que le peuple rend à ces images, n'appartient-il pas à Dieu seul? Comme Polyeucte près des idoles du temple, son cœur frissonne, son courage s'anime :

Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt,
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt,
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule,
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briser ces dieux de pierre et de métal,
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
Faisons triompher Dieu... qu'il dispose du reste (1).

En effet, Leclerc se lève, s'approche des images, les enlève, les brise et en disperse avec indignation les fragments devant l'autel. Il ne doutait pas que ce ne fût l'Esprit même du Seigneur qui lui eût inspiré cette action, et Théodore de Bèze pense de même (2). Après cela, Leclerc retourna à Metz, où il rentra à la pointe du jour, aperçu de quelques-uns, au moment où il passait la porte de la ville (3).

Cependant, tout se mettait en mouvement dans l'antique cité; les cloches sonnaient, les confréries se rassemblaient; et toute la ville de Metz, conduite par les chanoines, les prêtres et les moines, sortait avec pompe; on récitait des prières, on chantait des cantiques aux saints que l'on allait adorer; les croix et les bannières défilaient en ordre, et les instruments de musique ou les tambours répondaient aux chants des fidèles. Enfin, après plus d'une heure de marche, la procession atteignit le lieu du pèlerinage. Mais quel n'est pas l'étonnement des prêtres, lorsque se présentant, l'encensoir à la main, ils découvrent les images qu'ils venaient adorer, mutilées et couvrant la terre de leurs débris. Ils reculent avec effroi; ils annoncent à la foule l'acte sacrilége; tout à coup les chants cessent, les instruments se taisent, les bannières s'abaissent, et toute cette multitude éprouve une inconcevable agitation. Les chanoines, les curés et les moines s'efforcent d'enflammer les esprits; ils excitent le peuple à chercher le coupable et à demander sa mort (4). Un seul cri s'élève de toutes parts : « Mort, mort au « sacrilége! » On retourne à Metz précipitamment et en désordre.

Leclerc était connu de tous; plusieurs fois il avait appelé les images, des idoles. D'ailleurs, ne l'avait-on pas vu, au point du jour, revenir de la chapelle? On le saisit; il confessa aussitôt son crime et conjura le peuple d'adorer Dieu seul. Mais ce discours excita encore plus la fureur de la multitude, qui eût voulu, à l'instant même, le traîner à la mort. Conduit devant les juges, il déclara avec courage que Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair, devait seul être adoré, et fut condamné à être brûlé vif. On le mena au lieu de l'exécution.

Ici l'attendait une épouvantable scène. La cruauté de ses persécuteurs recherchait tout ce qui pouvait rendre son supplice plus horrible. Près de l'échafaud, on chauffait des tenailles qui devaient servir leur rage. Leclerc, ferme et calme, entendait sans émotion les clameurs sauvages des moines et du peuple. On commença par lui couper le poing droit; puis, saisissant les tenailles ardentes, on lui arracha le nez; puis, toujours avec ce même instrument, on se mit à tenailler ses deux bras, et quand on les eut rompus en plusieurs endroits, on finit par lui brûler les mamelles (5). Pendant que la cruauté de ses ennemis s'acharnait ainsi sur son corps, l'esprit de Leclerc était en paix. Il prononçait solennellement, et d'une voix retentissante (6), ces paroles de David : *Leurs faux dieux sont de l'or et de l'argent, un ouvrage de main d'homme. Ils ont une bouche et ne parlent point; ils ont des yeux et ne voient point; ils ont des oreilles et n'entendent point; ils ont un nez et ne sentent point; des mains et ne touchent point; des pieds et ne marchent point; ils ne rendent aucun son de leur gosier. Ceux qui les font et tous ceux qui s'y confient leur deviendront semblables. Israël, assure-toi sur l'Éternel, car il est l'aide et le bouclier de ceux qui l'invoquent.* Les adversaires, en voyant tant de force d'âme, étaient épouvantés; les fidèles se sentaient affermis (7); le peuple, qui avait montré auparavant tant de colère, était étonné et ému (8). Après ces tortures, Leclerc fut brûlé à petit feu, selon que sa condamnation le portait. Telle fut la mort du premier martyr de l'Évangile en France.

Mais les prêtres de Metz n'étaient point satisfaits. En vain s'étaient-ils efforcés d'ébranler Châtelain. « Comme l'aspic, disaient-ils, il fait le sourd, et « refuse d'ouïr la vérité (9). » Il fut saisi par les gens du cardinal de Lorraine, et transporté dans le château de Nommeny.

Puis il fut dégradé par les officiers de l'évêque, qui lui enlevèrent ses vêtements, et lui raclèrent les

(1) Polyeucte, par Pierre Corneille. — Ce que plusieurs admirent en vers, ils le condamnent dans l'histoire.

(2) Divini spiritus afflatu impulsus. (Bezæ Icones.)

(3) Mane apud urbis portam deprehensus.

(4) Totam civitatem concitarunt ad auctorem ejus facinoris quærendum. (Act. Mart. lat., p. 189.)

(5) Naso candentibus forcipibus abrepto, iisdemque brachio utroque, ipsisque mammis crudelissimè perustis. (Bezæ Icones.) Manuscrit de Meaux; Crespin, etc.

(6) Altissimâ voce recitans. (Bezæ Icones.)

(7) Adversariis territis, piis magnoperè confirmatis. (Ibid.)

(8) Nemo qui non commoveretur, attonitus. (Act. Mart. lat., p. 189.)

(9) Instar aspidis serpentis aures omni surditate affectas. (Ibid., p. 183.)

doigts avec un morceau de verre, en disant : « Par « ce raclement, nous t'ôtons la puissance de sacri- « fier, de consacrer et de bénir, que tu reçus par « l'onction des mains (1). » Ensuite, l'ayant couvert d'un habit laïque, ils le remirent au pouvoir sécu- li r qui le condamna à être brûlé vif. Le bûcher fut bientôt dressé, et le ministre de Christ consumé par les flammes. « Le luthéranisme ne s'en répan- « dit pas moins dans tout le pays messin, » disent les auteurs de l'histoire de l'Église gallicane, qui, du reste, approuvent fort cette rigueur.

Dès que cet orage était venu s'abattre sur l'Église de Metz, la désolation avait été dans la maison de Toussaint. Son oncle le primicier, sans prendre une part active aux poursuites dirigées contre Leclerc et Châtelain, frémissait à la pensée que son neveu était de ces gens-là. L'effroi de la mère était plus grand encore. Il n'y avait pas un moment à perdre; tous ceux qui avaient prêté l'oreille à l'Évangile étaient menacés dans leur liberté et dans leur vie. Le sang qu'avaient répandu les inquisiteurs n'avait fait qu'augmenter leur soif : de nouveaux échafauds allaient être dressés; Pierre Toussaint, le cheva- lier d'Esch, d'autres encore quittèrent Metz en toute hâte, et se réfugièrent à Bâle.

IX

Farel et ses frères. — Chassé de Gap. — Il prêche dans les cam- pagnes. — Le chevalier Anémond de Coct. — Le minorite. — Anémond quitte la France. — Luther au duc de Savoie. — Farel quitte la France.

Ainsi le vent de la persécution soufflait avec vio- lence, à Meaux et à Metz. Le nord de la France re- poussait l'Évangile : l'Évangile céda pour quelque temps. Mais la réforme ne fit que changer de place; les provinces du sud-est en devinrent le théâtre.

Farel, réfugié au pied des Alpes, y déployait une grande activité. C'était peu pour lui que de goûter au sein de sa famille les joies domestiques. Le bruit de ce qui s'était passé à Meaux et à Paris avait in- spiré à ses frères une certaine terreur; mais une puissance inconnue les attirait vers les choses nou- velles et admirables dont Guillaume les entretenait. Celui-ci les sollicitait, avec l'impétuosité de son zèle, de se convertir à l'Évangile (2); et Daniel, Gauthier et Claude furent enfin gagnés au Dieu qu'annonçait leur frère. Ils n'abandonnèrent point, au premier moment, le culte de leurs ancêtres; mais lorsque la persécution s'éleva, ils sacrifièrent courageusement leurs amis, leurs biens et leur patrie, pour adorer en liberté Jésus-Christ (3). Les frères de Luther et de Zwingle ne paraissent pas avoir été aussi fran- chement convertis à l'Évangile; la réforme française eut dès le commencement un caractère plus domes- tique et plus intime.

Farel ne s'en tint pas à ses frères; il annonçait la vérité à ses parents et à ses amis, à Gap et dans les environs. Il paraîtrait même, si nous en croyons un manuscrit, que, profitant de l'amitié de quelques ecclésiastiques, il se mit à prêcher l'Évangile dans quelques églises (4); mais d'autres autorités assu- rent qu'il ne monta point alors en chaire. Quoi qu'il en soit, la doctrine qu'il professait, produisit une grande rumeur. La multitude et le clergé voulaient qu'on lui imposât silence. « Nouvelle et étrange hé- « résie ! disait-on ; toutes les pratiques de la piété « seraient-elles donc vaines ? Il n'est ni moine, ni « prêtre ; il ne lui appartient pas de faire le prédi- « cateur (5). »

Bientôt tous les pouvoirs civils et ecclésiastiques de Gap se réunirent contre Farel. Il était évidem- ment un agent de cette secte à laquelle on s'oppo- sait partout. « Rejetons loin de nous, disait-on, ce « brandon de discorde. » Farel fut appelé à com- paraître, traité durement et chassé de la ville avec violence (6).

Il n'abandonna pourtant point sa patrie : la cam- pagne, les villages, les bords de la Durance, de la Guisanne, de l'Isère, ne renfermaient-ils pas beau- coup d'âmes qui avaient besoin de l'Évangile ? et s'il y courait quelque danger, ces forêts, ces grottes, ces rochers escarpés, qu'il avait si souvent parcou- rus dans sa jeunesse, ne lui offraient-ils pas un asile ? Il se mit donc à parcourir le pays, prêchant dans les maisons et au milieu des pâturages isolés, et cherchant un abri dans les bois et sur les bords des torrents (7). C'était une école où Dieu le formait à d'autres travaux. « Les croix, les persécutions, les « machinations de Satan que l'on m'annonçait, ne « m'ont pas manqué, disait-il; elles sont même « beaucoup plus fortes que de moi-même je n'eusse « pu les supporter; mais Dieu est mon père; il

(1) Utriusque manus digitos lamina vitrea erasit. (Act. des Mart. lat., p. 66.)

(2) Manuscrit de Choupard.

(3) Farel, gentilhomme de condition, doué de bons moyens, lesquels il perdit tous pour sa religion, aussi bien que trois au- tres siens frères. (Manuscrit de Genève.)

(4) Il prêcha l'Évangile publiquement avec une grande liberté. (Manuscrit de Choupard.)

(5) Ibid. Hist. des Évêq. de Nismes, 1738.

(6) Il fut chassé, voir fort rudement, tant par l'évêque que par ceux de la ville. (Manuscrit de Choupard.)

(7) Olim errabundus in sylvis, in nemoribus, in aquis vagatus sum. (Farel ad Capit. de Bucer. Basil. 25 oct. 1526. Lettr. manuscr. de Neuchâtel.)

« m'a fourni et me fournira toujours les forces « dont j'ai besoin (1). » Un grand nombre des habitants de ces campagnes reçurent de sa bouche la vérité. Ainsi la persécution, qui avait chassé Farel de Paris et de Meaux, répandit la réformation dans les provinces de la Saône, du Rhône et des Alpes. Dans tous les siècles s'accomplit ce que dit l'Écriture : *Ceux donc qui furent dispersés allaient çà et là annonçant la Parole de Dieu* (2).

Parmi les Français qui furent alors gagnés à l'Évangile, se trouvait un gentilhomme du Dauphiné, le chevalier Anémond de Coct, fils puîné de l'auditeur de Coct, seigneur du Châtelard. Vif, ardent, mobile, d'un cœur pieux, ennemi des reliques, des processions et du clergé, Anémond reçut avec une grande promptitude la doctrine évangélique, et bientôt il fut tout à elle. Il ne pouvait souffrir les formes en religion, et il eût voulu abolir toutes les cérémonies de l'Église. La religion du cœur, l'adoration intérieure, était pour lui la seule véritable. « Jamais, disait-il, mon esprit n'a trouvé aucun « repos dans les choses du dehors. Le sommaire du « christianisme se trouve dans ces paroles : *Jean a « baptisé d'eau, mais vous serez baptisé du Saint-« Esprit ; il faut être une nouvelle créature* (3). »

Coct, doué d'une vivacité toute française, parlait et écrivait, tantôt en latin, tantôt en français, Il lisait et citait le Donat, Thomas d'Aquin, Juvénal et la Bible. Sa phrase était coupée, et il passait brusquement d'une idée à une autre. Toujours en mouvement, il se rendait partout où une porte paraissait ouverte à l'Évangile, et où se trouvait un docteur célèbre à entendre. Il gagnait par sa cordialité les cœurs de tous ceux avec qui il entrait en rapport. « C'est un homme distingué par sa nais-« sance et par sa science, disait plus tard Zwingle, « mais bien plus distingué encore par sa piété et « son affabilité (4). » Anémond est comme le type de beaucoup de Français de la réforme. Vivacité, simplicité, zèle qui va jusqu'à l'imprudence, voilà ce que l'on trouve souvent chez ceux de ses compatriotes qui embrassèrent l'Évangile. Mais, à l'autre extrémité du caractère français, nous trouvons la grave figure de Calvin, qui fait un contre-poids puissant à la légèreté de Coct. Calvin et Anémond sont les deux pôles opposés, entre lesquels se meut tout le monde religieux en France.

A peine Anémond eut-il reçu de Farel la connaissance de Jésus-Christ (5), qu'il chercha à gagner lui-même des âmes à cette doctrine d'esprit et de vie. Son père était mort; son frère aîné, d'un caractère dur et hautain, le repoussa dédaigneusement. Le plus jeune de la famille, Laurent, plein d'affection pour lui, ne parut le comprendre qu'à moitié. Anémond, se voyant repoussé par les siens, tourna ailleurs son activité.

Jusqu'alors c'était seulement parmi les laïques qu'avait eu lieu le réveil du Dauphiné. Farel, Anémond et leurs amis désiraient voir un prêtre à la tête de ce mouvement qui semblait devoir ébranler les provinces des Alpes. Il y avait à Grenoble un curé, minorite, nommé Pierre de Sebville, prédicateur d'une grande éloquence, d'un cœur honnête et bon, ne prenant pas conseil de la chair et du sang, et que Dieu attirait peu à peu à lui (6). Bientôt Sebville reconnut qu'il n'y avait de docteur assuré que la Parole du Seigneur ; et abandonnant les doctrines qui ne sont appuyées que sur des témoignages d'hommes, il résolut dans son esprit de prêcher la Parole, « clairement, purement, saintement (7). » Ces trois mots expriment toute la réforme. Coct et Farel entendirent avec joie ce nouveau prédicateur de la grâce élever sa voix éloquente dans leur province, et ils pensèrent que leur présence y serait désormais moins nécessaire.

Plus le réveil s'étendait, plus aussi l'opposition devenait violente. Anémond, désireux de connaître Luther, Zwingle, et ces pays où la réforme avait commencé, irrité de voir la vérité repoussée par ses concitoyens, résolut de dire adieu à sa patrie et à sa famille. Il fit son testament, disposa de ses biens, dont son frère aîné, seigneur du Châtelard, se trouvait alors en possession, en faveur de son frère Laurent (8) ; puis, il quitta le Dauphiné, la France, et, franchissant avec son impétuosité du Midi, des contrées qui étaient alors d'un trajet difficile, il traversa la Suisse, et ne s'arrêtant presque pas à Bâle, il arriva à Wittemberg auprès de Luther. C'était peu après la seconde diète de Nuremberg. Le gentilhomme français aborda le docteur saxon avec sa vivacité ordinaire; il lui parla avec enthousiasme de l'Évangile, et lui exposa avec entraînement les plans qu'il formait pour la propagation de la vérité. La gravité saxonne sourit à l'imagination mé-

(1) Non defuere crux, persecutio et Satanæ machinamenta... (Farel Galeoto.)

(2) Actes des Apôtres, VIII, 4.

(3) Nunquam in externis quievit spiritus meus. (Coctus Farello, Manuscrit du conclave de Neuchâtel.)

(4) Virum est genere, doctrinâque clarum, ita pietate humanitateque longè clariorem. (Zw. Epp., p. 319.)

(5) Dans une lettre à Farel, il signe : *Filius tuus humilis.* (2 sept. 1524.)

(6) Pater cœlestis animum sic tuum ad se traxit. (Zwinglius Sebvillæ. Epp., p. 320.)

(7) Nitidè, purè, sanctèque predicare in animum inducis. (Ibid.)

(8) « Mon frère Annemond Coct, chevalier, au partir du pays me feist son heritier. » (Lettres manuscrites de la Bibl. de Neuchâtel.)

ridionale du chevalier (1), et Luther, qui avait quelques préjugés contre le caractère français, fut séduit et entraîné par Anémond. La pensée que ce gentilhomme était venu, pour l'Évangile, de France à Wittemberg, le touchait (2). « Certes, disait le ré- « formateur à ses amis, ce chevalier français est « un homme excellent, savant et pieux (3). » Le jeune gentilhomme produisit la même impression sur Zwingle et sur Luther.

Anémond, en voyant ce que Luther et Zwingle avaient fait, pensait que s'ils voulaient s'occuper de la France et de la Savoie, rien ne leur résisterait; aussi, ne pouvant leur persuader de s'y rendre, les sollicitait-il de consentir au moins à écrire. Il suppliait surtout Luther d'adresser une lettre au duc Charles de Savoie, frère de Louise et de Philiberte, oncle de François Ier et de Marguerite. « Ce prince, « disait-il au docteur, ressent beaucoup d'attrait « pour la piété et pour la vraie religion (4), et il « aime à s'entretenir de la réforme avec quelques « personnes de sa cour. Il est fait pour vous com- « prendre ; car il a pour devise ces paroles : *Nihil* « *deest timentibus Deum* (5), et cette devise, c'est « la vôtre. Frappé tour à tour par l'Empire et par « la France, humilié, navré, toujours en péril, « son cœur a besoin de Dieu et de sa grâce : il ne « lui faut qu'une puissante impulsion. Gagné à « l'Évangile, il aurait sur la Suisse, la Savoie, la « France, une influence immense. De grâce, écri- « vez-lui. »

Luther est tout Allemand, et il se fût trouvé mal à l'aise hors de l'Allemagne; cependant, animé d'un vrai catholicisme, il tendait la main dès qu'il voyait des frères; et partout où il y avait une parole à prononcer, il la faisait entendre. Il écrivait quelquefois, le même jour, aux extrémités de l'Europe, dans les Pays-Bas, en Savoie et en Livonie.

« Certes, répondit-il à la demande d'Anémond, « l'amour de l'Évangile dans un prince est un don « rare et un inestimable joyau (6). » Et il adressa au duc une lettre qu'Anémond apporta probablement jusqu'en Suisse.

« Que Votre Altesse me pardonne, écrivait Lu- « ther, si moi, homme chétif et méprisé, j'ose lui « écrire ; ou plutôt qu'elle impute cette hardiesse à « la gloire de l'Évangile; car je ne puis voir se « lever et briller quelque part cette resplendissante « lumière, sans en triompher de joie... Mon désir « est que mon Seigneur Jésus-Christ gagne beau- « coup d'âmes par l'exemple de Votre Sérénissime « Grandeur. C'est pourquoi je veux vous dire notre « doctrine... Nous croyons que le commencement « du salut, et la somme du christianisme, est la « foi en Christ, qui par son sang uniquement, et « non par nos œuvres, a expié le péché et enlevé à « la mort sa domination. Nous croyons que cette « foi est un don de Dieu, et qu'elle est créée par le « Saint-Esprit dans nos cœurs, et non trouvée par « notre propre travail. Car la foi est une chose vi- « vante (7), qui engendre l'homme spirituellement, « et en fait une nouvelle créature. »

Luther en venait ensuite aux conséquences de la foi, et montrait comment on ne pouvait la posséder, sans que l'échafaudage de fausses doctrines, et d'œuvres humaines, que l'Église avait si laborieusement élevé, ne s'écroulât aussitôt. « Si la grâce, « disait-il, est gagnée par le sang de Christ, ce n'est « donc point par nos œuvres. C'est pourquoi tous « les travaux de tous les cloîtres sont inutiles, et « ces institutions doivent être abolies, comme étant « contre le sang de Jésus-Christ, et portant les « hommes à se confier en leurs bonnes œuvres. « Incorporés à Jésus-Christ, il ne nous reste plus « qu'à faire ce qui est bon, parce qu'étant devenus « de bons arbres, nous devons le témoigner par de « bons fruits.

« Gracieux prince et seigneur, dit Luther en « terminant, que Votre Altesse qui a si bien com- « mencé, contribue à répandre cette doctrine; non « avec la puissance du glaive, ce qui nuirait à « l'Évangile, mais en appelant dans vos États des « docteurs qui prêchent la Parole. C'est par le « souffle de sa bouche que Jésus détruira l'Ante- « christ, afin que, comme parle Daniel (ch. 8, v. 25), « il soit brisé sans mains. C'est pourquoi, sérénis- « sime prince, que Votre Altesse ranime l'étincelle « qui a commencé à brûler en elle; qu'il sorte un « feu de la maison de Savoie, comme autrefois de « la maison de Joseph (8) ; que la France tout en- « tière soit devant ce feu comme du chaume; qu'il « brûle, qu'il petille, qu'il purifie, en sorte que « cet illustre royaume puisse porter en vérité le « nom de *royaume très-chrétien*, qu'il n'a dû jus- « qu'à cette heure qu'aux torrents de sang répandus « au service de l'Antechrist ! »

Voilà ce que Luther fit pour répandre l'Évangile

(1) Mirè ardens in Evangelium, dit Luther à Spalatin. (Epp. II, p. 340.) Sehr brunstig in der Herrlichkeit des Evangelii, dit-il au duc de Savoie. (Ibid., p. 401.)

(2) Evangelii gratiâ hûc profectus è Gallia. (Ibid., p. 340.)

(3) Hic Gallus eques... optimus vir est, eruditus ac pius. (Ibid.)

(4) Ein grosser Liebhaber der wahren Religion und Gottseligkeit. (Ibid., p. 401.)

(5) Rien ne manque à ceux qui craignent Dieu. (Hist. gén. de la maison de Savoie, par Guichenon, II, p. 228.)

(6) Eine seltsame Gabe und hohes Kleinod unter den Fürsten. (L. Epp. II, p. 401.)

(7) Der Glaube ist ein lebendig Ding... (Ibid., p. 402.) L'original latin manque.

(8) Dass ein Feuer von dem Hause Sophoy ausgehe. (Ibid., p. 406.)

en France. On ignore l'effet que cette lettre produisit sur le prince; mais nous ne voyons point qu'il ait jamais témoigné quelque envie de se détacher de Rome. En 1522, il pria Adrien VI d'être parrain de son premier-né, et plus tard le pape lui promit pour le second de ses enfants un chapeau de cardinal. Anémond, après s'être efforcé de voir la cour et l'électeur de Saxe (1), et avoir reçu à cet effet une lettre de Luther, revint à Bâle, plus décidé que jamais à exposer sa vie pour l'Évangile. Il eût voulu, dans son ardeur, pouvoir ébranler la France entière. « Tout ce que je suis, disait-il, tout ce que « je serai, tout ce que j'ai et tout ce que j'aurai, je « veux le consacrer à la gloire de Dieu (2)? »

Anémond trouva à Bâle son compatriote Farel. Les lettres d'Anémond avaient excité en lui un vif désir de voir les réformateurs de la Suisse et de l'Allemagne. Farel, d'ailleurs, avait besoin d'une sphère d'activité où il pût déployer plus librement ses forces. Il quitta donc cette France qui déjà n'avait plus que des échafauds pour les prédicateurs du pur Évangile. Prenant des routes détournées, et se cachant dans les bois, il échappa, quoique avec peine, aux mains de ses ennemis. Souvent il se trompait de chemin. « Dieu veut m'apprendre par « mon impuissance dans ces petites choses, disait-il, « quelle est mon impuissance dans les grandes (3). » Enfin il arriva en Suisse au commencement de 1524. C'était là qu'il devait dépenser sa vie au service de l'Évangile, et ce fut alors que la France commença à envoyer à l'Helvétie ces généreux évangélistes qui devaient établir la réformation dans la Suisse romande, et lui donner, dans les autres parties de la confédération et dans le monde entier, une impulsion nouvelle et puissante.

X

Catholicité de la réforme. — Amitié de Farel et d'Écolampade. — Farel et Érasme. — Altercation. — Farel demande à disputer. — Thèses. — L'Écriture et la foi. — Dispute.

C'est un beau trait de la réformation que la catholicité qu'elle manifeste. Les Allemands viennent en Suisse; les Français vont en Allemagne; plus tard des hommes de l'Angleterre et de l'Écosse se rendent sur le continent, et des docteurs du continent dans la Grande-Bretagne. Les réformations des divers pays naissent presque toutes indépendamment les unes des autres; mais à peine sont-elles nées, qu'elles se tendent les mains. Il y a une seule foi, un seul esprit, un seul Seigneur. On a eu tort, ce me semble, de n'écrire jusqu'à présent l'histoire de la réformation que pour un seul pays; cette œuvre est une, et les Églises protestantes forment, dès leur origine, « un seul corps, bien ajusté par « toutes les jointures (4). »

Plusieurs réfugiés de France et de Lorraine formaient alors à Bâle une Église française sauvée de l'échafaud; ils y avaient parlé de Lefèvre, de Farel, des événements de Meaux; et lorsque Farel arriva en Suisse, il y était déjà connu comme l'un des plus dévoués champions de l'Évangile.

On le conduisit aussitôt chez Écolampade, de retour à Bâle depuis quelque temps. Il est rare que deux caractères plus opposés se rencontrent. Écolampade charmait par sa douceur, Farel entraînait par son impétuosité; mais du premier moment ces deux hommes se sentirent unis pour toujours (5). C'était de nouveau le rapprochement d'un Luther et d'un Mélanchton. Écolampade reçut Farel chez lui, lui donna une modeste chambre, une table frugale, le conduisit vers ses amis; et bientôt la science, la piété, le courage du jeune Français lui gagnèrent tous les cœurs. Pellican, Imeli, Wolfhard, et d'autres ministres bâlois, se sentaient fortifiés dans la foi par ses discours pleins d'énergie. Écolampade était alors profondément découragé. « Hélas! disait-il à Zwingle, je parle en vain, et ne « vois pas le moindre sujet d'espérance. Peut-être « aurais-je plus de succès au milieu des Turcs (6)!... « Ah! ajoutait-il avec un profond soupir, je n'en « attribue la faute à personne qu'à moi seul. » Mais plus il voyait Farel, plus il sentait son cœur se ranimer, et le courage que celui-ci lui communiquait, devenait la base d'une indestructible affection. « O mon cher Farel, lui disait-il, j'espère que « le Seigneur rendra notre amitié immortelle! Et « si nous ne pouvons être unis ici-bas, notre joie « n'en sera que plus grande, quand nous serons « réunis près de Christ dans le ciel (7). » Pieuses et touchantes pensées!... L'arrivée de Farel fut évidemment pour la Suisse un secours d'en haut.

Mais tandis que ce Français jouissait avec délices

(1) Vult videre aulam et faciem Principis nostri. (L. Epp. II, p. 340.)

(2) Quidquid sum, habeo, ero, habebove, ad Dei gloriam insumere mens est. Coct. Epp. Manuscrit de Neuchâtel.)

(3) Voluit Dominus per infirma hæc, docere quid possit homo in majoribus. (Farel Capitoni. Ibid.)

(4) Ephes. IV, 16.

(5) Amicum semper habui a primo colloquio. (Farel ad Bulling. 27 mai 1556.)

(6) Fortasse in mediis Turcis felicius docuissem. (Zw. et Ecol. Epp., p. 200.)

(7) Mi Farelle, spero Dominum conservaturum amicitiam nostram immortalem; et si hic conjungi nequimus, tanto beatius alibi apud Christum erit contubernium. (Ibid., p. 201.)

d'Écolampade, il reculait avec froideur et une noble fierté devant un homme aux pieds duquel se prosternaient tous les peuples de la chrétienté. Le prince des écoles, celui dont chacun ambitionnait une parole et un regard, le maître du siècle, Érasme, était négligé par Farel. Le jeune Dauphinois s'était refusé à aller rendre hommage au vieux savant de Rotterdam, méprisant ces hommes qui ne sont jamais qu'à moitié du côté de la vérité, et qui, tout en comprenant les dangers de l'erreur, sont pleins de ménagements pour ceux qui la propagent. Ainsi l'on voyait dans Farel cette décision, qui est devenue l'un des caractères distinctifs de la réformation en France et dans la Suisse française, et que quelques-uns ont appelée roideur, exclusivisme, intolérance. Une discussion s'était engagée, à l'occasion des commentaires du docteur d'Étaples, entre les deux grands docteurs de l'époque, et il ne se faisait pas un festin où l'on ne prît parti pour Érasme contre Lefèvre, ou pour Lefèvre contre Érasme (1). Farel n'avait pas hésité à se ranger du côté de son maître. Mais ce qui l'avait surtout indigné, c'était la lâcheté du philosophe de Rotterdam à l'égard des chrétiens évangéliques. Érasme leur fermait sa porte. Eh bien, Farel n'y heurtera pas. C'était pour lui un petit sacrifice, convaincu qu'il était que la base de toute vraie théologie, la piété du cœur, manquait à Érasme. « La femme de Frobenius, disait-il, a plus « de théologie que lui; » et indigné de ce qu'Érasme avait écrit au pape comment il devait s'y prendre « pour éteindre l'incendie de Luther, » il affirmait hautement qu'Érasme voulait étouffer l'Évangile (2).

Cette indépendance du jeune Farel irrita l'illustre savant. Princes, rois, docteurs, évêques, papes, réformateurs, prêtres, gens du monde, tous se trouvaient heureux de venir lui payer leur tribut d'admiration; Luther lui-même avait gardé quelques ménagements pour sa personne; et ce Dauphinois inconnu, exilé, osait braver sa puissance. Cette insolente liberté donnait plus de chagrins à Érasme, que tous les hommages du monde entier ne lui causaient de joie; aussi ne négligeait-il pas une occasion de décharger son humeur contre Farel; d'ailleurs, en attaquant un hérétique aussi prononcé, il se lavait aux yeux des catholiques romains du soupçon d'hérésie. « Je n'ai jamais rien « vu de plus menteur, de plus violent, de plus « séditieux que cet homme (3), disait-il; c'est un « cœur plein de vanité et une langue remplie de « malice (4). » Mais la colère d'Érasme ne s'arrêtait pas à Farel; elle se portait sur tous les Français réfugiés à Bâle, dont la franchise et la décision le heurtaient. On les voyait faire peu d'attention aux personnes; et si la vérité n'était pas franchement professée, ne pas se soucier de l'homme, quelque grand que fût son génie. Il leur manquait peut-être un peu de la débonnaireté de l'Évangile; mais il y avait dans leur fidélité quelque chose de la force des anciens prophètes; et l'on aime à rencontrer des hommes qui ne plient point devant ce que le monde adore. Érasme, étonné de ces dédains altiers, s'en plaignait à tout le monde. « Quoi! écrivait-il à Mé« lanchton, ne rejetterons-nous les pontifes et les « évêques, que pour avoir des tyrans plus cruels, « des galeux, des enragés...? car la France nous « en a envoyé de tels (5). » — « Quelques Français, « écrivait il au secrétaire du pape, en lui présen« tant son livre sur *le Libre arbitre*, sont encore « plus hors de sens que les Allemands eux-mêmes. « Ils ont toujours ces cinq mots à la bouche, *Évan« gile, Parole de Dieu, Foi, Christ, Esprit-Saint,* « et pourtant je ne doute pas que ce ne soit l'esprit « de Satan qui les pousse (6). » Au lieu de Farellus il écrivait souvent *Fallicus*, désignant ainsi l'un des hommes les plus francs de son siècle, par les épithètes de fourbe et de trompeur.

Le dépit et la colère d'Érasme furent à leur comble, quand on lui rapporta que Farel l'avait appelé un *Balaam*. Farel croyait qu'Érasme, comme ce prophète, se laissait, à son insu peut-être, entraîner par des présents à parler contre le peuple de Dieu. Le savant hollandais, ne pouvant plus se contenir, résolut de prendre à partie l'audacieux Dauphinois, et un jour que Farel discutait avec plusieurs amis, sur la doctrine chrétienne, en présence d'Érasme, celui-ci l'interrompant brusquement lui dit : « Pour« quoi m'appelez-vous Balaam (7)? » Farel, étonné d'abord d'une si brusque question, se remit bientôt et répondit, que ce n'était point lui qui l'avait ainsi nommé. Pressé d'indiquer le coupable, il nomma du Blet de Lyon, comme lui réfugié à Bâle (8). « Il se peut que ce soit lui qui l'ait dit, répliqua « Érasme, mais c'est vous qui lui avez appris à le « dire. » Puis, honteux de s'être mis en colère, il porta promptement la conversation sur un autre sujet. « Pourquoi, dit-il à Farel, prétendez-vous « qu'il ne faut pas invoquer les saints? Est-ce parce

(1) Nullum est pene convivium... (Er. Epp., p. 179.)

(2) Consilium quo sic extinguatur incendium Lutheranum. (Er. Epp., p. 179.)

(3) Quo nihil vidi mendacius, virulentius et seditiosius. (Ibid., p. 798.)

(4) Acidæ linguæ et vanissimus. (Ibid., p. 2129.)

(5) Scabiosos... rabiosos... nam nuper nobis misit Gallia. (Er. Epp., p. 350.)

(6) Non dubitem quin agantur spiritu Satanæ. (Ibid.)

(7) Diremi disputationem... (Ibid., p. 804.)

(8) Ut diceret negotiatorem quemdam Dupletum hoc dixisse. (Ibid., p. 2129.)

« que la sainte Écriture ne le commande pas ? — « Oui, dit le Français. — Eh bien, reprit le savant, « je vous somme de prouver par les Écritures qu'il « faut invoquer le Saint-Esprit. » Farel fit cette réponse simple et vraie : « S'il est Dieu, il faut « qu'on l'invoque (1). » « Je laissai la dispute, dit « Érasme, car la nuit approchait (2). » Dès lors, toutes les fois que le nom de Farel se présenta sous sa plume, ce fut pour le représenter comme un être odieux, qu'il fallait fuir à tout prix. Les lettres du réformateur sont, au contraire, pleines de modération à l'égard d'Érasme. L'Évangile est plus doux que la philosophie, même dans le caractère le plus emporté.

La doctrine évangélique avait déjà beaucoup d'amis à Bâle, dans le conseil et parmi le peuple; mais les docteurs de l'université la combattaient de toutes leurs forces. Écolampade et Stor, pasteur de Liestal, avaient soutenu des thèses contre eux. Farel crut devoir professer aussi en Suisse le grand principe de l'école évangélique de Paris et de Meaux : *La Parole de Dieu suffit.* Il demanda à l'université la permission de soutenir des thèses, « plutôt, ajouta- « t-il avec modestie, pour que l'on me reprenne si « je me trompe, que pour enseigner autrui (3); » mais l'université refusa.

Farel s'adressa alors au conseil; et le conseil annonça publiquement, qu'un homme chrétien, nommé Guillaume Farel, ayant rédigé par l'inspiration de l'Esprit-Saint des articles conformes à l'Évangile (4), il lui accordait la permission de les soutenir en latin. L'université défendit à tout prêtre ou étudiant de paraître à cette dispute; mais le conseil rendit un arrêt contraire.

Voici quelques-unes des treize propositions que Farel afficha :

« Christ nous a donné la règle la plus parfaite de « la vie : il n'appartient à personne d'en rien ôter « ou d'y rien ajouter.

« Se diriger d'après d'autres préceptes que ceux « de Christ, conduit droit à l'impiété.

« Le véritable ministère des prêtres est de vaquer « à l'administration de la Parole; et il n'y a pour « eux rien de plus élevé.

« Oter à la bonne nouvelle de Christ sa certitude, « c'est la détruire.

« Celui qui espère être justifié par sa propre puis- « sance et ses propres mérites, et non par la foi, « s'érige lui-même en Dieu.

« Jésus-Christ, auquel toutes choses obéissent, « est notre étoile polaire, et le seul astre que nous « devions suivre (5). »

Ainsi se présentait ce « Français » dans Bâle (6). C'était un enfant des montagnes du Dauphiné, élevé à Paris aux pieds de Lefèvre, qui venait exposer avec courage, dans cette illustre université de la Suisse et près d'Érasme, les grands principes de la réforme. Deux idées étaient contenues dans les thèses de Farel : l'une était le retour à la sainte Écriture; l'autre était le retour à la foi : deux choses que la papauté a décidément condamnées au commencement du dix-huitième siècle, comme hérétiques et impies, dans la fameuse constitution *Unigenitus*, et qui, intimement unies entre elles, renversent en effet le système de la papauté. Si la foi en Christ est le commencement et la fin du christianisme, c'est donc à la Parole du Christ qu'il faut s'attacher, et non à celle de l'Église. Et il y a plus encore : si la foi unit les âmes, qu'importe un lien extérieur? Est-ce avec des crosses, des bulles et des tiares que se forme leur unité sainte? La foi unit d'une unité spirituelle et véritable tous ceux dans les cœurs desquels elle établit sa demeure. Ainsi s'évanouissait d'un seul coup la triple illusion des œuvres méritoires, des traditions humaines et d'une fausse unité. C'est tout le catholicisme romain.

La dispute commença en latin (7). Farel et Écolampade exposèrent et prouvèrent leurs articles, sommant à plusieurs reprises leurs adversaires de répondre; mais nul d'entre eux ne parut. Ces sophistes, ainsi les appelle Écolampade, faisaient les téméraires, mais cachés dans leurs recoins obscurs (8). Aussi le peuple commença-t-il à mépriser la lâcheté de ses prêtres, et à détester leur tyrannie (9).

Ainsi Farel prit rang parmi les défenseurs de la réformation. On se réjouissait de voir un Français réunir tant de science et de piété. Déjà l'on anticipait les plus beaux triomphes. « Il est assez fort, « disait-on, pour perdre, à lui seul, toute la Sor- « bonne (10). » Sa candeur, sa sincérité, sa fran-

(1) Si Deus est, inquit, invocandus est. (Er. Epp., p. 804.)

(2) Omissâ disputatione, nam imminebat nox. (Ibid., p. 804.) Nous n'avons cette conversation que d'après Érasme; il nous apprend lui-même que Farel en fit une relation qui différait beaucoup de la sienne.

(3) Damit er gelehrt werde, ob er irre. (Füssli Beytr., IV, p. 244.)

(4) Aus Eingiessung des heiligen Geistes ein christlicher Mensch und Bruder. (Ibid.)

(5) Guillelmus Farellus christianis lectoribus, die Martis post Reminiscere. (Füssli Beytr, IV, p. 247.) Füssli ne donne pas le texte latin.

(6) Schedam conclusionum à Gallo illo. (Zw. Epp., p. 333.)

(7) Schedam conclusionum latinè apud nos disputatam. (Ibid.)

(8) Agunt tamen magnos interim thrasones, sed in angulis lucifugæ. (Ibid.)

(9) Incipit tamen plebs paulatim illorum ignaviam et tyrannidem verbo Dei agnoscere. (Ibid.)

(10) Ad totam Sorbonicam affligendam si non et perdendam. (Ecol. Luthero Epp., p. 200.)

chise captivaient les cœurs (1). Mais, au milieu de son activité, il n'oubliait pas que c'est par notre propre âme que toute mission doit commencer. Le doux Écolampade faisait avec l'ardent Farel un pacte, en vertu duquel ils s'engageaient à s'exercer à l'humilité et à la douceur dans leurs conversations familières. Ces hommes courageux savaient, sur le champ de bataille même, se former à la paix. Au reste, l'impétuosité d'un Luther et d'un Farel était une vertu nécessaire. Il faut quelque effort quand il s'agit de déplacer le monde et de renouveler l'Église. On oublie trop souvent de nos jours cette vérité, que les hommes les plus doux reconnurent alors. « Quelques-uns, disait Écolampade à « Luther, en lui adressant Farel, voudraient que « son zèle contre les ennemis de la vérité fût plus « modéré; mais je ne puis m'empêcher de voir « dans ce zèle même une vertu admirable, qui, si « elle se déploie à propos, n'est pas moins nécessaire « que la douceur (2). » La postérité a ratifié le jugement d'Écolampade.

Au mois de mai 1524, Farel, avec quelques amis de Lyon, se rendit à Schaffouse, à Zurich et à Constance. Zwingle et Myconius reçurent avec une vive joie cet exilé de la France, et Farel s'en souvint toute sa vie. Mais, de retour à Bâle, il trouva Érasme et ses autres ennemis à l'œuvre, et reçut l'ordre de quitter la ville. En vain ses amis témoignèrent-ils hautement leur désapprobation d'un tel abus de pouvoir, il fallut abandonner le sol de la Suisse, consacré dès lors aux grands revers. « C'est ainsi, « dit Écolampade indigné, que nous entendons « l'hospitalité, nous véritables habitants de Sodome (3) !... »

Farel s'était intimement lié à Bâle avec le chevalier d'Esch; celui-ci voulut l'accompagner, et ils partirent, munis par Écolampade de lettres pour Capiton et pour Luther, à qui le docteur de Bâle recommandait Farel comme « ce Guillaume qui « avait tant travaillé pour l'œuvre de Dieu (4). » Farel se lia, à Strasbourg, d'une étroite amitié avec Capiton, Bucer et Hédion; mais il ne paraît pas qu'il soit allé jusqu'à Wittemberg.

XI

Nouvelle campagne. — Vocation de Farel au ministère. — Un avant-poste. — Lyon foyer évangélique. — Sebville à Grenoble. — Conventicules. — Prédications à Lyon. — Maigret en prison. — Marguerite intimidée.

Dieu n'éloigne ordinairement ses serviteurs du champ de bataille, que pour les y ramener plus forts et mieux armés. Farel et ses amis de Meaux, de Metz, de Lyon, du Dauphiné, chassés de France par la persécution, s'étaient retrempés en Suisse et en Allemagne avec les plus anciens réformateurs; et maintenant, comme une armée dispersée d'abord par l'ennemi, mais aussitôt ralliée, ils allaient faire volte-face et marcher en avant au nom du Seigneur. Ce n'était pas seulement sur les frontières que se rassemblaient les amis de l'Évangile; en France même, ils reprenaient courage, et s'apprêtaient à recommencer l'attaque. Déjà les trompettes sonnaient le réveil; les soldats se recouvraient de leur armure, et se groupaient pour multiplier leurs coups; les principaux méditaient la marche du combat; le mot d'ordre : « Jésus, sa Parole et sa grâce, » plus puissant que ne l'est, au moment de la bataille, le bruit des instruments militaires, remplissait les cœurs d'un même enthousiasme; et tout se préparait en France pour une seconde campagne, que devaient signaler de nouvelles victoires et de nouveaux et plus grands revers.

Montbéliard demandait alors un ouvrier. Le duc Ulric de Wurtemberg, jeune, violent et cruel, dépossédé de ses États en 1519 par la ligue de Souabe, s'était réfugié dans ce comté, la seule de ses possessions qui lui restât. Il vit en Suisse les réformateurs; son malheur lui devint salutaire; il goûta l'Évangile (5). Écolampade fit savoir à Farel qu'une porte s'ouvrait dans le Montbéliard, et celui-ci accourut en secret à Bâle.

Farel n'était point entré régulièrement dans le ministère de la Parole; mais nous trouvons en lui, à cette époque de sa vie, tout ce qui est nécessaire pour constituer un ministre du Seigneur. Il ne se jeta point de lui-même et légèrement dans le service de l'Église : « Regardant ma petitesse, dit-il, je « n'eusse osé prêcher, attendant que notre Sei- « gneur envoyât personnages plus propres (6). » Mais Dieu lui adressa alors une triple vocation. Il ne fut pas plutôt à Bâle, qu'Écolampade, touché des besoins de la France, le conjura de s'y consacrer. « Voyez, lui disait-il, comment Jésus est peu connu « de tous ceux de la langue française. Ne leur don- « nerez-vous pas quelque instruction en langue « vulgaire, pour mieux entendre la sainte Écri-

(1) Farello nihil candidius est. (Ecol. Luthero, Epp., p. 200.)

(2) Verum ego virtutem illam admirabilem et non minus placiditate, si tempestivè fuerit, necessariam. (Ibid.)

(3) Adeo hospitum habemus rationem, veri Sodomitæ. (Zw. Epp., p. 434.)

(4) Guillelmus ille qui tam probè navavit operam. (Zw. et Ecol. Epp., p. 175.)

(5) Le prince qui avoit congnoissance de l'Évangile. (Farel, Summaire.)

(6) Summaire, c'est-à-dire, briève déclaration de G. Farel, dans l'épilogue.

« ture (1)? » En même temps le peuple de Montbéliard l'appelait ; le prince du pays consentait à cet appel (2). Cette triple vocation n'était-elle pas de Dieu?... « Je ne pensai pas, dit-il, qu'il me fût licite « de résister. Selon Dieu, j'obéis (3). » Caché dans la maison d'Écolampade, luttant contre la responsabilité qui lui était offerte, et pourtant obligé de se rendre à une manifestation aussi claire de la volonté de Dieu, Farel accepta cette charge, et Écolampade l'y consacra, en invoquant le nom du Seigneur (4), et en adressant à son ami des conseils pleins de sagesse. « Plus vous êtes porté à la violence, lui « dit-il, plus vous devez vous exercer à la douceur ; « modérez votre courage de lion, par la modestie « de la colombe (5). » Toute l'âme de Farel répondit à cet appel.

Ainsi Farel, jadis ardent sectateur de l'ancienne Église, allait devenir serviteur de Dieu dans la nouvelle. Si Rome exige, pour qu'une consécration soit valable, l'imposition des mains d'un évêque qui descende des apôtres dans une succession non interrompue, cela vient de ce qu'elle met la tradition humaine au-dessus de la Parole de Dieu. Dans toute Église où l'autorité de la Parole n'est pas absolue, il faut bien chercher une autre autorité. Et alors, quoi de plus naturel que de demander aux ministres les plus vénérés de Dieu, ce qu'on ne sait pas trouver en Dieu même? Si l'on ne parle pas au nom de Jésus-Christ, n'est-ce pas du moins quelque chose que de parler au nom de saint Jean et de saint Paul? Celui qui parle au nom de l'antiquité est plus fort que le rationaliste qui ne parle qu'en son propre nom. Mais le ministre chrétien a une autorité plus élevée encore ; il prêche, non parce qu'il descend de saint Chrysostôme et de saint Pierre, mais parce que la Parole qu'il annonce descend de Dieu même. L'idée de succession, quelque respectable qu'elle puisse paraître, n'est pourtant qu'un système humain, substitué au système de Dieu. Il n'y eut pas dans l'ordination de Farel une succession humaine. Il y a plus : il n'y eut pas en elle une chose nécessaire dans les troupeaux du Seigneur, où il faut que *tout se fasse avec ordre,* et dont le Dieu *n'est point un Dieu de confusion.* Il lui manqua une consécration de l'Église : mais les temps extraordinaires justifient les choses extraordinaires. A cette époque mémorable, Dieu intervenait lui-même. Il consacrait par de merveilleuses dispensations ceux qu'il appelait au renouvellement du monde ; et cette consécration vaut bien celle de l'Église. Il y eut dans l'ordination de Farel la Parole infaillible de Dieu, donnée à un homme de Dieu, pour l'apporter au monde, la vocation de Dieu et du peuple, et la consécration du cœur ; et peut-être n'y a-t-il pas de ministre à Rome ou à Genève, qui ait été plus légitimement ordonné pour le saint ministère. Farel partit pour Montbéliard, et d'Esch l'y accompagna.

Farel se trouvait ainsi placé à un avant-poste. Derrière lui, Bâle et Strasbourg l'appuyaient de leurs conseils et de leurs imprimeries ; devant lui, s'étendaient ces provinces de la Franche-Comté, de la Bourgogne, de la Lorraine, du Lyonnais et du reste de la France, où des hommes de Dieu commençaient à lutter contre l'erreur au milieu de profondes ténèbres. Il se mit aussitôt à annoncer Christ et à exhorter les fidèles à ne point se laisser détourner des saintes Écritures par les menaces ou par la ruse. Faisant, longtemps avant Calvin, l'œuvre que ce réformateur devait accomplir sur une échelle plus vaste, Farel était à Montbéliard, comme est sur une hauteur un général dont la vue perçante embrasse tout le champ de bataille, qui excite ceux qui sont aux prises avec l'ennemi, qui rallie ceux que l'impétuosité de l'attaque a dispersés, et qui enflamme par son courage ceux qui demeurent en arrière (6). Érasme écrivit aussitôt à ses amis catholiques romains qu'un Français, échappé de France, faisait grand tapage dans ces régions (7).

Les travaux de Farel n'étaient pas inutiles. « Par- « tout, lui écrivait un de ses compatriotes, on voit « pulluler des hommes qui emploient leurs tra- « vaux, leur vie entière, à répandre aussi loin que « possible le règne de Jésus-Christ (8). » Les amis de l'Évangile bénissaient le Seigneur de ce que la sainte Parole brillait chaque jour dans toutes les Gaules d'un plus grand éclat (9). Les adversaires en étaient consternés. « La *faction,* écrivait Érasme à « l'évêque de Rochester, s'étend chaque jour da- « vantage, et se propage dans la Savoie, dans la « Lorraine et dans la France (10)... »

(1) Summaire, c'est-à-dire, briève déclaration de G. Farel, dans l'épilogue.

(2) Étant requis et demandé du peuple et du consentement du prince. (Ibid.)

(3) Ibid.

(4) Avec l'invocation du nom de Dieu. (Ibid.)

(5) Leoninam magnanimitatem columbina modestia frangas. (Ecol. Epp., p. 198.)

(6) C'est la comparaison dont se sert un ami de Farel, pendant son séjour à Montbéliard... Strenuum et oculatum imperatorem, qui iis etiam animum facias qui in acie versantur. (Tossanus Farello. Manus. du concl. de Neuch., 2 sept. 1524.)

(7) ... Tumultuatur et Burgundia nobis proxima, per Phallicum quemdam Gallum qui è Galliâ profugus. (Er. Epp., p. 809.)

(8) Suppullulare qui omnes conatus adferant, quo possit Christi regnum quam latissimè patere. (Manuscrit de Neuchâtel, 2 août 1524.)

(9) Quod in Galliis omnibus sacrosanctum Dei verbum in dies magis ac magis clucescat. (Ibid.)

(10) Factio crescit in dies latius, propagata in Sabaudiam, Lotharingiam, Franciam. (Er. Epp., p. 809.)

Lyon parut être quelque temps le centre de l'action évangélique au dedans du royaume, comme Bâle le devenait au dehors. François I[er], se rendant dans le Midi pour une expédition contre Charles-Quint, y était arrivé avec sa mère, sa sœur et sa cour. Marguerite y amenait avec elle plusieurs hommes dévoués à l'Évangile. « Toutes autres gens « elle a déboutés arrière, » dit une lettre de cette époque (1). Tandis que François I[er] faisait traverser Lyon à 14,000 Suisses, 6,000 Français et 1,500 lances de noblesse française, pour repousser l'invasion des Impériaux en Provence ; tandis que toute cette grande cité retentissait du bruit des armes, des pas des chevaux, et du son des trompettes, les amis de l'Évangile y marchaient à des conquêtes plus pacifiques. Ils voulaient essayer à Lyon ce qu'ils n'avaient pu faire à Paris. Peut-être loin de la Sorbonne et du parlement, la Parole de Dieu serait-elle plus libre. Peut-être la seconde ville du royaume était-elle destinée à devenir la première pour l'Évangile. N'était-ce pas là que, près de quatre siècles auparavant, l'excellent Pierre Waldo avait commencé à répandre la Parole divine ? Il avait alors ébranlé la France. Maintenant que Dieu avait tout préparé pour l'affranchissement de son Église, ne pouvait-on pas espérer des succès bien plus étendus et plus décisifs? Aussi les hommes de Lyon, qui n'étaient pas, en général, il est vrai, des « pauvres, » comme au douzième siècle, commençaient-ils à brandir avec courage « l'épée de l'Esprit, qui est la « Parole de Dieu. »

Parmi ceux qui entouraient Marguerite était son aumônier, Michel d'Arande. La duchesse faisait prêcher publiquement l'Évangile dans Lyon ; et maître Michel annonçait hautement et purement la Parole de Dieu à un grand nombre d'auditeurs, attirés en partie par l'attrait que la bonne nouvelle exerce partout où on la publie, en partie aussi par la faveur dont la prédication et le prédicateur jouissaient auprès de la sœur bien-aimée du roi (2).

Antoine Papillion, homme d'un esprit très-cultivé, d'une latinité élégante, ami d'Érasme, « le premier « de France bien sachant l'Évangile (3), » accompagnait aussi la princesse. Il avait, à la demande de Marguerite, traduit l'ouvrage de Luther sur les vœux monastiques, « de quoi il eut beaucoup d'af« faires avec cette vermine parrhisienne, » dit Sebville (4) ; mais Marguerite avait protégé ce savant contre les attaques de la Sorbonne, et lui avait procuré la charge de premier maître des requêtes du Dauphin, avec une place dans le grand conseil (5). Il ne servait pas moins l'Évangile par son dévouement que par sa prudence. Un négociant, nommé Vaugris, et surtout un gentilhomme nommé Antoine du Blet, ami de Farel, étaient dans Lyon à la tête de la réforme. Ce dernier, doué d'une grande activité, servait de lien entre les chrétiens répandus dans ces contrées, et les mettait en rapport avec Bâle. Tandis que les hommes d'armes de François I[er] n'avaient fait que traverser Lyon, les soldats spirituels de Jésus-Christ s'y arrêtaient avec Marguerite ; et laissant les premiers porter la guerre dans la Provence et dans les plaines de l'Italie, ils commençaient dans Lyon même le combat de l'Évangile.

Mais ils ne se bornaient point à Lyon. Ils regardaient tout autour d'eux ; la campagne commençait sur plusieurs points à la fois ; et les chrétiens lyonnais encourageaient de leurs paroles et de leurs travaux tous ceux qui confessaient Christ dans les provinces d'alentour. Ils faisaient plus : ils allaient l'annoncer là où l'on ne le connaissait pas encore. La nouvelle doctrine remontait la Saône, et un évangéliste traversait les rues étroites et mal percées de Mâcon. Michel d'Arande lui-même, l'aumônier de la sœur du roi, s'y rendait en 1524, et à l'aide du nom de Marguerite, il obtenait la liberté de prêcher dans cette ville (6), qui devait plus tard être remplie de sang, et dont les *sauteries* devaient être à jamais célèbres.

Après avoir remonté du côté de la Saône, les chrétiens de Lyon, toujours l'œil au guet, remontèrent du côté des Alpes. Il y avait à Lyon un dominicain nommé Maigret, qui avait dû quitter le Dauphiné, où il avait prêché la nouvelle doctrine avec décision, et qui demandait instamment qu'on allât encourager ses frères de Grenoble et de Gap. Papillion et du Blet s'y rendirent (7). Un violent orage venait d'y éclater contre Sebville et ses prédications. Les dominicains y avaient remué ciel et terre ; furieux de voir que tant d'évangélistes, Farel, Anémond, Maigret, leur échappaient, ils eussent voulu anéantir ceux qui se trouvaient à leur por-

(1) De Sebville à Coct, du 28 décembre 1524. (Manuscrit du conclave de Neuchâtel.)

(2) Elle a ung docteur de Paris, appelé Maître Michel Eleymosinarius, lequel ne prêche devant elle que purement l'Évangile. (Sebville à Coct. Manuscrit de Neuchâtel.)

(3) Ibid.

(4) Ibid.

(5) Ibid.

(6) Arandius prêche à Mascon. (Coct à Farel, décembre 1524. Manuscrit de Neuchâtel.)

(7) Il y a eu deux grands personnages à Grenoble. (Ibid.) Le titre de *messire* donné ici à du Blet indique une personne de rang. Je pense donc que celui de *negociator* qui lui est donné ailleurs se rapporte à son activité ; il se pourrait néanmoins qu'il fût un grand négociant de Lyon.

tée (1). Ils avaient donc demandé qu'on se saisît de Sebville (2).

Les amis de l'Évangile dans Grenoble furent effrayés ; fallait-il que Sebville leur fût aussi enlevé !... Marguerite intervint auprès de son frère ; plusieurs des personnages les plus distingués de Grenoble, l'avocat du roi entre autres, amis ouverts ou cachés de l'Évangile, travaillèrent en faveur de l'évangélique cordelier, et enfin ces efforts réunis l'arrachèrent à la fureur de ses adversaires (3).

Mais si la vie de Sebville était sauve, sa bouche était fermée. « Gardez le silence, lui dit-on, ou vous « trouverez l'échafaud. » « A moi, écrivit-il à Ané« mond de Coct, à moi a esté imposé silence de « prescher sur peine de mort (4). » Ces menaces des adversaires épouvantèrent ceux même dont on avait le plus espéré. L'avocat du roi et d'autres amis de l'Évangile ne montrèrent plus que froideur (5) ; plusieurs retournèrent au culte romain, prétendant adorer Dieu spirituellement dans le secret de leur cœur, et donner aux rites extérieurs du catholicisme une signification spirituelle ; triste illusion, qui entraîne d'infidélité en infidélité. Il n'est aucune hypocrisie qu'on ne puisse ainsi justifier. L'incrédule, au moyen de ce système de mythes et d'allégories, prêchera Christ du haut de la chaire chrétienne; et le sectateur d'une superstition abominable parmi les païens, saura, avec un peu d'esprit, y trouver le symbole d'une idée pure et élevée. En religion, la première chose, c'est la vérité. Quelques uns des chrétiens de Grenoble, parmi lesquels se trouvaient Amédée Galbert et un cousin d'Anémond, demeurèrent cependant fermes dans leur foi (6). Ces hommes pieux se réunissaient secrètement avec Sebville, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et *confabulaient* ensemble de l'Évangile. On se rendait dans quelque retraite éloignée ; on arrivait de nuit chez un frère ; on se cachait pour prier Jésus-Christ, comme des brigands pour mal faire. Plus d'une fois une fausse alerte venait jeter l'alarme dans l'humble assemblée. Les adversaires consentaient à fermer les yeux sur ces conventicules secrets, mais ils avaient juré que le feu des bûchers ferait justice de quiconque oserait s'entretenir publiquement de la Parole de Dieu (7).

C'est dans ces circonstances que messires du Blet et Papillion arrivèrent à Grenoble. Voyant que Sebville y avait la bouche fermée, ils l'exhortèrent à venir prêcher Christ à Lyon. Le carême de l'année suivante devait présenter une occasion favorable pour l'annoncer à une foule nombreuse. Michel d'Arande, Maigret, Sebville se proposaient de combattre à la tête des phalanges de l'Évangile. Tout se préparait ainsi pour une éclatante manifestation de la vérité dans la seconde ville de France. Le bruit de ce carême évangélique se répandit jusqu'en Suisse : « Sebville est délivré et prêchera le carême « à Saint-Paul, à Lyon, » écrivit Anémond à Farel (8). Mais un grand désastre, en portant le trouble dans toute la France, vint empêcher ce combat spirituel. C'est dans la paix que l'Évangile fait ses conquêtes. La défaite de Pavie, qui eut lieu au mois de février, fit échouer ce plan hardi des réformateurs.

Cependant, sans attendre Sebville, dès le commencement de l'hiver, Maigret prêchait à Lyon le salut par Jésus-Christ seul, malgré la vive opposition des prêtres et des moines (9). Il n'était plus question, dans ces discours, du culte des créatures, des saints, de la Vierge, et du pouvoir des prêtres. Le grand mystère de piété, « Dieu manifesté en « chair, » était seul proclamé. Les anciennes hérésies des pauvres de Lyon reparaissent, disait-on, plus dangereuses que jamais ! Malgré cette opposition, Maigret continuait son ministère; la foi qui animait son âme se répandait en puissantes paroles : il est de la nature de la vérité d'enhardir le cœur qui l'a reçue. Cependant Rome devait avoir le dessus à Lyon comme à Grenoble. En présence de Marguerite, Maigret fut arrêté, traîné dans les rues et jeté en prison. Le marchand Vaugris, qui quitta alors cette ville pour se rendre en Suisse, en répandit la nouvelle sur son passage. On en fut étonné, abattu. Une pensée rassura pourtant les amis de la réforme : « Maigret est pris, disait-on, mais *ma« dame d'Alençon y est; loué soit Dieu* (10) ! »

On dut bientôt renoncer à cette espérance. La Sorbonne avait condamné plusieurs propositions de ce fidèle ministre (11). Marguerite, dans une situation toujours plus difficile, voyait croître en même temps la hardiesse des amis de la réformation et la haine des puissants. François Ier commençait à s'impatienter du zèle de ces évangélistes ; il voyait en eux des fanatiques qu'il était bon de réprimer.

(1) Conjicere potes ut post Macretum et me in Sebivillam exarserint. (Anémond à Farel, 7 septembre 1524. Manuscrit de Neuchâtel.)

(2) Les Thomistes ont voulu procéder contre moi par inquisition et caption de personne. (Lettre de Sebville, Ibid.)

(3) Si ce ne fust certains amis secrets, je estois mis entre les mains des Pharisiens. (Ibid.)

(4) Ibid.

(5) Non solum tepidi sed frigidi. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(6) Tuo cognato, Amedeo Galberto exceptis. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(7) Mais de en parler publiquement, il n'y pend que le feu. (Ibid.)

(8) Le samedi des Quatre-Temps (décembre 1524. Ibid.).

(9) Pour vray Maigret a prêché à Lion, maulgré les prestres et moines. (Ibid.)

(10) Manuscrit de Neuchâtel.

(11) Histoire de François Ier, par Gaillard, t. IV, p. 233.

Marguerite, ainsi ballottée entre son désir d'être utile à ses frères et son impuissance pour les sauver, leur fit dire de ne pas se jeter sur de nouveaux écueils, attendu qu'elle n'écrirait plus au roi en leur faveur. Les amis de l'Évangile crurent que cette résolution n'était pas irrévocable. « Dieu lui donne « grâce, dirent-ils, de dire et écrire seulement ce « qui est nécessaire aux pauvres âmes (1). » Mais si ce secours humain leur est ôté, Christ leur reste. Il est bon à l'âme d'être dépouillée de tout secours, afin qu'elle ne s'appuie que sur Dieu seul.

XII

Les Français à Bâle. — Encouragement des Suisses. — Crainte de la discorde. — Traductions et imprimeries à Bâle. — Bibles et traités répandus en France.

Cependant les efforts des amis de l'Évangile en France étaient paralysés. Les puissants commençaient à devenir hostiles au christianisme; Marguerite s'effrayait; de terribles nouvelles allaient passer les Alpes et jeter coup sur coup le royaume dans le deuil, n'y laissant plus qu'une seule pensée, sauver le roi, sauver la France!... Mais si les chrétiens de Lyon étaient arrêtés dans leurs travaux, n'y avait-il pas à Bâle des soldats échappés à la bataille, et prêts à la recommencer? Les exilés de la France ne l'ont jamais oubliée. Chassés pendant près de trois siècles de leur patrie par le fanatisme de Rome, on voit leurs derniers descendants porter aux villes et aux campagnes de leurs pères les trésors dont le pape les prive. Au moment où les soldats de Christ en France jetèrent avec tristesse leurs armes, les réfugiés de Bâle se préparèrent au combat. En voyant chanceler dans les mains de François Ier lui-même la monarchie de saint Louis et de Charlemagne, les Français ne se sentiront-ils pas appelés à *saisir le royaume qui ne peut point être ébranlé* (2)?

Farel, Anémond, d'Esch, Toussaint et leurs amis formaient en Suisse une société évangélique dont le but était de sauver leur patrie des ténèbres spirituelles. On leur écrivait de tous côtés que la soif de la Parole de Dieu croissait en France (3); il fallait en profiter, arroser et semer pendant que le temps des semailles était là. Écolampade, Zwingle, Oswald Myconius ne cessaient de les y encourager. Ils leur serraient les mains et les inspiraient de leur foi. Le maître d'école suisse écrivait en janvier 1525 au chevalier français : « Banni comme vous l'êtes « de votre patrie par la tyrannie de l'Antechrist, « votre présence même au milieu de nous prouve « que vous avez agi avec courage pour la cause de « l'Évangile. La tyrannie des évêques chrétiens « obligera enfin le peuple à ne voir en eux que des « menteurs. Demeurez ferme; le temps n'est pas « éloigné où nous entrerons dans le port du repos, « soit que les tyrans nous frappent, soit qu'ils « soient eux-mêmes frappés (4); et tout alors sera « bien pour nous, pourvu que nous soyons fidèles « à Jésus-Christ. »

Ces encouragements étaient précieux aux réfugiés français; mais un coup parti de ces chrétiens mêmes de Suisse et d'Allemagne, qui cherchaient à les fortifier, vint alors déchirer leur cœur. Échappés à peine aux bûchers, ils virent avec effroi les chrétiens évangéliques d'outre-Rhin troubler le repos dont ils jouissaient, par de déplorables discordes. Les discussions sur la cène avaient commencé. Émus, agités, éprouvant un vif besoin de charité, les Français eussent tout donné pour rapprocher les esprits divisés. Cette pensée devint leur grande pensée. Personne n'eut autant qu'eux, à l'époque de la réformation, le besoin de l'unité chrétienne; Calvin en fut plus tard la preuve. « Plût à Dieu que je pusse acheter la paix, la con- « corde et l'union en Jésus-Christ, de tout mon « sang, lequel ne vaut guère (5), » disait Pierre Toussaint. Les Français, doués d'un coup d'œil juste et prompt, comprirent aussitôt que la discussion naissante arrêterait l'œuvre de la réforme. « Tout se porterait mieux que beaucoup ne pen- « sent, si nous étions d'accord. Il y a beaucoup de « gens qui viendraient volontiers à la lumière; « mais quand ils voient ces divisions entre les clercs, « ils demeurent confus (6). »

Les Français eurent les premiers la pensée de démarches de conciliation. « Pourquoi, écrivaient-ils « de Strasbourg, n'envoie-t-on un Bucer ou quelque « autre homme savant vers Luther? Plus on atten- « dra et plus les dissensions deviendront grandes. » Ces craintes ne firent que s'accroître (7). Enfin, voyant leurs efforts inutiles, ces chrétiens détour-

(1) Pierre Toussaint à Farel, Bâle, 17 décembre 1524. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(2) Hébreux, XII, 28.

(3) Gallis verborum Dei sitientibus. (Coctus Farello, 2 septembre 1524. Manuscrit de Neuchâtel.)

(4) Non longè abest enim, quo in portum tranquillum perveniamus... (Oswald Myconius à Anémond de Coct, Ibid.)

(5) Du 21 décembre 1525. (Manuscrit du conclave de Neuchâtel.)

(6) Ibid.

(7) Multis jam christianis Gallis dolet, quod a Zwinglii aliorumque de Eucharistiâ sententiâ dissentiat Lutherus. (Tossanus Farello, 14 juillet 1525.)

nèrent avec douleur leurs regards de l'Allemagne et les arrêtèrent uniquement sur la France.

La France, la conversion de la France, voilà ce qui occupa dès lors exclusivement le cœur de ces hommes généreux que l'histoire, qui a inscrit sur ses pages tant de noms enflés vainement de leur propre gloire, depuis trois siècles n'a pas même nommés. Jetés sur une terre étrangère, ils y tombaient à genoux, et chaque jour, dans le silence de la retraite, ils invoquaient Dieu pour le pays de leurs pères (1). La prière, voilà la puissance par laquelle l'Évangile se répandait dans le royaume, et le grand moyen de conquête de la réformation.

Mais ces Français n'étaient pas seulement des hommes de prière : jamais l'armée évangélique ne compta des combattants plus prompts à payer de leur personne, à l'heure du combat. Ils comprenaient l'importance de remplir des saintes Écritures et de livres pieux leur patrie encore toute pleine des ténèbres de la superstition. Un esprit de recherche soufflait sur tout le royaume; il fallait offrir partout des voiles au vent. Anémond, toujours prompt à l'œuvre, et un autre réfugié, Michel Bentin, résolurent d'associer leur zèle, leurs talents, leurs moyens, leurs travaux. Bentin voulait fonder une imprimerie à Bâle, et le chevalier profiter du peu d'allemand qu'il savait, pour traduire en français les meilleurs livres de la réformation. « Ah ! « disaient-ils, dans la joie que leur projet leur in- « spirait, plût à Dieu que la France fût toute rem- « plie de volumes évangéliques, en sorte que par- « tout, dans les cabanes du peuple, dans les palais « des grands, dans les cloîtres, dans les presby- « tères, dans le sanctuaire intime des cœurs, il fût « rendu un puissant témoignage à la grâce de Jé- « sus-Christ (2). »

Il fallait des fonds pour une telle entreprise, et les réfugiés n'avaient rien. Vaugris était alors à Bâle; Anémond lui remit, à son départ, une lettre pour les frères de Lyon, dont plusieurs étaient riches des biens de la terre, et qui, quoique opprimés, étaient toujours fidèles à l'Évangile; il leur demandait de lui envoyer quelques secours (3); mais cela ne devait pas suffire; les Français voulaient établir à Bâle plusieurs presses, qui travaillassent nuit et jour, de manière à inonder la France de la Parole de Dieu (4). A Meaux, à Metz, ailleurs encore, se trouvaient des hommes assez riches et assez puissants pour aider à cette entreprise. Nul ne pouvait s'adresser aux Français avec autant d'autorité que Farel; aussi fut-ce vers lui qu'Anémond se tourna (5).

Il ne paraît pas que l'entreprise du chevalier se soit réalisée; mais l'œuvre se fit par d'autres. Les presses de Bâle étaient constamment occupées à imprimer des livres français; on les faisait parvenir à Farel, et Farel les introduisait en France avec une incessante activité. L'un des premiers écrits envoyés par cette société de livres religieux, fut l'*Exposition de l'Oraison dominicale*, par Luther. « Nous ven- « dons, écrivit le marchand Vaugris à Farel, la pièce « des *Pater*, 4 deniers de Bâle, à menu; mais en « gros, nous vendons les 200 deux florins, qui ne « se montent pas tant (6). »

Anémond envoyait de Bâle à Farel tous les livres utiles qui y paraissaient ou qui y arrivaient d'Allemagne; c'était un écrit sur l'institution des ministres de l'Évangile, un autre sur l'éducation des enfants (7). Farel examinait ces ouvrages; il composait, traduisait ou faisait traduire en français, et il semblait être à la fois tout à l'action, et tout au travail de cabinet; Anémond pressait et soignait l'impression; et ces épîtres, ces prières, ces livres, toutes ces feuilles légères étaient les moyens de régénération du siècle. Tandis que la dissolution descendait du trône, et les ténèbres des marches de l'autel, ces écrits inaperçus répandaient seuls dans la nation des traits de lumière et des semences de sainteté.

Mais c'était surtout la Parole de Dieu que le marchand évangélique de Lyon demandait au nom de ses compatriotes. Ce peuple du seizième siècle, avide d'aliments intellectuels, devait recevoir dans sa propre langue ces monuments antiques des premiers âges du monde, où respire le souffle nouveau de l'humanité primitive, et ces saints oracles des temps évangéliques, où éclate la plénitude de la révélation de Christ. Vaugris écrivit à Farel : « Je « vous prie, s'il étoit possible qu'on fît translater « le Nouveau Testament, à quelque homme qui le « sût bien faire, ce seroit un grand bien pour le « pays de France, Bourgogne et Savoie. Et se il « faisoit besoin d'apporter une lettre françoise (ca- « ractères d'imprimerie), je la ferois apporter de « Paris ou de Lyon; et si nous en avons à Bâle qui « fût bonne, tant mieux vaudroit. »

Lefèvre avait déjà alors publié à Meaux, mais d'une manière détachée, les livres du Nouveau Testament en français. Vaugris demandait quelqu'un

(1) Quam sollicitè quotidianis precibus commendem. (Tossanus Farello, 2 septembre 1524. Manuscrit de Neuchâtel.)

(2) Opto enim Galliam Evangelicis voluminibus abundare. (Coctus Farello. Manuscrit de Neuchâtel.)

(3) Ut pecuniæ aliquid ad me mittant. (Ibid.)

(4) Ut prælâ multa erigere possimus. (Ibid.)

(5) An censes inveniri posse Lugduni, Meldæ, aut alibi in Galliis qui nos ad hæc juvare velint. (Coctus Farello. Ms. de Neuchâtel.)

(6) Vaugris à Farel; Bâle, 29 août 1524. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(7) Mitto tibi librum de instituendis ministris Ecclesiæ cum libro de instituendis pueris. (Coctus Farello, 2 sept. 1524. Ibid.)

qui revît le tout et en soignât une édition complète. Lefèvre s'en chargea et il la publia, comme nous l'avons déjà dit, le 12 octobre 1524. Un oncle de Vaugris, nommé Conrad, réfugié à Bâle, en fit aussitôt venir un exemplaire. Le chevalier de Coct se trouvant chez un ami, le 18 novembre, y vit le livre, et il en fut rempli de joie. « Hâtez-vous de le « faire réimprimer, dit-il, car je ne doute pas que « très-grand nombre ne s'en dépêche (1). »

Ainsi la Parole de Dieu était présentée à la France, en opposition aux traditions de l'Église, que Rome ne cesse encore de lui offrir. « Comment distinguer, « disaient les réformateurs, ce qui se trouve de « l'homme dans les traditions, de ce qui s'y trouve « de Dieu, sinon par les Écritures de Dieu? Les « sentences des Pères, les décrétales des chefs de « l'Église, ne peuvent être les règles de notre foi. « Elles nous montrent quel a été le sentiment de « ces anciens docteurs; mais la Parole seule nous « apprend quel est le sentiment de Dieu. Il faut « tout soumettre à l'Écriture. »

Voici le principal moyen par lequel ces écrits se répandaient. Farel et ses amis remettaient les livres saints à quelques merciers ou colporteurs, hommes simples et pieux, qui, chargés de leur précieux fardeau, s'en allaient de ville en ville, de village en village, de maison en maison, dans la Franche-Comté, la Lorraine, la Bourgogne et les provinces voisines, heurtant à toutes les portes. On leur livrait ces volumes à bas prix, « afin qu'ils prissent appé-« tit à les vendre (2). » Ainsi, dès 1524, il se trouvait à Bâle pour la France une société de Bibles, de colportage et de traités religieux. C'est une erreur de croire que ces travaux ne datent que de notre siècle; ils remontent, dans leur idée essentielle, non-seulement aux temps de la réformation, mais encore aux premiers âges de l'Église.

XIII

Progrès à Montbéliard. — Résistance et troubles. — Toussaint quitte Écolampade. — La journée du pont. — Mort d'Anémond. — Défaites successives.

L'attention que Farel donnait à la France ne le détournait pas des lieux où il vivait. Arrivé à Montbéliard vers la fin de juillet 1524, il y avait à peine répandu la semence, que, comme s'exprime Écolampade, les prémices de la moisson commençaient déjà à paraître. Farel, tout joyeux, l'écrivit à cet ami. « Il est facile, répondit le docteur de Bâle, de « faire entrer quelques dogmes dans les oreilles des « auditeurs; mais changer leur cœur est l'œuvre « de Dieu seul (3). »

Le chevalier de Coct, ravi de ces nouvelles, se rendit avec sa vivacité ordinaire chez Pierre Toussaint. « Je pars demain pour aller voir Farel, » dit-il précipitamment à Toussaint. Celui-ci, plus calme, écrivait à l'évangéliste de Montbéliard : « Prenez garde, disait-il à Farel; c'est une grande « cause que celle que vous soutenez; elle ne veut « pas être souillée par des conseils d'hommes. Les « puissants vous promettent leur faveur, leur se-« cours, des monts d'or... Mais se confier en ces « choses, c'est déserter Jésus-Christ et marcher « dans les ténèbres (4). » Toussaint terminait cette lettre quand le chevalier entra; celui-ci la prit et partit pour Montbéliard.

Il trouva toute la ville dans une grande agitation. Plusieurs des grands, effrayés, disaient en regardant dédaigneusement Farel : « Que nous veut ce « pauvre hère? Plût à Dieu qu'il ne fût jamais « venu! Il ne peut rester ici, car il nous perdrait « tous avec lui. » Ces seigneurs réfugiés à Montbéliard avec le duc craignaient que le bruit qui accompagnait partout la réformation attirant sur eux l'attention de Charles-Quint et de Ferdinand, ils ne fussent chassés de leur dernier asile. Mais c'était surtout le clergé qui résistait à Farel. Le gardien des franciscains de Besançon était accouru à Montbéliard et avait formé un plan de défense avec le clergé du lieu. Le dimanche suivant, Farel avait à peine commencé à prêcher, qu'on l'interrompit, l'appelant un menteur et un hérétique. Aussitôt toute l'assemblée fut en émoi. On se levait, on demandait silence. Le duc accourut, fit saisir le gardien et Farel, et ordonna au premier, ou de prouver ses accusations ou de les rétracter. Le gardien choisit ce dernier parti, et un rapport officiel fut publié sur toute cette affaire (5).

Cette attaque enflamma encore plus Farel; il crut dès lors devoir démasquer sans ménagement ces prêtres intéressés; et tirant le glaive de la Parole, il en frappa des coups vigoureux. Il était plus porté à imiter Jésus, quand il chassait du temple les vendeurs et les changeurs, et renversait leurs tables, que quand l'esprit prophétique lui rendait ce témoignage : « *Il ne conteste point, il ne crie point, on* « *n'entend point sa voix dans les rues.* » Écolampade fut effrayé. On trouvait en ces deux hommes

(1) Manuscrit du conclave de Neuchâtel.

(2) Vaugris à Farel. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(3) Animum autem immutare, divinum opus est. (Ecol. Epp., p. 200.)

(4) ... A quibus si pendemus, jam à Christo defecimus. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(5) Der christliche Handel zu Mumpelgard, verloffen mit gründlicher Wahrheit.

deux types parfaits de deux caractères diamétralement opposés, et pourtant tous deux dignes d'admiration. « Vous avez été envoyé, écrivit Écolampade à Farel, pour attirer doucement les hommes « à la vérité et non pour les y traîner avec violence, « pour évangéliser et non pour maudire. Les mé« decins ne se servent des amputations que lorsque « les applications sont inutiles. Comportez-vous en « médecin, et non en bourreau. Ce n'est pas assez « pour moi que vous soyez doux envers les amis de « la Parole, il vous faut encore gagner ses adver« saires. Si les loups sont chassés de la bergerie, « que les brebis du moins entendent la voix du « berger. Versez l'huile et le vin dans les blessures, « et conduisez-vous en évangéliste, et non en juge « et en tyran (1). »

Le bruit de ces travaux se répandait en France et en Lorraine, et l'on commençait à s'alarmer, à la Sorbonne et chez le cardinal, de cette réunion de réfugiés de Bâle et de Montbéliard. On eût voulu rompre une alliance inquiétante ; car l'erreur ne connaît pas de plus grands triomphes que d'attirer à elle quelque transfuge. Déjà Martial Mazurier et d'autres avaient procuré à la papauté gallicane la joie que donnent de honteuses défections ; mais si l'on parvenait à séduire l'un de ces confesseurs de Christ, réfugiés sur les bords du Rhin, qui avaient beaucoup souffert pour le nom du Seigneur, quelle victoire pour la hiérarchie pontificale! Elle dressa donc ses batteries, et ce fut au plus jeune qu'elle visa.

Le primicier, le cardinal de Lorraine et tous ceux qui se réunissaient aux cercles nombreux tenus chez ce prélat, déploraient le triste sort de ce Pierre Toussaint qui leur avait donné tant d'espérances. Il est à Bâle, disait-on, dans la maison même d'Écolampade, vivant avec l'un des chefs de l'hérésie! On lui écrivait avec ferveur et comme s'il se fût agi de le sauver de la condamnation éternelle. Ces lettres tourmentaient le pauvre jeune homme, d'autant plus qu'il ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître une affection qui lui était chère (2). L'un de ses parents, probablement le primicier lui-même, le sommait de se rendre à Paris, à Metz, ou en quelque lieu que ce fût au monde, pourvu que ce fût loin des Luthériens. Ce parent, qui savait tout ce que Toussaint lui devait, ne doutait pas qu'il n'obéît aussitôt à ses ordres ; aussi quand il vit ses efforts inutiles, son affection se changea-t-elle en une violente haine. En même temps cette résistance exaspéra contre le jeune réfugié toute sa famille et tous ses amis. On se rendit auprès de sa mère, qui était « sous la puissance du capuchon (3) ; » les prêtres l'entourèrent, l'effrayèrent, lui persuadèrent que son fils avait commis des actions que l'on ne pouvait dire qu'avec horreur. Alors cette mère désolée écrivit à son fils une lettre touchante, « pleine de « larmes, » dit-il, et où elle lui peignait d'une manière déchirante tout son malheur. « Ah! mal« heureuse mère, disait-elle, ah! fils dénaturé !... « maudit soit le sein qui t'a allaité, et maudit « soient les genoux qui t'ont reçu (4)! »

Le pauvre Toussaint était consterné. Que faire? Retourner en France, il ne le pouvait. Quitter Bâle pour se rendre à Zurich ou à Wittemberg, hors de la portée des siens ; il eût ainsi augmenté leur peine. Écolampade lui suggéra un terme moyen : « Quittez « ma maison, » lui dit-il (5). Il quitta en effet Écolampade, le cœur plein de tristesse, et alla demeurer chez un prêtre ignorant et obscur (6), bien propre à rassurer ses parents. Quel changement pour Toussaint! Ce n'était qu'à table qu'il rencontrait son hôte. Ils ne cessaient alors de débattre sur les choses de la foi ; mais, le repas fini, Toussaint courait de nouveau s'enfermer dans sa chambre, et là, seul, loin du bruit et des disputes, il étudiait avec soin la Parole de Dieu. « Le Seigneur m'est témoin, « disait-il, que je n'ai, dans cette vallée de larmes, « qu'un désir, celui de voir le règne du Christ se « répandre, en sorte que tous, d'une seule bouche, « glorifient Dieu (7). »

Une circonstance vint consoler Toussaint. Les ennemis de l'Évangile devenaient toujours plus forts dans Metz. Sur ses instances, le chevalier d'Esch partit, dans le courant de janvier de l'an 1525, pour fortifier les chrétiens évangéliques de cette ville ; il traversa les forêts des Vosges et arriva sur les lieux où Leclerc avait donné sa vie, apportant avec lui plusieurs livres dont l'avait fourni Farel (8).

Ce n'était pas seulement sur la Lorraine que les réfugiés français tournaient leurs regards. Le chevalier de Coct recevait des lettres de l'un des frères de Farel, qui lui dépeignaient, sous de sombres couleurs, l'état du Dauphiné. Il se gardait bien de les montrer, de peur d'épouvanter les faibles, et se contentait de demander à Dieu avec ardeur le secours

(1) Quod Evangelistam non tyrannicum legislatorem præstes. (Ecol. Epp., p. 206.)

(2) Me in dies divexari legendis amicorum litteris qui me... ab instituto remorari nituntur. (Tossanus Farello, 2 septemb. 1524. Manuscrit de Neuchâtel.)

(3) Jam capulo proxima. (Ibid.)

(4) Litteras ad me dedit plenas lacrymis quibus maledicit et uberibus quæ me lactarunt, etc... (Ibid.)

(5) Visum est Œcolampadio consultum... ut a se secederem. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(6) Utor domo cujusdam sacrificuli. (Ibid.)

(7) Ut Christi regnum quam latissimè pateat. (Ibid.)

(8) Qu'il s'en retourne à Metz, là où les ennemis de Dieu s'élèvent journellement contre l'Évangile. (Tossanus Farello, 17 décembre 1524. Manuscrit de Neuchâtel.)

de ses puissantes mains (1). En décembre 1524, un messager dauphinois, Pierre Verrier, chargé de commissions pour Farel et pour Anémond, arriva à cheval à Montbéliard. Le chevalier, avec sa vivacité habituelle, forma aussitôt le dessein de rentrer en France. « Si Pierre a apporté de l'argent, écrivit-« il à Farel, prenez-le ; si ledit Pierre me a porté « des lettres, ouvrez-les et en retenez le double et « puis les me envoyez. Néans moins ne vendez pas « le cheval, mais le retenez, car par aventure en « aurai à faire. Je serois d'opinion d'aller secrète-« ment en France par devers Jacobus Faber (Le-« fèvre) et Arandius. Escrivez-m'en votre advis (2). »

Tels étaient la confiance et l'abandon qui régnaient entre ces réfugiés : l'un ouvrait les lettres de l'autre et recevait son argent. Il est vrai que de Coct devait déjà trente-six écus à Farel, dont la bourse était toujours ouverte à ses amis. Il y avait plus de zèle que de sagesse dans le désir du chevalier de retourner en France. Il était d'un caractère trop imprudent pour ne pas s'exposer ainsi à une mort certaine. C'est ce que, sans doute, Farel lui fit comprendre. Il quitta Bâle et se retira dans une petite ville, où il avait « grande espérance d'avoir le langage ger-« main, Dieu aidant (3). »

Farel continuait à évangéliser Montbéliard. Son esprit s'aigrissait en lui-même, en considérant que la majorité du peuple de cette ville était entièrement adonnée au culte des images. C'était, suivant Farel, l'antique idolâtrie du paganisme qui se renouvelait.

Cependant les exhortations d'Écolampade, et la crainte de compromettre la vérité, l'eussent peut-être longtemps retenu, sans une circonstance imprévue. Un jour, vers la fin de février (c'était la fête de saint Antoine), Farel marchait près des bords d'une petite rivière qui traverse la ville au-dessous du rocher élevé que la citadelle domine, lorsque, arrivé sur le pont, il rencontra une procession qui s'avançait, récitant des prières à saint Antoine, et ayant en tête deux prêtres avec l'image de ce saint. Farel se trouvait ainsi tout à coup face à face de ces superstitions, sans pourtant les avoir cherchées. Il se livra alors dans son âme un violent combat. Cédera-t-il ? se cachera-t-il ? Mais ne serait-ce pas une lâche infidélité ? Ces images mortes, portées sur les épaules de prêtres ignorants, font bouillonner son cœur... Farel s'avance avec hardiesse, enlève des bras des prêtres la châsse du saint ermite et la jette du haut du pont dans la rivière. Puis, se tournant vers le peuple étonné, il s'écrie : « Pauvres idolâtres, ne lairrez-vous (laisserez-vous) « jamais votre idolâtrie (4) ? »

Les prêtres et le peuple s'arrêtent consternés. Une crainte religieuse semble enchaîner la multitude. Mais bientôt cette stupeur cesse. « L'image se noie, » s'écrie quelqu'un de la foule ; et alors à l'immobilité et au silence succèdent des transports et des cris de fureur. La foule veut se précipiter sur le sacrilége qui vient de jeter à l'eau l'objet de son adoration. Mais Farel, nous ne savons comment, échappe à sa colère (5).

On peut, nous le comprenons, regretter que le réformateur se soit laissé entraîner à cette action, qui arrêta plutôt la marche de la vérité. Nul ne doit se croire en droit d'attaquer par violence ce qui est d'institution publique. Cependant, il y a quelque chose de plus noble dans le zèle du réformateur, que dans cette froide prudence, si commune, qui recule devant le moindre péril et craint de faire le moindre sacrifice à l'avancement du règne de Dieu. Farel n'ignorait pas qu'il s'exposait ainsi au danger de perdre la vie comme Leclerc. Mais le témoignage que lui rendait sa conscience de ne chercher que la gloire de Dieu, l'éleva au-dessus de toutes les craintes.

Après la journée du pont, qui est un trait si caractéristique de l'histoire de Farel, le réformateur fut contraint de se cacher et bientôt après de quitter la ville. Il se réfugia à Bâle auprès d'Écolampade ; mais il eut toujours pour Montbéliard l'affection qu'un serviteur de Dieu ne manque jamais de ressentir pour les prémices de son ministère (6).

Une triste nouvelle attendait Farel à Bâle. S'il était fugitif, Anémond de Coct, son ami, était grièvement malade. Farel lui envoya aussitôt quatre écus d'or ; mais une lettre écrite le 25 mars par Oswald Myconius, lui annonça la mort du chevalier. « Vivons, lui écrivait Oswald, de manière à ce que « nous entrions dans le repos, où nous espérons que « l'esprit d'Anémond est déjà entré (7). »

Ainsi Anémond, jeune encore, plein d'activité, plein de force, désireux de tout entreprendre pour évangéliser la France, et qui valait à lui seul toute une armée, descendait dans une tombe prématurée. *Les voies de Dieu ne sont point nos voies.* Il n'y

(1) Accepi ante horam à fratre tuo epistolam quam hic nulli manifestavi ; terrentur enim infirmi. (Coctus Farello, 2 sept. 1524.)

(2) Coct à Farel, décembre 1524. (Manuscrit de Neuchâtel.)

(3) Coct à Farel, janvier 1525. (Ibid.)

(4) Revue du Dauphiné, tome II, p. 38. — Manuscrit de Choupard.

(5) M. Kirchhofer, dans sa Vie de Farel, donne cet événement comme une tradition qui n'est pas certaine ; mais il est raconté par des écrivains protestants même, et il me paraît tout à fait en accord avec le caractère de Farel et les craintes d'Écolampade. Il faut reconnaître les faiblesses des réformateurs.

(6) Ingens affectus, qui me cogit Mumpelgardum amare. (Farelli Epp.)

(7) Quo Anemundi spiritum jam pervenisse speramus. (Myconius Farello, Manuscrit de Neuchâtel.)

avait pas longtemps que, près de Zurich aussi, un autre chevalier, Ulrich de Hütten, était venu rendre le dernier soupir. On trouve quelques rapports de caractère entre le chevalier allemand et le chevalier français ; mais la piété et les vertus chrétiennes du Dauphinois le placent bien au-dessus du spirituel et intrépide ennemi du pape et des moines.

Peu après la mort d'Anémond, Farel, ne pouvant rester à Bâle d'où il avait été autrefois banni, se rendit à Strasbourg auprès de ses amis Capiton et Bucer.

Ainsi, à Montbéliard et à Bâle, comme à Lyon, des coups étaient portés dans les rangs de la réforme. Parmi les combattants les plus dévoués, les uns étaient enlevés par la mort, les autres par la persécution ou l'exil. En vain les soldats de l'Évangile tentaient-ils de tous côtés l'assaut; partout ils étaient repoussés. Mais si les forces qu'ils avaient concentrées, d'abord à Meaux, puis à Lyon, ensuite à Bâle, étaient successivement dissipées, il restait çà et là des combattants qui, en Lorraine, à Meaux, à Paris même, luttaient plus ou moins ouvertement, pour maintenir en France la Parole de Dieu. Si la réformation voyait ses masses enfoncées, il lui demeurait des soldats isolés. C'était contre eux que la Sorbonne et le parlement allaient diriger leur colère. On voulait qu'il ne restât rien sur le sol de la France, de ces hommes généreux qui avaient entrepris d'y planter l'étendard de Jésus-Christ; et des malheurs inouïs semblèrent se conjurer alors avec les ennemis de la réforme, et leur prêter main-forte pour achever leur œuvre.

XIV

François pris à Pavie. — Réaction contre la réforme. — Louise consulte la Sorbonne. — Commission contre les hérétiques. — Briçonnet décrété. — Appel au parlement assemblé. — Chute. — Rétractation. — Lefèvre accusé. — Condamnation et fuite. — Lefèvre à Strasbourg. — Louis de Berquin incarcéré. — Érasme attaqué. — Schuch à Nancy. — Son martyre. — Lutte avec Caroli. — Tristesse de Pavanne. — Son bûcher. — Un ermite chrétien. — Concours à Notre-Dame.

Pendant les derniers temps du séjour de Farel à Montbéliard, de grandes choses s'étaient en effet passées sur la scène du monde. Les généraux de Charles-Quint, Lannoy et Pescaire, ayant quitté la France à l'approche de François Ier, ce prince avait passé les Alpes et était venu faire le blocus de Pavie. Le 24 février 1525, Pescaire l'avait attaqué. Bonnivet, la Trémouille, la Palisse, Lescure s'étaient fait tuer près du roi. Le duc d'Alençon, époux de Marguerite, premier prince du sang, s'était enfui avec l'arrière-garde et était allé mourir de honte et de douleur à Lyon ; et François, renversé de son cheval, avait remis son épée à Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, qui la reçut un genou en terre. Le roi de France était prisonnier de l'Empereur. La captivité du roi parut le plus grand des malheurs. « De « toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et « la vie, » écrivit le roi à sa mère. Mais personne ne ressentit une douleur plus vive que Marguerite. La gloire de son pays compromise, la France sans monarque, exposée aux plus grands dangers, son frère bien-aimé captif de son superbe adversaire, son mari déshonoré et mort... que d'amertumes !... Mais elle avait un consolateur; et tandis que son frère répétait, pour se consoler : « Tout est perdu, « fors l'honneur ! » elle pouvait dire :

« Fors Jésus seul, mon frère, fils de Dieu (1) ! »

La France, les princes, le parlement, le peuple étaient dans la consternation. Bientôt, comme dans les trois premiers siècles de l'Église, on imputa aux chrétiens la calamité qui affligeait la patrie; et de toutes parts des voix fanatiques demandèrent du sang, afin d'éloigner de plus grandes infortunes. Le moment était donc favorable; il ne suffisait pas d'avoir débusqué les chrétiens évangéliques des trois fortes positions qu'ils avaient prises, il fallait profiter de l'effroi du peuple, battre le fer pendant qu'il était chaud, et faire table rase, dans tout le royaume, de cette opposition qui devenait si redoutable à la papauté.

A la tête de cette conjuration, de ces clameurs, se trouvaient Beda, Duchesne et Lecouturier. Ces irréconciliables ennemis de l'Évangile se flattaient d'obtenir facilement de la terreur publique les victimes qu'on leur avait jusqu'alors refusées. Ils mirent aussitôt tout en œuvre, conversations, prédications fanatiques, plaintes, menaces, écrits diffamatoires, pour exciter la colère de la nation et surtout celle des chefs. Ils jetaient feu et flammes contre leurs adversaires et les couvraient des plus flétrissantes injures (2). Tous les moyens leur étaient bons ; ils prenaient çà et là quelques paroles, laissaient de côté ce qui pouvait expliquer la sentence citée, substituaient leurs propres expressions à celles des docteurs qu'ils inculpaient, et omettaient ou ajoutaient, selon le besoin qu'ils avaient de noircir leurs adversaires (3). C'est le témoignage d'Érasme lui-même.

(1) Les Marguerites de la Marguerite, I, p. 29.

(2) Plus quam scurrilibus conviciis debacchantes... (Er. Francisco Regi, p. 1108.)

(3) Pro meis verbis, supponit sua, prætermittit, addit... (Er. Francisco Regi, 887.)

Rien n'excitait leur colère comme la doctrine fondamentale du christianisme et de la réformation, le salut par la grâce. « Quand je vois, disait Beda, « ces trois hommes, doués du reste d'un génie si « pénétrant, Lefèvre, Érasme, Luther, s'unir pour « conspirer contre les œuvres méritoires et pour « placer tout le poids du salut dans la foi seule (1), « je ne m'étonne plus que des milliers d'hommes, « séduits par ces doctrines, en viennent à dire : « Pourquoi jeûnerais-je et martyriserais-je mon « corps? — Bannissons de la France cette doctrine « odieuse de la grâce. Il y a, dans cette négligence « des mérites, une funeste tromperie du diable. »

Ainsi le syndic de la Sorbonne s'efforçait de combattre la foi. Il devait trouver pour appuis une cour débauchée et une autre partie de la nation, plus respectable, mais qui n'est pas moins opposée à l'Évangile. Je veux parler de ces hommes graves, d'une morale sévère, mais qui, livrés à l'étude des lois et des formes juridiques, ne voient dans le christianisme qu'une législation; dans l'Église, qu'une police morale; et qui, ne pouvant faire entrer dans les idées de la jurisprudence qui les absorbent, les doctrines de l'incapacité spirituelle de l'homme, de la naissance nouvelle, de la justification par la foi, les regardent comme des imaginations fantastiques, dangereuses aux mœurs publiques et à la prospérité de l'État. Cette tendance hostile à la doctrine de la grâce se manifesta au seizième siècle par deux excès bien différents; en Italie et en Pologne, par la doctrine de Socin, issu d'une illustre famille de jurisconsultes de Sienne; et en France, par les arrêts persécuteurs et les bûchers du parlement.

Le parlement, en effet, méprisant les grandes vérités de l'Évangile que les réformateurs annonçaient, et se croyant obligé de faire quelque chose en une si accablante calamité, adressa à Louise de Savoie de vives remontrances sur la conduite du gouvernement à l'égard de la nouvelle doctrine. « L'hérésie, dit-il, a levé la tête au milieu de nous, « et le roi, en ne faisant point dresser des écha-« fauds pour elle, a attiré sur le royaume la colère « du ciel. »

En même temps les chaires retentissaient de plaintes, de menaces, de malédictions; on demandait des peines promptes et éclatantes. Martial Mazurier se distinguait parmi les prédicateurs de Paris; et, cherchant à faire oublier par sa violence ses anciennes liaisons avec les partisans de la réforme, déclamait contre « les disciples cachés de Luther. « Connaissez-vous, s'écriait-il, la promptitude de ce « poison? En connaissez-vous la force? Ah! trem-« blons pour la France! car il agit avec une incon-« cevable activité, et en peu de temps il peut donner « la mort à des milliers d'âmes (2). »

Il n'était pas difficile d'exciter la régente contre les partisans de la réforme. Sa fille Marguerite, les premiers personnages de la cour, Louise de Savoie elle-même, Louise toujours si dévouée au pontife romain, étaient désignés par quelques fanatiques comme favorisant Lefèvre, Berquin et les autres novateurs. N'avait-elle pas lu leurs petits écrits et leurs traductions de la Bible? La mère du roi voulait se laver de soupçons si outrageants. Déjà elle avait envoyé son confesseur à la Sorbonne, pour demander à cette compagnie par quels moyens on pouvait extirper l'hérésie. « La détestable doctrine « de Luther, avait-elle fait dire à la faculté, gagne « chaque jour de nouveaux adhérents. » La faculté avait souri en recevant un tel message. Auparavant, on n'avait pas voulu écouter ses représentations, et on venait à cette heure la prier humblement de donner un conseil en cette affaire. Elle tenait enfin en ses mains cette hérésie qu'elle désirait depuis si longtemps étouffer. Elle chargea Noël Beda de répondre aussitôt à la régente. « Puisque les sermons, « les disputes, les livres que nous avons si souvent « opposés à l'hérésie, dit le fanatique syndic, ne « parviennent point à l'arrêter, il faut prohiber par « une ordonnance tous les écrits des hérétiques; « et si ces moyens ne suffisent pas encore, il faut « employer la force et la contrainte contre la *per-« sonne* même de ces faux docteurs; car ceux qui « résistent à la lumière doivent être subjugués par « les *supplices* et par la *terreur* (3). »

Mais Louise n'avait pas même attendu cette réponse. A peine François I[er] était-il tombé dans les mains de Charles-Quint, qu'elle avait écrit au pape pour lui demander sa volonté à l'égard des hérétiques. Il était important pour la politique de Louise de s'assurer la faveur d'un pontife qui pouvait soulever l'Italie contre le vainqueur de Pavie, et elle était prête à se le concilier au prix d'un peu de sang français. Le pape, charmé de pouvoir sévir, dans le royaume très-chrétien, contre une hérésie qu'il ne pouvait arrêter ni en Suisse, ni en Allemagne, ordonna aussitôt que l'on introduisît l'inquisition en France, et adressa un bref au parlement. En même temps, Duprat, que le pontife avait fait cardinal, et auquel il avait donné l'archevêché de Sens et une riche abbaye, cherchait à répondre aux

(1) Cum itaque cerneram tres istos... uno animo in opera meritoria conspirasse. (Natalis Bedæ Apologia adversus clandestinos Lutheranos, fol. 41.)

(2) Mazurius contra occultos Lutheri discipulos declamat, ac recentis veneni celeritatem vimque denunciat. (Launoi, regii Navarræ gymnasii Historia, p. 621.)

(3) Histoire de l'Université, par Crévier, V, p. 196.

bienfaits de la cour de Rome, en déployant contre les hérétiques une haine infatigable. Ainsi le pape, la régente, les docteurs de la Sorbonne, le parlement, le chancelier, la partie ignorante et fanatique de la nation, tout conspirait ensemble et à la fois à la ruine de l'Évangile et à la mort de ses confesseurs.

Ce fut le parlement qui commença. Il ne fallait rien moins que le premier corps de la nation pour entrer en campagne contre cette doctrine; et d'ailleurs n'était-ce pas son affaire, puisque le salut public y était intéressé? Le parlement donc, « porté « d'un saint zèle et ferveur contre ces nouveau- « tés (1), ordonna, par un arrêt, que l'évêque de « Paris et autres évêques seraient tenus bailler vi- « cariat à MM. Philippe Pot, président aux en- « quêtes, et André Verjus, conseiller, et à MM. Guil- « laume Duchesne et Nicolas Leclerc, docteurs en « théologie, pour faire et parfaire le procès de « ceux qui se trouveraient entachés de la doctrine « de Luther.

« Et afin qu'il parût que ces messieurs les com- « missaires travaillaient plutôt de l'autorité de l'É- « glise que du parlement, il plut à Sa Sainteté en- « voyer son bref (20 mai 1525), qui approuvait « lesdits commissaires nommés.

« Ensuite de ce, tous ceux qui étaient déclarés « luthériens par l'évêque ou juges d'Église à ce dé- « putés, étaient livrés au bras séculier; c'est à savoir « audit parlement, lequel, pour ce, les condamnait « d'être brûlés tout vifs (2). »

Ainsi parle un manuscrit du temps.

Telle fut la terrible commission d'enquête nommée pendant la captivité de François Ier contre les chrétiens évangéliques de France, pour cause de salut public. Elle était composée de deux laïques et de deux ecclésiastiques, et l'un de ces derniers était Duchesne : après Beda, le plus fanatique des docteurs de la compagnie. On avait eu la pudeur de ne pas y placer leur chef, mais son influence n'en était que plus assurée.

Ainsi, la machine était montée; ses ressorts étaient bien préparés; chaque coup qu'elle porterait donnerait la mort. Il s'agissait de savoir contre qui on dirigerait la première attaque. Beda, Duchesne, Leclerc, assistés de MM. Philippe Pot, président, et André Verjus, conseiller, délibérèrent entre eux sur cette importante question. N'y avait-il pas le comte de Montbrun, l'ancien ami de Louis XII, l'ex-ambassadeur à Rome, Briçonnet, évêque de Meaux? Le comité du salut public, assemblé à Paris en 1525, pensait qu'en commençant par un homme si haut placé, on serait sûr de répandre la terreur dans tout le royaume. Cette raison était suffisante, et ce vénérable évêque fut décrété d'accusation.

Loin de se laisser épouvanter par la persécution de 1523, Briçonnet avait persisté, ainsi que Lefèvre, dans son opposition aux superstitions populaires. Plus sa place dans l'Église et dans l'État était éminente, plus aussi son exemple était funeste, et plus il était nécessaire d'obtenir de lui une éclatante rétractation, ou de le frapper d'un coup plus éclatant encore. La commission d'enquête s'empressa de recueillir les charges qui lui étaient contraires. Elle constata l'accueil bienveillant que l'évêque avait fait aux hérétiques; elle établit que huit jours après que le gardien des cordeliers avait prêché dans l'église de Saint-Martin de Meaux, conformément aux instructions de la Sorbonne, pour y rétablir la saine doctrine, Briçonnet lui-même était monté en chaire, l'avait réfuté, et avait traité l'orateur et les autres cordeliers ses confrères de cafards, de faux prophètes et d'hypocrites; et que, non content de cet affront public, il avait fait décréter le gardien d'ajournement personnel, par son official (3)... Il paraîtrait même, d'après un manuscrit du temps, que l'évêque aurait été bien plus loin encore, et que, en automne 1524, accompagné de Lefèvre d'Étaples, il aurait parcouru pendant trois mois son diocèse, et brûlé toutes les images, excepté le crucifix. Une action si hardie, qui montrerait dans Briçonnet beaucoup d'audace à côté de beaucoup de timidité, ne peut, si elle est vraie, faire reposer sur lui le blâme attaché à d'autres destructeurs d'images; car il était chef de l'Église où il réformait ces superstitions, et il agissait dans le cercle de ses droits et de ses devoirs (4).

Quoi qu'il en soit, Briçonnet devait être assez coupable aux yeux des ennemis de l'Évangile. Il ne s'était pas seulement attaqué à l'Église en général; il s'en était pris à la Sorbonne elle-même, à cette compagnie dont la loi suprême était sa propre gloire

(1) De la religion catholique en France, par de Lezeau, manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris.

(2) Le manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, dont j'ai tiré ce fragment, porte le nom de Lezeau, mais sur le catalogue celui de Lefèbre.

(3) Histoire de l'Université, par Crevier, V, p. 204.

(4) Il se trouve, dans la bibliothèque des pasteurs de Neuchâtel, une lettre de Sebville, où on lit le passage suivant : « Je te no- « tifie que l'évêque de Meaux en Brie près Paris, *cum Jacobo* « *Fabro Stapulensi*, depuis trois mois, en visitant l'évêché, ont « brûlé *actu* toutes les images, réservé le crucifix, et sont per- « sonnellement ajournés à Paris, à ce mois de mars venant, « pour répondre *coram supremâ curiâ et universitate.* » J'incline assez à croire ce fait authentique, quoique Sebville ne fût pas sur les lieux, et que ni Mezeray, ni Daniel, ni Maimbourg n'en parlent. Ces auteurs catholiques romains, qui sont très-brefs, ont pu avoir d'ailleurs des motifs de le passer sous silence, vu l'issue du procès, et la nouvelle de Sebville concorde du reste avec tous les faits qui nous sont connus. Néanmoins la chose est douteuse.

et sa conservation. Aussi fut-elle dans la joie, en apprenant l'enquête dirigée contre son adversaire; et l'un des plus célèbres avocats du temps, Jean Bochart, soutenant devant le parlement la charge contre Briçonnet, s'écria en haussant la voix : « Contre la Faculté, ne l'évêque de Meaux, ne autre « particulier ne peut lever la tête et ouvrir la bou- « che. Et n'est la Faculté sujette pour aller dispu- « ter, porter et alléguer ses raisons devant ledit « évêque, qui ne doit point résister à la sagesse de « cette sainte compagnie, laquelle il doit estimer « être aidée de Dieu (1). »

En conséquence de cette réquisition, le parlement rendit un arrêt, le 3 octobre 1525, par lequel, après avoir décrété prise de corps contre tous ceux qui lui étaient signalés, il ordonna que l'évêque serait interrogé par maîtres Jacques Ménager et André Verjus, conseillers de la cour, sur les faits dont il était accusé (2).

Cet arrêt du parlement consterna l'évêque. Briçonnet, ambassadeur de deux rois à Rome, Briçonnet, évêque et prince, l'ami de Louis XII et de François Ier, devait aller subir l'interrogatoire de deux conseillers de la cour... Lui qui avait espéré que Dieu allumerait dans le cœur du roi, de sa mère, de sa sœur, un feu qui se communiquerait à tout le royaume, il voyait le royaume se tourner contre lui pour éteindre la flamme qu'il avait reçue du ciel. Le roi est prisonnier, sa mère marche à la tête des ennemis de l'Évangile, et Marguerite, effrayée des malheurs qui ont fondu sur la France, n'ose détourner les coups qui vont tomber sur ses plus chers amis, et tout premièrement sur ce père spirituel qui l'a si souvent consolée; ou, si elle l'ose, elle ne le peut. Récemment encore elle écrivait à Briçonnet, dans une lettre pleine de pieux épanchements : « Oh ! que le pauvre cœur mort puisse sen- « tir quelque étincelle de l'amour, en quoy je le « désire brusler en cendre (3). »... Mais maintenant c'était à la lettre qu'il s'agissait d'être brûlé en cendre. Ce langage mystique n'était plus de saison; il fallait, si l'on voulait confesser sa foi, braver l'échafaud. Le pauvre évêque, qui avait tant espéré de voir une réforme évangélique se répandre peu à peu et doucement dans les esprits, était effrayé et tout tremblant, en voyant qu'il fallait, à cette heure, l'acheter au prix de la vie. Jamais peut-être cette terrible pensée ne lui était venue, et il reculait devant elle avec angoisse et avec effroi.

Cependant Briçonnet avait encore un espoir : qu'on lui permette de paraître devant toutes les chambres du parlement assemblées, ainsi que cela est dû à un personnage de son rang, et dans cette cour auguste et nombreuse il trouvera, il en est sûr, des cœurs généreux qui comprendront sa voix et prendront sa défense. Il supplia donc la cour de lui faire cette grâce; mais ses ennemis avaient aussi compris quelle pouvait être l'issue d'une telle audience. N'avait-on pas vu Luther, comparaissant à Worms devant la diète germanique, ébranler les cœurs les mieux affermis? Attentifs à éloigner toute chance de salut, ils travaillèrent si bien que le parlement refusa à Briçonnet cette faveur par un arrêt du 25 octobre 1525, qui confirma le premier (4).

Voilà donc l'évêque de Meaux renvoyé comme le prêtre le plus obscur devant maîtres Jacques Ménager et André Verjus. Ces deux jurisconsultes, instruments dociles de la Sorbonne, ne sauraient être ébranlés par les hautes considérations auxquelles la chambre entière eût pu être sensible; ce sont des hommes positifs : l'évêque a-t-il été ou non en désaccord avec la compagnie? Voilà tout ce qu'ils demandent. La condamnation de Briçonnet est donc assurée.

Tandis que le glaive était ainsi suspendu par le parlement sur la tête de l'évêque, les moines, les prêtres et les docteurs ne perdaient pas leur temps; ils comprenaient qu'une rétractation de Briçonnet servirait mieux leurs intérêts que son supplice même. Sa mort enflammerait tous ceux qui partageaient sa foi; mais son apostasie les jetterait dans un profond découragement. A l'œuvre donc ! On le visitait, on le pressait. Martial Mazurier surtout s'efforçait de le faire tomber, comme il était tombé lui-même. Il ne manquait pas de raisons qui pouvaient paraître spécieuses à Briçonnet. Voulait-il donc perdre sa place? Ne pouvait-il pas, en restant dans l'Église, se servir de son influence sur le roi et sur la cour pour faire un bien dont il était impossible de prévoir l'étendue? Que deviendraient ses anciens amis, quand il ne serait plus au pouvoir? Combien sa résistance ne compromettrait-elle pas une réforme, qui, pour être salutaire et durable, doit s'opérer par l'influence légitime du clergé ! Que d'âmes il heurterait en résistant à l'Église ! que d'âmes il attirerait, au contraire, en cédant!... On veut, comme lui, une réforme. Tout s'y achemine insensiblement; à la cour, à la ville, dans les provinces, partout on avance... et il irait de gaieté de cœur anéantir un si bel avenir!... Au fond, on ne lui demandait pas le sacrifice de sa doctrine, mais seulement de se soumettre à l'ordre établi dans l'Église. Était-ce bien quand la France était accablée sous

(1) Hist. de l'Université, par Crevier, V, p. 204.

(2) Maimbourg. Histoire du calv., p. 14.

(3) Manuscrit de la Bibliothèque Royale. S. F., n° 337.

(4) Maimbourg. Histoire du calv., p. 15.

tant de revers, qu'il fallait lui susciter encore de nouveaux troubles? « Au nom de la religion, au « nom de la patrie, au nom de vos amis, au nom « de la réformation elle-même, cédez ! » lui disait-on. C'est par de tels sophismes que se perdent les plus belles causes.

Cependant chacune de ces paroles faisait quelque impression sur l'esprit de l'évêque. Le Tentateur, qui voulut faire tomber Jésus dans le désert, se présentait ainsi à lui sous des formes spécieuses ; et au lieu de s'écrier comme son Maître : « Arrière de moi, « Satan ! » il écoutait, accueillait, pesait ces discours. Dès lors c'en était fait de sa fidélité.

Briçonnet n'avait jamais été tout entier, comme un Farel ou un Luther, dans le mouvement qui régénérait alors l'Église ; il y avait en lui une certaine tendance mystique qui affaiblit les âmes et leur ôte cette fermeté et ce courage que donne une foi uniquement appuyée sur la Parole de Dieu. La croix qu'il fallait prendre pour suivre Jésus-Christ était trop pesante (1). Ébranlé, effrayé, étourdi, hors de sens (2), il chancela, il heurta contre la pierre que l'on posait artificieusement sur sa route... il tomba, et au lieu de se jeter dans les bras de Jésus-Christ, il se jeta dans ceux de Mazurier (3), et souilla par une honteuse palinodie la gloire d'une belle fidélité (4).

Ainsi tomba Briçonnet, l'ami de Lefèvre et de Marguerite ; ainsi le premier soutien de l'Évangile en France renia la bonne nouvelle de la grâce, dans la coupable pensée que s'il lui demeurait fidèle, il perdrait son influence sur l'Église, sur la cour et sur la France. Mais ce qu'on lui présentait comme le salut de son pays, devint peut-être sa ruine. Que fût-il arrivé, si Briçonnet avait eu le courage d'un Luther? Si l'un des premiers évêques de France, cher au roi, cher au peuple, était monté sur l'échafaud et y avait, comme les petits selon le monde, scellé par une confession courageuse et une mort chrétienne la vérité de l'Évangile, la France ne se fût-elle pas émue, et le sang de l'évêque de Meaux devenant, comme celui des Polycarpe et des Cyprien, une semence de l'Église, n'eût-on pas vu ces contrées, si illustres à tant d'égards, sortir, dès le seizième siècle, des longues ténèbres spirituelles où elles sont encore retenues ?

Briçonnet subit, pour la forme, l'interrogatoire devant maîtres Jacques Ménager et André Verjus, lesquels déclarèrent qu'il s'était suffisamment justifié du crime qu'on lui imputait. Puis il fut réduit à pénitence, et assembla un synode où il condamna les livres de Luther, rétracta tout ce qu'il avait enseigné de contraire à la doctrine de l'Église, rétablit l'invocation des saints, s'efforça de ramener ceux qui avaient abandonné le culte de Rome, et voulant ne laisser aucun doute sur sa réconciliation avec le pape et la Sorbonne, célébra, la veille de la Fête-Dieu, un jeûne solennel, et ordonna de pompeuses processions, dans lesquelles il parut lui-même, y donnant des gages de sa foi par sa magnificence et par toutes sortes de dévotions (5).

Briçonnet est peut-être l'exemple de chute le plus illustre que la réformation présente. Nulle part, on ne vit un homme engagé si avant dans la réforme et si sincèrement pieux, tourner aussi brusquement contre elle. Cependant, il faut bien comprendre et son caractère et sa chute. Briçonnet fut, du côté de Rome, ce que fut Lefèvre du côté de la réformation. Ce sont deux personnages de juste-milieu, qui n'appartiennent proprement à aucun des deux partis ; mais l'un est du centre droit et l'autre du centre gauche. Le docteur d'Étaples penche vers la Parole, tandis que l'évêque de Meaux penche vers la hiérarchie ; et quand ces deux hommes qui se touchent doivent se décider, l'un se range avec Rome et l'autre avec Jésus-Christ. Au reste, on ne peut croire que Briçonnet ait été entièrement infidèle aux convictions de sa foi ; jamais les docteurs romains n'ont eu en lui une pleine confiance, même après ses rétractations. Mais il fit comme plus tard l'évêque de Cambrai, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance ; il crut pouvoir se soumettre extérieurement au pape, tout en demeurant intérieurement soumis à la Parole divine. C'est là une faiblesse incompatible avec les principes de la réformation. Briçonnet fut l'un des chefs de l'école mystique ou quiétiste en France ; et l'on sait que l'un de ses premiers principes a toujours été de s'accommoder à l'Église où l'on se trouve, quelle qu'elle puisse être.

La chute coupable de Briçonnet retentit dans le cœur de ses anciens amis, et fut le triste avant-coureur de ces déplorables apostasies que l'esprit du monde obtint si souvent en France, dans un autre siècle. Ce personnage, qui semblait tenir en main les rênes de la réforme, était brusquement jeté hors du char ; et la réforme devait dès lors poursuivre son cours en France, sans chef, sans conducteur humain, dans l'humilité et l'obscurité. Mais les disciples de l'Évangile levèrent la tête et regardèrent dès lors avec une foi encore plus ferme à ce chef céleste, dont ils connaissaient l'inébranlable fidélité.

(1) Crucis statim oblatæ terrore perculsus. (Bezæ Icones.)

(2) Dementatus. (Ibid.)

(3) Ut episcopus etiam desisteret suis consiliis effecit. (Launoi, regii Navarræ gymnasii hist., p. 621.)

(4) Nisi turpi palinodiâ gloriam hanc omnem ipse sibi invidisset. (Bezæ Icones.)

(5) Mézeral, II, p. 981. Daniel, V, p. 644. Moréri, article Briçonnet.

La Sorbonne triomphait ; un grand pas était fait vers l'anéantissement de la réformation en France ; il fallait, sans plus tarder, courir à une autre victoire. Lefèvre était le premier après Briçonnet. Aussi Beda avait-il immédiatement dirigé contre lui ses attaques, en publiant contre cet illustre docteur un livre où l'on trouvait des calomnies si grossières, que « des cordonniers et des forgerons, dit « Érasme, eussent pu les montrer au doigt. » Ce qui excitait surtout sa colère, c'était cette doctrine de la justification par la foi que Lefèvre avait le premier proclamée dans la chrétienté. C'était le point auquel Beda revenait sans cesse, l'article qui, selon lui, renversait l'Église. « Quoi ! disait-il, Lefè« vre affirme que quiconque place en lui-même la « force de son salut, périra, tandis que quiconque, « se dépouillant de toutes ses forces, se jette uni« quement dans les bras de Jésus-Christ, sera « sauvé... Oh! quelle hérésie que de prêcher ainsi « l'impuissance des mérites!... Quelle erreur infer« nale! quelle pernicieuse tromperie du démon! « Opposons-nous-y de tout notre pouvoir (1). »

Aussitôt on dirigea contre le docteur d'Étaples cette machine à persécution, qui produisait la rétractation ou la mort; et déjà l'on espérait de voir Lefèvre partager le sort du pauvre cardeur Leclerc, ou celui de l'illustre évêque Briçonnet. Son procès fut bientôt instruit; et un décret du parlement, du 28 août 1525, condamna neuf propositions tirées de ses commentaires sur les Évangiles, et rangea les saintes Écritures traduites par lui, au nombre des livres défendus (2).

Ce n'était que le prélude. Le savant docteur le comprit. Dès les premiers signes de persécution, il avait senti qu'en l'absence de François I[er], il succomberait aux attaques de ses ennemis, et que le moment était venu d'accomplir ce commandement du Seigneur : *Quand ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre* (3). Lefèvre quitta Meaux, où, depuis la chute de l'évêque, il était d'ailleurs abreuvé d'amertume et voyait toute son activité paralysée; et s'éloignant de ses persécuteurs, il secoua contre eux la poussière de ses pieds, « non pour « leur souhaiter aucun mal, mais comme un signe « des maux qui les attendent ; car, dit-il quelque « part, de même que cette poussière est secouée « de nos pieds, de même ils sont secoués de la face « du Seigneur (4). »

Les persécuteurs avaient manqué leur victime ; mais ils s'en consolèrent en pensant que la France était du moins délivrée du père des hérétiques.

Lefèvre, fugitif, arriva sous un nom emprunté à Strasbourg; aussitôt il s'y joignit franchement aux amis de la réformation ; et quelle joie ce dut être pour lui d'entendre enseigner publiquement cet Évangile qu'il avait le premier pressenti dans l'Église. Voilà sa foi! C'était bien cela qu'il avait voulu dire! Il lui semblait naître une seconde fois à la vie chrétienne. Gérard Roussel, un de ces hommes évangéliques, qui, comme le docteur d'Étaples, ne parvinrent pas cependant à une entière émancipation, avait, ainsi que lui, dû quitter la France. Ils suivaient ensemble les enseignements de Capiton et de Bucer (5); ils avaient avec ces fidèles docteurs des entretiens particuliers (6), et le bruit se répandait même qu'ils avaient été envoyés à cet effet par Marguerite, sœur du roi (7). Mais l'adoration des voies de Dieu occupait Lefèvre plus que la polémique. Portant ses regards sur la chrétienté, plein d'étonnement à la vue des grandes choses qui s'y passaient, ému de reconnaissance et le cœur plein d'attente, il tombait à genoux et priait le Seigneur de « parfaire ce qu'il voyait pour lors commencer (8). »

Une grande joie surtout l'attendait à Strasbourg ; son disciple, son fils, Farel, dont la persécution l'avait séparé depuis près de trois ans, y était arrivé avant lui. Le vieux docteur de la Sorbonne retrouvait dans son jeune élève un homme dans toute la force de l'âge, un chrétien dans toute l'énergie de la foi. Farel serrait avec respect cette main ridée qui avait conduit ses premiers pas, et il éprouvait une joie indicible à retrouver son père dans une ville évangélique et à le voir tout entouré d'hommes fidèles. Ils entendaient ensemble les purs enseignements d'illustres docteurs ; ils communiaient à la cène du Seigneur administrée conformément à l'institution de Jésus-Christ ; ils recevaient les marques touchantes de la charité de leurs frères. Rappelez-vous, lui disait Farel, ce que vous me disiez autrefois, quand nous étions encore l'un et l'autre plongés dans les ténèbres : « Guillaume! Dieu renouvellera « le monde ; et vous le verrez !... Voici le commen« cement de ce que vous me dites alors. » — « Oui, « répondait le pieux vieillard, oui! Dieu renou« velle le monde... O mon fils, continuez à pré-

(1) Perpendens perniciosissimam demonis fallaciam... Occurri quantum valui. (Nat. Bedæ Apolog. adv. Lutheranos. fol. 42.)

(2) J. Lelong. Biblioth. sacrée, seconde partie, p. 44.

(3) Év. selon saint Matthieu, chap. X, v. 14 et 23.

(4) Quod excussi sunt à facie Domini sicut pulvis ille excussus est à pedibus. (Faber in Ev. Matth., p. 40.)

(5) Faber Stapulensis et Gerardus Rufus, clam è Galliâ profecti, Capitonem et Bucerum audierunt. (Melch. Adam. vita Capitonis, p. 90.)

(6) De omnibus doctrinæ præcipuis locis cum ipsis disseruerint. (Ibid.)

(7) Missi à Margarethâ regis Francisci sorore. (Ibid.)

(8) Farel à tous seigneurs, peuples et pasteurs.

« cher avec courage le saint Évangile de Jésus-« Christ (1)! »

Lefèvre, par un excès de prudence sans doute, voulait demeurer inconnu à Strasbourg, et y avait pris le nom d'Antoine Péregrin, tandis que Roussel portait celui de Solnin. Mais l'illustre vieillard ne pouvait rester caché ; bientôt toute la ville et même jusqu'aux enfants saluaient avec respect le vieux docteur français (2). Il n'était pas seul ; il demeurait chez Capiton avec Farel, Roussel, Vedaste, dont chacun louait la modestie, et un certain Simon, néophyte juif. Les maisons de Capiton, d'Écolampade, de Zwingle, de Luther, étaient alors comme des hôtelleries. Telle était en ces temps la force de l'amour fraternel. Beaucoup d'autres Français se trouvaient encore dans cette ville des bords du Rhin, et ils y formaient une Église, à laquelle Farel annonça souvent la doctrine du salut. Cette société chrétienne adoucissait leur exil.

Tandis que ces frères jouissaient ainsi de l'asile que la charité fraternelle leur avait ouvert, ceux qui se trouvaient à Paris et en France étaient exposés à de grands dangers. Briçonnet s'était rétracté, Lefèvre avait quitté la France ; c'était quelque chose sans doute pour la Sorbonne ; mais elle en était encore à attendre les supplices qu'elle avait conseillés. Beda et les siens se voyaient sans victimes... Un homme les irritait plus encore que Briçonnet et Lefèvre : c'était Louis de Berquin. Le gentilhomme d'Artois, d'un caractère plus décidé que ses deux maîtres, ne laissait passer aucune occasion de harceler les théologiens et les moines, et de démasquer leur fanatisme. Habitant tour à tour Paris et la province, il rassemblait les livres d'Érasme et de Luther, il les traduisait (3), il composait lui-même des écrits de controverse, enfin il défendait et propageait la nouvelle doctrine avec tout le zèle d'un nouveau converti. L'évêque d'Amiens le dénonça ; Beda appuya sa plainte, et le parlement le fit jeter en prison. « Celui-ci, dit-on, n'échappera, ni comme Bri-« çonnet, ni comme Lefèvre. » En effet, on le tenait sous les barres et les verrous. En vain le prieur des chartreux et d'autres encore le suppliaient-ils de faire amende honorable ; il déclarait hautement qu'il ne céderait pas sur un seul point. « Alors il ne « semblait rester, dit une chronique, sinon qu'on « le menât au feu (4). »

Marguerite, consternée de ce qui était arrivé à Briçonnet, tremblait de voir Berquin traîné à l'échafaud auquel l'évêque avait si honteusement échappé. Elle n'osait pénétrer jusque dans sa prison ; mais elle cherchait à lui faire parvenir quelques paroles consolantes, et peut-être fut-ce pour lui que la princesse fit cette touchante complainte du prisonnier, où celui-ci, s'adressant au Seigneur, s'écrie :

> « O ! sûreté, secours, accès, refuge
> « De l'affligé ! de l'orphelin le juge !
> « Trésor entier de consolation !
> « Les huis de fer, ponts-levis et barrière
> « Où suis serré, me tiennent bien arrière
> « De mes prochains, frères, sœurs et amis.
> « Mais toutefois, quelque part que sois mis,
> « On ne sauroit tellement fermer l'huis
> « Que tu ne sois tout soudain où je suis (5). »

Mais Marguerite ne s'en tint pas là ; elle écrivit aussitôt à son frère pour solliciter de lui la grâce de son gentilhomme. Heureuse si elle pouvait le soustraire à temps à la haine de ses ennemis!

En attendant cette victime, Beda résolut de faire trembler les adversaires de la Sorbonne et des moines, en abattant le plus célèbre d'entre eux. Érasme s'est élevé contre Luther; mais n'importe ! si l'on parvient à perdre Érasme, à bien plus forte raison la ruine de Farel, de Luther et de leurs associés sera-t-elle inévitable. Le plus sûr pour atteindre un but est de viser au delà. Quand on tiendra le pied sur la gorge au philosophe de Rotterdam, quel est le docteur hérétique qui échappera aux vengeances de Rome? Déjà Lecouturier, communément appelé de son nom latin *Sutor,* avait pris les devants, en lançant contre Érasme, de sa solitaire cellule de chartreux, un écrit plein de violence, où il appelait ses adversaires, des théologastres, de petits ânes, et leur imputait des scandales, des hérésies et des blasphèmes. Traitant des sujets auxquels il n'entendait rien, il rappelait, dit malignement Érasme, ce vieux proverbe : *Ne sutor ultra crepidam :* « Que le savetier (ou le couturier) ne rac-« commode que ses savates. »

Beda accourut pour soutenir son confrère. Il ordonna à Érasme de ne plus écrire (6); et prenant lui-même cette plume qu'il enjoignait au plus grand écrivain du siècle de poser, il fit un choix de toutes les calomnies que les moines avaient inventées contre l'illustre philosophe, les traduisit en français et en composa un livre qu'il répandit à la cour et à la ville, cherchant à ameuter contre lui la France tout entière (7). Ce livre fut le signal de l'attaque ; de toutes parts on fondit sur Érasme. Un vieux carme de Louvain, Nicolas d'Ecmond, s'écriait chaque fois

(1) Quod et plus senex fatebatur; meque hortabatur pergerem in annuntiatione sacri Evangelii. (Farellus Pellicano Hotting. H. L., VI, p. 17.)

(2) Nam latere cupiunt et tamen pueris noti sunt. (Capito Zwinglio Epp., p. 439.)

(3) Erasm. Epp., p. 923.

(4) Actes des Martyrs, p. 103.

(5) Marguerites de la Marguerite des princesses, I, p. 445.

(6) Primum jubet ut desinam scribere. (Erasm. Epp., p. 921.)

(7) Ut totam Galliam in me concitaret. (Ibid., p. 886.)

qu'il montait en chaire : « Il n'y a point de différence entre Érasme et Luther, si ce n'est qu'Érasme est un plus grand hérétique (1) ; » et partout où le carme se trouvait, à table, en voiture, en galiote, il appelait Érasme un hérésiarque et un faussaire (2). La faculté de Paris, remuée par ces clameurs, prépara une censure de l'illustre écrivain.

Érasme fut consterné. Voilà donc à quoi aboutissaient tous ses ménagements, et même son hostilité contre Luther. Plus qu'aucun autre, il s'est mis à la brèche; et l'on veut maintenant se servir de lui comme d'un pont, et le fouler aux pieds, pour atteindre plus sûrement de communs ennemis. Cette idée le révolte ; il fait brusquement volte-face, et à peine a-t-il attaqué Luther, qu'il se tourne contre ces fanatiques docteurs, qui viennent le frapper par derrière. Jamais sa correspondance ne fut plus active. Il regarde tout autour de lui, et son prompt regard découvre aussitôt en quelles mains se trouve son sort. Il n'hésite pas : il portera ses plaintes et ses cris aux pieds de la Sorbonne, du parlement, du roi, de l'Empereur même. « Qui a « fait naître cet immense incendie de Luther, écri« vit-il à ceux des théologiens de la Sorbonne dont « il espérait encore quelque impartialité, qui l'a « attisé, si ce ne sont les furies de Beda (3)? A la « guerre, un soldat qui a bien fait son devoir reçoit « une récompense de ses généraux ; et moi, toute « la récompense que je recevrai de vous, les géné« raux de cette guerre, ce sera d'être livré aux ca« lomnies des Beda et des Lecouturier !... »

« Quoi! écrivit-il au parlement de Paris, j'étais « aux prises avec ces Luthériens, et tandis que je « livrais un rude combat par les ordres de l'Em« pereur, du pape et des autres princes, au péril « même de ma vie, Lecouturier et Beda m'attaquent « par derrière avec des libelles furieux! Ah! si la « fortune ne nous avait enlevé le roi François, « j'eusse imploré ce vengeur des muses contre cette « nouvelle invasion des barbares (4). Mais mainte« nant c'est à vous d'arrêter tant d'iniquité !... »

A peine entrevit-il la possibilité de faire parvenir une lettre au roi, qu'il lui écrivit aussi. Son regard pénétrant sut voir dans ces fanatiques docteurs de la Sorbonne les germes de la Ligue, les prédécesseurs de ces trois prêtres qui devaient un jour établir les *seize* contre le dernier des Valois ; son génie prédit au roi des crimes et des malheurs que ses descendants ne devaient que trop connaître. « C'est « la foi qu'ils mettent en avant, dit-il, mais ils « aspirent à la tyrannie, même envers les princes. « Ils marchent d'un pas sûr, quoique sous terre. « Que le prince s'avise de ne leur être pas soumis « en toutes choses, aussitôt ils déclareront qu'il « peut être destitué par l'Église, c'est-à-dire par « quelques faux moines et quelques faux théolo« giens conjurés contre la paix publique (5). » Érasme, écrivant à François Ier, n'eût pu toucher une corde plus sensible.

Enfin, pour être plus sûr encore d'échapper à ses ennemis, Érasme invoqua la protection de Charles-Quint lui-même. « Invincible empereur, lui dit-il, « des hommes qui, sous le prétexte de la religion, « veulent faire triompher leur ventre et leur despo« tisme (6), élèvent contre moi d'horribles clameurs. « Je combats sous vos drapeaux et sous ceux de « Jésus-Christ. Que votre sagesse et votre puissance « rendent la paix au monde chrétien... »

C'est ainsi que le prince des lettres s'adressait à toutes les grandeurs du siècle. Le danger fut détourné de dessus sa tête; les puissances du monde intervinrent; les vautours durent abandonner une proie qu'ils croyaient déjà tenir dans leurs serres. Alors ils portèrent ailleurs leurs regards, cherchant d'autres victimes. Elles ne leur manquèrent pas.

C'était en Lorraine que le sang devait d'abord de nouveau couler. Dès les premiers jours de la réforme, il y eut association de zèle entre Paris et la patrie des Guise. Si Paris se reposait, la Lorraine se mettait à l'œuvre, et puis Paris recommençait, en attendant qu'on eût repris des forces à Nancy ou à Metz. Les premiers coups parurent devoir tomber sur un homme excellent, l'un des réfugiés de Bâle, ami de Farel et de Toussaint. Le chevalier d'Esch n'avait pu échapper, à Metz, aux soupçons des prêtres. On reconnut qu'il avait des rapports avec les chrétiens évangéliques, et on le fit prisonnier à Pont-à-Mousson, à cinq milles de Metz, sur les bords de la Moselle (7). Cette nouvelle remplit de douleur les Français réfugiés, et les Suisses eux-mêmes. « O cœur plein d'innocence! s'écria Écolampade. « J'ai cette confiance dans le Seigneur, ajoutait-il, « qu'il nous gardera cet homme, dans la vie pour « annoncer son nom en prédicateur de la justice, « ou dans la mort pour le confesser en martyr (8). » Mais en même temps, Écolampade désapprouvait

(1) Nisi quod Erasmus esset major hæreticus. (Er. Epp., p. 915.)

(2) Quoties in conviciis, in vehiculis, in navibus... (Ibid.)

(3) Hoc gravissimum Lutheri incendium, undè natum, undè huc progressum, nisi ex Beddaicis intemperiis. (Ibid., p. 887.)

(4) Musarum vindicem adversus barbarorum incursiones. (Ibid., p. 2070.)

(5) Nisi princeps ipsorum voluntati per omnia paruerit, dicetur fautor hæreticorum et destitui poterit per ecclesiam. (Er. Epp., p. 1108.)

(6) Simulato religionis prætextu, ventris tyrannidisque suæ, negotium agentes. (Ibid., p. 962.)

(7) Noster captus detinetur in Bundamosa quinque millibus a Metis. (OEcol. Farello Epp., p. 201.)

(8) Vel vivum confessorem, vel mortuum martyrem servabit. (Ibid.)

la vivacité, l'entraînement, le zèle, à son avis sans prudence, qui distinguaient les réfugiés français. « Je désire, disait-il, que mes très-chers seigneurs « de France ne se hâtent pas de retourner ainsi « dans leur pays avant d'avoir bien examiné toutes « choses; car le démon tend partout ses piéges. « Néanmoins, qu'ils obéissent à l'Esprit de Christ « et que cet Esprit ne les abandonne jamais (1). »

On devait trembler, en effet, pour le sort du chevalier. Il y avait en Lorraine un redoublement de haine. Le provincial des Cordeliers, frère Bonaventure Renel, confesseur du duc Antoine le Bon, homme effronté et peu recommandable sous le rapport de ses mœurs, laissait à ce prince faible, qui régna de 1508 à 1544, une grande liberté dans ses plaisirs, et il lui persuadait, presque à titre de pénitence, de perdre sans miséricorde tous les novateurs. « Il suffit à chacun, disait souvent ce prince « si bien conseillé par Renel, de savoir le *Pater* « et l'*Ave Maria;* les plus grands docteurs sont « cause des plus grands troubles (2). »

Vers la fin de l'an 1524, on apprit à la cour du duc qu'un pasteur, nommé Schuch, prêchait une doctrine nouvelle, dans la ville de Saint-Hippolyte, située au pied des Vosges. « Qu'ils rentrent dans « l'ordre, dit Antoine *le Bon*, sinon je marche « contre la ville, et j'y mets tout à feu et à sang (3). »

Alors le fidèle pasteur prit la résolution de se dévouer pour ses brebis; il se rendit à Nancy où résidait le prince. A peine arrivé, on le jeta dans une infecte prison, sous la garde d'hommes grossiers et cruels; et le frère Bonaventure vit enfin l'hérétique en sa puissance. Ce fut lui qui présida à l'enquête. « Hérétique! lui disait-il, Judas! dia- « ble! » Schuch, calme et recueilli, ne répondait point à ces injures; mais tenant en main sa Bible toute couverte de notes qu'il y avait inscrites, il confessait avec douceur et avec force Jésus-Christ crucifié. Tout à coup il s'anime; il se lève avec courage; il hausse la voix, comme saisi par l'Esprit d'en haut, et regardant en face ses juges, il leur dénonce les terribles jugements de Dieu.

Le frère Bonaventure et ses compagnons, épouvantés et transportés de rage, se jettent sur lui en poussant des cris, lui arrachent cette Bible dans laquelle il lisait de si menaçantes paroles, « et « comme chiens enragés, dit le chroniqueur, ne « pouvant mordre sur sa doctrine, ils la brûlèrent « en leur couvent (4). »

Toute la cour de Lorraine retentit de l'obstination et de l'audace du ministre de Saint-Hippolyte, et le prince, curieux d'entendre l'hérétique, voulut être présent à sa dernière comparution, en secret toutefois et caché à tous les regards. Mais l'interrogatoire ayant lieu en latin, il ne put le comprendre; seulement il fut frappé de voir le ministre ferme dans sa contenance, ne paraissant ni vaincu, ni étonné. Indigné de cette obstination, Antoine le Bon se leva, et dit en s'en allant : « Pourquoi disputer encore? « Il nie le sacrement de la messe; que l'on procède « à exécution contre lui (5). » Aussitôt Schuch fut condamné à être brûlé vif. En apprenant sa sentence, il leva les yeux au ciel, et dit avec douceur : « Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : « Nous irons à la maison de l'Éternel (6). »

Le 19 août 1525, toute la ville de Nancy était en émoi. Les cloches annonçaient la mort d'un hérétique. La lugubre procession se mit en marche. Il fallait passer devant le couvent des Cordeliers, qui, joyeux et dans l'attente, étaient réunis devant la porte. Au moment où Schuch parut, le père Bonaventure, montrant les images sculptées sur le portail du couvent, s'écria : « Hérétique! porte honneur à « Dieu, à sa mère et aux saints! » — « O hypocrites! » répondit Schuch en demeurant la tête levée devant ces morceaux de bois et de pierre, « Dieu vous dé- « truira et amènera à lumière vos tromperies!... »

Le martyr étant arrivé au lieu du supplice, on brûla premièrement ses livres en sa présence; puis on le somma de se rétracter; mais il refusa en disant : « C'est toi, ô Dieu, qui m'as appelé, et tu « m'affermiras jusqu'à la fin (7). » Alors il se mit à prononcer à haute voix le psaume LI : « O Dieu! « aie pitié de moi selon ta miséricorde! » Étant monté sur le bûcher, il continua à réciter le psaume jusqu'à ce que la fumée et les flammes eurent étouffé sa voix.

Ainsi les persécuteurs de France et de Lorraine voyaient recommencer leurs triomphes; enfin on faisait attention à leurs avis. Des cendres hérétiques avaient été jetées au vent à Nancy; c'était une provocation adressée à la capitale de la France. Quoi! Beda et Lecouturier seraient les derniers à montrer leur zèle pour le pape! Que les flammes répondent aux flammes, et que bientôt l'hérésie, balayée du sol du royaume, soit entièrement rejetée au delà du Rhin.

Mais avant de réussir, Beda devait avoir à soutenir un combat moitié sérieux, moitié plaisant, contre l'un de ces hommes pour lesquels la lutte

(1) Nollem carissimos dominos meos Gallos properare in Galliam... (OEcol. Farello Epp., p. 281.)

(2) Actes des Martyrs, p. 97.

(3) Ibid., p. 95.

(4) Act. des Mart., recueillis par Crespin, en français, p. 97.

(5) Histoire de François Ier, par Gaillard, t. IV, p. 233.

(6) Psaume 122, v. 1.

(7) Eum auctorem vocationis suæ atque conservatorem, ad extremum usque spiritum recognovit. (Acta Mart., p. 202.)

avec la papauté n'est qu'un jeu de l'esprit et non un intérêt du cœur.

Parmi les savants que Briçonnet avait attirés dans son diocèse se trouvait un docteur de la Sorbonne, nommé Pierre Caroli, homme vain, léger, aussi brouillon et chicaneur que Beda lui-même. Caroli vit dans la nouvelle doctrine un moyen de faire de l'effet et de contrarier Beda, dont il ne pouvait supporter la domination. Aussi, étant revenu de Meaux à Paris, il y fit grande sensation en portant dans toutes les chaires ce qu'on appelait « la nouvelle « manière de prêcher. » Alors commença entre les deux docteurs une lutte infatigable; c'était coup contre coup et ruse contre ruse. Beda cite Caroli devant la Sorbonne, et Caroli l'assigne à l'officialité en réparation d'honneur. La faculté continue son enquête, et Caroli signifie un acte d'appel au parlement. On lui interdit la chaire par provision, et il prêche dans toutes les églises de Paris. On lui ferme décidément toutes les chaires, et il explique publiquement les psaumes dans le collége de Cambrai. La faculté lui défend de continuer cet exercice, et il demande d'achever l'explication du psaume 22, qu'il a commencée. Enfin, sa demande est rejetée, et alors il placarde aux portes du collége l'affiche suivante : *Pierre Caroli, voulant obtempérer aux « ordres de la sacrée faculté, cesse d'enseigner; il « reprendra ses leçons (quand il plaira à Dieu) à « ce verset où il en est resté :* ILS ONT PERCÉ MES « MAINS ET MES PIEDS. » Ainsi Beda avait enfin trouvé un lutteur qui le valait. Si Caroli eût défendu sérieusement la vérité, le feu en eût bientôt fait justice; mais il avait un esprit trop profane pour qu'on le mît à mort. Comment faire mourir un homme qui décontenançait ses juges? Ni l'officialité, ni le parlement, ni le conseil ne purent jamais juger définitivement sa cause. Deux hommes tels que Caroli eussent mis à bout l'activité de Beda lui-même; mais la réformation n'en vit pas deux (1).

Cette lutte impertinente finie, Beda se mit à des affaires plus sérieuses. Heureusement pour le syndic de la Sorbonne, il y avait des hommes qui prêtaient mieux prise à la persécution que Caroli. Briçonnet, il est vrai, Érasme, Lefèvre, Berquin lui avaient échappé; mais puisqu'il ne peut atteindre ces grands personnages, il se contentera de moindres. Le pauvre jeune Jacques Pavanne, depuis son abjuration de Noël 1524, était toujours dans les larmes et les soupirs. On le rencontrait l'air morne, le regard fixé vers la terre, gémissant en lui-même et se faisant de vifs reproches d'avoir renié son Sauveur et son Dieu (2).

Pavanne était sans doute le plus modeste et le plus innocent des hommes; mais n'importe : il avait été à Meaux, cela suffisait alors. « Pavanne est re- « laps! s'écrie-t-on ; *le chien est retourné à ce qu'il « avait vomi, et la truie lavée se vautre de nouveau « dans le bourbier !* » Il fut aussitôt saisi, jeté en prison, et conduit devant les juges. C'était tout ce que le jeune maître Jacques demandait. Il se sentit soulagé dès qu'il fut dans les fers, et retrouva toute sa force pour confesser hautement Jésus-Christ (3). Les cruels sourirent en voyant que cette fois-ci rien ne pouvait leur enlever leur victime; point de rétractation, point de fuite, point de patronage puissant. La douceur du jeune homme, sa candeur, son courage, rien ne pouvait adoucir ses adversaires. Il les regardait avec amour ; car en le jetant dans les chaînes, ils lui avaient rendu sa tranquillité et sa joie; mais ce regard si tendre endurcissait encore plus leur cœur. Son procès fut promptement instruit, et bientôt la place de Grève vit s'élever un bûcher, où Pavanne mourut joyeusement, en fortifiant par son exemple tous ceux qui dans cette grande ville croyaient ouvertement ou secrètement à l'Évangile de Christ.

Ce n'était pas assez pour la Sorbonne. Si ce sont des petits que l'on immole, il faut au moins que le nombre rachète la qualité. Les flammes de la place de Grève ont jeté l'effroi dans Paris et dans la France; mais un nouveau bûcher allumé sur quelque autre place doublera la terreur. On s'en entretiendra à la cour, dans les colléges et dans les ateliers du peuple; et de telles preuves apprendront mieux que toutes les ordonnances, que Louise de Savoie, la Sorbonne et le parlement sont décidés à sacrifier jusqu'au dernier hérétique aux anathèmes de Rome.

Dans la forêt de Livry, à trois lieues de Paris, non loin de l'endroit où s'élevait l'antique abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, vivait un ermite qui, ayant rencontré dans ses courses des hommes de Meaux, avait reçu dans son cœur la doctrine évangélique (4). Le pauvre ermite s'était trouvé bien riche dans son réduit, quand un jour, avec le pain chétif que la charité publique lui donnait, il y avait rapporté Jésus-Christ et sa grâce. Dès lors il avait compris qu'il valait mieux donner que recevoir. Il

(1) Gerdesius, Historia seculi XVI renovati, p. 52.— D'Argentré, collectio judiciorum de novis erroribus, t. II, p. 21.—Gaillard, Hist. de François Ier, t. IV, p. 211.

(2) Animi factum suum detestantis dolorem sæpe declaraverit. (Acta Mart., p. 203.)

(3) Puram religionis christianæ confessionem addit. (Acta Mart., p. 203.)

(4) « Cette semence de Faber et de ses disciples, prise au grenier de Luther, germa dans le sot esprit d'un ermite, qui se tenait près la ville de Paris. » (Hist. catholique de notre temps, par S. Fontaine, Paris, 1562.)

allait de maison en maison dans les villages d'alentour, et à peine avait-il ouvert les portes des pauvres paysans dont il visitait les humbles cabanes, qu'il leur parlait de l'Évangile, du pardon complet qu'il donne aux âmes angoissées et qui vaut mieux que les absolutions (1). Bientôt le bon ermite de Livry fut connu dans les environs de Paris; on vint le chercher dans son pauvre ermitage; et il fut un doux et fervent missionnaire pour les âmes simples de ces contrées.

Le bruit des faits du nouvel évangéliste ne tarda pas à arriver aux oreilles de la Sorbonne et de la justice de Paris. L'ermite fut appréhendé, traîné hors de son ermitage, de sa forêt, de ces campagnes par lui journellement parcourues, jeté en un cachot dans la grande ville qu'il avait toujours évitée, jugé, convaincu et condamné à être « exemplairement « puny de peine de petit feu (2). »

On résolut, pour faire un plus grand exemple, qu'il serait brûlé vif au parvis Notre-Dame, devant cette illustre basilique, symbole majestueux de la catholicité romaine. Tout le clergé fut convoqué, et l'on déploya une grande pompe, comme aux jours les plus solennels (3). On eût voulu assembler tout Paris autour de ce bûcher, « étant sonnée, « dit un historien, la grosse cloche du temple de « Notre-Dame à grand branle, pour émouvoir le « peuple de toute la ville (4). » De toutes les rues aboutissantes le peuple accourait, en effet, sur la place. Les sons majestueux de l'airain arrêtaient l'ouvrier dans son travail, l'écolier dans ses études, le marchand dans son trafic, le soldat du roi dans son oisiveté, et déjà toute la place était couverte d'une foule immense, que l'on accourait encore. L'ermite, recouvert des vêtements attribués aux hérétiques obstinés, la tête et les pieds nus, avait été amené devant les portes de la cathédrale. Tranquille, ferme, recueilli, il ne répondait aux exhortations des confesseurs qui lui présentaient le crucifix, qu'en leur déclarant que son espérance était uniquement dans le pardon de Dieu. Les docteurs de la Sorbonne, au premier rang des spectateurs, voyant sa constance, et l'effet qu'elle produisait sur le peuple, criaient à haute voix : « C'est un homme « damné qu'on mène au feu d'enfer (5). » Cependant on sonnait toujours à la volée la grande cloche, dont les sons, en étourdissant les oreilles de la foule, augmentaient la solennité de cette lugubre fête. Enfin la cloche se tut, et le martyr ayant répondu aux dernières questions de ses adversaires, qu'il voulait mourir dans la foi en son Seigneur Jésus-Christ, fut, ainsi que le portait le jugement, « brûlé à petit feu. » Ainsi mourut paisiblement au parvis Notre-Dame, au milieu des cris et de l'émotion de tout un peuple, sous les tours élevées par la piété de Louis le Jeune, cet homme dont l'histoire ne nous a pas même conservé le nom, « l'er- « mite de Livry. »

XV

Un écolier de Noyon. — Caractère du jeune Calvin. — Première éducation. — On le consacre à la théologie. — L'évêque lui donne la tonsure. — Il quitte Noyon à cause de la peste. — La réformation crée de nouveaux langages. — Persécutions et terreur. — Toussaint mis en prison. — La persécution se renforce. — Morts de du Blet, Moulin et Papillon. — Dieu sauve l'Église. — Projet de Marguerite. — Départ pour l'Espagne.

Tandis que les hommes mettaient ainsi à mort les premiers confesseurs de Jésus-Christ en France, Dieu en préparait de plus puissants. Beda traînait au supplice un modeste écolier, un humble ermite, et croyait presque y traîner avec eux toute la réforme. Mais la Providence a des ressources que le monde ne connaît pas. L'Évangile, comme l'oiseau de la Fable, porte en lui un principe de vie, que les flammes ne peuvent consumer, et il renaît de ses cendres. C'est souvent à l'instant même où l'orage est le plus fort, où la foudre semble avoir abattu la vérité et où la nuit la plus obscure la recouvre, qu'une lueur soudaine brille pour elle et annonce une grande délivrance. Alors que toutes les puissances humaines s'armaient en France pour la destruction totale de la réformation, Dieu préparait un instrument, faible en apparence, pour soutenir un jour ses droits et défendre sa cause avec une intrépidité plus qu'humaine. Au milieu des persécutions et des bûchers qui se succèdent et qui se pressent depuis que François Ier est prisonnier de Charles, arrêtons notre regard sur un enfant, appelé à se mettre un jour à la tête d'une grande armée, dans les saintes luttes d'Israël.

Parmi les habitans de la ville et des colléges de Paris, qui entendirent les sons de la grosse cloche, se trouvait un jeune écolier de seize ans, natif de Noyon en Picardie, d'une taille médiocre, d'une figure pâle, et dont les yeux perçants et le regard plein de vie annonçaient un esprit d'une sagacité peu commune (6). Ses habits, d'une grande pro-

(1) Lequel par les villages qu'il fréquentait, sous couleur de faire ses quêtes, tenait propos hérétiques. (Histoire catholique de notre temps, par S. Fontaine, Paris, 1562.)

(2) Ibid.

(3) Avec une grande cérémonie. Histoire des Egl. réf., par Théod. de Bèze, I, p. 4.)

(4) Histoire des Egl. réf., par Théod. de Beze, I, p. 4.

(5) Ibid.

(6) Staturâ fuit mediocri, colore subpallido et nigricante, oculis ad mortem usque limpidis, quique ingenii sagacitatem testarentur. Bezæ Vita Calvini.)

preté, mais aussi d'une parfaite simplicité, indiquaient l'ordre et la modestie (1). Ce jeune homme, nommé Jean Cauvin ou Calvin, étudiait alors au collége de la Marche, sous Mathurin Cordier, régent célèbre par sa probité, son érudition et les dons qu'il avait reçus pour instruire la jeunesse. Élevé dans toutes les superstitions de la papauté, l'écolier de Noyon était aveuglément soumis à l'Église, adonné avec docilité à ses pratiques (2), et persuadé que les hérétiques avaient bien mérité les flammes qui les consumaient. Le sang qui coulait alors dans Paris grandissait encore à ses yeux le crime de l'hérésie. Mais quoique d'un naturel timide et craintif, et qu'il a appelé lui-même mou et pusillanime (3), il avait cette droiture et cette générosité de cœur qui portent à tout sacrifier pour les convictions qu'on a acquises. Aussi, en vain sa jeunesse était-elle frappée de ces affreux spectacles, en vain sur la place de Grève et sur le parvis Notre-Dame, des flammes homicides consumaient-elles de fidèles disciples de l'Évangile, le souvenir de ces horreurs ne devait point l'empêcher un jour d'entrer dans cette voie nouvelle, où l'on semblait n'avoir à attendre que les prisons et l'échafaud. Au reste, on trouvait déjà dans le caractère du jeune Calvin des traits qui annonçaient ce qu'il devait être. La sévérité de la morale préludait en lui à la sévérité de la doctrine, et l'on pouvait reconnaître dans l'écolier de seize ans un homme qui prendrait au sérieux tout ce qu'il aurait reçu, et qui demanderait avec fermeté aux autres ce que lui-même trouverait tout simple de faire. Tranquille et grave pendant les leçons, ne prenant à l'heure des récréations aucun plaisir aux amusements et aux folies de ses condisciples, se tenant à part (4) et plein d'horreur pour le vice, il censurait quelquefois leurs désordres avec sévérité, avec quelque âpreté même (5). Aussi un chanoine de Noyon nous assure-t-il que ses disciples l'avaient surnommé l'*accusatif* (6). Il était au milieu d'eux le représentant de la conscience et du devoir, tant il était loin d'être ce que quelques calomniateurs ont voulu le faire. La figure pâle, le regard perçant de l'écolier de seize ans, inspiraient déjà plus de respect à ses camarades que la robe noire de leurs maîtres; et cet enfant picard, de petite taille, et d'une apparence craintive, qui venait s'asseoir chaque jour sur les bancs du collége de la Marche, y était déjà, sans y penser, par la gravité de sa parole et de sa vie, comme un ministre et un réformateur.

Ce n'était pas seulement sous ces rapports que le jeune garçon de Noyon s'élevait au-dessus de ses condisciples. Sa grande timidité l'empêchait quelquefois de manifester l'horreur que lui inspiraient la vanité et le vice; mais il consacrait déjà alors à l'étude toute la force de son génie et de sa volonté; et à le voir, on pouvait pressentir l'homme qui userait sa vie au travail. Il comprenait tout avec une inconcevable facilité; il courait dans ses études là où ses condisciples ne se traînaient que lentement, et il gravait profondément dans son jeune génie ce que d'autres mettaient beaucoup de temps à apprendre superficiellement. Aussi ses maîtres devaient-ils le sortir des rangs et le faire passer seul à des études nouvelles (7).

Parmi ses condisciples se trouvaient les jeunes de Montmaur, appartenant à la première noblesse de la Picardie. Jean Calvin était intimement lié avec eux, surtout avec Claude, qui fut plus tard abbé de Saint-Éloi et auquel il dédia son commentaire sur Sénèque. C'était dans la compagnie de ces jeunes nobles que Calvin était venu à Paris. Son père, Gérard Cauvin, notaire apostolique, procureur fiscal du comté de Noyon, secrétaire de l'évêché et promoteur du chapitre (8), était un homme judicieux et habile, que ses talents avaient porté à ces charges recherchées par les meilleures familles, et qui avait su gagner l'estime de tous les gentilshommes du pays, et en particulier de l'illustre famille de Montmaur (9). Gérard demeurait à Noyon (10); il avait épousé une jeune fille de Cambrai, d'une beauté remarquable et d'une piété craintive, nommée Jeanne Lefranq, qui lui avait déjà donné un fils nommé Charles, quand elle mit au monde, le 10 juillet 1509, un second fils, qui reçut le nom de Jean et fut baptisé dans l'église de Sainte-Godeberte (11). Un troi-

(1) Cultu corporis neque culto neque sordido sed qui singularem modestiam deceret. (Bezæ Vita Calvini.)

(2) Primo quidem quum superstitionibus Papatus magis pertinaciter addictus essem. (Calv. Præf. ad Psalm.)

(3) Ego qui naturâ timido, molli et pusillo animo me esse fateor. (Ibid.)

(4) Summam in moribus affectabat gravitatem et paucorum hominum consuetudine utebatur. (Fl. Ræmundi Hist. Hæres. t. VII, p. 10.)

(5) Severus omnium in suis sodalibus censor. (Bezæ Vita Calv.)

(6) Annales de l'Église de Noyon, par Levasseur, chanoine, p. 1158.

(7) Exculto ipsius ingenio quod ei jam tum erat acerrimum, ita profecit ut cæteris sodalibus in grammatices curriculo relictis, ad dialecticos et aliarum quas vocant artium studium promoveretur. (Beza.)

(8) Levasseur, docteur de la Sorbonne, Annales de l'église cathédrale de Noyon, p. 1151. Drelincourt, Défense de Calvin, p. 193.

(9) Erat is Gerardus non parvi judicii et consilii homo, ideoque nobilibus ejus regionis plerisque carus. (Beza.)

(10) Dans la place où est bastie maintenant la maison du Cerf. (Desmay, docteur de la Sorbonne. Vie de Jean Calvin, hérésiarque, p. 30. Levasseur, Ann. de Noyon, p. 1157.)

(11) Les calomnies et les contes extravagants sur la personne de Calvin ont commencé de bonne heure. J. Levasseur, plus tard doyen des chanoines de Noyon, rapporte que quand la mère de Calvin le mit au monde, « avant la sortie de l'enfant, il sortit une

sième fils, nommé Antoine, qui mourut de bonne heure, et deux filles, complétèrent la famille du procureur fiscal de Noyon.

Gérard Cauvin, vivant dans des rapports intimes avec les chefs du clergé et les premiers de la province, voulut que ses enfants reçussent la même éducation que ceux des meilleures familles. Jean, dont il avait reconnu les talents précoces, fut élevé avec les fils de la maison de Montmaur; il était chez eux comme l'un d'eux et prenait les mêmes leçons que le jeune Claude. Ce fut dans cette famille qu'il apprit les premiers éléments des lettres et de la vie, et il eut ainsi une culture plus relevée que celle qu'il paraissait destiné à recevoir (1). Plus tard on l'envoya au collége des Capettes, fondé dans la ville de Noyon (2). L'enfant n'avait que peu de récréations. La sévérité, qui fut l'un des traits du caractère du fils, se trouvait aussi dans le père. Gérard l'élevait rigidement; Jean dut plier, dès ses plus tendres années, sous la règle inflexible du devoir ; il s'y forma de bonne heure, et l'influence du père combattit ainsi celle de la famille de Montmaur. Calvin, d'un caractère craintif et d'une nature un peu rustre, dit-il lui-même (3), rendu encore plus timide par la sévérité de son père, fuyait les beaux appartements de ses protecteurs et aimait à demeurer seul et dans l'ombre (4). Ainsi sa jeune âme se formait dans la retraite aux grandes pensées. Il paraît qu'il allait quelquefois au village de Pont-l'Évêque, près de Noyon, où son grand-père habitait une chaumière (5), et où d'autres parents encore, qui changèrent plus tard de nom par haine de l'hérésiarque, recevaient alors avec bonté le fils du procureur fiscal. Mais c'était aux études que le temps du jeune Calvin était surtout consacré. Tandis que Luther, qui devait agir sur le peuple, fut élevé comme un enfant du peuple, Calvin, qui devait agir surtout comme théologien, comme penseur, et devenir le législateur de l'Église renouvelée, reçut dès son enfance une éducation plus libérale (6).

Un esprit de piété se manifesta de bonne heure dans le cœur de l'enfant. Un auteur rapporte qu'on l'accoutuma, jeune encore, à prier en plein air, sous la voûte du ciel; ce qui contribua à réveiller dans son cœur le sentiment de la présence de Dieu (7). Mais quoique Calvin ait pu dès son enfance entendre la voix de Dieu dans son cœur, personne à Noyon n'était plus rigide que lui dans l'observance des règles ecclésiastiques. Aussi Gérard, frappé de ces dispositions, conçut-il le dessein de vouer son fils à la théologie (8). Cette perspective contribua sans doute à donner à son âme cette forme grave, ce caractère théologique, qui le distinguèrent plus tard. Son esprit était de nature à recevoir de bonne heure une forte empreinte et à se familiariser dès le jeune âge avec les pensées les plus élevées. Le bruit qu'il fut alors enfant de chœur n'a aucun fondement, d'après le témoignage de ses adversaires eux-mêmes. Mais ils assurent qu'étant enfant, on le vit porter aux processions, en guise de croix, une épée à garde croisée (9). Présage de ce qu'il serait un jour, ajoutent-ils. « Le Seigneur « a rendu ma bouche semblable à une épée aiguë, » dit, dans Ésaïe, le serviteur de l'Éternel. On peut le dire de Calvin.

Gérard était pauvre; l'éducation de son fils lui coûtait beaucoup, et il désirait l'attacher irrévocablement à l'Église. Le cardinal de Lorraine avait été fait, à l'âge de quatre ans, coadjuteur de l'évêque de Metz. C'était alors une chose ordinaire que de donner à des enfants des titres et des revenus ecclésiastiques. Alphonse de Portugal fut fait cardinal par Léon X à huit ans, et Odet de Châtillon par Clément VII à onze ans; plus tard la célèbre mère Angélique de Port-Royal fut faite, à sept ans, coadjutrice de ce monastère. Gérard, qui mourut fidèle catholique, était bien vu de l'évêque de Noyon, messire Charles de Hangest, et de ses vicaires généraux. Aussi le chapelain de la Gésine ayant résigné sa charge, l'évêque donna-t-il, le 21 mai 1521, ce bénéfice à Jean Calvin, alors âgé de près de douze ans. La communication en fut faite au chapitre huit jours après. La veille de la fête du Saint-Sacrement, l'évêque coupa solennellement les cheveux de l'enfant (10), et par cette cérémonie de la tonsure, Jean entra dans la cléricature, et devint capable d'être admis aux ordres sacrés et de possé-

« quantité de grosses mouches, présage non douteux qu'il de- » vait être un jour un médisant et un calomniateur. » (Annales de la cathédrale de Noyon, p. 1157.) Ces sottises et toutes celles du même genre qu'on a inventées contre le réformateur, se réfutent d'elles-mêmes, sans que nous nous donnions la peine de le faire. De nos jours, ceux des docteurs romains qui n'ont pas honte d'employer l'arme de la calomnie, font un choix parmi ces contes bas et ridicules, n'osant les rapporter tous; mais ils ont tous la même valeur.

(1) Domi vestræ puer educatus, iisdem tecum studiis initiatus, primam vitæ et litterarum disciplinam familiæ vestræ nobilissimæ acceptam refero. (Calv. Præf. in Senecam ad Claudium.)

(2) Desmay, Remarques, p. 31. Drelincourt. Défense, p. 158.

(3) Ego qui naturâ subrusticus. (Præf. ad Psalm.)

(4) Umbram et otium semper amavi... latebras captare. (Ibid.)

(5) « Le bruit est que son grand-père était tonnelier. » (Drelincourt, p. 36. Levasseur, Ann. de Noyon, p. 1151.)

(6) Henry, Das Leben Calvin's, p. 29.

(7) Calvin's Leben von Fischer. Leipzig, 1794. L'auteur ne cite pas l'autorité sur laquelle ce fait repose.

(8) Destinaret autem eum pater ab initio theologiæ studiis, quod in illâ etiam tenerâ ætate mirum in modum religiosus esset. (Bezæ Vita Calv.)

(9) Levasseur, Ann. de Noyon, p. 1159 et 1173.

(10) Vie de Calvin, par Desmay, p. 31. Levasseur, p. 1158.

der un bénéfice, sans résider sur les lieux mêmes.

Ainsi Calviu était appelé à faire sur lui-même, comme enfant, l'expérience des abus de l'Église de Rome. Il n'y avait pas de tonsuré dans le royaume plus sérieux dans sa piété que le chapelain de la Gésine, et le grave enfant était peut-être étonné lui-même de l'œuvre que faisaient l'évêque et ses vicaires généraux. Mais il vénérait trop, dans sa simplicité, ces hauts personnages, pour se permettre le moindre soupçon sur la légitimité de sa tonsure. Il avait ce titre depuis deux ans lorsqu'une peste terrible vint affliger Noyon. Plusieurs chanoines adressèrent requête au chapitre, afin qu'il leur fût permis de quitter la ville. Déjà beaucoup d'habitants avaient été frappés par la grande mort, et Gérard commençait à penser avec crainte que Jean son fils, l'espoir de sa vie, pouvait être en un moment enlevé à sa tendresse par le fléau de Dieu. Les enfants de Montmaur allaient continuer à Paris leurs études; c'était tout ce que le procureur fiscal avait jamais désiré pour son fils. Pourquoi séparerait-il Jean de ses condisciples? Il présenta en conséquence, le 5 août 1523, une requête au chapitre, aux fins de procurer au jeune chapelain « congé « d'aller où bon lui semblerait durant la peste, « sans perdre ses distributions; ce qui lui fut ac- « cordé jusqu'à la fête de Saint-Remy (1). » Jean Calvin quitta donc la maison paternelle étant alors âgé de quatorze ans. Il faut un grand courage dans la calomnie, pour attribuer son départ à d'autres causes, et pour affronter ainsi de gaieté de cœur la honte qui retombe justement sur les fauteurs d'accusations, dont la fausseté est si authentiquement démontrée. Calvin descendit, à ce qu'il paraît, à Paris, chez un de ses oncles, Richard Cauvin, qui demeurait près de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. « Ainsi fuyant la peste, dit le chanoine de « Noyon, il fut la prendre ailleurs. »

Un monde nouveau s'ouvrit devant le jeune homme dans la métropole des lettres. Il en profita, se mit à l'étude et fit de grands progrès dans la latinité. Il se familiarisa avec Cicéron, et apprit de ce grand maître à manier la langue des Romains avec une facilité, une pureté, un naturel qui firent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Mais il trouvait en même temps dans cette langue des richesses qu'il devait transporter plus tard dans la sienne.

Jusqu'alors le latin avait été la seule langue lettrée. Il était et il est demeuré jusqu'à nos jours la langue de l'Église; ce fut la réformation qui créa, ou du moins qui émancipa partout les langues vulgaires. Le rôle exclusif des prêtres avait cessé; le peuple était appelé à apprendre et à connaître. Dans ce seul fait se trouvait la fin de la langue du prêtre et l'inauguration de la langue du peuple. Ce n'est plus à la Sorbonne seulement, ce n'est plus à quelques moines, à quelques ecclésiastiques, à quelques lettrés que va s'adresser la pensée nouvelle; c'est au noble, au bourgeois, à l'artisan. On va prêcher à tous; il y a plus, tous vont prêcher; les cardeurs de laine et les chevaliers, aussi bien que les curés et les docteurs. Il faut donc une langue nouvelle, ou tout au moins il faut que la langue vulgaire subisse une immense transformation, une puissante émancipation, et que, tirée des communs usages de la vie, elle reçoive du christianisme renouvelé ses lettres de noblesse. L'Évangile, si longtemps endormi, s'est réveillé; il parle, il s'adresse à la nation tout entière, il enflamme partout les plus généreuses affections; il ouvre les trésors du ciel à une génération qui ne pensait qu'aux petites choses d'ici-bas; il ébranle les masses; il les entretient de Dieu, de l'homme, du bien et du mal, du pape, de la Bible, d'une couronne dans le ciel, et peut-être d'un échafaud sur la terre. L'idiome populaire, qui n'avait été encore que la langue des chroniques et des trouvères, est appelé par la réforme à un nouveau rôle, et par conséquent à de nouveaux développements. Un monde nouveau commence pour la société, et il faut au nouveau monde de nouveaux langages. La réformation tira le français des langes où il avait été retenu jusqu'alors, et lui fit atteindre l'âge de majorité. Dès lors ce langage jouit pleinement de ces droits élevés, qui se rapportent aux choses de l'esprit et aux biens du ciel, et dont il avait été privé sous la tutelle de Rome. Sans doute le peuple forme lui-même sa langue; c'est lui qui trouve ces mots heureux, ces expressions figurées et énergiques qui donnent au langage tant de couleur et de vie. Mais il est des ressources qui ne sont pas de son ressort et qui ne peuvent provenir que des hommes de l'intelligence. Calvin, appelé à discuter, à prouver, donna à la langue des liaisons, des rapports, des nuances, des transitions, des formes dialectiques, qu'elle n'avait point eus avant lui.

Déjà tous ces éléments commençaient à travailler dans la tête du jeune écolier du collége de la Marche. Cet enfant, qui devait être si puissant à manier le cœur humain, devait l'être aussi à subjuguer l'idiome dont il était appelé à se servir. La France protestante se forma plus tard au français de Calvin, et la France protestante, c'était ce qu'il y avait de plus

(1) C'est ce que le prêtre et vicaire général Desmay (Jean Calvin, hérésiarque, p. 32) et le chanoine Levasseur (Ann. de Noyon, p. 1160) déclarent avoir trouvé dans les registres du chapitre de Noyon. Ces auteurs romains réfutent ainsi les inventions ou les bévues de Richelieu et d'autres auteurs. Voy. la préface.

instruit dans la nation ; c'est d'elle que sortirent ces familles de lettrés et de haute magistrature qui influèrent si puissamment sur la culture du peuple ; c'est d'elle que sortit Port-Royal (1), l'un des grands instruments qui ont servi à former la prose et même la poésie française, et qui, ayant tenté de porter dans le catholicisme gallican la doctrine et la langue de la réforme, échoua dans l'un de ses projets, mais réussit dans l'autre ; car la France catholique-romaine dut venir apprendre de ses adversaires jansénistes et réformés à manier ces armes du langage, sans lesquelles elle ne pouvait les combattre (2).

Cependant, tandis que se formait ainsi, dans le collége de la Marche, le futur réformateur de la religion et du langage même, tout s'agitait autour du jeune et grave écolier, sans qu'il prît encore aucune part aux grands mouvements qui remuaient la société. Les flammes qui avaient consumé l'ermite et Pavanne avaient répandu la terreur dans Paris. Mais les persécuteurs n'étaient point satisfaits ; un système de terreur était mis en œuvre dans toute la France. Les amis de la réforme n'osaient plus correspondre les uns avec les autres, de peur que leurs lettres interceptées ne signalassent à la vindicte des tribunaux et ceux qui les écrivaient et ceux à qui elles étaient adressées (3). Un homme s'aventura pourtant à porter aux réfugiés de Bâle des nouvelles de Paris et de France, en cousant dans son pourpoint une lettre sans signature. Il échappa aux pelotons d'arquebusiers, à la maréchaussée des diverses généralités, aux inquisitions des prévôts et des lieutenants, et arriva à Bâle sans que le mystérieux pourpoint eût été fouillé. Ses récits frappèrent de terreur Toussaint et ses amis. « Est chose épou- « vantable à ouïr raconter les grandes cruautés qui « se font là (4) ! » s'écria Toussaint. Peu auparavant étaient arrivés à Bâle, ayant les sergents de justice à leurs trousses, deux religieux de Saint-François, dont l'un, nommé Jean Prévost, avait prêché à Meaux et avait ensuite été jeté dans les prisons de Paris (5). Ce qu'ils disaient de Paris, de Lyon, où ils avaient passé, excitait toute la compassion des réfugiés. « Notre-Seigneur y envoie sa grâce ! écri- « vait Toussaint à Farel ; je vous promets que je « me trouve aucunes fois en grande angoisse et tri- « bulation. »

Cependant ces hommes excellents ne perdaient pas courage. En vain tous les parlements étaient-ils aux aguets ; en vain les espions de la Sorbonne et des moines venaient-ils épier dans les églises, dans les colléges, et jusque dans les familles, les paroles évangéliques qui pouvaient y être prononcées ; en vain les hommes d'armes du roi arrêtaient-ils sur les routes tout ce qui semblait porter le sceau de la réforme : ces Français, que Rome et les siens traquaient et écrasaient, avaient foi à un meilleur avenir, et saluaient déjà la fin de cette captivité de Babylone, comme ils l'appelaient. « A la fin viendra « la soixante et dixième année, l'année de la déli- « vrance, disaient-ils, et la liberté d'esprit et de « conscience nous sera donnée (6). » Mais les septante années devaient durer près de trois siècles, et ce n'est qu'après des malheurs inouïs que ces espérances devaient être réalisées. Au reste, ce n'était pas des hommes que les réfugiés espéraient quelque chose. « Ceux qui ont commencé la danse, disait « Toussaint, ne demeureront point en chemin. » Mais ils croyaient que le Seigneur « connaissait ceux « qu'il avait élus, et délivrerait lui-même son peu- « ple avec puissance (7). »

Le chevalier d'Esch avait en effet été délivré. Échappé aux prisons de Pont-à-Mousson, il était accouru à Strasbourg ; mais il n'y était pas resté longtemps. « Pour l'honneur de Dieu, avait aussitôt « écrit Toussaint à Farel, tâchez que M. le cheva- « lier notre bon maître (8) s'en retourne le plus « bref que possible sera, car nos autres frères ont « grandement besoin d'un tel capitaine. » En effet, les Français réfugiés avaient de nouvelles craintes. Ils tremblaient que cette dispute sur la cène, qui les avait si fort affligés en Allemagne, ne passât le Rhin et vînt encore apporter en France de nouvelles douleurs. François Lambert, le moine d'Avignon, après avoir été à Zurich et à Wittemberg, était venu à Metz ; mais on n'avait pas en lui une pleine confiance ; on craignait qu'il n'apportât les sentiments de Luther, et que par des controverses inutiles, « monstrueuses, » dit Toussaint, il n'arrêtât la marche de la réformation (9). Esch retourna donc en Lorraine ; mais ce fut pour y être exposé de nouveau à de grands dangers « avec tous ceux « qui y cherchaient la gloire de Jésus-Christ (10). »

(1) M. A. Arnauld, grand-père de la mère Angélique et de tous les Arnauld de Port-Royal, était protestant ; voir Port-Royal par M. Sainte-Beuve.

(2) Étude littér. sur Calvin, par M. A. Sayous, Genève, 1839, art. IV. Elle vient d'être suivie d'autres études sur Farel, Viret et Bèze.

(3) Il n'y a personne qui ose m'écrire. (Toussaint à Farel, 4 septembre 1525. Manuscrit de Neuchâtel.)

(4) Ibid.

(5) Ibid., 21 juillet 1525.

(6) Sane venit annus septuagesimus, et tempus appetit ut tandem vindicemur in libertatem spiritus et conscientiæ. (Toussaint à Farel, 21 juillet 1525.)

(7) Sed novit Dominus quos elegerit. (Ibid.)

(8) « Si nos magistrum in terris habere deceat, » ajoute-t-il. (Tossanus Farello. Manuscrit de Neuchâtel.)

(9) Vereor ne aliquid monstri alat. (Ibid., 27 septembre 1525.)

(10) Audio etiam equitem periclitari, simul et omnes qui illic Christi gloriæ favent. (Ibid.)

Cependant Toussaint n'était pas de caractère à envoyer les autres à la bataille sans s'y rendre lui-même. Privé du commerce journalier d'Écolampade, réduit à la société d'un prêtre grossier, il avait cherché la présence de Christ, et son courage s'était accru. S'il ne pouvait retourner à Metz, ne pouvait-il du moins aller à Paris? Les bûchers de Pavanne et de l'ermite de Livry fumaient encore, il est vrai, et semblaient repousser loin de la capitale ceux qui avaient une foi semblable à la leur. Mais si les colléges et les rues de Paris étaient frappés de terreur, en sorte que personne n'osât plus y prononcer les mots d'Évangile et de réforme, n'était-ce pas une raison pour s'y rendre? Toussaint quitta Bâle et arriva dans cette enceinte où le fanatisme avait pris la place des fêtes et de la dissolution. Il chercha, tout en avançant dans les études chrétiennes, à se lier avec les frères qui étaient dans les colléges, et surtout dans celui du cardinal Lemoine, où Lefèvre et Farel avaient enseigné (1). Mais il ne put longtemps le faire en liberté. La tyrannie des commissaires du parlement et des théologiens régnait souverainement dans la capitale, et quiconque leur déplaisait était par eux accusé d'hérésie (2). Un duc et un abbé, qui ne nous sont pas nommés, dénoncèrent Toussaint comme hérétique; et un jour les sergents royaux arrêtèrent le jeune Lorrain et le jetèrent en prison. Séparé de tous ses amis, traité comme un criminel, Toussaint sentit encore plus vivement sa misère. « O Seigneur, s'écriait-il, « n'éloigne pas de moi ton esprit! car sans lui je « ne suis que chair et un égout de péché. » Il repassait en son cœur, tandis que son corps était dans les chaînes, les noms de tous ceux qui combattaient encore librement pour l'Évangile. C'était Écolampade son père et « dont nous sommes l'ouvrage « selon le Seigneur (3), » disait-il. C'était Lefèvre qu'il croyait, sans doute à cause de son âge, « incapable de porter le poids de l'Évangile (4); » Roussel, « par lequel il espérait que le Seigneur opé- « rerait de grandes choses (5); » Vaugris, qui déployait toute l'activité « du frère le plus tendre » pour l'arracher à ses ennemis (6); c'était Farel enfin, auquel il écrivait : « Je me recommande à vos « prières, de peur que je ne succombe dans ce « combat (7). » Oh! comme tous les noms de ces hommes bien-aimés adoucissaient l'amertume de sa prison, car il n'était pas près de succomber. La mort, il est vrai, menaçait de l'atteindre dans cette cité où le sang d'une multitude de ses frères devait être versé comme de l'eau (8); les amis de sa mère, de son oncle le primicier de Metz et le cardinal de Lorraine lui faisaient faire les offres les plus magnifiques (9)... « Je les méprise, répondait-il; je « sais que c'est une tentation de Dieu. J'aime mieux « avoir faim, j'aime mieux être abject dans la mai- « son du Seigneur, que d'habiter avec beaucoup de « richesses dans les palais des impies (10). » En même temps il faisait une haute profession de sa foi. « C'est ma gloire, s'écriait-il, que d'être appelé hé- « rétique par ceux dont je vois que la vie et la doc- « trine sont opposées à Jésus-Christ (11). » Et cet intéressant et courageux jeune homme signait ses lettres : « Pierre Toussaint, indigne d'être appelé « chrétien. »

Ainsi des coups toujours nouveaux étaient portés à la réforme en l'absence du roi. Berquin, Toussaint et bien d'autres étaient en prison; Schuch, Pavanne, l'ermite de Livry avaient été mis à mort; Farel, Lefèvre, Roussel, un grand nombre d'autres défenseurs de la saine doctrine étaient exilés; des bouches puissantes étaient muettes. La lumière du jour évangélique s'obscurcissait de plus en plus, et l'orage, grondant sans relâche, courbait, ébranlait et semblait devoir déraciner cet arbre jeune encore, que la main de Dieu venait de planter au sol de la France.

Ce n'était pourtant point encore assez. Aux humbles victimes qui avaient été immolées devaient en succéder de plus illustres. Les ennemis de la réforme en France n'ayant pas réussi en commençant par le haut, s'étaient résignés à prendre l'œuvre par le bas, mais avec l'espérance d'élever toujours davantage la condamnation et la mort jusqu'à ce qu'elles vinssent atteindre aux plus hautes sommités. Cette marche inverse leur réussit. A peine les cendres dont la persécution avait couvert la place de Grève et le parvis Notre-Dame étaient-elles dispersées, que de nouveaux coups furent portés. Messire Antoine du Blet, cet homme excellent, ce « négociateur » de Lyon, succomba sous les poursuites des ennemis de la vérité, avec un autre dis-

(1) Fratres qui in collegio Cardinalis Monachi sunt te salutant. (Tossanus Farello, manuscrit de Neuchâtel.)

(2) Regnante hic tyrannide commissariorum et theologorum. (Ibid.)

(3) Patrem nostrum, cujus nos opus sumus in Domino. (Ibid.) Cette lettre est sans date, mais paraît écrite peu après la délivrance de Toussaint, et montre les pensées qui l'occupaient à cette époque.

(4) Faber impar est oneri evangelico ferendo. (Ibid.)

(5) Per Rufum magna operabitur Dominus. (Ibid.)

(6) Fidelissimi fratris officio functum. (Tossanus Farello.)

(7) Commendo me vestris precibus, ne succumbam in hâc militiâ. (Ibid.)

(8) Me periclitari de vitâ. (Ibid.)

(9) Offerebantur hic mihi conditiones amplissimæ. (Ibid.)

(10) Malo esurire et abjectus esse in domo Domini... (Ibid.)

(11) Hæc, hæc gloria mea quod habeor hæreticus ab his quorum vitam et doctrinam video pugnare cum Christo. (Ibid.)

ciple, François Moulin, sans que nous connaissions les détails de leur mort (1). On alla plus loin encore; on visa plus haut; il était une tête illustre qu'on ne pouvait atteindre elle-même, mais qu'on pouvait frapper dans ceux qui lui étaient chers. C'était la duchesse d'Alençon. Michel d'Arande, chapelain de la sœur du roi, pour lequel Marguerite avait congédié tous ses autres prédicateurs, et qui prêchait devant elle le pur Évangile, devint le but des attaques des persécuteurs, et fut menacé de la prison et de la mort (2). Presque en même temps, Antoine Papillon, auquel la princesse avait procuré la charge de premier maître des requêtes du Dauphin, mourut subitement, et le bruit universel, même parmi les adversaires, fut qu'il avait été empoisonné (3).

Ainsi la persécution s'étendait dans le royaume et s'approchait toujours plus de Marguerite. Après que les forces de la réforme, concentrées à Meaux, à Lyon et à Bâle, avaient été dissipées, on faisait tomber l'un après l'autre ces combattants isolés, qui çà et là tenaient pour elle. Encore quelques efforts, et le sol de la France sera net d'hérésie. Les manœuvres sourdes, les pratiques secrètes, succèdent aux clameurs et aux bûchers. On fera la guerre en plein jour; mais on saura aussi la faire dans les ténèbres. Si le fanatisme emploie pour les petits le tribunal et l'échafaud, il aura en réserve pour les grands le poison et le poignard. Les docteurs d'une société célèbre n'en ont que trop patronisé l'usage; et des rois même sont tombés sous le fer des assassins. Mais si Rome a eu de tout temps des Séides, elle a vu aussi des Vincent de Paule et des Fénélon. Ces coups portés dans l'ombre et le silence étaient bien propres à répandre partout la terreur. A cette marche perfide et à ces persécutions fanatiques du dedans, se joignaient les funestes défaites du dehors. Un voile lugubre était sur tout le royaume. Il n'y avait pas de famille, surtout dans la noblesse, dont les larmes ne coulassent sur un père, un époux, un fils laissé aux champs d'Italie (4), ou dont le cœur ne tremblât pour la liberté ou pour la vie même de l'un des siens. Les grands revers qui venaient d'accabler la nation y répandaient un levain de haine contre les hérétiques. Le peuple, le parlement, l'Église, le trône même, se donnaient la main.

N'était-ce pas assez pour la duchesse d'Alençon que la défaite de Pavie eût fait périr son mari et jeté en prison son frère? Fallait-il voir le flambeau évangélique, à la douce lumière duquel elle s'était tant réjouie, éteint peut-être pour toujours? Les nouvelles d'Espagne augmentaient la douleur générale. Le chagrin et la maladie mettaient en péril les jours du fier François Ier. Si le roi reste prisonnier, s'il meurt, si la régence de sa mère se prolonge pendant de longues années, n'en est-ce pas fait de la réformation? « Mais quand tout semble « perdu, dit plus tard le jeune écolier de Noyon, « Dieu sauve et garde son Église d'une manière « merveilleuse (5). » L'Église de France, qui était comme dans le travail de l'enfantement, devait avoir un temps de relâche avant de nouvelles douleurs; et Dieu se servit pour le lui donner d'une faible femme, qui ne se prononça jamais complétement en faveur de la réformation. Elle pensait plus alors à sauver le roi et le royaume, qu'à délivrer des chrétiens obscurs qui plaçaient pourtant en elle de grandes espérances (6). Mais sous l'éclat des affaires du monde, Dieu cache souvent les voies mystérieuses par lesquelles il gouverne son peuple. Un noble projet se forma dans l'âme de la duchesse d'Alençon. Traverser la mer ou les Pyrénées, arracher François Ier à la puissance de Charles-Quint, voilà désormais le but de sa vie.

Marguerite de Valois fit connaître son dessein, et la France la salua d'un cri de reconnaissance. Son grand esprit, la réputation qu'elle s'était acquise, l'amour qu'elle avait pour son frère et celui que François avait pour elle, contre-balançaient puissamment aux yeux de Louise et de Duprat son attachement à la nouvelle doctrine. Tous tournaient les yeux vers elle, comme la seule personne capable de tirer le royaume du péril où il se trouvait. Que Marguerite aille donc elle-même en Espagne, qu'elle parle au puissant empereur et à ses ministres, et qu'elle fasse servir ce génie admirable dont la Providence l'a douée, à la délivrance de son frère et de son roi.

Cependant des sentiments bien divers remplissaient les cœurs des nobles et du peuple, en voyant la duchesse d'Alençon se rendre au milieu des conseils ennemis et des farouches soldats du Roi Catholique.

Chacun admirait le courage et le dévouement de cette jeune femme, mais sans les partager. Les amis de la princesse concevaient pour elle des craintes qui ne faillirent que trop de se réaliser. Mais les

(1) Periit Franciscus Molinus ac Dubletus. (Er. Epp., p. 1109.) Erasme, dans cette lettre adressée à François Ier en juillet 1526, nomme tous ceux qui pendant la captivité du prince sont devenus les victimes des fanatiques de Rome.

(2) Periclitatus est Michael Arantius. (Ibid.)

(3) « Periit Papillo non sine gravi suspicione veneni, » dit Erasme. (Ibid.)

(4) Gaillard, Histoire de François Ier, t. II, p. 255.

(5) Nam habet Deus modum, quo electos suos mirabiliter custodiat, ubi omnia perdita videntur. (Calvinus in Ep. ad Rom. t. XI, p. 2.)

(6) .. Beneficio illustrissimæ Ducis Alançoniæ. (Toussaint à Farel.)

chrétiens évangéliques étaient pleins d'espérance. La captivité de François Ier avait fait fondre des rigueurs inouïes sur les amis de la réforme; son élargissement, pensaient-ils, y mettra fin. Ouvrir au roi les portes de l'Espagne, c'est fermer celles des officialités et des châteaux où l'on jette les serviteurs de la Parole de Dieu. Marguerite se fortifia dans un dessein vers lequel toute son âme se sentait portée par tant de motifs divers.

Le hant du ciel ne m'en peul débouter,
Le bas enfer ni ses puissances fortes,
Car mon Sauveur a les clefs de ses portes (1)!

Son faible cœur de femme était affermi par la foi qui donne la victoire sur le monde, et sa résolution était irrévocable; on se hâta de tout préparer pour cet important et dangereux voyage.

L'archevêque d'Embrun, depuis cardinal de Tournon, et le président de Selves étaient déjà à Madrid pour traiter de la délivrance du roi. Ils furent subordonnés à Marguerite, ainsi que l'évêque de Tarbes, depuis cardinal de Grammont; les pleins pouvoirs furent remis à la princesse seule. En même temps Montmorency, si hostile plus tard à la réforme, fut envoyé en toute hâte en Espagne, afin d'obtenir un sauf-conduit pour la sœur du roi (2). L'Empereur faisait des difficultés; il disait que c'était à ses ministres seuls à arranger cette affaire. « Une heure de conférence, s'écria Selves, entre « Votre Majesté, le roi mon maître et madame « d'Alençon, avancerait plus le traité qu'un mois « de discussion entre jurisconsultes (3). »

Marguerite, impatiente d'arriver, vu la maladie du roi, partit sans sauf-conduit, avec une suite imposante (4). Elle quitta la cour et traversa Lyon, se rendant vers la Méditerranée; mais, comme elle était en chemin, Montmorency revint, apportant les lettres de Charles qui assuraient la liberté de la princesse durant trois mois seulement. Elle arriva à Aigues-Mortes (5), et ce fut dans ce port que la sœur de François Ier monta sur le navire préparé pour elle. Conduite de Dieu en Espagne, plutôt pour délivrer des chrétiens humbles et opprimés, que pour sortir de la captivité le puissant roi de France, Marguerite se confia aux flots de cette même mer qui avait porté son frère captif après la bataille désastreuse de Pavie.

(1) Marguerites de la Marguerite des princesses, t. I, p. 125.

(2) Mémoires de du Bellay, p. 124.

(3) Histoire de France, par Garnier, t. XXIV.

(4) Pour taster au vif la volunté de l'esleu empereur... madame Marguerite, duchesse d'Alençon, très-notablement accompaignée de plusieurs ambassadeurs... (Les gestes de François de Valois, par E. Dolet, 1540.)

(5) Jam in itinere erat Margarita, Francisci soror... e fossis Marianis solvens, Barcinonem primum, deinde Cæsar-Augustam appulerat. (Belcarius, Rerum Gallic. Comment., p. 565.)



Les livres XIII et XIV de ce volume racontent les époques les plus importantes de la réformation de l'Allemagne : la protestation de Spire, suivie du colloque de Marbourg, et la Confession d'Augsbourg. Les livres XIII et XIV traitent de l'établissement de la réforme dans la plupart des cantons de la Suisse, et des événements qui se rattachent à la catastrophe de Cappel.

Avant de me tourner plus spécialement vers l'Angleterre, l'Écosse, la France, et d'autres pays encore, je tenais à amener la réformation de l'Allemagne et de la Suisse allemande jusqu'aux époques décisives de 1530 et 1531. La réformation proprement dite est alors presque accomplie dans ces deux contrées. L'œuvre de la foi y a atteint son apogée ; l'œuvre des conférences, des *interim*, de la diplomatie, commence. Je n'abandonne pas complétement l'Allemagne et la Suisse allemande, mais je m'en occuperai moins ; le mouvement du seizième siècle y a fait son effort. Je l'ai dit dès le commencement, c'est l'histoire de la réformation, et non celle du protestantisme, que je raconte.

J'avais espéré, comme je l'ai dit dans une préface de cet ouvrage (p. 324), commencer maintenant l'histoire de la réformation en Angleterre. Mais, indépendamment des raisons que je viens d'indiquer, la faveur inattendue avec laquelle on a bien voulu accueillir ce livre dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique, où la traduction anglaise a été imprimée à près de deux cent mille exemplaires, me faisait une loi de prendre du temps pour examiner avec soin les principes et les faits de la réformation anglicane, celle de toutes les parties de l'œuvre du seizième siècle qui présente, sans contredit, le plus de difficultés.

Un séjour de six semaines que j'ai fait, pendant l'été de 1846, aux bains d'Albisbrunn (Zurich), à vingt minutes de Cappel, et les bienveillantes directions de M. Esslinger, pasteur du lieu, m'ont permis d'étudier avec exactitude ce champ de bataille, si célèbre par la mort de Zwingle, et par les conséquences qu'eurent pour la réformation les événements qui s'y rattachent. Le plan de Cappel n'avait point encore été fait. Deux de mes amis, MM. F. de Morsier et Émile Gautier, officier fédéral du génie, ont eu la bonté, l'un de le prendre, l'autre de le dessiner pour moi : on le trouvera à la fin de ce volume. L'endroit où est marqué *le poirier de Zwingle* est le lieu où expira le réformateur. Un monument en pierre y remplace aujourd'hui l'arbre qui abrita le chrétien mourant.

Genève, avril 1847.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE TREIZIÈME.

PROTESTATION DE SPIRE ET CONCORDE DE MARBOURG.

(1526 à 1529.)

I

Double mouvement de la réformation. — Il y a un temps réformateur. — Diète de Spire, 1526. — Les prêches évangéliques. — Palladium. Réforme des mœurs. — Fermeté des réformateurs. — Commission pour abolir les abus. — Tiers parti entre la papauté et la réforme. — Colporteurs. — La papauté et ses membres. — La destruction de Jérusalem. — Réveil de Rome. — L'ordonnance de Séville publiée. — Désunion de l'Empereur et du pape. — Ligue et bref de Clément VII. — On propose la liberté religieuse. — Époque importante. — Ferdinand appelé en Hongrie.

Nous avons vu les commencements, les luttes, les revers et les progrès de la réformation; mais les combats que nous avons jusqu'à présent décrits n'ont été que partiels : nous entrons maintenant dans une période nouvelle, celle de batailles générales. Spire (1529) et Augsbourg (1530) sont deux noms qui brillent d'une gloire plus immortelle que Marathon, Pavie ou Marengo. Des forces jusqu'à présent dispersées se réunissent en un énergique faisceau ; la puissance de Dieu opère de ces actions d'éclat qui ouvrent une ère nouvelle à l'histoire des peuples, et donnent une impulsion irrésistible à l'humanité ; les consciences sont affranchies ; la liberté de l'esprit est conquise. Le passage des temps moyens aux temps modernes est enfin arrivé.

Une grande protestation va s'accomplir ; et bien qu'il y ait des protestants et des protestations dans l'Église depuis le commencement même du christianisme, puisque la liberté et la vérité ne peuvent se maintenir ici-bas qu'en protestant sans cesse contre le despotisme et l'erreur, le protestantisme va faire un pas nouveau. Il va prendre un corps, et attaquer ainsi avec d'autant plus d'énergie ce mystère d'iniquité qui depuis des siècles a pris un corps à Rome, dans le temple même de Dieu (1).

Mais quoiqu'il s'agisse de protestation, il ne faut pas croire pourtant que la réformation soit une œuvre négative. Partout où quelque chose de grand se développe, dans la nature comme dans la société, il y a un principe de vie qui opère, un germe que Dieu féconde. Une simple négation ne saurait émouvoir les peuples. La réformation, quand elle se leva au seizième siècle, ne fit pas une œuvre nouvelle, car une réformation n'est pas une formation ; mais elle tourna sa face vers les origines du christianisme, se précipita vers elles, et les embrassa avec amour. Cependant, elle ne se contenta pas de ce retour aux temps primitifs. Chargée de ces principes créateurs de la foi, qu'elle avait saisis avec adoration, la réformation rapporta à la chrétienté déchue et inanimée du seizième siècle les éléments divins, le feu sacré, qui devaient lui rendre la lumière et la vie. C'est dans ce double mouvement que furent son action et sa force. Sans doute, elle repoussa plus tard des formes surannées et combattit l'erreur ; mais ce ne fut là que la moindre de ses œuvres et son troisième mouvement. La protestation même dont nous avons à parler eut pour but le rétablissement de la vérité et de la vie, et fut un acte essentiellement positif.

Cette action double, puissante et rapide de la réforme, par laquelle les temps apostoliques furent rétablis à l'entrée des temps modernes, ne vint pas des hommes. Une réformation ne se fait pas arbi-

(1) Deuxième épître aux Thessaloniciens, chap. II.

trairement, comme, en quelques pays, les chartes et les révolutions. Une vraie réformation, préparée pendant plusieurs siècles, est le produit de l'esprit de Dieu. Avant le temps voulu, les plus grands génies, et même les hommes de Dieu les plus fidèles, ne sauraient la produire; mais quand le temps réformateur est arrivé, quand Dieu veut intervenir dans le monde pour le renouveler, il faut que la vie divine se fraye un passage, et elle sait se créer ellemêmes les humbles organes par lesquels elle se communique à l'humanité. Alors, si les hommes se taisent, les pierres mêmes crieront (1).

C'est sur la protestation de Spire (1529) que nous allons surtout fixer nos regards; mais cette protestation fut préparée par des années de paix, et suivie par des essais de concorde que nous devrons aussi raconter. Néanmoins, l'établissement formel du protestantisme demeure le grand fait qui domine l'histoire de la réformation, de 1526 à 1529.

Le duc de Brunswick avait apporté en Allemagne le message menaçant de Charles-Quint. L'Empereur allait se rendre d'Espagne à Rome, pour s'entendre avec le pape, et de là passer les Alpes, afin de soumettre les hérétiques. Mais auparavant la diète de Spire (1526) devait leur adresser une dernière sommation (2). L'heure fatale allait sonner pour la réforme.

Le 25 juin 1526, la diète s'ouvrit. Dans son instruction, datée de Séville, 23 mars, l'Empereur ordonnait qu'on maintînt en entier les coutumes de l'Église, et invitait la diète à punir ceux qui se refuseraient à exécuter l'édit de Worms (3). Son frère, Ferdinand, se trouvait à Spire, et sa présence rendait ces ordres plus redoutables. Jamais l'inimitié que les partisans de Rome portaient aux princes évangéliques, n'avait paru d'une manière si éclatante : « Les pharisiens, dit Spalatin, poursuivaient Jésus-Christ d'une véhémente haine (4). »

Jamais aussi les princes évangéliques n'avaient montré tant d'assurance. Au lieu de paraître effrayés et tremblants comme des coupables, on les vit s'avancer entourés des ministres de la Parole, la tête levée et le regard joyeux. Leur première démarche fut de demander un temple. L'évêque de Spire, comte palatin du Rhin, le leur ayant refusé avec indignation (5), les princes s'en plaignirent comme d'une injustice, et ordonnèrent à leurs ministres de prêcher chaque jour dans les salles de leurs palais. Une foule immense de la ville et de la campagne s'y précipita aussitôt (6). En vain, dans les jours de fête, Ferdinand, les princes ultramontains et les évêques assistaient-ils aux pompes du culte romain dans la belle cathédrale de Spire; la simple parole de Dieu, prêchée dans les vestibules des princes protestants, attirait des milliers d'auditeurs, et la messe se célébrait dans le vide (7).

Ce n'étaient pas seulement des ministres, c'étaient des chevaliers, des palefreniers, « des idiots, » qui, ne pouvant contenir leur zèle, exaltaient partout avec vivacité la parole du Seigneur (8). Tous les serviteurs des princes évangéliques portaient, brodées sur la manchette de la main droite, ces lettres : V. D. M. I. Æ., c'est-à-dire : LA PAROLE DU SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT (9). On lisait la même inscription sur les armes des princes, suspendues à leurs hôtels. La *parole de Dieu*, tel était dès ce moment le mot d'ordre et le palladium de la réforme.

Ce n'était pas tout : les protestants savaient que le culte ne suffit pas; aussi le landgrave avait-il demandé à l'électeur d'abolir « certains usages de cour, » qui déshonoraient l'Évangile. En conséquence, ces deux princes avaient rédigé un ordre de vie qui interdisait l'ivresse, la débauche, et autres coutumes vicieuses usitées en diète (10).

Peut-être les princes protestants affichaient-ils quelquefois leur dissidence au delà de ce que la sagesse eût exigé. Non-seulement ils n'allaient point à la messe et n'observaient pas les jeûnes prescrits, mais encore on voyait, dans les jours maigres, leurs serviteurs porter les plats de viande et de gibier destinés à la table de leurs maîtres, et passer, dit Cochléus, sous les yeux de la foule que le culte rassemblait. C'était, dit cet auteur, afin d'attirer les catholiques par le fumet des viandes et des vins (11).

L'électeur avait, en effet, un grand état; sept cents personnes formaient sa suite. Un jour, il donna un banquet où assistaient vingt-six princes avec leurs gentilshommes et leurs conseillers. On y joua jusqu'à une heure très-tardive, dix heures

(1) Évangile selon saint Luc, ch. XIX, v. 40.

(2) Voir ci-dessus, fin du livre X. Il ne faut pas confondre la diète de Spire, 1526, avec celle de 1529, où eut lieu la protestation.

(3) Sleidan, Hist. de la Réf., liv. VI.

(4) Christum pharisæis vehementer fuisse invisum. (Seckend., II, 45.)

(5) Fortiter interdixit. (Cochlœus, 138.)

(6) Ingens concursus plebis et rusticorum (ibid.); multis millibus hominum accurrentibus. (Seckend., II, 45.)

(7) Populum a sacris avertebant. (Cochlœus, 138.)

(8) Ministri eorum, equites et stabularii, idiotæ, petulanter jactabant verbum Domini. (Cochlœus, 138.)

(9) Verbum Domini manet in æternum. (Ib.)

(10) Adversus inveteratos illos et impios usus nitendum esse. (Seckend., II, 46.)

(11) Ut complures allicerentur ad eorum sectam, in ferculis portabantur carnes coctæ in diebus jejunii, aperte, in conspectu totius auditorii. (Cochlœus, p. 138.)

du soir. Tout, dans le duc Jean, annonçait le prince le plus puissant de l'Empire. Le jeune landgrave de Hesse, plein de zèle et de science, et qui se trouvait, quant à l'Évangile, dans la force du premier amour, faisait une impression profonde sur ceux qui l'approchaient; il disputait souvent avec les évêques, et, grâce à la connaissance qu'il avait des saintes Écritures, il leur fermait aisément la bouche (1).

Cette fermeté des amis de la réformation porta des fruits qui dépassèrent leurs espérances. On ne pouvait plus se faire illusion, l'esprit qui se manifestait dans ces hommes était bien celui de la Bible. Partout le sceptre tombait des mains de Rome. « Le levain de Luther, disait un zélé papiste, fait « fermenter tous les peuples de l'Allemagne, et les « nations étrangères elles-mêmes sont agitées par « de redoutables mouvements (2). »

On vit aussitôt quelle est la force des grandes convictions. Les États bien disposés pour la réforme, mais qui n'avaient osé y adhérer publiquement, s'enhardirent. Les États neutres, qui désiraient le repos de l'Empire, prirent la résolution de s'opposer à l'édit de Worms, dont l'exécution eût porté le trouble dans toute l'Allemagne; et les États papistes perdirent tout à coup leur hardiesse. *L'arc des forts fut brisé* (3).

Ferdinand ne crut pas, en un moment si critique, pouvoir communiquer à la diète la rigoureuse instruction de Séville (4); et il y substitua une proposition de nature à satisfaire les deux partis.

Aussitôt les laïques reprirent l'influence dont le clergé les avait dépossédés. Les ecclésiastiques s'étant opposés, dans le collége des princes, à ce que la diète s'occupât des abus de l'Église, leur demande fut écartée. Sans doute, une assemblée non politique eût été préférable à la diète; mais c'était déjà quelque chose que les affaires de la religion ne dussent plus être réglées uniquement par les prêtres.

Les députés des villes ayant reçu communication de cette résolution, allèrent plus loin encore, et demandèrent l'abolition de tous les usages contraires à la foi en Jésus-Christ. En vain les évêques s'écrièrent-ils qu'au lieu d'abolir de prétendus abus, on ferait bien mieux de brûler tous les livres dont depuis huit années on inondait l'Allemagne : « Vous « voulez, leur répondit-on, ensevelir toute sagesse et « toute science (5)!... » La demande des villes fut admise (6), et la diète se divisa en commissions pour l'abolition des abus.

On vit alors se manifester le profond dégoût qu'inspiraient les prêtres de Rome. « Le clergé, dit « le député de Francfort, se moque du bien pu- « blic, et ne recherche que son intérêt propre. » « Les laïques, dit le député du duc George, ont « bien plus à cœur que les ecclésiastiques le salut « de la chrétienté. »

Les commissions firent leur rapport : on en fut étonné. Jamais l'on n'avait parlé avec tant de franchise contre le pape et les évêques. La commission des princes, dans laquelle des députés ecclésiastiques et laïques se trouvaient en nombre égal, proposa une fusion de la papauté et de la réforme. Les prêtres font mieux de se marier, dit-elle, que de tenir dans leurs maisons des personnes mal famées, chacun doit être libre de communier sous une ou sous deux espèces; l'allemand et le latin peuvent être également employés dans la cène et dans le baptême; quant aux autres sacrements, qu'on les conserve, mais qu'on les administre gratuitement; enfin, que la parole de Dieu soit prêchée « selon « l'interprétation de l'Église » (c'était la demande de Rome), mais en expliquant toujours l'Écriture « par l'Écriture » (c'était le grand principe de la réformation).

Les évêques de Würtzbourg, de Strasbourg, de Freysingen, et George Truchsess même, se trouvaient dans la commission d'où émanaient ces propositions; mais le bouillant landgrave y était aussi, et ses invincibles citations de la Bible avaient fait taire les uns et entraîné les autres. Ainsi le premier pas vers une union nationale était fait. Encore quelques efforts, et toute la race germanique marchait dans le sens de l'Évangile.

Les chrétiens évangéliques, à la vue de cette perspective glorieuse, redoublèrent d'efforts. « Demeu- « rons fermes dans la doctrine, » disait l'électeur de Saxe à ses conseillers (7). En même temps, des colporteurs vendaient dans toute la ville des livres chrétiens courts, faciles à lire, en latin, en allemand, ornés de gravures, et où les erreurs de Rome étaient vivement attaquées (8). L'un de ces livres était intitulé : *La papauté avec ses membres, peinte et décrite par le docteur Luther.* On y voyait figurer le pape, ses cardinaux, puis tous les ordres reli-

(1) Annales Spalatini.

(2) Germaniæ populi lutherico fermento inescati..., et in externis quoque nationibus gravissimi erant motus. (Cochlœus, 138.)

(3) Samuel, II, 4.

(4) Ranke, Deutsche Gesch., II, p. 362.

(5) Omnes libros esse comburendos. Sed rejectum est, quia sic omnis doctrina et eruditio theologica interitura esset. (Seck., II, 45.)

(6) Civitatum suffragia multum valuerunt. (Ibid.)

(7) Elector Saxoniæ consiliaros suos exhortatus est, ut in doctrina evangelica firmi... (Seck., II, 45.)

(8) Circumferebantur item libri lutherani venales, per totam civitatem. (Cochl., 138.)

gieux au delà de soixante, avec divers costumes et caractères. On lisait sous l'image de l'un de ces ordres :

« Couchés dans l'or, la convoitise :
« On les voit Jésus oublier ; »

sous l'image d'un autre :

« Que la Bible ne vous séduise !
« Défense de l'étudier (1) ! »

sous une troisième :

« Jeûner, prier à perdre haleine...
« Et la cuisine toujours pleine (2). »

Ainsi des autres.

« Pas un seul de ces ordres, disait Luther au « lecteur, ne pense à la foi ou à la charité. Celui-ci « porte une tonsure, celui-là un capuchon, celui-ci « un manteau, celui-là une robe. L'une est blan- « che, l'autre est noire, l'autre est grise, l'autre « est bleue. Celui-ci tient un miroir, celui-là des « ciseaux ; chacun ses joujoux... Ah ! ce sont là « les sauterelles, les hannetons, les hurbecs et les « vermisseaux qui, comme le dit Joël, ont brouté « toute la terre (3). »

Mais si Luther maniait le fouet du sarcasme, il embouchait aussi la trompette des prophètes ; c'est ce qu'il fit dans l'écrit intitulé : *La destruction de Jérusalem*. Versant des larmes comme Jérémie, il dénonçait au peuple allemand une ruine semblable à celle de la sainte cité, si, comme elle, il rejetait l'Évangile (4). « Dieu nous a communiqué tous « ses trésors, s'écrie-t-il ; il est devenu homme, « il nous a servis, il est mort pour nous, il est « ressuscité, et il a tellement ouvert les por- « tes du ciel, que tous peuvent y entrer... Le « temps de la grâce est venu... la bonne nouvelle « est proclamée... Mais où est la ville, où est le « prince qui la reçoive ?... Ils l'insultent ; ils tirent « leur épée, et saisissent Dieu hardiment par la « barbe (5)... Mais attendez... il se retournera : « d'un coup il leur brisera la mâchoire, et l'Alle- « magne tout entière ne sera plus qu'une grande « ruine. »

La vente de tous ces écrits était considérable (6). Ce n'étaient pas seulement les paysans et les bourgeois qui lisaient ces livres ; c'étaient aussi les nobles et les princes. On laissait les prêtres seuls au pied des autels, et l'on se jetait dans les bras « du nouvel Évangile (7). » La nécessité d'une réforme des abus fut proclamée le 1er août par un comité général.

Alors Rome, qui avait paru sommeiller, se réveilla. Des prêtres fanatiques, des moines ignorants, des princes ecclésiastiques, assiégèrent Ferdinand. La ruse, l'argent, rien ne fut épargné pour l'émouvoir. Ferdinand ne tenait-il pas en main l'instruction de Séville ?... Se refuser à la publier, c'était accomplir la ruine de l'Église et de l'Empire. Que la voix de Charles oppose son puissant *veto* à l'étourdissement qui entraîne l'Allemagne, et l'Allemagne sera sauvée !... Ferdinand consentit à la démarche qu'on lui demandait, et fit enfin connaître, le 3 août, l'arrêt donné par l'Empereur plus de quatre mois auparavant, en faveur de l'édit de Worms (8).

La persécution allait commencer ; les réformateurs allaient être jetés au fond des cachots ; l'épée tirée aux bords du Guadalquivir allait enfin percer le cœur de la réforme.

L'effet de l'ordonnance impériale fut immense. L'électeur et le landgrave annoncèrent aussitôt qu'ils allaient quitter la diète, et ordonnèrent à leurs gens de tout préparer pour le départ. En même temps les députés des villes se rapprochaient de ces deux princes, et l'Évangile parut devoir entrer immédiatement en lutte avec le pape et Charles-Quint.

Mais la réformation n'était pas encore prête pour une lutte générale. Il fallait que l'arbre poussât de plus profondes racines, avant que le Tout-Puissant laissât se déchaîner sur lui les vents impétueux. Un esprit d'aveuglement, semblable à celui qui fut jadis envoyé sur Saül et sur Hérode (9), s'empara alors du grand ennemi de la parole de Dieu ; et ce fut ainsi que la Providence divine sauva la réforme en son berceau.

Le premier moment de trouble étant passé, les amis de l'Évangile se mirent à considérer la date de l'instruction impériale, et à peser les nouvelles combinaisons politiques qui semblaient annoncer au monde les événements les plus inattendus. « Quand l'Empereur a écrit ces lettres, dirent les villes de la haute Allemagne, il était en bon accord

(1) Dass die Schrift sie nicht verführe
Durft ihr Keinen nicht studir. (L. opp. XIX, 556.)

(2) Doch war ihr Küch nimmer leer. (Ib.)

(3) L. opp. XIX, p. 335. — Joël, I, 5.

(4) Libelli, parvuli quidem mole, sed virulentia perquam grandes... Sermo Lutheri teuthonicus de destructione Jerusalem. (Cochlæus, 138.)

(5) Greiffen Gott zu frech in den Bart. (Luth., opp. XIV (Leipz.), p. 226.)
Deo nimis security barbam vellicant. (Cochl.)

(6) Perquam plurima vendebantur exemplaria (Cochl., 139.)

(7) Non solum plebs et rustica turba, verum etiam plerique optimatum et nobilium trahebantur in favorem novi Evangelii, atque in odium antiquæ religionis .... (Ibid., 140.)

(8) Sleidan, Hist. de la Réf., liv. VI, p. 229.

(9) Samuel, XVI, 14-23. — Matthieu, II.

avec le pape; mais maintenant tout est changé. On assure même qu'il a fait dire à Marguerite, des Pays-Bas, de procéder doucement quant à l'Évangile. Envoyons-lui une députation. » Cela n'était pas nécessaire; Charles n'avait pas attendu ce moment pour prendre une autre résolution. La marche des choses publiques, faisant un brusque détour, s'était précipitée dans des voies toutes nouvelles. Des années de paix allaient être accordées à l'Église renaissante.

Au moment où Charles voulait se rendre à Rome, afin d'y recevoir des mains du pontife la couronne impériale, et de lui livrer en échange l'Évangile et la réformation, Clément VII, saisi d'un étrange vertige, venait de se tourner subitement contre ce puissant monarque. L'Empereur, ne voulant pas favoriser en tout point son ambition, s'était opposé à ses prétentions sur les États du duc de Ferrare. Aussitôt Clément, indigné, s'était écrié que Charles-Quint voulait asservir la Péninsule, et que le temps était venu de rétablir l'indépendance de l'Italie. Cette grande pensée de l'indépendance italienne, entretenue alors par quelques littérateurs, n'était point comme maintenant dans la masse de la nation. Aussi Clément s'empressa-t-il de recourir aux combinaisons de la politique. Le pape, les Vénitiens, le roi de France à peine sorti de captivité, formèrent une sainte ligue, dont une bulle proclama le roi d'Angleterre conservateur et protecteur (1). En juin 1526, l'empereur, inquiet, fit faire au pape les propositions les plus favorables; mais ces avances furent inutiles, et le duc de Sessa, ambassadeur de Charles à Rome, revenant à cheval de sa dernière audience, indigné de l'accueil qu'il avait reçu, fit monter en croupe un fou de cour, qui, par mille singeries, donna à comprendre au peuple romain combien son maître se moquait des projets du saint-père. Celui-ci répondit à ces bravades par un bref, dans lequel il menaçait l'Empereur d'excommunication; puis, sans perdre de temps, il fit entrer ses troupes en Lombardie, tandis que Milan, Florence et le Piémont se déclaraient pour la sainte ligue. Ainsi, de nombreux ennemis s'élevaient contre la puissance du jeune césar, et l'Europe s'apprêtait à tirer vengeance du triomphe de Pavie.

Charles n'hésita pas. Il fit conversion à droite, aussi rapidement que le pape l'avait faite à gauche, et se tourna brusquement vers les princes évangéliques. « Suspendons l'édit de Worms, écrivit-il à « son frère, ramenons les partisans de Luther par « la douceur, et faisons triompher par un bon « concile la vérité évangélique. » Il demandait en même temps que l'électeur, le landgrave et leurs alliés marchassent avec lui « contre les Turcs ou contre l'Italie, pour le bien commun de la chrétienté. »

Ferdinand hésita. Gagner l'amitié des luthériens, c'était perdre celle des autres princes. Le frère de Charles faisait entendre de graves menaces (2). Le duc Guillaume de Bavière affichait des prétentions à la couronne impériale, et le pape, suivant l'exemple des Hildebrand, des Clément VI, et de tant d'autres de ses prédécesseurs, se préparait à donner à ce prince la dépouille de Charles-Quint. Les protestants eux-mêmes n'étaient pas très-empressés à serrer la main que leur tendait l'Empereur : ils n'étaient pas sans défiance. « C'est « Dieu, Dieu lui-même, disaient-ils, qui sauvera « ses églises (3). » Ils mettaient Jésus-Christ au-dessus de César.

La diète était agitée. Que faire? On ne pouvait ni abolir l'édit de Worms, ni l'exécuter.

Cette étrange situation amena de force la seule solution désirable : la liberté religieuse. Ce fut aux députés des villes qu'en vint la première pensée. « En tel lieu, disaient-ils, on a gardé les anciennes « cérémonies; en tel autre, on les a abolies; et « tous croient avoir raison. Laissons chacun libre « de faire comme il l'entend, jusqu'à ce que, par « la parole de Dieu, un concile rétablisse l'unité « désirable. » Cette pensée prit faveur, et le recez de la diète, sous la date du 27 août, arrêta qu'un « concile libre, universel, ou tout au moins natio- « nal, serait convoqué dans l'espace d'une année, « que l'on demanderait à Charles de revenir promp- « tement en Allemagne, et que jusque-là chaque « État se comporterait dans son territoire de ma- « nière à pouvoir en rendre compte à Dieu et à « l'Empereur (4). »

Ainsi l'on se sauva par le juste-milieu; et cette fois c'était bien le véritable. Chacun maintint son droit en reconnaissant celui des autres. Sans doute les situations ne devenaient pas égales. La doctrine évangélique n'avait qu'elle-même pour se protéger; la doctrine romaine avait, dans les pays romains, l'édit de Worms, ses prisons et ses bûchers. Le protestantisme donne toujours plus de liberté qu'il n'en reçoit lui-même.

La diète de Spire, de 1526, forme une époque

(1) Sleidan, Hist. de la Réformation, an 1526. — Bullar. M roman. X.

(2) Ferdinandus ut audio graviter minatur. (Corp. R., I, p. 801.)

(3) Imperator pollicetur... Sed nemo his promissis movetur. Spero Deum defensurum esse suas ecclesias. (Corp. Ref., I, p. 801, 24 juin.)

(4) Unusquisque in sua ditione ita se gereret, ut rationem Deo et Imperatori reddere posset. (Seck., II, p. 41.)

importante de l'histoire : une ancienne puissance, celle du moyen âge, est ébranlée ; une puissance nouvelle, celle des temps nouveaux, prend pied; la liberté religieuse se pose hardiment en face du despotisme romain ; l'esprit laïque l'emporte sur l'esprit prêtre. Dans ce seul pas il y a une grande victoire ; la cause de la réforme est gagnée.

On ne s'en douta guère. Luther, le lendemain du jour où le recez fut publié, écrivait à un ami : « La diète se tient à Spire, à la mode allemande ; « on y boit, on y joue ; mais, à cela près, on n'y « fait rien. » « Le congrès danse et ne marche « pas, » a-t-on dit de nos jours. C'est que de grandes choses se font souvent sous l'apparence de la frivolité, et que Dieu accomplit ses desseins à l'insu même de ceux dont il se sert comme de ses instruments. Il se manifesta, dans cette diète de Spire, un sérieux, un amour de la liberté de conscience, qui est le fruit du christianisme, et qui, au seizième siècle, eut, dans les nations germaniques, ses premiers, si ce n'est ses plus énergiques développements.

Cependant Ferdinand hésitait encore; Mahomet lui-même vint en aide à l'Évangile. Louis, roi de Hongrie et de Bohême, noyé à Mohacz le 29 août 1526, au moment où il fuyait devant Soliman II, avait légué à Ferdinand la couronne de ces deux royaumes. Mais le duc de Bavière, le vayvode de Transylvanie, et par-dessus tout le terrible Soliman, la lui contestaient. C'était assez pour occuper le frère de Charles ; il laissa là Luther, et courut disputer deux trônes.

II

Freundsberg assemble une armée. — Manifeste de l'Empereur. — Marche sur Rome. — Révolte des troupes. — Mort de Freundsberg. — Le pape et les Romains. — L'assaut. — Le sac de Rome. — Jeux des Allemands. — Luther pape. — Les Espagnols. — Clément capitule.

L'Empereur recueillit aussitôt les fruits de sa politique. N'ayant plus les mains liées par l'Allemagne, il les tourna contre Rome. La réformation venait d'être élevée, la papauté allait être abaissée. Les coups portés à son impitoyable ennemi allaient ouvrir à l'œuvre évangélique une carrière toute nouvelle.

Ferdinand, retenu par les affaires de Hongrie, chargea de l'expédition d'Italie Freundsberg, ce vieux général qui avait frappé amicalement sur l'épaule de Luther, au moment où le réformateur allait se présenter devant la diète de Worms (1). « Freundsberg, qui, dit un contemporain (2), por« tait dans son cœur chevaleresque le saint Évan« gile de Dieu, bien fortifié et flanqué d'une forte « muraille, » engagea les bijoux de sa femme, fit battre l'appel dans toutes les villes de la haute Allemagne, et, grâce à l'idée magique d'une guerre contre le pape, vit bientôt de nombreux soldats accourir sous son étendard. « Annoncez, avait fait « dire Charles-Quint à son frère, que l'armée doit « marcher contre les Turcs; chacun saura de quels « Turcs il s'agit. »

Ainsi le puissant Charles, au lieu de lutter avec le pape contre la réforme, comme il l'avait dit à Séville, va lutter avec la réforme contre le pape. Il a suffi de quelques jours pour opérer cet étrange revirement ; il y en a peu dans l'histoire où la main de Dieu soit plus évidente.

Aussitôt Charles prend toutes les allures d'un réformateur. Le 17 septembre, il adresse au pape un manifeste (3), dans lequel il lui reproche de se comporter, non comme le père commun de tous les fidèles, mais comme un homme insolent et superbe (4) ; et lui témoigne son étonnement de ce que, vicaire du Christ, il ose répandre le sang pour acquérir des possessions terrestres ; ce qui, ajoute-t-il, est tout à fait « *contraire à la doctrine évangélique* (5). » Luther n'eût pas mieux parlé. « Que Votre Sainteté, continuait Charles Quint, « rengaine dans son fourreau le glaive de saint « Pierre, et convoque un concile universel. » Mais le glaive était du goût du pontife beaucoup plus qu'un concile. La papauté n'est-elle pas, selon les docteurs romains, la source des deux pouvoirs? Ne peut-elle pas destituer les rois, et par conséquent les combattre (6)? Le pape maintint donc sa lance tournée contre Charles, et Charles se prépara à lui faire bonne guerre.

Alors commença cette terrible campagne, durant laquelle éclata à Rome, sur la papauté, l'orage qui avait dû fondre en Allemagne sur l'Évangile. A la force des coups dont fut frappée la ville des pontifes, on peut juger de la violence de ceux qui eussent brisé les églises de la réformation. En retra-

(1) Liv. 7, chap. 8.

(2) Haug Marschalk, dit Zoller.

(3) Caroli Imperat. Rescriptum ad Clementis septimi papæ criminationes. (Goldasti, Constitut. imperiales, I, p. 479.)

(4) ... Non jam pastoris seu communis patris laudem, sed superbi et insolentis nomen. (Ib., p. 487.)

(5) Cum id ab evangelica doctrina prorsus alienum videtur. (Ibid., p. 489.)

(6) Utriusque potestatis apicem papa tenet. (Turrecramata, de Potestate papali.)

çant tant d'horreurs, on a besoin de se rappeler que les châtiments de la ville aux sept collines ont été prédits par les Écritures de Dieu (1).

Au mois de novembre, Freundsberg, à la tête de quinze mille hommes, se trouvait en Allemagne, au pied des Alpes. Le vieux général, évitant les routes militaires bien gardées par l'ennemi, se jeta dans un sentier étroit, suspendu au-dessus d'affreux précipices, et que quelques coups de bêche eussent rendu impraticable. Défense aux soldats de regarder derrière eux; néanmoins les têtes tournent, les pieds glissent, et chevaux et lansquenets tombent de temps en temps au fond de l'abîme. Dans les passages les plus difficiles, les soldats dont la marche est la plus sûre abaissent à droite et à gauche de leur vieux chef leurs longues piques en guise de barrières; et Freundsberg avance, s'attachant au lansquenet de devant, et poussé par celui de derrière. En trois jours les Alpes furent franchies, et le 19 novembre l'armée se trouva sur le territoire de Brescia.

Le connétable de Bourbon, qui, depuis la mort de Pescaire, commandait en chef l'armée impériale, venait de s'emparer du duché de Milan. L'Empereur le lui ayant promis pour récompense, il dut y rester quelque temps pour y consolider son pouvoir. Enfin, le 12 février, il joignit avec ses Espagnols l'armée de Freundsberg, impatienté de ses retards. Bourbon avait beaucoup d'hommes et point d'argent; il se décida à suivre le conseil du duc de Ferrare, cet ennemi implacable des princes de l'Église, et à tirer droit sur Rome (2). L'armée tout entière reçut cette nouvelle avec un cri de joie. Les Espagnols étaient pleins du désir de venger Charles-Quint, les Allemands pleins de haine contre le pape; tous remplis de l'espérance de voir leurs soldes et leurs peines enfin richement payées au moyen des trésors de la chrétienté, que Rome accumulait depuis des siècles. Leur cri retentit jusqu'au delà des Alpes. Chacun en Allemagne crut que l'heure suprême de la papauté était enfin arrivée, et l'on se prépara à contempler sa chute. « Les forces de l'Empereur « triomphent en Italie, écrivait Luther; le pape « est visité de toutes parts; sa destruction appro- « che; son heure et sa fin sont venues (3). »

Quelques avantages remportés par les troupes papales dans le royaume de Naples y firent conclure une trêve, qui devait être ratifiée par le pape et par l'Empereur. A cette nouvelle, un affreux tumulte s'éleva dans l'armée du connétable. Les bandes espagnoles se révoltèrent, l'obligèrent à s'enfuir, et pillèrent sa tente. Puis, s'approchant des lansquenets, elles se mirent à crier à tue-tête les seuls mots allemands qu'elles eussent appris : « *Lance! lance! Argent! argent* (4)! » Ces mots retentirent dans le cœur des Impériaux; ils s'émurent à leur tour, et se mirent à crier aussi de tous leurs poumons : *Lance! lance! Argent! argent!* Freundsberg fit battre l'appel; et, ayant rangé en cercle autour de lui et de ses principaux capitaines ses soldats exaspérés, il leur demanda tranquillement s'il les avait jamais abandonnés. Tout fut inutile. La vieille affection que les lansquenets portaient à leur capitaine semblait éteinte; une seule corde vibrait encore dans leurs cœurs; il leur fallait la solde et la guerre. Aussi, baissant tous leurs lances, ils les tiennent en arrêt, comme s'ils voulaient en percer leurs chefs, et se mettent à crier de nouveau en rugissant : *Lance! lance! Argent! argent!* Freundsberg, qu'aucune armée, quelque grande qu'elle fût, n'avait jamais effrayé; Freundsberg, qui avait coutume de dire : « Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur, » voyant ces lansquenets, à la tête desquels il avait vieilli, diriger contre lui leur fer meurtrier, perd la parole, et, frappé comme d'un coup de foudre, tombe évanoui sur un tambour (5). La force du vieux général était pour toujours brisée. Mais la vue de leur capitaine mourant fit sur les lansquenets ce qu'aucun discours n'eût pu faire. Toutes les lances se relevèrent, et les soldats émus se retirèrent, l'œil morne et d'un pas silencieux. Quatre jours plus tard, Freundsberg retrouva la parole. « En avant! dit-il au connétable. Dieu lui- « même nous fera toucher au but. » En avant! en avant! répétèrent les lansquenets. Il n'y avait plus pour Bourbon d'autre alternative; d'ailleurs, ni Clément, ni Charles-Quint ne voulaient entendre parler de paix. Freundsberg fut conduit à Ferrare, et plus tard à son château de Mindelheim, où il mourut après dix-huit mois de maladie; et le 28 avril, Bourbon prit cette grande route de Rome, que tant d'armées redoutables venues du Nord avaient déjà suivie.

Tandis que l'orage descendu des Alpes s'approchait de la ville éternelle, le pape perdait la tête, renvoyait ses troupes, et ne conservait que ses gardes du corps. Plus de trente mille Romains, il est vrai, en état de porter les armes, faisaient parade

(1) Apocalypse, ch. XVIII. On ne saurait, du reste, borner cette prédiction au sac incomplet et réparé de 1527.

(2) Guicciardini, Hist. des guerres d'Italie, liv. XVIII, p. 698.

(3) Papa ubique visitatur, ut destruatur : venit enim finis et hora ejus. (Ad Hausmann, 10 janvier 1527; L. Epp., III, p: 156.)

(4) Lanz! lanz! Geld! geld!

(5) Cum vero hastas ducibus obverterent, indignatione et ægritudine animi oppressus, Fronsbergius subito in deliquium incidit, ita ut in tympano quod adstabat desidere cogeretur, nullum verbum proloqui amplius posset. (Seck., II, p. 79.)

de bravoure dans les rues de l'antique cité, traînaient de grands sabres après eux, se querellaient et se battaient; mais ces bourgeois, âpres au gain, se souciaient fort peu de défendre le pape, et désiraient au contraire que le magnifique Charles vînt s'établir dans Rome, espérant un grand profit de son séjour.

Le 5 mai au soir, Bourbon arriva sous les murs de Rome, et il eût donné l'assaut à l'instant même, s'il avait eu des échelles. Le 6 au matin, l'armée, couverte par un brouillard qui cachait ses mouvements (1), se mit en marche, les Espagnols se dirigeant par la montagne vers la porte du Saint-Esprit, les Allemands suivant la route d'en bas (2). Bourbon, voulant encourager ses soldats, saisit lui-même une échelle, escalada la muraille, et leur cria de le suivre. En ce moment une balle l'atteignit; il tomba, et rendit l'âme une heure après. Ainsi finit ce malheureux, traître à son roi et à sa patrie, et suspect même à ses nouveaux amis.

Cette mort, loin d'arrêter l'armée, ne fit que l'exciter. Claude Seidenstuker, tenant à la main sa longue épée, franchit des premiers la muraille; Michel Hartmann le suivit, et ces deux Allemands réformés s'écrièrent que Dieu même marchait devant eux dans la nue. On ouvrit les portes, l'armée s'y précipita, les faubourgs furent pris, et le pape s'enfuit dans le château Saint-Ange avec treize cardinaux. Les Impériaux, à la tête desquels se trouvait alors le prince d'Orange, lui firent proposer la paix moyennant trois cent mille écus. Mais Clément, qui croyait la sainte ligue sur le point de le délivrer, et qui s'imaginait déjà voir dans le lointain ses premiers cavaliers, repoussa toute proposition. Après quatre heures de repos, l'attaque recommença, et une heure après le coucher du soleil l'armée était maîtresse de toute la ville. Elle resta sous les armes et en bon ordre jusqu'à minuit, les Espagnols sur la *Piazza Navona*, et les Allemands au *Campofiore*. Enfin, n'apercevant aucune démonstration ni de guerre, ni de paix, les soldats se débandèrent et coururent au pillage.

Alors commença le fameux « sac de Rome. » La papauté, depuis des siècles, avait mis la chrétienté au pressoir. Prébendes, annates, jubilés, pèlerinages, grâces ecclésiastiques, elle avait fait argent de tout. Ces troupes avides, qui depuis bien des mois ne vivaient que de misère, prétendirent lui faire rendre gorge. Nul ne fut épargné, les Impériaux pas plus que les ultramontains, les Gibelins pas plus que les Guelfes. Églises, palais, couvents, maisons particulières, basiliques, banques, tombeaux, tout fut pillé, jusqu'à l'anneau d'or que portait encore au doigt le cadavre de Jules II. Les Espagnols se montrèrent les plus habiles; ils flairaient l'argent et le dépistaient dans les cachettes les plus mystérieuses. Mais les Napolitains étaient plus dissolus et plus violents (3). « On entendait, « dit Guicciardini, les cris pitoyables des femmes « romaines et des religieuses que les soldats emmenaient par troupes pour assouvir leur brutalité (4). »

Les Allemands trouvèrent d'abord un certain plaisir à faire sentir aux papistes le poids de leurs glaives; mais bientôt, heureux d'avoir enfin à manger et à boire, ils se montrèrent plus débonnaires que leurs alliés. C'était sur les choses que les Romains appelaient « saintes » que se déchargeait la colère des luthériens. Ils enlevaient les calices, les ciboires, les ostensoirs d'argent, et revêtaient d'habits sacerdotaux des valets et des goujats (5). Le Campofiore était changé en une immense salle de jeu. On y apportait des sacs d'écus, des vases d'or, on les mettait sur un coup de dés; et après les avoir perdus, on allait en piller d'autres. Un certain Simon Baptista, qui avait prédit le sac de la ville, avait été jeté en prison par le pape; les Allemands le délivrèrent, et le firent boire avec eux. Mais, comme Jérémie, il prophétisait contre tous : « Prenez, pillez, cria-t-il à ses libérateurs; « vous rendrez pourtant tout; l'argent des soldats « et l'or des prêtres suivront le même chemin. »

Rien n'amusait les Allemands comme de se moquer de la cour du pape. « Plusieurs prélats, dit « Guicciardini, étaient promenés par toute la ville « de Rome sur des ânes (6). » Après cette procession, les évêques payaient leur rançon; mais ils tombaient dans les mains des Espagnols, qui la leur faisaient payer une seconde fois (7).

Un jour, un lansquenet, Guillaume de Sainte-Celle, se revêtit des habits du pape et posa sur sa tête la triple couronne; d'autres, se décorant des chapeaux et des longues robes rouges des cardinaux, l'entourèrent; et tous, se promenant sur des ânes dans les rues de la ville, arrivèrent devant le château Saint-Ange, où Clément VII se tenait caché. Là, les soldats-cardinaux mirent pied à terre, et, retroussant de la main le devant de leurs robes,

(1) Guicciardini, vol. II, p. 721.

(2) Depuis la nouvelle enceinte élevée par Urbain VIII sur le haut du Janicule, la porte du Saint-Esprit et celle de *Settimiane* sont devenues inutiles.

(3) Jovius, Vita Pompei Colonnæ, p. 191. Ranke, Deutsche Gesch., II, 398.

(4) Guicciardini, II, p. 724.

(5) Sacros calices, pixides et monstrantias rapiebant; sacras vestes prophanis induebant lixis. (Cochl., 156.)

(6) Guerres d'Italie, II, p. 723.

(7) Eumdem civem seu curialem haud raro, nunc ab Hispanis, nunc a Germanis ære mutuato redimi. (Cochlœus, 156.)

ils baisèrent les pieds du prétendu pontife. Celui-ci but à la santé de Clément VII; les cardinaux à genoux firent de même, et s'écrièrent que, dès cette heure, ils seraient de pieux papes et de bons cardinaux, qui se garderaient bien d'exciter des guerres comme ceux qui les avaient précédés. Puis ils se formèrent en conclave; et le pape ayant annoncé à son consistoire que son intention était de remettre sa papauté, aussitôt les mains se levèrent pour l'élection, et tous de s'écrier : « Luther pape! Luther pape (1)! » Jamais pontife n'avait été proclamé avec un si complet accord. Tels étaient les rires des Allemands.

On n'eut pas si bon marché des Espagnols. Clément VII les avait nommés « Mores, » et avait publié une indulgence plénière pour quiconque les tuerait. Aussi rien ne pouvait contenir leur fureur. Ces fidèles catholiques faisaient mourir les prélats au milieu d'horribles tortures destinées à leur arracher leurs trésors, et ils ne respectaient ni rang, ni sexe, ni âge. Ce ne fut qu'après un sac de dix jours, un butin de dix millions d'écus d'or, et la mort de cinq à huit mille victimes, que l'ordre et la paix commencèrent un peu à se rétablir.

Ainsi la cité pontificale expirait au milieu d'un pillage long et cruel; et cette splendeur dont Rome, depuis le commencement du seizième siècle, remplissait le monde, s'éteignait en quelques heures. Rien ne put soustraire au châtiment cette ville superbe, pas même les prières de ses ennemis. « Je ne voudrais pas, s'était écrié Luther, que « Rome fût brûlée. Ce serait une chose mon« strueuse (2). » Les craintes de Mélanchton étaient encore plus vives : « Je crains pour les bibliothè« ques, disait-il; on sait combien les livres sont « odieux à Mars (3). » Malgré ces vœux des réformateurs, la ville de Léon X succomba sous le jugement de Dieu.

Clément VII, assiégé dans le château Saint-Ange, craignant que l'ennemi ne fît, avec des mines, sauter sa demeure, capitula enfin : il renonça à toute alliance contre Charles-Quint, et s'engagea à demeurer prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé à l'armée quatre cent mille ducats.

Les chrétiens évangéliques contemplèrent avec étonnement ce jugement du Seigneur. « Tel est « l'empire de Jésus-Christ, dirent-ils, que l'Empe« reur poursuivant Luther à cause du pape, est « contraint à ruiner le pape au lieu de Luther. « Toutes choses servent au Seigneur, et tournent « contre ses adversaires (4). »

III

Constitution de l'Église. — Ordre démocratique. — Réformation de la Hesse. — Un soupirail. — Le landgrave et Lambert. — Les paradoxes. — Frère Boniface. — Dispute de Homberg. — Triomphe de l'Évangile. — Première constitution évangélique. — Le chef. — Évêques. — Élections. — Discipline. — Subvention. — Administration. — Synode général. — Inspecteurs. — Intérieur et extérieur dans l'Église. — Premiers principes de Luther. — Il admet l'influence des princes. — Deux extrêmes. — Contradictions. — Dieu dans l'État. — Indépendance de l'Église. — Deux besoins : des ministres et des fidèles. — Luther s'adresse à l'électeur. — Droit de contrainte des princes. — Visite des églises décrétée. — Principes conservateurs de Mélanchton. — Ce qu'il conserve. — Étonnement des évangéliques et des papistes. — Visite générale. — Ses résultats. — Progrès de la réformation. — Villes impériales. — Franconie. — Frise. — Brandebourg. — Élisabeth de Brandebourg. — Sa fuite. — Elle arrive en Saxe.

En effet, il fallait quelques années de paix à la réforme pour qu'elle crût et se fortifiât, et elle ne pouvait avoir la paix que si ses deux grands ennemis se faisaient la guerre. La folie de Clément VII préserva la réformation du coup qui la menaçait, et la ruine de Rome édifia l'Évangile. Ce ne fut pas seulement un gain de quelques mois; depuis 1526 jusqu'en 1529, il y eut en Allemagne un calme dont la réformation profita pour s'organiser et s'étendre; suivons-la dans ses nouveaux développements.

Une constitution devait maintenant être donnée à l'Église renouvelée. Le joug papal ayant été rompu, l'ordre évangélique devait être rétabli. Rendre aux évêques leur ancienne juridiction était impossible; car ces prélats prétendaient être avant tout les serviteurs du pape. Il fallait donc un nouvel état de choses, sous peine de voir l'Église tomber dans l'anarchie. On y pourvut. Ce fut alors que les peuples évangéliques se séparèrent définitivement de cette domination despotique qui, depuis des siècles, tenait tout l'Occident dans ses chaînes.

Déjà, à deux reprises, la diète avait voulu faire de la réforme de l'Église une œuvre nationale; l'Empereur, le pape et quelques princes s'y étaient opposés; la diète de Spire avait donc remis à chaque État l'œuvre difficile qu'elle même ne pouvait pas accomplir.

Mais quelle constitution allait-on substituer à la hiérarchie papale?

On pouvait, en supprimant le pape, garder tout l'ordre épiscopal : c'était la forme la plus rapprochée de celle qu'on allait abolir. C'est ce qui se

(1) Milites itaque levasse manum, ac exclamasse : Lutherus papa! Lutherus papa! (Ibid.)

(2) Romam nollem exustam; magnum enim portentum esset. (L. Epp., II, p. 221.)

(3) Metuo bibliothecis. (C. Ref., I, p. 869.)

(4) Ut Cæsar pro papa Lutherum persequens, pro Luthero papam cogatur vastare. (L. Epp., III, p. 188.)

fit plus tard en Angleterre; mais une Église épiscopale et pourtant évangélique était impossible sur le continent; il n'y avait là, parmi les évêques, ni des Cranmer, ni des Latimer.

On pouvait, au contraire, reconstruire l'ordre ecclésiastique, en recourant à la souveraineté de la parole de Dieu, et en rétablissant les droits du peuple chrétien. C'était la forme la plus éloignée de la hiérarchie romaine. Entre ces deux ordres extrêmes, il y en avait d'intermédiaires.

Le second de ces points de vue était celui de Zwingle; mais le réformateur de Zurich n'avait pas été jusqu'au bout. Il n'avait pas appelé le peuple chrétien à exercer sa souveraineté, et s'était arrêté au conseil des Deux-Cents, comme représentant l'Église (1).

Le pas devant lequel Zwingle avait hésité pouvait se faire et se fit. Un prince ne recula pas devant ce qui avait effrayé des républicains même.

L'Allemagne évangélique, au moment où elle se mit à essayer des constitutions ecclésiastiques, commença par celle qui tranchait le plus fortement avec la monarchie papale.

Ce n'était pourtant pas de l'Allemagne que ce système devait sortir. Si l'aristocratique Angleterre devait se tenir à la forme épiscopale, la docile Allemagne devait plutôt s'arrêter dans un milieu gouvernemental. Ce fut de la France et de la Suisse que l'extrême démocratique jaillit. Un prédécesseur de Calvin arbora alors ce drapeau, que la main puissante du réformateur de Genève devait relever plus tard, et planter en France, en Suisse, en Hollande, en Écosse, en Angleterre même, d'où il devait, un siècle après, croiser l'Atlantique sur un vaisseau, et appeler l'Amérique du Nord à prendre rang parmi les peuples.

Nul parmi les princes évangéliques de Spire n'était aussi entreprenant que Philippe de Hesse ; on l'a comparé à Philippe de Macédoine pour la finesse, et à son fils Alexandre pour le courage. Philippe comprenait que la religion acquérait enfin l'importance qui lui est due, et, loin de s'opposer au grand développement qui travaillait les peuples, il se mettait en harmonie avec les idées nouvelles.

L'étoile du matin s'était levée pour la Hesse presque en même temps que pour la Saxe. En 1517, lorsque Luther proclamait à Wittemberg la rémission gratuite des péchés, on voyait à Marbourg des hommes et des femmes se rendre secrètement dans l'un des fossés de la ville, et là, près d'un soupirail solitaire, prêter l'oreille à une voix qui en sortait, et qui faisait entendre à travers les barreaux de consolantes doctrines. Cette voix était celle du franciscain Jacques Limbourg, qui, ayant prêché que, depuis quinze siècles, les prêtres falsifiaient l'Évangile du Christ, avait été jeté dans ce cachot obscur. Ces rassemblements mystérieux durèrent quinze jours. Tout à coup la voix cessa; ces réunions du désert avaient été découvertes, et le franciscain, arraché à son souterrain, avait été entraîné à travers le Lahnberg, dans une contrée inconnue. Non loin du Ziegenberg, des bourgeois éplorés de Marbourg l'atteignirent, et, tirant brusquement la toile qui recouvrait son char, ils lui dirent : « Où allez-vous? » — « Où Dieu veut, » répondit tranquillement frère Jacques (2). Il n'en fut plus question, et l'on ne sait ce qu'il devint. Ces disparitions sont dans les coutumes de la papauté.

A peine Philippe eut-il eu le dessus dans la diète de Spire, qu'il résolut de se consacrer à la réformation de ses États héréditaires.

Son caractère résolu le faisait pencher vers la réforme suisse : aussi n'était-ce pas un homme de juste milieu qu'il lui fallait. Il s'était lié à Spire avec Jacques Sturm, député de Strasbourg. Sturm lui parla de François Lambert d'Avignon, alors à Strasbourg. D'un extérieur agréable, d'un caractère décidé, Lambert joignait au feu du Midi la persévérance des hommes du Nord. Le premier, en France, il avait déposé le capuchon, et n'avait cessé dès lors de demander que toute l'Église fût radicalement réformée. Ce n'était pas pour le luxe et les aises de la vie qu'il avait embrassé l'Évangile. « Anciennement, disait-il, quand j'étais un hypo« crite, je vivais dans l'abondance; maintenant je « mange chrétiennement avec ma petite famille le « pain de mon ordinaire (3); mais plutôt être pau« vre dans le royaume de Jésus-Christ, que d'avoir « abondance d'or dans les maisons de débauche du « pape. » Le landgrave reconnut que Lambert était son homme, et l'appela.

Lambert, voulant préparer la réforme de la Hesse, composa cent cinquante-huit thèses, qu'il nomma « paradoxes; » et qu'il fit afficher, selon la coutume du temps, aux portes des églises.

Aussitôt amis et ennemis s'y pressèrent en foule. Des catholiques romains eussent voulu les déchirer, mais les bourgeois réformés faisaient sentinelle, et, tenant synode sur la place publique, discutaient, développaient, prouvaient ces thèses, et se moquaient de la colère des papistes.

Un jeune prêtre, plein d'idée de lui-même, que

(1) Liv. XI, chap. 10.
(2) Rommel, Philippe de Hesse, I, p. 128.
(3) Nunc cum familiola mea panem manduco, et potum capio in mensura. (Lamberti commentarii de sacro conjugio.)

l'Évêque, le jour de la consécration, avait élevé pour la science au-dessus de saint Paul, et pour la chasteté au dessus de la Vierge, Boniface Dornemann, se trouvant de trop petite taille pour atteindre au placard de Lambert, avait emprunté un escabeau, et, entouré d'une nombreuse audience, s'était mis à lire à haute voix les thèses (1).

« Tout ce qui est déformé doit être réformé. « La parole de Dieu seule enseigne ce qui doit « l'être, et toute réforme qui se fait autrement est « vaine (2). »

C'était la première thèse. « Item ! dit le jeune « prêtre, je n'attaquerai pas cela. » Il continua.

« C'est à l'Église qu'il appartient de juger des « choses de la foi. Or, l'Église est la congrégation « de ceux qu'unissent le même esprit, la même « foi, le même Dieu, le même médiateur, la même « Parole, par laquelle seule ils sont gouvernés, et « en laquelle seule ils ont la vie (3). »

« Mais, dit encore tout haut le jeune prêtre, je « ne saurais combattre cette proposition (4). » Il continua, toujours sur son escabeau.

« La Parole est la véritable clef. A celui qui croit « à la Parole le royaume des cieux est ouvert, et « à celui qui n'y croit pas il est fermé. Quiconque « donc possède vraiment la Parole de Dieu a la « puissance des clefs. Toutes les autres clefs, tous « les décrets des conciles et des papes, et toutes les « règles des moines, n'ont aucune valeur. »

Le frère Boniface branla la tête et poursuivit.

« Depuis que le sacerdoce de la loi est aboli, « Christ est le seul, immortel et éternel sacrificateur, et il n'a pas besoin de successeurs hu- « mains. Ni l'évêque de Rome, ni qui que ce soit « au monde, n'est son représentant ici-bas. Mais « tous les chrétiens sont et ont été, depuis le com- « mencement de l'Église, participants de son sa- « cerdoce. »

Cette thèse sentait bien l'hérésie. Dornemann pourtant ne se découragea pas; et, soit faiblesse d'esprit, soit commencement de lumière, à chaque proposition qui ne heurtait pas trop ses préjugés, il ne manquait pas de répéter : « Certes, je n'atta- « querai pas cela. » On l'écoutait avec étonnement, lorsqu'un bourgeois de l'audience, — était-ce un fanatique romain, un fanatique réformé, ou un mauvais plaisant? je l'ignore, — fatigué de ces répétitions continuelles, s'écria : « Ote-toi de là, mau- « vais drôle, qui ne sais pas trouver un mot à « attaquer! » Puis, donnant brutalement un coup de pied à l'escabeau, il fit tomber le malheureux clerc tout à plat dans la boue (5).

Le 21 octobre 1526, à sept heures du matin, les portes de l'église principale de Homberg s'ouvrirent, et l'on y vit entrer successivement les prélats, abbés, prêtres, comtes, chevaliers et députés des villes, et au milieu d'eux Philippe, en sa qualité de premier membre de l'Église.

Alors Lambert, ayant expliqué et prouvé ses thèses, ajouta : « Que celui qui a quelque chose à « leur opposer se lève. » Il se fit d'abord un grand silence; mais enfin le père gardien des franciscains de Marbourg, Nicolas Ferber, qui en 1524, recourant à l'argument favori de Rome, avait supplié le landgrave d'employer le glaive contre les hérétiques, se mit à parler, la tête inclinée, les yeux abattus et fixés vers la terre; mais, comme il appelait à son secours saint Augustin, Pierre Lombard et d'autres docteurs : « Ne mettez pas en avant « les opinions chancelantes des hommes, lui dit « le landgrave, mais la parole de Dieu, qui, seule, « fortifie et affermit nos cœurs. » Le franciscain, interdit, s'assit en disant : « Ce n'est pas ici le « lieu de répondre. » La dispute pourtant recommença. Lambert, déployant la puissance de la vérité et les ressources de son éloquence, étonna tellement son adversaire, que le gardien, épouvanté par ce qu'il appelait « des tonnerres de blasphème et des foudres d'impiété (6), » se rassit encore, en disant : « Ce n'est pas ici le lieu de répondre. »

En vain le chancelier Feige lui déclara-t-il que chacun avait le droit de dire son opinion avec une entière liberté; en vain le landgrave lui-même lui cria-t-il que l'Église soupirait après la vérité : le mutisme était devenu le refuge de Rome. « Moi, « je défendrai le purgatoire, » avait dit un prêtre avant la dispute. « Moi, j'attaquerai les paradoxes « du titre VI (sur le vrai sacerdoce), » avait dit un autre (7). Un troisième s'était écrié : « Moi, je ren- « verserai ceux du titre X (sur les images). » Mais maintenant ils gardaient tous le silence.

Alors Lambert, après avoir encore à trois reprises sommé en vain ses adversaires de prendre la parole, joignit les mains et s'écria, comme Za-

(1) Cum statura hominis hujusmodi esset ut inter Pygmæos internosci difficulter posset, scabellum sibi dari postulat, coque conscenso, cœpit positiones templi valvis affixas legere. (Othonis Melandri jocorum centuriæ.)

(2) Vana est omnis reformatio quæ alioqui fit. (*Paradoxa Francisci Lamberti*, dans Scultetus, Annales evangel.)

(3) Ecclesia est congregatio eorum quos unit idem spiritus, etc. (Ibid.)

(4) « Hanc equidem haud impugnaverim! Illam nequidem attigerim! » (Oth. Melandri joc. cent.)

(5) « Apagesis, nebulo, qui quod impugnes infirmesque invenire haud possis! » Hisque dictis scabellum ei mox substrahit, ut miser ille præceps in lutum ageretur. (Ibid.)

(6) Fulgura impietatum, tonitrua blasphemiarum.

(7) Erant enim prius qui dicerent : Ego asseram purgatorium; alius : Ego impugnabo paradoxa tituli sexti, etc. (Lamberti ad Colon.)

charie : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple !* »

Après trois jours de dispute, qui avaient été pour la doctrine évangélique un continuel triomphe, on chargea des hommes choisis de constituer les églises de la Hesse d'après la parole de Dieu. Ils y travaillèrent pendant trois jours, puis la nouvelle constitution fut publiée au nom du synode.

La première constitution ecclésiastique, produite par la réformation, doit trouver place dans l'histoire, d'autant plus qu'elle fut alors présentée comme constitution-modèle aux nouvelles églises de la chrétienté (1).

L'autonomie, ou le gouvernement de l'Église par elle-même, en est le principe fondamental; c'est de l'Église et de ses représentants qu'émane cette législation; il n'est fait aucune mention dans le prologue ni de l'État ni du landgrave (2). Philippe, satisfait d'avoir brisé pour lui et pour son peuple le joug d'un prêtre étranger, ne voulait point se mettre à sa place, et se contentait d'une surveillance extérieure nécessaire au maintien de l'ordre.

Un second trait qui distingue cette constitution, c'est la simplicité soit dans le gouvernement, soit dans le culte. L'assemblée conjure les synodes futurs de ne pas charger les églises d'une multitude d'ordonnances, « attendu que là où les ordres « abondent, le désordre surabonde. » On ne voulut pas même des orgues dans les temples, parce que, dit-on, il faut que les hommes comprennent ce qu'ils entendent (3). Plus les ressorts de l'esprit humain ont été ployés en un certain sens, plus on les voit, quand ils se débandent, se jeter avec violence dans le sens contraire. L'Église passa alors de l'extrême des pompes et des symboles à l'extrême de la simplicité. Voici les principaux traits de cette constitution :

« L'Église ne peut être enseignée et gouvernée « que par la parole de son souverain Pasteur. Quiconque aura recours à une autre parole sera « déposé et excommunié (4).

« Tout homme pieux, instruit dans la parole de « Dieu, peut, quel que soit son état, être élu évê- « que, s'il le désire, car il est appelé intérieure- « ment de Dieu (5).

« Que personne ne croie que par évêque nous « entendions autre chose qu'un simple ministre de « la parole de Dieu (6).

« Les ministres sont des serviteurs, et par consé- « quent ils ne doivent pas être des seigneurs, des « princes et des dominateurs.

« Que les fidèles se rassemblent, et qu'ils élisent « leurs évêques et leurs diacres : chaque église doit « élire son pasteur (7).

« Que ceux qui sont élus évêques soient consa- « crés pour leur office par l'imposition des mains « de trois évêques; et quant aux diacres, s'il n'y « a pas de ministres présents, qu'ils reçoivent l'im- « position des mains des anciens de l'Église (8).

« Si un évêque donne quelque scandale à l'Église « par sa mollesse ou par le luxe de ses vêtements, « ou par la légèreté de sa conduite, et qu'étant « averti il persiste, qu'il soit déposé par l'Église (9).

« Que chaque église mette son évêque en état « de vivre avec sa famille et d'être hospitalier, « comme Paul l'ordonne; mais que les évêques « n'exigent rien pour leurs fonctions casuelles (10).

« Que chaque dimanche il y ait, dans un lieu « commun, une assemblée de tous les hommes qui « sont mis au nombre des saints, pour régler, avec « l'évêque, d'après la parole de Dieu, toutes les « affaires de l'Église, et pour excommunier qui- « conque donne scandale à l'Église; car l'Église du « Christ n'a jamais existé sans exercer l'excommu- « cation (11).

« De même que pour la direction des églises parti- « culières il faut une assemblée chaque semaine, de « même, pour la direction des églises de tout un pays, « il faut chaque année un synode général (12).

« Tous les pasteurs en sont membres naturels; « mais de plus chaque église élira dans son sein un « homme plein d'esprit et de foi, auquel elle re- « mettra ses pouvoirs pour tout ce qui est du « ressort du synode (13).

(1) Cette constitution se trouve dans *Schmincke*, *Monumenta Hassiaca*, II, p. 588 et suiv. « Pro Hassiæ ecclesiis, et si deinde non nullæ *aliæ* ad idem *nostro exemplo* provocarentur. »

(2) Synodus Hassiaca in nomine Domini congregata. (Ibid.)

(3) Ne homines non intelligant. (Ibid., cap. 3.)

(4) Non admittimus verbum aliud quam ipsius pastoris nostri. (Ib., cap. 2.)

(5) Si quis pius, in verbo sancto exercitatus, docere petit verbum sanctum, non repellatur, a Deo enim interne mittitur. (Ib., cap. 23.)

(6) Ne quis putet nos hic per episcopos alios intelligere quam ministros Dei verbi. (Ib., 592.)

(7) Eligat quævis Ecclesia episcopum suum. (Ib., cap. 23, p. 620.)

(8) Manus imponant duo ex senioribus, nisi alii episcopi intersint. (Ib., cap. 21, p. 644.)

(9) Deponat Ecclesia episcopum suum, quod ad eam spectet judicare de voce pastorum. (Ibid., cap. 23, p. 610.)

(10) Alat quævis Ecclesia episcopum suum, sicque illi administret ut cum sua familia vivere possit. (Ibid.)

(11) Fiat conventus fidelium in congruo loco, ad quem quotquot ex viris in Sanctorum numero habentur..... Christi Ecclesiam nunquam fuisse sine excommunicatione. (Ibid., cap. 15.)

(12) Ut semel pro tota Hessia celebretur synodus apud Marpurgum tertia dominica post Pascha. (Ibid., cap. 18, p. 633.)

(13) Universi episcopi.... Quælibet ecclesia congregetur et eligat ex se ipsa unum plenum fide et spiritu Dei. (Ibid.)

« Chaque année on élira trois visiteurs, chargés « de parcourir toutes les églises, d'examiner ceux « qu'elles ont élus pour évêques, de confirmer « ceux d'entre eux qui seront approuvés, et de « pourvoir à l'exécution des arrêtés du synode. »

On trouvera, sans doute, que cette première constitution évangélique alla dans quelques points jusqu'aux extrêmes de la démocratie ecclésiastique; mais il s'y était glissé certaines institutions qui pouvaient grandir, et en changer la nature. On substitua plus tard six surintendants à vie aux visiteurs annuels (qui, selon l'institution primitive, pouvaient être de simples membres de l'Église), et, comme on l'a remarqué (1), les empiétements soit de ces surintendants, soit de l'État, paralysèrent peu à peu l'activité et l'indépendance des églises de la Hesse. Il en fut de cette constitution comme de celle de l'abbé Sieyès en l'an VIII, qui, devant être républicaine, servit, par l'influence de Napoléon Bonaparte, à établir le despotisme de l'empire.

Ce n'en est pas moins une œuvre remarquable. Des docteurs romains ont reproché à la réformation de faire de l'Église quelque chose de trop intérieur (2). En effet, la réformation et la papauté reconnaissent deux éléments dans l'Église, l'un intérieur, l'autre extérieur; mais tandis que la papauté donne la primauté à celui-ci, la réformation la donne à celui-là. Cependant, si l'on reproche à la réformation de n'avoir qu'une Église du dedans, et de ne point créer une Église du dehors, la constitution remarquable dont nous venons de présenter quelques traits nous dispensera de répondre. L'ordre ecclésiastique extérieur, qui jaillit alors des entrailles mêmes de la réforme, est bien plus parfait que celui de la papauté.

Une grande question se présentait. Ces principes deviendront-ils ceux de toutes les églises de la réformation?

Tout semblait l'indiquer. Les hommes les plus pieux pensaient alors que le pouvoir ecclésiastique provient des membres de l'Église. Il était dans la nature des choses qu'en s'éloignant de l'extrême hiérarchique, on se jetât dans l'extrême démocratique. Luther lui-même avait professé cette doctrine dès 1523. Les Calixtins de Bohême, voyant les évêques de leur pays leur refuser des ministres, en étaient venus à prendre le premier prêtre vagabond. « Si vous n'avez pas d'autre moyen de vous « procurer des pasteurs, leur écrivit Luther, pas« sez-vous-en plutôt; et que chaque père de famille « lise l'Évangile dans sa maison et baptise ses en« fants, tout en soupirant après le sacrement de « l'autel, comme les Juifs de Babylone après Jéru« salem (3). La consécration du pape fait des prê« tres non de Dieu, mais du diable, des diseurs de « messe, des machines à confesse, ordonnés pour « fouler aux pieds Jésus-Christ, anéantir son sa« crifice, et vendre au monde, sous son nom, des « holocaustes inventés (4). On naît prêtre non par « la naissance de la chair, mais par la naissance de « l'esprit, et l'on ne devient ministre que par élec« tion et par vocation : or voici comment cela doit « s'opérer.

« D'abord, cherchez Dieu par la prière (5); puis, « vous étant réunis avec tous ceux dont Dieu a « touché le cœur, choisissez au nom du Seigneur « celui ou ceux que vous aurez reconnus propres « à ce ministère. Après cela, que les principaux « parmi vous leur imposent les mains, et les re« commandent au peuple et à l'Église (6). »

Luther, en appelant au peuple seul pour désigner les pasteurs, subissait une nécessité du temps. Il s'agissait de constituer le ministère; or le ministère, n'existant pas, ne pouvait avoir alors la part légitime qui lui revient dans le choix des ministres de Dieu.

Mais une autre nécessité, provenant aussi de l'état des choses, devait porter le réformateur à dévier des principes qu'il avait établis. La réformation, en Allemagne, n'avait guère commencé par les classes inférieures, comme en Suisse et en France; et Luther ne trouvait presque nulle part ce peuple chrétien, qui eût dû jouer un si grand rôle dans sa constitution nouvelle. Des paysans ignorants, des bourgeois entêtés, qui ne voulaient pas même entretenir leurs ministres, tels étaient les membres de l'Église. Or, que faire avec de tels éléments?

Mais si le peuple était indifférent, les princes ne l'étaient pas. Ils étaient au premier rang dans la lutte, et siégeaient au premier banc dans le conseil. L'organisation démocratique dut donc céder le pas à une organisation gouvernementale. On fait l'Église avec des chrétiens, et l'on prend les chrétiens où on les trouve, en haut ou en bas. Ce fut surtout en haut que Luther les trouva. Il admit donc les princes comme représentants du peuple, et dès lors l'influence de l'État entra comme l'un

(1) *Rettig*, Die Freye Kirche.

(2) Le plus célèbre apologiste de la doctrine romaine parmi nos contemporains, le Dr *Mœhler* dans sa *Symbolique*.

(3) Tutius enim et salubrius esset quemlibet patremfamilias suæ domui legere Evangelium. (L. Opp., II, p. 363.)

(4) Per ordines papisticos, non sacerdotes Dei sed sacerdotes Satanæ, tantum ut Christum conculcent. (Ibid., 364.)

(5) Orationibus tum privatis tum publicis. (Ibid., 370.)

(6) Eligite quem et quos volueritis. Tum impositis super eos manibus, sint hoc ipso vestri episcopi, vestri ministri seu pastores. (Ibid.)

des principaux éléments dans la constitution de l'Église évangélique.

Ainsi Luther, partant, quant aux principes, de l'extrême démocratique, arriva, quant au fait, à l'extrême érastien (1). Jamais peut-être il n'y eut un espace aussi immense entre les prémisses posées par un homme, et la conduite qu'il suivit. Si Luther franchit ce vaste intervalle sans hésiter, ce ne fut pas seulement inconséquence de sa part, ce fut surtout obligation de se soumettre aux nécessités impérieuses du temps. Les principes sur l'organisation ecclésiastique ne sont pas d'une nature absolue comme les doctrines de l'Évangile; leur application dépend, à quelques égards, de l'état de l'Église. Cependant il y eut bien quelque inconséquence de la part du réformateur. Il s'exprima souvent d'une manière contradictoire sur la part que les princes doivent prendre ou ne pas prendre aux affaires religieuses. C'est là un point sur lequel Luther et son siècle ne furent point au clair. Ils en avaient bien d'autres à éclaircir.

Dans la pensée du réformateur, la tutelle exercée par le prince ne devait être que provisoire. Les fidèles étant alors dans un état de minorité, ils avaient besoin d'un tuteur; mais le temps de la majorité pouvait venir pour l'Église, et alors viendrait l'émancipation.

Comme nous l'avons dit ailleurs, nous n'entendons pas prononcer ici sur cette grande controverse; mais il y a certaines vérités fondamentales que l'on ne peut point oublier. Dieu est le principe duquel tout émane et qui doit tout régir, les sociétés aussi bien que les individus, l'État aussi bien que l'Église. Dieu a affaire avec les gouvernements, et les gouvernements ont affaire avec Dieu. Les grandes vérités dont l'Église est dépositaire doivent agir sur toute une nation, sur celui qui est assis sur le trône, comme sur le paysan dans son humble cabane. Ce n'est pas seulement comme individu que le prince doit être éclairé par le flambeau du christianisme, c'est aussi comme gouverneur de son peuple. Dieu doit être dans l'État. Vouloir mettre d'un côté les nations, les gouvernements, la vie sociale et politique, et de l'autre, Dieu, sa Parole et son Église, comme s'il y avait entre ces deux mondes un grand abîme, et qu'ils ne dussent pas se toucher, ce serait à la fois une idée de lèse-humanité et de lèse-divinité.

Mais s'il doit y avoir une union intime entre ces deux ordres de choses, il faut chercher les moyens les plus propres à l'obtenir. Or, si la direction de l'Église est remise au gouvernement civil, comme ce fut le cas en Saxe, il est fort à craindre que la réalité de cette union ne soit compromise, et que l'infiltration des forces célestes dans le corps de la nation ne soit obstruée. L'Église, administrée par un département civil, se sécularisera peu à peu, et perdra sa séve primitive. C'est ce qui s'est vu en Allemagne, où la religion est tombée en quelques lieux jusqu'au rang d'une administration toute temporelle. Pour qu'un être exerce toute l'influence dont il est capable, il doit avoir son libre développement. Laissez un arbre croître en pleine terre et sans contrainte, vous jouirez mieux de son ombrage, et vous y cueillerez plus de fruits que si vous le plantiez dans un vase et le renfermiez dans votre cabinet. Il en est de même de l'Église de Christ. L'État ne doit pas commander à l'Église, comme l'Église ne doit pas commander à l'État.

Le protestantisme, en devenant gouvernemental, cessa d'être universel. Le nouvel esprit était capable de créer une nouvelle terre. Mais, au lieu de lui frayer des voies nouvelles, et de se proposer la régénération de toute la chrétienté et la conversion de tout l'univers, on chercha à se caser le plus commodément possible dans quelques duchés allemands. Cette timidité, appelée prudence, fit un tort immense à la réformation.

La prérogative organisatrice une fois assignée aux conseils des princes, on pensa à l'organisation même, et Luther se mit à l'œuvre; car, quoiqu'il ait été par excellence l'homme agressif, et Calvin l'homme organisateur, ces deux qualités, aussi nécessaires aux réformateurs de l'Église qu'aux fondateurs d'empire, n'ont manqué ni à l'un ni à l'autre de ces grands serviteurs de Dieu.

Il fallait former un nouveau ministère; car la plupart des ecclésiastiques qui avaient quitté la papauté s'étaient contentés de recevoir le mot d'ordre de la réforme. Ces ex-prêtres du pape étaient en général peu propres à devenir ministres du Seigneur. Plongés dans les erreurs et les désordres habituels du clergé, et ne connaissant point l'essence de l'Évangile, ils s'en tenaient à la lettre de la polémique de Luther, sans avoir éprouvé la vertu sanctifiante de la vérité. Il y avait même telle paroisse où le curé prêchait l'Évangile dans son église principale, et chantait la messe dans son annexe (2).

Mais il fallait plus encore que des ministres : un peuple chrétien devait être créé. Luther avait le cœur brisé par l'état des troupeaux. « Partout, « disait-il, on voit des paysans qui ne savent rien, « qui n'apprennent rien, qui ne font rien, si ce

(1) Dans le système d'Éraste, le gouvernement de l'Église appartient au gouvernement civil.

(2) In æde parochiali evangelico more docebat, in filiali missificabat. (Seck., p. 102.)

« n'est d'abuser de la liberté; qui ne confessent « pas leurs fautes et ne célèbrent point la cène du « Seigneur, comme si la religion était une chose « à jamais passée. Hélas! ils ont abandonné leurs « dogmes et leurs rites romains, et ils se moquent « des nôtres (1). Voilà, ajoutait-il, voilà l'œuvre « des évêques du pape (2). »

Luther ne recula pas devant cette double nécessité. Il se mit à chercher de nouveaux pasteurs et de nouveaux troupeaux, et recourut au prince pour l'accomplissement de cette œuvre. Convaincu qu'une visite générale des églises était nécessaire, il s'adressa, dès le 22 octobre 1526, à l'électeur. « Il y a parmi nos gens tant d'ingratitude envers « la parole de Dieu, lui dit-il, que, si je pouvais « le faire en bonne conscience, je les laisserais « vivre sans pasteurs, comme des pourceaux; mais « nous ne le pouvons. Partout où des villes et des « villages qui pourraient posséder des écoles et des « pasteurs méprisent de tels biens, Votre Altesse, « en sa qualité de tuteur de la jeunesse et de tous « ceux qui ne savent pas se conduire eux-mêmes, « doit contraindre les habitants à recevoir ces « moyens de grâce, comme on les contraint à tra- « vailler aux chemins, aux ponts et à d'autres cor- « vées (3). L'ordre papal étant aboli, toutes les « fondations tombent en vos mains comme en « celles du chef suprême. C'est à vous qu'il appar- « tient de régler ces choses; nul autre ne s'en sou- « cie, nul autre ne le peut, nul autre ne le doit (4). « Chargez donc quatre personnes de visiter tout le « pays : que deux s'enquièrent des dîmes et des « biens ecclésiastiques; que deux autres s'occupent « de la doctrine, des écoles, des églises et des pas- « teurs. »

On pourrait se demander, en entendant ces paroles, si l'Église, qui s'était formée au premier siècle sans le secours des princes, ne pouvait pas, au seizième siècle, se réformer sans eux; et si, au lieu de faire antichambre au palais des grands, les réformateurs n'eussent pas dû fermer la porte de leur cabinet, prier le Père qui est au ciel, et agir ensuite avec toute l'énergie de leur foi.

Luther ne se contenta pas de solliciter par écrit l'intervention du prince. Rien ne l'irritait comme de voir les courtisans, qui, du temps de l'électeur Frédéric, s'étaient montrés les ennemis acharnés de la réformation, se jeter maintenant, « en jouant, « en riant, en gambadant, dit-il, sur les dépouilles « de l'Église. » Aussi, à la fin de cette année, l'électeur étant venu à Wittemberg, Luther se rendit aussitôt au palais, fit ses plaintes au prince électoral qu'il rencontra à la porte; puis, sans s'embarrasser de ceux qui l'arrêtaient, pénétra de force dans la chambre à coucher de l'électeur, et, interpellant ce prince surpris d'une visite si inattendue, le supplia de porter remède aux maux de l'Église. La visite des églises fut résolue, et Mélanchton fut chargé de rédiger l'instruction nécessaire.

Deux points devaient particulièrement attirer l'attention des commissaires : la discipline et le culte de l'Église. Dès 1526, Luther avait publié « sa messe allemande, » mot par lequel il désignait l'ordre de l'Église en général. « Les vraies assem- « blées évangéliques, avait-il dit, n'ont pas lieu « publiquement, pêle-mêle, en y admettant des « gens de toute espèce (5); mais elles sont formées « de chrétiens sérieux, qui confessent l'Évangile « par leurs paroles et par leur vie (6), et au milieu « desquels on peut reprendre et excommunier « selon la règle de Christ (7). Je ne puis instituer « de telles assemblées, car je n'ai personne à y « mettre (8); mais si la chose devient possible, je « ne manquerai pas à ce devoir. »

Ce fut aussi avec la conviction qu'il fallait donner à l'Église, non le meilleur culte imaginable, mais le meilleur possible, que Mélanchton travailla à son instruction. La paix! telle fut, pendant toute sa vie, la boussole de ce réformateur. « Je n'au- « rai jamais rien de plus cher que la paix publi- « que (9), » écrivait-il à Érasme. Or l'Écriture sainte met quelque chose avant la paix (10). La pureté de doctrine, que Dieu veut avant tout, n'occupant plus que la seconde place dans la pensée de Mélanchton, la réformation était en péril. Si Lambert, en Hesse, avait été à l'extrême des principes scripturaires, Mélanchton, en Saxe, allait se jeter vers l'extrême des principes traditionnels. Il y eut alors comme un revirement dans la réformation allemande. Au principe réformateur se substitua le principe conservateur. Mélanchton écrivit à l'un

(1) Rusticis nihil discentibus, nihil orantibus, sic enim sua papistica neglexerunt, et nostra contemnunt. (L. Epp., III, p. 224.)

(2) Ut horrendum sit episcoporum papisticorum administrationem considerare. (L. Epp., p. 424.)

(3) Als oberster Vormund der Jugend und aller die es bedurfen, soll sie mit Gewalt dazu halten. (L. Epp., III, p. 136.)

(4) Nequam esse oportet, qui princeps esse debet, et tyrannum decet regem esse, hoc exigit mundus. (L. Epp., III, p. 147.) Luther dans ces mots est l'antipode de Zwingle.

(5) Non publice sive promiscue et admissa omnis generis plebe. (De Missa germanica.)

(6) Qui nomina sua in catalogum referrent, ajoute-t-il. (Ibid.)

(7) Excommunicari qui christiano more se non gererent. (Ibid.)

(8) Neque enim habeo qui sunt idonei. (Ibid.)

(9) Sed mihi nihil erit unquam antiquius publica pace. (Corp. Ref., 22 mars 1528.)

(10) Jacq., III, 17.

des inspecteurs (1) : « Tout ce que vous pouvez « garder des vieilles cérémonies, gardez-le, je vous « en conjure (2). N'innovez pas beaucoup, car toute « innovation nuit au peuple (3). »

En conséquence, on conserva la messe latine, en y mêlant quelques cantiques allemands (4), la communion sous une seule espèce pour ceux qui se faisaient scrupule de la prendre sous deux, une confession faite au prêtre sans être pourtant obligatoire, plusieurs fêtes des saints, les vêtements sacrés (5), et beaucoup d'autres rites, dans lesquels, disait Mélanchton, « il n'y a pas de mal, quoi qu'en « dise Zwingle. Condamner de telles cérémonies, « ajoutait-il, ce n'est pas de la piété, c'est de la « fureur (6). »

En même temps, Mélanchton exposait avec réserve les doctrines de la réformation, et faisait passer au second plan ce qui s'était trouvé au premier; en sorte que, dans bien des cas, l'on ne pouvait plus voir de différence entre la doctrine romaine et la doctrine réformée.

Il est juste de reconnaître l'empire des faits et des circonstances sur ces organisations ecclésiastiques; mais il est un empire qui s'élève plus haut encore : c'est celui de la parole de Dieu. La réformation s'oubliait elle-même. Il était nécessaire que l'œuvre fût un jour reprise, et rétablie sur son plan primitif. Cette gloire fut celle de Calvin.

Un cri général s'éleva, soit dans le camp de Rome, soit dans celui de la réformation. « On trahit notre cause, s'écriaient quelques-uns des « chrétiens évangéliques ; on nous enlève la liberté « que Jésus-Christ nous avait donnée (7). » Agricola d'Eisleben accusait Mélanchton de vouloir substituer une morale légale à la bonne nouvelle de l'Évangile, et l'appelait un double papiste.

De leur côté, les ultramontains disaient hautement que l'enseignement de Mélanchton tenait un certain milieu entre la doctrine catholique-romaine et celle de la réforme (8). Érasme insinuait que Luther commençait enfin à se rétracter. Cochléus publiait une gravure « horrible, » dit-il lui-même, où l'on voyait d'un même capuchon sortir un monstre à sept têtes, représentant Luther. Chacune de ces têtes avait des traits différents, et toutes ensemble, prononçant des paroles affreuses et contradictoires, se disputaient, se déchiraient, et se mangeaient entre elles (9). Faber enfin, chapelain de Ferdinand et plus tard évêque de Vienne, écrivait de Bohême à Mélanchton, peut-être malicieusement, pour lui offrir une bonne place auprès du roi (10).

L'électeur, étonné, résolut de communiquer l'instruction de Mélanchton à Luther. Mais jamais le respect de celui-ci pour son ami ne se montra d'une manière plus éclatante. Il ne fit à l'écrit de Mélanchton qu'une ou deux additions peu importantes, et le renvoya avec de grands éloges. On eût dit un lion qui, entouré d'un filet, lèche la main qui lui rogne les ongles.

La visite générale commença. Luther en Saxe, Spalatin dans les contrées d'Altenbourg et de Zwickau, Mélanchton en Thuringe, Thuring en Franconie, avec des substituts ecclésiastiques et plusieurs collègues laïques, se mirent en marche en octobre et en novembre 1528.

On procéda avec des ménagements extrêmes à l'égard des prêtres, se bornant à exiger qu'ils renvoyassent ou épousassent leurs compagnes, et qu'ils s'engageassent à enseigner à l'avenir une doctrine plus pure. Un petit nombre de curés d'une ignorance trop grossière et d'une vie trop scandaleuse furent seuls congédiés (11). Les inspecteurs mirent en ordre les biens ecclésiastiques, en attribuant une partie à l'entretien du culte, et plaçant l'autre à l'abri du pillage. Les gentilshommes papistes avaient déjà, en plusieurs lieux, mis la main sur les couvents. Aussi Luther disait-il qu'ils étaient à cet égard plus luthériens que les luthériens eux-mêmes. Les couvents demeurèrent supprimés. Cette suppression a donné lieu à de singuliers reproches. On a exalté l'Église romaine comme riche en corporations de la charité chrétienne, et l'on a prétendu que la séparation avait affaibli chez nous la force organisatrice. Il y a peut-être quelque chose de spécieux dans cette remarque; néanmoins les sociétés protestantes modernes, destinées à répandre sur toute la terre les bienfaits de l'Évangile par

(1) M. de Wette pense que cette lettre est de Luther. (L. Epp., III, 352.) Il me paraît évident, comme à M. Bretschneider, qu'elle est de Mélanchton. Luther n'a pas été si loin dans la voie des concessions.

(2) Obsecro, quantum ex veteribus cæremoniis retineri potest, retineas. (Corp. Ref., II, 551.)

(3) Omnis novitas nocet in vulgo. (Ibid.)

(4) Non abolens eam totam (latina missa), satis est alicubi miscere germanicas cantationes. (Ibid.)

(5) Ut retineantur vestes usitatæ in sacris. (Corp. Ref. ad Ionam, 20 décembre 1527.)

(6) Furor est, non pietas, tales cæremonias improbare. (Ibid., 910.)

(7) Alii dicerent prodi causam. (Camer. Vita Mel., p. 107.)

(8) Medium ferme inter catholicam et lutheranam. (Cochl., 168.)

(9) Monstrosus ille Germaniæ partus, Lutherus septiceps. (Ibid., 169.)

(10) Habiturum me defectionis præmium, conditionem aliquam apud Ferdinandum regem. (Corp. Ref., Camerario, 13 septembre 1528.)

(11) Viginti fore rudes et inepti, multique concubinarii et potatores deprehensi sunt. (Seckend, p. 102.)

la Bible, par des missions et d'autres moyens encore, remplacent certes les ordres monastiques avec de grands avantages. C'est le christianisme évangélique qui est maintenant à la tête de la chrétienté en fait d'association et d'organisation; et ce qui se fait à cette heure dans l'Église romaine n'est qu'une simple réaction de l'activité protestante.

Partout on établit l'unité de l'enseignement. Le petit et le grand catéchisme de Luther, qui parurent en 1529, contribuèrent plus peut-être qu'aucun autre écrit à répandre dans les nouvelles églises l'antique foi des apôtres. Les pasteurs des grandes villes furent chargés, sous le nom de surintendants, de surveiller les églises et les écoles. En abandonnant le célibat, les ministres formèrent le germe d'un tiers état, d'où se répandirent plus tard, dans tous les rangs de la société, la science, l'activité et les lumières. C'est là une des causes les plus réelles de la supériorité intellectuelle et morale qui distingue incontestablement les peuples évangéliques.

L'organisation des églises de la Saxe, malgré ses imperfections, eut, pour le moment du moins, des effets heureux. C'est que la parole de Dieu avait alors le dessus, et que partout où cette parole exerce sa puissance, les erreurs et les abus secondaires sont par là même paralysés : la vie supplée aux défauts de la forme. Les ménagements dont on usa alors provenaient au fond d'un bon principe. La réformation ne fit point comme les enthousiastes, qui, parce qu'une institution est corrompue, la rejettent tout entière. Elle ne dit pas, par exemple : « Les sacrements sont défigurés dans « l'Église, passons-nous-en ; le ministère est cor- « rompu, rejetons-le; » mais elle rejeta l'abus et rétablit l'usage. Cette sagesse est la marque d'une œuvre de Dieu. Et si Luther laissa quelquefois subsister la balle à côté du froment, Calvin parut plus tard, et nettoya plus parfaitement l'aire de la chrétienté.

Ce qui s'accomplissait alors en Saxe exerça une puissante réaction sur tout l'Empire germanique; et la doctrine évangélique y fit des pas gigantesques. Le dessein de Dieu, en détournant des contrées réformées de l'Allemagne la foudre qu'il faisait tomber sur la ville aux sept collines, se vit comme à l'œil. Jamais années ne furent plus utilement employées. Ce ne fut pas seulement à se constituer que la réforme s'appliqua, ce fut à s'étendre.

Le duché de Lunebourg, plusieurs des villes impériales les plus importantes, Nuremberg, Augsbourg, Ulm, Strasbourg, Gœttingue, Goslar, Nordhausen, Lubeck, Brême, Hambourg, enlevèrent les cierges des chapelles, et y substituèrent le flambeau plus brillant de la parole de Dieu.

En vain des chanoines effrayés alléguaient-ils l'autorité de l'Église : « L'autorité de l'Église, ré- « pondaient Kempe et Zechenhagen, réformateurs « de Hambourg, ne peut être reconnue que si l'É- « glise elle-même obéit à son pasteur, qui est « Jésus-Christ (1). » Ce fut Poméranus qui remplit d'ordinaire, à l'époque de la réformation, les fonctions attribuées dans les temps apostoliques à Timothée et à Tite, *réglant les choses qui restaient à régler*. Il mit alors la dernière main à la réforme des églises de Hambourg, de Brunswick, et d'autres lieux encore.

En Franconie, le margrave George de Brandebourg ayant réformé Anspach et Bayreuth, écrivit à Ferdinand d'Autriche, son ancien protecteur, qui avait froncé les sourcils en apprenant ses démarches : « Je l'ai fait par ordre de Dieu; car il « commande aux princes de prendre soin non-seu- « lement des corps de leurs sujets, mais aussi de « leurs âmes (2). »

Le 1er jour de l'an 1527, un dominicain, nommé Résius (3), ayant revêtu son capuchon, monta en chaire à Noorden, et se déclara prêt à soutenir des thèses qu'il avait rédigées dans le sens de l'Évangile. Ayant réduit au silence, par des raisons solides, l'abbé de Noorden, homme lettré et savant, le seul adversaire qui se présentât, Résius, après une longue pause, rendit grâces à Dieu, se dépouilla de son froc, le posa hardiment sur la chaire; et ayant ainsi rejeté le monachisme et Rome, il descendit plein de joie, et fut reçu dans la nef par les acclamations des fidèles. Toute la Frise posa bientôt avec Résius l'uniforme de la papauté.

La marche de Brandebourg se trouvait sous la domination de l'énergique Joachim, qui eût voulu écraser le luthéranisme. Cependant, tout en prohibant le Nouveau Testament traduit par Luther, il avait autorisé les traductions de l'Église romaine, qui suffirent pour éclairer son peuple. Mais c'était surtout à Berlin même, et dans le palais électoral, que la lumière évangélique éclatait.

La paix ne régnait pas dans cette auguste demeure. A côté de Joachim se trouvait sa femme Élisabeth, fille du roi Jean de Danemark et d'une sœur de l'électeur de Saxe. L'électrice, ayant lu avec admiration les livres de Luther, avait aussitôt

(1) Evangelici auctoritatem Ecclesiæ non aliter agnoscendam esse contendebant, quam si vocem pastoris Christi sequeretur. (Seckend., I, 245.)

(2) Non modo quoad corpus, sed etiam quoad animam. (Seck., II, 121.)

(3) Ipse Resius cucullum indutus, suggestum ascendit. (Sculteti Ann., p. 93.)

cherché à répandre tout autour d'elle, et surtout dans l'esprit de ses enfants, la semence de la parole de Dieu. Dès lors, Joachim, zélé pour la religion de l'État, et passionné de l'astrologie, commença à regarder son épouse d'un œil soupçonneux, et diverses circonstances vinrent accroître la désunion des deux époux.

Un jour, c'était Noël, Joachim, l'électrice et leurs enfants avaient traversé le passage couvert qui conduisait du château à l'église de la cour (1), et assistaient aux solennités de cette fête. Le moine qui prêchait, sachant que les opinions de Luther commençaient à se répandre dans la famille électorale, s'efforçait de prouver que l'apôtre Paul et ses épîtres, dont Luther parlait tant, ne méritaient pas de confiance. Pour cela il citait le quatrième verset du quatrième chapitre aux Galates : *Lorsque le temps a été accompli, Dieu a envoyé son fils, né d'une femme.* « Voyez, s'écriait-il, saint Paul ment « ici effrontément, car la sainte mère Marie n'a « jamais été une femme ; elle est toujours restée « vierge, même après la naissance de Christ. Allez « donc avec les hérétiques croire, sur l'autorité de « cet apôtre, la justification par la foi..... » Tout à coup le moine s'arrête comme frappé du ciel ; il chancelle et tombe ; une apoplexie foudroyante l'avait atteint. L'assemblée se lève effrayée (2). Cet événement extraordinaire donna lieu à une altercation pénible entre les augustes époux.

L'électrice, sentant le besoin de recevoir la cène du Seigneur, conformément à l'institution de Christ, un ministre la lui donna secrètement aux fêtes de Pâques 1528, dans ses appartements ; mais l'un de ses enfants en informa l'électeur, sans doute par imprudence. Celui-ci, transporté de colère contre sa femme, lui défendit de sortir de sa chambre pendant plusieurs jours (3) ; on assurait même qu'il avait l'intention de l'enfermer entre quatre murailles (4). L'électrice, privée de ses enfants, de sa liberté, de tout secours religieux, et craignant les perfides manœuvres des prêtres romains, résolut de s'y soustraire par la fuite. Elle réclama le secours de son frère, le roi Christian II de Danemark, qui habitait Torgau. Deux gentilshommes de service, Joachim de Gotze et Achim de Bredow, préparèrent tout pour sa fuite ; cette princesse, profitant d'une nuit profonde, sortit, le 25 mars, du château, en habit de paysanne, et monta, à la porte de la ville, accompagnée d'une femme de chambre et d'un domestique, dans un mauvais char de campagne. Ainsi la fille des rois de Danemark s'enfuyait pour l'Évangile, seule, déguisée, tremblante, loin des murs de sa capitale. L'essentiel était d'atteindre le plus promptement possible les frontières de Saxe ; car si Joachim s'apercevait de la fuite de sa femme, avec quelle violence ne la poursuivrait-il pas? Élisabeth pressait son conducteur, quand, dans un chemin difficile, le char se brisa, sans qu'on eût aucun moyen de le refaire. L'électrice, détachant vivement le mouchoir qui entourait sa tête, le jette à cet homme. Celui-ci s'en sert pour réparer le dommage, et bientôt la princesse arrive à Torgau, sous la garde du roi de Danemark, qui l'attendait à la frontière. « Si je dois « vous exposer à quelque danger, dit-elle à son « oncle l'électeur de Saxe, je suis prête à me ren- « dre partout où la Providence me conduira. » Mais Jean lui assigna pour demeure le château de Lichtenbourg sur l'Elbe, près de Wittemberg. Sans prendre sur nous d'approuver la fuite d'Élisabeth, reconnaissons le bien que la providence de Dieu sut en tirer. Cette pieuse princesse vécut à Lichtenbourg dans l'étude de la parole de Dieu, paraissant rarement à la cour, mais allant souvent entendre les prédications de Luther, sous le toit duquel elle passa même trois mois. Elle fut la première de ces princesses pieuses qu'a comptées et que compte encore la maison de Brandebourg. Joachim, s'étant un peu apaisé, permit à ses enfants d'aller de temps en temps passer quelques semaines avec leur mère ; et les semences évangéliques, qui furent alors répandues dans leurs jeunes cœurs, portèrent plus tard des fruits précieux.

En même temps, le Holstein, le Schleswig, la Silésie, se décidaient pour la réforme, et la Hongrie, ainsi que la Bohême, voyaient se multiplier ses adhérents.

Partout, à la place d'une hiérarchie qui cherchait sa justice dans une œuvre d'homme, sa gloire dans la pompe extérieure, sa force dans la puissance matérielle, on voyait alors reparaître l'Église des Apôtres, humble comme aux temps primitifs, et ne cherchant, comme les anciens chrétiens, sa justice, sa gloire et sa puissance, que dans *le sang de Christ et la parole de Dieu* (5).

IV

Édit d'Ofen. — Libéralisme de Luther. — Winckler tué. Martyre de Fletsted. — Charpentier. — Kayser. — Effroi du peuple. — Othon de Pack. — Fraude de Pack. — Le

(1) Cette église se trouvait alors sur la place du Château, entre la rue Large et la rue des Frères.

(2) Cramer's Pommerches Kirchen Chroniken, III, p. 64.

(3) Aliquot diebus a marito in cubiculo detenta fuisse. (Seck., II, 122.)

(4) Marchio statuerat eam immurare. (L. Epp. ad Lenkium, 28 mars 1528.)

(5) Apoc., ch. XII, v. 11.

landgrave à Dresde. — Le document. — Alliance avec l'électeur. — Ligue évangélique. — Conseil pacifique des réformateurs. — Parti mitoyen pris par l'électeur. — Surprise des princes papistes. — L'opinion publique. — Dangers et force de la réforme.

Ces triomphes de l'Évangile ne pouvaient passer inaperçus; il y eut une réaction puissante; et en attendant que les circonstances politiques permissent d'attaquer en grand la réforme sur le sol même où elle s'était établie, et de la poursuivre par des diètes, et, s'il le fallait, avec des armées, on se mit à la persécuter en détail dans les pays romains, avec des tortures et des échafauds.

Dès le 20 août 1527, le roi Ferdinand, dans un édit d'Ofen en Hongrie, établit un tarif de crimes et de peines dont voici un échantillon :

CRIMES.	PEINES.
Manque d'aller à confesse.	Prison, amende.
Parler contre le purgatoire.	Bannissement.
Parler contre les saints.	Prison, bannissement et autres peines.
Dire que Marie a été une femme comme une autre.	Châtiment corporel, confiscation ou mort.
Prendre la sainte cène à la manière hérétique.	De même; de plus, la maison où la cène a eu lieu confisquée ou à jamais rasée.
Consacrer le sacrement sans être prêtre romain.	Mort par le glaive, par l'eau ou par le feu (1).
Nier la divinité ou l'humanité du Christ.	Mort par le feu.

Telle n'était pas la législation de Luther. Link lui ayant demandé s'il était permis au magistrat de mettre à mort les faux prophètes, entendant par là les sacramentaires dont Luther attaquait la doctrine avec tant de force (2), le réformateur lui répondit : « Je suis lent quand il y va de la vie, « même si l'on est grandement coupable (3); je ne « puis aucunement admettre que les faux docteurs « soient mis à mort (4); il suffit de les éloigner. » Depuis des siècles l'Église romaine se baignait dans le sang : Luther fut le premier à professer les grands principes d'humanité et de liberté religieuse. Sans doute ils ne devaient pas être aussitôt admis par tous les protestants; le reste de papisme ne pouvait s'extirper d'un seul coup, les racines en étaient trop profondes; mais Luther jeta son pain sur la surface des eaux, et avec le temps on l'a retrouvé (5).

On avait quelquefois recours contre la réforme à des voies plus expéditives que l'échafaud même. George Winckler, pasteur de Halle, ayant été cité devant l'archevêque Albert à Aschaffenbourg, au printemps 1527, pour avoir distribué la cène sous les deux espèces, avait été renvoyé absous par ce prélat, au grand désappointement des chanoines. Le ministre, monté sur le cheval du fou de cour du prince-cardinal, qu'on lui avait prêté par ironie peut-être, retournait chez lui en suivant un chemin inusité, au milieu des bois, quand des cavaliers se jetèrent sur lui, l'assassinèrent sans rien lui prendre, et s'enfuirent par des chemins non frayés (6). « Le monde, s'écria Luther, est une caverne d'as- « sassins sous le commandement du diable, une « auberge dont l'hôte est un brigand, et qui porte « cette enseigne : *Au mensonge et au meurtre;* et « il n'est personne qu'on y égorge plus volontiers « que ceux qui y annoncent Jésus-Christ. »

Bientôt la persécution se déchaîna ouvertement sur le Brandebourg, la Souabe et les bords du Rhin. « Cologne! Cologne! s'écriait le martyr Flet- « sted, en marchant au supplice dans les rues de « cette ville, pourquoi persécutes-tu la parole de « Dieu? Il y a un nuage dans les airs qui crèvera « bientôt sur toi avec furie. » Puis, le bourreau l'ayant fait entrer dans une maisonnette faite de bois et de paille, et l'ayant fait asseoir nu sur un bloc, à côté de son frère Clarenback, déjà étranglé par les chaînes de fer qu'on lui avait serrées autour du cou, Fletsted s'écria : « Frère, le Seigneur t'a « été propice... et moi je te suis. » Alors le feu ayant été mis à cette maison de mort, le martyr mourut étouffé (7).

A Munich, George Charpentier était conduit à l'échafaud pour avoir nié que le baptême d'eau puisse sauver l'homme par sa vertu. « Quand vous « serez jeté dans le feu, lui dirent quelques-uns de « ses frères, donnez-nous un signe auquel nous re- « connaissions que vous persistez en la foi. » — « Tant que je pourrai ouvrir la bouche, répondit- « il, je confesserai le nom de Jésus (8). » Les bourreaux l'étendirent sur une échelle, lui lièrent un sachet de poudre à canon autour du cou, puis le lancèrent dans les flammes. Aussitôt Charpentier cria : « Jésus! Jésus! » et le bourreau l'ayant tourné et retourné avec des crochets, le martyr répéta encore à plusieurs reprises : « Jésus! » et rendit l'âme.

A Landsberg, neuf hommes furent jetés dans le

(1) Die sollen mit dem Feuer, Schwerdt oder Wasser gestrafft werden. (Ferd. Mandat., L. Opp., XIX, p. 596.)

(2) Contra hostes sacramentarios strenue nobiscum certare. (Ad Lenkium, 14 juillet 1528.)

(3) Ego ad judicium sanguinis tardus sum, etiam ubi meritum abundat. (Ibid.)

(4) Nullo modo possum admittere falsos doctores occidi. (Ibid.)

(5) Eccles. XI, 1.

(6) Mox enim ut interfecerunt, aufugerunt per avia loca nihil prædæ aut pecuniæ rapientes. (Cochl., p. 152.)

(7) Les martyrs de Rabuz, II, 243, 249; et de Crespin, p. 101.

(8) Dum os aperire licebit, Servatoris nostri nomen profiteri nunquam intermittam. (Scultet., II, p. 110.)

feu, et à Munich vingt-neuf dans les eaux. A Schærding, Léonard Kayser, disciple et ami de Luther, condamné par l'évêque de Passau, eut la tête rasée, et, revêtu d'une souquenille, fut placé sur un cheval. Alors les bourreaux s'étant mis à jurer parce qu'ils ne pouvaient démêler les liens dont ils voulaient l'enchaîner : « Chers amis, leur dit-il avec « douceur, vos liens ne sont pas nécessaires : Christ, « mon Seigneur, m'a déjà lié. » Arrivé près du bûcher, Kayser regarda la foule, et s'écria : « Voilà « la moisson ; ô maître, envoie tes ouvriers ! » Ensuite il monta sur l'échafaud, et dit : « O Jésus ! « je suis à toi, sauve-moi ! » Ce furent ses dernières paroles (1). « Qui suis-je, moi verbeux diseur, s'é- « cria Luther en apprenant cette mort, à côté de « ce grand faiseur (2) ? »

Ainsi la réformation manifestait par des œuvres éclatantes la vérité qu'elle était venue rétablir : savoir, que la foi n'est pas, comme Rome le prétend, une connaissance historique, vaine, morte (3), mais une foi vivante, l'œuvre de l'Esprit-Saint, le canal par lequel Christ remplit le cœur de nouveaux désirs et de nouvelles affections, le culte véritable du Dieu vivant.

Ces martyres remplirent l'Allemagne d'horreur, et de sinistres prévisions descendirent des trônes dans les rangs du peuple. Au foyer domestique, dans les soirées d'hiver, il n'était question que de prisons, de tortures, d'échafauds, de martyres ; et le moindre craquement faisait trembler les femmes, les enfants, les vieillards. Ces récits grossissaient de bouche en bouche ; le bruit d'une conspiration universelle contre l'Évangile se répandait dans tout l'Empire. Les adversaires, profitant de cette terreur, annonçaient d'un air mystérieux qu'il fallait s'attendre, dans cette année (1528), à quelque mesure décisive contre la réforme (4). Un misérable résolut de profiter de cet état des esprits pour satisfaire son avarice.

Nuls coups ne sont plus terribles pour une cause que ceux qu'elle se porte à elle-même. La réformation, atteinte d'un vertige, fut alors sur le point de se détruire. Il y a un esprit d'erreur qui conspire contre la cause de la vérité, *séduisant par la ruse* (5). La réformation allait éprouver ses atteintes et chanceler sous l'attaque la plus redoutable, le trouble des pensées et l'éloignement des voies de la sagesse et de la vérité.

Othon de Pack, vice-chancelier du duc George de Saxe, était un homme adroit et dissipateur (6), qui tirait parti de sa place, et recourait, pour avoir de l'argent, à toutes sortes de pratiques. Le duc l'ayant une fois envoyé à la diète de Nuremberg comme son représentant, l'évêque de Mersebourg le chargea de sa contribution pour le gouvernement impérial. Cet argent ayant été plus tard réclamé de l'évêque, Pack déclara l'avoir remis à un bourgeois de Nuremberg, dont il exhiba la signature et le sceau. Cet acte était faux ; Pack lui-même en était l'auteur (7). Cependant ce malheureux paya d'effronterie ; et n'ayant pu être convaincu, il ne perdit pas la confiance de son maître. Bientôt il trouva l'occasion d'exercer plus en grand son talent criminel.

Nul n'avait plus de soupçons à l'égard des papistes que le landgrave de Hesse. Jeune, susceptible, inquiet, il prêtait sans cesse l'oreille. Or, en février 1528, Pack se trouvant à Cassel pour assister Philippe dans une affaire difficile, le landgrave lui fit connaître ses craintes. Si quelqu'un devait avoir aperçu quelque chose des projets des papistes, c'était le vice-chancelier du plus grand ennemi de la réforme. L'astucieux Pack poussa un soupir, baissa les yeux, et se tut. Aussitôt Philippe, inquiet, le pressa, et lui promit de ne rien faire qui fût nuisible au duc. Alors Pack, comme s'il se fût laissé arracher à regret un secret important, avoua que la ligue contre les luthériens avait été conclue à Breslau le mercredi après le dimanche de *Jubilate*, 12 mai 1527 ; et il s'engagea à procurer l'original de cet acte au landgrave, qui lui assura pour ce service une rémunération de 10,000 florins. C'était la plus belle affaire que ce malheureux eût jamais faite ; mais aussi elle n'allait à rien moins qu'à renverser l'Empire de fond en comble.

Le landgrave était hors de lui. Il se contint cependant, voulant, avant que d'informer ses alliés, avoir vu de ses propres yeux. Il se rendit donc à Dresde. « Je ne puis, lui dit Pack, vous fournir « l'original ; le duc le porte toujours avec lui, pour « le faire lire à d'autres princes qu'il se propose « de gagner. Il l'a montré naguère à Leipzig au « duc Henri de Brunswick. Mais voici une copie « faite par ordre de son altesse. » Le landgrave prit le document, qui portait toutes les marques de la plus parfaite authenticité. Le cordon de soie noire

(1) Incenso jam igne, clara voce proclamavit : *Tuus sum Jesu ! Salva me !* (Seckend., II, p. 85.)

(2) Tam impar, verbosus prædicator, illi tam potenti verbi operatori. (L. Epp., III, p. 214.)

(3) Si quis dixerit fidem non esse veram fidem, licet non fit viva, aut eum qui fidem sine charitate habet non esse christianum, anathema sit. (Conc. Trid., Sess. 6, 28.)

(4) Nescio quid minari quod hoc anno contra reformationem expectandum sit. (Seck., II, 101.)

(5) Deuxième épître aux Corinthiens, ch. XI, v. 3.

(6) Homo erat versutus et præterea prodigus, quo vitio ad alia inductus est. (Seck., II, p. 94.)

(7) Il se trouve dans les archives de Dresde.

le traversait, et était fixé aux deux extrémités par le sceau de la chancellerie ducale (1). Au-dessus se trouvait l'empreinte de l'anneau que le duc George portait toujours à la main, avec les trois écussons que Philippe avait vus si souvent, en haut le crancelin, en bas les deux lions. Il n'a plus de doute sur l'authenticité du document. Mais que dire de l'indignation du landgrave en lisant cet acte coupable? Le roi Ferdinand, les électeurs de Mayence et de Brandebourg, le duc George de Saxe, les ducs de Bavière, les évêques de Salzbourg, Wurtzbourg et Bamberg, se coalisent pour sommer l'électeur de Saxe de leur livrer l'archihérétique Luther, tous les prêtres, moines et nonnes apostats, et de rétablir l'ancien culte. A défaut, on envahira ses États, et on en dépossédera à jamais ce prince et ses descendants. La même mesure devra ensuite être appliquée au landgrave. « Seulement (c'est « votre beau-père, dit-on à Philippe, qui a fait in- « sérer cette clause) ses États lui seront rendus, « vu sa jeunesse, s'il se réconcilie pleinement avec « la sainte Église. » Le document fixait de plus le contingent d'hommes et d'argent des confédérés, et la part qu'ils auraient aux dépouilles des deux princes hérétiques (2).

Plusieurs circonstances semblaient confirmer l'authenticité de cet acte. Ferdinand, Joachim de Brandebourg et George de Saxe s'étaient, en effet, trouvés réunis, le jour indiqué, à Breslau, et un prince évangélique, le margrave George, avait vu Joachim sortir de la chambre de Ferdinand, en tenant à la main un grand parchemin muni de plusieurs sceaux. Le landgrave, ému, fit prendre copie de l'acte, promit pour le moment le secret, remit à Pack 4,000 florins, et s'engagea à lui payer le reste de la somme convenue, s'il lui procurait l'original. Puis, voulant conjurer l'orage, il courut à Weimar faire part à l'électeur de cette trame inouïe.

« J'ai vu, dit-il à Jean et à son fils; il y a plus, « j'ai eu entre les mains un exemplaire de cet hor- « rible traité. Les sceaux, les signatures, rien n'y « manque (3). En voici la copie, et je m'engage à « mettre sous vos yeux l'original. Le danger le « plus affreux nous menace, nous, nos fidèles su- « jets, et la parole de Dieu. »

L'électeur n'avait aucune raison de douter du récit que le landgrave venait de lui faire. Il fut étourdi, confondu, entraîné. Les mesures les plus promptes pouvaient seules éloigner des désastres inouïs; il fallait risquer tout pour échapper à une perte certaine. L'impétueux Philippe lançait feu et flamme (4); son plan de défense était tout préparé; il le présenta, et, dans le premier moment de consternation, il emporta d'assaut le consentement de son allié. Le 9 mars 1528, les deux princes convinrent de faire usage de toutes leurs forces pour se défendre, et même de prendre l'offensive, et de sacrifier leur vie, leur honneur, leur rang, leurs sujets, leurs États, pour sauver la parole de Dieu. Les ducs de Prusse, de Mecklembourg, de Lunebourg, de Poméranie, les rois de Pologne, de Danemark, le margrave de Brandebourg, devaient être invités à entrer dans cette alliance. Six cent mille florins étaient destinés aux frais de la guerre. Pour se les procurer, on ferait des emprunts, on engagerait des villes, et l'on vendrait les joyaux des églises (5). Déjà on levait une puissante armée (6). Le landgrave partit lui-même pour Nuremberg et pour Anspach. L'épouvante était générale dans ces contrées; la commotion se faisait sentir dans toute l'Allemagne (7), et même au dehors. Jean Zapoly, roi de Hongrie, alors réfugié à Cracovie, promit 100,000 florins pour lever une armée, et 20,000 florins par mois pour la solder. Ainsi l'esprit de ténèbres et d'erreur faisait perdre la tête aux princes. S'il entraînait aussi les réformateurs, la ruine de la réforme n'était pas éloignée.

Mais Dieu veillait sur son œuvre. Appuyés sur le rocher de la Parole, Mélanchton et Luther répondirent : « Il est écrit : *Tu ne tenteras point le « Seigneur ton Dieu.* » Dès que ces deux hommes, que le danger menaçait, car c'étaient eux que l'on devait livrer à la puissance papale, virent le jeune landgrave tirer son glaive, et le vieil électeur lui-même porter la main à la poignée, ils poussèrent un cri d'alarme, et ce cri, entendu dans le ciel, sauva la réforme.

Luther, Mélanchton, Poméranus firent aussitôt parvenir à l'électeur l'avis suivant : « Que l'attaque « ne vienne point de notre côté, et que le sang ne « coule pas de notre faute. Attendons l'ennemi, et « cherchons la paix. Envoyons une ambassade à « l'empereur pour lui faire connaître ces complots « odieux. »

C'est ainsi que la foi des enfants de Dieu, si méprisée des politiques du monde, les conduisait droitement, alors que les diplomates s'égaraient.

(1) Cui filum sericum circumligatum et sigillum cancellariæ impressum erat. (Seck., II, 4.)

(2) Hortleber, De bello germanico, II, p. 579.

(3) Num is affirmabat se archetypon vidisse, commemorabat σφραγίδας. (Corp. Ref., I, 986.)

(4) Mirabiliter incensus erat. (Corp. Ref., I, 986.)

(5) Venditisque templorum donariis. (Seck., II, 95.)

(6) Magno studio validum comparuerunt ambo exercitum. (Cochl., p. 171.)

(7) Non leviter commotos esse nostrorum animos. (Corp. Ref., I, p. 986.)

L'électeur et son fils, se rangeant à l'avis des réformateurs, déclarèrent au landgrave qu'ils ne prendraient pas l'offensive. Philippe fut consterné. « Les préparatifs des papistes ne valent-ils pas une « attaque (1)? s'écria-t-il. Quoi! nous menacerons « de la guerre, et nous ne la ferons pas! Nous en- « flammerons la haine de nos adversaires, et nous « leur laisserons le temps de préparer leurs forces! « Non, non; en avant! c'est ainsi que nous nous « assurerons une paix honorable. » — « Si le « landgrave veut commencer la guerre, répondit « le réformateur, l'électeur n'est pas obligé d'ob- « server le traité; car il faut obéir à Dieu plutôt « qu'aux hommes. Dieu et le droit sont au-dessus « de toute alliance. Gardons-nous de peindre le « diable sur notre porte, et de le prendre pour « compère (2). Mais si le landgrave est attaqué, « l'électeur doit lui venir en aide, car Dieu veut « que l'on garde sa foi. »

Ce conseil que donnaient les réformateurs était désintéressé. Jamais homme condamné à la question n'endura un supplice semblable au leur; aux craintes que leur inspirait le landgrave succédaient celles que leur causaient les princes ultramontains. Ce rude exercice les laissait tout meurtris. « Je suis « consumé de douleur, disait Mélanchton, et ces « angoisses me mettent à la plus horrible tor- « ture (3). L'issue, ajoutait-il, ne se trouvera qu'à « genoux et devant Dieu (4). »

Enfin l'électeur, tiré en sens contraire par les théologiens et les politiques, prit un parti mitoyen; il résolut de rassembler son armée, mais seulement, dit-il, pour obtenir la paix. « Hélas! s'écria « Mélanchton, le pilote doit suivre, non la route « qu'il croit être la plus droite, mais celle que les « vents lui permettent de prendre (5). » Philippe de Hesse se rendit de même, et envoya aussitôt des copies du fameux traité au duc George, au duc de Bavière et aux représentants de l'Empereur, en leur demandant de renoncer à de si cruels desseins. « J'aimerais mieux, écrivait-il à son beau-père, me « voir couper un membre, que de vous savoir dans « une telle alliance. »

On ne saurait décrire la surprise des cours d'Allemagne à la lecture de ce document. Le duc George répondit aussitôt au landgrave qu'il s'était laissé tromper par d'impertinentes sottises; que celui qui prétendait avoir vu l'original de cet acte était un infâme menteur et un désespéré fripon; et qu'il sommait le landgrave de le lui faire connaître, sans quoi on pourrait bien le croire lui-même l'inventeur de cette fable insolente. Le roi Ferdinand, l'électeur de Brandebourg, tous les prétendus conjurés, parlèrent de même.

Philippe de Hesse reconnut qu'il avait été trompé (6), sa honte ne peut se comparer qu'à sa colère. Il avait donc justifié lui-même l'accusation de ses adversaires qui l'appelaient un jeune écervelé, et avait compromis au plus haut degré la cause de la réforme et celle de son peuple. « Si cela « n'était pas arrivé, dit-il plus tard, cela n'arrive- « rait plus maintenant. Je n'ai rien fait dans toute « ma vie qui m'ait causé plus de chagrin. »

Pack, épouvanté, s'enfuit auprès du landgrave, qui le fit arrêter; et des envoyés des divers princes que ce malheureux avait compromis s'étant réunis à Cassel, l'on procéda à son interrogatoire. Il prétendit que l'acte original de l'alliance avait vraiment existé dans les archives de Dresde. L'année suivante, le landgrave le chassa de la Hesse, montrant ainsi qu'il ne le craignait pas; et plus tard, Pack, découvert en Belgique, fut, sur la demande du duc George, toujours impitoyable à son égard, saisi, mis à la question, et enfin décapité.

Le landgrave ne voulut pas avoir pris inutilement les armes. L'archevêque-électeur de Mayence dut, le 11 juin 1528, renoncer, dans le camp de Herzkirchen, à toute juridiction spirituelle sur la Saxe et la Hesse (7). Ce n'était pas un petit avantage.

L'opinion publique fit aussi ses réserves. A peine avait-on posé les armes, que Luther prit la plume et commença une autre guerre. « Que les princes « impies nient cette alliance tant qu'ils voudront, « écrivit-il à Link, je sais de science certaine qu'elle « n'est pas une chimère. Sangsues insatiables, ils « ne se donneront aucun repos qu'ils ne voient « toute l'Allemagne baignée dans son sang (8). » La pensée de Luther fut celle à laquelle on s'arrêta généralement. « Le document présenté au land- « grave peut être, dit-on, de l'invention de Pack; « mais tout cet échafaudage de mensonges repose « sur quelque vérité. Si l'alliance n'a pas été con- « clue, elle a été conçue (9). »

Cette affaire eut de tristes effets. Elle souffla la division dans le sein de la réforme, et attisa la haine entre les deux partis (10). Les étincelles des

(1) Landgravius præparamenta adversariorum pro agressione habebat. (Seck., II, 95.)

(2) Man darf den Teufel nicht über die Thür malen, noch ihn zu Gevattern bitten. (L. Epp., III, 321.)

(3) Curæ vehementer cruciarunt. (C. R., I, 985.)

(4) Ἐν γούνασι Θεοῦ. (Ib., 988.)

(5) Gubernatori cursus tenendus est quem sinunt venti, non quem rectissimum esse novit. (Ib., 387.)

(6) Wir fühlten dass wir betrogen waren. (Hortleber, IV, p. 567.)

(7) Kopp. Hess. Gerichts Verf., I, p. 107.

(8) Sanguisugæ insatiabiles quiescere nolunt, nisi Germaniam sanguine madere sentiant. (14 juin 1528.)

(9) Non enim prorsus confecta res. (C. R., I, 988.)

(10) Hæc minæ apud inimicos odia auxerint. (Ibid., 985.)

bûchers de Kayser, de Winckler, de Charpentier et de tant d'autres martyrs, accrurent encore le feu qui menaçait d'embraser l'Empire. C'est dans des circonstances si critiques, et avec des dispositions si menaçantes, que s'ouvrit la fameuse diète de Spire, en mars 1529. L'Empire et la papauté s'apprêtaient réellement à anéantir la réformation, mais d'une autre manière que Pack ne l'avait prétendu. Il restait à savoir s'il se trouverait dans l'Église renouvelée plus de force vitale qu'il n'y en avait eu dans tant de sectes que Rome avait facilement étouffées. Heureusement que la foi avait grandi, et que la constitution donnée à l'Église avait prêté plus de force à ses adhérents. Tous étaient décidés à défendre une doctrine si pure, et un ordre ecclésiastique si supérieur à celui de la papauté. Pendant trois années de calme, l'arbre évangélique avait poussé de profondes racines, et si l'orage venait à fondre, il pouvait maintenant le braver.

V

Alliance du pape et de l'Empereur. — Présages. — Diète de Spire, 1529. — Hostilité des princes papistes. — Plan du parti romain. — La commission. — Fanatisme. — La majorité choisit le *statu quo*. — Les Évangéliques se consultent. — Ils se décident contre. — Quatorze villes s'opposent. — Déclaration de Ferdinand.

Le sac de Rome, en indignant les adhérents du pape, avait donné des armes à tous les ennemis de l'Empereur. Lautrec et ses Français avaient contraint l'armée de Charles, amollie par les délices d'une nouvelle Capoue, à se cacher dans les murs de Naples. Doria, à la tête de ses galères génoises, avait anéanti la flotte espagnole, et toute la puissance impériale avait paru prendre fin en Italie. Mais tout à coup Doria s'était prononcé pour l'Empereur; la peste avait fait périr Lautrec et la moitié de son armée, et Charles, en étant quitte pour la peur, avait ressaisi le pouvoir, bien résolu à s'unir désormais étroitement avec le pontife romain, dont l'abaissement avait failli lui coûter si cher. De son côté, Clément VII, entendant les Italiens lui reprocher sa naissance illégitime et lui refuser même le titre de pape, disait hautement : « Mieux vaut être « le palefrenier de l'empereur que le jouet de mon « peuple. » Le 29 juin 1528, la paix entre le chef de l'Empire et le chef de l'Église se conclut à Barcelone, en posant pour base la ruine de l'hérésie; et en novembre, une diète fut convoquée à Spire pour le 21 février 1529. Charles-Quint était résolu à tenter de détruire la réforme par un vote fédéral. Puis, si ce vote ne suffisait pas, à déployer contre elle tout son pouvoir. Le chemin ainsi tracé, on allait se mettre à l'œuvre.

L'Allemagne comprit la gravité de la conjoncture. De funestes présages agitaient les esprits. Au milieu de janvier, une grande lumière avait tout à coup éclairé une nuit profonde (1). « Qu'est-ce que « cela signifie? s'écria Luther : Dieu le sait. » Au commencement d'avril, on parlait d'un tremblement de terre qui avait englouti des châteaux, des villes, des contrées entières de la Carinthie et de l'Istrie, et partagé en quatre la tour de Saint-Marc, à Venise. « Si cela est vrai, dit le réformateur, ces « prodiges sont les précurseurs de la journée de « Jésus-Christ (2). » Les astrologues déclaraient que l'aspect des quadrangulaires de Saturne et de Jupiter, et la constitution générale des astres, étaient formidables (3). L'Elbe roulait des eaux grossies et tumultueuses, et des pierres tombaient de la voûte des temples. « Toutes ces choses, s'écriait Mélanch« ton effrayé, m'émeuvent profondément (4). »

Les lettres de convocation du gouvernement impérial n'étaient que trop en accord avec ces prodiges. L'Empereur, écrivant de Tolède à l'électeur, l'accusait de sédition et de révolte. Partout circulaient des bruits sourds, qui suffisaient pour faire tomber les faibles. Le duc Henri de Mecklembourg et l'électeur palatin se retournèrent brusquement du côté du papisme.

Le parti prêtre se présentait en diète nombreux, puissant et décidé (5). Le 5 mars, Ferdinand d'Autriche, après lui les ducs de Bavière, enfin les électeurs ecclésiastiques de Mayence et de Trèves, avaient franchi les portes de Spire, entourés de nombreuses hallebardes (6). Le 13 mars, l'électeur de Saxe était arrivé, accompagné seulement de Mélanchton et d'Agricola. Mais Philippe de Hesse, fidèle à son caractère, entrait dans la ville, le 18 mars, au son des trompettes, avec deux cents cavaliers.

Aussitôt on vit se manifester la divergence des esprits. Un papiste ne rencontrait pas un évangélique dans la rue sans lui lancer des regards irrités qui semblaient le menacer de perfides machina-

(1) Aurore boréale. Magnum chasma, quo nox tota illuminabatur. (L. Epp., III, p. 420.)

(2) Si vera sunt, diem Christi præcurrunt hæc monstra. (Ibid., 438.)

(3) Adspectum τετραγώνων Saturni et Jovis. (Corp. Ref., I, p. 1075.)

(4) Ego non leviter commoveor his rebus. (Corp. Ref., I, p. 1076.)

(5) Numquam fuit tanta frequentia ullis conciliis ἀρχιερέων, quanta in his est. (C. R. I, 1039.)

(6) Moguntinum et Trevirensem cum comitatu armato. (Seck., II, p. 129.)

tions (1). L'électeur palatin passait à côté des Saxons sans avoir l'air de les connaître (2); et bien que Jean de Saxe fût le plus considérable des électeurs, aucun des chefs du parti contraire ne lui rendit visite. Réunis autour de leurs tables, les princes catholiques romains semblaient absorbés dans des jeux de hasard (3).

Mais ils donnèrent bientôt des marques positives de leurs dispositions hostiles. On défendit à l'électeur et au landgrave de faire prêcher l'Évangile dans leurs hôtels. Déjà même on assurait que Jean allait être chassé de Spire et dépouillé de son électorat (4). « Nous sommes, disait Mélanchton, l'exé« cration et la balayure du monde; mais Christ « regarde à son pauvre peuple, et il le sauvera (5). » En effet, Dieu était avec les témoins de sa parole. Le peuple de Spire avait soif de l'Évangile, et l'électeur écrivait à son fils, le dimanche des Rameaux : « Huit mille personnes environ ont assisté « aujourd'hui dans ma chapelle au culte du matin « et à celui du soir. »

Alors le parti romain se hâta. Son plan était simple, mais énergique. Il fallait supprimer la liberté religieuse qui subsistait depuis près de trois années, et pour cela faire disparaître le décret de 1526, en faisant reparaître celui de 1521.

Le 15 mars, les commissaires impériaux annoncèrent à la diète que le dernier arrêté de Spire, qui laissait chaque État libre d'agir conformément aux inspirations de sa conscience, ayant donné lieu à de grands désordres, l'empereur l'annulait, en vertu de sa toute-puissance. Cet acte arbitraire, inouï dans l'Empire, et le ton despotique dont on l'accompagnait, pénétrèrent les chrétiens évangéliques d'indignation et d'effroi. « Christ, s'écria « Sturm, est de nouveau entre les mains de Caïphe « et de Pilate (6). »

Une commission fut chargée d'examiner la proposition impériale. L'archevêque de Salzbourg, Faber, Eck, c'est-à-dire, les ennemis les plus prononcés de la réformation, en faisaient partie. « Les « Turcs valent mieux que les luthériens, disait « Faber; car les Turcs observent les jeûnes, et les « luthériens les violent (7). S'il faut choisir entre « les saintes Écritures de Dieu et les vieilles erreurs « de l'Église, ce sont les premières qu'il faut re« jeter (8). » Chaque jour, en pleine assemblée, Faber lançait aux évangéliques quelque pierre nouvelle (9), dit Mélanchton. « Oh! quelle Iliade j'au« rais à composer, ajoutait-il, si je devais rapporter « tous ces blasphèmes! »

Les prêtres réclamaient l'exécution de l'édit de Worms de 1521, et les membres évangéliques de la commission, parmi lesquels se trouvaient l'électeur de Saxe et Sturm, demandaient, au contraire, le maintien de l'édit de Spire de 1526, et demeuraient de cette manière sur le terrain de la légalité, tandis que leurs adversaires se jetaient dans les coups d'État. Un ordre de choses nouveau s'étant établi légalement dans l'Empire, nul ne pouvait y porter atteinte; et si la diète prétendait détruire par la force ce que, trois ans auparavant, elle avait constitutionnellement établi, les États évangéliques étaient en droit de s'y opposer. La majorité de la commission sentit que le rétablissement de l'ancien ordre de choses serait une révolution non moins radicale que la réforme elle-même. Comment assujettir de nouveau à Rome et à son clergé des peuples dans le sein desquels la parole de Dieu était si richement répandue? C'est pourquoi, rejetant également les demandes des prêtres et celles des évangéliques, la majorité arrêta, le 24 mars, que toute innovation religieuse continuerait à être interdite dans les lieux où l'édit de Worms avait été exécuté; et que dans ceux où l'on s'en était écarté, et où l'on ne pourrait s'y conformer sans avoir à craindre quelque révolte, on ne ferait du moins aucune nouvelle réforme, on ne traiterait aucun point de controverse, on ne s'opposerait point à la célébration de la messe, on ne permettrait à aucun catholique d'embrasser le luthéranisme (10), on ne déclinerait point la juridiction épiscopale, et l'on ne tolérerait ni anabaptistes ni sacramentaires. Le *statu quo* et point de prosélytisme! tel était l'essentiel de la proposition.

La majorité ne votait plus comme en 1526; le vent avait tourné contre l'Évangile; aussi la proposition, retardée quelques jours dans sa marche par les fêtes de Pâques, ayant été soumise à la diète le 6 et le 7 avril, passa (11).

(1) Vultu significant quantum nos oderint, et quid machinentur. (C. Ref., I, 1040.)

(2) Pfalz kennt kein Sachsen mehr. (Epp. Alberti Manfeld.)

(3) Adversæ partis proceres alea tempus perdere. (Seck., 129.)

(4) Alii exclusum Spira, alii ademtum ei Electoratum. (L. Epp., II, 455.)

(5) Sed Christus respiciet, et salvabit populum pauperem. (C. R. I, 1040.)

(6) Christus est denuo in manibus Caiphi et Pilati. (Jung, Beytræge, p. 11.)

(7) Vociferatus est Faber Turcas Lutheranis meliores esse. (Corp. Ref., I, 1041.)

(8) Malle abjicere Scripturam quam veteres errores Ecclesiæ. (Ib., 1046.)

(9) Faber lapidat nos quotidie pro concione. (Ibid.)

(10) Nec catholicos a libero religionis exercitio impediri debere, neque cuiquam ex his licere Lutheranismum amplecti. (Seck., II, p. 127.)

(11) Sleidan, I, p. 261.

Si elle recevait force de loi, la réformation ne pouvait ni s'étendre dans les lieux où elle n'était pas encore, ni s'établir sur de solides fondements dans ceux où elle existait déjà. La restauration de la hiérarchie romaine, stipulée dans la proposition, ramènerait infailliblement les anciens abus ; et la moindre déviation d'une ordonnance aussi vexatoire fournirait aisément aux papistes un prétexte pour achever de détruire une œuvre déjà si fortement ébranlée.

L'électeur, le landgrave, le margrave de Brandebourg, le prince d'Anhalt et le chancelier de Lunebourg, d'un côté ; les députés des villes, de l'autre, consultèrent entre eux. Tout un nouvel ordre de choses devait éclore de ce conseil. Si l'égoïsme les eût animés, peut-être eussent-ils pu agréer ce décret. En effet, on les laissait libres, au moins en apparence, eux et les leurs, de professer leur foi. Devaient-ils, pouvaient-ils demander davantage ? et étaient-ils tenus à se constituer les champions de la liberté de conscience dans le monde universel ? Jamais, peut-être, il n'y eut une situation plus critique ; mais ces hommes généreux sortirent victorieux de l'épreuve. Quoi ! ils légitimeraient à l'avance les tortures et les bûchers ! ils s'opposeraient à ce que le Saint-Esprit convertît des âmes à Jésus-Christ ! ils oublieraient le commandement de leur maître : « *Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature !* » Si l'un des États de l'Empire voulait un jour suivre leur exemple et se réformer, ils lui en ôteraient le pouvoir ! Entrés dans le royaume des cieux, ils en fermeraient après eux la porte ! Non. Plutôt tout endurer, tout sacrifier, même leurs États, leurs couronnes, leur vie !

« Rejetons cet arrêt, dirent les princes ; dans les « choses de la conscience, la majorité n'a aucun « pouvoir. » — « C'est au décret de 1526, ajoutèrent « les villes, que l'on doit la paix dont jouit l'Em- « pire ; l'abolir, c'est remplir l'Allemagne de trou- « bles et de divisions. La diète n'a d'autre compé- « tence que de maintenir la liberté religieuse « jusqu'au concile. »

Telle est, en effet, la grande attribution de l'État ; et si maintenant les puissances protestantes doivent chercher à influer sur les puissances romaines, leur but doit être uniquement d'obtenir pour les sujets de celles-ci la liberté religieuse, que le pape confisque à son profit partout où il règne sans partage, tout en usant largement de celle que les États protestants laissent à ses ministres.

Quelques-uns des députés voulaient que l'on refusât le secours contre les Turcs, pensant forcer ainsi la main à l'Empereur dans la question religieuse. Mais Sturm demanda qu'on ne mêlât pas les choses politiques avec le salut des âmes. On résolut donc de rejeter la proposition, mais sans menaces. C'est cette résolution généreuse qui devait conquérir aux temps modernes la liberté de la pensée et l'indépendance de la foi.

Cependant Ferdinand et les prêtres, non moins résolus, prétendaient vaincre ce qu'ils appelaient une audacieuse opiniâtreté ; et ce fut par les États les plus faibles qu'ils commencèrent. On se mit à effrayer, à diviser les villes qui jusqu'alors avaient agi d'un commun accord. Le 12 avril, on fit comparaître leurs représentants. En vain, alléguant l'absence de quelques-uns d'entre eux, demandèrent-ils un délai ; on le leur refusa ; on brusqua l'appel. Vingt et une villes libres acceptèrent la proposition de la diète, et quatorze la rejetèrent. C'était de la part de celles-ci un acte audacieux, et qui ne s'accomplit qu'au milieu des plus pénibles angoisses. « Ceci est la première épreuve, dit Pfarrer, se- « cond député de Strasbourg ; maintenant viendra « la seconde : il faudra renier la parole de Dieu, « ou... brûler (1). »

Une démarche passionnée de Ferdinand commença aussitôt la série des humiliations que l'on réservait aux villes évangéliques. Un député de Strasbourg devait, conformément au décret de Worms, faire partie du gouvernement impérial : dès le commencement d'avril, on le déclara privé de ses droits, « jusqu'à ce que la messe fût réta- « blie dans Strasbourg. » Toutes les villes se réunirent pour réclamer contre cet acte arbitraire.

En même temps, l'électeur palatin et le roi Ferdinand lui-même suppliaient les princes d'accepter le décret, les assurant que l'Empereur leur en saurait un gré infini. « Nous obéirons à l'Empe- « reur, répondirent-ils, dans tout ce qui peut con- « tribuer au maintien de la paix et à l'honneur de « Dieu. »

Il était temps de mettre fin à cette lutte. Le 18 avril, un décret déclara que l'on n'entendrait plus les États évangéliques ; et Ferdinand se prépara à porter, le lendemain 19, le coup décisif.

En effet, ce jour étant arrivé, le roi, entouré des autres commissaires de l'Empereur et de plusieurs évêques, parut en diète, remercia les États catholiques romains de leur fidélité, et déclara que la résolution étant définitivement admise, elle allait être rédigée sous la forme de décret impérial. Puis il annonça à l'électeur de Saxe et à ses amis qu'il ne leur restait plus qu'à se soumettre à la majorité.

Les princes évangéliques, qui n'avaient point

(1) Das Wort Gottes zu wiederrufen oder aber brennen. (Jung, Beytræge, p. XXXVII.)

prévu une déclaration aussi positive, tout émus de cette sommation, passèrent, selon l'usage, dans une chambre voisine, afin de délibérer. Mais Ferdinand n'était pas d'humeur à attendre leur réponse. Il se leva, et tous les commissaires impériaux avec lui. En vain s'efforça-t-on de l'arrêter : « J'ai reçu un « ordre de Sa Majesté Impériale, répondit-il, je l'ai « exécuté. Tout est fini. » Puis, sans avoir égard ni aux droits des princes évangéliques, ni à l'honneur qui leur était dû, il sortit.

Ainsi on intime un ordre aux princes chrétiens, puis on se retire, sans se soucier même de ce qu'ils auront à répondre. En vain envoyèrent-ils une députation pour supplier le roi de revenir : « C'est « une affaire finie, répéta Ferdinand ; il n'y a plus « qu'à se soumettre (1). » Ce refus consomma le schisme ; il sépara Rome de l'Évangile. Peut-être plus de justice de la part de l'Empire et de la papauté eût prévenu la rupture qui dès lors a divisé l'Église.

VI

La protestation. — Essence du protestantisme. — Liberté et agression. — Union chrétienne. — Présentation de la protestation. — Médiation. — Rupture des négociations. — Chambre de la rue Saint-Jean. — Appel des protestants. — Union chrétienne. — Fuite de Grynéus. — Les protestants quittent Spire. — Rôle des princes.

Si l'on affichait tant de mépris, ce n'était pas sans cause. On sentait que la faiblesse était du côté de la réforme, et que la force était du côté de Charles et du pape. Mais les faibles ont aussi leur force. Les princes évangéliques le comprirent. Ferdinand ne tenait aucun compte de leurs réclamations ; il ne leur restait qu'à n'en tenir aucun de son absence, et à en appeler du recez de la diète à la parole de Dieu, de l'empereur Charles à Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Ils s'y résolurent. Une déclaration fut rédigée à cet effet ; c'est la fameuse protestation qui a dès lors donné le nom de protestante à l'Église renouvelée. L'électeur et ses alliés, étant rentrés dans la salle commune de la diète, s'adressèrent ainsi aux États assemblés (2) :

« Chers seigneurs, cousins, oncles et amis ! « Nous étant rendus à cette diète sur la convocation de Sa Majesté et pour le bien commun de « l'Empire et de la chrétienté, nous avons entendu « et compris que les décisions de la dernière « diète, concernant notre sainte foi chrétienne, « devaient être supprimées, et qu'on se proposait « de leur substituer des résolutions restrictives et « gênantes.

« Cependant le roi Ferdinand et les autres commissaires impériaux, en revêtant de leurs sceaux « le dernier recez de Spire, avaient promis, au nom « de l'Empereur, d'accomplir sincèrement et inviolablement tout ce qui s'y trouve, et de ne rien « permettre qui y fût contraire. Et de même, vous « et nous, électeurs, princes, prélats, seigneurs et « députés de l'Empire, nous nous sommes alors « engagés à maintenir toujours, et de tout notre « pouvoir, tous les articles de ce décret.

« Nous ne pouvons donc consentir à sa suppression.

« Nous ne le pouvons, premièrement, parce que « nous croyons que Sa Majesté Impériale, ainsi « que vous et nous, sommes appelés à maintenir « fermement ce qui a été unanimement et solennellement résolu.

« Nous ne le pouvons, secondement, parce qu'il « s'agit ici de la gloire de Dieu et du salut de nos « âmes, et qu'en de telles choses nous devons « regarder avant tout au commandement de Dieu, « qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; chacun de nous lui rendant compte pour « soi-même, sans se soucier le moins du monde de « majorité ou de minorité (3).

« Nous ne portons aucun jugement sur ce qui « vous concerne, très-chers seigneurs ; et nous « nous contentons de prier Dieu journellement « qu'il nous fasse tous parvenir à l'unité de la foi, « dans la vérité, la charité et la sainteté, par Jésus-« Christ, notre trône de grâces et notre unique « médiateur.

« Mais pour ce qui nous regarde, adhérer à votre résolution, ce serait (que tout homme honnête en juge) agir contre notre conscience, condamner une doctrine que nous tenons pour « chrétienne, et prononcer qu'elle doit être abolie dans nos États, si nous pouvons le faire sans « peine.

« Ce serait renier Notre-Seigneur Jésus-Christ, « rejeter sa sainte parole, et lui donner ainsi de « justes raisons de nous renier lui-même, à son « tour, devant son Père, comme il en a fait la menace.

« Quoi ! nous déclarerions, en adhérant à cet

(1) Die Artikel weren beschlossen. (Jung, Beytr., XC.)

(2) Il y a deux rédactions de cet acte, l'une plus courte, l'autre plus longue, qui fut remise par écrit aux commissaires impériaux ; c'est de cette dernière que nous extrayons les principaux passages. Les deux rédactions se trouvent dans *Jung. Beytræge*, pages XCI à CV. Voir aussi Müller, *Historie der Protestation*, p. 52.

(3) Ein jeglicher fur sich selbst vor Gott stehen. (Jung, Beytr., p. XCVI.)

« édit, que si le Dieu tout-puissant appelle un « homme à sa connaissance, cet homme n'est pas « libre de recevoir la connaissance de Dieu! Oh de « quelles chutes mortelles ne deviendrions-nous « pas ainsi les complices, non-seulement parmi nos « sujets, mais aussi parmi les vôtres!

« C'est pourquoi nous rejetons le joug qu'on « nous impose.

« Et, bien qu'il soit universellement connu que, « dans nos États, le saint sacrement du corps et du « sang de Notre-Seigneur soit convenablement ad- « ministré, nous ne pouvons adhérer à ce que l'édit « propose contre les sacramentaires, attendu que « la convocation impériale ne parlait pas d'eux, « qu'ils n'ont point été entendus, et que l'on ne peut « arrêter des points si importants avant le prochain « concile.

« De plus, » et c'est ici la partie essentielle de la protestation, « le nouvel édit établissant que les « ministres doivent enseigner le saint Évangile, en « l'expliquant d'après les écrits agréés par la sainte « Église chrétienne, nous pensons que, pour que « cette règle eût quelque valeur, il faudrait que « nous fussions d'accord sur ce qu'on entend par « cette vraie et sainte Église. Or, attendu qu'il y a « à cet égard de grands dissentiments; qu'il n'est « de doctrine certaine que celle qui est conforme à « la parole de Dieu; que le Seigneur défend d'en « enseigner une autre; que chaque texte de la sainte « Écriture doit être expliqué par d'autres textes « plus clairs; que ce saint livre est, dans toutes les « choses nécessaires au chrétien, facile et propre à « dissiper les ténèbres, nous sommes résolus, avec « la grâce de Dieu, à maintenir la prédilection pure « et exclusive de sa seule Parole, telle qu'elle est « contenue dans les livres bibliques de l'Ancien et « du Nouveau Testament, sans rien y ajouter qui « lui soit contraire (1). Cette Parole est la seule vé- « rité; elle est la norme assurée de toute doctrine « et de toute vie, et ne peut jamais ni manquer ni « tromper. Celui qui bâtit sur ce fondement sub- « sistera contre toutes les puissances de l'enfer; « tandis que toutes les vanités humaines qu'on y « oppose tomberont devant la face de Dieu.

« C'est pourquoi, très-chers seigneurs, oncles, « cousins et amis, nous vous supplions cordialement « de peser avec soin nos griefs et nos motifs. Que « si vous ne vous rendez pas à notre requête, nous « PROTESTONS par les présentes, devant Dieu, notre « unique créateur, conservateur, rédempteur et « sauveur, et qui un jour sera notre juge, ainsi que « devant tous les hommes et toutes les créatures, « que nous ne consentons ni n'adhérons en aucune « manière, pour nous et les nôtres, au décret pro- « posé, dans toutes les choses qui sont contraires « à Dieu, à sa sainte Parole, à notre bonne con- « science, au salut de nos âmes, et au dernier « décret de Spire.

« En même temps, nous nous flattons que Sa « Majesté Impériale se comportera à notre égard « comme un prince chrétien qui aime Dieu par- « dessus toutes choses; et nous nous déclarons prêts « à lui rendre, ainsi qu'à vous tous, gracieux sei- « gneurs, toute l'affection et toute l'obéissance, qui « sont notre juste et légitime devoir. »

Ainsi parlèrent, en présence de la diète, ces hommes courageux que la chrétienté appellera dorénavant les protestants.

A peine avaient-ils fini, qu'ils annoncèrent leur intention de quitter Spire le lendemain (2).

Cette protestation et cette déclaration firent une vive impression. On voyait la diète, brusquement interrompue, se partager en deux camps ennemis, et préluder à la guerre; aussi la majorité était-elle en proie aux craintes les plus vives. Quant aux protestants, s'appuyant de droit humain sur l'édit de Spire, et de droit divin sur la Bible, ils étaient pleins de fermeté et de courage.

Les principes contenus dans cette célèbre protestation du 15 avril 1529 constituent l'essence même du protestantisme. Or la protestation s'élève contre deux abus de l'homme dans les choses de la foi : le premier, c'est l'intrusion du magistrat civil, et le second, c'est l'autorité arbitraire du clergé. A la place de ces abus, le protestantisme établit en face du magistrat le pouvoir de la conscience; et en face du clergé, l'autorité de la parole de Dieu.

Il récuse d'abord la puissance civile dans les choses divines, et dit, comme les apôtres et les prophètes : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* Sans porter atteinte à la couronne de Charles-Quint, il maintient la couronne de Jésus-Christ. Mais il va plus loin : il établit que tout enseignement humain doit être subordonné aux oracles de Dieu. L'Église primitive elle-même, en reconnaissant les écrits des apôtres, avait fait acte de soumission à cette autorité suprême, et non acte d'autorité, comme Rome l'assure. L'établissement d'un tribunal chargé de l'interprétation de la Bible n'avait abouti qu'à soumettre servilement l'homme à l'homme, dans ce qu'il doit avoir de plus libre, la conscience et la foi. Dans l'acte célèbre de Spire, aucun docteur ne paraît, et la pa-

(1) Allein Gottes Wort, lauter und rein, und nichts das dawieder ist. (Ibid., p. CI.)

(2) Also zu verritten Urlaub genommen. (Jung, Beytr., LII.)

role de Dieu règne seule. Jamais homme ne s'est élevé comme le pape, et ne s'est effacé comme Luther.

Un historien romain prétend que le mot « protestant » signifie « ennemi de l'empereur et du pape (1). » Si par là l'on entend que le protestantisme décline, dans les choses de la foi, l'intervention, soit de l'Empire, soit de la papauté, à la bonne heure. Cependant cette explication même n'épuise pas le sens de ce mot; car le protestantisme ne repoussait l'autorité de l'homme que pour mettre sur le trône de l'Église Jésus-Christ, et dans la chaire de l'Église sa Parole. Un système purement négatif n'eût jamais pu se maintenir contre la puissance gigantesque de l'Empire et les cruelles étreintes de la hiérarchie romaine. Il n'y eut jamais rien de plus positif et en même temps de plus agressif que la position des protestants dans Spire. En soutenant que leur foi est seule capable de sauver le monde, ils défendaient avec un courage intrépide les droits du prosélytisme chrétien. On ne peut abandonner ce prosélytisme, comme on l'a fait dès lors, sans se placer en dehors du principe protestant.

Les protestants ne se contentèrent pas d'élever la vérité, ils maintinrent la charité. Faber et les autres partisans du pape s'étaient efforcés de séparer les princes, qui marchaient en général avec Luther, des villes, qui se rangeaient plutôt du côté de Zwingle. Écolampade en avait écrit aussitôt à Mélanchton, et l'avait éclairé sur les doctrines des réformés. Il avait rejeté avec indignation la pensée que Christ fût relégué dans un coin du ciel, et avait déclaré avec énergie que, selon les chrétiens suisses, Christ était en tout lieu, soutenant toutes choses par la parole de sa puissance (2). « Avec les « symboles visibles, avait-il ajouté, nous donnons « et nous recevons la grâce invisible, comme le « croient tous les fidèles (3). »

Ces déclarations ne furent point inutiles. Il se trouva à Spire deux hommes qui, par des motifs différents, s'opposèrent aux efforts de Faber et secondèrent ceux d'Écolampade. Le landgrave, roulant toujours dans son esprit des projets d'alliance, sentait bien que si les chrétiens de la Saxe et de la Hesse laissaient condamner les Églises de la Suisse et de la haute Allemagne, ils se priveraient par là même de puissants auxiliaires (4); et Mélanchton, qui, loin de désirer comme le landgrave une alliance diplomatique, craignait qu'elle ne hâtât la guerre, mettait pourtant avant tout la justice, et s'écriait : « A quels justes reproches ne nous expo- « serions-nous pas, si nous reconnaissions à nos « adversaires le droit de condamner une doctrine « sans avoir entendu ceux qui la défendent ? » L'union de tous les chrétiens évangéliques est donc aussi un principe de protestantisme primitif.

Ferdinand n'ayant point entendu la protestation du 19 avril, une députation des États évangéliques vint la lui présenter le lendemain. Le frère de Charles-Quint la reçut d'abord, mais voulut aussitôt la rendre; et l'on vit alors une scène étrange, le roi se refusant à garder la protestation, et les députés à la reprendre. Ceux-ci enfin, par respect, la reçurent des mains de Ferdinand, mais la posèrent hardiment sur une table, et quittèrent immédiatement la salle.

Le roi et les commissaires impériaux restaient donc en présence de cet écrit formidable. Il était là, sous leurs yeux, monument significatif du courage et de la foi des protestants. Irrité contre ce témoin muet mais puissant, qui accusait sa tyrannie, et lui laissait la responsabilité de tous les maux qui allaient fondre sur l'Empire, le roi appela quelques conseillers, et leur ordonna de reporter aussitôt aux protestants ce document importun.

Tout cela était inutile; la protestation était enregistrée dans les annales du monde, rien ne pouvait plus l'en effacer. La liberté de la pensée et de la conscience était conquise aux siècles à venir. Aussi toute l'Allemagne évangélique, pressentant ces résultats, s'émut de cet acte courageux, et l'adopta comme l'expression de sa volonté et de sa foi. Partout on y vit, non un événement politique, mais une action chrétienne; et le jeune prince électoral Jean-Frédéric, organe de son siècle, écrivit aux protestants de Spire : « Que le Dieu tout-puissant « qui vous a fait la grâce de le confesser énergique- « ment, librement et sans aucune crainte, vous con- « serve dans cette fermeté chrétienne jusqu'au jour « de l'éternité (5)! »

Tandis que les chrétiens étaient dans la joie, leurs ennemis s'effrayaient de leur propre œuvre. Le jour même où Ferdinand avait décliné la protestation, le mardi 20 avril, à une heure après midi, Henri de Brunswick et Philippe de Bade se présentèrent comme médiateurs, en annonçant pourtant qu'ils n'agissaient qu'en leur propre nom. Ils proposaient qu'il ne fût plus question du décret de Worms, et que l'on maintînt le premier décret

(1) Perduelles in Pontificem ac Cæsarem. (Pallavicini, C. Tr., I, 217.)

(2) Ubique sit et portet omnia, verbo virtutis suæ. (Hospin., Hist. Sacr., II, p. 112.)

(3) Χάριν γὰρ τὴν ἀόρατον μετὰ τῶν συμβόλων ὁράτων. (Hospin., Hist. Sacr., II, p. 112.)

(4) Omni studio laborabat ut illos uniret. (Seck., II, 127.)

(5) In eo mansuros esse, nec passuros ut ulla hominum machinatione, ab ea sententia divellerentur. (Seck., p. 129.)

de Spire, mais avec quelques modifications. Les deux parties, tout en demeurant libres jusqu'au prochain concile, s'opposeraient à toute secte nouvelle, et ne toléreraient aucune doctrine contraire au sacrement du corps du Seigneur (1).

Le mercredi 21 avril, les États évangéliques ne se montrèrent point éloignés de ces propositions, et ceux même qui avaient embrassé la doctrine de Zwingle déclarèrent hardiment qu'elles ne compromettraient pas leur existence. « Seulement, dirent-« ils, rappelons-nous que, dans des choses si diffi-« ciles, il faut agir, non avec le glaive, mais avec « la parole de Dieu (2). Car, comme dit saint Paul, « *tout ce qui ne vient pas de la foi est péché.* Si « donc l'on contraint les chrétiens à faire ce qu'ils « croient injuste, au lieu de les amener par la pa-« role de Dieu à reconnaître ce qui est bon, on les « force à pécher, ce qui est encourir une responsa-« bilité terrible. »

Les fanatiques du parti romain frémirent en voyant la victoire près de leur échapper; car ils rejetaient ces accommodements, et voulaient purement et simplement le rétablissement de la papauté. Leur zèle fut le plus fort : on rompit les négociations.

Le jeudi 22 avril, à sept heures du matin, la diète s'assembla, et l'on y lut le recez tel qu'il avait été auparavant arrêté, sans faire même mention de l'essai de conciliation qui venait d'échouer.

Faber triomphait. Fier d'avoir l'oreille des rois, il s'agitait avec furie; et on eût dit, à le voir, rapporte un témoin oculaire, un Cyclope forgeant dans son antre les chaînes monstrueuses dont il allait lier la réforme et les réformateurs (3). Les princes papistes, emportés par le tumulte, « donnaient de « l'éperon, dit Mélanchton, et se jetaient tête bais-« sée dans un sentier plein de périls (4). » La dernière ressource des chrétiens évangéliques était de se mettre à genoux et de crier au Seigneur. « Tout « ce qui nous reste à faire, répétait Mélanchton, « c'est d'invoquer le fils de Dieu (5). »

Le 24 avril, eut lieu la dernière séance de la diète. Les princes renouvelèrent leur protestation, à laquelle quatorze villes libres et impériales se joignirent; puis ils pensèrent à donner à leur appel une forme juridique.

Le dimanche 25 avril, deux notaires, Léonard Stetner de Freysingen et Pengrace Salzmann de Bamberg, s'étaient assis devant une table, dans une petite chambre, au rez-de-chaussée d'une maison située dans la rue de Saint-Jean, près de l'église du même nom, à Spire; les chanceliers des princes et des villes évangéliques, assistés de quelques témoins, les entouraient (6). Cette petite maison était celle d'un humble pasteur, Pierre Muterstatt, diacre de Saint-Jean, qui, faisant ce que l'électeur n'avait pas voulu faire, avait offert son domicile pour l'acte important qui se préparait; aussi son nom passera-t-il à la postérité. Le document ayant été définitivement rédigé, l'un des notaires en donna lecture. « Puisqu'il y a entre tous les hommes « une communauté naturelle, disaient les protes-« tants, et qu'il est permis même à des condam-« nés à mort de s'unir pour en appeler de leur « condamnation, combien plus nous, qui sommes « membres d'un même corps spirituel, l'Église du « Fils de Dieu, fils d'un même Père céleste, et par « conséquent frères selon l'Esprit (7), sommes-nous « autorisés à nous unir, quand c'est de notre « salut ou de notre condamnation éternelle qu'il « s'agit. »

Après avoir raconté tout ce qui s'était passé dans la diète, et avoir intercalé dans leur appel les principaux actes qui s'y rapportaient, les protestants terminaient en disant : « Nous en appelons donc « pour nous, pour nos sujets, et pour tous ceux « qui reçoivent ou recevront à l'avenir la parole « de Dieu, de toute vexation passée, présente ou « future, à Sa Majesté Impériale et à une assem-« blée libre et universelle de la sainte chrétienté. » Cet acte remplissait douze feuilles de parchemin; les signatures et les sceaux furent placés sur la treizième.

C'est ainsi que, dans l'obscure demeure du diacre Muterstatt, se faisait la première confession de la vraie union chrétienne. En présence de l'unité toute mécanique du pape, ces confesseurs de Jésus relevaient la bannière de l'unité vivante de Christ; et comme aux jours du Seigneur, s'il y avait plusieurs synagogues en Israël, il n'y avait du moins qu'un seul temple. Les chrétiens de la Saxe électorale, de Lunebourg, d'Anhalt, de la Hesse et du Margraviat, de Strasbourg, de Nuremberg, d'Ulm, de Constance, de Lindau, de Memmingen, de Kempten, de Nordlingen, de Heilbron, de Reutlingen, d'Isny, de Saint-Gall, de Weissen-

(1) Vergleich Artikel (Jung, Beytr., p. LV.)

(2) In diesen schweren Sachen, nichts mit Gewalt noch Schwerdt, sondern mit Gottes gewissem Wort. (Ibid., LIX.) Ce document est de la main de Sturm.

(3) Cyclops ille nunc ferocem se facit. (C. R., I, p. 1062.)

(4) Ut ingrediantur lubricum isti iter, impingendo stimulis calces. (C. R., I, 1062.)

(5) De quo reliquum est ut invocemus Filium Dei. (Ib.)

(6) Unten in einem kleinen Stublein. (Instrumentum appellationis, Jung, Beytr., p. LXXVIII.)

(7) Membra unius corporis spiritualis Jesu Christi, et filii unius patris cœlestis ideoque fratres spirituales. (Seck., II, 130.)

bourg et de Windsheim, se serraient la main, le 25 avril, près de l'église de Saint-Jean, en présence des persécutions qui les menaçaient. Parmi eux se trouvaient ceux qui, comme Zwingle, reconnaissaient dans la cène la présence toute spirituelle de Jésus-Christ, aussi bien que ceux qui, comme Luther, admettaient la présence corporelle. Il n'y avait alors dans le corps évangélique point de sectes, point de haines, point de schismes : l'union chrétienne était une réalité. Cette chambre haute, où, dans les premiers jours du christianisme, les apôtres, avec les femmes et les frères, persévéraient d'un commun accord dans la prière (1), et cette chambre basse, où, dans les premiers temps de la réformation, les disciples renouvelés de Jésus-Christ se présentaient au pape, à l'empereur, au monde et à l'échafaud, comme ne formant qu'un seul corps, sont les deux cénacles, ou plutôt les deux berceaux de l'Église ; et c'est à cette heure de sa faiblesse et de son humiliation que brille le plus sa gloire.

Après cet appel, chacun gagna silencieusement son logis. Divers indices faisaient craindre pour la sûreté des protestants. Peu auparavant, Mélanchton conduisait précipitamment vers le Rhin, à travers les rues de Spire, son ami Simon Grynéus, le pressant de traverser le fleuve. Celui-ci s'étonnait d'une telle précipitation (2). « Un vieillard d'une « apparence grave et solennelle, mais qui m'est « inconnu, lui disait Mélanchton, vient de se pré« senter à moi, et m'a dit : Dans un instant, des « archers, envoyés par Ferdinand, vont arrêter « Simon Grynéus. » Lié avec Faber, et scandalisé de l'un de ses sermons, Grynéus s'était rendu chez lui et l'avait supplié de ne plus faire la guerre à la vérité. Faber avait dissimulé sa colère, mais s'était rendu aussitôt chez le roi, dont il avait obtenu un ordre contre l'importun professeur de Heidelberg (3). Mélanchton ne doutait pas que Dieu n'eût sauvé son ami par l'envoi d'un de ses saints anges. Immobile sur le bord du Rhin, il attendait que les eaux du fleuve eussent dérobé Grynéus à ses persécuteurs. « Enfin, s'écria-t-il en le voyant sur « l'autre bord, le voilà arraché aux dents cruelles « de ceux qui boivent le sang innocent (4). » De retour dans sa maison, Mélanchton apprit que des archers l'avaient parcourue, y cherchant partout Grynéus (5).

Rien ne pouvait plus retenir les protestants à Spire. Aussi le lendemain de leur appel, le lundi 26 avril, l'électeur, le landgrave, et les ducs de Lunebourg, quittèrent cette ville, arrivèrent à Worms, puis retournèrent par la Hesse dans leurs États. L'appel de Spire fut publié par le landgrave le 5 mai, et par l'électeur le 13.

Mélanchton était revenu à Wittemberg le 6, persuadé que les partis allaient tirer l'épée. Ses amis étaient frappés de le voir troublé, anéanti et comme mort (6). « C'est une grande affaire que celle qui « vient de se passer à Spire, leur disait-il. Elle est « toute grosse de périls, non-seulement pour l'Em« pire, mais aussi pour la religion elle-même (7). « Toutes les douleurs de l'enfer m'écrasent (8). »

Ce qui affligeait le plus Mélanchton, c'est qu'on lui attribuait et qu'il s'attribuait à lui-même tous ces maux. « Une seule chose nous a nui, disait-il ; « c'est de n'avoir pas approuvé, comme on nous « le demandait, l'édit contre les zwingliens. » Luther ne voyait pas les choses aussi en noir, mais il était loin de comprendre l'importance de la protestation. « La diète, disait-il, s'est terminée « presque sans résultats, si ce n'est que ceux qui « flagellent Jésus-Christ n'ont pu satisfaire leur « fureur (9). »

La postérité n'a pas ratifié ce jugement; et, datant au contraire de cette époque la formation définitive du protestantisme, elle a salué dans la protestation de Spire l'un des plus grands mouvements dont l'histoire conserve le souvenir.

Reconnaissons ceux auxquels en revient la principale gloire. Le rôle que jouent les princes, et particulièrement l'électeur de Saxe, dans la réformation de l'Allemagne, doit frapper tout observateur impartial. Ce sont eux qui sont les vrais réformateurs et les vrais martyrs. Le Saint-Esprit, qui souffle où il veut, les avait animés du courage des anciens confesseurs de l'Église, et le Dieu d'élection se glorifiait en eux. Peut-être plus tard ce grand rôle des princes aura-t-il des conséquences déplorables : il n'est aucune grâce de Dieu que l'homme ne puisse pervertir. Mais rien ne doit nous empêcher de rendre l'honneur à qui revient l'honneur, et d'adorer l'œuvre de l'Esprit éternel dans ces hommes éminents qui, après Dieu, furent, au seizième siècle, les sauveurs de la chrétienté.

La réformation venait de prendre un corps. C'était

(1) Actes, I, v. 14.

(2) Miranti quæ esset tantæ festinationis causa. (Camer. Vita Mel., p. 113.)

(3) Faber qui valde offenderetur oratione tali, dissimulare tamen omnia. (Ib.)

(4) Ereptus quasi e faucibus eorum qui sitiunt sanguinem innocentium. (Mel. ad Camer. 23 avril; C. Ref., I, 1062.)

(5) Affluit armata quædam manus ad comprehendum Gryneum missa. (Camer. Vit. Mel., 113.)

(6) Ita fui perturbatus, ut primis diebus pene extinctus sim. (C. Ref., I, 1067.)

(7) Non enim tantum imperium, sed religio etiam, periclitantur. (Ibid.)

(8) Omnes dolores inferni oppresserant me. (Ibid., 1069.)

(9) Christomastiges et Psychotyranni suum furorem non potuerunt explere. (L. Epp. Linco, 6 mai 1529.)

Luther seul qui avait dit non à la diète de Worms: les églises et les ministres venaient de dire non à la diète de Spire.

Nulle part la superstition, la scolastique, la hiérarchie, la papauté, n'avaient été si puissantes que chez les peuples germaniques. Ces nations, simples et candides, avaient humblement tendu le cou au joug venu des bords du Tibre. Mais il y avait en elles une profondeur, une vie, un besoin de liberté intérieure, qui, sanctifiés par la parole de Dieu, pouvaient les rendre les organes les plus énergiques de la vérité chrétienne. C'est d'elles que devait émaner la réaction contre ce système matériel, extérieur, légal, qui avait pris la place du christianisme; c'est elles qui devaient briser ce squelette que l'on avait substitué à l'esprit et à la vie, et rendre au cœur de la chrétienté, ossifié par la hiérarchie, les battements généreux dont il était privé depuis tant de siècles. L'Église universelle n'oubliera jamais ce qu'elle doit aux princes protestants de Spire et à Luther.

VII

L'Allemagne. — Les alliances protestantes échouent. — Difficultés d'une union. — Un avertissement luthérien. — Convocation à Marbourg. — Obstacles. — Décision de Zwingle. — Son départ. — La femme de Mathias Zell. — Les réformateurs au château de Marbourg. — Demande de Carlstadt. — Mélanchton et Zwingle. — Trinité. — Saint-Esprit. — Péché originel. — Écolampade et Luther. — La salle des chevaliers. — Les docteurs réformés. — La requête de l'Église. — Ceci est mon corps. — Syllogisme d'Écolampade. — Zwingle entre dans la discussion. — La chair ne sert de rien. — La vieille chanson de Luther. — Lutte et agitation. — Conférence de l'après-midi. — Arrivée de nouveaux députés. — Mathématiques. — Papisme. — Témoignage des Pères. — Fulgence. Saint Augustin. — Écolampade. — Le tapis. — Fin de la conférence. — Jugements divers — Efforts du landgrave. — Nécessité de l'union. — Esprit sectaire des luthériens. — Esprit pacifique des Suisses. — Dilemme de Bucer. — Luther se rapproche. — Luther rédige le projet d'union. — Unité de doctrine. — La cène. — Signature des articles. — Germe du papisme. — Séparation de la papauté. — Départ. — Abattement de Luther. — Invasion de Soliman. — Sermon de bataille. — Pierre et Luther. — Résultats de la conférence. — Agitation en Allemagne.

La protestation de Spire avait accru l'indignation des partisans du pape; et Charles-Quint, selon le serment qu'il avait prêté à Barcelone, s'appliquait à préparer « un antidote convenable pour la maladie pestilentielle » dont les Allemands étaient atteints, et à venger d'une manière éclatante l'insulte faite à Jésus-Christ (1). Le pape, de son côté, s'efforçait de faire entrer dans cette croisade tous les autres princes de la chrétienté; la paix de Cambrai, conclue le 5 août, facilitait l'accomplissement de ses desseins. Elle laissait à l'empereur les mains libres contre les hérétiques. Après avoir fait la protestation de Spire, il fallait penser à la maintenir.

Les États protestants, qui, déjà à Spire, avaient jeté les bases d'une alliance évangélique, étaient convenus d'envoyer des députés à Rotach. Mais l'électeur, ébranlé par les représentations de Luther, qui ne cessait de lui dire : « C'est en vous « tenant tranquilles et en repos que vous serez « délivrés (2), » ordonna à ses députés d'écouter les propositions de ses alliés, toutefois sans rien décider. On s'ajourna à une nouvelle conférence, qui n'eut pas lieu.

Luther triomphait, car les alliances humaines échouaient. « Christ le Seigneur saura nous déli« vrer, sans le landgrave, et même contre le land« grave, » disait-il à ses amis (3). Philippe de Hesse, contrarié par cette obstination de Luther, était convaincu qu'elle ne venait que d'une dispute de mots. « On ne veut pas entendre parler d'alliances « à cause des zwingliens, dit-il; eh bien! faisons « disparaître les différences qui les séparent de « Luther. »

L'union de tous les disciples de la parole de Dieu semblait, en effet, une condition nécessaire au succès de la réforme. Comment les protestants résisteraient-ils à la puissance de Rome et de l'Empire, s'ils étaient divisés? Sans doute le landgrave voulait unir les esprits, afin de pouvoir ensuite unir les épées, et ce n'est pas par de telles armes que la cause de Christ devait triompher. Mais si l'on parvenait à réunir les cœurs et les prières, la réforme trouverait alors dans la foi de ses enfants une force telle, que les hallebardes de Philippe ne seraient elles-mêmes plus nécessaires.

Malheureusement cette union des esprits, que l'on devait rechercher maintenant par-dessus toutes choses, était une œuvre fort difficile. Luther, en 1519, avait d'abord paru non-seulement réformer, mais rénover la doctrine de la cène, comme les Suisses le firent plus tard. « Je vais au sacre« ment de la cène, avait-il dit, et j'y reçois de Dieu « un signe, que la justice et la passion de Christ « me justifient; voilà l'usage du sacrement (4). » Ce discours, imprimé plusieurs fois dans les villes de l'Allemagne supérieure, y avait préparé les esprits

(1) Illatamque Christo injuriam pro viribus ulciscentur. (Dumont, Corps univ. diplomatique, IV, 1, 5.)

(2) Isaïe, XXX, v. 15. L. Epp., III, 454.

(3) Unser Herr Christus, etc. (Ibid.) Cette foi de Luther est blâmée par un historien luthérien. (Planck., II, p. 454.)

(4) Dans l'écrit : *Dass diese Worte noch feste stehen*. (L. Opp., XIX.)

à la doctrine de Zwingle. Aussi Luther, étonné de la réputation qu'on lui faisait, publia en 1527 cette déclaration solennelle : « Je proteste devant Dieu « et devant le monde entier que je n'ai jamais mar- « ché avec les sacramentaires. »

En effet, Luther ne fut jamais zwinglien quant à la cène. Loin de là, en 1519, il croyait encore à la transsubstantiation. Pourquoi donc parlait-il d'un signe? Le voici. Tandis que, selon Zwingle, le pain et le vin sont les signes du corps et du sang de Jésus-Christ; selon Luther, le corps et le sang même de Jésus-Christ sont les signes de la grâce de Dieu. La différence est du tout au tout.

Bientôt le dissentiment se prononça. En 1527, Zwingle, dans son *Exégèse amicale* (1), réfuta avec douceur et respect l'opinion de Luther. Par malheur, le discours du réformateur saxon contre les enthousiastes sortait alors de presse, et Luther s'y indignait de ce que ses adversaires osaient parler de paix et d'unité chrétienne. « Eh bien! s'écriait- « il, puisqu'ils se moquent ainsi du monde, je veux « leur donner un avertissement luthérien (2). Ma- « lédiction à cette charité, malédiction à cette con- « corde! A bas! à bas! dans l'abîme infernal! Si « j'égorgeais votre père, votre mère, votre femme, « votre enfant, et que, voulant ensuite vous égorger « vous-même, je vous disse : Restons en paix, mon « cher ami! que me répondriez-vous?... C'est ainsi « que les enthousiastes égorgent Jésus-Christ mon « seigneur, Dieu le Père, la chrétienté ma mère, « veulent encore m'égorger moi-même, et puis me « disent : Soyons amis!... »

Zwingle répondit par deux écrits à « l'excellent Martin Luther. » Il le fit d'un ton froid, et avec un calme superbe, plus difficile à pardonner que les injures du docteur saxon. « Nous devons vous re- « garder comme un vase d'honneur, lui dit-il, et « nous le faisons avec joie, malgré vos fautes. » Les écrits se succédèrent : Luther écrivant toujours avec la même fougue, Zwingle avec la même froideur et la même ironie.

Tels étaient les docteurs que le landgrave entreprenait de réconcilier. Déjà, pendant la diète de Spire, Philippe de Hesse, affligé d'entendre sans cesse répéter aux papistes : « Vous qui vous dites « attachés à la pure parole de Dieu, vous êtes pour- « tant désunis (3) » avait fait par écrit des ouvertures à Zwingle. Maintenant il fit plus, et invita les théologiens des divers partis à se réunir à Marbourg. Ces invitations reçurent un accueil bien différent. Zwingle, dont le cœur était large et fraternel, saisit la main du landgrave; mais Luther, qui, derrière cette prétendue concorde, découvrait des ligues et des batailles, la repoussa.

De grandes difficultés semblaient pourtant devoir retenir Zwingle. Pour se rendre de Zurich à Marbourg, il devait passer par les terres de l'Empereur et d'autres ennemis de la réformation; le landgrave lui-même ne lui dissimulait pas les dangers de la route (4); pour y obvier, il lui promettait une escorte de Strasbourg en Hesse, et, jusque-là, la garde de Dieu (5). Ces précautions n'étaient pas de nature à rassurer les Zurichois.

Des raisons d'un autre genre retenaient Luther et Mélanchton. « Il n'est pas bon, disaient-ils, que « le landgrave ait tant à faire avec les zwingliens. « Leur erreur est d'une nature telle, que les gens « d'un esprit délié en sont facilement atteints. La « raison aime ce qu'elle comprend, surtout quand « des hommes savants revêtent ses idées d'une « apparence scripturaire. »

Mélanchton ne s'en tint pas là, et mit en avant l'idée fort extraordinaire de prendre des papistes pour juges de la dispute. « S'il n'y avait pas des « juges impartiaux, disait-il, les zwingliens au- « raient beau jeu pour se vanter de la victoire (6). » Ainsi, selon Mélanchton, des papistes devaient être des juges impartiaux, quand il s'agissait de la présence réelle!... Il alla plus loin encore. « Que l'élec- « teur, écrivit-il le 14 mai au prince électoral, nous « refuse la permission de nous rendre à Marbourg, « en sorte que nous puissions alléguer cette ex- « cuse. » L'électeur ne voulut point se prêter à ce honteux manége; et les réformateurs de Wittemberg se virent obligés d'accéder aux demandes de Philippe de Hesse. Mais ils le firent en disant : « Si « les Suisses ne nous cèdent pas, toute votre peine « sera perdue; » et ils écrivirent aux théologiens de leurs amis, convoqués par ce prince : « Si vous le « pouvez, ne venez pas : votre absence nous sera « fort utile (7). »

Zwingle, au contraire, qui eût été au bout du monde pour la concorde chrétienne, mettait tout en œuvre pour obtenir du magistrat de Zurich la permission de se rendre à Marbourg. « Je suis con- « vaincu, disait-il au conseil secret, que si nous, « docteurs, nous nous rencontrons face à face, la « splendeur de la vérité illuminera nos yeux (8). »

(1) *Amica Exegesis*, id est, Expositio Eucharistiæ negotii ad M. Lutherum. (Zw. Opp.)

(2) Eine Lutherische Warnung. (Wider die Schwarm Geister. L. Opp., XX, 391.)

(3) Inter nos ipsos de religionis doctrina non consentire. (Zw. Epp., II, 287.)

(4) Viam Francofurdi capias, quam autem hac periculosiorem esse. (Zw. Epp., II, 329.)

(5) Juvante Deo tuti. (Zw. Epp., II, 329.)

(6) Papistische als Unpartheiische. (C. R., I, p. 1066.)

(7) Si potes, noli adesse. (L. Epp., III, 501.)

(8) Ut veritatis splendor oculos nostros feriat. (Zw. Epp., II, p. 321.)

Mais le conseil, qui venait à peine de signer la première paix religieuse (1), et qui craignait de voir la guerre éclater de nouveau, se refusait au départ du réformateur.

Zwingle alors se décida tout seul. Il reconnaissait que sa présence était nécessaire au maintien de la paix dans Zurich ; mais c'était le bien de la chrétienté tout entière qui l'appelait à Marbourg. Aussi, portant ses regards vers le ciel, il se résolut à partir, en s'écriant : « O Dieu ! qui ne nous as « jamais abandonnés, tu exécuteras ta volonté pour « ta propre gloire (2). »

Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, Zwingle, ne voulant pas même attendre le sauf-conduit du landgrave, se préparait au départ. Rodolphe Collin, professeur de grec, devait seul l'accompagner. Le réformateur écrivait au petit et au grand conseil : « Si je pars sans vous le dire, « ce n'est pas que je méprise votre autorité, très-« sages seigneurs ; mais c'est parce que, connais-« sant l'amour que vous me portez, je prévois « que votre sollicitude s'opposerait à mon éloigne-« ment. »

Comme il écrivait ces mots, arriva un quatrième message du landgrave, plus pressant encore que les premiers. Le réformateur envoya au bourgmestre la lettre du prince avec la sienne ; puis il quitta sa maison, secrètement, de nuit (3), cachant son départ, soit à ses amis, dont il redoutait les instances, soit à ses ennemis, dont il craignait à bon droit les embûches ; il ne dit pas même à sa femme le lieu où il allait, de peur de la troubler ; puis, montant à cheval ainsi que Collin (4), il se dirigea rapidement vers Bâle.

Dans la journée, le bruit du départ de Zwingle se répandit dans Zurich, et ses ennemis en triomphèrent. « Il s'est enfui du pays, disaient-ils, et « s'est sauvé avec des coquins ! » — « A Bruck, « disaient d'autres, en traversant la rivière, il a fait « naufrage et il est mort. » — « Le diable, assu-« raient plusieurs avec un sourire malin, le diable « lui est apparu corporellement, et l'a enlevé (5). » On n'en finissait pas, dit Bullinger. Mais le conseil se décida aussitôt à adhérer au dessein du réformateur. Le jour même de son départ, on nomma, pour l'accompagner à Marbourg, l'un des conseillers, Ulrich Funck, qui partit aussitôt avec un domestique et un arquebusier. Strasbourg et Bâle firent aussi accompagner leurs théologiens par des hommes d'État, dans la pensée que cette conférence aurait sans doute une portée politique.

Zwingle arriva sain et sauf à Bâle (6), et s'y embarqua le 6 septembre avec Écolampade et quelques marchands (7) ; en treize heures, il fut rendu à Strasbourg, où les deux réformateurs logèrent dans la maison de Mathias Zell, prédicateur de la cathédrale. Catherine, femme de ce pasteur, préparait les mets à la cuisine, servait à table, selon les mœurs antiques de l'Allemagne (8) ; puis, s'asseyant près de Zwingle, l'écoutait attentivement, et parlait avec tant de piété et de science, que celui-ci la mit bientôt au-dessus de beaucoup de docteurs.

Zwingle, après avoir discuté avec les magistrats de Strasbourg sur les moyens de résister à la ligue romaine, et sur l'organisation à donner à la confédération chrétienne (9), quitta cette ville ; et conduit, ainsi que ses amis, par des chemins perdus, des forêts, des montagnes, des vallées, des routes cachées mais sûres, il arriva enfin à Marbourg, escorté de quarante cavaliers hessois (10).

Luther, accompagné de Mélanchton, de Cruciger et de Jonas, s'était arrêté sur la frontière de la Hesse, déclarant que rien ne lui ferait mettre le pied dans ce pays, tant qu'il n'aurait pas le sauf-conduit du landgrave. Ce document obtenu, Luther arriva à Alsfeld, où les écoliers à genoux, sous les fenêtres du réformateur, lui chantèrent leurs pieux cantiques ; puis il entra dans Marbourg le 30 septembre, lendemain du jour où les Suisses y étaient arrivés. Les uns et les autres descendirent dans des auberges ; mais ils y étaient à peine, que le landgrave les fit inviter à prendre leur gîte au château, pensant rapprocher ainsi les partis contraires. Philippe les logea et les nourrit tous d'une manière vraiment royale (11). « Ah ! disait le pieux Jonas en par-« courant les salles de ce palais, ce n'est pas en « l'honneur des Muses, mais en l'honneur de Dieu « et de son Christ, qu'on nous traite si magnifi-« quement dans ces forêts de la Hesse. » Le premier jour, après dîner, Écolampade, Hédion et Bucer, désireux d'entrer dans les vues du prince, allèrent saluer Luther. Celui-ci parla cordialement avec Écolampade dans la cour du château ; mais Bucer, avec lequel il avait été autrefois très-lié et

(1) Voir ci-dessous, liv. XVI, chap. 2. An 1529.

(2) Dei nunquam fallentis, qui nos nunquam deseruit, gratiam reputavi. (Ibid., p. 356.)

(3) Sabbati die, mane, ante lucem. (Ibid.)

(4) Equis conductoriis. (Ibid., 361.)

(5) Der Tufel were hy imm gsin. (Bulling. II, 224.)

(6) Integer et sanus Basileam perveni. (Zw. Epp., II, p. 361.)

(7) Aliquos mercatorum fide dignos, comites. (Ib., p. 361.)

(8) Ich bin 14 Tag Magd und Kochin gewesen. (Fusely., Beytr., V, 313. Voir sa correspondance remarquable avec le surintendant Rabus, ibid., 191-354.)

(9) De jure præsidendi conciliis civitatum christianarum. (Zw. Epp., II, 361.) Voir le livre XVI de cette histoire.

(10) Per devia et sylvas, montes et valles, tutissimos et occultos. (Ibid., 368.)

(11) Excepit in arce hospitio et mensa regali. (Corp. Ref. I, 1096.)

qui était alors du côté de Zwingle, s'étant approché, Luther lui dit en souriant, et lui faisant signe de la main : « Toi, tu es un drôle et un fripon (1) ! »

Le malheureux Carlstadt, qui avait commencé toute cette dispute, se trouvait alors en Frise, prêchant la présence spirituelle de Christ, et vivant dans un tel dénûment que, pour avoir du pain, il avait dû vendre sa Bible hébraïque. L'épreuve avait brisé son orgueil; il écrivit au landgrave : « Nous « ne sommes qu'un corps, qu'une maison, qu'un « peuple, qu'une race sacerdotale; nous vivons et « nous mourons par le seul et même Sauveur (2). « C'est pourquoi, moi pauvre exilé, je prie hum« blement Votre Altesse, par le sang de Jésus« Christ, de me permettre d'assister à cette dis« pute. »

Comment mettre Carlstadt en présence de Luther? et pourtant, comment repousser ce malheureux? Le landgrave, pour sortir de peine, le renvoya au réformateur saxon. Carlstadt ne parut pas.

Philippe de Hesse désirait que les théologiens eussent, avant la conférence publique, un entretien particulier; toutefois on regardait comme dangereux, dit un contemporain, que Luther et Zwingle, violents de leur nature, en vinssent, dès le commencement, aux prises; et comme Écolampade et Mélanchton étaient les plus débonnaires, on les partagea entre les plus rudes (3). Le vendredi 1er octobre, après le service, on conduisit Luther et Écolampade dans une chambre, et Zwingle et Mélanchton dans une autre; puis on laissa ces nobles lutteurs s'essayer deux à deux.

Ce fut dans la chambre de Zwingle et de Mélanchton que fut le principal combat. « On assure, « dit Mélanchton à Zwingle, que quelques-uns « parmi vous parlent de Dieu à la manière des « Juifs, comme si Christ n'était pas essentiellement « Dieu. — Je pense sur la sainte Trinité, répondit « Zwingle, comme le concile de Nicée et le symbole « d'Athanase.— Des conciles!... des symboles !... « Qu'est-ce à dire? répliqua Mélanchton; n'avez« vous pas sans cesse répété que vous ne reconnais« siez d'autre autorité que celle de l'Écriture? — « Nous n'avons jamais rejeté les conciles, dit le « réformateur suisse, lorsqu'ils se sont appuyés sur « l'autorité de la parole de Dieu (4). Les quatre « premiers conciles sont sacrés quant aux dogmes, « et nul fidèle ne les a jamais récusés. » Cette déclaration importante, transmise par Écolampade, caractérise la théologie réformée.

« Mais vous enseignez, reprit alors Mélanchton, « comme Thomas Munster, que le Saint-Esprit « agit tout seul, indépendamment des sacrements « et de la parole de Dieu. » — « L'Esprit-Saint, « répondit Zwingle, opère en nous la justification « par la parole, mais par la parole prêchée et « comprise, par l'âme et la moelle de la parole, « par la pensée et la volonté de Dieu, recouvertes « de paroles humaines (5). »

« Du moins, continua Mélanchton, vous niez le « péché originel, et ne faites consister le péché que « dans les œuvres actuelles et extérieures, comme « les Pélagiens, les philosophes et les papistes. »

C'était le point difficile. « Puisque l'homme, de « sa nature, s'aime lui même, répondit Zwingle, au « lieu d'aimer Dieu, c'est bien là un mal et un pé« ché qui le condamne (6). » Il avait plus d'une fois exprimé cette pensée (7). Cependant Mélanchton triompha en l'entendant. « Nos adversaires, « dit-il, ont cédé sur tous ces points. »

Luther avait suivi avec Écolampade la même marche que Mélanchton avec Zwingle. La discussion avait surtout roulé sur le baptême. Luther se plaignait qu'on ne reconnût pas que, par le simple signe, on devient membre de l'Église. « Il est vrai, « dit Écolampade, nous demandons la foi : ou une « foi actuelle, ou une foi future. Pourquoi le nie« rions-nous? Qui est chrétien, si ce n'est celui « qui croit en Christ? Cependant je ne voudrais « pas affirmer que l'eau du baptême ne fût pas, en « un certain sens, une eau régénératrice : car, par « elle, celui que l'Église ne connaissait point de« vient son enfant (8). »

Les quatre théologiens étaient dans le feu de la discussion, lorsque des valets vinrent leur annoncer que la table du prince était servie. Ils s'interrompirent donc, et Zwingle et Mélanchton rencontrèrent Écolampade et Luther, qui sortaient comme eux. Écolampade s'approcha de Zwingle et lui dit tristement à l'oreille : « Je suis tombé une seconde « fois dans les mains du docteur Eck (9). » Dans la langue des réformateurs, on ne pouvait rien dire de plus fort.

(1) Subridens aliquantulum, respondit : *Tu es nequam et nebulo*. (Sculteti Annal. ad 1529.)

(2) Archives de Cassel.

(3) Abgetheilt zu den rüheren. (Bull., II, p. 225.)

(4) Ubi unquam concilia rejecimus, verbi divini auctoritate suffulta? (Zw. Opp , IV, p. 191.)

(5) Mens et medulla verbi, mens et voluntas Dei, amictæ tamen humanis verbis. (Zw. Opp., IV, 173.)

(6) Malum, peccatum. (Zw. Opp., IV, p. 172.)

(7) De peccato originali ad Urb. Rhegium. (Zw. Opp., III, p. 632.)

(8) Atque adeo ipse non negarim, aquam baptismi esse aquam regenerantem : fit enim puer Ecclesiæ, qui dudum ab Ecclesia non agnoscebatur. (Zw. Opp., IV, p. 193.)

(9) Lutherus Ecolampadem ita excepit, ut ad me veniens clam quæratur, se denuo in Eccium incidisse. (Zw. Epp., II, p. 369.)

Il ne paraît pas que la conférence entre Luther et Écolampade fut reprise après le dîner. La manière de Luther ne permettait pas de rien en attendre. Mais Mélanchton et Zwingle rentrèrent en séance; et le docteur de Zurich trouvant que le docteur de Wittemberg lui échappait comme une anguille, disait-il, et prenait, comme Protée, mille formes diverses, saisit une plume, afin de fixer ainsi son antagoniste. Zwingle couchait par écrit les paroles que lui dictait Mélanchton; puis il écrivait ses réponses, et les lui donnait à lire (1). Ils passèrent six heures à cette discussion, trois le matin et trois le soir (2). On se prépara à la conférence générale.

Zwingle demandait qu'elle fût publique; Luther s'y opposa. On arrêta que les princes, nobles, députés et théologiens, y seraient admis; mais une grande foule de bourgeois, et même plusieurs savants et gentilshommes, accourus de Francfort, des contrées du Rhin, de Strasbourg, de Bâle et d'autres villes de la Suisse, en furent exclus. Brentz parle de cinquante à soixante auditeurs; Zwingle, seulement de vingt-quatre (3).

Sur une élévation que la Lahn arrose, se trouve un antique château d'où l'on domine la ville de Marbourg; plus loin, on découvre la belle vallée de la Lahn; plus loin encore, des cimes échelonnées qui se perdent dans l'horizon. C'est sous les ogives et les cintres gothiques d'une salle antique de ce château, appelée la salle des Chevaliers, que la conférence devait avoir lieu.

Le samedi matin 2 octobre, le landgrave s'assit dans la salle, entouré des gens de sa cour, mais si simplement habillé, que personne ne l'eût pris pour un prince; car il voulait éviter de paraître jouer, dans les choses de l'Église, le rôle d'un Constantin. Devant lui se trouvait une table, dont Luther, Zwingle, Mélanchton et Écolampade s'approchèrent. Luther, prenant aussitôt un morceau de craie, se baissa sur le tapis de velours qui couvrait la table, et y traça d'une main ferme quelques mots en gros caractères. Tous les yeux suivaient sa main, et bientôt on lut ces paroles : Hoc EST CORPUS MEUM (4). Luther voulait que cette déclaration, sans cesse sous ses yeux, fortifiât sa foi, et servît d'avertissement à ses adversaires.

Derrière les quatre théologiens se rangèrent leurs amis, Hédion, Sturm, Funk, Frey, Éberard Than, Jonas, Cruciger, et d'autres encore. Jonas arrêtait sur les Suisses un regard scrutateur. « Zwingle, « disait-il, a quelque chose de rustique et d'arro« gant (5) : s'il est versé dans les lettres, c'est en « dépit de Minerve et des Muses. Il y a dans Éco« lampade une bonté naturelle et une admirable « douceur. Hédion semble avoir autant de libéra« lité que d'humanité; mais je trouve dans Bucer « une ruse de renard qui sait se donner des airs « d'esprit et de prudence. » Les hommes du juste milieu sont souvent plus maltraités que ceux des partis extrêmes.

D'autres sentiments animaient ceux qui contemplaient de loin cette assemblée. Les grands hommes qui avaient entraîné les peuples sur leurs pas dans les plaines de la Saxe, sur les rives du Rhin et dans les hautes vallées de la Suisse, se trouvaient là en présence; les chefs de la chrétienté séparée de Rome venaient voir s'ils demeureraient unis. Aussi, de toutes les parties de l'Allemagne se dirigeaient vers Marbourg des regards et des prières. « Princes illustres de la Parole (6), » leur criait l'Église évangélique par la bouche du poëte Cordus, « péné« trant Luther, doux Écolampade, magnanime « Zwingle, pieux Snepf, disert Mélanchton, cou« rageux Bucer, candide Hédion, excellent Osian« der, vaillant Brentz, aimable Jonas, bouillant « Craton, Mœnus dont l'âme est plus forte que le « corps, grand Denis, vous Myconius, vous tous « que le prince Philippe, ce héros illustre, a appe« lés, ministres et évêques que les villes chrétien« nes ont envoyés pour détourner le schisme et « nous montrer la voie de la vérité, l'Église sup« pliante tombe en larmes à vos pieds, et vous con« jure, par les entrailles de Jésus-Christ, d'amener « à bonne fin cette affaire, en sorte que le monde « reconnaisse dans votre résolution l'œuvre de « l'Esprit-Saint lui-même (7). »

Le chancelier du landgrave, Jean Feige, rappela, au nom du prince, que le colloque avait pour but de rétablir l'union. « Je proteste, dit alors Lu« ther, que je diffère de mes adversaires quant à la « doctrine de la cène, et que j'en différerai tou« jours. Christ a dit : *Ceci est mon corps*. Que l'on « me montre qu'un corps n'est pas un corps. Je « rejette la raison, le sens commun, les arguments « de la chair, et les preuves mathématiques. Dieu « est au-dessus des mathématiques (8). Nous avons

(1) At Melanchton cum nimis lubricus esset, et Protei in morem se in omnia transformaret, me compulit, ut sumpto calamo, manu armarem. (Zw. Epp , II, 369)

(2) Istud colloquium sex in horas traximus. (Ibid., 370.)

(3) Quinquaginta aut sexaginta colloquio præsentes. (Zw. Opp., IV, 201.) Pauci arbitri, ad summum quatuor et viginti. (Zw. Epp., II, 370.)

(4) *Ceci est mon corps*. (Zw. Opp., IV, p. 175.)

(5) In Zwinglio agreste quiddam est et arrogantulum. (C. R., I, p. 1097.)

(6) Insignes Verbi proceres. (Bull., II, 236.)

(7) Et cupido supplex vobis Ecclesia voto
Vestros cadit flens ad pedes. (Ibid.)

(8) Deum esse supra mathematicam. (Zw. Opp., IV, p. 175.)

« la parole de Dieu ; il faut l'adorer et la faire ! »

« On ne peut nier, dit Écolampade, qu'il y ait « des figures dans la parole de Dieu : *Jean est « Élie, la pierre était Christ, Je suis le cep.* L'ex« pression *Ceci est mon corps* est une figure du « même genre. » Luther accorda qu'il y avait des figures dans la Bible, mais il nia que cette dernière parole en fût une.

Tous les partis dont se compose l'Église chrétienne voient pourtant une figure dans ces paroles. En effet, les Romains déclarent que *Ceci est mon corps* veut dire, non-seulement mon corps, mais aussi mon sang, mais encore mon âme et même ma divinité, Christ tout entier (1). Ces mots sont donc, selon Rome, une synecdoque, figure qui prend la partie pour le tout. Quand il s'agit des luthériens, la figure est plus évidente encore (2). Qu'il y ait ici synecdoque, ou métaphore, ou métonymie, toujours y a-t-il figure.

Écolampade, pour le prouver, fit ce syllogisme :

« Ce que Christ a rejeté au sixième chapitre de « saint Jean, il n'a pu l'admettre dans les paroles « de la cène.

« Or Christ, qui dit aux Capernaïtes, *La chair « ne sert de rien,* a rejeté par là même la mandu« cation orale de son corps.

« Donc il ne l'a pas établie lors de l'institution « de la cène. »

LUTHER.

« Je nie la mineure (la seconde de ces proposi« tions). Christ n'a pas rejeté toute manducation « orale, mais seulement une manducation gros« sière, semblable à celle de la chair de bœuf ou « de porc (3). »

ÉCOLAMPADE.

« Il y a du danger à trop attribuer à la matière. »

LUTHER.

« Tout ce que Dieu commande devient esprit et « vie. Si c'est par l'ordre du Seigneur que l'on « relève un brin de paille, on fait en cela une « œuvre spirituelle. C'est à celui qui parle qu'il « faut faire attention, et non à ce qu'il dit. Dieu « parle : hommes, vermisseaux, écoutez ! — Dieu « commande : que le monde obéisse, et que tous « ensemble, nous prosternant devant sa parole, « nous lui donnions un humble baiser (4) ! »

ÉCOLAMPADE.

« Mais puisque nous avons la manducation spi« rituelle, qu'avons-nous besoin de celle du corps? »

LUTHER.

« Je ne demande pas quel besoin nous en avons; « mais je vois qu'il est écrit : *Mangez, ceci est mon « corps.* Il faut donc le croire et le faire. — Il faut « le faire; il faut le faire; il faut le faire (5) !... « Si Dieu m'ordonnait de manger du fumier, je le « ferais, certain que cela me serait salutaire (6). » — Parole d'obéissance et de foi, quoique revêtue sans doute d'une forme étrange.

Alors Zwingle entra dans la discussion. « Il faut « expliquer l'Écriture par l'Écriture, dit-il. On ne « peut admettre deux espèces de manducation « corporelle, et dire que Jésus a parlé de manger, « et les Capernaïtes de mettre en pièces ; car le « même mot est employé dans les deux cas. Jésus « dit que manger sa chair corporellement ne sert « de rien (Jean, VI, 63), d'où il résulterait qu'il « aurait donné dans la cène une chose qui nous « serait inutile... Du reste, il est certaines paroles « qui me semblent un peu puériles, comme celle « du fumier, par exemple. Les oracles des démons « étaient obscurs : tels ne sont pas ceux de Jésus« Christ. »

LUTHER.

« Quand Christ dit que la chair n'est rien, il ne « parle pas de sa chair, mais de la nôtre. »

ZWINGLE.

« L'âme se nourrit d'esprit, et non de chair. »

LUTHER.

« C'est avec la bouche qu'on mange le corps ; « l'âme ne le mange pas (7). »

ZWINGLE.

« Le corps de Christ est donc une nourriture « corporelle, et non une nourriture de l'âme. »

LUTHER.

« Vous êtes captieux. »

ZWINGLE.

« Non ; mais vous dites des choses contradictoi« res. »

LUTHER.

« Si c'était Dieu qui me présentât des pommes « sauvages, ce serait spirituellement que je les « mangerais. Dans la cène, la bouche reçoit le « corps de Christ, et l'âme croit à ses paroles. »

Zwingle cita alors un grand nombre de passages de l'Écriture, dans lesquels le signe est désigné par la chose signifiée elle-même, et en conclut que, vu

(1) Si quelqu'un nie que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son âme et sa divinité, et par conséquent Jésus-Christ tout entier, soit contenu au sacrement de l'Eucharistie, qu'il soit anathème. (Conc. de Trente, Sess. 13.)

(2) Tota Christi persona. (Form. Concord., VIII.)

(3) Qualis est carnis bovillæ aut suillæ. (Scultet., p. 217.)

(4) Quum præcipit quid, pareat mundus, et omnes osculemur verbum. (Zw. Opp., IV, p. 176.)

(5) *Man muss es thun*, sæpe inculcabat. (Ibid.)

(6) Si juberet fimum comedere, facerem. (Ibid.)

(7) Anima non edit ipsum (corpus) corporaliter. (Zw. Epp., II, p. 370.)

la déclaration du Seigneur dans saint Jean, *La chair ne sert de rien*, il fallait expliquer de même les paroles de la cène.

Plus d'un auditeur était frappé de ces arguments. Au milieu des professeurs de Strasbourg, on voyait s'agiter la longue et maigre figure du Français Lambert. Il avait été d'abord de l'opinion de Luther (1), et se trouvait alors chancelant entre les deux réformateurs. « Je veux être, di« sait-il en se rendant au colloque, une feuille de « papier blanc, sur laquelle le doigt de Dieu écrive « sa vérité. » Bientôt, entendant Zwingle et Écolampade, il s'écria : « Oui ! l'esprit ; voilà ce qui « vivifie (2) ! » Quand cette conversion fut connue : « Légèreté gauloise ! » dirent les Wittembergeois en haussant les épaules. « Quoi! répondit « Lambert, saint Paul était-il léger parce qu'il re« nonça au pharisaïsme? et l'avons nous été nous« mêmes, parce que nous avons abandonné les « sectes perdues de la papauté ? »

Cependant Luther n'était nullement ébranlé. « *Ceci est mon corps*, répétait-il en montrant du « doigt les paroles écrites devant lui ; *ceci est mon* « *corps*. Le diable ne me sortirait pas de là. Cher« cher à comprendre, c'est déchoir de la foi (3). »

« — Mais, monsieur le docteur, dit Zwingle, saint « Jean nous explique comment se mange le corps « de Christ, et il faudra bien que vous en veniez à « ne pas nous chanter toujours les mêmes chan« sons. »

« — Vous employez, dit Luther, des expressions « révoltantes (4). » Les Wittembergeois appelaient cependant eux-mêmes l'argument de Zwingle « sa « vieille chanson (5). » Zwingle, sans se troubler, reprit :

« — Je vous demande, monsieur le docteur, si « Christ, dans le sixième chapitre de saint Jean, « n'a pas voulu répondre à la question qui lui était « adressée? »

LUTHER.

« M. Zwingle, vous voulez me fermer la bouche « par votre ton arrogant. Ce passage n'a rien à « faire ici. »

ZWINGLE, *vivement.*

« Pardonnez-moi, monsieur le docteur, ce pas« sage vous casse le cou. »

LUTHER.

« Ne faites pas tant le brave! Vous êtes en Hesse, « et non en Suisse. Dans ce pays, on ne coupe « pas ainsi la gorge aux gens. »

Puis, se tournant vers ses amis, Luther se plaignit vivement de Zwingle, comme si celui-ci avait réellement voulu qu'on lui coupât le cou. « Il em« ploie des termes de guerre, disait-il, des mots de « sang (6). » Luther oubliait qu'il s'était lui-même servi d'une phrase semblable, en parlant de Carlstadt.

Zwingle reprit : « En Suisse aussi il y a bonne « justice, et l'on ne rompt le cou à personne sans « jugement. Ce mot indique seulement que votre « cause est perdue et sans espérance. »

Une grande agitation régnait dans la salle des Chevaliers. La rudesse du Suisse et l'opiniâtreté du Saxon s'étaient rencontrées et heurtées. Le landgrave, tremblant de voir échouer son projet de pacification, faisait signe de la tête qu'il adoptait l'explication de Zwingle. « Monsieur le doc« teur, dit-il à Luther, ne devrait pas se cabrer « pour des locutions si ordinaires. » N'importe; la mer agitée ne pouvait plus se calmer. Le prince se leva, et l'on se rendit dans la salle à manger. Après le dîner, on se remit à l'œuvre.

« Je crois, dit Luther, que le corps de Christ est « dans le ciel, mais je crois aussi qu'il est dans le « sacrement. Peu m'importe que cela soit contre « la nature, pourvu que cela ne soit pas contre la « foi (7). Christ est dans le sacrement substantiel« lement, tel qu'il est né de la Vierge. »

Écolampade cita alors ce passage de saint Paul : « *Nous ne connaissons pas Jésus-Christ selon la* « *chair* (8). »

LUTHER.

« *Selon la chair*, veut dire ici, selon les affec« tions charnelles (9). »

ÉCOLAMPADE.

« Vous ne voulez pas qu'il y ait une métaphore « dans ces mots. *Ceci est mon corps*, et vous ad« mettez une synecdoque. »

LUTHER.

« La métaphore ne laisse subsister qu'un signe; « mais il n'en est pas ainsi de la synecdoque. Si « l'on dit que l'on veut boire une bouteille, on en« tend bien que la bière est dans la bouteille. Le « corps de Christ est dans le pain, comme un glaive « est dans son fourreau (10), ou comme l'Esprit« Saint est dans la colombe. »

(1) Voir son Commentaire sur saint Luc, ch. XXII, 19-20.
(2) Il ajoutait que le corps du Christ n'était dans la cène *neque mathematice seu commensurative, neque re ipsa*. (Epistola Lamb. de Marb. Col.)
(3) Si interrogo, excido a fide. (Zw. Epp., II, 137.)
(4) Invidiose loqueris. (Bulling., II, p. 228.)
(5) Veterem suam cantilenam. (Zw. Opp., IV, p. 221.)
(6) Verbum istud tanquam castrense et cruentum. (Hospin., p. 131.)
(7) Non curo quod sit contra naturam, modo non contra fidem. (Zw. Opp., IV, 178.)
(8) II Cor., V., 16.
(9) Pro carnalibus affectibus. (Zw. Opp., IV, p. 202.)
(10) Corpus est in pane, sicut gladium in vagina. (Ibid.)

On discutait ainsi, quand on vit entrer dans la salle Osiander, pasteur de Nuremberg, Étienne Agricola, pasteur d'Augsbourg, et Brentz, pasteur de Halle en Souabe, auteur du fameux Syngramme. Le landgrave les avait aussi invités. Mais Brentz, auquel Luther avait écrit de se garder de paraître, avait, sans doute par son indécision, retardé son départ et celui de ses amis. On les fit asseoir à côté de Luther et de Mélanchton. « Écoutez, leur dit-on; « et s'il est nécessaire, parlez. » Ils profitèrent peu de cette permission. « Nous tous, sauf Luther, dit « Mélanchton, nous n'avons été que des personna- « ges muets (1). »

La lutte continua.

Zwingle, voyant que l'exégèse ne suffisait pas à Luther, y joignit la dogmatique, et subsidiairement la philosophie naturelle. « Je vous objecte, « dit-il, cet article de notre foi : *Ascendit in cœ- « lum,* il est monté au ciel. Si Christ est au ciel « quant à son corps, comment peut-il être dans le « pain? La parole de Dieu nous enseigne qu'il a été « semblable en toutes choses à ses frères. (Hébr., « II, 17.) Donc il ne peut être à la fois en plusieurs « lieux. »

LUTHER.

« Si je voulais raisonner, je me ferais fort de « prouver que Jésus a eu une femme, des yeux « noirs (2), et a habité notre bon pays d'Allema- « gne (3). Je me soucie peu des mathématiques. »

« — Ce n'est pas de mathématiques qu'il s'agit « ici, dit Zwingle, mais de saint Paul, qui dit aux « Philippiens : μορφὴν δούλου λαβών (4). »

LUTHER, *l'interrompant.*

« Citez en latin ou en allemand, et non en grec. »

ZWINGLE, *en latin.*

« Excusez-moi, voilà douze ans que je ne me « sers que du Testament grec. » Puis, continuant à lire le passage, il en conclut que l'humanité de Christ est d'une nature finie comme la nôtre.

LUTHER, *montrant les mots écrits devant lui.*

« Très-chers messieurs, puisque mon Seigneur « Jésus-Christ dit : *Hoc est corpus meum,* je crois « que son corps est vraiment là. »

Ici la dispute s'anime. Zwingle saute de sa chaire, s'élance vers Luther, et, frappant sur la table devant lui, il lui dit (5) :

« Monsieur le docteur, vous établissez donc que « le corps de Christ se trouve localement dans la « cène, car vous dites : *Le corps de Christ est vrai- « ment là. Là,* continue Zwingle, *là, là... Là* est « un adverbe de lieu (6). Le corps de Christ est « donc de nature à se trouver en un lieu. S'il est « dans un lieu, il est dans le ciel; d'où il résulte « qu'il n'est pas dans le pain... »

LUTHER.

« Je vous répète que je n'ai rien à faire avec les « preuves mathématiques. Aussitôt que la parole « de consécration est prononcée sur le pain, le « corps est là, quelque méchant que soit le prêtre « qui la prononce. »

ZWINGLE.

« Vous rétablissez ainsi le papisme (7). »

LUTHER.

« Ce n'est pas par le mérite du prêtre que cela « se fait, mais à cause de l'ordonnance de Christ. « Je ne veux pas, quand il s'agit du corps de Christ, « entendre parler d'un lieu particulier. Je ne le « veux absolument pas... »

ZWINGLE.

« Faut-il donc que toutes choses se passent pré- « cisément comme vous le voulez?... »

Le landgrave s'aperçut que la conversation s'échauffait de nouveau; le repas attendait; il interrompit la dispute (8).

Le lendemain, 3 octobre, était un dimanche; la dispute continua, peut-être à cause d'une épidémie, la *sueur anglaise,* qui venait d'éclater à Marbourg, et qui ne permettait pas de prolonger la conférence. Luther, revenant sur la discussion de la veille, dit :

« Le corps de Christ est dans le sacrement, mais « il n'y est pas comme en un lieu... »

ZWINGLE.

« Alors il n'y est pas. »

LUTHER.

« Les sophistes disent qu'un corps peut fort bien « être en plusieurs lieux à la fois. L'univers est un « corps, et pourtant on ne peut dire qu'il soit quel- « que part. »

ZWINGLE.

« Ah! vous parlez des sophistes, monsieur le « docteur. Vraiment, nous voilà donc obligés de « retourner aux oignons et aux potées de chair « d'Égypte (9). Quant à ce que vous dites, que l'u- « nivers n'est nulle part, je prie les hommes intel- « ligents de peser cette preuve. » Puis Zwingle,

(1) Fuimus κωφὰ πρόσωπα. (Corp. Ref., I, 1098.)

(2) Quod uxorem et nigros oculos habuisset. (Sculteti, p. 225.)

(3) In Germania diuturnum contubernium egisse. (Zw. Opp., IV, p. 202.)

(4) Prenant la forme de serviteur. (Phil., II, 7.)

(5) Ibi Zwinglius illico prosiliens. (Sculteti, p. 225.)

(6) *Da, da, da.* Ibi est adverbium loci. (Ibid.)

(7) Damit richtend ir das Papstum uf. (Zw. Opp., III, 57.)

(8) Cœna instabat, et diremit certamen. (Zw. Opp., IV, p. 179.)

(9) Ad cæpas et ollas ægyptiacas. (Zw. Opp., II, 3e part., p. 57.)

qui avait, quoi qu'en dît Luther, plus d'une flèche dans son carquois, après avoir établi sa thèse par l'exégèse et la philosophie, se résolut à la confirmer par le témoignage des docteurs de l'Église.

« Écoutez, dit-il, ce que Fulgence, évêque de « Ruspe en Numidie, disait, au cinquième siècle, « à Thrasimond, roi des Vandales : Le Fils de Dieu « a pris les attributs de la véritable humanité, et « n'a point perdu ceux de la véritable divinité. Né « dans les temps selon sa mère, il demeure éter« nellement selon la divinité qu'il tient du Père. « Venant de l'homme, il est homme, et par consé« quent en un lieu; issu du Père, il est Dieu, et « par conséquent présent en tout lieu. Selon sa « nature humaine, il était absent du ciel quand il « était sur la terre, et il quitta la terre quand il « monta au ciel; mais, selon sa nature divine, il « demeura dans le ciel quand il en descendit, et il « n'abandonna pas la terre quand il en monta (1). »

Mais Luther répétait toujours : « Il est écrit : *Ceci est mon corps.* » Zwingle, impatienté, lui dit : « Tout cela n'est qu'une mauvaise querelle. Un « disputeur opiniâtre pourrait aussi mettre en « avant ce mot du Seigneur à sa mère : *Voilà ton « fils,* en montrant saint Jean. En vain l'explique« rait-on; il ne cesserait de crier : « Non, non, il « a dit : *Ecce filius tuus,* Voilà ton fils, voilà ton « fils. » Écoutez un nouveau témoignage; il est du « grand saint Augustin : « Ne pensons pas, dit-il, « que Christ, selon la forme humaine, soit en tout « lieu; et gardons-nous, pour établir sa divinité, « d'enlever à son corps sa vérité. Christ est main« tenant partout présent comme Dieu, et pourtant, « à cause de son vrai corps, il se trouve dans un « lieu défini du ciel (2). »

« — Saint Augustin, répondit Luther, ne parle « pas ici de la cène. Le corps de Christ n'est pas « dans la cène comme dans un lieu. »

Écolampade s'aperçut qu'il pouvait tirer parti de cette assertion de Luther. « Le corps de Christ, « s'écria-t-il, n'est pas localement dans la cène; il « n'y est donc pas en vrai corps, car, chacun le « sait, l'essence d'un corps est d'être en un lieu. »

Ici finit l'entretien du matin. Écolampade, en y réfléchissant, se convainquit que l'assertion de Luther pouvait être regardée comme un rapprochement. « Je rappelle, dit-il après le dîner, que M. le « docteur a concédé ce matin que le corps de « Christ n'était pas dans le sacrement comme en un « lieu. Recherchons donc amicalement quelle est la « nature de la présence du corps de Christ. »

« — On ne me fera pas faire un pas de plus, s'é« cria Luther, qui vit où l'on voulait l'entraîner. « Vous avez pour vous Fulgence et Augustin, mais « nous avons pour nous les autres Pères. »

Écolampade, qui paraissait aux Wittembergeois d'une exactitude chagrinante (3), s'écria : « Nom« mez ces docteurs. Nous nous faisons fort de vous « prouver qu'ils sont de notre avis. »

« — Nous ne vous les indiquerons pas (4), répon« dit Luther. C'est dans sa jeunesse, ajouta-t-il, « qu'Augustin a écrit ce que vous citez; et il est d'ail« leurs peu intelligible. » Puis, se repliant sur le terrain qu'il avait résolu de ne jamais quitter, il ne se contenta plus de montrer du doigt son inscription : *Ceci est mon corps,* mais il saisit le tapis de velours sur lequel elle se trouvait écrite, l'enleva de la table, le présenta à Écolampade et à Zwingle, et, leur mettant les mots devant les yeux (5) : « Voyez, dit-il, voyez! voici notre passage. Vous « ne nous en avez pas encore débusqués, comme « vous vous en étiez vantés, et nous ne nous sou« cions pas d'autres preuves. »

« — Puisqu'il en est ainsi, dit Écolampade, il vaut « mieux cesser la dispute. Mais auparavant je dé« clare que si nous citons les Pères, c'est pour « purger notre doctrine du reproche de nouveauté, « et non pour appuyer notre cause sur leur auto« rité. » On ne peut mieux définir l'usage légitime des docteurs de l'Église.

Il n'y avait pas lieu, en effet, à poursuivre la conférence. « Luther, d'un caractère intraitable et im« périeux, dit à cette occasion Seckendorf même, « son apologiste (6), ne cessait de sommer les Suis« ses de se soumettre simplement à son avis. »

Le chancelier, effrayé de cette issue du colloque, exhorta les théologiens à s'entendre. « Je ne connais « pour cela qu'un moyen, dit Luther, et le voici : « Que nos adversaires croient comme nous. — « Nous ne le pouvons, répondirent les Suisses. — « Eh bien! reprit Luther, je vous abandonne « au jugement de Dieu, et le prie de vous éclai« rer. — Nous faisons de même, » dit Écolampade.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Zwingle était muet, immobile, profondément ému; et

(1) Secundum humanam substantiam, absens cœlo cum esset in terra, et derelinquens terram cum ascendisset in cœlum. (Fulgentius ad Regem Thrasimond., lib. II.)

(2) In loco aliquo cœli, propter veri corporis modum. (Augustini Epistolæ, ep. 57.)

(3) Quem omnes sperassemus mitiorem, interdum videbatur paulo morosior, sed citra contumeliam. (Zw. Opp., IV, p. 201.)

(4) Non nominabimus illos. (Sculteti, p. 228.)

(5) Da hub Luther die Sammatendeck auf, und zeigt ihm den Spruch, den er mit Kreyden hett für sich geschrieben. (Osiander, Mederers Nachrichten, II, p. 114.)

(6) Lutherus, vero ut erat fero et imperioso ingenio. (Seck., p. 136.)

la vivacité de ses affections, dont il avait donné plus d'une preuve dans le colloque, se manifestant alors d'une tout autre manière, il fondit en larmes en présence de tous.

La conférence finit. Elle avait été au fond plus tranquille que les documents ne semblent l'indiquer, ou peut-être avait-on alors pour de telles appréciations une mesure différente de la nôtre. « Sauf quelques incartades, tout s'était passé paisiblement, avec des formes honnêtes, une souveraine douceur, dit un témoin (1). On n'entendait, dans le colloque, d'autres paroles que celles-ci : « Monsieur et très-cher ami ; » « Votre charité, » ou autres expressions semblables. Pas un mot de schisme et d'hérésie. On eût dit que Luther et Zwingle étaient des frères, et non des adversaires (2). » C'est le témoignage de Brentz ; mais sous ces fleurs se cachait un abîme ; et Jonas, aussi témoin oculaire, appelle ce colloque un très-rude combat (3).

La contagion qui avait soudainement envahi Marbourg y faisait de terribles ravages, et remplissait tout le monde d'effroi (4); chacun avait hâte de quitter cette ville. « Messieurs, dit le landgrave, vous ne pouvez vous séparer ainsi. » Et, désirant fournir aux docteurs l'occasion de se voir sans préoccupation théologique, il les invita tous à sa table : c'était le dimanche soir.

Philippe de Hesse n'avait cessé de montrer l'attention la plus suivie, et chacun s'était imaginé l'avoir de son côté. « J'aime mieux ajouter foi aux simples paroles du Christ qu'aux subtiles pensées des hommes, » avait-il dit, selon Jonas (5). Mais Zwingle assurait que ce prince pensait maintenant comme lui, quoique vis-à-vis de certains personnages il dissimulât sa pensée. Luther, sentant la faiblesse de sa défense quant aux déclarations des Pères, remit à Philippe une note, où se trouvaient indiqués divers passages d'Hilaire, de Chrysostome, de Cyprien, d'Irénée et d'Ambroise, qu'il croyait être en sa faveur.

Le moment du départ approchait et l'on n'avait rien fait. Le landgrave travaillait vigoureusement à l'union, ainsi que Luther l'écrit à sa femme (6). Il faisait venir les théologiens l'un après l'autre dans son cabinet (7); il pressait, priait, avertissait, exhortait, conjurait. « Pensez, disait-il, au salut de la république chrétienne ; ôtez la discorde de son sein (8) ! » Jamais général d'armée ne prit tant de peine à gagner une bataille.

Il y eut donc une dernière réunion; et sans doute l'Église en vit rarement de plus solennelle. Luther et Zwingle, la Suisse et la Saxe, se voyaient pour la dernière fois. La *sueur anglaise* abattait des hommes par milliers tout autour d'eux (9); Charles-Quint et le pape s'unissaient en Italie; Ferdinand et les princes catholiques se préparaient à déchirer la protestation de Spire; l'orage devenait toujours plus menaçant; l'union seule semblait capable de sauver les protestants ; et l'heure du départ allait sonner, et les séparer peut-être pour toujours.

« Confessons notre unité dans toutes les choses où elle existe, dit Zwingle; et quant aux autres, rappelons-nous que nous sommes frères. La paix n'existera jamais entre les églises, si, tout en maintenant la grande doctrine du salut par la foi, on ne peut différer sur des points secondaires (10). » Tel est en effet le vrai principe de l'union chrétienne. Le seizième siècle était encore trop plongé dans la scolastique pour le comprendre : il faut espérer que le dix-neuvième siècle le comprendra mieux.

« Oui, oui, s'écria le landgrave, vous êtes d'accord ! Donnez donc un témoignage de votre unité, et reconnaissez-vous comme frères. — Il n'y a sur la terre personne avec qui je désire plus être uni qu'avec vous, » reprit Zwingle en s'approchant des docteurs de Wittemberg (11). Écolampade, Bucer, Hédion, dirent de même.

« Reconnaissez-les, reconnaissez-les comme frères, » continuait le landgrave (12). Les cœurs étaient émus ; on se touchait presque; Zwingle, fondant en larmes en présence du prince, des courtisans et des théologiens (c'est Luther lui-même qui le raconte) (13), s'approche de Luther et lui tend la main. Les deux familles de la réforme allaient s'unir; de longues querelles allaient être étouffées au berceau ; mais Luther rejette la main qu'on lui présente. « Vous avez un autre esprit que nous, » dit-il. Ces paroles repoussent les Suisses comme un

(1) Omnia humanissime et summa cum mansuetudine transigebantur. (Zw. Opp., IV, p. 201.)

(2) Amicissime domine, Vestra charitas..... Dixisses Lutherum et Zwinglium fratres, non adversarios. (Ibid.)

(3) Acerrimo certamine. (Corp. Ref., I, p. 1096.)

(4) Nisi *sudor anglicus* subito Marburgum invasisset et terrore omnium animos percutisset. (Hospin., p. 131.)

(5) Dicitur palam proclamasse. (C. R., I, p. 1097.)

(6) Da arbeit der Landgraf heftig. (L. Epp., III, p. 512.)

(7) Unumquemque nostrum seorsim absque arbitris. (Zw. Opp., IV, p. 203.)

(8) Compellens, rogans, monens, exhortans, postulans ut Reipublicæ christianæ rationem haberemus, et discordiam e medio tolleremus (Ibid.)

(9) Multa perierunt millia. (Hospin., p. 131.)

(10) Quod nulla unquam ecclesiarum pax constituta sit, si non in multis aliis dissentiendi a se facultatem faciant. (Sculteti, p. 207.)

(11) Es werendt keine lüth uff Erden. (Bull., II, p. 225.)

(12) Idque princeps valde urgebat. (L. Epp., III, p. 513.)

(13) Zwinglius palam lacrymans coram Langravio et omnibus (Hospin., p. 136.)

choc électrique. Leur cœur se fondait au dedans d'eux, chaque fois que Luther les répétait; et il les répétait souvent; c'est lui-même aussi qui nous en informe.

Il y eut alors un moment de consultation entre les docteurs de Wittemberg. Luther, Mélanchton, Agricola, Brentz, Jonas, Osiander, conférèrent ensemble. Convaincus que leur doctrine particulière sur la cène était essentielle au salut, ils regardaient comme en dehors de la foi tous ceux qui la rejetaient. « Quelle folie! disait Mélanchton, qui plus « tard se rangea presque au sentiment de Zwingle; « ils nous condamnent, et pourtant ils désirent « être tenus par nous pour des frères (1). » — « Quelle versatilité, ajoutait Brentz; ils nous ont « accusés naguère d'être les adorateurs d'un Dieu « de pain, et ils demandent maintenant notre com- « munion (2)! » Puis, se tournant vers Zwingle et ses amis : « Vous n'appartenez point, dirent les « Wittembergeois, à la communion de l'Église « chrétienne; nous ne pouvons vous reconnaître « pour des frères (3). »

Les Suisses étaient loin de cet esprit sectaire. « Nous pensons, dit Bucer, que votre doctrine « porte atteinte à la gloire de Jésus-Christ, qui rè « gne maintenant à la droite du Père. Mais voyant « que vous reconnaissez en toutes choses votre dé- « pendance du Seigneur, nous regardons à votre « conscience, qui vous oblige à recevoir le dogme « que vous professez; et nous ne doutons pas que « vous ne soyez à Christ. »

« — Et nous, dit Luther, nous vous déclarons « encore une fois que notre conscience s'oppose à « ce que nous vous recevions comme des frères. »

« — Cela étant, reprit Bucer, vous le demander, « serait une folie. »

« — Je m'étonne fort, poursuivit Luther, que « vous vouliez me tenir pour votre frère. Cela mon- « tre clairement que vous ne faites pas grand cas « de votre propre doctrine. »

« — Choisissez, dit Bucer, proposant un dilemme « au réformateur : ou bien vous ne devez point « reconnaître comme frère quiconque diffère de « vous en quelque point, et si c'est ainsi, vous ne « trouverez pas un seul frère dans vos propres « rangs (4); ou bien vous recevrez quelques-uns « de ceux qui diffèrent de vous, et alors vous devez « nous recevoir. »

Les Suisses étaient à bout de leurs sollicitations. « Nous avons la conscience, dirent-ils, d'avoir agi « comme en présence de Dieu. La postérité en « rendra témoignage (5). » Ils allaient se retirer; Luther demeurait comme un roc, à la grande indignation du landgrave (6). Les théologiens hessois, Krafft, Lambert, Snepf, Lonicer, Mélandre, unirent leurs efforts à ceux du prince.

Luther, ébranlé, entra de nouveau en pourparler avec ses collègues. « Prenons garde, dit-il à ses « amis, qu'en nous mouchant trop fort, nous ne « fassions sortir du sang (7). »

Alors, se tournant vers Zwingle et Écolampade : « Nous vous reconnaissons comme des amis, di- « rent-ils; nous ne vous tenons pas pour des frères « et des membres de l'Église du Christ (8); mais « nous ne vous excluons pas de cette charité uni- « verselle que l'on doit à ses ennemis mêmes (9). »

Zwingle, Bucer, Écolampade, avaient le cœur brisé (10); car cette concession était presque une nouvelle injure. Néanmoins ils résolurent de prendre ce qu'on leur offrait. « Évitons soigneusement « les paroles et les écrits durs et violents, dirent- « ils, et que chacun se défende sans invecti- « ves (11). »

Alors Luther s'avançant vers les Suisses : « Nous « y consentons, dit-il, et je vous tends la main de « charité et de paix. » Les Suisses émus se précipitèrent vers les Wittembergeois, et tous se serrèrent la main (12). Luther lui-même était attendri; la charité chrétienne reprenait ses droits dans son cœur. « Certainement, dit il, une grande partie du « scandale est enlevée par la suppression de nos « âpres débats; nous n'eussions osé tant espérer. « Que la main de Jésus-Christ ôte le dernier obsta- « cle qui nous sépare (13). Il y a entre nous une « concorde bienveillante; et si nous prions avec « persévérance, la fraternité viendra. »

On voulut assurer par écrit cet important résultat : « Il faut faire connaître au monde chrétien, « dit le landgrave, que, sauf le mode de pré- « sence du corps et du sang dans la cène, vous

(1) Vide eorum stultitiam. (C. Ref., I, p. 1108.)

(2) Nos tanquam adoratores panifici Dei traduxerant. (Zw. Opp., IV, p. 203.)

(3) Eos a communione Ecclesiæ christianæ alienos esse. (Ibid.)

(4) Nemo alteri vel inter ipsos frater erit. (Zw. Opp., IV, p. 194.)

(5) Id testabitur posteritas. (Ibid.)

(6) Principi illud durum videbatur. (Ibid., p. 203.)

(7) Ne nimis mungendo sanguinem eliceremus. (L. Epp., dans sa lettre écrite le lundi même à Gerbellius.)

(8) Agnoscere quidem volimus tanquam amicos, sed non tanquam fratres. (Zw. Opp., p. 203.)

(9) Charitate quæ etiam hosti debetur. (Ibid., p. 190.)

(10) Indignissime affecti sunt. (Ibid.)

(11) Quisque suam sententiam doceat absque invectivis. (L. Epp., III, p. 514.)

(12) Dedimus tamen manus pacis et charitatis. (L. Epp., III, p. 513.)

(13) Utinam et ille reliquus scrupulus per Christum tandem tollatur. (Dans sa lettre écrite à Gerbellius, au sortir de cette séance.

« êtes d'accord sur tous les articles de la foi (1). » On convint de la chose ; mais qui chargerait on de cet écrit? Tous les regards se portèrent sur Luther. Les Suisses eux-mêmes firent un appel à son impartialité.

Luther se retira dans son cabinet, préoccupé, inquiet, et trouvant la tâche fort difficile. « D'un « côté, se disait-il, je voudrais ménager leur fai- « blesse (2) ; mais, de l'autre, je ne voudrais pas « porter la moindre atteinte à la sainte doctrine de « Christ. » Il ne savait comment s'y prendre, et ses angoisses ne cessaient d'augmenter. Il en sortit enfin : « Je m'en vais, dit-il, rédiger les articles de « la manière la plus exacte. Ne sais-je pas que, de « quelque manière que je le fasse, ils ne voudront « jamais les signer (3)? » Bientôt quinze articles furent couchés par écrit, et Luther, les tenant à la main, se rendit vers les théologiens des deux partis.

Ces articles sont importants ; les deux doctrines qui s'étaient développées en Suisse et en Saxe, d'une manière indépendante, étaient rapprochées et comparées entre elles : si elles étaient de l'homme, il devait se trouver en elles ou une servile uniformité, ou une notable opposition. Il n'en fut point ainsi. On reconnut entre la réformation allemande et la réformation suisse une grande unité, car elles provenaient d'un même enseignement divin, et une diversité secondaire, car c'était par des hommes que Dieu les avait accomplies.

Luther prit son papier, et, lisant le premier article, il dit :

« Premièrement, nous croyons qu'il y a un seul « Dieu vrai et naturel, créateur du ciel, de la « terre et de toutes les créatures ; et que ce même « Dieu, unique en essence et en nature, est tri- « ple en personne, savoir : Père, Fils et Saint-Es- « prit, comme cela a été arrêté dans le concile de « Nicée, et comme toute l'Église chrétienne le « professe. »

Les Suisses donnèrent leur adhésion.

On s'accorda de même sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, sur sa mort et sa résurrection, sur le péché originel, la justification par la foi, l'action du Saint-Esprit et de la Parole de Dieu, le baptême, les bonnes œuvres, la confession, l'ordre civil, les traditions.

Jusqu'à ce moment on était d'accord : les Wittembergeois ne revenaient pas de leur étonnement (4). Les deux partis avaient rejeté, d'un côté, les erreurs des papistes, qui ne font guère de la religion qu'une affaire du dehors; de l'autre, celles des enthousiastes, qui ne parlent que du dedans ; et ils se trouvaient entre ces deux camps, rangés sous la même bannière. Mais le moment était venu où l'on allait se séparer. Luther avait gardé pour la fin l'article de la cène. Le réformateur reprit :

« Nous croyons tous, quant à la cène, qu'elle « doit être célébrée sous les deux espèces, selon son « institution; que la messe n'est pas une œuvre par « laquelle un chrétien obtienne la grâce pour un « autre homme mort ou vivant ; que le sacrement « de l'autel est le sacrement du vrai corps et du « vrai sang de Jésus-Christ ; et que la jouissance « spirituelle de ce corps et de ce sang est principa- « lement nécessaire à chaque fidèle (5). »

C'était maintenant le tour des Suisses de s'étonner. Luther continua :

« Pareillement, quant à l'usage du sacrement, « nous sommes d'accord que, comme la parole, il « a été ordonné du Dieu tout-puissant, afin que les « consciences faibles fussent excitées par le Saint- « Esprit à la foi et à la charité. »

La joie des Suisses redouble. Luther continue :

« Et bien que nous ne soyons pas maintenant « d'accord sur la question si le vrai corps et le vrai « sang de Jésus-Christ sont corporellement dans « le pain et dans le vin, cependant les deux parties « intéressées se témoigneront de plus en plus l'une « à l'autre une charité vraiment chrétienne, au- « tant que la conscience le permettra ; et nous « prierons tous assidûment le Seigneur de daigner « nous affermir, par son saint Esprit, dans la sainte « doctrine (6). »

Les Suisses obtenaient ce qu'ils avaient demandé : unité dans la diversité. Il fut aussitôt résolu qu'on aurait une séance solennelle pour la signature des articles.

On les lut de nouveau. Écolampade, Zwingle, Bucer et Hédion les signèrent les premiers sur un exemplaire, tandis que Luther, Mélanchton, Jonas, Osiander, Brentz et Agricola, les signèrent sur un autre; ensuite, des deux côtés on signa l'exemplaire de la partie adverse, et l'on envoya à la presse ce document important (7).

(1) Ut orbi chritiano notum fieret eos in omnibus fidei capitibus consentire. (Hospin, p. 127.)

(2) Het gern ihrer Schwachheit verschont. (Niederer, Nachr., II, 120.)

(3) Doch zuletz sprach er : Ich will die Artikel aufs aller pessle stellen, sy werdens doch nicht annemen (Ibid.)

(4) Quod mirari non satis potuimus. (Brentius. Zw. Opp., IV, p. 203.)

(5) Quod spiritualis manducatio hujus corporis et sanguinis unicuique christiano præcipue necessaria sit. (Scult., p. 232.)

(6) Osiander à l'accusatif « in *den* rechten Verstand, » ce qui indiquerait un mouvement vers une chose qu'on n'a pas. Bullinger et Scultet ont le datif.

(7) Bullinger et d'autres indiquent le 3 octobre comme jour où l'accord fut signé. Osiander, témoin oculaire fort exact dans sa narration, indique le 4 octobre, ce qui concorde avec toutes les autres données.

Ainsi la réformation avait fait un pas important à Marbourg. Le sentiment de Zwingle sur la présence spirituelle, et celui de Luther sur la présence corporelle, se trouvent l'un et l'autre dans l'antiquité chrétienne; mais ce qui a toujours été rejeté, ce sont les deux doctrines extrêmes : d'un côté, celle des rationalistes, qui ne voient dans la cène qu'une simple commémoration; de l'autre, celle des papistes, qui y adorent une transsubstantiation. Ce sont là deux erreurs, tandis que la doctrine de Luther et celle de Zwingle, aussi bien que la doctrine mitoyenne de Calvin, ont été envisagées dans les temps anciens comme des manières diverses d'envisager la vérité. Si Luther avait lâché prise, il eût été à craindre que l'Église ne tombât dans l'extrême du rationalisme; si Zwingle, qu'elle ne retombât dans l'extrême du papisme. Il est salutaire que ces vues diverses subsistent; ce qui est pernicieux, c'est qu'en s'attachant à l'une d'elles, on anathématise les autres. « Il n'y a plus que cette petite pierre, écrivait « Mélanchton, qui embarrasse l'Église du Sei« gneur (1). »

Tous, Romains et Évangéliques, Saxons et Suisses, admettaient la présence et même la présence réelle du Christ; mais ici était le point essentiel de séparation : cette présence s'accomplit-elle par la foi du communiant, ou par l'*opus operatum* du prêtre? Le papisme, le sacerdotisme, le puseyisme sont inévitablement en germe dans cette dernière thèse. Si l'on maintient qu'un prêtre méchant (comme disait Luther) opère cette présence réelle du Christ par trois paroles, on est dans l'Église du pape. Luther a semblé quelquefois admettre cette doctrine; mais il a parlé souvent d'une manière plus spirituelle; et en prenant ce grand homme dans ses bons moments, nous ne voyons plus qu'unité essentielle et diversité secondaire dans les deux parties de la réformation.

Sans doute le Seigneur a laissé à son Église des sceaux extérieurs de sa grâce, mais ce n'est pas à ces signes qu'il a attaché son salut. L'essentiel, c'est le rapport du fidèle avec la Parole, avec l'Esprit-Saint, avec le chef de l'Église. C'est cette grande vérité que la réforme française et suisse proclame, et que le luthéranisme même reconnaît. A partir du colloque de Marbourg, la controverse devint plus modérée.

Il y eut un autre gain. Les théologiens évangéliques proclamèrent à Marbourg, d'un accord unanime, leur séparation de la papauté (2). Zwingle n'était pas sans quelques craintes (mal fondées sans doute) à l'égard de Luther; ces craintes se dissipèrent. « Maintenant que nous sommes d'ac« cord, dit-il, les papistes ne pourront plus es« pérer que Luther soit jamais des leurs (3). » Les articles de Marbourg sont le premier boulevard élevé en commun contre Rome par les réformateurs.

Ce ne fut donc pas en vain qu'après la protestation de Spire, Philippe de Hesse chercha à rapprocher à Marbourg les amis de l'Évangile. Mais si le but religieux fut en partie atteint, le but politique fut entièrement manqué. On ne put arriver à une confédération de la Suisse et de l'Allemagne. Néanmoins Philippe de Hesse et Zwingle eurent à cet égard de nombreuses et secrètes conversations. Elles inquiétaient les Saxons, non moins opposés à la politique de Zwingle qu'à sa théologie. « Quand « vous aurez réformé la barrette des paysans, lui « dit Jonas, vous prétendrez aussi réformer le cha« peau de martre des princes. »

Le landgrave ayant, le dernier jour, réuni tous les docteurs à sa table, ils se donnèrent amicalement la main (4), et chacun pensa au départ. La concorde cordiale des chrétiens dans les doctrines essentielles, sans mettre en compromis les doctrines spéciales, tel était le résultat de l'exemple que la conférence de Marbourg laissait à la postérité.

Le mardi 5 octobre, le landgrave quitta de bonne heure Marbourg, et le même jour, après midi, Luther en sortit, accompagné de ses collègues; mais il n'en sortait pas en triomphateur. Un esprit d'accablement et d'effroi s'était emparé de son âme (5). Il s'agitait dans la poudre comme un ver, dit-il lui-même; il s'imaginait ne jamais revoir ni sa femme ni ses enfants, et s'écriait que lui, le consolateur de tant d'âmes angoissées, était maintenant sans aucune consolation (6).

Cet état pouvait provenir en partie du manque de fraternité de Luther; mais il avait encore d'autres causes. Soliman était venu remplir une promesse faite au roi Ferdinand. Celui-ci lui ayant redemandé, en 1528, la ville de Belgrade, le sultan avait fièrement répondu qu'il lui en porterait lui-même les clefs à Vienne. En effet, le Grand Turc, franchissant les frontières de l'Allemagne, avait envahi des régions que le sabot des coursiers musulmans n'avait jamais foulées; et, huit jours avant

(1) Hic unus in Ecclesia hæret scrupulus. (Corp. Ref., I, p. 1066.)

(2) A papismo sese separarunt. (Zw. Epp., II, p. 370.)

(3) Pontificii non ultra possunt sperare Lutherum suum fore. (Zw. Epp., II, p. 370.)

(4) Die Hand einander früntlich gebotten (Bull., II, p. 236.)

(5) Ego vix et ægre domum reversus sum. (L. Epp., III, p. 520.)

(6) Sic me vexante Angelo Satanæ, ut desperarim me vivum et salvum visurum meos. (Ibid.)

le colloque de Marbourg, il avait couvert de ses tentes innombrables la plaine et les collines fertiles au milieu desquelles Vienne élève ses murs. C'était sous terre que la guerre avait commencé, les deux partis ayant creusé sous les remparts de profondes cavités. A trois reprises, les mines des Turcs éclatèrent, et les murailles furent renversées (1). « Les « balles volèrent dans les airs comme d'immenses « essaims de petits oiseaux, dit un historien turc; « et il y eut un vaste banquet dans lequel les « génies de la mort choquèrent joyeusement les « verres (2). »

Luther ne resta pas en arrière. Déjà il avait écrit contre les Turcs, et maintenant il publia un *Sermon de bataille*. « Mahomet, y disait il, exalte « Christ comme étant sans péché; mais il nie qu'il « soit le vrai Dieu; c'est pourquoi il est son enne- « mi. Hélas! le monde est tel à cette heure, qu'il « semble partout pleuvoir des disciples de Maho- « met. Deux hommes doivent s'opposer aux Turcs: « le premier c'est Chrétien, c'est-à-dire la prière; « le second c'est Charles, c'est-à-dire le glaive. Et « d'ailleurs, je connais bien mes chers Allemands: « porcs gras et bien remplis, ils ne pensent, dès que « le danger s'éloigne, qu'à manger et à dormir. « Malheureux! si tu ne prends pas les armes, le « Turc viendra, il t'emmènera dans sa Turquie, « il t'y vendra comme un chien, et tu devras servir « jour et nuit, sous la verge et le rondin, pour un « verre d'eau et un morceau de pain. Penses-y, « convertis-toi, et demande au Seigneur de n'avoir « pas le Turc pour maître d'école (3). »

Les deux armes indiquées par Luther furent en effet vigoureusement employées; et Soliman, s'apercevant enfin qu'il n'était pas « l'âme de l'univers, » comme le lui avaient dit ses poëtes, mais qu'il y avait dans le monde une force au-dessus de la sienne, leva le siége de Vienne le 16 octobre; et l'ombre de Dieu, comme il s'appelait lui-même, disparut dans le Bosphore et s'évanouit.

Mais Luther s'imagina qu'en se retirant des murs de Vienne, le « Turc, ou du moins son dieu, qui est le diable, » s'était jeté sur lui, et que c'était cet ennemi de Christ et des siens que, dans son affreuse agonie, il devait combattre et vaincre (4). Il y a une réaction immédiate de la loi violée sur celui qui la viole. Or Luther avait transgressé la loi royale, qui est la charité, et il en portait la peine. Il rentra enfin dans Wittemberg, et se jeta dans les bras des siens, « tourmenté par l'ange de la mort. »

Ne méconnaissons pas toutefois les qualités essentielles à un réformateur, que Luther manifesta à Marbourg. Il y a dans l'œuvre de Dieu, comme dans un drame, des rôles différents. Que de caractères divers dans le collége des apôtres et dans celui des réformateurs! On a dit que le même caractère et le même rôle étaient échus à Luther et à Pierre, lors de la formation et de la réformation de l'Église (5). Ils ont été, en effet, l'un et l'autre de ces hommes d'initiative qui s'élancent tout seuls en avant, mais à qui l'étendard qu'ils agitent donne bientôt une armée.

Peut être y eut-il dans le réformateur un trait qui ne fut pas au même degré dans l'apôtre: c'est la fermeté. Pierre tomba à Antioche et dans la cour du souverain sacrificateur. Certes Luther, qui n'eut pas d'ailleurs les grâces miraculeuses de Pierre, ne fut pas sans chute, et nous venons de le montrer avec franchise; mais dès qu'il fut question de maintenir la doctrine qu'il croyait être celle de Dieu même, il fut toujours, et surtout à Marbourg, comme un inébranlable roc. Cette fermeté était nécessaire au succès de la réformation. Sans partager toutes ses vues dans le colloque convoqué par le landgrave, on est pourtant contraint de reconnaître en Luther, à Marbourg, non-seulement le grand homme, mais, ce qui est plus, le héros de la foi. A cet intrépide témoin il eût aussi pu être dit: « Tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire, pierre. »

Quant à Zwingle, il quitta Marbourg, effrayé de l'intolérance de Luther. « Le luthéranisme, écri- « vait-il au landgrave, pèsera sur nous aussi lourd « que le papisme (6). » Arrivé à Zurich le 19 octobre: « La vérité, dit-il à ses amis, l'a emporté « d'une manière si manifeste, que si jamais quel- « qu'un a été vaincu devant tout le monde, c'est « Luther, quoiqu'il ne cessât de crier qu'il était « invincible (7). » De son côté, Luther parlait de même. « C'est par crainte de leurs concitoyens, « ajoutait-il, que les Suisses, quoique vaincus, « n'ont pas voulu se rétracter (8). »

Si l'on demande de quel côté fut donc la victoire, peut-être faut-il dire que Luther s'en donna les airs, mais que Zwingle en eut la réalité. La conférence répandit dans l'Allemagne la doctrine des Suisses, qui y était jusqu'alors peu connue; et un nombre

(1) Ipsam urbem in tribus locis, suffosso solo et pulvere supposito, disjecit et patefecit. (Ibid., p. 518.)

(2) Dschelalsade, cité par Ranke.

(3) Heer-Predigt wider die Türken. (L. Opp. (W.), XX, p. 2691.)

(4) Forte ipsum Turcam partim in isto agone cogor ferre et vincere, saltem ejus deum, Diabolum. (L. Epp., III, p. 520.)

(5) M. Vinet.

(6) Das Lutherthum werde so schwer als das Papsthum. (Zw. Epp., 374.)

(7) Lutherus impudens et contumax aperte est victus. (Ibid., p. 370.)

(8) Metuebant plebem suam ad quam non licuisset reverti. (Zw. Opp., II, p. 19.)

immense de personnes l'adoptèrent. Tels furent entre autres Laffards, premier recteur de l'école de Saint-Martin à Brunswick, Denis Mélandre, Juste Lening, Hartmann, Ibach, et d'autres encore. Le landgrave lui-même, peu de temps avant sa mort, déclara que ce colloque lui avait fait abandonner la doctrine d'une présence corporelle de Christ dans la cène (1).

Cependant ce qui domina cette époque célèbre, ce fut l'unité. Les adversaires en sont les meilleurs juges. Les catholiques romains étaient indignés que les luthériens et les zwingliens fussent tombés d'accord sur tous les points essentiels de la foi. « Ils s'entendent entre eux contre l'Eglise catholi« que, disaient-ils, comme Hérode et Pilate contre « Jésus-Christ. » Les sectes enthousiastes disaient de même (2). De l'extrême hiérarchique, ainsi que de l'extrême radical, on s'élevait également contre l'unité de Marbourg.

Bientôt une plus grande agitation vint apaiser toutes ces rumeurs, et des événements qui menaçaient tout le corps évangélique lui prêchèrent avec une nouvelle force sa grande et intime unité. L'empereur, disait-on partout, irrité de la protestation de Spire, est débarqué à Gênes avec la pompe d'un conquérant. Après avoir juré, à Barcelone, de soumettre les hérétiques au pape, il se rend vers ce pontife, pour fléchir humblement le genou devant lui; et il ne se relèvera que pour passer les Alpes et accomplir ses terribles desseins. « L'empereur « Charles, écrivait Luther peu de jours après le « débarquement de ce prince, a arrêté de se mon« trer contre nous plus cruel que le Turc lui même, « et déjà il fait entendre les plus horribles mena« ces. Voici l'heure de la faiblesse et de l'agonie de « Jésus-Christ! Prions pour tous ceux qui auront « bientôt à endurer la captivité et la mort (3). »

Telles étaient les nouvelles qui troublaient alors l'Allemagne. La grande question était de savoir si la protestation de Spire pourrait être maintenue contre la puissance de l'Empereur et du pape. Elle fut résolue en 1530.

(1) Rommels Anmerkungen, p. 227-229.

(2) Pontificiis et Catabaptistis multum displicuit consensus Marpurgi. (Sculteti, p. 208.)

(3) Carolus Cæsar multo atrocius minatur et sævire statuit in nos, quam Turca.... (L. Epp., III, p. 524.)

LIVRE QUATORZIÈME.

LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

(1530.)

—

I

Deux grandes leçons. — Charles-Quint en Italie. — Les trois députés allemands. — Hardiesse des députés. — Présent du landgrave à Charles. — Les députés aux arrêts. — Ils sont délivrés. — Rencontre de Charles et de Clément. — Proposition d'un concile libre. — La guerre est imminente. — Objections de Luther. — Le sauveur vient. — Le prophète Daniel. — Invitation conciliante de Charles.

La réformation s'était accomplie au nom d'un principe spirituel. Elle avait proclamé comme enseignement la parole de Dieu; comme salut, la foi; comme roi, Jésus-Christ; comme arme, le Saint-Esprit; et par là même elle avait repoussé les éléments du monde. Rome avait été établie par *la loi d'une ordonnance charnelle;* la réformation l'était par *la puissance d'une vie qui ne doit point finir* (4).

S'il est un dogme qui distingue le christianisme de toutes les religions, c'est celui de sa spiritualité. Une vie céleste apportée à l'homme, voilà son œuvre; aussi l'opposition de l'esprit de l'Évangile avec l'esprit du monde fut-il le grand fait qui signala l'entrée du christianisme parmi les peuples. Mais ce que le chef avait séparé s'était rapproché; l'Eglise était retombée dans les bras du monde, et cette union criminelle l'avait réduite à l'état déplorable où elle se trouvait au temps de la réformation.

Aussi l'une des plus grandes tâches du seizième siècle était-elle de rétablir dans ses droits l'élément spirituel. L'Évangile des réformateurs n'avait rien à faire avec le monde et la politique. Tandis que la hiérarchie romaine était devenue une affaire de diplomatie et une intrigue de cour, la réformation ne devait exercer sur les princes et sur les peuples

(4) Hébreux, VII, 16.

d'autre influence que celle qui provient de l'Évangile de paix.

Si la réformation, parvenue à un certain point, devenait infidèle à sa nature, se mettait à parlementer, entrait en pourparler avec le monde, et cessait ainsi de demeurer conséquente au principe spirituel qu'elle avait si hautement proclamé, elle faisait défaut à Dieu, et se faisait défaut à elle-même.

Dès lors sa chute était prochaine.

Il est impossible qu'une société prospère, si elle n'est pas fidèle au prince qu'elle établit. Ayant abandonné ce qui faisait sa vie, elle ne peut trouver que la mort.

Dieu voulut que cette grande vérité fût inscrite sur le seuil même du temple qu'il élevait alors dans le monde; et un contraste étonnant devait la faire ressortir avec éclat.

Une partie de la réforme devait rechercher l'alliance du monde, et dans cette alliance trouver une ruine pleine de désolations.

Une autre partie devait, en regardant à Dieu, rejeter hautement le bras de la chair, et, par cet acte de foi, remporter un magnifique triomphe.

Si trois siècles se sont égarés, c'est pour n'avoir pas su comprendre cette leçon si grave et si solennelle.

C'était au commencement de septembre 1529 que Charles-Quint, vainqueur du pape et du roi de France par les batailles et les traités, avait abordé à Gênes. Les acclamations des peuples espagnols l'avaient salué à son départ de la Péninsule ibérique; mais l'œil morne, la tête baissée, les lèvres muettes des populations italiennes livrées entre ses mains, l'accueillirent seuls au pied des Apennins. Tout faisait croire que Charles se dédommagerait sur ces peuples de l'apparente générosité avec laquelle il avait traité le pape.

On se trompait. Au lieu de ces chefs barbares des Goths et des Huns, ou de ces superbes et farouches empereurs, qui plus d'une fois, traversant les Alpes, s'étaient jetés sur l'Italie, l'épée à la main et avec des cris de vengeance, les Italiens voyaient paraître au milieu d'eux un jeune prince rempli de grâce, d'une figure pâle, d'un corps délicat, d'une voix faible, de manières prévenantes, ayant l'air d'un courtisan plus que d'un soldat, remplissant avec exactitude les devoirs de la religion romaine, et traînant à sa suite, non les terribles cohortes de barbares germains, mais un cortége brillant de nobles espagnols, qui étalaient avec complaisance l'orgueil de leur race et la magnificence de leur nation. Vainqueur de l'Europe, Charles ne parlait que de paix et d'oubli; et le duc de Ferrare lui-même, qui de tous les princes italiens avait le plus à craindre, lui ayant remis à Modène les clefs de sa ville, entendit de sa bouche bienveillante les encouragements les plus inattendus.

D'où venait cette étrange conduite? Charles avait assez montré, lors de la captivité de François I[er], que la générosité envers ses ennemis n'était pas sa vertu dominante. Ce mystère ne tarda pas à s'expliquer.

Presque en même temps que l'Empereur, étaient arrivés en Italie, par Lyon et par Gênes, trois bourgeois de l'Allemagne, n'ayant que six chevaux pour tout équipage (1). C'étaient Jean Ehinger, bourgmestre de Memmingen, qui portait la tête haute, prodiguait l'argent autour de lui, et ne se piquait pas d'une grande sobriété; Michel Caden, syndic de Nuremberg, homme honnête, pieux et courageux, mais haï du comte de Nassau, le plus influent des ministres de Charles; et enfin Alexis Frauentraut, secrétaire du margrave de Brandebourg, qui, ayant pris une religieuse pour femme, était très-mal vu des catholiques romains. Tels étaient les trois hommes que les princes protestants réunis à Nuremberg envoyaient porter à l'Empereur la fameuse protestation de Spire. On avait choisi des députés d'une condition peu élevée, dans l'idée qu'ils courraient moins de danger (2). Porter un tel message à Charles-Quint était, à dire vrai, une mission dont peu de gens se souciaient. Aussi une pension extraordinaire avait-elle été assurée aux veuves des députés, en cas de malheur.

Charles, se rendant de Gênes à Bologne, se trouvait dans les murs de Plaisance, quand les trois députés protestants l'atteignirent. Ces simples Germains faisaient un singulier contraste au milieu de cette pompe espagnole et de cette ferveur romaine qui entouraient le jeune prince. Le cardinal Gattinara, chancelier de l'Empereur, qui souhaitait sincèrement une réformation de l'Église, leur procura, pour le 22 septembre, une audience de Charles-Quint; mais on leur recommanda d'être sobres de paroles, car il n'y avait rien que l'Empereur redoutât comme un sermon protestant.

Les députés ne se laissèrent point arrêter par ces insinuations. Après qu'ils eurent remis à Charles la protestation de Spire, Frauentraut prit la parole, et lui dit : « C'est au Juge suprême que « chacun de nous doit rendre compte, et non à des « créatures qui tournent à tout vent; la puissance « humaine ne peut ni nous sauver ni nous perdre; « mieux vaut tomber dans les nécessités les plus « cruelles, que d'encourir la vengeance de Dieu.

(1) Legatis attribuerunt equos sex. (Seckend., II, p. 134.

(2) Ut eo essent tutiores. (Ibid., p. 133.)

« Nos peuples n'obéiront pas à des décrets qui re« poseront sur d'autres bases que les saintes Écri« tures. Il n'est ni du devoir ni du pouvoir des « princes de contraindre leurs sujets à des choses « criminelles (1). »

Tel était le noble langage que ces bourgeois d'Allemagne faisaient entendre à l'empereur d'Occident. Charles ne dit mot : c'eût été leur faire trop d'honneur ; mais il chargea l'un de ses secrétaires d'annoncer aux députés une réponse ultérieure.

On ne se hâta pas d'expédier ces minces ambassadeurs. En vain chaque jour renouvelaient-ils leurs sollicitations : Gattinara les traitait avec bonté ; mais le comte de Nassau les renvoyait avec d'acerbes paroles, et la réponse officielle n'arrivait pas. Un ouvrier, le plaqueur de la cour, devant se rendre à Augsbourg pour y acheter des armures, et craignant de faire le voyage tout seul, demanda au ministre de Charles-Quint d'expédier les députés protestants. « Vous pouvez leur dire, répondit-il, « que nous terminerons leur affaire, afin que vous « ayez des compagnons de voyage. » Mais le plaqueur ayant trouvé une autre société, il fallut attendre (2).

Les députés tâchèrent du moins de bien employer leur temps. « Prenez ce livre, avait dit le landgrave à Caden, au moment du départ, en lui donnant un ouvrage français relié en velours (3), avec garniture d'or, « et remettez-le à l'Empe« reur. » C'était un sommaire de la foi chrétienne que le landgrave tenait de François Lambert, et qui, probablement, avait été composé par ce docteur. Caden cherchait l'occasion de donner son traité. Un jour donc que Charles se rendait publiquement à la messe, le syndic de Nuremberg lui présenta le livre. L'Empereur le prit, et le passa aussitôt à un évêque espagnol qui était près de lui. L'Espagnol se mit à le lire chemin faisant (4), et tomba sur le passage des Écritures où Christ ordonne à ses apôtres de ne pas *rechercher la domination* (5). L'auteur en profitait pour établir que les ministres chargés du spirituel ne doivent pas se mêler du temporel. L'évêque papiste se mordit les lèvres ; et Charles, qui s'en aperçut, lui ayant demandé : « Eh bien, qu'y a-t-il donc ? » l'évêque, embarrassé, eut recours à un mensonge (6). « Ce « traité, répondit-il à Charles-Quint, ravit au ma« gistrat chrétien le droit du glaive, et ne l'accorde « qu'aux nations étrangères à la foi. » Aussitôt grande rumeur ; les Espagnols surtout étaient hors d'eux-mêmes : « Les misérables qui ont tenté de « séduire un si jeune prince, disaient-ils, méri« teraient qu'on les pendît au premier arbre du « chemin. » Charles jura, en effet, que le porteur d'un tel présent serait puni de son audace.

Enfin, le 12 octobre, Alexandre Schweiss, secrétaire impérial, remit aux députés la réponse de l'Empereur. Il y était dit que la minorité devait se soumettre aux décrets faits en diète par la majorité, et que si le duc de Saxe et ses alliés s'y refusaient, on ne manquerait pas de moyens pour les y contraindre (7).

Ehinger et Caden lurent alors à haute voix l'appel à l'Empereur, fait à Spire par les princes protestants le 26 avril, six jours après la protestation, tandis que Frauentraut, qui avait renoncé à sa qualité de député pour revêtir celle de notaire (8), prenait acte de ce qui se passait. La lecture finie, les députés s'avancèrent vers Schweiss, et lui présentèrent l'appel. Alors commença une scène qui menaçait de devenir violente. Le secrétaire impérial, interdit, repoussait l'acte ; les députés insistaient ; Schweiss tenait ferme. Alors les députés posèrent l'appel sur la table. Schweiss, ébranlé, prit le papier et le porta à l'Empereur.

Après dîner, au moment où l'un des députés (Caden) venait de sortir, un tumulte dans l'hôtellerie annonça quelque catastrophe. C'était le secrétaire impérial qui revenait dûment accompagné. « L'Empereur est fort irrité contre vous à cause « de cet appel, dit-il aux protestants, et il vous « défend, sous peine de confiscation et de mort, « de mettre le pied hors du logis, d'écrire en « Allemagne, ni d'y envoyer qui que ce soit (9). »

Charles mettait aux arrêts des ambassadeurs, comme des officiers de sa garde, voulant ainsi afficher son dédain et épouvanter les princes.

Le domestique de Caden, effrayé, se glissa hors de l'hôtellerie, et courut vers son maître. Celui-ci, se regardant encore comme libre, écrivit à la hâte toute l'affaire au sénat de Nuremberg, remit ses lettres à un exprès, et retourna partager les arrêts de ses collègues (10).

Le 25 octobre, l'Empereur, partant de Plaisance, traîna après lui les trois Allemands. Mais, le 30, il fit relâcher Ehinger et Frauentraut, qui, au milieu de la nuit, montèrent à cheval, et se jetèrent au

(1) Neque suarum esse virium aut officii, ut eos ad impossibilia et noxia adigant. (Ibid., p. 134.)

(2) Hortleber, von den Ursachen des deutschen Kriegs, p. 50.

(3) Libellum eleganter adornatum. (Sculteti, p. 255.)

(4) Cum obiter legisset. (Ibid.)

(5) Luc, XXII, 26.

(6) Falso et maligne relatum esset. (Seck., II, p. 133.)

(7) Sibi non defore media quibus ad id compellerentur. (Seck., II, p. 133.)

(8) Tabellionis sive notarii officium. (Ibid.)

(9) Sub capitis pœna, ne pedem e diversorio moveant. (Ib.)

(10) A famulo certior factus, rem omnem senatui aperuit. (Ibid.)

grand galop dans une route infestée de voleurs et battue par des soldats. « Quant à vous, dit Granvelle à Caden, vous resterez, sous peine de mort. « L'Empereur entend que vous remettiez aussi au « pape le livre que vous lui avez présenté (1). » Peut-être Charles trouvait-il piquant de montrer au pontife romain cette défense faite aux ministres de Dieu de se mêler du gouvernement des peuples. Mais Caden, profitant des préoccupations de la cour, se procura secrètement un cheval, s'enfuit à Ferrare, et de là à Venise, d'où il revint à Nuremberg (2).

Plus Charles paraissait irrité contre l'Allemagne, plus il montrait de modération aux Italiens. De fortes contributions pécuniaires étaient tout ce qu'il demandait. C'était au delà des Alpes, au centre de la chrétienté, au moyen des controverses religieuses elles-mêmes, qu'il voulait fonder sa puissance. Il se hâtait, et n'avait besoin que de deux choses : derrière lui la paix, avec lui des trésors.

Le 5 novembre, il entra dans Bologne. Tout frappait les regards : la foule des seigneurs, l'éclat des équipages, la fierté des bandes espagnoles, les quatre mille ducats que l'on jetait à pleines mains au peuple (3), mais surtout la majesté et la magnificence du jeune empereur. Les deux chefs de la chrétienté romaine allaient se rencontrer. Le pape sortit de son palais avec toute sa cour ; Charles, à la tête d'une armée qui eut en quelques jours conquis toute l'Italie, affectant l'humilité d'un enfant, se jeta à genoux, et baisa les pieds du pontife.

L'Empereur et le pape demeuraient à Bologne dans deux palais contigus, séparés par un mur où l'on avait pratiqué une porte, dont chacun d'eux avait la clef ; et l'on voyait souvent le jeune et politique empereur se rendre vers le vieux et rusé pontife, tenant des notes à la main. Clément obtint la grâce de Sforza, qui parut, malade et appuyé sur un bâton, devant Charles-Quint. Venise reçut aussi son pardon. Un million d'écus arrangea ces deux affaires. Mais Charles ne put obtenir du pape la grâce de Florence ; on immola aux Médicis cette illustre cité, « attendu, dit-on, qu'il est impossible « que le vicaire de Christ demande quelque chose « d'injuste. »

L'affaire la plus importante était la réforme. Plusieurs représentaient à l'Empereur que, vainqueur de tous ses ennemis, « il devait y aller de « haut, » dit Maimbourg, et contraindre les protestants par les armes (4). Mais Charles préférait affaiblir les protestants par les papistes, puis les papistes par les protestants, et élever ainsi sa puissance au-dessus des uns et des autres.

Un parti plus sage fut néanmoins proposé dans une conférence solennelle. « L'Église est déchirée, « dit le chancelier Cattinara. Vous (Charles), vous « êtes le chef de l'Empire ; vous (le pape), vous « êtes le chef de l'Église. C'est à vous de pourvoir, « d'un commun accord, à des besoins inouïs. Assemblez les hommes pieux de tous les peuples, « et qu'un concile libre puise dans la parole de « Dieu un système de doctrine propre à être reçu « par toutes les nations (5). »

La foudre tombant à ses pieds n'eût pas causé à Clément plus de terreur. Issu d'une union illégitime, parvenu à la papauté par des voies peu honorables, ayant prodigué les trésors de l'Église dans une guerre injuste, ce pontife avait mille raisons personnelles pour redouter un concile de la chrétienté. « Les grandes assemblées, répondit-il, ne « sont bonnes qu'à répandre des opinions populaires. Ce n'est pas par des décrets de synodes, mais « par le fil tranchant de l'épée, qu'il faut terminer « les controverses (6). »

Gattinara ayant insisté : « Quoi ! s'écria le pape « en l'interrompant avec colère, vous osez me con« tredire... et exciter votre maître contre moi ! » Charles, étonné, se leva. Toute l'assemblée garda un profond silence, et le prince s'étant rassis, appuya la demande de son chancelier. Clément se contenta de dire qu'il en délibérerait. Puis il se mit à travailler le jeune empereur dans des conférences intimes, et Charles promit enfin de contraindre les hérétiques par les armes, tandis que le pape appellerait tous les autres princes à son aide (7). « Accabler l'Allemagne par la force des armes, puis « l'anéantir entièrement, voilà le but unique des « Italiens, » écrivait-on de Venise à l'électeur (8).

Telles étaient les sinistres nouvelles qui, en répandant l'alarme parmi les protestants, auraient dû les porter à s'unir. Malheureusement un mouvement contraire s'opérait alors. Luther et quelques-uns de ses amis avaient revu les articles de

(1) Ut idem scriptum exhibeat quoque pontifici (Sculteti, p. 254.)

(2) Silentio conscendit equum. (Ibid.)

(3) In vulgus sparsum aurum quatuor millia ducatorum. (L. Epp., III, p. 565)

(4) Armis cogendos. (Seck., II, p. 142. Maimbourg, L. II, p. 174.)

(5) *Oratio de Congressu Bononiensi*, in *Melanchtonis orationum* IV, p. 87, et *Cœlestinus. Hist. Comit.*, 1530, *Augustæ* I, p. 10. Des écrivains respectables, *Walch*, *Muller* et *Beausobre*, citent à tort tout au long les discours tenus dans cette conférence. Ce sont des amplifications ; mais nier qu'elles aient une base historique, serait se jeter dans l'extrême opposé.

(6) Non concilii decretis, sed armis, controversias dirimendas. (Sculteti, p. 248. Le jésuite Maimbourg, II, p. 177.)

(7) Pontifex, ut cæteri christiani principes, ipsos pro viribus juvent. (Guicciardini, XIX, p. 908.)

(8) Ut Germania vi et armis opprimatur, funditus deleatur, et eradicetur. (Cœlestin., I, p. 42.)

Marbourg dans un sens exclusivement luthérien, et les ministres de l'électeur de Saxe les avaient présentés à la conférence de Schwabach. Les députés d'Ulm et de Strasbourg s'étaient aussitôt retirés, et l'assemblée s'était dissoute.

Mais bientôt de nouvelles conférences étaient devenues nécessaires. L'exprès que Caden avait expédié de Plaisance était arrivé à Nuremberg. Chacun comprenait en Allemagne que les arrêts des députés des princes étaient une déclaration de guerre. L'électeur, ébranlé, ordonna à son chancelier de prendre l'avis des théologiens de Wittemberg.

« Nous ne pouvons en notre conscience, répondit « Luther le 18 novembre, approuver l'alliance « qu'on nous propose. Plutôt mourir dix fois que « de voir notre Évangile faire couler une goutte « de sang (1) ! Notre rôle, c'est d'être comme des « brebis à la boucherie. Il faut que la croix de « Christ se porte. Que Votre Altesse soit sans au- « cune crainte. Nous ferons plus par nos prières « que nos ennemis par leurs fanfaronnades. Seulement que vos mains ne se souillent pas du sang « de vos frères ! Si l'Empereur exige qu'on nous « livre à ses tribunaux, nous sommes prêts à com- « paraître. Vous ne pouvez point défendre notre « foi : c'est à ses périls et risques que chacun doit « croire (2). »

Le 29 novembre, un congrès évangélique s'ouvrit à Smalkalde. Un événement inattendu vint rendre cette assemblée plus importante encore. Ehinger, Caden, Frauentraut, échappés aux griffes de Charles-Quint, y parurent (3). Le landgrave ne douta plus du succès de ses desseins.

Il se trompait. Point d'accord entre des doctrines contraires, point d'alliance entre la politique et la religion ! Ces deux principes de Luther l'emportèrent encore. On convint que ceux qui seraient disposés à signer les articles de Schwabach, mais ceux-là seulement, se réuniraient le 6 janvier à Nuremberg.

L'horizon devenait toujours plus sombre. Les papistes de l'Allemagne s'écrivaient les uns aux autres ces courtes mais significatives paroles : « Le « Sauveur vient (4) ! » « Hélas! s'écriait Luther, « quel impitoyable sauveur! Il les dévorera tous « comme nous. » En effet, deux évêques italiens, approuvés par Charles-Quint, demandaient au nom du pape tout l'or et l'argent des églises, et le tiers des revenus ecclésiastiques ; ce qui causait une immense sensation. « Que le pape s'en aille à tous les « diables ! » disait un peu lestement un chanoine de Paderborn (5). — « Oui, oui, répondait ma- « licieusement Luther, c'est votre Sauveur qui « vient ! » Déjà l'on s'entretenait de présages affreux ; ce n'étaient pas seulement les vivants qui s'agitaient : un enfant étant encore dans le sein de sa mère y avait poussé des cris (6).

« Tout est accompli, disait Luther : le Turc est « parvenu au plus haut degré de sa puissance, la « gloire de la papauté s'en va, et le monde craque « de toutes parts (7). »

Le réformateur, craignant que la fin du monde n'arrivât avant qu'il eût traduit toute la Bible, publia à part le prophète Daniel, écrit, dit-il, pour ces derniers temps. « Les historiens racontent, « ajoutait-il, qu'Alexandre le Grand plaçait tou- « jours Homère sous son chevet : le prophète Da- « niel mérite que les rois et les princes le portent « non-seulement sous leur tête, mais dans leur « cœur; car il leur apprendra que le gouvernement « des peuples procède de la puissance de Dieu. « C'est lui seul qui donne, qui institue, qui gou- « verne, qui protége, qui maintient, qui retire. « Toutes choses sont dans sa main et s'agitent sous « son pouvoir comme un navire sur la mer, ou un « nuage sous le ciel (8). »

Cependant l'effrayant fantôme que Philippe de Hesse n'avait cessé de montrer du doigt à ses alliés s'évanouit soudain, et ils découvrirent à sa place l'image gracieuse du plus aimable des princes.

Le 21 janvier, Charles, en convoquant tous les États de l'Empire à Augsbourg, s'était appliqué à faire entendre le langage le plus conciliant. « Met- « tons fin à toute discorde, avait-il dit, renonçons « à nos antipathies. Faisons à notre Sauveur le sa- « crifice de nos erreurs, appliquons-nous à com- « prendre et à peser avec douceur les opinions des « autres. Anéantissons tout ce qui, des deux côtés, « a été dit ou fait contre la justice, et recherchons « la vérité chrétienne. Combattons tous sous un « même chef, Jésus-Christ, et efforçons-nous ainsi « de nous rencontrer dans une même communion, « une même église et une même unité (9). »

Quel langage! Comment se taisait-il que ce prince, qui n'avait parlé jusqu'alors que d'épée, ne

(1) Lieber zehnmal todt seyn. (L. Epp., p. 526.)

(2) Auf sein eigen Fahr glauben. (Ibid., p. 527.)

(3) Advenerant et gesta referebant. (Seck., II, p. 150. Sleidan, I, p. 235.)

(4) Invicem scriptillant, dicentes: Salvator venit. (L. Epp., III, p. 540.)

(5) Dat de Duwel dem Bawst int Lieff fare. (Ibid.)

(6) Infans in utero, audiente tota familia, bis vociferatus est. (Ibid.)

(7) Dédicace de *Daniel* à Jean-Frédéric. (L. Epp., III, p. 555.)

(8) Schwebt in seiner Macht, wie ein Schiff auf dem Meer, ja wie eine Wolke unter dem Himmel. (Ibid.)

(9) Wie wir alle unter einem Christo seyn und streiten. (Forstenmanns Urkundenbuch, I, p. 1.)

parlât maintenant que de paix? On dira que le sage Gattinara y avait mis la main, que l'acte de convocation fut fait sous l'impression de la terreur causée par l'invasion des Turcs, que l'Empereur reconnut déjà alors le peu d'empressement des catholiques romains de l'Allemagne à seconder ses desseins, qu'il voulait intimider le pape, que ce langage plein de bonté n'était qu'un masque dont Charles se couvrait pour tromper ses ennemis, qu'il voulait faire de la religion en véritable empereur, à la Théodose et à la Constantin, et chercher d'abord à réunir les partis à l'aide de ses conseils et de ses faveurs, se réservant, si la bonté échouait, d'employer plus tard la force. Il se peut que chacun de ces motifs ait exercé une certaine influence; mais le dernier nous paraît être le plus important.

Au reste, si Charles se laissait aller à des velléités de douceur, le fanatique Ferdinand tâchait de le ramener à la sévérité. « Je négocierai toujours, « sans jamais conclure, lui écrivait-il; et, dussé-je « même en venir là, n'ayez aucune crainte : il ne « vous manquera pas de prétexte pour châtier ces « rebelles, et vous trouverez assez de gens heureux « de prêter main-forte à vos vengeances (1). »

II

Le couronnement. — L'Empereur sert la messe. — L'Église et l'État dans la papauté. — Malaise du pape. — Alarmes et courage des protestants. — Avis de Luther et de Brück. — Départ de l'électeur et des théologiens. — Luther à Cobourg. — Charles à Innsbrück. — Deux partis à la cour. — Opinion de Gattinara. — Trois princes ultramontains. — Caractère de l'électeur. — Manœuvres des ultramontains. — Premier échec.

Charles-Quint, comme jadis Charlemagne et plus tard Napoléon, voulait être couronné par le pape, et avait d'abord pensé à se rendre, dans ce dessein, à Rome; mais les lettres pressantes de Ferdinand lui firent choisir Bologne (2). Il fixa le 22 février pour recevoir la couronne de fer comme roi de Lombardie, et résolut de recevoir la couronne d'or comme empereur des Romains le 24 du même mois, jour qui était à la fois celui de sa naissance et l'anniversaire de la bataille de Pavie, et qu'il pensait lui être toujours favorable (3).

Les fonctions d'honneur qui appartenaient aux électeurs de l'Empire avaient été données à des étrangers; dans le couronnement de l'Empereur d'Allemagne, tout était espagnol ou italien. Le sceptre était porté par le marquis de Montferrat, le glaive par le duc d'Urbin, et la couronne d'or par le duc de Savoie. Un seul prince allemand de peu d'importance, le comte palatin Philippe, était présent : il portait le globe. Après ces seigneurs, venait l'Empereur lui-même entre deux cardinaux; puis les membres de son conseil. Toute cette procession défilait sur un pont magnifique établi entre le palais et l'église. Au moment où l'Empereur arrive à l'église de San-Petronio, où le couronnement devait se faire, l'échafaudage craque derrière lui et s'écroule, en sorte que plusieurs personnes de sa suite sont blessées, et que la multitude s'enfuit pleine d'effroi. Charles, tranquille, se retourne et sourit, ne doutant pas que sa bonne étoile ne l'ait sauvé.

Enfin Charles-Quint est devant le trône où siégeait Clément VII. Mais, avant que d'être fait empereur, il devait être promu aux ordres sacrés. Le pape lui présenta le surplis et l'aumusse pour le faire chanoine de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran, et aussitôt les chanoines de ces deux églises le dépouillèrent de ses ornements royaux et le revêtirent des habits sacrés. Le pape monta à l'autel et commença la messe, et le nouveau chanoine s'approcha pour la servir. Après l'offertoire, l'Empereur-diacre présenta l'eau au pontife : puis il se mit à genoux entre deux cardinaux, et communia de la main du pape. Alors l'Empereur étant revenu près de son trône, les princes le revêtirent du manteau impérial apporté de Constantinople et tout étincelant de diamants. Charles se mit humblement à genoux devant Clément VII.

Le pontife l'ayant oint d'huile et lui ayant remis le sceptre, lui présenta l'épée nue, et lui dit : « Servez-vous-en pour la défense de l'Église contre « les ennemis de la foi. » Ensuite, saisissant le globe d'or semé de pierreries que tenait le comte « palatin : Gouvernez le monde, dit-il, avec piété « et avec fermeté. » Alors s'approcha le duc de Savoie, qui portait la couronne d'or enrichie de diamants; le prince baissa la tête, et le pontife le couronna en disant : « Charles, empereur invinci- « ble, recevez cette couronne que nous vous met- « tons sur la tête, en témoignage à toute la terre de « l'autorité qui vous est confiée. »

Alors l'Empereur, baisant la croix blanche brodée sur la pantoufle rouge du pape, s'écria : « Je « jure d'employer à jamais toutes mes forces à « défendre la dignité pontificale et l'Église de « Rome (4). »

(1) Bucholz, Geschichte Ferdinands, III, p. 432.

(2) Sopravennero lettere di Germania che lo sollicitavano a trasferirsi in quella provincia. (Guicciardini, L. xx.)

(3) Natali suo quem semper felicem habuit. (Seck., II, p 150.)

(4) Omnibus viribus, ingenio et facultatibus suis pontificiæ dignitatis et romanæ Ecclesiæ perpetuum fore defensorem. (Cœlestin. Hist. Comit. Aug. 16.)

Puis, les deux princes s'étant assis sous un même dais, mais sur des trônes inégaux, celui de l'Empereur étant plus bas d'un demi-pied, le cardinal-diacre proclama au peuple « l'invincible empereur, défenseur de la foi; et pendant une demi-heure on n'entendit que le bruit de la mousqueterie, des trompettes, des tambours, des fifres, des cloches de toute la ville et des cris de la multitude. Ainsi était de nouveau proclamée l'union intime de la politique et de la religion. Le grand Empereur transformé en diacre romain, et servant humblement la messe comme chanoine de Saint-Pierre, avait figuré et constaté l'union indissoluble de l'Église romaine et de l'État.

C'est l'une des doctrines essentielles de la papauté, et l'un des caractères les plus marquants qui la distinguent de l'Église évangélique et chrétienne.

Néanmoins, durant toute cette cérémonie, le pape semblait mal à son aise, et soupirait dès que les regards ne se portaient pas sur lui. Aussi l'ambassadeur français écrivit-il à sa cour que ces quatre mois que le pape et l'Empereur avaient passés ensemble à Bologne porteraient des fruits dont le roi de France n'aurait certes pas à se plaindre (1).

A peine Charles-Quint s'était-il relevé de l'autel de San-Petronio, qu'il se dirigea vers l'Allemagne, et parut sur les Alpes comme l'oint de la papauté. La lettre de convocation, si indulgente et si bénigne, semblait oubliée : on ne pensait dans la caravane impériale qu'à des mesures de rigueur, et le légat Campeggi ne cessait de souffler d'irritantes paroles à l'oreille de Charles. « Au premier bruit « de l'orage qui les menace, dit Granvelle, on verra « les protestants s'enfuir chacun de son côté, comme « de timides colombes sur lesquelles fond l'aigle « des Alpes (2). »

La terreur fut grande dans l'Empire; déjà même le peuple effrayé, et appréhendant les plus grands désastres, répétait partout que Luther et Mélanchton étaient morts. « Hélas! disait, en apprenant ces « discours, Mélanchton consumé de tristesse, ce « bruit n'est que trop véritable, car je meurs tous « les jours (3). » Mais Luther, au contraire, levant courageusement vers le ciel le regard de la foi, s'écriait : « Nos ennemis triomphent, mais pour « bientôt périr. » En effet, les conseils de l'électeur déployaient une audace inouïe : « Rassemblons nos « soldats, disaient-ils, marchons sur le Tyrol, et « fermons à l'empereur le passage des Alpes (4). » Philippe de Hesse, en apprenant ces paroles, jeta un cri de joie : enfin l'épée de Charles a réveillé les indolents Saxons. Aussitôt de nouveaux courriers envoyés par Ferdinand partent pour presser l'arrivée de Charles, et l'Allemagne est dans l'attente.

Avant que d'accomplir ce gigantesque dessein, l'électeur voulut encore une fois consulter Luther. Il lui fit donc demander s'il était permis de résister à Sa Majesté Impériale dans le cas où elle voudrait contraindre quelqu'un pour cause de conscience.

L'Empereur n'était au milieu des électeurs que le premier entre ses égaux, et il était permis à des princes indépendants de résister à un autre prince, fût-il même plus élevé qu'eux. Mais Luther, craignant par-dessus tout le bras séculier, répondit, le 6 mars : « Les sujets de nos princes sont aussi « sujets de l'Empereur, et le sont même plus qu'ils « ne le sont des princes. Protéger, les armes à la « main, les sujets de l'Empereur contre l'Empereur, « ce serait comme si le bourgmestre de Torgau « voulait, avec les armes, protéger ses bourgeois « contre l'électeur.

« Que faut-il donc faire? » — « Le voici, répond « Luther. Si l'Empereur veut marcher contre nous, « qu'aucun prince ne prenne notre défense : Dieu « est fidèle, il ne nous délaissera pas. »

Les préparatifs de guerre furent aussitôt abandonnés, le landgrave poliment éconduit, et la confédération dissoute. Dieu voulait que sa cause se présentât devant l'Empereur sans ligue et sans soldats, n'ayant que la foi pour triompher.

Jamais peut-être on ne vit tant de hardiesse dans des hommes faibles et désarmés; mais jamais aussi, quoique sous une apparence d'aveuglement, tant de sagesse et d'intelligence.

On examina alors dans les conseils de l'électeur s'il se rendrait à la diète; la plupart de ses conseillers s'y opposaient. « N'est-ce pas tout hasarder, « disaient-ils, que d'aller s'enfermer dans les murs « d'une ville avec un puissant ennemi? »

Bruck et le prince électoral furent d'un avis contraire. Le devoir était, selon eux, un meilleur conseiller que la crainte. « Quoi! disaient-ils, l'Em- « pereur n'insisterait tant sur la présence des prin- « ces à Augsbourg que pour les attirer dans un « piége?... Nous ne pouvons lui imputer une telle « perfidie. » Le landgrave, au contraire, appuya l'avis de la majorité. « Souvenez-vous de Plaisance, « dit-il : telle circonstance imprévue peut engager

(1) Lettre à M. l'Admiral du 25 février. Legrand, Histoire du divorce, III, p. 386.

(2) Tanquam columbæ, adveniente aquila, dispergentur. (Rommel, Anmerkungen, p. 216.)

(3) Ego famam de qua scribis intelligo nimis veram esse, morior enim quotidie. (C. Ref., II, p. 122.)

(4) Cum copiis quas habebant per Tyrolensem ditionem incedenti occurrere, et Alpium transitum impedire. (Seck., II, p. 150.)

« l'Empereur à prendre d'un coup de filet tous ses « ennemis. »

Le chancelier tint ferme. « Que les princes se « comportent seulement avec courage, s'écria-t-il, « et la cause de Dieu est sauvée! » On se décida pour le parti le plus noble.

Cette diète devait être un concile laïque, ou tout au moins une convention nationale (1). Les protestants prévoyaient qu'on leur ferait d'abord quelques concessions peu importantes, et puis qu'on leur demanderait de sacrifier leur foi. Il fallait donc établir quels étaient les articles essentiels de la vérité chrétienne, afin de savoir si, comment et jusqu'à quel point on pourrait, en bonne conscience, s'entendre avec les adversaires. L'électeur fit en conséquence écrire, le 14 mars, aux quatre principaux théologiens de Wittemberg pour leur demander ce travail, toute affaire cessante (2). Ainsi, au lieu de rassembler des soldats, ce prince recueillait des articles. C'était le meilleur armement.

Luther, Mélanchton et Jonas (Poméranus restant à Wittemberg) arrivèrent à Torgau dans le cours de la semaine de Pâques, et demandèrent de remettre eux-mêmes leurs articles à Charles-Quint (3). « A Dieu ne plaise! répondit l'électeur; je veux « aussi, moi, confesser mon Seigneur. »

Puis Jean, ayant confié à Mélanchton la rédaction définitive de la confession et ordonné des prières générales, se mit en route le 3 avril, avec cent soixante cavaliers couverts de riches casaques d'écarlate brodées d'or.

Chacun comprenait quels dangers menaçaient l'électeur et la cause de l'Évangile; aussi plusieurs, dans son escorte, marchaient-ils l'œil morne et l'âme abattue. Mais Luther, plein de foi, relevait le courage de ses amis, en composant et chantant de sa belle voix le cantique devenu dès lors si fameux : *Ein' veste Burg ist unser Gott.* « C'est « une forte forteresse que notre Dieu (4). » Jamais une âme qui connaît sa faiblesse, mais qui, regardant à Dieu par la foi, méprise toutes les terreurs, ne trouva de si nobles accents :

Le néant... voilà notre état,
La mort... voilà notre conquête;
Mais un homme, pour nous, combat,
Dont Dieu même couvre la tête.

Quel est son nom? C'est Jésus-Christ,
Qui du ciel commande l'armée.
Seul il reste, par son Esprit,
Sur le champ couvert de fumée.

On chanta ce cantique pendant la diète, non-seulement à Augsbourg, mais encore dans toutes les églises de la Saxe; et souvent l'on vit ces énergiques accords relever et enthousiasmer les esprits les plus abattus (5).

La veille de Pâques, la caravane arriva à Cobourg; le 23 avril, l'électeur se remit en marche; mais, au moment du départ, Luther reçut l'ordre de demeurer. « Il s'est trouvé quelqu'un qui m'a « dit : Tais-toi, tu as la voix aigre, » écrivit-il à l'un de ses amis (6). Il se soumit toutefois sans hésiter, donnant l'exemple de cette obéissance passive qu'il prêchait si fort. L'électeur craignait que la présence de Luther n'exaspérât encore plus ses adversaires, et ne portât Charles à quelque extrémité; la ville d'Augsbourg lui avait écrit dans ce sens. Mais, en même temps, Jean tenait à conserver le réformateur à sa portée, de manière à pouvoir prendre ses avis. Luther s'établit donc dans le château de Cobourg, bâti sur une hauteur d'où l'on domine la ville et la rivière de l'Itz, et se logea dans l'étage supérieur, du côté du midi. C'est de là qu'il écrivit ses nombreuses lettres datées de la *région des oiseaux;* c'est là aussi que, pendant plusieurs mois, il eut à soutenir avec son ancien ennemi de la Wartbourg, Satan, des luttes si pleines de ténèbres et d'angoisses.

Le 2 mai, l'électeur arriva à Augsbourg. On avait cru qu'il s'abstiendrait, et, au grand étonnement de tous, il était le premier au rendez-vous (7). Il envoya aussitôt Dolzig, maréchal de sa cour, au-devant de l'Empereur pour le complimenter. Le 12 mai, Philippe de Hesse, qui s'était enfin décidé à ne pas se séparer de son allié, arriva aussi, entouré de cent quatre-vingt-dix cavaliers. Presque en même temps l'Empereur entra dans Innsbrück, en Tyrol, accompagné de son frère, des reines de Hongrie et de Bohême, des ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Portugal, de Campeggi, légat du pape, d'autres cardinaux, et de plusieurs princes et seigneurs d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie.

On ne tenait pas à faire monter les hérétiques

(1) Cum hæc comitia pro concilio aut conventu nationali haberi videantur. (Seck., II, p. 17. Lettre de l'électeur. — Corp. Ref., II, p. 26.)

(2) Omnibus sepositis aliis rebus. (L. Epp., III, p. 564.)

(3) On retrouve divers projets dans *Forstenmanns Urkundenbuch*, I, p. 63 à 108, et dans le *Corpus Reform.*, IV, p. 973 et suiv. Les articles qui furent présentés sont sans doute les *Articuli non concedendi : articles sur lesquels il ne faut pas céder*. Ils traitent des deux espèces, du célibat, de la messe, des ordres, du pape, des couvents, de la confession, de la distinction des viandes, et des sacrements. (Corp. Ref., IV, p. 981.)

(4) C'est de la deuxième strophe que nous donnons une très-faible traduction.

(5) Qui tristem etiam et abjectum animum erigere et exhilarare, et velut ἐνθουσιάζειν possent. (Scult., V, p. 270.)

(6) Sed erat qui diceret : Tace tu, habes malam vocem. (L. Epp., IV, p. 2.)

(7) Mirantibus hominibus. (Seck., II, p. 153).

sur l'échafaud, mais on voulait faire en sorte qu'infidèles à leur foi, ils fléchissent les genoux devant le pape. Charles s'arrêta à Innsbrück pour assurer la réussite de ses projets.

A peine eut-on appris son arrivée, qu'une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, accoururent de tous côtés, et plus de 270,000 écus, prélevés en Italie, servirent à faire comprendre aux Germains la justice de la cause de Rome. « Tous ces hérétiques, disait-on, vont tomber en terre, et ramper « aux pieds du pape (1). »

Charles ne pensait pas de même. Il était, au contraire, étonné de voir la puissance que la réformation avait acquise. Il eut même un moment l'idée de laisser là Augsbourg, et d'aller droit à Cologne y proclamer son frère roi des Romains (2). Ainsi l'intérêt religieux eût cédé le pas à l'intérêt dynastique; au moins le bruit en courut-il. Mais Charles-Quint ne s'arrêta pas à cette pensée. La question de la réformation était là, grossissant d'heure en heure, et l'on ne pouvait l'éluder.

Deux partis se partageaient la cour impériale. L'un, nombreux et actif, demandait que l'Empereur annulât simplement l'édit de Worms, et, sans entendre les protestants, condamnât leur cause (3). A la tête de ce parti se trouvait le légat. « N'hésitez « pas, disait-il à Charles, confisquez leurs biens, « établissez l'inquisition, et punissez avec le fer et « le feu ces hérétiques obstinés (4). » Les Espagnols, qui appuyaient fort ces exhortations, ne laissaient pas que de se livrer à la débauche, en sorte que plusieurs d'entre eux furent arrêtés pour séduction (5). C'était un triste échantillon de la foi qu'ils voulaient imposer à l'Allemagne. Rome a toujours fait bon marché des mœurs.

Gattinara, quoique malade, s'était traîné à la suite de Charles pour paralyser l'influence du légat. Adversaire prononcé de la politique romaine, il pensait que les protestants pouvaient rendre de grands services à la chrétienté. « Il n'y a rien que « je désire autant, disait-il, que de voir l'électeur « de Saxe et ses alliés persévérer courageusement « dans la profession de l'Évangile, et réclamer un « concile pieux et libre. S'ils se laissent arrêter « par des menaces ou des promesses, j'hésite moi-« même, je chancelle, et je doute de la voie du « salut (6). » Les hommes éclairés et honnêtes de la papauté (et il y en a toujours eu un certain nombre) sympathisent nécessairement avec la réforme.

Charles-Quint, exposé à ces influences contraires, désirait ramener l'Allemagne à l'unité religieuse par son intervention personnelle; il se crut un moment sur le point d'y réussir.

Parmi les personnages accourus à Innsbrück, se trouvait le malheureux Christian, roi de Danemark, beau-frère de Charles. En vain avait il offert à son peuple, pour expier les cruautés dont on l'accusait, de faire un pèlerinage à Rome; ses sujets l'avaient chassé. Arrivé en Saxe, chez son oncle l'électeur, il y avait entendu Luther, et avait embrassé la doctrine évangélique, au moins quant à la profession extérieure. Le pauvre roi détrôné ne résista pas à l'éloquence du puissant monarque des deux mondes, et Christian, gagné par Charles-Quint, se remit publiquement sous le sceptre de la hiérarchie romaine. Tout le parti papal poussa un cri de triomphe : rien n'égale sa crédulité, et l'importance qu'il attache à des accessions sans valeur. « Je ne puis décrire l'émotion dont cette nouvelle « m'a rempli, » écrivit Clément VII à Charles-Quint, d'une main que la joie rendait tremblante. « L'éclat des vertus de Votre Majesté commence « enfin à dissiper les ténèbres. Cet exemple va en-« traîner des conversions sans nombre. »

On en était là, quand arrivèrent précipitamment à Innsbrück le duc George de Saxe, le duc Guillaume de Bavière et l'électeur Joachim de Brandebourg, les trois plus grands ennemis de la réformation parmi les princes de l'Allemagne. La tranquillité de l'électeur, qu'ils avaient vu à Augsbourg, les avait effrayés, car ils ne connaissaient point la source où Jean puisait son courage; ils s'imaginèrent qu'il roulait dans sa tête de perfides desseins. « Ce n'est point sans raison, dirent-ils à « Charles, que l'électeur Jean s'est rendu le pre-« mier à Augsbourg, et qu'il y paraît avec une « suite si considérable; il veut s'assurer de votre « personne. Agissez donc avec énergie, et permet-« tez que nous offrions à Votre Majesté une garde « de six mille chevaux (7). » On tint aussitôt conférence sur conférence. Les protestants furent effrayés. « On tient diète à Innsbrück, dit Mélanch-« ton, sur le meilleur moyen d'avoir nos têtes (8). » Mais Gattinara obtint que Charles maintînt sa neutralité.

Pendant que l'on s'agitait ainsi dans le Tyrol,

(1) Zum Kreutz kriechen werden. (Mathesius Pred., p. 91.) Il s'agit de la croix brodée sur la pantoufle du pape.

(2) Iter Coloniam versus decrevisse. (Epp. Zw., 13 mai.)

(3) Alii censent Cæsarem debere, edicto proposito, sine ulla cognitione, damnare causam nostram. (C. Ref., II, p. 57.)

(4) *Instructio data Cæsari*, dal Reverendissimo Campeggio. (Ranke, III, p. 228.)

(5) Sich die Spanier zu Inspruck unflathieg gehalten. (C. Ref., II, p. 56.)

(6) Semper vacillaturum de vera et certa salutis adipiscendæ ratione. (Seck., II, p. 57.)

(7) Ut mascule ageret, sex mille equitum, præsidium ei offerentes. (Seck., II, p. 156.)

(8) Ibi habentur de nostris cervicibus comitia. (Corp. Ref., II, p. 45.)

les chrétiens évangéliques, au lieu de courir sur les places d'armes, comme on les en accusait, faisaient monter leurs requêtes vers le ciel, et les princes protestants se préparaient à rendre compte de leur foi.

L'électeur de Saxe tenait le premier rang parmi eux. Plein de cordialité, droit et chaste dès sa jeunesse, dégoûté de bonne heure des brillants tournois auxquels il avait d'abord pris part, Jean de Saxe avait salué avec joie le jour de la réformation, et la lumière évangélique avait peu à peu pénétré son esprit grave et recueilli. Son plaisir était de se faire lire les saintes Écritures, durant les dernières heures du jour. Il est vrai que, parvenu à un âge avancé, le pieux électeur s'endormait quelquefois ; mais bientôt il se réveillait en sursaut, et répétait à haute voix le dernier passage. Modeste, ami de la paix, il y avait pourtant en lui une énergie qu'excitaient puissamment les grands intérêts de la foi. Il n'est aucun prince, dans le seizième siècle, et peut-être depuis les premiers temps de l'Église, qui ait fait autant que Jean de Saxe pour la cause de l'Évangile. Ce fut sur lui aussi que se dirigèrent les premiers efforts des papistes.

On voulait, pour le gagner, suivre une tactique toute différente de celle qu'on avait mise auparavant en œuvre. A Spire, les évangéliques n'avaient trouvé partout que des regards irrités ; à Augsbourg, au contraire, les papistes leur faisaient bonne mine : ils représentaient comme de pures bagatelles les différences qui séparaient les deux partis, et glissaient, dans des entretiens intimes, des paroles pleines de douceur, « cherchant ainsi à « faire mordre à l'appât les protestants crédules, » dit un historien (1). Ceux-ci se laissèrent prendre à ces habiles manœuvres.

Charles-Quint était convaincu que les simples Allemands ne pourraient résister à son étoile. « Le « roi de Danemark s'est bien converti, lui disait- « on : pourquoi l'électeur ne suivrait-il pas son « exemple ? Attirons-le dans l'atmosphère impé- « riale. » Aussitôt on fit inviter Jean à venir s'entretenir familièrement avec l'Empereur à Innsbrück, l'assurant qu'il pouvait compter sur la faveur particulière de Charles.

Le prince électoral Jean-Frédéric, qui, en voyant les avances des papistes, s'était d'abord écrié : « Nous nous comportons avec tant de mal- « adresse, que cela fait pitié ! » se laissa lui même tromper par cette ruse. « Les princes papistes, dit- « il à son père, mettent tout en œuvre pour vous « noircir. Allez à Innsbrück, afin de dissiper ces « sourdes pratiques ; ou, si vous y répugnez, en- « voyez-moi à votre place. » Cette fois-ci le prudent électeur modéra la précipitation de son fils. Il répondit aux ministres de Charles qu'il ne convenait pas de traiter les affaires de la diète dans un autre lieu que celui que l'Empereur avait lui-même désigné, et qu'il priait en conséquence Sa Majesté de hâter son arrivée. Ce fut le premier échec de Charles.

(1) Seckendorf.

(2) Omnes alliciebat. (Cochlæus, p. 191.)

III

Augsbourg. — Prédications évangéliques. — L'Empereur interdit la prédication. — Avis des théologiens. — Réponse de l'électeur. — Mélanchton prépare la confession. — Le Sinaï de Luther. — Son fils et son père. — Fantômes. — Plaisanteries de Luther. — Une diète à Cobourg. — Un paradis terrestre. — Les lansquenets de Luther. — Les jours de l'enfantement. — Mort de Gattinara. — Eck, Cochlée et Mélanchton. — Incapacité de l'État quant à la foi. — Discordes et périls. — Esprit catholique du landgrave.

Augsbourg se peuplait davantage de jour en jour. Des princes, des évêques, des députés, des gentilshommes, des cavaliers, des soldats richement vêtus, entraient par toutes les portes, et remplissaient les rues, les places, les auberges, les églises et les palais. Tout ce que l'Allemagne avait de plus magnifique allait y être réuni. Les circonstances graves où se trouvaient l'Empire et la chrétienté, la présence de Charles-Quint et ses manières bienveillantes, l'amour des choses nouvelles, des grands spectacles et des émotions vives, arrachaient les Allemands à leurs foyers domestiques ; et tous ceux qui avaient des intérêts à débattre, sans compter une foule d'oisifs, accouraient des diverses provinces de l'Empire, et se dirigeaient en hâte vers cette illustre cité (2).

Graves et recueillis au milieu de cette foule bruyante, l'électeur et le landgrave étaient décidés à confesser Jésus-Christ, et à profiter de la convocation des princes de l'Empire pour l'évangéliser et le convertir. A peine arrivé, Jean ordonna que l'un de ses théologiens prêcherait chaque jour, à huis ouverts, dans l'église des Dominicains (3). Le dimanche 8 mai, on commença à prêcher dans l'église de Sainte-Catherine ; le 13, Philippe de Hesse ouvrit les portes de la cathédrale, et son chapelain Snepf annonça la parole du salut ; le dimanche suivant, 15 mai, ce prince ordonna à Cellarius, ministre d'Augsbourg et disciple de Zwingle, de prêcher dans le même temple. Plus tard, le landgrave s'établit décidément dans l'église de Saint-Ulrich,

(3) Rogantibus Augustanis, publice in templum Dominicorum. (Seck. lat., p. 193.)

et l'électeur dans celle de Sainte-Catherine. Telles furent les deux positions que prirent ces illustres princes. Chaque jour l'Évangile était annoncé à une foule immense et attentive (1).

Les partisans de Rome étaient ébahis. Ils s'attendaient à voir des coupables s'efforçant de dissimuler leur faute, et ils rencontraient des confesseurs de Jésus-Christ, à la tête haute et à la parole puissante. L'évêque d'Augsbourg, voulant contre-balancer ces prédications, ordonna à son suffragant et à son chapelain de monter en chaire. Mais les prêtres romains s'entendaient mieux à dire la messe qu'à prêcher l'Évangile. « Ils crient, ils vocifèrent. » disait-on. « Ce sont des hommes stupides, » ajoutaient leurs auditeurs, en haussant les épaules (2).

Honteux de leurs propres prêtres, les Romains s'irritent (3), et, ne pouvant se soutenir par la parole, ils ont recours au bras séculier. « Les sacrificateurs font jouer des machines merveilleuses « pour s'emparer de l'esprit de César, » dit Mélanchton (4). Ils réussirent, et Charles fit connaître le mécontentement que lui inspirait la hardiesse des princes. Puis les amis du pape, s'approchant des protestants, leur insinuèrent à voix basse que « l'Empereur, vainqueur du roi de France et du « pontife de Rome, reparaissait en Allemagne pour « broyer les évangéliques (5). L'électeur, inquiet, demanda l'avis de ses théologiens.

Avant que la réponse fût prête, les ordres de Charles arrivèrent, portés par deux de ses ministres les plus influents, les comtes de Nassau et de Nuenar. On ne pouvait faire un choix plus habile. Les deux comtes, dévoués à Charles, étaient pourtant favorables à l'Évangile, qu'ils professèrent plus tard; aussi l'électeur était-il tout disposé à prêter l'oreille à leurs avis.

Le 24 mai, ces deux seigneurs remirent leurs lettres à Jean de Saxe, et lui déclarèrent que l'Empereur était très-irrité de voir les controverses religieuses troubler la bonne intelligence qui, depuis tant d'années, unissait les maisons de Saxe et d'Autriche (6); qu'il était étonné de voir l'électeur s'opposer à un édit (celui de Worms) qui avait été rendu à l'unanimité par tous les États de l'Empire; qu'une telle conduite déchirait l'unité germanique, et pouvait inonder de sang toute l'Allemagne. Ils demandèrent en conséquence que l'électeur fit cesser immédiatement les prédications évangéliques, et ajoutèrent, d'un ton confidentiel, qu'ils tremblaient à la pensée des suites prochaines et déplorables qu'aurait certainement un refus de l'électeur. « Ceci, dirent-ils, n'est que l'expression de nos « sentiments personnels. » C'était une pratique diplomatique, l'Empereur leur ayant enjoint de faire entendre quelques menaces, mais en leur propre nom (7).

L'électeur fut vivement ému. « Si Sa Majesté « interdit la prédication de l'Évangile, s'écria-t-il, « je retournerai aussitôt chez moi (8). » Cependant il attendit l'avis de ses théologiens.

La réponse de Luther fut la première prête. « L'Empereur est notre maître, dit-il; la ville et « tout ce qui s'y trouve est à lui. Si Votre Altesse « ordonne à Torgau que l'on fasse ceci ou que l'on « laisse cela, on ne doit pas lui résister. J'aimerais « que par des sollicitations humbles et respectueuses on cherchât à changer la décision de « Sa Majesté; mais si elle persiste, force fait loi; « nous avons fait notre devoir (9). » Ainsi parlait l'homme que l'on représente souvent comme un rebelle.

Mélanchton et les autres théologiens opinèrent à peu près de même; seulement ils insistèrent davantage sur ce qu'il fallait exposer à l'Empereur que dans leurs discours ils ne parlaient pas de controverse, mais se contentaient d'enseigner simplement la doctrine de Christ sauveur (10). « Gardons-nous « surtout d'abandonner la place, continuaient-ils; « que Votre Altesse, d'un cœur intrépide, con- « fesse, en présence de Sa Majesté et de tous les « États de l'Empire, par quelles voies merveilleuses « elle est parvenue à la droite intelligence de la « vérité (11); et qu'elle ne se laisse point épouvanter « par ces coups de tonnerre qui s'échappent des « lèvres de nos ennemis. » Confesser la vérité, tel était, selon les réformateurs, le but auquel tout devait être subordonné.

L'électeur cédera-t-il à cette première demande de Charles, et commencera-t-il ainsi, même avant l'arrivée de l'Empereur, une série de sacrifices dont on ne saurait prévoir la fin?

Personne dans Augsbourg n'était plus ferme que Jean. En vain les réformateurs représentaient-ils

(1) Tæglich, in den Kirchen, unverstort; dazu kommt sehr viel Volks. (Corp. Ref., II, p. 53.)

(2) Clamant et vociferantur. Audires homines stupidissimos atque etiam sensu communi carentes. (C. R., II, p. 86.)

(3) Urebat hoc pontifices. (Scult., p. 271.)

(4) Οἱ ἀρχιερεῖς miris machinis oppugnant. (Corp. Ref., II, p. 70.)

(5) Evangelicos omnes obtriturum. (Scult., p. 269.)

(6) L'instruction se trouve dans Cœlestin, I, 50. Forstemann, Urk, I, p. 220.

(7) Quidquid duri electori denuntiabant, suo veluti nomine et injussi dicebant. (Seck., II, p. 156.)

(8) Den næchsten heim zu reiten. (C. Ref., II, p. 88.)

(9) L. Epp., IV, p. 18.

(10) Nullas materias disputabiles a nobis doceri. (C. Ref., II, p. 72.)

(11) Quo modo plane inenarrabili atque mirifico. (C. Ref., II, p. 74.)

qu'ils étaient dans la ville de l'Empereur, et qu'ils n'y étaient que des étrangers (1), l'électeur branlait la tête. Aussi Mélanchton, désespéré, écrivait-il à Luther : « Oh ! que notre vieux est difficile (2) ! » Néanmoins il revint encore à la charge. Heureusement qu'à la droite de l'électeur se trouva un homme intrépide, le chancelier Bruck. Celui-ci, convaincu que la prudence, la politique, l'honneur, mais surtout le devoir, obligeaient les amis de la réformation à résister aux menaces de Charles, dit à l'électeur : « La demande de l'Empe« reur n'est qu'un honnête acheminement à l'abo« lition définitive de l'Évangile (3). Si nous cédons « maintenant, on nous écrasera plus tard. Prions « donc très-humblement Sa Majesté de permettre « que les sermons continuent. » Ainsi un homme d'État se trouvait alors en avant des autres confesseurs de Christ. C'est là l'un des traits caractéristiques de ce grand siècle, et il ne faut pas l'oublier, si l'on veut en bien comprendre l'histoire.

Le 31 mai, l'électeur remit sa réponse par écrit aux ministres de l'Empereur. « Il n'est point vrai, « y disait-il, que l'édit de Worms ait été approuvé « de six électeurs : comment l'électeur mon frère « et moi-même, en l'approuvant, nous serions-« nous opposés à la parole éternelle du Dieu tout-« puissant ? Quant aux relations d'amitié que j'ai « formées, elles n'ont eu pour but que de me met-« tre à l'abri d'actes de violence. Que mes accusa-« teurs fassent connaître à Sa Majesté les alliances « qu'ils ont formées : je suis prêt à produire les « miennes, et l'Empereur nous jugera. Enfin, quant « à la demande de suspendre nos prédications, « l'éclatante vérité de Dieu y est seule annoncée, et « jamais elle ne nous fut si nécessaire. Nous ne « pouvons donc nous en passer (4). »

Cette réponse devait hâter l'arrivée de Charles ; il fallait donc être prêt à le recevoir. Exposer ce qu'ils croient, et puis se taire : tel est en deux mots le plan de campagne des protestants. Un seul homme, petit, frêle, timide, tout effrayé, était chargé de préparer cette machine de guerre. Philippe Mélanchton travaillait nuit et jour à la confession ; il pesait chaque expression, adoucissait, changeait, puis revenait souvent à sa première idée. Il y consumait ses forces ; aussi ses amis tremblaient-ils qu'il ne mourût à la peine, et Luther lui enjoignit dès le 12 mai, sous peine d'anathème, de prendre des mesures pour conserver « son petit « corps, et pour ne pas se suicider à la gloire de « Dieu (5). On sert aussi bien Dieu par le repos, « ajouta-t-il, et même on ne le sert jamais mieux « qu'en se tenant tranquille ; c'est pourquoi Dieu « a voulu que le sabbat fût si strictement, et par-« dessus tout, observé (6). »

Malgré ces sollicitations, Mélanchton multipliait ses peines, et s'appliquait à faire une exposition de la foi chrétienne, douce, modérée, et qui s'éloignât le moins possible de la doctrine de l'Église latine. Déjà à Cobourg il avait mis la main à l'œuvre, et retracé, dans une première partie, les doctrines de la foi d'après les articles de Schwabach, et, dans une seconde, les abus de l'Église d'après les articles de Torgau, faisant du tout un nouveau travail. A Augsbourg, il donnait à cette confession une forme plus soignée et plus élégante (7).

L'apologie (comme on l'appelait alors) fut achevée le 11 mai, et l'électeur l'envoya à Luther, en lui demandant de marquer ce qu'il fallait y changer. « J'ai dit ce que je croyais le plus utile, ajouta « Mélanchton, qui craignait que son ami trouvât « sa confession trop faible ; car Eck ne cesse de « répandre contre nous les plus diaboliques calom-« nies, et j'ai voulu opposer un antidote à ses poi-« sons (8). »

Luther répondit le 15 mai à l'électeur : « J'ai lu « l'apologie de maître Philippe ; elle me plaît assez, « et je n'ai rien à y corriger. D'ailleurs, cela ne me « siérait guère, car je ne saurais marcher à pas si « doux et si comptés. Que Christ, notre Seigneur, « fasse porter beaucoup et de grands fruits à cette « œuvre ! »

Pendant que la lutte se préparait à Augsbourg, Luther à Cobourg, au sommet du coteau, « sur son mont Sinaï, » ainsi qu'il l'appelle, élevait, comme Moïse, ses mains vers le ciel (9). Il était le vrai général de la guerre spirituelle qui se faisait alors ; ses lettres ne cessaient d'apporter aux combattants les directions dont ils avaient besoin, et de nombreux écrits, partant de sa forteresse comme des décharges de mousqueterie, répandaient le trouble dans le camp ennemi. Suivons-le quelques moments dans l'intimité de sa retraite. Des détails sur le réformateur peuvent paraître appartenir à la biographie plutôt qu'à l'histoire ; mais telle est l'importance de la figure de Luther, que si nous omet-

(1) In cujus urbe jam sumus hospites. (Ibid., p. 46.)

(2) Sed noster senex difficilis est. (Ibid.)

(3) Ein fugsamer Anfang der Niderbegung des Evangelii. (Ibid., p. 76.)

(4) Quo carere non possit. (Seck., p. 156. Muller, Hist. des protest., p. 506.)

(5) Ut sub anathemate cogam te in regulas servandi corpusculi tui. (L. Epp. IV, p. 16.)

(6) Ideo enim sabbatum voluit tam rigide præ cæteris servari. (Ibid.)

(7) Plus rhétorique. Feci aliquando ῥητορικώτερον quam Coburgæ scripseram. (C. R., II, p. 40.)

(8) Quia Eckius edidit διαβολικωτάτας διαβολὰς contra nos. (C. Ref., p. 45.)

(9) Mathesius Predigten, p. 92.

tions ce qui la caractérise, nous craindrions de laisser un vide dans l'histoire de la réformation.

Le lieu où on l'avait placé était, par sa solitude, favorable à l'étude et au recueillement (1). « Je ferai « une Sion de ce Sinaï, disait-il le 22 avril, et j'y « bâtirai trois tentes : une aux psaumes, une aux « prophètes, et la troisième à Ésope! » Ce dernier mot étonne. Cette association n'est ni du langage ni de l'esprit des apôtres. Il est vrai qu'Ésope ne devait pas être sa principale affaire, et que bientôt la fable fut laissée; dès lors la vérité seule occupa Luther. « Je pleurerai, je prierai et je ne me tairai « pas, disait-il, que je ne sache mon cri entendu « dans le ciel (2). » D'ailleurs, pour se délasser, il avait mieux qu'Ésope; il avait ses affections domestiques dont la réformation avait rouvert aux ministres de la Parole les précieux trésors. Ce fut alors qu'il écrivit cette charmante lettre à son fils, dans laquelle il décrit un délicieux jardin où des enfants, habillés d'or, s'ébattent, cueillent des pommes, des poires, des cerises et des prunes, chantent, sautent, sont dans la joie, et montent sur de jolis petits chevaux avec des freins d'or et des selles d'argent (3).

Mais le réformateur fut bientôt tiré de ces riantes images. Il apprit alors que son père venait de s'endormir doucement dans la foi en Jésus-Christ, et en fut tout ému. « Hélas! s'écria-t-il en versant « les larmes de l'amour filial, c'est au prix de ses « sueurs qu'il m'a fait devenir ce que je suis (4)! » D'autres épreuves l'assaillirent; et à des douleurs physiques se joignirent les fantômes de son imagination. Une nuit, en particulier, il vit trois flambeaux passer devant ses yeux, et, au même moment, il entendit dans sa tête des tonnerres, qu'il attribua au diable. Son domestique accourut à l'instant où il s'évanouissait, et, après avoir ranimé ses sens, lui lut l'épître aux Galates. Luther, qui s'était endormi pendant la lecture, dit en se réveillant : « Ve- « nez, et qu'en dépit du diable, nous chantions le « psaume : *Je crie à toi des lieux profonds*. » Ils chantèrent le cantique. Pendant que ces bruits intérieurs le tourmentaient, Luther traduisait les prophètes Jérémie et Ézéchiel; et pourtant il déplorait souvent son oisiveté, et assurait, en plaisantant, que sa tête s'en allait (5).

Bientôt il se livrait à d'autres préoccupations, et versait sur les pratiques mondaines des cours les flots de son ironie. Il voyait Venise, le pape et le roi de France donner la main à Charles-Quint pour écraser l'Évangile. Alors, seul dans une chambre du vieux château de Cobourg, il lui prenait un fou rire.... « M. *Par ma foy* (c'est ainsi qu'il appelait François Ier), M. *In nomine Domini* (le « pape), et la république de Venise engagent à « l'Empereur leurs corps et leurs biens... *Sanctis-* « *simum fœdus*, très-sainte alliance! Vraiment « cette ligue entre ces quatre pouvoirs appartient « au chapitre *Non credimus*. Venise, le pape et le « Français devenus *Impériaux!*... Mais ce sont « trois personnes en une seule substance, rem- « plies contre l'Empereur d'une haine indicible. « M. *Par ma foy* ne peut oublier la défaite de « Pavie. M. *In nomine Domini* est 1° un Velche, « ce qui est déjà trop; 2° un Florentin, ce qui « est pis; 3° un bâtard, c'est-à-dire un enfant « du diable; et 4° il n'oubliera jamais la honte du « sac de Rome. Quant aux Vénitiens, ils sont Véni- « tiens, c'est bien assez; et ils ont quelque raison « pour se venger de la postérité de Maximilien. « Tout cela appartient au chapitre *Firmiter credi-* « *mus*. Mais Dieu sauvera le pieux Charles, qui « est comme une brebis au milieu des loups (6). » L'ancien moine d'Erfurt avait le coup d'œil politique plus juste que bien des diplomates de son siècle.

Impatient de voir la diète renvoyée de jour en jour, Luther prit son parti, et finit par la convoquer à Cobourg même. « Nous sommes déjà en pleine « assemblée, écrivit-il le 28 avril et le 9 mai. Vous « verriez ici des rois, des ducs et d'autres grands « délibérant sur les choses de leur royaume, et, « d'une voix infatigable, publiant leurs dogmes et « leurs décrets dans les airs. Ils n'habitent pas ces « cavernes que vous décorez du nom de palais : le « ciel est leur lambris, les arbres verdoyants leur « forment un parquet de mille couleurs (7), et « leurs cloisons sont les bouts de la terre. Ils ont « en horreur le luxe insensé de l'or et de la soie; « ils ne demandent ni coursiers ni armures, et ont « tous le même vêtement, la même couleur, la « même apparence. Je n'ai ni vu ni entendu leur « Empereur; mais si je puis les comprendre, ils « ont arrêté de faire cette année une guerre impi- « toyable... aux fruits les plus excellents de la « terre. » — « Ah! chers amis, dit-il à ses com- « pagnons de table auxquels il écrit, ce sont les « sophistes, ce sont les papistes qui se sont assem- « blés devant moi en un corps de bataille, pour me « faire entendre leurs discours et leurs cris. » Ces

(1) Longe amœnissimus et studiis commodissimus. (L. Epp., IV, p. 2.)

(2) Orabo igitur et plorabo, non quieturus donec... (Ibid.)

(3) Cette lettre, qui est un petit chef-d'œuvre, se trouve L. Epp., IV, p. 41, et aussi dans la *Vie de Luther* par Ledderhose.

(4) Per ejus sudores aluit et finxit qualis qualis sum. (L. Epp., IV, p. 33.)

(5) Voici son jeu de mots, qu'il serait difficile de traduire : *Caput meum factum est capitulum, perget vero fietque paragraphus, tandem periodus*. (Ibid., 25.)

(6) A Gasp. de Teutleben, 19 juin. (L. Epp., IV, p. 37.)

(7) Et virentes arbores varium liberrimumque pavimentum (L. Epp., IV, p. 13.)

deux lettres, datées *de l'empire des corbeaux et des corneilles,* se terminent par ces paroles plus recueillies, qui nous montrent le réformateur rentrant en lui-même après ce jeu de son imagination : « C'est assez de plaisanteries, plaisanteries toute« fois nécessaires pour dissiper les ennuis qui m'ac« cablent (1). »

Luther revenait bientôt à la réalité : détournant les regards d'Augsbourg et les portant sur les plaines de la Saxe, il tressaillait de joie à la vue des fruits que portait déjà la réforme, et qui étaient pour lui une « apologie » plus puissante que la confession même de Mélanchton. « Y a-t-il dans tout « le monde un seul pays comparable aux États de « Votre Altesse, écrivait-il à l'électeur, et qui pos« sède des prédicateurs d'une doctrine si pure, et « des pasteurs si propres à faire régner la paix ? Où « voit-on, comme en Saxe, jeunes filles et jeunes « garçons, bien instruits par l'Écriture sainte et le « catéchisme, grandir en sagesse et en stature, « prier, croire, parler de Dieu et de Christ mieux « que ne l'ont fait jusqu'à présent toutes les univer« sités, tous les couvents et tous les chapitres de « la chrétienté (2) ?... Mon cher duc Jean, vous « dit le Seigneur, je te recommande ce paradis, le « plus beau qui soit dans le monde, afin que tu en « sois le jardinier. » Puis il ajoutait : « Hélas ! la « folie des princes papistes change le paradis de « Dieu en un bourbier fangeux, et, corrompant la « jeunesse, peuple chaque jour de vrais démons « leurs États, leurs tables et leurs palais. »

Non content d'encourager son prince, Luther voulait aussi épouvanter ses adversaires. Ce fut à cet effet qu'il écrivit alors une adresse aux membres du clergé réuni à Augsbourg. Une multitude de pensées, semblables à des lansquenets armés de pied en cap, venaient alors, dit-il, le fatiguer et l'étourdir (3). En effet, il ne manque pas de paroles armées de fer dans le discours qu'il adresse aux évêques. « En somme, leur dit-il en finissant, nous « savons et vous savez que nous avons la parole de « Dieu, et que vous ne l'avez pas. O pape ! si je « vis, je te serai une peste ; et si je meurs, je serai « ta mort (4). »

Ainsi Luther était présent à Augsbourg, quoiqu'il y fût invisible, et il y agissait par sa parole et par ses prières avec plus d'efficace qu'Agricola, Brentz ou Mélanchton. C'étaient alors pour la vérité évangélique les jours de l'enfantement. Elle allait paraître dans le monde avec une puissance qui devait éclipser tout ce qui s'était fait depuis les temps de saint Paul ; mais Luther annonçait seulement et manifestait les choses que Dieu faisait, il ne les faisait pas lui-même. Il fut, quant aux événements de l'Église, ce que Socrate voulait être quant à la philosophie. « J'imite ma mère, avait « coutume de dire ce philosophe (elle était sage« femme) ; elle n'enfante pas elle-même, mais elle « aide aux autres. » Luther (il ne faut pas cesser de le répéter), Luther *n'a* rien créé, mais il a mis au jour les germes précieux cachés depuis des siècles dans le sein de l'Église. L'homme de Dieu n'est pas celui qui cherche à modeler son siècle sur ses idées particulières, mais celui qui, discernant avec clarté la vérité de Dieu telle qu'elle se trouve dans la Parole et qu'elle est cachée dans la chrétienté, l'apporte à ses contemporains avec décision et courage.

Jamais ces qualités n'avaient été plus nécessaires, car les choses prenaient un aspect alarmant. Le 4 juin, le chancelier Gattinara, qui était à Charles-Quint ce qu'était Ulpien à Alexandre Sévère, dit Mélanchton, était mort, et avec lui toutes les espérances humaines des protestants s'étaient évanouies. « C'est Dieu, avait dit Luther, c'est Dieu « qui, à la cour du roi de Syrie, nous a suscité ce « Naaman. » En effet, Gattinara seul tenait tête au pape. Quand Charles-Quint lui rapportait les objections de Rome : « Rappelez-vous, disait le chance« lier, que vous êtes le maître ! » Aussi tous les protestants furent-ils dans le deuil à la nouvelle de sa mort, et dès lors tout sembla prendre une marche nouvelle. Le pape demandait que Charles se contentât d'être son « licteur, » comme s'exprime Luther, pour accomplir ses jugements contre les hérétiques (5). Eck, dont le nom, selon Mélanchton, n'imitait pas mal le cri des corneilles de Luther, entassait les unes sur les autres une multitude de propositions soi-disant hérétiques, prises dans les écrits du réformateur (6) ; il y en avait quatre cent quatre : encore s'excusait-il de ce que, pris à l'improviste, il avait dû se borner à un si petit nombre ; et il demandait à grands cris une dispute avec les luthériens. On opposa à ses propositions des thèses ironiques sur « le vin, sur Vénus et sur le bain, contre Jean Eck ; » et le pauvre docteur devint la risée de tout le monde.

Mais d'autres s'y prirent plus habilement que lui. Cochlée, devenu en 1527 chapelain du duc George de Saxe, fit demander à Mélanchton un entretien ;

(1) Sed serio et necessario joco qui mihi irruentes cogitationes repelleret. (L. Epp., IV, p. 14.)

(2) Es wächst jetzt daher die zaat Jugend von Knablin und Maindlin. (L. Epp., IV, p. 21.)

(3) Ut plurimos landsknechtos prorsus vi repellere cogar, qui insalutati non cessant obstrepere. (L. Epp., IV, p. 10.)

(4) Pestis eram vivens, moriens ero mors tua, papa. (L. Opp., XX, p. 164.)

(5) Tantum lictorem suum in hæreticos. (L. Epp., IV, p. 10.)

(6) Magnum acervum conclusionum congessit. (C. R., p. 39.)

car, ajoutait-il, je ne puis m'entretenir avec vos ministres mariés (1). Mélanchton, regardé d'un mauvais œil à Augsbourg, et qui s'était plaint d'y être solitaire plus que Luther dans son château (2), fut sensible à cette courtoisie, et se pénétra encore plus de l'idée qu'il fallait dire les choses le plus doucement possible.

Les prêtres et les laïques romains faisaient grand bruit de ce que dans les jours maigres on mangeait de la viande à la cour de l'électeur. Mélanchton conseilla à son prince de restreindre à cet égard la liberté de ses gens. « Ce désordre, dit-il, loin d'a« mener à l'Évangile les simples, les scandalise. » Il ajouta, dans sa mauvaise humeur : « Belle sain« teté vraiment, que celle de se faire conscience de « faire maigre, et non d'être nuit et jour plein de « folie et de vin (3). » L'électeur ne se rendit pas à l'avis de Mélanchton : c'eût été une marque de faiblesse, dont les adversaires auraient profité.

Le 31 mai, la confession saxonne fut enfin communiquée aux autres États protestants, et ceux-ci demandèrent qu'elle fût présentée en commun au nom d'eux tous (4). Mais en même temps ils voulurent faire leurs réserves quant à l'influence de l'État. « C'est à un concile que nous en appelons, « dit Mélanchton. Nous ne recevons pas l'empe« reur pour juge ; les constitutions ecclésiastiques « elles-mêmes lui défendent de prononcer dans les « choses spirituelles (5). Moïse veut que ce soit, « non le magistrat civil qui décide, mais les fils de « Lévi. Saint Paul dit (I Cor. XIV) : *Que les autres « en jugent ;* ce qui ne peut être compris que d'une « assemblée des fidèles; et le Sauveur lui-même « nous donne ce commandement : *Dis-le à l'É« glise.* Nous engagerons donc à l'Empereur notre « obéissance dans toutes les choses civiles ; mais « quand il s'agit de la parole de Dieu, nous voulons « être libres. »

Tous tombèrent ici d'accord ; mais le dissentiment (car il devait y en avoir) vint d'autre part. Les anciennes discordes menaçaient d'affaiblir les protestants au moment même où la force leur était si nécessaire pour soutenir le choc terrible de Charles-Quint. Les luthériens craignaient de compromettre leur cause, s'ils marchaient avec les zwingliens. « Ce sont des fureurs luthériennes, ré« pondait Bucer ; elles s'abîmeront de leur propre « poids (6). » Loin de laisser ces fureurs s'abîmer, les réformés augmentaient la désunion par des plaintes exagérées. « On recommence en Saxe à « chanter des hymnes latines, disaient-ils ; on re« prend les vêtements sacrés, et l'on y redemande « des oblations (7). Nous aimerions mieux être « conduits à la boucherie que d'être chrétiens de « cette façon-là. »

Le landgrave, désolé, se trouvait, dit Bucer, « entre l'enclume et le marteau, » et ses alliés l'inquiétaient plus encore que ses ennemis (8). Il s'adressa à Rhegius, à Brentz, à Mélanchton, mais en vain. « Si l'on ne s'oppose à ces funestes doctrines, « répondit le dernier de ces docteurs, il y aura « des déchirements qui dureront jusqu'à la fin du « monde. Les zwingliens ne se vantent-ils pas d'a« voir des coffres pleins, des armées toutes prêtes, « et des nations étrangères disposées à les aider ? « Ne parlent-ils pas de partager entre eux les droits « et les biens des évêques, et de proclamer la li« berté ?... Grand Dieu ! ne penserons-nous pas à « la postérité, qui, si l'on ne réprime ces sédi« tions coupables, se trouvera à la fois sans trône « et sans autel (9) ?... »

« Non, non, nous sommes un, » répondit ce prince généreux, qui était si fort en avant de son siècle ; « nous confessons tous le même Christ ; nous « professons qu'il faut manger Jésus-Christ par la « foi dans la cène. Unissons-nous. » Tout fut inutile. Le temps où la vraie catholicité devait remplacer cet esprit sectaire dont Rome est la plus parfaite expression n'était pas encore arrivé. Charles était à deux pas, et l'on se disputait !

IV

Agitation dans Augsbourg. — Violences des Impériaux. — Passage à Munich. — Arrivée à Augsbourg. — La bénédiction du nonce. — Le cortége. — Les princes et leurs maisons. — Charles-Quint. — Son entrée dans la cathédrale. — Te Deum. — Le légat repousse Salzbourg. — Conférence dans la chambre de Charles. — Brandebourg offre sa tête. — Invitation à la Fête-Dieu. — Refus des princes. — Agitation de Charles. — Les princes s'opposent aux traditions. — Procession de la Fête-Dieu. — Exaspération de Charles.

A mesure que l'Empereur s'approchait d'Augs-

(1) Cum uxoratis presbyteris tuis privatim colloqui non intendimus. (C. R., II, p. 82.)

(2) Nos non minus sumus monachi quam vos in illa arce vestra. (C. Ref., II, p. 46.)

(3) Und dennoch Tag und Nacht voll und toll seyn. (C. R., II, p. 79.)

(4) In gemein in aller Fursten und Statdte Namen. (Corp. Ref., II, p. 88.)

(5) Die *constitutiones canonicæ* den Kaysern verbieten zu richten und sprechen in geistlichen Sachen. (C. R., II, p. 66.)

(6) De lutheranis furoribus... sua ipsi mole ruent. (Zw. Epp., II, p. 452.)

(7) Hinc latinæ resumuntur cantiones, repetuntur sanctæ vestes. (Ibid., p. 457.)

(8) Cattus inter sacrum et saxum stat, et de sociis magis quam hostibus solicitus est. (Ibid.)

(9) Keine Kirche und kein Regiment. (C. R., II, p. 95.)

bourg, les craintes des protestants augmentaient. Les bourgeois de cette ville impériale s'attendaient à la voir bientôt devenir le théâtre d'événements étranges. Aussi disaient-ils que si l'électeur, le landgrave et d'autres amis de la réformation n'étaient pas au milieu d'eux, ils s'enfuiraient tous (1). Une grande ruine nous menace (2), répétait-on partout. Une parole superbe de Charles inquiétait surtout les protestants : « Que me veulent ces électeurs ? avait-il dit avec impatience. Je ferai ce « qu'il me plaira (3). » Ainsi, l'arbitraire, voilà le droit impérial qui devait prévaloir en diète.

A cette agitation des esprits s'ajoutait l'agitation des rues, ou plutôt l'une amenait l'autre. Des maçons et des serruriers étaient à l'œuvre dans les places et les carrefours, appliquant aux murailles, avec grand effort, des barrières et des chaînes, que l'on pût fermer et tendre au premier cri d'alarme (4). En même temps on voyait partout circuler huit cents fantassins et cavaliers couverts de velours et de soie (5), que le magistrat avait enrôlés, afin de recevoir magnifiquement l'Empereur.

On en était là, et c'était vers le milieu de mai, quand arrivèrent des fourriers espagnols, pleins d'orgueil, qui se mirent à regarder d'un œil de mépris ces misérables bourgeois, à entrer dans leurs maisons, à leur faire violence, et à arracher même brutalement les armoiries de quelques princes (6). Le magistrat ayant délégué des conseillers pour traiter avec eux, les fourriers répondirent avec arrogance. « Oh ! oh ! disait-on, si les valets sont « ainsi, que sera le maître ? » Les ministres de Charles, affligés de ces impertinences, envoyèrent un fourrier allemand, qui, pour faire oublier ces fiertés espagnoles, déploya toutes les formes de la politesse germanique.

Cela ne dura pas longtemps, et l'on eut bientôt de plus vives alarmes. Ces conseillers impériaux demandèrent à la bourgeoisie d'Augsbourg ce que signifiaient ces chaînes et ces soldats, et lui ordonnèrent, de par l'Empereur, d'enlever les unes et de licencier les autres. Messieurs d'Augsbourg répondirent tout consternés : « Il y a plus de dix ans que « nous avons l'intention d'établir ces chaînes (7) ; « et quant aux soldats, notre but est simplement « de rendre honneur à Sa Majesté. » Après bien des pourparlers, il fut convenu qu'on congédierait les troupes, et que les commandants impériaux choisiraient de nouveau mille hommes qui prêteraient serment à l'Empereur, mais qui seraient soldés par la ville d'Augsbourg.

Alors les fourriers impériaux reprirent toute leur impertinence, et, ne se donnant plus même la peine d'entrer dans les maisons et les boutiques, ils arrachèrent les enseignes des bourgeois d'Augsbourg, et écrivirent à la place combien d'hommes et de chevaux on était tenu de loger (8).

Tels étaient les préludes de l'œuvre de conciliation que Charles-Quint avait annoncée, et qu'il se hâtait fort peu de commencer. Aussi ces retards, attribués par les uns à la foule des peuples qui l'entourait de ses acclamations, par d'autres aux sollicitations des prêtres qui s'opposaient à ce qu'il vînt à Augsbourg avant qu'on eût imposé silence aux ministres, par d'autres enfin aux leçons que le pape lui avait données dans l'art de la politique et de la ruse (9), indisposaient-ils toujours plus l'électeur et ses alliés.

Enfin Charles, ayant quitté Innsbrück deux jours après la mort de Gattinara, arriva à Munich le 10 juin. La réception fut magnifique. A trois quarts de lieue de la ville, une forteresse improvisée, des baraques, des canons, des cavaliers, un assaut, des détonations répétées, des flammes, des cris, des tourbillons de fumée, et un terrible cliquetis d'armes ; dans la ville, des théâtres dressés en plein air, *la Juive Esther*, *le Perse Cambyse*, et d'autres pièces non moins fameuses, le tout entremêlé de superbes feux d'artifice : tel était l'accueil fait par les adhérents du pape à celui qu'ils appelaient leur sauveur. Charles en témoigna toute sa satisfaction (10).

L'Empereur n'était plus fort éloigné d'Augsbourg. Dès le 11 juin, chaque jour, à chaque heure, les gens de la maison impériale, les carrosses, les chariots, les bagages, entraient dans cette ville, au claquement des fouets et au son du cor (11) ; et les bourgeois, ébahis et les mains pendantes, regardaient d'un œil morne toute cette valetaille insolente, qui fondait sur leur cité comme une nuée de sauterelles (12).

Le 15 juin, dès cinq heures du matin (13), les

(1) Wo Sachsen, Hessen und andere Lutherische nit hie waren. (Ibid., p. 89.)

(2) Minatur nobis Satan grande exitium. (Ibid., p. 92.)

(3) Er wolte es machen, wie es ihm eben ware. (Ib., p. 88.)

(4) Neu aufgerichte Ketten und Stock. (C. R., II, p. 66.)

(5) Mit Sammet und Seide auf's kostlichst ausgestrichen. (Ibid., p. 52.)

(6) Den jungen Fürsten zu Neubourg ihre Wappen abgerisen. (Ibid., p. 55.)

(7) Vor zehn Jahren in Sinn gehabt. (Ibid., p. 66.)

(8) Gehen nicht mehr in die Hauser und schreiben an die Thur. (Ibid., p. 89.)

(9) Cesarem, instructum arte pontificum quærere causas moræ. (L. Epp., IV, p. 31.)

(10) Das hat Kais. Maj. wohl gefallen. (Forstemann, Urkunden. I, p. 246.)

(11) Alle stund die Wagen, der Tross und viel Gesinds nach einander herein. (Corp. Ref., II, p. 90.)

(12) Finden aber wenig Freuden feuer. (Ibid.)

(13) Zu morgens, um fünf Uhr. (F. Urkunden, I, p. 263.)

électeurs, les princes et leurs conseillers se rassemblèrent à l'hôtel de ville; et bientôt on y vit arriver les commissaires impériaux, apportant l'ordre de se rendre au-devant de Charles. A trois heures, les princes et les députés sortirent de la ville, et, arrivés près d'un petit pont jeté sur la rivière de Lech, ils firent halte et attendirent l'Empereur. Les regards de cette brillante assemblée, qui se trouvait alors arrêtée sur les bords riants de ce torrent des Alpes, se portaient avec impatience vers la route de Munich. Enfin, après deux ou trois heures d'attente, des nuages de poussière et un grand bruit annoncèrent l'Empereur. Deux mille hommes de garde impériale défilèrent d'abord. Puis, Charles étant parvenu à environ cinquante pas de la rivière, les électeurs et les princes mirent pied à terre. Leurs fils, qui s'étaient avancés au delà du pont, s'apercevant que l'Empereur se préparait à en faire autant, se précipitèrent vers lui, et le supplièrent de rester en selle (1); mais Charles, sans hésiter, descendit de cheval (2), et, s'approchant des princes avec un aimable sourire, leur serra cordialement la main. Alors Albert de Mayence, en sa qualité d'archichancelier de l'Empire, souhaita la bienvenue à Sa Majesté, et le comte palatin Frédéric répondit de la part de Charles.

Pendant que cela se passait, trois personnages se tenaient à part sur une hauteur (3): c'était le légat romain, fièrement assis sur une mule éclatante de pourpre, et entouré de deux autres cardinaux, l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Trente. Le nonce, voyant tant de grandeurs réunies à ses pieds, étendit les mains du haut de sa mule, et donna la bénédiction. Aussitôt l'Empereur, le roi et les princes soumis au pape se jetèrent à genoux; les Espagnols, les Italiens, les Néerlandais, les Allemands de leur suite, firent de même, en jetant néanmoins un regard furtif sur les protestants, qui, au milieu de cette foule humblement prosternée, demeuraient seuls debout (4). Charles n'eut pas l'air de le remarquer, mais il comprit sans doute ce que cela voulait dire. Alors l'électeur de Brandebourg adressa au légat un discours latin. On l'avait choisi, parce qu'il parlait cette langue mieux que les princes de l'Église. Aussi Charles, en louant son éloquence, ajouta-t-il finement un mot sur la négligence des prélats (5). Puis, l'Empereur s'apprêtant à remonter à cheval, le prince électoral de Saxe et les jeunes princes de Lunebourg, de Mecklembourg, de Brandebourg et d'Anhalt se précipitèrent vers lui pour l'aider à se mettre en selle. L'un d'eux tenait la bride, un autre l'étrier, et tous étaient ravis de la magnifique apparence de leur puissant empereur (6). La marche commença.

D'abord venaient deux compagnies de lansquenets, commandées par Simon Seitz, bourgeois d'Augsbourg, qui avait fait la guerre d'Italie, et revenait chez lui tout couvert d'or (7). Puis suivaient les maisons des six électeurs, composées de princes, de comtes, de conseillers, de gentilshommes et de soldats; la maison des ducs de Bavière s'était glissée dans leurs rangs, et les quatre cent cinquante cavaliers qui la composaient marchaient cinq de front, revêtus de brillantes cuirasses, portant des justaucorps rouges, et sur la tête de superbes panaches. La Bavière était déjà, dans ce siècle, le principal appui de Rome en Allemagne.

Immédiatement après venaient la maison de l'Empereur et celle de son frère, qui contrastaient fort avec tout cet appareil guerrier. C'étaient des coursiers turcs, polonais, arabes et autres, menés en laisse; puis une multitude de jeunes pages vêtus de velours jaune ou rouge, et des seigneurs espagnols, bohémiens et autrichiens, couverts d'habits de soie et de velours (8); parmi eux, les Bohémiens se distinguaient par leur air belliqueux, et faisaient caracoler leurs superbes montures. Enfin des trompettes, des timbaliers, des hérauts d'armes, des palefreniers, des estafiers et les porte-croix du légat, annonçaient l'approche des princes.

Ces puissants seigneurs, dont les luttes avaient si souvent rempli l'Allemagne de troubles et de batailles, s'avançaient à cette heure pacifiquement les uns à côté des autres. Après les princes venaient les électeurs; et l'électeur de Saxe, selon la coutume, portant le glaive impérial nu et flamboyant, marchait immédiatement devant l'Empereur (9).

Enfin apparaissait ce prince, sur qui se dirigeaient tous les yeux (10). Agé de trente ans, d'un port distingué, d'une figure agréable, tout couvert de vêtements d'or, éblouissant (11) de pierres précieuses, portant sur le sommet de la tête un petit chapeau à la mode espagnole (12), monté sur un superbe étalon polonais d'une éclatante blancheur, placé sous un riche baldaquin de damas rouge,

(1) Ab Electorum filiis qui præcurrerant rogatus. (Seck., II, p. 101.)

(2) Mox ab equis descenderunt. (Cochl., 192.)

(3) Auf ein Ort geruckt. (F. Urkunden, I, p. 258.)

(4) Primum constantiæ specimen. (Seck., II, p. 101.)

(5) Prælatorum autem negligentiam accusaret. (Ibid.)

(6) Conscendentem juniores principes adjuverunt. (Ibid. et F. Urkunden, I, p. 258.)

(7) Bekleit von Gold. (F. Urkunden, I, p. 258.)

(8) Viel sammete und seiden Röcke. (L. Opp., XX, p. 201.)

(9) Noster princeps, de more, prætulit ensem. (C. R., II, p. 118.)

(10) Omnium oculos in se convertit. (Seck., II, p. 160.)

(11) Totus gemmis coruscabat. (Seck., II, p. 160.)

(12) Ein klein Spanisch Hütlein. (F. Urkunden, I, p. 260.)

blanc et vert, que soutenaient six sénateurs d'Augsbourg, et laissant tomber autour de lui des regards où la clémence se mêlait à la gravité, Charles excitait le plus vif enthousiasme, et chacun s'écriait qu'il était le plus bel homme de l'Empire, comme le plus puissant prince de l'univers.

Il avait voulu placer à ses côtés son frère et le légat ; mais l'électeur de Mayence, accompagné de deux cents gardes vêtus de soie, avait réclamé la droite de l'Empereur, et l'électeur de Cologne, avec cent satellites armés de toutes pièces, s'était placé à sa gauche ; le roi Ferdinand et le légat avaient dû passer après eux, et étaient suivis des cardinaux, des ambassadeurs et des prélats, parmi lesquels on remarquait l'orgueilleux évêque d'Osma, confesseur de l'Empereur. Les cavaliers impériaux et les troupes d'Augsbourg fermaient la marche. Jamais rien de si beau, disent les historiens, ne s'était vu dans l'Empire (1).

On avançait lentement, et il était entre huit et neuf heures du soir quand on arriva à la porte d'Augsbourg (2). Là se trouvaient le bourgmestre et les conseillers, qui se prosternèrent devant Charles. Au même moment, les canons des remparts, les cloches des temples à la volée, le bruit des trompettes et des cymbales, et les cris de joie du peuple, retentirent avec fracas. Stadion, évêque d'Augsbourg, et son clergé en vêtements blancs, entonnèrent l'*Advenisti desiderabilis*. Six chanoines, s'avançant avec un magnifique dais, se préparaient à conduire l'Empereur à la cathédrale, quand le coursier de Charles, s'épouvantant de ce nouveau baldaquin, se cabra tout à coup (3), et l'Empereur ne s'en rendit maître qu'avec peine. Enfin Charles entra dans la basilique, ornée de guirlandes et de fleurs, et que mille flambeaux éclairèrent aussitôt.

L'Empereur se rendit à l'autel, et s'étant jeté à genoux éleva les mains vers le ciel (4). Pendant le *Te Deum*, les protestants remarquèrent avec inquiétude que Charles s'entretenait à voix basse avec l'évêque de Mayence, prêtait l'oreille au légat qui s'était approché pour lui parler, et faisait amicalement des signes de tête au duc George ; tout cela leur parut de mauvais augure. Mais au moment où le clergé chanta : *Te ergo quæsumus*, Charles, interrompant ses conversations, se leva soudainement, et l'un des acolytes se précipita vers lui avec un coussin brodé d'or ; l'Empereur le repoussa, et se mit à genoux sur les dalles du temple ; toute l'assemblée se prosterna avec lui ; l'électeur et le landgrave restèrent seuls debout. Le duc George, hors de lui de tant d'audace, jeta à son cousin un coup d'œil menaçant. Le margrave de Brandebourg, entraîné par la foule, s'était agenouillé ; mais ayant vu ses deux alliés debout, il se releva vivement.

Alors l'archevêque-cardinal de Salzbourg se mit en devoir de prononcer la bénédiction. Mais Campeggi, impatient de n'avoir jusqu'alors joué aucun rôle dans la cérémonie, s'avança en hâte vers l'autel, et en écartant brusquement l'archevêque, lui dit (5) : « C'est à moi que cet office appartient, et « non à vous. » L'archevêque céda ; l'Empereur s'inclina, et le landgrave, retenant avec peine un sourire, se cacha derrière un candélabre. Puis le son des cloches recommença, le cortége se remit en marche, et les princes conduisirent l'Empereur au Palatinat (c'est ainsi qu'on nommait le palais de l'évêque), préparé pour Charles. Alors la foule se dispersa ; il était plus de dix heures du soir.

Le moment était venu où les partisans de la papauté se flattaient de rendre les protestants infidèles à leur foi. L'arrivée de l'Empereur, la procession du Saint Sacrement qui s'apprêtait, l'heure tardive, tout avait été calculé à l'avance. « Les noc« turnes de la trahison allaient commencer, » dit Spalatin.

Il y avait eu, dans les appartements de l'Empereur, quelques instants de conversation générale ; puis on avait laissé les princes du parti romain se retirer ; et Charles-Quint avait fait signe à l'électeur de Saxe, au landgrave de Hesse, au margrave George de Brandebourg, au prince d'Anhalt et au duc de Luxembourg, de le suivre dans sa chambre particulière (6). Son frère Ferdinand, qui devait lui servir d'interprète, y était entré seul avec eux. Charles pensait que tant que les princes protestants seraient en vue, ils ne céderaient pas, mais que dans un entretien intime et amical il obtiendrait d'eux tout ce qu'il voudrait.

« Sa Majesté vous demande, dit Ferdinand, de « suspendre vos prêches. » A l'ouïe de ces paroles, les deux vieux princes (l'électeur et le margrave) pâlirent et se turent (7) ; il y eut un long silence.

A la fin, le landgrave prit la parole. « Nous sup« plions Votre Majesté, dit-il, de retirer sa demande ; « car nos ministres annoncent la pure parole de « Dieu, comme l'ont fait les anciens docteurs de « l'Église, saint Augustin, saint Hilaire et tant « d'autres. Il sera facile à Votre Majesté de s'en « convaincre. Nous ne pouvons nous priver de la

(1) Antea in Imperio non erat visa. (Seck., II, p. 160.)

(2) Ingressus est in urbem intra octavam et nonam. (Seck., II, p. 114.)

(3) Da entsetzt sich K. M. Hengst fur solchem Himel. (F. Urkunden, I, p. 261.)

(4) Ihr hand aufgehebt. (Ibid.)

(5) Cardinalem legatus castigatum abegit. (Seck., II, p. 161.)

(6) Ad conclave suum. (Corp. Ref., II, p. 106 et 114.)

(7) Die beede alte Fürsten zum höchsten entsetzt. (Ibid.)

« parole de Dieu et renier son Évangile (1). »

Ferdinand, prenant la parole en français (2) (c'était dans cette langue qu'il conversait avec son frère), fit connaître à l'Empereur la réponse du landgrave. Rien n'était plus désagréable à Charles que ces citations de saint Hilaire et de saint Augustin; aussi le rouge lui monta-t-il au visage, et il s'emporta presque (3). « Sa Majesté, dit alors Ferdinand d'un ton plus positif, ne peut se désister « de sa demande. » — « Votre conscience, répliqua vivement le landgrave, n'a pas le droit de « commander à la nôtre (4). » Ferdinand insistant encore, le margrave, qui avait jusqu'alors gardé le silence, ne put plus se contenir, et, laissant là les interprètes, il inclina la tête du côté de Charles, et s'écria avec émotion : « Plutôt que de me laisser « enlever la parole du Seigneur et de renier mon « Dieu, je me jetterais à genoux devant Votre Majesté, et je me laisserais trancher la tête. » En prononçant ces paroles simples et magnanimes, dit un contemporain (5), le prince les accompagna d'un geste énergique, et fit tomber ses mains sur son cou comme le glaive d'un bourreau. L'exaltation des princes était à son comble; s'il l'eût fallu, ils eussent tous quatre marché à l'instant même à l'échafaud. Charles en fut ému; surpris et entraîné, il s'écria précipitamment, dans son mauvais allemand, en faisant mine d'arrêter le landgrave : « Cher prince, « pas la tête! pas la tête!... » Mais à peine eut-il dit ces trois mots, qu'il s'arrêta.

Ces paroles furent les seules que Charles-Quint prononça dans une conférence ou devant la diète. Son ignorance de la langue allemande, et quelquefois l'étiquette de l'Escurial, l'obligèrent à ne parler jamais que par la bouche de son frère ou du comte palatin. Aussi disait-on, comme il consacrait chaque jour quatre heures au culte divin : « Il parle « plus avec Dieu qu'avec les hommes. » Ce silence habituel ne fut point favorable à ses desseins. Il lui eût fallu de l'activité, de l'éloquence; et, au lieu de cela, les Allemands ne voyaient, a-t-on dit, dans la figure muette de leur jeune empereur, qu'une pagode remuant la tête et clignant les yeux. Charles sentait quelquefois très-vivement le défaut de cette position : « Pour parler allemand, disait-il, je « donnerais volontiers une autre langue, fût-ce l'espagnole ou la française, et même, en outre, l'un « de mes États (6). »

Ferdinand comprit qu'il était inutile d'insister sur la cessation des assemblées; mais il avait une autre soumission à requérir. Le lendemain était la Fête-Dieu, et un usage dont on ne s'était jamais écarté voulait que tous les princes et députés présents à la diète assistassent à la procession. Quoi! les protestants se refuseraient à cet acte de courtoisie dès l'ouverture d'une diète où chacun venait dans un esprit de conciliation? N'ont-ils pas déclaré que le corps et le sang de Christ sont réellement dans l'hostie? Ne se vantent-ils pas de leur opposition à Zwingle, et peuvent-ils rester en arrière sans être entachés d'hérésie? Mais s'ils assistent aux pompes qui entourent « le corps du Seigneur, » s'ils se mêlent à ce clergé nombreux, éclatant de luxe et d'orgueil, qui promène le Dieu qu'il a créé, s'ils sont là quand le peuple adore, ne compromettent-ils pas irrévocablement leur foi? La machine est bien préparée; son jeu ne peut manquer; plus de doute! La ruse des Italiens va triompher de la simplicité de ces grossiers Allemands!...

Ferdinand, se faisant donc une arme du refus qu'il vient d'essuyer, leur dit : « Puisque l'Empe« reur ne peut obtenir que vous suspendiez vos « assemblées, il vous demande du moins de l'ac« compagner demain, selon l'usage, à la procession « du Saint Sacrement. Faites le, et si ce n'est par « égard pour lui, que ce soit au moins à l'honneur « du Dieu tout-puissant (7). »

Les princes furent plus indignés et plus consternés encore : « Christ, dirent-ils, n'a pas institué « son sacrement pour qu'on l'adore. » Charles persiste dans sa demande, les protestants dans leur refus (8). L'Empereur alors déclare qu'il ne peut accepter leur excuse, qu'il leur donne du temps pour y réfléchir, et que le lendemain matin ils doivent être prêts à répondre.

On se sépara dans la plus grande agitation. Le prince électoral, qui avait attendu son père dans la première salle avec d'autres seigneurs, cherchait, au moment où les princes sortaient de la chambre de l'Empereur, à lire sur leur visage ce qui s'était passé. Jugeant, à l'émotion peinte sur leurs traits, que la lutte avait été vive, il crut que son père courait les plus grands dangers; aussi, le saisissant vivement par la main, il l'entraîna dans l'escalier du palais, en s'écriant avec effroi, et comme si les satellites de Charles eussent été déjà sur ses pas : « Venez, venez promptement! »

Charles, qui ne s'était pas attendu à une pareille

(1) Se non posse cibo verbi Dei carere, nec sana conscientia Evangelium negare. (Corp. Ref., p. 115.)

(2) In französischer Sprache. (Ibid., p. 988.)

(3) Sich darob etwas angerot und erhitzt. (Ibid.)

(4) K. M. Gewissen sey aber kein Herr und Meyster uber ihr Gewissen. (Ibid., p. 115.)

(5) *Ut simpliciter, ita magnanimiter*, dit Brentz. (Ibid.)

(6) Es wäre Spanisch oder Französisch, und dazu eines Landes minder. (C. Ref., II, p. 114.)

(7) Et saltem in honorem Dei illud facerent. (Corp. Ref., II, p. 116.)

(8) Perstitit Cæsar in postulatione, perstiterunt illi in recusatione. (Corp. Ref., II, p. 115.)

résistance, était en effet confondu, et le légat s'efforçait de l'exaspérer toujours plus (1). Agité, plein de dépit et d'indignation, proférant les plus terribles menaces (2), le jeune Empereur se promenait précipitamment dans les salles du Palatinat ; et, ne pouvant attendre jusqu'au lendemain, il envoya au milieu de la nuit demander à l'électeur sa décision finale. « Pour le moment nous avons besoin de « sommeil, répondit celui-ci ; demain, nous ferons « connaître notre résolution (3). »

Le landgrave cependant ne se reposait pas plus que Charles. A peine de retour chez lui, il avait envoyé son chancelier chez les députés de Nuremberg, et les avait fait réveiller pour leur apprendre ce qui venait de se passer (4).

En même temps, on exposait aux théologiens la démarche de Charles, et Spalatin, prenant la plume, rédigeait leur préavis pendant la nuit. « Le « sacrement, y disait-il, n'a pas été établi pour « qu'on l'adore, comme les Juifs adorèrent le ser- « pent d'airain (5). Nous sommes ici pour confesser « la vérité, et non pour confirmer des abus. Ainsi « donc, que l'on s'abstienne ! » Ce préavis fortifia les princes évangéliques dans leur résolution ; et la journée du 16 juin commença.

L'électeur de Saxe s'étant trouvé indisposé pendant la nuit, chargea son fils de le représenter. A sept heures, les princes et les conseillers se rendirent à cheval au palais de l'Empereur (6).

Le margrave de Brandebourg prit la parole : « Vous savez, dit-il à Charles, comment, au péril « de notre vie, mes ancêtres et moi, avons soutenu « votre auguste maison. Mais dans les choses de « Dieu, les ordres de Dieu même m'obligent à met- « tre de côté tout commandement d'homme. On « dit que la mort attend ceux qui persévéreront « dans la saine doctrine ; je suis prêt à l'endurer. » Puis il présenta à l'Empereur la déclaration des princes évangéliques. « Nous n'appuierons pas de « notre présence, disaient-ils, ces traditions hu- « maines et impies qui sont opposées à la parole « de Dieu. Nous déclarons au contraire, sans hési- « ter et d'un commun accord, qu'il faut les bannir « de l'Église, de peur que ceux de ses membres « qui sont encore sains ne soient atteints de ce poi- « son mortel (7). »

« Si vous n'accompagnez pas Sa Majesté pour « l'amour de Dieu, dit Ferdinand, faites-le du « moins pour l'amour de l'Empereur et comme « vassaux de l'Empire (8) : Sa Majesté vous l'or- « donne. » — « Il s'agit d'un acte de culte, répon- « dirent les princes ; notre conscience nous le « défend. » Alors Ferdinand et Charles s'étant entretenus à voix basse : « Sa Majesté désire voir, dit « le roi, si vous lui obéirez, ou non (9). » En même temps l'Empereur et son frère sortirent. Mais les princes, au lieu de les suivre, comme Charles l'espérait, retournèrent pleins de joie dans leur palais.

La procession ne commença qu'à midi. Le clergé ouvrait la marche ; puis venaient les nobles espagnols, belges, autrichiens, de la cour impériale ; ensuite les hérauts d'armes et les trompettes ; après eux les princes séculiers, tous des cierges à la main. Le Saint Sacrement était porté par l'électeur de Mayence, primat d'Allemagne, ayant à sa droite le roi Ferdinand, et à sa gauche l'électeur Joachim. Derrière lui marchait l'Empereur, seul, l'air recueilli, un cierge à la main, la tête nue et rasée comme un prêtre, quoique le soleil de midi dardât sur lui ses rayons les plus ardents (10). Charles voulait, en s'exposant à ces fatigues, professer hautement sa foi à ce qui constitue l'essence du catholicisme romain. A mesure que l'esprit et la vie s'étaient échappés des églises primitives, on avait cherché à les remplacer par des formes, des apparences et des rites. L'origine du culte romain se trouve dans cette décadence de la charité et de la foi, que des catholiques des premiers siècles ont souvent déplorée, et l'histoire de Rome est tout entière dans cette parole de saint Pierre : *Ayant la forme de la piété, elle en a renié la force* (11). Mais comme la force commençait alors à revivre dans l'Église, la forme commençait aussi à déchoir. A peine cent bourgeois d'Augsbourg s'étaient-ils joints à la pompe du 16 juin ; ce n'étaient plus les processions d'autrefois : le peuple chrétien avait rappris à aimer et à croire.

Charles, sous son air dévot, cachait un cœur ulcéré. Le légat savait moins bien se contraindre, et disait hautement « que cet entêtement des prin- « ces causait un grand préjudice au pape (12). » La procession finie (elle avait duré une heure), Char-

(1) A sævitia legati Romanensium captivi. (Ibid., p. 116.)

(2) Hinc secutæ sunt gravissimæ minæ, jactatæ sævissimæ Cæsaris indignationes. (Ibid.)

(3) Quiete sibi opus esse dicens, responsum in diem alterum distulit (Seckend., II, p. 162.)

(4) Hat nachten uns aufwecken lassen. (C. R., II, p. 106.)

(5) Wie die Juden die Schlange haben angebethet. (C. Ref., II, p. 111.)

(6) Heute zu sieben Uhren sind gemeldete Fürsten. (C. Ref., II, p. 107.)

(7) Cœlestin, I, p. 82.

(8) Ut vassalli et principes Imperii. (Cochlœus, p. 192.)

(9) Sie wolle sehen, ob sie I. M. Gehorsam leisten oder nicht. (Corp. Ref., II, p. 108.)

(10) Clericaliter detonso capillo. (Zwing. Epp., II, p. 471.) Nudo capite, sub meridiani solis ardoribus. (Pallavicini, I, p. 228.)

(11) Deuxième Épître à Timothée, III, 5.

(12) Sarpi, Conc. de Trente, I, p. 99.

les ne put retenir davantage son extrême irritation; et à peine de retour dans son palais, il déclara qu'il allait envoyer un sauf-conduit aux princes protestants; que le lendemain même ces hommes obstinés et rebelles devraient quitter Augsbourg (1), et que la diète aurait ensuite à prendre les résolutions que lui suggérerait le salut de l'Église et de l'Empire. C'était sans doute le légat qui avait suggéré à Charles ce plan, dont l'exécution eût amené infailliblement la guerre religieuse. Mais quelques-uns des princes du parti romain, désirant maintenir la paix, parvinrent, non sans peine, à faire retirer par l'Empereur cet ordre menaçant (2).

V

Sermon sur Josué. — Les sermons défendus. — Compromis proposé et accepté. — Proclamation. — Discours des bourgeois. — Les nouveaux prédicateurs. — La messe de la cathédrale. — Funestes pressentiments. — Cas de conscience. — Veni Spiritus. — Discours du nonce. — L'offertoire. — Ouverture de la diète. — Proposition impériale. — Prière de l'électeur. — Plan du légat. — Valdès. — Conférence secrète avec Mélanchton. — Fermeté des princes.

Charles, se voyant battu dans l'affaire de la procession, voulut prendre sa revanche dans celle des assemblées; car rien ne l'offusquait comme ces prêches. La foule ne cessait de remplir la vaste église des Franciscains (3), où un ministre zwinglien, d'une éloquence vive et pénétrante, prêchait sur le livre de Josué (4). Il mettait en scène les rois de Canaan et les enfants d'Israël; on les entendait parler, on les voyait agir; et chacun reconnaissait dans Canaan l'Empereur et les princes ultramontains, et dans le peuple de Dieu les adhérents de la réforme. Aussi les fidèles sortaient-ils du temple enthousiastes de leur foi, et pleins du désir de voir tomber les abominations des idolâtres. Le 16 juin, les protestants délibérèrent sur la demande de Charles, et la majorité la rejeta. « Ce n'est qu'un « épouvantail, disait-on; les papistes veulent seu« lement voir si le clou branle dans la paroi, et si « l'on peut lancer le lièvre hors des broussailles. »

Les princes, le lendemain 17, avant déjeuner (5), répondirent donc à l'Empereur : « Interdire à nos « ministres de prêcher purement le saint Évangile, « serait une rébellion contre Dieu, qui veut que sa « parole ne soit point liée. Pauvres pécheurs que « nous sommes, nous avons besoin de cette parole « divine pour surmonter nos peines (6). D'ailleurs, « Sa Majesté a déclaré que dans cette diète on « examinerait chaque docteur avec impartialité : « or nous ordonner, dès cette heure, de suspendre « nos sermons, ce serait à l'avance condamner la « nôtre. »

Charles convoqua aussitôt les autres princes, temporels et spirituels, qui arrivèrent à midi au palais palatin, et restèrent en séance jusqu'à la fin du jour (7); les débats furent des plus animés. « Ce matin même, dirent quelques orateurs, en « sortant de chez l'Empereur, les princes protes« tants ont fait prêcher publiquement (8). » Charles, indigné de ce nouvel affront, pouvait à peine se contenir. Cependant quelques princes l'ayant supplié d'accepter leur médiation, il y consentit; mais les protestants furent inébranlables. Ces hérétiques, que l'on s'imaginait si facilement soumettre, n'auraient-ils donc paru à Augbourg que pour humilier Charles-Quint? Il fallait à tout prix sauver l'honneur du chef de l'Empire. « Renonçons « nous-mêmes à nos prédicateurs, dirent les prin« ces; alors les protestants ne pourront persister à « garder les leurs (9). »

La commission proposa donc que l'Empereur écartât les prédicateurs, soit papistes, soit luthériens, et désignât quelques chapelains chargés d'annoncer la pure parole de Dieu, sans attaquer ni l'un ni l'autre des deux partis. « Ce seront des « hommes neutres, dit-on aux protestants; ni Fa« ber ni les siens ne seront admis. » — « Mais on « condamnera notre doctrine. » — « Nullement; « le prédicateur ne fera autre chose que de lire « textuellement les Évangiles, les Épîtres (10), et « une confession générale des péchés. » Les États évangéliques demandèrent du temps pour réfléchir.

« Il faut accepter, dit Mélanchton; car si notre « obstination portait l'Empereur à refuser d'enten« dre notre confession, le mal serait bien plus « grand encore. »

« Nous sommes appelés à Augsbourg, dit Agri-

(1) Ut mox, altera die, cum salvo conductu Lutherani abirent domum. (Cochl., p. 193)

(2) Pacis et concordiæ avidi supplicarunt ejus majestati ut sedata ira... (Ibid.)

(3) Maximus populi concursus in amplissima æde. (Cochl., p. 193.)

(4) Facundus et ad concitandum populum idoneus et acer. (Ibid.)

(5) Freitag vor dem Morgenessen. (C. R., II, p. 113.)

(6) Nec se illo animæ nutrimento carere. (Cœlestinus, Hist. Comit., I, p. 86. Forst. Urkunden, I, p. 283.)

(7) Cæsar a meridie. (Seck., p. 165.) Den ganzen Tag. (C. R., II, p. 113.)

(8) Eo ipso die, conciones continuatæ. (Seck., p. 165.)

(9) Cessare debeant omnes tam papistarum quam evangelicorum conciones. (C. R., II, p. 116.)

(10) Qui tantum recitet Evangelium et Epistolam γραμματικῶς. (Ibid., p. 119.)

« cela, pour rendre raison de notre doctrine, et « non pour prêcher (1). »

« Il y a du désordre dans la ville, remarqua « Spalatin. Les sacramentaires, les enthousiastes y « prêchent aussi bien que nous; il faut sortir de « ce tourbillon. »

« Que proposent les papistes? demandaient d'au« tres théologiens. De lire sans explication les « Évangiles et les Épîtres ; mais n'est-ce pas là une « victoire? Quoi! nous protestons contre les inter« prétations de l'Église ; et voilà des prêtres qui « devront lire la parole de Dieu sans leurs notes et « leurs commentaires, c'est-à-dire en se transfor« mant en ministres protestants! » — « O sagesse « admirable des gens de cour (2)! » s'écriait en souriant Mélanchton.

A ces motifs se joignaient ceux des jurisconsultes. L'Empereur devant être considéré comme le magistrat légitime d'une ville impériale, aussi longtemps qu'il y faisait sa résidence, c'était à lui qu'appartenait légalement dans Augsbourg toute juridiction.

« Eh bien, dirent les princes protestants, nous « consentons à faire taire nos prédicateurs, dans « l'espérance que nous n'entendrons rien qui blesse « notre conscience. S'il en était autrement, nous « nous verrions contraints de repousser une aussi « grave injure (3). Au reste, ajouta l'électeur en se « retirant, nous espérons que si, un jour ou l'au« tre, nous désirons entendre l'un de nos chape« lains dans notre hôtellerie, nous serons libres de « le faire (4). »

On courut chez l'Empereur, qui ne demandait pas mieux que de s'entendre avec les protestants à ce sujet, et ratifia tout.

Il était samedi ; on expédia aussitôt un héraut impérial, qui parcourant, à sept heures du soir, au son des trompettes, les rues de la ville (5), criait de toutes ses forces : « Écoutez! écoutez (6) !... « Ainsi ordonne Sa Majesté Impériale, notre très« gracieux seigneur : Nul prédicateur ne pourra « prêcher dans Augsbourg, excepté ceux que Sa « Majesté aura nommés ; et cela sous peine d'en« courir la disgrâce et les châtiments de Sa Majesté.»

Mille discours divers furent alors échangés dans les demeures des bourgeois d'Augsbourg. « Nous « sommes bien impatients, disait-on, de voir ces « prédicateurs désignés par l'Empereur, et qui ne « prêcheront, ô merveille inouïe, ni contre la doc« trine évangélique, ni contre la doctrine du « pape (7)! Il faut nous attendre, ajoutait un autre, « à voir paraître quelque tragélaphe ou quelque « chimère, avec la tête d'un lion, la queue d'un « dragon, et le corps d'une chèvre (8). » Les Espagnols se montrèrent fort satisfaits de cet accord, car plusieurs d'entre eux n'avaient entendu de leur vie un seul sermon ; ce n'était pas la mode en Espagne; mais les amis de Zwingle furent remplis d'indignation et d'épouvante (9).

Enfin, le dimanche 19 juin commença ; chacun courut dans les églises ; et les fidèles, qui les remplissaient, l'œil fixé sur le prédicateur et les oreilles tendues (10), s'apprêtèrent à ouïr ce que diraient ces nouveaux et étranges orateurs (11). On croyait généralement que leur tâche serait de faire un discours évangélico-papiste, et l'on était fort impatient d'entendre cette merveille. Mais « la montagne en « travail enfante une souris. »

Le prédicateur lut d'abord la prière commune; il y ajouta l'Évangile du jour, finit par une confession commune des péchés, et renvoya son auditoire. On se regardait ébahi : « Vraiment, disait-on, voilà un prédicateur qui n'est ni évangélique ni papiste, mais purement textuel (12). » A la fin tous se prirent à rire, « et certes, dit Brentz, il y avait « de quoi (13). » — On peut être d'un autre avis. Dans quelques églises cependant, les chapelains, après avoir lu l'Évangile, y ajoutèrent quelques paroles puériles, sans christianisme, sans consolation, et nullement basées sur la parole de Dieu (14).

Après le prétendu sermon, on passa à la messe. Celle de la cathédrale fut particulièrement bruyante. L'Empereur n'y était pas, car il avait coutume de dormir jusqu'à neuf ou dix heures (15), et l'on célébrait pour lui une messe tardive; mais Ferdinand et plusieurs princes y assistaient. Orgues, soufflets, tuyaux, voix retentissantes des chœurs, tout était mis en œuvre, et une foule nombreuse et bi-

(1) Non sumus parochi Augustanorum, ajoutait-il. (C. R., II, p. 119.)

(2) Vide miram sapientiam aulicorum. (Ibid.)

(3) Ut de remediis propulsandæ injuriæ cogitent. (Seck., II, p. 165.)

(4) Ob je einer einen Prediger in seiner Herberg für sich predigen liess. (C. Ref., II, p. 113.)

(5) Per tubicines et heraldum. (Sturmius, Zw. Epp., p. 466.)

(6) Hört, Hört. (C. Ref., II, p. 124.)

(7) Omnes nunc avidissime exspectant. (C. R., II, p. 116.)

(8) Chimæram aut tragelaphum aliquem exspectamus. (Ibid.) — Le tragélaphe est un animal fabuleux, moitié chèvre, moitié cerf.

(9) Multos deterreat. (Sturmius, Zwinglio, Epp., p. 466.)

(10) Arrectis auribus. (C. R., II, p. 116.)

(11) Quid novi novus concionator allaturus sit. (Ib., p. 117.)

(12) Sic habes concionatorem neque evangelicum neque papisticum, sed nudum textualem. (Ibid.)

(13) Rident omnes, et certe res valde ridicula est. (Ibid.)

(14) Paucula quædam, eaque puerilia et inepta, nec christiane, absque fundamento verbi divini et consolatione. (Seckend., II, p. 165.)

(15) Dormire solet usque ad nonam aut decimam. (Corp. Ref., II, p. 117.)

garrée, accourant par toutes les portes, remplissait le temple. On eût dit toutes les nations du monde se donnant rendez-vous dans la cathédrale d'Augsbourg. Ici des Français, et là des Espagnols ; ici des Mores, et là des Moresques ; ici des Italiens, et là des Turcs ; même, dit Brentz, de ceux qu'on nomme Stratiotes (1). Cette messe ne représentait pas mal le pêle-mêle du papisme.

Un prêtre seul, fervent romain, osa faire l'apologie de la messe dans l'église de Sainte-Croix, Charles, voulant maintenir son autorité, le fit jeter dans la tour des Cordeliers, d'où on le laissa s'évader. Quant aux pasteurs évangéliques d'Augsbourg, presque tous quittèrent la ville pour porter ailleurs l'Évangile. Les princes protestants se montrèrent jaloux d'assurer à leurs églises le ministère d'hommes si distingués.

Le découragement et l'effroi suivirent de près cette mesure, et les plus fermes mêmes furent émus. « Notre Seigneur Dieu, disait l'électeur en « poussant des soupirs, a reçu l'ordre de se taire « à la diète d'Augsbourg (2). » Luther perdit dès lors la bonne opinion qu'il avait eue de Charles. « Voici quelle sera la fin de tout ceci, dit-il : « l'Empereur, qui a ordonné à l'électeur de re- « noncer aux assemblées, lui ordonnera ensuite « de renoncer à la doctrine. Les papistes, livrés « aux démons, sont transportés de rage ; et, pour « vivre, il leur faut boire du sang (3). Ce n'est « pas avec des hommes que vous avez affaire à « Augsbourg, c'est avec les portes mêmes de l'en- « fer. »

« Tous, sauf l'Empereur, disait Mélanchton, « nous haïssent d'une haine pleine de violence. « Le péril est grand, très-grand (4)... Priez Christ « qu'il nous sauve! » Mais Luther, quelque attristé qu'il fût, loin de se laisser abattre, releva la tête, et chercha à enflammer le courage de ses frères : « Sachez bien, et n'en doutez pas, leur écrivait-il, « que vous êtes les confesseurs de Jésus-Christ et « les ambassadeurs du Grand Roi (5). »

Ils avaient besoin de cette pensée ; car les adversaires, enflés par ce premier succès, ne négligeaient rien de ce qui pouvait perdre les protestants, et, faisant un pas de plus, se proposaient de les contraindre à assister aux cérémonies romaines (6). « L'électeur de Saxe, dit le légat à Charles, doit, « en vertu de son office de grand maréchal de « l'Empire, porter le glaive devant vous dans les « cérémonies de la diète. Ordonnez-lui donc de « s'acquitter de son devoir à la messe du Saint- « Esprit qui doit l'ouvrir. » — « Refuser, se dit « l'électeur en recevant ce message, c'est perdre « ma dignité ; obéir, c'est fouler aux pieds ma foi « et déshonorer l'Évangile ! »

Mais les théologiens luthériens levèrent les scrupules de leur prince. « C'est pour une cérémonie « de l'Empire, dirent-ils, comme grand maréchal « et non comme chrétien, que l'on vous convo- « que ; la parole de Dieu même, dans l'histoire de « Naaman, vous autorise à vous rendre à cette in- « vitation (7). » Les amis de Zwingle ne pensèrent pas de même ; leur marche était plus décidée que celle des docteurs saxons. « Les martyrs se firent « égorger, dirent-ils, plutôt que de déposer un « grain d'encens devant les idoles. » Quelques protestants, même, entendant parler de ce *Veni Spiritus*, dirent en hochant la tête : « Nous craignons « fort que le chariot de l'Esprit, qui est la parole « de Dieu, étant laissé de côté par les papistes, « l'Esprit Saint ne puisse arriver jusqu'à Augs- « bourg (8). »

Le lundi 20 juin, eut lieu la messe d'ouverture. En dehors du chœur, sur une galerie qui le dominait, se placèrent le landgrave et d'autres protestants, qui préféraient se tenir à distance de l'hostie (9). L'électeur, armé du glaive, resta debout près de l'autel, au moment de l'adoration. Aussitôt après, les acolytes ayant fermé les portes du chœur (10), Vincent Pompinello, archevêque de Rossano, fit le sermon. Il commença par les Turcs et leurs ravages ; puis, par un mouvement inattendu, il se mit tout à coup à exalter les Turcs par-dessus les Allemands : « Les Turcs, dit-il, n'ont « qu'un seul prince, auquel ils obéissent ; mais les « Allemands en ont plusieurs, qui n'obéissent à « personne. Les Turcs se trouvent sous une seule « loi, une seule coutume, une seule religion ; mais, « parmi les Allemands, il en est qui veulent tou- « jours de nouvelles lois, de nouvelles coutumes, « de nouvelles religions. Ils déchirent la tunique « sans couture de Christ ; ils abolissent, par des « inspirations diaboliques, les dogmes sacrés éta- « blis d'un consentement unanime, et leurs sub-

(1) Ibi videas hic Gallos, hic Hispanos, hic Æthiopes, illic etiam Æthiopissas, hic Italos, illic etiam Turcos, aut quos vocant Stratiotas. (Ibid.)

(2) Hac ratione, Deo, ejusque verbo, silentium est impositum. (Seck., II, p. 165.)

(3) Ut nisi sanguinem biberint, vivere non possint. (Ibid.)

(4) Magnum omnino periculum est. (C. R., II, p. 118.)

(5) Ea fides vivificabit et consolabitur vos, quia Magni Regis estis legati. (L. Epp., IV, p. 59.)

(6) Sarpi, Histoire du concile de Trente. (Liv. I, p. 99.)

(7) II. Rois, V, 18. Exemplo Naamanis. (Seck., II, p. 167. Sarpi, p. 99.)

(8) Ne ablato Spiritus vehiculo, quod est verbum Dei, Spiritus Sanctus ad Augustam, præ pedum imbecillitate, pervenire non possit. (C. R., II, p. 116.)

(9) Abstinendo ab adoratione hostiæ. (Seck., II, p. 119.)

(10) Erant enim chori fores clausæ, nec quisquam orationi interfuit. (C. R., II, p. 120.)

« stituent des bouffonneries et des obscénités (1). « — Magnanime Empereur, puissant roi, dit-il en « se tournant vers Charles et son frère, affilez « vos épées, brandissez-les contre ces perfides per- « turbateurs de la religion, et ramenez-les ainsi « dans le bercail de l'Église (2). Point de paix pour « l'Allemagne, tant que le glaive n'aura pas en- « tièrement extirpé cette hérésie (3). O saint Pierre « et saint Paul, je vous invoque! vous, saint Pierre, « afin que vous ouvriez avec vos clefs les cœurs de « marbre de ces princes; et vous, saint Paul, afin « que, s'ils se montrent trop rebelles, vous veniez « avec votre glaive, et vous coupiez, tranchiez et « brisiez cette dureté inouïe. »

Ce discours, entremêlé d'un panégyrique d'Aristide, de Thémistocle, de Scipion, de Caton, de Curtius et de Scævola, étant fini, l'Empereur et les princes se levèrent pour présenter leurs offrandes; et le grand maréchal aussi bien que le margrave allèrent eux-mêmes à l'offertoire, mais en souriant, dit-on (4). Ce fait est peu d'accord avec le caractère de ces princes.

Enfin on sortit de la cathédrale; nul, sauf les amis du nonce, n'était satisfait de son discours. L'archevêque de Mayence en était scandalisé. « Que « voulait-il dire, s'écriait-il, en demandant à saint « Paul de couper les Allemands avec son glaive? » On n'avait entendu dans la nef de l'église que des éclats de voix inarticulés; les protestants interrogeaient ceux de leurs amis qui étaient dans le chœur. « Plus ces prêtres excitent leurs princes à « des guerres sanglantes, dit alors Brentz, plus il « faut que nous, nous empêchions les nôtres de se « livrer à la violence (5). » Ainsi parlait, après le discours du ministre de Rome, un ministre de l'Évangile de paix.

L'Empereur, après la messe, monta en voiture (6), entouré du plus brillant cortége; et étant arrivé à l'hôtel de ville, où les séances de la diète devaient avoir lieu, il s'assit sur un trône recouvert d'un drap d'or, tandis que son frère se plaçait sur un siége en face de lui; puis, tout autour d'eux, se rangèrent les électeurs, quarante-deux princes souverains, les députés des villes, les évêques et les ambassadeurs, formant enfin ces comices illustres que Luther, six semaines auparavant, avait cru voir siéger dans les airs (7).

Le comte palatin lut la proposition impériale. Elle se rapportait à deux points: la guerre contre les Turcs, et la controverse religieuse. « Sacrifiant « au bien commun mes injures et mes intérêts « particuliers, disait l'Empereur, j'ai quitté mes « royaumes héréditaires pour passer, non sans de « grands dangers, en Italie, et de là en Allemagne. « J'ai appris avec douleur les divisions qui y ont « éclaté, et qui, portant atteinte, non-seulement à « la majesté impériale, mais encore aux comman- « dements du Dieu tout-puissant, doivent en- « gendrer le pillage, l'incendie, la guerre et la « mort (8). » A une heure, l'Empereur, accompagné de tous les princes, retourna dans son palais.

Le même jour, l'électeur de Saxe rassembla chez lui ses coreligionnaires, que le discours de l'Empereur avait vivement émus, et il les exhorta à ne se laisser détourner, par aucune menace, d'une cause qui était celle de Dieu même (9). Tous se montrèrent pénétrés de cette pensée des Écritures: « Par- « lez, et la parole n'aura point d'effet, parce que le « Dieu fort est avec nous (10). »

L'électeur avait à porter un pesant fardeau. Non-seulement il devait marcher à la tête des princes, mais il avait encore à se défendre de l'influence énervante de Mélanchton. Ce n'est pas une abstraction de l'État que ce prince nous présente dans toute cette affaire, c'est la plus noble individualité. Le mardi de bon matin, sentant la nécessité de ces forces invisibles qui, selon une belle image des livres saints, font passer comme à cheval par-dessus les lieux escarpés de la terre, et voyant ses domestiques, ses conseillers et son fils réunis, selon la coutume, autour de lui, Jean les pria affectueusement de se retirer (11). Il savait que ce n'était qu'en se tenant avec humilité devant Dieu qu'il pourrait subsister avec courage devant Charles. Seul dans sa chambre, il ouvrit et lut les Psaumes; puis, se jetant à genoux, il présenta à Dieu la plus fervente prière (12). Alors, voulant se confirmer dans la fidélité inébranlable qu'il venait de promettre

(1) Diabolica persuasione eliminent, et ad scurrilia ac impudica quæque deducant. (Pallavic. Hist. Trid. C., I, p. 231.)

(2) Exacuant gladios suos in perversos illos perturbatores. (C. Ref., II, p. 120.)

(3) Nisi eradicata funditus per gladium hæresi illa. (Ibid.)

(4) Protestantes etiam ad offerendum munuscula in altari, ut moris erat, accessisse, sed cum risu. (Spalat. Seck., II, p. 167.)

(5) Ut nostros principes ab importuna violentia retineamus. (C. Ref., II, p. 120.)

(6) Imperator cum omnibus in curiam vectus est. (Sturmius, Zwinglio. Epp., II. 430.)

(7) Ex volucrum monedularumque regno. (L. Epp., IV, p. 13.)

(8) Nicht anders dann zu Raub, Brandt und Krieg. (F. Urkunden, I, p. 307.)

(9) Cohortatus est ad intrepidam causæ Dei assertionem. (Seck., II, 168.)

(10) Esaïe, VIII, v. 10.

(11) Mane remotis omnibus consiliariis et ministris. (Seck., II, p. 169.)

(12) Precibus ardentissimis a Deo successum negotii petiisset. (Ibid.)

au Seigneur, il s'avança vers son secrétaire, et y coucha par écrit ses résolutions. Dolzig et Mélanchton lurent plus tard ces lignes, et en furent remplis d'admiration (1).

S'étant ainsi retrempé dans des pensées célestes, Jean prit en main la proposition impériale, la médita mûrement, et ayant fait venir son fils, le chancelier Brück, et un peu plus tard Mélanchton, ils tombèrent d'accord que c'était par les affaires religieuses que les délibérations de la diète devaient commencer : ses alliés, consultés par lui, se rangèrent à cet avis.

Le légat avait conçu un projet diamétralement opposé. Il voulait étouffer l'affaire religieuse, et demandait à cette fin que les princes se contentassent de l'examiner en comité secret (2).

Prendre ses adversaires par le silence, sans confession, sans dispute, comme on prend une ville par la famine, sans bataille et sans assaut; bâillonner la réformation, et la réduire ainsi à l'impuissance et à la mort, telle était sa tactique. Ce n'était pas assez d'avoir fait taire les prédicateurs; il fallait faire taire les princes, mettre la réforme au secret, et l'y laisser s'éteindre.

Ce plan était bien conçu, il s'agissait de l'exécuter. Celui qu'on choisit pour cette intrigue était un gentilhomme espagnol, homme honnête, Alphonse Valdès, secrétaire de Charles-Quint. La politique se sert souvent des gens de bien pour les trames les plus perfides. On décida que Valdès s'adresserait au plus craintif des protestants, à Mélanchton.

Le 16 ou le 17 juin, aussitôt après l'arrivée de Charles, Valdès fit prier Mélanchton de passer chez lui. « Les Espagnols, lui dit-il, s'imaginent que les « luthériens enseignent des doctrines impies sur « la sainte Trinité, sur Jésus-Christ, sur la bienheureuse mère de Dieu (3); aussi croient-ils « faire une œuvre plus méritoire en égorgeant un « luthérien qu'en tuant un Turc. »

« — Je le sais, répondit Mélanchton, et je n'ai « pas encore pu parvenir à faire revenir vos compatriotes de cette erreur. »

« — Mais enfin, que demandent donc les luthé- « riens? »

« — L'affaire luthérienne n'est pas si compliquée « et si inconvenante que l'imagine Sa Majesté. « Nous n'attaquons pas l'Église catholique autant « qu'on le croit vulgairement (4), et toute la con- « troverse se réduit à ces trois points : les deux « espèces dans le sacrement de la cène, le ma- « riage des pasteurs, et l'abolition des messes pri- « vées. Si nous pouvons tomber d'accord sur ces « articles, il sera facile de s'entendre sur les au- « tres. »

« — Eh bien ! j'en ferai rapport à Sa Majesté. »

Charles-Quint fut ravi de cette communication. « Allez, dit-il à Valdès, rapportez ces choses au « légat, et demandez à maître Philippe de vous « remettre par écrit une courte exposition de ce « qu'ils croient et de ce qu'ils nient. »

Valdès courut chez Campeggi. « Ce que vous « me dites me plaît assez, lui dit celui-ci. Quant « aux deux espèces dans la cène et au mariage des « prêtres, il y aura moyen de s'entendre (5); mais « nous ne pouvons consentir à l'abolition des mes- « ses privées. » C'eût été, en effet, retrancher un des plus grands revenus de l'Église.

Le samedi 18 juin, Valdès vit de nouveau Mélanchton. « L'Empereur nous demande une expo- « sition modeste et concise, lui dit-il, et il est per- « suadé qu'il sera plus avantageux de traiter cette « affaire brièvement, secrètement (6), en évitant « toute audience publique et toute dispute pro- « lixe, qui n'engendrerait que colère et que divi- « sion. » — « Eh bien ! dit Mélanchton, j'y réflé- « chirai. »

Mélanchton était presque gagné ; une conférence secrète allait beaucoup mieux à sa timidité. N'avait-il pas souvent répété : Avant tout, la paix? Tout faisait donc espérer au légat qu'il pourrait se contenter d'envoyer des muets contre la réforme, pour l'étrangler entre quatre murs (7).

Heureusement que le chancelier et l'électeur ne jugèrent pas convenable d'entrer dans les insinuations dont Charles avait chargé l'honnête Valdès. La résolution de ces membres laïques de l'Église la sauva du faux pas qu'allaient faire ses docteurs, et les ruses italiennes échouèrent contre la fermeté évangélique. On permit seulement à Mélanchton de remettre la confession à l'Espagnol, pour que celui-ci en prît connaissance. Malgré la modération qu'on y avait mise, Valdès s'écria : « Ces paroles « sont trop amères, et vos adversaires ne pourront « jamais les endurer (8). » Ainsi finit la manœuvre du légat (9).

(1) Quæ cum admiratione legisse dicuntur. (Ibid.)

(2) Si acturi sunt, secreto et inter sese... nulla publica disputatione vel audientia. (L. Epp., IV, p. 43.)

(3) Hispanis persuasum esse Lutheranos impie de sacrosancta Trinitate. (Ex relatione Spalati in Seck., II, p. 165.)

(4) Non adeo per eos Ecclesiam catholicam oppugnari quam vulgo putaretur. (Ibid., p. 100.)

(5) Mit beeder Gestalt sacraments oder der Pfaffen und Mönch Ehe. (C. Ref., II, p. 123.)

(6) Die Sache in einer Enge und Stille vorzunehmen. (Ib.

(7) Cœlestin. Hist. Comit. August., p. 93.

(8) Ac plane putavit πικρότερον esse quam ut ferre possent adversarii. (C. R., II, p. 140.)

(9) Intelligo hoc τοὺς ἀρχιερέας moliri, ut omnino nihil agatur, de negotiis ecclesiasticis. (C. Ref., II, p. 57.)

VI

Délai refusé aux protestants. — Signature de la confession. — Courage des princes. — Faiblesse de Mélanchton. — Conscience ! — 24 juin. — Audience du légat. — On refuse d'entendre les protestants. — Lutte. — Accablement de Mélanchton. — Un miracle à Rome. — Désolation et triomphe. — Prière de Luther. — Luther sans nouvelles d'Augsbourg. — Passages et inscriptions. — Luther rassure Mélanchton.

Charles, contraint de se résigner à une séance publique, ordonna, le mercredi 22 juin, à l'électeur et à ses alliés de tenir prête leur confession pour le surlendemain vendredi 24. Le parti romain était aussi invité à présenter une confession de foi; mais il s'en dispensa, disant qu'il s'en tenait à l'édit de Worms.

L'ordre de l'Empereur prenait les protestants à l'improviste, car les négociations entre Valdès et Mélanchton avaient empêché celui-ci de mettre la dernière main à la confession. Elle n'était pas au net, et l'exorde, ainsi que les conclusions, n'étaient point définitivement rédigés; en conséquence, les protestants prièrent l'archevêque de Mayence de leur obtenir un délai d'un jour; mais ce délai leur fut refusé (1). On travailla donc sans désemparer, même pendant la nuit, à corriger la confession et à la transcrire.

Le jeudi 23 juin, tous les princes, députés, conseillers et théologiens protestants, se réunirent de bonne heure chez l'électeur de Saxe. On lut la confession en langue allemande, et tous y donnèrent leur pleine adhésion, sauf le landgrave et les Strasbourgeois, qui demandèrent un changement dans l'article sur la cène (2); les princes rejetèrent cette demande.

Déjà l'électeur s'apprêtait à signer, quand Mélanchton l'arrêta; il craignait de donner à l'affaire religieuse une couleur trop politique. Selon lui, c'était l'Église qui devait ici comparaître, et non pas l'État. « C'est aux théologiens, c'est aux ministres, dit-il, de proposer ces choses (3); réservons « pour d'autres circonstances l'autorité des grands « de la terre. » — « A Dieu ne plaise que vous « m'excluiez ! répondit l'électeur; je veux faire ce « qui est droit, sans m'inquiéter de ma couronne; « je veux confesser le Seigneur. Mon chapeau « électoral et mon hermine ne valent pas pour moi « la croix de Jésus-Christ. Je laisserai sur la terre « ces insignes de ma grandeur, mais la croix de « mon Maître m'accompagnera jusqu'aux étoiles. »

Comment résister à des paroles si chrétiennes? Mélanchton se rendit.

Alors l'électeur s'approcha, signa, et passa la plume au landgrave. Celui-ci fit d'abord quelques difficultés. Cependant l'ennemi était à la porte; était-ce le moment de se désunir? Philippe de Hesse signa, mais en déclarant que la doctrine de la cène ne le satisfaisait pas (4).

Le margrave et le duc de Lunebourg ayant écrit leur nom, le prince d'Anhalt prit la plume, et dit : « J'ai fait plus d'une course pour plaire à d'autres; « maintenant, si l'honneur de Jésus-Christ mon « seigneur le requiert, je suis prêt à laisser der« rière moi mes biens et ma vie, et à me précipiter « dans l'éternité vers la couronne immortelle. » Puis, ayant signé, ce jeune prince dit, en se retournant vers les théologiens : « Plutôt renoncer « à mes sujets et à mes États, plutôt partir du « pays de mes pères un bâton à la main, plutôt « gagner ma vie en ôtant la poussière des souliers « de l'étranger, que de recevoir une autre doctrine « que celle qui est contenue dans cette confes« sion ! » Nuremberg et Reutlingen seules, entre les villes, apposèrent leur signature (5). On arrêta de demander à l'Empereur que la confession fût lue publiquement (6).

Ce courage des princes frappait tout le monde. Rome avait écrasé les membres de l'Église, et en avait fait un troupeau d'esclaves qu'elle traînait après elle, muets et avilis; la réformation les affranchissait, et avec leurs droits elle leur rendait leurs devoirs. Le prêtre n'avait plus le monopole de la religion; chaque chef de famille redevenait sacrificateur dans sa maison, et tous les membres du peuple de Dieu étaient dès lors appelés au rang de confesseurs. Les laïques ne sont rien ou presque rien dans la secte de Rome, mais ils sont la partie essentielle de l'Église de Jésus-Christ. Partout où l'esprit prêtre s'établit, l'Église meurt; partout où les laïques, comme ces princes d'Augsbourg, comprennent leur dépendance immédiate de Christ et leur devoir, l'Église vit.

Les théologiens évangéliques étaient émus du dévouement des princes. « En voyant leur fermeté « dans la confession de l'Évangile, disait Brentz, le « rouge me monte au visage. Quelle honte que

(1) Dasselbige abgeschlagen. (C. Ref., II, p. 127.)

(2) Argentinenses ambierunt aliquid ut excepto articulo sacramenti susciperentur. (Ibid., p. 155.)

(3) Non principum nomine edi, sed docentium qui theologi vocantur. (Camerar., p. 120.)

(4) Landgravius subscribit nobiscum, sed tamen dicit, sibi de sacramento a nostris non satisfieri. (C. R., II, p. 155.)

(5) Confessioni tantum subscripserunt Norimberga et Reutlingen. (C. R., II, p. 155.)

(6) Decretum est ut publice recitandæ concessio ab Imperatore peteretur. (Seck., II, p. 169.)

« nous, qui ne sommes auprès d'eux que des mendiants, nous ayons tellement peur de confesser « Jésus-Christ (1)! » Brentz pensait alors à certaines villes, surtout à Halle dont il était pasteur, mais sans doute aussi aux théologiens.

En effet, sans manquer de dévouement, ceux-ci manquaient quelquefois de fermeté. Mélanchton était dans une constante agitation; il courait, allait, venait, se glissant partout, dit Cochlée dans ses Philippiques (2), pénétrant non-seulement dans les maisons et les hôtels des particuliers, mais encore s'insinuant jusque dans les palais des cardinaux, des princes, et même à la cour de l'Empereur. Soit à table, soit dans ses entretiens, il n'épargnait aucun argument pour persuader à tout venant que rien n'était plus facile que de rétablir la paix entre les deux partis.

Un jour, il fut chez l'archevêque de Salzbourg, qui, dans un long discours, lui fit un éloquent tableau des troubles enfantés, disait-il, par la réforme, et termina par une péroraison « écrite avec du sang, » dit Mélanchton (3). Philippe, à la torture, s'étant hasardé à glisser dans la conversation le mot de *conscience :* « Conscience!... reprit « brusquement l'archevêque, conscience!... Qu'est-« ce que cela veut dire? Je vous dis, moi, que « l'Empereur ne permettra pas que l'on porte ainsi « le trouble dans l'Empire. » — « Si j'avais été à la « place de Mélanchton, dit Luther, j'aurais aussi-« tôt répondu à l'archevêque : Et notre Empereur à « nous ne tolérera pas un tel blasphème! » — « Hélas! « disait Mélanchton, ils sont aussi pleins d'assurance « et d'orgueil que s'il n'existait pas de Dieu (4). »

Un autre jour, Mélanchton fut chez Campeggi, et le conjura de persévérer dans la *modération* qu'il lui supposait. Un autre jour encore, il fut, à ce qu'il paraît, chez l'Empereur lui-même (5). « Hé-« las! disaient les zwingliens alarmés, après avoir « mitigé la moitié de l'Évangile, Mélanchton en « sacrifie l'autre (6). »

Les ruses des ultramontains se joignaient à l'abattement de Philippe pour arrêter la marche courageuse des princes. Le vendredi 24 juin était le jour fixé pour la lecture de la confession; mais les mesures étaient prises pour l'empêcher. A trois heures après midi, la diète étant entrée en séance, le légat s'annonça; l'Empereur alla à sa rencontre jusqu'au haut du grand escalier, et Campeggi s'étant placé en face de Charles-Quint, sur le trône du roi Ferdinand, prononça une harangue en style cicéronien : « Jamais, dit-il, la nacelle de saint « Pierre n'a été si violemment agitée par tant de « flots, de sectes et de tourbillons (7)... Le saint-« père a appris ces choses avec douleur, et désire « arracher l'Église à ces gouffres affreux. Pour « l'amour de Jésus-Christ, pour le salut de votre « patrie, pour le vôtre propre, ô puissant prince, « défaites-vous de ces erreurs, délivrez-en l'Alle-« magne, et sauvez la chrétienté!... »

Après une réponse modérée de l'électeur de Mayence, le légat quitta l'hôtel de ville, et les princes évangéliques se présentèrent; mais on avait pourvu à un nouvel obstacle. Des députés de l'Autriche, de la Carinthie et de la Carniole furent d'abord entendus (8).

Beaucoup de temps s'était ainsi écoulé. Cependant les princes évangéliques se levèrent de nouveau, et le chevalier Brück, prenant la parole, dit : « Des dogmes nouveaux, qui ne sont pas basés sur « l'Écriture, des hérésies et des schismes, sont, « dit-on, répandus par nous au milieu du peuple. « Considérant que ces accusations compromettent « non-seulement notre bonne renommée, mais en-« core le salut des âmes (9), nous supplions Sa « Majesté de vouloir bien entendre l'exposition de « nos doctrines. »

L'Empereur (il en était sans doute convenu avec le légat) fit répondre qu'il était trop tard; que cette lecture était d'ailleurs inutile, et que les princes devaient se contenter de remettre leur confession par écrit. Ainsi la mine, habilement préparée, jouait admirablement : la confession, une fois remise à l'empereur, serait oubliée, et la réformation devrait se retirer, couverte d'opprobre, sans qu'on eût même daigné l'entendre.

Les princes protestants, inquiets, insistèrent. « Il y va de notre honneur, disaient-ils, il y va de « notre âme (10). On nous accuse publiquement; « nous devons répondre publiquement. » Charles était ébranlé; Ferdinand se pencha vers lui, et lui dit quelques mots à l'oreille (11); l'Empereur refusa une seconde fois.

(1) Rubore suffundor non mediocri, quod nos, præ illis mendici... (C. R., II, p. 125.)

(2) Cursitabat hinc inde, perreptans ac penetrans. (Cochl., Philippica 4 in Apol.)

(3) Addebat epilogum plane sanguine scriptum. (C. R., II, p. 126.)

(4) Securi sunt quasi nullus sit Deus. (Ibid., p. 156.)

(5) Melanchton a Cæsare, Salisburgensi et Campeggio vocatus est. (Zw. Epp., II, p. 473.)

(6) Ut cum mitigarit tam multa cedat et reliqua. (Ibid.)

(7) Neque unquam tam variis sectarum turbinibus navicula Petri fluctuaverit. (Seck., II, p. 169.)

(8) Oratio valde lugubris et miserabilis contra Turcas. (C. R., II, p. 154.)

(9) Verum etiam ad animæ dispendium aut salutem æternam. (Seck., II, p. 169.)

(10) Ihre Seele, Ehre und Glimpf belanget. (C. R., II, p. 128.)

(11) Viderant enim eum subinde aliquid illi in aurem insusurrare. (Seck., II, p. 169.)

Alors l'électeur et les princes, toujours plus alarmés, dirent pour la troisième fois, avec instance (1) : « Pour l'amour de Dieu, laissez lire notre confession! on n'y insulte personne. » D'un côté, se trouvaient quelques hommes fidèles, demandant à grands cris à confesser leur foi; et de l'autre, le grand empereur d'Occident, entouré d'une foule de cardinaux, de prélats, de princes, s'efforçant d'étouffer la manifestation de la vérité (2). Lutte grave, violente, décisive, et où les intérêts les plus saints se trouvaient agités.

A la fin, Charles parut céder. « Sa Majesté vous « accorde votre demande, dit-on aux princes; mais « comme il est maintenant trop tard, elle vous « prie de lui remettre votre confession écrite; et « demain, à deux heures, la diète sera prête à en « entendre lecture au palais palatin. »

Les princes furent saisis par ces paroles, qui, en paraissant tout leur accorder, ne leur accordaient rien. D'abord ce n'était pas dans une séance publique de la diète à l'hôtel de ville, mais d'une manière privée, dans son propre palais, que l'Empereur voulait les entendre (3); puis ils ne doutaient pas que si la confession sortait de leurs mains, ce n'en fût fait de la lecture publique. Ils tinrent ferme. « Ce travail a été fait en grande hâte, « dirent-ils (et c'était la vérité); veuillez nous le « laisser encore cette nuit pour le revoir. » L'Empereur fut obligé de se rendre, et les protestants retournèrent à leurs hôtels pleins de joie, tandis que le légat et les siens, voyant la confession inévitable, attendaient avec une anxiété toujours croissante la journée du lendemain.

Parmi ceux qui s'apprêtaient à confesser la vérité évangélique, il en était un pourtant qui avait le cœur rempli de tristesse; c'était Mélanchton. Placé entre deux feux, il voyait les réformés et plusieurs même de ses amis lui reprocher sa faiblesse, tandis que les ultramontains détestaient ce qu'ils appelaient son hypocrisie. Son ami Camérarius, qui vint dans ce temps à Augsbourg, le trouvait souvent abîmé dans ses pensées, poussant de profonds soupirs, et versant des larmes amères (4). Brentz, ému de compassion, visitait le malheureux Philippe, s'asseyait à ses côtés, et pleurait avec lui (5); Jonas, s'efforçant de le consoler d'une autre manière, l'exhortait à prendre le livre des Psaumes, et à crier de tout son cœur à Dieu, en se servant des paroles de David plutôt que des siennes.

Un jour, une nouvelle étrange se répandit, dont tout Augsbourg s'en retint, et qui, portant la terreur parmi les amis du pape, donna un moment de distraction à Mélanchton. « Une mule ayant mis « bas à Rome, disait-on, son petit est venu au « monde avec des pieds de grue. » — « Ce pro- « dige, s'écria Mélanchton, annonce que Rome est « près de sa fin (6). » Serait-ce parce que la grue est un oiseau de passage, et que la mule du pape faisait ainsi mine de s'en aller? Mélanchton écrivit aussitôt à Luther, et Luther répondit qu'il se réjouissait fort que Dieu eût donné au pape un signe aussi frappant de sa ruine prochaine (7). Il est bon de se rappeler ces puérilités du siècle des réformateurs, pour comprendre d'autant mieux la haute portée de ces hommes de Dieu dans les choses de la foi.

Ces billevesées romaines ne soulagèrent pas longtemps Mélanchton. Il se voyait, la veille du 25 juin, en face de cette confession qu'il avait rédigée, qui allait être lue, et où un mot de trop ou un mot de moins pouvait décider de l'approbation ou de la haine des princes, du salut ou de la perte de la réformation et de l'Empire. Il n'y tenait plus, et le faible Atlas, écrasé sous le poids du monde qu'il portait, poussait un cri de douleur. « Tout mon « temps se consume ici dans les larmes et dans le « deuil (8), » écrivait-il à Vite Diedrich, secrétaire de Luther au château de Cobourg. Le lendemain, il écrivait à Luther lui-même : « Notre demeure est « dans des pleurs perpétuels (9); notre consterna- « tion est indicible (10). O mon père... je ne veux « pas que mes paroles exagèrent mes douleurs; « mais, sauf vos consolations, il n'y a rien ici qui « ne nous ravisse notre paix. »

Rien ne contrastait avec les défiances et les désolations de Mélanchton comme la foi, le calme et le triomphe de Luther. Il lui fut avantageux de ne pas se trouver alors au milieu du tourbillon d'Augsbourg, et de pouvoir, dans son solitaire château, poser tranquillement les pieds sur le rocher des promesses de Dieu. Il sentait lui-même le prix de ce paisible ermitage, comme il l'appelait (11). » Je

(1) Zum dritten mal heftig angehalten. (C. R., II, p. 128.)

(2) Circumsistebant Cæsarem magno numero cardinales et prælati ecclesiastici. (Seck., II, p. 169.)

(3) Non quidem publice in prætorio, sed privatim in palatio suo. (C. R., II, p. 124.)

(4) Non modo suspirantem, sed profundentem lacrymas conspexi. (Camerarius, p. 121.)

(5) Brentius assidebat hæc scribenti, una lacrymans. (C. R., II, p. 126.)

(6) Romæ quædam mula peperit, et partus habuit pedes gruis. Vides significari exitium Romæ per schismata. (Ib., p. 126.)

(7) Gaudeo papæ signum datum in mula puerpera, ut citius pereat. (L. Epp., IV, p. 47.)

(8) Hic consumitur omne mihi tempus in lacrymis et luctu. (C. R., II, p. 126.)

(9) Versamur hic in miserrimis curis et plane perpetuis lacrymis. (Ibid., p. 140.)

(10) Mira consternatio animorum nostrorum. (Ibid.)

(11) Ex eremo tacita. (L. Epp., IV, p. 51.) C'est ainsi qu'il date sa lettre.

« ne puis assez admirer, disait Vite Diedrich, la « fermeté, la gaieté et la foi de cet homme, si « étonnantes en des temps si cruels. » Luther, outre la lecture constante de la parole de Dieu (1), ne passait pas un jour sans consacrer au moins trois heures à la prière, et trois heures choisies parmi les plus favorables à l'étude (2). Un jour, comme Diedrich s'approchait de la chambre du réformateur, il entendit sa voix (3), et demeura immobile, retenant son haleine, à quelques pas de la porte. Luther priait, et « sa prière, dit son secrétaire, était pleine « d'adoration, de crainte et d'espérance, comme « quand on parle à son ami et à son père (4). » — « Je sais que tu es notre père et notre Dieu, « disait le réformateur, et que tu dissiperas les « persécuteurs de tes enfants, car tu es toi-même « en danger avec nous. Toute cette affaire est la « tienne, et ce n'est que contraint par toi que nous « y avons mis la main. Défends-nous donc, ô « Père! » Le secrétaire, immobile comme une statue, dans le long corridor du château, ne perdait pas un des mots que la voix de Luther, claire et retentissante, apportait jusqu'à lui (5). Le réformateur pressait Dieu ; il le sommait d'accomplir ses promesses, avec tant d'onction, que Diedrich sentait son cœur brûler au dedans de lui (6). « Ah ! « s'écriait-il en se retirant, comment ces prières « ne pèseraient-elles pas dans la cause désespérée « qui se débat à Augsbourg!... »

Cependant Luther eût aussi pu se laisser surmonter par la crainte, car on le laissait dans une complète ignorance sur ce qui se passait à la diète. Un messager de Wittemberg, qui devait lui apporter des forêts de lettres (selon son expression), s'étant présenté : « Apportes-tu des lettres? » lui dit Luther. — « Non. » — « Comment vont ces mes« sieurs? » — « Bien. » Luther, désolé d'un tel silence, retourna s'enfermer dans sa chambre. Bientôt parut un courrier à cheval, portant les dépêches de l'électeur : « Apportes-tu des lettres? » lui cria Luther. — « Non. » — « Comment vont ces mes« sieurs? » ajouta-t-il avec crainte. — « Bien. » — « Cela est étrange ! » pensa le réformateur. Une voiture étant partie de Cobourg chargée de farine (car on manquait presque de vivres à Augsbourg), Luther attendait avec impatience le retour du voiturier; mais il revint à vide. Luther commença alors à rouler dans son esprit les plus tristes pensées, ne doutant pas qu'on ne lui cachât quelque malheur (7). Enfin un autre personnage, Jobst Nymptzen, étant arrivé d'Augsbourg, Luther se précipita de nouveau vers lui avec sa question ordinaire : « Apportes-tu des lettres? » Il attendait en tremblant la réponse. — « Non. » — « Et com« ment vont donc ces messieurs? » — « Bien. » Le réformateur s'éloigna, en proie à la colère et à la crainte.

Alors Luther ouvrait sa Bible, et, pour se consoler du silence des hommes, il s'entretenait avec Dieu. Il y avait surtout quelques passages des Écritures qu'il relisait sans cesse. Nous en donnons ci-dessous l'indication (8). Il faisait plus; il écrivait lui-même plusieurs déclarations de l'Écriture sur les portes, les vitres des fenêtres et les murailles du château. Ici, c'étaient ces mots du Psaume CXVIII : *Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les faits de l'Éternel.* Là, c'étaient ceux-ci, tirés du chapitre XII des Proverbes: *La voie des méchants les fera fourvoyer.* Et au-dessus de son lit, ces paroles du Psaume IV : *Je me coucherai et je dormirai en paix, car toi seul, ô Éternel, me feras habiter en assurance...* Jamais homme peut-être ne s'entoura des promesses du Seigneur, n'habita dans l'atmosphère de sa parole, et ne vécut de son souffle, comme Luther à Cobourg.

Enfin, des lettres arrivèrent : « Si les temps où « nous sommes ne s'y fussent opposés, j'eusse ima« giné quelque vengeance, écrivit Luther à Jonas ; « mais la prière arrêtait ma colère, et la colère ar« rêtait ma prière (9). Je me réjouis de cet esprit « tranquille que Dieu accorde à notre prince. Quant « à Mélanchton, c'est sa philosophie qui le tour« mente, et rien autre. Car notre cause est dans les « mains mêmes de celui qui peut dire avec une in« dicible fierté : *Nul ne la ravira de mes mains.* « Je ne voudrais pas, et il ne serait pas désirable,

(1) Assidue autem illa diligentiore verbi Dei tractatione alit. (C. R., II, p. 159.)

(2) Nullus abit dies, quin ut minimum tres horas easque studiis aptissimas, in orationibus ponat. (Ibid.)

(3) Semel mihi contigit ut orantem eum audirem. (Ibid.)

(4) Tanta spe et fide ut cum patre et amico colloqui sentiat. (Ibid.)

(5) Tum orantem clara voce, procul stans, audivi. (Ibid.)

(6) Ardebat mihi quoque animus singulari quodam impetu. (Ibid.)

(7) Hic cœpi cogitare tristia, suspicans, vos aliquid mali me celare velle. (L. Epp., IV, p. 60.)

(8) IIe Timothée, chap. III, verset 12. Philipp., II, 12, 13. Jean, X, 17, 18. Matthieu, XVI, 18. Psaume XLVI, 1, 2. I. Jean, IV, 4. Psaume LV, 23. Psaume XXVII, 14. Jean, XVI, 33. Luc, XVII, 5. Psaume XXXII, 11. Psaume CXLV, 18, 19. Psaume XCI, 14, 15. Sirac, II, 11. I. Macchabées, II, 61. Matthieu, VI, 31. I. Pierre, V. 6, 7. Matthieu, X, 28. Romains, IV et VI. Hébr., V et XI. I. Sam., IV, 18. I. Sam., XXXI, 4-8. I. Sam., II, 30. II. Tim., II, 17, 18, 19. II. Tim., I, 12. Eph., III, 20, 21. On remarquera parmi ces passages deux versets tirés des Apocryphes, mais dont il serait facile de trouver l'équivalent dans la parole de Dieu.

(9) Sed orandi tempus non sinebat irasci, et ira non sinebat orare. (L. Epp., IV, p. 46.)

« qu'elle fût dans les nôtres (1). J'ai eu bien des « choses dans mes mains, et je les ai toutes per- « dues; mais toutes celles que j'ai pu placer dans « les siennes, je les possède encore. »

Apprenant que l'angoisse de Mélanchton continuait, Luther lui écrivit; ce sont des paroles qu'il faut conserver :

« Grâce et paix en Christ. — En Christ, dis-je, « et non selon le monde. Amen.

« Je hais d'une haine véhémente ces soucis ex- « trêmes qui vous consument.... Si la cause est « injuste, abandonnons-la ; si elle est juste, pour- « quoi ferions-nous mentir dans ses promesses celui « qui nous commande de dormir sans peur?... Le « diable peut-il faire davantage que de nous égor- « ger?... Christ ne fera pas défaut à l'œuvre de la « justice et de la vérité. Il vit, il règne : quelle « crainte pouvons-nous donc avoir? Dieu est puis- « sant pour relever sa cause si elle est renversée, « pour la faire marcher si elle reste immobile; et « si nous n'en sommes pas dignes nous-mêmes, il « le fera par d'autres.

« J'ai reçu votre Apologie (2), et je ne puis com- « prendre ce que vous entendez quand vous me « demandez ce qu'il faut céder aux papistes; on « leur a trop cédé. Nuit et jour je médite cette « affaire; je la tourne et la retourne; je parcours « toute l'Écriture; et l'assurance que notre doctrine « est la vérité même ne cesse de croître en mon « esprit. Dieu aidant, je ne me laisserai pas ravir « une seule lettre de tout ce que nous avons dit.

« L'issue de cette affaire vous tourmente, parce « que vous ne pouvez la comprendre. Mais si vous « le pouviez, je n'y voudrais, moi, avoir la moindre « part. Dieu l'a mise en un « lieu commun » que « vous ne trouverez ni dans votre rhétorique, ni « dans votre philosophie ; ce lieu s'appelle la foi (3). « C'est celui dans lequel subsistent toutes les choses « que l'on ne peut ni comprendre ni voir. Quicon- « que veut les toucher comme vous, a des larmes « pour salaire.

« Si Christ n'est pas avec nous, où est-il dans « tout l'univers? Si nous ne sommes pas l'Église, « où donc est l'Église?... Sont-ce les ducs de Ba- « vière? Est-ce Ferdinand, est-ce le pape, est-ce le « Turc, qui le sont? Si nous n'avons pas la parole « de Dieu, qui est-ce qui la possède?

« Seulement il faut de la foi, de peur que la « cause de la foi ne se trouve être sans foi (4).

« Si nous tombons, Christ tombe avec nous, « c'est-à-dire le Maître du monde. J'aime mieux « tomber avec Christ que d'être debout avec César.»

Ainsi écrivait Luther. La foi qui l'animait découlait de lui comme des torrents d'eaux vives. Il était infatigable; dans un seul jour il écrivit à Mélanchton, à Spalatin, à Brentz, à Agricola, à Jean-Frédéric, des lettres pleines de vie. Il n'était pas seul à prier, à parler, à croire; au même moment, les chrétiens évangéliques s'exhortaient partout à la prière (5). Tel fut le laboratoire où se forgèrent les armes avec lesquelles les confesseurs de Christ parurent devant la diète d'Augsbourg.

VII

Le 25 juin 1530. — Les confesseurs d'Augsbourg. — Souvenirs et contrastes. — La confession. — Prologue. — Justification par la foi. — L'Église. — Sainte cène. — Libre arbitre. — Les œuvres mortes et la foi vivante. — Les princes devenus prédicateurs. — Seconde partie. — Les erreurs. — Pratiques et œuvres romaines. — Les deux pouvoirs. — Il faut les distinguer. — Clarté. — Argumentation. — Les jours créateurs. — Indépendance des deux sociétés. — Pas de glaive. — Ménagements pour l'Église catholique. — Lacunes.— Le baptême de l'Église évangélique.

Enfin le 25 juin commença. Ce devait être le plus grand jour de la réformation, et l'un des plus beaux de l'histoire du christianisme et de celle de l'humanité.

La chapelle du palais palatin, où l'Empereur avait résolu d'entendre la confession, ne pouvant contenir qu'environ deux cents personnes (6), on vit, avant trois heures, une grande foule remplir la cour du palais, dans l'espoir d'entendre au moins quelques paroles; plusieurs même pénétrèrent dans la chapelle. On en fit sortir ceux qui n'étaient pas conseillers des princes.

Charles s'assit sur son trône. Les électeurs ou leurs représentants se mirent à sa droite et à sa gauche, puis les autres princes et députés de l'empire. Le légat avait refusé d'assister à cette solennité, de peur de paraître autoriser par sa présence la lecture de la confession (7).

Alors se levèrent Jean, électeur de Saxe, avec son fils Jean-Frédéric; Philippe, landgrave de Hesse,

(1) Nec vellem, nec consultum esset, in nostra manu esse. (L. Epp., IV, p. 46.)

(2) La Confession revue et corrigée.

(3) Deus posuit eam in *locum* quemdam *communem*, quem in tua rhetorica non habes, nec in philosophia tua; is vocatur *fides*. (L. Epp, IV, p. 53.)

(4) Tantum est opus fide, ne causa fidei sit sine fide. (Ibid., p. 61.)

(5) E Witenberga scribunt, tam diligenter ibi Ecclesiam orare. (L. Epp, IV, p. 69.)

(6) Capiebat forsan ducentos. (Jonas, C. R., II, p. 154.)

(7) Sarpi, Hist. du Conc. de Trente, I, p. 101.

le margrave George de Brandebourg, Wolfgang, le prince d'Anhalt, Ernest, duc de Brunswick-Lunebourg, et son frère François; enfin, des députés de Nuremberg et de Reutlingen. Leurs regards étaient animés et leurs faces radieuses (1). Les apologies des premiers chrétiens, des Tertullien et des Justin martyr, parvenaient à peine par écrit aux empereurs auxquels elles étaient adressées. Mais maintenant voici, pour entendre l'apologie du christianisme ressuscité, ce puissant Empereur, dont le sceptre, s'étendant bien au delà des colonnes d'Hercule, atteint les dernières limites de l'univers; son frère le roi des Romains, des électeurs, des princes, des prélats, des députés, des ambassadeurs, qui tous voudraient anéantir l'Évangile, mais qui sont contraints, par une puissance invisible, à en entendre, et par là même à en honorer la confession.

Une pensée se présentait involontairement à l'esprit des assistants : c'était le souvenir de la diète de Worms (2). Il y avait neuf ans qu'un pauvre moine était seul debout, pour cette même cause, dans une salle de l'hôtel de ville de Worms, en présence de l'empire. Et maintenant, à sa place, voilà le premier des électeurs, voilà des princes et des cités. Quelle victoire ce fait signale!... Sans doute, Charles-Quint lui-même ne put se soustraire à ce souvenir.

L'Empereur, voyant les protestants se lever, leur fit signe de se rasseoir; et alors les deux chanceliers de l'électeur, Brück et Bayer, s'avancèrent au milieu de la salle et se placèrent en face du trône, tenant en main, le premier l'exemplaire latin, le second l'exemplaire allemand de la confession. L'Empereur demanda qu'on lût la confession en latin (3). « Nous sommes Allemands, dit l'électeur de Saxe, « et sur terre allemande; j'espère donc que Votre « Majesté nous permettra de parler allemand. » Si l'on eût lu la confession en latin, langue inconnue de la plupart des princes, l'effet général eût été perdu. C'était un autre moyen de fermer la bouche à l'Évangile. L'Empereur se rendit à la demande de l'électeur.

Alors Bayer commença à lire la confession évangélique, lentement, gravement, distinctement, d'une voix claire, étendue et sonore, qui retentissait sous les voûtes de la chapelle, et portait même au dehors ce grand témoignage rendu à la vérité (4).

« Sérénissime, très puissant, invincible Empe- « reur et très-gracieux seigneur, dit il, nous, qui « comparaissons en votre présence, nous nous dé- « clarons prêts à conférer amicalement avec vous « sur les voies les plus propres à rétablir une seule, « vraie et même foi, puisque c'est pour un seul et « même Christ que nous combattons (5). Et dans « le cas où les dissensions religieuses ne pourraient « être réglées amicalement, alors nous offrons à « Votre Majesté d'exposer notre cause en présence « d'un concile universel, libre et chrétien (6). »

Le prologue terminé, Bayer confessa d'abord la sainte Trinité, conformément au concile de Nicée (7), le péché originel et héréditaire « qui ap- « porte à tous ceux qui ne sont pas régénérés la « mort éternelle (8), l'incarnation du Fils, vrai « homme et vrai Dieu (9).

« Nous enseignons de plus, continua-t-il, que « nous ne pouvons être justifiés devant Dieu par « nos propres forces, nos mérites et nos œuvres; « mais que nous le sommes à cause de Christ, par « grâce, par le moyen de la foi (10), quand nous « croyons que les péchés sont remis en vertu de « Christ, qui par sa mort a satisfait pour nos fau- « tes : cette foi est la justice que Dieu impute au « pécheur.

« Mais nous enseignons en même temps que « cette foi doit produire de bons fruits, et qu'il « faut faire toutes les bonnes œuvres que Dieu a « commandées, pour l'amour de Dieu, et non pour « gagner par elles la grâce de Dieu. »

Les protestants déclarèrent ensuite leur foi en l'Église chrétienne, qui est, dirent-ils, « l'assemblée « de tous les vrais croyants et de tous les saints (11), « au milieu desquels il y a néanmoins dans cette « vie beaucoup de faux chrétiens, d'hypocrites, et « même de pécheurs déclarés; » et ils ajoutèrent « qu'il suffisait, pour la vraie unité de l'Église, que « l'on fût d'accord sur la doctrine de l'Évangile « et l'administration des sacrements, sans que les « rites et les cérémonies institués par les hommes « fussent partout les mêmes (12). » Ils proclamèrent la nécessité du baptême, et déclarèrent « que

(1) Læto et alacri animo et vultu. (Scult., I, p. 273.)

(2) Ante decennium in conventu Wormatiensi. (C. R., II, p. 153.)

(3) Cæsar latinum prelegi volebat. (Seck., II, p. 170.)

(4) Qui clare, distincte, tarde, et voce adeo grandi et sonora, eam pronunciavit. (Scultet., p. 274.)

(5) Ad unam veram concordem religionem, sicut omnes sub uno Christo sumus et militamus. (Confessio, Præfatio. Urkunden, I, p. 474.)

(6) Causam dicturos in tali generali, libero et christiano concilio. (Ibid., p. 479.)

(7) Et tamen tres sunt personæ ejusdem essentiæ. (Ib., p. 482.)

(8) Vitium originis, afferens æternam mortem his qui non renascuntur. (Ibid., p. 483.)

(9) Unus Christus, vere Deus et vere homo. (Ibid.)

(10) Quod homines non possint justificari coram Deo propriis viribus, meritis aut operibus, sed gratis, propter Christum, per fidem. (Ibid., p. 484.)

(11) Congregatio sanctorum et vere credentium. (Ib., p. 487.)

(12) Ad veram unitatem Ecclesiæ, satis est consentire de doctrina Evangelii et administratione sacramentorum, nec necesse est, etc. (Ibid., p. 486.)

« le corps et le sang de Christ sont véritablement « présents et administrés, dans la cène du Sei- « gneur, à ceux qui mangent (1). »

Puis le chancelier confessa successivement la foi des chrétiens évangéliques touchant la confession, la pénitence, la nature des sacrements, le gouvernement de l'Église, les ordonnances ecclésiastiques, le gouvernement politique, et le jugement dernier. « Quant au libre arbitre, continua-t-il, nous con- « fessons que la volonté humaine a quelque liberté « d'accomplir la justice civile, et d'aimer les choses « que la raison comprend ; que l'homme peut faire « le bien qui est du ressort de la nature, travailler « aux champs, manger, boire, avoir un ami, met- « tre un habit, bâtir une maison, prendre femme ; « nourrir du bétail, exercer un état ; comme aussi « il peut de son propre mouvement faire le mal, « s'agenouiller devant une idole, et accomplir un « meurtre. Mais nous maintenons que sans l'Es- « prit-Saint il ne peut faire ce qui est juste devant « Dieu. »

Puis, revenant à la grande doctrine de la réformation, et rappelant que les docteurs du pape « n'ont jamais cessé de pousser les fidèles à des « œuvres puériles et inutiles, comme l'usage des « chapelets, le service des saints, les vœux mona- « stiques, les processions, les maigres, les fêtes, les « confréries, » les protestants ajoutaient que pour eux, tout en pressant la pratique des œuvres vraiment chrétiennes, dont on avait peu parlé avant eux (2), « ils enseignaient qu'on est justifié par la « foi seule ; non par cette foi qui est une simple « connaissance de l'histoire, et que les impies et « les démons eux-mêmes possèdent, mais par une « foi qui ne croit pas seulement l'histoire, mais « aussi l'effet de l'histoire (3) ; qui croit que par « Christ nous avons la grâce, qui sait qu'en Christ « nous avons un père propice, qui connaît ce Dieu, « qui l'invoque ; en un mot, qui n'est pas sans « Dieu, comme le sont les païens. »

« Tel est, dit Bayer, le sommaire de la doctrine « professée dans nos églises ; par où l'on peut voir « que cette doctrine n'est nullement opposée aux « Écritures, à l'Église universelle, ni même à l'É- « glise romaine, telle que les docteurs nous la font « connaître (4) ; et puisqu'il en est ainsi, nous re- « jeter comme hérétiques, c'est se rendre coupable « envers l'unité et la charité. »

Ici se terminait la première partie de la confession, celle qui avait pour but d'exposer la doctrine évangélique. Le chancelier lisait d'une voix si distincte, que la foule qui n'avait pu pénétrer dans la salle, et qui remplissait la cour du palais épiscopal et tous ses abords, ne perdait pas un mot (5). Cette lecture produisit sur les princes qui remplissaient la chapelle l'effet le plus merveilleux. Jonas suivait des yeux tous les mouvements de leur physionomie (6), et y lisait l'intérêt, l'étonnement, et même l'approbation. « Les adversaires s'imaginent « avoir fait merveille en interdisant la prédication « de l'Évangile, écrivait Luther à l'électeur, et ils « ne voient pas, les malheureux ! que, par la lec- « ture de la confession en présence de la diète, « vous avez bien plus prêché que dix prédicateurs « n'auraient pu le faire. Finesse exquise ! expé- « dient admirable ! Maître Agricola et les autres « ministres doivent se taire ; mais à leur place se « présentent l'électeur de Saxe et les autres princes « et seigneurs, qui prêchent devant Sa Majesté « Impériale et les membres de tout l'Empire, li- « brement, à leur barbe et à leur nez. Oui, Christ « lui-même est en diète, et il n'y garde pas le si- « lence ! *La parole de Dieu ne peut être liée*. On « l'interdit dans les chaires, et on doit l'entendre « dans les palais ; de pauvres ministres ne peu- « vent l'annoncer, et de grands princes la procla- « ment ; on défend aux serviteurs de l'écouter, et « leurs maîtres sont contraints de l'ouïr ; on ne la « veut pas pendant la durée de la diète, et on doit « se résigner à en entendre plus en un seul jour « qu'on ne l'a fait en toute une année. Quand tous « doivent se taire, alors *les pierres crient*, comme « parle Notre-Seigneur Jésus-Christ (7). »

La partie de la confession destinée à signaler les erreurs et les abus restait encore. Bayer continua ; il exposa et démontra la doctrine des deux espèces dans l'Eucharistie ; attaqua le célibat obligatoire des prêtres ; soutint que la cène du Seigneur avait été changée en une véritable foire, où il n'était question que de vente et d'achat, et qu'elle avait été rétablie dans sa pureté primitive par la réformation, et était célébrée dans les Églises évangéliques avec une dévotion et une gravité toutes nouvelles. Il déclara que l'on n'y donnait la cène à personne qui n'eût auparavant confessé ses fautes, et rappela ce mot de Chrysostome : « Confesse-toi

(1) Quod corpus et sanguis Christi, vere adsint et distribuantur vescentibus in cœna Domini. (Ibid., p. 488.)

(2) De quibus rebus olim parum docebant concionatores, tantum puerilia et non necessaria opera urgebant. (Ib., p. 495.)

(3) Non tantum historiæ notitiam, sed fidem quæ credit non tantum historiam, sed etiam effectum historiæ. (Ib., p. 498.)

(4) Nihil inesse quod discrepet a Scripturis vel ab Ecclesia catholica, vel ab Ecclesia romana, quatenus ex scriptoribus nota est. (Ibid., p. 501.)

(5) Verum etiam in area inferiori et vicinis locis exaudiri potuerit. (Scult., p. 274.)

(6) Jonas scribit vidisse se vultus omnium de quo mihi spondet narrationem coram... (L. Epp., IV, p. 71.)

(7) L. Epp., IV, p. 82.

« à Dieu, le Seigneur, ton véritable Juge; dis ton « péché, non avec la langue, mais dans ta con- « science et dans ton cœur. »

Bayer en vint ensuite aux préceptes sur la distinction des viandes et autres pratiques de Rome. « Célébrer telle fête, dit-il, faire telle prière ou « tel jeûne, être habillé de telle manière, et tant « d'autres ordonnances des hommes, voilà ce « qu'on appelle maintenant une vie spirituelle et « chrétienne; tandis que les bonnes œuvres pres- « crites de Dieu, comme celles d'un père de famille « qui travaille pour nourrir sa femme, ses fils et « ses filles, d'une mère qui met des enfants au « monde et en prend soin, d'un prince ou d'un « magistrat qui gouvernent le peuple, sont regar- « dées comme des choses séculières et d'une na- « ture imparfaite. » Quant aux vœux monastiques en particulier, il représenta que puisque les papes en donnaient dispense, rien ne s'opposait à ce qu'on les abolît.

Le dernier article de la confession traitait de l'autorité des évêques. Des princes puissants, couverts de la mitre épiscopale, étaient là : les archevêques de Mayence, de Cologne, de Salzbourg et de Brême; les évêques de Bamberg, de Wurzbourg, d'Eichstadt, de Worms, de Spire, de Strasbourg, d'Augsbourg, de Constance, de Coire, de Passau, de Liége, de Trente, de Brixen, de Lebus et Ratzebourg, fixaient leurs regards sur l'humble confesseur. Il continua sans crainte; et, protestant avec énergie contre cette confusion de l'Église et de l'État qui avait signalé le moyen âge, il réclama la distinction et l'indépendance des deux pouvoirs.

« Plusieurs, dit-il, ont maladroitement confondu « la puissance des évêques et la puissance tempo- « relle; et de cette confusion sont sorties de gran- « des guerres, des révoltes et des séditions (1). « C'est pourquoi, pour rassurer les consciences, « nous nous voyons contraints d'établir la diffé- « rence qui existe entre la puissance de l'Église et « la puissance du glaive (2).

« Nous enseignons donc que la puissance des « clefs ou des évêques est la puissance ou le com- « mandement de Dieu, de prêcher l'Évangile, de « remettre ou retenir les péchés, et d'administrer « les sacrements. Cette puissance se rapporte aux « biens éternels, ne s'exerce que par le ministère « de la parole, et ne s'embarrasse pas de l'admi- « nistration politique. L'administration politique, « d'autre part, s'occupe de tout autre chose que « de l'Évangile. Le magistrat protége, non les « âmes, mais les corps et les biens temporels. Il « les défend contre les atteintes du dehors, et con- « traint les hommes, par le glaive et les châti- « ments, à observer la justice civile et la paix (3). »

« C'est pourquoi il faut bien se garder de mêler « la puissance de l'Église et la puissance de l'État (4). « La puissance de l'Église ne doit point envahir un « office qui lui est étranger; car Christ lui-même « a dit : *Mon règne n'est pas de ce monde.* Et en- « core : *Qui m'a établi pour juge parmi vous?* « Saint Paul dit aux Philippiens : *Notre bourgeoisie « est dans le ciel*; et aux Corinthiens : *Les armes « de notre guerre ne sont pas charnelles, mais « puissantes par la vertu de Dieu.*

« C'est ainsi que nous distinguons les deux gou- « vernements et les deux pouvoirs, et que nous les « honorons l'un et l'autre comme les dons les plus « excellents que Dieu ait octroyés ici-bas.

« L'office des évêques est donc de prêcher l'Évan- « gile, de pardonner les péchés, d'exclure de l'Église « chrétienne ceux qui se rebellent contre le Sei- « gneur, mais sans puissance humaine, et uni- « quement par la parole de Dieu (5). Si les évêques « font ainsi, les Églises doivent leur être soumises, « selon cette déclaration de Christ : *Qui vous écoute, « m'écoute.*

« Mais si les évêques enseignent quelque chose « qui soit contraire à l'Évangile, alors les Églises « ont un ordre de Dieu qui leur défend d'obéir. « (Matth., chap. VII, v. 15; Galates, chap. I, v. 8. « II Cor., chap. XIII, v. 8 et 10.) Saint Augustin « lui-même écrit, dans sa lettre contre Pertilien : « Il ne faut point obéir aux évêques catholiques, « s'ils s'égarent et enseignent quelque chose de « contraire aux Écritures canoniques de Dieu (6). »

Après quelques discours sur les ordonnances et les traditions de l'Église, Bayer en vint à l'épilogue de la confession : « Ce n'est point par haine que « nous avons parlé, reprit-il, ni pour insulter qui « que ce soit; mais nous avons exposé les doctri- « nes que nous tenons pour essentielles, afin que « l'on puisse comprendre que nous n'admettons ni « dogme ni cérémonie qui soient contraires à la « sainte Écriture et à l'usage de l'Église univer- « selle. »

(1) Nonnuli incommode commiscuerunt potestatem ecclesiasticam et potestatem gladii, et ex hac confusione... (Urkunden, Confess. Augsb., I. p. 539.)

(2) Coacti sunt ostendere discrimen ecclesiasticæ potestatis et potestatis gladii. (Ibid.)

(3) Politica administratio versatur circa alias res quam Evangelium. Magistratus defendit, non mentes, sed corpora... et coercet homines gladio. (Ibid., p. 541.)

(4) Non igitur commiscendæ sunt potestates ecclesiastica et civilis. (Ibid.)

(5) Excludere a communione Ecclesiæ, sine vi humana, sed verbo. (Ibid., p. 544.)

(6) Nec catholicis episcopis consentiendum est, sicuti forte falluntur, aut contra canonicas Dei Scripturas aliquid sentiunt. (Ibid.)

Alors Bayer se tut. Il avait parlé pendant deux heures; le silence et le recueillement plein de gravité de l'assemblée ne s'étaient point démentis (1).

Cette confession d'Augsbourg demeurera toujours l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, éclairé de l'Esprit de Dieu.

Le langage qu'on avait adopté, tout en étant parfaitement naturel, était le résultat d'une étude profonde des caractères. Ces princes, ces guerriers, ces politiques qui siégeaient au Palatinat, tout ignorants qu'ils étaient en théologie, comprenaient, sans difficulté, la doctrine des protestants; car ce n'était pas dans le style de l'école qu'on la leur exposait, mais dans celui de la vie ordinaire, et avec une simplicité et une lucidité qui rendaient tout malentendu impossible.

En même temps la puissance d'argumentation était d'autant plus remarquable qu'elle était plus cachée. Tantôt Mélanchton (car c'était bien Mélanchton qui parlait par la bouche de Bayer) se contentait de citer un seul passage de l'Écriture ou des Pères en faveur de la doctrine qu'il soutenait, et tantôt il prouvait d'autant plus fortement sa thèse, qu'il semblait ne faire que l'exposer; d'un trait il indiquait les fâcheuses conséquences qu'entraînerait le rejet de la foi qu'il professait, ou bien il en montrait d'un seul mot l'importance, pour la prospérité de l'Église. En l'entendant, les hommes même les plus hostiles s'avouaient à eux-mêmes qu'il y avait bien quelque chose à dire en faveur de la secte nouvelle.

A cette force d'argumentation, l'apologie joignait une prudence non moins remarquable. Mélanchton, en déclinant avec fermeté les erreurs attribuées à son parti, ne paraissait pas même sentir l'injustice de ces imputations erronées; et, en signalant les abus de la papauté, il ne les imputait pas expressément à ses adversaires, évitant avec soin tout ce qui pouvait irriter les esprits.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la vérité avec laquelle sa confession expose les dogmes essentiels du salut. Rome a coutume de représenter les réformateurs comme les créateurs des dogmes protestants; mais ce n'est pas au seizième siècle qu'il faut chercher les jours de cette création. Une trace lumineuse, dont Wicleff et Augustin marquent les points les plus saillants, nous ramène au temps des apôtres: c'est là que brillent dans tout leur éclat les jours créateurs de la vérité évangélique. Cependant, il est vrai (et si c'était là ce que Rome veut dire, nous adhérerions pleinement à sa pensée), jamais, depuis saint Paul, la doctrine chrétienne ne brilla de tant de beauté, de profondeur et de vie qu'aux jours de la réformation.

Parmi toutes ces doctrines, celle de l'Église, si longtemps défigurée, reparaît surtout dans sa pureté native. Avec quelle sagesse, en particulier, les confesseurs d'Augsbourg protestent contre cette confusion de la religion et de la politique, qui, depuis l'époque déplorable de Constantin, avait changé le royaume de Dieu en une institution terrestre et charnelle! Sans doute, ce que la confession stigmatise avec le plus d'énergie, c'est l'intrusion de l'Église dans les choses de l'État; mais pense-t-on que ce soit pour approuver celle de l'État dans les choses de l'Église? Le mal du moyen âge était d'avoir asservi l'État à l'Église, et les confesseurs d'Augsbourg se levèrent comme un seul homme pour le combattre. Le mal des trois siècles qui se sont écoulés depuis lors, c'est d'avoir asservi l'Église à l'État, et l'on peut croire que Luther et Mélanchton eussent trouvé contre ce désordre des foudres non moins puissantes. Ce qu'ils combattent, en thèse générale, c'est la confusion des deux sociétés; ce qu'ils demandent, c'est leur indépendance; je ne dis pas leur séparation, car la séparation de l'Église et de l'État fut une idée étrangère aux réformateurs. Si les confesseurs d'Augsbourg ne voulaient pas que la puissance ecclésiastique dominât la société civile, ils eussent encore moins voulu que les choses d'en bas opprimassent celles du ciel.

Il est une application particulière de ce principe que la confession signale. Elle veut que les évêques répriment ceux qui obéissent à l'impiété, « mais sans puissance humaine, et uniquement « par la parole de Dieu. » Elle rejette donc l'emploi du glaive dans le châtiment des hérétiques. C'est là, on le voit, un principe primitif, fondamental et essentiel de la réformation, comme la doctrine contraire est un principe primitif, fondamental et essentiel de la papauté. Que si l'on trouve chez les protestants quelque écrit ou même quelque exemple contraire, ce n'est qu'un fait isolé qui ne saurait invalider les principes officiels de la réforme; c'est l'une de ces exceptions qui servent à mieux faire ressortir la règle.

Enfin, la confession d'Augsbourg n'usurpe point les droits de la Parole de Dieu; elle veut en être la servante et non la rivale; elle ne fonde, elle ne règle pas la foi, mais simplement elle la professe. « Nos Églises enseignent, » dit-elle; et l'on se rappelle que Luther ne la considérait que comme une prédication faite par des princes et des rois. Si elle eût voulu davantage, comme on l'a prétendu dès lors, elle se fût par là même annulée.

Cependant la confession suivit elle en tout la voie exacte de la vérité? Il est permis d'en douter.

(1) Mit grosser Stille und Ernst. (Brücks Apologie, p. 59.)

Elle fait profession de ne point s'éloigner de l'enseignement de l'Église catholique, et même de celui de l'Église romaine; elle entend sans doute par là l'ancienne Église romaine, car elle rejette le particularisme papiste qui, depuis huit siècles environ, enchaînait les consciences. Cependant la confession semble préoccupée de craintes superstitieuses, quand il s'agit de s'écarter des opinions professées par quelques-uns des Pères de l'Église, de rompre le réseau de la hiérarchie, et d'agir à l'égard de Rome sans de coupables ménagements. C'est au moins ce que professe Mélanchton, son auteur : « Nous ne mettons en avant aucun dogme, « dit-il, qui ne soit fondé dans l'Évangile ou dans « l'enseignement de l'Église catholique; nous som« mes prêts à concéder tout ce qui est nécessaire « pour la dignité épiscopale (1); et pourvu que les « évêques ne condamnent pas l'Évangile, nous « conserverons tous les rites qui nous paraissent « indifférents. En un mot, il n'est aucun fardeau « que nous rejetions, si nous pouvons nous en « charger sans crime (2). »

Plusieurs penseront sans doute qu'un peu plus d'indépendance eût été convenable dans cette affaire, et qu'il eût mieux valu passer par-dessus les siècles qui ont suivi le temps des apôtres, et pratiquer franchement le grand principe que la réformation avait proclamé : « Il n'y a pour des ar« ticles de foi d'autre fondement que la Parole de « Dieu (3). »

On a admiré la modération de Mélanchton; et en effet, en signalant les abus de Rome, il se tait sur ce qu'ils ont de plus révoltant, sur leur honteuse origine, leurs scandaleuses conséquences, et se contente de montrer qu'ils sont en contradiction avec l'Écriture; mais il fait plus : il garde le silence sur le droit divin du pape, sur le nombre des sacrements, et sur d'autres points encore. Sa grande affaire est de justifier l'Église renouvelée, et non d'attaquer l'Église déformée : « La paix! la paix! » Mais si, au lieu de toute cette circonspection, la réformation se fût avancée avec courage, eût entièrement dévoilé la Parole de Dieu, et eût fait un appel énergique aux sympathies de réforme répandues alors dans les cœurs, n'eût-elle pas pris une position plus honorable, plus forte, et ne se fût-elle pas assuré de plus vastes conquêtes?

L'intérêt que mit Charles-Quint à écouter la confession semble douteux. Selon les uns, il s'efforçait de comprendre cette langue étrangère (4); selon d'autres, il s'endormit (5). Il est facile de concilier ces témoignages contradictoires.

La lecture finie, le chancelier Brück s'avança, les deux exemplaires à la main, vers le secrétaire de l'Empereur, et les lui présenta. Charles-Quint, fort réveillé dans ce moment, prit lui-même les deux confessions, remit l'exemplaire allemand, considéré comme officiel, à l'électeur de Mayence, et garda pour lui l'exemplaire latin (6); puis il fit répondre à l'électeur de Saxe et à ses alliés, qu'il avait gracieusement entendu leur confession (7); mais que cette affaire étant d'une extrême importance, il avait besoin de temps pour en délibérer.

La joie dont les protestants étaient remplis brillait dans leurs regards (8). Dieu avait été avec eux, et ils comprenaient que l'acte éclatant qui venait de s'accomplir leur imposait l'obligation de confesser la vérité avec une inébranlable persévérance : « Je « tressaille de joie, écrivit Luther, de ce qu'il m'est « donné de vivre à une époque où Christ est exalté « publiquement par de si illustres confesseurs, « et dans une si glorieuse assemblée (9). » Toute l'Église évangélique, émue et renouvelée par cette confession publique de ses représentants, fut alors unie plus intimement à son divin chef, et baptisée d'un nouveau baptême. « Depuis le temps des apô« tres; disait-on (ce sont les paroles d'un contem« porain), il n'y a pas eu d'œuvre plus grande, ni « de confession plus magnifique (10). »

L'Empereur, étant descendu de son trône, s'approcha des princes protestants, et les pria à voix basse de ne point publier la confession (11). Les protestants l'ayant promis, chacun se retira.

VIII

Effet à Augsbourg. — Témoignages divers. — Pays étrangers. — Liberté religieuse. — Le dénoûment. — Idée dominante de Luther. — Aveux ingénus. — Nouvelles recrues. — L'Empereur. — Espoir trompeur. — Les villes. — Leur refus. — Conseil impérial. — Que doit-on répondre? — Débats animés. — L'encre rouge des Romains. —

(1) Concessuros omnia quæ ad dignitatem episcoporum stabiliendam pertinent. (C. R., II, p. 431.)

(2) Nullum detrectavimus onus, quod sine scelere suscipi posset. (Ibid.)

(3) Solum verbum Dei condit articulos fidei.

(4) Satis attentus erat Cæsar. (Jonas in C. R., II, p. 154.)

(5) Cum nostra confessio legeretur, obdormivit. (Brentius, in C. R., II, p. 245.)

(6) L'exemplaire latin, déposé dans les archives de la maison impériale, devrait se trouver à Bruxelles; et l'exemplaire allemand, envoyé plus tard au Concile de Trente, devrait être au Vatican.

(7) Gnediglich vernohmen. (Urkunden, II, p. 3.)

(8) Cum incredibili protestantium gaudio. (Seck., II, p. 170.)

(9) Mihi vehementer placet vixisse in hac horam. (L. Epp., IV, p. 71.)

(10) Grösser und hoher Werk. (Mathesius, Hist., p. 93 et 98.)

(11) In Still angeredet und gebethen. (C. R., II, p. 143.)

Changement dans la majorité. — La réfutation et ses auteurs. — Différence entre Rome et la réforme. — Rome triomphe par l'État. — Désespoir de Mélanchton. — Voix pour la réforme. — Une princesse chrétienne à Augsbourg. — Conférences évangéliques à la cour. — Des sermons protestants. — La pieuse chasseresse. — Chute de Mélanchton. — Luther s'oppose à des concessions. — Le légat se joue de Mélanchton. — Piége tendu par les ultramontains. — Doctrines d'école selon Mélanchton. — Réponse des protestants.

Les catholiques romains ne s'étaient attendus à rien de pareil. Au lieu d'une polémique haineuse, ils avaient entendu une confession éclatante de Jésus-Christ : aussi les adversaires les plus hostiles étaient-ils désarmés. « Nous ne voudrions pas pour « beaucoup, disait-on de tous côtés, n'avoir pas « assisté à cette lecture (1) ! » L'effet fut si prompt, que l'on crut un instant la cause définitivement gagnée. Les évêques eux-mêmes imposaient silence aux sophismes et aux clameurs des Faber et des Eck (2). « Tout ce que les luthériens ont dit est « vrai, s'écriait l'évêque d'Augsbourg ; nous ne « pouvons le nier (3) !... » — « Eh bien, docteur ! « dit à Eck le duc de Bavière avec un ton de re- « proche, vous m'aviez donné une tout autre idée « de cette doctrine et de cette affaire (4). » C'était le cri universel ; aussi les sophistes, comme on les appelait, étaient-ils fort embarrassés.

« Mais enfin, dit le duc de Bavière au docteur « Eck et à ses amis, pouvez-vous réfuter, avec de « bonnes raisons, la confession faite par l'électeur « et ses alliés ? » — « Avec les écrits des apôtres et « des prophètes, non...., répondit Eck ; mais avec « ceux des Pères et des conciles, oui (5) ! » — « Je « comprends, reprit vivement le duc, je com- « prends... les luthériens, selon vous, sont dans « l'Écriture... et nous, nous sommes à côté... »

L'archevêque Hermann, électeur de Cologne, le comte palatin Frédéric, le duc Éric de Brunswick-Lunebourg, le duc Henri de Mecklembourg, les ducs de Poméranie, étaient gagnés à la vérité, et Hermann chercha bientôt à l'établir dans son électorat.

L'impression produite à l'étranger par la confession fut peut-être plus grande encore. Charles en envoya des copies à toutes les cours ; on la traduisit en français, en italien (6), même en espagnol et en portugais ; elle se répandit dans toute l'Europe, et ainsi s'accomplit ce qu'avait dit Luther : « Notre confession se frayera une voie dans toutes « les cours, elle parlera aux princes et aux rois, et « le son en ira par toute la terre (7). »

Elle détruisit les préjugés que l'on avait conçus, donna au monde une idée plus saine de la réformation, et prépara les contrées les plus lointaines à recevoir les semailles de l'Évangile.

Alors la voix de Luther commença de nouveau à se faire entendre. Il comprit que le moment était décisif, et se hâta de donner l'impulsion qui devait conquérir la liberté religieuse. Il demanda hardiment cette liberté aux princes catholiques romains de la diète. « Que chacun, leur dit-il, soit libre de « croire ce qu'il veut : contraindre à croire est une « tâche qui dépasserait infiniment la puissance et « de l'Empereur et du pape (8). »

En même temps il agissait auprès des siens pour leur faire quitter Augsbourg. Jésus-Christ avait été hautement confessé. Au lieu de cette longue série de discussions et de querelles qui allait se rattacher à cet acte courageux, Luther aurait voulu une rupture éclatante, dût-il même sceller de son sang le témoignage rendu à l'Évangile. Un bûcher eût été, selon lui, la fin naturelle de cette tragédie : « Je vous renvoie de cette diète au nom du Sei- « gneur, écrivit-il à ses amis : maintenant à la « maison, encore à la maison, toujours à la mai- « son (9) ! Plût à Dieu, fussé-je le sacrifice immolé « à ce nouveau concile, comme Jean Huss à Con- « stance (10) ? »

Mais Luther ne s'attendait pas à une si belle fin ; il comparait la diète à un drame : on avait eu d'abord l'exposition, puis le prologue, ensuite l'action ; on attendait maintenant le dénoûment, tragique selon quelques-uns, mais qui, selon lui, ne serait que comique (11). « On sacrifiera tout, pensait-il, « à la paix politique, et les dogmes seront mis de « côté. » Cette marche, qui, encore de nos jours, serait aux yeux du monde la suprême sagesse, eût été aux yeux de Luther la suprême folie.

L'intervention de Charles était surtout ce qui l'épouvantait : soustraire l'Église à l'influence séculière, et les gouvernements à l'influence cléricale, était alors une des pensées dominantes du

(1) Brücks Geschichte der Handl. in den Sachen des Glaubens zu Augsburg. (In Förstemanns Arch., p. 50.)

(2) Multi episcopi ad pacem sunt inclinati. (L. Epp., IV, p. 70.)

(3) Illa quæ recitata sunt, vera sunt, sunt pura veritas ; non possumus inficiari. (C. R., II, p. 154.)

(4) So hab man Im vor nicht gesagt. (Mathes., Hist., p. 99.)

(5) Mit Propheten und Aposteln Schrifften... nicht. (Ibid.)

(6) Cæsar sibi fecit nostram confessionem reddi italica et gallica lingua. (C. R., II, p. 155.) La traduction française se trouve dans Forstemanns Urkunden, I, p. 357 : *Articles principaulx de la foy.*

(7) Perrumpet in omnes aulas principum et regum... (L. Epp., IV, p. 96.)

(8) Épître à l'électeur de Mayence. (L. Epp., IV, p. 74.)

(9) Igitur absolvo vos in nomine Domini ab isto conventu. (Ibid., p. 96.)

(10) Vellem ego sacrificium esse hujus novissimi concilii, sicut Johannes Huss Constantiæ... (Ibid., p. 110.)

(11) Sed catastrophen illi tragicam, nos comicam, expectamus. (Ibid., p. 85.)

grand réformateur. « Vous voyez, écrivait-il à Mélanchton, que l'on oppose à notre cause le même « argument qu'à Worms, savoir, encore et toujours..., le jugement de l'Empereur. Ainsi Satan fait sans cesse la même bévue, et cette force « efféminée (1) du pouvoir civil est la seule puissance que cet esprit aux mille artifices sache « trouver contre Jésus-Christ. » Mais Luther prenait courage et relevait fièrement la tête. « Christ « vient, continue-t-il; il vient, placé à la droite... « de qui?... non de l'Empereur, car nous serions « depuis longtemps perdus, mais de Dieu même. « Ne craignez rien : Christ est le Roi des rois et le « Seigneur des seigneurs; s'il perd ce titre à Augsbourg, il faut aussi qu'il le perde sur toute la « terre et dans tous les cieux. »

Un chant de triomphe fut donc, de la part des confesseurs d'Augsbourg, le premier mouvement qui suivit cet acte courageux, unique sans doute dans les annales de l'Église. Quelques-uns de leurs adversaires s'y associèrent d'abord, et les autres se turent; toutefois une réaction s'opéra bientôt.

Le lendemain matin, Charles-Quint s'étant levé, échauffé et fatigué par une longue insomnie, le premier de ses ministres qui se présenta dans les appartements impériaux fut le comte palatin, aussi embarrassé que son maître. « Il nous faut céder « quelque chose, dit-il à Charles; et je rappelle « à Votre Majesté que l'empereur Maximilien voulait accorder les deux espèces dans la cène, le « mariage des prêtres et la liberté quant aux « jeûnes. » Charles-Quint saisit cette proposition comme une planche de salut. Mais bientôt arrivèrent Granvelle et Campeggi, qui l'engagèrent à s'en abstenir.

Rome, étourdie un instant par le coup de massue dont on l'avait frappée, se relevait avec énergie. « Je reste avec la mère, s'écriait dans une assem-« blée l'évêque de Wurzbourg, entendant par là « l'Église romaine, avec la mère, la mère!... » — « Monseigneur, lui dit Brentz avec esprit, de « grâce, pour la mère, n'oubliez ni le Père ni le « Fils! » — « Eh bien, je vous l'accorde, répondait « à l'un de ses amis l'archevêque de Salzbourg; « moi aussi, je voudrais la communion sous les « deux espèces, le mariage des prêtres, la réformation de la messe, la liberté quant à l'abstinence des viandes, et aux autres traditions. Mais « que ce soit un moine, un pauvre moine qui prétende nous réformer tous, c'est là ce que l'on ne « peut tolérer (2). » — « Je n'aurais pas d'objection, disait un autre évêque, à ce que le culte « se célébrât partout comme à Wittemberg; mais « que ce soit d'un pareil trou que sorte cette nouvelle doctrine, c'est à quoi nous ne pouvons « consentir (3). » Mélanchton insistant auprès de l'archevêque de Salzbourg sur la nécessité de la réforme du clergé : « Eh! que voulez-vous donc « nous réformer? dit celui-ci brusquement : nous « autres prêtres, nous n'avons jamais rien valu! » C'est l'un des aveux les plus naïfs que la réformation ait arrachés au clergé.

De jour en jour on voyait arriver à Augsbourg des moines fanatiques et des docteurs pleins de sophismes, qui s'efforçaient d'enflammer la haine de l'Empereur et des princes (4). « Si nous avons « eu auparavant des amis, s'écriait Mélanchton « le lendemain de la confession, maintenant nous « n'en avons plus; nous sommes ici seuls, abandonnés de tous, et nous débattant contre d'immenses périls (5). »

Charles, poussé par ces partis contraires, affectait une grande indifférence; mais, sans laisser rien paraître, il cherchait cependant à connaître à fond cette affaire. « Qu'il n'y manque pas un mot, » avait-il dit à son secrétaire en lui demandant une traduction française de la confession. « Il n'en « laisse rien voir, se disaient les protestants, convaincus que Charles était gagné; car si on le « savait, les États d'Espagne seraient perdus pour « lui. Gardons à cet égard le secret le plus profond (6). » Mais les courtisans de l'Empereur, qui s'apercevaient de ces étranges espérances, souriaient et branlaient la tête. « Si vous avez de l'ar-« gent, dit à Jonas et à Mélanchton, Schepper, l'un « des secrétaires d'État, il vous sera facile d'acheter des Italiens la religion qu'il vous plaira (7); « mais si votre bourse est vide, votre cause est « perdue. » Puis, prenant un ton plus grave : « Il « est impossible, dit-il, que l'Empereur, entouré « comme il l'est d'évêques et de cardinaux, ap-« prouve une autre religion que celle du pape. »

On le vit bientôt. Le lendemain de la confession, le dimanche 26 juin, avant l'heure du déjeuner (8), toutes les députations des villes impériales étaient réunies dans l'antichambre de l'Empereur. Charles, désireux de ramener à l'unité les États de l'Empire, commençait par les plus faibles. « Quel-

(1) Sic Satan chorda semper oberrat eadem, et mille-artifex ille non habet contra Christum, nisi unum illud elumbe robur. (Ibid., p. 100.)

(2) Sed quod unus monachus debeat nos reformare omnes... (C. R., II, p. 155.)

(3) Aus dem Loch und Winckel. (L. Opp., XX, p. 307.)

(4) Quotidie confluunt huc sophistæ ac monachi. (C. R., II, p. 141.)

(5) Nos hic soli ac deserti. (Ibid.)

(6) Das alles wolle E. W. im besten Geheim halten. (Ibid., p. 151.)

(7) Nos, si pecuniam haberemus, facile religionem quam velemus empturos ab Italis. (Ibid., p. 156.)

(8) Heute, vor dem Morgenessen. (Ibid., p. 143.)

« ques-unes des villes, dit le comte palatin, n'ont « pas adhéré aux décrets de la dernière diète de « Spire : l'Empereur leur demande de s'y soumet« tre. »

Strasbourg, Nuremberg, Constance, Ulm, Reutlingen, Heilbronn, Memmingen, Lindau, Kempten, Windsheim, Isny et Weissenbourg, que l'on sommait ainsi de renoncer à la fameuse protestation, trouvaient le moment singulièrement choisi; elles demandèrent du temps.

La situation était compliquée; la discorde avait été jetée au milieu des villes, et la cabale travaillait chaque jour à l'accroître (1). Ce n'était pas seulement entre les villes papistes et les villes évangéliques qu'il y avait désaccord; c'était encore entre les villes zwingliennes et les villes luthériennes; et même, parmi ces dernières, celles qui n'avaient pas adhéré à la confession d'Augsbourg montraient beaucoup de mauvaise humeur aux députés de Reutlingen et de Nuremberg : la démarche de Charles-Quint était donc habilement calculée, car elle reposait sur cet antique axiome : « Divise et « commande. »

Mais l'enthousiasme de la foi surmonta toutes ces ruses; et le lendemain, 27 juin, les députés des villes remirent à l'Empereur une réponse, dans laquelle ils déclaraient ne pouvoir adhérer au recez de Spire « sans désobéir à Dieu, et sans compro« mettre le salut de leurs âmes (2). »

Charles, qui eût voulu tenir un juste milieu, plus encore par politique que par équité, chancelait entre tant de convictions contraires. Désireux néanmoins d'essayer son influence médiatrice, il convoqua les États fidèles à Rome le dimanche 26 juin, peu après sa conférence avec les villes.

Les princes étaient au grand complet; on vit même le légat du pape et les théologiens romains les plus influents assister à ce conseil, au grand scandale des protestants. « Que doit-on répondre « à la confession? » telle fut la question posée par Charles-Quint au sénat qui l'entourait (3).

Trois avis furent émis. « Gardons-nous, dirent « les hommes de la papauté, de discuter les rai« sons de nos adversaires, et contentons-nous d'exé« cuter l'édit de Worms contre Luther et les prin« ces, peuples et théologiens qui sont ses adhérents, « en les contraignant par les armes (4). » — « Sou« mettons la confession à l'examen de juges im« partiaux, dirent les hommes de l'Empire, et « renvoyons la décision finale à l'Empereur. La « lecture même de la confession n'est-elle pas un « appel des protestants à la puissance impériale? « Qu'on leur donne le juge qu'ils demandent!... » D'autres enfin (c'étaient les hommes de la tradition et de la doctrine ecclésiastique) voulaient charger quelques docteurs de composer une réfutation qui serait lue aux États protestants et ratifiée par Charles.

Les débats furent fort animés; les doux et les violents, les politiques et les fanatiques, se posèrent nettement dans l'assemblée. George de Saxe et Joachim de Brandebourg se montrèrent les plus passionnés, et dépassèrent même à cet égard les princes ecclésiastiques (5). « Un certain rustre, que « vous connaissez bien, les pousse tous par der« rière, écrit Mélanchton à Luther; et certains « théologiens hypocrites tiennent le flambeau et « mènent toute la bande (6). » Ce rustre était sans doute le duc George. Les princes de Bavière eux-mêmes, que la confession avait d'abord ébranlés, se rallièrent aussitôt aux chefs du parti romain. L'électeur de Mayence, l'évêque d'Augsbourg, le duc de Brunswick, se montrèrent les moins défavorables à la cause évangélique. « Je ne puis nul« lement conseiller à Sa Majesté d'employer la « force, disait Albert. Si Sa Majesté contraignait « les consciences et venait ensuite à quitter l'Em« pire, les premières victimes seraient les prêtres; « et qui sait si, au milieu de ces désordres, les « Turcs ne fondraient pas inopinément sur nous? » Mais cette sagesse un peu intéressée de l'archevêque ne trouvait pas de nombreux échos; et les hommes de fer se lançaient aussitôt dans la discussion, avec leur parole cassante. « Si l'on se bat contre les lu« thériens, dit le comte Félix de Werdenberg, « j'offre gratuitement mon épée, et je jure de ne « pas la remettre dans le fourreau qu'elle n'ait ren« versé le château fort de Luther. » Ce seigneur mourut, peu de jours après, des suites de son intempérance. Les modérés intervenaient de nouveau. « Les luthériens n'attaquent aucun article « de la foi, disait l'évêque d'Augsbourg; accor« dons-nous avec eux, et cédons-leur, pour obtenir « la paix, l'usage des deux espèces et le mariage « des prêtres; si cela était nécessaire, je céderais « même davantage. » Là-dessus de grands cris : « Il est luthérien, s'écriait-on, et nous verrons « qu'il est tout prêt à sacrifier jusqu'aux messes « privées. » — « Les messes! il ne faut pas y pen« ser, disaient quelques-uns avec un ironique sou-

(1) Es sind unter uns Städten, viel Practica und seltsames Wesens. (C. R., II, p. 151.)

(2) Ohne Verletzung der Gewissen gegen Gott. (F. Urkunden, II, p. 6.)

(3) Adversarii nostri jam deliberant, quid velint respondere. (C. R., II, 26 juin.)

(4) Rem agendam esse vi, non audiendam causam. (Ibid., p. 154.)

(5) Hi sunt duces, et quidem acerrimi alterius partis. (Ib.)

(6) Omnes unus gubernat rusticus. (Ibid., p. 176.)

« rire : Rome ne les abandonnera jamais ; car ce « sont elles qui soutiennent ses cardinaux, ses « courtisans, leur luxe et leurs cuisines (1). » L'archevêque de Salzbourg et l'électeur de Brandebourg répondirent surtout avec une grande violence à la motion de l'évêque d'Augsbourg. « Les luthériens, « dirent-ils brusquement, nous ont remis une con- « fession écrite avec de l'encre noire sur du papier « blanc. Eh bien ! si nous étions l'Empereur, nous « leurs répondrions avec de l'*encre rouge* (2) ... » — « Messieurs, répliqua vivement l'évêque d'Augs- « bourg, prenez garde que les lettres rouges ne « vous sautent aux yeux... » L'électeur de Mayence dut intervenir et calmer les interlocuteurs.

L'Empereur, désireux de jouer le rôle d'arbitre, eût voulu que le parti romain déposât du moins entre ses mains un acte d'accusation contre la réforme. Mais la majorité, devenue toujours plus compacte depuis la diète de Spire, ne marchait plus avec Charles. Pleine du sentiment de sa force, elle refusa de se constituer en parti, et de prendre l'Empereur pour juge. « Que parlez-vous, dit-elle, de « diversité entre les membres de l'Empire ? Il n'y « a qu'un parti légitime. Il s'agit, non de décider « entre deux opinions dont les droits sont égaux, « mais de réprimer des rebelles, et de prêter main- « forte à ceux qui sont demeurés fidèles à la con- « stitution de l'Empire. »

Ce langage superbe éclaira Charles ; il vit qu'il était dépassé, et qu'abandonnant sa haute position d'arbitre, il devait se résigner à n'être que l'exécuteur des ordres de la majorité. Ce fut cette majorité seule qui dès lors commanda dans Augsbourg : on exclut les conseillers impériaux qui émettaient des avis plus équitables, et l'archevêque de Mayence lui-même cessa de paraître en diète (3).

La majorité ordonna, avant tout, une réfutation de la doctrine évangélique par des théologiens romains. Si l'on avait appelé pour cela des hommes modérés, tels que l'évêque d'Augsbourg, la réformation eût encore eu quelques chances de faire prévaloir les grands principes du christianisme ; mais ce fut aux ennemis mêmes de la réforme, aux vieux champions de Rome et d'Aristote, aigris par tant de défaites, que l'on résolut de remettre cet examen.

Ils étaient nombreux à Augsbourg, et n'y jouissaient pas d'une grande estime. « Les princes, disait « Jonas, ont amené avec eux leurs savants, et quel- « ques-uns même leurs *sots* et leurs *ignorants* (4). » Le prévôt Faber et le docteur Eck marchaient à leur tête, et derrière eux se rangeait une cohorte de moines, surtout de dominicains, suppôts de l'inquisition, et impatients de se dédommager des opprobres qu'ils avaient si longtemps endurés. Il y avait le provincial des dominicains, Paul Hugo, leur vicaire Jean Bourkard, un de leurs prieurs, Conrad Kœlein, qui avait écrit contre le mariage de Luther, puis des chartreux, des augustins, des franciscains, et les vicaires de plusieurs évêques. Tels furent les hommes, au nombre de vingt, qui furent chargés de réfuter Mélanchton.

On pouvait à l'avance augurer de l'œuvre d'après les ouvriers : chacun comprit qu'il s'agissait, non de réfuter la confession, mais de la honnir. Campeggi, qui insinua sans doute à Charles cette liste néfaste, savait bien que ces docteurs étaient incapables de se mesurer avec Mélanchton ; mais leurs noms étaient un drapeau aux couleurs les plus tranchées de la papauté, et annonçaient clairement et immédiatement au monde ce que la diète se proposait de faire : c'était l'essentiel. Rome ne voulait pas laisser à la chrétienté — même l'espérance.

Cependant, il s'agissait de savoir si la diète et l'Empereur qui en était l'organe avaient le droit de prononcer dans ces matières toutes religieuses. Charles posa la question tant aux évangéliques qu'aux romains (5).

« Votre Altesse, répliqua Luther, consulté par « l'électeur, peut répondre en toute assurance : « Eh bien ! oui, si l'Empereur le veut, qu'il soit « juge ! Je supporterai tout de sa part ; mais qu'il « ne décide rien contre la parole de Dieu. Votre « Altesse ne peut mettre l'Empereur au-dessus de « Dieu même (6). Le premier commandement ne « dit-il pas : *Tu n'auras point d'autre Dieu de- « vant ma face ?* »

La réponse des adhérents du pape fut, dans le sens contraire, tout aussi positive. « Nous pensons, « dirent-ils, que Sa Majesté, d'accord avec les élec- « teurs, princes et états de l'Empire, a le droit de « procéder en cette affaire, en tant qu'Empereur « romain, tuteur, avocat et souverain protecteur « de l'Église et de notre très-sainte foi (7). » Ainsi, dès les premiers jours de la réformation, l'Église évangélique se rangea sous la couronne de Jésus-Christ, et l'Église romaine sous le sceptre des rois. Des hommes éclairés, même parmi les protestants,

(1) Cardinel, Churtusanen, Pracht und Küchen. (Brück Apol., p. 63.)

(2) Wir wollten antworten mit einer Schrift mit Rubricken geschrieben. (C. R., II, p. 147.)

(3) Non venit in senatum. (Ibid., p. 175.)

(4) Quidam etiam suos ineruditos et ineptos. (C. R., II, p. 104.)

(5) Voir le document tiré des Archives de Bavière. (F. Urkundenbuch, II, p. 9.)

(6) Können den Kaiser nicht über Gott setzen. (L. Epp., IV, p. 83.)

(7) Römischen Kaiser, Vogt, Advocaten und Obristen Beschirmer der Kirken. (F. Urkundenbuch, II, p. 10.)

ont méconnu cette nature opposée du protestantisme et du papisme.

La philosophie d'Aristote et la hiérarchie de Rome, grâce à cette alliance avec le pouvoir civil, allaient enfin voir arriver le jour si longtemps attendu de leur triomphe. Tant qu'on avait abandonné les scholastiques à la force de leurs syllogismes et de leurs injures, ils avaient été battus; mais maintenant Charles-Quint et la diète leur tendaient la main; les raisonnements de Faber, d'Eck et de Wimpina allaient être parafés par les chanceliers germaniques, et munis des grands sceaux de l'Empire. Qui pourrait leur résister? L'erreur romaine reçoit surtout sa force de son union avec le bras séculier, et ses victoires dans l'ancien et le nouveau monde sont dues, de nos jours encore, au patronage de l'État (1).

Ces choses n'échappèrent point à l'œil clairvoyant de Luther. Il reconnut à la fois la faiblesse des arguments des docteurs papistes et la puissance du bras de Charles. « Vous attendez la réponse de vos « adversaires, écrivait-il à ses amis d'Augsbourg; « elle est déjà toute faite, et la voici : *Les Pères*, « *les Pères, les Pères; l'Église, l'Église, l'Église*, « *les usages, la coutume*; mais de *l'Écriture*... « rien (2)!... Puis l'Empereur, appuyé du témoi« gnage de ces arbitres, prononcera contre vous (3); « et alors vous entendrez de toutes parts des for« fanteries qui monteront jusqu'au ciel, et des « menaces qui descendront jusqu'aux enfers. »

Ainsi changeait la situation de la réforme. Charles était obligé de reconnaître son impuissance, et, pour sauver les apparences de son pouvoir, il se rangeait décidément avec les ennemis de Luther. L'impartialité de l'Empereur faisait défaut; l'État se tournait contre l'Évangile, et, pour sauveur, il ne lui restait que Dieu.

Il y eut d'abord chez plusieurs un grand abattement; Mélanchton surtout, qui voyait de plus près les cabales des adversaires, épuisé d'ailleurs par ses veilles, tombait presque dans le désespoir (4). « En présence de ces haines formida« bles, s'écriait-il, je ne vois plus de sujet d'espé« rance (5)... » Et puis pourtant il ajoutait : « Sauf « le secours de Dieu. »

En effet, le légat faisait jouer toutes ses batteries. Déjà Charles avait fait demander plusieurs fois l'électeur et le landgrave, et avait tout mis en œuvre pour les détacher de la confession évangélique (6). Mélanchton, inquiet de ces colloques secrets, réduisit la confession à son minimum, et engagea l'électeur à demander seulement les deux espèces dans la cène et le mariage des prêtres. « Interdire le premier de ces points, dit-il, ce serait « écarter de la communion un grand nombre de « chrétiens; et interdire le second, ce serait priver « l'Église de tous les pasteurs capables de l'édifier. « Veut-on perdre la religion et allumer la guerre « civile, plutôt que d'apporter à ces constitutions « purement ecclésiastiques un adoucissement qui « n'est contraire ni aux bonnes mœurs ni à la « foi (7)?... » Les princes protestants invitèrent Mélanchton à se rendre lui-même auprès du légat, pour lui faire ces propositions (8).

Mélanchton, qui s'y décida, commençait à se flatter du succès. En effet, on voyait, même parmi les papistes, des hommes favorables à la réformation. Il était arrivé récemment à Augsbourg, de par delà les Alpes, certaines propositions assez luthériennes (9); et l'un des confesseurs de l'Empereur professait hautement la justification par la foi, maudissant « ces ânes d'Allemands, qui ne « cessaient, disait-il, de braire contre cette vé« rité (10). » Un chapelain de Charles approuvait même toute la confession. Il y avait plus encore : Charles-Quint ayant consulté les grands d'Espagne, connus pour leur orthodoxie : « Si les opinions des « protestants sont contraires aux articles de la foi, « avaient-ils répondu, que Votre Majesté emploie « toute sa puissance pour détruire cette faction : « mais s'il ne s'agit que de quelques changements « dans des ordonnances humaines et des usages ex« térieurs, qu'elle se garde de toute violence (11). » — Réponse admirable! s'écriait Mélanchton, qui se persuadait que la doctrine romaine était au fond d'accord avec l'Évangile.

La réformation trouvait même plus haut des défenseurs. Dans l'une des demeures impériales d'Augsbourg, Marie, sœur de Charles-Quint et veuve du roi Louis de Hongrie, recevait souvent Mélanchton, Spalatin et d'autres amis de l'Évangile, et conversait familièrement avec eux. Cette princesse était encore très-jeune, et demeurait chez son grand-père Maximilien, quand elle avait com-

(1) A O-taïti, par exemple.

(2) Patres, Patres, Patres; — Ecclesia, Ecclesia, Ecclesia; — usus, consuetudo; præterea e Scriptura, nihil. (L. Epp., IV, p. 96.)

(3) Pronuntiabit Cæsar contra vos. (Ibid.)

(4) Quadam tristitia et quasi desperatione vexatur. (C. R., II, p. 163.)

(5) Quid nobis sit sperandum in tantis odiis inimicorum? (Ibid., p. 145.)

(6) Legati Norinberg. ad senatum. (Ibid., p. 161.)

(7) Melanchton ad Duc. Sax. Elect. (Ibid., p. 162.)

(8) Principes nostri miserunt nos ad R. D. V. (Ib., p. 171.)

(9) Pervenerunt ad nos propositiones quædam Italicæ, satis lutheranæ. (Ibid., p. 163.)

(10) Istis Germanis asinis, nobis in hac parte obgannientibus. (Ibid.)

(11) Hispanici proceres præclare et sapienter responderunt Cæsari. (Ibid., p. 179.)

mencé à lire et à comprendre les premiers écrits de Luther. En 1526, le roi Louis étant mort sur le champ de bataille de Mohacs, le réformateur écrivit à la jeune veuve une lettre de condoléance. « Que « Votre Majesté cherche sa consolation auprès du « véritable époux, qui est Jésus-Christ (1), » lui disait-il. Et il joignait à son épître une touchante exposition des psaumes les plus consolants (2). En même temps, Érasme composait pour cette princesse son Traité *de la Veuve chrétienne,* et le lui dédiait. Dès lors la jeune veuve se tourna tout à fait vers la parole de Dieu. Elle n'avait point d'enfant, pour lui rappeler son mari et lui adoucir sa douleur (3). Sa chambre à coucher devint son oratoire, selon une expression d'Érasme (4), et elle chercha par son exemple à conduire dans la voie de la piété tous ceux qui l'entouraient.

Trois jours après la lecture de la confession, Marie était arrivée à Augsbourg, ayant avec elle la reine de Bohême, femme de Ferdinand, et son fidèle chapelain Jean Henkel, qui, d'accord avec Simon Grynæus et Vite Wintsheim, prêchait depuis quelque temps la parole de Dieu dans la capitale de la Hongrie. Obligée de se contraindre avec ses frères, Marie goûtait une indicible joie dans les conférences évangéliques qu'elle avait avec Henkel, Spalatin et Mélanchton (5). Ils admiraient sa simplicité, sa cordialité, et étaient étonnés de trouver en elle une sœur. Ses lumières ne les surprenaient pas moins que sa piété ; car elle comprenait et lisait habituellement cinq langues, l'allemand, le français, l'italien, le bohême et le latin. « De nos jours, « disaient-ils, le monde est renversé ; nous avons « des moines ignorants et des femmes éclairées. »

Marie ne se contentait pas de ces conversations, et, faisant ce qu'on avait défendu à l'électeur de Saxe et au landgrave, elle voulait que chaque dimanche on célébrât le culte évangélique dans ses appartements (6). Recueillie, et avide de la parole de Dieu, elle tenait en main la Bible latine, qui ne la quittait jamais, et y cherchait les passages cités par le prédicateur ; puis, après le service, elle les examinait de nouveau avec soin. Charles et Ferdinand, informés par les évêques de ces habitudes étranges, s'en plaignaient quelquefois à leur sœur ; mais elle profitait, pour se défendre, de la grande affection que l'Empereur lui portait. Elle allait même plus loin; elle suppliait ce prince de ne pas se laisser séduire par les prêtres, comme son malheureux époux ; et, justifiant les protestants des calomnies dont on les poursuivait, elle s'efforçait de retenir la main menaçante de Charles. Mélanchton écrivait à Luther, le 10 juillet : « La sœur de l'Em« pereur, femme d'un génie héroïque, et distin« guée surtout par sa piété et sa modestie, s'ef« force d'apaiser son frère envers nous ; mais elle « est obligée de le faire avec timidité et avec rete« nue (7). »

Charles-Quint, qui ne pouvait se résoudre à tolérer la réformation et ses ministres, fermait pourtant les yeux sur les sermons clandestins de sa sœur.

Ce n'était pas seulement dans ses appartements que Marie lisait la Bible. Elle aimait la nature, l'exercice, les bois épais, l'air libre, et la voûte des cieux. Souvent elle allait à la chasse, soit avec la cour, soit seule avec sa suite ; et on la voyait passer dans les forêts des journées entières. Quand la fatigue commençait à l'accabler, elle rompait la chasse, descendait de cheval, faisait taire les fanfares, éloignait ses chiens et son équipage, s'asseyait seule sous un arbre, y lisait en paix l'histoire du Seigneur, et oubliait ainsi Augsbourg, les princes, les prêtres et toutes les pompes de la cour (8). Aussi l'appelait-on la *pieuse chasseresse ;* les portraits qu'on a conservés d'elle la représentent en habit de chasse. Marguerite étant morte en décembre 1530, Charles-Quint nomma sa sœur Marie gouvernante des Pays-Bas.

Mélanchton, encouragé par ces démonstrations, et en même temps effrayé par les menaces de guerre que les adversaires ne cessaient de proférer, crut devoir acheter la paix à tout prix, et résolut, en conséquence, de descendre dans ses propositions aussi bas que possible. Il demanda, le 6 juillet, au légat une entrevue, en lui écrivant une lettre dont on a eu tort de mettre en doute l'authenticité (9). Le cœur manque au champion de la réforme ; la tête lui tourne ; il chancelle, il tombe,... et dans sa chute il court risque d'entraîner avec lui la cause que des martyrs ont déjà arrosée de leur sang. Voici ce que dit le représentant

(1) Sich trösten des Rechten Brautigams. (L. Opp., V, p. 606.)

(2) Ps. 37, 62, 94 et 109.

(3) Restabat ultimum doloris levamen, si quis parvulus aula luderet Æneas ! et hoc solatii genus Maria tibi fatorum iniquitas invidit. (Ad Mariam, *de Vidua christiana.* Erasmi Opp., V, p. 725.)

(4) Viduæ cubiculum nihil aliud quam oratorium esse debet. (Ibid., p. 739.)

(5) Wo Maria, Henkel, Melanchton und Spalatin, öfters Religionsgespræche hielten. (Je trouve cette citation dans des manuscrits hongrois qui m'ont été communiqués.)

(6) In Augsburg liess Maria immer einen evangelischen Gottesdienst mit Predigt halten. (Manuscrit hongrois.)

(7) Ἡ *ἀδελφὴ αὐτοκράτορος,* mulier vere heroico ingenio, præcipua pietate et modestia, studet nobis placare fratrem... (C. Ref., II, p. 178.)

(8) Setzete sich unter einem Baum und liess in der heil. Schrift. (Manuscrit hongrois.)

(9) Voir C. R., II, p. 168.

de la réformation au représentant de la papauté : « Il n'est aucun dogme sur lequel nous différions « de l'Église romaine (1) : nous révérons l'autorité « universelle du pontife romain, et nous sommes « prêts à lui obéir, pourvu qu'il ne nous rejette « pas, et que, selon la clémence dont il a coutume « d'user envers toutes les nations, il veuille bien « ignorer ou approuver quelques petites choses « qu'il ne nous est plus possible de changer. Main-« tenant donc, repousserez-vous ceux qui parais-« sent en suppliants devant vous? les poursui-« vrez-vous avec le fer et le feu?... Ah! rien ne « nous attire tant de haine en Allemagne, comme « notre inébranlable fermeté à soutenir les dog-« mes de l'Église romaine (2). Mais, avec l'aide de « Dieu, nous demeurerons fidèles au Christ et « à l'Église romaine, quand même vous nous « repousseriez. »

Ainsi s'humilia Mélanchton. Dieu permit cette chute, afin que les siècles futurs pussent voir jusqu'où la réforme était prête à descendre pour maintenir l'unité, et que nul ne pût douter que le schisme était venu de Rome; mais aussi, sans doute, afin de manifester encore une fois dans le monde quelle est dans les œuvres les plus glorieuses la faiblesse des plus nobles instruments.

Heureusement, il y avait un autre homme qui soutenait l'honneur de la réformation. Au même moment, Luther écrivait à Mélanchton : « On ne « peut mettre Christ et Bélial d'accord. Pour ce « qui me regarde, je ne céderai pas un cheveu (3). « Plutôt que de céder, j'aime mieux tout souffrir, « et même les maux les plus terribles. Cédez d'au-« tant moins que vos adversaires demandent da-« vantage. Dieu ne nous aidera pas, que nous ne « soyons abandonnés de tous (4). » Et, craignant quelque faiblesse de la part de ses amis : « Si ce « n'était pas tenter Dieu, il y a longtemps que « vous m'auriez vu près de vous (5). »

La présence de Luther n'eût en effet jamais été plus nécessaire; car le légat avait consenti à une entrevue, et Mélanchton allait faire sa cour à Campeggi (6).

C'était le 8 juillet, jour fixé par le légat pour recevoir Mélanchton. Celui-ci était plein d'espérance. « Le cardinal m'assure qu'il peut accorder « l'usage des deux espèces et le mariage des prê-« tres, disait-il. Je me hâte de me rendre vers « lui (7)... »

Cette visite pouvait décider des destinées de l'Église. Si le légat acceptait l'ultimatum de Philippe, les contrées évangéliques étaient replacées sous la puissance des évêques romains, et c'en était fait de la réformation; mais l'orgueil et l'aveuglement de Rome la sauvèrent. Les papistes, la croyant sur le bord de l'abîme, pensèrent qu'un dernier coup ferait sa ruine, et se décidèrent, comme Luther, à ne rien céder, « pas même un cheveu. » Toutefois le légat, en refusant, se donna un air de bienveillance, et parut obéir à des influences étrangères. « J'aurais bien le pouvoir de faire certaines « concessions, dit-il, mais il ne serait pas prudent « d'en user sans l'aveu des princes allemands (8) : « leur volonté doit s'accomplir; l'un d'eux surtout « conjure l'Empereur d'empêcher que l'on vous « cède la moindre chose : je ne puis rien accor-« der. » Puis le prince romain, avec le plus aimable sourire, fit tout ce qu'il put pour gagner le chef des docteurs chrétiens. Mélanchton sortit, honteux des avances qu'il avait faites, mais se trompant encore sur Campeggi. « Sans doute, dit-« il, Eck et Cochlée m'ont devancé chez le lé-« gat (9). » Luther ne pensait pas de même : « Je ne « me fie à aucun de ces Italiens, disait-il; ce sont « des coquins. Quand l'Italien est bon, il est très-« bon; mais alors c'est un prodige, c'est un cygne « noir (10). »

C'étaient bien, en effet, les Italiens qui frappaient la réforme. Peu de jours après, le 12 juillet, arrivèrent les instructions du pape. Il avait reçu la confession par estafette (11), et seize jours avaient suffi pour l'aller, la délibération et le retour. Clément ne voulait entendre parler ni de discussion ni de concile. Charles-Quint devait marcher droit au but, faire entrer une armée en Allemagne, et puis étouffer la réformation par la force. Toutefois, on crut à Augsbourg ne pas devoir agir si précipitamment, et l'on eut recours à d'autres moyens.

« Un peu de patience! nous les tenons, » dirent Eck et ses collègues; et, rejetant le reproche qu'on leur avait fait d'avoir mal représenté la réformation, ils en accusèrent les protestants eux-mêmes.

(1) Dogma nullum habemus diversum ab Ecclesia romana. (Ibid., p. 170.)

(2) Quam quia Ecclesiæ romanæ dogmata, summa constantia defendimus. (Ibid.)

(3) At certe pro mea persona, ne pilum quidem cedam (L. Epp., IV, p. 88.)

(4) Neque enim juvabimur, ni deserti prius simus. (Ibid., p. 91.)

(5) Certe jamdudum coram vidissetis me. (Ibid., p. 98.)

(6) Ego multos prehensare soleo, et Campeggium etiam. (C. R., II, p. 193.)

(7) Propero enim ad Campeggium. (C. R., II, p. 174.)

(8) Se nihil posse decernere, nisi de voluntate principum Germaniæ. (Ibid.)

(9) Forte ad legatum veniebant Eccius et Cochlœus. (Ibid., p. 175.)

(10) Verum hoc monstrum est, nigroque simillimum cygno. (L. Epp., IV, p. 110.)

(11) Nostra confessio ad Romam per veredarios missa est. (Ibid., p. 186 et 219.)

« Ce sont eux, dirent-ils, qui, pour se donner l'air « d'être d'accord avec nous, dissimulent maintenant leur hérésie ; mais nous allons les prendre « dans leurs propres filets. S'ils avouent n'avoir « pas inséré dans leur confession tout ce qu'ils re« jettent, il sera démontré qu'ils nous jouent. Si, « au contraire, ils prétendent avoir tout dit, ils « seront par là même obligés d'admettre tout ce « qu'ils n'ont pas condamné. » On assembla donc les princes protestants, et on leur demanda si la réformation se bornait aux doctrines indiquées dans l'Apologie, ou s'il y avait encore autre chose (1).

Le piége était adroitement tendu. La papauté n'avait pas même été nommée dans l'écrit de Mélanchton; d'autres erreurs encore y avaient été omises, et Luther lui-même s'en plaignait hautement. « Satan s'aperçoit bien, disait-il, que votre « Apologie a passé d'un pied léger sur les articles « du purgatoire, du culte des saints, et surtout du « pape et de l'antechrist. » Les princes demandèrent à conférer avec leurs alliés des villes ; et tous les protestants se réunirent pour délibérer sur ce grave incident.

On attendait l'explication de Mélanchton, qui ne déclina point la responsabilité de la chose. Aisément abattu par les fantômes de son imagination, il se redressait avec hardiesse quand on l'attaquait en face. « Toutes les doctrines essentielles, dit-il, « ont été exposées dans la confession, et toutes les « erreurs et les abus y ont été signalés. Mais fal« lait-il se jeter dans toutes ces questions, pleines « de contestation et d'animosité, que l'on discute « dans nos académies? Fallait-il demander si tous « les chrétiens sont prêtres, si la primauté du « pape est de droit divin, s'il peut y avoir des in« dulgences, si toute bonne œuvre est un péché « mortel, s'il y a plus de sept sacrements, si un « laïque peut les administrer, si l'élection divine a « quelques fondements dans nos propres mérites, « si la consécration sacerdotale imprime un carac« tère indélébile, si la confession auriculaire est « nécessaire au salut?... Non, non! toutes ces « choses sont du ressort de l'école, et nullement « essentielles à la foi (2). »

On ne peut nier qu'il y eût dans les questions signalées ainsi par Mélanchton des points importants. Quoi qu'il en soit, les protestants tombèrent facilement d'accord, et le lendemain ils présentèrent aux ministres de Charles une réponse conçue avec autant de franchise que de fermeté, où ils disaient « que, désireux de suivre la vérité avec la charité, ils n'avaient pas voulu compliquer la situation, et s'étaient proposé, non de spécifier toutes les erreurs qui s'étaient introduites dans l'Église, mais de confesser toutes les doctrines qui étaient essentielles au salut; que si néanmoins la partie adverse se sentait pressée de soutenir certains abus ou de mettre en avant quelque point non mentionné dans la confession, les protestants se déclaraient prêts à leur répondre, conformément à la parole de Dieu (3). » Le ton de cette réponse montrait assez que les chrétiens évangéliques ne craignaient pas de suivre leurs adversaires partout où ceux-ci les appelleraient. Aussi le parti romain ne dit-il plus mot sur cette affaire.

IX

La réfutation. — Charles la rejette. — Entrevue avec les princes protestants. — Les Suisses. — La tétrapolitaine. — Confession de Zwingle. — Divisions. — Exclusion de l'électeur. — Le choix de l'électeur. — Sa réponse. — Nouvelle réfutation. — Une concession. — L'Écriture et la hiérarchie. — Ordre de Charles. — Mélanchton et le nonce. — Résolution de l'Empereur. — La réfutation offerte et refusée. — Nouvelle période. — La violence. — Le consistoire. — Recours à Dieu. — Deux miracles. — Jean le Persévérant et les princes. — Essais de séduction. — Pantomime. — Les spectres. — La nuit du 6 août.

La commission, chargée de réfuter la confession, s'assemblait deux fois par jour (4), et chacun des théologiens qui la composaient y apportait ses réfutations et ses haines.

Le 13 juillet, l'ouvrage étant achevé, Eck, « avec « sa bande, » dit Mélanchton (5), le remit à l'Empereur. Quel fut l'étonnement de ce prince, en voyant un écrit de deux cent quatre-vingts pages rempli d'injures (6)! « Les mauvais charpentiers « perdent beaucoup de bois, dit Luther, et les écri« vains impies salissent beaucoup de papier. » Ce n'était pas tout : on avait joint à la réfutation huit appendices sur les hérésies que Mélanchton avait dissimulées, disait-on, et l'on y exposait les contradictions et « les horribles sectes » que le luthéranisme avait enfantées. Enfin, ne se bornant pas à cette réponse officielle, les théologiens romains, qui voyaient luire sur eux le soleil du pouvoir, remplissaient Augsbourg de pamphlets outrageux.

Il n'y eut qu'un sentiment sur la réfutation papiste : on la trouva confuse, violente, avide de

(1) An plura velimus Cæsari proponere controversa quam fecerimus. (Ibid., p. 188.)

(2) Melanchtonis Judicium. (C. R., II, p. 182.)

(3) Aus Gottes Wort weiter Bericht zu thun. (F. Urkundenbuch, II, p. 19.)

(4) Bis die convenire dicuntur. (Zw. Epp., II, p. 472.)

(5) Eccius cum sua commanipulatione. (C. R., II, p. 193.)

(6) Longum et plenum conviciis scriptum. (Ibid.)

sang (1). Charles-Quint avait trop de goût pour ne pas sentir la différence qu'il y avait entre le ton grossier de cet écrit et la noble dignité de la confession de Mélanchton. Il roula, mania, froissa, endommagea tellement les nombreuses feuilles de ses docteurs, que, quand il les leur rendit, deux jours après, il n'y en avait plus que douze qui fussent restées entières, dit Spalatin. Charles aurait eu honte de faire lire en diète un tel mémoire, et demanda, en conséquence, une nouvelle rédaction, plus courte et plus modérée (2). Cela n'était pas facile; car les adversaires, confus et stupéfaits, dit Brentz, de la noble simplicité de la confession évangélique, ne savaient ni par où commencer ni par où finir; aussi mirent-ils près de trois semaines à refaire leur travail (3).

Charles et ses ministres doutaient fort de la réussite; c'est pourquoi, laissant pour le moment les théologiens, on imagina une autre manœuvre. « Prenons à partie chacun des princes protestants, « se dit-on; isolés, ils ne résisteront pas. » En conséquence, le 15 juillet, le margrave de Brandebourg vit arriver chez lui ses deux cousins, les électeurs de Mayence et de Brandebourg, et ses deux frères, les margraves Frédéric et Jean-Albert. « Abandonnez cette nouvelle foi, lui dirent-ils, et revenez à celle qui existait il y a un siècle. Si vous « le faites, il n'y a pas de faveurs que vous ne « deviez attendre de l'Empereur; sinon, redoutez « sa colère (4). »

Le 16 juillet, le duc Frédéric de Bavière, le comte de Nassau, les sieurs de Rogendorf et de Truchsès, se firent annoncer chez l'électeur de Saxe, de la part de Charles. « Vous avez sollicité de l'Empe« reur, lui dirent-ils, de confirmer le mariage de « votre fils avec la princesse de Juliers, et de vous « conférer l'investiture de la dignité électorale; « mais Sa Majesté vous déclare que si vous ne « renoncez pas à l'hérésie de Luther, dont vous « êtes le principal fauteur, elle ne vous accordera « point vos demandes. » En même temps, le duc de Bavière, recourant aux instances les plus pressantes, accompagnées des gestes les plus animés (5) et des menaces les plus sinistres (6), somma l'électeur d'abandonner sa foi. « On assure, ajoutèrent « les envoyés de Charles, que vous avez fait alliance « avec les Suisses. L'Empereur ne peut le croire, « mais il vous ordonne de lui faire connaître la « vérité. »

Les Suisses, c'était dire la révolte! Cette alliance était le fantôme qu'on invoquait sans cesse, à Augsbourg, pour épouvanter Charles-Quint. Et en effet, déjà des députés, ou du moins des amis des Suisses, paraissaient à Augsbourg, et rendaient ainsi la position toujours plus grave.

Bucer était arrivé deux jours avant la confession, et Capiton le jour qui l'avait suivie (7); il était même question que Zwingle se joignît à eux (8). Tout Augsbourg, sauf les députés strasbourgeois, avait ignoré la présence de ces docteurs (9). Ce ne fut que vingt et un jours après leur arrivée que Mélanchton l'apprit (10) définitivement, tant était grand le mystère dont les Zwingliens devaient s'entourer. Ce n'était pas sans raison : une conférence ayant été demandée par eux à Mélanchton : « Qu'ils « écrivent, répondit-il; je compromettrais notre « cause en m'abouchant avec eux. »

Bucer et Capiton, dans leur retraite, avaient mis leur temps à profit pour composer la ***confession tétrapolitaine*** ou des quatre villes. Les députés de Strasbourg, de Constance, de Memmingen et de Lindau la présentèrent à l'Empereur (11). Ces villes s'y purgeaient du reproche de guerre et de révolte qu'on leur faisait souvent; elles déclaraient que leur seul motif était la gloire de Christ, et professaient la vérité « librement, courageusement, mais « sans insolence et sans moquerie (12). »

Zwingle fit parvenir en même temps à Charles-Quint une confession particulière (13), qui excita une rumeur universelle. « N'ose-t-il pas y dire, « s'écriaient les Romains, que l'espèce *mitrée et* « *échalassée* (par où il entend les évêques) est dans « l'Église ce que les bosses et les écrouelles sont « dans le corps (14)! » — « N'insinue-t-il pas, di« saient les luthériens, que nous commençons à « regarder en arrière, après les oignons et les aulx

(1) Adeo confusa, incondita, violenta, sanguinolenta et crudelis sit ut puduerunt. (C. R., II, p. 198.)

(2) Hodie auctoribus ipsis sophistis a Cæsare rursus esse redditam... ut emendetur et civilius componatur. (Ibid.) — Lenius respondendum. (Coch., p. 194.)

(3) Nostra confessione ita stupidos, attonitos et confusos. (C. R., II, p. 198.)

(4) C. R., II, p. 206. F. Urkundenbuch, II, p. 93.

(5) Mit Reden und Gebehrden præchtig erzeigt. (Ib., p. 207.)

(6) Minas diras promissis ingentibus adjiciens. (Zw. Epp., II, p. 484.)

(7) Venimus huc, ego pridie solemnitatis divi Joannis, Capito die dominica sequente. (Zw. Epp., II, p. 472.)

(8) Rumor apud nos est, et te cum tuis Helvetiis comitia advolaturum. (Ibid., p. 451 et 467.)

(9) Ita latent ut non quibuslibet sui copiam faciunt. (C. R., II, p. 196.)

(10) Capito et Bucer adsunt; id hodie certo comperi. (Ibid.)

(11) Cinglianæ civitates propriam confessionem obtulerunt Cæsari. (C. R., II, p. 187. — Cette confession se trouve dans *Niemeyer, Collectio confessionum*, p. 740.)

(12) Ingenue ac fortiter, citra procaciam tamen et sannas, id fateri et dicere quod res est. (Zw. Epp., II, p. 485.)

(13) Voyez *Niemeyer, Collectio confessionum*, p. 16.

(14) Pedatum et mitratum genus episcoporum, id esse in Ecclesia quod gibbi et strumata in corpore. (Ibid.) Zwingle compare les évêques aux *échalas* secs et stériles qui supportent les ceps.

« de l'Égypte! » — « On dirait tout simplement « qu'il a perdu la tête, s'écriait Mélanchton (1). « Toutes les cérémonies, selon lui, doivent être « abolies ; tous les évêques doivent être suppri- « més : en un mot, le tout est parfaitement *helvé-* « *tique*, c'est-à-dire, souverainement barbare. »

Un seul homme fit exception dans ce concert de reproches, et ce fut Luther. « Zwingle me plaît « assez, ainsi que Bucer, » écrivit-il à Jonas. Par Bucer, il entendait sans doute la *confession tétrapolitaine* (2). Cette parole doit être remarquée.

Ainsi trois confessions, déposées aux pieds de Charles-Quint, attestaient les divisions qui déchiraient le protestantisme. En vain Bucer et Capiton insistaient-ils auprès de Mélanchton pour qu'on cherchât à s'entendre, et lui écrivaient-ils : « Nous « irons où vous voudrez, quand vous le voudrez ; « nous ne prendrons avec nous que Sturm, et, « si vous le désirez, nous ne le prendrons pas « même (3). » Tout était inutile. — Ce n'est pas assez qu'un chrétien confesse Christ ; il doit aussi confesser ses frères, quand même ceux-ci seraient sous l'opprobre du monde. « Celui qui vous reçoit « me reçoit, » a dit le Maître ; mais les protestants ne comprenaient pas ce devoir. « Le schisme est « dans le schisme, » disaient les Romains ; et l'Empereur se flattait d'une victoire facile. « Rentrez « dans l'Église, » « leur criait-on de toutes parts. » « Cela veut dire, répondaient les Strasbourgeois, « laissez-nous remettre dans votre bouche le mors « avec lequel nous vous mènerons partout où il « nous plaira (4). »

Toutes ces choses affligeaient profondément l'électeur, qui se trouvait toujours sous le poids de la demande et des menaces de Charles-Quint. L'Empereur ne lui avait pas adressé une seule fois la parole (5), et l'on disait partout que son cousin George de Saxe serait proclamé électeur à sa place.

Le jour après la fête de Saint-Jacques, il y eut une grande pompe à la cour. Charles, couvert de ses vêtements impériaux, dont la valeur, disait-on, dépassait deux cent mille ducats d'or, et déployant dans toute sa personne une majesté qui imprimait le respect et la crainte (6), conféra à plusieurs princes l'investiture de leurs dignités ; l'électeur seul fut exclu de ces faveurs. Bientôt on lui fit mieux comprendre encore ce qu'on lui réservait, et on lui insinua que s'il ne se soumettait pas, l'Empereur le chasserait de ses États, et le punirait du dernier châtiment (7).

L'électeur pâlit, car il ne doutait point que les choses n'en vinssent véritablement là. Comment avec son petit territoire résisterait-il à ce monarque puissant, qui avait vaincu la France et l'Italie, et qui voyait maintenant l'Allemagne à ses pieds ? Et d'ailleurs, quand il le pourrait, en aurait-il le droit ? D'affreux cauchemars poursuivaient Jean jusque dans ses rêves. Il se croyait couché sous une immense montagne, sous laquelle il se débattait péniblement, tandis que son cousin George se tenait debout sur le sommet, et paraissait le braver.

Enfin Jean sortit de cette agitation. « Il faut, dit- « il, que je renonce ou à Dieu ou au monde ; « eh bien, mon choix n'est pas douteux. C'est Dieu « qui m'a fait électeur, moi qui n'en étais pas « digne ; je me jette dans ses bras, et qu'il fasse de « moi ce qui lui semblera bon ! » Ainsi l'électeur, par la foi, fermait la bouche des lions, et surmontait les royaumes (8).

Toute la chrétienté évangélique avait pris part à la lutte de Jean le Persévérant : on sentait que s'il tombait à cette heure, tout tombait, et l'on s'efforçait de le soutenir. « Ne craignez point, lui criait- « on de Magdebourg, car Votre Altesse se trouve « sous l'étendard de Jésus-Christ (9). » — « L'Italie « attend, lui écrivait-on de Venise. Si pour la « gloire de Jésus-Christ il vous fallait mourir, « n'ayez point peur (10). » Mais c'était de plus haut que venait son courage. *J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair*, a dit le Maître (11). L'électeur vit de même, dans ses songes, George tomber du haut de sa montagne, et se briser à ses côtés.

Une fois décidé à tout perdre, Jean, libre, heureux, tranquille, assembla ses théologiens. Ces hommes généreux voulaient sauver le prince. « Gra- « cieux seigneur, dit Spalatin, rappelez-vous que « la parole de Dieu étant l'épée du Saint-Esprit, « doit être tenue, non par le glaive séculier, mais « par la main du Tout-Puissant (12). » — « Oui, « dirent tous les docteurs, nous ne voulons pas que « pour nous sauver vous exposiez vos enfants, vos « sujets, vos États, votre couronne... Nous nous « livrerons plutôt aux mains de l'ennemi, et nous

(1) Dicas simpliciter mente captum esse. (C. R., II, p. 193.)

(2) Zwinglius mihi sane placet, et Bucerus. (L. Epp., IV, p. 110.)

(3) Veniemus quo et quando tu voles. (C. R., II, p. 208.)

(4) Una tamen omnium vox : *Revertimini ad Ecclesiam.* (Zw. Epp., II, 484.)

(5) Alloquio ejus nondum frui potuisse. (Seck., II, p. 154.)

(6) Apparuit Cæsar majestate.... insignitus vestibus suis imperialibus. (C. R., II, p. 242.)

(7) Muller, Geschichte der Protestation, p. 715.

(8) Épître de saint Paul aux Hébreux, ch. XI, v. 33-34.

(9) Unter dem Heerpannyr Jesu Christi. (F. Urk., II, p. 131.)

(10) Italos omnes expectare... Etiam si mors subeunda tibi foret, ob Christi gloriam. (C. R., II, p. 228.)

(11) Luc, X, 18.

(12) Gottes Wort keineswegs durch weltlich Schwert. (F. Urk., II, p. 82.)

« le conjurerons de se contenter de notre sang (1). » Jean, touché de ces discours, se refusa pourtant à leurs instances, et répéta fermement cette parole, qui était devenue sa devise : « Je veux aussi con« fesser mon Sauveur ! »

Le 21 juillet, il répondit à la menace par laquelle, cinq jours auparavant, Charles avait tâché de l'ébranler. Il prouva à l'Empereur qu'étant l'héritier légitime de son frère, on ne pouvait lui refuser l'investiture, que lui avait d'ailleurs assurée la diète de Worms. Il ajouta qu'il ne croyait pas aveuglément ce que disaient ses docteurs ; mais qu'ayant reconnu que la parole de Dieu était la base de leur enseignement, il confessait de nouveau et sans hésitation les articles de l'Apologie. « Je « conjure donc Votre Majesté, continua-t-il, de « permettre que moi et les miens nous rendions « compte à Dieu seul de ce qui concerne le salut « de nos âmes (2). » Le margrave de Brandebourg fit la même réponse. Ainsi échoua cette manœuvre habile, par laquelle on avait espéré rompre la force de la réformation.

Six semaines s'étaient écoulées depuis la confession, et point encore de réfutation. « Les papistes, « du moment qu'ils ont ouï l'Apologie, disait-on, « ont tout à coup perdu la parole (3). » Enfin les théologiens romains remirent leur travail, revu et corrigé, et persuadèrent à Charles de le présenter en son propre nom. Le manteau de l'État semblait alors convenir admirablement aux allures de Rome. « Ces sycophantes, dit Mélanchton, ont voulu s'en« tourer de la peau du lion, pour nous paraître d'au« tant plus terribles (4). » Tous les États de l'Empire furent convoqués pour entendre la réfutation.

Le mercredi 3 août, à deux heures de l'aprèsmidi, l'Empereur siégeait sur son trône, dans la chapelle du palais palatin, entouré de son frère et des électeurs, princes et députés. L'électeur de Saxe et ses alliés furent introduits, et le comte palatin, que l'on appelait « la bouche de Charles, » leur dit : « Sa Majesté ayant remis votre confession « à quelques docteurs de diverses nations, illus« tres par leur science, leurs mœurs et leur im« partialité, a lu avec le plus grand soin leur « réponse, et vous la transmet comme la sienne « propre, ordonnant que tous les membres et les « sujets du Saint-Empire l'acceptent d'un accord « unanime (5). »

Alors Alexandre Schweiss prit le cahier, et lut la réfutation.

Le parti romain approuvait quelques articles de la confession ; il en condamnait d'autres ; et dans certains passages, moins importants, il distinguait ce qu'il fallait rejeter et ce qu'il fallait accepter.

Il cédait sur un point capital, l'*opus operatum*. Les protestants ayant dit dans leur treizième article que la foi était nécessaire dans le sacrement, le parti romain y adhérait, abandonnant ainsi une erreur que la papauté avait si vivement défendue contre Luther, dans cette même ville d'Augsbourg, par la bouche de Cajétan.

De plus, on reconnaissait comme vraiment chrétienne la doctrine évangélique sur la Trinité, sur Christ, sur le baptême, sur les peines éternelles et sur l'origine du mal.

Mais sur tous les autres points Charles, ses princes et ses théologiens se déclaraient inébranlables. Ils soutenaient que les hommes naissent avec la crainte de Dieu, que les bonnes œuvres sont méritoires, et que ce sont elles qui justifient, mêlées avec la foi. Ils maintenaient les sept sacrements, la messe, la transsubstantiation, le retranchement de la coupe, le célibat des prêtres, l'invocation des saints, et ils niaient que l'Église fût une assemblée des saints.

Cette réfutation était habile à quelques égards, et surtout dans ce qui concernait la doctrine des œuvres et de la foi. Mais sur d'autres points, en particulier sur le retranchement de la coupe et le célibat des prêtres, les arguments étaient d'une faiblesse désespérante, et contraires aux données les plus incontestables de l'histoire.

Tandis que les protestants s'étaient placés sur le terrain des Écritures, dont ils soutenaient l'exclusive autorité, leurs adversaires, tout en consentant à quelques réformes, maintenaient l'origine divine de la hiérarchie, et voulaient que l'on se soumît absolument à ses lois. Ainsi le caractère essentiel, qui distingue encore Rome et la réformation, ressortait avec clarté dans cette controverse.

Parmi les auditeurs qui remplissaient la chapelle du palais palatin, se trouvait caché, au milieu des députés de Nuremberg, Joachim Camérarius, qui, pendant la lecture de Schweiss, penché sur ses tablettes, y écrivait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir. En même temps, d'autres protestants parlaient entre eux, s'indignaient et ricanaient même, à ce qu'assure l'un de leurs adversaires (6). « Vraiment, disaient-ils d'un commun accord, « toute cette réfutation est digne d'Eck, de Faber « et de Cochlée ! »

(1) Sie wollen ihnen an ihrem Blute genügen lassen. (Ib., p. 90.)

(2) Forstemanns Urkundenbuch, pages 80-92 et 113-119.

(3) Papistas obmutuisse ad ipsorum confessionem. (Cochl., p. 195.)

(4) Voluerunt sycophantæ theologi λεοντῆν illam sibi circumdare, ut essent nobis formidabiliores. (C. R., p. 252.)

(5) Velut suam suaque publica auctorite roboratam, ab omnibus unanimi consensu acceptandam. (Urk., II, p. 144.)

(6) Multi e lutheranis inepte cachinnabantur. (Coc., p. 895.)

Quant à Charles-Quint, peu charmé de ces dissertations théologiques, il sommeillait durant la lecture (1); mais il se réveilla quand Schweiss eut fini, et son réveil fut celui du lion.

En effet, le comte palatin, reprenant alors la parole, déclara que Sa Majesté trouvait les articles de cette réponse orthodoxes, catholiques, conformes à l'Évangile; qu'elle exigeait donc que les protestants abandonnassent leur confession, maintenant réfutée, et adhérassent à tous les articles qui venaient d'être exposés (2); que s'ils s'y refusaient, l'Empereur se rappellerait son office, et saurait se montrer l'avocat et le défenseur de l'Église romaine.

Ce langage était assez clair. Les adversaires, s'imaginant avoir réfuté les protestants, leur commandaient de se tenir pour battus. La violence, les armes, la guerre, tout était contenu dans les cruelles paroles du ministre de Charles (3). Les princes représentèrent que la réfutation adoptant quelques-uns de leurs articles, et rejetant les autres, ils avaient besoin de l'examiner avec soin; ils priaient en conséquence qu'on leur en donnât copie.

Le parti romain conféra longuement sur cette demande; la nuit était proche : le comte palatin répondit que, vu l'heure avancée et l'importance de l'affaire, l'Empereur ferait connaître plus tard sa volonté. La diète se sépara, et Charles-Quint, indigné de l'audace des princes évangéliques, dit Cochlée, regagna avec humeur ses appartements (4).

Les protestants, au contraire, se retiraient pleins de paix, la lecture de la réfutation leur ayant donné autant de courage que celle de la confession même (5). Ils reconnaissaient dans leurs adversaires un grand attachement à la hiérarchie, mais une grande ignorance de l'Évangile, trait caractéristique du parti romain, et cette pensée les affermissait dans leur foi. « Certainement, disaient-ils, l'Église « ne saurait être là où n'est pas la connaissance de « Christ (6). »

Mélanchton seul était toujours épouvanté. Il marchait par la vue et non par la foi. Convaincu du coup qui menaçait la réforme, et se rappelant les sourires du légat, il s'empressa, dès le 4 août, de faire une nouvelle démarche auprès de Campeggi, lui demandant encore la coupe pour les fidèles, et pour les prêtres des femmes légitimes. « Alors, disait-il, « nos pasteurs se replaceront sous le gouvernement « des évêques, l'Église redeviendra un seul corps, « et nous pourrons prévenir ces sectes innombra- « bles dont la postérité est menacée (7). » Ce coup d'œil de Mélanchton sur l'avenir est remarquable : ce n'est pas à dire pourtant qu'il préférât, comme plusieurs, une unité morte à une diversité vivante. Campeggi, sûr maintenant de triompher par le glaive, remit dédaigneusement ce mémoire à Cochlée, qui s'empressa de le réfuter. On ne sait qui, de Mélanchton ou du légat romain, était le plus aveuglé. Dieu ne permit pas un arrangement qui eût de nouveau asservi son Église.

Charles-Quint employa la journée du 4 et la matinée du 5 à se consulter avec le parti ultramontain. « Ce ne sera jamais par la discussion que « nous parviendrons à nous entendre, disaient « quelques-uns; et si les protestants ne se rangent « pas volontairement, il ne nous reste qu'à les con- « traindre. » On se décida néanmoins pour un parti mitoyen. Charles suivit pendant toute la diète une politique habile. D'abord il refusait tout, espérant par un coup de force entraîner les princes; puis il accordait quelques points sans importance, dans la pensée que les protestants, qu'il croyait avoir perdu toute espérance, estimeraient d'autant plus le peu qu'il leur cédait. Ce fut encore ce qu'il fit en cette circonstance. Le 5, après midi, le comte palatin annonça que l'Empereur accorderait la communication de la réfutation, mais sous trois conditions, savoir : que les protestants ne répliqueraient pas; qu'ils se mettraient promptement d'accord avec l'Empereur, et qu'ils n'imprimeraient ni ne communiqueraient à personne la réfutation qu'on leur aurait confiée (8).

Ce message fit éclater les murmures des protestants. « Ces conditions sont inadmissibles, » disaient-ils tous. — « Les papistes nous présentent « leur papier, ajoutait le chancelier Brück, comme « le renard offrit un brouet clair à sa commère la « cigogne. »

> Ce brouet fut par lui servi sur une assiette,
> La cigogne, au long bec, n'en put attraper miette (9).

« Si la réfutation, continuait-il, vient à être « connue sans notre participation (et comment « l'empêcher ?), on nous en fera un crime : gar- « dons-nous d'accepter une offre si perfide (10)! Nous « avons déjà, par les notes de Camérarius, divers

(1) Imperator... iterum obdormivit. (C. R., II, p. 245.)

(2) Petiit Cæsar ut omnes in illos articulos consentiant. (C. R., II, p. 245.)

(3) Orationis summa atrox. (Ibid., p. 253.)

(4) Cæsar non æquo animo ferebat eorum contumaciam. (Cochlœus, p. 195.)

(5) Facti sunt erectiore animo. (C. R., II, p. 259.)

(6) Ecclesiam ibi non esse, ubi ignoratur Christus.

(7) Quod nisi fiet, quid in tot sectis ad posteros futurum sit. (C. R., II, p. 248.)

(8) Forstemanns Urkundenbuch, II, p. 179. (Corp. Ref., II, p. 256; Brücks Apol., p. 72.)

(9) Gleich wie der Fuchs brauchet, da er den Storch zu Gast lud. (Brücks Apologie, p. 74.)

(10) Quando exemplum per alios in vulgus exire poterat. (C. R., II, p. 76.)

« articles de cet écrit; et si nous omettons quel-« que point, nul n'aura le droit de nous le re-« procher. » Le lendemain, 6 août, les protestants déclarèrent à la diète qu'ils préféraient décliner la copie qui leur était ainsi offerte, et s'en remettre à Dieu et à Sa Majesté (1). Ainsi ils rejetaient tout ce que l'Empereur leur proposait, et même ce que celui-ci regardait comme une faveur.

L'agitation, la colère et l'épouvante se manifestèrent sur tous les bancs de l'auguste assemblée (2). Cette réponse, c'était la rébellion, c'était la guerre. George de Saxe, les princes de Bavière, tous les partisans passionnés de Rome, frémissaient d'indignation. Il y eut un mouvement subit et impétueux, une explosion de murmures et de haine; et l'on eût pu craindre que les deux partis n'en vinssent aux mains en présence même de l'Empereur, si l'archevêque Albert, l'électeur de Brandebourg, et les ducs de Brunswick, de Poméranie et de Mecklembourg, se jetant au milieu d'eux, n'eussent conjuré les protestants de mettre fin à cette déplorable scène, et de ne pas pousser à bout l'Empereur (3). On se sépara le cœur rempli d'émotion, d'appréhension et de trouble.

Jamais la diète n'avait présenté des chances si funestes. Les espérances de conciliation, proclamées dans l'édit de convocation, n'avaient été qu'un appât trompeur; maintenant le masque était jeté : la soumission ou l'épée, voilà le choix offert à la réformation. Tout annonçait que le temps des tâtonnements était fini, et que l'on entrait dans celui de la violence.

En effet, le pape avait réuni à Rome, dans son palais, le 6 juillet, le consistoire des cardinaux, et leur avait annoncé l'ultimatum des protestants, savoir : la coupe pour les laïques, le mariage pour les prêtres, l'omission de l'invocation des saints dans le sacrifice de la messe, l'abandon des biens ecclésiastiques déjà sécularisés, et, pour tout le reste, la convocation d'un concile. « Ces conces-« sions, dirent les cardinaux, sont opposées à la « religion, à la discipline et aux lois de l'Église (4); « nous les rejetons donc, et votons des actions de « grâces à l'Empereur, pour le zèle avec lequel il « s'emploie à ramener les transfuges. » Le pape ayant ainsi prononcé, tout essai de conciliation devenait inutile.

Campeggi, de son côté, redoublait de zèle. Il parlait comme si, dans sa personne, le pape même fût présent à Augsbourg (5). « Que l'Empereur et « les princes bien pensants forment une ligue, « disait-il à Charles; et si les rebelles, également « insensibles aux menaces et aux promesses, s'ob-« stinent dans leur voie diabolique, alors que Sa « Majesté saisisse le fer et le feu, s'empare de tous « les biens des hérétiques, et extirpe jusqu'à la « racine ces plantes vénéneuses (6). Puis on insti-« tuera de saints inquisiteurs qui se mettront à la « piste des restes de la réforme, et procéderont « contre eux, comme en Espagne contre les Mores; « on mettra au ban l'université de Wittemberg; « on brûlera les livres hérétiques, et l'on renverra « dans leurs couvents les moines fugitifs. Mais il « faut s'exécuter avec courage. »

Tandis que le pape et la diète redoublaient d'instance auprès de Charles-Quint, les princes protestants, retenus par l'indignation, n'ouvraient pas même la bouche (7), et semblaient éprouver une faiblesse dont l'Empereur était désireux de profiter; mais sous cette faiblesse il y avait une force cachée. « Il ne nous reste, s'écriait Mélanchton, « qu'à embrasser les genoux du Seigneur. » Et, en effet, on y prenait peine : Mélanchton demandait des prières à Luther; Brentz en demandait à son Église (8). Un cri de détresse et de foi parcourait toute l'Allemagne évangélique : « Vous aurez des « brebis, écrivait Brentz, si vous nous envoyez des « brebis : vous savez ce que j'entends (9). » Les brebis qui devaient être offertes en sacrifice, c'étaient les prières des saints.

L'Église ne fit pas défaut. « Réunis chaque jour, « écrivait-on de quelques villes à l'électeur, nous « demandons pour vous force, grâce et victoire, « victoire pleine d'allégresse. » Mais l'homme de la prière et de la foi, c'était surtout Luther. Un courage calme et sublime, et où la fermeté brille à côté de la joie; un courage qui s'élève et s'exalte à mesure que le danger augmente, voilà ce que les lettres de Luther nous présentent alors à chaque ligne. Les images les plus poétiques sont pâles à

(1) Dass sie es Gott und Kays. Maj. befehlen müssten. (Urkunden, II, p. 181.)

(2) Und daroh, wie man spüren mag, ein Entsetzen gehabt. (Urkunden, II, p. 181.)

(3) Hi accedunt ad nostros principes, et jubent omittere hoc certamen, ne Cæsar vehementius commoveatur. (C. R., II, p. 254.)

(4) Oppositos religioni... disciplinæ, legibusque Ecclesiæ. (Pallavicini, I, p. 231.)

(5) Als were der Papst selbst gegenwærtig gewest. (Brück, Apol., p. 62.)

(6) Se alcuni.... perseverassero in quella diabolica via, S. M. potrà mettere la mano al ferro e al foco, e *radicitus extirpare* questa venenosa pianta. (Instructio data Cæsari a reverendissimo Campeggio in Dieta Augustana, 1530.)

(7) Tacita indignatio. (C. R., II, p. 254.)

(8) Tu cum Ecclesia interim orabis, ut Deus dirideat tumultum gentium et principum hujus mundi adversus Christum. Amen. (Ibid., p. 261.)

(9) Habebitis oves, si oves ad nos mittatis : intelligis quæ volo. (C. R., II, p. 246.)

côté des expressions pleines d'énergie qui sortent en bouillonnant de l'âme du réformateur.

« J'ai vu dernièrement deux miracles, écrivait-il « le 5 août au chancelier Brück ; voici le premier. « Comme j'étais à la fenêtre, je découvris les étoiles « du ciel, et ce vaste et magnifique firmament, où « le Seigneur les a placées. Je ne pus découvrir « nulle part les colonnes sur lesquelles le Maître « fait reposer cette voûte immense, et cependant « le ciel ne tombait pas...

« Voici le second. Je voyais d'épais nuages sus- « pendus au-dessus de nous, comme une vaste « mer. Je n'apercevais ni terrain qui leur servît « d'appui, ni cordeaux qui les soutinssent dans « les airs ; et pourtant ils ne tombaient pas sur « nous, mais ils nous saluaient rapidement et s'en- « fuyaient.

« Dieu, continuait-il, saura choisir la manière, « le temps, le lieu convenable de la délivrance, et « il ne tardera pas. Ce que les hommes de sang « ont commencé, ils ne l'ont pas encore fini... « Notre arc-en-ciel est faible... leurs nues sont me- « naçantes... Les ennemis viennent à nous avec « d'effrayantes machines... Mais à la fin on verra « de quel côté jouent les balistes, et de quelles « mains partent les javelots (1). Que Luther périsse « seulement : si Christ est vainqueur, Luther est « vainqueur (2). »

Jamais le parti romain, qui ne savait pas ce que c'était que la victoire de la foi, ne s'était cru plus près de la réussite. Les docteurs ayant réfuté la confession, les protestants devaient, pensaient-ils, se déclarer convaincus, et tout serait alors remis sur l'ancien pied : tel était le plan de campagne de l'Empereur. Il presse donc les protestants, il les somme ; mais, au lieu de se soumettre, ceux-ci annoncent une réfutation de la réfutation... Alors Charles regarde à son épée, et tous les princes qui l'entourent font de même.

Jean de Saxe comprit ce que cela voulait dire, mais il demeura ferme. « La ligne droite, disait-il « (ce proverbe lui était familier), est le chemin le « plus court. » C'est cette indomptable fermeté qui lui a valu dans l'histoire le nom de Jean le Persévérant.

Il n'était pas seul : tous ces princes protestants, qui avaient grandi au milieu des cours, et qui étaient habitués à rendre à l'Empereur une humble obéissance, trouvaient alors dans leur foi une indépendance qui confondait Charles-Quint.

Dans le dessein de gagner le margrave de Brandebourg, on lui laissa entrevoir la possibilité de lui accorder en Silésie des possessions sur lesquelles il avait des droits. « Si Christ est Christ, répondit-il, « la doctrine que j'ai professée est la vérité. » — « Mais savez-vous, répliqua vivement son cousin « l'électeur Joachim, quel est votre enjeu ? » — « Sans doute, reprit le margrave : on dit que l'on « me chassera de ce pays ; eh bien, à la garde de « Dieu ! » Un jour, le prince Wolfgang d'Anhalt rencontra le docteur Eck : « Docteur, lui dit-il, « vous pensez à la guerre ; mais vous trouverez à « qui répondre. J'ai rompu en ma vie plus d'une « lance au service de mes amis. Jésus-Christ mon « seigneur mérite certes que j'en fasse autant pour « lui. »

A la vue de cette décision, chacun se demandait si Charles, au lieu de guérir le mal, ne l'augmentait pas : réflexions, critiques, plaisanteries, se succédaient dans la société des bourgeois ; et le bon sens du peuple manifestait, à sa manière, ce qu'il pensait de la folie de son chef. Nous en citerons un exemple.

On raconte qu'un jour l'Empereur étant à table dans son palais avec plusieurs princes catholiques romains, on vint annoncer que quelques comédiens demandaient, selon la coutume, la permission de divertir leurs seigneuries. D'abord on vit paraître un vieillard couvert d'un masque, et revêtu d'un manteau de docteur, qui s'avança avec peine, portant dans ses bras un fagot de bois, du droit et du tortu ; il s'approcha du vaste foyer de la salle gothique, y jeta sa charge pêle-mêle, puis aussitôt se retira (3). Charles et ses convives lurent écrit sur son dos ce nom *Jean Reuchlin*. Alors parut un autre personnage, à la marche intelligente, qui employa tous ses efforts pour faire aller de pair le bois droit et le bois tortu (4), mais qui, voyant qu'il y perdait sa peine, hocha la tête, tourna le dos, et disparut. On lut : *Érasme de Rotterdam*. Presque aussitôt s'avança un moine, à l'œil vif, à l'allure décidée, portant dans un réchaud des charbons allumés (5). Il mit le bois en bon ordre, l'alluma, souffla, attisa, en sorte que la flamme s'éleva, éclatante et petillante, dans les airs ; ce que voyant, il se retira, et on lut sur son dos : *Martin Luther*.

Alors s'approcha un personnage magnifique, recouvert de tous les insignes impériaux, qui, voyant le feu si ardent, tira son épée, et s'efforça, à grands coups de dague, de l'éteindre ; mais plus il frappait, plus le feu augmentait : il s'étonne, il s'irrite, et, voyant la flamme s'étendre, il abandonne la

(1) In fine videbitur cujus toni. (L. Epp., IV, p. 130.)

(2) Vincat Christus modo, nihil refert si pereat Lutherus, quia victore Christo victor erit. (Ibid., p. 139.)

(3) Persona, larva contecta, habitu doctorali, portabat struem lignorum. (J. L. Fabritius, Opp. omnia, II, p. 231.)

(4) Hic conabatur curva rectis exæquare lignis. (Ibid.)

(5) In arula ferens ignem et prunas. (Ibid.)

place à pas précipités. Son nom, à ce qu'il paraît, ne s'offrit pas aux yeux des assistants, mais tous le devinèrent.

Bientôt l'attention générale fut excitée par une scène nouvelle : un homme, couvert d'un manteau de velours rouge, d'un rochet, d'une aube de laine blanche descendant jusqu'aux talons, et portant autour du cou une étole dont les extrémités étaient ornées de perles, s'avança majestueusement. Voyant la flamme qui déjà remplissait le foyer, il frappe des mains, de terreur ; puis, regardant autour de lui, il cherche s'il ne trouvera rien pour l'éteindre. Il voit de loin, tout au bout de la salle, deux amphores, remplies l'une d'eau et l'autre d'huile ; il se précipite vers elles, saisit le vase d'huile (1), et la verse sur le feu. Alors la flamme s'étend avec une force telle que le pontife s'enfuit effrayé, en levant les mains au ciel. Sur son dos on lisait : *Léon X*.

Le mystère était fini ; mais, au lieu de réclamer leur salaire, les prétendus comédiens avaient disparu. Personne ne demanda la morale du drame.

Cependant la leçon fut inutile, et la majorité de la diète, prenant à la fois le rôle attribué à l'Empereur et celui attribué au pape, se mit à préparer les moyens nécessaires pour éteindre le feu allumé par Luther. On négociait en Italie avec le duc de Mantoue, qui s'engageait à envoyer quelques régiments de cavalerie légère par delà les Alpes (2), et en Angleterre avec Henri VIII, qui n'avait pas oublié l'écrit de Luther, et faisait promettre à Charles, par son ambassadeur, un immense subside d'argent, pour détruire les hérétiques (3).

En même temps, des prodiges effrayants annonçaient aussi le sombre avenir qui menaçait la réforme. A Spire, au milieu de la nuit, des spectres affreux étaient apparus, ayant la forme de moines, l'œil irrité et la démarche précipitée. « Que voulez-« vous, leur avait-on demandé? » — « Nous allons, « avaient-ils répondu, à la diète d'Augsbourg. » Le fait fut examiné avec soin, et on le trouva parfaitement authentique (4). « Ah ! s'écriait Mélanch-« ton, l'interprétation n'en est pas difficile ; les « esprits malins viennent à Augsbourg pour con-« trecarrer nos efforts et détruire la paix ; ils nous « présagent des troubles horribles (5). » Personne n'en doutait. — « Tout s'achemine à la guerre, » disait Érasme (6). — « La diète ne se terminera, « écrivait Brentz, que par la ruine de toute l'Alle-« magne (7). » — « Il y aura une boucherie des « saints, s'écriait Bucer, plus sanglante que les « massacres de Dioclétien (8). » La guerre et le sang ! tel était le cri universel.

Tout à coup, dans la nuit du samedi 6 au dimanche 7 août, un grand tumulte éclate dans la ville d'Augsbourg (9). On va, on vient dans les rues ; les messagers de l'Empereur les parcourent ; le sénat se rassemble, et reçoit la défense de laisser sortir qui que ce soit par les portes de la ville (10) ; en même temps tout est sur pied dans les casernes impériales ; les soldats préparent leurs armes, les compagnies se forment ; et au point du jour, vers trois heures du matin, les troupes de l'Empereur, en opposition à l'usage constamment suivi dans les diètes, relèvent les soldats de la ville et prennent possession des portes. On annonce aux habitants que ces portes ne s'ouvriront pas, et que des ordres ont été donnés par Charles-Quint pour surveiller de près l'électeur de Saxe et ses alliés (11). Terrible réveil pour ceux qui se flattaient encore de voir les débats religieux se terminer sans l'épée. Ces mesures inouïes, n'est-ce pas le commencement de la guerre et le signal d'une affreuse commotion ?

X

Philippe de Hesse. — Tentation. — Sa conférence avec Charles. — Philippe pense au départ. — Dissimulation du landgrave. — Charles. — Convocation. — Menaces de Joachim. — Mécontentement de Philippe. — La fuite d'Augsbourg. — Découverte. — Opinion de Luther. — Métamorphose. — La diète convoquée. — Douceur inaccoutumée.

Le trouble et la colère remplissaient le palais impérial, et c'était le landgrave qui les y avait mis. Ferme comme un roc au milieu de la tempête dont il était entouré, Philippe de Hesse n'avait jamais courbé la tête. Un jour, dans une assemblée

(1) Currens in amphoram oleo plenam. (Ibid., p. 232.)

(2) Che tentano col duca di Mantova d'aver il modo di condurre 1000 cavalli leggieri d'Italia, in caso si facesse guerra in Germania. (Nic. Tiepolo Relatione. Ranke.)

(3) Cui (Cæsari) ingentem vim pecuniæ in hoc sacrum bellum contra hæreticos Anglus promisisse fertur. (Zw. Epp., II, p. 484.)

(4) Res et diligenter inquisita et explorata maximeque ἀξιόπιστος. (C. R., II, p. 259.)

(5) Monachorum Spirensium φάσμα plane significat horribilem tumultum. (Ibid., p. 260.)

(6) Video rem plane tendere ad bellum. (C. R., 12 août, p. 268.)

(7) Comitia non finientur, nisi totius Germaniæ malo et excidio. (C. R., II, 276.)

(8) Laniena sanctorum qualis vix Diocletiani tempore fuit. (Buceri Epist. 14 Aug. 1530.)

(9) Tumultum magnum fuisse in civitate. (C. R., II, p. 277.)

(10) Facto autem intempesta nocte Cæsar senatui mandavit, ne quemquam per portas urbis suæ emittant. (Ib., p. 277.)

(11) Dass man auf den Churfürst zu Sachsen... Aufsehen haben soll. (Brück, Apologie, p. 80.)

publique, s'adressent aux évêques : « Seigneurs, « leur avait-il dit, mettez la paix dans l'Empire ; « nous vous le demandons : si vous ne le faites « et que je tombe, sachez que je saurai bien sai- « sir et entraîner avec moi un ou deux d'entre « vous. » On comprit qu'il fallait employer avec lui les moyens de douceur ; et l'Empereur chercha à le gagner, en lui laissant entrevoir des dispositions favorables à l'égard du comté de Katzenellenbogen pour lequel il était en différend avec le pays de Nassau, et du Wurtemberg, qu'il réclamait pour son cousin Ulrich. De son côté, le duc George de Saxe, son beau-père, l'avait assuré qu'il le ferait son héritier, s'il se soumettait au pape. « On le « transporta, dit un chroniqueur, sur une fort « haute montagne, d'où on lui montra les royaumes « du monde et leur gloire (1); mais le landgrave « repoussa la tentation. »

Il avait ouï dire que l'Empereur avait témoigné le désir de lui parler. Ne recevant pas de message, il se rendit de lui-même auprès de Charles-Quint (2). L'Empereur, qui avait avec lui son secrétaire Schweiss et l'évêque de Constance, lui représenta qu'il avait contre lui quatre griefs, savoir : d'avoir violé l'édit de Worms ; de ne faire aucun cas de la messe ; d'avoir, en son absence, suscité toutes sortes de révoltes, et enfin de lui avoir fait remettre un livre où ses droits suprêmes étaient attaqués. Le landgrave s'étant justifié, l'Empereur lui fit dire qu'il admettait ses réponses, sauf en ce qui regardait la foi, et l'invitait à se montrer à cet égard entièrement soumis à Sa Majesté. « Que « diriez-vous, ajouta Charles-Quint d'un ton insi- « nuant, si je vous élevais à la dignité royale (3)?... « Mais si vous vous montrez rebelle à mes ordres, « je me conduirai comme il appartient à un empe- « reur romain. »

Ces paroles indignèrent le landgrave, mais ne l'ébranlèrent pas. « Je suis dans la fleur de mon « âge, répondit-il, et je ne méprise point les joies « de la vie et la faveur des grands ; mais, aux biens « trompeurs de ce monde, je préférerai toujours « la grâce ineffable de mon Dieu. » Charles-Quint demeura stupéfait ; il ne pouvait comprendre Philippe.

Dès lors le landgrave avait redoublé d'efforts pour unir les adhérents de la réforme. Les villes zwingliennes sentaient que, quelle que fût l'issue de la diète, elles seraient les premières victimes, à moins que les Saxons ne leur donnassent la main ; mais c'est là ce qu'on avait de la peine à obtenir.

« Il ne me paraît ni utile à la chose publique, « ni sûr pour la conscience, écrivait Mélanchton « à Bucer, de charger nos princes de toute la haine « que votre doctrine inspire (4). » Les Strasbourgeois répondirent que la vraie cause de la haine des papistes n'était pas tant la doctrine de l'Eucharistie que celle de la justification par la foi. « Nous tous qui voulons être à Christ, disaient- « ils, nous sommes un, et nous n'avons à attendre « du monde que la mort (5). »

Cela était vrai ; mais un autre motif arrêtait encore Mélanchton. Si tous les protestants s'unissaient, ils sentiraient leur force, et la guerre serait inévitable. Ainsi donc pas d'union !

Le landgrave, menacé par l'Empereur, éconduit par les théologiens, commençait à se demander ce qu'il faisait dans Augsbourg. La coupe était pleine ; le refus fait par Charles-Quint de communiquer la réfutation romaine, si ce n'est à des conditions inadmissibles, la fit déborder. Philippe ne vit plus qu'un parti à prendre, le départ.

A peine l'Empereur avait-il fait connaître les conditions qu'il mettait à la communication de la réfutation, que, se rendant seul vers le comte palatin, ministre de Charles, le vendredi 4 août au soir, le landgrave l'avait prié de lui procurer immédiatement une audience de Sa Majesté. Charles, qui ne se souciait guère de le voir, avait prétexté des affaires, et renvoyé Philippe jusqu'au dimanche suivant (6). Mais celui-ci avait répondu qu'il ne pouvait attendre ; que sa femme, dangereusement malade, le sollicitait de se rendre sans retard en Hesse ; et qu'étant l'un des plus jeunes des princes, le moindre en intelligence et inutile à Charles, il suppliait humblement Sa Majesté de lui permettre de partir le lendemain 6 août. L'Empereur refusa.

On peut comprendre les tempêtes que ce refus souleva dans l'âme de Philippe ; il sut cependant se contenir. Jamais il n'avait paru plus tranquille : durant toute la journée du samedi 6 août, il sembla ne s'occuper que d'un magnifique tournoi en l'honneur de l'Empereur et de son frère Ferdinand (7). Il s'y préparait publiquement ; ses serviteurs allaient et venaient ; mais, sous ce bruit de chevaux et de cuirasses, Philippe cachait de tout autres desseins. « Le landgrave se comporte avec « une grande modération, écrivait ce jour même

(1) Auf den hohen Berg geführt. (Lanze's Chronik.)

(2) Von ihr selbst, gen Hof geritten. (C. Ref., II, p. 165.)

(3) Quin et in regem te evehendum curabimus. (Rommel, Philip. der Gr., I, p. 268.)

(4) Nostros principes onerare invidia vestri dogmatis. (C. R., p. 221.)

(5) Arctissime quoque inter nos conjuncti essemus, quotquot Christi esse volumus. (Ibid., p. 236.)

(6) Cum Imperator dilationem respondendi astu quodam accepisset. (C. R., II, p. 276.)

(7) Ad ludos equestres in honorem Cæsaris instituendos, publice sese apparavit. (Seck., II, p. 172.)

« (6 août) Mélanchton à Luther (1) ; il m'a dit ou-« vertement que, pour conserver la paix, il se sou-« mettrait à des conditions plus dures encore que « celles que l'Empereur nous impose, et que tout « ce qu'il pourrait accepter, sans opprobre pour « l'Évangile, il l'accepterait. »

Toutefois Charles n'était pas tranquille. Cette demande du landgrave le poursuivait ; tous les protestants pouvaient en faire autant, et même quitter à l'improviste Augsbourg. Le fil qu'il avait jusqu'alors tenu si habilement en ses mains allait peut-être se rompre ; il valait mieux sans doute être violent que ridicule : l'Empereur se décida donc à porter un coup décisif. L'électeur, les princes, les députés sont encore dans Augsbourg ; il faut à tout prix les empêcher d'en sortir. Telles étaient, dans la nuit du 6 août, tandis que les protestants dormaient doucement (2), les préoccupations de Charles : elles chassaient de ses yeux le sommeil, et lui faisaient réveiller en hâte les conseillers d'Augsbourg, et lancer dans toutes les rues ses messagers et ses soldats.

Les princes protestants reposaient encore, quand on vint leur apporter, de la part de l'Empereur, l'ordre inattendu de se rendre immédiatement dans la salle du Chapitre (3).

Il était huit heures quand ils y arrivèrent. Ils y trouvèrent les électeurs de Brandebourg et de Mayence, les ducs de Saxe, de Brunswick et de Mecklembourg, les évêques de Salzbourg, de Spire, de Strasbourg, George Truchsès, le représentant du margrave de Bade, le comte Martin d'OEtting, l'abbé de Weingarten et le prévôt de Bamberg. C'était la commission nommée par Charles pour terminer cette grande affaire.

Ce fut le plus décidé d'entre eux, Joachim de Brandebourg, qui prit la parole. « Vous savez, dit-« il aux protestants, avec quelle douceur l'Empe-« reur s'est appliqué à rétablir l'unité. Si quelques « abus se sont glissés dans l'Église chrétienne, il « est prêt à les corriger, d'accord avec le pape ; « mais combien les sentiments que vous avez adop-« tés ne sont-ils pas contraires à l'Évangile ! Aban-« donnez donc vos erreurs, ne vous séparez plus « de l'Église, et signez sans retard la réfutation (4). « Si vous vous y refusez, alors, par votre faute, « que d'âmes perdues, que de sang répandu, que « de pays désolés, que de troubles dans tout l'Em-« pire ! Et vous, dit-il en se tournant vers l'élec-« teur, votre électorat, votre vie, tout vous sera « enlevé ; et une ruine certaine fondra sur vos su-« jets, et jusque sur leurs femmes et sur leurs « enfants. »

L'électeur restait immobile. En tout temps ce langage eût été effrayant ; il l'était plus encore à cette heure que la ville se trouvait presque en état de siége. « Nous comprenons maintenant, se di-« saient les protestants, pourquoi les gardes impé-« riales occupent les portes de la ville (5) ! » Il était évident que l'Empereur voulait employer la violence (6).

Les protestants furent unanimes : entourés de soldats, à la porte de la prison, et sous les mille glaives de Charles, ils demeureront fermes ; toutes les menaces ne leur feront pas faire un seul pas en arrière (7). Cependant il était important qu'ils pesassent leur réponse ; ils demandèrent quelques moments, et se retirèrent.

Se soumettre volontairement, ou être soumis par force, telle était l'alternative que Charles présentait aux chrétiens évangéliques.

Au moment où chacun attendait l'issue de cette lutte, dans laquelle se débattaient les destinées de la chrétienté, une nouvelle étrange vint porter au comble l'agitation des esprits.

Le landgrave, au milieu des préparatifs de son tournoi, méditait la plus grave résolution. Exclu par Charles de toutes les délibérations importantes, irrité du traitement que les protestants avaient dû subir pendant cette diète (8), convaincu qu'il n'y avait plus pour eux aucune chance de paix (9), ne doutant pas que leur liberté ne courût dans Augsbourg des dangers extrêmes, ne se sentant plus capable de cacher sous l'apparence de la modération l'indignation dont son âme était remplie, d'un caractère d'ailleurs vif, prompt et résolu, Philippe s'était décidé à quitter Augsbourg et à se rendre dans ses États, afin d'y agir librement, et d'y servir de point d'appui à la cause de la réforme.

Mais que de mystère ne fallait-il pas ! Si le landgrave était pris en flagrant délit, nul doute qu'il ne fût fait prisonnier. Cette mesure audacieuse pouvait donc devenir le signal des mesures extrêmes auxquelles il voulait échapper.

C'était le samedi 6 août, jour pour lequel Philippe avait demandé congé à l'Empereur. Il attend que la nuit commence ; puis, à huit heures environ, caché sous un habit étranger, sans prendre

(1) Landgravius valde moderate se gerit. (C. R., II, p. 254.)

(2) Ego vero, somno sopitus, dulciter quiescebam. (C. R., II, p. 273.)

(3) Mane facto, Cæsar... convocavit nostros principes. (C. R., II, p. 277, et Brück, Ap., p. 79.)

(4) Ut sententiæ quam in confutatione audivissent subscribant. (C. R., II, p. 277.)

(5) Intelligis nunc cur portæ munitæ fuerint. (Ibid.)

(6) Quia volebat Cæsar nostros violentia ad suam sententiam cogere. (Ibid.)

(7) Sed hæ minæ nostros nihil commoverunt ; perstant in sententia nec vel tantillum recedunt. (Ibid.)

(8) Commotus indignitate actionum. (C. R., II, p. 260.)

(9) Spem pacis abjecisse. (Ibid.)

congé de personne (1), et s'entourant de toutes les précautions imaginables (2), il se dirige vers les portes de la ville au moment où, selon la coutume, on allait les fermer. Cinq à six cavaliers le suivent, mais un à un, et à quelque distance (3). Dans un moment si critique, ces hommes d'armes n'attireront-ils pas l'attention? Philippe traverse les rues sans danger, arrive à la porte (4), passe d'un air indifférent au milieu des corps de garde, entre les soldats çà et là dispersés : nul ne bouge, tous demeurent assis nonchalamment, comme s'il n'arrivait rien d'extraordinaire. Philippe a passé, et n'a point été reconnu (5); ses cinq ou six cavaliers sortent de même; enfin les voilà tous en plein champ : aussitôt la petite escouade pique des deux et s'enfuit, bride abattue, loin des murailles de Charles-Quint.

Philippe a si bien pris ses mesures, que personne encore ne soupçonne son départ. Quand, dans la nuit, Charles-Quint fait occuper les portes par ses propres gardes, il croit le landgrave dans la ville (6). Lorsqu'on réunit les protestants, le matin, à huit heures, dans la salle du Chapitre, les princes des deux partis s'étonnèrent un peu de l'absence de Philippe de Hesse : cependant on est accoutumé à le voir faire bande à part; il boude, sans doute. Personne ne s'imagine qu'il soit déjà à douze ou quinze lieues d'Augsbourg.

Au moment où la conférence est dissoute et où chacun reprend le chemin de son logis, l'électeur de Brandebourg et les siens d'un côté, tout fiers encore des paroles qu'ils ont fait entendre, l'électeur de Saxe et ses alliés de l'autre, décidés à tout sacrifier, on s'enquiert au logis du landgrave des motifs de son absence; on insiste auprès de Salz, de Nuszbicker, de Mayer, de Schnepf. A la fin, les conseillers hessois ne peuvent cacher plus longtemps leur secret... « Le landgrave, disent-ils, est « retourné en Hesse. »

Cette nouvelle se répand à l'instant dans toute la ville, et l'effraye comme l'explosion d'une mine. Charles surtout, qui se voit joué et frustré dans son attente, Charles, qui n'avait pas eu le moindre soupçon (7), frémit, s'indigne et s'agite (8). Les protestants, que le landgrave n'a point mis dans son secret (9), sont aussi étonnés que les catholiques romains eux-mêmes, et craignent que ce départ inconsidéré ne soit le signal immédiat d'une terrible persécution. Il n'y eut que Luther qui, à l'instant où il apprit l'action de Philippe, l'approuva hautement, et s'écria : « Vraiment tous « ces délais et ces indignités ont de quoi fatiguer « plus d'un landgrave (10). »

Le chancelier de Hesse remit à l'électeur de Saxe une lettre que son maître lui avait laissée. Philippe parlait encore, dans ce document ostensible, de la santé de sa femme; mais il avait chargé ses ministres d'informer en particulier l'électeur des véritables causes de son départ. Il annonçait, de plus, qu'il avait donné ordre à ses ministres d'assister les protestants en toutes choses, et exhortait les alliés à ne se laisser détourner en aucune manière de la parole de Dieu (11). « Quant à moi, disait-il, « je combattrai pour la parole de Dieu, au prix de « mes biens, de mes enfants, de mes sujets et de « ma vie. »

L'effet du départ du landgrave fut instantané. Une vraie révolution s'opéra dans la diète. L'électeur de Mayence et les évêques de Franconie, proches voisins de Philippe de Hesse, croyaient déjà le voir sur leurs frontières, à la tête d'une puissante armée; et ils répondaient à l'archevêque de Salzbourg, qui s'étonnait de leur effroi : « Ah! si vous « étiez à notre place, vous feriez de même! » Ferdinand, sachant les liaisons intimes de Philippe avec le duc de Wurtemberg, tremblait pour ce duché, alors usurpé par l'Autriche; et Charles-Quint, détrompé à l'égard de ces princes qu'il avait crus si timides, et qu'il avait traités avec tant d'arrogance, ne doutait pas que le coup de tête de Philippe n'eût été mûrement débattu dans le conseil commun des protestants. Tous voyaient, dans le départ soudain du landgrave, une déclaration de guerre. On se rappelait qu'au moment où l'on y pensait le moins, on le voyait paraître à la tête de ses soldats, sur les frontières de ses ennemis; et personne n'était prêt, personne même ne voulait l'être! On eût dit la foudre tombée au milieu de la

(1) Clam omnibus abit. (C. R., II, p. 260.)

(2) Multa cum cautela. (Seck, II, p. 172.)

(3) Clam cum paucis equitibus. (C. R., II, p. 277.) — Mit 5 oder 6 Pferden. (Ib., p. 263.)

(4) Seckendorf, et M. de Rommel, sans doute d'après lui, disent que le landgrave passa par une porte secrète (porta urbis secretiori). (Seck., II, p. 172. — Rommel, I, p. 270.) — Je préfère les témoins oculaires, en particulier Brentz, qui écrit le 14 août : « *Vesperi priusquam portæ urbis clauderentur*, urbem elapsus est. » (C. R., 277.) — Jamais, je pense, le magistrat d'Augsbourg, qui seul avait les clefs du guichet, n'eût osé favoriser le départ du landgrave.

(5) Sed abierat ille ignotus. (C. R., II, p. 261.)

(6) Existimabat enim Cæsar landgravium adhuc præsto adesse. (Ibid.)

(7) Cæsare nihil suspicante. (Ib., p. 277.)

(8) Imperator re insperata commotus. (Seck., II, p. 172.)

(9) Unwissend des Churfürsten von Sachsen und unserer (C. R., II, p. 263.)

(10) Es mochte wohl *ista mora et indignitas* noch einen Landgraven mude machen. (L. Epp., IV, p. 134.)

(11) Ut nullo modo a verbo Dei abstrahi aut terreri se patiatur. (Seck, II, p. 172.)

diète. On se répétait la nouvelle, les yeux troublés et l'air effaré : tout était en émoi dans Augsbourg, et des courriers portaient au loin dans toutes les directions l'étonnement et la consternation.

Cet effroi changea aussitôt les ennemis de la réforme ; la violence de Charles et des princes fut brisée, dans cette nuit mémorable, comme par un charme, et les loups furieux se trouvèrent tout à coup transformés en de doux et traitables agneaux (1).

On était encore au dimanche matin. Charles convoque aussitôt la diète pour l'après-midi (2). « Le « landgrave a quitté Augsbourg, dit de la part « de l'Empereur le comte Frédéric. Sa Majesté se « flatte que les amis mêmes du prince ont ignoré « son départ. C'est sans que Sa Majesté en fût in- « formée, et malgré sa défense expresse, que Phi- « lippe de Hesse est parti, manquant ainsi à tous « ses devoirs. Il a voulu rompre la diète (3) ; mais « l'Empereur vous conjure de ne point vous laisser « dérouter par lui, et de concourir plutôt à l'heu- « reuse issue de cette assemblée nationale : la gra- « titude de Sa Majesté vous est alors assurée. »

Les protestants répondirent que le départ du landgrave avait eu lieu à leur insu, qu'ils l'avaient appris avec peine et l'eussent déconseillé ;... qu'ils ne doutaient pas néanmoins que ce prince n'eût des raisons solides ; que d'ailleurs il avait laissé ses conseillers munis de pleins pouvoirs ; et que pour eux, ils étaient prêts à tout faire pour conclure convenablement la diète. Puis, forts de leur bon droit, et décidés à résister aux actes arbitraires de Charles : « On prétend, poursuivirent-ils, que c'est à « cause de nous que les portes de la ville ont été « fermées. Nous prions Votre Majesté de révoquer « cet ordre, et d'empêcher qu'à l'avenir il en soit « donné de semblables. »

Jamais Charles-Quint ne fut plus mal à son aise : il vient de parler comme un père, et on lui rappelle qu'il a agi, il y a peu d'heures, comme un tyran. Il fallait une défaite. « Ce n'est point à votre « sujet, répondit le comte palatin, que les soldats « de l'Empereur occupent les portes... Gardez- « vous de croire ceux qui vous le disent... Hier il « y a eu une rixe entre deux militaires (4) ; il en est « résulté un rassemblement... C'est pourquoi l'Em- « pereur a pris ces mesures. Du reste, de telles « choses ne se feront plus sans que l'électeur de « Saxe, en sa qualité de maréchal de l'Empire, « n'en soit auparavant informé. » En même temps on donna ordre de rouvrir les portes. Rien ne coûtait maintenant au parti romain pour convaincre les protestants de son bon vouloir. Il y avait dans les paroles du comte palatin et dans le regard de Charles une douceur inaccoutumée (5). Les princes du parti du pape, naguère si terribles, étaient également transformés. On les avait mis brusquement au pied du mur ; s'ils voulaient la guerre, il fallait à l'instant la commencer. Mais ils reculaient devant cette perspective effrayante. Comment, avec l'enthousiasme qui animait les protestants, prendre les armes contre eux ? Ne se plaignait-on pas universellement des abus de l'Église, et les princes du parti romain étaient-ils sûrs de leurs propres sujets ? D'ailleurs, quelle serait l'issue d'une guerre, si ce n'est l'accroissement de la puissance de l'Empereur ? Les princes catholiques romains, et les ducs de Bavière en particulier, eussent bien voulu voir Charles aux prises avec les protestants, dans l'espérance qu'il y consumerait ses forces ; mais c'était au contraire avec leurs propres soldats que l'Empereur voulait attaquer les hérétiques. Dès lors ils repoussaient la voie des armes aussi vivement qu'ils l'avaient d'abord désirée.

Ainsi tout avait changé dans Augsbourg. Le parti romain y était découragé, paralysé, annulé même. L'épée déjà tirée était remise en hâte dans le fourreau. La paix ! la paix ! était le cri de tous.

XI

Troisième période. — Commission mixte. — Les trois points. Dissimulation romaine. — Philippe rappelé. — Abus. — Concessions. — On accorde les évêques. — Le pape. — Danger des concessions. — Opposition des laïques. — Opposition de Luther. — La Parole au-dessus de l'Église. — Aveuglement de Mélanchton. — Le protestantisme se perd. — Pas de concessions. — Nouvelle commission. — Décision du landgrave. — Les deux fantômes. — Les trois doctrines. — La grande antithèse. — Rupture des conférences. — Demandes de congés. — Promesse d'un concile. — Sommation de Charles. — Refus des protestants. — Menaces de Charles. — Altercations et tumulte. — Rome cède, et les protestants résistent. — Appel de Luther.

La diète entra alors dans sa troisième période ; et comme au temps des tâtonnements avait succédé celui des menaces, maintenant au temps des menaces succéda celui des accommodements. De nouveaux et plus redoutables dangers devaient s'y ren-

(1) Sed hanc violentiam abitus landgravii interrupit (C. R., p. 277.)

(2) Nam cum paucis post horis rescîscunt landgravium elapsum, convocant iterum nostros. (Ibid.)

(3) Zertrennung dieses Reichstags zu verursachen. (Ibid., p. 264.)

(4) Es habe ein Trabant mit einem andern ein Unwill gehabt. (C. R., II, p. 265.)

(5) Nullo alio tempore mitius et benignius quam tunc cum protestantibus egerit. (Seck., II, p. 172.)

contrer pour la réforme. Rome, voyant le glaive arraché de ses mains, saisissait le filet, et, enlaçant ses adversaires de « liens d'amitié et de cordons d'humanité, » allait s'efforcer de les attirer doucement dans l'abîme.

Le 16 août, à huit heures du matin, on réunit une commission mixte, qui comptait de chaque côté deux princes, deux jurisconsultes et trois théologiens. Il y avait, de la part du parti romain, le duc Henri de Brunswick et l'évêque d'Augsbourg, les chanceliers de Bâle et de Cologne, Eck, Cochlée et Wimpina; et de la part des protestants, le margrave George de Brandebourg, le prince électoral de Saxe, les chanceliers Brück et Heller, Mélanchton, Brentz et Schnepf (1).

On convint de prendre pour base la confession des États évangéliques, et l'on se mit à la lire article par article. Les théologiens romains montrèrent une condescendance inattendue. Sur vingt et un articles, il n'y en eut que six ou sept auxquels ils firent objection. Le péché originel arrêta quelque temps; enfin l'on s'entendit; les protestants admirent que le baptême ôtait la coulpe du péché, et les Romains accordèrent qu'il n'ôtait pas la convoitise. Quant à l'Église, on convint qu'elle renfermait des hommes sanctifiés et des pécheurs; on s'accorda de même sur la confession. Les protestants rejetaient surtout comme impossible l'énumération de tous les péchés, prescrite par Rome; le docteur Eck concéda ce point (2).

Il ne restait que trois doctrines sur lesquelles on différait.

La première était celle de la pénitence. Les docteurs romains enseignaient qu'elle avait trois parties, la contrition, la confession et la satisfaction. Les protestants rejetaient la dernière, et les Romains, sentant bien qu'avec la satisfaction tomberaient les indulgences, le purgatoire et d'autres de leurs dogmes et de leurs profits, la maintenaient avec force : « Nous accordons, disaient-ils, que les « pénitences imposées par les prêtres ne procurent « pas la rémission de la coulpe du péché; mais « nous maintenons qu'elles sont nécessaires pour « obtenir la rémission de la peine. »

Le second point controversé fut l'invocation des saints, et le troisième, qui était le principal, fut la justification par la foi. Il était de la plus haute importance pour les Romains, de maintenir l'influence méritoire des œuvres; tout leur système, au fond, reposait là-dessus. Eck déclara donc fièrement la guerre à cette assertion, que la foi seule justifie. « Ce mot *seule*, disait-il, nous ne pouvons le tolé- « rer. Il enfante les scandales, et rend les gens « grossiers et impies. Renvoyons la savate au save- « tier (3). » C'était un calembour du docteur; le mot qui signifie *seule* en latin signifiant *semelle* en allemand. Mais les protestants n'entendaient pas de cette oreille; on le vit bien lorsqu'ils se posèrent entre eux la question : « Voulons-nous maintenir « que la foi seule nous justifie gratuitement? » — « Sans doute, sans doute! s'écria l'un d'eux; *gra- « tuitement et inutilement* (4)! » On alla même chercher d'étranges autorités : Platon, parlant de Dieu, dit-on, déclare que ce n'est pas par des œuvres extérieures, mais par la vertu, qu'on l'adore; et chacun connaît ces vers de Caton

Si Dieu n'est qu'un esprit, comme dit le poëte,
C'est par un esprit pur qu'il le faut adorer (5).

Sans doute, reprenaient les théologiens romains, ce n'est que d'œuvres faites avec la grâce que nous parlons; mais nous disons qu'il y a dans de telles œuvres quelque chose de méritoire. Les protestants déclarèrent ne pouvoir l'accorder.

On s'était rapproché au delà de toute espérance. Les théologiens de Rome, comprenant fort bien leur position, s'étaient proposé de paraître d'accord, plutôt que de l'être. Tout le monde savait, par exemple, que les protestants rejetaient la transsubstantiation; mais l'article de la confession sur ce point pouvant être pris dans le sens romain, les papistes l'avaient admis. Leur triomphe n'était que renvoyé. Les expressions générales dont on se servait sur tous les points controversés, permettraient plus tard de donner à la confession une interprétation romaine; l'autorité ecclésiastique la déclarerait seule véritable, et Rome, grâce à quelques moments de dissimulation, remonterait ainsi sur le trône. N'a-t-on pas vu de nos jours les trente-neuf articles de l'Église anglicane interprétés dans le sens du concile de Trente? Il est des causes auxquelles le mensonge ne fait jamais défaut. Ce complot, profondément conçu, fut habilement exécuté.

On était dans les meilleurs termes, et la concorde semblait rétablie. Une seule inquiétude troublait cette douce illusion : la pensée du landgrave. « Igno- « rant que nous sommes presque d'accord, cet écer- « velé, disait-on, assemble sans doute déjà son « armée; il faut le ramener, et le rendre témoin « de notre bonne intelligence. » Le 18 août au matin, l'un des membres de la commission, le duc Henri de Brunswick, accompagné d'un conseiller

(1) F. Urkunden Buch, II, p. 219.

(2) Die Sünd, die man nicht wisse, die durff man nicht beichten. (F. Urkunden, II, p. 228.)

(3) Man soll die *Sole* ein weil zum Schuster schicken. (Urkunden, II, p. 225.)

(4) Omnino, omnino, addendum etiam *frustra*. (Sc. p. 289).

(5) Si Deus est animus, nobis ut carmina dicunt,
Hic tibi præcipue pura sit mente colendus.

de l'Empereur, partit pour s'acquitter de cette difficile mission (1). Le duc George de Saxe le remplaça comme arbitre.

Ce fut alors que de la première partie de la confession l'on passa à la seconde; des doctrines aux abus. Ici les théologiens romains ne pouvaient céder si facilement; car s'ils paraissaient s'entendre avec les protestants, c'en était fait de l'honneur et de la puissance de la hiérarchie. Aussi était ce pour cette partie du combat qu'ils avaient réservé leurs ruses et leurs forces.

Ils commencèrent par se rapprocher des protestants autant qu'ils le purent; car plus ils accordaient, plus ils pouvaient attirer à eux la réforme, et l'éteindre en l'étouffant. « Nous pensons, dirent-« ils, qu'avec la permission de Sa Sainteté et « l'approbation de Sa Majesté, on pourra jusqu'au « prochain concile permettre la communion sous « les deux espèces, partout où elle est déjà établie; « seulement vos ministres devront prêcher à Pâ-« ques que cela n'est pas d'ordre divin, et que le « Christ est tout entier sous chaque espèce (2).

« De plus, continuèrent-ils, quant aux prêtres « mariés, voulant épargner les pauvres femmes « qu'ils ont séduites, pourvoir à l'entretien de leurs « enfants innocents, et prévenir toutes sortes de « scandales, nous les tolérerons jusqu'au prochain « concile; et l'on verra alors s'il ne serait pas bon « d'arrêter que les hommes mariés peuvent être « admis aux ordres sacrés, comme cela a eu lieu « dans la primitive Église pendant quelques siè-« cles (3).

« Enfin, nous reconnaissons que le sacrifice de « la messe est un mystère, une représentation, un « sacrifice de commémoration, un souvenir des « souffrances et de la mort du Christ, accomplies « sur la croix (4). »

C'était beaucoup céder; mais le tour des protestants devait venir; car si Rome paraissait donner, ce n'était que pour prendre.

La grande question était l'Église, son entretien, son gouvernement. Qui y pourvoira? On ne voyait que deux moyens : les princes ou les évêques. Si l'on craignait les évêques, il fallait se décider pour les princes; si l'on craignait les princes, il fallait se décider pour les évêques. On était alors trop loin de l'état normal pour découvrir une troisième solution, et s'apercevoir que l'Église devait être entretenue par l'Église elle-même, par le peuple chrétien. « Les princes séculiers feront défaut à la longue au « gouvernement de l'Église, dirent les théologiens « saxons, dans le préavis qu'ils présentèrent le « 18 août; ils ne sont pas aptes à s'en acquitter, « et d'ailleurs, cela leur coûterait trop cher (5); « les évêques, au contraire, ont des biens destinés « à pourvoir à cette charge. »

Ainsi l'incapacité présumée de l'État, et la crainte qu'on avait de son indifférence, jetaient les protestants dans les bras de la hiérarchie.

On proposa donc de rendre aux évêques leur juridiction, le maintien de la discipline et la surveillance des prêtres, pourvu qu'ils ne persécutassent pas la doctrine évangélique, et n'accablassent pas les pasteurs de vœux et de fardeaux injustes. « Dès « le commencement de l'Église, ajoutait-on, les « évêques ont été placés au-dessus des prêtres, et « il est dangereux devant le Seigneur de changer « l'ordre des gouvernements. » Cet argument, on le voit, est fondé, non sur la Bible, mais sur l'histoire ecclésiastique.

Les théologiens protestants allèrent même plus loin, et, faisant un dernier pas qui semblait décisif, ils consentirent à reconnaître le pape comme étant, mais de droit humain, suprême évêque de la chrétienté. « Quand même le pape est un antechrist, « disaient-ils, nous pouvons être sous son gouver-« nement, comme les Juifs furent sous Pharaon, « et, plus tard, sous Caïphe. » Il faut avouer que ces deux comparaisons n'étaient pas flatteuses pour le pape. « Seulement, ajoutaient les docteurs, que « la saine doctrine nous soit pleinement assurée. »

Le chancelier Brück paraît ici avoir été seul dans la vérité; il écrivit en marge, d'une main ferme : « Je doute que nous puissions reconnaître le pape, « puisque nous disons qu'il est l'antechrist, et puis-« que c'est de droit divin qu'il s'arroge la pri-« mauté (6). »

Enfin, les théologiens protestants consentaient à s'entendre avec Rome quant aux cérémonies indifférentes, aux jeûnes, à la forme du culte; et l'électeur s'engageait à mettre sous séquestre les biens ecclésiastiques déjà sécularisés, jusqu'à décision du prochain concile.

Jamais l'esprit conservateur du luthéranisme ne s'était si clairement manifesté. « Nous avons pro-« mis à nos adversaires de leur céder certains points « de gouvernement ecclésiastique que l'on peut ac-« corder sans blesser la conscience, » écrivait Mé-

(1) Brunswigus coactus est abire πρὸς τὸν μακεδόνα, quem timent contrahere exercitum. (Sculteti, p. 299.)

(2) Vorschlage des Anschlusses der Sieben des Gegentheils. (Urkunden, II, p. 251.)

(3) Wie von Alters in der ersten Kirche et liche Hundert Jahre, in Gebrauch gewesen. (Ib., p. 254.)

(4) Zu Errinerung und Gedächtniss. (Ib., p. 253.)

(5) Ist Ihnen auch nicht mœglich. Dazu kostet es zu viel. (Urkunden, II, p. 247.)

(6) Sed de hoc dubito cum dicimus eum antechristum. (Urkunden, p. 247.)

lanchton (1). Mais il commençait à devenir fort douteux que les concessions ecclésiastiques n'entraînassent pas des concessions dogmatiques. La réforme allait à la dérive... Encore quelques pas, et son heure avait sonné. Déjà la désunion, le trouble, l'épouvante, commençaient à se mettre dans ses rangs. Mélanchton était devenu plus puéril qu'un enfant, disait l'un de ses amis (2); et pourtant il était tellement excité, que le chancelier de Lunebourg ayant fait quelques objections à ces concessions inouïes, le petit maître ès arts leva fièrement la tête, et dit, d'un ton aigre et cassant : « Celui qui ose dire que les moyens indiqués ne sont « pas chrétiens, est un menteur et un scélérat (3). » Sur quoi le chancelier lui rendit aussitôt la monnaie de sa pièce.

Ces propos ne sauraient néanmoins contredire le renom de douceur de Mélanchton. Après tant d'efforts inutiles, il se trouvait épuisé, aigri; ses paroles blessèrent d'autant plus qu'on les eût moins attendues de sa bouche. D'autres étaient abattus comme lui.

Brentz se montrait inhabile, rude et grossier; le chancelier Heller avait égaré le pieux margrave de Brandebourg, et changé le courage de ce prince en pusillanimité; il ne restait à l'électeur d'autre appui humain que son chancelier Brück : encore cet homme inébranlable commençait-il à s'effrayer de son isolement.

Mais il n'était pas seul; les plus vives réclamations se faisaient entendre au dehors. « S'il est vrai « que vous fassiez de telles concessions, disaient « aux théologiens saxons leurs amis alarmés, c'en « est fait de la liberté chrétienne (4)! Qu'est-ce « que votre prétendue concorde?... Un épais nuage « que vous élevez dans les airs, pour éclipser le « soleil qui commençait à éclairer l'Église (5). Jamais le peuple chrétien n'acceptera des condi « tions aussi contraires à la parole de Dieu; et tout « ce que vous y gagnerez, ce sera de fournir aux « ennemis de l'Évangile un prétexte spécieux pour « égorger ceux qui lui demeureront fidèles. » Parmi les laïques ces convictions étaient générales. « Mieux vaut mourir avec Jésus-Christ, disait tout « Augsbourg (6), que de conquérir sans lui la fa« veur du monde entier ! »

Nul ne ressentit tant d'effroi que Luther, au moment où il vit l'édifice glorieux que Dieu avait élevé par ses mains, sur le point de s'écrouler dans celles de Mélanchton. Le jour que cette nouvelle lui parvint, il écrivit cinq lettres, à l'électeur, à Mélanchton, à Spalatin, à Jonas et à Brentz, toutes également remplies de courage et de foi.

« J'apprends, disait-il, que vous avez commencé « une œuvre merveilleuse, savoir, de mettre Lu« ther et le pape d'accord; mais le pape ne veut « pas, et Luther s'excuse (7). Et si, en dépit d'eux, « vous venez à bout de cette affaire, alors, suivant « votre exemple, je mettrai d'accord Christ et Bé« lial.

« Le monde, je le sais, est plein de criailleurs « qui obscurcissent la doctrine de la justification « par la foi, et de fanatiques qui la persécutent. « Ne vous en étonnez pas, mais continuez à la dé« fendre avec courage; car elle est le talon de la « semence de la femme pour écraser la tête du ser« pent (8).

« Prenez garde aussi à la juridiction des évê« ques, de peur que nous ne devions recommencer « bientôt un combat plus terrible que le premier. « Ils prendront nos concessions largement, très« largement, toujours plus largement; et ils nous « donneront les leurs étroitement, très-étroite« ment, et toujours plus étroitement (9). Toutes « ces négociations sont impossibles, à moins que le « pape ne renonce à la papauté.

« Le beau motif vraiment que nous donnent nos « adversaires! Ils ne peuvent, disent-ils, contenir « leurs sujets, si nous ne publions pas partout « qu'ils ont la vérité pour eux; comme si Dieu ne « faisait enseigner sa parole que pour que nos « ennemis puissent, à leur plaisir, tyranniser leurs « peuples!

« Ils crient que nous condamnons toute l'Église; « non, nous ne la condamnons pas; mais eux, ils « condamnent toute la parole de Dieu, et la parole « de Dieu est plus que l'Église (10). »

Cette déclaration importante du réformateur décide la controverse entre les chrétiens évangéliques et la papauté; malheureusement on a vu souvent des protestants revenir, sur ce point fondamental, à l'erreur de Rome, et mettre l'Église visible au-dessus de la parole de Dieu.

« Je vous écris à cette heure, continue Luther, de

(1) Nos politica quædam concessuros, quæ sine offensione conscientiæ. (C. R., II, p. 302.)

(2) Philippus ist kindischer denn ein Kind worden. (Baumgartner. Ib., p. 363.)

(3) Der luge als ein Bösewicht. (Ib., p. 364.)

(4) Actum est de christiana libertate. (Ib., p. 295.)

(5) Quid ea concordia aliud esset, quam natæ jam et divulgatæ luci obducere nubem? (Ib., p. 296.)

(6) Die ganze Stadt sagt... (Ib., 297.)

(7) Sed Papa nolet, et Lutherus deprecatur. (L. Epp., IV, p. 144.)

(8) Nam hic est ille unicus calcaneus seminis, antiquo serpenti adversantis. (Ib., p. 151.)

(9) Ipsi enim nostras concessiones large, largius, largissime, suas vero stricte, strictius, strictissime dabunt. (Ib., p. 145.)

(10) Sed ab ipsis totum verbum Dei, *quod plus quam Ecclesia est*, damnari. (Ib., p. 145.)

« croire avec tous les nôtres, et cela par obéissance « envers Jésus-Christ, que Campeggi est un insigne « démon (1). Je ne puis dire de quelle indignation « ces conditions qu'on vous propose me remplissent. Le plan de Campeggi et du pape a été de « nous éprouver d'abord par les menaces, puis, « s'ils ne réussissaient pas, par la ruse ; vous avez « triomphé de la première attaque, et soutenu la « terrible arrivée de César. Maintenant vient la « seconde. Agissez avec courage, et ne cédez aux « adversaires que ce qui peut être prouvé avec « évidence par la parole même de Dieu.

« Mais si, ce dont Christ nous préserve ! vous ne « proclamez pas tout l'Évangile ; si, au contraire, « vous renfermez cet aigle glorieux dans un sac, « Luther, n'en doutez pas, Luther viendra, et dé- « livrera l'aigle avec éclat (2). Aussi certain que « Christ vit, cela se fera. »

Ainsi parla Luther, mais en vain; tout s'acheminait dans Augsbourg vers une ruine prochaine. Mélanchton avait sur les yeux un bandeau que nul ne pouvait arracher; il n'écoutait plus Luther, et dédaignait la popularité. « Il ne convient pas, « disait-il, que nous nous laissions émouvoir par les « clameurs du vulgaire (3); il faut penser à la paix « et à la postérité. Si l'on annule la juridiction des « évêques, qu'en résultera-t-il pour nos descen- « dants? Les puissances séculières ne se soucient « nullement des intérêts de la religion (4). D'ail- « leurs, trop de dissemblance dans les Églises nuit « à la paix; il faut nous unir aux évêques, de peur « que l'infamie du schisme ne nous travaille à « jamais (5). »

On n'écoutait que trop Mélanchton, et l'on travaillait avec force à rattacher au pape, par les liens de la hiérarchie, l'Église que Dieu avait merveilleusement émancipée. Le protestantisme se précipitait, les yeux fermés, dans les filets de ses ennemis. Déjà des voix graves annonçaient le retour des luthériens dans le sein de l'Église romaine. « Ils « préparent leur défection et passent aux papistes, » disait Zwingle (6). Le politique Charles-Quint faisait en sorte qu'aucune parole superbe ne vînt compromettre sa victoire ; mais le clergé romain n'y tenait pas : son orgueil, son insolence croissaient de jour en jour. « On ne pourrait croire, « disait Mélanchton, les airs de triomphe que les « papistes se donnent. » Il y avait de quoi ; l'accord avait chance de se conclure ; encore un ou deux efforts... et alors, malheur à la réforme !

Qui pouvait prévenir cette désolante ruine ? Ce fut Luther, qui prononça le nom vers lequel devaient se tourner les regards. « Christ vit, dit-il ; et « celui par qui la violence de nos ennemis a été « vaincue saura bien nous donner la force de « surmonter la ruse. » C'était, en effet, la seule ressource, et elle ne manqua pas à la réformation.

Si la hiérarchie romaine avait voulu, sous quelques conditions fort admissibles, recevoir les protestants prêts à capituler, c'en était fait d'eux : une fois qu'elle les eût tenus dans ses bras, elle les y aurait étouffés; mais Dieu aveugla la papauté, et sauva ainsi son Église. « Pas de concessions ! » avait dit le sénat romain ; et Campeggi, fier de sa victoire, répétait : « Pas de concessions! » Il remuait ciel et terre pour enflammer, dans ce moment décisif, le zèle catholique de Charles. De l'Empereur, il passait aux princes. « Le célibat, la con- « fession, la suppression de la coupe, les messes « privées, s'écriait-il, tout cela est obligatoire : il « nous faut tout. » C'était dire aux chrétiens évangéliques : « Voilà les Fourches Caudines, passez-y ! » Les protestants virent le joug et frémirent. Dieu ranima le courage des confesseurs dans leurs cœurs affaiblis. Ils levèrent la tête, et rejetèrent cette capitulation humiliante. Aussitôt la commission fut dissoute.

C'était une grande délivrance ; mais un nouveau danger les menaça presque aussitôt. Les chrétiens évangéliques auraient dû quitter immédiatement Augsbourg; mais, dit l'un d'eux (7), « Satan, déguisé « en ange de lumière, aveuglait les yeux de leur « entendement : » ils restèrent. Tout n'était donc pas perdu pour Rome, et l'esprit de mensonge et de ruse pouvait recommencer ses attaques.

On croyait à la cour que la fâcheuse issue de la commission devait être attribuée à quelques mauvaises têtes, et surtout au duc George. On résolut donc d'en nommer une autre, composée seulement de six membres : d'un côté, Eck et les chanceliers de Cologne et de Bade ; de l'autre, Mélanchton et les chanceliers Brück et Heller. Les protestants y consentirent, et tout fut remis en question.

L'alarme s'accrut alors parmi les partisans les plus décidés de la réformation. Si l'on s'expose sans cesse à de nouveaux périls, ne faudra-t-il pas enfin que l'on succombe ? On frémissait à la pensée que le règne des prêtres allait être rétabli (8). Les dé-

(1) Quod Campeggius est unus magnus et insignis diabolus. (Ib., p. 147.)

(2) Veniet, ne dubita, veniet Lutherus, hanc aquilam liberaturus magnifice. (Ib., 155.)

(3) Sed nos nihil decet vulgi clamoribus moveri. (C. R., II, p. 303.)

(4) Profani jurisdictionem ecclesiasticam et similia negotia religionum non curant. (Ib.)

(5) Ne schismatis infamia perpetuo laboremus. (Ib.)

(6) Lutherani defectionem parant ad papistas. (Zw. Epp., II, p. 461.)

(7) Baumgartner à Spengler. (C. R., II, p. 363.)

(8) Fremunt et alii socii ac indignantur regnum episcoporum restitui. (Ib., p. 328.)

putés de Nuremberg surtout déclaraient que jamais leur ville ne se remettrait sous ce joug détesté. « Ce sont les conseils du douteux Érasme que suit « Mélanchton, » disait-on. — « Dites plutôt ceux « d'Ahitophel (2, Samuel, 15)! » reprenaient d'autres. — « Quoi qu'il en soit, ajoutaient quel« ques-uns, si le pape avait acheté Mélanchton à « prix d'argent, celui-ci n'eût jamais pu mieux « faire pour lui assurer la victoire (1). »

Le landgrave surtout s'indignait de ces lâchetés. « Mélanchton, écrivait-il à Zwingle, marche à re« culons comme une écrevisse (2). » De Friedwald, où il s'était rendu après s'être enfui loin de Charles-Quint, Philippe de Hesse s'efforçait d'arrêter la chute du protestantisme. « Quand on commence à « céder, on cède toujours plus, écrivait-il à ses mi« nistres restés à Augsbourg. Déclarez donc à mes « alliés que je rejette ces conciliations perfides. Si « nous sommes chrétiens, ne recherchons pas « notre propre avantage, mais la consolation de « tant de consciences fatiguées, affligées, pour les« quelles il n'y a plus de salut, si on leur enlève la « parole de Dieu. Les évêques ne sont pas de vrais « évêques, car ils ne parlent pas selon les saintes « Écritures. Si nous les reconnaissions, qu'arrive« rait-il? Ils nous enlèveraient nos ministres, ils « aboliraient l'Évangile, ils rétabliraient les anciens « abus, et le dernier état serait pire que le pre« mier... Si les papistes veulent permettre la libre « prédication du pur Évangile, qu'on s'entende « avec eux; car la vérité sera la plus forte, et ex« tirpera tout le reste. Mais sinon, non! C'est le « moment, non de céder, mais de demeurer fermes « jusqu'à la mort. Faites échouer les combinaisons « craintives de Mélanchton, et dites de ma part « aux députés des villes d'être des hommes, et non « des femmes (3)! Ne craignons rien; Dieu est avec « nous. »

Mélanchton et ses amis ainsi attaqués cherchaient à se justifier. D'un côté, ils soutenaient que si l'on maintenait la doctrine, elle renverserait finalement la hiérarchie. Mais alors pourquoi relever celle-ci? N'était-il pas plus que douteux qu'une doctrine ainsi affaiblie gardât encore assez de force pour ébranler la papauté? D'un autre côté, Mélanchton et les siens montraient du doigt deux fantômes devant lesquels ils reculaient épouvantés. Le premier était la guerre; elle était, selon eux, imminente. « Ce ne sont pas seulement, disaient-ils, des « maux temporels sans nombre qu'elle entraînera « après elle, la dévastation de l'Allemagne, les « meurtres, les viols, les sacriléges, les rapines; « mais elle enfantera des maux spirituels plus « affreux encore, et amènera inévitablement la « destruction de toute religion (4). » Le second fantôme était la domination de l'État. Mélanchton et ses amis prévoyaient la dépendance où les princes réduiraient l'Église, la sécularisation croissante de ses institutions et de ses conducteurs, la mort spirituelle qui en résulterait; et ils reculaient avec crainte devant un tel avenir. « Les gens de bien ne « pensent point que la cour doive régler le minis« tère dans l'Église (5), disait Brentz. N'avez-vous « pas éprouvé vous-mêmes, ajoutait il ironique« ment, avec quelle sagesse et quelle douceur ces « rustres (c'est ainsi que j'appelle les officiers et « les préfets des princes) traitent les ministres de « l'Église, et l'Église elle-même? Plutôt sept fois « mourir! » — « Je vois, s'écriait Mélanchton, « quelle Église nous aurons, si le gouvernement « ecclésiastique est aboli. Je découvre dans l'avenir « une tyrannie beaucoup plus intolérable que celle « qui a existé jusqu'à ce jour (6). » Puis, accablé des accusations qui pleuvaient sur lui de toutes parts, le pauvre Mélanchton s'écriait : « Si c'est « moi qui ai suscité cette tempête, je supplie Sa « Majesté de me jeter à la mer, comme Jonas, et « de ne m'en retirer que pour me livrer à la tor« ture et à l'échafaud (7). »

L'épiscopat romain une fois reconnu, tout semblait facile. On accorda, dans la commission des six, la coupe aux laïques, le mariage aux pasteurs, et l'article de l'invocation des saints parut de peu d'importance. Mais on s'arrêta devant trois doctrines que les évangéliques ne pouvaient concéder. La première était la nécessité d'une satisfaction humaine, pour que la peine du péché fût remise; la seconde était l'idée de quelque chose de méritoire dans toute bonne œuvre; la troisième était l'utilité des messes privées. « Ah! répondit vive« ment à Charles-Quint le légat Campeggi, je me « laisserai plutôt mettre en pièces, que de rien « céder quant aux messes (8). »

« Quoi donc! répliquaient les hommes politi« ques, d'accord sur toutes les grandes doctrines « du salut, déchirerez-vous à jamais l'unité de « l'Église pour trois articles si minimes? Que les « théologiens fassent un dernier effort, et l'on

(1) Si conductus quanta ipse voluisset pecunia a papa esset. (C. R., II, p. 333.)

(2) Retro it, ut cancer. (Zw. Epp., II, p. 504.)

(3) Dass sie nicht Weyber seyen, sondern Mænner. (C. R., p. 327.)

(4) Confusio et perturbatio religionum. (Ib., p. 382.)

(5) Ut aula ministerium in Ecclesia ordinet bonis non videtur consultum. (Ib., p. 362.)

(6) Video postea multo intolerabiliorem futuram tyrannidem quam antea unquam fuit. (Ibid., p. 334.)

(7) Si mea causa hæc tempestas coorta est, me statim velut Jonam in mare ejiciat. (Ibid., p. 382.)

(8) Er wollte sich ehe auf Stücken zerreissen lassen. (L. Opp., XX, p. 328.)

« verra les deux partis s'unir, et Rome embrasser « Wittemberg. »

Il n'en était pas ainsi : sous ces trois points se trouvait caché tout un système. Du côté romain, on croyait que certaines œuvres gagnent la faveur divine, indépendamment des dispositions de celui qui les accomplit, et en vertu de la volonté de l'Église. Du côté évangélique, au contraire, on avait la conviction que ces ordonnances extérieures n'étaient que des traditions humaines ; que la seule œuvre qui méritait à l'homme la faveur divine, c'était l'œuvre que Dieu a accomplie par Christ sur la croix, et que le seul moyen qui mettait l'homme en possession de cette faveur, c'était la régénération et la foi que Christ crée par son esprit dans le cœur du pécheur. Les Romains, en soutenant leurs trois articles, disaient : « L'Église sauve, » ce qui est la doctrine essentielle de Rome ; les évangéliques, en les rejetant, disaient : « Jésus-Christ seul « sauve, » ce qui est le christianisme même. C'est là la grande antithèse qui existait alors et qui sépare encore maintenant les deux Églises. Avec ces trois points, qui mettaient les âmes dans sa dépendance, Rome se flattait à bon droit de tout regagner, et elle montra, en insistant, qu'elle avait l'intelligence de sa position. Mais les hommes évangéliques n'étaient pas disposés à abandonner la leur. Le principe chrétien fut maintenu contre le principe ecclésiastique qui aspirait à l'engloutir ; Jésus-Christ subsista en présence de l'Église, et l'on comprit dès lors que toutes les conférences étaient superflues.

Le temps pressait. Il y avait deux mois et demi que Charles-Quint était à l'œuvre à Augsbourg, et son orgueil souffrait de ce que quatre ou cinq théologiens arrêtaient la marche triomphante du vainqueur de Pavie. « Quoi ! lui disait-on, quelques « jours vous ont suffi pour abattre le roi de France « et le pape, et vous ne pouvez venir à bout de ces « évangéliques !... » On résolut de rompre les conférences. Eck, irrité de ce que la terreur et la ruse n'avaient rien pu faire, ne sut se contenir en présence des protestants. « Ah ! s'écria-t-il au moment « où l'on se séparait, pourquoi l'Empereur, lors de « son entrée en Allemagne, n'a-t-il pas fait une en- « quête générale des luthériens ? Il eût alors en- « tendu des réponses arrogantes, vu paraître des « monstres d'hérésie, et son zèle, s'enflammant « soudain, l'eût porté à détruire toute cette fac- « tion (1). Mais maintenant les douces paroles de « Brück et les concessions de Mélanchton l'empê- « chent de s'échauffer comme la cause le demande. » Eck dit ces mots en souriant ; mais ils exprimaient bien toute sa pensée. Le colloque se termina le 30 août.

Les commissaires romains firent leur rapport à l'Empereur. On se trouvait en présence, à trois pas les uns des autres, sans que d'aucun côté il fût possible de se rapprocher, de l'épaisseur même d'un cheveu.

Ainsi donc Mélanchton avait échoué, et ses énormes concessions se trouvaient inutiles. Par un faux amour de la paix, il s'était acharné à une entreprise impossible. Mélanchton était au fond une âme vraiment chrétienne : Dieu le sauva de sa grande faiblesse, en faisant échouer le conseil qui le conduisait à sa ruine. Rien ne pouvait être plus heureux pour la réformation que ce manque de succès de Mélanchton : mais aussi rien ne pouvait être plus heureux pour lui-même. On voyait ainsi que s'il voulait beaucoup céder, il n'allait pourtant pas jusqu'à céder Jésus-Christ ; et sa défaite le justifiait aux yeux des amis de l'Évangile.

L'électeur de Saxe et le margrave de Brandebourg firent aussitôt demander à Charles-Quint la permission de partir. Celui-ci s'y refusa d'abord assez rudement ; mais ensuite il se mit à conjurer les princes de ne pas mettre par leur départ de nouveaux obstacles aux arrangements que l'on espérait pouvoir bientôt prendre (2). Nous allons voir de quelle nature étaient ces arrangements.

Les Romains redoublèrent d'efforts. Si l'on lâchait maintenant le fil avec lequel on tramait la ruine de la réforme, il était perdu pour jamais ; aussi travaillait on à en rattacher les deux bouts. Il y avait des conférences dans les jardins, dans les églises, — à Saint-Maurice, — à Saint-George, — entre le duc de Brunswick et Jean-Frédéric, fils de l'électeur, le chancelier de Bade et celui de Saxe, le chancelier de Liége et Mélanchton ; mais toutes ces tentatives étaient superflues ; c'était à d'autres voies que l'on allait recourir.

Charles-Quint avait résolu de prendre en main l'affaire, et de trancher le nœud gordien, que ni les docteurs ni les princes ne pouvaient dénouer. Indigné de voir ses avances méprisées et son autorité compromise, il crut que le moment était venu de tirer l'épée. Dès le 3 septembre, les membres du parti romain, qui s'efforçaient encore de gagner les protestants, soufflèrent à l'oreille de Mélanchton ces effrayantes paroles : « Nous ne savons si nous osons « vous le confier, lui disait-on ; le fer est déjà dans « les mains de l'Empereur..., et certaines gens « l'exaspèrent de plus en plus. Il ne s'irrite pas

(1) Hæc inflammassent Imperatorem ad totam hanc factionem delendam. (C. R., II, p. 335.)

(2) Antwort des Kaisers, etc. (Urkunden, II, p. 313.

« facilement ; mais, une fois irrité, il est impossi-« ble de l'apaiser (1). »

Charles était en mesure de se montrer exigeant et terrible. Il venait enfin d'obtenir de Rome une concession inattendue, — un concile ! Clément VII avait porté devant une congrégration la demande de Charles. « Comment des hommes qui rejettent « les anciens conciles se soumettront-ils à un nou-« veau ? » avait-on répondu. Clément n'avait lui-même aucune envie d'une telle assemblée : sa naissance et sa conduite la lui faisaient également redouter (2). Cependant ses promesses du château Saint-Ange et de Bologne rendaient impossible d'articuler un refus absolu. Il répondit donc que « le remède serait pire que le mal (3) ; » mais que si l'Empereur, qui était bon catholique, jugeait un concile absolument nécessaire, le pape y consentirait, toutefois sous la condition expresse que les protestants se soumettraient, en attendant, aux doctrines et aux rites de la sainte Église. Puis, pour lieu de réunion, il indiquait Rome...

A peine le bruit de cette concession se fut-il répandu, que la crainte d'une réformation fit frémir les courtisans romains. Les charges publiques de la papauté, toutes vénales, baissèrent aussitôt, dit un cardinal, et s'offrirent au prix le plus vil (4), sans pouvoir même trouver d'acheteurs (5). La papauté était compromise ; sa marchandise se détériorait ; et les prix courants baissaient aussitôt à la bourse de Rome.

Le mercredi 7 septembre, à deux heures après midi, les princes et les députés protestants ayant été introduits dans la chambre de Charles-Quint, le comte palatin leur dit « que l'Empereur ne s'était « point attendu, vu leur petit nombre, à ce qu'ils « maintinssent des sectes nouvelles contre les anti-« ques usages de l'Église universelle ; que néan-« moins, désirant se montrer jusqu'au bout plein « de douceur, il demanderait à Sa Sainteté la con-« vocation d'un concile, mais qu'en attendant ils « devaient rentrer immédiatement dans le sein de « l'Église catholique, et rétablir tout sur l'ancien « pied (6). »

Les protestants répondirent, le lendemain 8 septembre, « qu'ils n'avaient point suscité des sectes « nouvelles contre la sainte Écriture (7) ; que, bien « au contraire, s'ils ne s'étaient pas mis d'accord « avec leurs adversaires, c'était parce qu'ils avaient « voulu demeurer fidèles à la parole de Dieu ; qu'en « convoquant en Allemagne un concile universel, « libre et chrétien, on ne ferait que tenir ce que « les diètes précédentes avaient promis, mais que « rien ne saurait les obliger à rétablir dans leurs « églises un ordre de choses opposé au comman-« dement de Dieu. »

Il était huit heures du soir quand, après une longue délibération, on fit rentrer les protestants. « Sa Majesté, leur dit George Truchsès, s'étonne « également et de ce que les membres catholiques « des commissions ont tant accordé, et de ce que « les membres protestants ont tout refusé. Qu'est-« ce que votre parti en face de Sa Majesté Impé-« riale, de Sa Sainteté papale, des électeurs, des « princes, des États de l'Empire, et des autres « rois, magistrats et potentats de la chrétienté ? Il « est équitable que la minorité cède à la majo-« rité. Voulez-vous que les voies de conciliation « continuent, ou persistez-vous dans votre réponse ? « Dites-le franchement ; car si vous persistez, l'Em-« pereur procédera aussitôt à la défense de l'Église. « Demain, à une heure, vous apporterez votre « décision finale. »

Jamais paroles aussi menaçantes n'étaient sorties de la bouche de Charles. Il était évident qu'on voulait dompter les protestants par la terreur ; mais ce but ne fut point atteint. Ils répondirent le surlendemain (car on leur accorda un jour de plus) que de nouveaux essais de conciliation ne serviraient qu'à fatiguer l'Empereur et la diète ; qu'ils demandaient donc seulement qu'on s'occupât des moyens de maintenir la paix politique jusqu'à la convocation du concile (8). « C'est assez, fit « répondre le redoutable Empereur, j'y réfléchi-« rai ; en attendant, que personne ne quitte Augs-« bourg. »

Charles-Quint se trouvait pris dans un labyrinthe, d'où il ne savait comment sortir. L'État avait voulu se mêler de l'Église, et se voyait contraint d'en venir aussitôt à sa raison dernière, le glaive. Charles ne désirait point la guerre, et pourtant comment l'éviter maintenant ?.... S'il n'exécutait pas ses menaces, sa majesté était compromise, et son autorité avilie. Il cherchait une issue ou à droite, ou à gauche, et n'en trouvait nulle part ; il ne lui restait que de fermer les yeux et de se jeter en avant, sans se soucier des conséquences.

(1) Nescio an ausim dicere jam ferrum in manu Cæsaris esse. (C. R., II, p. 342.)

(2) In eam (concilii celebrationem) pontificis animus haud propendebatur. (Pallavicini, I, p. 251.)

(3) Al contrario rimedio e più pericoloso e per partorir maggiori mali. (Lett. dei Principi, II, p. 197.)

(4) Evulgatus concilii rumor... publica Romæ munera... jam in vilissimum pretium decidissent. (Pallav., I, p. 251.)

(5) Che non si non trovano danari. (Lettere dei Principe, III, p. 5.)

(6) Interim restitui debere omnia papistis. (C. R., II, p. 355.) Voir aussi : Erklærung des Kaisers Karl V. (Urkunden, II, p. 391.)

(7) Nit neue Secten wieder die heilige Schrifft. (Brück., Apol., p. 136.)

(8) Urkunden, II, p. 410-415. — Brück. Apol., p. 139.

Ces pensées le troublaient, ces soucis le rongeaient; il était hors de lui-même

Ce fut alors que l'électeur le fit prier de ne pas prendre en mauvaise part s'il quittait Augsbourg. « Qu'il attende ma réponse! » dit brusquement l'Empereur; et l'électeur ayant répliqué qu'il enverrait ses ministres à Sa Majesté pour lui exposer ses motifs: « Pas tant de discours! » reprit Charles irrité; « que l'électeur nous dise s'il veut attendre, « oui ou non (1). »

Le bruit de ces altercations entre les deux puissants princes s'étant répandu, l'alarme fut universelle; on crut que la guerre allait éclater, et il y eut un grand cri dans tout Augsbourg (2). C'était le soir: on allait, on venait, on se précipitait dans les hôtels des princes et des députés protestants, et on leur adressait les plus vifs reproches: « Sa « Majesté, leur disait-on, va recourir à des mesu- « res énergiques. » On annonçait même que les hostilités avaient commencé; on se disait à l'oreille que le commandeur de Horneck, Walter de Kronberg, élu grand maître de l'ordre Teutonique par l'Empereur, allait entrer en Prusse avec une armée et déposséder le duc Albert, converti par Luther (3). Deux soirs de suite le même tumulte se renouvela: on criait, on discutait, on se querellait, surtout dans et devant les hôtels des princes; la guerre éclatait presque dans Augsbourg.

Sur ces entrefaites, le 12 septembre, le prince électoral de Saxe, Jean-Frédéric, quitta la ville.

Le même jour, ou le lendemain, le chancelier de Bade, Jérôme Wehe, et George Truchsès, d'une part, le chancelier Brück et Mélanchton, de l'autre, se rencontraient à six heures du matin dans l'église de Saint-Maurice (4).

Charles, malgré ses menaces, ne pouvait se décider à employer la force. Il eût pu, sans doute, d'un seul mot dit à ses bandes espagnoles et à ses lansquenets allemands, s'emparer de ces hommes inflexibles, et les traiter comme les Mores. Mais comment Charles, Néerlandais, Espagnol, absent depuis dix années de l'Empire, s'exposerait-il à soulever toute l'Allemagne en faisant violence aux favoris du peuple? Les princes catholiques romains eux-mêmes ne verraient-ils pas dans cet acte une atteinte portée à leurs priviléges? La guerre n'était pas de saison. » Le luthéranisme s'étend déjà de la « mer Baltique jusqu'aux Alpes, écrivait Érasme « au légat; vous n'avez qu'une chose à faire... « Tolérez-le (5). »

La négociation commencée dans l'église de Saint-Maurice se continua entre le margrave de Brandebourg et George Truchsès. Le parti romain ne cherchait plus qu'à sauver les apparences, et n'hésitait pas, du reste, à tout sacrifier. Il demandait seulement quelques décorations de théâtre: que la messe fût célébrée avec les habits sacerdotaux, le chant, la lecture, les cérémonies et les deux canons (6). Les autres questions seraient renvoyées au prochain concile, et les protestants se comporteraient jusque-là de manière à pouvoir en rendre compte à Dieu, au concile, et à Sa Majesté.

Mais, du côté des protestants, le vent avait aussi tourné. Maintenant, ils ne voulaient plus de paix avec Rome; les écailles leur étaient enfin tombées des yeux, et ils découvraient avec effroi l'abîme où ils avaient été si près de se précipiter. Jonas, Spalatin, Mélanchton même étaient d'accord. « Nous « avons jusqu'à présent obéi à ce commandement « de saint Paul: *Autant qu'il est possible, ayez la* « *paix avec tous*, dirent-ils; maintenant il nous « faut obéir à ce commandement de Jésus-Christ: « *Gardez-vous du levain des pharisiens, qui est* « *l'hypocrisie*. Il ne se trouve chez nos adversaires « que ruse et perfidie, et leur unique but est d'é- « touffer notre doctrine, qui est pourtant la vérité « même (7). Ils espèrent sauver les abominables « articles du purgatoire, des indulgences, de la « papauté, parce que nous les avons passés sous « silence (8). Gardons-nous, pour plaire au diable « et à l'antechrist, de trahir Dieu et sa parole (9). »

En même temps, Luther redoublait d'instances pour éloigner ses amis d'Augsbourg. « Revenez, « revenez, leur criait-il; revenez même, s'il le faut, « maudits du pape et de l'Empereur (10). Vous avez « confessé Jésus-Christ, offert la paix, obéi à Char- « les, supporté les injures, essuyé les blasphèmes... « Je vous canoniserai, moi, comme des membres « fidèles de Jésus-Christ. Vous avez fait assez, et « au delà; maintenant c'est au Seigneur à agir, et « il agira. Ils ont notre confession, ils ont l'Évan- « gile; qu'ils le reçoivent, s'ils le veulent; et, s'ils « ne veulent pas, qu'ils périssent! S'il en avient « une guerre, qu'elle avienne! Nous avons assez

(1) Kurtz, mit solchen Worten ob er erwarten wollte oder nicht? (Brück. Apol., p. 143.)

(2) Ein beschwerlich Geschrey zu Augsburg den selben Abend ausgebrochen. (Ibid., p. 145.)

(3) Man würde ein Kriegsvolk in Preussen schicken. (Ib.)

(4) Brück. Apologie, p. 155-160.

(5) A mare Baltico ad Helvetios. (Erasm. Epp., XIV, p. 1.)

(6) In gewœhnlichen Kleidungen, mit Gesang und Lesen. Urkunden, II, p. 418.) On appelle canons, des tableaux ou cartons placés au milieu de l'autel devant le prêtre, et qui contiennent le Symbole des Apôtres et diverses prières.

(7) Eitel List, gefährliche Tücke, etc. (Jonas. — Urkunden, II, p. 423.)

(8) Die grauliche Artikel (Spalat., ib., 428) de primatu papæ, de purgatorio, de indulgentiis. (Mel. C. R., II, 374.)

(9) Dem Teufel und Antichrist zu gefallen. (Urk. II, 431.)

(10) Vel maledicti a papa et Cæsare. (L. Epp., IV, p. 162 et 171.)

« prié, nous avons assez discuté..... Le Seigneur « prépare nos adversaires comme la victime pour « le sacrifice ; il va consumer leur magnificence et « délivrer son peuple. Oui, il nous sauvera de Ba- « bylone même et de ses murs embrasés. »

XII

Préparatifs de l'électeur. — Son indignation. — Le recez d'Augsbourg. — Embûches. — Apologie de la confession. — Intimidation. — Dernière entrevue. — Paroles de paix. — Exaspération des papistes. — Restauration du papisme. — Tumulte à Augsbourg. — Union des Églises évangéliques. — Le pape et l'Empereur. — Clôture de la diète. — Armements divers. — Attaque de Genève. — Chant de victoire de Luther. — 1530 et 1535.

Ainsi Luther donnait le signal du départ. On répondit à cet appel du réformateur, et tous s'apprêtèrent à quitter Augsbourg. Le samedi 17 septembre, à dix heures du soir, le duc Ernest de Lunebourg réunit dans son hôtel les députés de Nuremberg et les ministres du landgrave, et leur annonça que l'électeur était décidé à partir le lendemain matin, sans le dire à personne, et que lui-même l'accompagnerait. « Gardez-nous le secret, ajouta-t-il, et « sachez que si la paix ne peut être maintenue, « ce sera pour moi peu de chose que de perdre, « en combattant avec vous, tout ce que Dieu m'a « donné (1). »

Les préparatifs de l'électeur trahirent sa résolution. Au milieu de la nuit, le duc Henri de Brunswick arriva en toute hâte à son hôtel (2), le conjurant d'attendre ; et vers le matin, Truchsès et le comte de Mansfeld lui annoncèrent que le lendemain, entre sept et huit heures, l'Empereur lui donnerait son congé.

Le lundi 19 septembre, l'électeur, se proposant de quitter Augsbourg aussitôt après l'audience de Charles, déjeuna à sept heures, puis fit partir ses bagages et sa cuisine (3), et ordonna à tous ses officiers d'être prêts pour dix heures. Au moment où Jean sortit de son hôtel pour se rendre auprès de Charles-Quint, tous ses gens se rangèrent sur son passage, en bottes et en éperons (4) ; mais ayant été introduit en présence de Charles, il apprit que tout ce qu'on voulait de lui, c'était la promesse d'attendre encore deux, quatre ou six jours.

Dès que l'électeur se trouva seul avec ses alliés, il fit éclater son indignation, et se laissa même aller à quelque emportement (5) : « Ce nouveau délai « n'aboutira à rien, dit-il ; j'ai résolu de partir, « quoi qu'il arrive. Il me semble qu'à la manière « dont les choses s'arrangent, j'ai maintenant tout « l'air d'un prisonnier. » Le margrave de Brandebourg le conjura de s'apaiser. « Je pars, » répondait toujours l'électeur. A la fin, il se rendit ; et ayant reparu devant Charles-Quint : « J'attendrai, lui « dit-il, jusqu'à vendredi prochain ; et si alors on « n'a rien fait, je partirai sans autre. »

Pendant ces quatre jours d'attente, l'anxiété fut grande parmi les protestants. La plupart d'entre eux ne doutaient pas qu'en accédant aux prières de Charles, ils ne se fussent livrés aux mains de leurs ennemis. « L'Empereur délibère s'il doit nous pen- « dre ou nous laisser vivre (6), » écrivait Brentz. De nouvelles négociations de Truchsès furent sans succès (7).

Il ne restait plus à l'Empereur qu'à arrêter, d'accord avec les États papistes, le recez de la diète. Ce fut ce qu'il fit ; et pour que les protestants ne pussent pas se plaindre qu'on l'eût fait à leur insu, il les convoqua dans son palais le jeudi 22 septembre, veille du jour fixé pour le départ de l'électeur, et leur fit lire son projet par le comte palatin. Ce projet, c'était l'insulte et la guerre. L'Empereur accordait à l'électeur, aux cinq princes et aux six villes (8), un délai de six mois, jusqu'au 15 avril de l'an suivant, pour se mettre d'accord avec l'Église, le pape, l'Empereur, et tous les princes et monarques de la chrétienté. C'était leur annoncer clairement que, pour les combattre, on voulait bien attendre jusqu'au moment où les armées ont coutume de se mettre en campagne.

Mais il y avait plus : on accordait ce délai sous la condition expresse que les protestants se joindraient aussitôt à l'Empereur pour réduire les anabaptistes et tous ceux qui s'élevaient contre le saint sacrement, par où l'on entendait les villes zwingliennes. On voulait ainsi lier les mains aux protestants, et empêcher les deux familles de la réformation de s'unir pendant l'hiver.

On défendait enfin aux protestants de rien innover, rien imprimer, rien vendre, qui concernât les objets de la foi, et d'attirer qui que ce fût à eux et à leur *secte*, attendu « que leur confession avait « été solidement réfutée par les saintes Écritures. » Ainsi on proclamait officiellement la réforme une *secte*, et une secte contraire à la parole de Dieu.

(1) Alles das, so ihm Gott geben hatt, darob zu verlieren, ein geringes ware. (C. R., II, p. 379.)

(2) In der selben Nacht. (Ibid.)

(3) Præmissis fere omnibus impedimentis una cum coeis. (C. R., II, p. 385.)

(4) Gestiefelt und gespornt. (C. R., II, p. 380.)

(5) Etwas darob schwermütig und hitzig erzeigt. (Ib.)

(6) Adhuc deliberat Cæsar pendendumne nobis sit, an diutius vivendum. (C. R., II, p. 384.)

(7) Urkunden, II, p. 455-472.

(8) Nuremberg et Reutlingen, auxquelles s'étaient jointes les villes de Kempten, Heilbronn, Winsheim et Weissenbourg. (Urkunden, II, p. 474-478.)

Rien n'était plus propre à offenser les amis de l'Évangile : aussi demeuraient-ils, en présence de Charles, étonnés, épouvantés, indignés (1). On l'avait prévu; et au moment où les princes allaient entrer chez l'Empereur, Truchsès et Wehe, leur faisant signe, leur avaient mystérieusement glissé dans la main un papier sur lequel se trouvait la promesse que si, au 15 avril, les protestants demandaient la prolongation du délai, cette demande leur serait certainement accordée (2). Mais Brück, auquel le papier fut remis, ne s'y trompa pas. « Embûches subtiles! dit-il, chef-d'œuvre de fourberie! Dieu sauvera les siens, et ne permettra « pas qu'ils tombent dans le piége (3)! » Cette ruse ne fit, en effet, qu'exalter encore plus le courage des protestants.

Brück, sans discuter le recez sous le point de vue politique, s'en tint à ce qui était avant tout en cause, la parole de Dieu. « Nous maintenons, dit-il, que « notre confession est tellement basée sur la sainte « parole de Dieu, qu'il est impossible de la réfu- « ter. Nous la tenons pour la vérité de Dieu même, « et nous espérons subsister un jour par elle, de- « vant le tribunal du Seigneur. » Il annonça ensuite que les protestants avaient réfuté la réfutation des théologiens romains, et, tenant en main la fameuse apologie de la confession d'Augsbourg écrite par Mélanchton, il s'avança, et l'offrit à Charles-Quint. Le comte palatin la reçut, et l'Empereur tendait déjà la main, quand Ferdinand, lui ayant dit quelques mots à l'oreille, fit signe au comte, qui rendit aussitôt l'apologie au docteur Brück (4). Cet écrit est, avec les *Lieux communs*, le chef-d'œuvre du réformateur. L'Empereur, embarrassé, fit dire aux protestants de se présenter le lendemain, à huit heures du matin.

Charles-Quint, voulant mettre tout en œuvre pour faire accepter son décret, commença par les prières. A peine le margrave de Brandebourg s'était-il assis pour prendre son repas du soir, que Truchsès et Wehe accoururent chez lui, et mirent en avant, mais sans succès, toutes sortes d'arguments pour le persuader (5).

Le lendemain vendredi, 23 septembre, les princes évangéliques et les députés des villes s'étant réunis, à cinq heures du matin, dans l'hôtel du margrave, on y lut de nouveau le recez en présence de Truchsès et de Wehe. Le chancelier Brück leur proposa sept motifs pour le rejeter. « Je me « fais fort, dit Wehe, de traduire le recez en alle- « mand, de manière à ce que vous puissiez l'accep- « ter. Quant au mot *secte* en particulier, c'est « l'écrivain qui l'y a placé par mégarde (6). » Les médiateurs sortirent en toute hâte, pour communiquer à Charles les griefs des protestants.

Charles et ses ministres abandonnèrent alors toute idée de conciliation, et n'espérèrent plus rien que de la peur. Les protestants s'étant présentés à huit heures au palais impérial, on les fit attendre une heure; puis l'électeur de Brandebourg leur dit, au nom de Charles : « Sa Majesté ne peut assez « s'étonner de ce que vous prétendez encore que « votre doctrine est fondée sur la sainte Écriture. « Si vous disiez vrai, les ancêtres de Sa Majesté, « tant de rois et d'empereurs, et les aïeux mêmes « de l'électeur de Saxe, auraient donc été des héré- « tiques? Il n'y a aucun Évangile, il n'y a aucune « Écriture qui impose l'obligation de ravir par vio- « lence le bien d'autrui, et d'ajouter ensuite qu'en « bonne conscience on ne peut le rendre. — C'est « pourquoi, » ajouta gravement Joachim, après ces paroles qu'il avait accompagnées d'un sourire ironique, « je suis chargé de vous faire connaître « que si vous refusez le recez, tous les États ger- « maniques mettront leurs vies et leurs biens à la « disposition de l'Empereur, et Sa Majesté elle- « même emploiera toute sa puissance et tous ses « royaumes à achever cette affaire, avant que de « quitter l'Empire. »

« Nous n'accepterons pas, » répondirent les protestants avec fermeté. — « Sa Majesté a aussi « une conscience, reprit alors d'un ton plus dur « l'électeur de Brandebourg; et si vous ne vous « soumettez pas, elle s'entendra avec le pape et les « autres princes, sur les meilleurs moyens d'ex- « tirper cette secte et ces nouvelles erreurs. » Mais en vain redoublait-on de menaces, les protestants demeuraient calmes, respectueux et inébranlables. « Nos ennemis, dénués de toute confiance en Dieu, « disaient-ils, trembleraient comme un roseau en « présence de l'Empereur, et ils s'imaginent que « nous devons trembler de même; mais nous avons « crié à Dieu, et il nous maintiendra fidèles à sa « vérité. »

Les protestants se préparèrent alors à prendre définitivement congé de l'Empereur. Ce prince, dont la patience avait été mise à une rude épreuve, s'approcha pour leur serrer la main, selon l'habitude; et,

(1) Protestantes, vehementer hoc decreto minime expectato, territi. (Seck., II, p. 200.)

(2) Brück, Apologie, p. 182.

(3) Betrüge, Meisterstück — aber Gott errettet die Seinen. (Ibid.)

(4) Auf König Ferdinandus Wincke wieder geben. (Apologie, p. 184.)

(5) Nach Essen allerley Rede, Disputation und Persuasion fürgewendt. (Urk., II, p. 601.)

(6) Sondern vom Schreiber gesetzt, der dis nich geacht. (Ib., p. 606.)

commençant par l'électeur de Saxe, il lui dit à voix basse : « Mon oncle!... mon oncle!... je ne me « serais jamais attendu à cela de votre part. » L'électeur était vivement ému; ses yeux se remplirent de larmes ; mais, ferme et résolu, il s'inclina, et quitta Charles sans répondre. Il était deux heures après midi.

Tandis que les protestants rentraient dans leurs hôtels, calmes et heureux, les princes romains rentraient dans les leurs, confus, abattus, inquiets, divisés. Ils ne doutaient pas que le congé que l'on venait de donner aux protestants ne fût regardé par eux comme une déclaration de guerre, et qu'en quittant Augsbourg ils ne courussent aux armes. Cette pensée les effrayait ; aussi, à peine l'électeur de Saxe arrivait-il chez lui, qu'il vit accourir le docteur Ruhel, conseiller de l'électeur de Mayence, chargé par son maître de lui porter ce message : « Bien que l'électeur mon frère (Joachim de Bran- « debourg) ait déclaré que tous les États de l'Em- « pire étaient prêts à soutenir l'Empereur contre « vous, sachez que moi-même, les ministres de « l'électeur palatin et ceux de l'électeur de Trèves, « nous avons aussitôt déclaré à Sa Majesté ne pas « adhérer à cette déclaration, vu que nous ne pen- « sons de vous que du bien (1). J'avais l'intention « de le dire à l'Empereur en votre présence même; « mais vous êtes sorti si précipitamment, que je ne « l'ai pu faire.

Ainsi parlait le primat de l'Église germanique, et le choix même de son messager était significatif : le docteur Ruhel était beau-frère de Luther, Jean le chargea de remercier son maître.

Comme cet envoyé se retirait, on vit arriver un des gentilhommes du duc Henri de Brunswick, catholique zélé. D'abord éconduit à cause du départ, ce même gentilhomme revint précipitamment, à l'instant où Brück sortait en voiture de la cour de l'hôtel, et s'approchant de la portière : « Le « duc, lui dit-il, fait dire à l'électeur qu'il s'ef- « forcera de mettre les choses dans une meilleure « voie, et qu'il ira cet hiver chasser un sanglier « avec lui (2). » Peu après, le terrible Ferdinand lui-même annonçait qu'il chercherait tous les moyens propres à prévenir un éclat (3). Ces manifestations des catholiques romains effrayés montraient assez de quel côté se trouvait la véritable force.

A trois heures après midi, l'électeur de Saxe, accompagné des ducs de Lunebourg et des princes d'Anhalt, sortait des murs d'Augsbourg. « Dieu « soit béni, s'écria Luther, de ce que notre cher « prince est enfin hors de cet enfer (4) ! »

En voyant ces princes intrépides échapper ainsi à sa puissance, Charles-Quint se laissa aller à une violence qui ne lui était pas ordinaire (5). « On veut « m'enseigner une foi nouvelle, s'écria-t-il ; mais « ce n'est pas par la doctrine que nous en fini- « rons : il faut porter la main à l'épée, et nous « verrons qui sera le plus fort (6). » Il y avait autour de lui un concert d'indignation. On n'en revenait pas de l'audace de Brück, qui avait osé appeler les Romains... des hérétiques (7). Mais rien ne les irritait comme l'esprit de prosélytisme, qui, dans ces beaux jours, caractérisait l'Allemagne évangélique. La colère des papistes se portait surtout sur le chancelier de Lunebourg, lequel, disaient-ils, « avait envoyé en divers lieux plus de cent minis- « tres pour y prêcher la nouvelle doctrine, et s'en « était même publiquement vanté (8). » « Nos ad- « versaires ont soif de notre sang, » s'écriaient, en entendant toutes ces plaintes, les députés de Nuremberg, qui étaient restés presque seuls à Augsbourg.

Le 4 octobre, Charles-Quint écrivit au pape ; car c'était de Rome que devait partir la nouvelle croisade. « Les négociations sont rompues, lui « manda-t-il ; nos adversaires sont plus obstinés « que jamais, et moi je suis décidé à employer « mes forces et ma personne à les combattre. C'est « pourquoi je prie Votre Sainteté de requérir le « secours de tous les princes chrétiens. »

L'exécution devait commencer dans Augsbourg même. Le jour qu'il s'adressait ainsi au pape, Charles, à l'honneur de saint François d'Assise dont c'était la fête, rétablissait les cordeliers dans cette ville ; et un moine y disait en chaire : « Tous ceux « qui prêchent que Jésus-Christ seul a fait satis- « faction pour nos péchés, et que Dieu nous a « sauvés sans avoir égard à nos œuvres, sont des « scélérats achevés. Il y a, au contraire, deux « chemins pour parvenir au salut : le chemin vul- « gaire, savoir, l'observation des commandements, « et le chemin de la perfection, savoir, l'état ecclé- « siastique. » A peine le sermon était-il fini, que l'on se mit à enlever les bancs placés dans l'église pour le prêche évangélique, les brisant avec violence, car ils étaient fixés par des chaînes ; et les jetant les uns sur les autres. Deux moines surtout,

(1) Wüssten auch nicht anders denn Wohl und Gut. (Ibid., p. 210.)
(2) Ein Sawe fahen helfen. (Ib., p. 211.)
(3) C. R., II, p. 397.
(4) Einmal aus der Holle los ist. (L. Epp., IV, p. 175.)
(5) Der Kaiser ist fast hitzig im Handel. (C. R., II, p. 591.)
(6) Es gehoren die Fauste darzu. (Ibid., p. 592. Urkund., II, p. 710.)
(7) Fur Ketzer angezogen. (Ibid.)
(8) Bis in die hundert Prediger in andere Lande schicken helfen, daselbst die neue Lehre zu predigen. (Urkunden, II, p. 646.)

armés de tenailles et de marteaux, levaient les bras, criaient, frappaient, se démenaient comme des énergumènes, sous les voûtes du temple. « A cet « affreux vacarme, s'écriait le peuple, on dirait « une maison que l'on met à bas (1). » C'était, en effet, la maison de Dieu que l'on voulait commencer à abattre. Le bruit s'étant apaisé, les prêtres chantèrent la messe; puis, un Espagnol ayant voulu recommencer le bris des bancs, et un bourgeois l'en ayant empêché, l'on se lança des chaises à la tête. Un des moines, sortant du chœur, accourut, et fut bientôt entraîné dans la mêlée; enfin, arriva le lieutenant de police et ses huissiers, qui assenèrent à droite et à gauche des coups bien administrés. Ainsi commençait en Allemagne la restauration du catholicisme romain : la brutalité populaire a souvent été l'un de ses plus puissants alliés.

Le 13 octobre, le recez fut lu à tous les États catholiques, et le même jour on conclut une ligue romaine (2).

Deux villes avaient signé la confession, et quatre autres y avaient adhéré; on espérait cependant que ces impuissantes municipalités, effrayées par l'autorité impériale, se retireraient de l'union protestante. Mais le 17 octobre, au lieu de deux ou de six, seize villes impériales, parmi lesquelles se trouvaient les plus importantes de l'Allemagne, déclarèrent qu'il leur était impossible d'accorder aucun secours contre les Turcs, aussi longtemps qu'on n'aurait pas assuré la paix publique en Allemagne même (3).

L'Empereur et ses ministres demeurèrent confondus.

Un événement plus redoutable pour Charles venait d'avoir lieu. L'unité de la réformation avait prévalu. « Nous sommes un dans les articles « fondamentaux de la foi, avaient dit les villes « zwingliennes, et en particulier (malgré quelques « disputes de mots entre nos théologiens) nous « sommes un dans la doctrine de la communion « au corps et au sang du Seigneur. Recevez-nous. » Les députés de Saxe leur tendirent aussitôt la main. Rien n'unit les enfants de Dieu comme la rage de leurs adversaires. « Unissons-nous, dirent-ils tous, « pour la consolation des nôtres et pour la terreur « de nos ennemis (4). »

En vain Charles, qui avait à cœur de conserver la division entre les protestants, fit-il convoquer les députés des villes zwingliennes; en vain, comptant rendre ceux-ci odieux, les accusa-t-il d'avoir attaché une hostie à un mur, et d'y avoir tiré à balles (5); en vain les accabla-t-il de rudes menaces : tous ces efforts furent inutiles. Enfin, le parti évangélique était un.

L'alarme croissait dans le parti romain ; on s'y résolut à de nouvelles concessions. « Les protes- « tants demandent la paix publique, disait-on ; eh « bien, rédigeons des articles de paix. » Mais, le 29 octobre, les protestants refusèrent ces offres, parce que l'Empereur enjoignait la paix à tout le monde, sans s'y engager lui-même. « Un empereur « a le droit de commander la paix à ses sujets, « répondit fièrement Charles ; mais on n'a jamais « ouï dire qu'il se la commandât à soi-même (6). »

Il ne restait plus qu'à tirer l'épée, et Charles préparait tout pour cela. Le 25 octobre, il avait écrit aux cardinaux, à Rome : « Nous vous avi- « sons que nous n'épargnerons ni royaumes ni « seigneuries, et que nous mettrons même notre « âme et notre corps pour la consommation de « chose tant nécessaire. »

A peine cette lettre était-elle remise, que son majordome, Pedro de la Cueva, arriva lui-même en courrier à Rome. « La saison est trop avancée « pour attaquer immédiatement les luthériens, « dit-il au pape; mais préparez tout pour cette « entreprise. Sa Majesté croit devoir mettre au « premier rang l'accomplissement de vos des- « seins. » Ainsi Rome et l'Empereur étaient aussi d'accord, et de deux côtés on concentrait ses forces.

Le 11 novembre au soir, le recez fut lu aux députés protestants, et le 12 ils le rejetèrent, déclarant qu'ils ne reconnaissaient pas à l'Empereur la puissance de commander dans les choses de la foi (7). Immédiatement après, les députés de Hesse et de Saxe partirent; et le 19 novembre le recez fut lu solennellement en présence de Charles-Quint, des princes et des députés qui se trouvaient encore à Augsbourg. Cet écrit était plus hostile que le projet communiqué aux protestants. On y disait, entre autres choses (ceci n'est qu'un échantillon de l'urbanité de ce document officiel), que nier le libre arbitre était l'erreur non d'un homme, mais d'une brute. « Nous prions Votre Majesté, dit l'électeur « Joachim après cette lecture, de ne pas s'éloi- « gner, jusqu'à ce que par ses soins une seule et « même foi soit rétablie dans tout l'Empire. » L'Empereur répondit qu'il n'irait pas plus loin que

(1) Ein alt Haus abbreche. (C. R., II, p. 400.)

(2) Ratschlag, etc. (Urkunden, II, p. 737-740.)

(3) Wo sie nicht eines gemeinen Friedens versichert. (C. R., II, p. 411-416.)

(4) Diesem Theil desto mehr Freude und Trost, und dem Gegentheil Erschrecken. (Urk., II, p. 728.)

(5) An eine Wand geheftet und dazu geschossen. (C. R., II, p. 423.)

(6) Ces négociations se trouvent dans les *Urkunden* de Forstemann, pages 750 à 793.

(7) Urkunden, II, p. 823. — C. R., II, p. 437.

ses États des Pays-Bas. On entendait que les faits suivissent bientôt les paroles. Il était alors près de sept heures du soir; quelques flambeaux allumés çà et là par les huissiers, et jetant une pâle lumière, éclairaient seuls l'assemblée; on se sépara sans se voir, et l'on finit ainsi, comme à la dérobée, cette diète si pompeusement annoncée au monde chrétien.

Le 22 novembre, le recez fut rendu public. Deux jours après, Charles partit pour Cologne. Le dominateur des deux mondes avait vu toute sa force échouer devant quelques chrétiens; et, entré en triomphe dans la ville impériale, il s'en éloignait maintenant morne, silencieux, abattu. La plus grande des puissances de la terre s'était brisée contre la puissance de Dieu.

Mais les ministres et les officiers de Charles, excités par le pape, en déployaient d'autant plus d'énergie. Les États de l'Empire s'étaient engagés à fournir à Charles, pendant trois ans, quarante mille fantassins, huit mille cavaliers et une somme considérable (1); le margrave Henri de Zenete, le comte de Nassau et d'autres seigneurs faisaient des levées nombreuses du côté du Rhin; un capitaine, parcourant la forêt Noire, appelait sous les drapeaux ses rudes habitants, et y enrôlait six compagnies de lansquenets; le roi Ferdinand avait écrit à tous les chevaliers du Tyrol et du Wurtemberg d'endosser leurs cuirasses et de ceindre l'épée; Joachim de Talheim rassemblait dans les Pays-Bas les bandes espagnoles, et les faisait marcher sur le Rhin; Pierre Scher sollicitait du duc de Lorraine le secours de ses armées, et un autre chef dirigeait en hâte, du côté des Alpes, l'armée espagnole de Florence. On craignait fort que les Allemands, même les catholiques romains, ne prissent le parti de Luther; c'est pourquoi on cherchait surtout à enrôler des troupes étrangères (2). On ne parlait que de guerre dans Augsbourg.

Tout à coup un bruit étrange se répand (3). Le signal est donné, dit-on : une ville libre, située aux confins du monde germanique et du monde romain, en lutte avec son évêque, alliée des protestants, et qui passe pour réformée avant même de l'être, vient d'être subitement attaquée. C'est un courrier de Strasbourg qui apporte dans Augsbourg cette nouvelle; elle circule dans toutes les rues avec la rapidité de l'éclair. Trois jours après la Saint-Michel, des gens de guerre, envoyés par le duc de Savoie, ont pillé les faubourgs de Genève, et menacent de s'emparer de cette cité et d'y passer tout au fil de l'épée. Chacun fut consterné de cet événement. « Ah! s'écria Charles-Quint en français, le « duc de Savoie a commencé trop tôt l'affaire (4)! » On disait que Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, le pape, les ducs de Lorraine et de Gueldre, et même le roi de France, faisaient marcher leurs troupes contre Genève. C'était là que l'armée de Rome voulait prendre son point d'appui. L'avalanche se formait sur le premier revers des Alpes, d'où elle devait se jeter sur toute la Suisse, puis enfin rouler sur l'Allemagne, et y écraser sous son poids l'Évangile et la réformation (5).

Jamais cette cause sacrée n'avait paru courir de si grands dangers, et jamais en réalité elle n'avait remporté un si beau triomphe. Le coup de main tenté sur ces collines où six ans plus tard Calvin devait venir s'asseoir et planter l'étendard d'Augsbourg et de Nazareth, ayant échoué, toutes les craintes se dissipèrent, et la victoire des confesseurs de Christ, un instant voilée, brilla de nouveau de tout son éclat.

Tandis que l'empereur Charles, entouré d'un nombreux cortége de princes, s'approchait des rives du Rhin, déçu dans son espoir, les chrétiens évangéliques rentraient en triomphe dans leurs demeures. Luther fut le héraut de la victoire remportée à Augsbourg par la foi. « Quand nos ennemis, « disait-il, auraient autour d'eux, à côté d'eux, « avec eux, non-seulement ce puissant empereur « romain Charles, mais encore l'empereur des « Turcs, et même son Mahomet, ils ne m'intimideraient point et ne m'épouvanteraient point. « C'est moi qui, dans la force de Dieu, veux les « épouvanter et les abattre. Ils me céderont... ils « tomberont... Et moi, je demeurerai debout et « ferme. Ma vie leur servira de bourreau (6), et « ma mort sera leur enfer... Dieu les aveugle, il « les endurcit, il les pousse vers la mer Rouge; « tous les chevaux de Pharaon, ses chariots et ses « cavaliers, ne peuvent échapper à leur inévitable « destin. Qu'ils aillent donc, et qu'ils périssent, « puisqu'ils le veulent (7). Quant à nous, le Seigneur est avec nous! »

Ainsi la diète d'Augsbourg, destinée à abattre la réformation, fut ce qui l'affermit pour toujours. On a coutume de regarder la paix d'Augsbourg, en 1555, comme l'époque où la réforme fut défi-

(1) 40,000 zu Fuss und 8,000 zu Ross. (C. R., II, p. 399.)

(2) Legati Norinb. ad senatum, 11 octobre. (C. R., II, p. 402.) Legati Sax. ad electorem, 10 octobre. (Urkunden, II, p. 711.)

(3) Peu avant la fin de la diète.

(4) Hatt der Kayser unter andern in Französisch geredet. (C. R., II, p. 421.)

(5) Veriti, ne, Geneva expugnata, bellum etiam urbibus Germaniæ superioris inferretur. (Ibid., p. 405, in annot.)

(6) Mein Leben soll ihr Henker seyn. (L. Opp., XX, p. 304.)

(7) Vadant igitur et pereant quando sic volunt. (L. Epp., IV, p. 167.)

nitivement établie. Cette date est celle du protestantisme légal; le christianisme évangélique en a une autre : l'automne de 1530. En 1555, fut la victoire de l'épée et de la diplomatie; en 1530, fut celle de la parole de Dieu et de la foi, et cette dernière victoire est à nos yeux la plus réelle et la plus solide. L'histoire évangélique de la réformation en Allemagne est à peu près finie à l'époque où nous sommes parvenus, et l'histoire diplomatique du protestantisme légal commence. Quoi que l'on fasse maintenant, quoi que l'on dise, l'Église des premiers siècles a reparu, et elle a reparu assez forte pour montrer qu'elle vivra. Il y aura encore des conférences et des disputes, il y aura des ligues et des combats, il y aura même de déplorables défaites; mais tout cela n'est que mouvement secondaire : le grand mouvement est accompli; la cause de la foi est gagnée par la foi; l'effort est fait; la doctrine évangélique a pris racine dans le monde, et ni les tempêtes des hommes, ni les puissances de l'enfer, ne seront désormais capables de l'en faire disparaître.

LIVRE QUINZIÈME.

SUISSE. — CONQUÊTES.

(1526 — 1530.)

I

Trois périodes. — Deux mouvements. — Une vallée des Alpes. — Un maître d'école. — Nouvelle consécration de Farel. — Allemagne, Suisse et France. — Je suis Guillaume Farel. — Opposition. — Ordonnance de révolte. — Lausanne. — Farel à Natalis Galéot. — Farel et le moine quêteur. — Dispute dans la rue. — Le moine demande grâce. Émeute. — Opposition aux Ormonds. — Le moine parisien. Union chrétienne.

Les divisions que la réforme laissa voir dans son sein, en comparaissant devant la diète d'Augsbourg, l'humilièrent et la compromirent; mais la cause de ces divisions, il ne faut pas l'oublier, était pour l'Église renouvelée une condition de vie. Sans doute il eût été à désirer que l'Allemagne et la Suisse fussent d'accord; mais il était plus important encore que la Suisse et l'Allemagne eussent chacune une réforme originale. Si la réformation suisse n'avait été qu'une pâle copie de la réformation allemande, il y eût eu uniformité, mais non durée. L'arbre transplanté en Suisse, sans y avoir poussé ses racines, eût été facilement arraché par le bras vigoureux qui allait bientôt le saisir. Le renouvellement de la chrétienté dans ces montagnes provint de forces propres à l'Église helvétique, et reçut une organisation conforme à l'état ecclésiastique et politique du pays. Il donna ainsi, par son originalité même, au principe général de la réforme, une énergie intime, bien plus importante au salut de la cause commune qu'une servile uniformité. La force d'une armée provient en grande partie de ce qu'elle se compose de différentes armes.

L'influence militaire et politique de la Suisse était sur son déclin. Les nouveaux développements des nations européennes devaient, dès le seizième siècle, reléguer dans leurs montagnes ces fiers Helvétiens, qui avaient si longtemps placé leur épée à deux mains dans les balances où se pesaient les destinées des peuples. La réforme vint leur donner une influence nouvelle, en échange de celle qui s'en allait. La Suisse, où l'Évangile reparut sous sa forme la plus simple et la plus pure, devait, dans les temps nouveaux, imprimer à plusieurs nations des deux mondes une impulsion plus salutaire et plus glorieuse que celle qui provenait jadis de ses hallebardes et de ses arquebusiers.

L'histoire de la réformation en Suisse se partage en trois époques, durant lesquelles on vit la lumière se répandre successivement dans trois zones différentes. De 1519 à 1526, Zurich est le centre de la réforme, qui est alors tout allemande, et se propage dans les contrées orientales et septentrionales de la confédération. De 1526 à 1532, c'est de Berne que le mouvement part; il est à la fois allemand et français, et s'étend au centre de la Suisse, des gorges du Jura jusqu'aux plus profondes vallées des Alpes. Dès 1532, Genève devient peu à peu le foyer de la

lumière; et la réformation, essentiellement française, s'établit sur les rives du Léman, et s'affermit partout ailleurs. C'est de la seconde de ces périodes, de celle de Berne, que nous avons maintenant à nous occuper.

Bien que la réformation de la Suisse ne soit pas encore essentiellement française, ce sont pourtant déjà des Français qui y jouent le rôle le plus actif. La Suisse romande s'attelle au char de la réforme, et lui imprime un mouvement redoublé. Il y a dans la période qui va nous occuper un mélange de races, de forces, de caractères, duquel provient une commotion plus grande. Nulle part, dans le monde chrétien, la résistance ne sera aussi vive; mais nulle part les assaillants ne déploieront tant de courage. Ce petit pays de la Suisse romande, que serrent entre leurs bras les colosses des Alpes et du Jura, était depuis des siècles l'une des plus puissantes forteresses de la papauté. Il va être emporté d'assaut, il va se tourner contre ses anciens maîtres; et de ces quelques collines jetées au pied des plus hautes montagnes de l'Europe, partiront les secousses répétées qui feront tomber, jusque dans les contrées les plus lointaines, les sanctuaires de Rome, leurs images et leurs autels.

Il y a deux mouvements dans l'Église : l'un s'accomplit au dedans, et a pour but sa conservation; l'autre s'accomplit au dehors, et se propose son extension; il y a une Église théologique et une Église missionnaire. Ces deux mouvements ne doivent point se séparer; et quand ils se séparent, c'est que l'esprit de l'homme et non l'Esprit de Dieu domine. Aux temps apostoliques, ces deux tendances se développent à la fois avec une égale puissance. Dans le second et le troisième siècle, la tendance extérieure a le dessus; depuis le concile de Nicée (325), c'est la doctrine qui reprend la haute main; lors de l'émigration des peuples du Nord, l'esprit missionnaire se ranime; mais bientôt arrivent les temps de la hiérarchie et de la scolastique, où toutes les forces s'agitent à l'intérieur, pour y fonder un gouvernement despotique et une doctrine impure. Le réveil du christianisme au seizième siècle venant de Dieu, devait renouveler ces deux tendances, mais en les purifiant. Alors, en effet, l'Esprit de Dieu agit à la fois au dedans et au dehors. Il y eut, aux jours de la réformation, des développements tranquilles et intimes, mais il y eut encore plus une action puissante et agressive. Des hommes de Dieu, depuis des siècles, avaient étudié la Parole, et en avaient paisiblement développé les salutaires enseignements. Tel avait été le travail des Vesalia, des Goch, des Groot, des Radewin, des Ruysbroeck, des Tauler, des Thomas a Kempis, des Jean Wessel; maintenant il fallait autre chose. A la puissance de la pensée devait se joindre la puissance de l'action. On avait laissé à la papauté tout le temps nécessaire pour déposer ses erreurs; il y avait des siècles qu'on attendait; on l'avait avertie, on l'avait suppliée : tout avait été inutile. La papauté n'acceptant pas de bon gré la réforme, il fallait que des hommes de Dieu se chargeassent de l'accomplir. A l'influence calme et modeste des précurseurs de la réformation, succéda donc l'œuvre héroïque et saintement révolutionnaire des réformateurs : la révolution qu'ils opérèrent consista à renverser le pouvoir usurpateur, pour rétablir la puissance légitime. *A toute chose sa saison*, dit le Sage, *et à toute affaire sous les cieux son temps. Il y a un temps de planter et un temps d'arracher, un temps de démolir et un temps de bâtir* (1). De tous les réformateurs, ceux qui, à cette époque, eurent au plus haut degré l'esprit agressif, sortirent de France; et parmi eux il faut signaler Farel, dont nous avons maintenant à considérer les travaux.

Jamais de si mémorables effets ne furent accomplis par une force si chétive. Quand il s'agit du gouvernement de Dieu, on passe en un instant des plus grandes choses aux plus petites. Nous allons quitter le superbe Charles-Quint et toute cette cour de souverains auxquels il commande, pour suivre les pas d'un maître d'école, et sortir des palais d'Augsbourg pour nous asseoir sous d'humbles chalets.

Le Rhône, après s'être échappé, près du Saint-Gothard, des montagnes de la Fourche, au-dessous d'une mer immense de glaces éternelles, roule ses bruyantes ondes dans une vallée sévère, qui sépare les deux grandes chaînes des Alpes; puis, sortant de la gorge de Saint-Maurice, il parcourt un pays plus riant et plus fertile. La magnifique Dent du Midi au sud, la fière Dent de Morcles au nord, placées pittoresquement en face l'une de l'autre, marquent de loin à l'œil du voyageur le commencement de ce dernier bassin. Sur le haut des montagnes sont de vastes glaciers et des crêtes menaçantes, près desquels le berger fait au milieu de l'été paître de nombreux troupeaux, tandis que dans la plaine on voit croître les fleurs et les fruits des climats du Sud, et le laurier fleurir à côté des ceps les plus exquis.

A l'ouverture de l'une des vallées latérales qui conduisent dans les Alpes du nord, sur les bords de la « Grande Eau » qui descend avec fracas du glacier des Diablerets, se trouve posée la petite ville d'Aigle, l'une des plus méridionales de la Suisse. Depuis cinquante ans environ, elle appartenait aux

(1) Ecclésiaste, III, 1-3.

Bernois, avec les quatre mandements qui en ressortent, Aigle, Bex, Ollon, et les chalets épars dans les hautes vallées des Ormonds. C'est dans cette contrée que devait commencer la seconde époque de la réforme suisse.

Pendant l'hiver de 1526 à 1527, on vit arriver dans ces humbles campagnes un maître d'école étranger qui se faisait nommer Ursinus. Cet homme, d'une taille moyenne, à la barbe rousse, à l'œil animé, et qui à une voix de tonnerre, dit Théodore de Bèze, joignait des sentiments héroïques, entremêlait ses modestes enseignements de nouvelles et étranges doctrines. Les cures du pays étant abandonnées par leurs titulaires à des vicaires ignorants, le peuple, naturellement grossier et de mœurs turbulentes, était resté sans aucune culture. Aussi cet étranger, qui n'était autre que Farel, rencontrait-il à chaque pas de nouveaux obstacles.

Tandis que Lefèvre et la plupart de ses amis avaient quitté Strasbourg pour rentrer en France, après la délivrance de François Ier, Farel avait dirigé ses pas vers la Suisse, et dès le premier jour de son voyage il avait reçu une leçon qu'il se rappela souvent.

Il était à pied, accompagné d'un seul ami ; la nuit était venue; des torrents d'eau tombaient du ciel, et les voyageurs, désespérant de trouver leur chemin, s'étaient assis au milieu de la route, inondés de pluie (1). « Ah! se disait Farel, Dieu, en me « montrant ma faiblesse dans ces petites choses, a « voulu m'apprendre mon impuissance dans les « plus grandes sans Jésus-Christ! » Enfin, Farel se levant s'était engagé dans le marais, avait nagé dans les eaux, puis traversé des vignes, des champs, des montagnes, des forêts, des vallées, et était arrivé à son but, couvert de boue et mouillé jusqu'aux os.

Dans cette nuit de désolation, Farel avait reçu une nouvelle consécration ; son énergie naturelle avait été brisée; il devint, au moins pour quelque temps, prudent comme le serpent et simple comme la colombe ; et même, comme cela arrive à de tels caractères, il dépassa d'abord le but. Croyant imiter les apôtres, il chercha, selon l'expression d'Œcolampade, « à circonvenir par de pieux artifices le serpent ancien qui l'entourait de ses sifflements (2). » Il se donnait pour maître d'école, et attendait qu'une porte lui fût ouverte pour se présenter comme réformateur (3).

A peine maître Ursin avait-il quitté son école et ses abécédaires, que, se réfugiant dans sa modeste chambre, il se plongeait dans les Écritures grecques et hébraïques, et dans les plus savants traités des théologiens. La lutte entre Luther et Zwingle commençait. Auquel de ces deux chefs se rattachera la réforme française? Luther était connu en France depuis bien plus longtemps que Zwingle; cependant ce fut pour ce dernier que Farel se décida. La mystique avait caractérisé pendant le moyen âge les nations germaniques, et la scolastique les nations romanes. Les Français se trouvèrent plus en rapport avec le dialectique Zwingle qu'avec le mystique Luther ; ou plutôt ils furent les médiateurs des deux grandes tendances du moyen âge ; et, tout en donnant à la pensée chrétienne cette forme accomplie qui semble être l'apanage des peuples du Midi, ils devinrent les organes de Dieu pour répandre dans l'Église l'abondance de la vie et de l'esprit de Christ.

Ce fut dans sa petite chambre d'Aigle que Farel lut le premier écrit adressé par le réformateur suisse au réformateur allemand (4). « Avec quelle « science, s'écria-t-il, Zwingle dissipe les ténèbres! « avec quelle sainte finesse il gagne les habiles ! et « comme, à une profonde érudition, il joint une « captivante douceur ! Oh ! que, par la grâce de « Dieu, cet écrit gagne Luther, en sorte que l'É- « glise de Christ, ébranlée par de violentes secous- « ses, trouve enfin la paix (5)! »

Ursin le maître d'école, excité par un si bel exemple, se mit peu à peu à instruire les pères aussi bien que les enfants. Il attaqua d'abord le purgatoire, puis l'invocation des saints. « Quant « au pape, il n'est rien, disait-il, ou presque rien « dans ces contrées (6) ; et quant aux prêtres, « pourvu qu'ils occupent le peuple de toutes les « bagatelles dont Érasme sait si bien se moquer, « cela leur suffit. »

Il y avait quelques mois que Farel était à Aigle. Une porte s'y était ouverte, un troupeau s'y était formé ; il crut que le moment attendu était enfin arrivé.

Un jour donc, le prudent maître d'école se transforme. « Je suis Guillaume Farel, dit-il, ministre « de la parole de Dieu. » La frayeur des prêtres et des magistrats fut grande, en voyant au milieu d'eux cet homme dont le nom était déjà tant redouté. Le maître d'école quitte sa modeste classe,

(1) Gravabat nox, opprimebat pluvia,... coegit viæ difficultas in media sedere via, sub pluvia. (Farel à Capiton et à Bucer. Mss. de Neuchâtel.)

(2) Piis artibus et apostolicis versutiis ad circumveniendum illum opus est. (Écol. à Farel, 27 décembre 1526. Mss. de Neuchâtel.)

(3) Ubi ostium patuerit, tunc adversariis liberius obsistetur. (Ibid.)

(4) Pia et amica ad Lutheri sermonem apologia. (Opp., vol. II, t. 2, p. 1.)

(5) Ut Christi succussa undique Ecclesia, pacis non nihil sentiat. (Zw. Epp., II, p. 26.)

(6) Papa aut nullus aut modicus hic est. (Ibid.)

il monte dans les chaires, et prêche ouvertement Jésus-Christ au peuple étonné. Ursin a fini son œuvre; Farel est redevenu Farel (1). On était alors au mois de mars ou d'avril 1527; et dans cette belle vallée, dont les coteaux s'animaient à la chaleur du ciel, tout fermentait à la fois, les fleurs, les vignobles, et les cœurs de ce peuple, sensible quoique grossier.

Cependant les rochers que rencontre le torrent sorti des Diablerets, et contre lesquels il vient se briser à chaque pas, en tombant des glaces éternelles, sont de moindres obstacles que les préjugés et les haines qui, dans cette populeuse vallée, s'opposèrent aussitôt à la parole de Dieu.

Le conseil de Berne, par une patente du 9 mars, avait chargé Farel d'expliquer les saintes Écritures au peuple d'Aigle et des environs. Mais le bras du magistrat civil, en s'immisçant ainsi dans les affaires religieuses, ne fit qu'irriter encore plus les esprits. Les riches et oisifs bénéficiers, les pauvres et grossiers vicaires, furent les premiers à élever la voix. « Si cet homme, disaient-ils entre eux, con« tinue à prêcher, c'est est fait à jamais de nos « bénéfices et de notre église (2). »

Au milieu de cette agitation, le bailli d'Aigle et le gouverneur des quatre mandements, Jacques de Roverea, au lieu de soutenir le ministre de Leurs Excellences, embrassaient vivement les intérêts des prêtres. « L'Empereur, disaient-ils, va déclarer la « guerre à tous les novateurs. Une immense armée « arrivera bientôt d'Espagne à l'archiduc Ferdi« nand (3). » Farel tenait ferme. Alors le bailli et Roverea, indignés de tant d'audace, interdirent tout enseignement à l'hérétique, soit comme ministre, soit comme maître d'école. Mais bientôt, à toutes le portes des églises des quatre mandements, Berne fit afficher une nouvelle ordonnance, sous la date du 3 juillet, dans laquelle Leurs Excellences, témoignant un grand déplaisir de ce qu'on avait « interdit au très-savant Farel la propagation de « la parole divine (4), ordonnaient à tous les offi« ciers de l'État de le laisser prêcher publiquement « la doctrine du Seigneur. »

Ce nouvel arrêté fut le signal de la révolte. Le 25 juillet, de grandes foules s'assemblent à Aigle, à Bex, à Ollon et dans les Ormonds, et s'écrient : « Plus d'obéissance à Berne ! A bas Farel ! » Des paroles, on passe bientôt aux faits. A Aigle, les mutins, dirigés par le fougueux syndic, arrachent l'édit des seigneurs, et se préparent à tomber sur les réformés. Ceux-ci, se réunissant avec promptitude, entourent Farel, décidés à le défendre. Les deux partis étaient en présence, et le sang était près de couler. La bonne contenance des amis de l'Évangile arrêta les partisans des prêtres; ils se dispersèrent, et Farel, quittant Aigle pendant quelques jours, porta plus loin ses pas.

Au milieu de la belle vallée du Léman, sur des collines qui dominent le lac, s'élevait Lausanne, la ville de l'évêque et de la Vierge, placée sous le patronage des ducs de Savoie. Une foule de pèlerins, y accourant de tous les lieux environnants, s'agenouillaient dévotement devant l'image de Notre-Dame, et faisaient de précieuses emplettes à la grande foire d'indulgences qui se tenait dans le parvis. Lausanne, étendant sa crosse épiscopale, du haut de ses tours prétendait retenir toute la contrée aux pieds du pape. Mais les yeux de plusieurs commençaient à s'ouvrir, grâce à la dissolution des chanoines et des prêtres. On voyait les ministres de la Vierge jouer publiquement à des jeux de hasard, qu'ils accompagnaient de rires et de blasphèmes; se battre entre eux dans les églises; descendre, pendant la nuit, des hauteurs de la cathédrale, déguisés en soldats, l'épée nue et pris de vin; s'avancer dans les rues, surprendre, frapper, quelquefois même tuer d'honnêtes bourgeois; corrompre des femmes mariées, suborner de jeunes filles, changer leurs demeures en lieux de débauche, et envoyer leurs enfants mendier lâchement çà et là le pain du pauvre (5). Nulle part, peut-être, ne se réalisait mieux le tableau que nous fait du clergé l'un des prélats les plus vénérables du quinzième siècle : « Au lieu de former la jeunesse par « la science et la sainteté de la vie, les prêtres « élèvent des oiseaux et des chiens ; au lieu de « livres, ils ont des enfants ; ils s'assoient avec les « buveurs dans les cabarets, et se livrent à l'ivro« gnerie (6). »

Parmi les théologiens qui entouraient l'évêque Sébastien de Montfaucon, se distinguait Natalis Galéot, homme d'un rang élevé, d'une grande urbanité, engagé dans la société des savants, et savant lui-même (7), mais du reste fort zélé pour les jeûnes et pour toutes les ordonnances de l'Église. Farel pensa que si cet homme était gagné à l'Évangile, Lausanne, « endormie au pied de ses clochers, » se réveillerait peut-être, et tout le pays avec elle.

(1) Le nom d'Ursin venait sans doute de l'ours que Berne porte dans son blason : Ursin voulait dire Bernois.

(2) J. J. Hotting. (H. K. S., III, p. 364.)

(3) Ferdinando adventurum esse ingentem ex Hispanis exercitum. (Zwinglius, Epp., II, p. 64; 11 mai 1527.)

(4) Inhibita verbi divini propagatio. (Mss. de Chouppard.)

(5) Hist. de la Réf. de la Suisse, par Ruchat, I, p. 35.

(6) Pro *libris* sibi *liberos* comparant, pro studio concubinas amant. (Tritheim, Inst. vitæ sacerdotalis, p. 765, etc.) Le jeu de mots sur *libros* et *liberos* (livres et enfants) ne peut être rendu en français.

(7) Urbanus, doctus, magnus, consuetudini doctorum obligatus. (Farel Galeoto. Mss. de Neuchâtel.)

Il s'adressa donc à lui. « Hélas! hélas! lui dit-il, « la religion n'est plus qu'un jeu, depuis que les « hommes qui ne pensent qu'à leur ventre sont « les rois de l'Église. Le peuple chrétien, au lieu « de célébrer dans la cène la mort du Seigneur, vit « comme s'il y rappelait la mémoire de Mercure, « le dieu de la fraude. Au lieu d'imiter l'amour du « Christ, il imite les débordements de Vénus, et « il craint plus, quand il fait mal, la présence « d'un misérable porcher, que celle du Dieu tout- « puissant (1)! »

Point de réponse; alors Farel insista. « Heurtez, « criez de toutes vos forces, écrivit-il au savant « docteur; redoublez d'assauts auprès du Sei- « gneur (2). » Encore point de réponse. Farel revint à la charge une troisième fois; et Natalis, craignant peut-être de répondre lui-même, en chargea son secrétaire, qui écrivit à Farel une lettre pleine d'injures (3). Pour le moment, Lausanne était inabordable.

Après avoir ainsi lutté avec un prêtre, Farel devait être appelé à lutter avec un moine. Les deux bras de la hiérarchie, pour dominer le moyen âge, avaient été la chevalerie et le monachisme. Le dernier de ces bras restait seul alors à la papauté; et encore s'était-il tristement avili. « Ce qu'un « diable obstiné craindrait de faire, s'écriait un « chartreux célèbre, un moine corrompu et arro- « gant l'accomplit sans hésiter (4). »

Un frère quêteur, qui n'osait pas s'opposer du premier abord au réformateur dans Aigle même, se hasarda dans le village de Noville, situé sur des terres basses que le Rhône a déposées en se jetant dans le lac de Genève. Le frère y monta en chaire, et dit : « C'est le diable même qui prêche par la « bouche du ministre; et tous ceux qui l'entendent « sont damnés. » Puis, prenant courage, il se glissa le long du Rhône, et arriva à Aigle d'un air humble et débonnaire, non pour s'y élever contre Farel (il craignait trop sa puissante parole), mais pour y quêter, en faveur de son couvent, quelques barils d'un vin qui est le plus exquis de la Suisse. Il n'avait pas fait quelques pas dans la ville, qu'il rencontra le ministre. A cette vue, il trembla de tous ses membres. « Pourquoi avez-vous prêché « de la sorte à Noville? » lui dit Farel. Le moine, craignant que la dispute n'attirât l'attention publique, et voulant pourtant dire au réformateur son fait, se pencha vers son oreille, et lui dit : « J'ai « ouï dire que tu es un hérétique, et que tu séduis « le peuple. » — « Montre-le, » reprit le ministre. « Alors le moine commença de se tempester, « dit Farel (5), et, se précipitant dans la rue, cher- « cha à se débarrasser de son importun compagnon, « tournant maintenant de çà, maintenant de là, « comme fait la conscience mal assurée (6). » Quelques bourgeois commençant à s'attrouper, Farel leur dit, en montrant le moine : « Voyez ce beau « père, qui a dit que tout ce que je prêche est « menterie! » Alors le moine, rougissant, bégayant, commença à parler des offrandes des fidèles (le précieux vin d'Yvorne qu'il venait quêter), et accusa Farel de s'y opposer. La foule était devenue considérable; et Farel, qui ne cherchait que l'occasion d'annoncer quel est le vrai culte de Dieu, s'écria d'une voix retentissante : « Il n'appartient « à personne vivante d'ordonner autre manière de « faire service à Dieu que celle qu'il a commandée. « Nous devons garder ses commandements, sans « tirer ni à la dextre, ni à la senestre. Adorons « Dieu lui seul en esprit et en vérité, lui offrant « notre cœur brisé et abattu. »

Les regards de tous les assistants étaient fixés sur les deux acteurs de cette scène, le moine avec son air confus, et le réformateur avec son œil flamboyant. Le premier, stupéfait de ce qu'on osait parler d'un autre culte que celui que prescrivait la sainte Église romaine, était « hors de sens, trem- « blait, s'agitait, pâlissait et rougissait tour à tour. « Enfin, tirant son bonnet de sa tête, hors du cha- « peron, il le rua à terre jetant et mettant son pied « sus (7), en s'écriant : Je suis esbahi comme la « terre ne nous abîme!... »

Farel voulait répondre, mais ne le put; le frère, debout sur son bonnet, et le regard fixé sur la terre qu'il frappait du pied, « criait comme hors de « sens, » et ses cris, retentissant dans les rues d'Aigle, couvraient la voix du réformateur. Enfin, l'un des assistants qui se trouvait à côté du moine, « lui touchant la manche, lui dit : Écoutez le mi- « nistre comme il vous écoute. » Le frère effrayé, et se croyant déjà à moitié mort, fit un violent soubresaut, et s'écria : « Oh! excommunié, mets-tu la « main sur moi? »

Toute la petite ville était en rumeur : le frère à la fois furieux et tremblant, Farel suivant sa pointe avec vigueur, le peuple ébahi et troublé. Enfin le magistrat parut; il ordonna au moine et à Farel de

(1) Pluris faciunt miserrimi subulci aspectum quam omnipotentis Dei. (Ibid.)

(2) Pulsare, vociferari perge, nec prius cessa quam... (Ibid.)

(3) Næniis totas implevit et conviliis. (Ibid.)

(4) Quod agere veretur obstinatus diabolus, intrepide agit reprobus et contumax monachus. (Jacob von Juterbock, de Negligentia Prælatorum.)

(5) Dans le récit qu'il fait de cette aventure aux nonnains de Vevey. (Mss. de Neuchâtel.)

(6) (Ibid.)

(7) (Ibid.)

le suivre, et les enferma « l'un en une tour et l'autre « en l'autre. »

Le samedi matin, on vint tirer Farel de prison, et on le conduisit au château devant la justice, où déjà se trouvait le moine. Le ministre prit la parole, et dit : « Mes seigneurs, auxquels notre Seigneur « commande qu'on obéisse sans nul exempter, ce « frère a dit que la doctrine que je prêche est « contre Dieu. Qu'il maintienne sa parole, et s'il « ne peut, faites que votre peuple soit édifié. » La violence du frère était passée. Le tribunal devant lequel il paraissait, le courage de son adversaire, la puissance du mouvement auquel il ne pouvait résister, la faiblesse de sa cause, tout l'épouvantait, et il était maintenant de composition facile. « Lors « le frère se jeta à genoux, disant : Mes seigneurs, « je demande merci à Dieu et à vous. » Puis, se tournant vers Farel : « Et aussi, magister, ce que « j'ai prêché contre vous a été par faux rapports. « Je vous ai trouvé homme de bien, et votre doc- « trine bonne, et je suis prêt à me dédire. »

Farel, touché, répondit : « Mon ami, ne me de- « mandez point merci, car je suis pauvre pécheur « comme les autres, ayant ma fiance, non en ma « justice, mais à la mort de Jésus. »

Un seigneur de Berne étant alors survenu, le frère, qui s'imaginait déjà être près du martyre, se mit à serrer les mains et à se tourner tour à tour vers les conseillers bernois, vers le tribunal et vers Farel, en criant : « Grâce! grâce! » — « Demandez « grâce à notre Sauveur, » lui disait Farel. Le seigneur de Berne ajouta : « Trouvez-vous demain au « sermon du ministre ; s'il vous semble prêcher la « vérité, vous le confesserez devant tous ; sinon, « vous en direz votre avis; et ainsi le promettez en « ma main. »

Le frère tendit la main ; les juges se retirèrent. « Puis quand le frère fut parti, depuis ne l'ai vu, « et nulles promesses ni serments ne l'ont pu « faire demeurer, » dit Farel. Ainsi la réformation s'avançait dans la Suisse romande.

Mais de violents orages menacèrent bientôt de déraciner cette œuvre à peine commencée. Des agents romains, accourus du Valais et de la Savoie, avaient passé le Rhône à Saint-Maurice, et excitaient le peuple à une énergique résistance. Des assemblées tumultueuses se formaient ; on y discutait de dangereux projets ; on arrachait des portes des églises les ordonnances du gouvernement ; des troupes de bourgeois parcouraient la ville ; le tambour battait dans les rues pour soulever les citoyens contre le réformateur ; partout la sédition et l'émeute. Aussi, le 16 février, Farel, après une absence, étant remonté en chaire pour la première fois, des bandes papistes se réunirent à la porte du temple, élevèrent tumultueusement les mains, poussèrent des cris sauvages, et forcèrent ainsi le ministre à interrompre sa prédication.

Alors le conseil de Berne ordonna que les paroisses des quatre mandements s'assemblassent. Celle de Bex se déclara pour la réforme ; Aigle suivit faiblement son exemple ; et dans la montagne au-dessus d'Ollon, les paysans, n'osant maltraiter Farel, lâchèrent leurs femmes, qui coururent sur lui avec des battoirs de blanchisseuses. Mais ce fut surtout la paroisse des Ormonds, qui, tranquille et fière au pied des glaciers, se signala par sa résistance. Un compagnon d'œuvre de Farel, nommé Claude (Claude de Gloutinis probablement), y prêchant un jour avec animation, fut tout à coup interrompu par les cloches, dont le bruit était tel, qu'on eût dit des démons occupés à les mettre en branle. « En effet, nous dit un autre évangéliste, « Jacques Camralis, qui se trouvait alors aux Or- « monds, c'était Satan qui, soufflant sa colère « dans quelques-uns de ses agents, remplissait de « ce bruit les oreilles des auditeurs (1). » Un autre jour, de zélés réformés ayant détruit « les autels de Baal, » comme on parlait alors, le mauvais Esprit se mit à souffler avec violence dans tous les chalets parsemés sur les flancs des montagnes ; les bergers en sortent, se précipitent comme des furieux, et tombent sur les réformés et leurs docteurs : « Laissez-nous seulement trouver ces sacri- « léges, » disaient les Ormondins irrités, « nous « les pendrons, nous les décapiterons, nous les « brûlerons, et nous jetterons leurs cendres dans « la Grande-Eau (2). » Ainsi s'agitaient ces montagnards, comme le vent qui mugit dans ces hautes vallées avec une furie que l'on ne connaît pas dans la plaine.

D'autres difficultés accablaient Farel. Ses compagnons d'œuvre n'étaient pas tous sans tache. Un ancien moine de Paris, Christophe Ballista, avait écrit à Zwingle : « Je ne suis qu'un Gaulois, un « barbare (3) ; mais vous trouverez en moi un « homme blanc comme neige, sans aucun fard, « d'un cœur tout ouvert, et à travers les fenêtres « duquel chacun peut voir (4). » Zwingle passa Ballista à Farel, qui demandait à grands cris des

(1) Sed Sathan, per ejus servos, voluit aures auditorum ejus sono cymbali implere. (Mss. de Neuch.)

(2) Quo invento suspenderetur primum, deinde dignus comburi, ulterius capitis obtruncatione, novissime in aquis mergeretur. (Ibid.)

(3) Me quantumvis *Gallum* et barbarum. (Zwingl. Epp., II, p. 205.)

(4) Absque ullo fuco, niveum, et aperti fenestratique pectoris. (Ibid.)

ouvriers. Le beau langage du Parisien plut d'abord à la multitude; mais on reconnut bientôt qu'il fallait être sur ses gardes avec ces prêtres et ces moines dégoûtés du papisme. « Élevé dans l'oisiveté « du cloître, ventre gros et paresseux, » dit Farel, « Ballista ne put s'accommoder de la sobriété et « des rudes travaux des évangélistes, et se mit « bientôt à regretter son capuchon. Puis, s'apercevant que l'on se défiait un peu de lui, il devint « comme un monstre furieux, et vomit des chariots de menaces (1). » Ainsi finirent ses travaux.

Malgré toutes ces épreuves, Farel ne se décourageait pas. Plus les difficultés étaient grandes, plus aussi croissait son courage. « Répandons partout la Parole, s'écriait-il, et que la France « civilisée, provoquée à jalousie par cette nation « barbare, embrasse enfin la piété. Qu'il n'y ait « pas dans le corps de Christ des doigts, des mains, « des pieds, des yeux, des oreilles, des bras, existant à part et fonctionnant chacun pour soi; mais « qu'il y ait un seul cœur que rien ne partage. « Que la variété dans les choses secondaires ne divise pas en plusieurs membres séparés le principe « vital, qui est seul et unique (2). Hélas! on foule « aux pieds les pâturages de l'Église, et l'on en « trouble les eaux. Appliquons-nous à la concorde « et à la paix. Quand le Seigneur aura ouvert le « ciel, alors il n'y aura pas tant de disputes sur « l'eau et sur le pain (3). Une charité fervente, voilà « le puissant bélier avec lequel nous pouvons battre « ces murailles orgueilleuses, ces éléments matériels où l'on voudrait nous renfermer (4). »

Ainsi parlait le plus impétueux des réformateurs. Ces paroles de Farel, gardées pendant trois cents ans dans la ville où il mourut, nous révèlent mieux la nature intime de la grande révolution du seizième siècle que les assertions hasardées de ses tardifs interprètes dans les rangs de la papauté. L'union chrétienne trouvait ainsi, dès ces premiers moments, un fervent apôtre. Le dix-neuvième siècle est appelé à reprendre cette œuvre, que le seizième ne sut pas accomplir.

II

Un État militaire. — Irrésolution de Berne. — Berne se joint à Zurich. — Le signal de Zwingle. — Les anabaptistes à Berne. — Le peuple se prononce pour la liberté. — Lutte. — Dispute proposée. — Protestation des Waldstetteles. — Protestation des évêques. — L'Église juge des controverses. — Zwingle veut accourir. — Caravane évangélique. — L'église des cordeliers. — Ouverture de la conférence. — L'unité. — Prêtre converti à l'autel. — Fête de saint Vincent. — Dernier Magnificat. — Les bouchers. — Fin. — Les autels détruits. — Douleur des papistes. — Sermon d'adieu de Zwingle. — Amnistie. — Triomphe de Zwingle. — Édit de réforme. — Les faux alliés de la réforme.

De tous les cantons de la Suisse, Berne paraissait le moins disposé à la réformation. Un État militaire peut être zélé pour la religion, mais ce sera pour une religion extérieure et disciplinée; il lui faut une organisation ecclésiastique qu'il voie, qu'il touche, qu'il manie à son gré. Il craint les innovations et les libres mouvements de la parole de Dieu; il aime la forme, et non la vie. Napoléon restaurant la religion en France par le concordat en est un mémorable exemple. C'était aussi le cas de Berne. Le gouvernement y était d'ailleurs absorbé par les intérêts politiques; et quoiqu'il ne fît pas grand cas de la puissance du pape, il se souciait encore moins de voir un réformateur se mettre, comme Zwingle, à la tête des choses publiques. Quant au peuple, *mangeant le beurre de ses vaches et la graisse de ses agneaux* (5), il restait strictement renfermé dans le cercle étroit de ses besoins matériels. Les questions religieuses n'étaient du goût ni des chefs ni de leurs subordonnés.

Le gouvernement bernois, novice en fait de théologie, s'était proposé d'arrêter le mouvement de la réforme par son édit de 1523. Quand il vit sa méprise, il se rapprocha des cantons de l'ancienne foi; et tandis que la partie du peuple où se recrutait le grand conseil prêtait l'oreille à la parole des réformateurs, la plupart des familles patriciennes qui composaient le petit conseil, se croyant menacées dans leur puissance, leurs intérêts et leurs honneurs, s'attachaient à l'ancien ordre de choses. Il résulta de cette opposition des deux conseils un malaise général, mais pas de chocs violents. « Des mouvements subits, des tressaillements répétés, annonçaient de temps en temps que des « matières incompatibles fermentaient dans la nation; il y avait comme un tremblement de terre « sourd, qui élevait toute la surface, sans que l'on « y vît de déchirures; puis bientôt tout rentrait « dans une tranquillité apparente (6). » Berne,

(1) Quam beatus hic venter incanduit! quot minarum plaustra. Solent tales belluæ... (Mss. de Neuchâtel.)

(2) Ne in digitos, manus, pedes, oculos, nares, aures, brachia, cor quod unum est discindatur, et quæ in rebus est varietas, principium non faciat multiplex. (Ibid.)

(3) Allusion aux controverses de l'anabaptisme et de la présence réelle. Non tanta erit super aqua et pane contentio, nec gramine, solutaque obsidione. (Ibid.) Le sens de ces dernières paroles n'est pas clair.

(4) Charitas fortissimus aries. (Farellus Bucero, 10 mai 1527.)

(5) Deutéronome XXXII, 14.

(6) Hundeshagen, Conflikte der Bernischen Kirche, p. 19.

toujours si ferme dans sa politique, se jetait, en religion, tantôt à droite, tantôt à gauche, et déclarait ne vouloir être ni papiste ni réformé. Gagner du temps, c'était pour la foi nouvelle tout gagner.

Ce que l'on fit pour détourner Berne de la réforme fut ce qui l'y précipita. L'orgueil avec lequel les cinq cantons primitifs prétendirent s'arroger la tutelle de leurs confédérés, les conférences secrètes auxquelles Berne n'était pas même invité, et la menace de s'adresser directement au peuple, blessèrent profondément les oligarques bernois. Le carme lucernois Thomas Murner, l'un de ces hommes grossiers qui agissent sur la populace, mais qui inspirent un sentiment de dégoût aux esprits élevés, fit déborder la coupe. Furieux contre le calendrier zurichois, d'où l'on avait retranché les noms des saints, il lui opposa « l'Almanach des hérétiques et voleurs d'église, » écrit plein de pasquinades et d'invectives, où les figures des réformateurs et de leurs adhérents, parmi lesquels étaient plusieurs des hommes les plus considérés de Berne, se trouvaient accompagnées des plus grossières inscriptions (1). Zurich et Berne demandèrent ensemble satisfaction, et dès lors l'union de ces deux États devint toujours plus intime.

On s'aperçut bientôt à Berne de ce changement. Les élections de 1527 portèrent dans le grand conseil un nombre considérable des amis de la réforme. Aussitôt ce corps, ressaisissant le droit de nommer les membres du petit conseil, usurpé depuis vingt ans par les bannerets et les Seize, écarta du gouvernement les partisans les plus décidés de la hiérarchie romaine, entre autres Gaspard de Mulinen et Sébastien de Stein (2), et les remplaça par des membres de la majorité évangélique. L'union de l'Église et de l'État, qui avait arrêté jusqu'alors en Suisse les progrès de la réforme, devait maintenant les hâter.

Haller n'était pas le seul réformateur dans Berne. Kolb avait quitté la chartreuse de Nuremberg, où il avait dû s'enfuir, et s'était présenté à ses compatriotes en ne demandant d'autre salaire que la liberté d'annoncer Jésus-Christ. Déjà courbé sous le poids des années, et la tête couronnée de cheveux blancs, Kolb, jeune de cœur, plein de feu et d'un inébranlable courage, portait hardiment, devant les premiers de la nation, l'Évangile qui l'avait sauvé. Haller, au contraire, à peine âgé de trente-cinq ans, marchait d'un pas mesuré, parlait avec gravité, et annonçait la nouvelle doctrine avec des ménagements inouïs. Le vieillard avait pris le rôle du jeune homme, et le jeune homme celui du vieillard.

Zwingle, à qui rien n'échappait, vit que l'heure favorable allait sonner pour Berne, et aussitôt il donna le signal. « La colombe chargée d'examiner « l'état des eaux revient dans l'arche avec une branche d'olivier, écrit-il à Haller; sortez maintenant, « nouveau Noé, et prenez possession de la terre. — « Pressez, insistez; jetez tellement au fond du « cœur des hommes les crocs et les hameçons de la « parole de Dieu, qu'on ne puisse plus jamais s'en « défaire (3). » — « Vos ours, écrivait-il à Thomas « ab Hofen, vos ours ont de nouveau sorti leurs « ongles. Plaise à Dieu qu'ils ne les rentrent qu'après avoir mis en pièces tout ce qui s'oppose à « Jésus-Christ! »

Haller et ses amis allaient répondre à cet appel, quand leur situation se compliqua. Des anabaptistes, qui formaient partout l'extrême gauche, ou le parti radical, arrivés à Berne en avril 1527, détournaient le peuple des prédications évangéliques, « à cause de la présence des idoles (4). » Haller eut avec eux une conférence inutile. « A quels dangers « la chrétienté n'est-elle pas exposée, s'écriait-il, « par l'adresse subreptice de ces furies (5)? » Il n'y a jamais de réveil dans l'Église, sans que des sectes hiérarchiques ou radicales ne viennent aussitôt le troubler. Haller, effrayé, gardait pourtant son inaltérable douceur. « Le magistrat veut les bannir, « disait-il; mais notre tâche est de repousser leurs « erreurs, et non leurs personnes : n'employons « d'autres armes que le glaive de l'Esprit (6). » Ce n'est pas de la papauté que les réformateurs avaient appris ces principes. Une dispute publique eut lieu. Six anabaptistes se déclarèrent convaincus, et deux autres furent renvoyés du pays.

Le moment décisif approchait. Les deux grandes puissances du siècle, l'Évangile et la papauté, se remuaient avec une égale énergie; les conseils bernois devaient se prononcer. Ils voyaient, d'un côté, les cinq cantons primitifs prendre une attitude toujours plus menaçante, et annoncer que l'Autrichien reparaîtrait bientôt dans l'Helvétie, pour la remettre sous l'obéissance de Rome; de l'autre, l'Évangile gagner chaque jour plus de terrain dans la confédération. Qui devra l'emporter en Suisse, les lances des Autrichiens, ou la parole de Jésus-Christ? Dans l'incertitude où se trouvaient les conseils, ils

(1) Quum nudius tertius *Murneri* calendarium legissem, partim ridendo hominis stultissimam impudentiam... (Ecolamp. ad Zw., feb. 1527. Epp., II, p. 26.)

(2) *A Mullinen* e senatoria dignitate protectus est. *Lapides* quoque. (Haller ad Zw., 25 apr. 1527. Ib., p. 49.)

(3) Aculeos ac hamos sic in mortalium pectora dimitte, ut etiam si velint, non possint. (Zw. Epp., II, p. 10.)

(4) Ne plebem dehortentur ab auditione concionum nostrarum, ob idolorum præsentiam. (Ib., p. 49.)

(5) Consideravimus omnes periculum urbis nostræ, et totius christianismi, ubi illæ furiæ irrepserint. (Ib., p. 50.)

(6) Nostrum est, omnia gladio spiritus refellere. (Ibid.)

résolurent de s'attacher à la majorité. Où trouver un terrain ferme, si ce n'est là? *Vox populi, vox Dei.* « Nul, dirent-ils, ne peut faire quelque changement, de son autorité privée; il faut le consentement de tous (1). »

Le gouvernement de Berne avait à se décider entre deux mandements, émanés l'un et l'autre de sa chancellerie : celui de 1523, en faveur de la prédication libre de l'Évangile; et celui de 1526, en faveur « des sacrements, des saints, de la mère de « Dieu, et des ornements des églises. » Les messagers d'État partirent, et parcoururent les communes; le peuple donna sa voix contre toute loi contraire à la liberté; et les conseils, appuyés de la nation, arrêtèrent que « la parole de Dieu devait « être prêchée publiquement et librement, quand « même elle serait opposée aux ordonnances et aux « doctrines des hommes. » Telle fut la victoire de l'Évangile et du peuple sur les oligarques et les prêtres.

Aussitôt l'on se trouva aux prises dans tout le canton, et chaque commune retentit d'évangéliques débats. Les paysans se mirent à disputer avec les prêtres et les moines, en s'appuyant sur la sainte Écriture. « Si le mandement de nos seigneurs, « disaient plusieurs, accorde à nos pasteurs la li« berté de prêcher, pourquoi n'accorderait-on pas « au troupeau la liberté d'agir? » — « Paix! paix! » répondaient les conseils, effrayés de leur propre audace. Mais les troupeaux déclaraient hardiment qu'ils renvoyaient la messe (2), et gardaient leurs pasteurs et la Bible. Alors les partisans du pape poussaient des cris : « Hérétiques! polissons! paillards (3)! » disait aux bons habitants de l'Emmenthal le banneret Kuttler; et ces paysans l'obligeaient à leur donner satisfaction. Le bailli de Trachselwald fut plus habile : voyant le peuple de Rudersweil écouter avec avidité la parole de Dieu, que lui prêchait un pieux ministre, il vint avec des fifres et des trompettes interrompre le sermon, et invita, par ses paroles et ses fanfares, les filles du village à quitter l'église pour le bal.

Ces singulières provocations n'arrêtaient pas la réforme. Six tribus de la ville, celles des cordonniers, des tisserands, des marchands, des boulangers, des tailleurs de pierres et des charpentiers, abolissaient, dans les couvents et les églises de leur ressort, les messes, les anniversaires, les patronages et les prébendes. Trois autres, celles des tanneurs, des forgerons et des tailleurs, s'apprêtaient à les imiter (4); les sept dernières étaient indécises, sauf celle des bouchers, enthousiaste du pape. Ainsi la majorité de la bourgeoisie avait embrassé l'Évangile. Plusieurs communes du canton avaient fait de même; et l'avoyer d'Erlach, ce grand adversaire de la réforme, ne pouvait plus contenir le torrent.

On essaya pourtant : on ordonna aux baillis d'avoir l'œil sur les dissipations et la vie dissolue des moines et des nonnes; on éloigna même des monastères toutes les femmes de mauvaises mœurs (5). Mais ce n'était pas seulement à ces abus que la réformation en voulait, c'était encore aux institutions elles-mêmes et à la papauté, sur laquelle elles reposaient. On devait donc se décider. « Il faut, « disait on, que le clergé bernois soit convoqué, « comme celui de Zurich l'a été, et que l'on dis« cute les deux doctrines dans une conférence so« lennelle. On agira ensuite conformément aux « résultats. »

Le dimanche après la fête de Saint-Martin, le conseil et la bourgeoisie, d'une voix unanime, arrêtèrent qu'une dispute aurait lieu au commencement de l'année suivante. « La gloire de Dieu et sa « Parole, s'écriait-on, vont enfin se montrer. » Bernois et étrangers, prêtres et laïques, tous furent invités, par lettres ou par avis imprimés, à venir débattre les questions controversées, mais par l'Écriture seule, sans les gloses des anciens, et en renonçant aux subtilités et aux injures (6). Qui sait, disait-on, si tous les membres de l'antique confédération des Suisses ne pourront pas de cette manière être amenés à l'unité de la foi?

Ainsi, dans les murailles de Berne, allait se livrer la bataille qui devait décider du sort de la Suisse; car l'exemple des Bernois ne pouvait manquer d'entraîner une grande partie de la confédération.

Les cinq cantons, effrayés à cette nouvelle, s'assemblèrent à Lucerne. Fribourg, Soleure et Glaris se joignirent à eux. Il n'y avait rien, ni dans la lettre ni dans l'esprit du pacte fédéral, qui pût gêner la liberté religieuse. « Tout État, disait Zu« rich, est libre de choisir la doctrine qu'il veut « professer. » Les Waldstettes, au contraire, voulaient enlever aux cantons cette indépendance, et les assujettir à la majorité fédérale et au pape. Ils protestèrent donc, au nom de la confédération, contre la dispute proposée : « Vos ministres, écri« virent-ils à Berne, éblouis et renversés à Bade « par l'éclat de la vérité, voudraient par cette nou« velle dispute se farder le visage; mais nous vous

(1) Ut privata auctoritate nemo quippiam immutare præsumat. (Haller ad Vadian.)

(2) Incolas vallis Emmenthal, senatum adiisse, missamque missam fecisse. (Zw. Epp., II, p. 104.) — Il faut remarquer le jeu de mots.

(3) Pueros, hæreticos, et homines lascivos. (Ib., p. 106.)

(4) Haller ad Zw., 4 novemb. 1527; Epp., II, p. 105.

(5) J. J. Hottinger. H. Kirchen, VIII, p. 394.

(6) Solam sacram scripturam, absque veterum glossematis. (Haller ad Zw., 19 novemb. 1527; Epp., II, p. 113.)

« sollicitons de vous désister d'un dessein si con« traire à nos anciennes alliances. » — « Ce n'est « pas nous qui les avons enfreintes, répondit Berne; « c'est bien plutôt votre orgueilleuse missive qui « les anéantit. Nous ne nous désisterons pas de la « sainte parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les cantons romains décidèrent alors qu'ils refuseraient tout sauf-conduit à ceux qui se rendraient à Berne. C'était faire présager de sinistres desseins.

Les quatre évêques suisses de Lausanne, de Constance, de Bâle et de Sion, invités à venir à la conférence, sous peine de perdre leurs priviléges dans le canton de Berne, répondirent que, puisqu'il s'agissait de discuter d'après les Écritures, ils n'avaient pas à s'en mêler. Ainsi, ces prêtres oubliaient ces paroles de l'un des plus illustres docteurs de Rome dans le quinzième siècle : « Dans les choses « du ciel, l'homme doit être indépendant des hom« mes, et ne dépendre que de Dieu seul (1). »

Les docteurs de Rome firent comme les évêques. Eck, Murner, Cochlée, d'autres encore, répétaient partout : « Nous avons reçu les lettres de ce lé« preux, de ce damné, de cet hérétique Zwingle (2). « On veut prendre la Bible pour juge : mais la « Bible a-t-elle une voix pour crier contre ceux qui « lui font violence? Nous ne nous rendrons pas à « Berne; nous ne nous traînerons pas dans ce coin « obscur; nous n'irons pas nous battre dans cette « caverne ténébreuse, dans cette école hérétique. « Que ces scélérats viennent en plein air et luttent « avec nous en rase campagne, s'ils ont, comme ils « le disent, la Bible pour eux. »

L'Empereur ordonna qu'on ajournât la dispute. Mais, le jour même de l'ouverture, le conseil de Berne lui répondit que, tout le monde étant déjà réuni, un délai était impossible.

Ainsi, malgré les docteurs, malgré les évêques, l'Église helvétique s'assemblait pour juger des doctrines. En avait-elle le droit? Non, si les prêtres et les évêques ont été institués, comme Rome le prétend, pour être un lien mystique entre l'Église et le Seigneur. Oui, s'ils n'ont été établis, comme la Bible le déclare, que pour satisfaire à cette loi d'ordre en vertu de laquelle toute société doit avoir des chefs qui la dirigent. Le sentiment des réformateurs suisses à cet égard n'était pas douteux. La grâce qui fait le ministre vient du Seigneur, pensaient-ils; mais l'Église examine cette grâce, la constate, la proclame par ses anciens; et, dans tout acte qui concerne la foi, elle peut toujours en appeler du ministre à la parole de Dieu. *Examinez les esprits; éprouvez toutes choses*, est-il dit à tous les fidèles. L'Église est juge des controverses (3); et c'est cette charge, à laquelle elle ne doit jamais faire défaut, qu'elle allait remplir dans la dispute de Berne.

Le combat semblait inégal. D'un côté, se présentait la hiérarchie romaine, ce colosse qui avait grandi pendant plusieurs siècles; et, de l'autre, on ne voyait d'abord qu'un homme faible et timide, le modeste Berthold Haller. « Je ne sais point ma« nier le glaive de la parole, disait-il tout éperdu à « ses amis. Si vous ne me tendez la main, c'en est « fait! » Puis il se jetait en tremblant aux pieds du Seigneur, et s'en relevait bientôt rassuré, en s'écriant : « La foi au Seigneur me ranime, et dis« sipe toutes mes craintes (4) ! »

Cependant il ne pouvait demeurer seul. Tous les regards étaient dirigés sur Zwingle. « C'est moi « qui, à Bade, ai pris le bain, écrivait Écolampade « à Haller; maintenant c'est Zwingle qui, à Berne, « doit conduire la danse des ours (5). » « Nous « sommes entre l'enclume et le marteau, écrivait « Haller à Zwingle; nous tenons le loup par les « oreilles, et ne savons comment nous en défaire (6). « Les maisons des de Watteville, de Noll, de « Tremp, de Berthold, nous sont ouvertes. Venez « donc, et commandez vous-même l'action. »

Zwingle n'hésita pas. Il demanda au conseil de Zurich la permission de se rendre à Berne, pour y montrer « que sa doctrine était pleine de crainte « de Dieu et non blasphématoire, puissante pour « répandre en Suisse la concorde, et non pour y « jeter le trouble et la division (7). » En même temps que Haller recevait la nouvelle de la venue de Zwingle, Écolampade lui-même lui écrivait : « Je suis prêt, s'il le faut, à donner ma vie. Inau« gurons l'année nouvelle en nous serrant dans les « bras les uns des autres, à la gloire de Jésus« Christ. » « Voilà donc, s'écria Haller tout ému, « les auxiliaires que le Seigneur envoie à mon « infirmité, pour livrer cette rude bataille! »

Il fallait user de prudence, car on connaissait la violence des oligarques et des cinq cantons (8). Les docteurs de Glaris, de Schaffouse, de Saint-Gall, de Constance, d'Ulm, de Lindau, d'Augsbourg, se rassemblèrent à Zurich, pour marcher sous la même escorte que Zwingle, Rhellican, Collin, Mégandre,

(1) Joh. Goch : Dialogus de quatuor erroribus, p. 237.

(2) Epistolam leprosi, damnati, hæretici Zwinglii accepi. (Eccius ad G. A. Zell. Zw. Epp., II, p. 126.)

(3) *Judex controversiarum*. 1 Thess., V, 21.—1 Jean, IV, 1.

(4) Fides in Dominum me animat, ut nihil verear. (Zw. Epp., II, p. 123.)

(5) Allusion à la dispute de Bade, bain célèbre, et aux armes de Berne. (Ibid., p. 118.)

(6) Lupum auribus tenemus. (Mss. de Zurich.)

(7) Neque ad perturbationem nostræ almæ Helvetiæ. (Zw. Epp., II, p. 120.)

(8) Oligarchæ in angulis obmurmurant. (Zw. Epp., II, p. 123.)

Grossmann, le commandeur Schmidt, Bullinger, et un grand nombre d'ecclésiastiques de la campagne, désignés pour accompagner le réformateur. « Quand tout ce gibier traversera le pays, disaient « les pensionnaires, nous nous mettrons à sa pour« suite et nous verrons si nous ne parviendrons « pas à le tuer ou à le mettre en cage. »

Trois cents hommes d'élite, choisis dans les tribus de Zurich et dans les communes de la banlieue, revêtirent leurs cuirasses et se chargèrent de leurs arquebuses; mais, pour ne pas donner à la marche des docteurs l'apparence d'une expédition militaire, on ne prit ni drapeaux, ni fifres, ni tambours, et le trompette de la ville, officier civil, cavalcada seul en tête de cette caravane.

Ce fut le mardi 2 janvier qu'elle se mit en marche. Jamais Zwingle n'avait paru plus animé. « Gloire soit au Seigneur! disait-il; mon courage « croît de jour en jour (1). » Le bourgmestre Roust, le secrétaire de ville Mangoldt, et les maîtres ès arts Funck et Jæckli, délégués du conseil, étaient à cheval près de lui. On arriva à Berne le 4 janvier, n'ayant eu qu'une ou deux alertes peu importantes.

L'église des cordeliers devait être le lieu de la conférence. L'architecte de la ville, Tillmann, l'avait disposée d'après un plan que Zwingle avait envoyé (2). On y avait élevé une grande estrade, sur laquelle se trouvaient deux tables, qu'environnaient les chefs des deux partis. Parmi les évangéliques, on remarquait, outre Haller, Zwingle, Écolampade, plusieurs hommes distingués de la réforme, étrangers à la Suisse, Bucer, Capiton, Ambroise Blarer. Dans les rangs de la papauté, le docteur Treger, de Fribourg, qui jouissait d'une grande réputation, paraissait devoir soutenir surtout le feu du combat. Du reste, soit crainte, soit dédain, les plus fameux docteurs de Rome étaient absents.

Le premier acte fut de proclamer la règle de la dispute. « On ne proposera, dit-on, aucune preuve « qui ne soit tirée de l'Écriture sainte, ni d'autres « explications de cette Écriture que celles qui pro« viendront de l'Écriture elle-même, expliquant « les passages obscurs par ceux qui sont clairs. » Puis l'un des secrétaires, chargé de l'appel, cria, d'une voix qui retentit dans toute l'église des cordeliers : *L'évêque de Constance!* Personne ne répondit. De même pour les évêques de Sion, de Bâle, de Lausanne. Aucun de ces prélats n'assistait à l'assemblée, ni en personne, ni par delégués; la parole de Dieu devant seule régner, la hiérarchie romaine manquait. Ces deux puissances ne peuvent marcher ensemble. Il y avait trois cent cinquante ecclésiastiques, soit suisses, soit allemands.

Le mardi 7 janvier 1528, le bourgmestre Vadian, l'un des présidents, ouvrit la dispute. Puis le vieux Kolb, se levant, dit : « Dieu agite à cette heure le « monde entier; humilions-nous donc devant lui; » et il prononça avec ferveur une confession des péchés de tous.

Cela fait, on lut la première thèse, ainsi conçue : « La sainte Église chrétienne, dont Christ est « l'unique chef, est née de la parole de Dieu, de« meure en elle, et n'écoute pas la voix d'un étran« ger. »

ALEXIS GRAT, *dominicain*.

« Le mot *unique* n'est point dans l'Écriture. Christ a laissé un vicaire ici-bas. »

HALLER.

« Le vicaire que Christ a laissé, c'est le Saint-Esprit. »

TREGER.

« Voyez donc où vous en êtes venus depuis dix ans! Celui-ci s'appelle luthérien, celui-là zwinglien, un troisième carlostadien, un quatrième écolampadiste, un cinquième anabaptiste... »

BUCER.

« Quiconque prêche que Jésus est le seul sauveur, nous le tenons pour notre frère. Ni Luther, ni Zwingle, ni Écolampade, ne veulent que les fidèles portent leur nom. Au reste, ne vantez pas tant une unité purement extérieure. Quand l'antechrist a eu le dessus sur toute la terre, en Orient par Mahomet, en Occident par le pape, il a su maintenir les peuples dans l'unité de l'erreur. Dieu permet les divisions, afin que ceux qui lui appartiennent apprennent à regarder, non aux hommes, mais au témoignage de la Parole, et à l'assurance du Saint-Esprit dans le cœur. Ainsi donc, frères bien-aimés, à l'Écriture! à l'Écriture (3)! Église de Berne, tiens-toi à la doctrine de celui qui a dit : *Venez à moi;* et non : Allez à mon vicaire! »

On disputa successivement sur la tradition, les mérites de Christ, la transsubstantiation, la messe, l'invocation des saints, le purgatoire, les images, le célibat et les désordres du clergé. Rome trouva de nombreux défenseurs, entre autres Murer, curé de Rapperschwil, qui avait dit : « Si l'on veut brûler « les deux ministres de Berne, je me charge de les « porter à l'échafaud. »

Le dimanche 19 janvier, jour où l'on attaqua la messe, Zwingle, désireux d'agir aussi sur le peuple, monta en chaire; et ayant récité le symbole des

(1) Crescit, Domino gloria, mihi animus in hac pugna. (Zw. Epp., Vadiano.)

(2) Tillmanus, urbis architectus, locum juxta tuam deformationem apparabit. (Zw. Epp., II, p. 123.)

(3) Darum, fromme Christen! zur Schrift, zur Schrift! (Acta Zw., II, p. 92.)

apôtres, il fit une pause après ces mots : « Il est « monté au ciel, il est assis à la droite de Dieu le « Père tout-puissant, il en reviendra pour juger « les vivants et les morts. » « Ces trois articles de « notre foi, dit-il, sont en contradiction avec la « messe. » Tout l'auditoire redoubla d'attention ; et un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, se préparant, près d'un autel, à célébrer le saint sacrifice, s'arrêta, frappé des paroles de Zwingle. Debout devant la table de pierre où reposaient le calice et le corps du Sauveur, ne perdant pas de vue le réformateur, dont la parole électrisait le peuple, en proie au plus violent combat, accablé sous le poids de la vérité, le prêtre ému se résolut à tout sacrifier pour elle. En présence de l'assemblée, il se dépouilla de ses ornements sacerdotaux, et, les jetant sur l'autel, il s'écria : « Si la messe ne « repose pas sur un fondement plus solide, je ne « puis plus la célébrer ! » Le bruit de cette conversion, opérée à l'heure du sacrifice, se répandit aussitôt dans toute la cité (1), et l'on y vit un important présage. Tant que la messe demeure, Rome a tout gagné ; dès que la messe tombe, Rome a tout perdu. La messe est le principe créateur du système de la papauté.

Trois jours plus tard, le 22 janvier, était la fête de Saint-Vincent, patron de la ville. La dispute, qui avait continué le dimanche, fut suspendue ce jour-là. Les chanoines demandèrent au conseil ce qu'ils avaient à faire. « Ceux d'entre vous, répondit « le conseil, qui reçoivent la doctrine des thèses, « ne doivent point dire la messe ; les autres peu- « vent célébrer le culte comme à l'ordinaire (2). » On prépara donc les solennités accoutumées. Dès la veille, les cloches en branle annoncèrent la fête au peuple bernois. Le matin, les sacristains allumèrent les cierges, et l'encens brûla dans le temple ; mais personne ne parut. Point de prêtres pour dire la messe, point de fidèles pour l'entendre. Déjà il y avait dans le sanctuaire de Rome un vide immense, un silence profond, comme en un cimetière où il n'y a que les cendres des morts.

Le soir, les chanoines avaient coutume de chanter les vêpres en grande pompe. L'organiste se trouva à son poste, mais personne encore ne parut. Le pauvre homme, seul, voyant tristement tomber le culte qui le faisait vivre, épancha sa douleur en jouant, au lieu du majestueux *Magnificat*, un cantique de deuil : « O malheureux Judas ! qu'as- « tu fait, que tu aies trahi Notre-Seigneur ? » Après ce triste adieu, il se leva et sortit. Presque aussitôt des hommes, échauffés par les passions du moment, se précipitèrent sur ses orgues chéries, complices, à leurs yeux, de tant de pratiques superstitieuses ; et leurs rudes mains les brisèrent. Plus de messe, plus d'orgues, plus d'antiennes. Une nouvelle cène et de nouveaux chants vont remplacer les rites de la papauté.

Le lendemain, même silence. Cependant, tout à coup, une troupe d'hommes, à la voix haute et au pas précipité, se fit entendre. C'était la tribu des bouchers, qui, dans ce moment funeste à Rome, voulait la soutenir. Ils s'avançaient portant des branches d'arbres et de petits sapins, pour en orner leur chapelle. Au milieu d'eux se trouvait un prêtre étranger ; derrière lui marchaient quelques pauvres écoliers. Le prêtre officia ; la douce voix des écoliers remplaça l'orgue muet ; et la tribu des bouchers se retira glorieuse de son triomphe.

La dispute approchait de sa fin. Les soutenants avaient argumenté avec vigueur. Burgauer, pasteur de Saint-Gall, avait défendu la présence réelle dans l'hostie ; mais, le 19 janvier, il s'était déclaré convaincu par les raisons de Zwingle, d'Écolampade et de Bucer ; et Mathias, ministre de Sængen, en avait fait autant.

Il y eut ensuite une conférence en latin, entre Farel et un docteur de Paris. Ce dernier mit en avant un argument étrange : « Les chrétiens, dit- « il, sont tenus d'obéir au diable (3) ; car il est dit « (Matt. V, 25) : *Soumets-toi à ton adversaire*. Or, « notre adversaire, c'est le diable. A combien plus « forte raison faut-il être soumis à l'Église ! » De grands éclats de rire accueillirent ce singulier syllogisme. Une dispute avec les anabaptistes termina l'action.

Les deux conseils arrêtèrent que la messe serait abolie, et que chacun pouvait enlever des églises les ornements qu'il y avait placés.

Aussitôt vingt-cinq autels et un grand nombre d'images furent détruits dans la cathédrale, sans désordre cependant et sans effusion de sang ; et les enfants se mirent à chanter dans les rues, c'est Luther qui nous l'apprend (4) :

« D'un Dieu pilé dans un mortier,
« Dieu même, à la fin, nous délivre !...

Les fidèles de la papauté, entendant tomber l'un

(1) Das lachet meneklich und ward durch die gantzen Stadt kundt. (Bulling. Chr., I, p. 436.)

(2) Bullinger dit, au contraire, que le conseil défendit absolument la messe. Mais Bullinger, historien plein de vie, n'est pas toujours exact dans la partie diplomatique. Le conseil n'eût pu prendre une telle résolution avant la fin de la dispute. Les autres historiens contemporains et les actes officiels ne laissent aucun doute sur ce fait. Stettler, dans sa Chronique (pars II, p. 6, ad annum 1528), le raconte tel que je l'ai rapporté.

(3) Nos tenemur obedire diabolo. (J. J. Hottinger. III, p. 405.)

(4) Pueri in plateis cantant : se esse a Deo pisto liberatos. (L. Epp., III, p. 290.)

après l'autre les objets de leur culte, avaient le cœur rempli d'amertume. « Si quelqu'un, s'écriait « Jean Schneider, ôte l'autel de la tribu des bou« chers, moi je lui ôterai la vie. » Pierre Thormann comparait la cathédrale dépouillée de ses ornements à une écurie. « Quand les gens de « l'Oberland viendront au marché, » ajoutait-il, « ils seront heureux d'y mettre leurs bêtes. » Et Jean Zehender, membre du grand conseil, voulant montrer le cas qu'il faisait d'un tel temple, y entra monté sur un âne, insultant et maudissant la réforme du haut de son baudet. Un Bernois qui se trouvait là lui ayant dit : « C'est par la volonté de « Dieu qu'on a ôté les images, » Zehender répondit : « Dis plutôt par la volonté du diable. Quand « t'es-tu trouvé avec Dieu, pour apprendre ainsi sa « volonté ? » Il fut condamné à vingt livres d'amende et expulsé du conseil (1). « O temps ! ô mœurs ! « s'écriaient plusieurs catholiques romains ; ô né« gligence coupable ! Qu'il eût été facile de préve« nir un si grand mal ! Ah ! si nos évêques avaient « seulement voulu s'occuper davantage des lettres, « — et de leurs maîtresses un peu moins (2) ! »

Cette réforme était nécessaire. Quand, au quatrième siècle, le christianisme avait vu la faveur des princes succéder à la persécution, une foule de païens s'étaient précipités dans l'Église, et y avaient entraîné avec eux le paganisme, ses images, ses pompes, ses statues, ses demi-dieux ; et quelque chose de semblable aux mystères de la Grèce, de l'Asie et surtout de l'Égypte, avait remplacé dans les oratoires chrétiens la parole du Christ. Au seizième siècle, cette parole étant revenue, il fallait que l'épuration se fît ; mais elle ne pouvait se faire sans de douloureux déchirements.

Le départ des étrangers approchait. Le 28 janvier, lendemain du jour où l'on avait abattu les images et les autels, tandis que leurs débris entassés encombraient encore çà et là les parvis du temple, Zwingle, traversant ces ruines éloquentes, monta encore une fois en chaire, au milieu d'une foule immense. Ému, laissant tomber tour à tour ses regards sur ces débris et sur le peuple, il s'écria : « La victoire est à la vérité, mais la persévé« rance seule peut achever son triomphe. Christ « a persévéré jusqu'à la mort. *Ferendo vincitur « fortuna*. Cornélius Scipion, lors du désastre de « Cannes, pénétra dans la salle du conseil, tira son « épée, et contraignit les chefs épouvantés à jurer « qu'ils n'abandonneraient point Rome. Citoyens « de Berne, je vous adresse la même demande : « n'abandonnez point Jésus-Christ. »

On peut comprendre l'effet que produisaient sur tout le peuple de telles paroles, prononcées avec l'éloquence énergique d'un Zwingle.

Puis, se tournant vers les débris qu'il avait sous les yeux : « Les voilà, dit-il, les voilà, ces idoles ; « les voilà vaincues, muettes, brisées devant nous. « Il faut que ces cadavres soient jetés aux gémo« nies, et que l'or que vous avez dépensé à ces « folles images soit consacré dorénavant à soulager « dans leurs misères les images vivantes de Dieu. « Hommes faibles, qui versez des larmes sur ces « tristes idoles, ne voyez-vous donc pas qu'elles se « brisent ? n'entendez-vous pas qu'elles craquent « comme tout autre bois et comme toute autre « pierre ? Voyez, en voici une à laquelle on a ôté « la tête... (Zwingle montrait du doigt l'image, et « tout le peuple fixait les regards sur elle) ; en « voici une autre à laquelle on a enlevé un bras (3). « Si ces traitements avaient fait quelque mal aux « saints qui sont dans le ciel, et qu'ils eussent la « puissance qu'on leur attribue, eussiez-vous pu, « je le demande, leur couper les bras et la tête ?...

« Maintenant donc, dit en finissant le puissant « orateur, tenez-vous fermes dans la liberté dans « laquelle Christ vous a placés, et ne vous remet« tez pas de nouveau sous le joug de la servitude. « (Gal. V, 1.) Ne craignez point ! ce Dieu qui vous « a éclairés éclairera aussi vos confédérés, et la « Suisse renouvelée par l'Évangile fleurira dans la « justice et dans la paix ! »

Les paroles de Zwingle ne furent pas inutiles. La miséricorde de Dieu provoqua celle des hommes. On fit grâce à des séditieux condamnés à mort, et on rappela tous les bannis. « Ne l'aurions-nous pas « fait, dit le conseil, si un grand prince nous eût « visités ? Ne le ferons-nous donc pas bien davan« tage, maintenant que le Roi des rois et le Ré« dempteur de nos âmes a fait son entrée chez nous, « nous apportant une amnistie éternelle (4) ? »

Les cantons romains, irrités de l'issue de la dispute, cherchèrent à troubler le retour des docteurs. Arrivés devant Bremgarten, ceux ci en trouvèrent les portes fermées. Le bailli Schutz, qui les accompagnait avec deux cents hommes d'armes, mit alors deux hallebardiers devant le cheval de Zwingle, deux derrière, un de chaque côté ; puis, se plaçant lui-même à la gauche du réformateur, tandis que le bourgmestre Roust se rangeait à sa droite, il ordonna au cortége de marcher, lances en

(1) Histoire de Berne, par Tillier, III. p. 257.

(2) Si studiorum quam scortorum nostri episcopi amantiores essent ! (Lettre de J. de Münster, prêtre à Soleure. Ruchat, I, p. 576.)

(3) Hie lüt einer, dem ist's Houpt ab, dem andern ein Arm, etc. (Zw. Opp. II, p. 228.)

(4) Da der König aller Könige... (Haller, von Kirchhofer, p. 125.)

avant (1). Les avoyers de la ville, intimidés, parlementèrent; les portes s'ouvrirent; le cortége traversa Bremgarten au milieu d'une foule immense, et arriva le 1er février sans accident à Zurich, où Zwingle rentra, dit Luther, comme un triomphateur (2).

Le parti romain ne se dissimulait point l'échec qu'il venait de recevoir. « Notre cause s'écroule (3), disaient les partisans de Rome. Ah ! si nous avions eu des hommes plus versés dans la Bible! La véhémence de Zwingle soutient nos adversaires ; jamais son ardeur ne s'est ralentie. Cette bête a plus de savoir qu'on ne le croyait (4). Hélas ! hélas ! le parti le plus grand a vaincu le meilleur (5). »

Cependant le conseil de Berne se séparait du pape et s'appuyait sur le peuple. Dès le 30 janvier, ses messagers, allant de maison en maison, convoquaient les citoyens ; et, le 2 février, bourgeois, habitants, maîtres, valets, tous réunis dans la cathédrale et ne formant qu'une seule famille, levaient la main, et juraient de défendre les deux conseils dans tout ce qu'ils entreprendraient pour le bien de l'État ou de l'Église. Les conseils publièrent, le 7 février 1528, un édit général de réforme, et « rejetèrent à jamais loin des Bernois le joug des « quatre évêques, qui, disaient-ils, savaient tondre « leurs brebis, mais non les paître (6). »

Pendant ce temps, la réforme se répandait parmi le peuple. On entendait partout des dialogues vifs et piquants, rimés par Manuel, dans lesquels la Messe, pâle, expirante, couchée sur son lit de mort, appelait à grands cris tous les médecins, et, voyant leurs avis inutiles, dictait enfin, d'une voix cassée, son testament, accueilli par les rires éclatants du peuple.

On a reproché à la réformation en général, à celle de Berne en particulier, d'avoir été produite par des raisons politiques. Tout au contraire. Berne, qui, entre les États helvétiques, était le favori de la cour de Rome, qui n'avait dans son canton ni un évêque à renvoyer, ni un clergé puissant à humilier ; Berne, dont les familles les plus évangéliques, les Weingarten, les Manuel, les May, avaient de la peine à sacrifier le service et les pensions de l'étranger, et dont toutes les traditions étaient conservatrices, devait s'opposer au mouvement. La parole de Dieu fut la puissance qui surmonta ces tendances politiques (7).

A Berne, comme ailleurs, ce ne fut ni l'esprit scientifique, ni l'esprit démocratique, ni l'esprit sectaire, qui donna naissance à la réformation. Sans doute, les littérateurs, les libéraux, les sectaires enthousiastes vinrent se jeter dans la grande mêlée du seizième siècle; mais la vie de la réforme n'eût pas été longue, si c'eût été d'eux qu'elle l'eût reçue. Les forces primitives du christianisme, renouvelées après des siècles d'une longue et grande prostration, tel fut le principe créateur de la réformation. Et on la vit bientôt se séparer nettement des faux alliés qui s'étaient offerts à elle, rejeter une érudition incrédule en relevant l'étude des classiques, réprimer l'anarchie démagogique en maintenant la vraie liberté, et répudier les sectes enthousiastes en consacrant les droits de la Parole et du peuple chrétien.

Mais, tout en maintenant que la réformation fut à Berne, comme ailleurs, une œuvre essentiellement chrétienne, nous sommes loin de dire qu'elle ne fut point utile à ce canton sous le point de vue politique. Tous les États européens qui ont embrassé la réforme, ont été élevés; tous ceux qui l'ont combattue, ont été abaissés.

III

La réforme acceptée par le peuple. — Foi, pureté, charité. — Première communion évangélique. — Renouvellement de la magistrature. — Tête et caverne de saint Béat. — Mécontentement dans les montagnes. — Révolte dans l'Oberland. — Dangers et confusion. — Complainte de Manuel. — Underwald passe le Brünig. — Énergie de Berne. — Victoire. — La réformation et les souvenirs.

Il s'agissait maintenant de porter dans tout le canton les réformes accomplies dans la ville. Le 17 février, le conseil invita les paroisses du pays à s'assembler le dimanche suivant, pour entendre une communication et en délibérer. Toute l'Église, selon les coutumes antiques de la chrétienté, allait donc décider elle-même de ses intérêts les plus précieux.

Les assemblées furent nombreuses; tous les états, tous les âges étaient réunis. A côté de la tête blanchie et tremblante du vieillard, on voyait briller l'œil vif et joyeux du jeune berger. Les messagers du conseil firent d'abord lire l'édit de réformation. Puis, prenant la parole : « Que ceux qui l'acceptent « demeurent, dirent-ils, et que ceux qui s'y refu- « sent se retirent. »

Presque partout les paroissiens assemblés demeu-

(1) Mit ihren Spyessen für den Hauffen. (Bull. Chr. I, p. 439.)

(2) Zwingel triumphator et imperator gloriosus. (L. Epp., III, p. 290.)

(3) Ruunt res nostræ. — Lettre de J. de Münster, prêtre, témoin de la dispute. (Ruchat, I, p. 575.)

(4) Doctior tamen hæc bellua est quam putabam. (Ibid.)

(5) Vicitque pars major meliorem. (Ibid.)

(6) Bull. chron., I, p. 446.

(7) Hundeshagen, Conflicte der Bernerkirche, p. 22.

rèrent immobiles. L'immense majorité du peuple choisit la Bible. Dans quelques paroisses même, cette décision fut accompagnée de démonstrations énergiques. A Zofingen, à Arberg, à Arau, à Brugg, à Buren, on brûla les images. « On a vu, disait-on « même, on a vu sur le Stauffberg les idoles porter « les idoles, et se jeter les unes les autres dans les « flammes (1). »

Les images et la messe avaient disparu de ce vaste canton. « Un grand cri en retentit au loin, » dit Bullinger (2). En un jour, Rome était tombée dans le pays, sans recours à la ruse ni aux séductions, sans violence, par la seule force de la vérité. Dans quelques lieux cependant, à Hasli, à Frütigen, à Untersee, à Grindelwald, on entendait les mécontents s'écrier : « Si l'on nous ôte la messe, il faut aussi « nous ôter la dîme ! » Le culte romain fut même conservé dans le haut Simmenthal, ce qui prouve qu'il n'y eut pas contrainte de la part de l'État.

La volonté du pays s'étant ainsi manifestée, Berne acheva la réformation. Des ordonnances défendirent les excès du jeu, de la boisson, des danses, et les vêtements déshonnêtes. On ferma les maisons de débauche, et les malheureuses qui les habitaient furent chassées de la ville (3). Un consistoire fut chargé de veiller sur les mœurs.

Sept jours après l'édit, les pauvres furent introduits dans le cloître des dominicains ; plus tard, le monastère de l'île fut changé en hôpital ; il en fut de même pour le monastère princier de Konigsfeld. La charité s'avançait partout sur les pas de la foi. « Nous montrerons, avait dit le conseil, que ce « n'est pas à notre profit que nous employons les « biens des couvents; » et il tenait parole. On habilla les indigents avec les vêtements sacerdotaux; on revêtit les orphelins avec les ornements des églises. On fut si scrupuleux dans ces distributions, que l'État dut emprunter pour payer la rente des religieuses et des moines; et pendant huit jours il n'y eut pas une couronne dans le trésor public (4). C'est ainsi que l'État (comme on ne cesse de le répéter) s'enrichissait des dépouilles de l'Église. En même temps, on appela de Zurich Hofmeister, Mégandre et Rhellican, pour répandre dans le canton la connaissance des langues et des saintes Écritures.

Ce fut à Pâques que l'on célébra pour la première fois la cène selon le rit évangélique. Les conseils et tout le peuple, à peu d'exceptions près, y prirent part. Les étrangers furent frappés de la solennité de cette première cène. On voyait les bourgeois de Berne et leurs femmes, couverts de vêtements modestes qui rappelaient l'ancienne simplicité suisse (5), s'approcher avec gravité et ferveur de la table de Jésus-Christ, les chefs de l'État montrer le même recueillement que le peuple, et recevoir pieusement le pain de la main de Berthold Haller. Chacun sentait que le Seigneur était là. Aussi Hofmeister, ravi de cette scène solennelle, s'écriait-il : « Comment les adversaires de la Parole n'embras- « seraient-ils pas enfin la vérité, en voyant Dieu « lui rendre un si éclatant témoignage (6) ? »

Cependant, tout n'était pas changé. Les amis de l'Évangile voyaient avec douleur les fils des premières familles de la république parcourir les rues couverts de vêtements précieux, habiter à la ville de riches maisons, résider à la campagne dans de superbes châteaux, vraies demeures seigneuriales, chasser à cor et à cri avec leurs meutes essoufflées, s'asseoir à des tables somptueusement couvertes, y tenir de joyeux et libres propos, ou parler avec enthousiasme des guerres étrangères et du parti français. « Ah ! s'écriaient ces hommes pieux, puis- « sions-nous voir la vieille Suisse ressusciter avec « ses antiques vertus ! »

Il y eut bientôt une réaction puissante. Quand le renouvellement annuel de la magistrature dut se faire, le conseiller Butschelbach, violent adversaire de l'Évangile, fut destitué pour cause d'adultère ; quatre autres sénateurs et vingt membres du grand conseil furent de même remplacés dans le sens de la réforme et de la morale publique. Enhardis par cette victoire, les Bernois évangéliques proposèrent, en diète, que tout Suisse renonçât à servir l'étranger. A ces paroles, les guerriers de Lucerne tressaillirent sous leurs pesantes armures, et répondirent, avec un sourire hautain : « Quand « vous serez revenus à l'ancienne foi, nous prête- « rons l'oreille à vos homélies. » Tous les membres du gouvernement, assemblés à Berne en conseil souverain, résolurent de donner l'exemple, et renoncèrent solennellement au service et aux pensions des princes. Ainsi la réformation montrait sa foi par ses œuvres.

Une autre lutte eut lieu. Au-dessus du lac de Thun, s'élèvent des rochers escarpés, au milieu

(1) Da tregt ein Götz den andern in das fhüwr. (Bulling. Chron., II, p. 1.) — Un homme dont l'état était de tondre les troupeaux, et que l'on avait surnommé Götzscherer (Tondeur d'idoles), s'était distingué parmi ceux qui avaient apporté les images au feu. Ce fut l'origine de cette légende populaire ; et c'est la clef de beaucoup d'autres.

(2) Das wyt und breit ein gross Geschrey und Wunder gepar. (II, p. 1.)

(3) J. J. Hottinger, III, p. 414.

(4) Hoc unum tibi dico secretissime. (Haller à Zwingle, 21 janvier 1530.)

(5) Relucet enim in illorum vestitu et habitu nescio quid veteris illius Helvetiæ simplicitatis. (Hofmeister à Zwingle. Zw. Epp. II, p. 167.)

(6) Ea res magnam spem mihi injecit, de illis lucrandis, qui hactenus fuerunt male morigeri verbo. (Ibid.)

desquels se trouve une caverne profonde, où, si l'on en doit croire la tradition, le pieux Breton Béat vint se vouer, dans les temps anciens, à toutes les austérités de la vie ascétique, mais surtout à la conversion des contrées environnantes. On assurait que la tête du saint, mort dans les Gaules, était conservée dans cette caverne; aussi les pèlerins y accouraient-ils de toutes parts. Les pieux habitants de Zug, de Schwitz, d'Uri, d'Argovie, gémissaient en pensant que la sainte tête de l'apôtre de la Suisse demeurerait désormais en une terre hérétique. L'abbé du célèbre couvent de Mouri en Argovie, et quelques-uns de ses amis, partirent pour enlever cette relique, comme autrefois les Argonautes, pour conquérir la toison d'or. Ils arrivèrent sous l'humble apparence de chétifs pèlerins, et pénétrèrent dans la caverne; l'un d'eux déroba habilement la tête, un autre la plaça mystérieusement dans son capuchon, et ils disparurent. Une tête de mort, voilà tout ce que la papauté parvint à sauver du naufrage. Mais cette conquête même est plus que douteuse. Les Bernois, qui eurent vent de cette expédition, envoyèrent le 18 mai trois députés, qui trouvèrent, assurèrent-ils, la fameuse tête, et la firent ensevelir honorablement sous leur yeux, dans un cimetière du couvent d'Interlaken. Cette lutte autour d'un crâne caractérise l'Église qui venait de succomber à Berne, au souffle vivifiant de l'Évangile. *Laissons les morts ensevelir leurs morts.*

La réformation avait triomphé à Berne; mais un orage grossissait inaperçu dans les montagnes, et menaçait de la renverser. L'État, uni à l'Église, se rappela son antique renommée: se voyant attaqué par les armes, il saisit les armes, et agit avec cette décision qui jadis avait sauvé Rome en des dangers pareils.

Un secret mécontentement fermentait parmi le peuple des villes et des montagnes. Les uns étaient encore attachés à l'ancienne foi, et les autres n'avaient quitté la messe que pour qu'on leur quittât la dîme. D'antiques liens de voisinage, de commune origine et de communes mœurs, unissaient les habitants de l'Obwald (Underwald) à ceux du Hasli et de l'Oberland bernois, séparés seulement par le mont Brünig et le col élevé du Joch. On avait répandu le bruit que le gouvernement de Berne avait profané les lieux où l'on gardait les restes précieux de saint Béat, l'apôtre de ces montagnes; et aussitôt l'indignation avait saisi ces peuples pasteurs, qui tiennent, plus que d'autres, aux superstitions et aux coutumes de leurs pères.

Tandis que l'amour de la papauté en entraînait quelques-uns, d'autres étaient emportés par des désirs de liberté. Les sujets du monastère d'Interlaken, froissés par la domination monacale, se mirent à crier: « Nous voulons devenir nos propres « maîtres, et ne plus payer ni rentes ni dîmes! » Le prévôt du couvent, effrayé, fit cession à Berne de tous ses droits, pour la somme de cent mille florins (1); et un bailli, accompagné de plusieurs conseillers, vint prendre possession du monastère.

Le bruit se répandit que l'on allait emporter à Rome tous les biens du couvent; et, le 21 avril, on vit arriver, du lac et de toutes les vallées, une troupe de gens du Grindelwald, de Lauterbrunnen, de Ringelberg, de Brienz et d'autres lieux encore, qui, envahissant le cloître à main armée, jurèrent d'aller chercher dans Berne même les biens qu'on osait leur ravir.

On les apaisa pour le moment; mais, au commencement de juin, le peuple, à l'instigation d'Underwald, se souleva de nouveau dans tout le Hasli. La Landsgemeinde ayant été convoquée, décida, à une majorité de quarante voix, le rétablissement de la messe. Aussitôt on chasse le pasteur Jachli: quelques hommes passent le Brünig, et ramènent des prêtres d'Underwald au son des fifres et des trompettes. On les découvre de loin, descendant la montagne, et on leur répond du fond de la vallée par des cris prolongés. Ils arrivent; tous s'embrassent, et ce peuple célèbre de nouveau la messe avec de grandes démonstrations de joie. En même temps les gens de Frütigen et de la riche vallée d'Adelboden assaillent le châtelain Reutter, lui enlèvent ses troupeaux, et établissent un prêtre romain à la place du pasteur. A Æschi, les femmes mêmes prennent les armes, chassent le pasteur de l'église, et y ramènent en triomphe les images. La révolte grossissant de hameau en hameau, de vallée en vallée, envahit de nouveau Interlaken. Tous les mécontents s'y réunissent le 22 octobre, et jurent, en levant la main vers le ciel, de défendre courageusement leurs droits et leur liberté.

Jamais peut-être la république n'avait couru de si grands dangers. Tous les princes de l'Europe et presque tous les cantons de la Suisse étaient opposés à l'Évangile. Le bruit d'un armement de l'Autriche, destiné à intervenir en faveur du pape, se répandait dans les cantons réformés (2). Chaque jour voyait des attroupements séditieux (3), et l'on refusait au magistrat cens, redevances, dîmes et

(1) Totum regnum suum tradiderunt in manus magistratus nostri. (Haller ad Zw., 31 mars.)

(2) Audisti nimirum quam se apparent *Austriaci* ad bellum; adversus quos ignoratur. Suspicantur quidam in Helvelios. (Ecolamp. ad Zw. Epp. II, p. 161.)

(3) Seditiosorum concursus sunt quotidiani. (Zw. Epp. II, p. 227.)

toute obéissance, à moins qu'il ne fermât les yeux sur les desseins des catholiques romains. Le conseil perdit la tête. Étonné, interdit, exposé à la défiance des uns, aux insultes des autres, il se dispersa lâchement, sous prétexte des vendanges, et, croisant les bras en face du danger, attendit qu'un Messie descendant du ciel, dit un réformateur, vînt sauver la république (1). Les ministres signalaient le péril, avertissaient, conjuraient;... mais chacun faisait la sourde oreille. « Christ languissait dans « Berne, dit Haller, et semblait près d'y perdre la « vie (2). » Le peuple s'agitait, s'assemblait, pérorait, murmurait, et versait des larmes. Partout, dans ses réunions tumultueuses, se faisait entendre cette complainte de Manuel sur les papistes et la papauté :

« Ils poussent des clameurs de haine et de colère,
« Parce que nous voulons être avec toi, Seigneur;
« Que devant toi l'idole a dû tomber en terre,
« Et que nous rejetons la guerre avec horreur (3). »

Berne ressemblait à une mer en tourmente; et Haller, qui suivait ce bruissement des flots, s'écriait, dans la plus vive angoisse : « La sagesse s'est « départie des sages, le conseil s'est départi des « conseillers, la force s'est départie des chefs et « du peuple. Le nombre des séditieux augmente. « Hélas! que peut opposer l'ours pesamment en« dormi à tant et de si robustes chasseurs (4)? Si « Christ se retire, nous périrons tous! »

Ces craintes allaient se réaliser. Les petits cantons prétendaient pouvoir s'immiscer dans les choses de la foi, sans porter atteinte au pacte fédéral. Tandis que six cents hommes d'Uri se tenaient prêts au départ, huit cents hommes d'Underwald, portant à leurs chapeaux des branches de sapin, symbole de la vieille foi, la tête haute, le regard sombre et irrité, passaient le Brünig sous l'antique bannière du pays, portée par Gaspard de Flue, bien peu digne d'être le petit-fils du fameux Nicolas. C'était depuis longtemps la première violation de la paix nationale. Ayant rejoint à Brienz les gens du Hasli, cette petite armée traversa le lac, passa sous les cascades du Giesbach, et arriva à Untersee, forte de treize cents hommes, et prête à marcher sur Berne pour rétablir dans cette ville rebelle le pape, les images et la messe. En Suisse, comme en Allemagne, la réformation rencontrait dès son origine une guerre de paysans. Au premier succès, de nouveaux combattants pouvaient accourir, et se répandre par le Brünig sur la république infidèle. L'armée n'était qu'à six lieues de Berne, et déjà les fils de l'Underwald brandissaient fièrement leurs épées sur les bords du lac de Thun.

Ainsi les alliances fédérales étaient foulées aux pieds par ceux mêmes qui aspiraient au nom de conservateurs. Berne était en droit de repousser par la force cette attaque criminelle. Rappelant tout à coup sa vertu antique, elle se réveilla, et jura de périr plutôt que de tolérer l'intervention d'Underwald, le retour de la messe et la furie des campagnards (5). Il y eut alors dans le cœur des Bernois l'un de ces éclairs qui viennent d'en haut, et qui sauvent les individus et les nations. « Que la force « de la ville de Berne, s'écria l'avoyer d'Erlach, soit « uniquement en Dieu et dans la fidélité de son « peuple! » Tout le conseil et toute la bourgeoisie répondirent par de bruyantes acclamations. On sortit en toute hâte la grande bannière, les citoyens coururent aux armes, les compagnies se formèrent, et les troupes de la république partirent, ayant à leur tête le vaillant avoyer.

A peine le gouvernement bernois avait-il fait acte d'énergie qu'il vit croître la confiance de ses amis et tomber le courage de ses adversaires. Dieu n'abandonne pas un peuple qui ne s'abandonne pas lui-même. Plusieurs des habitants de l'Oberland quittèrent intimidés les drapeaux de la révolte. En même temps, des députés de Lucerne et de Bâle représentèrent à Underwald qu'il portait atteinte aux alliances fédérales. Les révoltés, démoralisés par la fermeté de la république, abandonnèrent Untersee, et se retirèrent au couvent d'Interlaken. Bientôt même, voyant la décision de leurs adversaires, incommodés d'ailleurs par les pluies froides qui ne cessaient de tomber, et craignant que les neiges, en couvrant les montagnes, ne leur fermassent le retour dans leurs foyers, les hommes d'Underwald évacuèrent Interlaken pendant la nuit. Les Bernois, au nombre de cinq mille, en prirent aussitôt possession, et sommèrent les habitants du Hasli et du bailliage d'Interlaken de se réunir le 4 novembre dans la plaine qui entoure le couvent (6). Ce jour étant arrivé, l'armée bernoise se rangea en ordre de bataille, puis forma un cercle, où d'Erlach fit entrer tous les paysans. A peine avait-il placé les rebelles à sa gauche et les citoyens fidèles à sa droite, que la mousqueterie et l'artillerie firent une décharge générale, dont le bruit retentit dans toutes les montagnes, et remplit d'effroi les rebelles, qui crurent y voir le signal de la mort. Mais on

(1) Nunc, nunc suum Messiam advenisse sperantes. (Ibid.)
(2) Ita languet Christus apud nos. (Ibid.)
(3) Dass wir hand d'Gotzen geworfen hin. (Cantique et prière.)
(4) Quid hoc inter tot et tantos venatores robustos? (Zw. Epp. I, p. 233.)
(5) Quam missam reducem aut violentiam villanorum pati. (Haller à Zwingle, 26 octobre.)
(6) Suivant la tradition, ce fut sur la place où se trouve maintenant l'hôtel d'Interlaken.

avait seulement voulu leur montrer qu'ils étaient au pouvoir de la république. D'Erlach, qui prit la parole après cet étrange exorde, n'avait pas fini son discours, que tous, se jetant à genoux et confessant leur faute, demandèrent grâce. La république était satisfaite, la rébellion était finie. Les bannières du pays furent transportées à Berne, et l'aigle d'Interlaken, uni au bouquetin du Hasli, y figurèrent quelque temps au-dessous de l'ours, comme trophée de cette victoire. Quatre des chefs furent mis à mort, et une amnistie fut accordée au reste des révoltés. « Les Bernois, dit Zwingle, comme autrefois Alexandre de Macédoine, ont tranché le nœud « gordien avec courage et avec gloire (1). » Ainsi pensait le réformateur zurichois ; mais l'expérience devait lui apprendre un jour que, pour trancher de tels nœuds, il faut une autre épée que celle des d'Erlach et des Alexandre. Quoi qu'il en soit, la paix était rétablie, et l'on n'entendait plus dans la vallée du Hasli d'autre bruit que ce sublime tumulte que portent au loin le Reichenbach et les cascades qui l'environnent, en versant du haut des monts leurs eaux colossales et écumantes.

Tout en répudiant pour l'Église le bras des bandes helvétiques, il serait insensé de méconnaître les avantages politiques de cette victoire. La noblesse avait cru que la réforme de l'Église porterait atteinte à l'existence même de l'État. On avait la preuve du contraire ; on voyait que quand l'Évangile est reçu par un peuple, il double sa force. La confiance généreuse avec laquelle, à l'heure du danger, on avait placé à la tête des affaires et de l'armée quelques-uns des adversaires de la réformation, eut les conséquences les plus heureuses. Tous comprirent que la réforme ne voulait pas effacer tous les souvenirs ; les préjugés se dissipèrent; les haines s'apaisèrent ; l'Église rallia peu à peu tous les cœurs ; et l'on vit se réaliser cet antique et singulier proverbe, répété si souvent par les amis et les ennemis de la puissante république : « Dieu « est devenu bourgeois de Berne. »

IV

Réformation de Saint-Gall. — Réformation à Glaris. — Wesen. — Appenzell. — Les Grisons. — Schaffouse. — Thurgovie. — Rheinthal. — Obstacles à Bâle. — Zèle des bourgeois. — Mariage d'Écolampade. — Premier mouvement. — Pétition des réformés.

La réformation de Berne fut décisive pour plusieurs cantons. Le même vent qui avait soufflé d'en haut avec tant de force sur la patrie des de Watteville et des Haller, abattit « les idoles » dans une grande partie de la Suisse. En beaucoup de lieux, on s'indignait de voir la réformation arrêtée par la prudence craintive des diplomates; la diplomatie étant rompue à Berne, la lumière longtemps contenue répandit au loin ses rayons.

Vadian, bourgmestre de Saint-Gall, qui avait présidé à la dispute bernoise, était à peine de retour chez lui, que les bourgeois, autorisés par le magistrat, enlevèrent les images de l'église de Saint-Magnus, portèrent à la monnaie une main en argent du saint et l'argenterie de la paroisse, et distribuèrent aux pauvres les espèces qu'on leur donna en échange, répandant comme Marie leur vase de parfums sur la tête de Jésus-Christ (2). Puis les Saint-Gallois, curieux de dévoiler d'anciens mystères, portèrent la main, dans l'abbaye même, sur des châsses et des croix longtemps offertes à leur adoration ; mais, au lieu de reliques précieuses, ils n'y trouvèrent, ô surprise ! que de la poix résine, quelques pièces de monnaie, de petites images de bois, de vieux linges usés, un crâne, une grosse dent, et une coquille d'escargot. Rome, au lieu de cette noble chute qui signale la fin des grands caractères, tombait au milieu de stupides superstitions, de fraudes honteuses, et des rires ironiques de tout le peuple.

De telles découvertes excitèrent malheureusement les passions de la multitude. Un soir, de méchantes gens voulant effrayer les pauvres religieuses de Sainte-Catherine, qui avaient opposé à la réforme une résistance opiniâtre, entourèrent le couvent de leurs cris. En vain les nonnes barricadèrent-elles leurs portes; les murailles furent bientôt escaladées, et le bon vin, les viandes, les confitures et toutes les douceurs peu ascétiques de ces religieuses devinrent la proie de ces mauvais plaisants. Une autre persécution les attendait. Le docteur Schappeler ayant été nommé leur catéchiste, on leur commanda de quitter leurs vêtements monastiques, et d'assister, « vêtues comme tout le monde, » dit la sœur Wiborath, à ses prêches hérétiques. Quelques-unes embrassèrent la réforme ; mais trente d'entre elles préférèrent l'exil (3). Le 5 février 1528, un nombreux synode posa les bases de la constitution de l'église de Saint-Gall.

La lutte fut plus violente à Glaris. Les semences de vérité évangélique que Zwingle y avait répandues n'y avaient guère prospéré. Les membres du

(1) Bernenses, pro sua dignitate, nodum hunc, quemadmodum Alexander Macedo, gordium dissectari. (Zw. Epp., II, p. 243.)

(2) War gemünzet und den Armen ausgetheilt. (J. J. Hottinger, III, p. 415.) — Év. selon S. Matth., XXVI, 7.

(3) Arx, Gesch. S. Gall. II, p. 529. J. J. Hottinger, p. 416. Müller, Hottinger, II, p. 91.

gouvernement repoussaient avec anxiété toute innovation, et le peuple aimait mieux « sauter, danser, « et faire des miracles *le verre à la main*, » comme dit une ancienne chronique, que de s'occuper de l'Évangile. Le 15 mars 1528, la Landsgemeinde s'étant prononcée à une majorité de trente-trois voix en faveur de la messe, les partis se dessinèrent avec plus de force; les images furent brisées à Matt, à Elm, à Bettschwanden; et chacun restant à l'écart dans sa maison ou dans son village, il n'y eut plus dans le canton ni conseil d'État ni tribunaux. A Schwanden, le ministre Pierre Rumelin avait invité les catholiques à discuter avec lui dans l'église; mais ceux-ci, au lieu de discuter, firent, tambour en tête, le tour du temple où les réformés étaient réunis; et puis, se jetant dans la maison du pasteur, située au milieu du bourg, ils y brisèrent les poêles et les fenêtres. Les réformés, irrités, prirent leur revanche, et brûlèrent les images. Le 25 avril 1529, on conclut un accord en vertu duquel chacun aurait le choix de la messe ou du prêche.

A Wesen, où Schwitz exerçait avec Glaris la souveraineté, des députés de ce premier canton menaçaient le peuple. Alors des jeunes gens sortirent les images de l'église, les portèrent sur la place, près des bords du lac pittoresque de Wallenstadt, au-dessus duquel s'élèvent les montagnes de l'Ammon et des Sept-Électeurs, et dirent aux « idoles » : « Voyez! ce chemin (celui du lac) con- « duit à Coire et à Rome; celui-ci, au sud, à Glaris; « cet autre, à l'ouest, à Schwitz; et ce quatrième, « par l'Ammon, à Saint-Gall. Prenez celui qu'il « vous plaira; mais si vous ne bougez pas, on vous « brûlera! » Après quelques moments d'attente, ces jeunes gens jetèrent au feu les images demeurées immobiles; et les députés de Schwitz, témoins de cette exécution, s'éloignèrent hors d'eux-mêmes, et remplirent tout leur canton de projets de vengeance, qui ne se réalisèrent que trop.

Dans le canton d'Appenzell, on ouvrit un colloque, auquel on vit tout à coup arriver une troupe de catholiques romains, armés de bâtons et de fouets, et criant : « Où sont les prédicants? Nous « les voulons mettre hors du village! » Ces étranges docteurs blessèrent les ministres, et dispersèrent à coups de fouet l'assemblée. Cependant, sur les huit paroisses dont se composait le canton, six embrassèrent la réforme; et les Appenzellois finirent par se partager en deux petits peuples, l'un romain et l'autre réformé.

Dans les Grisons, on proclama la liberté religieuse, on attribua aux communes l'élection des pasteurs, on rasa plusieurs châteaux pour rendre impossible le retour du régime arbitraire, et l'évêque effrayé alla cacher dans le Tyrol ses désirs de vengeance et sa colère. « Les Grisons, disait Zwin- « gle, avancent de jour en jour. C'est un peuple « qui pour le courage rappelle les anciens Toscans, « et pour la candeur les anciens Suisses (1). »

Schaffouse, après avoir longtemps « boîté des « deux côtés, » fit, sur la demande de Zurich et de Berne, enlever sans bruit et sans désordre les images de ses temples. En même temps, la réforme envahissait la Thurgovie, la vallée du Rhin, et d'autres bailliages soumis aux cantons. En vain les cantons romains, qui étaient en majorité, protestaient-ils : « Quand il s'agit d'affaires temporelles, « répondaient Zurich et Berne, nous ne nous op- « posons point à la pluralité des votes; mais la « parole de Dieu ne peut être soumise aux suffra- « ges des hommes. » Toutes les contrées qui s'étendent sur les bords de la Thur, du lac de Constance et du Rhin supérieur, embrassèrent l'Évangile. Ceux de Mammeren, près de l'endroit où le Rhin sort du lac, jetèrent à l'eau leurs images. Mais la statue de saint Blaise, à ce que rapporte un moine nommé Lang (2), après s'être tenue quelque temps debout, et avoir contemplé les lieux ingrats d'où elle était bannie, traversa le lac à la nage jusqu'à Catahorn, situé sur l'autre rive. Même en se sauvant, la papauté faisait des miracles.

Ainsi, les superstitions populaires tombaient en Suisse, quelquefois sous les coups d'un peuple passionné. Tout grand développement dans l'histoire provoque une opposition énergique contre ce qui l'a précédé. Il s'y trouve nécessairement un élément agressif, qui doit agir librement et frayer une voie nouvelle. Aux jours de la réformation, les docteurs attaquaient le pape; le peuple attaquait les images. Le mouvement dépassa presque toujours la juste mesure. Pour que l'humanité fasse un pas en avant, il faut que ses éclaireurs en fassent plusieurs. On doit condamner les pas qui vont au delà, mais il faut en reconnaître la nécessité. Ne l'oublions pas dans l'histoire de la réformation, et surtout dans celle de la Suisse.

Zurich était réformé, Berne venait de l'être; il restait encore à gagner Bâle, pour que les grandes villes de la confédération fussent toutes gagnées à la foi évangélique. La réformation de cette studieuse cité fut la conséquence la plus importante de celle de la belliqueuse Berne.

Il y avait six ans que l'Évangile était prêché à Bâle. Le doux et pieux Écolampade attendait toujours des temps plus heureux. « Les ténèbres, di- « sait-il, vont se retirer devant les rayons de la

(1) Gens animo veteres Tuscos referens, candore veteres Helvetios. (Zw. Epp.)

(2) J. J. Hottinger, III, p. 426.

« vérité (1). » Mais son attente était vaine. Une triple aristocratie, le haut clergé, les nobles et l'université, arrêtaient le libre développement des convictions chrétiennes. C'était la bourgeoisie qui devait être appelée à faire triompher à Bâle la cause de la réforme (2). Malheureusement le flot populaire ne sait rien envahir sans y jeter quelque écume.

L'Évangile avait, il est vrai, plusieurs amis dans les conseils ; mais, hommes de tiers parti, ils louvoyaient à l'instar d'Érasme, au lieu de voguer droit au but. On ordonnait « la pure prédication de « la parole de Dieu, » mais en stipulant qu'elle devait être « sans luthéranisme. » Le vieux et pieux évêque Utenheim, retiré à Bruntrut, soutenu par deux domestiques, se rendait chaque jour en chancelant à l'église, pour y célébrer la messe, d'une voix cassée. Gundelsheim, ennemi de la réforme, lui succéda bientôt ; et le 23 septembre, suivi de plusieurs exilés et d'une suite de quarante chevaux, il fit une entrée triomphale à Bâle, se proposant de tout remettre sur l'ancien pied. Aussi Écolampade, effrayé, écrivit-il à Zwingle : « Notre cause tient à « un fil ! »

Mais les bourgeois dédommagèrent la réformation des dédains des grands, et des terreurs qu'inspirait le nouvel évêque. Ils organisèrent des repas de cinquante et de cent convives ; et Écolampade vint, avec ses collègues, s'asseoir à ces tables du peuple, où des acclamations énergiques saluaient de vivat répétés l'œuvre de la réformation. Bientôt même le conseil parut pencher du côté de l'Évangile. Vingt jours de fête furent retranchés, et il fut permis aux prêtres de ne pas dire la messe. « C'en « est fait de Rome ! » s'écriait-on. Mais Écolampade, branlant la tête, disait : « Je crains qu'à force « de vouloir s'asseoir à la fois sur l'une et l'autre « chaise, Bâle ne tombe finalement entre deux (3). »

Ce fut à cette époque qu'il revint de la dispute de Berne. Il arriva pour fermer les yeux à sa pieuse mère. Puis le réformateur se vit seul, succombant sous le poids des soucis publics et domestiques; car sa maison était ouverte à tous les chrétiens fugitifs. « J'épouserai une Monica (4), avait-il dit souvent, « ou je resterai célibataire. » Il crut alors avoir trouvé la « sœur chrétienne » qu'il cherchait. C'était Wilibrandis, fille d'un chevalier de l'empereur Maximilien, et veuve du maître ès arts Keller, déjà éprouvée par de grandes adversités. Il l'épousa, en disant : « Je regarde à l'ordonnance de Dieu, et « non à la mine renfrognée des hommes. » Cela n'empêcha pas le malin Érasme de s'écrier : « On « appelle l'affaire de Luther une tragédie ; moi je « dis que c'est une comédie, car chaque péripétie « du drame est marquée par un mariage. » Cette plaisanterie a été souvent répétée ; longtemps il a été de mode d'expliquer la réformation par le désir des princes d'avoir les biens de l'Église, et le goût des prêtres pour le mariage. Cette méthode vulgaire est maintenant stigmatisée par les meilleurs controversistes romains, comme « la preuve d'un « esprit singulièrement étroit. » « La réformation est « provenue, ajoutent-ils, d'un zèle véritable et « chrétien, quoique peu éclairé (5). »

Le retour d'Écolampade eut pour Bâle des conséquences plus importantes encore que pour lui-même. La dispute de Berne y causa une immense sensation. « Berne, la puissante Berne se réforme !... » On se le communique, on se le répète : « Quoi donc ! « l'ours farouche est sorti de sa tanière... il cher- « che en tâtonnant les rayons du soleil... et Bâle, « la ville des lumières, Bâle, la cité adoptive d'É- « rasme et d'Écolampade, Bâle demeure dans les « ténèbres !... »

Le vendredi saint (10 avril 1528), à l'insu du conseil et d'Écolampade, cinq ouvriers, de la tribu des fileurs, entrent dans l'église de Saint-Martin, qui était celle du réformateur, et où la messe était déjà abolie, et en enlèvent toutes les « idoles. » Puis, trois jours après, le lundi de Pâques, vingt-quatre bourgeois emportent, après le sermon du soir, toutes les images de l'église des Augustins.

C'en était trop : voulait-on donc faire sortir Bâle et ses conseils de ce juste milieu où jusqu'à cette heure ils s'étaient si sagement tenus? Le conseil s'assembla en toute hâte le mardi matin, et fit jeter en prison les cinq fileurs de soie ; mais les bourgeois étant intervenus, on relâcha les prisonniers, et l'on supprima même les images dans cinq églises. Ces demi-mesures suffirent pour quelque temps.

Tout à coup l'incendie éclata avec plus de violence. On prêchait à Saint-Martin et à Saint-Léonard contre les abominations de la cathédrale ; et à la cathédrale, on appelait les réformés « des héréti- « ques, des vauriens, des misérables (6). » Les papistes célébraient messe sur messe. Le bourgmestre Meyer, ami de la réforme, avait avec lui la majorité du peuple ; le bourgmestre Meltinger, chef intré-

(1) Sperabam enim tenebras veritatis radi cessuras tandem. (Zw. Epp. II, p. 136.)

(2) Major pars civitatis quæ toto corde dolet, tantis nos dissidiis laborare. (Ibid.)

(3) Vereorque ne dum semper utraque sella sedere velit, utraque excludatur aliquando. (Zw. Epp. II, p. 157.)

(4) Nom de la mère de S. Augustin.

(5) Voir la *Symbolique catholique romaine de Mœhler* (l'un des écrits les plus importants que Rome ait produits depuis Bossuet), soit dans la préface, soit dans le corps de l'ouvrage.

(6) Ketzer, Schelmen und Buben. Bülling. Ch. II, p. 36.

pide des partisans de Rome, dominait dans les conseils. Une collision devenait inévitable. « L'heure « fatale s'approche, dit Écolampade, terrible pour « les ennemis de Dieu (1). »

Le mercredi 23 décembre, deux jours avant Noël, trois cents citoyens, de toutes les tribus, hommes pieux et honnêtes, se rassemblaient à la maison de de la tribu des Jardiniers, et y rédigeaient une supplique au sénat. Pendant ce temps, les amis de la papauté, qui habitaient surtout le Petit-Bâle et le faubourg Saint-Paul, se mirent sous les armes, opposant l'épée et la lance aux bourgeois réformés, au moment où ceux-ci portaient au conseil leur requête, et s'efforcèrent, mais inutilement, de leur barrer le chemin.

Le bourgmestre Meltinger refusa fièrement de recevoir la supplique, et somma les bourgeois, sur la foi de leur serment civique, de retourner dans leurs maisons. Mais le bourgmestre Meyer la prit, et le sénat en ordonna la lecture. « Honorés, sages « et gracieux seigneurs, y était-il dit, nous, vos « obéissants concitoyens des tribus, nous nous « adressons à vous comme à des pères bien-aimés, « auxquels nous sommes prêts à obéir, au péril de « nos biens et de notre vie. Prenez à cœur la gloire « de Dieu; rendez la paix à la ville; obligez tous « les prédicateurs du pape à discuter franchement « avec les ministres. Si la messe est vraie, nous la « voulons dans nos églises; mais si elle est une abo« mination devant Dieu, pourquoi, pour l'amour « des prêtres, attirerions-nous sur nous et sur nos « enfants sa terrible colère? »

Ainsi parlaient les bourgeois de Bâle. Il n'y avait rien de révolutionnaire ni dans leur langage ni dans leur démarche. Ils voulaient le bien avec décision, mais avec calme. Tout pouvait encore se passer avec ordre et bienséance. Mais ici commence une période nouvelle : le navire de la réforme va entrer dans le port, mais non sans avoir traversé de violents orages.

V

On prend les armes. — Demi-mesure rejetée. — Nouvelle proposition. — Une nuit de terreur. — Les idoles brisées dans la cathédrale. — L'heure du vertige. — Le petit Bâle. — Légalisation de la réforme. — Érasme quitte Bâle. — Transformation. — Révolution et réformation.

Ce furent les partisans de l'évêque qui sortirent les premiers de la voie légale. Pleins de terreur, en apprenant qu'on attendait des médiateurs de Zurich et de Berne, ils couraient çà et là dans la ville, assuraient qu'une armée autrichienne venait à leur aide, et montaient des pierres dans leurs maisons. Alors les réformés firent de même. L'émeute grossit d'heure en heure; et, dans la nuit du 25 au 26 décembre, les papistes se trouvèrent tous sous les armes; on comptait même dans leurs rangs quelques prêtres, l'arquebuse à la main.

A peine les réformés l'ont-ils appris, que quelques-uns d'entre eux parcourent en hâte les rues, heurtent aux portes et réveillent leurs amis, qui, sautant hors de leurs lits, saisissent leurs mousquets et courent à l'abbaye des Jardiniers, rendez-vous des partisans de la réforme. Ils furent bientôt au nombre de trois mille.

Les deux partis passèrent la nuit sous les armes. A chaque moment la guerre civile, et, ce qui est pis encore, la guerre des foyers, pouvait éclater. Enfin, on convint que l'un et l'autre parti nommerait des délégués pour traiter de cette affaire avec le sénat. Les réformés choisirent trente hommes de grande considération, de cœur, de foi et d'expérience, qui s'établirent à l'abbaye des Jardiniers. Les partisans de l'ancienne foi choisirent aussi une commission, mais moins nombreuse et moins respectable, qui se fixa à l'abbaye des Poissonniers. Le conseil était constamment en séance. Toutes les portes de la ville, à l'exception de deux, étaient fermées; partout on avait placé de fortes gardes. Des députés de Lucerne, d'Uri, de Schaffouse, de Zug, de Schwitz, de Soleure, de Mulhouse, de Strasbourg, arrivaient successivement; l'agitation et le trouble croissaient d'heure en heure.

Il fallait sortir d'une crise aussi violente. Le sénat, fidèle à ses idées de juste milieu, arrêta que les prêtres continueraient à célébrer la messe, mais que tous, prêtres et ministres, devraient prêcher la parole de Dieu, et à cet effet s'assembleraient une fois par semaine pour conférer sur les saintes Écritures. Puis on réunit les luthériens dans l'église des Franciscains, les papistes dans celle des Dominicains. Le sénat se rendit d'abord dans la première, où se trouvaient plus de deux mille citoyens. A peine le secrétaire y eut-il lu l'ordonnance, qu'une grande agitation se manifesta : « Cela ne se fera pas (2)! » s'écria un homme du peuple. — « Nous « ne permettrons plus la messe, non, pas même « une seule! » s'écria un autre. Et tous de répéter : « Point de messe! point de messe! plutôt « mourir (3)! »

Le sénat s'étant alors rendu dans l'église des

(1) Maturatur fatalis hora, et tremenda hostibus Dei. (Zw. Epp. II, p. 215.)

(2) Quidam e plebe clamitabat : Hoc non fiet! (Zw. Epp. II, p. 255.)

(3) Nos plane ea non feremus, aut moriemur omnes. (Ibid.)

Dominicains, tous les catholiques, au nombre de six cents, parmi lesquels se trouvaient plusieurs domestiques étrangers, s'écrièrent : « Nous sommes « prêts à donner notre vie pour la messe! Nous le « jurons! nous le jurons! répétaient-ils la main « levée. Si l'on rejette la messe, aux armes! aux « armes (1)! » Le sénat se retira, plus embarrassé que jamais.

Trois jours après, on réunit de nouveau les deux partis. Écolampade monta en chaire. « Soyez doux « et traitables, » dit-il. Il parla avec tant d'onction, que quelques-uns étaient près de fondre en larmes (2). L'assemblée se mit en prière; puis elle déclara qu'elle acceptait une nouvelle ordonnance, en vertu de laquelle, quinze jours après Pentecôte, il y aurait une dispute publique, où l'on ne pourrait se servir que d'arguments tirés de la parole de Dieu; qu'après cela le peuple voterait pour ou contre la messe, que la majorité en déciderait; et qu'en attendant la messe ne serait célébrée que dans trois temples, bien entendu pourtant que l'on n'enseignerait rien contre la sainte Écriture.

La minorité romaine rejeta ces propositions : « Bâle, dit-elle, n'est pas comme Berne et Zurich : « ses revenus viennent en grande partie de pays « opposés à la réformation! » Les prêtres ayant refusé de se rendre aux conférences hebdomadaires, on les suspendit; et pendant quinze jours il n'y eut ni sermon ni messe à la cathédrale et aux églises de Saint-Ulrich, de Saint-Pierre et de Saint-Théodore.

Ceux qui demeuraient fidèles à Rome résolurent de faire une défense intrépide. Meltinger fit monter Sébastien Müller dans la chaire de Saint-Pierre, qui lui avait été interdite; et ce prêtre violent lança contre la réforme les sarcasmes les plus injurieux, tellement que quelques évangéliques, présents au prône, furent insultés et presque assommés.

Il fallait sortir Bâle de ce mauvais pas, et porter un coup décisif. « Souvenons-nous de notre liberté, « dirent les bourgeois réformés, et de ce que nous « devons à la gloire de Christ, à la justice publique, « et à notre postérité (3). » Ils demandèrent que les ennemis de la réformation, parents ou amis des prêtres, qui étaient la cause de tous ces délais et de tous ces troubles, ne siégeassent plus dans le conseil, jusqu'à ce que la paix fût rétablie. C'était le 8 février; le conseil annonça qu'il rendrait réponse le lendemain.

A six heures du soir, douze cents bourgeois étaient rassemblés sur le marché aux grains. Ils commencèrent à craindre que le délai demandé par le sénat ne cachât un complot. « Il nous faut, « dirent-ils, une réponse aujourd'hui même. » Le sénat se réunit en toute hâte.

Dès lors tout prit dans Bâle une attitude menaçante. De fortes gardes furent placées par la bourgeoisie dans les abbayes des diverses tribus; des hommes armés firent la patrouille dans les rues et bivaquèrent sur les places publiques, pour prévenir les machinations des adversaires (4); on tendit les chaînes; on alluma des flambeaux; on planta au milieu des rues des arbres résineux, dont les flammes vacillantes dissipaient çà et là les ténèbres; on pointa six pièces de canon près de l'hôtel de ville, et l'on occupa les portes de la ville, l'arsenal et les tours. Bâle était en état de siége.

Il n'y avait plus d'espoir pour le parti romain. Le bourgmestre Meltinger, cet homme intrépide, l'un des héros de Marignan, où il avait conduit huit cents hommes au combat, perdit courage. Il gagna de nuit les bords du Rhin, avec son gendre le conseiller Eglof d'Offenbourg, entra, sans être vu, dans un petit bateau, et descendit rapidement le fleuve, à travers les brouillards et l'obscurité (5); d'autres membres du conseil s'échappèrent de même.

Ceci donna lieu à de nouvelles alarmes. « Crai« gnons leurs secrètes pratiques, disaient les ré« formés; peut-être vont-ils chercher ces Autri« chiens dont ils nous ont si souvent menacés! » Les bourgeois effrayés apportèrent de toutes parts des armes, et, au point du jour, ils avaient deux mille hommes sur pied. Les rayons du soleil levant éclairèrent cette multitude, décidée, mais calme.

Il était midi; le sénat n'avait rien conclu; l'impatience des bourgeois ne pouvait plus se contenir. Ils détachèrent quarante hommes pour visiter les postes. Cette patrouille, passant devant la cathédrale, y entra; et l'un des bourgeois, poussé par la curiosité, ouvrit avec sa hallebarde une armoire, où l'on avait caché des images; l'une d'elles tomba, et se rompit en mille pièces sur les dalles (6). La vue des débris de l'idole anima les bourgeois, qui se mirent à faire tomber, l'une après l'autre, toutes les images cachées en ce lieu. Aucune ne résista; pieds, têtes, mains, tout s'entassait pêle-mêle devant les hallebardiers. « Je m'étonne fort, dit Érasme, « qu'elles n'aient fait aucun miracle pour se sau-

(1) At altera pars minitabat prælia, si missam rejicerent. (Ib.)

(2) Ut nemo non commoveretur, et profecto fere mihi lacrymas excussisset. (Ibid.)

(3) Cogitans quid gloriæ Christi, quid justitiæ publicæ, quidque posteritati suæ deberet. (Œcolampas Capitoni. Msc. de Zurich.)

(4) Ne quid forte ab adversariis insidiarum strueretur. (Ib.)

(5) Clam conscensa navicula, fuga, nescio senatu, elapsus est. (Ibid.)

(6) Cum halpardis quasi per ludum aperirent armarium idolorum, unumque idolum educerent. (Ibid.)

« ver; jadis les saints ont fait de fréquents prodi« ges pour de bien moindres offenses (1)! » Quelques prêtres accoururent, et la patrouille se retira.

Cependant le bruit s'étant répandu qu'il y avait du tumulte dans cette église, trois cents hommes vinrent au secours des quarante. « Pourquoi, di« saient-ils, ménagerions-nous des idoles qui allu« ment les flammes de la discorde? » Les prêtres alarmés avaient fermé les portes du sanctuaire, tiré les verrous, fait des barricades, et tout préparé pour soutenir le siége. Mais ces bourgeois, dont les délais du conseil avaient poussé à bout la patience, se jettent, en arrivant, contre l'une des portes du temple; elle cède à leurs coups, et ils se précipitent alors dans la cathédrale. L'heure du vertige est arrivée. On ne sait plus qui sont ces hommes brandissant leurs épées, agitant leurs hallebardes, poussant des cris redoutables : si ce sont des Vandales ou de fervents serviteurs de Dieu, animés du zèle qui enflammait jadis les prophètes et les rois d'Israël. Quoi qu'il en soit, il y avait égarement; puis le pouvoir public seul peut intervenir dans les réformes publiques. Les images, les autels, les tableaux, tout est renversé et brisé. Les prêtres, qui se sont enfuis dans la sacristie et s'y tiennent cachés, tremblent de tous leurs membres, au bruit terrible que font en tombant les saintes décorations. L'œuvre de destruction s'accomplit, sans qu'aucun d'eux ait osé chercher à sauver les objets de son culte, ni fait la moindre remontrance au peuple. On entasse les débris sur les places, on y met le feu; et les bourgeois, armés et debout, se réchauffent, en cette nuit rigoureuse, à la flamme qui petille (2).

Les sénateurs épouvantés accourent; ils veulent interposer leur autorité et apaiser le tumulte; mais autant vaudrait commander à la tempête. Les citoyens enthousiasmés jettent à leurs magistrats ces paroles superbes : « Ce que vous n'avez pas su « faire dans trois années, nous l'achèverons en « une heure (3). »

En effet, la colère du peuple ne se borne pas à la cathédrale. Il respecte toute propriété particulière (4), mais il se jette sur les églises de Saint-Pierre, de Saint-Ulrich, de Saint-Alban, des Dominicains; et, dans tous ces temples, les « idoles » tombent sous les coups de ces honnêtes citoyens bâlois qu'un feu extraordinaire embrase. Déjà on s'apprête à passer le pont pour se rendre au petit Bâle, dévoué à la cause de la papauté. Les habitants, pleins d'alarme, demandent qu'on leur permette d'enlever eux-mêmes les images; et en toute hâte ils les transportent, tristement, dans les chambres supérieures de l'église, espérant les remettre plus tard en place.

On ne s'en tient pas à ces énergiques démonstrations; les plus échauffés parlent de se rendre à l'hôtel de ville, et de contraindre le sénat à accéder aux vœux du peuple; mais le bon sens de la majorité fait justice de ces crieurs, et arrête leurs coupables pensées.

Les sénateurs sentirent alors qu'il fallait imprimer à ce mouvement populaire le sceau de la légalité, et changer ainsi une révolution tumultueuse en une durable réformation (5). La démocratie et l'Évangile furent à la fois établis dans Bâle. Le sénat, après une heure de délibération, accorda qu'à l'avenir les élections aux deux conseils ne se feraient point sans la participation de la bourgeoisie; que dès ce jour la messe et les images seraient abolies dans tout le canton, et que, dans toutes les délibérations qui intéresseraient la gloire de Dieu ou le bien de l'État, on prendrait l'avis des tribus. Le peuple, heureux d'avoir obtenu ces conditions, qui assuraient sa liberté politique et religieuse, retourna joyeux dans ses maisons. C'était la fin du jour (6).

Le lendemain, mercredi des Cendres, on voulait partager entre les pauvres, comme bois de chauffage, les débris des autels et des autres ornements d'église. Mais ces malheureux, avides de ces décombres, s'étant mis à se les disputer, on en fit de grandes piles sur la place de la cathédrale, et l'on y mit le feu. « Les idoles, dirent quelques plaisants, « célèbrent vraiment aujourd'hui leur mercredi « des Cendres! » Les amis de la papauté détournaient avec horreur leurs regards de ce spectacle sacrilége, et versaient, dit Écolampade, des larmes de sang. « Ainsi sévit-on contre les idoles, ajoute « ce réformateur, et la messe en mourut de dou« leur (7). » Le dimanche suivant, on chanta des psaumes en allemand dans toutes les églises, et le 18 février on publia une amnistie générale.

Tout avait changé dans Bâle. Les derniers étaient devenus les premiers; les premiers devenaient les derniers. Tandis qu'Écolampade, qui peu d'années auparavant était entré dans cette ville comme un étranger, sans ressource et sans pouvoir,

(1) Erasmi Opp., p. 291.

(2) Lignis imaginum usi sunt vigiles, pro arcendo frigore nocturno. (Msc. de Zurich.)

(3) De quo vos per triennium deliberastis, nihil efficientes, nos intra horam omne absolvemus. (OEcol. Capit. Msc. de Bâle.)

(4) Nulli enim vel obolum abstulerunt. (OEcol. Capitoni. Msc. de Bâle.)

(5) Cedendum plebi. (Ibid.)

(6) His conditionibus plebs læta, domum rediit, sub ipsum noctis crepusculum. (OEcolamp. Capitoni. Msc. de Zurich.)

(7) Ita sævitum est in idola, ac missa præ dolore expiravit. (Ibid.)

se voyait élevé à la première place de l'Église, le puissant Érasme, troublé dans cette retraite studieuse du fond de laquelle il dictait depuis tant d'années au monde lettré ses ordres souverains, se voyait appelé à descendre dans une bruyante arène. Mais ce roi des écoles n'avait point envie de déposer son sceptre devant le peuple souverain. Depuis longtemps il détournait la tête quand il rencontrait Écolampade, qu'il avait tant aimé. D'ailleurs il craignait, en restant à Bâle, de se compromettre auprès de ses protecteurs. « Le torrent, dit-il, qui « se cachait sous terre, a jailli avec impétuosité, et « exerce d'affreux ravages (1). Ma vie est en dan« ger. Écolampade possède toutes les églises. On « me crie continuellement aux oreilles; on m'as« siége de lettres, de caricatures, de pamphlets. « C'en est fait, je me décide à quitter Bâle. Seule« ment, partirai-je ou non en cachette? L'un est « plus honnête, l'autre est plus sûr. »

Voulant mettre autant que possible en accord son honnêteté et sa prudence, Érasme demanda au batelier avec lequel il devait descendre le Rhin, de partir d'un endroit peu fréquenté. Le sénat s'y opposa, et le timide philosophe dut entrer dans la barque amarrée près du grand pont, alors couvert d'une foule de peuple. Il descendit le Rhin, saluant d'un triste adieu cette ville qu'il avait tant aimée, et se retira à Fribourg en Brisgau, avec plusieurs savants.

De nouveaux professeurs furent appelés pour remplir les chaires vacantes de l'université, en particulier Oswald Myconius, Phrygio, Sébastien Munster et Simon Grynæus. En même temps, on publia un ordre ecclésiastique et une confession de foi, l'un des documents les plus précieux de cette époque.

Ainsi une grande transformation s'était opérée sans qu'une goutte de sang eût été répandue. La papauté était tombée dans Bâle, en dépit de la puissance séculière et de la puissance spirituelle. « Le coin du Seigneur, dit Écolampade, planté « dans le bois, a fendu ce mauvais nœud (2). »

On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître que la réformation de Bâle peut donner lieu à de sévères reproches. Luther s'était élevé contre la puissance populaire. « Quand le peuple dresse « l'oreille, avait-il dit, ne sifflez pas trop fort. « Mieux vaut encore souffrir de la part d'un tyran, « c'est-à-dire du roi, que de la part de mille tyrans, « c'est-à-dire du peuple. » Aussi a-t-on reproché au réformateur allemand de n'avoir connu d'autre politique que le servilisme de la féodalité.

Peut-être, quand il s'agit de la réformation suisse, fera-t-on le reproche contraire, et verra-t-on en particulier dans la réforme de Bâle une révolution.

La réformation devait revêtir le caractère des pays où elle s'accomplissait : en Allemagne, être monarchique, et en Suisse, républicaine. Néanmoins, en religion comme en politique, il y a une grande différence entre réformation et révolution.

Le christianisme ne veut, ni dans l'une ni dans l'autre de ces sphères, le despotisme, la servitude, la stagnation, les pas rétrogrades, ni la mort. Mais en demandant le progrès, il veut qu'il s'accomplisse par réformation, et non par révolution.

La réformation opère par la puissance de la parole, de la doctrine, de la culture, de la vérité; tandis que la révolution, ou plutôt la révolte, opère par la puissance de l'émeute, du glaive et du bâton.

Le christianisme procède par l'homme intérieur; et les chartes elles-mêmes, si elles sont seules, ne sauraient le satisfaire. Sans doute les constitutions politiques sont l'un des bienfaits de notre siècle; mais il ne suffit pas que les garanties soient couchées sur des parchemins, il faut qu'elles soient écrites dans les cœurs, et garanties par les mœurs elles-mêmes.

Tels étaient les principes des réformateurs suisses; tels furent ceux de la réforme bâloise, et c'est ce qui la distingue d'une révolution.

Il y eut, il est vrai, quelques excès. Jamais peut-être une réformation ne s'opéra parmi les hommes sans quelque mélange de révolution. Mais c'étaient bien pourtant des doctrines qui étaient en cause à Bâle : ces doctrines avaient bien agi sur les convictions morales et sur la vie du peuple; le mouvement s'était fait au dedans avant qu'il ne se montrât au dehors. Il y a plus : la réformation ne se contenta pas d'ôter, elle donna bien plus encore; et, loin de se borner à détruire, elle répandit sur tout le peuple de riches bénédictions (3).

VI

Mission de Farel. — Farel à Lausanne. — Morat. — Neuchâtel. — Farel prêche à Serrière. — Il entre à Neuchâtel. — Les moines. — Prédication de Farel. — La papauté à Neuchâtel. — Les chanoines et les moines se coalisent. — Farel dans le Vully. — L'évêché de Bâle. — Placards à Neuchâtel. — Farel dans la chapelle de l'hôpital. — La députation de Berne.

Le contre-coup de la dispute de Berne avait fait tomber la papauté dans une partie considérable

(1) Basilicæ torrens quidam, qui sub terra labebatur, subito erumpens... (Er. Epp. ad Pirkheimer, juillet 1529.)

(2) Malo nodo suus cuneus obvenit. (Œcol. Capil.)

(3) Hagenbach, Vorlesungen, II, p. 125, 200.

de la Suisse allemande. Il se fit de même sentir dans plusieurs églises de la Suisse française situées au pied du Jura, ou semées au milieu des sapins, sur ses hautes vallées, et qui avaient montré jusqu'à cette heure le plus entier dévouement au pontife romain.

Farel, voyant l'Évangile établi dans les lieux où le Rhône jette dans le cristal du Léman ses eaux sablonneuses, portait ailleurs ses regards. Berne le secondait. Cet État, qui possédait en commun avec Fribourg les bailliages de Morat, d'Orbe, de Grandson, et qui avait des alliances avec Lausanne, Avenche, Payerne, Neuchâtel, Genève, comprenait que son intérêt et son devoir l'appelaient également à faire prêcher l'Évangile à ses alliés et à ses sujets. Il autorisa Farel à l'y porter, sous la réserve toutefois du consentement des gouvernements respectifs.

Un jour donc, se dirigeant vers Morat, Farel arriva au pied de ces tours et de ces créneaux qu'avaient attaqués, à trois reprises, les armées de Conrad le Salique, de Rodolphe de Habsbourg et de Charles le Téméraire, et y prêcha l'Évangile. Bientôt les amis de la réforme y furent en grand nombre. Une votation générale s'étant néanmoins prononcée en faveur du pape, Farel se rendit à Lausanne.

Repoussé d'abord par l'évêque et son clergé, il reparut bientôt muni d'une lettre des seigneurs de Berne. « Nous vous l'envoyons, disaient Leurs « Excellences aux autorités de la ville, pour défen- « dre sa cause et la nôtre. Permettez qu'on vous « prêche la parole de Dieu, et prenez garde que « l'on ne touche à un cheveu de sa tête. »

Grand trouble dans les conseils. Placés entre Berne et l'évêque, que feront-ils? Le conseil des Vingt-Quatre, trouvant l'affaire fort grave, convoqua le conseil des Soixante; et celui-ci s'étant excusé, on assembla, le 14 novembre 1529, le conseil des Deux-Cents. — Mais les Deux-Cents renvoyèrent à leur tour l'affaire au petit conseil. Personne n'en voulait. Les Lausannois se plaignaient fort, il est vrai, des saints personnages de leurs chapitres, dont la vie n'était, disaient-ils qu'une longue orgie. Mais quand leurs regards s'arrêtaient sur le visage austère de la réforme, ils s'épouvantaient encore plus. D'ailleurs, comment ôter à Lausanne son évêque, sa cour et ses dignitaires? Quoi! plus de pèlerins dans les temples; plus de plaideurs devant les justices ecclésiastiques; plus d'acheteurs dans les carrefours, ni de joyeux convives dans les tavernes!... Lausanne, veuve et désolée, ne verrait plus ce concours bruyant de peuple, qui fait à la fois sa richesse et sa gloire! Mieux valent encore des désordres qui enrichissent, qu'une réforme qui appauvrit. Farel dut s'en aller une seconde fois.

Il revint à Morat; et bientôt la Parole y gagna les cœurs. Les jours de fête, on voyait les routes de Payerne et d'Avenche se couvrir de joyeuses compagnies, qui se disaient en riant : « Allons à « Morat entendre les prêcheurs! » et s'exhortaient malignement, le long du chemin, à ne pas tomber dans les filets de l'hérésie. Mais le soir tout était changé. Saisis par la main forte de la vérité, ces mêmes gens revenaient les uns pensifs, les autres discutant avec vivacité les doctrines qu'ils avaient entendues. Le feu petillait dans toute cette contrée, et lançait dans tous les sens de longues gerbes de lumières. C'était assez pour Farel; il lui fallait de nouvelles conquêtes.

A peu de distance de Morat, se trouvait l'une des forteresses de la papauté, le pays de Neuchâtel. Jeanne de Hochberg, qui avait hérité de ses pères cette principauté, avait épousé, en 1504, Louis d'Orléans, duc de Longueville. Ce seigneur français ayant soutenu le roi de France, en 1512, dans sa guerre contre les Suisses, les cantons avaient pris possession de Neuchâtel; mais ils l'avaient rendu à sa veuve en 1529.

Peu de pays devaient présenter des difficultés plus grandes à l'audacieux réformateur. La princesse de Longueville résidant en France près de François Ier, femme de cour, vaine, prodigue, toujours endettée, et ne se souvenant de Neuchâtel que comme d'une ferme qui devait lui rapporter un bon revenu, était dévouée au pape et à la papauté. Douze chanoines et plusieurs prêtres et chapelains y formaient un clergé puissant, à la tête duquel se trouvait le prévôt Olivier de Hochberg, frère naturel de la princesse. Des auxiliaires pleins de zèle flanquaient ce corps de bataille. C'étaient, d'un côté, l'abbaye de Prémontrés de Fontaine-André, à trois quarts de lieue de la ville, dont les moines, après avoir, au douzième siècle, défriché le pays de leurs propres mains (1), étaient devenus, peu à peu, de puissants seigneurs; et de l'autre, les religieux bénédictins de l'île Saint-Jean, dont l'abbé, dépossédé par les Bernois, s'était réfugié, plein de haine et de vengeance, dans son prieuré de Corcelles.

Les Neuchâtelois avaient un grand respect pour les droits anciens, et l'on pouvait facilement en profiter, vu l'ignorance générale, pour maintenir les innovations de la papauté. Les chanoines y prenaient peine. Aux enseignements de l'Évangile, ils substituaient des pompes et des spectacles. Le temple, situé sur un rocher escarpé, était rempli d'autels, de chapelles, d'images de saints; et la

(1) Propriis manibus. (Hist. de Neuchâtel, par F. de Chambrier, p. 13.)

religion, descendant de ce sanctuaire, courait les rues, et s'y travestissait en drames et en mystères, entremêlés d'indulgences, de miracles et de débordements (1).

Cependant les soldats neuchâtelois, qui avaient fait avec l'armée bernoise la campagne de 1529, rapportèrent dans leurs foyers le plus vif enthousiasme pour la cause évangélique. Par une froide journée d'hiver, vers la fin de cette même année, un frêle bateau, parti de la rive méridionale du lac, du côté de Morat, portant un Français de pauvre apparence, cinglait au nord vers la rive neuchâteloise. Farel, car c'était lui, avait appris que le village de Serrière, situé aux portes de Neuchâtel, dépendait, pour le spirituel, de la ville évangélique de Bienne, et que le curé du lieu, Émer Beynon, « avait quelque goût pour l'Évangile. » Aussitôt son plan de campagne avait été dressé. Il se présente à maître Émer : celui-ci le reçoit avec joie; mais que faire? car il y avait défense que Farel prêchât en église quelconque du comté... Le pauvre curé crut tout concilier en permettant à Farel de monter sur une pierre dans le cimetière, et de prêcher ainsi au peuple le dos tourné à l'église (2).

Grande rumeur dans Neuchâtel. D'un côté, le gouvernement, les chanoines et les prêtres criaient à l'hérésie; mais de l'autre, « aucuns de Neuchâtel, « auxquels Dieu avait donné connaissance de la « vérité (3), » accouraient à Serrière. Bientôt ceux-ci ne purent se contenir. « Venez, dirent-ils à « Farel, et prêchez-nous dans la ville même. »

C'était au commencement de décembre. On entra par la porte du château, et laissant le temple à gauche, sur la hauteur, on passa devant la maison des chanoines, et on descendit dans les rues étroites qu'habitaient les bourgeois. Parvenu à la croix du marché, Farel monta sur une plate-forme, et s'adressa à la foule qui accourait de toutes les rues voisines, tisseurs de laine, vignerons, agriculteurs, peuple honnête ayant plus de cœur que d'imagination. L'apparence du prêcheur était grave, son discours énergique, sa voix comme celle du tonnerre; ses yeux, sa figure, ses gestes, tout annonçait en lui un homme plein d'intrépidité. Le peuple, accoutumé à courir les rues après les baladins, fut saisi par sa parole puissante. « Farel fit un ser« mon d'une si grande efficace, dit un manuscrit, « qu'il gagna beaucoup de monde (4). »

Cependant quelques moines à la tête rase (5), s'étant glissés parmi le peuple, cherchaient à l'exciter contre le prédicateur hérétique. « Assommons-le, » disaient quelques-uns; « à l'eau, à l'eau! » criaient d'autres, en s'avançant pour plonger Farel dans une fontaine qui se trouve encore à l'endroit où il prêchait. Mais le réformateur demeura ferme.

A cette première prédication en succédèrent plusieurs. Pour le missionnaire, toute place était un temple; toute pierre, tout banc, toute plate-forme était une chaire. Les vents froids et les neiges de décembre auraient dû retenir les Neuchâtelois autour de leurs foyers; « les chanoines faisaient de « vigoureuses défenses (6); » partout on voyait s'agiter « les têtes rases, » suppliant, menaçant, glapissant, tonnant... Mais tout était inutile. A peine voyait-on arrêté quelque part cet homme de petite stature, au teint pâle et brûlé du soleil, à la barbe rousse et mal peignée, à l'œil de feu, aux traits expressifs, que, malgré les moines, le peuple s'attroupait autour de lui; car c'était la parole de Dieu qui sortait de ses lèvres (7). Tous les yeux étaient fixés sur le ministre, les bouches béantes, les oreilles tendues; on dévorait ses paroles (8)... Et à peine avait-il parlé, que cette multitude croyait, comme si elle n'eût eu qu'une seule âme. « Oh! œuvre ad« mirable de Dieu! » s'écrie-t-il lui-même (9).

La parole de Dieu emportait la place comme du premier assaut, et, renversant des inventions que Rome avait mis des siècles à composer, s'établissait triomphante sur les ruines des traditions humaines. Il semblait à Farel voir Jésus-Christ lui-même se promener en esprit au milieu de cette foule, ouvrir les yeux de ces aveugles, toucher ces cœurs endurcis, et opérer des merveilles (10)... Aussi, à peine était-il de retour dans son humble demeure, que, d'un cœur ému, il écrivait à ses amis : « Frères, « rendez grâces avec moi au père des miséricordes, « de ce qu'il fait reluire sa faveur à ceux qu'acca« blait une pesante tyrannie! » Et, se prosternant, il adorait (11).

Pendant ce temps, que faisaient à Neuchâtel les adhérents du pape?

Les chanoines, membres des audiences générales, dont ils formaient le premier état, traitaient prêtres et laïques avec une intolérable hauteur. Se déchargeant de leurs fonctions sur de pauvres vicaires, ils entretenaient publiquement des fem-

(1) Mémoires sur l'église collégiale de Neuchâtel, p. 240.

(2) M. de Perrot, ancien pasteur de Serrière auteur de l'ouvrage intitulé *l'Église et la Réformation*, m'a montré la pierre où Farel se plaça.

(3) Msc. de Choupart.

(4) Cité dans le Msc. de Choupart.

(5) Rasorum remoramenta. (Farellus Molano. Msc. de Neuchâtel.)

(6) Contra tyrannica præcepta. (Ibid.)

(7) Ad verbum festinarent. (Ibid.)

(8) Avide audientes. (Ibid.)

(9) Dictu mirum. (Ibid.)

(10) Quid Christus in suis egerit. (Ibid.)

(11) Gratias ergo, fratres, mecum agite Patri misericordiarum, quod sit propitius gravi pressis tyrannide. (Ibid.)

mes corrompues, les habillaient somptueusement, dotaient leurs enfants par des actes publics, se battaient dans l'église, couraient la ville pendant la nuit, ou s'en allaient à l'étranger jouir dans quelque lieu caché du produit de leur avarice ou de leurs brigues. De pauvres lépreux, placés dans une maison près de la ville, y étaient entretenus des produits de certaines offrandes; les riches chanoines osèrent, du milieu de leurs festins, enlever à ces malheureux le pain de la charité (1).

A quelque distance, se trouvait l'abbaye de Fontaine-André. Or, les chanoines de Neuchâtel et les moines de Fontaine étaient en pleine guerre. Campées sur deux hauteurs, ces puissances ennemies se disputaient leurs biens, s'arrachaient leurs priviléges, se jetaient à la tête de grossières injures, et même en venaient aux mains. « Corrupteur de « femmes! » disaient les chanoines à l'abbé de Fontaine-André; et l'abbé usait aussitôt du droit de représailles. C'est la réforme qui, par la foi, a rétabli dans la chrétienté la loi morale, foulée aux pieds par la papauté.

Depuis longtemps ces guerres de sacristie troublaient la principauté. Tout à coup elles s'arrêtèrent. Une chose étrange se passe dans Neuchâtel... On y prêche la parole de Dieu. Les chanoines, étonnés, saisis d'effroi au sein de leurs incontinences, regardent, de leurs demeures escarpées, ce mouvement nouveau. Le bruit arrive à Fontaine-André. Ces moines et ces prêtres suspendent leurs orgies et leurs combats. Le sensualisme païen, qui avait envahi l'Église, est déconcerté : le spiritualisme chrétien a reparu.

Aussitôt chanoines et moines, si longtemps ennemis, s'embrassent et s'unissent contre le réformateur. Il nous faut sauver la religion, disent-ils, c'est-à-dire, leurs dîmes, leurs festins, leurs désordres et leurs priviléges. Pas un d'eux ne saurait opposer une doctrine à la doctrine que prêche Farel; l'injurier est toute leur polémique. A Corcelles pourtant, ils font plus. Le ministre y prêchant près du prieuré, les moines se précipitent sur lui; au milieu d'eux est le prieur, Rodolphe de Benoît, s'agitant, excitant, cherchant à augmenter la tempête, tenant même un poignard à la main, dit un auteur (2). Farel n'échappa qu'avec peine.

Ce n'était pas assez. La papauté, comme toujours, recourut au pouvoir civil; les chanoines, l'abbé, le prieur, sollicitèrent à la fois le gouverneur, George de Rive. Farel tint ferme. « La gloire « de Jésus-Christ, dit-il, et la vive affection que « ses brebis portent à sa parole, me contraignent « à endurer des souffrances plus grandes que la « langue ne saurait les exprimer (3). » Bientôt pourtant il fallut céder. Farel passa de nouveau le lac; mais que cette traversée était différente de la première! Le feu était allumé... Le 22 décembre, il était à Morat; plus tard, à Aigle.

Bientôt il fut rappelé. Le 7 janvier 1530, on vota, à Morat, sur la religion; la majorité fut pour l'Évangile. Mais la minorité romaine, appuyée de Fribourg, entreprit aussitôt de reconquérir son ancienne position par des insultes et de mauvais traitements. « Farel! Farel! » s'écrièrent les réformés (4).

Peu de jours après, Farel, accompagné d'un messager bernois, gravissait, au-dessus de Vevey, ce magnifique amphithéâtre d'où l'on plonge sur les eaux du Léman; et bientôt il traversait les terres du comte Jean de Gruyère, qui avait coutume de dire : « Il faut brûler le Luther français (5)! » A peine Farel avait-il atteint les hauteurs de Saint-Martin de Vaud (6), qu'il vit accourir le vicaire du lieu et deux autres prêtres : « Hérétique... dia- « ble... » lui disaient-ils. Mais le chevalier, craignant Berne, resta derrière ses murailles, et Farel passa.

Le réformateur, ne se laissant arrêter ni par l'obligation de se défendre dans Morat, ni par la rigueur de la saison, porta aussitôt l'Évangile sur ces belles collines qui s'élèvent entre les eaux riantes des lacs de Morat et de Neuchâtel, dans les villages du Vully. Le plus complet succès couronna ses travaux. Le 15 février, quatre députés du Vully vinrent à Morat annoncer leur désir d'embrasser la réforme, ce qui leur fut aussitôt accordé. « Laissez « nos ministres prêcher l'Évangile, dirent les sei- « gneurs de Berne aux Fribourgeois; et nous, nous « laisserons vos prêtres faire leurs singeries. Nous « ne voulons contraindre personne (7). » Ainsi la réforme rendait la liberté au peuple chrétien. Ce fut alors que Farel écrivit sa belle épître, *A tous seigneurs, peuples et pasteurs,* que nous avons souvent citée (8).

Puis l'infatigable réformateur pensa à une nouvelle mission. Une chaîne de rochers sépare la vallée jurassique de l'Erguel, déjà évangélisée par Farel, du pays des anciens Rauraques, et un pas-

(1) Histoire de Neuchâtel, par F. de Chambrier, p. 280.

(2) Rosselet in Annotat. Farels Leben von Kirchofer.

(3) At levia facit omnia Christus, ajoutait-il. (Farel à Dumoulin, Msc. de Neuchâtel, 15 décembre.)

(4) Manuscrit de Choupart. Chambrier, Histoire de Neuchâtel, p. 293.

(5) Missive de Berne au comte de Gruyère, 5 et 16 janvier 1530.

(6) A gauche de la route actuelle de Vevey à Fribourg.

(7) Missive de Berne, Msc. de Choupart.

(8) Voir le livre douzième de cette Histoire.

sage creusé dans le roc sert de communication entre les deux contrées. On était à la fin d'avril, quand Farel, franchissant *Pierre-Pertuis* (1), descendit au village de Tavannes, et entra dans le temple au moment où le prêtre y disait la messe. Farel monte en chaire; le prêtre, surpris, s'arrête; le ministre émeut ses auditeurs, et leur semble un ange descendu du ciel. Aussitôt les images et les autels tombent; « donc le pauvre prêtre qui chan- « tait sa messe ne la peut pas achever. » Pour mettre bas la papauté, il avait fallu moins de temps que le prêtre n'en passait à l'autel (2). Une grande partie de l'évéché de Bâle fut, en quelques semaines, gagnée à la réformation.

Pendant ce temps, l'Évangile fermentait dans Neuchâtel. Les jeunes gens qui avaient marché avec Berne, pour délivrer Genève des attaques de la Savoie, racontaient dans leurs joyeux entretiens les faits d'armes de cette campagne, et rapportaient comment les soldats bernois, ayant froid, avaient pris les images des dominicains de Genève, en disant : « Les idoles de bois ne sont bonnes qu'à faire « du feu en hiver. »

Farel reparut dans Neuchâtel (3). Maître du bas de la ville, il porta ses regards sur le roc élevé où dominent la cathédrale et le château. Le mieux, pensa-t-il, c'est d'attirer vers nous ces prêtres orgueilleux. Un matin, ses jeunes amis se répandent dans les rues, et y affichent de grands placards portant ces mots : *Tous ceux qui disent la messe sont des larrons, des meurtriers et des séducteurs du peuple* (4). Grand émoi dans Neuchâtel. Les chanoines assemblent leurs gens, appellent des huissiers, et, marchant à la tête d'une grande troupe armée d'épées et de bâtons, ils descendent dans la ville, arrachent les placards sacriléges, et traduisent Farel devant la justice comme un diffamateur, demandant dix mille écus de dommages.

Les deux parties comparurent. C'était tout ce que désirait Farel. « Je conviens des faits, dit-il, mais « je maintiens mon droit. Où y a-t-il des meur- « triers plus terribles que ces séducteurs qui ven- « dent le paradis, et qui anéantissent ainsi les mé- « rites du Seigneur Jésus-Christ? Je prouve mon « dire par l'Évangile. » Et il s'apprêtait à l'ouvrir, quand les chanoines rouges de colère, s'écrièrent : « C'est de la coutume de Neuchâtel, et non de « l'Évangile, qu'il est question! Où sont tes té- « moins? » Mais Farel, revenant toujours à ses accusations, prouvait, par la parole de Dieu, avec un imperturbable sang-froid, que les chanoines étaient bien coupables de meurtres et de vol. Plaider un tel procès, c'était perdre la papauté. La justice de Neuchâtel, qui n'avait jamais ouï pareille cause, s'avisa de prendre, selon l'ancienne coutume, les *entraires* auprès du conseil de Besançon, qui, n'osant prononcer que le premier état des audiences générales fût coupable de meurtre et de vol, renvoya à l'Empereur et au concile... Les mauvaises causes ne gagnent rien à faire du bruit.

Chaque fois qu'on voulait le rejeter en arrière, Farel se précipitait en avant. Les rues et les maisons étaient toujours son temple. Un jour que les bourgeois de Neuchâtel étaient autour de lui, « Pourquoi donc, s'écrièrent-ils, la parole de Dieu « n'est-elle pas annoncée dans une église? » Puis ils entraînent Farel, ouvrent les portes de la chapelle de l'hôpital, établissent le ministre dans la chaire, et la foule nombreuse se tait pour l'écouter. « De même que Jésus-Christ, paraissant dans un « état de pauvreté et de bassesse, est né dans une « étable à Bethléem, dit le réformateur, ainsi cet « hôpital, cette demeure des malades et des pau- « vres, devient aujourd'hui son lieu de naissance « dans la ville de Neuchâtel. » Puis, se sentant mal à l'aise en présence des figures peintes ou sculptées qui décoraient cet oratoire, il porte la main sur ces objets d'idolâtrie, les enlève, et les brise (5).

Alors la papauté, aveuglée par sa colère, fit une démarche qu'elle était en droit de faire, mais qui la perdit; elle eut recours au bras séculier; et le gouverneur envoya au conseil bernois une députation pour lui dire : « Otez-nous Farel et ses com- « pagnons! »

Presque en même temps arrivaient à Berne les députés de la bourgeoisie. « Ces mains, dirent-ils, « n'ont-elles pas porté les armes à Interlaken et à « Bremgarten, pour soutenir votre réformation? « Et vous nous abandonneriez dans la nôtre! »

Berne hésitait. Une affliction publique plongeait alors toute la ville dans le deuil. L'un des plus illustres citoyens de la république, le banneret de Weingarten, atteint de la peste, se mourait, entouré des larmes de ses fils et de ses concitoyens. Ayant appris la demande des Neuchâtelois, il ranima ses forces défaillantes : « Allez, dit-il, et suppliez de « ma part le sénat de provoquer pour dimanche « prochain une assemblée générale du peuple de « Neuchâtel (6). » Ce message du banneret mourant décida le conseil.

Les députés de Berne arrivèrent à Neuchâtel le 7 août. Farel pensa que, pendant les débats, il avait

(1) Petra Pertusa.

(2) Ancien *Manuscrit*, cité dans celui de Choupart.

(3) Farellus, suo more, magna fortitudine jam jam agit. (Megander Zwinglo. 6 aug. 1530.)

(4) De Chambrier, Histoire de Neuchâtel, I, p. 293.

(5) Msc. de Choupart.

(6) Wingarterus iste, infectus peste, apud senatum nostrum pia legatione. (Megander Zwinglio.)

le temps de faire une nouvelle conquête, et il sortit de la ville. Son zèle ne peut se comparer qu'à celui de saint Paul. Son corps était petit et faible, mais son activité tout apostolique ; les dangers et les mauvais traitements l'usaient chaque jour, mais il y avait en lui une force divine qui le rendait victorieux.

VII

Valengin. — Guillemette de Vergy. — Farel au Val de Ruz. — La messe interrompue. — Guet-apens contre Farel. — Farel en prison. — Les bourgeois et les chanoines. — Farel entraîné à la cathédrale. — Son sermon. — La terrasse du château. — Les idoles détruites. — Les réformés au gouverneur. — Triomphe de la réforme.

A une lieue de Neuchâtel, au delà de la montagne, s'étend le Val de Ruz; et, près de son entrée, dans une espèce de précipice, où mugit un torrent impétueux et que des rocs escarpés entourent, se trouve le bourg de Valengin. Un vieux château, bâti sur un rocher, élevait dans les airs ses vastes murailles, commandait les humbles maisons des habitants du bourg, et étendait sa juridiction sur cinq vallées de ces hautes et sévères montagnes, couvertes alors de noirs sapins, et que peuple maintenant la plus brillante industrie (1).

C'est dans ce château qu'habitait Guillemette de Vergy, comtesse douairière de Valengin, fort attachée à la religion romaine, et pleine de respect pour la mémoire de son mari. Cent prêtres avaient chanté la grand'messe au service funèbre du comte; plusieurs filles pénitentes avaient été mariées ; d'abondantes aumônes avaient été répandues ; le curé du Locle avait été envoyé à Jérusalem, et Guillemette elle-même avait fait un pèlerinage pour le repos de l'âme de feu son seigneur.

Quelquefois, néanmoins, la comtesse de Gruyère et d'autres dames venant visiter la veuve de Vergy, celle-ci rassemblait au château de jeunes seigneurs; le fifre et le tambourin se faisaient entendre sous ses voûtes; des groupes animés se formaient dans les vastes embrasures de ses fenêtres gothiques, et des danses joyeuses succédaient au long silence et aux mornes dévotions (2). Il n'y avait qu'un sentiment qui ne quittât jamais Guillemette, c'était sa haine pour la réforme ; en quoi elle était fort soutenue par son intendant, le sieur de Bellegarde, et les chanoines de Valengin.

Guillemette et les prêtres avaient, en effet, lieu de trembler. Le 15 août était une grande fête romaine, Notre-Dame d'Août ou l'Assomption; et tous les fidèles du Val de Ruz se préparaient à la célébrer. Ce fut le jour que choisit Farel. Cet homme, qu'animaient le feu et la vertu d'Élie, part pour Valengin ; et un jeune homme, son compatriote, et, à ce qu'il paraît, son parent éloigné, Antoine Boyve, chrétien ardent et d'un caractère décidé, l'accompagne (3). Les deux missionnaires gravirent la montagne, s'enfoncèrent dans les sapins, puis, redescendant la vallée, dépassèrent Valengin, où le voisinage du château ne les encourageait guère à s'arrêter, et arrivèrent dans un village, probablement Boudevilliers (4), se proposant d'y annoncer l'Évangile.

Déjà de tous côtés on se rendait à l'église ; Farel et son compagnon y entrèrent, accompagnés d'un petit nombre d'habitants qui l'avaient entendu à Neuchâtel. Le réformateur monta aussitôt en chaire, et le curé se disposa à célébrer la messe. La lutte commença. Tandis que la voix de Farel prêche Jésus-Christ et ses promesses, les voix du prêtre et du chœur chantent le missel. Le moment solennel approche ; la transsubstantiation ineffable va s'accomplir ; le prêtre prononce sur les éléments les paroles sacrées. A ce moment, le peuple n'hésite plus ; d'anciennes habitudes, une influence invincible l'entraînent vers l'autel ; le ministre est abandonné; la foule à genoux a retrouvé son culte; Rome triomphe... Tout à coup un jeune homme s'élance du milieu de la foule, traverse le chœur, se précipite vers l'autel, saisit l'hostie des mains du sacrificateur, et, se tournant vers le peuple, s'écrie : « Ce « n'est pas ici le Dieu qu'il faut adorer. Il est là-« haut, au ciel, en la majesté du Père, et non entre « les mains des prêtres, comme vous le croyez (5). » C'était Antoine Boyve.

Cet acte audacieux produisit d'abord l'effet désiré. La messe fut interrompue, les chants cessèrent ; et la foule, frappée comme par une intervention surnaturelle, demeura immobile et muette. Farel, toujours en chaire, profita aussitôt de ce calme, et annonça ce Christ « que le ciel doit contenir jus-« qu'au rétablissement de toutes choses (6). » Alors prêtres, chantres et adhérents se précipitèrent dans

(1) La Chaux de Fonds, le Locle, etc.

(2) Chambrier, Histoire de Neuchâtel, p. 276.

(3) Annales de Boyve, etc., Msc. de famille. Cette famille a donné, depuis lors, plusieurs pasteurs à Neuchâtel.

(4) Il y a deux manuscrits originaux, reproduits tous deux dans le Msc. de Choupart, qui rendent compte de ce fait. L'un des manuscrits dit que la prédication eut lieu à Valengin ; l'autre indique un village près de Valengin. Ruchat a adopté la première version ; je crois devoir préférer la seconde. Le second manuscrit me paraît plus ancien et plus exact que le premier.

(5) Msc. de Choupart.

(6) Actes III, 21.

les tours de l'église, montèrent au clocher, et sonnèrent le tocsin.

Ce moyen réussit; on accourait de toutes parts, et si Farel ne se fût retiré, sa mort et celle de Boyve étaient inévitables. « Mais Dieu, dit la chronique, les délivra. » Ils franchirent la distance qui sépare Boudevilliers de Valengin, et s'approchèrent des gorges escarpées du torrent du Seyon. Mais comment traverser ce bourg, où le tocsin avait déjà porté l'alarme?

Laissant à gauche Chaumont et ses sombres forêts, les deux évangélistes prirent un chemin étroit qui passait au-dessous du château; ils s'y glissaient prudemment, quand tout à coup une grêle de pierres les assaillit; en même temps une vingtaine de personnes, prêtres, hommes et femmes, armés de bâtons, fondirent sur eux avec rage. « Les prêtres n'avaient pas la goutte aux « pieds et aux bras, dit un chroniqueur; et ils les « battirent tellement, que peu s'en fallut qu'ils ne « perdissent la vie (1). »

Madame de Vergy, descendue sur ses terrasses, loin de modérer la colère des prêtres, criait: « A « l'eau, à l'eau! jetez dans le Seyon ces chiens de « luthériens qui ont méprisé le bon Dieu!... » En effet, les prêtres se mirent à traîner vers le pont les deux hérétiques. Jamais Farel ne fut plus près de la mort.

Tout à coup, derrière le dernier rocher qui cache Valengin du côté de la montagne, parurent « certains bons personnages du Val de Ruz, venant « de Neuchâtel (2), et descendant dans la vallée. — « Que faites-vous? dirent-ils aux prêtres (dans « l'intention sans doute de sauver Farel). Mettez « plutôt ces gens en sûreté, pour qu'ils aient à « répondre de leur action. Voulez-vous vous priver du seul moyen qui soit en votre pouvoir pour « découvrir ceux qu'infecte le poison de l'hérésie? »

Les prêtres se rendirent à cette parole, et conduisirent les prisonniers au château. Comme ils passaient devant une petite chapelle, où se trouvait une image de la Vierge. « A genoux! dirent- « ils à Farel et à Boyve, en leur montrant l'image; « prosternez-vous devant Notre-Dame. » Farel se mit à les admonester: « Adorez un seul Dieu en « esprit et en vérité, leur dit-il, et non des images « muettes sans âme et sans pouvoir. » « Mais eux, « continue le chroniqueur, rudement fâchés de ses « propos et constance, lui donnèrent de nouveau « tant de coups, qu'ils le mirent tout en sang, jus- « que-là que son sang jaillissant sur les murailles « de la chapelle, on en voyait longtemps après « encore les marques (3). »

On se remit en marche; on entra dans le bourg; on monta le chemin rapide qui conduisait à l'esplanade où Guillemette et les siens attendaient les « luthériens; » « si bien, continue la chronique, « qu'en frappant ainsi continuellement sur eux, ils « les reconduisirent, tout couverts de boue et de « sang, jusques aux prisons, où ils furent dévalés « presque morts dans le croton (cachot) du château de Valengin. » Ainsi Paul à Lystre avait été lapidé par les Juifs, traîné et laissé comme mort (4). Les apôtres et les réformateurs ont prêché la même doctrine et subi les mêmes traitements.

Il faut le reconnaître, Farel et Boyve mirent trop de vivacité dans leur attaque; toutefois l'Église du moyen âge, retombée dans l'esprit légal du judaïsme et dans toutes les corruptions qui en découlent, avait besoin d'une opposition énergique pour être ramenée au principe de la grâce. Augustin et saint Paul reparurent dans l'Église du seizième siècle; et quand on voit l'action de Boyve, se jetant tout ému vers ceux qui vont adorer le pain de la messe, peut-on ne pas se rappeler l'action de Paul déchirant ses vêtements, et se précipitant au milieu de la foule qui veut adorer des hommes (5)?

Farel et Boyve, descendus dans le souterrain du château, purent, comme Paul et Silas dans les prisons de Philippe, chanter dans le cachot de Valengin les louanges de Dieu. M. de Bellegarde, toujours prêt à persécuter l'Évangile, leur préparait une mauvaise fin, quand des bourgeois de Neuchâtel arrivèrent pour les réclamer. Madame de Valengin n'osa les refuser, et même, sur la demande des Bernois, elle ordonna une enquête « pour faire bonne mine, » dit un manuscrit. Néanmoins, « ce- « lui des prêtres qui avait le plus battu Farel man- « gea depuis lors, tous les jours, à la table de « la dame, pour récompense (6). » N'importe! la semence de la vérité était tombée dans le Val de Ruz.

A Neuchâtel, les Bernois soutenaient les bourgeois évangéliques. Le gouverneur, à bout de ses ressources, envoya des ambassadeurs à la princesse, la suppliant « de venir par deçà pour apai- « ser son peuple, qui était dans un terrible trouble « à cause de cette luthérienne religion (7). »

En attendant, la fermentation ne cessait de croître. Les bourgeois priaient les chanoines de quitter la messe; ceux-ci refusaient. Alors les bourgeois

(1) Msc. de Choupart.
(2) Msc. de Choupart.
(3) Msc. de Choupart.
(4) Actes XIV, v. 19.
(5) Actes XIV, v. 14.
(6) Msc. de Choupart.
(7) Lettre du gouverneur à la princesse.

leur présentaient leurs raisons par écrit, et les suppliaient de disputer avec Farel; même refus. » Mais, « de grâce, leur disait-on, parlez pour ou contre! » Tout était inutile.

Le 23 octobre était un dimanche; et Farel, de retour à Neuchâtel, prêchait à l'Hôpital. Il savait que les magistrats de la ville avaient délibéré sur la convenance de consacrer la cathédrale même au culte évangélique. « Quoi donc, dit-il, ne ferez-vous « pas autant d'honneur à l'Évangile que ceux du « parti contraire en font à la messe?... Et si cet acte « superstitieux se célèbre dans la grande église, « l'Évangile aussi n'y sera-t-il pas annoncé?... » A ces mots tout son auditoire se lève. « A l'église, s'écria-t-on, à l'église!... » Des hommes impétueux veulent mettre la main à l'œuvre, pour accomplir ce que la prudence des anciens a proposé (1). On sort; on entraîne Farel; on monte la rue escarpée du château. En vain les chanoines et leurs gens, effrayés, veulent-ils arrêter cette foule: elle force le passage. Convaincue que c'est pour la gloire de Dieu qu'elle s'avance, rien ne l'arrête. Les insultes, les cris l'assaillent de toutes parts; mais au nom de la vérité qu'elle défend, elle marche, elle ouvre les portes de l'église de Notre-Dame, elle y entre..., et là commence une lutte nouvelle.

Les chanoines et leurs amis, assemblés autour de la chaire, veulent empêcher Farel; mais tout est inutile. Ce n'est pas à une troupe de révoltés qu'ils ont affaire. Dieu a prononcé dans sa parole, et les magistrats eux-mêmes ont pris une résolution définitive. Les bourgeois s'avancent donc contre la coterie sacerdotale; ils forment un bataillon serré, au milieu duquel ils placent le réformateur; ils parviennent à rompre la foule, et font enfin monter le ministre en chaire sans qu'il lui soit arrivé aucun mal (2).

Aussitôt tout s'apaise dans la cathédrale et au dehors; les adversaires mêmes se taisent; et Farel prononce « l'un des plus forts sermons qu'il ait « encore faits. » Les yeux s'ouvrent; l'émotion augmente; les cœurs se fondent; les plus obstinés semblent convertis; et bientôt, dans toutes les parties de l'antique église, on entend retentir ces cris: « Nous voulons suivre la religion évangélique, et, « nous et nos enfants, vivre et mourir en elle (3)! »

Tout à coup il y a comme un tourbillon qui passe sur cette multitude semblable à une vaste mer, et la soulève. Les auditeurs de Farel veulent imiter le saint roi Josias (4). « Oter les idoles de devant nos « yeux, ne sera-ce pas, disent-ils, nous aider à les « ôter de nos propres cœurs? Une fois ces idoles « brisées, que d'âmes parmi nos combourgeois, « maintenant troublées, hésitantes, qui seront dé-« cidées par cette manifestation éclatante de la « vérité! il faut les sauver comme à travers le « feu (5). »

Ce dernier motif les décide; et l'on voit alors commencer une scène qui remplit d'horreur toutes les âmes dévotes, et qui doit, selon elles, attirer sur cette ville les terribles jugements de Dieu.

La place même où elle se passa semble ajouter à sa solennité. Au nord, les murs du château s'élèvent sur les escarpements à pic de la triste mais pittoresque vallée du Seyon; et la montagne, toute rapprochée du manoir, n'offre à l'œil que rochers nus, pampres de vignes et noirs sapins. Mais au midi, devant la terrasse sur laquelle cette action tumultueuse a lieu, les eaux solitaires et tranquilles du lac, ses bords si riches et si pittoresques, et dans le lointain les sommités continues des Alpes, leurs neiges brillantes, leurs immenses glaciers, leurs dents gigantesques, se présentent à 'œil étonné.

C'est sur cette éminence que s'agitait alors le peuple de Neuchâtel, faisant peu attention à ce grand spectacle de la nature. Le gouverneur, dont le château touche l'église, doit se résoudre à être l'oisif témoin des excès qu'il ne peut prévenir; il s'est contenté de nous en laisser la description. « Ces hommes audacieux, dit-il, saisissent des pio-« ches, des haches et des marteaux, et marchent « ainsi contre les images des saints. » Ils s'avancent; ils frappent les statues et les autels, et les mettent en pièces. Les figures sculptées au quatorzième siècle par les « imagiers » du comte Louis, ne sont point épargnées; à peine les statues des comtes eux-mêmes, prises pour des idoles, échappent-elles à la destruction. Les Neuchâtelois ramassent tous ces débris d'un culte idolâtre; ils les transportent hors du peuple, et les jettent du haut du rocher. Les tableaux ne sont pas plus respectés. « C'est le diable, pensent-ils comme les premiers « chrétiens, qui a appris au monde cet art des sta-« tues, des images, et de toutes sortes de simula-« cres (6). » Ils crèvent les yeux aux portraits des

(1) C'est ce qui résulte de diverses pièces, et en particulier du *Recez* de la journée tenue à Neuchâtel par MM. de Berne, où les chefs de la bourgeoisie déclarent *qu'il leur avait paru que c'était une chose tout à fait bonne d'ôter les autels*, etc. On n'a vu jusqu'à présent que l'une des faces de cette action, le mouvement populaire, et l'on a, ce me semble, méconnu l'autre, savoir, la résolution légale des magistrats de la ville.

(2) Msc. de Choupart.

(3) Msc. de Choupart.

(4) Chroniq. xxxiv, v. 7.

(5) Msc. de Choupart.

(6) Diabolum sæculo intulisse artifices statuarum et imaginum et omnis generis simulacrorum. (Tertullien, de Idololatria, cap. 3.)

saints, et ils leur coupent le nez. Le crucifix lui-même est abattu, car cette figure de bois usurpe l'hommage que Jésus-Christ réclame dans les cœurs. Une image, la plus vénérée de toutes, subsiste encore, c'est Notre-Dame de Miséricorde, dont Marie de Savoie a fait présent à l'église collégiale; mais Notre-Dame elle-même n'est pas respectée : une main plus hardie la frappe, comme, au quatrième siècle, la statue colossale de Sérapis (1). « Ils ont « percé les yeux mesmement à Notre-Dame de Pitié, « que feu madame votre mère avait fait faire, » écrit le gouverneur à la duchesse de Longueville.

On va plus loin : les réformés saisissent les patènes où se trouvait le *corpus Domini*, et du haut du rocher les jettent dans le torrent; après quoi, voulant montrer que les hosties sacrées sont du pain et non Dieu même, ils se les distribuent et les mangent... A cette vue, les chanoines et les chapelains ne peuvent demeurer plus longtemps immobiles; un cri d'horreur se fait entendre; ils accourent avec leurs gens, et, opposant la force à la force, engagent enfin la lutte que l'on avait tant redoutée.

Le prévôt Olivier de Hochberg, les chanoines Simon de Neuchâtel et Pontus de Soleilant, tous trois membres du conseil privé, s'étaient à la hâte rendus au château, ainsi que les autres conseillers de la princesse. Jusqu'à ce moment, ils étaient restés spectateurs muets de cette scène; mais voyant qu'on en venait aux mains, ils firent sommer « les tenants du parti évangélique » de paraître devant le gouverneur. C'était vouloir enchaîner les vents. D'ailleurs, pourquoi les réformés s'arrêteraient-ils? Ils n'agissaient point sans l'autorisation du magistrat (2). « Dites au gouverneur, répondirent fière« ment les bourgeois, que, pour le fait de Dieu et « concernant les âmes, il n'a rien à nous comman« der (3). »

George de Rive reconnut alors que son autorité se brisait contre une force supérieure à la sienne. Il fallait céder, et sauver au moins quelques débris. Il se hâta donc de faire enlever les images qui restaient entières, et de les enfermer dans des chambres secrètes. Les Neuchâtelois laissèrent exécuter ces ordres : « Sauvez vos dieux, pensaient-ils; con« servez-les sous de puissantes cloisons, de peur « qu'un larron ne vous ravisse ceux que vous « adorez (4)! » Peu à peu le tumulte s'apaisa, le torrent populaire rentra dans son lit; et plus tard, en mémoire de cette grande journée, on inscrivit ces mots sur une colonne de l'Église :

L'AN 1530, LE 23 OCTOBRE, FUT ÔTÉE ET ABATTUE L'IDOLATRIE DE CÉANS PAR LES BOURGEOIS.

Une grande révolution s'était opérée. L'ordre public eût demandé que les images fussent enlevées et que l'Évangile leur fût substitué avec calme, comme à Zurich; mais, sans excuser aucun excès, il faut tenir compte des difficultés qu'entraîne un changement si contesté, et faire la part de l'inexpérience et des erreurs inséparables d'une première explosion. Celui qui ne verrait dans cette réformation qu'une révolte ferait preuve d'un esprit étroit et prévenu. C'est l'Évangile qui avait triomphé sur la terrasse du château. Ce n'étaient plus quelques tableaux, quelques légendes, qui devaient parler à l'imagination des Neuchâtelois : la révélation de Christ et des Apôtres, telle qu'elle nous a été conservée dans les saintes Écritures, leur était rendue. A la place des mystères, des symboles, des miracles de la papauté, la réformation leur apportait des dogmes sublimes, des doctrines puissantes, des vérités saintes et éternelles. Au lieu d'une messe vide de Dieu et toute pleine de puérilités humaines, elle leur rendait la cène de Jésus-Christ, sa présence invisible, réelle et puissante, ses promesses qui donnent la paix à l'âme, et son esprit qui change les cœurs et est le gage assuré d'une glorieuse résurrection. Tout est gain dans un tel échange.

VIII

Les catholiques demandent une votation. — Les Bernois soutiennent la réforme. — Les deux partis en présence. — Les réformés demandent la votation. — Les Romains saisissent l'épée. — Les Romains inscrivent leurs noms. — La votation. — Majorité pour la réforme. — Droits des prud'hommes. — Un miracle. — Départ des chanoines.

Le gouverneur et ses affidés n'étaient pourtant pas sans quelque espérance. Ce n'est qu'une minorité, disait-on au château, qui a pris part à la destruction des images; la majorité de la nation obéit encore à l'ancienne doctrine. M. de Rive devait apprendre que si dans un mouvement populaire on ne voit souvent paraître qu'une minorité, c'est que la majorité, tout en étant d'accord avec elle, préfère laisser l'action à d'autres. Quoi qu'il en soit, le

(1) Socrates, V, 16.

(2) *Par les quatre* (l'autorité municipale) *dudit Neuchâtel*, remarque le curé Besancenet. Voir aussi le Recez de la journée tenue à Neuchâtel par MM. de Berne, le 14 novembre 1530.

(3) Lettre du gouverneur à la princesse.

(4) Cur vos sub validissimis clavibus, ingentibusque sub claustris conservatis, ne forte fur aliquis irreptat? (Arnobius contra gentes, VI, p. 257.)

gouverneur, se croyant sûr de son fait, résolut de mettre aux voix le maintien de la messe. Pour peu que la majorité fût indécise, l'influence combinée du gouvernement et du clergé devait la faire pencher du côté de Rome. Les amis de la réformation, s'apercevant de la ruse et sentant le besoin d'assurer l'intégrité des votes, demandèrent la présence de commissaires bernois. On s'y refusa d'abord. Mais Neuchâtel, divisé en deux camps, pouvait voir à tout moment le sang couler dans ses murs; M. de Rive appela donc Berne à son secours.

Antoine Noll et Sulpice Archer, membres l'un et l'autre du conseil, et Jacques Tribolet, bailli de l'Ile-Saint-Jean, hommes dévoués à la réforme, firent leur entrée dans Neuchâtel le 4 novembre : journée pleine d'événements pour la principauté, et qui devait décider de la réformation. Les Bernois se rendirent au château, et y parlèrent avec hauteur (1). « Messeigneurs de Berne, dirent-ils au « gouverneur, sont fort surpris que vous vous op« posiez à la pure et vraie parole de Dieu. Dé« sistez-vous promptement; autrement l'État et « Seigneurie en pourraient pis valoir (2). »

George de Rive fut consterné; il avait cru appeler des aides, et il trouvait presque des maîtres. Il fit pourtant une tentative pour sortir du défilé où il s'était engagé. Les cantons romains de Lucerne, Fribourg et Soleure, étaient aussi alliés de l'État. Le gouverneur insinua aux députés bernois qu'il pourrait bien réclamer leur intervention. A ces mots, les députés se levèrent, et déclarèrent à M. de Rive que, s'il le faisait, il courrait risque de faire perdre Neuchâtel à sa souveraine. Le gouverneur reconnut l'impossibilité d'échapper du filet dans lequel il s'était imprudemment jeté. Il n'y avait plus qu'à baisser la tête et attendre la marche des événements, qu'il lui était impossible de dominer.

Il n'en fut pas ainsi des chanoines et des nobles. Ne se tenant pas pour battus, ils entourèrent les Bernois; et mêlant, comme on le fait toujours en pareil cas, la religion et la politique, ils s'efforcèrent de les ébranler. « Ne voyez-vous pas, leur « disaient-ils, que si nous ne soutenons le pouvoir « spirituel, nous compromettons le pouvoir civil ? « Le plus sûr appui du trône, c'est l'autel! Ces « hommes dont vous vous faites les défenseurs, ne « sont qu'une poignée de brouillons : la majorité est « pour la messe! » — « Tournez-vous de quel côté « vous voudrez, répondit un de ces roides Bernois, « quand bien le *plus* (la majorité) sera des vôtres, « si passerez-vous par là... Jamais nos seigneurs « n'abandonneront les défenseurs de la foi évangé« lique (3). »

Le peuple s'assembla au château pour la votation définitive. Le sort de Neuchâtel allait s'accomplir. D'une part, se serraient autour du gouverneur le conseil privé, les chanoines et les plus zélés des catholiques romains; de l'autre, on voyait les quatre ministraux, le conseil de ville et un grand nombre de bourgeois, monter gravement l'avenue escarpée qui conduit à l'église et au château, et se ranger en face de leurs adversaires. Des deux côtés, même attachement à la foi qu'on avait embrassée, même résolution; mais, dans le parti des chanoines, se trouvaient bien des esprits inquiets, des cœurs troublés, des yeux abattus, tandis que les amis de la réforme s'avançaient la tête haute, le regard assuré, et l'âme pleine d'espérance.

George de Rive, voulant s'acquitter de son devoir, prit la parole. Il peignit la violence avec laquelle les réformés avaient brisé les images et les autels. « Et pourtant, continua-t-il, qui a établi « cette église? Ce sont les prédécesseurs de la prin« cesse, et non les bourgeois. A cause de quoi je « demande que ceux qui ont enfreint, par violence, « l'autorité de Madame, soient obligés de remettre « ce qu'ils ont ôté, en sorte que la sainte messe et « les heures canoniales soient de nouveau célé« brées (4). »

Alors les prud'hommes de Neuchâtel s'avancèrent. Ce n'étaient pas quelques têtes jeunes et folles, comme l'avaient prétendu les adhérents du pape; c'étaient de graves bourgeois, dont les franchises étaient garanties, et qui avaient pesé ce qu'ils avaient à dire. « Par l'illumination du Saint« Esprit, dirent-ils, et par la sainte doctrine de « l'Évangile qui nous est enseigné dans la pure « parole de Dieu, nous voulons montrer que la « messe est un abus, sans aucune utilité, et qui « est beaucoup plus à la damnation qu'au salut des « âmes. Et nous sommes prêts à prouver qu'en « enlevant les autels, nous n'avons rien fait qui « ne fût droit et agréable à Dieu (5). »

Ainsi les deux partis étaient en présence dans le château, avec « de grandes haines et divisions, » dit le Recez de Berne. Les arbitres se consultèrent. Le gouverneur insistait, comprenant que ce moment allait décider de l'avenir. Quelques voix suffisaient pour le triomphe de Rome, et il comptait les gagner par son assurance. « Devez entendre, disait« il, que la plupart de cette ville, hommes et fem« mes, tiennent fermement à l'ancienne foi. Les

(1) « Trois ambassadeurs qui me tinrent assez gros et rudes « propos. » (Le gouverneur à la princesse.)

(2) Le gouverneur à la princesse.

(3) Chambrier, Histoire de Neuchâtel, p. 296. — Lettre du gouverneur.

(4) Msc. de Choupart. — Recez de MM. de Berne.

(5) Recez de MM. de Berne.

« autres sont jeunes gens de guerre, forts de leurs « personnes, remplis de la nouvelle doctrine, ayant « le feu à la tête (1). » — « Eh bien, répondirent « les députés bernois, pour empêcher tout dom- « mage, décidons le différend par la pluralité des « suffrages, conformément au traité de paix fait à « Bremgarten entre les cantons. »

C'était ce que les réformés désiraient. Le *plus*, le *plus!* s'écriaient-ils, selon l'expression consacrée pour de tels votes. Mais le seigneur de Prangins et les prêtres, qui l'avaient voulu quand ils étaient seuls, reculaient en présence de Berne. « Nous de- « mandons du temps, » dirent-ils. Si les réformés se laissaient abuser par ces moyens dilatoires, c'en était fait. Ils savaient que si les Bernois quittaient Neuchâtel, le gouverneur et le clergé auraient facilement le dessus; ils tinrent donc ferme. « Non, « non, dirent-ils. Maintenant! Point de délai! Pas « un jour! Pas une heure. » Mais le gouverneur, ainsi menacé d'un vote qui pouvait décider de la chute légale de la papauté, reculait toujours, et opposait obstinément aux cris du peuple une fin de non-recevoir. Déjà les magistrats s'indignaient, les bourgeois murmuraient, les plus ardents regardaient à leurs armes... « Ils étaient délibérés à nous « contraindre l'épée à la main, » écrit le gouverneur à la princesse. Un nouvel orage se formait sur Neuchâtel. Encore quelques minutes de résistance, et il allait éclater sur l'église, sur la ville et sur le château, ne brisant plus seulement des statues, des images et des autels. « Il fut demeuré des gens « morts, » écrit le seigneur de Rive (2). Il se rendit.

A l'ouïe de cette concession, les partisans de Rome comprennent le danger. Ils se parlent, se concertent, et en un instant leur résolution est prise; ils sont décidés à combattre (3). « Monseigneur, » disent-ils en se tournant vers M. de Rive, et portant la main à la garde de leur épée, « nous tous qui « tenons le parti du Saint Sacrement, nous voulons « mourir martyrs pour notre sainte foi (4). » Cette démonstration n'a point échappé aux jeunes soldats qui reviennent de la guerre de Genève. Un instant encore, et les glaives se tirent, les fers se croisent, la terrasse se transforme en un champ de bataille.

Monseigneur de Prangins, plus politique que catholique, tremble à cette pensée. « Je ne puis le « souffrir, dit-il aux fanatiques de son parti : ce « serait entreprise pour faire perdre à Madame « son État et sa seigneurie (5). — Je consens, dit- « il aux Bernois, à faire le *plus*, sous réserve « néanmoins de la souveraineté, droiture et sei- « gneurie de Madame. » — « Et nous, dirent les « bourgeois, sous réserve de nos libertés et fran- « chises. »

Les catholiques romains, voyant le pouvoir politique qu'ils avaient invoqué leur faire défaut, comprirent que tout était perdu. Ils sauveront du moins leur honneur au milieu de ce grand naufrage; ils donneront leurs noms pour que la postérité connaisse ceux qui sont demeurés fidèles à Rome. Ces fiers soutiens de la hiérarchie s'avancent donc vers le gouverneur; des larmes coulent sur leurs rudes visages, et font ainsi connaître leur muette colère. Ils inscrivent comme témoins leurs noms au bas de ce testament solennel que la papauté passe à cette heure dans Neuchâtel, par-devant les seigneurs de Berne. « Alors iceux dirent en pleurant que les « noms et les surnoms des bons et des pervers fus- « sent écrits en perpétuelle mémoire, et qu'ils pro- « testaient être bons et fidèles bourgeois de Ma- « dame, et lui faire service jusqu'à la mort. »

Les bourgeois réformés étaient convaincus que ce n'était qu'en rendant franchement témoignage de leurs convictions religieuses, qu'ils pouvaient s'acquitter de leur dette envers Dieu, envers leur souveraine, et envers leurs concitoyens. Aussi à peine les catholiques eurent-ils protesté de leur fidélité à Madame, que, se tournant vers le gouverneur, les réformés s'écrièrent : « Nous disons le sembla- « ble en toute autre chose où il plaira à Madame « nous commander, sauf et réserve icelle foi évan- « gélique, dans laquelle nous voulons vivre et « mourir (6). »

Alors tout s'apprêta pour la votation. On ouvrit l'église de Notre-Dame, et les deux partis s'avancèrent au milieu des autels brisés, des tableaux déchirés, des statues mutilées, et de toutes ces ruines de la papauté qui annonçaient assez à ses partisans la défaite dernière et irrévocable qu'elle allait subir. Les trois seigneurs de Berne prirent place à côté du gouverneur, comme arbitres de l'action et présidents de l'assemblée, et le *plus* commença.

George de Rive, malgré l'abattement de ses amis, n'était pas sans quelque espérance. Tous les partisans de l'ancien culte dans Neuchâtel avaient été avertis; et peu de jours auparavant, les réformés eux-mêmes, en se refusant à la votation, avaient reconnu la supériorité numérique de leurs adversaires. Mais les Neuchâtelois amis de l'Évangile avaient un courage et un espoir qui semblaient reposer sur de plus fermes bases. N'étaient-ils pas le parti vainqueur, et pouvaient-ils être vaincus au milieu de leur triomphe?

(1) Recez de MM. de Berne.
(2) Lettre du gouverneur à la princesse.
(3) Ibid.
(4) Ibid.
(5) Ibid.
(6) Ibid.

43*

Les hommes des deux partis s'avançaient confondus les uns avec les autres, et chaque bourgeois donnait silencieusement son vote. On se comptait; le *plus* semblait incertain; la crainte était égale dans les deux camps... Enfin la majorité semble se prononcer. On dépouille les votes; on proclame le résultat : dix-huit voix de majorité donnent la victoire à la réforme, et le dernier coup à la papauté.

Alors MM. de Berne se hâtèrent de profiter de cet avantage. « Vivez désormais, dirent-ils, en « bonne paix; que la messe ne soit plus célébrée; « que l'on ne fasse aucun tort aux moines et aux « prêtres; et que l'on paye à Madame, ou à qui il « sera dû justement, dîmes, cens, rentes et reve- « nus. » Ces divers points furent proclamés par l'assemblée, et il en fut aussitôt dressé un acte, auquel les députés, le gouverneur et les magistrats de la ville de Neuchâtel apposèrent leurs sceaux (1).

Farel ne paraît point dans toute cette affaire : on dirait qu'il n'était pas à Neuchâtel. Les bourgeois n'en appellent qu'à la parole de Dieu, et le gouverneur lui-même, dans son long rapport à la princesse, ne fait pas mention une seule fois du réformateur. Ce sont les apôtres du Seigneur, saint Pierre, saint Jean, saint Paul, saint Jacques, qui, par leurs divins écrits, rétablissent au milieu des Neuchâtelois le vrai fondement de l'Église. Le droit pour les prud'hommes, c'est la parole de Dieu. En vain l'Église romaine dit-elle : « Mais ces Écritures « mêmes, c'est moi qui vous les donne; vous ne « pouvez donc croire en elles sans croire en moi. » Ce n'est pas de l'Église romaine que l'Église protestante reçoit la Bible; le protestantisme a toujours été dans l'Église; il a seul existé partout où l'on s'est occupé des saintes Écritures, de leur divine origine, de leur interprétation et de leur dissémination. Le protestantisme du seizième siècle a reçu la Bible du protestantisme de tous les siècles. Quand Rome parle de hiérarchie, elle est sur son terrain; dès qu'elle parle d'Écriture, elle se place sur le nôtre. Si l'on eût mis Farel en avant à Neuchâtel, Farel peut-être n'eût pu tenir contre le pape; mais la parole de Christ seule était en cause, et il faut que Rome tombe devant Jésus-Christ.

Ainsi se termina par un contrat mutuel cette journée d'abord si menaçante. Si les réformés avaient sacrifié à une fausse paix quelques-unes de leurs convictions, le trouble se fût perpétué dans Neuchâtel. Une manifestation hardie de la vérité et les secousses inévitables qui l'accompagnent, loin de perdre la société, la sauvent; c'est le vent qui soustrait le navire aux écueils, et le fait entrer dans le port.

Le seigneur de Prangins sentait lui-même qu'entre concitoyens « il vaut mieux se toucher, fût-ce « en se heurtant, que de s'éviter toujours. » La franche explication que l'on avait eue avait rendu l'opposition des partis moins irritante. « Je fais la « promesse, dit le gouverneur, de ne rien entre- « prendre contre la votation de ce jour; car je suis « moi-même témoin qu'elle a été honnête, droite, « sans danger et sans contrainte (2). »

Il fallait disposer les dépouilles du parti vaincu; le gouverneur leur ouvrit son château. On y transporta les reliques, les ornements de l'autel, les titres de l'église, l'orgue même; et la messe, chassée par le peuple, y chanta tristement chaque jour.

Tous les ornements ne prirent pourtant pas cette route. Quelques jours après, deux bourgeois, nommés l'un Fauche et l'autre Sauge, se rendant ensemble à leurs vignes, passèrent devant une chapelle. Fauche, qui y avait placé une statue de saint Jean, en bois, dit à son compagnon : « Voilà une « image dont demain je chaufferai mon poêle! » En effet, en repassant, il enleva le saint, et le déposa devant sa maison.

Le lendemain matin, il prit la statue et la mit au feu. Tout à coup une horrible détonation vient porter la terreur dans cette humble demeure. Fauche, tremblant, ne doute pas que ce ne soit un miracle du saint, et se hâte de retourner à la messe. En vain Sauge, son voisin, lui déclara-t-il avec serment que pendant la nuit il avait fait un trou à la statue, avait rempli ce trou de poudre à canon, et l'avait refermé : Fauche, effrayé, ne voulut rien entendre, et, décidé à fuir la vengeance des saints, il alla avec sa famille s'établir à Morteau en Franche-Comté (3). Tels sont les miracles sur lesquels la divinité de Rome repose.

Peu à peu la transformation s'accomplissait. Des chanoines, Jacques Baillod, Guillaume Pury, Benoît Chambrier, embrassèrent la réformation. D'autres furent adressés par le gouverneur au prieuré de Motiers, dans le val de Travers; et au milieu de novembre, au moment où les vents de l'hiver commencent à siffler dans les montagnes, quelques chanoines, entourés de quelques enfants de chœur, tristes débris du puissant et orgueilleux chapitre de Neuchâtel, chassés de leur vie douce et voluptueuse, remontaient péniblement les gorges du Jura, et allaient cacher dans ces hautes et pittoresques vallées, la honte d'une défaite que leurs longs désordres et leur insupportable tyrannie n'avaient que trop provoquée.

Pendant ce temps, le nouveau culte s'organisait. A la place du maître-autel, on élevait deux tables

(1) Recez de MM. de Berne. Msc.

(2) Ungefährlich, ungezwungen, aufrecht und redlich (Berne au gouverneur, 17 décembre 1530.)

(3) Annales de Boyve. Msc.

de marbre destinées à recevoir le pain et le vin; et la parole de Dieu était prêchée du haut d'une chaire dépouillée de tout ornement. La prééminence de la Parole, qui caractérise le culte évangélique, remplaçait dans le temple de Neuchâtel la prééminence du sacrement, qui caractérise le culte de la papauté. Vers la fin du second siècle, Rome, cette métropole des religions antiques, après avoir accueilli le culte chrétien dans sa pureté primitive, l'avait peu à peu métamorphosé en mystères. On avait attribué une puissance magique à certaines formules; et le règne du sacrifice offert par le prêtre avait remplacé partout le règne de la parole de Dieu. La prédication de Farel venait de réintégrer la Parole dans ses imprescriptibles droits; et ces voûtes que la piété du comte Ulrich II avait, à son retour de Jérusalem, dédiées au culte de Marie, servaient enfin, après quatre siècles, à nourrir les fidèles, comme au temps des apôtres, de la *bonne doctrine de la foi* (1).

IX

Évangélisation du pays. — Réaction. — Complot et délivrance. — Farel à Valengin, à la Côte. — La pierre de maître Jean. — Farel à Saint-Blaise. — Expédient grossier à Valengin. — Vengeance. — Établissement de la réforme. — Réforme de la Suisse française.

L'accord fait sous la médiation de Berne stipulait « que le changement n'aurait lieu que pour la ville « et paroisse de Neuchâtel. » Le reste du pays demeurera-t-il donc dans les ténèbres? Ce n'était pas là ce que voulait Farel; et le zèle des bourgeois, encore dans sa première ferveur, le secondait efficacement. On se rendait dans les villages voisins, on exhortait les uns, on combattait les autres. Ceux qui devaient travailler de leurs mains pendant le jour, y allaient le soir. « Or je suis averti, écrit le « gouverneur à la princesse, qu'ils sont nuit et jour « pour faire une réformation. »

George de Rive, en conséquence, convoqua les magistrats de toutes les justices du comté. Ces bonnes gens croyaient que leur conscience relevait de madame de Longueville aussi bien que leurs places. Effrayés à la pensée de recevoir librement de la parole de Dieu une conviction nouvelle, ils étaient tout prêts à l'accepter des mains de Madame, comme ils acceptaient d'elle un nouvel impôt. Triste ilotisme, où la religion sort du sol, au lieu de descendre du ciel. « Nous voulons vivre et mourir sous la « protection de Madame, dirent les magistrats au « seigneur de Rive, sans changer l'ancienne foi, « *jusqu'à ce que par elle en soit ordonné* (2). » Rome, même après sa chute, ne pouvait recevoir un plus amer affront.

Ces assurances de fidélité et l'absence des Bernois firent reprendre courage à M. de Rive, et il prépara en secret une réaction parmi les nobles et le petit peuple. Il y a, dans les catastrophes historiques, dans la chute des grands établissements, dans le spectacle de leurs ruines, quelque chose qui agite l'esprit, l'enflamme et le féconde. C'est ce qui arrivait alors. Quelques uns étaient plus zélés pour la papauté au moment de sa chute, qu'ils ne l'avaient été pour elle aux jours de son pouvoir. Les prêtres, se glissant dans les maisons, disaient la messe à quelques amis mystérieusement convoqués, autour d'un autel improvisé. Un enfant était-il né, le prêtre arrivait sans bruit, soufflait sur l'enfant, faisait le signe de la croix sur son front et sa poitrine, et le baptisait selon le rit romain (3). On reconstruisait ainsi en cachette ce que le grand jour avait renversé. Enfin la contre-révolution fut décidée, et le jour de Noël fixé pour la restauration du catholicisme romain. Tandis que les cantiques de joie des chrétiens allaient monter au ciel, les partisans de Rome voulaient se précipiter dans l'église, frapper à droite et à gauche, chasser cette troupe hérétique, renverser la chaire et la table sainte, relever l'autel, rétablir les images, et célébrer la messe en triomphe. Telle devait être la victoire de la papauté (4).

Ce plan fut découvert. Des députés bernois arrivèrent à Neuchâtel, la veille de la fête. « Mettez « ordre à cela, dirent-ils au gouverneur. Si l'on « attaque les réformés, nous, leurs combourgeois, « nous les protégerons de tout notre pouvoir. » Les conjurés laissèrent tomber leurs armes, et les cantiques de Noël ne furent point troublés.

Cette délivrance signalée augmenta le dévouement et le zèle des amis de l'Évangile. Déjà Emer Beynon, de Serrière, où Farel avait un jour abordé dans un chétif bateau, montant en chaire, avait dit à ses paroissiens : « Si j'ai été un bon curé, je veux, « par la grâce de Dieu, être encore un meilleur « pasteur. » Il fallait que ces paroles retentissent de toutes les chaires. Farel recommence donc une carrière de travaux, de fatigues, de luttes, que les actes des apôtres et des missionnaires peuvent seuls égaler.

Dans les derniers jours de l'an 1530, au cœur de l'hiver, il passe la montagne, entre dans l'église de Valengin, monte en chaire, et se met à prêcher au moment où Guillemette de Vergy se rendait à la

(1) Tim. IV, 6.
(2) Msc. de Choupart.
(3) Berne à Neufchâtel, 17 décembre.
(4) Berne au gouverneur, 23 décembre.

messe. Madame de Valengin essaye en vain de fermer la bouche au réformateur; la vieille et noble douairière s'éloigne alors précipitamment, en disant : « Je ne crois pas que ce soit selon les vieux « Évangiles; s'il y en a de nouveaux qui fassent « cela faire, j'en suis esbahie (1). » Les Valenginois embrassent l'Évangile. Le lieutenant effrayé court à Neuchâtel, de là à Berne, et, le 11 février 1531, il dépose sa plainte devant le conseil; mais tout est inutile. « Pourquoi, lui dirent les seigneurs de « Berne, troubleriez-vous l'eau de la rivière? Lais« sez-la librement courir. »

Farel se tourna aussitôt vers les paroisses de la côte entre le lac et le Jura. A Corcelles, une foule fanatisée, bien armée, et conduite par le vicaire de Neuchâtel, se précipite dans l'église où le ministre prêche, et il n'échappe pas sans blessure. A Bevay, l'abbé Jean de Livron et ses moines rassemblent de nombreux amis, cernent l'église, et, le cordon étant ainsi établi, ils entrent, montent en chaire, en expulsent le prédicateur, et le chassent du temple en l'accablant de violences et d'insultes. Chaque fois qu'il paraissait, on le poursuivait jusqu'à Auvernier à coups de pierres et de fusil.

Pendant que Farel prêchait ainsi dans la plaine, il envoyait dans la vallée l'un de ses frères, gentilhomme de Crest en Dauphiné, Jean de Bély. Au delà de Valengin, à quelque distance de Fontaine, sur le chemin de Cernier, à gauche de la route, se trouvait une pierre qui y est encore aujourd'hui. C'est là, en plein air, comme dans un temple magnifique, que l'évangéliste dauphinois se mit à annoncer le salut par grâce, ayant devant lui le versant de Chaumont, semé des délicieux villages de Fenin, de Villars, de Sole, de Savagnier, et pouvant apercevoir, par une large ouverture, la chaîne lointaine et pittoresque des Alpes (2). Les plus zélés lui demandèrent d'entrer dans l'église, ce qu'il fit. Mais tout à coup le curé et son vicaire « survinrent avec grand bruit; » ils s'avancent vers la chaire, y montent, en arrachent de Bély; puis, se tournant vers les femmes et la jeunesse du lieu, « ils les émeu« vent à le battre et à le déchasser (3). »

Jean de Bély revint à Neuchâtel, hué et brisé, comme son ami après l'affaire de Valengin; mais les évangélistes suivaient les traces de l'apôtre saint Paul, que ni les coups de fouet ni les coups de verge ne pouvaient arrêter (4). De Bély retourna souvent à Fontaine. La messe fut bientôt abolie dans ce village; de Bély y fut vingt-sept ans pasteur; ses descendants y ont à plus d'une reprise exercé le ministère, et maintenant ils forment la famille la plus nombreuse des cultivateurs de ce lieu.

Farel, après avoir évangélisé la rive du lac, au midi de Neuchâtel, s'était porté au nord, et avait prêché à Saint-Blaise. La populace, ameutée par le prêtre et le lieutenant, s'était jetée sur lui; et Farel n'avait pu s'échapper de leurs mains que défait, tout en sang, et presque méconnaissable. Ses amis l'avaient jeté en toute hâte dans un bateau, et transporté à Morat, où le retinrent quelque temps ses blessures (5).

A l'ouïe de ces violences, les Neuchâtelois du 23 octobre sentirent leur sang bouillonner. Si le lieutenant, le curé et leurs ouailles ont brisé le corps du serviteur de Christ, qui est vraiment l'autel du Dieu vivant, pourquoi épargneraient-ils de mortes idoles? Aussitôt ils courent à Saint-Blaise, y abattent les images, et en font autant près de là, à l'abbaye de Fontaine-André, sanctuaire de l'ancien culte.

Les images subsistaient encore à Valengin, mais leur dernière heure allait sonner. Un Français, Antoine Marcourt, avait été nommé pasteur de Neuchâtel. Marchant sur les traces de Farel, il se rendit avec quelques bourgeois à Valengin le 14 juin, grand jour de fête dans ce bourg (6). A peine y étaient-ils arrivés, qu'une foule nombreuse se pressait autour du ministre, écoutant ses paroles. Les chanoines aux aguets dans leurs maisons, et l'intendant M. de Bellegarde sur ses tourelles, se demandaient comment on pourrait faire diversion à cette prédication hérétique. La force ne pouvait être employée, à cause de Berne. On eut recours à un expédient grossier, digne des plus mauvais jours de la papauté, qui, en insultant le ministre, détournerait, pensait-on, l'attention du peuple, et la changerait en rires et en huées. Un chanoine (7), aidé du cocher de la comtesse, se rendit dans une de ses écuries, et y prit deux bêtes, qu'il conduisit sur la place où prêchait Marcourt. Nous jetterons un voile sur cette scène; elle est au nombre de ces choses honteuses que l'histoire ne peut raconter (8). Mais jamais la punition ne suivit de plus près le crime. La conscience des auditeurs se soulève à la

(1) Chambrier, Histoire de Neufchâtel et Valengin, p. 299.

(2) Il ne nous paraît pas, comme on le dit ordinairement, que Bély ait pu prêcher debout sur cette pierre, à moins que ce qui en reste ne soit qu'un fragment. On l'appelle, dans le pays, la pierre de maître Jean.

(3) Msc. AA, dans le Msc. de Choupart.

(4) Épître de saint Paul aux Corinthiens, chap. XI.

(5) De Perrot. L'Église et la réformation, II, p. 233.

(6) On attribue ordinairement ce fait à Farel; mais Choupart, d'après un manuscrit plus ancien, dit *le ministre de Neuchâtel*. Il désigne toujours ainsi Marcourt, et jamais Farel.

(7) Des historiens disent *le cocher de la comtesse*; Choupart dit, à trois reprises, *un chanoine*. Cela est sans doute plus révoltant, mais n'a rien d'incroyable.

(8) De equo admissario loquitur qui equam init.

vue de ce spectacle infâme. Le torrent que l'on a voulu arrêter se précipite hors de son lit. Le peuple irrité, prenant à sa manière la défense de la religion que l'on a prétendu outrager, entre dans le temple comme un flot vengeur; les antiques vitraux sont brisés, les armoiries des seigneurs sont mises en pièces, les reliques sont dispersées, les livres sont déchirés, les images sont abattues, les autels sont renversés. Ce n'est pas assez encore : le flot populaire, après avoir balayé l'église, retourne sur lui-même, et va se jeter dans les maisons des chanoines. Ceux-ci, effrayés, s'enfuient dans les forêts, et tout est ravagé dans leurs demeures.

Guillemette de Vergy et l'intendant M. de Bellegarde, tremblants derrière leurs créneaux, regrettaient, mais trop tard, ce hideux expédient. Ils étaient les seuls qui n'eussent pas encore senti la vengeance populaire. Leurs regards inquiets épient les mouvements des Valenginois indignés. L'œuvre est achevée; la dernière maison du dernier chanoine est pillée. Les bourgeois se concertent... O terreur!... ils se tournent vers le château; ils y montent; ils y arrivent... La demeure des nobles comtes d'Arberg va-t-elle donc être ravagée? « Nous venons, » s'écrient les députés quand ils sont à la porte du manoir, « nous venons demander justice de l'ou« trage fait à la religion et à son ministre. » On consent à les admettre; et la comtesse ordonne que l'on punisse les malheureux qui n'avaient agi que par les ordres de son intendant. Mais en même temps elle envoie des députés à Berne se plaindre « des grands vitupères qu'on lui avait faits (1). » Berne prononça que les réformés payeraient le dommage, mais que la comtesse leur accorderait le libre exercice de leur culte. Jacques Veluzat, originaire de la Champagne, fut le premier pasteur de Valengin. Plus tard, nous retrouverons de nouvelles luttes au pied du Jura.

Ainsi la réforme fut établie à Valengin, comme elle l'avait été à Neuchâtel; les deux capitales de ces contrées étaient gagnées à l'Évangile. Bientôt le changement reçut la sanction légale. François, marquis de Rothelin, fils de la duchesse de Longueville, arriva dans la principauté en mars 1531, se proposant de jouer sur ce petit théâtre le rôle d'un François Ier. Mais il reconnut bientôt qu'il est des révolutions qu'une main irrésistible a accomplies, et qu'il faut accepter. Rothelin exclut des États du pays les chanoines qui en avaient formé jusqu'alors le premier pouvoir, et les remplaça par quatre bannerets et quatre bourgeois. Puis, s'appuyant du principe que toute fortune abandonnée échoit à l'État, il mit la main sur leur riche héritage, et proclama la liberté religieuse dans tout le pays. Tout étant en règle avec Madame, le politique M. de Rive se fit aussi réformé. Tel fut le secours que Rome reçut de l'État duquel elle avait espéré sa délivrance.

Une grande énergie caractérisa la réforme de la Suisse française; ce que nous venons de voir le manifeste. On a attribué à l'individualité de Farel ce trait distinctif de son œuvre; mais jamais homme n'a créé le temps où il a vécu; c'est toujours le temps, au contraire, qui crée l'homme. Plus une époque est grande, moins les individualités la dominent. Ce qu'il y eut de bien dans les choses que j'ai racontées venait de cet esprit tout-puissant dont les hommes les plus forts ne sont jamais que de faibles organes. Ce qu'il y eut de mal venait du caractère du peuple; et, de fait, ce fut presque toujours la papauté qui commença les scènes de violence. Farel subit l'influence de son temps, plutôt que son temps ne subit la sienne. Un grand homme peut être le héraut, le révélateur de l'époque à laquelle Dieu le destine; il n'en est jamais le créateur.

Mais il est temps de laisser le Jura et ses belles vallées que le soleil du printemps éclaire, pour diriger nos pas vers les Alpes de la Suisse allemande, le long desquelles s'amassent d'épais nuages et de terribles tempêtes. Les peuples libres et énergiques qui habitent sous les glaciers éternels, ou sur les rives riantes des lacs, prennent un aspect toujours plus farouche, et le choc menace d'être prompt, rude et terrible. Nous venons de voir de glorieuses conquêtes; une grande catastrophe nous attend.

(1) Chronique du curé Besancenet.

LIVRE SEIZIÈME.

SUISSE. — CATASTROPHE.

(1528 — 1531.)

I

Alliances politiques. — Zwingle pasteur, homme d'État, général. — Persécutions en Thurgovie. — Alliance des Waldstettes avec l'Autriche. — Conditions de l'alliance. — Députation de la diète aux cinq cantons. — Proposition de Zwingle. — Martyre de Keyser. — Zwingle et la guerre. — Épuration du conseil.

Dieu voulait qu'aux portes de l'Église restaurée se trouvassent deux grands exemples qui servissent de leçon aux générations à venir. Luther et la réformation allemande, déclinant le secours de la puissance temporelle, repoussant la force des armes, et cherchant uniquement la victoire dans la confession de la vérité, devaient voir leur foi couronnée du triomphe le plus éclatant; tandis que Zwingle et la réformation suisse, tendant la main aux puissants de la terre, et saisissant l'épée, devaient voir fondre sur l'œuvre de Dieu une catastrophe horrible, cruelle, sanglante, qui menacerait d'engloutir la cause évangélique dans le plus furieux tourbillon. Dieu est un Dieu jaloux; il ne donne pas sa gloire à un autre; il prétend soutenir lui-même sa cause, et, pour parvenir à ses fins, il met en jeu d'autres ressorts que ceux d'une diplomatie habile.

Nous n'avons garde d'oublier que nous sommes appelé à raconter des faits, et non à discuter des théories; mais il est un principe que l'histoire dont nous nous occupons enseigne bien haut. C'est celui que l'Évangile de Dieu proclame, quand il dit : *Les armes de notre guerre ne sont point charnelles, mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu* (1). En maintenant cette vérité, nous ne nous plaçons point sur le terrain de quelque école particulière, mais sur celui de la conscience universelle et de la parole de Dieu.

De tous les secours charnels que la religion peut invoquer, il n'en est point de plus pernicieux pour elle que celui des armes et de la diplomatie. La diplomatie la jette dans des voies tortueuses; les armes la précipitent dans des sentiers de sang; et la religion, du front de laquelle on a ainsi arraché le double bandeau de la vérité et de la douceur, ne présente plus qu'une figure dégradée et avilie que nul ne peut ni ne veut reconnaître.

Ce fut l'extension même de la réforme en Suisse qui l'exposa aux dangers sous lesquels elle succomba. Tant qu'elle fut concentrée dans Zurich, elle demeura une affaire religieuse; mais quand elle eut gagné Berne, Bâle, Schaffouse, Saint-Gall, Glaris, Appenzell, et de nombreux bailliages, il se forma à son sujet des relations intercantonales; et (ce fut ici la faute et le malheur) tandis que des rapports auraient dû s'établir d'Église à Église, ils eurent lieu d'État à État.

Dès que la politique se mêla des affaires spirituelles, elle y prit la haute main. Zwingle crut bientôt devoir examiner non-seulement des questions dogmatiques, mais aussi des questions fédérales; et l'on vit cet illustre réformateur, ne discernant pas les piéges tendus sous ses pieds, se précipiter sur une route semée d'écueils et où l'attendait une cruelle mort.

Les cantons primitifs de la Suisse avaient renoncé au droit de former de nouvelles alliances, sans le consentement de tous; mais Zurich et Berne s'en étaient réservé le pouvoir. Zwingle se crut donc tout à fait libre de provoquer une union des États évangéliques. Constance fut la première ville qui y donna la main. Cette combourgeoisie chrétienne, qui pouvait devenir le germe d'une nouvelle confédération, suscita aussitôt à Zwingle de nombreux adversaires, même parmi les partisans de la réforme.

Il était temps encore; Zwingle pouvait se retirer des affaires publiques, pour ne s'occuper que de celles de l'Évangile. Mais nul, dans Zurich, n'avait comme lui cette application au travail et ce coup d'œil juste, sûr, pénétrant, si nécessaires aux

(1) 2. Cor. X, 4.

hommes politiques. S'il se retirait, il laissait sans pilote le navire de l'État. D'ailleurs, il était convaincu que des actes politiques pouvaient seuls sauver la réforme. Il résolut donc d'être à la fois l'homme de l'État et l'homme de l'Église. Les protocoles font foi que dans ses dernières années il prit part aux délibérations les plus importantes, et fut chargé, par les conseils de son canton, d'écrire des lettres, de faire des proclamations, de rédiger des avis. Déjà, avant la dispute de Berne, regardant la guerre comme possible, il avait tracé un plan de défense fort détaillé, dont le manuscrit subsiste encore (1). En 1528, il fit plus; il montra, dans un écrit remarquable, comment Zurich devait se comporter à l'égard de l'Empire, de la France, des autres États européens, des cantons, des bailliages. Puis, comme s'il eût vieilli à la tête des bandes helvétiques (et il est juste de reconnaître qu'il avait vécu longtemps au milieu des soldats), il exposa les avantages qu'il y avait à surprendre l'ennemi; il décrivit jusqu'à la nature des armes et à la manière de s'en servir; en effet, une importante révolution s'opérait alors dans la stratégie. Le pasteur zurichois est en même temps chef de l'État et général d'armée; ce double, ce triple rôle du réformateur fut sa perte et celle de la réforme. Sans doute, il faut faire la part des hommes de ce temps, qui, accoutumés à voir Rome depuis tant de siècles manier les deux glaives, ne comprenaient pas qu'il fallait prendre l'un et laisser l'autre; il faut admirer la puissance de cet esprit supérieur, qui, tout en parcourant une carrière politique où se seraient absorbées les plus grandes intelligences, ne cessait pourtant de déployer une activité infatigable comme pasteur, comme prédicateur, comme théologien, comme écrivain; il faut reconnaître que l'éducation républicaine de Zwingle lui avait appris à confondre la patrie et la religion, et qu'il y avait dans ce grand homme de quoi fournir à plusieurs vies; il faut apprécier cet indomptable courage, qui, s'appuyant sur la justice, ne craignait pas, dans un temps où Zurich n'avait pour alliés qu'une ou deux villes impuissantes, d'affronter les forces redoutables de l'Empire et de la confédération; mais aussi il faut voir, dans la grande et terrible leçon que Dieu lui donna, un enseignement pour tous les temps et pour tous les peuples, et comprendre enfin ce que l'on oublie si souvent, que « le royaume de Christ n'est pas de ce monde. »

Les cantons catholiques romains, à l'ouïe des nouvelles alliances des réformés, ressentirent la plus vive indignation. Guillaume de Diesbach, député de Berne à la diète, dut essuyer les plus amers reproches. La séance, quelque temps interrompue, fut reprise aussitôt après son départ. « Ils ont beau « rapiécer la vieille foi, dit le Bernois en se retirant, elle ne peut pourtant durer davantage (2). »

On rapiécetait, en effet, de toutes forces, mais d'une aiguille pointue et acérée qui faisait couler le sang. Joseph Am Berg de Schwitz et Jacques Stocker de Zug, baillis de Thurgovie, traitaient avec cruauté ceux qui s'attachaient à l'Évangile. Ils employaient contre eux les amendes, les cachots, la torture, les verges, les confiscations, le bannissement; ils faisaient couper la langue aux ministres, leur tranchaient la tête, ou les condamnaient au feu (3). En même temps on enlevait les Bibles et tous les livres évangéliques; et si de pauvres luthériens, fuyant l'Autriche, traversaient le Rhin, et cette basse vallée où ses eaux tranquilles coulent entre les Alpes du Tyrol et celles d'Appenzell; si ces malheureux, traqués par les lansquenets, venaient chercher un refuge en Suisse, on les livrait cruellement à leurs persécuteurs.

Mais plus la main du bailli s'appesantissait sur la Thurgovie et le Rheinthal, plus aussi l'Évangile y faisait de conquêtes. L'évêque de Constance, à cette vue, écrivit aux cinq cantons que s'ils n'y mettaient ordre, tout le pays embrasserait la réforme. Les cantons convoquèrent en conséquence à Frauenfeld tous les prélats, nobles, juges et notables du pays. Une seconde assemblée ayant eu lieu six jours après (le 6 décembre 1528), à Weinfeld, des députés de Zurich et de Berne supplièrent les notables de considérer avant tout l'honneur de Dieu, et de ne s'inquiéter nullement des bravades et des menaces du monde (4). Une grande agitation suivit ce discours. A la fin, la majorité demanda la prédication de la parole de Dieu; le peuple se prononça dans le même sens; et le Rheinthal, ainsi que Bremgarten, suivit cet exemple.

Que faire?... Le flot devient toujours plus envahissant. Faudra-t-il que les Waldstettes eux-mêmes lui ouvrent enfin leurs vallées? Les antipathies religieuses firent cesser les antipathies nationales; et ces fiers montagnards, portant leurs regards au delà du Rhin, pensèrent à invoquer le secours de l'Autriche, vaincue par eux à Morgarten et à Sempach (5). Le parti fanatique allemand, qui avait écrasé les paysans révoltés de la Souabe, était tout-puissant sur ces frontières. Des lettres s'échangèrent; des messagers passèrent et repassèrent le

(1) Escher et Hottinger, Archives, II, p. 263.

(2) Mögen sie blätzen am alten Glauben. (Hottinger, Zwingli, p. 389.)

(3) Die Zungen geschlitzt, mit dem Schwerdt richten und verbrännt. (Bull. II, p. 31.)

(4) Die Eer Gottes, uwer Seelen Heil. (Bull. Chron. II, p. 28.)

(5) Bullinger, Chron. II, p. 48.

fleuve; enfin, on profita d'une noce de haute noblesse qui devait avoir lieu à Feldkirch, en Souabe, à six lieues d'Appenzell. Le 16 février 1529, les gens de la noce, formant une brillante cavalcade, au milieu de laquelle se trouvaient cachés les députés des cinq cantons, firent leur entrée dans Feldkirch ; et aussitôt Am Berg s'aboucha avec le gouvernement autrichien.

« La puissance des ennemis de notre antique foi « s'est tellement accrue, dit le Suisse, que les amis « de l'Église ne peuvent leur résister. Nous portons « donc nos regards sur ce prince illustre, qui a « sauvé en Allemagne la foi de nos pères. »

Cette alliance était si peu naturelle, que les Autrichiens avaient peine à croire à la sincérité des envoyés. « Prenez des otages, dirent les Wald« stettes ; écrivez de votre main les articles du « traité; commandez, et nous obéirons. » — « C'est « bien, répondirent les Autrichiens; dans deux « mois vous nous trouverez à Waldshout, et nous « vous y ferons connaître nos conditions. »

Le bruit de ces négociations, s'étant répandu, excita, même parmi les partisans de Rome, un vif mécontentement. Nulle part il n'éclata avec autant de force que dans le conseil de Zug. On y vit les partis contraires s'agiter, trépigner, s'élancer de leurs bancs, et près d'en venir aux mains; mais la haine l'emporta sur le patriotisme. Les députés des Waldstettes se rendirent à Waldshout; ils suspendirent les armes de leurs cantons à côté de celles des oppresseurs de la Suisse; ils placèrent à leurs chapeaux des plumes de paon, symbole de l'Autriche, et ils rirent, burent et jasèrent avec les Impériaux. Cette étrange alliance fut enfin conclue. « Quiconque formera parmi le peuple des sectes « nouvelles, y était il dit, sera puni de mort, et, « s'il le faut, avec le secours de l'Autriche. Cette « puissance, en cas de besoin, enverra en Suisse six « mille fantassins, quatre cents cavaliers, et l'ar« tillerie nécessaire (1). On pourra même bloquer « les cantons réformés, et intercepter les vivres. » C'est donc aux cantons romains qu'appartient l'initiative de cette mesure si décriée. Enfin on assurait aux Waldstettes la possession non-seulement des bailliages communs, mais encore toutes les *conquêtes* qui se feraient sur la rive gauche du Rhin.

Aussitôt la tristesse et l'effroi se répandirent dans la Suisse entière. Partout on chantait cette complainte nationale, que Bullinger nous a conservée :

« Pleurons, Helvétiens, pleurons !
« Du paon le superbe plumage
« Vient s'unir au taureau sauvage
« D'Altorff et des quatre cantons (2). »

Tous les cantons non compris dans cette alliance, sauf Fribourg, se réunirent en diète à Zurich, et résolurent d'envoyer une députation à leurs confédérés des montagnes, dans un but de conciliation.

La députation, admise à Schwitz en présence du peuple, put s'y acquitter sans tumulte de sa mission. A Zug, on lui cria : « Pas de sermons ! pas « de sermons ! » A Altorff, on lui dit : « Plût à Dieu « que votre nouvelle foi fût à jamais enterrée ! » A Lucerne, on lui répondit fièrement : « Nous sau« rons garantir du venin de vos prêtres rebelles, « nous, nos enfants, et les enfants de nos en« fants ! » Ce fut dans Underwald que les députés trouvèrent le plus mauvais accueil. « Nous vous dé« nonçons l'alliance, leur dit-on. C'est nous, ce sont « les autres Waldstettes, qui sommes les vrais « Suisses. Nous vous avons gracieusement reçus « dans notre confédération, et vous prétendez main« tenant devenir nos maîtres !... L'Empereur, l'Au« triche, la France, la Savoie, le Valais, nous prê« teront main-forte (3) ! » Les députés se retirèrent étonnés, et frémirent quand, passant devant la maison du secrétaire d'État, ils y virent peint un immense gibet, auquel on avait pendu les armes de Zurich, de Berne, de Bâle et de Strasbourg.

A peine la députation, de retour à Zurich, avait-elle fait son rapport, que les esprits s'enflammèrent. Zwingle proposa de n'accorder aucune paix à Underwald, s'il ne renonçait aux pensions étrangères, à l'alliance avec l'Autriche, et à l'administration des bailliages communs. « Non, non, dit « Berne, qui venait d'étouffer la guerre civile dans « son propre canton ; ne nous pressons pas si fort. « Quand les rayons du soleil brillent, chacun veut « partir ; mais dès que la pluie commence, tous « perdent courage ! La parole de Dieu nous com« mande la paix. Ce n'est pas avec des lances et « des hallebardes que l'on fait entrer la foi dans les « cœurs. C'est pourquoi, par la passion de Notre« Seigneur Jésus-Christ, nous vous supplions de « calmer votre ardeur. »

Ces paroles chrétiennes auraient atteint leur but, si une affreuse nouvelle, qui parvint à Zurich le jour même où Berne y faisait entendre un langage si modéré, ne les eût pas rendues inutiles.

Le samedi 22 mai, un pasteur, père de famille, des environs du lac de Greiffensee, Jacques Keyser, surnommé Schlosser, après avoir côtoyé les bords fertiles de ce petit lac, traversé les beaux pâturages du bailliage de Gruningen, passé près de la maison teutonique de Rubikon et du couvent de Ruti, était arrivé dans ces contrées simples et agrestes que baigne la partie supérieure du lac de Zurich. Se

(1) Bullinger donne tout le traité : Chron. II, p. 49-59.

(2) Es macht mich graw. — Dass sich der Pfaw. — Darzu der Stier — Und sunst noch vier — Sich hand vereynt...

(3) Bullinger, Chr. II, p. 150-157.

rendant à Oberkirk, paroisse du pays de Gaster, entre les deux lacs de Zurich et de Wallenstadt, dont il avait été nommé pasteur, et où il devait prêcher le lendemain, il longeait à pied les flancs allongés et arrondis du mont Buchberg, en face des hauteurs pittoresques de l'Ammon. Il s'avançait sans défiance dans ces bois, que depuis bien des semaines il avait plusieurs fois franchis sans inconvénient, quand tout à coup six hommes, apostés pour le surprendre, fondent sur lui et le conduisent à Schwitz. « Les baillis, disent-ils au magistrat, « ont ordonné de traduire devant les tribunaux « tous les ministres novateurs : en voici un qu'on « amène. » Quoique Zurich et Glaris intervinssent, quoique le gouvernement de Gaster, où Keyser avait été pris, n'appartînt pas alors à Schwitz, la Landsgemeinde voulait une victime, et on condamna, le 29 mai, le ministre à être brûlé vif. En apprenant sa sentence, Keyser versa d'abondantes larmes (1). Mais quand l'heure du supplice fut arrivée, il marcha joyeusement à la mort, confessa librement sa foi, et rendit grâces au Seigneur jusqu'à son dernier soupir. « Allez dire à Zurich « comme il nous remercie! » dit aux députés de Zurich, avec un sourire moqueur, l'un des magistrats de Schwitz. Ainsi un nouveau martyr était tombé sous les coups de cette puissance redoutable, qui s'enivre du sang des saints (2).

La mesure était comble. Les flammes du bûcher de Keyser devinrent le signal de la guerre. Zurich indigné poussa un cri qui retentit dans toute la confédération. Zwingle surtout réclamait des mesures énergiques. Partout, dans les rues, dans le conseil, dans la chaire même, on le voyait dépasser en hardiesse les plus vaillants capitaines. Il disait à Zurich, il écrivait à Berne : « Soyons fermes et « ne craignons pas de prendre les armes. Cette « paix que quelques-uns désirent tant, n'est pas « une paix, mais une guerre; tandis que la guerre « que nous demandons n'est pas une guerre, mais « une paix (3). Nous n'avons soif du sang de per« sonne, mais nous devons couper les nerfs de « l'oligarchie (4). Si nous nous y refusons, la vérité « de l'Évangile et la vie des ministres ne seront « jamais en sûreté parmi nous. »

Ainsi parlait Zwingle. Partout, en Europe, il voyait les puissants de la terre se donner la main pour étouffer la vie renaissante de l'Église; et il pensait qu'à moins d'un mouvement décisif et énergique, la chrétienté, accablée sous tant de coups, retomberait bientôt dans son ancienne servitude. Luther, en des circonstances semblables, arrêtait les glaives près de se croiser, et demandait que la parole de Dieu seule parût sur le champ de bataille. Zwingle ne pensait pas de même. La guerre n'était pas pour lui une révolte, car la Suisse n'avait pas de maître. « Sans doute, disait-il, il faut se confier « en Dieu seul; mais quand Dieu nous donne une « cause juste, il faut aussi savoir la défendre, et, « comme Josué et Gédéon, dépenser son sang pour « Dieu et pour la patrie. »

Si l'on regarde aux principes qui dirigent les chefs des peuples, l'avis de Zwingle est sans reproche. C'était le devoir des magistrats suisses de défendre les opprimés contre les violents. Mais ce langage, fort convenable dans la bouche d'un magistrat, n'est-il pas à blâmer dans la bouche d'un ministre?

Pour accomplir ses desseins, le réformateur avait besoin dans Zurich d'une grande unité; or, il s'y trouvait encore beaucoup d'hommes, d'intérêts et de superstitions, qui lui étaient contraires. « Jus« ques à quand, s'était-il écrié en chaire le 1er dé« cembre 1528, supporterez-vous le conseil des « incrédules et ces impies, qui s'opposent à la pa« role de Dieu (5)? » On avait arrêté l'épuration que demandait le réformateur, on avait examiné un à un tous les citoyens; puis on avait exclu du conseil tous les récalcitrants.

II

Underwald veut rétablir la messe. — Zwingle veut y maintenir la liberté. — Guerre. — Zwingle part. — Armement des cinq cantons. — Médiation du landamman Æbli. — Intervention de Berne. — Opposition de Zwingle. — Cordialité suisse. — Discipline zurichoise. — Une conférence. — Traité de paix. — Le traité avec l'Autriche déchiré. — Hymne et tristesse de Zwingle. — Des femmes disent la messe.

Le samedi 5 juin 1529, sept jours après le martyre de Keyser, tout Zurich était en mouvement. Le moment était venu où Underwald devait envoyer un gouverneur aux bailliages communs; et les images ayant été brûlées dans ces contrées, Underwald avait juré d'en tirer une éclatante vengeance (6). Aussi l'épouvante était-elle générale. « Le bûcher de Keyser, pensait-on, va se rallumer « dans tous nos villages. » Plusieurs habitants accouraient à Zurich, et, sur leurs figures émues,

(1) Weinet häfftig. (Bulling., II, p. 149.)

(2) Apoc., ch. XVII.

(3) Bellum cui nos instamus, pax est, non bellum. (Vita Zwinglii, per O. Myconium.)

(4) Oligarchiæ nervi succidantur. (Ibid.)

(5) Den Rath reinigen. (Füssli, Beyträge, IV, p. 91.)

(6) Den Götzenbrand, an inen mitt der Hand zü rächen. (Bull. Chron. II, p. 153.)

effrayées, on eût cru voir se refléter les flammes qui venaient de consumer le martyr.

Ces malheureux trouvèrent dans Zwingle un puissant avocat. Le réformateur pensait enfin être arrivé au but qu'il n'avait cessé de poursuivre, la libre prédication de l'Évangile dans toute la Suisse. Donner un dernier coup suffisait, selon lui, pour mener à bonne fin cette entreprise. « D'avides pen- « sionnaires, dit Zwingle aux Zurichois, profitent « de l'ignorance du peuple des montagnes, pour « ameuter ces hommes simples contre les amis de « l'Évangile. Sévissons donc contre les chefs or- « gueilleux. La douceur de l'agneau ne ferait que « rendre le loup plus vorace encore (1). Proposons « aux cinq cantons de laisser prêcher librement la « parole du Seigneur, de renoncer à leurs iniques « alliances, et de punir les fauteurs des pensions « étrangères. Quant à la messe, aux idoles, aux « rites et aux superstitions, que personne ne soit « contraint à les abandonner. C'est à la parole de « Dieu seule à disperser de son souffle puissant « toute cette vaine poussière (2)! Soyez fermes, « nobles seigneurs! et, malgré certains chevaux « noirs, aussi noirs à Zurich qu'ils le sont à Lu- « cerne (3), mais dont la malice ne pourra parve- « nir à faire verser le char de la réforme, nous « franchirons ce passage difficile, et parviendrons « à l'unité de la Suisse et à l'unité de la foi. » Ainsi Zwingle, en réclamant l'emploi de la force, ne voulait pour l'Évangile que la liberté; mais il voulait une prompte intervention, pour que cette liberté lui fût assurée. Écolampade pensait de même. « Ce n'est pas l'heure des délais, disait-il; « ce n'est pas le moment de la parcimonie et de la « pusillanimité. Tant que le venin ne sera pas « entièrement ôté de ce serpent, réchauffé dans « notre sein, nous serons exposés aux plus grands « périls (4). »

Le conseil de Zurich, entraîné par le réformateur, promit aux bailliages de maintenir la liberté religieuse; et à peine eut-il appris qu'Antoine Ab-Aker d'Underwald se rendait à Bade avec une armée, qu'il ordonna à cinq cents hommes de partir pour Bremgarten, avec quatre pièces d'artillerie. C'était le 5 juin, et le soir même l'étendard zurichois flottait sur le couvent de Mouri.

La guerre de religion était commencée. Le cor des Waldstettes retentit aussitôt dans les montagnes; partout on se mettait sous les armes, et des messagers allaient en hâte invoquer le secours du Valais et de l'Autriche. Trois jours après (le mardi 8 juin), six cents hommes de Zurich, sous le commandement de Jacques Werdmuller, partaient pour Rapperschwil et le pays de Gaster; et le lendemain, quatre cents hommes se rendaient à Cappel, sous le commandement du vaillant capitaine George Berguer, auquel on avait donné Conrad Schmidt, pasteur de Kussnacht, pour aumônier. « Nous ne « voulons pas, dit à Zwingle le bourgmestre Roust, « que vous alliez à la guerre; car le pape, l'archi- « duc Ferdinand, les cantons romains, les évêques, « les abbés, les prélats, vous haïssent mortelle- « ment. Restez avec le conseil; nous avons besoin « de vous. » — « Non, répondit Zwingle, qui ne se « reposait sur personne d'une entreprise si impor- « tante; quand mes frères exposent leur vie, je ne « demeurerai pas tranquillement assis auprès de « mes foyers. D'ailleurs, l'armée aussi a besoin « d'un œil vigilant, qui se porte sans cesse tout à « l'entour d'elle. » Puis, prenant une brillante hallebarde qu'il avait, dit-on, portée à Marignan, et la plaçant sur son épaule, le réformateur sauta sur son cheval, et partit avec l'armée (5). Les murailles, les tours, les créneaux, étaient couverts d'une foule de vieillards, d'enfants, de femmes, parmi lesquelles se trouvait Anna, la femme d'Ulrich.

Zurich avait réclamé le secours de Berne; mais Berne, dont le peuple montrait peu de goût pour une guerre religieuse, et qui d'ailleurs ne voyait pas avec plaisir l'influence croissante de Zurich, répondit : « Puisque Zurich a commencé la guerre « sans nous, qu'il la finisse de même! » Les États évangéliques se montraient désunis au moment de la lutte.

Les cantons romains ne faisaient pas ainsi. C'était Zug qui avait fait entendre le premier cri d'appel; et les hommes de Schwitz, d'Uri, d'Underwald s'étaient aussitôt mis en marche. Dès le 8 juin, la grande bannière flottait devant la maison de ville de Lucerne; et le lendemain, l'armée partait au son des antiques cors que Lucerne prétend avoir reçus de l'empereur Charlemagne.

Le 10 juin, les Zurichois, établis à Cappel, envoyèrent à Zug, au point du jour, un héraut chargé, selon l'usage, de dénoncer aux cinq cantons la rupture de l'alliance. Aussitôt Zug se remplit de détresse et d'alarme. Ce canton, le plus petit de la Suisse, n'ayant point encore reçu tous les contingents confédérés, était hors d'état de se défendre; on courait çà et là; on envoyait des messagers;

(1) Lupus lenitate agni, magis magisque vorax fit. (Zwing. Epp. II, p. 296.)

(2) Dei verbum enim hos pulveres omnes facile flatu suo disperget. (Ibid.)

(3) Les pensionnaires. Exceptis aliquot nigris equis. (Ibid., p. 298.)

(4) Venenum a domestico illo colubro. (Ibid., p. 303.)

(5) Sondern sass auf ein Ross, und führte eine hübsche Helparten auf den Achseln. (Füssli, Beytr., IV, p. 103.)

on se préparait précipitamment à la bataille; les guerriers essayaient leurs armes; les femmes versaient des pleurs; les enfants poussaient des cris.

Déjà le premier corps de l'armée zurichoise, composé de deux mille hommes, sous le commandement de Guillaume Thôming, placé près de la frontière, au-dessous de Cappel, s'apprêtait à partir, lorsqu'on aperçut, du côté de Baar, un cavalier qui, pressant les flancs de son cheval, accourait aussi vite que le lui permettait la montagne qu'il avait à gravir. C'était Æbli, landamman de Glaris. « Les cinq cantons sont prêts, s'écria-t-il en « arrivant; mais j'ai obtenu d'eux de s'arrêter, si « vous consentez à faire de même. C'est pourquoi, « pour l'amour de Dieu et le salut de la confédération, je supplie messeigneurs de Zurich et tout « le peuple de suspendre maintenant leur marche. » En disant ces mots, le brave Helvétien versait des larmes (1). « Dans peu d'heures, continua-t-il, je serai de retour. J'espère, avec la « grâce de Dieu, obtenir une paix honorable, et « empêcher que l'on ne remplisse nos chalets de « veuves et d'orphelins. »

On connaissait Æbli pour un homme plein de loyauté, ami de l'Évangile, ennemi des guerres étrangères; aussi son discours émut-il les capitaines zurichois, qui résolurent de s'arrêter. Zwingle seul, debout, inquiet, le regard en avant, voyait dans l'intervention de son ami les machinations des adversaires. L'Autriche, occupée à repousser les Turcs, ne pouvant secourir les cinq cantons, les avait exhortés à la paix : c'était là, selon Zwingle, le motif des propositions apportées par le landamman de Glaris. Aussi, au moment où Æbli tournait bride pour se rendre à Zug (2), Zwingle, s'approchant, lui dit énergiquement : « Com-« père landamman, vous rendrez compte à Dieu « de tout ceci. Nos adversaires se voient dans le « sac, c'est pourquoi ils vous donnent de bonnes « paroles; mais plus tard ils fondront sur nous à « l'improviste, et alors personne ne nous déli-« vrera. » Paroles prophétiques, et dont l'événement devait dépasser toutes les prévisions. « Cher « compère, répondit le landamman, j'ai cette con-« fiance en Dieu que tout ira bien. Faisons chacun « de notre mieux. » Et il partit.

Alors, au lieu de marcher sur Zug, l'armée zurichoise se mit à dresser ses tentes sur la lisière de la forêt et le long de la rive du torrent, à quelques pas des sentinelles des cinq cantons. Zwingle, assis dans la sienne, silencieux, préoccupé et morne, attendait d'heure en heure quelque fâcheuse nouvelle.

Elle ne se fit pas longtemps attendre; ce furent des députés du conseil de Zurich qui l'apportèrent. Berne, soutenant le rôle qu'il avait si souvent rempli de représentant de la politique fédérale, déclara que si Zurich ou les cantons ne voulaient pas faire la paix, on saurait les y contraindre; en même temps, cet État convoquait une diète à Arau, et mettait cinq mille hommes en campagne sous le commandement de Sébastien de Diesbach. Zwingle fut consterné.

Le message d'Æbli, appuyé par celui de Berne, était renvoyé à l'armée par le conseil; car, selon les principes du temps : « Là où flotte la ban-« nière, là se trouve Zurich. » — « Ne nous laissons « point ébranler, s'écria le réformateur, toujours « ferme et décidé; notre avenir dépend de notre « courage. Aujourd'hui on supplie, on mendie; et « dans un mois, quand nous aurons posé les « armes, on nous écrasera. Demeurons fermes en « Dieu, avant tout, soyons justes : après cela vien-« dra la paix. » Mais Zwingle, transformé en homme d'État, commençait à perdre l'influence qu'il avait gagnée comme serviteur de Dieu. Plusieurs ne pouvaient le comprendre, et se demandaient si c'était bien là le langage d'un ministre du Seigneur. « Ah! disait celui de ses amis qui l'a « peut-être le mieux connu, Oswald Myconius, « Zwingle a été certainement un homme intrépide « dans les dangers; mais il eut toujours horreur « du sang, même de celui de ses plus mortels en-« nemis. La liberté de la patrie, les vertus de nos « pères, et surtout la gloire de Christ, ont été le « but unique de tous ses desseins (3). Je dis la « vérité comme en la présence de Dieu, » ajoutait Myconius.

Pendant que Zurich envoyait des députés à Arau, les deux armées recevaient des renforts. Des Thurgoviens et des Saint-Gallois venaient associer leurs bannières à celle de Zurich; des Valaisans et des hommes du Saint-Gothard se joignaient aux cantons catholiques. Les avant-postes étaient en présence à Thann, à Leematt, à Goldisbrunnen, sur les revers délicieux de l'Albis.

Jamais peut-être la cordialité suisse ne brilla mieux de son antique éclat. Les soldats s'appelaient amicalement, se serraient la main, se disaient qu'ils étaient des confédérés et des frères. « Nous ne nous « battrons pas, ajoutaient-ils. Une tempête a passé « sur nos têtes, mais nous prierons Dieu, et il nous « préservera de tout mal. »

La disette désolait l'armée des cinq cantons, tandis que l'abondance régnait dans le camp de

(1) Das redt er mitt weynenden Ougen. (Bull., II, p. 169.)

(2) Alls nun der Amman wiederumm zu den 5 Orten ryten wolt. (Bull. Chr. II, p. 170.) Zwingle était parrain d'un enfant d'Æbli.

(3) Libertas patriæ, virtutes avitæ, et imprimis gloria Christi. (Osw. Myc., De vita Zw.)

Zurich (1). Quelques jeunes Waldstettes affamés dépassèrent un jour les avant-postes; les Zurichois les firent prisonniers, les conduisirent au camp, puis les renvoyèrent chargés de provisions, avec plus de bonhomie encore que n'en montra Henri IV au siége de Paris. Un autre jour, quelques braves des cinq cantons, ayant posé sur les frontières un seau plein de lait, crièrent aux Zurichois qu'ils n'avaient point de pain. Ceux-ci arrivèrent aussitôt, et coupèrent leur pain dans le lait de leurs ennemis; puis les soldats des deux partis se mirent en plaisantant à manger à la gamelle, les uns deçà, les autres delà. Les Zurichois trouvaient plaisant que, malgré la défense de leurs prêtres, les Waldstettes mangeassent avec des hérétiques. Quand quelqu'un de la troupe prenait un morceau qui se trouvait du côté de ses adversaires, ceux-ci, en riant, le frappaient de leur cuiller, et lui disaient : « Ne dépasse « pas la frontière ! » C'est ainsi que ces bons Helvétiens se faisaient la guerre; aussi le bourgmestre Sturm de Strasbourg, l'un des médiateurs, s'écriait-il : « Vous autres confédérés êtes de singulières « gens ! Quand vous êtes désunis, vous êtes pour-« tant toujours d'accord, et votre antique amitié « ne sommeille jamais (2). »

L'ordre le plus parfait régnait dans le camp de Zurich. Tous les jours Zwingle, le commandeur Schmidt, ou quelque autre ministre, y prêchaient. On n'entendait parmi ces soldats ni jurement ni dispute; toute personne déshonnête était repoussée du camp; on priait avant et après les repas, et chacun obéissait à ses chefs. Point de dés, point de cartes, point de jeux propres à exciter les querelles; mais des chants, des cantiques, des hymnes nationaux, des exercices du corps, des luttes, et des jets de pierre : telles étaient les récréations militaires des Zurichois (3). L'esprit qui animait le réformateur avait passé dans cette armée.

L'assemblée d'Arau, transportée à Steinhausen, dans le voisinage des deux camps, arrêta que chacune des armées entendrait les plaintes du parti contraire. La réception des députés des cinq cantons par les Zurichois fut assez tranquille; il n'en fut pas de même dans l'autre camp.

Le 15 juin, cinquante Zurichois, entourés d'une foule de campagnards, se rendaient à cheval vers les Waldstettes. Le son des trompettes, le bruit des tambours, des salves redoublées d'artillerie, annonçaient leur arrivée. Près de douze mille hommes des petits cantons, en bon ordre, la tête levée, le regard arrogant, se trouvaient sous les armes. Escher de Zurich parla le premier, et plusieurs hommes de la campagne articulèrent après lui des griefs que quelques Waldstettes trouvèrent exagérés. « Quand donc vous avons-nous refusé le droit « fédéral ? » s'écrièrent ceux-ci. — « Oui, oui, re-« prit vivement Funk, ami de Zwingle; nous sa-« vons comment vous l'exercez. Ce malheureux « pasteur (Keyser) l'a invoqué, et vous l'avez ren-« voyé au bourreau ! » — « Funk, tu eusses mieux « fait de te taire, » dit un de ses amis. Mais le mot était lâché; un affreux tumulte s'éleva soudain; toute la foule des Waldstettes s'agitait; les plus prudents supplièrent les Zurichois de se retirer promptement, et protégèrent leur départ.

Enfin le traité fut conclu le 26 juin 1529. Zwingle n'obtenait pas tout ce qu'il avait désiré. Au lieu de la libre prédication de la parole de Dieu, le traité ne stipulait que la liberté de conscience. Il arrêtait que les bailliages communs pourraient se prononcer pour ou contre la réforme, à la pluralité des suffrages. Sans décréter l'abolition des pensions, il la recommandait aux cantons catholiques; l'alliance formée avec l'Autriche était abolie; les cinq cantons devaient payer les frais de la guerre, et Mourner rétracter ses propos injurieux; une indemnité était assurée à la famille de Keyser (4).

Un succès incontestable venait de couronner la démonstration belliqueuse de Zurich. Les cinq cantons le sentaient. Mornes, aigris, rongeant en silence le frein qu'on plaçait en leur bouche, leurs chefs ne pouvaient se décider à livrer l'acte de leur alliance avec l'Autriche. Zurich rallia aussitôt son armée; les médiateurs redoublèrent d'instances, et les Bernois s'écrièrent : « Si vous ne livrez « pas ce document, nous irons nous-mêmes en « procession le prendre dans vos archives. » On l'apporta enfin à Cappel le 26 juin, à deux heures de la nuit. Toute l'armée s'assembla à onze heures avant midi, et l'on commença à lire le traité.

Les Zurichois regardaient avec étonnement sa largeur, sa longueur démesurée, et les neuf sceaux dont il était muni, et dont un était en or. A peine en eut-on lu quelques mots, qu'Æbli, saisissant le parchemin, s'écria : « C'est assez ! » — « Lisez, « lisez ! dirent les Zurichois; nous voulons con-« naître leur trahison. » Mais le landamman de Glaris répondit fièrement : « Je me laisserais ha-« cher en mille morceaux plutôt que de le per-

(1) On avait une mesure de blé pour un florin, et une de vin pour un demi-batz (un sou et demi de France). Bull. Chron. II, p. 182.)

(2) Wenn ihr schon uneins sind, so sind ihr eins. (Ibid., p. 183.)

(3) Sondern sang, sprang, wurf und stiess den Stein. (Füssli, Beytr., IV, p. 108.)

(4) Le traité se trouve en entier dans Bull., II, p. 185, et Ruchat, II.

« mettre. » Puis, donnant un coup de couteau dans le parchemin, il le mit en pièces en présence des soldats et de Zwingle (1), et en jeta les morceaux au secrétaire pour les livrer aux flammes. « Ce papier n'était pas suisse, » dit Bullinger avec une sublime simplicité.

Aussitôt on leva les bannières. Ceux d'Underwald s'en retournaient avec colère. Ceux de Schwitz juraient qu'ils garderaient à jamais leur antique foi; tandis que les bandes de Zurich rentraient en triomphe dans leurs foyers. Mais les pensées les plus contraires agitaient l'esprit de Zwingle. « J'es-« père, disait-il en se faisant violence, que nous « rapportons dans nos maisons une paix honnête. « Ce n'est pas pour faire du carnage que nous « étions partis (2). Dieu a de nouveau montré aux « grands qu'ils ne peuvent rien contre nous. » Mais quand il s'abandonnait à son penchant naturel, un tout autre ordre de pensées s'emparait de son esprit. On le voyait marchant à part, abattu, et prévoyant le plus sombre avenir. En vain était-il entouré des cris de joie du peuple : « Cette paix, « disait-il, que vous regardez comme un triomphe, « vous vous en repentirez bientôt en vous frappant « la poitrine. »

Ce fut alors que, pour épancher sa douleur, il composa en descendant l'Albis, un chant célèbre, souvent répété au son des instruments dans les campagnes de la Suisse, au milieu des bourgeois des villes confédérées, et jusqu'à la cour des rois. Les cantiques de Zwingle et de Luther jouent le même rôle, dans la réformation allemande et suisse, que les psaumes dans celle de la France.

O Seigneur, de ton char prends toi-même les rênes!
Sans ta main il se brise, et nos courses sont vaines.
Vois et regarde où nous ont mis
Les ruses de nos ennemis!

O bien-aimé pasteur qui rachetas nos vies,
Réveille par ta voix tes brebis endormies,
Accours, et de tes bras puissants
Enchaîne ces loups dévorants.

Du milieu de nos monts bannis toute amertume;
Que l'esprit des vieux temps parmi nous se rallume,
Et que notre fidélité
Célèbre à jamais ta bonté.

Un édit publié au nom des confédérés ordonna de faire partout renaître la vieille amitié et la concorde fraternelle; mais les édits sont impuissants pour de tels miracles.

Ce traité de paix fut néanmoins favorable à la réforme. Sans doute elle rencontra encore en plusieurs lieux une vive opposition. Les religieuses du val Sainte-Catherine, en Thurgovie, abandonnées de leurs prêtres et excitées par quelques gentilshommes d'outre-Rhin, qui les nommaient, dans leurs lettres, « femmes chevaleresques de la « maison de Dieu, » chantèrent elles-mêmes la messe, et établirent l'une d'elles prédicateur du couvent (3). Des députés des cantons protestants ayant eu avec elles une entrevue, l'abbesse et d'autres religieuses traversèrent de nuit, secrètement, le fleuve, en emportant les titres du monastère et les ornements de l'église. Mais ces résistances isolées étaient inutiles. Déjà, en 1529, Zwingle put tenir en Thurgovie un synode qui y organisa l'église, et ordonna que les biens des couvents seraient consacrés à instruire dans les saintes lettres des jeunes hommes pieux. Ainsi la concorde et la paix semblèrent enfin se rétablir dans la confédération.

III

L'unité par la liberté. — Évangélisation des cinq cantons. — Réponse de Schaffouse. — Zurzach. — Glaris, Brunner et Tschoudi. — Hostilités, hésitations. — Bailliages italiens. — Le moine de Côme. — Son angoisse et son espoir. — Le moine de Locarno. — Appel pour l'Italie. — Réforme de Wettingen. — Autres couvents. — L'abbé de Saint-Gall. — Killian Kouffi. — Saint-Gall recouvre sa liberté. — Soleure. — Miracle de saint Ours. — Triomphe de la papauté. — Les Grisons envahis par les Espagnols. — Appel des ministres aux cinq cantons. — Refus. — Indépendance de l'Église voulue par Écolampade. — Diète évangélique.

Quand le vainqueur s'abandonne à son triomphe, dans cet abandon et cette confiance même il trouve souvent la mort. Zurich et Zwingle devaient être un exemple signalé de ce triste enseignement de l'histoire. Profitant de la paix nationale, Zwingle et ses amis redoublèrent d'efforts pour le triomphe de l'Évangile. Ce zèle était légitime; mais la sagesse ne le dirigea pas toujours. Arriver à l'unité de la Suisse par l'unité de la foi, tel fut le but des Zurichois. Il eût mieux valu qu'ils ne mêlassent pas des préoccupations politiques à leur zèle pour la maison de Dieu. L'unité de la Suisse aurait été peut-être plus facilement obtenue, si l'on n'avait pensé qu'à l'unité de la foi. Mais il y eut encore un autre mal : les Zurichois oublièrent qu'en voulant forcer l'unité on la brise, et que la liberté est le seul milieu dans lequel les éléments contraires peuvent se dissoudre, et une union salutaire s'établir. Tandis que Rome veut l'unité par les anathèmes, les prisons et les bûchers, la vérité chrétienne demande l'unité par la liberté. Ne craignons pas

(1) Tabellæ fœderis, a prætore Pagi Glaronensis gladio concisæ et deletæ, id quod ipse vidi. (Zw. Epp., II, p. 310.)

(2) Cum non cædem factum profecti sumus. (Ibid.)

(3) J. J. Hottinger, III, p. 527.

que la liberté, exaltant outre mesure chaque individualité, produise ainsi une multiplicité infinie. En pressant tout esprit de s'attacher à la parole de Dieu, on le livre à une puissance capable de ramener ses opinions divergentes à une salutaire unité.

Ce ne fut d'abord que par de légitimes conquêtes que Zwingle signala son triomphe; il s'avança avec courage. Son regard et son bras étaient partout. « De misérables brouillons, dit Salat, chroniqueur « catholique romain, pénétrant dans les cinq can- « tons, y tracassaient les âmes, semaient partout « de petits poëmes, de petits traités, de petits « testaments, répandaient leurs chiffons, et ne « cessaient de dire qu'on ne devait pas croire les « prêtres (1). »

Ce n'était pas tout: tandis que la réforme devait se borner, autour du lac des Waldstettes, à quelques essais infructueux, elle faisait de brillantes conquêtes parmi les cantons, les alliés et les sujets de la Suisse; et les coups qu'elle y portait à la papauté retentissaient dans les hautes vallées des cantons primitifs, et les remplissaient d'effroi. Nulle part la papauté ne se montra plus décidée que dans les montagnes suisses. Il y avait là comme un mélange du despotisme romain et de la rudesse helvétique. Rome était décidée à vaincre, et elle se voyait ravir successivement ses positions les plus importantes.

Le 29 septembre 1529, la ville de Schaffouse enlevait « le grand Dieu de la cathédrale, » à la vive douleur du petit nombre de dévots que le culte romain comptait encore dans cette ville; puis elle abolissait la messe, et tendait la main à Zurich et à Berne.

Le 17 octobre, près du confluent du Rhin et de l'Aar, à Zurzach, au moment où le prêtre du lieu, homme dévoué à l'ancien culte, prêchait avec zèle, un bourgeois nommé Tüfel (Diable), levant la tête, lui dit: « Monsieur, vous couvrez d'injures les « gens de bien, et vous comblez d'honneur le « pape et les saints du calendrier romain. De « grâce, où trouve-t-on cela dans la sainte Écri- « ture? » La question, faite d'un ton grave, excita chez plusieurs un malin sourire; et le peuple, les regards fixés sur la chaire, attendait la réponse. Alors le curé étonné, hors de lui, répondit d'une voix émue: « Tu t'appelles Diable, tu fais comme « le diable, et tu es le diable! C'est pourquoi je ne « veux rien avoir à faire avec toi. » Puis, quittant précipitamment la chaire, il se sauva, comme si Satan eût été derrière lui. Aussitôt on enleva les images et on abolit la messe; les catholiques romains cherchèrent à s'en consoler, en répétant partout: « A Zurzach, c'est le *Diable* qui a introduit la réformation (2)! »

Les prêtres et les guerriers des cinq cantons voyaient la foi romaine renversée dans des contrées plus rapprochées encore, dans le canton de Glaris, d'où, par les passages escarpés du Klaus et du Pragel (3), la réforme pouvait fondre tout à coup sur Uri et sur Schwitz. Deux hommes s'y trouvaient en présence. A Mollis, Fridolin Brunner, se demandant chaque jour par quel moyen il pourrait avancer la cause de Jésus-Christ (4), attaquait avec l'énergie de Zwingle, son ami, les abus de l'Église (5), et s'efforçait de répandre parmi ce peuple, amateur passionné de la guerre, la paix et la charité de l'Évangile. A Glaris, Valentin Tschoudi s'étudiait, au contraire, avec la circonspection de son ami Érasme, à tenir le juste milieu entre Rome et la réforme. Aussi, quoique le purgatoire, les indulgences, le mérite des œuvres, l'intercession des saints ne passassent plus chez les Glaronais, grâce aux prédications de Fridolin, que pour des niaiseries et des fables (6), ils croyaient encore, avec Tschoudi, que le corps et le sang de Christ étaient substantiellement dans le pain de la cène.

En même temps, un mouvement contraire à la réforme s'opérait dans la haute et sauvage vallée où la Linth, roulant au pied de vastes rochers aux arêtes dentelées, énormes citadelles qui semblent bâties dans les airs, arrose de ses eaux Schwanden et Ruti. Les catholiques romains, effrayés des progrès de l'Évangile, voulant au moins sauver ces montagnes, y avaient répandu à pleines mains l'argent qu'ils tenaient de leurs pensions étrangères; et dès lors on y avait vu des haines vigoureuses diviser d'anciens amis, et des hommes, qui avaient paru gagnés à l'Évangile, chercher lâchement quelque prétexte propre à cacher une fuite honteuse (7). « Pierre (8) et moi, s'écriait, dans son désespoir, « Rasdorfer, pasteur de Ruti, nous vendangeons; « mais, hélas! les raisins que nous cueillons ne « s'emploient pas au sacrifice, et les oiseaux mêmes « n'en mangent point. Nous pêchons; mais après « avoir été toute la nuit à l'œuvre, il se trouve que « nous n'avons pris que des sangsues (9). Hélas!

(1) Die sectischen haltend vil Elends Hüdel volk gefunden, etc. (Salat, Chronik.)

(2) That der Tüffel den ersten Angriff.

(3) C'est le passage par où s'échappa, en 1799, toute l'armée de Souwaroff.

(4) Nam quotidie cogitare soleo quanam re christianum adjuvem profectum. (Zw. Epp., II, p. 13.)

(5) Audeo ego intrepide omnem Ecclesiæ abusum et omnia humana præcepta, in enunciatione verbi Dei damnare. (Ibid.)

(6) Nugas esse et fabulas. (Zw. Epp., II, p. 13.)

(7) Jam ære convicti, palinodiam canunt. (Ibid., p. 292.)

(8) Pierre Rumelin, pasteur de Schwanden.

(9) Tota etiam nocte piscantes, sanguisugas, aspendios cepimus. (Ibid.) Rasdorfer fait évidemment allusion à ce que

« nous jetons des perles à des chiens, et des roses « devant des pourceaux. » Bientôt cet esprit de révolte contre l'Évangile descendit des vallées, avec les eaux bruyantes de la Linth, jusqu'à Glaris et à Mollis. Le conseil, « comme s'il était composé de « femmelettes, » dit Rasdorfer, tournait chaque jour ses voiles (1); aujourd'hui, il voulait le capuchon, et bientôt il ne le voulait plus (2). Glaris, semblable à la feuille qu'emporte l'un de ses torrents, et que les flots et les courants poussent en sens contraire, chancelait, tournoyait, et était près de s'engloutir.

Mais cette crise prit fin; l'Évangile regagna tout à coup des forces, et, le lundi de Pâques 1530, une assemblée générale du peuple « mit aux voix la messe et les autels. » Un parti puissant, qui s'appuyait sur les cinq cantons, s'opposa en vain à la réforme; elle fut proclamée, et ses ennemis, battus et déconcertés, durent se contenter, dit Bullinger, de cacher mystérieusement quelques idoles, qu'ils réservaient pour des jours meilleurs.

En même temps, la réforme faisait des progrès dans les Rhodes extérieures d'Appenzell (3) et dans le pays de Sargans. Mais ce qui indignait le plus les cantons fidèles aux doctrines romaines, c'était de la voir passer les Alpes et paraître dans ces belles contrées du lac Majeur, où, près de l'embouchure de la Maggia, dans les murs de Locarno, au milieu des lauriers, des grenadiers et des cyprès, habitaient les nobles familles des Orelli, des Muralto, des Magoria et des Duni, et où flottait, depuis 1512, l'étendard suzerain des cantons. « Quoi donc, di- « sait-on parmi les Waldstettes, ce n'est pas assez « que Zurich et Zwingle infestent la Suisse; ils « ont encore l'audace de porter leur prétendue « réforme jusqu'en Italie, jusque dans le pays du « pape!... »

De grands désordres y régnaient parmi le clergé. « Qui veut être damné doit se faire prêtre, » y disait-on (4). Cependant la vérité sut se faire jour dans cette contrée. Un moine de Côme qui, en 1511, y avait pris le froc contre le gré de sa famille (5), Egidio à Porta, s'y débattait depuis des années dans le couvent des Augustins, ne trouvant nulle part la paix de son âme. Solitaire, entouré, lui semblait-il, d'une nuit profonde, il s'écria jusqu'à en perdre la voix : « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Bientôt le moine de Côme crut entendre dans son cœur ces mots : « Va vers Ulrich Zwingle, il te le « dira. » Il se releva tout ému, tout tremblant. « C'est vous, écrivit-il aussitôt à Zwingle, mais « non, ce n'est pas vous, c'est Dieu qui par vous me « tirera du filet des chasseurs. » — « Traduisez en « italien le Nouveau Testament, lui écrivit Zwingle; « je me charge de le faire imprimer à Zurich. » Voilà ce qu'il y a plus de trois siècles la réforme faisait pour l'Italie.

Egidio demeura donc. Il se mit à traduire l'Évangile; mais tout ce qui l'entourait augmentait son angoisse. Il voyait sa patrie réduite, par des guerres funestes, à la plus extrême misère; des hommes, riches jadis, tendre timidement la main pour obtenir une aumône; des multitudes de femmes, poussées par l'indigence au plus funeste avilissement. Il se persuada donc qu'une grande délivrance politique pourrait seule amener la délivrance religieuse de son peuple.

Tout à coup il croit que cette heure bienheureuse est arrivée. Il voit des lansquenets luthériens descendre les Alpes. Leurs phalanges épaisses, leurs regards menaçants se dirigent vers les bords du Tibre. A leur tête marche Freundsberg, portant une chaîne d'or autour du cou, et disant : « Si je « parviens jusqu'à Rome, je m'en servirai pour « pendre le pape. » — « Dieu veut nous sauver, « dit aussitôt Egidio à Zwingle. Écrivez au conné- « table (6); suppliez-le de délivrer ces peuples aux- « quels il commande, de retirer aux têtes rasées, « dont le dieu est le ventre, l'argent qui les rend « si fiers, et de le faire distribuer au peuple qui « meurt de faim. Puis, que chacun prêche sans « crainte la pure parole du Seigneur... La force « de l'antechrist est près de sa fin!... »

Ainsi, en 1526, Egidio rêvait déjà la réformation de l'Italie. Mais alors ses lettres cessent; le moine disparaît; sans doute le bras de Rome sut l'atteindre, et il fut, comme tant d'autres, plongé dans l'obscur cachot de quelque couvent.

Au printemps de 1530, des temps nouveaux commencèrent pour les bailliages italiens. Zurich nomma bailli de Locarno, Jacques Werdmüller, homme grave, respecté de tous, qui, encore en 1524, avait baisé les pieds du pape, mais qui depuis lors s'était assis aux pieds du Sauveur (7). « Allez,

Pline dit du plant de vigne nommé Aspendios : E diverso Aspendios, damnata aris. Ferunt eam nec ab alite ulla attingi. (Hist. nat., lib. 14, cap. 18.)

(1) Vertit vela in dies senatus noster muliercularum more. (Ibid.)

(2) Vult jam cucullum, post non vult. (Ibid.) C'est-à-dire, tantôt il reconnaît et tantôt il rejette l'abbé de Saint-Gall.

(3) Voir la lettre de Benedict Noll à Zwingle. (Epp., II, p. 635.)

(4) Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, supprima plus tard plusieurs couvents de ces contrées : « Mo- « nialium non dicam collegia, sed amantium contubernia, » dit-il. (Die evang. Gem. in Locarno, von F. Meyer, I, p. 109.)

(5) Subduxi memet a parentum patrocinio, cucullumque nigrum ex animo suscepi. (Zw. Epp., I, p. 448.)

(6) De Bourbon, qui commandait en Italie de la part de l'Empereur. (Voir livre XIII.)

(7) Luc, X, 39.

« lui dit Zurich, comportez-vous chrétiennement ; « et, dans ce qui concerne la parole de Dieu, con« formez-vous aux ordonnances. » Au milieu d'une profonde nuit, une faible lueur semblait sortir alors d'un couvent situé sur les bords délicieux du lac Majeur. Parmi les carmélites de Locarno, se trouvait un moine, nommé Fontana, animé du même esprit qui avait éclairé le moine de Côme. « Tant « que je vivrai, disait-il, je prêcherai sur les Épîtres « de saint Paul (1). » C'était surtout dans ces Épîtres qu'il avait trouvé la vérité. Deux moines, dont nous ne connaissons pas les noms, partageaient ses sentiments. Fontana écrivit « à toute l'Église de « Christ en Allemagne » une lettre qui fut remise à Zwingle. « O fidèles bien-aimés de Jésus-Christ, « criait à l'Allemagne le moine de Locarno, sou« venez-vous de cette humble Cananéenne, avide « des miettes qui tombaient de la table du Sei« gneur ! Pauvre voyageur, dévoré par la soif, je « me précipite vers les sources d'eaux vives (2). « Plongés dans les ténèbres, baignés de larmes, « nous vous crions, à vous qui connaissez les mys« tères de Dieu, de nous envoyer tous les écrits de « vos illustres docteurs. Excellents princes, pivots « de l'Église notre sainte mère, empressez-vous de « délivrer de la servitude de Babylone une cité de « la Lombardie. Nous ne sommes que trois qui « nous soyons confédérés pour combattre en faveur « de la vérité (3) ; mais c'est sous les coups d'un « petit nombre d'hommes élus de Dieu, et non sous « ceux des milliers de Gédéon, que succomba Ma« dian. Qui sait si d'une petite étincelle Dieu ne « veut pas faire naître un grand incendie ? »

Ainsi trois hommes des bords de la Maggia espéraient alors réformer l'Italie. Ils faisaient entendre un appel auquel depuis trois siècles le monde évangélique n'a pas encore répondu. Zurich cependant, dans ces jours de sa force et de sa foi, montrait une sainte hardiesse, et osait étendre ses bras « hérétiques » jusqu'au delà des Alpes; aussi Uri, Schwitz, Underwald, tous les catholiques romains de la Suisse, proféraient ils hautement de terribles menaces, jurant d'arrêter dans Zurich même le cours de ces audacieuses invasions.

Mais les Zurichois ne s'en tenaient pas là ; ils donnaient à leurs confédérés des sujets de crainte plus sérieux encore, en faisant aux couvents, foyers du fanatisme ultramontain, une guerre incessante. Le vaste monastère de Wettingen, qu'entourent les flots de la Limath, et que sa proximité de Zurich exposait plus qu'un autre au souffle puissant de la réforme, était violemment agité. Le 23 août 1529, l'Évangile y entra, et la révolution s'accomplit. Les moines cessèrent de dire la messe; ils se coupèrent la barbe les uns aux autres, non sans verser encore quelques larmes; ils déposèrent leurs frocs et leurs capuchons, ils se revêtirent d'honnêtes habits bourgeois (4); puis, étonnés de cette métamorphose, ils assistèrent dévotement au sermon que Sébastien Benli, de Zurich, vint leur faire, et se mirent bientôt eux-mêmes à prêcher l'Évangile et à chanter des psaumes en allemand. Ainsi Wettingen, transformé, se joignait au parti puissant qui voulait rénover la confédération. Le cloître, cessant d'être une maison de jeu, d'ivresse et de bonne chère, fut changé en une maison d'école. Deux moines seulement, dans tout ce monastère, demeurèrent fidèles à leur capuchon.

Le commandeur de Mulinen, sans s'embarrasser des menaces des cantons romains, poussait avec force à la réforme la commanderie de l'ordre de Saint-Jean à Hitzkirch. On en vint aux suffrages, et la majorité se prononça pour la parole de Dieu. « Ah ! disait le commandeur, il m'a fallu longtemps « pousser au char (5). » Le 4 septembre, la commanderie fut réformée. Il en fut de même de celle de Wadenswyl, du couvent de Pfeffers, et d'autres encore. A Moury même, la majorité se prononça pour l'Évangile; mais la minorité, soutenue des cinq cantons, l'emporta (6). Un nouveau et plus précieux triomphe devait dédommager la réforme, et porter au comble l'indignation des Waldstettes.

L'abbé de Saint-Gall était, par ses richesses, par le nombre de ses sujets et par l'influence qu'il exerçait en Suisse, l'un des adversaires les plus redoutables de l'Évangile. Aussi, en 1529, au moment où l'armée zurichoise entrait en campagne contre les cinq cantons, l'abbé François de Geissberg, effrayé et presque mourant, s'était fait transporter précipitamment dans le château fort de Rohrschach, ne se croyant en sûreté que derrière des bastions. Quatre jours après, le célèbre Vadian, bourgmestre de Saint-Gall, prit possession de la cathédrale, et les moines effrayés s'étaient enfuis à Einsiedlen avec leurs trésors.

L'évêque étant décédé le mardi de la semaine sainte, on porta comme à l'ordinaire ses repas dans

(1) Se dum vivat satis de Epistolis Pauli concionaturum esse... (Zw. Epp., II, 497.)

(2) Debilis et infirmus, apud piscinam salutem mei et patriæ toto mentis affectu citissime expecto. (Hollinger, Historia sæcul. XVI, pars 2, p. 619.)

(3) Confœderati conjunctique in expeditionem veritatis tres tantum numero sumus. (Ibid., p. 620.)

(4) Beckleitend sich in erbare gemeine Landskleyder. (Bull. Chr., II, p. 221.)

(5) Diu me in hoc curru promovendo laborasse, priusquam tam longe processit. (Zw. Epp., II, 331.)

(6) Das das minder müst das meer sin. (Bull. C. II, p. 241.)

sa chambre; les moines donnèrent, l'œil abattu, la voix basse, des nouvelles de sa santé à ceux qui en demandaient; et pendant que cette comédie se jouait autour d'un cadavre, les religieux se rendirent en toute hâte à Rapperschwil, sur le territoire de Saint-Gall. et élurent évêque Kilian, grand sommelier de l'abbaye, natif du Tockenbourg, qui avait habilement conduit cette affaire. Zurich et Glaris déclarèrent ne vouloir le reconnaître que s'il prouvait, par la sainte Écriture, que la vie monacale est conforme à l'Évangile. « Nous n'oublions « pas, dirent-ils, que notre devoir est de protéger « le peuple. C'est au sein d'un peuple libre que « l'Église libre de Jésus-Christ doit s'élever. » En même temps les ministres de Saint-Gall publiaient quarante-deux thèses, dans lesquelles ils établissaient que les couvents étaient, « non des maisons « de Dieu, mais des demeures du diable (1). » Les deux Tockenbourgeois, Kilian et Zwingle, luttaient ainsi autour de Saint-Gall, réclamant, l'un le peuple pour l'abbaye, et l'autre l'abbaye pour le peuple. Kilian se saisit du trésor et des titres du monastère, et se sauva précipitamment au delà du Rhin. Puis le rusé moine se couvrit d'habits séculiers, et se glissa mystérieusement jusqu'à Einsiedlen, d'où il fit tout à coup retentir ses cris dans toute la Suisse. Zurich n'y répondit qu'en publiant, d'accord avec Glaris, une constitution en vertu de laquelle un gouverneur, « ferme dans la foi évangélique, » administrerait le pays avec un conseil de douze membres, tandis que l'élection des pasteurs serait remise aux paroisses (2). Peu après, l'abbé fugitif, traversant une rivière près de Bregenz, tomba de cheval, s'embarrassa dans son froc, et se noya.

Des deux lutteurs, ce fut Zwingle qui l'emporta. Le couvent fut mis en vente, et acheté par la ville de Saint-Gall, « sauf, dit Bullinger, un bâtiment « nommé *l'Enfer*, où on laissa les moines qui « n'embrassèrent pas la réforme (3). »

L'indignation des cinq cantons contre Zurich, qui prêtait audacieusement main-forte au peuple de Saint-Gall pour recouvrer ses anciennes libertés, devint alors extrême.

Quelques victoires vinrent un peu consoler les partisans de Rome. Soleure fut longtemps l'un des cantons les plus partagés. Les bourgeois et les savants y étaient pour la réforme, les patriciens et les chanoines pour la papauté. Philippe Grotz, de Zug, y prêchait l'Évangile; et le conseil ayant voulu le contraindre à dire la messe, cent réformés parurent dans la salle des séances le 13 septembre 1529, et réclamèrent énergiquement la liberté de conscience. Zurich et Berne ayant appuyé cette demande, elle fut accordée.

Les plus fanatiques d'entre les catholiques romains, indignés de cette concession, ferment les portes de la ville, pointent les canons, et font mine de vouloir chasser les amis de la réforme. Le conseil s'apprêtait à punir ces agitateurs, lorsque les réformés, voulant donner un exemple de modération chrétienne, déclarèrent qu'ils leur pardonnaient (4). Le grand conseil fit alors publier, par tout le canton, que l'empire de la conscience n'appartenant qu'à Dieu, et la foi étant un don libre de sa grâce, chacun pourrait suivre la religion qu'il croirait la meilleure. Trente-quatre paroisses se déclarèrent pour la réformation, et dix seulement pour la messe. Presque toute la campagne était pour l'Évangile, mais la majorité de la ville tenait pour le pape (5).

Haller, que les réformés de Soleure avaient demandé, arriva, et ce fut pour eux un jour de triomphe. On était au milieu de l'hiver. « C'est aujour- « d'hui, s'écria ironiquement l'un des chrétiens « évangéliques que saint Ours (patron de la ville) « va suer! » En effet, ô miracle! des gouttes de sueur tombent de la sainte image. C'était tout simplement un peu d'eau bénite qui s'était gelée et ensuite dégelée. Mais les catholiques n'entendent pas raillerie sur un si éclatant prodige, qui rappelle celui de saint Janvier, à Naples. Partout dans la ville retentissent des cris lamentables; les cloches sont mises en branle; une procession générale parcourt les rues, et l'on chante une grand'messe en l'honneur du prince céleste, qui a fait connaître d'une manière si merveilleuse l'angoisse qu'il éprouve pour ses bien aimés. « C'est le gros minis- « tre de Berne (Haller) qui est la cause de l'effroi « du saint! » disent les vieilles dévotes; l'une d'elles déclare qu'elle lui plantera un couteau dans le corps, et quelques catholiques romains menacent d'aller à l'église des Cordeliers égorger les ministres qui y prêchent. Alors les réformés se jettent dans ce temple, et demandent une dispute publique; deux cents de leurs adversaires s'établissent en même temps dans l'église de Saint-Ours, et refusent la dispute. Aucun des deux partis ne veut être le premier à abandonner le camp dans lequel il s'est retranché (6). Le commerce est interrompu, les tribunaux sont fermés; on va, on vient, on parlemente;

(1) Thèse 8. (Bulling., II, p. 115.)

(2) Die Pfarer soll den Gemînden irs gfallens zu erkiessen zugestellt syn. (Bullinger, II, p. 268.)

(3) Alein was ein gebuw die *Hell* genampt; das liess man den Munchen blyben. (Ibid., p. 271.)

(4) Ruchat, II, p. 139.

(5) Major pars agri abolita superstitione a parte nostra stat. Major et potior pars urbis a papistis. (Zw. Epp., II, p. 489.)

(6) Nolentes ab utraque parte sua relinquere castra, donec altera cedat. (Ibid., p. 410.)

mais ce peuple a la tête si dure (1), que personne ne veut céder ; on dirait une ville mise en état de siége. Enfin on tomba d'accord qu'il y aurait une dispute publique ; mais les catholiques jugèrent plus sûr de l'éluder. Indignés de ces retards, les réformés quittèrent imprudemment la ville ; et les conseils déclarèrent en toute hâte que l'on serait libre dans le canton, mais que dans la ville nul ne pourrait attaquer la messe. Les réformés durent en conséquence sortir chaque dimanche de Soleure, et se rendre au village de Zuchsweil pour y entendre la parole de Dieu. Ainsi la papauté, battue en tant de lieux, triomphait dans Soleure.

Zurich et les autres cantons réformés suivaient attentivement ces succès des adversaires, et prêtaient l'oreille avec crainte aux menaces des catholiques romains, qui ne cessaient d'annoncer l'intervention de l'Empereur, quand tout à coup le bruit se répandit que neuf cents Espagnols s'étaient jetés dans les Grisons ; qu'ils avaient à leur tête le châtelain de Musso, décoré récemment par l'Empereur du titre de marquis ; que le beau-frère du châtelain, Didier d'Embs, marchait aussi contre la Suisse, à la tête de trois mille lansquenets impériaux, et que l'Empereur lui-même se tenait prêt à les appuyer de toutes ses forces. Les Grisons poussèrent un cri d'alarme. Les Waldstettes restèrent immobiles ; mais tous les cantons réformés rassemblèrent leurs soldats, et onze mille hommes se mirent en marche (2). Bientôt l'Empereur et le duc de Milan, ayant déclaré qu'ils n'appuieraient pas le châtelain, cet aventurier vit son château rasé, et dut se retirer sur les bords de la Sésia, en donnant des gages de sa tranquillité future, tandis que les milices suisses rentraient dans leurs foyers, pleines d'indignation contre les cinq cantons, qui, par leur inaction, avaient enfreint les alliances fédérales (3). Sans doute, disait-on, une opposition prompte et énergique a déjoué maintenant de perfides desseins ; mais la réaction n'est qu'ajournée. La vérité nous a affranchis ; mais bientôt les lansquenets impériaux viendront nous remettre sous le joug.

Les deux partis qui divisaient la Suisse étaient ainsi parvenus, par de violentes secousses, au plus haut degré de l'irritation. L'abîme qui les séparait s'élargissait de jour en jour. Les nuages avant-coureurs de la tempête couraient rapidement le long des montagnes, et s'amoncelaient menaçants au-dessus des vallées. Zwingle et ses amis crurent alors devoir faire entendre leur voix, afin, s'il était possible, de conjurer l'orage. Ainsi Nicolas de Flue s'était jeté jadis au milieu des combattants.

Le 5 septembre 1530, les principaux ministres de Zurich, de Berne, de Bâle et de Strasbourg, Écolampade, Capiton, Mégandre, Léon Juda, Myconius, se trouvaient rassemblés à Zurich, dans la maison de Zwingle. Désirant faire auprès des cinq cantons une démarche solennelle, ils rédigèrent une adresse qui fut remise aux confédérés au moment où la diète s'assemblait à Bade. Quelque peu favorables que les députés fussent généralement à ces ministres hérétiques, ils écoutèrent pourtant leur missive, mais non sans donner bien des signes d'impatience et d'ennui (4). « Vous savez, gracieux « seigneurs, disaient les ministres de Zurich, que « la concorde fait grandir les États, mais que la « discorde les renverse (5). D'où vient la division, « si ce n'est de l'intérêt propre ? Et comment le dé- « truire, si ce n'est en recevant de Dieu l'amour « du bien commun ? Laissez donc prêcher libre- « ment la parole du Seigneur, comme l'ont fait vos « pieux ancêtres. Deux gouttes de vif-argent ne se « réunissent-elles pas, aussitôt qu'on enlève ce qui « les divise ? Otez donc ce qui vous sépare de nos « villes, savoir l'absence de la parole de Dieu, et « aussitôt le Dieu tout-puissant nous réunira, « comme l'ont été nos pères. Alors, placés dans « vos montagnes comme au centre de la chrétienté, « vous en serez l'exemple, la défense, le refuge ; et « après avoir traversé cette vallée de misère, en « étant la terreur des impies et la consolation des « fidèles, vous serez établis enfin dans une éternelle « joie. »

Ainsi s'adressaient avec franchise à leurs frères des Waldstettes, ces hommes de Dieu. Mais leur voix ne fut point entendue. « Le sermon des mi- « nistres est bien long (6), » disaient, en bâillant et étendant les bras, quelques-uns des députés, tandis que d'autres prétendaient y trouver de nouveaux griefs contre les villes.

Quelques-uns entrevirent alors ce qui seul eût pu sauver la Suisse et la réforme : l'autonomie de l'Église, et son indépendance des intérêts politiques. Si l'on eût su ne pas recourir au bras séculier pour assurer les triomphes de l'Évangile, il est probable que la concorde se fût peu à peu rétablie dans les cantons helvétiques, et l'Évangile y eût triomphé par sa force toute divine. La puissance de la parole de Dieu offrait des chances de succès, que ne présentaient ni les mousquets, ni les hallebardes. L'é-

(1) Tam duræ cervicis populus est. (Ibid.)

(2) Bullinger, Chron., II, p. 357.

(3) Ward ein grosser Unwill wieder sie. (Ibid., p. 361.)

(4) Lecta est epistola nostra in comitiis Badensibus. (Ecolamp Bucero, 25 oct. 1530.)

(5) Wie mit einhelligkeit kleine Ding gross werdend. (Zw. Opp., II, p. 78.)

(6) Libellum supplicem ad quinque pagos breviorem vellent. (Zw. Epp., II, p. 511.) Fastidiunt tam sancta. (Ecol.)

nergie de la foi, l'influence de la charité auraient protégé plus sûrement les chrétiens des Waldstettes, que les diplomates et les hommes d'armes. Nul des réformateurs ne le comprit comme Écolampade. Sa belle figure, le calme de tous ses traits, le feu si doux de ses regards, sa barbe riche et vénérable, la spiritualité de son expression, une certaine grandeur qui inspirait à la fois la confiance et le respect, lui donnaient l'apparence d'un apôtre encore plus que d'un réformateur. C'était de la parole intérieure qu'il exaltait surtout la puissance; peut-être même alla-t-il trop loin dans le spiritualisme. Mais, quoi qu'il en soit, si quelque homme avait pu sauver la réforme des malheurs qui allaient fondre sur elle, c'était lui. En se séparant de la papauté, il ne voulait pas mettre le magistrat à sa place. « Le magis« trat qui enlèverait aux églises l'autorité qui leur « appartient, écrivait-il alors à Zwingle, serait plus « intolérable que l'antechrist lui-même (c'est-à-dire « le pape) (1). La main du magistrat frappe de « l'épée, mais la main de Christ guérit. Christ n'a « pas dit : Si ton frère ne t'écoute pas, dis-le au « magistrat ; mais *dis-le à l'Église*. L'État a d'au« tres fonctions que l'Église, et il est libre de faire « bien des choses que la pureté évangélique ne con« naît pas (2). » Écolampade veut sans doute dire par là que, des deux sphères dans lesquelles l'Église et l'État se meuvent, l'une est plus élevée et l'autre l'est moins; certes, il ne prétend point approuver les mauvaises pratiques des gouvernements. Il comprit combien il était important que ses convictions sur l'indépendance de l'Église prévalussent alors dans la réforme; et cet homme si débonnaire ne craignit pas de s'avancer courageusement pour des doctrines encore si nouvelles. Il les exposa devant une assemblée synodale, puis il les développa devant le sénat bâlois (3). Ces pensées, chose étonnante, plurent, un instant du moins, à Zwingle (4); mais elles déplurent à une assemblée de frères à laquelle il les communiqua; et le politique Bucer, surtout, craignit que cette indépendance de l'Église n'arrêtât en quelque manière l'exercice du pouvoir civil (5). Cependant les efforts d'Écolampade pour constituer l'Église ne furent pas sans quelque succès. En février 1531, se tint à Bâle une diète des quatre cantons réformés (Bâle, Zurich, Berne et Saint-Gall), où l'on convint que quand il surviendrait quelque difficulté à l'égard de la doctrine ou du culte, on convoquerait une assemblée de théologiens et de laïques, qui examinerait ce que la parole de Dieu dit à cet égard (6). Cette résolution, en donnant une plus grande unité à l'Église renouvelée, lui donnait une nouvelle force.

IV

Rôle politique de Zwingle. — Luther et Zwingle, ou l'Allemagne et la Suisse. — Philippe de Hesse et la cité chrétienne. — Rapprochement entre Zwingle et Luther. — Projet d'alliance de Zwingle contre l'Empereur. — Zwingle contre Charles-Quint. — Détrôner les tyrans. — Zwingle destine l'Empire à Philippe. — Alliance universelle. — Ambassade à Venise. — Alliance projetée avec la France. — Plan présenté par Zwingle. — Les Français le rejettent. Déclaration des cinq cantons. — Discours violents. — Persécutions. — Papier mystérieux. — Diète évangélique. — Diète générale à Bade. — Cri de guerre de Zwingle. — Députation de Schwitz et d'Uri. — Réforme politique de la Suisse. — Activité de Zurich et de Zwingle.

Mais il n'était plus temps de marcher dans cette voie, qui eût prévenu tant de désastres. La réforme était déjà entrée à pleines voiles dans l'océan orageux de la politique; et des malheurs inouïs allaient fondre sur elle. L'impulsion donnée à la réforme venait d'un autre que d'Écolampade. L'œil fier et vif de Zwingle, ses traits rudes, sa démarche hardie, tout annonçait en lui l'esprit résolu et l'homme d'action. Nourri des exploits des héros de l'antiquité, il se jeta, pour sauver l'Évangile, sur les traces des Démosthène et des Caton, plus encore que sur celles des saint Jean et des saint Paul. Son regard prompt et pénétrant se porta à droite, à gauche, dans les cabinets des rois et les conseils des peuples, tandis qu'il eût dû ne se diriger qu'en haut vers le trône de Dieu. Nous avons déjà vu que dès 1527 Zwingle découvrant toutes les puissances qui s'élevaient contre la réforme, avait conçu le plan d'une « combourgeoisie ou cité chrétienne (7), » qui réunirait tous les amis de la parole de Dieu en une ligue sainte et puissante. Une telle alliance était d'autant plus facile, que la réformation de Zwingle avait gagné Strasbourg, Augsbourg, Ulm, Reutlingen, Lindau, Memmingen, et d'autres villes de la haute Allemagne. Constance y entra en décembre 1527; Berne en juin 1528; Saint-Gall, en novembre de la même année; Bienne, en janvier 1529; Mulhouse, en février; Bâle en mars; Schaf

(1) Intolerabilior enim antichristo ipso magistratus, qui ecclesiis auctoritatem suam adimit. (Zw. Epp., II, p. 510.)

(2) Ipsorum functio alia est ab ecclesiastica, multaque ferre et facere potest, quæ puritas evangelica non agnoscit. (Ib.)

(3) Orationis meæ, quam, fratrum nomine, coram senatu habui. (Ibid.)

(4) Ut mihi magis ac magis arridet. (Ibid., p. 518.)

(5) Ut non impediat alicubi magistratum christianum. (Bucer Zwinglio, ibid., p. 556.)

(6) J. J. Hottinger, III, p. 554.

(7) Civitas christiana.

fouse, en septembre; et Strasbourg, en décembre. Cette partie politique du rôle de Zwingle est, aux yeux de quelques-uns, son plus grand titre de gloire; nous n'hésitons point à y voir sa plus grande faute. Le réformateur, quittant les sentiers des apôtres, se laissait séduire par l'exemple pervers de la papauté. L'Église primitive n'opposa jamais aux persécuteurs que les dispositions de l'Évangile de paix, et sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les puissances de la terre. Zwingle sentait bien qu'en entrant dans les voies des politiques du monde, il sortait de celles d'un ministre de Jésus-Christ. Aussi cherchait-il à se justifier. « Sans « doute, disait-il, ce n'est pas avec des forces hu- « maines, c'est avec la seule force de Dieu que la « Parole du Seigneur doit être maintenue; mais « Dieu se sert souvent des hommes comme d'instru- « ments pour secourir les hommes. Unissons-nous « donc, et que, des sources du Rhin jusqu'à Stras- « bourg, nous ne soyons qu'un peuple et qu'une « alliance (1). »

Ainsi Zwingle remplissait deux rôles : il était à la fois réformateur et magistrat; or ce sont là deux caractères qui ne doivent pas plus être confondus que ceux de ministre et de soldat. Nous ne blâmerons pas les soldats, nous ne blâmerons pas les magistrats; en formant des ligues et en tirant l'épée, ils agissent d'après leur point de vue, quoique ce point de vue ne soit pas le nôtre; mais nous blâmerons décidément le ministre chrétien qui se fait diplomate ou général.

En octobre 1529, nous l'avons dit, Zwingle s'était rendu à Marbourg, où il était appelé par Philippe de Hesse; et tandis que ni l'un ni l'autre n'avaient pu s'entendre avec Luther, le landgrave et le réformateur suisse, animés du même esprit d'audace et d'entreprise, s'étaient aussitôt rencontrés. Les deux réformateurs ne différaient pas moins sous le rapport politique que sous le rapport religieux. Luther, élevé dans le cloître et dans la soumission monacale, s'était imbu dans sa jeunesse des écrits des Pères de l'Église; tandis que Zwingle, élevé au milieu des libertés suisses, s'était pénétré, dans ces premières années qui décident de toutes les autres, de l'histoire des anciennes républiques. Aussi, tandis que Luther était pour une résistance passive, Zwingle demandait qu'on s'opposât énergiquement aux tyrans.

Ces deux hommes étaient les fidèles représentants de leur peuple. Dans le nord de l'Allemagne, les princes et la noblesse étaient la partie essentielle de la nation, et le peuple, étranger à toute liberté politique, ne savait qu'obéir; aussi, à l'époque de la réformation, se contenta-t-il de suivre la voix de ses docteurs et de ses chefs. En Suisse, dans le sud de l'Allemagne et sur le Rhin, au contraire, plusieurs villes, après des luttes longues et violentes, avaient conquis la liberté civile : aussi presque partout y voyons-nous le peuple prendre une part active à la réforme de l'Église. C'était un bien; mais un mal se trouva tout à côté. Les réformateurs, hommes du peuple eux-mêmes, qui n'osaient agir sur les princes, pouvaient être tentés d'entraîner les peuples. Il était plus facile à la réforme de s'allier avec des républiques qu'avec des rois. Cette facilité faillit la perdre. L'Évangile devait ainsi apprendre que son alliance est dans le ciel.

Il y eut cependant un prince avec lequel la réforme des États libres désira s'unir, Philippe de Hesse. Ce fut lui qui inspira en grande partie à Zwingle ses projets belliqueux. Zwingle voulut le reconnaître, et introduire son nouvel ami dans l'alliance évangélique. Mais Berne, attentive à éloigner ce qui pouvait irriter l'Empereur et ses anciens confédérés, rejeta cette proposition, et excita ainsi un vif mécontentement dans la « cité chrétienne. » « Quoi! s'écria-t-on, les Bernois se refusent à une « alliance qui serait honorable pour nous, agréable « à Jésus-Christ et terrible pour nos adversai- « res (2)! » — « L'ours (Berne), dit l'audacieux « Zwingle, est jaloux du lion (Zurich); mais il y « aura une fin à toutes ces finesses, et c'est aux « hommes courageux que la victoire demeurera. » Il paraîtrait en effet, d'après une lettre en chiffres, que les Bernois se rangèrent enfin aux désirs de Zwingle, demandant seulement que cette alliance avec un prince de l'Empire ne fût pas rendue publique (3).

Écolampade ne s'était point rendu, et sa douceur luttait, quoique modestement, avec la hardiesse de son impétueux ami. Il était convaincu que c'était par l'union cordiale de tous les fidèles que la foi devait triompher. Un secours précieux vint ranimer ses efforts. Les députés de la combourgeoisie chrétienne s'étant réunis à Bâle en novembre 1530, les envoyés de Strasbourg s'efforcèrent de rapprocher Zwingle et Luther. Écolampade en écrivit à Zwingle, le suppliant de voler lui-même à Bâle (4), et de ne point se montrer trop difficile. « Dire que « le corps et le sang de Christ sont vraiment dans « la cène, peut paraître à plusieurs une parole trop « dure, lui écrivait-il; mais n'est-elle pas adoucie

(1) Dass von oben hinab bie diser Rhyns, bis gen Strasburg ein Volk und Bündniss würde. (Zw. Opp., II, p. 28.)

(2) Ipsis et nobis honestius, ob religionis et caritatis caussam, Christo gratius, ob conjunctas vires utilius, hostibusque terribilius. (Zw. Epp., II, p. 481.)

(3) Tantum recusaverunt aperte agere. (Ibid., p. 487.) Le chiffre 3 semble indiquer les Bernois.

(4) Si potes, mox advola. (Zw. Epp., II, 547.)

« quand on ajoute : Ils s'y trouvent pour l'esprit, « et non pour le corps (1)? »

Zwingle fut inébranlable. « C'est pour flatter « Luther, dit-il, qu'on tient un tel langage, et « non pour défendre la vérité (2). *Edere est cre-* « *dere* (3). » Néanmoins, il y avait là des hommes résolus à d'énergiques efforts. La fraternité fut sur le point de triompher; on voulait conquérir la paix par l'union. L'électeur de Saxe lui-même proposait une concorde de tous les chrétiens évangéliques; le landgrave invitait les villes suisses à y accéder. Le bruit se répandit que Luther et Zwingle allaient faire la même confession de foi. Zwingle, se rappelant les premières professions du réformateur saxon, dit un jour à table, devant plusieurs témoins, que Luther n'aurait pas de sentiments si erronés sur l'eucharistie, si Mélanchton ne l'entraînait (4). L'union de la réforme semblait sur le point de se conclure : elle eût vaincu par ses propres armes. Mais Luther fit bientôt voir que Zwingle se trompait. Il exigea un engagement écrit, par lequel Zwingle et Écolampade adhéreraient à ses sentiments; et en conséquence les négociations furent rompues. La concorde ayant échoué, il ne restait plus que la guerre. Écolampade devait se taire, et Zwingle allait agir.

En effet, Zwingle se jeta depuis lors toujours plus avant dans la voie où l'entraînaient son caractère, son civisme et ses premières habitudes. Étourdi par tant de secousses, frappé par ses ennemis, repoussé par ses frères, il chancela, et la tête lui tourna. Dès lors le réformateur disparaît presque, et nous trouvons à sa place l'homme politique, le grand citoyen, qui, voyant une coalition redoutable préparer des chaînes pour tous les peuples, se lève contre elle avec énergie. L'Empereur venait de s'unir étroitement avec le pape. Si l'on ne s'opposait pas à ses funestes desseins, c'en était fait, selon Zwingle, de la réforme, de la liberté religieuse et politique, et de la confédération elle-même. « L'Empereur, disait-il, soulève ami contre « ami, ennemi contre ennemi; et puis il s'efforce « de faire sortir de cette confusion la gloire de la « papauté, et surtout sa propre puissance. Il ex- « cite le châtelain de Musso contre les Grisons, « l'évêque de Constance contre sa ville, le duc de « Savoie contre Berne, les cinq cantons contre Zu- « rich, le duc George de Saxe contre le duc Jean, « les évêques du Rhin contre le landgrave; et « quand la mêlée sera devenue générale, il tom- « bera sur l'Allemagne, se présentera comme mé- « diateur, et fascinera par ses belles paroles les « villes et les princes, jusqu'à ce qu'il les ait mis « sous ses pieds. Grand Dieu! quelles discordes, « quels désastres, sous prétexte de rétablir l'Em- « pire et de restaurer la religion (5)! »

Zwingle alla plus loin. Le réformateur d'une petite ville de la Suisse, s'élevant aux conceptions politiques les plus étonnantes, demanda une alliance européenne contre de si funestes desseins. Le fils d'un paysan du Tockenbourg voulut tenir tête à l'héritier de tant de couronnes. « Il faut être un « traître ou un lâche, écrivait-il à un sénateur de « Constance, pour se contenter de bâiller et d'éten- « dre les bras, quand on devrait réunir de toutes « parts des hommes et des armes, afin de montrer « à l'Empereur que c'est en vain qu'il s'efforce de « rétablir la foi romaine, d'asservir les villes libres, « et de dompter les Helvétiens (6). On nous a mon- « tré, il y a six mois, comment on veut procéder. « Aujourd'hui on entreprendra une ville, demain « une autre, et ainsi l'une après l'autre, jusqu'à « ce qu'elles soient toutes soumises. Alors on leur « enlèvera leurs armes, leurs trésors, leurs ma- « chines de guerre, et toute leur puissance... Ré- « veillez Lindau et tous vos voisins. Si l'on ne se « réveille, les libertés publiques vont périr, sous le « prétexte de la religion. Il ne faut pas se fier à « l'amitié des tyrans. Démosthène nous apprend « déjà qu'à leurs yeux il n'y a rien de plus haïssable « que τὴν τῶν πόλεων ἐλευθερίαν (7). L'Empereur d'une « main montre du pain, mais dans l'autre il cache « une pierre (8). » Quelques mois plus tard, Zwingle écrivait encore à d'autres amis de Constance : « Soyez intrépides; ne craignez pas les desseins de « Charles. Le rasoir coupera celui qui l'aiguise (9). »

Ainsi donc, plus de délais. A quoi bon attendre que Charles-Quint réclame l'antique château de Habsbourg? La papauté et l'Empire, disait-on à Zurich, sont tellement cousus l'un à l'autre (10), que l'un ne peut subsister ni périr sans l'autre. Qui rejette la papauté doit rejeter l'Em-

(1) Christi corpus et sanguinem adesse vero in cœna fortasse cuipiam durius sonat, sed mitigatur dum adjungitur : animo, non corpori. (Ib., p. 546.)

(2) Hæc omnia fieri pro Luthero neque pro veritate propugnandi causa. (Ib., p. 550.)

(3) Manger, c'est croire. (Ib., p. 555.)

(4) Memini dudum Tiguri te dicentem, cum convivio me exciperes, Lutherum non adeo perperam de Eucharistia sentire, nisi quod Melanchton alio eum cogeret. (Ib., p. 562.)

(5) Quæ dissidia, quas turbas, quæ mala, quas clades! (Zw. Epp., II, p. 429.)

(6) Romanam fidem restituere, urbes liberas capere, Helvetios in ordinem cogere. (Ib., mars 1530.)

(7) La liberté des villes. (Ibid.) Ces paroles sont en grec dans l'original.

(8) Cæsar altera manu panem ostentat, altera lapidem celat. (Zw. Epp., II, p. 429.)

(9) Incidet in cotem aliquando novacula. (Ib., p. 544.)

(10) Bapst und Keyserthumm habend sich dermassen in einandern gefllickt. (Bull., II, 343.)

pire, et qui rejette l'Empereur doit rejeter le pape.

Il paraît bien que les pensées de Zwingle allaient même au delà d'une simple résistance. Une fois que l'Évangile avait cessé d'être sa principale préoccupation, il n'y avait plus rien qui pût l'arrêter. « Il ne faut pas, disait-il, que tel ou tel individu se « mette dans l'esprit de détrôner un tyran; ce serait « une révolte, et le règne de Dieu veut la justice, « la paix et la joie. Mais si tout le peuple, d'un « commun accord, ou si du moins la majorité le « rejette, sans commettre d'excès, c'est avec Dieu « qu'il le fait (1). » Or, Charles-Quint était maintenant aux yeux de Zwingle un tyran; et le réformateur espérait que l'Europe, se réveillant enfin de son long sommeil, serait la main de Dieu pour le précipiter de son trône.

Jamais, depuis les temps de Démosthène et de Caton d'Utique, on n'avait vu une plus énergique résistance aux pouvoirs oppresseurs. Zwingle est, sous le rapport politique, l'un des plus grands caractères des temps modernes : il faut lui rendre cet honneur, qui est peut-être pour un ministre de Dieu un douteux éloge. Tout était prêt dans sa tête pour accomplir une révolution qui eût changé la marche de l'Europe. Il savait ce qu'il voulait substituer à la puissance qu'il voulait abattre. Il avait même déjà jeté les yeux sur le prince qui devait ceindre la couronne impériale à la place de Charles. C'était son ami le landgrave. « Très-gracieux prince, « lui écrivait-il le 2 novembre 1529, si je vous écris « comme un enfant à son père, c'est que j'espère « que Dieu vous a choisi pour de grandes choses... « que j'ose bien penser, mais que je n'ose pas « dire (2)... Cependant il faut bien qu'une fois on « attache le grelot (3)... Tout ce que je puis faire « avec mes faibles moyens, à la gloire de Dieu, « pour manifester la vérité, pour sauver l'Église « universelle, pour augmenter votre puissance et « celle de tous ceux qui aiment Dieu, avec l'aide « de Dieu je le ferai. » Ainsi s'égarait ce grand homme. Dieu a permis qu'il y eût des taches en ceux qui brillent le plus aux yeux du monde; et un seul sur la terre a pu dire : « Qui de vous me con« vaincra de péché (4) ? » Nous assistons aux fautes de la réforme ; elles proviennent de l'union de la religion avec la politique. Je n'ai pu prendre sur moi de les taire : le souvenir des erreurs de nos devanciers n'est pas ce qu'ils nous ont légué de moins utile.

Il paraît que, déjà à Marbourg, Zwingle et le landgrave avaient tracé la première ébauche d'une alliance universelle contre Charles. Le landgrave s'était chargé des princes, Zwingle des villes libres du sud de l'Allemagne et de la Suisse. Il alla plus loin, et forma le dessein de gagner à cette ligue les républiques d'Italie, la puissante Venise tout au moins, afin qu'elle retînt l'Empereur au delà des Alpes, et l'empêchât de porter toutes ses forces en Allemagne. Zwingle, qui avait prêché d'une voix forte contre les alliances étrangères, et proclamé à tant de reprises que le seul allié des Suisses devait être le bras du Tout-Puissant, se mit alors à rechercher ce qu'il avait condamné, et prépara ainsi le terrible jugement qui allait frapper sa famille, sa patrie, son église.

A peine était-il de retour de Marbourg, que, sans qu'il en fût fait aucune communication officielle au grand conseil, il obtint du sénat l'envoi d'un député à Venise. Les grands hommes, après leurs premiers succès, s'imaginent facilement que tout leur est possible. Ce ne fut point un homme d'État qui fut chargé de cette mission, mais un ami intime de Zwingle, celui qui l'avait accompagné en Allemagne, à la cour du chef futur du nouvel empire, le professeur de grec Rodolphe Collin, homme hardi, habile, et qui savait l'italien. Ainsi le réformateur tend la main au doge et au procurateur de Saint-Marc. Il n'a pas assez de la Bible, il lui faut le *livre d'or*. Cependant il faut être juste envers ce grand homme. Ce qu'il désirait, c'était d'éloigner Charles, allié aux petits cantons pour tuer les hérétiques. Il ne prétendait pas faire triompher l'Évangile par sa députation, mais rendre les bûchers plus difficiles. Il y avait d'ailleurs à Venise plus d'indépendance du pape que dans tout le reste de l'Italie. Luther lui-même écrivait alors à Gabriel Zwilling : « Avec « quelle joie j'apprends ce que vous m'écrivez des « Vénitiens ! Dieu soit béni et glorifié de ce qu'ils « ont reçu sa parole (5) ! »

Collin fut admis le 26 décembre en présence du doge et du sénat, qui regardaient d'un air un peu étonné ce maître d'école, cet étrange ambassadeur, sans suite et sans appareil. On ne pouvait même comprendre ses lettres de créance, tant elles étaient singulièrement conçues; Collin dut en expliquer le sens. « Je viens à vous, dit-il, au nom du conseil de « Zurich et des villes de la combourgeoisie chré« tienne, cités libres comme Venise, et auxquelles « des intérêts communs doivent vous unir. La puis« sance de l'Empereur est redoutable aux républi-

(1) So ist es mit Gott. (Zw. Opp.)

(2) Spero Deum te ad magnas res... quas quidem cogitare, sed non dicere licet. (Zw. Epp., II, p. 666.)

(3) Sed fieri non potest quin tintinnabulum aliquando feli adnectatur. (Ib.)

(4) Jean, VIII, 46.

(5) Lætus audio de Venetis quæ scribis, quod verbum Dei receperint. Deo gratia et gloria (7 mars 1528; L. Epp., III, p. 289.)

« ques; il tend en Europe à la monarchie univer« selle; s'il y parvient, tous les États libres périront : « il faut donc l'arrêter (1). » Le doge lui répondit que la république venait justement de conclure une alliance avec l'Empereur, et laissa apercevoir la défiance qu'une si mystérieuse mission inspirait au sénat vénitien. Mais plus tard, dans des conférences secrètes (2), le doge, voulant se ménager une issue des deux côtés, ajouta que Venise recevait le message de Zurich avec reconnaissance, et qu'un régiment vénitien, armé et soldé par la république même, serait toujours prêt à secourir les Suisses évangéliques. Le chancelier, couvert de sa veste de pourpre, accompagna Collin, et lui confirma, à la porte même du palais, l'assurance d'un secours. Au moment où la réformation avait franchi les superbes portiques de Saint-Marc, elle avait été atteinte de vertige, elle ne pouvait plus que tournoyer, et tomber dans l'abîme. On congédia l'ambassadeur zurichois, en lui mettant dans la main un présent de vingt couronnes. Le bruit de ces négociations se répandit bientôt, et les moins soupçonneux, Capiton par exemple, branlèrent la tête, et ne surent voir dans cette prétendue entente que la perfidie accoutumée des Vénitiens (3).

Ce n'était pas assez. Le réformateur, poussé par une fatale nécessité, prenait toujours plus la place des hommes politiques. Voyant que ses adversaires devenaient toujours plus nombreux dans l'Empire, il perdait peu à peu son aversion pour la France; et bien qu'il y eût de plus qu'autrefois, entre lui et François Ier, le sang de ses frères répandu par ce monarque, il se montrait disposé à une union qu'il avait si énergiquement condamnée.

Lambert Maigret, général français qui paraît avoir eu quelque penchant pour l'Évangile, ce qui excuse un peu Zwingle, entra en correspondance avec le réformateur, lui donnant à entendre que les desseins secrets de Charles-Quint exigeaient une alliance entre le roi de France et les républiques helvétiques. « Appliquez-vous, lui disait ce « diplomate en février 1530, à une œuvre si « agréable à notre Créateur, et qui, moyennant la « grâce de Dieu, sera très-facile à votre puis« sance (4). » Zwingle fut d'abord étonné de ces ouvertures. « Il faut, pensa-t-il, que le roi de « France ne sache de quel côté se tourner (5). » Deux fois il se refusa à cette demande. Mais l'envoyé de François Ier insista pour que le réformateur lui communiquât un projet d'alliance. A la troisième tentative de l'ambassadeur, le simple fils des montagnes du Tockenbourg ne put résister à ses avances. Si Charles-Quint doit tomber, ce ne peut être sans la main de la France. Pourquoi la réformation ne contracterait-elle pas avec François Ier une alliance dont le but serait d'établir dans l'Empire un pouvoir, qui saurait ensuite obliger le roi à tolérer la réforme dans son propre royaume? Tout semblait concourir aux vœux de Zwingle : la chute du tyran s'approchait, et allait entraîner celle du pape. Il communiqua au conseil secret les ouvertures du général, et Collin partit, chargé de porter à l'ambassade française le projet demandé (6). « Dans les siècles anciens, y était-il « dit, il n'est ni rois ni peuples qui aient résisté « avec autant de fermeté à la tyrannie de l'empire « romain, que le roi des Français et le peuple des « Suisses. Ne dégénérons pas des vertus de nos « pères. Le roi très-chrétien (dont tous les vœux « sont pour que la pureté de l'Évangile demeure « sans aucune tache (7)) s'engage donc à conclure, « avec les villes de la combourgeosie chrétienne, « une alliance conforme à la loi divine, et qui sera « soumise à la censure des théologiens évangéli« ques de la Suisse. » Suivaient les articles principaux du traité.

Lanzerant, autre envoyé du roi, répondit le même jour (27 février) à cet étonnant projet d'alliance qui devait se conclure entre les réformés suisses et le persécuteur des réformés français, *sous réserve de la censure des théologiens...* Ce n'était pas ce que voulait la France; c'était de la Lombardie, et non de l'Évangile, que le roi avait envie. Pour cela, il avait besoin du secours de tous les Suisses. Or, une alliance qui mettrait contre lui les cantons catholiques, ne pouvait lui être agréable. Satisfaits donc de connaître maintenant les dispositions de Zurich, les envoyés français battirent froid au réformateur. « Les choses que vous nous « avez transmises sont rédigées dans un style ad« mirable, lui disait Lanzerant; mais je puis à « peine les comprendre, sans doute à cause de la « faiblesse de mon cerveau... Il ne faut jeter au« cune semence en terre, sans que le sol soit con« venablement préparé. »

Ainsi la réforme en était quitte pour la honte de ses propositions. Puisqu'elle oubliait ces préceptes de la Parole : *Ne portez pas un même joug avec les*

(1) Formidandam rebuspublicis potentiam Cæsaris, quæ omnino ad Europæ monarchiam vergat. (Zw. Epp., II, p. 445.)

(2) Postea privatim alia respondisse. (Ib.)

(3) Perfidiam adversus Cæsarem, fidem videri volunt. (Capito, Zw. Epp., II, p. 445.)

(4) Opere Creatori nostro acceptissimo, dominationi tuæ facillimo, media gratia Dei. (Zw. Epp., II, p. 413.)

(5) Regem admodum desesperare, et inopem consilii esse, ut nesciat quo se vertat. (Ib., p. 414.)

(6) Bis negavi, at tertio misi, non sine conscientia Probuleutarum. (Ib., p. 422.)

(7) Nihil enim æque esse in votis christianissimi regis, atque ut Evangelii puritas illibata permaneat. (Ib., p. 417.)

infidèles (1), comment d'éclatants revers ne l'auraient-ils pas punie? Déjà les amis mêmes de Zwingle commençaient à l'abandonner. Le landgrave, qui l'avait lancé dans cette carrière diplomatique, se rapprochait de Luther et cherchait à arrêter le réformateur suisse, surtout depuis que ce mot, prononcé par Érasme, était venu tinter aux oreilles des grands : « On nous demande d'ouvrir nos portes, en criant bien haut : *L'Évangile!... l'Évangile!...* Soulevez le manteau, et, sous ses plis « mystérieux, vous trouverez la démocratie. »

Tandis que le réformateur suisse s'agitait ainsi, et s'adressait en vain à la puissance des grands de la terre, les cinq cantons, qui devaient être les instruments de sa ruine, hâtaient de toutes leurs forces ces jours funestes de vengeance et de colère. Les progrès de l'Évangile dans la confédération les irritaient ; la paix qu'ils avaient signée leur devenait tous les jours plus à charge : « Nous n'aurons « pas de repos, disaient-ils, que nous n'ayons brisé « ces liens et regagné notre liberté première (2). » Une diète générale fut convoquée à Bade pour le 8 janvier 1531. Les cinq cantons y déclarèrent que si l'on ne faisait pas droit à leurs griefs, surtout quant à l'abbaye de Saint-Gall, ils ne paraîtraient plus en diète. « Confédérés de Glaris, de Schaffouse, « de Fribourg, de Soleure et d'Appenzell, s'écrièrent-ils, aidez-nous à faire respecter nos antiques « alliances, ou nous aviserons nous-mêmes aux « moyens d'arrêter des violences coupables. Que la « sainte Trinité nous assiste en cette œuvre (3)! »

On ne s'en tenait point aux menaces. Le traité de paix avait expressément interdit les injures, « de peur, y était-il dit, que par des insultes et des « calomnies on n'excite de nouveau la discorde, et « l'on ne soulève des troubles plus grands que les « premiers. » Ainsi se trouvait cachée, dans le traité même, l'étincelle qui devait faire éclater l'incendie. Contenir les langues grossières des Waldstettes était chose impossible. Deux Zurichois, le vieux prieur Ravensbühler et le pensionnaire Gaspard Godli, qui avaient du renoncer l'un à son couvent, l'autre à sa pension, s'étaient réfugiés, pleins du désir de la vengeance, dans les cantons forestiers, et excitaient la colère du peuple contre leur ville natale. On disait partout, dans ces vallées, que les Zurichois étaient des hérétiques; qu'il n'y en avait pas un parmi eux qui ne commît des péchés scandaleux, et qui ne fût tout au moins un larron (4) ; que Zwingle était un voleur, un meurtrier, un hérésiarque, et que, se trouvant à Paris (où il n'avait jamais été), il avait commis une action horrible, pour laquelle Léon Juda lui avait prêté son assistance (5). « Je n'aurai pas de repos, disait un « pensionnaire, que je n'aie plongé mon glaive jus« qu'à la poignée dans le cœur de cet impie! » D'anciens chefs de bandes, redoutés de tous, à cause de leur caractère indomptable ; les satellites qu'ils traînaient à leur suite ; des jeunes gens orgueilleux, fils des chefs de l'État, et qui se croyaient tout permis contre de misérables prédicants et leurs stupides ouailles ; des prêtres enflammés de haine, et qui, marchant sur les pas de ces vieux capitaines et de ces jeunes étourdis, semblaient prendre la chaire des temples pour l'escabeau des cabarets, versaient sur les réformés et sur la réforme des torrents d'injures. « Les bourgeois des villes, s'é« criaient d'un commun accord des soldats ivres et « des moines fanatiques, sont des hérétiques, des « voleurs d'âmes, des meurtriers de consciences ; et « Zwingle, cet homme horrible, qui commet des « péchés infâmes, est le *Dieu luthérien* (6). »

On allait plus loin encore. Passant des paroles aux actes, les cinq cantons persécutaient les pauvres gens qui, parmi eux, aimaient la parole de Dieu; ils les jetaient en prison, leur imposaient des amendes, les traitaient brutalement, et les chassaient impitoyablement du pays. Ceux de Schwitz firent pis encore. Ne craignant pas d'annoncer leurs sinistres desseins, ils parurent à une Landsgemeinde, portant à leurs chapeaux des branches de sapin en signe de guerre, et nul ne s'y opposa. « L'abbé de « Saint-Gall, disaient quelques-uns, est prince de « l'Empire, et tient son investiture de l'Empereur : « s'imagine-t-on que Charles-Quint ne le vengera « pas? » — « Ces hérétiques, disaient d'autres, « n'osent-ils pas former une combourgeoisie *chré« tienne*, comme si la vieille Suisse était un pays « païen! » A tout moment on tenait quelque part des conseils secrets (7). On recherchait de nouvelles alliances avec le Valais, avec le pape, avec l'Empereur (8); alliances blâmables, sans doute, mais que l'on pourrait du moins justifier par ce proverbe : « Qui se ressemble s'assemble ; » ce que Zurich et Venise ne pouvaient dire.

Les Valaisans refusèrent d'abord leur secours; ils préféraient demeurer neutres; mais tout à coup leur fanatisme s'enflamme!... On a trouvé sur un

(1) 2e Ép. aux Cor., ch. VI, v. 14.

(2) Nitt ruwen biss sy der banden ledig, des fridens abkamind. (Bull., II, p. 324.)

(3) Darzu helfe uns die helig dryfaltikeit. (Ib., p. 330.)

(4) Es were kein Zurycher er hätte chuy und merchen gebygt. (Ib., p. 336.)

(5) Alls der zu Parys ein Esel gebygt ; und habe imm Leo Jud. denselben gebept. (Ib.)

(6) Der Lutherischen Gott. (Ib., p. 337.)

(7) Radt schlagtend und tagendtend heymlich vil. (Ibid., p. 336.)

(8) Nuwe fründschaften, by den Wallseren, den Bapst und den Keysserischen. (Ibid.)

autel (le bruit du moins s'en répand dans toutes leurs vallées) une feuille de papier où l'on accuse Zurich et Berne de prêcher publiquement que de tous les péchés le plus grand est d'entendre une messe (1)!... On s'étonne, on s'indigne. Qui a placé sur l'autel cette feuille mystérieuse? vient-elle d'un homme, ou de quelque esprit malin?... On l'ignore; mais, quoi qu'il en soit, on la copie, on la répand, on la lit; et l'effet de cette fable inventée par des scélérats, dit Zwingle (2), est que le Valais accorde aussitôt le secours qu'il avait d'abord refusé. Alors les Waldstettes, fiers de leurs forces, serrent les rangs; leurs regards farouches menacent les cantons hérétiques; et les vents portent de leurs montagnes à leurs voisins des villes, un cliquetis redoutable de cuirasses et d'épées.

En présence de ces alarmantes manifestations, les villes évangéliques s'émurent. Elles se réunirent d'abord à Bâle, en février 1531, puis à Zurich, en mars. « Que faire? dirent les députés de Zurich, « après avoir exposé leurs griefs; comment punir « ces infâmes calomnies et faire tomber ces armes « menaçantes? » — « Je comprends, répondirent « ceux de Berne, que vous vouliez recourir à la « force; mais pensez à ces secrètes et formidables « alliances qui se traitent avec le pape et l'Empe- « reur, avec le roi de France, avec tant de princes « et de seigneurs, en un mot avec tout le parti « romain pour hâter notre ruine; pensez à l'inno- « cence de tant d'âmes pieuses, qui, dans les cinq « cantons, déplorent ces machinations perfides; « pensez qu'il est facile de commencer une guerre, « mais que personne n'en connaît la fin (3). » Triste présage, qu'une catastrophe qui devait aller au delà de toutes les prévisions humaines n'accomplit que trop tôt! « Envoyons donc une députation « aux cinq cantons, continuèrent les Bernois; de- « mandons-leur de punir, conformément aux al- « liances, ces calomnies infâmes; et s'ils s'y refu- « sent, rompons tout commerce avec eux. » — « A quoi servira cette mission? dirent ceux de « Bâle. Ne connaissons nous pas la grossièreté de « ce peuple? et n'est-il pas à craindre que les mau- « vais traitements qu'ils feront subir à nos députés « n'enveniment encore l'affaire? Convoquons plutôt « une diète générale. » Schaffouse et Saint-Gall s'étant joints à cet avis, Berne convoqua une diète à Bade pour le 10 avril. Les députés de tous les cantons y accoururent.

Plusieurs des chefs de l'État, parmi les Waldstettes, n'approuvaient point les violences des soldats en retraite et des moines. Ils comprenaient que ces insultes, sans cesse renouvelées, nuisaient à leur cause. « Ces injures, dont vous vous plai- « gnez, dirent-ils à la diète, ne nous affligent pas « moins que vous; nous saurons les punir, et même « nous l'avons déjà fait. Mais il y a des hommes « violents des deux côtés. L'autre jour, un Bâlois « ayant rencontré sur la grande route un homme « qui venait de Berne, et ayant appris de lui qu'il « allait à Lucerne : Aller de Berne à Lucerne, « s'écria-t-il, c'est passer d'un père à un maître « fripon! » Les cantons médiateurs invitèrent les deux partis à bannir toute cause de discorde.

Mais la guerre du châtelain de Musso ayant alors éclaté, Zwingle et Zurich, qui y voyaient le premier acte d'une vaste conjuration destinée à étouffer partout la réforme, convoquèrent leurs amis. « Il ne faut plus balancer, dit Zwingle; la rupture « des alliances de la part des cinq cantons, et les « injures inouïes dont on nous accable, nous im- « posent l'obligation de marcher contre nos adver- « saires (4), avant que l'Empereur, retenu encore « par les Turcs, ne chasse le landgrave, ne s'em- « pare de Strasbourg, et ne nous subjugue nous- « mêmes. » Tout le sang des anciens Suisses semblait bouillonner dans les veines de cet homme; et tandis qu'Uri, Schwitz et Underwald baisaient honteusement la main de l'Autriche, ce Zurichois, le plus grand Helvétien de son siècle, fidèle aux souvenirs de l'ancienne Suisse, mais infidèle peut-être à des traditions plus saintes encore, se jetait sur les traces audacieuses des Stauffacher et des Winkelried.

Le langage guerrier de Zurich épouvanta ses confédérés. Bâle demanda une sommation aux Waldstettes, puis, en cas de refus, la rupture de l'alliance. Schaffouse et Saint-Gall s'effrayèrent même d'une telle démarche. « Le peuple des montagnes « fier, indomptable, irrité, dirent-ils, acceptera « avec joie la dissolution de la confédération; et « alors serons-nous plus avancés? » On en était là, quand parurent, au grand étonnement de tous, des envoyés d'Uri et de Schwitz. On les reçut avec froideur; le vin d'honneur ne leur fut pas même présenté, et ils durent s'avancer, à ce qu'ils racontent, au milieu des cris injurieux du peuple. Ils tentèrent inutilement d'excuser leur conduite. « Ce que nous « attendons depuis longtemps, leur répondit-on sè- « chement, c'est que vous mettiez d'accord vos ac- « tions et vos paroles (5). » Les hommes de Schwitz

(1) Ut si quis rem obscœnam cum jumento sive bove habeat, minus peccare quam si missam inaudiat. (Zw. Epp., II, p. 610.)

(2) Perfidorum ac sceleratorum hominum commentum. (Ibid.)

(3) Aber sin end und ussgang möchte nieman bald wüssen. (Bull., II, p. 346.)

(4) Sy gwaltig ze überziehen. (Ib., p. 366.)

(5) Und Wortt und Werk mitt ein andren gangen werind. (Ib., p. 367.)

et d'Uri reprirent tristement le chemin de leurs foyers ; et l'assemblée se sépara, pleine d'angoisse et de deuil.

Zwingle voyait avec une vive peine les députés des villes évangéliques s'éloigner, sans avoir pris de décision. Il ne voulait plus seulement une réformation de l'Église, il voulait aussi une transformation de la confédération ; et c'était même cette dernière réforme qu'il prêchait alors du haut de la chaire, à ce que nous apprend Bullinger (1), il n'était pas seul à la désirer. Depuis longtemps les citoyens des villes les plus populeuses et les plus puissantes de la Suisse s'étaient plaints de ce que les Waldstettes, dont le contingent d'hommes et d'argent était très-inférieur au leur, avaient une part égale dans les délibérations de leurs diètes et dans les fruits de leurs victoires. Tel avait été le sujet des divisions qui suivirent les guerres de Bourgogne. Les cinq cantons, au moyen de leurs adhérents, avaient la majorité. Or Zwingle pensait que c'était dans les mains des grandes villes, et surtout des puissants cantons de Zurich et de Berne, que devaient être placées les rênes de la Suisse. Les nouveaux temps demandaient, selon lui, des formes nouvelles. Il ne suffisait pas de renvoyer des charges publiques les pensionnaires des princes, et de mettre à leur place des hommes pieux ; il fallait encore refondre le pacte fédéral, et l'établir sur des bases plus équitables. Une constituante nationale eût sans doute répondu à ses désirs. Ces discours, qui étaient plutôt ceux d'un tribun du peuple que ceux d'un ministre de Jésus-Christ, devaient hâter la catastrophe.

Les paroles animées du réformateur patriote passaient, de l'église où il les prononçait, dans les conseils, dans les salles des tribus, dans les rues et dans les campagnes. Les flammes qui sortaient des lèvres de cet homme embrasaient le cœur de ses concitoyens. Il y avait comme un tremblement de terre qui partait de Zurich, et dont les secousses se faisaient sentir jusque dans le chalet le plus sauvage. Les anciennes traditions de sagesse et de prudence semblaient oubliées. L'opinion publique se manifestait avec énergie. Le 29 et le 30 avril, des cavaliers, sortant de Zurich, précipitaient leur course ; c'étaient des envoyés du conseil, chargés de rappeler à toutes les villes alliées les attentats des cinq cantons, et de demander une décision prompte et définitive. Arrivés à leurs diverses destinations, ces messagers firent valoir les griefs de Zurich (2) : « Prenez-y garde, dirent-ils en finissant ; de grands dangers nous menacent tous. « L'Empereur et le roi Ferdinand font de grands « préparatifs, et vont entrer en Suisse avec beaucoup d'argent et d'hommes. »

A la parole Zurich joignait l'action. Cet État, décidé à tout faire pour établir la libre prédication de l'Évangile dans les bailliages où il partageait avec les cantons catholiques romains l'exercice de la suzeraineté, voulait intervenir par la force partout où les négociations ne pouvaient suffire. Le droit fédéral, il faut le reconnaître, était foulé aux pieds à Saint-Gall, en Thurgovie, dans le Rheinthal ; et Zurich le remplaçait par des décisions arbitraires qui devaient exciter au plus haut degré l'indignation des Waldstettes. Aussi le nombre des ennemis de la réforme ne cessait-il de s'accroître ; le langage des cinq cantons devenait plus menaçant de jour en jour, et les ressortissants de Zurich, que leurs affaires appelaient dans les montagnes, y étaient accablés d'injures, et quelquefois de mauvais traitements.

Ces grossièretés et ces violences exaltaient à leur tour la colère des cantons réformés. Zwingle parcourait la Thurgovie, Saint-Gall et le Tockenbourg ; il y organisait des synodes, il assistait à leurs séances, il prêchait devant des foules émues et enthousiastes. Partout il était entouré de confiance et de respect. A Saint-Gall, le peuple se réunit sous ses fenêtres, et un concert de voix et d'instruments lui exprima, par des chants harmonieux, la reconnaissance publique. « Ne nous abandonnons pas nous-« mêmes, disait-il sans cesse, et tout ira bien. » Il fut résolu qu'on se réunirait à Arau le 12 mai, pour aviser à une situation qui devenait de plus en plus critique. Cette réunion allait devenir le commencement des douleurs.

V

Berne propose de fermer les marchés. — Opposition de Zurich. — Proposition de Berne agréée. — Mise à exécution. — Sermon de guerre de Zwingle. — Blocus des Waldstettes. — Indignation des Waldstettes. — Cri de désespoir. — Les processions — Médiation de la France. — Diète de Bremgarten. — Espérance. — Les cinq cantons inflexibles. — Transformation de la réforme et de Zurich. — Mécontentement. — Fausse position de Zwingle. — Il demande sa démission — Refus. — Zwingle à Bremgarten. — Adieux à Bullinger. — Fantôme. — Détresse de Zwingle. — Menaces des Waldstettes. — Affreux présages. — La comète. — Calme de Zwingle. — Diète de Lucerne.

La pensée de Zwingle, quant à l'établissement d'un nouveau droit helvétique, ne prévalut pas dans la diète d'Arau. Peut-être estima-t-on plus

(1) Trang gar hafftig uff eine gemeine Reformation gemeiner Eydgenoschaft. (Bullinger, II, p. 368.)

(2) On les trouve dans Bullinger, II, p. 368 à 376.

prudent d'attendre le résultat de la crise; peut-être une vue plus chrétienne, plus fédérale, l'espérance de procurer l'unité de la Suisse par l'unité de la foi, occupa-t-elle plus les esprits que la prééminence des villes. En effet, si un certain nombre de cantons demeurait avec le pape, l'unité de la confédération était détruite, peut-être pour toujours. Mais si toute la confédération était amenée à la même foi, l'unité helvétique était établie sur des bases plus solides. Il fallait agir maintenant ou jamais, se disait-on, et ne pas craindre d'employer un remède violent pour rendre la santé à tout le corps.

Cependant les alliés reculèrent devant la pensée de rétablir la liberté religieuse ou l'unité politique par la voie des armes; et, pour sortir des difficultés où se trouvait la confédération, ils cherchèrent une voie moyenne entre la guerre et la paix. « Sans « doute, dirent les députés de Berne, la conduite « des cantons à l'égard de la parole de Dieu nous au- « torise pleinement à une intervention armée; mais « les périls qui nous menacent du côté de l'Italie « et de l'Empire, le danger qu'il y aurait à réveiller « le lion de son sommeil, la disette et la misère « générale qui affligent notre peuple, les riches « moissons qui vont bientôt couvrir nos campa- « gnes, et que la guerre détruirait infailliblement; « les hommes pieux qui se trouvent en grand « nombre dans les Waldstettes, et dont le sang in- « nocent coulerait avec celui des coupables, tous « ces motifs nous ordonnent de laisser l'épée dans « le fourreau. Fermons plutôt nos marchés aux « cinq cantons; refusons-leur le blé, le sel, le vin, « l'acier et le fer; nous prêterons ainsi main-forte « aux amis de la paix qui sont dans leur sein, et le « sang innocent sera épargné (1). » On se sépara aussitôt, pour porter aux divers cantons évangéliques cette proposition de juste-milieu; et, le 15 mai, on était de nouveau réuni à Zurich.

Zurich, convaincu que le moyen en apparence le plus violent était pourtant à la fois le plus sûr et le plus humain, s'opposa de toutes ses forces au plan de Berne. « En acceptant cette proposition, dit-il, « nous sacrifions les avantages que nous avons à « cette heure, et nous donnons aux cinq cantons le « temps de s'armer, et de fondre les premiers sur « nous. Prenons garde qu'alors l'Empereur ne se « joigne à eux et ne nous attaque d'un côté, tandis « que nos anciens confédérés nous attaqueront de « l'autre : une guerre juste n'est pas opposée à la « parole de Dieu; mais ce qui l'est, c'est d'ôter le « pain de la bouche des innocents, aussi bien que « de celle des coupables; de contraindre, par la « famine, des malades, des vieillards, des femmes « enceintes, des enfants, des hommes qu'afflige « profondément l'injustice des Waldstettes (2)! « Craignons d'exciter ainsi la colère du pauvre « peuple, et de changer en ennemis bien des gens « qui, à cette heure, sont nos amis et nos frères. »

Ces paroles, qui étaient celles de Zwingle, avaient, il faut le reconnaître, un côté spécieux. Mais les autres cantons, et Berne en particulier, furent inébranlables. « Si nous avons une fois répandu le « sang de nos frères, dirent-ils, nous ne pourrons « plus rendre la vie à ceux qui l'auront perdue; « tandis que, du moment où les Waldstettes nous « aurons donné satisfaction, nous pouvons faire « cesser toutes ces rigueurs. Nous sommes décidés « à ne point commencer la guerre. » Il n'y avait pas moyen d'aller contre une telle déclaration. Les Zurichois consentirent, mais le cœur plein de trouble et d'angoisse (3), à refuser des vivres aux Waldstettes : on eût dit qu'ils présageaient tout ce que cette mesure déplorable allait leur coûter. Il fut convenu que la mesure sévère qu'on allait prendre ne pourrait être suspendue sans le consentement de tous, et que, comme elle susciterait sans doute une grande colère, chacun se tiendrait prêt à repousser les attaques de l'ennemi. Zurich et Berne furent chargés de notifier aux cinq cantons la détermination prise; et Zurich, s'exécutant avec promptitude, envoya aussitôt, dans tous ses bailliages, l'ordre de suspendre tout commerce avec les Waldstettes, en ordonnant néanmoins qu'on eût à s'abstenir de tout mauvais traitement et de toute parole hostile. Ainsi la réformation, imprudemment mêlée aux combinaisons politiques, marchait de faute en faute; elle prétendait prêcher l'Évangile aux pauvres, et elle allait leur refuser du pain!...

Le dimanche suivant, jour de la Pentecôte, la résolution fut publiée du haut des chaires. Zwingle se dirigeait vers la sienne, où un peuple immense l'attendait. Le regard perçant de ce grand homme découvrait facilement ce que cette mesure avait de dangereux sous le rapport politique, en même temps que son cœur chrétien lui faisait profondément sentir ce qu'elle avait de cruel. Son âme était oppressée, ses yeux étaient abattus. Si dans ce moment le vrai caractère du ministre de Christ s'était réveillé au dedans de lui; si Zwingle avait appelé tout le peuple, de sa voix puissante, à l'humiliation devant Dieu, au pardon des offenses, à la prière, sans doute le salut eût encore pu se lever sur la Suisse désolée. Il n'en fut point ainsi. De plus

(1) Und dadurch unschuldig Blut erspart würde. (Bull., II, p. 383.)

(2) Kranke, alte, schwangere Wyber, Kinder und sunst Betrübte. (Ib., p. 384.)

(3) Schmerzlich und kummersachlich. (Ib., p. 386.)

en plus le chrétien s'efface dans le réformateur, et le citoyen demeure seul ; mais comme citoyen il plane au-dessus de tous, et sa politique est, sans aucun doute, la plus habile. Il comprend que tout délai peut perdre Zurich ; et, après avoir prié, lu la Parole et fermé le livre du prince de la paix, il n'hésite pas à attaquer l'ordonnance dont il vient de donner connaissance aux Zurichois, et (le jour même de la Pentecôte) à prêcher la guerre. « Celui, « dit-il en son langage énergique, qui ne craint « pas de traiter de criminel son adversaire, doit « être prêt à lâcher le poing avec la parole (1). S'il « ne frappe pas, il sera frappé. Messieurs de Zu- « rich ! vous refusez des vivres aux cinq cantons, « comme à des malfaiteurs : eh bien ! que le coup « suive la menace, plutôt que de réduire à la fa- « mine de pauvres innocents. Si, en ne prenant pas « l'offensive, vous paraissez croire qu'il n'y a pas « de raison suffisante pour punir les Waldstettes, et « que vous leur refusiez cependant à manger et à « boire, vous les contraindrez par cette conduite « étrange à prendre les armes, à franchir vos fron- « tières, et à vous punir vous-mêmes. C'est là le « sort qui vous attend. »

Ces paroles, prononcées avec l'éloquence du réformateur, remuèrent l'assemblée. Les préoccupations politiques de Zwingle remplissaient et égaraient déjà tellement tout le peuple, qu'il y eut alors bien peu d'âmes assez chrétiennes pour sentir combien il était étrange que, le jour même où l'on célébrait l'effusion de l'Esprit de paix et d'amour sur l'Église naissante, la bouche d'un ministre de Christ provoquât ses concitoyens à la guerre. On n'envisageait ce sermon que sous le point de vue politique. « Ce sont des discours séditieux ! c'est « une excitation à la guerre civile ! » disaient les uns. « Non, répondaient les autres, ce sont les pa- « roles que le salut de l'État réclame ! » Et tout Zurich s'agitait. « Zurich a trop de feu, » disait Berne. « Berne a trop de finesse, » répliquait Zurich (2). Quoi qu'il en soit, la sinistre prophétie de Zwingle ne devait que trop tôt s'accomplir.

Dès que les cantons réformés eurent communiqué aux Waldstettes cet impitoyable arrêt, ils en pressèrent l'exécution, et Zurich y mit le plus de rigueur. Non seulement les marchés de Zurich et de Berne, mais encore ceux des bailliages libres, ceux de Saint-Gall, du Tockenbourg, du pays de Sargans et de la vallée du Rhin, pays soumis en partie à la souveraineté des Waldstettes, furent fermés aux cinq cantons. Une puissance redoutable avait tout à coup entouré de stérilité, de famine et de mort, les nobles fondateurs de la liberté helvétique. Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Lucerne, étaient comme au milieu d'un vaste désert. Leurs propres sujets, pensent-ils, les communes dont ils ont reçu les serments, se rangeront au moins de leur côté. Mais non, Bremgarten et Mellingen même leur refusent tout secours ! Leur dernier espoir est dans Wesen et le Gastal. Berne ni Zurich n'ont rien à y faire ; Schwitz et Glaris seuls y dominent ; mais la puissance de leurs ennemis a partout pénétré. Une majorité de treize voix s'est prononcée en faveur de Zurich dans le Landsgemeinde de Glaris, et Glaris fait fermer à Schwitz les portes de Wesen et du Gastal. En vain Berne lui-même s'écrie-t-il : « Comment pouvez-vous contraindre des sujets à « refuser des vivres à leurs seigneurs ? » en vain Schwitz indigné élève-t-il la voix. Zurich se hâte d'envoyer à Wesen de la poudre et du plomb. Aussi est-ce sur Zurich que retombera bientôt tout l'odieux d'une mesure que cette ville avait d'abord si vivement combattue. A Arau, à Bremgarten, à Mellingen, dans les bailliages libres, se trouvaient plusieurs voitures chargées de provisions pour les Waldstettes. On les arrête, on les décharge, on les renverse ; on en barricade les routes qui conduisent à Lucerne, à Schwitz et à Zug. Déjà une année de disette avait rendu les vivres rares dans les cinq cantons ; déjà la *sueur anglaise*, cette affreuse épidémie, y avait promené l'abattement et la mort : mais maintenant la main des hommes se joint à la main de Dieu ; le mal grandit, et les tristes habitants de ces montagnes voient s'avancer à pas précipités des calamités inouïes. Plus de pain pour leurs enfants, plus de vin pour ranimer leurs forces, plus de sel pour leurs troupeaux. Tout ce dont l'homme doit vivre leur manque (3). On ne pouvait voir de telles choses, et porter un cœur d'homme, sans en ressentir la plus vive douleur. Dans les villes confédérées et hors de la Suisse, des voix nombreuses s'élevaient contre cette implacable mesure. « Quel bien peut-il en résulter ? » disait-on. Saint Paul n'écrit-il pas aux Romains : « Si ton ennemi a « faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui « à boire ; car en faisant cela tu lui amasseras des « charbons de feu sur la tête (4). » Et quand les magistrats, voyant certaines communes récalcitrantes, s'efforçaient de les convaincre de l'utilité de la mesure : « Nous ne voulons point de guerre « de religion, s'écriaient-elles ; si les Waldstettes

(1) Das er Wort und Faust mitteinandren gan lasse. (Ib., p. 388.)

(2) Ce fut Zwingle qui caractérisa ainsi les deux villes : « Berne klage Zurich wäre zu hitzig; Zurich : Berne wäre zu witzig. » (Stettler.)

(3) Deshalb sy bald grossen Mangel erlittend, an allem dem das der Mensch gelåben soll. (Bull., II, p. 396.)

(4) Bullinger, II. p. 396. Ép. aux Rom., XII, 20.

« ne veulent pas croire en Dieu, qu'ils s'en tiennent au diable. »

Mais c'est dans les cinq cantons surtout que des plaintes énergiques s'exhalent. Les gens les plus pacifiques, et même les partisans secrets de la réforme, voyant la famine atteindre leurs demeures, ressentent une indignation d'abord contenue. Les ennemis de Zurich profitent habilement de cette disposition ; ils entretiennent le murmure, ils l'augmentent, et bientôt la colère éclate, et un cri d'angoisse retentit dans toutes ces montagnes. En vain Berne représente-t-il aux Waldstettes qu'il est plus cruel de refuser aux hommes la nourriture de l'âme, que de retrancher celle du corps : « Dieu, répondent « dans leur désespoir ces fiers montagnards, Dieu « fait croître librement les fruits de la terre (1) ! » Ils ne se contentent pas de gémir dans leurs chalets, et de s'indigner dans leurs conseils ; ils remplissent toute la Suisse de leurs plaintes et de leurs menaces (2). « On veut, écrivent-ils, employer la famine « pour nous arracher notre antique foi ; on veut « priver de pain nos femmes et nos enfants, pour « nous enlever les libertés que nous tenons de nos « pères. Quand de telles choses se sont-elles pas« sées au sein de la confédération ? N'a-t on pas vu « dans la dernière guerre les confédérés, les armes « à la main, prêts à tirer l'épée, manger partout « ensemble dans le même plat ?... On déchire nos « vieilles amitiés, on foule aux pieds nos antiques « mœurs, on viole les traités, on brûle les allian« ces... Nous réclamons les chartes de nos ancê« tres. Au secours ! au secours !... Sages de notre « peuple, donnez-nous vos conseils ! et vous tous « qui savez manier la fronde et l'épée, venez main« tenir avec nous les biens sacrés pour lesquels nos « pères, délivrés du joug de l'étranger, unirent « leurs bras et leurs cœurs. »

En même temps les cinq cantons envoient en Alsace, en Brisgau, en Souabe, pour obtenir du sel, du vin et du pain : mais l'administration des villes se montre impitoyable ; les ordres partout donnés sont partout strictement exécutés. Zurich et les autres cantons alliés interceptent toute communication, et renvoient en Allemagne les vivres qu'on apporte à leurs frères. Ces cinq cantons ne sont qu'une vaste forteresse, dont toutes les issues sont exactement gardées par des sentinelles attentives. Se voyant seuls avec la famine, entre leurs lacs et leurs montagnes, les Waldstettes désolés ont recours aux pratiques de leur culte. Ils interdisent les jeux, les danses et tout autre divertissement (3) ; ils ordonnent des prières générales, et de longues processions couvrent les chemins d'Einsiedlen et d'autres lieux de pèlerinage. On revêt les ceintures, les bourdons, les armes de la confrérie à laquelle on appartient ; chacun porte en main son chapelet et murmure ses patenôtres. Les vallées et les montagnes retentissent de ces chants plaintifs. Mais les Waldstettes font plus encore : ils saisissent leurs épées, ils aiguisent la pointe de leurs hallebardes, ils brandissent leurs glaives du côté de Zurich et de Berne, et s'écrient avec fureur : « On « nous ferme les routes, mais nos bras sauront les « rouvrir (4). » Personne ne répond autour d'eux à ce cri du désespoir ; mais il y a dans le ciel un juste juge auquel la vengeance appartient, et qui va bientôt y répondre d'une manière terrible en punissant ces hommes égarés qui oublient la miséricorde, qui font un impie mélange des choses de l'Église et des choses de l'État, et qui prétendent assurer le triomphe de l'Évangile par la famine et par les gendarmes.

Il y eut cependant des tentatives de conciliation ; mais ces efforts mêmes étaient pour la Suisse et pour la réforme une grande humiliation. Ce ne furent pas les ministres de l'Évangile, ce fut la France (plus d'une fois pour la Suisse une occasion de désordre) qui se présenta pour y mettre la paix. Toute démarche propre à accroître son influence sur les cantons était utile à sa politique. Dès le 14 mai, Maigret et Daugertin (ce dernier avait reçu la vérité évangélique, et n'osait en conséquence retourner en France (5)), après quelques allusions à la passion fort peu évangélique que Zurich mettait dans cette affaire, dirent au conseil : « Le roi notre maître « nous a envoyé deux gentilshommes pour aviser « aux moyens de maintenir la concorde parmi vous. « Si le tumulte et la guerre envahissent la Suisse, « toute la confédération des Helvétiens sera sur le « point de se dissoudre (6), et, quel que soit le parti « vainqueur, il sera en réalité battu comme l'au« tre. » Zurich ayant répondu que si les cinq cantons permettaient la prédication de la parole de Dieu, la réconciliation serait facile, les Français sondèrent secrètement les Waldstettes ; mais ceux-ci répliquèrent : « Jamais nous ne permettrons la pré« dication de la parole de Dieu, comme les gens de « Zurich l'entendent (7). »

(1) Hartmann von Hallwyll à Alb. de Mulinen, 7 août.

(2) Klagtend sich allent halben wyt und breit. (Bull., II, p. 397.)

(3) Stelltent ab Spielen, Tanzen (*Tschoudi der Cappeler Krieg.* 1531.) Ce manuscrit, attribué à Egidius Tschoudi, qui dut l'écrire en 1533, est dans le sens des cinq cantons, et a été publié dans l'*Helvetia*, vol. II, p. 165.

(4) Trowtend auch die Straassen uff zu thun mit gewalt. (Bull., II, p. 397.)

(5) Ep. Rugeri ad Bulling., 12 nov. 1560.

(6) Universa societas *Helvetiorum* dilabetur, si tumultus et bellum inter eam eruperit. (Zw. Epp., II, p. 604.)

(7) Responderunt verbi Dei prædicationem non laturos, quo modo nos intelligamus. (Ibid., p. 607.)

Les efforts plus ou moins intéressés de l'étranger ayant échoué, une diète générale était la seule planche de salut qui restât à la Suisse. On en convoqua une à Bremgarten. Elle s'ouvrit en présence des députés du roi de France, du duc de Milan, de la comtesse de Neuchâtel, des Grisons, du Valais, de la Thurgovie et du pays de Sargans, et se réunit à cinq reprises, le 14 et le 20 juin, le 9 juillet, le 10 et le 23 août. Bullinger (le chroniqueur), pasteur de Bremgarten, prononça, lors de l'ouverture, un discours dans lequel il exhorta vivement les confédérés à l'union et à la paix.

Une lueur d'espérance vint un instant éclairer la Suisse. Le blocus était devenu moins sévère; l'amitié et le bon voisinage l'avaient emporté, en bien des lieux, sur les décrets des chancelleries d'État. Des chemins nouveaux avaient été frayés à travers les plus sauvages montagnes, pour apporter des vivres aux Waldstettes. On en avait caché dans des ballots de marchandises; et tandis que Lucerne jetait en prison et mettait à la torture ses propres citoyens surpris avec des pamphlets zurichois (1), Berne ne punissait que faiblement ses paysans saisis avec des provisions destinées à Underwald et à Lucerne, et Glaris fermait les yeux sur les fréquentes violations de son ordonnance. La voix de la charité, un instant étouffée, plaidait de nouveau avec force, auprès des cantons réformés, la cause de leurs confédérés des montagnes.

Mais les cinq cantons se montrèrent inflexibles. « Nous ne prêterons l'oreille à aucune proposition « avant la levée du blocus, » dirent-ils. — « Nous « ne le lèverons pas, répondirent Berne et Zurich, « avant que la prédication de l'Évangile soit per- « mise, non-seulement dans les bailliages communs, « mais dans les cinq cantons eux-mêmes. » C'était trop sans doute, selon le droit naturel et les principes de la confédération. Les conseils de Zurich pouvaient regarder comme leur devoir de recourir à la guerre, pour maintenir la liberté de conscience dans les bailliages communs; mais il y avait usurpation à contraindre les cinq cantons pour ce qui concernait leur propre territoire. Cependant les médiateurs parvinrent, non sans beaucoup de peine, à rédiger un projet de conciliation qui sembla réunir les vœux des deux partis, et l'on porta en toute hâte ce projet aux divers États.

La diète se réunit de nouveau quelques jours après; les cinq cantons persistèrent dans leur demande, sans céder sur aucun point. En vain Zurich et Berne leur représentèrent-ils qu'en persécutant les réformés, les cantons violaient le traité de paix; en vain les médiateurs s'épuisèrent-ils en avertissements et en prières : les partis semblaient quelquefois se rapprocher, et puis tout à coup ils étaient plus éloignés et plus irrités que jamais. Les Waldstettes rompirent enfin la troisième conférence, en déclarant que, loin de s'opposer à la vérité évangélique, ils la maintiendraient, telle que l'avaient enseignée le Rédempteur, ses saints apôtres, les docteurs, et l'Église leur sainte mère; ce qui parut aux députés de Zurich et de Berne une amère ironie. Néanmoins, ceux de Berne se tournant vers les Zurichois, leur dirent en s'en séparant : « Gardez- « vous de trop de violence, dût-on même vous « attaquer ! »

Ces exhortations n'étaient pas nécessaires. La force de Zurich était passée. La première apparition de la réforme et des réformateurs avait été saluée par des cris de joie. Les peuples qui gémissaient sous une double servitude avaient cru voir poindre le jour de la liberté. Mais les esprits, abandonnés pendant des siècles à l'ignorance et à la superstition, n'ayant pu voir se réaliser aussitôt les espérances qu'ils avaient rêvées, le mécontentement se répandit bientôt dans les masses. La transformation par laquelle Zwingle, cessant d'être l'homme de l'Évangile, devint l'homme de l'État, enleva au peuple l'enthousiasme qui lui eût été nécessaire pour résister aux assauts terribles qu'il allait avoir à soutenir. Les ennemis de la réforme eurent beau jeu contre elle, dès que ses amis eurent abandonné la position qui faisait leur puissance. Des chrétiens, d'ailleurs, ne pouvaient avoir recours à la famine et à la guerre pour assurer le triomphe de l'Évangile, sans que leur conscience en fût troublée. Les Zurichois *ne marchaient plus selon l'Esprit, mais selon la chair ; et les fruits de la chair sont les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les disputes, les divisions* (2). Le danger croissait au dehors; et loin que l'espérance, la concorde, le courage augmentassent au dedans, on voyait au contraire s'évanouir peu à peu cette harmonie et cette foi vivante qui avaient été la force de la réforme. La réforme avait saisi le glaive, et le glaive lui perçait le cœur.

Les occasions de discorde se multipliaient dans Zurich. On diminua, d'après l'avis de Zwingle, le nombre des nobles dans les deux conseils, à cause de leur opposition à l'Évangile; et cette mesure répandit le mécontentement parmi les familles les plus honorables du canton. On soumit les meuniers et les boulangers à certains règlements que la disette rendait nécessaires, et une grande partie de la bourgeoisie attribua ces mesures aux sermons du réformateur, et s'en irrita. On nomma le bailli de Kibourg, Rodolphe Lavater, capitaine général, et

(1) Warf sie in Gefangniss. (Bulling., III, p. 30.)

(2) Ép. aux Galates, V, 19, 20.

les capitaines plus âgés que lui en furent blessés. Plusieurs de ceux qui s'étaient autrefois le plus distingués par leur zèle pour la réforme s'opposaient ouvertement à la cause qu'ils avaient soutenue. L'ardeur avec laquelle des ministres de paix demandaient la guerre faisait naître partout de sourds murmures, et plusieurs même laissaient éclater toute leur indignation. Cette confusion contre nature, de l'Église et de l'État, qui avait corrompu le christianisme après Constantin, allait perdre la réformation. La majorité du grand conseil, toujours prête à prendre d'importantes et salutaires résolutions, fut détruite. Les anciens magistrats qui se trouvaient encore à la tête des affaires, se laissèrent entraîner à des sentiments de jalousie contre les hommes dont l'influence officielle prévalait sur la leur. Les citoyens qui haïssaient la doctrine de l'Évangile, soit par amour du monde, soit par amour du pape, relevaient audacieusement la tête dans Zurich. Les partisans des moines, les amis du service étranger, les mécontents de tout genre, se coalisaient pour signaler Zwingle comme l'auteur des maux du peuple.

Zwingle en était profondément navré. Il voyait que Zurich et la réformation se précipitaient vers leur ruine, et il ne pouvait les retenir. Comment l'eût-il fait, puisque, sans s'en douter, il était le principal auteur de ces désastres? Que faire? Le conducteur restera-t-il sur le char qu'on ne lui permet pas de diriger? Il n'y avait qu'un moyen de salut pour Zurich et pour Zwingle. Il aurait dû se retirer de la scène politique, se replier dans le *royaume qui n'est pas de ce monde,* tenir, nuit et jour, comme Moïse, ses mains et son cœur élevés vers le ciel, et prêcher avec puissance la repentance, la foi et la paix. Mais les choses politiques et les choses religieuses étaient unies dans l'esprit de ce grand homme par des liens si primitifs et si intimes, qu'il lui était impossible de les distinguer les unes des autres. Cette confusion était devenue son idée dominante; le chrétien et le citoyen n'avaient pour lui qu'une seule et même vocation; d'où il concluait que toutes les ressources de l'État, même les canons et les arquebuses, devaient être mises au service de la vérité. Quand une idée particulière s'empare ainsi d'un homme, on voit se former en lui une fausse conscience, qui approuve bien des choses condamnées par la parole du Seigneur.

Tel était alors Zwingle. La guerre lui paraissait légitime et désirable; et si on la refusait, il jugeait n'avoir plus qu'à se retirer de la vie publique. Il voulait tout, ou rien. Aussi, le 26 juillet, il se présenta devant le grand conseil, le regard éteint et le cœur brisé : « Voilà onze ans, dit-il, que je vous « prêche le saint Évangile, et que je vous avertis « paternellement et fidèlement des maux qui vous « menacent; mais on n'en tient aucun compte; on « élit au conseil les amis des capitulations étran- « gères, les ennemis de l'Évangile; et, tout en re- « fusant de suivre mes avis, on me rend respon- « sable de tous les maux. Je ne puis accepter une « telle position, et je donne ma démission. » Puis le réformateur sortit, baigné de larmes.

Le conseil s'émut en entendant ces paroles. Tous les anciens sentiments de respect que l'on avait eus si longtemps pour Zwingle se réveillèrent; le perdre maintenant, c'était perdre Zurich. Le bourgmestre et d'autres magistrats reçurent l'ordre de le faire revenir de cette résolution fatale. Une conférence eut lieu le même jour avec lui; Zwingle demanda du temps pour réfléchir. Pendant trois jours et trois nuits il chercha le chemin qu'il devait suivre. Voyant le sombre orage qui se formait de toutes parts, il se demandait s'il choisirait, pour quitter Zurich et se réfugier sur les hautes collines du Tockenbourg, où avait été son berceau, le moment même où la patrie et l'Église allaient être assaillies et hachées par leurs ennemis, comme le blé par la grêle. Il poussait des soupirs; il criait au Seigneur. Il eût voulu éloigner de lui la coupe d'amertume qui lui était offerte, et il ne pouvait s'y résoudre. Enfin le sacrifice fut accompli, et la victime placée en frémissant sur l'autel. Trois jours après la première conférence, Zwingle reparut dans le conseil. « Je resterai avec vous, dit-il, et j'agirai pour le « salut public... jusqu'à la mort. »

Dès ce moment, il déploya un nouveau zèle. D'un côté, il s'efforça de ramener dans Zurich la concorde et le courage; de l'autre, il s'appliqua à réveiller et à électriser les villes alliées, pour accroître et concentrer toutes les forces de la réformation. Fidèle au rôle politique qu'il croyait avoir reçu de Dieu même, persuadé que c'était dans les incertitudes et le manque d'énergie des Bernois qu'il fallait chercher la cause de tout le mal, le réformateur se rendit à Bremgarten avec Collin et Steiner, pendant la quatrième conférence de la diète, quel que fût le danger auquel il s'exposât en le faisant. Il y arriva de nuit, en secret; et, étant entré dans la maison de son ami et disciple Bullinger, il y fit venir, avant le lever du jour, les députés de Berne, Jean-Jacques de Watteville et Im Hag, et les supplia, du ton le plus solennel, de considérer sérieusement les périls de la réforme. « Je « crains, dit-il, qu'à cause de notre infidélité, cette « affaire n'échoue. En refusant des vivres aux cinq « cantons, nous avons commencé une œuvre qui « nous sera funeste. Que faire? Retirer la défense? « Les cantons seront alors plus orgueilleux et plus « méchants que jamais. La maintenir? Ils pren-

« dront l'offensive ; et si leur attaque réussit, vous « verrez nos champs rougis du sang des fidèles, la « doctrine de la vérité abattue, l'Église de Christ « désolée, les relations sociales bouleversées, nos « adversaires toujours plus endurcis et irrités con- « tre l'Évangile, et des foules de prêtres et de « moines remplissant de nouveau nos campagnes, « nos rues et nos temples... Pourtant, ajouta Zwin- « gle après quelques moments d'émotion et de « silence, cela aussi prendra fin. » Les Bernois étaient saisis, agités par la voix grave du réformateur. « Nous voyons, lui dirent-ils, tout ce qu'il y « a à craindre pour la cause qui nous est com- « mune ; et nous mettrons tous nos soins à préve- « nir de si grands maux. » — « Moi qui écris ces « choses, j'étais présent et je les ai entendues, » ajoute Bullinger (1).

On craignait que si les députés des cinq cantons venaient à connaître la présence de Zwingle à Bremgarten, ils ne pussent contenir leur violence. Aussi, pendant cette conférence nocturne, trois conseillers de la ville étaient-ils en sentinelle devant la maison de Bullinger. Avant le jour, le réformateur et ses deux amis, accompagnés de Bullinger et des trois conseillers, traversèrent les rues désertes qui conduisaient à la porte par où l'on se rend à Zurich. A trois reprises, Zwingle prit congé de ce Bullinger qui devait bientôt lui succéder. L'âme pleine du pressentiment de sa mort prochaine, il ne pouvait se détacher de ce jeune ami, duquel il ne devait plus revoir le visage ; il le bénissait tout en larmes : « O mon cher Henri, lui disait-il, Dieu « te garde ! Sois fidèle au Seigneur Jésus-Christ et « à son Église. » Enfin ils se séparèrent. Mais en ce moment même, dit Bullinger, un personnage mystérieux, revêtu d'une robe aussi blanche que la neige, parut tout à coup ; et après avoir effrayé les soldats qui gardaient la porte, il se plongea dans l'eau, où il disparut. Bullinger, Zwingle et leurs amis ne le virent pas ; Bullinger lui-même le chercha ensuite en vain tout à l'entour (2) ; mais les sentinelles insistèrent sur la réalité de cette apparition effrayante. Bullinger, vivement ému, reprit en silence au milieu des ténèbres le chemin de sa maison. Son esprit rapprochait involontairement le départ de Zwingle et le fantôme blanc ; et il frémissait du présage affreux que la pensée de ce spectre imprimait dans son âme.

Des angoisses d'un autre genre poursuivirent Zwingle à Zurich. Il avait cru qu'en consentant à rester à la tête des affaires, il retrouverait toute son ancienne influence ; mais il s'était trompé. On voulait qu'il fût là, et l'on ne voulait pourtant pas le suivre. Les Zurichois répugnaient toujours plus à la guerre, qu'ils avaient d'abord demandée, et s'identifiaient avec le système passif de Berne. Zwingle, interdit, se sentit paralysé d'abord en présence de cette masse inerte que ses plus vigoureux efforts ne pouvaient ébranler. Mais bientôt découvrant sur tout l'horizon les signes avant-coureurs des orages qui allaient fondre sur le navire dont il était le pilote, il poussa des cris d'angoisse, et donna le signal de détresse : « Je le vois, » dit-il un jour au peuple du haut de la chaire où il était venu porter ses tristes pressentiments, « les avertissements les plus « fidèles ne peuvent vous sauver ; vous ne voulez « pas punir les pensionnaires de l'étranger... Ils ont « parmi vous de trop fermes appuis ! Une chaîne « est préparée... la voilà tout entière, elle se dé- « roule... anneau après anneau... Bientôt on m'y « attachera, et plus d'un pieux Zurichois avec « moi... C'est à moi qu'on en veut. Je suis prêt ; « je me soumets à la volonté du Seigneur. Mais ces « gens-là ne seront jamais mes maîtres... Quant à « toi, ô Zurich, ils te donneront ta récompense ; « ils t'assèneront un coup sur la tête. Tu le veux ; « tu te refuses à les punir : eh bien ! ce sont eux « qui te puniront (3) ; mais Dieu n'en gardera pas « moins sa sainte Parole, et leur magnificence pren- « dra fin. » Tel était le cri de détresse de Zwingle ; mais le silence de la mort lui répondait seul. Les âmes des Zurichois étaient tellement endurcies, que les flèches les plus aiguës du réformateur ne pouvaient y pénétrer, et tombaient à ses pieds, émoussées et inutiles.

Les événements se pressaient, et justifiaient toutes ses craintes. Les cinq cantons avaient rejeté les propositions qui leur avaient été faites. « Que par- « lez-vous de punir quelques injures ? avaient-ils « dit aux médiateurs ; c'est de bien autre chose « qu'il s'agit. Ne nous demandez-vous pas vous- « mêmes de recevoir parmi nous les hérétiques que « nous avons bannis, et de ne tolérer d'autres prê- « tres que ceux qui prêchent conformément à la « parole de Dieu ? Nous savons ce que cela signi- « fie. Non, non, nous n'abandonnerons pas la re- « ligion de nos pères ; et si nous devons voir nos « femmes et nos enfants privés de nourriture, nos « bras sauront conquérir ce qu'on nous refuse ; « nous y engageons nos corps, nos biens et nos « vies. » Ce fut avec ces paroles menaçantes que les députés quittèrent la diète de Bremgarten. Ils avaient déployé fièrement les plis de leurs manteaux, et la guerre en était sortie.

(1) Ces mots sont, par extraordinaire, en latin : « Hæc ipse, qui hæc scribo, ab illis audivi, præsens colloquio. » (Bull., III, p. 49.)

(2) Ein Menschen in ein schneeweissen Kleid. (Ib.)

(3) Straaffen willt sy nitt. Des werden sy dich straaffen. (Ib., p. 52.)

La terreur était générale, et les esprits alarmés ne voyaient partout que de tristes présages, des signes alarmants, qui semblaient annoncer les événements les plus funestes. Ce n'était pas seulement le fantôme blanc qui avait paru à Bremgarten à côté de Zwingle; des augures bien plus extraordinaires, passant de bouche en bouche, remplissaient le peuple de sinistres pressentiments. Le récit de ces signes, quelque étrange qu'il puisse paraître, caractérise l'époque que nous racontons. Nous ne créons pas les temps; notre devoir est de les prendre tels qu'ils furent.

Le 26 juillet, une veuve se trouvant seule devant sa maison, près du village de Castelenschloss, vit tout à coup, spectacle affreux! le sang jaillir de terre tout autour d'elle (1). Épouvantée, elle rentre précipitamment dans la maison... Mais, ô terreur! le sang y coule partout des boiseries et des pierres (2); il s'échappe à flots d'un bassin élevé, et la couche même de son enfant en est inondée. Hors d'elle-même, cette femme, qui s'imagine que la main invisible d'un assassin a passé dans sa cabane, sort en criant : *Au meurtre! au meurtre* (3)! Les gens du village, les moines d'un couvent voisin, accourent. On parvient à faire disparaître en partie ces traces ensanglantées; mais peu après les autres habitants de la maison s'étant mis, l'effroi dans l'âme, à manger leur repas du soir sous l'avant-toit, ils découvrent tout à coup du sang bouillonnant dans une fondrière, du sang découlant du grenier, du sang couvrant tous les murs de la maison. Du sang, du sang, partout du sang. Le bailli de Schenkenberg et le pasteur de Dalheim arrivent, prennent connaissance de cet étonnant prodige, et en font aussitôt rapport aux seigneurs de Berne et à Zwingle.

A peine ce récit, dont tous les détails nous ont été exactement conservés en latin et en allemand, était-il venu remplir les esprits de la pensée d'une horrible boucherie, que l'on vit paraître dans le ciel, du côté du couchant, une effrayante comète (4), dont la large et longue chevelure jaune pâle se tournait vers le midi : au moment de son coucher, cet astre luisait dans le ciel comme un feu dans une forge (5). Un soir, le 15 août, à ce qu'il paraît (6), Zwingle et George Müller, ancien abbé de Wettingen, étant ensemble sur le cimetière de la cathédrale, considéraient tous deux le redoutable météore. « Cet astre funèbre, dit Zwingle, vient « éclairer le chemin qui mène à mon tombeau. Il « m'en coûtera la vie, et à bien des hommes honnêtes avec moi. J'ai la vue basse, mais je découvre beaucoup de calamités dans l'avenir (7). La « vérité et l'Église seront dans le deuil; mais Christ « ne nous abandonnera jamais. » Ce ne fut pas seulement à Zurich que l'astre flamboyant porta la terreur. Vadian se trouvant une nuit sur une hauteur des environs de Saint-Gall, entouré d'amis et de disciples, après leur avoir expliqué les noms des astres et les miracles du Créateur, s'arrêta devant cette comète, qu'on croyait annoncer la colère de Dieu; et le fameux Théophraste déclara qu'elle ne présageait pas seulement une grande effusion de sang, mais très-spécialement la mort d'hommes savants et illustres. Ce mystérieux phénomène prolongea jusqu'au 3 septembre sa lugubre apparition.

Dès que le bruit de ces présages se fut répandu, on ne sut plus se contenir : les imaginations étaient remuées; on entassait effroi sur effroi; chaque lieu avait ses terreurs. On avait aperçu sur la montagne du Brunig deux drapeaux flottant dans les nues; à Zug, un bouclier avait été vu dans le ciel; sur les bords de la Reuss, on avait entendu, la nuit, des détonations répétées; sur le lac des Quatre-Cantons, des navires portant des combattants aériens se croisaient en tout sens. Guerre, guerre! sang, sang! tel était le cri universel.

Au milieu de toutes ces agitations, Zwingle seul semblait tranquille. Il ne rejetait aucun de ces pressentiments, mais il les contemplait avec calme. « Une âme qui craint Dieu, disait-il, ne se soucie « point des menaces du monde. Avancer le conseil « de Dieu, quoi qu'il arrive, voilà son œuvre. Un « voiturier qui a un long chemin à parcourir doit « se résigner à user en route son train et son attirail; s'il amène sa marchandise au lieu fixé, cela « lui suffit. Nous sommes le train et l'attirail de « Dieu. Il n'est pas une des pièces qui ne soit usée, « tourmentée, brisée; mais notre grand conducteur n'en accomplira pas moins, par nous, ses « vastes desseins. N'est-ce pas à ceux qui tombent « sur le champ de bataille que la plus belle couronne appartient? Courage donc, au milieu de

(1) Ante et post eam purus sanguis ita acriter ex dura terra effluxit, ut ex vena incisa. (Zwing. Epp., II, p. 627.)

(2) Sed etiam sanguis ex terra, lignis et lapidibus effluxit. (Ibid.)

(3) Ut ex domo excurreret cædem clamitans. (Ib.)

(4) Ein gar eschrocklicher Comet. (Bull., III, p. 46.) C'était la comète dite de *Halley*, qui revient tous les soixante et seize ans, et a paru pour la dernière fois en 1836.

(5) Wie ein fhüer in einer ess. (Ibid.) Peut-être Bullinger indique-t-il ainsi le phénomène remarqué par Appien, astronome de Charles-Quint, qui observa cet astre à Ingolstadt, et qui dit que la queue de la comète disparaissait en approchant de l'horizon. En 1456, son apparition avait déjà excité une grande terreur.

(6) Cometam jam tribus noctibus viderunt apud nos alii, ego una tantum, puto 15 augusti. (Zw. Epp., p. 634.)

(7) Ego cæculus non unam calamitatem expecto. (Ibid., p. 626.)

« tous ces périls par lesquels doit passer la cause « de Jésus-Christ! Courage, quand même nous ne « devrions jamais ici-bas contempler de nos pro- « pres yeux ses triomphes!... Le juge du combat « nous voit, et c'est lui qui couronne. D'autres se « réjouiront sur la terre du fruit de notre travail, « tandis que nous, déjà dans le ciel, nous jouirons « de la récompense éternelle (1). »

Ainsi parlait Zwingle, s'avançant en paix vers ce bruit menaçant de la tempête, qui, par des éclairs répétés et par des explosions soudaines, annonçait la mort.

VI

La médiation échoue. — Calme trompeur. — Fatale inactivité. — Les deux pains. — Alliances redemandées. — Avertissements. — Manifeste. — Les bailliages pillés. — Cappel. — Lettre de l'abbé. — Aveuglement de Zurich. — Nouveaux avertissements. — La guerre est commencée. — Le tocsin. — Nuit d'effroi. — Détachements. — Appels. — La bannière. — Zwingle. — Anna. — Le cheval de Zwingle. — Départ de la bannière.

Les cinq cantons, réunis en diète à Lucerne, s'y montrèrent pleins de résolution, et la guerre y fut décidée. « Nous sommerons les villes de respecter « nos alliances, dirent-ils; et si elles s'y refusent, « nous entrerons, à main armée, dans les bailliages « communs pour nous y procurer des vivres, et « nous réunirons nos bannières à Zug, pour atta- « quer l'ennemi. » Les Waldstettes n'étaient pas seuls. Le nonce, sollicité par ses amis de Lucerne, avait demandé que des troupes auxiliaires, payées par le pape, fussent dirigées du côté des Alpes, et il annonçait leur arrivée prochaine.

Ces décisions vinrent porter la terreur dans la Suisse; et les cantons médiateurs se rassemblèrent à Arau, et conçurent un projet qui laissait la question religieuse telle que le traité de paix de 1529 l'avait résolue. Des députés portèrent aussitôt ces propositions aux divers conseils. Celui de Lucerne les repoussa fièrement. « Dites à ceux qui vous « envoient, répondit-il, que nous ne les acceptons « point pour pédagogues. Nous aimons mieux « mourir que de céder la moindre chose au pré- « judice de notre foi. » Les médiateurs revinrent à Arau, tristes et découragés. Cette tentative inutile augmenta le désaccord des réformés, et donna aux Waldstettes encore plus de courage.

Zurich, si plein d'énergie quand il s'était agi d'embrasser l'Évangile, tombait maintenant d'irrésolution en irrésolution. Les membres du conseil se défiaient les uns des autres; le peuple était sans intérêt pour cette guerre; et Zwingle, plein d'une foi inébranlable en la justice de sa cause, n'avait aucune espérance pour la lutte qui allait s'engager. Berne, de son côté, ne cessait de supplier Zurich de ne rien précipiter. « Ne nous exposons pas à « ce qu'on nous reproche trop de promptitude, « comme en 1529, disait-on partout dans Zurich. « Nous avons des amis sûrs au milieu des Wald- « stettes; attendons que, comme ils nous l'ont pro- « mis, ils nous annoncent un danger réel. »

On se persuada bientôt que ces temporiseurs avaient raison. En effet, les nouvelles alarmantes cessèrent. Ce bruit continuel de guerre, qui arrivait incessamment des Waldstettes, fut interrompu. Plus d'alarmes, plus de craintes. Calme trompeur! Au-dessus des montagnes et des vallées de la Suisse plane ce silence sombre et mystérieux qui précède de grandes catastrophes.

Pendant que l'on s'endormait à Zurich, les Waldstettes se préparaient à conquérir leurs droits par les armes. Les chefs, étroitement unis entre eux par des intérêts et des périls communs, trouvaient un puissant appui dans l'indignation du peuple. Dans une diète des cinq cantons, tenue à Brunnen, sur les bords du lac de Lucerne, en face du Grutli, on avait lu les alliances de la confédération; et les députés ayant été sommés de déclarer par leurs votes s'ils jugeaient la guerre juste et légitime, toutes les mains s'étaient levées en frémissant. Aussitôt les Waldstettes avaient préparé leur attaque dans le plus profond mystère. Tous les passages avaient été gardés; toute communication entre Zurich et les cinq cantons avait été rendue impossible. Les amis que les Zurichois comptaient dans les cantons de Lucerne et de Zug, et qui leur avaient promis leurs avis, étaient comme prisonniers dans leurs vallées; et les pâtres de ces montagnes allaient descendre de leurs sauvages sommités, traverser leurs lacs et arriver jusque sur l'Albis, en renversant tout sur leur passage, sans que les hommes de la plaine eussent armé leurs bras. Les médiateurs étaient retournés sans espoir dans leurs cantons. Un esprit d'imprudence et d'erreur, funeste avant-coureur de la chute des républiques aussi bien que de celle des rois, était répandu sur toute la ville de Zurich. Le conseil avait d'abord donné l'ordre d'appeler les milices; puis, trompé par le silence des Waldstettes, il l'avait imprudemment révoqué, et Lavater, commandant de l'armée, s'était retiré mécontent à Kybourg, et avait jeté avec indignation loin de lui cette épée qu'on lui ordonnait de laisser dans le fourreau. Ainsi les vents allaient se déchaîner des monta-

(1) *Zwingl. Opp., Commentar. in Jeremiam.* — Cet écrit est de l'année même de la mort de Zwingle.

gnes ; les eaux de l'abîme allaient s'entr'ouvrir ; et pourtant le vaisseau de l'État, tristement abandonné, jouait et voguait çà et là avec indifférence sur un gouffre affreux, les vergues calées, les voiles flasques et immobiles, sans boussole, sans bateliers, sans pilote, sans vedette et sans gouvernail.

Quels que fussent les efforts des Waldstettes, ils ne parvinrent pas à étouffer complétement le bruit de guerre qui, de chalet en chalet, appelait aux armes tous leurs citoyens. Dieu permit qu'un cri d'alarme, un seul il est vrai, vînt retentir aux oreilles des Zurichois. Le 4 octobre, un jeune garçon, qui ne savait ce qu'il faisait, parvint à franchir la frontière de Zug, et se présenta avec deux pains à la porte du monastère réformé de Cappel, placé aux dernières limites du canton de Zurich. On l'introduisit auprès de l'abbé, à qui l'enfant remit ses pains, sans mot dire. L'abbé, près duquel se trouvait en ce moment un conseiller de Zurich, Henri Peyer, envoyé par son gouvernement, pâlit à cette vue. « Si les cinq cantons veulent entrer à main armée « dans les bailliages libres, avaient dit ces deux « Zurichois à l'un de leurs amis de Zug, vous nous « enverrez votre fils avec un pain ; mais vous lui « en remettrez deux, s'ils marchent à la fois sur « les bailliages et sur Zurich. » L'abbé et le conseiller écrivirent en toute hâte à Zurich. « Mettez-« vous sur vos gardes, prenez les armes ! » disaient-ils ; mais on n'ajouta pas foi à cet avis. On était alors tout occupé des mesures à prendre pour empêcher que des vivres arrivés de l'Alsace ne parvinssent dans les cantons. Zwingle lui-même, qui n'avait cessé d'annoncer la guerre, n'y crut pas. « Ce sont d'habiles gens vraiment que les pen-« sionnaires, dit le réformateur ; ces préparatifs « pourraient bien n'être autre chose qu'une ruse « française (1) ! »

Il se trompait ; c'était une réalité. Quatre jours devaient accomplir la ruine de Zurich. Parcourons l'une après l'autre ces sinistres journées.

Le dimanche 8 octobre, un messager se présenta à Zurich, et redemanda, au nom des cinq cantons, les lettres d'alliance éternelle (2). La plupart n'y virent encore qu'une ruse ; mais Zwingle commença à discerner la foudre dans le nuage noir qui s'approchait. Il était en chaire (c'était la dernière fois qu'il devait y monter) ; et comme s'il eût vu le spectre de Rome, s'élevant redoutable et effrayant derrière les Alpes, lui demander à lui et à son peuple d'abandonner la foi : « Non.... « non !... s'écria-t-il, je ne renierai pas mon Ré-« dempteur ! »

Au même moment, un messager arrivait en hâte, de la part de Mulinen, commandeur des chevaliers moines de Saint-Jean. à Hitzkylch. « Vendredi « 6 octobre, faisait-il dire aux conseillers de Zu-« rich, les Lucernois ont arboré leur bannière sur « la grande place (3). Deux hommes, que j'ai en-« voyés à Lucerne, y ont été jetés en prison. « Demain matin, lundi 9 octobre, les cinq cantons « entrent dans les bailliages. Déjà les gens de la « campagne, effrayés et fugitifs, accourent en foule « vers nous. »

« C'est un conte ! » dit-on dans le conseil (4). Néanmoins on rappela le capitaine en chef Lavater, qui fit partir un homme sûr, neveu de Jacques Winckler, avec ordre de se rendre à Cappel, et, s'il le pouvait, à Zug, pour reconnaître les dispositions des cantons.

Les Waldstettes se rassemblaient en effet autour de la bannière de Lucerne. Des Lucernois, des hommes de Schwitz, d'Uri, de Zug et d'Underwald, des réfugiés de Zurich et de Berne, quelques Italiens enfin, formaient le corps d'armée appelé à se rendre dans les bailliages libres. Deux manifestes furent adressés, l'un aux cantons, et l'autre aux princes et aux peuples étrangers.

Les cinq cantons y exposaient avec énergie les atteintes portées aux traités, la discorde semée dans toute la confédération, et enfin le refus de leur vendre des vivres, refus qui n'avait pour but, selon eux, que de soulever le peuple contre ses magistrats, et d'établir ainsi la réforme par la force. « Il n'est pas vrai, ajoutaient-ils, que, comme on « ne cesse de le crier, nous nous opposions à ce « qu'on prêche la vérité et à ce qu'on lise la Bible. « Membres obéissants de l'Église, nous voulons re-« cevoir tout ce que cette sainte mère reçoit. Mais « nous rejetons les livres et les innovations de « Zwingle et de ses compagnons (5). »

A peine les messagers chargés de ces manifestes étaient-ils partis, que le premier corps d'armée se mit en marche, et arriva vers le soir dans les bailliages libres. Les soldats étant entrés dans les églises abandonnées, et ayant vu que les images étaient enlevées et les autels brisés, leur colère s'enflamma ; ils se répandirent dans tout le pays comme un torrent, pillèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et, se jetant surtout sur les maisons des pasteurs, y détruisirent tout, en prononçant des jurements et des

(1) Dise ire Rüstung möchte wol eine französische prattik sin. (Bull., III, p. 86.)

(2) Die ewige Bund abgefordert. (J. J. Hottinger, III, p. 577.) D'après Bullinger, il semblerait que cette démarche n'eut lieu que le lundi.

(3) Ire paner in den Brunnen gesteckt. (Bull., III. p. 86.)

(4) Ein gepöck und prögerey und nut darauff setzend. (Ib.)

(5) Als wir vertruwen Gott und der Welt antwurt zu geben. (Bull., II. p. 101.)

malédictions. En même temps, les corps qui devaient former la principale armée marchèrent sur Zug, pour se diriger de là sur Zurich.

Cappel, à trois lieues de Zurich et à une lieue de Zug, était le premier lieu que l'on rencontrait sur le territoire zurichois, après avoir franchi la frontière des cinq cantons. Près de l'Albis, entre deux collines de même hauteur, les Granges au nord, et l'Ifelsberg au sud, s'élevait, au milieu de belles prairies, cet antique et riche couvent de l'ordre de Cîteaux, dont l'église renfermait les tombeaux de plusieurs anciennes familles nobles de ces contrées. L'abbé Wolfgang Joner, homme pieux, juste, grand ami des arts et des lettres, et prédicateur distingué, avait réformé son couvent en 1527. Plein de compassion, riche en bonnes œuvres, surtout envers les pauvres du canton de Zug et des bailliages libres, il était en grand honneur dans tout le pays (1). Il prédit la fin que la guerre devait avoir; cependant, dès que le danger fut proche, il n'épargna ni veille, ni travail, pour servir sa patrie.

Dans la nuit du dimanche au lundi, l'abbé reçut la nouvelle positive de ce qui se préparait à Zug. Il parcourait sa chambre à pas précipités, et calculait l'arrivée prochaine de l'ennemi. Il s'approcha de sa lampe, et s'adressant à son intime ami Pierre Simmler, qui lui succéda et qui résidait alors à Kylchberg, village des bords du lac, à une lieue de la ville, il traça en toute hâte ces paroles : « La « grande inquiétude et le trouble qui m'agitent « me rendent incapable de m'occuper de l'écono« mie de la maison, et me portent à vous écrire « tout ce qui se prépare. Le temps est arrivé... la « verge de Dieu se montre (2)... Après beaucoup « de courses et d'informations, nous avons appris « que les cinq cantons se mettent aujourd'hui, « lundi, en marche pour s'emparer d'Hitzkylch, « tandis que le grand corps d'armée rassemble ses « bannières à Baar, entre Zug et Cappel. Ceux de « la vallée de l'Adige et les Italiens arriveront au« jourd'hui ou demain. » Cette lettre, par quelque circonstance imprévue, ne parvint que le soir à Zurich.

Sur ces entrefaites, le neveu de Jacques Winckler, que Lavater avait envoyé, tantôt se couchant à plat ventre pour passer inaperçu auprès des sentinelles, tantôt se cramponnant aux broussailles, avait franchi des lieux où nul chemin n'était frayé. Arrivé non loin de Zug, il avait découvert avec effroi les milices des Waldstettes, qui, de tous côtés, accouraient à l'appel; puis, traversant de nouveau des passages inconnus, il était retourné promptement à Zurich pour y porter ces nouvelles (3).

Il eût été temps que le bandeau tombât des yeux des Zurichois; mais l'aveuglement devait durer jusqu'à la fin. Le conseil qui s'assembla, ne se trouva qu'en petit nombre. « Les cinq cantons, y dit-on, « font un peu de bruit pour nous effrayer et nous « faire lever le blocus (4). » Le conseil décida pourtant d'envoyer à Cappel le colonel Rodolphe Dumysen et Ulrich Funk pour voir ce qui en était, et chacun, tranquillisé par cette insignifiante mesure, s'en alla chercher quelque repos.

On ne dormit pas longtemps. D'heure en heure arrivaient à Zurich des messagers d'alarme : « Les « bannières de quatre cantons sont réunies à Zug, « disaient-ils; on n'attend plus que celle d'Uri. « Les gens des bailliages libres accourent à Cappel, « et demandent des arquebuses... Du secours! du « secours! »

Avant le jour, le conseil, de nouveau rassemblé, ordonna la convocation des Deux-Cents. Un vieillard qui avait blanchi sur les champs de bataille et dans les conseils de l'État, le banneret Jean Schweizer, levant sa tête affaiblie par l'âge et lançant de ses yeux comme un dernier éclair, s'écria : « Main« tenant, à l'instant même, au nom de Dieu, en« voyez une avant-garde à Cappel; et que l'armée, « se réunissant promptement autour de la ban« nière, suive aussitôt. » Il dit, et se tut. Mais le charme n'était pas encore détruit. « Les paysans « des bailliages libres, répondirent quelques-uns, « sont fougueux et emportés, nous le savons; ils « font la chose plus grande qu'elle n'est. Le parti « le plus sage est d'attendre le rapport des conseil« lers. » Il n'y avait plus dans Zurich ni bras, ni conseil.

Il était sept heures du matin, et l'assemblée était encore réunie, quand Rodolphe Gwerb, pasteur de Rifferschwyll, près de Cappel, arriva précipitamment. « Les gens de la seigneurie de Knonau, dit« il, se pressent en foule autour du couvent, et « demandent à grands cris des chefs et du renfort; « car l'ennemi s'approche. Nos seigneurs de Zurich, « disent-ils, s'abandonnent-ils donc eux-mêmes, et « nous avec eux? Veut-on nous livrer à la bouche« rie?... » Le pasteur, qui avait vu ces tristes scènes, parlait avec animation. Aussi les conseillers, dont l'aveuglement devait aller jusqu'au bout, furent-ils choqués de son langage. « On voudrait « nous faire agir en imprudents, » dirent-ils; puis ils se renfoncèrent dans leurs fauteuils.

A peine avaient-ils cessé de parler, qu'un nou-

(1) Thet armen lüten vil guts .. und by aller Erbarkeit in grossern ansahen. (Bull., III, p. 151.)

(2) Die Zyt ist hie, das die rut Gottes sich wil erzeigen. (Bull., III, p. 87.)

(3) Naben den Wachten, durch umwäg und gestrüpp. (Ib.)

(4) Sy machtind alein ein geprög. (Ib., p. 103.)

veau messager se présente, portant sur ses traits les signes du plus grand effroi : c'était Schwyzer, aubergiste du *Hêtre*, sur le mont Albis. « Messei« gneurs Dumysen et Funk, s'écrie-t-il, m'envoient « en toute hâte pour annoncer au conseil que les « cinq cantons se sont emparés d'Hitzkylch, et « qu'ils rassemblent maintenant toutes leurs ban« nières à Baar. Messeigneurs restent dans les bail« liages, pour aider les habitants effrayés. »

Cette fois, les plus rassurés pâlirent. L'épouvante, si longtemps contenue, se répandit en un moment dans tous les esprits (1). Hitzkylch était au pouvoir de l'ennemi, et la guerre commencée.

On résolut de faire partir pour Cappel un corps de six cents hommes, avec six pièces de canon ; mais on en confia le commandement à George Goldli, dont le frère était dans l'armée des cinq cantons, et on lui enjoignit de se tenir sur la défensive.

Goldli et sa troupe venaient de sortir de la ville, quand le capitaine général Lavater, appelant dans la salle du petit conseil le vieux banneret Schweizer, le capitaine des arquebusiers Guillaume Toning, le capitaine du train Dennikon, Zwingle et quelques autres, leur dit : « Avisons promptement « aux moyens de sauver le canton et la ville. Que « le tocsin appelle à l'instant même tous les citoyens « aux armes. » Le capitaine général craignait que les conseils ne reculassent devant cette mesure, et il voulait emporter le Landsturm par le simple avis des chefs de l'armée et de Zwingle. « Nous ne pou« vons le prendre sur nous, lui répondit-on ; les « deux conseils sont encore rassemblés : portons« leur cette proposition. » On se précipite vers le lieu de l'assemblée ; mais, fatal contre-temps ! il ne restait plus sur les bancs que quelques membres du petit conseil. « Le consentement des Deux« Cents est nécessaire, » dirent-ils. Encore un nouveau retard, et déjà l'ennemi est en marche !

A deux heures après-midi, le grand conseil se réunit, mais pour faire de longs et inutiles discours (2). Enfin la résolution fut prise, et à sept heures du soir le tocsin commençait à sonner dans toutes les campagnes ; malheureusement la trahison se joignant à tant de lenteur, des gens, qui se prétendaient envoyés de Zurich, firent en plusieurs lieux arrêter le Landsturm, comme contraire à l'opinion du conseil. Un grand nombre de citoyens ne se rendirent point à l'appel.

La nuit fut effrayante. Les ténèbres, un violent orage, le tocsin qui retentissait de tous les clochers, le peuple qui accourait aux armes, le bruit des épées et des arquebuses, le son des trompettes et des tambours mêlé au sifflement de la tempête, la défiance, le mécontentement, la trahison même, qui répandaient partout l'angoisse, les sanglots des femmes et des enfants, les cris qui accompagnaient de déchirants adieux, un tremblement de terre qui survint vers neuf heures du soir, comme si la nature elle-même eût frémi du sang qu'on allait répandre, et secoua violemment les montagnes et les vallées (3), tout rendait terrible cette fatale nuit, qui devait être suivie d'un jour plus fatal encore.

Pendant que le grand conseil délibérait, les Zurichois, campés sur les hauteurs de Cappel, au nombre d'environ mille hommes, attachaient leurs regards sur Zug et sur le lac, observant attentivement la moindre évolution. Tout à coup, un peu avant la nuit, ils aperçoivent quelques barques chargées de soldats, qui, venant d'Art, sillonnent le lac, et se dirigent à force de rames sur Zug. Leur nombre augmente ; un bateau succède à l'autre ; bientôt on entend distinctement mugir le taureau (le cor) d'Uri (4), et l'on découvre sa bannière. Les barques s'approchent de Zug ; on les amarre au rivage, couvert d'une foule immense : les guerriers d'Uri et les arquebusiers de l'Adige en descendent ; on les reçoit avec des acclamations ; ils prennent leurs quartiers pour la nuit : voilà tous les ennemis ralliés. En toute hâte, on le fit savoir au conseil.

L'agitation était encore plus grande à Zurich qu'à Cappel ; l'incertitude y augmentait la confusion. L'ennemi attaquant à la fois de divers côtés, on ne savait où il fallait surtout porter la défense. A deux heures de la nuit, cinq cents hommes, avec quatre canons, partirent pour Bremgarten, et trois à quatre cents, avec quatre canons, pour Wadenschwyl. Ainsi l'on se portait à droite et à gauche, et c'était en face qu'était l'ennemi !

Effrayé de sa faiblesse, le conseil résolut de s'adresser sans retard aux villes de la combourgeoisie chrétienne. « Comme cette révolte, leur « écrivit-il, n'a d'autre cause que la parole de « Dieu, nous vous conjurons une fois, deux fois, « trois fois, aussi hautement, aussi sérieusement, « aussi positivement et aussi vivement que nos « antiques alliances et notre combourgeoisie chré« tienne nous permettent et nous commandent de « le faire, d'accourir, sans nul délai, avec toutes « vos forces. Hâte ! hâte ! hâte ! agissez le plus

(1) Dieser Bottschaft erschrack menklich übel (Ib., p. 104.)

(2) Ward so vil und lang darinn geradt schlagt. (Bull., III, p. 106.)

(3) Ein starker Erdbidem, der das Land, auch Berg und Thal gwaltiglich erschütt. (Tschoudi, Helvetia, II, p. 186.)

(4) Vil schiffen uff Zug faren, und hort man luyen den Uri Stier. (Bull., III, p. 109.)

« promptement possible (1). Ce sont vos périls « comme les nôtres. » Ainsi parlait Zurich ; mais il était déjà trop tard.

Au point du jour, on arbora la bannière devant l'hôtel de ville ; au lieu de se tenir fièrement déployée, elle retombait toujours mollement sur elle-même, triste présage qui remplit plusieurs de crainte. Lavater vint se ranger sous cet étendard vénéré ; mais il s'écoula longtemps avant que quelques centaines de soldats se fussent rassemblés (2). Sur la place et dans toute la ville, régnaient le désordre et la confusion. Les milices, fatiguées par une marche précipitée ou une longue attente, étaient abattues et découragées.

A dix heures, sept cents hommes seulement se trouvaient sous les armes. Les égoïstes, les indifférents, les amis de Rome et des pensions étrangères, étaient restés dans leurs foyers. Quelques vieillards qui avaient plus de courage que de force, quelques membres des deux conseils dévoués à la sainte cause de la parole de Dieu, plusieurs ministres de l'Évangile qui voulaient vivre et mourir avec la réforme, les plus courageux d'entre les bourgeois, et un certain nombre de paysans venus surtout des environs de la ville, voilà les défenseurs qui, dénués de cette force morale si nécessaire à la victoire, sans armure complète et sans uniforme, se pressaient en désordre autour de la bannière de Zurich.

L'armée eût dû être au moins de quatre mille hommes. On attendait encore ; le serment ordinaire n'avait point été prêté ; et cependant, courriers sur courriers arrivaient troublés, haletants, pour annoncer le danger terrible qui menaçait Zurich. Toute cette foule confuse s'émeut, on n'attend plus les ordres des chefs, et plusieurs, sans prêter serment, se précipitent hors des portes. Environ deux cents hommes partirent ainsi à la débandade. Tous ceux qui demeuraient se préparaient au départ.

Au milieu de cette agitation chacun demandait Zwingle (3). « S'il ne vient, qui nous donnera « conseil? disaient les uns. Qui nous consolera? « disaient les autres. C'est notre antique usage, « rappelaient tous les Zurichois, que la grande « bannière ne sorte jamais de nos murs, sans que « l'un des principaux serviteurs de l'Église ne parte « aussi avec elle. » Le conseil appela Zwingle comme aumônier.

Sur la place de la cathédrale, devant la maison même du réformateur, se rassemblait une partie de l'armée. Un cheval harnaché piétinait sous ses fenêtres. Onze heures allaient sonner quand on le vit sortir. Il avait le regard ferme, mais voilé par la tristesse. Il se séparait de sa femme, de ses enfants, de ses nombreux amis, sans se faire illusion sur l'avenir, et l'âme brisée (4). Il discernait la trombe épaisse qui, poussée par un vent terrible, s'avançait en tourbillonnant. Hélas! il avait lui-même suscité ces tourbillons en quittant l'atmosphère de l'Évangile de paix, et se jetant au milieu des passions politiques. Il était convaincu qu'il serait la première victime. Quinze jours avant l'attaque des Waldstettes, il avait dit du haut de la chaire : « Je sais, je sais ce qui en est... C'est « de moi qu'il s'agit... Tout cela arrive... pour « que je meure (5). » Cependant, dès qu'il reçut l'appel du sénat, il n'hésita pas, et se prépara au départ sans étourdissement, sans colère, avec le calme d'un chrétien qui se remet tranquillement entre les mains de son Dieu. Si la cause de la réforme devait périr, il était prêt à périr avec elle.

Zwingle avait trouvé dans Anna Reinhard une compagne non-seulement de sa vie, mais encore de son ministère. Tous les soirs ils lisaient ensemble la Bible. Un exemplaire des saintes Écritures, que Zwingle lui avait donné, fut jusqu'au tombeau le livre favori d'Anna (6). Nul n'avait été plus zélé qu'elle à répandre le volume sacré. Elle accueillait sous son toit, avec une sainte affection, les étrangers bannis pour l'Évangile. Elle remplaçait souvent Zwingle près des malades, et leur portait des remèdes, des aliments, des vêtements et des consolations. « Voilà, disaient plusieurs en la voyant « passer, voilà la Dorcas (7) des Écritures! » Le dimanche après midi, elle réunissait dans sa chambre les femmes des pasteurs de la ville, pour s'entretenir avec elles du Seigneur et des moyens de le servir dans la personne des pauvres ; et quand les occupations de leurs époux le permettaient, tous ensemble chantaient des cantiques composés par Zwingle et Léon Juda. Telles étaient les saintes occupations qui avaient succédé, dans les presbytères, aux scènes de dissolution des prêtres de Rome.

C'était d'une compagne si précieuse que Zwingle devait maintenant s'éloigner. Entouré de sa femme, de ses amis en larmes, de ses enfants qui s'attachaient à son manteau pour le retenir, il sortait de

(1) Ylentz, ylentz, ylentz, uffs aller schnellest. (Bull., III, p. 110.)

(2) Sammlet sich doch das Volck gmachsam. (B., III, p. 112.)

(3) Man auch jetzt sinen ernstlich begart hatt. (Bull., III, p. 113.)

(4) Anna Reinhard, par G. Meyer de Knonau, p. 33.

(5) Ut ego tollar fiunt omnia. (De vita et obitu Zwinglii, Myconius.)

(6) C'était le premier exemplaire de la Bible imprimée dans le format in-12, selon la traduction de Léon Juda et de Zwingle. (Anna Reinhard, von Salomon Hess, p. 99.)

(7) Ibid. p. 30.

cette maison où il avait goûté tant de bonheur. Arrivé près de son cheval : « L'heure est venue, « dit-il à Anna, qui, la tête appuyée sur sa poi- « trine, l'arrosait de ses larmes, où il faut nous « séparer! Le Seigneur le veut... Amen... Qu'il « soit avec toi,... avec moi,... avec les nôtres! » Il l'embrassa. D'affreux pressentiments ôtaient presque à Anna l'usage de la parole. Enfin, elle dit en tremblant : « Nous reverrons-nous? » — « Si le « Seigneur le veut, dit Zwingle. Que sa volonté se « fasse! » Anna reprit aussitôt : « Et quand vous « reviendrez, que rapporterez-vous? » — « Après « l'heure des ténèbres, la bénédiction (1), » dit-il. En même temps il embrassa ses enfants, et se précipita loin d'eux et de leur mère.

Au moment où, la main sur son cheval, il allait y monter, la bête recula brusquement de quelques pas, et quand il fut une fois placé en selle, elle refusa longtemps d'avancer, se cabrant et caracolant en arrière, comme le cheval de celui qui *ôtait les bornes des peuples,* au moment où, préparant sa ruine, il allait passer le Niémen. Aussi plusieurs pensèrent-ils alors dans Zurich ce que dit ce soldat, qui, en voyant renversé *celui qui faisait trembler la terre,* s'écria : « Ceci est d'un mauvais pré- « sage; un Romain reculerait (2). » Enfin, Zwingle, restant le plus fort, lâcha la bride, piqua des deux, lança son cheval, et partit.

Les regards de ceux qui le voyaient passer ne pouvaient se détourner de lui. Les hommes, les femmes, les enfants se le montraient l'un à l'autre dans la rue : « Regarde-le encore une fois, disait « celui-ci, tu ne le verras plus! » — « Le Seigneur « le conduise! » s'écriait celui-là. — « Ah! repre- « nait un troisième, dernièrement quand il est « allé de nuit à Bremgarten, n'a-t-il pas pris congé « de Bullinger, comme un homme qui marche à « la mort (3)? »

A onze heures la bannière avait été déployée, et tout ce qui restait sur la place, cinq cents hommes environ, s'était mis en marche avec elle. La plupart ne s'étaient arrachés qu'avec peine aux bras de leurs familles, et marchaient graves, silencieux, comme s'ils se fussent rendus à l'échafaud, et non à la bataille. Point d'ordre, point de plan de campagne; des hommes isolés et épars, qui couraient avant et après le drapeau, et dont l'extrême confusion présentait le plus triste aspect (4); en sorte que ceux qui restaient, les femmes, les enfants, les vieillards, remplis de sinistres pressentiments en les voyant passer, se frappaient la poitrine, et que, bien des années après, le souvenir de ce jour de tumulte et de deuil arrachait encore ce cri à Oswald Myconius : « Toutes les fois que je me le rappelle, « c'est comme si une épée traversait mon âme. » Zwingle, armé selon la coutume des aumôniers de la confédération, se tenait tristement à cheval derrière cette multitude désolée. Myconius, en le voyant, fut près de défaillir (5). Zwingle disparut, et Oswald resta avec ses larmes.

Il n'était pas seul à en verser; partout on entendait des soupirs, et toutes les maisons se changeaient en maisons de prière (6). Au milieu de cette universelle douleur, une femme se tenait muette, ne trouvant d'autre cri que l'amertume de son âme, d'autre langage que le doux et suppliant regard de sa foi. C'était Anna. Elle venait de voir s'éloigner son mari, son fils, son frère, un grand nombre d'amis intimes et de proches parents, dont elle prévoyait la mort. Mais son cœur, fort comme celui de son époux, présentait à Dieu le sacrifice de ses affections les plus saintes. Peu à peu, les défenseurs de Zurich hâtant leur marche, le tumulte s'éloigna.

VII

Départ des Waldstettes. — Exhortation et prière. — Déclaration de guerre. — Conseil de guerre. — L'armée des cantons sur l'Ifelsberg. — Le bois de hêtres. — Attaque d'avant-garde. — Ils sont repoussés. — Le prêtre de Zug. — Le marais. — Tristesse de Zwingle. — L'armée de Zurich monte l'Albis. — Halte et conseil au Hêtre. — Paroles de Zwingle et de Schweizer. — Vue de l'Albis. — Arrivée de la bannière. — Les Waldstettes atteignent la hauteur. — Reconnaissance de Jauch. — Appel et entreprise de Jauch.

Cette nuit si agitée à Zurich n'avait pas été plus tranquille à Cappel. On y avait reçu coup sur coup les avis les plus alarmants. Il fallait prendre une position qui permît à la troupe, réunie au couvent, de résister à l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts attendus de la ville. Au-dessus du monastère, au nord-ouest, du côté de Zurich, le sol s'élève rapidement, et forme un plateau que le conseil de guerre avait ci-devant inspecté, et trouvé propre à un campement. On jeta les yeux sur cette hau-

(1) Segen nach dunkler Nacht. (Ibid., p. 146.)

(2) Ésaïe, ch. X, v. 13; ch. XIV, v. 16. Ségur, Histoire de Napoléon et de la grande armée, I, p. 142.

(3) Als einer der in den Tod geht. (S. Hess. Ursprung und Gang der Glaubens-Verbess., p. 82.)

(4) Nullus ordo, nulla consilia, nullæ mentes, tanta animorum dissonantia, tam horrenda facies ante et post signa sparsim currentium hominum (De vita et obitu Zwinglii.)

(5) Quem ut vidi, repentino dolore cordis vix consistebam. (Ibid.)

(6) Manebamus non certe sine jugibus suspiriis, non sine precibus ad Deum. (Ib.)

teur, traversée par la grande route, et qui présente une surface inégale, mais assez étendue, où avaient été des granges, dont il ne restait qu'un pan de muraille. Un ruisseau profond, le Muhle ou Muhlegraben, l'enferme au nord et à l'ouest, et un petit pont jeté sur ce torrent était alors la seule issue du côté de Zurich, circonstance qui devait rendre très-dangereuse une retraite précipitée. Au sud-est, du côté d'Ebertschwyl, est un bois de hêtres, d'une forme allongée; au sud-ouest, du côté de Zug, la grande route et un terrain marécageux. Un peu au-dessous du plateau des Granges, et au dessus du couvent, se trouvait la laiterie où se préparait le beurre et le fromage des habitants du monastère, seuls propriétaires dans ces quartiers. « Conduisez-« nous aux Granges, » s'écrièrent tous les soldats. On les y conduisit. On plaça l'artillerie près du pan de mur, au-dessus de la laiterie; le front de bataille fut rangé en face du monastère et de Zug, et des sentinelles furent posées au pied du coteau.

En même temps le signal est donné à Zug et à Baar. On bat l'appel. Les soldats des cinq cantons se mettent sous les armes. Un sentiment universel de joie les anime. Les temples s'ouvrent, les cloches sonnent, les troupes serrées des cantons entrent dans l'église de Saint-Oswald; on célèbre la messe; l'hostie est offerte pour les péchés du peuple; et l'armée entière se met en marche à neuf heures, enseignes déployées. L'avoyer Jean Golder commande le contingent de Lucerne; le landamman Jacques Troguer, celui d'Uri; le landamman Rychmut, ennemi mortel de la réformation, celui de Schwitz; le landamman Zellger, celui d'Underwald, et Oswald Doos, celui de Zug. Huit mille hommes marchent en ordre de bataille; toute l'élite des cinq cantons est là. Frais et dispos à la suite d'une nuit tranquille, n'ayant qu'une petite lieue de pays à franchir pour atteindre l'ennemi, ces fiers Waldstettes s'avancent d'un pas ferme et régulier, sous le commandement de leurs chefs.

Parvenus à la prairie communale de Zug, ils font halte pour y prêter serment; toutes les mains se lèvent, et ils jurent de se venger. On allait se remettre en marche, quand quelques hommes âgés font signe qu'on s'arrête. « Camarades, s'é-« crient-ils, nous avons longtemps offensé Dieu. « Nos blasphèmes, nos jurements, nos guerres, « nos vengeances, notre orgueil, nos ivrogneries, « nos adultères, l'or de l'étranger vers lequel nos « mains se sont étendues, tous les débordements « auxquels nous nous sommes livrés ont tellement « provoqué la colère du Seigneur, que si ce jour il « nous frappait, nous n'aurions que ce que nos « crimes ont mérité. » L'émotion des chefs s'était communiquée aux soldats.

Toute l'armée plie le genou au milieu de la plaine; il se fait un grand silence, et chaque soldat, la tête inclinée et se signant dévotement, récite à voix basse cinq *Pater*, cinq *Ave*, et le *Credo*. On eût dit pendant quelque temps qu'on était dans un vaste et silencieux désert. Tout à coup le bruit d'une foule immense se fait de nouveau entendre. L'armée se relève. « Soldats, disent alors les capi-« taines, marchons en toute hâte à l'ennemi. La « grande bannière de Zurich arrivera bientôt à « Cappel; d'autres villes s'ébranlent pour secourir « les Zurichois,.. Attaquons-les avant qu'ils aient « réuni toutes leurs forces. Si nous frappons le « premier coup, nous garderons jusqu'à la fin l'a-« vantage. Soldats! vous savez la cause de cette « guerre. Ayez sans cesse devant les yeux vos fem-« mes désolées et vos enfants mourant de faim. »

Alors le grand sautier de Lucerne, revêtu des couleurs du canton, s'approche des chefs de l'armée. On lui remet la déclaration de guerre, datée du jour même, et scellée du sceau de Zug; puis il part à cheval, précédé d'un trompette, pour porter cet acte au capitaine zurichois.

Il était onze heures du matin. Les Zurichois découvrirent bientôt l'armée ennemie, et jetèrent un triste regard sur la faiblesse de celle qu'ils avaient à lui opposer. De minute en minute le danger croissait. Tous fléchirent les genoux, les regards se levèrent vers le ciel, et chaque Zurichois, s'humiliant profondément devant Dieu, lui demanda la délivrance (1). La prière finie, on se prépara à la bataille. Il y avait à peu près douze cents hommes sous les armes.

A midi, la trompette des cinq cantons retentit non loin des avant-postes. Goldli ayant assemblé les membres des deux conseils qui se trouvaient à l'armée, les officiers et les sous-officiers, et les ayant fait mettre en cercle, ordonna au secrétaire Reinhard de lire la déclaration dont le sautier de Lucerne était porteur.

Après la lecture, Goldli ouvrit le conseil de guerre. « Nous sommes en petit nombre, et la « force de nos adversaires est grande, dit Landolt, « bailli de Marpac; mais je ne reculerai pas : au « nom de Dieu, j'attendrai ici l'ennemi. « — « At-« tendre! s'écria le capitaine des hallebardiers, « Rodolphe Zigler; impossible! Le peuple n'est « point encore sous les drapeaux; profitons du « ruisseau qui coupe le chemin pour opérer notre « retraite, et provoquons partout une levée en « masse. »

C'était en effet un moyen de salut. Mais Rudy Gallmann, regardant un seul pas fait en arrière

(1) Nider knüwet, und Gott truwlich umm hilf und bystand anrüfft. (Bull., III, p. 115.)

comme une insigne lâcheté, s'écria, en frappant avec force la terre de ses pieds, et jetant un regard de feu tout autour de lui : « C'est ici, c'est ici que « sera ma tombe (1)! » — « Il est maintenant trop « tard pour se retirer avec honneur, dirent d'au- « tres officiers. Cette journée est dans les mains de « Dieu; remettons-nous-en sans réserve à sa vo- « lonté sainte, et souffrons ce qu'il nous donne à « souffrir. » On alla aux voix.

Les membres du conseil avaient à peine levé la main en signe d'adhésion, qu'un grand bruit se fit entendre auprès d'eux. « Le capitaine! le capi- « taine ! » s'écriait un soldat des avant-postes qui arrivait précipitamment. « Chut! chut! répon- « daient les huissiers en le repoussant, on tient « conseil ! » — « Il n'est plus temps de tenir con- « seil, reprit le soldat; conduisez-moi en toute « hâte vers le capitaine. Nos sentinelles se replient, « s'écria-t-il d'une voix agitée, en arrivant près de « Goldli; l'ennemi est là, il s'avance à travers la « forêt avec toutes ses forces et un grand tumulte.»

Il n'avait pas fini de parler, que les sentinelles, qui se repliaient en effet de tous côtés, accoururent; et bientôt on vit l'armée des cinq cantons gravir le coteau de l'Ifelsberg, en face des Granges. Parvenue sur cette hauteur, l'avant-garde découvrit sur le plateau, au-dessus de la laiterie, le camp des Zurichois. Elle s'arrêta; on apporta en toute hâte une grosse pièce de canon, pour s'en servir contre la petite armée des réformés, et d'autres pièces d'artillerie furent braquées dans la même direction (2).

Les chefs des Waldstettes étudiaient la situation, et cherchaient à découvrir par où leur armée pourrait joindre celle de Zurich. Les Zurichois se faisaient la même question. — « Pensez-vous, dit à « l'abbé Joner, de Cappel, le capitaine Goldli, que « l'ennemi puisse passer sous le couvent, du côté « de Leematt, pour atteindre ainsi la hauteur près « d'Ebertschwyl? » — « Impossible, répondit Jo- « ner, surtout avec de l'artillerie : le sol est trop « marécageux. » C'était pourtant la route que les Waldstettes devaient prendre; l'abbé n'était pas très-expert en fait d'opérations militaires.

Il se trouva un homme plus entendu, qui comprit la possibilité de cette manœuvre : c'était Ulrich Brüder, sous-bailli de Husen, village au pied de l'Albis, à un quart de lieue de Cappel. Brüder fixait des regards inquiets sur le bois de hêtres qui s'étend du côté d'Ebertschwyl : « Voilà, dit-il, « par où l'ennemi débouchera sur nous. » — « Des « haches! des haches! s'écrièrent aussitôt plusieurs « voix; abattons le bois (3). » Goldli, l'abbé et d'autres encore s'y opposèrent : « Si nous fermons le « bois en en renversant les arbres, nous ne pour- « rons plus nous-mêmes y faire manœuvrer nos « canons, dirent-ils. Eh bien, du moins, lui ré- « pondit on, plaçons y des canons et des arque- « busiers. » — « Nous sommes déjà en si petit « nombre, reprit le capitaine! nous diviser serait « imprudent, surtout au moment où l'ennemi va « peut-être nous attaquer par la route de Zug. » Ni la sagesse, ni la bravoure, ne devaient sauver Zurich. On invoqua encore une fois le secours de Dieu, et l'on ne bougea.

A une heure, les troupes des cantons, campées sur l'Ifelsberg, lâchèrent leur premier coup de canon, qui, passant au-dessus du couvent, aboutit au-dessous des Granges; un second passa par-dessus l'ordre de bataille; un troisième vint tomber dans une haie adossée au mur. Alors les Zurichois firent aussi jouer leur artillerie, et l'avant-garde des cinq cantons, inquiétée sur l'Ifelsberg, en descendit pour courir sur l'ennemi, en passant par le petit bois de Wisingen et les prairies nommées le Neu-Gut. Arrivés au-dessous du plateau et de la laiterie, les Waldstettes y placèrent quelques canons, et recommencèrent l'attaque. Les plus vaillants des Zurichois, Dumysen, Vogeli, Huber, Sprüngli, et d'autres, fermes près des pièces et des arquebuses, chargeaient, braquaient, pointaient, tiraient, et repoussaient vigoureusement l'assaut. Le bruit était terrible, et les décharges, qui retentissaient jusqu'à Bremgarten et Zurich, portaient au loin l'épouvante (4).

Pendant cette lutte meurtrière le corps d'armée des cinq canons déployait sur l'Ifelsberg ses phalanges menaçantes, puis descendait vers le couvent pour venir en aide à l'avant-garde. Tout à coup il s'arrête, et les chefs délibèrent. « L'ennemi est « campé sur la hauteur derrière sa puissante artil- « lerie, disent-ils, et il y a entre lui et nous des « fossés et des haies fort épaisses, que l'on ne pourrait franchir sans une perte considérable. » Pendant ce temps Dumysen ne cessait pas, et le canon de batterie qu'il commandait jetait de plus en plus la terreur dans les rangs des Waldstettes. Nous ne « pouvons rester plus longtemps sous le feu. s'é- « criaient ceux-ci : qu'on rappelle l'avant-garde ! »

Le trouble et le découragement étaient alors parmi les assaillants; et si des médiateurs se fussent présentés, dit Bullinger, on les eût sans aucun

(1) Da, da mus min Kilchhof sin. (Bull., III, p. 118.)

(2) Ein gross stück büchsen. (Ibid., p. 118.) Auch ander ir geschütz. (Ib., p. 117.)

(3) Ettliche schrüwend nach Achsen, das man das Wäldli verfallte. (Bull., III, p. 118.)

(4) Das es inen gar ein grossen Schräcken bracht. (Bull., III, p. 120.)

doute écoutés. « Que faire? se répétaient les Wald-« stettes inquiets. — Avancer? impossible! — « Retourner vers Zug? quelle honte! — Il fau-« drait arriver à l'ennemi par les hauteurs d'Ebert-« schwyl, disaient plusieurs; mais comment? »

On en était là, quand un prêtre se présente. C'était un Zurichois nommé Rodolphe Wyngartner, qui, dès son enfance, avait habité le couvent de Cappel (1), où il avait plus tard figuré au rang des moines, et qui connaissait, jusqu'au moindre sentier, toutes les ressources de la position. A l'époque de la réformation, le frère Rodolphe s'était réfugié à Zug, dont il était devenu curé. Il craignait maintenant que son plan de vengeance ne se changeât en une honteuse défaite. « Suivez-moi, dit-il aux « chefs; je me charge de vous conduire sur la hau-« teur. » Aussitôt on donne le signal de la retraite; le feu cesse, et les Waldstettes, faisant volte-face, redescendent en hâte au-dessous du couvent. Il était trois heures.

Bientôt toute leur armée se trouve engagée dans ces basses prairies au-dessous de la chapelle de Saint-Marx, entre Cappel et Leematt, que l'abbé avait jugées impossibles à franchir.

Les plus pesants canons s'enfoncent dans ce sol marécageux; les plus légers eux-mêmes y demeurent. On crie, on fouette les chevaux, on pousse aux pièces; ce n'est qu'avec un travail inouï qu'on parvient à avancer. Le découragement et l'effroi se répandent dans les rangs (2). On accuse le prêtre, qui, seul en avant, montre du doigt la hauteur; on accuse les chefs. Des arquebusiers zurichois se jettent à la poursuite des Waldstettes, se portent près de la chapelle de Saint-Marx, et leur causent un immense dommage, en sorte que ceux-ci s'écrient: « Si l'ennemi fond maintenant sur nous, nous « sommes perdus. » Dans ce moment, des Zurichois qui s'étaient avancés dans le bois de hêtres, du côté d'Ebertschwyl, voient les Waldstettes, au-dessous d'eux, enfoncés dans le marais, et viennent en toute hâte en apporter au camp la nouvelle. « Braves Zurichois, s'écrie alors Rudi Gallmann, « si nous attaquons les cinq cantons dans ce mo-« ment, c'en est fait d'eux; mais si nous leur per-« mettons d'atteindre la hauteur, c'en est fait de « nous. » A ces mots, quelques-uns s'apprêtent à pénétrer dans le bois pour fondre de là sur les Waldstettes découragés, et Hubert de Tuffenbach se met à les suivre avec son artillerie. Cette manœuvre eût décidé la défaite des cinq cantons; car les canons zurichois, postés sur la hauteur, du côté d'Ebertschwyl, auraient arrêté et culbuté l'armée des petits cantons dans les marais où elle était engagée, bien plus facilement encore que lorsqu'elle s'avançait en bon ordre, au-dessus du couvent, sur une route frayée; mais le chef s'obstine, et la sagesse lui fait défaut. Goldli s'étant aperçu du mouvement : « Où allez-vous? dit-il aux canonniers; « qui vous a commandé de vous jeter dans les « bois? » — « Hubert de Tuffenbach, » répondent-ils. — « Et moi, reprend le commandant, je vous « ordonne de demeurer. Ne savez-vous pas que « l'on est convenu de ne point se séparer? » Puis il fait revenir les tirailleurs, en sorte que le bois reste entièrement ouvert à l'ennemi. Seulement les Zurichois dirigent leur batterie et leur ordre de bataille de ce côté, et tirent de temps en temps à coups perdus dans les hêtres, afin d'empêcher les Waldstettes de s'y établir.

Cependant la grande bannière de Zurich et tous ceux qui l'entouraient, parmi lesquels se trouvait Zwingle, s'approchaient en désordre de l'Albis. Depuis une année la gaieté du réformateur avait tout à fait disparu; il était grave, mélancolique, facilement ému, portant sur son cœur un poids qui l'accablait; souvent il se jetait avec larmes aux pieds de son Maître, et cherchait dans la prière la force dont il avait besoin. On n'avait remarqué en lui ni irritation, ni colère; au contraire, il avait reçu avec douceur les avis qu'on lui avait donnés, et était resté sincèrement uni à des hommes dont les convictions n'étaient point les siennes. Maintenant, il avançait tristement sur la route de Cappel; et Jean Maaler de Winterthur, à cheval, quelques pas derrière lui, entendait ses cris et ses soupirs, entrecoupés de ferventes prières. Si on lui adressait la parole, on le trouvait ferme, et rempli de cette paix que donne la foi; mais il ne cachait pas la conviction où il était qu'il ne reverrait plus ni sa famille, ni son église. Ainsi allait en avant la troupe de Zurich : marche lamentable qui ressemblait à un convoi funèbre, plutôt qu'à une armée se rendant à la bataille.

A mesure qu'on approchait, on voyait accourir sur la route, du côté de Cappel, exprès sur exprès, suppliant les Zurichois de se hâter de rejoindre leurs frères (3).

A Adliswil, l'armée ayant passé le pont sous lequel coulent les eaux impétueuses de la Sihl, et traversé le village au milieu des femmes, des enfants, des vieillards, qui, debout devant leurs chaumières, regardaient avec tristesse cette troupe débandée, elle commença à monter l'Albis. Elle se trouvait à moitié chemin de Cappel, quand le pre-

(1) Imm Kloster von Kindeswäsen ufferzogen. (Bull., p. 120.)

(2) Mit grosser Noth und Arbeit... des sy übel erschrecken. (Ibid., p. 121.)

(3) Dann ein manung uff die ander, von Cappel kamm. (Bull., III, p. 113.)

mier coup de canon se fit entendre. On s'arrête, on écoute; un second, un troisième coup suivent le premier... On ne peut plus en douter : la gloire, l'existence même de la république sont compromises, et l'on n'est pas là pour la défendre! Le sang s'allume dans les veines; soudain on se réveille, et chacun se met à courir au secours de ses frères. Mais le chemin de l'Albis était alors bien plus rapide que de nos jours. L'artillerie, mal attelée, le passait difficilement; les vieillards, les citadins, peu habitués à la marche et couverts de pesantes armures, n'avançaient qu'avec peine, et ils formaient pourtant la majeure partie de la troupe. On les voyait rester l'un après l'autre, épuisés et haletants, le long de la route, près des broussailles et des ravins de l'Albis, s'appuyant contre un hêtre ou un frêne, et regardant d'un œil découragé les sommités de la montagne, que couronnaient d'épais sapins. Ils se remettent pourtant en marche; les cavaliers et les plus intrépides des fantassins hâtent leur course, et, arrivés devant l'auberge du *Hêtre* (1), sur le haut de l'Albis, ils s'y rassemblent pour prendre conseil.

Quelle vue se présentait alors à leurs regards! Zurich, le lac, ses bords riants, les vergers, les champs fertiles, les coteaux couverts de vignes, le canton presque tout entier... Hélas! bientôt peut-être les bandes des Waldstettes dévasteront toutes ces richesses.

A peine ces hommes généreux ont-ils commencé à délibérer, que de nouveaux messagers de Cappel se présentent et s'écrient : « Hâtez-vous!... » A ces mots plusieurs Zurichois s'apprêtent à presser leur course vers l'ennemi (2). Le capitaine des arquebusiers, Toning, les retient. « Bons amis, « leur crie-t-il, contre de si grandes forces que « pouvons-nous tout seuls? Attendons ici que notre « peuple se soit rassemblé, et puis fondons sur « l'ennemi avec toute une armée. » — « Oui, si « nous avions une armée, » répondit le capitaine général, qui, désespérant de sauver la république, ne pensait plus qu'à périr avec gloire; « mais nous « n'avons qu'une bannière et point de soldats. » — « Comment rester tranquilles sur ces hauteurs, dit « Zwingle, tandis que nous entendons les coups « que l'on porte à nos concitoyens? Au nom de « Dieu, je marche vers nos braves, prêt à mourir « pour les sauver (3). » — « Et moi aussi, dit le « vieux banneret Schweizer. Quant à vous, ajouta-« t-il en se tournant, avec un regard mécontent, « vers Toning, attendez d'être un peu plus remis. » — « Je suis tout aussi frais que vous, répondit « Toning le feu au visage, et vous verrez bientôt « si je sais me battre. » Tous précipitèrent leur marche vers le champ de bataille.

Alors se présente aux regards des Zurichois émus l'un des spectacles les plus magnifiques de la Suisse. Devant eux, au pied de l'Albis, au milieu de pelouses émaillées, s'élèvent pittoresquement les murs et le clocher de l'antique abbaye de Cappel, autour de laquelle se livrent de si rudes combats; plus bas s'étendent la fertile plaine de Baar et ses milliers d'arbres fruitiers qui rappellent l'Italie et ses richesses; derrière ce verger de la Suisse apparaît le lac alpestre de Zug, avec sa figure helvétique, ses promontoires gracieux, et ses belles eaux qui viennent mourir au pied du Righi. A gauche, cette montagne maintenant si admirée, à droite le Pilate, l'une facile et boisée, l'autre escarpé et rude, forment comme les deux colonnes d'un amphithéâtre gigantesque, au fond duquel les glaciers de l'Oberland bernois, affermis par la main divine sur de colossales assises, élancent dans les airs leurs pyramides fières et imposantes. Sur le devant, trois pics semblent se donner la main : la Vierge (Die Jungfrau), toute pure et toute blanche, et le moine (Der Mœnch), tout sombre et tout noir, rapprochés par les flancs escarpés de l'Eiger, forment avec lui un groupe majestueux. Plus à l'orient, les dents nombreuses du Wetterhorn et du Schreckhorn étendent pittoresquement leurs vives arêtes et leurs rochers abrupts et neigeux; et le roi de cette chaîne, le sombre Finsteraarhorn, avec ses 13,230 pieds de hauteur, élève, au-dessus d'océans de glace et de gouffres décharnés, sa tête sévère et menaçante. Au delà du Righi, du côté du levant, commence un second amphithéâtre : ce sont les glaciers d'Underwald, d'Uri, de Schwitz, le Titlis, le Susten, le Spizliberg, l'Urirothstock, le Scheerhorn, bien d'autres pics encore, avec leurs nues parois, leurs glaces éblouissantes, leurs aiguilles élancées et leurs dômes arrondis. Plus loin, s'ouvre un troisième tableau formé par les Alpes de Glaris, leurs abîmes stériles et leurs cônes hardis, au milieu desquels le Glarnisch étend ses lourdes masses et ses escarpements crevassés. Jamais peut-être la main divine n'a réuni tant de grandeurs; et cette armée de glaciers, rangée en bataille dans les cieux, fait sentir encore plus profondément aux hommes et à leurs chétives bandes leur petitesse et leur néant.

La descente de l'Albis est rapide; les Zurichois s'enfoncent dans les bois, passent au-dessus du petit lac de Turler, traversent le village de Husen, et arrivent enfin près des Granges. Il était trois heures quand la bannière passa le pont étroit du Muhle qui y con-

(1) C'est dans cette même auberge, dit l'hôte actuel, que Masséna eut longtemps son quartier général avant la bataille de Zurich.

(2) Uff rossen haftig ylltend zum angriff (Ibid.)

(3) Ich will racht in dem nammen Gotts, zu den biederlen luten und willig mitt under inen sterben. (Ibid., p. 123.)

duisait ; et il y avait si peu de monde autour d'elle, que chacun tremblait en voyant cet étendard vénéré exposé aux attaques d'un ennemi si redoutable.

Les forces des cantons se déployèrent alors aux yeux des Zurichois. Zwingle ne pouvait détourner ses regards de ce spectacle menaçant. Les voilà donc ces phalanges de soldats ! quelques instants encore, et les travaux de onze années seront peut-être anéantis pour toujours.

Un citoyen de Zurich, Léonard Bourckhard, peu favorable au réformateur, lui dit d'un ton dur : « Eh bien, maître Ulrich, que dites-vous de cette « affaire ?... Les raves sont-elles assez salées ?... « Qui les mangera maintenant (1) ? » — « Moi, répon- « dit Zwingle, et plus d'un brave qui est ici dans « la main de Dieu ; car c'est à lui que nous som- « mes, dans la vie et dans la mort. » — « Et « moi aussi j'aiderai à les manger, reprit aussitôt « Bourckhard, honteux de sa rudesse ; j'y veux « mettre ma vie. » C'est ce qu'il fit, ajoute la chronique, et bien d'autres avec lui.

A mesure que les hommes de Zurich arrivaient, ils se rangeaient en ordre de bataille. Pendant ce temps, les chefs tenaient conseil. Ils avaient à peine une armée mal organisée de deux mille combattants. « Nous sommes en petit nombre, disaient « quelques-uns, et nous avons devant nous un en- « nemi formidable. Il faut nous retirer sur l'Al- « bis. » — « Ah ! répondaient d'autres avec tristesse, « puisque c'est dans le nombre et non en Dieu que « nous nous confions, il n'y a rien de bon à atten- « dre. C'est avec peu de soldats que nos ancêtres « ont fait de grandes choses. » — « Gardons-nous « de lâcher pied, s'écriaient plusieurs : l'ennemi « épie tous nos mouvements ; notre départ ranime- « rait son courage ; il fondrait sur nous, et, au lieu « d'une retraite honorable, nous aurions une hon- « teuse déroute. » On résolut de rester.

Cependant les soldats des cinq cantons étaient sortis à grand'peine du marais, et, passant par la prairie de Malenstein, ils étaient enfin arrivés sur le plateau élevé qui longe la route de Cappel à Ebertschwyl, à mille pas de l'armée réformée. Ils s'y établirent aussitôt, et disposèrent leurs canons sur la route ; mais aucun d'eux ne pénétra dans le bois qui les séparait des Zurichois. Le prêtre était venu à bout de son entreprise, et ces bandes redoutables allaient bientôt accomplir leurs vengeances.

Il était quatre heures ; le soleil baissait rapidement ; les Waldstettes ne bougeaient pas, et les Zurichois, commençant à croire que l'attaque serait renvoyée au lendemain, reprenaient courage. « Où « sont-ils ceux qui ont tant fait les braves, disaient- « ils, et qui nous ont traités d'hérétiques ? Qu'ils se « montrent ! » Les chefs des cinq cantons, voyant la grande bannière de Zurich arrivée et le jour décliner, cherchaient un lieu où ils pussent faire passer la nuit à leurs troupes.

Les soldats, s'apercevant de l'hésitation de leurs chefs, firent éclater leurs murmures. « Les gros « nous abandonnent, disait l'un ; les capitaines « craignent de mordre la queue du renard, disait « un autre. Ne pas attaquer, s'écriaient-ils tous, « c'est perdre notre cause ! »

Pendant ce temps, un homme intrépide préparait la manœuvre habile qui devait décider de cette journée. Un homme d'Uri, Jean Jauch, ancien bailli de Sargans, bon tireur et guerrier expérimenté, osa pénétrer seul dans le bois de hêtres, appelé le Kalchoffen, qui séparait les deux armées. Le trouvant non gardé, il s'avança jusque tout près des Zurichois, et là, caché derrière les arbres, il put remarquer, sans être vu, leur petit nombre et leur imprévoyance. Puis, se retirant avec précaution, il rejoignit les chefs à l'instant même où le mécontentement allait éclater. « Voici le moment d'at- « taquer l'ennemi, » s'écria-t-il. — « Cher compère, « lui répondit Troguer, capitaine en chef d'Uri, « vous ne prétendez pourtant pas que l'on se mette « à l'œuvre à une heure si tardive ; on prépare la « couchée. Chacun sait ce qu'il en a coûté à nos « pères, à Naples, à Marignan, pour avoir com- « mencé l'attaque peu avant la nuit. D'ailleurs, « c'est le jour des *Innocents*, et jamais nos ancêtres « n'ont livré de bataille un jour de fête (2). » — « Laissons là les *Innocents* du calendrier, reprit « vivement Jauch, et souvenons-nous de ceux que « nous avons laissés dans nos chalets. »

Gaspard Goldli, de Zurich, frère du commandant des Granges, joignit ses instances à celles du brave d'Uri. « Il faut, dit-il, ou battre les Zurichois ce « soir, ou être battus par eux demain : choisissez ! »

Tout était inutile ; les chefs se montraient inflexibles, et la troupe se préparait à camper pour la nuit. Alors le hardi Jauch, comprenant, comme autrefois Tell son compatriote, qu'il faut aux grands maux les grands remèdes, tire son épée et s'écrie : « Que les vrais confédérés me suivent (3) ! » Puis, sautant précipitamment en selle, il lance son cheval dans la forêt (4). Des arquebusiers, des soldats de l'Adige, plusieurs autres braves des cinq cantons, et surtout d'Underwald, en tout environ trois cents

(1) Sind die Rüben gesaltzen ? Wer will sie ausessen ? (J. J. Hott., III, p. 383.)

(2) An einem solchen Tag Blut ze vergiessen. (Tschoudi Hel., II, p. 189.)

(3) Welche redlicher Eidgnossen wärt sind, die louffind uns nach. (Bull., III, p. 125.)

(4) Sass yleuds wiederum uff sin Ross. (Tschoudi, Helv., II, p. 191.)

hommes, se précipitent dans le bois sur ses pas. A cette vue, Jauch ne doute plus du salut des Waldstettes. Il descend de cheval, se jette à genoux ; car, dit Tschoudi, il était un homme craignant Dieu : ses gens font de même, et tous ensemble invoquent le secours de Dieu, et de sa sainte mère, et de toute l'armée céleste ; puis ils s'avancent. Mais bientôt le guerrier d'Uri, ne voulant exposer que lui seul, fait faire halte à sa troupe, et se glisse à travers les hêtres jusqu'au bout du bois. Voyant alors que l'ennemi est toujours dans la même imprévoyance, il rejoint ses arquebusiers, les fait avancer mystérieusement, et les place en silence derrière les arbres de la forêt (1), leur enjoignant de préparer leur coup de manière à ne pas manquer leur homme. Pendant ce temps, les chefs des cinq cantons, prévoyant que cet imprudent va engager la bataille, se décident malgré eux, et rassemblent leurs soldats sous les bannières.

VIII

Changement imprévu. — Lavater et Zwingle. — Avantage des Zurichois. — Toute l'armée s'avance. — Terrible mêlée. — La grande bannière. — Mort du banneret Kammli et de Næff. — La bannière en danger. — La bannière sauvée. — Massacre. — Gérold de Knonau. — Mort des ministres. — Zwingle blessé. — Dernières paroles de Zwingle. — L'armée fait halte. — Fanatisme des vainqueurs. — La fournaise de l'épreuve. — Mort de Zwingle. — Compassion. — Le bivac. — Le cadavre de Zwingle. — Hommage et outrage.

Dans ce moment les Zurichois faisaient une manœuvre qui, destinée à les sauver, les perdit. Un « grand danger nous menace, avait dit l'un d'eux. « L'ennemi, occupant maintenant la hauteur entre « Ebertschwyl et Cappel, peut passer dans le bois « du Kalchoffen, du côté de l'Albis, traverser les « prairies d'Im-Loch, se jeter sur nos derrières, « s'emparer de Husen, et, nous coupant la route de « Zurich, arrêter les renforts qui doivent nous arriver de la ville. A six cents pas d'ici, s'élève près « de la route un mamelon, le Munchbul, qui a « l'Im-Loch à ses pieds, et qui commande tout le « revers du bois de hêtres. Plaçons-y des canons « et des arquebusiers pour arrêter les Waldstettes, « et faisons dire à ceux qui viennent de Zurich de « s'y rallier. »

Ce conseil était sage, mais une faute que l'on commit en le suivant devait hâter la perte des réformés. On aurait dû laisser à leur poste les artilleurs et les arquebusiers qui faisaient face au bois du côté de l'ennemi, afin qu'ils pussent faire feu en cas d'attaque. C'était sur les derrières de l'armée qu'il fallait prendre le détachement chargé d'occuper le mamelon ; malheureusement on prit le corps placé en avant, et l'on dégarnit ainsi cette position importante. La troupe se mit en marche pour le Munchbul, en se rapprochant un peu du bois.

Au moment même où les arquebusiers de Jauch, cachés sous les hêtres, cherchaient leur point de mire, ce détachement passait à portée des arbres et des Waldstettes, qui s'y tenaient en embuscade. Le plus complet silence règne dans cette solitude ; rien n'y fait prévoir le moindre péril, alors même que chacun choisit l'homme qu'il veut abattre. Jauch, saisissant l'occasion favorable, s'écrie : « Au « nom de la sainte Trinité, de Dieu le Père, le « Fils, le Saint-Esprit, de la sainte mère de Dieu « et de toute l'armée céleste... feu ! » A l'instant la balle mortelle part de tous ces arbres, et cette foudroyante décharge porte la mort dans les rangs zurichois. La bataille, qui avait commencé à une heure, et avait eu diverses phases sans pouvoir se décider, subit alors un changement imprévu. L'épée ne doit plus être remise dans le fourreau qu'après s'être baignée dans des torrents de sang. Ceux d'entre les Zurichois que ce premier coup n'avait pas atteints se couchent d'abord à plat ventre, de manière à ce que les balles passent au-dessus de leurs têtes ; mais bientôt ils se relèvent en disant : « Voulons-nous nous laisser égorger ? Non, « attaquons plutôt l'ennemi ! »

Lavater comprend que le moment fatal est arrivé. Il saisit une lance, et, se jetant au premier rang : « Soldats, s'écrie-t-il, soutenez l'honneur de Dieu « et de messeigneurs, et comportez-vous en braves ! » Zwingle, une hallebarde à la main, silencieux et recueilli comme la nature au moment où la tempête va éclater, était aussi là. « Maître Ul- « rich, lui dit Bernard Spungli, parlez au peuple « et l'encouragez. » — « Braves, s'écria Zwingle, « ne craignez rien ; si même nous devons être « maintenant frappés, notre cause n'en est pas « moins bonne. Recommandez-vous à Dieu qui « seul peut prendre soin de nous et des nôtres. « Dieu soit avec vous ! » Zwingle ne doutait plus de la funeste issue de cette bataille ; c'était la dernière parole qu'il devait adresser à son peuple.

Les Zurichois ne perdent pas courage. Ils tournent en hâte l'artillerie qu'ils conduisent, et la dirigent du côté du bois ; mais, dans le désordre où ils se trouvaient, ils pointent mal, et leurs boulets, au lieu de frapper l'ennemi, atteignent le haut des arbres, et font seulement tomber quelques branches sur les tirailleurs de Jauch (2).

(1) Zertheilt die Hagken hinter die Baum im Wald, in grosser Stille. (Ibid.)

(2) Denn das die Aest auf sie fielent. (Tschoudi, p. 182.)

Le landamman de Schwitz, Rychmuth, arrivait en hâte pour sommer les volontaires de retourner au camp. Mais voyant la bataille engagée, Rychmuth se joint aux assaillants, et ordonne à toute l'armée d'avancer. Aussitôt les cinq bannières s'ébranlent.

Mais déjà les tirailleurs de Jauch, sortant du milieu des arbres où ils se tenaient cachés, s'étaient jetés avec impétuosité sur les Zurichois, en leur présentant les fers longs, larges et pointus de leurs hallebardes. « Hérétiques! sacriléges! s'écrient-ils, « enfin nous vous trouvons! » — « Vendeurs d'hommes, idolâtres, papistes, impies, répondaient les « Zurichois, vous voilà donc enfin! » Une grêle de pierre tomba d'abord des deux côtés, et en blessa plusieurs; puis aussitôt après on en vint aux mains. La résistance des Zurichois fut opiniâtre (1). Chacun frappait de l'épée et de la hallebarde; enfin les hommes des cinq cantons sont enfoncés et reculent; les Zurichois avancent; mais, en le faisant, ils perdent l'avantage de leur position, et s'engagent dans un marais. Quelques historiens catholiques romains prétendent même que cette fuite des leurs ne fut qu'une ruse pour attirer les Zurichois dans le piége (2). A deux reprises les Zurichois repoussèrent les Waldstettes, en sorte que plusieurs crurent que la victoire leur demeurait.

Cette indécision ne devait pas durer. L'armée des cinq cantons, dont le bruit des canons zurichois hâtait la marche, accourait à travers le bois au secours de son avant garde. Ces guerriers pleins de courage et de colère précipitaient leurs pas, et l'on entendait retentir du milieu des hêtres un bruit sauvage plein de confusion et de désordre, un retentissement affreux. Le sol tremblait, et l'on eût dit que la forêt poussait un horrible mugissement, ou que les sorciers y tenaient un sabbat nocturne (3).

Alors commença une terrible mêlée. Les combattants étaient tellement serrés, que quelques Zurichois disaient à ceux des leurs qui venaient derrière eux : « Ne nous pressez donc pas si fort, que « nous puissions au moins nous mouvoir (4)! » D'autres, ne pouvant plus se servir de leurs arquebuses, criaient : « Les armes blanches, les armes « blanches (5)! » Mais tout était inutile. Jamais il n'y eut à la fois dans une armée tant de valeur et tant de désordre.

En vain les plus courageux des Zurichois font-ils une intrépide résistance, les Waldstettes ont partout l'avantage. Les plus avancés des réformés tombent sous leurs coups, et l'alarme se répand rapidement dans le reste de la petite armée. Sur les derrières, près du pont jeté sur le ruisseau du Muhle, se montre bientôt une horrible confusion. Quelques-uns des hommes qui allaient s'emparer du Munchbul, effrayés de la décharge de l'ennemi, avaient pris la fuite du côté de Husen, tandis que les Zurichois postés près du ruisseau, voyant qu'on en venait aux mains, s'étaient précipités vers l'ennemi. Ces deux courants opposés se rencontrant derrière le champ de bataille, il en résulta un choc affreux et un immense désordre. Les soldats qui fuyaient et ceux qui s'avançaient se heurtaient les uns les autres; ils chancellent et tombent. Les Waldstettes, à cette vue, s'écrient avec enthousiasme : « Courage, vaillants confédérés! les héré« tiques prennent la fuite! » Les Zurichois, qui s'étaient portés en avant, étaient, au contraire, alors aux prises avec l'ennemi, et, ne sachant ce qui se passait derrière eux, ils répondent, en frappant de l'épée : « Vous mentez, scélérats! »

En ce moment un nouveau danger vint fondre sur la petite troupe zurichoise. Un détachement des cinq cantons l'attaqua du côté du couvent, en passant près de la laiterie. Alors la déroute des Zurichois fut complète. « On nous enveloppe! » disent les uns; « les nôtres s'enfuient! » s'écrient les autres. Un catholique du canton de Zug, mêlé aux protestants, faisait semblant d'être des leurs, et augmentait le désordre en criant : « Fuyez, « fuyez, braves Zurichois! vous êtes trahis! » Ainsi tout s'élève contre Zurich. La main même de celui qui dispose des batailles se tourne contre ce peuple et le châtie, comme jadis il châtia Israël par la main des Assyriens. L'heure de son humiliation est arrivée. Une terreur panique s'empare des plus braves; *ils ont ouï un bruit d'effroi, et l'épouvante de l'Éternel est sur eux.*

Le vieux Schweizer avait élevé d'une main ferme la grande bannière, et toute l'élite de Zurich s'était rangée autour d'elle; mais bientôt les rangs s'étaient éclaircis. Jean Kammli, commis à la garde de l'étendard, ayant vu le petit nombre de combattants qui se trouvaient sur le champ de bataille, dit au banneret : « Abaissons la bannière, monsei« gneur, et sauvons-la, car nos gens fuient hon« teusement. » — « Braves, demeurez fermes! » répondit le vieux banneret qu'aucun danger n'avait jamais ébranlé. Le désordre augmentait, le

(1) Der Angriff war hart und wahrt der Widerstand ein geth Wyl. (Tschoudi, p. 192.)

(2) Catholici autem, positis insidiis, retrocesserunt, fugam simulantes. (Cochlæus, Acta Luth., p. 214.)

(3) Der Boden erzittert; und nit anders war denn als ob der Wald lut bruelete. (Tschoudi, p. 125.)

(4) Truckend nitt so hafftig das wir uns geroden konnind. (Bull., III, p. 128.)

(5) Kurzen gweren. (Ibid.)

nombre des fuyards s'accroissait à chaque instant ; le vieillard restait étonné, immobile, comme un chêne antique battu par un affreux orage. Il recevait sans broncher les coups qui l'atteignaient, tenant courageusement son étendard, et faisant seul face à ce terrible assaut. Kammli le saisit par le bras : « Monseigneur, dit-il encore, baissez la « bannière, ou nous allons la perdre ; il n'y a plus « ici de gloire à recueillir! » Le vieux banneret, déjà blessé à mort, s'écrie : « Hélas! faut-il que la ville « de Zurich soit ainsi frappée ! » Puis, entraîné par Kammli qui marche devant lui, il baisse la bannière, recule avec la foule, et arrive jusqu'au ruisseau. La pesanteur de l'âge et les blessures dont il était couvert ne lui permirent pas de le franchir. Schweizer tomba dans le Muhle, tenant toujours en main son étendard glorieux, dont les plis vinrent s'abattre sur l'autre bord.

Les ennemis accouraient à grands cris, attirés par les couleurs de Zurich, comme des taureaux par le drapeau des gladiateurs. Kammli, à cette vue, se jette sans hésiter au fond du fossé, et saisit la main roide et mourante de son chef, afin de sauver le signe précieux qu'elle serrait fortement; mais c'est en vain : la main du vieux Schweizer ne veut pas lâcher l'étendard. « Seigneur banneret, « lui crie le fidèle serviteur, il n'est plus en votre « pouvoir de le défendre. » La main du banneret, déjà roide, s'y refuse encore. Alors Kammli arrache violemment l'étendard sacré, s'élance d'un saut sur l'autre bord, et se précipite avec son trésor loin des pas de l'ennemi, dans le marais de Hagen. Les derniers Zurichois arrivent en ce moment vers le torrent, tombent l'un après l'autre sur le vieillard expirant, et hâtent ainsi sa mort.

Cependant Kammli ayant reçu un coup de feu, sa marche en fut retardée; et bientôt les Waldstettes l'entourèrent de leurs piques et de leurs glaives. Le Zurichois, tenant d'une main la bannière et de l'autre son épée, se défend courageusement. L'un des Waldstettes s'attaque au bois de l'étendard ; un autre saisit la bannière même, et la déchire. Kammli d'un coup d'épée renverse le premier, et, frappant tout autour de lui, il s'écrie : « Au secours, braves Zurichois! venez sauver « l'honneur et la bannière de messeigneurs! » Les assaillants augmentent en nombre, et le brave allait succomber, quand Adam Næff de Nollenwyd s'élance l'épée à la main, et fait rouler sur le champ de bataille la tête du Waldstette qui avait déchiré le drapeau, et dont le sang rejaillit sur les couleurs de Zurich. Le conseil, pour témoigner sa reconnaissance, donna à Næff le terrain des Granges; ses descendants y habitent encore; ils sont comme les gardiens du champ de bataille (1). Dumysen, membre du petit conseil, le soutient de sa hallebarde, et tous deux portent à droite et à gauche de tels coups, qu'ils font tomber les assaillants, et parviennent à dégager l'enseigne. Celui-ci, quoique dangereusement blessé, s'élance tenant d'une main les plis ensanglantés de la bannière, qu'il emporte précipitamment, et dont la lance traîne après lui. L'air farouche, le regard enflammé, l'épée à la main, il passe ainsi au milieu de ses amis et de ses ennemis ; il traverse plaines, bois et marécages, laissant partout des traces de son sang qui s'échappe de nombreuses blessures, et remplissant d'étonnement ceux qui le rencontrent.

Deux des Waldstettes, l'un de Schwitz, l'autre de Zug, étaient surtout acharnés à sa poursuite. « Hérétique! scélérat! lui crièrent-ils, rends-toi et « remets-nous ta bannière. » — « Avant que de « l'avoir, vous aurez ma vie, » répondit le Zurichois. Alors les deux soldats ennemis, que la cuirasse embarrassait, s'arrêtèrent un moment pour la défaire. Kammli en profita pour prendre de l'avance. Le colonel général Dumysen, qui s'était battu comme un soldat pour sauver l'étendard de Zurich, arrive près de l'église de Husen, y tombe sans vie; et deux de ses fils, à la fleur de l'âge, couvrent bientôt aussi le sol funeste qui a bu le sang de leur père. Kammli fait encore quelques pas; mais bientôt il s'arrête épuisé, haletant, près d'une haie qu'il lui eût fallu franchir, et après laquelle il lui restait à gravir la partie la plus escarpée du mont Albis. Kammli découvre ses deux ennemis et d'autres Waldstettes, qui volent de tous côtés, comme des oiseaux de proie, vers l'étendard chancelant de Zurich. Les forces de Kammli diminuent rapidement; sa vue se trouble; bientôt des ténèbres l'entourent : une main de plomb le retient cloué sur le sol. Alors, ranimant son énergie expirante, il lance l'étendard de l'autre côté de la haie, et s'écrie : « Y a-t-il ici quelque brave Zurichois? « Qu'il sauve la bannière et la gloire de messei- « gneurs. Pour moi, je ne le puis plus! » Et, jetant vers le ciel un dernier regard, il ajoute : « Dieu me soit en aide! » Anéanti par ce dernier effort, il tombe. Dantzler, qui arrivait, jette loin de lui son épée, saute par-dessus la haie, saisit la bannière, et s'écrie : « Avec l'aide de Dieu, je l'em- « porterai. » Puis il monte précipitamment l'Albis, et met enfin en sûreté l'antique étendard de Zurich. Dieu, en qui ces guerriers plaçaient leur espoir, avait exaucé leurs prières, mais il en avait coûté à la république son sang le plus généreux.

(1) Le hameau des Granges s'appelle « les maisons des Næff. » Dans l'une d'elles on m'a montré le glaive d'Adam Næff, qu'on y conserve religieusement.

Sur tous les points l'ennemi était vainqueur. Il n'y a plus de bataille aux champs de Cappel, il n'y a qu'un massacre. Les soldats des cinq cantons, surtout ceux d'Underwald, longtemps endurcis dans les guerres du Milanais, se montraient plus cruels envers leurs confédérés qu'ils ne l'avaient été envers des étrangers (1). Les citoyens les plus distingués de Zurich tombaient l'un après l'autre sous leurs coups (2). Rudi Gullmann avait trouvé cette glorieuse tombe qu'il avait désirée; et ses deux frères, étendus à sa droite et à sa gauche, avaient laissé déserte la maison de leur père. Le capitaine des arquebusiers, Toning, était, comme il l'avait dit, mort pour la patrie. Toute l'élite de la population zurichoise, sept membres du petit conseil, dix-neuf membres des Deux Cents, soixante-cinq citoyens de la ville, quatre cent dix-sept de la campagne, le père au milieu de ses fils, le frère au milieu de ses frères, se trouvaient couchés, pâles et sanglants, sur le champ de bataille.

Gerold Meyer de Knonau, le fils d'Anna, alors âgé de vingt-deux ans, déjà membre du conseil des Deux Cents, époux et père, s'était élancé au premier rang avec tout le feu de la jeunesse. « Rendez-vous, et votre vie sera sauve, » lui avaient crié quelques braves des cinq cantons, qui désiraient le sauver. « Mieux me vaut mourir avec « honneur, avait-il répondu, que de me rendre « avec ignominie! » Et le fils d'Anna, frappé aussitôt d'un coup mortel, était tombé, et avait rendu l'âme non loin du château de ses pères.

Les ministres qui, oubliant l'Évangile de paix, avaient appelé aux armes leurs compatriotes, furent ceux qui, eu égard à leur nombre, fournirent le plus de victimes dans cette sanglante journée. Le glaive, qui se promenait sur les hauteurs et dans les prairies de Cappel, s'acharnait sur eux; vingt-cinq d'entre eux tombèrent sous ses coups. Les Waldstettes frémissaient de rage quand ils découvraient l'un de ces prêtres hérétiques, et ils les immolaient avec enthousiasme, comme des victimes de choix, à la Vierge et aux saints. Il n'y a peut-être jamais eu de bataille où tant d'hommes de la parole de Dieu aient mordu la poussière. Presque partout les pasteurs avaient marché à la tête de leurs troupeaux. On eût dit à Cappel une assemblée de communautés chrétiennes, plutôt qu'une armée de compagnies suisses. L'abbé Joner, blessé à mort près du ruisseau, expira en vue de son monastère; et les gens de Zug, qui, en poursuivant l'ennemi, passaient près de son cadavre, poussaient un cri de douleur, se souvenant du bien qu'il leur avait fait (3). Schmidt de Kussnach, placé au milieu de ses paroissiens, tomba entouré de quarante de leurs cadavres (4). Geroldseck, Jean Haller, plusieurs autres pasteurs à la tête de leurs troupeaux, d'anciens augustins, d'anciens dominicains, rencontrèrent d'une manière terrible cette venue soudaine du Seigneur, qu'ils avaient plus d'une fois prêchée. La gloire de l'Éternel s'était éloignée de Zurich. Les chefs de l'État et les chefs de l'Église couvraient pêle-mêle le champ de bataille.

Mais une mort allait dépasser en amertume toutes ces morts. Zwingle était au milieu de ses paroissiens, affrontant le danger, le casque en tête, le glaive suspendu à ses côtés, la hache d'armes à la main, la parole de Dieu dans le cœur (5). Calme et recueilli, il se tenait prêt à porter les secours de son ministère, partout où l'on en aurait besoin, quand un de ses amis, Balthazar Keller, gendre d'Anna, tomba non loin de lui, couvert de treize blessures. Zwingle accourt vers le blessé, et lui adresse des paroles de vie éternelle. Mais en ce moment même une pierre lancée par le bras vigoureux d'un Waldstette vient frapper le réformateur à la tête, et fermer ces lèvres qui s'ouvraient pour prononcer le nom du Dieu qui console. Le coup fut si fort, que son casque, porté à Lucerne comme trophée, en a gardé la marque. Zwingle se relève néanmoins; mais deux autres coups l'atteignent à la jambe (6), et le jettent de nouveau par terre. Deux fois il se remet debout, frappé une quatrième, mais d'un coup de lance, il chancelle, et, fléchissant sous tant de blessures, il tombe sur ses genoux. Le voilà cet homme puissant, qui avait rêvé la délivrance de toute la chrétienté; il se meurt. Des ténèbres l'entourent, et en annoncent peut-être d'autres bien plus terribles, qui vont couvrir l'Église. Zwingle se détourne de ces tristes pensées. Il sait que le Christ est sa vie; il regarde d'un œil calme son sang qui ruisselle, et s'écrie avec foi : « Quel mal est cela?... Ils peuvent bien « tuer le corps, mais ils ne peuvent tuer l'âme (7)! » Ce furent ses dernières paroles. A peine les avait-il prononcées, qu'il tomba à la renverse. C'est là, sous un arbre (le poirier de Zwingle), dans une prairie

(1) Allerley Grusamkeit uptend. (Bull., III, p. 134.)

(2) Optimi et docti viri, quos necessitas traxerat in commune periculum patriæ et Ecclesiæ veritatisque defensandæ, quam et suo sanguine redemerunt. (Pell. Vit. Msc.)

(3) Es klagtend inn insonders die Zuger. (Bull., III, p. 151.)

(4) Uff der Wallstett ward er funden, under und by sinen Kussnachern. (Bull., III, p. 147.)

(5) Les aumôniers des régiments suisses portent souvent l'épée. Zwingle ne fit point usage de ses armes. On les montre à l'arsenal de Lucerne.

(6) Hatt auch in den schenklen zween stiche. (Tschoudi, Helv., II, p. 194.)

(7) In genua prolapsum dixisse : « Ecquid hoc infortunii? Age! corpus quidem occidere possunt, animam non possunt. » (Osw. Myconius, Vita Zwing.)

près de la route, qu'il demeura couché sur le dos vivant encore, les mains jointes, et le regard tourné vers le ciel (1).

Les soldats débandés des deux partis passaient près du réformateur avec des cris de détresse ou de vengeance. Goldli avait pris la fuite dès le commencement de la bataille ; bientôt après il quitta Zurich pour toujours. Le commandant en chef Lavater, après avoir vaillamment combattu, était tombé dans le fossé. Il en avait été retiré par un des siens, auquel il avait lui-même sauvé la vie huit ans auparavant, et s'était échappé. Le reste des Zurichois, après une résistance inutile, fuyait dans toutes les directions. Chacun faisait comme il pouvait, dit Bullinger. Les Waldstettes, acharnés à la poursuite de l'ennemi, foulaient aux pieds les corps qui jonchaient les prairies de Cappel. Leurs colonnes s'avançaient, étonnées de leur prompte victoire; le bruit des armes et les cris des vaincus et des vainqueurs retentissaient aux oreilles du réformateur blessé ; et, au milieu de tout ce tumulte, Zwingle était seul avec Dieu.

Arrivée au delà de Husen, au pied du petit Albis, l'armée des cinq cantons s'arrêta. « Si la nuit ne « fût pas venue, dit Tschoudi, presque tous les « défenseurs de Zurich auraient mordu la pous- « sière. » On n'apercevait plus que quelques Zurichois gravissant précipitamment la montagne, et disparaissant çà et là derrière les sapins. « Il est « temps, dirent les chefs, de regagner nos dra- « peaux ; mais auparavant rendons grâce de notre « victoire. » L'armée le fit; puis, ivre de joie, poussant des cris d'allégresse et comme en triomphe, elle retourna aux Granges (2).

Pendant que les plus braves avaient donné la chasse aux soldats de Zurich, les traînards des cinq cantons s'étaient abattus comme des corbeaux avides sur le champ de bataille. Des flambeaux à la main, ces malheureux s'avançaient au milieu des ténèbres et des cadavres, jetant tout autour d'eux des regards irrités, et éclairant leurs victimes expirantes de la lueur blafarde de ces torches funèbres. Ils tournaient et retournaient les morts et les blessés, les tourmentaient et les dépouillaient (3). Parmi leurs victimes se trouva Balthazar Keller. Les Waldstettes le crurent mort, et le laissèrent nu ; mais pendant la nuit Keller revint à lui, se traîna avec des efforts inouïs jusqu'à l'Albis (4), passa le Schnabel, et arriva non loin du lac de Zurich, au moulin de Gattikon, où on le pansa. Il fut plus tard bailli à Gruningen, conseiller à Zurich ; et c'est par lui que nous savons que la dernière œuvre de Zwingle sur la terre fut de se baisser avec compassion comme le bon Samaritain, vers un homme à demi-mort.

Ce n'était pas ce que faisaient les Waldstettes. S'ils trouvaient des Zurichois en état de les entendre : « Invoquez les saints, leur disaient-ils, et « confessez-vous à nos prêtres. » Quelques-uns, par crainte de la mort, leur obéirent ; mais quand des réformés fidèles à leur foi s'y refusaient, ces hommes les perçaient de leurs épées ou les assommaient de leurs arquebuses. L'historien catholique romain Salat, de Lucerne, en triomphe : « On les laissait « mourir, dit-il, comme des chiens d'infidèles, ou « on leur donnait de la pique ou de l'épée le coup « de la mort, afin qu'ils s'en allassent d'autant plus « vite au diable, avec le secours duquel ils s'étaient « battus comme quatre (5). »

Aux haines religieuses se joignirent les animosités privées. Des hommes des cinq cantons reconnaissaient-ils des Zurichois auxquels ils gardassent rancune, ils s'approchaient, l'œil sec, la bouche dédaigneuse, ou les traits altérés par la colère, de ces malheureux qui luttaient contre la mort, et ils leur disaient : « Eh bien ! votre foi hérétique vous a-t-elle « sauvés? Ah ! l'on a bien vu dans cette journée « quels sont ceux qui ont la foi véritable... Aujour- « d'hui nous avons jeté dans la boue votre Évan- « gile, et vous voilà vous-mêmes tout couverts de « votre propre sang. Dieu, la Vierge et les saints « vous ont punis. » Et à peine avaient-ils tenu de tels discours, qu'ils plongeaient le fer dans le sein de leurs ennemis. « La messe ou la mort ! » tel était leur mot d'ordre. Quelques-uns des gens de la campagne furent épargnés, mais on fut sans miséricorde pour tous ceux de la ville (6).

Ainsi triomphaient les Waldstettes ; mais les Zurichois fidèles, qui rendaient l'âme sur le champ de bataille, se rappelaient qu'ils avaient pour Dieu celui dont il est dit : « Si vous souffrez le châtiment, « Dieu vous traite comme ses enfants. Quand même « il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui. » C'est dans la fournaise de l'épreuve que le Dieu de l'Évangile cache l'or pur de ses plus précieuses bénédictions. Ce châtiment était nécessaire pour détourner l'Église de Zurich des voies larges du monde, et la ramener dans les sentiers étroits de l'esprit et de la vie. S'il s'agit d'une histoire du siècle, une dé-

(1) Was er noch lebend, lag an dem Ruggen und hat sine beide hænd zamen gethan wi die bettenden, sach mit synen Augen obsich in Hymel. (Bull., III, p. 136.)

(2) Mit grossen Frouden, treefflichen Jubel und Triumph. (Bull., III, p. 135.)

(3) Ein gross plunderen, ein ersuchen und usziehen der todten und der wunden. (Ibid.)

(4) Unter grosser Anstrengung. (J. J. Hottinger, Geschichte der Eidg., II, p. 387.)

(5) Damit sie desto eher zum Teufel, damit sie mit allen vieren fechtend, gefuhrt wurdend. (Salat.)

(6) Was uss der Stadt was, müsst one gnad lyden. (Bull., III, p. 136.)

faite comme celle de Cappel se nomme un grand malheur; mais dans une histoire de l'Église de Jésus-Christ, un tel coup porté par la main d'un père doit plutôt être appelé une grande bénédiction.

Pendant ce temps, Zwingle, le regard toujours tourné vers le ciel, était étendu sous le poirier. Les soupirs des mourants, ces pâles lueurs qui se transportaient d'un cadavre à un autre, Zurich humiliée, la réforme perdue, tout lui criait que Dieu punit ses serviteurs, lorsqu'ils ont recours au bras de l'homme. Sans doute si le réformateur saxon avait pu s'approcher de Zwingle en cette heure solennelle, et lui avait dit ces paroles qu'il a tant de fois répétées : « Les chrétiens doivent combattre, non « avec le glaive ou avec l'arquebuse, mais avec la « souffrance et avec la croix (1), » Zwingle lui eût tendu sa main mourante, et eût répondu : « Amen ! »

Deux des soldats qui rôdaient au milieu des cadavres étant arrivés près du réformateur, et s'apercevant, sans le reconnaître, qu'il était près d'expirer : « Veux-tu que nous t'amenions un prêtre pour te « confesser ? » lui dirent-ils. Zwingle, sans parler (il n'en avait plus la force), fit signe de la tête que non, et resta le regard fixé sur le ciel (2). « Si tu « ne peux plus parler, reprirent les soldats, pense « au moins dans ton cœur à la mère de Dieu, et in- « voque les saints, afin qu'ils intercèdent pour toi, « et t'obtiennent grâce devant Dieu. » Zwingle branla de nouveau la tête, et demeura les regards attachés au ciel. Alors les soldats se mirent à le maudire. « Sans doute, dirent-ils, tu es un de ces « hérétiques de la ville ? » Puis l'un d'eux, curieux de savoir qui il était, se baissa, et tourna la tête de Zwingle du côté d'un feu qui était près de là (3). Aussitôt le soldat le laissant retomber par terre : « Je crois, dit-il étonné et saisi, je crois que c'est « Zwingle ! » En ce moment le capitaine Fockinger d'Underwald, ancien soldat et pensionnaire, s'approchait. Il avait entendu le dernier mot du soldat. « Zwingle ! s'écria-t-il, Zwingle, ce vil hérétique, « ce scélérat, ce traître ! » Puis aussitôt, levant son épée si longtemps vendue à l'étranger, il en frappa à la gorge le chrétien mourant : « Meurs, hérétique « obstiné ! » lui cria-t-il. Succombant sous ce dernier coup, le réformateur rendit l'esprit. « Ainsi, « dit le chroniqueur, Ulrich Zwingle, fidèle pasteur « de l'Église de Zurich, fut frappé au milieu des « brebis de son troupeau, avec lesquelles il resta « jusqu'à la mort, et périt de la main d'un pen- « sionnaire, pour la confession de la vraie foi en « Christ, seul sauveur, médiateur et intercesseur « des fidèles (4). » Les trois Waldstettes considéraient le cadavre inanimé de leur ennemi. « En ce « moment, dit Salat, l'enfer tressaillit ; et si Dieu « n'avait pas fait à Zwingle la grâce de mourir en « la compagnie des braves, il y aurait eu plus de « diables autour de son corps que de morts sur le « champ de bataille. » Mais ce n'est pas ainsi que la Bible parle : ***Toute sorte de mort des bien-aimés de l'Éternel***, dit-elle, ***est précieuse devant ses yeux*** (5).

Les soldats coururent bientôt à d'autres victimes. Tous ne montrèrent pas la même barbarie. La nuit était froide ; une forte gelée blanche couvrait les prairies, et s'attachait au corps des mourants. L'historien protestant Bullinger nous apprend que quelques Waldstettes prirent avec bonté les blessés dans leurs bras, bandèrent leurs plaies, et les conduisirent vers les feux, pour leur rendre l'usage de leurs sens. « Ah ! s'écriaient-ils, pourquoi des « Suisses se sont-ils ainsi entr'égorgés ! »

Il était tard quand les tambours battirent le rappel ; les chefs ordonnèrent de cesser le carnage. Une partie de l'armée, traînant les prisonniers après elle, se retira dans le monastère, et l'église, les cellules, les corridors, les cours, se remplirent de Waldstettes et de Zurichois pêle-mêle pressés.

Le gros de l'armée resta près des drapeaux. Les soldats entouraient de leurs cercles animés les flammes qui s'élevaient çà et là, et s'entretenaient de leurs exploits. Les canons muets penchaient leurs bouches vers la terre ; les chevaux du train avançaient de temps en temps la tête vers ces groupes babillards; de tous côtés des vaches, des bœufs, des brebis, des chèvres, ramassés dans les prairies environnantes, étaient traînés sur le champ de bataille, et remplissaient les airs de leurs cris prolongés ; on les abattait, et on faisait tourner leurs membres dépecés devant les feux du bivac (6). « Quel dom- « mage, disaient en se chauffant quelques soldats, « que tant de braves gens, dont la Suisse se glo- « rifiait, aient misérablement péri (7) ! » — « Au « contraire, disaient d'autres, c'est un grand bon- « heur. » Mais tout à coup ces discours du bivac étaient interrompus par les lamentations et les sourds gémissements des blessés. Les mots qu'ils proféraient suffisaient pour les faire reconnaître. « O Dieu ! disaient les Zurichois, aie pitié de nous, « par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » — « O bien- « heureuse mère de Dieu ! ô saint Jacques, prince

(1) Christen sind nicht die für sich selbst mit dem Schwerdt o der Büchsen streiten, sondern mit dem Kreuz und Leyden. (Luth. Opp.)

(2) Und sach uber sich in Hymel. (Bull., III, p. 136.)

(3) Beyn Fuwr besach. (Tschoudi, Helv., II, p. 194.)

(4) Bullinger, III, p. 136.

(5) Psaume CXVI, verset 15.

(6) Alles vach klein und gross nieder geschlagen. (Bull., III, p. 138.)

(7) So vil redlicher hüpscher lüten. (P. 139.)

« du ciel ! ô vous tous les saints (1)! » s'écrient les Waldstettes. On transportait ces pauvres blessés, Waldstettes et Zurichois, au couvent de Cappel ; et quand leurs exclamations s'étaient éloignées, les soldats, tisonnant les feux, reprenaient leurs entretiens. « Cette victoire nous perdra, disaient « quelques-uns; car les Zurichois et leurs alliés « sont puissants. » — « Ne craignez pas, répon- « daient d'autres ; les plus turbulents sont étendus « sans vie autour de nous. » — « La fortune est « sur une roue (2), » répliquaient les premiers en branlant la tête. — « O nuit tragique et lamenta- « ble! » s'écrie le chroniqueur (3).

Pendant ce temps, les chefs réunis dans le couvent écrivaient des lettres destinées à répandre partout la nouvelle de leur éclatant triomphe. Au point du jour, des messagers les portèrent aux cantons confédérés, et aux puissances catholiques romaines de l'Allemagne.

Enfin la lumière parut. Les Waldstettes se répandirent sur le théâtre de leur victoire, allant çà et là, s'arrêtant, examinant, frappés souvent de surprise en voyant leurs ennemis les plus redoutés étendus sans vie, mais aussi versant quelquefois des larmes à la vue des cadavres qui leur rappelaient de vieilles amitiés. Une foule immense se rassembla vers le poirier sous lequel Zwingle était mort. « Il « a l'air, dit Barthélemy Stocker de Zug, qui « l'avait aimé, il a l'air non d'un mort, mais d'un « vivant (4). Tel il était quand il embrasait le peu- « ple par le feu de son éloquence. » Jean Schönbrunner, ancien chanoine de Zurich, qui s'était retiré à Zug à l'époque de la réformation, ne put retenir ses larmes. « Quelle qu'ait été ta croyance, « dit-il, je sais, ô Zwingle, que tu as été un loyal « confédéré ! Que Dieu ait ton âme ! »

Mais les pensionnaires de l'étranger avaient d'autres préoccupations. « Que le corps de l'hérétique, « coupé en cinq parts, soit envoyé à chacun des « cinq cantons. » disaient-ils. — « Paix aux morts! « et qu'à Dieu seul leur jugement demeure ! » s'écrièrent l'avoyer Golder et le landamman Dooss de Zug. On leur répondit par des cris de fureur, qui les obligèrent à s'éloigner. Aussitôt la caisse battit aux champs. On jugea le cadavre, et l'on arrêta qu'il serait écartelé pour trahison envers la confédération, puis brûlé pour hérésie. Le bourreau de Lucerne accomplit ce jugement. Les flammes consumèrent les membres disjoints de Zwingle; on y mêla des cendres de porc, et une multitude effrénée, se précipitant sur cette poussière, la jeta aux quatre vents (5).

Zwingle était mort ; une grande lumière s'était éteinte dans l'Église de Dieu. Puissant par la parole, comme les autres réformateurs, il l'avait été plus qu'eux par l'action; mais cette puissance même avait fait sa faiblesse, et il avait succombé sous l'excès de sa force. Zwingle n'avait pas quarante-huit ans. Si la force de Dieu marchait toujours avec la force de l'homme, que n'eût-il pas fait pour la régénération de la Suisse et même de l'Empire? Mais il avait saisi une arme que Dieu a interdite ; il avait abandonné sa vocation divine pour en prendre une charnelle ; le casque avait couvert son front, et sa main avait saisi la hallebarde ; le patriote avait égaré le réformateur. Ses amis les plus dévoués s'écriaient eux-mêmes, étonnés, interdits : « Nous ne savons que penser ! un évêque sous les « armes (6)!... » La foudre avait frappé, et le corps du réformateur n'était plus qu'une poignée de cendres dans la main d'un soldat ennemi.

IX

Consternation dans Zurich. — Violence de la populace. — Douleur et détresse. — Le deuil d'Anna Reinhard. — Thomas Plater. — Oraison funèbre. — Armée de Zurich. — L'armée des réformés s'accroît. — Elle prend l'offensive. — Bataille nocturne du Goubel. — Inactivité de Berne. — Plan de Charles-Quint. — Fin de la guerre. — Traité de paix.

De douloureuses angoisses agitèrent Zurich pendant la nuit qui succéda à la désolante journée de Cappel. Il était sept heures du soir quand la première nouvelle du désastre y parvint.... Des bruits vagues, mais effrayants, se répandent avec une grande rapidité. On sait qu'un coup terrible vient d'être porté, on ne sait lequel. Mais bientôt quelques blessés, qui arrivent du champ de bataille, dévoilent cet affreux mystère. « Alors, dit Bullin- « ger, que nous laissons parler, il s'éleva tout à « coup un grand et horrible cri, des plaintes, des « larmes, des hurlements, des lamentations et des « gémissements. La consternation était d'autant « plus profonde, que nul ne s'était attendu à ce « désastre. — Il n'y a pas pour un déjeuner, avait « dit l'un. — D'un coup de main, avait dit un

(1) Die wirdigen müter Gots, den himelfursten, S. Jacob und die lieben Gottes heiligen. (Bull., III, p. 139.)

(2) Das gluck sye sinnwel. (Ibid.)

(3) Ellende iamerliche klagliche Nacht. (Ibid.)

(4) Nicht einem Todten, sondern einem Lebenden gleich. (Zwingli fur das Volk, von J. J. Hottinger.)

(5) Tschoudi, Helv., II, p. 195. — Cadaver Zwinglii... in quatuor partes secatur, in ignem conjicitur, in cinerem resolvitur. (Myc., de Vit. Zw.)

(6) Ego nihil certi apud me possum statuere, maxime de episcopo in armis. (Zuickius Ecolampadio, 8 nov. 1531, Msc. de Zurich.)

« autre, nous serons maîtres des *Cinq Chalets*. — « Bientôt, avait ajouté un troisième avec un sou« rire dédaigneux, bientôt nous aurons dispersé « ces cinq fumiers de vache. Les plus sages, con« vaincus que Zurich combattait pour la bonne « cause, n'avaient pas douté que la victoire ne « restât à la vérité...., » Aussi à la première stupéfaction succéda l'éclat d'un violent orage. Des hommes que la fureur aveugle accusent les chefs, et accablent d'injures ceux mêmes qui ont défendu la patrie au prix de leur sang. Une foule immense, agitée, pâle, égarée, remplit toutes les rues de la cité. On s'entre-choque, on se questionne, on se répond, on se questionne encore, et l'on ne peut se répondre, parce que des cris de tristesse ou d'horreur étouffent les voix. Ceux des conseillers qui étaient demeurés à Zurich se hâtent de se rendre à l'hôtel de ville. Le peuple, qui s'y est déjà rassemblé, les regarde d'un œil farouche. Des accusations de trahison sortent de toutes les bouches, et les patriciens sont signalés à l'indignation générale. Il faut des victimes. « Avant que de combat« tre les ennemis qui étaient sur les frontières, « s'écrie la populace, il fallait se défendre contre « ceux qui sont dans nos murs. » L'angoisse, la crainte, exaltent les esprits; cet instinct sauvage du peuple, qui, dans de grandes calamités, le porte, comme la bête féroce, à avoir soif de sang, se réveille avec puissance. Une main désigne du milieu de la foule la salle du conseil, et une voix rude et haineuse s'écrie : « Faisons voler les têtes « de quelques-uns des hommes qui siégent dans « ces salles, et que leur sang aille au ciel crier « miséricorde pour ceux qu'ils ont fait périr! »

Mais cette colère n'est rien encore en comparaison de celle qui se porte sur Zwingle, sur tous ces hommes d'Église qui ont causé, dit-on, la ruine de la patrie. Heureusement, le glaive des Waldstettes les avait soustraits aux vengeances de leurs concitoyens. Néanmoins, il en restait encore qui pouvaient payer pour les autres. Léon Juda, que la mort de Zwingle allait mettre à la tête des affaires religieuses, relevait à peine d'une grave maladie. C'est à lui qu'on s'attache. On le menace, on le poursuit; quelques honnêtes bourgeois l'enlèvent, et le cachent dans leurs maisons. La rage des furieux n'en est point apaisée. Ils ne cessent de répéter qu'il faut expier le carnage de Cappel par un carnage plus affreux encore dans les murs mêmes de la cité. Mais Dieu mit un frein dans la bouche de la bête féroce, et la dompta.

Tout à coup la douleur succède à la rage, et des sanglots étouffent la voix des plus égarés. Ceux dont des parents ont marché sur Cappel s'imaginent que les leurs sont au nombre des victimes : des femmes, des enfants, des vieillards, s'avancent dans les ténèbres, à la lueur des flambeaux, l'œil hagard et la marche précipitée; et aussitôt que quelque blessé arrive, ils s'enquièrent d'une voix tremblante de ceux qu'ils cherchent. « Je l'ai vu « tomber sous mes yeux, répond-on aux uns. Il « était entouré de tant d'ennemis, répond-on à « d'autres, qu'il n'y avait plus pour lui aucune « chance de salut (1). » A ces mots, les flambeaux tombent et s'éteignent, et la famille éperdue remplit les airs de sa désolation.

Anna Zwingle avait entendu de sa maison les coups redoublés de l'artillerie. Épouse et mère, elle avait passé dans l'attente de longues heures d'angoisse, en poussant vers le ciel d'humbles soupirs. Enfin, coup sur coup, les nouvelles les plus terribles lui parviennent.

Au milieu des scènes de désespoir qui se passent sur la route de Cappel, se trouvait Oswald Myconius, demandant avec anxiété ce que son ami était devenu. Bientôt il entend un des malheureux, échappés du massacre, raconter à ceux qui l'entourent que Zwingle a péri (2). « Zwingle n'est plus! « Zwingle est mort! » Le cri se répète, se répand avec la rapidité de l'éclair, et arrive enfin à sa malheureuse veuve. Anna embrasse ses enfants, tombe à genoux avec eux, et s'écrie, en les tenant serrés contre son sein : « O Père! non ma volonté, mais « la tienne (3)! » Mais ce n'est pas assez de la mort de son mari; Dieu l'a frappée d'autres coups. Des messagers, qui se suivent à de courts intervalles, viennent annoncer à Anna la mort de son fils Gérold de Knonau, de son frère le bailli Reinhard, de son gendre Antoine Wirz, de Jean Lutschi, l'époux de sa sœur bien-aimée, la mort de ses plus intimes amis. Cette femme reste seule; seule avec ses enfants en bas âge, qui, en voyant ses larmes, versent aussi des pleurs; seule avec son Sauveur, auprès duquel elle avait appris de Zwingle à chercher toute consolation. C'était, mais autrement peut-être que ne l'avait pensé le réformateur, « après l'heure des ténèbres la bénédiction. »

Soudainement le tocsin se fait entendre. Le conseil, partagé entre les avis les plus contraires, a enfin résolu d'appeler tous les citoyens sur l'Albis. Le bruit des cloches retentissant dans les ténèbres, les récits lamentables des blessés et les cris de douleur des familles éperdues, augmentent l'épouvante. Un grand concours de citoyens se précipite sans

(1) Dermassen umbgäben mit Fygenden, dass kein Hoffnung der rettung überig. (Bull., An. III, p. 163.)

(2) Ut igitur mane videram exeuntem, ita sub nocte audio nuntium, pugnatum quidem acriter, tamen infeliciter, et Zwinglium nobis periisse. (Myc., Vit. Zw.)

(3) Anna Reinhard, par Salomon Hess, p. 147.

ordre sur la route de Cappel. Parmi eux se trouve le Valaisan Thomas Plater. Il rencontre ici un homme qui n'a qu'un bras (1), là d'autres hommes qui soutiennent de leurs deux mains leur tête ensanglantée; plus loin, un soldat dont les entrailles sortent de son corps. Devant ces malheureux marchent des paysans munis de flambeaux, car la nuit est profonde. Plater veut retourner, mais il ne le peut; des sentinelles postées sur le pont de la Sihl laissent sortir de Zurich, mais ne permettent à personne d'y rentrer.

Le lendemain, la nouvelle de l'indigne traitement fait au cadavre de Zwingle réveilla toute la colère des Zurichois; ses amis, relevant la tête, s'écrièrent, d'une voix entrecoupée de pleurs : « Que les hommes « se jettent sur son corps, qu'ils allument leurs bû« chers et flétrissent son innocence... Il vit, il vit « éternellement, cet invincible héros, et il laisse « après lui un monument impérissable de gloire, « qu'aucune flamme ne saurait consumer (2). Dieu, « à l'honneur duquel il a travaillé au prix même de « son sang, rendra sa mémoire perpétuelle. » — « Et moi, ajoutait Léon Juda, moi sur lequel il a « répandu tant de bienfaits, je m'efforcerai, après « tant d'autres, de défendre sa renommée et d'exalter « ses vertus. » Ainsi Zurich consacrait à Zwingle une oraison funèbre composée de larmes, de soupirs, de reconnaissance et de cris. Jamais il n'y en eut de plus éloquente.

Zurich ralliait ses forces. Jean Steiner avait ramené sur l'Albis quelques débris de l'armée, pour en défendre le passage. On bivaquait près des feux sur le sommet de la montagne, mais tout y était dans la confusion. Plater, transi, c'est lui-même qui le raconte, avait posé sa chaussure pour réchauffer ses pieds à la flamme du bivac. Tout à coup on sonne l'alarme, la troupe se range à la hâte, et tandis que Plater se prépare, un trompette, échappé du combat, lui enlève sa hallebarde; Plater la ressaisit, et se place dans les rangs; devant lui se trouvait le trompette, sans souliers ni chapeau, un grand échalas à la main. Telle était l'armée de Zurich.

Le capitaine en chef Lavater rejoignit l'armée au point du jour. Peu à peu les alliés arrivèrent; quinze cents Grisons, sous les ordres du capitaine général Frey de Zurich, quinze cents Thurgoviens, six cents Tockenbourgeois, et d'autres auxiliaires encore, portèrent bientôt l'armée à douze mille hommes. Tous, jusqu'aux enfants mêmes, accoururent sous les armes. Le conseil ordonna que l'on renvoyât toute cette jeunesse (3), afin qu'elle s'occupât, avec les femmes, des soins domestiques.

Mais un nouveau revers vint augmenter les désolations de la réforme. Tandis que les troupes de Zurich, accrues de celles de Berne, de Bâle et de Bienne, formaient une armée redoutable de vingt-quatre mille hommes, qui se réunissait à Bremgarten, les cinq autres cantons se retranchaient à Baar, près de Zug. Les réformés étaient les plus forts; mais Zwingle manquait : or sa parole puissante eût été seule capable d'enflammer tout ce peuple, sa main seule assez forte pour le retenir et le guider. Un coup de vent ayant renversé quelques sapins dans la forêt où campaient les Zurichois, et causé la mort de quelques soldats, on ne manqua pas d'y voir le signe de nouveaux malheurs. Ils ne se firent pas attendre : une défaite nocturne devait augmenter tant de désastres.

Frey, qui semblait avoir hérité du courage du réformateur, si ce n'est de sa sagesse, demandait la bataille. L'armée s'ébranla, entra sur le territoire de Zug, et campa non loin de Baar et de Blickenstorf. Les cinq cantons, après quelques escarmouches, abandonnèrent Baar, et vinrent s'établir au pied du mont de Zug. Les villes résolurent d'entourer l'armée ennemie, afin de pouvoir ensuite fondre sur elle avec avantage. Un détachement se porta sur Chaam, vers le lac de Zug, du côté de Lucerne; et le hardi Frey, à la tête de quatre mille hommes de Zurich, de Schaffouse, de Bâle et de Saint-Gall, tourna le camp des Waldstettes, repoussa les arquebusiers qui voulaient l'arrêter près de Sihlbruck, et vint s'asseoir sur la montagne du Goubel, non loin du canton de Schwitz, d'où il dominait l'armée des cantons forestiers. Alors ses imprudents soldats, se croyant sûrs de la victoire, agitent fièrement leurs drapeaux, pillent les maisons et les églises, enlèvent le bétail; puis, plaçant des fromages au bout de leurs piques, ils boivent, ils crient, ils dansent; enfin, fatigués de la marche et de leurs excès, ils s'endorment d'un pesant sommeil (4).

Les habitants de ces montagnes, chassés de leurs demeures, étaient accourus au camp des Waldstettes. « On nous pille, on dévaste tout autour « de nous, » s'était écrié Chrétien Ity, d'Ægeri, qui était à leur tête. « Fidèles confédérés, venez à « notre aide! » Les cinq cantons, qui voyaient le grand corps d'armée de Zurich, près de Baar, prêt à les attaquer, s'y refusèrent. Alors Ity fit un appel à tous les gens de cœur; plusieurs centaines d'hom-

(1) Etlich kamen, hatten nur eine Hand. (Lebensbeschreibung Plateri, p. 297.)

(2) Vivit adhuc, et æternum vivit fortissimus heros. (Leonis Jud. Exhort. ad Chr. lect. Enchiridio Psalm. Zwinglii præmissa.)

(3) Jungen fasels (jeune couvée). (Bull. Chr., III, p. 176.)

(4) Aassend und trunkend... viel schlieffend. (Bull., III, p. 196.)

mes se joignirent à lui, et s'approchèrent du Goubel pendant la nuit. Les chefs des Waldstettes se décidèrent à les appuyer, et un corps de quatorze cents hommes partit du camp pour se joindre à ces volontaires.

Ily envoie des espions pour reconnaître, à la clarté de la lune, la position des Zurichois sur le Goubel. A peine sont-ils de retour et ont-ils fait leur rapport, que tous ces montagnards s'écrient avec entrain : « Ils dorment ! Ayons bon courage ! En avant ! « Dieu les a livrés entre nos mains ! »

Le 24 octobre, à deux heures après minuit, ces hommes mettent sur leurs habits des chemises blanches, afin de pouvoir se reconnaître dans l'obscurité. Ils prennent pour mot d'ordre « Marie, mère « de Dieu ; » et, après avoir fait la prière, ils se glissent mystérieusement dans une forêt de sapins voisine du lieu où étaient campés les réformés, et dans laquelle pénétraient quelques rayons brisés de la lune. Les gens préposés à la garde du camp zurichois, ayant aperçu l'ennemi, courent aux feux pour appeler les leurs ; mais ils n'ont pas atteint le troisième feu, que les Waldstettes s'élancent, poussant un horrible cri (1) : « Har..., har..., har..., « har..., où sont-ils ces sacriléges et ces hérétiques? « Har..., har..., har..., har... » Les soldats des villes font d'abord une vigoureuse résistance, et plusieurs des *chemises blanches* tombent couvertes de sang ; des coups terribles se portent dans les ténèbres ; les fers s'entre-choquent, et la lumière en jaillit ; mais ce n'est pas long. Les soldats des villes, surtout quand la lutte est transportée dans les bois, ne peuvent discerner s'ils ont affaire à des amis ou à des ennemis. Les plus braves, et le vaillant Frey à leur tête, ayant mordu la poussière, la fuite devint générale, et huit cent trente hommes demeurèrent sur le champ de bataille. Le canton de Zug a fait récemment (1846) construire un monastère sur la hauteur du Goubel. Le souvenir de cette victoire a décidé sans doute le choix de la localité.

Après ces désastres, les Bernois rentrèrent dans leur immobilité. François Kolb, qui, malgré sa vieillesse, était parti comme aumônier du contingent bernois, reprocha lui-même aux siens, dans un sermon, leur négligence et leur lâcheté. « Vos « ancêtres, leur dit-il, auraient franchi le Rhin à « la nage, et vous... ce ruisseau (la Lorze) vous ar- « rête (2) ! Ils entraient en campagne pour un mot, « et vous, l'Évangile même ne saurait vous émou- « voir ! Il ne nous reste plus qu'à recommander « notre cause à Dieu. » Plusieurs voix s'élevèrent contre l'imprudent vieillard, mais d'autres prirent sa défense ; et le capitaine Jacques May, indigné, comme le vieux aumônier, des délais de ses concitoyens, tira son épée, la passa à travers les replis du drapeau bernois, et, perçant l'ours qui y était représenté, il s'écria en présence de l'armée : « Mar- « tin ! Martin ! ne veux-tu donc pas montrer tes « ongles (3) ?... » Mais l'ours ne bougea point.

Ce n'était pas seulement Zurich et la Suisse qui étaient en cause dans les tristes événements que nous venons de raconter ; c'était la réformation tout entière. Dès que le roi Ferdinand eut appris la défaite de Cappel, il avait mandé en toute hâte cette grande nouvelle à Charles-Quint. « Voici la « première des victoires destinées à relever la foi, » lui dit-il. Après la défaite du Goubel, il écrivit de nouveau que, si l'Empereur n'était pas si près, il n'hésiterait pas, lui, quelle que fût sa faiblesse, à s'élancer, le glaive à la main, pour terminer une si sainte entreprise. « Rappelez-vous, disait-il à Char- « les, que vous êtes le chef de la chrétienté, et que « jamais il ne s'offrira une plus belle occasion de « vous couvrir de gloire. Les sectes allemandes « sont perdues, si la Suisse hérétique cesse de les « appuyer (4). » — « Oui répondit Charles ; la di- « gnité impériale dont je suis revêtu, la protection « que je dois à la chrétienté et à l'ordre public, « enfin le salut de la maison d'Autriche, tout m'ap- « pelle. » Vaincre l'Allemagne en Suisse, tel était le plan des politiques de l'Empire.

Déjà environ deux mille hommes de troupes italiennes, envoyés par le pape et commandés par le Génois d'Isola, avaient déployé leurs sept étendards, et rejoint près de Zug l'armée des cinq cantons. Troupes auxiliaires, négociations diplomatiques, convertisseurs même, rien n'était épargné. L'évêque de Veroli arriva en Suisse, afin d'y ramener les luthériens à la foi romaine, au moyen de ses amis et de ses deniers (5). Enfin, cette audacieuse réformation allait être comprimée. Au lieu de la grande délivrance que Zwingle avait rêvée, l'aigle impérial, lâché par la papauté, allait s'abattre sur toute l'Europe, et l'étouffer dans ses serres. La cause de la liberté avait péri sur l'Albis.

Mais l'espérance des papistes était vaine ; la cause de l'Évangile, quoique humiliée à cette heure, devait remporter finalement un glorieux triomphe. Un nuage peut éclipser un instant le soleil, mais le

(1) Mit einem grossen grusamem geschrey. (Bull., p. 201.)

(2) Nitt über den kleinen Bach. (Bull., III, p. 213.)

(3) Betz, Bëtz, wilt dann nicht kretzen? (Bull., III, p. 215.)

(4) Que no se puede desear mejor camino para remediar las quiebras de nuestra fe, y ser V. M. senor de Alemanna. (Ferdinand à Charles-Quint, 1er novembre 1531.)

(5) Con proposita di rimover i Lutherani dalla loro mala opinione, con mezzo di alcuni suoi amici e con denari. (Rapport de Basadonna, Archives de Venise, Ranke.)

nuage passe et le soleil reparaît. *Jésus-Christ est toujours le même,* et le fer des guerriers, qui triompha dans les champs de Cappel, ne peut prévaloir contre son Église.

Néanmoins, tout semblait alors s'acheminer vers une grande catastrophe. L'armée était démoralisée; plusieurs disaient qu'ils ne voulaient plus de cette guerre de prêtres (1). Les Tockenbourgeois firent leur paix, et se retirèrent ; les Thurgoviens les suivirent, puis ceux de Gaster. L'armée évangélique se débandait peu à peu. A ces discordes vint se joindre la rigueur de la saison : des pluies et des vents continuels chassaient les soldats dans leurs foyers.

Alors les cinq cantons se jetèrent, avec les bandes indisciplinées d'Isola, sur la rive gauche du lac de Zurich. Les paysans, au son du tocsin, coururent en foule vers la ville, avec leurs femmes éplorées, leurs enfants épouvantés, et leurs troupeaux qui remplissaient les airs de sombres mugissements. « Si l'on n'accepte pas promptement nos conditions, dirent les cantons, nous allons tout mettre « à feu et à sang. » Les paysans déclarèrent que si la ville se refusait à traiter, ils traiteraient pour leur propre compte.

Dès lors le parti de la paix prévalut dans le conseil. On nomma des négociateurs. « Avant tout, « sauvez l'Évangile; puis, s'il est possible, l'hon« neur. » Telles furent leurs instructions. Le 16 novembre, les députés, Escher, le nouveau commandant de l'armée, vieillard brave, brusque, éloquent et estimé de tous, et une suite nombreuse, passèrent l'Albis et arrivèrent dans une prairie, sur les bords pittoresques de la Sihl, où les représentants des cantons les attendaient. Tous restèrent à cheval. On délibéra. Hélas! l'honneur de la réforme fut foulé aux pieds, et elle dut subir les expressions les plus humiliantes. « Au nom de la très-louable, « sainte et divine Trinité, fut-il dit dans le traité, « Premièrement, nous, Zurichois, devons et vou« lons laisser nos féaux et chers confédérés des cinq « cantons, leurs chers combourgeois du Valais et « tous leurs adhérents ecclésiastiques et laïques, « dans leur vraie et indubitable foi chrétienne (2), « renonçant à toute mauvaise intention, ruse et « finesse. Et de notre côté, nous des cinq cantons, « nous voulons laisser nos confédérés de Zurich et « les leurs dans leur foi (3). » Ainsi l'Église de Rome, que des docteurs humains ont toujours tenue sous leur dépendance, semblait être la véritable Église de Jésus-Christ, tandis que l'Église évangélique, qui n'a jamais relevé que de la parole du Seigneur, devait se résoudre à paraître n'avoir qu'une foi inventée par les hommes. En même temps Rapperschwil, Gaster, Wesen, Bremgarten, Mellingen et les bailliages communs étaient abandonnés aux cinq cantons et au pape.

Zurich avait sauvé sa foi; c'était tout. Le traité ayant été lu et approuvé, les plénipotentiaires descendirent de cheval, se mirent à genoux, et invoquèrent le nom de Dieu (4). Puis, le capitaine général des Zurichois, Escher, se relevant, dit, en tournant vers les Waldstettes des yeux mouillés de pleurs : « Dieu soit béni de ce que je puis de nou« veau vous nommer chers confédérés! » et s'approchant, il serra successivement la main à Golder, Hug, Troger, Rychmut, Marquart Zellger, Dooss, les terribles vainqueurs de Cappel. Tous les yeux étaient pleins de larmes (5). Chacun prit la gourde suspendue à son côté, et en donna à boire à l'un des chefs du parti contraire. Le 24 novembre, un traité semblable fut conclu entre Berne et les cinq cantons.

X

Restauration de la papauté. — Bremgarten. — Rapperschwil. — Soleure. — Prêtres et moines partout. — Tristesse d'Écolampade. — Une scène paisible. — Mort d'Écolampade. — Caractère d'Écolampade. — Bullinger remplace Zwingle. — Humiliation de la réforme. — Retour à la foi. — La leçon de Cappel. — Nouvelles destinées.

Aussitôt commença en Suisse la restauration de la papauté. Partout Rome se présentait fière, exigeante, ambitieuse; et la réformation, froissée, humiliée, affaiblie, voyait s'échapper de ses mains d'importantes conquêtes.

Immédiatement après la bataille de Cappel, la minorité romaine de Glaris avait repris le dessus. Elle marcha sans délai avec Schwitz contre Wesen et le pays de Gaster. La veille de l'invasion, à minuit, douze députés vinrent se jeter aux pieds des chefs de Schwitz. Ils se laissèrent toucher, se contentant de confisquer les bannières nationales de ces deux districts, de supprimer leurs tribunaux, d'annuler leurs anciennes libertés, de condamner les uns à de grosses amendes, les autres au bannissement, et de rétablir la messe, les autels et les

(1) Pfaffen-Krieg.

(2) By ihren wahren ungezwyfflten christenlichen Glauben. (Tschoudi, p. 247.)

(3) By ihren Glauben. (Ibid.)

(4) Knuwet mencklich nider und bättet. (Bull., III, p. 255.)

(5) Und luffend ihnen allen die Augen über. (Tschoudi, p. 245.)

idoles qui subsistent encore aujourd'hui (1). Tel fut le pardon de Schwitz.

Mais c'était surtout de Bremgarten, de Mellingen et des bailliages libres, que les cinq cantons se proposaient de tirer une éclatante vengeance. Berne en ayant rappelé son armée, l'avoyer de Bremgarten, Mutschli, poursuivit Diesbach jusqu'à Arau. En vain lui rappela-t-il que ce n'était que sur les ordres de Berne et de Zurich que Bremgarten avait bloqué les cinq cantons : « Pliez-vous aux « circonstances, » répond le général. Alors le malheureux Mutschli, s'éloignant de l'impitoyable Bernois, s'écria : « Le prophète Jérémie a bien dit : « *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme !* « Aujourd'hui cette parole est accomplie, Dieu « sera juge entre nous. » Les bailliages se tournèrent vers Zurich. Le conseil se montra plus compatissant que Diesbach. Mais tout fut inutile; les bandes suisses et italiennes entrèrent furieuses dans ces florissantes contrées, frappant de grosses amendes tous les habitants, obligeant les prédicateurs évangéliques à s'enfuir, et relevant partout, à la pointe de l'épée, la messe, les idoles et les autels.

De l'autre côté du lac, le mal était plus grand encore. Le 18 novembre, tandis que les réformés de Rapperschwil dormaient paisiblement sur la foi des traités, une armée de Schwitz passait en silence le grand pont de bois, long de près de deux mille pas, qui traverse le lac, et était introduite dans la ville par le parti romain. Tout à coup les réformés se réveillent au son retentissant des cloches, et aux voix tumultueuses des catholiques; la plupart quittèrent la ville. L'un d'eux cependant, Michel Wohlgemuth, barricade sa maison, place des arquebuses à toutes ses fenêtres, et repousse l'attaque. L'ennemi irrité amène de fortes pièces d'artillerie, assiége en règle cette citadelle improvisée; et bientôt Wohlgemuth, fait prisonnier, meurt au milieu d'horribles tourments.

Nulle part la lutte ne fut plus violente qu'à Soleure. Les deux partis s'étaient rangés en bataille des deux côtés de l'Aar, et déjà les catholiques romains avaient lancé un premier boulet à la rive opposée; le second allait partir, quand l'avoyer Wenge, se précipitant à la bouche du canon, s'écrie avec énergie : « Épargnez le sang des citoyens, « ou que je sois votre première victime! » La multitude étonnée laissa tomber ses armes; mais soixante et dix familles évangéliques durent émigrer, et Soleure rentra sous le joug de l'Église romaine.

En même temps les cellules désertes de Saint-Gall, de Mouri, d'Einsiedlen, de Wettingen, de Rheinau, de Sainte-Catherine, d'Hermatschwil, de Gnadenthal, voyaient revenir en triomphe bénédictins, franciscains, dominicains. Toute la milice de Rome, prêtres et moines, enivrés de leur victoire, parcouraient les campagnes et les villes, et se préparaient à de nouvelles conquêtes. Le vent de l'adversité soufflait avec furie; les églises évangéliques tombaient l'une après l'autre comme les pins de la forêt, dont la chute, avant la bataille du Goubel, avait rempli les âmes de sombres pressentiments. Zurich se remplissait de ministres fugitifs, qui avaient dû céder la place à des légions de moines et de prêtres arrivés de la Souabe. Ceux-ci prêchaient avec une hardiesse inouïe : « Ce n'est pas « seulement Jésus-Christ, disaient-ils, qui a souf- « fert pour nous *sur la croix;* mais c'est aussi la « sainte Vierge qui a souffert pour nous *sous la* « *croix;* » et quand les réformés voulaient répondre à ces blasphèmes, on leur imposait silence avec de rudes menaces. Partout la consternation frappait les esprits, et une terreur panique jetait une multitude d'âmes timides dans les bras de la papauté.

Les Waldstettes, pleins de reconnaissance pour la Vierge, se rendirent solennellement en pèlerinage à son temple d'Einsiedlen. Des chapelains y célébrèrent de nouveau leurs mystères; et cette fameuse chapelle, que la voix de Zwingle avait transformée en un sanctuaire de la Parole, redevint pour la Suisse ce qu'elle est restée jusqu'à ce jour, le centre de la puissance et des intrigues de Rome.

Mais ce n'était pas assez : en même temps que des églises s'écroulaient, la réforme voyait s'éteindre ses plus brillants flambeaux. Un coup de pierre avait frappé l'énergique Zwingle sur le champ de bataille; et la douleur allait atteindre le pacifique Écolampade à Bâle, au sein d'une vie tout évangélique. La mort de son ami, et la catastrophe dont elle avait été le signal, déchiraient le cœur d'Écolampade, et bientôt sa tête et sa vie s'inclinèrent tristement vers la tombe. « Hélas! s'écriait-il, ce « Zwingle que j'ai si longtemps regardé comme « mon bras droit, est tombé sous les coups de « cruels ennemis (2). » Il retrouva cependant quelque énergie pour défendre la mémoire de son frère. « Ce ne fut pas, dit-il, sur les plus coupables que « tombèrent la colère de Pilate et la tour de Siloé. « Le jugement commence par la maison de Dieu. « Notre présomption a été abaissée : que notre con-

(1) Es wurdent mass, altar und götzen wieder uffgericht. (Bull., III, p. 277.)

(2) Zwinglium nostrum, quem pro manu altera nunc multo tempore habui. (Msc. de Zurich.)

« fiance se porte sur le Seigneur seul, et ce sera « un immense gain. » Écolampade rejeta la vocation que Zurich lui adressa pour succéder à Zwingle : « C'est ici ma place, » dit-il, parlant de Bâle.

Il ne devait pas longtemps l'occuper. La maladie vint se joindre à tant d'afflictions; la peste était dans la ville; une inflammation (1) consumante l'atteignit; et bientôt une scène touchante succéda au tumulte de Cappel. Un lit de mort, entouré de paix, vint reposer les cœurs agités des fidèles, et remplacer, par de calmes et célestes émotions, l'effroi et l'angoisse dont un horrible désastre les avait partout remplis.

A l'ouïe du danger d'Écolampade, toute la ville fut dans le deuil, et une foule d'hommes de tout âge et de tout rang se rendirent dans sa maison : « Réjouissez-vous, leur disait avec un doux regard « le réformateur; je vais au lieu de l'éternelle joie. » Puis il célébra la mort du Seigneur avec sa femme, ses parents et ses domestiques, qui fondaient en larmes. « Cette cène, dit le mourant, est un témoi- « gnage de ma foi véritable en Jésus-Christ, mon « rédempteur. »

Le lendemain, il fit venir ses collègues. « Frères, « dit il, le Seigneur est là ; il m'appelle. O frères ! « quel sombre nuage monte sur l'horizon! quelle « tempête s'approche!... Demeurez fermes; le Sei- « gneur sauvera les siens. » Il leur tendit la main, et tous ces ministres fidèles la pressèrent avec respect.

Le 23 novembre, il fit venir ses enfants, dont le plus âgé avait à peine trois ans. « Eusèbe, Irène, « Aléthéa, leur dit-il en prenant leurs petites mains, « aimez Dieu votre père. » Leur mère l'ayant promis pour eux, les enfants s'éloignèrent avec la bénédiction du mourant. La nuit qui suivit devait être la dernière pour le saint Jean de la réformation. Tous les pasteurs l'entouraient. Un ami étant entré : « Qu'y a-t-il de nouveau? » lui demanda Écolampade. Celui-ci ayant répondu, « Rien », — Eh « bien! dit le fidèle disciple, je veux vous dire « quelque chose de nouveau. » On attendait avec étonnement. « Dans peu, reprit-il, je serai près du « Seigneur Jésus. » Puis un de ses amis lui demandant si la lumière l'incommodait, il répondit, en mettant la main sur son cœur : « Il y a là assez de « lumière ! » L'aurore commençait à paraître ; il récita d'une voix faible le LI[e] psaume : « *O Dieu,* « *aie pitié de moi selon tes gratuités !* » Ensuite s'étant tu, comme s'il voulait reprendre des forces, il dit : « Seigneur Jésus, aide-moi ! » Les dix pasteurs tombèrent à genoux autour de son lit, les mains jointes. Dans ce moment le soleil se leva, et vint éclairer de ses premiers rayons le dernier regard d'Écolampade, et le deuil si profond dont l'Église de Dieu était de nouveau frappée (2).

La mort de ce serviteur de Dieu avait été, comme sa vie, pleine de lumière et de paix. Écolampade fut, par excellence, le chrétien spirituel et le théologien biblique. L'importance qu'il donna à l'étude des livres de l'Ancien Testament imprima à la théologie réformée un de ses caractères les plus essentiels (3). Comme homme d'action, sa modération et sa douceur le placèrent au second rang. Peut-être aurait-il dû faire prévaloir davantage auprès de Zwingle l'esprit de paix dont il était animé : de grands maux auraient été évités par là. Mais, comme tous les hommes d'un caractère débonnaire, il plia trop son humeur paisible à la volonté énergique du Zurichois, et renonça ainsi, en partie du moins, à l'influence légitime qu'il devait exercer sur la réformation de la Suisse et de l'Église.

Zwingle et Écolampade étaient tombés. Il y avait un grand vide et une grande douleur dans l'Église de Jésus-Christ. Les divisions, les inimitiés même s'évanouirent devant ces deux tombes, et on ne trouva plus que des larmes. Le cri qui se fit entendre dans la chrétienté fut un éclatant hommage rendu à ces hommes de Dieu. Luther lui-même fut ému. A la nouvelle de ces deux morts, il se rappela les jours qu'il avait passés avec eux à Marbourg; et quoiqu'il ne pût s'empêcher de prononcer sur Zwingle quelques paroles sévères, la fin soudaine de ces théologiens de la Suisse lui porta un tel coup, que, plusieurs années après, il disait encore à Bullinger : « Leur mort m'a rempli d'une immense douleur, « et j'en ai presque rendu l'âme (4). »

Henri Bullinger, menacé de l'échafaud, avait dû se sauver de Bremgarten, avec son vieux père, ses collègues, et soixante des principaux habitants, qui abandonnaient leurs maisons au pillage des Waldstettes (5). Trois jours après, il prêchait dans la cathédrale de Zurich. « Non, Zwingle n'est pas mort, « s'écria Myconius, ou, semblable au phénix, il « renaît de ses cendres! » Bullinger fut élu à l'una-

(1) Ater carbunculus quovis carbunculo, in domo Dei splendidiorem perdidit. (J. J. Hottinger, III, p. 634.)

(2) De Joannis OEcolampadis obitu, per Simonem Grynæum. (Epp. OEcol. et Zwinglii, libri IV. — Herzog, Vie d'Écolampade.)

(3) Voyez ses commentaires sur Ésaïe (1525); 1[er] chap. d'Ézéchiel (1527); Aggée, Zacharie, Malachie (1527); Daniel (1530); Job (1532), et les commentaires publiés après sa mort, avec des interprétations, sur Jérémie, Ézéchiel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, et les deux premiers chapitres de Michée.

(4) De cujus morte dolorem concepi... ita ut eorum casus me pene exanimaverit. (L. Epp, V, p. 112.)

(5) Ne a quinque pagis aut obtruncarer aut comburerer. (Bullinger ad Myc., nov. 1531.)

nimité pour succéder au réformateur. Il recueillit les enfants orphelins de Zwingle, Wilhelm, Regula, Ulrich, et leur tint lieu de père. De tous côtés on salua ce jeune homme de vingt-huit ans, qui présida quarante ans cette Église, comme l'apôtre de l'Helvétie (1).

Cependant, comme la mer mugit longtemps après une violente tempête, ainsi s'agitait encore sourdement le peuple de Zurich. Dieu parlait à plusieurs : ils rentraient en eux-mêmes; ils reconnaissaient leur erreur ; ils se levaient ; ils allaient à leur Père, et lui confessaient leurs fautes. D'autres cependant étaient loin de s'humilier; la vue de leurs alliés, contraints à fléchir sous le joug de Rome, et les cris présomptueux des Waldstettes, déchiraient leur âme. Aussi se dressaient ils avec fierté, et protestaient-ils contre l'œuvre des diplomates. Les ministres même, cherchant à prévenir la ruine de la réforme, parlaient avec hardiesse. « Si les bergers « dorment, il faut que les chiens aboient, » s'écriait Léon Juda, prêchant un soir dans la cathédrale de Zurich; « mon devoir est d'annoncer le « mal que l'on veut faire à la maison de mon « maître (2) !

Mais la réforme devait boire le calice jusqu'à la lie. Les Waldstettes recherchaient tout ce qui pouvait l'humilier. Un jour, les députés des cinq cantons parurent à Bade en diète, tenant orgueilleusement suspendus à leurs bourses, en guise d'ornement, les sceaux de Zurich et des autres villes évangéliques, arrachés des lettres de la combourgeoisie chrétienne. On répandait partout le bruit du rétablissement de la messe dans la ville de Zwingle ; et le conseil ayant publié une ordonnance dans laquelle il appelait la messe un abus, les cinq cantons n'eurent pas de repos qu'on ne leur eût donné satisfaction de cette injure. En même temps, les Waldstettes faisaient éclater leur joie. Le bruit des tambours et des fifres, les coups d'arquebuse, le son des cloches, avaient longtemps retenti sur les bords de leurs lacs, et jusque dans leurs plus hautes vallées. Maintenant on cherchait moins le bruit que l'effet. Les cinq cantons, auxquels Fribourg et Soleure s'étaient étroitement attachés, formèrent avec l'évêque de Sion et les dizains du Valais une ligue perpétuelle, pour la défense de leur foi.

Les réformés suisses n'avaient rien à opposer à cette puissante coalition. Mais une ferme conviction se formait dans leur cœur. « La foi vient de Dieu, « dirent-ils ; son sort ne dépend point de la vie ou « de la mort d'un homme ! Que nos adversaires se « glorifient de notre ruine, nous nous glorifierons « en la croix (3). Dieu règne, écrivait Berne à Zu- « rich; il ne laissera pas sombrer sa nacelle. » Cette assurance valait plus que des armées.

Ainsi la réformation, qui s'était dévoyée, rentrait, par la violence même du coup qu'elle avait reçu, dans ses sentiers primitifs. Les hommes de la Bible avaient été pris d'un inconcevable étourdissement. Oubliant que notre guerre n'est point charnelle, ils avaient couru follement aux armes et aux combats. Mais Dieu règne : il punit les Églises et les peuples qui se détournent de ses voies, et donne par ces châtiments mêmes de salutaires leçons aux générations à venir. Au moment de terminer ce triste récit, nous prenons quelques pierres, et, les dressant sur le champ de bataille de Cappel, nous y inscrivons d'un côté ces mots du Psalmiste : « *Les uns se vantent de leurs chariots, et les autres* « *de leurs chevaux ; mais nous nous vanterons du* « *nom de l'Éternel, notre Dieu ;* » et de l'autre, cette déclaration du roi de l'Église : « *Mon règne* « *n'est pas de ce monde* (4). » Si des tombes des martyrs de Cappel une voix pouvait se faire entendre, ces paroles de la Bible seraient celles que ces nobles confesseurs adresseraient, après trois siècles, aux chrétiens de nos jours. L'Église n'a d'autre roi que Jésus-Christ; elle ne doit point se mêler à la politique du monde, recevoir de lui ses inspirations, invoquer les épées, les prisons, les trésors ; sa victoire est dans les puissances spirituelles que son Dieu a déposées en elle, et surtout dans le règne de son adorable chef; il ne faut point attendre pour elle, sur la terre, des trônes et des triomphes humains ; mais sa marche, comme celle de son roi, va de la crèche à la croix, et de la croix à la gloire. Voilà ce qu'enseigne cette page ensanglantée qui est venue se glisser au milieu de ces évangéliques récits.

Mais si Dieu donne aux siens de grands enseignements, il leur donne aussi de grandes délivrances. La foudre était tombée du ciel. La réformation semblait n'être plus qu'un corps inanimé, étendu sur le carreau, et dont les membres démis allaient être réduits en cendres. Mais Dieu fait revivre les morts. Des destinées nouvelles et plus glorieuses attendaient, au pied des Alpes, l'Évangile de Jésus-Christ. A l'extrémité méridionale et occidentale de la Suisse; dans une grande et large vallée que signale de loin le géant blanchi des montagnes; sur

(1) Haller ad Bulling., 1536.

(2) Ich muss bellen. (Bull., III, p. 321.)

(3) Gloriantibus adversariis in ruinam, nos in cruce gloriemur. (Ad Œcolampad, 29 nov. 1531 ; Msc. de Zurich.)

(4) Le *poirier de Zwingle* ayant péri, un roc a été amené sur la place où le grand réformateur mourut, et on y a gravé ses dernières paroles et une inscription convenable, qui n'est pas toutefois celle que nous proposons. Ce monument se voit à gauche de la route, quand on se rend, par l'Albis, de Zurich à Lucerne ou au Righi.

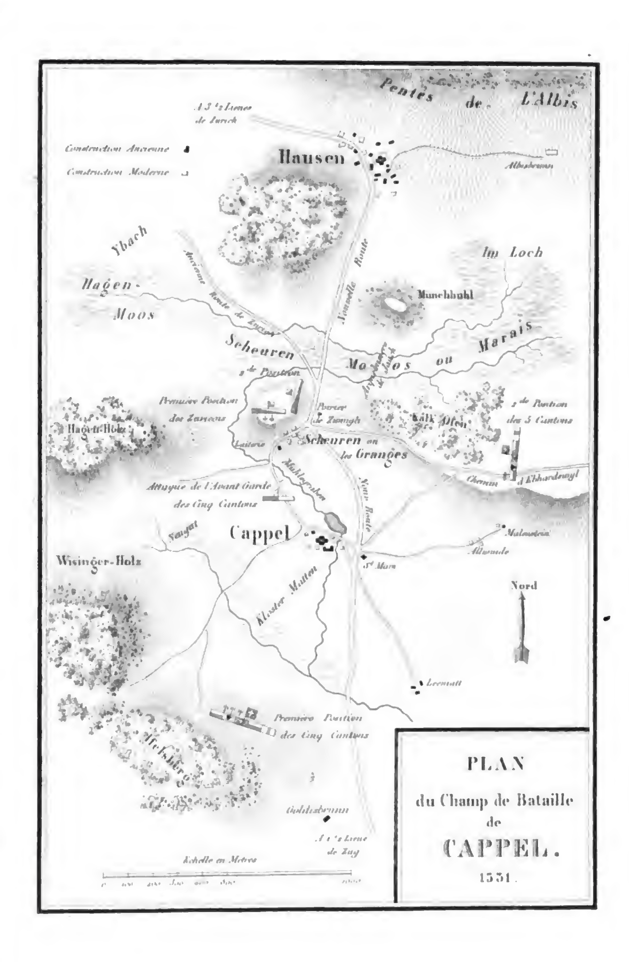
les bords du lac Léman, aux lieux où le Rhône, aussi pur et aussi bleu que le ciel, en sort ses magnifiques eaux; sur une colline que les pieds de César avaient jadis foulée, et sur laquelle les pas d'un autre conquérant, d'un Gaulois, d'un Picard (1), devaient bientôt laisser une ineffaçable et glorieuse empreinte, se trouvait une ville antique, couverte encore des ombres épaisses de la papauté, mais que Dieu allait élever comme un fanal de l'Église et un boulevard de la chrétienté.

(1) Jean Calvin, de Noyon.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.


Pentes de L'Albis
de Zurich
Construction Ancienne
Construction Moderne
Hausen
Ybach
Hagen-
Moos
Im Loch
Munchbuhl
Nouvelle Route
Ancienne Route de Zurich
Scheuren
Moos ou Marais
2.de Position
Premiere Position
des Zuricois
2.de Position
des 5 Cantons
Kalk Ofen
Hagen-Holz
Laiterie
Scheuren ou
les Granges
Attaque de l'Avant Garde
des Cinq Cantons
Chemin d'Ebhardswyl
Cappel
Nouv. Route
Malmstein
St. Marc
Wisinger-Holz
Kloster Matten
Nord
Premiere Position
des Cinq Cantons
Goldisbrunn
de Zug
Echelle en Metres
PLAN
du Champ de Bataille
de
CAPPEL.
1531.





